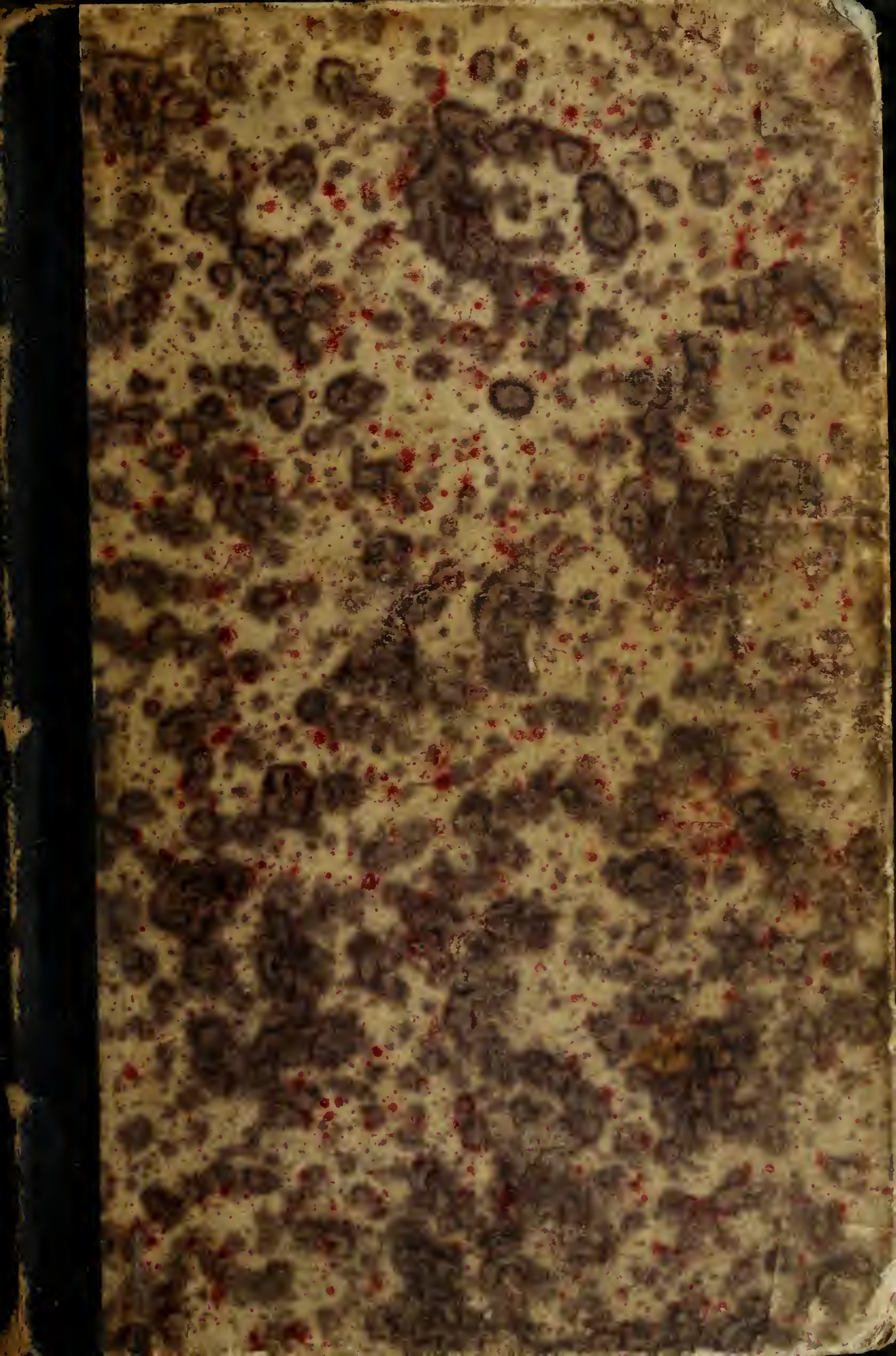


PQ
1371
.M33
v.1
SMRS

265

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/magasinthtra01lalo



ACTE II, TABLEAU III, SCÈNE X

LE PRINCE EUGÈNE
ET L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE,

TROIS ACTES, QUATORZE TABLEAUX.

Par MM. Ferdinand Laloue et F. Labrousse.

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE NATIONAL DU CIRQUE-OLYMPIQUE, LE 17 DÉCEMBRE 1842.

PERSONNAGES.	*ACTEURS*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS*
EUGÈNE BEAUHARNAIS......	MM. Edmond.	UN GÉNÉRAL RUSSE.........	MM. Albert.
RAIMBAUT..................	Chéri-Louis.	UN COLONEL RUSSE.........	Saint-Charles
RIGOBERT..................	Lebel.	UN HOMME DU PEUPLE.....	Moret.
VALENTIN..................	Théol.	UN DOMESTIQUE............	Felix.
Le général DUPHOT...........	Sallerin.	UN CAPITAINE...............	Paul.
Le général AUGEREAU.........	Hoster.	UN AIDE DE CAMP...........	P. Lalanne
Le général LEFEBVRE........	Ferdinand.	UN HOMME du peuple romain ..	Banet.
HUREL, soldat..............	Williams	UN PÉNITENT...............	Saint-Charles
SIMON.....................	Patonnelle.	UN HUISSIER................	Preaulon
SARTI.....................	Chéri-Ménau.	JOSÉPHINE..................	Mmes Atala - Beauchêne
UN NOTAIRE................	Lambquin.		
MARINO....................	Roger.	HORTENSE..................	E. Cavalié
PAOLO.....................	Glaçon.	MARGUERITE..............	Lambquin
GERONIMO..................	Laurent.	MADELEINE................	Mechin
LE GOUVERNEUR DE ROME	Cordier.	LUCIENNE..................	Guilbaut
M. DE STENEIN.............	Roussel.	BALBINA....................	Pélagie
Le Maréchal NEY............	Henry	ALEXANDRE, page ..	Sophie
UN CHAMBELLAN............	Beaulieu	HIGONNET, id.	Mina-Roussel
UN DUC...................	Arnold	D'HAUTERIVE, id.	H. Cavalié.
UN GÉNÉRAL...............	Cordier.	DE NOGENT, id.	Laudier
UN AUTRE GÉNÉRAL.........	Lécolle.	DE VARICOURT, id ...	Mathilde.
UN COLONEL...............	Arnold.	UNE FEMME DU PEUPLE	Rondi

ACTE PREMIER.

PREMIER TABLEAU.

Une place. D'un côté, une boutique de menuisier, à la porte de laquelle un établi, des planches, etc.; de l'autre, un hôtel.

SCÈNE PREMIERE.

SIMON, MADELEINE.

SIMON. Voyons, femme, dépêche-toi de faire le compte sur ton ardoise, et tâchons de tirer quelques sous de nos pratiques.

MADELEINE. J'y suis...

SIMON. Ça ne sort pas du quartier, même de la rue... Douze livres pour le citoyen Talma, du théâtre de la République...

MADELEINE. Celui-là payera tout de suite, j'en suis sûre.

SIMON. Une porte dérobée pour l'hôtel de la citoyenne Tallien... Trente livres... c'est de l'argent comptant.

MADELEINE. Bon

SIMON. Travaux pour le munitionnaire général Pellerin, il est en Belgique; travaux pour l'hôtel Beauharnais, là, tout près. Ceci est pour plus tard, vu qu'il n'y a personne, et que le Directoire pourrait bien, un de ces jours, confisquer la propriété.

MADELEINE. Ça serait dommage; c'étaient de braves gens, ces ci-devant...

SIMON Citoyenne Simon, laissons la politique de côté, s'il vous plaît Nous ne jouissons plus du régime de la terreur, c'est vrai; mais ce n'est pas une raison pour lâcher la bride à notre langue. Maintenant, va montrer le compte à mon apprenti; il entend ça; je le soupçonne même d'être plus fort là-dessus qu'à raboter une planche ou à conduire une mortaise.

MADELEINE. Je le crois; sitôt qu'il a un moment, c'est pour attraper un livre. Il en oublie le boire et le manger.

SIMON. A propos de ça, le cousin Rigobert viendra souper avec nous.

MADELEINE. Tiens! il laissera donc ses chevaux?

SIMON Dam! c'est un postillon comme il n'y en a pas; mais il faut bien qu'il quitte son écurie de temps en temps Allons, femme, assez causé.

Il se met à travailler. Madeleine entre dans la maison.

SCÈNE II.

SIMON, VALENTIN, *s'arrêtant un peu au fond et examinant l'hôtel.*

SIMON. Voila encore le bon homme qui est venu quelquefois voir l'apprenti. C'est drôle comme il s'occupe toujours a regarder l'hôtel Beauharnais. Est ce qu'il voudrait l'acheter? Il n'en a pourtant pas l'air...

VALENTIN, *s'approchant.* Bonjour, citoyen Simon.

SIMON. Serviteur, citoyen... Je ne me souviens jamais de votre nom.

VALENTIN. Valentin.

SIMON. Vous venez voir l'apprenti?

VALENTIN. Oui, je passais par ici... et... Vous êtes content de lui? c'est un si brave, un si honnête garçon!

SIMON. Oui, mais il mord difficilement au métier.

VALENTIN. De façon qu'on aura du mal à en faire un menuisier?

SIMON. J'en ai peur.

VALENTIN. Ah! ah!...

SIMON. Si c'est comme ça que vous prenez la chose...

VALENTIN. Soyez tranquille, je vais le gronder. (*A part.*) Charmant jeune homme!

SIMON. Ah ça, est-ce que vous êtes de ses parents?

VALENTIN. Non, non, un ami de sa famille. (*On entend claquer un fouet.*) Qu'est-ce que c'est?

SIMON. Mon cousin Rigobert.

VALENTIN. Le postillon?

SIMON. Oui, c'est comme ça qu'il s'annonce toujours.

VALENTIN. Je ne vous dis pas adieu; j'entre chez vous.

SIMON. Au revoir.

SCÈNE III.

SIMON, RIGOBERT.

RIGOBERT. Ohé, la Grise! ça roule-t-il, ça roule-t-il?

SIMON. C'est à toi qu'il faut demander ça.

RIGOBERT. Moi? flambant et d'aplomb! Toujours en route, et les chaises de poste a triple carillon!... Des généraux à conduire à l'armée, des ci-devant nobles qui reviennent des pays lointains, une valse générale, et des pourboire a faire crever le gousset, voilà mon existence pour le quart d'heure!

SIMON. Elle est bonne!

RIGOBERT. Elle est prodigieusement embêtante.

SIMON. Bah!...

RIGOBERT. C'est donc gai de voir d'honnêtes chevaux se ruiner le tempérament pour un tas de particuliers qui s'amusent à courir les grandes routes?

SIMON. Dam! ça s'est toujours vu.

RIGOBERT. Eh bien, c'est encore une bêtise de l'espèce humaine. Vois-tu, Simon, j'aurais cru que la révolution ferait quelque chose pour les chevaux, rien du tout!...

SIMON. Ça viendra.

RIGOBERT. Oui, c'est-à-dire qu'on va les mettre tous en réquisition pour le tremblement général de la guerre.

SIMON. Eh bien ! tu les suivras.

RIGOBERT. Possible. Ah! voilà ton apprenti! Il me va, ce garçon-là, il devrait se faire postillon! Bonjour, aspirant de la varlope.

EUGÈNE. Bonjour, Rigobert.

SCÈNE IV.

SIMON, RIGOBERT, EUGÈNE, VALENTIN.

RIGOBERT. Eh bien, ça vient-il, le métier?

EUGÈNE. Avec du temps et de la bonne volonté.

Il ajuste une planche sur l'établi.

SIMON. Commence donc par donner un coup de maillet là-dessus, là ..

RIGOBERT. Écoute mes conseils, apprenti. Soit dit sans comparaison, les hommes, c'est comme les chevaux... Eh bien, tu auras beau faire, si le génie ne s'y trouve pas; c'est comme si je voulais faire danser une contredanse a la Grise.

VALENTIN. Je suis bien de votre avis...

RIGOBERT. C'est flatteur pour vous, respectable citoyen.

VALENTIN. Après ça, on peut essayer d'une autre carrière, suivre une autre route...

RIGOBERT. Tiens! on se fait général en chef, ou bien encore millionnaire...

SIMON. En voilà des bêtises!

VALENTIN, *bas, à Eugène.* Rien ne vous empêchait de rester dans la maison... Pourquoi travaillez-vous ainsi dans la rue, et sous ces habits?

EUGÈNE, *de même, et souriant.* Tu veux donc que je marche dans les copeaux avec des bas de soie et des boucles en or?

VALENTIN. C'est affreux!

EUGÈNE. Tais-toi... tu feras tout découvrir... (*Haut.*) Ah! voici ma mère, ma bonne mère!

VALENTIN, *à part.* Pauvre femme! voir son fils dans cet état!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, JOSÉPHINE.

JOSÉPHINE, *à Eugène.* Bonjour, mon enfant.

EUGÈNE. Bonjour, mère.

JOSÉPHINE. Vous vous portez bien, citoyen Simon?

SIMON. Parfaitement.

JOSÉPHINE. Et votre brave femme?

SIMON. Solide comme un chêne.

JOSÉPHINE, *bas.* Valentin, va retrouver ma fille: vous m'attendrez... Ce soir peut-être tu apprendras des nouvelles qui te feront plaisir.

VALENTIN, *de même.* Oui, si elles m'annoncent votre bonheur.

Il sort.

JOSÉPHINE, *à Simon.* Vous voulez donc bien laisser à mon fils un moment de repos pour causer avec moi?

RIGOBERT. Ça se peut, ça se peut, citoyenne... Il n'est pas fainéant...

EUGÈNE, *désignant Rigobert.* J'ai là un ami toujours prêt à prendre mon parti.

SIMON. Dam', ça tient à ta bonne conduite, mon garçon... Depuis que vous me l'avez amené, citoyenne, il n'y a pas ça à lui dire pour ce qui est de son devoir.

RIGOBERT. Et d'ailleurs, faut que je vous le dise, citoyenne, puisque voilà l'occasion... Voyez-vous, vous me faites l'effet d'une femme comme il y en a peu, soit dit sans offenser la compagnie... Il paraîtrait que votre défunt était un troupier; ça devait être un brave homme.. Eh bien, nom de la Grise! faudra en prendre un autre et avoir des enfants comme ce gaillard-là!... Et de plus nous allons souper...

SIMON. Et il y a place pour vous, si le cœur vous en dit.

JOSÉPHINE. Merci, mes amis.

RIGOBERT. Pas de façons; nous ne sommes pas fiers.

JOSÉPHINE. Je le sais.

RIGOBERT. Pour lors à une autre fois... Allons, Simon, fais les honneurs à Rigobert...

Ils entrent dans la maison.

SCÈNE VI.

JOSÉPHINE, EUGÈNE.

JOSÉPHINE. Braves gens! Dieu veuille que nous puissions les récompenser un jour, comme je l'espère... Si nous rentrons là, dans cet hôtel, nous serons heureux de les y recevoir, et ils n'en sortiront que comblés de nos bienfaits, n'est-ce pas, Eugène?

EUGÈNE. Sans doute, ma mère... Où est Hortense?

JOSÉPHINE. Tu la verras ce soir.

EUGÈNE. Vous semblez livrée à d'heureuses pensées... Il y a plus de gaieté sur votre visage, que j'ai vu triste si longtemps.

JOSÉPHINE. Eh bien, Eugène, c'est que notre sort va changer peut-être, c'est que je vais voir mes deux enfants chéris commencer un avenir de bonheur.

EUGÈNE. Pourtant, que nous reste-t-il de nos espérances d'autrefois, de notre fortune? Notre nom même, nous avons dû le changer pour échapper à la proscription qui frappe mon père! (*Souriant.*) Tenez, je gagerais que vous avez encore

écouté ces pensées superstitieuses que vous avez apportées de la Martinique... Vous croyez lire dans la destinée, ma mère!

JOSÉPHINE. Mais toi, ne vois-tu pas que la France échappe enfin à la tourmente révolutionnaire, et que le calme va enfin renaître sur les abîmes refermés? Eugène, des hommes forts, un homme surtout entre les autres, vont prendre en main les destinées de la patrie... Ceux-là ne répudieront pas les noms illustres d'autrefois, de même qu'ils montreront la gloire a des noms tout nouveaux.. Fils de Beauharnais, as-tu donc désespéré pour toujours? Je croyais que tu étais réfugié chez le menuisier Simon pour te faire aux vertus laborieuses du peuple, mais non pour t'endormir dans l'indifférence et l'oubli!

EUGÈNE. Oh! détrompez-vous, ma mère!... je suis impatient de tenter le sort et d'échapper à l'obscurité... Mais, fallût-il rester toute ma vie ignoré, perdu dans les derniers rangs de l'armée, je veux essayer cette épée de mon père que Bonaparte m'a rendue... Et si déjà je ne suis pas soldat, c'est que Bonaparte m'a ordonné d'attendre...

JOSÉPHINE. Comment?

EUGÈNE. Oui, ma mère. Vous le savez, le canon de Vendémiaire grondait encore sur l'émeute expirante; je me présentai a Bonaparte, et je demandai l'épée du général Bauharnais, cet héritage qui valait à mes yeux toute notre fortune d'autrefois... — Enfant, me dit-il, cette épée vous sera rendue, et plus tard vous vous en servirez à votre tour... mais les vêtements qui vous couvrent... — Je lui répondis que ma mère m'avait placé chez un menuisier pour me soustraire à la proscription... — Eh bien, s'écria-t il, il serait beau d'y rester jusqu'au moment où vous passeriez du travail de l'ouvrier aux fatigues du soldat. — J'attendrai donc, lui dis-je, que vous m'appeliez sous le drapeau de la France... — C'est bien, enfant.. — Et en parlant ainsi, un sourire illumina son austère visage... Je le regardai; une voix secrète me criait au fond du cœur que cet homme était destiné à de grandes choses; et quand je sortis, j'avais en moi une de ces émotions que vous inspire la présence de ceux que Dieu a marqués du sceau du génie.

JOSÉPHINE. Oui, Eugène; Toulon arraché à l'Angleterre et rendu à la France, les factions vaincues, les lois remises en honneur, l'armée attentive comme à l'approche d'un grand capitaine, c'est ainsi que commence Bonaparte... Si tu savais quelles vastes pensées le dominent; si tu l'entendais, alors que tout entier à son intelligence, l'œil en feu, pâle sous ses cheveux noirs, il parle de ses rêves de gloire et de ses desseins, qui voudraient tout l'univers pour théâtre!

EUGÈNE. Ma mere.. vous le voyez donc, vous?

JOSÉPHINE. Qui te l'a dit, Eugène?

EUGÈNE. Ce langage animé, ces projets de Bonaparte que tout le monde peut-être ignore, et que vous seule connaissez, ces espérances pour ma sœur, pour moi..

JOSÉPHINE. Eh bien?

EUGÈNE. Je n'ai plus rien à vous dire, sinon que je suis pour toujours un fils dévoué, respectueux, et confiant dans votre tendresse pour vos enfants, qui vous aiment comme la meilleure des mères!...

JOSÉPHINE. Viens dans mes bras, Eugène, viens!

Ils s'embrassent. Rigobert paraît sur le seuil de la porte, un verre à la main.

SCÈNE VII.

JOSÉPHINE, EUGÈNE, RIGOBERT.

RIGOBERT. Allez toujours!... faut trinquer par là-dessus, nom de la grise!

JOSÉPHINE. Plus tard, mon ami, plus tard.

RIGOBERT. Ça ne se remet pas... Le vin n'aurait qu'à s'échauffer et à nous brûler la cervelle.

EUGÈNE Ma mère est forcée de nous quitter.

RIGOBERT. Reviendra-t-elle?

EUGÈNE. Oui.

RIGOBERT. Je lui permets de s'éloigner.. mais, toi, je t'ordonne de te désaltérer.

EUGÈNE. Je suis à vous.

RIGOBERT. Sufficit!

JOSÉPHINE, *bas* A bientôt, Eugène..

EUGÈNE, *de même*. Où nous reverrons-nous?

JOSÉPHINE, *montrant l'hôtel*. Là, peut-être...

RIGOBERT, *à Joséphine* Je ne sais pas ce que vous m'avez fait, citoyenne: mais si jamais vous étiez susceptible de prendre la poste, je brûlerais le pavé pour vous ni plus ni moins qu'une botte d'allumettes... (*A Eugène.*) Allons, fiston, il s'agit d'humecter le gosier...

Rigobert entre avec Eugène dans la boutique. Marguerite a paru au fond du théâtre et s'approche de Joséphine, qu'elle a examinée avec attention.

SCÈNE VIII.

JOSÉPHINE, MARGUERITE.

JOSÉPHINE. C'est un noble enfant que mon Eugène!... tout le courage de son père!... Et mon Hortense, douce et bonne à gagner tous les cœurs!.. Ah! oui, ils auront le bonheur qu'ils méritent: ils seront compris de l'homme à qui je les confierai en lui confiant toute mon existence!... Ah! qu'il me tarde de pouvoir rompre le silence qui m'est encore imposé! Allons, Valentin aura reçu la dépêche que j'attends!... (*Apercevant Marguerite.*) Encore cette femme qui, depuis quelques jours, s'attache à mes pas avec tant de persévérance... Je ne sais, mais son aspect m'inspire une sorte d'effroi.. Je voudrais qu'Eugène....

Elle fait quelques pas vers la boutique.

MARGUERITE. Ah! ne craignez rien; ne me fuyez pas.

JOSÉPHINE, *à part.* Je me suis trompée, c'est une aumône qu'elle demande. (*Haut.*) Je ne suis pas riche, mais je puis...

Elle va pour lui donner une pièce de monnaie.

MARGUERITE, *refusant.* Merci!

JOSÉPHINE. Vous refusez?...

MARGUERITE. Je n'ai pas besoin que la charité me vienne en aide!... Dieu m'a donné de quoi payer le pain de chaque jour... J'ai compté les années qui me restent, et j'ai divisé mon trésor pour arriver à ma dernière heure ..

JOSÉPHINE. Vous croyez donc pouvoir fixer cette limite qui n'appartient qu'à la destinée?

MARGUERITE. La destinée!... Le voile qui la couvre n'est pas si épais que certains regards ne puissent le percer!...

JOSÉPHINE, *à part.* Ce langage!... (*Haut.*) Non, c'est l'incertitude ou l'erreur qui suivent nos efforts pour sonder les mystères de l'avenir!... Vous vous trompez!

MARGUERITE. S'est-elle trompée, celle qui vous disait à la Martinique: « Joséphine, tu ne dois pas vivre et mourir à l'ombre de nos vieilles forêts! la France t'appelle: tu y suivras une route parfois brillante comme l'étoile du ciel de nos Antilles, souvent aussi, sombre et semée de tristesse...

JOSÉPHINE, *se rapprochant.* Oui, c'est ainsi qu'on me parla jadis sous les palmiers de Saint-Pierre... Jusqu'à présent j'ai connu l'infortune: viendront-ils ces jours de splendeur et d'élévation?

MARGUERITE. Et pourquoi donc ces hommes qui gouvernent la France vous auraient-ils appelée?.. Pourquoi allez-vous donner votre main à Bonaparte, Bonaparte qui déjà tient la France attentive?

JOSÉPHINE. Qui vous a dit...

MARGUERITE. Personne!... Depuis quelques jours seulement, votre attention s'est arrêtée sur moi; depuis longtemps, je vous suis à travers cette révolution qui a frappé votre premier époux et jeté votre Eugène dans les derniers rangs du peuple...Mais les ténèbres se dissipent, et votre étoile va se lever à l'horizon.

JOSÉPHINE. Mais qui donc êtes-vous?...

MARGUERITE. Une pauvre femme de la Martinique.

JOSÉPHINE. Et vous m'avez connue autrefois?

MARGUERITE. Ah! oui; souvent je vous ai vue passer dans les habitations, répandant des bienfaits que vous seule avez oubliés!... Le moment n'est pas venu de vous dire qui je suis, et pourquoi vous me trouvez sur votre chemin où vous devez me retrouver toujours!... Et d'ailleurs, pauvre femme, seule au monde, qu'importe qui je suis et qu'importe ce que je deviendrai!... C'est à vous que je songe, à vous, qui m'apparaissez dans tout votre avenir!...

JOSÉPHINE. N'avez-vous pas dit que cet avenir serait brillant, glorieux?

MARGUERITE. Oui, et pourtant, je voudrais... je voudrais vous retenir, comme si vous aviez le pied sur un abîme... Je sais que vous ne méprisez pas cette science mystérieuse qui pénètre les secrets de la destinée!...

JOSÉPHINE. Oui, vous avez raison: j'en ai rougi quelquefois, mais mon imagination est restée frappée pour toujours... une curiosité vague, inquiète, emporte incessamment ma rêverie à travers mes destinées futures!... Je suis faible, et je m'abandonne à la superstition!... Laissez-moi, femme, je ne dois pas, je ne veux pas nourrir ces pensées que tout condamne... notre sort appartient à Dieu!

MARGUERITE. Et moi, je voudrais vous arrêter à l'entrée de ce chemin où vous allez vous engager!... Vous monterez haut dans les grandeurs humaines; mais prenez garde!... vous avez vu souvent l'aigle de nos montagnes s'élever dans les airs, emportant la blessure qui le faisait redescendre expirant!...

JOSÉPHINE. Si tu dis vrai, si je dois avoir ma part d'illustration et de puissance, est-ce l'amour ou la haine qui m'accompagnera dans ma carrière?

MARGUERITE. Votre nom sera béni, car votre cœur a des trésors de bienfaisance et de bonté!

JOSÉPHINE. Eh bien, qu'importe le reste! vienne la fortune, je l'abandonne d'avance aux malheureux!... vienne le pouvoir, je n'en veux que pour me faire aimer!...

MARGUERITE. C'est l'amour de tout un peuple que je vous promets!

JOSÉPHINE. Et quel peuple?

MARGUERITE. La France!...

JOSÉPHINE. Femme, s'il en est ainsi, je me ris des douleurs dont tu m'as menacée!.. La France! on ne saurait acheter trop cher le bonheur de se dévouer pour elle, et l'honneur d'en être estimé!... (*On entend le canon.*) Qu'est-ce donc?

MARGUERITE. La Convention abdique, et Bonaparte est commandant en chef de l'armée de l'intérieur.

JOSÉPHINE. Adieu!...

MARGUERITE. Vous me reverrez, car je vous aime et ne pourrai m'éloigner de vous. Où allez-vous?

JOSÉPHINE. Chercher ma fille!...

MARGUERITE. Et tout à l'heure, je vous verrai rentrer dans cet hôtel dont les portes vont se rouvrir!... (*La regardant s'éloigner.*) Elle ne m'a pas reconnue! elle n'a pas reconnu la pauvre mère qu'elle sauva du désespoir!... Ah! que je voudrais donner ma vie pour elle, pour lui épargner une des douleurs qui l'attendent!...

Elle s'éloigne lentement. Mouvement au dehors et sur la scène, que traversent des ordonnances. Des gens du peuple se forment en groupes et causent à voix basse d'un air animé. On entend au loin des tambours battant une marche.

RIGOBERT, *sortant de la boutique.* Eh bien, qu'est-ce qu'il y a, nom de la Grise!... est-ce que

vous venez me chercher pour me faire roi de la république?...

UN HOMME DU PEUPLE. Vous ne savez donc pas?...

RIGOBERT. Quoi?

L'HOMME DU PEUPLE. Le Directoire qui vient de nommer le général Bonaparte commandant de l'intérieur!

RIGOBERT. Le général Bonaparte! il est bien maigre!... qu'est-ce qu'il pourra faire?...

UNE FEMME. Tiens! qu'est-ce qui se passe donc dans le ci-devant hôtel Beauharnais?...On ouvre la grande porte...

L'HOMME DU PEUPLE. Il y a longtemps que ça n'est arrivé.

Mouvement dans l'hôtel. Des Domestiques arrivent, précédés de Valentin.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, VALENTIN.

VALENTIN, *aux Domestiques*. C'est bien, très-bien, entrez d'abord, je vais vous rejoindre... Qu'on ne touche à rien, qu'on ne dérange rien!

RIGOBERT. Qu'est-ce qu'il fait donc là, notre vénérable ami?... Est-ce qu'il serait propriétaire de la chose?... (*Faisant claquer son fouet, à Valentin.*) Eh! là-bas!...

VALENTIN, *toujours affairé*. Ah! c'est vous, postillon, c'est vous?... Enfin! nous y voilà!... Vous savez si j'ai gardé le secret... je n'ai pas soufflé le mot... Et pourtant, c'était dur, c'était cruel!... Eugène est encore là, n'est-ce pas? Il ne faut rien lui dire. Ah! ah! je m'en vais un peu changer tout cela!.. Et ses habits, sa toilette; vous verrez, vous verrez; je n'ai pas oublié, allez!.. (*Aux domestiques, qui l'attendent.*) Je suis à vous, je suis à vous!

RIGOBERT, *le regardant*. Toqué!... supérieurement toqué!... Ah ça, mais qui est-ce qui arrive encore? les municipaux, les véritables municipaux!

Des Officiers municipaux traversent la scène et se dirigent vers l'hôtel Valentin, qui allait entrer, s'arrête, et fait ranger les Domestiques.

VALENTIN. Place aux officiers municipaux!... (*Aux Officiers.*) Citoyens, permettez-moi de vous introduire!...

Il passe devant eux et les conduit.

RIGOBERT. Nom de la Grise, ça passe la farce! (*Regardant du côté de la boutique.*) Ah çà, que font-ils donc là-dedans?... Est-ce qu'ils sont plongés dans les bouteilles à triple gouleau?... Il faudra donc un tremblement de terre pour les faire sortir!.. (*Entrant.*) Ohé!.. ohé!..

La scène se garnit de curieux.

SCÈNE X.

JOSÉPHINE, HORTENSE, LE GÉNÉRAL DUPHOT, PEUPLE, *puis* LE NOTAIRE, EUGÈNE, SIMON, MADELEINE, RIGOBERT, VALENTIN, etc.

JOSÉPHINE. Je vous demande pardon, général; mais avant d'entrer dans l'hôtel, j'ai quelques instants à passer là, devant cette boutique.

LE GÉNÉRAL DUPHOT. Madame, je me félicite de remplacer pour un moment le général Bonaparte... Je suis heureux de vous donner la main.

JOSÉPHINE. Général, je ne pourrais m'appuyer sur un bras plus ferme contre l'ennemi.

UNE FEMME. Tiens! cette belle dame!.. et cette jolie demoiselle!..

L'HOMME DU PEUPLE. Ah ça, mais je ne me trompe pas! c'est madame de Beauharnais!..

TOUS. Madame de Beauharnais!...

L'HOMME DU PEUPLE. Est-ce qu'elle va rentrer dans son hôtel?.. eh bien, nom d'un diable! tant mieux! c'est une femme qui est bonne comme il n'y en a pas!...

JOSÉPHINE. Ah! vous voilà, monsieur le Notaire.

LE NOTAIRE. Je me rends à vos ordres; il s'agit d'un contrat de mariage, à ce qu'il paraît?

JOSÉPHINE. Oui, monsieur.

LE NOTAIRE. Mon dévouement à votre famille, à vous, madame, me fait faire des vœux arden pour le bonheur de cette union... J'aime à croire que l'homme à qui vous donnez votre main vous garantit une fortune honorable, vous apporte un nom digne de remplacer le nom de Beauharnais?

JOSÉPHINE. Monsieur, j'épouse le général Bonaparte.

LE NOTAIRE. Comment! madame?.. vous qui certainement pouviez prétendre à l'illustration, à la richesse!.. le général Bonaparte!.. Mais cet homme-là n'a que la cape et l'épée.

JOSÉPHINE. J'espère, monsieur, qu'il fera son chemin... Mon fils! mon Eugène!

Eugène a passé sur le seuil de la boutique, entouré de Rigobert, de Simon et de Madeleine.

EUGÈNE, *accourant*. Ma mère!.. ma sœur!..

RIGOBERT. Qu'est-ce qu'il dit?.. qu'est-ce qu'il dit?.. nom de la Grise!

EUGÈNE. Que se passe-t il donc?..

HORTENSE. Eugène, notre mère reprend possession de tous ses biens, et nous sommes réunis pour ne plus nous quitter.

LE GÉNÉRAL DUPHOT. Monsieur de Beauharnais, j'ai voulu être le premier à vous annoncer le mariage de votre mère avec le général Bonaparte.

EUGÈNE, *regardant sa mère*. Je ne m'étais pas trompé.

JOSÉPHINE. Mes enfants, mon amour pour vous ne saurait être diminué dans quelque condition que la destinée m'appelle.

HORTENSE. Et nous, ma mère, nous serons toujours auprès de vous; heureux de votre bonheur, ou pleurant avec vous si l'infortune vous frappait encore.

LE GÉNÉRAL DUPHOT. Monsieur de Beauharnais, Bonaparte vous a nommé son aide de camp, et dès demain vous entrez en fonctions auprès de lui.

EUGÈNE, *sortant de sa rêverie.* Enfin !.. merci, général !... Je commençais à m'impatienter de mon repos, en voyant tous ces enfants de la France que la guerre entraînait aux frontières !... Et moi aussi, je serai donc soldat !.. (*Allant à Simon et à Madeleine.*) Simon, Madeleine, vous m'avez recueilli dans des jours de péril !... approchez et donnez-moi votre main !..

SIMON *et* MADELEINE. Pardon... c'est que... pardon, nous ne savions pas...

RIGOBERT. Nom de la Grise ! et moi qui lui parlais comme à un véritable apprenti !..

EUGÈNE, *au milieu d'eux.* Vous resterez mes amis; Simon, Madeleine, je bénis la fortune, puisque je pourrai vous être utile... Rigobert, que veux-tu ?..

RIGOBERT. Vous suivre partout! Vous aurez bien un cheval, j'en serai le domestique.

JOSÉPHINE Simon, je vous dois peut-être le salut de mon fils: une mère n'est jamais quitte envers le sauveur de son enfant.

SIMON. Madame... si j'avais su, il n'aurait jamais touché une planche ni un rabot.

EUGÈNE Pourquoi? . Je vous remercie au contraire de m'avoir appris un métier.

VALENTIN, *accourant.* Tout est prêt, et le général va arriver.

LE GÉNÉRAL DUPHOT. Venez !...

VALENTIN, *à Eugène.* Enfin, votre vieux valet de chambre va de nouveau présider à votre toilette... Vous avez là, dans l'hôtel, un brillant uniforme !

EUGÈNE. Mais, Valentin, je ne rougis pas de cette veste... Je suis fier de la porter en rentrant dans l'hôtel de mon père !... J'ai été du peuple pendant quelques années, je veux m'en souvenir toute ma vie! Simon, Madeleine, vous allez m'accompagner !...

SIMON. Bah !...

EUGÈNE. Jusqu'à demain je suis votre apprenti... Votre bras, Madeleine.

RIGOBERT. Nom de la Grise !... bon enfant à mort !...

Tous se dirigent vers l'hôtel. Marguerite paraît près de la porte.

MARGUERITE, *s'approchant de Joséphine.* Vous voilà sur la route.

JOSÉPHINE. Où me conduira-t-elle?...

MARGUERITE. Au trône !...

Ils entrent dans l'hôtel. Un moment après, des Soldats, des Aides de camp accourent et se rangent devant l'hôtel. Bonaparte, à cheval, et entouré d'un nombreu cortége, traverse la scène et entre dans l'hôtel.

DEUXIÈME TABLEAU.

Dans les Alpes.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAIMBAUT, HUREL, SOLDATS, *diversent groupés.*

HUREL. Je dis, moi, que ça serait une chose comme on n'en a pas vu, de sortir de ce tas de précipices et d'arriver dans cette belle Italie. Faudrait essayer comme à Fleurus, où le général Jourdan a fait monter des particuliers dans le ciel, en ballon...

RAIMBAUT. Sois tranquille, Hurel; puisqu'il faut traverser ces mêmes Alpes où nous sommes inclus pour le quart d'heure, on les traversera.

HUREL. Raimbaut, tu as toujours confiance, toi.

RAIMBAUT, *bas.* Faut-il donc chanter le *De profundis* pour effaroucher ces jeunes lapins !.., (*Haut.*) On se tire de partout !... En Vendée, on nous fusillait de droite et de gauche, en haut, en bas, et les balles sortaient des broussailles comme les giboulées au printemps... Dans la Hollande, nous patinions sur la glace pour aller pincer les flottes étrangères... Je suis revenu, moi et tant d'autres, de ces exercices suffisamment romanesques... ce n'est pas pour me laisser faire la queue par ces montagnes qui servent de patrie aux marmottes.

HUREL. Ah ça, pourquoi qu'on a envoyé de ce côté-ci la division du général Duphot, au lieu de filer avec le reste de l'armée ?..

RAIMBAUT. Est-ce que toute la procession pouvait suivre le même chemin? En *finitive*, c'est l'affaire de ce nouveau général en chef qui prend le nom de Bonaparte, et qui me fait l'effet de ne pas dormir vingt-quatre heures toutes les nuits.

HUREL. Et voilà le fils de son épouse, le capitaine Beauharnais, qui n'est pas fainéant non plus... Il a marché avec la division toujours d'aplomb et en avant !...

RAIMBAUT. Oui, ça se ferait tuer d'une manière charmante !... Assez causé... voici le général Duphot! (*Bas, à Hurel.*) Tu vois ce Piémontais qui marche à côté?...

HUREL. Oui, le guide qui doit nous tirer de ces diverses glacières.

RAIMBAUT. Eh bien, ce guide ne me va pas du tout !...

HUREL. Bah !...

RAIMBAUT. Je le soupçonne d'être suspect, comme on disait avant le Directoire qui nous gouverne actuellement... Motus !...

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL DUPHOT, MARINO, OFFICIERS.

LE GÉNÉRAL DUPHOT, *à Marino.* Ainsi donc,

en partant au commencement de la nuit nous arriverons demain matin aux sources de la Sesia?

MARINO. Vous y serez comme je l'ai promis.

LE GÉNÉRAL DUPHOT. Et si le passage que tu veux nous faire franchir était gardé?...

MARINO. Il ne le sera pas, je l'espère.

LE GÉNÉRAL DUPHOT. S'il l'était?

MARINO. Alors il ne resterait plus qu'un chemin.

LE GÉNÉRAL DUPHOT. Oui, celui-là... mais, sans artillerie, nous ne pouvons tenter cette route, et tu sais bien qu'il était impossible de transporter nos pièces à travers ces montagnes. Je compte sur toi; mais quoi qu'il arrive, nous passerons, car Beauharnais est allé chercher du renfort, et je l'attends.

MARINO, *à part.* Du renfort!... viendra-t-il à propos?...

Il s'assied un peu à l'écart.

LE GÉNÉRAL DUPHOT, *aux soldats.* Enfants, la division qui m'a été confiée ne doit pas arriver la dernière en vue de l'Italie... Bonaparte, à la tête du gros de l'armée, va traverser les hauteurs voisines... Il ne faut pas que nos compagnons d'armes aperçoivent plus tôt que nous les riches plaines de la Lombardie... Nous nous remettrons bientôt en marche; jusque-là prenez du repos. (*A un Capitaine.*) Suivez-moi, capitaine, vous prendrez note de quelques instructions que je crois nécessaires.

Il s'éloigne suivi de quelques Officiers.

SCÈNE III.

RAIMBAUT, HUREL, MARINO, SOLDATS.

RAIMBAUT. Dis donc, Hurel, voilà ce guide qui se plonge dans des réflexions à lui tout seul... C'est étonnant comme j'ai idée que le citoyen sera fusillé!

HUREL, *à ses soldats.* Ah çà, vous autres, en avez-vous encore dans les gourdes?... une goutte de n'importe quoi?

LES SOLDATS. Rien...

HUREL. Merci... faudrait se procurer le Parisien, qui garde les chevaux du capitaine Beauharnais, et le vieux grison qui l'accompagne idem... ils ont toujours un peu de riquiqui... Où sont-ils perchés?..

RAIMBAUT. Bah!... à l'abri du zéphir, dans le ventre de quelque rocher!

MARINO, *à part.* Que Dieu et la Vierge me protégent!... S'il ne l'avait fallu pour donner du pain à ma femme et à mes enfants, jamais je n'aurais consenti à conduire les Français à travers ce passage où ils périront peut-être,.. Ils ne périront pas sans vengeance, et je tomberai sous leurs coups!... J'ai fait le sacrifice de ma vie: advienne que pourra!...

appuie contre un rocher et s'enveloppe de son manteau.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, RIGOBERT, VALENTIN.

RIGOBERT. Ohé, la Grise!.. salut et fraternité! une bouteille ou la mort!

HUREL. Tiens, le Parisien!...

RIGOBERT. Allons, père Valentin, avancez du pied droit et du pied gauche...

VALENTIN. Eh, mon Dieu! nous ne serons pas mieux ici que là-bas... Misérable pays!... Conservez donc une apparence honnête, une tenue décente, une mise un peu propre, à travers les rochers et les avalanches!... pourvu que nous en sortions!...

RIGOBERT. En sortir!... et qui donc prendrait soin de ces honorables chevaux que j'ai amenés jusqu'ici au milieu des précipices et d'un milliard de malédictions?

VALENTIN. Ah! bah!... vos chevaux...

RIGOBERT. Les chevaux!... si vous avez du mal à en dire, attendez que je ne sois plus de ce monde... Les chevaux! sans eux qu'est-ce que ça serait que l'espèce humaine?... (*S'approchant des soldats et mettant une gourde au milieu.*) Atout!...

LES SOLDATS. Fameux!... Vive le Parisien!

RIGOBERT. Vous me flattez; mais je vous avoue que je préférerais de courir à triple galop sur les boulevards de la capitale de la république française.

RAIMBAUT, *à Valentin.* Ah çà, vous suivez l'armée depuis que la campagne est ouverte... sans vous commander, je m'étonne et me surprends que vous ne jouissiez pas de la qualité de soldats...

VALENTIN. Soldat!... je n'ai pas cette prétention... je suis né pour servir dans la famille Beauharnais...

RIGOBERT. Et moi, j'ai pour grade et chevrons de veiller au grain pour les chevaux de cette même famille... Les chevaux... je ne comprends pas la république de les embarquer dans ces profondes glacières!..

RAIMBAUT. Nous y sommes bien, nous autres!...

RIGOBERT. Vous autres!... ça me paraît naturel... vous n'avez que deux jambes!... les fantassins! on en trouve partout... les chevaux, c'est une autre histoire... Ohé! la Grise!... à votre santé!...

RAIMBAUT. Eh ben, c'est bon; tu as le bec sans gêne et sans façon, toi!...

RIGOBERT. Comme vous dites, vétéran, et lorsque nous serons en Italie, je vous prouverai que ce même bec s'ouvre volontiers pour embrasser le gouleau d'une bouteille... (*Roulement de tambours.*) Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? ..

RAIMBAUT. La division va se mettre sous les armes...

RIGOBERT. Pourquoi ça?...

RAIMBAUT. Pour filer plus loin...

RIGOBERT. Merci! Est-ce qu'on nous laissera passer?...

RAIMBAUT. Peut-être, en nous saluant à coups de fusil et de canon!

RIGOBERT. Comme on voudra...

RAIMBAUT. Tu n'as pas peur...

RIGOBERT. Jamais...

RAIMBAUT. A la bonne heure!...

RIGOBERT. Et au revoir... s'il en reste!

VALENTIN. Est-ce que nous allons partir sans que le capitaine soit revenu?

RAIMBAUT. Mon vieux, il y a des moments où on laisse en chemin les capitaines, les généraux, les divisions même et tout le tremblement! A la guerre, vois-tu, un homme c'est rien du tout!

RIGOBERT. Et les chevaux?...

RAIMBAUT. Ça ne compte pas!...

RIGOBERT, *à part*. Ce vétéran est farouche!...

Nouveau roulement de tambours.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL DUPHOT, OFFICIERS.

LE GÉNÉRAL DUPHOT. Soldats, nous allons nous mettre en marche... Le moment fixé pour le retour du capitaine Beauharnais est expiré... il nous rejoindra plus tard avec le renfort qu'il doit amener... nous ne pouvons rester ici plus longtemps... vous avez à braver de nouvelles fatigues, mais je compte sur votre courage et votre ardeur.... (*A Marino.*) Allons, place-toi à la tête de la colonne.

MARINO. Me voilà prêt, général!... venez!...

LE GÉNÉRAL DUPHOT. Pas encore!... je n'expose pas ainsi tous les braves que je commande... là bas, sur la gauche, nous avons vu briller une lumière: l'ennemi nous y attend peut-être... Enfants, quelques hommes de bonne volonté!...

PLUSIEURS SOLDATS. Voilà!

LE GÉNÉRAL DUPHOT. Merci!... Raimbaut, prends avec toi dix de tes camarades; placez cet homme au milieu de vous, et qu'il vous suive jusqu'à l'endroit que je viens de désigner... si le passage est gardé...

RAIMBAUT. Feu sur lui!

LE GÉNÉRAL DUPHOT. Non, vous le ramènerez; c'est au milieu de la division qu'il périra comme traître!

MARINO, *à part*. Allons, mon sort va s'accomplir!... (*Haut, à Raimbaut et aux soldats.*) Venez!...

Il s'éloigne avec eux. La division se met sous les armes, et se dispose au départ.

RIGOBERT, *à Valentin*. Ah çà, est-ce que ce particulier serait susceptible de nous enfoncer dans un pétrin indéfini!...

VALENTIN. Oh! mon Dieu, un peu plus tôt, un peu plus tard!...

RIGOBERT. Vous croyez!... je vais dire adieu aux chevaux!...

LE GÉNÉRAL DUPHOT. Capitaine, si cet homme nous trahit, si le passage est gardé par l'ennemi, il ne nous reste pas un sentier praticable.

LE CAPITAINE. Général, la division pourrait périr tout entière.

LE GÉNÉRAL DUPHOT. Oui, car nous n'avons pas un seul canon pour répondre à l'artillerie des Autrichiens. Bonaparte a voulu sans doute détourner l'attention de l'ennemi, et faire passer toute l'armée, grâce aux manœuvres de la division... Cette confiance nous honore!... Si la division périt, on lui devra le salut et les victoires de nos frères d'armes!... (*On entend des coups de feu.*) Trahison!... le passage est gardé!... le guide nous a fait tomber dans un piége... (*Élevant son épée.*) Tambours!... (*Roulement de tambours.*) Serrez vos rangs!... Soldats!... je ne vous parle pas de courage!... veillez au drapeau!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, RAIMBAUT, MARINO, DEUX SOLDATS.

Raimbaut et les Soldats arrivent précipitamment, entraînant Marino.

RAIMBAUT. Général, à mort le traître!... l'ennemi est là... deux camarades sont tombés!... vous avez dit qu'il fallait le tuer au milieu de la division!... (*A Marino.*) A genoux?...

Il le couche en joue.

LE GÉNÉRAL DUPHOT. Arrête!... sois tranquille, justice sera faite!...

RIGOBERT, *accourant*. Ohé! la Grise!... Triple bastringue! nous sommes dans la poële à frire jusqu'au cou!

Les hauteurs se couronnent de Soldats ennemis, et la division se trouve comme enveloppée.

LE GÉNÉRAL DUPHOT. Enfants, ménagez vos cartouches!... à la baïonnette!... Raimbaut!...

RAIMBAUT. Mon général?

LE GÉNÉRAL DUPHOT, *le tirant à part*. Mon brave, la division est perdue.

RAIMBAUT. Oui, mon général.

LE GÉNÉRAL DUPHOT. Je ne veux pas être prisonnier!

RAIMBAUT. C'est une assez bonne idée!...

LE GÉNÉRAL DUPHOT. Si jamais tu revois le général en chef, tu lui diras que je me suis fait tue pour ne pas survivre aux braves que je comman dais!

RAIMBAUT. Général, je ne le reverrai pas!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, EUGÈNE.

EUGÈNE, *accourant*. Général! général!

LE GÉNÉRAL DUPHOT. Le capitaine Beauharnais!

EUGÈNE. Votre division a sauvé l'armée tout entière !... Bonaparte l'a dit !

LE GÉNÉRAL DUPHOT. Eh bien, nous périrons sans regret !

EUGÈNE. Non... j'ai précédé un renfort avec lequel nous écraserons l'ennemi qui comptait nous envelopper !...

LE GÉNÉRAL DUPHOT, *se tournant vers Marino*. Ta trahison n'aura pas profité aux Autrichiens!

LES SOLDATS. A mort le traître!...

EUGÈNE. Quel est cet homme?

LE GÉNÉRAL DUPHOT. Un guide qui nous a jetés dans le piége où nous devions périr sans défense...

LES SOLDATS. A mort!...

MARINO. Soit donc !... Je ne vous demande qu'une grâce, le temps de dire une prière pour ceux qui ne me reverront plus!... mes enfants!...

EUGÈNE. Général, cet homme ne craint pas pour lui-même le danger qui le menace... ce souvenir de sa famille... je voudrais... je voudrais l'interroger... me le permettez-vous?...

LE GÉNÉRAL DUPHOT. Je le veux bien, capitaine... vous avez raison... le voilà impassible en présence de la mort!...

EUGÈNE, *tirant à part Marino*. Il n'y a pas longtemps que tu sers d'espion aux Autrichiens?

MARINO. Les Autrichiens, dites-vous?

EUGÈNE. Ils t'ont payé pour conduire la division dans un piége?...

MARINO. Vous aussi vous le croyez... vous le demanderez à Bonaparte, et vous verrez ce qu'il vous répondra...

EUGÈNE. Comment?...

MARINO. Je lui avais promis le secret... mais vous êtes son fils pour ainsi dire, je puis, je veux parler devant vous!... Bonaparte m'a fait venir! — Ta femme, tes enfants manquent de pain, m'a-t-il dit; ils n'en manqueront plus, si tu veux me servir. — Je suis prêt, ai-je répondu... — Il m'a indiqué les défilés où nous sommes engagés, et m'a ordonné d'y conduire la division. — Mais les Autrichiens vont l'y attendre, me suis-je écrié, ils l'envelopperont. — Elle passera, a-t-il dit; je lui enverrai à temps un renfort.—D'ailleurs, elle renferme des braves sur lesquels je puis compter... Ils combleront, s'il le faut, les ravins avec les ennemis que leurs baïonnettes y précipiteront... Ce combat fera une diversion utile pour occuper l'ennemi; alors mon armée passera les Alpes, Oui, c'est dans cette division qu'est le salut de tous et la conquête de l'Italie!... Va; quoi qu'il arrive, sois fidèle et dévoué! — J'ai obéi, car la parole de cet homme vous entraîne et vous fait son esclave!...

EUGÈNE. Et tu ne voulais pas te justifier?..

MARINO. Ne vous ai-je pas dit que j'avais promis le secret?...

EUGÈNE, *vivement*. Général, soldats, je vous demande la vie de cet homme au nom du général en chef...

TOUS. Comment?

EUGÈNE. Je réponds de lui; je ne puis parler, mais j'engage mon honneur!... Attendez au moins que le général en chef ait décidé son sort!...

RAIMBAUT. Mais il nous a trahis pour les Autrichiens!...

Coups de feu.

EUGÈNE. Général, nos camarades arrivent!...

MARINO. Vous dites que j'ai trahi pour les Autrichiens!... Ils vont me tuer sous vos yeux, car je serai le premier à les attaquer!...

Il prend un fusil et va vers les Autrichiens.

LE GÉNÉRAL DUPHOT. Soldats, il faut rompre les rangs ennemis, ou y trouver une mort glorieuse! Allons, faisons entendre cet hymne que nous chantions en quittant la patrie!...

Ils gravissent les hauteurs en chantant la Marseillaise. Combat. Passage des montagnes.

TROISIÈME TABLEAU.

Chez Joséphine, à l'hôtel de la rue de la Victoire.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GÉNÉRAL DUPHOT, OFFICIERS.

LE GÉNÉRAL DUPHOT, *se retirant d'une fenêtre*. Voilà encore un régiment qui va rejoindre ceux qui nous attendent aux Tuileries.

UN OFFICIER. Je suis surpris que le général Bonaparte soit encore ici, dans son hôtel de la rue de la Victoire, tandis que les événements marchent avec tant de rapidité.

LE GÉNÉRAL DUPHOT. Soyez tranquille, il ne restera pas en arrière des circonstances... Il n'a pas quitté l'Égypte et commencé le mouvement auquel nous allons prendre part, sans être bien décidé à en finir avec le directoire.

UN OFFICIER. Mais si les directeurs faisaient un appel à tous ceux qui reconnaissent leur autorité?...

LE GÉNÉRAL DUPHOT. Qu'importe!... D'ailleurs, les Directeurs sont divisés... Barras s'est retiré à sa terre de Gros-Bois; Moulins et Gohier ne savent quel parti prendre; Syeyes et Roger-Ducos sont décidés à suivre la fortune de Bonaparte... Hier, 18 brumaire, le conseil des Anciens l'a nommé commandant de Paris, de la garde nationale et de toutes les troupes de la division... Aujourd'hui, celui des Cinq-Cents suivra son exemple, et c'est à Saint-Cloud que se terminera cette révolution qui doit appeler au pouvoir le seul homme qui puisse maintenant présider aux destinées de la France!...

UN OFFICIER. Et nous sommes prêts à prouver à Bonaparte notre dévouement... Mais tous les généraux influents ne se sont pas réunis à lui?...

LE GÉNÉRAL DUPHOT. Voulez-vous parler de Lefebvre et d'Augereau?... Reposez-vous sur Bona-

parte ou sur son épouse, du soin de les gagner à notre cause... Ils ne résisteront pas...

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN AIDE DE CAMP.

UN AIDE DE CAMP. Messieurs, le général Bonaparte est en route pour se mettre à la tête des trois régiments...

LE GÉNÉRAL DUPHOT. Nous l'attendions!...

UN AIDE DE CAMP. Le colonel Eugène Beauharnais est chargé de nous diriger...

LE GÉNÉRAL DUPHOT. C'est bien... (*A Joséphine, qui entre.*) Madame, nous ne reviendrons que pour vous annoncer la victoire...

JOSÉPHINE. Messieurs, Bonaparte compte sur votre zèle, sur votre affection; et moi, je sais que vous vous jetteriez tous entre lui et les dangers qui pourraient le menacer... Allez, vous êtes accoutumés à vaincre; le succès est assuré!...

Ils sortent. Joséphine, à la fenêtre, les regarde s'éloigner.

SCÈNE III.

JOSÉPHINE, HORTENSE.

HORTENSE. Eh bien, ma mère?...

JOSÉPHINE. Te voilà, ma fille?...

HORTENSE. Mon Dieu, mais, tout-à-l'heure, vous sembliez résignée et confiante dans l'heureuse issue des événements; vous avez donc des craintes?...

JOSÉPHINE. J'affectais le calme qui était bien loin de mon cœur!... Oh! ne t'inquiète pas, Hortense; j'ai foi dans les destinées de Bonaparte, et j'espère qu'il reviendra après avoir accompli ses desseins... Mais pour lui, pour Eugène, je redoute souvent la colère et la vengeance de ceux qui se réunissent à Saint-Cloud!

HORTENSE. Et vous avez pu vous maîtriser au point de prendre part à ce projet, qui peut être funeste à notre repos, à notre bonheur?...

JOSÉPHINE. Oui, car je ne doute pas du succès, et il faut que Bonaparte ait en main le pouvoir qui échappe au Directoire, le pouvoir qu'il fera servir à la gloire, à la prospérité de la France!... Son avenir est l'avenir de la patrie; lui seul a la force nécessaire, lui seul peut amener des jours meilleurs!...

HORTENSE. En seriez-vous plus heureuse, ma mère?...

JOSÉPHINE. Oui, puisque Bonaparte sera l'égal des rois... jusqu'à ce que les rois lui obéissent?...

HORTENSE. On disait tout à l'heure que plusieurs généraux se refusaient à servir cette cause à laquelle nous sommes si intéressés...

JOSÉPHINE. Il en est deux surtout que j'attends avec impatience... s'ils ne viennent pas, j'augure mal de cette entreprise où notre sort est engagé...

HORTENSE. Et s'ils viennent?...

JOSÉPHINE. Je les déciderai peut-être, et je pourrai me vanter d'avoir eu ma part de la bataille et du triomphe!

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* Le général Lefebvre, le général Augereau!

JOSÉPHINE, *à part.* Dieu soit loué!... (*Haut.*) Mon enfant, laisse-nous.

HORTENSE. Oui, ma mère...

SCÈNE IV.

JOSEPHINE, LEFEBVRE, AUGEREAU.

AUGEREAU. Parbleu, madame, c'est très-heureux de vous trouver encore ici!

JOSÉPHINE. Pourquoi donc?

AUGEREAU. Mais, à voir cette troupe d'officiers et de soldats qui s'en vont par la rue de la Victoire, j'aurais cru qu'il y avait eu bataille...

LEFEBVRE. Ah çà, Bonaparte nous a fait demander et le voilà parti!.. Ce gaillard-là ne peut donc pas rester en place une minute?...

JOSÉPHINE. Il est allé à Saint-Cloud, où il espère que vous irez le rejoindre.

AUGEREAU. A Saint-Cloud?

LEFEBVRE. Et pour quoi faire?... Pour entendre une troupe de parleurs qui feront des discours à n'en pas finir!... Je n'ai pas besoin de ça pour m'endormir, ma chère dame!.. Ça peut amuser Bonaparte, qui est un savant; quant à moi, j'aime mieux voir manœuvrer un régiment!

JOSÉPHINE. Mais, général Lefebvre, c'est qu'il y a aussi des régiments à Saint-Cloud...

AUGEREAU. Et que diable vont-ils faire là?

JOSÉPHINE. Vous ignorez donc tout ce qui se passe?

LEFEBVRE. Comment?

AUGEREAU. Je sais que le conseil des Anciens s'est assemblé et a donné un commandement à Bonaparte.

LEFEBVRE. Et il a bien fait!.. Mais pourquoi donc aller se promener à Saint-Cloud et y transporter l'autre conseil, celui des Cinq-Cents?... Qu'est-ce que c'est que tout ce remue-ménage?

JOSÉPHINE. Pensez-vous que le moment ne soit pas venu de réparer les fautes du gouvernement?

AUGEREAU. Le gouvernement!... Si nous touchons cette corde-là, je vous dirai que j'ai eu plusieurs fois l'envie de travailler comme en fructidor, c'est-à-dire d'entrer dans sa boutique et de le secouer pour le remettre dans le bon chemin.

LEFEBVRE. Dis donc, tu oublies que depuis hier seulement je ne commande plus la division...

AUGEREAU. Eh bien?

LEFEBVRE. Tu m'aurais trouvé de faction par là, je ne t'aurais pas laissé passer!

AUGEREAU. Ah bah!...

LEFEBVRE. Ah! mais, non!...

AUGEREAU. Je passe partout, moi!...

LEFEBVRE. Ça dépend des factionnaires!...

AUGEREAU. Eh bien, nous nous serions alignés; tu aurais défendu tes Directeurs...

LEFEBVRE. Comment, mes Directeurs!.. Je n'y aurais tenu que pour la consigne... à part cela, qu'ils aillent à tous les diables!... Ah çà, voyons, madame: Bonaparte a quelque idée dans la tête, n'est-ce pas?...

AUGEREAU. Parbleu! il n'a pas assez de ses victoires d'Italie et d'Egypte; nous allons, un de ces jours, le voir filer avec une armée!...

JOSÉPHINE. Bonaparte ne songe pas en ce moment à se mettre en campagne contre les ennemis extérieurs...il est trop préoccupé de la situation de laFrance!...

LEFEBVRE. Comment, la situation de la France! ça ne va donc pas?... Je n'en sais rien, moi!...

AUGEREAU. Eh bien, mais nous avons pourtant donné la chasse à tous ceux qui voulaient se mêler de ce qui ne les regardait pas!... Depuis la Hollande jusqu'en Egypte, nous avons balayé les rois, les généraux et toute leur séquelle!...

LEFEBVRE. Tu as raison, je ne dis pas le contraire; mais il faudrait voir si Bonaparte n'a pas découvert quelque manigance de travers... Tu sais bien que depuis son retour d'Egypte il s'est enfermé dans les livres et la politique... Il a de bons yeux, le citoyen!... il a peut-être mis la main sur quelque farce de nos gouvernants!...

JOSÉPHINE. Il a vu que le Directoire suivait une route au bout de laquelle il y a un abîme où la France doit s'engloutir!..

LEFEBVRE. Mille diables!...

AUGEREAU. Eh bien, il faut lui dire ça, au Directoire!... nous sommes là pour appuyer...

JOSÉPHINE. Non, tous les conseils seraient inutiles, toutes les menaces impuissantes!... Ces hommes sont aveuglés; tant qu'ils seront au pouvoir, le péril ne fera que grandir; c'est en les renversant qu'on sauvera la patrie!

LEFEBVRE *et* AUGEREAU. Les renverser!...

JOSÉPHINE. Oui; et c'est là une œuvre que Bonaparte est allé accomplir à Saint-Cloud!.. Ne voulez-vous pas le seconder?

LEFEBVRE. Un instant!... Il fait des révolutions comme ça lui, comme s'il ne s'agissait que d'un petit déjeuner!..

AUGEREAU. Il va se mettre dans un fameux pétrin!

JOSÉPHINE. Général,il ne peut y avoir plus de danger qu'au pont d'Arcole!

AUGEREAU. Permettez!.. Au pont d'Arcole, nous avions du canon, des soldats enragés et le diable au corps!

JOSÉPHINE. Et aujourd'hui n'a-t-il pas autour de lui un grand nombre de vos compagnons d'armes dont l'appui ne lui manquera pas?.. Et vous qui savez quel est son génie, hésiteriez-vous a vous joindre à ceux qui l'entourent? Il a compté sur vous, sur votre amour de la patrie, sur l'influence que vous donne votre renommée!.. Votre appui redoublera sa force, votre concours fera le succès de l'entreprise!

AUGEREAU. Je ne dis pas, je ne dis pas; mais notre métier est de faire la guerre et non pas de nous enfoncer dans la politique!

LEFEBVRE. Et qu'est-ce qu'il fera, Bonaparte, quand il aura escamoté ces directeurs qui ne font pas de trop bonne besogne, c'est une justice à leur rendre?

JOSÉPHINE. Ne serez-vous pas là pour aviser avec lui à ce que voudront les circonstances?

AUGEREAU. Il viendra encore des avocats, des bavards qui nous embarrasseront les jambes.

JOSÉPHINE. On les fera taire... D'ailleurs, vous ne les entendrez pas... vous serez sans doute à la tête d'une armée!..

LEFEBVRE. Vous croyez donc que nous aurons de l'occupation dans ce genre-là?..

JOSÉPHINE. Vous savez bien que Bonaparte aime la guerre.

LEFEBVRE. Oui, il s'y plaît assez!,..

JOSÉPHINE. Il est temps que vous repreniez tous la position qui vous convient... Voilà déja longtemps qu'on ne vous laisse plus remporter de victoires...

LEFEBVRE. C'est vrai; ma femme dit que je vais me rouiller...

JOSÉPHINE. Ils sont jaloux de votre réputation si bien méritée, si éclatante!..

AUGEREAU. Il n'y en a que pour eux!.. Pourvu qu'ils se pavanent avec leurs toques de Romains et leurs robes de l'ancien régime de Pharamond, c'est fini, les voilà contents!..

JOSÉPHINE. Aujourd'hui, leur cause ne peut être la vôtre... vos intérêts, vos sympathies sont du côté de Bonaparte, qui représente l'armée; c'est un frère d'armes qui vous invite a pourvoir au salut de la patrie!..

LEFEBVRE. Vas-tu défendre le Directoire comme en fructidor, toi?..

AUGEREAU. Vas-tu te mettre en faction pour empêcher d'entrer dans son magasin?..

LEFEBVRE. Tu ne me défierais pas de courir à Saint-Cloud pour donner un solide coup d'épaule à Bonaparte!...

AUGEREAU. Je te défie d'y arriver avant moi, si l'envie me prend de donner une leçon aux faiseurs de discours!..

LEFEBVRE. Mille diables! c'est ce que nous verrons!..

AUGEREAU. Parbleu! je gagnerai, ou le diable m'emportera.

LEFEBVRE. Ça n'est pas sûr.

AUGEREAU. A revoir, madame!

LEFEBVRE, *à Joséphine*. Salut et fraternité!..

Ils sortent.

SCÈNE V.

JOSEPHINE, *puis* MARGUERITE.

JOSÉPHINE. Maintenant ils lutteront à qui servira avec le plus d'ardeur les projets de Bonaparte!

UN DOMESTIQUE. Madame, il y a là une femme qui demande à vous parler.

JOSÉPHINE. Une femme!...

LE DOMESTIQUE. Elle a dit que vous la reconnaîtriez, et qu'elle venait de Saint-Cloud.

JOSÉPHINE. Qu'elle entre! (*Marguerite entre. Le domestique sort.*) C'est vous!..

MARGUERITE. Ne vous ai-je pas dit que vous deviez me retrouver sur votre route?

JOSÉPHINE. Eh bien, votre prédiction sera justifiée peut-être... Voici une journée qui sera féconde pour notre avenir!..

MARGUERITE. L'avenir!... il sera tel que je vous l'ai montré!

JOSÉPHINE. Mais aujourd'hui la fortune de mon époux peut se briser contre un accident inattendu, contre le poignard d'un ennemi!..

MARGUERITE. Aujourd'hui, il passera à travers tous les obstacles, comme il a passé naguère à travers les balles du pont d'Arcole et les escadrons des musulmans!.. Il commence à peine les grandes choses qu'il doit accomplir, et sa marche ne sera point interrompue.

JOSÉPHINE. Que Dieu vous entende!... Mais je ne puis vaincre mes appréhensions... Dites-moi, il ne doit donc craindre aucun péril?...

MARGUERITE. Qu'importe le péril puisque le succès est assuré?... Il y a dans le conseil des Cinq-Cents des hommes qui se seront levés furieux; Bigonnet, nourri des passions indomptables de la Convention; Aréna, le Corse, prêt, s'il le faut, à en appeler au poignard!...

JOSÉPHINE. Que dites-vous?

MARGUERITE. Je ne suis pas venue vous apporter l'épouvante, mais la confiance et l'espoir!... Je vous dis que Bonaparte sortira vainqueur de cette lutte et vous reviendra armé d'un pouvoir qui va grandir de jour en jour!... Ce matin, j'étais à Saint-Cloud : j'ai vu l'ardeur briller dans les regards de tous ceux qui l'entouraient; j'ai vu ses adversaires frappés d'un vertige qui les perdra... Allons, madame, quelques instants encore et vous serez rassurée!...

JOSÉPHINE. Et mon fils?

MARGUERITE. Votre fils!... il est le plus jeune de tous ceux qui travaillent à cette grande entreprise; mais nul ne le devancera dans le chemin du courage et du dévouement.. Adieu, madame.

JOSÉPHINE. Vous me quittez!

MARGUERITE. Un messager arrive de Saint-Cloud et vous apporte des nouvelles.

JOSÉPHINE. Je vous reverrai?

MARGUERITE. Oui, madame!

JOSÉPHINE. Ici?..

MARGUERITE. Aux Tuileries!...

SCÈNE VI.

JOSÉPHINE, *puis* VALENTIN *et* RIGOBERT.

JOSÉPHINE, *seule*. Aux Tuileries! m'a-t-elle dit; aux Tuileries!...

VALENTIN. Madame, Rigobert descend de cheval dans la cour.

JOSÉPHINE. Qu'il vienne, qu'il vienne!...

VALENTIN. Par ici, Rigobert, par ici!..

RIGOBERT. Nom de la Grise! Excusez, madame, j'en ai la respiration fendue en quatre!.. j'ai couru comme un véritable vent du nord!.. Voici une lettre...

JOSÉPHINE. Voyons!... deux mots seulement... c'est Eugène qui m'écrit : — « Ma mère, la bataille a été chaude, disputée; mais nous touchons à la victoire... Quelques instants encore, et je serai près de vous pour vous annoncer que tout est heureusement terminé!» (*A Rigobert.*) Mon fils va venir ...

RIGOBERT. Dam', quand la contredanse sera finie... Elle avance, elle avance!...

VALENTIN. Que se passait-il quand vous êtes parti?...

RIGOBERT. Ah! père Valentin, je n'étais pas de la chose... je gardais les chevaux.

JOSÉPHINE. Et le général Bonaparte?..

RIGOBERT. J'ai vu son cheval... il était dessus d'aplomb!..

VALENTIN. Voilà tout ce que vous savez?

RIGOBERT. Ah çà, en voilà pas mal cependant! Si vous voulez que Saint-Cloud soit enfoncé à trente lieues sous terre, parlez, faites-vous servir! alors!..

Bruit au dehors.

JOSÉPHINE. Qu'y a-t-il?

VALENTIN, *regardant par une fenêtre*. Des soldats du régiment d'Eugène...

JOSÉPHINE. Et mon fils?..

VALENTIN. Le voilà, madame!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, EUGÈNE, HORTENSE, RAIMBAUT, OFFICIERS, SOLDATS.

EUGÈNE. Ma mère!...

JOSÉPHINE. Eh bien?

EUGÈNE. Le général Bonaparte est nommé premier consul; il a pour collègues les anciens directeurs Sycyès et Royer-Ducos!..

JOSÉPHINE. Et nous n'avons plus à craindre pour lui?...

EUGÈNE. Non, ma mère; il n'est entouré que de braves compagnons d'armes heureux et fiers de son élévation!...

HORTENSE. Tu as tout vu, Eugène?...

EUGÈNE. Certainement; je n'ai pas quitté le général... La lutte a été vive, animée; le conseil des Cinq-Cents a opposé une opiniâtre résistance à la décision qu'avait prise le conseil des Anciens! . Il fallait vaincre; car au lieu de son nouveau titre, le général subissait la mise hors la loi!...

JOSÉPHINE. Son énergie l'a sauvé?...

EUGÈNE. Son énergie et le dévouement de ses amis!... Un moment nous avons craint pour sa vie!...

JOSÉPHINE. Grand Dieu!...

EUGÈNE. Oui, il était enveloppé de plusieurs membres du conseil qui s'étaient précipités sur lui avec fureur... L'un d'eux a levé son poignard; il a frappé (*mettant la main sur le bras de Raimbaut*), et ce brave a reçu la blessure que voilà, en couvrant le général de son corps!...

JOSÉPHINE, *à Raimbaut.* Merci, mon ami!

RAIMBAUT. Ce n'est rien; une reprise à la manche de mon uniforme, et il n'y paraîtra plus.

HORTENSE. Mais il faudrait visiter cette blessure... Voyons!

RAIMBAUT. Bah! par exemple!... une vraie piqûre d'épingle!

JOSÉPHINE. Mon ami, sans vous le général était perdu peut-être... vous avez bravé la mort pour le sauver... Il n'est point de récompense qui puisse égaler votre dévouement; mais je veux que vous acceptiez un souvenir de ma reconnaissance, de mon amitié... (*Tirant une bague de sa main*) Portez ceci en mémoire de cette journée!

RAIMBAUT. Comment!... je veux bien: on l'enterrera avec moi.

RIGOBERT. Camarade Raimbaut, vous ne la donnerez pas à une particulière quelconque, celle-là?

RAIMBAUT Non, sacré diable! quand même ça serait la fille de plusieurs monarques!

EUGÈNE Ma mère, le premier consul nous attend!

JOSÉPHINE. Venez, mes enfants!

Acclamations au dehors. Nouveaux Officiers qui se joignent aux personnages. Tous sortent tandis qu'on entend au dehors les cris de *Vive Bonaparte!* mêlés au bruit des tambours et des trompettes.

QUATRIÈME TABLEAU.

A Rome. Une place. L'hôtel de l'Ambassade de France.

SCÈNE PREMIÈRE.

Des Pénitents de diverses confréries traversent la scène et prennent une même direction. Des Seigneurs romains, des hommes du peuple les suivent. D'autres restent sur le théâtre. Des Pénitents, en passant, donnent la main à d'autres personnages, d'un air mystérieux. Les cloches sonnent au loin.

LE GOUVERNEUR DE ROME, DE STENEIN, SARTI, HOMMES *et* FEMMES DU PEUPLE.

LE GOUVERNEUR, *sur un des côtés du théâtre.* Monsieur de Stenein, aujourd'hui je vais donner à l'Autriche qui vous a envoyé une preuve de mon dévouement : toute relation d'amitié va devenir impossible entre Rome et la France!

DE STENEIN. Si les troupes que commande Eugène Beauharnais succombent sous la révolte, ce pays nous verra reprendre l'avantage et réparer nos défaites... mais il ne faut pas que le Saint-Père sorte de la ville!

LE GOUVERNEUR. Rassurez-vous... tous ceux que vous voyez aller auprès de lui, les seigneurs, ce peuple entier se feront tuer plutôt que de le voir partir pour aller couronner l'empereur des Français. (*Appelant.*) Sarti!

SARTI, *s'avançant.* Monseigneur!

LE GOUVERNEUR. Tes hommes sont bien disposés?

SARTI. Ils gagneront la récompense promise.

DE STENEIN. Quel est cet homme?

LE GOUVERNEUR. Un chef de brigands de la campagne romaine. (*A Sarti.*) Combien êtes-vous?

SARTI. Trois cents, monseigneur, comme le porte le sauf-conduit qu'on nous a envoyé... Nous sommes passés par petites troupes, et nous sommes venus bien déterminés à chasser les Français de la ville... Ils veulent emmener le Saint-Père!... nos femmes et nos enfants joueraient du couteau contre nous si nous supportions cette profanation!

DE STENEIN. S'il reste ici, la liberté romaine peut renaître, car l'appui de l'Autriche ne lui manquera pas!

LE GOUVERNEUR. Venez, messieurs, suivez-moi au Vatican!

UN HOMME DU PEUPLE, *au Gouverneur.* Monseigneur, si les Français réussissent, la ville est perdue!

LE GOUVERNEUR. C'est vrai!

Il passe.

L'HOMME DU PEUPLE, *à d'autres.* Eh bien, alors, il faut les tuer, ou qu'ils nous tuent!

SARTI. Attendez donc!... le moment n'est pas venu.

L'HOMME DU PEUPLE. Qui es-tu, toi?

SARTI. Tu le verras plus tard, quand il faudra combattre.

Tous suivent le cortége du Gouverneur, et les Pénitents.

SCÈNE II.

RAIMBAUT, RIGOBERT, UN FACTIONNAIRE *à la porte de l'hôtel.*

RIGOBERT. Nom de la Grise! camarade Raimbaut, j'aimerais assez le séjour de cette ville de Rome, mais ces coquines de rues qui montent et descendent me font frémir pour ces pauvres chevaux!

RAIMBAUT. Et moi, je n'aspire qu'à une félicité, c'est de recommencer une campagne avec le premier consul, lequel va prendre les galons d'em-

pereur... Je me fane par ici ; on y voit un tas de particuliers qui vous regardent de travers.

RIGOBERT. Ils louchent, ils louchent.

RAIMBAUT. Si le général Eugène Beauharnais était de mon sentiment et opinion...

RIGOBERT. Eh bien?

RAIMBAUT. On dirait comme dans plusieurs villes et royaumes : Mes enfants, vous êtes incorporés dans le gouvernement français... Attention, immobile et silence dans les rangs! Le premier qui bouge, fusillé, à cette fin qu'il ne recommence pas.

RIGOBERT. Ça doit réussir.

RAIMBAUT. Supérieurement.

RIGOBERT. Ohé! voilà le général qui sort avec l'ambassadeur ; je vas préparer les poulets d'Inde! nom de la Grise!... Pourvu que ces farouches Romains n'attaquent pas mes pauvres chevaux! Salut et au revoir!...

RAIMBAUT. Vous êtes susceptible de me retrouver... je vais prendre tout à l'heure mon tour de faction

SCÈNE III.

EUGÈNE, LE GÉNÉRAL DUPHOT.

EUGÈNE. Monsieur l'ambassadeur, je vais visiter les casernes et ordonner que toutes les troupes se tiennent sous les armes.

LE GÉNÉRAL. Il faut imposer par le déploiement de toutes les forces dont nous pouvons disposer! Il me paraît impossible que le départ du Saint-Père s'effectue sans un mouvement d'insurrection!...

EUGÈNE. J'espère qu'on n'oubliera pas si vite les campagnes de Napoléon en Italie... on sait qu'il est prompt à venger les injures faites à la France!... Quoiqu'il en soit, il ne faut négliger aucune des précautions que conseille la prudence... Et d'abord, je vais envoyer une compagnie dans votre hôtel... elle sera là pour punir à l'instant la moindre insulte qui serait faite à l'ambassade!... Je vais revenir avec une partie de la division, pour veiller au départ du Saint Père! A bientôt!... (*Amicalement*) Qu'avez-vous, général ?... vous paraissez triste, préoccupé!...

LE GÉNÉRAL. Non.

EUGÈNE. Vous me trompez, et vous avez tort, car vous savez que notre amitié a pris naissance sur le champ de bataille, et c'est une bonne amitié, celle-là!...

LE GÉNÉRAL. Eh bien... mais, je n'ose vraiment vous avouer ma faiblesse!... Je ne sais si la superstition devient contagieuse dans cette ville. . j'ai la pensée que je n'en sortirai pas, que j'y mourrai !...

EUGÈNE. Allons donc , général , vous avez trop de courage pour éprouver un sentiment de crainte...

LE GÉNÉRAL. Que voulez-vous ?... nous ne sommes pas maîtres de nos pressentiments , mais il appartient aux hommes de cœur d'affronter même une mort qu'ils regardent comme certaine... A bientôt!

Il rentre dans l'hôtel.

EUGÈNE, *à part*. C'est singulier! lui que j'ai vu si intrépide !... Le danger serait-il donc plus grand que je ne le pensais?... Eh bien, nos mesures sont prises et la résolution ne nous manquera pas !... (*Appelant.*) Rigobert !...

RIGOBERT. Présent!

EUGÈNE. Mon cheval!...

RIGOBERT. Voilà ! frais et d'aplomb!...

Eugène s'éloigne avec des Officiers.

SCÈNE IV.

RAIMBAUT, *en faction, puis* SARTI, DE STENEIN, LE GOUVERNEUR, PÉNITENTS, PEUPLE.

RAIMBAUT. Est-ce que par hasard nous danserions tout à l'heure une petite carmagnole au son du poignard et du fusil?... Le général Beauharnais et l'ambassadeur me font l'effet de préparer leurs buffleteries!... Ah ça, ça serait ridicule de se voir crever la peau d'un coup de stylet dans cette ville, après avoir été lui donner un coup de pinceau avec le soleil d'Égypte.., hum , non , ça ne peut pas me convenir!... Bon ! voici les corbeaux qui redescendent la garde de ce côté!... Attention !...

Des hommes du peuple arrivent, précédant les Pénitents.

L'HOMME DU PEUPLE. Le Saint-Père ne partira pas!...

SARTI. Il va s'arrêter à l'église de Saint-Pierre : une fois qu'il y sera entré, nous fermerons les portes et nous nous jeterons sur les Français!...

LE GOUVERNEUR. Monsieur de Stenein, il faut faire un détour pour nous retrouver à la porte Saint-Pierre...

DE STENEIN. Ne craignez-vous pas que la résignation du saint-père, ses paroles favorables à Bonaparte qu'il vient de prononcer, et l'assurance qu'il a donnée qu'il partait volontairement, ne refroidissent l'ardeur du peuple?...

LE GOUVERNEUR. Le peuple ne l'a pas entendu. D'ailleurs, notre projet ne regarde que l'Autriche et moi : nous l'exécuterons!... (*A un Pénitent.*) Êtes-vous prêts?

LE PÉNITENT , *entr'ouvrant sa robe.* Nous avons tous nos armes!...

LE GOUVERNEUR. C'est bien!

RAIMBAUT, *au Gouverneur.* Passez au large!

LE GOUVERNEUR. Comment?...

RAIMBAUT. C'est la consigne pour le quart d'heure; mon poste va jusque-là!...

LE GOUVERNEUR. Ne savez-vous pas que je suis le gouverneur de Rome?...

RAIMBAUT. Flatté de faire votre connaissance... mais, voyez-vous, l'hôtel de l'ambassade c'est la France, et voilà la frontière!... (*Rumeur.*) Vous êtes libres de marronner!...

DE STENEIN, *à Sarti*. Ecoute : pendant que la révolte se fera aux portes de Saint-Pierre, tu viendras ici avec des hommes déterminés, et tu entreras de vive force dans l'hôtel de l'Ambassade !...

SARTI. Est-ce convenu avec le gouverneur?

DE STENEIN. Sans doute!

Il lui met de l'argent dans la main.

SARTI, *à part*. Il doit avoir raison!...

DE STENEIN. Tu auras soin que le drapeau que voilà soit arraché!

SARTI. Bien !

DE STENEIN, *à part*. Alors je pourrai regarder la guerre comme inévitable et terrible!

Tambours au loin, arrivée d'une compagnie.

RAIMBAUT. Voici des camarades, je suis assez charmé de les voir !...

La compagnie entre dans l'hôtel. Une division arrive, tambours en tête, Eugène la conduit; arrivé sur la place, il s'arrête et fait arrêter sa division.

SCÈNE V.

LES MÊMES, EUGÈNE.

EUGÈNE. Peuple, le Saint-Père s'éloigne de Rome pour aller sacrer l'empereur Napoléon !... En ce moment, il quitte le Vatican pour se rendre à Saint-Pierre, et les troupes que je commande vont protéger la marche pontificale; c'est avec un sentiment tout paternel qu'il donnera l'onction religieuse au grand homme qui a relevé les autels de la religion... Lui-même a proclamé hautement son affection pour celui qu'il doit couronner sous les voûtes de Notre-Dame!... Ce sera un pacte solennel entre le puissant empire de France et l'empire vénéré des successeurs de saint Pierre... Si nos ennemis cachés, si des agitateurs voyaient dans cette circonstance le moment propice à de ténébreux desseins, qu'ils ne se fient pas au petit nombre de braves que je commande!... Un soldat français, un seul, s'il était victime de la trahison, serait vengé par la France entière; sa justice et sa colère iraient chercher les coupables, fussent-ils réfugiés aux extrémités du monde!...

Morne silence du Peuple. Tambours. La division se remet en marche. Groupes de divers côtés. Cortége qui suit une partie du théâtre.

RIGOBERT. Eh bien, brave Raimbaut? si jamais j'épouse une femme quelconque, je n'aurai pas tant de monde à ma noce!...

RAIMBAUT. La noce! j'ai idée que nous allons en avoir une assez extravagante!...

RIGOBERT. Ah! bah!

RAIMBAUT. Oui, avec des têtes cassées, des balles dans le ventre ou ailleurs, un bastringue fini!...

RIGOBERT. Nom de la Grise! je préférerais un autre genre de monaco!...

Cris au lointain.

RAIMBAUT. Voilà la musique qui commence.... C'est du côté de l'église de Saint-Pierre!

RIGOBERT. Ah ça, mais voilà des particuliers qui viennent par ici d'un air assez casseur!... C'est le moment d'entrer dans l'hôtel...

RAIMBAUT. Oui, et de fermer la porte!...

RIGOBERT. Eh bien, vous n'entrez pas?

RAIMBAUT. Non, je suis de faction!...

RIGOBERT. Nom de la Grise! alors, faites sortir la compagnie!

RAIMBAUT. Rigobert, on appelle les camarades quand on est attaqué... je ne le suis pas!... J'ose me flatter que ces paroissiens respecteront l'hôtel de l'ambassade!... Entrez!

RIGOBERT. J'entre totalement, nom de la Grise!

Il entre dans l'hôtel. Cris au loin, coups de feu, tambours, tocsin. Foule qui accourt sur la place.

SCÈNE VI.

SARTI, PEUPLE, CAVALIERS ROMAINS, *puis* EUGÈNE *avec ses troupes*, LE GÉNÉRAL *sur le balcon de l'hôtel*.

L'HOMME DU PEUPLE. Je disais bien qu'il ne partirait pas!...

TOUS. Mort aux Français!

Cavaliers romains qui traversent le théâtre. La compagnie sort de l'hôtel et se range devant la porte.

RAIMBAUT. Au large!... ne touchez pas à la France!...

SARTI. A l'ambassade!

VOIX NOMBREUSES. A l'ambassade!...

On se jette en foule sur l'hôtel, que Raimbaut et la compagnie défendent, mais dans lequel ils sont repoussés.

SARTI, *sur la terrasse de l'hôtel*. A bas ce drapeau....

LE GÉNÉRAL, *qui est accouru, renversant Sarti*. Malheureux! n'attire pas sur toi la redoutable colère de la France!... (*Plusieurs hommes se précipitent sur le drapeau que le Général défend en s'écriant:*) Il faut me tuer avant d'y porter la main!...

RAIMBAUT, *sur la terrasse, et renversant un homme d'un coup de baïonnette*. Triple canaille!... c'est un drapeau d'Arcole!...

Un coup de feu renverse le Général, qui chancelle et tombe en embrassant le drapeau.

LE GÉNÉRAL. Allons! c'est mourir en soldat!...

Mêlée animée. Eugène est arrivé sur la place avec la division. Tocsin. Les révoltés sont dispersés ou contenus par la division. Le peuple est répandu sur la place, exprimant dans quelques groupes une fureur concentrée, dans d'autres une crainte agitée.

ACTE DEUXIEME.

PREMIER TABLEAU.

Aux Tuileries. Un salon de l'appartement de Joséphine.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALEXANDRE, D'HAUTERIVE, HIGONNET, DE NOGENT, DE VARICOURT, PAGES; *puis* LE GÉNÉRAL GARDANNE.

HIGONNET. Allons, la journée sera fatigante, mais nous serons placés près de l'impératrice à Notre-Dame, et nous verrons très-bien toutes les beautés qui doivent assister au couronnement.

D'HAUTERIVE. Et nous aurons le précieux avantage d'échapper pour quelques heures à notre gouverneur, le général Gardanne, qui est aussi sévère qu'il est brave, ce qui n'est pas peu dire.

DE NOGENT. Silence! le voici!

LE GÉNÉRAL, *entrant par une porte latérale.* J'espère, messieurs les pages, que vous vous rappellerez les ordres qui vous ont été donnés?

LES PAGES, *haut.* Oui, monsieur le gouverneur.

LE GÉNÉRAL. Vous savez qu'à la moindre infraction les arrêts sont là?

LES PAGES, *plus haut.* Oui, monsieur le gouverneur.

LE GÉNÉRAL. Personne ne manque?

LES PAGES, *très-haut.* Non, monsieur le gouverneur.

LE GÉNÉRAL. Allons, allons, silence! vous criez comme si vous étiez dans la cour de votre hôtel. N'oubliez pas que vous êtes près de la chambre de l'impératrice.

LES PAGES, *très-bas.* Oui, monsieur le gouverneur.

LE GÉNÉRAL, *à part.* J'aimerais mieux commander trente mille hommes que ces petits diables-là!

Il sort par la porte du fond.

SCÈNE II.

LES MÊMES, *moins* LE GÉNÉRAL.

HIGONNET. Le respectable grognard ne reviendra pas de si tôt... Dis donc, Alexandre, toi qui es cousin de l'impératrice, tu dois être un peu dans les secrets de l'état. Y aura-t-il plusieurs bals à la suite du couronnement?

ALEXANDRE Je n'en sais rien... peu m'importe!

DE NOGENT. Oh! oh! que nous sommes farouche!

D'HAUTERIVE. Tu n'es pas gai pour un jour comme celui-ci!

HIGONNET. Monsieur trouve peut-être que sa famille ne fait pas son chemin.

D'HAUTERIVE. Ce n'est pas cela. Alexandre voudrait un bel uniforme comme celui de son cousin Eugène, un uniforme de colonel des chasseurs de la garde!

ALEXANDRE. Mon cousin Eugène a gagné son grade, et je ne puis être jaloux de lui... Vous plaisantez, et vous avez tort; car vous savez bien ce qui me préoccupe, ce qui me tourmente.

HIGONNET Je parie qu'il est amoureux!

ALEXANDRE. Amoureux! et de qui?

HIGONNET. Tiens, comme un page, de toutes les femmes... jolies!

ALEXANDRE. Non. Je vous ai dit cent fois que je voulais aller à l'armée faire enfin ma première campagne; c'est mon idée fixe! je le demandais il y a quelques jours à l'impératrice; elle m'a répondu que j'étais un enfant, que j'avais bien le temps de me faire tuer, ou blesser.

HIGONNET. Il fallait t'adresser à l'empereur; il n'est pas homme à refuser un soldat de bonne volonté.

ALEXANDRE. C'est ce que j'ai fait. Hier, j'ai choisi un moment que je croyais favorable...

LES PAGES. Eh bien?

ALEXANDRE. Eh bien, il m'a tiré les oreilles à me les rendre aussi longues que celles de notre maître d'écriture; voilà sa réponse! Je sais bien ce que je ferai...

LES PAGES. Quoi donc?

ALEXANDRE. Je m'engagerai sous un nom supposé, et je me ferai connaître le jour où je me serai bien battu, bien distingué.

HIGONNET. Sois tranquille, on t'aurait bientôt ramené à l'hôtel des Pages. Attends un peu, que diable! nous irons tous à l'armée, nous serons tous généraux, maréchaux... ou invalides! (*Regardant par une fenêtre.*) Tiens! qui est-ce qui arrive encore?

DE NOGENT. Des ambassadeurs, des princes, des dignitaires de l'empire!... Vont-ils faire de profonds saluts, de gracieuses courbettes devant l'empereur! je les vois d'ici!...

HIGONNET. Et Napoléon qui se promène au milieu d'eux les mains derrière le dos. Nous pouvons jouer la scène si vous voulez... Je suis l'empereur!... Approchez, approchez, messieurs.

D'HAUTERIVE, *s'avançant.* Le maréchal... un tel... Sire, mille millions de tonnerres...

DE NOGENT, *se courbant.* L'envoyé d'une puissance plusieurs fois vaincue...

DE VARICOURT, *boitant.* Un célèbre diplomate...

HIGONNET. Marche comme lui, et borne là ton imitation: ne parle pas; pour l'imiter en fait d'esprit, il faudrait être le diable, ou tout le monde. (*Imitant de nouveau l'empereur.*) Messieurs, je suis content de vous! la France est honorée par les

célébrités qui m'entourent, et moi je suis fier de posséder les pages que la Providence m'a donnés!...

JOSÉPHINE, *qui s'est arrêtée au seuil d'une porte latérale.* Ce n'est pas mal, monsieur Higonnet; seulement je crois que vous ajoutez un peu à votre rôle.

SCÈNE III.

Les Mêmes, JOSÉPHINE, LUCIENNE, Suite.

HIGONNET. Pardon, majesté...

JOSÉPHINE. Soyez tranquille, je n'en dirai rien à votre gouverneur; il trouverait peut être que vous avez prêté à l'empereur des paroles un peu flatteuses pour le corps vénérable auquel vous appartenez. Alexandre... (*le tirant à part*) est-ce que tu boudes encore?

ALEXANDRE. Oui; mais vous êtes si bonne, et je suis si heureux pour vous de cette journée...

JOSÉPHINE. Tu t'entendras avec Eugène; il t'emmènera à la première campagne.

ALEXANDRE. Merci, merci.

JOSÉPHINE, *aux Pages.* Messieurs, vous êtes libres pour une heure au moins... je ne veux pas que mon service vous soit trop pénible... Je vous invite à déjeuner. Allez, vous êtes attendus.

HIGONNET. Nous allons reconnaître les bontés de votre majesté.

JOSÉPHINE. Par un excellent appétit, n'est-ce pas?

HIGONNET. Un appétit de pages!

JOSÉPHINE. C'est ce que je voulais dire.

Les Pages sortent.

SCÈNE IV.

JOSÉPHINE, LUCIENNE, *puis* VALENTIN.

JOSÉPHINE, *s'asseyant* Mademoiselle Lucienne...

LUCIENNE, *approchant.* Madame.

JOSÉPHINE. Je vous ai grondée tout à l'heure, vous qui êtes une femme de chambre exemplaire... Mais que voulez-vous, le costume qu'il faut que je porte toute la journée m'irrite, m'impatiente.

LUCIENNE. Certainement, il est lourd!

JOSÉPHINE. Pire que cela, il n'est pas de mon goût. Mais l'empereur n'a pas voulu entendre raison; il m'a défendu de recevoir Leroy et Bertault, de peur que l'idée ne nous vint de faire quelque changement à l'étiquette. Vous ne m'en voulez plus, n'est-ce pas?

LUCIENNE. Votre majesté est trop bonne.

JOSÉPHINE. Vous croyez?

LUCIENNE. Certainement... Mais aussi...

JOSÉPHINE. Eh bien?

LUCIENNE. Elle est aimée comme elle le mérite.

JOSÉPHINE. Alors, mon enfant, c'est quitte à quitte. Allez veiller à ce manteau impérial que je mettrai plus tard. Encore faut-il que j'en tire tout le parti possible. Franchement, pensez-vous qu'il ne fera pas trop mauvais effet?

LUCIENNE. Votre majesté a dû remarquer qu'il était d'une richesse éblouissante!

JOSÉPHINE. C'est vrai, c'est encore une consolation. (*Lucienne sort. A Valentin qui la regarde et reste immobile.*) Eh bien, mon vieux Valentin, te voila grave comme un sénateur!

VALENTIN. Un sénateur, madame! je suis plus heureux que cela, plus heureux qu'un roi!

JOSÉPHINE. Oui, de mon bonheur, n'est-ce pas? Tu as toujours été un serviteur dévoué, mieux encore, un ami pour moi, pour mes enfants!... Vont-ils venir bientôt?

VALENTIN. O madame! Eugène est en ce moment avec les troupes réunies dans le Carrousel, et Hortense se fait belle... comme sa mère! mais ils ne tarderont pas à se rendre auprès de vous.

JOSÉPHINE. Je les veux à côté de moi le plus longtemps possible; c'est mon orgueil, c'est ma gloire!... Eugène reconnu brave entre les braves; Hortense dont le cœur est noble, élevé comme le cœur de son frère!... Que je suis heureuse de voir combien Napoléon leur porte d'affection!...

VALENTIN. Mais c'est qu'ils le méritent bien!...

JOSÉPHINE. Dis-moi, Valentin, tu as eu soin de t'occuper de toutes les personnes inscrites sur la liste que je t'avais donnée?

VALENTIN. Oui, madame, elles sont toutes pénétrées de reconnaissance pour les bontés de votre majesté... mais Simon et Rigobert n'ont rien voulu accepter.

JOSÉPHINE. Comment?

VALENTIN. Simon prétend qu'il est assez riche à la Malmaison, et Rigobert a déclaré qu'il ne voyait rien pour lui dans le monde au-dessus de sa qualité de piqueur.

JOSÉPHINE. Allons, il paraît que l'impératrice des Français ne peut rien pour ces deux-là!

UN HUISSIER, *annonçant.* Le prince Eugène Beauharnais... la princesse Hortense Beauharnais.

SCÈNE V.

JOSÉPHINE, EUGÈNE, HORTENSE.

JOSÉPHINE. Venez, mes enfants; vous avez bien tardé.

EUGÈNE. Pardon, ma mère; j'avais à passer la revue de mon beau régiment de chasseurs!

HORTENSE. Et moi, je craignais de troubler des préparatifs qui ont dû vous occuper beaucoup.

JOSÉPHINE. Voyons, êtes-vous bien heureux de la cérémonie qui se prépare?

HORTENSE. Certainement, ma mère, puisqu'elle va consacrer la haute fortune à laquelle vous avez été appelée.

JOSÉPHINE. Oh! je sais combien vous m'aimez!... Cette élévation inouïe où je suis parvenue, j'en suis fière, et je prie le ciel de m'y maintenir, car

mes deux enfants me suivent à travers mes prospérités.

HORTENSE. Et nous, nous lui demandons de n'être pas séparés de notre mère; car le bonheur est auprès d'elle... Que pouvons-nous désirer de plus?... L'amour que la France vous porte rejaillit sur nous!

JOSÉPHINE. Mais, Hortense, il faudra peut-être nous séparer.

HORTENSE. Pourquoi, ma mère?

JOSÉPHINE. Qui sait si à ton tour tu ne seras pas appelée à ceindre une couronne?

HORTENSE. Je ne vois pas quel trône je pourrais ambitionner... Quel nouveau titre peut demander la fille de l'impératrice des Français?...

JOSÉPHINE. Et toi, Eugène, tu nous quitteras un beau jour pour aller conquérir un royaume.

EUGÈNE. D'abord, ma mère, cela regarde l'Empereur, et il s'y entend si bien, que je n'oserais essayer de l'imiter... Un royaume, dites-vous?... n'ai-je pas mon régiment, mes soldats d'Italie, d'Égypte et des bords du Rhin?... Je suis plus fier de les commander que de tenir tout un peuple étranger sous mon obéissance!

JOSÉPHINE. Venez, mes enfants; il ne faut pas que je fasse attendre Napoléon... Il croirait que j'ai passé tout mon temps à me parer... Ma plus belle parure, c'est vous!

Elle se met entre eux et rentre dans sa chambre. La porte du fond s'ouvre, Raimbaut y est en faction.

SCÈNE VI.

RAIMBAUT, HIGONNET, ALEXANDRE, D'HAUTERIVE, DE NOGENT, DE VARICOURT, PAGES.

HIGONNET. Ma foi, on déjeune un peu mieux chez l'Impératrice qu'à l'hôtel des pages... Nous devons renoncer à l'inviter à notre tour.

DE NOGENT. Je compte sur ce déjeuner pour nous empêcher de mourir de froid.

HIGONNET. Bah! nous regarderons les jolies femmes!... cela nous réchauffera.

ALEXANDRE, *désignant Raimbaut.* Voilà un grenadier qui n'en est pas à sa première faction.

HIGONNET, *à Raimbaut.* Eh bien, mon brave, il fait bon à se promener par ici, n'est-ce pas?... il y fait chaud.

RAIMBAUT. Mon cadet, j'ai monté la garde dans plusieurs départements où le soleil nous caressait la coloquinte avec un autre genre de chaleur. Si jamais tu y portes ton nez, prends garde qu'il devienne de l'amadou.

HIGONNET. Et quel est ce ravissant pays, grenadier?...

RAIMBAUT. Il y en a qui l'appellent l'Égypte; demande ça au prince Eugène... Il n'avait pas beaucoup plus de chevrons que toi lorsqu'il y est allé, mais il marchait ferme et d'aplomb

HIGONNET. Est-ce que vous trouvez que je marche de travers?

RAIMBAUT. Je n'attaque pas ta manière de partir du pied gauche... et si tes jambes vont comme ton bec, tu es susceptible de te mettre en route pour faire le tour du monde.

HIGONNET. Je serais flatté de faire le voyage avec vous, grenadier.

RAIMBAUT. Sois tranquille, le quart d'heure peut arriver où tu auras ta part de la gamelle et de la contredanse au son du canon... On verra comment tu trouves cette musique.

HIGONNET. Je vous réponds qu'elle ne me fera pas peur.

RAIMBAUT. A la bonne heure!... Assez causé, cadet, voici de la compagnie.

HIGONNET. A revoir, gentil grenadier.

RAIMBAUT. Mes respects à ta nourrice!

DE VARICOURT. Voici toute la livrée!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, RIGOBERT, *puis* VALENTIN *et le* NOTAIRE.

RIGOBERT. Nom de la Grise! respectable Valentin, il paraît que nous allons y faire un peu!... Excusez! nous voilà tous flambants, qu'on va nous prendre pour des monarques!...

HIGONNET. Ah! voilà Rigobert, qui aime tant les chevaux!.. Savez-vous que la grande livrée vous va à merveille?

RIGOBERT. Oui, on n'est pas gêné là-dedans... on y balotte à son aise.

HIGONNET. Je suis sûr que vous allez faire des conquêtes.

RIGOBERT. C'est tout ce que vous payez pour le quart d'heure?.. Tiens! voila le grenadier Raimbaut... Salut, brave Raimbaut!

RAIMBAUT Salut, piqueur!.. Ça va-t-il?

RIGOBERT. Solide!... Tous les chevaux se portent comme des amours!

VALENTIN, *entrant avec le Notaire.* Monsieur le notaire, c'est l'Impératrice qui vous a fait demander... Messieurs les pages, vous savez ce que vous devez prendre dans cette pièce, pour le porter à l'Empereur.

Quelques Pages entrent dans une pièce à côté.

UN HUISSIER, *à la porte du fond.* Messieurs les maréchaux, les grands officiers, les grands dignitaires de l'empire!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, AMBASSADEURS, MARÉCHAUX, GRANDS DIGNITAIRES, JOSEPHINE, EUGÈNE, HORTENSE.

UN HUISSIER. Sa majesté l'Impératrice!

JOSÉPHINE. Messieurs!... (*On entend les cloches, le roulement des tambours, le canon.*) Vous voilà, monsieur le notaire; je désire que vous rédigiez ce matin même l'acte qu'on a dû vous remettre:

il s'agit de quelques largesses de joyeux avénement; largesses que me permet la fortune de mon époux.

LE NOTAIRE. Certes, madame, votre bonté et vos richesses sont inépuisables.

JOSÉPHINE. Vous souvenez-vous du jour de mon mariage, monsieur le notaire? Vous étiez fort inquiet sur la position de Bonaparte... Trouvez-vous que j'avais raison d'espérer qu'il ferait un peu son chemin?.. Tenez, voilà sa cape et voilà son épée! (*Elle montre l'épée et le manteau de Napoléon, que portent des pages.*) Partons! messieurs! (*Un Maréchal, des Ambassadeurs se présentent pour lui offrir la main.*) Je vous remercie, messieurs; je désire marcher entre mon fils et ma fille!

DEUXIÈME TABLEAU.

En Italie. Un village, au pied d'une montagne, et, dans un site pittoresque, une église sur la hauteur, à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

On entend une cloche sonner pour un baptême. Des Villageois montent et disparaissent le long d'un sentier qui se perd dans la montagne. Deux chevaux sont attachés à des anneaux sur un des côtés du théâtre.

RIGOBERT, RAIMBAUT.

RIGOBERT, *près des chevaux*. Nom de la Grise! mes agneaux faudrait se tenir un peu tranquilles! il y a pas mal loin d'ici à la ville de Milan; tâchons d'arriver sans attraper une fluxion de poitrine...

RAIMBAUT, *assis à une table*. Eh bien, vous n'avez pas fini?

RIGOBERT. Présent, mon brave Raimbaut, présent à l'ordre et à la bouteille!

Il va à la table.

RAIMBAUT. Ah ça, nous faisons par ici une drôle de faction; il faut attendre qu'on ait baptisé un jeune chrétien de ce village; et dire que le prince Eugène s'est mis dans la tête de lui servir de parrain!

RIGOBERT. Dame! c'est que ça l'amuse, sans doute.

RAIMBAUT. Le vice-roi d'Italie venir ici déguisé en simple pékin!...

RIGOBERT. Puisqu'il s'agit d'avoir l'œil sur un brigand fameux qui ne se gêne pas pour soutirer dans la montagne le *quibus* des voyageurs. Mais, triple nom de la Grise! pourquoi donc que le prince court comme ça la chance d'être pincé par ce brigand?

RAIMBAUT. Est-ce que je sais, moi? c'est une idée qu'il a eue de pénétrer la chose par lui-même... Là-dessus, je vous dirai au revoir, vu que j'ai idée d'aller un peu du côté de cette église... En êtes-vous?

RIGOBERT. Je suis de planton près de mes tendres animaux, courageux Raimbaut... Bon voyage, et revenez me saluer... on gardera du vin pour vous rafraîchir.

RAIMBAUT. Bon!

Il s'éloigne par la montagne.

SCÈNE II.

RIGOBERT, *puis* SARTI *et* PAOLO.

RIGOBERT. Avec tout ça, ils diront ce qu'ils voudront, mais je prétends que c'est une bêtise particulière de se promener dans ces montagnes à la gueule de ces brigands et de leurs carabines... Si j'étais le prince Rigobert, et propriétaire du royaume d'Italie, je préférerais d'autres amusements... Tiens! voici un particulier qui n'était pas encore tombé sous mon œil.

SARTI, *entrant avec Paolo*. Allons, Paolo, console-toi; que diable!... puisque tu dois épouser Balbina, que t'importe qu'elle soit marraine avec cet étranger?

PAOLO. Ah! vous croyez que c'est agréable?... Je voudrais bien vous y voir, vous qui êtes endurant comme quelqu'un qui serait enragé.

SARTI, *s'asseyant à la table de Rigobert*. Oh! moi, je m'occupe fort peu d'amourettes...

RIGOBERT. Vous préférez la bouteille, soit dit sans vous offenser, voyageur?...

SARTI. Oui, et autre chose encore... Paolo, va donc voir si ce baptême n'en finit pas.

PAOLO. J'avais pourtant dit à Balbina que je n'y mettrais pas les pieds; mais vous avez raison, je verrai si elle fait la coquette avec cet étranger.

RIGOBERT. Vous parlez de mon maître, jeune homme?

PAOLO. Oui, votre maître, qui vient par ici depuis quelque temps on ne sait pas pourquoi.

RIGOBERT. Puisqu'il avait promis à ce brave homme de cabaretier d'être parrain du nouveau mioche...

PAOLO. Et il prend ma place, puisque je devais l'être avec Balbina, ma future!

SARTI, *avec humeur*. Va donc, bavard! tu l'auras pour toute la vie, sa place, une fois que tu seras marié; tu trouveras que c'est bien assez...

Paolo s'éloigne.

SCÈNE III.

RIGOBERT, SARTI.

RIGOBERT. Vous venez de dire une parole fort sage, voyageur; et il me paraît que le grand garçon vous obéit militairement?

SARTI. Il n'est pas le seul qui m'obéisse...

RIGOBERT, *à part*. Est-ce que c'est encore un prince déguisé?... (*Haut.*) Vous êtes du pays?

SARTI. Moi?... je suis un peu de partout. Et vous?

RIGOBERT. La France est ma patrie, et voilà mes sujets...

Il montre les chevaux.

SARTI. C'est votre maître, ce parrain qui offusque Paolo ?

RIGOBERT. Précisément... Il aime à parcourir ces montagnes... Nous venons comme ça quelquefois de Milan pour prendre le frais...

SARTI, *à part.* Ces promenades-là me sont suspectes...

RIGOBERT, *à part.* Je ne sais pas pourquoi, mais cet homme ne m'inspire pas une confiance sans bornes... (*Versant à boire.*) Y êtes-vous ?

SARTI. Volontiers !... A votre santé!... Votre nom ?

RIGOBERT, *à part.* Dissimulons. (*Haut.*) Floridor. Et vous?

SARTI. Sarti.

RIGOBERT. Sarti !... Vous répondez au nom de ce fameux brigand ?

SARTI. Sans doute ; car ce brigand, c'est moi.

RIGOBERT. Nom de la Grise! je suis fumé!

SARTI. Voulez-vous du tabac ?

RIGOBERT. Merci ! j'ai peur d'en avoir plus que ma part. (*Montrant des pistolets que Sarti a posés sur la table.*) Prenez garde, ça va gêner les bouteilles... Mettons ça de côté pour un instant.

SARTI. Volontiers.

RIGOBERT. Ah ça, mais, pardon et excuse, je croyais que vous aviez été condamné à mort cinq ou six fois?

SARTI, *riant.* C'est vrai... mais le jugement n'a jamais été exécuté.

RIGOBERT. Je suis forcé de le croire. (*A part.*) Il prend la chose avec assez de gaieté... (*Haut.*) Il paraîtrait que vous avez des amis dans ce village?

SARTI. Oui. D'ailleurs, vous pensez bien que si j'y avais des ennemis...

RIGOBERT. Vous n'y viendriez pas.

SARTI. Pourquoi donc? Est-ce que mes camarades n'arriveraient pas pour y mettre le feu, s'il le fallait!

RIGOBERT. Ah! vous brûlez quelquefois?

SARTI. Lorsque l'occasion se présente...

RIGOBERT. C'est un moyen comme un autre.

SARTI. Nous l'employons rarement... Des ennemis, disiez-vous?... Non... nous sommes tous d'accord... J'ai un tribut à me faire payer ici, à San-Felice, et me voilà pour toucher l'argent...

RIGOBERT. Ah! Et si on ne payait pas?

SARTI. Ce serait comme à San-Piétro, où nous irons ce soir.

RIGOBERT. Vous irez casser quelque chose par là?

SARTI. Je le crois.

RIGOBERT. Ah ça, mais cependant le prince Eugène ne s'arrange pas de ces farces-là ?

SARTI. Le prince Eugène!... Est-ce que nous l'empêchons de lever des tributs, de nourrir ses troupes?

RIGOBERT. Non.

SARTI. Est-ce que nous devons mourir de faim parce que les Français sont en Italie?

RIGOBERT. Ce n'est pas mon opinion.

SARTI. C'est bien assez que le métier soit ce qu'il est maintenant, c'est-à-dire moins que rien...

RIGOBERT. Le métier ne va pas?

SARTI. Eh non, on nous traque de tous côtés... Partout des convois, des escortes, des patrouilles. A votre santé!

RIGOBERT. A la vôtre! (*A part.*) Il m'intéresse!

SARTI. Il ne nous restera pas un sentier dans les montagnes, si on continue à nous persécuter, pas un village qui ne cherche à nous échapper; mais nous y mettrons bon ordre.

RIGOBERT. Toujours le feu?

SARTI. Si on ne tient pas les conditions, si on ne veut pas payer pour ne pas être attaqué, il faudra bien que nous jouions de la carabine! Est-ce que c'est injuste?

RIGOBERT. Je n'ai pas dit ça. (*A part.*) Il ne raisonne pas mal!

SARTI. Ne faut-il pas que tout le monde vive?

RIGOBERT. Comment! mais autant dire qu'il faut mourir, alors!

SARTI. Et pourquoi nous empêcher de gagner notre vie loyalement?

RIGOBERT. On n'en a pas le droit! A votre santé! Brigand, je suis bien aise d'avoir passé un moment avec vous.

SARTI. Eh bien! ça peut se retrouver; venez me voir dans la montagne.

RIGOBERT. Je craindrais de vous déranger; vous avez vos affaires; mais j'ai de l'estime pour vous, et je comprends vos raisons. Nom de la Grise! vous êtes un brigand à mon idée, et si jamais Rigobert peut vous être agréable...

SARTI. Rigobert! vous aviez dit un autre nom tout à l'heure.

RIGOBERT. Vous croyez... c'est juste!... oui; si jamais vous avez besoin de Fructidor... Enfin, suffit!... (*A part.*) Je m'embrouille, je barbotte à plusieurs pieds sous l'eau!

SARTI, *se levant.* On revient du baptême!

Il siffle.

RIGOBERT. Vous avez un chien?

SARTI. J'ai des camarades à qui je vais dire un mot.

RIGOBERT. Ne vous gênez pas.

SARTI. Au revoir!

RIGOBERT. Au plaisir et à l'honneur!

Sarti sort.

SCÈNE IV.

RIGOBERT, *puis* GERONIMO, BALBINA, PAOLO, PAYSANS, PAYSANNES.

RIGOBERT. Eh bien! ce brigand ne me déplaît

pas. Je dirai même qu'il me plaît. Ah ça, nom de la Grise! faut que j'aille voir un peu nos animaux!

Il va vers les chevaux.

BALBINA, *à* PAOLO. Eh bien, jaloux, êtes-vous content?

PAOLO. Non!

BALBINA. Vous ne vous plaindrez pas que mon compère soit trop galant avec moi. Il ne m'a pas seulement ramenée, et c'est vous qui m'avez donné le bras.

PAOLO. C'est une manière de cacher son jeu. On s'y connaît, on s'y connaît.

GERONIMO. Tu ne me dis pas bonjour, Paolo?

PAOLO. Ni bonjour ni bonsoir! C'est joli! aller chercher pour parrain un étranger, un Français!

GERONIMO. Tiens! c'est une excellente pratique, et je devais lui faire honneur.

PAOLO. Mais alors, fallait prendre une autre marraine que Balbina.

BALBINA. Ah! par exemple, voilà une idée! Voilà comme vous m'aimez! C'est donc à dire qu'une autre aurait eu les dragées, et puis cette jolie mante que le parrain m'a donnée!

PAOLO. Je la foule aux pieds cette mante!

BALBINA. Vraiment! Eh bien, vous allez danser dessus tout à l'heure. Nous danserons, n'est-ce pas, Geronimo?

GERONIMO. On dansera, on boira, on rira.

PAOLO. On ragera!

GERONIMO. Allons, faut tout préparer.

BALBINA. Voyons un peu, Geronimo. Je ne serais pourtant pas fâchée de savoir ce que c'est que le parrain.

GERONIMO. Puisque je n'en sais rien moi-même.

PAOLO. C'est bon, le premier venu, un vagabond; il portera un fameux bonheur à votre enfant.

GERONIMO. Comment, comment! un homme qui vient souvent à mon cabaret, qui paye comme un prince et qui a des domestiques! Allons donc, je n'en veux pas savoir davantage.

BALBINA. Mais est-ce qu'il ne nous invitera pas à aller le voir à Milan?

PAOLO. S'il vous invite, vous n'irez pas.

BALBINA. Oh! mon Dieu si.

PAOLO. Oh! mon Dieu non.

BALBINA. Si, si, si.

PAOLO. Non, non, non.

Eugène, sans être vu, s'est approché avec Raimbaut.

SCÈNE V.

LES MÊMES, EUGÈNE, RAIMBAUT.

EUGÈNE. Eh bien, marraine, on vous tourmente, je crois.

BALBINA. Oui, Paolo, mon futur; ça commence bien, ça promet pour quand nous serons mariés!

EUGÈNE. Ah! c'est lui que vous devez épouser?

PAOLO. Eh bien, après?

EUGÈNE. Après? C'est vous que cela regarde, monsieur Paolo; je ne me mêle de votre discussion que pour vous mettre d'accord.

PAOLO. C'est bon, c'est bon.

RAIMBAUT. Dis donc, cadet, tu as la langue un peu pointue et suffisamment incohérente!

PAOLO. Ne dirait-on pas que je parle à l'empereur des Français ou au vice-roi d'Italie!

RAIMBAUT. Marsouin!

Eugène le calme du geste.

GERONIMO, *à* EUGÈNE. Excusez ce garçon, s'il vous plaît. Il est jaloux que ça fait frémir, et vif comme un millier de poudre.

EUGÈNE. Comment! mais je ne lui en veux pas le moins du monde, et la preuve, c'est que je veux le réconcilier avec sa fiancée.

BALBINA. Je ne veux pas, moi!...

EUGÈNE. Allons!... allons!... vous en avez bonne envie!...

BALBINA. C'est pour vous, au moins, ce que j'en fais...

PAOLO. C'est pour lui!

EUGÈNE. Non, c'est bien pour vous, je vous en réponds... (*Il leur fait donner la main.*) Là, c'est bien!... (*A part*) Mais, en vérité, on n'a pas plus de mal à traiter de puissance à puissance!...

GERONIMO. Allons! qu'on aille chercher la musique... Ah ça, vous autres, vous savez que Sarti est ici: c'est le jour du tribut!.. L'argent doit être déposé chez moi!...

EUGÈNE. Le tribut! vous allez donc le payer encore!...

GERONIMO. Chut!... Est-ce que ça peut être autrement?...

EUGÈNE. Si vous le vouliez bien!

GERONIMO. Oui, pour que village soit rôti comme un canard sauvage!

EUGÈNE. Mais vous savez l'ordonnance rendue par le vice-roi?

GERONIMO. Le vice-roi! Il ne s'inquiète pas mal de tout ça!

EUGÈNE. Vous croyez?

GERONIMO. On se garde bien de lui en parler... Il enverrait les troupes un jour de tribut; plus tard, il ferait la guerre d'un autre côté, et Sarti nous tomberait dessus comme le tonnerre!... ça ne peut pas aller!..Voyons, qu'on me suive!

Des Paysans entrent avec lui, d'autres sortent de divers côtés. Raimbaut est allé près de Rigobert.

SCÈNE VI.

EUGÈNE, RAIMBAUT, RIGOBERT.

EUGÈNE. Je ne voulais pas le croire! Aux portes de Milan, à deux pas de nos cantonnements, ces hommes ont l'audace d'exiger cet incroyable tribut, et la peur s'empresse d'obéir!... Je mettrai un terme à cet abus dont j'ai voulu me rendre compte par moi-même.. A quoi serviraient les batailles que nous avons gagnées, si les peuples que je gou-

verne ne trouvaient pas la sécurité que je dois leur garantir... Je ne veux pas faire moins que le général Manhès dans la Calabre; mais j'espère n'être pas réduit à cette rigueur qu'il lui a fallu déployer pour soumettre les brigands!... Voyons: si les habitans de San-Piétro tiennent bon, comme je l'espère, Sarti et sa troupe iront les attaquer... et alors... mais voici Marino!...

SCENE VII.

Les Mêmes, MARINO.

EUGÈNE. Eh bien, Marino?

MARINO. Monseigneur, les troupes ont pris les postes que vous avez désignés.

EUGÈNE. C'est bien!

MARINO. Les habitants de San-Pietro sont déterminés à refuser le tribut; mais il faudra les soutenir dans leur résolution...

EUGÈNE. Sans doute!

MARINO. N'allez-vous pas rejoindre le détachement?

EUGÈNE. Pas encore!

MARINO. Mais si vous étiez reconnu!

EUGÈNE. Non... Je veux rester ici, je veux voir s'il n'y aura pas chez les habitants de ce village un élan courageux qui les porte à résister... Tiens-toi prêt à avertir les troupes!

MARINO. Oui, monseigneur.

RIGOBERT, *à Raimbaut*. C'était lui-même, parfaitement et en personne, le véritable Sarti!...

EUGÈNE. Tu l'as vu?

RIGOBERT. A preuve que j'ai trinqué avec lui, à cette table... C'est un homme assez aimable... une charmante société!

RAIMBAUT. Et qui sait dire parfaitement: La bourse ou la vie!

RIGOBERT. Dam, il donne des raisons pour ça!... il explique les choses!...

RAIMBAUT. On aura soin de lui répondre... avec des cartouches!

SCENE VIII.

Les Mêmes, GÉRONIMO, BALBINA, PAOLO, Paysans, Paysannes.

GERONIMO. Allons, ça y est, vive la joie!... En danse!...

TOUS. En danse!

BALBINA. Eh bien, parrain, vous ne dansez pas avec moi?

EUGÈNE. Je craindrais de me brouiller encore avec Paolo!

RIGOBERT. Nom de la Grise! si je connaissais leur manière de tricoter, je sauterais comme un chevreuil!

Sarti arrive suivi de trois de ses hommes, et se place près d'une table. — Ballet.

SCÈNE IX.

Les Mêmes, SARTI.

SARTI. Geronimo, il se fait tard et nous avons affaire à San-Pietro... Voyons, le tribut?

GERONIMO. Voilà, maître Sarti, voilà... le temps d'aller chercher l'argent chez moi!...

EUGÈNE, *à Geronimo*. Comment! vous allez lui obéir, et il n'a que trois hommes avec lui!

GERONIMO. Trois hommes!... s'il donnait un coup de sifflet, vous verriez arriver une fameuse troupe, allez!

EUGÈNE. Eh bien, vous résisteriez!

GERONIMO. Vraiment! ça nous réussirait bien!

EUGÈNE, *aux Paysans*. Ainsi donc, parce que Sarti vous menace de sa colère, vous vous soumettez à ce tribut dont un peu de courage vous affranchirait.

MARINO, *bas, à Eugène*. Prenez garde, prince, nous nous ferions tuer pour vous; mais, en attendant la troupe, comment nous opposer à ce que veux Sarti?

SARTI. Allons, j'ai mon compte!... nous allons tout à l'heure faire celui des habitants de San-Pitéro... Dormez tranquille; vous ne risquez rien tant que le payement sera fait avec exactitude et fidélité... A revoir!

LES PAYSANS. A revoir, Sarti!

Sarti et ses Hommes s'éloignent.

RIGOBERT. En voilà un percepteur des contributions!

EUGÈNE. C'est à n'y pas croire!... Marino, va faire avancer le détachement!... (*Aux Paysans.*) Allons, mes amis, je ne veux pas vous retenir plus longtemps... il est tard! rentrez!

GERONIMO. C'est ça!

BALBINA. Parrain, revenez bientôt... (*Bas.*) Ça fera enrager Paolo!

EUGÈNE. Oh! je vous promets que vous ne tarderez pas à me revoir.

BALBINA. Est-ce qu'on quitte sa marraine sans l'embrasser?

EUGÈNE. C'est juste!

PAOLO. Ah! si une fois elle est ma femme, ma véritable femme!

La nuit est complète. Les Paysans se retirent de divers côtés. Geronimo ferme son cabaret.

GERONIMO, *seul*. Sarti n'est pas précisément méchant, et c'est tout au plus s'il à se reprocher sept ou huit malheurs à coups de carabine ou de poignard; mais c'est égal, je ne serais pas fâché qu'on nous débarrassât de ce tribut; ça finit par devenir coûteux... Et tous ces brigands amèneront par ici une garnison qui nous rongera comme une paire de poulets!

Il rentre. Des Soldats se glissent de divers côtés.

SCÈNE X.

RIGOBERT, RAIMBAUT, SOLDATS, GERONIMO.

RIGOBERT. On va donc pincer ce Cartouche italien?...

RAIMBAUT. J'en ai idée; mais il va frétiller comme une anguille... on ne l'aura pas sans se brûler les doigts!...

GERONIMO, *à une fenêtre.* Qu'est-ce que c'est donc que tout ce monde?... des soldats!...

RIGOBERT. Salut, marchand de vins... ne vous troublez pas!...

GERONIMO. Ah! c'est vous?...

RIGOBERT. Moi-même.

GERONIMO. Tiens! pourquoi donc êtes-vous revenus?

RIGOBERT. Histoire de se promener à pied, et en compagnie!

GÉRONIMO. Mais...

RAIMBAUT. Cabaretier, je vous donne le conseil de fermer votre fenêtre et de taper de l'œil, si c'est possible!... Assez de dialogue!

GERONIMO, *à part.* C'est singulier, c'est singulier!...

Il ferme la fenêtre.

MARINO, *aux soldats.* Les voici!... les voici!

Sarti et ses Hommes descendent de la montagne, et arrivent en scène.

RIGOBERT, *à part.* Je vais voir si mes chevaux n'ont pas besoin de Rigobert!...

SCENE XI.

LES MÊMES, SARTI, *puis* EUGÈNE, SOLDATS.

SARTI, *à ses hommes.* Nous arriverons à propos au village de San-Pietro... L'incendie les réveillera!...

EUGÈNE, *accourant, à Sarti.* Rendez-vous!

SARTI. Ah! nous étions attendus!... Nous rendre! nous sommes trop nombreux pour cela!

Il décharge sa carabine, un combat s'engage, Sarti et ses Hommes sont contenus, après une action mêlée de divers épisodes.

TROISIÈME TABLEAU.

Une chambre des appartements de Joséphine.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN CHAMBELLAN, UN DUC, UN GRAND DIGNITAIRE, OFFICIERS, VALENTIN, LUCIENNE.

LE CHAMBELLAN, *sortant de la chambre de Joséphine.* Messieurs, sa majesté l'impératrice et reine différera de quelques jours son voyage à Fontainebleau... Elle attend l'arrivée de sa majesté la reine de Hollande et de son altesse le vice-roi d'Italie!... Eh bien, monseigneur, le vice-roi nous viendra-t-il en aide dans cette entreprise que l'impératrice commence peut-être à soupçonner?

LE DUC. L'empereur espère qu'il en sera ainsi: pour moi, je ne puis comprendre qu'on traite les affaires d'état avec les sentiments du cœur; entre une mère et son fils, la politique n'a rien à prétendre!

LE CHAMBELLAN. Ce projet pourrait donc échouer?

LE DUC. Non, car maintenant il s'appuie sur la plus forte puissance humaine... la volonté de l'empereur!...

Ils sortent.

SCENE II.

VALENTIN, LUCIENNE.

VALENTIN. Mademoiselle Lucienne, vous allez auprès de l'impératrice?

LUCIENNE. Oui, monsieur Valentin.

VALENTIN. Voulez-vous lui faire tenir ce billet, et lui dire que la personne qui l'a écrit attend ses ordres?

LUCIENNE. Certainement... Mais pourquoi ne venez-vous pas vous-même?... Vous savez qu'elle vous reçoit toujours avec plaisir!

VALENTIN. Oh! certainement.. Je ne l'ai vue que deux fois depuis que j'ai précédé le vice-roi à Paris... eh bien, je ne désire pas la voir davantage.

LUCIENNE. Pourquoi?

VALENTIN. C'est triste pour moi, car il y a bien des années que je me suis fait une habitude de l'aimer autant que je la respecte!.... Mais que voulez-vous, elle a beau faire, le chagrin est dans son cœur, et je n'ose la regarder, de peur de voir des larmes dans ses yeux!

LUCIENNE. Vous avez raison, monsieur Valentin, c'est une remarque qui n'a pu m'échapper... C'est au point qu'elle ne donne aucune attention à ce qui l'occupait et lui plaisait tant autrefois. (*Avec mystère.*) Croiriez-vous que depuis trois jours elle n'a pas reçu une seule marchande de modes?... Ceci est bien grave; nous sommes à la veille de quelque grand événement!

VALENTIN. J'espère que l'arrivée de ses enfants va lui rendre la gaieté.

LUCIENNE. Dieu le veuille, monsieur Valentin!

Elle entre dans l'appartement de Joséphine.

SCÈNE III.

VALENTIN, *puis* ALEXANDRE.

VALENTIN. Non, je n'espère pas que le bonheur lui soit rendu!... Je ne m'y trompe pas, tout est changé autour de l'impératrice, et ces grands dignitaires qui étaient là tout à l'heure ne pouvaient déguiser une sorte d'embarras... Que va-t-il donc se passer?... Le moment viendrait-il

où il me faudrait maudire ces grandeurs où j'étais si heureux et si fier de voir parvenir la veuve du général Beauharnais?

ALEXANDRE, *à un Huissier*. C'est très-bien, monsieur; je me charge de demander à sa majesté s'il lui plaît de recevoir mon camarade.. Vous voilà, Valentin?

VALENTIN. Monsieur Alexandre!

ALEXANDRE. Moi-même, arrivé depuis une demi-heure.

VALENTIN. Et le vice-roi?

ALEXANDRE. Il est ici, aux Tuileries, auprès de l'empereur,.. Eh bien, vous avez l'air tout singulier!.. Pensiez-vous donc que je manquerais à ma qualité d'aide de camp du prince Eugène et que je viendrais à Paris sans mon général? Non pas; j'ai eu l'honneur et le plaisir de l'accompagner sur le champ de bataille, et je ne veux ni ne dois le quitter désormais; car avec lui on est en bonne compagnie!.. (*A l'Huissier.*) Voulez-vous m'annoncer à l'impératrice?

VALENTIN. En vérité, je ne puis comprendre...

ALEXANDRE. Quoi donc, Valentin?... ce rapide voyage?... Eh! mon Dieu, n'allons-nous pas aujourd'hui d'une extrémité à l'autre de l'Europe comme un bourgeois de Paris va se promener à Versailles ou à Saint-Cloud?

JOSÉPHINE, *entrant*. Alexandre!.. Laissez-nous, Valentin... C'est là que vous ferez attendre la personne qui vous a remis un billet pour moi.

SCÈNE IV.

JOSÉPHINE, ALEXANDRE.

JOSÉPHINE. Toi ici, mon enfant?.. Je ne t'attendais pas avant le vice-roi.

ALEXANDRE. Le vice-roi est aux Tuileries, madame, et j'étais chargé de vous annoncer son arrivée.

JOSÉPHINE. Que dis-tu?.. Et il n'est pas auprès de moi?

ALEXANDRE. L'empereur l'a mandé immédiatement.

JOSÉPHINE. Avant qu'il n'eût embrassé sa mère!

ALEXANDRE. Qu'avez-vous, madame? vous pâlissez!...

JOSÉPHINE. Rien!... ce n'est rien, mon enfant.

Elle s'assied.

ALEXANDRE. Vous verrez le vice-roi en même temps que la reine de Hollande, qui est aussi auprès de l'empereur.

JOSÉPHINE. Ah!... (*A part.*) Mon Dieu! mais en vérité je ne saurais comprendre pourquoi Napoléon...

ALEXANDRE. Il ne faut pas vous affliger de ce léger retard, madame; vous savez que l'empereur appelle sans délai auprès de lui les chefs d'armée qui viennent de tenir campagne... Il n'a pas fait exception pour le vice-roi, voilà tout!..

JOSÉPHINE. Tu as raison, mon enfant; et moi, j'avais tort: c'était de l'égoïsme maternel. Voyons, mon fils se porte bien?

ALEXANDRE. Oui, madame.

JOSÉPHINE. Eh bien, te voilà heureux, tu fais la guerre!...

ALEXANDRE. Grâce à vous!...

JOSÉPHINE. Et je sais qu'on est content de toi... tu as fait preuve de courage... A qui donc fais-tu des signes?..

ALEXANDRE. A un ancien page, à un camarade qui voudrait bien vous présenter ses hommages.

JOSÉPHINE. Et quel est le nom de ce guerrier?

ALEXANDRE. Higonnet.

JOSÉPHINE. Celui qui donnait tant de mal à ce pauvre général Gardanne?

ALEXANDRE. Lui-même!...

JOSÉPHINE. Qu'il vienne!... je serai charmée de le voir!... (*Alexandre va chercher Higonnet.*) Mon Dieu! que le temps me semble long!... Qui me délivrera de mes incertitudes?... Mais je m'alarme à tort peut-être... peut-être Napoléon se concerte-t-il avec mes enfants pour ménager une surprise à leur mère!... Non!... c'est encore un de ces mille présages qui vont droit à mon cœur et assombrissent ma destinée!...

SCÈNE V.

JOSÉPHINE, ALEXANDRE, HIGONNET.

JOSÉPHINE. Eh bien, monsieur Higonnet, êtes-vous devenu bien grave à l'armée?...

HIGONNET. Au contraire, madame, je m'y suis beaucoup amusé.

JOSÉPHINE. Et comment?

HIGONNET. A voir le prince Eugène chasser devant lui les Autrichiens!

JOSÉPHINE. Et vous étiez auprès de lui?

HIGONNET. Certes, madame!...

JOSÉPHINE. Il est bien aimé de ses soldats, n'est-ce pas?

HIGONNET. Comme vous l'êtes des Français, madame!...

JOSÉPHINE. Flatteur!... Et que dirent les Italiens lorsqu'à Milan l'empereur l'adopta pour son fils et pour son successeur à la couronne d'Italie?

HIGONNET. Madame, ce fut un enthousiasme général, surtout parmi les belles Italiennes!

JOSÉPHINE. Ah! vous avez fait cette remarque-là?...

HIGONNET. Uniquement par esprit d'observation!...

ALEXANDRE. Quant à moi, j'ai éprouvé de la surprise dans la circonstance que vous rappelez, madame...

JOSÉPHINE. Explique-toi...

ALEXANDRE. Je me demandais pourquoi sa majesté Napoléon ne nommait pas le prince Eugène son successeur à la couronne de France!...

JOSÉPHINE, *émue, à part*. Ah! oui, pourquoi n'en a-t-il pas été ainsi!... Voilà cette pensée fa

tale que chaque instant voit se réveiller!.. (*Haut.*) Allez, mon enfant, allez, et souvenez-vous que vous pouvez compter sur mon amitié... Quant à votre avancement...

HIGONNET. C'est l'affaire des coups de canon, madame.

JOSÉPHINE. Et un peu de ma protection, monsieur Higonnet...

Ils s'inclinent.

ALEXANDRE, *en sortant, à Higonnet.* Eh bien?

HIGONNET. Elle sera toujours belle!...

ALEXANDRE. Et bonne!...

SCÈNE VI.

JOSÉPHINE, *seule.*

JOSÉPHINE. Allons!... je ne puis maîtriser plus longtemps mon impatience!... je veux embrasser mes enfants, je veux enfin savoir pourquoi Napoléon les retient auprès de lui!... Mais il faut bien qu'il y ait au fond de tout cela quelque mystère fatal!... car enfin, l'empereur comprend l'âme d'une mère; il est bon, il est facile à tous les nobles sentiments, et ce n'est pas sans quelque raison puissante qu'il retarde ainsi le moment où j'aurai près de moi Eugène et Hortense!... Mais, cette contrainte qu'il ne peut cacher en ma présence, les mille indices que j'ai recueillis, cet inexplicable embarras de tous les personnages qui m'entourent!... Il semble qu'il y ait sur moi un malheur connu de tous, ignoré de moi seule!... (*Ouvrant une porte.*) Venez!

SCÈNE VII.

JOSÉPHINE, MARGUERITE.

JOSÉPHINE. Eh bien, vous qui êtes si souvent accourue vers moi, vous que j'ai souvent trouvée sur cette route dont vous m'aviez prédit la splendeur, qu'avez-vous à me dire?... comment se fait-il qu'aujourd'hui plus que jamais je me sente entraînée vers les idées superstitieuses que vous nourrissez?

MARGUERITE. Il en est ainsi lorsque la tristesse et l'appréhension viennent vous visiter sur les degrés du trône... la croyance arrive avec la douleur.

JOSÉPHINE. Vous m'avez écrit... vous avez voulu me voir: parlez!..,

MARGUERITE. Oui, j'ai voulu vous voir aujourd'hui, et que votre majesté me pardonne! je me sens portée vers vous par une force irrésistible, toutes les fois que je vous sais livrée à l'incertitude et à la tristesse... Je voudrais vous dire des paroles d'espérance et de consolation...

JOSÉPHINE. Et vous ne le pouvez, car ce serait un mensonge, n'est-ce pas?... Tenez, vous disiez vrai lorsque vous me montriez à moi-même parvenue au faîte des grandeurs humaines; et là, frappée au cœur d'une de ces blessures qui font mourir!... Aujourd'hui surtout, il me semble que je vais commencer un avenir désespéré!... Mais que va-t-il donc se passer? le savez-vous?...

MARGUERITE. Je sais que Napoléon ne voudra pas s'arrêter dans cette voie où il marche, entraîné par la gloire et aveuglé par l'ambition!... Je sais que ses rêves gigantesques le rendent inflexible dès qu'il s'agit de les réaliser; je sais enfin qu'au faîte où il est monté, il imposerait silence à son cœur pour n'écouter que la voix de son génie ou les inspirations de sa politique!

JOSÉPHINE. Que voulez-vous dire?

MARGUERITE. Je veux dire que ce vaste empire ne lui suffit pas.

JOSÉPHINE. Et il faut craindre de le voir rallumer la guerre?

MARGUERITE. Il faut craindre cette pensée profonde, inexorable, qui ne s'arrête pas à sa grandeur présente, mais regarde par delà le tombeau!

JOSÉPHINE. Eh bien, c'est pour y trouver son nom grandissant d'âge en âge, sa mémoire vénérée, son souvenir éclatant...

MARGUERITE. Et les enfants de sa race, héritiers de sa couronne impériale!

JOSÉPHINE. Les enfants de sa race! Ah! malheureuse! toujours cette menace qui retentit à mon cœur! Mais n'ai-je pas mon fils, mon Eugène?... Je me réfugierai dans sa gloire, dans l'amour et le respect dont il est entouré...

MARGUERITE. Hâtez-vous donc d'obtenir de Napoléon qu'il le désigne pour son successeur... Bientôt il ne serait plus temps... ce ne serait plus ici que je pourrais vous revoir...

JOSÉPHINE. Où donc?

MARGUERITE. A la Malmaison!... seule et abandonnée!...

Elle sort.

SCÈNE VIII.

JOSÉPHINE, *puis* HORTENSE.

JOSÉPHINE. O mon Dieu! que dit-elle? Mais c'est que, moi aussi, je me suis dit souvent qu'un jour pouvait venir où le divorce!... le divorce!... séparée de Napoléon, répudiée! Non, ce n'est pas possible; mieux vaudrait mourir!

UN HUISSIER. Sa majesté la reine de Hollande!

JOSÉPHINE. Que le ciel soit loué! j'avais besoin de la présence de ma fille.

HORTENSE, *au Duc, qui reste à la porte du fond.* Soyez tranquille, monsieur le duc, je remplirai le mandat que j'ai accepté... Vous pouvez nous laisser.

Le Duc s'éloigne.

JOSÉPHINE. Enfin, te voilà, ma fille! J'ai bonne envie de te gronder pour m'avoir fait attendre si longtemps; mais je pardonne, car je suis heureuse de t'embrasser!

HORTENSE. L'empereur m'a fait appeler à mon arrivée de Saint-Leu...

JOSÉPHINE. Et Eugène est encore auprès de lui?

HORTENSE. Eugène assiste à un conseil que l'empereur vient de faire assembler.

JOSÉPHINE. De quoi donc s'agit-il, qu'on ne lui laisse pas un moment pour venir embrasser sa mère? En vérité, nous payons notre haute fortune par de tristes privations du cœur!... Mais, Hortense, tu parais bien émue, bien agitée...

HORTENSE. Ma mère...

JOSÉPHINE. Eh bien, mon enfant, parle... ne me cache rien...

HORTENSE. Dites-moi, ma bonne, mon excellente mère, n'est-ce pas que votre bonheur le plus vrai, le plus précieux, vous l'avez toujours placé dans l'affection de vos deux enfants?

JOSÉPHINE. Oui, ma fille.

HORTENSE. N'est-ce pas que vous nous aimez, Eugène et moi, au-dessus de cette puissance qui vous a été donnée?

JOSÉPHINE. Que dis-tu, ma fille? Ne suis-je pas mère avant d'être impératrice! Cette couronne que je porte, j'en suis fière, sans doute; mais quelle couronne pourrait valoir ma richesse maternelle?

HORTENSE. Et tant que vous nous aurez, vous vous sentirez forte et courageuse?

JOSÉPHINE. Oui, surtout s'il fallait souffrir pour vous... Alors... Mais qu'ai-je besoin de te dire tout cela? Apprends-moi plutôt ce secret qui te pèse et que je ne saurais deviner... Que veut donc l'empereur, et qu'attend-il de toi?

HORTENSE. Ma mère... ce n'est pas moi qui dois vous porter ce coup funeste...

JOSÉPHINE. Ma fille!

HORTENSE. Maudit soit le jour où la couronne vous fut donnée!

JOSÉPHINE. Malheureuse enfant, tu me fais mourir! Calme-toi; tu me diras... Hortense, je promets d'avoir du courage... Parle.

EUGÈNE, *entrant*. C'est moi qui parlerai, ma mère!

SCÈNE IX.

JOSÉPHINE, HORTENSE, EUGÈNE.

JOSÉPHINE, *l'embrassant*. Mon fils!

EUGÈNE. On nous laisse quelques instants pour la douleur : tout à l'heure, à ceux qui vont venir, il faudra nous montrer fermes et résignés!... (*Avec émotion.*) Ma mère, l'empereur m'a appelé pour m'annoncer qu'il avait pris une résolution fatale, irrévocable!

JOSÉPHINE. Laquelle?

EUGÈNE. Il m'a chargé de vous transmettre sa volonté : quoi qu'il ait fait pour moi, dès à présent nous sommes quittes! Ma mère... il faut vous préparer... au divorce!

JOSÉPHINE. Au divorce!

HORTENSE. Ma mère!

JOSÉPHINE. Et c'est vous, mon fils!... vous!...

EUGÈNE. Oui... l'empereur a compris qu'en cette occasion vous ne deviez verser des larmes qu'en présence de vos enfants... Madame, vous êtes impératrice, et vous garderez toute votre dignité!

JOSÉPHINE. Mais je me trompais lorsque je promettais du courage... Mes enfants, ce coup me tuera!

EUGÈNE. Ma mère, nous vous aimerons plus que jamais, nous vous aimerons pour vos souffrances, pour ce sacrifice que vous ferez à la politique!

HORTENSE. Vous verrez encore redoubler l'amour et le respect que vous porte la France!

JOSÉPHINE. Le voilà donc révélé ce secret qu'on me cachait avec tant de soin et que je craignais de pénétrer!... Maudit soit le jour où mon fils alla demander à Napoléon l'épée de son père!... Ce fut la cause de cette union qui ne m'a fait monter si haut que pour me faire tomber au rang des souveraines répudiées!... Mais, quoi!... à défaut d'héritier, n'êtes-vous pas là, mon fils?... Lui qui vantait vos talents, vos vertus et votre courage, ne peut-il donc vous destiner cette couronne qu'il a conquise avec son épée?... Où sont donc ses aïeux pour m'immoler ainsi à cet orgueil dynastique, pour m'outrager à la face de l'univers!...

EUGÈNE. Vous venez d'expliquer ma conduite, ma mère, et de tracer votre chemin. Nous nous devons à nous-mêmes de nous résigner noblement!.. Il ne faut pas qu'on nous accuse de regretter cette couronne qu'on aurait pu me transmettre!... Lorsque l'Empereur m'a fait part de cette résolution qui vous frappe, j'ai senti mon cœur défaillir; car j'ai songé à tout ce que vous alliez éprouver... Mais il y avait là des hommes qui ne comprenaient qu'une chose, la nécessité de perpétuer la dynastie napoléonienne... On a parlé de la France, et j'ai répondu pour moi, pour vous, que ce nom seul nous dictait notre devoir... Ma mère, depuis l'instant où vous avez mis le pied sur les degrés du trône, vous vous êtes montrée au niveau de votre grandeur; vous n'avez usé du pouvoir que pour acquérir l'estime et l'amour des Français. Allons, prouvez à tous que vous étiez digne de la royauté, en abdiquant avec courage.

HORTENSE. Vos deux enfants seront là pour vous chérir et vous consoler.

JOSÉPHINE. Et lui, lui que j'ai tant aimé!... c'est ainsi qu'il brise cette union dont j'oubliais l'éclat pour ne songer qu'à son bonheur.

EUGÈNE. Ne croyez pas qu'il reste insensible et qu'il obéisse froidement aux inspirations de sa politique!... J'ai vu ses yeux se remplir de larmes...

JOSÉPHINE. Il a pleuré?

HORTENSE. Oui, ma mère.

EUGÈNE. Mais vous le savez, quand son but est marqué, il y marche avec énergie; il parcourt

sans faiblesse cette voie lumineuse et solitaire d'où il jette à l'Europe l'admiration et la terreur. Ma mère, Hortense ne vous quittera pas, car elle fuit le trône qu'on lui a imposé. Et moi, je ne veux point d'autre sceptre que cette épée, avec laquelle j'ai chassé les Autrichiens de l'Italie, et vaincu à Raab sous les yeux de la grande armée!...

JOSÉPHINE. Mon fils, tu as un noble cœur!... Hortense, toi aussi, tu connais tous les soucis de la royauté, et il appartient à ta mère de te donner l'exemple de la résignation. (*Avec beaucoup d'émotion.*) Pourtant, quelle femme l'aimera jamais autant que moi!.. Napoléon! Napoléon!... je devais mourir au milieu de tes victoires d'Italie, alors que tu m'écrivais pour calmer mes alarmes : « L'ennemi va payer cher les pleurs qu'il te cause; » alors que, triste de mon absence, tu t'impatientais de tes triomphes même!...

Elle tombe dans la rêverie et pleure en silence. Eugène presse ses mains, tandis qu'Hortense se penche sur elle avec affection. La porte du fond s'ouvre; l'Huissier est sur le seuil, qu'il ne dépasse pas.

EUGÈNE, *à l'Huissier.* C'est bien !... Ma mère, voici des témoins qui ne doivent voir en vous que du courage et de la fermeté.

JOSÉPHINE. Et que veut-on?

EUGÈNE. Votre signature à l'acte de divorce.

Joséphine essuye ses larmes, se lève et prend une attitude de dignité.

SCENE X.

LES MÊMES, LE DUC, LE CHAMBELLAN.

On dépose l'acte sur une table. Les Personnages examinent avec une curiosité respectueuse Joséphine, qui s'avance vers le Duc et le Chambellan.

JOSÉPHINE. Messieurs, l'Empereur m'a demandé un témoignage éclatant de mon obéissance à sa volonté, une preuve de mon dévouement à la France, à sa grandeur, à son avenir!.. Je vais signer cet acte qui me fait descendre du trône, où je n'étais montée que pour sacrifier toutes mes affections au bonheur de notre patrie!.. Ma conscience me dit que j'ai régné pour être aimée, et le sacrifice que j'accomplis me garantit l'estime que je veux emporter dans ma retraite.

Elle signe; après avoir signé, elle porte la main à son front et paraît chanceler.

LE DUC, *allant pour la soutenir.* Madame...

JOSÉPHINE. Merci, monsieur; mes enfants sont là!...

Elle s'appuie sur Eugène et Hortense, et rentre dans son appartement.

QUATRIÈME TABLEAU.

Près de Smolensk. Une colline sur laquelle l'armée française est au repos.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAIMBAUT, SOLDATS.

RAIMBAUT. Ça me va assez de bivouaquer une minute près de Smolensk, en attendant la promenade du côté de Moscou.

HUREL. Il paraît que nous ne tarderons pas à jouer de la clarinette.

RAIMBAUT. C'est à savoir, vu que les Russes n'ont pas voulu y mordre jusqu'à ce moment; il est possible que l'appétit leur vienne, à présent que nous sommes partis de cette ville. Voilà le prince Eugène qui rassemble tout le quatrième corps où nous sommes inclus... Là-bas, les corps de Ney et de Davoust, et l'Empereur, rien que ça de monnaie!.. J'ai idée, cette fois, que nous allons battre la semelle avec les Russes.

HUREL. Ah çà, irons-nous encore loin dans ce pays que le diable confonde?

RAIMBAUT. Je ne m'inquiète plus du chemin... Il y a vingt ans que je roule sans m'arrêter. Nous avons pour consigne de faire plusieurs fois le tour du monde... Le Juif errant est enfoncé!..

Roulement de tambours. Les Soldats prennent les armes au commandement du Général de division.

SCÈNE II.

LES MÊMES, EUGÈNE, ALEXANDRE, HIGONNET, OFFICIERS.

EUGÈNE. Général, votre division ne se mettra en marche que sur un nouvel ordre... Il m'est impossible de renoncer à la position que voici; elle servirait à retenir une partie de l'armée russe, tandis que l'autre aurait à résister à Ney et à Davoust. Je me propose d'éclairer l'Empereur sur l'avantage que nous aurions à nous poster ici... (*Réfléchissant.*) A moins pourtant que son plan de bataille n'en ait décidé autrement, et nous savons tous que son génie a des secrets qu'il nous convient de respecter.

LE GÉNÉRAL. Prince, celui que vous enverrez à l'Empereur devra passer sous le feu des Russes; car le quatrième corps en est le plus rapproché.

EUGÈNE. Je suis bien sûr de trouver des hommes de bonne volonté.

LES SOLDATS. Moi! moi! tous!...

EUGÈNE. Merci, mes braves; j'y aviserai plus tard!.. (*A l'écart.*) Je n'aime pas cette tactique des Russes, qui nous attire ainsi pas à pas sur leur territoire envahi... C'est avec de tristes pressentiments que je vois l'armée s'avancer vers le cœur de la Russie!.. Disaient-ils vrai ceux qui voyaient dans le divorce de ma mère une date funeste pour les destinées de l'Empereur?... Ma mère! nous l'auriez mieux conseillée que ceux qui l'entourent maintenant; car plus que personne, vous aviez souci de sa gloire et de son bonheur!.. Allons! quoi qu'il arrive, votre fils combattra pour lui, pour la France, comme si une étrangère ne vous avait pas dépossédée!... Que dis-je?... depuis que vous avez abdiqué, mes devoirs n'ont fait que grandir... Je veux de la gloire pour vous la rapporter.

ALEXANDRE, *s'avançant.* Prince!

EUGÈNE. Eh bien, mon ami, tu es fatigué, n'est-ce pas?

ALEXANDRE. Non... J'ai une grâce à vous demander.

EUGÈNE. Parle.

ALEXANDRE. Vous m'avez dit souvent : Alexandre, lorsqu'une occasion se présentera de te distinguer aux yeux de l'armée, viens me trouver, je t'en laisserai profiter.

EUGÈNE. Eh bien?

ALEXANDRE. Tout à l'heure, vous parliez d'un ordre à porter à l'Empereur...

EUGÈNE. Oui, et j'enverrai quelqu'un dès que le corps de Ney sera réuni à celui de Davoust.

ALEXANDRE. Tenez donc votre promesse. Permettez-moi de porter cet ordre!

EUGÈNE. Toi?

ALEXANDRE. Vous ne voudrez pas me favoriser moins que le premier soldat venu?... Il n'est pas un seul officier de votre état-major qui ne puisse citer avec orgueil quelque mission honorable et périlleuse... A mon tour, prince, ne me refusez pas!

EUGÈNE. Pauvre enfant! t'envoyer à une mort presque certaine!

ALEXANDRE. Où serait l'honneur s'il n'y avait point péril?

EUGÈNE. J'ai promis de veiller sur toi.

ALEXANDRE. Vous avez promis de me faire gagner mes grades.

EUGÈNE. Non, je ne consentirai pas... Que t'importe! les occasions ne te manqueront pas ailleurs; ici le danger est inévitable!

ALEXANDRE. Eh bien, si ce n'est pour moi, songez donc à votre mère à qui j'appartiens par les liens du sang... Prince, tous ceux qui portent son nom doivent être en avant, afin que la gloire qu'ils pourront acquérir rejaillisse sur elle!... Et si je suis cité dans un bulletin de la grande armée, elle en sera heureuse et fière dans sa solitude de la Malmaison!...

EUGÈNE. Et si tu es tué?

ALEXANDRE. Eh bien, encore un sacrifice, dira-t-elle, encore un sacrifice à l'Empereur et à la France!

EUGÈNE. Viens donc! tu pourrais tomber sous une balle perdue, j'aime mieux que tu risques une mort glorieuse!

ALEXANDRE. Merci.

Tous deux s'éloignent à travers les rangs de la division.

SCÈNE III.

HIGONNET, RAIMBAUT, OFFICIERS, SOLDATS, *puis* RIGOBERT.

HIGONNET, *à Raimbaut.* Eh bien, mon brave, il y a longtemps que nous ne nous sommes rencontrés!...

RAIMBAUT. C'est vrai, mon officier; après ça, nous pourrions bien finir par ne plus nous rencontrer du tout.

HIGONNET. J'en serais fâché, mon ancien. Vous souvenez-vous du jour où nous avons fait connaissance aux Tuileries?

RAIMBAUT. Parfaitement. Soit dit sans vous offenser, vous aviez la langue assez pointue; mais votre épée n'est pas mal affilée, c'est une justice à vous rendre.

RIGOBERT. Ohé! la Grise! y sommes-nous?

HIGONNET. Voici le digne Rigobert et ses respectables chevaux!

RIGOBERT. Ah! il n'y a pas de bon sens à les faire trimer de cette façon. Salut, camarade Raimbaut; nous ne sommes pas mal loin de la Courtille, hein?

RAIMBAULT. On y reviendra.

RIGOBERT. J'en ai perdu l'espérance, triple nom de la Grise! on ne s'arrête tout juste que le temps de dire : Dieu vous bénisse! l'Empereur nous fait aller au galop.

RAIMBAUT. Qu'est-ce que ça vous fait? vous êtes à cheval!

RIGOBERT. C'est bien les chevaux qui me gênent la sensibilité!

RAIMBAUT. Ah ça, mille diables! ils ne sont pas plus malheureux que les fantassins!

RIGOBERT. Les fantassins! on en trouve tant qu'on veut, il y en aura toujours... les chevaux, ça ne pousse pas comme ça!... Sans vous commander, mon officier, va-t-il y avoir du nouveau?

HIGONNET. On va se battre.

RIGOBERT. C'est du nouveau de tous les jours ça! Je serais pourtant flatté de m'arrêter dans une ville quelconque.

RAIMBAUT. A Moscou.

RIGOBERT. Moscou! est-ce loin d'ici?

RAIMBAUT. Quatre-vingt-dix lieues.

RIGOBERT. Merci. Nom de la Grise! si j'étais l'Empereur!

HIGONNET. Eh bien?

RIGOBERT. J'arrêterais les frais tout de suite, et je dirais à chacun : Gobergez-vous à présent; voici du foin et de l'avoine... non, je veux dire du vin n° 1, du fricot et un bon lit. Allez-y!... (*Roulement de tambours.*) Allons! à la contre-danse! Si je reviens tout entier à Paris, j'en rirai longtemps!

La division se met sous les armes.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, EUGÈNE, LE GÉNÉRAL, *puis* ALEXANDRE.

EUGÈNE. Messieurs, il faut nous porter en avant. (*A part.*) Alexandre ne revient pas! Pourquoi l'ai-je laissé partir? Ah! le voici!

ALEXANDRE. Prince, l'empereur veut que le 4e corps suive l'ordre qu'il a donné d'abord.

EUGÈNE. Il faut donc abandonner cette position?

ALEXANDRE. Oui, mais le corps du général Reynier va venir de ce côté!

EUGÈNE. Qui lui portera l'ordre?

ALEXANDRE. Moi.

EUGÈNE. Tu resteras avec lui?

ALEXANDRE. Non, car j'irai rendre compte à l'Empereur.

EUGÈNE. Passer deux fois à travers les lignes ennemies!

ALEXANDRE. Prince, c'est une double gloire!

Il part au galop. Mouvement. La division s'éloigne, des Cosaques arrivent au galop et tourbillonnent sur les derniers rangs de la division. Un corps russe s'établit sur le terrain qu'elle a abandonné.

SCÈNE V.

UN GÉNÉRAL, UN COLONEL, SOLDATS RUSSES.

LE GÉNÉRAL. Je vous le disais bien, colonel; Napoléon va porter ailleurs la bataille... toute son armée s'éloigne du côté de l'est... Voilà le corps du prince Eugène qui va rejoindre...

LE COLONEL. Et notre armée toute entière qui vient se joindre à nous!

LE GÉNÉRAL. Napoléon va suivre la route de Moscou; mais il n'entrera pas dans la ville sainte. (*On entend le canon.*) Qu'est-ce donc?

LE COLONEL. Le canon de Barclay de Tolly!

LE GÉNÉRAL. Non, ce n'est pas dans cette direction! La bataille va s'engager... je comprends maintenant pourquoi Bagration hésitait .. Nous sommes bien ici.

LE COLONEL. Regardez, général... un corps français qui s'avance de ce côté. .

LE GÉNÉRAL. Pour se briser au pied de ces hauteurs.

Des Cosaques courent dans tous les sens. Mouvement. Commencement de la bataille.

BATAILLE.

ACTE TROISIEME.

PREMIER TABLEAU.

En Russie. Une plaine couverte de neige. — La retraite. Le Bataillon sacré; Officiers et Soldats de divers corps présentant un aspect de misère et de souffrance.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAIMBAUT, SOLDATS, GÉNÉRAUX, COLONELS, OFFICIERS *de divers grades composant le bataillon sacré.*

UN SOLDAT, *près d'un feu qui s'éteint.* Fini!... Il n'y aurait pas de quoi allumer une pipe.

RAIMBAUT. Eh bien! tant mieux, puisqu'il ne faut pas s'approcher du feu de trop près. On y crève comme les papillons autour d'une chandelle.

LE SOLDAT. J'aimerais encore mieux mourir de chaud que de froid.

RAIMBAUT. Des bêtises!... Il s'agit de tenir bon et de rentrer en France. Et nous pouvons l'espérer, puisque le prince Eugène nous commande. Sans lui, nous y passions tous dans cette retraite que le diable confonde!

LE SOLDAT. Oui, mais depuis que nous avons perdu le maréchal du côté de Wiazma, sans qu'on sache ce qu'il est devenu, nous pouvons être pincés à chaque minute par Ouwaroff et les cosaques.

RAIMBAUT. Alors, ça sera en bonne compagnie; nous brûlerons nos dernières cartouches avec le bataillon sacré que voilà; des généraux, des colonels qui ont pris un fusil et se sont faits simples soldats!...

LE GÉNÉRAL, *commandant le bataillon.* Messieurs, je suis inquiet de ne pas voir revenir le prince au bivouac. Cette reconnaissance qu'il a voulu faire lui-même, il l'aura poussée trop loin peut-être. La disparition du maréchal nous place dans un danger imminent dont nous ne pouvons sortir que par un miracle. Réunis à la troupe si peu nombreuse, mais si déterminée, qu'il commande, nous aurions pu faire une trouée dans le corps d'Ouwaroff. Cet espoir est perdu, et le prince, qui s'oublie lui-même pour nous tous, peut nous être enlevé dans une de ces excursions dont il ne veut laisser le soin à personne.

RAIMBAUT, *qui s'est approché.* Pardon et excuse, mon général; voulez-vous que j'aille en avant avec quelques hommes?

LE GÉNÉRAL. Merci, mon brave; chacun son tour; depuis Krasnoë ces messieurs sont devenus soldats; c'est un métier qu'ils n'avaient pas oublié et qu'ils ont fait dans la retraite, autour de l'Empereur. Un peloton et un sergent!...

UN COLONEL, *s'avançant.* Voilà, commandant.

LE GÉNÉRAL. Allez au-devant du prince; il doit être du côté du fleuve. (*Le Colonel s'éloigne avec quelques officiers qu'il commande.*) Caporal, relevez les factionnaires!

Un Chef de bataillon exécute cet ordre.

RAIMBAUT, *retournant au groupe qu'il avait quitté.* Eh bien, trente mille diables, c'est ça qui me fend le cœur! C'est beau, mais ça me tape là à faire sauter le coffre!... Les Russes, la faim, la neige, ce gredin de froid qui redouble, je leur crache à la figure! Mais voir ces généraux, ces

colonels et autres faire faction comme moi, allons, c'est trop dur, c'est la fin du monde.

ALEXANDRE, *à* RAIMBAUT. Le prince ne revient pas?

RAIMBAUT. Tout à l'heure.

ALEXANDRE. Bonsoir, Raimbaut.

Il va pour s'étendre.

RAIMBAUT. Pas là!... Ici, sur la cendre.

ALEXANDRE. Vous avez raison.

RAIMBAUT, *le regardant*. Je ne te laisserai pas dormir longtemps, tu ne te réveillerais plus! Le prince m'a dit d'y veiller, il est malade, et il tient bon, il n'en dit rien! Un enfant!... C'est sa mère qui doit en avoir du chagrin!... Savoir encore si elle le reverra jamais!... *(Le couvrant de son manteau.)* Ça a la peau plus tendre que la mienne. Et dire que c'est un cousin de cette bonne impératrice Joséphine! Allons, le malheur insulte tout le monde depuis Moscou! J'ai vu l'Empereur marcher à pied, un bâton à la main, comme un mendiant!... Qui vient là?

RIGOBERT. Deux Français gelés ..

SCÈNE II.

LES MÊMES, RIGOBERT, VALENTIN, *enveloppé de fourrures.*

RIGOBERT. Père Valentin, il y aura un moment où votre pelure vous fera prendre pour un ours en personne.

VALENTIN. Eh! mon Dieu, on me prendra pour ce qu'on voudra.

RIGOBERT. Ça vous expose à attraper un coup de fusil sous prétexte de faire des côtelettes, vu que les vivres sont rares. Nom de la Grise! brave Raimbaut, la promenade m'a peu réchauffé.

RAIMBAUT. Vous avez pourtant marché à pied.

RIGOBERT. Et comment donc que j'aurais marché? à cheval? Il n'y en a plus de chevaux! Rôtis, grillés, dévorés!... Il m'en restait un avec lequel je faisais le chemin depuis Krasnoë, comme une véritable paire d'amis. Il était maigre comme plusieurs coucous! Ces gueux de traîneurs l'ont pincé dans mes bras et fricassé à la minute! Un cheval d'un caractère charmant! Les gredins l'ont trouvé bon, allez!

VALENTIN. Vous ne vous inquiétez que des chevaux.

RIGOBERT. Tiens!... Et l'humanité donc, vous n'y pensez plus, père Valentin?

VALENTIN. Je pense que si je sors de la Russie, ça ne sera pas pour y revenir!...

Roulement de tambours.

RIGOBERT. Qu'est-ce qu'il y a?

RAIMBAUT. Le prince revient par ici... Allons, debout tout le monde!

Les Soldats se lèvent, les uns promptement, les autres avec efforts, quelques-uns s'appuyent sur le bras de leurs camarades. Tous, avec le bataillon sacré, attendent le Prince, qui entre en scène.

SCÈNE III.

LES MÊMES, EUGÈNE.

EUGÈNE, *allant au bataillon sacré.* Messieurs, je vous remercie de vous être inquiétés pour moi.

LE GÉNÉRAL. Prince, tout notre espoir est en vous. Vous seul pouvez sauver les tristes débris de la grande armée.

EUGÈNE. C'est vous qui faites ma force, et me rendez possible cette tâche qu'en s'éloignant l'Empereur a daigné me confier. Vous avez donné un exemple de constance et d'abnégation qui ne devait pas rester stérile. Eh bien! colonel, vous voilà promu au grade de sergent; vous n'avez vraiment pas dérogé, c'est descendre pour recueillir plus de gloire. Et vous, commandant, vous n'êtes certes pas un caporal ordinaire; votre escouade se compose de capitaines qui doivent s'entendre à faire le service. Général, vous avez souvent prouvé que vous seriez habile à diriger tout un corps d'armée; vous avez là un bataillon peu nombreux, mais l'Empereur lui-même l'a commandé. et il s'en faisait gloire.

LE GÉNÉRAL. Prince, nous avons été inspirés par ce sentiment qui vous anime; nous avons voulu rentrer en France avec honneur.

EUGÈNE. Et nous pourrions y parvenir si le maréchal Ney nous était rendu; mais sa perte peut entraîner la nôtre.

LE GÉNÉRAL. Et personne n'est venu rompre cette cruelle incertitude où nous sommes sur sa destinée?

EUGÈNE. Il est un homme qui souvent a servi d'intermediaire entre le maréchal et moi à travers les mille accidents de la retraite: cet homme était auprès de lui lorsque nous fûmes séparés; je ne l'ai pas revu!... (*Allant aux soldats*). C'est bien! toujours fidèles à cette loi de la discipline sans laquelle nous aurions péri! Je veux qu'on dise de vous : ils sont restés fidèles autour de leur drapeau, Ils n'ont pas succombé sous ces désastres inouis qui ont dévoré une armée de six cent mille hommes!...

LES SOLDATS. Vive le prince Eugène!

EUGÈNE. Vive la France!... C'est une mère chérie qu'il faut revoir pour lui parler des enfants qu'elle a perdus.

RAIMBAUT. Mon prince, il y a là quelques camarades qui ne pourront pas se remettre en route!

EUGÈNE. Nous les porterons tant qu'il nous restera des forces!... je ne veux pas abandonner un seul homme!

UN SOLDAT, *se soutenant à peine.* Prince...

EUGÈNE, *le soutenant.* Eh bien, mon brave, tu souffres, n'est-ce pas?... Allons, du courage; demain tout ira mieux!

LE SOLDAT. La faim me tue!...

EUGÈNE. Tiens! j'ai gardé ma part de la distribution qu'on a faite ce matin; prends!

Il lui donne un morceau de pain.

LE SOLDAT. Non, non, gardez pour vous!

EUGÈNE. Je n'ai pas faim, moi!...

LE SOLDAT. Merci! merci!

EUGÈNE. Eh bien, Alexandre, toujours triste?

ALEXANDRE. Non!

EUGÈNE. Songe donc que bientôt nous serons plus heureux.

ALEXANDRE, *se levant avec peine.* Vous espérez qu'il y aura un combat?

EUGÈNE. Un combat? nous ne devons pas en désirer.

ALEXANDRE. Pourtant, si on y trouve la mort, c'est une mort glorieuse, et vous êtes délivrés de vos souffrances!...

EUGÈNE. Tu dois vivre pour retourner auprès de ma mère, à qui j'ai promis de te ramener.

ALEXANDRE. Oui, je voudrais la revoir; elle est si bonne!... Je ne la reverrai pas!

EUGÈNE. Alexandre!...

ALEXANDRE. Ecoutez, je n'ose pas dire devant eux ce que je souffre, ils accuseraient mon courage!

EUGÈNE. Non, tu t'es montré brave autant que les plus vieux soldats!...

ALEXANDRE. Oh! ce n'est pas cette guerre que j'avais rêvée... ce climat qui nous dévore!... la France, la patrie, si loin de nous!... les Tuileries, l'impératrice!...

EUGÈNE. Grand Dieu! (*Alexandre frissonne.*) Tu as froid?

ALEXANDRE. Non, tenez!

Il lui prend la main.

EUGÈNE. C'est la fièvre qui le dévore!... Soldats, général, à moi!... secourez cet enfant! secourez-le comme s'il était mon frère!... Alexandre, viens dans mes bras! ouvre tes yeux!...

ALEXANDRE. Dormir!...

EUGÈNE. Non, le sommeil c'est la mort!

ALEXANDRE. Eh bien, mourir!... l'impératrice! l'impératrice!...

EUGÈNE. Réveille-toi! réveille-toi!... Mort!... Mon Dieu, conservez-moi la résignation! Allons, tout entier à ces soldats maintenant.

UNE SENTINELLE. Qui vive?

MARINO, *de loin.* Courrier de l'armée d'Italie!

EUGÈNE. Marino!... Général, messieurs, voici cet homme dont je vous parlais tout à l'heure!... Il nous apporte des nouvelles du maréchal!

Marino arrive péniblement en scène.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MARINO.

MARINO. Pardon, prince, mais toutes mes forces m'ont abandonné!

EUGÈNE. Et le maréchal?... tu ne dis rien, tu ne réponds pas! le maréchal?...

MARINO. Perdu!...

TOUS. Malheur! malheur!...

EUGÈNE. Ne laissez pas approcher les soldats!... Perdu, as-tu dit?... mort! car on n'a pu le faire prisonnier! c'est un de ces hommes qu'on ne prend pas vivants!

MARINO. Nous suivions depuis trois jours cette route que vous avez suivie; pour nous guider, çà et là quelques traîneurs que le maréchal recevait parmi ses soldats et faisait rentrer sous la discipline: partout de sinistres vestiges de votre passage; la neige rouge de sang, parsemée d'armes en pièces et de cadavres mutilés. Les morts marquaient encore les rangs, les places de bataille, et la terre était couverte de shakos, de cuirasses, de casques, trop éloquents débris qui nous disaient le sort de chaque régiment. Le maréchal nous entraînait rapidement par-dessus toutes ces ruines, et nous avancions toujours côtoyés par l'armée russe, qui semblait craindre de se heurter contre lui!... Ce matin, tandis que sa troupe reposait, il m'a fait venir: « Prends les devants, m'a-t-il dit; tu annonceras au prince mon arrivée prochaine auprès de lui. » Je suis parti... Je gravissais des collines élevées... tout à coup, j'ai senti la terre trembler sous mes pas; l'air a retenti d'une détonation immense, prolongée!... Je me suis retourné, et j'ai vu les hauteurs que j'avais quittées semblables à des volcans en éruption.. L'armée russe tout entière attaquait le maréchal et ses deux mille soldats surpris dans un ravin!... Deux cents canons vomissaient la mitraille sur cette poignée d'hommes dont la plupart manquaient de fusils pour répondre à cette formidable artillerie!... Tout à coup, le maréchal, avec sa troupe, est monté de front à l'assaut du ravin. Tous l'ont suivi, ils ont abordé, renversé la première ligne russe; et, sans s'arrêter, ils se précipitaient sur la seconde, mais une pluie de fer et de plomb est venue les assaillir. J'ai vu la colonne chanceler, reculer et entraîner le maréchal dans ce ravin dont les Russes ont fait un tombeau. Alors, j'ai détourné mes regards, et j'ai repris mon chemin, priant Dieu pour ces enfants de la France que j'avais vus affronter une armée de quatre-vingt mille hommes!...

EUGÈNE. C'est une des gloires de la patrie qui vient de s'éteindre!... (*Coups de canon au lointain.*) Voici l'ennemi!... Messieurs, le maréchal nous a donné un exemple que nous saurons imiter!... Nous pouvons être plus heureux que lui; ou notre mort peut être glorieuse comme la sienne!... Aux armes! soldats, à vos rangs!

Nouveaux coups de canon.

RAIMBAUT. C'est une drôle de manière de tirer le canon!... ce n'est pas comme ça que l'ennemi nous attaque!

EUGÈNE. Il a raison: on croirait plutôt enten-

dre un signal de détresse !. . Attendez ! (*Il monte sur une élévation.*) Soldats laissons approcher ; serrez vos rangs ; vous me suivrez, et nous nous ouvrirons un passage!... (*A haute voix.*) Qui vive?

LE MARÉCHAL. France!...

EUGÈNE. Cette voix !... le maréchal Ney.

TOUS. Le maréchal Ney !

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE MARÉCHAL NEY, SOLDATS.

EUGÈNE, *embrassant le Maréchal, autour de qui tous s'empressent.* Sauvé!... sauvé!...

LE MARÉCHAL NEY. Oui, pour vous revoir, pour revoir la France!... Compagnons, lorsque nous fûmes séparés, il me sembla que je perdais autant de frères, car nous avions souffert ensemble et nous devions avoir une même destinée... Que de fois, comme tout à l'heure, au risque d'attirer les Russes, j'ai fait jeter un signal par le seul canon qui me reste, espérant que vous viendriez à moi et que nous serions réunis... Prince, si digne de nous commander, héros du bataillon sacré, soldats intrépides, je vous retrouve tous enfin ; je ne me souviens plus de ce que j'ai souffert...

EUGÈNE. Et nous, nous pleurions votre perte!... On nous avait dit que ce matin, vous et ces braves qui vous suivent aviez succombé sous l'armée russe!

LE MARÉCHAL NEY. L'armée russe nous croyait écrasés dans ce ravin que nous avions voulu franchir... elle restait immobile ; j'ai rallié mes soldats, et, pour la seconde fois, nous nous sommes précipités sur ces masses profondes... nous y avons pénétré avec cette résolution qui vaut des régiments entier... J'ai pris d'une main l'aigle que voilà, et j'en ai fait notre guide à travers ces ennemis qui n'ont jamais vu reculer nos drapeaux... Il fallait passer ou périr ; nous avons rompu les lignes qui voulaient nous retenir, et les braves que nous avons laissés en chemin sont morts glorieusement sur les monceaux de Russes que nous avions renversés avec nos baïonnettes!...

On entend le canon.

TOUS. L'ennemi, l'ennemi!...

LE MARÉCHAL NEY. Ouwaroff vient nous attaquer!

EUGÈNE. Nous passerons à travers son armée!... Soldats, serrez vos rangs!... Maréchal, il faut à la fois commander et combattre!...

Il prend un fusil, ainsi que le Maréchal, et tous deux se placent à la tête de la troupe. Arrivée des Russes. Combat. La troupe française rompt les lignes ennemies et s'éloigne.

DEUXIÈME TABLEAU.

A la Malmaison. — Le cabinet de l'Empereur, tel qu'il était avant le divorce.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALENTIN, LUCIENNE, *puis* RAIMBAUT.

VALENTIN, *à Lucienne qui entre.* Eh bien?...

LUCIENNE. Hélas! monsieur Valentin, toujours plus faible, toujours plus souffrante!...

VALENTIN. Oui, tout est à craindre maintenant! pauvre impératrice!...

LUCIENNE. La duchesse de Saint-Leu m'a dit qu'elle ne voulait plus la quitter...

VALENTIN. Ah ! si son fils pouvait venir! sa présence lui ferait tant de bien!... Elle serait heureuse d'avoir là ses deux enfants... mais elle m'a dit plusieurs fois qu'elle craignait qu'on ne le laissât pas entrer en France... et cependant, elle ne perd pas toute espérance de le revoir!... Mon Dieu! je n'ai donc vécu si longtemps que pour être témoin des chagrins de cette famille que j'aime tant!

LUCIENNE. On a frappé à cette porte...

VALENTIN, *allant ouvrir.* C'est sans doute cet honnête homme de Raimbaut... Pauvre vieux soldat!...

SCÈNE II.

LES MÊMES, RAIMBAUT.

RAIMBAUT. Excusez, monsieur Valentin, j'ai usé de la permission que vous m'avez donnée de venir jusqu'ici.

VALENTIN. Vous avez bien fait, Raimbaut; vous savez que l'impératrice vous a recommandé de nous visiter souvent?...

RAIMBAUT. Oui, je trouve à la Malmaison un accueil à en avoir le cœur plein, ma ration à volonté, et il ne tiendrait qu'à moi d'y avoir le logement!... La mère de mon ancien général ne m'a jamais oublié d'une minute; sans elle, comme tant d'autres camarades, la misère aurait fait de moi ce que n'ont pu faire les boulets et les biscayens!... Je ne vous demande pas comment elle se trouve... suffit!...

LUCIENNE. Monsieur Raimbaut, nous devons tous demander à Dieu que le prince Eugène puisse venir à la Malmaison!...

RAIMBAUT. Je comprends!... une idée de cette pauvre mère!... Le prince! eh! il lui faudrait une permission pour passer la frontière!... une permission!... et dire que nous en sommes là!... Quand je pense qu'ici, dans cette chambre, l'empereur tenait tous les jours dans ses dix doigts le sort de tous les soi-disant monarques qui à pré-

sent le tiennent prisonnier; eh bien, je dis qu'il aurait dû les casser tous comme un caporal à la tête d'une compagnie! ..

VALENTIN. Oui, et surtout s'il ne s'était pas séparé de cette bonne impératrice!...

RAIMBAUT. C'est vrai, c'est juste!... faut pas lui en vouloir... il a dû plus d'une fois en avoir du regret!... Elle ne l'aurait pas abandonnée, elle!... Ah ça, monsieur Valentin, je n'ai pas besoin de vous dire que je suis toujours là, et du moment que je pourrai servir à la moindre chose...

VALENTIN. Oh! nous savons qu'on peut compter sur vous!...

RAIMBAUT. Je suis seul au monde, voyez-vous; le vieux soldat serait mort de faim sans la bonne impératrice!... Je l'aimais déjà bien; mais, depuis, excusez-moi, il me semble que je n'aimerais pas mieux ma fille, si j'en avais une!...

VALENTINE. La voici, retirons-nous!...

RAIMBAUT. Oui, monsieur Valentin... (*A part.*) Je n'aurais pas le courage de la regarder!...

SCÈNE III.

JOSÉPHINE, HORTENSE, LUCIENNE, DEUX DAMES D'HONNEUR.

JOSÉPHINE, *entrant péniblement, appuyée sur Hortense et une Dame d'honneur; elle s'assied.* Je crois que je serai mieux ici. (*Souriant.*) Ou plutôt je ne suis bien nulle part, et je dois vous fatiguer de mes caprices... caprices de malade!..

HORTENSE. Pouvez-vous parler ainsi, ma mère, ma bonne mère?..

JOSÉPHINE. J'ai tort. (*Aux Dames d'honneur.*) Allez prendre un instant de repos, mesdames; vous aussi, Lucienne.

Les Dames d'honneur et Lucienne hésitent.

HORTENSE, *bas.* Retirez-vous; je ne la quitterai pas, et d'ailleurs vous serez près d'ici.

Les Dames d'honneur et Lucienne sortent.

SCÈNE IV.

JOSÉPHINE, HORTENSE.

JOSÉPHINE. Ainsi donc, ma fille, point de nouvelles d'Eugène?..

HORTENSE. Non, ma mère, et croyez-moi, c'est là ce qui me fait espérer que nous le reverrons bientôt.

JOSÉPHINE. Bientôt, dis-tu?.. oui, je l'espère aussi, nous le reverrons!..

HORTENSE. Il est si loin d'ici?...

JOSÉPHINE. Sans doute... Et puis, on s'opposera peut-être... car enfin, pour lui permettre de venir en France, il faudrait une grave circonstance, il faudrait qu'on me regardât comme bien malade!..

HORTENSE. Oh! non, ma mère!.. Après avoir noblement déposé les armes, mon frère a dû rester éloigné de la France; mais partout il inspire un respect, une affection qui doivent adoucir les sévères résolutions de la politique.

JOSÉPHINE. Oui, son noble cœur, sa conduite si pure, sa renommée sans tache ont désarmé la haine des partis!... L'empire a disparu; de nouveaux souverains commandent à la France, et les chefs illustres de notre armée se sont vus dispersés... Eugène pouvait subir une cruelle proscription... La Bavière l'a adopté avec un sentiment d'orgueil, et son nom est entouré d'un éclat que rien n'a pu ternir!..

Elle s'est levée.

HORTENSE. Vous allez vous fatiguer, ma mère.

JOSÉPHINE. Non... je ne me lasse pas de revoir, de toucher de la main tous ces objets qui me rappellent un passé si loin de nous, hélas!... (*A part.*) Au moment de les quitter pour toujours, ils me deviennent plus chers!.. (*Haut, en s'asseyant.*) Tiens, Hortense, c'est là sur cette table, que souvent furent décidées les destinées de l'Europe et les destinées de notre famille!... C'est sur ce fauteuil qu'il s'asseyait, et que, abîmé dans ses pensées profondes, il passait de longues heures à écouter les inspirations de son génie!... Que de fois je le surprenais rêvant ses projets gigantesques!.. Alors, il descendait des hauteurs de son intelligence, et souriait aux distractions que je lui apportais!... Oh! pourquoi laissa-t-il ces joies domestiques, pour s'isoler dans ces régions solitaires d'où il est tombé foudroyé!... Chacun de nous aurait gardé longtemps la part de bonheur que le ciel lui avait donnée!... Que voulait-il de plus?... Je l'aimais tant!... Ma pensée, ma vie, mes joies et mes douleurs, tout me venait de lui, et je ne voulais pas de bornes à cette tendresse, qui m'a tuée dès qu'il a fallu la renfermer dans mon âme!

HORTENSE. Ne voulez-vous pas rentrer dans votre chambre, ma mère?... Vous me semblez plus faible! (*A part.*) Mon Dieu! comme elle est pâle!...

JOSÉPHINE, *à part.* Je suis donc impuissante à renfermer en moi-même ces douleurs où ma vie se consume et va s'éteindre? (*Haut.*) Mon fils, mon fils! que je voudrais le revoir!... (*A part.*) Et pourtant, quand je le reverrai, ce sera pour lui dire un éternel adieu!.. Ainsi le veut ma destinée!... Ainsi l'a prédit Marguerite! (*Haut.*) N'entends-je pas le bruit d'une voiture qui accourt rapidement?

HORTENSE. Oui, ma mère.

JOSÉPHINE. Mon fils, mon fils! qui vient à moi!...

HORTENSE. Calmez-vous, ma mère; cette émotion...

JOSÉPHINE. C'est lui, te dis-je; je le devine aux battements de mon cœur.

SCÈNE V.

JOSÉPHINE, HORTENSE, VALENTIN, *puis* EUGÈNE.

JOSÉPHINE, *à Valentin*. C'est Eugène qui arrive, n'est-ce pas?

VALENTIN, *hésitant*. Madame... je voulais, j'espérais vous préparer...

JOSÉPHINE. Est-ce qu'on peut tromper une mère?.. Qu'il vienne donc, qu'il vienne!.. (*A part.*) Oh! je ne puis, je ne veux pas perdre un seul de ces instants qui désormais me sont comptés!..

VALENTIN. Venez, monseigneur, venez!...

EUGÈNE. Ma mère!... Hortense!...

JOSÉPHINE. Mon enfant!..

EUGÈNE, *la regardant, à part*. Grand Dieu!...

Il recule involontairement.

JOSÉPHINE. Je suis bien changée, n'est-ce pas?

EUGÈNE. Non, ma mère, non!.. (*Valentin sort. A part.*) Perdue! perdue!.. (*Haut.*) Je vous revois enfin, tous trois réunis après une si longue absence!...

JOSÉPHINE. Oui, réunis!.. Je suis heureuse de vous voir à mes côtés.

EUGÈNE. Et maintenant nous ne serons plus séparés, je resterai près de vous, je...

JOSÉPHINE. Tu retourneras bientôt en Bavière.

EUGÈNE. Pourquoi?

JOSÉPHINE. C'est que... Mais non, tu disais bien, il ne faut pas nous quitter, nous avons tant souffert d'être ainsi éloignés... N'est-ce pas, mes enfants?

HORTENSE. Sans doute.

EUGÈNE. Ma mère, les grandeurs que nous avons perdues firent souvent gémir nos affections les plus chères et les plus saintes... Maintenant nous pouvons vivre heureux!

JOSÉPHINE. Oui, Eugène... oui... nous oublierons le passé qui nous fut parfois si fatal, nous pourrons encore... Le passé!... Eh bien, je me trompe et je vous trompais!... J'ai été faible contre mes chagrins, et votre destinée à tous deux m'a coûté bien des larmes!... J'ai voulu essayer la lutte contre les coups qui m'accablaient, et je suis demeurée sans force et sans résolution!

EUGÈNE. N'aviez-vous pas vos enfants?

JOSÉPHINE. Oui, mes enfants qui ont fait ma gloire et mon bonheur... mes enfants que je puis embrasser, que je garderai près de moi!... Ah! malheureuse mère, il est trop tard!

HORTENSE. Que dites-vous?

JOSÉPHINE. Non, ne vous abandonnez pas à un espoir que je n'ai plus moi-même!... Et pourtant je voudrais vivre, je voudrais...

EUGÈNE. Venez dans nos bras, ma mère; vous y retrouverez la force et l'espérance!

JOSÉPHINE. Allons, tu ne devais revenir que pour recevoir mon dernier soupir!

HORTENSE, *à part*. Mon Dieu! mon Dieu!... (*Ouvrant des portes.*) Venez, venez tous.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LUCIENNE, LES DEUX DAMES D'HONNEUR, *puis* MARGUERITE, VALENTIN *et* RAIMBAUT.

EUGÈNE. Ma mère, regardez! je suis là, près de vous avec Hortense!

JOSÉPHINE. Oui, mais malgré moi mes yeux se ferment, et je vous aperçois à peine. Votre main, mes enfants! Venez, venez sur mon cœur!... Ah! combien je vous aimais!... Et l'Empereur, l'Empereur!...

EUGÈNE. Venez, mes amis, venez!... Ma mère, tous ceux qui vous entourent vous aiment et vous vénèrent... Vivez pour leur bonheur comme pour le nôtre!

JOSÉPHINE. Ah! oui, Raimbaut, le vieux soldat, celui qui le sauva à Saint-Cloud; il a été des victoires de cet empire que j'ai vu finir. Dites-moi, vous vous les rappelez ces jours de gloire et de splendeur, n'est-ce pas?

EUGÈNE. Oui, ma mère, et tout ce peuple qui garde votre souvenir avec religion, avec amour!

JOSÉPHINE. Le sacre! Notre-Dame resplendissante, et Napoléon posant la couronne sur ce front qui brûlait comme en ce moment; mais alors, c'était du bonheur, du délire!... Et puis, la foule qui accourait, les Tuileries où les rois venaient le saluer et s'incliner devant sa toute-puissance! et puis... Ah! malheureuse! c'est alors qu'on me fit au cœur cette blessure dont je dois mourir!

EUGÈNE *et* HORTENSE. Ma mère!

JOSÉPHINE. Mes enfants, mes enfants, c'est là haut qu'il faut se retrouver... là haut l'impératrice répudiée reprendra sa place à côté de celui qui s'éloigna d'elle. Il m'aimait pourtant! il m'aimait!... Et moi, que j'étais fière de lui, de vous, de la France!... Eh bien, j'oublie tout cela, je veux... je veux vivre encore, pour vous, pour mes enfants!...

Elle se lève.

EUGÈNE, *la soutenant*. Oh! que Dieu vous garde, ma mère!

JOSÉPHINE, *retombant assise*. Oui, je voudrais me reprendre à la vie... mais tout s'efface et s'éteint... mes souvenirs eux-mêmes se perdent dans les ténèbres qui m'enveloppent... je ne vous vois plus! Êtes-vous là? Mon fils, ma fille!

HORTENSE, *à genoux*. Seigneur, Seigneur!

JOSÉPHINE. Venez, venez, on nous attend à Notre-Dame!... Voyez-vous ces draperies, ces prêtres, ces dignitaires de l'Empire?... Napoléon, il est là, lui!... Sa couronne, c'est pour vous, mes enfants! pour vous!... A Notre-Dame!... à Notre-Dame!...

Les Personnages tombent agenouillés, ainsi que Marguerite, qui se tenait à une porte latérale. Un voile noir vient couvrir cette scène funèbre. Bientôt il se relève, et laisse voir la cérémonie du sacre.

Le théâtre change, et représente la mise en scène de la ballade du poëte allemand Seidlitz :

A minuit César sort du tombeau, et passe sa revue aux Champs-Élysées, etc., etc.

L'arc de triomphe se détache sur les ténèbres de la nuit, que dissipe faiblement la pâle lumière de la lune. Aux sons d'une musique religieuse et guerrière, des ombres fantastiques s'animent, et défilent devant Napoléon, qui les domine du haut de l'arc de triomphe; ce sont les soldats de la vieille garde des divers corps de l'armée, accourus pour passer cette revue du maître, qui les rappelle du tombeau. La scène est étrange et en harmonie avec la pensée du poete. Ces ombres ont conservé l'amour de la guerre, qui les précipite au-devant de l'Empereur; elles passent, comme à ces jours de grandes revues, où nos soldats se présentaient avec orgueil; mais, au mouvement rapide de leur marche, à ce silence qui les environne, à l'aspect bizarre qu'ils offrent aux regards, au caractère fantastique du mouvement qui les entraîne, on reconnaît une de ces conceptions qui se servent du merveilleux pour rappeler les souvenirs d'une réalité perdue.

A ce tableau succède un riche palais dont les arcades se perdent dans l'immensité; il est rempli de personnages au milieu desquels on voit sur une estrade, Napoléon entre Eugène et Joséphine.

FIN.

IMPRIMERIE DE MADAME VEUVE DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais.

L'EMPIRE,

TROIS ACTES, DIX-HUIT TABLEAUX,

PAR MM. FERDINAND LALOUE ET F. LABROUSSE,

MUSIQUE DE M. FRANCASTEL. — DÉCORS DE MM. PHILASTRE ET CAMBON. — MACHINES DE M. SACRÉ.

Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre national du Cirque-Olympique, le 15 février 1845.

DISTRIBUTION :

NAPOLÉON	CHÉRI LOUIS.
LE MARÉCHAL LANNES	GAUTIER.
DUROC	EDMON GALAND.
CAULAINCOURT	SALLERIN.
HAILLOT	PATONNELLE.
KRETTLY	FERDINAND.
LE COMTE RÉAL	ROUSSEL.
M. GAILLARD	DUPUIS.
M. DURAND	SIGNOL.
MATHIEU	THÉOL PERRET.
LE BARON LARREY CHÉNIER, tribun JULIEN, maréchal-des-logis de chasseur	HENRY.
CARNOT, tribun UN COMMANDANT	CHÉRI MÉNAU.
CURÉE, tribun FARGEAU, soldat	BARBIER.
LE PRÉSIDENT DU TRIBUNAT M. DUFLOT	FLEURY.
LE DOCTEUR DUBOIS	WILLIAMS.
BENJAMIN CONSTANT UN AIDE-DE-CAMP	BEAULIEU.
TALMA UN COLONEL	ADAM.
RABOURDIN	LAURENT.
MICHEL, garçon de café JÉROME, paysan UN SOLDAT	BOURDIER.
UN EMPLOYÉ UN AUBERGISTE UN TRIBUN	DORSAY.
GERMAIN, tambour	VARIN.
RICHARD LENOIR UN DRAGON	ARNOLD.
DAVID UN MARÉCHAL	DOLBEL.
PASCAL, garde champêtre BIRMANN	HOSTER.
UN MONSIEUR UN SOLDAT	MARIN.
UN JEUNE HOMME	LAPIROT.
MULLER	METTEAU.
UN HUSSARD	PRIOLON.
UN OFFICIER	ANTONY.
M. MOREL	BOISSELOT.
UN GARÇON DE CAFÉ	LEROY.
L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE	Mmes YSANNAZ.
UNE DAME DE COMPTOIR	CLORINDE.
UN PAGE	SOPHIE.
LA DIRECTRICE DES DEMOISELLES DE LA LÉGION-D'HONNEUR	MÉCHIN.
1re SOUS-MAITRESSE	GUILBAUT.
2me SOUS-MAITRESSE MADELEINE	LAUDIER.
JOHANNA	MINA ROUSSEL.
HORTENSE, élève de la Légion-d'Honneur	THÉRÉSA
PAULINE, id.	LAURA BASSIN.
CLARA, id.	LAURENT.
LOUISE, id.	DAVENAY.
UNE ÉLÈVE, id.	ADOLPHINE.
LA MÈRE THIBAUT	DUMONT.
JACQUELINE	PÉLAGIE.

ACTE PREMER.

Premier Tableau.

La salle des séances du tribunat.

SCÈNE I.

MATHIEU, lisant un journal.

« Aujourd'hui, 1er mai 1804, le tribunat consacrera une troisième séance à la discussion du projet présenté par le citoyen Curée. Nous connaîtrons enfin le résultat de cette matière importante qui a pour but d'appeler le premier Consul à l'Empire, et de rendre la suprême puissance héréditaire dans sa famille »... Oui, certes, j'espère bien qu'on en finira aujourd'hui, et qu'on en finira de manière à nous

donner un Empereur... s'il était permis à un huissier du tribunat d'avoir son opinion, je dirais... (Bruit de tambours. — Regardant par une fenêtre.) On relève le poste... Il n'y a pas un seul de ces braves soldats qui ne désire que le premier Consul passe à un grade plus élevé.. Ah! ah! ah! voilà Krettly, ce diable de trompette-major qui se bat si bien, qu'on ne compte plus ses fredaines en ce genre... il est à causer avec des amis... bien sûr qu'il va venir me demander s'il y a du nouveau... il me regarde comme un camarade parce qu'il a servi avec mon cousin, et il en profite pour me faire des questions. (Regardant encore par la fenêtre.) Oh! oh! je crois qu'il n'y aura pas beaucoup de membres du tribunat en retard... en voilà déjà plusieurs qui entrent dans la salle des conférences : les citoyens Carnot, Andrieux, Savoye-Rollin, Benjamin-Constant et Chénier, qui a fait jouer dernièrement une si belle tragédie...

KRETTLY, sur la porte.

Peut-on entrer ?..

MATHIEU.

Mais... oui...

SCÈNE II.

MATHIEU, KRETTLY.

KRETTLY.

Je suis venu vous dire bonjour en attendant que les avocats...

MATHIEU.

Chut!..

KRETTLY.

Ah! oui, c'est juste; n'en disons pas de mal, ils vont peut-être se bien conduire : cependant c'est inconvenant de rester trois jours à se décider pour les galons d'empereur!.. enfin...

MATHIEU.

Ah! mais, c'est une affaire importante...

KRETTLY.

Comme donc, puisque le voilà déjà Premier-Consul à toujours et pour l'éternité; général en chef et sans partage; guerrier à faire trembler tous les conquérans passés et présens, et maître de toute l'Europe...

MATHIEU.

C'est qu'on avait dit qu'il n'y aurait plus de titre du roi ou d'empereur...

KRETTLY.

Mais on n'avait pas dit qu'il viendrait un homme de ce calibre.., Il faut le nommer Empereur si ça peut lui faire plaisir, et il y a en bas des camarades qui disaient que ça irait plus vite... si...

MATHIEU.

Quoi donc ?...

KRETTLY.

Si on menait la contredanse comme Saint-Cloud, en brumaire... Mais, quoi, il vaut mieux arriver par la douceur... Et vous croyez que les citoyens tribuns feront bien leur devoir?..

MATHIEU.

J'espère que la séance d'aujourd'hui nous donnera un Empereur...

KRETTLY.

Citoyen Mathieu, si ça tourne de cette manière charmante, nous viderons tant de bouteilles que vous serez forcé de demander une permission de quarante-huit heures... et nous irons chercher votre cousin à sa caserne de Saint-Cloud... En voilà un qui allait ferme et d'aplomb en Italie et dans les sables d'Égypte !..

MATHIEU.

On n'a toujours pas parlé de lui comme on a parlé de vous !..

KRETTLY.

C'était la chance, citoyen Mathieu... Un trompette-major des guides du général en chef, ça trouvait des occasions à toute minute... Qui vient là ?..

MATHIEU.

Ce sont des soldats de garde qui viennent visiter la salle des séances...

KRETTLY.

Oui, et, avec eux, ce diable d'Haillot qui grogne toujours, et qui ne sera jamais content une minute dans sa vie...

SCÈNE III.

MATHIEU, KRETTLY, HAILLOT, SOLDATS DE LA GARDE CONSULAIRE.

HAILLOT, aux soldats.

Quand vous aurez vu leur bivouac, à ces bourgeois, vous serez bien avancés... (A Krettly.) Te voilà de rechef, toi ?..

KRETTLY.

Puisque je t'ai dit que je voulais parler à un ami que voilà, et avoir des nouvelles...

HAILLOT.

Des nouvelles de quoi ?..

KRETTLY.

Relativement au grade en question pour notre général et premier Consul...

HAILLOT.

Voilà un autre genre de farce et d'idée...

KRETTLY.

Tu n'est donc pas de cette opinion qu'il faut le créer empereur ?..

HAILLOT.

Non...

KRETTLY.

Comment? toi qui l'as suivi depuis Arcole jusqu'à Saint-Jean-d'Acre !..

HAILLOT.

Après ?..

KRETTLY.

Toi qui as dit si souvent que c'était le premier de tous présents et à venir...

HAILLOT.

Je dis ça encore!.. et il a mon estime en général et ma confiance en particulier...

KRETTLY.

Eh bien ?...

HAILLOT.

Eh bien ! ce n'est pas une raison pour lui donner une fanferluche de grade... C'était donc la peine de renverser les monarques pour aller plus tard astiquer des couronnes, et autres falbalas?..

KRETTLY.

Tu n'est jamais content de rien; je t'ai vu faire la grimace partout, excepté quand on se bat...

HAILLOT.

Parce que, de se battre, c'est la chose raisonnable et naturelle, et non pas de s'amuser à nommer des empereurs...

MATHIEU.

Permettez, mon brave; c'est une fantaisie, si vous voulez, mais, il y a diablement de monde dans l'armée et dans le civil qui ont signé sur les registres, vous savez...

HAILLOT.

Oui, les registres pour voter, comme ils appellent ça...

KRETTLY.

Et comme on a fait là-dessus son paraphe, vivement, ou bien sa croix quand l'écriture manquait !..

HAILLOT.

Il y en a, à ma connaissance, qui ne se sont pas gênés pour écrire en grosses lettres : non!

KRETTLY.

Tu crois qu'il y en a ?,.

HAILLOT.

J'en suis sûr et certain...

KRETTLY.

Je voudrais bien les voir...

HAILLOT.

On peut les voir, au moins un, et on n'a pas besoin de voyager pour ça, attendu que le susdit est inclus dans la garde consulaire et s'appelle Haillot, ici présent !..

KRETTLY.

Comment? toi, tu as donné ta signature contre notre général ?..

HAILLOT.

Je l'ai donnée contre lui en qualité de monarque, pas autre chose !..

KRETTLY.

Eh bien ! c'est joli !.. mais tu en reviendras, j'aime à le croire !..

HAILLOT.

De quoi, j'en reviendrai !.. de mon idée !.. il faudra pour lors qu'on me la retire à coups de canon...

KRETTLY.

Tu veux donc être tout seul contre la France?..

HAILLOT.

Même contre l'Europe, je n'y tiens pas.

MATHIEU.

Silence, mes amis, il faut vous retirer, la séance va commencer...

HAILLOT.

Il paraît que ça va être le moment des coups de bec...

(Roulement de tambours; Un moment après on bat aux champs. — Des huissiers entrent, précédant le président du tribunat, puis viennent les Tribuns; tous se placent.)

SCÈNE IV.

LES TRIBUNS.

LE PRÉSIDENT.

Citoyens tribuns, la séance est ouverte... l'ordre du jour est encore la discussion sur la motion du citoyen Curée tendant à investir Napoléon Bonaparte du titre d'empereur, et à rendre la suprême puissance héréditaire dans sa famille...

CHÉNIER.

Je demande la parole...

LE PRÉSIDENT.

La parole est au citoyen Chénier...

CHÉNIER.

Citoyens Tribuns, il y a trois jours qu'on discute ici une proposition inattendue, inopinément jetée au milieu de nos travaux; elle tient éveillée l'attention du sénat-conservateur et du corps législatif, ces deux assemblées qui font les lois avec nous : elle agite la France, elle va retentir dans l'Europe. C'est un événement immense, car il s'agit de relever un trône, il s'agit de saluer César empereur. Citoyens, je n'ai que ceci à vous dire... Est-ce donc pour couronner un soldat heureux, que la république, si grande dès son berceau, marche dans sa force et dans sa liberté, pareille à un fleuve indomptable et majestueux?.. Vous appartient-il de lui retirer sa puissance pour la jeter aux mains d'un seul homme ? et cet homme, a-t-il besoin d'un vain titre pour rehausser sa gloire?.. Qu'est-ce donc que la pourpre impériale à côté des lauriers qu'il a cueillis dans les plaines italiques et sous le soleil des Pyramydes?..

UN TRIBUN.

C'est de la poésie, citoyen Chénier...

CHENIER.

On m'accuse de faire de la poésie!.. J'ai essayé d'en porter un peu au théâtre, mais je me sens trop faible pour être le poète de la France, car il faudrait un Homère pour chanter sa gloire pendant la période républicaine!..

(Il se rassied. — Applaudissemens.)

CURÉE, à la tribune.

Quelque soit le résultat de la mesure que j'ai proposée, je m'applaudirai de vous l'avoir soumise; mais, je ne veux pas douter un instant du vote qui sera proclamé... Citoyens Tribuns, il est temps de renoncer aux illusions politiques. La tranquillité est rétablie à l'intérieur de la France, la paix au dehors est garantie par nos victoires; les finances de l'État sont restaurées, son code renouvelé et remis en vigueur : assurons à la postérité lajouissance de ces bienfaits. Un homme a paru parmi nous, il a foulé l'anarchie sous ses pieds; il a porté notre gloire militaire jusqu'aux extrémités du monde, il a rendu aux lois leur force tutélaire, il est si grand qu'il est à la hauteur de la France, et la France lui doit et son repos et sa splendeur. Quelle forme de gouvernement, quelle constitution, n'avons-nous pas essayés?.. et toujours nous avons marché à travers les orages... Il faut une main ferme pour porter le pouvoir, une main comme celle de Charlemagne... Il faut nous faire un Empire, et nous voulons pour Empereur celui dont le génie a illustré la patrie reconnaissante!..

CARNOT.

Ce n'est pas moi qui voudrais contester et les talens et les services du premier Consul... On a dit qu'il avait sauvé la France, en s'emparant du pouvoir absolu, mais il ne faut pas en conclure autre chose, sinon qu'une dictature momentanée est quelquefois nécessaire pour sauver la liberté... Les Fabius, les Cincinnatus, les Camille sauvèrent la liberté romaine par le pouvoir absolu; mais c'est qu'il se dessaisirent de ce pouvoir aussitôt qu'ils le purent... C'est leur exemple quedoit suivre Bonaparte; s'élever à l'Empire, c'est détruire les formes républicaines que lui-même jura solennellement de conserver quand il prit les rênes de l'État... Je vous demande si ce n'est pas compromettre sa gloire que de substituer un autre titre à celui qu'il a tant illustré, et de l'inviter à détruire les libertés de ce pays même qui lui doit de si grands bienfaits!.. Quelques services qu'un citoyen ait pu rendre à la patrie, il estdes bornes que la raison impose à la reconnaissance nationale... Et lorsque vous parlez de rendre héréditaire cette puissance sans limites, voici ce que j'ai à vous répondre : Caligula était fils de Germanicus, et Commode de Marc-Aurèle.

UN TRIBUN.

N'évoquez pas les souvenirs de ces tyrans. La tyrannie est morte; elle ne peut ressusciter...

UN AUTRE TRIBUN.

Il suffit d'un homme pour ramener le despotisme...

VOIX DIVERSES.

Non!.. non!.. prenez garde!..

BENJAMIN CONSTANT.

Je demande la parole...

LE PRÉSIDENT.

La parole est au citoyen Benjamin Constant...

BENJAMIN CONSTANT.

Vous voulez vous donner un souverain, et vous ne dites pas qu'elle constitution vous établirez pour modérer sa puissance... Si la gloire est un titre, la liberté est un droit, ne l'oubliez pas!.. Pour moi, je ne cesserai de demander qu'à côté du trône on mette de niveau les droits du peuple garantis... Toute ma vie, je réclamerai cette alliance du pouvoir et de la liberté; je ne me tairai pas plus devant le sceptre d'un Charlemagne que sous le règne d'un roi fainéant...

VOIX

Bien!.. Bien!.. aux voix!.. aux voix!..

LE PRÉSIDENT, à Mathieu qui s'est avancé.

Qu'y a-t-il?..

MATHIEU.

Citoyen Président, le général Lannes demande à être introduit et à vous remettre un message dont il est porteur...

LE PRÉSIDENT.

Qu'il entre!..

(Lannes entre : (on applaudit.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL LANNES.

LE PRÉSIDENT.

Général, vous voyez que vous êtes le bienvenu...

LANNES.

Citoyens tribuns, je vous remercie de l'accueil que vous faites à un soldat... Je vous dirai franchement, comme on disait naguère : salut et fraternité!..

LE PRÉSIDENT.

Vous avez une communication à nous faire, général?..

LANNES.

Ma foi, oui... Voici!.. Nous étions réunis en attendant votre délibération qui, soit dit en passant, excite une singulière curiosité... Il y avait là plusieurs camarades de l'armée : Jourdan, Angereau, Murat, Duroc, Caulaincourt et autres... Je n'ai pas besoin de vous dire que nous désirons tous voir nommer Empereur un homme qui est bien capable de porter ce titre, je vous en réponds... Berthier est arrivé en disant : on a le résultat des votes recueillis dans le peuple et dans l'armée; on ferait bien d'en donner connaissance au Tribunat... J'ai trouvé

l'idée bonne et je me suis mis en route... Tenez!.. ce petit carré de papier avancera peut-être les affaires...

(Il remet un papier à Mathieu qui le porte au président.)

LE PRÉSIDENT, lisant.

Trois millions cinq cent mille votes favorables...

CURÉE.

Eh bien! hésiterez-vous encore?..

VOIX NOMBREUSES.

Non!.. Non!..

CURÉE.

C'est par acclamation qu'il faut voter...

VOIX.

Oui, oui!..

LE PRÉSIDENT.

Voici la motion... (lisant.) — Napoléon Bonaparte est proclamé Empereur des Français. La dignité impérial devient héréditaire dans la descendance directe, naturelle et légitime de Napoléon Bonaparte, de mâle en mâle, par ordre de primogéniture. A défaut d'héritiers directs, Napoléon pourra adopter les fils ou petits-fils de ses frères, pour lui succéder dans l'ordre qu'il indiquera. Les héritiers adoptifs venant à manquer, Joseph et après lui Louis Bonaparte, sont déclarés successeurs légitimes à l'Empire. Citoyens Tribuns, la proposition est-elle adoptée?..

LES TRIBUNS.

Oui, oui!..

(Tous se sont levés excepté trois ou quatre. — Les voix continuent quelque temps de se faire entendre.)

LANNES.

Alors, vive l'Empereur!..

LES TRIBUNS.

Vive l'Empereur!..

Deuxième tableau.

Aux Tuileries. — Une pièce attenant au cabinet de l'Empereur.

SCÈNE I.

DUROC, CAULAINCOURT; puis, MATHIEU.

DUROC.

Je crois, général, qu'aujourd'hui vous n'aurez pas à exercer vos fonctions de Grand-Ecuyer...

CAULAINCOURT.

Et vous, M. le Grand-Maréchal du Palais, avez-vous à travailler avec l'Empereur?..

DUROC.

Je ne le pense pas... Il est question plus que jamais d'ouvrir une nouvelle campagne, et Sa Majesté s'en occupe très activement...

CAULAINCOURT.

Ce qui ne l'empêche pas de donner du temps à des détails d'un tout autre genre...

DUROC.

Oui, et en ce moment il travaille avec son austère trésorier, le comte Estève, (A Mathieu qui sort du cabinet de l'Empereur.) Sa Majesté va-t-elle venir déjeuner?..

MATHIEU.

Ah! M. le Grand-Maréchal, personne ne peut le dire... Sa Majesté a fait appeler de nouveau M. le baron Fain, avec qui elle avait déjà travaillé... Puis, voilà que les ambassadeurs d'Autriche et de Turquie ont demandé à être introduits... on va toujours préparer le déjeuner. mais il en sera de celui-là comme de tant d'autres...

CAULAINCOURT.

Il attendra, n'est-ce pas?..

MATHIEU.

Oui, M. le Grand-Ecuyer...

DUROC.

Je vois que nous avons le temps; nous serons revenus assez tôt pour faire notre cour... Venez-vous avec moi?..

CAULAINCOUT.

Où allez-vous?..

DUROC.

Je vais voir manœuvrer les grenadiers de la garde...

CAULAINCOURT.

Je vous suis...

SCÈNE II.

MATHIEU, DOMESTIQUES qui vont et viennent.

MATHIEU, aux domestiques.

C'est cela, Messieurs, il n'y aura plus qu'à servir... (A part.) Et je réponds qu'il aura lestement déjeuné... Heureusement qu'il donne audience à certains personnages, car autrement il ne prendrait même pas le temps de s'asseoir... c'est l'activité en personne, et il ne faut pas s'endormir autour de lui... Mais, quel homme, et que je me trouve heureux d'avoir pu faire partie de sa maison!.. Cela vaut mieux que de servir le Tribunat, comme le dit avec raison ce brave Kretly... (Ouvrant la porte de l'antichambre....) Messieurs, vous pouvez entrer...

SCÈNE III.

MATHIEU, DUBOIS, LENOIR, DAVID, MAGISTRATS, SAVANS, OFFICIERS.

MATHIEU.

Messieurs, Sa Majesté ne tardera pas à venir... J'ai ordre de vous introduire...

DAVID.

Eh bien ! M. Dubois, avez-vous fait votre cour à l'Impératrice, ce matin ?..

DUBOIS.

Non, M. David, non... mais j'espère qu'elle viendra un instant au déjeuner de l'Empereur... Du reste, vous savez, c'est l'heure des marchandes de mode et des fournisseurs de toute espèce ; un chirurgien n'a rien à faire au milieu d'une pareille armée...

DAVID.

C'est juste, et voilà pourquoi je me suis inutilement présenté plusieurs jours de suite... Il me faudrait pourtant deux ou trois séances, et l'Impératrice ne tient pas sa promesse de posser quelques instans pour mon tableau du sacre...

DUBOIS.

Adressez-vous à l'Empereur, il ordonnera...

DAVID.

Il est trop bon, mari pour cela...

DUBOIS.

Je vous salue, M. Lenoir...

LENOIR.

M. Dubois...

DUBOIS.

Vous paraissez préoccupé, triste... Ce n'est sans doute pas la crainte de paraître devant l'Empereur ?..

LENOIR.

Oh ! non, certes, il m'a toujours accueilli avec tant de bienveillance !..

DUBOIS.

Qu'avez-vous donc ?..

LENOIR.

Voyez-vous, je suis inquiet... Il est positif qu'on va porter la guerre en Allemagne : j'ai en ce moment avec ce pays d'importantes relations commerciales, et...

DUBOIS,

Je comprends... mais rassurez-vous. tout ira bien...

(La porte du cabinet de l'Empereur s'ouvre à deux battans.)

UN HUISSIER.

L'Empereur !..

SCÈNE VI.

Les Mêmes, NAPOLÉON, LES AMBASSADEURS D'AUTRICHE et de TURQUIE, puis, LE COMTE RÉAL.

NAPOLÉON, à l'ambassadeur d'Autriche.

Oui, Monsieur, oui... c'est bien décidé ; la guerre !.. L'Autriche n'a pas tenu compte de mes justes réclamations... je n'en parle plus, ou, si j'en parle encore, ce ne sera qu'à Vienne... J'ai résolu d'y aller faire une visite à votre Empereur... avec une escorte de cent mille hommes... (A l'ambassadeur de Turquie.) Vous entendez ?.. vous pouvez annoncer au sultan, mon fidèle allié, que je vais devenir son voisin... Nos victoires lui feront un rempart de granit contre ces puissances du nord qui rêvent toujours Constantinople !.. (Les Ambassadeurs saluent et se retirent. Aux autres personnages.) Bonjour, Messieurs, bonjour !.. Ah ! vous voilà, Dubois ?.. notre célèbre chirurgien !.. Vous ne nous suivrez donc jamais dans nos campagnes, comme vos confrères Yvan et Larrey ?..

DUBOIS.

Sire, j'ai mes malades à Paris..

NAPOLÉON.

Oui... De quel pays êtes-vous, Dubois ?..

DUBOIS.

Sire, je suis du département du Lot.

NAPOLÉON.

Comme Bessières et Murat... mais vous n'avez pas encore tué autant de monde que vos deux compatriotes ?..

DUBOIS.

Sire, c'est qu'ils s'attaquent aux ennemis de votre Majesté, et je ne suis chirurgien que de vos fidèles sujets...

NAPOLÉON.

Ah ! ah ! David !.. votre tableau du couronnement sera un bel ouvrage... Egoïsme à part, je le préfère à celui que vous aviez commencé autrefois sur la séance du jeu de paume ; je n'aimais pas votre idée de la foudre que vous faisiez tomber dans le lointain sur le palais de Versailles !..

DAVID.

Alors, Sire, l'orage était autour de nous, et il grondait surtout au dessus de la demeure des rois ! Mais, vous avez ramené le calme, et, si j'ai à peindre la puissance, c'est dans sa force et dans sa splendeur !..

NAPOLÉON.

Oui, puisqu'elle réprésente la France !.. Ah ! nous la ferons grande !.. Si elle m'a remis le sceptre, c'est pour que je fasse d'elle la souveraine des nations !.. (Le Comte Réal sort du cabinet de l'Empereur, un portefeuille sous le bras.) Eh bien ! Réal, est-ce fini ?..

RÉAL.

Oui, Sire...

NAPOLÉON.

Savez-vous que nous avons bien travaillé, la nuit dernière et ce matin ?..

RÉAL.

Oui, sire, je dois en savoir quelque chose...

NAPOLÉON.

Je vous donne congé jusqu'à ce soir, mais, ne vous éloignez pas trop ; j'aime assez à avoir tout mon monde sous la main : je puis avoir besoin de vous... A propos ! avez-vous une campagne ?..

RÉAL.

Sire, j'en ai une à cinq lieues de Paris.

NAPOLLON.

C'est trop loin... on ne peut pas vous aller chercher à cinq lieues d'ici... Il faut que vous en achetiez une autre beaucoup plus rapprochée, et cela tout de suite... demain!..

RÉAL.

Sire, il faut d'abord que je vende l'ancienne.

NAPOLÉON.

Nous ne nous entendons pas, mon cher; je ne vous dis pas de vendre votre maison, je vous dis au contraire d'en acheter une autre... On doit en trouver...

RÉAL.

Sans doute; ce ne sont pas les maisons de campagne à acheter qui manquent, ce sont les *achetoirs*...

NAPOLÉON.

Le mot est nouveau!.. Allons!.. allons!.. après avoir travaillé avec moi comme vous l'avez fait aujourd'hui, vous avez besoin de repos, de distraction... (Allant à une table et écrivant.) Mais, je ne veux que vous alliez trop loin... Tenez! vous remettrez ceci au comte Estève; ce sont des *achetoirs*...

(Il lui remet un papier.)

RÉAL.

Sire...

NAPOLÉON.

Je crois que j'ai faim... Eh! pardieu, j'y songe!.. cet appétit remonte à la nuit dernière... J'ai voulu souper, à trois heures du matin; mais, c'est qu'il le fallait absolument!.. Je demande à Roustan, mon poulet de réserve, mon *en cas*, ainsi que disait Louis XIV... Pas de poulet!.. Roustan a fini par avouer qu'il s'en était emparé; il avait cru sans doute qu'il y avait prescription; j'étais en retard!.. Eh bien! M. Lenoir, comment vont les travaux de vos fabriques?..

LENOIR.

Sire, c'est toujours la même activité...

NAPOLÉON.

J'irai vous visiter un de ces jours... je veux voir vos ateliers en mouvement... Je suis sûr de trouver là quelques anciennes connaissances, quelques vieux soldats; vous vous empressez de leur donner de l'ouvrage, et je vous en remercie.., M. Lenoir, vous honorez l'industrie, et, pour certains produits, la France vous doit d'avoir surpassé l'étranger...

LENOIR.

Sire, il faut tâcher de vaincre ses ennemis de toutes les manières...

NAPOLÉON.

Approchez, M. Lenoir... (Bas.) si les évènemens, si des malheurs imprévus jetaient le trouble ou la gène dans ces vastes opérations que vous dirigez, je veux, vous entendez, je veux que vous vous adressiez à moi, comme à un ami!..

LENOIR, s'inclinant.

Sire...

NAPOLÉON, à Mathieu, qui est à la porte d'entrée.

Et bien?..

MATHIEU.

Sire, plusieurs personnes attendent, pour entrer, le bon plaisir de Votre Majesté...

NAPOLÉON.

Qui est là?..

MATHIEU.

Quelques officiers généraux... M. le duc de Bâville...

NAPOLÉON.

Diable! Une conquête sur le faubourg Saint-Germain!..

MATHIEU.

M. Talma...

NAPOLÉON.

Talma!.. faites entrer!.. C'est un roi; il ne doit pas attendre...

SCÈNE V.

LES MÊMES, TALMA, OFFICIERS GÉNÉRAUX, DIVERS PERSONNAGES.

NAPOLÉON.

Bonjour, Talma...

TALMA.

Sire...

NAPOLÉON.

Puisque vous voilà, vous viendrez tout-à-l'heure avec moi... je veux que vous puissiez juger des changemens que j'ai fait subir à la salle de spectacle des Tuileries... je vous montrerai tout cela; seulement vous prendrez garde de vous casser le cou...

TALMA.

Sire, je ne crains rien; je serai là sur mon terrain...

NAPOLÉON, souriant.

J'avoue que ce n'est pas le mien... Et que se passe-t-il dans votre royaume?..

TALMA.

Sire, la région des coulisses a toujours ses orages...

NAPOLÉON.

Qui s'appaisent, le soir, aux rayons du lustre, votre soleil...

TALMA.

Mais, ce n'est que pour faire place aux orages du parterre...

NAPOLÉON.

Ceux-là, vous ne devez pas les redouter... Je vous ai vu une seconde fois dans *Britannicus*: j'ai été content de Néron... C'était bien!.. Il y avait dans votre jeu plus de vérité, plus de naturel dans vos allures... Vous qui avez introduit l'exactitude dans le costume, vous devenez chaque jour plus habile à porter aisément la pourpre...

TALMA.

Sire, j'ai suivi vos conseils...

NAPOLÉON.

Certaines gens disent que vous m'en donnez..

TALMA.

Ils ne le croient pas eux-mêmes...

NAPOLÉON.

Probablement... car enfin, je ne m'amuse pas à m'affubler d'une robe romaine ; et, en ma qualité de soldat, il ne m'est pas autrement difficile de porter l'uniforme de mes chasseurs !.. Allez-vous bientôt nous donner du nouveau ?..

TALMA.

Oui, Sire, une tragédie de Lemercier...

NAPOLÉON.

C'est un homme de talent; mais il veut trop innover...

TALMA.

Sire, il a pensé que l'esprit humain pouvait tenter des routes nouvelles... Les maîtres du théâtre ont mené l'art jusqu'à ses dernières limites; il n'y a plus qu'à glaner en suivant les traces de ces grands moissonneurs... Est-il défendu d'essayer des tentatives à travers les champs de l'imagination ?..

NAPOLÉON.

Ah! je vous y prends, Talma : vous voilà dans les idéologues ?..

TALMA.

Oh! Sire, respect pour le passé, dans les arts, mais liberté pour le présent et l'avenir !..

NAPOLÉON.

Cette liberté-là, ce serait encore la licence... Nous avons notre Code en littérature ; n'en sortons pas...

TALMA.

Mais, Sire, vous nous avez donné le Code Napoléon, et il domine les Codes antérieurs... Il peut venir un conquérant dans les lettres : lui aussi fera la loi...

NAPOLÉON.

En attendant, croyez-moi, nourrissons-nous des œuvres des grands maîtres; adorons Corneille!... Corneille! s'il vivait, j'en ferais un ministre !..

TALMA.

Oh! Sire, ce serait peut-être un malheur.

NAPOLÉON.

Pourquoi ?..

TALMA.

Il n'aurait pas le temps de faire des tragédies...

NAPOLÉON.

C'est juste... Il entendait bien la politique, savez-vous?.. Et comme il fait parler ses personnages ?.. Ce n'est pas comme vos narateurs qui prêtent souvent un langage presque vulgaire aux princes et aux maîtres du monde...

TALMA.

Sire, c'est que les héros eux-mêmes parlent quelque fois comme de simples mortels, et, sans descendre à la trivialité, la vérité dramatique ne perd rien à reproduire leurs paroles toutes naturelles...

NAPOLÉON.

Hum !.. les rois, par exemple, cela leur fait perdre de leur dignité, cela leur fait manquer de respect... voyez plutôt !.. dans la dernière pièce de Lemercier, il y a un ambassadeur qui parle au souverain en des termes... Ah! ah! si un ambassadeur me parlait ainsi, je le ferai flanquer dans la Seine... (Talma sourit.) Qu'est-ce qui vous fait rire, Talma ?..

TALMA.

Pardon, sire... c'est que vous venez de dire un mot qui me prouve que les plus grands personnages parlent quelque fois un langage assez... ordinaire...

NAPOLÉON, riant.

C'est, ma foi, vrai... je me suis battu moi-même !..

UN HUISSIER.

Sa Majesté l'impératrice !..

SCÈNE VI.

LES MÊMES, L'IMPÉRATRICE, JOSÉPHINE.

NAPOLÉON.

Ah ! ah ! Messieurs, voilà l'Impératrice qui a bien fait de venir me voir en présence de beaucoup de monde...

JOSÉPHINE.

Pourquoi donc ?...

NAPOLÉON.

Parce que le comte Estève m'a présenté ce matin les notes que tu sais, et que tu ne risques pas trop d'être grondée ici...

JOSÉPHINE, riant.

C'est un peu vrai... Est-ce bien la peine d'en parler ?.. des chiffons !.. Ça ne doit pas regarder un mari !..

NAPOLÉON.

Mais, c'est le mari qui paye... des chiffons !.. je m'y ruinerai !..

JOSÉPHINE.

Oh ! oh !..

NAPOLÉON.

Oui... c'est tout simple ! Quand on a une ménagère qui ne se contente pas de brûler la bougie par les deux bouts, et qui l'allume par le milieu !..

JOSÉPHINE.

Eh ! mon Dieu, cela fait aller le commerce, n'est-ce pas, M. Lenoir ?..

NAPOLÉON, à Lenoir.

Prenez garde, elle va vous mettre de son parti...

LENOIR.

Sire, je tâcherai de rester neutre...

JOSÉPHINE.

Ce n'est pas trop galant !..

LENOIR.

Madame, c'est que, moi aussi, je suis marié...

JOSÉPHINE.

Ah! oui, l'esprit de corps !.,

NAPOLÉON.

Tenez! M. Lenoir, nous avons beau faire; nous ne pouvons pas être maîtres absolus dans notre ménage, même en commandant des armées de six-cent mille hommes !..

JOSÉPHINE.

Ne nous faut-il pas quelque chose à nous autres faibles femmes !..

NAPOLÉON.

Oh ! oh ! votre faiblesse !.. elle fait votre force !.. Que tiens-tu là, dans ta main ?..

JOSÉPHINE,

Des papiers auquels il faut que tu mettes ta siguature...

NAPOLÉON.

Encore des factures !..

JOSÉPHINE.

Non, je ne te demanderais pas ta signature pour cela ; je donnerais la mienne...

NAPOLÉON.

La tienne !.. Eh ! eh ! si j'étais un de tes fournisseurs, je ne m'y fierais pas trop...

JOSÉPHINE.

Tu vois donc bien que je suis en puissance de mari !..

NAPOLÉON.

De quoi s'agit-il ?..

JOSÉPHINE.

D'une bourse au lycée Napoléon pour le fils du colonel Robert...

NAPOLÉON.

Accordé ! accordé !..

JOSÉPHINE.

D'une pension pour la veuve d'un pauvre ouvrier qui s'est tué en travaillant aux réparations du Louvre...

NAPOLÉON.

Bien volontiers... mais tout cela est équitable... Elle garde le plus difficile pour la fin ; elle me dore la pilule !.. Vous allez voir, Messieurs !..

JOSÉPHINE.

Enfin, c'est la grâce de Roger Quentin, enfermé au fort de Vincennes !..

NAPOLÉON.

Qu'est-ce que je disais !.. Un ancien Chouan, un diable déchaîné contre moi !..

JOSÉPHINE.

Il est bien revenu de ses erreurs !..

NAPOLÉON.

Parce qu'il est prisonnier, muselé !..

JOSÉPHINE.

Parce qu'il a une femme et un enfant... Une petite fille de dix ans qui est venue me présenter cette pétition... Elle pleurait tant, que je l'ai accablée de dragées et que je lui ai promis que tu ferais grâce... Tromper une pauvre enfant !.. Tu ne le voudrais pas !..

NAPOLÉON.

Allons ! allons ! il faut bien céder !.. je n'ai plus de volonté !.. On m'a appelé le maître du monde ! je vous en fais juges, Messieurs !..

MATHIEU.

Les généraux Lannes, Caulaincourt et Duroc.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LANNES, DUROC, CAULAINCOURT.

NAPOLÉON.

Et d'où venez-vous, Messieurs ?..

DUROC.

Sire, nous venons de voir manœuvrer les grenadiers de la Garde qui viennent en ce moment au Carrousel...

NAPOLÉON.

Je vais descendre... Le général Gros a-t-il juré beaucoup ?..

LANNES.

Moins qu'à l'ordinaire...

NAPOLÉON.

Bah ! et pourquoi ?

LANNES.

Il a retrouvé un tambour avec qui il a fait ses premières campagnes, ça été des embrassemens à n'en plus finir ! Gros pleurait comme une jeune fille !.. Nous sommes restés long-temps par là, et j'y ai gagné un appétit !..

NAPOLÉON.

Eh ! bien, Lannes, il y a encore là de quoi déjeuner !..

LANNES.

Déjeuner ici ! non pas !.. ça va trop vite on n'a pas le temps de s'asseoir à table... merci !..

(Musique. — Tambours.)

NAPOLÉON.

Ah ! voici les grenadiers de garde !.. je vais les voir... Adieu, Messieurs, à bientôt !..

(Le théâtre change.)

Troisième tableau.

Au Champ-de-Mars. — A droite de l'acteur, une estrade au milieu de laquelle s'élève un trône ; tout au tour, sont rangés des drapeaux surmontés d'aigles.

SCÈNE I.

KRETTLY, HAILLOT, Soldats sur les rangs; d'autres se promenant près des armes en faisceaux; peuple sur les talus.

KRETTLY.

Eh! bien, Haillot, en voilà une cérémonie qui se prépare!..

HAILLOT.

J'en ai vu d'autres, ici même dans le Champ-de-Mars; c'est toujours à peu près de même... c'est bon pour amuser les bourgeois...

KRETTLY.

Comment! tu parles de cette façon, quand il s'agit de distribuer les aigles aux régimens!..

HAILLOT.

Pourquoi changer tout ça?..

KRETTLY.

Puisque c'est l'Empereur qui fait ce cadeau à l'armée...

HAILLOT.

Je le respecte...

KRETTLY.

C'est bien heureux!..

HAILLOT.

Mais, bah!.. est-ce que c'était la peine de se déranger?.. Pendant la république, et il n'y a pas si long-temps, qu'est-ce qu'on faisait?.. J'ai vu attacher des morceaux d'étoffe à un bâton, et en avant!.. On avait pas besoin de mettre au bout un oiseau quelconque...

KRETTLY.

Mais, c'est l'aigle, le véritable aigle impérial!..

HAILLOT.

Un aigle, une poule, un moineau, une tourterelle, tout ça c'est des emblèmes inutiles!.. Un faste monarchique et intempestif!

KRETTLY.

Eh! bien, l'Empereur a du mal à te contenter!.. Excusez!.. Tiens! voilà le maréchal Lannes qui arrive; c'est lui qui commande les troupes; ça ne tardera pas à commencer!..

SCÈNE II.

Les Mêmes, LANNES.

LANNES, à Krettly et à Haillot.

Ah! vous voilà!.. Deux camarades d'Italie et d'Egypte!..

KRETTLY.

C'est bien de l'honneur pour nous, mon maréchal...

LANNES.

Et pour moi donc!.. (A Krettly.) Ah! gourmand, t'en fallait-il de ces Autrichiens!..

KRETTLY.

Que voulez-vous?.. on faisait ce qu'on pouvait!..

LANNES, à Haillot.

Et toi, tu grognes toujours, n'est-ce pas?..

KRETTLY.

C'est sa consigne perpétuelle...

LANNES.

Tu ne voulais pas d'empire?.. Tu ne voulais pas d'Empereur?..

HAILLOT.

Ça n'a rien empêché, à ce qu'il me semble... seulement, j'ai à dire que la chose aurait continué de marcher, sans tous ces brimborions, et autres simagrées de clinquant.

LANNES.

Voyons, en quoi cela te gêne-t-il?..

KRETTLY.

C'est ce que je lui demande...

HAILLOT.

C'est donc utile et séduisant, quand on est de garde aux Tuileries, de voir passer des troupes de messieurs avec des habillemens de muscadins; d'aucuns avec des perruques de l'ancien régime, d'autres avec une chaîne et une clé qui leur tombent sur le ventre!.. En voilà des histoires de ci-devant!..

LANNES.

Qu'est-ce que ça te fait!..

HAILLOT.

Ça me tracasse l'œil...

KRETTLY.

Ça empêche-t-il l'Empereur d'être bon pour le soldat, comme toujours?..

HAILLOT.

Non... Il a encore la conversation affable... On ne peut pas dire qu'il soit devenu fier! mais, c'est pénible de le voir s'amuser à des fariboles...

LANNES.

Laisse-le faire, va!..

KRETTLY.

C'est ce que je lui dis! laisse-le faire... il à son idée!..

HAILLOT

Son idée! possible!.. Est-ce que ça n'allait pas à Arcole et aux Pyramides, sans avoir sur ses talons un tas de monde doré sur toutes les coutures?..

LANNES.

Voyons, Haillot, tu sais qu'il est malin, n'es pas?..

HAILLOT.

Oh! oh! j'en ai la preuve suffisante!

LANNES.

Il en sait plus que nous tous ensemble...

KRETTLY.

C'est un fameux chef de file!..

LANNES.

Oui, et il faut le suivre, sans le contrôler...

HAILLOT.

On dit pourtant que vous ne vous gênez pas quelque foisa vec lui...

LANNES.

Ah! on t'a dit ça?.. C'est vrai, je suis franc avec lui, mais c'est par affection, par dévoûment.. (Souriant.) Mais, toi, tu ne l'aimes pas?..

HAILLOT.

Je ne l'aime pas!.. Ah! mille diables! si un autre que vous me disait une pareille parole!.. je ne l'aime pas!.. Je l'aime, à mettre le feu à l'univers, quand il voudra!.. Voilà dix ans que je le suis de l'œil comme si je l'avais nourri de mon propre lait!.. Il ne faut pas m'attaquer là-dessus!..

KRETTLY.

Et allons donc!..

LANNES.

Ah! Grognard, te voilà comme nous!..

HAILLOT.

Pour ça, oui; pour les fanfreluches, non, indéfiniment!..

(Roulement de tambours. Les troupes se rangent; cris, acclamations. L'Empereur arrive, suivis de son état-major, et entouré de dignitaires; il se place sur le trône. Les tambours, la musique et les acclamations se font toujours entendre. Napoléon salue; il fait un geste, et les tambours exécutent un roulement après lequel règne le plus profond silence.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, NAPOLÉON, ÉTAT-MAJOR, DIGNITAIRES.

NAPOLÉON.

Soldats! je vous ai réunis pour vous remettre les étendards, dépôt sacré que je confie à l'honneur de chaque régiment!.. Je vous ai fait un nouveau symbole de victoire : c'est l'aigle; il faut qu'un jour, dans les temps les plus reculés, on dise qu'elle a dépassé l'aigle Romaine qui, jadis, promena son vol dominateur des limites de l'orient aux vieilles forêts de la Germanie!.. Ce drapeau tricolore qu'elle surmonte a déjà flotté aux bords du Jourdain, et sur les rivages de la Baltique... Il faut le porter partout où nous appellera cette voix puissante de la guerre que les enfans de la France aimèrent toujours à entendre retentir!.. L'aigle nous guidera, et, par-dessus les champs de bataille où l'ennemi sera tombé, elle ira s'abattre victorieuse sur les capitales conquises... Soldats! vous en serez les gardiens intrépides et vigilans; je la remets à votre courage, à votre dévoûment pour la patrie!..

CRIS.

Vive l'Empereur!..

(Les aigles sont distribuées, des Porte-Étendards viennent les recevoir tour-à-tour, et se replacent dans les rangs. Tout le monde, excepté Napoléon, chantes les paroles suivantes.)

AIR : Veillons au salut de l'Empire.

Veillons au salut de l'Empire,
Veillons au respect de ses lois,
Que toujours l'honneur uous inspire,
Courons à de nouveaux exploits.
Aux combats,
Vieux soldats,
Nous marcherous à la victoire :
Pour les Romains. l'aigle fut le signe de l'honneur,
De tout français qu'il soit la gloire,
Qu'il double encor notre valeur!

(Nouvelles acclamations. — Le rideau tombe et le relève on instant après.)

Quatrième tableau.

Un café.

SCÈNE I.

MICHEL, GARÇONS DE CAFÉ; puis, DURAND.

MICHEL.

Allons!.. mets de côté le *Journal de l'Empire*...

PREMIER GARÇON.

Pour que M. Durand ne mette pas la main dessus...

MICHEL.

Avec ça qu'il fait une fameuse consommation!.. Un verre d'eau sucrée par semaine!..

DURAND, entre, et après avoir cherché.

Vous n'avez pas le *Journal de l'Empire?..*

MICHEL.

Non, M. Durand, il n'est pas encore arrivé... (A Gaillard qui entre.) Bonjour, M. Gaillard...

GAILLARD.

M. Durand, j'ai bien l'honneur de vous présenter mes très humbles civilités ..

SCÈNE II.

LES MÊMES, GAILLARD; puis, UN EMPLOYÉ, DIVERS HABITUÉS.

DURAND.

Eh bien! M. Gaillard, vous qui savez tant de choses, que me direz-vous, ce matin?.. Voyons!..

GAILLARD.

M. Durand; je répéterai ce que j'avais la faveur de dire tout à l'heure à votre aimable épouse, que j'ai saluée sur le seuil de votre magasin d'épiceries... Garçon, donnez-moi ma bavaroise habituelle, mais un peu plus édulcorée qu'à l'ordinaire...

DURAND.

Je vais m'asseoir près de vous...

MICHEL.

Faut-il vous servir quelque chose, M. Durand ?..

DURAND.

Plus tard, mon ami, plus tard...

MICHEL, à part.

Oui, dans trois ou quatre jours.

UN EMPLOYÉ, entrant.

Garçon, une tasse de café !..

UN JEUNE HOMME.

Garçon, un petit verre !..

DURAND.

Ces jeunes gens, comme ça parle haut !..

GAILLARD.

Cela tient à ce qu'ils élèvent la voix !.. Donc, M. Durand, j'ai appris que, dernièrement, Sa Majesté l'Empereur et Roi, protecteur de la confédération du Rhin, médiateur de la confédération Helvétique, était allé visiter les ateliers du fameux fabricant M. Lenoir...

DURAND.

Bah !.. Mais, au fait, les journaux ont annoncé ça...

GAILLARD.

Je n'en disconviens pas, M. Durand ; mais, cette nouvelle pouvait être erronée, et je viens de vous en donner la confirmation authentique et positive...

DURAND.

C'est juste...

SCÈNE III.

LES MÊMES, DUFLOT, MOREL.

DUFLOT.

Garçon, deux demi-tasses !..

MICHEL.

Voilà, Messieurs, voilà...

DURAND.

A propos de l'Empereur, savez-vous ce qu'on disait, l'autre jour, M. Gaillard ?..

GALLARD.

Je dois le savoir, mais, dans le doute, veuillez me l'apprendre...

DURAND.

On disait que Sa Majesté sortait quelquefois, le matin, déguisée en bourgeois, pour se promener dans la ville...

GAILLARD.

Je le savais... cela est vrai, M. Durand ; Sa Majesté imite en cela le calife dont l'histoire se trouve dans les contes des *Mille et une Nuits*...

DURAND.

Et dire que, si je le rencontrais, je ne serais pas en état de le reconnaître, car je ne l'ai vu qu'en costume, de loin... Et vous, M. Gaillard ?

GAILLARD.

Moi, mes relations avec lui n'ont pas été suffisamment fréquentes pour ne pas craindre de me tromper à la première vue ; mais, s'il se nommait en ma présence, et si des indices certains m'étaient communiqués, je n'hésiterais pas à le reconnaître...

(La dame de comptoir se place.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA DAME DE COMPTOIR.

GAILLARD.

Ah ! Madame, permettez-moi de vous présenter mes hommages...

LA DAME.

Bonjour, M. Gaillard...

(Un garçon place des vases de fleurs sur le comptoir.)

GAILLARD.

De belles fleurs !.. Mais, si je prenais la liberté de vous en offrir, ce seraient des Myrtes, la fleur de Vénus !..

LA DAME.

Monsieur, celles-là ne sont pas mal...

GAILLARD, bas, à Durand.

Cette dame a pu être fort aimable, si toutefois, elle n'a pas été le contraire.

DURAND, de même.

Elle est toujours de mauvaise humeur...

GAILLARD.

Cela tient peut-être à son caractère...

DUFLOT, jetant un journal.

Ces journaux !.. sont-ils menteurs !..

MOREL.

Oui, ils en font des histoires...

DUFLOT.

Dire que le commerce va bien partout !.. Ils n'ont qu'à aller à la frontière, ils verront !..

DURAND.

Voilà deux messieurs qui pourraient bien laisser échapper des paroles compromettantes...

GAILLARD.

L'observation est judicieuse, M. Durand : quelque soit le charme de leur conversation, je m'en abstiendrai...

L'EMPLOYÉ.

Et ma tasse, Michel ?.. Vous voulez donc me faire arriver en retard à mon bureau ?..

MICHEL.

Voilà, Monsieur, voilà !..

GAILLARD, à l'employé.

M. Grépon, pouvons-nous nous flatter de vous posséder, ce soir, à notre partie de domino?..

L'EMPLOYÉ.

Oui, M. Gaillard, oui, à moins d'évènemens...

GAILLARD.

La réflexion est sage, M. Grépon, la vie est semée d'évènemens; on a vu des hommes bien portans, le matin, rester chez eux, le soir, pour cause de décès... Remarquez, M. Grépon, que je ne fais pas ici une allusion qui vous soit personnelle...

L'EMPLOYÉ.

J'aime à le croire, M. Gaillard...

SCÈNE V.

Les Mêmes, NAPOLÉON, DUROC, ils sont tous deux habillés en bourgeois, et vont s'asseoir à une table.

DUROC, bas.

Sire, vous voulez donc absolument déjeuner ici?..

NAPOLÉON.

Oui... nous avons beaucoup marché dans le faubourg Saint-Antoine... je suis fatigué... et puis, il y a long-temps que je ne suis entré dans un café!.. Voyons si on y pérore comme autrefois...

MICHEL.

Que faut-il vous servir, Messieurs?..

DUROC.

Uu poulet froid et une bouteille de Chambertin...

MICHEL.

C'est bien, Monsieur...

(Il met des journaux sur leur table.)

NAPOLÉON.

Je n'en reviens pas... si on n'y met ordre, avec leurs étalages et leur devantures de boutique, les marchands envahiront si bien les rues qu'on ne pourra plus y circuler!..

DUROC.

Il est certain que c'est un abus!..

NAPOLÉON.

Un abus très dangereux!.. on ne pourra bientôt plus se garer des voitures... Je ne veux pas que l'ouvrier qui va à son travail, soit exposé à chaque instant à être écrasé par le cabriolet du banquier!..

GAILLARD, s'avançant et s'adressant à Napoléon.

Monsieur, je vous demande un million de pardons... Si ce n'était pas vous désobliger, je vous prierais de me céder provisoirement cette gazette que vous ne lisez pas...

NAPOLÉON.

Prenez-la...

GAILLARD.

Je vous rends grâces...

MICHEL, servant.

Voilà, Monsieur...

NAPOLÉON, à la dame de comptoir.

Madame, il paraît un peu dur, votre poulet...

LA DAME.

Monsieur, nous ne les faisons pas nous-mêmes...

NAPOLÉON.

Ah!..

GAILLARD, à Napoléon.

Monsieur, veuillez recevoir mes excuses... ce journal n'est pas celui que je voulais solliciter; je me suis trompé.

NAPOLÉON.

Tenez, prenez-les tous!..

GAILLARD.

Oh! Dieu me garde d'abuser de votre extrême obligeance... je...

DUROC.

Eh! Monsieur, prenez-les donc, puisqu'on vous le dit!..

DURAND, à Gaillard qui est retourné à sa place.

Ces messieurs me font l'effet de deux militaires...

GAILLARD.

Je ne le pense pas... Je les suppose habituellement livrés à des occupations pacifiques...

L'EMPLOYÉ.

A ce soir, M. Gaillard...

GAILLARD.

Je l'espère et le désire... Vous allez à votre bureau?..

L'EMPLOYÉ.

Oui... je vais même courir car je suis un peu en retard... mais, je tenais à lire le journal...

DURAND.

Est-ce que vous n'en avez pas au ministère des Finances?..

L'EMPLOYÉ.

Pardon, mais ce n'est pas pour nous autres, petits employés... c'est pour les chefs de division et pour les chefs de bureau... Comme ils ne font rien, ces messieurs, il faut qu'ils s'amusent à lire les feuilles publiques...

NAPOLÉON, à Duroc.

Ah! ils ne font rien, ces messieurs!..

DUFLOT,

C'est bien ça, voyez-vous: ces amateurs ont des places superbes; ils ne courent pas le moindre risque, et ils sont toujours sûrs de toucher leurs appointemens... Tandis que les pauvres diables qui font du commerce...

GAILLARD, à Duflot.

Mais, Monsieur... mille pardons, d'abord si je vous adresse la parole...

DUFLOT.

Allez toujours...

GAILLARD.

Le commerce jouit de quelque prospérité...

DUFLOT.

Qu'est-ce que vous faites, vous ?..

GAILLARD.

Monsieur, je suis dans la fourrure...

DUFLOT.

Parbleu ! vous n'avez pas à vous plaindre... mais mon associé et moi, nous venons de faire un peu de négoce sur la frontière d'Allemagne... Ça va allez, depuis qu'il est encore question de faire la guerre...

GAILLARD.

Monsieur, il ne m'appartient pas de m'insinuer dans les questions politiques...

DUFLOT.

Ah ! oui, mais si on allait tirer des coups de canon dans le nord, en Russie par exemple, ça ne vous chausserait pas... Avec quoi donc feriez-vous vos fourrures, fourreur ; avec la peau des chats de gouttières ?..

GAILLARD.

Monsieur, je ne pense pas que Sa Majesté l'Empereur et roi ait des intentions pareilles...

DUFLOT.

Avec ça qu'il se gêne, et qu'il irait vous demander votre permission !..

GAILLARD.

Je ne dirai pas positivement qu'il me consulterait, mais, dans ma conscience, je ne saurais l'approuver s'il attaquait les peuples du septentrion...

UN MONSIEUR.

Il peut attaquer le diable, s'il veut ; il en viendrait à bout, et personne n'aurait rien à dire !..

NAPOLÉON, à Duroc.

En voilà un qui ne discuterait pas avec moi !..

GAILLARD.

Messieurs, je vous prends tous à témoins que je n'ai pas élevé la moindre prétention de mettre obstacle aux projets de Sa Majesté l'Empereur et roi... (A Napoléon.) Je vous en fais juge, Monsieur... vous m'avez entendu ?..

NAPOLÉON.

Oui, mais vous vous réservez de faire de l'opposition, en cas d'une guerre avec le Nord...

GAILLARD.

Permettez... J'ai quelque capacité, l'Empereur n'en manque pas : d'où je conclus que nous devons voir de la même manière... voilà tout...

DUROC.

Ah !

NAPOLÉON, à Duroc.

C'est flatteur !..

GAILLARD, à Durand.

Je pense que c'est raisonné !..

DURAND.

Supérieurement !..

GAILLARD.

Ah ! voilà ce cher M. Rabourdin !..

SCÈNE VI.

LES MÊMES, RABOURDIN.

GAILLARD.

Puis-je vous demander ce qui vous agite, M. Rabourdin ?.. vous avez l'air sombre et intrigué...

RABOURDIN.

Il y a de quoi, après ce qu'on vient de m'apprendre !..

GAILLARD.

Est-ce un mystère qu'il vous soit défendu de dévoiler ?..

RABOURDIN.

On ne m'a pas demandé le secret, d'autant plus que ça ne tardera pas à être connu de tout le monde...

GAILLARD.

Allons, voyons, M. Rabourdin... je vous prête toute mon attention... (A Napoléon et à Duroc.) Messieurs, vous n'êtes pas de trop, c'est peut-être un évènement qui intéresse tous les Français...

RABOURDIN.

Vous l'avez deviné, M. Gaillard...

GAILLARD.

On a quelque perspicacité !..

RABOURDIN.

Vous savez que je suis intéressé dans une fourniture de vivres pour l'armée ?..

GAILLARD.

Je ne saurais l'ignorer...

RABOURDIN.

On croyait que l'armée allait en Allemagne ?.. Pas du tout !..

GAILLARD.

Et où va-t-elle, cette invincible armée, où est-elle ?.. Vous ne repondez pas !.. Anéantie peut-être !.. M. Rabourdin, c'est un bien terrible désastre !..

NAPOLÉON, à Duroc.

Ah ! ça, mais cet homme est fou !..

RABOURDIN.

Non, non, M. Gaillard : vous partez comme un pistolet !.. ce n'est pas ça... l'armée va plus loin, infiniment plus loin.

NAPOLÉON.

Je serais curieux de savoir où va mon armée, Rabourdin, cela peut changer nos opérations d'une manière fâcheuse...

GAILLARD.

Et où se portent nos phalanges, M. Rabourdin ?..

RABOURDIN.

En Chine, à ce qu'on dit...

GAILLARD.

En Chine!.. Messieurr, je devine la pensée de Sa Majesté l'Empereur et roi... Sa Majesté veut renverser l'antique muraille élevée contre les invasions des Tartares... Oui, Messieurs, souvenez-vous de la marche des Tartares dans Lodoïska, et vous partagerez ma conviction...

NAPOLÉON, à Duroc.

En voilà assez!..

DUROC.

Oui, on finirait par éclater!... Eh bien, Sire, vous avez voulu entrer dans un café, y juger de l'esprit public...

NAPOLÉON.

L'esprit public n'est pas ici, il est dans le peuple!.. Ces badauds-là se laisseront toujours mener par les journaux; ils croient à l'absurde!..

(Tous deux se lèvent.)

GAILLARD, à Nopoléon et à Duroc.

Messieurs, permettez-moi de me féliciter d'avoir fait votre connaissance...

NAPOLÉON.

Vous êtes bien bon, Monsieur...

GAILLARD.

Si un heureux hasard vous ramène le soir, dans ces parages, je serai enchanté de vous proposer une partie de domino... A quatre, Messieurs, à quatre!..

NAPOLÉON.

Monsieur, je vous assure que vous êtes beaucoup trop aimable... (A Duroc.) Payez, et partons! (A la dame de comptoir.) Est-ce que vous avez toujours ces bavards-là chez vous, Madame?..

LA DAME.

Pourquoi pas, Monsieur, puisque ce sont des habitués?..

NAPOLÉON.

Je vous en fais mon compliment...

LA DAME.

Vous voudriez peut-être qu'on mît à la porte de bonnes pratiques, pour faire plaisir à des gens qui entrent ici une fois par hasard?..

NAPOLÉON.

C'est bon, c'est bon, en voilà assez!..

LA DAME.

Si on veut faire la loi dans un café, pour un déjeuner....

NAPOLÉON, à Duroc.

Allons! venez!..

DUROC, qui a fouillé dans ses poches.

C'est que, je n'ai pas songé à prendre de l'argent, ce matin, et je n'en trouve plus dans mes poches,.. En avez-vous, Sire?..

NAPOLÉON.

Vous savez bien que je n'en ai jamais...

MICHEL, qui s'est approché du comptoir.

Ces Messieurs doivent quatorze francs soixante-quinze centimes...

LA DAME.

Vous entendez, Messieurs?..

DUROC.

Oui, Madame, mais il nous arrive quelque chose d'assez fâcheux... En sortant ce matin, nous avons oublié de prendre de l'argent, et...

LA DAME.

Vous avez oublié, tous les deux!..

NAPOLÉON.

Oui, tous les deux!

LA DAME.

C'est bizarre!.. Mais, ce n'est pas la première fois qu'il nous arrive des histoires de ce genre... Ça ne prend plus!..

DUROC.

Comment, Madame, est-ce que vous croyez...

LA DAME.

Je crois, Monsieur, que vous avez voulu déjeuner gratis...

NAPOLÉON.

Vous êtes bien peu polie, Madame... Je n'ai guère trouvé de femmes aussi revêches... Votre mari devrait vous mettre à la raison!..

LA DAME.

Ah! ça, mais, ça devient trop fort.... Payez, et laissez-moi tranquille!..

NAPOLÉON.

On vous a dit que nous n'avions pas d'argent!.. Tenez! je vais vous faire un bon qui sera bien payé, je vous l'assure...

LA DAME.

Ah! ah!.. Dites-donc, M. Gaillard...

GAILLARD, s'avançant.

Belle dame...

LA DAME.

Vous ne savez pas?... Monsieur qui me propose un billet à ordre pour son déjeuner!..

GAILLARD.

J'avoue que ce n'est pas l'usage dans des circonstances analogues... Cependant, si le susdit billet se trouve revêtu de trois signatures honorablement connues à la Bourse et sur la place de Paris...

LA DAME.

Allons donc!..

GAILLARD.

Messieurs, dans la fourrure, nous tenons à cette formalité préservatrice...

NAPOLÉON.

Il faudrait pourtant en finir!..

GAILLARD.

Messieurs, il y aurait un moyen, ce serait l'intervention, la garantie d'une personne solvable... Pardon, Madame, je parle ici en médiateur...

MICHEL, à part.

Ça m'a l'air de braves gens... ma foi. je me risque... (Haut.) Madame...

LA DAME.

Eh bien?..

MICHEL.

Voici les quatorze francs soixante-quinze centimes. Je paye pour ces Messieurs...

LA DAME,

Je vous reconnais bien-là ; toujours confiant...

GAILLARD, à Michel.

Prenez garde, jeune homme!.. Vous commettez peut-être une grave imprudence!..

MICHEL.

Eh bien ! je n'en mourrai pas!.. (A Napoléon et à Duroc.) Messieurs, c'est convenu, vous êtes libres de vous en aller...

DUROC, à Michel.

Vous n'y perdrez rien, je vous l'assure...

NAPOLÉON, au même.

Merci !.. merci!.. (A la dame.) Madame, j'ai un conseil à vous donner, c'est de vendre votre café... En avez-vous l'intention?..

LA DAME.

Peut-être... Ce n'est toujours pas vous qui l'achèteriez..,

NAPOLÉON.

Pourquoi ?..

GAILLARD.

Si Monsieur à le projet de se livrer à ce genre d'industrie...

LA DAME.

Je ne crois pas que Monsieur y mît le prix...

NAPOLÉON.

Combien voudriez-vous le vendre?..

LA DAME.

Trente mille francs, ni plus ni moius...

NAPOLÉON.

On pourra voir... (A Michel.) Adieu... (A Duroc.) Venez!.. (Tous deux sortent.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, excepté NAPOLEON, DUROC.

LA DAME.

Vous conviendrez, M. Gaillard, qu'il y a de quoi agacer les nerfs!.. Ne pas payer et avoir le front de me faire toutes ces questions !..

GAILLARD.

Madame, nous vivons dans un siècle bien étrange !..

LA DAME, à Michel.

Vous êtes sûr d'en être pour votre argent ; mais. je ne vous plaindrai pas...

MICHEL.

Je cours la chance, Madame...

LA DAME.

Oh! on sait bien... Les garçons ne sont pas fâchés quelquefois de se faire briller devant le monde, et de paraître plus généreux que leurs maîtres...

MICHEL.

Il n'est pas dit qu'on sera garçon de café toute sa vie...

LA DAME.

Avec ça que vous prenez le chemin d'acheter un établissement!.. Voilà un de ces deux particuliers qui revient : qu'est-ce qu'il veut?..

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DUROC.

DUROC, à part.

J'ai mis l'Empereur dans un fiacre où il m'attend ; il faut suivre ses instructions... (Haut.) Madame, vous avez dit que vous aviez l'intention de vendre votre café?..

LA DAME.

Sans doute, Monsieur ; mais je vous déclare que j'en ai assez de vos plaisanteries...

DUROC.

Je vous déclare, moi, que je ne suis nullement disposé à plaisanter avec vous... (A Michel.) Je voudrais écrire qnelques lignes...

MICHEL.

Bien, Monsieur...

(Il lui donne ce qu'il faut pour écrire.)

DUROC, écrivant.

Trente mille francs, avez-vous dit?,.

LA DAME, avec ironie.

Oui, Monsieur...

DUROC, à Michel.

Comment vous appelez-vous?..

MICHEL.

Michel.

DUROC.

Seriez-vous bien aise d'avoir cet établissement?..

MICHEL.

Oh ! certainement, Monsieur; ce serait un beau rêve...

DUROC, lui remettant un papier.

Tenez, voilà ce qu'on m'a chargé de vous remettre...

MICHEL.

Quoi donc?..

DUROC.

Lisez...

MICHEL, lisant.

Bon pour la somme de quatorze fr. soixante-quinze c. que le sieur Michel a avancé pour nous;

plus, trente mille fr. de pourboire, à payer sur notre trésor.

Pour l'Empereur,

DUROC, Grand-Maréchal du Palais.

DUROC.

C'est ma signature...

MICHEL.

Comment?..

LA DAME.

Ah ! mon Dieu !..

GAILLARD.

En croirai-je mes yeux !..

MICHEL.

Et ce Monsieur... de tout à l'heure... c'était donc...

DUROC.

L'Empereur...

(Il sort.)

MICHEL.

L'Empereur !..

LA DAME.

Au secours !.. au secours !..

GAILLARD.

Je succombe ! (Criant.) M. le Grand-Maréchal du Palais, mes respects au Grand Homme, à Sa Majesté l'Impératrice et Reine, à la Garde Impériale !.. Soutenez-moi, M. Durand, soutenez-moi !..

(Agitation générale : Tous se pressent vers la porte.)

Cinquième tableau.

A Vienne. — Le peuple se presse au fenêtres des maisons et dans les rues de la ville. — Napoléon paraît, entouré de son état-major, des magistrats lui présentent les clés de la ville. L'armée défile. Il fait un geste, on entend un roulement de tambours, et l'armée s'arrête : Silence général.

NAPOLÉON, DUROC.

NAPOLÉON.

Soldats ! une campagne rapide, des triomphes multipliés nous font entrer en maîtres dans cette capitale... N'oubliez pas que le plus bel attribut de la victoire, c'est la modération chez le vainqueur... Habitans de Vienne ! c'est en amis qu'il faut nous recevoir... Votre armée est défaite ; honneur au courage malheureux !..

(Acclamations. — Un aide-de-camp arrive, et parle à Duroc, qui va vers Napoléon.)

NAPOLÉON.

Qu'y a-t-il, Duroc ?..

DUROC.

Sire, cet aide-de-camp apporte la nouvelle que l'armée combinée des Russes et des Autrichiens, s'est répandue dans la Moravie et marche sur Vienne...

NAPOLÉON.

Et bien, il faut aller au-devant de nos ennemis... Soldats, traversez la ville : Vous y entrez victorieux ; vous allez en sortir pour une nouvelle victoire !..

(Acclamations prolongées.)

Sixième tableau.

Bataille d'Austerlitz.

ACTE II.

Septième tableau.

Une chaumière portant les traces d'une bataille. — Au lever du rideau, on entend quelques coups de canon dans le lointain.

SCÈNE I.

LANNES, étendu sur un brancard, LARREY, HAILLOT, KRETTLY, SOLDATS.

LARREY, à des aides-majors.

Retournez sur le champ de bataille, je resterai ici... (Montrant Lannes.) Vos soins et les miens sont inutiles... (Les aides-majors se retirent. — S'approchant de Lannes.) Il est assoupi, il se réveillera, mais pour s'endormir du dernier sommeil...

KRETTLY, s'approchant.

Eh bien ! Major ?..

LARREY.

Perdu !.,

HAILLOT,

C'est bien impossible autrement...

LARREY.

Pourquoi dis-tu cela, toi ?.. Qu'en sais-tu ?..

HAILLOT.

Dame ! les deux jambes emportées...

LARREY.

Ce n'est pas toujours une raison.

HAILLOT.

Dans ce pays-ci on n'en revient pas...

LERREY.

Il y en a donc où c'est moins dangereux ?....

HAILLOT.

Oui...

LARREY.

Lesquels ?,.

HAILLOT.

En Egypte..

LARREY.

Tu as été par-là ?..

HAILLOT.

Oui, major Larrey... Et je vous y ai vu et connu...

KRETTLY, montrant Lannes.

Il y était aussi, lui !.. Quel malheur qu'un boulet soit venu renverser un homme si brave, un des premiers maréchaux !..

HAILLOT.

Oui, ça leur porte un fameux bonheur d'en faire des maréchaux, des princes, avec des nom-qu'on va leur chercher dans des calendriers fans tasques et abusifs !..

KRETTLY.

C'est l'Empereur qui doit en avoir du chagrin !..

LARREY, qui tient le bras de Lannes.

Silence !..

KRETTLY.

Il se réveille !..

HAILLOT.

Ah ! je m'en vais plus loin, moi : il n'aurait qu'à dire quelque parole qui me gênerait !... Je n'ai pas besoin de ça !..

LANNES.

L'Empereur ?.. où est Napoléon ?

LARREY.

C'est à peine si on vient de tirer les derniers coups de canon : l'Empereur donne encore des ordres...

LANNES.

Il viendra...

LARREY.

Certainement...

LANNES.

La bataille est bien gagnée, n'est-ce pas ?..

LARREY.

Oui, Maréchal ; le nom d'Essling rappelera une des grandes victoires de l'armée française, une de vos actions les plus glorieuses...

LANNES.

Oui, et l'on dira : c'est à Essling qu'il fut tué... Ne parlez pas, Larrey, n'essayez pas de me faire illusion : je suis un homme perdu !.. Ah ! ce boulet !.. il ne m'a pas manqué !... Mais, c'est horrible, ce que je souffre !..

LARREY.

Maréchal, il ne faudrait pas vous agiter ainsi ; le repos...

LANNES.

Le repos !... Mais je souffre comme un damné !.. Vous ne pouvez rien contre ces souffrances ?.. Où est votre art, où est votre talent ?.... Et notre courage, qu'est-ce que c'est ?... Vous voyez bien que je me plains comme quelqu'un qui n'aurait jamais reçu de blessure, qui n'aurait jamais bravé la mort !..

KRETTLY.

Vous l'avez pourtant regardée en face bien des fois, et de près !..

LANNES.

Ah ! te voilà, toi ?.. donne-moi ta main...

KRETTLY,

Oui, mon Maréchal, oui...

LANNES, regardant les autres soldats.

Ils pleurent !.. Eh bien ! Camarades, je viens de faire ma dernière campagne...

HAILLOT.

Faudra voir... on ne sait pas... C'est toujours une gueuse de bataille !..

KRETTLY.

Voici l'Empereur...

(Napoléon entre et fait signe aux soldats de garder le silence.)

SCÈNE II.

Les Mêmes, NAPOLÉON.

NAPOLÉON.

Lannes !.. mon ami !.. Larrey, vous restez là, immobile... Avez-vous donc tout essayé ?..

LARREY.

Sire, c'est une de ces blessures devant lesquelles l'art s'arrête impuissant... Il faudrait....

LANNES.

Un miracle... Je suis bien condamné, je le sais et j'ai voulu que Larrey parlât avec franchise...

NAPOLÉON.

Mais, c'est horrible !.... Comment !.... je te perdrais, toi, mon vieil ami, mon fidèle compagnon !..

LANNES.

C'est la loi de la guerre... La guerre, nous l'avons fait trop long-temps ; elle m'emporte, elle vous emportera tous !.. les plus puissans. comme les derniers soldats !..

NAPOLÉON.

Lannes, je voulais la paix, je l'ai proposée ; nos ennemis m'ont répondu par des actes, qu'il fallait punir par la victoire...

LANNES.

La victoire !... je n'en verrai pas d'autre..... Prends garde ! je t'ai dit toujours la vérité ; prends garde, on use quelquefois la prospérité... Ah ! ah ! j'avais la mienne ; maréchal de France, duc de Montebello... Et Larrey me laisse mourir !..

LARREY.

Maréchal.

LANNES,

Oui, vous n'y pouvez rien ; je le sais... (A

Napoléon.) Vois-tu, je me sens faible à craindre que ces soldats n'entendent des paroles indignes de mon courage !

NAPOLÉON.

Non, ta bravoure est devenue proverbe...

LANNES.

Je te dis que je ne me sens pas ferme à l'approche de la mort... je m'irrite, je voudrais me reprendre à la vie..... Oui, c'est cela, j'ai une femme, des enfans !..

NAPOLÉON.

Ne suis-je pas là, je te remplacerai !..

LANNES.

Merci !.. souviens-toi de mon dévouement....

NAPOLÉON.

Et toi, songe que je suis ton ami...

LANNES.

Oui, c'est ainsi que je te voyais... Je ne voyais pas en toi l'Empereur... je...

NAPOLÉON.

Eh bien !.. Larrey, Larrey !..

LANNES.

Non, qu'on ne cherche pas à me secourir !... Mes yeux... j'ai peine à vous voir... Soutenez-moi : je voudrais mourir debout, comme il convient à un soldat !..

NAPOLÉON.

Lannes... Lannes !..

LANNES.

Adieu !.. Napoléon ! adieu, tous !..

NAPOLÉON.

Dans mes bras, sur mon cœur !..

LANNES.

Oui.... où est la duchesse.... où sont les enfans ?.. (Regardant avec égarement.) Que dites-vous là ?.. on ne peut pas emporter cette redoute !... allons donc !... Appelez Montbrun, Lassalle, Dorsenne... Et... et... adieu !..

LARREY.

Mort !..

NAPOLÉON.

Mort !.. (Il met sa main sur ses yeux.) Il avait bien raison... Oh ! la guerre, la guerre !...

(Napoléon sort. Larrey fait signe d'emporter le Maréchal ; quatre soldats prennent le brancard. Les autres suivent en silence, et en manifestant une profonde douleur.)

Huitième tableau.

Le champ de bataille d'Essling. La lune éclaire le tableau. Partout, les traces des boulets et de la mitraille ; des débris de caissons, d'armes, de canons. Ça et là, des chevaux tués, des hommes étendus sans mouvement.

SCÈNE I.

LARREY, CHIRURGIENS, AIDES, SOLDATS FRANÇAIS blessés, quelques AUTRICHIENS, blessés aussi, GERMAIN, FARGEAU.

LARREY, désignant des blessés.

A l'ambulance, et promptement !.. (A des Chirurgiens.) Pas de retard pour les opérations que j'ai indiquées...

UN SOLDAT.

Major... Major !..

LARREY.

Tout à l'heure... Tu as la voix forte, il y en a de plus malades que toi...

LE SOLDAT.

Ce n'est pas ça, je demande si l'Empereur viendra...

LARREY.

Oui...

LE SOLDAT.

Bon... Ça me sera suffisant pour guérir...

FARGEAU.

Major...

LARREY.

Que veux-tu ?..

FARGEAU.

Ne vous dérangez pas pour me faire porter à l'ambulance...

LARREY.

Pourquoi ?..

FARGEAU.

J'ai mon affaire, d'aplomb !..

LARREY, après l'avoir examiné

On verra...

FARGEAU.

C'est vu...

(Larrey va plus loin.)

GERMAIN.

Eh ! sergent Fargeau...

FARGEAU.

C'est toi, petit tapin ?..

GERMAIN.

Moi-même...

FARGEAU.

Viens donc par ici, tu me tiendras compagnie...

GERMAIN.

Impossible, sergent..... J'ai un éclat d'affût qu'un boulet m'a envoyé dans le genou... Pas moyen de remuer.

(L'Empereur paraît dans le fond, suivi de son état-major, et descendant un monticule. Il s'arrête de temps en temps auprès des blessés.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, NAPOLÉON, ETAT-MAJOR.

NAPOLÉON.

Larrey...

LARREY.

Sire...

NAPOLÉON.

Combien d'ambulances a-t-on établies ?..

LARREY.

Deux ?..

NAPOLÉON.

Peuvent-elles suffire ?..

LARREY.

Parfaitement...

NAPOLÉON.

Mais, il y a tant de blessés !..

LARREY.

Oui, Sire, mais il y en a beaucoup qu'il est inutile de transporter...

NAPOLÉON.

C'est possible, Larrey ; mais, il ne faut pas les laisser mourir ici... Qu'on les emporte tous à l'ambulance ; ce sera leur donner un dernier espoir... (Regardant autour de lui.) Oh ! comme la mort a passé par là !..

FARGEAU.

Mon Empereur !..

NAPOLÉON.

Me voilà, que veux-tu ?..

FARGEAU.

Vous voir du plus près possible ; ça sera la dernière foi...

NAPOLÉON.

Ton nom ?..

FARGEAU.

Fargeau, sergent de voltigeurs, prévôt breveté au 6e de ligne...

NAPOLÉON.

Oui, je te reconnais ; seulement, je ne me rappelais plus ton nom..... (A un officier,) Je vous charge de veiller à ce que cet homme soit pansé sur-le-champ. Vous me répondrez de lui...

FARGEAU, à l'officier qui s'est approché de lui.

Laissez donc, Commandant, ce n'est pas la peine de vous déranger, je suis frit !..

NAPOLÉON.

J'espère bien que non ; un prévôt comme toi ne se laisse pas abattre pour une botte qu'il n'a pas su parer à temps...

FARGEAU.

Excusez ! Touché en plein par un biscayen... Il faudrait être un fameux maître d'armes pour parer un coup droit de ce calibre-là...

NAPOLÉON.

A toi l'épaulette, à la première revue !..

FARGEAU.

Si je manque à l'appel, mon Empereur, ça n'empêchera pas le 6e de ligne de continuer à marcher crânement... Et... Vive l'Empereur !..

NAPOLÉON, à un chirurgien.

Monsieur, je vois là des Autrichiens blessés... qu'on les soigne comme nos soldats français, entendez-vous ?.. Après la bataille, il n'y a plus d'ennemis ; là, où l'on souffre, une voix domine toutes les autres, c'est la voix de l'humanité !....

UN OFFICIER.

Pauvre enfant !..

NAPOLÉON.

Qu'y a-t-il, Monsieur ?..

L'OFFICIER.

Sire, c'est un petit tambour, un enfant qu'on va porter à l'Ambulance...

NAPOLÉON.

Un enfant, un tambour !.. où est-il ?..

L'OFFICIER.

Là, Sire...

(Il lui désigne Germain dont on s'approche.)

NAPOLÉON.

Pauvre petit !..

GERMAIN.

Mon Empereur, ne vous inquiétez pas ; le major a dit que ça ne serait rien...

NAPOLÉON.

Et comment as-tu été blessé ?..

UN COMMANDANT, s'avançant.

Sire, en battant la charge avec une intrépidité...

NAPOLÉON.

Ah ! vous voilà, Monsieur... Je vous parlerai tout à l'heure... oui, c'est cela, cet enfant restait à son poste, on marchait en avant, tandis que le bataillon s'arrêtait et perdait son aigle !.. (A Germain.) Où est ton père ?.. où est ta mère ?..

GERMAIN.

Mon Empereur, mon père a été tué à Marengo.., ma Mère est cantinière au 9e de ligne...

NAPOLÉON, à un officier.

Monsieur, qu'on aille à l'instant chercher la mère de cet enfant, le régiment est à trois lieues d'ici... qu'on l'amène à l'ambulance, près de son fils... Quand à toi, que veux-tu ?..

GERMAIN.

Puisque vous faites venir maman, mon Empereur, me voilà content...

NAPOLÉON.

Je te donne la croix...

GERMAIN.

La croix !.. la croix d'honneur !..

NAPOLÉON.

Oui, mon enfant, oui, tu l'as gagnée, et aussi bien qu'un vieux soldat... Je veux que tu la portes tout de suite... Les enfans ne savent pas attendre... tiens !.. voici la mienne...

GERMAIN.

Ah ! mon Empereur, mon Empereur !.. (On l'emporte.) Qu'est-ce qu'ils vont dire ?.. Je voudrais voir M. Romeuf, le tambour-maître et le vieux caporal Fleury !.. Je veux marcher, laissez-moi marcher !..

NAPOLÉON, au commandant, après avoir fait signe à sa suite de s'éloigner.

Approchez, Monsieur... Votre bataillon a faibli pendant le combat...

LE COMMANDANT.

Sire, les ennemis nous serraient de si près qu'il nous à été impossible d'exécuter nos feux avec ensemble...

NAPOLÉON.

Toujours des prétextes, des excuses...

LE COMMANDANT.

Sire, ce n'est pas de ma faute si je ne suis pas tué!..

NAPOLÉON.

Vous ne comprenez pas ?.. vos soldats ont eu peur...

LE COMMANDANT.

Sire, je crois avoir fait mes preuves et lorsque Votre Majesté me...

NAPOLÉON.

Est-ce que je ne sais pas depuis long-temps que vous êtes un brave... vos soldats ont faibli un instant, et personne ne peut se vanter de n'avoir pas eu peur, au moins une fois dans sa vie... comprenez-vous maintenant ?..

LE COMMANDANT.

Sire, la moitié du battaillon gît autour de nous, et j'étais venu m'en assurer...

NAPOLÉON.

Parbleu ! je sais bien qu'on a réparé un moment d'hésitation : vos soldats ont pris deux drapeaux !.. Le collet de votre habit est tout déchiré... qu'est-ce donc ?..

LE COMMANDANT.

Sire, je ne sais... quelque balle peut-être.

NAPOLÉON.

Et cette épaulette, elle est bien écrasée ?.. (A l'État-Major.) Approchez Messieurs... voyez donc ! (Il montre le collet de l'habit et les épaulettes du commandant.) Voyez donc comme le commandant se présente devant nous... il faut changer cela... (Au commandant.) Vous direz à Berthier de vous amener demain près de moi, après vous avoir donné la croix d'officier et des épaulettes de major...

LE COMMANDANT.

Sire...

NAPOLÉON.

A demain !.. venez, Messieurs... (A un soldat qui s'est levé et qui s'efforce de marcher.) Eh bien ! que fais-tu, où vas-tu ?..

LE SOLDAT.

Ah bah ! c'est des bêtises de flâner par terre pour une balle dans l'estomac...

NAPOLÉON.

Prends garde ! tu ne peux plus marcher !..

LE SOLDAT.

Je marcherai...

NAPOLÉON.

Appuie-toi sur moi !.. (Il lui donne son bras sur lequel le soldat s'appuie. Les blessés se soulèvent en criant.) Vive l'Empereur.

(Napoléon s'éloigne lentement au milieu des acclamations des mourrans et de tous les blessés. — Tableau.

Neuvième tableau.

Aux Tuileries. — Le cabinet de l'Empereur.

SCÈNE I.

DUROC, CAULAINCOURT, MARÉCHAUX, DIGNITAIRES.

CAULAINCOURT, à une fenêtre,

Voyez donc, Messieurs, comme la foule se porte dans le Carrousel...

DUROC.

Oui, on est impatient de savoir si l'Impératrice donnera un héritier du trône Impérial... Chacun attend avec anxiété le signal qui sera donné aux Invalides vingt-un coups de canon pour une princesse, cent-un pour un prince !..

CAULAINCOURT.

J'ai rencontré tout à l'heure M. Dubois... il était singulièrement agité...

DUROC.

C'est que nous touchons à un grave évènement... Le divorce a donné la couronne à Marie-Louise... Naîtra-t-il de cette nouvelle union un fils qui continue la dynastie Napoléonienne ?..

CAULAINCOURT.

Cette pensée a souvent préoccupé l'Empereur; mais, en ce moment, on pourrait dire qu'il ne songe qu'à l'épouse et à la mère...

MATHIEU.

L'Empereur !..

SCÈNE II.

LES MÊMES, NAPOLÉON.

NAPOLÉON.

Je vous salue, Messieurs !.. Duroc, si j'ai un fils, un roi de Rome, je veux que toute ma maison se ressente de cette fête... cela vous regardera un peu, vous, Grand-Maréchal du Palais.. Ah ! Caulaincourt, vous voilà !.. J'ai de belles nouvelles du côté de la Russie !..

CAULAINCOURT.

Comment, Sire?..

NAPOLÉON.

Oui, vos amis de par là ne veulent pas en finir avec l'Angleterre, comme c'était convenu; mais nous verrons...

CAULAINCOURT.

Mes amis, dites-vous?

NAPOLÉON.

N'allez-vous pas vous fâcher?..

CAULAINCOURT.

Sire, j'ai été long-temps ambassadeur en Russie : le souverain de ce pays m'a toujours bien traité; je rends justice à son caractère... je...

NAPOLÉON.

Est-ce que j'ai voulu dire autre chose?.. Je sais parfaitement que vous ne seriez pas l'ami... de mes ennemis!.. pas de rancune, et donnez-moi la main... Savez-vous, Messieurs, qu'on ne voit pas tranquillement approcher, l'heure où l'on va être père!.. Heureux les bourgeois!.. Ils peuvent faire trève à leurs occupations... moi, je n'ai pas de loisir parce que je suis Empereur!..

MATHIEU.

M. le comte Réal...

NAPOLÉON.

Ah! à bientôt, Messieurs... ne vous éloignez pas...

SCÈNE III.

NAPOLÉON, LE COMTE RÉAL.

NAPOLÉON.

Vous venez du Conseil d'État?..

RÉAL.

Oui, Sire...

NAPOLÉON.

Et il y a long-temps que je n'ai manqué une des séances que je me suis réservées.. mais, aujourd'hui, mon cher Réal, je n'aurais pas la patience de rester vingt minutes hors d'ici... Et que s'est-il passé?...

RÉAL.

On a discuté la question qui concerne les droits politiques à accorder à des étrangers d'origine française...

NAPOLÉON.

Et on n'a rien décidé?..

RÉAL.

Non, Sire...

NAPOLÉON.

Tant mieux!.. Je veux être là quand on y reviendra... C'est une question d'un ordre élevé... le plus beau titre, c'est d'être né Français; un titre que rien sur la terre ne devrait pouvoir retirer.,. Je veux, un jour, Dieu aidant, qu'un Français, voyageant en Europe, croie se trouver partout chez lui... Après?..

RÉAL.

On s'est occupé de cette maison que le propriétaire, le sieur Gaillard, fourreur, refuse de vendre, malgré les offres du Domaine...

NAPOLÉON.

Ah! oui, le bonhomme est entêté, à ce qu'il paraît... cette maison gêne beaucoup Fontaine, notre architecte...

RÉAL.

Oui, Sire, elle suspend les constructions du bâtiment destiné aux séances du Conseil-d'État.. Nous avons tous pensé qu'il fallait venir à bout de l'opiniâtreté de cet homme...

NAPOLÉON.

Mais, cet homme, est dans son droit... sa propriété est bien à lui, et, comme propriété, la boutique d'un marchand est sacrée autant que le palais d'un monarque... Je verrai ce... comment l'appelez-vous?..

RÉAL.

Gaillard...

NAPOLÉON.

Gaillard, soit!.. et, tenez, je reste ici aujourd'hui... qu'on aille le chercher; peut-être nous entendrons-nous...

RÉAL.

Comment, Sire, vous voulez?..

NAPOLÉON.

Oui, je veux essayer de la persuasion, car ici, la force et le pouvoir ne prouveraient que l'injustice... Réal, souvenez-vous de l'aventure du Meunier de Sens-Souci; elle honore la mémoire du Grand Frédéric aussi bien que la victoire la plus célèbre... Envoyez chercher ce brave homme, et qu'on ne lui dise pas d'abord que c'est moi qui le demande!.. (Le comte Réal sort et rentre un instant après.) Dubois ne vient pas!.. j'aime mieux l'attendre ici que d'aller le questionner dans la chambre de l'Impératrice... s'il a des craintes, ce n'est pas là qu'il les exprimerait... Des craintes!.. je crois qu'il en a!.. oui... Mais je me trompe peut-être... allons!., allons!.. on se fait un masque de sévérité, de rudesse même, pour bien jouer son rôle de souverain: on reste époux et père par le cœur!.. (Le comte Réal et Dubois entrent.) Ah! Dubois!.. A demain, Réal, à demain!,..

SCÈNE IV.

NAPOLÉON, DUBOIS.

NAPOLÉON.

Eh bien?..

DUBOIS.

Sire, cela va mieux...

NAPOLÉON.

Mieux!.. je disais bien que vous aviez des craintes!..

DUBOIS.

Je n'en ai plus, Sire, et, à moins d'une crise inattendue...

NAPOLÉON.

Eh! oui, vous ne pouvez repondre de rien, je le sais... si savant qu'on soit, on n'est pas prophète... A la grâce de Dieu, et puissions-nous bientôt faire retentir cent fois le canon des Invalides!.. Faut-il que j'aille voir l'Impératrice?..

DUBOIS.

Oui, Sire, votre présence lui donnera de la force et du courage, et je vous avertirai s'il faut vous éloigner...

NAPOLÉON.

Venez, Dubois; les batailles!.. ce n'est rien à côté des émotions de la famille!.. venez!..

SCÈNE V.

DUROC, MATHIEU; puis, GAILLARD.

DUROC.

Vous dites qu'on est allé chercher cet homme par ordre de l'Empereur, et qu'il faut l'introduire ici?..

MATHIEU.

Oui, monsieur le Grand-Maréchal, et j'ai pris la liberté de vous demander s'il fallait vous le présenter...

DUROC.

L'Empereur ne m'en a rien dit: il veut sans doute lui parler... qu'il entre, il attendra...

MATHIEU, ouvrant la porte.

Venez, Monsieur...

GAILLARD.

Monsieur, me voilà... Monsieur, je vous présente mes civilités très respectueuses...

(Mathieu sort.)

DUROC. à part.

Il me semble avoir déjà vu cet homme-là...

GAILLARD, l'examinant.

Si je ne m'abuse, et si mes souvenirs ne me sont pas infidèles, j'ai déjà eu l'honneur de me trouver en société avec Monsieur?..

DUROC.

Oui, Monsieur, nous nous sommes rencontrés une fois...

GAILLARD.

Et j'aurais désiré, vivement désiré cultiver une connaissance personnellement flatteuse pour moi... mais, chacun a ses affaires, et on ne peut pas se rencontrer dans cette vaste capitale comme au sein d'un hameau champêtre... Puis-je savoir pourquoi je suis mandé au Palais Impérial?..

DUROC.

Je l'ignore, Monsieur... C'est l'Empereur lui-même qui vous l'apprendra...

GAILLARD.

Sa Majesté l'Empereur et roi?.. Je ne vois pas... Ah!.. il tient peut-être à me consulter sur quelque question commerciale; je suis à ses ordres...

DUROC.

Le voici!..

NAPOLÉON.

Ah! vous voilà, Duroc!.. Tout va bien... (Regardant Gaillard.) Quel est cet homme?..

GAILLARD.

Sire, je suis le nommé Darius Gaillard, fourreur, mandé au palais des Tuileries par un message spécial de Votre Majesté...

NAPOLÉON.

Bien!..

(Il fait signe à Duroc de se retirer.)

SCÈNE VI.

NAPOLÉON, GAILLARD.

NAPOLÉON.

Voyons... je vous ai fait venir pour causer un instant avec vous...

GAILLARD.

Sire, tant qu'il vous plaira...

NAPOLÉON.

Vous êtes riche, n'est-cè pas?..

GAILLARD.

Riche n'est pas l'exprsssion tout-a-fait convenable... On a une épouse, des enfans, et cela coûte, cela coûte... Enfin, ce que je puis dire, c'est qu'il y a quelque aisance dans la maison Gaillard... Et, si par cas, il s'agissait entre nous de quelques opérations concernant la fourrure, il ne me serait pas impossible d'y participer...

NAPOLÉON.

Il s'agit, M. Gaillard, de cette maison, que vous ne voulez pas céder au domaine...

GAILLARD.

Ah! Sire, c'est la maison patrimoniale; depuis longues années, de père en fils, nous y cultivons l'art de la fourrure; je ne pourrais me résoudre à transplanter ailleur mon enseigne...

NAPOLÉON.

Mais, vous êtes dans l'aisance; votre nom est connu dans le commerce...

GAILLARD.

Sire, vous me flattez...

NAPOLÉON.

Vous pouvez, sans inconvénient, vous établir un peu plus loin...

GAILLARD.

Pardon, Sire, pardon: Votre Majesté Impériale et Royale peut porter ses drapeaux d'une cité dans une autre, mais qui me dit que mon enseigne; *à la Panthère obéissante*, ne sera pas obcurcie, éclipsée, si elle change de quartier?..

NAPOLÈON.

Votre réputation la maintiendra...

GAILLARD.

C'est possible: je n'en disconviens pas...

NAPOLÉON.

Et puis, le domaine vous fait des offres assez belles...

GAILLARD.

Sans doute... mais les mines d'or de Golconde ne me feraient pas abandonner mon droit, mon droit de citoyen propriétaire!..

NAPOLÉON.

Je ne puis pas blâmer de pareils sentimens...

GAILLARD.

Nous nous entendons... Pour en revenir au Domaine, il s'est conduit envers moi avec quelque légèté... On en a appelé au Conseil-d'État, qui aurait pu m'entendre et discuter...

NAPOLÉON.

Enfin, M. Gaillard, nous sommes voisins, puisque votre maison se trouve sur l'emplacement

où l'on veut construire, et qui appartient à la Couronne...

GAILLARD.

Sire, nous sommes voisins en effet, et je suis prêt à tout pour conserver des relations agréables... Si nous avions causé de nos affaires lors que nous nous rencontrâmes au café, tout serait peut-être aplani maintenant...

NAPOLÉON.

Il n'est jamais trop tard pour éviter des procès et en finir à l'amiable...

GAILLARD.

C'est vrai, Sire, je ne puis pas m'insurger contre cette sage maxime...

NAPOLÉON.

Et, si vous voulez, nous n'avons besoin ni d'arbitres, ni de tribunaux pour en finir... Voyons... combien vaut votre maison?..

GAILLARD.

Je l'estime dans les environs de 80,000 francs...

NAPOLÉON.

On vous en offre 100,000...

GAILLARD.

C'est bien le chiffre de la proposition qui m'a été soumise...

NAPOLÉON.

Ainsi donc, 20,000 francs de bénéfice; et, sans doute, vous n'avez pas de crainte quand au payement?.. Mon nom vous paraît-il une assez bonne garantie?..

GAILLARD.

Sire, je n'ai entendu personne dire le contraire, soit à la bourse, soit dans le commerce... La maison Impériale et Royale est tenue avec un ordre rassurant... Mais, je l'avoue, exiler mon enseigne dans une autre rue, c'est un sacrifice...

NAPOLÉON.

Que j'apprécie à sa valeur, M. Gaillard... mais ne ferez-vous rien pour un voisin, pour moi...

GAILLARD.

Je l'ai dit, je le proclame encore, je suis dévoué à Votre Majesté Impériale et Royale; je déplore que quelques nuages passagers se soient élevés entre nous...

NAPOLÉON.

Eh bien! il faut ramener la bonne harmonie par un arrangement qui dépend de vous... je ne puis rien, moi : vous êtes maître de la situation; vous pouvez continuer la guerre ou faire la paix...

GAILLARD.

Sire, vous m'attendrissez; je cède, mais à vous seul... c'est décidé, *la panthère obéissante* changera de territoire, et Dieu veuille que sa renommée n'en souffre pas!..

NAPOLÉON.

Rassurez-vous, M. Gaillard... Envoyez votre désistement, et lorsqu'il s'agira de quelques fournitures pour l'armée venez me trouver, nous causerons ensemble...

GAILLARD.

Sire, je prendrai cette liberté; nos rapports sont trop aimables pour que je n'en garde pas un souvenir plein d'agrément...

NAPOLÉON.

Allons, M. Gaillard, je suis obligé de vous quitter... au revoir!..

GAILLARD.

Oui, chacun ses occupations dans cette vie terrestre... aujourd'hui surtout, vos momens sont précieux; je connais ces évènemes de famille... Pardon... ayant peu l'habitude d'errer dans le palais, je craindrais de m'égarer...

NAPOLÉON.

Vous trouverez dans la pièce à côté quelqu'un qui vous reconduira...

GAILLARD.

Je vous rends grâces, et je vous présente toutes les civilités dont je suis capable...

NAPOLÉON.

Au revoir, M. Gaillard...

(Une porte s'ouvre, Dubois entre, pâle, agité.)

SCÈNE VII.

NAPOLÉON, DUBOIS, DUROC, CAULAINCOURT, MARÉCHAUX, GRANDS DIGNITAIRES.

NAPOLÉON.

Eh bien! Dubois, qu'y a-t-il, qu'avez-vous?..

DUBOIS.

Sire, je ne sais... je ne puis plus répondre...

NAPOLÉON.

Le danger est survenu, n'est-ce pas?..

DUBOIS.

Oui, Sire...

NAPOLÉON.

Est-il si grand que vous ne puissiez le surmonter?..

DUBOIS.

Non, Sire, non, sans doute; mais je ne suis pas dans une situation ordinaire... Le calme qu'il me faudrait m'abandonne, et je l'aurais gardé partout ailleurs... Mais, quoi!.. Tout un peuple est dans l'attente, et je tremble sous ma responsabilité!..

NAPOLÉON.

Dubois, souvenez-vous de ceci : quoiqu'il advienne, je ne pourrai attaquer votre science et je ne songerai qu'a votre dévouement... Reprenez donc votre fermeté... oubliez que vous êtes aux Tuileries... Il n'y a plus d'Impératrice, il n'y a qu'une femme; je ne suis plus Empereur; je suis un homme, un père de famille, un bourgeois de Paris... Votre main... du courage, du sang-froid!.. Venez!.. venez!..

(Il sort avec Dubois.)

DUROC.

Partout le même, et toujours grand!..

CAULAINCOURT.

Oui, aucun évènement ne peut le prendre en

défaut ; il est au niveau de tout, par le génie et par le cœur...

DUROC.

Sans lui, Dubois perdait la tête...

CAULAINCOURT.

Je le crois... Il disait bien... Tout un peuple est dans l'attente, et il s'agit d'une dynastie...

DUROC.

C'est maintenant qu'on pourra apprécier ce divorce auquel l'Empereur ne se désida que par une vaste pensée d'avenir...

CAULAINCOURT.

Messieurs, cette inquiétude qu'exprimait Dubois serait-elle donc justifiée?.. (Entr'ouvrant une porte.) Personne ne viendra donc nous dire... qui nous avertira?.. (Le canon se fait entendre.)

TOUS.

Ah !..

(Anxiété générale jusqu'au vingt-deuxième coup de canon : en ce moment, cris prolongés au dehors.)

CAULAINCOURT.

C'est un prince !..

SCÈNE VIII.

LES MEMES, NAPOLÉON.

NAPOLÉON.

Oui, Messieurs, c'est un fils qui m'est né, c'est le roi de Rome !..

TOUS.

Sire...

NAPOLÉON.

Que Paris, que la France apprennent la naissance de cet enfant qui vivra, qui grandira pour la patrie... Que cette nouvelle retentisse dans l'Europe !.. Je suis heureux, Messieurs, bien heureux !..

TOUS.

Sire...

NAPOLÉON.

Ah! c'est maintenant que je puis rêver l'avenir, car je suis père et j'aurai un héritier de mes desseins !.. je ne bâtirai pas sur le sable... Je ne m'éteindrai pas comme ces souverains sans postérité qui, en mourant, lèguent à leur empire les tempêtes révolutionnaires !.. Et puis, voyez-vous, être père, c'est tout un monde d'émotions nouvelles, inconnues qui s'ouvre devant nous !.. c'est obtenir ce que je n'avais pas, tout puissant que je fusse, ces douces joies de la famille qui vous reposent si bien !.. Allons, Messieurs, voyons, que me demanderez-vous, que voulez-vous ; c'est un jour où je ne puis rien refuser ?..

CAULAINCOURT.

Sire, nous sommes heureux pour vous, pour la France... Oh ! cela nous suffit !..

NAPOLÉON.

Oui, je le sais... oui... Tenez !.. il faut que cet événement porte bonheur à tous les enfans qui seront nés le même jour que le roi de Rome, dans toute l'étendue de l'empire !.. Ils pourront compter sur ma sollicitude !.. Suivez-moi, Messieurs ; allons présenter mon fils au peuple et à l'armée !..

(Ils sortent : un moment après, on entend au dehors des acclamations prolongées.)

Dixième tableau.

La place du Parvis Notre-Dame. — Le portail de Notre-Dame, dans le fond.

SCÈNE I.

GAILLARD, DURAND, HAILLOT, KRETTLY, SOLDATS, se promenant près de leurs faisceaux, PEUPLE.

HAILLOT.

Allons ! bon !.. encore des cérémonies !..

KRETTLY.

Eh ! bien, l'Empereur n'a pas le droit de faire baptiser son fils, à présent ?..

HAILLOT.

Il en a le droit puisque c'est l'usage et la coutume... mais cette manœuvre pourrait se combiner sans nous faire parader à travers des foules de bourgeois...

KRETTLY.

Tu voudrais donc qu'on n'en fît pas plus que pour l'enfant du plus simple particulier ?..

HAILLOT.

Ah ! je sais la chose ; c'est un monarque au berceau et à la nourrice !.. A cette heure, on les fait rois en venant au monde... Quel grade aurait-il donc l'année qui vient ?...

KRETTLY.

Vois-tu, l'Empereur en a tant à donner de ces trônes et de ces couronnes, qu'il peut bien en passer une à son fils, sous forme d'amusement... Tu sais bien qu'il fait des rois à volonté : ça sera peut-être bien à ton tour un de ces matins...

HAILLOT.

Moi !.. ça ne me flatterait aucunement ; je refuserais cette politesse...

GAILLARD.

Monsieur Durand, je vous réitère le conseil de me suivre...

DURAND.

Je ne vous quitte pas, monsieur Gaillard...

GAILLARD.

Mon opinion consciencieuse est que nous serons ici commodément placés pour voir défiler cet imposant cortége...

DURAND.

Je croyais, M. Gaillard, que vous deviez avoir un billet pour entrer dans une tribune.

GAILLARD.

J'y avais songé en effet, M. Durand ; mais, je n'ai pas voulu déranger Sa Majesté l'Empereur et roi au milieu des occupations de ce jour solennel...

DURAND.

Quel bonheur que Sa Majesté ait eu un fils!..

GAILLARD.

M. Durand, je partage l'ivresse générale; mais il s'y mêle pour moi un sentiment de satisfaction particulière que j'attribue à mes relations amicales avec Sa Majesté l'Empereur et roi... M. Durand, sauf erreur, j'aperçois là bas des braves qui appartiennent au régiment dont faisait partie le cousin de Mme Gaillard, lieutenant, chevalier de la légion-d'honneur, dernièrement décédé d'un coup de canon...

DURAND.

Ah! oui...

GAILLARD.

Vous n'ignorez pas, M. Durand, que c'est par ma protection spéciale auprès de Sa Majesté que sa fille est entrée aux Demoiselles de la Légion-d'Honneur?..

DURAND.

Oui, oui, M. Gaillard...

GAILLARD.

On a quelque crédit à la cour!.. (A Haillot.) Monsieur le grenadier, car si je ne m'abuse, vous portez ce titre... Monsieur le grenadier...

HAILLOT.

Après?..

GAILLARD.

Pardon, si je vous adresse une question; mais, nous sommes Français tous deux, et le citoyen peut demander un renseignement au guerrier...

HAILLOT.

Allez donc!..

GAILLARD.

Savez-vous, par vous-mêmes ou par ouï-dire, si l'auguste cortége va bientôt arriver sur cette place où nous sommes?..

HAILLOT.

Êtes vous sourd?..

GAILLARD.

Je ne le pense pas...

HAILLOT.

Eh! bien, ça sera quand, vous entendrez les tambours...

GAILLARD.

Je vous rends mille grâces... M. Durand, les tambours dont parle ce guerrier ne peuvent pas battre plus fort que mon cœur de français...

DURAND, riant.

Ah! ah! ah!..

GAILLARD.

M. Durand, je ne parle pas facétieusement!..

(Roulement de tambours; les soldats se mettent sous les armes; la voiture de l'Empereur arrive, maréchaux, état-major, pages, piqueurs à cheval. Napoléon descend de voiture au milieu des acclamations, et le cortége entre dans l'église Notre-Dame.)

Onzième tableau.

A Saint-Denis. — La maison des demoiselles de la Légion-d'Honneur.

SCÈNE I.

LA DIRECTRICE, DEUX SOUS-MAITRESSES.

LA DIRECTRICE.

Mesdemoiselles, n'avez-vous rien à ajouter aux notes du dernier trimestre?..

PREMIÈRE SOUS-MAITRESSE,

Non, Madame la directrice...

LA DIRECTRICE.

Il faut donc les envoyer au Grand-Chancelier, afin qu'elles soient transmises à l'Empereur avec la régularité ordinaire...

DEUXIÈME SOUS-MAITRESSE.

Il est singulier qu'au milieu de ses immenses travaux, il puisse s'occuper ainsi de tous les détails d'une maison d'éducation...

LA DIRECTRICE.

Sa sollicitude a toujours été la même pour les demoiselles de la Légion-d'Honneur... Ici, à Saint-Denis, comme à Econen, les élèves savent toutes quelle est sa vigilance et quel intérêt il leur porte... le Grand-Chancelier doit me remettre quatorze pages que l'Empereur a dictées sur le régime de cet établissement, pendant une campagne et le soir d'un jour où il avait remporté une victoire...

PREMIÈRE SOUS-MAITRESSE.

Les élèves s'attendent à une prochaine visite de Sa Majesté...

LA DIRECTRICE.

Et Dieu sait comme elles la désirent!.. Il y en a bien qui craignent un peu lorsqu'il les interroge; mais, elles se rassurent bientôt... Quant à ses visites, vous savez qu'il aime à nous surprendre... (On entend une cloche.) On sonne la récréation... Venez, Mesdemoiselles...

(Cris au dehors; les élèves arrivent bruyamment.)

SCÈNE II.

LOUISE. CLARA, HORTENSE, ÉLÈVES.

CLARA.

Non, Mesdemoiselles, il ne faut pas aller au jardin, il y fait trop froid...

HORTENSE.

Comme elle est frileuse!.. La fille d'un colonel!..

CLARA.

C'est bon!.. je n'ai jamais fait la guerre, moi!.. Tenez! voilà Louise qui cherche encore à être seule...

LOUISE.

Mais, non, je vous assure...

CLARA.

Oh! nous savons bien ce qui l'occupe...

LOUISE.

Quoi donc?..

CLARA.

Dame ! c'est que tu dois bientôt sortir de la maison de Saint-Denis, et il te tarde d'entrer dans le monde...

LOUISE.

Tu sais pourtant bien que je me suis toujours trouvée heureuse d'être ici...

CLARA.

Ah ! c'est une justice à te rendre... Tu es aimée de toutes tes camarades, et la Directrice te cite comme un modèle... mais cela n'empêche pas qu'on tienne un peu à sortir de pension...

LOUISE.

Peut-être, lorsqu'on va vivre auprès d'un père, d'une mère... mais, moi, je suis orpheline..

CLARA.

Eh! bien, ton oncle te mariera, ou plutôt l'Empereur...

LOUISE.

L'Empereur ! si son regard tombait sur moi, s'il daignait songer à mon avenir, à ma destinée, comme je lui obéirais aveuglément !..

CLARA.

Eh ! bien, mais tu l'aimes assez pour qu'il s'occupe un peu de toi !..

LOUISE.

Je l'aime et je l'admire,..

CLARA.

Et nous aussi... mais ton admiration pour lui, c'est de l'enthousiasme !..

LOUISE.

C'est vrai... Il serra dans ses mains les mains de mon père mourant sur le champ de bataille... Ses bienfaits allèrent chercher ma pauvre mère que j'ai perdue... et moi, il m'a fait recueillir dans cet asile... Il est si grand, d'ailleurs, plus grand que tous les hommes dont on nous fait étudier l'Histoire... Mais où donc est Pauline ?..

HORTENSE.

Ah! oui, notre espiègle, notre enfant gâtée !..

CLARA.

Je suis sûre que son frère qui est page est beaucoup moins lutin !.. Tenez !.. La voici !..

SCÈNE III.

LES MEMES, PAULINE.

HORTENSE, à Pauline.

D'où viens-tu ?..

PAULINE.

Je viens de porter plainte à Mme la Directrice, là !..

CLARA.

Pourquoi donc ?..

PAULINE.

Parce que le maître d'écriture m'a encore marqué deux mauvais points, par injustice !.. Je le dirai à mon frère qui se battra avec lui, à l'épée !..

CLARA.

Oh! un page, voilà qui est bien redoutable !..

PAULINE.

Oui, Mademoiselle !..

LOUISE.

Parle-t-il souvent à l'Empereur, ton frère ?..

PAULINE.

Certainement... à preuve qu'il lui tire tous les jours les oreilles, l'Empereur !.. Dites-donc, Mesdemoiselles, l'Empereur nous a manqué de parole...

LOUISE.

Comment ?..

PAULINE

Tiens ! et les dragées, les bonbons, les gâteaux qu'il avait promis de nous envoyer !..

CLARA.

C'est vrai...

LOUISE.

Ce sera pour sa prochaine visite...

PAULINE.

Tu es bonne, toi ; ça aurait fait deux fois ; tandis que nous, nous aurons perdu une visite... Oui, Mademoiselle... Jouons !..

HORTENSE.

A quoi ?..

PAULINE.

Ça m'est égal, pourvu qu'on joue...

VOIX DIVERSES.

Pauline !.. Pauline !..

PAULINE.

Qu'est-ce que c'est ?..

UNE ÉLÈVE.

Ton frère est ici... Ton frère vient d'arriver !..

PAULINE.

Ah ! quel bonheur !.. Et où est-il ?..

L'ÉLÈVE.

Il était sur un joli petit cheval ; il a sauté à terre et puis il est entré chez Mme la Directrice...

CLARA.

Il porte sans doute quelque dépêche...

PAULINE.

Oui, Mademoiselle... peut-être bien une dépêche de l'Empereur !..

HORTENSE.

Oh ! que je voudrais qu'il vienne par ici !.. il nous dirait ce que c'est...

PAULINE.

S'il ne vient pas, je le verrai toujours !..

CLARA.

Puisque nous sommes en récréation, on le laissera entrer...

PAULINE.

Le voilà !.. Bonjour, Joseph !..

LE PAGE.

Bonjour, Pauline !..

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE PAGE.

LE PAGE.

Mesdemoiselles...

PAULINE.

Pourquoi es-tu venu à Saint-Denis, Joseph ?.. Conte-nous ça...

CLARA.

Oui, nous voudrions savoir...

LE PAGE.

Ah ! comme vous êtes curieuses !.. Je ne sais rien, moi... J'étais de service, on m'a donné l'ordre de porter une lettre à la Directrice de Saint-Denis ; je suis parti, voilà !.. d'ailleurs, Mesdemoiselles, si j'étais chargé d'un message secret, je garderais le plus profond silence !.. Dites donc, ça ne vous ennuie pas de vous amuser si tranquillement dans vos récréations ?..

CLARA.

Mais, nous allons ordinairement au jardin...

LE PAGE.

Oh ! si vous allez au jardin, c'est une autre affaire !..

PAULINE.

Et puis, quelquefois nous jouons la comédie ; nous jouons à la grande dame, comme dans le salon de la princesse Pauline Borghèse, ma marraine !..

LE PAGE.

Oh ! oh ! ça doit être drôle !..

PAULINE.

Oui, Mademoiselle !.. Après ça, ça doit être plus amusant dans les pages... on dit qu'on y fait tant de niches...

LE PAGE.

Je crois bien... Tellement que nous sommes aux arrêts au moins une fois tous les quinze jours...

LOUISE.

Mais que dit votre gouverneur ?..

LE PAGE.

Il dit qu'il aimerait mieux commander quatre régimens...

PAULINE.

Oh ! que je voudrais être dans les pages, moi !..

LOUISE.

Et lorsque l'Empereur apprend toutes vos fredaines ?..

LE PAGE.

Ah dame ! c'est là le mauvais quart-d'heure... Il arrive, tout d'un coup, les mains derrière le dos, le chapeau sur les yeux, et il nous dit à faire trembler... Puis, il s'en va, et nous attendons au lendemain pour recommencer...

(On entend une cloche.)

CLARA.

Tiens !..

LOUISE.

Pourquoi donc a-t-on sonné ?..

PAULINE.

La récréation n'est pas finie ; c'est une injustice !..

LE PAGE.

Il faut vous révolter ! je me mettrai à votre tête, je vous commanderai...

HORTENSE.

Voilà les autres révisions qui viennent par ici...

LOUISE.

Qu' y a-t-il donc ?..

PREMIÈRE SOUS-MAITESSE, entrant.

Sa Majesté vient nous visiter...

PAULINE, au page.

Et tu n'en as rien dit ?..

LE PAGE.

Est-ce que je le savais, moi !..

TOUTES.

Vive l'Empereur !..

PREMIÈRE SOUS-MAITRESSE.

Silence, et mettez-vous en rang !..

(Les élèves se rangent.)

LA DIRECTRICE, entrant.

Mesdemoiselles, sa majesté l'Empereur !..

(Silence général.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA DIRECTRICE, SOUS-MAITRESSES, NAPOLÉON, OFFICIERS.

NAPOLÉON, qui s'est arrêté et découvert.

Mesdemoiselles, je vous salue... (A la directrice.) Très bien, Madame : Je n'étais pas attendu, et, partout, j'ai trouvé l'ordre qui caractérise un établissement bien tenu... Voyons !.. (Il passe dans les rangs des élèves.) Voilà une revue comme j'en passe rarement... Ces demoiselles ont une santé parfaite, et cette bonne mine que donne le travail... Y a-t-il des élèves à l'infirmerie, en ce moment ?..

LA DIRECTRICE.

Oui, Sire, quatre...

NAPOLÉON.

J'irai les voir... (Désignant Louise.) Voici une jeune personne qui sans doute approche de l'âge où l'on sort de Saint-Denis...

LA DIRECTRICE.

Oui, Sire, cette élève aura bientôt dix-huit ans, et la règle a fixé cet âge pour la sortie...

NAPOLÉON.

Votre nom, Mademoiselle ?..

LOUISE.

Louise Ébrard...

NAPOLÉON.

La fille du colonel Ébrard ?..

LOUISE.

Oui, Sire...

NAPOLÉON.

Un brave, un officier distingué, un homme qui m'aimait et que j'aimais beaucoup!.. Oh! je me souviens de lui!.. Et votre mère?..

LOUISE.

Sire... elle est morte!..

(Elle pleure.)

NAPOLÉON.

Ah! pauvre enfant!.. orpheline!.. Pleurez, ne vous faites pas violence; chacun respecte les larmes qui viennent du cœur!.. je veillerai sur vous, c'est ma volonté, c'est mon devoir!.. (A la Directrice.) C'est une bonne élève, n'est-ce pas?..

LA DIRECTRICE.

Oui, Sire, une élève distinguée... Ses camarades l'aiment et l'estiment...

NAPOLÉON.

J'aime ce dernier mot; c'est un bel éloge.... (Bas.) Et son caractère?..

LA DIRECTRICE.

Un peu enthousiaste!..

NAPOLÉON.

Ah!..

LA DIRECTRICE.

Mais, avec du bon sens!..

NAPOLÉON.

De l'instruction?..

LA DIRECTRICE.

Beaucoup...

NAPOLÉON.

Mais, de cette instruction qui n'empêche pas qu'on soit femme de ménage?..

LA DIRECTRICE.

Oui, Sire...

NAPOLÉON, haut.

Mademoiselle, pouvez-vous me dire à peu-près combien vous emploieriez d'aiguillées de fil pour faire une robe?..

LOUISE.

Sire; je n'en emploierais qu'une si je pouvais la prendre assez longue...

NAPOLÉON.

Très bien!.. Tenez mon enfant, gardez ceci en souvenir de moi, et je vous promets que je ne vous oublierai pas!..

(Il lui donne une chaîne d'or.)

LOUISE.

Sire, je vous remercie... (Elle passe la chaîne à son cou.) Elle ne me quittera jamais!..

NAPOLÉON.

Mesdemoiselles, vous pouvez rompre vos rangs; ma revue est terminée... (Les élèves rompent les rangs et se groupent autour de Napoléon.— Désignant Pauline.) Ah! ah! voici quelqu'un qui me paraît bien égrillard... Et comment vous appelez-vous, ma petite dame?..

PAULINE.

Sire, je m'appelle Pauline de Beaulieu...

NAPOLÉON.

Ah! la sœur de ce respectable page que voilà!.. Si vous lui ressemblez, vous devez donner quelque tourment à ces Dames... Travaillez-vous, étudiez-vous?..

PAULINE.

Oui, Sire...

NAPOLÉON.

Voyons, où en sommes-nous de l'histoire de France?..

PAULINE.

Au règne de Charlemagne...

NAPOLÉON.

Et qu'avez-vous remarqué dans l'histoire de ce grand homme?..

PAULINE.

Ses conquêtes dans toute l'Europe... les ambassadeurs que lui envoya le Calife...

NAPOLÉON.

Et puis?..

PAULINE.

Une visite qu'il fit aux écoles qu'il avait fondées...

NAPOLÉON.

Et que se passa-t-il dans cette visite si mémorable?..

PAULINE.

Il accorda un jour entier de congé, et, quand il fut rentré dans son palais, il n'oublia pas ce qu'il avait promis...

NAPOLÉON.

Quoi donc?..

PAULINE.

D'envoyer des sucreries de chez un célèbre confiseur...

NAPOLÉON.

Ah! décidément, c'était un grand homme, et Mlle Pauline trouve dans son histoire des exemples que nous devons suivre!.. (Il fait signe à un aide-de-camp qui sort et rentre immédiatement, avec des domestiques qui apportent des corbeilles remplies de gâteaux et de bonbons. — A Pauline.) Vous voyez, Mademoiselle, que je cherche à imiter Charlemagne!..

(Les élèves se jettent sur les corbeilles; Napoléon regarde en souriant cette sorte de pillage; puis, il s'éloigne. En sortant, il laisse tomber son mouchoir. Une élève le ramasse et veut le garder: les autres accourent; elles déchirent le mouchoir, s'en partagent les morceaux, et sortent en criant: Vive l'Empereur!..)

Douzième tableau.

(A Dresde. — Le théâtre représente une partie du pont de l'Elbe, où la garde Impériale repousse plusieurs fois les masses des armées russe et prusienne qui se jetaient sur la ville. Au lever du rideau, une partie de l'armée française occupe et la tête du pont et les rives du fleuve. L'action n'est point encore commencée; des généraux, des officiers, des soldats forment plusieurs groupes dans lesquels on paraît s'entretenir des évènemens qui se préparent.)

SCÈNE I.

HAILLOT, KRETTLY, GERMAIN. Officiers, Soldats.

GERMAIN.

Eh bien ! père Haillot, voilà la ville de Dresde qui va entendre un roulement un peu soigné...

HAILLOT.

Oui, si ça les amuse, les bourgeois auront de la musique suffisamment...

KRETTLY.

Il paraît que l'Empereur va sortir de la ville et passer par ici avec ce brave homme de roi de Saxe...

GERMAIN.

C'est à fin de voir arriver ce tas de Russes, de Prussiens et d'Autrichiens qui viennent à la contredanse... Eh ! père Haillot, ça va nous chauffer les doigts qui étaient un peu engourdis dans cette guerre de Russie...

HAILLOT.

Bah ! l'été a passé par là-dessus... D'ailleurs et en définitive puisqu'on nous promène de droite et de gauche, en largeur et en longueur, partout et ailleur, ça ira par ici comme le diable voudra !..

(Bruit de tambours : les soldats reprennent leurs rangs. Napoléon paraît ayant à côté de lui le roi de Saxe, et entouré de son état-major. Le cortége traverse le pont.)

NAPOLÉON, au roi de Saxe.

Sire, j'ai voulu laisser nos ennemis communs s'avancer jusqu'ici... Je veux les vaincre sous les murs de votre capitale... Dans les revers comme dans les succès, vous m'avez toujours été fidèle ; votre loyale amitié nous honore, vous et moi ; c'est par une nouvelle victoire que nous allons la cimenter... (A l'état-major.) Messieurs, chacun à son poste !..

(Des Officiers partent dans diverses directions. La bataille s'engage aux bords du fleuve, sur le pont, partout. Victoire de l'armée Française.)

ACTE III.

Treizième tableau.

Une ferme en champagne.

SCÈNE I.

HAILLOT, assis près de la cheminée, JÉROME, puis JACQUELINE.

JÉRÔME.

Voilà encore des soldats qui entrent dans le village, à ce qu'il paraît...

HAILLOT.

Oh ! il en viendra suffisamment...

JÉRÔME.

Est-ce que vous croyez, M. Haillot, qu'on va se battre bientôt, de nouveau ?..

HAILLOT.

J'en ai quelque idée... Pourquoi ?..

JÉRÔME.

Parce que nous sommes une trentaine dans le village qui avons tiré quelques coups de fusil autour de Montmirail ; et nous voudrions recommencer, tout paysans que nous sommes...

HAILLOT.

Ce n'est pas de refus... Puisque les Russes, les Prussiens, les Autrichiens et autres Cosaques, se gobergent dans notre boutique, c'est naturel de taper dessus, dans tous les coins et recoins...

JÉRÔME.

Savez-vous qu'ils se sont diablement avancés ?..

HAILLOT.

Assez comme ça... Ils n'ont pas fait une étape de cette longueur, dans le temps, en 91?.. Mais, bah ! on a voulu tout changer !..

JACQUELINE, entrant.

Ah ! ah ! M. Haillot, j'en apporte un peu de tabac, et du bon !..

HAILLOT.

Ça me va... je fumerai une pipe...

JACQUELINE.

Tenez !.. je suis allée tout exprès au fin fond du village pour vous apporter ça... Et je suis bien sûre que notre maîtresse, M[me] Thibaut, ne grondera pas ; elle aime que les militaires, qui sont logés ici s'y trouvent bien et contens....

HAILLOT.

Il n'y a rien à contrôler relativement au bivouac...

JÉRÔME.

Ah ! voici la mère Thibaut...

SCÈNE II.

Les Mêmes, LA MÈRE THIBAUT.

LA MÈRE THIBAUT.

Bonjour, mes enfans, bonjour... Tu n'es donc pas aux champs, Jérôme ?.,

JÉRÔME.

Oh ! ma foi, mère Thibaut, c'est le moment de laisser un peu l'ouvrage de côté... Tout le pays est plein de troupes ; l'Empereur n'est pas loin, et on dit qu'il va y avoir encore des coups de canon... Tout ça fait qu'on n'a pas l'idée à soigner les choux et les carottes...

LA MÈRE THIBAUT.

Il n'y avait pas de lettre, à la poste, Jacqueline ?..

JACQUELINE.

Non...

LA MÈRE THIBAUT.

Allons, c'est bien cruel pour une mère, de ne plus savoir où est son fils... Mon pauvre Julien! dire qu'il vient tant de militaires par ici, et qu'il ne viendra pas, lui !..

JÉRÔME.

Faudra voir, mère Thibaut, faudra voir !..

LA MÈRE EHIBAUT.

Ah ! mon Dieu, je n'ai pas cette espérance.... Personne ne m'en donne des nouvelles... Voilà M. Haillot qui ne sait même pas où est le régiment de Julien...

HAILLOT.

La cavalerie, voyez-vaus, je ne la fréquente pas, et votre petit-fils y est inclus en qualité de maréchal-des-logis, à ce que vous m'avez dit.... le jeune homme reviendra... Me voilà, moi, et je puis dire que j'en ait fait de ces étapes...

LA MÈRE TAIBAUT.

C'est que je suis trop vieille pour l'attendre encore loug-temps...

JACQUELINE.

Laissez-donc, Mme Thibaut, vous êtes faite pour vivre jusqu'à cent ans... D'ailleurs, on dit que l'Empereur arrêtera la guerre un de ces jours, et même qu'il passera par ici...

LA MÈRE THIUAUT.

L'Empereur !.. je voudrais le voir !.. Vous l'avez vu, sans doute, M. Haillot ?..

HAILLOT.

Comme je vous vois, et souvent, dans les temps surtout, avant qu'il ait autour de lui une troupe de particuliers tout cousus d'or et de diamans des pays étrangers... Enfin !..

JACQUELINE.

Voilà un cavalier qui s'arrête à la porte de la ferme... Tiens ! j'ai l'idée que c'est le même qui était un ami à vous, M. Haillot, et qui a resté deux jours ici...

SCÈNE III.

LES MÊMES, KRETTLY.

KRETTLY.

Bonjour, mère Thibaut...

LA MÈRE TAIBAUT.

Eh ! c'est M. Krettly...

KRETTLY.

Moi-même... Ça va-t-il ?..

LA MÈRE THIBAUT.

Pas trop mal, grâce à Dieu !.!

KRETTLY, à Haillot.

Te voilà, toi ?.. Tu prends tes invalides dans la cheminée ?..

HAILLOT.

On ne sait pas où on les prendra en définitive... Pour le quart-d'heure, je suis de planton avec les buches... Reviens-tu te cantonner par ici ?..

KRETTLY.

Oh ! pas pour long-temps... Je cours à droite et à gauche, pour porter des ordres de l'état-major, et voici pourquoi je fais une visite à la mère Thibaut... Un officier général qui se trouve dans les environs, m'a demandé si je connaissais une maison tranquille, où il pourrait se retirer quelques instans, pour je ne sais quelle affaire... J'ai indiqué votre ferme, Mme Thibaut, si ça ne vous dérange pas...

LA MÈRE THIBAUT.

Vous êtes bien le maître, M. Krettly ; nous sommes tous à votre service.:.

KRETTLY.

Bien obligé... Alors, affaire conclue...

HAILLOT.

Tiens, te voilà dans les mystères et les emblêmes, à présent ?..

KRETTLY.

Non, et si tu veux venir avec moi, tu en sauras davantage... Viens me tenir compagnie devant la porte.... Il faut que j'attende le général...

HAILLOT.

Soit !.. Autant fumer sa pipe par là que de rester les pattes dans les cendres...

JÉRÔME.

Faut que j'aille voir si les camarades arrivent...

SCÈNE IV.

LA MÈRE THIBAUT, JACQUELINE ; puis, NAPOLÉON ; puis, JÉROME,

JACQUELINE.

Je suis bien aise que M. Krettly soit revenu, moi... C'est un bon enfant et gai comme un pinson...

LA MÈRE THIBAUT.

Dis donc, Jacqueline, s'il veut, le général, on lui donnera la chambre de mon fils...

JACQUELINE.

Par Dieu ! et il n'y sera pas mal ; cette chambre est gentille et soignée, comme si M. Julien était encore ici... Voilà des cavaliers qui arrivent au galop... Ils s'arrêtent devant la ferme...

LA MÈRE THIBAUT.

C'est sans doute ce général qni arrive...

NAPOLÉON, entrant et se retournant sur la porte.

C'est bien ; qu'on m'attende-là..... Bonjour, Madame...

LA MÈRE THIBAUT.

Votre servante, Monsieur...

NAPOLÉON.

Ne vous dérangez pas..... restez... J'attends quelqu'un, et, jusqu'à ce qu'il arrive, je n'ai pas besoin d'être seul... (A Jacqueline, qui lui donne une chaise.) Merci !.. (Il s'assied près de la cheminée. — A part.) Voyons ce que Caulaincourt me dira du congrès de Châtillon... Je veux le voir, à

l'abri des curieux ; il faut que ces négociations restent secrètes, et que le premier venu ne se crois pas en droit de les raisonner...

JÉROME, entrant.

Eh! dites donc, il paraît que le père Pascal en récolte des camarades pour aller battre le gibier... En voilà un garde-champêtre qui est crânement patriote!.. (A Napoléon.) Excusez-moi. Monsieur ; j'ai idée que j'ai laissé mes sabots dans un coin de la cheminée...

NAPOLÉON.

Voyez, mon garçon, voyez...

JÉROME.

Non... Ils n'y sont pas... je les retrouverai plus tard... (Il regarde Napoléon.) Ah ! Dieu de Dieu!.. (Bas.) Mme Thibaut, Jacqueline!..

LA MÈRE THIBAUT et JACQUELINE.

Eh bien ?

JÉROME.

Vous ne savez donc pas qui est-ce qui est là, dans votre cheminée?.,

LA MÈRE THIBAUT.

C'est un général...

JÉROME.

Merci, un général!.. c'est l'Empereur!..

LA MÈRE THIBAUT.

L'Empereur!..

JÉROME.

Le véritable Empereur!.. Je l'ai vu d'assez près, à Montmirail pour le reconnaître à toujours...

JACQUELINE.

Est-il bien possible!..

NAPOLÉON.

Qu'y a-t-il ?..

LA MÈRE THIBAUT.

Ah! pardon, Sire, bien des pardons! Nous ne savions pas... c'est Jérôme qui vient de nous dire...

NAPOLÉON.

Eh bien ! oui, ma bonne femme; je suis l'Empereur... Remettez-vous; asseyez-vous!.. Cette ferme vous appartient ?..

LA MÈRE THIBAUT.

Oui, oui, Sire...

NAPOLÉON.

Vous la faites valoir vous-même ?..

LA MÈRE THIBAUT.

Non pas, Sire, je suis trop vieille pour cela... mais, j'ai de braves garçons en qui j'ai confiance...

NAPOLÉON, à Jérôme.

Pourquoi n'êtes-vous pas à travailler, vous ?..

JÉROME.

Oh! le travail pour le moment c'est de faire la chasse aux Cosaques, et j'attends des camarades pour cela...

NAPOLÉON, à part.

Ah ! le peuple est toujours là quant il s'agit de se lever pour la patrie!.. Le peuple pauvre et dévoué !..

JACQUELINE, bas à Jérôme.

Je voudrais-t-y vous avoir mis là le beau fauteuil qui est dans la chambre à M. Julien!..

JÉROME.

Oh! ça lui est bien égal, va!..

NAPOLÉON, à la mère Thibaut.

Avez-vous des enfans?..

LA MÈRE THIBAUT.

Sire, j'ai un petit-fils qui est à l'armée...

NAPOLÉON.

Ah!.. Comment l'appelez-vous ?..

LA MÈRE THIBAUT.

Julien Thibaut... Il est maréchal-des-logis dans le 6e de chasseurs...

NAPOLÉON.

Y a-t-il long-temps qu'il est au service?..

LA MÈRE THIBAUT.

Il y a cinq ans qu'il est parti comme volontaire, et en voilà bien trois qu'il n'est venu par ici...

NAPOLÉON.

Vous voudriez bien le revoir, n'est-ce pas?..

LA MÈRE THIBAUT.

Ah ! si le bon Dieu me faisait cette grâce; quand je ne le verrais qu'une fois avant de mourir !.. (Elle laisse tomber sa quenouille qu'elle tenait dans ses mains : Napoléon la ramasse et la lui rend.) Ah ! pardon et excuse, Sire!.. quand je parle de ce pauvre Julien, je suis si tremblante que je ne puis rien tenir dans les mains...

NAPOLÉON.

Vous le reverrez, bonne mère, vous le reverrez...

LA MÈRE THIBAUT.

Sans vous commander, est-ce que la guerre finira bientôt ?..

NAPOLÉON.

Je l'espère... mais, cela ne dépend pas de moi seul...

LA MÈRE THIBAUT.

Nous le pensons bien, Sire... vous faites toujours pour le mieux !..

NAPOLÉON, à part.

Résignée, malgré ses souffrances maternelles ; et ceux que j'ai comblés de biens et d'honneurs, m'accusent et songent peut-être à m'abandonner !..

PASCAL, au dehors.

Eh! Jérôme, Jérôme !..

(Jérôme ouvre la porte.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, PASCAL, PAYSANS.

PASCAL.

Nous voilà, d'aplomb, équipés, armés !.. E toi Jérôme ?..

JÉROME, désignant Napoléon.

Si vous saviez, père Pascal !..

PASCAL.

L'Empereur !..

LES PAYSANS.

L'Empereur !..

(Pascal se pose en présentant les armes.)

NAPOLÉON.

Un vieux soldat !..

PASCAL.

J'en étais déjà avant 89, mon Empereur... Depuis lors, Italie, Égypte, Espagne Allemagne !.. mis de côté par un biscayen dans la jambe gauche... Garde-champêtre, toujours pour vous servir !.. Pascal de mon nom !..

NAPOLÉON.

Et tu m'as bien reconnu !..

PASCAL.

Aurait fallu pour lors que je n'aye plus de regard !.. Je vous ai vu trop souvent, jadis !..

NAPOLÉON.

Moi aussi, je t'ai vu...

PASCAL.

Ah bah !.. vous vous en souvenez ?..

NAPOLÉON.

Oui... je t'ai vu à Marengo ; tu tenais le sabre de Desaix qu'on avait détaché de sa ceinture...

PASCAL.

C'est, ma foi, vrai...

NAPOLÉON

A Borodino... tu soutenais dans tes bras Belliard frappé d'une balle...

PASCAL.

C'est juste...

NAPOLÉON.

Et ailleurs encore...

JACQUELINE, à part.

A-t-il du bonheur, ce père Pascal, a-t-il du bonheur !..

PASCAL.

C'est fini... Ah ! mon Empereur, je puis aller rejoindre les anciens, dans l'autre monde...

NAPOLÉON.

Et que veux-tu faire avec ces garçons-là ?..

PASCAL.

Je veux faire la chasse, la chasse aux Cosaques...

NAPOLÉON.

Ah !..

PASCAL.

Nous connaissons le pays... faut les traquer comme des loups, dans les bois, à droite, à gauche, partout !..

NAPOLÉON.

Oui, c'est bien !.. Ils ne faut pas qu'ils entrent en France comme nous sommes entrés dans leur pays...

PASCAL.

Voici autre chose pour le moment, mon Empereur... Vous avez une escorte qui n'est pas trop suffisante, si je m'abuse...

NAPOLÉON.

Sois tranquille, j'ai assez de monde avec moi...

PASCAL.

Possible, mais, j'ai mon idée ; nous allons nous mettre en faction aux alentours...

NAPOLÉON.

C'est inutile...

PASCAL.

Pour vous faire honneur, Sire ...

NAPOLÉON.

Alors, je le veux bien...

PASCAL.

Et s'il y avait une échauffourée, avant qu'on arrive jusqu'ici, on verrait un grabuge assez ronflant...

(La porte s'ouvre : Caulaincourt entre.)

NAPOLÉON.

Caulaincourt !..

PASCAL.

En route les amis !..

NAPOLÉON.

Au revoir...

LA MÈRE THIBAULT.

Sire, je serai là, tout près... Tout ce que vous voudrez... Mon Dieu ! c'est trop d'honneur pour moi que vous soyez entré dans ma ferme...

NAPOLÉON.

Merci, bonne femme !..

JAQUELINE.

Dites donc, Jérôme ; cette fameuse redingotte grise !.. Eh bien ! je parie qu'elle n'est pas plus fine que la houppelande de M. l'adjoint !..

JÉRÔME.

C'est, pardine, vrai ; mais, il n'est pas fin !..

SCÈNE VI.

NAPOLÉON, COLAINCOURT.

NAPOLÉON.

Eh bien ?..

CAULAINCOURT.

Sire, je suis venu en toute hâte de Châtillon, et me voilà prêt à y retourner.., J'ai donné aux membres du congrès un prétexte plausible de mon absence...

NAPOLÉON.

Et moi, j'ai voulu vous voir en secret .. Maintenant, mes moindres démarches sont épiées, interprétées, on les commente, et les esprits mal intentionnés pourraient en tirer parti... On a les yeux ouverts sur ces négociations auxquelles vous prenez part... Si elles tournent bien, tant mieux, si elles échouent, je ne veux pas qu'on s'en serve pour juger ma conduite... On dirait, en vérité, que ma puissance s'ébranle, puisqu'on ose y porter un regard investigateur... Où en sommes-nous ?..

CAULAINCOURT.

Sire, les alliés ne veulent entendre à aucune concession...

NAPOLÉON,

Comment!.. se croient-ils donc déjà maîtres de Paris?..

CAULAINCOURT,

Ils espèrent y entrer...

NAPOLÉON.

Comme on entre dans un volcan. n'est-ce pas?.. ainsi donc, ils ne renoncent pas aux conditions humiliantes qu'ils osaient me proposer?..

CAULAINCOURT.

Non, Sire,

NAPOLÉON.

Je me fie à vous pour être assuré que vous avez tenu un langage digne de la France, digne de vous, digne de moi!..

CAULAINCOURT.

Oui, Sire, c'est le langage que j'ai tenu...

NAPOLÉON,

Et ils veulent que je fasse rentrer dans ses limites de 89 cet Empire qui s'est étendu des bords du Tibre aux rivages du Zuyderzée!..

CAULAINCOURT.

Oui, Sire...

NAPOLÉON.

Mais, c'est me proposer une lâcheté, une infamie!.. Comment! j'ai hérité de la France républicaine; j'ai agrandi son territoire, et j'irais aujourd'hui consentir à ce qu'on attente à sa grandeur!.. Je laisserais mettre toutes nos victoires, toutes nos conquêtes de vingt-cinq ans dans un des bassins de la balance, et je les verrai enlever par l'épée de ses ennemis accoutumés à la défaite, habitués à trembler devant nous!.. Ce n'est pas un Russe, ce n'est pas un Anglais qui disait jadis : Malheur aux vaincus!..

CAULAINCOURT.

Sire, cette campagne de France vous l'avez illustrée par des prodiges de génie... Brienne, Craonne, Montmirail, sont des noms qui ne périront pas... Vous pouvez tout sauver... Mais, les souverains alliés foulent le sol de la patrie, ils avancent vers la capitale; c'est à la frontière qu'il fallait les arrêter, ou bien, la frontière franchie, la terre de la patrie devait les engloutir... Je ne comprends que trop leurs espérances...

NAPOLÉON.

Nous reculons, il est vrai de victoire en victoire... Je rassemblerai les corps épars de l'armée, je frapperai un coup décisif, terrible... Je déchaînerai le peuple, s'il le faut, et je le jetterai sur l'étranger avec sa fougue de 91... Je dirai à ceux que trop de prospérité a rendus timides : retirez-vous! ne vous mettez pas entre le peuple et moi! C'est dans le peuple qu'est le dévouement!.. Je frapperai la terre du pied, et il en sortira des bataillons... Retournez au congrès, Caulaincourt : dites-leur bien que la France gardera ses limites ou que je mourrai à la peine...

CAULAINCOURT,

C'est votre dernier mot, Sire?..

NAPOLÉON.

Mieux que cela, c'est ma volonté, c'est mon devoir, c'est mon point d'honneur!..

CAULAINCOURT.

Ça n'est pas moi qui blâmerai votre généreuse détermination...

NAPOLÉON.

A bientôt... Dites qu'on m'apporte la carte du pays; elle est entre les mains de l'officier d'escorte... Votre main, Caulaincourt...

CAULAINCOURT.

Sire...

(Il sort.)

SCÈNE VII.

NAPOLÉON; puis, KRETTLY.

NAPOLÉON.

Voyons... plus que jamais, il faut de l'activité dans la pensée, de la promptitude dans l'exécution... (Krettly entre, portant une carte.) Là, sur cette table... Krettly!..

KRETTLY.

Mon Empereur...

NAPOLÉON.

Nous allons bientôt nous remettre en route...

KRETTLY.

Très bien, mon Empereur, surtout si c'est pour une bataille...

NAPOLÉON.

Tu n'es donc pas fatigué de te battre?..

KRETTLY.

Jamais...

NAPOLÉON.

Va!.. (Krettly, sort.) Où les attaquer, où les vaincre à présent?.. Ah! si je pouvais frapper un grand coup, si je pouvais les tenir tous en présence de mon armée réunie!.. C'est maintenant une guerre de détails; oui, je les harcèle, je les inquiète, je trouble quelquefois l'ensemble de leurs mouvemens : Voilà tout... (Regardant la carte.) Et il n'y a pas moyen de fixer, là, sur cet échiquier, un point où jouer la partie décisive! Je n'aurai donc pas une de ces grandes journées où s'accomplit le sort des peuples et des rois!.. Ces luttes extrêmes où rien ne reste incomplet... Austerlitz, Wagram, Marengo!.. Allons... je les attaquerai, là, à Montereau; je les batterai encore, et puis, je... je verrai ce que m'inspirera le moment, car le moment ne peut tarder où la fatalité prononcera!..

(Il se penche de nouveau sur la carte, absorbé dans ses réflexions. — Julien ouvre une porte et entre.)

SCÈNE VIII.

NAPOLÉON, JULIEN.

JULIEN.

J'étais bien sûr d'arriver jusqu'ici, sans être

vu de personne, et... Eh! mon Dieu! L'Empereur!..

NAPOLÉON.

Q'est-ce donc?.. qui êtes-vous?.. que voulez-vous, que venez-vous faire ici?..

JULIEN.

Pardon, Sire, je ne savais pas, moi... Je voulais les surprendre tous, à la ferme, et je suis entré par cette porte... je...

NAPOLÉON.

Où est votre régiment...

JULIEN.

A deux lieues d'ici... je le rejoindrai tout de suite, Sire, on ne saura même pas que je me suis éloigné... je n'ai pu résister au désir de la voir... Il y a si long-temps que je ne l'ai vue...

NAPOLÉON.

Qu'est-ce que cela signifie?.. Vous quittez votre régiment; vous commettez une faute grave: pourquoi?.. Je veux le savoir, parlez, mais parlez donc!..

LA MÈRE THIBAUT, entrant.

Julien, mon enfant!..

JULIEN.

Ma mère!..

NAPOLÉON.

Ah!..

SCÈNE IX.

NAPOLÉON, JULIEN, LA MÈRE THIBAUT; puis, JACQUELINE, KRETTLY, HAILLOT, PASCAL, JÉROME.

LA MÈRE THIBAUT.

Ne le grondez pas, Sire, vous êtes bon!.. Il a voulu me revoir, un moment, sans doute... Il est venu, là.,. Ah! mon Dieu! mon Dieu!..

NAPOLÉON, à Julien.

Embrassez-là donc cette bonne mère!.. (Soutenant la mère Thibaut.) Là!.. asseyez-vous, calmez-vous!..

LA MÈRE THIBAUT.

Mon pauvre Julien!.. Sire, cela m'a porté bonheur que vous soyez entré dans la ferme!.. Jacqueline, Jérôme, regardez donc, voilà Julien!..

NAPOLÉON, à Krettly.

Que l'escorte se tienne prête...

KRETTLY,

Oui, mon Empereur...

NAPOLÉON, à Julien.

Jeune homme, si vous rejoignez votre régiment avec le grade que vous aviez quand vous avez quitté, vous serez mis à la garde du camp: entrez y comme lieutenant!..

JULIEN.

Ah! Sire...

PASCAL.

Voilà, mon Empereur... Nous avons fait le [illegible]et par ci, par là... A cette heure, nous allons [illegible]ir à vous suivre avec votre escorte...

NAPOLÉON.

Ah! vous voulez m'accompagner un peu?..

PASCAL.

C'est notre idée...

NAPOLÉON.

Partons!.. (A la mère Thibaut.) Adieu, bonne femme, adieu!..

LA MÈRE THIBAUT.

Que le bon Dieu vous garde, Sire!..

(Tout le monde sort en criant: Vive l'Empereur!..)

Quatorzième tableau.

A la cour de France, sur la route de Paris. — Il fait nuit. Les habitans se tiennent les uns aux fenêtres, les autres, devant les portes des maisons; plusieurs portent des lanternes.

SCÈNE I.

BEAUDOIN, MADELEINE, PAYSANS, PAYSANNES.

MADELEINE.

Dites donc, père Beaudoin, il me semblait tout à l'heure que j'entendais encore le canon...

BEAUDOIN.

C'est bien possible que ça recommence... Pourtant les soldats qui sont passés nous ont dit que c'était fini pour le moment...

MADELEINE.

En passe-t-il de ces pauvres soldats, que ça fait pitié de les voir tout fatigués, tout tristes...

BEAUDOIN.

Dame! c'est qu'il paraît qu'en s'est rudement battu à l'entour de Paris... En voilà d'autres qui arrivent...

SCÈNE II.

LES MÊMES, SOLDATS de diverses armes.

UN DRAGON.

Eh! vous autres, comment appelez-vous cet endroit?..

BEAUDOIN.

La Cour de France...

UN HUSSARD,

Il y a encore loin d'ici à Fontainebleau?..

BEAUDOIN.

Oh! oui, il y a du chemin...

LE DRAGON.

Est-il passé beaucoup de camarades?..

BEAUDOIN.

A toutes minutes, quoi!.. Sans vous commander, est-ce qu'on se bat encore?..

LE DRAGON.

Nous n'en savons rien, mais on se rebattra... An. ripie onnerre, [illegible] audra que les Cosaques nous payent ces étapes forcées!.. C'est

dur pour un cavalier de marcher à pied si longtemps... Obligez-moi d'un verre d'eau, brave homme; j'ai une soif de diable d'enfer!..

MADELEINE.

Comment, un verre d'eau!.. on a du vin à votre service, et je vas en chercher à la maison...

BEAUDOIN.

Du tout, ça me regarde!..

(On apporte du vin, on en donne aux soldats.)

MADELEINE.

Il paraîtrait que l'Empereur est à Fontainebleau?..

LE DRAGON.

C'est bien pour ça que nous y allons!.. Il faut qu'il nous ramasse tous, et qu'on fasse un tremblement général!.. Merci, les amis, et au revoir!..

LES PAYSANS.

Bonne chance... Bon voyage!..

(Les soldats s'éloignent.)

MADELEINE.

Si ces gueux de Cosaques viennent par ici, ils vont tout dévorer!..

BEAUDOIN.

L'Empereur a son idée: s'il les a amorcés jusqu'à Paris, c'est pour qu'il n'en réchappe pas un seul...

SCENE III.

LES MÊMES, HAILLOT, SOLDATS.

UN SOLDAT.

Dis donc, Haillot, il y a là des jeunes lapins qui n'ont pas de chevrons, et qui sont tendres comme des enfans en sevrage...

HAILLOT.

Eh! bien?..

LE SOLDAT.

Il serait juste d'arrêter la marche une minute...

HAILLOT.

Soit!..

BEAUDOIN.

Ça va-t-il un peu mieux du côté de Paris?..

HAILLOT.

Ça va comme ça devait aller... Les bourgeois pourront se régaler de voir des kalmokls et autres bestiaux, sans payer pour entrer dans la baraque...

BEAUDOIN.

Voilà une voiture qui arrive grand train du côté de Fontainebleau...

MADELEINE.

Oui, et il y a des cavaliers...

(La voiture de voyage de Napoléon arrive rapidement, précédée de cavaliers portant des torches, et entourée de Guides. L'aspect de cette voiture et de l'escorte, annoncent une marche longue et forcée.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, NAPOLÉON, CAULAINCOURT, KRETTLY.

NAPOLÉON, descendant de voiture.

Mais pourquoi donc tous ces soldats dont la route est couverte?.. C'est du désordre... D'où viennent-ils, où vont-ils?..

CAULAINCOURT.

Sire, jusqu'à présent nous n'apprenons que des nouvelles contradictoires...

NAPOLÉON, à Haillot.

Voyons, toi, tu es un ancien, tu n'as pas la tête troublée: que s'est-il passé?..

HAILLOT.

On s'est battu autour de Paris...

NAPOLÉON.

Et l'ennemi, où est-il maintenant?..

HAILLOT.

Il était à la barrière, ni plus ni moins, quand notre division a pris la route ici présente...

NAPOLÉON.

Mais, on a donc pas fait résistance, on a fui, on a déserté!..

HAILLOT.

Eh! non; mais il paraît que les chefs emplumés se sont mis à griffonner une complainte de je n'en veux plus, et ça n'a pas manqué d'amortir le feu!.. Voilà la chose de les avoir galonnés d'or depuis les pattes jusqu'à la perruque...

NAPOLÉON.

Tout cela est un rêve, rien de tout cela ne peut être vrai!.. L'armée couvrait Paris, l'armée défend encore la capitale!.. Qu'est-ce que ce bruit que j'entends?..

CAULINCOURT.

Sire, c'est un corps de cavalerie!..

HAILLOT.

Et ça doit être la cavalerie du maréchal qui nous commandait...

NAPOLÉON.

C'est impossible!..

SCÈNE V.

LES MÊMES, UN MARÉCHAL, CAVALIERS, SOLDATS de diverses armes.

LES SOLDATS.

L'Empereur!.. c'est l'Empereur!.. vive l'Empereur!..

NAPOLÉON.

Oui, mes enfans, oui, c'est moi... Que veut dire ceci? pourquoi êtes-vous ici avec votre cavalerie?..

LE MARÉCHAL.

Sire, par suite d'une convention qu'on m'a signifiée et d'après laquelle je dois me rendre à Fontainebleau...

NAPOLÉON.

Une convention! qui l'a conclue?..

LE MARÉCHAL.

Sire, je ne saurais le dire...

NAPOLÉON.

Où sont les ennemis?..

LE MARÉCHAL.

Aux portes de Paris,..

NAPOLÉON.

Et l'armée?..

LE MARÉCHAL.

Elle me suit...

NAPOLÉON.

Où est ma femme, où est mon fils?..

LE MARÉCHAL.

L'Impératrice est partie pour Rambouillet, et, de là, pour Orléans...

NAPOLÉON.

Mais, voyons, on ne s'est donc pas défendu; on n'a pas voulu m'attendre!.. Et mon frère Joseph, et ces maréchaux qui avaient juré de se faire tuer sous les murs de Paris plutôt que de se rendre!.. Livrer ma capitale à l'ennemi!.. Ils avaient des ordres; ils savaient que le 2 avril je serais là à la tête de 70 mille hommes... Mes braves écoles, ma garde nationale qui m'avait promis de défendre mon fils!.. Tous les hommes de cœur se seraient levés pour combattre à mes côtés... Et les malheureux ont capitulé!.. Ils ont trahi leur frère, leur pays, leur souverins, ravalé la France aux yeux de l'Europe!.. Entrer sans coup férir dans une capitale de 800 mille âmes!.. Ah!..

LE MARÉCHAL.

Sire, une armée de quinze à dix-huit mille hommes en a combattu une de cent mille en attendant votre arrivée..

NAPOLÉON.

Allons, la fatalité, la fatalité!.. et je n'étais pas là!.. Mais, partons, partons!.. suivez-moi... à Paris, à Paris!..

LE MARÉCHAL.

Sire, vous ne pouvez y aller... En vertu du traité, ce matin à sept heures, les alliés entrent dans la capitale...

NAPOLÉON.

Eh bien, moi aussi, j'y entrerai, et j'en sortirai mort ou vainqueur!..

LE MARÉCHAL.

Sire, Votre Majesté exposera Paris au risque d'un assaut et du pillage...

NAPOLÉON.

Ah! vous avez trouvé le moyen de me retenir!.. A Fontainebleau!.. je ralierai mon armée; dans quelques heures, j'aurai cent mille hommes autour de moi!.. et alors... (Aux soldats.) Venez, enfans, je vous conduirai bientôt à l'ennemi!..

LES SOLDATS.

Vive l'Empereur!..

CAULINCOURT, à un soldat.

Ton cheval!..

NAPOLÉON.

Où allez-vous, Caulaincourt?..

CAULAINCOURT.

A Paris...

NAPOLÉON.

Pourquoi?..

CAULAINCOURT.

Sire, j'irai vous rendre compte à Fontainebleau...

NAPOLÉON.

Enfans, je vais rassembler mon armée, et bientôt je vous ramenerai à Paris...

LES SOLDATS.

A Paris, à Paris!..

(L'Empereur remonte dans sa voiture qui part rapidement; les soldats le suivent en faisant entendre des cris prolongés.)

Quinzième tableau.

A Fontainebleau. — Le cabinet de l'Empereur faisant face à la galerie de François Ier.

SCÈNE I.

NAPOLÉON, LE MARÉCHAL, MARÉCHAUX, OFFICIERS.

NAPOLÉON.

N'allez pas plus loin, Messieurs, je veux être seul...

LE MARÉCHAL.

Sire, quels sont vos ordres pour les troupes qui sont déjà à Fontainebleau, et pour celle qui arrivent de tous côtés?..

NAPOLÉON.

Aucun... pour le moment.... J'aviserai.... bientôt!..

LE MARÉCHAL.

Sire, des bruits d'abdication se sont répandus... il ne m'appartient pas de pénétrez vos dessins... mais, les soldats...

NAPOLÉON.

Les soldats, Messieurs... vous savez que j'ai l'habitude de leurs parler. et qu'eux et moi, nous nous entendons aisément... C'est à moi qu'il appartient de les calmer ou de les pousser en avant, et, pour cela, je n'ai pas besoin d'intermédiaire...

SCÈNE II.

NAPOLÉON, seul.

Allons!.. Caulaincourt ne peut tarder à revenir et tout sera dit!.. Il avait d'abord voulu faire entrer le sentiment dans la politique... il avait rappelé à Alexandre de Russie cette amitié qui nous unit autrefois... l'amitié! Il n'en est pas entre des souverains dont les soldats s'envoyent des coups de canon... Il n'y en a plus, surtout, l'orsque la défaite et le malheur font surgir de

toutes parts les défections et l'infamie!.. Je suis vaincu!.. J'entraînerais l'armée, le peuple, tous ceux enfin dont le dévouement ne fut jamais calculé.. mais, entre l'armée, le peuple et moi, il y a ces hommes que l'égoïsme éloigne de moi, de moi, qui les ai faits ce qu'ils sont!.. Ils ont dit que j'étais un obstacle au rétablissement de la paix voulue par la France, voulue par l'Europe.... Ils ont dit qu'on m'accuserait de ne songer qu'à mon ambition; et, pour les faire mentir, j'ai abdiqué... j'ai écrit que je résignais la couronne et que je la cédais à mon fils... La couronne, je ne la regretterai pas, je l'ai acquise par moi-même, je puis m'en séparer en disant fièrement: voyez ce que j'ai fait!.. Mais, tomber ainsi, me retirer devant tous les rois à qui souvent j'ai fait grâce dans leurs capitales conquises?... Ah! les hommes, les hommes!.. Vous tenez en vos mains les destinées d'une nation... votre génie, votre cœur travaillent sans relâche à une œuvre de gloire et de prospérité; souverain, vous avez le dévouement désintéressé du dernier soldat, et il suffit de quelques malheureux pour vous précipiter du faite où ils vous adoraient!

UN AIDE DE CAMP.

Sire...

NAPOLÉON.

Qu'y a-t-il?..

UN AIDE-DE-CAMP.

Ce sont des officiers de la garde qui voudraient avoir l'honneur de parler à Votre Majesté... un colonel, des capitaines, mêmes des sous-officiers et des soldats...

NAPOLÉON.

Qu'ils entrent!.. Oh! ceux-là, je puis compter sur eux?..

SCÈNE III.

NAPOLÉON, UN COLONEL, HAILLOT, CAPITAINES, SOUS-OFFICIERS, SOLDATS.

NAPOLÉON.

Voyons, mes amis, que me voulez-vous?.. parlez!.. vous, savez qu'entre vous et moi, c'est de camarade à camarade... Eh! bien?...

LE COLONEL.

Sire, nous avons pris la liberté de venir auprès de vous, parce qu'on a répandu des bruits qui inquiètent l'armée, l'armée qui vous est si dévouée...

NAPOLÉON.

Et que dit-on?.,

LE COLONEL.

On dit... on dit que vous voulez abdiquer...

NAPOLÉON.

Mes enfans, il est des sacrifices que l'honneur et le devoir nous imposent; les circonstances peuvent m'obliger à un grand acte de dévouement, et, quoiqu'il arrive, c'est à ma Garde, c'est à mon armée que j'expliquerai ce que j'aurai cru devoir faire... on me comprendra....

LE COLONEL.

Mais, Sire, ce que nous ne voulons pas c'est que vous nous quittiez!.. nous sommes à vous, pour toujours, jusqu'à la mort!.. Tenez! Sire, je parlerai avec franchise, quelques hommes que je ne veux pas nommer, travaillent sourdement autour de vous... faites les rentrer dans la poussière... qu'ils s'éloignent qu'ils disparaissent!..

HAILLOT,

Eh! oui, je l'ai toujours dit, et pour le quart-d'heure, un chacun pense comme moi!.. Il y en a de ces chamarré qu'il faut mettre à la réforme indéfinie... ça irait mieux si on n'avait plus dans l'œil et dans les jambes ce peloton d'arlequins!...

LE COLONEL.

Sire, fiez-vous à votre armée, ne vous fiez qu'à elle... Remettez-vous à notre tête, conduisez-nous où vous voudrez, et nous serons vainqueurs, et nous chasserons l'étranger de la France... Chacun de nous est impatient de sortir du repos... de courir à de nouveaux combats, et de vous voir reprendre toute votre puissance!

NAPOLÉON.

Je le sais, mes amis, je le sais... bientôt, vous apprendrez ce qui sera décidé... s'il faut que j'en appelle à votre courage, je le ferai et je serai sûr de la victoire... s'il faut céder, c'est que la fatalité l'aura emporté... Oh! je vous connais bien et je vous aime!.. (Caulaincourt entre.) Caulaincourt!..

HAILLOT.

Celui-là, il est des bons et solides!..

NAPOLÉON.

Allez, mes amis, et à bientôt!..

SCÈNE IV.

NAPOLÉON, CAULAINCOURT.

NAPOLÉON.

Eh bien? Caulaincourt?

CAULAINCOURT.

Sire...

NAPOLÉON.

Tout est consommé, n'est-ce pas?.. vous avez remis l'acte d'abdication... Je ne suis plus Empereur, mais mon fils me succède... Que fait-on de moi?.. parlez...

CAULAINCOURT.

Sire, l'acte que vous avez envoyé était déjà un acte de grande abnégation, et pourtant il ne suffit pas!..

NAPOLÉON.

Que voulez-vous dire?..

CAULAINCOURT.

Les victoires des ennemis, l'occupation de Paris, les manœuvres de quelques misérables font exiger un plus grand sacrifice...

NAPOLÉON.

Ah!..

CAULAINCOURT.

On veut, maintenant, on veut une abdication pure et simple, sans réserve...

NAPOLÉON, courant prendre son épée qui est sur un fauteuil.

C'est donc la guerre, encore la guerre, toujours la guerre!.. aime mieux cela... ne me

dites rien, Caulaincourt... Croient-il donc, ces arrogans vainqueurs, qu'ils soient maîtres de la France, parce que la trahison leur a ouvert les portes de Paris!.. J'appellerai le peuple à moi; ils ne savent donc plus qu'un homme comme moi ne cesse d'être redoutable que lorsqu'il est couché dans la tombe ?.. mais, demain, je puis me relever à la tête de cent mille combattans... Tenez, Caulaincourt, suivez mon calcul; j'ai ici, autour de moi, vingt-cinq mille hommes de ma garde; ces géans seront le noyau auquel je rallierai l'armée de Lyon, forte de trente mille hommes; les dix huit mille de Grenier qui arrivent d'Italie, les quinze mille de Suchet et les quarante mille que Soult commande, voilà une armée de cent trente mille hommes!.. Je suis maître de toutes mes places fortes de France et d'Italie... je suis encore debout, appuyé sur cette même épée qui m'a ouvert toutes les capitales de l'Europe; je suis encore le chef des plus vaillantes troupes du monde entier... J'appelerai à la défense du pays tous les hommes de cœur, je ferai incrire au-dessus de mes aigles *Indépendance et Patrie*, et mes aigles redeviendront terribles... Si les chefs de l'armée qui doivent leur illustration à mes conquêtes. à mes admirables soldats, si ces chefs amollis veulent se reposer, qu'ils s'en aillent!.. je trouverai sous les épaulettes de laine des généraux et des maréchaux !..

CAULAINCOURT.

Sire, je supplie Votre Majesté de prendre le temps de réfléchir...

NAPOLÉON.

Tout est réfléchi; je n'ai pas le choix des moyens... Tout est rompu !.. La guerre !..

CAULAINCOURT.

Oh! Votre Majesté cède à une irritation bien légitime... vous savez si je vous suivrais partout, même dans un abîme... Mais, songez-y... les circonstances, ont acquis une cruelle gravité.. Faudra-t-il déchaîner d'inutiles tempêtes, provoquer des évènemens où votre génie s'aveuglerait, où la patrie pourrait disparaître !..

NAPOLÉON.

Je vous le dis encore, je veux aller combattre; ma place est marquée dessus ou dessous le terrain d'un champ de bataille...

L'AIDE-DE-CAMP.

Sire, les maréchaux sont là qui demandent à être introduits...

NAPOLÉON.

Qu'ils viennent!..

SCENE V.

NAPOLÉON, CAULAINCOURT, MARÉCHAUX.

NAPOLÉON.

Eh bien, Mesieurs, nous allons recommencer la guerre; on m'y force; on rend inutiles tous mes sacrifices personnels... Qui m'aime me suive!..

LE MARÉCHAL.

Sire, la guerre est finie; elle ne peut recommencer...

NAPOLÉON.

Mais, si je le veux.., n'ai-je donc plus de soldats?..

LE MARÉCHAL.

Sire, voici la situation...

NAPOLÉON.

Voyons, Monsieur, il paraît que vous êtes bien instruit...

LE MARÉCHAL.

Les troupes étrangères occupent toutes les avenues de Fontainebleau... L'armée russe se développe sur la rive droite de la Seine, depuis Melun jusqu'à Montereau... Un corps nombreux a pris position entre Essonne et Paris... D'autres corps barrent les routes de Chartres et d'Orléans... D'autres encore sont établis militairement dans tout le pays entre l'Yonne et la Loire; enfin, un vaste réseau nous cerne, et, au premier signal, cent-cinquante mille hommes peuvent fondre sur la petite armée qui nous garde...

NAPOLÉON.

Et quand cela serait vrai, Monsieur, faudrait-il nous résigner comme un troupeau d'esclaves?.. n'avons-nous pas fait assez de grandes choses pour espérer d'en accomplir encore?.. N'y a-t-il plus le même courage chez mes soldats, le même patriotisme dans la nation ; suis-je dépossédé de mon intelligence et de mon énergie?..

LE MARÉCHAL.

Sire, ce n'est pas une victoire douteuse qu'il faut envisager, c'est la guerre civile qu'il faut craindre...

NAPOLÉON.

La guerre civile!..

LE MARÉCHAL.

Oui, Sire... car si beaucoup de Français marchaient avec vous, d'autres vous deviendraient hostiles; le pays veut le calme, épuisé qu'il est par l'invasion... Combattre encore, ce serait vous faire accuser de songer à des intérêts personnels...

NAPOLÉON.

Et celui-là mentirait qui oserait parler ainsi !.. Retirez-vous, Messieurs, ; il n'appartient à personne de m'imposer la résolution que je veux prendre... Restez, Caulaincourt...

SCÈNE VI.

NAPOLÉON, CAULAINCOURT.

NAPOLÉON.

Eh bien?..

CAULAINCOURT.

Sire, c'est à votre grande âme à décider...

NAPOLÉON.

Ainsi donc, on m'accuserait de ne penser qu'à moi... Ainsi donc, il serait possible que la France fût précipitée dans la guerre civile!.. Terrible abîme le long duquel je ne veux pas la faire marcher!.. Il ne faut pas se dévouer à demi!.. Ah! Caulaincourt, ce n'est pas le trône que je regrette... Ma arrière militaire suffit à

la gloire d'un homme ; la couronne la moins fragile, c'est une couronne de lauriers... Allons ! aux grandes destinées les grandes infortunes !.. Je suis monté bien haut !.. Ce n'est pas descendre que de me résigner... C'est avoir mérité le trône que de le quitter par respect pour le repos et le bonheur de la nation qui me l'avait donné !.. Allons !.. (Il va à une table et écrit.) « Les Puissances alliées ayant proclamé que l'Empereur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, il déclare qu'il renonce pour lui et ses héritiers au trône de France etd'Italie, parce qu'il n'est aucun sacrifice, même celui de la vie, qu'il ne soit prêt à faire aux intérêts de la France. »

(Il se lève et remet l'acte à Caulaincourt. Celui-ci le prend en s'inclinant, et porte la main à ses yeux. tandis que Napoléon l'attire à lui et l'embrasse. On entend au dehors des cris tumultueux.)

LES SOLDATS, au dehors.

L'Empereur !.. L'Empereur !..

NAPOLÉON.

Venez, Caulaincourt : j'entends mes soldats qui m'eppellent et je veux les revoir une dernière fois !..

(Ils sortent, tandis qu'on entend au dehors les cris de : l'Empereur !.. l'Empereur !..)

Seizième tableau.

Le théâtre change, et représente l'île de Saint-Hélène; des rochers, l'Océan ; dans la perspective, Longwood. Napoléou vient du côté de Longwood seul, et paraissant plongé dans ses méditations. il s'avance le long des rochers, s'arrête, et regarde la mer, les bras croisés, la tête penchée, et dans l'attitude de la tristesse, On voit, à quelque distance de lui, un soldat anglais en sentinelle qui l'examine. Quelques instans après, Napoléon reprend sa promenade : le soldat fait quelques pas comme pour lui indiquer une limite qu'il ne doit pas franchir. Napoléon l'aperçoit, et fait à la fois, un mouvement d'indignation et un geste de résignation douloureuse : puis, brusquement, il revient sur ses pas et reprend le chemin de Longwood.)

Dix-septième tableau.

Le théâtre change et représente une partie des Champs-Élysées. Une douce lumière éclaire ce tableau dont l'aspect est fantastique. C'est un site poétiquement orné, c'est le séjour des ombres heureuses qui passent à travers des bosquets où flottent de légères vapeurs. Napoléon paraît entouré des guerriers illustres de son époque ; auprès de lui est un général de l'armée d'Afrique.

NAPOLÉON, au général.

Oui, général, oui... dans tous les temps, des gloires nouvelles pour cette France que nous avons aimée !.. C'est maintenant sur la terre d'Afrique qu'on voit briller la bravoure de ses enfans !.. Oh ! ces enfans sont dignes de leurs pères que si souvent je conduisis à la victoire !.. Tenez, écoutez !.. (On entend le canon.) En ce moment, une bataille commence, et le drapeau tricolore va compter un triomphe de plus... venez amis, venez... nous allons applaudir les vainqueurs !..

(Un nuage enveloppe les personnages qui, peu à pen disparaissent aux regards.)

Dix-huitième tableau.

Le théâtre change et représente la plaine arrosée par l'Isly. Napoléon paraît au lointain, dans une gloire avec les personnages qui l'entouraient aux Champs-Élysées... Il examine la bataille qui se livre dans la plaine. — Bataille d'Isly. — Apothéose.

FIN.

Impr. de Mme de Lacombe, rue d'Enghien, 12.

L'HOMME DU SIÈCLE,

ÉVÉNEMENS HISTORIQUES EN QUATRE ACTES ET QUINZE TABLEAUX,

PRÉCÉDÉS

DU 13 VENDÉMIAIRE,

PROLOGUE D'UNE GRANDE HISTOIRE,

Par M. Prosper.

LE 13 VENDÉMIAIRE,

PROLOGUE.

Le théâtre représente le portail de l'église Saint-Roch et les rues qui y aboutissent.

SCENE PREMIERE.

Des habitans traversent les rues ; des crieurs publics distribuent leurs feuilles ; des patrouilles d'infanterie et de dragons paraissent sur le théâtre.

LE CRIEUR. Voilà qui vient de paraître, un décret d'urgence de la Convention nationale qui nomme le citoyen Barras général en chef de l'armée de l'intérieur et le général Bonaparte commandant en second. Voilà qui vient de paraître ; ça ne se vend qu'un sou.

UNE FEMME. Qu'est-ce que ça, le général Bonaparte ?

UNE AUTRE FEMME. Tu ne te souviens plus?... c'est ce petit dur-à-cuire qui a repris Toulon aux Anglais.

SCENE II.

BARRAS, BONAPARTE, JUNOT.

BARRAS. Oui, mon cher Bonaparte, je vous ai demandé à la Convention pour commander sous moi.

BONAPARTE. Je suis étonné, citoyen représentant, que la Convention soit allée chercher dans la retraite et dans l'oubli un officier disgracié par le ministre de la guerre Aubry, pour lui confier une mission aussi délicate.

BARRAS Je vous avouerai avec franchise que, dans ce dangereux moment, peu d'officiers généraux sollicitaient cette marque de confiance.

BONAPARTE Je le crois.

BARRAS. Je me suis souvenu de vous, je me suis souvenu du siége de Toulon, de votre bravoure, de votre persévérance, et je vous ai désigné comme l'homme qu'il nous fallait.

BONAPARTE. Je ferai mon possible pour ne pas tromper vos espérances.

BARRAS. D'après tous les rapports qui me sont arrivés cette nuit, les sectionnaires semblent disposés à nous disputer vivement le terrain.

BONAPARTE. Ce qui peut arriver de plus heureux à la Convention est une résistance armée; le succès mettrait évidemment la puissance et le droit de son côté.

BARRAS. Mais pensez-vous que nous soyons en mesure pour disperser et forcer les rebelles ?

BONAPARTE. Si l'on m'avait donné hier le commandement, j'aurais pu ce matin me rendre maître des différentes positions qui avoisinent les Tuileries et les quais. Les sectionnaires, s'ils ont parmi eux quelque général qui entende la guerre, ne manqueront pas de s'emparer de la position de Saint-Roch. Cependant, aussitôt que les troupes de Menou seront réorganisées, je déboucherai par ces rues, pour isoler la section Lepelletier des autres sections révoltées. Quelques pièces de canon chargées à mitraille nous rendront facilement maîtres de la rue Saint-Honoré. Rien n'est encore perdu ; ici comme à Toulon, je réponds de tout si l'on veut me laisser agir.

BARRAS. Vous êtes libre, je prends tout sur ma responsabilité; cependant, agir aussi hardiment serait peut-être une grande faute, car nous ignorons l'esprit de la population de Paris.

BONAPARTE. Cette incertitude provient de l'hésitation du gouvernement : le peuple, ne voyant pas où l'on veut le conduire, reste impassible et désaffectionné ; cependant rien

n eût été plus facile que de rallier tous les citoyens. Le mouvement qui vient d'éclater est évidemment contre-révolutionnaire et royaliste. En exposant clairement les faits, la Convention eût été certaine de rencontrer la sympathie du peuple. (*Les cris de* vive la nation! vive la république! *se font entendre.*) Vive la nation! vive la république! ces cris ne prouvent rien; en guerre civile, tout le monde invoque la patrie.

JUNOT. Général, irai-je m'assurer de ce qui se passe?

BONAPARTE. Va, mais sois prudent. (*Bonaparte examinant la position.*) Oui, citoyen Barras, cette position est excellente, et Menou n'aurait jamais dû l'abandonner; il pourra nous en coûter cher pour la reprendre.

On entend les cris de *vive la Convention.*

BARRAS. Ce sont des amis!

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, JUNOT, CHEFS DE SECTIONNAIRES.

TOUS. Vive la Convention!

JUNOT. Les patriotes du faubourg Saint-Antoine, au nombre de quinze cents hommes environ, dont voici quelques-uns des chefs, sont en marche pour se réunir aux troupes de la Convention.

BONAPARTE. Bon augure! le peuple est pour nous.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, LES PATRIOTES DU FAUBOURG SAINT-ANTOINE.

TOUS. Vive la Convention! à bas les royalistes! à bas l'étranger!

BONAPARTE, *à Barras.* Vous le voyez, ces mots de royalistes et d'étrangers marchent toujours ensemble.

TOUS. Des armes! des armes.

BONAPARTE. Citoyens, on va vous en distribuer: des braves tels que vous sauront les rendre redoutables aux ennemis de la patrie.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, DRAGONS *qui se replient.*

BONAPARTE. L'ennemi s'avance sans doute?

L'OFFICIER DE DRAGONS. Oui, général, des rassemblemens nombreux se dirigent vers nous.

BONAPARTE. Nous allons battre en retraite; mais on nous verra bientôt marcher en avant... Citoyens et soldats, c'est aujourd'hui que nous sauverons la patrie.

TOUS. Des armes! des armes!

Les patriotes se retirent. ils sont bientôt suivis des sectionnaires qui éclairent leur mouvement.

SCENE VI.

LE COMTE DE MAULEVRIER, LE VICOMTE DE CASTELLANE, SAINT-JULIEN, SECTIONNAIRES.

SAINT-JULIEN. Il paraît que les sections se maintiennent toujours dans les sentimens que nous désirons.

LE COMTE. Encore quelques heures et la république française une et indivisible ne sera plus qu'une excellente monarchie, avec un roi par la grâce de Dieu.

LE VICOMTE. Ces bons Parisiens sont les gens les plus commodes du monde à attraper; nous avons crié plus haut qu'eux : vive la liberté! et les voilà qui crient plus haut que nous : à bas la Convention! Ce n'est pas pour le leur reprocher, mais nous leur avons fait de belles promesses.

SAINT-JULIEN. Le peuple ressemble aux enfans, il faut toujours tout lui promettre.

LE COMTE. Quitte à ne rien tenir.

SAINT-JULIEN. C'est parbleu bien comme je l'entends. Ah çà! nos hommes du lendemain sont-ils prêts à agir?

LE VICOMTE. Aussitôt les conventionnels pendus ou fusillés, nous montons à cheval, et nous proclamons Louis XVIII.

LE COMTE. Et le gouvernement provisoire?

SAINT-JULIEN. Il est nommé.

LE VICOMTE. Ah çà! pas de gens tièdes, pas d'hommes à double face, il nous faut des royalistes purs.

SAINT-JULIEN. Messieurs, craignons d'aller trop vite; il serait possible que les sections si long-temps abusées nous abandonnassent devant l'armée de la Convention.

LE VICOMTE. Belle armée! quatre mille cinq cents hommes réunis en toute hâte à la plaine des Sablons, sans chefs, sans généraux en réputation pour la commander. Vous avez vu hier comme nous avons traité Menou.

LE COMTE. On dit que Barras vient d'être nommé pour commander les troupes républicaines.

LE VICOMTE. Grand général, ma foi! un coquin calqué en petit sur le modèle de Néron, croyant pouvoir en même temps se gorger d'or, de plaisir et de sang.

SAINT-JULIEN. Je connais l'officier général qui commande sous ses ordres, c'est un homme à craindre.

LE VICOMTE. Le petit Bonaparte! allons donc! je vous promets de lui donner une bonne leçon.

On entend le rappel; les tambours paraissent, suivis de gardes nationaux et de sectionnaires.

SAINT-JULIEN, *sur les marches de Saint-Roch.* Citoyens! vos sections vous convoquent! Accourez défendre vos femmes, vos enfans, vos biens, qui sont tous menacés par une nouvelle terreur. La Convention, cette caverne infâme, veut encore nous décimer à l'aide de nouveaux Robespierre, de nouveaux Couthon, Saint-Just et autres scélérats. Nous

avons assez souffert. Réunissons-nous tous autour de l'autorité communale, renversons d'odieux tyrans et mettons promptement en activité cette belle constitution républicaine qui doit sauver la France et nous rendre le repos. Aux armes! aux sections!

TOUS. Aux armes! aux sections!

LE VICOMTE. Un moment, citoyens. L'ennemi doit déboucher par ces rues; embusquons-nous dans ces maisons, prenons position sur les marches de Saint-Roch, et défendons vaillamment les approches de la section. Quels sont les braves qui veulent demeurer avec moi?

TOUS. Nous demeurons.

LE VICOMTE, *aux conjurés.* Vous, mes amis, ne tardez pas à nous envoyer du renfort.

Saint-Julien et le comte se retirent. Les troupes de la Convention arrivent et se mettent en bataille dans le manége; Saint-Julien reparaît à la tête d'un grand nombre de sectionnaires qui prennent position sur le théâtre.

SCÈNE VII.

BONAPARTE, BARRAS, JUNOT, FONTENAY, ETC.

BARRAS. Nos colonnes d'attaque sont-elles disposées?

BONAPARTE. Oui, général.

BARRAS. Attaquez. Faites faire une dernière sommation.

Le trompette sonne.

LE VICOMTE. Qui vive?

JUNOT. France!

LE VICOMTE. Et nous aussi, nous sommes pour la France.

JUNOT. Nous sommes en même temps pour la loi. (*A Fontenay.*) Citoyen, faites votre devoir.

FONTENAY. Au nom de la Convention nationale...

LE VICOMTE. A bas la Convention! plus de tyrans!

LES SECTIONNAIRES. A bas la Convention! plus de tyrans!

JUNOT, *à Fontenay.* Donnez-moi votre papier. (*Aux sectionnaires.*) Au nom de la Convention nationale...

LE VICOMTE. Non, non, à bas les tyrans!

LES SECTIONNAIRES. A bas les tyrans! à bas les tyrans!

JUNOT. Hommes aveuglés, voulez-vous m'écouter?

LE VICOMTE. Non, non, vive l'officier! vive l'armée!

LES SECTIONNAIRES. Vive l'officier! vive l'armée! à bas la Convention!

JUNOT. Je venais annoncer le pardon à ceux qui mettraient bas les armes à l'instant même; maintenant, je vous déclare que vous serez tous traités comme des rebelles.

Les sectionnaires font feu sur Junot.

BONAPARTE. Grenadiers, en avant!

Attaque et prise de Saint-Roch.

ACTE PREMIER.

PREMIER TABLEAU. — **L'armée française à Milan.**

PERSONNAGES.	*PERSONNAGES.*
BONAPARTE, général en chef.	PETRUCCIO, portefaix.
JUNOT.	UN SBIRE.
LE PRIEUR.	MARGARITA, femme du peuple.
IL SIGNOR MELZI.	DEUX HABITANS.
UN GÉNÉRAL AUTRICHIEN	SOLDATS FRANÇAIS *et* AUTRICHIENS, MOINES, PEUPLE.

Le théâtre représente une partie de la ville de Milan; un aqueduc au fond; un palais et des monumens à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

Des habitans de diverses classes traversent et stationnent sur la place publique. Petruccio, portefaix, et autres hommes du peuple sont assis sur les marches de l'aqueduc.

PETRUCCIO. Eh bien! signori, que dit-on de nouveau à Milan?

PREMIER HABITANT. Des bruits sourds se répandent par la ville; cependant on affirme tout bas que l'avant-garde française est entrée hier à Crémone.

DEUXIÈME HABITANT. Et les Autrichiens, que font-ils?

PREMIER HABITANT. Craignant un mouvement populaire, ils mettent le château en état de défense, et y laissent pour garnison l'élite de leurs troupes; le reste a pris les armes ce matin au point du jour et occupe les diverses places de la ville.

PETRUCCIO. Si vous ne savez que ça de nouvelles... Mais voici Margarita: c'est le meilleur trompette de la ville, surtout depuis que son mari a été mis à l'ombre par les Autrichiens.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, MARGARITA, FEMMES DU PEUPLE.

MARGARITA. Eh! que faites-vous là, vous autres?

PETRUCCIO. Tu le vois bien : nous nous reposons.

MARGARITA. En effet, vous avez entrepris de grands travaux! Pendant que vous dormez au soleil, nos meilleurs citoyens sont incarcérés, jugés et condamnés... L'inquisition autrichienne pèse sur nous à côté de celle de Rome : il faut secouer toutes ces chaînes; la France nous en donne l'exemple, et plusieurs de nos compatriotes les plus distingués n'attendent qu'un signal pour se mettre à la tête du mouvement. Debout, mes amis! debout! l'heure de la liberté vient de sonner pour l'Italie.

PETRUCCIO. Bah! bah! personne ne bouge; et d'ailleurs les riches et les puissans trouvent que la liberté est un mets trop recherché pour le peuple.

MARGARITA. Ont-ils donc le palais plus délicat que nous! je vous l'annonce, mes amis, le banquet est servi, ayez le courage de vous lever et d'y prendre place : qui donc osera vous défendre de vous y asseoir?

PETRUCCIO. Ah! s'il y avait parmi le peuple deux cents bons garçons comme moi...

UN HABITANT. Vous êtes fou, Petruccio.

PETRUCCIO. On me l'a déjà dit plusieurs fois.

UN HABITANT. Restons tranquilles, mes amis; les guerres des grands ne doivent être pour nous qu'un spectacle.

PETRUCCIO. J'aimerais assez y jouer un rôle.

MARGARITA. Si tu te conduis comme un lâche, bien certainement tu joueras celui de pendu.

PETRUCCIO. Patience! le chanvre qui doit me serrer le cou n'est pas encore filé... Comme elle y va, la commère!

MARGARITA. Et vous autres, ne ferez-vous rien pour la patrie? Attendez-vous que le sort des armes, après vous avoir faits sujets de l'Autriche, vous rende esclaves de la France?

PETRUCCIO. La république française ne fait point d'esclaves; elle est l'alliée des peuples et l'ennemie des rois.

MARGARITA. Montrez-vous donc dignes d'une si noble alliée! déclarez-vous, et que l'Italie ait au moins la gloire d'entendre proclamer par des voix italiennes la liberté de la patrie... Allons, Petruccio, allons, mon brave! toi, que toujours on a vu le premier courir sur les sbires et sur les commis de la douane, n'auras-tu du courage que pour frauder les droits ou soutenir des tapageurs? J'ai vu des temps où ta voix soulevait le peuple comme un ouragan! N'es-tu plus le même? As-tu peur aujourd'hui?

PETRUCCIO, *se levant brusquement.* Peur! Cette diable de femme me déchire avec son mépris; ses railleries sont comme un fer ardent qui me brûle... Petruccio, avoir peur! et peur d'un Autrichien!

PREMIER HABITANT. De la prudence, signori; rentrons chacun chez nous : voici les Autrichiens qui montent dans la ville.

PETRUCCIO. La place publique est mon chez moi; c'est celui du peuple qui n'a guère que cet asile. Je reste ici.

TOUS. Nous restons tous.

PETRUCCIO. Au diable les Autrichiens! Eh bien, Margarita, ai-je peur?

MARGARITA. Tu es un brave, je te reconnais.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, UN GÉNÉRAL AUTRICHIEN, LE PRIEUR, TROUPES, ETC.

LE GÉNÉRAL AUTRICHIEN. Ainsi donc, monsieur le prieur, Sa Majesté impériale peut compter sur vous?

LE PRIEUR. Nos intérêts, notre penchant et les ordres de Rome répondent de notre inviolable fidélité.

LE GÉNÉRAL AUTRICHIEN. Cependant je dois vous prévenir qu'il faut que j'évacue Milan à l'instant même, pour renforcer l'armée impériale.

LE PRIEUR. C'est un malheur, sans doute; mais il nous permettra de vous montrer notre puissance. Nous allons servir votre maître, monsieur le général; n'oubliez pas que si Milan, Pavie et les fiefs impériaux se révoltent et font une puissante diversion en votre faveur, nous sommes en droit d'espérer que Sa Majesté ne négligera pas nos intérêts.

LE GÉNÉRAL AUTRICHIEN. Mon père, vous serez cardinal à la nomination de l'Autriche, et toutes nos promesses seront remplies.

PETRUCCIO. Marché fait : voilà un coquin qui en achète un autre... Paierons-nous? Si vous m'en croyez, nous ne nous montrerons pas si dupes.

Les troupes autrichiennes défilent et s'éloignent au milieu des murmures du peuple.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, *le général autrichien excepté.*

LE PRIEUR. Mes frères, que signifie cette conduite? vous accueillez par des risées les alliés du saint siége et les soldats de votre souverain! N'êtes-vous plus bons catholiques? notre Saint-Père a-t-il cessé de mériter votre respect et votre dévouement?...

PETRUCCIO. Le pape est maître à Rome et n'est rien ici; notre sort dépend de nous seuls, et si nous voulions, malgré le Saint-Père et l'Autriche...

LE PRIEUR. Insolent! Oses-tu bien parler ainsi devant moi?

PETRUCCIO. Qu'êtes-vous donc pour que je me gêne? un homme couvert d'une robe blanche, et rien de plus?

LE PRIEUR. Infâme! je t'excommunie.

PETRUCCIO. Paroles en l'air!

LE PRIEUR. Je t'interdis les sacremens, la terre chrétienne.

PETRUCCIO. Et moi, je t'interdis le rire, le plaisir et la liberté : qui perd ou gagne, dis-le-moi?

Le bourdon se fait entendre.

LE PRIEUR. Malheureux! savez-vous que ce signal peut être celui de votre mort? A l'heure où je vous parle, Uberto Pascali, que vous connaissez tous, le plus habile médecin de la Lombardie, une de vos idoles populaires, est conduit au supplice des traîtres, et il vient mourir ici sur cette place, au milieu de vous tous, qui, à l'instant même, avez osé invoquer l'étranger.

Silence général.

SCENE V.

Le Cortége d'Uberto, *entouré de moines et de soldats.*

LE CHEF DES SBIRES. Uberto Pascali, vous êtes condamné à mort pour avoir pris parti pour la France.

LE PRIEUR. Par grâce spéciale, l'église admet le condamné aux derniers sacremens.

Il fait signe de le conduire à l'église.

MARGARITA, *à Petruccio.* Laisseras-tu périr ce brave homme?

PETRUCCIO. Uberto Pascali est innocent.

LE SBIRE. Qui ose ici défendre le condamné?

PETRUCCIO. Moi, nous tous.

TOUS. Oui, nous tous.

PETRUCCIO. Camarades, il n'est pas question maintenant de Français ni d'Autrichiens, mais d'un compatriote, d'un honnête homme, d'un père de famille, qui va mourir pour quelques paroles en l'air.

LE SBIRE. Si tu ajoutes un mot, je te fais conduire en prison.

PETRUCCIO. Oui dà! et si je refuse de m'y rendre?

LE SBIRE. Châtié sur l'heure.

PETRUCCIO. Tu le seras avant moi... Enfans! sus aux sbires.

Le peuple se jette sur les sbires et délivre le prisonnier.

SCENE VI.

Les Précédens, JUNOT, Dragons, MELZI *et* la Députation italienne.

JUNOT. Que vois-je là? des stylets et des poignards! Milanais, que tout rentre dans l'ordre; sachez que, l'armée française étant maîtresse de Milan, la clémence et la générosité doivent y régner avec elle.

MARGARITA. Colonel, ce brave homme et les siens viennent de sauver du supplice le docteur Uberto, un ami de la France, un patriote.

JUNOT. Voilà un brave garçon... Mon ami, reconduisez hors de Milan sans insulte, mais sans retard, tous ces moines fainéans et leurs partisans fanatiques.

PETRUCCIO. Allons! mes excellens pères, il faut nous mettre en devoir de courir comme des lièvres; car la colère du peuple italien, lorsqu'elle s'allume sur le midi, ne se calme souvent que le soir, avec la brise des montagnes, et après avoir fait répandre bien des pleurs et du sang.

LE PRIEUR. J'en appelle au pape.

PETRUCCIO. Appelles-en au diable! ton vrai patron. Marche!

LE PRIEUR. Ce terrain est sacré.

PETRUCCIO. Il n'y a rien de sacré que la volonté du peuple. Allons! marche, te dis-je! et vivent l'Italie et la liberté!

Les moines sont emmenés.

SCENE VII.

Les Précédens, *les moines exceptés.*

JUNOT. Que les députations du peuple se rassemblent. Vous, signor Melzi, présidez-les; rédigez vos demandes au général en chef, et tenez-vous prêt à lui faire connaître les vœux de vos compatriotes.

MELZI. Je convoquerai les notables habitans aussitôt qu'à la tête du clergé j'aurai présenté au général Bonaparte les clefs de la ville de Milan.

Entrée de l'armée française sur l'aqueduc, joie du peuple; le clergé sort de l'église; Melzi présente les clefs à Bonaparte.

SCENE VIII.

Les Précédens, BONAPARTE, Etat-major, Soldats.

MELZI. Général, vous venez de délivrer la Lombardie du joug de ses oppresseurs, nous garderons éternellement la mémoire d'un aussi grand bienfait; nous n'avons pas attendu vos dernières victoires pour faire parvenir nos vœux jusqu'à vous, ils vous étaient déjà connus.

BONAPARTE. L'Autriche vous avait imposé le joug de l'esclavage, la France vient vous délivrer. Italiens! lorsqu'à la tête de la brave armée française, j'ai franchi les monts qui nous séparaient, nous n'avons tous poussé qu'un cri: Italie! Italie! Que ce cri prophétique soit répété par vous. S'il existe encore dans vos veines quelques gouttes de ce vieux sang romain, que les destinées de la patrie vous rallient tous; levez-vous, mais sous un seul drapeau; combattez s'il le faut, mais pour une seule cause, pour l'indépendance nationale et pour reconquérir avec elle l'oubli du passé, l'admiration de vos contemporains et l'estime de la postérité.

MELZI. Voici les votes des notables habitans; à leurs protestations écrites se joignent les acclamations du peuple, tous vous demandent pour la patrie indépendance et liberté.

BONAPARTE. Habitans de la Lombardie, citoyens de la nouvelle république cisalpine, au nom de la nation française, je vous déclare libres et peuple constitué.

LE PEUPLE. Vive la France!

LES TROUPES. Vive l'Italie!

FIN DU PREMIER TABLEAU.

DEUXIÈME TABLEAU.

Bonaparte incorruptible.

BONAPARTE, général en chef.
LE CARDINAL BUSCA.
LE COMMANDEUR D'EST.
LE PRINCE BELMONTE, envoyé de Naples.
L'ENVOYÉ DE SARDAIGNE.
L'ENVOYÉ DE VENISE.
BUGNET, payeur général.
JUNOT, colonel.
EUGÈNE BEAUHARNAIS, capitaine.
UN COMMIS.

Le théâtre représente une salle gothique d'un château-fort.

SCENE PREMIERE.

LE PAYEUR GÉNÉRAL BUGNET, *à son bureau.*

JUNOT, *entrant.* Bonjour, mon cher payeur général... Mais que vois-je? bon Dieu! que de richesses! des diamans, de l'or! des tableaux précieux!

EUGÈNE. Nos curieux de Paris seraient bien étonnés s'ils nous voyaient aussi riches.

BUGNET. Le général Bonaparte fait la guerre à la manière des Romains : non seulement son armée vit dans l'abondance, mais elle enrichit encore la patrie. Voilà un bel exemple à suivre pour nos généraux.

JUNOT. Il y en a peu qui le suivront.

BUGNET. Tant pis pour eux; car à côté des belles pages de leurs campagnes il y aura de honteuses marges. Victoires et dilapidations, tout se sait, tout se dit, et la postérité n'est que l'écho des contemporains. Ah çà! qui vous amène, jeunes gens? Je parie que Junot vient me demander quelques avances; il s'adresse mal, pour que je le refuse.

JUNOT, *riant.* Eh bien! vous vous trompez, le général nous envoie ici pour recevoir les ambassadeurs étrangers.

BUGNET. Ici! au milieu de leurs dépouilles? il veut donc les punir deux fois? (*Aux commis.*) Dépêchez-vous, mettez toutes ces caisses en ordre. Les bordereaux sont-ils prêts? donnez, que je les vérifie et que je les signe... Vous permettez...

JUNOT. Comment donc! (*A Eugène.*) Ah çà! que dis-tu de l'idée de ton père, qui métamorphose des aides de camp en diplomates?

EUGÈNE. C'est qu'il n'a pas de grands secrets à cacher.

JUNOT. Dis plutôt qu'il a peut-être de bonnes vérités à faire connaître. Si ces vieux fous m'interrogent, je ne pèserai guère mes paroles... gare la bombe!

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, LE COMMANDEUR D'EST, L'ENVOYÉ DE VENISE.

LE COMMANDEUR. Monsieur le colonel Junot, enchanté de vous rencontrer. (*A Eugène.*) Mille pardons, je ne vous voyais pas; j'espère que monsieur le vicomte Beauharnais me pardonnera ma distraction.

EUGÈNE. Monsieur le commandeur d'Est, la république française est une mère qui traite tous ses enfans avec égalité, je suis le citoyen Beauharnais.

L'ENVOYÉ. Moi aussi, je suis républicain... à ma manière, à la vérité... D'honneur, je ne vous croyais pas si purs: on nous avait parlé d'une si singulière façon de plusieurs de vos généraux, de votre Directoire lui-même... Recevez, je vous prie, mes regrets, mes félicitations.

LE COMMANDEUR. Mes excuses, mon admiration!

L'ENVOYÉ. Nous pouvons compter sur quelques égards; car ni Venise, ni le duc de Modène n'ont point armé contre les Français.

JUNOT. Aussi conserverez-vous vos états.

L'ENVOYÉ. Oh! Venise ne craint rien.

LE COMMANDEUR. Mais mon frère le duc de Modène craint tout; je ne me fais pas illusion sur notre faiblesse : aussi que demandé-je? la neutralité. Je ne vous cache point, messieurs, que j'ai le plus grand intérêt à voir son excellence le marquis de Bonaparte... car on m'a bien assuré qu'il était marquis avant la révolution...

JUNOT, *à Eugène.* S'il croit le séduire avec ces qualités-là!

LE COMMANDEUR. Je disais donc que j'avais le plus grand intérêt à voir son excellence avant ce fourbe de cardinal Busca...cet homme-là sacrifierait l'Italie sans scrupule.

L'ENVOYÉ. Mais non sans indulgence.

JUNOT. Pas mal, pour un Italien.

L'ENVOYÉ, *fièrement.* Colonel! Venise a toujours été indépendante du Vatican, et dans le temps où la France elle-même frémissait devant la tiare, le lion de Saint-Marc bravait Rome et ses foudres.

EUGÈNE. Vous asservissiez alors une partie de l'Italie, aujourd'hui nous l'appelons tout entière à la liberté et à l'indépendance.

L'ENVOYÉ. Venise est prête à vous seconder, et nous osons espérer que vous ne refuserez pas votre concours à cette noble tâche. Permettez-nous de voir votre général avant les envoyés des cours étrangères.

EUGÈNE. Ma foi, je n'y vois pas d'obstacle... et toi, Junot?

JUNOT. Ni moi non plus; au reste, je suis enchanté de trouver l'occasion de faire une campagne diplomatique contre le cardinal Busca et les plénipotentiaires de Naples et de Sardaigne... Le général va se rendre ici, profitez des dix minutes pendant lesquelles nous allons retenir le cardinal et ses alliés.

Junot et Eugène se retirent.

SCENE III.

LE COMMANDEUR, L'ENVOYÉ DE VENISE.

LE COMMANDEUR. Dix minutes, c'est bien peu.

L'ENVOYÉ. C'est assez, ou c'est trop. Allons, monsieur le commandeur, du courage et de

la présence d'esprit : songez que vous jouez les destinées de la maison d'Est.

LE COMMANDEUR. En cas de non succès, mon frère peut-il espérer trouver un asile sûr à Venise?

L'ENVOYÉ. Sans doute! (*A part.*) Pourvu qu'il apporte avec lui ses trésors.

BUGNET. Voici le général en chef.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, BONAPARTE.

BONAPARTE. Vous ici, messieurs! déjà! mais vous avez devancé vos collègues, vous êtes sans doute les troupes légères de la coalition?

L'ENVOYÉ. Nous sommes, et nous voulons rester les alliés de la république.

LE COMMANDEUR. Et les amis sincères et dévoués de monsieur le général en chef.

BONAPARTE. Amis dévoués et sincères! tous ceux de la France sont les miens. Au reste, messieurs, la force et la victoire donnent toujours des partisans.

L'ENVOYÉ. Nous ne voulons pas attendre que la défaite probable d'Alvinzi vous donne sur nous les droits vulgaires de la fortune, et nous ne craignons pas, général, de nous déclarer pour vous pendant que vous avez en tête un ennemi puissant et implacable.

BONAPARTE. Je vous remercie, messieurs; quelles troupes joignez-vous aux nôtres?

LE COMMANDEUR. Mon frère le duc de Modène n'a point de soldats; mais il possède des trésors.

BONAPARTE. A la bonne heure, et Son Altesse nous offre?...

LE COMMANDEUR. Quatre millions (*avec intention*) en or!

BONAPARTE. C'est fort bien... et la sérénissime république? car, je n'en doute pas, elle a aussi des offres à nous faire.

L'ENVOYÉ. Le sénat vous supplie d'accepter sept millions.

BONAPARTE. Quoi! toujours de l'or! mais des soldats?

L'ENVOYÉ. Des soldats! Venise n'en pourrait guère offrir qu'à la république française, et à quoi lui serviraient-ils! Des alliés peu aguerris lui nuiraient peut-être, et d'ailleurs n'a-t-elle pas pour elle le génie du plus grand général et la bravoure de la première armée du monde? Venise préfère se conduire en amie discrète et véritable du général Bonaparte : les sept millions du sénat ne sont offerts qu'à lui.

LE COMMANDEUR. Les quatre millions du duc de Modène n'ont pas une autre destination.

BONAPARTE. Eh bien! Bugnet, que dites-vous de cela?

BUGNET. Je dis, général, que sept et quatre font onze.

BONAPARTE. Voilà bien la réponse d'un faiseur de chiffres et d'un sournois.

L'ENVOYÉ, *bas au commandeur*. Il est à nous!

LE COMMANDEUR, *de même*. Vous croyez?

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, JUNOT.

JUNOT. Son Eminence le cardinal Busca attend les ordres du général en chef.

BONAPARTE. Mes ordres! je n'en ai point à donner à un prince de l'église; qu'il entre sans tarder, ou j'irai au-devant de lui.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE CARDINAL BUSCA, LE PRINCE DE BELMONTE, L'ENVOYÉ DE SARDAIGNE, ETC.

BONAPARTE. Je dois des excuses à Votre Éminence... Messieurs, je suis tout prêt à vous entendre; mais pardon, avant de m'occuper de vos affaires, je vous demanderai la permission de m'inquiéter des miennes... Messieurs, vous n'êtes pas de trop... Dites-moi un peu, Bugnet, dans quel état se trouve ma fortune?

BUGNET. Général, la caisse de l'armée vous doit un peu plus de 100,000 fr.

BONAPARTE. Et toi, Junot, fais-moi part de la situation de ma caisse particulière.

JUNOT. Il ne vous reste guère que 25,000 fr.; le surplus de l'argent que vous m'avez confié a été employé, selon vos ordres, à donner quelques secours à des officiers blessés ou démontés.

BONAPARTE. Ainsi donc, je suis à la tête de 125,000 fr. Messieurs, c'est toute ma fortune : en supposant que le Directoire me laisse encore un an ou deux à la tête de l'armée française, je quitterai l'Italie conquise et pacifiée avec environ 12 ou 15,000 livres de rentes.

BUGNET. Vous serez le plus pauvre général de la république.

BONAPARTE. Et vous, monsieur l'intéressé, qui avez eu tant de millions en maniement, que possédez-vous?

BUGNET. Ma place, mon général, et mon honneur.

BONAPARTE. C'est la gloire d'un comptable... c'est assez pour vous; mais je dois me montrer pour mes amis plus exigeant qu'ils ne se montrent eux-mêmes. Junot, vous verrez demain les fournisseurs de l'armée, et vous leur signifierez de ma part qu'il faut qu'ils s'arrangent entre eux pour faire au payeur général une gratification de 100,000 francs.

BUGNET. Mais, général, je ne puis.

BONAPARTE. Ici chacun doit m'obéir. (*Aux envoyés.*) Messieurs, parlons de vos affaires maintenant, et parlons-en aussi librement que nous avons parlé des nôtres.

Monsieur l'envoyé de Venise, votre république m'offre sept millions; il m'est impossible de les accepter, car il faudrait pour cela respecter le territoire de vos états de terre ferme, ce que je ne puis ni ne veux promettre, à moins que l'Autriche ne prenne le même engagement. Cependant, pour prix de vos offres généreuses, je veux vous donner un conseil dont vous ferez bien de profiter. Le lion de Saint-Marc se fait vieux; il n'a plus

ni dents pour se défendre, ni griffes pour attaquer; n'essayez donc pas de lui faire pousser d'inutiles rugissemens; qu'il continue à dormir, mais qu'il dorme pour tous... vous m'entendez.

Monsieur le commandeur d'Est, la république accepte les quatre millions que lui offre le duc de Modène; vous y joindrez quelques tableaux de vos grands maîtres. Paris doit être la capitale des arts et de la gloire.

Monsieur l'envoyé de Sardaigne, je n'ai rien à vous dire, votre maître a laissé passer l'heure de la démence.

Monsieur le prince Belmonte, si demain au coucher du soleil la division de cavalerie napolitaine n'a point quitté l'armée autrichienne, vous pouvez annoncer à votre roi qu'avant deux mois la maison de Bourbon aura cessé de régner sur Naples.

Quant à vous et à votre cour, monsieur le cardinal Busca... je devrais vous rendre tous responsables du sang que vous m'avez forcé à répandre. Croyez-vous que les millions, les diamans et les tableaux précieux que je vous ai arrachés suffisent à l'expiation d'aussi grands crimes? Non, Eminence, il faut que le pape, qui a abusé de sa puissance temporelle, voie une partie de cette puissance lui échapper. La ville et le territoire d'Avignon appartiendront désormais à la France. Les légations de Bologne, de Ferrare et de la Romagne accroîtront le territoire de la république transpadane; vous rétablirez à Rome l'école française des arts.

LE CARDINAL. Rome obéira, général; mais, de grâce, n'exigez pas davantage.

BONAPARTE. Trouvez-vous que ce soit trop! Eh bien! je veux accorder en même temps que je retire; vous pouvez personnellement, monsieur le cardinal, obtenir une récompense à laquelle vous devez attacher un grand prix... je puis disposer pour vous d'une couronne.

LE CARDINAL. Une couronne! et laquelle?

BONAPARTE. Celle du martyre!.. tremblez de la mériter.

Bonaparte se retire; le cardinal et les envoyés demeurent consternés.

FIN DU DEUXIÈME TABLEAU.

TROISIÈME TABLEAU.

—

Passage du pont d'Arcole.

Le théâtre représente les bords de l'Adige et le pont d'Arcole, des marais et une chaussée.

BONAPARTE.
UN OFFICIER HONGROIS.
UN OFFICIER FRANÇAIS.
MISCOT, Grenadier.
UN TAMBOUR.
OFFICIERS-GÉNÉRAUX ET SOLDATS FRANÇAIS ET AUTRICHIENS.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'officier hongrois est assis au milieu de soldats français.

MISCOT. Voilà un triste temps pour l'Italie, de la pluie et toujours de la pluie. Par bonheur que nous avons une suspension d'armes de vingt-quatre heures. Allons, allons, il fera beau temps demain au point du jour, et le soleil luira pour les braves... n'est-ce pas, mon officier?...

L'OFFICIER HONGROIS. Qu'il se lève radieux ou non, peu m'importe, je n'en serai pas moins prisonnier.

LE TAMBOUR. Consolez-vous, les armes sont journalières : vaincus hier, vous pouvez être victorieux demain.

L'OFFICIER HONGROIS. C'est ce diable de demain qui n'arrive jamais. Beaulieu nous l'a promis dix fois; j'espérais quelque chose du vieux Wurmser; mais, bah! et voilà maintenant Alvinzi qui nous tient le même langage, je n'y crois plus.

LE TAMBOUR. Encore une bataille comme la dernière, et je ne sais pas, ma foi! si nous ne serons pas plus embarrassés que vous.

L'OFFICIER HONGROIS. On dit que nos troupes se sont bien montrées à Caldiéro.

Bonaparte s'avance incognito vers le bivouac, en examinant la position de l'ennemi.

MISCOT. Pas mal, pas mal! Vos Hongrois ont surtout bien défendu les bonnes redoutes qui les couvraient. Cette journée nous a coûté cher.

L'OFFICIER HONGROIS. Vous croyez donc que cela pourra bien tourner pour nous?

MISCOT. Hum!... Ah çà! dites donc, vous autres, est-ce que nous n'allons pas assembler notre petit conseil et juger nos généraux?

L'OFFICIER HONGROIS. Juger vos généraux!

BONAPARTE, *s'avançant.* Écoutons; je ne serais pas fâché de connaître leur opinion.

MISCOT. Oui, c'est notre habitude après chaque affaire, nous donnons et ôtons les grades; Bonaparte lui-même a passé devant nous. Caporal à Lodi, nous l'avons fait sergent à Castiglione.

L'OFFICIER HONGROIS. Voilà qui est curieux, sur mon honneur? si nos soldats en agissaient ainsi dans l'armée autrichienne!

MISCOT. Vous ne seriez pas aussi souvent frottés, n'est-ce pas?

LE TAMBOUR. Il me semble que nous ne sommes guère en train aujourd'hui.

MISCOT. Pourquoi donc? le combat de Caldiéro n'est qu'une partie nulle, nous avons eu la première manche à la bataille de la Brenta...

LE TAMBOUR. Pauvre manche! Si la seconde ne vaut pas mieux, nous aurons un habit diablement déguenillé.

MISCOT. Je conviens que l'uniforme n'est pas brillant, mais patience! comme disent les Italiens... Voyons, appelle les noms.

LE TAMBOUR. Masséna!

MISCOT. Celui-là s'est bien montré, comme d'habitude.

LE TAMBOUR. Vaubois!

MISCOT. Il a perdu du monde; mais ce n'est pas sa faute. On dit cependant que Bonaparte a grondé sa division, qui a demandé,

pour toute réponse, à marcher à l'avant-garde.

LE TAMBOUR. Il gronde souvent, le petit caporal, et si on le grondait, lui!

MISCOT. Hé! hé! il l'a peut-être un peu mérité hier.

BONAPARTE, *s'avançant encore.* Vraiment! Je suis curieux de savoir...

MISCOT. Le petit caporal! je suis pincé!

LE TAMBOUR. Voulez-vous vous asseoir, mon officier?

BONAPARTE. Volontiers. (*Il prend place au bivouac.*) Voilà une froide nuit. Eh bien! camarades, que disions-nous?

LE TAMBOUR. Nous disions, mon officier, que le petit caporal a fait hier des brioches.

BONAPARTE. Oui-dà! et qui disait cela?

LE TAMBOUR. Le vieux Miscot, et il doit s'y connaître, il a fait toutes les campagnes de la révolution.

MISCOT, *à part.* Ces diables de conscrits commettent toujours des inconséquences; en voilà un qui est assez en retard pour ne pas avoir reconnu le général en chef.

BONAPARTE. Ah! c'est donc toi, vieux grognard, qui trouves que Bonaparte...

MISCOT, *embarrassé.* Oui, je l'ai dit.

BONAPARTE. Et comment pourrais-tu prouver?...

MISCOT. Écoutez donc, la pluie avait tellement détrempé les terres que notre artillerie n'a pu servir... Ensuite de çà, l'ennemi était retranché, nous n'étions pas en nombre, et de plus fatigués par des marches forcées... Mon avis est qu'il fallait attendre du renfort ou le beau temps.

LE TAMBOUR. Des renforts ou du beau temps! je suis aussi de cet avis. Ah çà! conserverons-nous à Bonaparte ses galons de sergent?

MISCOT, *à Bonaparte.* A vous la parole, mon officier.

BONAPARTE. Hum!... toutes réflexions faites, je lui laisserais ses galons, mais à condition qu'il les gagne deux fois demain.

MISCOT. Bien jugé!

TOUS LES SOLDATS. Oui, oui, bien jugé.

LE TAMBOUR. Oh! oh! bien jugé! comme vous êtes indulgens!... Je ne connais pas comme vous Bonaparte, puisque j'arrive à peine du dépôt de Nice, mais il me semble que le gaillard fait plus de bruit que de besogne... Savez-vous que cette maudite affaire d'aujourd'hui...

BONAPARTE. Vous pensez tous que cela va mal, n'est-il pas vrai? Je suis assez de votre avis; et vous, monsieur l'officier hongrois, que dites-vous de tout cela?

L'OFFICIER HONGROIS. Que diable voulez-vous que je dise? on ne sait jamais que penser avec votre Bonaparte, nous n'y comprenons plus rien.

MISCOT, *aux soldats.* C'est fameux! c'est à lui qu'il parle.

L'OFFICIER HONGROIS. Il est tantôt devant nous, tantôt sur notre queue, tantôt sur nos flancs, on ne sais jamais comment il faut se placer. Sa manière de faire la guerre est insupportable, elle viole tous les usages, toutes les règles, et, au moment où l'on croit le tenir, c'est lui vous tient.

BONAPARTE, *se levant.* Soldats! vous l'entendez; l'ennemi lui-même, au milieu de ses succès, est frappé de vertiges; il nous craint, profitons de son trouble, attaquons-le; plus nombreux que nous, abandonnons-lui la plaine; portons le champ de bataille sur des chaussées où le nombre ne pourra rien contre le courage. Rappelez-vous vos victoires passées, elles sont un heureux présage pour l'avenir.

TOUS. En avant! Vive le petit caporal!

BONAPARTE. Je retrouve toujours mes soldats.

Les tambours battent la diane, les troupes prennent les armes.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, EUGÈNE BEAUHARNAIS

EUGÈNE. Les divisions Masséna et Augereau sont en marche, et, avant une heure, elles s'établiront sur la chaussée qui traverse les marais. Le camp de Vérone a pris les armes et se dirige sur Arcole.

BONAPARTE. Fort bien; Eugène, tu vas te mettre à la tête de la colonne d'avant-garde.

Entrée des généraux; bataille d'Arcole. Après plusieurs charges, les Français sont repoussés. Bonaparte arrive.

BONAPARTE. Le salut de l'armée est derrière ce pont; il faut l'emporter de vive force ou renoncer à la victoire. Soldats, vous allez combattre à Arcole, souvenez-vous de Lodi!

Il saisit un drapeau et s'élance sur le pont.

TOUS. En avant!

FIN DU TROISIÈME TABLEAU.

ACTE DEUXIÈME.

Premier Tableau. — Les pestiférés de Jaffa.

PERSONNAGES.

BONAPARTE.
EUGÈNE BEAUHARNAIS.
JUNOT.

PERSONAGES.

LARREY, Chirurgien en chef.
UN OFFICIER FRANÇAIS.
SOLDATS MALADES. OFFICIERS ET GÉNÉRAUX.

Le théâtre représente l'intérieur d'une mosquée turque servant de quartier-général et d'ambulance.

SCÈNE PREMIERE.

LES PRÉCÉDENS, BONAPARTE, *suite.*

BONAPARTE. Eh bien, Eugène! la reconnaissance que tu viens de faire à la tête des guides a-t-elle réalisé mes espérances?

EUGÈNE. Nous n'avons rencontré que quel-

ques Arabes, des Maugrebins et deux Tartares qui allaient porter l'ordre au gouverneur turc du fort El-Aritche de se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

BONAPARTE. Djezzar lui aura promis des secours, c'est sans doute pour cela qu'il harcelle d'aussi près notre arrière-garde. Junot, il faudra le dégoûter de cette poursuite.

JUNOT. Ce ne sera pas ma faute si nous nous séparons sans nous être donné quelques bonnes tapes d'amitié.

BONAPARTE. Sois prudent! Quant aux Maugrebins, Kléber les contient sur ma droite avec sa division : je ne crains donc rien, non : car avec des soldats tels que ceux qui m'ont suivi, j'irais à la Mecque et à Jérusalem si cela entrait dans mes plans... Junot, cours prévenir le chirurgien en chef Larrey... Ah! le voici.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, LARREY.

BONAPARTE. Docteur, j'ai voulu vous voir, parce que vous êtes un homme de tête et de bon conseil. Vous connaissez la position de l'armée; l'ennemi nous suit comme une proie que les fatigues, les maladies et le désert doivent lui livrer. De notre prompt retour au Caire dépend donc notre salut; mais comment franchir l'espace qui nous sépare? Parmi nos soldats, beaucoup sont malades, un plus grand nombre craint l'épidémie, tous sont découragés. Dans cette position cruelle, plusieurs de nos généraux et des principaux employés de l'armée sont venus me trouver; ils m'ont donné le conseil, les uns d'abandonner nos malades, les autres de hâter la fin de leurs souffrances avec le secours de l'opium : que pensez-vous que je doive faire?

LARREY. Général, je ne jouerai point avec vous le sentiment ni la philanthropie, mais je vous dirai tout simplement que je pense absolument sur cet article comme Dégenettes, qui vous a déjà répondu qu'il était médecin pour guérir et non pour tuer.

BONAPARTE. Mon cher Larrey, je vous avais toujours regardé comme un homme de talent, vous êtes maintenant à mes yeux le premier chirurgien et le plus honnête homme du monde. Non, nous n'abandonnerons pas ceux de nos malades qui pourront être transportés sans danger de mort. Que dites-vous d'eux?

LARREY. Quelques-uns sont en péril, mais tous craignent...

BONAPARTE. Oui, ils se croient frappés sans ressource, l'armée partage leur terreur panique; c'est pour la détruire en partie que j'ai ordonné d'établir ici mon quartier général; je veux faire plus, je veux voir les pestiférés, je respirerai le même air qu'eux, je toucherai leurs plaies, non pour les guérir, comme les anciens rois de France (mon cher, ce soin vous regarde), mais pour convaincre tout le monde du danger des préventions.

JUNOT. Quoi! mon général, vous voulez...

EUGÈNE. Ce serait une témérité, et elle pourrait nous coûter cher à tous. Au nom de l'armée, général, au nom de votre famille, de ma mère...

BONAPARTE. Mon fils, ne plaçons pas nos affections au travers de nos devoirs; il faut aujourd'hui que nous soyons hommes et soldats, demain nous serons époux et pères.

EUGÈNE. N'oubliez pas qu'une imprudence enleva Alexandre à la gloire et à la puissance à trente-trois ans.

BONAPARTE. Oui, mon jeune philosophe, mais Alexandre avait rempli sa carrière, la mienne commence; le monde était plein de lui, il ouvre à peine les yeux sur moi. Je ne terminerai point ici mes destinées, je sens en moi un avenir immense; je dois vivre pour la gloire de mon pays, et, j'ose le dire, pour la postérité. Rassurez-vous donc, mes amis, je ne mourrai point sur la terre d'Égypte... Docteur, faites transporter ici tous nos malades... Junot, que l'armée se tienne prête à marcher... Eugène, que les portes soient ouvertes, afin que les soldats qui le désirent puissent pénétrer ici.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, CHIRURGIENS, *conduisant les malades, puis* JUNOT.

BONAPARTE. Hé! voilà un vieux camarade du siége de Toulon; pourquoi as-tu l'air si triste? souffres-tu?

LE SOLDAT. Dam! mon général, cette diable de peste, ça n'est pas gai.

BONAPARTE. Tu t'es toujours moqué du sabre et du boulet; crois-tu la peste plus dangereuse?

LE SOLDAT. On dit qu'on en meurt toujours.

BONAPARTE. Je te dis qu'on en guérit souvent; n'est-il pas vrai, docteur?

LARREY. Très-souvent, surtout lorsque l'imagination du malade ne s'effraie pas.

BONAPARTE. Entends-tu? entendez-vous tous? Mes enfans, croyez Larrey, c'est un homme de talent, un homme d'honneur; il ne vous trompera pas. (*S'adressant à un autre pestiféré.*) Voyons, toi, montre-moi ton mal. (*Le soldat découvre sa poitrine.*) Ce n'est que cela! (*Il y touche.*) Tiens! tu vois que je ne crains pas la contagion! Va, va, ces bobos-là ne t'empêcheront pas de faire une bonne étape aujourd'hui.

LARREY. Ah! mon général, comment une armée ne serait-elle pas invincible sous un chef tel que vous?

BONAPARTE. Bon! bon! vous avez fait votre devoir; je fais le mien : nous ferons tous le nôtre.

TOUS. Oui, oui!

JUNOT, *accourant.* Général, les Turcs et les Arabes investissent le camp de toutes parts et menacent d'attaquer la ville

BONAPARTE. Ces hordes ne soutiendront pas la présence de nos grenadiers, laissez-les

approcher et que le canon des remparts en fasse justice. (*Le canon se fait entendre.*) Soldats nous allons retourner au Caire, et vous nous suivrez tous; si les moyens de transport nous manquent, les officiers, les généraux feront ce que Larrey a déjà fait pour nos blessés. Ils donneront leurs chevaux. Je donnerai le mien le premier, et je marcherai à la tête de nos grenadiers.

TOUS. Vive Bonaparte! vive le général!

Les malades se soulèvent, et tendent leurs mains vers Bonaparte en signe de reconnaissance. Tableau.

Deuxième Tableau.

Révolte du Caire.

BONAPARTE.
EUGÈNE BEAHARNAIS.
JUNOT.
LE GÉNÉRAL DUPUIS.
LE GÉNÉRAL BARAGUEY.
UN ULÉMA.
IOUSSOUF.
SULEIMAN.
UN OFFICIER.
MISCOT.
UN SOLDAT.
TURCS, ARABES, FAQUIRS, DERVICHES. TROUPES FRANÇAISES, ETC.

Le théâtre représente une place du Caire, avec une grande mosquée au fond. A droite et à gauche des bâtimens orientaux.

SCENE PREMIERE.

MISCOT, UN SOLDAT, IOUSSOUF.

Des soldats français fument à côté d'habitans turcs; des femmes, couvertes de leurs voiles et suivies d'esclaves, traversent la place pour se rendre au bain.

MISCOT. Je n'ai pu encore parvenir à savoir de quelle couleur sont les yeux des femmes.

UN SOLDAT. Tels sont les usages musulmans.

MISCOT. Chien d'usage! ils sont tous contre nous.

UN SOLDAT. Fais-toi turc!

MISCOT. Pourquoi pas! le général Menou a déjà pris le turban; je ne vois pas ce qui empêcherait un grenadier de suivre l'exemple d'un général de division.

UN SOLDAT. Avec cela qu'avec ta paie tu pourrais avoir des femmes, des esclaves et des chevaux.

MISCOT. C'est juste... Parlez-moi de la France! Les femmes sourient au plus aimable, et le raisin mûrit pour tout le monde.

IOUSSOUF. Eh quoi! soldat franc, serait-il vrai que dans le pays où tu reçus le jour, les femmes marchent à visage découvert, et se promènent libres au milieu des hommes?

MISCOT. Elles rient, elles chantent, elles dansent avec qui bon leur semble.

IOUSSOUF. Et les maris, que disent-ils?

MISCOT. Rien.

IOUSSOUF. Giaour, tu veux, selon l'humeur de ta nation, te divertir aux dépens d'un étranger; l'autre jour tu me racontais que tu avais vu, dans le Frangiskan, des escadrons entiers courir sur les fleuves, sans que le poil du pied des chevaux fût seulement mouillé! et aujourd'hui, tu viens me dire que les femmes sont libres! De par Mahomet! ton pays est celui des merveilles ou celui des menteurs!

MISCOT. Je te jure, sur ma foi...

UN SOLDAT. A quoi bon? Un Arabe qui ne connaît que le kangiar, le cordon, les eunuques et les sables du désert, ne pourra jamais croire à la glace de nos hivers et à la sagesse de nos femmes.

MISCOT. Quant à ce dernier article, il y a bien des Français qui sont Turcs..... mais c'est égal, vivent les Françaises! il n'y a que ça de bon... Allons! voilà encore ces diables de mamamouchy qui viennent faire leurs salamalecks. Camarades, retirons-nous; nos généraux nous ont expressément ordonné de respecter la religion des naturels du pays; les gaillards ne badinent pas avec leurs faquirs, et il ne faudrait pas dix paroles légères pour faire briller mille poignards. Allons, allons, venez.

Les soldats se retirent.

SCENE II.

IOUSSOUF, UN ULÉMA.

Les Ulémas, les faquirs et les derviches descendent lentement vers la place.

L'ULÉMA. Mes frères, il est temps d'agir; ne laissons point aux infidèles le loisir de se reconnaître et de réparer leurs pertes: annonçons-leur l'esclavage et la mort... Ioussouf, mon fils, es-tu bien certain des nouvelles que tu m'as apportées?

IOUSSOUF. Saint uléma, mes yeux ont vu Djezzar repousser plusieurs fois les infidèles loin des remparts de la ville; mon fils Suleiman est demeuré sur les lieux avec ordre de venir m'apprendre ce qui pourrait arriver d'important. J'attends son retour.

L'ULÉMA. Prosternons-nous vers la Mecque, et prions Dieu et son prophète, afin qu'ils lui fassent le désert comme un jardin plein de fleurs et de fruits.

Tous s'agenouillent et prient.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, SULEIMAN *arrive à cheval.*

IOUSSOUF. Gloire à Dieu! c'est Suleiman!

L'ULÉMA. Que deviennent les giaours?

SULEIMAN. Ils sont en ce moment la proie de la guerre et de la peste, et ils marchent sur le Caire poursuivis par Djezzar et entourés par les fidèles tribus.

L'ULEMA. Gloire à Dieu! ils périront tous! Mes frères, point de retard. Vous, enfans d'Ismaël, répandez-vous comme un torrent dans la ville, armez vos serviteurs et vos amis... Quant à nous, ministres de la sainte Loi, nous allons courir aux mosquées, et du

haut de leurs minarets nous appellerons tous les croyans à la défense de l'islamisme. Que nos paroles soient des torches! Que nos gestes deviennent des kangiars! Venez, mes frères, venez, Mahomet bénira nos efforts.

Ils s'éloignent.

SCENE IV.

IOUSSOUF, SULEIMAN.

IOUSSOUF. Enfant de mon adoption, pourquoi n'as-tu pas frappé le chef des giaours, ainsi que je l'avais commandé?

SULEIMAN. Dieu a mis un voile devant mes yeux, car je n'ai jamais pu trouver la place de mon kangiar.

IOUSSOUF. Retourne sur tes pas, suis le chef des infidèles, comme le chien altéré suit la source d'eau vive, et ne reparais devant moi que pour m'apporter ou sa tête ou son sang.

SULEIMAN. Que la volonté de Mahomet s'accomplisse; mon père, bénissez mon voyage.

Il s'agenouille, et son père le bénit.

SCENE V.

Les Précédens, Le Général DUPUIS, Le Général BARAGUEY, Officiers et Soldats.

DUPUIS. Vous dites donc, capitaine, que les Turcs et les Arabes se sont réunis ce matin en grand nombre dans cette mosquée?

LE CAPITAINE. Oui, mon général.

BARAGUEY. C'est sans doute pour quelque cérémonie religieuse, nous approchons du ramazan.

DUPUIS. Mon cher général, la religion, je le crains bien, est étrangère à tout ceci, une grande fermentation règne dans la ville. On parle de malheurs arrivés à notre armée de Syrie; on répand même le bruit de la mort du général en chef.

BARAGUEY. Démentons ces nouvelles, ajoutons à l'armement du fort de Boulack, et envoyons demander des renforts aux généraux les plus voisins.

DUPUIS. Quels sont ces hommes? (*Aux Arabes.*) Approchez? que faites vous ici?

IOUSSOUF. Je viens de prier.

DUPUIS. Et toi?

SULEIMAN. J'arrive du désert.

DUPUIS. Dans quel but?

SULEIMAN. Pour voir mon père.

DUPUIS. Que se passe-t-il au désert? as-tu entendu parler de notre brave armée de Syrie? les mamelucks ont-il pris les armes?

SULEIMAN. J'ignore le sort de votre armée et celui de votre sultan, mais j'ai rencontré les mamelucks de Mourad, jamais je ne les avais vus en aussi grand nombre; leurs chevaux font élever jusqu'aux cieux les sables du désert.

On entend la générale.

DUPUIS. La générale qu'on bat dans la ville m'explique tout... Je vais établir dans cette place et dans cette maison l'état-major-général... Courez promptement aux casernes; c'est ici que vous viendrez chercher des ordres.

BARAGUEY. Je me rends à Boulak, mes amis, il n'y a pas un instant à perdre.

Ils sortent précipitamment.

SCENE VI.

IOUSSOUF, SULEIMAN.

IOUSSOUF. Pars, Suleiman, et remplis ta tâche comme je vais remplir la mienne.

Suleiman s'éloigne au galop. Ioussouf se retire sur les marches de la mosquée. Un tambour paraît battant la générale. Ioussouf l'ajuste et le tue; un grenadier l'aperçoit et lui tire un coup de fusil. Combat entre les Français et les Arabes. Le général Dupuis est blessé à mort.

DUPUIS. Commandant, les troupes ont-elles pris les armes?

LE COMMANDANT. Nous sommes tous assiégés dans nos quartiers, et ce n'est qu'à travers mille périls et après avoir perdu la moitié de nos soldats que nous sommes parvenus jusqu'ici. Nous vous savions presque seul, mon général.

DUPUIS. Commandant, je vous remercie. J'ai défendu, tant que je l'ai pu, l'honneur du drapeau national... Camarades, je vous le confie, combattez pour lui, combattez pour moi, qui vais mourir; sauvez-nous tous deux de l'opprobre de tomber au pouvoir de ces brigands.

TOUS LES SOLDATS. Nous le jurons! vive la république!

LES TURCS. Allah! Allah!

DUPUIS. Quels nouveaux malheurs annoncent ces cris sauvages?

LE COMMANDANT. Les mamelucks viennent de pénétrer dans la ville. Camarades! ferme! à vos rangs.

DUPUIS. Mettez-moi devant l'ennemi. (*On entend le canon.*) C'est l'armée de Syrie! vive la France!

Il expire.

ENTRÉE DE L'ARMÉE DE SYRIE.

SCENE VII.

Les Précédens, BONAPARTE, JUNOT, EUGÈNE, État-Major.

BONAPARTE. Soldats, la trahison nous avait devancés, mais nous l'avons suivie aussi rapide que l'aigle. Les chefs et les fauteurs de la révolte seront punis.

SCENE VIII.

Les Précédens, *Ulémas et Arabes conduits par des Soldats.*

BONAPARTE. Hommes pervers, vous m'aviez promis sur vos têtes, vous m'aviez juré sur le tombeau de Mahomet une fidélité inviolable, j'avais respecté votre religion, je vous avais laissé vos biens, vos dignités; répondez, ne suis-je pas aujourd'hui le maître de ce tout ce que je vous avais si généreusement accordé? (*Les Turcs se prosternent.*) Il vous reste encore une espérance de salut; allez

trouver vos frères égarés, faites-leur poser les armes, et je promets que les chefs seuls de la révolte seront punis. Songez que si dans cinq minutes je n'obtiens pas une soumission complète, la mort vous atteindra tous, allez...

Les ulémas se retirent.

JUNOT. Mon général, les coquins vont se soumettre.

BONAPARTE. Je ne l'espère pas, la douceur et la clémence sont sans pouvoir sur de tels fanatiques. (*On entend la fusillade.*) Eugène, monte à Boulak, et que le canon du fort foudroie cette mosquée au premier signal.

Combat. Les mamelucks chargent les Français, et sont repoussés par les dragons. Bonaparte arrive à la tête des guides, les Turcs sont vaincus. Tableau.

Troisième Tableau.

—

Jugement de Moreau.

BONAPARTE, Premier Consul.
JUNOT, Général.
EUGÈNE BEAUHARNAIS, Colonel.
MOREAU, Général.
LE GRAND-JUGE.
UN SECRÉTAIRE.
UN HUISSIER.

Le théâtre représente le cabinet du Grand-Juge.

SCENE PREMIERE.

LE GRAND-JUGE, UN HUISSIER.

LE GRAND-JUGE, *à l'Huissier.* Allez trouver le général Moreau, et dites-lui que je l'attends ici, dans mon cabinet..... songez, monsieur, que vous répondez de sa personne. (*Examinant des papiers.*) Ce procès est une affaire déplorable... Moreau sur le banc des criminels! le vainqueur de Hohenlinden accusé de trahison! et toutes ces sollicitations qui se croisent, tous ces vœux qui se combattent... Les amis du premier consul acharnés à la perte de Moreau ; les royalistes et les démagogues empressés à le défendre... Bonaparte seul paraît neutre... que m'importe ce déchaînement de haines et de passions? grand-juge, premier organe de la loi, je serai impassible et froid comme elle... Voici l'accusé.

SCENE II.

LE GRAND-JUGE, MOREAU.

LE GRAND-JUGE. Asseyez-vous, général, j'ai cru devoir à votre nom, à votre gloire, à vos services, une instruction plus libre qu'on ne l'accorde à un accusé vulgaire. Une grave accusation pèse sur vous, veuillez me donner les moyens de la détruire.

MOREAU. Je pourrais répondre à mes ennemis comme ce consul romain : Citoyens! à cette époque je sauvai la patrie, venez avec moi au Capitole, et allons rendre grâces aux dieux... Quelles sont les preuves de mes prétendus crimes?

LE GRAND-JUGE. Des émissaires du gouvernement assurent que vous avez envoyé votre aide de camp Lajolais auprès du prétendant réfugié en Angleterre.

MOREAU. Quand la police accuse, la justice doit absoudre.

LE GRAND-JUGE. Des personnes plus dignes de foi assurent que vous avez vu et reçu chez vous l'ex-général Pichegru, notoirement connu comme proscrit et conspirateur.

MOREAU. Dans nos discordes civiles, chacun a été à son tour au faîte et au bas de la roue. Dumouriez, Carnot, Barthélemy, Lafayette lui-même, ont commandé les armées, gouverné la France, puis se sont vus exilés et bannis; les sentimens d'un honnête homme ne peuvent être aussi variables que la politique. Je conviendrai donc que j'ai vu Pichegru, mais comme un ancien compagnon d'armes malheureux, et qui méritait ma pitié. Depuis quand est-ce un crime de voir et de secourir un proscrit?

LE GRAND-JUGE. C'est souvent une faute, et toujours une grande imprudence; il n'en faut pas davantage pour alarmer justement l'autorité.

MOREAU. L'autorité d'aujourd'hui pouvant être demain l'ennemie de l'autorité qui lui succède, comment puis-je éviter de blesser l'une ou l'autre?

LE GRAND-JUGE. Des chefs royalistes, je citerai Bouvet et Lozier, ont déposé de votre connivence avec Georges Cadoudal, Jules et Armand de Polignac, Rivière et autres.

MOREAU. Tous ces noms me sont inconnus; parlez-moi de Souvarow, de Mélas, de l'archiduc Charles, et je pourrai répondre.

LE GRAND-JUGE. Pouvez-vous préciser les diverses occupations qui ont employé votre temps les 4, 5, 6 pluviôse et jours suivans?

MOREAU. Ma vie intérieure est trop insignifiante pour que je garde le souvenir de ce que j'ai pu faire.

LE GRAND-JUGE. C'est malheureux : vous comprenez, général, que tout accusé se tirerait facilement d'embarras, si des réponses comme les vôtres étaient admises..... Toutefois, quelles que soient celles que vous puissiez faire entendre devant le tribunal, veuillez les signer.

MOREAU, *à part.* Cet homme est un vrai juge; je craignais de trouver ici un Jeffries ou un Laubardemont. Voyons, examinons ces papiers... Dans quel dédale me suis-je plongé! nulle issue pour en sortir! Ah! j'ai eu tort d'ouvrir mon ame à une jalousie si peu digne de moi : la gloire de Bonaparte ne détruisait pas la mienne!... Maudits soient mes amis et leurs imprudens conseils!

LE GRAND-JUGE. Eh bien! général.

MOREAU. Monsieur, voici mes réponses écrites et signées.

LE GRAND-JUGE. Avez-vous quelques demandes à faire?

MOREAU. Je demande mes juges.

LE SECRÉTAIRE, *entrant.* Le tribunal est assemblé.

LE GRAND-JUGE. Général, vos vœux sont comblés; puissiez-vous triompher de l'accusation qui pèse sur vous, comme vous l'avez fait des ennemis de la patrie!

Un officier de gendarmerie et l'huissier entrent. Moreau s'éloigne entre eux.

LE SECRÉTAIRE. Citoyen grand juge, le général Junot et deux autres officiers demandent à vous voir.

LE GRAND-JUGE. Je ne puis les recevoir maintenant: après le jugement je suis tout à eux. (*A part.*) Cependant, s'ils avaient quelques communications à me faire dans l'intérêt de la justice... (*Haut.*) Donnez des ordres pour que ces généraux soient admis dans mon cabinet.

Il sort.

SCÈNE III.

L'HUISSIER, BONAPARTE, JUNOT, EUGÈNE.

JUNOT. Le cabinet du grand-juge?

L'HUISSIER. C'est ici, mon général.

JUNOT. Laissez-nous... Conçoit-on ce grand-juge? refuser de nous recevoir!

BONAPARTE. Il a fait son devoir.

JUNOT. Cependant, premier consul, ma visite et mon nom auraient dû lui faire soupçonner que je venais de votre part.

BONAPARTE. C'est précisément pour cela qu'il n'a pas voulu te recevoir. Au reste, je suis bien aise qu'il ait agi de la sorte. Bien certainement, je ne viens pas ici pour influencer les juges; mais cette affaire est assez importante pour que j'en suive avec intérêt tous les détails..... Personne ne sait que je suis ici?

JUNOT. Personne.

BONAPARTE. Eugène, rends-toi au tribunal; fais en sorte de ne pas être remarqué, et viens m'avertir de ce qui se passera.

Eugène sort.

SCÈNE IV.

BONAPARTE, JUNOT.

JUNOT. La circonstance est grave; les officiers et les généraux qui ont servi dans l'armée du Rhin sont mécontens du procès de leur général.

BONAPARTE. C'est assez naturel: l'armée d'Italie n'eût pas été flattée, je pense, de ma mise en accusation; moi, au moins, je n'ai jamais pactisé avec l'étranger.

JUNOT. Moreau est bien coupable.

BONAPARTE. C'est un homme faible, échauffé par son amour-propre; il voit mal, et se laisse gouverner par des intrigans.

JUNOT. Il est jaloux de vous.

BONAPARTE. C'est un hommage involontaire qu'il me rend.

JUNOT. Il se croit le premier général du monde.

BONAPARTE. Oh! le premier!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, EUGÈNE.

EUGÈNE. Le tribunal est comble; je suis parvenu cependant à y faire entrer un officier des guides.

BONAPARTE. Moreau est-il devant ses juges?

EUGÈNE. Il venait de paraître.

BONAPARTE. Comment a-t-il été accueilli?

EUGÈNE. Le public s'est levé en sa présence, et les soldats lui ont présenté volontairement les armes.

JUNOT. C'est une trahison! un complot formé.

BONAPARTE. Eh! non, non, les soldats ont été justes à l'égard de Moreau: pour eux, c'est un général naguère victorieux; pour le public, c'est un illustre accusé; pour nous seuls, qui connaissons le fond des choses, c'est un coupable, et encore ne l'est-il que politiquement parlant.

JUNOT. Sa condamnation serait juste cependant; elle est nécessaire, pour vous surtout, premier consul.

BONAPARTE. Pour moi! s'il est condamné, je lui ferai grâce.

EUGÈNE. Je l'ai toujours pensé.

JUNOT. Grâce! quand sa mort peut vous délivrer...

BONAPARTE. Sa mort! fou que tu es, veux-tu que l'on dise que je l'ai fait condamner parce que je le craignais? Sa vie, au contraire, importe à ma gloire, mais la condamnation de ses actes, de ses principes, de son opposition serait utile à la France et à mon gouvernement. Sous ce point de vue, j'avoue que j'en ai besoin.

JUNOT. Cette politique est trop haute pour moi. Je ne vois qu'une chose, la France; tout ce qui n'est pas l'ennemi de l'étranger est son ennemi.

Un huissier entre, et remet une lettre à Eugène.

EUGÈNE. Moreau est jugé.

BONAPARTE. Quel est son arrêt?

EUGÈNE. Deux ans de prison.

BONAPARTE. Deux ans de prison! cette peine est trop légère ou trop forte; trop légère si Moreau est coupable de ce dont on l'accuse, trop forte si son crime n'est pas évident. Moreau méritait la mort ou l'acquittement.

EUGÈNE. Il existe cependant des degrés dans le mal. Je suis convaincu que Moreau ne pouvait avoir les mêmes idées que Georges, que les Polignac, ni même que Pichegru.

JUNOT. Bah! bah! tous ces gens-là sont du même bord.

BONAPARTE. Junot, cours trouver le grand-juge, et transmets-lui cet ordre.

JUNOT. Ah! premier consul, vous en revenez donc à mes idées?

Il sort.

SCÈNE VI.

EUGÈNE, BONAPARTE.

BONAPARTE. Eugène, tu vas te tenir prêt à monter à cheval à la tête des guides.

EUGÈNE. J'ose vous recommander la clémence.

BONAPARTE. Sois tranquille, tu sais que je ne suis sévère qu'à mon corps défendant.

EUGÈNE. Quelles sont mes instructions?

BONAPARTE. Attends-les. J'ignore encore si tu commanderas une escorte d'honneur ou une garde de sûreté.

EUGÈNE. La première de ces missions peut le me convenir. Premier consul, songez je suis votre fils adoptif.

ONAPARTE. Tu l'es aussi d'affection. Ne ins rien, te dis-je. Savary est-il en bas?

EUGÈNE. Je l'ai entrevu dans la cour.

BONAPARTE. Cela suffit. Va le rejoindre et attends mes ordres; je ne t'en donnerai jamais que tu ne puisses exécuter avec honneur.

Eugène sort.

SCENE VII.

BONAPARTE, *seul.*

Que va-t-il-me dire? Son inimitié est évidente... Cependant ce n'est point un méchant homme; le renfermer est une chose indigne, le laisser libre sans être assuré de sa foi serait une imprudence... Que faire?...

SCENE VIII.

BONAPARTE, MOREAU.

MOREAU. Que me veut-on? (*Apercevant Bonaparte.*) Bonaparte!

BONAPARTE. Ma présence vous surprend, général?

MOREAU. Il est vrai. Cependant j'aurais dû m'attendre à vous rencontrer ici; vous venez sans doute jouir de votre triomphe et de mon malheur?

BONAPARTE. Vous me jugez mal. Vous m'avez toujours mal jugé.

MOREAU. En effet, ma présence en ces lieux le prouve.

BONAPARTE. C'est vous qui vous êtes fait mon ennemi; en mille occasions je suis allé au-devant de vous. Je le p uvais, ma gloire n'avait rien à envier à la vôtre. Je vous ai associé au 18 brumaire, je vous ai donné le commandement de l'armée d'Allemagne; je vous aurais nommé avec joie mon beau-frère. Comment avez-vous répondu à ces nobles avances? Je vous ai toujours trouvé en opposition ou à l'écart, vous avez cherché à ridiculiser mes plus sages mesures, mes plus nobles institutions... La Légion-d'Honneur a été l'objet de vos sarcasmes, et cependant, général, vous devez comprendre ce que je puis faire avec la Légion-d'Honneur?

MOREAU. Nouveau Mahomet, vous voulez faire des séides.

BONAPARTE. Je veux distinguer tous les braves et les habiles; je veux, en un mot, faire une aristocratie de courage et de talens. Vous pouviez y occuper une des premières places, ce n'est pas moi qui vous ai rejeté.

MOREAU. Le rôle que vous me destiniez n'était pas digne de moi. Premier consul, bien qu'inhabile aux intrigues, je connais assez les hommes pour les deviner à leurs actes. Vous m'avez associé au 18 brumaire, mais pour m'y fa re perdre de ma popularité et de mon influence. Dans cette fatale journée, je ne me suis montré que comme un satellite qui tournait autour de l'astre prinpal. Je commis une grande faute alors, ma place était près des conseils que je devais protéger; mais l'histoire, je l'espère, me pardonnera cette erreur. J'étais plus accoutumé à commander à des soldats qu'à comploter avec des intrigans.

BONAPARTE. Depuis, vous avez pris quelques leçons.

MOREAU. C'est vous qui m'y avez forcé... Pourquoi avez-vous désiré me voir? Si ce n'est pas pour triompher de mon infortune, c'est encore moins, j'ose le croire, pour tenter de m'acheter. Ce n'est donc que pour deviner mes vues, mes projets, mes sentimens? Eh bien, vous me connaîtrez tout entier. Je ne suis point ici devant un tribunal, je parle à un homme sans doute plus heureux que moi, peut-être plus délié politique, mais à qui je ne le cède en rien comme soldat et comme général.

Bonaparte, il y a long-temps que je t'ai deviné; tu aspires au pouvoir suprême, tu y touches, et, à moins d'un assassinat, tu dois y parvenir. Mais tous ces généraux, tous ces ambitieux qui t'adorent, sont des gens nouveaux qui attendent des honneurs et des richesses. Ils ont été des moyens pour toi, tu n'en es qu'un pour eux; une fois tous parvenus au but de leurs vœux, vous cesserez de marcher ensemble.

Moi seul, j'ai refusé ta faveur et ton alliance; j'ai été ton ennemi; je t'ai fait la guerre, maladroitement sans doute, et d'une manière peu dign de moi; mais j'avais compris que Bonaparte et M reau ne pouvaient suivre la même route. J'ai désiré ta ruine je la désire encore. Tu me tiens en ta puissance, venge-toi, assure ton avenir; car tant que je vivrai, je suis à craindre; les fautes que j'ai faites me serviront de leçons, et tu pourrais un jour te repentir cruellement de m'avoir laissé vivre.

BONAPARTE. Je me repentirais bien davantage de commettre un crime en t'ôtant la vie. La loi a respecté ta tête, je respecterai la loi... Nous nous sommes assez vus; j'ai tenté encore une fois de changer ta destinée, elle est plus forte que ma vo onté... Soyons donc ennemis, mais pour qu'il continue d'être le mien avec honneur, le héros de Hohenlinden ne peut subir la honte d'une prison; va, pars, tes biens te seront conservés, ta famille et tes amis peuvent te suivre, tu es libre.

MOREAU. Tu as tort, Bonaparte, l'Europe est pleine de tes ennemis; j'irai en Angleterre, en Allemagne, en Russie, j'irai partout enfin où l'on s'armera contre toi.

BONAPARTE. Que m'importe!..... soulève l'Europe, soulève le monde entier, je vous

braverai tous en m'appuyant sur la France... Tu es libre, te dis-je...

Il lui fait signe de sortir.

MOREAU. Au revoir, Bonaparte.

Il s'éloigne fièrement.

FIN DU TROISIÈME TABLEAU.

Quatrième Tableau.

Le camp de Boulogne.

NAPOLÉON.
JUNOT, Général.
EUGÈNE BEAUHARNAIS.
LE CHANCELIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR.
MISCOT.
LE TAMBOUR-MAJOR.
UN TAMBOUR.
MARÉCHAUX, GÉNÉRAUX, OFFICIERS, SOLDATS, SAVANS ET ARTISTES.

Le théâtre représente le camp de Boulogne. Sur le devant, la tente de l'Empereur. Au fond la mer et la flotille.

SCENE PREMIERE.

JUNOT, EUGÈNE, MARÉCHAUX, OFFICIERS, SÉNATEURS, SAVANS ET ARTISTES *désignés pour recevoir la décoration de la Légion-d'Honneur.*

JUNOT. Messieurs, l'Empereur va bientôt arriver au camp: tout est prêt pour la cérémonie, les aigles et l'étoile de la Légion-d'Honneur vont être distribués devant l'élite de la nation et de l'armée. C'est un beau jour pour nous.

EUGÈNE. Et ce beau jour aura plus d'un lendemain! l'honneur et le mérite ne meurent point en France, et il y aura toujours à récompenser.

JUNOT. Le chancelier de la Légion-d'Honneur attend les grands dignitaires de l'ordre; si vous le permettez, messieurs, je vais vous montrer le chemin.

Les grands dignitaires s'éloignent, les artistes et les savans causent entre eux dans le fond.

UN TAMBOUR. Dites donc, major, tous ces pékins-là ont donc obtenu aussi des armes d'honneur?

LE TAMBOUR-MAJOR. Et de fiers!

LE TAMBOUR. Je ne les croyais pas si braves; cependant en Égypte, pour dire la vérité, j'en ai vu quelques-uns qui faisaient joliment le coup de sabre.

LE TAMBOUR-MAJOR. Bah! ils ont bien fait autre chose!

LE TAMBOUR. Vraiment!

LE TAMBOUR-MAJOR. Tiens! celui qui est là-bas, eh bien! c'est le sénateur Monge.

LE TAMBOUR. Ah! oui, un savant qui sait tout.

LE TAMBOUR-MAJOR. Cet autre qui regarde la mer et le ciel en faisant de si grands gestes, c'est David.

LE TAMBOUR. Connu! nom d'une pipe! c'est un gaillard qui fait de jolis portraits.

LE TAMBOUR-MAJOR. Dites donc, vous autres, vous voyez que nous allons nous trouver en assez bonne compagnie, des maréchaux, des sénateurs, des peintres, des savans... enfin tous hommes chiqués, tous lapins finis, chacun dans son genre.

LE TAMBOUR. Oui, oui, ce sera assez divertissant de se voir membre de la Légion-d'Honneur... avec ça qu'il y aura 250 fr. de rente, ce qui ne gâte rien.

LE TAMBOUR-MAJOR. A quoi diable penses-tu?...

LE TAMBOUR. Dam! je pense à tout.

Les tambours battent au champ.

LE TAMBOUR-MAJOR. Voilà l'Empereur! Mes amis, à nos postes!

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, NAPOLÉON, ÉTAT-MAJOR BRILLANT.

NAPOLÉON. Soldats! c'est aujourd'hui la fête des braves, la fête de l'honneur, vous y êtes tous invités.

MISCOT. Oui, mais il n'y en a pas mal qui ne tâteront guère de la cuisine.

NAPOLÉON. C'est ta faute, ou plutôt celle de ta fortune: car tu es un brave, toi, je te reconnais pour un homme d'Égypte... Comment se fait-il que tu n'aies pas obtenu une arme d'honneur?

MISCOT. Ah! dam! la fabrique allait peu de mon temps, et puis, comme vient de le dire votre Majesté, ce coquin de sort m'a toujours été contraire.

NAPOLÉON. Sois tranquille, le diable n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme.

MISCOT. Oh! je l'espère bien; d'ailleurs, j'ai encore plus d'une campagne dans le ventre.

NAPOLÉON. Et moi, plus d'une croix à donner. Va, tout s'arrangera, nous sommes gens de revue.

MISCOT. Et de parole, sire.

Musique militaire; les officiers portant des aigles montent sur l'estrade. Le chancelier de la Légion-d'Honneur s'y place, tenant en main le casque de Bayàrd; l'Empereur s'asseid sur son trône.

LE CHANCELIER. Au nom de l'Empereur Napoléon, je proclame membres de la Légion-d'Honneur les généraux, officiers, soldats et citoyens dont je vais appeler les noms. Voici le serment que les légionaires doivent répéter après moi... Je jure fidélité aux lois de l'empire, à la patrie à l'honneur. Masséna, maréchal d'empire.

NAPOLÉON. Vainqueur de Zurich et de Rivoli, enfant chéri de la victoire, recevez le grand aigle que vous avez si bien conquis.

LE CHANCELIER. Michel Ney, maréchal d'empire.

NAPOLÉON. Je suis certain que l'ennemi verra de bien près la devise de la légion.

LE CHANCELIER. David, peintre!

NAPOLÉON. C'est à l'Italie, la reine des arts, à nous envier maintenant. (*Un voltigeur sort des rangs et vient s'agenouiller sur l'estrade.*) Quel est ton nom?

LE SOLDAT. Édouard Marcel.

LE CHANCELIER. Il n'est pas sur la liste.

NAPOLÉON. Que veux-tu?

LE SOLDAT. Je veux la croix. On dit qu'on la donne à tout le monde.

NAPOLÉON. Moi, je ne la donne qu'à ceux qui l'ont méritée. L'as-tu gagnée, toi?

LE SOLDAT. Non, sire, mais je la gagnerai.

NAPOLÉON. Je t'en fais l'avance. Songe que Masséna a commencé comme toi.

LE CHANCELIER. Lannes, maréchal d'empire!

NAPOLÉON. Les soldats t'ont surnommé le Roland de l'armée, sois toujours digne d'un si beau nom.

LE CHANCELIER. Eugène Beauharnais, colonel des guides!

NAPOLÉON. Celui que j'ai nommé mon fils sera toujours, j'en suis certain, également fidèle à la France et à l'honneur. (*Au chancelier.*) Au nom de tous ces braves, ajoutez celui d'un vieux soldat... Chancelier, appelez Pierre Miscot, grenadier de la garde impériale.

LE CHANCELIER. Pierre Miscot, grenadier.

MISCOT. Présent.

NAPOLÉON. Approche... mets-toi à genoux. (*Il lui donne la croix.*) Tu vois que j'ai de la mémoire. Tu serviras d'exemple aux jeunes conscrits.

MISCOT. Et je vous promets, sire, d'en faire tuer plus d'un.

On entend le canon.

NAPOLÉON. L'Angleterre nous appelle! soldats, l'entendez-vous?

TOUS. En avant!

NAPOLÉON. Faites avancer les porte-aigles. (*Les officiers qui doivent porter les aigles s'approchent; l'Empereur les leur remet.*) Soldats! vous venez de recevoir vos aigles, songez à les illustrer!

TOUS. Nous le jurons.

Un aide de camp arrive et remet des dépêches à l'Empereur.

NAPOLÉON. Soldats! l'or de l'Angleterre a triomphé encore une fois; l'Autriche vient de courir aux armes, et a envahi la Bavière. Les Russes s'avancent à marches forcées; courons à eux, il faut que cette campagne se termine par un coup de tonnerre, et que la grande nation, libre d'entraves et de soins, puisse enfin glorieusement parcourir les nobles destinées qui lui sont réservées.

TOUS. En Allemagne!

Les officiers qui ont reçu les aigles les agitent, tous les regards se portent vers l'Angleterre. Tableau.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Premier Tableau. — Banquet de la Garde impériale aux Champs-Élysées.

PERSONNAGES.

NAPOLÉON.
JUNOT, Général.
MISCOT.
RAPP, Général.
UN TAMBOUR-MAJOR.
UN TAMBOUR.
DEUX DAMES DES HALLES.
ÉTAT-MAJOR, GARDE IMPÉRIALE, DAMES DES HALLES.

Le théâtre représente les Champs-Elysées; la Garde impériale est assise autour de tables couvertes de bouteilles et de mets.

SCENE PREMIERE.

JUNOT, RAPP, GÉNÉRAUX ET GRENADIERS DE LA GARDE IMPÉRIALE.

JUNOT. Allons, mes amis, une chanson!

MISCOT. Volontiers, mon général; en voilà une nouvelle, et dont l'auteur fait quelque bruit dans le monde.

LE TAMBOUR-MAJOR. Ce Miscot est-il femme!...

JUNOT. C'est de Désaugiers, sans doute?

LE TAMBOUR. Mon général, c'est d'un plus bel homme.

LE TAMBOUR-MAJOR. Silence, rafla!

JUNOT. Voyons si les beaux hommes ont de l'esprit.

LE TAMBOUR-MAJOR. Ils ont tout.

MISCOT, *chantant.*

Napoléon est Empereur, etc.

LE TAMBOUR-MAJOR. A toi, rafla, le deuxième couplet; mon général, il est un peu chiqué celui-là, je m'en flatte.

LE TAMBOUR, *chantant.*

V'la-t-il pas c't empereur autrichien, etc.

RAPP. C'est ça, morbleu! des chansons à l'honneur de Napoléon; d'abord, c'est dans l'ordre; mais ensuite il en faut de drôles: l'Empereur veut qu'on chante, qu'on boive.

MISCOT, *buvant.* J'obéis à l'empereur.

RAPP. Boire, c'est très-bien; mais ce n'est pas assez; il faut rire, s'égayer; je déclare que le premier qui n'aura pas l'air de s'amuser en sera pour trois mois de cachot.

JUNOT. Mon cher général, voilà une menace capable de rendre tristes comme des bonnets de nuit les plus gais de nos grognards.

RAPP. Comment diable! avec du champagne à discrétion?

MISCOT. Quelque chose de rare que du

champagne ; quand on a bu du johannisberg et du tokay.

LE TAMBOUR. Et dans la timbale d'or de François, rien que ça !

JUNOT. Laissez-moi faire ; et je réponds de les mettre en gaieté avant qu'il soit peu.

RAPP. A la bonne heure, mais il faut qu'on s'amuse ; l'Empereur me l'a ordonné positivement.

JUNOT, *à un officier*. Faites approcher les dames de la halle : les grenadiers les invitent à prendre place.

LES GRENADIERS. Bravo ! bravo ! place ! place !

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, LES DAMES DES HALLES.

JUNOT. Venez, mesdames, venez, j'espère que vous n'avez pas peur de la gloire ?

PREMIÈRE DAME. Peur ! non, mon petit, nous connaissons c'te gloire-là.

DEUXIÈME DAME. Oui-dà !

LE TAMBOUR-MAJOR. Et depuis long-temps ?...

DEUXIÈME DAME. Méchant rantanplan !

MISCOT. Par ici, ma princesse...

PREMIÈRE DAME. Il n'y a pas de presse, mon ancien ; t'as trop de chevrons.

RAPP. Ah ! voilà une bonne farceuse.

PREMIÈRE DAME. Doucement, l'Allemand.

RAPP. Hé ! la commère, apprenez que je suis Français, et bon Français, morbleu ! de père en fils.

PREMIÈRE DAME. Oui, bouffi... Va, je te connais ; j'sais que t'es un pays pour le cœur et le bras, mais pour la langue, en retard, mon canard.

Les soldats rient aux éclats.

RAPP. Le premier que j'entends rire...

DEUXIÈME DAME. Tu le fais rire.

La gaieté des soldats redouble.

RAPP. Morbleu !

JUNOT. L'Empereur a ordonné positivement qu'ons 'amuse.

RAPP. C'est vrai. Eh bien ! qu'ils s'amusent donc.

Il s'éloigne.

DEUXIÈME DAME. Adieu, l'ourson !

PREMIÈRE DAME, *à Junot*. Eh bien ! gouverneur de mon cœur, est-ce qu'on ne pourra pas lui parler à ton Empereur ?

JUNOT. Très-facilement, au contraire Sa Majesté va se rendre ici.

PREMIÈRE DAME. Entendez-vous, les commères ? préparez vos becs.

MISCOT. Il ne faudrait pas trop casser les vitres.

DEUXIÈME DAME. Quelle huître ! nous dirons ce qu'il faudra dire.

PREMIÈRE DAME. Sans doute ; nous savons vivre. Dites donc, mes mignonnes, il me semble qu'un verre ou deux de champagne ne ferait pas de mal pour nous délier la parole ?

LES GRENADIERS. C'est çà... Buvons, buvons !

MISCOT, *trinquant*. Sans rancune, méchante.

PREMIÈRE DAME. (*Elle boit.*) Ma foi, c'est du vrai.

JUNOT. Pour que la gaieté soit parfaite, je n'ai plus qu'à m'en aller.

Il se retire.

PREMIÈRE DAME. Je veux payer mon écot : allons, une chanson.

Elle chante.

AIR NOUVEAU.

Fi de la bataille !
Fi de la mitraille !
Tous ces bons guerriers
Ne nous r'vien't jamais tout entiers.
C'est à Cythère
Que les combats
Ont des appas.
Mais, pour nous plaire,
Je vous le dis tout net...
Faut être au complet.

MISCOT. Mais nous y sommes au complet.... présent à l'appel ; c'est égal, quoique vous ayez voulu nous égratigner, petite mère, c'est à ravir.

PREMIÈRE DAME. Tu me fais rougir... à vous autres, maintenant.

MISCOT. J'obéis à la beauté comme à l'Empereur. Écoutez ça, camarades ; c'est pour l'honneur du corps.

Même air.

Nous aimons nos aises,
Au diable les fadaises !
Nous n'en voulons plus,
C'est autant de boulets perdus.
Les citadelles,
Pour des soldats.
Qui n' boud'nt pas,
Sont comm' les belles ;
J' vous l' dis haut,
Tout ça se prend d'assaut.

PREMIÈRE DAME. Tiens ! l'ancien, pas si serin !

RAPP, *revenant*. Ah ! ah ! vous chantez donc maintenant ! tout-à-l'heure cependant, quand j'ai commandé une chanson...

PREMIÈRE DAME. Tais-toi donc. Commande la manœuvre, à la bonne heure ; mais apprend que la gaieté vient comme elle peut et quand elle veut.

JUNOT, *qui s'est rapproché*. C'est parler en sage.

PREMIÈRE DAME. Comme une image.

On entend les cris de vive l'Empereur

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, NAPOLÉON, ÉTAT-MAJOR.

TOUS. Vive l'Empereur !

NAPOLÉON. Mes enfans, ne vous dérangez pas ; je viens ici pour partager vos plaisirs, et non pour les troubler... Ah ! il me paraît que vous avez de la société ?

MISCOT. Et de l'aimable, mon Empereur ! les dames de la halle.

NAPOLÉON. C'est fort bien, ce sont de bonnes commères.

PREMIÈRE DAME. Et qui n'aiment guère la guerre.

NAPOLÉON. J'entends; vous ne la voulez faire qu'à vos maris?

PREMIÈRE DAME. Oui, mon fils... mais faut en avoir; et les hommes commencent à être rares.

NAPOLÉON. Rares, regardez autour de vous, la bonne : il me semble qu'il y a de quoi faire un choix.

PREMIÈRE DAME. Ah! mon roi! des soldats comme les tiens font de tristes maris, des maris toujours absens, et qui aiment mieux leur Empereur que leurs femmes.

NAPOLÉON. Bah! bah! pourvu qu'un homme reste deux mois par an auprès de sa femme, cela suffit pour la paix du ménage et la prospérité de l'état.

PREMIÈRE DAME. Ah! mon petit chat! nous sommes plus friandes... Sois gentil; fais la paix, et laisse-nous nos hommes à jamais...

RAPP. Retirez-vous, insolente, ou morbleu!...

PREMIÈRE DAME. Tiens! monsieur Barbe-Bleue!

NAPOLÉON. Laissez-la parler; bien que mes ennemis publient le contraire, j'aime la vérité, surtout quand elle me vient du peuple... Donnez-moi un verre?... Au peuple français, à l'armée, à la garde impériale!

Il boit.

TOUS, *le verre en main.* A l'Empereur!

Napoléon se retire; les soldats montent sur les tables et les bancs, en continuant les acclamations.

FIN DU PREMIER TABLEAU.

Deuxième Tableau.

—

Le Congrès des Rois.

NAPOLÉON.
EUGÈNE BEAUHARNAIS.
JUNOT.
LE GRAND-DUC CONSTANTIN.
MISCOT, Grenadier.
L'HUISSIER.
LA REINE DE PRUSSE.
LE ROI DE BAVIÈRE.
LE ROI DE WURTEMBERG.
LE ROI DE NAPLES.
LE GRAND-DUC DE SAXE-WEIMAR.
LE GRAND-DUC DE BADE.
L'ÉLECTEUR DE SAXE.

Le théâtre représente un salon du roi de Saxe à Erfurth.

SCENE PREMIERE.

LA REINE DE PRUSSE.

LA REINE. Mesdames, je suis ici incognito. Ne l'oubliez pas, je vous prie. (*Seule.*) La Prusse a tout à craindre si le roi arrive à Erfurth avant que j'aie pu voir Napoléon; sa franchise et sa bonne foi compromettraient nos intérêts. Il a cru devoir faire la guerre; il a cru avoir des torts à venger; il le dira, et Dieu sait ce qu'il peut en coûter, même à un roi, pour oser dire la vérité à un vainqueur. Si du moins le grand-duc avait agi auprès de Napoléon...

SCENE II.

LA REINE, LE GRAND-DUC.

LE GRAND-DUC. Vous ici, madame? Je vous avais cependant priée...

LA REINE. Je n'ai pu modérer mon impatience. Eh bien?

LE GRAND-DUC. Tout semble nous servir; soit amitié, soit politique; Napoléon paraît recevoir favorablement nos insinuations. Je lui ai parlé du désir qu'aurait eu l'empereur Alexandre de nouer d'une manière indissoluble les liens d'une alliance durable. Il m'a aussitôt interrogé sur ma sœur, sur le caractère de l'impératrice douairière.

LA REINE, *vivement.* Et que lui avez-vous répondu?

LE GRAND-DUC. Que ma mère, de qui la jeune princesse dépend, avait encore certaines préventions contre la France.

LA REINE. Il a dû comprendre que c'était contre lui.

LE GRAND-DUC. Sans nul doute! cela nous donnera le temps de la réflexion.

LA REINE. L'empereur Alexandre consentirait-il à un tel mariage?

LE GRAND-DUC. Peut-être.

LA REINE. Prenez garde, prince, ne vous jouez pas à cet homme; il est effrayant de gloire et de puissance.

LE GRAND-DUC. J'en conviens; mais j'espère prouver au conquérant, au héros, à l'aventurier, que, s'il nous a donné des leçons de guerre, il peut en recevoir de politique de ces Russes ignorans et barbares, qu'il dépréciait si bien dans son *Moniteur.*

LA REINE. Que dit-il de la Prusse?

LE GRAND-DUC. Il est toujours furieux contre vous; mais j'espère beaucoup de l'influence de mon frère et de la mienne. Les expressions de sa colère sont toujours les mêmes, mais le ton est déjà changé.

LA REINE. Le moment de me présenter à lui est arrivé.

LE GRAND-DUC. Je réclame auprès de Votre Majesté l'honneur de lui donner la main; mais avant je désire que mon frère vous fasse part des dernières lumières qu'il aura pu recueillir. Venez, madame, les salons se remplissent déjà de monde... retirons-nous par cette galerie.

Ils s'éloignent.

SCENE III.

MISCOT, L'HUISSIER.

L'HUISSIER. Mon ami, je vous dis qu'on n'entre pas

MISCOT. Tu vois bien que si, puisque me voilà.

L'HUISSIER. N'avez-vous pas vu tous ces rois, ces princes, ces illustres personnages qui attendent le lever de l'Empereur? A coup sûr, vous n'avez pas la prétention de passer avant eux ?

MISCOT. Pourquoi pas? Je les ai souvent affrontés ou devancés sur le champ de bataille.

L'HUISSIER. Belle raison! allons, il faut vous retirer, ou je vais appeler.

MISCOT. Laisse-moi tranquille, ou mille tonnerres!

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, JUNOT.

JUNOT. Eh bien! qu'est-ce, mon vieux? tu violes la consigne?

MISCOT. Pardon, excuse, mon général, mais il faut absolument que je parle à l'Empereur.

JUNOT. Tu lui parleras à la parade.

MISCOT. Non, c'est du secret, et les camarades ne doivent pas entendre...

JUNOT. En ce cas, tiens-toi dans cette galerie, et, si je puis trouver le moment favorable, je t'appellerai.

MISCOT, *à l'huissier*. Hein! tu vois.

NAPOLÉON, *de son cabinet*. Junot! Junot!

JUNOT, *à Miscot*. Retire-toi, allons, vite.

MISCOT. N'oubliez pas, mon général, que c'est diablement pressé.

JUNOT. Sois tranquille.

Miscot se retire.

SCENE V.

NAPOLÉON, JUNOT.

NAPOLÉON. Junot !... Ah! vous voilà, général; je vous ai déjà demandé deux fois.

JUNOT. Mille pardons, sire, mais je n'ai pu arriver plus tôt; je me suis vu retenu dans les cours du palais et dans les appartemens par un embarras de rois... C'est encore là un des inconvéniens de votre gloire.

NAPOLÉON. L'estafette de Paris est-elle arrivée?

JUNOT. Oui, sire, voici les dépêches... Sa Majesté le roi de Prusse est attendu ici d'un moment à l'autre.

NAPOLÉON. Tant mieux, je traiterai plus à mon aise avec ce prince et ses ministres qu'avec la belle protégée de mon frère de Russie.

JUNOT. Il y a là une douzaine de têtes couronnées qui attendent le lever de Votre Majesté.

NAPOLÉON. Je suis prêt à les recevoir.

JUNOT. A propos, j'oubliais... un vieux grenadier de votre garde est ici près; il dit qu'il faut abolument qu'il vous parle... lui dirai-je de revenir?

NAPOLÉON. Non, non, qu'il vienne.

JUNOT. Les rois attendront donc...

NAPOLÉON. Mes soldats sont mes premiers amis, mais qu'il se hâte.

CENE VI.

LES PRÉCÉDENS, MISCOT.

NAPOLÉON. Ah! ah! c'est toi. Que me veux-tu?

MISCOT. Sire, il m'est arrivé un grand malheur.

NAPOLÉON. Quelque passe-droit, quelque punition trop sévère.

MISCOT. Ce n'est pas cela.

NAPOLÉON. Vieux fou! je parie que tu veux te marier à quelque jolie Saxonne?

MISCOT. Dieu m'en garde, sire, je n'épouserai jamais que l'aigle du régiment.

NAPOLÉON. A la bonne heure! mais voyons, explique-toi, va vite et franchement.

MISCOT.. Eh bien, donc, sire, j'ai une brave femme de mère qui était heureuse, grâce à la haute-paie que lui faisaient ses quatre enfans, dont deux dans la garde et deux dans les cuirassiers.... mais sa chaumière vient d'être brûlée, bestiaux, fourrages, meubles, tout a été consumé; il ne lui reste plus que soixante-dix-huit ans et des larmes... c'est pas assez.

NAPOLÉON. La mère d'un de mes braves doit compter sur moi... Junot, prends son nom, afin que le ministre de l'intérieur vienne promptement à son secours... Es-tu content?

MISCOT. Non.

NAPOLÉON. Comment?

MISCOT. C'est pas des recommandations qu'il me faut; c'est de l'argent, et de l'argent comptant.

NAPOLÉON. Je comprends, tu viens me demander un ordre pour en toucher tout de suite.

MISCOT. Ce n'est pas encore ça..... je ne veux pas de bon.

NAPOLÉON. Tu es bien difficile.

MISCOT. Ce n'est pas que je trouve votre signature mauvaise, mais le temps que les commis aient enregistré, timbré, paraphé, il n'y aura plus de vieille mère pour Miscot... Vous donnez vite, vous; eux, ils paient lentement.

NAPOLÉON. Il a raison... enfin, tu voudrais...

MISCOT. Moi, je n'y vais pas par quatre chemins, je viens vous emprunter de l'argent, de la main à la main, comme ça se fait entre gens qui se connaissent depuis long-temps... Je crois bien que mon colonel m'aurait rendu ce service-là, mais vous êtes plus riche que lui, et j'ai pensé que ça vous gênerait moins.

NAPOLÉON. Tu as bien fait de me donner la préférence, je crois que je puis arranger ton affaire sans compromettre le trésor de l'état. Combien te faudrait-il?

MISCOT. Une cinquantaine de napoléons, sans vous offenser, mon Empereur.

NAPOLÉON. Je veux t'en donner cent.

MISCOT. Donner, dites-vous? non pas, s'il vous plaît. Si à la parade vous m'aviez dit : Miscot, tu t'es bien battu, tu vas aller en sémestre, voilà quelques napoléons pour dan-

ser à la barrière, bien; mais je viens ici vous demander à emprunter, et voilà tout... Je ne veux pas qu'il vous reste l'idée que j'aie voulu vous surprendre... Vous avez votre paye et j'ai la mienne... Tenez, mon Empereur, voilà mon livret, j'ai six mois d'arriéré de ma croix et de ma solde, le quartier-maître vous rendra votre argent.

NAPOLÉON. Garde ton livret, mon vieux, entre deux soldats comme nous la parole suffit; je vais te donner ton argent.

MISCOT. Je puis me flatter qu'il ne sera pas mal placé, je vous paierai les intérêts à la première bataille.

NAPOLÉON, *se fouillant.* Allons! je n'ai pas d'argent, c'est la centième fois que cela m'arrive.

MISCOT. Il paraît, sire, que les jaunets manquent à l'appel?

NAPOLÉON. Je l'ai déjà dit à M. de Bausset, je veux qu'on mette toujours de l'or dans mes poches : ils ont tous de l'argent, excepté moi... Comment! un vieux soldat, un ami se présente à moi, et je ne puis le secourir sans mettre tout le monde dans la confidence de ses peines..... (*A Junot.*) Voyons, général, êtes-vous plus riche que moi?

JUNOT. Sire, par hasard je suis en fonds, voilà ma bourse.

NAPOLÉON. Grand merci, général. (*La donnant à Miscot.*) Tiens! prends, et cours vite écrire à ta mère pour la consoler.

MISCOT. Sire, je lui dirai que cela vient de vous.

NAPOLÉON. Bien, mon ami.

MISCOT. Quant à moi, sire, je penserai à votre bonté depuis le matin jusqu'au soir, afin qu'il n'y ait pas un moment de la journée où je ne sois prêt à donner ma vie pour un si brave Empereur... (*Revenant.*) A propos, sire, vous savez que la somme sera déposée chez le quartier-maître?

NAPOLÉON. Tu me rendras cela, quand tu seras colonel.

MISCOT. Alors, mon Empereur, pour avancer l'époque du paiement, je vais prier mon capitaine de commencer par me faire caporal.

Il sort.

NAPOLÉON. Voilà des cœurs! ah! rien de ce que je ferai pour eux ne sera perdu.

JUNOT. Sire, les rois attendent toujours.

NAPOLÉON. Fais entrer!

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, ROIS *et* PRINCES.

L'HUISSIER, *annonçant.* Sa Majesté le roi de Bavière, Sa Majesté le roi de Wurtemberg, Son Altesse Impériale le vice-roi d'Italie, Sa Majesté le roi de Naples.

NAPOLÉON. Mon frère de Bavière, vous devez être content de moi?

LE ROI DE BAVIÈRE. Sire, il faudrait être ingrat, croyez que je n'oublierai jamais vos bienfaits. Deux fois vos armes victorieuses ont sauvé mes états héréditaires. Et vous venez d'ajouter le Tyrol à mes possessions.

NAPOLÉON. C'est une belle et bonne province, mon amitié ne s'arrêtera pas là; votre maison a toujours été une bonne alliée de la France, qu'elle lui demeure fidèle, et le rang de la Prusse peut lui appartenir un jour..... J'aime à croire aussi que mon frère de Wurtemberg est satisfait..... (*A Joseph.*) Et vous, mon frère Joseph, êtes-vous content de vos nouveaux sujets? je vous ai déjà donné Naples, j'espère bientôt y joindre la Sicile. (*A Eugène.*) Qu'avez-vous, prince? la fortune du roi de Naples excite-t-elle votre ambition? vous connaissez mes vues pour vous en Allemagne.

EUGÈNE. Sire, les grandeurs dont Votre Majesté m'a comblé ont dépassé mes espérances.

NAPOLÉON. Eh bien! qui vous inquiète? parlez, mon fils.

EUGÈNE. Je puis perdre ce titre.

NAPOLÉON. Avez-vous cessé d'en être digne?

EUGÈNE. J'ose croire que non. Cependant des bruits sourds me font craindre que ma mère.....

NAPOLÉON. Eugène, quelque sacrifice que le salut de mon empire impose à mes sentimens, Joséphine sera toujours l'amie de mon choix, et toi, tu ne cesseras point d'être mon ami, mon fils.

L'HUISSIER. Le grand duc de Saxe-Weimar, Son Altesse le grand-duc de Bade, Son Altesse Royale l'électeur de Saxe, Son Altesse le prince de Lichtenstein, ambassadeur d'Autriche.

NAPOLÉON. Mon hôte, je remercie Votre Altesse de sa noble hospitalité.

L'ÉLECTEUR DE SAXE. Sire, Votre Majesté peut commander en ces lieux, j'ai déjà donné des ordres pour que mes troupes cèdent à la garde impériale l'honneur de veiller sur vous.

NAPOLÉON. Mon frère, je me crois parfaitement en sûreté chez vous. Dans le palais de l'électeur de Saxe, d'un prince honnête homme, la garde ordinaire du souverain est ce qui convient davantage à un ami; vos gardes saxonnes sont d'ailleurs un superbe corps.

LE GRAND-DUC DE SAXE-WEIMAR. Sire, j'ai une grâce à demander à Votre Majesté.

NAPOLÉON. Votre Altesse n'a qu'à parler.

LE GRAND-DUC. Mon neveu, le prince de Léopold de Saxe-Cobourg demande à servir près de vous comme aide de camp.

NAPOLÉON. Ce désir est flatteur pour moi. Le prince a-t-il fait la guerre?

LE GRAND-DUC. Oui, sire, mais il oubliera bien vite ce qu'il en a appris, pour ne se souvenir que des leçons d'un aussi grand maître.

NAPOLÉON. Mon frère l'électeur de Saxe, l'Autriche et la Russie, viennent de m'envoyer leurs ratifications; je suis heureux de vous saluer le premier du titre de roi et de grand-duc de Varsovie; vous me serez, j'en suis certain, un allié fidèle.

LE ROI DE SAXE. Mon frère, lié par les

traités avec la Prusse et la Russie, j'ai été le dernier prince allemand admis à l'alliance de Votre Majesté. Si la fortune vous devenait un jour contraire, je serais également le dernier à vous abandonner.

L'HUISSIER. Sa Majesté la reine de Prusse! Son Altesse le grand-duc Constantin!

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LA REINE DE PRUSSE, LE GRAND-DUC.

NAPOLÉON. Ah, madame, cette visite est une faveur, le grand-duc Constantin m'est témoin que je voulais hier prévenir Votre Majesté.

LA REINE. Votre Majesté ayant fixé la plus inconstante divinité, ne doit point s'étonner si nous autres, simples mortelles, nous ne nous montrons pas moins prévenantes que la fortune.

NAPOLÉON. Ah! madame! que dites-vous? votre illustre prédécesseur soutenait que la fortune était toujours du côté des gros bataillons.

LA REINE. Cette fois elle a été du côté des talens et du génie...

NAPOLÉON. Vous me rendez confus...

LA REINE. Nous avons appris à vous admirer; à la vérité, il nous a fallu un peu de temps.

NAPOLÉON. Il n'en faut point auprès de vous.

LA REINE. Votre Majesté est trop polie; quant à moi, je reconnais mes torts, mes préventions. Oui, prince, je l'avoue hautement, j'ai mal compris les temps; le trône du grand Frédéric me semblait nous donner des droits à l'arbitrage de l'Europe; nous nous sommes crus les héritiers de son génie, quand nous n'étions que les successeurs de sa puissance...... Ce fol orgueil nous a perdus, mais j'espère que le héros du siècle ne voudra pas punir un noble roi et un peuple généreux des erreurs d'une faible femme; sa gloire est trop brillante.....

NAPOLÉON. Madame, mes sentimens personnels vous sont soumis; j'ai prouvé à la princesse de Hasfeld que lorsque je pouvais pardonner...

LA REINE. La conduite de Votre Majesté fut admirable en cette circonstance, elle m'a vivement émue. Je ne vous cacherai pas que, dès cet instant, abjurant toute haine et toute prévention, mon désir sincère a été de devenir l'alliée de la France et l'amie de Napoléon.

LE GRAND-DUC. A cette époque, Votre Majesté m'a souvent parlé dans ce sens.

NAPOLÉON. Combien je regrette que ces bonnes dispositions de la reine m'aient été connues si tard!

LE GRAND-DUC. C'est la faute des événemens.

LA REINE. C'est un peu la mienne aussi; j'étais honteuse de m'être laissé abuser sur le compte de Votre Majesté, je n'osais revenir brusquement; ma dignité de reine, mon orgueil de femme... (*Souriant.*) Votre Majesté doit nous connaître?

NAPOLÉON, *souriant.* J'avoue, madame, que je connais mieux la guerre.

LA REINE, *avec grâce.* Vous ne nous la ferez plus, n'est-il pas vrai?

NAPOLÉON. A vous, madame, je veux être désormais le plus dévoué de vos admirateurs.

LA REINE. Vous me le promettez?.. eh bien! faisons la paix. J'en veux un gage.

NAPOLÉON, *prenant une rose.* Que cette rose, moins belle que vous, nous tienne lieu de traité.

LA REINE. Je l'accepte... mais avec Magdebourg.

NAPOLÉON. Magdebourg! cette ville reviendra un jour au roi de Prusse; elle n'est qu'une sûreté entre mes mains.

LA REINE. Qu'en avez-vous besoin maintenant? ne nous entendons-nous pas?

NAPOLÉON. J'ai déjà promis de diminuer la contribution de guerre...

LA REINE. Oui, l'empereur Alexandre et le grand-duc m'ont instruite de vos bonnes intentions.... montrez-vous tout-à-fait généreux... allons, rendez-moi Magdebourg.

NAPOLÉON. Madame, laissons ces graves questions à nos ministres, au roi votre époux.

JUNOT, *annonçant.* Sa Majesté le roi de Prusse arrive dans les cours du palais.

LA REINE, *à part.* Il vient trop tôt, tout est perdu!

NAPOLÉON, *au grand-duc.* Ah! mon frère! quel piége vous m'avez tendu!

LE GRAND-DUC. Je vous ai vu plus embarrassé que devant l'ennemi.

NAPOLÉON. Mille fois, mais je suis sauvé. Madame, veuillez accepter ma main, et allons recevoir votre époux.

LA REINE. Faudra-t-il que je vous quitte avec le regret de vous avoir trouvé moins grand que je ne l'avais cru?

NAPOLÉON. Madame, c'est la faute de ma destinée.

La reine fait un mouvement pour refuser la main de l'Empereur; elle l'accepte enfin, et s'éloigne en lui parlant avec chaleur.

FIN DU DEUXIÈME TABLEAU.

Troisième Tableau.

Le Bal de l'Hôtel-de-Ville.

NAPOLÉON.
MARIE-LOUISE.
LE PRÉFET DE LA SEINE.
MARÉCHAUX, OFFICIERS, REINES ET DAMES.

Le théâtre représente un riche salon.

NAPOLÉON, MARIE-LOUISE, LE PRÉFET DE LA SEINE, MARÉCHAUX, OFFICIERS, etc.

LE PRÉFET. Sire, Paris a ressenti plus qu'au-

cune ville de l'empire la joie que fait naître l'hymen de Votre Majesté. Avec sa royale souveraine la France a conquis la paix; la prospérité du commerce, l'éclat des arts en seront les fruits. Permettez-nous, sire, au nom de votre bonne ville, de déposer aux pieds de votre auguste épouse les présens que l'usage autorise et que le cœur est heureux d'offrir.

NAPOLÉON. Je reçois avec plaisir les témoignages de l'amitié de ma bonne ville de Paris. Ils sont magnifiques et dignes d'elle; mais je ne serai point ingrat : en échange de ces brillans tributs de son industrie, je lui donne les drapeaux pris sur l'ennemi, ils serviront à orner la demeure de nos vieux soldats et le temple de l'Éternel.

Bat.

ACTE QUATRIÈME.

Premier Tableau. — L'île d'Elbe.

NAPOLÉON.
DROUOT, *Général.*
CAMBRONNE, *Général.*
LE COMTE DE SAINT-VALLIER.
LE CAPITAINE ADAM.
MISCOT.
UN POLONAIS.
UN CENT-SUISSE.
MARCHAND, valet de chambre.
LE CAPITAINE MÉJEAN.

Le théâtre représente la maison habitée par l'Empereur.

SCENE PREMIERE.

CAMBRONNE, MARCHAND.

CAMBRONNE. L'Empereur est-il venu?

MARCHAND. Non, mon général.

CAMBRONNE. Qui sort d'ici?

MARCHAND. Le capitaine du brick de guerre en relâche au port, et ce jeune comte, vous savez?...

CAMBRONNE. Ah! oui, le commissaire secret de Louis XVIII. Pourquoi l'avez-vous souffert?

MARCHAND. Je n'ai pas d'ordre contraire.

CAMBRONNE. L'Empereur est trop confiant. Le voici.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, NAPOLÉON.

NAPOLÉON. Ah! ah! c'est vous, général; vous n'étiez pas à la manœuvre?

CAMBRONNE. Non, sire; mais un officier chargé de dépêches est arrivé d'Allemagne.

NAPOLÉON. L'avez-vous vu?

CAMBRONNE. Non, sire; nous nous cherchons inutilement depuis deux heures.

NAPOLÉON. Courez après lui; peut-être m'apporte-t-il des nouvelles de ma femme et de mon fils. Vous me retrouverez ici.

SCENE III.

NAPOLÉON, *seul.* Cette vue est délicieuse! Là-bas est la France! j'y pense toujours! Allons! allons! efforçons-nous d'oublier le plus beau rêve... Où est mon Plutarque?.... Ce Marius, deux fois proscrit et deux fois triomphant, est un singulier exemple des vicissitudes de la fortune... (*Il prend le livre.*) Un papier! (*Il lit.*) « Sire, tenez-vous sur vos » gardes! » Toujours des avertissemens! voudrait-on violer les traités?... non, je ne puis le croire... d'ailleurs, ne suis-je pas ici sous la sauve-garde de l'Autriche et de la Russie? Oui; mais la trahison, les moyens secrets... Je n'ai jamais craint la mort sur un champ de bataille, je ne la craindrai pas davantage sur ce rocher. (*A Marchand.*) Marchand! mon déjeuner; je ne me suis jamais senti autant d'appétit... ce vent de mer est un excellent cuisinier, tout est bon avec lui. (*On apporte le déjeuner.*) Capitaine Méjéan, j'ai remarqué ce matin que le peloton de droite avait mal conversé?

LE CAPITAINE. C'est vrai, sire. (*A part.*) Il voit tout.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, UN CENT-SUISSE, UN POLONAIS, UN PAYSAN, MISCOT.

LE CENT-SUISSE, *en dehors.* Je veux le voir, je veux entrer!

LE POLONAIS ET LE PAYSAN. Nous aussi, nous aussi!

LE CAPITAINE. On n'entre pas.

NAPOLÉON. Qu'est-ce?

LE CAPITAINE. Un Cent-Suisse de la maison de Louis XVIII, et en grand uniforme.

NAPOLÉON. Un Cent-Suisse! le roi de France et de Navarre veut donc m'effrayer? Qu'il entre : y a-t-il aussi là des étrangers, des voyageurs?

LE CAPITAINE. Oui, sire.

NAPOLÉON. Laissez-les tous approcher; il y en a peut-être dans le nombre qui arrivent de France.

Le capitaine fait un signe; le Cent-Suisse, le Polonais et Miscot entrent.

NAPOLÉON. Ah! ah! c'est toi, Petit! tu fais donc toujours du tapage?

PETIT. Dam! sire, un tambour-major!

NAPOLÉON. Comme te voilà affublé !

PETIT. Sire, ne m'en parlez pas... Ils ont prétendu, parce que j'étais tambour-major dans votre garde, que j'étais assez bel homme pour me faire Cent-Suisse ; mais je n'ai pu oublier que j'ai été un de vos grognards, et j'ai déserté.

NAPOLÉON. A te parler franchement, ton ancien uniforme t'allait mieux.

PETIT. Au diable les côtelettes !

Il déchire ses brandebourgs.

NAPOLÉON. Tu as déserté; sais-tu que c'est une faute grave?

PETIT. Sire, j'en conviens, mais je n'y pouvais plus tenir.

NAPOLÉON. On vous traitait donc mal ?

PETIT. Faites excuse ! Quant à la paye, c'était bien ; mais quant à l'honneur, à la considération... quel déchet ! Lorsque les enfans nous voyaient passer, ils disaient : Tiens, un Cent-Suisse ! c'est-il drôle ! Et puis, les femmes... Enfin, j'en ai eu bien vite de trop, et me voilà. Sire, je viens vous demander l'ancienne capote et les boutons à l'aigle.

NAPOLÉON. Je te recommanderai à Cambronne.

PETIT. Grand merci, mon Empereur.

NAPOLÉON, *au Polonais.* Un lancier polonais ! Ami, qui t'amène ?

LE LANCIER. Le malheur ; le czar de Russie, roi de Pologne, nous a réclamés comme ses sujets, et Louis XVIII nous a renvoyés comme étrangers.

NAPOLÉON, *à part.* Quelle faute ! (*Haut.*) Vos lettres de naturalisation ont été signées avec du sang sur vingt champs de batailles... Que puis-je faire pour toi ?

LE POLONAIS. Sire, je ne demande qu'une lance et du pain.

NAPOLÉON. Les Polonais ont des droits sur le dernier morceau de pain de Napoléon...

MISCOT. Il est toujours le même... Hum ! hum !

NAPOLÉON. Ah ! ah ! encore une vieille connaissance. Eh bien ! mon pauvre Miscot, que viens-tu faire ici ? voudrais-tu quitter la garde?

MISCOT. Il n'y a plus de garde impériale ; il y a les grenadiers royaux, et encore sont-ils à Metz, tandis que les mousquetaires gris et rouges, les chevau-légers, les gendarmes, les Cent-Suisses, les gardes de la porte, etc., etc., sont aux Tuileries et à Saint-Cloud.

NAPOLÉON, *à part.* Ah ! quelle faute ! quelle faute encore ! Quoi ! retrouver le plus beau trône après vingt ans d'exil, et recommencer les mêmes fautes ! inquiéter le peuple sur son existence, le blesser dans les sentimens d'égalité qui lui sont chers, humilier les soldats, les dégrader pour ainsi dire, en leur enlevant leurs vieux uniformes, leurs vieux drapeaux, les insignes de leur ancienne gloire, leur seule et véritable dotation ! Mais ces Bourbons, c'est donc la fatalité qui les aveugle !... J'avais renoncé à tout; une nouvelle existence commençait pour moi dans cette île, et voilà que leurs folies semblent vouloir m'en arracher !...

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, CAMBRONNE.

CAMBRONNE. Que tout le monde se retire... Grenadier, ne laissez approcher personne.

NAPOLÉON. Qu'est-ce à dire, général ?

CAMBRONNE. Lisez, sire.

NAPOLÉON. Une lettre d'Eugène.

Il lit

« Mon cher général,

» On m'a fait donner ma parole de ne » point écrire et de ne point chercher à voir » celui que je ne puis oublier. (Bon Eugène !) » Je tiendrai ma promesse ; cependant je » crois devoir vous prévenir, comme un vieil » ami, que vous ayez à quitter promptement » l'île d'Elbe... Le séjour des côtes de l'Italie » est malsain, c'est la route d'Afrique, et les » vents de cette région donnent la mort. Au » reçu de cette lettre, retournez en France... »

Il réfléchit.

CAMBRONNE. Eh bien, sire ?

NAPOLÉON. Eh bien ! général, Eugène vous donne peut-être un bon conseil.

CAMBRONNE. S'il est bon pour moi, il est encore meilleur pour Votre Majesté.

NAPOLÉON. Retourner en France !

CAMBRONNE. Tous vos amis vous y engagent, le peuple vous attend, l'armée vous désire.

NAPOLÉON. Non, non, je ne puis sur de simples soupçons ; je ne ferai rien que je n'aie vu Drouot.

CAMBRONNE. Il sera peut-être trop tard ; il est sans doute encore à Naples.

UN OFFICIER. Sire, le général Drouot.

CAMBRONNE. Son arrivée vaut une victoire.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, DROUOT.

NAPOLÉON. Quoi ! déjà de retour ! Eh bien ! quelles nouvelles ?

DROUOT. Sire, la guerre est déclarée, le roi de Naples a pris les armes et a envahi les légations.

NAPOLÉON. L'imprudent ! il nous perd.

DROUOT. J'ai tout tenté pour faire changer ses desseins; il a été inébranlable. J'ai contribué à la chute de l'Empereur, m'a-t-il dit, je veux lui ramener la fortune.

NAPOLÉON. L'insensé ! ne sachant faire rien à propos, ni la paix, ni la guerre.

DROUOT. Sire, il faut l'excuser, j'ai vu de mes propres yeux les preuves de la mauvaise foi de la Sainte-Alliance. On veut détrôner Murat et confiner Votre Majesté à Sainte-Hélène.

NAPOLÉON. Ah ! il commence à trembler pour lui. Croyait-il donc se sauver sans moi?

Comme Bernadotte, il n'a pas conspiré avec Moreau et tramé ma ruine à Leipsick. Quant à moi, je demeurerai ici; malheur à mes ennemis, s'ils osent relancer le lion dans le dernier refuge qui lui reste! mais je ne veux pas rompre le premier les traités que j'ai consentis.

DROUOT. Que dites-vous, sire? Voulez-vous attendre sans défense les coups qui doivent vous frapper? Songez-vous que deux frégates anglaises peuvent bloquer l'île, et que six mille hommes de débarquement suffiraient pour nous faire prisonniers?

NAPOLÉON. Croyez-vous, général?...

DROUOT. Au nom de vos amis, sire!

NAPOLÉON. Pas un mot de plus. Voyons maintenant le travail.

DROUOT. Voici les journaux de France... Quelle bassesse! quel déchaînement!

Il rejette les papiers.

NAPOLÉON. Lisez toujours, général; à travers les enflures, les flagorneries et les diatribes, les faits restent les mêmes, et c'est l'important. Dire que j'ai été un despote, un tyran, ce n'est pas nier que j'ai été l'Empereur élu du peuple. Dire que les Bourbons sont des princes vertueux et légitimes, ce n'est pas nier davantage que la nation ne veut pas de leur gouvernement. Aux injures près, je m'entends très-bien avec mes amis.

DROUOT. Sire, craignez la perfidie des souverains.

NAPOLÉON. J'ai traité de bonne foi, j'ai cédé beaucoup trop peut-être; mais si l'on exigeait davantage, je pourrais jeter mon épée dans la balance.

UN OFFICIER. Le capitaine Adam et le comte de Saint-Vallier demandent à présenter leurs respects à Votre Majesté.

NAPOLÉON. Ils prennent mal leur temps: cependant qu'ils entrent... dans ce moment je dois tout écouter, tout voir.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE CAPITAINE, LE COMTE.

NAPOLÉON, *au comte*. Bonjour, monsieur; eh bien! quand nous quittez-vous?

LE COMTE. Sire...

NAPOLÉON. Capitaine Adam, je ne vous ferai pas la même question: je sais que vous et votre équipage avez besoin de repos.

LE CAPITAINE. Sire, je compte cependant mettre à la voile sous deux jours; je vais en Grèce.

NAPOLÉON, *au comte*. Voilà une superbe occasion pour vous, monsieur, vous qui aimez les beaux sites et qui écrivez.

LE COMTE. Désespéré! mais je ne puis profiter... cette lettre de mon gouvernement, que je viens de recevoir à l'instant...

NAPOLÉON. Eh! mais, d'après cela, je puis vous regarder comme une espèce d'ambassadeur au petit pied. Eh bien! monsieur, qu'avez-vous à me dire?

LE COMTE. Sa Majesté le roi de France et de Navarre désire que votre petite armée soit licenciée.

NAPOLÉON. Et, pour me forcer à exécuter ce désir d'une manière digne d'elle, je parie que ma pension est supprimée.

LE COMTE. Il est vrai que les embarras de l'état forceront de suspendre jusqu'à nouvel ordre... mais Votre Majesté peut réclamer.

NAPOLÉON. C'est bien mon intention. Drouot, vous aviez raison, voici l'éclair qui précède la foudre; mais je ne l'attendrai pas immobile... Cambronne, faites battre le rappel, que tous mes soldats prennent les armes.

Cambronne sort.

DROUOT. Sire, vous nous sauvez tous!

LE COMTE. Sire, qu'allez-vous faire?

NAPOLÉON. Ce qu'exigent mon honneur, ma sûreté, ma gloire!

LE COMTE. Vous ne pensez pas à marcher presque seul à la conquête d'un empire de trente millions d'habitans.

NAPOLÉON. Seul! dites-vous, monsieur, et comptez-vous pour rien mes filles immortelles! Marengo, Austerlitz, Iéna, Wagram et Montmirail marcheront devant moi; elles me couvriront de leurs lauriers, elles me rendront sacré pour tout bon Français.

LE COMTE. Sire, permettez-moi d'écrire à ma cour, je suis certain que le roi vous rendra justice.

NAPOLÉON. Non, monsieur, il faut que je traite personnellement avec Louis XVIII: dans vingt jours je serai aux Tuileries, et, s'il veut m'attendre, je lui prouverai qu'un Empereur électif peut se montrer plus généreux qu'un roi légitime.

On entend les tambours.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, CAMBRONNE.

CAMBRONNE. Sire, les troupes sont sous les armes.

NAPOLÉON. Qu'elles s'embarquent! Messieurs, le sort en est jeté... nous allons conquérir la France, mais je veux que ce soit l'arme au bras.

FIN DU PREMIER TABLEAU.

Deuxième Tableau.

—

Le plateau de Waterloo.

NAPOLÉON.
NEY.
CAMBRONNE.
MURAT.
UN AIDE DE CAMP.
UN MARÉCHAL DES LOGIS DE DRAGONS.
TROUPES FRANÇAISES.
TROUPES ANGLAISES.

Le théâtre représente une partie du champ de ba-

taille de Waterloo. On entend dans le lointain le bruit de la canonnade.

SCENE PREMIERE.

NAPOLÉON, CAMBRONNE, NEY, État-Major.

Au lever du rideau, le plateau est occupé par les troupes anglaises; il est enlevé à la baïonnette par les grenadiers de la garde.

DROUOT, *à Napoléon.* Sire, vous désiriez ce plateau pour observer les mouvemens de l'ennemi; la garde vient de l'enlever à la baïonnette.

NAPOLÉON, *prenant place sur le plateau, examine le mouvement de l'ennemi avec sa lunette.* L'ennemi s'est déjà replié sur la seconde ligne; messieurs, jamais bataille ne s'est présentée si belle et si sûre; si tous les mouvemens que j'ai ordonnés sont exécutés ponctuellement, nous coucherons ce soir à Bruxelles, et demain nous recueillerons d'immenses résultats.

LE MARÉCHAL NEY. Sire, l'ennemi a des masses profondes, et qui n'ont point encore été entamées. Si Votre Majesté veut me confier deux divisions et une partie de la garde impériale, je m'engage à enfoncer le centre de Wellington et à le rejeter en désordre sur la forêt de Soignes.

NAPOLÉON. Maréchal, j'ai la plus grande confiance dans votre bravoure et dans votre habileté; mais le mouvement que vous me conseillez serait prématuré; je n'engagerai pas la garde impériale avant de savoir si Grouchy a reçu mes dernières instructions, et s'il est en mesure de les exécuter. Messieurs, nous jouons aujourd'hui les destinées de la France, et nous en sommes peut-être à notre dernier combat.

CAMBRONNE. Votre Majesté étant à notre tête, nous avons encore dix batailles malheureuses à livrer avant de cesser d'être redoutables à l'étranger.

NAPOLÉON. Mon cher Cambronne, j'aime à vous entendre parler ainsi. Si tous les Français pensent comme vous, nous pouvons encore, avant trois mois, devenir les arbitres de l'Europe.

LE MARÉCHAL NEY. Sire, le général Domont envoie prévenir Votre Majesté qu'un corps de huit à dix mille Prussiens vient de paraître sur notre droite, le canon tonne en effet de ce côté.

NAPOLÉON. Et Grouchy! que devient-il? sans doute, il suit l'ennemi... Général Duhesme, portez-vous avec ma jeune garde au-devant des Prussiens et empêchez leur jonction à l'armée anglaise. Vous, maréchal, demeurez ici, faites créneler la Haie-Sainte; repoussez l'ennemi s'il ose se présenter, mais ne hasardez aucun mouvement avant de savoir l'issue de la manœuvre des Prussiens. Messieurs, suivez-moi.

SCENE II.

Le Maréchal NEY, Officiers et Soldats.

LE MARÉCHAL NEY, *aux soldats.* Allons, camarades, de l'activité! mettons-nous en mesure de bien recevoir l'ennemi.

Les soldats obéissent aux ordres du maréchal, mettent les canons en batterie, et prennent diverses positions.

SCENE III.

Les Précédens, NAPOLÉON.

NAPOLÉON. Tout va bien, le mouvement de ma jeune garde a arrêté brusquement l'ennemi, il n'est point en force, et ses attaques n'ont plus rien d'inquiétant... Mais Grouchy! qui me donnera des nouvelles de Grouchy?

LE MARÉCHAL NEY. Sire, nous allons être attaqués.

Le canon gronde.

NAPOLÉON. Pour cette fois, c'est Grouchy! Messieurs, la bataille est gagnée maintenant.

Un aide de camp arrive au galop.

L'AIDE DE CAMP. Sire, l'armée prussienne, ayant dérobé une marche au maréchal Grouchy, vient d'entrer en ligne tout entière; notre droite est débordée, et le village de la Haie menacé.

NAPOLÉON. Maréchal, défendez le village. Cambronne, à la tête de ma vieille garde, allez prendre vos lignes contre les colonnes anglaises. Mes amis, la victoire nous est arrachée; mais nous pouvons encore combattre pour l'honneur du champ de bataille.

On exécute le mouvement.

LE MARÉCHAL DES LOGIS DE DRAGONS. Sire, nous sommes trahis! plusieurs généraux haranguent leurs troupes et les engagent à passer à l'ennemi.

NAPOLÉON. Les as-tu vus? les as-tu entendus?

LE DRAGON. Non, sire; mais le bruit s'en répand partout.

NAPOLÉON. Les seuls traîtres sont ceux qui calomnient l'armée; retourne à ton corps, et dis à tes camarades que les généraux qu'on accuse viennent de se faire tuer, à l'instant même, sur le champ de bataille.

LE DRAGON. Vive l'Empereur!

NAPOLÉON. Il n'y a plus d'Empereur, mais il y a encore une France! Soldats, vive la France!

LES SOLDATS. Vive la France!

SCENE IV.

Les Précédens, DROUOT.

DROUOT. Sire, encore un moment, et la retraite devient impossible.

NAPOLÉON. Ne me parlez pas de retraite, mes amis; c'est ici qu'il faut mourir!

LES ANGLAIS. Huzza! huzza!

DROUOT. Ferme, Cambronne! Soldats, faisons-nous jour à travers l'ennemi.

LES ANGLAIS. Rendez-vous! rendez-vous!

CAMBRONNE. La garde meurt et ne se rend pas!

DROUOT. En avant!

TOUS LES SOLDATS. En avant!

La garde charge les Anglais; Cambronne tombe blessé en leur pouvoir, Napoléon et les bataillons d'escorte se font jour à travers l'ennemi. Tableau.

Imprimerie de Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.



DON QUICHOTTE

ET

SANCHO PANÇA,

PIÈCE EN DEUX ACTES ET TREIZE TABLEAUX,

PAR

MM. Ferdinand Laloue et Anicet Bourgeois,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU CIRQUE, LE 12 OCTOBRE 1843.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
DON QUICHOTTE DE LA MANCHE.	M. DUPUIS.
SANCHO-PANÇA	M. LEBEL.
LE BACHELIER SAMSON CARASCO	M. EDMOND GALAND.
LE DOCTEUR	M. HIELLARD.
NICOLAS le barbier	M. HOSTER.
PÉREZ, hôtelier	M. FERDINAND.
GINÈS, forçat	M. WILLIAMS.
BAZILE	M. HENRY.
MONTÈS, muletier	M. BARBIER.
GAMACHE	M. ARNOLD.
UN CHEF D'ARCHERS DU ROI.	M. SALLERIN.
UN CHEVRIER	M. SIGNOL.
UN CUISINIER	M. LAMBQUIN.
DULCINÉE	M. VARIN.
UN FORÇAT	M. MAYER.
L'ALCADE	M. PATONNELLE.
UN PAYSAN	M. BANET.
UN ÉCUYER	M. MÉTÉAU.
PLUTON	M. ARNOLD.
PÉDRO	M. LAMBQUIN.
L'ALCADE DE L'ILE	M. ROUSSEL.
UN ARCHER	M. ST. CHARLES.
LE GREFFIER	M. BANET.
UN HUISSIER	M. PRÉAULON.
UN MÉDECIN	M. SALLERIN.
LA DUCHESSE FERNANDEZ.	Mme MÉLAN. WEYS.
NICETTA, nièce de Don Quichotte.	Mme GUILBAUT.
DAME RODRIGUEZ, gouvernante.	Mme DUMONT.
THÉRÈSE, femme de Sancho.	Mlle CLORINDE.
SANCHETTE, sa fille	Mlle MINA ROUSSEL.
QUITTERIE	Mlle DAVENAY.
MARITORNE, servante de Pérez.	Mme PÉLAGIE.
JUANA, idem.	Mlle ANTONIA.
UN PAGE DE LA DUCHESSE.	Mlle SOPHIE.
LA FÉE URGANDE	Mme VERNON.
ALDOUZA, tante de Bazile.	Mme ÉLISE M.
UNE DEMOISELLE D'HONNEUR.	Mme LAUDIER.

La scène se passe en Espagne.

ACTE PREMIER.

Premier Tableau.

Le théâtre représente l'intérieur de la maison de Don Quichotte, sa chambre, sa bibliothèque, ses vieux tableaux de chevalerie, son grand fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DOCTEUR, LE BACHELIER SAMSON CARASCO, NICOLAS LE BARBIER, DONA RODRIGUEZ, LA GOUVERNANTE NICETTA, LA NIÈCE.

Ils sont assis et tiennent une sorte de conseil.

LA GOUVERNANTE. Décidément, monsieur le Docteur, le seigneur don Quichotte a le cerveau félé.

LE BARBIER. Hier, quand j'ai eu fini de le raser, il m'a fait une belle frayeur, allez... Il m'a dit que j'étais le Maure Abendaraëz; il a prétendu que mon rasoir était un cimeterre, et que je venais lui couper le cou... Là-dessus il a pris sa grande épée, et ma foi j'ai bien fait d'avoir de bonnes jambes.

NICETTA. Mon pauvre oncle! il est bien à plaindre!...

LE BARBIER. Je le plaindrai, mais je ne le raserai plus.

LE BACHELIER. Dans cet état d'esprit, sera-t-il disposé à entendre la proposition que je vous ai prié de lui faire, monsieur le Docteur, pour mon mariage avec la signora Nicetta, sa charmante nièce?

LE DOCTEUR. Je crains que le moment soit mal choisi.

LE BACHELIER. Le seigneur Don Quichotte était autrefois si sage, si sensé.

LA NIÈCE, *au bachelier.* Hélas! pendant cette année que vous avez passée à Salamanque pour finir vos études, il a tout à fait perdu la raison.

LA GOUVERNANTE. Et ce sont ces maudits livres de chevalerie qui lui ont brouillé la cervelle.

LA NIÈCE. Dame Rodriguez a raison... il est souvent arrivé à mon oncle de passer deux jours et deux nuits de suite à lire ces dangereux livres, et au bout de ce temps-là, il mettait l'épée à la main, et frappait à grands coups contre les murailles; il disait qu'il combattait contre quatre géants plus grands que des tours; alors, quand il était bien las, il buvait une grande tasse d'eau froide, disant que c'était une liqueur précieuse que lui avait apporté le sage Merlin, un enchanteur de ses amis.

LE BACHELIER. Voilà une singulière folie.

LE DOCTEUR. D'autant plus extraordinaire que sur toute autre chose il est parfaitement sage.

LA GOUVERNANTE. Quel moyen croyez-vous qu'il faudrait employer pour guérir mon digne maître?

LE BARBIER. Moi, je le saignerais tous les matins. Évidemment c'est le sang qui lui monte au cerveau: ôtez le sang, il ne montera plus; le seigneur don Quichotte en mourra peut-être... mais il mourra raisonnablement.

LE BACHELIER. Je crois qu'il faudrait d'abord lui retirer tous des romans qui lui ont dérangé la tête.

LE DOCTEUR. J'y pensais depuis longtemps, mais comment faire?...

LA GOUVERNANTE. Jour de Dieu!... c'est bien facile!... il faut brûler tous ces excommuniés de livres comme autant d'hérétiques.

LE BACHELIER. Le moyen est violent, mais il est sûr...

LE BARBIER. C'est mon opinion... le feu d'abord, puis après la saignée.

LE DOCTEUR. A quel jour fixez-vous l'expédition?

LA GOUVERNANTE. Aujourd'hui, à l'instant même.

LE DOCTEUR. Si don Quichotte rentrait.

LA GOUVERNANTE. Il est allé chez Sancho Pança... Je ne sais ce qu'il peut dire à ce gros butor... mais il reste toujours des heures entières avec lui.

LE BACHELIER. Les livres sont dans cette bibliothèque.

LE BARBIER. Et ceux-là?...

NICETTA. Ceux-là sont des livres de science, il ne les regarde plus. Oui... entrez là, mon ami, avec M. le Docteur, il y a du feu dans la cheminée, brûlez tout ce que vous trouverez. Dame Rodriguez, Nicolas et moi nous ferons sentinelle.

LE DOCTEUR. Venez, il n'y a pas une minute à perdre, si nous ne voulons pas être surpris par don Quichotte.

LA GOUVERNANTE. Brûlez bien vite tout, monsieur le Docteur.

LE BACHELIER. Oh! nous ne ferons grâce à personne.

ENSEMBLE.

Air : *L'été, l'été.* (des Lilas.)

Au feu, au feu,
Vite en ce lieu
Il faut qu'on brûle,
Et sans scrupule,
Les livres n'auront pas beau jeu,
Sans pitié jetons tout au feu.

Le Docteur et le Bachelier entrent dans la bibliothèque.

SCENE II.

NICETTA, LA GOUVERNANTE, NICOLAS.

NICOLAS. Qu'est-ce que dira votre oncle, quand il ne trouvera plus ses bouquins?

NICETTA. L'un de nous lui donnera une raison.

NICOLAS. L'un de nous... oui... mais ça ne sera pas moi, je n'aime pas plaisanter avec l'épée du seigneur don Quichotte... C'est un brave homme que votre oncle; mais il m'embrocherait comme une allouette.

LA GOUVERNANTE. On monte l'escalier, c'est lui.

NICOLAS. Je me sauve.

LA GOUVERNANTE. Ils n'ont pas encore fini.

NICETTA. Fermez la porte, prenez la clef, et laissez-moi répondre à mon oncle.

NICOLAS, *qui a été au fond.* Pas moyen de passer.

La Gouvernante à ôté la clef.

LA NIÈCE, *la prenant.* Nous irons les joindre par l'autre porte.

NICOLAS. Le voilà !

SCÈNE III.

LES MÊMES, DON QUICHOTTE.

Il est couvert d'une large robe de chambre qui laisse voir en s'ouvrant des cuissards et des genouillères comme les portaient les chevaliers.

D. QUICHOTTE, *à part.* Dulcinée du Toboso!... Elle s'appellera Dulcinée du Toboso !

Le Barbier a voulu se glisser derrière don Quichotte et partir ; mais celui-ci se retourne au bruit.

LE BARBIER. Pourvu qu'il ne me prenne pas encore pour un géant.

D. QUICHOTTE. Ah ! c'est vous, maître Barbier?

LE BARBIER, *à part.* Tiens ! il me prend pour moi ; j'aime mieux ça.

D. QUICHOTTE. Vous arrivez bien; suivez-moi dans mon cabinet, nous y serons mieux qu'ici.

LE BARBIER. Aïe! aïe!

NICETTA. Laissez-moi faire.

D. QUICHOTTE, *sortant du cabinet.* Voilà une étrange chose... je ne trouve plus la clef de cette porte. Madame ma gouvernante ou mademoiselle ma nièce, voulez-vous m'expliquer ce que cela veut dire?

LA GOUVERNANTE. Cela veut dire, monsieur, que le...

NICETTA. Que vous nous voyez toutes tremblantes, et Nicolas aussi... Tout à l'heure un enchanteur est venu, monté sur un dragon, est entré dans votre cabinet; nous ne savons pas ce qu'il a fait ; mais au qout de quelque temps il s'est envolé par le toit, emportant la clef de cette porte et laissant la maison toute plaine de fumée.

D. QUICHOTTE. C'est donc cela, qu'en entrant ici j'ai senti une odeur de roussi.

LA GOUVERNANTE. Et je me souviens bien aussi que le méchant vieillard dit à haute voix en s'en allant qu'il jouait ce tour-là au seigneur don Quichotte, et qu'il s'appelait le sage Mouton.

D. QUICHOTTE. Dites Freston et non pas Mouton.

NICOLAS. Je ne sais pas si c'était Freston ou Friton, mais je sais que le nom finissait en ton.

D. QUICHOTTE. Il est vrai que c'est un savant enchanteur, et mon grand ennemi, qui a une aversion mortelle pour moi, parce que son art lui prédit que je dois me trouver un jour en combat singulier contre un jeune chevalier qu'il aime et qu'il protége, mais qu'il voit que je vaincrai, malgré toute sa science.

NICOLAS, *à la Gouvernante.* Voilà que ça lui reprend; si, sous prétexte de barbe, je pratiquais une première saignée?

NICETTA. Allons plutôt retrouver M. le Docteur.

D. QUICHOTTE. Ami Barbier, vous repasserez demain.

LE BARBIER. Et au lieu de rasoir, j'apporterai ma lancette.

SCENE IV.

DON QUICHOTTE, *seul.*

Le grand jour est donc arrivé !... la chevalerie va renaître! Ce soir, le valeureux don Quichotte de la Manche va ceindre sa redoutable épée... Vous tous, qui avez à demander justice, rassurez-vous, le moment de votre delivrance approche !

SCÈNE V.

DON QUICHOTTE, SANCHO.

SANCHO, *passant sa tête par la porte.* Les femelles ne sont plus là... on peut entrer.

D. QUICHOTTE. Ah ! te voilà... Eh bien, tous tes préparatifs sont-ils faits?

SANCHO. Je suis tout prêt à être écuyer errant... J'ai des oignons et du fromage dans mon bissac... une petite outre de vin... avec ça je peux errer pendant trois ou quatre jours... et vous, êtes-vous en état de route ?...

D. QUICHOTTE. Mes armes sont là... et mon cheval est dans la cour.

SANCHO. Oui, je l'ai vu en entrant.

D. QUICHOTTE. N'est-ce pas que c'est un noble et beau coursier ?... C'est ainsi qu'étaient tous les chevaux des chevaliers errants.

SANCHO. Ah ! alors ils n'étaient pas gras.

D. QUICHOTTE. Mais, j'y songe ; tous ces célèbres animaux avaient des noms que la postérité nous a transmis... Le cheval de Renaud de Montauban s'appelait Bayard... Alexandre montait Bucéphale ; on parle encore du cheval Babiera qui portait le Cid... Comment s'appellera mon cheval : je voudrais lui trouver un nom...

SANCHO. Qui aille à son physique. Monsieur, sauf meilleur avis, il me semble que vous pourriez l'appeler... Rossinante.

D. QUICHOTTE. Ce nom est grand et sonore !...

SANCHO. Et puis il y a un avantage ; c'est que dans une écurie où il y aura beaucoup de chevaux, quand vous demanderez le vôtre, on ne pourra pas s'y tromper... Rossinante, on lui met la main sur les côtes... Voilà.

D. QUICHOTTE. Soit... dans une heure tu viendras ici, tu selleras mon cheval et le tien.

SANCHO. Le mien, sans vous démentir, je n'en ai pas.

D. QUICHOTTE. Tu n'as pas de cheval?

SANCHO. Non, mais j'ai un âne.

D. QUICHOTTE. Je n'ai jamais lu nulle part que les chevaliers errants fussent suivis d'écuyers montés sur des ânes.

SANCHO. Ah ! mais celui-là est un bel âne, gros et gras comme moi... puis c'est mon ami... Pour vous servir, je quitterai femme et enfant, mais mon grison... je ne veux pas errer sans lui... il faut nous prendre l'un portant l'autre.

D. QUICHOTTE. A la bonne heure, tout est dit.

SANCHO. Non pas!... Nous n'avons pas encore parlé des gages que votre seigneurie veut me donner. Serai-je payé à la journée au mois ou à l'année!...

D. QUICHOTTE. Tu seras récompensé comme tout bon écuyer doit l'être.

SANCHO. Récompensé ne me paraît pas assez clair... J'aime mieux un bon tiens que deux tu l'auras ; la chèvre broute où elle est attachée, c'est sur un œuf que la poule pond d'autres œufs, et beaucoup de peu font un beaucoup.

D. QUICHOTTE. Ami Sancho, avec moi tu sais bien ce qui t'attend !...

SANCHO. Je pensais que ça pouvait être quinze maravédis par mois ; la nourriture, le blanchissage.

D. QUICHOTTE. Tu auras la gloire, d'abord.

SANCHO. Bon !... d'abord ; et après?

D. QUICHOTTE. Ecoute! Il pourra bien se faire qu'avant qu'il soit six jours je gagne un royaume ; et comme les chevaliers errants ne gardent jamais rien pour eux...

SANCHO. Vous vendrez le royaume, et vous m'en donnerez la monnaie... ça doit être d'un bon prix.

D. QUICHOTTE. Je te ferait couronner roi!

SANCHO. Roi!... Thérèse Pança, ma femme, serait reine.

D. QUICHOTTE. Sans doute.

SANCHO. Mais, quand vous feriez pleuvoir des couronnes, il ne s'en trouverait pas une qui irait à la tête de ma femme.

D. QUICHOTTE. Tu auras un royaume, ou tout au moins le gouvernement de quelque grande île.

SANCHO. Pour ce qui est d'une île, ça me va. Eh! bien, c'est dit : je me contenterai d'un gouvernement pour mes gages... je ne vous fixe pas... je le prendrai comme il se trouvera.

D. QUICHOTTE. Tu auras la première île que je prendrai ; je vais me couvrir de mes armes.

ENSEMBLE.

AIR *de Paris la Nuit.*

DON QUICHOTTE.

Ah ! d'orgueil je sens battre mon cœur,
D'avance
J'ai l'espérance
Au combat d'être toujours vainqueur.
Va ! tu seras gouverneur.

SANCHO.

De plaisir je sens gonfler mon cœur,
D'avance
J'ai l'espérance
Au combat d' vous voir toujours vainqueur
Et d'être bientôt gouverneur.

SCÈNE VI.

SANCHO, *seul.*

Un gouvernement pour six jours de service, voilà une profession !... au diable la maison, le lard rance, ma femme et les pois chiches. Vive la chevalerie errante... je vas seller Grison.

SCÈNE VII.

SANCHO, LA GOUVERNANTE, THÉRÈSE PANÇA, SANCHETTE.

LA GOUVERNANTE. Tenez, entrez, le voilà; vous étiez bien sûres de le trouver ici... il n'en sort pas.

Elle les laisse ensemble.

THÉRÈSE Ah ! te voilà donc, coureur !

SANCHO. Je courrai bien mieux quand je serai tout-à-fait errant.

SANCHETTE. Comment, père, vous allez décidemment nous quitter ?...

SANCHO. Je vais conquérir des royaumes, des îles, des comtés... enfin tout ce qui me tombera sous la main.

THÉRÈSE. Ne vois-tu pas qu'il est devenu aussi fou que le seigneur Don Quichotte, qu'il va suivre.

SANCHO. Vous ne trouverez pas ça, madame Pança, quand vous serez reine, ou gouvernante, ou comtesse... et comtesse, c'est le moins.

THÉRÈSE. Et où trouverez-vous tout cela ?...

SANCHO. Ça regarde le seigneur Don Quichotte, mon maître; il conquiert, lui... moi, je gouverne; et toi, ma petite Fachette, tu seras princesse... et Grison... c'est lui qui en aura de l'agrément quand je serai gouverneur.....

THÉRÈSE. Ça... gouverneur de dindons... tout au plus.

SANCHETTE. Si j'étais princesse, je n'irai plus au marché, n'est-ce pas, père ?

SANCHO. Je crois bien.... Grison non plus.

SANCHETTE. Nous ferions nos quatre repas tous les jours ?...

SANCHO. Certes; Grison aussi.

SANCHETTE. Vous me donnerez une robe pour les dimanches ?...

SANCHO. Un licou neuf à Grison.

THÉRÈSE. Au lieu de donner dans toutes ces sornettes, vous feriez bien mieux de laaburer le peu de terre que nous avons pour onoir en réserve quelques mesures de blé qui vous serviraient à marier Fanchette... à Péblo.

SANCHO. Le chevrier... fi donc !... une fille de gouverneur !...

THÉRÈSE Quel malheur de voir un homme qui n'était que bête, devenir fou en si peu de temps !...

SANCHETTE. Pourtant, ma mère, à présent je ne peux plus écouter Péblo le chevrier.

THÉRÈSE. Allons, voilà l'autre, à présent !... En attendant toutes ces richesses, nous laissez-vous quelque chose sur vos appointements ?...

SANCHO. Dans l'état d'écuyer errant il n'y a pas d'appointements; on reçoit tout en gros !...

THÉRÈSE. Ou rien !...

SANCHO. Vous verrez ça... Thérèse, ma mie... embrassez-moi, si ça vous convient, et adieu...

THÉRÈSE. Je n'ai que faire de vos embrassements; mais je veux que vous veniez à la maison; on ne quitte pas comme ça une famille sans s'inquiéter de ce qu'elle deviendra...

SANCHO. Je veux bien aller à la maison, d'autant plus qu'il y a encore un peu de vin que je ne veux pas laisser s'aigrir pendant mon absence ; il faut aussi que je prenne mon âne et mon bissac... Venez, ma famille... je vous laisserai quelque chose avant de partir... ma bénédiction !...

ENSEMBLE.

AIR : *Il faut laisser là l'ouvrage.*

SANCHO.

Allons, pour que ça finisse,
Gagnons vite la maison ;
Venez que je vous bénisse,
Et que je selle grison.

THÉRÈSE.

Il est temps que ça finisse,
Et qu'il quitte la maison ;
Certes, il a par maléfice
Perdu toute sa raison.

SANCHETTE, *à sa mère.*

Vous grondez, quel injustice !
Pourtant, mon père a raison ;
Que bien vite il s'enrichisse
Et revienne à la maison.

Ils sortent tous trois par le fond; le Docteur, le Bachelier et Nicetta sortent document cla bibliothèque.

SCÈNE VIII.

LE DOCTEUR, NICETTA, LE BACHELIER.

LE DOCTEUR, *entrant.* Tout est brûlé !... Maintenant, pour faire votre demande, je crains, mon cher bachelier, que le moment soit mal choisi... la tête du bonhomme est

loin d'être calme; et, lui parler mariage, c'est s'exposer à l'entendre répondre tournoi ou géant.

LE BACHELIER. Peut-être son accès de chevalerie est-il passé, et vous savez, monsieur, que la condition mise à mon mariage avec sa charmante nièce par le seigneur don Quichotte lui-même était ma réception au grade de bachelier. J'arrive de Salamanque, muni de mon diplôme, et je viens réclamer l'exécution de la promesse qui m'a été faite.

LE DOCTEUR. Et vous, Nicetta, que pensez-vous de tout ceci?...

NICETTA. Je pense que puisqu'il est bachelier...

LE DOCTEUR. Il doit être marié, n'est-ce pas?...

NICETTA. Mais... oui...

LE BACHELIER. Vous êtes charmante!..

LA GOUVERNANTE, *sortant vivement de la chambre de don Quichotte.* Ah! monsieur le docteur! ah! monsieur Carasco... en voici bien d'une autre!...

LE DOCTEUR. Qu'y a-t-il...

NICETTA. Vous nous effrayez!...

LA GOUVERNANTE. Je viens de voir M. votre oncle tout cerclé de fer comme un tonneau, il a du fer jusque sur les jambes; tenez, voyez, il marche comme un compas...

LE BACHELIER. En effet, le voilà armé de pied en cap...

LE DOCTEUR. Et sans doute hors d'état de nous comprendre; croyez-moi, mes enfants, n'irritons pas sa folie, remettons à ce soir la demande que nous voulions lui faire; venez jusque chez moi, et cherchons ensemble un moyen de guérir cet incurable chevalier.

Ils sortent.

SCÈNE IX.

DON QUICHOTTE *armé de pied en cap, puis* SANCHO.

DON QUICHOTTE, *entrant.* Enfin! me voilà prêt... à moi, Rossinante!... et à nous deux, mon beau coursier, à nous deux les aventures, la gloire et l'immortalité!...

SANCHO, *paraissant à la porte, son bissac sur l'épaule.* L'âne est en bas.

DON QUICHOTTE. Salut, jour trois fois heureux, qui sera témoin de la première sortie de don Quichotte de la Manche! Salut, soleil qui éclairera ses premiers exploits!

SANCHO, *qui s'est avancé.* Quand il aura salué tout le monde, il me dira peut-être bonjour... Monsieur... monsieur...

DON QUICHOTTE. Ah! c'est toi, mon fidèle écuyer... Tout est-il prêt pour notre départ?...

SANCHO. Oui, monsieur; l'âne et Rossinante sont bridés, ils auraient mangé l'avoine s'il y en avait eu, mais je les ai engagés à attendre que nous ayons conquis quelque bonne île qui en produise.

DON QUICHOTTE. Dieu aidant, ils ne manqueront de rien, ni toi, non plus, brave écuyer.

SANCHO. Quel drôle de costume que vous avez pris là! vous avez l'air d'aller vous vendre au poids... Est-ce que vous comptez garder toute cette ferraille pour voyager?...

DON QUICHOTTE. Un chevalier errant ne doit jamais quitter son armure.

SANCHO. Mais, mon cher maître, par le soleil qui fait, vous serez là-dedans comme le goujon dans la poêle. Puis Rossinante ne pourra jamais porter tout ça.

DON QUICHOTTE. Tu calomnies ce noble animal. Allons, viens, que cherches-tu?

SANCHO. Votre valise et votre sac de nuit.

DON QUICHOTTE. Pauvre sot!... sa lance et son écu, voilà tout le bagage d'un chevalier; que tiens-tu là?...

SANCHO. Mon bissac! j'ai entendu dire quelque part que les écuyers errants avaient le droit d'en avoir; j'ai là-dedans deux bottes d'oignons, trois chemises, deux fromages de chèvre...

DON QUICHOTTE. Assez!... nous perdons là un temps précieux que nous devons au monde... En route, Sancho, en route!...

SANCHO. C'est ça, monsieur, vogue la galère, et vienne le gouvernement.

ENSEMBLE.

AIR : *Amour sacré de la patrie.*

DON QUICHOTTE.

Amour de la chevalerie,
Soutiens aujourd'hui ma valeur.
Au combat si je perds la vie,
Conserve-moi du moins l'honneur,

SANCHO.

Amour de la chevalerie,
Empêche-moi d'avoir trop peur;
Je tiens à conserver la vie,
J'aurai toujours assez d'honneur.

Ils sortent tous deux.

Deuxième Tableau.

Le théâtre change et représente la cour d'une hôtellerie. Grande porte charretière au fond; à gauche, le corps de logis; à droite, les écuries; près de là un puits et une auge.

SCÈNE PREMIÈRE.

PÉREZ *l'hôtelier,* MARITORNE *et* JUANA *ses suivantes sont à la porte charetière, on entend les grelots des mulets,* MULETIERS.

CHŒUR DE MULETIER,

AIR *du départ l'heure est sonnée.*

Oui, du repos l'heure est sonnée,

Pour un jour c'est assez de chemin.
Amis, la tâche est terminée,
Nous recommencerons demain.

PÉREZ. La journée a été chaude, n'est-ce pas?...

MONTÈS. Les montagnes de la Manche sont rudes et le soleil y tombe d'aplomb sur la tête.

MARITORNE. Eh bien, il faut vous rafraîchir.

MONTÈS. Me rafraîchir auprès de deux yeux comme ceux-là, mais ce sont deux nouveaux soleils qui achèveront de me rôtir.

MARITORNE. C'est gentil pour un muletier ce que vous dites là...

MONTÈS. Le muletier est galant, charmante Maritorne... dans ses longues courses, il ne rêve qu'à l'amour...

PÉREZ. Oui, mais il faut qu'il pense à ses mules qui sont là dans l'écurie sans boire ni manger.

MONTÈS. Allons, venez, père hôtelier, nous allons nous occuper de ces estimables créatures et le reste du temps sera tout à Maritorne.

PÉREZ. Nous verrons ça... je n'entends pas qu'on dérange mes servantes.

MONTÈS. Laissez donc!... ça les arrange... n'est-ce pas, Maritorne?

MARITORNE. Quelquefois.

MONTÈS, *bas à Maritorne.* A ce soir, dans la cour, quand tout le monde sera couché...

MARITORNE, *de même.* C'est bon, on verra!...

Le Muletiers sortent sur la reprise du chœur.

SCÈNE II.

MARITORNE, JUANA.

MARITORNE. C'est un joli garçon que ce Montès.

JUANA. Tu as l'air de t'en apercevoir un peu trop.

MARITORNE. Quel mal y a-t-il à cela?... les servantes d'hôtellerie et les muletiers sont faits pour s'entendre.

SCENE III.

LES MÊMES, BAZILE; *il est monté sur une mule équipée à l'espagnole; il est prêt à passer devant la porte, Maritorne l'arrête.*

MARITORNE. Eh bien! seigneur Bazile, vous n'entrez pas un instant? vous passez bien fier!...

BAZILE, *sans descendre de sa mule.* Bien triste, tu veux dire...

MARITORNE. Il n'y a donc rien de nouveau?...

BAZILE. Si, malheureusement... Quitterie épouse dans deux jours le riche Gamache.

MARITORNE. Et il n'y a pas moyen de s'opposer à cela?...

BAZILE. Que veux-tu faire?... moi je suis pauvre et je n'ai que mon amour... les parents de Quitterie préfèrent l'indifférence et la fortune de Gamache... Adieu; dis à ton maître que je n'ai pas assez de joie au cœur pour trinquer avec lui.

MARITORNE. Adieu! bon courage et bonne espérance!...

BAZILE, *s'éloignant.* Je n'ai plus ni l'un ni l'autre.

MARITORNE. Pauvre garçon! à la place de Quitterie, je l'aimerais mieux que Gamache et tous ses beaux domaines.

JUANA, *jetant un cri.* Ah!

MARITORNE. Qu'y a-t-il?...

JUANA. Regarde!

SCÈNE IV.

JUANA, MARITORNE, DON QUICHOTTE, *monté sur* ROSSINANTE; SANCHO, *le suivant sur son âne; puis* PÉREZ, LES MULETIERS.

MARITORNE, *apercevant don Quichotte.* Ah! mon Dieu!... quelle figure!... c'est un fantôme!

JUANA. Sainte madone! c'est un revenant... sauvons-nous...

MARITORNE. Attends!... je vois auprès de ce grand échalas un gros bonhomme qui n'a pas l'air d'avoir peur... restons, nous verrons si ça parle.

SANCHO, *en dehors de la porte.* Je vous dis, monsieur, que c'est une hôtellerie.

D. QUICHOTTE. Tu te trompes, ami Sancho; c'est un château : voici la tourelle!...

SANCHO. Ça, c'est le pigeonnier.

D. QUICHOTTE. Et là-bas, à l'entrée de la cour d'honneur, ne vois-tu pas ces demoiselles qui m'attendent?

SANCHO. Ça, des demoiselles?... des servantes, vous voulez dire... et qui ont l'air assez déluré, ma foi.

Pérez paraît suivi des Muletiers.

D. QUICHOTTE. Eh! parbleu, voici le seigneur châtelain lui-même, suivi de ses écuyers, qui vient me faire les honneurs de son château.

SANCHO. C'est l'hôtellier, qui pour votre argent vous fera autant d'honneur que vous voudrez.

D. QUICHOTTE. Tu n'entends rien à la chevalerie... Entrons.

Ils entrent tous les deux dans la cour.

MARITORNE, *à Pérez.* Qu'est-ce que ce peut être que cet homme-là?...

PÉREZ. D'abord, est-ce un homme?

MONTÈS. Je l'ai déjà rencontré... il paraît que c'est un fou qui se croit chevalier errant.

PÉREZ. Vraiment!... nous allons rire, alors...

SANCHO, *bas. à don Quichotte.* Voyez donc comme tout le monde nous regarde! c'est votre diable de costume.

D. QUICHOTTE. Taisez-vous et venez me tenir l'étrier...

PÉREZ, *s'approchant.* Seigneur chevalier, (*il lui tient l'étrier*) c'est à moi à prendre ce soin... je suis trop heureux de la préférence que vous donnez à mon château.

Don Quichotte met pied à terre.

D. QUICHOTTE, *à Sancho.* Eh bien?...

SANCHO. A la bonne heure!... mais j'aurais parié que c'était une auberge.

PÉREZ. Seigneur chevalier, nous sommes à vos ordres; rien ne vous manquera ici.

D. QUICHOTTE. Pour moi, seigneur châtelain, la moindre chose me suffira.

SANCHO. C'est comme moi: un gigot de mouton, une miche de pain, quelques mesures de vin...

PÉREZ. Vous serez content, bonhomme... Seigneur chevalier, toutes mes chambres sont occupées.

D. QUICHOTTE. Ne vous inquiétez pas de cela. Je vous recommande seulement cet excellent coursier... entre toutes les bêtes qui mangent du foin dans le monde, il n'y en a pas de meilleure.

PÉREZ. Pour ma part, je n'en ai jamais vu de pareille... Et l'âne de votre domestique?...

SANCHO. Domestique!... je suis écuyer errant, entendez-vous; et mon âne n'a que faire de vos services: il ne me quitte jamais.

PÉREZ. Eh bien, suivez-moi, vous et votre âne.

Il emmène Rossinante, Sancho, son âne et les Muletiers suivent.

SCÈNE V.

DON QUICHOTTE, MARITORNE, JUANA.

JUANA, *qui a mis le couvert.* Seigneur chevalier, est-ce que vous n'allez pas vous débarrasser de votre attirail de fer... surtout du pot que vous avez sur la tête.

D. QUICHOTTE. Ceci est un morion, belle demoiselle; il m'a été donné par l'enchanteur Parafagamus, qui l'a fait forger exprès.

MARITORNE. Qu'est-ce qu'il faut vous servir maintenant?...

D. QUICHOTTE. La moindre chose; ne vivons-nous pas de racines et d'eau claire?

SANCHO, *qui est entré suivi de l'hôtelier.* Un instant, s'il vous plaît; des racines et de l'eau claire ça ne me va pas; je n'ai pas l'honneur d'être chevalier errant. Je ne suis qu'un simple apprenti écuyer, et je crois qu'un morceau de viande rôtie à point, et un broc de vin, conviennent mieux à ma position.

PÉREZ, *aux Servantes.* Servez le seigneur chevalier et son écuyer.

MARITORNE, *apportant un plat et Juana des couverts.* Voilà ce qu'il y a de mieux dans la cuisine.

D. QUICHOTTE. Combien je suis touché de ces soins délicats!

SANCHO. Mettez ça là, grosse mère, et vive la joie! N'auriez-vous pas quelques olives?

MARITORNE. Ça ne manque pas ici, il y en a là plein ces grandes jarres.

Elle va en prendre dans une des jarres qui sont sur une planche en dehors de la maison.

SANCHO, *regardant les jarres.* Il n'y a que cela à faire? c'est bon à savoir. A votre santé, seigneur chevalier.

Il boit.

D. QUICHOTTE, *à part.* Chevalier!... mais j'y songe, j'ai oublié... Ah! ce seigneur châtelain peut m'octroyer ce qui me manque.

Il va à l'hôtelier, et se met à genoux.

PÉREZ. Que faites-vous là?

D. QUICHOTTE. Seigneur châtelain, j'ai une faveur à vous demander et je ne me lèverai pas que vous ne me l'ayez accordée.

PÉREZ. Quelle est cette faveur?

D. QUICHOTTE. Il faut que demain, à la pointe du jour, vous me fassiez la grâce de m'armer chevalier, et que cette nuit vous me permettiez de faire la veillée des armes dans la chapelle du château.

PÉREZ. Ce sera un grand honneur pour moi de donner l'accolade à un chevalier d'un si grand mérite; mais il n'y a point de chapelle au château, je viens de la faire abattre pour en construire une plus belle; au reste la veillée peut se faire aussi bien dans une cour que dans une chapelle. La nuit vient, et vous pourrez commencer la veillée ici même quand vous voudrez.

D. QUICHOTTE. Tout de suite, noble châtelain, tout de suite.

SANCHO. En ma qualité de simple écuyer, je puis aller me coucher, n'est-ce pas?

D. QUICHOTTE. A ton aise.

MONTÈS, *bas, à Maritorne.* Il va rester ici, adieu notre rendez-vous.

Don Quichotte porte son écu et son épée sur l'auge au près du puit, et commence la veillé des armes. Tout le monde sort. La nuit est venue.

SCÈNE VI.

DON QUICHOTTE, *d'abord seul; puis* SANCHO.

D. QUICHOTTE, *se promène fièrement la lance au poing auprès des armes.* O divine Dulcinée du Toboso, dame de beauté !... demain, je pourrai me dire votre chevalier; demain, vos nobles couleurs discrètement portées me rendront invincible!

Il tombe absorbé dans ses pensées.

SANCHO, *sortant doucement de l'auberge et se coulant le long du mur jusque auprès des jarres.* Avant de me coucher j'ai pensé à une chose... Le seigneur don Quichotte prétend que dans notre état on dort souvent à la belle étoile... Il me semble qu'une petite provision d'olives occuperait assez agréablement le temps d'un écuyer... Voyons donc si ces jarres sont aussi bien garnies que le prétend cette servante. En voici une qui paraît bien légère... peut-être qu'au fond... (*Il enfonce son bras.*) Rien! Passons à une autre! (*Il veut retirer son bras et ne peut en venir à bout.*) Diable! il n'y a pas moyen de retirer le poignet, je suis pris comme à une souricière. (*Il fait de nouveaux efforts.*) Impossible! comment me tirer de là? Il n'y a qu'un moyen, c'est de casser la cruche. (*Il parcourt le théâtre et arrive jusqu'à don Quichotte, qui, assis auprès du puits, le dos tourné à Sancho, ressemble assez dans l'obscurité à une borne placée auprès de l'auge.*) Bien, voici une borne qui fera mon affaire.

Il élève la cruche et la brise sur la tête de Don Quichotte.

D. QUICHOTTE, *se relevant.* Oh!

SANCHO. Ah! c'était mon maître!

D. QUICHOTTE, *saisissant sa lance et en frappant deux ou trois coups sur la tête de Sancho.* Ah! chevalier déloyal!

SANCHO, *étendu par terre.* Je suis mort!

D. QUICHOTTE, *lui mettant un pied sur la poitrine.* Confesse que tu es vaincu!

SANCHO. Je confesse que vous m'étouffez.

D. QUICHOTTE. Tu vas mourir, traître!

Il lui met la pointe de sa lance sur la gorge.

SANCHO. Mais je suis Sancho, votre écuyer. Au secours! au secours!

JUANA, MARITORNE *et* PÉREZ, *accourant ainsi que des Garçons d'auberge.*

CHOEUR.

AIR : *A la gaîté tout nous invite.*

Mais d'où vient donc tout ce tapage?
On crie, on appelle au secours;
Sans dout' c'est le fou qui fait rage!
De qui menace-t-il les jours?

D. QUICHOTTE. Seigneur châtelain, soyez témoin du châtiment d'un lâche enchanteur qui a voulu m'enlever mes armes par surprise; il m'a brisé une montagne sur la tête.

PÉREZ, *s'approchant.* Mais c'est votre écuyer.

SANCHO. C'est ce que je me tue de lui dire; arrachez-moi de ses mains, il est enragé!

DON QUICHOTTE, *qui l'a examiné.* Oui, c'est vrai... ceci ressemble bien à Sancho... je vois ce que c'est... le lâche enchanteur se voyant pris s'est enfui au milieu des airs et il a mis Sancho a sa place. J'en suis tellement sûr que j'ai envie de lui passer ma lance au travers du corps.

SANCHO. Non pas, s'il vous plaît!...

DON QUICHOTTE. Vous allez voir que lorsque cette apparence fantastique de Sancho sera étendue là par terre, on trouvera mon brave écuyer profondément endormi dans son lit. Je demande à faire cette expérience.

SANCHO. Moi, je m'y oppose!

PÉREZ. Si ce n'est pas votre écuyer, cette grosse figure y ressemble à s'y méprendre, et dans le doute...

SANCHO. Dans le doute abstiens-toi.

DON QUICHOTTE. Un proverbe!.., il n'y a pas à s'y tromper, celui-ci est bien Sancho.

PÉREZ, *aux Muletiers.* Débarrassons-nous au plus vite de cet insensé qui chasserait tout le monde de mon auberge. (*A don Quichotte.*) Seigneur chevalier je crois que la veillée des armes est accomplie, et quand vous voudrez. je vous armerai chevalier.

DON QUICHOTTE. Je suis prêt, seigneur châtelain.

PÉREZ, *à Maritorne.* Allez chercher le livre du cérémonial.

MARITORNE, *bas.* Qu'est-ce que c'est que ça?...

PÉREZ, *de même.* Le livre de cuisine.

MARITORNE. Bien!

PÉREZ, *à don Quichotte.* Mettez-vous à genoux. (*don Quichotte se met à genoux, on apporte le livre et Pérez se met à marmotter quelques oraisons, puis il donne un grand coup sur la tête de don Quichotte, qui tombe à quatre pattes, et au même moment il lui frappe un coup de plat d'épée sur le dos.*) Relevez-vous, mon frère, et venez recevoir l'accolade, vous êtes chevalier, (*A Juana.*) Venez ceindre l'épée du nouveau chevalier, (*A Maritorne.*) Chaussez l'éperon.

D. QUICHOTTE, *bas à Maritorne.* Quel est votre nom charmante demoiselle ?...

MARITORNE. Maritorne, seigneur chevalier!

D. QUICHOTTE. Eh! bien, à l'avenir, pour l'amour de moi, appelez-vous dona Maritorne.

MARITORNE, Je ferais tout au monde pour l'amour de vous.

D. QUICHOTTE. Jusqu'à m'accorder un tendre rendez-vous?...

MARITORNE, *vivement*. Oui, si vous voulez à la fenêtre de ce pigeonnier.

D. QUICHOTTE. De cette tourelle, vous voulez dire?...

MARITORNE. Quand tout le monde sera parti.

D. QUICHOTTE. J'y serai.

MARITORNE, *à part*. Et moi aussi... tu me payeras mon rendez-vous avec Montès.

PÉREZ. Allons, seigneur chevalier, je vous conseille de prendre un instant de repos... au point du jour vous pourrez commencer à chercher des aventures, et je crois qu'elles ne vous manqueront pas.

D. QUICHOTTE. Je vais visiter mon cheval et voir si tout est en état. J'aurai l'honneur de vous voir avant mon départ.

PÉREZ, *à part*. Je l'espère bien... tu payeras la carte et le dégât.

TOUS.

AIR : *A mes ordres qu'on obéisse.*

Est-ce la dernière aventure?
Ah! pour nous quelle affreuse nuit!
Qu'il prenne vite sa monture,
Qu'il parte, et cette fois sans bruit.

Tout le monde sort.

SCENE VII.

DON QUICHOTTE *seul, puis* MARITORNE *à la lucarne du pigeonnier.*

D. QUICHOTTE. Je les ai adroitement éloignés; allons, aux aventures glorieuses succèdent les aventures galantes!...

Il s'approche du pigeonnier.

MARITORNE, *de la lucarne*. Etes-vous là?..

D. QUICHOTTE. Je me serais bien gardé d'y manquer.

MARITORNE. Donnez moi votre main, je veux vous donner un anneau qui vous rappellera mon souvenir.

D. QUICHOTTE *fait des efforts inutiles pour arriver à la lucarne*. C'est impossible... Attendez... charmante princesse, j'ai un moyen de parvenir jusqu'à vous..., (*A part.*) A moi Rossinante... il faut me venir en aide, mon noble et beau coursier.

Il va chercher Rossinante, il monte debout sur la selle et parvient à passer sa main dans la lucarne.

SANCHO, *sortant de la maison*. Il n'y a pas moyen de dormir dans cette maison.... les moustiques y ont élu domicile, je ne me trouverais plus que les os demain matin, je vais finir ma nuit à l'écurie.

D. QUICHOTTE. Mais, ma chère belle, que me mettez-vous donc au bras?

MARITORNE. C'est l'anneau en question.

D. QUICHOTTE. C'est une corde, avec un nœud coulant, et vous serrez horriblement!

SANCHO, *en voulant gagner l'écurie, heurte Rossinante en passant*. Tiens, c'est Rossinante qui se promène dans la cour.... Viens donc, vieux farceur.

Il l'emmène sans voir Don Quichotte qui reste privé de point d'appui.

D. QUICHOTTE, *suspendu par le poignet*. A moi!... à moi!...

SANCHO, *se retournant*. Tiens! le voilà pendu à présent.... et dire qu'il fait tout ça pour m'avoir un gouvernement.

D. QUICHOTTE. A moi!... à moi!... mon bras s'allonge.

Le jour paraît.

PÉREZ, *sortant de la maison*. Eh! bien, ça ne finira donc pas... qu'est-ce qu'il fait là à présent?...

MARITORNE, *à la lucarne*. Ça va se gâter, coupons la corde.

Elle coupe la corde, Don Quichotte tombe sur l'Hôtelier; ils roulent tous deux à terre.

SANCHO. Il est tombé sur l'aubergiste, voilà le moment de gagner la grande route.

PÉREZ, *se relevant*. Ah! à la fin, je suis las de toutes vos extravagances, et j'ai été un grand imbécile de m'y prêter... Faites-moi le plaisir de sortir de ma maison à l'instant même!... voici ce que vous devez!... vingt-deux réaux pour nourriture et logement, quinze maravédis pour une cruche cassée... Payez et partez.

D. QUICHOTTE, *montant à cheval*. Je pars.

SANCHO, *paraissant avec son âne*. Je pars aussi.

PÉREZ. Et payer?...

D. QUICHOTTE. Je n'ai lu nulle part que les chevaliers errants fussent obligés de payer le gîte qu'on leur accordait...; je ne payerai pas, pour ne pas déshonorer votre château.

PÉREZ. *à Sancho*. Voyons, vous qui n'êtes pas aussi fou que lui, voulez-vous payer?...

SANCHO. Je n'ai lu nulle part, attendu que je ne sais pas lire, que les écuyers errants devaient payer un mauvais morceau de mouton sec, et un pot de vin sûr qu'on leur donnait pour souper.

PÉREZ. Comment!... il ne paye pas non plus lui! nous allons voir ça!...

LES MULETIERS. Il faut le berner!... il faut le berner!...

D. QUICHOTTE, *brandissant sa lance*. Lâches chevaliers qui vous réunissez contre ce pauvre homme, je vous défie tous.

Ils sort de la porte cochere, on la referme sur lui; il reparait au-dessus des murs. Pendant ce temps les Muletiers ont pris une large couverture, ils y jettent Sancho, et le bernent.

SANCHO, *sautant en l'air*. A moi, seigneur

Don Quichotte !... ils vont m'envoyer jusqu'à la lune ! ah ! oh !... la ! la !...

LES MULETIERS.

AIR : *Sauvons-nous!* (Lilas.)
Jusqu'aux cieux (*bis.*)
Il faut qu'on le lance;
C'est au mieux (*bis.*)
Quelle contredanse
Sans frais ni mal.
Le drôle aura le bal.

Don Quichotte se précipite contre la porte qui cède, il met l'épée à la main et charge les Muletiers qui laissent Sancho dans la couverture; celui-ci se retire, grimpe sur son âne. Les Muletiers reviennent armés de leurs fouets, et font partir au galop Rossinante et le grison.

Troisième Tableau.

Le théâtre change et représente un grand nombre de moulins à vent, à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHOEUR DE MEUNIERS, *qui rentrent au moulin avec des mulets portant des sacs de farine.*

AIR *des Lilas.*

Joyeux meuniers, au grand moulin,
Portons nos sacs et notre grain;
Il dort, mais pour qu'il soit mouvant
Que lui faut-il ? un peu de vent.

SCÈNE II.

DON QUICHOTTE, SANCHO, *l'un à cheval, l'autre sur Grison, ils paraissent au fond, ils mettent pied à terre au pied d'un arbre.*

SANCHO. Eh bien, comment vous trouvez-vous?

D. QUICHOTTE. Je me sens encore un peu brisé de la chute que j'ai faite au bas de cette tourelle; mais il n'est pas permis aux chevaliers errants de se plaindre, quand même ils auraient toutes les côtes brisées

Il s'assied au pied de l'arbre.

SANCHO. Et croyez-vous que ce soit permis aux écuyers errants?...

D. QUICHOTTE. Je crois que rien ne s'y oppose.

SANCHO. Alors... oh ! la ! la ! les cuisses !... oh ! les jambes ! oh ! les bras !

D. QUICHOTTE. Une chose qui nous a été fatale, peut être, c'est que j'ai commencé mes aventures sans prendre congé de madame Dulcinée du Toboso:...

SANCHO. Ah tiens, je voulais toujours vous demander ça... Qu'est-ce que c'est que ça Dulcinée du Toboso?...

D. QUICHOTTE. La dame de mes pensées !

SANCHO. Oui... je comprens... et ça m'étonne, à votre âge, avec un physique et un cheval pareils. Enfin ça lui va à cette jeunesse ? Et vous dites qu'elle demeure au Toboso?

D. QUICHOTTE. C'est là sa résidence royale.

SANCHO. Royale !... Il n'y a que des cabarets au Toboso.

D. QUICHOTTE. Oui pour les yeux vulgaires, mais ce que vous ne voyez pas vous autres, un chevalier l'aperçoit. (*On entend chanter au loin.*) Entends-tu ces sons mélodieux?..

SANCHO. Je connais ça, c'est l'air que je chantais quand je voulais faire marcher mes cochons.... je n'étais pas au milieu qu'ils étaient déjà loin.

D. QUICHOTTE. Je ne me trompe pas, c'est elle !

SANCHO. Madame Dulcinée !...

D. QUICHOTTE. Tiens regarde, vois-tu cette jeune princesse couverte d'or et de perles, montée sur un palefroi noir.

SANCHO. Où ça ?...

D. QUICHOTTE. Sur la route en face de nous.

SANCHO. Je ne vois qu'une vachère montée sur un petit mulet.

D. QUICHOTTE. Malheureux ! un malin génie te trouble la vue, ne vois-tu pas au moins sa jupe de satin bleu et son corsage de velours rouge?..

SANCHO. Ma foi ! je ne lui vois de bleu que les mains, et de rouge que les cheveux.

Dulcinée du Toboso paraît. C'est une grosse paysanne montée sur un mulet.

D. QUICHOTTE, *se précipitant à genoux en face du mulet.* Incomparable beauté, vous qui centuplez ma valeur, recevez l'hommage de votre chevalier.

DULCINÉE, *d'une voix grossière.* Ah ça mais.. Qu'est-ce que vous avez donc, vieux ! vous allez effrayer ma mule.

D. QUICHOTTE. Beauté cruelle... je resterai dans cette position jusqu'à ce que vous m'ayez nommé votre chevalier.

DULCINÉE, *à Sancho.* Dites donc vous.... Qu'est-ce qu'il a donc après moi ce grand escogriffe?

SANCHO. Il dit que vous êtes une charmante princesse, c'est une idée qu'il a, à lui tout seul.

DULCINÉE. Princesse toi-même !... je suis une honnête fille, entendez-vous !

D. QUICHOTTE. Pourquoi tant de rigueurs?... ô ma reine ! ô ma déesse !

DULCINÉE. Qu'est-ce que je disais... V'là

Brisquette qui s'effarouche et quand elle a peur elle rue et me flanque par terre.

La mule fait une ruade qui atteint don Quichotte et le renverse. Dulcinée désarçonnée va tomber sur Sancho qui était à la tête de la mule. Sancho est renversé à son tour. Dulcinée se relève la première, Saute sur sa mule et disparait. Sancho et don Quichotte restent seuls, assis en face l'un de l'autre.

SANCHO. Eh! bien, ça vous fait-il toujours l'effet d'une princesse?

D. QUICHOTTE. Tous ceci est encore un tour de quelque enchanteur... N'importe je déjouerai tous ses maléfices. (*Il monte à cheval*). dans ce carrefour même je proclame que l'illustre Dulcinée du Toboso, est la plus belle parmi les belles, et je défie en combat à outrance quiconque oserait soutenir le contraire. Voici venir justement une troupe d'hommes précédés de quelques chevaliers... ouvre bien tes yeux Sancho pour te rappeler un jour ce mémorable combat.

SCENE III.

LES MÊMES, *Quelques Archers à cheval paraissent dans le fond, ils précèdent une troupe de galériens enchaînés deux à deux.*

D. QUICHOTTE, *la lance en arrêt.* Confessez à l'instant même, que l'illustre Dulcinée du Toboso..

SANCHO, *bas à Don Quichotte.* C'est la chaîne des forçats qu'on mène servir le roi aux galères.

D. QUICHOTTE. *descendant de cheval.* C'est vrai... mais j'y songe, ces gens-là sont forcés et ne font pas ce qu'ils veulent?...

SANCHO. Ils en ont bien l'air.

D. QUICHOTTE. Alors voici qui me regarde moi, dont la profession est d'empêcher les violences et de secourir tous les malheureux.

SANCHO. En voilà bien d'une autre à présent!... Vous allez vous mettre dans de beaux draps avec la justice!....

Les Galériens sont arrivés au milieu du théâtre; les Archers leur font faire une halte.

D. QUICHOTTE *s'approchant du chef des archers.* Monsieur, voudriez-vous bien me dire pour quel sujet on mène ainsi ces pauvres gens?...

LE CHEF DES ARCHERS. Ce sont des forçats qui vont servir le roi sur ses galères; je n'en sais pas plus, et je ne crois pas qu'il soit besoin que vous en sachiez davantage.

D. QUICHOTTE. Vous m'obligeriez pourtant beaucoup de me laisser apprendre de chacun en particulier la cause de sa disgrace.

LE CHEF. Nous faisons halte ici. Vous pouvez les interroger; ils ne demanderont pas mieux que de vous répondre... ils se font gloire de leurs friponneries.

D. QUICHOTTE, *s'avançant vers un forçat.* Dites-moi, mon ami, quel crime avez-vous donc commis pour être enchaîné ainsi?...

LE FORÇAT. Je suis ici pour avoir été amoureux.

D. QUICHOTTE. Comment, pour rien autre?...

LE FORÇAT. Mes amours ne sont pas ce que vous pensez... J'étais si fort épris d'un panier d'argenterie, et je le tenais si bien embrassé que, si la justice ne s'en était pas mêlée, il serait encore dans mes bras.

SANCHO. Voilà un amoureux qui a de bien vilaines passions.

D. QUICHOTTE, *au chef.* Et quel est cet homme qui me paraît plus sévèrement enchaîné que les autres?

LE CHEF. Oh! celui-ci est le plus criminel et le plus redoutable.

LE FORÇAT GINÈS. Le moins bête, vous voulez dire?...

LE CHEF. Parlez plus respectueusement, triple larron! ou je vous ferai changer de ton.

GINÈS. Vous pouvez me faire battre, mais vous ne me ferez pas taire...

LE CHEF, *levant sa canne.* C'est ce que nous allons voir.

D. QUICHOTTE, *se mettant entre eux deux.* Ne le maltraitez pas... Mais, enfin, qu'avez-vous fait?...

GINÈS. Je n'ai fait que de bonnes actions... Je savais qu'un vieil hidalgo voyageait toujours imprudemment seul avec un assez bon nombre de doublons dans ses poches.. je me suis dit: « Le bonhomme se fera voler; il est temps de l'avertir: il faut lui donner une leçon!» Un soir je l'attendis sur la route de Séville, et je poussai la plaisanterie jusqu'à le coucher en joue avec une espingole, en n'oubliant pas de lui demander, avec une grosse voix: « La bourse ou la vie!... » Il donna sa bourse, le cher homme, comme s'il avait eu affaire à un véritable voleur!... J'avais bien envie de la lui rendre; mais je réfléchis que la leçon ne serait pas assez complète, et je la gardai... Depuis il n'a plus été volé... il n'est plus sorti de chez lui. Eh bien, le croriez-vous, monsieur? la justice a été jusqu'à me reprocher cette charitable action... je ne suis ici enfin que pour toutes affaires semblables, ayant pour seul et unique but un enseignement moral à l'usage de mes concitoyens.

D. QUICHOTTE. Il y aurait peut-être d'autres moyens de corriger les vices, et de donner des avertissements de prudence; mais enfin, quoi qu'il en soit, c'est contre votre volonté qu'on vous a enchaîné, et que vous êtes privé de votre liberté?

GINÈS. Certainement, car je sens que j'ai encore quelques bonnes actions à faire.

D. QUICHOTTE. Et vous seriez tous heureux d'être libres?...

LE FORÇAT. C'est-à-dire que nous serions enchantés.

D. QUICHOTTE, *au chef.* C'est à vous, monsieur, qui êtes le chef de ces gardes, que je vous demande de mettre ces pauvres gens en liberté.

LE CHEF. Voilà qui est curieux, par exemple!..... (*A part à Sancho.*) Dites donc, l'homme à l'âne, est-ce que votre maître est fou?...

SANCHO. Mon maître est chevalier errant; c'est un assez vilain état... voilà tout ce que j'en sais.

D. QUICHOTTE. Monsieur, je vous demande cela avec douceur et politesse, et si vous me l'accordez, j'en serai reconnaissant; mais si vous ne le faites pas de bonne grâce, cette lance, cette épée et la vigueur de mon bras, vous le feront faire de force...

SANCHO, *à part.* Comment! il veut battre les gardes!...

LE CHEF. Ah! pardieu!... voilà une bonne plaisanterie.

D. QUICHOTTE. Voulez-vous mettre ces hommes en liberté?...

LE CHEF. Vous êtes fou!...

D. QUICHOTTE. Et vous, vous êtes un maraud.

Il se précipite la lance en avant sur le chef et le renverse; il charge ensuite les Gardes. Pendant ce temps les forçats se débarrassent de leurs chaînes et viennent en aide à Don Quichotte. Les Gardes sont mis en fuite.

TOUS. Victoire!... Vive le chevalier errant...

SANCHO, *à part.* Voilà de la belle besogne. (*Bas, à Don Quichotte.*) Monsieur, prenez garde à vos poches.

D. QUICHOTTE. Approchez tous..... (*Les forçats l'entourent.*) Maintenant que par moi vous êtes libres, voici ce que j'attends de vous; je vous ordonnne de reprendre la chaîne que je vous ai ôtée, et qu'en cet état vous alliez au Toboso vous présenter à madame Dulcinée; que vous lui racontiez, mot pour mot, ce que j'ai fait en votre faveur; après cela, je vous laisse maîtres de faire tout ce que vous voudrez.

GINÈS. Seigneur chevalier, ce que vous demandez serait excellent pour nous faire reprendre par les archers.

SANCHO. C'est parfaitement juste; voilà un scélérat qui a raison.

GINÈS. Tout ce que nous pouvons vous offrir, ce sont des prières pour cette illustre dame.

D. QUICHOTTE. Vous reprendrez volontairement cette chaîne, où je vais vous la remettre moi-même.

SANCHO. Allons! voilà autre chose, à présent.

GINÈS. Êtes-vous de cet avis, camarades?...

LES FORÇATS. Au diable!...

D. QUICHOTTE, *voulant leur fermer la route.* Vous ne passerez pas!...

GINÈS. C'est ce que nous allons voir.

TOUS. Aux bâtons!...

Les Forçats font pleuvoir sur Don Quichotte et sur Sancho une grêle de pierres, Sancho se met à l'abri derrière son âne. Don Quichotte reçoit une pierre dans la figure; il est désarçonné et roule à côté de Rossinante. Les Forçats craignant de l'avoir tué se sauvent de divers côtés.

SANCHO, *qui a reçu plusieurs coups de bâton, est aussi couché par terre.* Eh bien! monsieur, je vous l'avais bien dit, que vous nous feriez une mauvaise affaire; et tout ça pour une grosse citrouille du Toboso... Allons, monsieur, levez-vous et partons... si les archers revenaient, ils nous feraient un mauvais parti pour avoir aidé les forçats à s'évader... nous finirions par être battus par tout le monde.

D. QUICHOTTE. Moi fuir... non... c'est à cheval que je dois attendre l'ennemi.

Il monte à cheval.

D. QUICHOTTE, *voyant le moulin qui commence à tourner.* Oh! ami Sancho, voici la plus épouvantable aventure qui se soit présentée à un chevalier errant... Vois-tu cet énorme géant qui agite ses grands bras.

SANCHO. Où diable voyez-vous un géant là?... je ne vois qu'un moulin qui commence à tourner.

D. QUICHOTTE. C'est le géant Nicobras, dont on m'avait prédit l'arrivée; je vais l'étendre dans la poussière.

Il marche vers le moulin.

SANCHO. Monsieur, n'allez pas là... vous allez vous faire tuer par l'aile du moulin.

A ce moment les Meûniers arrivent avec quelques mules; ils voient Don Quichotte courir contre le moulin, et veulent lui barrer le passage pour l'empêcher de se faire tuer.

D. QUICHOTTE. Arrière, tous, manants et mécréants!...

SANCHO, *se cachant.* V'là que ça va recommencer.

Don Quichotte renverse un meunier qui tombe en bas de sa mule. Sancho croyant que la mule lui appartient par droit de conquête, s'en empare; il se cramponne après; les garçons meuniers que Don Quichotte avait dispersés un moment reviennent en plus grand nombre. Taudis que quelques-uns font pleuvoir sur Don Quichotte une avalanche de farine, qu'ils prennent à poi-

gnée dans leurs sacs, les autres s'emparent de Sancho et l'emportent auprès du moulin. Pendant ce temps Don Quichotte a croisé la lance contre le moulin; et l'aile venant le frapper, l'a jeté au milieu du théâtre. Les meuniers ont attaché Sancho à l'aile du moulin, qui l'enlève.

CHOEUR DES MEUNIERS.

AIR : *A mes ordres qu'on obéisse.*

Venez, accourez à notre aide!
Ce vieux fou nous fait un beau train :
C'est le diable qui le possède!
Voilà qu'il s'en prend au moulin.

Quatrième Tableau.

Le théâtre change et représente l'intérieur de la maison de Bazile.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALDONZA, *tante de Bazile, puis* NICOLAS *le barbier.*

ALDONZA. Il est grand jour, et ce pauvre Bazile n'est pas rentré!... que peut-il faire? il aura passé la nuit autour de la maison de Quitterie... O l'ingrate fille!... si Quitterie épouse Gamache, mon pauvre neveu en mourra, c'est sûr...

NICOLAS, *paraissant à la porte* Peut-on entrer?...

ALDONZA. Vous venez d'assez loin pour ne pas rester à la porte...

NICOLAS. C'est vrai, j'ai des pratiques six lieues à la ronde... avec mon âne, je m'en tire encore... Eh bien, votre neveu est-il là, que je le rajeunisse?

ALDONZA. Il a besoin de ça, car le pauvre garçon vieillit avant l'âge...

NICOLAS. Toujours du chagrin!

ALDONZA. Plus que jamais.

NICOLAS. C'est comme dans notre village, tout est sens dessus dessous. Vous connaissez le seigneur don Quichotte, ce vieil hidalgo?

ALDONZA. Très-bien.

NICOLAS. C'était la sagesse même... maintenant fou à lier... encore si on avait pu le lier... mais pas du tout, il court les champs... il se croit chevalier errant... il a emmené avec lui le père Sancho, qui se croit aussi écuyer errant.

ALDONZA. Que font-ils?

NICOLAS. Est-ce qu'on sait?... ils courent les aventures. Ils seront bien heureux s'ils s'en tirent avec quelques côtes cassées.

ALDONZA. Que nous vient-il là?.. Tiens, c'est le chef de nos chevriers... déjà rentrés?...

LE CHEVRIER. Vous êtes étonnés de me revoir si tôt, n'est-ce pas?... d'abord, les camarades sont allés s'habiller pour assister aux noces de Gamache, et puis nous avons conduit jusqu'au bas de la montagne une espèce de revenant tout couvert de fer rouillé, que nous avons trouvé étendu auprès du moulin de la Sierra Morena .. Nous l'avons couché en travers sur son cheval, et Pédro l'amène jusqu'ici.

NICOLAS, *bas, à Aldonza.* Voilà. C'est notre homme!... il aura reçu quelque mauvais coup, c'est sûr.

ALDONZA. Oh! soyez tranquille, maître Nicolas, nous lui donnerons tous les secours qui sont en notre pouvoir.

NICOLAS. Et le domestique?...

LE CHEVRIER. Il est aussi éreinté que le maître.

SCENE II.

LES MÊMES, BAZILE, *il est très-pâle et paraît agité.*

ALDONZA, *allant à lui.* Ah! te voilà, mon enfant; eh bien?

BAZILE. Tout est perdu, ma tante, le mariage se fait aujourd'hui.

LE CHEVRIER. Sans doute, un garçon de ferme de Gamache est venu exprès aux champs pour nous inviter.

BAZILE. Il veut que tout le pays assiste à son bonheur; j'y serai aussi, moi, à cet odieux mariage.

NICOLAS, *tirant sa trousse.* Je vous attendais, Bazile... c'est votre jour.

BAZILE. Oh! non, je resterai comme je suis... ceci n'est pas un jour de fête pour moi...

LE CHEVRIER, *à Aldonza.* Tenez, voilà l'homme dont je vous ai parlé qui paraît en haut de la montagne.

NICOLAS, *bas, à Aldonza.* Ayez-en bien soin; moi, je me sauve pour qu'il ne me reconnaisse pas. M. le docteur du village et le bachelier Samson Carasco ont des projets pour ramener ce pauvre homme chez lui, je leur dirai que je l'ai vu ici.

Il sort.

BAZILE, *à sa tante.* De quel homme parle-t-il?...

ALDONZA D'un pauvre gentilhomme qui a perdu la tête et qu'un de nos chevriers conduit chez nous... il paraît qu'il est blessé.

BAZILE. Que l'on fasse pour lui tout ce qui sera utile.

Il entre dans la chambre à droite, le Chevrier sort par le fond. On aperçoit Don Quichotte couché en travers sur Rossinante.

SCÈNE III.

ALDONZA, DON QUICHOTTE, SANCHO, QUELQUES VALETS DE FERME.

DON QUICHOTTE. Sommes-nous arrivés, Sancho?... Vit-on jamais un chevalier dans un si piteux état?

SANCHO. Vous avez moins l'air d'un chevalier que d'un sac de farine.

DON QUICHOTTE. Aide-moi à descendre... aïe!... aïe!...

ALDONZA. Placez ce pauvre homme sur le grand fauteuil; que lui est-il donc arrivé?...

SANCHO. Il a fait une chute. (*Voulant s'asseoir.*) Oh! la! les reins!...

ALDONZA. Est-ce que vous êtes tombé aussi?...

SANCHO. Non, mais de la frayeur que j'ai eue de voir tomber mon maître, il m'a pris un je ne sais quoi dans le corps... qu'il me semble qu'on m'a donné mille coups de bâton.

ALDONZA, *qui a pris une fiole dans un buffet.* Tenez, prenez une goutte de cet élixir, c'est souverain pour les contusions.

SANCHO. Un cruchon de vin me suffira, moi, senora; l'élixir ne convient qu'aux chevaliers.

ALDONZA. Votre maître est donc chevalier?...

SANCHO. Errant, madame... C'est un drôle d'état... un chevalier errant, c'est une chose qui se voit toujours à la veille d'être empereur, ou roué de coups de bâton... Aujourd'hui pas de quoi dîner, demain avec trois trois ou quatre royaumes à donner à son écuyer... c'est comme ça...

ALDONZA, *souriant.* Alors, vous avez pour le moins quelque comté?

SANCHO. Oh! cela ne va pas si vite!... Il n'y a que quelques jours que nous cherchons les aventures, et nous n'avons reçu jusqu'à présent que des coups de bâton et autres torgnoles... mais si monseigneur don Quichette peut guérir de ses blessures, et que je ne sois pas trop estropié des miennes, je ne troquerais pas mes espérances contre le meilleur comté d'Espagne!

D. QUICHOTTE, *se levant un peu.* Croyez-moi, ma belle dame, vous n'êtes pas trop malheureuse d'avoir une occasion de me recevoir dans votre château. Je ne vous en dis pas davantage, parce qu'il ne sied pas de se louer soi-même, mais mon fidèle écuyer vous dira qui je suis.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BAZILE.

BAZILE. Ma bonne tante, je vais vous quitter... Vous me reverrez bientôt... peut-être moins malheureux qu'en ce moment.

ALDONZA. Ne fais pas d'imprudence, mon enfant.

BAZILE. Soyez rassurée sur mon compte; si je ne suis ni le plus fort ni le plus riche, je serai peut-être le plus habile... Ah! voici ces pauvres gens qu'on a amenés ici... J'ai entendu parler de la folie de ce gentilhomme... comme lui peut-être je cours après une chimère... Nous verrons.

ALDONZA. Tu n'as pas vu madame la duchesse?

BAZILE. Non... depuis quelques jours elle a quitté son château pour se rendre à la cour... Ah! ma bonne marraine! si vous saviez combien je souffre, vous m'auriez prêté votre appui, et cet odieux mariage ne ferait pas mon malheur.

D. QUICHOTTE, *se levant péniblement.* Quel mariage peut donc faire votre malheur, jeune homme?

ALDONZA. Le mariage d'une femme qu'il aime, et qui aujourd'hui en épouse un autre.

D. QUICHOTTE. Et ce mariage se fait contre votre volonté?

BAZILE. Assurément.

D. QUICHOTTE, *tout courbé.* Ceci me regarde; ne suis-je pas là pour redresser les torts?

SANCHO. Il faudrait pouvoir vous redresser vous-même.

D. QUICHOTTE. Quand se fait ce mariage?... où se fait-il?...

ALDONZA. Aujourd'hui même, au pied de la Sierra... dans le riche domaine de Gamache.

D. QUICHOTTE. Il faut y aller, jeune homme, et vous opposer à un hymen qui fera sans doute plusieurs infortunés... Je vous soutiendrai de la force de mon bras, et je défierai tous les chevaliers qui voudront appuyer Gamache.

SANCHO, *bas, à don Quichotte.* Monsieur... n'allez pas là... nous allons encore attrapper quelque chose.

D. QUICHOTTE, *à Bazile.* Eh bien, reprenez-vous confiance?...

BAZILE, *souriant.* La force, monsieur, votre valeur même que je crois grande, ne pourrait rien changer à mon sort.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LES CHEVRIERS.

LE CHEVRIER. Nous sommes prêts, Bazile, et nous vous suivons, non pas pour le riche festin où nous sommes invités, mais pour vous soutenir, si vous étiez mal reçu.

SANCHO. Pardon, mon ami, vous avez parlé d'un riche festin?...

LE CHEVRIER. Oui, tout le monde y est convié, riches ou pauvres, habitants de la contrée ou voyageurs inconnus; il y a des bœufs entiers à la broche, des marmites où cuisent des veaux et des moutons : ce sera superbe

SANCHO. Et tout le monde peut puiser à la marmite?

LE CHEVRIER. Sans doute.

SANCHO, *à Don Quichotte.* Monsieur, vous avez raison... vous devez secourir ce pauvre jeune homme. Allons aux noces du seigneur Gamache.

BAZILE. Allons, mes amis, partons.

D. QUICHOTTE. Je vous accompagne!... Comptez sur l'appui de don Quichotte de la Manche.

BAZILE. Je compte avant tout sur mon amour.

CHOEUR.

AIR : *Cette belle journée!...*

Puisque Bazile cache
Et sa douleur et son courroux,
Aux noces de Gamache
Pour le servir rendons-nous tous.

Ils sortent.

Cinquième Tableau.

Le théâtre change et représente un site pittoresque; tous les après d'une fête; à droite des tentes sous lesquelles les cuisiniers préparent le repas. Dans le fond, des charmilles formant des salles de danse; à droite la maison de Quitterie. Au changement, tableau animé des préparatifs d'une noce immense.

SCÈNE PREMIÈRE.

On entend sonner une cloche.

UN INVITÉ. Mes amis, voilà le moment de vous mettre en marche et d'aller au-devant du marié.

UN CUISINIER. Dépêchez-vous si vous voulez vous joindre au cortége. Le seigneur Gamache a bien fait les choses, aussi tout le pays a voulu lui faire honneur, et tous les jeunes gens et les jeunes filles sont déjà sur la route.

L'INVITÉ. Partons vite alors.

Les invités se mettent en marche; il ne reste en scène que les cuisiniers.

CHOEUR DE SORTIE.

AIR : *Courons fêter la présence.*

Chantons bien haut l'arrivée
Du plus heureux des époux;
Puis après pour la fiancée
Nous aurons des accents plus doux.

SCÈNE II.

DON QUICHOTTE ET SANCHO, *arrivant par une route opposée à celle qu'a suivie le cortége.*

SANCHO. Nous avons bien fait de prendre les devants!... Diable!... ça sent bon ici!...

D. QUICHOTTE, *descendant de cheval.* Parce qu'on y respire une odeur de cuisine, n'est-ce pas?...

SANCHO. Dam! écoutez donc, j'ai eu assez de mauvaises aventures pour en désirer une bonne.

D. QUICHOTTE. La gourmandise te perdra.

SANCHO. C'est un vice qu'il n'est pas facile de conserver dans l'état d'écuyer errant... je n'ai encore mangé que des oignons et du fromage depuis que j'exerce... Je vais en attendant tâcher de loger votre monture... Rossinante ne sera pas fâchée d'être de la noce... Si on ne m'avait pas volé mon Grison, quelle regalade il se donnerait!

Il emmène Rossinante.

D. QUICHOTTE. Dans quel monde vivons-nous, mon Dieu?... le riche opprime le pauvre, il lui ravit tout, même jusqu'à ses amours; mais la chevalerie est là pour remettre tout à sa place.

SANCHO, *rentrant.* Rossinante est devant un sac d'avoine... d'abord il n'avait pas l'air de savoir ce que c'était... la pauvre bête a aussi perdu l'habitude de manger.

D. QUICHOTTE, *au Cuisinier.* Dis-moi, mon ami, la cérémonie va-t-elle bientôt commencer?

LE CUISINIER. On est allé au-devant du marié; si vous voulez rejoindre le cortége, prenez ce chemin.

D. QUICHOTTE. Je vais au-devant de notre ennemi.

SANCHO. Notre ennemi! je me dis, moi, son ami intime et particulier... Un homme qui a vingt cuisiniers à son service... grand homme, va!... je t'estime! (*Don Quichotte sort.*) Puisque mon maître s'en va, j'ai bien envie de prendre un petit à-compte sur le repas de noce. (*S'approchant timidement d'un cuisinier qui écume une énorme marmite.*) Dites-moi, monsieur, serez-vous assez bon pour me laisser tremper une croûte de pain dans cette marmite?

LE CUISINIER. Mon ami, personne ne doit avoir faim ici... grâce au riche Gamache...

Voyez par là si vous ne trouvez pas quelque cuiller à pot, vous écumerez une poule ou deux.

SANCHO. Je ne vois pas de cuiller à pot.

LE CUISINIER. Ah! mon Dieu! que vous êtes innocent et que vous êtes embarrassé pour peu de chose! (*Prenant une large casserole qu'il enfonce dans la marmite et en tirant deux poules et trois canards.*) Tenez, déjeunez toujours avec cette écume, en attendant le dîner.

SANCHO. Mais je n'ai rien pour la mettre, cette excellente écume.

LE CUISINIER. Eh bien, emportez la casserole; rien ne coûte à la richesse et à la joie de Gamache.

SANCHO. Je cours grand risque d'étouffer avec ça.

LE CUISINIER. Cette cruche de vin fera passer le déjeuner.

SANCHO, *qui est allé s'asseoir de l'autre côté du théâtre, se met à manger gloutonnement.* Je ne sais pas pourquoi mon maître a pris parti pour le petit Bazile... Voilà le bon, le véritable marié. Moi, c'est à Gamache que je m'en tiens. (*Grand bruit au dehors.*) Qu'est-ce que c'est que ça?

LE CUISINIER. Ceci nous annonce que le cortége approche. C'est le seigneur Gamache qui vient chercher Quitterie, sa fiancée, qui loge dans cette maison... La fête va commencer.

SANCHO, *mangeant.* Décidément, voilà la meilleure aventure qui me soit arrivée... l'état a du bon!

SCÈNE III.

SANCHO, DON QUICHOTTE, GAMACHE, QUITTERIE, UN MAGISTRAT, CORTÉGE.

Une grande marche annonce l'arrivée du cortége; les laboureurs en habits de fête, des jeunes gens élégamment vêtus, des jeunes filles composent le cortége qui amène Gamache à la maison de Quitterie; on crie: *Vive Gamache le Généreux!...* Quitterie paraît sur sa porte; Gamache va l'y prendre et la conduit sur le trône de verdure et de fleurs qui a été disposé auprès de la maison.

BALLET.

Après le dernier groupe, les fiancés se lèvent pour aller recevoir la bénédiction nuptiale; mais on entend des grands cris vers le fond du théâtre. Bazile, suivi de ses serviteurs et de ses amis, paraît et vient se placer en face du trône où sont encore les futurs époux.

BAZILE. Attendez, Gamache et Quitterie; sans ma volonté votre bonheur ne serait pas complet... Tu sais bien, ingrate, Quitterie que, suivant la sainte loi que nous professons, tu ne peux prendre d'époux tant que je vivrai... Cependant tu foules aux pieds tous les engagements que tu avais pris envers moi, tu veux rendre un autre maître et possesseur de ce qui était à moi... Eh bien! pour que son bonheur soit au comble, je vais moi-même détruire l'obstacle qui s'y opposait... Vive le riche Gamache, avec l'ingrate Quitterie, de longues et heureuses années, et meure le pauvre Bazile!

Il saisit un bâton qu'il portait à la main, le sépare en deux moitiés, en tire une épée; puis, l'appuyant par terre, il se jette sur la pointe et tombe baigné dans son sang. Effroi général, les amis de Bazile l'entourent et lui portent secours. Don Quichotte le prend dans ses bras. Gamache et Quitterie sont descendus auprès de Bazile mourant.

SANCHO, *à part.* J'étais sûr que ce petit Bazile serait un trouble-fête.

D. QUICHOTTE. Silence! Qu'on écoute ce garçon qui veut parler avant de trépasser.

BAZILE, *revenant un peu à lui.* Vous le voyez, Quitterie, je vous ai tenu parole; vivre avec vous ou ne plus vivre, c'était mon serment tous les jours... C'était le tien aussi... mais je te pardonnerais encore si tu voulais en ce moment suprême m'appeler ton époux; ce titre sacré que j'emporterais au tombeau ne peut rien ôter à votre félicité commune.

GAMACHE. Ce que vous demandez, Bazile, n'est qu'un vain titre et je ne puis souffrir...

D. QUICHOTTE. Je ne vois pas pourquoi l'on n'accorderait pas à ce pauvre jeune homme la dernière faveur qu'il demande.

GAMACHE. Seigneur chevalier, au moment de recevoir la main de Quitterie, cette proposition me paraît étrange.

SANCHO, *dans son coin.* Il a raison, ce petit Bazile est venu gâter la noce.

Tous les amis de Bazile s'approchent de Gamache et le prient de lui accorder la faveur qu'il réclame.

LE CHEVRIER. Allons, seigneur Gamache, un bon mouvement pour ce pauvre Bazile qui va mourir; vous avez le temps d'être heureux, vous.

GAMACHE. Eh bien! si Quitterie consent, je ne m'y oppose pas.

SANCHO. C'est un bonhomme que ce Gamache.

QUITTERIE, *émue et agitée, s'agenouille auprès de Bazile.* Bazile, me voulez-vous donner votre main?

BAZILE. O Quitterie! je te conjure de dire hautement que c'est sans faire violence à ta volonté que tu me donnes ta main.

QUITTERIE. Aucune violence ne serait capable de forcer ma volonté; c'est de mon propre mouvement que je te donne ma main de légitime épouse.

Un Alcade qui avait accompagné Bazile s'approche alors.

L'ALCADE. Vous êtes époux! je vous unis au nom de la loi, et prie le ciel de donner une heureuse demeure à l'âme du nouveau marié.

BAZILE, *se relevant avec légèreté.* Un instant!... le nouveau marié n'est pas mort.

Il arrache l'épée qui semblait lui traverser le corps.

TOUS. Miracle!... miracle!

BAZILE. Non, ce n'est pas miracle qu'il faut crier, mais, adresse! adresse!

Il entraîne Quitterie au milieu de ses amis.

GAMACHE. On ne me jouera pas ainsi. A moi, mes amis!...

BAZILE. A moi, camarades!...

D. QUICHOTTE. Vous l'emporterez, Bazile; car vous avez pour vous l'amour et don Quichotte de la Manche.

SANCHO, *emportant sa casserole.* Encore du grabuge!... On ne peut pas faire un repas tranquille.

Les deux partis se forment; les amis de Gamache veulent saisir Quitterie. Mais les Chevriers font jouer leurs bâtons et frayent un passage à Bazile: Don Quichotte a pris parti pour Bazile. La lance en arrêt, il s'oppose au passage de toute la troupe de Gamache. Sancho, dans le tumulte, s'est caché au fond d'une marmite.

CHŒUR.

AIR : *De M. Francastel.*

LES DEUX PARTIS.

Arrêtez! arrêtez!...
Ou craignez notre haine;
Respectez! respectez
La loi qui les enchaîne.

L'ALCADE.

Dans cette heureuse journée
Où Quitterie a reçu sa foi,
Pour protéger son hyménée
Bazile doit compter sur la loi.

D. QUICHOTTE.

Oui; mais surtout qu'il compte par prudence
Sur cet excellent damas,
Sur ma bonne lance
Et la force de mon bras.

LE CHŒUR

Arrêtez! arrêtez!... etc.

ACTE DEUXIEME.

Sixième Tableau.

Le théâtre représente un carrefour de forêt.

SCÈNE PREMIÈRE.

BAZILE, LE DOCTEUR, LE BARBIER, QUITTERIE.

Ils sont assis au pied d'un gros arbre.

BAZILE, *continuant une conversation commencée.* Oui, monsieur le docteur, M[me] la duchesse, ma marraine, a été très-touchée de ce qu'au travers de sa folie le seigneur don Quichotte a fait pour moi contre les amis de Gamache. Son attitude souvent comique, il faut en convenir, avait pris là quelque chose de martial qui a imposé à ceux qui voulaient m'arracher Quitterie.

LE DOCTEUR. En quoi M[me] la duchesse pense-t-elle nous servir pour ramener ce pauvre gentilhomme à la raison?

BAZILE. Elle a pour cela plusieurs projets... Il paraît que Quitterie peut lui être utile, car elle m'a fait prier de la lui conduire.

QUITTERIE. Et j'ai consenti de grand cœur... ce pauvre gentilhomme nous a montré tant de dévouement!...

LE DOCTEUR. Mais où retrouverons-nous don Quichotte?

BAZILE. Je l'ai gardé deux jours chez moi; ce temps étant nécessaire à M[me] la duchesse pour faire venir à son château les gens dont elle a besoin.

LE DOCTEUR. Quels sont ces gens?

BAZILE. Des comédiens... Et Quitterie a consenti à se charger du rôle très-facile, du reste, de l'incomparable Ducinée du Toboso!... c'est ainsi que notre héros nomme la dame de ses pensées...

QUITTERIE. Mais ne craint-on pas qu'il me reconnaisse?

BAZILE. Dès que les choses prennent un aspect merveilleux, don Quichotte ne reconnaît plus rien... et je suis bien sûr qu'il ne découvrira pas son ami Bazile sous les traits de l'enchanteur Merlin.,. c'est le rôle qui m'est réservé.

LE DOCTEUR. Fort bien; mais comment amener don Quichotte chez la duchesse?...

BAZILE. S'il était resté plus longtemps chez moi, cela eût été très-facile... mais, par malheur, un roman de chevalerie oublié sur un rayon de bibliothèque lui a remis toutes ses folies en tête, et malgré nos supplications et les prières du bonhomme Sancho, qui se reposait là de ses aventures, il est parti ce matin au point du jour, rêvant de nouveaux exploits.

LE DOCTEUR. Savez-vous quelle route il a prise?

BAZILE. Je lui ai indiqué cette forêt appartenant à la duchesse, comme un lieu propice aux rencontres et soumis à de terribles enchantements; je l'ai vu s'y enfoncer, suivi du

malheureux Sancho, qui court à pied après les gouvernements depuis qu'on lui a volé son âne...

LE BARBIER. Tiens ! on lui a volé son âne?... moi j'ai perdu le mien... un âne rouge superbe ; il est mort d'une colère rentrée ; mais il y en a un à vendre, m'a-t-on dit, à l'hôtellerie de Gil Pérez ; je vais l'acheter.

QUITTERIE. Est-ce que vous avez perdu votre chapeau aussi?

LE BARBIER. Je n'en porte pas dans mes courses; mon plat à barbe le remplace ; et puis cela a l'envantage de me servir d'enseigne... Quand je passe dans un village, on sait tout de suite à qui l'on a affaire. Barbier, ici!... cela m'a valu bien des barbes. En courant à mes pratiques, si je rencontre le seigneur don Quichotte, je viendrai vous avertir.

BAZILE. Il me semble que j'entends le pas d'un cheval ; si c'était celui de Rossinante!...

LE DOCTEUR. C'est le seigneur don Quichotte.

BAZILE. Veuillez m'accompagner chez la duchesse.

AIR : *Chaque ouvrière.* (Tribunal rose.)

Oui, ma marraine
Est de ces lieux la souveraine,
Vous allez voir
Jusqu'où peut aller son pouvoir.

LES TROIS AUTRES.

Oui, sa marraine
Est de ces lieux la souveraine,
Nous allons voir
Jusqu'où peut aller son pouvoir.

SCÈNE II.

DON QUICHOTTE, SANCHO.

Don Quichotte est à cheval.

SANCHO, *arrivant lentement.* Monsieur, monsieur!... je ne sais pas si ça vous fatigue d'aller à cheval, mais moi je déclare que j'en ai assez de vous suivre à pied.

D. QUICHOTTE. Eh bien, ami Sancho, faisons une halte ici... aussi bien ce carrefour de forêt me paraît merveilleusement choisi pour les aventures.

SANCHO, *s'asseyant au pied de l'arbre.* Toujours les aventures!... quand nous en avons de bonnes, elles ne durent pas longtemps. Nous étions bien tranquilles chez ce bon M. Bazile... on y faisait ses quatre repas, et on dormait dans un bon lit... mais ça ne vous va pas, à vous!... (*Ouvrant son bissac.*) Ah! monsieur... voulez-vous ce manche de gigot?

D. QUICHOTTE. Non, mange, toi qui n'as pas d'autres pensées dans la tête.

SANCHO. Ça ne m'empêche pas de penser; au contraire; quand j'ai bien mangé, j'ai plus de bon sens... Par exemple, au lieu de courir les champs et de chercher les coups, pourquoi ne vous mettriez-vous pas tout bonnement au service de quelque empereur ou de quelque roi mal dans leurs affaires, et qui auraient besoin d'un coup de main contre les ennemis? Après la besogne faite, vous auriez une bonne récompense; et moi, je toucherais quelque petite chose... Voilà du bien bon lard!...

D. QUICHOTTE. Avant qu'un chevalier puisse offrir ses services à quelque haute puissance, il faut que par des aventures brillantes il établisse sa réputation.

SANCHO. Si ça continue vous aurez la réputation d'un chevalier éreinté..... Toute votre ferraille est déjà en morceaux, vous n'avez même plus votre pot sur la tête.

D. QUICHOTTE. Mon casque, tu veux dire?

SANCHO. Casque ou pot vous voilà nu-tête, et vous n'êtes pas beau comme ça... vous pourriez vous appeler le *chevalier de la Triste-Figure.*

D. QUICHOTTE. Attends donc, c'est une idée. (*Après avoir réfléchi.*) *Chevalier de la Triste-Figure!...* Oui, ce titre convient à la situation de mon âme... je l'adopte.

SANCHO. Vous avez bien raison ; ça vous va très-bien !.... Ah ça, dites donc, monsieur, pour peu qu'on vous casse encore quelque chose de votre ferraille, vous ne serez bientôt pas plus armé que Rossinante.

D. QUICHOTTE. Je vais défier le premier chevalier qui se présentera, et son casque sera le gage de ma victoire!... Allons, suis moi, et cherchons d'autres aventures. (*Il marche vers une allée de la forêt.*) Dieu soit loué, mon bonheur passe mon espéespérance.

SANCHO. Ah! monsieur, qu'est-ce que vous avez vu?... je crains votre bonheur comme les coups de bâton.

D. QUICHOTTE. Regarde ce chevalier qui vient droit à nous sur un cheval gris pommelé et portant un armet d'or en tête.

SANCHO. Faites excuse monsieur, ce que je vois c'est un homme monté sur un âne gris, et qui porte je ne sais quoi de luisant sur la tête.

D. QUICHOTTE. C'est l'armet de Membrin le casque le plus précieux que je puisse conquérir. Eloigne-toi de quelque pas et laisse-moi faire.

SANCHO. Monsieur, m'est avis que vous allez vous fatiguer et que mieux vaudrait vous réserver pour me conquérir un bon gouvernement... Voilà l'Embrin qui arrive je me sauve.

Il se cache derrière un arbre.

SCÈNE III.

DON QUICHOTTE, NICOLAS LE BARBIER, *monté sur un âne, il a son plat à barbe de cuivre sur la tête.*

NICOLAS, *sans voir don Quichotte.* Cet âne est ma foi très-bon... j'ai fais là une excellente acquisition. Allons retrouver madame la duchesse qui doit être dans la forêt.

D. QUICHOTTE. Arrête! chevalier, arrête!..

NICOLAS, *à part.* Le Seigneur don Quichotte, et nous sommes tête-à-tête. (*Haut.*) Comment, monsieur, vous ne me reconnaissez pas?.... Nicolas le barbier.

D. QUICHOTTE. Lâche imposteur! si tu n'oses pas combattre sous ta véritable forme, abandonne-moi ce noble armet que tu es indigne de porter sur ta tête.

NICOLAS. Un armet!... je n'ai jamais porté de ces choses-là!

D. QUICHOTTE. C'est trop discourir donne moi cet armet, ou je te passe ma lance au travers du corps. (*Il court sur Nicolas, qui pour éviter le coup, se jette en bas de son âne, laisse tomber son plat à barbe, et se sauve à toutes jambes en criant :* Au secours! à moi, au secours!...

D. QUICHOTTE. *s'emparant du bassin.* Je le tiens!...

SANCHO, *sortant de sa cachette et agitant son bonnet.* Victoire!... Victoire!... en attendant l'île j'ai gagné quelque chose à la bataille...

D. QUICHOTTE. Oh! ce cheval gris pommelé, prends-le, Sancho; ma part de butin est assez belle.

SANCHO. Mais, monsieur, je ne veux pas que vous me donniez plus que je ne reçois examinez donc ce gris pommelé qui n'est autre chose que... (*Reconnaissant son âne.*) Ah! mon Dieu!

D. QUICHOTTE. Qu'as-tu?...

SANCHO. Ce que j'ai?... mon âne, monsieur, mon âne.. C'est lui, c'est Grison, c'est mon fils! mon bijou, mes amours, c'est lui que je ne reconnaissais plus sous ce harnais.

D. QUICHOTTE. Ce cheval serait-il enchanté?...

SANCHO. Ce cheval est un âne vous dis-je, et cet âne est mon Grison... Tenez... il me reconnaît monsieur.

D. QUICHOTTE. Prends garde Sancho, un enchanteur aura pris cette figure pour te tromper...

SANCHO. Allons donc, monsieur! est-ce qu'un enchanteur aurait cette mine-là? (*Il lui prend la tête.*) Eh bien, mon pauvre Grison tu vas tâter encore du métier d'âne errant, mon ami mais tu ne me quitteras plus... Si jamais j'ai mon île, je te donnera une place dans mon gouvernement.

D. QUICHOTTE, *tout occupé du plat à barbe.* J'ai beau retourner cet armet.. il me semble qu'il y manque chose.

SANCHO. Comment appelez-vous ça?...

D. QUICHOTTE. Un armet, ignorant.

SANCHO. Tiens! ça me fait l'effet d'un plat à barbe.

D. QUICHOTTE. Sais-tu ce que je pense?..

SANCHO. Non, vous avez toujours des idées si drôles!..

D. QUICHOTTE. C'est que cet incomparable armet sera tombé dans les mains de quelqu'un qui n'en a pas connu la valeur et voyant cependant que c'était de l'or fin, il en aura fait fondre la moitié.

SANCHO. Ecoutez; monsieur, si je ne me connais pas en chevalerie, je me connais en cuivre, et ce plat à barbe pourrait faire une superbe casserole.

On entend dans la forêt des sons de cor. Don Quichotte se hâte de placer le plat à barbe sur sa tête.

D. QUICHOTTE. Encore une aventure. (*A Sancho qui s'éloigne.*(Où vas-tu?

SANCHO. Je vais cacher le Grison.

D. QUICHOTTE. Regarde Sancho!... vois quel brillant cortége.

SANCHO. Cette fois, monsieur, nous voyons de la même couleur... c'est quelque grande dame qui chasse dans la forêt... je crois que Grison peut rester... je le risque.

SCÈNE IV.

LES MÊMES LA DUCHESSE, UN ÉCUYER *de la Duchesse*, CHASSEURS.

La Duchesse paraît montée sur une haquenée blanche. Toute sa suite est à cheval.

D. QUICHOTTE, *à Sancho.* Ami Sancho cours de ma part saluer cette belle dame, et dis-lui que le chevalier de la Triste Figure lui baise les mains.

SANCHO. Je crois la chose naturelle... c'est ma foi une belle dame et bien habillée. A la bonne heure, voilà une bonne aventure! (*Il retire son bonnet, s'approche de la Duchesse et se met à genoux.*) Belle dame, le chevalier que vous voyez là-bas dans ce coin s'appelle le chevalier de la Triste Figure.. Et moi je suis son écuyer Sancho Pança.

LA DUCHESSE. Levez-vous, mon ami; il n'est pas juste que l'écuyer d'un chevalier tel que celui de la Triste Figure demeure ainsi à genoux. Levez-vous, et allez dire à votre maître qu'il me fera beaucoup d'honneur et de plaisir, s'il veut venir à un château que j'ai près d'ici. (*A son écuyer.*) Tout ce qu'a projeté Bazile est-il prêt?

L'ÉCUYER. Oui, madame la duchesse.

SANCHO, *qui est retourné près de son maître*. A la bonne heure, voilà comme j'entends les princesses... Elle n'a rien de faux celle-là ; du reste, monsieur, elle m'a chargé de vous dire qu'elle vous invitait, vous, Rossinante, le Grison et moi à dîner pour quelques jours de suite dans son château.

D. QUICHOTTE. Je vais aller saluer cette dame. (*Il s'avance auprès de la duchesse, met le pied à l'étrier pour descendre. Sancho qui tient l'autre étrier, le quitte au moment où don Quichotte s'appuie. La selle tourne, don Quichotte tombe entre Rossinante et la haquenée de la duchesse; des chasseurs s'empressent de le relever. Sancho qui était tout à son âne n'a rien vu*) Sancho ! Sancho !

SANCHO. Attendez-moi pour descendre monsieur... (*Se retournant*) Tiens ! vous êtes par terre.

D. QUICHOTTE. Butor !... pourquoi ne m'as-tu pas tenu l'étrier ?...

SANCHO. Il faut que je tienne l'étrier, il faut je tienne mon âne, il n'y a pas moyen d'y tenir.

LA DUCHESSE, *à don Quichotte, qui s'est relevé*. J'ai bien du déplaisir, chevalier, que pour la première fois votre seigneurie ait ainsi mis le pied sur mes terres.

SANCHO, *à part*. La princesse appelle ça mettre le pied !... le seigneur don Quichotte s'est assis sur ses terres.

LA DUCHESSE. Si vous voulez, seigneur chevalier, me suivre à mon château, vous y recevrez l'accueil qui attend toujours les chevaliers errants qui me font l'honneur de visiter ma petite cour.

SANCHO. Et moi, madame, suis-je de la société ?...

LA DUCHESSE. Oui certainement, ami Sancho.

SANCHO. Je commence à me faire au métier ; une princesse !... ça doit avoir une bonne cuisine.

LA DUCHESSE. Seigneur chevalier, veuillez vous placer près de moi...

D. QUICHOTTE. Madame...

Ici un grand bruit se fait entendre.

SANCHO. Qu'est-ce qu'il y a encore ?

LA DUCHESSE. Que me veut mon page, et d'où vient son effroi ?...

LE PAGE. Madame ! madame ! tout est prodige et enchantement dans cette forêt... la route que vous voulez suivre est couverte d'êtres fantastiques entourant un char que défendent des démons, et dans ce char est une dame voilée que ces démons semblent tenir en leur pouvoir malgré sa volonté.

SANCHO. Comme l'heure du dîner approche, si nous prenions un autre chemin ?

D. QUICHOTTE. Y penses-tu ?...

SANCHO. Je ne pense qu'à ça ; et je vais passer devant, si on veut.

D. QUICHOTTE. Madame, une infortunée est là qui réclame l'appui de mon courage, et je me dois à elle avant tout.

LA DUCHESSE. Je vois, chevalier, que vous êtes digne de la réputation que vos exploits vous ont faite !... mais le bruit approche, et tout nous annonce une terrible aventure.

D. QUICHOTTE. A moi la première place !

SANCHO. Je ne demande qu'un petit coin.

On entend dans la forêt un bruit de clairons, des roulements de tambours et des cris sinistres. La nuit est arrivée. Des diables montés sur des chevaux traversent le théâtre en sens divers; des flammes brillent et s'éteignent. Don Quichotte s'est placé la lance en arrêt pour protéger la Duchesse. Sancho se cache sous son âne. Bientôt on voit paraître un char traîné par deux mules noires couvertes de caparaçons d'or. Sur ce char est Quitterie sous les traits de Dulcinée du Toboso couverte d'un long voile. Auprès d'elle, à sa gauche, est Bazile sous la figure d'un vieillard à barbe blanche, vêtu d'une grande robe noire; à sa droite est une grande et belle dame portant une baguette d'or. Sur les autres parties du char on voit des Démons agitant leurs torches.

CHOEUR DE DÉMONS.

AIR *de M. Francastel.*

Nous voilà ! nous voilà ! nous sortons des enfers !
Et la princesse Dulcinée,
Couverte de nos fers,
Va connaître sa destinée.
Nous voilà ! nous voilà ! nous sortons des enfers !

BAZILE. C'est toi que je cherchais, chevalier de la Triste-Figure, je suis le sage Merlin... je m'intéresse à toi, mais l'enchanteur Parafaragaramus, jaloux de ta renommée, s'est vengé de ta gloire en frappant la dame de tes pensées... Regarde ce qu'il a fait de la belle des belles !...

Il lève le voile, on aperçoit Dulcinée avec une barbe de sapeur.

D. QUICHOTTE. Que vois-je !...

SANCHO. Madame Dulcinée, ça ! mais c'est un vrai sapeur !

BAZILE. Voici la fée Urgande que j'ai appelée à ton aide et qui va te dire à quel prix tu pourras faire cesser l'enchantement de Dulcinée.

SANCHO. Comment... elle est enchantée d'être comme ça !

BAZILE. Silence !...

URGANDE.

AIR *du Barbier de Séville.*

De la pauvre Dulcinée,
Si l'on veut finir les maux,
Sur elle la destinée
Se prononce en peu de mots.
Que Sancho se distribue,
Dans un lieu sûr et bien discret,
D'un bon bras sur la chair nue,
Trois mille et trois cents coups de fouet.

SANCHO. Merci, je n'en suis pas.

URGANDE.

Bon et brave écuyer, pas de murmure,
Vous rendrez sa forme si pure
Au chef-d'œuvre de la nature
Pour quelques pauvres coups de fouet.
Voyez, Sancho, cette barbe est affreuse,
Là-bas votre maître est dans la douleur.
Frappez, frappez, d'une main généreuse,
Car chaque couples conduit au bonheur
Oui, oui, d'un fouet de poste,
Cet écuyer, l'honneur de tous,
Se donnera, fidèle à son poste,
Trois mille coups! et troiscentscoups! (*Ter.*)

SANCHO, *la contrefaisant.* Trois mille coups! et trois cents coups! et trois cents coups! elle répète ça pendant une heure... madame la fée, c'est comme si vous chantiez!...

D. QUICHOTTE. Comment! pour rendre à madame Dulcinée son incomparable beauté, il ne faut que ça!

SANCHO. Que ça?... trois mille et trois cents coups de fouet à nu... bien obligé!... Si vous ne trouvez pas de meilleur moyen de raser madame Dulcinée, elle pourra bien mourir avec sa barbe... Je trouve d'ailleurs que ça lui va très-bien.

D. QUICHOTTE. Silence, maraud!... Si vous ne voulez pas vous donner les trois mille et trois cents coups de fouet, je vous en donnerais six mille, et si bien appliqués qu'il vous en cuira toute votre vie.

URGANDE. Cela ne peut être ainsi... les coups de fouet doivent être volontaires, et non forcés.

QUITTERIE-DULCINÉE, *pleurant.* Sancho, c'est bien peu de chose; voyez dans quel état je suis...

SANCHO. Qu'est-ce que ça me fait à moi?... ça regarde mon maître; qu'il se fouette, lui.

LA DUCHESSE. Ami Sancho, si ce n'est pour madame Dulcinée, au moins que ce soit pour votre maître... acceptez les conditions que vous fait la fée Urgande... d'ailleurs, je sais, moi, que le seigneur don Quichotte vous a promis le gouvernement d'une île; je vous le donne dans mes états, mais à condition que vous désenchanterez madame Dulcinée.

SANCHO. Madame la duchesse, vous me dorez la pilule; un gouvernement est peut-être une bonne chose, je n'en ai pas tâté; mais les coups de fouet, je sais ce que c'est. Je demande quelques jours pour me décider.

BAZILE. C'est impossible! il faut qu'en cet instant, en ce lieu même, l'affaire soit convenue.

SANCHO. Je refuse, alors.

LA DUCHESSE. Consentez, Sancho, et vous aurez dès aujourd'hui le gouvernement de votre île.

SANCHO. Est-ce qu'on ne pourrait pas me passer la chose pour une centaine de coups?

BAZILE. Le destin a prononcé... Oui, ou non?

SANCHO. Eh bien, oui... j'accepte les deux mille deux cents coups de fouet.

BAZILE. Trois mille.

SANCHO. C'est bien... Il a toujours peur qu'on en oublie... J'accepte, mais à condition que je me les donnerai quand je voudrai.

LA DUCHESSE. Ami Sancho, vous êtes gouverneur.

SANCHO. Mais il faut que je fasse savoir ça à Thérèse Pança, ma femme.

LA DUCHESSE. Je lui enverrai un de mes pages.

D. QUICHOTTE. Viens dans mes bras, ami Sancho... tu me rends au bonheur.

SANCHO. Il m'en cuira de votre bonheur; car enfin, entre nous... à votre âge, qu'est-ce que ça vous fait qu'elle soit rasée ou barbue? c'est toujours la même chose, elle vous va aussi bien comme ça.

D. QUICHOTTE. Ne parle pas ainsi, Sancho, et si tu avais pour moi l'amitié d'un bon serviteur pour son maître, tu te retirerais dans un coin de cette forêt, et tu commencerais tout de suite... Quand tu ne te donnerais qu'une centaine de coups, ce serait toujours autant de gagné.

SANCHO. Ah ça, mais vous êtes enragé! Comment voulez-vous que je quitte la société pour me fouetter? il y a temps pour tout.

LA DUCHESSE. J'invite le seigneur don Quichotte et son fidèle écuyer à me suivre à mon château.

BAZILE. Et moi, je vais enfermer madame Dulcinée dans la caverne de Montézinos, et elle y restera jusqu'à ce que Sancho se soit donné les trois mille trois cents coups de fouet convenus.

CHOEUR.

AIR *d'Anita.*

Bientôt madame Dulcinée
Verra finir tous ses tourments.
Du bon Sancho la destinée
Est d'avoir tous les dévouments.

DON QUICHOTTE, *à Sancho.*

Je te connais très-honnête homme,
Tu payeras sans perdre de temps.

SANCHO, *à part.*

Trois mille coups! peste, quelle somme!
Je m'en donn'rai deux ou trois tous les ans!

REPRISE DU CHOEUR.

Sortie générale.

Septième Tableau.

Le théâtre change et représente le village qu'habitent don Quichotte et Sancho Pança, la maison de Sancho au fond du théâtre. Un petit treillage sous lequel Thérèse et Fanchette viennent travailler.

SCENE PREMIERE.

THÉRÈSE PANÇA, SANCHETTE, *sa fille, sortent de la maison.*

Thérèse file, Sanchette tricotte.

ENSEMBLE.

AIR : *Grâce à toi, ma sœur bien chère.* (Sainte-Catherine.

Il faut nous mettre à l'ouvrage,
Jamais de fête pour nous.
Patience et bon courage,
Puis viendront des jours plus doux.

THÉRÈSE. Nous ne risquons rien de travailler, va, ma pauvre fille. Il y a trois mois que ton père est parti et il ne nous a pas encore envoyé un maravédis... tout ça n'avance pas ton mariage avec Péblo le chevrier.

SANCHETTE. Ecoutez donc, ma mère, les gouvernements ne viennent pas comme ça.

THÉRÈSE. Les gouvernements... tu comptes encore là-dessus, toi !... Si, en attendant, il nous faisait au moins passer ses gages... D'ailleurs qu'est-ce qui croit à toutes ces belles histoires dans le village? personne que toi! Cette petite fille est d'une niaiserie ! Sancho avait bien raison de dire que c'était tout son portrait, et cette enfant-là prouve que j'ai toujours été honnête femme... Tiens, voilà monsieur le bachelier et la nièce du seigneur don Quichotte... grand fou ! qui m'a pris mon mari sans me rien donner pour ça... je le lui aurais cédé pour pas cher, mais pour rien c'est trop peu.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE BACHELIER, NICETTA.

THÉRÈSE, *allant à eux.* Eh bien ! quelle nouvelle avez-vous de nos coureurs?

LE BACHELIER. Aucune encore, monsieur; le docteur qui les a suivis dans l'espoir de les ramener, ne m'a point encore écrit.

NICETTA. Je suis dans une inquiétude mortelle pour ce pauvre oncle.

THÉRÈSE. Je ne suis pas méchante, mais je ne la plains guère ; c'est lui qui a débauché mon homme.

NICETTA. Soyez sans inquiétude, madame Pança; quand ils reviendront, ce qui ne tardera pas, j'espère, nous payerons à Sancho tout le temps qu'i aura perdu.

THÉRÈSE. A la bonne heure, voilà ce qu'il y aura de plus clair dans toutes les belles promesses qu'on lui a faites.

SANCHETTE. J'aimerais bien mieux que papa ait un gouvernement.

THÉRÈSE. Laisse-moi donc ! je donnerais de suite ce gouvernement-là pour une aune de boudin.

UN PAYSAN, *arrivant.* Eh ! dites donc, la Pança !...

THÉRÈSE. Eh ben ?

LE PAYSAN. V'là du nouveau qui vous arrive.

THÉRÈSE. C'est-y mon homme ?

LE PAYSAN. Non, c'est un petit bouffi tout frisé, tout galonné, qui vous demande ; tenez, le v'à !

LE BACHELIER. A ce costume on reconnaît un page de quelque grande maison... Je crois que tout le village est avec lui.

LE PAYSAN. V'là ce que c'est ; les chiens ont couru après le cheval, les enfants après les chiens, les mères après leurs enfants et les maris après leurs femmes ; vous comprenez, les femmes, les enfants, les chiens et les maris, ça fait le village au complet.

SCENE III.

LES MÊMES, UN PAGE, *arrivant au galop, suivi de* DEUX LAQUIS, *qui portent des cartons, et* DES HABITANTS DU VILLAGE.

CHŒUR.

AIR : *Parents, temoins, l'amitié nous engage.*

Quel beau cheval, et surtout quel beau page!
Que vienn'nt-ils faire dans ce pays d' malheur.
Au grand jamais dans les ru's du village
On n' vit passer un pareil voyageur.

LE PAGE. La signora Pança, s'il vous plaît !

THÉRÈSE. Il n'y a pas ici de signora Pança; il n'y a que Thérèse Pança, femme de Sancho Pança, et c'est moi.

LE PAGE, *mettant pied à terre et saluant profondément.* C'est à vous précisément que j'ai l'honneur d'être adressé par sa grandeur la duchesse Fernandez et sa seigneurie Pança, gouverneur de l'île de Barataria.

THÉRÈSE. Comment !... que dites-vous là?... Sancho est duchesse ?...

FANCHETTE. Mais non, maman, il est seigneurie et gouverneur.

THÉRÈSE. Lui ! mon homme ! gouverneur..., et de quoi ?...

LE PAGE. De l'île de Barataria.

TOUS. Gouverneur !...

THÉRÈSE. Sancho ! lui ! mon gros joufflu... Ah ! quand je vous disais qu'il deviendrait quelque chose... gouverneur !... j'espère que c'est une belle place !... et gouverneur de Baracabra.

LE PAGE. Barataria.

THÉRÈSE. C'est ce que je disais Tabacaria... c'est une île conséquente, n'est-ce pas ?... qui rapporte gros ?... où on pourra mettre du beurre dans ses épinards... comme dans les autres gouvernements !... embrasse-moi, ma fille ; me v'là gouverneuse, vive Sancho !.. vive mon homme !... tiens, embrasse-moi aussi, petit, ça sera ton pourboire. Pour le quart d'heure je n'ai que ça de monnaie dans ma poche.

LE PAGE, *à part*. C'est déjà trop !

THÉRÈSE. Embrasse donc aussi Sanchette, imbécile, je sommes riches, je donne sans compter.

LE PAYSAN. Mais tout ça c'est des contes, ça n'est pas possible.

LE PAGE. Voici une lettre de monseigneur Pança qui vous instruira plus complétement.

THÉRÈSE, *vivement*. Donnez, donnez, que je déchiffre cela.

LE BACHLIER, *tirant le Page à l'écart*. Pourriez-vous m'expliquer ce que cela veut dire ?

LE PAGE. N'êtes-vous pas le bachelier Samson Carasco ? j'ai une lettre du docteur de ce village que je vous remettrai tout à l'heure,

THÉRÈSE. Ecoutez, vous autres, la lettre de son altesse royale, sa seigneurie Sancho de Pança... et ôtez vos bonnets (*A sa fille.*) Faut tout de suite prendre son rang... Ah ! père Gil, apportez donc un pot de piquette pour le petit... je vous payerai ça sur les appointements de mon homme le gouverneur.

LE PAYSAN. Tout de suite, madame Pança, tout de suite.

THÉRÈSE, *à sa fille*. Vois-tu, il ne nous aurait pas fait crédit d'un verre d'eau ce matin.

SANCHETTE. Mais lisez-nous donc la lettre de monseigneur papa !

THÉRÈSE. C'est juste... hum ! (*Lisant.*) « Thérèse, ma mie, ces lignes sont pour vous apprendre que je suis enfin gouverneur..., mais les gouvernements ne se donnent pas, on me fait payer celui-là trois mille et trois cents coups de fouet. »

SANCHETTE. Ah ! bah !

THÉRÈSE. Tiens !... c'est comme ça que ça s'achète ?...

LE PAGE. Oui, c'est le prix.

LE BACHELIER, *à part*. Quelque nouvelle folie...

SANCHETTE. Pauvre père !...

THÉRÈSE. Ne vas-tu pas le plaindre... je trouve que c'est pour rien. (*Lisant.*) « Comme on m'a donné du temps pour solder la chose, j'emploie ce temps de mon mieux chez madame la duchesse de Fernandez, qui a la plus belle figure et la plus grande cuisine que j'aie jamais vues.. Elle est pleine d'attentions pour moi et pour Grison, qui ne s'était jamais trouvé non plus à pareille fête... il a de la litière jusqu'au ventre et de l'avoine jusqu'au cou... il se laisse faire comme moi, ce bon Grison. En le voyant si bien à l'écurie, j'ai pensé à toi et à Sanchette ; j'ai parlé de vous deux à madame la duchesse, qui vous envoie des robes superbes, ses compliments et son carrosse. »

TOUS. Un carrosse !

LE PAGE. Il est là.

THÉRÈSE. J'irai en carrosse, moi !...

SANCHETTE. Avec de belles robes ; y a-t-il encore quelque chose ?...

THÉRÈSE. « Arrivez vite au château, car lorsque je vous aurai embrassées je partirai pour mon gouvernement, où je compte amasser beaucoup d'argent... il me faut une bonne somme pour me payer les trois mille trois cents coups de fouet, que je regrette bien de ne pas pouvoir partager comme le reste avec toi, le Grison et Sanchette. Adieu, ma mie, fais notre fille bien belle, pour qu'elle fasse honneur à ton mari et gouverneur

« SANCHO PANÇA. »

NICETTA, *au Bachelier*. Pas un mot de mon oncle.

LE PAGE. Je prierai votre seigneurie de vouloir bien se hâter... ces cartons renferment les toilettes que vous envoie madame la duchesse. Habillez-vous... je vais faire avancer le carrosse. Il faut que nous partions dans quelques minutes.

THÉRÈSE. Oh ! soyez tranquille, je vais débarbouiller Sanchette.. ça ne sera pas long, passez-moi les cartons... nous mettrons tout ce qu'il y a dedans ; ma chère petite, je n'en veux plus à votre oncle... il a fait un gouverneur avec Sancho, et ça n'était pas facile (*Au Page.*) Dis donc, petit, pendant que je vas mettre tous ces affiquets-là, fais donc un peu promener notre carrosse pour que tout le monde le voie... Viens, ma Sanchette, tu vas être belle comme une reine.

SANCHETTE. Et je n'épouserai pas Péblo, le faiseur de fromages ?

THÉRÈSE. Par exemple !... je te mettrais dans les fromages, toi ! Il te faut à présent un mari huppé, très-z'huppé !... nous te trouverons ça là bas.

AIR : *La branche fleurie.*

Oui, tu seras comtesse,
Ou peut-êtr' bien princesse:
Ça doit v'nir tôt ou tard.

SANCHETTE.

J' mang'rai dans des assiettes,
Et dans nos omelettes
J' mettrai toujours du lard.

THÉRÈSE.

Quelle douce perspective !
Je n' f'rai pas la lessive,
Et j' n'irai plus au four.
Paysans, faites place ;
Allons, gar' que je passe !
C'est bien ! adieu, bonjour !
On m'attend à la cour. (*Bis.*)

SANCHETTE.

Dans mes riches toilettes
J'aurai des colerettes,
Des rob's à falbalas,
Des bas de filoselle,
Des chemi's de dentelle
Et des souliers d' taffetas ;
Puis, le jour de ma noce,
Dans un beau grand carrosse
Je f'rai mes embarras.

ENSEMBLE.

Oui, je serai comtesse, etc.

Elles entrent dans la maison avec les cartons; les paysans suivent les domestiques qui vont faire avancer la voiture.

SCENE IV.

LES MÊMES, *excepté* THÉRÈSE *et* SANCHETTE.

LE PAGE, *au Bachelier.* Vous êtes impatient, monsieur, de savoir pourquoi nous jouons ici cette comédie... Madame la duchesse, qui s'intéresse au sort du gentilhomme que vous connaissez, cherche à le rendre à la raison ; pour cela, on a jugé à propos d'éloigner Soncho, qui l'entretient dans ses folles idées : on a fait celui-ci gouverneur pour quelques jours ; quant à sa femme, soit dit entre nous, on veut s'en amuser un peu... Voici une lettre de monsieur le docteur.

NICETTA. Croyez-vous, monsieur, que ce que l'on projette réussira ? je porte beaucoup d'intérêt à ce gentilhomme, c'est mon oncle.

LE PAGE. Signora, ce jeune bachelier vous en peut dire autant que moi maintenant.

LE BACHELIER. Monsieur le docteur m'écrit qu'il conserve l'espérance de ramener le seigneur don Quichotte dans sa maison et de lui faire abandonner ses idées de chevalerie errante, mais il a besoin de ma présence.

NICETTA. Il faut y aller, monsieur le bachelier.

LE BACHELIER. Il m'en coûtera de vous quitter, mais c'est pour vous servir encore.

NICETTA. Ramenez mon oncle, et ma main vous récompensera des soins que vous aurez pris.

LE BACHELIER. Cet espoir doit me faire réussir.

SCENE V.

LES MÊMES, PAYSANS, VALETS, *amenant le carrosse, puis* THÉRÈSE *et* SANCHETTE, *en riches costumes ridicules.*

CHŒUR.

AIR : *Pour ton retour, bonne mère.* (Sainte-Catherine.)

Quelle étonnante aventure !
C'est comme un rêve, vraiment !
Puisque Thérèse a voiture,
Faut croire au gouvernement.
Ils ont un gouvernement.

THÉRÈSE, *sortant.* Place !... place !... mettez-vous contre les murs, que je passe.

LES PAYSANS. Oh ! quel étalage !...

THÉRÈSE. J'espère que je brille comme un soleil dans une lanterne... Comme je n'avais pas le temps de choisir, j'ai mis tout ce qu'il y avait dans le carton.

SANCHETTE. Moi aussi.

THÉRÈSE. C'est drôle, la robe va bien par devant, mais elle est trop longue par derrière ; je me ferai couper ça à la première occasion.

LE PAGE. Gardez-vous-en bien ; cette longue jupe s'appelle une queue.

THÉRÈSE. Comment que t'as dit ça?... une queue... c'est bon pour les caniches... je ne veux pas avoir de queue.

SANCHETTE. Et moi, maman ?...

THÉRÈSE. Toi, encore moins... je vas nous enlever ça en un tour de main.

LE BACHELIER. Ma chère Thérèse, les robes ainsi faites ne sont portées que par les dames de la cour.

THÉRÈSE. merci... on a de drôles d'idées à la cour ; enfin, va pour la queue... c'est égal, ça ne doit pas être commode pour traverser les ruisseaux.

LA PAGE, *appelant.* Le carrosse des signoras !

Un carrosse brillant avance. Les laquais ouvrent les portières. Thérèse et Sanchette montent dans la voiture. Le Bachelier monte à cheval. Le cortége part. Thérèse et Sanchette font des adieux de princesse aux habitants du village.

REPRISE DU CHŒUR PRÉCÉDENT.

Huitième Tableau.

Le théâtre change et représente un riche salon chez la Duchesse.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BACHELIER, LE DOCTEUR, LE BARBIER.

LE DOCTEUR. Je suis enchanté de vous voir arriver, mon cher bachelier; vous allez nous venir en aide.

LE BACHELIER. J'ai voulu devancer Thérèse et sa fille, qui seront ici bientôt.

LE DOCTEUR. Elles ont bien pris la lettre de madame la duchesse?...

LE BACHELIER. Oh! parfaitement!... elles se croient déjà de grandes dames... elles trônent dans leurs équipage et jettent sur les passants des regards de protection... elles sont aussi folles que nos aventuriers... Que font ceux-ci maintenant?...

LE DOCTEUR. On leur rend des honneurs auxquels ils sont très-sensibles. Sancho préférerait la cuisine au salon, mais comme il amuse beaucoup la duchesse, il dîne avec elle et fait les bévues les plus comiques... enfin, on va l'envoyer à son gouvernement, et nous n'aurons plus qu'à nous occuper de don Quichotte.

LE BARBIER. J'entends des éclats de rire dans la galerie... c'est le chevalier errant que l'on conduit ici en grande cérémonie.

LE DOCTEUR. Retirons-nous; il ne faut pas qu'il nous sache si près de lui.

SCÈNE II.

DON QUICHOTTE, QUATRE DEMOISELLES D'HONNEUR DE LA DUCHESSE.

Don Quichotte a un manteau de satin vert, un justaucorps de satin jaune, une toque de satin rouge, des bas de soie blancs et des souliers de satin blanc.

D. QUICHOTTE. Je suis vraiment confus, mesdames; jamais chevalier ne se trouva dans un aussi délicieux enchantement..... le palais d'Armide n'était rien auprès de ce château, et ses nymphes étaient certes moins jolies que vous.

UNE DES FILLES D'HONNEUR. Seigneur chevalier, s'il vous plaisait de répéter maintenant le pas qui sera dansé après le festin; mes compagnes sont à vos ordres; nous allons figurer le quadrille... pour madame la duchesse, qui veut absolument ce soir ouvrir le bal avec vous.

D. QUICHOTTE. J'avoue, mes nobles dames, que cette petite leçon ne me sera pas inutile... je suis plus habitué à la vie des camps et au tumulte des armes qu'aux plaisirs de la cour.

LA FILLE D'HONNEUR. Commençons donc!

Pas ridicule, pendant lequel la Duchesse et les personnes de sa suite paraissent aux diverses portes du salon. A la fin du pas, don Quichotte, exténué de fatigue, tombe dans un fauteuil.

LA DUCHESSE. Bravo! seigneur chevalier! on n'a pas plus de grâce!...

D. QUICHOTTE. Oh! madame, j'aimerais mieux rompre dix lances pour vous contre dix géants que de faire tête à ces quatre enchanteresses. Elles ont fait ce que nul n'a pu faire encore, elles m'ont vaincu.

SANCHO, *entrant suivi par deux jeunes filles; l'une tient une aiguière et l'autre des serviettes. Sancho a la barbe et le visage couvert de savon.* Je vous dis que j'en ai assez.

LA DUCHESSE. Qu'avez-vous donc, ami Sancho?...

SANCHO. J'ai que je suis au vif, et que je vous supplie de me délivrer de ces deux écorcheuses...

LA DUCHESSE. Comment appelez-vous mes caméristes?...

SANCHO. Madame, la propreté est une bonne chose; je la pratiquais, je me rasais une fois par semaine, c'était peu; mais ici on me rase quatre fois par jour, et c'est trop; et voilà une petite brunette là-bas qui en veut à ma peau; mais j'y tiens et je la défendrai.

LA DUCHESSE. C'est juste!

SANCHO. N'est-ce pas?...

D. QUICHOTTE. Comment peux-tu te présenter devant madame en cet état?...

SANCHO. C'est encore la petite écorcheuse qui m'a savonné pendant que je faisais la sieste; je me suis réveillé à temps, elle me tenait déjà le nez... (*Il prend le mouchoir de la Duchesse, s'essuie avec et le lui rend.*) Me voilà savonné pour le restant de mes jours; et je crois, madame, que je suis propre à gouverner toute la terre, à commencer par mon île.

LA DUCHESSE. Bien volontiers, mon cher gouverneur.

D. QUICHOTTE. Je m'oppose à ce que Sancho nous quitte, tant qu'il n'aura pas accompli la pénitence que lui a imposée la fée Urgando, pour le désenchantement de madame Dulcinée du Toboso.

SANCHO. Les trois mille trois cents coups de fouet... Bon... vous croyez donc que ça

se fait en un jour : je m'en suis déjà donné une cinquantaine ce matin, et je trouve que c'est assez.

D. QUICHOTTE. Malheureux! si tu ne vas pas plus vite que ça, l'infortunée princesse gémira longtemps dans la caverne de Montézinos.

SANCHO. Quelle gémisse !... dans quelque temps, ça ira mieux ; j'aurai plus d'habitude.

LA DUCHESSE. Le sage enchanteur a donné au seigneur Sancho tout le temps qui lui conviendrait.

SANCHO, *à part*. Et j'en profiterai ; je ne me suis pas encore donné une croquignole.

UN ÉCUYER. La signora Thérèse Pança et la signora Sanchette Pança viennent de descendre dans la grande cour du château.

SANCHO. Ma femme et ma fille! faites les entrer à l'écurie de Grison ; je vas les y retrouver.

LA DUCHESSE. Y pensez-vous!... (*Au Page.*) Amenez ici la sénora Pança et sa fille.

L'Ecuyer se retire. Toutes les demoiselles se rangent sur deux rangs. Des gardes se placent dans la galerie. On introduit Thérèse et Sanchette en grand cérémonial.

CHŒUR.

AIR :

Il faut pour faire honneur
A notre gouverneur,
De sa famille aussi
Fêter l'entrée ici.

THÉRÈSE. Dis donc, petite, es-tu comme moi? je n'y vois rien du tout.

SANCHETTE. Je suis toute étourdie.

THÉRÈSE. Mon homme! où est mon homme?

SANCHO. Me v'là; embrasse-moi, femme, ça va bien, Grison aussi; et toi Sanchette, t'es toujours rousse, mon enfant; mais à présent que je suis gouverneur, tu vas devenir blonde.

THÉRÈSE. O mon pauvre Sancho! je ne te voyais pas dans tout ce beau monde. Je ne t'en veux plus d'être parti; t'as joliment fait ton chemin, mon gros.

SANCHO. Oui, grâce à monseigneur don Quichotte que voilà.

THÉRÈSE. Tiens! je ne le reconnaissais pas avec son manteau d'or et sa toque à plumes; il a l'air d'un dais de procession. Eh bien, mon brave homme, vous n'êtes pas engraissé; mais il paraît que vous ne vous êtes pas oublié non plus... Vous devez être roi au moins...

D. QUICHOTTE. Pas encore ma bonne dame Pança.

THÉRÈSE. Je vous remercie toujours du métier que vous avez donné à mon homme; il aurait longtemps fauché les foins au village avant de mettre sa femme en carrosse... Ah ça, dis donc, Sancho, montre-moi donc cette bonne duchesse qui nous a si bien nippées.

SANCHO. Je vais te présenter à elle.

THÉRÈSE. Je me présenterai bien moi-même.

SANCHO. Laisse faire c'est l'usage. (*Il conduit Thérèse devant la Duchesse. Il salue grotesquement.*) Salue... plus bas! plus bas! ..

THÉRÈSE. Plus bas... je vais m'asseoir alors.

LA DUCHESSE. Sénora Thérèse Pança, je suis enchantée de vous recevoir à ma cour.

THÉRÈSE. Je ne suis pas moins bien aise d'avoir fait votre connaissance; à votre air je vois tout de suite que je m'entendrai mieux avec vous qu'avec Juana et Pédrilla, deux vachères qui venaient faire la veillée avec nous.

LA DUCHESSE. Je suis heureuse de la bonne opinion que vous avez de moi.

THÉRÈSE. Vous la méritez bien... Le beau carrosse, les belles robes que vous m'avez données, comme dit Sancho, ça ne se trouve pas dans le pas d'un cheval... A propos de Sancho, je crois, sans le flatter, que vous aurez là une bonne pâte de gouverneur... je le connais : pourvu qu'il boive et mange bien, il ne dira rien à personne.

LA DUCHESSE. Oui, je pense que je n'aurai qu'à me féliciter du choix que j'ai fait; mais deux époux qui ne se sont pas vus depuis longtemps ont sans doute beaucoup de choses à se dire; nous vous laissons, j'emmène mademoiselle Sanchette. Si le seigneur don Quichotte veut bien nous accompagner, nous le prierons de présider aux apprêts du cortége qui doit conduire le seigneur Pança dans son gouvernement.

D. QUICHOTTE, *bas, à Sancho.* Pense à ce que tu me dois.

REPRISE DU CHŒUR PRÉCÉDENT.

Tout le monde sort.

SCENE III.

SANCHO, THÉRÈSE.

THÉRÈSE. Eh bien, mon brave homme, en voilà de la chance!

SANCHO, *avec un soupir.* Oui, je suis gouverneur.

THÉRÈSE. Et moi gouverneuse! T'as pas l'air enchanté?...

SANCHO. Ne me parle pas d'enchantement, tu me rappelles madame Dulcinée du Toboso.

THÉRÈES. Qu'est-ce que c'est que ça?

SANCHO. Une jeune personne qui a de la barbe plus que toi et moi, et qui trouve ça gênant... Parlons d'autre chose.

THÉRÈSE. Oui, de ton île... la v'là donc arrivée... Sais-tu que c'est fièrement heureux pour nous!

SANCHO. Ah! oui, mais c'est moi qui aurai toute la besogne.

THÉRÈSE, Ah! voilà une chose bien difficile à faire!

SANCHO. Dame!... quand on n'en a pas l'habitude.

THÉRÈSE. On l'a prend... Jour de Dieu!.. si tu veux me laisser gouverner, moi, tu verras comme ça marchera.

SANCHO. Oui, tu gouvernerais toute la journée en carrosse.

THÉRÈSE. Ça n'en irait que plus vite.

SANCHO. Et puis il y a encore autre chose qui ne me va guère... ce sont les trois mille trois cents coups de fouet.

THÉRÈSE. Il y a bien des gens qui en recevraient le double pour avoir un gouvernement.

SANCHO. Et puis ce n'est pas amusant de se les donner soi-même.

THÉRÈSE, *se levant.* Ah! pour ça, mon homme, ça ne serait pas juste: comme il me reviendra honneur et profit du gouvernement, il est naturel que j'aie ma part de la peine... Vois-tu, mon ami, les trois mille trois cents coups de fouet...

SANCHO. Tu veux les prendre à ton compte?

THÉRÈSE. C'te bêtise... non, je te les donnerai... pour que ça t'ennuie moins.

SANCHO. Merci!...

THÉRÈSE. Et pour que ça soit plus vite fait... nous allons commencer tout de suite. Voyons, as-tu un fouet par-là?...

SANCHO. Non pas.

THÉRÈSE. Si fait!... Oh! je ne crains pas la fatigue. A la maison, j'étais habituée à fouetter notre âne... Comment faut-il te donner ça?

Elle retrousse sa manche.

SANCHO. Toute réflexion faite, quand je serai dans mon gouvernement, je payerai quelqu'un pour me rendre ce service-là.

THÉRÈSE. Voilà un drôle d'emploi que tu donneras là.

SANCHO, *à part.* C'est un emploi qui ne fatiguera personne.

THÉRÈSE. J'aurais eu sitôt fait, et ça ne t'aurait rien coûté. Quand on a une fille à marier, vois-tu, on ne doit plus faire de folle dépense... Veux-tu?...

SANCHO. Du tout.

THÉRÈSE. Gros paresseux, va!

SCENE IV.

LES MÊMES, LA DUCHESSE, DON QUICHOTTE, ÉCUYERS, GARDES, DEMOISELLES D'HONNEUR, CORTÉGE.

LA DUCHESSE. Seigneur Sancho Pança, le cortége d'honneur chargé de vous accompagner jusque dans vos états est tout prêt et vous attend; je garde auprès de moi la sénora Thérèse Pança et sa fille; je ne veux pas me séparer en un jour de toute une famille qui m'est chère...

THÉRÈSE, *faisant une grande révérence.* C'est bien de l'honneur pour nous, madame la duchesse.

SANCHO. Madame, je consens volontiers à vous laisser ma femme et ma fille; mais je ne puis pas me séparer de Grison... Je ne le vois pas parmi ces messieurs, et pourtant il faut qu'il soit du cortége, ou je n'en serai pas.

LA DUCHESSE. On a pensé qu'il ne convenait pas de lui faire monter le grand escalier du château, il vous attend dans la cour.

SANCHO. C'est juste, madame; j'espère qu'on vous rendra bon compte de ma manière de gouverner. (*Mettant un genou en terre devant don Quichotte.*) Mon seigneur et maître, vous n'avez rien à dire à votre fidèle écuyer!...

D. QUICHOTTE. N'oubliez pas les trois mille trois cents coups de...

SANCHO, *se relevant.* Soyez tranquille, c'est comme s'ils étaient reçus.

D. QUICHOTTE, *à demi-voix.* Je te conseille pendant le voyage, au moment des haltes, de t'écarter un peu dans quelque bois touffu et de...

SANCHO. J'y avais pensé. (*A part.*) Ils ont tous le même tic.

LA DUCHESSE. Avant de partir, mon cher Sancho, vous allez être revêtu des marques distinctives de votre dignité en présence de toute ma cour.

THÉRÈSE, *bas, à Sancho.* Comment! tu vas t'habiller devant tout le monde!...

On met un riche manteau sur les épaules de Sancho, sur sa tête une toque à plumes, et il part au milieu du cortége.

CHOEUR.

AIR: *Quand vous serez transformée* (Orangerie).

Tout est or et broderie:
Voilà bien un gouverneur.
Amis, à sa seigneurie
Il faut l'escorte d'honneur.

THÉRÈSE.
Sancho, pense à ta famille.
SANCHO.
J' devrais être en rout' déjà.
SANCHETTE.
Adieu, père.
SANCHO.
Adieu, ma fille.
D. QUICHOTTE, *avec un geste de fouetter.*
Je ne te dis que cela.

REPRISE.

Tout est or et broderie, etc.

Neuvième Tableau.

Le théâtre change et représente un grand vestibule ou salle basse du palais de Barataria; la ville au fond. Au changement à vue on entend battre la caisse, sonner les cloches; on voit courir le peuple.

SCENE PREMIERE.

MARITORNE, GIL PEREZ, MONTÈS, PÉDRO, HABITANTS.

CRIS. C'est lui, c'est notre gouverneur!...

CHOEUR.

AIR:

Voyez là-bas comme on s'empresse:
Au gouverneur
On rend honneur,
Par des chants d'allégresse.
Ecoutez bien, c'est de l'ivresse:
Chantons comme eux
Ce jour heureux
Qui comble tous nos vœux.

MARITORNE. Qu'est-ce qui l'a vu ce nouveau gouverneur?...

PÉDRO. Moi; c'est un gros homme à cheval sur un petit âne.

MONTÈS, *riant.* Un gouverneur à âne!...

MARITORNE. Quand il serait aussi âne que sa monture, il faudra bien qu'il me fasse rendre justice.

PÉDRO. Et à moi aussi.

PÉREZ. Tu tiens donc toujours à ton procès?

PÉDRO. Oh! je ne lâcherai pas prise.

MARITORNE. Ni moi non plus.

MONTÈS. Eh ben, nous verrons.

MARITORNE. Oui, monstre, nous verrons.

UN HUISSIER. Place! place!... à monsieur le gouverneur.

Ici le cortége paraît au fond. Marche triomphale. Sancho est monté sur son âne; il est entouré des grands officiers du gouvernement. Devant lui un Alcade marche portant sur un plateau d'or les clefs de la ville. Lorsque le cortége est arrivé au milieu du théâtre, Sancho met pied à terre, l'Alcade s'approche respectueusement de lui et lui offre les clefs de la ville.

CHOEUR.

AIR *de M. Francastel.*

A monseigneur
Le gouverneur
Rendons honneur.
Quel jour prospère!
Car c'est un père
Qu'on charge de notre bonheur.
Honneur! honneur
A monseigneur!

L'ALCADE. Seigneur don Sancho Pança, je vous prie de recevoir les clefs de cette ville... Les habitans, par ma voix, jurent éternelle fidélité à leur nouveau gouverneur.

SANCHO. Éternelle, c'est le mot, car c'est toujours le même pour tout le monde... C'est égal, passez-moi le plat. (*Il le met dans sa poche.*) Ça me fait penser que depuis mon départ du château, je n'ai avalé que de la poussière, et je me nourris mieux que ça... Présentez-moi le cuisinier du gouvernement.

L'ALCADE. Seigneur, d'usage immémorial, le premier acte d'autorité des gouverneurs de l'île de Barataria a été de rendre la justice... Si voulez bien prendre place sur ce trône, on fera paraître devant vous les plaideurs.

SANCHO. Oh! il faut travailler tout de suite en arrivant; je tâcherai de faire bonne justice, mais je vous préviens qu'elle sera prompte. (*Il se place sur l'estrade, un greffier s'assied à une table, les assesseurs se placent aussi, et la garde veille aux portes.*) Appelez les causes.

LE GREFFIER. Pédro contre Pérez.

Deux hommes entrent, l'un tient un bâton.

SANCHO. Parlons peu et parlons bien; de quoi est-il question?

PÉDRO. Monseigneur, il y a longtemps que j'ai prêté dix écus d'or à Pérez l'hôtelier pour l'obliger, à condition qu'il me les rendrait quand je les lui demanderais; non-seulement il ne me les rend pas, mais il nie que je lui aie jamais prêté dix écus. Il n'y a pas de témoin du prêt, et je prie votre seigneurie de le faire jurer.

SANCHO. Que répondez-vous à cela, l'homme à la canne?

PÉREZ. Seigneur, je confesse qu'il me les a prêtés, mais je suis prêt à jurer que je les lui ai rendus. (*Il va pour lever la main pour jurer, mais son bâton paraissant le gêner, il le remet à Pédro.*) Je jure que les dix écus que Pédro me demande, je les lui ai remis de ma main dans la sienne.

SANCHO, *à Pédro.* Eh bien, que dites-vous de cela, vous?...

PÉDRO, *qui a rendu le bâton.* Je dis qu'il a fait un faux serment.

SANCHO. Retirez-vous. (*Après avoir réfléchi, à Pérès, qui s'en va.*) Revenez ici, vous... donnez-moi cette canne.. .Tenez, Pédro, prenez ceci, vous devez être payé...

PÉDRO. Comment, cette canne vaux dix écus d'or ?...

SANCHO. Cassez-la.

Pedro brise la canne et il en tombe dix écus.

PÉDRO. Voilà mon argent.

SANCHO. J'en étais sûr!... prenez vos écus... Quant à vous, l'aubergiste, je connais d'honnêtes gens, exposés au fouet, et qui le méritent moins que vous; mais je me souviens que j'ai été berné dans votre auberge, et le gouverneur ne veut pas avoir l'air de venger Sancho...

TOUS. Bravo! bien jugé.

SANCHO. A un autre !... Monsieur l'alcade, faites abréger les discours et allonger le dîner.

LE GREFFIER. Maritorne contre Montès le muletier.

MARITORNE *entre tenant Montès au collet.* Monseigneur! monseigneur! je viens vous demander justice; ce monstre m'a insultée.

SANCHO, *à Montès.* Qu'avez-vous à répondre?

MONTÈS. Rien, monseigneur; seulement Maritorne veut rire.

SANCHO. Cependant, comme elle l'affirme, vous lui devez une réparation; avez-vous de l'argent?...

MONTÈS. J'ai là une bourse qui contient cent ducats.

SANCHO. Donnez-la à cette fille...

MONTÈS. Mais, monseigneur...

SANCHO. Obéissez à la justice!

Montès remet la bourse à Maritorne.

MARITORNE, *prenant la bourse.* Vive monsieur le gouverneur!... Voilà de la justice bien rendue. Votre servante, monsieur le gouverneur; au premier qui recommencera, je viendrai vous trouver.

Elle s'éloigne.

MONTÈS. C'est égal, c'est trop cher.

SANCHO. Écoutez, mon garçon, j'ai peut-être été un peu vite... Tâchez de rattrapper cette fille, et reprenez-lui cette bourse malgré elle, si elle ne veut pas la rendre.

MONTÈS. Oh! ça ne sera pas long!

Il s'éloigne.

SANCHO. Nous allons voir.

Montès et Maritorne reviennent. Montès fait de vains efforts pour arracher la bourse à Maritorne qui se défend avec fureur.

MARITORNE. Justice! justice, monseigneur! Ce vilain homme veut m'arracher la bourse que votre seigneurie lui a commandé de me donner.

SANCHO. Et vous l'a-t-il ôtée?...

MARITORNE. Otée!... Jour du ciel!... je lui aurais plutôt arraché les yeux; il faudrait un autre gaillard que lui pour ça.

MONTÈS. Elle a raison; j'avoue que je ne suis pas le plus fort.

SANCHO. C'est bien; rendez-moi cette bourse? (*Maritorne lui donne la bourse. A Montès.*) Reprenez-la, et vous, ma mignonne, à l'avenir défendez votre honneur comme vous avez défendu votre argent.

TOUS. Bien jugé! bien jugé!... Vive notre gouverneur!

SANCHO. Oui, mes amis, vive votre gouverneur; mais pour qu'il vive, il faut qu'il mange... assez de procès pour aujourd'hui; je veux, j'ordonne, et je commande qu'on me fasse à souper.

L'ALCADE. Monseigneur va être obéi...

Des laquais apportent une table richement servie et éclairée par de riches candelabres.

SANCHO. Je ne vois qu'un couvert; est-ce que quelqu'un ne va pas manger la soupe avec moi?

L'ALCADE. L'étiquette ne permet pas que personne se place à votre table.

SANCHO. Comme ça m'ennuie de manger tout seul.... je vas faire dîner quelqu'un avec moi; seulement, vu l'étiquette, ce quelqu'un ne mangera pas à table; amenez-moi Grison.

L'ALCADE. Un des amis de monseigneur?

SANCHO. C'est mon âne...

TOUS. Un âne!

SANCHO. Je vous préviens que c'est mon favori.. un autre moi-même... ça sera le sous-gouverneur... (*On amène l'âne avec cérémonie.*) Donnez-lui son picotin... là sur mon trône.

L'ALCADE. Mais, monseigneur, un âne sur un trône, ça ne s'est jamais vu.

SANCHO. J'y étais bien tout à l'heure... et Grison et moi, nous partageons tout. Allons, servez-nous. A lui, son avoine; à moi, mon potage. *Il se place à table; à ce moment, un homme couvert d'une robe noire, et portant une longue barbe blanche et une baguette à la main, s'approchant de la table.* Quel est celui-là?

LE MÉDECIN. Je suis médecin, seigneur; je suis chargé par la ville de veiller à la santé du gouverneur, et c'est pour cela que ma charge m'ordonne d'assister à ses repas et de veiller à ce qu'il ne mange de rien qui puisse être nuisible à sa santé.

SANCHO. Voilà une ville qui a des attentions bien délicates. (*Il va pour prendre quelque chose dans un plat, mais le médecin frappe dessus avec sa baguette et un page l'enlève aussitôt.*) Eh bien, qu'est-ce qu'il fait donc, ce petit drôle-là?

LE MÉDECIN. C'est moi qui ai fait enlever ce plat; il est trop épicé et pourrait exciter la soif.

SANCHO. Eh parbleu! tant mieux, ça me fera boire. (*Il touche un autre plat. Même jeu.*). Ah ça, mais, on ne mange donc que des yeux ici! Ah! voilà un plat de perdrix qui ne peut causer aucun dommage à mon estomac.

LE MÉDECIN. Non pas, seigneur gouverneur. (*Il le touche. On l'enlève.*) Vous n'en mangerez pas, tant que je vivrai!... Hippocrate a dit: *Omnis saturatio mala perdix autem pessima,* ce qui veut dire que les perdrix sont indigestes.

SANCHO. Alors, faites-moi le plaisir de regarder sur la table ce que je puis manger; car je meurs de faim, et vous avez une manière de traiter les gouverneurs qui me paraît peu restaurante.

LE MÉDECIN. Bien volontiers, seigneur... votre excellence ne peut manger de ce ragoût de lapin... car c'est du gibier à poil; enlevez!... Si ce veau était rôti, vous en pourriez goûter... mais il est bouilli... enlevez.

SANCHO. Ah! un instant! on enlève tout. Grison est plus heureux que moi; il mange, lui, et tout son soûl; mieux vaut être ici âne que gouverneur... Voyons, voilà un pâté, il est de plusieurs viandes, il y en a peut-être une qui pourra me convenir.

LE MÉDECIN. Un pâté! grand Dieu!... je ne me le pardonnerais jamais... c'est bon pour des estomacs de village; enlevez! Ce que peut manger sans inconvénient votre excellence...

SANCHO. Ah! enfin!...

LE MÉDECIN. C'est une demi-douzaine de biscuits à la cuillère, trempés dans un verre de sirop de groseille.

SANCHO *atterré, se levant.* Du sirop de groseilles!... Alcade!... alcade!...

L'ALCADE. Monseigneur?...

SANCHO. Ai-je droit de vie ou de mort sur mes administrés?

L'ALCADE. Oui, monseigneur, sauf recours à madame la duchesse Fernandez.

SANCHO. Eh bien, j'ordonne qu'on se saisisse de ce grand animal noir et qu'on l'enferme pour le restant de ses jours; je le condamne au sirop de groseilles et aux biscuits forcés à perpetuité.

L'ALCADE. Que la volonté de monsieur le gouverneur soit faite!

SANCHO. Amen. (*On emmène le docteur.*) A présent, rapportez tout!... Ah! je vais d ne pouvoir manger!

A ce moment paraissent au fond de la galerie des Gardes armés et portant des flambeaux; ils arrivent en tumulte. Le chef des gardes s'avance vers Sancho.

LE CHEF DES GARDES. Aux armes! aux armes! Seigneur gouverneur, les ennemis ont pénétré dans l'île.

SANCHO. Qu'est-ce que ça me fait?... est-ce que ça me regarde? Alcade, allez un peu voir ce qui se passe là-bas.

L'ALCADE. Impossible; je ne suis pas gouverneur; c'est à vous de marcher à la tête des troupes.

SANCHO. Je ne marcherai ni à la tête ni à queue... Quand je dîne, je ne me dérange jamais: à boire!

L'ALCADE. Mais vos soldats vous demandent.

SANCHO. Dites-leur que je suis couché.

L'ALCADE. Avec vous ils sont sûrs de vaincre, et mort ou vif ils vous veulent avec eux.

SANCHO, *se levant.* Mort ou vif!... il fallait donc me dire ça tout de suite.

On emporte la table.

L'ALCADE. Armez-vous.

SANCHO. Oui, armez-moi.

L'ALCADE. Une cuirasse pour monseigneur.

SANCHO. Deux cuirasses pour monseigneur... je voudrais être cuirassé du haut en bas.

CHŒUR.

AIR *de M. Francastel.*

Combattons,
Combattons
L'ennemi qui s'avance;
Du grand Sancho secondons la vaillance.
Marchons! (*Bis.*)
Pour lui sera la gloire.
Frappons! (*Bis.*)
Courons à la victoire!

(*On met à Sancho deux énormes boucliers, un devant, l'autre derrière; les bras liés sortent en droite ligne, on lie le tout avec des cordes; il ne peut plier les genoux ni faire un pas. On lui met une lance à la main, sur laquelle il est forcé de s'appuyer pour se tenir debout. Pendant qu'on lui apporte la cuirasse il dit, à part.*) Oh! un gouvernement où on ne mange pas, où il faut se battre ou se laisser battre en arrivant, ça ne pourra pas me convenir longtemps. (*Haut.*) Ah! ça m'emboîte un peu trop; ne serrez pas tant.

L'ALCADE. Seigneur, il est temps de vous montrer; l'ennemi approche! marchez! marchez!

SANCHO. Est-il bête, celui-là! Mais je ne puis pas marcher...

LES SOLDATS *arrivent en criant.* Aux armes! aux armes! Où est le gouverneur?

SANCHO. Me voilà, mes enfants, me voilà; où allez-vous me mettre?

TOUS. En avant! en avant!

SANCHO. Du tout!

TOUS. Voilà l'ennemi, en avant, gouverneur, en avant!

Sancho veut se sauver, mais il tombe sur le ventre.

SANCHO. J'aime mieux être comme ça qu'en avant.

Le bruit augmente; l'ennemi approche. La bataille commence au fond. Les Gardes de l'île sont repoussés jusqu'à Sancho; tous les combattants lui passent sur le corps. Le chef des gardes se place debout sur Sancho, et de là il commande.

Les Gardes repoussent les ennemis et reviennent entourer Sancho.

LE CHEF. Victoire! victoire!

L'ALCADE. Où est le seigneur gouverneur?

SANCHO. En bas! en bas!

L'ALCADE. Relevez-vous, seigneur gouverneur; vous venez de vous couvrir de gloire.

On relève Sancho et on lui retire ses armes.

SANCHO. C'est-à-dire que je suis couvert de poussière. Où est mon âne?

LE CHEF. Voulez-vous, seigneur, qu'on chante un *Te Deum*, c'est l'usage après une victoire.

SANCHO. Où est mon âne? Je veux m'en aller. Je ne suis pas né pour être gouverneur... Du moment où il faut se battre, et se battre à jeun, j'abdique; vous pourrez certifier à madame la duchesse que je suis entré dans le gouvernement sans un maravédis, et que j'en sors sans un maravédis. Il y a peu de gouvernants qui en pourraient dire autant. (*On amène l'âne.*) Viens, mon ami, mon compagnon. Tu ne t'es pas fait battre et tu as dîné; tu as gouverné mieux que moi. (*Il monte sur l'âne.*) Ah! tenez, je vous rends vos clefs, votre plat et votre serment de fidélité; vous pourrez servir ça à mon successeur. Adieu, portez-vous bien, et moi aussi.

CHŒUR.

AIR *des Débardeurs.*

SANCHO.

Oui, je vous rend cette place.
Je n'y marchais qu'à tâtons;
Et le gouverneur s'efface
Pour retourner à ses moutons.

LE PEUPLE.

Il veut rendre cette place;
Il n'y marchait qu'à tâtons.
Et le gouverneur s'efface
Pour retourner à ses moutons.

Dixième Tableau.

Le théâtre change et représente un coin du parc de la duchesse.

SCENE PREMIERE.

LA DUCHESSE, THÉRÈSE, SANCHETTE.

THÉRÈSE, *entrant avec sa fille.* Conçois-tu ça? ton père ne m'a pas envoyé le moindre page... le plus petit laquais pour m'annoncer qu'il m'attend sur son trône. (*Apercevant la Duchesse.*) Ah! madame, que je suis bien aise de vous voir! Saluez donc, Sanchette...

SANCHETTE. Je ne demande pas mieux, ma mère; on est si bien reçu ici... il y a tant de beaux messieurs...

THÉRÈSE. Ah! vous avez regardé ça, vous.

SANCHETTE. Dame!... ma mère, quand on doit se marier... Qu'est-ce que vous voulez qu'on regarde?...

THÉRÈSE, *bas.* Taisez-vous petite effrontée. (*Haut.*) Excusez-la, madame, c'est bien jeune encore...

LA DUCHESSE. La fille de mon ami Sancho n'a pas besoin d'excuse auprès de moi.. D'ailleurs son père est élevé à un poste assez éminent pour qu'elle puisse prétendre à une belle alliance.

SANCHETTE. Là... vous voyez bien que je sais ce que je dis.

LA DUCHESSE. Avez-vous été contente des soins qu'on a eus de vous cette nuit?...

THÉRÈSE. Jour de Dieu!... Nous aurions été bien difficiles; on nous a mises dans des chambres grandes comme l'église de notre village.. dans des lits où on s'enfonçait comme dans des œufs à la neige... on n'a pas envie de se lever de bonne heure ici... Ah ça, ma chère amie, est-ce que vous ne m'enverrez pas bientôt rejoindre mon gouverneur?

LA DUCHESSE. Très-prochainement sans doute.

SANCHETTE. Est-ce qu'il a une aussi belle maison que la vôtre?..

LA DUCHESSE. Oui, ma chère petite, le palais du gouverneur est magnifique.

THÉRÈSE. Et lui donne-t-on d'aussi bons dîners que celui que nous avons mangé hier?

SCENE II.

LES MÊMES, SANCHO. *Il tire son âne par la bride.*

THÉRÈSE. *se retournant.* Dieu me pardonne c'est mon homme.

SANCHO. Moi-même, ma femme; j'ai donné ma démission.

THÉRÈSE. Comment tu n'es plus gouverneur?

SANCHO. Non, Dieu merci. Les gouverneurs ça ne mange que des biscuits à la cuiller.

THÉRÈSE. Ainsi ma pauvre Sanchette, nous voilà comme nous étions ; pas plus avancées.

SANCHETTE. Et il faudra que je me mette dans les fromages.

THÉRÈSE, *à Sancho*, Et toi tu retourneras avec le seigneur don Quichotte?...

SANCHO. Ma foi oui, je vais en essayer encore...

SCÈNE III.

LES MÊMES, DON QUICHOTTE, *suivi de toute la cour*,

D. QUICHOTTE, *allant à Sancho*. On ne m'a point trompé, te voilà de retour.

SANCHO. Oui monsieur, je redeviens errant avec vous.

D. QUICHOTTE. Je te donnerai mieux que cela... (*Bas*) Dans ton temps perdu, as-tu trouvé le moyen de te...

SANCHO. Mon temps perdu!... Si vous croyez que j'en ai eu... vous ne connaissez donc pas le métier vous?... A propos, croyez-vous que deux ou trois mille coups de pied que j'ai reçus puissent compter.

D. QUICOTTE. Où les as-tu reçus?...

SANCHO. Partout !... sur la tête... sur les épaules...

D. QUICHOTTE. Ça ne compte pas.

SANCHO. Comment, ça ne compte pas?.., Je suis tout noir.

D. QUICHOTTE. Tu sais bien ce que 'a ditt la fée Urgande... Ce n'est pas là...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN ÉCUYER, UN VIEILLARD, BAZILE.

L'ÉCUYER. Madame la duchesse, un vieillard chargé d'un message important demande l'honneur d'être introduit auprès du seigneur don Quichotte.

LA DUCHESSE. Si le seigneur don Quichotte consent à le recevoir, je ne vois aucun obstacle...

D. QUICHOTTE. Dites-lui que pour la paix ou la guerre je suis prêt.

L'ÉCUYER. Venez.

BAZILE. Seigneur, je viens de la caverne de Montézinos, où j'ai vu l'infortunée Dulcinée du Toboso, toujours enchantée; les trois mille trois cents coups de fouet...

SANCHO. Allons, bon !... nous y voilà.

BAZILE. N'ont pas éte reçus par Sancho.. la princesse réclame votre appui.

D. QUICHOTTE. Je suis prêt.

BAZILE. Mais pour vous rendre à la caverne de Montézinos, il faut traverser toutes les régions de l'air... Sancho devra vous accompagner.

SANCHO. Il faudra m'apprendre à voler d'abord.

BAZILE. Non, il faudra monter Chevillard.

D. QUICHOTTE, L'hypogriffe vous voulez dire?

BAZILE. L'hypogriffe s'est cassé une aile ; Chevillard le remplace, on va l'amener. (*Quatre démons apportent un cheval de bois qu'ils placent sur le milieu du théâtre.*) Voyons chevalier, si vous en avez le courage, montez sur ce cheval de bois, que votre écuyer vous suive en croupe, vous serez conduit au milieu des airs, à la plus merveilleuse aventure que chevalier ait eu à mettre à fin

SANCHO. Monte qui voudra là dessus; moi je n'en suis pas.

D. QUICHOTTE. Pour madame Dulcinée, je monterais sur le diable !...

SANCHO. Moi, je ne monte que sur mon âne.

LA DUCHESSE. Comment, seigneur Sancho, vous voulez abandonner votre maître dans une circonstance aussi grave ?

SANCHO. Allons, bah ! je me risque.

LA DUCHESSE. Je demande que la signora Thérèse et sa fille se retirent dans leur appartement; je craindrais l'émotion que peut leur causer une telle entreprise.

THÉRÈSE. Ah! oui, ça me serait trop désagréable si je voyais tomber ce pauvre Sancho des nues.

SANCHO. Adieu, femme.

THÉRÈSE. Adieu, mon homme... bon vent !...

AIR *de Rosette.*

Ta monture n'est pas commune
Et doit conduire au firmament;
Si par hasard tu vois la lune,
Tu lui feras mon compliment.

ENSEMBLE.

La monture n'est pas commune
Et doit conduire au firmament;
Si par hasard il voit la lune,
Il lui fera son compliment.

Les deux femmes sortent.

LE VIELLARD. Vous savez qu'on ne voyage sur Chevillard que les yeux bandés.

On bande les yeux à Don Quichotte et Sancho. Don Quichotte monte sur Chevillard : on y hisse Sancho.

SANCHO. Dites donc, monsieur le vieillard, il est un peu maigre votre cheval; n'auriez-vous pas un coussin à me donner ?

BAZILE. Chevillard n'en a jamais porté ! ça le ferait ruer... Seigneur chevalier, tournez la cheville qui est à la tête, et vous allez partir.

Don Quichotte tourne la cheville.

LA DUCHESSE. Avec quelle vitesse il part... adieu ! (*Affaiblissant sa voix.*) Adieu ! fleur de la chevalerie !... adieu! fidèle écuyer !...

D. QUICHOTTE. Eh bien, comment te trouves-tu ?...

SANCHO. Assez bien. (*Un homme vient souffler avec un énorme soufflet.*) Diable ! il paraît qu'on va vite, car le vent souffle terriblement.

D. QUICHOTTE. C'est vrai, nous atteignons les hautes régions; si nous continuons à monter nous atteindrons les régions du feu.

SANCHO. Prenez un autre chemin, nous serions rôtis... tournez la cheville.

D. QUICHOTTE. Est-ce à droite ? est-ce à gauche ?...

SANCHO. Il fallait prendre des instructions. (*Deux hommes avec des flambeaux soufflent des flammes aux nez de don Quichotte et de Sancho.*) Ah ! v'là le feu !... v'là le feu !... nous sommes dans la région que vous disiez... je vas descendre.

D. QUICHOTTE. Il est vrai qu'il fait un peu chaud, mais je ne te conseille pas de descendre; nous sommes peut-être à trois mille pieds de la terre.

A ce moment, on met le feu aux fusées qui garnissent le corps de Chevillard. Le cheval éclate et jette Don Quichotte et Sancho au milieu du théâtre. Tout le monde se sauve.

Onzième Tableau.

Le théâtre change et représente la caverne de Montézinos. Don Quichotte et Sancho sont restés étendus à terre.

SCÈNE PREMIÈRE.

SANCHO. Il paraît que nous sommes arrivés ?

D. QUICHOTTE. Hélas ! oui.

SANCHO. J'aime mieux le départ de ce cheval-là que son arrivée ; où sommes-nous ici ?...

D. QUICHOTTE, *se soulevant.* Dans la caverne de Montézinos, je suppose.

SANCHO, *se soulevant.* Eh bien, c'est gentil !... il y fait noir comme dans un four... je me recouche. (*On voit quatre Démons qui sonnent de la trompette.*) C'est le jugement dernier; sauve qui peut !...

BAZILE, *sortant de dessous terre.* Chevalier de la Triste-Figure, que viens-tu faire dans mes états ?

D. QUICHOTTE. Je viens combattre tes géants, tes démons, tes chevaliers pour désenchanter Dulcinée du Toboso.

BAZILE. Il ne s'agit point de combat dans ce séjour de la mort. Si Dulcinée n'est point désenchantée, nous en saurons la cause par ceux qui veillent à sa garde : paraissez !...

Une grande estrade monte par le dessous du théâtre. Dulcinée, toujours barbue, est assise entre quatre femmes vêtues de blanc qui la gardent. Un groupe de démons est au pied de l'estrade. A droite du théâtre paraît le trône de Pluton; Minos et Rhadamante sont à ses pieds ; Pluton est tout vêtu de rouge. Il a une couronne de fer sur la tête et tient une fourche à la main. Le trône est entouré de démons qui portent des instruments de torture.

PLUTON, *d'une voix terrible.* Que me veut-on ?... que vient-on faire dans mon empire ?

D. QUICHOTTE. Je suis venu pour toutes les aventures et pour délivrer Dulcinée.

PLUTON. Le destin a prononcé ; ce n'est point un combat qui peut désenchanter Dulcinée. Ainsi, chevalier, laisse en repos ton épée. Trois mille trois cents coups de fouet ..

SANCHO. Celui-là aussi?

PLUTON. Avaient été imposés à Sancho ton écuyer, il ne s'en est pas encore donné un seul.

D. QUICHOTTE. Ah ! Sancho, c'est bien peu délicat.

SANCHO. Laissez-moi donc tranquille! est-ce que j'ai eu le temps ?...

PLUTON. Mais comme dans ses moments d'humeur, Merlin en a fait donner trois mille deux cent quatre-vingt-huit à Dulcinée...

D. QUICHOTTE. Indigne écuyer! comment! à cause de toi ?...

SANCHO. Tiens !... j'aime mieux qu'elle les ait reçus que moi ; c'est son affaire, après tout.

PLUTON. Je demande à mes conseillers si on doit les compter pour le désenchantement. (*Minos et Rhadamante recueillent les voix.*) Le conseil a décidé qu'ils seraient portés au compte de Sancho, qui n'aura plus que douze coups à recevoir.

SANCHO. Il est dit que je ne serai pas une minute sans attraper quelque chose. Dites donc, monsieur Rouge ?...

PLUTON. Je suis Pluton, dieu des enfers !...

SANCHO. Je ne connaissais pas votre état; je vous demande pardon, monsieur Pluton ; je m'engage à me donner les douze coups en moins de quinze jours.

PLUTON. Ce n'est pas ainsi que le conseil l'a entendu... les douze coups vous seront donnés séance tenante par quatre de mes plus vigoureux démons.

SANCHO. Je m'y oppose !... j'appelle à la garde !... si on me touche.... madame Dulcinée est tres-bien comme ça pour ce que

j'en veux faire... Monsieur Pluton, si vous avez un peu de justice, vous ferez donner les douze coups à mon maître.

PLUTON. Il est trop maigre... obéissez!

Les démons s'emparent de Sancho, le placent sur une balustrade, et avec des fouets à nœuds commencent la fustigation.

SANCHO. Aïe! aïe!... mais dites donc, vous, moricaud, vous frappez trop fort!... aïe, aïe, c'est de plus fort en plus fort... si elle n'est pas désenchantée avec ça, c'est que ça tient solidement. (*Voulant se lever.*) Là, douze!...

PLUTON, *de sa grosse voix.* Huit!...

SANCHO. Vous croyez?... allons jusqu'à la fin. (*On frappe un coup.*) Aïe!... dix!...

PLUTON. Neuf!...

SANCHO. Ce monsieur Pluton a une mémoire d'enfer.

On frappe les trois autres coups.

PLUTON. Bien... laissez-le aller.

SANCHO. C'est heureux!... aïe! aïe!...

A ce moment, les habits de paysanne de la fausse Dulcinée disparaissent et la laissent voir sous un riche costume. Quitterie descend de l'estrade et vient à Sancho en lui présentant la main.

QUITTERIE. Ami Sancho.. je ne vous oublierai jamais... de votre côté, j'espère que vous penserez à moi.

SANCHO. D'abord pendant quelque temps je ne pourrai pas m'asseoir sans penser à vous.

QUITTERIE. Et voici douze fois cent ducats pour me rappeler encore mieux à votre mémoire.

SANCHO. Cent ducats par coup de fouet!... Dites donc, madame Dulcinée, si vous n'étiez pas assez désenchantée, on pourrait ajouter quelques coups.

QUITTERIE, *souriant.* Merci!... c'est assez.

SANCHO, *à part.* C'est étonnant comme elle ressemble à la petite Bazile.

QUITTERIE, *à don Quichotte.* Je vous remercie, chevalier, de votre constance et de votre fidélité.

D. QUICHOTTE. Ah! madame! toute ma vie vous est consacrée. C'est à présent, que vous avez repris votre beauté et votre jeunesse, que je puis défier tous les chevaliers du monde.

Sons de trompette.

PLUTON. Qui nous vient là?...

BAZILE. Le chevalier des Miroirs!

LE BACHELIER, *couvert d'armes brillantes.* Je viens jusque dans ce noir séjour appeler en combat singulier, le chevalier de la Triste-Figure... Voici les conditions du combat: si je suis vaincu, je confesserai hautement que parmi toutes les femmes du monde, madame Dulcinée est incomparable; mais si je suis vainqueur, le chevalier de la Triste-Figure se remettra à ma discrétion.

D. QUICHOTTE. J'accepte la condition. Dieu et les regards de madame me rendront vainqueur.

Au bruit d'une musique guerrière, tous les personnages forment un cortége pour accompagner la sortie des deux Chevaliers.

CHŒUR.

AIR *de M. Francastel.*

Don Quichotte de la Manche,
Et le Chevalier du Miroir,
La lance sur la hanche,
Sont vraiment beaux à voir.
Le tournoi qui s'apprête
Doit célébrer tour à tour,
Dans une noble fête,
Et l'hymen et l'amour.

Douzième Tableau.

Le théâtre change et représente le champ clos qui a été préparé pour le tournoi. Cortége La Duchesse à cheval et Dulcinée-Quitterie, suivies d'écuyères en costumes élégants, viennent se placer sur des estrades; Sancho, Thérèse et Sanchette prennent aussi leurs places. Exercice des écuyers; combat de don Quichotte et du chevalier des Miroirs. Don Quichotte est renversé.

LE BACHELIER. Chevalier vaincu, tu es à ma discrétion; je t'ordonne de déposer les armes et de rester quatre ans sans monter à cheval; je t'ordonne encore de marier ta nièce au bachelier Samson Carasco. Jures-tu d'obéir?

D. QUICHOTTE. Je le jure.

LE BACHELIER. Relève-toi, dis adieu à Rossinante; ce noble cheval à jamais célèbre va rejoindre les immortels coursiers dont, grâce à toi, il est devenu l'égal; assiste à son apothéose, et par la gloire qui va l'entourer, juge de ce que sera la tienne. Le Grison de Sancho est maintenant inséparable de Rossinante: pour eux deux les travaux ont été semblables, pour eux deux le triomphe sera le même.

Treizième Tableau.

Don Quichotte se relève avec l'aide de Sancho. Une musique céleste se fait entendre.

APOTHÉOSE.

Rossinante et Grison apparaissent dans une Rose qui s'ouvre; ils sont entourés des allégories les pl u suaves et les plus gracieuses.

CHOEUR GÉNÉRAL.

AIR *de M. Francastel.*

Puisque le destin les appelle
Dans ce brillant horizon,
Chantons la gloire éternelle
De Rossinante et de Grison.

FIN.

Paris. — Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

PARIS A CHEVAL

REVUE CAVALIÈRE EN CINQ RELAIS,

PAR MM. CARMOUCHE ET PAUL VERMOND,

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre national du Cirque-Olympique, le 31 décembre 1845.

DISTRIBUTION :

JOBARDEK	M. Lebel.
Baron FLOUMANN	M. Chéri-Louis.
JOSSELIN	M. Williams.
M. TOUT-CRINS	M. Patonnelle.
M. MAGAZIN	M. Edm. Galand.
L'AGIOTAGE	M. Sallerin.
L'ÉTÉ de 1845	M. Bourdier.
FRICOTTEAU	M. Théol.
LE LUTHIER	M. Barbier.
UN PORTEUR DE L'ÉPOQUE	M. Beaulieu.
UN NORMAND	M. Adam.
UN MÉDECIN	M. Henry.
UN GAMIN	M. Leroy.
UN INSULAIRE	M. Williams.
LE NUAGE BLANC	M. Arnold.
UN BRASSEUR	M. Achille.
UN CHARLATAN	M. Lambert.
PREMIER GENTLEMAN	M. Vizentini.
DEUXIÈME GENTLEMAN	M. Dolbel.
CROQUE-EN-BOURSE	M. Caron.
BULDOG, jockey	M. Bourdier.
UN MONSIEUR	M. Vizentini.
BESTIANI	M. Barbier.
COUSCOUSSOU	M. Montero.
UN CHEMIN DE FER	M. Godin.
LA FÉE MIRANDA	Mme C. Leroux.
JULIENNE	Mme Pélagie.
UNE FILLE D'AUBERGE	Mme Guillebaut.
LA TRUFFE	Mme Sophie.
LA MÈRE SAINDDOUX	Mme Dumont.
LA POMME DE TERRE	Mme Laudier.
PREMIÈRE LOTERIE	Mme Laurent.
DEUXIÈME LOTERIE	Mme Davenay.
TROISÈME LOTERIE	Mme A. Gauthier.
TOM POUFF	La petite Anato.
M. COTON LAINÉ.	
M. CACHEMIRE.	
UN COCHON.	
LA PRIME.	
LA GUIPURE.	

Premier Relai.

La scène se passe en Bretagne. — Le théâtre représente une campagne. — A gauche du public, une auberge. — Dans le fond, des ouvriers travaillent à un terrassement. — Au milieu du théâtre, un arbre touffu et praticable, avec une grosse branche en saillie.

SCÈNE I.

TERRASSIERS, puis JOBARDEK, JULIENNE.

CHŒUR DES TERRASSIERS.

Air : Du Maçon.

Ouvriers
Terrassiers,
Piochons
Et dépêchons,
Travaillons,
Déblayons,
Enlevons
Ce terrain.
Avoir dès le matin
Une pioche à la main,
V'là comme on fait son ch'min.

JULIENNE.

Ah ! mon Dieu, quel tapage !.. Qu'est-ce que c'est donc que c'est gens-là, mon père ?

(Les ouvriers s'éloignent et disparaissent par la droite.)

JOBARDEK.

Ma fille, ces ouvriers qui sont venus à Con-

carneau, au premier coup-d'œil on pourrait les croire terrassiers, mais il paraît qu'ils sont forgerons, puisqu'ils font un chemin de fer.

JULIENNE.

Ils ont mis tout sans dessus dessous, dans le clos de maître Jacques.

JOBARDEK.

Oui... oui... ça fait partie de l'invention. M. l'adjoint de Concarneau m'a expliqué ça, il m'a dit : « Voyez-vous, M. Jobardek, le chemin de fer va toujours tout droit... Il est comme Gusman, il n'connaît pas d'obstacle. Quand il rencontre une rivière, il passe dessus ; quand il rencontre une montagne, il passe dessous... ou dedans... rien ne l'arrête, il se fiche de la nature entière. Me voilà, qu'il dit, vous êtes sur ma ligne, tant pire... et il abat les arbres, il perce les jardins, il traverse les murs. Si votre auberge est dans sa direction, il passera au beau milieu de votre cuisine, sans s'inquiéter s'il casse vos œufs, où s'il applatita vos côtelettes... Si c'est vous qui vous trouvez sur son passage, il vous passera à travers le corps. Voilà son système. »

JULIENNE.

Tiens, mais c'est fort désagréable !

JOBARDEK.

Je lui ai dit ça... Il m'a répondu : c'est désagréable, mais ça abrége, et il faut toujours que e chemin de feraille.

JULIENNE.

Ah ! mais ça doit être fièrement mauvais pour es chevaux, ils doivent glisser là-dessus.

JOBARDEK.

Tu dis ça à cause de ton Josselin.

JULIENNE.

Dame ! un postillon si gentil, et qui est si amoureux de moi...

JOBARDEK.

C'est un fichu état.

JULIENNE.

D'être amoureux de moi ?.. Vous n'êtes guère galant, papa !

JOBARDEK.

Mais, non... d'être postillon...

JULIENNE.

Oh ! vous ne vous y connaissez pas.

JOBARDEK.

C'est donc bien séduisant, un homme qui a de grosses bottes, une culotte de peau, et qui pile du poivre, jour et nuit, sur son poulet d'Inde ? Tu aurais pu faire un bien meilleur choix... car je suis riche, très riche... avec mon auberge, mes bons morceaux de terre... et un portefeuille assez dodu... (A part.) Cinquante mille bons écus, qui ne doivent rien à personne.

JULIENNE.

Enfin, mon père, j'aime Josselin, vous avez consenti à notre mariage...

JOBARDEK.

J'y ai consenti... parce que tu m'as tant tanné !.. et avec toi, je suis bête... Un vrai père dindon.

JULIENNE.

Oh ! dieux !.. Vous qui dites toujours que vous avez du caractère...

JOBARDEK.

Certainement, j'ai du caractère... Quand on est Breton... Mais si les choses n'étaient pas si avancées...

JULIENNE.

Eh ben ! par exemple !.. Il n'est plus temps.

Air : Adieu, je vous fuis.

V'là deux ans, qu'il me rend des soins.
Tout' not' famille est avertie ;
L' notair' va v'nir et les témoins ;
On nous attend à la mairie...
Vous n'pouvez plus changer d'parti...

JOBARDEK.

Et s'il vous plaît, pour quelle cause ?

JULIENNE, d'un ton câlin.

Pour que l'mariage soit fini
Il s'en manqu'de si peu de chose.

JOBARDEK.

Oh ! vois-tu, la parole d'un honnête homme, tant qu'elle n'est pas sur du papier timbré...

JULIENNE.

Songez donc que vot' fille a été affichée avec cet homme-là, sous le grillage de la mairie...

JOBARDEK.

Allons, tu me fais flâner, les terrassiers vont venir déjeuner, il faut leur préparer la pâtée.

JULIENNE.

Ils ont des appétits !..

JOBARDEK.

Des ouvriers de chemin de fer, ils digéreraient des clous !.. Venez, ma fille.

(Musique. — On entend des coups de fouet dans le lointain.)

JULIENNE.

Mon père... il me semble que j'entends une chaise de poste... Quelque voyageur que Josselin vous amène !..

JOBARDEK.

Tu t'imagines que c'est lui !.. Diables de petites filles, quand elles ont un homme dans la tête...

(Il rentre. — On entend le bruit d'une voiture et le claquement d'un fouet.)

SCÈNE II.

JULIENNE, puis JOSSELIN et FLOUMANN.

JULIENNE.

Oh ! oui, c'est lui... je le reconnais... il a un si joli coup de fouet... Ça me frappe toujours... Quel joli cavalier ça fait !

(Regardant au dehors. — Une chaise de poste paraît, Josselin est en selle.)

FLOUMANN.

Où sommes-nous, postillon ?

JOSSELIN, descendant de cheval.

A Concarneau, mon prince !.. Et v'là l'auberge.

FLOUMANN.

Celle de ce Jobardek, dont tu m'as parlé ? Est-elle bonne ? est-ce la meilleure ?

JOSSELIN.

Elle y est bien forcée... y en a pas d'autres dans l'endroit.

FLOUMANN, descendant.

Elle mérite la préférence... Va remiser ma chaise.

JOSSELIN.

Julienne, je te dirai bonjour tout-à-l'heure.

(Josselin détèle les chevaux à l'entrée de la coulisse, de sorte qu'il ne disparaît pas tout-à-fait.)

FLOUMANN.

Ah ! mille wagons... voilà une jolie fille !.. (Il la regarde avec son lorgnon.) Bonjour, ma belle enfant.

JULIENNE.

Votre servante, Monsieur.

FLOUMANN.

Si vous êtiez ma servante, je vous dirais : Sers-moi une Julienne !

JULIENNE.

Vous y avez la main... je suis la fille de l'aubergiste.

FLOUMANN.

Du respectable Jobardek ?

JULIENNE, étonnée.

Vous connaissez mon père !..

FLOUMANN.

Beaucoup !.. (A part.) Le postillon est très bavard... Il paraît que c'est le crésus de l'endroit !.. Cinquante mille écus de fortune !.. Quelle capture, si l'on pouvait ; ces gens-là ne sont pas forts...

JULIENNE, à part.

Qu'est-ce qu'il marmotte donc dans sa cravatte ?

FLOUMANN, lorgnant Julienne de très près.

Sais-tu, Julienne, que plus je te regarde, plus je te trouve appétissante. Tu as des choses qui me vont beaucoup.

JULIENNE.

Monsieur, je vous préviens que je n'aime pas les enjoleurs.

FLOUMANN.

Mademoiselle, je suis un homme sérieux. Tu n'es pas faite pour végéter dans le département du Finistère... Viens avec moi, je t'offre, au sein de la Capitale, une existence semée de robes de satin, de chapeaux à la Paméla, de truffes au vin de Champagne et de stalles de première galerie.

JULIENNE.

Par exemple !.. comme vous y allez !

FLOUMANN.

J'y vais comme ça, je mène les affaires rondement, moi... à la vapeur ! et je t'épouse...

JULIENNE, riant.

M'épouser ! sans me connaître.

FLOUMANN.

Mais je te connais, fille céleste ! J'ai des yeux et un lorgnon. Tu es belle, tu es fille unique, tu as une dot de cinquante mille... attraits !.. Je prends tout cela.

JULIENNE.

Mais du tout, mais du tout !

FLOUMANN.

Mais si fait ! mais si fait ! Je t'aime, je t'idolâtre, je veux faire ton bonheur, et je le ferai.

JOSSELIN, dans la coulisse, parlant à son cheval.

Oh ! là, oh ! Vigoureux !

(Floumann entre dans l'auberge.)

SCÈNE III.

JULIENNE, JOSSELIN.

JOSSELIN.

Avec qui que tu causais là, Julienne ?

JULIENNE.

Avec le monsieur que tu as conduit.

JOSSELIN.

J'ai bien vu. Et quoi qu'il te disait ?

JULIENNE.

Des bêtises !

JOSSELIN.

Et quoi que tu as répondu ?

JULIENNE.

Rien !

JOSSELIN.

C'est déjà trop... Il me semble qu'en sortant il te faisait des yeux.

JULIENNE.

On ne peut pas empêcher ça.

JOSSELIN.

Ah ! si j'avais été là, moi, avec mon fouet, je lui aurai montré qu'il n'y a pas mèche.

JULIENNE.

Vilain jaloux !

JOSSELIN.

Vilain, non ; jaloux, oui ; joli jaloux si tu veux; mais je t'aime tant, ma petite Julienne !

JULIENNE.

Voyons, Monsieur, si vous m'aimez, allez vous habiller... vous n'avez pas oublié que nous signons aujourd'hui nos fiançailles, notre contrat.

JOSSELIN.

Oublier ce que j'attends depuis 23 mois et 9 jours !.. Je vas me vêtir, me décorer, me pavoiser... Je me serais cassé le cou pour être plus vite heureux !.. Tiens, Julienne...

(Il l'embrasse.)

JULIENNE.

Un baiser ! encore !

JOSSELIN.

C'est des petits mots d'amitié permis à un futur ; plus tard, je te dirai le reste.

JULIENNE, avec joie.

Air de Marie.

Comm' ma toilette
Sera coquette.

JOSSELIN, dansant de joie.

Quel rigaudon,
Eh ! allez donc.

JULIENNE.

Quel jour d'ivresse
Pour not' tendresse.

JOSSELIN.

Tu s'ras à moi.

JULIENNE.

Dépêche-toi !

JOSSELIN.

Ce soir, ma chère,
Grâce à m'sieur l' maire
Nos cœurs vont faire
L'un près d' l'autr', tic tac.
Sans nul mic mac.

EMSEMBLE.

JULIENNE.

Et plus d' clic, clac !

JOSSELIN.

Rien qu' du tic tac.
Clic clac ! tic tac, etc.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

JULIENNE, FLOUMANN, JOBARDEK.

JOBARDEK, à Floumann, avec qui il sort de l'auberge.

Monseigneur veut déjeuner en plein air ?

FLOUMANN.

Oui, monsieur Jobardek, j'aime à contempler la nature en mangeant des côtelettes panées.

JOBARDEK, à Julienne.

Le couvert de Monsieur.

FLOUMANN.

Le repas sera délicieux servi par ces blanches mains... Père Jobardek votre fille est un trésor.

JOBARDEK.

Julienne, dites donc à Monsieur qu'il est trop bon.

JULIENNE, bas à Jobardek.

J'aime mieux lui dire qu'il est trop laid.

(Elle sort en riant.)

FLOUMANN.

Charmante ! Elle est fort gaie.

JOBARDEK.

Oui, c'est à cause qu'elle va se marier.

FLOUMANN.

Ah ! Et avec votre position, vous avez trouvé sans doute un gendre cossu... un notaire, un sous-préfet, un officier de gendarmerie, ou un pair de France ?

JOBARDEK.

Non, un postillon.

JULIENNE, qui a servi la table pendant le commencement de la scène.

Voilà, Monsieur.

JOBARDEK, à Julienne.

Laisse-nous.

FLOUMANN, la regardant s'éloigner.

Donner une si jolie fille à un simple postillon ! vous n'y pensez pas !

JOBARDEK.

Elle est toquée pour ce petit Josselin... mais, après tout, il aura du bien, étant héritier de son oncle, à Paris.

FLOUMANN, mangeant.

Un oncle dans l'opulence ?

JOBARDEK.

Oui... M. Tout-Crins, un riche marchand qui vend des chevaux...

FLOUMANN.

Vous dites, un marchand d'écheveaux, de fil?

JOBARDEK.

Mais non, je ne vous dis pas des écheveaux,

je vous dis des chevaux... Il n'entend pas la langue.

FLOUMANN.

Des chevaux!.. Qu'est-ce que c'est que ça?..

JOBARDEK.

Comment, noble étranger?.. Le cheval est un animal du genre masculin, dont la jument est le féminin... C'est une grande bête à quatre pattes, avec une queue...

FLOUMANN.

Ah! oui, des quadrupèdes comme on en a mis tout-à-l'heure à ma voiture, des animaux plus anciens que le déluge.. Ah! ah! marchand de chevaux à Paris! voilà un joli métier... On vous a mis dedans, papa Jobardek, il n'y a plus de chevaux dans la capitale; totalement supprimés...

JOBARDEK.

Quoi, plus du tout, pas un seul?

FLOUMANN.

Il en reste peut-être encore un ou deux au Jardin-des-Plantes, où les badauds vont les voir comme un objet de curiosité!

JOBARDEK.

Allons donc?

FLOUMANN.

Parole d'honneur; aussi vrai que je suis un honnête homme!

JOBARDEK.

Je vous crois... Mais alors, comment fait-on pour aller en voiture?

FLOUMANN.

D'où sortez-vous, père Jobardek? Et la vapeur, et les chemins de fer? est-ce qu'on les a inventés pour les caniches?..

JOBARDEK.

Non... ils sont habitués à aller à pied...

FLOUMANN.

Eh bien, les chevaux se sont en allés en fumée et c'est la vapeur qui les remplace. Le chemin de fer étend partout ses rails.

JOBARDEK.

Ses rails... Vous me raillez?..

FLOUMANN.

Je ne raille point... Vous savez la chanson : *la liberté fera le tour du monde*... Eh bien, on a changé ça, c'est la vapeur qui va remplir le monde... A Paris, on s'occupe du chemin de ceinture, qui passera sous la butte Montmartre, qui s'élancera au-dessus de la porte St-Denis pour aller rejoindre la butte St-Chaumont... et l'été prochain, il y en aura dans les rues, sur les boulevards... Vous aurez de petits chemins de fer pour traverser la Place-Royale, le passage Vendôme... Ils remplaceront avantageusement les fiacres à l'heure... les cabriolets de régie et les omnibus, enfoncés comme les coucous! Vous savez, à Paris, plus de coucous!..

JOBARDEK, étonné.

Ah! ça doit être bien heureux pour les maris...

FLOUMANN.

Oh! non... ça n'empêche pas... Mais la vapeur, Monsieur!.. il n'y a plus que cela! elle remplit toutes les têtes, elle fait bouillir toutes les cervelles... L'univers n'est plus occupé que de chemins de fer... A ce mot magique, les imaginations s'échauffent, les caisses se vident, les écus dansent la polka industrielle et le fandango de la spéculation.

AIR : Je suis Français, mon pays avant tout.

Si vous voulez atteindre à la fortune
Faites un' *lign' de fer*, et sans retards,
De tous les coins, un' foule peu commune
Pour votre *ligne* apporte des milliards.

JOBARDEK, étonné.

Avec un' *ligne* on pêche des milliards?..
Mais autrefois, quell's merveilles insignes,
On s'en servait pour prendre des poissons...

FLOUMANN.

Puisque l'on pêch' de l'or avec ces lignes,
Les souscripteurs deviennent les goujons.

JOBARDEK.

Est-ce possible?

FLOUMANN.

Moi qui vous parle, c'est ma partie...

JOBARDEK.

Serait-ce une indiscrétion de vous demander à qui j'ai l'honneur?..

FLOUMANN.

Du tout... Joseph-Anaxagore-Népomucène-Stasnislas Floumann, capitaliste de Cracovie...

JOBARDEK.

Et vous allez à Paris?..

FLOUMANN.

Oui, mon cher, j'y suis appelé... la haute noblesse et les plus grands seigneurs de France sont employés dans le commerce des chemins de fer... on en manque, ils sont à des prix fous... Le besoin se faisait sentir d'un grand personnage pour être président d'une nouvelle compagnie de chemins de fer... et me voilà... Je vais accepter des millions de ces bons Parisiens... A votre service... ils ne demandent qu'à nous en donner... en voulez-vous... aimeriez-vous ça?..

JOBARDEK, troublé.

Comment, si j'aimerais ça?.. comment, si j'en veux?.. ça n'est pas de refus!..

FLOUMANN, à part.

Je le tiens!.. (Haut, se levant.) Eh bien, mon cher... rien de plus facile... vous avez des fonds...

JOBARDEK.

Certainement...

FLOUMANN.

Vous me les donnez, je les prends... Vous avez une fille... vous me la donnez, je la prends.

JOBARDEK.

Vous me feriez l'honneur de l'accepter?..

FLOUMANN.

Vous me plaisez... votre fille me charme... eh bien, je vous rends richissime... Qu'est-ce que cela me coûte!.. Après cela, votre argent, vous ne pourrez plus le compter!..

JOBARDEK.

Saprelotte!.. vous me montez la tête!.. Mais comment faire, ma fille est promise?.. et tenez, voici qu'on vient pour le contrat.

FLOUMANN.

Qu'importe! il n'est pas signé... Évitons ces importuns; venez, je vais vous expliquer par quels moyens nous pouvons marcher ensemble à la fortune...

JOBARDEK, saisi de joie.

Marcher... ensemble!..

FLOUMANN.

Que dis-je, marcher... voler à la fortune!

JOBARDEK.

Voler!... mais ça me va!..

(Il pousse Jobardek dans l'auberge. Le cortége de villageois arrive en dansant, conduit par Josselin.)

SCÈNE V.

JOSSELIN, VILLAGEOIS, POSTILLONS, MÉNÉTRIERS, UN NOTAIRE; ensuite JOBARDEK ET FLOUMANN.

(Josselin et les villageois entrent en chantant.)

AIR d'Olivier Basselin.

TOUS.

Allons, gai monsieur l' notaire,
Venez chercher mon/le beau-père,
De là nous irons chez l' maire,
Puis l'on boira, l'on mang'ra.
Pour la noce qui s'apprête,
Hé! la future, êt'-vous prête?
Nous v'là les violons en tête,
Les jamb's nous démang'nt déjà!..
Tralera lera (BIS.)
Ohé! la futur', nous voilà!

JOBARDEK ET FLOUMANN, sortant de l'auberge.

Paix donc!.. Qu'est-ce que c'est que ce tapage?..

TOUS.

C'est la noce... Vive monsieur Jobardek!..

JOBARDEK.

Du tout! du tout! il n'y a plus de beau-père il n'y a plus de mariage!..

LES VILLAGEOIS.

Ah! mon Dieu!.. que dit-il?

JOSSELIN.

Plus de mar... Père Jobardek, vous avez perdu l'esprit?

JOBARDEK.

Je n'avais rien à perdre de ce côté-là, au contraire, je gagne des millions... (s'embrouillant) parce que... la vapeur, les actions... les promesses... les chemins de fer..... A tout coup l'on gagne... faites-vous servir... avec primes... capital social... et cœtera, et cœtera!..

JOSSELIN.

Ah! mon Dieu! il est fou!

LES VILLAGEOIS.

Il est fou!

JOSSELIN, appelant.

Julienne!..

JOBARDEK.

Tu as beau l'appeler... je l'ai mise au frais, elle est enfermée dans la cave...

JOSSELIN.

Vous voulez me la refuser. Vous n'en avez pas le droit!

JOBARDEK.

Donner ma fille à un postillon! au neveu d'un maquignon! Fi donc! tous les maquignons ont fait banqueroute.

TOUS.

Oh!..

JOBARDEK.

Il n'y a plus de chevaux à Paris, il n'en reste plus que la fumée.

TOUS.

Ah!..

JOBARDEK.

Ma fille épousera un grand seigneur, un administrateur, un baron, le baron Floumann; car il est baron, il me l'a avoué!..

JOSSELIN.

Ah! mille nom de nom!.. c'est ce gredin de voyageur qui l'a ensorcelé... Où est mon fouet? donnez-moi mon fouet!..

FLOUMANN.

Qu'est-ce à dire, drôle! insulter un baron!..

JOSSELIN.

Je me fiche des barons, je veux te démolir... A moi, mes amis, assommons-le!

(Les villageois font un mouvement.)

FLOUMANN.

A moi, ouvriers du chemin de fer, défendez votre chef!

JOBARDEK, s'interposant.

Ah! mais, un instant, je suis le père de ma fille, je m'en flatte... (Prenant le contrat que tient le notaire, et le déchirant.) et Josselin ne l'épousera jamais.

JOSSELIN.

Père Jobardek, par pitié!..

JOBARDEK.

Tu demandes de la pitié, à moi, un millionnaire!.. tu me fais pitié.

CHŒUR.

Air : J'étouffe de colère.

Le beau-père est féroce,
Il rompt des nœuds si doux.
Bonsoir, gens de la noce,
Rentrons chacun chez nous.

(Jobardek et Floumann rentrent à l'auberge. Les villageois s'éloignent sur le chœur.)

SCÈNE VI.

JOSSELIN, seul.

O vieux gueux!.. vieux scélérat!.. vieux faux!.. Et l'on disait que j'étais né sous une heureuse étoile! que j'avais eu pour marraine une de ces bonnes fées comme nous en avons encore en Bretagne!.. Que vais-je devenir, à présent?.. Passer ma vie à m'arracher les cheveux, ça serait une existence trop monotone... mieux vaut ne pas exister du tout... Oui... (Il aperçoit un arbre.) Ah! oui, voilà... justement c'est un sycomore... il me tend les bras, et avec la corde de mon fouet... (Il monte sur une chaise et il attache la corde à une branche.) Moi qui croyais aujourd'hui serrer des nœuds fortunés, c'est un nœud coulant qui va me serrer le cou...

Air : Du courage. (Maçon.)

Père barbare, au cœur de marbre,
Par vous mon bonheur est détruit...
Je vais me pendre, d'main cet arbre
De vot' crime portr'a le fruit!..
Sur le bord du tombeau je penche;
J'ai choisi la plus grosse branche;

(Il essaie de s'y suspendre.)

LA FÉE, dans l'intérieur de l'arbre.

Mais la branche cassera.

(La branche se rompt.)

JOSSELIN, par terre. Parlé.

Bon! me v'là par terre...

LA FÉE, paraissant dans l'arbre qui s'ouvre.

Espérance,
Patience,
Et le bonheur te reviendra.
Tout s'arrange,
Le sort change,
Car ta marraine est encor là.

SCÈNE VII.

JOSSELIN, LA FÉE.

JOSSELIN.

Une belle dame!..

LA FÉE.

Je suis la fée Miranda.

JOSSELIN.

Ma marraine!..

LA FÉE.

Je viens me mettre à ta disposition, et te dire qu'à ton âge, quand on a de bons bras, de bonnes jambes, on doit avoir du courage; c'est une lâcheté de plier devant le malheur... Il faut que tu vives!

JOSSELIN.

Est ce qu'on peut vivre sans Julienne?... Je n'avais qu'une Julienne, pour tout potage, on me la prend, on me l'enlève.

LA FÉE.

Je tâcherai de te la rendre.

JOSSELIN.

Son père est entêté comme une vache espagnole; c'est un vieux mulet breton...

LA FÉE.

Oh! ce que veut une femme... surtout quand elle est fée... Est-ce que tu crois que l'on peut me résister?..

JOSSELIN.

A moins d'être aveugle... Moi, d'abord, je ne vous résisterais pas!

LA FÉE.

Il veut manquer à sa parole; pour te séparer de celle que tu aimes, il va partir pour Paris...

JOSSELIN.

Dieux! partir!.. Vous voyez bien... à Paris, elle se perdra!..

LA FÉE.

Nous les suivrons.

JOSSELIN.

Oh! tenez, je les entends, parlez-leur, ma marraine, vous êtes si gentille, vous les emblêmerez.

LA FÉE.

Le moment n'est pas venu... ils ne me verront pas, je veux demeurer invisible à leurs yeux.

(Jobardek, Floumann et Julienne sortent de l'auberge.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JOBARDEK, FLOUMANN, JULIENNE.

JOBARDEK.

Ma sœur, gardez bien la maison.

JULIENNE.

Comment, mon père, c'est donc bien vrai que nous partons ?..

JOBARDEK.

Oui... les voyages forment la jeunesse... C'est assez pleurnicher... vite, en route... à Paris! à Paris !..

FLOUMANN.

Je vous ai fait préparer une locomotive nouvelle, nous voyagerons par le chemin de fer atsmosphérique.

JOBARDEK.

Celui dans lequel je prends des actions?

FLOUMANN.

Oui.

JOBARDEK.

Avec prime ?

FLOUMANN.

Parbleu!

(Il donne un coup de sifflet, la locomotive paraît. Ils montent dedans.)

JULIENNE, pleurant.

Adieu, monsieur Josselin !

JOSSELIN, s'approchant de Julienne.

A bientôt, Julienne.

JOBARDEK.

Drôle, veux-tu bien t'en aller!

FLOUMANN, riant.

Laissez-le s'approcher, nous lui ferons passer la locomotive sur le corps.

(La locomotive se met en mouvement.)

JOSSELIN.

Les voilà partis!..

LA FÉE, agite sa baguette.

Mais voici notre équipage.

(Paraît un char attelé de chevaux ailés.)

JOSSELIN.

Oh! oh! voilà des chevaux qui n'ont besoin ni du fouet ni de l'éperon.

LA FÉE.

En selle, postillon!..

JOSSELIN.

AIR : Mettons-nous vite en voyage.

Madam', montez la première...

LA FÉE.

Viens, nous les devancerons.

JOSSELIN.

Nous d'vons aller ventre à terre,
Si dans l'air nous voyageons.

LA FÉE et JOSSELIN.

Sur ma / sa monture légère
Viens, / Oui, nous devancerons,
Oui, / Là, nous irons ventre à terre.
Dans les air nous volerons.

(Josselin et la Fée montent dans la voiture qui s'élève en l'air et passe par-dessus la locomotive qui est en marche.)

Deuxième Relai.

(Une chambre d'auberge. — Deux plans de profondeur. — Portes latérales. Deux alcôves, l'une au fond, l'autre sur le côté droit. Les rideaux sont tirés. — Une fenêtre à gauche. L'orchestre joue l'air : *Hanneton, vole, vole.* La scène est vide, tout-à-coup Josselin est jeté à reculons par la fenêtre dans la chambre, en criant.)

SCÈNE I.

JOSSELIN, tombant sur son derrière.

Eh ben!.. eh ben!.. *Passarès*!.. Gare là-dessous!.. Mais, marraine, vous me jetez-là comme un paquet de quèqu' chose pour la blanchisseuse!.. (Il regarde autour de lui.) Disparue?.. Oui, elle m'a quittée une demie-heure pour aller voir une de ses amies sur le mont *Cocasse*... Me voilà à Paris, dans l'hôtel où doit descendre M. Jobardek, ce vieux têtu féroce, elle m'a donné un moyen de le ramener à moi... et puis ceci... (Il tire une cravache de son haut de chausse.) C'est pour le faire marcher!.. Pourvu que dans la route ce gredin de voyageur n'ait pas ensorcelé ma petite Julienne... Oh! qu'il me tarde de la revoir... Si je pouvais me loger *incoguenito*... Tiens, mais dans l'alcôve, cette localité est ordinairement favorable à l'amour... et au repos... après un voyage comme celui que j'ai fait... de Concarneau ici, toujours en l'air... c'est fatigant... un vol de cent cinquante lieues... On en met aux galères qui n'ont pas volé tant que ça... Nous avons traversé des tas de nuages et toutes sortes de vents qui soufflaient d'ici et de là... Si je n'ai pas un coup d'air, je serai bien heureux... Et des peurs!.. Il y a eu un moment où nous avons bien failli accrocher le soleil... il ne s'en est pas fallu de l'épaisseur d'un cheveu... (On entend en dehors Jobardek appelant : Ohé! garçon! la fille!.. mon sac de nuit, mes pantoufles.) Dieu! le père abhorré de mon objet adoré!.. *Filaverunt*!..

(Il entre dans l'alcôve à droite.)

SCÈNE II.

FLOUMANN, JOBARDEK, JULIENNE.

JULIENNE, refusant le bras de Floumann.

Merci, Monsieur, je marche toute seule, je ne vais plus à la lisière!

FLOUMANN, d'un air agréable.

Quand vous allez me donner la main... pour-

quoi me refuser le bras?.. Ordinairement, ces choses-là se tiennent!

JULIENNE, à part.

J'espère qu'il n'aura ni l'un ni l'autre.

JOBARDEK.

Oh! là, là... je suis rompu...

FLOUMANN.

Quelle erreur, homme vénérable... vous n'êtes point encore cassé... (Il offre des sièges. A Julienne qui refuse.) Vous n'êtes pas fatiguée, ma charmante?

JOBARDEK.

Parbleu, je crois bien, elle n'a fait que dormir!...

JULIENNE, à part.

J'en faisais semblant pour penser à mon pauvre Josselin.

FLOUMANN.

Je me flatte qu'elle rêvait à moi, à mon bonheur...

JOBARDEK.

Ah! ah! je crois bien, je lui avais ordonné, et quand je veux une chose... j'ai du caractère, moi... je ne suis pas Breton pour des mirabelles!..

FLOUMANN.

En conséquence, nous n'aurons pas causé pour des prunes, et je serai votre gendre.

JOBARDEK.

Ah! ah! je crois bien!.. aussitôt que vous aurez assuré cette fameuse entreprise qui doit faire ma fortune, la vôtre, et nous rendre tous les deux riches comme des marchands de.....

FLOUMANN, l'interrompant.

Dindons, beau-père... dindons.

JOBARDEK.

Ça m'est égal... Quand ça sera-t-il fait?..

FLOUMANN.

Ma fortune?.. (A part.) Sitôt que j'aurai ton portefeuille. (Haut.) Quand vous voudrez souscrire les 2,315 actions que je vous ai réservées dans mon chemin de fer de Vaugirard à Constantinople... affaire d'or... dont les intérêts ne peuvent manquer d'aller en croissant.

JOBARDEK.

Je souscrirai dès que vous serez nommé président.

FLOUMANN.

Je viens de recevoir ma nomination!..

JOBARDEK.

Vrai?..

FLOUMANN, appuyant.

Parole d'honneur, père Jobardek, honorable Jobardek; et, faut-il vous l'apprendre, je viens de découvrir un procédé, un secret!.. Les locomotives n'ont plus besoin de chemins de fer, elles marchent partout, sur le sable, la terre, le pavé de pierre, le pavé de bois... elles vont comme sur des roulettes!

JOBARDEK.

Ah! bah!

FLOUMANN.

Quelle économie! plus de travaux à faire, plus de rails, plus de coussinets, mon cher!.. tout est bénéfice!.. Si vous me donniez vos cent mille francs, votre capital serait doublé!..

JOBARDEK.

Doublé!.. Mais ça me va!... cent pour cent de bénéfice.

FLOUMANN.

Clair et net!.. Quelle différence avec les chevaux... il faut les acheter, il faut les nourrir.

JOBARDEK.

C'est vrai.

FLOUMANN.

Tandis que mes locomotives, elles n'ont besoin que d'air!.. que d'air, Monsieur... il ne leur faut ni son, ni avoine, ni foin!..

JOBARDEK.

Ah! saprelotte!.. et qu'est-ce qu'on en fera?

FLOUMANN.

Les administrateurs le mettront dans leurs bottes.

JOBARDEK.

Et la paille... la malheureuse paille?

FLOUMANN, à part.

Ça sera pour les souscripteurs.

JOBARDEK.

Eh bien, dites-moi donc, est-il encore temps d'avoir des actions?

FLOUMANN.

Oui, mais il faut se dépêcher... on se les arrache.

JOBARDEK.

Si je vous remettais mon portefeuille, il contient des bons sur la Banque pour cent cinquante mille...

FLOUMANN.

Des bons... ce n'est pas mauvais... Donnez!

JOBARDEK.

Mais êtes-vous bien sûr de votre secret?..

FLOUMANN.

Tous les chemins de fer vont se réunir au Champ-de-Mars pour faire l'épreuve de ces nouvelles locomotives; j'y serai avec la mienne. Voyons, donnez-moi cela tout de suite, et je cours... (A part.) à Bruxelles.

(Il serre le portefeuille.)

JOBARDEK.

Comment, vous nous quitteriez sans dîner?..

FLOUMANN, avec mystère.

Vous n'ignorez pas qu'on attend à Paris Méhémet-Ali...

JOBARDEK.

Ah! nous verrons *Mahomet au lit*?.. N'est-ce pas celui qui est sous-préfet en Egypte?

FLOUMANN.

Quelque chose comme ça... Il vient pour s'entendre avec moi, et me décorer de l'ordre du *Nichtam-Iftihar*, comme l'auteur de...

JOBARDEK.

Diable!.. Tu entends, ma fille... ton époux sera décoré!.. quel honneur!..

FLOUMANN.

J'y cours sur-le-champ... Adieu!

JOBARDEK.

Restez encore un instant!

FLOUMANN.

Vous ne connaissez pas les Turcs!.. Si je faisais attendre Sa Hautesse une seule minute, il m'enverrait le grand cordon...

JOBARDEK.

Pour vous décorer?..

FLOUMANN.

Pour me faire pendre!.. et je ne désire pas qu'il m'élève aussi haut que cela.

JOBARDEK.

Oh! Dieu, ma fille, vois-tu ton mari pendu... quelle vilaine figure il ferait?..

JULIENNE.

Monsieur n'a pas besoin de cela!

FLOUMANN, à mi-voix.

Elle n'a pas l'air d'être folle de moi?.. Elle dissimule peut-être?..

JOBARDEK.

Elle n'ose pas devant vous... mais quand vous ne serez plus là!.. (A Julienne, à mi-voix.) Veux-tu bien, tout de suite?..

JULIENNE.

Oh! oui, j'aime bien mieux Monsieur quand je ne le vois pas!..

FLOUMANN.

Je m'en vais donc pour me faire adorer. Sans adieu chère future et cher beau-père!..

(Il s'en va.)

SCÈNE III.

JOBARDEK, JULIENNE, UNE SERVANTE, JOSSELIN, LA FÉE.

JULIENNE.

Nous en voilà débarrassés... et je puis enfin vous supplier, mon père, de ne pas faire mon malheur...

JOBARDEK.

Je ne veux pas faire ton malheur, dans ce moment-ci, je veux faire ma couverture.

JULIENNE.

Écoutez-moi?..

JOBARDEK.

Je dors debout... Mademoiselle... une fille bien élevée doit respecter le sommeil de son père!..

JULIENNE.

Est-ce que vous pourrez passer de bonnes nuits quand vous aurez fait le malheur de mes jours?...

JOBARDEK, criant.

Ma fille!..

UNE SERVANTE, paraissant.

Vous m'appelez, Monsieur?

JOBARDEK.

Non, mais je suis bien aise de vous voir.

JULIENNE, insistant.

Mais ce pauvre Josselin qui m'aime?.. Jamais vous ne trouverez un garçon!..

UN DOMESTIQUE paraît.

Vous m'appelez, Mamzelle?

JULIENNE.

Ah! il n'y a pas moyen!..

JOBARDEK.

Elle demande un garçon, mais ce n'est pas toi. (Il le renvoie.) La fille, ouvrez mon sac et donnez-moi mon bonnet de coton. Les draps sont bien blancs, bien propres?

LA SERVANTE.

Oh! Monsieur, depuis deux jours il n'est pas entré un chat ici!..

JOBARDEK.

Dans vos lits, on ne reçoit pas de visites?.. il n'y a pas de bêtes? C'est que je n'aime pas à me trouver en compagnie...

(Pendant ce temps Julienne a mis un bonnet de nuit, elle est allée près de son lit.)

LA SERVANTE, riant.

Vous n'y trouverez personne!

JOSSELIN, paraissant dans l'alcôve de droite. Bas à Julienne.

Que moi!..

JULIENNE, sans le reconnaître, poussant un cri.

Ah!...

(Elle se sauve.)

JOBARDEK.

Hein!.. qu'y a-t-il donc?

JULIENNE, avec effroi, désignant l'alcôve.

Là!.. là!.. quelqu'un...

(Josselin disparaît.)

JOBARDEK.

Un homme?..

LA SERVANTE, qui a couru voir.

Mais non, Monsieur.

JOBARDEK, à mi-voix.

Ne serait-ce pas un de tes amoureux, friponne?

LA SERVANTE.

Oh! Monsieur, je suis sage... et puis, je ne serais pas si bête!..

(Elle s'en va.)

JOBARDEK, à Julienne.

Ma fille... vous êtes toquée... couchez-vous... et suivez mon exemple.

JULIENNE.

Oui, mon père... Non, il n'y a personne.

JOBARDEK.

Quand je vous le disais... (Il va à son lit et aperçoit Josselin.) Oh!.. à la garde! au secours!..

JULIENNE.

Vous avez vu quelque chose?..

JOBARDEK, tremblant.

Un... un monstre... ou un ani... mal!..

JOSSELIN, paraissant.

Non, monsieur Jobardek, ce n'est pas un monstre.

JULIENNE, avec joie.

Monsieur Josselin!..

JOBARDEK.

Si fait... c'est cet animal... Te voilà ici, toi!.. qu'est-ce que tu veux? qu'est-ce que tu réclames?..

JOSSELIN.

Le cœur et la main de ma Julienne, qui m'appartiennent, et sur quoi je comptais...

JOBARDEK.

Je ne veux pas d'un raffalé comme toi.

JOSSELIN.

Mais je serai à mon aise, je serai riche.

JOBARDEK.

Laisse-moi tranquille... Morphée m'appelle dans son sein.

JOSSELIN.

Non, je veux vous ramener dans le sentier de la vérité... On vous a fait croire que tous les chevaux étaient ruinés, enfoncés; c'est un canard.

JOBARDEK.

Canard toi-même!

JOSSELIN.

Et pour vous le prouver, j'ai ma marraine, une grande dame, qui m'a dit que je pouvais vous faire voir Paris à cheval...

JULIENNE.

Alors, mon père, ce qu'on vous a dit n'était pas vrai!..

JOBARDEK.

Tu vas me soutenir que les chevaux sont remontés sur leur bête?..

JOSSELIN.

Oui.

JOBARDEK.

Ces quadrupèdes auraient reconquis une position sociale et des droits politiques?.. Est-ce qu'ils auraient présenté un pétition à la chambre?..

JOSSELIN.

Ah! je n'en sais rien!

JOBARDEK.

Tu n'en sais rien? Eh ben! je te parie tout ce que tu voudras, ma tête... ou une bouteille de bière et des échaudés, que non!..

JOSSELIN.

Eh ben! moi, je vous parie vot' fille!

JOBARDEK.

Et comment t'y prendras-tu?..

JULIENNE.

Comment ferez-vous?..

JOSSELIN, à Julienne.

Soyez tranquille... avec ça... Clic! clac!..

(Musique. — La muraille s'ouvre, la Fée paraît.)

JOBARDEK.

Que veut ce petit galopin?..

LA FÉE, en Jockey.

Servir Monsieur, à qui j'appartiens... tenir la parole qu'il vous a donnée... prouver ce qu'il a avancé... en un mot, vous faire voir Paris à cheval...

JULIENNE.

Oh! que ça doit être beau!

JOBARDEK.

Permettez... cela peut être superbe... mais je ne comprends pas.

LA FÉE.

Ecoutez-moi donc... Je vais vous montrer une revue générale de tout ce que l'année a offert de singulier, de fameux, de remarquable, de bizarre, d'exentrique, d'admirable ou de ridicule...

JOSSELIN.

Vous comprenez qu'il y a de quoi!

LA FÉE.

Je vais faire passer devant vos yeux tout Parais à cheval... afin de vous prouver que l'animal le plus noble de la création...

JOBARDEK.

Le plus noble... après moi!

JOSSELIN.

Après l'homme! M. *Bouffon* l'a dit.

LA FÉE.

Bien loin d'être abandonné, vous allez voir qu'il tient encore une place plus grande que jamais dans les usages de la vie parisienne.

JOBARDEK.

La revue de Paris à cheval!..

JOSSELIN.

Heim! en voilà une revue qui ne manquera pas de *selle*...

JULIENNE.

Elle doit distribuer de bon coups de fouet!

JOBARDEK.

Jeune homme, je ne suis pas curieux... mais si vous me faites voir cela...

LA FÉE.

A l'instant même...

AIR : De la Meunière.

Oui, tout Paris sous ce rideau
A tes yeux se cache;
Pour montrer un coin du tableau,
Il faut qu'on le sache,
Je n'emploirai point de sifflet,
C'est toujours d'un mauvais effet...
Un coup de cravache,
Et le tour est fait!..

TOUS.

Un coup de cravache, etc.

(Le théâtre change et représente le Marché-aux-Chevaux.)

Troisième Relai.

SCÈNE I.

JOBARDEK, JOSSELIN, LA FÉE; DES MARCHANDS, des chevaux attachées; MAQUIGNONS, et successivement un Courrier; UN BRASSEUR, avec son haquet attelé; Paysans, Laitières, Charretiers, tous les états qui emploient des chevaux. Cet aspect doit-être le tableau pantomime, très animé d'une place de Paris, qui s'exécute sur l'air du marché de la Muette, entremêlé des cris des cochers, des conducteurs : Gare donc!.. Le vendeur de pains d'un sou, avec sa cloche, un charlatan en cabriolet, etc., etc. — Jobardek entre et se trouve ébouriffé au milieu de tout cela.

LE BRASSEUR.

Allons, hu! dia!.. En v'là un de solide... au moins, avec ça not' bierre doit mousser!..

(Il passe. — Paraît à cheval une laitière, en costume de suissesse élégante.)

JOBARDEK.

AIR : de l'Apothicaire.

Quelle est cette enfant d'Appenzell?..
Expliquez-moi, je vous en prie,
Cett' fille de Guillaum'Tell...

LA FÉE.

D'après un' nouvelle industrie,
La crème est un produit de l'art.
Nos villageoises peu novices,
Pour vendre du lait d' Vaugirard,
S' déguisent en laitières suisses.

JOBARDEK.

Tromper le monde! La laitière, c'est bien laid!.. Ah ça! où sommes-nous donc?

LA FÉE.

Au Marché-aux-Chevaux.

JOBARDEK.

C'est vrai... En v'là-ty une ribambelle!..

JOSSELIN.

Tiens, en parlant de chevaux, voilà mon oncle!..

M. TOUT-CRINS.

Mon neveu Josselin. (Ils s'embrassent.) Et par quel hasard dans la capitale?..

JOSSELIN.

Une idée, en l'air... (A mi-voix.) Je vous expliquerai le pourquoi-t-est-ce.

M. TOUT-CRINS.

Enchanté de te voir... Ah ça! comment n'es-tu pas descendu loger chez moi?..

JOSSELIN.

Vous êtes bien bon, mon domestique s'est chargé de ça. (Bas.) Excusez, marraine.

M. TOUT-CRINS.

Je t'aurais hébergé, logé, nourri, et si tu as besoin d'argent...

JOSSELIN.

Merci, j'ai mon domestique!..

M. TOUT-CRINS, riant.

Ah! ton domestique t'en donne... C'est le monde à l'envers. Dans tous les cas, j'ai du *quibus*... le commerce va bien.

JOSSELIN à Jobardek.

Vous l'entendez...

LE MARCHAND.

On n'a jamais plus vendu de chevaux qu'à présent.

JOSSELIN.

Je ne le lui fais pas dire.

JOBARDEK.

Vous m'étonnez... Alors, ce sont des amateurs de curiosités... pour mettre sur leurs cheminées,.. ou dans une ménagerie!

LA FÉE.

Donnez-vous la peine de rester une heure ici, et vous en verrez défiler...

M. TOUT-CRINS.

Air du Château perdu.

Gris pommelés, alezan, Isabelle,
Lourds allemans ou légers limousins,
Fiers andalous à la croupe si belle,
Hauts carossiers, anglaisés ou tout-crins;
Chevaux anglais, chevaux de Normandie,
Chevaux poneys avec des jarrets d'fer,
Et des arab's dressés pour l'Algérie,
Qui f'ront la queue à ceux d'Ab-del-Kader.

J'en ai 300 dans mes écuries.

JOBARDEK.

300... Et ils ne sont pas empaillés... ils sont vivans?

M. TOUT-CRINS.

Ils sont vivans et ils ont des dents...

JOBARDEK.

C'est particulier... le baron Floumann disait que la race en était disparue de la surface du globe.

JOSSELIN.

Heim! comme il se fichait de vous!..

M. TOUT-CRINS.

Faites-moi l'honneur de visiter mes salons... Je suis comme ce riche amateur, bien connu, qui ne reçoit ses amis que dans ses écuries... ornées de stalles en palissandre... C'est leur boudoir... les uns prennent leur café, les autres prennent leur picotin... l'un fume une cigarette, l'autre mâche une botte de paille.

JOBARDEK.

Des chevaux dans des salons?

LA FÉE.

Eh! mon Dieu! l'on y voit bien souvent des ânes...

M. TOUT-CRINS.

Si vous voulez venir...

JOBARDEK.

Je vous suis, je veux m'en donner le coup-d'œil.

(Il sort.)

JOSSELIN.

Il s'éloigne... Ma marraine, êtes-vous bien sûr de lui faire voir tout Paris... Vraiment?..

LA FÉE.

Grâce à mon pouvoir, nous aiderons à la lettre!.. Nous ajouterons à la réalité... Toi-même et sa fille vous aiderez à le convaincre, à son insçu. Je vous destine plusieurs personnages.

JOSSELIN.

Ça y est... pourvu que vous m'en donniez l'esprit...

LA FÉE.

Ils n'auront pas besoin d'en avoir...

JOSSELIN.

Bravo!.. ça me va encore mieux...

LA FÉE.

Il revient... éloigne-toi.

SCÈNE II.

LES MÊMES, L'ÉTÉ, ensuite JOBARDEK qui rentre. — L'Été conduisant, à la main, un cheval maigre et un âne. Il est recouvert d'une houppelande fourrée, à capuchon. Il a des bottes fourrées, un manchon et un parapluie.

L'ÉTÉ, frissonnant.

Ceci vous représente l'été de 1845... Brrrrrr. Brrrrrr.

JOBARDEK, rentrant.

C'est ma foi vrai, il en à 300, de tous les poils, de toutes les races!

(L'Été bat la semelle sur ses pieds.)

JOBARDEK, qui a tiré sa tabatière.

Que faites-vous donc là, mon ami?

L'ÉTÉ.

Moi, Monsieur? je grelotte. Auriez-vous un peu de réglisse, de pâte pectorale?..

(Il tousse.)

JOBARDEK.

Non, c'est du caporal... En effet, vous toussez beaucoup.

L'ÉTÉ.

Il n'y a personne de plus enrhumé que moi, Monsieur... Je suis l'Été...

JOBARDEK.

Vous me faites de la peine!

L'ÉTÉ.

On m'a destitué, Monsieur, on m'a supprimé.

JOBARDEK.

Ah! pauvre diable... Et vous a-t-on donné une retraite?

L'ÉTÉ.

On m'a donné une chaufferette... J'ai eu le malheur de me brouiller avec le soleil et je suis devenu la proie des ouragans et des averses... Je suis tombé à plusieurs degrés au-dessous de zéro... J'ai le nez rouge, les pieds gelés; un catarrhe et beaucoup de fluxions de poitrine, voilà l'état de ma santé. Oui, Monsieur, à Paris, voilà l'état de l'été...

JOBARDEK.

Ah! c'est particulier...

L'ÉTÉ.

Voilà la vie que je mène... Je suis tout humide... je pleus... j'ai des vents... Voilà ma température et mon tempéramment.

JOBARDEK.

Bah!.. vous passez votre temps dans l'eau... Alors, cette année, vous n'avez eu de l'*été* que les carpes!

L'ÉTÉ.

Oui, Monsieur, aussi l'on ne me voit guère que dans les almanachs.

JOBARDEK.

Et que venez-vous faire au Marché-aux-Chevaux?

L'ÉTÉ.

Vendre mon cheval de campagne... Je l'avais mis chez Ravelet, à Saint-Germain... Il ne m'a rien rapporté...

JOBARDEK.

C'est un cheval ruiné... Voilà ce que m'a dit le baron Floumann... la déconfiture.

L'ÉTÉ.

Et puis, mes ânes de Montmorency... en voulez-vous... à bon marché?

JOBARDEK.

Merci, mon cher, tout ça est enfoncé... J'ai une meilleure affaire...

DEUX PORTEURS DE L'ÉPOQUE entrant.

Nous les prenons, nous.

JOBARDEK.

Tiens... voilà deux laquais de grands seigneurs.

PREMIER PORTEUR.

Oui, Monsieur de la plus grande puissance du jour, nous sommes porteurs de l'*Epoque*.

JOBARDEK.

De quelle maison sortez-vous?

LE PORTEUR.

Nous sortons du violon.

L'ÉTÉ.

Bah! on vous avait mis au violon?..

LE PORTEUR.

Oui, Monsieur, ils ne veulent pas que nous vendions notre feuille dans les rues de Paris, en nous promenant à pied... Alors, nous allons la vendre à cheval...

JOBARDEK.

C'est une idée élevée.

LE PORTEUR.

Nous avons été obligés de le mettre chez tous les charcutiers, chez tous les épiciers...

JOBARDEK.

Prenez garde... s'il commence chez l'épicier, il pourrait bien finir de même!

LE PORTEUR.

En voulez-vous un numéro... (Il le déploie.) C'est très commode, en se mettant deux... Aide donc à Monsieur...

L'ÉTÉ.

On peut le lire à huit ou dix personnes...

LE PORTEUR.

A trois sous!.. Ça répond à tous les besoins... Tous les jours on donne trois sous pour du papier qui ne vaut pas ça...

JOBARDEK.

Si vous m'en faisiez pour un sou...

LE PORTEUR.

Abonnez-vous, c'est moins cher...

JOBARDEK.

En effet, c'est un journal économique... en s'abonnant à deux numéros, on a de quoi lire un mois.

LE PORTEUR.

Vous n'entendez rien en littérature!.. (A l'Eté.) Voyons, vos Rossinantes... en voulez-vous 30 francs?

L'ÉTÉ.

Donnez toujours... J'en vais acheter une voie de bois!.. Brrr!..

LE PORTEUR, à l'autre.

Monte là-dessus... V'là not' bannière. (Il attache son journal à son drapeau.) Avec ça, nous voilà sûrs de faire reculer *le Soleil*!..

(Ils enfourchent et s'en vont.)

JOBARDEK.

Encore un grand journal?..

L'ÉTÉ.

Le Soleil... malheureux!.. Il est toujours dans les nuages... Brrr!.. Je vais allumer mon poêle!..

(Il se sauve.)

SCÈNE III.

JOBARDEK, JOSSELIN, LE MARCHAND DE CHEVAUX, M. MAGAZIN-MONSTRE, LE CACHEMIRE, LA GUIPURE, M. COTON-LAINÉ.

M. MAGASIN, porte un costume barlolé de toute espèce d'étoffes; il a plusieurs parapluies et ombrelles sous le bras et des cabas et autres objets à la main. Il arrive à cheval au milieu des deux autres qui sont à pied, il tient une perche qu'il élève au-dessus de leurs têtes des pièces d'étoffes rouges, blanches, etc. comme les étalages des marchands de nouveautés.

Grrrrrand déballage! Voulez-vous des soieries, des calicots, des foulards, des parapluies, des dentelles, des cabas, du mérinos, du caoutchou, des parapluies?.. Je vends de tout, je tiens tout, je livre tout à soixante pour cent au-dessous du prix de fabrique... Voyez, examinez, faites-vous servir... c'est solide, c'est bon teint; le blanc surtout, très bon teint,,, Examinez mes

échantillons... Vous faut-il autre chose? J'ai amené avec moi quelques-uns de mes articles. (Remontant la scène, à la cantonnade). Holà! vous autres! arrivez donc, flâneurs et flanelles. (Entrent le Cachemire, vêtu de châles. La Guipure, toute habillée de dentelle. M. Coton-Lainé, habillé comme les mannequins chez les bonnetiers : il a un gilet de flanelle, un caleçon piqué en couleur sur le ventre; grands bas, des jarretières élastiques, des gants de coton blanc, un faux col et sur la tête un de ces bonnets de coton de voyage, en couleur, qui encadrent le visage.) Voici un de mes meilleurs associés... M. Coton-Lainé... Il prouve l'inutilité du pantalon et la superfluité du paletot... La Guipure!.. je l'ai mise à la portée de toutes les fortunes et même des marchandes des quatre saisons... Cela coûtait fort cher autrefois, maintenant cela se fabrique avec de vieilles serviettes. Le Cachemire... Il n'est pas si turc qu'il en a l'air. Tel que vous le voyez, c'est un grand séducteur près du beau sexe, pour les conquêtes, à lui la palme... Mais je ne dois pas oublier ce qui m'attire en ces lieux. Vous êtes marchand de chevaux?

JOBARDEK.

Non, Monsieur, non...

JOSSELIN.

Mais mon oncle l'est.

JOBARDEK.

Ce monsieur laid? ça se voit tout de suite.

LE MARCHAND.

Me voilà; que désire Monsieur?

M. MAGAZIN.

Une cinquantaine de chevaux pour le service de mon établissement.

JOBARDEK.

Comment cela?

M. MAGAZIN.

Eh! sans doute!.. j'ai inventé le magasin-omnibus; j'ai créé le magasin encyclopédique, le magasin-ville, avec ses rues, ses carrefours, ses places publiques... Enfoncé le petit commerce! Au diable les petites boutiques de nos pères! Voulez-vous avoir un aperçu de mon établissement?.. en voici le dessin. (Il déploie le plan d'un monument gigantesque.) Voilà le magasin-ville. Il y a la rue du Calicot, la place de la Lingerie, le passage de la Filoselle, le cul-de-sac de la Mousseline...

Air : Vaudeville de la chasse au renard.

Dans ces palais, qu'enviraient Rome et Sparte,
Sitôt qu'on entre, on se croit égaré,
Mais au public nous en donnons la carte.

(A M. Coton.)

Faites-la voir...

(Coton déroule une carte.)

Une lieue au degré.
De nos comptoirs, c'est la topographie.

JOBARDEK.

Ah! ça, mon cher, comment diable fait-on,
S'il faut connaître la géographie,
Pour acheter un bonnet de coton.
Il faut connaître, etc.

M. MAGAZIN.

Vous ne voyez ici qu'une faible portion de mon établissement; je l'agrandis... Je veux qu'il soit aussi vaste que Paris, et pour cela, j'ai affermé les Catacombes. C'est une idée qui doit enterrer toutes les autres... « *Aux Catacombes, magasin de nouveautés*! » Sept lieues de long sur six de large. Chaque article aura son quartier, son arrondissement, son maire et ses adjoints. Le chaland sera obligé de faire une demi-douzaine de kilomètres pour acheter un écheveau de fil ou une aune de ruban. Ce sera magnifique, admirable. Mais pour ne pas trop fatiguer ce même chaland et afin qu'il puisse faire plusieurs emplettes dans la même journée, nous tiendrons à sa disposition des voitures et des chevaux de selle qui circuleront dans notre magasin... Allons! hop!..

TOUS TROIS.

Air :

Sur-le-champ il me faut, il me faut,
Des voitures
Et des montures
Pour m'ner le commerce au grand trot,
Et qu' la fortune aille au galop!

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FRICOTEAU, à cheval avec des provisions.

FRICOTEAU, qui est gris.

Tiens! c'te frimousse... vous v'là ici, M. Chose...

JOBARDEK.

Qu'est-ce qu'il a donc, celui-là?..

FRICOTEAU.

Je vous connais bien!

JOBARDEK.

Je ressemble à un de ses fournisseurs, il se croit sur le quai de la Volaille. Vous êtes au marché aux chevaux.

FRICOTEAU.

Eh! bien! oui, je viens de faire mes provisions de viande. (Tapant sa bête.) Que dites-vous de ça?

JOBARDEK.

Ce cheval me paraît un peu sec.

FRICOTEAU.

Il sera très bon quand nous l'aurons fait mariner.

JOBARDEK.

Vous voulez en faire un cheval marin? mais c'est une rosse.

FRICOTEAU.

Eh! ben, le bourgeois en fera du rosse biff... des biftecks! il nous en faut trente pour ce soir, nous avons une noce.

JOBARDEK.

Ah!.. en voilà un *mystère de Paris*! Comment, on se permet?..

FRICOTEAU.

Tiens! vous croyez qu'on se gène... Mais c'est très bon quand on a un bon chef, et le nôtre est fameux. Il va vous faire avec ça des côtelettes de veau... du rable de lièvre, avec cela des oreilles frites... des pieds de cochon... et du civet. (Riant.) Ah! non! le civet, je l'ai là.

(Il tire de son panier un chat qui se met à miauler.)

JOBARDEK, indigné.

Quel brigand!

FRICOTEAU, voulant lui prouver.

Ah ça! vous êtes donc bouché?..

JOBARDEK.

Je voudrais l'être... je t'égorgerais.

FRICOTEAU.

Vous ne me reconnaissez donc pas, Fricoteau, aide de cuisine de chez l'hôtel du Cheval-Blanc.

JOBARDEK.

De mon hôtel... Ah! scélérat! c'est donc du cheval que tu m'as fait manger à mon déjeuner... Je ne m'étonne pas que c'était si dur... au lieu de bœuf!,.

FRICOTEAU, riant.

Eh bien! oui, ça vaut encore mieux que de la vache enragée.

JOBARDEK.

Air du Fleuve de la vie.

Du cheval! il ose le vendre!

FRICOTEAU.

Oui! c'est bon avec du cerfeuil...
Et mêm' quand on sait bien s'y prendre
Le cheval devient du chevreuil!
Mon assertion n'est pas fausse,
Il est si bon, cet animal...
Ça prouve bien que le cheval
Se met à toute sauce!

(En s'en allant.)

Allons, hu!.. Vot' dîner, monsieur?.. il va bien, il va bien.

(Il sort en battant sa bête.)

SCÈNE V.

JOBARDEK, JOSSELIN, TOUT-CRINS, L'AGIOTAGE, LA PRIME, CROQUE-EN-BOURSE, ACTIONNAIRES.

(L'Agiotage est vêtu de papier de toutes couleurs figurant des actions. Il a un jabot en dentelles d'or, des bottes dorées et des gants dorés. Il est coiffé d'une énorme perruque en fils d'argent. Croque-en-Bourse, costume de ville. La Prime, costume ridicule. Une foule d'actionnaires escorte l'Agiotage. Ils tendent les mains vers lui.)

CHŒUR.

Air : Patapan.

Des actions,
Des savons,
Des coupons,
Des trois ponts,
D' la montagne,
Du zinc d'Espagne,
Des canaux,
Des bateaux,
Du lin,
Et du Romain,
Nous en voulons jusqu'à demain!

L'AGIOTAGE, leur distribuant des actions.

Tenez, prenez, et passez à la caisse pour faire vos versemens. (Les actionnaires s'éloignent.) Il me faut des chevaux, chevaux de selle, de tilbury et de calèche, tout ce qu'il y a de plus cher, je ne regarde pas au prix... marchander! fi donc!

JOSSELIN.

Ce Monsieur a l'air fort à son aise.

JOBARDEK.

Il doit être bien dans ses papiers.

L'AGIOTAGE.

Vous ne me connaisssez pas?.. On m'appelle l'Agiotage.

Air : La Catacoua.

Vrai spéculateur à la course
Je joue et trafique sur tout,
Sur le boulevard, à la Bourse,
Chez Tortoni... je vais partout,
Je vends, je colporte à la ronde,
Des souscriptions
Des actions
Et comm' je croi,
Je n' sais pourquoi,
Qu' ces chos's-là sont très bonn's sur ma foi,
J'en fais bien prendre à tout le monde,
Mais j' n'en garde jamais pour moi.

C'est ce qui fait que je suis le Dieu de l'époque.

JOBARDEK.

Encore une nouvelle religion!.. ça aura remplacé les Saint-Simoniens.

L'AGIOTAGE.

Tout le monde m'adore, tout Paris me paie des contributions. C'est pour moi que le riche se

dépouille et que la cuisinière fait danser l'anse du panier. L'argent ne me coûte rien; j'en puise dans toutes les caisses. Ainsi, servez-moi bien.

M. TOUT-CRINS.

J'ai de très belles bêtes... si Monsieur veut se donner la peine de choisir?..

L'AGIOTAGE.

Moi? par exemple! pour qui me prenez-vous? Je laisse ce soin à mon factotum. (Il le montre.) Le sieur Croque-en-Bourse, la perle des courtiers marrons... un gaillard qui n'a pas les mains dans ses poches.

JOBARDEK.

Il les a peut-être dans celle des autres.

(Croque-en-Bourse salue Jobarbek.)

JOBARDEK.

Il est très poli, ce courtier... châtaigne.

(Le Marchand et Croque-en-Bourse sortent.)

JOSSELIN, à l'Agiotage, lui offrant une chaise.

Si vous voulez vous asseoir?

L'AGIOTAGE.

L'Agiotage ne se repose jamais.

JOSSELIN, offrant la chaise à la Prime.

Mais peut-être que madame votre épouse?..

L'AGIOTAGE.

Ceci est ma fille, la fille aînée de l'Agiotage; on l'appelle la Prime, c'est elle qui donne de la valeur à mes actions... Comment la trouvez-vous?

JOBARDEK.

Je la trouve un peu maigre.

L'AGIOTAGE.

Oui, depuis quelque temps ça ne va pas... elle baisse beaucoup.

JOBARDEK.

Ah! tant pis, tant pis!.. (Examinant de près le costume de l'Agiotage.) Mais, vous même, avec ce costume léger, ne craignez-vous pas de vous enrhumer?...

L'AGIOTAGE.

Du tout! Je n'en ai jamais porté que de la même étoffe depuis 125 ans que j'existe.

JOBARDEK.

Vous avez 125 ans.

L'AGIOTAGE.

Je les ai eus aux prunes.

JOBARDEK.

Je ne vous aurais pas donné ça, malgré votre chevelure argentée.

L'AGIOTAGE.

Je naquis en 1720, dans la rue Quincampoix. Je suis fils du système de *Law*, d'autres disent de l'*Eau*.

JOBARDEK.

C'est ce qu'il y a de plus clair...

L'AGIOTAGE.

Mon premier habit était fait en actions du Mississipi. Plus tard, il y a cinquante ans, j'étais vêtu d'assignats.

JOBARDEK.

Mauvaise étoffe!

L'AGIOTAGE.

Oui, un peu piquée des vers... Aujourd'hui mon costume est varié.

(Jobardek et Josselin, lisant ce qui est écrit sur les papiers qui composent le costume de l'Agiotage.)

JOBARDEK.

Actions des mines de Saint-Frusquin.

JOSSELIN.

Asphalte... Bitume...

JOBARDEK, regardant sur les épaules de l'Agiotage.

Et là-haut... Zinc de la Jeune-Montagne...

JOSSELIN, regardant au bas du dos.

Et là-bas? Chemin de fer du Bas-Rhin.

JOBARDEK.

Vous en avez plein le dos!

L'AGIOTAGE, montrant ses manches.

J'ai cent cinquante compagnies sur les bras.

(Croque-en-Bourse, tenant un cheval sellé, et Tout-Crins, rentrent en scène.

TOUT-CRINS.

L'affaire est faite... Monsieur m'a acheté mes douze chevaux, les plus fins; il y en a onze qui sont en route pour se rendre chez vous, et le douzième est à vos ordres.

L'AGIOTAGE.

Très bien! Sont-ils fringants? J'ai l'habitude d'aller souvent en Belgique, et je vais très vite, très vite.

JOBARDEK, avec doute.

Oui, oui, mais, allez-vous long temps?

TOUT-CRINS.

Monsieur, j'ai vendu au comptant... C'est vingt-cinq mille francs.

L'AGIOTAGE.

Bagatelle!

(Il détache de son costume quelques coupons d'action et les offre au marchand.)

TOUT-CRINS.

Qu'est-ce que c'est que ça?

L'AGIOTAGE.

Des actions de l'incomparable canal qui doit faire du Hâvre le faubourg de Paris.

AIR : Je loge au quatrième étage.

C'est une entreprise immortelle,
Et qui, d'après des plans nouveaux,
Fera, dans la plain' de Grenelle,
A la voile, entrer des vaisseaux.
Et vous sentez, que chacun penche,
Pour que l' parti soit bientôt pris,
De fair' faire un coude à la Manche,
Pour voir un bras d' mer à Paris.

JOBARDEK.

C'est pour ça qu'il y a déjà une frégate à Asnièreé; je l'ai vue.

M. TOUT-CRINS.

C'est possible, mais je ne veux pas de ces actions.

L'AGIOTAGE.

Préférez-vous des *Bougies Cirorifuges*, de la *Compagnie Bilboquet;* du chemin de fer de la compagnie Wormspire?..

M. TOUT-CRINS.

Du tout, je veux de l'argent.

(Les autres marchands et palfreniers s'approchent.)

L'AGIOTAGE.

Mais c'est de l'or en barre, il y a cent pour cent de bénéfice. Je ne puis vous donner mieux. Adieu, mon cher.

M. TOUT-CRINS.

Oh ! un instant... ou sinon !

LES AUTRES.

Oui, oui, payez-le.

L'AGIOTAGE.

Ah! laissez-moi en repos... Croque-en-Bourse, débarasse-moi de ces importuns.

M. TOUT-CRINS, à Croque-en-Bourse, qui veut l'éloigner.)

Méchant Gringalet ! Tiens voilà pour toi.

UN DES MARCHANDS.

Donnez-lui son argent.

(Il saisit la Prime par le bras.)

L'AGIOTAGE.

Laissez ma fille !.. Vous ne toucherez pas la Prime !

(La Prime et Croque-en-Bourse se sauvent.)

LES ACTIONNAIRES, rentrant furieux, leurs papiers à la main.

Notre argent ! notre argent!

M. TOUT-CRINS.

Ma chambrière!.. où est donc ma chambrière?..

JOBARDEK.

Votre femme de chambre, pour lui arracher les yeux?

(On entoure l'Agiotage, qui pour se soustraire à leurs menaces, s'élance sur le cheval qu'avait amené Croque-en-Bourse.)

L'AGIOTAGE.

Voulez-vous bien me laisser, tas de gogos!

TOUS.

Misérable ! Canaille !..

(Ils saisissent le cheval par la bride et l'arrêtent, malgré les efforts de l'Agiotage.)

L'AGIOTAGE.

Je me fiche pas mal de vous !

(Il monte debout sur la selle. Son costume de papier tombe, et le laisse voir vêtu en Mercure. Il a d'énormes ailes.)

JOBARDEK.

Ah ! le gredin, il s'en tire par un vol !.. C'est son habitude.

(Il s'envole au milieu des cris de fureur des actionnaires.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UNE DAME PATRONESSE, vêtue en amazonne, suivie d'un domestique en livrée tous deux à cheval.

LA DAME.

John... arrêtez...

(Elle descend.)

JOBARDEK.

Voilà une charmante tournure.

LA DAME.

Monsieur, pardon si je vous arrête... mais à votre air aimable... je suppose que vous ne me refuserez pas un plaisir...

JOBARDEK.

Comment donc, Madame, un plaisir? deux, trois, quatre, si j'en suis susceptible.

LA DAME.

Eh bien, Monsieur, prenez ceci...

(Elle tire de petits papiers de sa poche.)

JOBARDEK, à part.

Elle va me donner sa carte.

LA DAME.

Veuillez me remettre 20 francs.

JOBARDEK.

Par exemple!..

LA DAME.

C'est pour une bonne action.

JOBARDEK.

De chemin de fer?..

LA DAME.

Non, Monsieur, de bienfaisance, c'est plus sûr.

JOBARDEK.

En voilà une farceuse!.. Madame, passez votre chemin, on ne peut rien vous faire. Habillée comme vous l'êtes... avec un laquais... demander l'aumône!..

LA DAME.

Monsieur, je ne demande rien pour rien... je vous offre au contraire une excellente spéculation... Tout cela est détaillé dans mon prospectus...

(Elle lui en donne un.)

JOBARDEK, lisant.

Loterie de Strasbourg...

LA DAME.

Non, Monsieur... de *Petit-Bourg*.

JOBARDEK.

Comment, vous êtes la loterie personnifiée?.. Mais c'était une voleuse...

LA DAME.

Monsieur, les plus mauvaises choses peuvent avoir leur bon côté... Combien voulez-vous de billets?

JOBARDEK.

Madame!.. depuis 1830, la loterie est supprimée, défendue, prohibée... et l'on a bien fait... Est-ce qu'il n'y a pas un commissaire de police, par ici?..

LA DAME.

Oh! mais, Monsieur, je suis autorisée!..

JOBARDEK.

AIR: Vaudeville de la Robe et les Bottes.

La loterie était une caverne,
Des ouvriers engloutissant le gain,
Où, pleins d'espoir, pour nourrir un quaterne,
Ils portaient tout, et puis mouraient de faim.

LA DAME.

Oh! mais quelle différence...

Suite de l'air.

La loterie où pour le pauvre on donne
Peut se montrer avec sécurité;
Elle s'est mise, afin qu'on lui pardonne,
A cheval sur la Charité.

(Musique. — Entre une autre dame. Sur son enseigne est écrit : Loterie de l'*Asile Fénélon*.

JOBARDEK.

Comment, de Fénélon?.. Il a inventé une oterie?.. Je croyais qu'il n'avait inventé que 'histoire de Télémaque.

LA DAME.

C'est un asile de bienfaisance pour élever les enfans du pauvre.

AIR: Valse des Comédiens.

Nous le savons, dans le temps où nous sommes,
Les fils du noble et ceux des paysans,
Sont tous égaux... et pour avoir des hommes
Sachons d'abord élever les enfans.

Ne laissons pas à l'aveugle nature
Le seul destin des esprits et des cœurs;
Les mauvais fruits viennent seuls sans culture;
Bien cultivés, les hommes sont meilleurs.

Enseignons-leur, par la crainte du blâme,
L'amour du bien, qui doit les soutenir;
L'espoir du ciel, ce noble pain de l'âme,
Qui nous console et nous aide à mourir.

Ils apprendront, dans leur pauvre chaumière,
Et la morale et l'histoire à la fois;
Qu'il est des lois qui règnent sur la terre,
Qu'il est un Dieu qui règne sur les rois!

Le laboureur a bien droit qu'on l'éclaire!
A ses enfans montrons le bon chemin;
Instruisons-les, et donnons la lumière
Aux fils de ceux qui nous donnent le pain.

Dans leur essaim, qui, sur l'herbe se roule,
Il est, peut-être, un grand homme au berceau!
Quelque Buffon, jouant près d'une poule,
Un Sixte-Quint qui garde son troupeau!

L'esprit humain est un champ bien immense,
Semez, pour lui, dans la bonne saison,
Quelques grains d'or... Et la reconnaissance
Vous donnera la plus douce moisson!

L'ORGANISTE, entre par le fond en jouant de l'orgu

« Donnez, donnez, sur cette terre..!.. »

JOBARDEK.

Qu'est-ce qu'il me veut, celui-là qui me jou dans les oreilles!..

L'ORGANISTE.

Je viens remercier le public de la capitale.

JOBARDEK.

Ah! oui, j'ai vu votre image sur les affich des rues... *les Chansons populaires.*

L'ORGANISTE.

Du tout!... Vous n'avez pas entendu parl du fameux incendie de la pointe Saint-Eust che?.. c'est à moi que le malheur arriva.

AIR: Vaud. de la Belle Fermière.

De père en fils je suis luthier,
Natif de la ville de Lorgue.
Après mon feu, j' voulais m' noyer,
Me j'ter dans l' fin fond de la Sorgue;
Pour remonter mes tuyaux,
La lot'rie offrit ses lots!..
Pour c' moyen, qui vint à propos,
Si l'on eût eu d' la morgue,
Mon pauvre orgue
Allait à la Morgue,
Et j'aurais suivi mon pauvre orgue.

(L'orchestre joue l'air du triomphe de la Muette. — Entrée de paysans, hommes, femmes et enfans, en costume de Normands. Ils suivent une dame et portent un écriteau sur lequel on lit : *Loterie de Monville.*

CHOEUR.

Air de la Muette.

Honneur (bis) à notre bienfaitrice.
Quand l' feu du ciel détruit à nos ateliers,
La Charité, divin' réparatrice,
Vient, par ses dons, relever nos métiers.
Vot' bonté protectrice
Nous rend nos ateliers ;
Qu' notre voix vous bénisse,
Sauveur des ouvriers.

JOBARDEK.

Ah ! encore une loterie !.. Il n'y en a donc jamais eu tant que depuis qu'il n'y en a plus ?.. Et l'on donne à tout cela ?..

LE NORMAND.

Marchais ! *marchais* ! mon gros bonhomme !

Air : Le Dieu des bonnes gens.

Ne blâmez point la noble bienfaisance
Qui des Français vint remuer le cœur,
Chantons plutôt, dans not' reconnaissance,
Tous les heureux qui soulag'nt le malheur.
Lorsque le ciel, lance dans sa colère
Sur not' gagne' pain les fléaux ravageans,
Le riche alors devient sur cette terre
Le Dieu des pauvres gens !

(Tous reprennent en chœur en bénissant la dame de Monville.)

JOBARDEK, ému.

Ah ! ma foi, ça me transporte... Jugez si je suis transporté... je risque mes cent sous. Mais donnez-moi un numéro qui gagne.

LES TROIS LOTERIES.

Voilà... à moi... à moi !..

JOBARDEK.

Ah ! vous aussi ?..

LA TROISIÈME DAME, vivement.

Prenez quatre billets, vous aurez un lot, pour ...ir.

LA DEUXIÈME DAME, l'attirant.

Vous aurez deux lots.

LA TROISIÈME DAME.

Vous aurez cinq lots.

(Toutes trois le pressent et l'entourent.)

JOBARDEK, étourdi.

Un lot... deux lots... cinq lots... C'est donc ... *bataille des lots* ?.. Vous me direz ici, c'est ...e localité. Ma foi, ça m'est égal... je vous ...rends tous vos billets !..

(... tire de l'argent et leur en donne à toutes trois.)

TOUS.

Bravo !.. bravo !..

LE NORMAND.

Marchais, *marchais* !.. il n'est tel qu'un vilain quand il se met en train !..

(On escorte la loterie et l'on reprend le chœur.)

LE CHOEUR.

Honneur (bis) à notre bienfaitrice, etc.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, UN MÉDECIN petit-maître, entrant vivement.

LE MÉDECIN, à Jobardek, qui va pour sortir.

Pardon, mon cher Monsieur, mes deux gris-pommelés sont blessés sur le garrot... Voyons, vite, un cheval, s'il vous plaît...

JOBARDEK.

Mais, Monsieur, je n'en tiens pas.

LE MÉDECIN.

Donnez-moi le premier venu, je l'essairai... (Tirant sa montre.) Mon Dieu, une heure, et j'ai trente-cinq malades à voir avant d'aller dîner au Rocher-de-Cancale ; et il faut que je courre au congrès médical qui se tient dans ce moment.

JOBARDEK.

Vous êtes médecin, et il faut que vous alliez en équipage ?..

LE MÉDECIN.

Eh bien ! d'où arrivez-vous donc, Monsieur ?

JOBARDEK.

Monsieur, j'arrive de Concarneau.

LE MÉDECIN.

Ah ! très-bien, je vous le passe... A Paris, mon cher, un médecin qui va sur ses jambes est un homme perdu dans la foule, et il ne peut pas arriver !

Air : Pégaze est un cheval.

Un docteur qui veut qu'on l'honore,
Doit avoir au moins un cheval...
Souvent la maladie encore
Va plus grand train que son cheval.

JOBARDEK.

Mais, en galopant sur la route,
Si vous pratiquez à cheval,
Vous risquez de donner sans doute
Des médecines de cheval.

(On entend des cris dans la coulisse à droite.)

Un médecin !.. allez chercher un médecin !..

UN GAMIN.

Mère Saindoux, donnez-moi-z'en donc pour six blancs... (Il regarde la poêle.) Eh ben ! ousqu'a sont les pommes de terres... elles sont frites ?..

LA MÈRE SAINDOUX, tenant son réchaud et sa poële.

Ah! Jésus!.. Dieux de dieux!.. la pauvre femme!..

TOUS.

Qu'est-ce qu'il y a?.. un accident?

LA MÈRE SAINDOUX.

Oui, et un fier malheur...

LE GAMIN, s'avançant.

J'en suis... je prends mon billet.

(Il passe entre les jambes de ceux qui s'approchent.)

LA MÈRE SAINDOUX.

Et dire qu'il n'y a pas un brigand de médecin pour la sauver.

JOBARDEK.

En voilà un.

LA MÈRE SAINDOUX.

Ah! mon bon monsieur le sirugien, tâchez de la remettre!

JOBARDEK, poussé.

Va-t-en donc, gamin.

LE GAMIN.

Oh! c'te balle!.. V'lan!

(Il lui donne un renfoncement; Jobardek lui allonge un coup de pied, et le gamin tombe sur son derrière en riant.)

LA MÈRE SAINDOUX.

Faites donc de la place pour monsieur le sirugien!.. V'là qu'on l'apporte!..

UN HOMME DU PEUPLE.

Faut d'abord aller chercher le commissaire...

LE MÉDECIN.

Mais, non... c'est un préjugé populaire avec lequel on laisse les gens en péril... Quand quelqu'un doit mourir, ça nous regarde, c'est notre affaire.

(On entr'ouvre le brancard fermé d'une toile rose et jaune, et l'on y voit sur un écriteau : *la Pomme de terre malade*.)

CHŒUR DES GENS QUI L'ENTOURENT.

Air : Marlborough s'en va-t-en guerre.

C'est la pomme de terre
Qui s'en va (BIS) dans la bière.
La pauvre pomm' de terre,
Hélas! court au trépas!
Hélas! elle est bien bas,
N' la guérira-t-on pas!

(La Pomme de terre s'avance; elle est en robe de chambre rose avec des taches brunes; elle a la figure toute jaune, et une coiffure en feuilles; des bas noirs qui figurent les racines.)

TOUS.

La pauvre créature, ah! mon Dieu! elle a la jaunisse!

LE GAMIN.

Ell' me fait l'effet d'être fricassée!

LE MÉDECIN.

Elle aura pris un chaud et froid.

LA MÈRE SAINDOUX.

C'est pourquoi on l'a mise en robe de chambre... Une créature si méritante... ma mère nourricière... la meilleure pâte de femme... bonne à rôtir comme à bouillir... on pouvait la mettre à toute sauce, elle ne soufflait pas le mot!..

LE MÉDECIN.

Voyons, ma bonne... tâchez de vous lever... Là, là... qu'est-ce que vous avez?

LA POMME DE TERRE.

Ah! je n'en sais rien... je suis bien mal à mon aise.

LE GAMIN.

Tâtez-y le pouls!

LE MÉDECIN.

Très élevé!.. Qu'est-ce que vous sentez?

LA POMME DE TERRE.

Je ne sens pas bon.

LE MÉDECIN.

Le siége du mal est dans la racine...

LA POMME DE TERRE.

Des cheveux?.. Non, c'est dans la plante...

(Elle montre ses pieds.)

LE MÉDECIN.

Depuis quand êtes-vous comme cela?

LA POMME DE TERRE.

C'est l'été dernier qui m'a mis dans cet état-là... il a été si froid avec moi...

LE MÉDECIN.

Et comment ça vous est-il venu?

LA POMME DE TERRE.

Air de Richard.

Une fièvre brûlante
Un jour me dévorait,
Et de ma fleur chassait
La sève languissante...
Si Parmentier était ici,
Mon sang serait bien moins transi...
Sa science immortelle
Aurait fait, dans mon cœur,
A ce froid qui me gèle,
Succéder la chaleur.

LE MÉDECIN.

Ce sont, d'après les diagnostics, les matières grasses qui, dans l'économie, par suite d'un anchylose...

LE GAMIN.

Ne pales pas latin et donnes-y quèque chose.

JOBARDEK.

Monsieur, si vous lui faisiez prendre un bain pieds.

LA MÈRE SAINDOUX.

Oui, au bain-marie... à la vapeur... ça lui nvient.

LE GAMIN, avec aplomb.

Ce qui lui faut, c'est du farineux.

LE MÉDECIN.

Paix donc, que diable! Si tout le monde s'en ële, on ne fera que des sottises... c'est assez moi... Voyons si par l'homeopathie...

LE GAMIN.

Silence!.. il cherche dans sa sorbonne!

UN ANGLAIS, vêtu de noir et tout effaré.

Oh! god! god!.. c'était-il le vérité que cette uvre légume il était aussi chez vos... à sa der-r... *o'clok*?

LE GAMIN.

Nix, pas entendre.

L'ANGLAIS.

A son dernier heure... por *l'expiration*...

LE GAMIN.

Ah! défunctis!.. *Ya... ya...* Voilà la chose!..

(Il la lui montre.)

L'ANGLAIS.

Ho!.... J'avais déjà vu lui indisposé à Brus-s, et je vois ici dans le trépassement!..

LA MÈRE SAINDOUX.

Mon Dieu, oui, ce pauvre légume n'est pas nc.

L'ANGLAIS.

C'était pourquoi je étais tout noir.

LE GAMIN.

C'est pour sa mort qu'il a fait des crêpes!..

L'ANGLAIS.

Yès... c'était à cause de la pomme de terre e j'étais *en douil*.

AIR : A peine au sortir de l'enfance.

Dans les élections publiques
Quel malheur si lui nous manquait;
Pour les opinions politiques
A la têt' nous se les flanquait...

JOBARDEK.

Quoi, vous aussi, froid insulaire,
Vos yeux ne peuvent rester secs?..

L'ANGLAIS.

Qui doit pleurer les pomm' de terre
C'était bien les pauvres biffteeks!

LA POMME DE TERRE.

Quoique Française... merci de votre intérêt... voudrais vous étouffer de caresses...

LE GAMIN, à part, aux autres.

Il pleure... parce qu'il voudrait la manger, le glouton!

L'ANGLAIS, secouant la main de la Pomme de terre.

Oh! yès!...

LE MÉDECIN, qui était resté rêveur.

Attendez, je tiens le moyen que je cherchais... je tiens son salut... Rassurez-vous.

LE GAMIN.

Si vous la tirez d'affaire, vous rendrez un fameux service aux théâtres des boulevards.

JOBARDEK.

Comment ça?..

LE GAMIN.

Eh! oui, si la Pomme de terre était morte, adieu l'agrément des entr'aques!

LE MÉDECIN, inspiré.

Non, non... elle n'est pas morte; c'est un bruit que les truffes ont fait courir.

(Il sort vivement.)

LA TRUFFE NOIRE; c'est une négresse; elle accourt en sautillant.

Qu'est-ce qui parle de moi?.. Ah! ah! vous savez la grande nouvelle, la maladie de ce tubercule ridicule qui n'est bon qu'en fécule. Oui, mes enfans, la Pomme de terre est morte... larilara!.. Je viens prendre un cheval pour aller porter les billets de faire part: Vous êtes prié d'assister aux service et enterrement, etc., au nom de MM. Champignons et Mesdames Betteraves, ses oncles, cousines... Et allez donc!..

JOBARDEK.

Tenir des propos si atroces!..

LE GAMIN.

Faut que ça soit un héritier...

LA TRUFFE.

Petites gens, vous ne me reconnaissez pas, plébéiens, vil populaire!

AIR nouveau de M. Hamel.

Vous voyez la Truffe!
Des mets le premier!..
Sans être un tartuffe,
Peut-on le nier?

Noble fruit d'Espagne,
Pour bien me priser,
Avec du champagne
Il faut m'arroser!..
Célébrez la Truffe,
Des mets le premier;
Le plus grand tartuffe
Ne peut le nier.

Par mon goût, ma sève
L'homme fut perdu;

Car la pomme d'Eve,
Ce fruit défendu...
C'était une Truffe, etc.

Au siècle où nous sommes
J'attendris les cœurs;
Les dindons, les hommes,
Par moi sont meilleurs.
Mangez donc la Truffe, etc.

Mon pouvoir suprême
Gouverne les cours;
Je commande même
Au dieu des amours.
Honorez la Truffe, etc.

JOBARDEK.

Madame!... il est inconvenant... de venir l'insulter à son chevet.

LA TRUFFE.

Qu'appelez-vous, cheвet!.. il n'y a que moi qui brillerai chez Chevet... Tiens, la voilà, c'te pauvre invalide!... Que veux-tu, fallait que tu finisses, tu ne pouvais pas durer... tu étais trop canaille!

LE GAMIN.

Dis-donc, la Truffe, tu vas taire ton muffe!

LA TRUFFE.

Tu ne vivais pas, tu végétais, toujours dans le fond d'une poële, pour être vendue à un sou dans des morceaux de papier, et régaler les petites gens.

LA MÈRE SAINDOUX.

Ah! finis tes magnières, ou tu vas te faire accommoder un œil au beurre noir!..

LA TRUFFE.

Tu devrais faire ton testament en ma faveur, heim!.. me léguer tes champs et les nombreuses terres que tu possédais.

LE GAMIN.

Al' vient mécaniser la pomme de terre et veut lui tirer une carotte!..

LE MÉDECIN, entrant.

Elle est sauvée... elle est sauvée!..

(Il est suivi de deux mitrons qui poussent un châssis représentant un four.)

JOBARDEK.

Vous allez la faire rôtir?..

LE MÉDECIN.

Oui, mes enfans... quelques minutes de chaleur vont la faire transpirer... serviront de réactif, de sudorifique, et en expulsant les causes morbifiques, la rendront à la vie. Entrez-la dedans, enfournez-la!

(Musique. — On enfourne la Pomme, qui passe dans le four qui se change en charrette de légumes. Elle reparaît vêtue en maillot rose, couronnée de sa propre fleur.)

TOUS.

Ah!...

LA POMME DE TERRE.

Je me sens en état d'écraser toutes les truffes de la terre...

LA MÈRE SAINDOUX.

Bravo! ma fille!.. Et à cheval... en route pour le marché des Innocens!..

LE GAMIN.

Enfoncé, la Truffe!.. (On lui donne la chasse; elle crie à moi, et se sauve accompagnée par un cochon.) Va donc!.. le *porc* est payé!..

TOUS.

Ohé!.. vive la joie et les pommes de terre!..

(On lui fait un cortége et on la suit. — Le théâtre change.)

Quatrième Relai.

(La tente où se font les préparatifs des courses, avec les balances à peser les jockeys, et les accessoires d'usage.

SCÈNE I.

LA FÉE, JOBARDEK, puis LE GAMIN ET DANDYS.

LA FÉE.

Par ici, nous y voilà...

JOBARDEK, entrant.

Déjà... C'est ça que vous appelez le Champ-de-Mars... Ah! oui, une tente guerrière... le dieu Mars...

LA FÉE.

Vous êtes dans la tente...

JOBARDEK.

Oui!..

LA FÉE.

Où se font les Courses... de Paris...

JOBARDEK.

Ah!.. je croyais qu'à Paris on faisait faire les courses par les commissionnaires...

LA FÉE.

Erreur!.. Les courses de chevaux... il y en a à Versailles, à Chantilly, à Rouen...

AIR : des sept Merveilles.

Partout en France, on court, on court,
La méthode
Est fort à la mode.
Comme des fous on court, on court,
Cherchant le chemin le plus court.
Personne ne va plus au pas,
De la vapeur on suit les traces;
Au bal même on ne danse pas,
Mais on fait galopper les grâces.
Partout en France, etc.

Et *fin courant*... ce terme encor
Vous peint cette rage courante;
Pour atteindre les pommes d'or,
Notre époque est une Atalante.
Partout en France, etc.

LE GAMIN, entre en faisant la roue.

Ohé! j'en suis aussi, moi!

JOBARDEK.

Encore ce petit garnement!

LE GAMIN.

Le gamin de Paris se faufile partout où il y a comédie gratis... Tenez, v'là la cavalerie bourgeoise... et tous les *courseurs*.

(Entrent plusieurs personnes parmi lesquelles on distingue les deux gentlemen.)

TOUS.

Partout en France, on court, on court;
La méthode
Est fort à la mode;
Partout en France, on court, on court.
Cherchant le chemin le plus court.

(Les trois gentlemen, en costume ridicule, pantalons à larges carreaux, petites redingotes blanches ou tweds gris, petits chapeaux à la polka, énormes gilets descendant sur les cuisses, petites cannes, larges manchettes, cols de chemise rabattus, lorgnons incrustés dans l'œil, etc., etc.)

LE GAMIN.

Ohé! qué balles! ficelés; les pantalons!.. plus qu'çà de toile à matelas!.. excusez!..

PREMIER GENTLEMAN.

Very well, nous voici sur le *turf.*

DEUXIÈME GENTLEMAN.

Le temps est *beautyful*, et le *handicap* ira *perfectly, perfectly*...

TROISIÈME GENTLEMAN.

It is tru!.. Le *sport* sera *delightful*!.. *positively*, *positively*...

JOBARDEK, les saluant.

Ces messieurs sont des Anglais?.. ils arrivent de London?..

LE GAMIN.

Allons donc!.. ça, des Anglais? merci!.. des Anglais de la rue Jean-Pain-Mollet.

PREMIER GENTLEMAN.

Nous, Monsieur, nous sommes Français, *goddem*!

DEUXIÈME GENTLEMAN.

Very good Français... nous sommes *dandys,* mon cher... suprême *fashion*...

LE GAMIN.

Oui, sa faction... je *l'ai* vu... avec une aune à la main, dans sa boutique... v'là sa *faction.*

JOBARDEK.

Je suis de Concarneau... et à votre costume, j'aurais cru...

PREMIER GENTLEMAN.

Modes anglaises; il n'y a que ça : chapeau de *Regent's-Street,* vrai *twed* de *Piccadilly.*

LE GAMIN.

Voilà leur truc, à ces modernes! c'est des faux mylords, des similors!

PREMIER GENTLEMAN.

Veux-tu te taire, galopin! *Little dog, blackguard*!

LE GAMIN.

Plaît-il, Monsieur? Comment se porte mame vot' épouse?

JOBARDEK.

Cependant, monsieur parle un langage étranger.

PREMIER GENTLEMAN.

L'anglais, mon cher, l'anglais; on ne peut parler que ça ici... C'est la langue du *turf*... l'anglais est la langue des chevaux... et nous autres *sportsmen*... nous sommes des *gentlemen riders.*

LE GAMIN.

Oui...*gentilhomme ridé*... ça se voit sur leur visage. (Il le montre.)

TROISIÈME GENTLEMAN. agitant sa badine.

Drôle!.. je vais te donner de ma canne...

LE GAMIN, le narguant.

Ça!.. c'est une allumette chimique...

JOBARDEK.

AIR : J'ons un curé patriote.

Expliquez-moi, je vous prie,
Cette rage des Français!..
En fait d'arts et d'industrie,
Nous valons bien les Anglais.
S'ils parlent de leurs boxeurs,
Nos coups d'poing vaudraient les leurs!..
Eh! que diable, à Paris,
Soyons de notre pays,
Restons toujours de not' pays!

PREMIER GENTLEMAN.

Vous êtes une perruque! mon cher.

DEUXIÈME GENTLEMAN.

Vous êtes rococo!

TROISIÈME GENTLEMAN.

Vous êtes Pompadour!

PREMIER GENTLEMAN.

Ah! ça, occupons-nous de nos affaires...Mon pur sang est là... Je parie cent guinées pour miss *Carlotta.*

TROISIÈME GENTLEMAN.

Freely!.. je tiens les cent guinées.

LE GAMIN.

Cent guinées, ça veut dire cent sous.

PREMIER GENTLEMAN.

Je ne vois pas mon petit jockey. (Il appelle.) Mon petit Bull Dog!.. Hé! Bull Dog!

(Entre Bull Dog, un Jockey énorme, et qui est ivre.)

BULL DOG.

Me voilà, *sir*... me voilà...

JOBARDEK.

C'est là son petit jockey?..

LE GAMIN.

C'est ce qu'ils appellent un petit *gro-om*!

PREMIER GENTLEMAN.

Comment, drôle! dans quel état? et encore aussi gros... quand je t'avais ordonné de maigrir.

BULL DOG, trébuchant.

Est-ce que je suis encore gros?.. Pourtant j'ai été trouver Fitz-Peters, le maquignon de Newmarkett... il m'a dit qu'il allait me faire prendre un élixir... à preuve que nous l'avons bu ensemble...

PREMIER GENTLEMAN.

Un élixir de cabaret, animal! Le voilà gris et gros.

BULL DOG.

Je ne suis pas gros... pour gris, je ne dis pas... — c'est l'élixir qui me travaille...

PREMIER GENTLEMAN.

Tu vas écraser — Carlotta.

BULL DOG, riant.

Si je l'écrase, nous le verrons bien... Je parie que je n'ai que le poids... Je veux qu'on me pèse.

JOBARDEK.

On pèse les hommes comme des veaux?

(Le pesage a lieu. Le poids du jockey fait tomber la balance.)

BULL DOG.

Le marchand n'a pas mis le poids.

PREMIER GENTLEMAN.

Soixante kilos de plus qu'il ne faut... et je n'ai pas d'autre jockey!..

DEUXIÈME GENTLEMAN, tirant sa montre.

Eh ben! mais... il te reste une demi-heure pour le faire maigrir!

JOBARDEK.

Maigrir en une demi-heure... Vous voulez réduire ce malheureux?..

BULL DOG.

Monsieur, je vous en prie!..

PREMIER GENTLEMAN.

Allons! allons! dépêchons-nous...

LE GAMIN.

On va le faire cuire dans un' marmitte... ensuite, ça fera un jockey *consommé*.

DEUXIÈME GENTLEMAN.

Mettez-le dans les couvertures.

(Deux palefreniers apportent des couvertures. Bull Dog résiste; on l'enveloppe de force, après l'avoir couché par terre, on le roule dedans, et l'on entend ses hurlemens.)

JOBARDEK.

Dans des couvertures? Il va perdre *l'haleine*.

LE GAMIN.

Ça fait suer... ma parole d'honneur... Il va être fondu.

(On déroule les couvertures, et au lieu du gros *Bull Dog*, il sort un petit jockey très maigre.)

JOBARDEK.

Oh!.. en v'là du déchet!

LE GAMIN.

Il n'a plus que la peau et les os... En v'là d'la réjouissance!..

PREMIER GENTLEMAN.

A la bonne heure, c'est un jockey présentable. Je vous défie de me montrer le pareil.

DEUXIÈME GENTLEMAN.

Le mien est plus petit.

PREMIER GENTLEMAN.

Je parie que non!

(On fait venir un second jockey; c'est Tom Pouff qui paraît.)

TOUS.

AIR : Les gueux, les gueux.

Petit! petit!
Chez nous ça suffit,
Quand on s'fait petit,
On réussit.

TOUS.

C'est le général Tom Pouff!

TOM, en costume du roi de Prusse.

Yes! Yes!.. Good by! good by!

JOBARDEK.

Le voilà encore?.. on le disait parti...

DEUXIÈME GENTLEMAN.

Il est revenu rue Vivienne...

LE GAMIN.

En v'là *un nain connu*!

JOBARDEK.

Il ne faut pas le prendre pour *un nain valide*.

TOM.

Laissez donc, mon vieux... je suis *un ingambe.*

DEUXIÈME GENTLEMAN.

Ah ça! mon petit, il faut te préparer; je t'ai loué pour la course...

TOM POUFF.

Le plus souvent que je courrai pour vous! Je suis habitué à ce qu'on courre pour moi...

TOUS.

Comment?

TOM POUFF.

Eh! oui; je vous ai fait aller... Je fais aller les Parisiens, c'est mon état!

(Il fait un signe, sa voiture paraît il se sauve dedans, les dandys, le gamin et les jockeis le suivent.)

SCÈNE II.

JOBARDEK, BESTIANI, LE SINGE, puis LES GARDIENS.

BESTIANI, criant.

Couscoussou!.. couscoussou.

(Le Singe accourt vêtu en Arabe avec un burnous blanc, et monté sur un poney.)

JOBARDEK.

Ah! mon Dieu... c'est Abdel-Kader!..

BESTIANI.

Je le préférerais... mais ce n'est pas lui.

(Le Singe fait des pieds de nez à Jobardek.)

JOBARDEK.

Vrai... je ne risque rien?..

BESTIANI.

Couscoussou... saluez monsieur.

(Le Singe se gratte et donne la main à Jobardek; son burnous tombe.)

JOBARDEK.

Un singe! un simple singe, un misérable orang-outang!..

BESTIANI.

Un orang, venant d'Oran, en Afrique!.. Il fera ma fortune quand il paraîtra sur un théâtre.

JOBARDEK.

Un singe sur la scène?

BESTIANI.

Il y en a bien d'autres!.. Les théâtres de Paris affectionnent particulièrement les animaux?

JOBARDEK.

Je l'ignorais.

BESTIANI.

Nous avons eu cette année, *la Biche au Bois*, aux Variétés un *Chien de Contrebande*, au Cirque des Champs-Elysées des *Singes charmans*, des chevaux merveilleux...

JOBARDEK.

N'y a-t-il pas eu aussi un certain *Hippodrôme*?

BESTIANI, baissant la voix.

Silence! pas un mot là-dessus... je n'en dis rien ici... ne parlons pas politique! (Haut.) Eh bien, Monsieur, une école de déclamation admirable vient de s'ouvrir...

JOBARDEK.

Ah! on m'en a parlé, rue de la Tour d'Auvergne?

BESTIANI.

Non, Monsieur, au Jardin-des-Plantes, à l'effet d'en tirer des sujets pour un théâtre spécial de bêtes...

JOBARDEK.

Il me semble qu'il y en a déjà quelques-uns.

BESTIANI.

Tous les acteurs seront sociétaires... il y aura des sociétaires à longues queues, d'autres à courtes queues... Les raisonneurs seront tenus par l'ours Martin, les innocentes par une chatte sauvage, les forts premiers rôles seront remplis par des éléphans que vous verrez bientôt chez nous...

JOBARDEK.

Vous comptez sur un éléphant, souvent ça trompe!..

BESTIANI.

Les nôtres feront de l'argent gros comme eux... et notre singe aura une vogue dans le genre de *Jocko*, son bisaïeul. — Allez!..

(Musique. — Le singe se livre aux exercices les plus prodigieux, et il se sauve en emportant la canne et le chapeau de Jobardek dont il s'est coiffé.)

JOBARDEK.

Mon chapeau!.. mon chapeau!..

LA FÉE, arrivant.

Soyez tranquille... il ne peut pas être perdu... il ne vient ici que des gens de la meilleure société...

(On en entend une musique bruyante et sauvage. — Entrée des Indiens *Io-Ways.*)

TOUS.

Ké! ké! ké!..

JOBARDEK.

Oh! là! là!.. les bédouins! aux armes!..

LA FÉE.

Rassurez-vous... ce sont les Indiens *Io-Ways*... sauvages de l'Amérique du Nord, qui ont attiré tout Paris dans la salle Valentino.

(Même musique. — Entrée des Indiens *O-Ji-Be-Wa's.*)

JOBARDEK, plus effrayé.

Encore...

LA FÉE.

Ceux-ci, ce sont les Indiens *O-Ji-Be-Wa's*, qui se sont fait voir au boulevard Bonne-Nouvelle.

JOBARDEK.

J'en donnerais le choix pour une épingle... C'est toujours la même chose.

LA FÉE.

Oui, mais le nom est bien différent; à Paris, vous changez le titre d'une chose très connue, et cela devient tout-à-fait nouveau.

JOBARDEK.

Les Parisiens sont donc aussi gobe-mouches que moi?

LA FÉE.

Ils le sont davantage... car ils sont bien plus nombreux... (Montrant un Indien.) Admirez le sieur *Miou-hu-shi-Khaou.*

JOBARDEK.

Miaou... miaou... C'est le nom d'un chat.

LA FÉE.

On l'appelle en français le Nuage-Blanc.

JOBARDEK.

Et il est tout rouge!.. Qu'est-ce que c'est que ces colliers qu'ils ont là?

LA FÉE.

C'est leur argent... les *Wampums*, sortes de coquillages qui représentent leurs espèces...

JOBARDEK.

Ça ne vaut même pas des Monacos, on ne les leur changerait pas au bureau de la Monnaie.

LA FÉE.

Ce sont des gaillards qui ne donnent point leurs coquilles. — Voici leur médecin.

JOBARDEK.

Vétérinaire... ou homéopathe?

LA FÉE.

Non, il est sorcier.

JOBARDEK.

Diable... ils sont plus avancés que nous, si leurs médecins sont sorciers...

LA FÉE.

On le nomme *Si-None-Ti-Ya*, c'est-à-dire les *Pieds Ampoulés...*

JOBARDEK.

Il devrait se les guérir... Ce Monsieur n'est peut-être pas pédicure?..

LA FÉE.

Le fameux *Oué-Tane-Yi*, ou *celui qui est toujours en avant.*

JOBARDEK.

Ah! le dernier là-bas, c'est celui qui est toujours en avant?.. Ces dames sont aussi de leur société?

LA FÉE.

Ce que nous avons de plus joli en fait d'indienne. Voici *Rutôné-Yé-Oué-Ma*, ou le *Pigeon qui se rengorge*. Celle-ci, *le Melon sous Cloche*; — L'autre, *l'Asperge qui monte.*

JOBARDEK.

Qué diables de noms... Vous me direz: nous en avons aussi... des lionnes, des tigresses!..

LA FÉE.

Pas beaucoup.

JOBARDEK.

Mais des dromadaires?.. Êtes-vous bien sûr que ces dames soient réellement sauvages... Heim?.. (Il lui prend le menton.) Mon petit Pigeon... faisons joujou à pigeon-vole? Drôle de teint... Est-ce qu'ils viennent au monde de cette couleur là?..

LA FÉE.

Ils se peignent tous les matins.

JOBARDEK.

Oh! cette autre, avec son moutard...

LA FÉE.

C'est l'usage... toutes les mères portent leurs enfans ainsi...

JOBARDEK.

Dans le dos?.. C'est le contraire de chez nous.

UN MONSIEUR de la salle, élevant la voix d'un ton important.

Pardon, Monsieur, une question physiologique!.. Quelle est leur manière de donner les alimens à l'enfance?

JOBARDEK, qui a parlé à l'oreille de la Fée.

La méthode française, exactement.

LE MONSIEUR.

Je vous suis fort obligé... Il était intéressant de savoir si le biberon Darbo, ou le biberon Breton avait pénétré dans le sein de ces peuplades!

JOBARDEK.

Ah ça! et quelle est leur profession?

LA FÉE.

Ils chantent, ils dansent, ils tirent de l'arc... Vous allez avoir un échantillon de leurs brillans exercices... Le Nuage-Blanc va vous dire le chant de guerre.

LES INDIENS, chantant.

Oh! ha!.. ô tapa! ô tapa!

LA FÉE.

Les paroles sont de lui et la musique aussi.

JOBARDEK.

Ça lui fait honneur.

LA FÉE.

C'est la *Marseillaise* de leur pays, c'est avec ça qu'ils soulèvent les masses.

LE MONSIEUR de la salle, haut.

Pardon, mon ami, est-ce qu'il n'ont point d'orgue dans leur musique? ils devraient en avoir.

LA FÉE.

Pourquoi ça, mon ami?

LE MONSIEUR.

Parce qu'ils sont de Barbarie, mon ami.

(Un Indien s'avance.)

LA FÉE.

Il veux parler...

JOBARDEK.

Je ne lui répondrai rien.

L'INDIEN.

Houa tapa... Ké! ké!.. Pé-Pé-Cé.

JOBARDEK.

P. P. C... Ah! pour prendre congé.

LA FÉE.

Ils vont en effet partir... Ils appartiennent, dans leurs montagnes rocheuses, aux plus hautes classes, ils sont tous éligibles.

JOBARDEK.

Ah! leurs chambres vont s'ouvrir... Eh bien! bon voyage.

LA FÉE.

Avant de nous quitter, ils désirent vous donner un échantillon de leur fameuse danse de l'aigle... Accaia!

(Danse. — Sortie. — Pendant la sortie des Indiens, on entend une fanfare brillante et de grands cris de joie: Bravo! viva! hurra! et une fanfare.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, JOSSELIN, JULIENNE, TOUT-CRINS, un cheval qui vient de remporter le prix de course; DES JOCKEYS, DES PARISIENS.

JOBARDEK.

Ah! c'est vous, monsieur Tout-Crins!.. Que diable allez-vous faire de ce cheval avec ses galons rouges et ses bouquets?.. est-ce pour le faire courir que vous l'avez habillé ainsi?

TOUT-CRINS.

C'est fait, Monsieur, et ce cheval vient de me gagner cinquante mille francs en cinq minutes.

JOBARDEK.

Cinquante mille francs!..

TOUT-CRINS.

Dix mille francs de prix et quarante mille francs de paris... Et tout ça, ce sera la dot de mon neveu... si vous lui donnez votre fille.

JOBARDEK.

Vraiment!.. Ah! saprelotte!.. mais ta fortune est faite.

JOSSELIN.

Eh bien! direz-vous encore que les chevaux ne sont bons à rien?

JOBARDEK.

Du tout, je recrois aux chevaux... je leur rends mon estime... Vive les chevaux... je les porte tous dans mon cœur, et je te donne ma fille. Au diable la vapeur!.. Oh! mais, sapristi!.. et mon portefeuille!.. Ah! je me souviens...

TOUS.

Qu'est-ce qu'il a donc?

JOBARDEK.

Oui, c'est ça, le tournoi des locomotives; je le rattraperai, il faut que je le rattrape.

JULIENNE.

Mon père!..

JOBARDEK.

Courons!

JULIENNE ET JOSSELIN.

Où?..

JOBARDEK.

Je n'en sais rien, courons toujours... Ah! au Champ-de-Mars!.. au Champ-de-Mars!..

(Il sort en courant; tout le monde le suit. — Le théâtre change.)

Cinquième Relai.

Le Champ-de-Mars. — Sur une marche brillante arrivent les chemins de fer: ce sont des hommes à cheval sur des locomotives, d'autres coiffés de tuyaux à vapeur, des cheminées qui marchent. Toutes ces machines portent le nom d'une ville. — Au milieu de ce cortège, Jobardek entre tout effaré, les autres le suivent à distance. Jobardek va d'une locomotive à l'autre.

JOBARDEK.

Floumann! Floumann! Avez-vous vu Floumann?

LES CHEMINS.

Connais pas! connais pas!

JOBARDEK.

Mais sa locomotive? où est sa locomotive?.. C'est à ne plus se reconnaître au milieu de tous ces chemins-là... Oh! combien êtes-vous donc?

UN CHEMIN.

Monsieur, nous sommes 729 pour une seule route.

JOBARDEK.

Et qu'est-ce que vous venez faire ici?

LE CHEMIN.

Nous venons pour la fusion de toutes les compagnies... et vu la quantité, nous avons pris le Champ-de-Mars.

JOBARDEK.

Alors Floumann va venir aussi, ça me rassure.

(On entend une cloche.)

TOUS LES CHEMINS.

La cloche de l'adjudication!.. Eh! vite, cou-

rons. C'est à moi à passer! Non, à moi!.. Après! Avant! A moi!..

JOBARDEK.

Ah! mon Dieu! comme ils fument! ils vont éclater, et la fusion deviendra une effusion de sang. Ah! Floumann va venir, enfin!.. Floumann! Floumann!

LA FÉE, entrant, suivie d'un cheval.

Vous ne le verrez plus, vieux obstiné... le Floumann était un floueur!

JOBARDEK.

Mais je suis ruiné, alors!.. Mon portefeuille!

LA FÉE.

Le voilà... je vous le rends pour cette fois... à l'avenir contentez-vous de bénéfices modestes... ne vous lancez plus dans les spéculations folles... il n'y a que les fripons qui gagnent à ce jeu-là.

JOBARDEK.

Ah! ça! mais comment l'avez-vous rattrappé, l'autre?

LA FÉE.

A cheval.

(Elle y monte,)

JOBARDEK.

C'est donc cette pauvre bête qui nous sauve tous... Oh! cette fois me revoilà pour le cheval à la vie, à la mort!

TOUS.

Vive les chevaux!..

(Arrivent tous les personnages de la pièce, à cheval; marche, évolution.)

VAUDEVILLE FINAL.

CHŒUR.

Air des Cancans.

A cheval! (bis)
On arrive bien ou mal;
A cheval! (bis)
L'univers marche à cheval.

LA TRUFFE.

Nous cherchons tous à monter,
Nous aimons à nous flatter!
Le genre humain en est là;
Chaque homme est sur son dada
A cheval! etc.

LA DAME.

Pour tâcher de faire bien
Ne désespérons de rien;
Sur la charité, l'amour,
Restons jusqu'au dernier jour
A cheval! etc.

MAGAZIN.

Honnête solliciteur
Qui priez un protecteur,
Afin qu'il soit obligeant,
Montez sur un sac d'argent
A cheval! etc.

BESTIANI.

Sur les arbres des boul'vards,
A ch'val on voit des gaillards,
Qui, les trouvant maladifs,
Mont'nt les écorcher tout vifs
A cheval! etc.

JULIENNE.

Nous pourrions, en traits malins,
Railler les théâtr's voisins;
D'abord peut-être on rirait,
Mais ensuite on nous dirait:
A cheval! (bis)
La critiqu' vous irait mal;
A cheval! (bis)
Restez toujours à cheval.

UN INDIEN IOWAYS.

Si les ch'vaux pouvaient un jour
Tenir la bride à leur tour,
Sur nous, du matin au soir,
Comme ils riraient de se voir
A cheval! etc.

UN GENTLEMAN.

En calèche, en escargot,
Si l'on voit maint' Camargo,
C'est qu' ces nymph's, sur leurs vertus,
Depuis long-temps ne sont plus
A cheval! etc.

FRICOTEAU.

Des malins dis'nt comme cela
Que l' Français n'est plus bon là;
Qu'il nous vienn' des tas d' marsouins,
Prussiens, Kosacks ou Bédouins...
A cheval! (bis)
Sera le cri général;
A cheval! (bis)
En avant, mon général!

JOSSELIN.

Nos soldats, vieux ou nouveaux,
En Afriqu' sont des héros,
Et quand ils n'ont plus d' chevaux
Ils se batt'nt sur des chameaux
A cheval! etc.

L'AGIOTAGE.

On nomme les ch'vaux en faveur
Ficell', *Mercure* ou *Voleur*;
On ne trouv' plus un coureur
Qui se tienne sur l'honneur
A cheval! etc.

BULL DOG, encore gris.

Nos Bacchus marchands de vin
Devraient, pour enseigne enfin,
S' fair' peindre sur un tonneau...
Un tonneau de porteur d'eau
A cheval! etc.

TOUT-CRINS.

Au Cirque, depuis vingt ans,
Si les succès sont constans,
C'est qu'il s' tient en général
Sur le petit caporal
A cheval ! (BIS)
Et vraiment il n' fait pas mal,
A cheval ! (BIS)
Viv' le petit caporal !

JOBARDET.

Le refrain que vous chantez
Me paraît diablement vrai,
Car je ne vois à Paris
Que les piétons qui n' vont pas
A cheval, etc.

LA FÉE, au public.

Messieurs, faites-nous cadeau
Pour étrennes d'un bravo ;
Sur l'indulgence aujourd'hui
Ah ! daignez vous mettre ici
A cheval ! (BIS)
Sauvez-nous d'un sort fatal;
A cheval ! (BIS)
Une chute fait grand mal !

FIN.

Imp. de Mme de Lacombe, r. d'Enghien, 12

LE

CHEVAL DU DIABLE

DRAME FANTASTIQUE EN 5 ACTES ET 14 TABLEAUX, AVEC PROLOGUE,

DE M. V. DE SAINT-HILAIRE,

Représenté à Paris, sur le théâtre national du Cirque-Olympique, le 3 février 1846.

LA MUSIQUE EST DE M. FRANCASTEL, LE BALLET DE M. LAURENT, LES DÉCORATIONS DE MM. THIERY, MARTIN, WAGNER ET DERCHY, LES MACHINES DE M. SACRÉ.

DISTRIBUTION :

BAUDOUIN-A-LA-HACHE, comte de Flandre	M. GAUTHIER.
ODYLE, sa fille	Mlle MATHILDE.
JEANNE MARTENS	Mme GAUTHIER.
ULRICK, son fils	M. EDM. GALAND.
NIOCELLE, fiancée d'Ulrick	Mme LAURENT.
RICHARD, fils naturel de Baudouin	M. HENRY.
CLAES, page	Mme SOPHIE.
DJINA la Bohémienne	Mme WSANNAZ.
MATHIAS BROWER, grand justicier	M. DUPUIS.
FRIDOLIN	M. LEBEL.
ZAMBA, fou muet du comte de Flandre	M. DUCROW.
LE CHEF DES HUISSIERS	M. WILLIAMS.
LE ROI D'ARMES	M. DOLBEL.
L'ECUYER DE BAUDOUIN	M. ADAM.
LE CHEVALIER DE BLANCHE CROIX	M. HILLIER.
UN BOURGEOIS DE COLOGNE	M. MARTIN.
L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE	M. BEAULIEU.
JACOBS, le bourreau	M. ARNOLD.
MACAIRE, matelot	M. THÉOL.
HAN D'ISLANDE	M. VIZENTINI.
L'ERMITE D'ENGADDI	M. PATONNELLE.
PETIT-JEAN, jeune pâtre	Mme LAUDIER.
PREMIER AGA	M. BARBIER.
IBRAHIM	M. VIZENTINI.
LE CHEF DES IMANS	M. SALLERIN.
SATAN	M. ARNOLD.
DAME MATHURINE	Mme MÉCHIN.
PREMIER BOHÉMIEN	M. THÉOL.

GARÇONS MEUNIERS, PAYSANS, PAYSANNES, CHEVALIERS, ÉCUYERS, PAGES, DAMES ET DEMOISELLES DE LA COUR, FOUS, BOURGEOIS ET BOURGEOISES, HOMMES D'ARMES, HÉRAUTS, HALLEBARDIERS, PEUPLE, AIDES TOURMENTEURS, OURS BLANCS, MAMELUCKS, AGAS, NÈGRES, GUERRIERS, MUSULMANS, ICOGLANS, DANSEURS, BAYADÈRES, ESCLAVES, PÉLERINS, DIABLES ET DAMNÉES.

(La scène se passe en 1120.)

NOTA. — Le cheval Zisco a été dressé par M. Hillier, un des plus habiles écuyers du Cirque-Olympique.

PROLOGUE.

Premier tableau.

LE MOULIN DE SAINT-DONAT.

Le théâtre représente l'intérieur du Moulin de Saint-Donat. Le fond est divisé en deux parties. Celle de droite est fermée par une porte à plusieurs brisures, avec vitrage enchâssé dans du plomb; quand cette porte s'ouvre, on aperçoit la campagne et d'autres habitations du village. Dans la partie de gauche sont deux meules et toute la mécanique; la roue motrice est à l'extérieur et hors la vue du public. A droite, une petite fenêtre et une porte donnant dans l'écurie. A gauche, au premier plan, une grande cheminée, sous le manteau de laquelle peuvent tenir plusieurs personnes assises. Entre l'entrée du fond et la mécanique, contre un pilier, plusieurs sacs remplis de farine. Plus loin que la cheminée, même côté, une porte communiquant au reste de l'habitation, çà et là des siéges de bois.

SCÈNE I.

JEANNE MARTENS, NIOCELLE, ULRICK, FRIDOLIN, CLAES, RICHARD, GARÇONS MEUNIERS, PAYSANS et PAYSANNES.

(Au lever du rideau, on est réuni au Moulin pour la veillée. La mécanique est encore en mouvement. Des garçons soutiennent des sacs qui s'emplissent au bas des meules; d'autres chargent ces sacs sur les ânes et les chevaux, qu'on amène dans le fond; sur le devant, les femmes et les filles sont réunies en cercle, autour de la petite table; Jeanne et Niocelle sont les plus rapprochées du foyer. Sous le manteau, est assis, dans un grand fauteuil, maître Fridolin, qui lit dans un gros livre; derrière lui est Claes, qui lui chatouille le front avec un brin de paille. Richard dirige le travail des garçons dans le fond. Ulrick, seul, debout à droite, les bras croisés, semble regarder cette scène si simple avec dégoût et mépris.)

CHŒUR.

Achevons gaîment la veillée
Au joyeux tictac du moulin,
Au bal, sous la verte feuillée,
Nous irons tous danser demain.
Demain le plaisir nous appelle
A la noce de Niocelle
Avec Ulrick, son beau cousin.
Bon Saint-Donat, veille sur elle,
Et que d'Ulrick le cœur fidèle
Mérite son heureux destin!

RICHARD.

Là... fermez les vannes, garçons... Tout notre monde est servi, et le moulin pourra chômer demain, sans faire tort à personne, pour le mariage de mon bon frère Ulrick... (A Jeanne.) N'est-ce pas, mère?

JEANNE MARTENS.

Sans doute, sans doute, assez de travail; au plaisir maintenant... Eh bien! Ulrick, que fais-tu donc là, à nous regarder tous ainsi?.. On dirait que tu rêves tout éveillé... Qu'as-tu donc, mon enfant?

ULRICK.

Moi?.. rien... je réfléchis.

JEANNE MARTENS.

A quoi? au bonheur qui t'attend demain?.. mais cela ne devrait pas te donner l'air triste.

ULRICK.

Aussi, n'est-ce pas à cela que je songeais.

JEANNE MARTENS.

Mais...

NIOCELLE, bas.

Ne le tourmentez pas... il est encore dans ses humeurs noires. Quand nous serons mariés, je tâcherai de le guérir de ces tristesses là... (Haut.) Voyons, qu'allons-nous faire pour terminer la veillée?

FRIDOLIN.

Si vous voulez, je vous lirai une légende de mon gros livre... justement, j'en tiens là une superbe: le *Cheval du Diable*!

NIOCELLE.

Encore des sorcelleries et des diableries... Et puis après, on ne peut plus dormir sans faire des rêves épouvantables... Non, non, autre chose.

RICHARD.

Que ne chantes-tu une ballade, petite cousine? Tu sais que nous avons toujours grand plaisir à t'entendre... et je suis sûr qu'Ulrick aussi aimera mieux ça... N'est-ce pas frère?

ULRICK.

Moi?.. ça m'est égal.

NIOCELLE.

Qu'il est gentil!.. (A Jeanne.) Décidément, il est malade ce soir... (Aux autres.) Quelle ballade voulez-vous?.. Dites, et je chanterai.

RICHARD, s'appuyant sur sa chaise.

Eh bien! chante la plus nouvelle, celle de Baudouin-à-la-Hache... Elle doit intéresser tout le monde ici, puisque c'est l'histoire du souverain qui nous gouverne, et qui a délivré notre belle Flandre de l'oppression des nobles et du pillage des Malandrins.

FRIDOLIN.

Ce qui l'a fait nommer aussi par le peuple Baudouin-le-Justicier... Beau surnom pour un prince, surtout quand il est mérité... Va, petite, nous t'écoutons.

NIOCELLE.

(Musique de M. Schneitzhoeffer.)

Pour conquérir une gloire immortelle,
Baudouin, un jour, saisissant son drapeau,
S'en va combattre et punir l'infidèle,
Qui du Seigneur outrage le tombeau.
Dès qu'il est loin, hélas! la pauvre Flandre,
Sur ses enfans voit fondre le malheur!
Ses pleurs, ses cris, il ne peut les entendre;
Qui donc, grand Dieu! finira sa douleur?

REFRAIN.

Méchant, tremblez! il revient implacable,
Il va compter vos crimes, nos affronts!
Tremblez! sa hache redoutable
Se lève sur vos fronts!

DEUXIÈME COUPLET.

Oui, le voilà! respire pauvre Flandre,
Le ciel enfin a pitié de tes maux.
L'espoir, la paix, Baudouin va te les rendre,
Et loin de toi chasser tous les fléaux.
Dès qu'il paraît, c'est l'oppresseur qui tremble;
De l'opprimé toujours il est l'appui;
Dans sa justice, à Dieu même il ressemble;
Il est partout et voit tout comme lui!

REFRAIN.

Méchants, fuyez! car il est inflexible,
L'arrêt porté, nul n'échappe à ses coups.
Fuyez! car sa hache terrible
Va se lever sur vous!

FRIDOLIN.

Le fait est que notre Seigneur Comte, depuis

son retour de la croisade, porte toujours à son côté une hache fraîchement émoulue... si bien que quand le bourreau n'est pas là, il fait lui-même justice... Et voilà d'où lui vient le surnom de Beaudouin-à-la-Hache... c'est ce que dit le troisième couplet.

CLAES.

Eh bien ! si le troisième couplet le dit, pourquoi, nous le dire, vous, vieux bavard?

FRIDOLIN.

Hein ! drôle ! qu'est-ce que c'est?

CLAES.

C'est vrai ça, il nous coupe notre satisfaction... et avec une voix de pintade encore !.. C'est égal, Mam'zelle, chantez toujours, ça nous remettra... (On entend la cloche du couvre-feu.) Allons, bon, il n'est plus temps !.. v'là le couvre feu.

(Toutes les femmes se lèvent.)

CHOEUR.

Sans plus tarder, quittons ce lieu.
Que chacun rentre en sa demeure,
Séparons-nous, car voici l'heure,
L'heure du couvre-feu !

(Tous les voisins et voisines se retirent, après avoir allumé leurs lanternes.)

SCÈNE II.

ULRICK, RICHARD, JEANNE MARTENS, NIOCELLE, FRIDOLIN, CLAES, GARÇONS MEUNIERS.

JEANNE MARTENS, à Niocelle.

Maintenant, ma fille, tu vas aller tout préparer pour le souper.

FRIDOLIN.

Ah ! oui, à propos... j'aime encore mieux ça qu'une ballade, moi... d'autant plus que j'ai une faim !..

RICHARD.

Oh ! notre digne précepteur à toujours bon appétit.

FRIDOLIN.

Mais oui, grâce à Dieu !..

JEANNE MARTENS, à Ulrick et à Richard.

Quant à vous, mes enfans, il faut penser à notre festin de demain. Notre vivier est vide ; le temps est beau, allez-vous-en ensemble à la pêche aux flambeaux.

ULRICK.

J'irai bien seul, ma mère.

JEANNE MARTENS.

Non, non, quand vous allez ensemble, vous réussissez toujours mieux... Oh ! décidément, Richard est plus heureux que toi.

ULRICK.

Oui, je le sais bien... toujours plus heureux... et sans doute aussi plus adroit? Eh bien ! qu'il aille donc sans moi alors... Aussi bien, je suis fatigué... je souffre !

(Il prend un siége et s'assied avec humeur.)

RICHARD.

Pauvre frère ! c'est jouer de malheur, une veille de noce !.. (A Claes, en lui tirant l'oreille.) Et toi, petit fainéant, viens-tu ?

FRIDOLIN.

C'est ça, tire, tire fort... il mérite correction... c'est un mauvais sujet, un propre à rien.

ULRICK.

Claes est à mon service. Je l'ai chargé du soin de l'écurie, et du moment que j'en suis content, moi, personne ici n'a droit de lui rien dire, et encore moins de le maltraiter.

RICHARD, lâchant l'oreille de Claes.

Ne te fâche pas, frère, ne te fâche pas.

CLAES, à Ulrick.

Merci, maître.

(Il fait la nique à Fridolin, et sort par la porte de droite.)

RICHARD, à Jeanne, lui montrant Ulrick.

Qu'a-t-il donc? Je ne l'ai pas encore vu d'une humeur pareille.

JEANNE MARTENS, bas.

Laisse-moi avec lui... (Haut.) Va, mon enfant, bonne chance !

(Il sort suivi des garçons, munis de tous les ustensiles nécessaires pour la pêche.)

NIOCELLE, bas, à Jeanne, en montrant Ulrick.

Ne le grondez pas trop.

(Elle sort par la gauche.)

SCÈNE III.

ULRICK, JEANNE MARTENS, FRIDOLIN.

(Fridolin a pris place près du feu, et ne tarde pas à s'endormir sur son gros livre. Jeanne a reconduit Richard jusqu'à la porte et la referme sur lui ; puis elle revient près d'Ulrick, qui est resté assis et pensif dans son coin, et le regarde un moment en silence.)

JEANNE MARTENS, prenant sa main.

Mon fils, écoute-moi.

ULRICK, se levant.

Je vous écoute, ma mère.

JEANNE MARTENS.

Ulrick, tu n'aimes pas ton frère.

ULRICK.

Non.

JEANNE MARTENS.

Pourquoi ?

ULRICK.

Parce que vous l'aimez trop, vous, ma mère.

JEANNE MARTENS.

Insensé !.. je l'aime trop... plus que toi, peut-tre ?

ULRICK.

Peut-être.

JEANNE MARTENS.

Ulrick, tu es injuste et ingrat... Qu'ai-je donc it pour lui, que je n'aie fait pour toi ?.. Quand ar le conseil du vénérable abbé de Saint-Donat, on père se décida à consacrer une petite sucession qu'il venait de faire à l'éducation de Riard, n'ai-je pas obtenu que les leçons de aître Fridolin, fussent partagées entre vous eux ?

ULRICK.

C'est vrai, et je vous en remercie.

JEANNE MARTENS.

Il faut, avait dit encore l'abbé, que Richard oit, au besoin, propre au métier des armes. n des plus braves cavaliers de Flandre fut appelé alors, et comme Richard encore, tu profis de ses leçons.

ULRICK.

C'est vrai.

JEANNE MARTENS.

Eh bien !

ULRICK.

Eh bien !.. pourquoi cette éducation pour obscurs vassaux, pour les fils d'un meûer ?.. Tenez, ma mère, il y a dans tout ceci secret que vous ne voulez pas m'apprendre, ais que je finirai par découvrir.

JEANNE MARTENS.

Un secret ?

ULRICK.

Richard... oui, je le sens là, Richard n'est pas on frère !

JEANNE MARTENS.

N'es-tu donc pas mon fils, toi ?

ULRICK.

Moi, oh ! si fait... et j'en bénis le ciel, car je us aime de toutes les forces de mon âme !.. ais Richard...

JEANNE MARTENS.

Richard nous a été donné par Dieu comme i... nous l'avons élevé et aimé comme toi... i a-t-on épargné la fatigue ? N'est-il pas argé des travaux les plus pénibles du mou? Et s'est-il jamais plaint, s'est-il montré jaux, lui ? A-t-il jamais porté ses vœux plus haut e notre modeste fortune, comme ?..

ULRICK.

Comme moi ?

JEANNE MARTENS.

Eh bien ! oui, comme toi... car tu es ambitieux, mon pauvre Ulrick, et tu rougis maintenant de l'état de ton père.

ULRICK.

Je n'en rougis pas, mais si je ne devais jamais viser plus haut, pourquoi ces leçons, pourquoi ?...

JEANNE MARTENS.

C'est vrai, oui, je le vois bien à présent, j'ai eu tort de vouloir tout cela pour toi.

ULRICK.

Tort de le vouloir pour moi, mais pas pour lui, n'est-ce pas ? Vous voyez donc bien, ma mère, que vous avez un secret, que vous me taisez !

JEANNE MARTENS.

Et quand cela serait, si un serment me lie, si ce secret n'est pas le mien, pourquoi chercher à le pénétrer ?

ULRICK.

Et Richard le sait-il, lui ?

JEANNE MARTENS.

Richard ignore tout, et il est content de son sort.

ULRICK.

Oui, il n'a pas de cœur.

JEANNE MARTENS.

Ah ! c'est affreux ce que tu dis là !.. Pas de cœur, lui !.. Il en a eu assez pourtant pour exposer sa vie et te sauver, quand tu allais périr, l'an dernier, sous les glaces.

ULRICK.

Et si je voulais mourir, moi !

JEANNE MARTENS.

Mourir !.. mais tu es fou !.. mourir, quand le sort le plus heureux se prépare pour toi.

ULRICK.

Le plus heureux ?

JEANNE MARTENS.

N'aimes-tu donc plus Niocelle ?

ULRICK.

Si ma mère, je l'aime... je l'aime à l'idolâtrie, et c'est pour elle surtout que je voudrais une grande et noble fortune !

JEANNE MARTENS.

Pour elle, qu'en a-t-elle besoin ?.. Tu sais bien quels riches et brillans partis elle a refusés pour toi... jusqu'au fils de Mathias Brower, le grand justicier.

ULRICK.

Un chevalier, oui, un chevalier qui a répondu à ses refus par l'insulte, et que je n'ai pu punir, moi, parce que je ne suis qu'un misérable

vassal!.. Oh! mais cela changera, ma mère, cela changera, j'en réponds, ou je périrai!

JEANNE MARTENS.

Tais-toi, tais-toi... on vient... Voyons, chasse toutes ces idées, qui t'attristent et te rendent injuste... Ne vise qu'où Dieu te permet d'atteindre... et entre l'amour de l'ange qu'il te donne et la tendresse d'une mère dévouée, tu verras qu'il peut encore y avoir assez de bonheur pour toi au vieux Moulin de Saint-Donat.

SCÈNE IV.

ULRICK, JEANNE MARTENS, FRIDOLIN, NIOCELLE, puis RICHARD.

(Niocelle entre avec une servante, qui l'aide à porter une table toute servie, et sur laquelle il y a cinq couverts.)

NIOCELLE.

J'apporte la table, parce que nous avons vu de loin revenir Richard. (A Fridolin endormi) Eh bien! maître, est-ce que vous ne soupez pas?

FRIDOLIN, se réveillant en sursaut.

Qui est-ce qui dit qu'on ne soupe pas? C'est ce petit enragé de Claes, sans doute... il aura tout mangé, le vorace!

NIOCELLE.

Mais non, c'est que vous dormiez.

FRIDOLIN.

Du tout, je lisais.

NIOCELLE.

Vous lisiez, les yeux fermés.

FRIDOLIN.

Alors je rêvais que je lisais... Ça revient au même.

NIOCELLE.

Eh bien! si ça revient au même, rendormez-vous, et vous pourrez rêver que vous soupez.

FRIDOLIN.

Espiègle!.. Dieu! la bonne soupe aux choux!

(Richard paraît en ce moment avec les garçons qui portent le poisson.)

RICHARD.

Nous voilà, mère, et il était temps, car un orage terrible se prépare.

JEANNE MARTENS.

Quelle pêche magnifique! (Aux garçons.) Allez mettre tout ça dans le vivier!

ULRICK, à part.

Il n'est pas mon frère... mais qu'est-il donc?

NIOCELLE.

Allons, à table,,, Eh bien! Ulrick, tu ne viens pas?

ULRICK.

Si fait, me voilà.

NIOCELLE.

Mon Dieu! tu as encore l'air triste., Est-ce que tu souffres toujours?

ULRICK.

Oui... toujours.

RICHARD.

C'est l'impatience d'être à demain, pas autre chose, j'en suis sûr... Le fait est que demain, oh! demain, il sera le plus heureux des hommes!

FRIDOLIN.

Oui, certainement... Mangeons la soupe.

(Jeanne Martens sert à chacun une assiette de soupe aux choux. A ce moment on frappe à la porte du fond. Il fait des éclairs et il tonne.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, DJINA, la bohémienne.

DJINA, en dehors.

Ouvrez, par grâce et donnez-moi gîte pour cette nuit.

ULRICK.

Je reconnais cette voix... c'est celle de Djina, la bohémienne.

FRIDOLIN.

Une bohémienne, une sorcière!.. N'ouvrez pas alors, elle nous jetterait des sorts, et ferait tourner la soupe aux choux!

NIOCELLE.

Le fait est que c'est depuis qu'Ulrick l'a vue à la dernière kermesse, qu'il est devenu si triste... Elle lui en a peut-être jeté un... Non, non, n'ouvrons pas.

ULRICK.

Comment, toi aussi, Niocelle, tu aurais le cœur de laisser une pauvre vieille femme dehors par le temps affreux qu'il fait?

NIOCELLE.

Mais, dame, c'est pour toi.

ULRICK, se levant.

Oh! pour moi, sois tranquille, si malheur m'arrive, ce n'est pas d'elle qu'il me viendra.

(Il va ouvrir. Djina entre en secouant la vieille couverture, rayée de noir, qui lui sert de manteau.)

DJINA, à Ulrick.

Merci, mon enfant, merci.

ULRICK, lui donnant un siége.

Tenez, mettez-vous là près du feu, bonne femme, et mangez une assiettée de soupe, ça vous réchauffera.

DJINA.

Non, un morceau de pain seulement... et pour payer mon écot et votre bonne hospitalité, je vous conterai une petite historiette, et je vous dirai à tous votre bonne aventure... Voici d'abord l'historiette, telle que je l'ai entendue moi-même en Thuringe, d'où j'arrive à présent.

JEANNE MARTENS.

En Thuringe!

DJINA.

Il y a de ça vingt-et-un ans environ. Baudouin-à-la-Hache n'était pas encore votre maître et seigneur; son père régnait. Il n'était alors lui qu'un jeune et beau cavalier, ressemblant de taille et de tournure... à maître Richard, tenez.

ULRICK.

Comment?

DJINA.

De votre âge à tous deux, et comme tous deux ayant le cœur ardent et tendre. Il y avait, à la même époque, à la cour de Cologne, une jeune princesse d'une beauté incomparable, fille du prince Albert de Thuringe.

JEANNE MARTENS, à part.

Encore...

DJINA.

Beaudouin n'eut pas plutôt vu la ravissante Yolande de Thuringe... c'était le nom de la princesse... N'en avez-vous jamais entendu parler, dame Martens?

JEANNE MARTENS, sèchement.

Jamais.

DJINA.

C'est étonnant... Baudouin, n'écoutant que son amour, et malgré la haine invétérée qui divisait les deux familles, se décida à demander la main d'Yolande à son père. Cette demande fut repoussée avec mépris; et dans son désespoir, après avoir fait remettre à sa bien-aimée une lettre d'adieux, écrite avec son sang, et un anneau, gage de son éternelle foi, Baudouin partit pour la Terre-Sainte, d'où il ne revint que longtemps après, pour être couronné Prince, comte de Flandre.

FRIDOLIN.

Voilà le premier mot que j'entends de tout ça, moi, qui en ma qualité de savant, devrais tout savoir... C'est fort étrange!.. Imaginez-vous... Passez-moi le jambon.

DJINA.

Quelques mois après le départ de Baudouin, la princesse reconnut avec effroi qu'elle allait bientôt devenir mère. Furieux de voir ainsi flétrir l'honneur de sa race, Albert de Thuringe voulut d'abord tuer sa fille; enfin, il lui fit grâce, mais à condition qu'elle disparaîtrait du monde, et irait cacher sa honte dans un cloître, au fond de l'Angleterre. Quant à l'enfant, Albert ordonna impitoyablement sa mort.

JEANNE MARTENS.

Votre histoire est fausse, bonne femme, car tout le monde sait que la princesse de Thuringe est morte elle-même, à l'époque dont vous parlez.

DJINA.

Oui, je sais, comme tout le monde, qu'on a répandu le bruit de sa mort et qu'on lui a fait même de magnifiques funérailles; mais ce que je dis ici n'en est pas moins la vérité.

ULRICK.

Poursuivez, poursuivez... et ne l'interrompez plus, vous, ma mère... j'ai hâte de connaître la fin de l'aventure.

DJINA.

Au moment d'exécuter l'ordre terrible du prince son maître, le misérable qui s'en était chargé, fut ému par les cris du jeune enfant, et au lieu de le mettre à mort, il l'emporta loin de la Thuringe... jusqu'aux environs de Saint-Donat, m'a-t-on dit... C'était le pays de cet homme..,

ULRICK.

Ensuite, ensuite?

DJINA.

Il demanda alors conseil à l'abbé de Saint-Donat, qui seul fut mis dans le secret, et d'après ses avis, il déposa, un soir, l'enfant... à la porte... d'un des moulins construits sur les bords de votre petite rivière... Je n'ai pu apprendre au juste lequel... Quant au terrible Albert de Thuringe, il a cru heureusement que l'enfant n'existait plus. Baudouin, de son côté, lui, n'a jamais su qu'il eût existé, et se croyant libre, il s'est marié à une nièce de l'empereur d'Allemagne, qui ne lui a donné qu'une fille, que vous appelez aujourd'hui la perle de Flandre.

JEANNE MARTENS.

Est-ce tout?

DJINA.

Oui, tout ce que je sais en ce moment.

FRIDOLIN.

Ainsi, nous aurions dans ce voisinage quelque pauvre garçon de moulin qui, sans qu'il s'en doute, serait de race souveraine, et pourrait un jour devenir notre maître à tous... Eh bien! mais pour un conte bleu, ça n'est pas trop mal arrangé... seulement ça manque tout-à-fait de vraisemblance.

RICHARD, riant.

Pourquoi donc maître? Il y a dans votre gros livre bien des histoires aussi extraordinaires que celle-là... Qui sait? c'est peut-être Ulrick qui est de souche royale.

ULRICK.

Oh! si c'était moi!,.

FRIDOLIN, à Richard.

Lui! allons donc! toi encore, je ne dis pas.

JEANNE MARTENS, se levant avec impatience.

Eh! mon Dieu! pas plus l'un que l'autre...

Laissons là toutes ces folies, et allons nous reposer, il est temps!

(Les servantes enlèvent la table et les siéges.)

DJINA.

Mais je n'ai pas encore payé toute ma dette... et la bonne aventure donc !.. A vous, Jeanne Martens.

JEANNE MARTENS.

Le secret de l'avenir est le secret de Dieu, je ne veux pas le savoir avant le temps.

DJINA.

Soit... A vous donc, maître Richard.

RICHARD.

Moi, je refuse aussi. Je suis content de mon sort, je n'ai pas d'ambition, j'aime le travail, je ne crains pas le danger, et j'irai tranquillement où Dieu voudra me conduire.

JEANNE MARTENS, bas à Ulrick.

Tu l'as entendu?

ULRICK, de même.

Oui, ma mère.

DJINA.

Ah! ça mais, je ne pourrai donc m'acquitter avec personne ici... Pas même avec vous, gentille fiancée?

(Niocelle hésite.)

ULRICK.

Je veux qu'elle vous écoute, moi. Puisque je l'épouse demain, une même fortune nous attend... et je désire la connaître.

NIOCELLE, tendant sa main à Djina.

Tenez donc... mais ce n'est pas pour moi au moins... c'est pour lui!.. (Bas.) Tâchez que ce soit du bonheur!

DJINA, après avoir étudié quelque temps les signes de la main.

C'est étonnant!

NIOCELLE.

Quoi donc?..

DJINA.

Pas un trouble, pas un nuage... une existence toujours calme, humble, modeste... le travail, les joies paisibles de la famille... Pas d'honneurs, pas de richesses, mais de longues années d'un bonheur tranquille.

NIOCELLE.

Avec lui?

DJINA.

Sans doute, avec lui.

NIOCELLE.

Oh! merci, merci, je ne veux rien de plus.

ULRICK, ironiquement.

Il faudrait être bien difficile, en effet, pour ne pas se contenter d'un sort pareil? (A Djina qui se tourne vers lui et veut prendre sa main.) Pour moi, c'est inutile, puisque la même destinée nous attend.

JEANNE MARTENS.

Sans doute... Allons, allons, retirons-nous, il est temps... Richard conduira cette femme dans la grange.

ULRICK.

Non, je m'en charge, moi.

JEANNE MARTENS.

Soit... (Bas, à Ulrick.) Tu fermeras bien la porte... Avec ces sortes de gens, on ne saurait trop se garder. (Lui tendant la main.) Tu me boudes?

ULRICK, portant sa main à ses lèvres.

O ma mère!

(Richard, Fridolin, Jeanne Martens et Niocelle sortent par la gauche; Ulrick fait mine de se disposer à sortir avec Djina par la droite.)

SCÈNE VI.

ULRICK, DJINA.

ULRICK, s'arrêtant.

Restons ici.

DJINA.

Oh! j'ai bien compris que tu ne voulais pas m'entendre devant témoins... A présent que nous sommes seuls, tu ne repousses plus les secours de ma science. Je m'y attendais; voyons donc ta main.

ULRICK.

Non, ce n'est pas ma destinée que je veux connaître, c'est celle de Richard.

DJINA.

Ah! oui, je conçois... ce n'est pas l'ambition seule qui te fait souffrir... tu es jaloux aussi de ton frère.

ULRICK.

Mon frère!.. mais tu sais bien qu'il ne l'est pas.

DJINA.

Oui, je le sais... mais qui te l'a dit, à toi?

ULRICK.

Ma haine.

DJINA, avec un sourire infernal.

Ah! tu le hais?

ULRICK.

Oui!.. L'enfant... l'enfant de Baudouin, c'est bien lui, n'est-ce pas?

DJINA.

C'est lui.

ULRICK.

Et le secrêt de sa naissance?

DJINA.

Il éclatera bientôt

ULRICK.

Comment?

DJINA.

Yolande, sa mère, toujours enfermée dans le couvent dont elle est devenue la supérieure, a été instruite de tout par l'agent du prince de Thuringe lui-même ; mais tant que ce prince a vécu, il a fallu cacher avec soin l'existence de Richard, car il l'aurait inpitoyablement sacrifié à sa vengeance. Albert vient de mourir enfin, et désormais, délivrée de ses terreurs, Yolande a fait partir en toute hâte un des plus vaillans chevaliers d'Angleterre, pour venir recevoir des mains de l'abbé de Saint-Donat, le fils de Baudouin, et le conduire aussitôt à son père.

ULRICK.

Et tout cela est bien vrai?

DJINA.

Tout cela est vrai... Quelques jours encore, et Richard sera reconnu.

ULRICK.

Oui, du plus noble sang!.. Chevalier... prince ensuite. Et il pourra combattre, lui, venger ses affronts, se couvrir de gloire!.. tandis que moi... Malédiction!.. moi, plus brave, plus noble que lui par le cœur, je boirai la honte, je subirai l'outrage... je vivrai et mourrai en ignoble valsal!..

DJINA.

Toi?.. si tu le voulais bien, tu serais avant peu autant et plus même que Richard!

ULRICK.

Que veux-tu dire?

DJINA.

As-tu du courage?

ULRICK.

Ah! s'il ne fallait que cela!..

DJINA.

Sacrifierais-tu quelques années de ta vie pour que ce qui t'en resterait s'écoulât dans la gloire et les grandeurs?

ULRICK.

Ah! cent fois oui!

DJINA.

Es-tu bien décidé?

ULRICK.

Oui, te dis-je.

DJINA.

Donne-moi donc ta main.

ULRICK.

La voilà.

(Aussitôt qu'elle tient sa main, la lampe qui est sur la cheminée s'éteint. On entend le bruit lointain du tonnerre. La nuit la plus profonde règne sur le théâtre et dans la salle.)

DJINA, qu'on ne voit plus.

C'est bien... ta main ne tremble pas... Tu n'a pas peur?

ULRICK.

Je n'ai qu'une crainte, celle de ne pas réussir.

DJINA.

A merveille! je vois que tu ne seras pas au-dessous du sort brillant qui se prépare pour toi!

ULRICK.

Que se passe-t-il donc?

DJINA.

C'est la fortune qui t'arrive.

Deuxième tableau.

(A ce moment, la clarté reparaît, et sans qu'on ait pu apercevoir aucun mouvement ni entendre aucun bruit de machines, le moulin se trouve transformé en une écurie infernale, où l'on voit le cheval du diable et les palefreniers qui le soignent. Un page diabolique tient à la main un petit mors enrichi de pierreries, suspendu à une chaîne d'or. Un des palefreniers tient une housse de peau de tigre, à griffes d'argent, et dont les rayures noires sont très apparentes.)

SCÈNE I.

LES MÊMES.

ULRICK.

Où sommes-nous?

DJINA.

Dans l'écurie de Satan, et voilà Zisco, son cheval. Tout homme qui ose appeler à lui ce merveilleux coursier, peut aspirer à tout. Son premier maître a été Mahomet, le prophète. Il a depuis, reparu plusieurs fois sur terre, pour conduire d'autres ambitieux à la plus brillante fortune.

ULRICK.

Oh! je ne voudrais, moi, qu'être chevalier, noble comme Richard, avoir droit de combattre, de m'illustrer par mon courage, et revenir ensuite enrichir ma bonne mère et Niocelle, mes seules amours!

DJINA.

On est toujours libre de borner ses vœux: on renvoie le cheval alors, et tout est fini.

ULRICK.

Et pour devenir maître de ce cheval, il faut?..

DJINA, au page.

Approche, Claes.

ULRICK.

Claes... mais c'est le nom du petit palefrenier du moulin.

DJINA.

C'est aussi celui du page de Satan... Il y a peut-être quelque parenté entre eux. (Prenant le

petit mors que tient Claes.) Pour être maître du cheval, il faut posséder ce mors magique.

ULRICK.

Et le prix?

DJINA.

Oh! moins que rien : cinq ans de la vie de celui qui l'accepte, pour chaque vœu qu'il forme et qu'il voit s'accomplir. Pour toi, par exemple, ce serait bien peu de chose, puisque la carrière qui t'est promise est de quatre-vingts années, que tu n'as encore atteint que la vingtième, et que tu ne comptes former qu'un seul vœu... Eh bien! le marché te convient-il?

ULRICK, s'emparant du mors.

Oui, donne.

DJINA, aux palefreniers.

Mettez la housse au cheval.

ULRICK.

Quelle est cette housse?

DJINA.

Elle a appartenu aussi à Mahomet... Tu vois ces douze rayures noires.

ULRICK.

Oui, eh bien?

DJINA.

Chacune d'elles vaut cinq années de ta vie. Chaque fois qu'après un vœu formé, tu auras dit : *je le veux*, soit en agitant le mors magique, soit en passant la main dans la crinière de Zisco, une rayure s'effacera de la housse, et cinq coups se feront entendre. Tu seras toujours ainsi averti de la situation de ton compte avec nous... Oh! nous avons de la probité en enfer, et nous ne prenons personne par surprise... Eh! bien, acceptes-tu toujours?

ULRICK.

Oui, une seule rayure s'effacera, j'en réponds!

DJINA.

Cela dépendra de toi.

ULRICK.

A moi donc, Zisco, j'accepte!

(Zisco piaffe. Les palefreniers vont lui mettre la housse. A ce moment, on entend la cloche de la chapelle, et un chœur lointain. La nuit la plus profonde couvre alors de nouveau le théâtre.)

CHŒUR.

De Saint-Donat la cloche vous appelle!
Jeunes amans, vite réveillez-vous.
Venez, venez, à la sainte chapelle
Vous enchaîner par les nœuds les plus doux.

(Par une nouvelle transformation, l'écurie infernale a disparu, et l'on revoit le moulin, éclairé par le jour naissant.)

ULRICK, à Djina.

Et le cheval?

DJINA.

Sois tranquille, il est déjà dans ton écurie, à la place du tien, avec le page de Satan, qui a remplacé aussi le petit palefrenier Claes.

JEANNE MARTENS, dans la coulisse.

Ulrick! Ulrick!

DJINA.

Surtout, que personne ne soupçonne jamais d'où te viendra ton pouvoir, tu serais perdu!

SCÈNE II.

TOUS LES PERSONNAGES DU PROLOGUE.

(Niocelle est en costume de mariée, avec le bouquet, la couronne et le voile. La porte du fond s'ouvre et l'on voit le cortége qui vient chercher la mariée. Tout le monde entre en scène sur la reprise du chœur. Tous sont en costume de fête et ont des bouquets.

JEANNE MARTENS.

Que vois-je?... Comment, Ulrick, tu n'as pas encore tes habits de noce!.. Mais à quoi penses-tu donc?

ULRICK, troublé.

Ma mère, c'est vrai... c'est que... je...

RICHARD.

Regarde donc ta Niocelle, frère... qu'elle est jolie ainsi!.. Regardez-la tous, mes amis... N'est-ce pas qu'Ulrick est bien heureux?

FRIDOLIN.

Certainement, il l'est... Eh bien, il n'a pas seulement l'air de s'en douter. Décidément, ce garçon-là...

JEANNE MARTENS.

C'est bon, c'est bon... nous n'avons pas de temps à perdre... Va bien vite t'habiller, Ulrick.

ULRICK, avec embarras.

C'est inutile, ma mère.

(La bohémienne lui a parlé bas et disparaît.)

JEANNE MARTENS.

Inutile!..

ULRICK.

Oui, le mariage ne peut avoir lieu aujourd'hui.

NIOCELLE.

Qu'entends-je?

JEANNE MARTENS.

Mais c'est de la démence!

ULRICK.

Non, ma mère... je vais partir.

JEANNE MARTENS.

Partir!

ULRICK.

Oui, je vais m'enrôler dans le contingent de

Flandre, pour la nouvelle croisade. J'irai en Palestine... Je m'y distinguerai; j'y gagnerai, par mon courage, les éperons de chevalier... Et dans un an, si le sort me seconde, je reviendrai à vous, plus heureux et plus digne de l'amour de ma Niocelle!

NIOCELLE.

Que dis-tu? que t'ai-je donc demandé au-delà de ta tendresse?.. Ah! c'est cette bohémienne qui lui a encore tourné l'esprit, j'en suis sûre.

RICHARD.

Oui, oui, c'est cette sorcière du diable... Cherchons-la, et par l'enfer!..

ULRICK.

Vous ne la trouverez pas... et vous avez tort de l'accuser, ce n'est pas d'elle que me vient ma résolution.

JEANNE MARTENS, bas, à Ulrick.

Allons, allons, tout cela n'est pas sérieux, n'est-ce pas? Tu as voulu éprouver Niocelle, rien de plus... Voyons, rassure-la bien vite.

ULRICK, de même.

Je pars, ma mère... mon parti est irrévocable... Je mourrais ici, voyez-vous!

JEANNE MARTENS, bas.

Assez, je ne te retiens plus... suis donc ta destinée, et que le ciel te protége!.. (Haut.) Maître Fridolin, vous l'accompagnerez.

FRIDOLIN.

Moi?

JEANNE MARTENS.

Oui, vous veillerez sur lui... vous calmerez, par votre raison et vos bons conseils, la fougue de son caractère... Vous avez de l'affection pour lui, je le sais...

FRIDOLIN.

Certainement, je l'aime, l'ingrat, malgré tous ses défauts...

(Claes paraît au fond, tenant en main Zisco. Claes n'a en plus qu'aux premières scènes, qu'une plume rouge à sa toque.)

CLAES.

Tout est prêt, maître.

ULRICK, prenant la main de Jeanne.

Adieu, ma mère!

NIOCELLE, avec larmes.

Ulrick!

ULRICK.

Avant un an, Niocelle, tu seras noble et riche, où j'aurai cessé de vivre!.. Adieu!

(Richard s'approche et lui tend la main, il va vivement vers le fond sans répondre à cette avance. Fridolin le suit. Au moment où il met le pied à l'étrier, que tient Claes, Ulrick fait un dernier signe d'adieu à sa famille.)

JEANNE MARTENS.

Dieu te garde, mon fils!

(Niocelle tombe éplorée dans les bras de Jeanne Martens. Tout le cortége nuptial est dans la stupéfaction. — La toile baisse sur ce tableau.)

ACTE PREMIER.

Premier Tableau.

LE RENDEZ-VOUS DE CHASSE.

Le théâtre représente une forêt accidentée. Vers le fond, une route monte de gauche à droite. Au deuxième plan, à droite, un torrent qui disparaît après sa chute derrière des rochers. A gauche, au premier plan, et vers le tiers de la largeur du théâtre, un chêne énorme et creux. Devant le chêne et à l'entour, plusieurs quartiers de roc et des bancs naturels de pierres recouvertes de mousse. Sur le torrent, un pont rustique.

SCÈNE I.

BAUDOUIN-A-LA-HACHE, ODYLE, sa fille, MATHIAS BROWER, ZAMBA, CHEVALIERS, UN ÉCHANSON, ÉCUYERS, PIQUEURS, PAGES, DEUX DEMOISELLES D'HONNEUR, HOMMES D'ARMES, FAUCONNIERS.

(Au lever du rideau, Baudouin, sa fille, Mathias Brower et trois chevaliers prennent part à une collation servie sur une pierre oblongue et aplatie dans sa partie supérieure. Cette table naturelle est recouverte d'une riche nappe et chargée de fruits, de pâtés de venaison, de coupes et d'aiguières d'or et d'argent. Baudouin est adossé au vieux chêne, Odyle est à sa gauche; derrière Odyle, les deux demoiselles d'honneur se tiennent debout. Derrière Baudouin, et à sa droite, l'échanson, qui vient de remplir sa coupe. Sur un petit quartier de roc, un peu distant de la table, également à droite, est assis Mathias Brower; à gauche de la table sont les trois chevaliers; à droite, près du torrent, se tiennent les fauconniers, le faucon au poing. Un peu en arrière, vers le milieu de la scène, les pages tiennent par la bride les chevaux du comte, de la princesse et des chevaliers. Plus loin sont les hommes d'armes qui font le guet. Zamba est sur une maîtresse branche du chêne, au-dessus de la tête de Baudouin.)

BAUDOUIN, élevant sa coupe.

A notre bonne chasse, Messires!

MATHIAS BROWER ET LES CHEVALIERS.

A notre bonne chasse!

BAUDOUIN.

Et vous, Odyle, notre fille bien-aimée, vous serez, je l'espère, plus calme et plus prudente que vous ne l'avez été jusqu'ici, et vous ne nous donnerez pas la douleur de trembler une seconde fois pour votre vie.

ODYLE.

Je vous le promets, mon père.

BAUDOUIN.

Quant à vous, maître Mathias, notre grand justicier, (Mathias s'incline) ce n'est pas précisément la prudence qu'il est besoin de vous recommander, n'est-ce pas?

MATHIAS BROWER.

Malgré ma modestie naturelle, sire Comte, je dois convenir que je possède, en effet, cette précieuse vertu à un très haut degré... et c'est précisément pour cela que le prince votre auguste père et prédécesseur...

BAUDOUIN.

Il vous tenait pour homme habile; oui, je le sais, et c'est surtout par respect pour sa mémoire et son jugement que je vous ai maintenu jusqu'ici dans un poste où ma propre confiance ne vous eût probablement pas appelé.

(Mathias Brower s'incline, Zamba applaudit.)

MATHIAS BROWER.

Quel est l'insolent qui ose se permettre?...

BAUDOUIN.

De nous applaudir?.. Eh! mais c'est Zamba, notre fou... Vous le voyez, il imite les sages, il devient flatteur... Heureusement pour vous il est muet, cela vous dispensera d'entendre tout ce qu'il aurait à dire pour appuyer mon opinion à votre sujet... Peut être le bruit est-il venu jusqu'à lui que les maltotiers, malandrins, pillards et voleurs, grands ou petits, dont nous pensions avoir à jamais délivré notre belle Flandre, y avaient reparu de tous côtés pendant la courte absence que nous venons de faire.

(Zamba fait signe que oui.)

MATHIAS BROWER.

Calomnie, sire Comte, pure calomnie de mes ennemis! Jamais le pays n'a été plus sûr, jamais, jamais!.. C'est au point que cette forêt, si mal famée naguère, un enfant pourrait la traverser aujourd'hui avec un trésor, sans qu'il lui manquât une obole en la quittant... Et pas plus tard qu'hier encore, je l'ai fait proclamer à son de trompe dans toute la contrée.

BAUDOUIN, se levant de table.

Dieu vous fasse donc la grâce de n'avoir proclamé que le vrai, messire notre justicier.

MATHIAS BROWER, à part.

De quel air il m'a dit cela!.. j'en ai le frisson!..

BAUDOUIN.

Ecoutez-moi bien, Mathias Brower. Un des plus nobles et des plus vaillans chevaliers d'Angleterre, sire Arundel, est débarqué, il y a huit jours sur nos côtes, pour porter un message au vénérable abbé de Saint-Donat. J'ai été informé du voyage de ce jeune seigneur par son souverain lui-même, qui le met sous ma garde et protection. Le chevalier a dû traverser cette forêt pour se rendre à Saint-Donat, et il n'a pas encore paru à l'abbaye, je le sais... N'avez-vous reçu aucun rapport à ce sujet?

MATHIAS BROWER.

Aucun, sire Comte.

BAUDOUIN.

Prenez-y garde, messire justicier; si votre défaut de vigilance avait ici encore causé quelque malheur, vous savez pourquoi le peuple, que j'ai toujours su protéger, moi, m'a donné le nom de Baudouin-à-la-Hache...

MATHIAS BROWER, à part.

Miséricorde!

BAUDOUIN.

Faites en sorte que je n'aye pas à recommencer par vous ma terrible mission! Demain, avant le tournoi, je tiendrai lit de justice en mon palais de Bruges. Si d'ici là, le chevalier Arundel n'a pas reparu, votre tête répondra de la sienne.

MATHIAS BROWER.

Mais cependant, sire comte...

BAUDOUIN.

Taisez-vous!

MATHIAS BROWER.

Oui, Sire... (A part.) Infâme despote.

BAUDOUIN.

Allons, ma fille, et vous, chevaliers, en chasse maintenant!

(Tout se dispose pour le départ; les cors retentissent; on amène les meutes. Zamba saute de sa branche à terre, pour amener le cheval du comte. Tout le monde est bientôt en selle. La chasse part. On la voit monter la route, à travers les arbres, et disparaître dans le fond à gauche. Mathias Brower prend avec lui des hommes d'armes et sort d'un autre côté. Pendant ce mouvement, Zamba a volé plusieurs morceaux et une nappe dans les cantines qu'emportent les piqueurs. Il met son couvert en faisant des cabrioles joyeuses; il s'assied ensuite gravement à la place qu'occupait Baudouin, et commence à manger.

SCÈNE II.

ULRICK, FRIDOLIN ET ZAMBA.

ULRICK.

Courage, mon bon maître, courage,,, nous nous reposerons ici quelques instans.

FRIDOLIN.

C'est bien heureux!.. Enfin!.. Ouf! je suis rompu!.. Quelle diable d'idée, aussi, de me mettre en croupe derrière ce vaurien de Claes sur la grosse grise du moulin!.. Pauvre bête, elle n'est pas méchante, elle... mais quel trot, bonté divine!.. Ça va me gêner pendant plus de huit jours, j'en suis sûr!..

ULRICK, lui montrant une pierre près du torrent.

Asseyez-vous là, tenez.

FRIDOLIN.

Puisque je te dis que je serai gêné... Ah ça! mais où sommes-nous?.. le sais-tu, seulement?

ULRICK.

Non, je vous l'avoue; mais Claes nous l'apprendra tout-à-l'heure, en nous ramenant Zisco et votre monture.

FRIDOLIN.

Si une fois en sa vie, il pouvait être bon à quelque chose, le petit malandrin, il nous apporterait de quoi nous restaurer un peu... je meurs de faim, moi d'abord... Attends donc...

ULRICK.

Quoi?

FRIDOLIN.

Là-bas... Nous sommes sauvés!.. un jeune seigneur qui a pour lui seul à déjeuner pour quatre... Je vais tâcher de nous faire inviter. (Il s'approche alors de Zamba, qui lui tourne le dos, et il le salue. Zamba salue du côté de la coulisse et boit.) Qui donc salue-t-il par-là?.. Personne... Une distraction, sans doute... Il est fort distrait, ce jeune seigneur!... Forçons la voix... Comme il n'y a dans les environs aucune hôtellerie... Si vous aviez la bonté de... (Zamba saute de sa place sur la table et rit au nez de Fridolin.) Qu'est-ce que c'est que ça?... un petit monstre en habit de cour!

ULRICK, s'approchant.

Eh! mais c'est Zamba, le fou de la cour!

FRIDOLIN.

Un fou! Oh! alors, il n'y a plus besoin de tant de façons... chassons le fou et mettons-nous à table.

ULRICK.

Prenez garde, n'allez pas le maltraiter, il pourrait vous en coûter cher!.. le favori du prince!..

FRIDOLIN.

Une brute!.. Enfin, c'est égal, puisqu'il le faut, j'humilierai ma dignité d'homme et de savant devant la brute en faveur! C'est bien le cas de dire ici : la faim justifie les moyens... Humilions-nous. (Il salue Zamba qui lui rend son salut et saute en bas de la table.) Eh bien! mais il est poli au moins... (Zamba vient à lui et lui attache au cou une grande pancarte en guise de serviette.) Comment, une serviette? mais c'est du luxe, ça, mon petit ami. (Zamba le prend gravement par la main et le conduit à la place qu'il occupait, en lui faisant signe de s'y asseoir.) Oh! là! oh! décidément ça me gêne... ça me gêne beaucoup même... mais c'est égal, la faim me gêne encore plus... Voyons, attaquons... (Au moment où il étend la main vers le pâté, Zamba prend vivement les quatre coins de la nappe, l'enlève avec tout ce qu'il y a dessus, et grimpe sur l'arbre.) Eh bien! eh bien!.. qu'est-ce qu'il fait donc?.. Veux-tu bien revenir ici, malheureux!.. Mais c'est une infamie, ça!.. Qu'est-ce qu'il dit?

ULRICK, riant.

Je crois qu'il vous invite à le suivre.

FRIDOLIN.

Par exemple!.. Attends! attends!.. (Il cherche un grand bâton pour l'atteindre, Zamba monte alors son attirail plus haut dans l'arbre, redescend ensuite vivement, prend le bâton, en frappe Fridolin, saute par-dessus lui et se sauve.) Ah! c'est pour m'achever... je n'en puis plus!.. je suis mort!..

(Il tombe anéanti sur le siége auprès de l'arbre.)

ULRICK.

Êtes-vous réellement blessé?

FRIDOLIN.

Puisque je te dis que je suis mort!.. Un si beau pâté!.. Et me mettre une serviette encore!.. c'est pour me narguer, le misérable!... Ça m'exaspère!.. je demanderai sa tête!.. Tiens, la voilà ta serviette maudite.

(Il arrache la pancarte que Zamba lui a mise au cou, la froisse et la jette à terre.)

ULRICK, la ramassant.

Qu'est-ce que cela?

FRIDOLIN.

La serviette, te dis-je, la serv......

ULRICK.

Mais non, c'est une feuille de parchemin.

FRIDOLIN.

Je disais aussi, ça n'est pas très souple.

ULRICK.

Des caractères d'or et d'azur...

FRIDOLIN, prenant la pancarte.

Voyons... C'est vrai... peut-être quelque vieux manuscrit... Mais non... c'est une proclamation du comte Baudouin... Comment se fait-il?

ULRICK.

Lisez, lisez... Que dit cette proclamation?

FRIDOLIN.

Oh! des choses qui ne nous intéressent guère... un grand tournoi pour demain.

ULRICK.

Un tournoi!.. Oh! si fait, cela m'intéresse!

FRIDOLIN.

Ah! c'est juste, ta manie de gloire... Voilà que nous y revenons.

ULRICK.

Mais lisez donc vite... Que dit cette proclamation?

FRIDOLIN.

Elle dit... que le chevalier qui sera vainqueur du tournoi aura le commandement du contingent de Flandre à la prochaine croisade.

ULRICK.

Quel honneur!.. Oh! si j'étais chevalier!..

FRIDOLIN.

Oui... mais tu ne l'es pas, et tu n'as guère chance de le devenir d'ici à demain.

ULRICK.

Qui sait?

FRIDOLIN.

Comment, qui sait?.. (A part) Décidément, le pauvre garçon extravague!

ULRICK, appelant.

Claes!

SCÈNE III.

LES MÊMES, CLAES.

CLAES.

Me voici, maître. Nos chevaux sont bien repus, et nous pourrons nous remettre en route quand vous voudrez.

FRIDOLIN.

Voyez-vous ça, docteur!.. Les chevaux ont mangé... alors tout est dit... Et nous, donc, petit malheureux! et nous!.. (Ulrick tire Claes à l'écart et lui parle bas.) C'est ça, recommencez vos chuchotteries... consulte-le, va, ce fils de sorcière... il ne te donnera que de sages avis, j'en suis sûr, et avec un si prudent conseiller, tu n'as vraiment pas besoin de moi... Aussi... dès demain...

ULRICK, étendant le petit mors magique.

Il faut que je sois chevalier aujourd'hui même... *je le veux*!

FRIDOLIN, qui n'a entendu que les derniers mots.

Qu'est-ce que tu veux?

(Aussitôt que les mots *je le veux* ont été prononcés, Zisco entre au galop et s'élance vers le gros chêne. Dans ce brusque mouvement, il manque de renverser Fridolin, qui pousse un cri. Arrivé au pied du chêne, Zisco se dresse sur ses jambes de derrière et appuie celles de devant contre le tronc de l'arbre. En tirant une petite branche, il abat une partie de l'écorce de l'arbre et en découvre le creux, dans lequel sont toutes les pièces d'une brillante armure et une bannière de chevalier. Fridolin est stupéfait.)

CLAES.

C'est être servi à souhait, j'espère! Maître Ulrick désirait être chevalier, et voilà qu'à l'instant même ce brave Zisco lui découvre des armes!

FRIDOLIN.

C'est-à-dire que c'est incompréhensible!.. Il y a quelque diablerie là-dessous bien certainement!

CLAES, faisant un signe à Ulrick.

Ah! bah! vous voyez le diable partout. vous, tant vous en avez peur!.. je suis sûr, moi, qu'il n'y a là rien que de très naturel au contraire.

FRIDOLIN.

Très naturel de trouver des armures complètes dans le creux d'un arbre!.. Ce qui est naturel, petit malandrin, c'est qu'un chêne porte des glands, mais non pas qu'il porte cuirasse.

CLAES.

En général, oui, vous pouvez avoir raison...

FRIDOLIN.

Comment, en général!

CLAES.

Sans doute... Mais ici, je vous le répète, tout est simple et s'explique à merveille. (Fridolin lève les épaules de pitié.) Ecoutez, et vous serez de mon avis. Tout-à-l'heure, tandis que je gardais nos chevaux là-bas, j'ai entendu, sans être vu, deux bûcherons d'assez mauvaise mine, qui causaient entre eux de certain meurtre...

FRIDOLIN.

Un meurtre!..

CLAES.

Oui, commis depuis huit jours dans cette forêt, sur la noble personne d'un chevalier étranger... Je crois qu'ils ont dit un anglais... nommé... sire Arundel... chargé d'un message pour l'abbé de Saint-Donat.

ULRICK.

Qu'entends-je?

FRIDOLIN, tremblant.

Ah! ça, mais nous sommes donc dans un coupe-gorge, ici?

CLAES.

Voyant venir les gardes du grand justicier, les assassins, dont faisaient partie ces pauvres bûcherons...

FRIDOLIN.

Ces pauvres bûcherons!..

CLAES.

C'est-à-dire ces coquins de bûcherons... Ils ont bien vite jeté le cadavre de leur victime dans le torrent de la Roche-Noire, n'ont emporté que son or et ses bijoux, et ont caché son armure dans le creux de cet arbre, où ils comptaient la reprendre plus tard... Et voilà comme quoi un chêne peut porter cuirasse, mon digne maître! (Il lui donne une tappe sur le ventre.) Voilà donc une succession ouverte.... acceptez-la, maître Ulrick; présentez-vous ensuite bravement à la cour du comte de Flandre, où personne ne con-

naissait l'illustre défunt, et vous y serez bien reçu en sa place, je vous en réponds !

(Il va prendre les pièces de l'armure.)

FRIDOLIN.

Ta ! ta ! ta!.. en voilà de beaux conseils !.. Mais c'est voler, ça, petit pendard !

CLAES.

Voler qui? des voleurs... Nous ne faisons tort qu'à eux, n'est-ce pas? eh bien ! c'est permis, à titre de revanche ! Voyons, aidez-moi un peu.

(Il remet les pièces de l'armure à Fridolin, qui les reçoit machinalement.)

FRIDOLIN.

Par exemple !.. Où allons-nous, où allons-nous?

CLAES.

A la gloire ! à la fortune !

FRIDOLIN.

Vois-tu, Ulrick, si tu voulais me croire...

CLAES.

Tenez donc, le casque.

FRIDOLIN.

Oui... nous nous en retournerions tout bonnement...

CLAES.

L'écharpe maintenant... dépêchez-vous, nous sommes pressés.

FRIDOLIN.

Oui... le bien d'autrui, mon enfant, le bien d'autrui !..

CLAES.

Les éperons... vite !

FRIDOLIN, se mettant à genoux pour attacher les éperons.

Oui... jamais ça ne profite, vois-tu...

CLAES.

Serrez donc !

FRIDOLIN.

Oui... Ah ! ça, mais, Dieu me pardonne, ce petit drôle-là me fait servir moi-même.

(Il se relève.)

CLAES.

A recueillir la succession vacante... oui, digne maître.

FRIDOLIN.

Veux-tu bien te taire, effronté !..

CLAES, relevant l'écorce de l'arbre.

Mais ce n'est pas tout : à un chevalier comme maître Ulrick, il faut un écuyer un peu plus élégant que je ne suis... La défroque du page de sire Arundel doit être aussi fourrée quelque part... Voyons...

FRIDOLIN.

Allons, bon... un page, à présent !

CLAES, passant derrière l'arbre.

Eh ! voilà justement ce qu'il me faut... Je ne me trompais pas... (Reparaissant en costume de page.) Eh bien ! comment me trouvez-vous?

FRIDOLIN.

Ça m'est bien égal !

ULRICK.

Quel est ce bruit?

CLAES, qui a regardé vers le fond, à gauche.

C'est une jeune damoiselle, emportée par son palefroi... Eh! mais, je ne me trompe pas...c'est la princesse Odyle de Flandre elle-même...

ULRICK.

La princesse !..

CLAES.

Quel coup de fortune pour qui la sauverait !

ULRICK.

Moi, je la sauverai !

(Il lance Zisco vers la coulisse du fond, à gauche.)

FRIDOLIN.

Ah ! mon Dieu ! il va se rompre le cou !

CLAES.

Non, non, soyez tranquille... le cheval est bon et le cavalier aussi.

(On voit paraître au fond la princesse d'abord, puis Ulrick, qui la suit de près. Le cheval de la princesse saute dans le torrent. Zisco le suit. Fridolin et Claes les suivent des yeux.

SCÈNE IV.

CLAES, FRIDOLIN, BAUDOUIN, MATHIAS-BROWER, ET TOUTE LA SUITE DU COMTE.

BAUDOUIN, en entrant.

Ma fille !.. c'est de ce côté qu'elle a disparu.. Cherchez, courez tous !.. Mes trésors, mon pouvoir à qui la sauvera !

CLAES, montrant le précipice.

Elle est là, Monseigneur.

BAUDOUIN.

Là !.. Perdue, grand Dieu !

CLAES.

Sauvée, sire comte, sauvée par mon maître, le chevalier Arundel d'Angleterre.

BAUDOUIN.

Arundel !

MATHIAS BROWER, à part.

Arundel !.. il me sauve du même coup !

CLAES, descendant en scène.

Les voilà ! les voilà !

(Baudouin va au-devant de sa fille, qui se jette dans ses bras.)

BAUDOUIN.

Ma fille !.. tu m'es donc rendue !.. Chevalier, croyez-le bien, jamais Baudouin de Flandre n'oubliera ce qu'il vous doit aujourd'hui ! Parlez... quel prix désirez-vous pour un pareil service ?

ULRICK.

Je ne désire rien de plus, sire Comte, que l'honneur de paraître et de combattre au tournoi qui se prépare.

BAUDOUIN.

Votre titre seul vous en donne le droit, chevalier. Nous aurons donc mieux à faire pour nous acquitter envers vous. Suivez-nous à notre palais de Bruges ; nous vous y offrons bonne et loyale hospitalité.

(Ulrick s'incline.)

(Cinq coups d'une cloche lointaine se font entendre, et une rayure de la housse disparaît.)

FRIDOLIN.

Cinq heures, déjà !

ULRICK.

Cinq ans !

CLAES.

Oui, mais te voilà chevalier !

(Tout le monde est remonté à cheval. Zamba est remonté sur la branche d'arbre, et montre de loin le pâté à Fridolin. Les cors sonnent le départ. Mouvement général. La toile baisse sur ce tableau.)

Deuxième tableau.

LE LIT DE JUSTICE.

(Le théâtre représente la salle du trône de Baudouin à la hâche. Le trône est à droite, et placé un peu obliquement, du deuxième au troisième plan ; à droite et à gauche, au premier plan, des portes. En face du trône, une grande fenêtre. Au fond, entrée principale.)

SCÈNE I.

BAUDOUIN, MATHIAS BROWER, ULRICK, FRIDOLIN, le chevalier de BLANCHECROIX, premier Huissier, un Juif, un Bourgeois, Juges, Chevaliers, Écuyers, Huissiers, Gardes, peuple. Baudouin est sur son trône. Mathias Brower, tenant la main de justice, et d'autres juges sont sur les degrés du trône, à droite et à gauche du comte. Au fond, en arrière du trône, sont les Chevaliers. A gauche, en face du trône, et contenu par une barrière dorée, le peuple. Entre la barrière et le trône, un Bourgeois, un vieux Juif et deux Huissiers. Sur le devant de la scène, du côté opposé au trône, Ulrick, Claes et Fridolin. Baudouin vient de rendre son jugement. Le vieux Juif compte avec force grimaces, de l'or au bourgeois, puis les huissiers l'emmènent.

LA FOULE.

Bien jugé ! bien jugé ! Vive Baudouin !

MATHIAS BROWER.

Silence !

BAUDOUIN.

Quelqu'un fait-il encore appel à notre justice ?

(Moment de silence.)

PREMIER HUISSIER, s'inclinant devant le trône.

Il n'y a plus de plaignans, sire comte.

BAUDOUIN.

Il ne nous reste donc plus qu'à prouver à vous, nobles chevaliers, et à toi, bon peuple de Flandre, que Baudouin à la hâche, par la volonté de Dieu et l'aide des Saints, votre maître à tous, sait récompenser comme il sait punir. Approchez, Sire Arundel. (Ulrick va près du trône et s'incline.) Vous avez, par votre courage et votre dévouement, sauvé notre fille chérie, nous voulons que vous ayez désormais votre gîte sur cette terre de Flandre. Nous vous donnons donc le fief de Vanolden, avec tous les droits et honneurs y attachés, et nous vous offrons, en outre, cette chaîne, que nous avons portée dans nos plus glorieux combats.

(Ulrick se met à genoux sur les marches du trône, et Baudouin le décore de la chaîne.)

CLAES, à Fridolin.

Eh ! bien, j'espère que sa fortune marche !

FRIDOLIN.

Oui, grâce au mensonge et à la fourberie !.. Ah ! si je pouvais parler sans le perdre !..

CLAES.

Oui... mais vous le perdriez... Taisez-vous donc.

(Fridolin lève les yeux au ciel et pousse un soupir, en marmottant tout bas.)

ULRICK, regagnant sa place.

Niocelle, ma bien aimée, Tu seras donc riche et noble !

PREMIER HUISSIER.

Monseigneur, une pauvre femme éplorée est là, et demande en grâce à être admise devant vous.

BAUDOUIN.

Qu'elle vienne !

(Jeanne paraît et s'avance dans l'enceinte laissée libre devant le trône.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, JEANNE MARTENS.

ULRICK.

Juste ciel ! ma mère !..

CLAES, à Ulrick.

Ne te trahis pas!

(Il impose silence à Fridolin.)

BAUDOUIN.

Relevez-vous, bonne femme, et parlez-nous sans crainte.

JEANNE.

Sire comte, je viens vous demander justice d'un lâche et infâme ravisseur.

ULRICK.

Que dit-elle?

BAUDOUIN.

Justice sera faite. Expliquez-vous.

JEANNE, d'une voix entrecoupée.

Ulrick, mon fils bien aimé, venait de partir pour aller combattre en terre sainte. Voulant appeler les bénédictions du ciel sur lui, Niocelle, sa douce et belle fiancée, Richard... mon autre fils, et moi, nous nous rendions, à travers bois, à l'hermitage de Sainte-Catherine. Le jour baissait, nous touchions au but de notre pieux voyage, quand tout-à-coup, un chevalier et deux hommes d'armes se présentent et nous barrent la route. Où donc vas-tu porter cette blanche couronne, ma gente jouvencelle, dit le chevalier à Niocelle tremblante?

ULRICK, à part.

L'insolent!

JEANNE.

A l'hermitage de Sainte-Catherine, répond la pauvre enfant, en se serrant près de moi. De si belles et si fraîches fleurs pour un vieil hermite, allons donc, c'est folie, dit alors le blasphémateur, et il s'en empare,

ULRICK, avec rage.

Misérable!

CLAES, bas.

Prends garde!

JEANNE.

Richard, le brave Richard, veut nous défendre... Il est accablé par le nombre et tombe blessé... Enfin, malgré mes cris, malgré mes larmes, Niocelle est arrachée de mes bras... ses ravisseurs l'entraînent et disparaissent bientôt à ma vue... Je me sentais mourir... Et Richard... mon enfant... noble et digne jeune homme, il était là... perdant son sang, et sans force... Que faire?.. à qui courir?.. Où trouver du secours?.. Ah! c'était à devenir folle!.. Enfin, le ciel eut pitié de mes angoisses... De bonnes gens qui revenaient de l'hermitage, m'offrirent leur aide, et portèrent Richard dans une chaumière voisine... Et moi, alors... pleurant toujours... le désespoir dans l'âme... je courus brisée, haletante, vers ce palais, espoir et refuge des infortunés... J'arrive enfin!.. Oh! je puis espérer justice, maintenant, car Baudouin de Flandre m'a entendue.

BAUDOUIN.

Oui, oui, je t'ai entendue, et malheur au félon!.. Il n'échappera pas au châtiment qu'il mérite, je le jure!.. sais-tu le nom de ce misérable... l'as-tu reconnu?

JEANNE.

Non, sire comte, la visière de son casque était baissée et il faisait presque nuit... cependant... la tournure... la taille... la voix... peut-être, s'il était là, devant moi... Mais je me rappelle, ce doit être un des chevaliers réunis ici pour le tournoi... les bonnes gens qui ont secouru Richard me l'ont dit... oui, ils l'ont vu, après un ordre donné à voix basse à ses complices se diriger seul vers la route de Bruges... oui, oui, il doit être ici... il y est, sire Comte.

BAUDOUIN.

Il suffit. Chevaliers, que ceux d'entre vous qui ne nous ont pas accompagné à notre retour de la chasse s'avancent, et se rangent devant notre trône. (Ce mouvement s'exécute.) C'est bien... maintenant, baissez vos visières. Cette femme va passer devant vous, et chacun à son tour lui dira : Est-ce moi?..

(Jeanne passe lentement devant les chevaliers, dont chacun à son tour lui dit: Est-ce moi? Ulrick, toujours retenu par Claes, suit cependant ce mouvement avec une vive anxiété.)

ULRICK, quand sa mère a dépassé le dernier chevalier.

Que va-t-elle dire?

BAUDOUIN, à Jeanne.

Eh! bien?..

JEANNE, avec accablement.

Je ne l'ai pas reconnu.

ULRICK, prenant le mors magique.

Oh! mais, il faut pourtant que je le connaisse, moi: *je le veux*!

SCÈNE III.

LES MÊMES, ZAMBA, un Ecuyer, ZISCO.

(La fenêtre s'ouvre avec fracas et Zisco saute dans la salle, monté par Zamba qui crie et se tient à sa crinière. Arrivé au milieu du théâtre, Zisco fait une ruade et jette à terre Zamba. Etonnement général.)

BAUDOUIN, à Zamba qui s'est relevé confus.

Bouffon, prends garde! tu abuses du privilége de folie! (A l'Ecuyer.) Que s'est-il passé, voyons?

L'ÉCUYER.

Le page de sire Arundel, en faisant devant Zamba l'éloge du merveilleux instinct de ce cheval, avait dit que si quelqu'autre que son maître essayait de le monter, il supposait qu'on voulait le voler et il emportait aussitôt le voleur devant le chevalier. Zamba a voulu savoir si cela était vrai, et maintenant il n'en peut plus douter.

(Zamba appuie cette explication par ses signes.)

BAUDOUIN.

C'est bien, emmenez ce cheval... Et toi, maître fou, ne recommence pas.

(Au moment où l'écuyer va prendre la bride de Zisco, Ulrick dirige vers lui le mors magique. Zisco s'agenouille devant le trône. Zamba indique par ses signes qu'il est plus capable que le grand juge de découvrir le coupable. Puis, le cheval va droit au chevalier de Blanche-Croix, qui est au milieu du rang, le prend par son écharpe et le traîne au pied du trône, où il tombe expirant.)

L'HUISSIER, incliné près du chevalier.

C'est lui !

(Jeanne tombe à genoux et remercie le ciel.)

BAUDOUIN.

Misérable, où est la jeune fille que tu as enlevée ?

L'HUISSIER, recueillant les paroles du mourant.

Dans son manoir de Blanche-Croix, où on la retrouvera pure et sainte... Il le jure devant Dieu !.. Il meurt !

(Baudouin donne ordre de l'emporter.)

JEANNE.

Mais je ne me trompe pas... ce cheval... oh ! oui, je le reconnais bien, maintenant... C'est celui de mon fils !

BAUDOUIN, descendant en scène.

Tu t'abuses, bonne femme, ce noble coursier, à l'instinct si merveilleux, appartient à sire Arundel, notre ami et notre hôte que voilà.

CLAES, bas à Ulrick.

De l'audace, ou tout est perdu !

(Il entraîne Fridolin en arrière.)

JEANNE, s'approchant.

Sire Arundel... et c'est à lui que... Mon Dieu !.. ces traits... oh ! mais... est-ce que je rêve ?.. Non, non... c'est bien lui... c'est...

CLAES, à son oreille.

Un mot de plus, c'est sa mort !

(Claes a repris sa place près d'Ulrick et lui parle bas.)

BAUDOUIN.

Que signifie le trouble de cette femme ?.. La connaissez-vous, Chevalier ?..

ULRICK, avec émotion d'abord, puis avec plus de fermeté.

Non... sire Comte.

JEANNE, bas.

Non !..

ULRICK.

Quelque ressemblance l'abuse, sans doute... Je ne l'ai jamais vue.

JEANNE, à part.

O mon Dieu ! renier sa mère !

(Fridolin lui fait signe de loin que c'est bien malgré lui qu'il est complice de toutes ces horreurs.)

BAUDOUIN, à Jeanne.

Ton trouble se comprend, bonne femme, après la cruelle épreuve que Dieu t'a envoyée... Mais remets-toi... Tu n'as plus rien à craindre maintenant... Tu resteras dans ce palais jusqu'à ce qu'on t'ait ramené la jeune fille qui t'a été ravie.

JEANNE.

Oh ! Dieu vous protége et vous garde, sire Comte, car vous êtes juste et bon !

(Elle sort. On entend une cloche sonner cinq coups.)

ULRICK, frémissant.

Cinq ans, encore !

CLAES, avec un sourire diabolique.

Oui, mais ta Niocelle t'est rendue ! Tu l'aimes tant !

BAUDOUIN.

C'est l'heure du banquet. Venez, sire Arundel, vous y prendrez place auprès de celle qui vous doit la vie !

Troisième tableau.

LE SERMENT.

Le théâtre représente une riche tente auprès de la lice. Les armes et la bannière d'Arundel sont réunies et forment trophée. A gauche, est une espèce de lit de repos, couvert d'une riche étoffe de damas. Au fond, vers la droite, l'entrée principale; deux autres issues latérales.

SCÈNE I.

FRIDOLIN, CLAES.

CLAES.

Eh ! bien, maître Fridolin, êtes-vous content du magnifique festin qu'on vous a fait faire ?

FRIDOLIN.

Content, non du tout... tout cela me déplaît.

CLAES.

Cependant, vous m'avez paru manger d'assez bon appétit.

FRIDOLIN.

J'ai mangé, j'ai mangé... parce qu'il faut bien se soutenir.

CLAES.

Allons, allons, convenez que vous commencez à vous réconcilier avec notre nouvelle fortune.

FRIDOLIN.

Belle fortune, qui nous mène tout droit à la potence ou au bûcher !

CLAES.

C'est possible, mais pourvu qu'on ne nous brûle pas les uns sans les autres, ça m'est égal... Quel beau spectacle, ça ferait!.. Je suis sûr que vous seriez superbe, vous!

FRIDOLIN.

Veux-tu te taire, petit malheureux!

CLAES.

Chut!..

FRIDOLIN.

Quoi? qu'est-ce qu'il y a encore?

CLAES, soulevant la portière du fond.

C'est le grand justicier qui vient ici.

FRIDOLIN.

Le grand justicier!.. On a tout découvert, sans doute... et c'est fait de nous!

CLAES.

Il donne des ordres à ses gardes.

FRIDOLIN.

C'est clair... il fait cerner la tente... nous n'en réchapperons pas!.. Où me suis-je fourré, bon Dieu! où me suis-je fourré?

CLAES.

Taisez-vous, laissez-moi répondre, et quoique je puisse dire, ne me démentez pas, si vous tenez à votre tête!

FRIDOLIN.

Si j'y tiens!..

SCÈNE II.

LES MÊMES, MATHIAS BROWER.

MATHIAS, en entrant, à part.

Ce chevalier... ce cheval... cette femme... il y a certainement du mystère dans tout ceci.

FRIDOLIN, à part.

Qu'est-ce qu'il marmotte-là, tout bas? C'est peut-être notre condamnation qu'il prépare!

CLAES, de même.

Taisez-vous donc.

MATHIAS BROWER, toujours à lui-même.

M'adresser au petit bonhomme, ce serait inutile... un enfant, un étourdi, il n'est pas probable qu'il soit dans le secret... c'est l'autre, c'est la tête grise qu'il faut attaquer... il est évident que celui-là...

CLAES.

Monseigneur cherche quelqu'un?

MATHIAS BROWER.

Oui, petit, oui..... je cherche le chevalier Arundel.

CLAES.

Il est encore au palais,,, et il n'y a, comme vous le voyez, dans sa tente, que son sage et savant lecteur, et son très-humble page, tout à votre service.

FRIDOLIN, à part.

Très humble... heu! la vanité même!

MATHIAS BROWER.

Qu'est-ce que vous dites?

CLAES.

Lui?...Rien... Il fait la grimace, voilà tout... c'est un tic.

MATHIAS BROWER.

Comment un tic?

CLAES.

Oui, un tic nerveux très prononcé... et qui lui prend au moment où on y pense le moins... Vous avez donc à parler à notre noble maître, sire justicier?

MATHIAS BROWER, regardant Fridolin.

Oui... oui... une chose assez singulière... et qui d'abord m'a semblé un peu louche...

CLAES.

Vous trouvez qu'il louche?.. C'est possible au fait, son tic...

MATHIAS BROWER.

Mais non, ce n'est pas de lui que je parle, c'est de la chose singulière.

CLAES.

Ah! très bien! Et qu'est-ce donc que cette chose?

MATHIAS BROWER.

Voilà... C'est que cette bonne femme... vous savez?..

CLAES, d'un ton méprisant

Qui?.. Jeanne Martens... la meunière?

MATHIAS BROWER.

Oui... on vient de lui ramener la belle fiancée qu'elle avait perdue...

FRIDOLIN.

Pauvre Ulrick, va-t-il être heureux! (Claes le pince.) Oh! là! oh!

MATHIAS BROWER.

Hein?

CLAES.

Toujours son tic... Il paraît que c'est vraiment très douloureux... Avez-vous jamais vu une grimace pareille?

MATHIAS BROWER.

Je dois convenir que la grimace était peu gracieuse... mais il a dit: Pauvre Ulrick, va-t-il être heureux!

CLAES.

Eh bien! c'est clair... Ulrick n'est-il pas le fils de la meunière, et ne doit-il pas être heureux qu'on lui ait retrouvé sa fiancée?.... Après?,,,

MATHIAS BROWER.

Après?.. Voilà... ce qui m'a paru louche, c'est que cette bonne femme, qui n'a plus rien à faire ici, au lieu de s'en retourner tout bonnement à son moulin, ne veut absolument pas partir avant d'avoir vu sire Arundel.

FRIDOLIN.

C'est bien naturel, une mère!.. (Claes lui écrase le pied.) Aïe!... Ah! c'est trop fort!..

CLAE

Pauvre homme!.. il n'a jamais tant souffert que ça!

MATHIAS BROWER.

Souffert, souffert... ou fait semblant de souffrir!..

CLAES.

Semblant!.. Comment, il serait capable?... Est-ce que vraiment, maître Fridolin, ça ne vous a pas fait mal?

FRIDOLIN.

Mais si, mais si... par tous les diables!

CLAES, à Mathias Brower.

Vous l'entendez... j'en étais sûr.

MATHIAS BROWER.

C'est possible... mais j'ai entendu aussi qu'il a dit : C'est bien naturel, une mère!..

CLAES.

C'est vrai, oui, il l'a dit, et la douleur de son tic est venue lui couper la parole au moment où il allait ajouter... après une mère... ne devait-elle pas des remerciemens au noble maître du cheval qui lui a rendu la fiancée de son fils?.. N'est-ce pas là ce que vous alliez dire, maître?

FRIDOLIN.

Juste... oui, c'est ça, c'est ça. (Bas.) Petite peste, va!

CLAES.

Seulement, il l'aurait dit plus éloquemment sans doute... car il est très éloquent, sans que ça paraisse, quand le tic ne s'en mêle pas.

MATHIAS BROWER.

Oui, je le crois, en effet, beaucoup plus habile qu'il n'en a l'air... (Tirant Claes à l'écart.) Ecoute, petit... tu es candide et innocent encore, toi... et il te trompe, comme il voudrait me tromper moi-même... Mais un instant, je l'ai deviné!.. Cet homme, vois-tu, cet homme est un grand fourbe!

CLAES.

Vous croyez?

MATHIAS BROWER.

Tu vas voir, tu vas voir... (Il passe entr'eux.) A nous deux, maître Fridolin!

FRIDOLIN, à part.

Je suis mort!.. (Haut.) Que voulez-vous de moi, Monseigneur?

MATHIAS BROWER.

Je veux d'abord, mon cher ami, que vous renonciez enfin à votre air stupide...

FRIDOLIN.

Comment?

MATHIAS BROWER.

Avec moi, voyez-vous, c'est parfaitement inutile... Jusqu'à présent, vous avez très bien joué votre rôle, j'en conviens, et certainement tout autre moins perspicace que moi vous prendrait encore à l'heure qu'il est pour un grand imbécille.

FRIDOLIN.

Permettez, permettez...

MATHIAS BROWER.

Une espèce d'idiot...

FRIDOLIN.

Encore!

MATHIAS BROWER.

Un crétin...

FRIDOLIN.

Par exemple!

MATHIAS BROWER.

Mais ce n'est pas Mathias Brower qu'on prend à pareille glu... Voyons, voyons, lâchez la bride à votre esprit, et convenez franchement entre nous que vous êtes un rusé et astucieux compère.

FRIDOLIN.

Moi?..

MATHIAS BROWER, sévèrement.

Oui, vous... vous que je vais interroger et qui allez me répondre.

CLAES, à part.

Tout serait perdu! (Haut, en soulevant la portière du fond.) Entrez, entrez, bonne femme.

(Jeanne et Niocelle paraissent et Claes leur parle bas).

SCÈNE III.

LES MÊMES, JEANNE, NIOCELLE, puis ULRICK.

MATHIAS BROWER.

Que fais-tu donc? Elles pouvaient bien attendre la fin de mon interrogatoire... Voyons, qu'elles nous laissent.

CLAES.

Mais il est trop tard, Monseigneur... car voilà le chevalier.

MATHIAS BROWER.

Ah! diable!.. (A Fridolin.) Allons, ce sera donc pour une autre fois.

FRIDOLIN.

Ouf... m'en voilà quitte!

(Ulrick paraît, et en entrant il va s'élancer vers sa mère. Claes lui montre le justicier et il s'arrête. Moment de silence).

MATHIAS BROWER, avec intention.

Sire Arundel... cette bonne femme... cette obscure vassale... qui avait cru vous reconnaître... et que vous ne connaissez pas... a désiré vous voir et vous parler avant son départ... Je lui ai dit que vous auriez certainement grand — plaisir à l'entendre.

ULRICK.

Et vous ne l'avez pas trompée, Monseigneur.

MATHIAS BROWER, se croisant les bras.

Vous pouvez donc parler, bonne femme... nous vous écoutons... (Silence.) Eh bien! vous ne dites rien... vous n'aviez donc rien à dire?

CLAES.

C'est que la présence d'un aussi grand personnage que vous, Monseigneur, l'intimide sans doute... Tenez, voyez, elle est toute tremblante... et je suis sûr que tant que vous serez là elle ne pourra pas dire un seul mot.

MATHIAS BROWER.

Cependant, les devoirs de ma charge...

ULRICK.

Comment?... Votre maître vous a-t-il donc prescrit d'assister aux audiences que je donne?

MATHIAS BROWER.

Non, pas précisément; mais il m'est enjoint de faire reconduire ces deux femmes au bourg de Saint-Donat, avec une escorte de nos gardes.

ULRICK.

Eh bien! veuillez donc faire attendre un moment l'escorte, elles vous rejoindront tout-à-l'heure.

MATHIAS BROWER, à part.

Allons, c'est fini, je ne saurai rien! Oh! mais plus tard, plus tard!.. (Haut.) Puisque décidément je suis de trop, je me retire.

(Il fait un signe de menace en sortant).

SCÈNE IV.

LES MÊMES, moins MATHIAS BROWER.

ULRICK, allant vivement à Jeanne, dont il porte la main à ses lèvres.

Ma mère!

JEANNE, le pressant sur son cœur.

Mon enfant!... m'avoir renié, toi!

ULRICK.

Pardonnez-moi, ma mère... il m'en a bien coûté, croyez-le, d'en être réduit là... Mais vous reconnaître c'était me perdre, car c'était dire au comte que je l'avais trompé... et vous savez combien sa justice est sévère et inflexible!... Que je sois vainqueur au tournoi, et quelque chose me dit là que je le serai... j'irai combattre en Terre-Sainte alors; et là, dévouant chaque jour ma vie, je me ferai pardonner à force de gloire la faute que j'ai commise ici... et je vous rapporterai tout à la fois honneurs et fortune... Vous pourrez vous montrer alors heureuse et fière de votre fils!

JEANNE.

Heureuse, mais ne le suis-je pas?.. Fière, mais n'aurais-je pas droit de l'être de ta seule loyauté?...

ULRICK.

Mais elle, ma mère, ma Niocelle bien-aimée?

NIOCELLE.

Moi, Ulrick!.. Et qu'ai-je besoin au-delà de ton amour? Ces trésors, ces honneurs que tu veux me donner, j'en ai peur, moi... il me semble que le malheur doit venir avec eux.

ULRICK.

Non, non, rassure-toi, c'est le bonheur aussi que je te rapporterai!

(On entend un appel de trompettes).

CLAES.

Ecoutez, maître... c'est le premier signal du tournoi.

ULRICK.

Il faut donc nous séparer encore, ma mère.

JEANNE.

Mais ne nous diras-tu pas au moins d'où te viennent ce titre et ce nom que tu portes?

ULRICK.

Plus tard, ma mère, vous saurez tout... Le titre, je gagnerai le droit de le garder; le nom, je le quitterai quand j'aurai rendu le mien plus illustre... Ce qui ne changera pas en moi, quelle que soit ma fortune, c'est ma tendresse et mon respect pour vous, ma mère, et mon amour pour l'ange que je laisse en votre garde et celle de Dieu!

JEANNE.

Tu me jures donc ici de ne jamais songer à une autre union?

ULRICK.

Je vous le jure, ma mère!

JEANNE, à Fridolin.

Vous avez entendu son serment, maître, jurez-moi à votre tour de ne jamais souffrir qu'il devienne parjure.

FRIDOLIN.

Jamais! jamais! quant à ça!..

UN ÉCUYER, paraissant à l'entrée de droite.

L'escorte vous attend, Jeanne Martens.

(Second appel de trompettes).

ULRICK.

Et l'on m'appelle aussi... (Bas.) Adieu, ma mère !

JEANNE, de même.

Dieu te garde, mon fils !

(Il sort avec Claes et Fridolin par la gauche ; Jeanne et Niocelle sortent avec l'écuyer par la droite. — Changement à vue.)

Quatrième tableau.

LE PARJURE.

Le théâtre représente une des extrémités de la lice préparée pour le tournoi, et qui est censée se prolonger dans la coulisse à gauche. A droite, une riche estrade, ornée de trophées d'armes et de riches bannières. Au-delà de l'estrade, du même côté, de vastes tribunes remplies de curieux. L'extrémité de ces tribunes atteint le cinquième plan vers le tiers de la scène, à partir de cette extrémité, des arbres alignés et distancés également sont plantés parallèlement à la rampe et vont se perdre ou se continuer dans la coulisse à gauche. On aperçoit au-delà des arbres et entr'eux la ville de Bruges se détachant sur un ciel brillant. La barrière de la lice part du deuxième plan à gauche et va joindre l'extrémité des tribunes à droite. La partie du milieu s'ouvre seule pour livrer passage aux chevaliers.

SCÈNE I.

BAUDOUIN, ODYLE, ULRICK, CLAES, FRIDOLIN, PREMIER HERAUT, puis MATHIAS BROWER, un envoyé de l'empereur d'Allemagne.

(Au lever du rideau, Baudouin est assis sur l'estrade auprès de la princesse Odyle. Derrière eux sont les femmes de la princesse. Au pied de l'estrade les hérauts et les hommes-d'armes. A la barrière, deux hérauts. Les chevaliers qui ont déjà combattu sont du premier au deuxième plan à gauche, rangés de manière à ne pas masquer la vue du tableau. Une brillante fanfare se fait entendre, Ulrick arrive au grand galop de la coulisse à gauche; la barrière est levée, il sort de la lice et met pied à terre.. Claes prend la bride du cheval et le conduit vers l'avant-scène à gauche auprès de Fridolin. En voyant arriver Ulrick, toutes les dames agitent leurs mouchoirs blancs, et une immense acclamation se fait entendre. Ulrick va s'incliner devant Baudouin et la princesse, et vient ensuite prendre son rang à l'avant-scène à gauche.)

LE PREMIER HÉRAUT, à Baudouin.

Sire Comte, le chevalier de Neubourg a brisé la lance des dix premiers chevaliers ; sire Arundel d'Angleterre vient de combattre et de vaincre les dix seconds; qu'ordonnes-tu maintenant ?

BAUDOUIN.

Que la lutte s'achève entre les deux vainqueurs. Le prix sera au plus heureux et au plus vaillant.

(Au moment où Ulrick et Neubourg, après s'être serré cordialement la main et donné l'accolade, vont remonter à cheval, un écuyer entre vivement).

L'ÉCUYER.

Sire Comte, un envoyé de l'empereur d'Allemagne arrive à l'instant de Cologne, et demande à être admis en votre auguste présence.

BAUDOUIN.

Qu'il vienne.

(Mathias Brower sort et reparaît aussitôt avec l'envoyé qui s'approche de l'estrade, s'incline et remet à Baudouin un rouleau de parchemin. Après avoir jeté les yeux sur cet écrit, Baudouin descend de l'estrade).

BAUDOUIN.

Sire Arundel, et vous noble et brave Neubourg, vous ne pouvez plus lutter l'un contre l'autre.

FRIDOLIN, bas.

Ah ! nous y voilà... tout est découvert !

CLAES.

Taisez-vous donc !

BAUDOUIN.

L'ordre que je reçois ici de me mettre moi-même à la tête du contingent de Flandre, pour la prochaine croisade, me force de changer les conditions du tournoi ; et le prix que je veux offrir en échange de celui que la volonté de l'empereur me contraint de retirer, l'un de vous deux n'y peut prétendre.

FRIDOLIN.

C'est clair.

CLAES.

Oh ! taisez-vous.

BAUDOUIN.

En partant pour la Terre-Sainte, je dois laisser un vaillant défenseur à mes peuples, un noble et loyal protecteur à ma fille bien-aimée. Neubourg, vous êtes fiancé, je crois, à la belle châtelaine d'Aremberg. (Neubourg s'incline en signe d'affirmation.) Quant à vous, sire Arundel, je sais que vous êtes libre de tout engagement...

FRIDOLIN.

Par exemple !

(Claes lui met la main sur la bouche.)

BAUDOUIN.

Et après le signalé service que vous nous avez rendu, cette certitude est pour moi un bonheur.

(Il va dire quelques mots à voix basse à sa fille.)

ULRICK.

Que signifie ?

FRIDOLIN.

Je n'en sais rien... mais il te croit libre, il faut le détromper.

CLAES.

Le détromper, et avouer toute notre fraude, n'est-ce pas, pour que la potence se dresse et qu'on vous y accroche avec nous?

BAUDOUIN, revenant.

Neubourg, à vous qui n'êtes plus libre, le commandement, sous nos ordres, du contingent de Hainaut... Quant à vous, sire Arundel, vous allez savoir ce que ma reconnaissance réserve à votre courage et à votre loyauté. Messire Mathias Bower, faites annoncer à notre peuple, qu'en la cathédrale de Cologne, et sous les yeux de l'empereur qui nous y donne rendez-vous, Odyle de Flandres, notre fille bien-aimée, sera unie en mariage à sire Arundel d'Angleterre, son sauveur, et l'un des vainqueurs du tournoi.

ULRICK.

Est-il possible?

FRIDOLIN, bas.

Mais non, ça ne l'est pas... Tu vas refuser, j'espère.

CLAES.

Refuser?.. devant toute cette cour; devant tout ce peuple, un pareil éclat!.. mais ce serait folie!.. Plus tard!..

FRIDOLIN.

Non... tout de suite... Je n'entends plus rien... je m'insurge.

(Il passe vivement entre Baudouin et Ulrick, qui recule interdit.)

BAUDOUIN.

Que veut cet homme?

FRIDOLIN.

Prince... Monseigneur... Sire Comte... c'est une infamie!... J'ai une déclaration à vous faire... il y a long-temps que ça me pèse là... ça m'étouffe... et je vais parler enfin!

CLAES à Ulrick.

Mais s'il parle, tout est perdu!

ULRICK, prenant le petit mors magique.

Qu'il se taise donc, *je le veux*.

(Fridolin paraît hésiter.)

BAUDOUIN.

Eh bien, parle... qu'attends-tu?

FRIDOLIN.

Oui, sire Comte... Voilà ce que c'est... ce chevalier...

(Ulrick dirige vers lui le mors magique. Fridolin continue alors à remuer les lèvres, en gesticulant beaucoup, mais sans rien faire entendre.)

MATHIAS BROWER.

Comment?.. Mais parle donc plus haut... moins vite... Quoi?.. Mais qu'a-t-il donc?

(Tout le monde regarde Fridolin avec étonnement; Ulrick laissant tomber le mors, sa langue se délie.)

FRIDOLIN.

Voilà!.. et ce que je viens d'avoir l'honneur de dire à Votre Altesse est l'exacte vérité.

BAUDOUIN.

Es-tu fou, brave homme?... nous n'avons pas entendu un seul mot.

FRIDOLIN.

Il me semble pourtant que je me suis expliqué assez clairement... Enfin... quoi qu'il puisse m'en coûter de recommencer des aveux... si pénibles, puisque Votre Altesse le désire, je recommence... Je disais donc que le chevalier... (Ici même jeu d'Ulrick avec le mors; seulement, cette fois, Fridolin dit: ao, ao, ao, jusqu'à ce que le mors soit remis dans la ceinture. Fridolin termine alors ainsi.) J'espère qu'à présent Votre Altesse sait parfaitement à quoi s'en tenir.

MATHIAS BROWER.

Mais ce misérable insulte à la majesté souveraine!.. Gardes!..

BAUDOUIN.

Non, non, il n'est qu'insensé... car il n'oserait à ce point se jouer de nous!... Qu'on l'enferme et qu'on lui donne tous les soins qu'exige son triste état.

FRIDOLIN, exaspéré.

Mais quand je vous dis!..

(On l'entraîne malgré ses cris qu'on étouffe en le bâillonnant. Zamba, que tout cela a fort égayé, prend un de ses bras et sort avec lui. — Les trompettes des hérauts retentissent cinq fois, et une troisième rayure disparaît de la housse.)

ULRICK, avec dépit.

Cinq ans de ma vie pour le silence de cet homme!

CLAES.

C'est un peu cher!.. mais la gloire... mais une couronne de prince, peut-être...

BAUDOUIN, lui prenant la main.

Venez, chevalier... (Il le conduit à la princesse.) Odyle, voilà votre époux!

(Ulrick met un genou sur les marches de l'estrade, et Odyle lui remet l'écharpe. Une fanfare brillante se fait entendre; les acclamations de la foule y répondent. Toutes les bannières s'agitent. La toile tombe sur ce tableau.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Premier tableau.

LE SONGE.

Le théâtre représente une chambre gothique, à pans coupés, du palais impérial de Cologne. Au fond, et devant le pan du milieu, est un lit sur une estrade, la tête au mur et le pied vers l'avant-scène. Ce lit est surmonté d'un riche baldaquin, dont les rideaux de damas vert et or sont fermés. Tout autour de la chambre, dans des niches, des statues de génies dont chacune tient une harpe, et a une étoile sur le front. Dans la niche de droite, à la hauteur du milieu du lit, est une statue qui tient une palme et a une couronne d'étoiles sur la tête. Au premier plan, à gauche, croisée à vitreaux de couleur; au même plan, à droite, porte d'entrée.

SCÈNE I.

ULRICK, CLAES; puis JEANNE et les GÉNIES.

(Il fait nuit. La scène n'est éclairée que par une petite flamme rouge allumée sur le front de Claes, qui a repris le costume diabolique qu'on lui a vu dans le prologue. Claes soulève un coin du rideau, au pied du lit, et regarde Ulrick qui est couché tout habillé.)

CLAES.

Il dort toujours... Quel air de triomphe dans ses traits! Grâce à moi, Niocelle, sa gente et douce fiancée, est loin de sa pensée, maintenant!.. Depuis notre arrivée à Cologne, dans ce palais où l'empereur lui-même lui a donné l'hospitalité, il ne pense pas que rien puisse désormais faire obstacle à sa fortune... Il se voit déjà l'heureux époux de la belle Odyle de Flandre... Il touche au trône!.. Oui, réjouis-toi, rêve toujours, pauvre fou, et sois à nous ensuite, à nous pour l'éternité à ton dernier réveil!.. Mais il s'agite... qu'est-ce donc?.. Un songe nouveau qui vient à lui, et lui apporte le repentir... Nous échapperait-il?.. Que faire?.. Je ne puis l'éveiller, moi... Tant qu'il dort, mon empire cesse... Cette agitation nouvelle... s'éveillerait-il?.. Non, malédiction! c'est le songe!..

(On entend un prélude de harpes; la flamme allumée sur le front de Claes s'éteint, et l'obscurité la plus profonde règne un moment. Bientôt les étoiles de marbre qui surmontaient le front des génies sont devenues lumineuses. Les harpes de pierre paraissent d'or; des figures animées remplacent les masques de pierre des statues, dont les mains font résonner les harpes d'or.)

CHOEUR DES GÉNIES.

Dieu de bonté, Dieu de clémence,
De sa mère vois la douleur.
Détourne de lui ta vengeance,
Et que la foi rentre en son cœur!

(Pendant ce chœur, Jeanne, dont la figure a remplacé celle de la 1re statue, semble glisser sur la balustrade jusqu'au lit de son fils, vers qui elle étend sa palme, qui est devenue aussi une palme d'or. Les rideaux du lit se sont soulevés en même temps. A mesure que Jeanne a ainsi avancé vers le lit, Claes s'est senti repoussé, et a glissé en arrière, malgré ses efforts, jusqu'à la muraille opposée.)

ULRICK, d'une voix faible.

Ma mère!.. est-ce vous?

JEANNE.

Oui, mon enfant, oui, c'est moi qui viens te tendre la main sur le bord de l'abîme... Renonce à l'ambition et à l'imposture... Romps le pacte horrible qui te lie!.. Veux-tu tuer ta mère, Ulrick?.. Tu l'as reniée déjà... elle te pardonne pourtant... Niocelle, ta fiancée, te pardonne aussi, et t'appelle... Mon fils, mon fils, reviens à nous... J'offre à Dieu ma vie, pour sauver ton âme!

ULRICK.

Ma mère... je vous promets... oui...

(Il se soulève et étend les mains vers sa mère qui glisse à reculons jusqu'au point d'où elle est partie. Toutes les étoiles lumineuses disparaissent; les harpes et la palme redeviennent de la pierre, et les figures animées reparaissent en marbre. En même temps que Jeanne a glissé à reculons, Claes a glissé à son tour en avant, et a ainsi regagné la place qu'il occupait au pied du lit, dont les rideaux se sont refermés, au même moment; des cris au secours! arrêtez! arrêtez! se font entendre sous la fenêtre.)

ULRICK, s'éveillant en sursaut.

Qu'y a-t-il?.. quels sont ces cris?..

(Il sort du lit.)

CLAES, ouvrant le volet de la fenêtre.

Ce n'est rien... quelqu'un qui fuit, et qu'on poursuit dans la rue voisine... (Le jour paraît.) Mais qu'as-tu donc, maître? qu'est devenu ce sourire de triomphe que tout-à-l'heure encore, je voyais sur tes lèvres pendant ton sommeil?

ULRICK.

Je souffre, Claes, je suis malheureux!..

CLAES.

Malheureux, quand tu touches un but que tu n'osais même entrevoir; quand la plus belle princesse de la chrétienté va te donner sa main!..

ULRICK.

Non, je renonce à tout... Tiens, reprends ce talisman,.. il me coûte trop déjà!.. je n'en veux plus.

CLAES.

Je conçois... Tu regrettes les quinze années dépensées pour tes trois premiers vœux... Mais qui te force d'en faire un quatrième?

ULRICK.

Non, non, ce ne sont pas mes années perdues que je regrette!.. c'est... Oh! mais non... je ne t'en dirai pas plus... tu rirais encore de ce que tu appelles ma faiblesse.

CLAES.

Non, je te plaindrais... Voyons, parlons raison... Tu as fait un songe... Moi, tandis que tu rêvais, j'ai vu la réalité... J'ai vu que la princesse Yolande de Thuringe, inquiète de l'absence prolongée de son premier messager, en a envoyé un second à l'abbé de Saint-Donat; que de l'abbaye ce second messager ira chez ta mère, et qu'alors Richard...

ULRICK, frémissant.

Richard?

CLAES.

Richard sera reconnu, et si ton mariage ne s'achève aujourd'hui; il arrivera assez à temps pour l'empêcher, te démasquer et te perdre.

ULRICK.

Richard!.. Oh! non cela ne sera pas!

CLAES.

Et puis, songes-y bien.. en renonçant à la princesse, ce qui serait pour elle et pour son père le plus sanglant affront, tu exposerais, non pas ta vie, sans doute, car elle doit avoir son cours, et Richard l'obtiendrait pour toi...

ULRICK.

Richard!

CLAES.

Oui, il te prendrait en pitié... Tu vivrais donc... Mais à Baudouin, il faudrait une vengeance... Tu vivrais, mais pour la honte, l'infamie, la prison, des tortures continuelles... Eh bien?..

ULRICK.

Eh! bien, non, Richard n'aura pas ce triomphe! j'épouserai Odyle... je serai prince, et si je succombe après... eh bien! Richard, du moins, ne pourra jamais atteindre plus haut que moi!

CLAES.

A la bonne heure, voilà que tu redeviens raisonnable.

ULRICK.

Mais rien après cela, j'y suis résolu... Reprends donc ce talisman, encore une fois... il m'est inutile désormais.

CLAES.

Qui sait? garde-le toujours, sauf à ne pas t'en servir... Car, fais-y bien attention, si je l'emporte, tu pourras bien me rappeler et me le redemander encore dans les vingt-quatre heures... mais ce ne sera plus cinq ans, c'en sera dix alors que te coûtera chaque vœu.

ULRICK.

Je n'en veux plus, te dis-je... Tiens.

(Au moment où il tend de nouveau le mors magique à Claes, on frappe à la porte.)

ULRICK.

Qui frappe là?

FRIDOLIN, en dehors.

Ouvrez, ouvrez, c'est moi.

ULRICK.

Fridolin ici!.. comment se fait-il?.. Ouvre, Claes.

(Claes va ouvrir la porte qu'il tire à lui et qui le cache; quand il la referme après l'entrée de Fridolin, son costume diabolique a disparu, et il a repris celui de page.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, FRIDOLIN.

ULRICK.

C'est vous, maître... on vous a donc rendu la liberté enfin?

FRIDOLIN.

On ne m'a rien rendu du tout... je me suis sauvé... par escalade.

CLAES.

Une escalade! avec un physique comme ça... nous revenons donc aux miracles!

FRIDOLIN.

Je ne vous parle pas, à vous, drôle!.. (A Ulrick.) Imagine-toi qu'on m'avait enfermé dans une espèce de cage où l'on me jetait de l'eau sur la tête toute la journée... sous prétexte que j'étais fou... c'était à le devenir!.. Je ne sais qui diable a pu leur donner cette idée là... Ils prétendent que là-bas, au tournoi, j'ai parlé très long-temps, sans rien dire... c'est possible... mais je ne suis ni le premier, ni le seul... sans compter les avocats... après ça, c'est peut-être la colère qui avait paralysé ma langue.

CLAES, riant.

Oui, peut-être.

FRIDOLIN.

Je vous ai déjà dit que je ne vous parlais pas... Enfin, un beau soir, il ont oublié de fermer ma cage... je suis parti lestement...

CLAES.

Lestement?..

FRIDOLIN.

Veux-tu bien te taire! Et enfin, me voici... Heureusement, rien n'est fini, encore, n'est-ce pas?

ULRICK.

Non, mais, ce matin...

FRIDOLIN.

Oh ! ce matin, comme je serai là, j'y mettrai bon ordre.

ULRICK.

J'espère, au contraire, maître, que vous voudrez bien enfin ne plus faire obstacle à mes volontés.

FRIDOLIN.

Comment? tu consommerais le parjure?

ULRICK.

Quelqu'un !.. silence !..

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN ECUYER.

L'ÉCUYER.

Sire Arundel, l'Empereur et notre seigneur et maître, le comte de Flandres vous attendent dans la salle du trône, d'où le cortège partira pour se rendre à la cathédrale.

ULRICK.

Il suffit... Je vous suis à l'instant.

(L'écuyer sort.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, moins L'ÉCUYER.

FRIDOLIN.

Ainsi, malgré tout ce que je puis dire, tu es donc bien décidé?..

ULRICK, le repoussant.

Oui, je me lasse enfin de cette persécution... Laissez-moi! (Tendant le mors à Claes.) Tiens, Claes.

FRIDOLIN.

Ah! c'est comme ça? Eh! bien, je te sauverai malgré toi!.. Non, tu ne te parjureras pas, et pour t'en empêcher j'irais plutôt je ne sais où... Tiens... à l'autre bout du monde... Dans la lune, même s'il le fallait!

ULRICK.

Eh! bien, allez-y... ne fût-ce que jusqu'à demain... Tout serait fini alors!

FRIDOLIN, reculant d'étonnement.

Quoi? tu aurais vraiment le cœur de m'envoyer... si loin que ça?

ULRICK.

Oui.

FRIDOLIN, exaspéré.

Tu veux que j'aille dans la lune?..

ULRICK, tendant toujours le mors à Claes.

Oui, *je le veux* !

(Les mots je le veux ne sont pas plutôt prononcés, que Fridolin tombe à la renverse sur le lit qui disparait et est remplacé par un énorme filet dans lequel se débat le pauvre diable, et qui est emporté vers le fond qui s'ouvre, par une bande d'oies sauvages, dont chacune tient un fil, et qui, en battant des ailes font entendre cinq cris. Une rayure s'efface de la housse.)

ULRICK.

Malédiction !.. ah ! c'en est trop !..

(Il jette le mors magique à Claes et fuit par la porte de gauche. Claes disparait sous terre en riant aux éclats.

Deuxième tableau.

L'EPREUVE DU FEU.

Le théâtre représente, à gauche, le portail de la cathédrale de Cologne; à droite, des maisons et boutiques d'une place publique. Au fond, une rue montante, par laquelle on arrive à la place; à l'extrémité de cette rue, une arcade. A gauche, au-delà du portail, une fontaine entourée de bornes, et des bancs de pierre sur lesquels on peut monter. A toutes les fenêtres de la rue montante et de la place, des curieux.

SCÈNE I.

DJINA, BOHÉMIENS, MALANDRINS, PEUPLE.

(Au lever du rideau, des groupes s'agitent, des hommes remontent la grande rue pour voir si la tête du cortége paraît. Deux bourgeois et quelques matrones sont du côté du porche. Djina et quelques Bohémiens et Malandrins sont du côté opposé.)

UNE BOURGEOISE.

Je vous dis, père Mathurin que ça ne peut pas tarder... ça doit être pour dix heures, et nous n'en sommes pas loin.

MATHURIN.

Ça sera donc bien beau ce mariage?

LA BOURGEOISE.

Dame! je crois bien, puisque l'empereur d'Allemagne est venu tout exprès à Cologne pour y assister... Allons bien vite prendre nos places sur le pont, croyez-moi.

PREMIER BOHÉMIEN, à Djina.

Tiens, mère, nous avons gardé cette chaîne pour ta part...

DJINA.

De la dépouille du beau sire Arundel, c'est bien... mais qu'avez-vous donc fait de son armure, mes fils?

PREMIER BOHÉMIEN.

Son armure... damnation !.. on nous l'a volée!.. Mais le voleur est ici; nous l'avons reconnu, et nous allons...

DJINA.

Vous allez le laisser en paix épouser la belle Odyle de Flandre.

PREMIER BOHÉMIEN.

Lui !.. un vil vassal !.. Et qui donc a eu l'idée de ce beau mariage ?

DJINA.

Qui sait ? c'est peut-être moi...

PREMIER BOHÉMIEN.

Toi ? et pourquoi ?

DJINA.

Pourquoi ? Et depuis quand Djina, la reine des Bohèmes et Malandrins, vous doit-elle compte de ses projets ? Vous laisserez en paix votre voleur suivre sa destinée, parce que je le veux... rien de plus !

PREMIER BOHÉMIEN.

Soit, on t'obéira.

DJINA.

Et vous en serez récompensés en retrouvant ici, au centuple, ce que vous avez perdu... Un cortége impérial, ce n'est pas là pâture de tous les jours... Alerte donc, mes fils ! guerre à l'escarcelle des curieux, aux joyaux d'or des jeunes filles !.. et cachez-vous bien dans la foule surtout... aux abords des petites ruelles, pour fuir au besoin et sauver le butin... Quand tout sera fait... le partage chez moi, entendez-vous... et pas d'infidélité... par l'enfer !..

LE BOHÉMIEN.

Tu sais bien que nous sommes honnêtes.

(Les cloches commencent à sonner.)

LE PEUPLE, courant.

Le cortége ! le cortége !..

DJINA.

A vos postes !

(Djina se perd avec son monde dans la foule.)

SCÈNE II.

L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE, BAUDOUIN, ODYLE, ULRICK, MATHIAS BROWER, HÉRAUTS, CHEVALIERS, ÉCUYERS, DAMES DE LA COUR, JUGES, CORPORATIONS, HOMMES D'ARMES, PAGES, PEUPLE.

(Une marche brillante se fait entendre, des gardes forment la haie depuis l'extrémité de la rue montante jusqu'au portail de la cathédrale, et contiennent le peuple, dont une partie monte sur des bornes, des bancs et des tréteaux, pour mieux voir. — Toutes les fenêtres s'ouvrent et se garnissent de curieux. — La tête du cortége paraît au fond de la rue, et le défilé commence. D'abord un piquet d'hommes à cheval qui se rangent au-delà du portail, puis les corporations avec leurs bannières, puis des joueurs d'instrumens, puis des magistrats, puis des pages, les hérauts, le roi d'armes ; puis la bannière impériale et la bannière de Flandre. Puis l'Empereur et Baudouin sur de magnifiques coursiers. Ensuite viennent de jeunes enfans, vêtus en anges, qui jonchent la terre de feuilles de roses devant les pas d'Odyle et d'Ulrick, qui suivent sous un dais resplendissant, orné de crépines d'or, de fleurs et de plumes blanches. A la suite des fiancés, les demoiselles et dames de la cour en brillans costumes ; puis un nouveau détachement de chevaliers suivis de hallebardiers. Une grande partie du cortége est entrée dans l'église. L'Empereur et Baudouin ont mis pied à terre et ont monté les marches du porche ; les fiancés y sont venus après eux. Les autres cavaliers sont rangés au-delà du portail. — Mathias Brower s'avance alors sur la dernière marche, un peu en avant de l'Empereur, de Baudouin et des fiancés.)

MATHIAS BROWER.

Au nom de l'Empereur et du comte Baudouin, moi, grand justicier de Flandre et de Hénaut, je proclame et annonce à tous que très haute, très noble et très puissante damoiselle Odyle de Flandre va s'unir devant Dieu et nos seigneurs à très haut, très noble et très vaillant chevalier Arundel d'Angleterre. Personne ici ne s'oppose-t-il à ce mariage ?

JEANNE MARTENS, cachée dans la foule.

Je m'y oppose, moi !

ULRICK, à part.

Grand Dieu ! ma mère !..

SCÈNE III.

LES MÊMES, JEANNE MARTENS.

(Jeanne sort des rangs de la foule et s'avance seule dans l'espace laissé libre devant le porche. — Stupéfaction générale.

L'EMPEREUR.

Sais-tu bien ce que tu fais, malheureuse ?

JEANNE.

Je sais ce que je fais, et ce que je fais est mon devoir.

L'EMPEREUR.

Quelles sont donc tes raisons ?

JEANNE.

Mes raisons ?.. je les dirai d'abord à celui que l'on vient de nommer le chevalier Arundel d'Angleterre, et si elles ne lui paraissent pas suffisantes pour le décider à renoncer lui-même à l'honneur qu'on veut lui faire... eh bien ! alors, ces raisons, je les dirai à tous... et on nous jugera.

ULRICK, à part.

Malédiction !..

BAUDOUIN, descendant les marches.

Mais je reconnais cette femme... c'est la même qui est venue me demander justice à mon palais de Bruges.

JEANNE.

Oui, prince, et qui vient aujourd'hui vous payer dignement la bonne justice que vous lui avez rendue.

BAUDOUIN.

Que veux-tu dire ?

JEANNE, montrant Ulrick.

Ordonnez d'abord que cet homme vienne à moi et m'écoute seul quelques instans... Tout s'expliquera ensuite pour vous-même.

BAUDOUIN, à Ulrick.

Faites donc ce que cette femme demande, chevalier.

(Ulrick, dans le plus grand trouble, descend les marches du portail et va joindre sa mère. Odyle s'appuie chancelante sur une de ses femmes, et entre dans l'Eglise, où l'Empereur et Baudouin la suivent avec intérêt. Les autres personnages demeurent où ils sont, à distance de Jeanne et d'Ulrick. Les gardes qui forment la haie repoussent la foule qui veut s'approcher, emportée par la curiosité.)

SCÈNE IV.

JEANNE ET ULRICK, seuls sur le devant.

ULRICK.

Vous voulez donc me perdre, ma mère ?

JEANNE.

Je veux te sauver et empêcher ton parjure... Malheureux, as-tu donc oublié déjà le serment que tu m'as fait devant Dieu ?

ULRICK.

Je n'ai rien oublié, ma mère... la fatalité seule m'a entraîné... Pour refuser l'honneur qui m'était offert, il fallait tout avouer... et faire cet aveu, c'était me couvrir d'infamie, affronter une mort certaine.

JEANNE.

Eh bien ! mieux valait mourir que de perdre ainsi ton âme !.. Et d'ailleurs, ce rang et ce nom que tu as si audacieusement usurpés, tu ne peux plus les garder maintenant.

ULRICK.

Comment ?

JEANNE.

Le frère d'armes de celui dont tu portes la dépouille, sans avoir sa mort à te reprocher, j'espère... (Geste affirmatif d'Ulrick.) Le chevalier Norfolk est arrivé à l'abbaye de Saint-Donat, pour faire reconnaître et proclamer la naissance de Richard.

ULRICK, à part.

Déjà !

JEANNE.

Et moi, effrayée du danger que la présence de ce nouveau messager d'Yolande pouvait te faire courir, je suis venue ici, je te le répète, pour empêcher ton parjure et te sauver.

ULRICK.

Me sauver... le pourriez-vous ?

JEANNE.

Oui... si tu répares, comme tu le dois, tout le mal que tu as déjà fait... Ecoute... Dans l'armure même de sire Arundel étaient cachées, je le sais, les preuves de la naissance de Richard. Remets librement ces preuves à celui qui fut ton frère... A ce prix, il te pardonnera.

ULRICK.

Richard, me pardonner !..

JEANNE.

Oui... et il obtiendra ta grâce de son père.

ULRICK.

Ma grâce !.. lui !.. Non... par l'enfer ! cela ne sera pas !

JEANNE.

Qu'oses-tu dire ?

ULRICK.

Ce Norfolk ne peut être ici avant quelques jours... Vous seule, vous savez mon secret... Eh bien ! donc, que mon sort s'accomplisse !

JEANNE.

Mais... c'est de la démence !.. Ecoute, Ulrick; il faut pourtant que la vérité soit connue... Je ne puis être ta complice, moi, et t'aider à dépouiller plus long-temps Richard du rang et de la fortune qui lui appartiennent...

ULRICK.

Toujours Richard !.. Et pour son triomphe, je devrais consentir à mon humiliation, à ma chute ?.. Non, jamais !

JEANNE.

Il faudra donc alors que je te dénonce, que je te livre ? moi, ta mère !

ULRICK.

Vous ne le ferez pas !..

JEANNE.

Je le ferai, Ulrick... Songes-y bien... Je donnerais mon sang pour toi... c'est le devoir d'une mère... mais le salut de mon âme, je ne te le dois pas... Ulrick, mon enfant, écoute-moi, je t'en conjure... Tiens, vois ces larmes de terreur... Je te prie encore, je te prie pour toi-même, pour te sauver... Pauvre insensé ! voyons, veux-tu que je tombe à genoux sur ces pierres, devant cette foule ?.. Ulrick, mon fils, céderas-tu enfin à ma prière ?

ULRICK.

Je ne puis...

JEANNE, se redressant.

A mon ordre, alors, à mon ordre donné au nom de la justice de Dieu !

ULRICK, d'une voix étouffée.

Non !

JEANNE.

Oh ! mais tu ne vois donc pas que la patience est près de m'échapper ; qu'il faut que tu cèdes, que c'est mon devoir et mon droit de t'y contraindre !.. qu'un mot, un seul mot de moi !..

ULRICK.

Si vous êtes ma mère, vous ne le direz pas !

SCÈNE V.

LES MÊMES, BAUDOUIN.

BAUDOUIN.

On vous attend à l'autel, chevalier... Selon ce qu'a annoncé cette femme, renonceriez-vous vous-même à l'honneur que j'ai voulu vous faire ?

ULRICK, allant vers lui.

Y renoncer, moi... vous n'avez pu le croire, Monseigneur.

JEANNE, bas.

Prends garde, Ulrick !..

ULRICK.

Laissez-moi !

BAUDOUIN.

Mais alors, cette malheureuse s'est donc audacieusement jouée de nous ?.. Gardes !..

ULRICK.

Non, non... qu'on la laisse... cette femme...

BAUDOUIN.

Eh, bien !

ULRICK.

Elle est folle.

JEANNE.

Folle !.. Oh ! malheur donc et malédiction sur toi, misérable !.. Je te perdrai, Ulrick, puisque tu le veux !

BAUDOUIN.

Que dit-elle ?

JEANNE.

A votre tour de m'entendre, comte Baudouin..

(Elle ôte d'un scapulaire un parchemin qu'elle remet à Baudouin.)

BAUDOUIN.

Que signifie ?

JEANNE, bas à Baudouin.

Voyez... n'est-ce pas là la moitié de la lettre que vous avez envoyée à la princesse Yolande de Thuringe, en partant pour la dernière croisade ?

BAUDOUIN.

En effet... Mais comment se fait-il ?

JEANNE.

Dans la cuirasse du chevalier Arundel, à la place qui défend le cœur, vous trouverez l'autre moitié de cette lettre, et l'anneau que vous avez donné vous-même à la princesse en la quittant.

BAUDOUIN.

Est-il possible ? (A Ulrick.) Approchez, chevalier.

(Il va à lui, pousse un des boutons de sa cuirasse, dont un morceau s'ouvre par l'effet d'un ressort ; il prend alors le papier et l'anneau.)

JEANNE.

Le chevalier Arundel d'Angleterre avait reçu ces gages de la princesse Yolande, pour vous les remettre, en vous présentant votre fils et le sien.

BAUDOUIN.

Mon fils !

JEANNE.

Oui, sire Comte, votre fils, que j'ai élevé ; votre fils digne de vous par sa loyauté et son courage... Je vais vous le rendre ce fils, et pour vous le rendre, je perds le mien.

BAUDOUIN.

Le vôtre !.. le chevalier Arundel !..

JEANNE.

Le chevalier a été assassiné dans la forêt de Sarneim... Cet homme n'a de lui que sa dépouille... Cet homme est vassal de votre comté ; cet homme est mon fils enfin !.. Ordonnez maintenant de son sort !

BAUDOUIN, levant sa hache sur Ulrick.

Misérable !...

DJINA, dans la foule.

Arrêtez !.. Sortilége !.. maléfice !..

LE PEUPLE.

Sortilége ! sortilége !..

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DJINA la bohémienne, en costume de matrone.

ULRICK, à part.

Djina !

BAUDOUIN.

Qui ose ici ?..

DJINA, s'approchant.

Oublies-tu donc, comte de Flandre, que c'est au courage et au dévouement de ce chevalier que tu dois la vie de ta fille ? Une seule voix l'accuse, une seule... et ta hache se lève déjà pour le frapper !.. Qui te prouve pourtant que tout ce que tu viens d'entendre n'est pas une machination infernale pour perdre ce noble jeune homme ?.. Il est son fils, dit cette femme..

mais a-t-il reconnu sa mère, lui ? a-t-il avoué le crime qu'elle lui impute ? et ces gages qui t'ont si bien trompé, ce secret de l'armure, tout cela ne peut-il pas être œuvre satanique, fraude et sortilége ? Elle est sa mère, cette femme, sa mère !.. elle !.. mensonge ! comte Baudouin, mensonge !.. Si elle était sa mère, l'aurait-elle voué à la mort ?

BAUDOUIN, à Jeanne.

Qu'as-tu à répondre ?

JEANNE.

Qu'il vous réponde, lui !

BAUDOUIN, à Ulrick.

Parlez donc !

ULRICK.

N'ai-je pas répondu déjà, sire Comte ?

JEANNE.

Oui, je suis folle, n'est-ce pas ? et tu me renies encore !

DJINA.

Contre la magie et les maléfices de l'enfer, entre l'accusation et le désaveu, il n'y a qu'une épreuve, celle du feu, nous le savons tous... Ordonne donc cette épreuve, Baudouin... que celle qui accuse la subisse la première, et alors la vérité sera connue.

LE PEUPLE, excité par les agents de la bohémienne.

Oui, oui ; le feu ! le feu !..

(Sur un signe de Baudouin, le bourreau et ses aides apportent un trépied sur lequel est allumé un feu ardent. Les tourmenteurs soufflent et attisent le feu. Mathias Brower remet la main de justice au bourreau. Tout le monde sort de l'église et s'avance sous le porche.)

LE PREMIER HUISSIER, au peuple qui s'agite.

Silence ! peuple.... Respect à la justice de Dieu !

SCÈNE VII.

TOUS LES PERSONNAGES DU TABLEAU.

BAUDOUIN, au bourreau.

Mettez cette main de justice dans le brasier... (A Jeanne.) Et toi, qui accuses, iras-tu l'y prendre ?

JEANNE.

Avec l'aide du ciel, oui, je l'y prendrai !

(Les tourmenteurs attisent de nouveau le feu. Le trouble d'Ulrick augmente d'instant en instant. La foule est attentive. Odyle est dans la plus grande anxiété. Baudouin promène son regard de Jeanne à Ulrick.)

BAUDOUIN, à Jeanne.

Va, maintenant.

JEANNE.

Mon Dieu ! c'est à toi que j'en appelle !

(Elle s'avance d'un pas ferme vers le trépied.)

ULRICK.

Non, non... arrêtez !.. C'est infâme ! impossible ! je ne le veux pas, moi !.. (Il s'élance.) Grâce, ma mère ! grâce !.. J'avoue tout !

(Il tombe aux pieds de Jeanne, qui lui montre le ciel d'un air inspiré. Stupéfaction générale. — Baudouin lève de nouveau sa hache sur Ulrick ; mais Richard sort de la foule et se jette au-devant de lui pour l'arrêter. — La toile baisse sur ce tableau.)

ACTE III.

Premier tableau.

LA PRISON.

Le théâtre représente une salle souterraine, dont la voûte peu élevée est soutenue par des groupes de petites colonnettes gothiques. A droite, une porte communiquant à un cachot. A gauche, la porte communiquant à l'extérieur. Cette décoration est peinte de manière à paraître circulaire. Tout autour on voit les instrumens de torture du moyen-âge.

SCÈNE I.

MATHIAS BROWER, JACOBS, le bourreau, tourmenteurs et gardes.

(Au lever du rideau, Jacobs examine quelques-uns des instrumens de torture et donne de ordres à voix basse à ses aides.)

MATHIAS BROWER, entrant par la porte de gauche.

Où est le prisonnier, maître Jacobs ?

JACOBS.

Dans le cachot de l'agonie, Monseigneur.

MATHIAS BROWER.

Qu'on l'amène devant moi.

JACOBS.

Oui, Monseigneur. (Aux gardes.) Allez chercher le patient.

MATHIAS BROWER.

Le patient, c'est bien ça, le mot est des mieux trouvés... Il lui en faudra de la patience tout-à-l'heure, à la question !.. Quand je pense, maître Jacobs, que j'ai failli perdre ma place et ma tête même, ma propre tête, par suite des méfaits de ce misérable !.. Heureusement, l'heure de la revanche est arrivée, et le malandrin va me payer cher tous les affronts qu'il ma valus !..

SCÈNE II.

LES MÊMES, ULRICK, les tourmenteurs.

(En entrant, Ulrick jette son manteau sur la table de pierre.)

MATHIAS BROWER.

Approche, Ulrick Martens.

ULRICK.

Que me voulez-vous?

MATHIAS BROWER.

Je veux te lire ta sentence, malandrin, et que tu m'écoutes avec le respect que tu dois au tribunal suprême.

ULRICK.

Lisez donc.

MATHIAS BROWER.

Chaperon bas, pour m'entendre!.. (Un des tourmenteurs avance la main vers le chaperon qu'Ulrick ôte lui-même.) Je lis.

ULRICK, se croisant les bras.

J'écoute.

MATHIAS BROWER, lisant.

« Au nom de Baudouin de Flandre et de Hé-
» naut, le tribunal suprême, assemblé par son
» ordre souverain, ouï les charges de l'accusa-
» tion et l'accusé dans sa défense, condamne le
» vassal Ulrick Martens, comme faussaire et
» meurtrier, à périr sur la roue, après amende
» honorable à la porte de la cathédrale, où il
» sera conduit tête et pieds nus, par le bour-
» reau. » Tu as entendu?

ULRICK.

Oui, et je suis prêt à mourrir... Mais cette sentence ment : je n'ai point commis de meurtre.

MATHIAS BROWER.

C'est ce que la question va nous dire au plus juste.

ULRICK, ému.

La question!

MATHIAS BROWER.

Oui, noble chevalier, la question... en notre présence.... et jusqu'à ce qu'aveu s'en suive... Allons, maître Jacobs.

(Quatre tourmenteurs entourent alors Ulrick, et vont l'étendre sur la table de pierre, quand Jeanne entre en s'écriant : Arrêtez!

SCÈNE III.

LES MÊMES, JEANNE.

JEANNE, en entrant.

Arrêtez! arrêtez! vous dis-je!

MATHIAS BROWER.

Hein?.. qui donc a la prétention d'arrêter le cours de la justice, ici?

JEANNE.

Ton maître et le nôtre, Mathias Brower... Lis cet ordre de sa main.

(Elle lui remet un parchemin roulé.)

MATHIAS BROWER.

Que vois-je? un sursis!..

JEANNE.

Une grâce, j'espère... (A part.) Mais qu'Ulrick ignore que c'est à Richard qu'il la devra... il refuserait.

MATHIAS BROWER, après avoir lu.

Allons, puisque telle est la volonté de son Altesse, il suffit... on va surseoir... Sortons, maître Jacobs.

(Le bourreau, les tourmenteurs et les gardes sortent avec Mathias Brower.)

SCÈNE IV.

ULRICK, JEANNE.

JEANNE, allant à lui.

Mon pauvre enfant!..

ULRICK, se jettant dans ses bras.

Ma mère!..

JEANNE.

Me pardonneras-tu de t'avoir réduit à un sort si misérable?

ULRICK, avec résignation.

Vous avez obéi à votre conscience... c'était votre devoir.

JEANNE.

Dieu t'a donc envoyé le repentir, Ulrick?

ULRICK.

Oui, ma mère.

JEANNE.

Ah! grâces lui soient rendues d'avoir ainsi sauvé ton âme!.. et ta vie sera sauvée aussi, je l'espère... car je mourrais, moi, vois-tu, si tu devais mourir... Ah! tu ne sauras jamais ce que j'ai souffert quand il m'a fallu t'accuser... Et quand la malédiction est sortie de ma bouche, crois-moi, va, je n'avais encore dans le cœur que des bénédictions pour mon fils coupable... Aussi, Dieu ne l'a pas entendue, cette malédiction... Ulrick, mon enfant chéri, Ulrick, que je perdais, a reconnu sa mère enfin, et s'est jeté au-devant du supplice qu'elle allait affronter!.. Oh! c'est alors que je t'ai aimé, mon enfant!.. Il n'y avait plus là d'ambitieux, d'imposteur, d'impie... C'était le fils le plus tendre, le plus respectueux qui baignait mes pieds de ses larmes!.. Ah! Dieu aurait pris ma vie pour cet

instant de bonheur, que je ne l'aurais pas cru trop payé !..

ULRICK, avec effusion.

Ma mère !.. Mais... Richard ?..

JEANNE.

Richard... Eh! que me fait Richard ?.. Pourquoi m'en parles-tu ?.. Est-ce qu'il est mon fils, Richard ?.. Est-ce que je dois maintenant mes pensées à un autre qu'à mon Ulrick ?.. Est-ce que je l'aime, moi, Richard ?.. Est-ce que je puis aimer quelqu'un au monde comme je t'aime toi ?.. Voyons, voyons, c'est à te justifier du meurtre de Sire Arundel qu'il faut songer maintenant... car tu ne l'as pas commis ce meurtre, n'est-ce pas ?

ULRICK.

Non, ma mère, je vous le jure.

JEANNE.

Je te crois, oui... et d'avance, je l'ai dit à tous... Mais il faudrait le prouver... Baudouin, dont tu as sauvé la fille, consent à pardonner tout ce qui, dans tes actions, n'a offensé que lui seul... Mais il ne peut, dit-il, faire grâce à l'assassin du chevalier... Malheureusement, tous les indices sont contre toi... Ces armes, cette bannière, comment en es-tu devenu possesseur ?..

ULRICK.

Le hasard, ma mère... nous les avons trouvées dans la forêt... où elles avaient été abandonnées par les meurtriers du chevalier.

JEANNE.

Trouvées, oui, moi, je te crois... mais il faudrait que d'autres témoins... J'y songe... maître Fridolin était là, sans doute ?

ULRICK.

Oui, ma mère.

JEANNE.

On ne pourrait le soupçonner, lui, et son témoignage te sauverait... Il faut qu'on le fasse venir... On l'a laissé à Bruges, je crois... je cours auprès du comte...

ULRICK.

C'est inutile, ma mère... on ne trouverait plus maître Fridolin.

JEANNE.

Comment ?

ULRICK.

Il s'est échappé... il a fui...

JEANNE.

Lui... quel mystère !.. Mais que faire, alors, mon Dieu ! que faire ?

SCÈNE V.

LES MÊMES, FRIDOLIN.

FRIDOLIN, dans la coulisse.

Je vous dis qu'il faut absolument que je lui parle.

JEANNE.

C'est sa voix !

FRIDOLIN, toujours dans la coulisse, mais plus près.

Je suis son précepteur, presque son père... je reviens de... de très loin... et j'ai beaucoup de choses à lui dire.

(Il entre.)

JEANNE.

Ah ! maître, c'est le ciel qui vous envoie !

FRIDOLIN.

Le ciel... vous savez donc d'où je viens ?

(Ulrick lui fait signe de se taire.)

JEANNE.

Non, je ne le sais pas... mais d'où que vous veniez, c'est Dieu qui vous a conduit, puisque vous arrivez pour sauver mon Ulrick... Oh ! oui, maintenant, il sera sauvé... Restez avec lui, maître... moi, je cours auprès de Baudouin, et je reviens avec sa grâce !.. Courage et bon espoir, mon fils... à bientôt !

(Elle lui tend la main qu'il porte à ses lèvres avec respect, et elle sort.)

SCÈNE VI.

ULRICK, FRIDOLIN.

ULRICK.

Mon bon maître !

FRIDOLIN.

Votre bon maître... Oui, prenez votre petit air calin, à présent !.. ça vous va bien, après le tour affreux que vous m'avez joué !.. Je n'ai rien voulu dire devant votre mère, pour ne pas la chagriner... mais oubliez-vous que je reviens de la lune, mauvais sujet ?

ULRICK, souriant.

Non, certes, je ne l'oublie pas... votre voyage me coûte assez pour cela ! Mais comment êtes-vous revenu ?

FRIDOLIN.

Parbleu ! comme j'étais parti, avec ces oies du Diable.

ULRICK.

Il y a donc déjà vingt-quatre heures que mon vœu fatal ?..

FRIDOLIN.

Non, en revenant, nous avons gagné une heure sur la route... en descendant, tu conçois, on va toujours plus vite.

ULRICK.

Et où êtes vous descendu, enfin ?

FRIDOLIN.

Tu ne t'en douterais jamais !.. Imagine-toi

que mon attelage emplumé, après avoir tournaillé de toits en toits pendant quelques minutes, m'a lâché juste au-dessus d'une énorme cheminée, et je suis tombé... où?.. chez la bohémienne Djina.

ULRICK.

Chez Djina?

FRIDOLIN.

Juste... Une très digne femme, que j'avais mal jugée dans le temps... car elle ne veut que ton bien et t'aime beaucoup, la pauvre créature, j'en suis sûr maintenant.

ULRICK.

Comment cela?

FRIDOLIN.

D'abord c'est elle qui m'a annoncé que tu avais rompu ton pacte diabolique.

ULRICK.

Ah! c'est elle?

FRIDOLIN.

Oui... et puis elle m'a donné encore, à ton sujet, d'autres bonnes nouvelles, dont elle paraissait toute joyeuse, à cause de toi.

ULRICK.

Qu'est-ce donc?

FRIDOLIN.

La première, c'est que Richard...

ULRICK.

Richard?

FRIDOLIN.

Est décidément reconnu et proclamé fils et héritier de notre redouté comte de Flandre.

ULRICK.

Je sais cela.

FRIDOLIN.

Ah! tu le sais... Et sais-tu aussi qu'il a demandé ta grâce à son père?

ULRICK.

Lui?.. C'est donc lui?..

FRIDOLIN.

Sans doute... il a dit à son auguste père que qu n'étais certainement qu'un fou.

ULRICK.

Il a dit cela?

FRIDOLIN.

Oui; mais que la leçon que tu viens de recevoir suffirait certainement pour te guérir..... Mais pourquoi marches-tu donc ainsi?... on dirait que tu ne peux pas tenir en place... Qu'est-ce que tu as, voyons?

ULRICK.

Rien, rien... poursuivez.

FRIDOLIN.

Je poursuis... mais tiens-toi tranquille... Il retournera dans son village, a ajouté Richard; il y reprendra son modeste état et ses habits de bure, bien convaincu désormais qu'il n'a rien de plus à prétendre.

ULRICK.

Il a dit encore cela?

FRIDOLIN.

Sans doute il l'a dit... Oh! c'est un homme très sensé que Richard!

ULRICK.

Oui, très sensé... et très charitable pour moi, surtout!..

FRIDOLIN.

A propos, une autre bonne nouvelle... C'est encore la bohémienne qui me l'a donnée... Imagine-toi qu'il ne s'agit plus seulement de la principauté de Flandre pour Richard... il va peut-être devenir roi!

ULRICK.

Roi!

FRIDOLIN.

Ça paraît d'abord un peu extraordinaire, incroyable même; mais nous vivons dans un temps où il ne faut s'étonner de rien.

ULRICK.

Achevez, achevez!

FRIDOLIN.

Voilà ce que c'est... la bohémienne m'a très bien expliqué tout ça... Un jeune enfant, le fils de l'empereur Baudouin de Constantinople, oncle de notre Baudouin de Flandre, a été enlevé par des pirates, qui le gardent comme ôtage, et l'ont caché dans un de leurs repaires les plus éloignés... Suis-moi bien... L'empereur, au désespoir... et c'est bien naturel; car enfin, quoiqu'empereur, on est père... L'empereur donc, au désespoir, promet ses droits au royaume de Damas, et une armée pour le conquérir, au chevalier qui pourra retrouver son fils et le lui rendre.

ULRICK.

Mais où chercher cet enfant?

FRIDOLIN.

Où le chercher? Sans doute... c'est ce que tout le monde disait, c'est que disait Richard lui-même.

ULRICK.

Eh bien?..

FRIDOLIN.

Eh bien, c'est encore la bohémienne qui les a tirés d'embarras... Cherchez-le en Islande, a-t-elle dit, et vous l'y trouverez.

ULRICK.

En Islande?

FRIDOLIN.

Oui, sur la côte la plus sauvage, au milieu des glaces, et sous la garde de Han, le plus féroce et le plus intrépide de ces brigands... Dès qu'il a su cela: Va, mon fils, a dit le comte à Richard, à toi cette entreprise, et la couronne qui doit en être le prix.

ULRICK, à part.

Richard roi!.. et moi, moi!... misérable vassal!..

FRILOLIN.

Nous autres, nous nous en retournerons tranquillement au moulin... et pendant qu'il trônera et fera des lois, nous referons de la belle et bonne farine... Chacun sa mouture.

ULRICK.

Oui, c'est ce qu'il veut, lui!.. mais non, non, je ne subirai pas cette honte!

FRIDOLIN.

Hein?.. Qu'est-ce qu'il lui prend encore?

ULRICK.

A moi, Claes, à moi!

(Claes paraît sortant d'une trappe et tenant le mors magique à la main.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CLAES.

CLAES.

Me voici, maître... Il était temps!

FRIDOLIN.

D'où sort-il celui-là?

ULRICK.

Donne.

CLAES, bas.

Tu sais les nouvelles conditions : dix ans au lieu de cinq.

ULRICK.

Oui, n'importe... donne, te dis-je... (Il prend le mors magique et l'agite en l'air.) Et maintenant, des armes, de braves soldats, un vaisseau, et en Islande! je le veux!

(On entend alors un bruit effroyable; Fridolin tombe à genoux.)

FRIDOLIN.

Miséricorde! qu'est-ce c'est que ça?

Deuxième tableau.

LE VAISSEAU.

La prison s'est transformée en un petit bâtiment à la voile, dont les mâts et les huniers sont chargés de mousses et de matelots. Le plancher du théâtre, en se soulevant avec les personnages qui sont dessus, forme le pont. A droite, en arrière du vaisseau, le port et la ville de Dunkerque; au fond et à gauche, la pleine mer. Il fait nuit complète.

CLAES, sur le pont.

Eh bien, maître, n'es-tu pas bien servi? Te repens-tu de m'avoir appelé?

ULRICK.

Non certes!

FRIDOLIN.

Oui, c'est un beau chef-d'œuvre que tu as fait là!.. Je ne sais pas ce qui va se passer... mais j'ai déjà des éblouissemens... Est-ce qu'on ne pourrait pas me remettre à terre?

CLAES.

C'est impossible, l'ancre est levée.

ULRICK.

Et cette fois je ne m'arrête qu'au succès... en Islande!

CLAES ET LES MATELOTS.

En Islande!

(Le petit vaisseau marche de droite à gauche, et disparaît dans la coulisse.)

Troisième tableau.

LA MER GLACIALE.

Le théâtre représente la côte d'Islande et la mer glaciale. A droite du premier au troisième plan, et jusqu'au tiers de la largeur du théâtre à peu près, des rochers étagers et descendant à la mer. A gauche, au deuxième plan, sur un rocher isolé au milieu de l'eau, une énorme tour en bois. Du sommet de cette tour au rocher le plus élevé de la côte, sont tendues quatre chaînes réunies. Au fond, la mer glaciale et des montagnes de glace se détachent sur un ciel gris et sombre.

SCÈNE I.

ULRICK, FRIDOLIN, MATELOTS, MOUSSES, HOMMES D'ARMES, ZISCO.

(Ils paraissent tantôt gravir, tantôt descendre péniblement les rochers; ils arrivent enfin sur la dernière plate-forme, près de l'avant-scène et en avant d'une espèce de voûte naturelle creusée dans le rocher. Au lever du rideau, quelques matelots et des soldats sont autour d'un feu de bivouac.)

ULRICK.

Cette tour battue par les vagues... cette grotte... cette étroite plate-forme... c'est bien ici que Claes nous a donné rendez-vous. (Aux matelots.) Attachez Zisco sous cette roche, et et vous, mon bon maître, approchez-vous du feu, car vous avez froid, n'est-ce pas?

FRIDOLIN.

Mais dame... à moins d'y mettre bien de la mauvaise volonté, il me semble qu'il y a ici tout ce qu'il faut pour ça... Et toi, tu n'as pas pas froid peut-être?

ULRICK.

Oh! moi, l'espoir du succès me ranime et m'échauffe!

FRIDOLIN.

Ce sera donc la première fois que l'ambition aura été bonne à quelque chose... Chauffons-

nous toujours, nous autres, qui n'avons pas d'espoir ranimant et réchauffant... (Voyant le feu pétiller.) Ah! bien cela, à la bonne heure! ça va nous dégourdir un peu... Je ne sentais déjà plus mon nez. Il doit être d'un bleu très violet, n'est-ce pas? Je le regarderais bien moi-même, mais ça fait loucher... Voyons, qu'est-ce que tu en dis, toi?

ULRICK, marchant avec agitation.

Claes tarde bien!

FRIDOLIN.

Je ne te parle pas de Claes, je te parle de mon nez.

ULRICK.

Cela m'inquiète!

FRIDOLIN.

Moi aussi!.. car on dit que ça gèle souvent, et qu'alors ça tombe au moment où on y pense le moins... Et je vous demande un peu qu'elle figure j'aurais sans nez et comme ça serait commode, avec un rhume de cerveau surtout!..

ULRICK.

Où peut-il être?

FRIDOLIN.

Mais à sa place encore, Dieu merci!

ULRICK.

Ah! enfin, le voilà!..

FRIDOLIN.

Qui ça? où ça?

(On voit en effet Claes, dans nn canot conduit par deux matelots, et qui paraît venir de derrière la tour. Claes a une trompette et la bannière d'Ulrick).

CLAES.

Patience, maître, patience!

FRILOLIN.

Comment, ce n'était que lui qui t'inquiétait et que tu craignais de perdre?.. Un pareil gibier de potence!..

(Le canot de Claes a abordé la côte; un matelot l'y attache, et Claes et ses compagnons montent sur la plate-forme).

SCÈNE II.

Les Mêmes, CLAES.

ULRICK.

Eh bien! Claes, quelles nouvelles?

CLAES.

Mauvaises, maître, mauvaises..... Il faudra peut-être renoncer à l'entreprise!

ULRICK.

Y renoncer?

FRIDOLIN.

C'est la première fois de sa vie qu'il dit quelque chose de raisonnable..... Allons-nous-en.

ULRICK.

L'enfant impérial n'est-il pas dans cette tour?...

CLAES.

Il y est.

ULRICK.

Sous la garde de Han, le bandit?

CLAES.

Sous sa garde.

ULRICK.

Et il a refusé de le rendre?

CLAES.

Il a refusé... Je lui ai cependant offert la vie sauve pour lui, et tout l'or que nous portons avec nous... C'est avec ses chefs, dit-il, qu'il faut traiter de la rançon de son captif... Quant à lui, il ne sait qu'obéir, et il se défendra.

ULRICK.

Il a donc avec lui nombreuse garnison?

CLAES.

Il est seul... et pourtant il défie tes efforts... Une seule porte donne accès dans la tour. Cette porte s'ouvre du côté de la pleine mer, et elle est toute bardée de fer et d'une telle épaisseur, qu'il faudrait la machine de guerre la plus formidable pour la renverser... Han sait que les glaces amoncelées de l'autre côté du cap ont empêché notre vaisseau de le doubler... Il espère que nous serons retenus là pour quelques mois, et qu'une fois nos provisions épuisées, la faim et le froid viendront à bout de nous sans qu'il s'en mêle.

ULRICK.

Que faire donc?

FRIDOLIN.

Allons-nous-en.

ULRICK, sans l'écouter.

Voyons... Ces fortes chaînes de fer qui lient le sommet de la tour à ce rocher, ne peuvent-elles nous aider à atteindre la plate-forme?... et une fois là...

CLAES.

Le reste serait bientôt en notre pouvoir, oui... mais ces chaînes, dont l'intrépide bandit se sert pour communiquer avec la terre-ferme, il n'a qu'un ressort à toucher pour les faire à l'instant tomber à la mer et y précipiter avec elles tout audacieux qui tenterait d'arriver à lui par leur moyen... et nul autre que ce misérable d'ailleurs ne pourrait se hasarder sur pareil pont sans être pris de vertige et tomber dans l'abîme avant d'en avoir franchi la première moitié... Tenez, maître Fridolin, je vous en fais juge vous-même, passeriez-vous là-dessus?

FRIDOLIN.

Moi?.. par exemple!.. la tête me tourne déjà, rien que d'y penser... Allons-nous-en.

ULRICK.

Non, mille fois non!.. Nous allons retourner au vaisseau, et pendant qu'une partie de mes hommes-d'armes briseront les glaces pour ouvrir un passage qui permettra de doubler le cap, nous, nous reviendrons ici avec un bélier et le bois nécessaire pour construire un radeau..... Par ce moyen nous pourrons aborder la tour de ce côté et la battre en brèche..... Au vaisseau!

TOUS.

Au vaisseau!

ULRICK, à Fridolin.

Venez-vous avec nous, maître?

FRIDOLIN.

Puisque vous devez revenir, ma foi non... j'aime mieux vous attendre auprès de ce bon feu... Laissez-moi seulement Guillaume et Zisco pour me tenir compagnie, et me sauver, si ce monstre de pirate faisait une sortie!

ULRICK.

Soit. (Aux autres.) Plus de retard, partons!

(Ils gravissent les rochers à droite et disparaissent tous. Fridolin reste seul avec Zisco sur la plate-forme du premier rocher).

FRIDOLIN, seul, s'asseyant près du feu.

Plus de doute, mon pauvre élève a de nouveau le diable au corps, et me voilà condamné à perpétuité aux aventures et aux caravanes à sa suite!.. J'y laisserai mes os, bien sûr..... Voyons, que faire en les attendant?... Si je..... non, autre chose... Chauffons-nous d'abord, et puis... Mais qu'est-ce que j'ai donc?... mes yeux se ferment malgré moi... je ne sais pas au juste ce que c'est... mais ça ressemble beaucoup à une envie de dormir... ah! mais oui!.. c'est ça... c'est..... Zisco... veille pour nous deux, mon garçon... entends-tu... moi... je... Bonsoir, Zisco... (A ce moment on voit plusieurs ours blancs paraître derrière les rochers du fond et s'avancer sur la glace. Ils font entendre un long grognement). Qu'est-ce qui ronfle donc comme ça?.. ça ne peut pas encore être moi... et puis je n'ai pas la voix si basse... (Les ours plus rapprochés font entendre un nouveau grognement.) Encore!.. C'est donc toi, Zisco?.. Ah! tu dors aussi... Bonsoir, Zisco... (Zisco se débat, brise sa longe et hennit.) Tais-toi donc!.. A-t-il le sommeil agité, cet animal-là! (Il se retourne de l'autre côté, Zisco vient le réveiller.) Hein?... qu'est-ce que c'est?.. Miséricorde! des ours!... C'est fait de moi!.. Comment leur échapper!... Ah! je sens craquer mes os d'avance!... Ils approchent... sauvons-nous! (Il gravit avec peine les rochers et atteint le plus élevé; pendant ce temps, les ours se sont jetés à l'eau et ont nagé; puis ils arrivent à la plate-forme et semblent chercher.) C'est ça, les voilà qui me cherchent... qui me flairent de loin... Ils tenaient à manger du savant, ces animaux-là!.. Ah! je crois qu'ils ont vu Zisco... Oui... à la bonne heure... voilà leur affaire!... (Au moment où les ours s'approchent de Zisco, il se retourne vers eux, et ses naseaux lancent des flammes, ce qui les met en fuite.) Hein? qu'est-ce que c'est?.. les voilà en déroute! (Il redescend des rochers.) Bravo, Zisco!.. Mais où diable a-t-il donc pris le feu qu'il leur a ainsi jeté au nez?.. C'est égal... nous ne serons mangés ni l'un ni l'autre, voilà l'essentiel... et ça me fournira un fameux chapitre pour l'histoire de nos voyages... (Il prend ses tablettes.) Combien y avait-il de ces terribles carnivores, voyons?.. Ils étaient bien cinquante pour le moins, n'est-ce pas, Zisco?.. Allons, pour ne pas me tromper, écrivons que seul, avec Guillaume et Zisco, j'ai, par mon courage et mon sang-froid, mis en fuite cinq cents ours blancs de la mer glaciale!.. Cinq cents, c'est peut-être beaucoup pour deux, mais c'est toujours comme ça qu'on écrit... les voyages... Ah! voilà les autres... Dieu soit loué!

SCENE III.

ULRICK, CLAES, FRIDOLIN, MACAIRE, MATELOTS, HOMMES-D'ARMES.

(Les matelots et les hommes-d'armes portent des poutres et des planches pour faire un radeau.)

FRIDOLIN.

Eh bien?

ULRICK.

Eh bien! maître, je ne doute plus du succès maintenant... La marée a emporté une partie des glaces, et notre équipage aura bientôt achevé de dégager le vaisseau... Toi, Macaire, tiens-toi en vedette sur cette pointe... Et vous, à l'ouvrage, mes braves!... Toi, Claes, reprends le canot et retourne vers la porte de la tour, pour faire une nouvelle sommation au bandit... Maintenant qu'il saura que rien ne pourra plus m'empêcher de commencer aujourd'hui même l'attaque, il se rendra sans doute.

CLAES.

Oui, maître.

(Il se dispose à exécuter l'ordre).

MACAIRE, sur le rocher le plus élevé.

Le vaisseau! le vaisseau!

ULRICK.

Il vient?

MACAIRE.

A pleines voiles.

ULRICK.

Ah! c'est la victoire, alors!

(On entend gronder l'orage, et la mer se soulève avec furie. Han d'Islande paraît sur la plate-forme de la tour avec l'enfant).

SCÈNE IV.

LES MÊMES, HAN D'ISLANDE, L'ENFANT.

CLAËS.

C'est lui, c'est l'enfant impérial!

ULRICK.

Il est à nous!

HAN.

Pas encore, chevalier!.. (Il attache l'enfant avec une chaîne à un des créneaux.) Han d'Islande ne rend pas ainsi sa proie... Ton vaisseau peut venir, maintenant... Avant qu'il ait abordé ce rocher, la tour sera en flammes, et vous ne trouverez plus ici que des cendres.

(Il saute alors dans la mer de l'autre côté de la tour, et on le revoit plus tard sur la glace vers le fond. La tour paraît en feu. L'enfant pousse des cris d'effroi.)

ULRICK.

Ah! l'infâme!... Mais cet enfant... Et aucun moyen de parvenir à lui, de lui porter secours! Il ne faut pas qu'il périsse, pourtant. Non... je veux le sauver, moi... A moi! Zisco! à moi l'enfant! je le veux!

(En disant cela, il étend le mors magique vers la tour. Le cheval s'élance alors vers le rocher le plus élevé, passe sur les chaînes de fer, saisit l'enfant que les flammes vont atteindre, repasse avec lui sur les chaînes et l'apporte à Ulrick. Pendant que le cheval revient, dix coups de cloche se font entendre dans la tour embrasée).

CLAES, à Ulrick.

Entends-tu, maître?

ULRICK, prenant l'enfant.

Dix ans, oui..... Mais à moi le trône de Damas!

(La tour s'écroule alors avec fracas au milieu des flammes. On découvre de nouvelles montagnes de glace sur lesquelles s'étend un reflet rouge. Les chaînes sont tombées à la mer, qui s'agite avec furie. Des tourbillons de neige sont chassés par le vent; le vaisseau paraît derrière le rocher. Han d'Islande est dévoré par les ours dans le fond.—La toile baisse sur ce tableau).

ACTE IV.

Premier tableau.

L'ERMITAGE.

Le théâtre représente l'intérieur pittoresque de l'ermitage d'Engaddi, creusé dans les rochers, non loin de Jérusalem. Au fond, vers la droite, une petite porte ouvrant sur la campagne. A gauche, deux autres issues donnant accès dans des salles également creusées sous la montagne. Ces deux autres issues ne sont fermées que par des nattes de jonc. Il fait nuit. Le théâtre n'est éclairé que par un morceau de bois résineux allumé et fixé dans une fente de la roche.

SCENE I.

L'ERMITE D'ENGADDI, UN PETIT PATRE, PÉLERINS ET PÉLERINES, au nombre de seize.

(Au lever du rideau les pélerins et pélerines sont rangés en cercle. L'ermite, est assis à droite.)

CHŒUR.

Frémissez, car voilà
L'histoire véritable
Du renégat damnable
Que le cheval du Diable
A sa perte emporta.

(On sonne à l'extérieur.)

L'ERMITE.

Qui sonne encore à cette heure avancée? Va voir, mon enfant. (Le petit pâtre va regarder à travers le grillage de la porte.) Eh bien?

LE PETIT PATRE.

Ce sont deux pauvres femmes qui paraissent bien fatiguées.

L'ERMITE.

Ouvre donc vite alors.

SCÈNE II.

LES MÊMES, JEANNE MARTENS et NIOCELLE, vêtues en pélerines.

L'ERMITE, à Jeanne.

Entrez sans crainte, bonne femme, vous êtes ici dans une retraite que Dieu a prise sous sa garde, et que l'infidèle même n'a jamais violée.

JEANNE MARTENS.

Je le sais, mon père... oui, de si loin que je vienne, je sais que vos prières ont attiré la bénédiction céleste sur l'ermitage d'Engaddi.

L'ERMITE.

Placez-vous ici... (Il les conduit vers un petit banc de bois à gauche.) Prenez votre part du frugal repas que la Providence me permet d'offrir chaque soir aux bons pélerins... Et toi, Petit-Jean, dis-nous maintenant la fin de la ballade du soudan de Damas, Ulrick le renégat.

NIOCELLE, bas.

Entends-tu, ma mère?

JEANNE MARTENS.

Oui, mais tais-toi, tais-toi et écoutons !..

REFRAIN chanté en chœur par les pèlerins.

Ecoutons, car c'est là
Ecoutez,
L'histoire véritable
Du renégat damnable
Que le cheval du diable
A sa perte emporta.

LE PATRE.

La fraude et l'imposture
Le poussent aux honneurs.
Bientôt il se parjure
Pour de vaines grandeurs.
Sa mie, il la délaisse;
Il faut une princesse
A ce superbe cœur !
Mais la vérité tonne;
Au lieu d'une couronne,
Pour lui, honte et malheur !...
Il fuit... Satan le guide,
Et Damas du perfide
Comble le dernier vœu.
Il règne... et le faussaire,
Qui renia sa mère,
A renié son Dieu !

REFRAIN.

Frémissez, car voilà
L'histoire véritable
Du renégat damnable
Que le cheval du diable
En enfer portera !

LE PATRE.

Et pour lui maintenant, mes frères,
Au ciel adressons nos prières.

PRIÈRE GÉNÉRALE.

Mon Dieu, fais qu'il revienne à toi !
De ton courroux éteins la flamme;
Daigne, grand Dieu, sauver son âme
Et lui rendre la foi !

L'ERMITE.

Maintenant, mes enfans, il est temps de vous retirer pour vous livrer au repos, et partir demain au point du jour pour la ville sainte.

JEANNE MARTENS.

Je ne puis rester ici, moi, mon père.

L'ERMITE.

Comment ?

JEANNE MARTENS.

Il faut que je vous parle sans témoins.

L'ERMITE.

Je suis à vous, ma fille.

(Il fait signe aux autres qui se retirent, les hommes dans une des grottes, les femmes dans l'autre. Le petit pâtre sort avec eux.)

SCÈNE III.

L'ERMITE, JEANNE MARTENS ET NIOCELLE.

L'ERMITE.

Vous ne pouvez rester ici, avez-vous dit ?

JEANNE MARTENS.

Non, mon père... nous allons, dès ce soir, nous remettre en route.

L'ERMITE.

Et pourquoi ?

JEANNE MARTENS.

Pour rejoindre au plutôt mon fils.

L'ERMITE.

Et où donc, pauvre mère ?

JEANNE MARTENS.

A Damas.

L'ERMITE.

A Damas !

JEANNE MARTENS.

Oui, mon père... car Ulrick le renégat, c'est lui, c'est le fils qui m'a abandonnée, reniée... que je pleurais pourtant... et que je veux sauver encore !

L'ERMITE.

Mais vous ne savez pas, malheureuse femme, quels affreux dangers vous allez affronter ! Les imans de Damas, emportés par leur aveugle fanatisme, ont forcé leur nouveau soudan de rendre une loi, d'après laquelle tout chrétien qui tombe en leur pouvoir doit à l'instant même abjurer, ou périr dans d'horribles tortures.

JEANNE MARTENS.

Rien ne peut m'arrêter quand il s'agit du salut de mon fils. Mais avant que nous ne vous quittions, ne pouvez-vous nous apprendre, mon père, comment Ulrick a été élevé au trône de Damas ?

L'ERMITE.

Personne n'a pu encore bien approfondir ce mystère étrange; mais voici ce que j'ai entendu raconter par des pèlerins qui ont visité depuis peu mon ermitage : Le chevalier Arundel d'Angleterre...

JEANNE MARTENS.

C'est bien lui, oui.

L'ERMITE.

Ayant sauvé l'enfant de Baudouin, empereur de Constantinople, a été mis à la tête d'une nombreuse armée chrétienne pour venir conquérir Damas. Il allait partir avec cette armée, quand Baudouin de Flandre, arrivant avec son fils Richard, a démasqué le fourbe et demandé sa mort. L'empereur, qui, malgré tout, lui devait la vie de son fils, ne voulut pas soumettre au supplice de l'imposteur, il le dépouilla seulement de tous ses honneurs, et le bannit de l'empire. Ulrick, transporté de rage en apprenant cela, s'écria, dit-on... Eh bien ! puisque c'est là

e prix que me réservait l'ingratitude, meure donc l'enfant maudit que j'ai sauvé, *je le veux*!.. Et, en effet, le jour même, l'héritier de l'empire a été trouvé étouffé sur les marches du trône.

JEANNE MARTENS.

Juste ciel !

L'ERMITE.

Ulrick était seul capable de ce crime, et on se mit aussitôt à sa recherche; mais il avait disparu. Peu de temps après, on apprit qu'il était venu offrir au peuple de Damas le secours de sa redoutable épée. Aussitôt que les imans de Damas eurent aperçu le cheval d'Ulrick, et la housse à griffes d'argent qui le couvre, ils se prosternèrent, et le renégat fut proclamé soudan. Depuis près de deux mois il règne sur cette contrée, et commet chaque jour les actes les plus barbares, pour que son peuple ne puisse douter de la sincérité de son abjuration.

NIOCELLE.

Mon Dieu !

JEANNE MARTENS.

Ah ! c'est horrible !.. Vous voyez donc bien, mon père, qu'il est temps que j'arrive, pour qu'il se repente et que je le sauve... Viens, Niocelle, partons !

L'ERMITE.

Eh bien ! oui, vous partirez..... et Dieu qui vous inspire, veillera, je l'espère, sur vous ! (Appelant.) Petit Jean ! (Le pâtre paraît.) Tu vas accompagner cette pauvre mère et sa fille, et tu les guideras vers Damas.

LE PATRE.

Vers Damas !

L'ERMITE.

Oui, mon enfant, c'est l'ordre du ciel qui les y conduit...

(Arrivées à la porte du fond que le petit pâtre vient d'ouvrir après s'être emparé du morceau de bois enflammé, Jeanne et Niocelle s'inclinent devant le vieil ermite qui les bénit en tremblant. Elles sortent enfin, et l'ermite rentre dans la première grotte à gauche. — Changement à vue.)

Deuxième tableau.

LE SÉRAIL.

Le théâtre représente une admirable et immense galerie du palais du soudan de Damas. A droite au deuxième plan, le trône; à gauche, au premier plan, un riche divan. La profondeur du théâtre est divisée en deux parties par de riches draperies qui ferment trois grandes arcades au troisième plan. Au-delà des arcades, trois plans plus loin, une balustrade dorée, dominant les jardins. A gauche, en face du trône, une porte fermée par une portière en tapisserie.

SCÈNE I.

FRIDOLIN, CLAES.

(Ils entrent l'un à droite, l'autre à gauche.)

CLAES.

Ah ! je vous trouve enfin, mon honorable ami !

FRIDOLIN.

Moi, votre ami, jeune drôle !

CLAES.

Aimez-vous mieux que je dise mon digne complice ?

FRIDOLIN.

Par exemple !..

CLAES.

Oh ! vous l'êtes bien maintenant; vous avez votre part dans tout ce qui s'est fait, puisque vous l'avez laissé faire, et que vous avez comme nous profité des bénéfices.

FRIDOLIN.

Comment des bénéfices ?

CLAES.

Sans doute, le soudan, notre maître, ne vous comble-t-il pas chaque jour de faveurs ? Et aujourd'hui même ne vient-il pas de vous confier encore une nouvelle charge?

FRIDOLIN.

Comment, encore une ?

CLAES.

Oui, celle de grand caïmacan.

FRIDOLIN.

Caïmacan !.. Qu'est-ce que c'est que ça ?

CLAES.

Autrement dit gouverneur du palais et directeur des fêtes et cérémonies.

FRIDOLIN.

Est-ce que j'y entends quelque chose, moi, à vos fêtes et cérémonies ?

CLAES.

Et depuis quand a-t-on besoin d'entendre quelque chose à un emploi pour l'occuper?... Voyons, voyons, préparez-vous à entrer en fonctions et songez aux moyens de distraire votre auguste élève.

FRIDOLIN.

Le distraire ?.. il s'ennuie donc ?

CLAES.

Oui, depuis quelques jours il ne paraît pas heureux.

FRIDOLIN, avec soupir.

Je conçois... les remords, sans doute !

CLAES.

Oh ! non, je ne crois pas.

FRIDOLIN.

Qu'est-ce donc alors ?

CLAES.

Qui sait?.. Il est fâché peut-être de n'être que soudan.

FRIDOLIN.

Hein?

CLAES.

Et au fait, qu'est-ce qu'un soudan?.. un roi, tout au plus.

FRIDOLIN.

Eh bien?

CLAES.

Eh bien, depuis qu'il a appris qu'après la mort de son fils, l'empereur de Constantinople a adopté Richard... et l'a déclaré héritier présomptif de l'empire...

FRIDOLIN.

Il veut être empereur aussi, peut-être?

CLAES.

Et pourquoi pas?

FRIDOLIN.

Pourquoi pas!... Endiablé petit serpent, c'est toi qui lui fourres ces folies-là dans la tête!.. (On entend les trompettes de la grande mosquée.) Que signifie ce bruit?

CLAES.

C'est le premier signal de la fête du cheval de Mahomet.

FRIDOLIN.

Comment? mais il est mort depuis plus de quatre cents ans!

CLAES.

Ils ne le croient pas, eux, et vous savez bien que c'est parce qu'ils ont reconnu dans Zisco tous les signes caractéristiques du noble coursier du prophète, et dans sa housse magnifique celle dont se servait aussi Mahomet lui-même, qu'ils ont accueilli et couronné l'heureux possesseur de ces gages infaillibles de victoire!

FRIDOLIN.

Oui, c'est vrai; les brutes!.. Mais à propos de la housse, explique-moi donc un peu comment il se fait qu'elle change ainsi de physionomie du jour au lendemain?

CLAES.

Comment! la housse change de physionomie?

FRIDOLIN.

Sans doute... Quand nous avons quitté le moulin, elle avait au moins une douzaine de belles rayures noires... ça a diminué, diminué... et à présent il n'en reste plus qu'une... Qu'est-ce que ça signifie?

CLAES.

Cela signifie qu'elle s'use, voilà tout... Qu'y a-t-il là d'étrange?

FRIDOLIN.

Je n'en sais rien... Mais Ulrick lui-même ne trouve pas ça très naturel non plus, car hier encore je l'ai surpris qui, en regardant cette housse mystérieuse, se disait à lui-même : plus qu'une! une seule!.. Et il paraissait fort triste.

CLAES.

Ah! bah! vous avez imaginé cela... Attention! maître, vos fonctions vont commencer...

(Une musique brillante se fait entendre.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, ULRICK, LE CHEF DES IMANS, LES IMANS, LES AGAS, TOUTE LA COUR, GUERRIERS, BAYADÈRES, ODALISQUES, ICOGLANS, EUNUQUES, NÈGRES ET NÉGRILLONS.

Les draperies du fond sont soulevées, et l'on voit l'immense galerie arabe dans toute son étendue et tout son éclat. — Ulrick descend en scène, suivi de ses principaux officiers et du chef des imans. Il prend place sur le trône. Le cortége du cheval s'avance. Les esclaves, jouant des instrumens, ouvrent la marche. Viennent ensuite des guerriers, puis des bayadères qui agitent de grands éventails en plumes pour rafraîchir le cheval. Zisco a une bride enrichie de pierreries et un bouquet de plumes sur la tête. Une seconde troupe de guerriers suit Zisco; leur aga porte l'étendard de Mahomet. Le cortége fait le tour du théâtre; Zisco est ensuite placé sur une estrade au fond, et des parfums brûlent dans des cassolettes d'or autour de lui. — Les danses commencent. — A partir du commencement de la marche, dans laquelle Fridolin a dû aller prendre son rang, il a montré une mauvaise humeur, dont s'est amusé Claes. Au tableau final du ballet, il est revenu sur les marches du trône, à la droite d'Ulrick. Le chef des isman est à gauche.

SCÈNE III.

LES MÊMES, PREMIER AGA.

(L'aga entre vivement et vient se prosterner devant Ulrick.)

L'AGA.

Soudan, deux femmes chrétiennes, conduites par un jeune pâtre, qui est parvenu à s'échapper, viennent d'être arrêtées aux portes de Damas. Conduites aussitôt à la grande mosquée, pour y abjurer, comme l'ordonne notre nouvelle loi...

FRIDOLIN, à part.

Pauvres femmes!

L'AGA.

Toutes deux ont dit qu'elles préféraient la mort. Avant de les faire conduire au supplice, je suis venu prendre tes ordres.

ULRICK, avec émotion.

Deux femmes!..

FRIDOLIN, bas.

Fais-leur grâce, mon enfant, fais-leur grâce, crois-moi, ça te portera bonheur.

LE CHEF DES IMANS.

Pas de pitié, soudan, pas de grâce pour les infidèles; tu l'as juré sur le Coran.

(Les imans et les guerriers s'agitent et murmurent.)

ULRICK, avec effort.

Allez, et que la loi s'exécute.

L'AGA.

Nous ne demandons qu'une grâce, a dit la plus âgée des deux femmes : c'est que votre maître consente à nous entendre avant de prononcer notre sentence. Portez-lui ce chapelet; peut-être, après l'avoir vu, nous accordera-t-il notre prière.

ULRICK, prenant le chapelet.

Qu'ai-je vu?.. (A part.) Le chapelet de ma mère!.. (Il descend vivement les marches du trône.) Ma mère ici!.. Et cette fatale loi!.. (Haut.) Courez... qu'on amène ces femmes... et qu'on me laisse... (Les Imans hésitent.) Obéissez!.. mon ordre est pour tous!

(Tout le monde s'incline alors et se retire. Les draperies des trois arcades se referment.)

ULRICK, seul.

Ma mère!.. que lui dire, mon Dieu!.. Comment oser paraître devant elle?.. Ah! voilà mon châtiment qui commence!.. Oh! s'il n'était pas trop tard pour retourner en arrière! Mais qu'au moins je la sauve, et s'il le faut, que je meure après!

CLAES, soulevant la draperie du fond.

Tu m'as appelé, maître?

ULRICK.

Non, non!.. va-t-en! va-t-en, te dis-je!..

(Claes disparaît.)

SCÈNE IV.

ULRICK, L'AGA, JEANNE MARTENS, NIOCELLE, QUATRE GARDES.

(Deux gardes soulèvent les portières qui font face au trône.)

ULRICK.

La voilà!.. mon Dieu!.. j'ai peur!..

(L'aga paraît le premier, et fait signe à Jeanne et à Niocelle d'entrer. Elles entrent en effet; deux gardes les suivent. Sur un signe d'Ulric, l'aga et les gardes sortent par le fond.

SCÈNE V.

ULRICK, JEANNE MARTENS, NIOCELLE.

(Jeanne est calme et serre la main de Niocelle, en lui montrant le ciel, comme pour lui communiquer son courage. Ulrick a la tête baissée et se détourne, n'osant regarder sa mère. Enfin il fait un effort, et se tourne vers elle en tremblant, et semblant attendre qu'elle lui parle.)

ULRICK, d'une voix entrecoupée.

Vous ne me dites rien, ma mère?

JEANNE MARTENS.

J'attends que l'apostat m'ordonne lui-même de renier comme lui mon Dieu, ou de mourir.

ULRICK, d'un ton suppliant.

Ma mère!..

JEANNE MARTENS.

Tes bourreaux sont-ils prêts, infâme? nous attendons, te dis-je!..

ULRICK, tendant vers elle les mains.

Pitié, ma mère!..

JEANNE MARTENS.

Pitié pour qui?.. Qui donc ici m'ose appeler sa mère?.. Suis-je mère du parjure, de l'homicide, du maudit?.. Non, je n'ai plus de fils... je n'ai plus qu'un enfant au monde : cette pauvre jeune fille, trahie, abandonnée comme moi!.. Oh! comme elle l'aimait aussi, la pauvre enfant!.. elle l'aimait... à donner comme moi sa vie pour racheter ses crimes!.. Et quand à la malheureuse fiancée, outragée, méconnue, un autre amour s'est offert, l'amour d'un cœur noble et grand, avec des richesses, des honneurs, un trône aussi peut-être...

NIOCELLE.

Ma mère!..

ULRICK.

Richard?

JEANNE MARTENS.

Oui, Richard, qui l'aimait plus et mieux que lui, et qui avait long-temps caché, sacrifié cet amour à l'amour de son frère... Quand Richard enfin lui a dit aussi : « Niocelle, je t'aime! — Moi, j'aime Ulrick, a-t-elle répondu. — Mais Ulrick t'a trahie, il est coupable... — Ulrick est malheureux! Voilà encore sa réponse.

ULRICK.

Malheureux!.. Oui, je suis malheureux!.. Niocelle a dit vrai, ma mère.

JEANNE MARTENS.

Nous sommes parties toutes deux alors pour le chercher, le sauver encore... Pour te le redemander, mon Dieu! sur le tombeau de ton fils!.. Et quand nous arrivons, le corps brisé par la fatigue, les pieds meurtris par les pierres de la route, la poitrine desséchée par les vents enflammés du désert, n'ayant plus qu'une seule force, notre tendresse, qu'un seul espoir, son

salut... la vérité, l'horrible vérité vient nous frapper toutes deux au cœur : l'Enfer l'emporte, Ulrick est apostat !

NIOCELLE, à Jeanne Martens.

Voyez, voyez, ma mère, il pleure !

ULRICK.

Vous ne savez pas, vous ne saurez jamais, ma mère, tout ce que j'ai souffert, tout ce que je souffre en ce moment !.. Ecoutez-moi... Pour m'élever et me venger, j'ai tout tenté, tout bravé sans remords et sans peur... Mais il est un malheur qui serait au-dessus de mes forces, un malheur qui me tuerait !.. Le peuple entraîné, fanatisé par les Imans peut revenir ici me demander votre supplice !

JEANNE MARTENS.

Eh bien ! je te l'ai dit, toutes deux nous sommes prêtes.

ULRICK.

Vous mourir !.. mon Dieu !.. Mais vous ne voyez donc pas que je tremble, que je pleure !.. Vous ne voulez donc pas comprendre qu'au milieu de toutes ses fautes, de tous ses crimes, l'apostat, l'impie, le parjure a gardé du moins une vertu, l'amour de sa mère !.. Vous ne savez donc pas que ce rang, ces richesses, cette puissance, qui m'on coûté mon âme, je les donnerais pour sauver votre vie !.. La nuit approche... il faut fuir...

JEANNE MARTENS.

Fuir ?.. Mais tu fuiras donc aussi, toi ?

ULRICK.

Moi ?.. je ne le puis... il faut que ma destinée s'accomplisse : Je reste.

JEANNE MARTENS.

Tu restes... soit... nous resterons avec toi alors.

ULRICK.

Mais c'est vous perdre !..

JEANNE MARTENS.

Qu'importe !.. C'est pour le salut de ton âme que nous avons affronté la mort... pourquoi la fuirions-nous, si nous ne te sauvons pas !.. Répends-toi, malheureux, descends de ce trône, où le crime seul t'a porté, où tu ne peux rester que par le crime ; reviens humble et soumis au Dieu que tu as renié... alors, nous pourrons, nous voudrons vivre encore, vivre avec toi, pour toi...

NIOCELLE, suppliante.

Ulrick !...

JEANNE MARTENS.

Si ton orgueil a trop à souffrir de ta chute, eh bien ! nous fuirons les yeux du monde ; nous irons tous trois dans quelque retraite lointaine, ignorée... Là, tu passeras en paix près de nous, les années que le ciel te réserve encore... Tu prieras avec nous et Dieu te pardonnera... Ta mère, ta mère n'aura plus pour toi que tendresse et bénédictions... Ta fiancée, ta femme... Ah ! comme elle t'aimera toujours, la pauvre enfant, et comme elle sera heureuse de ton amour !.. Toi... eh bien ! toi, tu puiseras ton bonheur dans le nôtre !.. (Lui prenant la main.) Oui, tu seras heureux aussi, mon Ulrick, va, crois moi !.. Tu hésites encore !

ULRICK.

Non, ma mère, non, vous m'avez vaincu ! Le ciel vous inspirait... (Il baise sa main et passe entre elle et Niocelle.) Auprès de vous, auprès de Niocelle, mon bon ange, oui, je vous crois, je puis encore être heureux !.. Partons... La draperie de ce trône masque l'entrée d'un passage souterrain qui conduit jusque hors la ville... Venez.

(Il se dirige vers le trône ; à ce moment, Claes entre en soulevant les draperies du fond, avec l'aga et plusieurs autres guerriers.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE CHEF DES IMANS, CLAES, L'AGA, LES GUERRIERS.

ULRICK.

Qui vous donne l'audace de reparaître ici sans mon ordre ?

LE CHEF DES IMANS.

Le danger qui menace ton peuple ne nous permettait pas d'hésiter.

ULRICK.

Que veux-tu dire ?

LE CHEF DES IMANS.

Baudouin de Flandre et son fils Richard s'approchent de Damas avec une nombreuse armée.

ULRICK.

Qu'entends-je ?

CLAES.

Cette proclamation a été lancée par un arbalétrier sur nos remparts. Lis-la toi-même, Soudan, et vois quel sort Baudouin te réserve.

ULRICK, lisant.

« Si Damas ouvre ses portes à mon armée, je » promets aux habitans soumis l'appui de ma re- » doutable justice ; ils auront la vie sauve, leurs » biens seront respectés. Quant au misérable » rénégat qu'ils ont porté au trône, point de » quartier pour lui. Il vivra, mais pour servir » d'exemple terrible à tous les ambitieux ; il vi- » vra pour être torturé chaque jour ; il sera » promené de ville en ville, livré comme un fou » à la risée publique, voué comme infâme à son » exécration, et partout, aux yeux de tous, le » bourreau le flétrira à la face, en criant : » Apostat ! » (Déchirant la proclamation.) Horreur ! infamie !.. Oh ! non, comte Baudouin, cela ne sera pas ! (Bas à Jeanne, avec rage.) Vous

voyez bien, ma mère, que Dieu ne veut plus de moi !.. (Haut aux guerriers.) Nous rendre !.. Ah ! vous ne serez pas si lâches, n'est-il pas vrai ?.. (A l'Aga.) Que les captives soient gardées dans le palais jusqu'après le combat... Vous m'en répondez sur vos têtes !..

JEANNE, à Niocelle.

Tout est perdu !

(L'Aga s'approche d'elles et se dispose à les emmener.)

ULRICK.

Et nous, mes braves, attendrons-nous l'ennemi qui nous menace derrière nos remparts ? Non, non, courons à lui plutôt, que l'étendard du prophète nous guide et nous aurons la victoire !.. Aux armes !

(Mille voix répètent : aux Armes ! Les draperies du fond s'ouvrent de nouveau. On voit le chef des Imans, portant l'étendard de Mahomet, et tous les guerriers agitant leurs armes. Claes amène Zisco ; Ulrick monte à cheval. La nuit est venue, de nombreux esclaves agitent des torches.

ULRICK.

Jurez-vous, tous ici de me suivre et de m'obéir jusqu'au trépas ?

TOUS, étendant vers lui leurs armes.

Nous le jurons !

ULRICK.

Gloire au prophète, alors, et mort aux chrétiens !

TOUS.

Mort aux chrétiens !

(Jeanne et Niocelle tombent à genoux. Tableau général et final. — La toile baisse au moment où tout se met en mouvement.)

ACTE V.

Premier tableau.

LA TEMPÊTE AU DÉSERT.

Le théâtre représente le Désert. A droite, un énorme rocher rougeâtre et sans aucune trace de végétation. Le reste est une mer de sable. Ça et là des squelettes de chevaux ou de chameaux recouverts de sable. Le ciel est comme chargé de nuages, qui ne sont que des tourbillons soulevés par le Simoun, qui souffle avec violence.

SCÈNE I.

L'AGA, ACHMET, IBRAHIM ET PLUSIEURS SOLDATS MUSULMANS.

(Au lever du rideau, Achmet est couché sur un quartier de roc, Ibrahim à gauche. Les soldats sont couchés ça et là sur le sable, enveloppés dans leurs burnous.)

ACHMET, se levant.

Allons, assez de repos... il faut nous remettre en marche, et continuer nos recherches.

IBRAHIM.

Elles seront inutiles. Mahomet nous abandonne, Achmet... En moins de huit jours, Damas au pouvoir des chrétiens, l'armée du Soudan vaincue, dispersée, poursuivie jusque dans le désert !

ACHMET.

Ah ! ce sont ces misérables chrétiennes qui ont attiré sur nous la colère du prophète !.. et elles sont sauvées toutes deux pourtant, sauvées par Richard vainqueur !

IBRAHIM.

Pourquoi aussi n'avoir pas obéi aux Imans, qui demandaient leur mort ?

ACHMET.

C'était l'ordre du maître.

IBRAHIM.

Le maître ?.. Et qu'est-il devenu, lui-même ?.. Que pourrait-il pour nous, maintenant ? et pourquoi le chercher encore ?.. C'est à lui que nous devons tous nos désastres !.. Mais qui vient là ?.. Claes !

SCÈNE II.

LES MÊMES, CLAES.

ACHMET.

Eh bien ! Claes, le Soudan ?..

CLAES.

Perdu, perdu sans ressources... Blessé dans le dernier combat, et enveloppé par un nombreux parti d'infidèles, on le croit tombé en leur pouvoir.

IBRAHIM.

Que Mahomet le sauve donc, s'il doit être sauvé encore !.. Quant à nous, nos sermens ne nous lient plus, puisqu'il a, le premier, violé les siens... Partons.

CLAES.

Oui, oui, fuyez, si vous tenez à la vie... Voyez ce ciel en feu... C'est le Simoun qui s'élève !..

CRIS DANS LA COULISSE.

Le Simoun ! Le Simoun !..

TOUS.

Fuyons !

CLAES, à part.

Ah ! maintenant, il est à nous !

(Il suit les autres.)

SCÈNE III.

ARABES, FEMMES et ENFANS, puis, ULRICK.

(On voit d'abord plusieurs cavaliers arabes qui traversent le théâtre de gauche à droite, presque couchés sur leurs chevaux et fuyant devant le vent. Puis viennent des fantassins et quelques femmes, qui cachent leurs enfans sur leur sein. Ils se couchent un moment à terre, s'abritant sous leurs burnous ou manteaux. Puis ils se relèvent, semblent prier, et reprennent leur fuite. Des oiseaux tombent à terre tués par le vent. Enfin paraît Ulrick.

ULRICK.

Attendez!.. attendez-moi!.. (Il tombe épuisé sur le sol.) Oh! cette fois, je suis perdu!.. les souffrances de cette blessure... la fatigue... ce vent qui brûle!.. impossible d'aller plus loin!.. (Il fait un effort pour se relever et il retombe.) Et ils m'ont abandonné!.. tous!.. Claes lui-même!.. Hier encore, un empire, des trésors, un trône!.. et aujourd'hui... la fuite, la souffrance... la plus affreuse misère!.. O ma mère! Dieu te venge!.. La fièvre... me dessèche la poitrine... la soif... une soif ardente!.. et personne pour me secourir!.. Ah! on vient!.. je suis sauvé!.. (Quelques Arabes à pied et à cheval traversent encore le théâtre en fuyant.) A moi!.. arrêtez!.. au secours!.. à moi!.. Ils ne m'entendent pas... que vais-je donc devenir?.. (Zisco entre au galop et s'arrête près de lui. Le vent souffle avec plus de furie; l'horison semble s'emflammer.) O mon Dieu!.. mon Dieu!.. que je souffre!.. la soif!.. la soif!.. (En portant la main à sa poitrine, il y trouve le petit mors magique.) Ah!.. Zisco!.. à moi!.. de l'eau!.. de l'eau!.. *Je le veux*!..

(Zisco va au rocher et frappe du pied. Une source jaillit. Ulrick boit avidement. Cela paraît lui rendre des forces, et il remonte sur le cheval, qui s'est mis à genoux devant lui. Aussitôt q'Ulrick est en selle, on entend dix coups de tamtam, accompagnés de détonations. Le cheval s'élance droit sur le rocher qui s'ouvre pour lui livrer passage; et vomit des flammes, comme une bouche de l'enfer. Des vapeurs noires, sillonnées de feu, s'élèvent de tous côtés, et cachent un momoment le théâtre.)

Deuxième tableau.

L'ENFER.

(Les vapeurs noires se dissipent, et l'on voit l'enfer. Le trône de Satan est à gauche. Satan est debout sur ce trône, et entouré de ses principaux ministres, la Mort, la Peste, la Famine, la Fièvre, les Sept-Péchés. Claes, qui a repris son costume infernal annonce l'arrivée prochaine d'Ulrick; celui-ci paraît, en effet, entraîné sur une pente rapide par Zisco, qui le jette au pied du trône; en arrivant, on montre à Ulrick les supplices que doivent endurer les damnés pendant l'éternité; il les brave. Une ronde infernale s'exécute autour de lui. Enfin, on l'attache à un poteau armé de pointes de fer. La Fièvre lui tend d'un côté une coupe remplie d'eau, qu'il ne peut atteindre. De l'autre côté, l'Envie lui montre le fond de l'Enfer qui s'ouvre avec un fracas épouvantable et l'on découvre le palais de l'Empereur de Constantinople, où a lieu le couronnement impérial de Richard et de Niocelle.)

SATAN.

Ulrick! voilà ton supplice pour l'éternité!..

(Toutes les tortures, un moment suspendues, recommencent; les démons reprennent leur ronde infernale, et la toile baisse sur ce tableau.)

FIN.

AVIS. — S'adresser, pour la musique, à M. FRANCASTEL, au Cirque-Olympique.

Imp. de Mme DE LACOMBE, r. d'Enghien, 1[illegible]

[illegible]

[illegible]

LA BARRIÈRE CLICHY

DRAME MILITAIRE EN 5 ACTES ET 15 TABLEAUX,

PAR

M. ALEXANDRE DUMAS,

Mise en scène de **M. ALBERT**, Musique de **M. FESSY**, Ballet de **M. LAURENT**,
Décorations de **MM. WAGNER, CICÉRI, CHERET, DUFLOCQ, MOYNET** et **SACCHETTI**.

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE-NATIONAL (ANCIEN CIRQUE), LE 21 AVRIL 1851.

PERSONNAGES.		*ACTEURS.*
NAPOLÉON	MM.	BOILEAU.
VICTOR		LAFERRIÈRE.
BERTAUD		EDMOND GALLAND.
FORTUNÉ		PASTELOT.
DUC DE VICENCE		GAUTIER.
EMMANUEL DE MÉGRIGNY		JULIEN MARY.
LE PRÉFET		COULOMBIER.
BRISQUET		THÉOL.
BLUCKER / MONCEY		NOEL.
LORRAIN		PATONNELLE.
LE GÉNÉRAL MICHEL		DREMOND.
BASTIEN		AMÉDÉE ROQUES.
MICHELIN		LAISNE.
PIERRE		SIGNOL.
POINTU		FRÉDÉRIC.
MAJOR DE L'ÉCOLE		ÉDOUARD.
CAMPBELL		SALLERIN.
MARÉCHAL BERTRAND		TISSU.
UN GROGNARD		***
UN PARLEMENTAIRE PRUSSIEN		COCHEZ.
UN PARLEMENTAIRE FRANÇAIS		AMELINE.
UN SAPEUR		LECOLE.
MAJOR PRUSSIEN		THILL.
JEAN LEROUX		MAXIME.
UN POSTILLON		ACHILLE.
CHAUTARD		LOUIS.
ANDRIEUX		***.
UN MATELOT		MONIN.
UN PROVENÇAL		FÉLIX.
CATHERINE	Mmes	MEIGNAN.
FRANCE		ISABELLE CONSTANT.
LA CALADE		USANNAZ.
UNE VIEILLE FEMME		CHÉZA.
LA SERVANTE		ANNA.
ARTHUR, élèves de l'École polytechnique		FOLLET.
HENRI, élèves de l'École polytechnique		DUFOSSÉ.
LÉON, élèves de l'École polytechnique		BOILEAU.

ÉTAT-MAJOR FRANÇAIS, ÉTAT-MAJOR PRUSSIEN, SOLDATS FRANÇAIS, SOLDATS PRUSSIENS, SOLDATS AUTRICHIENS, INVADIDES, ÉLÈVES DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE, GENDARMES, PAYSANS, HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE, PAGES DE L'EMPEREUR.

1814-1815.

ACTE PREMIER.

Premier Tableau.

26 JANVIER 1814.

Au matin, un peu avant le jour. Une place dans la petite ville de Saint-Dizier. — A gauche du spectateur la maison du colonel Bertaud ; derrière la maison, une rue qui traverse le théâtre. — Au fond, la maison de Fortuné Michelin. — Quoiqu'il soit encore nuit, on sent que la petite ville ne dort pas. On voit de la lumière dans la plupart des maisons.

SCÈNE PREMIÈRE.

VICTOR BERTAUD, UN POSTILLON ; *tous deux sont couverts de boue, on voit qu'ils ont couru la poste à franc étrier.* — CATHERINE *assise sur une borne.*

VICTOR, *arrêtant son cheval à la porte de la maison à gauche.* O oh !!

LE POSTILLON. Je crois que nous voilà arrivés, hein! Oh ! le joli train que vous allez! Sa-

vez-vous ce que nous avons mis de Fignicourt ici?

VICTOR, *tirant sa montre.* Une heure!

LE POSTILLON. Une heure! une heure pour trois lieues et demie. Excusez! vous marchez comme un courrier de cabinet, mauvaise pratique. (*A son cheval.*) N'est-ce pas, Blücker?

VICTOR. Dis donc, Thomas... il s'appelle Blücker ton cheval?

LE POSTILLON. Oui; je l'ai appelé comme cela, parce qu'il est méchant comme un âne, il ne fait que ruer. Te tiendras-tu tranquille un peu? Tu vois bien qu'on nous mesure notre avoine. Faites bonne mesure, monsieur Victor.

VICTOR. Une poste et demie, six francs. Trente sous de guides, sept francs dix sous. Tiens voilà dix francs.

LE POSTILLON. Est-ce bien utile de vous rendre les cinquante sous de différence?

VICTOR. Non, c'est pour Blücker.

LE POSTILLON. Tiens, mon bonhomme.

VICTOR. Que fais-tu?

LE POSTILLON. Je lui fais passer votre monnaie devant le nez.

VICTOR. Ce qui veut dire qu'il aura couru pour le roi de Prusse.

LE POSTILLON. Eh donc, il ne s'appelle pas Blücker pour rien. Allons, en route! mauvaise troupe! (*S'arrêtant.*) A propos, monsieur Victor, vous savez que les Cosaques sont tout autour d'ici; n'est-ce pas à Toul, à Chaumont, à Bar-sur-Ornain? Il n'y a donc pas de temps à perdre pour emmener mademoiselle votre sœur, et si j'ai un conseil à vous donner, puisque vous venez la chercher exprès de Paris, c'est de ne pas trop lanterner. Adieu, monsieur Victor. Hanp!... (*Il sort au trot.*)

VICTOR. Merci! mon ami, merci! (*Il va pour sonner, Catherine se lève et vient se placer entre la sonnette et lui.*)

CATHERINE. Monsieur Victor!

VICTOR. Que me voulez-vous, mon enfant?

CATHERINE, *levant la coiffe de son mantelet.* Vous ne me reconnaissez pas? vous ne reconnaissez pas la pauvre Catherine, votre sœur de lait?

VICTOR. Oh! si fait, ma bonne Catherine. Et que fais-tu dans la rue à cette heure?

CATHERINE. Ah! monsieur Victor, je suis bien malheureuse, allez.

VICTOR. En effet, j'ai entendu parler de cela, ma pauvre fille. Jean Leroux, qui devait t'épouser, est parti avec l'avant-dernière levée de trente mille hommes, et il a été tué à Leipsick en te laissant... (*Il hésite.*)

CATHERINE. En me laissant enceinte, hélas! oui. Dame! je voudrais nier, monsieur Victor, que je ne pourrais pas, c'est su de tout le monde. J'ai caché autant que j'ai pu mon malheur au vieux père Michelin, mais au moment critique il a bien fallu tout lui avouer. Il m'a donné quinze jours pour reprendre des forces, puis au bout de quinze jours il m'a mis un sac d'argent dans les mains. Cinq cents francs, tout ce qu'il y avait à la maison. Après quoi il m'a chassée moi et mon enfant.

VICTOR. Et depuis ce temps-là, pauvre fille?

CATHERINE. Et depuis ce temps-là il n'a pas voulu me revoir, quoique je lui aie fait parler même par votre sœur, qu'il aime et respecte comme une sainte cependant. Eh bien, même à votre sœur il a refusé.

VICTOR. Et il est seul?

CATHERINE. Non, il a écrit à mon frère Fortuné et mon frère Fortuné est près de lui.

VICTOR. Comment! Fortuné a quitté mon père?

CATHERINE. Il paraît qu'il a demandé son congé à l'Empereur et que l'Empereur le lui a donné.

VICTOR. Et lui, l'as-tu vu, Fortuné?

CATHERINE. Oh! bien oui, il est encore pire que mon père. Il a dit que si jamais je me trouvais sur son chemin il me casserait bras et jambes pour être sûr de ne plus me rencontrer.

VICTOR. Pauvre Catherine! Et que faisais-tu là?

CATHERINE. Dame! monsieur Victor, c'est la maison où je suis née, c'est la maison où ma pauvre mère est morte. Vous savez, on dit que quand les avares meurent avec un trésor enterré quelque part, leur âme revient errer autour de l'endroit où ce trésor est enterré. Moi je suis morte, monsieur Victor, morte au monde; le trésor de ma jeunesse et de mon innocence est enterré dans cette maison, et ma pauvre âme revient errer autour de lui.

VICTOR. Et ton enfant, Catherine?

CATHERINE. C'est un garçon. Oh! si vous le voyiez, beau comme un ange, monsieur Victor. Pauvre petit, il ne sait pas ce qu'il me coûte. Oh! il faudra qu'il m'aime bien, pour me rendre en amour tout le bonheur qu'il m'a pris. Il est à une lieue d'ici sur la route de Montier-en-Der, chez ma tante Julienne.

VICTOR. Catherine, as-tu besoin de quelque chose?

CATHERINE. Merci, monsieur Victor, je n'ai besoin de rien... que de pitié.

VICTOR. Veux-tu que j'essaye de te raccommoder avec ton frère?

CATHERINE. Essayez; mais je n'ai pas d'espoir.

VICTOR. N'importe, on peut le tenter toujours. Mais attends, comme je n'ai que bien peu de temps à moi, je vais prévenir ma sœur de mon arrivée, et tandis qu'elle s'habillera, eh bien! je parlerai à Fortuné. (*Il sonne.*)

CATHERINE. Vous êtes bien bon, monsieur Victor.

VICTOR. Sais-tu ce que tu devrais faire pendant ce temps, ma bonne Catherine?

CATHERINE. Dites, monsieur Victor.

VICTOR. Tu devrais aller jusqu'à la poste et commander deux chevaux; on les enverra tout harnachés pour les mettre ici à la voiture. (*Il sonne une seconde fois.*)

CATHERINE. J'y cours, monsieur Victor, j'y cours. (*Elle sort.*)

SCENE II.

VICTOR *seul, puis* GROS-PIERRE.

VICTOR. Eh bien! vous autres, là-dedans, êtes-vous morts?

GROS-PIERRE, *de l'intérieur.* Voilà! voilà! Qui est-ce qui sonne?

VICTOR. C'est moi, ouvre.

GROS-PIERRE, *ouvrant la fenêtre, un fusil à la main.* Qui vous?

VICTOR. Comment! tu ne me reconnais pas, animal?

GROS-PIERRE. Tiens, c'est notre jeune maître; je vous demande pardon. Dame! vous savez, comme on attend les Prussiens d'un moment à l'autre, on se barricade.

VICTOR. C'est bien, c'est bien. N'est-on pas prévenu de mon arrivée ici?

GROS-PIERRE. Oh! si fait; monsieur le colonel nous a envoyé un exprès hier.

VICTOR. Et où était-il hier?

GROS-PIERRE. A Arcis-sur-Aube.

VICTOR. Alors la voiture est prête.

GROS-PIERRE. Toute chargée, monsieur Victor.

VICTOR. Préviens ma sœur de mon arrivée afin qu'elle s'habille.

GROS-PIERRE. Oh! ce ne sera pas long. Comme elle vous attendait d'un moment à l'autre, je crois qu'elle s'est jetée sur son lit toute habillée.

FRANCE, *de l'intérieur de la maison.* Mon frère! c'est toi, mon frère!

GROS-PIERRE. Tenez, la voilà.

VICTOR. Oui, petite sœur, c'est moi. (*La porte s'ouvre.*) Viens! viens!

SCÈNE III.

VICTOR, FRANCE.

FRANCE. Oh! que je suis contente de te voir; oh! comme j'avais peur! Tu sais que l'ennemi n'est plus qu'à quatre ou cinq lieues d'ici. Mon père m'a écrit que tu venais me chercher pour me conduire à Paris. Pauvre père! il est à Arcis-sur-Aube; l'as-tu vu en passant?

VICTOR. Non, je suis venu par la route de Châlons.

FRANCE. Et l'Empereur, où est-il?

VICTOR. Il devait quitter Paris dans la nuit du jour où je l'ai quitté moi-même.

FRANCE. Et que dit-on à Paris? A-t-on quelque espoir? L'Empereur ne laissera pas l'ennemi aller plus loin, n'est-ce pas?

VICTOR. Il faut l'espérer, France. En attendant, apprête-toi... on est allé chercher les chevaux. Tu emmèneras Brigitte, préviens-la.

FRANCE. Oh! elle ne se fera pas attendre, sois tranquille. Mais, entre donc.

VICTOR. Non, je veux parler à Fortuné Michelin.

FRANCE. Ah! oui, c'est vrai, il est revenu... Tu sais, cette malheureuse Catherine...

VICTOR. Je sais tout; je viens de la voir. Pauvre enfant! Justement voilà Fortuné qui se réveille... laisse-moi causer un instant avec lui... Dans dix minutes nous partons.

FRANCE. Embrasse-moi encore une fois, frère. Oh! je suis si contente de te revoir! (*Elle l'embrasse.*) Bonjour, Fortuné! (*Elle rentre.*)

SCÈNE IV.

VICTOR, FORTUNÉ.

FORTUNÉ. Bonjour, mademoiselle France, vous me faites honneur, bonjour. Mais je ne me trompe pas, c'est monsieur Victor. (*La main au bonnet de police.*) Monsieur Victor!

VICTOR. Oui, c'est moi, mon ami.

FORTUNÉ. Vous, monsieur Victor! vous avez donc quitté l'école polytechnique?

VICTOR. Oui, j'ai obtenu un congé pour venir chercher ma sœur en l'absence de mon père. Mais toi, tu as donc quitté mon père?

FORTUNÉ. Oui, monsieur Victor, je me suis réintégré dans le civil; j'ai pris mon congé définitif, c'est ma façon de penser pour le moment.

VICTOR. Et comment cela as-tu pris ton congé?

FORTUNÉ. Oh! de la manière la plus simple. A la revue que Sa Majesté l'Empereur et roi a passée il y a quinze jours, je suis sorti des rangs, j'ai porté la main au shako et j'ai attendu. Il s'est dit: Bon, voilà un de mes anciens qui a affaire à moi, et il s'est approché. Ah! c'est toi, Michelin, a-t-il

dit; vous savez, il me connaît l'Empereur; puis se retournant vers son frère Jérôme qui l'accompagnait: Ne fais pas attention, lui a-t-il dit, c'est un fusil d'honneur de Marengo et une croix d'honneur de Wagram qui a deux mots à me dire; allons, parle, que désires-tu? — Mon congé, Sire. — Comment, ton congé? — Oui, Sire. — Au moment où l'ennemi entre en France, un ancien des Pyramides, de Marengo, d'Austerlitz, de Wagram, de la Moskowa et de Leipsick demande son congé; allons donc, impossible! — C'est ma façon de penser, Sire. — Et si ce n'est pas la mienne, à moi? — Ah! Votre Majesté est libre, mais dans ce cas-là il mourra de chagrin. — Qui est-ce qui mourra de chagrin? — Le vieux, celui de la guerre de sept ans, dont le congé est signé Soubise, mon père! — Ton père mourra de chagrin si tu n'as pas ton congé? — Oui, Sire. — Explique-moi cela. — Il a quatre-vingts ans et il est tout seul. — Tout seul, et comment a-t-il fait jusqu'à présent? — Il avait une fille, ma sœur Catherine. — Eh bien! Catherine? — Eh bien! Sire, elle est morte.

VICTOR. Comment, elle est morte?

FORTUNÉ. Oui, monsieur Victor, morte, c'est ma façon de penser.

CATHERINE, *qui a entendu.* Mon Dieu!

FORTUNÉ. Enfin, vous comprenez bien, Sire, le vieux, celui de la guerre de sept ans, il a quatre-vingts ans, il est à moitié paralysé, il a besoin de quelqu'un qui le soigne, de quelque chose comme d'une bonne; eh bien! je quitte votre service pour le sien, je donne ma démission de grognard, je me fais femme de ménage. — Ah! tu m'en diras tant, fit l'Empereur. Ta demande t'est accordée, mon brave. Berthier, ce brave homme a son congé, cinq cents francs de pension et la croix. Mes compliments au vieux de la guerre de sept ans. — On n'y manquera pas, Sire. Et il a continué son chemin. Moi, je suis rentré dans les rangs, en disant: Cinq cents livres de pension, la croix deux cent cinquante, total sept cent cinquante livres; avec cela on a du pain pour deux, et même on en aurait eu pour trois et aussi pour quatre si les autres avaient été dignes de manger du pain.

VICTOR. Voyons, mon cher Fortuné, tu m'aimes bien, n'est-ce pas?

FORTUNÉ. Si je vous aime! C'est moi qui vous ai reçu des mains de la sage-femme et qui vous ai porté à votre père, en lui disant: C'est un garçon! mon capitaine, c'est un garçon! que vous criiez même comme un tambour qui a perdu ses baguettes. Si je vous aime! Non-seulement je vous aime, mais je vous respecte.

VICTOR. Eh bien! mon ami, si je te demandais une grâce, tu me l'accorderais bien.

FORTUNÉ. Ecoutez, monsieur Victor, je vous vois venir en tirailleur; ne nous emberlificotons pas dans les feux de file et parlons franc; vous voulez en arriver à Catherine; n'est-ce pas?

VICTOR. Mon cher Fortuné!

FORTUNÉ. Vous me faites honneur, mais voici ce qui était convenu dans le régiment: les enfants illégitimes, nés en dehors du mariage, n'y étaient reçus qu'emmaillottés dans un brimborion de drapeau russe, autrichien ou prussien, n'importe lequel. C'était l'affaire du père ou de la mère de se procurer le chiffon, ça lavait tout, le baptême de feu légitimant l'enfant. C'était notre façon de penser.

VICTOR. Ainsi?

FORTUNÉ. Ainsi, qu'on m'emmaillotte le moutard dans un chiffon quelconque du calibre de celui que j'ai dit, qu'on me l'apporte, et quand il aurait une queue longue comme celle de l'empereur d'Autriche, ce qui est invraisemblable, je dirais c'est mon neveu; jusque-là je ne sais pas où est Catherine. (*Il regarde de son côté.*) Mais qu'elle ne se hasarde pas à reparaître devant mes yeux, ni devant ceux du vieux de la guerre de sept ans, c'est un conseil que je lui donne. (*Entrée des paysans.*) Bon voyage, monsieur Victor, et bien des compliments au colonel.

VICTOR. Et tu restes ici toi et ton père, tu ne crains pas...

FORTUNÉ. Que voulez-vous que je craigne, monsieur Victor?

VICTOR. Que les Prussiens, les Autrichiens ou les Cosaques te reconnaissent pour un troupier et te fassent un mauvais parti?

FORTUNÉ. A moi? pourquoi cela, puisque j'ai pendu la clarinette et déposé le coupe-choux? D'ailleurs, moi je n'y crois pas aux Prussiens, aux Autrichiens et aux Cosaques.

VICTOR. Il me semble que plus d'une fois cependant tu t'es trouvé en face d'eux.

FORTUNÉ. Ah! oui, à l'étranger, mais pas chez nous. Ecoutez bien ceci: tant que le petit Caporal sera vivant, ils n'oseront point passer la frontière. Et en Lorraine et en Champagne vous savez que ça ne reprend pas de bouture, les Prussiens...

VICTOR. Mais puisqu'on te dit qu'ils sont à six lieues d'ici.

FORTUNÉ. C'est pas vrai!

VICTOR. Puisqu'on te dit qu'on a vu leurs avant-postes à Bar-sur-Ornain et à Bar-sur-Seine.

FORTUNÉ. C'est pas vrai.

VICVOR. Puisqu'on te dit que la vieille garde les a rencontrés hier à Colombay les Deux Eglises et qu'il y a eu un engagement.

FORTUNÉ. Et le résultat de l'engagement?

VICTOR. C'est que la vieille garde est en retraite sur Troyes. (*Entrée des paysans qui déménagent.*)

FORTUNÉ. C'est pas vrai.

VICTOR. Mais pour qui donc prends-tu tous ces pauvres gens qui déménagent, qui s'exilent, qui fuient? regarde!

FORTUNÉ. Pour des poltrons; du moins c'est ma façon de penser. (*Il rentre.*)

SCÈNE V.

VICTOR, CATHERINE.

CATHERINE. Merci, monsieur Victor!

VICTOR. Tu as entendu?

CATHERINE. Oui. Où est l'armée française?

VICTOR. A deux ou trois lieues d'ici sur la route de Châlons et d'Arcis-sur-Aube.

CATHERINE. C'est bien.

VICTOR. Où vas-tu?

CATHERINE. Votre père est là, monsieur Victor; je vais le prier de me faire recevoir dans son régiment comme vivandière; et le premier drapeau ennemi qu'on y prendra, si c'est un bon garçon qui le prend, il m'en donnera bien un morceau.

VICTOR. Va, mon enfant, et recommande-toi de moi.

CATHERINE. Vous êtes bien bon, monsieur Victor. Adieu.

VICTOR. Adieu, Catherine.

SCÈNE VI.

VICTOR, FRANCE, BRIGITTE, BERNARD.

VICTOR. Allons, France, allons, Brigitte.

FRANCE. Me voilà, frère.

VICTOR, *au postillon.* Eh bien, quelles nouvelles, Bernard?

BERNARD. Mauvaises, Monsieur, mauvaises.

FRANCE. Vous ne savez pas si Emmanuel est de retour, mon ami?

BERNARD. Non, Mademoiselle.

VICTOR. Comment, Emmanuel, Emmanuel Mégrigny notre cousin, lui serait-il arrivé quelque accident?

FRANCE. J'en ai peur. Avant-hier sa mère a reçu une lettre annonçant qu'il partait de Troyes, et elle ne l'a pas encore vu.

BERNARD. Ah! dame! s'il a rencontré les Cosaques!...

FRANCE. Eh bien?

BERNARD. Tenez, voilà de pauvres gens qui ont été dépouillés par eux à deux lieues d'ici. L'homme a même reçu un coup de lance dans le bras.

VICTOR. Les misérables! Viens, ma sœur.

FRANCE. Mais ils ont peut-être besoin, mon frère, mais ils n'ont peut-être pas d'argent, laisse...

VICTOR, *distribuant de l'argent aux fugitifs.* Tenez, mes amis, tenez.

LES FUGITIFS. Merci, mon jeune monsieur, merci, ma belle demoiselle. (*Des gens accourent avec des cris.*)

VICTOR. Qu'est-ce que c'est que cela?

BERNARD. Faut-il faire avancer la voiture?

VICTOR. C'est inutile... nous y allons. Prends garde à toi, Fortuné!

FORTUNÉ, *arrangeant un fauteuil devant la porte.* N'ayez pas peur, on a là dans un petit coin le fusil à deux coups du vieux, du temps qu'il était garde dans la forêt de Der.

VICTOR, *partant.* Adieu.

FORTUNÉ. Adieu, monsieur Victor et la compagnie.

UN PAYSAN. Dieu vous conduise, ma jolie demoiselle; Dieu vous conduise, mon brave jeune homme.

SCÈNE VII.

Toute la ville en rumeur questionnant ceux qui passent. Chacun va et vient. On sent l'approche de l'ennemi.

UN HOMME, *interrogeant les fugitifs.* Et les Cosaques, où vous ont-ils rejoints?

LE PAYSAN. Entre Chamouilley et Ancerville.

UNE FEMME. Alors ils vous ont dépouillés?

LE PAYSAN. Voyez, dépouillés et battus.

BRISQUET. Est-ce que c'est vrai qu'il y en a qui ont des arcs et des flèches?

UNE FEMME. Oui, et des lances de dix pieds de long avec des clous au bout.

BRISQUET. Mais ce sont donc de vrais sauvages. Dites donc, si je montais sur un toit je vous dirais où ils sont.

TOUS. C'est vrai! c'est vrai! (*Brisquet monte sur un toit.*)

FORTUNÉ, *conduisant le vieillard au fauteuil qu'il lui a préparé.*

Tenez, installez-vous là, père; l'air n'est pas chaud, mais c'est un zéphir en comparaison de celui qui nous caressait les oreilles à Moskou.

LE VIEILLARD. Qu'est-ce que tout ce monde-là, Fortuné?

FORTUNÉ. Rien! rien!

LE VIEILLARD. Mais que disent-ils?

FORTUNÉ. Des bêtises.

LE VIEILLARD. Pourquoi courent-ils comme cela?

FORTUNÉ. C'est aujourd'hui dimanche et ils s'amusent.

PIERRE. Y es-tu? Brisquet.

BRISQUET, *sur le toit*. Oui, m'y voilà...

PIERRE. Eh bien! que vois-tu?

BRISQUET (*du toit*). Oh! la plaine, elle est toute noire!

UNE FEMME. Est-ce qu'ils viennent par ici?

BRISQUET. Oui, il y en a qui vont du côté de Moutier-en-Der et puis d'autres encore du côté de Vitry-le-Français. (*On entend le tocsin.*)

PIERRE. Allons, bon! Et ce tocsin, d'où ça vient-il encore?

BRISQUET. Oh! c'est Chancenay qui brûle!

PIERRE. Ah çà! mais s'ils dépouillent les pauvres gens, s'ils brûlent les villages, il faudrait pourtant bien se revenger un peu.

BRISQUET. Oh! là-bas! là-bas! sur la route de Bétancourt, oh! ils sont à cheval; oh! ils viennent de ce côté-ci au grand galop, les voilà qui entrent dans la ville. Les cosaques! les cosaques! (*On entend des voix.*) Les cosaques! les cosaques! (*Tout le monde sort, d'autres entrent.*)

DES VOIX. Les cosaques! les cosaques! (*Seconde alerte, tout le monde fuit, portes et fenêtres se ferment. On continue de sonner le tocsin.*)

FORTUNÉ. Ah! décidément ce sont eux. Cette fois-ci, je crois qu'il serait bon de faire rentrer le père, on est casuel à cet âge-là. Allons, allons, père, rentrez, rentrez.

TOUS. Les cosaques! les cosaques!

SCENE VIII.

FORTUNÉ, LE VIEILLARD, LES COSAQUES.

LES COSAQUES, *passant au galop*. Hurrah! hurrah! hurrah! (*Fortuné fait rentrer son père en poussant la porte devant lui. Un dernier Cosaque passe, et voyant une porte que l'on ferme, tire un pistolet de sa ceinture et fait feu dans la porte. On entend un cri.*)

LE COSAQUE, *en passant*. Hurrah! (*Il disparaît avec ses compagnons, la porte se rouvre.*)

SCÈNE IX.

FORTUNÉ, LE VIEILLARD, *râlant dans ses bras; la balle lui a traversé le cou.*

FORTUNÉ, *le laissant glisser de ses bras à terre.* Oh! les gueux! oh! les scélérats! Père, dis donc, père?

LE VIEILLARD *agonisant*. Hoo! hoo!

FORTUNÉ. Oui, je comprends, ça veut dire vengeance. Sois tranquille, père, on te vengera. (*Les gens sortent de leurs maisons.*)

L'HOMME. On a tiré un coup de fusil.

PIERRE. Non, c'est un coup de pistolet. (*Ils aperçoivent le groupe de Fortuné et du vieillard.*) Oh! regardez donc le vieux, il est plein de sang.

UN AUTRE HOMME. Qu'y a-t-il, Fortuné, qu'y a-t-il?

FORTUNÉ. Il y a que les brigands, ils ont tué un vieillard de 80 ans, comme si c'était la peine de tuer les gens à cet âge-là, quand ils sont en train de mourir tout seuls.

L'HOMME. Tué! tué! oh! non, non! Un médecin, un chirurgien!

FORTUNÉ. Oh! inutile, j'en ai vu quelques-uns comme cela dans ma vie, je m'y connais, c'est fini. Adieu, vieux, tu sais ce que je t'ai dit, sois tranquille. Tenez, mes amis, aidez-moi à le transporter sur son lit.

PIERRE. Il ne manquait plus que ça, assassiner des vieillards! ça ne vous met pas la rage dans le cœur, et ça ne vous donne pas l'envie de pourchasser ces gredins-là jusqu'au fond de leur Caucase?

L'HOMME. Vous n'avez besoin de rien, Fortuné?

FORTUNÉ, *refermant les volets de la maison.* Non, merci!

L'HOMME. Mais pourquoi vous enfermez-vous?

FORTUNÉ, *sombre.* C'est ma façon de penser.

BRISQUET, *sur le toit.* Oh! voilà encore un village qui brûle là-bas, c'est Villiers. (*Il carillonne sur la cloche.*) Alerte! alerte! voilà l'ennemi! les Prussiens!..

TOUS. Aux armes!... (*On entend les cornets des Prussiens qui se rapprochent.*)

SCENE X.

(*Un régiment entre dans la ville. Au moment où le Colonel paraît sur la place, la fenêtre du premier s'ouvre, Fortuné paraît son fusil à deux coups à la main, ajuste le Colonel et tire. Le Colonel tombe.*

FORTUNÉ. Manche à manche. (*Cris, tumultes, les Prussiens quittent leurs rangs, les uns veulent enfoncer la porte de la maison, les autres veulent mettre le feu à la ville.*)

LE MAJOR. Il y a deux heures de pillage pour le soldat, et le feu à la ville! allez. (*Fortuné reparaît à une autre lucarne, il ajuste le Major et tire, le Major tombe.*) A moi la belle! C'est ma façon de penser. (*Il se sauve par le toit et se laisse glisser de l'autre côté, au milieu des coups de fusil dont pas un ne l'atteint. On entend les tambours français

qui battent la charge, du côté opposé où sont venus les Prussiens.)

BRISQUET, *sur le toit.* Ah! les Français! les Français! vivent les Français! (*Au cri: Les Français, les Français, quelques fenêtres et quelques portes se rouvrent, des canons de fusil font feu par les entrebâillements. La charge se rapproche. Les Cosaques repassent en désordre.*)

SCENE XI.

Les PRUSSIENS *battant en retraite, les* FRANÇAIS *apparaissant; fusillade. Le* COLOLEL BERTAUT, *à la tête de son régiment, emporte la place, maison à maison. L'*EMPEREUR *paraît.*

DES VOIX. L'Empereur! l'Empereur! vive l'Empereur!

BRISQUET, *agitant le drapeau tricolore.* Vive l'Empereur!

L'HOMME. (*Tous les habitants sortent des maisons.*) Oh! il était temps que vous arrivassiez, Sire!

L'EMPEREUR. Me voilà, mes enfants, soyez tranquilles. Colonel Bertaut, poussez les Prussiens jusqu'à ce que vous trouviez une résistance sérieuse, et alors revenez me trouver avec un ou deux prisonniers, si c'est possible.

BERTAUT. Sire, voici ma maison; elle est à la disposition de votre majesté. Pierre, ouvrez tout, illuminez tout.

L'EMPEREUR. Merci, colonel; peut-être en profiterai-je. En attendant, j'ai à causer avec tous ces braves gens-là. Je veux qu'ils me voient, je veux qu'ils me touchent, je veux qu'ils me sentent au milieu d'eux.

TOUS. Vive l'Empereur!

L'EMPEREUR. Une table et une chaise, voilà tout ce que je demande.

BERTAUT. Une table et une chaise pour l'Empereur. (*A Pierre.*) Et mon fils et ma fille, Pierre?

PIERRE. Partis depuis une heure pour Paris, mon colonel.

BERTAUT. Bien. (*Aux soldats.*) En avant! mes amis, en avant.

SCENE XII.

L'EMPEREUR, BERTHIER, *l'état-major, la population se pressant autour de lui.*

L'HOMME. Oh! Sire! Sire! vous voilà donc! Quel bonheur! oh! nous ne craignons plus rien maintenant, l'Empereur est avec nous, vive l'Empereur!

L'EMPEREUR. Merci, mes amis, merci! Eh bien, voyons, qu'y a-t-il?

PIERRE. Il y a, Sire, que tout est en feu aux environs. Il y a que nous sommes entourés d'ennemis, et qu'ils étaient là tout à l'heure, les gueux, les brigands, et qu'ils ont tué un homme.

L'EMPEREUR. Un homme du pays?

PIERRE. Oui, Sire, un vieillard de 80 ans.

L'EMPEREUR. Les misérables! Berthier!

BERTHIER. Sire?

L'EMPEREUR. Cinq cents francs pour la famille.

FORTUNÉ, *paraissant avec son fusil à deux coups.* Inutile, Sire.

L'EMPEREUR. Ah! c'est toi, Michelin. Pourquoi inutile?

FORTUNÉ. Parce que c'était mon père.

L'EMPEREUR. Ton père! mon pauvre Michelin.

FORTUNÉ. Oui, le vieux, le vieux de la guerre de Sept ans.

L'EMPEREUR. N'était-ce point pour soigner ce vieillard que tu m'as demandé ton congé?

FORTUNÉ. Oui, Sire; mais il n'a plus besoin de rien, pauvre vieux, sinon...

L'EMPEREUR. Sinon d'être vengé, n'est-ce pas?

FORTUNÉ. Oh! quant à cela il doit être content. J'ai fait coup double sur le colonel et le major du régiment que mon colonel est en train de reconduire. Mais ce n'est pas cela qui lui ferait plaisir.

L'EMPEREUR. Eh bien! voyons; dis.

FORTUNÉ. Eh bien! ce qui lui ferait plaisir, c'est quand on va le porter en terre tout à l'heure, ça serait que les tambours lui battissent un pauvre petit ban, comme cela... Ramplan! ramplan! accompagné de quelques coups de fusil, qui lui rappelassent ses vieilles guerres; il demandait toujours cela, pauvre vieux, à son enterrement. C'était sa façon de penser.

L'EMPEREUR. C'est bien; ce sera fait.

FORTUNÉ. Merci, mon empereur.

L'EMPEREUR. Voyons, mes enfants, lesquels d'entre vous peuvent me donner des renseignements?

EMMANUEL. Moi, sire, si Votre Majesté le permet.

L'EMPEREUR. Vous! Soit; approchez. (*Il s'approche de la table sur laquelle on a étendu des cartes.*) Que savez-vous?

EMMANUEL. Je puis dire d'une manière précise à Votre Majesté où est l'ennemi.

L'EMPEREUR. Où est l'ennemi?

EMMANUEL. En revenant de Bar-sur-Aube, j'ai été pris par les Prussiens et conduit à Blücker, qui m'a gardé deux jours. Je me suis sauvé il y a un quart d'heure seulement.

L'EMPEREUR. Comment cela?

EMMANUEL. Un régiment français, guidé par une jeune fille de ce village, par la sœur du soldat qui tout à l'heure avait l'honneur de parler à Votre Majesté, est tombé à l'improviste sur le campement prussien, de sorte qu'au milieu du désordre j'ai pu sauter sur un cheval et venir rassurer ma pauvre mère qui me croyait perdu.

L'EMPEREUR. Et que pouvez-vous me dire?

EMMANUEL. Sire, le maréchal Blücker et le général Sacken ont passé cette nuit à Bar-sur-Aube et doivent être en ce moment aux environs de Brienne, marchant sur Troyes pour y donner la main aux Autrichiens. Le corps que nous venons de rencontrer ici est celui du général Lanskoi, qui suivait celui du général Sacken. Enfin les troupes restées en arrière sont celles du général York, chargées de contenir la garnison de Metz.

L'EMPEREUR. Ah! ah! Ainsi nous venons de couper en deux l'armée de Blücker, au moment où elle passe de Lorraine en Champagne.

EMMANUEL. Justement, Sire.

L'EMPEREUR. Comment savez-vous tout cela, monsieur?

EMMANUEL. On ignorait que je connusse la langue allemande, de sorte que l'on ne se cachait point de moi.

L'EMPEREUR. Qui êtes-vous, monsieur?

EMMANUEL. Sire, je me nomme Emmanuel de Mégrigny; je suis neveu du colonel Bertaud.

L'EMPEREUR. Bien; que faites-vous?

EMMANUEL. J'étudie la chirurgie à Troyes. Je venais près de ma mère que je ne voulais pas laisser seule et exposée au milieu des ennemis, lorsque j'ai été pris par les Prussiens.

L'EMPEREUR. Voulez-vous être attaché à mon état-major?

EMMANUEL. Sire, ce serait un si grand honneur que je n'ose l'espérer.

L'EMPEREUR. C'est bien. Berthier, inscrivez ce jeune homme.

SCENE XIII.

LES MÊMES, BERTAUD, *revenant.*

BERTAUD. Sire!

L'EMPEREUR. Eh bien! colonel?

BERTAUD. Sire, je ne crois pas que nous ayons de grandes forces devant nous. L'ennemi n'a pas tenu. J'ai fait faire halte au régiment à un quart de lieue de la ville, où il restera de grande garde jusqu'à l'heure où Votre Majesté le rappellera.

L'EMPEREUR. C'est bien, mon cher colonel.

BERTAUD. Votre Majesté a eu des renseignements positifs?

L'EMPEREUR. Oui, et qui viennent de quelqu'un de votre connaissance. Approchez, monsieur de Mégrigny.

BERTAUD. Emmanuel!

EMMANUEL. Mon cher oncle!

L'EMPEREUR. Voyons, embrassez-vous.

BERTAUD. Votre Majesté ne daigne pas entrer dans ma maison?

L'EMPEREUR. Merci, nous partons (*on enlève la table*) dans dix minutes; il faut sauver Troyes, nous laisserons une arrière-garde ici, nous traverserons la forêt de Der avec de bons guides... à Brienne nous retrouverons la chaussée... Messieurs, vous entendez, dans dix minutes nous marchons sur Brienne, à travers la forêt de Der; que tous les ordres soient donnés en conséquence. (*Roulement.*) Qu'est-ce que c'est que cela?

BERTAUD. Sire, c'est le convoi du pauvre Michelin, un vieux soldat, Sire.

SCENE XIV.

LES MÊMES, *le corps de* MICHELIN, *porté par les* QUATRE PLUS VIEUX GRENADIERS. *Il a son habit de la guerre de Sept Ans, son chapeau et son sabre sur ses pieds; les tambours battent, les soldats renversent les armes.*

CATHERINE, *accourant un drapeau à la main.* Tiens, frère, voilà pour faire des langes au petit.

FORTUNÉ. Tu te trompes, Catherine; c'est pour faire un linceul au père. (*Il jette le drapeau sur le corps du vieillard, le convoi passe, l'Empereur se découvre.*) — *Tableau.*

Deuxième Tableau.

LA FERME DES GRENAUX.

Une pièce de la ferme, dont les murs sont créneIés.

SCENE PREMIERE.

BASTIEN, BRISQUET, LES PAYSANS, LES GARÇONS DE FERME.

BASTIEN. Allons, allons, mes enfants, il ne s'agit pas de se faire tuer inutilement. C'est l'armée prussienne tout entière, la bouchée est trop grosse pour nous; disparaissez dans la cave, mettez les fusils dans la cachette, filez par la sortie, et chacun à sa besogne. Les uns à la charrue, les autres aux semailles, les autres à la grange, et si ces gueux-là nous donnent notre belle, eh ben, on verra.

BRISQUET. Mais vous, père Bastien?

BASTIEN. Oh! moi, n'ayez pas peur. Je les attends; je suis le maître de la maison, il faut bien que je leur en fasse les honneurs. Allez, mais allez donc.

BRISQUET. Les Prussiens, ça me connaît,

je les ai vus à Saint-Dizier, j'aime mieux ne pas les voir, ils sont trop laids.

BASTIEN. Bon, on est prêt. (*Il se couché sur deux bottes de paille qu'il a étendues et fait semblant de dormir.*)

BRISQUET. Et moi, et moi, père Bastien?

BASTIEN. Veux-tu me laisser dormir, Brisquet! (*Il ronfle.*)

SCÈNE II.

BASTIEN, BRISQUET, LE GAMIN, BLUCKER, LES PRUSSIENS, UN SOLDAT; *ils se présentent à la porte la baïonnette en avant.*

BRISQUET. Oh! messieurs les Prussiens, ne me faites pas de mal.

BLUCKER Y a-t-il quelqu'un?

LE GAMIN. Tenez, là, il y a le père Bastien, tenez, là, qui dort.

BLUCKER. Réveillez-le.

LE SOLDAT, *le secouant.* Il ne veut pas se réveiller. Je vais le chatouiller avec la pointe de ma baïonnette.

BASTIEN, *à qui l'on pique le derrière.* Hein?

BLUCKER. Il paraît que nous avons enfin trouvé à qui parler. Que deviennent donc ces diables de paysans? il faut qu'ils se terrent comme des renards. Réponds au maréchal Blucker!

BASTIEN. Au maréchal Blucker?

BRISQUET. Tiens, c'est le nom du cheval à Thomas, qui est méchant comme un âne.

BASTIEN. Bien de l'honneur.

BLUCKER Nous ne voulons pas te faire de mal, nous voulons seulement avoir quelques renseignements.

BASTIEN. Quelques renseignements? bien de l'honneur, mon général, je suis prêt à vous les donner.

BLUCKER. Où sommes-nous? et comment s'appelle cette ferme?

BASTIEN. Ici?

BLUCKER. Oui, ici.

BASTIEN. Allons donc! vous vous gaussez de moi, vous savez bien où vous êtes.

BLUCKER. Si je le savais, je ne te le demanderais pas, imbécile.

BASTIEN. Bien de l'honneur, mon général. Eh bien, vous êtes à Montmirail, quoi. Et cette ferme s'appelle la ferme des Grenaux; voyez-vous, voilà pourquoi, c'est parce que le maître de la ferme, le bourgeois, il s'appelle monsieur Paré.

BLUCKER. Mais quel rapport cela a-t-il, monsieur Paré? Et pourquoi cette ferme s'appelle-t-elle la ferme des Grenaux?

BASTIEN. Parce que c'est son nom.

BLUCKER. Il n'y a rien à tirer de ce drôle.

BASTIEN. Bien de l'honneur, mon général.

BLUCKER. Voyons, y a-t-il quelque chose à manger dans ta ferme des Grenaux?

BASTIEN. Ah! oui, dame! il y a sur le feu un haricot de mouton qui attend depuis trois jours.

LE GAMIN. Il doit être mitonné.

BLUCKER. Comment, depuis trois jours?

BASTIEN. Ah! oui, parce que depuis trois jours, on dit comme cela: Voilà les Prussiens! voilà les Prussiens! Alors j'ai dit: Eh bien, mais si voilà les Prussiens, il faut leur préparer à manger, et comme j'aime le haricot de mouton, je vous ai fait du haricot de mouton.

LE GAMIN. Canaille de flatteur, va!

BASTIEN. N'en voulez-vous point?

BLUCKER. Si fait, va chercher ton haricot de mouton.

BASTIEN, *sort avec le Gamin.* Bien de l'honneur, mon général.

LE GAMIN. Il sera poivré, celui-là.

SCENE III.

LES MÊMES, *moins* BASTIEN.

BLUCKER. Au reste, Messieurs, vous savez que c'est une halte seulement que nous faisons ici... Il s'agit d'être les premiers à Paris; on dit que le général York est à Château-Thierry, que le général Sacken est à la Ferté; nous sommes en retard.

BASTIEN, *rentrant.* Eh! non, vous n'êtes pas en retard pour dîner, il n'est que deux heures.

BLUCKER. Ce n'est pas pour dîner que nous sommes en retard, c'est pour arriver à Paris.

BASTIEN. A Paris? vous allez donc à Paris, vous?

BLUCKER. Certainement.

BRISQUET. Et que moi aussi, j'irai.

BLUCKER. Combien de lieues encore, d'ici à Paris?

BASTIEN. Vous me faites honneur, mon général, il y en a vingt-trois.

BLUCKER. Dites donc, l'ami, la ferme est crénelée. (*A Bastien, montrant les meurtrières.*) Qu'est-ce que c'est que cela?

BASTIEN. Sauf votre respect, mon général, c'est un trou.

BLUKER. Oui, mais, qui a fait ce trou-là?

BASTIET. Ce sont les Français, mon général.

BRISQUET. Mouchard, va!

BASTIEN. Ils sont passés et ils disaient

comme cela : Voilà une bonne position, faut la défendre ; alors ils se sont mis à faire des trous, mais je leur ait dit : Vous détériorer les murailles. Alors ils m'ont envoyé très-loin.

BLUCKER. Eh bien, que leur as-tu dit?

BASTIEN. Je leur ai dit : Vous me faites honneur, et j'y suis allé.

BLUCKER. Décidément cet homme est idiot. A table, messieurs, à table.

LE GAMIN, *à Bastien.* Ah çà, pourquoi donc aller lui dire?..

BASTIEN. Laisse donc, je les fourre dedans.

BRISQUET. Comment?.. (*Bastien lui parle à l'oreille.*) Enfoncé le cheval à Thomas.

UN AIDE DE CAMP, *entrant.* Le feld-maréchal.

BLUCKER. Venez, monsieur. Eh bien, quelles nouvelles de cette canonnade d'hier?

L'AIDE DE CAMP. Monseigneur, il paraît qu'il y a eu un rude combat.

BLUKER. Où cela?

L'AIDE DE CAMP. Du côté de Champaubert.

BLUCKER. Avec quelque colonne française égarée.

L'AIDE DE CAMP. Non, votre excellence, avec un corps d'armée tout entier.

BLUCKER. Commandé par Raguse, Trévise, Tarente.

L'AIDE DE CAMP. Non, excellence; commandé par Napoléon en personne.

BLUCKER. Par Napoléon ? Il est à Brienne, Monsieur.

L'AIDE DE CAMP. Je crains que votre excellence ne soit dans l'erreur. Il paraît que l'Empereur est arrivé hier par la route de Nogent à Sézanne.

BLUCKER. J'ai fait tâter cette route, elle est impraticable.

L'AIDE DE CAMP. Pas pour lui, Monseigneur.

BLUCKER. Eh bien, il a rencontré le général Alsufief.

L'AIDE DE CAMP. Oui, Monseigneur, et il paraîtrait même qu'il l'a battu.

BLUCKER. Que diable dites-vous là, Monsieur?

L'AIDE DE CAMP. C'est ce que viennent de nous apprendre les fuyards.

BLUCKER, *se levant de table.* Les fuyards? Et Alsufief, qu'est-il devenu?

L'AIDE DE CAMP. Il est pris, Monseigneur.

BLUCKER. Comment, pris?

L'AIDE DE CAMP. Avec les deux généraux qui commandaient sous ses ordres. Une cinquantaine d'officiers et dix-huit cents hommes.

BLUKER. Monsieur, Monsieur, c'est impossible. (*Fusillade.*) Qu'y a-t-il? Les Français débouchent par la route de Champaubert.

L'AIDE DE CAMP. Qu'avais-je l'honneur de dire à votre excellence ?

BLUKER. Comment ils auraient l'audace de nous attaquer, qu'est-ce que cela? Les avant-postes qui se remontrent ? Aux armes, messieurs, aux armes!...

SCENE IV.

LES PRUSSIENS *se barricadant.*

On entend la charge, la bataille commence, les Prussiens font feu de l'intérieur de la maison, les boulets trouent les murailles, les blessés se couchent, les morts tombent les uns sur les autres. Tout à coup des canons de fusil passent à travers le plancher. Les Prussiens sont attaqués en dedans, en dehors, à la cour, la ferme s'écroule.

Troisième Tableau.

On aperçoit la bataille entamée sur tous les points, le fond disparaît dans la fumée, le soleil se couche. Les Français s'emparent du champ de bataille sur lequel la lune se lève. L'empereur paraît, il est reçu au milieu des débris de la ferme par les paysans.

L'EMPEREUR. C'est bien, mes amis, c'est bien ; vous êtes de nobles cœurs, de braves Français ; que chacun en fasse autant que vous, et la terre de la France les dévorera tous jusqu'au dernier. Berthier !

BERTHIER. Sire ?

L'EMPEREUR. Faites partir à l'instant même un homme pour Châtillon, et qu'il prévienne Caulincourt que j'ai battu hier les Russes à Champaubert, que j'ai battu aujourd'hui les Prussiens à Montmirail et que dans trois jours je battrai les Autrichiens à Montereau. Enlevez les morts, Messieurs ; je couche ici.

TOUS. Vive l'Empereur !

ACTE DEUXIÈME.

Quatrième Tableau.

26 ET 27 FÉVRIER.

Un bivouac aux environs de Mery-au-Bac. (Il fait nuit) On voit la tente de l'Empereur : une lampe est sur un guéridon. Le lit en fer est posé dans la tente.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERTAUD, FORTUNÉ, LORRAIN, CATHERINE, *les Officiers chargés du campement, les Personnes de la Maison de l'Empereur, les têtes de colonne.*

BERTAUD. Vous dites donc que l'Empereur est allé faire une reconnaissance?

L'OFFICIER. Oui, colonel, du côté de Pont-sur-Seine.

BERTAUD. Mes enfants ! c'est ici que nous campons.

FORTUNÉ. Eh bien, il y a amélioration; cette nuit nous n'aurons de l'eau que jusqu'à la cheville.

LORRAIN. Est-ce que tes souliers prennent l'eau ?

FORTUNÉ. Oui, par le col de ma chemise. Récapitulons : En Egypte, rôtis ! en Russie, gelés ! en France, noyés ! Il serait difficile de dire lequel de ces trois trépas est le plus agréable. Donne à boire au moutard, Catherine.

CATHERINE. Il n'a pas soif.

FORTUNÉ, *buvant à la gourde.* On a toujours soif; une goutte au marmot.

CATHERINE. Mais non, mais non, ça lui ferait mal.

FORTUNÉ. De l'eau-de-vie, jamais ! (*A l'enfant.*) Baisez mon oncle.

L'ENFANT, *pleurant.* Ouais !...

CATHERINE. Ne lui fais donc pas de mal, voyons.

LORRAIN. Ah çà, mais je croyais que tu voulais le jeter dans la Marne, ce citoyen-là ?...

FORTUNÉ. C'est vrai, mais c'était du temps qu'il n'était pas encore baptisé du nom de Napoléon-Michelin et qu'il n'était pas reconnu par le régiment. Aujourd'hui il est reconnu, légitimé, décoré par S. M. l'Empereur du grand cordon jaune et noir ; c'est autre chose.

LORRAIN. Tiens ! en effet, qu'est-ce que c'est que cela ?

FORTUNÉ. La cravate du drapeau autrichien que sa mère a pris au combat de Montier-en-Der, où elle a fait ses premières armes; cette cravate-là l'Empereur la lui a nouée de ses propres mains autour du cou, et à son tour elle en a décoré son marmot. Ça vaut bien le cordon bleu qu'on mettait sur le ventre des princes quand ils venaient au monde, il me semble. Du moins c'est ma façon de penser.

BERTAUD. L'Empereur ! Messieurs ! l'Empereur !

SCENE II.

LES MÊMES, L'EMPEREUR, *à cheval*, TROIS OU QUATRE OFFICIERS SUPÉRIEURS, *à cheval autour de lui.*

L'EMPEREUR. A-t-on des nouvelles de la canonnade que l'on a entendue toute la journée, du côté de Méry-sur-Seine ?

BERTAUD. Le premier officier d'ordonnance de Sa Majesté est allé aux renseignements, Sire.

MICHEL, *dans la coulisse.* Où est l'Empereur ? où est l'Empereur ?

L'EMPEREUR. Par ici, Monsieur, par ici.

SCENE III.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL MICHEL.

L'EMPEREUR. Ah ! c'est vous, Michel ? (*Aux soldats.*) Eloignez-vous. Eh bien, qu'y a-t-il ?

MICHEL. De grandes nouvelles, Sire.

L'EMPEREUR. Bonnes ou mauvaises, Monsieur.

MICHEL. L'Empereur en jugera. Ce n'est pas seulement un détachement de l'armée de Silésie que le général Boyer et sa garde viennent de rencontrer à Méry, comme Votre Majesté l'a pu croire, c'est toute une armée.

L'EMPEREUR. Et laquelle donc ?

MICHEL. Celle de Blücker.

L'EMPEREUR. Vous vous trompez, Monsieur ; l'armée de Blücker n'existe plus, je l'ai détruite à Champaubert, à Montmirail, Château-Thierry et à Vauchamps. Vous êtes sûr de ce que vous dites, Monsieur ?

LE GÉNÉRAL. Je tiens ces renseignements des prisonniers faits aujourd'hui à Méry par le général Boyer, Sire; les cosaques inondent la plaine et j'ai eu toutes les peines du monde à leur échapper; je trouve même que Votre Majesté est assez mal gardée du côté de la Seine.

L'EMPEREUR. Croyez-vous que ces misérables auraient l'audace de venir m'attaquer jusque dans mon camp ? Vous leur faites trop d'honneur, Monsieur, ce sont des oiseaux de proie de la race des corbeaux et des vautours; ils ne s'ébattent que sur les morts. Mais revenons à Blücker. Vous dites?

LE GÉNÉRAL. Je dis, Sire, qu'il a campé le 23 au confluent de l'Aube et de la Seine avec cinquante mille hommes; que là, il a encore reçu un renfort de neuf mille hommes appartenant au corps du général Langeron; c'est donc soixante mille hommes que Votre Majesté a devant elle, et non trente ou quarante mille.

L'EMPEREUR. Et vous croyez que Blücker en personne était à Méry-sur-Seine ?

LE GÉNÉRAL. Il y était si bien, Sire, qu'il y a été blessé à la jambe, et que... (*On entend un grand bruit; quelques coups de fusil et de pistolet; puis, les cris : Les cosaques.*)

L'EMPEREUR. Les cosaques!... (*Il s'élance vivement hors de sa tente; au même moment le théâtre est envahi par une nuée de cosaques. L'Empereur est enveloppé et disparaît au milieu des chevaux; un cosaque va le percer de sa lance, lorsque Bertaud tue le cosaque d'un coup d'épée. Lutte et confusion d'un instant; Bertaud reçoit un coup de lance dans la poitrine. Soldats et généraux font le coup de feu. Les cosaques sont chassés; mais il y a un moment de stupeur parmi tous ces hommes, en voyant que des maraudeurs ont eu l'audace de pénétrer au milieu d'un campement français et jusqu'à la tente de l'Empereur.*)

L'EMPEREUR, *au Général.* C'est bien, Monsieur; allez prendre deux heures de repos et soyez prêt à partir pour Paris dans deux heures. (*A Bertaud.*) Merci, Bertaud, merci, mon brave colonel; sans toi, ma foi, je crois que la guerre était terminée du coup. Vous me direz ce que vous désirez, Bertaud, et s'il est en mon pouvoir d'exaucer votre désir, ce que vous demanderez vous est accordé d'avance, au nom de ma femme et de mon enfant.

BERTAUD, *chancelant.* Sire?..

L'EMPEREUR. Eh bien, qu'as-tu?

BERTAUD. Je crois que je suis blessé, Sire.

L'EMPEREUR. Un chirurgien, Messieurs, un chirurgien; le colonel Bertaud est blessé.

EMMANUEL, *s'élançant.* Vous êtes blessé, colonel?

L'EMPEREUR. Dans ma tente, M. de Megrigny. Messieurs, c'est inutile, je crois de vous recommander de faire bonne garde; vous venez de voir que ce n'est pas une précaution exagérée. Vous savez que j'attends le duc de Vicence qui doit arriver cette nuit de Châtillon; on le conduira tout de suite près de moi; au reste, laissez approcher tous les porteurs de nouvelles. (*Il rentre sous sa tente; à Emmanuel.*) Eh bien, monsieur?

EMMANUEL. Heureusement, Sire, que le fer de la lance a rencontré un médaillon que le colonel porte sur sa poitrine, et qui, dans une double boîte, renferme le portrait de sa femme et des cheveux de ses deux enfants; le médaillon est faussé, mais il a fait dévier le fer, qui n'a pénétré que de biais; la blessure n'offre donc aucun danger, Sire.

L'EMPEREUR. N'importe! Bertaud, vous coucherez là, près de moi, sous ma tente; on vous jettera un matelas à terre, vous serez toujours mieux qu'au bivouac... Vous entendez, Roustan?

(*Les soldats forment les faisceaux; on prépare le lit de Bertaud.*)

UN OFFICIER. Sire, le duc de Vicence vient d'arriver aux avant-postes.

L'EMPEREUR. Qu'il vienne, qu'il vienne, je l'attends.

L'OFFICIER. Il me suit, Sire.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE DUC DE VICENCE.

L'EMPEREUR. Ah! venez, venez, Caulaincourt! vous arrivez de Châtillon?

LE DUC. Oui, Sire.

L'EMPEREUR. Eh bien, j'espère que mes victoires de Champaubert, de Montmirail, de Château-Thierry et de Vauchamps ont un peu diminué les exigences du congrès et qu'on m'accorde la rive gauche du Rhin et l'Italie.

LE DUC. Sire, en effet, cette glorieuse semaine qui nous a apporté trois bulletins de victoires en six jours a eu son retentissement jusqu'à Châtillon.

L'EMPEREUR. Alors, vous m'apportez des conditions meilleures, mon cher duc.

LE DUC. Sire, s'il n'y avait que la Russie...

L'EMPEREUR. Eh bien?

LE DUC. Mais il y a l'Angleterre, la Prusse et l'Autriche.

L'EMPEREUR, *plus impatient.* Eh bien?

LE DUC. L'Angleterre ne vous cédera jamais Anvers, la Prusse ne vous cédera jamais Coblentz, l'Autriche ne vous cédera jamais Milan.

L'EMPEREUR, *plus impatient encore.* Eh bien?

LE DUC. Eh bien, Sire, les souverains alliés disconviennent des bases arrêtées à Francfort, et si Votre Majesté désire obtenir la paix...

L'EMPEREUR. Certainement, Monsieur, je le désire; je dirai plus, je le veux.

LE DUC. Sire, on exige que la France rentre dans ses anciennes limites.

L'EMPEREUR. Dans ses anciennes limites! et c'est vous, Caulaincourt, vous dont le cœur est si essentiellement français, qui venez me faire de pareilles propositions?

LE DUC. Sire, c'est justement parce que j'ai le cœur français que non-seulement je fais ces propositions à Votre Majesté, mais encore que je les appuie.

L'EMPEREUR. Mais vous êtes donc devenus tous insensés! Quoi! vous voulez que je signe un pareil traité? avez-vous oublié le serment

que j'ai prononcé en prenant la couronne : Je jure de maintenir l'intégrité du territoire de la République et de gouverner dans la seule vue du bonheur et de la gloire du peuple français.

LE DUC. Sire, le bonheur d'un peuple passe avant sa gloire; d'ailleurs le peuple français, grâce à Votre Majesté, est le plus glorieux des peuples; donnez-lui la paix, Sire, et vous lui aurez tout donné.

L'EMPEREUR. Mais, duc, vous oubliez mes ressources. La France était moins puissante, moins forte, moins riche, moins féconde en 1792, quand les levées en masse délivrèrent la Champagne; en l'an VII, quand la bataille de Zurich arrêta l'invasion de toute l'Europe; en l'an VIII, quand la bataille de Marengo sauva la patrie.

LE DUC. Oui, Sire, c'est vrai, mais elle possédait alors ce qu'elle a perdu depuis, l'enthousiasme. A cette époque, elle se battait pour la liberté.

L'EMPEREUR. Et pourquoi se bat-elle donc aujourd'hui, Monsieur? que suis-je donc moi sinon la liberté européenne? Quand j'ai pris la France toute fiévreuse de sa révolution, elle était tellement en avant comme principes et comme faits des autres peuples, qu'elle avait dérangé l'équilibre européen. Il fallait un Alexandre à ce Bucéphale, un Androclès à ce lion; qu'ai-je fait alors? j'ai choisi ce qu'il y avait de plus noble, de plus brave, de plus intelligent en France et je l'ai répandu en Europe. Partout où j'ai été j'ai semé la liberté au vent, comme un semeur fait du blé. Qu'ils attendent un an, deux ans, dix ans et ils la verront pousser tout armée, dans chaque sillon creusé par mes boulets. Que les souverains alliés veulent me faire faire une chute, je le comprends, car j'ai proclamé le dogme le plus saint qu'ait émis une bouche humaine, j'ai proclamé l'égalité.

LE DUC. Sire, il me semble qu'avant Votre Majesté, la Convention ..

L'EMPEREUR. Oui, monsieur, mais savez-vous la différence qui existe entre nous? c'est que la Convention avait proclamé l'égalité qui abaisse, et que j'ai proclamé, moi, l'égalité qui élève. Savez-vous pourquoi son œuvre sera ballottée dans le doute de la postérité pendant les siècles à venir, tandis que la mienne sera bénie, quoique nous ayons tous deux concouru à la même œuvre? c'est qu'il a abaissé les grands au niveau de l'échafaud et que j'ai élevé les petits au niveau du trône. Allez, allez, monsieur, je suis encore plus fort que l'on ne croit. On me prend tout simplement pour un homme, pour un roi, pour un empereur; je suis mieux que tout cela, monsieur, je suis un peuple!...

LE DUC. Sire, la France croira que vous avez tout fait pour votre ambition et rien pour elle.

L'EMPEREUR. La vérité est comme le soleil : l'hiver peut l'obscurcir, le cacher même, mais la postérité a son printemps, et une fois venu ce printemps est éternel! Eh bien, en mourant je léguerai mon corps à la tombe, mon âme à Dieu et ma mémoire à la postérité. D'ailleurs, monsieur, j'ai un moyen sûr pour que la postérité ne m'accuse pas d'égoïsme; c'est, si la France tombe, de tomber avec elle; c'est, si elle meurt, de ne pas lui survivre.

LE DUC. Sire, ne se fait pas tuer qui veut; vous l'avez bien vu à Montereau et à Arcis-sur-Aube.

L'EMPEREUR. On n'est pas toujours sûr de se faire tuer, c'est vrai, mais on est toujours sûr de mourir. On ne trouve pas toujours un boulet de canon comme Turenne ou comme Berwick, mais on trouve toujours un pistolet comme Beaurepaire.

LE DUC. Alors Votre Majesté refuse les conditions des souverains alliés?

L'EMPEREUR. Je les refuse. Retournez près d'eux, monsieur, dites-leur que des revers inouïs ont pu m'arracher la promesse de renoncer aux conquêtes que j'ai faites; mais que j'abandonne aussi celles qui ont été faites avant moi, que je viole le dépôt qui a été remis à la garde de mon honneur, que pour prix de tant d'efforts, de sang et de victoires, je laisse la France plus petite que je ne l'ai trouvée : Dieu me préserve de tels affronts! Je rejette le traité; c'est une mauvaise paix que vous m'offrez là, monsieur le duc.

LE DUC. La paix sera toujours assez bonne, Sire, si elle est assez prompte.

L'EMPEREUR. Elle sera toujours trop prompte, monsieur, si elle est honteuse. Allez, monsieur, prenez un peu de repos et repartez.

LE DUC. Prendrai-je avant de partir les ordres de l'Empereur?

L'EMPEREUR. Si je veux vous voir, je vous le ferai dire. Allez.

SCÈNE V.

L'EMPEREUR, BERTAUD, *couché*, EMMANUEL.

L'EMPEREUR. Monsieur de Mégrigny?

EMMANUEL, *descendant*. Sire.

L'EMPEREUR, *sur son lit de camp*. Êtes-vous bon chimiste, monsieur?

EMMANUEL. Sire, c'est la science à laquelle je me suis adonné le plus spécialement.

L'EMPEREUR. Jurez-moi sur l'honneur,

Monsieur, d'exécuter fidèlement les ordres que je vais vous donner.

EMMANUEL. Sur l'honneur, je le jure.

L'EMPEREUR. Vous avez vu ce qui est arrivé tout à l'heure, sans votre oncle j'étais prisonnier. Vous avez entendu ce qu'a dit Caulaincourt; dans la lutte que j'entreprends je puis succomber. Je veux être en tous cas et en tout temps sûr de ma mort. Napoléon ne doit pas survivre à Napoléon. L'Empereur ne peut pas être un trophée aux mains des Cosaques. Vous allez me préparer un poison sûr, un dernier ami sur lequel je puisse compter, qui remplace pour moi l'esclave antique qui tenait l'épée sur laquelle se jetait le général vaincu.

EMMANUEL. Oh! Sire, qu'exigez-vous de moi?

L'EMPEREUR. Le même service qu'Annibal a exigé de son médecin, la veille de la bataille de Zama. Comme Annibal j'ai traversé les Alpes; comme Annibal j'ai eu ma bataille de Trébia, de Cannes et de Trasymène; comme Annibal je puis être trahi par le sénat; comme Annibal je veux porter la mort à mon doigt.

EMMANUEL. Sire, ne pourriez-vous charger quelque autre de ce terrible honneur?

L'EMPEREUR. Non, car vous êtes jeune, vous, Monsieur, et par conséquent incapable de trahir.

EMMANUEL. O mon Dieu, que dois-je faire?

BERTAUD, *de son lit.* Obéir, Emmanuel.

EMMANUEL. Sire, je suis à vos ordres.

L'EMPEREUR. Voici deux bagues, Monsieur, que j'avais fait faire dans ce but; vous voyez que ce n'est pas d'aujourd'hui que ma résolution est arrêtée. En avez-vous pour longtemps à achever vos préparations?

EMMANUEL. Sire, en moins de dix minutes.....

L'EMPEREUR. Allez à l'ambulance et prenez dans la pharmacie ce dont vous avez besoin. Je vous attends.

EMMANUEL. Votre Majesté me renouvelle formellement l'ordre qu'elle m'a donné?

L'EMPEREUR. Formellement, Monsieur; allez.

SCÈNE VI.

L'EMPEREUR, BERTAUD, OFFICIERS D'ORDONNANCE.

L'EMPEREUR, *aux Officiers d'ordonnance.* N'est-il venu personne pendant ma conversation avec le duc de Vicence?

UN OFFICIER. Trois courriers sont arrivés, Sire, et dont voici les dépêches.

L'EMPEREUR, *prenant les dépêches et décachetant la première.* D'Italie... Comment! Eugène ne peut m'envoyer les 20,000 hommes que je lui ai demandés... Murat s'est déclaré contre moi?.. (*Ouvrant la seconde dépêche.*) D'Augereau! Il a remonté la Saône, il s'est porté sur Vesoul, c'est de cette ville qu'il m'écrit.

L'OFFICIER. Lisez, Sire.

L'EMPEREUR. Comment! il s'est amusé à guerroyer avec Rubna, à le renfermer dans Genève; il a son quartier-général à Lons-le-Saulnier, c'est de Lons-le-Saulnier qu'il m'écrit! Mais il va livrer le passage de la Saône.

L'OFFICIER. Hélas! Sire, c'est fait.

L'EMPEREUR. Oh! le malheureux! il a manqué l'occasion de sauver la France! Le maréchal Suchet partira à l'instant même pour prendre le commandement de Lyon, Berthier lui remettra mes ordres. (*Ouvrant la troisième dépêche.*) Trévise! De Château-Thierry? Et pourquoi pas de Soissons?

L'OFFICIER. En débouchant sur la vallée de l'Aisne, il a trouvé Soissons pris.

L'EMPEREUR. Pris! Soissons pris! Rusca m'a laissé prendre Soissons?

LE COURRIER. Sire, le premier boulet tiré par l'ennemi l'a coupé en deux.

L'EMPEREUR. Oh! en vérité, c'est plus que du malheur, c'est de la fatalité! Partout où je suis, victoire! partout où je ne suis pas, défaite! Il me faudrait les trois têtes de Géryon, les cent bras de Briarée, de Brienne à Troyes, de Troyes à Champaubert, de Champaubert à Montmirail, de Montmirail à Château-Thierry, de Vauchamps à Montereau; mais je me fatiguerai, moi aussi, à tous ces bonds de tigre. Messieurs, donnez des ordres afin que l'on réunisse autour de moi le plus de troupes possible; faites venir tout ce qu'il y a d'hommes à Sézanne, à Villenove, à Marigny. Il faut que j'en finisse demain avec Blücker; laissez-moi, messieurs, laissez-moi; j'ai besoin d'être seul. (*Tout le monde se retire, excepté Bertaud.*)

SCENE VII.

L'EMPEREUR, BERTAUD, EMMANUEL.

L'EMPEREUR. Oui, je me lasserai. La puissance humaine a des limites. Un jour la force m'abandonnera. Ce sera cette fois la trahison de la nature, la dernière, la plus terrible des trahisons. Oh! le proverbe arabe: « Mieux vaut être assis que debout, mieux vaut être couché qu'assis, mieux vaut être mort que couché. » (*Se couchant sur son lit de camp.*) Le fait est qu'on doit être bien dans la tombe, on a le repos, et c'est si bon le repos.

EMMANUEL. Sire!

L'EMPEREUR. Ah! je ne me croyais pas un si puissant enchanteur; j'invoque la mort et la voilà.

EMMANUEL. Sire, voici ce que Votre Majesté m'a demandé.

L'EMPEREUR. Quel est ce poison?

EMMANUEL. Une concentration d'opium.

L'EMPEREUR. En combien de temps cela me tuera-t-il?

EMMANUEL. En cinq minutes.

L'EMPEREUR. C'est long. Monsieur, vous êtes chirurgien-major.

EMMANUEL. Merci, Sire; mais je l'avoue à Votre Majesté, je voudrais devoir mon grade à un moins triste service.

L'EMPEREUR. Vous avez tort, Monsieur; c'est le plus grand peut-être de ceux qu'on m'aura rendus.

BERTAUD *s'est levé et est allé au chevet de l'Empereur.* Sire!

L'EMPEREUR. Que veux-tu, mon vieil ami?

BERTAUD. Sire, il y a une heure à peu près que Votre Majesté m'a dit: « Vous me direz ce que vous désirez, Bertaud, et s'il est en mon pouvoir d'exaucer votre désir, ce que vous demanderez vous est accordé d'avance au n m de ma femme et de mon enfant. »

L'EMPEREUR. C'est vrai, j'ai dit cela; eh bien! que désires-tu, Bertaud?

BERTAUD. Je désire que Votre Majesté me donne une des deux bagues qu'elle porte à son doigt, c'est-à-dire la moitié du poison que lui a préparé Emmanuel.

L'EMPEREUR. Pourquoi faire?

BERTAUD. Pour mourir le jour où l'Empereur mourra.

L'EMPEREUR. Bertaud, vous avez un fils; Bertaud, vous avez une fille.

BERTAUD. Tous deux sont riches, grâce aux bienfaits de Votre Majesté, tous deux peuvent donc se passer de moi.

L'EMPEREUR. Bertaud, vous êtes fou.

BERTAUD. Sire, Votre Majesté est libre de me refuser ce poison, mais comme elle l'a dit tout à l'heure, on a toujours sous la main le pistolet de Beaurepaire. (*Il va se rejeter sur son lit.*)

L'EMPEREUR. Il le ferait comme il le dit; allons, voilà qui console.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL MICHEL.

L'EMPEREUR. Eh bien?

MICHEL. Sire, la gravité de la nouvelle que j'ai à apprendre à Votre Majesté excusera ma présence.

L'EMPEREUR. Parlez, Monsieur.

MICHEL. Sire, Blücker et ses soixante mille hommes ne sont plus devant nous; ce que nous croyions son armée, n'est qu'un rideau placé pour cacher son mouvement. Blücker est parti hier à six heures, et marche sur Paris.

L'EMPEREUR. Sur Paris!

MICHEL. Oui, Sire, par Nogent et Provins. Il a maintenant dix heures d'avance sur votre majesté; dans trois jours il peut être devant Paris.

L'EMPEREUR, *se jetant à bas du lit.* Caulaincourt, qu'on appelle Caulaincourt.... Toute l'armée sur pied, nous partons dans dix minutes... Ah! Caulaincourt, c'est vous! venez; vous retournez à Châtillon.

CAULAINCOURT. Mes pouvoirs, Sire?

L'EMPEREUR. Vous avez carte blanche, Monsieur. Sauvez l'honneur de la France, voilà tout ce que je demande.

CAULAINCOURT. Mais pour vous, Sire, que demanderai-je, qu'exigerai-je?

L'EMPEREUR. Rien! Napoléon ne dépendra jamais que de Napoléon. Allez.

SCÈNE X.

LES MÊMES, L'EMPEREUR.

L'EMPEREUR. Et maintenant à Joseph.

« Mon frère, conformément aux instructions verbales que je vous ai données et à l'esprit de toutes nos lettres, vous ne devez permettre en aucun cas que l'impératrice et le roi de Rome tombent entre les mains de l'ennemi. Vous serez plusieurs jours sans avoir de mes nouvelles; si l'ennemi s'avance sur Paris avec des forces telles que toute résistance devienne inutile, faites partir dans la direction de la Loire, la régente, mon fils, les grands dignitaires, les ministres, les officiers de la couronne et le trésor. Ne quittez pas mon fils et rappelez-vous que je préférerais le savoir dans la Seine, plutôt qu'entre les mains des ennemis de la France. Le sort d'Astyanax prisonnier m'a toujours paru le plus malheureux de l'histoire.

« NAPOLÉON. »

Mais qui portera cette lettre, en qui pourrais-je avoir une confiance si entière? Ah! Bertaud, mon ami.

BERTAUD. Sire!

L'EMPEREUR. Bertaud, tout blessé que tu es, il faut à l'instant même partir pour Paris, remettre cette lettre à mon frère Joseph; entends-tu, à lui, et pas à un autre. Bertaud, cette fois, c'est plus que ma vie qu'il faut sauver; c'est celle de ma femme et de mon fils. Pars, pars, mon ami, tandis que les communications par Villenove et Coulommiers sont libres encore. Pars; mais qu'attends-tu donc, dis?

BERTAUD. Sire, j'attends la bague.

L'EMPEREUR. Eh bien, donc, prends, entêté. (*Il la lui donne. A Emmanuel.*) Suivez votre oncle, Monsieur; vous me répondez de sa vie... A cheval, messieurs, à cheval.

Cinquième Tableau.

L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MAJOR, HENRI, LÉON, ARTHUR.

(*La cour; au lever du rideau les élèves s'exercent au maniement du fusil et à l'exercice du canon.*)

LE MAJOR, *commandant l'exercice.* Canonniers, à vos pièces.... marche.... halte... front.... en action.... chargez.... rompez les rangs.

En rangeant les pièces, Henri laisse retomber l'affût de l'une d'elles sur le pied d'Arthur.)

ARTHUR. Ah! maladroit, va!

HENRI. Comment, maladroit?

ARTHUR. Tu ne vois donc pas que tu m'as mis ton affût sur le pied?

HENRI. Tiens, pourquoi mets-tu ton pied sous mon affût?

ARTHUR. Pourquoi! pourquoi!

HENRI. Ah! tu es bien douillet, cher ami; il faudra te corriger de cela ici, vois-tu.

ARTHUR. J'ai bien envie de te corriger d'autre chose, moi, dis donc.

HENRI. Et de quoi?

ARTHUR. De ce ton goguenard que tu prends, et qui me déplaît, monsieur de la seconde année.

HENRI. Eh bien, si mon ton te déplaît, il faut le dire.

ARTHUR. Eh bien, je te le dis.

HENRI. Après?

ARTHUR. Je te le répète.

HENRI. Ça durera-t-il longtemps comme cela?

ARTHUR. Le temps de mettre un compas au bout d'une mèche.

HENRI. Qui est-ce qui a un compas, vous autres? voilà monsieur qui veut que je lui prenne sa mesure.

LÉON, *de l'école.* Eh bien, qu'est-ce que c'est là-bas? on se dispute.

ARTHUR. Oh! ce n'est rien, une leçon de mathématiques.

LÉON. Ah çà, voyons, y pensez-vous? Henri, Henri!

HENRI. Ce n'est pas moi qui ai cherché dispute, c'est monsieur qui se fâche sous prétexte qu'on lui a écrasé le pied avec un affût, et que la pièce de quatre ne veut pas lui faire ses excuses.

LÉON. Allons, allons, la paix, à bas les compas.

ARTHUR. Tu vas me faire le plaisir de te ranger, n'est-ce pas?

LÉON. Voyons, Henri, toi qui es le plus raisonnable.

HENRI. Moi, je ne lui en veux pas.

ARTHUR. Ah! nous ne sommes donc pas si méchant que nous en avons l'air, monsieur le vétéran.

HENRI. Dis donc, dis donc, est-ce que tu crois que je recule, par hasard?

ARTHUR. Non, mais je dis qu'en sortant de l'école, il faudra entrer dans les artificiers; c'est un corps qui fait plus de bruit que de besogne.

HENRI. Ah! c'est comme cela que tu le prends! tiens. (*Il lui donne une croquignole.*) En garde maintenant.

ARTHUR. Place, place, Messieurs, il m'a insulté.

HENRI. Touché!

ARTHUR. Rien, rien; une égratignure à la main, une cravate et continuons.

SCÈNE II.

LES MÊMES, VICTOR, *entrant.*

VICTOR. Eh bien! que fait-on ici? on se bat, camarade contre camarade, Français contre Français, quand les Prussiens sont aux portes de Paris.

TOUS. Les Prussiens! impossible.

VICTOR. Impossible? Tenez, voyez cette proclamation. « Citoyens, une colonne ennemie s'est portée sur Meaux, elle s'avance par la route d'Allemagne, mais l'Empereur la suit de près. »

TOUS. Vive l'Empereur!

VICTOR. « Le conseil de régence a pourvu à la sûreté de l'Impératrice et à la sûreté du roi de Rome : je reste avec vous. »

HENRI. Comment! à la sûreté de l'Impératrice... à la sûreté du roi de Rome...

VICTOR. Messieurs, l'Impératrice et le roi de Rome sont partis ce matin à onze heures.

ARTHUR. Partie, l'Impératrice... partie?

VICTOR. Elle ne le voulait pas, mais on l'a forcée. Le roi de Rome ne voulait pas quitter les Tuileries. Il jetait des cris affreux; sa gouvernante a été obligé de l'emporter dans ses bras. Maintenant voilà ce que j'ai fait; j'ai cru devoir me rendre en votre nom à tous chez le ministre de la guerre pour lui offrir nos services.

TOUS. Bravo! bravo!.. eh bien, le ministre.

VICTOR. Impossible de pénétrer jusqu'à lui. J'avais bien envie de ne pas rentrer et de courir aux barrières, mais il m'a semblé que ce serait une trahison envers vous. mes amis.

ARTHUR. Bien, Victor.

VICTOR. Donc, voilà où en sont les choses. On va se battre pour défendre Paris ; se battera-t-on sans nous ?

TOUS. Non.

VICTOR. Eh bien, armons-nous.

ARTHUR. Camarades, camarades, vous le savez, les ordres sont précis ; pas un élève ne doit sortir de l'école sans permission, toute désobéissance est punie de huit jours de cachot.

VICTOR. Eh bien, il y a un moyen que personne ne soit puni.

TOUS. Lequel ?

VICTOR. C'est de désobéir tous.

LÉON. Camarades je comprends... je partage votre enthousiasme. Mais observez que nous sommes tous fils d'officiers... et que nous devons.

VICTOR. C'est justement parce que nous sommes tous fils d'officiers, que nous nous devons à la défense de notre pays... et si tu crains...

LÉON. Oh ! tu ne le penses pas, Victor, et je te prouverai que tout comme un autre, je sais gagner sur le champ de bataille une épaulette de capitaine.

VICTOR. A la bonne heure. D'ailleurs, le frère de l'Empereur fait un appel aux Parisiens.

HENRI. Nous devons tout à l'Empereur, c'est lui qui a fondé l'école ; nous voulons défendre Paris, et mourir pour l'Empereur.

TOUS. Vive l'Empereur ! aux fusils... aux canons... aux armes, et maintenant à bas les portes... enfonçons les portes !...

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE MAJOR.

LE MAJOR. C'est inutile.

TOUS. Le major !

LE MAJOR. En voici les clefs ; je vous autorise à sortir, car dans une circonstance pareille ce serait d'un mauvais Français de s'opposer à votre ardeur.

TOUS. Vive le major !

LE MAJOR. Si je n'étais enchaîné ici par la consigne, je ne voudrais pas que ce fût un autre que moi qui eût l'honneur de vous faire faire vos premiers pas vers l'ennemi.

TOUS. Bravo ! bravo !

LE MAJOR. Allez, enfants ; allez, et puissé-je avoir la joie qu'il ne manquera pas un de vous au prochain appel !

VICTOR. Ceux qui manqueront, major, vous les retrouverez aux Invalides ou au Panthéon. Et maintenant, canonniers, à vos pièces... vous à la barrière Blanche et aux buttes Saint-Chaumont, et nous à la barrière Clichy. (*Ils sortent tous en criant vive l'Empereur !*)

Sixième Tableau.

LA BARRIÈRE CLICHY.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAYSANS, *puis* VICTOR. (*Grand tumulte à la barrière. L'octroi se perçoit comme en temps ordinaire. Les Paysans fuient en rentrant dans Paris. Une charrette est montée par un paysan.*)

UN CRIEUR. Voici la proclamation du roi Joseph, lieutenant-général de l'Empereur, commandant en chef la garde nationale, aux citoyens de Paris. Un sou. Voici la proclamation.

UN HOMME. Donne, mon ami, donne. Arrivez, vous autres, je vais vous lire cela.

LES SPECTATEURS. Lisez-nous cela, lisez-nous cela. Montez ici !.. montez là !.. (*On entend le crieur qui s'éloigne.*)

VICTOR, *entrant avec les élèves.* Inutile, inutile. Comme elle annonce que l'ennemi vient au-devant de nous, nous allons au-devant de l'ennemi.

TOUS. Bravo ! bravo, l'école Polytechnique est avec nous. Vive l'école Polytechnique !

UN AIDE DE CAMP, *entrant.* Gare ! gare !

VICTOR. Quelles nouvelles ! monsieur ? quelles nouvelles !..

L'AIDE DE CAMP. Qu'on se bat aux buttes Saint-Chaumont ! Que le duc de Raguse est à Romainville. (*Canon.*) Entendez-vous ? c'est lui qui carillonne en ce moment-ci ? Gare ! gare ! (*Il sort.*)

LE PAYSAN. Il ne nous manque plus que les invalides.

VICTOR. Les voilà.

ARTHUR. Bonjour, père Clopin ! bonjour, père Clopant !

L'INVALIDE. Bonjour, morveux.

ARTHUR. Ah ! vous dites ça parce que vous ne vous mouchez pas du pied.

DES VOIX. Ah ! la garde nationale ! Vive la garde nationale ! (*Pendant qu'on fraternise au premier plan, un régiment de ligne arrive*)

VICTOR. La ligne !.. la ligne !.. Ah ! c'est toi, Lorrain. Mon père ? où est mon père ?

LORRAIN. Il y a plus de huit jours que

nous ne l'avons vu; il sera resté quelque part, pauvre colonel!

VICTOR. Et où cela, mon ami?

LORRAIN. Dame! où sont restés déjà les trois quarts du régiment, où restera le dernier quart, couchés sur ce grand lit de camp qu'on appelle un champ de bataille.

VICTOR. Mort! mon père! mort!

SCÈNE II.

LES MÊMES, FORTUNÉ, CATHERINE.

FORTUNÉ. Vivant, et très-vivant, monsieur Victor, rassurez-vous.

VICTOR. Ah! c'est toi, Fortuné?

FORTUNÉ. Oui, monsieur Victor, et voilà ma sœur, Catherine Michelin, qui est de votre connaissance; de plus, mon neveu, Napoléon Michelin, que j'ai l'honneur de vous présenter. (*Il lui montre l'enfant ficelé sur son sac.*)

VICTOR. Bonjour, ma bonne Catherine; les affaires ont donc bien tourné?

CATHERINE. Oui, monsieur Victor, à merveille, comme vous voyez.

VICTOR. De sorte que l'enfant...

FORTUNÉ. L'enfant est reconnu, et la preuve c'est que je le porte sur mon dos pour qu'il ne fatigue pas trop Catherine.

VICTOR. Mais dis donc, en retraite ça n'est pas très-prudent.

FORTUNÉ. C'est selon comme on bat en retraite, monsieur Victor. Or, comme nous ne montrons jamais les épaules à l'ennemi, l'enfant est toujours garanti.

VICTOR. Brave Michelin! maintenant dis-moi, mon père?..

FORTUNÉ. Attendez, le moutard a soif. Tiens, Catherine, cela ne me regarde plus, tu es chargée du département des liquides. (*Il lui donne l'enfant.*) Votre père, monsieur Victor; voilà ce que c'est, l'Empereur l'a chargé d'une mission secrète.

VICTOR. Pour qui?

FORTUNÉ. Pour Sa Majesté le roi Joseph.

VICTOR. Mais il est donc à Paris?

FORTUNÉ. Il est à Paris.

VICTOR. Comment se fait-il que je ne l'aie pas vu?

FORTUNÉ. Depuis quand êtes-vous sorti de l'école?

VICTOR. Depuis une heure.

FORTUNÉ. Eh bien! voilà, voyez-vous, il aura été obligé de prendre la traverse et il ne sera arrivé qu'hier ou que ce matin, les chemins ne sont pas sûrs. Et mademoiselle votre sœur?

VICTOR. Elle est en sûreté chez ma tante; rue du Helder.

BERTAUD, *dans la coulisse.* Le 24e de ligne? N'est-ce pas ici que se réunit le 24e de ligne?

VICTOR. Je ne me trompe pas, c'est sa voix! . Mon père! mon père!

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE COLONEL BERTAUD, *entrant.*

BERTAUD. Victor, mon enfant! (*Changeant de ton.*) Pourquoi donc avez-vous quitté l'école, monsieur?

VICTOR. On nous a laissés sortir pour nous battre, mon père, et j'ai pensé que dans un moment comme celui-ci la seule voix qu'il fallait écouter c'était celle de la France! Or, la France criait aux armes, mon père, j'ai pris les armes, et me voilà.

BERTAUD. Et tu as bien fait.

VICTOR. Tiens, c'est toi, Emmanuel, chirurgien-major! peste! tu n'as pas perdu ton temps.

EMMANUEL. C'est une faveur que je ne dois pas à mon mérite, mon cher Victor, mais aux bontés de l'Empereur.

VICTOR. Et l'Empereur est toujours bon pour vous, mon père?

BERTAUD. Avant de le quitter je lui ai demandé la seule chose que je désirasse et il me l'a accordée. Mais il ne s'agit point de cela, mes amis, c'est moi votre colonel.

LES SOLDATS. Vive le colonel Bertaud! vive le colonel!

FORTUNÉ. Présent, mon colonel.

BERTAUD. Mes amis, il s'agit tout simplement de nous faire tuer ici; y êtes-vous disposés?

LORRAIN. Tout ce que vous ferez nous le ferons, colonel.

PLUSIEURS VOIX. L'ennemi! l'ennemi!

BERTAUD. Allons, mes amis, la charge et en avant; donnons-leur, une fois pour toutes, une indigestion de plomb et d'acier.

FORTUNÉ. Reficelons le moutard! (*On replace l'enfant sur le sac.*)

BERTAUD. Et vous, mes enfants, défendez la barrière; c'est une pauvre fortification, je le sais, mais la vraie muraille d'une ville c'est la poitrine de ses enfants. En avant! en avant! (*Le canon se rapproche, la fusillade se fait entendre à deux cents pas de la barrière. Les hommes du peuple restent en criant à la barrière!*)

LE MARÉCHAL MONCEY, *entrant.* En retraite, mes amis, en retraite. Occupez les hauteurs et défendez les barrières; sans cela, morbleu! vous vous ferez écharper tous.

Garnissez les maisons, tirez des fenêtres. (*On rentre en désordre.*) Barricadez-vous! (*Au colonel Bertaud.*) Quel régiment?

BERTAUD. Le 24ᵉ, maréchal.

MONCEY. Colonel Bertaud, alors?

BERTAUD. Oui, maréchal.

MONCEY. Bon, je n'ai pas besoin ici puisque vous y êtes. Vous promettez de défendre cette barrière?

BERTAUD. Jusqu'à la mort.

MONCEY. C'est bien. Mes aides de camp vous apporteront de mes nouvelles et m'apporteront des vôtres. Je suis à la barrière Blanche. Gare! mes amis, gare!

SCENE IV.

LES MÊMES, *moins* MONCEY, LE BOSSU.

BERTAUD. Allons, barricadez-moi la porte vivement, mes enfants, vivement. Catherine, donne la goutte à tous ces gens-là, c'est moi qui paye.

CATHERINE. Oh! il n'y a pas besoin de cela, colonel. Ils savent bien que les jours de bataille c'est comme les jours de fête, distribution gratis! Buvez, mes enfants, buvez. (*A Fortuné.*) Eh bien! toi?

FORTUNÉ. Moi, je retiens le bidon. (*Il le prend et boit.*) Bon, il n'y a plus seulement de quoi rafraîchir une poule dans ton baril.

VICTOR, *allumant des grenades à une mèche de canon et les lançant.* Maudites grenades, va!

UN AIDE DE CAMP DE LA GARDE NATIONALE. Qu'avez-vous après vos grenades?

VICTOR. J'ai, monsieur, que je ne sais pas ce qu'elles ont, mais tout à l'heure plus d'un tiers a raté. Il faut que quelqu'un trahisse pour nous donner de pareilles munitions.

L'AIDE DE CAMP. Personne ne trahit, entendez-vous, monsieur! et si vos grenades ne partent pas, c'est que vous ne prenez pas le temps de les allumer.

VICTOR. Je crois que vous vous trompez, monsieur; si les grenades ne partent pas, c'est qu'elles sont bourrées avec du son et des cendres.

L'AIDE DE CAMP. Si les grenades ne partent pas, monsieur, c'est que vous les allumez mal.

VICTOR. Et je les allume mal, parce que...

L'AIDE DE CAMP. Parce que vous aviez peur qu'elles ne vous éclatassent dans les mains.

VICTOR. Parce que j'aurais peur, dites-vous?

BERTAUD. Hein? Qui est-ce qui a dit que Victor avait peur?

VICTOR. Rien, mon père, rien. (*Il descend, prend une grenade de chaque main, les allume et les met sous le nez de l'aide de camp.*) Tenez, Monsieur, vous ne direz pas qu'elles sont mal allumées, n'est-ce pas? Eh bien! sur deux, il n'y en aura peut-être qu'une qui éclatera.

L'AIDE DE CAMP. Que diable faites-vous? Jetez donc ces grenades, jetez-les donc!

VICTOR. Dame! vous prétendez que j'ai peur. (*L'aide de camp fait sauter les deux grenades en donnant un coup sur chaque main de Victor; sur les deux grenades, une seule éclate.*) Eh bien! quand je vous le disais.

BERTAUD, *pâlissant.* Oh! le malheureux!

L'AIDE DE CAMP. Recevez mes excuses, Monsieur.

VICTOR. Oh! il n'y a pas de quoi. (*La fusillade se fait entendre dans la coulisse. On riposte par des coups de fusil. Une bombe tombe sur le théâtre.*)

TOUS. Gare l'obus! (*On se gare, on se jette à plat ventre; la fusillade cesse.*)

VICTOR. Place! (*Il s'élance pour couper la mèche.*)

BERTAUD, *l'écartant.* A mon tour un peu! (*L'obus éclate; Bertaud porte les mains à son visage.*)

VICTOR. Mon père!

EMMANUEL. Mon oncle! (*Il écarte les mains de Bertaud.*) De l'eau fraîche avec quelques gouttes d'eau-de-vie. Ce ne sera rien, il n'y a pas de blessure.

BERTAUD. Mais alors je puis rester à mon poste.

EMMANUEL. Quand vous serez pansé, mon oncle (*On entraine Bertaud dans une maison.*)

VICTOR. Ecoute, Catherine, rends-moi un grand service.

CATHERINE. Deux, monsieur Victor.

VICTOR. Cours jusqu'à la rue du Helder; préviens ma sœur que mon père vient d'être blessé légèrement, entends-tu; ne l'effraye pas, je puis être entraîné ailleurs. Emmanuel a son service, mon père serait abandonné; qu'elle vienne le plus près qu'il sera possible avec une voiture; nous y ferons conduire mon père; va.

CATHERINE. Fortuné, on te recommande l'enfant.

FORTUNÉ. Laisse donc; il est là comme dans sa bercelonnette. (*La fusillade recommence; puis les trompettes annoncent le parlementaire.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, UN PARLEMENTAIRE. (*Du dehors on entend la trompette.*)

PLUSIEURS VOIX. Un parlementaire! un parlementaire! (*On ouvre la petite porte.*)

L'HOMME. Un parlementaire ennemi. Tirez dessus!

L'AIDE DE CAMP. Halte-là! Messieurs, un parlementaire est sacré. Qu'on l'introduise. Je vais chercher le maréchal.

FORTUNÉ, *au Parlementaire.* Attendez là, capitaine.

SCÈNE VI

LES MÊMES, CATHERINE, FRANCE.

CATHERINE. Fortuné! Fortuné! voilà mademoiselle en personne.

FORTUNÉ. Eh! mon colonel! mon colonel! voilà mademoiselle France.

BERTAUD, *sortant de la maison.* France, ma fille!

VICTOR. Mon père! mon père! n'ôtez pas le bandeau, Emmanuel l'a défendu.

FRANCE. Mon père, vous êtes blessé?

BERTAUD. Ce n'est rien; le visage un peu brûlé par la poudre; voilà tout. Emmanuel prétend que dans huit jours il n'y paraîtra plus.

FRANCE. Bien vrai, mon père?

BERTAUD, *portant la main à son bandeau.* Mais, ma foi!...

EMMANUEL, *essayant de s'opposer à ce que le colonel ôte son bandeau.* Mon oncle!

VICTOR. Mon père!

BERTAUD. Oh! tant pis! Il y a près d'un an que je ne l'ai vue, il faut que je la voie. France, ma fille! (*arrachant son bandeau*) où es-tu, que je te regarde tout à mon aise, France!

FRANCE. Mais me voilà, mon père.

BERTAUD. Tu es là, je te touche; je ne te vois pas! Oh! malheureux! malheureux! j'ai les yeux brulés! je suis aveugle!

FRANCE. Mon père!

VICTOR. Mon père!

EMMANUEL, *à France.* Emmenez-le..... emmenez-le à l'instant.

FRANCE. Venez, venez, mon père; notre amour vous tiendra lieu de tout, même de la lumière du ciel... Venez, venez.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE MARÉCHAL MONCEY.

LE MARÉCHAL. Où est le parlementaire?

LE PARLEMENTAIRE. Me voilà, monsieur le maréchal.

LE MARÉCHAL. Que voulez-vous?

LE PARLEMENTAIRE. Traiter de la capitulation de Paris.

LE MARÉCHAL. De quelle part venez-vous?

LE PARLEMENTAIRE. De la part du prince de Schwartzenberg.

LE MARÉCHAL. Retournez vers le prince, et dites-lui que quand il s'agit de capitulation, il faut s'adresser à un autre qu'au maréchal Moncey.

LE PARLEMENTAIRE. C'est votre dernier mot, Monsieur le maréchal?

LE MARÉCHAL. Oui, Monsieur; allez.

TOUS. Vive le maréchal Moncey!

LE MARÉCHAL. Vive la France! (*Le feu recommence.*) Chacun à son poste, et que ce soit pas par la barrière de Clichy que l'ennemi entre dans Paris. (*L'action s'engage; la barrière est brisée à coups de canon par les Prussiens. Les Français ripostent avec acharnement. Henri et Arthur sont blessés. Tableau de la barrière Clichy.*)

ACTE TROISIÈME.

—

Septième Tableau.

UNE AUBERGE A AVIGNON.

SCÈNE PREMIERE.

PORTEFAIX D'AVIGNON, *buvant et chantant*, EMMANUEL *à une table.*

UN D'EUX *chantant.*

Le Corse de madame Ango
N'est pas le Corse de la Corse
Car le Corse de Marengo
Est d'une bien plus dure écorce.

POINTU. Tais-toi donc! taisez-vous donc! vous chantez faux comme des orfraies.

UN PORTEFAIX. Dis donc, Pointu, est-ce vrai que tu jetterais ce boulet de quarante-huit-là, qui fait tourner la broche, par-dessus la porte de l'Oulle?

POINTU. Décroche le boulet et donne-le-moi, tu verras.

LA SOEUR DE L'AUBERGISTE. Voulez-vous laisser là mon boulet, vous!... Eh bien! bon, et la broche... ne faut-il pas qu'elle tourne, comme le soleil, pour tout le monde?

POINTU. C'est juste! Le Corse est tombé, c'est fête. Allons, du vin!... du vin!...

LA CALADE. Ah! si c'est pour boire à la chute que vous demandez du vin, la cave est à vous.

POINTU. Tu lui en veux donc aussi, à l'ogre de Corse, toi?

LA CALADE. Est-ce qu'on n'est pas venu prendre, il y a six mois, mon fiancé avec des gendarmes? Est-ce qu'on ne l'a pas fusillé sous prétexte qu'il avait déserté avec armes et bagages?

POINTU. Tiens, tu es charmante, laisse-moi t'embrasser. Eh! venez donc, les autres; c'est ici qu'on boit, c'est ici qu'on mange, c'est ici qu'on danse. (*Immédiatement le vin, les tambours, les danses, à la fin des danses.*)

UN PORTEFAIX, *accourant*. Eh! les amis! dites donc, vous ne savez pas?

TOUS. Non; mais dis, nous saurons.

LE PORTEFAIX. On le conduit à l'île d'Elbe, et il passe par ici.

TOUS. Qui cela?

LE PORTE-FAIX. Nicolas, donc!

POINTU. Le Corse, le Corse passe par ici?

LE PORTEFAIX. Qu'en dis-tu?

POINTU. Je dis que tu te trompes, il ne passe pas par ici.

LE PORTEFAIX. Comment! il ne passe pas par ici?

POINTU. Non; il s'arrête ici.

TOUS. Compris! compris!

LA CALADE. S'il doit tomber ici, je demande à en être, moi!

L'AUBERGISTE. Comment! un assassinat! y penses-tu, malheureuse?

POINTU. Ah çà, dis donc, mêle-toi de tes affaires, ou sinon le Rhône est à deux pas d'ici.

EMMANUEL, *se levant et allant à lui*. Touchez là, camarade.

POINTU. Tu es donc des nôtres, toi?

EMMANUEL. Oui, et en tous cas, s'il dépasse Avignon, nous sommes là, à Aix.

POINTU. Inutile; voilà une hache qui lui fera son affaire.

UN AUTRE. Voilà une baïonnette qui n'attend que le moment.

LA CALADE. Et voilà un couteau qui n'est pas ébréché, je m'en vante.

POINTU, *à Emmanuel*. Et toi, je ne te vois pas d'armes.

EMMANUEL. Moi, ils sont là, (*montrant ses poches*) au chenil, deux boules-dogues qui aboient et qui mordent en même temps.

POINTU. Bon, je vois que tu es un brave. (*On entend le bruit d'une voiture.*)

TOUS. Qu'est-ce que c'est que ça? qu'est-ce que c'est que ça? Une voiture, c'est lui! A la voiture! à la voiture! (*Ils courent tous dehors.*)

SCENE II.

EMMANUEL, LE MAITRE DE L'AUBERGE.

EMMANUEL. Tu es un vieux soldat, toi?

L'AUBERGISTE. Eh bien oui, après?

EMMANUEL. Qui ne fais pas cause commune avec tous ces brigands-là.

L'AUBERGISTE. On n'est pas un assassin, voilà tout.

EMMANUEL. Tu as fait les premières guerres.

L'AUBERGISTE. Qui vous a dit cela?

LE GÉNÉRAL MICHEL. Moi!

L'AUBERGISTE. Mon ancien chef de brigade! Vous vous êtes souvenu du père Moulin?

LE GÉNÉRAL. Oui, comme d'un brave et fidèle soldat de l'Empereur; ainsi, nous pouvons compter sur toi?

L'AUBERGISTE. Oui, oui; motus, les voilà qui reviennent.

SCENE III.

LES MÊMES, POINTU, PORTEFAIX, LE CAPITAINE DE FRÉGATE CAMPBELL, LE MAJOR KOLLER.

CAMPBELL. Eh bien, messieurs, qu'est-ce que cela, et que voulez-vous?

POINTU. Nous voulons l'usurpateur.

CAMPBELL. Ces gens-là sont fous.

POINTU. Qu'est-ce qu'il dit le homard?

PORTEFAIX. Il dit que nous sommes fous.

CAMPBELL. Fous ou enragés, à votre choix. Le maître de l'hôtel?

L'AUBERGISTE. C'est moi, capitaine.

CAMPBELL. Je suis le commissaire anglais chargé de conduire l'empereur Napoléon à l'île d'Elbe, et voilà mon collègue le major Koller, commissaire prussien.

LES PORTEFAIX. L'empereur Napoléon? (*Murmures.*)

CAMPBELL. Oui, Messieurs, l'empereur Napoléon. On ne cesse pas d'être empereur parce qu'on n'habite pas les Tuileries, pas plus que le pape qui est mort à Valence n'avait cessé d'être pape pour ne plus habiter le Vatican. Toutes les majestés viennent d'en haut. Qui a été, est, et qui est, sera.

POINTU. Eh bien, il ne sera pas longtemps, voilà ce que j'ai l'honneur de vous dire, monsieur le commissaire.

CAMPBELL. Est-ce qu'il n'y a pas des autorités constituées dans cette ville?

POINTU. Ah! oui, les autorités! il faudrait qu'elles eussent la force pour elles les autorités.

CAMPBELL. Il n'y a pas de garnison?

POINTU. Deux cents hommes de troupe de ligne.

CAMPBELL. Ces deux cents hommes ont un commandant?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE COMMANDANT MONTAGNAT.

MONTAGNAT. Oui, monsieur, c'est moi. (*Murmures.*)

CAMPBELL. J'ai besoin de vous parler, Monsieur.

MONTAGNAT. Et moi, je vous cherchais. Je voulais vous demander, Monsieur, si Sa Majesté l'Empereur avait une escorte suffisante pour faire une courageuse résistance en cas d'attaque.

CAMPBELL. Craignez-vous donc une tentative organisée?

MONTAGNAT. Des misérables ont juré que l'Empereur ne sortirait pas vivant d'Avignon.

POINTU. Qu'est-ce qu'ils chuchotent donc?

CAMPBELL. Messieurs, vous allez nous laisser cette salle, s'il vous plaît.

POINTU. De quoi? de quoi? cette salle, c'est la salle commune, tout le monde a le droit d'y rester, pourvu qu'il y consomme. Du vin, père Moulin, du vin! (*Il chante à tue-tête.*)

Le Corse de madame Ango
N'est pas le Corse de la Corse;
Car le Corse de Marengo
Est d'une bien plus dure écorce.

CAMPBELL, *à l'Aubergiste.* Mon ami, donnez-nous une chambre particulière.

POINTU. Eh bien, où vont-ils donc?

CAMPBELL. Si vous avez le droit de rester dans la chambre commune, nous avons le droit, nous, de prendre une chambre particulière.

L'AUBERGISTE. Passez là, Messieurs, c'est la chambre de ma sœur.

CAMPBELL, *prenant une lampe.* Venez, messieurs. (*Ils entrent.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, *moins* LES COMMISSAIRES *et* MONTAGNAT.

POINTU. C'est bien, complotez tant que vous voudrez, il faut qu'il passe ici, et nous l'attendons ici.

MICHEL, *à Emmanuel.* Qu'y a-t-il à faire?

EMMANUEL. Je crois qu'il y a à mourir avec l'Empereur et pas autre chose.

MICHEL. Alors, faisons signe à nos amis.

EMMANUEL. Laissez-moi aller les chercher; ils ne se défient pas de moi.

MICHEL. Oh! vous n'aurez pas besoin d'aller bien loin, ils sont là sur le seuil de la porte. (*Emmanuel va à la porte, l'ouvre, on voit la rue pleine de peuple.*)

EMMANUEL, *à part, au général Michel.* Réunissons-nous, et tenons-nous prêts. (*Aux autres, haut.*) Soyez tranquilles, mes amis, il ne tardera pas à arriver.

CENT VOIX. Qu'il vienne, on l'attend.

POINTU, *qui a écouté à la porte et essayé de voir par la serrure.* Chut! les voilà! les voilà!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CAMPBELL, MONTAGNAT, KOLLER.

CAMPBELL. Place, Messieurs, s'il vous plaît.

POINTU. Eh bien, avons-nous pris nos petites dispositions? sauverons-nous le grand homme, hein?

CAMPBELL. Nous l'espérons, Messieurs, place! (*Il sort avec Koller et Montagnat.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, *moins* CAMPBELL, KOLLER *et* MONTAGNAT, *plus* LA CALADE.

LA CALADE, *sortant de la même chambre que les commissaires.* Chut!

TOUS. La Calade!

LA CALADE. Venez ici, je sais tout, nous le tenons le brigand.

EMMANUEL. Que va-t-elle dire?

LA CALADE. J'étais dans ma chambre quand ils sont entrés, j'ai soufflé la chandelle, je me suis cachée derrière les rideaux; voilà ce qu'ils veulent faire, l'Empereur ne descendra pas ici.

TOUS. Hein?

LA CALADE. Il tournera la ville et changera de chevaux à la porte Saint-Lazare.

POINTU. Est-ce qu'il y a une poste à la porte Saint-Lazare? c'est ici la poste, il faudra bien qu'il descende ici.

LA CALADE. Monsieur Montagnat, le lieutenant de la ligne, s'est chargé de trouver des chevaux.

POINTU. Eh bien, alors, allons à la porte Saint-Lazare.

EMMANUEL *et ses compagnons.* A la porte Saint-Lazare!

TOUS, *s'élançant hors de la maison.* A la porte Saint-Lazare! (*Tous sortent excepté Emmanuel et ses compagnons.*)

SCÈNE VIII.

EMMANUEL, L'AUBEGISTE, LES QUATRE OFFICIERS.

EMMANUEL *suit des yeux tout le peuple qui*

s'éloigne puis va à l'aubergiste. Papa Moulin, il faut sauver l'Empereur.

L'AUBERGISTE. Comment cela?

EMMANUEL. Tandis qu'ils vont l'attendre à la porte Saint-Lazare, courez sur la grande route ; la première voiture qui passera c'est la sienne ; les commissaires russes et autrichiens sont avec lui. Vous arrêterez la voiture, vous lui direz ce qui se passe là-bas, vous l'amènerez ici par quelque porte dérobée.

L'AUBERGISTE. Mais s'il ne veut pas me croire?

EMMANUEL. Vous lui direz que c'est moi, moi Emmanuel de Mégrigny, qui lui fais passer cet avis. Tenez, général, tenez, colonel, allez avec monsieur Moulin ; moi, j'attends ici avec ces Messieurs. (*Bruit de voiture.*) Silence!

TOUS. Quoi ! (*L'Empereur paraît.*)

EMMANUEL. L'Empereur, Messieurs, l'Empereur, il n'a pas eu le temps d'être prévenu, et ce qui devait le perdre le sauve. Allons, il y a toujours au ciel une étoile pour lui. (*A l'entrée de l'Empereur, on baisse la banne, on tire les rideaux.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, L'EMPEREUR, *accompagné de Campbell, du Général, du Colonel et des Commissaires russes et autrichiens.*

L'EMPEREUR. Eh bien, que dites-vous, mon cher, que vos Avignonais veulent m'assassiner ? Eh ! je croyais cependant qu'ils devaient être rassasiés depuis le massacre de la Glacière. Quels sont ces hommes?

EMMANUEL. Sire, des serviteurs dévoués à Votre Majesté, et prêts à mourir pour elle.

L'EMPEREUR. Ah! monsieur Emmanuel de Mégrigny. Merci, monsieur; il fait bon de retrouver sur la route de l'exil les gens qu'on aime et qu'on estime.

CAMPBELL. Sire, pouvons nous vous être bons à quelque chose dans le danger que vous courez ?

EMMANUEL. Messieurs, vous pouvez faire mettre ostensiblement les chevaux à votre voiture, en disant qui vous êtes, et en annonçant que Sa Majesté vous suit dans une troisième voiture. Allez, messieurs, et songez quelle existence vous êtes chargés de conserver.

SCÈNE X.

L'EMPEREUR, EMMANUEL, LES OFFICIERS.

L'EMPEREUR. C'est donc vous, monsieur Mégrigny ? c'est donc vous, général Michel? Mais il est un autre bon ami à moi, que je ne vois point parmi ces messieurs, c'est le colonel Bertaud. Aurait-il été tué?

EMMANUEL. Non, Sire, il n'a pas eu ce bonheur.

L'EMPEREUR. Serait-il mort?

EMMANUEL. Non, car il ignore l'abdication de votre majesté.

L'EMPEREUR. Il ignore mon abdication ! a-t-elle fait si peu de bruit en France, qu'un seul Français ignore un pareil événement?

EMMANUEL. Sire, le colonel Bertaud est aveugle.

L'EMPEREUR. Aveugle ! mon pauvre Bertaud !

EMMANUEL. Un obus, en éclatant, lui a brûlé les yeux.

L'EMPEREUR. Oh ! que dites-vous là ? Est-il riche au moins?

EMMANUEL. Oui, Sire, grâce aux bienfaits de votre majesté.

L'EMPEREUR. Aveugle ! quel malheur !

EMMANUEL. Oui, sans doute; mais Dieu a mis pour nous une consolation dans ce malheur.

L'EMPEREUR. Laquelle?

EMMANUEL. C'est que, grâce à cet accident terrible, on a pu lui cacher la chute de votre majesté, chute à laquelle, vous le savez bien, Sire, il n'eût pas survécu.

L'EMPEREUR. Oui, vous l'avez dit, monsieur de Mégrigny; dans ce malheur il y a le doigt de Dieu. Mais vous êtes réunis ici dans une intention quelconque.

EMMANUEL. Dans l'intention de vous sauver Sire.

L'EMPEREUR. Comment cela ?

EMMANUEL. Comme votre majesté peut le voir, sa vie court le plus grand danger.

L'EMPEREUR. Oh ! monsieur, pendant mes vingt ans de guerre, j'ai vu la mort de si près, qu'il faut qu'un danger bien réel s'offre à moi pour que je daigne le saluer de ce nom. D'ailleurs, je puis dire comme le Jules César de Shakspeare : Le danger et moi sommes deux lions nés le même jour et je suis l'aîné.

EMMANUEL. Eh bien soit, Sire; laissons là le danger si grand qu'il soit, pensons à l'avenir.

L'EMPEREUR. A l'avenir ?

EMMANUEL. Eh bien, Sire, à six lieues d'ici, de l'autre côté de la rivière, entre Caumont et Saint-Andéol, dix hommes à nous nous attendent; rien de plus facile que de vous enlever, que de gagner le golfe de Lyon. Là, le beau-frère du général Lallemand, capitaine au long cours, vous attend avec son brick; vous montez dessus, il met à la voile et vous allez en Amérique attendre les événements.

L'EMPEREUR. En Amérique! c'est trop loin.

EMMANUEL. Votre majesté est donc décidée à se rendre à l'île d'Elbe?

L'EMPEREUR. Oui, monsieur de Mégrigny, puis-je personnellement faire quelque chose qui vous soit agréable?

EMMANUEL. Je demanderai à l'Empereur la grâce de l'accompagner dans son exil.

L'EMPEREUR. C'est une triste grâce, monsieur, mais je suis habitué aux dévouements de votre famille. Elle vous est accordée, vous serez le chirurgien-major de la garde. Eh bien, quel est ce bruit?

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE COMMISSAIRE RUSSE, LE COMMISSAIRE AUTRICHIEN, L'ABERGISTE.

CAMPBELL. Sire, le bruit s'est répandu que votre majesté était ici, les gens qui étaient à la porte Saint-Lazare encombrent toutes les parties de la maison, ils ne veulent pas laisser partir la voiture, ils menacent de couper les traits des chevaux, ils menacent... ils menacent enfin la vie de votre majesté.

L'EMPEREUR. Eh bien, monsieur?

EMMANUEL. Nous voilà, Sire, prêts à mourir pour vous et avec vous.

CAMPBELL. Oui, messieurs, mais nous sommes chargés de la garde de l'Empereur, nous; il ne faut pas qu'il arrive malheur à l'Empereur, ce serait une tache de sang au blason des quatre puissances.

L'EMPEREUR, *très-tranquillement.* Alors, messieurs, ce serait à vous, ce me semble, de trouver un moyen.

CAMPBELL. Sire, si votre majesté consentait à mettre cette redingote, ce chapeau, si votre majesté consentait à passer pour une des personnes de notre suite.

L'EMPEREUR. Allons donc, messieurs!

CAMPBELL. Sire! Sire! au nom du ciel! (*Cris au dehors.*) Sire, songez donc que nous répondons de vous.

L'EMPEREUR, *haussant les épaules.* A qui, monsieur?

CAMPBELL. Au monde d'abord, puis à Dieu.

EMMANUEL, *se précipitant vers la porte, les pistolets à la main.* Messieurs, vous savez ce qui nous reste à faire.

L'EMPEREUR. Assez; je consens, je ne veux qu'une seule goutte de sang coule pour moi. (*Il revêt la redingote et le chapeau du commissaire autrichien.*) Ouvrez! (*On ouvre les portes et les fenêtres, le peuple se précipite.*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE PEUPLE, (*Le Commissaire russe et le Commissaire prussien viennent se ranger près de leurs compagnons.*)

LE PEUPLE. Où est-il? où est-il?

CAMPBELL, Après qui en avez-vous, messieurs? voulez-vous dans notre personne violer le droit des gens?

POINTU. Ce n'est pas à vous que nous en voulons.

CAMPBELL. A qui donc?

PREMIER PORTEFAIX. A celui que vous appelez l'Empereur.

LE COMMISSAIRE. Il n'est point parmi nous.

POINTU. C'est que s'il y était, voyez-vous...

L'EMPEREUR, *s'avançant.* Vous le tueriez sans miséricorde, n'est-ce pas?

CHACUN, *levant son arme.* Sans miséricorde.

L'EMPEREUR, *jette son chapeau, dépouille sa redingote, puis avec le plus grand calme.* Frappez donc, je suis l'Empereur.

TOUS. L'Empereur! l'Empereur! (*Toutes les armes s'abaissent, toutes les colères meurent.*)

CAMPBELL. Oh! Sire, il n'y a que votre majesté pour opérer de pareils miracles.

L'EMPEREUR. N'avez-vous pas entendu dire, monsieur, qu'il y avait des hommes qui domptaient des tigres et qui charmaient des serpents. C'est une affaire de regard, voilà tout... En voiture, messieurs, en voiture!

POINTU, *s'élançant la hache à la main.* Place à l'Empereur! Et s'il y en a un qui le touche, il aura affaire à moi! — *Changement.*

Huitième Tableau.

GRENOBLE.

La maison du colonel Bertaud.

SCÈNE PREMIERE.

FRANCE, VICTOR. (*Victor écrit à une table, France est appuyée sur son épaule; on est dans un salon donnant sur un jardin par une espèce de perron.*)

FRANCE. As-tu fini?

VICTOR. Oui, chère sœur, voici les nouvelles d'aujourd'hui.

FRANCE. Et qu'est-ce que toute cette autre liasse, à laquelle je te vois travailler depuis près d'une semaine?

VICTOR. Ecoute bien ceci, chère sœur; c'est de la besogne faite d'avance dans la prévision d'un voyage qui n'aura peut-être pas lieu.

FRANCE. D'un voyage?

VICTOR. Oui, il est possible que je sois

forcé de m'absenter pour quinze jours, pour un mois, pour deux mois peut-être?

FRANCE. Pour deux mois ! toi ! Victor, nous qu tter, quitter mon père!

VICTOR. Rien de moins certain que ce voyage, France, et cependant comme je te le dis, il rentre dans certaines possibilités. Eh bien voici pendant deux mois, jour par jour, les nouvelles que tu peux lire à mon père, je n'ai pas besoin de te recommander, n'est-ce pas chère sœur, dans le cas où je serais obligé de partir, de veiller autour de lui pour nous deux; de ne laisser approcher aucune personne sans que cette personne soit prévenue qu'il ignore tous nos malheurs.

FRANCE. Sois tranquille, du moment que nous avons commencé à le tromper, pauvre père, il faut le tromper jusqu'au bout. Mais où vas-tu donc ?

VICTOR. Tu m'excuseras, n'est-ce pas France, si je refuse de te le dire ?

FRANCE. C'est donc un secret ?

VICTOR. Oui.

FRANCE. Tu sors?

VICTOR. Je vais faire un tour du côté des grottes de Sassenage avec mon fusil.

FRANCE. Tu ne m'en voudrais pas, Victor si je te disais que depuis quelque temps tu m'inquiètes.

VICTOR. Non; mais je te demanderais d'où vient cette inquiétude.

FRANCE. Victor, nous vivons dans un temps où tu admets bien, n'est-ce pas, qu'il y ait lieu de craindre ?

VICTOR. A quel propos?

FRANCE. Mais à propos de politique; on sait l'attachement de notre famille à l'Empereur. Le gouvernement est ombrageux.

VICTOR. Eh bien?

FRANCE. Eh bien, Victor, ces parties de chasse, aux Mathésines, au Val Jouffré, aux lacs de la Fray, ces parties qui durent deux ou trois jours, ces absences fréquentes dans le passé, cette absence plus longue encore, dont tu nous menaces pour l'avenir. Victor, j'ai peur que tu ne te mêles à ces complots dont nous entendons parler tous les jours. Victor, j'ai peur que tu ne conspires.

VICTOR. Embrasse-moi, France. (*France l'embrasse.*) Tu es folle. (*Il prend son fusil et sort.*)

SCÈNE II.

FRANCE, *seule.*

Pauvre père! il ne nous manquerait plus que cela, qu'il apprît en même temps que l'Empereur, son dieu, n'est plus sur le trône, et que mon frère conspire. Alors, ce serait deux raisons de mourir au lieu d'une. Oh! cette bague qu'il porte au doigt et qui renferme ce poison. Si je pouvais obtenir qu'il me la donnât, ou du moins qu'il s'en séparât un instant !

SCÈNE III.

FRANCE, GROS-PIERRE.

GROS-PIERRE. Mademoiselle, c'est monsieur le préfet.

FRANCE. Comment! monsieur le préfet?

GROS-PIERRE. Oui, monsieur le préfet de l'Isère.

FRANCE. Faites entrer.

SCENE IV.

FRANCE, LE PRÉFET.

GROS-PIERRE. Entrez, monsieur le préfet, entrez.

LE PRÉFET. Pardon, Mademoiselle, si je me présente ainsi chez vous.

FRANCE. Venez, Monsieur, venez.

LE PRÉFET. Je désirerais vous parler, à vous ou à monsieur votre frère.

FRANCE. Mon frère est sorti, Monsieur; mais me voici.

LE PRÉFET. Pouvez-vous m'accorder quelques minutes?

FRANCE. Certainement, monsieur; d'ailleurs mon père est là, et si vous permettez...

LE PRÉFET. Non, merci; ce que je voulais vous dire, à vous, mademoiselle, ou à monsieur votre frère, a tout à fait besoin, au contraire, de l'absence du colonel.

FRANCE. Veuillez prendre la peine de vous asseoir, Monsieur, j'écoute.

LE PRÉFET. Mademoiselle, vous n'ignorez pas que dans un temps comme le nôtre, quatre mois après la chute d'un homme auquel se rattachaient tant d'intérêts divers, ces intérêts, quoique brisés, restent vivants, cherchent à se réunir, à se rejoindre, de là les conspirations, les complots.

FRANCE. J'écoute, Monsieur, mais je ne comprends pas.

LE PRÉFET. Je vais m'expliquer plus clairement, Mademoiselle. L'administration reçoit de Paris les ordres les plus sévères; on me rendra la justice de dire que, depuis ma nomination à la préfecture de Grenoble, j'ai, autant qu'il était en mon pouvoir, essayé de les adoucir.

FRANCE. Oui, Monsieur, je sais que vous êtes fort estimé, fort aimé même dans le département.

LE PRÉFET. Eh bien, mademoiselle, il m'est revenu des choses étranges, dont vous ne vous étonnerez pas que je vienne vous de-

mander l'explication. On m'a dit que l'Empereur, tombé pour tout le monde, était resté sur le trône pour le colonel, qu'on lui avait entendu raconter de prétendues victoires, donner d'étranges ordres. On m'a dit, entre autres choses, qu'il se prétendait le commandant militaire du département, et qu'en vertu de ce prétendu commandement, hier, par exemple, sous prétexte que c était aujourd'hui le 15 août, jour de la Saint-Napoléon, il avait fait une espèce de proclamation dans laquelle il invitait les habitants de Grenoble à illuminer leurs fenêtres.

FRANCE. Hélas! Monsieur, c'est une longue et triste histoire que celle que vous me demandez.

LE PRÉFET. N'importe, Mademoiselle, dites-la.

FRANCE. Mon père doit tout à celui qui est tombé, Monsieur, fortune, dotation, grades; mon père ne comprenait point que l'on ne sacrifiât pas tout à celui à qui l'on doit tout. A Méry sur-Seine, l'Empereur, pardon, celui qui régnait alors, faillit tomber au milieu d'un parti de cosaques, mon père lui sauva la vie. Dix minutes après, celui à qui mon père venait de sauver la vie, comprenant que tout était perdu pour lui, que d'un moment à l'autre, d'ailleurs, il pouvait tomber aux mains de l'ennemi, fit venir mon cousin, monsieur de Mégrigny, et lui ordonna, en sa qualité de chirurgien, de lui composer un poison assez subtil pour qu'il fût toujours maître de se donner la mort. Alors mon père se leva, s'approcha de lui, et en récompense de sa vie sauvée, lui demanda simplement une des deux bagues pleines de poison, jurant de mourir, non-seulement s'il mourait, mais même s'il cessait de régner.

LE PRÉFET. Vous avez raison, Mademoiselle, c'était même plus que du dévouement, c'était du fanatisme.

FRANCE. Vous savez, monsieur, dans quelle circonstance glorieuse pour lui mon père devint aveugle. Mais Paris était pris, l'empire croulait, mais Napoléon tombait avec lui. La cécité de mon père n'était donc pas le plus grand malheur dont nous fussions menacés; mon père avait fait le serment de ne pas survivre à la chute de son bienfaiteur; mon père n'avait jamais manqué à un serment, il fallait obtenir de lui qu'il trahît celui-là. C'est alors, Monsieur, que mon frère eut cette idée, de faire croire à mon père que Napoléon, de retour de Fontainebleau, était arrivé à temps, avait battu les alliés sous Paris, les avait repoussés au delà de la frontière, et était demeuré maître de la France et du trône. La chose était facile en raison du malheur qui lui était arrivé. Mon père est né à Grenoble, nous y avons conservé quelques amis qui devaient se prêter à cette pieuse ruse. On simula un brevet de l'Empereur qui, en récompense de ses services, nommait mon père commandant militaire du département. Nous l'emmenâmes ici, nous l'établîmes dans la maison où il est né et qui lui est moins étrangère que toute autre, car il la revoit avec les yeux du souvenir. Puis, établi ici, nous l'entourâmes, mon frère et moi, d'une espèce de cordon sanitaire qui ne laisse pénétrer jusqu'à lui aucun étranger. Tous les jours mon frère rédige la nouvelle que nous devons lui lire; le bulletin victorieux que Napoléon a envoyé d'un champ de bataille imaginaire, et mon père oublie tout, même qu'il ne nous voit plus, en songeant que son bienfaiteur, non-seulement n'est pas mort, non-seulement n'est pas prisonnier, mais encore est victorieux, tout-puissant, maître suprême des destinées de l'Europe. C'est un rêve, Monsieur, mais mon père vit par ce rêve, ne le tuez point par la réalité.

LE PRÉFET. Ainsi vous croyez, Mademoiselle, que si votre père, avec tous les ménagements possibles, apprenait la vérité...

FRANCE. Oh! Dieu m'est témoin, Monsieur, que je me suis plus d'une fois reproché notre mensonge comme une trahison, en songeant à ce qui arriverait si violemment ce second bandeau lui était arraché des yeux. Alors la vérité montait de mon cœur à mes lèvres. Mais aussitôt mes yeux se fixaient sur cette bague qu'il porte au doigt, sur cet anneau d'Annibal qui renferme la mort; et tant que je verrai cet anneau à sa main, je n'oserai rien lui dire.

LE PRÉFET. Ainsi voilà la vérité, Mademoiselle?

FRANCE. Oh! Monsieur, la vérité pure, entière. D'ailleurs, monsieur, le voici qui vient; par malheur, il ne peut s'apercevoir de votre présence; demeurez là, regardez, écoutez, et vous sortirez convaincu.

SCÈNE V.

LES MÊMES, BERTAUD, *appuyé sur le bras de* FORTUNÉ.

BERTAUD. Ah! mon bon Fortuné, tu dis donc que nous leur avons donné encore une frottée à Montmédy?

FORTUNÉ. Oui, oui, je tiens cela de monsieur Victor, qui l'a lu sur les papiers publics, et même que l'on a manqué de prendre ce brigand de Blücker. (*Apercevant le Préfet.*) Hein!

BERTAUD. Qu'y a-t-il?

FRANCE, *allant à lui.* Rien, mon père;

Fortuné me croyait au jardin, et en m'apercevant là il a été étonné, voilà tout.

BERTAUD. Et en te sachant là, je suis heureux, moi, voilà tout encore. Viens, mon enfant, viens.

FRANCE. Fortuné, mon père n'a plus besoin de toi puisque je suis là... va à tes affaires, va.

FORTUNÉ. Qu'est-ce que ce collet brodé-là vient donc faire ici? hum! cela nous portera malheur... c'est ma façon de penser... (*Il sort.*)

SCENE VI.

LES MÊMES, *moins* FORTUNÉ.

BERTAUD. Où est Victor?

FRANCE. Il a pris son fusil et est allé jusqu'à Sassenage, mon père.

BERTAUD. As-tu le journal?

FRANCE. Oui, mon père.

BERTAUD. Lis-moi les nouvelles de l'armée.

FRANCE *déplie le journal et montre au Préfet le papier préparé par Victor.* Les corps d'armée des maréchaux ducs de Trévise et de Raguse, renforcés d'une partie de l'armée de Lyon, commandés par sa majesté l'Empereur, ont rencontré hier, en avant de Montmédy, les corps d'armée du maréchal Blücker et du général Sacken; l'engagement commencé à sept heures du matin, a duré jusqu'à onze heures; à onze heures l'ennemi était en pleine déroute, laissait sur le champ de bataille deux mille hommes et entre nos mains six pièces de canon et douze cents prisonniers.

BERTAUD. Bon! et le bulletin? est-ce qu'il n'y a pas de bulletin?

FRANCE. Non, mon père, voilà tout... « L'Impératrice a assisté hier à la représentation de l'Opéra, et a été saluée à son entrée dans sa loge par les cris de vive l'Empereur! vive Marie-Louise! »

BERTAUD. Bien, merci, mon enfant, merci, ma petite Antigone. Regarde un peu l'injustice des historiens, ma chère enfant: tu auras fait pour moi plus peut-être que n'avait fait pour son père la fille d'OEdipe; et comme mon nom est un nom obscur, il entraînera ton nom dans mon obscurité. Que fais-tu?

FRANCE. Je regarde cette bague, mon père.

BERTAUD. Laisse, laisse, France; cette bague ne doit jamais quitter mon doigt.

FRANCE. O! mon père, si je vous la demandais bien, si je me mettais ainsi à vos genoux, si je vous disais: Père, je suis jalouse, jalouse de cette bague qui ne vous quitte jamais, tandis que moi, si assidue que je sois près de vous, je suis obligée de vous quitter douze heures au moins sur vingt-quatre. Père, donnez-moi cette bague.

BERTAUD. D'abord, mon enfant, je commence par te dire qu'il n'y a rien au monde dont tu doives être jalouse, attendu que je n'aime rien au monde autant que toi, attendu que quoiqu'il y ait plus d'un an que je ne t'ai vu, ton souvenir est à la fois là et là, et qu'au milieu de l'obscurité dans laquelle je marche, ton visage est le seul objet qui me soit resté visible et éclairé comme celui d'un ange. Demande-moi donc tout ce que tu voudras, mon enfant... mais ne me demande pas cette bague.

FRANCE. Et si cette bague est tout ce que je veux, mon père?

BERTAUD. Tu y renonceras, quand je te dirai que cette bague est un don de l'Empereur, et surtout quand au lieu de cette bague je te donnerai un objet bien autrement précieux.

FRANCE. Lequel, mon père?

BERTAUD. Tiens, prends ce médaillon. (*Il le tire de sa poitrine.*) C'est le portrait de ta mère; hélas! je ne puis plus le voir, moi. Seulement quand je le touche, je me rappelle cet autre ange qui est allé d'avance au ciel marquer la place que tu dois y occuper un jour. Prends-le et regarde-le souvent, toi qui peux le voir, afin qu'après avoir été bonne fille comme tu l'es, tu sois bonne mère comme elle l'a été. Prends et laisse-moi cette bague, mon enfant.

FRANCE. Mon père!

BERTAUD. Ramène-moi chez moi, France.

FRANCE. Voulez-vous permettre que je vous fasse reconduire par Fortuné? Il faut que je reste encore pendant quelques instants; dans cinq minutes je serai près de vous.

BERTAUD. Fais, mon enfant, fais!

FRANCE, *appelant.* Fortuné! (*Au préfet.*) Eh bien, monsieur?

LE PRÉFET. Vous êtes une sainte fille, mademoiselle. Laissez-moi parler à votre père. Je veux contribuer pour mon compte à votre sécurité, en m'associant à ce pieux mensonge.

BERTAUD. A qui parles-tu, mon enfant?

FRANCE. Mon père, c'est M. le préfet du département que Fortuné vient d'introduire, qui demande à vous parler.

BERTAUD. Fais entrer.

FRANCE. Il est là, mon père.

LE PRÉFET. Bonjour, colonel!

BERTAUD. M. le préfet!

LE PRÉFET. Vous ne trouverez pas mauvais, colonel, que chargé de l'administration civile du département, je désire m'entendre avec vous qui êtes chargé du commandement militaire.

BERTAUD. Au contraire, monsieur, et je suis heureux de cette démarche. Seulement vous comprenez, monsieur le préfet, l'Empereur a jugé à propos de récompenser mes services bien au delà de ce que je méritais... Je suis titulaire, voilà tout; mon infirmité...

LE PRÉFET. Infirmité glorieuse, monsieur.

BERTAUD. Mon infirmité m'interdit tout détail, c'est mon fils qui fait tout. Je signe les rapports qu'il me présente et je ratifie les ordres qu'il donne.

LE PRÉFET. Et c'est pour cela, monsieur, que je suis venu me mettre directement à votre disposition. La première cause d'un bon résultat, c'est l'homogénéité des moyens... En marchant de concert, colonel, l'administration civile en ira mieux et l'administration militaire n'en ira pas plus mal. Mais vous étiez levé, vous alliez rentrer chez vous, que je ne vous arrête pas. (*Fortuné paraît.*)

BERTAUD. Comment donc, monsieur le préfet!

LE PRÉFET. Je suis moi-même très-pressé, il faut que je donne des ordres relatifs à la Saint-Napoléon.

BERTAUD. Oui, c'est ce soir. Vous avez vu ma proclamation?

LE PRÉFET. Qui invite à illuminer. Je l'ai vue.

BERTAUD. J'espère que la victoire de Montmédy sera un nouveau stimulant au patriotisme des braves Grenoblois. Nous sommes dans le pays de la liberté, monsieur, c'est ici qu'elle a pris naissance.

LE PRÉFET, *souriant.* Je m'en aperçois bien... (*A France.*) A votre tour, êtes-vous contente de moi, Mademoiselle?

FRANCE. Merci, Monsieur; vous avez fait plus que je n'eusse osé espérer.

LE PRÉFET. Colonel, à l'honneur de vous revoir.

BERTAUD. Monsieur le préfet! (*Le préfet salue et sort.*)

FORTUNÉ. Qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce qu'il en est aussi, l'habit brodé?

BERTAUD. Tu es là, Fortuné?

FORTUNÉ. Présent, colonel.

BERTAUD. Eh bien, viens me donner le bras.

FRANCE. Inutile, mon père; laissez-moi vous reconduire.

BERTAUD. Et ce que tu avais à faire?

FRANCE. Je le ferai plus tard, mon père; mais en ce moment j'aime mieux ne pas vous quitter.

BERTAUD. Tu as le médaillon?

FRANCE. Là, sur mon cœur, où il restera toujours.

BERTAUD. Bien! viens, mon enfant. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

FORTUNÉ *seul*, *puis* VICTOR.

FORTUNÉ. Ah! oui, le médaillon de la mère, on connaît cela. Comment, diable, le colonel a-t-il fait pour le donner à sa fille? Peste! il faut qu'il l'aime bien.

VICTOR, *entrant par le perron du jardin.* Fortuné!

FORTUNÉ. Ah! c'est vous, monsieur Victor?

VICTOR. Dis-moi, que veut dire cela, le préfet?...

FORTUNÉ. Eh! mon Dieu, oui, monsieur Victor, il sort d'ici.

VICTOR. D'ici! Et qu'y venait-il faire?

FORTUNÉ. Ah! voilà! qu'y venait-il faire? Pas grand'chose de mal à ce qu'il paraît, attendu qu'en sortant il a dit à votre sœur qu'elle était une sainte, ce qui est aussi ma façon de penser.

VICTOR. Et à mon père, a-t-il parlé à mon père?

FORTUNÉ. Oui, il lui a dit qu'il allait donner ses ordres à propos de la Saint-Napoléon.

VICTOR. Comprends-tu quelque chose à cela, Fortuné?

FORTUNÉ. Non, mais votre sœur peut tout vous expliquer.

VICTOR. Sans doute, plus tard; mais en ce moment-ci je n'ai pas le temps; quelques amis doivent venir me rejoindre ici, je les attends.

FORTUNÉ. Vous savez que les réunions au-dessus de vingt et une personnes sont défendues.

VICTOR. Nous ne sommes que cinq ou six, D'ailleurs, nous ne conspirons pas, Fortuné.

FORTUNÉ. Vous ne conspirez pas, tant mieux; d'ailleurs tout le monde est libre de garder son secret; mais en tout cas si vous conspirez, prenez garde aux cocardes tricolores.. La cocarde tricolore, c'est leur cauchemar; ils seraient capables de faire fusiller mon caniche s'ils le rencontraient dans la rue avec une cocarde tricolore pendue à l'oreille : pourquoi ça? c'est qu'ils savent bien, voyez-vous, qu'elle reviendra un jour ou l'autre; aussi j'ai la mienne, moi, cousue dans mon bonnet de police, et comme je couche avec, elle ne me quitte ni jour ni nuit.

VICTOR. C'est bien! c'est bien! Fortuné, tu apporteras de l'eau-de-vie, du rhum et

des citrons; c'estune soirée de garçons, nous faisons du punch ; ne parle à personne de cette petite débauche, pas à mon père surtout, encore moins à ma sœur.

FORTUNÉ. C'est dit. D'ailleurs vous êtes le second maître de la maison, et quand le premier est absent, libre en toute liberté, monsieur Victor, c'est ma façon de penser.

VICTOR. Ecoute, Fortuné.

FORTUNÉ. Présent.

VICTOR. J'attends les amis dont je t'ai parlé, par la porte du jardin. Comme cette porte donne sur une ruelle déserte et que notre maison est un peu suspecte, ils préfèrent entrer par là; ils frapperont trois coups ainsi, vois-tu : Pan ! pan !... pan ! Tiens-toi à la porte du jardin et ouvre. Ces messieurs arrivés, tu seras relevé de faction.

FORTUNÉ. Bien.

VICTOR. Alors tu nous apporteras le sucre, le rhum, les citrons, et comme nous n'aurons plus besoin de toi, eh bien ! mon cher Fortuné, tu pourras aller te coucher. Attends, il me semble qu'on frappe. Oui, va ouvrir.

SCÈNE VIII.

VICTOR, *puis successivement les mêmes Officiers que l'on a vus au tableau d'Avignon avec Emmanuel; ils sont déguisés, les uns en chasseurs, les autres en muletiers.*

VICTOR. Cette visite du préfet m'inquiète; aussitôt que nos amis seront partis, je monterai chez ma sœur et je m'informerai ! Ah ! voici quelqu'un.

LE COLONEL, *sur le perron.* Etes-vous seul, Victor ?

VICTOR. Oui, ne craignez rien, vous pouvez entrer. Personne ne vous a vu ?

LE COLONEL. Personne! Entrez, Messieurs.

VICTOR. Depuis quand êtes-vous ici ?

LE COLONEL. Depuis hier matin ; ces messieurs depuis ce soir.

FORTUNÉ. La garnison est entrée dans la place, n'est-ce pas, monsieur Victor ?

VICTOR. Oui.

FORTUNÉ. Eh bien ! voilà les citrons, le sucre, le rhum et tout le bataclan.

VICTOR. Merci, mon ami.

FORTUNÉ. Dites donc, monsieur Victor ?

VICTOR. Eh bien !

FORTUNÉ. Je ne dis pas que vous conspiriez ; mais n'importe, prenez garde de vous laisser prendre, hein !

VICTOR. Sois donc tranquille, mon ami ! va ! va !

FORTUNÉ. Vous comprenez, c'est ma façon de penser, à moi.

VICTOR. Parfaitement.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, *moins* FORTUNÉ.

VICTOR. Nous voilà réunis, Messieurs ; procédons vivement et sans perdre une seconde. Que chacun de nous dise ce qu'il a fait et nous verrons ce qui nous reste à faire.

LE GÉNÉRAL. J'ai vu le comte d'Erlon; vous savez qu'il commande la garnison de Lille; il s'engage à marcher sur Paris au premier signal. Il répond de ses hommes comme de lui-même.

LE COLONEL. Moi, je viens de Cambrai, j'ai vu le général Lefèvre Desnouettes qui commande les chasseurs royaux, c'est-à-dire les anciens chasseurs de la garde ; il va s'entendre avec le comte d'Erlon, et feront leur jonction au jour convenu ; en outre, je suis passé par La Fère, j'ai vu Lallemand, il répond de s'emparer de l'arsenal, et en revenant je me suis abouché avec le général Rigaud à Châlons; il attendra votre communication, général.

LE GÉNÉRAL. Et vous, Victor ?

VICTOR. Moi, je me charge de soulever le département de l'Isère, tout entier. Il n'y a pas un paysan ayant touché un fusil qui ne soit à ma disposition.

LE GÉNÉRAL. Eh bien, moi, je vous donnerai des nouvelles : le roi est furieux Il y a tout un complot vendéen, une conspiration ultrà; il ne s'agit de rien moins que d'une Saint-Barthélemy bonapartiste.

LE COLONEL. Avez-vous vu le secrétaire d'Etat ?

LE GÉNÉRAL. Oui.

TOUS. Eh bien, que pense-t-il ?

LE GÉNÉRAL. Il pense que le moment est venu pour l'Empereur de faire une grande tentative.

VICTOR. Et vous a-t-il donné une lettre d'introduction auprès de l'Empereur ?

LE GÉNÉRAL. Non ; il m'a dit qu'un mot de lui saisi sur l'un de nous, c'était la mort. Mais au moment de quitter l'Empereur, l'Empereur, comme signe de reconnaissance, a déchiré en dix morceaux une lettre de l'impératrice Marie-Louise; chaque morceau est un talisman qui doit conquérir à celui qui le porte toute la confiance de l'illustre prisonnier. Un de ces précieux fragments m'a été confié et le voilà.

TOUS. Bien ! bien !

LE GÉNÉRAL. Maintenant, qui va partir pour l'île d'Elbe ?

TOUS. Moi ! moi ! moi !

LE GÉNÉRAL. Pardon, Messieurs; nous

sommes tous si dévoués à l'Empereur, que le choix d'un de nous serait une injure pour les autres; d'ailleurs mon avis est que dans les grandes circonstances, il faut faire la part de la fortune, mettons nos six noms dans un chapeau, celui dont le nom sortira sera notre messager.

TOUS. Très-bien.

LE GÉNÉRAL. Est-ce adopté?

TOUS. Parfaitement.

LE GÉNÉRAL. Écrivons, Messieurs. (*Chacun écrit, chacun apporte son bulletin plié que l'on met dans uñ chapeau.*) Qui va tirer?

VICTOR. Messieurs, voulez-vous que ce soit un homme complétement étranger à notre association? le vieux soldat qui vous a introduits par exemple.

LE GÉNÉRAL. A merveille!

TOUS. Oui! oui! oui!

VICTOR. Fortuné! Fortuné!

SCENE X.

LES MÊMES, FORTUNÉ.

FORTUNÉ. Dites donc, j'ai bien fait de ne pas profiter de la permission d'aller me coucher, que vous m'aviez donnée tout à l'heure, monsieur Victor.

VICTOR. Oui, mon ami; approche, mets ta main dans ce chapeau et tire un billet, c'est une loterie.

FORTUNÉ. Il paraît que je joue le rôle de l'Amour, voillià!

LE GÉNÉRAL. Donne. (*Il ouvre*) Victor Bertaud!

FORTUNÉ. Ah! vous avez gagné le gros lot, mon lieutenant.

VICTOR. Merci, Fortuné, merci, Messieurs.

LE GÉNÉRAL. Avez-vous besoin d'argent, Victor?

VICTOR. Non, général, j'ai tout ce qu'il faut.

LE CONSEILLER. Même un passe-port?

VICTOR. J'ai un passe-port pour Turin, une fois à Turin, je ne suis pas inquiet.

LE GÉNÉRAL. Allons, mon cher, bonne chance.

TOUS. Bonne chance, mon cher Victor! (*On l'embrasse.*)

VICTOR. Je ferai de mon mieux, Messieurs, soyez tranquilles. Fortuné, reconduis ces messieurs; dans deux heures je pars.

LE GÉNÉRAL. Dieu vous conduise! (*Ils sortent.*)

SCENE XI.

VICTOR, *seul.*

Merci, ma belle courtisane qu'on appelle la Fortune, et qui, cette fois, je l'espère, as aimé un homme digne de toi. L'Empereur! voir l'Empereur, lui porter les vœux de tout un peuple! de toute une nation! être l'intermédiaire entre la France et lui, et si jamais il remet le pied sur le trône, la main sur le sceptre me dire, me dire que c'est moi qui l'aurai entraîné à faire ce pas vers l'avenir, à écrire cette grande page pour l'histoire. Oh! que je réussisse ou que je meure, mon nom, le nom de mon père ne sera donc pas un nom perdu pour la postérité. Maintenant un mot à ma sœur, à ma pauvre France. Une plume, de l'encre, du papier.

SCÈNE XII.

VICTOR, FRANCE.

VICTOR, *écrivant.* « Ma chère France, je pars; ne me demande pas où je vais, je vais prendre ma part d'une grande œuvre. Je ne sais si tu me reverras, mais que tu me revoies ou non, à partir de ce moment, la France notre mère bien-aimée sera fière de me compter au nombre de ses enfants. Je te recommande notre père. Ton frère, VICTOR. »

FRANCE, *qui s'est avancée et qui a lu par-dessus l'épaule de Victor.* Donne, frère.

VICTOR. Tu étais là?

FRANCE. Oui, j'ai vu entrer des hommes déguisés par cette porte, j'étais inquiète, je suis descendue; je ne te demande pas ce que tu vas faire, je ne te demande pas où tu vas. Je te dis: Frère, sois prudent; frère, conserve-toi pour ta sœur et pour ton père.

VICTOR. Chère France, écoute : je vois que tu es digne de tout savoir, je vois que tu es d'une race antique. France, je ne veux pas avoir de secret pour toi. Cette nuit je pars pour l'île d'Elbe.

FORTUNÉ, *qui est entré.* Pour l'île d'Elbe!

VICTOR. Ah! tu as entendu, toi?

FORTUNÉ. Ne faites pas attention, M. Victor, c'est tombé dans un puits; seulement, prenez garde à ce que je vous disais, ne vous laissez pas prendre.

VICTOR. Je ferai de mon mieux, sois tranquille. En tout cas le jeu vaut bien la mise. Viens, ma sœur. (*Il sort avec France.*)

FORTUNÉ (*montrant le sucre, les citrons et la bouteille de rhum restés intacts.*) Il appelle cela une débauche! Je m'en charge.

Neuvième Tableau.

LA PLATE-FORME DE L'ILE D'ELBE.

L'EMPEREUR, LE CAPITAINE CAMPBELL.

L'EMPEREUR, *discutant.* Oui, certes, Monsieur, l'Angleterre est une grande nation,

et la preuve, c'est que ma politique éternelle, celle à qui je dois d'être ici, a été de vouloir la ruiner. Mais la France, croyez-moi, a dans l'avenir une mission bien autrement providentielle que l'Angleterre.

CAMPBELL. Providentielle! Sire, et pourquoi Dieu alors, malgré l'exergue de vos pièces de cinq francs, protége-t-il si mal la France à l'endroit de l'Angleterre? Pourquoi n'avez-vous que Taillebourg et Fontenoy à opposer à... ?

L'EMPEREUR. Oh! dites hardiment, Monsieur, à Poitiers, à Crécy, à Azincourt, à Aboukir, et à Trafalgar.

CAMPBELL. C'est vous, Sire, qui avez prononcé ces cinq noms de batailles.

L'EMPEREUR. Oui, et ces cinq noms de batailles résument toute notre histoire. Ces cinq mots expriment chacun une de ces défaites dont on croit qu'un pays ne se relèvera jamais, une de ces blessures par lesquelles on croit qu'un peuple va perdre tout son sang, et cependant, Monsieur, la France s'est toujours relevée, et cependant le sang est rentré dans les veines de son robuste peuple. L'Anglais nous a toujours vaincus, mais nous l'avons toujours chassé; Jeanne d'Arc a reconquis à Orléans la couronne que Henri VI avait déjà posée sur sa tête, et moi, avec l'épée de Marengo et d'Austerlitz, j'ai, à Amiens, gratté les fleurs de lys dont s'écartelait depuis quatre cents ans le blason de Georges IV. Il est vrai que les Anglais ont brûlé Jeanne d'Arc à Rouen; il est vrai que les Anglais, s'il faut en croire certains bruits, qui transpirent au congrès de Vienne et qui arrivent jusqu'à moi, me réservent encore pis. Mais qu'ils y prennent garde! les Français ont fait de Jeanne d'Arc une sainte, il ne me manque que le martyre pour qu'ils fassent de moi un Dieu.

CAMPBELL. Sire, en vous faisant immortel d'avance, vous leur avez épargné les trois quarts de la besogne.

L'EMPEREUR, *souriant*. C'est ma faute, capitaine; je vous avais donné la réplique, comme dit mon ami Talma. Maintenant, d'où vient cette haine qui attaque sans cesse, d'où vient cette force qui repousse éternellement? d'où vient ce flux qui depuis cinq siècles apporte l'Angleterre chez nous, et ce reflux qui depuis cinq siècles la reporte chez elle? Ne serait-ce pas, dites-moi, Monsieur, que dans l'équilibre des mondes, elle représenterait la force et nous la pensée, elle le fait, et nous l'idée? Tenez, Monsieur, je vais vous matérialiser mes paroles : autrefois, aux deux côtés de la Méditerranée, existaient deux peuples personnifiés par deux villes; d'ici l'on pourrait voir la place où est l'une et la place où fut l'autre. Elles se regardaient comme des deux côtés de l'Océan se regardent la France et l'Angleterre; ces deux villes, c'était Rome et Carthage. Aux yeux du monde, à cette époque, elles ne représentaient que deux idées matérielles : l'une le commerce, l'autre l'agriculture; l'une le vaisseau, l'autre la charrue. Après une lutte de deux siècles, après Trébie, Cannes et Trasimène, ces Crécy, ces Poitiers, ces Azincourt de Rome, Carthage fut anéantie à Zama, et la charrue, victorieuse du vaisseau, passa sur la cité de Didon, et le sel fut semé dans les sillons de la charrue, et les malédictions infernales furent suspendues sur la tête de quiconque essayerait de réédifier ce qui venait d'être détruit. Pourquoi fut-ce Carthage qui succomba et non point Rome? Est-ce parce que Scipion fut plus grand qu'Annibal? Non, au contraire, le vainqueur disparaît tout entier dans l'ombre du vaincu; non, c'est que la pensée était avec Rome, c'est qu'elle portait d'avance dans ses flancs féconds la parole du Christ, c'est-à-dire la civilisation du monde. C'est qu'elle était, comme phare, aussi nécessaire aux siècles écoulés, que l'est la France aux siècles à venir. Voilà pourquoi la France n'a pas été engloutie à Aboukir et à Trafalgar. C'est que la France catholique, c'est Rome; c'est que l'Angleterre protestante n'est que Carthage. L'Angleterre peut disparaître de la surface du monde, et le monde sur lequel elle pèse battra des mains; mais que la lumière qui brille aux mains de la France, tantôt torche, tantôt flambeau, s'éteigne, et le monde tout entier poussera, dans les ténèbres, un long cri d'agonie et de désespoir.

CAMPBELL. En attendant, Sire, l'Angleterre s'étend et la France diminue.

L'EMPEREUR. Et croyez-vous, monsieur, que la force soit toujours en raison de l'étendue? Ecoutez, j'ai repoussé, et cela inconsidérément, j'en ai bien peur, la découverte d'un de vos compatriotes nommé Fulton; il m'apportait la foudre dans sa main, mieux que la foudre, la vapeur. Mes savants ont décidé que c'était un fou! la postérité cassera peut être ce jugement. En attendant, savez-vous ce que prétendait cet homme? c'est qu'avec un seul chariot chargé de vapeur il pouvait traîner vingt, trente, soixante chariots chargés d'hommes, chargés de pierres, chargés de plomb, et, malgré eux, malgré leur inertie, les conduire où il voudrait; il appelait ce premier chariot, plus fort à lui seul que les cent autres parce qu'il renfermait le feu divin, une locomotive. Eh bien! monsieur, comprenez-vous ce que vous faites

de la France en lui enlevant ses colonies d'Amérique, ses colonies de l'Inde, ses frontières du Rhin, ses limites de la Savoie? vous la chargez de vapeur, vous la lancez à la tête des autres peuples, vous en faites la locomotive qui conduira le monde à la liberté! Hein, qu'y a-t-il? que me veut-on?

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE GRAND MARÉCHAL.

LE GRAND MARÉCHAL. Puis-je dire deux mots à Votre Majesté?

CAMPBELL. Sire, permettez.... (*Il s'éloigne.*)

L'EMPEREUR. Je vous garde à dîner, capitaine.

CAMPBELL. Je serai aux ordres de Votre Majesté, quoiqu'elle traite bien mal ma pauvre Angleterre.

L'EMPEREUR. Le plaideur qui a perdu son procès a trois jours pour maudire ses juges; le procès que j'ai perdu a été assez long pour que vous m'accordiez un an.

CAMPBELL. Et après un an?

L'EMPEREUR. Qui sait? peut-être interjetterai-je appel. Allez, monsieur, allez.

SCÈNE III.

L'EMPEREUR, LE GRAND MARÉCHAL.

LE MARÉCHAL. Sire, il y a qu'un jeune homme déguisé en matelot vient de descendre à l'auberge, et s'occupait à changer de costume lorsqu'on est entré dans sa chambre pour lui demander le but de son voyage; il a répondu qu'il venait pour voir Sa Majesté, et a donné son nom, qui est en effet celui d'un des plus braves officiers de l'Empereur.

L'EMPEREUR. Et il se nomme?

LE MARÉCHAL. Victor Bertaud.

L'EMPEREUR. Très-bien, je me rappelle; j'ai même près de moi un de ses cousins, notre chirurgien major, monsieur de Mégrigny, et vous dites qu'il demande à me voir?

LE MARÉCHAL. On l'a amené, Sire, sans même lui donner le temps de changer de costume.

L'EMPEREUR. Faites-le venir.

LE MARÉCHAL. Le voilà, Sire.

SCÈNE IV.

L'EMPEREUR, VICTOR.

L'EMPEREUR. Approchez, Monsieur.

VICTOR. Sire.

L'EMPEREUR. Vous venez de France?

VICTOR. Oui, Sire.

L'EMPEREUR. M'apportez-vous des nouvelles?

VICTOR. Oui, Sire, et je les crois bonnes.

L'EMPEREUR. Vous vous nommez?

VICTOR. Victor Bertaud, Sire.

L'EMPEREUR. Vous êtes le parent du colonel Bertaud?

VICTOR. Je suis son fils.

L'EMPEREUR. Vous êtes le fils d'un brave et loyal soldat, Monsieur. Si j'en avais eu seulement dix comme lui autour de moi, les choses se seraient passées autrement.

VICTOR. Oh! rien n'est perdu, Sire.

L'EMPEREUR. Vraiment!

VICTOR. Au contraire.

L'EMPEREUR. Vous n'avez vu personne avant de quitter Paris, Monsieur? vous ne m'apportez aucun signe de reconnaissance.

VICTOR. Voici ma réponse, Sire. (*Il lui présente une lettre.*)

L'EMPEREUR. Un fragment de lettre de l'impératrice. Soyez le bien venu. Vous avez donc vu le secrétaire d'Etat?

VICTOR. Non, Sire, mais il juge que tout est prêt en France pour le retour de Votre Majesté et il vous envoie ce signe.

L'EMPEREUR. Eh bien, alors, parlez à Votre aise, Monsieur.

VICTOR. Sire, l'honneur que me fait votre Majesté de m'admettre en sa présence est si grand qu'il me trouble et que j'aimerais mieux d'abord que Sa Majesté m'interrogeât; je répondrais.

L'EMPEREUR. Est-il vrai que l'on soit mécontent en France?

VICTOR. Oh! Sire, c'est depuis que votre majesté ne commande plus aux Français qu'ils semblent comprendre tout ce qu'ils ont perdu!

L'EMPEREUR. Oui, car lorsque je régnais on me condamnait, tandis qu'aujourd'hui l'on me juge. Les lois de la perspective ne sont pas les mêmes pour tous les hommes; je suis de ceux qui grandissent en s'éloignant, et puis j'ai été indignement calomnié; mes ennemis ont publié partout que je m'étais refusé opiniâtrement à la paix; ils m'ont représenté comme un misérable fou, avide de sang et de carnage. Mais l'Europe connaîtra la vérité, je lui apprendrai tout ce qui s'est dit, tout ce qui s'est passé à Vienne. Je démasquerai d'une main vigoureuse les Anglais, les Russes et les Autrichiens. L'Europe prononcera, elle dira de quel côté fut la fourberie, l'envie de verser le sang. Si j'avais été possédé de la rage des batailles, j'aurais pu me retirer avec mon armée au delà de la Loire et savourer à mon aise la guerre des montagnes. Je ne l'ai point voulu, j'étais las

de massacres; mon nom et les braves qui m'étaient restés fidèles, faisaient trembler les alliés jusque dans la capitale ; ils m'ont offert l'Italie pour prix de mon abdication, je l'ai refusée. Quand on a régné sur la France, on ne doit pas régner ailleurs.

L'EMPEREUR. Voyons, et mes soldats, que disent-ils de moi, eux ?

VICTOR. Sire, ils s'entretiennent sans cesse de vos immortelles victoires. Ils ne prononcent jamais votre nom, qu'avec admiration et douleur. Lorsque les princes leur donnent de l'argent, ils boivent à votre santé, et lorsqu'on les force à crier : vive le roi ! ils ajoutent tout bas, de Rome.

L'EMPEREUR. Ils m'aiment donc toujours ?

VICTOR. Plus que jamais.

L'EMPEREUR. Que disent-ils ne nos malheurs?

VICTOR. Ils les regardent comme l'effet de la trahison; ils disent que vous n'avez pas été vaincu, mais trahi.

L'EMPEREUR. Ils ont raison. Si Paris tenait un jour de plus seulement, les alliés étaient perdus. Je les avais isolés de leur matériel, j'étais maître de toutes leurs ressources de guerre, il n'en serait pas échappé un seul. Eux aussi eussent eu leur 29e bulletin. J'avais chez moi l'Europe entière. Ah ! elle ne m'aurait jamais fait la loi si la France ne m'eût pas laissé seul contre le monde entier.

VICTOR. Il n'en serait point ainsi aujourd'hui, Sire. Aujourd'hui la France sait ce qu'elle vaut ; si on l'attaque elle triomphera comme elle a triomphé aux belles époques de la Révolution, car vos malheurs lui ont appris que les armées ne suffisent point pour sauver une nation, tandis qu'une nation qui se lève tout entière est toujours invincible.

L'EMPEREUR. L'opinion que je m'étais formée de la France est exacte, je le vois. Et Bassano, dites-vous, est d'avis que cela ne peut durer longtemps?

VICTOR. Oui, Sire, son opinion sur ce point est conforme à l'opinion générale. On ajoute même qu'à la première tentative de votre part...

L'EMPEREUR, *vivement*. La France me recevrait en libérateur?

VICTOR. Je vous en réponds, Sire.

L'EMPEREUR. Me donneriez-vous le conseil d'y rentrer, Monsieur?

VICTOR. Sire, je suis presque un enfant.. et n'oserais émettre une opinion en pareille matière... mais je ne craindrais pas de dire à votre majesté que je viens mettre à ses pieds au nom de nos généraux et de nos colonels les plus connus l'expres ion d'un désir unanime, universel, immense... le désir de son retour.

L'EMPEREUR. Vous avez raison; quand ils entendront tonner mon nom ils auront peur. Je ferai arborer à mes grenadiers la cocarde tricolore. Je ferai un appel aux souvenirs de ceux que l'on enverra contre moi. L'armée n'hésitera pas à m'accueillir, car je l'ai couverte de gloire, Allons, allons, je n'hésite plus. Partez, retournez en France. Voyez nos amis : dites-leur d'entretenir, de fortifier par tous les moyens possibles le bon esprit du peuple et de l'armée.

VICTOR. Comment partirai-je, Sire?

L'EMPEREUR. Un de mes petits bâtiments met à la voile; il va à Naples, partez avec lui. Votre père est à Grenoble?

VICTOR. Oui, Sire.

L'EMPEREUR. C'est mon chemin pour aller à Paris. Avant le quinze avril, je lui serre la main. Vous vous souvenez bien de tout ce que je vous ai dit?

VICTOR. Oh! je n'ai point perdu une seule des paroles de Votre Majesté, et depuis la dernière toutes sont gravées dans ma mémoire.

L'EMPEREUR. Je vais préparer vos lettres. Retrouvez-vous ici à neuf heures sur cette terrasse. C'est aujourd'hui la fête de l'île. Je donne bal et feu d'artifice. Au revoir, Monsieur, au revoir... Je vais donner l'ordre qu'on vous envoie M. de Mégrigny : au reste, à qui que ce soit, pas un mot du but de votre voyage.

VICTOR. J'obéirai, Sire. (*L'Empereur sort.*)

SCÈNE V.

VICTOR *seul*, *puis* EMMANUEL.

VICTOR. Oh! l'Empereur m'a parlé! Je l'ai donc vu!.. je lui ai donc parlé!.. C'est à moi... pauvre enfant, misérable atôme perdu dans la foule, qu'il a dit ce qu'il vient de dire?.. Oh! non, ce n'est pas à moi, c'est à lui-même, c'est à sa pensée qu'il répondait, c'est au génie invisible qui marche à ses côtés, c'est à la voix d'en haut qui bourdonne à son oreille. C'est donc ici, sur cette parcelle de terre, avec quelques serviteurs fidèles, que respire cet homme qui naguère trouvait qu'il étouffait en Europe, qui habitait les palais des Césars, entouré des hommages et des adorations de la plus belle cour du monde, la tête couverte au milieu de huit rois se tenant respectueusement devant lui, chapeau bas. — Oh ! que je comprends aussi bien l'enthousiasme de ces hommes qui mouraient pour

lui... que je comprends le fanatisme de mon père.

EMMANUEL, *paraissant sur la terrasse.* Victor! Victor!

VICTOR. Emmanuel!

EMMANUEL. Mon frère, mon cher Victor! Et le colonel?

VICTOR. Il se porte à merveille.

EMMANUEL. France?

VICTOR. Elle attend.

EMMANUEL. Chère bien-aimée. Ah! si elle savait que de toute la France c'est elle seule que je regrette!

VICTOR. Elle s'en doute bien.

EMMANUEL. Mais comment es-tu venu? comment t'es-tu procuré un passe-port? Tu as dû éprouver mille difficultés?

VICTOR. Je suis venu par Turin, la Spezzia, Livourne; et comme je n'avais pas de passe-port à la Spezzia, j'ai pris la place et le costume d'un matelot qui est resté à terre.

EMMANUEL. Et le but de ton voyage?

VICTOR. Me mettre à la disposition de l'Empereur, prendre du service auprès de lui si par hasard il avait besoin de moi.

EMMANUEL. Tu l'as vu. Que t'a-t-il dit?

VICTOR. Il m'a dit d'attendre ses ordres sur cette terrasse.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CATHERINE, LES SOLDATS.

CATHERINE. Dites donc, monsieur Victor, est-ce qu'on ne peut pas aussi vous dire un petit mot?

VICTOR. Ah! Catherine, je crois bien.

VICTOR. Es-tu contente, Catherine?

CATHERINE. Oui, monsieur Victor, autant qu'on peut être contente quand on est veuve sans avoir été femme! Quoiqu'il y ait toujours quelque chose là, voyez-vous, dans mon pauvre cœur, qui me dise que je le reverai un jour. Ah! si j'avais ici mon pauvre Jean Leroux qui a été tué à Leipsick, si je savais que mon frère Fortuné se porte bien, certainement que je serais heureuse, parce que voyez-vous, tout autour de moi j'ai de bons amis qui m'aiment bien, et puis jamais l'Empereur ne passe près de moi sans me parler, sans me faire un petit signe de reconnaissance; il se rappelle Saint-Dizier, le drapeau autrichien, la mort du pauvre père. Allons, allons, ne parlons plus de tout cela, je vous vois alerte, bien portant, gai, donc mademoiselle France, donc le colonel, donc Fortuné lui-même, tout cela va bien?

VICTOR. Oui, Catherine, tout cela va bien, et tout cela pense à toi aussi.

CATHERINE. Et puis, j'ai retrouvé un brave garçon nommé Lorrain, de la compagnie de Jean Leroux, et qui était près de lui quand il est tombé frappé d'une balle. Eh bien! pauvre garçon! c'est à moi qu'il a pensé en tombant; il a dit : Si tu rentres jamais en France, Lorrain, si tu passes par Saint-Dizier demande à voir une pauvre fille qu'on appelait Catherine Michelin, et tu lui diras... que je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir pas eu le temps de l'épouser. Puis, comme il fallait battre en retraite, Lorrain l'a laissé là; mais ce qui me donne de l'espoir, c'est qu'il n'était pas mort quand ils se sont dit : adieu!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, L'EMPEREUR, LES HABITANTS DE L'ÎLE, ÉTAT-MAJOR.

L'EMPEREUR. Merci, mes amis. (*A Victor.*) Voici vos lettres, Monsieur; votre bâtiment appareille. Partez, partez. (*Victor baise la main de l'Empereur et sort.*) Que la fête commence!

BALLET.

SCÈNE VIII.

L'EMPEREUR, LORRAIN, *au fond.* (*L'Empereur sur la terrasse se détachant en vigueur sur le fond éclairé par le feu d'artifice.*)

L'EMPEREUR. Allons, Messieurs, au feu d'artifice.

LORRAIN. Pardon, excuse, Sire.

L'EMPEREUR. Qu'y a-t-il?

LORRAIN. Sire, c'est aujourd'hui la fête de l'île d'Elbe, et par conséquent un peu aussi celle de Votre Majesté. Nous avons donc eu une idée... c'est de faire un petit cadeau à notre empereur.

L'EMPEREUR. Vous... un cadeau... mes enfants...

LORRAIN. Oui, Sire, et qui ne vous déplaira pas, je le présuppose du moins... Attention, vous autres. (*On entend battre les tambours, les deux files paraissent et se rangent en bataille, un vieux chevronné tient un drapeau dans le milieu duquel est le portrait du roi de Rome.*)

LORRAIN. Portez armes! présentez armes! (*On bat aux champs. — Musique militaire. — On découvre le portrait.*)

TOUS. Vive le roi de Rome!

L'EMPEREUR. Mon fils... mes amis!... oh! vous avez raison, le cadeau est grand et digne de vous. Mais comment avez vous fait?

LORRAIN. Nous avons écrit à monsieur de Talleyrand qui est au congrès de Vienne!

L'EMPEREUR. Mon fils... mon fils... (*A Victor.*) Je te rendrai le trône de France !...

(*Cris.*) Vive l'Empereur.

ACTE QUATRIEME.

—

Dixième Tableau.

UN SALON.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PRÉFET, *entrant introduit par* FORTUNÉ, *puis* FRANCE.

LE PRÉFET. C'est bien, mon ami, c'est bien; préviens seulement la fille du colonel que j'ai deux mots à lui dire.

FRANCE. Me voici, Monsieur. Je vous ai vu entrer, et j'accours.

FORTUNÉ, *à part.* Je vais avertir monsieur Victor que le collet brodé est ici.

SCÈNE II.

FRANCE, LE PRÉFET.

FRANCE. Pardon, Monsieur, mais à l'honneur que nous fait votre visite, se mêle toujours, jusqu'à ce que vous nous ayez rassurés, une certaine inquiétude.

LE PRÉFET. Et vous avez tort, Mademoiselle, car, je puis vous le dire, votre dévoûment filial vous a fait de moi un ami.

FRANCE. Monsieur...

LE PRÉFET. Et je viens vous donner une preuve de ce que j'avance, preuve irrécusable, Mademoiselle, car, si ce que je vais vous dire ne restait pas entre nous, je serais gravement compromis.

FRANCE. C'est mon silence que vous venez réclamer?

LE PRÉFET. Et j'ai le droit de le demander, de l'exiger, même, en échange de services que je viens vous rendre.

FRANCE. Parlez, Monsieur.

LE PRÉFET. Vous savez le motif de ma dernière visite?

FRANCE. Oui, Monsieur, et je croyais vous avoir laissé convaincu.

LE PRÉFET. De l'ignorance et de la bonne foi du colonel, oui, Mademoiselle; je n'ai, à ce sujet conservé aucun doute, mais...

FRANCE. Mais?...

LE PRÉFET. Mais il n'en est pas ainsi à l'égard de votre frère.

FRANCE. De Victor?

LE PRÉFET. De monsieur Victor, oui.

FRANCE. Mon Dieu! vous m'effrayez, Monsieur, quoique nous n'ayons aucun motif...

LE PRÉFET. Votre frère a fait un voyage?

FRANCE. Oui, Monsieur.

LE PRÉFET. Un voyage de deux mois.

FRANCE. De deux mois, oui.

LE PRÉFET. Il est parti pour ce voyage le jour même où je suis venu vous faire ma visite.

FRANCE. Je ne me rappelle plus... je crois...

LE PRÉFET. J'en suis sûr, il est revenu il y a un mois.

FRANCE. Oui.

LE PRÉFET. Eh bien, un rapport m'a été fait de ce voyage, on m'a assuré que votre frère avait été chargé d'un message pour le roi de Naples.

FRANCÉ. Oh! monsieur, je vous jure...

LE PRÉFET. Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous le dire pour la seconde fois, ce n'est pas le préfet qui vient chez vous, c'est un ami qui craint pour votre famille. Tant que le préfet ne sera pas forcé de voir, il sera plus aveugle que le colonel; mais songez-y bien, Mademoiselle, cet aveuglement poussé trop loin deviendrait de la trahison.

FRANCE. Enfin, Monsieur, que voulez-vous, que désirez-vous? hélas! je ne sais comment dire.

LE PRÉFET. Ce que je veux, ce que je désire, Mademoiselle, c'est que monsieur votre frère se tienne pour averti que sa conduite est suspecte, c'est qu'il sache que des dénonciations sont arrivées contre lui. Je sais bien qu'il faut mépriser les dénonciations, et vous voyez que je fais plus que les mépriser puisque je dénonce les dénonciateurs; mais si ces mêmes dénonciations ont été faites à Paris, si... si... je reçois un ordre, quelle que soit sa portée il faudra que je l'exécute. Une fois arrêté, votre frère ne m'appartient plus, il appartient à la loi; les tribunaux sont sévères dans nos temps de guerre civile... et...

FRANCE. Monsieur, oh! je le reconnais, votre conduite vis-à-vis de nous est bien celle d'un ami. Eh bien, ce n'est pas tout; nous ayant dit le danger vous devez nous indiquer le moyen de nous y soustraire. Mon frère arrêté! Victor devant un conseil de guerre! en vérité vous me rendez folle de terreur, Que faut-il qu'il fasse? que faut-il que nous fassions? dites, dites.

LE PRÉFET. Je vous le répète, je n'ai reçu aucun ordre officiel; si j'en eusse reçu, je serais forcé d'y obéir. Eh bien, dans la liberté d'action où je suis encore, le conseil

que j'ai à donner à votre frère, conseil d'ami, conseil de père, c'est... c'est de partir à l'instant même, sans attendre la nuit, de quitter Grenoble ; il n'y a pas loin d'ici au pont de Beauvoisin et il connaît la route.

FRANCE. Monsieur...

LE PRÉFET. Songez que je ne puis rien dire, et que par conséquent je n'ai rien dit, que c'est vous, vous seule, dans votre sollicitude fraternelle, qui lui donnez cet avis ; songez...

FRANCE. Silence, Monsieur, silence.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE COLONEL *entrant à tâtons, une canne à la main.*

LE COLONEL. France !

LE PRÉFET. Je me retire.

FRANCE. Mon père?

LE COLONEL. Tu causais avec monsieur le Préfet ?

FRANCE. Moi ! qui vous a dit cela?

LE COLONEL. J'ai reconnu sa voix. Tu sais bien que par la bonté de la Providence, les autres sens héritent du sens que l'on a perdu ; j'ai reconnu la voix de monsieur le préfet. Où êtes-vous, Monsieur?

LE PRÉFET. Me voici, colonel.

LE COLONEL. Oh ! je le savais bien. (*A France.*) Embrasse-moi, mon enfant, et laisse-nous.

FRANCE. Que je vous laisse. Et pourquoi, mon père ?

LE COLONEL. Mais parce que j'ai à parler d'affaires avec monsieur. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'un gouverneur militaire et un préfet confèrent ensemble sur les choses du département? Va, ma fille, va.

FRANCE. Je me retire, mon père, puisque vous le voulez. (*Au Préfet.*) Permettez-moi de rester, je suis trop inquiète. (*Il fait un signe d'assentiment; France va à la porte, l'ouvre, la referme, mais reste en scène.*)

LE COLONEL. J'allais vous faire prier de passer, monsieur le préfet.

LE PRÉFET. Moi, Monsieur ?

LE COLONEL. Oui; j'abuse de mon infirmité, n'est-ce pas? Eh ! je voudrais bien pouvoir aller chez vous, moi ; mais revenons à ce que j'avais à vous dire. Comment, Sa Majesté l'Empereur va visiter notre département, et je n'en sais rien ! l'Empereur doit venir à Grenoble, et je n'en suis pas prévenu !

LE PRÉFET. L'Empereur ?

FRANCE. Mon Dieu !

LE COLONEL. Oui, c'était une surprise que l'on voulait me faire. Oh ! j'ai de mauvais yeux, mais j'ai de bonnes oreilles ; je ne vois pas, mais j'entends.

LE PRÉFET. Vous entendez ?

FRANCE. Qu'a-t-il entendu ?

LE COLONEL. Hier, Victor, Victor causait avec sa sœur et ne me voyait pas.

LE PRÉFET. Pardon, colonel ; mais ce que disait M. Victor à sa sœur était peut-être un secret, et je n'ai pas le droit, moi étranger...

LE COLONEL. C'était un secret, mais un secret que nous devons savoir l'un et l'autre, vous comme officier civil, moi comme commandant militaire. Eh bien ! Victor disait à sa sœur que le printemps ne se passerait pas sans que l'Empereur fût ici... ici, à Grenoble.

FRANCE. Mon père!

LE COLONEL. Ah ! tu es là, toi ? On me désobéit donc sous prétexte que je n'y vois pas? Vas-tu me dire que j'ai mal entendu ?

FRANCE. Oui, oui, vous avez mal entendu, mon père ; car ce que disait Victor, ce n'était qu'une probabilité, moins qu'une probabilité, une supposition ; mon frère supposait...

LE COLONEL. Il ne supposait pas, Mademoiselle, il disait : J'ai vu l'Empereur, et l'Empereur m'a dit...

FRANCE. Mon père ! oh ! silence ! au nom du ciel ! Monsieur le préfet !

LE PRÉFET. Je le disais bien, Mademoiselle, que c'était un secret, un secret très-grave, et qui, par conséquent, doit rester dans la famille. Quant à moi, qui l'ai surpris sans vouloir le surprendre, je vous déclare, Mademoiselle, que c'est comme si je ne le connaissais pas. Au revoir, Mademoiselle ; adieu, colonel.

SCÈNE IV.

LE COLONEL, FRANCE. (*Elle court à une table et écrit.*)

LE COLONEL. Eh bien ! qu'a-t-il donc, notre préfet? Ah ! oui, je comprends ; il ne savait pas non plus cette résolution de l'Empereur, de traverser le Dauphiné à son retour de la campagne, et je lui ai lâché ça comme un coup de pistolet à bout portant. Eh bien, où es-tu donc, France? Tu écris, je crois, à qui ?

FRANCE. Non, mon père, je n'écris pas.

LE COLONEL. J'ai entendu crier la plume sur le papier.

FRANCE. Vous vous êtes trompé, mon père. (*Elle donne la lettre à Fortuné, qui paraît faire signe que oui, et sort.*)

LE COLONEL. C'est possible, mais je ne me trompe pas quand je crois m'apercevoir

qu'il se passe ici quelque chose d'étrange; ta voix est émue; tiens, ta main tremble.

FRANCE. Oui, je songe à quel point va être désespéré Victor ; il voulait vous cacher cette nouvelle, du passage de l'Empereur à Grenoble. C'était un secret que l'Empereur l'avait prié de garder.

LE COLONEL. Et pense-t-il que je garderai ce secret moins bien que toi? Pense-t-il que son père est moins discret que sa sœur?

FRANCE. Mon père, vous avez dit cette nouvelle au préfet. Eh bien! eh bien! ce secret n'en est plus un.

LE COLONEL. Ah! s'il en est ainsi, tu as raison, ma fille, oui, et c'est moi qui ai tort... Pourquoi aussi ne pas me dire cela à moi? Doute-t-on de mon dévoûment pour l'Empereur?

FRANCE. Oh! non, non, mon père; on sait au contraire que vous êtes prêt à mourir pour lui. On sait... Oh! sans cela..... sans cela...

LE COLONEL. Allons, allons! il paraît que j'ai commis une grosse balourdise.

SCÈNE V.

LES MÊMES, VICTOR.

VICTOR. France!

LE COLONEL. Hein?

VICTOR. Rien, mon père; c'est moi, moi qui rentre et qui voulais dire un mot à France.

LE COLONEL. Un mot à France? et à quel propos?

VICTOR. J'ai deux ou trois amis à dîner, mon père, et je désirerais que France nous fît servir dans ce salon, si vous le permettez.

LE COLONEL. Prends ce salon, prends la salle à manger, prends la maison tout entière; mais, pour Dieu! ne me fais plus gronder par ta sœur. Je vous laisse faire vos préparatifs. Adieu, mes enfants.

FRANCE. Au revoir, père.

FORTUNÉ. Me voilà, colonel; par file à gauche, en avant, marche!

SCÈNE VI.

VICTOR, FRANCE.

FRANCE. Tu as lu?

VICTOR. Oui.

FRANCE. Eh bien, pas une minute à perdre.

VICTOR. Pourquoi faire?

FRANCE. Pour partir, pour quitter la France.

VICTOR. Je ne le puis sans avoir revu nos amis.

FRANCE. Mais tu te perds si tu restes.

VICTOR. Je les perds, si je pars; j'ai rendez-vous avec eux ici dans dix minutes, je les préviens et nous fuyons ensemble; mais seul, non, ce serait une lâcheté, une trahison!

FRANCE. Voyons, par où doivent-ils entrer?

VICTOR. Mais, comme d'habitude, par la porte du jardin.

FRANCE. Eh bien, si j'allais les y attendre, si je leur disais...

VICTOR. Non, pas toi, mais Fortuné. Toi, ta place est près de mon père; au risque de notre vie, il faut qu'il ignore tout; monte chez lui, monte et envoie-moi Fortuné.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, FORTUNÉ.

FORTUNÉ. Présent!

VICTOR. Fortuné, j'attends ces messieurs, les mêmes qui sont venus la dernière fois.

FORTUNÉ. Suffit, on les connaît.

VICTOR. Va te placer en sentinelle à la porte du jardin, et au fur et à mesure qu'ils arriveront tu leur diras ces seuls mots : Tout est découvert, fuyez!

FORTUNÉ. Compris, on y va. (*Il sort.*)

VICTOR. Tu es encore là?

FRANCE. As-tu besoin de moi, frère?

VICTOR. Non, j'ai tout ce qu'il me faut; va près de mon père, va.

FRANCE. Victor!

VICTOR. France! pauvre France! Oh! nous aurons des jours meilleurs.

FRANCE. Écoute, il me semble qu'on frappe à la porte...

VICTOR. A laquelle?

FRANCE. A celle de la rue.

VICTOR. Va près de mon père, te dis-je, c'est l'important, va. (*Il la pousse dehors.*)

SCÈNE VIII.

VICTOR, *seul.*

Voyons, rien ne me manque, non; de l'argent, j'en ai; des armes, en voilà; mon passe-port, un manteau. Mais, non, France ne se trompait pas, on frappe à la porte de la rue; pas un instant à perdre. (*Il s'élance pour sortir par la porte du fond et rencontre le général Michel sur la porte.*)

SCÈNE IX.

VICTOR, *puis* LE GÉNÉRAL MICHEL, *puis* LE COLONEL, *puis* L'AIDE DE CAMP, *puis* LE CONSEILLER, *puis* LES AUTRES.

VICTOR. Vous, général! Fortuné ne vous a-t-il pas prévenu?

MICHEL. Si fait, mais j'ai voulu savoir à quel point nous étions compromis.

VICTOR. On sait mon voyage à l'île d'Elbe, voilà tout; mais de vous et de nos amis, il n'en est pas question.

MICHEL. N'importe, nous sommes tous solidaires.

VICTOR. Si vous m'en croyez, général, partons, partons; on frappe à la porte de la rue et je crains que ce ne soit la force armée.

MICHEL. Partons, partons!

L'AIDE DE CAMP. Il est trop tard.

VICTOR. Mais qu'a donc fait Fortuné?

L'AIDE DE CAMP. Ce n'est pas sa faute, il nous a prévenus, mais les deux bouts de la ruelle étaient gardés.

MICHEL. Défendons-nous, morbleu! nous sommes six bien armés.

FORTUNÉ. Pardon, mon général, mais nous sommes sept; du moins, c'est ma façon de penser.

SCÈNE X.

LES MÊMES, GENDARMES, *au fond*, GENDARMES, *sur le côté; en tête des gendarmes*, LE PRÉFET.

LE PRÉFET. Monsieur Victor Bertaud, au nom du roi, je vous arrête.

VICTOR. Pardon, Monsieur, mais aurez-vous la bonté de me donner quelques explications?

LE PRÉFET. Je ne vous en dois pas, Monsieur; mais néanmoins je vous les donnerai. En rentrant chez moi tout à l'heure, j'ai trouvé, venant de Paris, l'ordre de vous arrêter comme conspirateur.

VICTOR. Vous entendez, messieurs. (*Il veut s'avancer vers le Préfet.*)

MICHEL, *l'arrêtant par le bras*. Halte! monsieur le préfet, je vais vous donner un bon conseil; c'est une autre fois, quand vous vous chargerez de pareilles missions, de prendre une force suffisante. Le pistolet au poing, Messieurs, et passons.

LE PRÉFET. De la rébellion aux ordres du gouvernement! Gendarmes, faites votre devoir.

MICHEL. Un pas, gendarmes, et vous êtes morts!

LE PRÉFET, *faisant un geste*. Gendarmes, ne tirez que si je tombe. (*Il va droit à Victor et le touche à l'épaule.*) Monsieur, vous êtes mon prisonnier.

LE COLONEL, *le prenant au collet*. Monsieur c'est vous qui êtes le nôtre. (*Tumulte, bruit de sabres qu'on tire du fourreau et de pistolets qu'on arme.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, FRANCE, *entrant précipitamment*.

FRANCE. Mon père, mon père! il a entendu du bruit, j'ai voulu le retenir en vain, il descend, le voilà! silence! au nom du ciel! ou vous le tueriez.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE COLONEL BERTAUD.

BERTAUD. Qu'est-ce à dire, Victor? tu me parlais d'une réunion de camarades, et au bruit qui se fait ici, on dirait une querelle, une lutte, un combat.

FRANCE. Non, non, mon père, tranquillisez-vous, il n'y a ici que des amis.

VICTOR, *bas au Préfet*. Vous n'avez d'ordre que pour moi seul, Monsieur?

LE PRÉFET. Pour vous seul.

VICTOR. Alors, mes amis sont libres?

LE PRÉFET. Ils le sont.

VICTOR. Vous avez ma parole, Monsieur, je suis votre prisonnier; mais silence.

LE GÉNÉRAL. Victor!

VICTOR, *le doigt sur les lèvres*. Silence.

BERTAUD, *reconnaissant la voix*. Ah! c'est vous, général Michel?

VICTOR. Eh oui, mon père, vous voyez donc bien que vous vous trompiez.

BERTAUD. Comment! vous êtes chez moi, général, et je ne suis pas averti!

VICTOR. Ces messieurs ne font que passer à Grenoble, mon père, et comme vous descendiez ils prenaient congé de moi, en me chargeant de toutes leurs amitiés pour vous. Messieurs. (*Il leur fait signe de se retirer.*)

BERTAUD. Adieu, colonel.

LES AUTRES. Adieu.

BERTAUD. Adieu. (*Pendant tout ce temps, Victor fait des signes impératifs à ses amis, en leur montrant son père. Le Préfet de son côté, fait signes aux gendarmes de laisser passer.*)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, *moins les Conspirateurs.*

FRANCE. Et maintenant, mon frère, par grâce, remontez chez vous.

BERTAUD, *inquiet*. Mais Victor, où est Victor?

VICTOR. Me voilà, mon père. (*Il fait par signes au Préfet la prière d'accompagner son père; d'un signe de tête le Préfet y consent.*) Je vous accompagne, soyez tranquille. (*Il sort tenant son père d'un côté, tandis que France le tient de l'autre. Le Préfet et les gendarmes les suivent des yeux. Silence, puis au bout d'un instant, Victor rentre vivement.*)

VICTOR. Merci, monsieur le préfet, et maintenant je suis à votre discrétion.

LE PRÉFET. Suivez-moi, monsieur.

SCÈNE XIV.

FORTUNÉ, *seul.*

Je lui avais cependant bien recommandé de ne pas se laisser prendre.

Onzième Tableau.

26 FÉVRIER 1814. — LA CHAMBRÉE.

SCENE PREMIERE.

LORRAIN, UN GROGNARD, *raccommodant ses souliers.*

LORRAIN, *tirant une raie noire sur un immense calendrier qui tient tout le fond du mur.* Enfoncé le 26 février.

LE GROGNARD. Veux-tu dire pourquoi tu nous détériores comme ça notre calendrier impérial, toi?

LORRAIN. C'est pour ne pas me tromper sur les dates. En faisant tous les jours une barre... je me tiens au courant. D'ailleurs, j'ai fait un pari avec le tambour-major.

LE GROGNARD. Lequel?

LORRAIN. J'ai parié une demi-livre de caporal, la blague avec, que nous ne moisirions pas un an ici.

LE GROGNARD. C'est donc ça que ce grand flegmatique de tambour-major s'adonne à la culture du tabac; il a peur de perdre.

LORRAIN. Ça n'empêche pas que si quelqu'un veut être de moitié avec moi dans mon pari, je lui donne ma demi-livre de caporal pour une livre. Ah! c'est une affaire, cela.

GROGNARD N° 2, Que fais-tu donc là, toi?

GROGNARD N° 1. Je mets une oreille à mon soulier. C'est une distribution de Leipzick : on a marché depuis ce temps-là, et en arrière,.. ça use beaucoup. (*Il lève le pan de la redingote de son voisin.*) Tu devrais bien mettre un becquet à ta culotte, toi.

GROGNARD N° 2. J'y ai bien pensé, mais quand on n'en a qu'une.

GROGNARD N° 1. Oui, ça te gêne de l'ôter, je comprends; mais qu'y a-t-il sur cette chaise?

GROGNARD N° 2. Il y a le tablier du sapeur, et comme il est en train de faire la cuisine avec Catherine, il a eu peur de le tacher... Tiens, une idée... voilà mon affaire... je reviens.

GROGNARD N° 1. Allons donc! a-t-il la tête dure!

SCÈNE II.

LES MÊMES, CATHERINE, *suivie d'un Sapeur et d'un Tambour. Ils apportent la soupe dans un grand chaudron.*

CATHERINE. Alerte, vous autres!... La soupe?

LE SAPEUR, *apportant une grande gamelle.* Voilà le potage. Pâtes d'Italie, rien que ça, nourris comme des sénateurs, quoi! (*Il emplit les gamelles et emplit la sienne.*)

CATHERINE, *au sapeur.* Pourquoi donc remplis tu celle-ci jusqu'au bord?

LE SAPEUR. Parce que c'est la mienne.

CATHERINE. Tu ne refuses rien à ton estomac, peste!

LE SAPEUR. Que voulez-vous! je ne suis pas égoïste, moi.

CATHERINE. Bon, maintenant le rappel. (*On bat le rappel sur le chaudron avec deux cuillers.*) Ramplanplan, ramplanplan, ramplanplan.

SCENE III.

TOUS.

TOUS. Présents, Madame veuve Leroux.

CATHERINE. Vous savez bien que je ne veux pas qu'on m'appelle veuve Leroux; ça lui porterait malheur, à ce garçon, si par hasard il n'était pas mort. Eh bien, toi, Lorrain?

LORRAIN. Moi je n'ai pas faim.

CATHERINE. Ah! si tu boudes le potage, décidément c'est que tu es bien malade.

LORRAIN. Sans comparaison, voyez-vous, la France c'était ma maîtresse... comme Jean Leroux il était votre amant. Eh bien, vous regrettez toujours Jean Leroux. Moi je regrette toujours la France... et puis, et puis...

CATHERINE. Et puis, tu es mécontent de l'Empereur, voilà la vérité.

LORRAIN. C'est-à-dire qu'il se conduit de pire en pire.

CATHERINE. Tiens, moi, Lorrain, à ta place, parole d'honneur, je n'irais pas par quatre chemins; un beau matin je lui dirais son fait.

LORRAIN. C'est ce qui lui pend à l'oreille... il s'acoquine à son île d'Elbe, il s'entête à me faire perdre mon pari. C'est puéril de sa part.

CATHERINE, *au Sapeur qui cherche son tablier.* Eh bien! quoi? que cherchez-vous donc, sapeur, mon ami?

LE SAPEUR. Je cherche mon tablier.

LORRAIN. Ton tablier, regarde! le voilà qui vient.

LE SAPEUR, *au Grognard n° 2.* Eh bien! dis donc! dis donc!

LE GROGNARD. Ne touche pas, je suis en train de réparer .. une brèche. La soupe mangée, on te rendra ton tablier sain et sauf.

CATHERINE. Décidément, Lorrain, vous pratiquez vigile et jeune... Allons! allons! venez donc.

LORRAIN. C'est bien pour t'être agréable, Catherine. (*Il prend une gamelle et mange très-vite.*)

CATHERINE. Allons! il me semble que vous n'allez pas mal sur la pâte d'Italie pour un homme qui n'avait pas faim?

LORRAIN. J'étouffe la douleur. (*Il emplit sa bouche.*)

CATHERINE. Sais-tu pourquoi tu es mélancolique, Lorrain?

LORRAIN. Non, je ne le sais pas.

CATHERINE. Eh bien! c'est qu'au lieu de travailler, comme les uns aux fortifications, comme les autres aux mines, tu te promènes du matin au soir, les bras croisés, rêvant au temps qui est passé et qui ne peut plus revenir.

LORRAIN. Eh bien! oui, je me promène les bras croisés du matin au soir. Eh bien! oui, je rêvasse du matin au soir. C'est que, vois-tu, je pense aux Pyramides, à Marengo, à Austerlitz, à tout le bataclan. Allons! n'allez-vous pas me faire accroire tout cela, vous autres! Prenez garde, quand vous me direz oui, je vous dirai non. Est-ce que c'est une patrie, je vous le demande, que ce bout d'île où nous sommes entassés comme des huîtres sur un rocher? Eh! non, nous sommes de pauvres naufragés, pas autre chose. Nous attendons de minute en minute un vaisseau qui nous ramène dans notre pays. Et en attendant, nous tendons les mains à la France en lui criant : Nous sommes ici, nous desséchons, nous mourons, nous nous mangeons l'âme. Ce n'est pas notre faute, va, la mère à tous, si nous ne revenons pas. C'est l'autre qui ne veut pas dire : marche! Ah! voilà ce qui fait que je pense, ce qui fait que je rêvasse, ce qui fait... (*Pendant ce temps, l'Empereur a paru seul, suivi de son état-major, il s'est approché de Lorrain et lui a pris la moustache.*)

SCENE IV.

LES MÊMES. L'EMPEREUR.

L'EMPEREUR. Ce qui fait que tu t'ennuies.

LORRAIN. Fastidieusement, Sire.

TOUS, *se levant.* L'Empereur?.. (*A la vue de l'Empereur l'homme à la culotte se dérobe le sapeur le suit pour rattraper son tablier.*)

L'EMPEREUR. Eh bien, que faudrait-il faire à ton avis pour te distraire?

LORRAIN. Je vous le dirais bien, mais vous ne m'écouteriez pas.

L'EMPEREUR. N'importe, dis toujours.

LORRAIN. Vous le voulez absolument?

L'EMPEREUR. Je le veux.

LORRAIN. Eh bien, si j'étais l'Empereur, seulement pendant cinq minutes, je ferais d'abord battre un rappel que toute l'île en tremblerait. (*L'Empereur fait un signe. Un aide de camp transmet ce signe, vingt tambours partent à la fois en battant le rappel.*)

LORRAIN. Hein?.. Qu'est-ce que c'est que ça?

L'EMPEREUR. Tu vois bien que tu n'as qu'à ordonner, continue.

LORRAIN. Ah! il n'y a que cela à faire. Eh bien je dirais — à vos rangs. Grenadiers, portez armes. (*L'Empereur fait un signe; on entend derrière le théâtre*) « A vos rangs, grenadiers!.. portez armes!.. (*plus loin*), portez armes!..

L'EMPEREUR. Continue.

LORRAIN. Alors, je dirais bonsoir à la cocarde de l'Ile d'Elbe, et en avant la cocarde tricolore, c'est la cocarde française. (*L'Empereur fait un signe; un officier de sa suite vide un shako plein de cocardes tricolores sur la table.*)

LORRAIN. Cré coquin, ça y est.

L'EMPEREUR. Continue.

LORRAIN. Puis je dirais à ma musique : Enfants, un de ces beaux airs d'autrefois, qui nous conduisaient en huit jours de Paris à Berlin. (*Sur un signe de l'Empereur, une musique militaire exécute l'air de : Veillons au salut de l'Empire...*)

L'EMPEREUR. Enfin?...

LORRAIN. Enfin, de cette voix qui nous faisait passer à travers l'eau, à travers le feu, à travers la neige, je crierais : En France, soldats, en France!...

L'EMPEREUR. Eh bien! oui, mes amis, en France!... en France!...

LORRAIN. Comment, mon Empereur, c'est possible?

L'EMPEREUR. Si possible qu'on n'attend plus que toi et tes camarades. Vous êtes en retard, mes amis, vous êtes en retard.

TOUS. Aux armes! (*On jette les tabliers, les vestes de travail. En un instant tout est transformé; la musique militaire continue.*)

L'EMPEREUR. Eh bien! oui, mes enfants, moi aussi j'étais comme vous, moi aussi je regardais la France, moi aussi j'attendais. Elle est venue. Soldats, je compte comme toujours sur votre courage et votre dévouement. Le brick et les embarcations vous attendent; êtes-vous prêts?

TOUS. Oui, oui.

L'EMPEREUR. Eh bien! qui m'aime me suive.

TOUS. Vive l'Empereur!

LORRAIN. Dis donc, Catherine, pour la première fois que j'ai fait l'Empereur, j'espère que je ne m'en suis pas mal tiré.

CATHERINE. Oh! mon pauvre Jean Leroux, si tu étais là?...

L'EMPEREUR. En France!... en France!...

ACTE CINQUIEME.

—

Douzième Tableau.

7 MARS.

La route de Lamure à Vizille; une chaumière au jardin; des Paysans devant une chaumière, amenant un pauvre diable vêtu d'habits déchirés, et qui semble écrasé de fatigue.

SCENE PREMIERE.

BASTIEN, *à Jean Leroux.* Appuyez-vous sur moi. Voyons, vous autres, donnez-lui donc une chaise. Eh bien, voyons, qu'avez-vous, mon ami?

JEAN LEROUX. J'ai, que j'ai marché une partie de la nuit et que je n'en puis plus.

BASTIEN. D'où venez-vous donc? de Lyon?

JEAN LEROUX. Je viens du fond de la Russie.

UNE VIEILLE FEMME. Du fond de la Russie! pauvre cher homme. Entendez-vous, Mathieu, il vient du fond de la Russie.

BASTIEN. Vous étiez donc prisonnier?

JEAN LEROUX. Oui, blessé à Leipsick, j'ai été laissé pour mort sur le champ de bataille, et conduit avec les autres prisonniers du côté de Kiew, puis la paix est venue, puis on nous a dit que nous étions libres et que nous pouvions retourner en France; nous nous sommes mis en route, à deux ou trois cents de notre troupe et nous sommes arrivés à dix. La fatigue et la misère avaient pris les autres.

BASTIEN. Vous êtes donc du Midi, que vous vous en revenez par ici?

JEAN LEROUX. Non! je suis de Saint-Dizier.

BASTIEN. On n'a donc pas voulu de vous dans votre pays, que vous voilà?

JEAN LEROUX. Ça n'est pas ça; mais dans mon pays, il y avait une jeune fille nommée Catherine; nous nous aimions et ma foi, quand je suis parti, elle était mère, je lui ai dit: Sois tranquille, Catherine, après la campagne la noce. Mais après la campagne, bonsoir, j'étais prisonnier. Aussi mon premier soin en arrivant a été de m'occuper d'elle, de demander de ses nouvelles; j'ai appris alors qu'elle s'était faite vivandière, qu'elle était partie avec son frère, qu'elle avait suivi l'Empereur à l'île d'Elbe. Alors je me suis reposé vingt-quatre heures en route et me voilà. Je viens dire à ma fiancée: Veux-tu de moi comme mari, Catherine?

LA VIEILLE. Eh bien à la bonne heure, voilà un brave garçon!

BASTIEN. Hein! grand'mère, qu'est-ce que vous en dites? ça se pratiquait-il comme ça du temps de Fontenoy?

LA VIEILLE. Allons, allons, mes enfants, ne dites pas de mal du temps passé, il y a eu de braves gens à toutes les époques. Alors, mon ami, vous allez bien boire, bien manger et bien dormir, n'est-ce pas?

JEAN LEROUX. Je vais bien boire, bien manger et me remettre en route.

BASTIEN. Vous êtes donc bien pressé?

JEAN LEROUX. Tiens, quand il y a trois ans qu'on n'a vu sa maîtresse et deux ans qu'on n'a vu son empereur.

BASTIEN. Vous allez donc le voir l'Empereur?

JEAN LEROUX. Je l'espère bien, à moins qu'on ne me crève les yeux.

BASTIEN. Eh bien, vous lui direz de la part de Bastien, de la ferme des Grenaux, ousqu'il a couché le soir de la bataille de Montmirail. Y était mal couché tout de même, mais il y a bien dormi. En v'là un qui n'a pas peur des revenants. Et puis, vous l'y direz encore, comme la ferme a été brûlée le soir de la petite affaire, que je suis venu m'établir ici à Lamure, sur sa route; c'est cause que si y prenait l'idée de revenir......

UN PAYSAN. Chut donc, Bastien.

BASTIEN. Chut! Et pourquoi ça? Est-ce qu'il y a des mouchards ici? Eh bien, que s'il lui prenait l'idée de revenir, il serait le bien venu, quoi!

JEAN LEROUX. Je lui dirai, soyez tranquille. Allons, mes amis, merci.

LA VIEILLE. Eh bien! vous vous en allez?

JEAN LEROUX. Que voulez-vous? Il faut se remettre en route. Allons. Adieu, les enfants, adieu, grand'mère! (*On entend le tambour.*) Qu'est-ce que c'est que cela? (*Une avant-garde de grenadiers.*) Tiens, les grenadiers de la garde, je croyais qu'on leur avait changé leurs uniformes, à ces vieux braves.

BASTIEN. Eh bien oui, ils leur avaient changé.

SCÈNE II.

LES GRENADIERS, LES PAYSANS.

LES GRENADIERS. Bonjour, les amis, bonjour!

BASTIEN. Regardez donc, ils ont la cocarde tricolore.

LORRAIN. Eh bien! oui, nous avons la cocarde tricolore. Est-ce que ce n'est pas la cocarde nationale, cré nom! Oui, nous avons le drapeau tricolore. Est ce que ce n'est pas le drapeau de l'Empereur?

BASTIEN. De l'empereur!

LORRAIN. Oui, et comme nous sommes l'avant-garde de l'Empereur, vive l'Empereur!

JEAN LEROUX. L'Empereur! l'Empereur!

BASTIEN. Mais il vient donc, l'Empereur?

LORRAIN. Il nous suit, tenez, voilà d'abord le tambour-major, qui me doit toujours ma demi-once de caporal, et puis les tambours, et puis les lanciers polonais, et puis l'Empereur, et puis les vieux de la vieille, et puis tout le tremblement.

JEAN LEROUX. Alors, mon ami, vous venez de l'île d'Elbe?

LORRAIN. Droit comme un boulet de canon.

JEAN LEROUX, Connaissez-vous Catherine?

LORRAIN. Catherine la vivandière? Catherine Michelin, veuve Jean Leroux? un peu que je la connais.

JEAN LEROUX. Hein?

LORRAIN. Oh! pour le bon motif. C'est la Jeanne d'Arc des vivandières.

JEAN LEROUX. Où est elle?

LORRAIN. A cent pas d'ici.

JEAN LEROUX. Oh! Catherine! Catherine!

TOUS LES PAYSANS. L'Empereur! l'Empereur!

SCÈNE III.

LES MÊMES, L'EMPEREUR, SOLDATS.

L'EMPEREUR. Oui, mes amis, l'Empereur, l'Empereur qui, sachant que vous le regrettez, vient avec une poignée de braves, parce qu'il compte sur vous. Vous êtes menacés des dîmes, des priviléges, des droits féodaux, de tous les abus dont nos succès vous avaient délivrés. Eh bien! je viens vous enlever toutes ces craintes, moi, le soldat de fortune, moi, l'Empereur du peuple.

LES PAYSANS. C'est vrai, Sire, c'est vrai; vous venez comme l'ange du bon Dieu pour nous sauver. Vive l'Empereur!

CATHERINE, *reconnaissant Jean Leroux.* Jean Leroux! Jean Leroux! je te revois.

JEAN LEROUX. Catherine!

L'EMPEREUR. Qu'y a-t-il?

LORRAIN. Mon Empereur, c'est Catherine qui a retrouvé son défunt.

L'EMPEREUR C'est bien, c'est bien, laisse-la parler.

CATHERINE, Ah! Sire, c'est lui, c'est Jean Leroux, il n'était pas mort, il n'était que prisonnier, il revient de Kiew, de Moscou, je ne sais pas d'où! Oh! je suis folle de joie.

L'EMPEREUR. Et où allais-tu comme cela?

JEAN LEROUX. J'allais vous rejoindre, mon Empereur, je ne savais pas vivre sans vous, et un petit peu sans elle.

L'EMPEREUR. Allons, messieurs, voilà du renfort. Un habit à ce brave homme-là, et qu'il reprenne son rang dans ma garde. (*A un officier; il lui parle bas.*) Vous entendez?

L'OFFICIER. Oui, Sire.

LA VIEILLE. Est-ce que mon Empereur me ferait l'amitié de se rafraîchir?

BASTIEN. Eh bien! grand'mère?

LA VIEILLE. Eh bien, quoi? si l'empereur a soif, il faut bien qu'il boive.

L'EMPEREUR. Eh bien, oui, grand'mère, j'ai soif, donnez-moi à boire.

LA VIEILLE. Là, vous voyez bien. (*Elle prépare à boire.*)

L'OFFICIER (*donnant un habit à Jean Leroux*). Tenez mon ami.

JEAN LEROUX. Merci. Oh! mon brave uniforme, j'avais bien peur de ne jamais te revoir, va. (*Il l'endosse.*)

CATHERINE. Oh! comme te voilà beau, Jean Leroux! (*Lui montrant une croix qui est à l'habit.*) Eh bien, qu'est-ce que c'est que cela?

JEAN LEROUX. Ah! oui, qu'est-ce que c'est que ça?

L'EMPEREUR. Eh bien, il ne te va pas, l'habit?

JEAN LEROUX. Si fait, mon Empereur, mais c'est que..

L'EMPEREUR. Quoi?

JEAN LEROUX. C'est que... Voyez donc... C'est le petit brimborion...

L'EMPEREUR. Eh bien, est-ce qu'elle te gêne, cette croix?

JEAN LEROUX. Oh! mon Empereur, je donnerais ma vie.

L'EMPEREUR. Alors garde-la, mon ami.

LA VIEILLE (*présentant à l'Empereur un verre sur une assiette*). Tenez, mon Empereur.

L'EMPEREUR (*buvant et lui rendant le verre*). Merci, grand'mère.

LA VIEILLE. Personne ne boira plus dans ce verre-là, mon Empereur, et il restera dans la famille jusqu'à la centième génération.

L'EMPEREUR. Bonnes gens, va.

UN AIDE DE CAMP, *arrivant au galop*. Sire, Sire!

L'EMPEREUR. Qu'y a-t-il?

L'AIDE DE CAMP. Une colonne de troupe venant de Vézille barre le chemin et s'oppose à notre passage.

L'EMPEREUR. De quels régiments se compose-t-elle?

L'AIDE DE CAMP. Sire, du 5e de ligne.

L'EMPEREUR. Du 5e de ligne? c'est un vieil ami d'Italie. Allez voir cela, Cambronne, et dites-leur que c'est moi, moi, l'Empereur.

CAMBRONNE. Sire, je n'aurai pas cette peine, car les voilà!

L'EMPEREUR. Et au pas de charge, encore.

TOUS. Aux armes! aux armes!

L'EMPEREUR. A vos rangs; c'est bien, désarmez les fusils et renversez les canons.

LES GÉNÉRAUX. Sire, Sire!

L'EMPEREUR. Laissez-moi faire, Messieurs, cela me regarde. Soldats!

L'AIDE DE CAMP *du général Marchand*. Soldats, n'écoutez pas cet homme qui nous apporte la guerre civile. (*L'Empereur s'avance.*) Soldats! feu, feu!..

L'EMPEREUR, *ouvrant son uniforme*. Soldats du 5e de ligne, s'il en est un seul parmi vous qui veuille tuer son général, son Empereur, il le peut, me voilà!

TOUS LES SOLDATS DU 5e DE LIGNE, *jetant leurs fusils*. Vive l'Empereur! vive l'Empereur!

L'EMPEREUR. Venez, mes enfants, venez. Ah! vous êtes de dignes, de nobles Français; venez, venez... Des cocardes tricolores pour ces braves gens-là.

LES SOLDATS, *enfonçant une caisse de tambour*. Eh! nous en avions, Sire.

L'EMPEREUR. Allons, c'est bien. Soldats du 5e de ligne, je suis content de vous; vous aussi, vous êtes mes enfants. (*Il leur donne un drapeau tricolore.*)

UN VIEUX SOLDAT, *tirant un aigle de son sac*. Voilà le coucou!... Eh bien, si vous êtes content de nous, si nous sommes vos enfants, laissez-nous faire votre avant-garde.

L'EMPEREUR. Accordé!

TOUS. Bravo! bravo! vive l'Empeur!

L'EMPEREUR. En marche, mes amis, en marche. Adieu, grand mère.

LA VIEILLE. Adieu, mon Empereur (*Aux paysans.*) Eh bien, vous ne lui dites pas adieu, vous autres?

BASTIEN, *paysans*. Inutile, nous allons avec lui. (*Les tambours battent, on se met marche pour Grenoble.*)

Treizième Tableau.

LA CHAMBRE DU COLONEL.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COLONEL, FRANCE.

LE COLONEL. Tu as beau dire, ma chère France, il se passait, l'autre soir, quelque chose d'étrange ici. J'ai entendu du bruit, des menaces, quelque chose comme un cliquetis d'armes; pourquoi m'as-tu quitté pour me précéder précipitamment au lieu de me conduire? — Comment se faisait-il que le général Michel, un de mes vieux amis, le colonel Gérard, mon compagnon d'armes, fussent ici, chez moi, sans que j'en fusse prévenu?

FRANCE. Mais, mon père, Victor vous l'a dit : ils ne faisaient que passer, ils allaient s'embarquer à Toulon pour rejoindre l'armée d'Italie, où Victor espère les rejoindre un jour ou l'autre.

LE COLONEL. Mais, lui-même, Victor, où est-il? Comment, depuis cette soirée-là, ne l'ai-je point revu?

FRANCE. Mon père, je vous l'ai dit, parce qu'il est allé lui-même à Paris, solliciter au ministère de la guerre sa mise en activité.

LE COLONEL. Ecoute, France, on me trompe ici.

FRANCE. Mon père!

LE COLONEL. Depuis huit jours, tu souffres ou tu crains.

FRANCE. Moi?

LE COLONEL. Toi. Ta voix n'est plus la même, ta main est froide et tremblante, tu tressailles tout à coup comme quelqu'un qui, d'un moment à l'autre, s'attend à une mauvaise nouvelle Voyons, France, dis-moi tout; tiens, tiens, dans ce moment-ci, à ta respiration, je sens que tu es prête à pleurer.

FRANCE. Mon père, mon Dieu, mon Dieu! que dire? que faire?

SCENE II.

LES MÊMES, FORTUNÉ.

FORTUNÉ. Pardon, excuse, si je vous dérange, mon colonel, mais c'est monsieur Victor.

LE COLONEL *et* FRANCE. Victor!

FORTUNÉ. Oui, il arrive de Paris, il a obtenu ce qu'il désirait, à ce qu'il dit, et il voudrait vous dire adieu avant... avant que de partir.

LE COLONEL. Et où est-il?

FORTUNÉ. Il monte l'escalier... Venez, venez, monsieur Victor, le colonel vous attend.

FRANCE. Fortuné.

FORTUNÉ. Condamné, Mademoiselle, con-

damné ; seulement, il a eu la permission... Oh ! tenez, j'étouffe.

LE COLONEL, *les bras étendus du côté de la porte.* Victor ! Victor ! où es-tu donc?

SCENE III.

LES MÊMES, VICTOR, *escorté d'une douzaine de soldats qui s'arrêtent dans la pièce précédente... La porte reste ouverte de manière à ce qu'on les voit tout le temps que dure la scène.*

VICTOR, *après avoir fait signe aux soldats.* Me voilà, mon père, me voilà !

LE COLONEL. Oh ! que cela me fait de bien de te retrouver, mon pauvre Victor, de te sentir là près de moi, de te serrer dans mes bras !

VICTOR. Mon père !

FRANCE. Oh ! oh ! mon Dieu !

FORTUNÉ. Sacré nom !

LE COLONEL. Tu n'as point idée des étranges pensées qui me passaient par l'esprit; c'était une sombre et vague inquiétude que rien ne pouvait combattre. Ta sœur avait beau me dire que tu étais à Paris, que tu y étais allé pour solliciter de l'activité, il me semblait qu'une voix intérieure démentait cette voix consolatrice et me disait, ne l'écoute pas, ne l'écoute pas... pour la première fois, elle ment. (*Se retournant vers France.*) Excuse-moi, France ; j'aurais dû savoir que les anges ne mentaient pas,

FRANCE. Mon père !

LE COLONEL. Et tu disais donc, Victor?

VICTOR. Eh bien ! je disais, mon père, que tous mes vœux sont exaucés. Vous vous étonniez quelquefois qu'à mon âge, ayant devant les yeux l'exemple de votre carrière militaire, si pure, si glorieuse, je demeurasse près de vous, oisif, inutile. — Eh bien, mon père, il n'en sera pas ainsi désormais; l'Empereur m'appelle à lui, la grande armée est campée autour d'Alexandrie et je vais l'y rejoindre.

LE COLONEL. Va, mon enfant; c'est un beau pays que l'Italie; à chaque pas on marche sur un souvenir, à chaque étape on campe sur un champ de victoire. Et quand pars-tu ?

VICTOR. J'ai ordre de ne pas m'arrêter, mon père; aussi le temps de vous serrer sur mon cœur, le temps de vous dire adieu, voilà tout ce qui m'est accordé.

LE COLONEL. Va, mon ami, tu as de nobles et beaux exemples là bas, tu seras près d'un maître qui sait récompenser... Un jour tu porteras sur ta poitrine une croix sur laquelle sont écrit deux mots sacrés, *Honneur et Patrie*; qu'ils soient à toute heure, à tout instant le guide de tes pensées et de tes actions. Quant à être brave, je n'ai, je le sais heureusement, aucune recommandation à te faire sous ce rapport.

VICTOR. Merci, mon père.

LE COLONEL. Attends!

VICTOR. Quoi, mon père?

LE COLONEL. Je veux te faire un cadeau.

VICTOR. Votre épée!

LE COLONEL. Tu sais que c'est un cadeau de l'Empereur à la Moskowa; la lame de mon épée fut brisée par une balle, et il me donna celle-ci.

VICTOR. Mon père, une pareille arme est trop précieuse pour quitter jamais celui à qui elle a été donnée; c'est un héritage de famille qui doit rester ici près de vous, sur un autel, s'il y avait un autel dans cette maison; moi, cette arme peut m'être volée, peut m'être prise si j'étais fait prisonnier.

LE COLONEL. Eh bien ! elle te rappellerait que tu ne dois pas te rendre.

VICTOR. Eh bien ! je me ferais tuer, oui, sans doute ; mais, moi mort, elle appartiendrait au premier venu qui me l'arracherait des mains; non, mon père, non, gardez cette épée. Maintenant voulez-vous permettre que je dise adieu à ma sœur?

LE COLONEL. France, tu entends?

FRANCE, *dans les bras de Victor.* Oui, mon père, oui.

VICTOR. Tiens, France, voici des lettres datées de différentes villes d'Italie; tu les liras successivement à mon père afin qu'il ignore le plus longtemps possible; enfin une dernière lui annonce que je suis blessé, blessé mortellement. Il faut lui donner cette suprême joie de croire que son fils est mort sur le champ de bataille.

LE COLONEL. Eh bien, où es-tu donc ?

VICTOR. Me voilà.

LE COLONEL. Que disais-tu à France ? elle pleure.

VICTOR. Je lui disais ce que je vais vous dire à vous mon père ; ce sont de terribles guerres que nos guerres, de sanglantes batailles que nos batailles ; peut-être cet adieu que je vous dis est il un dernier adieu.

LE COLONEL. Eh bien, qu'est-ce que ces idées-là?

VICTOR. Oui, elles sont fausses, exagérées, je le sais ; mais faites comme si elles étaient vraies, mon père, embrassez-moi comme si nous ne devions plus nous revoir, bénissez-moi comme si j'allais mourir.

LE COLONEL. Voilà de sombres présages, mon enfant, et s'ils venaient à la veille d'une bataille ils m'effrayeraient ; mais avec l'aide de Dieu, Victor, il n'en sera pas ainsi ; au contraire, je ne sais pourquoi je suis plein

de joie et d'espérance, je te vois revenir capitaine, colonel, que sais-je, moi! Viens, viens, mon enfant, viens que je t'embrasse, viens que je te bénisse.

VICTOR. Mon père!

LE COLONEL. Eh bien, qu'y a-t-il ?

FORTUNÉ. Il y a, mon colonel, voyez, il y a..

VICTOR. Tais-toi, Fortuné.

FORTUNÉ. Tais-toi, Fortuné, tais-toi... Eh bien, non, monsieur Victor, je ne veux pas me taire, moi je me révolte.

VICTOR. Fortuné!

FRANCE. Que va-t-il dire?

FORTUNÉ. Je vous dis, moi, que c'est fâcher Dieu que de tromper ainsi son père, et que de lui dire au revoir quand il faut lui dire adieu.

VICTOR. Fortuné !

FORTUNÉ. Je vous dis que c'est un sacrilége ce que vous allez faire, je vous dis que vous ne le ferez pas.

VICTOR. Mon père! mon père! ne le croyez pas.

LE COLONEL, *écartant Victor de la main.* Viens, Fortuné, viens, et parle, mon vieil ami; je sais que tu n'as jamais menti; j'écoute, que dis-tu ?

FORTUNÉ. Je dis que nous sommes de vieux soldats, mon colonel, et que nous savons ce que c'est que la douleur.

LE COLONEL. Oui, eh bien?

FORTUNÉ. Je dis que vous êtes père, je dis que, si je l'étais, il me semble que je ne pardonnerais pas à ceux qui permettraient que je quittasse mon enfant sans savoir où il va; il me semble que je maudirais ceux qui me feraient accroire que mon enfant vit, quand mon enfant serait mort.

FRANCE *et* VICTOR. Ah! mon Dieu!

LE COLONEL. Fortuné! Fortuné! que dis-tu? explique-toi.

FORTUNÉ. Oh! l'explication est bien simple. L'Empereur n'est plus sur le trône, l'Empereur est prisonnier à l'île d'Elbe. Monsieur Victor a conspiré pour l'Empereur, il est condamné à mort, et il vient vous dire adieu, parce qu'on va le fusiller. Tenez, les soldats sont là.

VICTOR *et* FRANCE, *éclatant en sanglots.* Oh!...

FORTUNÉ. Ma foi, tant pis, la vérité avant tout. C'est ma façon de penser.

LE COLONEL. Fortuné, ta main. Merci, mon ami. O mes enfants! c'est bien mal de m'avoir trompé ainsi.

VICTOR. Mon père, n'en veuillez pas à ma sœur; ma sœur est innocente, et l'idée vient de moi. C'est moi qui, redoutant votre désespoir, qui, sachant l'histoire de cette bague et du poison qu'elle renferme; c'est moi qui, connaissant le serment que vous aviez fait à l'Empereur; c'est moi qui ai inventé et soutenu ce long mensonge qu'il serait trop cruel à vous de me reprocher maintenant, maintenant que je vais mourir.

LE COLONEL. Oui, et que c'est moi qui te tue. Car, oui, je me rappelle, c'est moi qui ai dit au préfet... Victor, mon enfant, pardonne à ton père. (*Il le prend dans ses bras.*) Ah! mon fils! mon Victor!

FORTUNÉ. Mon colonel!

LE COLONEL. Oui, tu as raison. Oui, nous sommes des hommes et non des enfants ou des femmes. Aux femmes et aux enfants les plaintes et les larmes; à nous le courage, à nous la force. Viens, mon enfant, c'est un instant à passer, c'est un pas à franchir. Tu le franchiras, n'est-ce pas, mon fils, la tête haute?

VICTOR. Oh! oui, mon père

LE COLONEL. D'ailleurs c'est la mort, mais la mort d'un soldat. Suppose qu'on te dise : allez mourir sur la brèche d'une redoute. Tu irais, n'est-ce pas?

VICTOR. Oh! oui, mon père.

LE COLONEL. Tu irais sans broncher, sans sourciller, sans faiblir, et tu recevrais la mort la tête haute et l'œil fier.

VICTOR. Je la recevrai ainsi, soyez tranquille.

LE COLONEL. Voyons. (*Il cherche le cœur de Victor.*)

VICTOR. Tenez, là, mon père, vous voyez; il bat comme d'habitude, et s'il donne quelques pulsations de plus, il les donne, non pas à la crainte de mourir, mais à la douleur de vous quitter.

LE COLONEL. Bien, mon enfant, je suis content de toi. (*Bas.*) D'ailleurs, sois tranquille, nous ne nous quitterons pas pour longtemps.

VICTOR. Mon père!

LE COLONEL. Silence. (*Se tournant vers les soldats.*) Sergent!

LE SERGENT. Me voilà, mon colonel.

LE COLONEL. Vous êtes un vieux soldat.

LE SERGENT. Je date des Pyramides, nous étions là ensemble, mon colonel.

LE COLONEL. Mon brave, ta main?

LE SERGENT. La voilà, mon colonel.

LE COLONEL. S'il demande à ne pas avoir les yeux bandés?

LE SERGENT. Il ne les aura pas.

LE COLONEL. S'il demande à commander le feu?

LE SERGENT. Il le commandera.

LE COLONEL. Et tu recommanderas bien à tes hommes de viser là. (*Il montre le cœur.*) C'est un enfant, vois-tu, il ne faut pas le faire souffrir.

LE SERGENT. Soyez tranquille.

FORTUNÉ. Mordieu! est-ce que je me serais trompé? il me semble que j'ai des remords.

LE COLONEL. Victor.

VICTOR. Mon père?

LE COLONEL. Est-ce que tu as dit adieu à ta sœur?

VICTOR. Oui, mon père.

LE COLONEL. Eh bien! alors...

VICTOR. Oui, on attend, et il ne faut pas que je fasse attendre. Adieu! adieu! mon père.

LE COLONEL, *le rappelant*. Victor, encore un... le dernier... Va (*il le pousse*), va, mon fils... va...

FRANCE. Ah! mon père! mon père! (*Victor sort avec les soldats.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, *moins* VICTOR.

LE COLONEL. Eh bien! quoi? c'est un soldat qui va mourir, voilà tout; et pour qui va-t-il mourir? pour l'Empereur, c'est-à-dire pour le bienfaiteur de sa famille, pour celui à qui j'avais juré de mourir moi-même s'il était renversé du trône; le père a manqué à son serment, le fils s'acquitte, voilà tout.

FRANCE. Mon père, mon père!

LE COLONEL. Eh bien! oui, embrasse-moi, ma fille. D'ailleurs ne me restes-tu pas, toi; crois-tu que tous les pères soient encore aussi heureux que moi? Oh! je n'ai pas à me plaindre, Dieu merci; Victor pouvait être fils unique, et alors je restais seul. Non, non, France, tandis que tu es là, que tu ne me quitteras pas, toi, si ce n'est pour aller rejoindre Emmanuel; car je comprends, n'est-ce pas, Emmanuel est à l'île d'Elbe, exilé avec l'Empereur; et moi, égoïste, qui vous séparais, deux enfants qui s'aiment, deux cœurs qui battent à l'unisson. Dame, il faut me pardonner, mon enfant, moi, je ne savais pas...

FRANCE. Oh! mon père, mon père!

LE COLONEL. Là, maintenant, je voudrais être seul quelques instants, tu comprends, j'ai besoin de me remettre, tant que je t'ai là, vois-tu, je pense trop à ton frère. Ta voix me rappelle la sienne; laisse-moi seul un instant, et toi aussi, Fortuné.

FORTUNÉ. Vous ne m'en voulez pas, colonel?

LE COLONEL. Non, oh! non; tu sentais que c'était un crime de me tromper, toi.

FRANCE. Un crime!

LE COLONEL. Eh bien, puisque ce n'était pas toi qui me trompais, puisque c'était ton frère, voyons, France, vas-tu me désobéir?

FRANCE. Oh!

LE COLONEL. Écoute, tu prieras pendant ce temps-là, et dans dix minutes, oui, tu m'enverras Fortuné; va, va, emmène France, Fortuné.

FORTUNÉ. Venez, Mademoiselle. (*Arrivée à la porte, France s'arrête.*)

FRANCE, *à Fortuné.* Malheureux! tu ne vois pas qu'il veut rester seul pour se tuer!

FORTUNÉ. Oh! alors vous avez raison, Mademoiselle, ne le quittez pas, ne le quittez pas. Adieu, colonel, nous nous en allons, adieu. (*Fortuné sort, mais France se jette de côté.*)

SCÈNE V.

LE COLONEL, FRANCE, *immobile et retenant son haleine.*

LE COLONEL *va à la porte et la ferme.* Ah! me voilà seul enfin! j'ai promis à Victor, pauvre martyr, que nous ne serions pas séparés pour longtemps. J'accomplirai deux serments en tenant celui là. Mais avant de tout quitter, avant de rejoindre l'enfant dont je cause la mort, quelques mots à cette autre enfant que je laisse orpheline... Un adieu à France.

FRANCE. Oh! je le savais bien.

LE COLONEL. Un dernier, il doit y avoir sur cette table un crayon, (*tirant la bague de son doigt.*) Oh! sainte relique de cet autre martyr que l'on condamne à vivre, que je suis heureux maintenant de ne pas t'avoir quittée. (*Il baise la bague et la pose près de lui.*) Ecrivons. (*Il prend un crayon et à tâtons écrit sur le papier.*) Adieu, France, adieu ma fille chérie, pardonne à ton père de te quitter; mais tu savais bien qu'il avait fait un serment et que ce serment rien ne l'empêcherait de l'accomplir, lorsqu'il connaîtrait la vérité. Puisque tu n'as prolongé sa vie que par un pieux mensonge, écoute, France: les derniers devoirs rendus à ton père, tu partiras avec Fortuné, tu iras rejoindre Emmanuel à l'île d'Elbe. Tu diras à l'Empereur: Sire, me voici; mon frère a été fusillé pour vous, mon père s'est empoisonné pour vous, touchez-moi de votre main puissante et souveraine afin qu'ils voient là-haut que j'ai retrouvé en vous plus que je n'avais perdu en eux; adieu, France, adieu ma fille chérie, adieu. (*Pendant ce temps France s'est approchée doucement, a pris la bague, et a substitué à la bague le*

médaillon de sa mère que le colonel lui a donné; le colonel, après avoir écrit le mot adieu ! cherche la bague de la main, ne la trouve pas et à la place trouve le médaillon.) Le médaillon de France ! comment a-t-elle oublié là ce médaillon ? sans doute, c'est une permission du Seigneur, pour que je me rappelle au moment de mourir cet autre ange que j'oubliais. Oui, oui, tout aveugle que je suis je te vois là-haut. Tu me fais signe que tu m'attends, me voilà! me voilà! *(Il cherche de nouveau.)* Mais où est donc cette bague? je l'avais posée là cependant, elle sera tombée, et moi qui ai dit à Fortuné de revenir dans dix minutes, heureusement j'ai mes pistolets sur la cheminée.

FRANCE. Oh ! mon Dieu ! *(Elle regarde autour d'elle, aperçoit la croix pendue dans le lit, elle la détache et la met à la place des pistolets. Le colonel s'approche à tâtons de la cheminée, et à la place où étaient les pistolets, trouve la croix.)*

LE COLONEL. Qu'est-ce que cela? Un crucifix! Mon Dieu! vous m'êtes témoin que je meurs sans avoir jamais douté de vous. Quoique à cette heure, mon Dieu ! vous me mettiez à une rude épreuve. *(Il baise le crucifix et le repose sur la cheminée.)* Mais où sont donc mes pistolets? Fortuné les aura changés de place. Je les ai touchés ce matin encore cependant. N'importe! il me reste mon épée, cette épée que je voulais donner à Victor et qu'il refusait; elle lui était bien inutile en effet, tandis qu'à moi, à moi, elle va me servir. *(Il s'avance vers son épée; mais là, France, ne trouvant rien à mettre à la place, se met elle-même devant la muraille, de sorte qu'elle se trouve dans les bras de son père au moment où son père étend les bras pour prendre son épée.)* France!

FRANCE. Mon père, mon père, pitié pour votre fille!

LE COLONEL. Oh! oh! mon Dieu! ayez pitié de moi ! *(On entend des cris dans la rue. Tumulte, rumeurs.)*

LE COLONEL. Entends-tu, entends-tu? C'est lui, lui qu'on va fusiller! Oh ! Victor! oh ! mon enfant! mon enfant!

FORTUNÉ *au dehors.* Colonel! colonel! Ouvrez! ouvrez!

FRANCE. Qu'y a-t il?

FORTUNÉ. Joie! miracle! bonheur! L'Empereur débarque, l'Empereur à Vizille, l'Empereur!

LE COLONEL. L'Empereur débarque, dis-tu? Tu es fou.

FORTUNÉ. Ecoutez. *(Voix dans la rue. L'Empereur! l'Empereur! Vive l'Empereur!)*

LE COLONEL. Mon Dieu ! mon Dieu! s'il arrivait à temps! Conduise-moi au-devant de lui.

FRANCE. Mon frère! mon frère ! Ah ! tu le disais bien. Joie et miracle ! Venez, mon père, venez !

LE COLONEL. L'Empereur! l'Empereur! Ah! Viens, France, viens, Fortuné! *(Ils sortent enlacés.)*

Quatorzième Tableau.

LA PORTE DE VIZILLE, A GRENOBLE.

La ville illuminée dans le lointain.

SCENE PREMIERE.

L'OFFICIER, *qui a commandé le feu à Lamure*, SOLDATS, PEUPLE. *(Les soldats silencieux sous les armes. Le peuple bruyant.*

LE PEUPLE. L'Empereur! l'Empereur! l'Empereur qui vient, l'Empereur qui arrive!

UN HOMME. On avait envoyé le cinquième de ligne contre lui et il est passé avec lui.

L'OFFICIER. Eh bien, oui c'est l'Empereur; mais soyez tranquille, il n'entrera pas à Grenoble comme à Vizille, Grenoble est une ville fortifiée, Grenoble a de bonnes murailles, des portes solides, une garnison fidèle.

LES GENS DU PEUPLE. L'Empereur! ouvrez les portes à l'empereur, les clefs des portes, les clefs, les clefs !

L'OFFICIER. Les clefs des portes, tenez. *(Il les jette au fond du puits.)* Allez les chercher où elles sont maintenant. *(Rumeurs, murmures.)* Soldats, faites votre devoir. *(Les soldats chassent le peuple.)*

SCÈNE II.

LES MÊMES, *moins le peuple*, LE SERGENT, VICTOR, L'ESCORTE *qui l'accompagne.*

LE SERGENT. Pardon, pardon, camarades, on est de service et de triste service même. Laissez passer. *(Il passe avec l'escorte et va à l'officier.)* Mon officier?

L'OFFICIER. Qu'y a-t-il?

LE SERGENT. C'est le jeune homme qui a conspiré pour l'Empereur, vous savez, le fils du colonel Bertaud, faut-il le fusiller toujours?

L'OFFICIER. Il est condamné?

LE SERGENT. Oui.

L'OFFICIER. L'heure de l'exécution est-elle arrivée?

LE SERGENT. Oui.

L'OFFICIER. Avez-vous reçu contre-ordre?

LE SERGENT. Non.

L'OFFICIER. Eh bien, que justice se fasse.

LE SERGENT. C'est que, comme l'autre approche, et sera probablement ici ce soir...

L'OFFICIER. Raison de plus, Monsieur; un grand exemple aura été donné.

LE SERGENT. Alors, ouvrez les portes.

L'OFFICIER. Les portes sont fermées, et je

suis là pour empêcher qu'elles ne s'ouvrent.

LE SERGENT. Je ne puis cependant pas le fusiller ici.

L'OFFICIER. Vous avez les fossés de la ville, qu'on ouvre la poterne.

LE SERGENT. C'est l'ordre?

L'OFFICIER. C'est l'ordre, allez.

LE SERGENT. Allons, Monsieur Victor, il faut me suivre.

VICTOR. Mais il me semble que je ne m'y refuse pas?

LE SERGENT, *descendant par la poterne.* Par ici, venez. (*Rumeurs parmi le peuple.*)

VICTOR. Mes amis, je ne regrette pas la vie, puisque je meurs pour l'Empereur. Vive l'Empereur!... (*Ils disparaissent. Les rumeurs du peuple redoublent. Voix dans la foule, aux portes, aux fenêtres.*)

L'HOMME DU PEUPLE. Est-ce qu'on va le fusiller tout de même, pauvre jeune homme, quand l'Empereur arrive?

UNE VOIX. Entendez-vous le tambour, entendez-vous? (*On entend en effet le tambour dans le lointain.*)

SCENE III.

LES MÊMES, LE COLONEL, FRANCE, FORTUNÉ.

LE COLONEL, *entrant conduit par France et par Fortuné.* Mes amis, mes amis, vous ne l'avez pas vu?

L'HOMME DU PEUPLE. Ah! c'est le colonel Bertaud, c'est le père, pauvre père!

LE COLONEL. Mon fils, mon Victor, on m'a dit qu'on l'avait conduit par ici. Vous le sauverez, n'est-ce pas, mes amis? vous ne le laisserez pas fusiller. Il a conspiré pour l'Empereur; mais est-ce que c'est un crime, cela? Si je n'avais pas été aveugle, j'aurais conspiré avec lui. Qu'on me fusille donc avec lui! qu'on me fusille!

FRANCE. Mon père!

LE COLONEL. Fortuné, où est-il? Mais demande donc où il est, informe-toi donc, toi qui n'es pas aveugle!

L'HOMME DU PEUPLE, *à Fortuné.* Tenez, tenez, par là, on l'a emmené par là, par la poterne. (*Fortuné descend par la poterne. Une détonation se fait entendre; il reparaît pâle et chancelant.*)

LE COLONEL. Victor! Victor! (*Il tombe à genoux.*)

FRANCE. Mon père, mon frère, au secours, au secours!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, VICTOR, *s'élançant hors de la poterne sans habit et sans gilet.*

VICTOR. Vive l'Empereur!

LE COLONEL. La voix de Victor, la voix de mon enfant.

FRANCE. Mon frère!

LE COLONEL. Victor, Victor vivant... impossible... C'est bien lui, cependant... Laisse-moi te toucher... Mais cette détonation...

VICTOR. Ces braves gens, voyant arriver l'Empereur, ont tiré en l'air au lieu de tirer sur moi.

LE COLONEL. Ah! mon Dieu! mon Dieu! quelle grâce, quel miracle, quelle joie!

VICTOR, *mettant la main du sergent dans celle de son père.* Notre sauveur, mon père, notre sauveur.

FORTUNÉ, *à la poterne.* Par ici, sapeurs, par ici... Brisez, enfoncez les portes. (*Les sapeurs du 5e enfoncent la porte; l'Empereur paraît.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, L'EMPEREUR, LA GARDE, L'ÉTAT-MAJOR, LORRAIN, CATHERINE, JEAN LEROUX, ETC.

TOUS. Vive l'Empereur!

L'EMPEREUR. Merci, mes enfants, merci.

LE COLONEL. La voix de l'Empereur.

VICTOR *et* FRANCE. Oui, mon père, lui, c'est lui.

L'EMPEREUR. Français, c'est à vous seuls et aux braves de l'armée que je me glorifierai toujours de devoir ma couronne et ma puissance.

TOUS. Vive l'Empereur!

LE COLONEL, *à ses genoux.* Sire! Sire!

L'EMPEREUR, *descendant de cheval.* Ah! c'est toi, mon vieux Bertaud! dans mes bras, dans mes bras!

LE COLONEL. Mon fils, mon Empereur, ah! je puis mourir maintenant.

LE MAIRE, LE CORPS MUNICIPAL. Sire, le logement de votre Majesté est préparé à l'Hôtel de Ville.

L'EMPEREUR. Merci, Messieurs. Je descends chez mon ami, le colonel Bertaud; nous avons un mariage à y faire, n'est-ce pas, Emmanuel?

EMMANUEL *et* FRANCE. Sire!

L'EMPEREUR, Soldats, demain au point du jour nous marchons sur Paris. (*Acclamations, fanfares, cris de Vive l'Empereur! Illuminations, etc., etc.*)

FIN.

Paris. — Imprimerie de madame veuve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

BONAPARTE

OU

LES PREMIÈRES PAGES D'UNE GRANDE HISTOIRE

PIECE MILITAIRE, EN VINGT TABLEAUX,

PAR

MM. FABRICE LABROUSSE ET A.-T. ALBERT,

Mise en scène de M. A.-T. Albert, musique de M. Fessy, décorations de MM. Cambon, Thierry et Wagner, ballet de M. Adrien.

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE NATIONAL (ANCIEN CIRQUE), LE 2 FÉVRIER 1850.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
BONAPARTE	MM. TAILLADE.	LIPTAI	TEISSIER.
AUGEREAU	ED. GALAND.	DARGENTEAU	HARDY.
JUNOT	PASTELOT.	PESARO	COCHET.
BEAULIEU	GRANDJEAN.	UN MOINE	NOEL.
LIPPANI	COULOMBIER.	UN HOMME DU PEUPLE	ÉDOUARD.
LE CARDINAL MATTEI	BRÉMONT.	UN FORÇAT	DARCOURT.
BARRAS	SALLERIN.	UN GÉNÉRAL ANGLAIS	COCHET.
DANTEL, maître de danse	WILLIAMS.	UN ITALIEN	ACHILLE.
ALBOISE, grenadier	PATONNELLE.	UN AUTRE	BRICHARD.
LE TAMBOUR	THÉOL.	UN ENVOYÉ	LAINÉ.
SALICETTI	LUCKOW.	UN TAMBOUR-MAJOR	AUX.
LEGENDRE	AMELINE.	JOSÉPHINE	Mmes MÉLANIE.
TALLIEN	COTRU.	NADDI	MEIGNAN.
TALMA	GUICHARD.	TERESA	CHÉZA.
ANTOINE	CASSARD.	Mme PERMONT	JEANNE.
ALBERT PERMONT	MAXIME.	FANCHETTE	O. ROBERT.
LE GÉNÉRAL DOPPET	COTRU.	EUGÈNE BEAUHARNAIS	R. DEBROU.
L'INCONNU	BRÉMONT.	ASPASIE	ÉLÉONORE.
RAIMOND, soldat	FÉLIX.	MARIANNE	ALEXANDRINE.
LE PÈRE ROUGET	NOEL.	Mme TALLIEN	TAILLENTER.
DUROC	FERDINAND.	LAURE	LUCILE.
MUIRON	ÉDOUARD.	UNE ITALIENNE	O. ROBERT.
LE MAIRE	CASSARD.		

ACTE PREMIER.

Premier Tableau.

BATTERIE DES HOMMES SANS PEUR.

Le théâtre représente un camp retranché et tous les apprêts d'un siége.—Au fond, à droite, une batterie masquée derrière un épaulement. —Dans le lointain, on aperçoit la ville de Toulon; des artilleurs et des ouvriers sont occupés à placer des pièces de siége sur leurs affûts. — Junot, sergent, est assis sur un tertre, occupé à lire.

SCENE PREMIERE.

SOLDATS, *puis* DUROC, RAIMOND, ALBOISE, TAMBOURS, etc.

UNE SENTINELLE, *apprêtant les armes.* Qui vive!

UNE VOIX, *en dehors.* Ronde d'officier... (*Entrent le sous-lieutenant Duroc, le caporal Raimond, le grenadier Alboise, le Tambour et un détachement de soldats. Arrivés en scène, ils rompent les rangs et forment les faisceaux.*)

ALBOISE. Eh bien! les artilleurs, aurez-vous bientôt fini de travailler comme des taupes, sans seulement montrer le bout de votre nez et sans tousser un peu? La drôle de besogne! Nous nous mouchons plus haut que ça, nous autres.

LE TAMBOUR. Tais-toi donc, Alboise; histoire de régaler d'une petite surprise les habits rouges qui sont dans Toulon.

RAIMOND. Ils se défendent bien, tout de même.

JUNOT, *interrompant sa lecture.* Parbleu, ils sont quinze mille là-dedans, bien fortifiés... Oh! n'importe, on finira bien par les jeter à l'eau.

ALBOISE. Ma foi, sergent Junot, ce n'est pas l'ancien général qui en serait venu à bout... Le citoyen Cartaux, un peintre! Que diable était-il venu faire ici?

LE TAMBOUR. Des batailles pour le Musée de Paris... A présent, le voilà retourné dans son atelier... Il y fera des nez... à commencer par le sien.

RAIMOND. Oui, et voilà qu'à sa place on nous a envoyé un médecin.

ALBOISE. Le citoyen Doppet, chirurgien-accoucheur, dentiste, vétérinaire; ah! si, du moins, il pouvait purger l'armée d'un tas d'intrus! Il y a ici tant de gens qui se mêlent de ce qu'ils ne connaissent pas!

RAYMOND. Doucement, grenadier, nous avons des commissaires qui pourraient prendre ça pour eux.... Salicetti, Albitte, Gasparin...

ALBOISE. Ça m'est bien égal... Est-ce qu'on n'a pas toujours son franc-parler? Oh! il n'y a pas de terreur pour nous autres. — On m'appelle quelquefois chien hargneux, permis! J'aboie, mais je ne mords pas.

LE TAMBOUR. Le fait est qu'il s'en prend à tout le monde... Hier, encore, il avait entrepris le petit commandant d'artillerie en second... — Comment l'appelez-vous donc?.. Ah! Bonaparte.

ALBOISE. Et pourquoi pas, tapin? La jeunesse a besoin d'être admonestée... Vous le ménagez trop, ce petit bonhomme... ça lui donne de la vanité, ça l'empêchera de grandir... Je veux bien qu'il ait quelque mérite dans sa partie, mais, que diable! il ne faut pas le sortir de là. Je voulais causer avec lui.., ah bien oui! impossible d'en tirer trois paroles... Ma foi, s'il y a des idées dans cette tête-là, il faudrait un fier tire-bouchon pour les faire sortir! (*On entend un roulement.*)

DUROC. C'est le général qui visite les postes avec les représentants. Aux armes! (*Les soldats défont les faisceaux, on bat aux champs.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL DOPPET, SALICETTI, ALBITTE, GASPARIN, ÉTAT-MAJOR.

LE GÉNÉRAL. Eh bien, qu'en dites-vous, citoyens commissaires; êtes-vous satisfaits des apprêts du siége?

SALICETTI. Je dis que tout ce que je vois ne s'accorde guère avec les instructions que j'ai là, dans ma poche, et que j'ai apportées de Paris.

LE GÉNÉRAL. Salicetti a raison: la situation est critique, le mal a empiré, et il faut y porter remède.

ALBOISE. Remède! Entends-tu le médecin?

LE GÉNÉRAL. Il y a ici, dit-on, un commandant d'artillerie parfait en lui.

SALICETTI. Un petit jeune homme qui fait l'entendu et qui voudrait en remontrer aux généraux.

LE GÉNÉRAL, *tout en braquant sa lorgnette sur Toulon.* Nous lui apprendrons à se tenir à sa place. (*Allant au fond.*) Qu'est-ce que c'est que cette batterie? Qu'est-ce qui l'a fait placer là?

RAYMOND. C'est lui, mon général, le commandant.

LE GÉNÉRAL. A quoi bon? Toulon est par là, et la batterie est dirigée de ce côté-ci.

DUROC. Contre le fort du petit Gibraltar. Le commandant dit que c'est la clef de Toulon.

LE GÉNÉRAL. Ah! voilà un gaillard bien habile! Qu'est-ce qui nous a donné de pareils militaires? et le sous-lieutenant qui nous conte ça sans rire?..

DUROC, *déconcerté.* Général!..

LE GÉNÉRAL. Parbleu! il est temps que j'arrive... Voyons, a-t-on au moins essayé cette batterie?

JUNOT. Non, mon général.

LE GÉNÉRAL. Pourquoi?

JUNOT. Le commandant l'a bien défendu.

LE GÉNÉRAL. Parbleu! ça ne nous étonne pas... Il a peur qu'on ne s'aperçoive de sa gaucherie... N'importe, ça servira toujours à effrayer l'ennemi.

JUNOT. Comment, général?

LE GÉNÉRAL. Oui, oui, nous allons un peu tâter le pouls aux Anglais.

ALBOISE, *au caporal.* Tâter le pouls! Et pourquoi pas les saigner, docteur de mon cœur?

LE GÉNÉRAL. Démasquez les batteries. (*Les canonniers se disposent.*)

JUNOT. Mais, général...

LE GÉNÉRAL. Qu'est-ce qui se permet de raisonner?

SALICETTI. De mauvais soldats, de mauvais patriotes? Nous sommes ici pour les connaître et les punir.

RAYMOND. Ah! si c'est comme ça!..

LE GÉNÉRAL. Démasquez cette batterie, vous dis-je... Pointez, feu! (*Les canonniers tirent un coup de canon.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, BONAPARTE, *accourant.*

BONAPARTE. Malheureux!.. Qu'est-ce qui s'est permis?..

LE GÉNÉRAL. Moi.

BONAPARTE, *ôtant son chapeau.* Le général!

LE GÉNÉRAL. Avance!.. Qui es-tu?

BONAPARTE. Je commande l'artillerie en l'absence du commandant en chef.

LE GÉNÉRAL. Ton nom?

BONAPARTE. Bonaparte.

LE GÉNÉRAL. Tu es jeune... je veux bien t'excuser. Qu'est-ce que c'est que cette batterie qui tourne le dos à la ville? Tiens, je viens de l'essayer... les boulets vont s'aplatir sur un mur, pendant que ces chiens de Toulonnais se moquent de nous.

BONAPARTE. Ah! général, vous avez fait échouer tout mon plan..

LE GÉNÉRAL. Un plan! Tu avais un plan, toi? Qu'en dis-tu, Salicetti?

SALICETTI. Je dis qu'il est temps d'aviser au salut de la République, compromis par des ignorants. Expose tes idées, citoyen général.

LE GÉNÉRAL. Mes idées? elles sont bien simples, c'est de canonner la place jusqu'à ce qu'elle se rende à discrétion.

BONAPARTE. Mais, général...

SALICETTI, *à Bonaparte.* Tu n'as pas la parole.

LE GÉNÉRAL. Je commence par bloquer la ville de tous les côtés hermétiquement.

BONAPARTE. Et la mer?

LE GÉNÉRAL. Hein? la mer? Eh! parb'eu, quand nous aurons la ville, nous foudroierons l'escadre.

BONAPARTE. Mais... pour l'avoir...

SALICETTI. Citoyen, je t'ai déjà dit que tu n'avais pas la parole. (*Bonaparte se retire et s'assied sur un tertre.*) Donne tes ordres, général, et l'on t'obéira; sinon!.. Et d'abord il faut détruire cette batterie.

BONAPARTE, *se levant.* La détruire?

SALICETTI. Et quoi! tu oses encore?..

LE GÉNÉRAL. Laisse-le, Salicetti, nous verrons plus tard... Allons, citoyens, continuons notre visite... (*A Bonaparte.*) Et toi, mon pauvre garçon, un peu moins de présomption!.. Apprends à ne rien faire de ton chef... Il faut toujours consulter tes supérieurs.... (*Mouvement de Bonaparte.*) C'est bon .. on te pardonne; mais n'y reviens plus... (*Bonaparte va s'asseoir, accablé, sur l'affût d'une pièce. On bat aux champs, tout le monde s'éloigne.*)

SCÈNE IV.

BONAPARTE, JUNOT.

JUNOT, *revenant près de Bonaparte.* Eh bien, mon pauvre commandant, tu n'as pas de chance...

BONAPARTE. Ah! c'est toi, mon ami!.. détruire ma batterie! et pourtant, Junot, la prise de Toulon, la déroute des Anglais, le salut de la France, tout est là!

JUNOT. Fais-leur donc entendre ça! Ce qui m'étonne, ce n'est pas l'entêtement du général... c'est naturel chez les médecins; mais ce Salicetti!..

BONAPARTE, *posant la main sur le bras de Junot.* Junot, n'as-tu pas pensé quelquefois que chaque homme a son étoile, mais que le plus souvent cette étoile s'arrête dans son cours, et s'éteint sous une influence contraire? Si je manque ma carrière, ce sera cet homme qui l'aura brisée.

JUNOT. Il paraît qu'il a des sujets d'inimitié contre toi... une haine de famille corse... et d'autres motifs encore.

BONAPARTE. Lesquels?

JUNOT. Je ne sais si je dois...

BONAPARTE. Parle...

JUNOT. Eh bien, dernièrement ces MM. du génie voulaient faire abattre une petite maison derrière les remparts, tu t'y es opposé...

BONAPARTE. Cette maison ne gênait pas nos opérations.

JUNOT. Et puis elle était habitée par deux femmes, deux Italiennes, la mère et la fille.

BONAPARTE. Eh bien?

JUNOT. Eh bien, depuis le commencement du siége, tu as rendu de fréquentes visites à ces dames... la jeune personne est charmante...

BONAPARTE, *le regardant fixement.* Ensuite?

JUNOT. Ensuite... eh mais... c'est quelque amourette.

BONAPARTE, *brusquement.* Non!..

JUNOT. Un amour sérieux?.. (*Bonaparte*

lui tourne le dos et va examiner sa batterie.) Écoute donc... on jase dans le camp... le mystère qui entoure ces deux dames... la mère se dit veuve; je sais bien que dans ce temps de révolution, il y a des noms très-honorables qu'on est obligé de cacher... mais d'un autre côté, Saliceti était amoureux de la jeune Naddi... Il a été repoussé; pourquoi? Sans doute parce qu'elle t'aime.

BONAPARTE. C'est possible.

JUNOT. Il peut croire que tu as profité...

BONAPARTE. Junot, tu as du cœur... Si une mère était venue te dire : je crains que mon enfant ne vous aime; vous êtes officier, je me fie à vous, jurez-moi de la respecter; qu'aurais-tu fait?

JUNOT. Moi?.. mais...

BONAPARTE. Tu aurais juré sur ton épée... comme moi...

JUNOT. Et tu as tenu ton serment?

BONAPARTE. Puisque je l'ai fait.

JUNOT. Et tu es bien sûr d'être toujours maître de toi?..

BONAPARTE. Puisque je le veux. (*Il retourne à sa batterie.*)

JUNOT, *à part.* Singulier jeune homme!

SCÈNE V.

SALICETTI *entre avec* ALBITTE *et* L'ÉTAT-MAJOR. (*Rumeur générale. On entend crier au dehors* : A l'eau l'espion, à l'eau! *Le théâtre se remplit d'hommes et de soldats.*)

SALICETTI. Quel est ce bruit? que se passe-t-il?

LE TAMBOUR. Citoyen représentant, c'est un particulier qui a voulu franchir nos lignes... il porte l'habit d'un marchand forrain, et dit qu'il est des environs; mais le tambour maître l'a vu sortir de Toulon; c'est quelque espion... tenez, on l'amène. (*La foule arrive traînant un homme en désordre.*)

PLUSIEURS VOIX. A l'eau! l'espion, à l'eau.

D'AUTRES. Fusillé! fusillé!

D'AUTRES. Non, pendu!..

D'AUTRES. Lapidé!..

SALICETTI. Silence! (*A l'homme.*) Approche, malheureux; qui es-tu?..

L'HOMME, *parlant avec l'accent provençal.* Un pauv'marchand... vous le voyez bien... dites-leur donc de m'laisser...

SALICETTI. D'où viens-tu?

L'HOMME, D'au delà de Roquevaire.

VOIX DANS LA FOULE. Il ment! il ment!

SALICETTI. On t'a vu sortir de Toulon.

L'HOMME. Eh! on tâche de vendre ses denrées.

LE TAMBOUR. Aux Anglais? c'est donc pour ça qu'on a trouvé sur toi des guinées?

SALICETTI. Des guinées?

LE TAMBOUR. Dix-neuf! rien que ça de monnaie!.. pendant que nous autres, nous trimons après notre solde. (*Rumeur parmi les soldats.*)

SALICETTI. Comment t'appelles-tu?

L'HOMME. Jérôme Pigalou.

SALICETTI. As-tu des papiers?

L'HOMME. Ce passe-port... qu'on voulait m'arracher... tiens...

SALICETTI, *regardant le passe-port.* Mauvais! Le commissaire qui l'a signé est arrêté comme suspect... (*Mouvement.*) Et puis, dis-moi donc, pour un colporteur, tu as du linge bien blanc et des mains bien propres.

LA FOULE. A l'eau! à l'eau l'aristocrate!... le royaliste!... (*On entoure l'homme qui se débat et on le maltraite.*)

BONAPARTE, *s'élançant vers Salicetti et Albitte.* Représentants, c'est une honte: laisserez-vous déchirer cet homme sous vos yeux?

SALICETTI. De quoi te mêles-tu?... Après tout, le conseil de guerre est là, et je m'y rends... Qu'on l'amène. (*Salicetti sort.*)

L'HOMME, *à Bonaparte.* Merci, mon officier. (*On emmène l'inconnu.*)

SCÈNE VI.

BONAPARTE, JUNOT. (*On entend un roulement dans le lointain.*)

JUNOT. Oh! oh! voilà Toulon qui se remue; ce coup de canon tiré a donné l'éveil..

BONAPARTE. Ils vont faire une sortie... Comment prévenir le poste de Barjols?... Ah! Junot!

JUNOT. Commandant?

BONAPARTE. Je sais que tu es un homme déterminé.

JUNOT. On m'a surnommé la Tempête...

BONAPARTE. Ote ton habit.

JUNOT. Plaît-il?

BONAPARTE. Ote ton habit... prends cette veste et ce chapeau de paille. (*Il lui montre la veste et le chapeau d'un des ouvriers qui travaillaient à la batterie.*)

JUNOT, *ôtant son habit.* Tiens! ce carnaval! Qu'est-ce qu'il faut faire?

BONAPARTE. Passer sous le feu de la ville, aller jusqu'à Barjols avertir Muiron, le commandant du poste, de la sortie qui se prépare, et revenir.

JUNOT. C'est pour cela que tu me déguises? merci.

BONAPARTE. Tu refuses?

JUNOT. D'y aller, non!... mais de mettre bas l'uniforme, oui!... ça et mes sardines, ça ne me quitte pas devant le feu. (*Il remet son habit.*)

BONAPARTE. Mais tu seras le point de mire des boulets.

JUNOT. Parbleu! ils me connaissent, je les saluerai en passant. (*Il agite son chapeau en l'air.*) N'aie pas peur, je reviendrai. (*Revenant.*) Ta main!... ça me portera bonheur. (*Il sort.*)

BONAPARTE, *seul*. Quels hommes!... et que de grandes choses on pourrait faire. Ah! si j'étais le maître!...

SCÈNE VII.

BONAPARTE, NADDI, TÉRÉSA.

TÉRÉSA. Viens; ma fille, c'est de ce côté que nous le trouverons sans doute.

NADDI, *apercevant Bonaparte*. C'est lui!...

TÉRÉSA. Il ne nous a pas vues. (*S'approchant de lui.*) Monsieur Bonaparte?

BONAPARTE, *qui était absorbé dans ses idées*. Madame!... Naddi!... vous, ici.

TÉRÉSA. Excusez-nous, monsieur Bonaparte; nous venions, ma fille et moi, vous remercier de vos soins généreux, et vous faire nos adieux.

BONAPARTE. Ah! vous partez?

TÉRÉSA. Aujourd'hui même pour Florence, ma patrie... Mais il nous faut un sauf-conduit et nous venons vous le demander.

BONAPARTE. A moi?

NADDI. N'êtes-vous pas notre seul protecteur?

BONAPARTE. Je n'ai pas de pouvoir, Naddi, pas de crédit... Pourtant un homme ici m'a témoigné quelque intérêt... je vais le trouver.

NADDI. Déjà?

TÉRÉSA. Pardonnez-moi... Au moment de vous quitter, j'éprouve une sorte de remords du mystère que je vous ai fait... Je ne suis pas veuve, monsieur Bonaparte; cette enfant n'est pas orpheline... J'ai dû veiller doublement sur elle... J'en répondais à mon mari.

BONAPARTE. Votre mari? quel est-il, madame?

TÉRÉSA. Le comte de Verteuil.

BONAPARTE. Un émigré!

NADDI. Un proscrit.

TÉRÉSA. Oui, monsieur Bonaparte... nous habitions Marseille; poursuivi, menacé, il s'est réfugié dans Toulon. Oh! ne vous indignez pas, il n'est pas de ceux qui ont appelé les Anglais à leur aide.

BONAPARTE. Mais vous?...

TÉRÉSA. Mon mari nous avait défendu de le suivre; il craignait pour nous les horreurs d'un siége... Nous avons dû changer de nom et nous cacher dans ce pays où nous espérions avoir de ses nouvelles... Un jour, il nous fit dire qu'il trouverait quelque moyen de sortir de Toulon et de parvenir jusqu'à nous; et cependant les jours s'écoulent, et nous sommes toujours seules... Vous savez le reste, monsieur Bonaparte, vous savez quels motifs nous font un devoir de nous éloigner..

BONAPARTE. Oui, madame... je reconnaîtrai votre confiance. Vos secrets sont là... ils n'en sortiront jamais. Attendez-moi... Gasparin ne me refusera pas... Vous partirez. (*A Naddi.*) Oui, Naddi, vous partirez.

SCÈNE VIII.

NADDI, TÉRÉSA.

NADDI, *se jetant dans les bras de sa mère*. Ah! ma mère!...

TÉRÉSA. Du courage! mon enfant.

NADDI. Le quitter, lui, le plus noble des hommes!... Ah! ma mère, que tu es cruelle!

TÉRÉSA. Je suis juste... j'honore cet homme autant que je crains son rival, Salicetti... Il faut les fuir tous les deux.

NADDI, *essuyant ses larmes*. Eh bien! oui. j'aurai du courage, je serai digne du nom que je porte.

TÉRÉSA. Maintenant, viens, ma fille; éloignons-nous!

NADDI. Ah! ma mère, il faut bien attendre M. Bonaparte. (*Rumeurs.*) Quel est ce bruit?

SCÈNE IX.

LES MÊMES, SALICETTI, PEUPLE, SOLDATS, *puis* L'ESPION.

SALICETTI. Oui, mes amis, justice sera faite; l'espion est condamné. (*A l'Espion qu'on amène.*) Approche... A présent, tu peux avouer ce que tu as refusé de déclarer au conseil... Commence par nous dire ton vrai nom!

L'ESPION. Mon nom? Qu'en avez-vous besoin?

SALICETTI. Tu es un noble déguisé.

L'ESPION. Que vous importe?

TÉRÉSA, *qui s'est arrêtée, à Naddi*. Juste ciel! cette voix.

L'ESPION. Ma tête doit vous suffire.

TÉRÉSA. C'est lui?

NADDI. Mon père! (*Les deux femmes s'élancent dans ses bras.*)

L'ESPION. Ma femme! ma fille! ô mon Dieu! était-ce en ce moment que je devais les revoir?

SALICETTI. Quoi!... c'est là ta fille?... Naddi!

L'ESPION. Mademoiselle de Verteuil.

SALICETTI. Le comte de Verteuil, un émigré!...

TOUS. Un émigré!...

L'ESPION. Oui, un émigré... Mais je ne

vous ai pas trahis... j'ai risqué mes jours pour les voir, pour les embrasser un moment... A présent, je puis mourir!...

NADDI, *se jetant aux pieds de Salicetti.* Grâce! grâce!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, BONAPARTE.

BONAPARTE. Naddi!... à genoux!...

NADDI. Pour implorer la grâce de mon père.

BONAPARTE. Son père!

SALICETTI. Dans une heure cet homme sera fusillé.

BONAPARTE. Mais, citoyen...

SALICETTI. Le conseil de guerre a prononcé.

TÉRÉSA *et* NADDI. Ah!

LE COMTE, *les embrassant.* Adieu!... adieu!... (*On entend le canon.*)

SALICETTI. Qu'est-ce donc? (*Roulement.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, JUNOT.

JUNOT. Me voilà... me voilà! Je disais bien que je reviendrais... avec un chapeau de moins, par exemple... (*Il montre son chapeau crevé par les balles.*) Bah! j'en commanderai un autre à Toulon.

BONAPARTE. Eh bien, quelles nouvelles?

JUNOT. Muiron a reçu tes ordres... l'ennemi fait une sortie... on veut enclouer la batterie.

LE GÉNÉRAL, *arrivant.* Maudite batterie qui nous met toute une armée sur les bras!... à présent, il faut la défendre.

SALICETTI. Qu'on éloigne les femmes.

LE GÉNÉRAL. Et nous, Salicetti, à notre poste.

BONAPARTE. Canonniers à vos pièces!... Commencez le feu! (*Le Comte éloigne les femmes et revient en scène, toujours prisonnier. Le tambour bat, les canonniers tirent, plusieurs sont frappés et tombent sur leurs pièces, les autres redescendent.*)

BONAPARTE. Tenez donc ferme... ils reculent tous! (*Il monte lui même à la batterie, prend le refouloir de la main d'un homme blessé, et ajuste la pièce, puis il fait feu.*) Bon!... voilà un coup qui a porté. (*Appelant.*) Sergent Junot.

JUNOT. Présent.

BONAPARTE. Écris..... (*Il parle tout en ajustant une autre pièce. Junot écrit en s'appuyant sur une pièce de canon.*) Batterie des Hommes sans peur.

JUNOT, *écrivant.* Sans peur, — voilà!...

BONAPARTE. Bien! donne! (*Il prend la pancarte sur laquelle est écrit Batterie des Hommes sans peur, il l'attache à un poteau qu'il plante devant la batterie.*) Qui de vous viendra le premier?

LE COMTE. Moi...

TOUS LES SOLDATS. Tous! (*Ils courent à la batterie, le feu commence.*)

LE GÉNÉRAL, *revenant.* Cette batterie fait merveille... Bien! très-bien! courage, mes amis! Le fort du petit Gibraltar sera bientôt en notre pouvoir. (*Le feu continue.*)

BONAPARTE. Bien! (*Montrant la batterie.*) La brèche est ouverte, notre place n'est plus ici. (*On bat la charge.*) En avant! suivez-moi, camarades, à l'assaut!... Général, ce soir vous souperez dans Toulon. (*Sortie générale, changement.*)

Deuxième Tableau.

La ville et le port de Toulon, vue prise de l'intérieur de la ville; dans le port, la Flotte; au fond, les vaisseaux anglais qui croisent dans la rade. — Le canon retentit.—Peuple par groupes animés sur la scène; Anglais accourant en désordre.

UN GÉNÉRAL ANGLAIS, SOLDATS ANGLAIS, PEUPLE.

LE GÉNÉRAL, *entouré d'officiers.* Arrêtez, soldats, arrêtez! Tous les forts sont emportés, il est vrai; Ohara est prisonnier, mais je le remplace... Voilà le point capital de la défense; les Français ne le franchiront pas, et leur flotte va disparaître dans l'incendie; c'est l'ordre que j'ai donné!... Suivez-moi! Suivez-moi!... (*Il sort avec la troupe anglaise.*)

UN HOMME DU PEUPLE. Il a beau faire et se remuer, nous allons être débarrassés de ces chiens d'habits rouges!...

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE. Tu crois que l'armée française l'emportera?

PREMIER HOMME DU PEUPLE. Si je le crois!... Tiens, regarde, voilà les écrevisses qui reculent déjà! (*Commencement de l'incendie de la flotte.*) Ah! les brigands, ils n'ont pas perdu de temps; la flotte est en feu.

TOUS. En feu!

DEUXIÈME HOMME. Et les forçats qui s'échappent du bagne!

TOUS. Les forçats!... (*Mouvement très-animé; arrivée des forçats.*)

UN FORÇAT. Libres! nous sommes libres!

profitons de l'occasion, camarades; le pillage! le pillage!

QUELQUES FORÇATS. Oui, le pillage!... le pillage!...

PREMIER HOMME DU PEUPLE, *au forçat.* Qu'est-ce que tu dis, malheureux? (*Aux autres*) Non, non, vous ne suivrez pas ses conseils!.. Si vous profitez de l'occasion, ce sera pour vous réhabiliter. Qui que vous soyez, la France est toujours votre mère!... Elle a toujours un pardon pour ses fils; sachez-le mériter... L'incendie nous appelle, courons, courons l'éteindre tous ensemble!

LES FORÇATS. Au fait, il a raison... A l'incendie!

TOUS. Oui, oui, aux vaisseaux! aux vaisseaux! (*Tous sortent; à peine se sont-ils éloignés que le Général rentre avec sa troupe en désordre.*)

LE GÉNÉRAL. Tout est perdu: soutenez la retraite et gagnons nos vaisseaux. (*Canon, tambour battant la charge. La muraille s'écroule tout à fait sous le canon et livre passage aux troupes françaises; tambours, musique. L'armée se précipite par la brèche. Fusillade. Junot, Alboise, le Tambour, etc., tous s'élancent sur la scène. Bonaparte paraît ensuite. Un soldat anglais embusqué derrière un pan de mur le couche en joue.*)

LE COMTE, *s'élançant au-devant de Bonaparte.* Prends garde! (*Le Comte est frappé d'une balle et tombe.*)

BONAPARTE. Blessé!...

LE COMTE. A mort... Un dernier adieu à ma femme, à ma fille.

BONAPARTE. Je leur dirai que tu es mort en brave.

LE COMTE. Merci, tu m'as sauvé l'honneur! (*Il meurt. Rentrée générale. Arrivent Doppet, Albitte et Salicetti.*)

JUNOT, *aux représentants.* Il vous l'avait bien dit, que vous souperiez ce soir dans Toulon..... Il me semble qu'il a tenu parole?...

DUROC, *entrant.* On est maître de l'incendie, les Anglais fuient à force de voiles, et, grâce à vous, commandant, la France a reconquis Toulon!...

JUNOT. Vive le commandant!

BONAPARTE. Non! vive la république!

TOUS. Vive la république!

ACTE DEUXIEME.

Troisième Tableau.

A PARIS, CHEZ MADAME PERMONT.

Un salon ouvert sur les jardins.

SCENE PREMIÈRE.

MARIANNE, *puis* ANTOINE.

MARIANNE, *appelant.* Antoine! Antoine! (*Antoine paraît portant quelques pièces de bois qu'il laisse tomber à l'entrée au fond.*)

MARIANNE. Dis-moi, qu'est-ce qui se passe dehors? Madame m'a dit de te demander des nouvelles. Quelle peur nous avons eue hier!

ANTOINE. Je crois bien! le 1er prairial comptera comme une fière journée... Il passait des bandes de femmes qui hurlaient je ne sais quoi..... C'est ce qui fait que cette nuit j'ai barricadé la petite porte du jardin sur la rue, dont voilà encore les morceaux de bois.

MARIANNE. Mais aujourd'hui...

ANTOINE. Oh! tout est fini..... madame Permont peut-être tranquille. ... Paris est d'un calme... Ni vu ni connu! Drôle de peuple, tout de même! Un matin, il met son bonnet de travers, brrr! il vous fait une révolution. Le lendemain, il met son bonnet droit, et brrr! il vous défait sa révolution... Voilà.

MARIANNE. Silence. Voici madame!

SCÈNE II.

LES MÊMES, Mme PERMONT, LAURETTE.

Mme PERMONT. Eh bien! Antoine, ces troubles..

MARIANNE. Ah! madame, ce n'est plus rien

LAURETTE. Tu le vois, maman, nous ne serons pas obligés de décommander nos invités.

Mme PERMONT. Mais, ma fille, est-il bien prudent de se réjouir? Aujourd'hui peut-être des représailles, des proscriptions...

LAURETTE. Ah! maman, si tu donnais un grand bal, je ne dis pas... Mais une petite réunion d'amis pour ma fête!... On se console, au contraire, on s'encourage, et comme dit mon maître de danse, M. Dantel, en dansant on ne pense à rien, à rien du tout. Eh! tiens! le voilà.

SCÈNE III.

LES MÊMES, DANTEL.

DANTEL, *un lorgnon à la main; il s'avance en voltigeant.* Madame, je vous présente mes très-humbles... (*Trébuchant sur les pièces de bois*) hommages.

ANTOINE. Prenez garde, vous allez faire un faux pas.

DANTEL. Merci; une autre fois, avertissez-moi donc plus tôt. (*Il se frotte le genou.*) Aie!

ANTOINE, *lui montrant les morceaux de bois.* Tenez, c'est ça qui vous a fait tomber.

DANTEL. Eh! c'est bon! je le vois bien, à présent. (*Antoine sort.*) Excusez, belle dame... Aïe... les reins!... ça ne sera rien.

LAURETTE. N'est-ce pas, monsieur Dantel, qu'aujourd'hui nous pourrons bien danser un peu?

DANTEL. Comment donc! C'est moi qui me charge d'organiser ça... Voilà mes seuls passe-temps, madame, hélas!..... Autrefois premier danseur et chorégraphe du roi, la révolution m'a réformé... avec tant d'autres objets de luxe!... On m'a traité comme un abus de l'ancien régime, moi, une célébrité européenne!... Et pourtant, Dieu sait, la république n'avait qu'à dire, j'aurais dansé pour elle comme pour les autres...

LAURETTE. Ce pauvre monsieur Dantel!

DANTEL. Je me dédommage par les succès de salon. Avez-vous beaucoup de monde, ce soir?

Mme PERMONT. Fort peu, au contraire, quelques hommes de lettres, des artistes, des conventionnels.

DANTEL. Oh! oh! des hommes politiques; on les voit quelquefois sauter, mais ils ne dansent jamais...

Mme PERMONT. Mon fils nous amènera quelques-uns de ses amis. (*Elle s'assied.*) A propos, vous avez connu, il y a quelques années, un jeune homme qui était reçu ici comme l'enfant de la maison, un Corse comme nous, qui était alors à l'Ecole Militaire... Vous l'avez vu, les jours de sortie, quand vous veniez donner des leçons à ma fille.

DANTEL. Qui ça? le jeune Bonaparte?

Mme PERMONT. Précisément. Je ne sais ce qu'il est devenu... Depuis notre retour à Paris, il n'est pas venu une seule fois nous rendre visite.

DANTEL. Eh parbleu! je puis vous en donner des nouvelles toutes fraîches... Je l'ai vu ce matin.

LAURETTE. Ce matin?

DANTEL. Depuis quelque temps, j'étais à sa recherche... car je m'attache à tous mes élèves... et autrefois à Valence je lui ai donné quelques leçons dont il a assez mal profité... pauvre garçon! il n'a pas de ça (*Montrant ses jambes*), ni de ça (*Montrant sa tête*).

Mme PERMONT. Enfin, vous avez découvert sa demeure?

DANTEL. Rue du Mail, hôtel des Droits de l'Homme; j'y vole, je trouve mon petit officier, il me reçoit très-bien, si ce n'est qu'il ne me parle pas... Il se promenait en long et en large; je le suivais pour entamer la conversation... Bref, comme j'ouvrais la bouche, il me prend par le bras, redescend l'escalier avec moi, et me laisse poliment à la porte; puis, il se jette dans le premier cabriolet... Tout cela s'est fait sans souffler mot, comme si nous avions joué une scène de pantomime...

Mme PERMONT, *se lève.* Je vais envoyer chez lui... (*Appelant.*) Antoine! Quant à vous, Dantel, chargez-vous, s'il vous plaît, de commander les gâteaux, les glaces.

DANTEL. Et les bouquets... Zéphir est aux ordres des Grâces.

Papillon, fils du désir,
Prompt à cueillir la rose
Eclose,
Je vole à l'appel du plaisir!

Il fait une pirouette; en sortant, il se heurte contre Antoine.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, *excepté* DANTEL, *puis* ALBERT *et* BONAPARTE.

Mme PERMONT. Antoine, tu vas aller sur-le-champ, rue du Mail, à l'hôtel des Droits de l'Homme, tu demanderas un jeune officier nommé Bonaparte, et tu lui diras...

ALBERT, *qui vient d'entrer.* Eh! ma mère, n'envoyez pas si loin; je vous l'amène.

Mme PERMONT. Lui!

LAURETTE. C'est vrai, le voilà.

BONAPARTE, *saluant.* Madame... mademoiselle Laure...

LAURETTE. Monsieur Napoléone, bonjour.

ALBERT. Je l'ai rencontré par hasard dans un cabinet de lecture, au Palais National.

Mme PERMONT. Napoléone, ce n'est pas bien... je n'aurais jamais cru que tu oublierais l'amie de ta mère, la tienne...

BONAPARTE. Pardonnez-moi, signora, je ne suis pas ingrat! autrefois j'ai trouvé ici une famille... enfant, j'ai partagé les jeux d'Albert, de mademoiselle Laurette.

LAURETTE. Oh! les jeux! il était toujours sérieux... dans un petit coin, à part...

BONAPARTE, *on s'assied.* J'ignorais, madame, que vous fussiez revenue de Toulon,

et d'ailleurs, faut-il vous l'avouer? j'aurais crains que ma présence ici ne déplût.

Mme PERMONT. Déplaire! et à qui donc?

BONAPARTE. Mais... à certaines gens que vous aviez l'habitude de recevoir.

Mme PERMONT. Ces gens-là, je le suppose, sont tes amis aussi bien que les miens.

BONAPARTE. Et comptez-vous dans ce nombre notre cher compatriote? l'allié de votre famille?

Mme PERMONT. Salicetti?

ALBERT. Ah! ma mère, voilà un nom qui attire tout de suite un nuage sur son front... il l'a prononcé devant moi deux ou trois fois avec un accent!...

Mme PERMONT. Est-il possible?

BONAPARTE. Eh bien, oui... cet homme est mon mauvais génie... je l'ai rencontré partout en travers de ma route.. A Toulon, il fallut m'incliner devant la hauteur de son ignorance. Alors, j'étais un suspect à ses yeux, parce que j'avais horreur des proscriptions et des supplices!... Plus tard, à Nice, après thermidor, il m'a dénoncé comme terroriste!... Bref, j'ai été arrêté, cité à la barre de la Convention, gardé à vue comme un traître, et si j'ai échappé à la hache thermidorienne, c'est que mon étoile ne devait pas encore s'éteindre...

Mme PERMONT. Ah! c'est affreux... Mais depuis ce temps n'a-t-il pas reconnu ses torts?

BONAPARTE. Lui qui a provoqué ma destitution?

ALBERT. Qu'entends-je!

Mme PERMONT. On t'a destitué?

BONAPARTE. Le citoyen Aubry, qui dirige le comité de la guerre, m'a retiré le commandement de l'artillerie à l'armée d'Italie, sous prétexte que j'étais trop jeune; en échange, il m'a offert une brigade d'infanterie dans la Vendée. J'ai refusé!

Mme PERMONT, *se levant.* Pourquoi?

BONAPARTE. La guerre civile! ce n'est pas ma guerre, à moi.

Mme PERMONT. Et maintenant, mon ami, quel parti vas-tu prendre?

BONAPARTE. Je n'en sais rien encore... en attendant, je suis attaché comme copiste au bureau topographique... je dessine des cartes, des plans...

Mme PERMONT. Toi! un général?

BONAPARTE. Ex-général, vous voulez dire... J'ai accepté un modeste emploi pour me faire vivre... Ne vaut-il pas mieux travailler obscurément que d'être à charge à ses amis? Vous me comprenez, maintenant, ma bonne madame Permont.. l'isolement convient à ma fortune.

Mme PERMONT. J'espère cependant que tu viendras passer la soirée avec nous.

BONAPARTE. Vous aurez trop de monde... Salicetti peut-être?

Mme PERMONT. Non... il y a plus de trois mois que je ne l'ai vu; d'ailleurs, il est retenu à la Convention dont la séance menace d'être orageuse.

ALBERT. On parle, en effet, de nouvelles arrestations à la suite de l'échauffourée d'hier.

Mme PERMONT. Quand donc tout cela finira-t-il?

BONAPARTE. Quand il se trouvera un homme pour diriger tous ces esprits ardents, toutes ces passions aveugles, et les confondre dans un grand élan national! mais, cet homme, quand viendra-t-il? Dieu le sait!... Je veux voir une partie de la séance..... m'accompagnerez-vous, Albert?

ALBERT. Volontiers.

Mme PERMONT, *à Bonaparte.* A ce soir, enfant prodigue...

BONAPARTE, *la saluant.* A ce soir!... (*En sortant, Albert et Bonaparte rencontrent Mme Tallien et une autre dame.*)

ALBERT. Madame Tallien! Ah! madame, le désir de vous revoir abrégera mon absence. (*Bonaparte la salue et sort avec Albert.*)

SCÈNE V.

Mme PERMONT, LAURETTE, Mme TALLIEN, DEUX DAMES.

Mme TALLIEN, *à Mme Permont.* Savez-vous, ma chère, que votre fils devient un charmant cavalier? Il fera son chemin. Quel est donc cet autre jeune homme qui l'accompagne?...

Mme PERMONT. Un officier fort distingué.

Mme TALLIEN. Vous le nommez?...

Mme PERMONT. Bonaparte...

Mme TALLIEN, *à la Dame.* Connaissez-vous cela, ma chère?

LA DAME. Mon Dieu, non.

Mme PERMONT. Il s'est fait remarquer au siége de Toulon.

Mme TALLIEN. C'est possible... il y en a tant!... Mais, tenez, j'ai le coup d'œil assez juste, vous savez.. Eh bien, il y a dans sa tournure quelque chose de gauche, de guindé... sa physionomie manque d'expression... Je ne crois pas qu'il aille loin... ce garçon... Eh! voici notre cher Talma...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, TALMA, JUNOT.

TALMA, *à Mme Permont.* Madame, permettez-moi de vous présenter un brave officier, le lieutenant Junot, mon ami... c'est un camarade de votre fils d'adoption, de Bonaparte, que nous venons de rencontrer, et qui s'a flatté d'un bon accueil...

Mme PERMONT. Comment donc, mon cher Talma, je vous répondrai comme Corneille :

La main qui le présente en dit assez le prix.

D'ailleurs, monsieur se recommande par lui-même.

JUNOT. Oui, madame, comme un intrépide danseur.

LAURETTE. Oh ! un danseur !

Mme PERMONT, *à Talma.* Eh ! mais, mon cher tragédien, je vous croyais en tournée dans le midi, où vous allez promener la terreur.

TALMA. Terreur bien innocente celle-là !... J'ai retardé mon départ de quelques heures ; et ma chaise de poste viendra me prendre ce soir à votre porte.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DANTEL, *avec des bouquets.*

DANTEL. Me voilà ! j'ai tout commandé... Eh bien, madame, a-t-on trouvé le jeune Bonaparte ?

Mme PERMONT. Il viendra. (*On s'assied.*)

DANTEL. J'en suis enchanté.

JUNOT, *s'approchant de Dantel.* Vous le connaissez, monsieur ?

DANTEL. Si je le connais ?... c'est mon élève !

JUNOT. Votre élève ?

DANTEL. Oui, c'est moi qui lui ai donné les premiers éléments de la science.

JUNOT. Vous ! (*A part.*) C'est quelque sergent instructeur. Il n'a pas pourtant la tournure militaire. (*Haut.*) Quoi ? vraiment !

DANTEL. Je vous dis que je lui ai fait faire les premiers pas...

JUNOT. Recevez mon compliment, votre élève vous fait honneur...

DANTEL. Eh, eh ! pas trop... je n'ai jamais été bien fier de lui... peu de dispositions... rien de saillant...

JUNOT. Qu'est-ce que vous dites donc là ? vous êtes dans l'erreur.

DANTEL. Quoi ? vraiment ! depuis ce temps-là, il se serait développé ?

JUNOT. Oh ! mais d'une manière !

DANTEL. Vous en êtes sûr !..

JUNOT. Parbleu ! je l'ai vu d'assez près pour ça.

DANTEL. Tiens, tiens... (*Faisant un battement.*) Est-ce qu'il bat bien à présent ?

JUNOT. Mais oui... quant à battre, il ne s'en acquitte pas mal.

DANTEL. Eh bien, vous m'en croirez si vous voulez, je n'ai jamais pu lui faire lever le pied jusqu'au menton.

JUNOT. Je ne vois pas que cela soit bien nécessaire.

DANTEL. C'est le premier principe..... comme exercice.

JUNOT. Exercice ! c'est comme ça que vous montrez l'exercice !..

DANTEL. Demandez à Talma, mon autre élève.

JUNOT. Comment ! vous avez été aussi son maître !..

TALMA. Oui, mon maître... de danse. (*Tout le monde rit.*)

JUNOT. De danse !.. Quoi ! vous êtes...

DANTEL. Dantel, surnommé Zéphir.

JUNOT. Parbleu, mon cher monsieur, vous auriez bien pu le dire tout de suite...

DANTEL. Est-ce que ça ne se voit pas ? (*Il cambre sa taille.*) Tournez-m'en un autre comme ça. (*Il fait une pirouette.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LEGENDRE, DEUX CONVENTIONNELS.

LEGENDRE. Bravo !

DANTEL, *s'arrêtant tout court.* Oh ! les conventionnels !.. assez dansé.

MADAME PERMONT, *allant au devant des arrivants.* Monsieur Legendre.

LEGENDRE. Oui, madame, mes collègues et moi nous venons nous reposer chez vous de la séance la plus tumultueuse...

MADAME PERMONT. Mon Dieu ! que s'est-il donc passé ?

TOUS. Oui, oui, que s'est-il passé ?

LE GENDRE. Ce qu'on devait attendre de la fermeté de la Convention ; nous avons décrété la mise hors la loi des principaux conspirateurs.

MADAME PERMONT. Et ces conspirateurs sont ?..

LE GENDRE. Quelques-uns de nos collègues, Romme, Bourbotte, Salicetti.

TALMA. Ah ! monsieur Legendre, laissons la politique, il n'y a plus ici ni haines ni partis.

MARIANNE, *entrant toute émue; bas à madame Permont.* Ah! madame, madame...

MADAME PERMOND. Qu'y a-t-il?

MARIANNE. Si vous saviez...

MADAME PERMONT, *bas à Marianne.* Cachez donc votre trouble.. .. (*Aux invités.*) Pardon, Messieurs, un ordre à donner. (*Bas à Marianne.*) Qu'est-ce que c'est?

MARIANNE. Un homme enveloppé d'un manteau... là, dans le jardin. . il s'est précipité par la petite porte, au moment où je l'ouvrais... il cache sa figure... il veut vous parler...

MADAME PERMONT. A moi?

MARIANNE. A vous seule. Il dit qu'il y va de la vie.

MADAME PERMONT. C'est bien... (*Haut.*) Mesdames, le thé est preparé dans le salon voisin... ma fille vous en fera les honneurs. (*Bas à Marianne.*) Introduis-le... je reviens, monsieur Legendre... (*Legendre présente la main à madame Permont, les autres cavaliers conduisent les dames. Tout le monde sort à gauche.*)

SCÈNE IX.

MARIANNE, UN INCONNU, *puis* MADAME PERMONT.

MARIANNE, *introduisant l'inconnu.* Par ici, monsieur... (*Elle souffle quelques bougies.*) Ne craignez rien... tout le monde est occupé de l'autre côté. (*L'inconnu la congédie d'un geste. — Marianne à madame Permont qui entre.*) Le voici.

MADAME PERMONT. Laissez-nous. (*Marianne sort.*) Eh bien, monsieur, me voilà, qui êtes-vous? que me voulez vous? (*L'inconnu regarde autour de lui et écarte son manteau.*) Que vois-je? Salicetti!

SALICETTI. Silence! Si on vous entendait!.. j'ai été mis hors la loi.

MADAME PERMONT. Je le sais.

SALICETTI. Déjà?.. Qui vous l'a dit?

MADAME PERMONT. Legendre... ils sont là.

SALICETTI. S'ils me voient, je suis perdu... ils me livreront. (*Mouvement de madame Permont.*) Oh! ils me livreront!.. je connais mes chers collègues... Je croyais vous trouver seule... Une réunion! une fête!.. n'importe, il est trop tard... il faut que vous me donniez un asile.

MADAME PERMONT. Moi, Salicetti! Mais songez vous que cette loi, que vous même avez fait rendre, cette loi me frapperait aussi bien que vous, comme complice?

SALICETTI. Si vous la redoutez, cette loi...

MADAME PERMONT. Comprenez-moi bien, monsieur : dans ces temps de terreur où personne n'est assuré de l'heure qui va suivre, j'ai appris à surmonter toute frayeur personnelle; mais j'ai un fils, une fille, et il m'est permis de trembler.

SALICETTI. Ce fils, madame, je l'ai protégé au milieu d'une émeute où ses jours étaient menacés.

MADAME PERMONT. Vous n'aviez pas besoin de me le rappeler... c'est une dette à laquelle je ferai honneur... Restez sous mon toit .. dès ce moment mon appartement est le vôtre.

SALICETTI. Je n'attendais pas moins de votre générosité, mais je n'en abuserai pas longtemps; cette nuit même, sous un déguisement. (*On entend des voix au dehors.*)

MADAME PERMONT. Grand Dieu! me trompé-je? non... c'est la voix de Barras.

SALICETTI. Barras!

MADAME PERMONT. Et Bonaparte est avec lui!..

SALICETTI, *remontant au fond.* Mes deux ennemis!

MADAME PERMONT. Ils viennent! entrez là... dans cette chambre... vite, ou vous êtes perdu. (*Salicetti entre à gauche; il se jette vivement dans la chambre dont madame Permont retire la clef.*)

SCENE X.

MADAME PERMONT, BARRAS, BONAPARTE, ALBERT.

ALBERT. Monsieur Barras, ma mère.

MADAME PERMONT, *prenant l'air riant.* Ah! quel honneur pour moi, et que je suis heureuse de cette visite!

BARRAS, *d'un air galant.* Par ma foi, ma belle citoyenne, le désir de vous voir était si impérieux chez moi, que je me suis passé d'invitation.

MADAME PERMONT. En avez-vous besoin, monsieur Barras, et l'invitation n'est-elle pas perpétuelle?

BARRAS. Ce qui est perpétuel, belle dame, c'est l'admiration que vous inspirez. (*Il lui baise la main.*)

MADAME PERMONT. Vraiment, je m'étonne de cette exquise galanterie qui succède chez vous aux impressions si sombres de la vie politique.

BARRAS. Que voulez-vous! il faut bien jeter quelque fleurs sur sa route... Après l'homme d'Etat, l'homme de plaisir... l'un cherche à oublier l'autre.

MADAME PERMONT. Vous avez beaucoup à

faire pour cela... Aujourd'hui surtout... ces collègues accusés, frappés d'un décret...

BARRAS. N'en parlons plus; ils sont arrêtés.

BONAPARTE. Tous?

BARRAS. Non pas, mon cher : Salicetti a flairé les agents; mais nos mesures sont prises... il ne nous échappera pas.

BONAPARTE. Connaissez-vous sa retraite?

BARRAS. Ce soir même, nous la découvrirons.

MADAME PERMONT, *à part.* Comme Bonaparte me regarde! (*Haut.*) Allons, monsieur Barras, je vais vous présenter à ces dames... vous jugerez des progrès de ma fille sur la harpe... excusez la faiblesse maternelle.

BARRAS. Et vous, pardonnez-moi si en vous voyant, je ne peux pas croire que vous soyez mère...

MADAME PERMONT. Trop aimable... (*Bas à Bonaparte.*) Et toi, Bonaparte?

BONAPARTE. Je reste...

MADAME PERMONT. Ah!.. entrez donc, monsieur Barras. (*Barras entre à droite avec Albert.*)

SCENE XI.

MADAME PERMONT, BONAPARTE.

MADAME PERMONT. Aurais-tu à me parler, mon ami?

BONAPARTE. Oui.

MADAME PERMONT. Je t'écoute.

BONAPARTE. Madame Permont, vous êtes une noble et courageuse femme... mais je ne dois pas, je ne veux pas vous laisser accomplir un sacrifice qui peut vous perdre, vous et vos enfants.

Mme PERMONT. Je ne te comprends pas, Napoléone?

BONAPARTE. Vous me comprenez, signora... Salicetti est décrété d'accusation... Plus adroit que ses collègues, il a fui devant le danger, et il est venu mendier un asile où il était sûr qu'on ne le lui refuserait pas... chez vous.

Mme PERMONT, *s'efforçant de sourire.* Ah! voilà ce que j'ignorais encore.

BONAPARTE. Pour la première fois de votre vie ne souillez pas vos lèvres par un mensonge; cet homme n'en vaut pas la peine... Vous ferai-je un rapport de police? vous dirai-je qu'on l'a vu, il y a une heure, sur le boulevard, se dirigeant de ce côté? Non, je vous dirai : il y avait une lâcheté à commettre, et il l'a commise; il est ici.

Mme PERMONT. Napoléone, je devrais me fâcher peut-être, mais enfin quand il serait vrai que cet homme fût ici, seriez-vous capable de le dénoncer?

BONAPARTE. Que ne me demandez-vous, madame, si je suis prêt à vous dénoncer vous-même? Tenez, pour que je vous pardonne ce mot, vous allez me donner la preuve d'une confiance entière... Vous allez me dire où il est?

Mme PERMONT, *après avoir hésité un instant, montrant le cabinet à droite.* Là, dans cette chambre.

BONAPARTE. Et la clef?

Mme PERMONT. La voici...

BONAPARTE. C'est bien.

Mme PERMONT. Qu'allez-vous faire?

BONAPARTE. Silence!..... Voici votre monde....

SCÈNE XII.

LES MÊMES, BARRAS, PERMONT, LEGENDRE, JUNOT, DANTEL, TALMA, ALBERT, LAURETTE, Mme TALLIEN, DEUX CONVENTIONNELS, INVITÉS, etc.

LAURETTE. Maman, maman, toute la société est arrivée; M. Dantel va nous faire danser ici...

Mme PERMONT. Ici?... Y penses-tu? Non. Plutôt dans le pavillon du jardin.

LAURETTE. Ah! oui... c'est cela... (*Elle va donner des ordres à Antoine et à Marianne au fond.*)

BARRAS. Eh quoi! madame, vous vous dérobez aux plaisirs que vous nous prodiguez?... Eh! mais, Dieu me pardonne, c'est l'heureux Bonaparte qui vous retenait ici... Ah! ah! jeune homme!

Mme PERMONT. Oui, il me demandait des nouvelles de la Corse... Vous savez... entre compatriotes...

Mme TALLIEN. Ah! il est Corse?

DANTEL, *entrant.* Tiens, le voici... Eh! bonjour, mon cher élève... Je t'ai perdu de vue ce matin... mais tu peux être sûr qu'un de ces jours... (*Bonaparte lui tourne le dos. A part.*) Toujours la même conversation!...

MARIANNE, *entrant au fond.* La chaise de poste de monsieur Talma est à la porte de l'hôtel.

TALMA, *à madame Permont.* Merci, madame, du plaisir que j'ai trouvé ici...

BARRAS. Vous allez le rendre aux autres; allez, et revenez-nous couvert de nouveaux lauriers. (*Musique au fond.*) Eh bien! belle dame, Mlle Laurette s'impatiente; l'orchestre a donné le signal.

JUNOT, *s'approchant de Laurette.* Mademoiselle...

Mme PERMONT, *bas à Bonaparte, d'un ton suppliant.* Mon ami...

BONAPARTE. Allez, madame Permont, allez!... (*Barras offre son bras à Mme Permont; tout le monde se dirige au fond vers le jardin.*)

SCÈNE XIII.

BONAPARTE, TALMA. (*Musique au fond pendant toute cette scène.*)

BONAPARTE. Talma... un mot, je vous prie...

TALMA. Que me voulez-vous, mon ami?

BONAPARTE. Vous quittez Paris?

TALMA. A l'instant même.

BONAPARTE. Où allez-vous?

TALMA. A Marseille, où je commence mes représentations dans huit ou dix jours...

BONAPARTE. Vous partez seul?

TALMA. Oui.

BONAPARTE. Votre chaise de poste est sans doute assez grande pour emmener un compagnon de voyage?...

TALMA. Serait-ce vous? bien volontiers, mon général; il y a peu de temps que je vous connais; mais, franchement, vous me plaisez.

BONAPARTE. Et vous aussi; j'ai confiance en vous.. Un grand artiste, c'est une grande âme. Ce n'est pas moi qui veux partir, mais il y a là quelqu'un...

TALMA. Un ami?

BONAPARTE. Oui .. un ami... de Mme Permont... un compatriote qui court quelques dangers à Paris... Vous rendriez service à cette dame... à moi-même...

TALMA. Je suis tout prêt.

BONAPARTE. Merci... Vous ne le connaissez pas...

TALMA. Soit! Je ne le connaîtrai jamais!... Mais où le prendre?

BONAPARTE. Ici... Montez en voiture, il va vous suivre...

TALMA. C'est bien... Adieu.

BONAPARTE. Adieu! (*Talma s'éloigne.*)

BONAPARTE, *ouvrant la porte à droite.* Salicetti!

SALICETTI, *paraissant.* Bonaparte!... Je suis perdu!...

BONAPARTE. Suivez Talma... Montez dans sa voiture... Voici le passeport de mon frère...

SALICETTI. Eh quoi?

BONAPARTE. Pas un mot!... Allez!

SALICETTI, *à part.* Toujours cet homme! (*Ils s'éloignent.*)

Mme PERMONT, *entrant au fond.* Vous avez sauvé votre ennemi?

BONAPARTE. C'est vous que j'ai sauvée, madame!...

Quatrième Tableau.

L'HÔTEL MIRABEAU, CHEZ ROUGET

Une mansarde : quelques chaises, une table, sur laquelle sont des livres et des cartes de géographie ; une armoire, une petite cheminée, une petite porte au fond ouvrant sur le carré; une autre petite porte à gauche, donnant sur un cabinet.

SCÈNE PREMIÈRE

BONAPARTE, *seul.*

(*Il sort du cabinet à gauche, il est vêtu très-simplement, il marche à pas lents, et va s'asseoir devant la table.*)

Il est temps de me remettre au travail... Ah! cette lettre de ma mère... toujours sous mes yeux pour me donner du courage! (*Il lit.*) « Mon cher fils, tes sœurs et moi nous » ne sommes pas heureuses, mais nous savons vivre de peu... tâche de nous envoyer » quelque argent pour passer la mauvaise saison. Courage, mon fils, tu as un beau grade, » un bel avenir. » (*S'interrompant et regardant autour de sa chambre.*) Un bel avenir. « Je te considère aujourd'hui comme » l'aîné de la famille; c'est sur toi que repose » tout notre espoir. Marseille, 13 fructidor. » Lœtitia Bonaparte. » Il y a déjà un mois que cette lettre m'est parvenue..... j'ai envoyé alors le peu d'argent qui me restait... mais cela a-t-il pu leur suffire? Leur écrire, à quoi bon? parlerai-je encore de mes espérances?..... ils m'ont tout enlevé, ces hommes, tout... jusqu'à ce chétif emploi... Ah! pauvre Napoléon, que sont devenus tes rêves?... et pourtant! .. (*Il se frappe le front, et reste ensuite absorbé la tête appuyée sur ses mains.*)

SCÈNE II.

BONAPARTE, FANCHETTE.

FANCHETTE, *à part.* Le voilà... toujours bien triste!... dame! quand on est seul et qu'on n'a rien... à moins d'être un sans cœur! (*Toussant.*) Hem!

BONAPARTE, *levant la tête.* Qui est là?

FANCHETTE. Moi, Fanchette... Mon père m'a recommandé d'avoir soin de tous les locataires; il dit que ceux du sixième doivent être traités comme ceux du premier; moi,

je dis qu'ils doivent être mieux traités, puisqu'ils n'ont personne pour les servir.

BONAPARTE. Pas de lettres pour moi?

FANCHETTE. Mon Dieu, non... Ne vous fâchez pas si cette fenêtre n'est pas encore arrangée... c'est la faute du voisin Moneret, le menuisier..... Monsieur boude..... parce que, voyez-vous, il ne ait m'épou er... mais je ne sais pourquoi, plus nous allons, moins il me plaît... D'abord il est trop gai... moi, j'aime mieux les gens tristes... on voit qu'il ne pense à rien... un vrai sans-souci!... tandis que... (*Se reprenant.*) Voulez-vous que je vous apporte votre déjeuner?

BONAPARTE. Plus tard. (*Souriant.*) La ration ordinaire.

FANCHETTE, *à part.* Un petit pain et jamais de vin! il se fera du mal de vivre comme ça. (*Haut.*) Vous devez avoir froid; je vais vous faire du feu.

BONAPARTE. C'est inutile.

FANCHETTE. Oh! il y a encore du bois... (*Elle ouvre l'armoire.* J'ai fait une provision avec l'argent que vous m'avez donné en entrant... (*A part.*) Et avec mes petites économies; car il y a longtemps que son bois est fini... (*Elle arrange le feu dans la cheminée.*) Toujours dans ses idées! (*Elle chante tout en allumant le feu.*) Tra, la, la, la, la.

BONAPARTE, *avec un peu d'impatience.* Fanchette!

FANCHETTE, *se levant et s'approchant de lui.* Excusez-moi!... c'est pour vous distraire... ça nous fait de la peine à tous de vous voir si sérieux que ça...

BONAPARTE. Merci, mon enfant. (*Il se lève.*) Hier soir, quelqu'un est venu ici pendant mon absence?

FANCHETTE. C'est vrai, j'avais oublié de vous le dire... un monsieur qui n'a pas donné son nom.. mais il a dit qu'il était de vos amis et qu'il vous attendait... alors on lui a ouvert votre porte... est-ce qu'on a mal fait?

BONAPARTE. Non... (*On cogne à la porte en dehors.*)

FANCHETTE. On frappe... est-ce heureux que je sois-là! vous n'aurez pas la peine d'aller ouvrir.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ROUGET.

FANCHETTE. Tiens, c'est mon père.

ROUGET. Encore ici, fillette! Pardon, excuse, citoyen.. elle m'a échappé tout à l'heure.. et je vois qu'elle est revenue causer ci d'amitié?

FANCHETTE. Ne vous fâchez pas, mon père.

ROUGET. Est-ce que je me fâche?... il n'y a pas de mal, allons, il n'y a pas de mal..... (*A Bonaparte.*) J'aurais à te parler. (*Se reprenant.*) C'est-à-dire, à vous parler, citoyen... (*Se reprenant.*) C'est-à-dire, monsieur... car aujourd'hui on ne sait plus ce qu'on est... c'est bien encore la République, mais ça n'est plus la même chose.

FANCHETTE, *bas.* Mon père, vous allez impatienter M. Bonaparte.....

ROUGET, *à sa fille.* Laisse donc! je ne viens pas lui demander son terme, au contraire; ce que j'ai à lui dire ne lui fera pas de peine, parce qu'un jeune homme dans sa position... Enfin, suffit.

BONAPARTE. Vous aviez à me parler, père Rouget?

ROUGET. Pas à présent.. Il y a une visite en bas pour vous...

BONAPARTE. Pour moi? Qui donc?

ROUGET. Le citoyen Charles IX, Manlius.

BONAPARTE. Talma?

ROUGET. Oui, Tàlma... (*A Fanchette.*) Le premier acteur du Théâtre de la République!...

FANCHETTE. Un acteur! ah! je voudrais bien le voir!

ROUGET. Tiens! le voilà...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, TALMA.

TALMA. Bonjour, mon bon...

FANCHETTE, *à son père.* C'est un acteur, ça? C'est drole, il marche comme tout le monde!

ROUGET. Je vous laisse, M. Bonaparte.

FANCHETTE, *à Bonaparte.* Vous savez... si vous avez besoin de quelque chose, il n'y a pas de sonnette, mais je suis là en face; vous tapez aux carreaux, et j'arrive... Au revoir, M. Bonaparte..

ROUGET. Allons, passe donc! (*Il fait passer sa fille, et referme la porte.*)

SCÈNE V.

BONAPARTE, TALMA.

TALMA. Eh bien, quelles nouvelles?

BONAPARTE. Rien de changé, mon ami... Je m'épuise en démarches inutiles auprès du ministre et des comités..

TALMA. Et moi, j'ai vu nos puissants du jour, tous ceux qui, au théâtre, m'ont prodigué des marques d'enthousiasme..... Nous

les applaudissons, ils nous admirent... mais sortis de là, ces esprits forts, ces grands partisans de l'égalité, à peine s'ils nous reconnaissent. Demandons-leur un service, leur front s'obscurcit, le préjugé reparaît; nous ne sommes pas des citoyens pour eux; nous ne sommes jamais que des comédiens...

BONAPARTE. Mais aussi, mon cher Talma, que de dédommagements dans votre art!... Vous avez une large scène, un entourage imposant, vous puisez dans les bravos de la foule les plus nobles inspirations!... Moi, je n'ai rien de tout cela... Mes idées s'usent dans ma tête, sans profit pour mon pays, ni pour moi. Inconnu, isolé, je consume mes forces dans l'inaction, dans l'attente d'un jour favorable, et ce jour n'arrive pas!

TALMA, *déclamant.*

Il se présentera, gardez-vous d'en douter.

Jusque-là, vous avez des amis.

BONAPARTE. Des amis? c'est vous, Talma, qui êtes venu hier?

TALMA. Qui vous a dit?

BONAPARTE. J'ai deviné..... (*Il ouvre un tiroir.*) Tenez, je vous ai reconnu à ceci... (*il lui présente un rouleau*) que vous avez oublié... reprenez-le!

TALMA. Quoi! vous aussi, mon ami, vous méprisez le comédien?

BONAPARTE. Vous ne le croyez pas!

TALMA. Ecoutez-moi. Un jour, un comédien anglais trouva dans une taverne de Londres un jeune officier, assez embarrassé pour payer un écot de douze guinées..... il s'approcha de lui, lui offrit sa bourse et le conjura de l'accepter. Celui-ci n'hésita pas, et depuis ce jour, ils devinrent amis intimes. Or, ce comédien s'appelait Garrick, et ce jeune enseigne, Jean Curchill, depuis duc de Marlborough. Acceptez donc, mon ami, en me souhaitant de devenir un jour aussi célèbre que Garrick, comme j'ai idée que, la République aidant, vous deviendrez, ainsi que Malborough, un grand capitaine.

BONAPARTE. Moi!... j'accepte le prêt que vous m'offrez.

TALMA. Je vous remercie... C'est de l'argent bien placé.

BONAPARTE. Et ce soir même, je partirai pour Marseille.

TALMA. Adieu donc... l'heure de la répétition m'appelle.

BONAPARTE. Avant de nous quitter, mon ami, signez-moi, je vous prie, un billet de spectacle.

TALMA. Volontiers. Pour ce soir?

BONAPARTE. Oui.

TALMA, *écrivant.* 12 vendemiaire an IV. Voilà.

BONAPARTE. Merci!.. (*Il va frapper aux carreaux.*)

TALMA. Je retourne à mes études.

BONAPARTE. Allez, Talma, développez votre génie aux yeux de la foule qui vous admire...

TALMA. Et vous, mon ami, tâchez donc de faire comprendre le vôtre. (*Rencontrant à la porte Fanchette et Rouget.*) Salut, citoyenne! bonjour, père Rouget! (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

BONAPARTE, ROUGET, FANCHETTE.

ROUGET. Manlius m'a dit bonjour!

FANCHETTE. Vous m'avez appelée, monsieur Bonaparte?

BONAPARTE. Pour vous remettre ceci. (*Il lui donne un billet.*)

FANCHETTE. Un billet de spectacle!... ô quel bonheur! (*Elle saute de joie.*)

ROUGET. Vous sortez, citoyen?

BONAPARTE. Oui.

ROUGET. Pour longtemps?

BONAPARTE. Non. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

ROUGET, FANCHETTE.

FANCHETTE. Qu'il est aimable!

ROUGET. Aimable... ce n'est pas sa conversation, toujours... Oui! non!..

FANCHETTE. Et ce billet!... Moi qui n'ai jamais été au spectacle, quel plaisir! Si vous êtes trop occupé, mon père, ne vous gênez pas, monsieur Bonaparte me conduira.

ROUGET. Doucement; nous verrons ça.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DANTEL.

DANTEL, *entrant en se frottant la jambe.* Que diable!... on prend garde!...

ROUGET. Le citoyen Dantel!...

FANCHETTE. Mon parrain!

DANTEL. Bonjour, petite... bonjour, père Rouget... On m'a dit que vous étiez là, et je suis monté. Quel casse-cou!...

ROUGET. A qui donc en avez-vous?

DANTEL. C'est un particulier qui a passé près de moi dans l'escalier, mais si brusquement, qu'il m'a collé contre le mur... J'ai cru que j'étais aplati... Ah çà! quel est donc le maladroit?

FANCHETTE. Un maladroit! monsieur Bonaparte?

DANTEL. Bonaparte!... qui?... mon élève?

FANCHETTE. Un général.

DANTEL. C'est ça... Et je ne l'ai pas reconnu!... Comment, il demeure chez vous?

ROUGET. C'est mon numéro quinze.

DANTEL. Comme c'est heureux!... Sera-t-il content de me revoir!... Il avait oublié de me donner son adresse... Ah ça, vous a-t-il dit ce qui se passe?

ROUGET. Quoi donc?

DANTEL. Les sections se remuent... On craint un grand mouvement. (*Il s'exerce et donne un grand coup de pied.*)

FANCHETTE. Ah! mon Dieu!

ROUGET. Fillette, veille donc un peu à la maison.

FANCHETTE. Oui, mon père. (*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

DANTEL, ROUGET.

DANTEL. Ah ça, père Rouget, je viens de la part du jeune menuisier... Quand danserons-nous à la noce? (*Il fait un rigodon.*)

ROUGET, *l'arrêtant au milieu de l'entrechat.* Ça ne presse pas, cher ami, ça ne presse pas; j'ai réfléchi.

DANTEL. Bah!

ROUGET. J'ai changé d'idée.

DANTEL. Comment? est-ce que vous auriez fait choix d'un autre gendre?

ROUGET. Peut-être... Je voulais prendre à ce sujet-là des informations, quand vous êtes justement tombé des nues pour me les donner...

DANTEL. Sur qui, des informations?

ROUGET. Sur mon numéro quinze.

DANTEL. Comment! c'est lui?

ROUGET. Oui, Dantel... Voyons, en conscience, qu'est-ce que vous pensez de ce jeune homme?

DANTEL, *se grattant le front.* Dam! c'est embarrassant... Il a des qualités, on ne peut pas lui ôter ça... mais enfin, il n'est pas posé comme l'autre... Un militaire sans emploi, sans solde, tandis que Muneret, un homme établi...

ROUGET. Je sais bien, je sais bien... Mais je suis père, Dantel, et je soupçonne chez Fanchette une inclination pour le petit militaire.

DANTEL. Une inclination!... je sais ce que c'est, Rouget... Il est de par le monde une aimable coryphée... Je vous invite d'avance à ma noce.

ROUGET. Merci. J'entends du bruit... C'est lui qui rentre.

DANTEL. Connaît-il vos projets?

ROUGET. Pas encore.

DANTEL. Quelle surprise! Chut! laissez-moi faire.

SCÈNE X.

LES MÊMES, BONAPARTE.

DANTEL. Eh! bonjour, mon petit Bona... mon petit général.

BONAPARTE. Ah! c'est vous?

DANTEL. Oui, c'est moi que tu as bousculé dans l'escalier, ingrat!... Enfin, je te retrouve, et c'est pour t'annoncer une bonne nouvelle.

BONAPARTE, *allant s'asseoir.* Laquelle?

DANTEL. Un coup de fortune auquel tu ne t'attends guère... N'est-ce pas, père Rouget? (*Ils se font des signes.*) Car il est comme moi, le père Rouget, il te veut du bien, et Fanchette aussi, dont je suis le parrain... Une jolie fille, je m'en vante.

ROUGET. Quant à ça, il n'y a qu'une voix dans le quartier.

DANTEL. C'est à qui veut l'épouser!... Dam! elle aura pour dot l'établissement du papa... Combien ça peut-il valoir, père Rouget?

ROUGET. Eh! eh! quatre mille francs dans les bonnes années.

DANTEL. Quatre mille francs, pas en assignats, en bons écus... entends-tu ça, mon petit Bona... mon petit général? Un joli rêve, quand on n'a pas le sou... (*A Rouget.*) Ah ça! est-ce qu'il ne comprend pas?

ROUGET. Il ne peut pas y croire.

DANTEL. Attendez, je vais lui éclaircir la chose... (*Haut.*) Quelle belle enseigne ça ferait, quand on lirait en grosses lettres: Hôtel Mirabeau, tenu par Napoléon Bonaparte!

BONAPARTE. Ah!

DANTEL, *à part.* Il a compris. (*Haut.*) Voilà! (*A part.*) Eh bien, il ne me saute pas au cou?

BONAPARTE. Père Rouget!

ROUGET, *s'approchant avec empressement.* Citoyen?...

BONAPARTE. Il n'est pas venu de lettre pour moi?

ROUGET, *déconcerté.* Hein! une lettre?... non... (*A Dantel.*) Comment! au lieu de répondre...

DANTEL, *à Rouget.* C'est vous qui le gênez.

ROUGET. Non, je crois que c'est vous.

DANTEL. La proposition l'a saisi... Allons-nous-en... (*A part.*) Je reviendrai.

ROUGET, *à part.* Je lui parlerai tout seul... ça vaut mieux... (*A demi-voix à Bonaparte, en s'en allant,*) Adieu... mon successeur...

DANTEL, *à Bonaparte, qui est resté assis.* Au revoir, mon cher élève, ne te dérange pas... (*A part.*) Ce garçon-là ne fait rien comme les autres. (*Dantel et Rouget sortent.*)

SCÈNE XI.

BONAPARTE, *seul.*

Hôtel Mirabeau, tenu par Napoléon Bonaparte!... Voilà donc l'avenir que l'on m'a tracé!... Ah! il est temps que je parte... je deviendrais ici la risée de tout le monde!... (*On entend des rumeurs au dehors.*) Ce bruit... Oui, le mouvement annoncé se prépare!...

SCÈNE XII.

BONAPARTE, FANCHETTE.

FANCHETTE. Ah! monsieur Bonaparte, si vous saviez, on va, on vient dans Paris... Monsieur Muneret a mis son uniforme... Il dit que l'on court aux armes...

BONAPARTE. Je l'avais bien prévu... Ils s'enhardissent par la faiblesse du pouvoir... Si l'on cède, on est perdu... Je veux juger par moi-même...

FANCHETTE. Oh! ne sortez pas, je vous en supplie... (*Un homme se présente sur le seuil.*) Quelqu'un!

L'INCONNU. Le général Bonaparte?...

FANCHETTE. Le voici...

L'INCONNU. Laissez-nous...

FANCHETTE, *sortant.* Il ne sortira pas!...

SCÈNE XIII.

BONAPARTE, BARRAS. (*L'inconnu ôte son manteau et son chapeau.*)

BONAPARTE. Barras!

BARRAS. Oui, c'est moi qui ai voulu te voir et te parler... Les moments sont précieux... Tu es bien seul, citoyen général?

BONAPARTE. Oui...

BARRAS. La république est en danger... Au premier moment, la Convention va être attaquée par les forces réunies du parti royaliste et de l'étranger... Le but, c'est le renversement de la Constitution qui vient d'être votée; le prétexte, c'est le décret qui ordonne de prendre parmi les membres de la Convention les deux tiers du nouveau corps législatif... Les sections vont descendre des faubourgs et cerneront les Tuileries... Il faut sauver la république et l'assemblée... J'ai cherché parmi nos généraux... je me suis souvenu de Toulon... Tu attends depuis longtemps une occasion... je viens te l'offrir.

BONAPARTE. Parlez...

BARRAS. Commandant en chef de l'armée de l'intérieur, je viens te proposer d'être mon second... Acceptes-tu?

BONAPARTE. J'accepte.

BARRAS. La république peut donc compter sur toi?

BONAPARTE. Toujours.

BARRAS. Mais tu as refusé d'aller en Vendée.

BONAPARTE. Ici, ce n'est plus une guerre civile; c'est une révolte impie; j'ai l'étranger en face de moi. (*On bat le rappel dehors, la rumeur grossit.*)

BARRAS. Entends-tu? Le temps presse!...

BONAPARTE. Enfin la fortune me jette le dé! (*Il ouvre sa malle et met son uniforme.* Mon uniforme, mon sabre!... Ah! je ne les quitterai plus. Je réponds de tout... Et d'abord, au parc d'artillerie!

BARRAS. Et moi à la Convention! (*Ils sortent.*)

ACTE TROISIEME.

Cinquième Tableau.

HÔTEL DE LA COLONNADE.

Un salon richement doré, style Louis XV, dont le mobilier fort simple contraste avec l'appartement. Sur la cheminée, une grande pendule et sur les panneaux, des drapeaux tricolores rangés en faisceaux, qui remplacent les tableaux de maître. Le fond s'ouvre sur un salon plus grand et richement meublé. Des épées sont suspendues aux lambris.

SCÈNE PREMIERE.

JUNOT, DUROC.

DUROC, *aux soldats qui traversent au fond.* La première salle est déjà pleine.. Portez tout cela dans la seconde. (*A Junot.*) Le désarmement des révoltés s'achève sans résistance, et la soumission est complète.

JUNOT. Eh bien! Duroc, Bonaparte avait raison de dire que la Convention disparaîtrait dans la fumée de la victoire!... Voilà le directoire et les conseils installés par qui! après tout? par lui. Enfin, le voilà donc lancé! Général en chef de l'armée de l'intérieur! J'étais bien sûr que son étoile ne filerait pas.

DUROC. C'est égal, ce n'est pas encore là ce qu'il lui faut.

JUNOT. Tu as raison ; ce qu'il lui faudrait, c'est quelque chose comme qui dirait une des quatre parties du monde...

DUROC. Pourquoi pas deux?

JUNOT. Eh mais, qui sait? En attendant, nous faisons un drôle de métier... l'inverse des sergents recruteurs; ils arment, et nous, nous désarmons.

DUROC. Et nous tombons quelquefois sur de singulières captures...

SCÈNE II.

LES MÊMES, BONAPARTE.

BONAPARTE, *s'arrêtant à considérer les vieilles armes déposées dans le coin du salon.* Ah ! ah ! de vieilles armes !

DUROC. Toutes rouillées et bonnes à vendre à la livre.

BONAPARTE. De nobles souvenirs, Duroc! De vaillants cœurs ont battu sous ces armures! Voilà des épées, des lances, des cuirasses qui ont arrêté des armées! Chaque homme alors était une force!... Aujourd'hui le canon a rendu tout cet attirail inutile ; mais respect à ces monuments d'un autre âge!... Honneur au courage de nos pères!... Junot, nous recueillerons toutes ces armes... Nous les garderons avec soin, avec orgueil ; on pourra quelque jour en faire un musée d'artillerie !...

DUROC. Il y a là à côté un jeune enfant qui pleure, et qui ne répond que ces mots à toutes les questions qu'on lui adresse : Je veux voir le général, laissez-moi parler au général. Ma foi ! il m'a intéressé, je l'avoue, et je lui ai promis que tu le recevrais.

BONAPARTE. Fais-le venir...

SCÈNE III.

LES MÊMES, EUGÈNE.

JUNOT, *à Eugène.* Entrez, mon enfant, voilà le général...

EUGÈNE. Le général Bonaparte ?

JUNOT. Lui-même... (*Il prend un papier des mains de Bonaparte.*) Je vais commencer par classer ce dépôt d'armes... c'est une grande idée qu'il ne faut pas perdre.

SCÈNE IV.

BONAPARTE, EUGÈNE.

BONAPARTE. Approchez, mon enfant...

EUGÈNE, *s'approchant timidement.* Oui... général...

BONAPARTE. Vous avez à me parler?

EUGÈNE. Oui, général...

BONAPARTE. Eh bien?

EUGÈNE. Je n'ose maintenant...

BONAPARTE. Je vous fais peur?

EUGÈNE, *se redressant.* Peur ? Non ; je n'ai jamais peur... Mais je ne sais pourquoi vous m'imposez...

BONAPARTE. Allons, remettez-vous, mon ami. Comment vous nomme-t-on?

EUGÈNE. Eugène; mon père était, comme vous, un vaillant défenseur de la république... Il est mort...

BONAPARTE. Sur un champ de bataille?

EUGÈNE. Non... sur la place, là-bas.

BONAPARTE. Et il s'appelait...

EUGÈNE. Le général Beauharnais...

BONAPARTE. Pauvre enfant!... Que puis-je pour toi?

EUGÈNE. Tout, mon général... Mon père a été dépouillé de ses biens... Pour tout héritage, à ma mère, à ma sœur et à moi, il n'a laissé que son épée! Oui, mon général, c'était tout ce qui nous restait de lui... et cette épée... on nous l'enlève... On nous dit que c'est par votre ordre..... Oh ! non, ce n'est pas vrai, n'est-ce pas? L'épée d'un père, d'un général... c'est sacré cela? Qu'est-ce donc qui ose y toucher?

BONAPARTE, *se levant.* Bien ! bien... mon enfant! regarde parmi ces armes..... (*Montrant les épées suspendues au mur.*) Retrouves-tu celle qui te manque?

EUGÈNE, *en désignant une.* La voilà... je la reconnais... Je l'ai vue si souvent dans ta main... ô mon père!... (*Il s'agenouille.*)

BONAPARTE, *décrochant l'épée.* Reprends-la donc de la mienne.

EUGÈNE, *prenant l'épée.* Merci, merci, mon général! Ah ! laissez-moi vous embrasser! (*Il saute au cou de Bonaparte.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, JOSÉPHINE, *tenant Hortense par la main.*

JOSÉPHINE, *s'arrêtant au fond.* Mon fils!

BONAPARTE. Votre fils!... Et quoi? vous seriez... madame...

JOSÉPHINE. De Beauharnais...

BONAPARTE. Agréez mon profond respect, madame!

JOSÉPHINE. Excusez-moi, général, je tremblais que cet enfant n'eût commis quelque indiscrétion...

BONAPARTE. Lui, madame! ce sera un noble jeune homme!... Il est venu redemander l'épée de son père... Il la tient en ce moment, et, à son air, je vois qu'on ne la lui reprendra plus!

EUGÈNE. Jamais! jamais!

JOSÉPHINE, *l'embrassant.* Cher enfant!

BONAPARTE. Le peu de mots qu'il m'a dit m'a inspiré un vif intérêt pour lui... pour sa famille .. et si je puis vous être utile en quelque chose, madame...

JOSÉPHINE. Mille fois trop bon, général.

BONAPARTE. Cette jolie enfant, elle est aussi la vôtre, madame?

JOSÉPHINE. C'est ma fille Hortense..... Voilà mes deux consolations... mais je crains d'abuser...

BONAPARTE. De grâce, madame, encore quelques instants. (*Il lui présente un fauteuil, elle s'assied; ses deux enfants se groupent autour d'elle.*) Vous êtes veuve, madame? veuve d'un brave général... un de nos maîtres.

JOSÉPHINE. Personne ne peut se vanter d'être le vôtre, général...

BONAPARTE. Je rends un juste hommage à sa mémoire... Vous avez été cruellement éprouvée, madame?

JOSÉPHINE. Oui, monsieur... Mon mari, qui, à l'armée du Rhin, avait glorieusement exposé ses jours, mon mari traduit devant le tribunal révolutionnaire...

BONAPARTE. Y trouva le sort qu'ont subi tant de braves défenseurs de la patrie, et auquel je n'ai moi-même échappé que par miracle... Mais vous, madame?

JOSÉPHINE. J'étais réservée au même supplice; mais les chagrins avaient tellement altéré ma santé, que le médecin de la prison déclara qu'il était inutile de m'envoyer à la mort, quand la mort allait venir d'elle-même. On eut confiance dans cet arrêt; mais la maladie, moins cruelle que mes juges, épargna la condamnée... Le 9 thermidor survint, et je fus sauvée.

BONAPARTE. Et ces enfants?

JOSÉPHINE. J'ai eu bien de la peine à les élever... Dans ces temps de bouleversement, il convient qu'un homme trouve des ressources en lui-même... C'est ce que pensèrent les braves gens qui en eurent soin pendant ma détention!... Pour donner à mon Eugène un état manuel et en faire un artisan, ils le mirent en apprentissage chez un menuisier... Depuis, à l'aide de quelques protections, je l'ai fait placer dans une étude d'avoué.

BONAPARTE. Et je suppose que cet état-là ne lui plaît pas beaucoup?

EUGÈNE. Oh! non; j'aimais encore mieux celui de menuisier; au moins c'est du mouvement, du bruit..... Mais quand j'aurai l'âge...

BONAPARTE. Quand tu auras l'âge?

EUGÈNE. Je m'enrôlerai comme mon père.

BONAPARTE. Eh bien! c'est moi qui ferai ton enrôlement.

EUGÈNE. Vous! Oh! merci, général, j'y compte.

JOSÉPHINE. Oh! ce n'est pas celui-là qui m'inquiète beaucoup... Mais sa sœur, ma pauvre Hortense.

BONAPARTE. Qui sait, madame? Voilà une physionomie heureuse, et la destinée est quelquefois si bizarre! C'est peut-être sur cette jeune et jolie tête que repose tout l'avenir de votre famille...

JOSÉPHINE, *riant.* Ah! vous croyez à la destinée? Seriez-vous superstitieux, général?...

BONAPARTE. Un peu. Cela vous étonne?

JOSÉPHINE. Non, tous les grands hommes le sont... il faut bien payer son tribut à l'humanité.

BONAPARTE. Je n'accepte pas un tel éloge; mais, vous, madame, seriez-vous par hasard un esprit fort?

JOSÉPHINE. Que le ciel m'en préserve!... Je vous avoue, au contraire, que j'ai la faiblesse de croire aux pressentiments, aux songes, et même un peu... il faut tout dire, aux cartes... et cependant personne plus que moi ne devrait se défier des prédictions.

BONAPARTE. Vous en auriez entendu quelqu'une?

JOSÉPHINE. Dans mon pays, autrefois une femme de couleur, très-célèbre par sa science, m'avait annoncé, je ne puis y songer sans sourire amèrement, la plus glorieuse destinée... des richesses, des honneurs, un trône même... Oui, un trône, monsieur, au moment où on les renversait!

BONAPARTE. Il est certain que l'époque est aasez mal choisie et que la prédiction n'est pas facile à réaliser.

JOSÉPHINE, *se levant.* Mais, pardon, j'abuse d'un temps si précieux! Je vous quitte, pénétrée de reconnaissance...

BONAPARTE. Et moi, madame, bien heureux de cette visite; me permettrez-vous de vous la rendre?

JOSÉPHINE. Puis-je mieux faire que de recevoir celui qui a promis d'enrôler mon fils? Qu'en dis-tu, Eugène?

EUGÈNE. Ma mère, je veux qu'il m'instruise d'avance à devenir général comme mon père, et comme lui.

JOSÉPHINE. Au revoir donc, général.

BONAPARTE, *saluant.* Madame!... (*Joséphine sort. A part.*) Elle est charmante!,.. (*Bonaparte reste absorbé et rêveur.*)

JUNOT, *entrant.* Général... on t'attend pour la grande revue... Eh bien! à quoi

songes-tu donc? Ah! toujours à l'Allemagne, à l'Italie?

BONAPARTE. Non, Junot... à une femme!.. dont la visite me portera bonheur... (*Ils sortent. Le théâtre change.*)

Sixième Tableau.

EN ITALIE. — LA TENTE DU GENERAL BEAULIEU.

Au changement, des soldats entrent dans la tente, où ils placent des siéges.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRICH, BIRMANN, SOLDATS AUTRICHIENS.

HENRICH, *tout en rangeant*. Prends garde, Birmann, tu oublies le tabouret qui sert au au général pour ses pieds malades...

BIRMANN. Ah! ah! je te remercie de m'y faire penser..... Sans toi, je courais risque d'un rude sermon, pour ne pas dire davantage...

HENRICH. Un peu de schlague; onze coups entre les épaules, comme j'en ai reçu hier.

BIRMANN. Et pourquoi?

HENRICH. Pour le quatrième bouton de l'uniforme qui reluisait un peu moins que les autres..

BIRMANN. Ah! c'est qu'il faut y veiller de près.. Les chefs sont sévères sur la tenue.

HENRICH. La tenue, c'est la gloire de l'armée autrichienne...

BIRMANN. Oui, sa gloire...

HENRICH. On n'en dira pas autant des Français... (*Riant avec stupidité.* Hé! hé! hé!... Oui, oui, oui!... Souliers, culottes, chapeaux, tout, misérablement, tout!... Hi! hi! hi! (*Changeant de ton, et portant la main à son shako, ainsi que ses camarades qui restent immobiles.*) Le général!

TOUS LES SOLDATS, *gravement*. Le général! (*Le général Beaulieu entre, marchant péniblement, appuyé sur le bras du général Liptaï. — En passant, il s'arrête devant un soldat, prend le bas des revers de son uniforme et les tire avec force; le soldat reste impassible, la main à son shako. — Beaulieu va s'asseoir, fait un geste; les soldats pivotent comme des machines et sortent.*)

SCÈNE II.

BEAULIEU, LIPTAI.

BEAULIEU. Je vous remercie, général Liptaï, je vous remercie de l'aide que vous m'avez prêté... Ah! cette goutte maudite...

LIPTAÏ. Allons, général, vous vous trouvez mieux...

BEAULIEU. Oui... Et puis le vieux Beaulieu ne se laisse pas abattre pour si peu..... Je souffre, mais je tiens bon, et, s'il plaît à Dieu, notre empereur ne se repentira pas de m'avoir confié le commandement de nos troupes d'Italie.

LIPTAÏ. Je vous laisse, j'ai quelques ordres à donner à ma division...

BEAULIEU. Très-bien. Tenez, passez par là... et obligez-moi de dire à ma nièce que je l'attends ici.

LIPTAÏ, *saluant*. Général... (*Il sort.*)

SCÈNE III.

BEAULIEU, *seul*; *puis* NADDI.

BEAULIEU. Celui-là est un bon et fidèle Allemand..... J'en voudrais plusieurs comme lui, comme Wukassowich... Ils seront plus utiles que nos alliés les Piémontais... Les Piémontais!... ils sont avec nous; je les crois de bonne foi; mais le moment peut venir où la paix leur semblera nécessaire et désirable... Ah! l'Autriche! comme il faut que son aigle raidisse bien ses serres pour contenir cette Italie toute disposée peut-être à s'ébranler à ces paroles de liberté que la France jette au monde... (*A Naddi qui entre.*) Ah! vous voici, ma nièce!... Quand vous êtes là, j'oublie un peu la guerre, la politique et mes malheureuses jambes!

NADDI. Vous seriez bien mieux là-bas dans votre jolie villa que vous m'avez fait quitter avec les Apennins sur nos têtes, et autour de nous ces sites enchanteurs que l'Italie possède seule.

BEAULIEU. Vraiment! et vos diables de Français qui sont venus nous déranger, les comptez-vous pour rien?

NADDI, *souriant*. Mes Français!...

BEAULIEU. Ah! pardon, je n'y songeais pas; vous êtes...

NADDI, *souriant encore*. Je suis la fille du comte de Verteuil, mais ma mère était votre sœur, et en conscience je ne puis prendre parti pour personne.

BEAULIEU. Vous restez neutre, c'est quelque chose; mais dans peu de jours vous aurez épousé Lippani, ce brillant officier piémontais, et peut-être vous attirera-t-il dans notre cause... C'est la mort de votre pauvre mère qui a retardé votre mariage.. Voyons, mon enfant, parlez-moi franchement; je suis un peu rude, comme il convient à un général qui n'a pas toujours affaire à des jeunes filles; mais je vous aime et veux votre bonheur... Aimez-vous Lippani?

NADDI. Mon oncle, je sais apprécier toutes les qualités du comte Lippani. Je suis orpheline; vous ne pouvez toujours veiller sur moi. (*Lippani est entré et s'est arrêté sur le seuil de la tente.*) Je donnerai donc ma main et mon cœur à mon fiancé, bien assurée de trouver en lui un protecteur honorable et dévoué.

SCENE IV.

Les Mêmes, LIPPANI

LIPPANI. Merci, mademoiselle, merci de cette bonne parole; prenez garde cependant, vous me rendez trop heureux, et ma vie, que je risquais avec tant d'insouciance, va me devenir trop chère désormais.

BEAULIEU. Oh! je ne crains pas que vous faiblissiez.

NADDI. Monsieur le comte a un caractère qui ne lui permet guère de se modérer.

BEAULIEU. Ah! ah! tu en sais quelque chose?

LIPPANI. Mademoiselle...

NADDI, *s'approchant.* Vous êtes bon, généreux, renommé pour votre courage, et je serai fière de porter votre nom... Mais prenez garde : vous avez un triste penchant à la jalousie... Excusez une jeune fille de parler avec cette franchise; mais cette jeune fille va devenir votre femme, elle doit avoir soin de votre bonheur et du sien.

BEAULIEU. Et que diable! tu n'es pas coquette, tu n'es pas de ces péronnelles qui vont et viennent au milieu des galants... Lippani peut compter sur toi, et il te dira ce que j'ai dit autrefois à madame de Beaulieu : « Ma chère femme, j'ai confiance en vous, je ne crois pas que vous puissiez jamais me trahir; si vous me trompiez, fût-ce avec l'empereur, je vous tuerais, et l'empereur par-dessus le marché. » Voilà, mes enfants... il ne s'agit que de s'en tendre.

LIPPANI. Non, je ne parlerai même pas ainsi... Mademoiselle, l'amour le plus confiant a ses heures mauvaises et ses mauvaises inspirations; mais pour vous prouver mon affection, je surmonterai un défaut que déjà j'aurais dû vous cacher en le maîtrisant.

NADDI. Dieu vous entende, monsieur le comte!

BEAULIEU. Voilà qui est bien... Il ne me reste plus qu'à vous conduire à Gênes et pardevant l'archevêque... Du reste, ce ne sera pas long; j'ai mon plan d'opérations, et je défie les Français de m'en faire changer. (*Henrich a soulevé la draperie qui ferme la tente au fond.*) Qu'y a-t-il?

HENRICH. Les généraux.

BEAULIEU. Bien!... (*Des soldats se rangent en dehors.*) Ma nièce, vous ne tenez sans doute pas à assister à un conseil de généraux?

NADDI. Non, mon oncle, et je retourne auprès de ma bonne et vieille gouvernante.

BEAULIEU. Allez, allez! (*Lippani offre la main à Naddi pour la reconduire.*)

SCENE V.

BEAULIEU, WUKASSOWICH, LIPTAI, D'ARGENTEAU, LIPPANI, Deux Généraux. (*La tente se referme.*)

BEAULIEU, *aux généraux.* Prenez place, messieurs... Avant de commencer l'exécution de mon plan de campagne, j'ai voulu vous faire part de mes projets et vous demander votre avis... Voici la situation : Nous avons trente-huit mille Autrichiens, et pour alliés, vingt-deux mille Piémontais, sous les ordres de Colli... Contre nous, l'armée française, au milieu de laquelle le Directoire vient d'envoyer un général de vingt-six ans, un enfant qui débute et qui va probablement se rendre fameux par quelque incartade stratégique... Je ne le crains pas; mais il aura autour de lui quelques officiers qui se sont formés dans les précédentes campagnes contre nous. Or, la prudence doit conseiller le courage, et il ne faut jamais se laisser prendre au dépourvu... Il est inutile de le dissimuler, nous sommes peu d'accord avec les Piémontais, et il arrive que Colli veut couvrir le Piémont, tandis que moi je veux aller sur Gênes, pour me maintenir en communication avec les Anglais. Colli agira à son gré; quant à moi, je suis ma route, et je marche, combinant mes opérations avec vous, d'Argenteau, avec vous, Liptaï, avec vous, Wukassowich et nos autres généraux, pourvus déjà de mes instructions... M'approuvez-vous?

D'ARGENTEAU. Sans réserve?

LIPTAI. Que craignez-vous, général? L'armée française ne tiendra pas un mois entier sur nos chemins et dans nos vallées.

LIPPANI. Prenez garde; vous pourriez vous tromper.

BEAULIEU. Lippani, c'est vous, au contraire, qui êtes dans l'erreur. Voyez donc à qui nous avons affaire : un général qui, pour la première fois, va se trouver en rase campagne, une armée indisciplinée, qui manque d'argent, de vivres, des ressources les plus indispensables, de tout enfin!...

LIPTAI. Leur drapeau même est pauvre comme leurs vêtements; c'est une étoffe si grossière, que le vent, dirait-on, ne daigne pas le faire flotter.

LIPPANI. Ah! messieurs, je respecte votre

savoir, votre expérience; mais je ne puis encore partager vos illusions... Je ne crains pas, mais je prévois, et je vous annonce que tôt ou tard vous apprécierez vos ennemis. (*Les Généraux rient.*) Riez, messieurs, mais regardez!... Ce drapeau à l'étoffe grossière, le voilà qui depuis quatre ans va se planter tour à tour au sommet des Alpes, aux bords du Rhin et le long des fleuves de la Hollande; ces soldats mal équipés ont repoussé le roi de Prusse, pris Mayence, envahi des capitales, dispersé les plus vaillantes armées de l'Europe.

BEAULIEU. Excepté la mienne, jeune homme.

LIPPANI. Excepté la vôtre, général; et si pareil malheur devait vous arriver, je me ferais tuer pour ne pas en être témoin.

D'ARGENTEAU. Et si Beaulieu tombait, ce qui ne sera pas, nous serions là, nous, et à notre tour, nous essayerions de le remplacer.

LIPPANI. Oui... mais ne méprisez pas vos ennemis, ne méprisez pas Masséna, Augereau, Laharpe, Berthier, et surtout celui qui les commande... S'il est bien jeune, s'il n'a pas encore conduit des armées, si son apparence physique a quelquefois appelé vos épigrammes, eh bien, quand je me souviens de ce qu'il a fait depuis son entrée en campagne, franchissant les Alpes avec ces soldats indisciplinés, mal vêtus, ces *guenillards*, comme vous les appelez, alors, je ne ris pas, moi, et je me dis que le moment est venu peut-être où l'Autriche et l'Europe vont se heurter contre un grand capitaine.

BEAULIEU. Soit; mais avant qu'il n'ait grandi, nous aurons balayé de l'Italie et son armée et toutes celles qui pourraient venir encore y tenter la fortune. (*Rumeurs au dehors.*) Qu'est-ce donc?

LIPPANI, *qui a soulevé la draperie.* Général, c'est un capitaine de hulans qu'un grand nombre de soldats escorte avec curiosité et qui, si j'en juge par son cheval, a fait une course bien pénible et bien rapide.

BEAULIEU. Que signifie... (*Mouvement parmi les Généraux; un Capitaine de hulans entre et s'arrête au seuil de la porte.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN CAPITAINE.

BEAULIEU. Qu'y a-t-il, capitaine?

LE CAPITAINE. Monseigneur, je vous apporte une dépêche du général.

BEAULIEU. Donnez. (*Après avoir regardé le Capitaine.*) Vous paraissez accablé de fatigue... Voyons, qu'y a-t-il de nouveau?

LE CAPITAINE. Monseigneur, l'armée française s'est mise en marche tout à coup et contrairement à toutes les prévisions.

BEAULIEU. Après?

LE CAPITAINE. Son général en chef s'est porté rapidement sur Savonne; Montenotte est occupé, et devant vous, le long de la mer, la division Laharpe s'est jetée sur Voltri pour inquiéter Gênes. (*Mouvement d'incrédulité parmi les Généraux.*)

BEAULIEU. Silence, messieurs! (*Il parcourt la dépêche. Mouvement de silence.*) Tout cela est vrai!... (*Il réfléchit.*) Ou ce Bonaparte est un fou qui disparaîtra avec son armée, comme dans un tourbillon, ou bien, comme le disait Lippani, nous avons affaire à un grand capitaine... (*Se découvrant avec solennité.*) Quoi qu'il en soit, gloire à l'Autriche!... (*Roulement.*)

TOUS. Gloire à l'Autriche!

BEAULIEU. A votre poste, messieurs... je maintiens mon premier dessein et je marche sur Gênes... Lippani, donnez des ordres pour le départ de ma nièce. Ce n'est plus à Gênes qu'on la conduira, mais à Lodi... oui, à Lodi.

LIPPANI. Il suffit, général. (*Il sort.*)

BEAULIEU. Messieurs, toutes les troupes sous les armes. (*Il va pour sortir; un Général s'approche pour le soutenir.*) Merci!... il ne m'est plus permis de souffrir! Il faut que je marche, et je marcherai!... Venez, messieurs, venez... (*Roulement. Tous sortent; mouvement animé au dehors; bruit de tambours et de trompettes.*)

Septième Tableau.

Un site en Italie. — Campement de l'armée française. — Aspect d'une station de troupes, à l'époque où se passe la scène.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au changement, on entend la diane : les soldats se réveillent et rejettent, les uns des vieux manteaux, les autres divers vêtements en lambeaux dont ils s'étaient couverts pour la nuit; deux officiers supérieurs passent comme continuant une inspection, et s'avancent dans le camp qui semble se prolonger sur la colline. La musique accompagne ce jeu de scène, qui ne dure que quelques instants.

RAIMOND, ALBOISE, LE TAMBOUR-MAJOR.

ALBOISE. Dis donc, Raimond, messieurs les officiers se mettent à faire des rondes, des contre-rondes, comme s'ils avaient peur qu'on n'emporte des sacs d'argent et des manteaux brodés sur toutes les coutures...

RAIMOND. C'est plutôt affaire de discipline et afin de voir si le camp est en bon état...

ALBOISE. Le camp!... Il est propre, le camp!... Si jamais tu t'empares de quelque princesse étrangère, je t'engage à ne pas la conduire dans ce séjour,.. il n'est pas de nature à lui fasciner l'œil... (*Des soldats se sont mis à brosser ou à nettoyer leurs armes ; d'autres rajustent grossièrement des morceaux déchirés de leurs vêtements. Alboise prend la moitié de son chapeau et se met à arranger une espèce de chaussure.*

RAIMOND. Qu'est-ce que tu fais donc, Alboise? tu détruis ton chapeau?

ALBOISE. J'ai mon bonnet de police et je n'ai plus de souliers. Si tu veux que je marche sur la tête, arrange ça et montre-moi la manière de s'en servir.

RAIMOND. Nom d'un diable, c'est dur à avaler, de voir que jusqu'au jour présent nous avançons en Italie, la victoire à la main, et que nous sommes ficelés à faire peur aux corbeaux, si on nous plantait dans la campagne!

ALBOISE. Avec ça que nous avons un général en chef qui m'a l'air de s'en inquiéter ni plus ni moins que si nous étions reluisants comme des archevêques.

RAIMOND. Ah ça, le jour où il s'est marié avec madame de Bauharnais, on lui a donné le commandement en chef de l'armée d'Italie; mais, nous, lui donnons-nous le premier grade à c't'heure? le nommons-nous caporal?

ALBOISE. C'est une idée qu'on a eue, vu sa jeunesse, et qu'il est monté tout d'un coup en haut de l'échelle... Mais, voyez-vous, il faut être un peu plus dur à la détente que ces muscadins du Directoire; il faut voir si l'oiseau vole en l'air d'une manière suffisante... et soutenue.

RAIMOND. Tu trouves donc qu'il n'a pas assez fait pour obtenir le premier galon?

ALBOISE. Je trouve qu'il marche assez bien ; mais reste à savoir s'il n'a pas plus de chance qu'autre chose, et s'il mènera la contredanse jusqu'à la fin... Ma préopinion est qu'il faut attendre!.. Voilà!..

RAIMOND. Ce qu'il faut attendre aussi, c'est de quoi fricoter... Avec ça que l'ordinaire ne sera pas plus flambant que d'habitude.

ALBOISE. Oui... et si on avait le malheur de prendre au collet un canard égaré ou une poule en promenade, le général en chef en ferait des histoires à n'en plus finir... Quand on parle de maraude, ça le fait sauter comme un artifice!... Et, histoire d'en parler, où est donc ce petit rafla qui disait hier soir qu'on aurait ce matin un déjeuner réjouissant?

RAIMOND. Il y a une heure qu'il a filé... on ne sait où... Eh! tiens, justement le voilà qui vient par ici.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE TAMBOUR, *puis* DEUX SOLDATS *portant un brancard fait en branches d'arbres.*

LE TAMBOUR, *entrant.* Il n'y a pas d'officiers ici?

RAIMOND, *au tambour.* Eh bien! Bruscambille, est-ce que tu as fait un songe de travers?... Tu es tout effarouché...

LE TAMBOUR. Ah! c'est que la chose a été rude, sergent...

ALBOISE. Ah ça, dis donc, tu as du sang sur toi!...

LE TAMBOUR. Ça ne doit pas vous étonner: on s'est bûché suffisamment.

ALBOISE. Une bataille?

LE TAMBOUR. Une bataille.

ALBOISE. Mauvais farceur!... On n'a rien entendu.

RAIMOND. Un duel?

LE TAMBOUR. Si vous voulez.

ALBOISE. Je veux que tu parles sans calembourg, nom d'un tonneau!... Tu nous tiens là comme une tireuse de cartes en travail de pronostiquer...

LE TAMBOUR. Eh bien! voilà... (*On fait cercle autour de lui.*) Vous saurez donc que je suis parti, il y a une heure environ, pour me promener et pour voir, tout près de ce village qui est là-bas à notre droite, si par hasard on y élevait de la volaille et si les paroissiens de ce pays s'y entendaient aussi bien que dans notre pays de France... Ça m'intéressait.

ALBOISE. Histoire de maraude... légèrement...

LE TAMBOUR. Histoire naturelle, comme dit notre major, qui est un grand savant...

LE TAMBOUR-MAJOR. Flatteur...

LE TAMBOUR. J'étais donc planté contre une sorte de taillis, ouvrant l'œil indéfiniment et imitant le chant du coq pour voir s'il y aurait une réponse. Tout à coup j'entends dans le même taillis un bruit comme qui dirait notre major quand il ronfle... Je fonce dans le taillis, je me trouve face à face avec mon individu. Il court sur moi, je cours sur lui, et vlan! je l'embroche avec mon sabre si pleinement qu'il tombe comme une masse les quatre fers en l'air...

ALBOISE. Mais à qui donc avais-tu affaire?

LE TAMBOUR. J'aperçois nos camarades qui examinaient un champ de carottes en amateurs; je les appelle, et nous nous mettons en route portant ma victoire... et ma victoire, la voilà... (*Les soldats apportent un brancard et le déposent à terre. Le tambour s'en approche et en écarte les branches. Cri général de surprise et de joie en apercevant un magnifique cochon.*)

TOUS. Ah!

ALBOISE. C'est là son régal promis ?... Bravo! il y a de quoi...

RAYMOND. Ah! tapin, voilà un triomphe qui te fait honneur... C'est qu'il n'y a pas à dire, c'en est un des mieux élevés!... Quel régal ça va nous faire!...

TOUS. Vive le tapin!...

LE TAMBOUR. Farandolle autour de mon ci-devant ennemi. (*Ils dansent en chantant autour du brancard*).

ALBOISE. Le général Augereau!...

RAIMOND. Nous sommes pincés.

LE TAMBOUR. Attendez... Une capote, un bonnet de police... (*Il couvre le cochon de la capote et du bonnet de police.*) Deux hommes de bonne volonté... Enlevez le brancard... Vous allez me suivre... Soyez tranquilles.

RAIMOND. Tirez la capote... la queue passe...

LE TAMBOUR. Quand vous le reverrez, il sera cuit. (*Augereau entre en fumant sa pipe et accompagné de Junot*).

SCÈNE III.

LES MÊMES, AUGEREAU, JUNOT.

AUGEREAU. Holà!... qu'est-ce que vous portez comme ça sur ce brancard?

LE TAMBOUR. Faites excuse, général, c'est...

AUGEREAU. Eh bien?...

LE TAMBOUR. C'est un camarade... Antoine.

AUGEREAU. Blessé, ou mort!...

LE TAMBOUR. Blessé.

AUGEREAU. En duel?

LE TAMBOUR. En duel.

AUGEREAU. Quelque maladroit... Allons, portez-le au chirurgien. (*Les soldats emportent le brancard. A Alboise.*) Tu ris, toi?

ALBOISE. Vous croyez, général?

AUGEREAU. Si tu ne ris pas, tu fais la grimace.... Je te reconnais, tu n'es jamais content.

ALBOISE. A peu près comme vous; nous avons quasiment le même caractère.

AUGEREAU. C'est-à-dire que si je n'étais plus général, tu me chercherais dispute?

ALBOISE. Dam! c'est selon.

AUGEREAU. Tu sais que je manie assez bien l'épée, l'espadon ou le sabre!

ALBOISE. On le dit.

AUGEREAU. Comment, on le dit! J'ai été maître d'armes, entends-tu? et à peine étais-je sorti de chez ma mère, la fruitière du faubourg Marceau, que je manœuvrais de manière à dérouter les plus malins. Je ne suis pas comme cette troupe de muscadins qui nous arrivent du Directoire...

JUNOT. Ah! général...

AUGEREAU, *à Junot.* Tu as beau dire, mon fils, ton ami Bonaparte nous mène comme des cadets; il nous est tombé à la façon d'une bombe, sans dire gare. Il va bien jusqu'à présent, c'est vrai; mais ce n'est pas une raison pour traiter comme des conscrits les vieux lapins de l'armée d'Italie.

JUNOT. Pardon, général; mais vous ne doutez pas de l'estime qu'il a pour vous; songez un peu à la responsabilité dont il est chargé; vous comprendrez qu'il se tienne sur ses gardes, et se renferme dans un commandement dont lui seul doit rendre compte.

AUGEREAU. Comment, lui seul! Il est général en chef, on ne peut pas dire le contraire; mais nous ne sommes pas des vieilles femmes à qui on ordonne de filer leur quenouille et de ne pas bouger. Ni lui, ni toi, ni personne ne viendra faire la loi à Masséna, à Laharpe, à Augereau, ton serviteur très-humble. Ce serait alors une affaire d'individu à individu.

JUNOT. Général, vous êtes sévère.

AUGEREAU. Je dis ce que je pense. Nous n'en sommes plus à l'ancien régime: on a son franc parler.

JUNOT. Tout le monde n'est pas assez vieux pour avoir eu le temps de faire plusieurs campagnes.

AUGEREAU. Eh bien! alors, on laisse faire les anciens, et on les respecte. Tu as l'air de bouder, toi.

JUNOT. C'est que je ne suis pas encore dans les anciens, et que, tout en les respectant, je veux garder mon aplomb.

AUGEREAU. Ah! ah! tu me contraries?... Une affaire?...

JUNOT. Une affaire avec vous, général, me ferait beaucoup d'honneur, et...

AUGEREAU. Eh bien?

JUNOT. Eh bien! je n'aurais pas peur.

AUGEREAU. Et je te crois... Je te connais, et tu me vas. Penses-tu donc que j'aurais fait si vite connaissance avec toi si je ne

t estimais pas? Ça ne te regardait pas ce que j'ai dit tout à l'heure. Ta main.

JUNOT. C'est que vous avez la parole aussi prompte que le bras.

AUGEREAU. C'est vrai. Après ça, depuis que ce petit général en chef nous est arrivé, il nous a fait tellement tourbillonner à droite et à gauche, que je suis de mauvaise humeur vingt-trois heures sur vingt-quatre. (*Aux soldats.*) Ça vous aurait amusés, n'est-ce pas, de nous voir espadonner Junot et moi? Vous n'aurez pas cet agrément; nous gardons nos coups de sabre et d'épée pour les ennemis de la République. (*A Alboise.*) Allons, en attendant, grogne et fume ta pipe.

ALBOISE. Alors, donnez-moi du tabac; je n'en ai plus.

AUGEREAU, *lui donnant du tabac.* Tiens.

ALBOISE. Ça doit être du fameux!

AUGEREAU. Pour qui me prends-tu? c'est du caporal; je n'en veux pas d'autre. (*On bat aux champs dans la coulisse.*) Qu'est-ce que c'est?.. Ah! Bonaparte qui se promène. (*Bonaparte paraît, se retourne, fait signe de la main, et les tambours cessent de battre, il entre suivi de trois généraux, et s'avance lentement, examinant à droite et à gauche.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, TROIS GÉNÉRAUX, LE TAMBOUR, SOLDATS.

ALBOISE, *à part.* Tu peux faire ton inspection; tu ne pourras pas dire qu'il y a trop de luxe, et que nous sommes trop requinqués.

BONAPARTE, *à part.* Pauvres soldats! ils ont besoin de mille choses, et j'y pourvoierai; mais je ne veux pas qu'on se plaigne, ni que la misère serve de prétexte à l'indiscipline. (*Haut.*) Bonjour, Augereau; bonjour, Junot.

AUGEREAU *et* JUNOT. Général...

BONAPARTE, *aux soldats.* Rien de nouveau par ici?

ALBOISE. Non, rien; toujours le même équipement, et nourriture idem.

BONAPARTE. Cela changera.

ALBOISE. Ce qu'il y a de sûr et de certain, c'est que cela ne peut pas être pire.

BONAPARTE. Pourtant, quand même il en serait ainsi, il faudrait bien le supporter. Les soldats de la République ne doivent avoir qu'un souci: la défaite; et qu'une volonté: la victoire.

ALBOISE. Il me semble que tout ça pourrait aller avec des souliers et un uniforme complet.

BONAPARTE. Assez! ai-je eu le temps de réparer, moi qui suis, pour ainsi dire, arrivé d'hier?

AUGEREAU. Général, ceux qui étaient en Italie avant vous n'ont manqué à aucun de leurs devoirs.

BONAPARTE. Je n'ai pas à discuter là-dessus, et je garde mon opinion.

AUGEREAU. Sur qui?

BONAPARTE, *s'avançant vers lui.* Si c'était sur vous, je vous le dirais.

AUGEREAU. J'accepte l'excuse.

BONAPARTE. L'excuse! un général en chef ne saurait en faire; il rend justice, et lorsqu'il se trompe, sa dignité ne perd rien à en convenir; quant à vous, Augereau, nul plus que moi ne vous apprécie.

AUGEREAU. Je suis toujours prêt à rendre compte à la République.

BONAPARTE. D'abord à moi, votre chef.

AUGEREAU. C'est vrai; je suis placé sous vos ordres. (*A part.*) Mon jeune coq, tu lèves trop la crête. Au lieu d'une pipe, j'en fume deux à présent; je vais voir par là si je ne trouve pas quelqu'un avec qui je pourrai me disputer. (*Il sort.*)

BONAPARTE, *aux généraux.* Messieurs, recommandez bien partout la stricte exécution des ordres que j'ai donnés; je ne veux plus de ces habitudes de maraude, ou plutôt de pillage, qui finiraient par déshonorer l'armée; je serai sans pitié pour les coupables s'il y en avait encore.

RAIMOND, *au tambour.* Qu'est-ce que tu en dis? et ton particulier?

LE TAMBOUR, *bas.* J'en ai eu ma part; allez prendre la vôtre avec Alboise; et retenez-en bien le fumet et le goût, car je crois que je ne retournerai pas à la chasse de sitôt

BONAPARTE, *aux officiers.* Allez. (*Tout le monde s'éloigne.*)

SCÈNE V.

BONAPARTE, *seul.*

Voyons... la situation est importante, et vaut bien la peine que j'y réfléchisse. Que fait Beaulieu en ce moment? certainement il ignore que je suis arrivé déjà à cette rive du fleuve où campe mon armée; je continue de dérouter par la promptitude de mes évolutions cette vieille tactique des généraux autrichiens, qui en sont encore à croire qu'on doit toujours faire la guerre comme au temps de Louis XIV et de Louis XV. Oh! si je puis réussir, je leur prouverai que tout n'est pas dit et connu en fait d'art militaire. (*Mouvement. Bruit au lointain, qui se rapproche.*)

SCENE VI.

BONAPARTE, *puis* JUNOT, *puis* NADDI, *et* UNE SUIVANTE.

BONAPARTE. Qu'y a-t-il donc, Junot?

JUNOT. Une capture assez singulière, général; une voiture passait à quelque distance des avant-postes, et allait d'un train qui l'a rendue suspecte. On a couru dessus, et on a reconnu la voiture de Beaulieu, que nos soldats ont vu si souvent transporter le général autrichien.

BONAPARTE. Beaulieu!... serait-ce lui?

JUNOT. Non; l'on n'a trouvé dans cette voiture que des femmes... les voici. (*Naddi entre avec une suivante.*)

BONAPARTE. Approchez, madame.

NADDI, *le reconnaissant*. Bonaparte.

BONAPARTE. Naddi! (*A part.*) Singulier hasard! (*Haut.*) Qui nous eût dit que nous nous retrouverions ainsi?... Et votre mère, mademoiselle?

NADDI. Morte!

BONAPARTE. Pardon... elle est avec Dieu; car c'était une de ses plus dignes créatures. Vous êtes donc seule au monde?

NADDI. J'étais auprès de mon oncle, dont l'affection pour moi ne s'est jamais démentie.

BONAPARTE. Vous méritez si bien qu'on vous aime... surtout pour vos vertus! Et comment se fait-il que le sort vous ait ainsi conduite au milieu de mon armée?

NADDI. Je devais d'abord aller à Gênes, pour y épouser un jeune seigneur piémontais, mon fiancé...

BONAPARTE. Ah!

NADDI. Les événements ont changé ma route; je me dirigeais sur Lodi, et nous nous croyions en sûreté, lorsque plusieurs de vos soldats sont accourus et m'ont faite prisonnière.

BONAPARTE. Prisonnière? oui, mais vous n'aurez pas besoin de rançon. (*A part.*) A Lodi! à Lodi! (*Haut.*) Que désirez-vous, Mademoiselle?.. Vous reposer ici, entourée de soins et de respects, ou continuer votre chemin?

NADDI. Général, s'il m'est permis d'exprimer un désir, je voudrais repartir à l'instant, et me rendre où je suis attendue.

BONAPARTE. Dragons, vous escorterez la voiture de ces dames jusqu'au dernier de nos avant-postes. (*A Naddi.*) Je n'insiste pas pour vous retenir; j'ignore cependant s'il me sera jamais donné de vous revoir.

NADDI. Vous êtes maintenant un de ceux qui tiennent dans leurs mains la destinée des armées et des peuples; je ne suis rien en présence de vos grands desseins.

BONAPARTE. Il est des souvenirs qui ne s'effacent jamais; tel est le vôtre; car je vous ai toujours honorée. Adieu.

NADDI. Adieu. (*Il lui donne la main et la reconduit.*)

BONAPARTE, *seul*. A Lodi! Beaulieu va s'y rendre, sans doute... Si je pouvais y arriver avant lui, nous passerions l'Adda sur le pont de cette ville... Oui, oui, c'est cela. (*Un officier arrive à cheval et remet une dépêche à Bonaparte. Après avoir lu rapidement.* Toutes les troupes sous les armes! (*L'officier sort.*) Ah! ah! Colli et Wukasowich ont fait un détour sur Milan pour jeter garnison dans le château, et doivent revenir ensuite sur l'Adda pour le passer à Cassano, fort au-dessus de Lodi. Si je puis parvenir à l'autre rive avant que ces deux divisions aient achevé leur mouvement, alors j'ai l'espoir de les couper, alors c'est une campagne de victoire en victoire, c'est mon entrée à Milan, c'est l'Italie soumise toute entière à notre drapeau. (*Roulement. Les rangs se forment, Augereau, Junot, tous les généraux, officiers et soldats entrent et se groupent autour du général en chef. On amène à Bonaparte son cheval sur lequel il monte; il fait un signe, les tambours cessent de battre.*)

BONAPARTE. Soldats, vous avez remporté en quinze jours six victoires, pris vingt et un drapeaux, cinquante-cinq pièces de canon, plusieurs places fortes, et conquis la partie la plus riche du Piémont. Vous égalez aujourd'hui, par vos services, l'armée de Hollande et du Rhin. Dénués de tout, vous avez suppléé à tout; vous avez gagné des batailles sans canons, passé des rivières sans ponts, fait des marches forcées sans souliers, bivouaqué sans eau-de-vie et souvent sans pain. Les phalanges républicaines, les soldats de la liberté étaient seuls capables de souffrir ce que vous avez souffert. Grâces vous en soient rendues, soldats! La patrie reconnaissante vous devra sa prospérité; mais, soldats, vous n'avez rien fait, puisqu'il vous reste à faire; ni Pavie ni Milan ne sont à vous. Une nouvelle bataille, c'est-à-dire un nouveau triomphe se prépare; et celui-là, soldats, ne sera pas stérile; les magasins de vos ennemis sont abondamment pourvus; demain, ils seront à vous; demain, nos cavaliers démontés auront des chevaux; nos fantassins, des équipements. On dit qu'il en est parmi vous dont le courage mollit; qui préféreraient retourner sur le sommet de l'Apennin et des Alpes; soldats, je ne puis le croire. Les vainqueurs de Montenotte, de

Millésimo, de Dégo, de Mondovi, brûlent de porter au loin la gloire du peuple français. (*Acclamations prolongées, tambours, musique et défilé.*)

Huitième Tableau.

LE PONT DE LODI.

On aperçoit la ville au fond; le pont touche à une des portes de la ville, il est jeté sur l'Adda, et coupe le théâtre en biais.—L'extrémité du pont est occupée par les Autrichiens.

LE GÉNÉRAL BEAULIEU *arrive à cheval, suivi d'un brillant état-major*, SOLDATS, etc.

BEAULIEU. Soldats, l'armée française va sortir de Lodi pour empêcher notre jonction avec Colli et Wukasowich. Pour réussir dans ce projet, il lui faudrait franchir l'Adda, en traversant ce pont dont nous sommes les maîtres. Nous sommes seize mille, et nous avons vingt-cinq pièces d'artillerie. Le général Bonaparte va entreprendre de renverser cet obstacle, et je l'en remercie; car nous avons une éclatante revanche à lui demander. Chacun à son poste, et vive l'Autriche!

TOUS. Vive l'Autriche!

BATAILLE.

Un coup de canon se fait entendre; les portes de Lodi s'ouvrent, et la première colonne de l'armée française paraît sur le pont; le feu s'engage de part et d'autre; les Français, excités par leurs généraux, repoussent les Autrichiens et arrivent à l'extrémité du pont; les Autrichiens démasquent alors leur artillerie; elle oblige les Français à rétrograder. Un des parapets du pont s'écroule, et entraîne des soldats dans sa chute. Le désordre augmente.—Bonaparte paraît, saisit un drapeau, et s'élance au milieu de la mitraille.—Les soldats se raniment, on bat vivement la charge; les Français franchissent le pont au pas de course; les canonniers autrichiens sont tués sur leurs pièces.—Beaulieu se précipite sur les Français avec sa cavalerie. Lutte générale.—Augereau survient avec sa cavalerie, et renverse la cavalerie autrichienne, qui, enveloppée de toute part, est obligée de mettre pied à terre.—L'armée autrichienne rend les armes. Acclamations.—Tableau.

ACTE QUATRIÈME.

Neuvième Tableau.

UNE SALLE DANS LE PALAIS DU COMTE LIPANI, A PAVIE.

SCENE PREMIERE.

BORMÉO, SALICETTI, UN VALET.

(*Au lever du rideau, Borméo s'avance vers un valet qui se tient à la porte du fond dont les battants sont ouvert.*)

BORMÉO. Qu'ils entrent. (*Le valet introduit trois personnages masqués et sort. Les portes se referment.*)

PESARO, *masqué*. Nous sommes bien dans le palais du comte Lippani, et nous parlons au marquis Borméo, son ami?

BORMÉO. Oui, mes seigneurs.

PESARO, *se démasquant ainsi que les deux autres personnages*. Pesaro Malpierri, sénateur de Venise, le cardinal Matteï, et le moine franciscain Bartoloméo, tous trois envoyés de la sérénissime République.

BORMÉO. Soyez ici les bienvenus. Le comte Lippani, qui vient de passer un mois à Milan, où son mariage a été célébré, est de retour à Pavie depuis hier au soir, avec sa jeune épouse; que vais-je lui annoncer de la part de vos seigneuries?

PESARO. Que le Doge et le sénat de Venise, jaloux de donner un grand exemple de patriotisme, ont résolu de former une sainte ligue entre tous les peuples de l'Italie, pour combattre les Français par toutes les armes que le ciel nous fournira, et nous les forcerons bien à repasser les Alpes qu'ils ont si audacieusement franchies.

LE MOINE, *touchant le bras de Pesaro, en lui montrant Salicetti qui entre*. Signor, prenez garde, un étranger!

PESARO, *à Borméo*. Qui est-il?

SALICETTI. Salicetti.

LE MOINE. Un Français!

PESARO, *il porte la main sur le manche de son poignard*. Un Français! ici? Borméo!

BORMÉO. Rassurez-vous, signor Pesaro; Salicetti a été proscrit; il a trouvé un asile dans ce palais, et nul plus que lui n'a le droit se plaindre de la France.

SALICETTI. De m'en plaindre? oui, de l'attaquer? non. (*Mouvement de Pesaro.*) Oh! ne craignez rien, mes seigneurs; je ne trahirai ni vous, ni la France. S'il y a de la haine dans mon cœur, cette haine se concentre sur un seul homme... Tout le reste me trouvera indifférent; je n'entrerai jamais

dans vos complots, et je ne les dénoncerai jamais.

BORMÉO. Voici le comte Lippani.

SCENE II.

LES MÊMES, LIPPANI.

LIPPANI. Salicetti, je vous retrouve avec plaisir sous mon toit. (*S'avançant vers les étrangers.*) Noble Pesaro, monsignor le Cardinal, et vous, mon Père, j'étais prévenu de l'honneur que vous me faites, et j'attendais votre visite.

PESARO. Vous savez alors, noble comte Lippani, que Venise s'est souvenue du petit-fils de l'illustre Foscari, inscrit au livre d'or de la République. Pleine de confiance dans votre ardente valeur, elle vous offre, par ma voix, le commandement des forces qui vont se rassembler au Lido.

LIPPANI. Je remercie le doge et le sénat de Venise; mais ma réponse était prête; je dois refuser.

PESARO. Se peut-il? eh quoi? le comte Lippani tout entier à sa passion pour une jeune et charmante épouse, oublierait ce qu'il doit à notre sainte cause?

LIPPANI. Je n'oublie rien; mais je me rends compte de la vérité. Le sort de l'Italie a été décidé sur le champ de bataille de Lodi.. Après la défaite de Beaulieu, la lutte est devenue impossible.

PESARO. Mais Wurmser ne se rapproche-t-il pas avec 60,000 Autrichiens?

LIPPANI. 60,000,—100,000,—200,000, — qu'importe? Wurmser sera battu comme Beaulieu, comme Provera.

PESARO. Eh quoi! comte Lippani, vous désespérez de la liberté de l'Italie?

LIPPANI. La liberté de l'Italie marche à la suite de l'armée française.

PESARO. Lippani!... qu'osez-vous dire?

LIPPANI. Ce que Dieu lui-même a écrit sur les drapeaux des vainqueurs!

PESARO. La guerre a ses hasards, et bientôt...

LE CARDINAL, *s'interposant.* Que nous fait après tout leur insolente victoire? qu'ils la poursuivent, qu'ils l'achèvent, c'est là que nous les attendons; c'est alors qu'on pourra réchauffer l'ardeur des peuples italiens, et leur prêcher non plus une guerre ouverte, mais une guerre sourde, une guerre d'extermination et de tous les instants...

LIPPANI. Mais, monseigneur, c'est la guerre au poignard que vous prêchez là?

LE MOINE, *d'un ton sombre.* Eh bien, c'est la bonne! c'est la nôtre!

LIPPANI. Eh quoi! le meurtre, l'assassinat!...

PESARO. Comte Lippani, il dépend de vous encore de diriger la lutte; acceptez le commandement qui vous est offert.

LIPPANI. Le général Bonaparte a conclu la paix avec le Piémont, et mon devoir est au moins de rester neutre.

PESARO. Prenez garde, Lippani; magnifique pour ceux qui la servent, Venise est implacable pour ses ennemis.

LIPPANI. Des menaces?

PESARO. Non... car je n'ai pas perdu tout espoir... Nous vous laissons réfléchir. Je veux encore ignorer votre réponse; je reviendrai..

LIPANI. Votre visite m'honorera toujours. (*Pesaro, le Cardinal et le Moine sortent, après avoir remis leurs masques.*)

SCENE III.

LIPANI, SALICETTI.

SALICETTI. Je vous remercie, monsieur le comte, de vos paroles en l'honneur de la France.

LIPPANI. C'est justice. Salicetti, vous le dirai-je? toujours, même dans les rangs de ses ennemis, j'ai salué avec enthousiasme cette nation héroïque qui a tenu tête à toute l'Europe au nom de son indépendance, et qui reprend l'offensive au nom de la liberté; j'admire surtout ce jeune capitaine dont chaque pas est une victoire, dont chaque mouvement détruit une armée.

SALICETTI. Bonaparte!...

LIPPANI. L'adversaire le plus loyal, le plus généreux.

SALICETTI. Pardon, monsieur le comte; dispensez-moi, je vous prie, d'écouter plus longtemps cet éloge. (*Il s'incline.*)

LIPPANI. Que voulez-vous dire?

SALICETTI. Je n'aime pas cet homme.

LIPPANI. Je vous comprends; en langage corse, cela veut dire que vous le détestez.

SALICETTI. A d'anciennes causes de haine il a ajouté l'humiliation d'un bienfait qui a germé dans mon cœur comme une injure.

LIPPANI. Brisons là; vous êtes mon hôte, et je désire que vous continuiez à l'être. Ce soir, nous partirons pour la maison de plaisance de la comtesse, près Lonato. Je veux auparavant vous présenter à la signora... Mais c'est elle.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, NADDI.

LIPPANI. Venez, ma chère amie, voici mon nouvel hôte, un Français pour qui je vous demande votre plus gracieux accueil.

NADDI. Un Français !... Qu'il soit le bienvenu chez la fille du comte de Verteuil.

SALICETTI, *à part.* Qu'entends-je ! c'est elle ! Naddi !

NADDI, *à part.* Salicetti !

LIPPANI. Vous pâlissez, Naddi ! qu'avez-vous donc?

NADDI. Rien... ce n'est rien...

LIPANI. Vous vous soutenez à peine.

NADDI. Non, vous dis-je, ne vous inquiétez pas.

LIPPANI. Permettez qu'on appelle vos femmes. (*Il sonne.*)

NADDI. Ah ! c'est inutile....

LIPPANI. Inutile, quand votre main tremble, quand votre voix est mal assurée !... (*Aux femmes qui entrent.*) Reconduisez madame la comtesse dans son appartement.

NADDI, *en sortant.* Ah ! ces souvenirs m'ont fait mal. (*Elle sort soutenue par les femmes.*)

LIPPANI, *à part.* Ce trouble est bien étrange !

SCENE V.

LIPPANI, SALICETTI.

LIPPANI. Vous aviez déjà vu la Comtesse?

SALICETTI. En effet, j'ai eu l'honneur de connaître la signora Naddi.

LIPPANI. Où l'avez-vous rencontrée? à quelle époque ?

SALICETTI. Il y a trois ans, lorsque j'étais en mission devant Toulon... Une jeune fille habitait les environs avec sa mère...

LIPANI. C'était elle !... Naddi? à Toulon?

SALICETTI. Comment, vous l'ignoriez?

LIPPANI. Je ne sais encore si je vous ai bien entendu.

SALICETTI. Cependant! votre admiration pour Bonaparte !... Je croyais que la signora Naddi... que madame la comtesse vous avait fait partager sa reconnaissance.

LIPPANI. Sa reconnaissance ? Expliquez-vous mieux; il y a deux mois, mademoiselle de Verteuil, car elle n'était alors que ma fiancée, fut arrêtée avec son escorte par les avant-postes français, et le général Bonaparte, plein d'égards pour sa prisonnière, la fit reconduire à Pavie. Est-ce de ce service-là que vous voulez parler ?

SALICETTI. Non, vraiment, car je l'ignorais.

LIPPANI. C'est pourtant la première et la seule fois que la comtesse se soit rencontrée avec le général Bonaparte.

SALICETTI. Ce n'est pas à moi de vous contredire; je vous laisserai cousulter les souvenirs de madame la Comtesse.

LIPPANI. Point de réticences, Salinetti, le trouble de Naddi, votre hésitation... Il y a là un mystère que je veux éclaircir... Vous avez commencé, achevez.

SALICETTI. Prenez garde, monsieur le Comte, que votre pensée n'aille plus loin que mes paroles.

LIPPANI. Eh ! monsieur, ces ménagements même prêteraient à d'étranges suppositions. La vérité, monsieur, la vérité !

SALICETTI. Eh bien ! la vérité, la voici : le commandant d'artillerie Bonaparte a rencontré à Toulon la signora Naddi et sa mère ; il demeurait dans la même maison que ces dames, et dès lors il leur portait assez d'intérêt pour les entourer de sa généreuse protection.

LIPPANI. De sa protection ? Il y a trois ans, dites-vous ?

SALICETTI. Pendant tout le temps qu'a duré le siége, le commandant n'a pas cessé de rendre des soins à ces dames.

LIPPANI. Et c'est de vous, monsieur, que je l'apprends !

SALICETTI. Ne m'avez-vous pas interrogé ?

LIPPANI. C'est impossible !... vous mentez.

SALICETTI. Monsieur le comte!

LIPPANI. Vous haïssez cet homme, et vous voulez me faire partager votre haine !

SALICETTI. De la haine pour tant de courtoisie !...

LIPPANI. Rétractez vos paroles à l'instant, ou tremblez que ma colère...

SALICETTI. En est-il ainsi ?... Eh bien ! loin de les rétracter, je les compléterai, monsieur le comte, et sans porter atteinte à l'honneur de madame la comtesse, je vous dirai qu'une femme est souvent excusable de cacher à un mari défiant et emporté une première inclination.

LIPPANI. Vous insultez la comtesse et vous m'en rendrez raison.

SALICETTI. Je suis à vos ordres, monsieur le comte; je sors de ce palais pour n'y plus rentrer; mais comme je veux avant tout me laver du reproche de mensonge, je vous ferai parvenir la preuve de ce que vous m'avez forcé de vous déclarer. (*Il salue et sort.*)

SCENE VI.

LIPPANI, *puis* NADDI.

LIPPANI *agite la sonnette avec force, une femme paraît.* La comtesse Lippani, qu'elle vienne; je veux lui parler sur-le-champ. (*La femme sort. — Se promenant avec agita-*

tion) La langue de cet homme est empoisonnée... une preuve, dit-il?.. Ah! que cette preuve ne se fasse pas attendre, ou il payera de sa vie... C'est elle.

NADDI. Vous m'avez fait demander, mon ami?

LIPPANI. Oui, j'étals inquiet... cette indisposition subite...

NADDI. Est complétement dissipée.

LIPPANI. En effet, vous êtes redevenue maîtresse de vous-même.

NADDI. Que voulez-vous dire, mon ami?

LIPPANI. Tenez, Naddi, je ne sais pas feindre... vous connaissez mon caractère violent, impétueux, mais toujours franc et loyal; j'aime ou je hais, à découvert de toute mon âme, et vous savez avec quel transport je vous aime.

NADDI. Je le sais.

LIPPANI. D'où vient donc que je ne trouve pas en vous la même sincérité?

NADDI. Comment? en ai-je donc manqué?.

LIPPANI. Tout à l'heure, en attribuant votre indisposition à une cause inconnue, tandis que la présence de cet étranger en était la véritable cause.

NADDI. Eh bien, oui; c'est vrai, monsieur le Comte.

LIPPANI. Alors il est vrai aussi que vous l'avez connu à Toulon, où vous êtes restée six mois.

NADDI. Avec ma pauvre mère; oui.

LIPPANI. Pourquoi donc ne me l'avez-vous jamais dit?

NADDI. C'était la volonté de ma mère; elle m'avait conjurée de ne jamais parler de cette époque de ma vie, si remplie de douloureux souvenirs.

LIPPANI. Douloureux! vraiment?. Comptez-vous au nombre de ceux-là les services et les assiduités du commandant d'artillerie Bonaparte?

NADDI. Monsieur le comte.

LIPPANI. Vous tressaillez, madame; et, Dieu me pardonne, vous allez vous trouver mal, comme tout à l'heure, et cependant hier encore vous entendiez prononcer ce nom-là sans trouble, sans émotion, comme celui d'un homme que l'on connaît à peine.—D'où vient ce changement, madame? était-ce dissimulation alors, ou maintenant est-ce l'effroi de me savoir instruit?

NADDI. Instruit! Au nom du ciel, monsieur, faites attention à vos paroles; instruit, dites-vous? de quels torts je vous prie? (*Avec fierté.*) Est-ce que par hasard vous me croyez coupable?..

LIPPANI, *avec ironie.* Comment donc! madame, c'est moi sans doute qui suis coupable de vous soupçonner... (*Avec emportement.*) Ah! tant de perfidie!..

NADDI. Monsieur! (*La porte s'ouvre.*)

UN VALET, *entrant.* Monsieur le comte, un exprès vient d'apporter cette lettre qu'on m'a dit de vous remettre à l'instant même.

LIPPANI, *au valet.* C'est bien. (*Le valet se retire.— A part, ouvrant la lettre.*) C'est de Salicetti! que vais-je apprendre?

NADDI, *à part.* O ma mère!.. ma mère! quand tu m'as dit de craindre sa jalousie, et de lui cacher mes premiers sentiments, tu ne prévoyais pas que cé mystère même devait exciter sa colère. (*Elle tombe accablée sur un fauteuil.*)

LIPPANI, *lisant à part.* « Monsieur le
» comte, traité par vous de colomniateur, je
» vous envoie ma justification; un heureux
» hasard me l'a conservée... Autrefois à Nice,
» chargé d'arrêter le général de brigade Bo-
» naparte, j'ai du m'emparer de tous ses pa-
» piers, parmi lesquels se trouvait la lettre
» que vous allez lire. »

Et cette lettre... Ah! ma main tremble...

« Mon généreux protecteur... c'est un
» devoir pour moi de vous apprendre que
» nous sommes arrivées heureusement à Flo-
» rence... c'est en même temps un bonheur
» de vous écrire que votre souvenir restera
» impérissable dans mon cœur, comme celui
» du plus noble des hommes; j'aurais donné
» ma vie pour vous...

» Adieu pour toujours peut-être. — La
» bien triste, Naddi. »

(*Après avoir lu cette lettre, il s'avance à pas lents vers Naddi, et la lui remet.*) Lisez madame...

NADDI, *regardant la lettre.* Ah!

LIPPANI. Est-ce bien là votre signature?

NADDI. Oui.

LIPPANI, *lui montrant les mots*: Généreux protecteur.

NADDI. Il a sauvé l'honneur de mon père.

LIPPANI, *ironiquement.* Et le vôtre peut-être?

NADDI. Oui, le mien.

LIPPANI. Souvenir impérissable!... Le plus noble des hommes!... la triste, la désolée Naddi!... Ah! vous l'aimiez, madame!

NADDI. Eh bien, oui... je l'aimais!..

LIPPANI. Et vous osez me l'avouer!

NADDI. Pourquoi donc en aurais-je honte?

LIPPANI. Toutes mes idées se confondent! Ah! vous aimiez cet homme! je ne m'étonne plus de sa générosité! Moi qui l'admirais!..

NADDI. Eh quoi! c'est Saliceti qui m'accuse, et vous le croyez?

LIPPANI. Non, madame, je crois cette lettre.

NADDI. Mais cette lettre vient de lui, le lâche! il l'aura commentée, envenimée, il poursuit son ouvrage... Ah! si vous saviez!..

LIPPANI. Assez, madame, assez!.. Si vous voulez que je sois maître de moi, fuyez, madame; dès ce moment plus rien de commun avec celle qui m'a trompé...

NADDI. A votre tour, pas un mot de plus; je sors... C'est à Lonato que je me retire, près du tombeau de ma mère... Plus tard, monsieur le comte, vous vous repentirez amèrement des paroles que vous venez de prononcer; mais ce ne sera plus à moi seule qu'il faudra en demander pardon.

LIPPANI. A qui donc?

NADDI. Au héros que vous avez offensé. Adieu... (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

LIPPANI, *seul.*

Quelle audace! elle ose encore me braver... Oh! je me vengerai d'elle, de lui. (*La porte s'ouvre.*)

LE VALET, *annonçant.* Les envoyés de Venise.

LIPPANI. Qu'ils entrent! qu'ils entrent! (*Pesaro, le Cardinal et le Moine paraissent.*) Venez, je me rallie à vous: votre cause est la mienne, elle est sainte, et je la défendrai jusqu'à la mort! Lippani vous appartient corps et âme... Dites au sénat de Venise que j'accepte le commandement du Lido.

PESARO. Dieu soit loué! nous triompherons. (*Ils sortent tous.*)

Dixième Tableau.

NOTRE-DAME DE LONATO.

Un site agreste aux environs de Lonato. — Au fond, sur des hauteurs, quelques maisons de paysans italiens. — A droite du théâtre, une madone dans une niche de marbre; une petite source coule, au-dessous de la statue, dans un petit bassin de marbre blanc; à gauche un tombeau formant chapelle.

SCENE PREMIÈRE.

Au changement, des paysans sont groupés sur les hauteurs; des paysannes viennent déposer des fleurs et des couronnes au pied de la madone.

CHOEUR.

Nous fêtons la madone
Qui nous a protégés;
C'est la sainte patronne
De tous les affligés!

UNE ITALIENNE.

Nous avons vu naguère,
Par son pouvoir si doux,
Le fléau de la guerre
Détourné loin de nous!

REPRISE.

Nous fêtons la madone, etc.

UN PAYSAN. Oui, mes amis, c'est aujourd'hui la fête de Notre-Dame de Lonato; allons tous nous joindre à la procession de l'église voisine. (*L'orchestre reprend la ritournelle, et tous sortent.*)

SCENE II.

NADDI. (*Elle s'avance, accompagnée d'une de ses femmes, sur les dernières mesures de la sortie des paysans.*)

Me voici près du tombeau de ma mère... Laissez-moi seule. (*La femme qui l'accompagne s'éloigne. Allant s'agenouiller devant la madone.*) Sainte Vierge de Lonato, toi qui veilles sur celle qui repose là, ne fais pas peser sur son âme le malheur dont je suis victime; abandonnée, chassée par mon mari, ce n'est pas pour moi que je viens te prier; c'est pour elle, c'est pour lui dont l'aveuglement se changera quelque jour en remords. (*Elle se relève.*) Maintenant, je puis pleurer avec ma mère. (*Elle traverse le théâtre et entre dans la chapelle; elle peut à volonté se montrer ou se dérober au public.*)

SCENE III.

LE CARDINAL, LE MOINE, NADDI, *cachée.*

LE CARDINAL. Approche, moine; nous sommes seuls; écoute: tout à l'heure les esprits superstitieux du peuple ont été exaltés par mes paroles, et je vais rendre compte de ma mission au conseil secret de Venise, qui est l'âme de ce grand soulèvement.

LE MOINE. Mais ne craignez-vous pas les scrupules du comte Lippani?

LE CARDINAL. Lippani est furieux; ses passions nous l'ont livré. D'ailleurs il ignore ce que nous faisons ici; ses talents dirigeront l'armée, et nous nous servirons de son nom.

NADDI, *à part.* Les infâmes!

LE CARDINAL. Mais tu parlais à ce peuple d'une catastrophe prochaine. Notre plan a-t-il réussi?

LE MOINE. Complétement, grâce à l'or dont Venise n'est point avare; les travaux souterrains ont été conduits avec mystère et rapidité. Le général en chef Bonaparte, comme on l'avait prévu, a établi son quartier général dans cette partie de maison,

poste avantageux à une portée de fusil de Rivoli. Nos deux hommes sont prêts ; dès que j'aurai donné l'ordre, ils mettront le feu à une traînée de poudre qui fera en même temps sauter la maison et tout l'état-major qui s'y trouvera réuni.

NADDI, *à part.* Ciel!

LE CARDINAL. Et cet ordre, quand le donneras-tu ?

LE MOINE. Ce soir... et au même instant une attaque nocturne décidera leur déroute.

LE CARDINAL. Et pour cette fois du moins, ce Bonaparte ne nous échappera pas.

NADDI, *à part.* Ah ! je me sens mourir !

LE CARDINAL, *au Moine.* N'entends-tu pas du bruit?

LE MOINE. Où donc?

LE CARDINAL, *montrant la gauche.* De ce côté. (*Naddi se cache vivement. Dantel paraît au fond à gauche.*)

LE MOINE, *l'apercevant.* Un étranger!

LE CARDINAL, *bas.* S'il nous a entendus, il est mort ! (*Le cardinal et le moine portent tous deux la main au poignard caché sous leurs vêtements.*)

SCENE IV.

LES MÊMES, DANTEL.

DANTEL. Je n'en peux plus de fatigue... mes jambes flageolent sous moi... (*Apercevant le cardinal et le moine.*) Encore des frocs!... on marche sur les capucins dans ce pays-ci! (*S'avançant.*) Pardon, mes très-chers frères, ou mes révérends pères... ça dépend de l'âge... suis-je encore loin de Rivoli?

LE MOINE. Vous allez à Rivoli ?

DANTEL. Au quartier général français.

LE MOINE. Qui êtes-vous, et d'où venez-vous?

DANTEL, *à part.* Tiens! il paraît qu'ici les moines font fonctions de gendarmes. (*Haut.*) Je suis Dantel, le célèbre danseur, vous savez... Ah ! que je suis bête !... ça vous scandalise... Je cours après mon élève... et ma femme court après moi... Quand je dis ma femme, je l'ai quittée au beau milieu d'un divorce, pour des raisons que... Ça vous scandalise encore?... Enfin, je suis parti de Paris dans les voitures de suite de madame Bonaparte. Arrivé à vos diables de montagnes, on m'a oublié par mégarde avec les bagages... Enfin, ne trouvant pas d'autres moyens de transport, je suis venu dans un fourgon jusqu'à Pavie, et cela dans une position ramassée que la danse n'a pas prévue... Si bien que j'ai mis pied à terre pour me dégourdir, et à présent la marche m'a donné une courbature.

LE MOINE. Dis-tu vrai? N'es-tu pas plutôt un espion?

DANTEL. Un espion! moi! Mon Dieu, quelle idée! Et quels sont donc vos ennemis?

LE CARDINAL. Eh mais... les Autrichiens apparemment... Quant aux Français, nous sommes leurs amis dévoués.

LE MOINE. Oui, dévoués..... à la vie..... (*avec intention*) et à la mort.

LE CARDINAL. Ainsi, continuez votre voyage, et dites bien au général en chef que vous n'avez trouvé ici que des hommes de paix qui l'admirent et qui le bénissent.

LE MOINE. Ainsi soit-il! Allez au quartier général. C'est dans une petite maison, près de Rivoli, par-là... Que le ciel vous conduise!

DANTEL. Bien obligé, mes très-chers frères. (*Il salue le cardinal et le moine qui sortent.*)

SCENE V.

DANTEL, *puis* NADDI.

DANTEL. Pour de saints personnages, ils ont des mines bien ténébreuses... ils ont surtout une manière de vous parler d'amitié qui ne donne pas envie de les approcher... Ils m'ont dit : Par là... Reposons-nous d'abord un moment. (*Il s'assied sur un tertre.*)

NADDI, *sortant de la chapelle; elle est pâle et se soutient à peine.* Quel affreux complot! On en veut à sa vie... il faut le sauver à tout prix! Mais comment? Courir moi-même au quartier général... Arrêtée en route, je serai reconnue... Déjà accusée par Lippani, cette démarche me perdra sans retour..... Oh! n'importe, s'il n'y a que ce moyen... Mais cet homme qui était là tout à l'heure, et qui allait le retrouver... Ah! le voici encore...

DANTEL, *se levant.* Allons, continuons lestement ma route.

NADDI, *lui touchant le bras.* Un moment.

DANTEL, *reculant.* Hein? Encore un moine?... Non, une femme... j'aime mieux ça...

NADDI. Vous êtes un Français?

DANTEL. Français et galant, à votre service, belle dame.

NADDI. Vous êtes brave, n'est-ce pas?

DANTEL. C'est-à-dire brave, ce n'est pas précisément dans les attributions de ma profession ; je suis le célèbre...

NADDI. Fort bien. (*A part.*) Je ne puis rien lui confier..... Sa frayeur me trahirait. (*Haut.*) Vous allez à Rivoli?

DANTEL. Rejoindre ce cher Bonaparte.

NADDI. Eh bien! monsieur, vous pouvez me rendre un service signalé!

DANTEL. Parlez, belle dame; j'ai toujours été aux ordres de la beauté. (*Naddi va regarder s'il n'y a personne aux environs.*)

DANTEL, *à part.* On m'avait bien dit que c'était le pays des aventures.

NADDI. Écoutez, je veux faire parvenir un mot d'écrit au général en chef.

DANTEL. Ah!... au général... Très-bien... je comprends... un billet... vous voulez profiter de mon intimité... pour... cela veut dire que je serai le messager des Grâces... Je connais ça.

NADDI. Mais comment lui écrire?

DANTEL. N'ai-je pas là mon portefeuille?

NADDI. Donnez. (*Elle prend le portefeuille, déchire une page et écrit au crayon.*)

DANTEL, *à part.* Comme elle a l'air agité... Oh! ces Italiennes!... quand la passion s'en mêle!... Est-il heureux, ce petit général!

NADDI, *lui remettant l'écrit.* Tenez, songez qu'il y va de la vie.

DANTEL. Pour vous?

NADDI. Oui... pour moi... Cachez ceci avec la plus grande précaution.

DANTEL. Tenez, je le mets sous mes habits.

NADDI. Vous ne serez pas arrêté en chemin, je l'espère.

DANTEL. Non, j'ai mon sauf-conduit.

NADDI. Et vous ne remettrez cet écrit qu'au général en chef, à lui-même.

DANTEL. N'ayez pas peur... je sais ce que c'est que ces commissions-là.

NADDI. Eh bien! hâtez-vous, les moments sont précieux.

DANTEL. J'irai de toute la vitesse de mes anciennes jambes... mais n'obtiendrai-je pas quelque récompense?... (*Il veut prendre la main de Naddi, qui la retire avec dignité. A part.*) C'est une reine!

NADDI. Je vous promets la reconnaissance du général.

DANTEL. Je pars.

NADDI, *à part.* Ah! ma mère, c'est toi qui m'as fait découvrir ses ennemis!... (*A la madone.*) Et toi, sainte Vierge, fais que je puisse encore la sauver. (*On entend au loin les chants religieux.*)

Onzième Tableau.

LA MAISON MINÉE.

Le quartier général de l'armée française, près de Rivoli; au fond, une petite maison, devant laquelle se promène un factionnaire; à droite et à gauche, quelques arbres. — Ces soldats sont occupés à fourbir des armes; parmi eux, Raymond, le tambour et le tambour major. — Augereau se présente; le factionnaire lui porte les armes et il entre dans la maison.

SCENE PREMIÈRE.

RAIMOND, LE TAMBOUR, LE TAMBOUR-MAJOR, SOLDATS.

RAIMOND. Ah! ah! il paraît que la consigne est levée pour le général Augereau; voilà le premier qui passe la porte, depuis que le général en chef est là dedans avec son épouse qui vient d'arriver de Paris.

LE TAMBOUR. Ne faut-il pas qu'il rende compte de la reconnaissance qu'il a poussée sur Rivoli, pour l'attaque de demain matin?

RAIMOND. Tu sais ça, tapin? tu es donc du grand conseil, mon petit homme? on tambourine donc les délibérations à c't'heure?

LE TAMBOUR. Et quand ça serait, mille z'yeux! est-ce que je n'ai pas pour ça des baguettes d'honneur?

RAIMOND. Que tu as gagnées au pont de Lodi, en battant la charge.

LE TAMBOUR. Pendant que l'autre gagnait ses galons de caporal en battant l'ennemi. Les avons-nous culbutés ces beaux Autrichiens! et nous sommes-nous requinqués depuis ce temps-là! C'est à notre tour d'être reluisants comme des soleils, ficelés comme des Amadis, et rebondis comme ma caisse!.. (*Tapant sur le ventre du Tambour-Major.*) Pas vrai, mon gros?

LE TAMBOUR-MAJOR. Tapin trop familier, voyons, donne la carte; qu'est-ce que nous avons à souper ce soir?

LE TAMBOUR. Une oie rôtie... hein? sens-tu le fumet d'ici?

LE TAMBOUR-MAJOR. Est-elle bien grasse?

LE TAMBOUR. Je l'ai choisie en pensant à toi.

RAIMOND. Alors c'est du chenu! Après?

LE TAMBOUR. Comment, après? tu n'en as pas encore assez?

RAIMOND. Le menu est mince, tapin; hier, nous eûmes quatre services avec extra et supplément; je veux du dessert, je veux mon café, mon pousse-café, et je paye comptant. (*Il jette de l'argent.*) Voilà.

LE TAMBOUR. Mille z'yeux! nous sommes tous comme ça dans l'armée d'Italie; rien

à crédit; jamais rien qui sente la maraude, fi donc! un vice que j'ai toujours eu en abomination.

RAIMOND. C'est vrai qu'à présent nous nous goberions crânement! et cet Alboise qui grognait toujours, je voudrais bien savoir ce qu'il aurait encore à dire... Eh! le voilà justement.

SCENE II.

LES MÊMES, ALBOISE.

ALBOISE. Morbleu! sacrebleu! mille noms d'un tonnerre! ça n'est pas tenable... vous conviendrez, mes enfants, qu'on ne peut pas vivre comme ça.

RAIMOND. Comment! on ne peut pas vivre?

ALBOISE. Eh! non, c'est à y renoncer, morbleu!

LE TAMBOUR. Y renoncer! oh! que non!.. la vie est douce et pas désagréable pour le quart d'heure.

ALBOISE. Eh! oui, qu'elle est trop douce, et voilà bien ce qui me fait endiabler.

LE TAMBOUR. Vieux grogne-toujours, va!

ALBOISE. Ah ça, êtes-vous des sans-cœur? V'là quinze jours que nous sommes à au grand repos; nous ne faisons que boire, manger et dormir... et pas un petit combat pour faciliter la digestion! pas même un petit sujet de plainte pour nous émoustiller un peu!

LE TAMBOUR. Eh bien?

ALBOISE. Eh bien, c'est embêtant... je deviens fainéant, j'engraisse, je tourne au capucin... je ne tiens plus dans mon uniforme... ça crèvera un beau matin, quoique ça soit tout neuf... Je dis qu'il faut que ça change, ou bien je donne ma démission. (*On entend un coup de feu.*)

SCENE III.

LES MÊMES, ASPASIE, *en vivandière.*

ASPASIE. Ah! mon Dieu, qu'est-ce que c'est que ça?

LE TAMBOUR. Eh! c'est notre gentille vivandière! on voit bien que vous êtes toute nouvelle dans le camp; ces coups de feu vous effarouchent.

ASPASIE. Mais, dame, il y a de quoi.

LE TAMBOUR. Bah! c'est quelque paysan qui se sera approché des avant-postes, et comme le jour commence à baisser, c'est une manière de qui vive... Ainsi soyez paisible, la belle enfant, et s'il vous fallait un défenseur galant, aimable, bien tourné...

ALBOISE. Tapin! respect à la protégée du général Augereau... qui a juré de passer son sabre au travers du corps de quiconque la serrerait de trop près...

RAIMOND. Tiens, tiens! c'est donc le général Augereau qui l'a amenée ici?

ASPASIE. Il m'a rencontrée sur la route de Pavie; je suis Parisienne, ex-première danseuse de la rue Cloche-Perche.

LE TAMBOUR. Excusez! une danseuse!

ASPASIE, *faisant un rond de jambe.* Pour vous servir... vous voyez en moi une femme délaissée par un brigand de maître de danse, que j'avais épousé par amour et avec qui j'ai divorcé après un mois de mariage.

ALBOISE. Fichtre! ça n'a pas été long.

ASPASIE. Incompatibilité d'humeur, mon ancien; il me faisait damner à la maison.

LE TAMBOUR. Je comprends. Alors vous avez voulu mettre les Alpes entre vous deux.

ASPASIE. Erreur, tapin; c'est lui, le monstre, qui est parti le premier pour l'Italie... Alors j'ai dit: Ah! c'est comme ça... tu crois te débarrasser de moi? eh bien, non... non! je te suivrai au bout du monde pour te faire enrager... Je suis partie; mais aux environs de Pavie, la voiture a versé, et me voilà sur la route avec mes paquets. Par bonheur un général a passé à cheval, un homme fort galant, fort aimable. Ma belle enfant, m'a-t-il dit, vous voilà toute seule dans ce pays-ci; venez avec moi au quartier-général; il n'y a pas deux manières d'entrer au camp; il faut prendre le costume de vivandière et le bras d'un ancien. J'ai accepté; il m'a prise en croupe, il m'a fait habiller, et me voilà. Oh! je commence à être bien aguerrie... (*Un second coup de feu se fait entendre. En sautant et se bouchant les oreilles.*) Ah!

RAIMOND. Décidément ça nous annonce une visite.

SCENE IV.

LES MÊMES, DANTEL.

DANTEL, *arrivant tout effaré.* Mais prenez donc garde! est-ce qu'on reçoit le monde de cette façon-là? J'avais beau crier ami! ami! j'ai cru que je n'arriverais jamais tout entier.

ASPASIE. Eh mais, attendez donc... c'est lui!.. mon scélérat de mari!..

DANTEL. Ma femme! ma douce Aspasie! est-ce bien toi? toi ici!.. Ah! ma chère amie.

ASPASIE. Doucement, monsieur, doucement!.. et avant tout, rendez-moi compte de votre conduite.

DANTEL. Ce serait trop long, ma chère... j'ai eu un voyage très-accidenté... et vous aussi, si j'en juge par votre costume..... Tenez, commençons par nous embrasser. (*Il veut l'embrasser.*)

ASPASIE. Voulez-vous bien me laisser?

SCÈNE V.

LES MÊMES, AUGEREAU, *sortant de la maison.*

AUGEREAU. Qu'est-ce que c'est? l'embrasser! quel est le faquin assez osé...

DANTEL. Mais c'est moi.

AUGEREAU. Ah! ah! mon tourtereau, tu as donc envie que je te coupe les oreilles? Bats en retraite, ou morbleu!

DANTEL. Mais je suis le mari.

AUGEREAU. Le mari! allons donc! je connais cette histoire-là... tu as divorcé... ainsi, tu n'es plus que le premier venu...

DANTEL. Par exemple!

ASPASIE, *passant du côté d'Augereau.* Bien dit, mon général. (*A Dantel.*) Allez, mon cher, allez.

DANTEL. Général, du moment que c'est vous qui prenez la peine de me dire... Comme ça vous m'assurez que je ne suis pas... ce que je croyais être?

AUGEREAU. Tu ne l'es plus.

DANTEL. Je l'ai été?

AUGEREAU. Oui; mais tu ne l'es plus, puisque tu es divorcé.

DANTEL. C'est juste... ça me suffit; je suis content.

AUGEREAU, *à Aspasie.* Allons, rentrez, la belle; et si ce bonhomme vous persécute encore... j'en fais mon affaire.

ASPASIE, *à Dantel.* Vous entendez ça?... c'est bien fait... Adieu, monstre! (*Elle sort.*)

DANTEL, *à part, regardant Augereau.* Le brutal!

AUGEREAU, *à Dantel.* Eh! l'ami!...

DANTEL, *avec un empressement gracieux.* Général.

AUGEREAU. Est-ce que c'est seulement pour revoir ton ex-légitime que tu as mis tout le camp sens dessus dessous?

DANTEL. Pardon... je ne savais pas... Au contraire... j'étais chargé d'une commission... c'est-à-dire, non... je voulais parler au petit Bona... au général en chef.

AUGEREAU. Toi? Eh bien! le voilà. (*La nuit vient.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BONAPARTE, JOSÉPHINE.

BONAPARTE, *à Joséphine.* C'est l'avis d'Augereau, ma bonne amie; tu peux passer la nuit sans crainte. Général, répétez donc à ma femme ce que vous venez de me rapporter .. Elle éprouve, dit-elle, de vagues inquiétudes, des pressentiments...

JOSÉPHINE. Dont je ne puis me défendre... Sans doute, c'est une folie dont je devrais rire la première. Au milieu d'un camp, entourée de braves généraux, près de lui (*montrant Bonaparte*), qu'ai-je à craindre? Et cependant, j'ai le cœur serré comme à l'approche d'un grand danger!

AUGEREAU. Il n'y en a pas, citoyenne; c'est moi qui vous en réponds... Notre poste est bien choisi; nos lignes sont vigoureusement défendues... Il n'y a pas à Paris un boudoir de merveilleuse plus en sûreté que cette maison; ainsi, dormez en paix, citoyenne, et ne craignez que les mauvais rêves. (*Bas à Bonaparte.*) Ah ça, citoyen général, ne va pas céder aux frayeurs d'une femme, et, pour rien au monde, n'abandonne ta position.

BONAPARTE, *avec dignité.* Quand je jugerai à propos de la quitter, c'est vous, général, qui transmettrez mes ordres.

AUGEREAU, *avec humeur.* C'est bon! l'on s'y conformera.

JOSÉPHINE. Mais ces coups de feu que nous avons entendus!

AUGEREAU, *montrant Dantel.* Parbleu! c'est cet original qui en est cause... il veut parler au général... Approche, mon gaillard, et défile ton chapelet.

BONAPARTE. Dantel!

DANTEL. Oui, c'est encore moi qui ai voulu partager tes glorieuses aventures... Madame la générale, j'ai l'honneur de vous saluer. (*Il salue en danseur.*)

JOSÉPHINE, *à Dantel.* Mais, mon Dieu, qu'êtes-vous devenu? on vous avait placé dans les voitures de suite...

DANTEL. Et l'on m'a égaré avec les paquets.

BONAPARTE. Vous êtes venu jusqu'ici, à cette heure, pour me parler?

DANTEL. Assurément... tout exprès.

BONAPARTE. Eh bien! que me voulez-vous?

DANTEL. Ce que je veux?

BONAPARTE. Oui.

AUGEREAU. Explique-toi.

DANTEL, *à part.* Devant sa femme! pas possible.

AUGEREAU. Allons, voyons, dis-nous ce que tu viens faire.

DANTEL. Je viens... je viens, mon petit général, pour...

BONAPARTE. Eh bien!

DANTEL. Pour te souhaiter le bonsoir.

(*Bonaparte hausse les épaules et tourne le dos en s'entretenant avec Joséphine.*)

AUGEREAU. Ah ça! est-il fou, celui-là?

(*A Dantel.*) Je vois ce que c'est... mais ne t'avise pas cette nuit de venir rôder autour de ta ci-devant femme, ou sinon !...

DANTEL. Il n'y a pas de danger, je chercherai un gîte par ici. (*Augereau sort. Pendant cette scène, des feux ont été allumés, et les soldats se couchent devant leurs faisceaux.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, *excepté* AUGEREAU.

(*Bonaparte s'est dirigé avec Joséphine vers la maison; Dantel le suit et le tire par le pan de son habit. Bonaparte étonné se retourne, et Dantel lui fait des signes.*)

BONAPARTE, *à part.* Qu'est-ce que cela veut dire? (*A Joséphine.*) Je vais te rejoindre. (*Joséphine entre dans la maison.*) (*A Dantel.*) Serez-vous toujours ridicule, Dantel? Décidemment, que me voulez-vous?

DANTEL. Chut!... je viens remplir un secret message.

BONAPARTE. Un message!... vous?

DANTEL. Oh! ce n'est pas une dépêche d'état-major... on ne m'aurait pas choisi pour ça.. Je t'apporte quelque chose de bien plus intéressant... ce billet.

BONAPARTE. Un billet?

DANTEL. Au crayon... C'était pressé... on m'a dit qu'il y allait de ta vie... alors j'ai fait diligence.

BONAPARTE, *s'approchant d'un feu et lisant la lettre.* Cette écriture tremblée... pas de signature!... (*Lisant à part.*) « Hâtez-» vous... la maison que vous habitez est mi-» née... A l'entrée de la nuit, l'explosion sera » le signal d'une attaque et d'un soulèvement » général.» (*A Dantel.*) Qui vous a remis cette lettre?

DANTEL. Une jeune dame.

BONAPARTE. Où?

DANTEL. A Lonato.

BONAPARTE. Un pays travaillé par les moines... Elle ne s'est pas nommée?

DANTEL. Non.

BONAPARTE. Serait-ce un piége pour m'éloigner d'ici? Mais elle qui est là!... (*S'élançant vers la maison.*) Joséphine! Joséphine! (*Il entre.*)

DANTEL, *seul.* Qu'est-ce que ça veut dire? Comment! il reçoit un billet d'une femme et il va appeler la sienne! Si j'y comprends rien!..

BONAPARTE, *amenant Joséphine.* Viens, ma bonne amie, viens; tes pressentiments n'étaient peut-être que trop fondés; il faut partir.

JOSÉPHINE. Partir!...

BONAPARTE. Sur-le-champ.

JOSÉPHINE. Quelque danger nous menace, et tu veux que je te laisse?

BONAPARTE. Pour peu de temps, je l'espère... Mais il faudrait un homme dévoué, un ami.

SCENE VIII.

LES MÊMES, JUNOT.

JUNOT. Un ami? Présent.

BONAPARTE. Junot!

JUNOT. Toujours là, près de toi, sans que tu t'en doutes.

BONAPARTE. Fais tout préparer pour le départ de ma femme; c'est à Pavie que je l'envoie. Choisis bien ton escorte... C'est à toi que je la confierais, si nous n'avions pas demain une bataille.

JUNOT. Merci; compte sur moi.

BONAPARTE. Adieu, Joséphine.

JOSÉPHINE. A bientôt, n'est-ce pas?

BONAPARTE. Oui, à bientôt... (*Il l'embrasse et elle sort avec Junot.*) (*Relisant le billet.*) Dois-je croire à ce message?... (*Le froissant.*) Ah! quelle anxiété! (*Il médite.*) Pas de détails!...

DANTEL, *à part.* La générale s'éloigne... A présent, je pourrais peut-être, sans être indiscret, chercher un petit coin dans la maison pour la nuit; je ne suis pas soldat, moi, pour coucher en plein air... (*Rumeurs en dehors.*) Ah! mon Dieu! encore du bruit! On n'est jamais tranquille ici. (*Il entre dans la maison.*)

LE TAMBOUR, *accourant avec des soldats.* Ah! quelle trouvaille!

BONAPARTE. Qu'y a-t-il?

LE TAMBOUR. Pardon, général; tout à l'heure, quand on a fait sortir de la remise la voiture de voyage de madame Bonaparte, on a trouvé deux hommes qu'y s'y étaient blottis; on ne sait pas encore dans quelle intention. Voilà l'aide-de-camp qui les amène. (*Junot entre avec des soldats qui tiennent deux hommes sans habits et sans chapeau.*)

JUNOT. Général, voilà des drôles qui, certainement, n'avaient pas de bons desseins. Ils ne veulent répondre à aucune question. On les croirait muets.

BONAPARTE. Nous allons bien les faire parler. (*Il parle bas à Junot.*)

JUNOT. C'est bien. — Un peloton de grenadiers. (*Au peloton.*) Apprêtez armes; en joue.

LES DEUX HOMMES, *tombent à genoux.* Ah! grâce!

BONAPARTE. A présent, répondez; la vie

sauve si vous êtes sincères. Feu ! si vous hésitez. (*A l'un des hommes.*) Qui es-tu, toi ?

PREMIER HOMME. Italien, de Lonato, et mon camarade aussi.

BONAPARTE. Que faisiez-vous là?

PREMIER HOMME. Nous... nous attendions.

JUNOT. Qu'attendiez-vous?

BONAPARTE. Le moment de mettre le feu à la mine qui est pratiquée sous cette maison.

CRI GÉNÉRAL. Ah!

JUNOT. Est-il possible?

BONAPARTE, *à l'homme.* Est-ce vrai ?

L'HOMME. Oui.

JUNOT. Les misérables!... (*Rumeur générale. Dantel, qui était entré dans la maison, en sort tout effrayé.*)

BONAPARTE. Qui vous a commandé ce crime?

PREMIER HOMME. Les moines.

BONAPARTE. Au nom de qui?

PREMIER HOMME. Au nom de Dieu et de notre salut éternel.

JUNOT. Quelle infamie!

BONAPARTE. Vous a-t-on nommé quelques chefs?

PREMIER HOMME. On a nommé Venise.

BONAPARTE. Venise!

PREMIER HOMME. Et le comte Lippani, commandant du Lido.

BONAPARTE. Lippani! je me souviendrai de ce nom.

JUNOT. Général, que ces hommes m'accompagnent, qu'ils me montrent le lieu où les mineurs ont travaillé, où la mèche est préparée; à l'instant même je vais détruire cet ouvrage.

BONAPARTE. Non, que rien ne soit dérangé... J'ai mon projet... Va seulement t'assurer des dispositions.

JUNOT, *aux deux hommes.* Allons, marchez, misérables! (*Il sort avec eux.*)

BONAPARTE. Tout le camp sous les armes. (*Grand roulement. Entrent Augereau, plusieurs généraux, des officiers, des soldats.*)

AUGEREAU. Qu'est-ce donc? Que se passe-il? Un complot? Une trahison?

BONAPARTE. Avancez à l'ordre du jour.— Augereau, vous conduirez votre division vers le plateau de Rivoli, au secours de Massena, en tournant Lonato. — Je sortirai avec mon état-major par la cour de cette villa. Pendant ce temps Junot gardera les avant-postes et y attendra le signal. — Une vive fusillade partie du plateau. — Aussitôt il se repliera comme s'il battait en retraite, et attirera ainsi l'ennemi en lui abandonnant deux pièces de canon. — Je réponds du reste. (*A Junot qui rentre.*) Eh bien?

JUNOT. Eh bien ! c'est la machine la plus infernale; nous étions tous broyés, pulvérisés!

BONAPARTE. Deux grenadiers de bonne volonté (*Alboise et Raimond se présentent. —A Junot.*) Tu entends... au troisième coup de canon. Maintenant, en marche. (*L'armée commence à défiler. La musique et les tambours jouent une marche.*)

BONAPARTE. Silence! (*La musique et les tambours se taisent et le défilé s'achève sans bruit. Alboise et Raimond restent en scène. Junot leur parle bas.*)

RAIMOND. Attention! Quel bon traquenard! Ecoute : voilà la fusillade... L'armée autrichienne va s'engager à notre poursuite.

ALBOISE. Faut-il qu'ils soient bêtes! S'imaginer que les Français fuient pour tout de bon!

RAIMOND. Tiens, voilà Junot qui fait semblant de battre en retraite.

ALBOISE. Nom d'un nom! ça doit-il lui coûter! Mais comme il va se dédommager tout à l'heure! Je réponds qu'il leur fera payer son quart-d'heure de contrariété.

RAIMOND. Attention!... c'est par ici qu'il faut filer!... Ah! coquins d'Autrichiens! Viens vite, voilà le moment. (*Tous les deux sortent. Les Français traversent le théâtre en tirailleurs, en reculant pied à pied; les Autrichiens s'engagent à leur poursuite. Les Français font mine de défendre la maison. L'ennemi s'en empare. Les Français se retirent. — On entend trois coups de canon dans le lointain.*)

L'OFFICIER AUTRICHIEN. Victoire!

Douzième Tableau.

L'explosion se fait entendre. — La maison saute : les Autrichiens tombent et jonchent le théâtre. — Rideau de fumée. — Quand la fumée se dissipe, la maison a disparu et laisse voir le champ de bataille couvert de mourants et dominé par la cavalerie victorieuse.

Treizième Tableau.

UN PETIT SALON OU CABINET DE TRAVAIL, DANS LE PALAIS DE PAVIE.

Une table à gauche au premier plan ; une autre petite porte, au deuxième plan ; porte au fond, portes latérales.

SCENE PREMIERE.

JUNOT *est assis a une petite table de droite ; entre* AUGEREAU.

AUGEREAU. Ah! ah! M. l'aide de camp

secrétaire fait son courrier. (*Il s'approche de Junot et lui frappe sur l'épaule.*) Comme tu es heureux d'entendre l'écriture aussi bien que la manœuvre! Moi, j'ai beau m'escrimer, j'ai des doigts flexibles comme des baguettes de tambour. (*Montrant son épée.*) Voilà ma plume à moi... je sais signer mon nom sur le champ de bataille de l'ennemi... c'est à peu près tout... Que voulez-vous? dans notre faubourg Saint Marceau, on ne nous éduquait pas comme des cadets du faubourg Saint-Germain... il fallait se former tout seul... Ah ça, où est le général en chef?

JUNOT. Il est sorti avant le jour, pour prendre l'air dans la campagne de Pavie; car hier, il est resté enfermé dans ce cabinet en conférence avec une douzaine d'envoyés des principautés d'Italie.

AUGEREAU. J'entends; histoire de les faire fouiller au gousset. O mon beau Paris! la victoire de Rivoli va encore faire tomber quelques petits millions dans ta caisse.

JUNOT, *se levant.* Savez-vous pourquoi l'on vous a fait demander?

AUGEREAU. Non; mais je m'en doute; il s'agit de s'emparer de la citadelle de Mantoue, qui tient encore ferme sous le commandement du vieux Wurmser.

JUNOT. Oui.

AUGEREAU. Eh bien, ça me va... à cheval!

JUNOT. Permettez, général, vous n'avez pas besoin de quitter le camp pour cela; le feld maréchal Wurmser vient d'envoyer un officier supérieur pour traiter de la reddition de cette place.

AUGEREAU. Nous la rendre! Diable, tant pis! j'aimerais mieux la prendre.

JUNOT. C'est pour vous consoler de ce contre-temps que le général en chef vous charge de recevoir l'envoyé autrichien et de régler une capitulation honorable.

AUGEREAU. Moi? Eh bien, à la bonne heure... quoique les paroles ne soient pas trop mon fait... c'est égal, fais venir ton Autrichien.

JUNOT. Le voici, général.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LIPTAI.

AUGEREAU. Salut, général.... Asseyez-vous. (*Augereau et Liptaï s'asseyent à la table de gauche. Junot est debout auprès d'eux.*) Je suis chargé d'écouter vos propositions; parlez.

LIPTAI. Le feld-maréchal Wurmser, mu par un sentiment d'humanité, et voulant épargner aux paisibles habitants de Mantoue les angoisses d'un siége prolongé, consent à traiter avec vous de la reddition de cette place. (*Bonaparte entre, enveloppé dans son manteau. Il s'arrête d'abord en apercevant les généraux; puis il s'assied à la petite table du deuxième plan, écoute et écrit.*)

AUGEREAU, *à Liptaï.* Que demande votre commandant?

LIPTAI. A se retirer avec armes et bagages, à la tête de sa garnison, qui est encore de 30,000 hommes.

AUGEREAU. Oh! oh! mes chers messieurs, voilà une prétention tout à fait curieuse; c'est à dire que votre maréchal qui se trouve mal à l'aise dans sa cage, ne serait pas fâché de se déployer sur un terrain un peu plus large...

LIPTAI. Pardon, général; vous vous méprenez sur la situation du maréchal Wurmser.. elle n'est pas ce que vous supposez; la ville est abondamment pourvue de provisions; les munitions de guerre ne manquent pas; nous pouvons tenir deux ou trois mois, et d'ici là...

BONAPARTE, *interrompant sans se lever.* Si le maréchal avait seulement pour quinze jours de vivres et qu'il parlât de se rendre, il ne mériterait aucune capitulation honorable; et puisqu'il vous envoie, général, c'est qu'il est réduit à la dernière extrémité. (*Il se lève.*)

LIPTAI, *à Augereau.* Plaît-il?...... Cet officier...

AUGEREAU. Le général en chef.

BONAPARTE. Je vous ai vu à Lodi, général Liptaï... Wurmser choisit bien ses représentants; je respecte son âge, sa bravoure, ses malheurs, et voici ce que je lui accorde. (*Montrant un papier qu'il a pris sur la table.*) Il peut sortir de Mantoue avec son état-major; il se fera suivre par 200 cavaliers, 500 fantassins et six pièces de canon, pour que sa sortie ne soit pas humiliante. Le reste de la garnison sera conduit à Trieste, pour être échangé contre des prisonniers français. Portez-lui ces conditions et dites-lui bien qu'il n'en aura pas d'autres, soit qu'il se rende demain, dans un mois, ou dans six.

LIPTAI. Général, il se rendra demain.

BONAPARTE. Je le savais bien.

LIPTAI. Demain matin, à sept heures, il aura l'honneur de vous remettre les clefs de la citadelle et de défiler devant vous. (*Il salue et sort.*)

SCENE III.

LES MÊMES, *excepté* LIPTAI.

BONAPARTE. Augereau, vous prendrez ma

place; cet honneur est dû au vainqueur de Rivoli. (*A Junot.*) Je n'aime pas à triompher en personne de l'abaissement d'un ennemi.

UN AIDE DE CAMP, *entrant.* Des dépêches du Directoire.

BONAPARTE. Nous les lirons tout à l'heure. (*Il les remet à Junot. A l'Aide de camp.*) Faites entrer les envoyés du saint père, du duc de Modène et de la république de Venise. (*Entre le cardinal Mattéi, l'envoyé de Modène et le sénateur Pesaro, avec leur suite.*)

AUGEREAU, *à part.* Dire que tout ça fait antichambre chez nous!

BONAPARTE, *au cardinal.* Eh bien, monsieur le cardinal, m'apportez-vous des paroles de paix de la part du saint père?

LE CARDINAL. Général, je suis porteur de pleins pouvoirs de sa sainteté, et si vous n'exigez aucun sacrifice qui intéresse la religion...

BONAPARTE. Rassurez-vous, monsieur le cardinal: la religion, l'ordre et la propriété n'auront jamais de plus ardent défenseur que Bonaparte. Ce traité que j'ai préparé ne touche qu'au pouvoir temporel du pape... Le voici... Vous en connaissez déjà les clauses?

LE CARDINAL. Oui, général.

BONAPARTE. Je n'en ajoute qu'une seule, a propos d'un fait que d'abord je m'étais refusé de croire: De malheureux prêtres français, exilés, errants, loin de leur pays, ont été repoussés par vous; vous leur avez fermé vos monastères... Sans asile, sans pain, je les ai vus ici, aux portes du camp, recevoir de nos soldats une aumône que vous, prêtres comme eux, vous leur aviez refusée. Je ne veux plus de ce scandale... Hommes de Dieu, vous accueillerez en frères tous ces enfants de la même Église, jusqu'au jour, prochain je l'espère, où la patrie leur rouvrira ses bras. Telle est ma volonté; promettez-vous d'y souscrire?

LE CARDINAL, *s'inclinant.* Comme à toutes les autres clauses.

BONAPARTE. Mais franchement et sans arrière-pensée, n'est-ce pas? Désormais, plus de menées sourdes, plus d'excitation à la révolte. Vous connaissez maintenant la force de nos troupes et la valeur de ses chefs; retournez auprès du saint père, éclairez-le sur ses véritables intérêts, détachez-le des intrigants qui l'entourent et qui le conduiraient à sa perte. Vous m'avez compris? Allez, monsieur le cardinal. (*Le Cardinal salue et se retire avec sa suite.*)

AUGEREAU, *à Junot, pendant la sortie du Cardinal.* En voilà un qui ne me revient pas; je n'aurais pas confiance dans ses prières.

BONAPARTE, *à l'Envoyé de Modène.* Ah! c'est vous, monsieur le conseiller du duc de Modène? Venez-vous enfin m'annoncer l'exécution du traité conclu depuis deux mois?

L'ENVOYÉ. Général, Son Altesse le grand-duc est prêt à remettre aux délégués de la République l'indemnité pour les frais de la guerre, fixée à six millions en or, ainsi que les tableaux de maîtres choisis par vous; seulement, il propose de racheter le saint Jérôme du Dominicain par un autre million.

AUGEREAU. Diable! un million pour une aune de toile peinte! je n'hésiterais pas.

BONAPARTE. Un million se dissipe et se perd... un chef-d'œuvre dure éternellement... Le saint Jérôme parera le Louvre. (*L'Envoyé s'incline.*)

BONAPARTE, *à Pesaro.* Quant à vous, monsieur le procurateur Pesaro, les réclamations de votre république sont inadmissibles... Venise a nourri et subventionné les ennemis de la France; elle lui doit une réparation.

PESARO. Général, cet effort nous est impossible; les coffres de l'état sont vides.

BONAPARTE. Eh bien, messieurs, puisez dans ceux de votre allié le duc de Modène, dont vous avez recélé les trésors aux dépens de ses sujets, nos amis. (*L'Envoyé de Modène veut réclamer; Bonaparte l'arrête par un geste.*) Je suis bien informé. (*A Pesaro.*) Prenez d'ailleurs les gages que vous ont donnés les Anglais, les Autrichiens, tous mes ennemis.

PESARO. Le sénat délibérera, et je ne doute pas de sa soumission.

BONAPARTE. Un mot encore, messieurs... Je connais la tactique de votre sénat, je sais tout ce dont il est capable; mais prenez-y garde... La guerre peut m'engager loin de vos états: si pendant ce temps il vous arrivait d'attaquer mes dépôts, d'assassiner mes malades et de menacer ma retraite, vous auriez décidé votre ruine. Votre alliance avec Naples ne m'effrayerait pas; avec six mille hommes pris dans mes dépôts et mes ambulances, je marcherais contre le Lido et j'écraserais le lion valétudinaire de Saint-Marc. Songez-y bien... Adieu. (*Pesaro se retire avec sa suite.*)

SCÈNE IV.

BONAPARTE, JUNOT, AUGEREAU.

BONAPARTE, *à Junot, qui s'est assis à table et qui écrit pendant ce temps.* A présent, Junot, lis-moi les dépêches du Directoire.

JUNOT, *parcourant les dépêches.* Ordre de marcher sur Lonato et Rivoli.

AUGEREAU. Il y a longtemps que c'est fait, et bien fait, je m'en vante; après ça, s'ils veulent qu'on recommence...

JUNOT. Ordre de presser la reddition de Mantoue.

AUGEREAU. Sont-ils arriérés, ces péquins-là !

JUNOT. Ordre de traiter le plus tôt possible avec le saint père, avec Venise, etc.

BONAPARTE. Quand je serai à Vienne, ils m'ordonneront d'entrer en Allemagne.

JUNOT. Enfin, le Directoire approuve ton projet de tourner les Alpes Juliennes et de transporter la guerre dans le cœur de l'Autriche.

BONAPARTE. Mais les renforts que j'ai demandés ?

JUNOT. Vingt mille hommes, sous les ordres de Hoche et de Moreau, passeront le Rhin et iront te rejoindre sur le théâtre de la guerre. On désire que tu te mettes en marche au plus tard dans un mois.

BONAPARTE. C'est demain qu'il faut dire.

JUNOT. Demain !

AUGEREAU. Vraiment, nous décamperions d'ici ?...

BONAPARTE. Beaulieu est détruit, Wurmser soumis, maintenant à l'archiduc !... Mais on vient... silence !

SCENE V.

LES MÊMES, JOSÉPHINE.

JOSÉPHINE, *paraissant à la petite porte de droite.* Puis-je entrer ?

BONAPARTE, *allant au devant d'elle.* Eh ! mais, sans doute, ma chère amie ; les grandes affaires sont terminées... Pour me délasser, j'ai besoin de ta présence.

JOSÉPHINE. Mon Dieu, je voudrais t'apporter de meilleures nouvelles.

BONAPARTE. Qu'y a-t-il donc ?... tu es émue... tu as pleuré ?...

JOSÉPHINE. Hélas ! un accident bien cruel...

BONAPARTE. Parle vite... tu m'effrayes.

JOSÉPHINE. Eh bien... mon pauvre Fortuné est mort.

BONAPARTE. Ah ! si ce n'est que cela...

JOSÉPHINE. Comment ?

AUGEREAU, *bas, à Junot.* Qu'est-ce que c'est que ça, Fortuné ?

JUNOT, *bas.* Un petit chien.

JOSÉPHINE, *à Bonaparte.* Comment, mon ami, vous ne partagez pas mon chagrin ?

BONAPARTE. Si fait... (*A Augereau.*) Un chien anglais... Je ne peux pas les souffrir. *Haut.*) Allons, console-toi, ma bonne amie... Tu as aujourd'hui des sujets de distraction... les préparatifs de ton grand bal.

JOSÉPHINE, *s'essuyant les yeux.* J'y ai bien songé... il sera superbe.

BONAPARTE. Vraiment ?

JOSÉPHINE. Oui, oui, il nous fera honneur.

BONAPARTE. Et ta toilette ?

JOSÉPHINE, *s'animant.* Ravissante... tu verras... une étoffe délicieuse arrivée de Paris, et des fleurs... j'en ai là un assortiment... tu choisiras, car c'est pour toi que je veux être belle.

AUGEREAU, *à Junot.* Voilà Fortuné oublié.

BONAPARTE. Cette fois, malheureusement, je ne serai pas témoin de ton triomphe.

JOSÉPHINE. Comment ?

BONAPARTE. Ce bal aura lieu dans trois jours, en l'honneur de l'anniversaire de la République.

JOSÉPHINE. Eh bien ?

BONAPARTE. Eh bien, Augereau, Junot et moi nous le fêterons autrement.

AUGEREAU. Oui, oui, ce seront les ennemis que nous ferons danser, et un fier rigodon, j'espère !

JOSÉPHINE. Quoi ! tu veux me quitter encore ?

BONAPARTE. Il le faut bien ; trois jours d'inaction, c'est déjà trop.

JOSÉPHINE. Toujours général !

BONAPARTE. Et bon mari.

AUGEREAU. Quand il a le temps.

JOSÉPHINE. Et... quel jour dois-tu partir ?

BONAPARTE. Eh ! mais, nous en causerons tout à l'heure, au dessert, en portant ta santé avec ces messieurs, car ils dînent avec nous.

AUGEREAU. Général...

BONAPARTE. Oh ! il n'y a plus de général à présent ; nous sommes en famille... Allons admirer toutes les merveilles que Joséphine brûle de nous montrer... Mais, je t'en prie, ne nous retiens pas trop longtemps, ma bonne amie ; l'appétit d'Augereau n'est pas patient. Allons... (*Il donne le bras à Joséphine.*) Pardon, messieurs, mais j'ai si peu de temps à passer avec elle. (*Il sort avec Joséphine, qui s'appuie sur son bras.*)

AUGEREAU, *à Junot.* Sais-tu que ce diable d'homme a des moments où il se ferait adorer de tout l'univers !

JUNOT. Vous trouvez ! c'est heureux ! (*Ils sortent.*)

Quatorzième Tableau.

GRANDE SALLE DE BAL A PAVIE.

Colonnes décorées de fleurs, des chiffres de la République et de drapeaux supportant une galerie circulaire. — Lustres allumés, draperies. — Des valets

en livrée traversent la salle et préparent tout pour la fête.

SCENE PREMIÈRE.

DANTEL, *puis* DEUX DANSEUSES.

DANTEL, *aux domestiques.* Holà... restez!.. attendez le coup d'œil du maître. (*Il regarde autour de lui.*) Pas mal, pas mal... Il manque des fleurs dans le premier salon... Qu'on allume les candelabres du péristyle; allez! (*Les valets sortent.*) Me voilà donc dans mon élément! une fête dont je suis le grand ordonnateur. Enfin, après tant de traverses, j'ai été compris par l'épouse bien-aimée de mon ex-élève le général.... Elle m'a mis dans mon vrai jour, et mon étoile resplendissante est remontée au firmament; aussi ai-je retrouvé ma légèreté, ma grâce et mes jambes de l'ancien régime.... Saute, marquis! (*Il fait un entrechat.*) Holà! mesdemoiselles... (*Deux danseuses se présentent.*) Attention, Zéphirine... attention, Coralie! vous figurez ce soir dans un délicieux ballet de mon invention... Avez-vous bien répété votre pas de zéphir... et le pas couché? c'était le triomphe d'Aspasie... (*Les danseuses prennent des poses.*) C'est ça... c'est ça... soyez souples, gracieuses, séduisantes, comme moi, tenez; le sourire sur les lèvres, l'enivrement dans les yeux et le jarret bien tendu!... Il s'agit de montrer aux Italiens... (*Deux moines passent au fond et s'arrêtent un instant pendant que les danseuses font un rond de jambe.*) Bon!... encore des moines!... ça se fourre partout... Sont-ils curieux... Je vous demande un peu si ces choses-là les regardent? (*Les moines passent.*) Je vous disais, mes petites chattes, qu'il s'agit de montrer aux Italiens l'art de la chorégraphie française. Songez que vous allez poser devant madame Bonaparte, et que le grand Dantel vous regarde... Allez, filez, mes petits amours, et tâchez de me faire honneur. (*Les danseuses sortent.*) Moi, je vais prendre les ordres de l'illustre général.

SCENE II.

NADDI, *seule, entrant.*

Je n'ai pu refuser de me rendre à cette fête.... Son invitation était si pressante! Belle, bonne et gracieuse, qu'elle doit être heureuse, cette femme, de porter le nom glorieux de Bonaparte! Ah! ce n'est pas un sentiment d'envie qui m'anime... elle est digne de son bonheur! C'était bien celle qu'il devait aimer et choisir, et cette fois la destinée ne s'est pas trompée... Ah! je voudrais être la sœur de cette femme! (*Elle demeure absorbée dans ses pensées. Entrent mystérieusement le Moine et Matteï.*)

LE MOINE, *à Matteï.* Eh bien!

MATTEÏ. Les derniers ordres sont donnés.

LE MOINE. Vos hommes?

MATTEÏ. A leur poste. La comtesse Lippa

NADDI. Eh! quoi, monseigneur Matteï, sous ce costume, ici!

LE CARDINAL. J'y viens pour surveiller un grand dessein... Mais vous, madame, je ne vous croyais pas à Pavie. Vous venez assister à la fête de madame Bonaparte?

NADDI. Non, monseigneur... la solitude convient mieux à ma situation; je retourne au palais Lippani.

MATTEÏ. Au palais, madame?

NADDI. Adieu.

LE CARDINAL, *la retenant.* Un moment, je vous prie... Si vous rentrez, gardez-vous bien d'en sortir. Pardon...

NADDI. Comment?

MATTEÏ. Vous êtes Italienne... Votre mari est le commandant du Lido... Notre cause est la vôtre.

NADDI. Eh bien!

MATTEÏ. Eh bien! si vous voulez que cette cause triomphe, ne vous effrayez pas de ce que vous pourrez voir et entendre...

NADDI. Comment?

MATTEÏ. Renfermez-vous dans votre appartement; ne jetez aucun cri, ne donnez aucune alarme; le salut du comte est à ce prix.

NADDI. Vous m'effrayez... Dites-moi...

MATTEÏ. Rien de plus... On vient... Silence, madame!

NADDI, *à part.* Ah! que va-t-il donc se passer?

MATTEÏ. Venez, venez, madame. (*Il l'emmène par une porte masquée à droite.*)

Le théâtre se remplit de monde. Les femmes sont en toilette de bal, les officiers français en grande tenue, les italiens en habits brodés. La galerie supérieure se garnit aussi de monde. Joséphine arrive, puis Dantel.

SCÈNE III.

JOSÉPHINE. Allons, mesdames, prenez place; je regrette que le général ne puisse vous faire les honneurs de cette fête... Je tâcherai de suppléer à sa présence. — Dantel, c'est à vous de soutenir votre renommée.

DANTEL. Madame la générale, je tâcherai d'être à la hauteur de ma mission.. — Allons, voici l'instant solennel; à moi tout le cortége des grâces. (*Joséphine se place sur une estrade; des dames l'entourent sur des siéges placés plus bas.*)

BALLET.

(*Les danses cessent un moment. On va et on vient; on se promène en causant.*)

JOSÉPHINE. M. Dantel ?

DANTEL, *accourant.* Madame !

JOSÉPHINE. Ces dames vous font compliment de l'ordonnance de votre fête.

DANTEL. Ce n'est rien encore, madame; vous allez me voir tout à l'heure. Mais d'abord une contredanse française. (*Les dames qui étaient autour de Joséphine descendent les marches, conduites par les cavaliers qui les invitent. En ce moment, la porte secrète s'ouvre auprès de Joséphine, une femme masquée se présente et la saisit par le bras.*)

LA FEMME MASQUÉE. Venez !

JOSÉPHINE. Qu'est-ce donc ? Que voulez-vous?

LA FEMME. Silence ! ou vous êtes perdue.

JOSÉPHINE. Que dites-vous ?

LA FEMME. Suivez-moi !

JOSÉPHINE. Vous suivre?

LA FEMME. A l'instant même.

JOSÉPHINE. Mais, qui êtes-vous ? (*La femme se démasque un instant.*) La comtesse Lippani !

NADDI. Oui... fiez-vous à moi. — Mais venez donc ! (*Elle l'entraîne, la porte se referme.*)

DANTEL. Allons, en place pour les quadrilles français... (*On se place.*)

Quinzième Tableau.

(*On entend le tocsin, un cri s'élève : A nous ! au même instant un Italien plonge un poignard dans le cœur d'un officier, qui tombe mort. — Les Italiens montrent leurs armes cachées sous leurs habits. — Les officiers, sans épées, sont assaillis par une rumeur au dehors de la salle, qui est bientôt envahie par des bandits italiens, criant : Mort aux Français! — Les femmes fuient. — Massacre général. La galerie supérieure est envahie; on jette des Français du haut des tribunes. — Le tocsin continue à sonner. des moines paraissent en élevant la croix, etc., etc.*)

ACTE CINQUIEME

Seizième Tableau.

Une des gorges de la Carinthie, entre Heumereck et Vusmarck, site accidenté et pittoresque ; à l'horizon pièce couverte de glace, la neige tombe par intervalle. — Halte de l'armée française.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALBOISE, RAIMOND, LE TAMBOUR, SOLDATS. (*Mouvement sur la scène : des soldats font des armes; d'autres battent la semelle et jouent à divers jeux animés.*)

RAIMOND. Eh bien, Alboise, en voilà une de halte, sous un soleil peu brûlant. !...

ALBOISE. Le soleil ! il n'a plus rien à faire à notre égard; nous sommes campés sur les frontières de la lune !... nous étions à nous goberger en Italie, sous une température de chanoines... Crac, un vertigo prend le général en chef, et nous voilà en route à travers des montagnes où il gèle en pleine canicule; il y a quinze jours nous avions des asperges et des petits pois; aujourd'hui nous paradons sur un terrain où la seule légume c'est la neige et de la glace !... merci !...

RAIMOND. Mais aussi que de batailles pour nous échauffer!

ALBOISE. Des batailles ! nous en avions là bas, à ce qu'il me semble !... Vous êtes tous à vous plonger dans des consolations fastidieuses... Quant à moi, Frioul, Tyrol, Carniole, Carinthie, comme ces pays environnants se flattent de s'appeler, j'en ai par-dessus la tête, aussi haut que les ci-devant tours de Notre-Dame ! et là-dessus je veux fumer ma pipe physiquement et moralement... comme dit le chirurgien major ! (*Il s'assied sur un bloc de pierre et allume sa pipe.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, JUNOT.

JUNOT. Cinq cavaliers, cinq hommes de bonne volonté !... Personne ne bouge !... je comprends... cela veut dire que je puis prendre au hasard !...

ALBOISE. Et ce n'est pas comme à la loterie, on est toujours sûr de gagner à ce tirage-là...

JUNOT. Ah! te voilà, père la Gaîté?

ALBOISE. La Gaîté! Si vous n'en avez pas plus que moi, nous ne sommes pas prêts à chanter ensemble la mère Godichon !

JUNOT, *désignant cinq cavaliers.* Voyons... toi... toi... et vous autres !... écoutez-moi !... je vais trouver le général Joubert pour qu'il joigne sa division à notre corps d'armée...

il faut arriver auprès de lui malgré tout, à travers tout... je m'en suis chargé, je compte sur vous, vous allez me suivre, et en avant!... (*Il monte à cheval ainsi que les cinq cavaliers, et s'éloigne rapidement à travers les praticables.*)

ALBOISE. Voilà un genre de commission dont le port pourrait bien être payé de manière à ce qu'on ne rapporte pas la réponse...

SCÈNE III.

LES MÊMES, BONAPARTE, UN AIDE DE CAMP, DANTEL.

BONAPARTE, *entrant, à part.* Je n'accepte pas l'armistice que m'a offert l'archiduc... la campagne est à nous... Junot rencontrera Joubert, et nous ferons notre jonction au lieu et à l'heure désignés..... Je n'attends plus que Hoche et Moreau, qui vont venir à moi par l'Allemagne; alors je marche sur Vienne... derrière nous, l'Italie soumise, devant nous l'Autriche perdue..... O France! que de gloire et de puissance pour tes armes!... (*Mouvement d'attention au fond du théâtre. Les soldats regardent en dehors.*) Qu'y a-t-il?

UN OFFICIER, *entrant.* Un aide de camp du général Kilmaine.

BONAPARTE. Ah! ah! des nouvelles de nos frères d'Italie... je les attendais avec impatience... Qu'il entre. (*L'officier introduit l'aide de camp. — A l'aide de camp.*) Soyez le bienvenu, capitaine..... vous êtes porteur d'un heureux message?

L'AIDE DE CAMP. Voici mes dépêches.

BONAPARTE, *prenant la dépêche.* Point de lettres de ma femme?

L'AIDE DE CAMP. Non, général. (*Bonaparte ouvre la dépêche et lit.*)

RAIMOND, *à Alboise.* Oh! oh! regardez donc, son front se rembrunit.

ALBOISE. C'est vrai!... diable!... lui qui ne laisse jamais rien voir sur sa figure.

RAIMOND. Il faut que les nouvelles soient terribles.

BONAPARTE. Oh! je jure que je les vengerai!... (*Aux soldats.*) Éloignez-vous tous! (*Les soldats se retirent. Il marche avec agitation.*) Vous savez tout, capitaine?

L'AIDE DE CAMP. Oui, général.

BONAPARTE. Massacrés dans une fête, douze cents Français! deux mille égorgés dans les rues, dans les hôpitaux... tant de braves soldats! le sang de mes meilleurs officiers! O Pavie! Pavie! quel châtiment!...

L'AIDE DE CAMP. La ville est en pleine insurrection; les Vénitiens se sont joints à ces fanatiques; des femmes, des enfants sont tombés parmi les victimes.

BONAPARTE. Et Joséphine, ma femme bien-aimée!... Vous n'étiez pas à Pavie, capitaine?

L'AIDE DE CAMP. Non, général, mais voici un témoin oculaire de ces affreux événements.

BONAPARTE. Qu'il approche... (*Dantel entre; il est pâle et ses vêtements sont en désordre.*) C'est vous, Dantel? Eh bien, Joséphine, ma femme, l'avez-vous vue?

DANTEL. Non, général.

BONAPARTE. A-t-elle pu échapper?

DANTEL. Je le suppose...

BONAPARTE. Comment?

DANTEL. J'étais là.. J'avais remarqué en ordonnant les préparatifs du bal, une petite porte secrète, et je l'avais décorée par des trophées... Quand l'affreux massacre commença, mon premier mouvement fut de gagner cette porte, d'en faire jouer le ressort, et de me blotir derrière... De là, j'entendais les cris, les coups de feu, le tocsin... j'étais plus mort que vif... Au bout de quelques temps je me sentis saisir par la main..... l'obscurité était profonde... on m'entraîne, on me fait descendre plus de cent cinquante degrés... puis l'on me fait traverser de longs souterrains... enfin, après un quart d'heure de marche, j'aperçois le ciel étoilé à travers une grille de fer... Mon guide, c'était une femme masquée, ouvre cette grille et me dit: Te voilà hors des murs de la ville, hâte-toi d'informer par tous les moyens possibles le général Bonaparte que des amis veillent sur sa femme; mais s'il veut que leur dévouement ne soit pas inutile, il faut que les Français rentrent promptement dans Pavie! Elle disparaît... Sans perdre un instant, je cours à Tolentino... j'avertis le général Kilmaine, qui me fait partir avec monsieur. On me place au milieu de l'escorte... je n'avais jamais monté à cheval, n'importe; pendant deux jours et trois nuits je galope tant bien que mal... aussi je suis brisé; mais c'est égal, me voilà, et j'ai pu vous dire que probablement votre femme est sauvée.

BONAPARTE. Merci, Dantel. (*A l'aide de camp.*) Capitaine, allez prendre du repos... vous attendrez mes ordres. (*L'aide de camp et Dantel sortent.*) A Pavie! c'est là que m'appellent la vengeance et la sûreté de Joséphine!... mais partir... me retirer, quand trois jours seulement me séparent de Vienne. Quand Joubert va me rejoindre... quand mes renforts arrivent, quand la victoire ne peut plus m'échapper... Non... j'ai refusé l'armistice... je dois poursuivre... c'est de Vienne que j'écraserai Pavie. (***Entrent Raimond, Alboise, le Tambour et plusieurs Soldats qui se***

portent à gauche du théâtre.) Eh bien, qu'est-ce encore?

RAIMOND. Général, c'est un officier qui vient de ce côté, et qui fait courir son cheval comme le vent.

BONAPARTE. Junot, peut-être?

RAIMOND. Non, mon général, ce n'est pas lui.

ALBOISE. Mettez donc vos lunettes, si vos yeux ne suffisent pas... c'est le général Augereau.

BONAPARTE. Augereau, qui est parti hier pour porter nos drapeaux à Paris? Tu es fou.

ALBOISE. Je suis fou, parce que j'ai raison? merci, sergent.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, AUGEREAU, *descendant de cheval.*

AUGEREAU. Bonjour, les enfants; ayez bien soin de mon cheval; s'il en réchappe il aura du bonheur... Salut, général.

BONAPARTE. Salut, Augereau; je ne reviens pas de ma surprise, je vous croyais sur la route de Paris.

AUGEREAU. Oui, mais j'ai rebroussé chemin au plus vite, car j'en ai appris de belles ce matin.

BONAPARTE. Comment?

AUGEREAU. Tu ne sais rien? Je m'en doutais, c'est pour cela que j'ai passé sur le ventre à deux bataillons ennemis pour revenir à bride abattue, en sauvant tous mes drapeaux.

BONAPARTE. Explique-toi.

AUGEREAU. Tu es ici avec deux mille hommes tout au plus.

BONAPARTE. C'est vrai, mais qu'importe? j'ai balayé les troupes de l'archiduc, hier à Heumack, avant-hier à Murzheim..... les fuyards encombraient les deux routes...

AUGEREAU. Et les fuyards se sont rejoints au camp du général Kerpen... le hasard a tenu lieu de tactique et de courage, les voilà ralliés contre nous.

BONAPARTE. Eh! qu'importe? Junot est allé porter mes ordres à Joubert, et si Joubert les exécute...

AUGEREAU. Autre malheur! Joubert ne les a pas attendus... il a poursuivi Kerpen, et Kerpen, changeant de direction, marche sur toi avec sa division à peine entamée; il est résolu à rejoindre l'archiduc, et ses dix mille hommes vont envelopper ton faible corps d'armée.

BONAPARTE. Est ce vrai, cela?

AUGEREAU. Ah! tu en doutes, eh bien, demande à Junot, que voici.

SCÈNE V.

LES MÊMES, JUNOT, *la tête enveloppée.*

BONAPARTE. Avec un seul cavalier? tu es blessé.

JUNOT. Ce n'est rien. (*Aux soldats.*) Trois de vos camarades sont restés en chemin, et vous ne les reverrez plus... ils sont morts pour me défendre, et je n'ai pas pu les venger! (*A Bonaparte.*) Impossible d'arriver jusqu'à Joubert; je suis tombé au milieu des tirailleurs de Kerpen, que je ne devais pas supposer dans cette direction; je suis retourné sur mes pas. Que ton génie nous vienne en aide... Kerpen s'approche, et tout à l'heure, j'ai vu un parlementaire se présenter aux avant-postes.

BONAPARTE, *à part.* O fortune! me trahirais-tu? avoir conquis l'Italie avec une poignée d'hommes! franchi les Alpes Juliennes sur trois pieds de neige et de glace! tenir l'Autriche dans ma main! et ne pouvoir avancer ni rétrograder! ni Vienne! ni Pavie!

JUNOT, *qui a été au fond, revenant avec un exprès.* Général, général! un envoyé du Directoire... Voici sa dépêche.

BONAPARTE. Ah! ce sont mes renforts qui arrivent, tout est sauvé. (*Après avoir lu.*) Non... Hoche et Moreau ne viendront pas.

AUGEREAU. Et quelles raison, morbleu? (*Bonaparte lui tend la lettre.*) La trésorerie est trop pauvre pour faire les frais de la campagne. — Ah ça, qu'ont-ils donc fait de tous les millions que tu leur as envoyés? Il y a de l'intrigue là-dessous, on veut perdre l'armée d'Italie. Ah! mille tonnerres! Ils y ont réussi!... Eh bien, général?

BONAPARTE. Eh bien, le hasard m'a fait une situation imprévue, terrible... Seuls, abandonnés ici, un coup de main peut arrêter le cours de nos victoires, anéantir nos projets, tout renverser, tout détruire; regardez-moi, cependant, vous ne me verrez pas désespérer.

AUGEREAU. Je sais bien que tu n'as jamais peur, mais la partie est perdue, vois-tu? Kerpen va nous prendre comme dans un filet... Mais, mille tonnerres, si nous sommes enterrés, ce sera sous des milliers de kaiserlichs... Allons, donne tes ordres, et en avant.

BONAPARTE. Non... Ce que vous proposez là, c'est un acte d'héroïsme; ce n'est pas le salut de mes soldats, ce n'est pas le triomphe de mes projets! (*Une trompette sonne dans la coulisse*) Le parlementaire!... (*Il réfléchit.*)

JUNOT. Il vient nous sommer de nous rendre.

BONAPARTE. Que toute la troupe s'échelonne en silence sur ces hauteurs... Auge-

reau, placez vous au milieu, et, lorsque je leverai ma main vers vous, faites battre les tambours, sonner les trompettes et que votre voix retentisse au loin comme si 20,000 hommes attendaient votre commandement....

JUNOT. Ah! je commence à comprendre...

AUGEREAU. Je ferai ce qu'il vient de dire; mais si au lieu de courir à Kerpen, il l'attend ici, c'est vouloir se faire prendre au traquenard... (*Augereau va se placer au milieu du théâtre, au fond et sur une élévation. — Les soldats se rangent en silence. — Le Parlementaire entre les yeux bandés.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN PARLEMENTAIRE.

LE PARLEMENTAIRE. Le général Bonaparte?

BONAPARTE. Il est devant vous... Qui vous envoie?...

LE PARLEMENTAIRE. Le général Kerpen, dont la division touche à vos avant-postes...

BONAPARTE. A quelles conditions consent-il à mettre bas les armes?...

LE PARLEMENTAIRE, *interdit.* Général... pardon... mais la surprise.

BONAPARTE. Parlez vite ; le temps est précieux.

LE PARLEMENTAIRE. Général, ceci est l'effet de quelque méprise; c'est lui... le général Kerpen... qui par ma voix, vous somme...

BONAPARTE. Plaît-il?

LE PARLEMENTAIRE. Vous presse de vous rendre.

BONAPARTE. Dites-lui, monsieur, qu'il ne tarde pas.

LE PARLEMENTAIRE. Mais, général, ce langage... Quand vous n'avez avec vous qu'une poignée d'hommes.

BONAPARTE. En même temps vous lui ferez mes compliments sur l'exactitude de ses rapports. Prévenez-le qu'à l'instant même mon armée va fondre sur sa division. Otez ce bandeau qui vous couvre les yeux. (*Il fait un signe à Augereau. — Le Parlementaire ôte son bandeau. — Les tambours battent, les trompettes sonnent.*)

AUGEREAU, *d'une voix éclatante.* Divisions... portez armes!... (*Il descend des hauteurs avec sa cavalerie.*)

BONAPARTE, *au Parlementaire.* C'est Augereau que vous avez entendu. —Augereau que vous croyez à Paris; voici Junot qui, deux fois déjà, vous a mis en déroute... Voici un exprès du Directoire qui m'annonce l'arrivée de Hoche et de Moreau. — Devant vous est Bernadotte et derrière vous Joubert, qui connaît maintenant votre changement de direction. —Mon cheval!... Allez, monsieur; présentez mes devoirs au général Kerpen !... Je vais le voir de près tout à l'heure!...

LE PARLEMENTAIRE. Veuillez attendre que je lui aie rendu compte...

BONAPARTE. Soit!... Mais hâtez-vous!

LE PARLEMENTAIRE. Je vous apporte à l'instant sa réponse...

BONAPARTE. Non! ces allées et ces venues me font perdre du temps... Si le général Kerpen se rend avec sa division, et je le lui conseille, qu'il fasse tirer un coup de canon ; Vous entendez... (*Le Parlementaire sort rapidement.*)

AUGEREAU, *allant à Bonaparte.* Quelle présence d'esprit ! quel sang-froid!... Mais réussiras-tu?

BONAPARTE. Pourquoi non ? J'ai mon étoile!... (*A part.*) Ah! puisse Kerpen se troubler aux paroles de son parlementaire!... C'est ici une des grandes épreuves de ma vie! Tout dépend de la pensée qui frappera Kerpen!... au hasard, ou plutôt à la fatalité!... (*Moment de silence. — Coup de canon au lointain.*) Enfin!... Il m'a semblé que je vivais un siècle!... (*Haut.*) Augereau, Junot!... allez dire à Kerpen que je lui laisse son épée!...

AUGEREAU. Bonaparte, nous ne sommes que des hommes d'action; tu es l'homme de génie, toi!...

JUNOT. Je savais bien qu'un jour on te rendrait justice!...

BONAPARTE, *entre eux.* Attendez donc encore, ma carrière commence!... Maintenant j'accepte l'armistice de l'archiduc. A Pavie! à Pavie! (*Il leve son épée. Les soldats courent à leurs rangs; les tambours battent, les trompettes sonnent, le théâtre change*).

Dix-septième Tableau.

UNE RUE DE PAVIE.

Officiers et soldats italiens, paysans et hommes du peuple armés. — Une vive agitation règne parmi les personnages.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN OFFICIER ITALIEN. Italiens, les Français ne franchiront pas les portes de Pavie... S'ils osent s'en approcher, ils seront foudroyés par les canons qui couvrent nos remparts...

UN PAYSAN. Même quand ils seraient conduits par ce Bonaparte, l'envoyé du démon, que le ciel confonde...

UN PAYSAN. Bonaparte a péri dans les gorges du Frioul.

LE PAYSAN. Qu'il ait péri ou non, peu

nous importe!... Mes camarades, les paysans se sont levés comme moi, et nous avons promis aux seigneurs de Venise de délivrer l'Italie de ces hérétiques de Français!...

TOUS. Mort aux Français!

LE PAYSAN. Comme à Milan, comme à Vérone, comme à Benasco, pour tous ceux qui nous tomberont sous la main!...

UN HOMME, *accourant.* Eh bien, nous ne manquerons pas de besogne!... (*On l'entoure avec curiosité.*)

VOIX DIVERSES. Qu'y a-t-il? Parle! Qu'y a-t-il?

L'HOMME. Eh bien, vous savez que j'étais allé chercher des nouvelles... Voici ce que j'ai appris... Le gros de l'armée française, conduit par Bonaparte, s'approche de Pavie à marches forcées...

TOUS. Ah! ah!

L'HOMME. On dit que le général a juré de tirer une vengeance éclatante de ce qu'il appelle notre rebellion!... On dit qu'il s'avance en laissant partout la désolation sur son passage.

TOUS, *avec anxiété.* Ah!... Pourrons-nous résister!... S'il s'empare de Pavie!... que deviendrons-nous?...

LE PAYSAN. Dieu est pour nous!... (*On entend le son des cloches.*) Écoutez!... Ceci nous annonce que monseigneur Mattei vient appeler sur nos armes les bénédictions du ciel!... (*Chant religieux dans la coulisse. Le cardinal Mattei entre suivi d'un cortége religieux. Arrivé en scène, il bénit la foule prosternée autour de lui.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE CARDINAL MATTEI, CLERGÉ.

LE CARDINAL. Soldats de la foi, enfants de la pieuse Italie, moi, cardinal légat du saint-siége, j'ai parcouru la ville et je viens parmi vous, sentinelles avancées, ranimer l'ardeur de votre enthousiasme... Défendez Pavie; invitez vos frères de Mantoue, de Vérone, de Venise et de toutes les villes, de toutes ces provinces où l'on s'est levé contre l'oppresseur étranger... A vous de combattre et de mourir, s'il le faut, pour une cause sacrée; le Dieu fort est avec ses fidèles, et sa main balaiera de notre sol les Français excommuniés, de même que jadis elle dispersait autour de Jérusalem les Assyriens et les Amalécites!... Gloire à Dieu!...

TOUS. Gloire à Dieu!...

UN PAYSAN, *accourant.* Dieu nous abandonne!

LE CARDINAL. Malheureux!...

L'HOMME. Les Français approchent!... (*Mouvement de crainte.*) Vérone s'est rendue, ainsi que Mantoue, et Benasco, saccagé, disparaît au milieu des flammes que vous pouvez voir à l'horizon!... (*Crainte croissante.*)

LE CARDINAL. Eh bien, que l'ennemi vienne à nous, éclairé par cette sinistre lueur! que ce soit la colonne flamboyante qui le guide vers Pavie, son tombeau!... Vous êtes trente mille pour défendre la ville... Ce nombre suffirait, mais ce n'est pas au nombre que le Dieu des armées donne la victoire... Il brise les superbes, il exalte les faibles, et vous n'êtes pas faibles, car vous allez combattre pour la cause du Tout-Puissant lui-même!... A ceux qui survivront, de riches et honorables récompenses... A ceux qui auront succombé, les palmes du triomphe dans l'éternité!... (*Pendant qu'il bénit encore la foule.*)

L'OFFICIER, *qui était parti, rentrant.* Un Français!...

TOUS, *avec fureur.* Un Français!... A mort!...

L'OFFICIER. Un parlementaire.

L'HOMME. Qu'importe!... C'est égal!... Qu'il périsse!...

L'OFFICIER. Écoutez-le, et respectez les droits de la guerre!... (*Agitation. Junot arrive à cheval, un mouchoir blanc à la main.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, JUNOT.

LE CARDINAL, *à Junot.* Téméraire, vous ne craignez pas?...

JUNOT. D'abord, je vous apprendrai que je ne crains rien, c'est pour cela que je suis venu...(*A un homme.*) Ne touche pas à mon cheval, toi!... Il regimbe, et ni lui, ni moi, ne voulons qu'on nous serre de trop près!... (*Murmures croissants.*) Taisez-vous donc, puisque je suis ici pour vous parler!... Habitans de Pavie, soldats, je précède le général en chef Bonaparte, qui, dans quelques instants, va se trouver au pied de vos remparts... (*Murmures confus.*) C'est à vous qu'il adresse la proclamation que vous allez entendre!... (*Il lit.*) Le perfide sénat de Venise, secondé par les prêtres et les moines qui vous font les instruments de leur fanatisme, par des seigneurs qui se servent de vous dans l'intérêt de leur aristocratie, le sénat de Venise a fomenté dans Pavie une révolte, où l'humanité et le droit des gens ont été indignement violés... Des Français ont été massacrés au milieu de la nuit, au milieu d'une fête!... Un crime aussi horri-

ble ne saurait rester impuni... Mais le général en chef, ne voulant pas confondre dans le même châtiment des coupables égarés avec les misérables instigateurs de l'attentat, vous somme, par ma voix, de lui ouvrir à l'instant les portes de la ville... Méritez sa clémence, en abandonnant les chefs vénitiens à sa justice !... Il vous donne dix minutes pour vous soumettre; ce délai passé, Pavie sera prise d'assaut et livrée au pillage... Bonaparte l'a juré sur son épée. (*Murmures, cris, menaces.*) Vous avez entendu ?... Faites-en votre profit... Je vais attendre votre réponse à la porte de la ville, et Bonaparte ne tardera pas à s'y présenter... Place !... place !... (*Il passe à travers la foule qui le menace.*) Vous menacez encore !... Vous auriez dû voir que c'était inutile. (*Il sort lentement.*)

MATTEI, *au peuple.* Suivez-moi !... Allons offrir nos bras à ce Dieu qui nous inspire !

TOUS. Gloire à Dieu !... (*Ils sortent. Le théâtre change.*)

Dix-huitième Tableau.

DEVANT PAVIE.

Au fond, une rampe conduisant aux fortifications de la ville. — Au haut de cette rampe, à droite, un château fort entouré d'un mur crénelé et une porte donnant entrée dans la ville; la plate-forme est garnie de soldats et de pièce de canon.— Junot est en scène avec quelques guides à cheval comme lui.

SCENE PREMIERE.

JUNOT, *seul.*

Ah ! ah !... ils font des façons, à ce qu'il paraît !... Voilà Bonaparte qui arrive !... (*Le bruit des tambours se fait entendre et se rapproche. Arrivée des troupes françaises. Bonaparte en tête et entouré de son état-major. Les troupes se rangent. Bonaparte se trouve au milieu du théâtre : il fait un geste, et les tambours cessent de battre. Silence général.*)

SCÈNE II.

BONAPARTE, JUNOT, OFFICIERS, SOLDATS FRANÇAIS, SOLDATS ITALIENS SUR LA PLATE-FORME, L'OFFICIER ITALIEN.

BONAPARTE. Soldats, je l'ai juré : la ville emportée, deux heures de pillage. Eh bien ! Junot ?...

JUNOT. Général, je leur ai lu votre proclamation, et j'attends leur réponse... (*Bonaparte regarde à sa montre. Silence.*)

LE COMMANDANT, *paraissant sur la plate-forme entouré de soldats.* Français, vous attendez notre réponse, la voici !... Feu !... (*Coups de canon et fusillade. — Les soldats français irrités vont pour répondre à cette attaque.*)

BONAPARTE, *avec un geste impérieux et d'une voix éclatante.* Qui donc osera faire feu avant que je n'en donne l'ordre ? Est-ce l'armée d'Italie que j'ai devant moi, ou une troupe de paysans indisciplinés !... Qu'on fasse avancer l'artillerie et les pièces de siége !... (*Cet ordre est exécuté ; on pointe les canons. Regardant à sa montre.*) Canonniers, feu !... (*On tire à deux reprises.*) Soldats, en avant ! Qu'on enfonce les portes à coups de hache !... (*Les soldats, sapeurs en tête, s'élancent sous une grêle de balles... Les portes sont enfoncées à coups de hache par les sapeurs. Les soldats y entrent pêle-même, suivis par la cavalerie. Tumulte, cris de détresse dans la ville, dont les habitants sortent avec épouvante. Le plus grand nombre se jette aux pieds de Bonaparte en faisant entendre des supplications.*)

CRIS. Grâce !... Pitié !...

BONAPARTE. Pitié, dites-vous ! Il n'est plus temps !... l'heure de la justice a sonné !... (*Le cardinal sort de la ville avec le clergé et vient se prosterner aux pieds de Bonaparte.*) Relevez-vous, relevez-vous donc.... est-ce à moi de vous apprendre qu'on ne s'agenouille que devant Dieu !...

LE CARDINAL. Rien ne résiste à vos armes ! Soyez clément comme vous êtes invincible !... le ciel...

BONAPARTE. Le ciel ! vous l'imploriez naguère pour qu'il bénît de criminelles tentatives... Moi je pourrais vous dire qu'il m'a envoyé pour faire justice à chacun !... Quand donc les ministres du Christ se souviendront-ils des préceptes de leur divin maître... Si vous aviez été fidèles à son Evangile, vous ne seriez pas ici à me demander grâce... Assez ! assez !

LE CARDINAL. Eh bien ! acceptez une autre réparation : tous nos trésors...

BONAPARTE. De l'or !... c'est de l'or que vous osez m'offrir !... Quand vous en couvririez cette place et tous les pavés de cette ville, cela ne pourrait suffire à payer le sang d'un seul de mes soldats !...

JOSÉPHINE, *avant d'entrer.* Bonaparte !... Bonaparte !...

BONAPARTE. Joséphine !...

SCENE III.

LES MÊMES, JOSÉPHINE, NADDI.

(*Joséphine, conduite par Naddi, entre rapidement et court dans les bras de Bonaparte.*)

JOSÉPHINE. Enfin, le voilà !...

BONAPARTE. Et toi sauvée !...

JOSÉPHINE. Oui, sauvée; recueillie dans un asile impénétrable, par cette jeune femme, Naddi, mon ange libérateur!...

BONAPARTE, *à Naddi.* Madame, je vous dois le moment le plus heureux de ma vie, peut être, et je ne l'oublierai pas!...

JOSÉPHINE. Que dit-on?... Qu'ai-je entendu dire?... car je ne suis sûre de rien, je suis folle de te revoir!... tu vas entrer dans cette ville pour y porter le pillage, la désolation et la mort!...

BONAPARTE. Laisse-moi!... Junot va te conduire, laisse-moi!...

JOSÉPHINE. Et je serais venue de Paris pour assister à des scènes comme celles que j'ai déjà vues, comme celles que tu me prépares... Non, non... je ne le veux pas!... Nous verrons si, à mes côtés, tu auras le courage de te montrer cruel et impitoyable!...

BONAPARTE. Ne plaide pas pour le crime!..

JOSÉPHINE. Tout un peuple ne peut être criminel, et c'est tout un peuple que tu vas punir!...

BONAPARTE. Laisse-moi, te dis-je! justice sera faite!... (*Il s'écarte d'elle, se retourne et se trouve en face de Naddi tombée à ses genoux.*) Que faites-vous!...

NADDI. Je ne vous implore pas... toute supplication est inutile, puisque les siennes sont impuissantes sur votre cœur. (*Elle désigne Joséphine.*) Il fallait une rançon à cette ville, la voilà!... (*Elle désigne encore Joséphine.*) Dieu m'a permis de la sauver pour changer un jour de colère en un jour de clémence!

BONAPARTE, *après les avoir regardées toutes les deux.* Naddi, Joséphine, devant des femmes comme vous, la vengeance devient impossible, et la justice elle-même se sent fléchir et pardonne!... (*A haute voix.*) Mais, malheur aux patriciens de Venise... (*regardant le cardinal*) et à tous ceux qui auront partagé leurs manœuvres perfides et sanguinaires!... (*Il tire sa montre, en pousse les aiguilles et la remet dans son gousset, puis il fait signe aux tambours qui battent; les soldats accourent à leurs rangs.*) Soldats, je vous ai dit ceci: A partir du moment où on aura franchi la porte de Pavie, deux heures de pillage.

LES SOLDATS. Oui... oui!...

BONAPARTE. Les deux heures sont expirées. (*Murmures d'incrédulité.*) Il était une heure quand on a pénétré par cette porte... Il est trois heures maintenant.

LES SOLDATS. Ah! ah!...

BONAPARTE. Il est trois heures, vous dis-je; voici ma montre!... (*Murmures divers.*) Plus de pillage! (*Les soldats, dont quelques-uns murmuraient, se mettent à rire.*)

ALBOISE. Elle n'avance que ça? excusez... en v'là une patraque.

BONAPARTE. Junot, conduis ces dames au palais où je vais vous rejoindre... Laisse d'abord passer la tête de nos troupes... elles seront en sûreté au milieu de nos rangs!... (*Au cardinal, aux moines et aux autorités.*) Vous rentrerez dans la ville lorsque le dernier de nos soldats y aura pénétré... Si quelque trahison éclatait encore, je tiens la foudre dans mes mains, et rien au monde ne saurait la retenir ou la détourner... En avant!... (*Tambours, défilé, entrée dans la ville. Le théâtre change.*)

Dix-neuvième Tableau.

A PASSERIANO.

Le théâtre représente une campagne ouverte à Passeriano, près Campo-Formio. — A gauche, on voit l'entrée de l'habitation occupée par Bonaparte.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN ENVOYÉ DE VENISE, *précédé d'*UN OFFICIER SUPÉRIEUR; SOLDATS *au fond, sous les armes.*

L'OFFICIER, *à l'Envoyé.* Citoyen podestat, voici la première maison du village de Passeriano, c'est la demeure du général en chef... Je vais le prévenir de votre arrivée. (*Il se dirige vers la maison au moment où Junot en sort, suivi de deux autres Généraux.*)

JUNOT. Personne ne peut entrer... le général s'est enfermé avec les envoyés de l'empereur... Ils mettent la dernière main au traité de paix.

L'ENVOYÉ. Malheur à nous!... Je suis venu trop tard...

JUNOT. Ah! c'est vous, seigneur provéditeur!... En effet, Venise arrive quand tout est fini, car les voilà qui sortent.

L'OFFICIER, *aux soldats qui sont sous les armes.* Attention!... Portez armes, présentez armes!... (*Trois généraux autrichiens sortent de la maison, précédés de deux aides de camp de Bonaparte; les tambours battent aux champs; les généraux autrichiens saluent Bonaparte et les officiers français, qui leur rendent leur salut, et s'éloignent.*)

JUNOT, *à Bonaparte.* Le signor provéditeur Ottolini.

BONAPARTE, *à l'Envoyé.* Puisque vous osez venir jusqu'ici, monsieur, c'est que la France, je le suppose, a obtenu satisfaction du meurtre de ses soldats?... Les assassins sont-ils punis? m'annoncez-vous l'arrestation des chefs de la révolte, du sénateur Pesaro et du commandant du Lido?...

L'ENVOYÉ. Général, le sénat de Venise, pour désarmer votre colère, avait ordonné qu'ils fussent conduits devant vous ; mais tous deux, prévenus sans doute par quelques amis, se sont dérobés à toutes les recherches.

BONAPARTE. Ah ! je m'en doutais !... Mais je les retrouverai, moi, et s'il le faut, je retarderai mon départ... Votre sénat sait déjà que je ne menace pas en vain... J'ai déchiré son livre d'or, j'ai détruit son inquisition !... S'il refuse plus longtemps la satisfaction que j'exige, je ne laisserai pas pierre sur pierre de Venise la belle, et j'écrirai sur un poteau : Ici fut une ville lâche et sans foi !...

SCÈNE II.

LES MÊMES, LIPPANI.

LIPPANI, *entrant sur les derniers mots.* Lâche, dites-vous ?... Vous n'écrirez pas ce mot, général, car me voilà !...

BONAPARTE. Quel est cet homme et que me veut-il ?

LIPPANI. Le comte Lippani, gouverneur du Lido.

BONAPARTE. Lippani !... et tu oses paraître devant moi !... Sais-tu le sort qui t'attend ?...

LIPPANI. Oui, je le sais... Faites assembler le conseil de guerre.

BONAPARTE. Je ne te ferai pas cet honneur... Les assassins tels que toi sont fusillés sur-le-champ.

LIPPANI. Fais-moi fusiller si tu le veux, mais ne m'insulte pas !... Moi, un assassin !...

BONAPARTE. Tu étais leur chef !... c'est au nom du commandant du Lido que Pavie a été ensanglantée ; c'est au nom du commandant du Lido qu'on a sonné les pâques véronaises !...

LIPPANI. On a abusé de mon nom ; Venise et ses moines m'ont trompé, comme ils t'ont trompé toi-même. Je ne porte pas de poignard, moi !... je porte une épée ; et, avant de te la rendre, c'est sur cette épée, c'est dur mon honneur de soldat que je jure que j'ai été indignement calomnié... Et quand je parle ainsi, le général Bonaparte, soldat comme moi, doit me croire !...

BONAPARTE, *après un moment de silence.* Mais cependant, à Lonato, tu t'étais déclaré contre moi ?

LIPPANI. C'est vrai !...

BONAPARTE. Pourquoi ?

LIPPANI. Pour me venger d'un homme que j'admirais et qui a détruit mon bonheur.

BONAPARTE. Quel est cet homme ?

LIPPANI. Ne me questionne pas davantage ; je ne le nommerai pas.

SCÈNE III.

LES MÊMES, JOSÉPHINE, *entrant, suivie de Naddi, qui se tient à l'écart.*

JOSÉPHINE, *à Bonaparte.* Mais je te le nommerai, moi.

BONAPARTE. Toi, Joséphine ?

JOSÉPHINE. Oui, mon ami... Celui que le comte Lippani admirait à l'égal d'un dieu et pour qui, maintenant, il n'a plus assez de haine dans le cœur, c'est le général Bonaparte !...

BONAPARTE. Moi ?

JOSÉPHINE. Toi-même, l'auteur involontaire du malheur de toute sa vie...

BONAPARTE. Comment ? et qui a pu dire ?...

JOSÉPHINE. La comtesse Lippani... ou plutôt la bonne, la douce Naddi elle-même. (*Naddi s'avance.*)

BONAPARTE. Eh quoi ! vous seriez ?...

NADDI. La femme du comte Lippani, oui, général, et c'est à genoux que j'implore la grâce de mon mari !...

LIPPANI. Arrêtez, madame ; il faut d'abord savoir si le comte Lippani tient assez à la vie pour l'acheter au prix de son honneur !...

BONAPARTE. Je ne vous comprends pas, monsieur.

NADDI. Eh bien ! général, j'oserai tout vous dire...

BONAPARTE. Parlez, madame.

NADDI. Apprenez donc qu'un homme, un misérable, a jeté dans le cœur de mon mari les germes d'un soupçon qui outrage à la fois mon honneur et le vôtre, général... Cet homme, vous ne pouvez l'avoir oublié, car il était déjà votre ennemi mortel à Toulon.

BONAPARTE. Salicetti ?...

NADDI. Il a remis au comte une lettre que je vous avais adressée de Florence et dont les termes, bien cruellement interprétés, ont enflammé la colère et la haine de mon mari.

BONAPARTE, *faisant un pas vers Lippani.* En vérité, monsieur, il faut que la jalousie ait fatalement égaré votre raison, pour que vous ayez pu vous méprendre sur des sentiments si nobles et si purs... Je n'ai qu'un mot à vous dire : c'est que la comtesse Lippani est une de ces femmes devant qui tout homme d'honneur doit s'incliner avec respect... (*il ôte son chapeau*) et qui sont la gloire de leur sexe... Et si vous avez le malheur d'en douter encore, c'est sur mon épée, c'est sur mon honneur de soldat que je le jure ; et quand le général Bonaparte parle ainsi, à votre tour, monsieur, vous devez le croire !...

LIPPANI, *avec enthousiasme.* Oui, oui, je vous crois !... Naddi, me pardonnez-vous ?...

JOSÉPHINE. Oui, elle vous pardonne !...

BONAPARTE. Elle vous sauve la vie et elle vous rend votre épée.

LIPPANI. C'est à vous, général, que je les consacrerai toutes deux.

BONAPARTE. J'y compte si bien, que je vous nomme gouverneur de Pavie, certain que la nouvelle république italienne ne me désapprouvera pas... Junot, sommes-nous prêts à partir?

JUNOT. Oui, général.

BONAPARTE. Allons, Joséphine, fais tes adieux à la comtesse. (*Joséphine embrasse Naldi; les deux femmes sortent, ainsi que Lippani. Roulement. Officiers, Soldats, etc. Sur un signe de Bonaparte, le tambour cesse. Aux soldats.*) Soldats, la paix vient d'être signée entre l'empereur et la France... Je vais partir pour Paris. En me séparant de l'armée, je me console par l'espoir de me retrouver bientôt au milieu de vous, luttant contre de nouveaux dangers. Quelque poste que le gouvernement assigne à l'armée d'Italie, nous serons toujours les dignes soutiens du nom français. En vous entretenant des princes que nous avons vaincus, des peuples qui nous doivent la liberté, et des combats nombreux que nous avons livrés, vous aurez le droit d'être fiers, car vous pourrez dire: c'est l'armée d'Italie qui a fait cela, et j'en étais.

TOUS. Vive le général!... (*Alboise paraît avec six grenadiers; ils sont en grande tenue.*)

JUNOT, *à Alboise*. Que voulez-vous?

ALBOISE. Parler au général, donc!...

BONAPARTE, *se retournant*. Qu'est-ce? Ah! c'est mon grognard... Eh bien, que me voulez-vous?

ALBOISE. Général, les anciens que voici m'ont choisi en qualité du plus éloquent et du moins timide du régiment, pour avoir la chose de vous faire une manière d'allocution, si tant est que vous voulez bien le permettre...

BONAPARTE. Je t'écoute, mais sois bref...

ALBOISE. Ça y est, général... Vous avez fait la paix et vous allez partir... Ceci peut ne pas vous faire plaisir; mais nous n'avons pas à nous immiscer, comme dit le quartier-maître; nous présupposons que vous n'oublierez pas les anciens; mais il y a un proverbe qui dit: Les petits cadeaux entretiennent...

BONAPARTE. J'entends... à quelques-uns d'entre vous j'ai promis des sabres d'honneur; vous les aurez, et peut-être un jour... mieux encore.

ALBOISE. Merci... ça n'est pas de refus... dans l'occasion on vous en rafraîchira la mémoire... Mais ce n'est pas de ce qu'il s'agit; c'est nous, au contraire, qui venons à cette fin de vous prier d'accepter un petit cadeau, comme qui dirait en guise de souvenir.

BONAPARTE. Un cadeau, à moi?

ALBOISE. Voici l'objet... (*Il prend un petit sac et en tire une montre.*)

BONAPARTE. Une montre!...

ALBOISE. Vu que celle dont vous vous servez, foi d'Alboise, ce n'est pas pour l'humilier que je le dis, mais elle ne règle pas le soleil... elle file des heures à la minute... Nous nous en sommes aperçus à la prise de...

BONAPARTE. C'est bien, j'accepte... Ce sera un souvenir de ma brave armée d'Italie...

JUNOT. Tout est prêt, général.

BONAPARTE. Partons.

TOUS. Vive le général!

Vingtième Tableau.

COUR DU LUXEMBOURG.

La grande cour du Luxembourg, telle qu'elle était disposée pour la fête triomphale donnée à l'occasion de la remise du traité de Campo-Formio. — A droite une estrade sur laquelle sont placés les directeurs. A droite et à gauche, des amphithéâtres de gradins, sur lesquels sont assis les membres des deux conseils. Au fond, les ministres en grand costume. — De distance en distance, tout autour de la salle, des trophées magnifiques, formés par des drapeaux pris sur l'ennemi. — Tentures tricolores; galeries splendidement décorées; orchestre dans l'enceinte. Factionnaires à droite et à gauche.

Après l'hymne, le bruit de l'artillerie redouble, et l'assemblée se lève au moment où BONAPARTE *entre en scène conduit par* M. DE TALLEYRAND, *ministre des relations extérieures... De vives acclamations se font entendre. Bonaparte s'incline, et, dans une attitude mêlée de modestie et de fierté, il attend que cet enthousiasme se calme et fasse place à un silence général et respectueux. Les généraux* JOUBERT *et* ANDRÉOSSY *se sont avancés portant un drapeau d'une grande richesse, et se sont placés à côté de Bonaparte.*

BARRAS. Général, ce drapeau, c'est celui que le Directoire vient de donner à l'armée d'Italie... Epaminondas ne léguait à ses enfants et à l'avenir que deux victoires. Vous, général, à un âge où l'on commence à peine la gloire, vous léguez à la France, à la posté-

rité, les noms de dix-huit batailles rangées, et de soixante-sept combats écrits en lettres d'or sur la nouvelle oriflamme de la République. (*Acclamations.*)

BONAPARTE. Citoyens, le peuple français, pour être libre, avait des rois à combattre; pour obtenir une constitution fondée sur la raison, il avait dix-huit siècles de préjugés à vaincre... Vous avez triomphé de tous les obstacles, et de la paix que vous venez de conclure date l'ère des gouvernements représentatifs. J'ai l'honneur de vous remettre le traité de paix signé à Campio-Formio, et ratifié par S. M. l'Empereur. Cette paix assure la liberté, la prospérité et la gloire de la République. Lorsque le bonheur du peuple français sera assis sur de meilleures lois organiques, l'Europe entière deviendra libre... (*Acclamations. Toute l'assemblée se lève. On entonne de nouveau l'hymne de Chénier. Bonaparte va à l'estrade, où Barras lui donne l'accolade. Les autres Directeurs embrassent tour à tour le Général. Les acclamations redoublent, ainsi que le canon. Le rideau tombe au cri de : Vive la République!*)

FIN.

Paris. — Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

HENRI IV

DRAME HISTORIQUE EN TROIS ACTES, SEIZE TABLEAUX ET PROLOGUE,

PAR

MM. V. DE SAINT-HILAIRE ET MICHEL DELAPORTE,

DÉCORS DE MM. CICÉRI, WAGNER ET MARTIN, MUSIQUE DE M. FRANCASTEL, BALLETS DE M. LAURENT.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre national du Cirque-Olympique, le 17 octobre 1846.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

HENRI D'ALBRET	MM. SALLERIN.
LE COMTE D'ARNEGUI	VIZENTINI.
LE BARON DE LUZ, capitaine des gardes	THÉOL.
LUBER, médecin de la cour	AUGUSTE.
MENDISGAL, astrologue	DOLBEL.
LE DOYEN DE LA NOBLESSE	BEAULIEU.
UN HUISSIER	DORSAY.
JEANNE D'ALBRET, fille de Henri d'Albret	Mmes SOPHIE.
MADELEINE, nourrice de l'enfant royal	PÉLAGIE.
SEIGNEURS, DAMES DE LA COUR.	

L'action se passe au château de Pau, en 1553.

PROLOGUE.

Le théâtre représente une salle du château de Pau. — A droite, la porte qui conduit à l'appartement de Jeanne d'Albret. — A gauche, le trône. — Au fond, une grande porte vitrée ouvrant sur une terrasse qui domine les jardins.

SCÈNE I.

LE COMTE D'ARNEGUI, LE BARON DE LUZ, MENDISGAL, UN ÉCUYER, UN HUISSIER, OFFICIERS et GENS DE SERVICE.

(Mendisgal est sur la terrasse du fond, méditant et écrivant.)

LE COMTE, à l'écuyer.

Que vos courriers se tiennent prêts à monter à cheval, pour porter à toutes les cours alliées la nouvelle de l'événement que la Navarre attend avec tant d'impatience. (L'écuyer s'incline et sort.)

LE BARON.

Sera-ce donc pour aujourd'hui?...

LE COMTE.

Sa Majesté l'espère. (A un officier.) Vous, monsieur le commandant de l'artillerie, allez à vos pièces. Vous pourrez voir de votre batterie la fenêtre de Jeanne d'Albret. Si c'est une princesse que le ciel nous envoie, une colombe s'en échappera; si c'est un prince, ce que Dieu veuille, la bannière royale sera déployée, et vous ferez tirer vingt-un coups de canon.

(L'officier s'incline et sort.)

LE BARON.

Ah ça! mon cher comte...

LE COMTE.

Pardon, baron de Luz, encore un ordre... (A l'huissier.) Allez dire au docteur Luber de se rendre à l'instant au palais...

(L'huissier s'incline et sort.)

LE BARON.

Le docteur Luber... Mais je le croyais auprès de la comtesse votre femme... qui, ce me semble, avait aussi besoin de son assistance.

LE COMTE.

Que voulez-vous?... le roi n'a plus confiance dans le médecin ordinaire de sa fille, qui a déjà perdu deux enfans... Il veut notre docteur. Il faudra donc que la comtesse...

LE BARON.

Se contente d'un autre, c'est clair... ou qu'elle attende, ce qui serait encore plus conforme à l'étiquette... Voilà donc qui est convenu, ce jourd'hui 13 décembre 1553, la Navarre aura probablement à fêter tout ensemble la naissance d'un petit-fils de son roi et d'une fille de son grand-sénéchal!

LE COMTE.

Une fille, dites-vous... J'espère bien que j'aurai aussi un fils, un digne héritier de mon nom!

LE BARON.

Et je suis sûr, moi, que vous aurez une fille...

LE COMTE.

Pourquoi cela?...

LE BARON.

Parce que cela m'arrange mieux, attendu que j'ai l'intention de vous demander sa main pour Ferdinand-Charles, fils unique de moi Hector, dixième baron de Luz, et capitaine des gardes du roi.

LE COMTE.

Quelle folie! un enfant de cinq ans!...

LE BARON.

Oh! rassurez-vous; je ne prétends pas célébrer aujourd'hui même le mariage... Non; je fais seulement ma demande d'avance, pour prendre date; et j'espère que vous ne me refuserez pas...

LE COMTE.

Vous êtes fou, vous dis-je... J'aurais un fils.

LE BARON.

Vous aurez une fille, dont je serai parrain, et que je nommerai Louise, comme son excellente mère, si ça peut vous être agréable...

LE COMTE.

Laissez-moi donc tranquille...

LE BARON.

Et tenez, voilà le docteur Luber... Il pourra sans doute nous mettre d'accord.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LUBER, UN HUISSIER.

LE COMTE, à Luber.

Vous quittez la comtesse?...

LUBER.

Oui, monsieur le comte. Le roi m'a fait demander, il a fallu obéir... J'ai laissé, près de madame d'Arnegui, Alonzo, mon élève, garçon très capable...

LE COMTE.

Mais la comtesse?...

LUBER.

Rien encore... Mais tout se passera bien, j'espère.

LE BARON.

Sans doute, sans doute... Et ne pourriez-vous nous dire, savant docteur, quel sera le sexe de l'enfant?...

LUBER.

Monsieur, il y a des questions qu'il est convenable de ne pas faire à un homme sérieux. Vous avez là Mendisgal, l'astrologue... adressez-vous à lui... (Il sort par la porte de droite.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, excepté LUBER.

LE BARON.

Diable de Luber, il n'entend pas la plaisanterie... Au fait, il peut avoir raison... ça rentre plutôt dans les attributions de l'astrologie... Holà! Mendisgal!...

MENDISGAL.

Pardon, monsieur le baron, mais je suis occupé d'un important travail.

LE BARON.

Vraiment?... Qu'est-ce donc?...

MENDISGAL.

Je lisais dans les astres.

LE BARON, l'amenant en scène.

Eh bien! fermez le livre un moment, et venez à nous...

MENDISGAL.

Impossible... il faut que je finisse mon horoscope.

LE BARON.

Quel horoscope?...

MENDISGAL.

Celui de l'auguste enfant dont nous attendons la naissance. Cet horoscope m'a été demandé par l'illustre Jeanne d'Albret elle-même, il y a plus de huit jours.

LE BARON.

Huit jours!... Il doit être fini alors...

MENDISGAL.

Mais non... il faut attendre l'instant précis de la naissance, pour calculer, d'après cela, sous l'influence de quelle planète ou de quel signe la corélation du passé et du présent place l'avenir. Par exemple, s'il arrivait que le Lion se trouvât en rapport avec la Tortue, ce serait le courage uni à la prudence; si l'Écrevisse se rencontrait avec...

LE BARON.

Fort bien... oui... c'est très profond ce que vous dites là... si profond que nous n'y entendrions rien, ni les uns ni les autres... Et puis, toute une existence à pronostiquer, on conçoit que ça peut être long. Ce que nous avons à vous demander, nous, est beaucoup plus simple et plus court.

MENDISGAL.

Mais...

LE BARON.

Vous êtes un habile homme, n'est-ce pas, maître Mendisgal?...

MENDISGAL.

Tout le monde me fait l'honneur de le croire.

LE BARON.

Eh bien ! nous ferons comme tout le monde, si vous répondez nettement à la question que je vais vous adresser, au nom du comte d'Arnegui, grand-sénéchal de Navarre, ici présent...

LE COMTE.

Assez, baron, assez...

LE BARON.

Du tout, il répondra... Voyons, Mendisgal, ce digne comte, mon excellent ami, qui est là qui enrage, se ronge les ongles, et ne peut tenir en place, aura-t-il une fille ou un fils ? hein !...

MENDISGAL.

Le désir le plus ardent de M. le comte est de voir se continuer dans un fils la gloire de son illustre nom.

LE BARON.

Nous savons cela, de reste; mais dites-nous ce qu'en pensent les astres?...

MENDISGAL.

Heu !... les astres trempent souvent nos désirs.

LE BARON.

Ce n'est pas là répondre, c'est éluder.

MENDISGAL.

Permettez donc... Il faut le temps de préparer mes calculs, de consulter mon planisphère... et dans une huitaine de jours...

LE BARON.

Une huitaine!... mais puisqu'on vous dit que c'est aujourd'hui... dans une heure... dans quelques minutes, peut-être, qu'il sera père!

MENDISGAL.

Eh bien! si l'on touche, en effet, à l'événement, à quoi bon des recherches?... Je retourne à mon horoscope. (Il remonte à son poste.)

LE BARON.

Ce qui signifie que vous n'aimez pas prédire à si courte échéance... c'est trop compromettant, n'est-ce pas?... Allons, allons, astrologues et médecins, vous n'êtes pas plus sorciers les uns que les autres.... Mais qui vient donc là?...

LE COMTE, regardant à gauche.

Une paysanne... Eh! mais c'est Madeleine, notre nourrice... Que vient-elle faire ici?...

LE BARON.

Vous annoncer la naissance de votre fille, sans doute.

LE COMTE.

Oh! vous êtes insupportable! (Aux gardes.) Laissez entrer...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MADELEINE.

MADELEINE, au hallebardier qui la retient.

Là... tu vois bien que j' peux entrer, grand escogriffe!... Croyait-il pas m'interloquer, parc' qu'il a un' hallebarde... Allez, allez, un homme ne m' fait pas peur, à moi!...

LE COMTE.

Vous me cherchez, Madeleine?...

MADELEINE.

Non, c'est pas vous que j' cherche, c'est le roi.

LE COMTE.

Le roi?...

MADELEINE.

Oui, il paraît qu' toutes les grandes dames, comtesses, baronnes, duchesses et autres mijaurées qui s'étaient présentées pour nourrir l' royal poupon, n'ont pas conv'nu à c' brave monsieur Luber... Pour lors, il m'a envoyé quérir bien vite, moi et mon lait... et nous v'là... Où qu'est l'enfant?...

LE BARON.

Mais il n'est pas encore né.

MADELEINE.

Vrai?... Eh ben! tant mieux, ça m' donnera le temps de faire mes conditions avec le grand-père.

LE COMTE.

Vos conditions... mais c'est impossible, Madeleine... et nous?...

MADELEINE.

Ah dame! vous... vous vous arrangerez... vous vous passerez de nourrice.

LE BARON.

Comme vous vous serez passé de médecin, c'est dans l'ordre... double emprunt forcé... c'est très flatteur... et cela grandira votre crédit...

MADELEINE.

Ah ça! c'est pas tout... Dites donc, ça avance là bas... et si vous t'nez à être là au bon moment, vous n'avez pas une minute à perdre.

LE COMTE.

Hélas! je ne puis bouger d'ici... Les devoirs de ma charge m'y retiennent.

MADELEINE.

Vraiment?...

LE BARON.

Et puis, d'ailleurs, madame d'Arnegui connaît trop bien les convenances pour se permettre d'être mère avant Son Altesse... Ce serait maladroit.

(Le comte remonte la scène avec impatience.)

MADELEINE.

Je n' sais pas trop c' que ça signifie, c' que vous dites là... vous, mon bonhomme... mais ça m' fait l'effet d'êt' bien bête...

LE BARON.

Hein?...

MADELEINE.

Écoutez donc, je n'ai pas l'habitude d'farder ma pensée, moi... n'y a pas assez long-temps que j' suis à la cour pour ça... mais soyez tranquille, quand j' vous aurai fréquenté queuques mois,

p't-être que j' finirai par mentir aussi bien que vous...

LE BARON, à part.

Elle est originale, cette nourrice... et très piquante, ma foi. (Haut.) Pst!... nourrice!...

MADELEINE.

M'sieur?

LE COMTE.

Oh! je n'y tiens plus... Il faut que je sache...

UN HUISSIER, à la porte de droite.

Monsieur le comte, le roi vous demande.

LE COMTE.

Le roi!... Et ma femme!... et ne rien savoir!.. Ah! quel supplice!

(Il sort à la suite de l'huissier.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, excepté LE COMTE.

MADELEINE.

Du moment qu' c'est lui qu'on appelle, c'est qu' ça n' presse pas encore.

LE BARON.

Non, sans doute, et nous aurons le temps de causer un peu ensemble.

MADELEINE.

Causer, de quoi?

LE BARON.

Mais, dame, de... Approchez donc, nourrice, approchez... Je suis un peu médecin aussi, moi, voyez-vous... médecin militaire... et...

(Il lui prend la taille.)

MADELEINE, se dégageant.

Médecin ou non, à bas les mains, ou j' tape!

LE BARON.

Permettez, nourrice, permettez...

MADELEINE.

Mais, du tout, je n' permets pas.

LE BARON.

Il s'agit seulement de reconnaître si vous avez...

MADELEINE.

Si j'ai quoi?...

LE BARON.

Toutes les qualités de l'emploi.

MADELEINE.

Voyez-vous ça?... Ah!... mais, dit's donc, eh!... ne r'commencez pas, ou sinon!...

LE BARON.

Nourrice!... quand je vous dis mon but, je ne comprends pas...

MADELEINE.

Oui, mais j' comprends, moi, et ça m' suffit... On a c' qu'il faut, m'sieur sainte-n'y-touche... T'nez-vous donc tranquille.

L'HUISSIER, à la porte de droite.

Le roi, messieurs.

(Tout le monde se lève, se range et se découvre.)

MADELEINE, le regardant venir.

Ah! c' vieux monsieur, c'est le roi?... Eh ben! il a un' bonne figure, tout d' même... J' vas lui parler.

LE BARON, la retenant.

Quand il vous demandera, pas avant. L'étiquette s'y oppose.

MADELEINE.

Ça suffit!... Mais y m' semble pourtant que d' nourrice à grand-père, il n'y a qu' la main, et...

LE BARON.

Chut!...

(Le roi entre avec le comte d'Arnegui; tout le monde s'incline.)

SCENE VI.

LES MÊMES, HENRI D'ALBRET, LE COMTE D'ARNEGUI.

HENRI.

Rejoignez votre femme, mon cher d'Arnegui. Je juge de ce que vous devez souffrir par l'inquiétude et l'impatience que j'éprouve moi-même en ce moment. Allez donc, mon ami, nous vous remplacerons pour cette fois.

LE COMTE.

Vous me comblez, Sire, et ma reconnaissance...

HENRI.

C'est bien, c'est bien... Tâchez de nous rapporter une bonne nouvelle...

SCENE VII.

LES MÊMES, excepté LE COMTE.

HENRI, au baron et aux autres officiers.

Ce pauvre comte, il me faisait vraiment pitié. Jamais je n'ai vu un homme plus tourmenté, plus malheureux. Et pourtant, il ne s'agit chez lui que de lui-même et de sa famille, tandis qu'ici c'est le sort de tout un royaume qui est en jeu. L'Espagnol a les yeux sur nous, et si le ciel ne nous accordait pas un prince, moi mort, il essaierait de nouveau de s'emparer de la Navarre. Or, la domination de l'Espagne, voyez-vous, ce serait la honte et la ruine de ce beau pays!... Voilà pourquoi je me tourmente, moi, pourquoi je tremble en ce moment! Je ne voulais pas quitter ma fille, mais le courage m'a manqué près du lit de douleur... Allez, mon père, m'a dit cette noble et vaillante Jeanne d'Albret, si le ciel m'accorde un fils, mes chants vous l'annonceront.

LE BARON.

Et si c'est une fille?

HENRI.

Son silence me l'apprendra.

MADELEINE, aux autres.

Le silence, pour une fille... C'est drôle!... j'aurais plutôt attendu l' contraire.

HENRI, allant s'asseoir.

Quelle est cette femme?

LE BARON.

Une brave paysanne, une nourrice que le docteur Luber a fait venir pour l'enfant royal.

HENRI.

Ah!... Mais elle est fraîche et fait plaisir à voir... Approchez, commère, approchez.

MADELEINE.

Voilà, Majesté! (Elle fait la révérence.)

HENRI.

Vous êtes donc à nous, ma mie?

MADELEINE.

Oui m'sieur... Non, j' veux dire monseigneur... non, c'est Sire... Mais avant, je voulais, je devais... Tiens! mais ça m' fait tout d'même de l'effet d'vous parler... Ah! dame, c'est qu' les rois, c'est du fruit nouveau pour moi, voyez-vous!...

HENRI.

Je n'ai pourtant pas l'air bien effrayant?

MADELEINE.

Ma foi, non... au contraire... C'est moi qu'étais bête, voilà tout... Mais c'est passé, v'là la parole qui me r'vient... Gare à vous!

HENRI, riant.

Vous aviez donc à me dire?...

MADELEINE.

J'avais à vous dire qu'avant d' m'engager avec Vot' Majesté, j'ai à faire mes conditions.

HENRI.

Vos conditions?

MADELEINE.

Oui. M'sieur l' docteur Luber le sait ben... (Montrant le baron.) Et c't' autre médecin là aussi.

HENRI.

Le baron, médecin!...

LE BARON, faisant des signes à Madeleine.

Non, Sire, c'est...

MADELEINE.

C'est, c'est... C'est lui qui l'a dit, quoi... un peu médecin... médecin militaire, pour c' qui r'garde les nourrices.

HENRI.

Comment?

LE BARON.

Cette bonne femme a mal compris, Sire... voilà tout.

HENRI.

Elle y mettait peut-être de la mauvaise volonté.

MADELEINE.

C'est ça, juste... parc' que lui, il en mettait trop d' bonne... Mais jespère qu'il n'y r'viendra pas.

LE BARON.

Dites donc vos conditions, nourrice, voilà tout ce qu'on vous demande.

MADELEINE.

Eh bien! mes conditions, c'est qu' je n' vous baillerons qu' la moitié d' mon lait, parc' que j' gardons l'autre pour mon p'tit Canigou, dont je n' voulons m' séparer ni pour or ni pour argent.

HENRI.

Canigou?

MADELEINE.

Eh! oui, Canigou, not' fieu!... Un beau brin d' garçon allez!... quatre mois, cinq dents et une masse de ch'veux... et puis des bonnes grosses joues comme des pommes d'apis... des bras, des jambes, faut voir... presqu'un homme, quoi!... et quatr' mois, pas plus... Ah! dame! c'est qu' j'ons fait tout c' qu'il faut pour ça.

HENRI.

Et qu'avez-vous donc fait?

MADELEINE.

D'abord, j' lui avons donné l' baptême béarnais.

HENRI, se levant.

Le baptême béarnais... qu'est-ce que cela?

MADELEINE.

Voilà: drés qu'ils voient le jour on leux y frotte les lèvres avec une grosse gousse d'ail, et on leux y fait avaler un' bonne gorgée d' vieux vin d'Jurançon... Ça les éprouve un peu... mais quand ils ont supporté l'épreuve, on peut répondre d'eux!... Mon gros Canigou y a passé, et après... après, la nourrice fait le reste.

HENRI.

Vraiment?... Eh bien, mordi! si Dieu nous donne un prince, il en sera fait pour lui comme pour votre fils... J'accepte vos conditions... vous ne vous séparerez pas de?...

MADELEINE.

Canigou.

HENRI.

Canigou, oui... Les deux enfans seront élevés comme frères... Je veux que Henri de Navarre, si le ciel nous l'accorde, soit nourri et vêtu comme le paysan de nos montagnes, endurci à la fatigue, habitué à la bonne et rude vérité, afin qu'un jour il ait lui-même tant de force et de franchise, que la courtisanerie ne puisse plus l'égarer ni le corrompre.

MADELEINE.

V'là qu' est parlé, trédame!... Voulez-vous que j' vous dise un' chose, tenez?

HENRI, gaîment.

Dites.

MADELEINE.

C'est qu'il y a dans vot' viel' tête grise dix fois plus d' raison qu'on n'en a d'habitude dans ces endroits-ci!

LE BARON.

Nourrice!

HENRI.

Laissez-la dire.

MADELEINE.

Pardieu! pourquoi que j'lui dirais pas qu'il a raison quand il l'a... On lui dit ben assez souvent qu'il l'a, quand il n'l'a pas!.. V'là qu'est donc conv'nu, Sire, moi et mon lait j'sommes à vot' service... Donnez-moi vot' prince drès qu' vous l'aurez, et l'ciel aidant, vous verrez c'que j'en f'rons.

HENRI, lui serrant la main.

Brave femme!

MADELEINE, à part.

Il m'a serré la main... lui-même!... le roi!... Ah ben! ah ben! l'bon Dieu veut donc que j'meure de joie...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, UN HUISSIER, puis LE DOYEN DE LA NOBLESSE et LA DÉPUTATION.

L'HUISSIER.

Sire, une députation de la noblesse de Béarn et Navarre demande à être admise devant vous.

HENRI.

Qu'elle vienne.

(La députation entre, son doyen en tête. — Un page porte une riche épée sur un coussin de velours.)

HENRI.

Qu'y a-t-il, messieurs?

LE DOYEN.

Sire, la loyale noblesse de votre royaume nous a chargés de présenter à Votre Majesté cette épée à poignée d'or, pour le royal enfant qu'elle appelle de ses vœux.

HENRI.

Une épée!... Ah! ce serait de bon augure... Mais qui vous dit que ce n'est pas une quenouille qu'il nous faudra?

LE DOYEN.

Sire, le bruit s'est répandu partout que le savant Mendisgal avait positivement annoncé la naissance d'un prince.

LE BARON.

Il a prédit quelque chose, lui... c'est incroyable!

HENRI.

Vous avez entendu, Mendisgal?... Avez-vous réellement annoncé ce bonheur à la Navarre?

MENDISGAL, embarrassé.

Sire...

LE DOYEN.

Voici ce qu'on lui a entendu dire: on citait devant lui ce propos dérisoire des Espagnols au sujet de notre bonne reine Marguerite et de la naissance de Jeanne, votre auguste fille: « Adieu les » d'Albret, la lionne n'a enfanté qu'une brebis.— Eh bien! reprit-il, pour qu'il y ait revanche: la brebis enfantera un lion. »

HENRI.

Vous avez dit cela, Mendisgal?

MENDISGAL.

Si je l'ai dit, sire, c'est...

LE BARON.

C'est?...

MENDISGAL.

C'est que cela sera.

HENRI.

Et si cela est, maître, croyez-moi, votre réputation est faite et votre fortune assurée!

(Il va prendre l'épée et la regarde avec bonheur.)

MENDISGAL, à part.

Oui, et si cela n'est pas, je suis ruiné et chassé!... Qui diable m'a joué ce mauvais tour-là?

L'HUISSIER, à la porte.

Sire...

HENRI.

Eh bien?...

JEANNE, chantant dans la coulisse.

Dieu protége la Navarre!
Mon père, il a comblé les vœux!

HENRI, transporté.

Un fils!... c'est un fils! Mendisgal a dit vrai, messieurs: ma brebis a enfanté un lion!

(Il sort vivement par la droite, suivi de Madeleine et de l'huissier.— Le canon se fait entendre.)

MENDISGAL, à part.

Je l'échappe belle!

LE BARON, lui frappant sur l'épaule.

Réparation d'honneur, astrologue: vous êtes plus sorcier que je ne croyais.

(De brillantes fanfares retentissent; on entend le peuple crier: — Vive le roi! sous la terrasse. — Des officiers, des seigneurs et des dames de la cour entrent et remplissent la salle.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE BARON.

Eh bien! comte?...

LE COMTE.

Hélas! la Navarre est heureuse, mais moi... je n'ai qu'une fille!

LE BARON.

Eh bien! qu'avais-je dit?... C'est égal, ce n'est pas moins un grand honneur pour damoiselle Louise d'Arnegui, que d'être née le même jour que l'héritier du trône!... Et je retiens toujours sa main pour Charles de Luz, mon fils... Encore des horoscopes à faire, Mendisgal!... Ah! ah! ah!

LE COMTE.

Silence donc! Le roi!

(Henri d'Albret reparaît, suivi de Madeleine portant une riche barcelonnette, et de plusieurs autres dames de la cour.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, HENRI D'ALBRET, MADELEINE, DAMES DE LA COUR, L'ENFANT.

HENRI, étendant la main sur le berceau.

Dieu protége la Navarre, messieurs, et voilà qui empêchera l'Espagne d'y toucher ! (Au comte d'Arnegui.) Monsieur le grand-sénéchal, que la venue de ce précieux enfant, qui aura nom Henri, comme nous, porte bonheur à tous dans le pays !... Faites proclamer une amnistie générale et remise d'amendes et impôts... Il saura cela un jour, et il en comprendra mieux sa mission de roi... Et maintenant, présentons-le au peuple... au peuple, sa première famille !

(Il prend l'enfant dans le berceau et va le présenter au peuple du haut du trône. — Nobles et officiers tirent leurs épées et les tendent du côté de l'enfant, en criant : — Vive Henri de Navarre ! Vive le roi ! — Ces cris sont répétés au dehors. — Le canon et les cloches se font entendre de nouveau.)



ACTE PREMIER.

PEESONNAGES DU DRAME.

HENRI IV	MM.	C. PRAGUE. / CHÉRI-LOUIS.
JEANNE D'ALBRET, sa mère	Mmes	SOPHIE.
CATHERINE DE MÉDICIS		WSANNAZ.
CANIGOU, frère de lait de Henri IV.	M.	LEBEL.
MADELEINE, sa mère	Mmes	PÉLAGIE.
LOUISE D'ARNEGUI		GAUTHIER.
LE BARON DE LUZ, fils	MM.	EDMOND.
MENDISGAL, astrologue de Navarre		DOLBEL.
RENÉ, parfumeur et astrologue de Catherine de Médicis		DUPUIS.
CHARLES IX		G. OSMONT.
ZAMET, trésorier de la cour		HOSTER.
SULLY		GAUTHIER.
BIRON		DEGRENNE.
LE DUC DE BELLEGARDE		HENRI.
LE COLONEL TISCHE		FLEURY.
CONCINI		ARNOLD.
LE DAUPHIN		TASSIN.
GASTON		FORGET.
ÉLISABETH	Mmes	MONET.
MARGUERITE, sœur de Charles IX, première femme de Henri IV.		VERNON.
LE PRÉSIDENT JEANNIN	M.	FÉLIX.
LE CHANCELIER, président des États	MM.	DOLBEL.
DANIEL, apprenti de René		BOURDIER.
MARIE DE MÉDICIS	Mlle	MATHILDE.
MICHAUD	M.	PATONNELLE.
MARGOT, sa femme	Mmes	MECHIN.
CATAU, sa fille		LAUDIER.
LUCAS	M.	BARBIER.
GABRIELLE D'ESTRÉES	Mme	GRASIANI.
LE PRÉSIDENT BRISSON	MM.	BEAULIEU.
RAVAILLAC		LAURENT.
BUSSY-LE-CLERC		PERRIN.
L'AMIRAL COLIGNY		LÉCOLLE.
UN PAYSAN NAVARROIS / UN PAUVRE		PRÉAULON.
1er SOLDAT ALLEMAND		LÉCOLLE.
2e SOLDAT ALLEMAND		ACHILLE.
LE PRÉVOT des marchands		ARNOLD.
LE BAILLY de Lieursaint		SIGNOL.
THÉRÈSE, marchande	Mmes	DUMONT.
ALICE, chambrière		GUILLEBEAU.
UN OFFICIER d'ordre du marché.	MM.	DORSAY.
UN SOLDAT ligueur parlant		LÉCOLLE.
1er HOMME du peuple		DORSAY.
2e HOMME du peuple		MARTIN.

DAMES DE LA COUR, DEMOISELLES D'HONNEUR, ESCADRON VOLANT DE LA REINE, OFFICIERS, SEIGNEURS, MAGISTRATS, PAGES, HUISSIERS, HÉRAUTS, GARDES, SOLDATS FRANÇAIS, ALLEMANDS, ESPAGNOLS, PAYSANS BÉARNAIS, PEUPLE DE PARIS.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente le parc du château de Pau. — Au fond, une éminence, et, au dessus, le château se détachant d'une manière pittoresque à travers les arbres.

SCÈNE I.

LOUISE, PAYSANS BÉARNAIS.

(Au lever du rideau, Louise toute rêveuse, est assise au pied d'un arbre. — Des paysans béarnais exécutent plus loin, sous d'autres arbres, une danse du pays.)

LOUISE, à elle-même.

Ils dansent de bon cœur, ils sont heureux !... et moi !... Deux jours sans revoir Henri !... et cependant Jeanne d'Albret, sa mère, est partie d'hier... Comment n'a-t-il pas profité de son absence pour se rapprocher de moi ?... Oh ! mais Henri m'aime pourtant, il me l'a juré cent fois... et sa bouche ne connait pas le mensonge. (On entend des fanfares.) Ces fanfares... (Elle se lève et va regarder à gauche.) C'est la chasse qui revient. Ah ! le voilà enfin !...

(Pendant ce monologue, la musique a accompagné très légèrement la danse, qui s'interrompt à l'entrée de Henri.)

SCÈNE II.

LOUISE, HENRI, en costume de chasse presque paysan, CANIGOU, CHASSEURS, portant un sanglier, PAYSANS.

HENRI.

Mordi ! camarades, voilà ce qui peut s'appeler une chasse ! De la fatigue... des dangers ! à la bonne heure !... on se sent vivre ainsi !

CANIGOU.

Avec tout ça, Henriot, j'ons vu le moment où t'allais t'être pourfendu par ce damné sanglier que Satan confonde!...

LOUISE.

O mon Dieu!...

HENRI, à part, en l'apercevant.

Louise!... (Haut.) Calmez-vous, mademoiselle, personne de nous, grâce au ciel, n'est blessé. (A Canigou.) Tu avais bien besoin de...

CANIGOU.

Ah! dame, c'est que vois-tu, frérot, quand j' pensons qu'à cause de moi...

HENRI.

Mais tais-toi donc, Canigou!...

CANIGOU, à Louise.

Mais non, mamselle d'Arnegui, ça l'intéresse autant que nous; car enfin elle est presque not' sœur aussi, puisqu'elle est née le même jour que toi... Imaginez-vous donc, mamselle, que j'étions rejoint par la bête... renversé, meurtri, bousculé... et j' pouvions déjà faire mes paquets pour l'autre monde .. lorsque tout à coup, v'lan! en plein dans le ventre... un couteau de chasse qui vient dire bonjour à mon animal. . et sur son dos un vigoureux gaillard à cheval... Pristi!... fallait voir ça!... C'était lui... Henriot, mon brave frère de lait... (Il lui donne la main.) Morguenne! comme il y allait!... Aussi... prrrrt!... les v'là tous deux qui roulent à terre... mais un seul s'est remis sur ses pieds!

LOUISE.

Ah! c'est bien, prince! c'est très bien!...

HENRI.

La belle prouesse!

CANIGOU.

Tatigué! parlez-moi d'un compagnon comme ça!... Ah! dame! c'est qu'il m'aime, jarni, comme s'il n'était pas plus prince que vous et moi... En v'là un qui rendra son peuple heureux, quand il s'ra roi!

HENRI.

Advienne que pourra, mon ami, j'aurai toujours la même affection pour la brave paysanne qui m'a nourri... et pour le bon frère qu'elle m'a donné!

CANIGOU.

Quel cœur d'or!... hein!... crrrr!... Et dire que c'est pour moi qu'il a couru un si grand danger!... Rien qu' d'y penser, j'en ai encore la fièvre... quoi!... et mon gosier en est d'un *sèche!*...

(Il boit dans une gourde.)

HENRI.

Après toi, Canigou!

CANIGOU, lui passant la gourde dont il essuie le goulot.

Voilà, monseigneur.

HENRI, ayant bu et la lui rendant.

Merci.

CANIGOU.

A présent, frérot, cassons-nous une croûte? (Il prend dans sa panetière un morceau de pain qu'il casse en deux.) Tiens... (S'arrêtant.) Ah ça! mais j' t'offrons là une miche de pain d' seigle... c' n'est pas un fameux régal pour toi, da! t'aimerais peut-être mieux t'aller r'garnir l'estomac au château?

HENRI.

Bast! ça me change! (Aux chasseurs.) Vous, mes amis, allez vous mettre à table et dites à mon sommelier de vous traiter en convives de prince... Allez!

(Il mange avec appétit le pain que lui offre Canigou, pendant que les chasseurs, qui s'éloignent, emportent le sanglier. — Musique à l'orchestre pour accompagner la sortie.)

SCÈNE III.

HENRI, CANIGOU, LOUISE.

LOUISE, à part, examinant avec soin Henri.

Pourquoi donc ne se sert-il que de la main gauche?... (Avec émotion.) Eh! mais... là, sur sa manche... du sang!... (Haut.) Prince, vous êtes blessé!

CANIGOU.

Blessé!

HENRI, indifféremment.

Vous croyez?...

LOUISE.

Et il ne le disait pas!...

CANIGOU.

Sournois, va!

LOUISE.

Eh vite, eh vite, Canigou, allez prévenir le vieux docteur Luber...

HENRI.

Un médecin! vous voulez donc que je devienne malade pour tout de bon?...

LOUISE.

Mais...

HENRI.

Un rien... une égratignure!

LOUISE.

Oh! n'importe!

(Elle prend son mouchoir, dont elle enveloppe la blessure d'Henri.)

HENRI, bas.

Louise, voilà un mouchoir que je ne vous rendrai pas!

CANIGOU, regardant au fond.

Tiens!... voyez donc... là-bas... au bout d' l'avenue des *agacias*... on dirait le *biau* baron de Luz!

LOUISE, à part.

Ciel! celui que mon père m'avait destiné!

HENRI.

Je le croyais en France...

CANIGOU.

Moi z'aussi.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE BARON DE LUZ.

LE BARON, à part.

C'est lui! (S'approchant.) Je vous cherchais, prince... et sur les indications qu'on m'a données...

HENRI.

Abrégeons... vous m'avez trouvé... voyons, de quoi s'agit-il ?

LE BARON, apercevant Louise, à part.

Louise ici!... (Saluant.) Mademoiselle...

(Louise lui rend son salut avec contrainte.)

HENRI.

Eh bien! baron, je vous écoute.

LE BARON.

Pardon, monseigneur, mais je m'attendais si peu à rencontrer, dans ce bois, mademoiselle d'Arnegui...

HENRI.

Quoi de plus simple pourtant? Mademoiselle Louise aime comme moi nos bons paysans, et elle a voulu assister à la fête du pays.

LE BARON.

Ah!... c'est aujourd'hui fête au Béarn ?

CANIGOU.

Et on s'en donne fameusement tout d'même à c'te fête-là!... mamselle Louise comme les autres! Oh! all' n'est pas fière, allez!... All' rit et saute avec nous... faut voir! Voulez-vous y r'tourner, mamselle?

LOUISE.

Non... merci, mon ami...

HENRI.

Vous aviez à me dire, baron ?...

LE BARON.

Prince, je suis député vers vous par la reine Jeanne d'Albret, votre auguste mère...

HENRI.

Par ma mère...

LE BARON.

Elle m'a chargé de vous annoncer l'approche de la haute et puissante Catherine de Médicis, que j'avais l'honneur d'accompagner dans un voyage à la frontière de France, et qui s'est détournée pour lui rendre visite en son palais.

HENRI.

Eh quoi! Catherine de Médicis...

LE BARON.

Elle viendra bientôt, escortée des plus brillans seigneurs de sa cour, ainsi que de son escadron volant.

HENRI.

Son escadron volant?

LE BARON.

Qui est aussi gracieux que pacifique... Il ne se compose que de jeunes et jolies femmes...

HENRI.

Ah! oui da!

CANIGOU.

Tiens! tiens! j'aimerions assez êtr' le général de c't' escadron-là!...

HENRI.

C'est cela... on l'aura fait venir exprès pour toi!...

LOUISE, à part.

Que peut cacher cette visite ?...

LE BARON, à Henri.

La reine a pensé qu'en raison de la circonstance il était convenable que vous fussiez prévenu... Vous comprenez, prince... ce simple habit de chasseur...

HENRI.

C'est trop juste.

CANIGOU.

Jarni! tu vas fièrement te *toiletter*, hein! pour l'escadron volant ?...

LE BARON.

Monseigneur, j'avais un second message à remplir.

HENRI.

Près de moi encore?

LE BARON.

Non, prince, près de mademoiselle d'Arnegui.

HENRI.

Comment cela ?

LE BARON.

Depuis long-temps j'éprouvais pour elle l'estime la plus profonde, l'amour le plus respectueux et le plus sincère. Le comte a daigné me permettre enfin d'aspirer à sa main, et cette lettre, qu'il m'a remise pour elle, lui annonce qu'aujourd'hui même auront lieu nos fiançailles.

(Il remet une lettre à Louise.)

HENRI, ému.

Aujourd'hui, dites-vous?...

LE BARON.

Oui, monseigneur.

LOUISE, à part.

O mon Dieu!

HENRI, à part.

Et elle ne m'avait rien dit!

LOUISE, ayant lu.

Monsieur le baron, permettez que je me retire... Plus tard... je vous dirai.... Vous devez comprendre que, dans la position nouvelle où me place la volonté de mon père... (A part.) Ah! c'est trop souffrir!

CANIGOU.

Eh ben! eh ben! quoi donc qu'vous avez, mamselle?

LOUISE.

Rien, mon ami, rien...

CANIGOU.

Mais si!... vous êtes toute pâle... toute tremblante... Appuyez-vous sur moi... j'vous r'conduirons jusqu'au château. (A part.) Est-ce qu'il y aurait queuq' chose? (Haut.) Là... sur mon bras... Oh! pesez, allez, pesez ferme... il est solide... Adieu, frérot.

(Il sort avec Louise, qui jette un regard de regret sur Henri.)

SCÈNE V.

HENRI, LE BARON.

LE BARON.

J'ose espérer que Votre Altesse daignera honorer mon contrat de sa royale signature.

HENRI.

Monsieur le baron, nous aurons un entretien ensemble à ce sujet.

LE BARON, à part.

Un entretien!... (Haut.) Je serai toujours à vos ordres, prince. (On entend des sons de trompe.) C'est le cortége des deux reines... Elles se dirigent de ce côté.

HENRI.

Il faut donc que je m'éloigne, car, vous aviez raison, baron de Luz, je ne suis guère présentable ainsi. Vous, demeurez, et veuillez dire à Leurs Majestés que vous n'avez pu me rejoindre.

LE BARON.

Il suffit, monseigneur. (Henri s'éloigne.)

SCÈNE VI.

HENRI, caché; LE BARON, CATHERINE DE MÉDICIS, JEANNE D'ALBRET, ZAMET, L'ESCADRON VOLANT, et SUITE DU CORTÉGE.

(On voit passer successivement des sonneurs de trompe, des porteurs d'étendards, des varlets, des pages et des hérauts d'armes; puis viennent Catherine et Jeanne d'Albret, montées sur de riches palefrois. — Zamet et l'escadron volant ferment la marche. — Quand les deux reines sont en scène, le baron s'approche d'elles respectueusement, tandis que Henri est caché derrière un arbre, et observe.)

CATHERINE.

Eh bien, monsieur le baron?

LE BARON.

Je regrette d'annoncer à Votre Majesté qu'il m'a été impossible de rencontrer le prince de Navarre.

CATHERINE.

Vraiment?

JEANNE.

Mon fils ne saurait être loin... On m'a assuré que la chasse...

CATHERINE, se tournant vers l'escadron.

C'est à vous de nous le découvrir, nobles demoiselles... Battez le bois dans tous les sens; et, quand vous aurez trouvé le prince, dites-lui que sa mère et moi nous sommes allées l'attendre au château.

(L'escadron volant se disperse dans tous les sens. — Le cortége se remet en marche. — Henri reste seul en scène.)

SCÈNE VII.

HENRI, puis ZAMET et Mme DE SAUVE, avec L'ESCADRON VOLANT.

HENRI.

Rejoindre ma mère dans un pareil moment... lorsque je viens d'apprendre que Louise... Moi qui croyais à sa tendresse!... Oh! les femmes!... les femmes!... Et je ne me vengerais pas!... Justement, il semble que le destin me vienne en aide... Cet escadron volant... cet essaim de belles et jeunes filles... Oui, je me montrerai tendre, galant, empressé... et la première qui se présente à moi... Allons, allons, prince de Navarre, ne te laisse plus jouer comme un écolier... (Écoutant.) On vient... (Regardant.) C'est l'escadron volant... Ventre-saint-gris! il arrive à propos!... Mais quel est cet homme qui pérore au milieu d'elles?

ZAMET, entrant avec une partie de l'escadron volant.

Il ne doit pas être loin... Un fauconnier m'a dit l'avoir vu dans ces parages.

Mme DE SAUVE, à ses compagnes.

Allons, continuons nos recherches...

ZAMET, à Henri.

Jeune rustre, pourrais-tu nous renseigner sur...

HENRI.

C'est à moi que vous parlez, monsieur?

ZAMET.

Et à qui donc?... Faut-il pas, par hasard, te dorer les phrases?

Mme DE SAUVE.

Monsieur Zamet, vous vous y prenez d'une façon... (A Henri.) Mon ami, n'aurais-tu pas aperçu le prince de Navarre?

HENRI.

Si je le voulais bien, ma belle dame, il ne me serait pas difficile de vous le faire trouver... Mais quel est ce monsieur?

ZAMET.

Hein? ce monsieur!

Mme DE SAUVE.

Ce monsieur, mon cher ami, est un des personnages les mieux en cour... c'est le seigneur Zamet, le plus puissant des financiers du siècle... un homme qui prête de l'or même à la cassette des rois.

HENRI.

De l'or... Ah! très bien. S'il devait leur prêter de l'esprit, ça le gênerait peut-être davantage.

ZAMET.

Maraud!

Mme DE SAUVE, riant.

Ah! ah! on croirait qu'il vous connaît de longue date.

HENRI.

Mais, en effet... de réputation... Qui ne sait que le seigneur Zamet a deux faces... comme ses écus, et qu'il en change suivant les besoins de... ses petits intérêts? (Rires des dames.)

ZAMET.

Si je ne me retenais!...

HENRI.

Qu'il soit donc le bien-venu en Navarre; il manque justement une girouette au palais.

(Nouveaux rires.)

ZAMET.

Misérable! tu sauras bientôt ce qu'il en coûte pour oser me manquer de respect!

Mme DE SAUVE.

Qui vient là?... René, je crois...

HENRI.

Le savant astrologue... l'illustre parfumeur... Que vient-il donc faire en Navarre?

Mme DE SAUVE.

Oh! Catherine ne s'en sépare jamais...

HENRI.

Eh! mais, je ne me trompe pas, c'est notre habile pronostiqueur Mendisgal qui l'accompagne... Voilà deux hommes bien faits pour s'entendre!

ZAMET.

Mais veux-tu bien te taire, faquin!... Qui te donne l'audace de dialoguer ainsi avec nous, drôle, espèce, bélître?...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MENDISGAL, RENÉ.

MENDISGAL, à René.

Oui, monsieur, voilà le prince... (S'approchant de Henri, qu'il salue.) Monseigneur...

Mme DE SAUVE, s'inclinant.

Le prince!

TOUS.

Le prince!

ZAMET.

Miséricorde!

Mme DE SAUVE.

Henri de Navarre sous ces habits!... (Riant.) Ah! ah! ce pauvre Zamet!

ZAMET, à part.

Où me cacher?

LES DAMES, riant.

Ah! ah! ah!

HENRI.

Calmez-vous, seigneur Zamet; Henri de Navarre n'a pas entendu ce que vous avez dit au jeune rustre. Ceci vous apprend seulement qu'il est toujours prudent d'être bon et poli avec tout le monde.

ZAMET.

Ah! prince!...

Mme DE SAUVE.

Dignus est imperare qui parvis peccatis, veniam concedet.

HENRI.

Du latin!... Ah! oui... la mode de la cour de France... C'est charmant!

ZAMET.

Cela veut dire?...

Mme DE SAUVE, faisant un signe d'intelligence à Henri.

Que je prie Son Altesse de vouloir bien nous servir de guide pour nous faire admirer les plus beaux sites des environs.

ZAMET.

En vérité?... Ça ne m'avait pas paru si long que ça.

MENDISGAL, bas, à René.

Il n'est pas fort!

RENÉ, bas, à Mendisgal.

Il est riche.

HENRI.

Allons, monsieur Zamet, pour toute punition de votre irrévérence, vous allez me céder votre cheval, et, tandis que j'accompagnerai ces dames, vous irez annoncer au château que le prince de Navarre est enfin retrouvé.

ZAMET.

J'obéis, monseigneur.

HENRI, à l'escadron volant, après être monté à cheval.

Mesdames, je suis tout à vous. (A part.) Si je puis égarer ma jolie latiniste...

Mme DE SAUVE.

Partons.

(Henri s'éloigne avec l'escadron volant. — Zamet sort dans la direction du château.)

SCÈNE IX.

MENDISGAL, RENÉ.

MENDISGAL.

Nous voici seuls, maître René, et nous pouvons parler en toute liberté. La reine-mère, qui a si grande foi dans vos oracles et qui va même les chercher souvent, dit-on, jusque dans votre petite maison du pont Saint-Michel, vous consultera bientôt, sans doute!...

RENÉ.

C'est possible.

MENDISGAL.

Jeanne d'Albret, que la tendresse maternelle rend presque aussi crédule que Catherine, m'interrogera aussi, peut-être...

RENÉ.

Eh bien !

MENDISGAL.

Eh bien!... pour être sûrs de bien répondre tous deux, ne pourrions-nous pas, par des révélations franches et réciproques, nous donner l'un à l'autre le secret de l'infaillibilité ?

RENÉ.

Soit, pourvu que tous deux nous soyons sincères.

MENDISGAL.

Notre intérêt commun l'exige ; je le serai donc autant que vous.

RENÉ, à part.

Voilà un homme qui ne veut pas se compromettre.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LOUISE, venant par la droite.

LOUISE, à part.

Si je pouvais le retrouver... lui dire... (Apercevant les astrologues.) Ah ! quelqu'un !(Elle se cache.)

MENDISGAL.

Ce que je désire savoir, pour ma part, c'est le vrai motif de la visite de Catherine.

LOUISE, à part.

Écoutons!

RENÉ.

Rien de plus innocent; un projet d'alliance et de pacification. Catherine voudrait emmener votre jeune prince à la cour de France, pour lui faire épouser la sœur de Charles IX... voilà tout.

LOUISE, à part.

Grand Dieu !

MENDISGAL.

Plaisantez-vous, maître René ? Mais le prince est huguenot... et Marguerite de Valois...

RENÉ.

Est catholique... On aura des dispenses.

LOUISE, à part.

Oh ! non... c'est impossible.

MENDISGAL.

Et tout cela ne cache pas un piége?

RENÉ.

Un piége !... Pour qui nous prenez-vous donc ? Que ce mariage s'accomplisse, et, le roi Charles l'a promis, avant huit jours calvinistes et catholiques ne feront plus qu'une seule et même famille.

LOUISE, à part.

Il ment... il doit mentir !

MENDISGAL.

Et vous croyez cela, vous, maitre René ?

RENÉ.

Puisque le roi l'a dit, je dois le croire.

MENDISGAL.

Allons, monsieur le Florentin, je vois que la reine-mère a bien choisi son confident, et qu'à tous vos talens vous joignez le mérite d'une grande discrétion. Eh bien ! moi, messire, je serai plus net, et je vous dirai sans mystère que le prince de Navarre ne vous suivra pas en France.

RENÉ.

Ah !... Et pourquoi cela ?

MENDISGAL.

Parce qu'il aime éperdument la jeune fille du comte d'Arnegui.

LOUISE, à part.

Il savait !...

MENDISGAL.

Eh bien ! qu'en dites-vous ?

RENÉ.

Je dis que vous m'aviez promis des révélations, et que vous ne tenez pas parole; car vous ne m'apprenez que ce que nous savions long-temps avant vous.

MENDISGAL.

Vraiment... Et vous pensez que cet amour ?...

RENÉ.

Bagatelle !

LOUISE, à part.

Méchant homme...

RENÉ.

Pourquoi donc supposez-vous que Catherine ait amené ici son escadron volant ?... Et Mme de Sauve surtout, la plus jolie et la plus spirituelle de la troupe, pensez-vous qu'elle ait grand'peine à décider le galant Béarnais à nous accompagner seulement pour quelques jours à Paris ?... Une fois qu'on l'y tiendra, croyez-moi, il oubliera aussi vite la belle Louise d'Arnegui, qu'il a naguère oublié la gentille Fleurette.

LOUISE, à part.

O mon courage !

MENDISGAL.

Mais alors, maitre René... ce serait Mme de Sauve qu'il aimerait, et non Marguerite de Valois.

RENÉ.

Qu'à cela ne tienne... on n'attache aucune importance à ce qu'il aime sa femme... ce n'est pas nécessaire... Et, pourvu qu'il épouse...

LOUISE, à part.

Infamie ! (Elle reste accablée.)

MENDISGAL.

Allons, allons, cher confrère, vous pourriez bien vous tromper.

RENÉ.

Je ne crois pas... Et tenez... regardez donc... qui vient là-bas ?

MENDISGAL, regardant.

C'est le prince.

RENÉ, souriant.

Et il n'est pas seul, j'imagine?

MENDISGAL.

En effet, je reconnais Mme de Sauve.

RENÉ.

Que vous disais-je?... Cela commence... Allons, comme ce ne sont sans doute pas les témoins qu'ils cherchent ici, il faut leur laisser le champ libre... Venez, cher confrère... venez.

(Il entraîne Mendisgal.)

SCÈNE XI.

LOUISE, seule, puis HENRI et Mme DE SAUVE.

LOUISE.

Oh! ma tête brûle!... j'en deviendrai folle!... Si cet homme disait vrai, mais je serais perdue, moi, déshonorée!... Pitié... mon Dieu... pitié!... Les voilà... Ah! j'ai peur!... (Elle se cache.)

HENRI, entrant avec Mme de Sauve.

Votre cheval s'est abattu avec une rudesse!... Vous n'êtes pas blessée, madame?

Mme DE SAUVE.

Non, Dieu merci! J'en ai été quitte pour la peur.

HENRI.

J'étais plus effrayé que vous-même.

Mme DE SAUVE.

Cet accident va me valoir les bouderies de mes compagnes... les priver de votre royale présence!...

HENRI.

Il m'est si doux de me trouver dans la vôtre!

LOUISE, à part.

Ah! ces paroles...

Mme DE SAUVE.

Prenez garde, prince! vous me donneriez presque de l'amour-propre!... Eh quoi! vous que tant de beautés se disputent dans votre palais... vous voulez me persuader, à moi, que vous connaissez à peine...

HENRI.

Est-il donc besoin de vous voir si long-temps pour vous trouver adorable?...

LOUISE, à part.

Est-ce bien lui que j'entends?

Mme DE SAUVE.

Combien de fois, prince, avez-vous tenu à d'autres de semblables discours?

HENRI.

Moi! jamais, je vous le jure; car jamais tant de charmes et de grâces ne sont venus enivrer mon cœur!

LOUISE, à part.

O mon Dieu!

Mme DE SAUVE, souriant.

Voilà de bien tendres réparties... pour un paysan navarrois.

HENRI, de même.

Que voulez-vous? dans notre humble province, les paysans n'ont pas l'art de déguiser leurs pensées.

Mme DE SAUVE.

On apprend tous les jours.

HENRI, prenant sa main et y imprimant un baiser.

Ah! madame... croyez que ma vive tendresse!...

LOUISE, pleurant.

Ah! malheureuse... (Elle disparaît.)

Mme DE SAUVE.

Il m'a semblé que de ce côté... Avez-vous entendu?...

HENRI, allant regarder.

Personne... Si fait... là-bas... le cortége des deux reines... Qui donc les ramène si mal à propos?

Mme DE SAUVE.

Mais c'est Zamet, je crois.

HENRI.

Maudit homme! Oh! voilà ce que je ne lui pardonnerai pas!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, CATHERINE DE MÉDICIS, JEANNE D'ALBRET, ZAMET, RENÉ, MENDISGAL, LE BARON DE LUZ, L'ESCADRON VOLANT, SUITE DU CORTÉGE.

ZAMET.

Voici le prince! (S'inclinant.) Monseigneur...

HENRI, bas, à Zamet.

La peste vous étouffe!

ZAMET, à part.

Qu'est-ce qui lui prend donc?

CATHERINE, à part.

Mme de Sauve avec lui... bien!

JEANNE, s'étant approchée.

J'étais inquiète de vous, Henri: que devenez-vous donc?

HENRI.

Croyez, madame, que...

CATHERINE, à Jeanne d'Albret.

Excusons un retard involontaire... Notre beau cousin ignorait mon arrivée... et puis... la fête du pays... une partie de chasse... que sais-je, enfin? En voilà plus qu'il n'en faut pour expliquer... pour excuser son absence.

HENRI.

Croyez, madame, que je suis profondément pénétré de l'honneur insigne que Votre Majesté daigne faire aujourd'hui à ce modeste royaume.

CATHERINE.

Tout l'honneur est ici pour moi, prince, et le bonheur surtout; et voyez à quel point les femmes peuvent pousser parfois l'indiscrétion, l'exigence... Je me suis flattée de l'espoir que vous ne dédaigneriez pas de venir apporter un peu de votre joyeuse humeur dans notre pauvre cour de France, qu'attriste si souvent l'esprit sombre et préoccupé du roi mon fils.

HENRI.

Ah! madame, cette invitation me flatte trop, pour que je ne sois pas fier et heureux d'y répondre...

CATHERINE, bas, à Jeanne.

Vous entendez !

JEANNE, bas.

Rien ne vous résiste, vous êtes une magicienne.

CATHERINE, regardant l'escadron volant.

Non, pas moi, mais j'en ai à ma suite.

HENRI, bas, à Mme de Sauve.

Ah! madame, quels beaux jours se préparent pour moi! (Bruit au dehors.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, CANIGOU, une écharpe à la main.

Malheur! malheur!... Où qu'est frérot?... Ah! le v'là.

HENRI.

Qu'y a-t-il?

JEANNE.

Parle donc vite!

CANIGOU, d'une voix entrecoupée.

V'là c' que c'est... C'te pauvre mamselle Louise d'Arnegui... qu'était si bonne et si belle...

HENRI et LE BARON.

Eh bien?

CANIGOU.

Disparue!...

LE BARON.

Enlevée!...

CANIGOU.

Oh! pis que ça... car v'là son écharpe qu'on a retrouvée sur les bords du Gave.

LE BARON, prenant l'écharpe.

Juste ciel!... Ah! courons! (Il sort vivement.)

HENRI, désespéré.

Morte!... Elle aussi, morte! (Se jetant dans les bras de sa mère.) Ah! ma mère, c'est affreux!

JEANNE, bas.

De la prudence, Henri.

CANIGOU, pleurant.

Ah! dame! c'est qu' nous l'aimions bien, voyez-vous!

CATHERINE, bas, à Mme de Sauve.

On ne m'avait pas trompée.

MENDISGAL, bas, à René.

Eh! bien, maître René?

RENÉ.

Eh! bien... nous partirons plus vite.

DEUXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente une riche salle du Louvre. — Au fond, porte principale donnant sur une galerie, deux portes latérales fermées par des portières en tapisserie. — Une riche table, près de laquelle est un fauteuil, à droite. — A gauche, au premier plan, une statue, masquant une porte secrète.

SCÈNE I.

JEANNE D'ALBRET, MADELEINE.

JEANNE, tenant une lettre.

On me demande un entretien secret... dans l'intérêt de mon fils, dans le mien... Et pas de signature... Ne soupçonnez-vous pas, Madeleine, qui désire de moi cette audience?

MADELEINE.

Si fait, madame, je le savons... (Avec mystère.) C'est dame Mathilde.

JEANNE.

La mystérieuse pensionnaire des béguines d'Alost, arrivée tout récemment à la cour, et que la reine-mère a chargée du soin de son oratoire?

MADELEINE.

Elle-même, madame. Et Vot' Majesté n'devinerait jamais qui c'est, au vrai, qu'cette dame Mathilde, dont personne, jusqu'à ce jour, excepté sa terrible maîtresse, n'avait pu voir les traits... Elle m'a tout avoué à moi, en me faisant jurer sur l'Évangile de n'dire son secret qu'à vous seule, et de l' bien cacher à tous les autres... à not' fils Henriot surtout!...

JEANNE.

C'est étrange... Et qui donc est-elle enfin?

MADELEINE.

J' la croyais bien morte... comm' vous, comme tout le monde, l' jour où Canigou a trouvé son écharpe sur le bord du Gave.

JEANNE.

Louise d'Arnegui!... ce serait elle?... Mais comment se fait-il?...

MADELEINE.

Elle vous racont'ra tout ça elle-même, madame, si vous consentez à l'entendre... Elle est là... confuse... tremblante...

JEANNE.

Faites-la donc venir.

MADELEINE.

Oh! mais, vous serez bonne et indulgente pour elle, n'est-ce pas?... Elle le mérite, allez... car elle a été bien malheureuse.

JEANNE.

Hélas! je ne sais que trop que ce n'est pas elle qui fut coupable.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LOUISE.

MADELEINE, soulevant la portière de gauche.

Venez, venez sans crainte... Et dit's tout à not' bonne reine, comme vous me l'avez dit à moi-même, entendez-vous?

LOUISE.

Oui; mais vous, nourrice, veillez à ce qu'on ne puisse nous surprendre.

MADELEINE.

Soyez tranquille, je me tiendrai là... en sentinelle, dans la galerie. (Elle sort par le fond.)

SCÈNE III.

LOUISE, JEANNE D'ALBRET.

JEANNE.

Approchez, mon enfant.

LOUISE, tombant à ses genoux.

Madame...

JEANNE.

Relevez-vous, Louise, et ne tremblez pas ainsi... qu'avez-vous à craindre de moi? Mais c'est une consolation que m'apporte votre vue, puisqu'elle épargne un remords à mon fils! Dieu vous a donc sauvée, pauvre Louise?

LOUISE.

Dieu, oui, madame... Car c'est lui qui m'a rappelé le plus saint des devoirs, au moment où j'allais l'oublier!...

JEANNE.

Expliquez-vous... et songez que c'est à une amie, à une mère que vous vous confiez.

LOUISE.

Une mère!.. Ah! madame!... (Surmontant son émotion.) Écoutez donc, car les momens sont précieux... Lorsque j'appris que cette reine que je sers aujourd'hui, en la détestant et la méprisant plus que jamais...

JEANNE, se levant.

Imprudente! qu'osez-vous dire?...

LOUISE.

Oh! vous saurez tout à l'heure pourquoi... Lorsque j'appris que cette reine venait en Navarre, avec son cortége de séductions et d'intrigues, pour m'enlever celui que j'aimais plus que ma vie!... quand je me vis, moi, menacée d'abandon et bientôt, hélas! déshonorée aux yeux de tous... je devins folle!... je voulus mourir... Et j'allais mourir, en effet, quand je crus entendre une voix du ciel me crier: « Que fais-tu, malheureuse? Oublies-tu donc que tu vas être mère?... »

JEANNE.

Vous, Louise!

LOUISE.

Oui, moi, la fille du premier noble du royaume; moi, qui me croyais, devant Dieu, la fiancée de Henri de Navarre, et qui n'étais plus alors qu'une maîtresse délaissée, une femme perdue d'honneur, oui, j'allais être mère!... Et je me résignai à vivre... à vivre pour expier ma faute, souffrir et pardonner... Mais il fallait tromper mon père, car il m'aurait tuée, lui!... Il fallait tromper tout le monde, car j'étais à jamais flétrie!... Je me cachai donc jusqu'à la nuit... On me cherchait... on m'appelait... et toujours plus désespérée, plus tremblante, je fuyais de retraite en retraite!... Si l'on m'avait trouvée, je serais morte de honte... oui! Ah! je compris alors que la honte peut tuer!... La nuit venue enfin, je me présentai à la sœur de mon père, supérieure des béguines d'Alost, arrivée depuis peu dans ses terres de Béarn... Je lui avouai mon malheur en pleurant... Elle fut touchée de mes larmes, de mon désespoir, et me promit sa protection et le secret. Je fis serment alors de renoncer au monde et de cacher à jamais ces traits que je ne pouvais montrer sans rougir. Bientôt personne ne douta plus de ma mort, et nous partîmes pour Alost... où ma fille vit le jour... Pauvre fille, sans nom, sans avenir, sans autre espoir aussi que Dieu, comme sa malheureuse mère! Enfin l'asile que j'implorais me fut accordé, et je crus tout fini pour moi en ce monde, où j'avais laissé ma pureté, mes illusions, mon bonheur!... Ah! madame, si je fus coupable, le ciel m'en a sévèrement punie, car j'ai bien souffert.

JEANNE, lui prenant affectueusement la main.

Infortunée!.... Croyez que mon désir le plus vif serait de réparer autant que possible tout le mal qu'on vous a fait... Mais comment, pourquoi êtes-vous entrée au service de Catherine?

LOUISE.

Quand parvint à Alost le bruit de votre arrivée à cette cour pour les fêtes du mariage de votre fils, quelques révélations nouvelles nous amenèrent à croire, comme je le soupçonnais depuis long-temps déjà, que ce mariage n'était qu'une abominable comédie, pour masquer un complot, ourdi dans l'ombre contre vous et tout le parti huguenot.

JEANNE.

Vous vous êtes trompée, mon enfant... La paix a été sincère entre nous.

LOUISE.

Catherine, toujours aussi superstitieuse qu'altière et vindicative, avait demandé à la supérieure une précieuse relique conservée dans le trésor de la communauté. Une des sœurs devait porter cette relique à la reine-mère. Je réclamai l'honneur de cette mission; et, arrivée ici, j'obtins de Catherine d'être attachée à sa personne, et chargée du soin de son oratoire.

JEANNE.

Mais quel était donc votre but?

LOUISE.

Mon but? c'était de voir, d'entendre, de deviner tout ce qui pourrait intéresser ou menacer votre fils, vous-même et les vôtres... Car j'avais pardonné, je vous l'ai dit, et je voulais sauver, moi, celui qui m'a perdue!

JEANNE.

Et vous avez découvert?...

LOUISE.

J'ai acquis la conviction, madame, que mes craintes n'étaient pas vaines; que vous êtes tombée dans un piége, et que, si vous ne vous hâtez d'en sortir, votre perte est assurée!... Voyez l'amiral Coligny, on n'a pas espéré le tromper, lui... et il n'est pas convié à ces fêtes.

JEANNE.

En effet...

LOUISE.

Catherine vous hait, madame.

JEANNE.

Moi?

LOUISE.

L'influence que vous avez su prendre sur l'esprit de son faible fils lui porte ombrage, et elle voudra la briser à tout prix... Hier, de son balcon, elle a vu dans le jardin Charles IX porter respectueusement votre main à ses lèvres... « Oh! cela finira, » a-t-elle dit en souriant... Et savez-vous ce que c'est que le sourire de Catherine? Il fait trembler le Louvre; le roi lui-même en a peur!... car c'est toujours un présage de malheur ou de mort!

JEANNE.

Qu'oserait-elle donc contre moi?

LOUISE.

Que n'oserait-elle pas plutôt?... Ce matin même, elle a envoyé chercher cet infâme René, son confident le plus intime, que tout haut on nomme ici René l'astrologue, mais qu'on appelle plus bas René l'empoisonneur!...

JEANNE.

Eh bien?

LOUISE.

Eh bien! j'ai tremblé pour vous, pour votre fils!...

JEANNE.

Votre dévoûment vous entraîne trop loin, Louise; et de pareils soupçons, sans preuves...

LOUISE.

Des preuves!... Et qu'est-ce donc que le passé?... Croyez-moi, madame, appelez autour de vous tous vos amis; rompez une union qui, je vous le répète, n'est qu'un piége odieux, et retirez-vous tous au plus vite dans notre loyale Navarre.

JEANNE.

Rompre cette union!

LOUISE.

Oh! vous ne pensez pas que je songe à moi en tout ceci... Madame... j'ai renoncé pour toujours au monde, vous le savez, et je veux être à Dieu seul désormais.

JEANNE.

Je ne l'ai pas oublié, Louise, et, si je ne suis pas vos conseils, c'est que ma raison n'admet pas toutes vos craintes, et que, d'ailleurs, une alliance entre maisons royales ne peut se rompre ainsi sur de vagues soupçons... Mais vous, mon enfant, vous seriez perdue sans ressource, si Catherine découvrait ce que votre dévoûment pour nous vous a fait entreprendre. Il faut donc quitter au plus tôt le Louvre.

LOUISE.

Je ne le quitterai, madame, que lorsque vous et lui en serez sortis; car alors seulement aura cessé le danger qui vous menace tous deux.

JEANNE.

Bonne Louise!... Ah! quand mon fils saura...

LOUISE.

Lui!... Oh! ne lui dites pas... Que pour lui je sois toujours morte... j'en ai fait le vœu... Ne m'y faites pas manquer, je vous en supplie.

JEANNE.

Il ne saura donc rien, je vous le promets... Mais plus tard... C'est un remords à lui sauver, ma fille.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MADELEINE.

MADELEINE.

V'là les deux rois qui arrivent ensemble par la galerie.

LOUISE.

Il faut donc nous séparer... Mais tenez-vous sur vos gardes, veillez bien, madame, et pour lui et pour vous!

MADELEINE.

Ils viennent bras dessus bras dessous, en bons camarades... Jamais j' n'ai vu si joyeuse mine au roi Charles... Il n'y a qu' ses yeux qui n' me vont toujours pas... On dirait d'un épervier en belle humeur!... Chut!... ils approchent.

LOUISE, *remettant vivement son voile.*

Venez vite.

(*Elle entraîne Madeleine par la porte de gauche.*)

SCÈNE V.

JEANNE D'ALBRET, CHARLES IX et HENRI.

CHARLES, *tenant toujours Henri sous le bras.*

Vous le voyez, madame, les deux rois sont véritablement deux frères.

JEANNE.

Et ils le seront toujours, n'est-il pas vrai, Sire?

CHARLES.

Toujours, si Henri le veut.

HENRI.

Eh! sangdiou! qui pourrait nous désunir?... Ne me donnez-vous pas votre sœur chérie, la belle Marguerite?... Ne rappelez-vous pas franchement à vous tous ceux de mon parti?...

CHARLES.

Et qu'avais-je de mieux à faire? Il était temps d'en finir avec nos divisions intestines, où se perdaient la force et la richesse du pays. Les huguenots sont, après tout, gens de cœur; ils seront sujets fidèles, et c'eût été folie de séparer plus long-temps leur drapeau du mien!

HENRI.

A la bonne heure, au moins, voilà une cordiale repartie!

JEANNE.

Cordiale et sincère... je le crois... Et j'espère qu'aucune mauvaise passion, aucune volonté n'essaieront de résister aux bonnes et sages intentions du roi en cette circonstance.

CHARLES.

Je l'espère comme vous, madame, et si quelqu'un osait faire obstacle à ma volonté, si haut placé qu'il fût, il verrait bientôt que je n'ai aliéné aucun des droits de ma couronne, et qu'il y a péril à jouer pareil jeu avec moi!

JEANNE.

Quelques personnes pourtant, rendues trop défiantes sans doute, par les craintes que leur a laissées le passé, ont regretté que le brave amiral Coligny ne fût pas, comme les autres chefs du parti, convié à vos fêtes.

CHARLES.

Comment!... ne l'est-il donc pas?... Oh! ce serait un oubli inexcusable, et que je m'empresserais de réparer. Enfin, persuadez-vous bien que, maintenant, je suis loyalement des vôtres!... c'est là une victoire de ta mère, vois-tu, Henri... Depuis sa venue ici, non seulement je me sens plus heureux, mais je me crois vraiment meilleur... Elle m'a tellement gagné le cœur enfin, que, vrai Dieu! la reine-mère elle-même en semble jalouse.

HENRI.

Ah! diable! mais c'est dangereux la jalousie de Catherine de Médicis!

CHARLES.

Oh! sa tendresse maternelle est si peu vive!... J'espère qu'il en sera de même de sa jalousie... Au surplus, que cela la blesse ou non, il faudra bien qu'elle se fasse à mon amitié pour vous, madame, car je sens que cette amitié ne doit pas finir... Vous ne nous quitterez plus, j'espère... J'ai encore besoin de vos conseils, de votre sagesse, et surtout de votre noble franchise... On ne m'a pas gâté sous ce rapport, jusqu'ici.

HENRI.

Ah! ventre-saint-gris! non, il faut l'avouer... Mais ce n'est la faute de personne: il paraît que l'air du Louvre est malsain pour la vérité.

CHARLES.

Nous tâcherons de l'assainir... Jeanne d'Albret nous y aidera. Voilà qui est donc convenu, madame, vous nous resterez... et notre ailliance, croyez-moi, ne vous aura pas donné seulement une fille tendre et affectionnée, mais aussi un bon fils de plus!

(Il prend sa main et la porte à ses lèvres.—Catherine paraît à ce moment dans le fond.)

SCÈNE VI.

Les Mêmes, CATHERINE.

CATHERINE, à part.

Encore!... (Descendant la scène.) Je vois avec bonheur, mon fils, que vous avez bien compris tout ce que notre sœur de Navarre mérite d'affection et d'estime!

JEANNE.

Je suis touchée comme je dois l'être, madame, de l'amitié que le roi daigne me montrer, parce que j'y trouve la preuve que rien ne pourra désormais troubler la paix et l'union que vous avez si heureusement ramenées dans nos deux royaumes.

CATHERINE.

C'est le plus cher de mes vœux!... Et c'est ce que le roi vous disait aussi, sans doute?

CHARLES.

Je disais à Sa Majesté qu'elle a maintenant deux bons fils, madame!

HENRI.

Comme je pourrais dire, moi, que j'ai aujourd'hui deux bonnes mères!

CATHERINE.

Assurément... et vous seriez aussi bien dans le vrai l'un que l'autre.

CHARLES.

J'ajoutais que la reine de Navarre et vous seriez à l'avenir mes seuls guides... Et quel roi aura jamais été mieux conseillé? D'un côté la force, l'énergie, l'audace au besoin; de l'autre, le calme, la prudence, la douceur; de tous deux, l'expérience, la droiture, l'affection... Eh bien, acceptez-vous ce partage, ma mère?

CATHERINE.

Pourquoi non, s'il doit, en effet, assurer le bonheur du royaume et le vôtre.

CHARLES.

Ah! je vous remercie de cette déférence!... A propos, on nous a dit que notre brave cousin, l'amiral Coligny, n'avait pas été convié à nos fêtes... C'est une erreur, n'est-ce pas?

CATHERINE.

M. de Coligny ne se présente jamais au Louvre sans une suite nombreuse et armée, et nous devons voir là une offense à la majesté du trône.

CHARLES.

Mais non... c'est une précaution, rien de plus... Que voulez-vous? ce n'est pas précisément de la confiance que nous avons pu lui inspirer jusqu'à ce jour... mais j'espère que cela viendra.

JEANNE.

Oui, Sire, persistez noblement dans la voie où vous êtes entré, et il ne restera bientôt plus trace de nos divisions. Je suis venue à vous, moi, désarmée et sans défiance, sur la seule foi de votre parole; je vous ai amené en otage ce que j'ai de plus précieux au monde, mon fils, l'amour et l'espoir de la Navarre. Avec nous se sont rangés à l'abri de votre trône nos chefs les plus illustres. Et pourtant, s'il fallait croire les bruits sinistres qui nous arrivent, le mariage qui va s'achever aujourd'hui ne serait qu'une odieuse comédie, un piége infernal, qui devrait avoir pour dénouement l'extermination de tout notre parti!

CHARLES.

Que dites-vous?

JEANNE.

Mais non, cela n'est pas, c'est impossible, je ne veux pas le croire; car il faudrait, pour méditer pareille trahison, une âme... que vous n'avez pas, que vous n'aurez jamais... Et ceux qui tenteraient de faire servir votre autorité royale à préparer de semblables horreurs seraient traîtres envers vous, plus encore qu'envers nous-mêmes, puisqu'ils souilleraint à jamais votre nom, et briseraient peut-être votre couronne. (A Catherine.) Ne le pensez-vous pas comme moi, madame?

CATHERINE.

C'est moi qui ai conseillé au roi l'alliance de nos deux familles, c'est moi qui vous ai appelée ici en son nom, madame... je n'ai rien de plus à répondre.

CHARLES.

Sans doute, sans doute... Ainsi Coligny sera des nôtres... Comme qu'il se présente, armé ou désarmé, avec ou sans suite, je veux qu'il vienne, entendez-vous, ma mère, je le veux!

CATHERINE, à part.

Je le veux!... jamais il n'avait dit ce mot devant moi... Oh! patience!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ZAMET.

CHARLES.

Eh bien! Zamet, avancez-vous dans vos préparatifs de fête, et y avez-vous fait preuve de goût?

ZAMET.

Sire, j'ai acheté celui de nos premiers artistes.

HENRI, à Charles.

Il est heureux pour nous qu'il s'en soit trouvé à vendre.

ZAMET.

Le fameux sculpteur Jean Goujon lui-même a été consulté... quoiqu'il ait le malheur d'être huguenot.

JEANNE.

Le malheur?...

CHARLES.

Vous êtes un mal avisé, Zamet.

ZAMET.

Pardon, Sire, je voulais dire le tort.

CHARLES.

Mais cela est encore plus sot... Et où avez-vous donc vu, monsieur, que ce puisse être un tort ou un malheur d'être aujourd'hui huguenot?

ZAMET.

C'est vrai... je suis stupide... j'aurais dû reconnaître, au contraire... parce qu'enfin la vérité... c'est que je pensais que Sa Majesté, notre auguste reine-mère...

CATHERINE, allant à lui.

Vous pensiez, monsieur?...

ZAMET, tremblant.

Rien, madame, rien, je me trompais.

CATHERINE.

Tâchez que cela ne vous arrive plus; tâchez de bien comprendre, enfin, que la volonté du roi règle celle de tout le monde, ici, même celle de sa mère, entendez-vous?

CHARLES, à part.

Oh! oh! gare l'orage!

CATHERINE.

Jean Goujon est non seulement huguenot, mais encore des plus exaltés, des plus animés contre nous, nous le savons... Et cela n'empêchera pas pourtant qu'il soit récompensé, comme les autres, selon ses mérites, rappelez-vous cela.

ZAMET.

Oui, madame. (A part.) Je n'y suis plus du tout.

HENRI, à part.

Allons, décidément, mon frère prend le dessus.

CHARLES.

Ce pauvre Zamet, il en fera une maladie!... Voyons, monsieur le maladroit, pour vous remettre, venez nous montrer vos merveilles... nous rejoindrons ensuite notre belle Margot... J'espère que sa toilette de mariée sera achevée... Venez-vous avec nous, ma mère?

CATHERINE.

Non... J'ai ici même une audience à donner.

CHARLES.

Soit!... Et n'oubliez pas Coligny, surtout.

CATHERINE.

Je n'oublierai personne, Sire, fiez-vous-en à moi.

SCÈNE VIII.

CATHERINE, seule d'abord, puis RENÉ et LOUISE.

CATHERINE.

Si je n'y mets ordre, il m'échappe, et cette femme ruine tous mes projets!... Allons, c'est elle qui l'aura voulu! (Elle va près de la statue, fait jouer un ressort, et une porte s'ouvre.) Es-tu là, René?

RENÉ.

Depuis plus d'un quart d'heure... Vous savez que je suis exact.

LOUISE, à la portière de droite.

René avec elle!

CATHERINE.

Ce que je t'ai demandé?...

RENÉ, lui présentant un petit coffret.

Les gants sont dans cette boîte.

CATHERINE.

Donne.

LOUISE, à part.

Des gants!...

CATHERINE, ouvrant le coffre.

Et tu es bien sûr?...

RENÉ, bas.

Prenez garde, madame... Le parfum seul qui s'en exhale suffirait pour vous tuer!...

CATHERINE.

Prends ce coffret, et porte-le toi-même dans la salle du contrat, sous l'appui de velours de mon prie-dieu.

LOUISE, à part.

Je n'entends plus rien.

RENÉ.

Mais pour qui donc ce chef-d'œuvre de ma science?

CATHERINE.

Qu'as-tu besoin de le savoir, pourvu que l'on te paie?

RENÉ.

Permettez, madame, c'est que... si c'était pour une reine, par exemple... le risque serait grand, et il y aurait nouveau compte à faire.

CATHERINE.

Va, va, que je réussisse, et tu n'auras pas à te plaindre.

RENÉ.

Allons!... (Plus haut.) J'obéis à vos ordres, madame.

CATHERINE.

Plus bas donc, malheureux!

(Il sort par où il est venu. — La statue reprend sa place, et Catherine sort par la porte au dessus.)

SCÈNE IX.

LOUISE, puis MADELEINE.

LOUISE.

Plus de doute, un crime se prépare... Mais qui menace-t-il?... Et comment l'empêcher?... Ah! Madeleine... écoutez...

MADELEINE.

Mon Dieu!... cette pâleur... ce frisson... que s'est-il donc passé?

LOUISE.

René sort d'ici.

MADELEINE.

Eh bien!

LOUISE.

Chut! (Elle l'emmène à droite de l'avant-scène.)

SCENE X.

LES MÊMES, ZAMET et DES VALETS.

ZAMET, en entrant.

M'avez-vous bien compris?... Vous, placerez là la table royale... Leurs Majestés souperont dans cette salle, avant la fête des jardins... Dans la galerie voisine aura lieu le banquet des huguenots... Des huguenots souper au Louvre!... Où allons-nous, mon Dieu, où allons-nous!... Eh bien! qu'est-ce que vous faites là à me regarder comme des imbéciles? Voyons... voyons... chacun à votre service, et dépêchons-nous!

(Il sort avec tous les valets, par le fond.)

SCÈNE XI.

MADELEINE, LOUISE, puis Mme DE SAUVE.

MADELEINE.

Les v'là tous partis, parlez vite.

LOUISE.

René a apporté à Catherine un petit coffret noir renfermant des gants, des gants empoisonnés.

MADELEINE.

Allons donc! est-ce qu'on peut empoisonner avec des gants?

LOUISE.

Ils ont tué Demouy avec une lettre, une lettre dont René avait fourni le papier!

MADELEINE.

C'est-il, Dieu, possible!

LOUISE.

Pour qui ces gants?... Je l'ignore... Ils parlaient à voix basse... Je n'ai pu tout entendre... mais une mort s'apprête... une victime est choisie, j'en suis sûre!...

MADELEINE.

Oh! les infâmes!...

LOUISE.

Tâchez donc de rejoindre notre reine et Henri...

qu'ils n'acceptent rien de Catherine ni de René, entendez-vous, rien !...

MADELEINE.

Sans doute, mais...

Mme DE SAUVE, à la portière de gauche.

Sœur Mathilde, la reine-mère vous demande.

LOUISE, baissant son voile.

J'y vais, madame... (Bas, à Madeleine.) Hâtez-vous de les prévenir !... Adieu.

(Elle sort par la gauche. — Mme de Sauve traverse le théâtre et s'éloigne par la droite.)

SCÈNE XII.

MADELEINE, seule d'abord, puis CANIGOU et PAYSANS BÉARNAIS.

MADELEINE.

Oh ! elle se trompe, ben sûr, elle se trompe !... C'est pas possible, de pareilles horreurs !... C'est égal... prévenons toujours Henriot et sa mère... Mais où les trouver à c't' heure ?... Qui vient donc là ?... Canigou, mon fils !

CANIGOU, lui sautant au cou.

Bonjour, mère !

LES PAYSANS.

Bonjour, mam' Madeleine !

MADELEINE.

Bonjour, mes amis, bonjour... Ah ça ! mais comment êt's-vous donc venus ici ?

CANIGOU.

Pardin ! frérot avait oublié d' nous inviter. J' nous sommes invités nous-mêmes... J'avons pris la voiture d' nos jambes, et nous v'là.

MADELEINE.

Mais Henri se fâchera peut-être ?...

CANIGOU.

Lui, laissez donc !... J' l'avons rencontré, drés not' entrée dans la cour du Louvre, avec l'autre roi, qu'est pas si beau qu' lui, dà ! et puis not' bonn' reine Jeanne d'Albret.

MADELEINE.

Et où allaient-ils ?

CANIGOU.

J'en sais rien... Mais du plus loin qu'il nous a vus... « Eh ! ce sont mes amis du Béarn qui viennent à ma noce, qu'il a dit à l'autre... Je vous demande pour eux l'hospitalité, Sire... — De tout cœur, vraiment, qu'a répondu Sa Majesté... Allez, mes enfans, entrez au château... et vous, messieurs, veillez à c' qu'ils ne manquent de rien, qu'ils soient traités enfin en amis d' notre frère !...» Alors nous sommes entrés dans c' biau palais, en nous écarquillant les yeux pour mieux voir, et en d'mandant à tout l' monde not' bonne mère Madeleine, pour l'embrasser !... Mais quoi donc que vous avez, bonn' mère ?... Vot' figure est tout' bouleversée !...

MADELEINE.

Ce n'est rien, ce n'est rien !

(Des valets apportent dans le fond la table royale toute servie, et s'éloignent.)

CANIGOU.

Déjà not' couvert !... merci... Eh ben ! faut convenir qu'il fait bon d'êt' roi pour êtr' servi au doigt et à l'œil... Par exemple, il s'est trop mis en frais... C'est des bêtises... Vous allez souper avec nous, n'est-ce pas, mère ?

MADELEINE, à elle-même.

Il faut que j' les r'trouve pourtant.

CANIGOU.

Hein !

MADELEINE.

Plus tard, j' te r'verrai, mon garçon... Mais à présent, faut que j' parle à Henri... Si tu savais... j' souffre trop, vois-tu... Adieu.

(Elle sort par la gauche.)

SCÈNE XIV.

CANIGOU, LES PAYSANS.

CANIGOU.

Décidément, la mère Madeleine n'est pas dans son assiette ordinaire... Elle a p't'-être sa rage de dents... Quand ça la prend, voyez-vous, ell' n' tient plus en place... C'est égal, soupons toujours, nous autres... Nous l'attendrons à table... Ah ! sapristi ! saperlotte ! queu gala !... queus chatteries !... Allons, allons, faut y faire honneur !... A table ! et qu' chacun se serve lui-même et prenne tout c' qui lui convient... Ça s' fait comm' ça dans le huppé !...

TOUS.

A table ! à table !

(Ils prennent tous place, et se servent tous à la fois.)

CANIGOU, buvant.

Ah ! vertuchoux, l' bon vin !

TOUS.

Fameux ! fameux !

CANIGOU.

Farceur de Charles IX, va !... y s' soigne fièrement, dà ! (Il boit de nouveau.)

UN PAYSAN.

M'est avis qu' tu te soignes un peu aussi, toi !

CANIGOU.

Dame !... quand on y est !... (Achevant son verre.) on y est !

LE PAYSAN.

Mets donc un peu d'eau, au moins !

CANIGOU.

De quoi ! de l'eau !... M' prends-tu pour un canard ?... De l'eau !... Brrr !... rien que d'en voir, ça m' rend hyphodrobe !... (Il boit encore.)

LE PAYSAN.

Prends garde ! tes yeux clignent !

CANIGOU.

Ah! nom d'un p'tit bonhomme!... v'là qu' j'ai des fourmis dans les nerfes!... v'là que j'vois toutes les couleurs de l'arche-en-ciel!...

LE PAYSAN.

Là... quand j'te l'disais!...

CANIGOU.

Et ben après... Est-c' que tu m'crois coulé par hasard!... Attends, attends!... Gare! que j' chante!... Tra, le ri, de ra, la, la, la, la!... Hein! en v'là-t-il du creux!... Un vrai rossignol, quoi! Et pisque j'sommes en veine d'roucoulades, en avant la chanson, pour faire passer la chose.

TOUS.

Ça va! ça va!

CANIGOU.

AIR nouveau.

PREMIER COUPLET.

Avec étiquette,
Ouvrir une fête,
Et, de temps en temps,
Rir' du bout des dents,
V'là l'bonheur des grands!
Sans cérémonie,
Se mettre en partie,
Et de belle humeur,
S'amuser d' bon cœur,
V'là le grand bonheur!

TOUS.

Sans cérémonie, etc.

(Ils chantent ce refrain en marquant la mesure avec leurs gobelets ou leurs couteaux sur la table.)

CANIGOU.

DEUXIÈME COUPLET.

Avoir à sa porte
Un' bruyant' cohorte,
De sots courtisans,
De valets luisans,
V'là l'bonheur des grands!
S' glisser en cachette,
Près d'une fillette,
Et sans d' vain' fadeur,
Dev'nir son vainqueur,
V'là le grand bonheur!

TOUS.

S' glisser en cachette, etc.

(Il font encore plus de vacarme qu'en premier refrain.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, ZAMET, VALETS, GARDES.

ZAMET, en entrant.

Quel est ce bruit?... O scandale! ô abomination!

CANIGOU, ivre se levant de table.

Qu'est-ce qui miaule par là? (Roulant sa serviette en anguille et en lançant des coups dans les jambes de Zamet.) C'est toi, vieux?

ZAMET.

Ils ont dévoré toute la table!

CANIGOU.

La table? pas si bête!... Mais c' qu'étiont d'sus y a passé, par exemple!

ZAMET.

Misérable! le souper de Leurs Majestés!...

CANIGOU.

Mais du tout, c'était l'nôtre... puisque le roi... le roi lui-même... nous avait invités... Entends-tu ça, mon Benjamin? (Il le tient par le collet de son manteau.) Dieu qu'il est laid! (Il le repousse.) Encore un verre!

ZAMET.

Drôle!... (Aux valets.) Allons, enlevez tout cela, et dressez vite un autre couvert. (Aux gardes.) Vous, balayez-moi toute cette canaille!

(Les valets enlèvent la table et les gardes s'avancent.)

CANIGOU.

Canaille!... Le grand sec a dit canaille!... Oh! faut qu' je le démolisse!... (Les gardes le saisissent.) Laissez-moi... J' v'eux du grand sec! faut qu'il y passe! A moi l' grand sec!

(Les gardes le repoussent hors la scène, et Zamet sort par le fond, en levant les mains au ciel.)

TROISIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente la riche perspective des jardins du palais, illuminés pour une fête. — Du deuxième au troisième plan, estrade et trône, statues de marbre, vases précieux dans lesquels brûlent des parfums, bassins et jets d'eau, etc., etc.

SCÈNE I.

ZAMET, RENÉ, QUELQUES GENS DE SERVICE et GARDES.

ZAMET, aux gens de service.

Eh bien! où en sommes-nous?... Tout est-il prêt?... Nous n'avons pas une minute à perdre; car, aussitôt après le banquet royal, qu'on est parvenu à grand'peine à remettre en ordre, Leurs Majestés se rendront ici, pour assister au bal... Eh! eh! tout cela est vraiment bien... Je suis content de moi... et de vous... Allez-vous-en. (Voyant entrer René.) Ah! ah! maître René.. Êtes-vous donc convié à nos fêtes?

RENÉ.

J'y viens pour le service de la reine-mere, seigneur Zamet.

ZAMET.

J'entends... quelque senteur merveilleuse, quelque filtre enchanté à lui fournir... Oh! vous êtes

un habile homme, maître René! Nul n'est plus avant que vous dans la faveur et la confiance de la grande Catherine, je le sais, et je vous estime et vous aime, en conséquence, autant que pas un.

RENÉ.

Vous êtes bien bon.

ZAMET.

Non, c'est plus fort que moi... Il y a en vous un air de candeur et de franchise, un parfum de probité qui me subjugue!

RENÉ.

Oh! oh! attendez-vous donc de moi quelque service?

ZAMET.

Pourquoi pas?

RENÉ, à part.

Oh! alors, tu le paieras cher, mon drôle!

ZAMET.

D'abord, j'ai un conseil à vous demander.

RENÉ.

Je vous écoute.

ZAMET, mystérieusement.

Maître René, une grande révolution se prépare.

RENÉ.

Vraiment?

ZAMET.

Oui, mon bon René; les huguenots l'emportent. Décidément, la fortune se déclare pour eux, et j'ai bien envie de faire comme la fortune.

RENÉ.

Vous n'iriez pas cependant jusqu'à vous faire vous-même huguenot?

ZAMET.

Mais si, mais si... et c'est là-dessus que je voulais avoir votre avis.

RENÉ.

Eh bien! mon avis est que rien ne presse.

ZAMET.

C'est que vous ne savez pas tout, c'est que vous n'avez pas vu ce que j'ai vu, moi.

RENÉ.

Qu'y a-t-il donc?

ZAMET.

Oh! des choses!... Imaginez-vous que la reine-mère elle-même n'est plus reconnaissable. Ce ne sont que tendresses, protestations, petits soins pour les hérétiques.

RENÉ.

Et c'est là ce qui vous décide?

ZAMET.

Attendez, attendez. C'est pour la mère du Béarnais, surtout, que Catherine se montre attentive, empressée. On croyait qu'elle ne l'aimait pas, et elle ne l'appelle que sa chère sœur et ne l'aborde que le sourire sur les lèvres!

RENÉ.

Eh bien! voyez l'injustice des cours: je suis sûr que personne ici, excepté vous, ne sera rassuré par tout cela.

ZAMET.

Autre chose!

RENÉ.

Encore!... Ça devient de plus en plus inquiétant.

ZAMET.

Rassurant, voulez-vous dire... Imaginez-vous que tout à l'heure, au momentde la signature du contrat, la reine-mère, en passant la plume à sa chère sœur, a fait une tache d'encre à l'un de ses gants...

RENÉ.

Ah!...

ZAMET.

Oh! peu de chose, presque rien. Eh bien, c'est égal, Sa Majesté a voulu tout aussitôt réparer...

RENÉ, souriant.

Sa maladresse?

ZAMET.

Du tout... son malheur... Et chargeant Mme de Sauve de prendre dans un petit coffret noir à elle, une paire de gants magnifiques, votre chef-d'œuvre, sans doute, elle les a fait offrir à Jeanne d'Albret, avec une grâce, un empressement que tout le monde a remarqués.

RENÉ, à part.

Ah! c'était pour elle..

ZAMET.

Vous dites?

RENÉ.

Rien... et Jeanne d'Albret a accepté ces gants, elle les a mis?...

ZAMET.

Pardieu... comment aurait-elle pu refuser une pareille preuve de déférence et d'amitié?...

RENÉ.

La preuve était grande, en effet... si grande, que moi-même je ne m'y attendais pas.

ZAMET.

Ainsi donc, votre avis est que je puis, sans crainte, à présent...

RENÉ.

Vous faire huguenot... soit... mais attendez seulement une heure...

ZAMET.

Pourquoi donc?...

RENÉ.

Oh!... le temps de la réflexion.

ZAMET.

C'est juste... Avec ça que j'ai quelque chose de plus pressé en ce moment... les devoirs de ma charge...

RENÉ, à part.

Cet homme est encore plus sot que je ne pensais.

ZAMET, à part.

Je croyais René plus fort que ça.

(On entend une marche dans le lointain.)

ZAMET.

Ah! ah! le cortége de Leurs Majestés... Eh! vite, vite, chacun à son poste!...

(Chacun se retire ou se range.—Des gardes se placent au premier plan à gauche, en face du trône.)

SCÈNE II.

CHARLES IX, CATHERINE, HENRI, JEANNE D'ALBRET, MARGUERITE, Mme DE SAUVE, ZAMET, RENÉ, LUBER, COLIGNY, AUTRES CHEFS HUGUENOTS, SEIGNEURS DE LA COUR, DEMOISELLES DE L'ESCADRON VOLANT, DAMES, PAGES, GENS DU ROI, HÉRAUTS, GARDES.

(Le roi s'arrête un moment au milieu du théâtre avec Coligny et Catherine.—Tous les autres forment un demi-cercle un peu en arrière.)

CHARLES, à Coligny.

Amiral Coligny, vous vous placerez prés de notre trône, dont vous serez désormais un des plus fermes appuis. Je remercie ma mére de ne pas vous avoir oublié.

(Coligny s'incline.—Le roi va parler aux autres huguenots.)

CATHERINE.

Je connaissais vos vœux, Sire, et, comme vous, je n'ai voulu d'exception pour personne. (A Jeanne d'Albret.) Belle journée, madame, pour deux mères!

JEANNE.

C'est à vous que nous la devons, madame, et, si l'avenir y répond, elle ouvrira pour tous une ère de paix et de bonheur!

CATHERINE.

C'est du moins le but que j'ai voulu atteindre.

HENRI, à Marguerite.

Et vous, madame, est-ce aussi le bonheur que vous espérez?...

MARGUERITE, un peu sèchement.

Personne ne me l'a encore promis, Sire. On m'a seulement dit: « Il faut donner ta main, » et ma main s'est donnée. Maintenant, arrive le bonheur, si Dieu le veut, et il sera le bien-venu.

HENRI, bas, à Mme de Sauve qui s'est approchée.

Je ne pourrai jamais aimer cette femme-là... Vous seule...

Mme DE SAUVE.

Prenez garde!... on a les yeux sur nous.

CHARLES, regagnant le milieu de la scène.

Oui, messieurs, j'ai voulu, par l'alliance de ma maison avec celle de Navarre, donner à la France entière un gage assuré de conciliation et d'oubli. (A Henri.) Venez, mon frère... (Il lui tend la main que Henri lui serre cordialement.) Que ces deux mains de rois en se touchant ici aux yeux de tous, ne laissent à personne le droit de douter de la sincérité de notre union.

TOUS.

Vive le roi!...

CHARLES, appelant.

Zamet!..

ZAMET, s'approchant vivement.

Sire?...

CHARLES.

Faites commencer la fête.

ZAMET.

Oui, Sire.

(Il va donner les ordres.— Charles IX prend place sur le trône, ayant à sa droite Catherine et Jeanne d'Albret, à sa gauche Henri et Marguerite.—Coligny se tient du côté de Henri.— En arrière sont les demoiselles d'honneur et les pages.—Pendant que ce mouvement a lieu, Madeleine entre au premier plan à gauche. — Musique douce. — Des paysans et paysannes du Béarn paraissent dans le fond.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, MADELEINE, puis LOUISE.

UN GARDE, arrêtant Madeleine.

On ne passe pas.

MADELEINE.

Il faut que je parle au roi de Navarre.

LE GARDE.

C'est impossible à présent... Retirez-vous...

LOUISE, entrant, à Madeleine.

Eh bien! avez-vous pu l'approcher?...

MADELEINE.

Hélas! non... partout les gardes m'ont barré le passage... Mais voyez, mon Henriot... il a l'air tranquille, heureux...

LOUISE.

Et Catherine?...

MADELEINE.

Elle parle en souriant à notre reine Jeanne d'Albret, qui lui répond, et sourit comme elle.

LOUISE.

Ah! fasse le ciel que je ne me sois trompée!

(Les danses commencent. Après la première sarabande, Jeanne d'Albret se lève tout à coup, en portant la main à son front.)

HENRI.

Qu'est-ce donc, ma mère?...

JEANNE.

Une douleur horrible... là!... (A ses femmes.) Emmenez-moi.

(Elle fait quelques pas, mais ne peut aller plus loin; elle tombe sur un fauteuil qu'on a approché.)

HENRI.

Ma mère!... elle perd connaissance... Le docteur Luber, son médecin... Je l'ai vu... Vite... Ma mère!...

(Il se met à genoux, et porte sa main à ses lèvres.)

LOUISE.

Eh bien, qu'avais-je dit?...

MADELEINE, pleurant.

Notre pauvre reine!...

HENRI, allant à Luber.

Venez, monsieur, venez... et sauvez ma mère...

(Le docteur Luber prend la main de Jeanne d'Albret, puis touche son front et la regarde.)

CHARLES, bas, à Catherine.

Vous ne l'aimiez pas, madame?...

(Il se rapproche de Henri.)

HENRI.

Eh bien?...

LUBER.

Une congestion foudroyante!... Dieu l'a rappelée à lui.

(Henri se met de nouveau en pleurant aux genoux de sa mère, et porte sa main à ses lèvres.)

RENÉ, bas, à Catherine qui l'a rejoint.

Vous avais-je trompée?...

CATHERINE.

Va-t'en!...

LOUISE, les montrant.

Voyez-vous?... ils l'ont empoisonnée!...

(Les huguenots s'agitent; les gardes repoussent les Béarnais qui veulent approcher. — Stupeur générale.)

QUATRIÈME TABLEAU.

La maison de René. — Au fond, face au public, porte principale ouvrant sur la pièce qui sert à recevoir les consultans et les acheteurs. — Deux portes latérales : devant celle de droite tombe une grande draperie, celle de gauche est masquée par un vieux meuble à étagères surchargées de fioles, cornues et boîtes de toutes sortes. — Çà et là, cornues et alambics, au plafond, des monstres empaillés. — Sur une petite table, à gauche, un sablier. — La scène est éclairée par une lampe à la lueur blafarde. — Cette décoration, qui doit occuper à peine deux plans, est empreinte d'un caractère sinistre et pittoresque.

SCÈNE I.

LOUISE, DANIEL.

DANIEL, entrant suivi de Louise, qui est voilée, par la porte du fond.

Venez, madame, ne craignez rien; maître René n'y est pas.

LOUISE, soulevant un coin de son voile.

Quel horrible séjour!

DANIEL.

Oh! oui... horrible!... car il s'y est tramé bien des crimes... préparé bien des poisons.

LOUISE.

Et vous le saviez, Daniel?...

DANIEL.

Depuis peu... autrement, j'aurais fait plus tôt ce que je vais faire aujourd'hui... quitté mon apprentissage chez un pareil maître!

LOUISE.

Bien m'a donc pris de m'adresser à vous!

DANIEL.

Vous m'avez assuré qu'il s'agissait de grands malheurs à prévenir, et vous m'avez prié de vous y aider; je l'ai promis et je le promets encore... mais c'est à une condition.

LOUISE.

Laquelle?

DANIEL.

C'est que vous ne me parlerez plus de récompense; l'argent gâte les bonnes actions... et je laisse à mon patron maudit le soin de se faire payer pour les mauvaises.

LOUISE.

Digne jeune homme!... Mais un autre que moi voudra sans doute reconnaître vos services... et celui-là est si haut placé, que vous ne pourrez le refuser.

DANIEL.

Est-ce le gentilhomme qui doit vous rejoindre ici?

LOUISE.

Lui-même. Je lui ai bien indiqué dans ma lettre la petite porte mystérieuse et le ressort qu'il doit pousser pour avoir accès dans cette maison. Il ne s'y trompera pas, j'espère. Mais, dites-moi... où aboutit le passage secret sur lequel ouvre la petite porte?

DANIEL, indiquant la draperie de droite.

Ici.

LOUISE.

Est-ce par là que Catherine arrive, lorsqu'elle vient consulter maître René?

DANIEL.

Non. Cette entrée sert à d'autres grandes dames et à quelques puissans seigneurs, nos cliens d'élite. Pour la reine-mère, il y a un autre passage, connu d'elle seule et du maître, et dont l'escalier descend, je crois, jusqu'à la rivière.

LOUISE.

Bien. Et Catherine vient-elle seule ici?

DANIEL.

Ici, oui... Mais les alentours sont toujours bien veillés et gardés, de manière qu'en cas de besoin les secours ne puissent lui manquer.

LOUISE.

Et quand est-elle venue pour la dernière fois?

DANIEL.

Il y a neuf jours, vers minuit, la veille même

du mariage de Henri de Navarre et de la mort de Jeanne d'Albret, sa mère.

LOUISE, à part.

C'est bien cela... je ne m'étais pas trompée... Le poison...

DANIEL.

Comment?

LOUISE, regardant le sablier.

Rien... Neuf heures! Celui que j'attends ne peut tarder... Et maître René?...

DANIEL.

Il ne tardera pas non plus.

LOUISE.

Pourvu qu'il me laisse le temps d'expliquer... (On entend frapper deux coups.)

DANIEL.

C'est votre gentilhomme.

LOUISE.

Ouvrez.

(Daniel soulève la draperie, pousse un ressort, et la porte s'ouvre.)

DANIEL, se penchant en dehors.

Venez, on vous attend.

(Louise remet son voile.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, HENRI.

DANIEL, reculant stupéfait.

Le roi de Navarre!...

LOUISE.

Silence, malheureux, sur ta vie, silence!... (Montrant la porte du fond.) et veille là... Dès que René rentrera, préviens-nous.

DANIEL.

Comptez sur moi... (A part.) Lui ici!.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE III.

HENRI, LOUISE.

HENRI, examinant la localité.

Ventre-saint-gris! quel triste lieu de rendez-vous!

LOUISE, allant près de lui.

C'était le seul à choisir pour ce que vous avez à entendre.

HENRI.

Comment!... Eh! mais je ne me trompe pas... la mystérieuse protégée de la reine-mère!... Allons, l'aventure est encore plus bizarre que je ne croyais... Et c'est bien vous, madame, qui m'avez appelé dans cette officine du diable?

LOUISE.

C'est moi.

HENRI.

Hâtez-vous donc de me dire alors en quoi Henri de Navarre peut vous servir ici?

LOUISE.

Il ne s'agit pas de moi, Sire, mais de vous et de tous les vôtres, qu'il faut sauver de mort.

HENRI.

Encore une révélation de quelque complot bien terrible, n'est-ce pas?... Depuis mon entrée au Louvre, on ne me parle que de cela.

LOUISE.

C'est que, depuis votre entrée au Louvre, vous êtes entouré d'ennemis et d'embûches.

HENRI.

Voulez-vous donc m'effrayer aussi?

LOUISE.

Si je ne vous connaissais pas, je pourrais le croire possible, et l'essayer pour mieux assurer votre salut... Mais, je vous connais, je ne veux donc pas vous effrayer... je veux seulement vous avertir et vous mettre en garde contre le danger.

HENRI.

Vraiment? Et qui vous a chargée de ce soin?

LOUISE.

Je n'ai reçu mission que de moi-même et de Dieu!

HENRI.

De Dieu!... Et pourtant vous êtes à la reine-mère?

LOUISE.

Oui... et c'est là ce qui vous met en défiance contre moi, n'est-il pas vrai?... Oh! mais, croyez-moi, Sire, par pitié pour vous, croyez-moi!... J'avais aussi prévenu votre noble mère... je l'avais suppliée de rompre une union fatale et de fuir avec vous... Elle a refusé de me croire, et elle est morte...

HENRI.

Que voulez-vous dire?

LOUISE.

Morte empoisonnée!

HENRI.

Ma mère!... Horreur! mensonge!

LOUISE.

Mensonge!... Oui, le crime est tellement abominable que les plus infâmes n'en peuvent être soupçonnés!... Jeanne d'Albret a été empoisonnée par Catherine, vous dis-je... et vous me croirez tout à l'heure, car tout à l'heure, ici, vous-même vous verrez, vous entendrez.

HENRI.

Est-il possible, mon Dieu!

LOUISE.

Mais, quoi que vous puissiez voir et entendre, promettez-moi de vous contraindre et de n'écouter que mes avis; car la moindre imprudence, un mot, suffiraient pour vous perdre, et avec vous tous ceux que vous seul pouvez désormais sauver.

DANIEL, entr'ouvrant la porte du fond.

Le maître! (Il se retire.)

LOUISE.

Venez, Sire... et de la prudence.

(Elle se cache avec Henri derrière la draperie de droite.)

SCÈNE IV.

HENRI et LOUISE, cachés; RENÉ, DANIEL et DEUX AUTRES APPRENTIS.

RENÉ, à Daniel.

Personne n'est venu en mon absence?

DANIEL.

Personne, maître.

RENÉ.

C'est bien. (Donnant une boîte à l'un des apprentis venus avec lui.) Cette pâte à l'héliotrope pour Mme de Tavannes. (L'apprenti s'incline et sort.)

DANIEL, à part.

Je tremble...

RENÉ, au second apprenti.

Toi, Josselin, ces parfums de rose à monseigneur de Guise... Un hardi papillon, ma foi, que toutes les fleurs tentent, et fort épris en ce moment de la plus belle... la blanche Marguerite!... Pauvre roi de Navarre!

(L'apprenti sort avec les flacons.)

HENRI, à part.

Insolent! (Louise réprime sa colère.)

DANIEL, à part.

Et il écoute!

RENÉ, à Daniel.

Toi, Daniel, porte chez Mme de Sauve ce flacon de Jouvence... Elle n'en a pas encore besoin... Le Béarnais est bien pris... mais on le dit si volage!... Joli petit ménage que Catherine a fait là!

HENRI, bas, à Louise.

Qu'avez-vous donc?

LOUISE.

Rien, rien... Écoutez...

RENÉ, à Daniel.

Allons, pars.

DANIEL.

A l'instant. (A part.) Veille sur eux, mon Dieu!

(Il sort.)

SCÈNE V.

HENRI et LOUISE, cachés, RENÉ.

RENÉ.

A présent, attendons Catherine... que peut-elle me vouloir encore?... Un nouvel horoscope à me demander, sans doute... Être bizarre et inexplicable que cette femme sans cœur, si puissante par l'esprit!... Vivant sans scrupules et sans remords au milieu de l'intrigue et du crime, elle ne croit à rien de ce qui est sacré pour tous, et elle croit en moi, René l'astrologue... elle croit aux présages, aux augures, à tous les mensonges du métier, comme y croirait la créature la plus faible, la plus ignorante... Quand elle est là, devant moi, cette puissante reine dont un froncement de sourcil fait trembler le Louvre, quand elle est là, cherchant dans mes yeux ce que j'ai pu lire dans les astres ou dans les entrailles de quelque innocente victime, c'est elle qui frémit et tremble alors, elle, la reine, et c'est moi qui suis maître et la prends en pitié!... Ah! ah! ah!... C'est bien, cela!... C'est une revanche au moins... une revanche qui se résume en beaux écus d'or pour ma cassette; mais dont pourtant je ne veux pas trop long-temps user... Car c'est un rude service que celui de cette digne reine, et qui peut mener haut, si la chance tournait!... Or, si bien qu'elle paie, j'aime mieux une autre fin... (On entend sonner un timbre.) La voilà... Allons, à notre rôle!

(Il pousse un ressort près du pilier. — La bibliothèque glisse sur elle-même et laisse voir un escalier tournant, dont sort, en tenant une lampe, Catherine de Médicis. — Elle est vêtue de noir et couverte d'un voile.)

HENRI, bas, en soulevant la draperie.

C'est bien elle!

LOUISE, de même.

Vous allez tout savoir.

SCÈNE VI.

HENRI et LOUISE, cachés, RENÉ, CATHERINE.

CATHERINE.

Enfin! (Elle pose sa lampe sur un meuble.) J'avais hâte de te voir, René.

RENÉ.

Mon Dieu! madame, quelle agitation dans tous vos traits!

CATHERINE.

Que dirais-tu donc, si tu pouvais lire au fond de mon âme? Tant d'angoisses s'y pressent! tant de projets terribles s'y heurtent et s'y confondent!

RENÉ, à part, en souriant.

Allons, la séance sera bonne.

CATHERINE.

Tes portes sont bien closes, René? tes murs sont bien sourds?

RENÉ, lui présentant un siége.

Comme toujours, madame.

CATHERINE, assise.

Oh! c'est que, vois-tu, René... j'ai peur moi-même de m'entendre... car je vais te parler de ma maison prête à s'éteindre... de ma postérité qu'un sort impitoyable semble avoir proscrite!

RENÉ.

Que voulez-vous dire?

CATHERINE.

Et ne me l'as-tu pas annoncé, toi-même?

RENÉ.

Oh! moi...

CATHERINE.

Comment?...

RENÉ.

Il est bien vrai que le cours des astres et le résultat des épreuves que vous m'avez ordonné de tenter...

CATHERINE.

Présageaient la mort prochaine de mes fils, de tous trois, c'est bien cela que tu m'as dit... et à cette terrible prédiction est venu se joindre, cette nuit même, un songe, un songe effroyable !

RENÉ.

Un songe !... cela est grave, en effet. (A part.) Que disais-je?

CATHERINE.

Écoute... A peine avais-je goûté quelques instans d'un pénible sommeil, que je crus voir les draperies de mon lit soulevées par un de ces huguenots à visage sinistre qui nous entourent depuis peu... Il me montrait, avec un rire de triomphe, un autel renversé et les débris d'un trône... puis, saisissant ma main, il m'entraîna dans un sombre caveau tendu de noir... et là... ah ! j'en frémis encore !... là, sur des pierres toutes souillées de sang, j'ai vu trois cercueils, surmontés chacun d'une couronne brisée, et au dessus de ces cercueils, au milieu de notre oriflamme, une lettre resplendissante, un H couronné et un sceptre... Alors trois cris se firent entendre, les cercueils s'ouvrirent avec fracas et les cadavres livides de mes fils vinrent rouler à mes pieds !... Eh bien ! René ?...

RENÉ, à part.

Voilà un rêve qui nous ménera loin !

CATHERINE.

Parle donc.

RENÉ.

Vous avez dû comprendre aussi bien que moi, madame, que l'H couronné et le sceptre indiquent Henri de Navarre, auquel reviendrait de droit, en effet, le trône de France, si vos trois fils mouraient sans postérité.

CATHERINE.

Et c'est ce que t'a annoncé aussi l'horoscope du Béarnais?

RENÉ.

C'est vrai, oui... mais qu'est-ce, aprés tout, qu'un horoscope ?... Je ne suis pas infaillible, moi... Les présages qui paraissent les plus certains mentent quelquefois.

CATHERINE, se levant vivement.

Je les ferai mentir, René... oui, par l'enfer, ils mentiront !... Il n'est qu'un moyen pour cela.. moyen terrible !... N'importe, je l'emploierai.

RENÉ.

Quel est donc votre projet ?

CATHERINE.

Je veux sauver mes fils, je veux sauver la religion, aujourd'hui outragée, menacée comme eux ! Les huguenots conspirent, je le sais... Malgré leurs beaux semblans de zèle et de loyauté, ils n'ont pour moi et les miens que haine et mépris... Il y a trève entre nous ; mais une paix sincère, nous ne l'aurons jamais. Il faut qu'un des deux partis succombe, eux ou nous... Eh bien ! donc, que ce soient eux !

RENÉ.

Ils sont nombreux et braves.

CATHERINE.

Nous serons plus nombreux, et nous les surprendrons.

RENÉ.

C'est une chance.

CATHERINE.

Ils sont perdus, te dis-je... Tout est prévu... toutes les traces suivies,les maisons marquées...un mot, un seul mot de moi, et des milliers de tombes vont s'ouvrir ! (Tonnerre lointain.)

HENRI, bas.

Horreur !

RENÉ.

Un massacre général !... C'est beaucoup risquer.

CATHEINE.

Il faut en finir avec cette race maudite... Ni quartier, ni merci, pour aucun de ces misérables !

HENRI, bas.

L'infâme !...

LOUISE, bas.

Prenez garde !

CATHERINE.

Cette draperie a remué, je crois... Va voir.

(Louise entraîne Henri en dehors et ferme la porte.)

RENÉ.

Illusion, madame... vous êtes si émue !

CATHERINE.

Va voir, te dis-je.

RENÉ, soulevant la draperie.

Rien... j'en étais sûr. (On entend un son de cor.) Qu'est-ce ?

CATHERINE.

Un message qu'on m'apporte... Viens.

RENÉ.

Permettez, madame... Je ne sais quels nouveaux services vous pouvez attendre de moi, mais, avant de m'engager plus loin à votre suite, j'ai besoin de savoir si notre digne maître et seigneur, le roi Charles IX, est instruit de vos desseins ?

CATHERINE.

Il les connaît.

RENÉ.

Et il les approuve?

CATHERINE.

Jeanne d'Albret n'est plus là pour l'en empêcher. Si je l'avais laissé faire, cette femme m'enlevait la confiance de mon fils, et c'est elle qui régnerait aujourd'hui en ma place !

RENÉ.

L'imprudente !... lutter avec vous ! Elle ne connaissait donc ni Catherine, ni René ?...

CATHERINE.

Insolent !

RENÉ.

C'est vrai, je ne devais nommer que vous, c'était assez...

CATHERINE.

Maître René, prends garde ! (On entend un second son de cor.) Allons, éclaire-moi !

RENÉ, prenant la lampe.

Oui, madame.

(Ils disparaissent dans l'escalier tournant.)

HENRI, en dehors.

Non, laissez-moi, laissez-moi, vous dis-je !

(Il ouvre la porte et entre vivement, malgré les efforts que fait Louise pour le retenir.)

SCÈNE VII.

LOUISE, HENRI.

LOUISE.

Ils sont partis !

HENRI.

Suivons-les donc !

LOUISE, qui a passé vivement du côté de l'escalier.

Ce serait courir à une mort certaine !... Au nom du ciel, écoutez-moi !... songez à vos frères, au massacre qui se prépare !... C'est à eux qu'il faut courir, pour les mettre en défense.

HENRI.

Mais ma mère !...

LOUISE.

Sera-t-elle vengée, si vous succombez ici sous le fer des assassins ?

HENRI.

Eh bien ! rentrons au Louvre.

LOUISE.

Au Louvre !

HENRI.

Oui, cette femme ment... Charles IX ne sait rien... Non, il n'est pas possible qu'un allié, un roi, un frère, qui, aujourd'hui même encore, me serrait si cordialement la main, ait pu approuver de pareilles atrocités.

LOUISE.

Il est fils de Catherine.

HENRI.

Cette femme ment, vous dis-je... Charles saura tout par moi, qui lui demanderai le châtiment du crime !... et s'il hésite, c'est Henri de Navarre alors qui lui déclarera la guerre, non pas une guerre de surprise et d'embûches, mais une guerre loyale, à ciel ouvert, et jusqu'à ce que justice et bon droit triomphent.

LOUISE.

Ils reviennent... Partons, Sire, partons !

HENRI.

Nous nous reverrons, Catherine, et malheur à toi ! (Il sort avec Louise, par la porte de droite.)

SCÈNE VIII.

CATHERINE, RENÉ.

RENÉ, avant d'entrer.

Je vous le répète, madame, cette entreprise est trop périlleuse !... Les huguenots peuvent être avertis...

CATHERINE.

C'est pour cela qu'il faut frapper vite.

RENÉ.

Mais...

CATHERINE, paraissant.

Assez !... Ma résolution est prise, et rien ne peut désormais la changer. Le message qu'on vient de me remettre m'annonce l'arrivée des renforts que j'attendais. Il n'y a donc plus à hésiter, et cette nuit même, cette nuit de saint Barthélemy, quand l'horloge du Louvre sonnera une heure, je donnerai le signal.

RENÉ.

Et vous n'exceptez personne ?

CATHERINE.

Personne.

RENÉ.

Mais Henri de Navarre ?...

CATHERINE.

Lui, oui... lui seul... Le roi ne veut pas qu'on le frappe... Il est de race souveraine, et cela pourrait, dit-il, soulever l'Europe contre nous.

RENÉ.

En effet... Si bien donc, que ce n'est pas par pitié qu'on l'épargne, mais par prudence.

CATHERINE.

On le tiendra seulement enfermé au Louvre, pour qu'il ne puisse rien entreprendre ; et plus tard... on avisera.

RENÉ.

Ah ! voilà qui me rassure.

CATHERINE.

Donne-moi maintenant ce livre de Vénerie, que je t'ai confié.

RENÉ, avec une feinte naïveté.

Pour y mettre la dernière main. Rien n'y manque à présent... Mais à qui donc le destinez-vous ?

CATHERINE.

Que t'importe ?

RENÉ, changeant de ton.

Il m'importe beaucoup, madame... Vous n'aurez pas ce livre, car, moi non plus, je ne veux pas que Henri meure.

CATHERINE.

Qu'est-ce à dire ? des scrupules ?... Ils vous viennent trop tard, maître René.

RENÉ.

Oh ! ce n'est point la pitié qui m'arrête plus que vous... Vous ne m'en croyez pas capable... Non, c'est la prudence; car je suis prudent aussi, moi... Écoutez donc, Charles IX a ses raisons, j'ai les miennes... Vous n'aurez pas le livre.

CATHERINE.

C'en est trop!... René, tu joues ta tête!

RENÉ.

Ne nous emportons pas, raisonnons. Il y a longtemps que je sais ce que doivent attendre de vous ceux qui peuvent inquiéter votre repos ou encourir votre colère... Je suis donc bien aise, en cas que malheur m'arrive, qu'il y ait, de par le monde, quelqu'un de puissant à qui une voix amie puisse aller dire: « Avant de tuer René, Catherine avait empoisonné ta mère!.. » Il y aurait là aussi peut-être de quoi soulever un peu l'Europe... Qu'en pensez-vous, madame?

CATHERINE.

Ainsi donc l'astrologue René croit tenir aujourd'hui Catherine de Médicis en sa puissance?

RENÉ.

Non; mais il croit que Catherine ne le tient pas non plus en la sienne.

CATHERINE.

Insensé! oublies-tu donc que je n'ai qu'à appeler et à donner un ordre, pour te faire à l'instant expier ton audace?...

RENÉ.

Vous le pouvez?... Osez-le donc! et dès demain, au milieu de votre triomphe, vous tomberez vous-même frappée de mort, comme Jeanne d'Albret, sur les marches du trône.

CATHERINE.

Moi?

RENÉ.

Oui, vous!... Oh! j'ai plus d'une ressource en réserve... On profite à votre école... Êtes-vous donc tellement chérie et vénérée, que vous puissiez compter sûrement sur tout ce qui vous entoure et vous approche?... Et ces mêmes armes que je vous ai vendues, à vous, ne puis-je les avoir données à d'autres... aussi foudroyantes, aussi sûres?...

CATHERINE, à part.

Malédiction!

RENÉ.

Croyez-moi, tenez, pas de guerre entre nous... elle serait mauvaise pour tous deux... Payez-moi d'abord ce que vous me devez, et... vous n'aurez pas le livre; mais nous verrons plus tard en quoi je pourrai vous servir encore.

CATHERINE.

Tiens, misérable! (Elle lui jette une bourse.)

RENÉ, reprenant l'air humble.

Merci, grande reine. Nous commençons à nous entendre.

CATHERINE, à part en s'éloignant.

Oh! je me vengerai!

(Elle disparaît dans l'escalier, qui se referme aussitôt.)

RENÉ, à part.

Je la tiens, elle a peur. (Il sort par la droite.)

CINQUIÈME TABLEAU.

Paris près du Louvre. — A droite, une partie du Louvre et d'autres vieilles constructions accessoires. — A gauche, Saint-Germain-l'Auxerrois et les petites rues voisines.—Quelques maisons à balcons praticables. — Çà et là, du côté du Louvre, des tas de décombres et des grosses pierres que l'on est en train de tailler ou de scier. — Au fond, la rivière, le bac du Louvre; et, au delà, le quartier Saint-Germain, tel qu'il était alors. — La lune se montre comme sanglante à travers les nuages qui l'entourent.

SCÈNE I.

LOUISE et CANIGOU.

(Le tonnerre gronde au lointain.—Plusieurs pelotons de soldats, dont quelques uns portent des torches, sortent du Louvre, et dirigés par leurs chefs, traversent le théâtre et se dispersent dans les rues voisines.—Louise et Canigou entrent en scène par le premier plan à gauche.)

CANIGOU.

Mais où est le roi? mon pauvre frère?...

LOUISE, voilée.

Au Louvre... Il a voulu y rentrer malgré mes conseils, et on l'y retient prisonnier.

CANIGOU.

Ils vont l'assassiner, les gueux!...

LOUISE.

Non, mais ils le perdront dans l'esprit des siens, en l'empêchant de les secourir.

CANIGOU.

Mais que puis-je donc faire pour lui, moi?

LOUISE.

Es-tu brave?...

CANIGOU.

Je ne sais pas... mais je m' ferons tuer d' grand cœur, si ça peut lui être utile.

LOUISE.

Les mesures prises contre Henri de Navarre me prouvent que c'est cette nuit même que Catherine veut accomplir son abominable projet. Cours donc vite à l'hôtel de l'amiral Coligny, dis-lui tout ce que tu as su par moi... qu'il se tienne en garde et avertisse tous les siens... Il n'y a pas un instant à perdre.

CANIGOU.

C'est dit, j'y cours... Mais vous, rentrez dans ce palais du diable, et veillez bien sur frérot, comme vous me l'avez promis!... Ah! si vous pouviez le l' faire évader d' manière qu'il vienne, comme

nous, s' donner des horions avec les estafiers de cette damnée reine-mère !...

(On entend l'horloge du Louvre sonner une heure.)

LOUISE.

Écoutez !...

(L'horloge de Saint-Germain-l'Auxerrois sonne également une heure ; puis un coup d'arquebuse se fait entendre, et d'autres coups y répondent.)

CANIGOU.

Quoi que ça veut dire ?...

LOUISE.

C'est un signal. (On entend sonner le tocsin.) Le tocsin !... Eh ! vite, courez !... il sera trop tard !...

(On entend des coups de feu, des cris et un grand tumulte. — Canigou sort en courant du côté de l'église. — Louise disparaît du côté du Louvre.)

SCÈNE II.

De TERANNE et autres Chefs du parti de la reine-mère, COLIGNY, Huguenots, Peuple, Soldats, puis LOUISE.

(Des huguenots entrent de tous côtés, poursuivis par les soldats de Catherine. — Des luttes s'engagent. — Une femme vient se jeter avec son enfant au devant de son père pour lequel elle demande grâce ; elle est frappée elle-même. — On enfonce les portes de deux maisons. Un homme à demi vêtu paraît sur un balcon, il franchit l'appui et s'y tient suspendu extérieurement. Le soldat qui le poursuit le frappe de son glaive ; l'homme lâche prise et tombe sur le pavé. Sa jeune femme échevelée arrive alors sur le balcon avec sa petite fille, et recule d'horreur. — On apporte l'amiral Coligny, blessé à mort, et porté, à hauteur d'épaules, sur un brancard, entouré d'assassins agitant des torches ou des piques. Le peuple crie : Coligny ! Coligny ! Ce groupe s'arrête au milieu du théâtre, et de tous côtés bourreaux et victimes composent d'autres groupes variés. — Louise entre alors échevelée, son voile tombé sur ses épaules, et elle pousse un cri d'horreur à la vue de cet effrayant tableau.)

LOUISE.

Ah ! maudite sois-tu, Catherine !... et que Dieu se venge sur toi et sur ta race entière !...

ACTE DEUXIÈME.

SIXIÈME TABLEAU.

Le camp de Henri IV, près d'Ivry (13 mai 1390.) — A gauche, l'entrée de la tente du roi.

SCÈNE I.

Le Colonel TISCHE, Soldats allemands.

LES SOLDATS.

De l'argent ! de l'argent !

LE COLONEL.

Un peu de patience ; soldats, vous savez bien que le roi de Navarre n'est pas riche en ce moment.

UN SOLDAT.

Alors, pourquoi fait-il la guerre ?

LE COLONEL.

Sa pénurie l'a-t-elle empêché de battre en toute rencontre l'armée de Joyeuse et celle de Mayenne ? Seul héritier maintenant du trône de Charles IX et de Henri III, la main de Dieu semble le conduire et le protéger... Qui sait si les plaines d'Ivry ne lui réservent pas en ce jour une nouvelle victoire ?... Vous serez généreusement payés alors.

AUTRE SOLDAT.

Et s'il perd la bataille ?

DEUXIÈME SOLDAT.

Nous perdons notre solde, parbleu ! c'est clair... Non, nous ne voulons plus attendre : de l'argent, où nous ne nous battons pas.

TOUS, jetant leurs armes.

Oui, oui, de l'argent ! de l'argent !

SCÈNE II.

Les Mêmes, HENRI, BIRON et SULLY, quatre Officiers, un Peloton d'arquebusiers.

HENRI.

Qu'y a-t-il ? Pourquoi ces cris !

TOUS.

Le roi !

(Les arquebusiers s'emparent des armes qu'ont jetées les Allemands.)

HENRI.

Eh bien ! colonel Tische, répondez ?

LE COLONEL.

Il m'en coûte de le dire à Votre Majesté, mais... l'arriéré de la solde...

HENRI.

Comment ? est-ce donc le fait d'un homme d'honneur, de demander de l'argent quand il faut prendre les armes pour combattre ?

LE COLONEL.

Ah ! Sire !... ces mots... C'est l'infamie que vous jetez sur mon nom... Dieu sait cependant si je l'ai méritée !

HENRI.

Eh ! monsieur !... (Regardant autour de lui.) Mais ces soldats qui se détournent... leur allure confuse,.. humiliée... (Allant à Tische.) Colonel !...

LE COLONEL.

Ce sont des misérables... (Aux soldats.) Allez, je n'ai plus de régiment... retirez-vous... je me ferai tuer tout seul !

HENRI, lui prenant la main.

Ah ! je vous retrouve colonel Tische... Messieurs, l'action va s'engager : il se peut faire que j'y périsse... il n'est pas juste que j'emporte l'honneur d'un brave gentilhomme... Je déclare donc que j'ai eu tort; que je reconnais le colonel pour homme de bien, et incapable de faire une lâcheté.

LE COLOLEL, ému.

Ah! Sire... en me rendant l'honneur, vous m'ôtez la vie... car j'en serais indigne, si je ne mourais aujourd'hui en combattant pour vous.

HENRI, montrant le colonel.

Eh bien ! soldats!... Mais vous ne comprenez pas ce langage, vous autres ! Vivez donc, mais vivez de la vie des lâches, en prenant la fuite au moment d'une bataille; et, pour toute expiation, connaissez la honte ! (Les soldats s'arrêtent en murmurant.) Vous êtes encore là ?

UN SOLDAT, sortant du rang.

Nous ne partirons pas, Sire.

HENRI.

Mais l'argent qu'il vous faut...

DEUXIÈME SOLDAT.

Nous n'en voulons plus!

LES SOLDATS.

Non, non ! pas d'argent, nos armes !

HENRI.

Bien ! mes amis, voilà le vrai cri des hommes de cœur !... Ne croyez pas pourtant que je veuille vous faire banqueroute ! Ventre-saint-gris ! vous ne perdrez rien pour attendre. Battons Mayenne, mordi! et son or vous paiera. Reprenez donc vos armes... je vous les rends avec ma confiance et mon estime... Vous marcherez à l'avant-garde contre les Espagnols, nos plus déterminés ennemis, et, une fois là, qu'aucun de vous n'oublie qu'il a une tache à laver dans le combat. Allez, mes braves... à présent, plus que jamais, Henri de Navarre compte sur vous.

TOUS, en se retirant.

Vive Henri de Navarre ! vive le roi !

SCÈNE III.

LES MÊMES, moins les SOLDATS ALLEMANDS.

HENRI.

Vive Dieu! messieurs, nous voici hors d'un sérieux embarras !... Quelques minutes plus tard, le mécontentement de cette troupe pouvait gagner le reste du camp, et donner beau jeu à M. de Mayenne !... Et maintenant, ces mêmes hommes, qui ne voulaient plus le combattre, vous le verrez, messieurs, ils seront demain les plus acharnés à sa perte.

BIRON.

C'est affaire à vous, Sire, et bien vous a pris d'amener ces dignes Allemands à se payer d'honneur, en attendant mieux, car ce n'est vraiment pas trop de toutes nos forces contre le Mayenne... C'est un rude ennemi que vous avez là !

HENRI.

Un ennemi comme il les faut à gens de cœur tels que vous, Biron.

SULLY.

On a beau le battre, les échecs ne le découragent pas, et vous verrez que ce sera lui encore qui nous présentera la bataille dans les plaines d'Ivry.

HENRI.

Tant mieux, Sully, tant mieux, nous accepterons vaillamment la partie, et nous tâcherons de le si bien toucher, cette fois, qu'il n'y revienne plus... Car c'est au peuple qu'il faut penser désormais, au peuple, dont cette guerre est la ruine, au peuple, enfin, que ces brouillons, ces ambitieux égarent à leur seul profit, et que je veux sauver, moi, si je ne succombe.

SULLY.

Dieu vous gardera, Sire, pour clore enfin cette longue série de crimes et de malheurs. Triste siècle que le nôtre, où l'ambition et le fanatisme frappent tour à tour les plus humbles et les plus augustes victimes... Votre mère, d'abord, la noble et sainte Jeanne d'Albret, expirant sous vos yeux au milieu d'une fête !... Puis, ces milliers de nos frères, trahis, massacrés au nom d'un Dieu de miséricorde !... Après les victimes, les bourreaux, Charles IX, Catherine, emportant tous deux dans la tombe un nom à jamais exécré !... Et cette Marguerite impudique, adultère, chassée honteusement de votre couche royale !... Et ce duc d'Alençon, servant contre la France et périssant au milieu de ses ennemis !... Ce Henri III, leur digne frère, ce débauché sans frein, succombant sous le poignard d'un moine !... Puis un Condé, un Guise assassinés encore !... Partout enfin, et toujours, le sang ou la boue, la débauche ou le crime, et le deuil, le dégoût, l'effroi dans tous les cœurs !... Voilà les maux qu'il faut finir, voilà l'abîme que vous avez mission de fermer.

HENRI.

Oui, Sully... après tant de forfaits, tant de désastres, quand toute une race de rois vient de s'éteindre... par le fer ou le poison !... Pour moi... pour moi, hélas !... une couronne... une couronne à disputer par la guerre aux factions qui la veulent briser !

BIRON.

S'il a plu à la Providence de vous léguer ce pesant héritage, Sire, c'est qu'elle vous a jugé seul capable de mettre un terme aux calamités qui désolent la patrie.

HENRI.

J'y tâcherai, du moins, mes amis, et j'y emploierai tout ce que le ciel m'a départi de dévoûment et de courage ! Oui, je prends ici Dieu à témoin de mes intentions : c'est parce que je ne me sens en l'âme aucune autre pensée que le bonheur et la pacification du pays, que j'accepte la haute et noble mission que me donne ma naissance. Et si je devais oublier jamais ce seul but auquel j'aspire, si je devais ressembler un jour, mon Dieu, à l'un de ces rois que tu infliges, dans ta colère, ôte-moi plutôt, du même coup, l'existence et la couronne; délivre, sans moi, la France du fléau de la guerre, et que mon sang soit le dernier répandu dans cette querelle!

(On entend au loin le canon.)

SULLY.

Écoutez, Sire !

HENRI.

C'est M. de Mayenne qui salue nos avant-postes... Vous aviez raison, Sully, il ne nous fait pas attendre... Allez donc, et que tout se dispose pour le bien recevoir... Vous, colonel Tische, rejoignez vos Allemands... Toi, Biron, réunis les premières colonnes d'attaque; vous, Sully, faites prendre bonne position à notre réserve... Quand ces premiers ordres seront exécutés, vous me rejoindrez ici. Allez, mes amis, et bon espoir !

TOUS.

Bon espoir, Sire!

(Ils s'éloignent. — Le canon continue à se faire entendre de loin en loin.)

SCÈNE IV.

HENRI, seul.

Allons, le sort en est jeté... Oui, cette bataille sera décisive!... Demain, le roi de France aura nom Henri IV, ou j'aurai cessé d'exister!... Demain la ruine ou le suprême pouvoir!... Le pouvoir!... ah! vaudra-t-il jamais ce qu'il m'aura coûté... Ne regretterai-je pas bientôt mon petit royaume de Navarre et la destinée modeste qui m'y attendait... Si nous ne l'avions pas quittée, cette bonne et loyale Navarre, ma mère existerait encore, peut-être!... Mais là aussi, mon Dieu! de tristes, de cruels souvenirs!... Là, mes premières fautes à moi!... Pauvre Fleurette! infortunée Louise!... ah! le ciel vous a vite et cruellement vengées!... Qui vient là?

SCÈNE V.

HENRI, le Baron de LUZ.

LE BARON.

Sire...

HENRI.

De Luz!... Qu'avez-vous donc, baron, vous semblez bien ému ?

LE BARON.

Sire... je viens annoncer à Votre Majesté, que je ne puis plus long-temps rester à son service.

HENRI.

Que voulez-vous dire ?... J'ai mal entendu, sans doute... Vous retirer, quand tout à l'heure on va sonner la charge!

LE BARON.

Dieu sait, Sire, que depuis que j'ai embrassé votre cause, nul ne vous a servi avec plus de dévoûment et de fidélité.

HENRI.

Vous ai-je donc donné lieu de croire que je dusse l'oublier ou le méconnaître?

LE BARON.

Et pourtant, j'avais dès long-temps au cœur un doute bien cruel!...

HENRI.

Un doute?

LE BARON.

J'aimais Louise d'Arnegui, Sire, et j'étais son fiancé, vous le savez.

HENRI, cachant son trouble.

Oui, monsieur... Eh bien ?

LE BARON.

Eh bien! Sire, ce que je ne savais pas, moi, quand son mystérieux trépas est venu jeter le deuil dans une noble famille, je le sais aujourd'hui... Je sais que l'infortunée jeune fille fut trompée et séduite par de royales et menteuses promesses; que, trahie bientôt et menacée d'abandon et d'oubli, c'est contre la honte qu'elle a cherché refuge dans la mort.

HENRI.

Qui a pu vous dire ?...

LE BARON.

Un témoin, aussi digne de foi que de respect, le comte d'Arnegui, lui-même.

HENRI.

Le comte !...

LE BARON.

Oui, le comte, que tout à l'heure encore je combattais à vos avant-postes, sans comprendre ce qui avait pu le jeter dans les rangs de vos ennemis; le comte, qui frappé mortellement, m'a appelé à lui pour me révéler ce secret d'infamie et me léguer le soin de sa vengeance !

HENRI, à part,

C'est donc une nouvelle expiation, mon Dieu !...

LE BARON.

Et maintenant, Sire, pensez-vous que le baron de Luz puisse encore vous servir ?

HENRI, domptant son émotion.

Dans la croyance où vous êtes aujourd'hui, non, monsieur, je ne le pense pas... Mais ce n'est point assez de ne me pas servir, vous avez sans doute aussi promis de me combattre ?

LE BARON.

Oui, Sire, tant que Dieu m'en donnera la force et le pouvoir.

HENRI.

Me le déclarer ainsi que vous faites, c'est prouver encore, du moins, quelque estime pour mon caractère ; car ce qui n'est que franchise et courage avec moi, eût été imprudence avec tout autre : prévenu comme je le suis, en effet, je pourrais, sinon vous contraindre à me servir encore, vous empêcher du moins de me nuire : ce serait mon droit de roi et de chef d'armée... Rassurez-vous, je n'userai pas de ce droit : la querelle est, entre nous, de gentilhomme à gentilhomme, c'est ainsi qu'elle suivra son cours... Henri de Navarre vous rend vos sermens, monsieur... Allez, vous êtes libre. Mais, dans ce moment où tout se dispose pour le combat, il faut que vous puissiez nous quitter sans que personne ait droit de vous accuser de lâcheté ou de trahison... ce soin me regarde.

LE BARON.

J'y comptais, Sire.

HENRI.

Je vous en remercie, monsieur.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, SULLY, BIRON, LE COLONEL TISCHE, AUTRES OFFICIERS, TROUPES DE TOUTES ARMES.

(Des écuyers tiennent en main le cheval du roi et ceux de Sully et de Biron.)

BIRON.

Sire, l'armée ennemie se rapproche de nos lignes et se dispose pour l'attaque.

HENRI.

C'est bien. Colonel Tische, faites que le baron de Luz puisse gagner sûrement la route de Paris. Je le charge d'un message pour les Seize et M. de Mayenne !

TOUS.

Pour Mayenne !

HENRI.

Oh ! rassurez-vous... Ce n'est pas de suspension d'hostilités qu'il s'agit... au contraire... et monsieur de Luz le sait bien... Mais ceci est affaire entre lui et moi... (Au baron.) Partez, monsieur.

(Le baron s'éloigne avec le colonel ; Henri monte à cheval ; le bruit du canon se rapproche.)

SULLY.

Tout est prêt, Sire.

HENRI, à cheval.

Mes braves compagnons, vous courez aujourd'hui ma fortune, et je cours aussi la vôtre ! Je veux vaincre ou mourir avec vous ! Si, dans la chaleur du combat, vous perdez vos enseignes, ne perdez pas de vue mon panache... vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur et de la victoire ! (Bruit très rapproché du canon.)

TOUS, élevant leurs armes.

Vive le roi !

(Tout se met en marche vers le fond, comme pour aller au combat. — Les fanfares se mêlent au bruit de l'artillerie et de la mousqueterie.)

SEPTIÈME TABLEAU.

Un riche salon dans le château de Gabrielle d'Estrées. — Porte à gauche. — Porte au fond, ouvrant sur une espèce de galerie. — Une fenêtre. — Le mobilier est somptueux.

SCÈNE I.

ZAMET, GABRIELLE D'ESTRÉES.

GABRIELLE, venant de la droite, à une chambrière qui la suit.

Eh quoi ! le seigneur Zamet me demande ? Faites-le entrer.

(La chambrière va au fond, fait un signe et se retire devant Zamet qui entre.)

ZAMET.

Je viens avec empressement déposer mon hommage aux pieds de la belle Gabrielle d'Estrés... de celle qui sera bientôt notre souveraine.

GABRIELLE.

Que dites-vous là, monsieur ?

ZAMET.

Je sais qu'il ne faut pas le dire encore... que c'est un mystère... jusqu'à nouvel ordre !... Mais comme ça ne peut pas manquer d'arriver...

GABRIELLE.

En tout cas, votre présence chez moi me rassure sur la future destinée de mon bien-aimé Henri... Si vous venez à nous, vous, le trésorier des Seize, c'est que la Ligue est perdue sans ressource.

ZAMET.

Perdue... pas tout à fait... mais elle va bien mal, cette pauvre Ligue !

GABRIELLE, souriant.

Et vous la quittez, comme font les médecins, qui n'aiment pas à voir mourir leurs malades.

ZAMET.

Je la quitte, madame, parce que je n'hésite jamais à me ranger du côté du bon droit.

GABRIELLE.

Et de la fortune.

ZAMET.

La fortune se trouve de ce côté-là... ce n'est

pas ma faute, et ce n'est pas du tout ça qui me décide... mais bien le dévoûment que je me suis toujours senti, malgré moi, pour le prince de Navarre !... C'est au point que, dès le temps de la terrible Catherine elle-même, et du non moins terrible Charles IX, j'ai été sur le point de me faire huguenot à cause de lui. Je ne me rappelle plus trop ce qui m'en a empêché alors, mais aujourd'hui...

GABRIELLE.

Aujourd'hui... il serait trop tard : car il est probable que Henri va rentrer dans le giron de l'Église.

ZAMET.

Ah diable! vous avez raison : s'il y rentre, ce n'est pas le moment d'en sortir... ne parlons plus de cela... Mais mon or, mon crédit, la clé de mes coffres... tout est à son service... Nous garderons mon âme pour une autre occasion.

GABRIELLE.

Le roi, seigneur Zamet, ne se doute guère jusqu'à quel point vous le chérissez.

ZAMET.

Il l'apprendra par vous, madame; je sais qu'il vient souvent se reposer ici des fatigues, de la guerre, ce grand roi, et qu'il doit y venir encore ce soir même. J'ose donc espérer que votre bonté, votre justice...

GABRIELLE.

Fort bien ! mais vous ne m'auriez pas confié ce soin avant la bataille d'Ivry, n'est-ce pas ?

ZAMET.

Il est vrai que la victoire a été décisive... Mais je vous proteste...

GABRIELLE.

Assez, monsieur Zamet, assez ! Pourquoi tant de protestations ?... Ne sais-je pas bien quel homme vous êtes !

ZAMET.

Je m'en flatte! (Regardant au fond.) Eh ! mais... voyez donc... c'est M. de Sully !...

GABRIELLE, à part.

Lui, chez moi !... que me veut-il ?

ZAMET.

Il vient saluer le soleil levant.

GABRIELLE.

Lui... je ne crois pas.

SCÈNE II.

LES MÊMES, SULLY.

ZAMET, à Sully, qui s'avance gravement.

Monsieur Sully, je suis vraiment charmé de la rencontre.

SULLY.

Je ne vous en dirai pas autant, monsieur.

(Il salue Gabrielle, qui lui rend son salut.)

ZAMET, à part.

Oh ! oh ! toujours, porc-épic !... Nous l'apprivoiserons... (Haut.) Monsieur de Sully...

SULLY.

Veuillez nous laisser, monsieur.

ZAMET.

Mais...

SULLY.

Ne m'avez-vous pas compris ?...

ZAMET.

Parfaitement, parfaitement... (A part.) Nous changerons ce ministre-là... (Il salue, et sort.)

SCÈNE III.

GABRIELLE, SULLY.

GABRIELLE.

Vous, monsieur de Sully... vous, dans la maison de Gabrielle d'Estrées !... C'est presque un ennemi qui vient surprendre mon camp.

SULLY.

Je comptais, madame, trouver le roi en votre compagnie.

GABRIELLE.

Il doit venir, en effet... et je commençais même à m'inquiéter de son retard.

SULLY.

En son absence, madame, nous pouvons encore, vous et moi, le bien servir.

GABRIELLE.

Et en quoi donc, monsieur ?

SULLY.

Vous avez un grand crédit sur son esprit... il vous aime beaucoup.

GABRIELLE.

Il m'aime... comme il est aimé.

SULLY.

J'espère, madame, que vous n'abuserez pas de cet amour... et que vous comprendrez qu'il est des sacrifices qu'il faut savoir faire au bien du pays, à la gloire de celui qui vous aime.

GABRIELLE.

Où voulez-vous en venir, monsieur ?...

SULLY.

Vous voudrez prouver à vos détracteurs eux-mêmes que c'est réellement Henri que vous aimiez, et non pas sa couronne.

GABRIELLE.

Je commence à vous comprendre.

SULLY.

Dans les circonstances difficiles où nous sommes, les vrais amis du roi ont cru devoir lui soumettre un projet d'alliance...

GABRIELLE.

Oui, je sais, un projet conçu par vous, et qui doit vous réconcilier avec la cour de Rome... un projet qui nous promet pour reine une autre Médicis !... comme si ce nom n'avait pas assez pesé déjà sur la France !...

SULLY.

La raison d'État, madame...

GABRIELLE.

Je ne suis pas ministre, moi, monsieur, vous me permettrez donc de ne pas la comprendre comme vous... Le roi, sans que je le demande, a daigné prendre, à mon sujet, un parti qui me flatte et m'honore... Il s'est engagé envers moi...

SULLY.

Engagé!... Oh! nous n'en sommes pas encore là, je pense.

GABRIELLE.

L'engagement est sérieux et sacré, monsieur... Voyez vous-même... (Elle lui remet un papier.)

SULLY, ayant lu.

Une promesse de mariage!...

GABRIELLE, avec un sourire de triomphe.

Et ce n'est pas à Marie de Médicis qu'elle est faite.

SULLY.

Mais il était donc fou!...

(Il plie et garde le papier.)

GABRIELLE.

Que faites-vous, monsieur?...

SULLY.

Je garde cet écrit...

GABRIELLE, se contenant à peine.

Qu'osez-vous dire!... Rendez-moi ce papier... je l'exige...

SULLY.

Je ne le rendrai qu'au roi lui-même, madame.

GABRIELLE, exaspérée.

Ah! c'est une indignité!... Prenez-y garde, monsieur!...

SCÈNE IV.

Les Mêmes, HENRI.

HENRI, entrant.

Qu'est-ce donc?... une querelle!...

GABRIELLE, montrant Sully.

Sire, monsieur n'a pas craint de s'emparer d'un titre auquel est attaché le bonheur de ma vie entière!...

HENRI.

Comment?...

SULLY.

Permettez, madame, je n'ai rien pris, j'ai gardé seulement l'écrit que vous m'avez confié, et j'ai promis de le rendre... au roi.

GABRIELLE.

Justice, Sire, justice de tant d'audace!

HENRI.

Sully a eu tort...

GABRIELLE.

Ah!...

HENRI.

Mais vous aussi, vous avez eu tort, madame, et avant lui... car tout ceci devait encore demeurer entre nous... c'était convenu.

GABRIELLE.

Ce mystère ne pouvait cependant toujours durer... Le soin de ma renommée...

HENRI.

C'est juste, et j'y avais songé aussi, mais... (A part.) Comment me tirer de là?...

GABRIELLE, à Sully.

Voyons, monsieur, il faut en finir... vous avez promis de rendre ce titre au roi...

SULLY.

Oui, madame... mais, avant, j'espère que Sa Majesté daignera m'entendre.

GABRIELLE.

Eh bien! Sire?...

HENRI.

Je ne puis refuser, en effet... (Bas.) C'est votre ouvrage.

GABRIELLE, dominant son émotion.

A merveille!... Je vous laisse donc... Monsieur est mon ennemi, je n'en puis douter, maintenant... Écoutez-le, et vous aurez ensuite à vous prononcer entre lui et moi... Qu'il vous rende ou non le titre qui faisait mon bonheur et ma gloire, j'ai votre parole de roi, Sire, votre parole d'homme d'honneur, et je ne vous la rends pas.

(Elle sort en cachant ses larmes.)

SCÈNE V.

HENRI, SULLY.

HENRI.

Allons, c'est une guerre en bonne forme!... Elle est profondément blessée!... Vous avez été cruel avec elle, Sully.

SULLY.

Il m'en a coûté, Sire... mais l'intérêt de Votre Majesté, celui de la France!...

HENRI.

Écoutez, Sully, j'aime Gabrielle comme jamais je n'avais aimé aucune autre femme avant elle!

SULLY.

Je le crois, Sire, et l'imprudente promesse heureusement revenue en mes mains ne le prouve que trop.

HENRI.

Je la tiendrai, cette promesse, je veux la tenir.

SULLY.

C'est impossible, Sire.

HENRI.

Impossible, quand je dis que je le veux?

SULLY.

Vous ne le voudrez plus tout à l'heure. (Mouvement de Henri.) Non, vous ne voudrez pas, quand les négociations pour votre mariage avec Marie de Médicis viennent d'être conduites à bonne fin, vous donner à vous-même un pareil démenti aux yeux de toute l'Europe.

HENRI.

Mais vous avez eu tort d'entamer ces négociations.

SULLY.

Sire...

HENRI.

Une fois, déjà, je me suis laissé engager dans un mariage politique, et Dieu sait si cette union a été heureuse!... Je veux tenter une autre épreuve, me marier pour moi et selon mon cœur. Cela me réussira peut-être mieux. J'ai rencontré une femme adorable, d'une âme élevée, d'un esprit enchanteur, qui m'aime enfin comme je voulais être aimé...

SULLY.

Qui vous aime, soit... mais non pas pourtant de cet amour qui va jusqu'à l'abnégation, puisque...

HENRI.

Assez, monsieur, ne la calomniez pas. Gabrielle n'a rien désiré, rien demandé; c'est moi, moi seul qui ai voulu me lier, m'engager envers elle.

SULLY, déchirant l'écrit.

Soyez donc libre, alors... l'engagement n'existe plus.

HENRI.

Que faites-vous?

SULLY.

Mon devoir de loyal serviteur, d'ami sincère et dévoué.

HENRI.

Monsieur!...

SULLY.

Et maintenant que je l'ai rempli, ce devoir, punissez-moi, si vous le croyez juste; exilez-moi, même, comme on vient d'en exprimer le vœu; mais, avant de m'éloigner, je vous ferai entendre encore l'austère vérité, telle que des sujets comme moi la doivent à des rois comme vous. J'en appelle à vos propres paroles, Sire... Rappelez-vous ce que vous nous disiez peu d'instans avant la bataille qui a conduit vos troupes victorieuses jusque sous les murs de Paris: « Je prends ici Dieu à témoin de mes intentions, avez-vous dit; c'est parce que je ne me sens en l'âme aucune autre pensée que le bonheur et la pacification du pays, que j'accepte la noble et haute mission que me donne ma naissance!...» Eh bien! ce but unique auquel vous aspiriez alors, l'alliance avec Marie de Médicis vous offre les moyens de l'atteindre plus vite et plus sûrement; et cette alliance, vous n'en voulez plus... Songez-y, Sire, l'armée et le peuple ont aujourd'hui les yeux sur vous, parce qu'ils comprennent bien que c'est le sort de la France qui est en jeu dans tout ceci... Et si vous l'oubliez, vous, vos ennemis et l'histoire ne l'oublieront pas... Je vais attendre vos ordres, Sire.

HENRI.

Demeurez... Votre main, Sully... Allons, encore ce sacrifice!... et puisse-t-il produire tout le bien que vous en espérez!

SULLY, s'inclinant et portant la main de Henri à ses lèvres.

Oh! merci, Henri, merci, mon roi, pour vous, pour votre gloire et pour le pays!

(Le colonel Tische, Zamet et plusieurs officiers paraissent dans le fond.)

HENRI.

Que faites-vous?... ces gens qui viennent là... Relevez-vous, Sully... ils croiraient que je vous pardonne. (Il relève Sully.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE COLONEL TISCHE, ZAMET, OFFICIERS.

HENRI.

Messieurs, les rois ont rarement des amis... en voici un dont l'histoire parlera, si elle s'occupe un jour de moi.

ZAMET, à part.

Oh! oh! le ministre l'emporte... je ne l'aurais pas cru.

HENRI.

Qu'aviez-vous à m'annoncer, colonel?

LE COLONEL.

Sire, les chefs de la Ligue ont refusé d'entendre les propositions que je leur portais en votre nom, et quand j'ai quitté Paris, tout s'y préparait pour une sortie.

HENRI.

Les misérables! ils sont donc sans pitié pour le pauvre peuple!... Eh bien! puisqu'ils le veulent, la guerre encore! Allez, colonel, nous vous rejoignons.

(Le colonel s'éloigne avec deux autres officiers. — Au même moment, Gabrielle paraît.)

SCÈNE VII.

HENRI, SULLY, ZAMET, GABRIELLE; OFFICIERS, dans le fond.

GABRIELLE.

Eh bien! Sire?... (Henri lui montre les débris de l'écrit.) C'est donc moi qui suis sacrifiée?

HENRI.

Que voulez-vous?... Vous aviez pour vous mon cœur, mais il avait pour lui la France... j'ai dû céder.

GABRIELLE.

Il suffit.

HENRI, lui prenant la main.

J'espère pourtant que nous ne nous quitterons pas en ennemis.

GABRIELLE, retirant sa main.

Laissez-moi... vous ne me reverrez plus.

HENRI, après un moment d'hésitation.

Soit... Venez, Sully.

(Arrivé au fond, il s'arrête un moment; Gabrielle, qui voit cela sans se détourner, semble reprendre espoir; Henri sort.)

GABRIELLE.

Il part... Ah! malheureuse!...

(Elle tombe anéantie sur un fauteuil.)

SCÈNE VIII.

ZAMET, GABRIELLE.

ZAMET, à part.

Ah ça! mais je ne vois pas trop ce que j'ai encore à faire ici maintenant. (Il va sortir.)

GABRIELLE.

Monsieur Zamet!

ZAMET, s'arrêtant.

Madame?

GABRIELLE.

Vous me quittez donc aussi?

ZAMET.

Pardon, belle dame; mais c'est que...

GABRIELLE, se levant.

Vous vous pressez trop, peut-être... Henri m'aime encore, j'en suis sûre... il peut revenir.

ZAMET, faisant un pas vers elle.

Vous croyez?...

GABRIELLE, s'approchant de la fenêtre.

Tenez, voyez... il tourne la tête de ce côté... il s'arrête.

ZAMET.

Vraiment?... il s'arrête! (Il revient à Gabrielle.) Oui, ma foi... il est arrêté... Mais voilà M. de Sully qui lui parle, et, cette fois, il s'en va tout de bon.

GABRIELLE, avec accablement.

Plus d'espoir!

ZAMET.

C'est ce que j'allais dire, et, en conséquence... Mais, qui vient donc là-bas, de cet autre côté?

GABRIELLE.

Que m'importe!...

ZAMET.

On dirait M. de Bellegarde...

GABRIELLE, vivement.

M. de Bellegarde!

ZAMET.

Pauvre duc!... c'est pourtant à lui qu'on prêtait l'honneur de votre conquête... Il avait même, disait-on, demandé votre main.

GABRIELLE.

Cela est vrai, monsieur; et il devait venir ce soir recevoir ma réponse.

ZAMET.

Ah! voilà qui explique, alors...

GABRIELLE.

Mais je lui ai écrit, ce matin, pour lui éviter cette peine et lui ôter tout espoir.

ZAMET.

Diable!... c'est fâcheux, maintenant... car enfin, un duc... c'était moins brillant, mais plus sûr.

GABRIELLE, à part.

Ah! si c'était à recommencer!

ZAMET.

Ainsi, vous lui avez donné son congé, et pourtant il revient... c'est singulier.

GABRIELLE.

En effet... (Elle sonne.)

ZAMET, à part.

Elle va le renvoyer, sans doute... J'ai envie de me proposer.

(La chambrière paraît à la porte de gauche.)

GABRIELLE, à la chambrière.

A-t-on porté ma lettre à M. de Bellegarde?

LA CHAMBRIÈRE.

Pardon, madame, c'est que...

GABRIELLE.

Quoi donc?...

LA CHAMBRIÈRE.

Le trouble où nous a mis l'arrivée de M. de Sully et du roi... (Montrant la lettre.) Le piqueur n'est pas encore parti, mais je vais...

GABRIELLE, prenant la lettre.

C'est inutile. (A part.) Tout est sauvé.

ZAMET, à part.

Quel est son projet? Je suis curieux de savoir...

GABRIELLE.

Monsieur Zamet, je ne vous retiens plus.

ZAMET.

Ah!... c'est différent... Mais, madame...

GABRIELLE.

Le bon droit et la fortune ne sont plus ici, vous le savez. Ils sont maintenant avec Marie de Médicis. Allez donc les rejoindre de ce côté.

ZAMET, à part.

Eh! mais c'est une idée ça! (Haut.) Madame...

(Il se dispose à sortir par le fond.)

GABRIELLE, à la chambrière.

Faites descendre monsieur par le petit escalier. (A Zamet.) C'est pour vous abréger la route.

ZAMET, saluant.

Vous êtes trop bonne, madame.

GABRIELLE.

Oh! pas si bas, monsieur, pas si bas, je suis en disgrâce.

ZAMET, à part et se redressant.

Au fait, c'est vrai! (Haut.) Bonjour, belle dame, bonjour.

(Il sort avec la chambrière par la porte de gauche.)

SCÈNE IX.

GABRIELLE, seule.

Le sot!... (Regardant dans le fond.) Le duc tarde bien... Ah! le voilà!... Henri! Henri! je pour-

rai donc me venger !... Allons, si je ne suis pas reine France, soyons au moins duchesse de Bellegarde !

SCÈNE X.

GABRIELLE, BELLEGARDE.

GABRIELLE.

Vous êtes exact, monsieur de Bellegarde, et je vous en remercie.

BELLEGARDE.

J'avais hâte de vous voir, madame, et d'apprendre de vous si je puis espérer enfin que vous daignerez répondre à mon vœu le plus cher...

GABRIELLE.

Étiez-vous donc réellement encore dans le doute à ce sujet ? Et vous ai-je jamais si mal traité, que ce fût vraiment un refus que vous eussiez à craindre en me faisant l'offre de votre main ?

BELLEGARDE.

Mais, franchement, madame, vous m'aviez peu encouragé, et votre répugnance à me recevoir dans cette retraite...

GABRIELLE.

Écoutez donc, monsieur le duc, les assiduités d'un homme à la mode comme vous portent toujours dommage à la renommée d'une femme... Et puis, ce n'est pas précisément par la constance que vous vous êtes distingué jusqu'ici... Il était donc prudent de vous éprouver avant de prendre au sérieux votre amour.

BELLEGARDE.

Et maintenant ?...

GABRIELLE.

Oh ! maintenant... Nous en parlerons.

BELLEGARDE.

Ah ! vous me rendez le plus heureux des hommes...

GABRIELLE.

C'est mon désir, au moins, et je tâcherai que ce bonheur soit durable.

(Deux laquais apportent une table servie, sur laquelle il y a des bougies et deux couverts.)

BELLEGARDE.

Que signifie ?...

GABRIELLE.

Oubliez-vous que je vous attendais ?

BELLEGARDE.

Ah ! c'était pour moi ?...

GABRIELLE.

Et pour qui donc?... Je n'ai pas cru que, pour me bien prouver votre amour, il fût nécessaire de vous passer de souper. Placez-vous là, près de moi, et nous causerons de vos projets.

BELLEGARDE, transporté.

Vive Dieu ! le roi lui-même envierait aujourd'hui mon bonheur ! (Il lui baise la main.)

GABRIELLE.

Placez-vous donc, monsieur le duc.

(Au moment où Bellegarde s'assied, Zamet paraît.)

SCENE XI.

LES MÊMES, ZAMET.

ZAMET, accourant du fond.

Madame... madame...

GABRIELLE, se levant.

Qui vient ici ?... M. Zamet !...

BELLEGARDE.

La peste étouffe l'importun.

GABRIELLE, à Zamet.

Qu'y a-t-il donc, monsieur ?

ZAMET, la tirant à l'écart.

Madame, c'est le roi.

GABRIELLE.

Le roi !...

ZAMET.

Que je ne précède que de quelques instans.

GABRIELLE.

Est-il possible ?

BELLEGARDE.

Est-ce donc un malheur qu'on vous annonce ? vous paraissez toute tremblante...

GABRIELLE.

Un malheur, non, mais une nouvelle qui m'intéresse vivement... et, si vous le permettez...

BELLEGARDE.

Comment donc !... je ne suis encore que votre hôte, et pourvu que monsieur se dépêche, j'aurai de la patience.

GABRIELLE, bas, à Zamet.

Eh bien ! le roi ?...

ZAMET.

Je m'éloignais d'ici... par votre ordre, ne l'oubliez pas... quand j'ai vu de loin revenir Sa Majesté... Alors, naturellement, je suis revenu aussi, parce que j'ai compris tout de suite que le ministre avait encore une fois le dessous... ce dont je suis fort aise, car il m'a traité d'une façon...

GABRIELLE.

C'est bien, c'est bien, après ?...

ZAMET.

Après ?... Le roi revient, ça dit tout, vous l'emportez !

GABRIELLE.

Hélas ! il est trop tard !

ZAMET.

Pourquoi donc ? le roi vient, renvoyez le duc...

GABRIELLE.

Mais le temps !... Écoutez, allez au devant de

Henri, retenez-le quelques minutes... trouvez un prétexte... et ma reconnaissance...

ZAMET.

Bien, bien... Nous en parlerons après le succès. (Il sort.)

SCENE XII.

LES MÊMES, moins ZAMET.

BELLEGARDE.

Ah! enfin!

GABRIELLE, revenant à lui.

Monsieur le duc, il faut partir.

BELLEGARDE, se levant.

Partir !...

GABRIELLE.

Oui... une visite qui m'arrive, et que je ne puis me dispenser de recevoir... Si l'on vous trouve ici, je suis perdue de réputation.

BELLEGARDE.

Pourquoi donc... puisque je dois être votre mari ?...

GABRIELLE.

C'est vrai, mais vous ne l'êtes pas encore... et le monde est si méchant, ma famille si sévère!... Enfin, si vous voulez que je croie en votre tendresse, et que j'y réponde un jour, vous quitterez à l'instant cette maison.

BELLEGARDE.

C'est mal finir, après si beau début!... Mais, puisque vous le désirez...

(Il se dispose à sortir par le fond.)

GABRIELLE.

Non, pas par là... vous seriez vu... par ici... (Elle va à la porte de gauche.) Ah ! mon Dieu ! cette porte est fermée en dehors... c'est Alice, sans doute... la maladroite !... (Elle va à la fenêtre.)

BELLEGARDE, la suivant.

La fenêtre ?... (Il regarde.) Ah ! diable ! trente pieds au dessus du sol, et pas d'échelle !... J'espère que vous n'exigerez pas que je prenne ce chemin-là ?

GABRIELLE.

Mais que faire alors... que faire ?

BELLEGARDE.

Eh! mais sous cette table... (Il y va.)

GABRIELLE.

Oh ! non, non; c'est impossible !

BELLEGARDE.

Rien de plus facile, au contraire, et ce sera plus original!... (Se glissant sous la table.) J'y serai même très bien, si la visite ne se prolonge pas trop.

GABRIELLE.

Mais non, vous dis-je, non... (A part.) Il vient!...

(Elle baisse vivement la nappe pour cacher le duc.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, HENRI, ZAMET.

HENRI, avant d'entrer.

Laissez-moi donc tranquille, je la trouverai bien sans vous.

BELLEGARDE, soulevant la nappe.

Eh mais ! voilà une voix de connaissance... (Henri entre.) Le roi !... j'étais joué!

(Il se cache de nouveau.)

ZAMET, à part.

Le tour est fait : il est parti.

HENRI.

Eh bien ! monsieur, que vous disais-je ?...

GABRIELLE, troublée.

Qu'est-ce donc, Sire ?...

HENRI.

C'est cet imbécile de Zamet...

ZAMET.

Oh !...

HENRI.

Qui me soutenait qui vous étiez dans votre oratoire.

GABRIELLE.

En effet, j'allais m'y rendre... et si Votre Majesté veut m'y suivre...

HENRI.

Moi, non... c'est inutile... Vous ne vous attendiez pas à me revoir si tôt, n'est-il pas vrai ?

GABRIELLE, cachant de son mieux la table.

En effet, Sire...

HENRI.

Que voulez-vous ? je n'ai jamais su soutenir la guerre contre les femmes, moi... et je n'ai pu attendre jusqu'à demain pour faire ma paix avec vous.

GABRIELLE, à part.

Quelle situation !

HENRI.

Voyons, ne me tenez pas rigueur... et d'abord, votre belle main ! (Il la prend.)

GABRIELLE, bas.

Prenez garde... devant cet homme...

HENRI.

Oh ! si ce n'est que lui qui vous embarrasse !... Quand ces gens-là gênent, on les renvoie... Allez-vous-en, Zamet.

ZAMET.

Oui, Sire... (A part, en s'en allant.) On me renvoie, ça va bien !

SCÈNE XIV.

HENRI, GABRIELLE, BELLEGARDE, caché.

GABRIELLE, à part.

Quel parti prendre ?

HENRI.

Eh mais... je disais tout à l'heure que vous ne m'attendiez pas... et cette table... Vous comptiez donc sur mon retour, au contraire ?

GABRIELLE.

Moi, Sire ?...

HENRI.

Allons, convenez-en... vous connaissez si bien votre empire sur nous... pauvres hommes !... vos dupes trop souvent, vos esclaves toujours.

GABRIELLE.

Mais, Sire, je vous assure...

HENRI.

Pourquoi nier ?... D'abord deux couverts, c'est déjà une preuve... et puis ce gobelet d'or sur lequel vous avez eu l'attention de faire graver mes armes... C'est donc bien pour moi que le souper était servi... Et vraiment vous avez eu là une excellente idée, car ma double course m'a mis en furieux appétit...Allons, à table!

GABRIELLE.

Je ne puis... si vous saviez ce que je souffre en ce moment !...

HENRI.

Oui, j'entends... une sorte de bouderie sous forme de migraine, pour le décorum... mais ça passera... A table, vous dis-je, et, au dessert, nous tâcherons de réunir les débris de cette promesse, si imprudemment livrée à l'ennemi...Venez donc.

(Elle s'assied d'un côté de la table et Henri de l'autre.)

GABRIELLE, à part.

Comment tout cela finira-t-il ?

BELLEGARDE, bas, en soulevant la nappe.

Ne vous gênez pas trop, on entend très mal ici.

HENRI.

Buvons d'abord à l'heureuse paix que nous allons signer tout à l'heure !...

(Il verse du vin à Gabrielle, s'en verse après et boit.)

GABRIELLE, à part, en portant le verre à ses lèvres.

Quel supplice !

HENRI, mangeant.

Jamais vous ne m'avez paru si belle !... Ce petit air demi-chagrin, demi-vainqueur vous sied à ravir !... Ventre-saint-gris ! voilà un excellent mets !... Cela vous étonne, n'est-ce pas, de me voir dévorer de la sorte ?... Il y a peu de poésie dans un appetit pareil !... C'est votre faute, aussi... pourquoi avez-vous un si bon cuisinier ?... (Sentant quelque chose sous la table.) Oh ! oh !... que veut dire ceci ?...

(Il remet dans son assiette le morceau qu'il portait à sa bouche.)

GABRIELLE.

Qu'avez-vous ?

HENRI.

Rien, rien... (Regardant à la dérobée au bas de la table, à part.) Vrai Dieu ! un pied masculin !

GABRIELLE.

Vous ne mangez plus, Sire... qu'est donc devenu ce bel appetit de tout à l'heure ?

HENRI.

C'est qu'une réflexion pénible me traverse l'esprit... Pendant que je suis là, devant un si beau souper, en tête-à-tête avec la plus jolie femme de mon royaume, une femme qui m'a donné tant de preuves d'amour... et de constance !... peut-être quelque pauvre diable, trahi... par la fortune, se cache-t-il... dans l'ombre, et y meurt-il de faim !

GABRIELLE.

De quel air dites-vous cela !

HENRI, passant un plat sous la table.

Il faut que tout le monde vive, madame.

(Il se lève.)

GABRIELLE, à part.

Je suis perdue! (Elle se lève à son tour.)

BELLEGARDE, à part.

Gare la reconnaissance!

HENRI, soulevant un coin de la nappe.

Eh bien ! mon ami, est-ce de votre goût ?... Montrez-vous donc un peu... vous devez étouffer là-dessous.

BELLEGARDE, se levant.

Sire, j'étais loin de me douter...

HENRI.

Bellegarde !... Ah ! Gabrielle ! Gabrielle !...

GABRIELLE.

Sire, je vous expliquerai... vous saurez tout...

HENRI.

Comment ? mais il me semble que j'en sais tout autant qu'il faut... Ah! si Sully apprend cela !... N'allez pas lui en parler, Bellegarde !

BELLEGARDE.

L'anecdote n'est pas si agréable à raconter pour moi, Sire.

HENRI.

Eh ! eh ! ni pour l'un, ni pour l'autre.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, SULLY, ZAMET, OFFICIERS, LAQUAIS.

(Les laquais vont enlever la table et les siéges, et les emportent par la porte de gauche qu'ouvre la chambrière.)

HENRI.

Oh ! entrez, entrez, messieurs, vous ne nous dérangez plus... Bellegarde et moi, nous avons fini de souper.

BELLEGARDE, à part.

C'est-à-dire lui, mais moi!...

SULLY.

Sire, l'envoyé de Toscane est arrivé au camp pour la ratification du traité. Je venais m'assurer si Votre Majesté veut ou non le recevoir?

HENRI.

Tout de suite Sully, tout de suite, et de grand cœur !

GABRIELLE, bas, et avec larmes.

Vous serez donc sans pitié !...

HENRI, de même.

A qui la faute?... On ne peut être à la fois reine de France et duchesse de Bellegarde.

(Il la salue et s'éloigne; Bellegarde la salue à son tour, et se dispose à suivre le roi.)

GABRIELLE, tremblante.

Monsieur le duc... vous m'abandonnez aussi !

BELLEGARDE.

N'en accusez que vous, madame... on ne peut être à la fois duchesse de Bellegarde et favorite du roi ! (Il s'éloigne.)

GABRIELLE.

Monsieur !...

ZAMET.

Pour celte fois, c'est bien Marie de Médicis qui l'emporte !... Eh bien ! donc, vive Marie de Médicis ! (Saluant légèrement Gabrielle.) Belle dame !...

(Il suit les autres.)

GABRIELLE, se cachant la figure avec son mouchoir.

Ah ! j'en mourrai !

(Elle sort par la porte de gauche.)

HUITIÈME TABLEAU.

La place du Palais-de-Justice de Paris. — Au fond, se présentant un peu obliquement, l'escalier du Palais. — A droite, premier plan, une maison-tourelle, avec porte donnant sur la scène, et un perron de deux marches. — A droite, près de la grille du Palais, la boutique d'un boulanger.

SCÈNE I.

LE BARON DE LUZ, THÉRÈSE, FEMMES DU PEUPLE, AUTRES FEMMES, HOMMES, ENFANS et SOLDATS.

(Des soldats sont groupés au pied de l'escalier du Palais.— Le baron de Luz, plongé dans ses réflexions, est assis sur une borne, non loin d'eux. — Une masse de peuple débouche par la rue qui fait face au Palais.)

UN HOMME DU PEUPLE.

Quel siége affreux !... Partout la misère, le désespoir !... Ma foi, si le parlement s'obstine à ne pas ouvrir au roi les portes de Paris, nous les ouvrirons nous-mêmes, mordieu !

THÉRÈSE.

Imprudent !... si Bussy-le-Clerc avait surpris vos paroles...

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.

Que le démon l'écrase, lui et ses pareils !

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Voyez... là-bas... Un convoi, des pénitens... Qui donc vont-ils porter au cimetière?

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.

C'est le pauvre père Gerbier et sa vieille femme... victimes tous deux de la misère et de la famine !

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Encore !... Quand cela finira-t-il, mon Dieu !... Ah ! la peste ne causerait pas plus de maux !...

THÉRÈSE.

Et là... au bout de cette rue... savez-vous ce qui vient d'arriver !... Une femme que tant de souffrances ont rendue folle... son enfant... son propre enfant... elle l'a tué... oui, tué. . ellemême, pour... Oh ! non... c'est trop affreux à dire... et un jour on ne voudra pas croire que la faim ait pu jamais pousser une mère à pareil crime !

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Ah ! c'est infâme !

THÉRÈSE, montrant la petite maison de droite.

Et ici, tenez, une autre jeune mère encore, et si misérable aussi, que, ce matin, elle s'est voulu jeter à la rivière avec sa fille pour ne plus la voir souffrir !... Heureusement, mon garçon, qui passait, l'a retenue et ramenée chez elle... Mais ce qu'elle n'a pu faire ce matin, elle le fera ce soir, tout à l'heure peut-être, si les secours ne lui viennent pas plus qu'à nous !

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Et qui est cette malheureuse?

THÉRÈSE.

Personne ne la connaît dans le quartier... On sait seulement qu'elle s'est réfugiée là peu de jours après la Saint-Barthélemy... Elle est toujours vêtue d'une robe de deuil en lambeaux, et couverte d'un long voile... Mais j'ai vu son visage, moi... Quelle affreuse pâleur... C'est à la croire morte déjà !... Et de fait, voyez-vous, il n'y a plus que la fièvre qui la fasse vivre !

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.

Pauvre femme !... Mes amis, il faut en finir avec toutes ces horreurs, toutes ces tortures !... Rendons-nous ! A bas la Ligue !

TOUS.

Oui, oui, à bas la Ligue ! à bas la Ligue !

(Tous ont remonté en tumulte vers le Palais, en poussant ces cris.)

SCÈNE II.

Les Mêmes, BUSSY-LE-CLERC.

BUSSY-LE-CLERC, paraissant au fond, avec une compagnie d'arquebusiers qui est arrivée sourdement.

Feu! sur les traîtres!

(Les arquebusiers font feu sur le peuple.—Tumulte, cris, et effroi général.)

UN HOMME, blessé.

Malédiction sur vous!

LE PEUPLE.

Malédiction! malédiction!

BUSSY-LE-CLERC.

Pas de pitié pour qui parle de se rendre! soldats... Qu'on les disperse... et si on résiste... frappez!...

(Il se met avec les soldats à la poursuite du peuple, qui se disperse dans tous les sens, en proférant des menaces et des cris d'indignation.)

SCÈNE III.

LOUISE, le Baron de LUZ, Soldats.

LE BARON, à lui-même.

Affreuse extrémité!... Le ciel sera-t-il donc toujours contre nous, et pour cet homme que chaque jour je hais davantage?...

(Louise sort de la maison du premier plan de droite.—Son teint est hâve, et sa marche, celle d'une femme exténuée par la faim.)

LOUISE.

Henriette... ma fille! mon Dieu! elle va mourir! (Allant vers la porte.) Attends-moi... oui... je reviens... (Regagnant la scène.) Du pain... du pain pour ma pauvre fille!... Personne!... Ah!... tout est fini!... et, dans un instant, je la verrai... moi... sa mère... (Voyant le baron qui descend.) Ah! quelqu'un!... (Allant à lui et tombant à ses genoux.) Monsieur, par pitié... du pain pour mon enfant... qui est là... et qui se meurt!... (Le reconnaissant.) Mais je ne me trompe pas... monsieur de Luz!... Ah! je suis sauvée!...

LE BARON, la relevant.

Vous me connaissez, pauvre femme?

LOUISE.

Et vous ne me reconnaissez pas, vous! le désespoir et la misère m'ont tant changée! Et puis... pour vous, comme pour tout le monde, Louise d'Arnegui était morte!

LE BARON.

Louise!... On ne m'avait donc pas trompé... Cette religieuse, mystérieusement entrée au service de Catherine de Médicis...

LOUISE.

Oui... c'était moi... vous saurez tout... Mais vous, monsieur de Luz, comment se fait-il que je vous retrouve ici... dans les rangs des ennemis du roi?

LE BARON.

C'est que j'ai juré de vous venger, Louise!

LOUISE.

Me venger! Ai-je donc demandé qu'on me venge?

LE BARON.

C'est à votre père que je l'ai promis.

LOUISE.

A mon père!...

LE BARON.

Oui... Et maintenant que je vous ai vue si misérable, ah! plus que jamais il me tarde de tenir mon serment!... Mais cet enfant dont vous avez parlé... il est là, avez-vous dit...

LOUISE.

Oui, là... ma pauvre fille!... là... sans force...

LE BARON.

Nous la sauverons!

LOUISE.

Ah! que Dieu vous protége, si vous faites cela!

UN SOLDAT.

Monsieur le baron, le duc de Mayenne vous demande.

LE BARON.

C'est bien, j'y vais.

LOUISE, montrant la maison.

Et ma fille?...

LE BARON.

Attendez... (Au soldat.) Ton pain?...

LE SOLDAT.

Mais, capitaine...

LE BARON.

Ton pain, te dis-je, je le veux. (Il prend le morceau de pain du soldat, et le remet à Louise.) Tenez... Demeurez dans cette maison... je vous y rejoindrai bientôt, et les secours ne vous manqueront plus!

LOUISE.

Ah! c'est le ciel qui vous a envoyé vers moi!..

(Il s'éloigne avec le soldat.)

SCÈNE IV.

LOUISE, puis un Pauvre.

LOUISE, se traînant à peine.

Et maintenant... Mon Dieu! les forces me man-

quent... Ah! que je puisse au moins... Ma fille!... me voilà, mon enfant!... me voilà!...

(Elle arrive ainsi, péniblement, jusqu'à la première marche du perron. — A ce moment, un pauvre, les traits flétris, les yeux hagards, paraît sur le seuil.)

LE PAUVRE.

Du pain!... Donne-le-moi!...

LOUISE.

Non, non!... c'est pour ma fille... qui se meurt!...

LE PAUVRE.

Et moi aussi, j'ai faim!... Donne donc.

(Il lui arrache le pain, et se sauve en le dévorant avec avidité.)

LOUISE, criant.

Ah!... au secours!... l'infâme!... Ma fille!... ah!...

(Elle tombe évanouie sur les marches. — Au même moment, René paraît dans le fond à gauche. — Il a une robe grise de pénitent, dont le capuchon retombe en arrière.)

SCÈNE V.

LOUISE, évanouie d'abord, RENÉ.

RENÉ, à lui-même.

Décidément, le service de M. de Mayenne n'est plus sûr. Le parlement se lasse, le peuple s'agite... Le Béarnais finira donc par l'emporter, et si je restais ici... Il a eu des soupçons sur la mort de sa mère, et il pourrait lui prendre fantaisie de régler ce vieux compte avec moi... mieux vaut ne pas l'attendre... Mais, pour partir sûrement, il me faut retrouver cette Louise d'Arnegui, que son malheur mettra à ma discrétion... (Montrant la maison.) C'est là qu'elle s'est, dit-on, réfugiée... Voyons... Une femme évanouie!... La faim, sans doute... Si j'avais le temps de faire une bonne action!... Eh! mais c'est celle que je cherche... Serait-elle morte?... (Il appuie la main sur son cœur.) Non... heureusement!... Vite, ce cordial!... car j'ai besoin qu'elle vive, moi!...

(Il soulève la tête de Louise, porte à ses lèvres un petit flacon de cristal; il verse ensuite quelques gouttes sur un mouchoir blanc, et lui en frotte les tempes.)

LOUISE, se soulevant.

Où suis-je?... Pourquoi me rappeler à la vie, si ma pauvre enfant doit mourir?...

RENÉ, l'aidant à s'asseoir sur un fragment de pierre.

Votre enfant?...

LOUISE, montrant la porte.

Là... voyez... allez à son aide... car la force... me manque encore...

RENÉ.

Attendez-moi. (Il entre dans la maison.)

LOUISE, se remettant peu à peu.

Quel est cet homme?... je n'ai pu bien le voir... Il me secourait... et pourtant sa voix sinistre m'a fait frémir!... Et il est près de ma fille!... S'il allait la tuer, mon Dieu!... (Elle se lève vivement.) Ah! courons!... (A René, qui paraît.) Eh bien?...

RENÉ.

Elle dort.

LOUISE, avec effroi.

Elle dort?...

RENÉ.

Oui, ce n'est encore que le sommeil... Rien n'est désespéré... et elle peut attendre sans danger que notre marché soit conclu.

LOUISE.

Notre marché?... Vous allez me donner du pain?...

RENÉ.

Non, ce serait la tuer en ce moment... Quelques gouttes d'abord des sucs généreux dont je viens de faire l'épreuve sur vous-même... Cela suffira pour la ranimer, lui rendre des force, et la préparer à une nourriture plus substantielle.

LOUISE.

Ainsi, vous la sauverez?

RENÉ.

Oui, quand vous aurez accepté mes conditions.

LOUISE.

Vos conditions!... Des conditions pour sauver une pauvre enfant qui se meurt!... Mais qui donc êtes-vous?...

RENÉ, se penchant vers elle.

Je suis...

LOUISE, le reconnaissant.

Ah!... René l'empoisonneur! (Passant vivement entre lui et la porte.) Va-t'en!... va-t'en, te dis-je, infâme, ou j'appelle!...

RENÉ, lui saisissant le bras.

Silence, imprudente, silence!... si vous ne voulez sa mort et la vôtre.

LOUISE.

Oh! M. de Luz va venir!...

RENÉ.

M. de Luz!... Il est au conseil des Seize, et, avant qu'il en sorte, votre fille ne sera plus.

LOUISE.

Ma fille!... Mais, que voulez-vous donc, enfin, pour la sauver?...

RENÉ.

Écoutez. Je veux quitter cette ville maudite, où bientôt il n'y aura plus sûreté pour moi, et regagner ma paisible Toscane. Sortir de Paris, rien de plus facile!... Un souterrain, dont Catherine m'a donné le secret, et qui, des caves du Louvre va déboucher hors les remparts, m'en assure le moyen... Mais traverser ensuite sain et sauf les

lignes ennemies, et poursuivre ma route vers Florence, sans obstacles ni dangers... c'est moins facile, cela!... Et voilà pourquoi j'ai besoin de votre assistance.

LOUISE.

Comment ?

RENÉ.

Vous m'accompagnerez avec votre fille... que je vous aurai rendue, et que vous ne craindrez plus de perdre... Aux avant-postes, on nous arrêtera. Vous direz que vous voulez parler au roi, que vous venez lui révéler un complot...

LOUISE.

Un complot ?...

RENÉ.

Oui, contre sa vie.

LOUISE.

Mais je mentirais !...

RENÉ.

Non, pas plus que moi en ce moment.

LOUISE.

Grand Dieu!...

RENÉ.

Ce complot est le dernier espoir de Mayenne!... Écoutez-moi bien. Dans une heure, un homme, désigné par le sort, parmi les plus dévoués serviteurs de la Ligue, et lié par un serment terrible, quittera Paris, et se présentera au camp du roi comme parlementaire. Cet homme, chargé, selon qu'il l'annoncera, de traiter de la reddition de la place, demandera à en conférer seul avec le roi, et alors... L'arme est mortelle et sûre... c'est moi qui l'ai empoisonnée.

LOUISE.

Horreur!... Mais c'est donc l'enfer qui vous a vomis tous!...

RENÉ, sans s'émouvoir.

En nous hâtant, nous pouvons arriver avant cet homme, et déjouer le complot... Le voulez-vous?

LOUISE.

Oui, certes; mais empêcher un crime, vous !... quel est donc votre but?

RENÉ.

Mon salut, je vous l'ai dit. Avant de livrer notre secret au roi, et pour prix du service que vous serez venue lui rendre, vous lui demanderez pour moi un sauf-conduit...

LOUISE.

Un sauf-conduit pour l'assassin de sa mère ?... Jamais!...

RENÉ, toujours calme.

Le sauf-conduit sera pour Claude Giroux, humble pénitent de la confrérie de Saint-Jacques, allant en pèlerinage à Lorette.

LOUISE.

Jamais, vous dis-je, jamais !...

RENÉ.

Soit. J'essaierai donc de me sauver seul alors, tandis qu'ici, vous... vous pleurerez sur le cadavre de votre enfant.

LOUISE.

Ah! cet homme me rendra folle!...

HENRIETTE, dans la coulisse.

Ma mère! ma mère!

RENÉ, avec espoir.

Ah!...

LOUISE, sanglotant.

Ma fille!...

RENÉ.

Pauvre enfant!... Sa voix est bien faible... Eh bien ?...

LOUISE, lui prenant le bras.

Venez!...

RENÉ.

Un moment... Il faut me jurer d'abord, sur le salut de votre âme, de bien faire tout ce que j'ai dit.

LOUISE.

Eh bien! je vous le jure!... Mais venez, venez donc, malheureux!... Elle meurt!...

(Elle l'entraîne après elle dans la maison. — Bussy-le-Clerc paraît au même instant, à la tête de ses soldats.)

SCENE VI.

BUSSY-LE-CLERC, ARQUEBUSIERS, PEUPLE, puis RENÉ, LOUISE et L'ENFANT.

BUSSY-LE-CLERC.

Entourez le Palais, et qu'aucun membre du parlement ne puisse s'échapper.

UN OFFICIER.

Mais pourquoi ces mesures de rigueur ?

BUSSY-LE-CLERC.

Parce que le parlement conspire et veut se rendre, monsieur. Obéissez !

(Il continue à donner ses ordres et à envoyer des soldats différens côtés. — Pendant ce temps, René sort de la maison avec Louise et l'enfant.)

RENÉ.

Par ici... Suivez-moi.

(Ils traversent le théâtre et disparaissent derrière la maison du boulanger Mandry. — Le peuple s'agite et murmure dans le fond.)

BUSSY-LE-CLERC, revenant.

Qui ose murmurer ici? Oubliez-vous que Bussy-le-clerc ne fait pas de quartier aux factieux? Allons, arrière! et silence, si vous tenez à la vie.

(Les portes du Palais s'ouvrent. — Brisson, à la tête de ses collègues, paraît sur le haut de l'escalier.)

SCENE VII.

LES MÊMES, LE PRÉSIDENT BRISSON, LES MEMBRES DU PARLEMENT.

LE PRÉSIDENT.

Courage, Bussy-le-Clerc!...Achevez ce que vous avez si dignement commencé. Après avoir consommé la misère du peuple... poursuivez, outragez la justice jusque dans son sanctuaire.

LE PEUPLE.

Vive le parlement!

BUSSY.

Président Brisson, rentrez dans le Palais, je vous l'ordonne au nom de Mayenne! Rentrez, vous dis-je, ou tremblez!

LE PRÉSIDENT.

Le parlement a délibéré, monsieur; sa résolution est prise; et il ne cédera ni aux menaces, ni à la violence. Il est temps d'en finir avec le crime et l'anarchie, et de prévenir la ruine de cette malheureuse cité. C'est dans ce but, peuple, que le parlement tout entier a décidé de porter, aujourd'hui même, les clés de la ville...

BUSSY-LE-CLERC, se jetant sur le président un poignard à la main.

Tu n'achèveras pas! (Il poignarde le président Brisson.) A moi, soldats!

(Des soldats gravissent le Palais, et se mettent à poursuivre les membres du parlement, qui y cherchent en vain un refuge, pendant qu'une compagnie d'arquebusiers tient en respect le peuple, qui veut secourir les magistrats.)

NEUVIÈME TABLEAU.

La tente de Henri IV sous les murs de Paris. — Deux entrées latérales. — Une entrée au fond. — Cette décoration n'occupe qu'un plan. — A droite, une petite table sur laquelle il y a des cartes, d'autres papiers, et ce qu'il faut pour écrire. — Deux siéges plians.

SCÈNE I.

HENRI, BIRON, ZAMET, QUELQUES OFFICIERS.

(Henri entre par la droite, Biron et les autres par le fond.)

HENRI.

Eh bien! Biron, quelles nouvelles?

BIRON.

On vient de s'emparer d'un convoi de vivres que les Espagnols essayaient de faire passer pour ravitailler Paris.

HENRI.

Cruelles rigueurs!

BIRON.

Mais nécessaires, Sire... Encore cinq ou six jours, et la ville sera forcée de se rendre.

HENRI.

Peut-être, Biron, peut-être... Les Parisiens sont braves.

ZAMET.

Trop braves même!... car ils ont un courage que je ne comprendrai jamais... celui de vivre sans manger.

HENRI.

Hélas! pauvres gens!... Et voilà pourtant deux grands mois qu'ils résistent!

BIRON.

On devait d'autant moins s'y attendre que trente mille des paysans d'alentour, en se réfugiant dans la capitale, ont hâté encore l'épuisement de ses ressources... si bien qu'aujourd'hui c'est la misère et la famine qui combattent pour vous.

HENRI.

Tais-toi, Biron, tais-toi... cette idée me tue!... Avoir en face de soi, en rase campagne, une belle et nombreuse armée, bien aguerrie, bien pourvue d'armes, des étrangers surtout... à la bonne heure! voilà une guerre qu'on peu faire sans regret!... Mais tenir bloquée, cernée toute une malheureuse population, des Français, des frères, qui meurent de faim derrière leurs murailles, c'est horrible!... Oh! ce siége, vois-tu, ce siége me déchire le cœur, et vingt fois déjà, en songeant aux maux affreux qu'il cause, j'ai voulu y renoncer et retirer mes troupes.

BIRON.

Vous ne le pouviez pas, Sire. Donner cette joie, ce triomphe à la Ligue, c'était sacrifier le reste du pays, au repos et au salut duquel vous vous devez. Mais tous ces malheurs touchent à leur terme : le Parlement se lasse; Mayenne est à bout de ressources. Croyez-le donc, la capitulation ne se fera plus long-temps attendre.

HENRI.

Dieu le veuille, mon ami! car si Mayenne est à bout de ressources, je suis à bout de courage, moi, pour de si dures extrémités.

SCÈNE II.

LES MÊMES, BELLEGARDE.

HENRI.

Approchez, Bellegarde. Vous venez des avant-postes... Eh bien?...

BELLEGARDE.

On a jeté du haut des remparts une lettre qui annonce le massacre du président Brisson et de ses collègues, qui s'étaient prononcés pour Votre Majesté. Ce crime audacieux a mis l'épouvante dans toutes les âmes, et personne n'ose plus parler de se rendre.

HENRI.

Fatal aveuglement! Continuer une lutte impossible pour satisfaire l'ambition de quelques misérables!

BIRON.

Que ne tentez-vous un assaut, Sire? Le faubourg Saint-Honoré est le plus mal défendu, et en l'attaquant avec énergie...

HENRI.

Un assaut, dis-tu?

BIRON.

Oui, Sire... il faut en finir.

HENRI.

Un assaut!... Mais tu ne songes pas que notre armée est presque entièrement composée de huguenots, et que tous ont gardé cruelle mémoire de la Saint-Barthélemy!... Un assaut par eux! mais ce serait le sac, le pillage, la dévastation!... Et ruiner Paris, Biron, ne serait-ce pas faire au cœur de la France une blessure mortelle, et dissiper en un seul jour le plus riche trésor de mon État? Non, non, nous attendrons encore... Mais Sully tarde bien.

BELLEGARDE.

Je viens de le laisser occupé d'un soin qui prouve qu'en habile financier qu'il est le seigneur Zamet a eu promptement comblé le vide de vos coffres.

HENRI.

Ah! M. de Sully fait payer la troupe?

BELLEGARDE.

Oui, Sire, et j'en félicite votre nouveau trésorier.

ZAMET, confus.

Monsieur le duc...

HENRI.

Oh! si nous n'avions eu que lui pour cela!...

ZAMET.

C'est la faute de la Ligue, Sire...

HENRI.

Il est bien vrai qu'en venant à nous ce digne monsieur Zamet nous a offert, en loyal sujet, tout son dévoûment et tout son zèle; mais comme, jusqu'ici, il n'a pu mettre rien de plus positif à notre disposition, il a bien fallu chercher ailleurs des ressources, et notre vaisselle d'argent...

BIRON.

Est-il possible? Et vous ne nous avez rien dit? Avez-vous donc oublié, Sire, que non seulement nos bras et nos cœurs sont à vous, mais que notre fortune est aussi la vôtre?

BELLEGARDE.

Et sans aucune réserve, Sire.

HENRI.

Je le sais, mes amis, je le sais... Mais j'ai pensé qu'en fait de sacrifice il était bien de commencer par moi... Si plus tard M. Zamet continue à n'avoir toujours à mon service que son zèle et son dévoûment, eh bien! je m'adresserai à vous alors, et avec toute confiance, je vous le promets.

ZAMET.

Ah! si la Ligue ne m'avait pas ruiné!...

HENRI, souriant.

Vous ne vous seriez pas ruiné vous-même, je le crois... Assez là-dessus.

ZAMET.

Oui, Sire.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE COLONEL TISCHE.

HENRI.

Qu'y a-t-il?

LE COLONEL.

Une pauvre jeune femme et sa fille, conduites par un pénitent de la confrérie de Saint-Jacques, viennent d'être arrêtées à l'entrée du camp.

HENRI.

Arrêtées, pourquoi?... D'où arrivent ces gens?

LE COLONEL.

Ils sortent de Paris.

HENRI.

De Paris!

LE COLONEL.

La femme et l'enfant surtout font pitié à voir... Leurs traits altérés, leur pâleur livide indiquent les ravages de la misère et de la faim.

HENRI.

Infortunées!... Courez vite, colonel, et veillez à ce qu'on leur donne tous les soins que réclame leur état.

LE COLONEL.

Déjà elles ont reçu toutes deux les premiers secours du médecin de Votre Majesté... La fille vivra, il le croit... mais la malheureuse mère est tellement souffrante, exténuée, qu'il a peu d'espoir de la sauver.

HENRI.

Pauvre femme!

LE COLONEL.

Avant de mourir, car elle attend la mort et ne paraît pas la craindre, elle a, dit-elle, un secret d'une haute importance à révéler à Votre Majesté.

HENRI.

A moi?... Qu'on l'amène donc, et que l'on continue à veiller sur son enfant.

(René et Louise paraissent dans le fond.)

LE COLONEL.

La voilà, Sire.

HENRI, aux autres.

Qu'on nous laisse.

LOUISE, à part.

O mon Dieu ! soutiens mon courage et mes forces !

HENRI, la regardant.

Quelle misère affreuse ! (Haut.) Approchez, bonne femme, et prenez confiance.

LOUISE, bas, à René.

J'en étais sûre... Lui aussi ne me reconnait pas !...

RENÉ, de même.

Nommez-vous alors...

LOUISE, de même.

Mais je ne veux pas qu'il me connaisse, moi.

RENÉ.

Soit !

LOUISE, d'une voix tremblante.

Sire... excusez-moi... l'émotion... la faiblesse...

HENRI.

Remettez-vous, et parlez-moi sans crainte.

LOUISE.

Eh bien ! Sire...

HENRI.

Qui vient là ?... j'avais dit pourtant... C'est vous, Bellegarde ?...

BELLEGARDE.

Pardon, Sire, mais je ne pouvais me dispenser de prendre vos ordres.

HENRI.

Et sur quel sujet ?...

BELLEGARDE.

Un parlementaire s'est présenté aux avant-postes.

HENRI, avec joie.

Un parlementaire !...

LOUISE, bas, à René.

Grâce à Dieu, nous sommes venus à temps !

HENRI.

Et quelles propositions nous apporte cet envoyé de la Ligue ?

BELLEGARDE.

Il ne peut les faire connaître, a-t-il dit, qu'à Votre Majesté elle-même.

HENRI.

Qu'il vienne donc alors.

LOUISE, vivement.

Pas avant que vous m'ayez entendu, Sire...

HENRI.

Comment ?...

LOUISE.

Je suis si faible !... et ce que j'ai à vous dire... c'est pour vous la vie ou la mort.

BELLEGARDE.

Quel étrange mystère !

HENRI.

Que le parlementaire soit conduit et gardé à vue dans la tente voisine ; on me l'amènera quand j'en donnerai l'ordre.

BELLEGARDE.

Il suffit, Sire. (Il s'incline et sort.)

SCENE IV.

RENÉ, LOUISE, HENRI.

HENRI, allant s'asseoir près de la table.

Maintenant, expliquez-vous, bonne femme, je vous écoute.

LOUISE.

Vous allez tout savoir.

RENÉ, bas.

Et le sauf-conduit ?...

LOUISE, de même.

Je tiendrai mon serment.

HENRI.

Eh bien ?...

LOUISE.

Avant de vous révéler le complot qui vous menace, Sire... j'ai une grâce à vous demander.

HENRI.

Ah ! le prix avant le service ?.. soit... Et quelle est cette grâce ?...

LOUISE, avec effort.

Un sauf-conduit pour cet homme...

HENRI.

Un sauf-conduit ?...

LOUISE.

Pour cet homme... qui a sauvé mon enfant... et m'a donné les moyens de vous sauver vous-même.

HENRI.

Mais sais-je qui il est, et s'il mérite créance... et vous-même, vous que je ne connais pas, que je ne vis jamais, je pense, qui me dit que je doive vous croire plus que lui ?...

LOUISE.

Moi... j'ai peu à vivre, Sire... et les mourans ne mentent pas.

HENRI.

Mais qui donc êtes-vous enfin ?...

LOUISE.

Une fois déjà, dans une nuit terrible... je vous ai annoncé bien des malheurs et bien des crimes... et je vous ai dit : « Au nom de votre salut, Sire, croyez-moi. »

HENRI, se levant.

Vous ?... Quoi ! c'était vous, qui dans la maison de l'infâme René... (Mouvement de René.)

LOUISE.

Oui, Sire, moi, la servante de la reine-mère... Vous m'avez crue alors, et vous fûtes sauvé.

HENRI.

Pauvre femme !... et pour prix d'un dévoûment si pur, si désintéressé, Dieu ne vous a envoyé que souffrance et misère !... Oh ! mais il vous sau-

vera à votre tour, pour que je puisse enfin m'acquitter envers vous!

LOUISE.

Sire... les momens sont précieux... mes forces... le sauf-conduit de cet homme...

HENRI.

Son nom?. .

LOUISE.

Claude Giroux.

HENRI, après avoir écrit.

Tenez...

LOUISE, bas, à René, en lui remettant le sauf-conduit.

Va-t'en maintenant, et puisse le ciel t'envoyer le repentir! (René sort.)

SCÈNE V.

LOUISE, HENRI.

HENRI.

J'ai fait ce que vous vouliez... A présent, qu'avez-vous à m'apprendre?...

LOUISE.

Désespérant de vous vaincre autrement, Sire:.. Mayenne et les Seize ont résolu de vous faire assassiner.

HENRI.

Eux!... Ils n'oseraient en venir là!

LOUISE.

Eh! n'osent-ils pas tout?... Songez à Henri III... L'officier qui vient ici en leur nom, pour conférer avec vous, est un faux parlementaire... Ce ne sont pas des propositions de paix qu'il vous apporte, c'est la mort.

HENRI.

Qui a pu vous dire?...

LOUISE.

L'homme qui nous quitte, et qui a été bien informé... j'en suis certaine... L'envoyé de Mayenne devait demander à rester seul avec vous, et si vous aviez eu l'imprudence d'y consentir... ce misérable, désigné par le sort et lié par un serment horrible, cache sur lui une arme empoisonnée.

HENRI.

Un officier, un gentilhomme... Non, c'est impossible!

LOUISE.

Faites-le conduire ici, qu'on le fouille devant vous, et vous reconnaîtrez alors si je vous ai trompé.

HENRI, allant à l'entrée de la tente.

Qu'on amène le parlementaire...

LOUISE.

Qu'il ne vous approche pas, surtout!...

HENRI.

Soyez sans crainte.

(Le baron de Luz paraît dans le fond, conduit par deux gardes, et ayant un bandeau sur les yeux.— Bellegarde et deux autres officiers entrent dans la tente. — De Luz reste à l'extérieur.)

SCÈNE VI.

LOUISE, HENRI, LE BARON DE LUZ, BELLEGARDE, LE COLONEL TISCHE, DEUX OFFICIERS, GARDES.

HENRI.

Otez votre bandeau, monsieur... (De Luz exécute cet ordre.) Monsieur de Luz!...

LOUISE, à part.

Lui!... Ah! le malheureux!... (Tombant aux genoux de Henri.) Sire... pitié... vous n'avez plus rien à en craindre... Ne le perdez pas... Je... O mon Dieu!... ce dernier coup...

HENRI, se penchant vers elle.

Qu'avez-vous?...

LOUISE, d'une voix éteinte, et portant la main sur son cœur.

C'est là... j'étouffe... je vais mourir... je... Oh! mais au moins... (Montrant Henri.) Je l'ai sauvé!... merci, mon Dieu!... Sire, veillez... sur mon enfant!...

HENRI.

Je vous le promets... mais vous-même...

LOUISE.

Oh! moi!... ma tâche est remplie... Adieu!...

(Elle tombe sans mouvement.)

HENRI.

Elle se meurt!... du secours!...

(Des serviteurs arrivent par la porte de gauche, et se disposent à enlever Louise.)

HENRI, aux serviteurs.

Là... là... chez moi... et que rien ne soit négligé pour la rappeler à la vie... Suivez-la, Bellegarde, et veillez à tout vous-même.

(On emporte Louise par la porte de gauche; Bellegarde la suit.)

HENRI, au baron, qui était resté dehors.

Venez, monsieur... maintenant je suis à vous. (A un des officiers.) Prévenez Biron et Sully que nous les attendons.

LE BARON.

Pardon, Sire, c'est à Votre Majesté seule que j'ai ordre de soumettre les propositions dont je suis porteur.

HENRI.

A moi seul?... (A part.) Elle disait donc vrai? (Haut.) Soit, monsieur. (Aux officiers et aux gardes.) Vous pouvez vous retirer.

LE COLONEL.

Mais, Sire...

HENRI, observant le baron.

Obéissez... Un moment! (A deux gardes.) Otez-moi ma cuirasse... elle me fatigue... et pour parler de paix, cette armure est inutile.

(Les soldats ôtent la cuirasse de Henri. — Le baron paraît troublé en voyant cela.)

LE BARON, à part.

Toujours le même!

HENRI, aux officiers et aux gardes.

C'est bien... A présent, laissez-nous.

(Tout le monde sort.)

SCÈNE VII.

HENRI, LE BARON DE LUZ.

HENRI.

Vous le voyez, Monsieur, bien que ceux qui vous envoient ici aient peu de droits à mon estime et à ma confiance, je ne crains pas de rester seul et désarmé avec vous. Je vous sais mon ennemi pourtant, mon ennemi irréconciliable... Mais je vous sais gentilhomme aussi, jusqu'à ce jour brave et loyal, et je crois que jamais vous ne voudriez flétrir le nom de vos aïeux par une action indigne d'eux et de vous.

LE BARON.

Sire...

HENRI.

Approchez maintenant, et remettez-moi votre message... Approchez donc... Mais qu'avez-vous? On dirait que vous tremblez.

LE BARON, s'approchant.

Sire... (S'arrêtant.) Oh! non, c'est impossible... infâme!...

HENRI.

Que signifie?

LE BARON, avec entraînement.

Accablez-moi de votre mépris, de votre indignation, Sire, car je ne suis pas venu ici comme un brave soldat, un loyal gentilhomme... J'y suis venu pour vous tuer lâchement, comme un vil assassin!

HENRI.

Je le savais, monsieur.

LE BARON.

Vous le saviez?...

HENRI.

Oui; mais j'étais bien sûr que le cœur vous manquerait pour cette infamie... Malheureux, accepter pareille œuvre, vous!... Un baron de Luz devenir un Jacques Clément!...

LE BARON.

J'étais fou, désespéré!... Vous savez qui j'avais juré de venger!...

HENRI.

Oui, et un autre serment vous liait encore, et le sort vous a désigné, et les dignes chefs de la sainte Ligue vous ont mis en main un fer empoisonné, que vous tenez caché là, sous votre pourpoint... J'étais bien informé, n'est-ce pas?... Remettez-moi cette arme. (De Luz donne le poignard à Henri, qui le jette au loin.) Et, maintenant, que croyez-vous que je doive faire?

LE BARON.

Vous venger, Sire, et ordonner ma mort.

HENRI.

C'est donc là ce que vous feriez à ma place? Eh bien! moi, j'entends autrement la justice... Vous fûtes bien coupable, sans doute, en acceptant l'odieux mandat qui vous fut donné; mais vous avez reculé vous-même devant le crime; votre aveu spontané et complet, votre repentir sincère, ont racheté votre faute... Vous vivrez donc. Mais je me vengerai pourtant... je me vengerai, en vous donnant, à mon tour, une mission.

LE BARON.

Une mission?

HENRI.

Oui; chacun a sa manière de se servir des gens de cœur. La Ligue vous demandait un crime, je vous demanderai, moi, une belle et généreuse action. Ce sera moins difficile pour vous.

LE BARON.

Ah! sire, vous m'accablez!...

HENRI.

Non, monsieur, je vous juge et je vous comprends... Vous étiez fou, vous ne l'êtes plus, voilà tout... Holà! qulqu'un!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BIRON, SULLY, LE COLONEL TISCHE, OFFICIERS, SOLDATS, dans le fond.

HENRI.

Messieurs, voici le baron de Luz qui revient librement à nous. (Bas, au baron.) Je dis cela, parce que je ne pense pas qu'à présent vous puissiez encore servir contre moi.

LE BARON, de même.

Il faudrait que je n'eusse pas d'âme!

HENRI, lui prenant la main.

Bien! (Haut.) Quand il nous a quittés; vous l'avez cru traître et parjure. Il n'en était rien, car je lui avais moi-même rendu ses sermens. Le revoilà des nôtres, et cette fois j'espère, qu'il ne nous quittera plus.

LE BARON.

Jamais, Sire!... Mais je dois vous apprendre...

HENRI, bas.

Rien devant eux... plus tard. (Haut.) J'ai promis au baron de lui fournir promptement bonne occasion de me bien servir, et je vais tenir ma parole. Ce que j'ai su des souffrances du peuple de Paris, la misère horrible dont j'ai vu ici même un exemple m'ont brisé l'âme!... Je ne veux pas devoir mon succès à de si affreux malheurs... Le convoi de vivres arrêté par nos troupes sera conduit sous les murs de la ville, et j'en donne le soin à M. de Luz. (Bas, au baron.) Voilà comment je me venge.

LE BARON, de même.

Ah! Sire, je ne vous connaissais pas encore!

HENRI, de même.

Je vaux donc mieux que vous ne pensiez? (Haut.) Allez, baron, et faites diligence. (A Bellegarde qui paraît à la porte de gauche.) Eh bien?

BELLEGARDE.

Hélas! Il n'y a plus d'espoir!

HENRI.

L'infortunée!

BELLEGARDE, bas.

Revenue à elle un moment: « Rejoignez le roi, m'a-t-elle dit, qu'il sache par vous que Louise d'Arnegui lui pardonne, et va prier pour lui. »

HENRI.

Louise!... C'était Louise!... mon bon ange!... Courons!...

(Au moment où il s'élance vers la porte, le médecin paraît, un mouchoir sur les yeux, et l'arrête.)

HENRI.

Morte!... Ah! le ciel me punit!

(Au même instant, on voit passer dans le fond le convoi de vivres, dont le baron va prendre le commandement.)

LE BARON, dans le fond.

A Paris, Messieurs! C'est l'ordre du roi!

TOUS.

A Paris! à Paris!

(Indépendamment des voitures et chevaux chargés de vivres, on voit des soldats qui portent des pains au bout de leurs piques.)

DIXIÈME TABLEAU.

L'entrée de Henri IV dans Paris, posée telle qu'elle est dans le tableau de Gérard. — La foule est aux fenêtres, partout. — Le prévôt des marchands présente les clés de la ville à Henri.

SCÈNE I.

TOUS.

Vive le roi!

LE BARON DE LUZ, à un ligueur couvert d'un manteau brun.

Range-toi donc, Ravaillac!

LE PRÉVOT.

Sire, c'est au nom de tout un peuple arraché par vous à l'anarchie et à la misère, que je présente ici à Votre Majesté les clés de sa bonne ville de Paris. Puisse cette belle journée mettre fin aux malheurs de la France!

HENRI.

Je l'espère, monsieur! Si j'ai voulu régner, c'est parce que j'ai cru pouvoir assurer le repos et la prospérité de notre patrie! Le jour où je trouverais la tâche au dessus de mes forces, je passerais la couronne à plus digne que moi!

TOUS.

Vive le roi!

ACTE TROISIÈME.

ONZIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente la salle des États. — Au gauche, le siége du président des États. — Au fond, le trône élevé sur un gradin. — A droite, la tribune de la reine. — A gauche, celle des ambassadeurs.

SCÈNE I.

SULLY, LE PRÉSIDENT et TOUS LES MEMBRES DE L'ASSEMBLÉE DES ÉTATS, LE CORPS DIPLOMATIQUE, HUISSIERS.

SULLY.

Messeigneurs et messieurs, le roi m'a chargé de vous annoncer qu'il ouvrirait en personne l'assemblée des États de son royaume. Il vous fera donc connaître lui-même le but de votre réunion, et vous délibérerez ensuite, hors sa présence et en toute liberté.

LE PRÉSIDENT.

Au nom des États, je vous remercie monsieur de Sully, de l'heureuse nouvelle que vous nous apportez. Chacun de nous, croyez-le bien, est touché comme il doit l'être de l'honneur que nous fait aujourd'hui notre seigneur le roi; et nous reconnaîtrons cet honneur par notre dévoûment sans bornes et la loyauté de nos conseils.

UN HUISSIER, dans la tribune de la reine.

La reine!

(Tout le monde se découvre, se lève et se tourne du côté de la tribune, où paraît Marie de Médicis avec ses enfans.)

TOUS.

Vive la reine! vive le dauphin!

(La reine et le dauphin saluent l'assemblée.)

UN AUTRE HUISSIER.

Le roi!

TOUS.

Vive le roi! vive le roi!

SCÈNE II.

LES MÊMES, HENRI, BELLEGARDE, ZAMET, GARDES, PAGES.

(Henri paraît, il est suivi du chancelier de France, de Bellegarde, de Zamet et d'autres courtisans. — Des gardes et des pages ferment la marche. — Le roi monte sur le gradin du trône, salue l'assemblée et s'assied.)

LE CHANCELIER PRÉSIDENT.

Messeigneurs et messieurs, le roi vous permet de vous asseoir.

(Tout le monde prend place.)

HENRI, se couvrant.

« Messieurs, si je faisais gloire de passer pour » excellent orateur, j'aurais apporté dans cette » salle des États plus de belles paroles que de » bonne volonté ; mais mon ambition tient à » quelque chose de plus haut que de bien parler. » Par la faveur du ciel, par les conseils de mes » fidèles serviteurs, et par l'épée de ma brave et » généreuse noblesse, j'ai tiré la France de l'es- » clavage et de la ruine. Je désire maintenant la » remettre en sa première force, en son ancienne » splendeur. Je ne vous ai point appelés ici, » comme faisaient mes prédécesseurs, pour vous » obliger d'approuver aveuglément mes volontés ; » je vous ai fait assembler, au contraire, pour re- » cevoir vos avis, pour les croire, pour les suivre, » en un mot, pour me mettre en tutelle entre » vos mains ; c'est une envie qui ne prend guère » aux rois, aux barbes grises, et aux victorieux ; » mais l'amour que je porte à la France me fait » trouver tout facile et honorable. Voyez donc en » quoi je pourrais m'être trompé dans la marche » que j'ai cru devoir suivre jusqu'à ce jour, et » que chacun des corps qui composent cette illus- » tre assemblée veuille bien entrer dans la salle » de ses délibérations, pour en revenir avec tel » conseil et telle mesure que lui inspirera le bon- » heur du pays. »

TOUS.

Vive le roi !

(Le roi descend du trône et gagne le milieu de la salle. — Sully s'approche alors de lui. — On fait silence.)

SULLY.

Sire, vous avez désiré que je vous présente le plan du nouveau pont qui doit communiquer de la rue Dauphine à celle de la Monnaie. Le voici.

(Il lui présente un parchemin.)

HENRI.

Donnez... C'est bien, très bien.

SULLY.

Quel nom plaît-il à Votre Majesté de donner à ce pont ?

HENRI.

Eh ! monsieur de Sully, appelez-le tout simplement : *le Pont-Neuf.*

SULLY, à l'architecte.

Allez, monsieur, et que les ordres du roi s'exécutent !

(Il lui remet le plan. — Henri se tourne de nouveau vers l'assemblée et salue. — Nouveaux cris de : Vive le roi ! Henri redescend en scène, suivi de Sully, Bellegarde, Zamet, le chancelier et autres seigneurs. — Les grandes draperies qui séparent la salle des États du salon qui occupe les deux premiers plans du théâtre se referment derrière eux.)

SCÈNE III.

HENRI, SULLY, ZAMET, LE CHANCELIER, QUELQUES COURTISANS, au fond.

HENRI, allant s'asseoir près d'une table à droite.

Voyons, Sully, occupons-nous maintenant de donner de la besogne à nos fidèles États. D'abord les taxes sont trop lourdes, il faut les diminuer. Remettez-moi votre projet de dégrèvement, que je le signe. M. le chancelier le portera aux États ; ils en donneront leur avis. Je veux que le début de leurs travaux soit consacré au soulagement du peuple.

ZAMET.

Un dégrèvement... Mais, Sire, il n'est peut-être pas encore temps d'y songer.

HENRI.

Oh ! si l'on vous écoutait vous, monsieur le financier, il ne serait jamais temps de réduire les taxes... car vous êtes le fisc incarné ! Mieux vaudrait augmenter encore les charges, n'est-ce pas ?

ZAMET.

Mais on ne sait ce qui peut arriver, Sire, et je crois que ce serait, en effet, plus prudent.

HENRI.

Oui, cela vous irait surtout à vous, chargé des recettes ; car plus l'impôt produit d'écus, plus il en reste aux mains des collecteurs, n'est-ce pas ? Eh bien ! nous pourrons nous entendre : imaginez quelque bonne nouvelle taxe qui fasse bien rendre gorge aux hauts tenanciers, aux mauvais riches, aux grugeurs des deniers publics, nous en commencerons l'épreuve sur vous...

ZAMET.

Mais, Sire...

HENRI.

Assez... Nous y reviendrons.

ZAMET.

Oui, Sire. (A part.) Ça va mal.

HENRI.

Monsieur de Sully, j'approuve sans réserve votre projet. Monsieur le chancelier, portez cet édit aux États, et qu'ils ne se séparent pas sans l'avoir mis en délibération. « Dites-leur bien que je dé-

» sire désormais que les charges publiques pèsent » sur ceux à qui elles profitent le plus, et qui ont » force pour les porter; que les nobles doivent à » l'État plus que leur épée; que j'entends qu'ils » retournent à leurs terres et apprennent une » bonne fois à gagner le pain qu'ils mangent; que » je ne veux plus enfin que l'impôt soit pour le » peuple le sang qu'on tire des veines la moelle » qu'on arrache des os. Allez, monsieur. »

LE CHANCELIER.

Ah! Sire, la postérité retiendra ces belles paroles.

ZAMET, à part.

C'est de la démence!

HENRI.

Vous pouvez vous retirer, Zamet.

ZAMET.

Oui, Sire.

HENRI.

Allons, cette journée commence bien!... puisse-t-elle n'avoir pas triste fin!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BELLEGARDE, qui entre en même temps que Zamet et le chancelier sortent.

HENRI.

Approchez, Bellegarde. Eh bien, qu'avez vous à me dire de M. de Biron?

BELLEGARDE.

Il a refusé de m'entendre, Sire. « Puisqu'on m'a donné des juges, a-t-il dit, qu'ils fassent leur office; je ne dois plus avoir affaire à d'autres. »

HENRI, se levant.

Quelle déplorable obstination! Mais le malheureux veut donc absolument se perdre!

SULLY.

Pourquoi ces regrets, Sire? Le maréchal de Biron a rendu de grands services à votre cause, nous le savons tous; mais ces services, les aviez-vous donc méconnus, oubliés? Son insatiable ambition l'a poussé, malgré vos bienfaits, à pactiser avec vos ennemis, à vous trahir, et avec vous la France. A lui donc la faute, à lui le châtiment! Songez-y, Sire, l'orgueil et la turbulence des grands vassaux n'ont suscité que trop de guerres et de déchiremens dans l'État! Il faut les arrêter par un sévère exemple! Il faut qu'ils apprennent que la loi règne seule, et met de niveau les grands et les petits. C'est aujourd'hui même que s'assemble la commission qui doit juger M. de Biron...

HENRI.

Aujourd'hui... déjà?

SULLY.

Oui, Sire; aujourd'hui la sentence sera prononcée, et, quelle qu'elle soit, il faut que la justice ait son cours. Il y va du salut de votre couronne.

HENRI.

Ma couronne!... Ah! jamais elle ne m'aura paru si lourde à porter!... je me croyais au terme de mes épreuves... La Ligue est partout désarmée; la paix règne en France; l'étranger nous craint et nous respecte; mon mariage avec Marie de Médicis m'a donné le bonheur intime, les joies de la famille, et, au milieu de cette paix, au milieu de ce bonheur, le coup le plus cruel vient me frapper!... Biron, un vieil ami, un frère d'armes, périr sur un échafaud!... Oh! messieurs, messieurs! plaignez-moi, car jamais homme n'a souffert ce que je souffre ici!

SCÈNE V.

LES MÊMES, UN HUISSIER, LE PRÉSIDENT JEANNIN, QUATRE AUTRES JUGES, UN GREFFIER.

L'HUISSIER, annonçant.

Monsieur le président Jeannin.

HENRI.

Eh bien! monsieur, qu'y a-t-il?

LE PRÉSIDENT, présentant un parchemin.

Sire, les commissaires réunis pour juger le maréchal de Biron viennent de prononcer sa sentence.

HENRI, à part.

Mon Dieu! (Aux juges. Le crime de ce malheureux vous a donc paru constant, messieurs?... les preuves irrécusables?

LE PRÉSIDENT.

Sire, la commission a été unanime. L'exécution doit avoir lieu aujourd'hui même... Cinq coups de canon, tirés près de l'Hôtel-de-Ville, annonceront au peuple que le coupable aura subi sa peine.

HENRI, à part.

Aujourd'hui!...

LE PRÉSIDENT.

Mais auparavant, il faut que la signature de Votre Majesté...

HENRI, prenant le parchemin.

Donnez, monsieur... Non, c'est impossible... je ne signerai cet acte qu'après avoir parlé moi-même à Biron. Faites qu'il me soit amené, et, ensuite... nous verrons!

(Le président s'incline, et sort suivi des juges, de l'huissier et du greffier.)

SCÈNE VI.

HENRI, SULLY, BELLEGARDE.

SULLY.

Quel est votre projet, Sire?

HENRI.

Eh! ne le devinez-vous pas, monsieur de

Sully?... S'il pouvait avouer ses crimes... se repentir...

SULLY.

Lui! je ne l'espère pas!

HENRI.

Et je l'espère, moi, j'ai besoin de l'espérer!... Biron m'a servi jadis avec affection... avec droiture... En faveur de notre ancienne amitié, je puis lui pardonner bien des fautes! Le voici... laissez-nous, messieurs.

(Bellegarde et Sully s'inclinent et sortent.)

SCÈNE VII.

HENRI, puis BIRON.

(Biron paraît conduit par des soldats; Henri fait signe à ceux-ci de se tenir au fond, ce qu'ils exécutent.)

HENRI.

Approchez, monsieur, et surtout qu'il ne sorte rien que vérité de votre bouche! A ce prix... à ce prix seul, pensez-y bien, ma clémence peut vous être acquise.

BIRON.

Sire, je n'aurais jamais pu croire que le maréchal de Biron dût un jour paraître devant Votre Majesté sous le poids d'une accusation capitale.

HENRI.

Et moi, monsieur de Biron, j'avais en votre loyauté une telle confiance, qu'il n'a rien moins fallu que les preuves les plus nombreuses et les plus irrécusables pour me convaincre, hélas! de votre ingratitude et de votre trahison.

BIRON.

Je ne suis ni un ingrat ni un traître, Sire.

HENRI.

Vous n'êtes pas un traître!... Et qu'est-ce donc que vos sourdes menées contre les droits de ma couronne? Qu'est-ce que cet appel à l'étranger, à mes ennemis, à l'Espagne, monsieur?

BIRON.

Invention, calomnies!

HENRI, prenant des papiers sur la table.

Calomnies!... Vous vous seriez donc calomnié vous-même alors; car se sont des preuves écrites que le sieur de Laffin, votre complice, nous a livrées à prix d'or et pour racheter sa vie.

BIRON.

S'en rapporter à un misérable comme ce Laffin!

HENRI.

Mais était-il donc seul?... Et Renazé et Fuentès! et le vidame de Chartres, le comte d'Auvergne!

BIRON.

Mensonge!

HENRI.

Et mademoiselle d'Entragues, enfin, nierez-vous aussi qu'elle fût du complot?

BIRON.

Et qu'ai-je besoin de le nier? Le bon sens seul y suffit.. Moi, j'aurais mis une femme dans de si dangereuses confidences!

HENRI.

Vous l'avez fait, monsieur: mademoiselle d'Entragues fut chargée par vous d'une mission infernale!

BIRON.

Sire...

HENRI.

Par le scandale calculé d'un amour perfide, elle excita la jalousie de la reine.

BIRON.

Ne devez vous pas repousser...

HENRI.

Ainsi, vous conspiriez tout à la fois contre ma couronne, et contre mon bonheur intime, et vous ne voulez pas que je voie en vous un ingrat, un ennemi, un traître!...

BIRON.

Sire!...

HENRI.

Oh! vous êtes tout cela, Monsieur. Eh bien! un mot de repentir, un aveu entier, sincère, et je vous pardonne; je vous rends le collier de l'ordre, la couronne ducale, le bâton de maréchal de France..... et mieux encore, Biron..... mon amitié!

BIRON.

Je suis innocent, Sire, et je n'ai pas à demander grâce!

HENRI.

Innocent! (Lui montrant des papiers.) Mais... ces lettres... ces lettres de votre écriture!

BIRON, à part.

Ciel! (Haut.) Cette écriture n'est pas la mienne... Évidemment quelque faussaire habile...

HENRI.

Eh quoi! lorsque tant de preuves vous accablent!...

BIRON.

Je le répète, elles sont mensongères!

HENRI.

Écoutez, monsieur de Biron: je n'aurai été attaqué que dans ma personne, qu'à l'instant même la colère du roi se détournerait de vous... Mais c'est notre patrie aussi que votre ambition menaçait... et je n'ai pas le droit de laisser la vie à un conspirateur qui, sourd à la voix du repentir, s'en servirait peut-être encore pour vendre la France à l'étranger!

BIRON.

Avouer, pour sauver ma tête, un crime que je n'ai pas commis! ce serait une lâcheté, Sire, et vous ne devez pas en attendre de moi.

HENRI, avec une vive émotion.

Malheureux!... Faut-il que je descende à la prière pour t'arracher au dernier supplice?

BIRON.

Ce supplice sera une tache pour votre gloire, car je ne l'ai pas mérité.

HENRI.

Insensé! Quel démon te pousse donc à ta perte! Tu veux me forcer! .. (Prenant la plume.) Ah! ce serait horrible!... Signer ton arrêt de mort de cette même main qui pressa si souvent la tienne... Voyons, Biron, tu as été fou... avoue-le... Pitié pour toi, pour ton honneur! pitié... pour ton roi, ton ami... (Avec un entraînement involontaire.) Mais tu ne vois donc pas que je pleure! (Biron reste impassible.) Ah! le malheureux! (Dominant son émotion.) Monsieur de Biron, n'avez-vous plus rien à me dire?

BIRON.

J'ai à dire, encore une fois, que je ne suis pas coupable.

HENRI, indigné.

C'en est trop!... (Il signe la sentence et va la remettre au fond à un soldat.) Ce papier au président Jeannin. Retournant vers Biron.) Adieu, monsieur de Biron.

BIRON.

Adieu, Sire. (Les soldats emmènent Biron.)

SCÈNE VIII.

HENRI, seul.

C'en est donc fait!... Rien n'a pu fléchir cet indomptable orgueil, rien n'a pu désarmer sa haine!... Que son sang retombe donc sur lui seul, car lui seul a voulu sa perte!... Oh! mais mon Dieu! pourquoi n'as-tu pas permis que je le sauve?... (Il s'assied désespéré près de la table.) Royauté, royauté, voilà les heures d'angoisses!... Fatale journée!...

(Le dauphin, Gaston et Élisabeth entrent, sans qu'il s'en aperçoive, et viennent se jeter dans ses bras.)

SCÈNE IX.

HENRI, LE DAUPHIN, GASTON, ÉLISABETH.

LE DAUPHIN.

Mon père!

HENRI, les embrassant.

Mes enfans! Ah! j'avais besoin de leur présence pour remettre mon âme...

GASTON.

Pourquoi donc depuis ce matin n'es-tu pas encore venu jouer avec nous?

ÉLISABETH.

C'est vrai, nous ne t'avons pas vu de la journée... et puis, comme tu as l'air triste?

HENRI.

Que voulez-vous, mes pauvres enfans, un roi n'est pas gai tous les jours... il s'en faut!

LE DAUPHIN.

Alors... pourquoi veut-on être roi?

HENRI.

Ah! pourquoi... parce qu'on n'est pas toujours sage dans ses vœux.

GASTON.

Mais toi, papa, qui es si raisonnable, à ce qu'on dit?

HENRI.

Oh! moi...

ÉLISABETH.

C'est égal, c'est bien gentil tout de même une couronne... avec tout plein d'or autour... et des beaux diamans après... (Regardant les décorations de son père.) Et tout ça!... ces jolis rubans... ces belles croix!

LE DAUPHIN.

Et cette brillante épée, donc! (Il retire du fourreau l'épée du roi.) Ah! que c'est lourd!

HENRI.

Oui... c'est lourd... pour les petites mains. (Il rengaîne l'épée.)

GASTON.

Ah! dis donc, papa, si nous jouions au cheval... tu sais... comme hier... quand ce grand vilain ambassadeur d'Espagne est venu nous déranger? Nous allons reprendre la partie.

ÉLISABETH, sautant de joie.

Oui, oui, le cheval! le cheval!

LE DAUPHIN.

Moi, je ne joue pas.

GASTON.

A cause?

LE DAUPHIN.

Parce que j'ai du chagrin, comme notre père.

HENRI.

Toi, Louis?... et d'où te vient ce chagrin?

LE DAUPHIN.

C'est qu'en nous rendant près de toi, nous avons rencontré dans le grand escalier un de nos meilleurs amis... et il avait l'air si abattu!

HENRI.

Qui donc?

LE DAUPHIN.

Monsieur Biron. (Mouvement de Henri.) Est-ce qu'il ne te quittait pas?... Il faut qu'il lui soit arrivé quelque grand malheur... son visage était tout pâle... tout souffrant... S'il allait mourir!... Oh! cela nous ferait bien de la peine... et à toi aussi... n'est-ce pas?... car il t'aimait bien, lui... il t'a bien servi... Et puis ses pauvres petits enfans, nos camarades, nos amis à nous, s'ils le perdaient, ils en mourraient aussi, peut-être.

HENRI.

Ne parlons pas de cela, mon ami.

LE DAUPHIN.

Pourquoi ?... Mais c'est comme nous, si tu venais à mourir... est-ce qu'on pourrait jamais nous consoler.

GASTON et ÉLISABETH.

Oh non ! non, jamais !

(Ils se pressent tous trois contre leur père.)

HENRI.

Assez ! assez ! mes enfans !... Ah ! le ciel veut donc le sauver !... (Appelant.) Holà, gardes !

SCÈNE X.

LES MÊMES, SULLY, COURTISANS et GARDES, paraissant.

HENRI.

Sully, et vous, messieurs... Les juges qui ont condamné le maréchal de Biron, ont agi suivant leur conscience... Mais, quelle que soit sa faute, le plus beau privilége de la couronne étant de faire grâce... je lui pardonne... Allez, et qu'il soit mis en liberté !... (On entend le canon.)

SULLY.

Il n'est plus temps, Sire... l'arrêt est exécuté !

HENRI, à part.

Ah ! malheureux !

(Il se couvre le visage de ses mains. — Les enfans viennent près de lui pour le consoler. — Les draperies du fond s'ouvrent à ce moment, et l'on voit l'assemblée des États qui s'avance, ayant en tête le président et le chancelier.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE PRÉSIDENT DES ÉTATS, LES MEMBRES DE L'ASSEMBLÉE DES ÉTATS, HUISSIERS, GARDES.

LE PRÉSIDENT, s'inclinant devant Henri.

Sire, vos fidèles États ont reçu avec enthousiasme l'édit d'allégement des taxes, que vous leur avez fait présenter. Quelle voix aurait pu s'élever contre ce grand acte qui va donner à la France une preuve de plus de votre amour et de votre dévoûment pour elle ? Sire, ce jour comptera parmi les plus beaux de votre règne !

HENRI, prenant l'édit qu'il remet à Sully.

Oui, ce sera un beau jour... pour le peuple, du moins... (A part.) Mais pour moi !

TOUS.

Vive le roi !

DOUZIÈME TABLEAU.

Une salle basse chez le fermier Michaud. — Porte au fond. — Portes latérales.

SCÈNE I.

HENRI, MICHAUD, LUCAS, MARGOT, CATAU.

(Au lever du rideau, ils sont tous assis à une table bien servie, et placés ainsi : à l'extrême gauche, Henri, déguisé en officier de chasse ; près de lui, Catau ; à côté de celle-ci, Lucas ; après ce dernier, Margot, et à l'autre bout de la table Michaud.)

ENSEMBLE.

AIR :

Allons, allons,
Pas de façons,
Pas d'inutiles façons !
De la joie, de l'appétit,
C'est tout plaisir et tout profit !
Vivent la joie et l'appétit !

HENRI.

Vive Dieu ! maître Michaud, vous traitez bien vos hôtes !...

MICHAUD.

Pardine ! voyez l' biau mérite !... Faudrait-il pas vous laisser mourir de faim ?

HENRI.

Eh ! eh ! cela n'avait pas si bien commencé entre nous.

MICHAUD.

Mais dame ! j' vous trouvons dans not' bois de Lieursaint, cherchant, rôdant, furetant comme un braconnier à l'affût... J' vous couche en joue et j' vous arrête, c'est tout simple... Une fois arrêté, vous m'expliquez qu' vous êtes un officier, un serviteur de not' bon roi, que c' n'est pas des lièvres qu' vous cherchez, mais vot' chemin qu' vous avez perdu ; j' vous arrête tout d' même alors, mais pour vous faire reposer, vous rafraîchir, et après ça vous remettre dans la bonn' route pour regagner la chasse du roi... V'là-t-il pas des merveilles !

HENRI.

Brave homme ! croyez que ma reconnaissance...

MICHAUD.

Ta ! ta ! ta ! c'est pas d' la reconnaissance que j' vous demande, c'est d' l'appétit... (Lui passant une assiette.) Tenez, goûtez moi c'te dinde.

HENRI.

Merci... C'est égal, vous ne pourrez pas m'empêcher de chercher à vous récompenser comme je le dois...

MICHAUD.

Une récompense !... Michaud s'faire payer un

service par un officier d' not' bon roi !... Mangez donc, t'nez, ça vaudra mieux que de dire des bêtises comm' ça !

HENRI, riant.

Allons, puisque vous le voulez... Mais pourquoi donc appelez-vous toujours le roi Henri votre bon roi?

MICHAUD.

Pourquoi?... Mais parce qu'il est bon, en effet, parce que... Mais est-ce que vous n' seriez pas de c't avis-là, par hasard?... Faudrait p't-être ben en faire faire un autre tout exprès pour vous... hein?... Jarni! vous n' l'aimez donc pas?

CATAU.

J' voudrions ben voir ça!

LUCAS.

Mamselle Catau a raison... Vous ne risqueriez rien, allez.

MARGOT.

Faudrait être plus coquin qu'un ancien ligueux!

HENRI, à part.

Ah! cela fait bien à entendre!... Ceux-là au moins ne sont pas des courtisans.

MICHAUD, versant du vin à Henri.

T'nez, m'sieur le sournois, pour vous apprendre à faire des questions si saugrenues, vous allez boire tout d' suite à la santé du bon Henri !

HENRI, riant, à part.

De mieux en mieux!

MICHAUD, ayant versé.

Allons, allons, et n' boudez pas au moins... Sinon, tatigué!...

HENRI.

Puisque ça vous fait plaisir... A la France!

MICHAUD.

J'ons dit : au roi!

HENRI.

Eh bien, qui dit la France... dit le roi! (Il boit.) Ne les séparez jamais dans vos vœux, croyez-moi, si vous voulez vraiment le bonheur de Henri.

TOUS, de même.

A la France! au roi!

HENRI.

Mademoiselle Catau y va d'un cœur... (Lui prenant la taille.) Cette bonne petite Catau!

CATAU.

Dites donc, vous!... c'est pas une raison pour me prendre la taille! ..

LUCAS, prêt à se lever.

Ah mais!... Hé! là-bas! j' vous le défendons... entendez-vous?

MARGOT, à Lucas.

Reste donc tranquille, toi, Lucas!... L'officier plaisante, et n'a pas envie de t'enlever ta future.

MICHAUD.

C'est égal, Margot... faut veiller au grain. Vois-tu, femme, not' Henri, tout bon enfant qu'il est, a toujours passé pour un enjoleux d' filles... (Rires de Henri.) et y n' serait pas surprenant que ses officiers... On sait ses proverbes : « Dis-moi qui qu' t'hantes, et j' te dirai qui qu' t'es. »

HENRI, gaîment.

Ah!... on a fait au roi une réputation...

MICHAUD.

Que le gaillard mérite, allez!... Eh ben! comment avez-vous trouvé not' dinde en pal?

HENRI, remplissant le verre de Catau.

Délicieuse!

MICHAUD.

Ah ça! mais on dirait qu' vous voulez griser not' fille, à présent!

HENRI.

C'est que je ne serais pas fâché de voir si Mlle Catau a le vin tendre.

CATAU, riant.

Vous êtes bien curieux!

LUCAS, à Henri.

Est-ce que ça vous regarde, vous, que mamselle Catau *soye* tendre ou non?

MARGOT.

Ah! dame! prenez garde, Lucas est jaloux!

MICHAUD.

Et un peu bête...

LUCAS.

Monsieur Michaud!...

HENRI.

Ne te fâche pas, va, mon garçon... Pour un mari, c'est presque une qualité.

LUCAS.

Hein?... C'est égal, quoiqu'on dise que j' sommes bête, ça n'empêche pas que j'ons mis mamselle Catau en couplets, tel que vous me voyez.

HENRI.

Ah bah!... cela doit être curieux. Justement nous sommes au dessert, et le dessert, c'est le moment de chanter... Allez donc, monsieur Lucas, nous vous écoutons.

LUCAS.

Non, c'est une ronde... faut danser en chantant.

HENRI.

Eh bien! dansons.

CATAU.

Vrai, ça vous va?

HENRI.

Avec vous, certainement, ma gentille Catau.

CATAU, se levant.

Rangeons vite la table, alors... (A Michaud.) Père, enlevez les chaises... (A Lucas.) Toi, les bouteilles... (A Margot.) Vous, mère, le linge... (On fait ce qu'elle dit. — A Henri.) et vous, notr' hôte portez les assiettes dans le buffet.

HENRI.

Que je porte les assiettes?

CATAU.

Est-ce que vous n' seriez bon à rien, par hasard?

HENRI, souriant.

Ah! Catau!...

CATAU, lui mettant des assiettes sur les bras.

T'nez.

HENRI, à part.

Si Sully me voyait!

(Il laisse tomber deux ou trois assiettes.)

CATAU.

Est-il maladroit!

TOUS.

Oh! oui qu'il l'est!

HENRI, à Catau.

Ventre-saint-gris! petite, c'est le manque d'habitude...

MICHAUD.

Bon! v'là qu'il pille le juron du roi! Ah! s'il pouvait lui ressembler en tout!

CATAU.

Là, tout est fini... En avant la ronde à c't' heure.

MICHAUD, tapant sur l'épaule de Henri.

Allons! la main aux dames!

(Henri, Catau, Margot, Lucas et Michaud se tiennent par la main pour danser en rond.)

LUCAS, chantant en dansant.

Premier couplet.

AIR connu.

Si le roi m'avions donné
Paris, sa grand' ville,
Et qu'il me fallions quitter
Ma Catau chérie,
Je dirions au roi Henri
Reprenez votre Paris.
J'aimons mieux ma mie
O gué!
J'aimons mieux ma mie!

TOUS.

J'aimons mieux, etc.

(Henri embrasse Catau à la fin du refrain.)

LUCAS.

Qu'est-c' que c'est qu' ça?

HENRI, s'arrêtant.

Très bien chanté, l'ami... Mais vous dites que cette chanson est de vous?

LUCAS.

Certainement.

HENRI.

C'est singulier, je croyais l'avoir déjà entendue.

LUCAS.

C'est possible! mais je l'ai perfectionnée.

HENRI.

Ah! oui, par les j'avions, les fallions, les j'aimions... C'est juste... Passons au deuxième couplet.

LUCAS.

J' veux ben... Mais vous avez ajouté au r'frain, sur la joue de Catau, une note qui n'est pas dans l'air. . Tâchez de n' pas r'commencer, ou sinon!...

CATAU.

C'est bon, c'est bon... chante toujours, nigaud, puisqu'on te l' dit.

(On recommence à danser en rond.)

LUCAS.

Tu fais courir après toi,
Belle jardinière...

(A ce moment, la porte du fond s'ouvre, et les danseurs s'arrêtent.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, SULLY, BELLEGARDE, ZAMET, OFFICIERS, COURTISANS, PIQUEURS.

(Les nouveau-venus sont entrés sans que les danseurs se dérangent, le bruit et l'animation de la danse les empêchant de rien voir et de rien entendre.)

SULLY.

Excusez-nous, braves gens, mais...

MICHAUD, à part.

Au diable les importuns!

HENRI, à part.

Toute ma suite! (Il se tient à l'écart.)

SULLY, à Michaud.

Nous avons besoin de renseigemens : Sa Majesté s'est égarée à la chasse, et... (Apercevant Henri.) Le roi!...

TOUS, se découvrant.

Le roi!...

LES PAYSANS, interdits.

C'était lui!...

HENRI, aux paysans.

Rassurez-vous, mes amis; quand on a dansé ensemble, ventre-saint-gris! on ne doit pas se faire peur!

ZAMET, bas, aux courtisans.

Danser avec des paysans!

BELLEGARDE, de même.

C'est qu'il aime le peuple autant qu'il en est aimé!

MICHAUD et MARGOT.

Sire, si j'avions su...

LUCAS.

Si je m'avions douté...

CATAU.

Eh ben! moi... c'est égal... roi ou pas roi, vous n' m'effrayez pas davantage.

HENRI.

A la bonne heure, donc! j'aurais trop de chagrin d'effrayer une jolie fille!... Messieurs, ces dignes paysans m'ont fait, sans me connaître, un accueil qui m'a vivement touché... Toi, mon brave Michaud, je veux te laisser en partant un souvenir de notre rencontre : je te fais noble.

TOUS.

Noble !...

MICHAUD.

Noble ! quoi donc que j' mettrons dans not' blason ?

HENRI.

Eh ! parbleu ! une dinde en pal !

MICHAUD.

Une dinde !

HENRI.

Oui, en mémoire de celle que tu nous as servie. Je te nomme donc chevalier...

MICHAUD.

D' la dinde en pal ?...

MARGOT.

Not' homme, chevalier !... Ah ! jarni !... quand l' village va savoir ça !...

CATAU.

Allons tout leur z'y apprendre !

MARGOT et LUCAS.

Oui, oui, courons !...

HENRI.

Un instant !... Avez-vous de l'or sur vous, monsieur Zamet ?

ZAMET.

Oui, Sire, une centaine d'écus.

HENRI.

Donnez-les-moi. (Zamet lui remet une bourse.) Tiens, ma gentille Catau, épouse ton Lucas ; voilà mon cadeau de noce ! (Il lui donne la bourse.)

CATAU.

Tout ça !

MICHAUD, à Henri.

Ah ! Sire, c'te bonté !... (Il s'incline.)

HENRI.

Eh ! prends donc ma main !

MICHAUD.

Volontiers, sarpejeu !

HENRI.

Un instant, tu serres trop fort !

MICHAUD.

Oh ! c'est rien qu' ça !... Si j' vous serrions comme j' vous aime, j' vous casserions les doigts !...

HENRI, riant.

Merci, mon ami, merci... Maintenant tu peux nous laisser.

(Il sort, suivi de Margot, de Catau et de Lucas.)

SCÈNE III.

HENRI, SULLY, BELLEGARDE, ZAMET, OFFICIERS, COURTISANS, PIQUEURS.

BELLEGARDE.

Encore des heureux que vous faites, Sire !

SULLY.

Votre Majesté nous avait mis dans une inquiétude !...

HENRI, à Sully et à Bellegarde.

Vous avez pu voir que je passais assez bien mon temps... Vrai Dieu ! il me semblait que j'étais retourné dans mon bon pays de Béarn, et que j'y retrouvais les joies de ma jeunesse !... Oui, mes amis, j'avais oublié près de ces braves gens tous les chagrins, les ennuis qui me poursuivent... depuis la mort de Biron surtout !... J'oubliais tout enfin ; je n'étais plus roi, j'étais heureux. Ah ! j'avais besoin de cette heure d'illusion ! Elle m'a rafraîchi le cœur !... Et maintenant, puisqu'il le faut, rentrons dans la triste réalité... Voyons, Sully, quelles nouvelles de Paris ?

SULLY.

La reine se montre inquiète et mécontente de l'absence de Votre Majesté, la veille de l'importante cérémonie qui se prépare.

HENRI.

Oui, son sacre en la royale église de Saint-Denis !... Ostentation, vanité, il n'y a plus que cela dans le cœur de cette femme ! Dieu sait ce que va nous coûter cette orgueilleuse fantaisie ! Et cela dans un moment où le peuple souffre... quand une guerre avec l'Espagne ou l'Autriche peut nous forcer d'un jour à l'autre à lui demander encore son sang et ses dernières ressources !... C'est vraiment de la démence !... Et qui la reine a-t-elle envoyé au devant de nous ?

SULLY.

M. de Concini, Sire.

HENRI.

Encore ce maudit Italien !

SULLY.

Il est là, dehors, qui attend le bon plaisir de Votre Majesté.

HENRI, avec colère.

Qu'il s'en aille ! je ne le recevrai pas, je ne veux pas le recevoir !... Celui-là, voyez-vous, messieurs, avec son ton patelin, son regard oblique, c'est le plus dangereux de tous !... Il faut que je chasse cet homme du royaume, ou malheur nous arrivera. Depuis qu'il est auprès de la reine, il semble qu'un mauvais génie plane sans cesse autour de moi... Je crois voir le deuil s'étendre sur ma famille... et des pressentimens sinistres...

BELLEGARDE.

Chassez donc le Concini, Sire, et avec lui les tristes pensées qui vous poursuivent. Songez au peuple qui vous aime, aux fidèles et dévoués serviteurs qui vous entourent ; que pourraient contre cela de misérables intrigues ?

HENRI.

Tu as raison, Bellegarde... Voyons, tâchons d'oublier encore !...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CANIGOU.

CANIGOU, entrant par le fond, et passant cavalièrement au milieu des courtisans, qu'il écarte.

Pardon, excuse, les autres ! n' faites pas attention... C'est moi !

ZAMET.

Quel est ce manant?

HENRI.

Eh! mais... c'est Canigou!

SULLY.

Vous le connaissez, Sire?

CANIGOU.

S'il me connaît! s'il connaît Canigou!... son frère de lait!... C'te bêtise!...

ZAMET.

Le frère de lait du roi!

CANIGOU.

Eh! oui-da que j' suis son frér' de lait!... et il n'en est pas plus fier pour cela... N'est-ce pas, frérot? (Rire général.)

HENRI.

Messieurs, c'est du renfort contre la tristesse qui nous arrive; ce sont les souvenirs du pays qui me reviennent. Qui donc t'envoie vers moi, mon cher Canigou?

CANIGOU.

Qui? Not' bonne vieille mère, qu'j'ons été embrasser au Louvre, drès en arrivant d'cheux nous... Ah! mon Dieu!

HENRI.

Qu'est-ce donc?

CANIGOU.

Jarni! comme t'es changé!... comme t'es vieilli, mon pauvre Henriot!

HENRI, gaîment.

Il ne me flatte pas, au moins, celui-là.

ZAMET.

Il est même très malhonnête.

HENRI, à Canigou.

Oui, mon garçon, tu le vois, le vent de l'adversité a passé par là! On vieillit vite sur un trône!... Mais, voyons, que dit-on?... que fait-on en Navarre?

CANIGOU.

On est assez content d' Ta Majesté au pays. Tu t' bats bien... tu bois sec et dru... t'es galant comme cinquante, et t'es l'père de tous tes sujets; mais c' qui nous chiffonne, c'est les ceux que t'emploies.

SULLY.

Ah bah!

ZAMET, s'emportant.

C'est à le bâtonner!

CANIGOU.

V'nez-y donc, vous!

BELLEGARDE, riant.

Admirable!

HENRI.

Ah! l'on met en accusation mes ministres!

CANIGOU.

Oh! pas tous!... Y en a un surtout... un brave homme... dans ton genre... un nommé Sully... celui-là, j' l'y baillons not' estime!

HENRI, à Sully.

Vous entendez!...

ZAMET.

Vraiment, monsieur de Sully est bien heureux d'avoir l'estime de M. Canigou!

SULLY.

Mais oui, monsieur, l'estime des honnêtes gens n'est jamais de trop, même pour un ministre.

CANIGOU.

Il a raison, c' vieux-là... mais, en revanche, où diable as-tu donc été choisir, pour manipuler tes écus, un je n' savons qu'est-ce... sans cœur, ni entrailles... queuqu' chose comme un nommé Zamet?

ZAMET, s'avançant.

Qu'est-ce à dire, drôle?...

(Tout le monde rit.)

CANIGOU.

C'est donc lui!... Ah! mais attendez donc, j' le r'connais... j'ons d'jà eu maille à partir ensemble... Eh ben, ça se trouve bien, et j'ons tapé juste... (A Henri.) Si tu veux l' faire pendre, n' t'embarrasses pas des frais, entends-tu; l'z'amis et moi, nous fournirons la ficelle!

(Nouveaux rires.)

ZAMET.

Eh quoi! Sire, vous souffrez qu'en votre présence?...

HENRI.

Monsieur Zamet, arrangez-vous comme vous voudrez, mais faites la paix avec mon vieux camarade. La triste célébrité dont vous jouissez ne saurait disparaître trop tôt.

CANIGOU.

Attrape!... (Tirant Henri à l'écart.) Autr' chose à c't' heure... J'ons là une lettre qu' t' mère m'a remise pour toi... c'est très pressé à ce qu'elle a dit.

HENRI, avec impatience.

Donne donc vite, alors.

CANIGOU.

Voilà. (Il lui remet un billet tout froissé.) C'est un peu chiffonné... c'est que j' l'avions bien cachée, vois-tu, parce qu'il paraît que c'est d'importance.

HENRI, ouvrant et parcourant la lettre.

Est-il possible?...

CANIGOU.

Quoi?

HENRI, appelant.

Sully! Bellegarde!

SULLY et BELLEGARDE, rejoignant le roi.

Sire...

HENRI.

Je reçois là un étrange message, mes amis... C'est une lettre anonyme... Elle m'est transmise par ma chère Henriette, la fille de l'infortunée Louise d'Arnegui, qui, du fond de son cloître, veut être aujourd'hui mon ange gardien, comme le fut autrefois sa mère... L'écrit anonyme dénonce un nouveau complot contre ma vie... Le vieux Florentin René aurait été revu dans Paris... Les

soupçons atteignent jusqu'à la reine elle-même... On engage Henriette enfin à me détourner de me rendre à Saint-Denis... Qu'en pensez-vous?...

SULLY.

Bien qu'un écrit anonyme mérite d'ordinaire peu de créance, la voie par laquelle celui-ci vous parvient lui donne peut-être plus de valeur. Mon avis est donc d'ordonner de sévères recherches et d'ajourner le sacre.

HENRI

Oser accuser la reine elle-même d'un projet d'attentat à ma vie!... Ah! c'est trop odieux!... cela ne peut se croire!... Je soupçonne en ceci, moi, une nouvelle intrigue pour me pousser à m'aliéner à jamais l'esprit de Marie de Médicis par un affront public qui blesserait profondément son orgueil!... J'irai donc au sacre, j'irai sous la garde de Dieu et du peuple, ma seconde providence.

SCÈNE V.

LES MÊMES, MICHAUD, LUCAS, LE BAILLY, MARGOT, CATAU, et GENS DU VILLAGE.

(Tous les paysans tiennent des bouquets.)

LES PAYSANS.

Vive le roi! vive not' bon Henri!

(Henri passe dans leurs rangs, en les remerciant.)

LE BAILLY, un cahier à la main.

Sire!...

HENRI, à son monde.

Un discours... ah! diable!... (Haut.) Bailly, j'ai bien peu de temps, j'allais partir.

LE BAILLY.

Oh! ça ne sera pas long... Sire, en témoignage de la joie que leur donne votre présence, vos fidèles sujets de Lieursaint auraient bien voulu tirer le canon; vingt-trois raisons les en ont empêchés; la première, c'est qu'ils n'ont pas de canon.

HENRI.

Alors, bailly, je vous dispense des vingt-deux autres.

LE BAILLY.

C'est égal. Nous ne pouvons laisser passer un jour si solennel, sans... (Un âne brait dans la coulisse.) Maudit âne!... Nous ne pouvons, dis-je, laisser passer un jour si solennel, sans... Oh!...

(L'âne brait de nouveau. — Tout le monde rit.)

HENRI.

Vous devriez au moins parler chacun à votre tour. (On rit plus fort.)

LE BAILLY, tout déconcerté.

Un jour qui... un jour que...

HENRI.

Très bien, mon cher bailly, vous me direz le reste à une prochaine occasion. Monsieur de Sully, n'oubliez pas les pauvres du pays. Vous, messieurs, suivez-moi. Adieu, mes enfans, adieu!

TOUS.

Vive le roi!

(Tous accompagnent le roi en agitant leurs bouquets et leurs chapeaux.)

TREIZIÈME TABLEAU.

La rue de la Ferronnerie (1610). — Les constructions bariolées de l'époque doivent lui donner une physionomie curieuse et accidentée.

SCÈNE I.

MARCHANDES, FEMMES DE LA HALLE, ACHETEURS; UN OFFICIER D'ORDRE, puis RENÉ, dégnisé en chanteur ambulant, RAVAILLAC, THÉRÈSE, GIRAUD, BOURGEOIS.

(Au lever du rideau, tableau animé des halles et du quartier marchand de Paris, le matin. — Des paysans apportent les provisions de la ville, soit sur des charrettes attelées avec des ânes, ou simplement à bras, soit dans des hottes ou des brouettes. — Çà et là des sacs de légumes et de farineux. — Des éventaires de fruits ou de fleurs, etc., etc. — Beaucoup de variété dans les costumes, de mouvement dans les trafics, et de désordre dans les marchandises.)

L'OFFICIER.

Ça! vous autres, tâchez que la halle soit bien nettoyée sur le tantôt. C'est aujourd'hui que Sa Majesté va au devant de la reine, qui revient du sacre de Saint-Denis, et tout devra être fini de bonne heure. (Il sort.)

(Les marchands se remettent à crier et à vendre. — Soudain une trompette annonce la venue d'un chanteur ambulant. — On interrompt la vente pour l'entourer. — En ce moment, un personnage à figure sinistre et enveloppé dans un manteau brun, vient s'asseoir silencieusement sur une borne. — Cet homme est celui qu'on a nommé Ravaillac au tableau de l'entrée de Henri IV dans Paris.)

RENÉ, à la foule.

Une belle chanson pour deux sous parisis, rien que deux sous! Voyons, qu'est-ce que vous voulez que j' vous fasse entendre : Le siége d'Amiens ou la satire Menippée? La mort d'Élizabeth d'Angleterre, ou l'Invention des bombes?

THÉRÈSE.

V'là-t-il pas des chansons bien divertissantes!... Si tu n'as rien de plus gai dans ton sac, mon

homme, tu t'en iras sans notre argent. (A Ravaillac qui s'est approché.) N'est-ce pas m'sieur ?

RAVAILLAC, lui tournant le dos et allant à une autre place.

Peu m'importe...

THÉRÈSE.

Oh ! quel air renfrogné!... Connaissez-vous ça, vous, pére Girand?

GIRAUD.

Pas plus que vous, commére... Seulement, prés du charnier, j'ai vu tout à l'heure l' vieux chanteur s'approcher de lui, et j'ai entendu qu'il lui disait, avec un sourire de l'autre monde: « On peut toujours compter sur vous, monsieur de Ravaillac ? — Oui,» qu'il a répondu, lui, avec cette même mine que vous v'nez d' voir, et ils ont continué leur route par ici.

THÉRÈSE.

C'est singulier...

RENÉ.

Ah ça ! faut-il chanter, oui ou non?

THÉRÈSE.

Eh bien ! oui, va, chante mon vieux, pourvu qu' ça soye queuqu' bonne joyeuseté.

RENÉ.

Voulez-vous les amours du roi?

THÉRÈSE.

Ça s'ra peut-être un peu long... si tout s'y trouve... C'est égal, chante toujours, et d' ta plus belle voix, nous ferons chorus.

RENÉ.

AIR nouveau.

Henri, le meilleur des rois,
Est un vrai diable à quatre !

REPRISE DU CHOEUR.

CANIGOU, dans la coulisse à droite.

Holà ! eh ! Gare ! que je passe!

TOUS.

Qu'est-c' donc qu' arrive?

SCÈNE II.

LES MÊMES, CANIGOU.

(Canigou entre, tirant la bride d'un cheval qui traîne une petite carriole couverte.)

CANIGOU.

Gare donc! Hue! hue!

THÉRÈSE.

Comment! c' n'est qu' ça!... Dérangez-vous donc bien vite pour ce biau monsieur!

CANIGOU.

Biau ou laid, faut que j' passe, madame Pimbêche.

THÉRÈSE, furieuse.

Hein?

CANIGOU.

J' sommes d' la maison du roi.

THÉRÈSE.

D' la maison du roi!

CANIGOU.

Et son frére, qui plus est.

TOUS, riant.

Son frére!

CANIGOU.

De lait, oui; et c'est pas tout, j'ons là, dans ma carriole, sa bonne vieille nourrice, que je r'menions au pays, qu'all' veut r'voir avant d' mourir !

THÉRÈSE.

Pauv' femme!... C'est bien différent alors, on s' range ; mais dépêche-toi.

CANIGOU, frappant sur l'épaule de Ravaillac.

Dites donc l'ami? (Montrant la gauche.) C'est-il pas par là que le roi doit venir ?

RAVAILLAC, voulant s'éloigner.

Oui.

CANIGOU, le retenant.

Et il passera prés des piliers des Halles ?

RAVAILLAC, de même.

Oui.

CANIGOU, de même.

Aprés, il continuera sa route par là ?

RAVAILLAC, se dégageant.

Peut-être.

(Il se perd dans la foule et sort par la droite.)

CANIGOU, à lui-même, imitant Ravaillac.

Oui... oui... peut-être... V'là un gaillard qui n' prodigue pas ses paroles... et qui vous a une de ces faces qui sent la potence d'une lieue! Ah! si j' pouvions l' rattraper!

(En s'élançant, il se jette sur Bellegarde qui entre.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, BELLEGARDE.

BELLEGARDE.

Prends donc garde, maladroit!

CANIGOU.

M'sieur d' Bellegarde!

BELLEGARDE.

Canigou!... Que viens-tu donc faire ici?

CANIGOU.

C'est qu' je r'tournions au pays, avec not' bonne vieille mére qu' est dans ma carriole.

BELLEGARDE.

Mais tu ne prends guére le chemin.

CANIGOU.

Dam', c'est qu' avant d' partir, la brav' femme a voulu r'voir un' derniére fois not' Henriot... Et j' sommes venus pour chercher un' bonne place sur le passage du cortége.... J'allons nous ranger par là, contre le dernier pilier des Halles. . Mais quand le roi sera au milieu de c'te foule, veillez bien sur lui, m'sieur d' Bellegarde, entendez-vous.

BELLEGARDE.

Sois tranquille, mon brave ami, il n'y a rien à craindre... Le roi n'est-il pas l'idole du peuple !

CANIGOU.

Oh ! j' sais bien, c'est jamais l' vrai peuple qu' est à craindre pour les bons rois... Mais y a ici autr' chose que du peuple... Et pas plus tard que tout à l'heure, j'ai vu là un homme... une figure sinistre...

BELLEGARDE.

Un curieux, sans doute.

CANIGOU.

Possible... mais j' suis fâché d' pas l'avoir arrêté c' curieux-là !... Tenez, il est parti de c' côté, lui et son visage pâle... un grand feutre rabattu sur les yeux, un' vraie figure de ligueux, quoi !... Tâchez d' le r'joindre, croyez-moi, et une fois qu' vous l'aurez r'joint, n' le perdez plus d' vue.

BELLEGARDE.

C'est bien, c'est bien... va à ton poste, il est temps.

CANIGOU.

C'est dit... Allons, hue ! Fanchette !... (Jouant de son fouet.) Gare donc les autres !... gare qu'on vous dit, où j'tape !... Hue !

Canigou sort avec sa carriole d'un côté, Bellegarde de l'autre. — Au même instant entre l'officier d'ordre, et on sonne la cloche du marché.)

SCÈNE IV.

LE PEUPLE, LES MARCHANDS, THÉRÈSE, GIRAUD, L'OFFICIER D'ORDRE, puis CONCINI et RENÉ.

L'OFFICIER, aux marchands.

Allons, allons, qu'on se dépêche de détaler, ou gare l'amende !

TOUS.

Voilà ! voilà !

(Tous les marchands rangent et enlèvent leurs denrées. — Pendant ce mouvement, Concini et René entrent chacun d'un côté du théâtre, ayant tous deux l'air de chercher ; puis ils causent à mi-voix sur le devant le scène.)

CONCINI.

Enfin, je vous trouve, maître René !

RENÉ.

Veillant à l'œuvre, monsieur de Concini, et tâchant de justifier de mon mieux la confiance que notre belle et généreuse reine, Marie de Médicis, a bien voulu mettre en moi... Tenez, voyez, tout marche à souhait, partout des embarras, des encombremens de voitures, des chevaux...

CONCINI.

Vous avez vu Ravaillac ?

RENÉ.

A l'instant... Quel homme, monsieur de Concini !... J'espère qu'on n'oubliera pas que c'est moi, moi seul qui l'ai découvert et choisi... et je l'ai jugé du premier coup... J'ai vu le fanatisme, l'audace, le meurtre, enfin, dans les yeux de cet ancien ligueur... Il n'y a eu qu'une arme à lui donner.

CONCINI.

Mais sait-il quelle vengeance il devait servir ?

RENÉ.

Allons donc ! c'est sa propre querelle qu'il croit venger, et point d'autre... C'est le huguenot seul que ce fanatique veut frapper ! Oh ! j'ai toujours été prudent, moi, monsieur de Concini, et vous concevez que l'âge n'a pas dû m'enlever cette vertu.

CONCINI.

A la bonne heure... Et où est Ravaillac maintenant ?

RENÉ.

Je ne sais.

CONCINI.

Il faut le retrouver.

RENÉ.

Pourquoi ?

CONCINI.

Pour le désarmer.

RENÉ.

Le désarmer !

CONCINI.

La reine le veut.

RENÉ.

La reine ?... Et sa vengeance ?

CONCINI.

Elle y renonce.

RENÉ.

Elle a peur ?

CONCINI.

Peur du crime, oui.

RENÉ.

Peur du crime, une Médicis !... Elle est donc bien dégénérée !... Ah çà ! mais, pourquoi alors m'avoir fait quitter ma retraite de Florence ?... Que compte-t-elle faire de moi enfin, si elle a peur ?

CONCINI.

Soyez tranquille, maître, le salaire ne vous manquera pas pour cela. Tenez, voilà ce que la reine m'a chargé de vous remettre.

(Il lui donne une aumônière remplie d'or.)

RENÉ, à part.

Une aumônière à son chiffre, bien.

CONCINI.

Vous ferez la part de Ravaillac.

RENÉ.

De l'argent à cet homme !... S'il avait pu en accepter, est-ce que j'aurais compté sur lui ?

CONCINI.

N'importe... Cherchons-le toujours... le temps presse...

RENÉ.

Soit... cherchons... mais si, malgré tous nos efforts, nous ne parvenons pas à découvrir, à désarmer le fanatique, songez-y bien, je n'ai pas à répondre plus que vous de ce qui pourra arriver... On ne saurait me frapper, moi, sans atteindre bien haut du même coup!...

CONCINI.

Qui pense à vous trahir?

RENÉ.

Allons en quête maintenant, et Dieu nous guide!

(Concini sort par la gauche, René par la droite.)

L'OFFICIER reparaissant.

Place! place! Le cortége!

SCÈNE V.

L'OFFICIER D'ORDRE, LE PEUPLE, puis HENRI et SON CORTÉGE.

(On voit venir de la gauche successivement les hérauts d'armes, les écuyers, les porte-enseignes, les sonneurs de trompe, les chevaliers d'honneur, les gardes à pied, les gardes à cheval, les hallebardiers du roi, l'escorte de fer, les seigneurs, les courtisans, les généraux et les maréchaux. — Des cris de VIVE LE ROI! se faisant entendre au dehors, annoncent que Henri approche.—La voiture paraît et traverse le théâtre au milieu des acclamations du peuple, que Henri salue en souriant.)

HENRI, aux gardes qui repoussent le peuple.

Laissez, laissez approcher le peuple, messieurs, c'est ma meilleure garde.

(Le carrosse continue sa marche et disparaît à droite.)

SCÈNE VI.

CANIGOU et LES MÊMES, excepté LE ROI et LE CORTÉGE.

CANIGOU.

Oh! jarni! j'n'y tiens pas, faut qu'je l'revoie encore avant de partir!

VOIX, dans la coulisse à droite.

Au meurtre! à l'assassin!... Arrêtez-le!

CANIGOU.

Mon Dieu! qu'est c'que c'est qu'ça?

(Ravaillac entre en fuyant. — Canigou lui barre le passage et l'arrête.)

RAVAILLAC, se débattant.

Laissez-moi!

CANIGOU.

Oh! t'as beau faire, va, j'tiens bon!... Ah! gueux, c'est donc toi!... Monsieur de Bellegarde!..

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BELLEGARDE, SOLDATS.

BELLEGARDE.

Qu'on le saisisse!

CANIGOU.

Soyez tranquille, allez: il est en bonnes mains!... Mais qui donc a-t-il frappé, l'infâme?

BELLEGARDE.

Le roi!

TOUS.

Le roi!...

CANIGOU, furieux.

Le roi! mon frère!... Ah! scélérat! (Il le jette à terre et veut l'étrangler; on cherche à le retenir.) Laissez-moi le tuer! laissez-moi le tuer!..

LE PEUPLE.

Oui, oui, qu'il meure!

(Les gardes s'en emparent.)

BELLEGARDE.

C'est à la justice de punir ce misérable, et de vouer son nom à l'exécration de la postérité!

CANIGOU, allant à Bellegarde.

Mais le roi... il n'est pas mort, n'est-ce pas?

BELLEGARDE, à tous, avec émotion.

Non, mes amis, non.

CANIGOU, tombant à genoux et pleurant.

Oh! merci, mon Dieu!... Vive le roi! mon Dieu! vive le roi!

(Tout le peuple s'est mis à genoux comme lui et répète aussi en pleurant: Vive le roi, mon Dieu! vive le roi! — On se dispose à emmener Ravaillac. — On entend, dans la coulisse, à droite: Place! place! — Un peloton de l'escorte reparaît; la toile baisse sur ce tableau.)

QUATORZIÈME TABLEAU.

Une petite salle du Louvre. — Au fond, dans une niche, la statue de la France.

SCÈNE I.

HENRI, MARIE DE MÉDICIS, LES ENFANS DE FRANCE, SULLY, LE PRÉSIDENT JEANNIN, BELLEGARDE, LE MÉDECIN DU ROI, DAMES DE LA REINE et QUELQUES SEIGNEURS DE LA COUR.

(Au lever du rideau, le roi expirant est étendu sur un large sopha. — Marie de Médicis, muette et terrifiée, regarde Concini qui baisse la tête. — Les enfans de France sont à genoux près de leur père. — Chacun est dans la stupeur et la consternation. — Le médecin est à côté de Henri, sur le cœur duquel il pose la main, puis s'éloignant un peu avec un air qui repousse l'espoir, il vient tristement sur le devant de la scène, et passe la main sur ses yeux pour essuyer une larme.)

BELLEGARDE.

Eh bien! docteur?

LE MÉDECIN, bas, à Bellegarde.

Hélas ! monsieur de Bellegarde, tous les secours de l'art seront inutiles.

BELLEGARDE.

C'en est donc fait!...

SULLY, contemplant Henri.

Il ouvre les yeux !...

LE MÉDECIN, bas, à Bellegarde.

Pour les refermer bientôt à jamais !

HENRI, d'une voix faible.

Où suis-je ?... Ah !... là... autour de moi... mes enfans.. mes fidèles serviteurs...

LE MÉDECIN.

Sire, évitez-vous une fatigue...

HENRI, se soulevant.

Tout est fini pour moi, je le sens... et puisque Dieu me donne la force de pouvoir parler encore... O Seigneur, qu'ai-je donc fait à mon assassin ?...

BELLEGARDE.

Sire, la prudence exige...

HENRI.

Bellegarde... messieurs... cachez ma mort au peuple, pendant quelques jours... le temps de maîtriser les événemens... et de... (Cri.) Ah!... que je souffre ! (Regardant ses enfans.) Mes pauvres enfans... quel poids que celui d'une couronne !... Louis... que le ciel te fasse la grâce de la porter avec bonheur ! ... La reine !... (A Marie de Médicis, qui entre.) Madame, vous allez être régente ! (Il retombe sur le sopha.) Oh ! la France ! la France ! (Il expire.)

SULLY, avec larmes.

Henri ! mon roi !... Il ne m'entend plus... Voilà donc notre patrie en deuil du meilleur, du plus grand de ses rois!... Ah! devait-il mourir ainsi, celui qu'avait respecté le feu de tant de batailles, celui dont ses plus acharnés ennemis eux-mêmes admiraient le courage et la bonté! qui fut si brillant par l'esprit, si noble, si généreux de cœur, celui qui mérita le mieux enfin le beau nom d'ami et de père du peuple?... Qui complètera maintenant les nombreux et magnifiques monumens dont il a doté le pays? Qui sera aussi ferme, aussi juste, aussi fidèle gardien de la fortune publique? Qui travaillera comme lui, chaque jour, à la prospérité, au bonheur de la France ?... Henri, Henri ! ah ! c'est à présent, qu'on va bien savoir tout ce que tu valais!... Vous allez régner au nom de son fils, madame... Puisse le ciel vous inspirer toujours dans l'accomplissement de cette grande mission !... Puissiez-vous mériter, comme lui, à votre tour, l'amour et les bénédictions du pays !

CONCINI, à la reine.

Vos ordres, madame ?

MARIE DE MÉDICIS.

L'exécution des lois et usages du royaume.

CONCINI, allant à la porte.

Le roi est mort, messieurs, vive le roi !

SULLY, à part.

Ah !... elle n'a pas de cœur ! (Haut.) A genoux, tous !

(Tout le monde s'agenouille, et prie en pleurant.)

QUINZIÈME TABLEAU.

Le Génie de la France s'anime et s'approche de Henri ; d'une main il élève une couronne au dessus de sa tête, de l'autre il montre le fond qui s'ouvre et laisse voir la perspective magique des deux rives de la Seine et du terre-plain du Pont-Neuf, surmonté de la statue de Henri IV; c'est le jour où elle fut inaugurée pour la première fois. — Le peuple pousse des cris d'enthousiasme.

SEIZIÈME TABLEAU.

Au moment où on enlève le voile qui couvre la statue, une musique céleste se fait entendre, et le ciel se peuple de tous les grands hommes qui ont illustré la France, et qui viennent assister au premier hommage rendu à la mémoire du bon roi.

FIN.

Paris. — Imprimerie de BOULÉ, rue Coq-Héron, 3.

URBAIN GRANDIER

DRAME EN CINQ ACTES, AVEC PROLOGUE,

PAR

MM. ALEXANDRE DUMAS ET AUGUSTE MAQUET,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE-HISTORIQUE, LE 30 MARS 1850

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LE CARDINAL DE RICHELIEU	MM. ALEXANDRE.
LE MARECHAL DE SCHOMBERG	PEUPIN.
URBAIN GRANDIER	MÉLINGUE.
DANIEL, son frère	Mme HORTENSE JOUVE.
MAURIZIO	MM. ROUVIÈRE.
OLIVIER DE SOURDIS	PIERRON.
LE BAILLY DU LOUDENOIS	SAINT-LÉON.
LAUBARDEMONT	CRETTE.
GRILLAU	BARRÉ.
MIGNON	GEORGES.
NOGARET	H. ARMAND.
BARACÉ	BERTHOLLET.
UN PRÊTRE	BONNET.
UN EXEMPT	BEAULIEU.
UN GREFFIER	VIDEIX.
UN HOMME DU PEUPLE	MANSTEIN.
UN RELIGIEUX	TOURNOT.
UN GEOLIER	PAUL.
PREMIER SERVITEUR	DÉSIRÉ.
DEUXIEME SERVITEUR	MALINES.
UN POSTILLON	SERRES.
LA COMTESSE DEI ALBIZZI	Mmes ASTRUC.
JEANNE DE LAUBARDEMONT	PERSON.
URSULE DE SABLÉ	REY.
BIANCA	MATHILDE.
ESTÈVE GRANDIER	DAUBRUN.
UNE FEMME de la Comtesse	BETZY.

PROLOGUE.

Premier Tableau.

Une grande terrasse à arcades tenant toute la largeur du théâtre avec galerie supérieure. — A gauche du spectateur, un pavillon avec balcon praticable. A droite, une entrée avec un escalier de huit ou dix marches montant à un étage supérieur. On parvient à la terrasse par un grand escalier pareil à l'autre et qui est appuyé au pavillon de gauche. A travers les arcades, on aperçoit la ville de Casal, puis la plaine, puis, au delà de la plaine, la chaîne neigeuse des Alpes.—La décoration doit avoir l'aspect d'un grand tableau de Paul Véronèse.

SCÈNE PREMIÈRE.

UNE SENTINELLE *à l'escalier qui descend. Trois ou quatre* SERVITEURS *de la maison groupés sur la terrasse.*

PREMIER SERVITEUR, *regardant.* C'est lui !

DEUXIÈME SERVITEUR. Mais non, puisqu'il est à Mantoue, comment veux-tu que ce soit lui?

PREMIER SERVITEUR. Eh bien ! il arrive de Mantoue. Parce qu'il avait quitté Casal, as-tu cru qu'il n'y reviendrait jamais ?

UNE FEMME. Moi je suis de l'avis de Bartholoméo, je crois que c'est lui.

PREMIER SERVITEUR. C'est si bien lui, qu'il monte le même cheval qu'il avait quand il est parti il y a trois mois.

LA FEMME. Ah ! maintenant je le reconnais. C'est Mme la comtesse qui va être joyeuse !

PREMIER SERVITEUR. C'est mademoiselle Bianca qui va être triste !

DEUXIÈME SERVITEUR. Triste de revoir son frère ?

PREMIER SERVITEUR. Tais-toi donc ! un homme qui est cause que l'on entre au cou-

* S'adresser, pour la mise en scène, à M. ROGER, régisseur général, au théâtre Historique.

vent quand on aimerait mieux se marier. Est-ce que cela s'appelle un frère ?

LA FEMME. Oh ! je veux être la première à annoncer cette bonne nouvelle à madame la comtesse.

PREMIER SERVITEUR. C'est cela. Faites votre cour !

LA FEMME. Qu'est-ce que cela te fait ? Ce n'est point à tes dépens. Madame la comtesse ! madame la comtesse !

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA COMTESSE, *au haut de l'escalier*, puis MAURIZIO, *montant l'escalier tandis que sa mère descend.*

LA COMTESSE. Eh bien ! que signifie tout ce bruit ?

LA FEMME. C'est monsieur le comte, le seigneur Maurizio, notre jeune maître.

LA COMTESSE. Mon fils ?

LA FEMME. Lui-même. Tenez, le voilà qui monte l'escalier. (*Les serviteurs saluent.*)

LA COMTESSE. C'est toi, mon cher enfant ?

MAURIZIO. Oui, ma mère. (*Aux serviteurs.*) C'est bien, bonjour.

LA COMTESSE. Et d'où vient que tu nous arrives ainsi sans prévenir ?

MAURIZIO. Parce qu'il y a huit jours j'ignorais encore que je dusse venir. Son altesse, le grand-duc, ayant appris que les Français, conduits par le cardinal-duc, marchaient sur Casal, m'a envoyé prendre des nouvelles. Ma foi, je n'ai pas perdu mon temps, et je suis arrivé tout juste pour assister à la prise de la ville. C'était la plus belle perle de sa couronne ducale, qu'il avait perdue et qu'il vient de retrouver. Celui qui lui en dira le premier mot ne sera pas mal reçu, et j'espère que ce sera moi.

LA COMTESSE. Ainsi, Casal est rendue ?

MAURIZIO. Oh ! la nouvelle est toute fraîche, et j'ai vu le gouverneur en personne apporter les clefs au cardinal-duc, il y a de cela tout au plus un quart d'heure.

LA COMTESSE. Eusses-tu reconnu un prince de l'Église sous le costume que porte Son Éminence ?

MAURIZIO. Non, ma mère, mais j'ai reconnu le vainqueur de La Rochelle, du Pas-de-Suze, de Privas, le premier ministre du roi Louis XIII enfin. Au reste, ce costume, à ce qu'on assure, lui est plus utile que le manteau de cardinal. Au métier qu'il fait, mieux vaut un casque qu'une barette. Est-ce vrai que, hier, une balle espagnole a eu l'insolence de venir s'aplatir sur sa cuirasse ? J'ai entendu raconter cela au camp. On ajoutait même que, sans un soldat du régiment de Poitou, qui a tiré monseigneur d'une embuscade, c'était Son Éminence qui était prisonnière du gouverneur de Casal, au lieu que ce fût le gouverneur de Casal qui fût prisonnier de Son Éminence.

LA COMTESSE. En effet, il n'a été bruit que de cela toute la soirée ; on a cherché le soldat, mais inutilement.

MAURIZIO. Diable ! voilà qui fait l'éloge de sa modestie ; mais je suis tranquille, il se retrouvera.

LA COMTESSE. Tu es si bien instruit de toutes choses que je ne te demande pas si tu sais que le cardinal-duc nous a fait l'honneur de choisir ce palais pour son hôtel.

MAURIZIO. Et c'est un honneur qui aurait pu nous coûter notre palais, si les choses n'avaient pas tourné ainsi. En tout cas, je présume que ma bonne mère n'a pas laissé échapper cette occasion de lui parler de la vocation de son fils pour la diplomatie, et de sa fille pour le cloître.

LA COMTESSE. Oui, Maurizio, oui, je lui ai parlé de toi, et il m'a promis de te recommander au duc de Mantoue.

MAURIZIO. Et de ma sœur, qu'en a-t-il dit ?

LA COMTESSE. Il a compris qu'une grande fortune était nécessaire à l'héritier d'un grand nom, tandis que cette fortune est inutile à une jeune fille qui n'est appelée à jouer aucun rôle dans le monde.

MAURIZIO. Et vous avez obtenu ?...

LA COMTESSE. Une dispense pour Bianca ; demain elle entre au couvent, et dans un mois, elle fait profession.

MAURIZIO. Et l'a-t-il vue ?

LA COMTESSE. Bianca ? Non.

MAURIZIO. Et où est-elle ?

LA COMTESSE. Dans ce pavillon.

MAURIZIO. Ce pavillon est bien isolé, ma mère.

LA COMTESSE. J'ai la clef de la porte et la clef de la jalousie. On ne descend de la terrasse que par cet escalier, que garde nuit et jour une sentinelle ; et l'*Ave-Maria* une fois sonné, nul ne peut sortir de la maison sans un ordre ou un laisser-passer du cardinal.

MAURIZIO. Allons, je vois que vous avez tout prévu. Oh ! oh ! qu'est-ce que cela ?

LA COMTESSE. Le cardinal qui revient, sans doute.

MAURIZIO. C'est lui-même. Voyez donc, madame, quelle tournure guerrière il a à cheval, et si l'on ne dirait pas un cavalier consommé ! Sonnez les trompettes et agitez les bannières. (*On obéit sur la galerie. Fanfares.*)

SCENE III.

LES MÊMES, TROIS HOMMES *qui viennent relever la sentinelle de l'escalier.*

LA NOUVELLE SENTINELLE. Le mot d'ordre ?

LA SENTINELLE *qui se retire.* Paris et Piémont.

LA NOUVELLE SENTINELLE. La consigne ?

L'AUTRE SENTINELLE. Ne laisser sortir personne après le dernier coup de l'*Ave Maria*, sans un laisser-passer ou un ordre écrit du cardinal.

LA NOUVELLE SENTINELLE. C'est bien.

LA FEMME DE LA COMTESSE. Madame la comtesse?

LA COMTESSE. Qu'y a-t-il ?

LA FEMME. Une dame française, qui se dit de noblesse, fait demander à madame la comtesse la permission d'attendre M. le cardinal-duc sur cette terrasse ; elle a une requête à présenter à Son Eminence.

LA COMTESSE. Qu'elle monte.

LA FEMME. Venez, madamé.

SCENE IV.

LES MÊMES, UNE FEMME VOILÉE.

(*Elle passe devant la sentinelle, qu'elle regarde attentivement à travers son voile, salue la comtesse et va s'appuyer à une des arcades. — En ce moment, tout ce qui est en scène indique que le Cardinal approche. Les serviteurs descendent l'escalier, entrent par la porte latérale et se groupent sur la terrasse et sur la galerie. — Des trompettes précèdent le Cardinal. Hommes et instruments sont aux armes de France. Puis vient la bannière du Cardinal sur le même rang que la bannière de France. Puis paraît un officier portant les clefs de Casal; puis le Cardinal, cuirassé, l'épée au côté : seulement un page porte son casque ; il a la calotte rouge. — Puis viennent le maréchal de Schomberg, le maréchal de la Force, le maréchal de Marilhac, Olivier de Sourdis, Baracé, Nogaret et autres gentilshommes et capitaines.*)

LE MARÉCHAL DE SCHOMBERG. Son Eminence a désiré voir le soldat qui, hier, a été assez heureux pour venir à son aide.

LE CARDINAL. Dites pour me sauver la vie, maréchal. Où est-il ?

LE MARÉCHAL. C'est lui qui présente les armes à Votre Eminence.

LE CARDINAL. Ah ! ah ! en effet, je le connais. (*A la sentinelle.*) Comment t'appelles-tu?

LA SENTINELLE. Urbain Grandier, monseigneur.

LE CARDINAL. Où es-tu né ?

LA SENTINELLE. Au bourg de Rovère, près de Sablé, dans le bas Maine.

LE CARDINAL. A quel régiment appartiens-tu?

URBAIN GRANDIER. Au régiment de Poitou.

LE CARDINAL. Depuis combien de temps es-tu soldat?

URBAIN GRANDIER. Depuis trois ans.

LE CARDINAL. Est-ce la première fois que tu te trouves sous mes ordres ?

URBAIN GRANDIER. J'étais au siége de la Rochelle, à l'attaque du Pas-de-Suze, à la prise de Privas.

LE CARDINAL. D'où vient que tu n'es pas encore officier, étant si brave?

URBAIN GRANDIER. C'est que pour devenir officier, monseigneur, ce n'est point assez d'être brave, il faut encore être noble.

LE CARDINAL. Et tu ne l'es pas?

URBAIN GRANDIER. Je l'ai dit à monseigneur. Je suis un pauvre paysan.

LE CARDINAL. Sais-tu lire ?

GRANDIER, *souriant.* Oui, monseigneur.

LE CARDINAL. Pourquoi souris-tu ?

GRANDIER. J'ai eu tort. L'orgueil est un des sept péchés mortels.

LE CARDINAL, *se retournant vers Schomberg.* Que dit-il, maréchal ?

SCHOMBERG. Il dit, monseigneur, — ou plutôt il ne dit pas. — Mais je vais le dire pour lui, moi.

GRANDIER. Monsieur le maréchal !..

SCHOMBERG. Allons donc ! pas de fausse, ou plutôt pas de sotte modestie, Grandier. L'occasion ne se retrouvera peut-être jamais pareille à celle-ci. Ce que ne vous dit pas cet honnête garçon, monseigneur, c'est qu'étant neveu d'un homme très-savant qu'on appelait Claude Grandier, il a étudié l'astrologie et l'alchimie avec son oncle. C'est qu'ayant été élevé au collége des Jésuites de Bordeaux, il a appris les langues anciennes, de sorte qu'il parle latin comme Mathurin Régnier, et grec comme M. Conrard, et cela sans compter l'anglais et l'allemand. En outre, il est peintre, musicien, algébriste... que sais-je, moi ?

LE CARDINAL. Oh ! oh ! voilà bien de la science pour un seul homme ! (*A Grandier.*) Quel est votre capitaine, mon ami ?

GRANDIER. M. Olivier de Sourdis.

LE CARDINAL. Neveu de M. d'Escoubleau de Sourdis, archevêque de Bordeaux ?

SCHOMBERG. Lui-même.

LE CARDINAL. M. Olivier de Sourdis est-il là ?

OLIVIER DE SOURDIS, *sortant de la foule.* Me voici, monseigneur.

LE CARDINAL. Vous connaissez cet homme, monsieur de Sourdis ?

OLIVIER. Oui, monseigneur.

LE CARDINAL. Depuis longtemps?

OLIVIER. Depuis que je me connais moi-même.

LE CARDINAL. Etes-vous du même pays que lui?

OLIVIER. Je suis de la Flèche, monseigneur, et nous avons été au collége ensemble. C'est moi qui l'ai engagé.

LE CARDINAL. Qu'en dites-vous?

OLIVIER. Au collége, c'était un de nos meilleurs élèves; à l'armée c'est un de nos meilleurs soldats.

LE CARDINAL. Est-il aussi savant qu'on le dit?

OLIVIER. Plus, probablement, monseigneur.

LE CARDINAL. Pourquoi, étant si savant, s'est-il fait soldat au lieu de se faire clerc?

OLIVIER, *s'approchant du cardinal.* Je crois le pauvre garçon amoureux d'une fille de noblesse, monseigneur, et il aura espéré faire son chemin par l'épée.

LE CARDINAL. Alors, c'est un homme qu'on peut avancer?

OLIVIER. Ce sera justice.

LE CARDINAL. Vous me répondez de lui?

OLIVIER. Comme de moi-même, monseigneur.

LE CARDINAL. C'est bien. (*Se retournant près d'un homme en noir qui a pris des notes.*) Vous avez entendu?

LE SECRÉTAIRE. C'est écrit, monseigneur.

LE CARDINAL. Vous entendrez parler de moi, Grandier.

GRANDIER. J'attendrai humblement les ordres de Votre Eminence. (*Olivier de Sourdis et le Secrétaire font trois pas en arrière. En se retournant, le cardinal se trouve en face de la comtesse et de Maurizio.*)

LE CARDINAL. Ah! c'est vous, notre gracieuse hôtesse?

LA COMTESSE. Son Eminence permet-elle que je lui présente mon fils, le comte Maurizio d'Egli Albizzi?

LE CARDINAL. Vous m'avez déjà parlé de ce jeune homme, il me semble?

LA COMTESSE. Oui, monseigneur, et même Son Eminence a daigné promettre pour lui sa haute protection.

LE CARDINAL. Vous aimez ardemment votre fils, comtesse?

LA COMTESSE. Ardemment, oui, monseigneur.

LE CARDINAL. Vous l'aimez au point de lui sacrifier sa sœur Bianca?

LA COMTESSE. Au point de lui sacrifier ma vie.

LE CARDINAL. Vous êtes au duc de Mantoue, comte?

MAURIZIO. Je suis son secrétaire intime, monseigneur.

LE CARDINAL. Il vous a envoyé en Piémont?

MAURIZIO. Pour avoir des nouvelles de Casal, oui, monseigneur.

LE CARDINAL. Vous désirez retourner près de lui avec une puissante recommandation?

MAURIZIO. Je me regarderais comme un homme trop heureux si j'avais celle de Votre Eminence.

LE CARDINAL. Prenez les clefs de la ville que je viens de lui reconquérir, et portez-les-lui de ma part. C'est, je crois, la meilleure recommandation que je puisse vous donner.

MAURIZIO. Oh! monseigneur!

LE CARDINAL. Ce n'est point tout. Ecoutez bien ceci: Je désire avoir de temps en temps des nouvelles de Son Altesse, que j'aime et estime fort. L'intérêt que je lui porte est même si grand, que je ne suis indifférent à rien de ce qui lui arrive, à rien de ce qu'il fait, à rien même de ce qu'il pense. Je vous autorise à m'écrire directement, une fois par semaine, comte Maurizio.

MAURIZIO. Monseigneur!

LE CARDINAL. Allez, monsieur, à partir de ce moment, votre fortune est entre vos mains.

OLIVIER, *qui a entendu.* Ah! pauvre Bianca, voilà qui m'explique pourquoi il t'a condamnée.

MAURIZIO, *embrassant la comtesse.* Adieu, ma mère, adieu. (*Bas.*) Je vous recommande ma sœur. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, *moins* MAURIZIO.

LA FEMME VOILÉE, *s'avançant vers le Cardinal et mettant un genou en terre.* Monseigneur...

LE CARDINAL. Qui êtes-vous?

LA FEMME VOILÉE. Je suis la fille d'un de vos plus dévoués serviteurs.

LE CARDINAL. Que désirez-vous?

LA FEMME VOILÉE. Etre entendue en confession par votre éminence.

LE CARDINAL. Pourquoi venez-vous à moi au lieu de vous adresser à tout autre?

LA FEMME VOILÉE. Parce que mon crime est si grand, que vous seul, monseigneur, en vertu des pouvoirs que vous tenez de Rome, êtes assez grand pour m'absoudre.

LE CARDINAL. Suivez-moi. (*Le Cardinal sort. Tout le monde le suit, excepté Urbain

Grandier. Olivier de Sourdis, Nogaret et Baracé.)

SCENE VI.

GRANDIER, OLIVIER DE SOURDIS, NOGARET, BARACÉ.

OLIVIER. Nogaret? Baracé?

LES DEUX JEUNES GENS. Nous voilà.

OLIVIER. Vous m'avez dit que je pouvais compter sur vous?

NOGARET. Et nous te le répétons.

OLIVIER. C'est bien. Baracé, va m'attendre sur la route de Cérisole.

BARACÉ. Avec combien de chevaux?

OLIVIER. Avec trois. Un pour elle, un pour moi, un pour mon laquais.

BARACÉ. Nous ne t'accompagnerons pas?

OLIVIER. C'est bien assez du danger que je vous fais courir.

NOGARET. Et moi, que faut-il que je fasse?

OLIVIER. Toi, va chercher l'échelle de soie; assure-toi de la solidité des crampons, et viens me rejoindre ici.

BARACÉ. Ainsi, moi là-bas avec les chevaux?

OLIVIER. Tout sellés, tout bridés.

NOGARET. Et moi ici?

OLIVIER. Avec l'échelle de corde.

TOUS DEUX. Mais la sentinelle?

OLIVIER. C'est Grandier... Je le connais... J'en fais mon affaire.

TOUS DEUX. Bien.

OLIVIER. Allez. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

URBAIN GRANDIER, OLIVIER DE SOURDIS.

OLIVIER, *allant à Urbain Grandier.* Urbain?

GRANDIER. Mon capitaine...

OLIVIER. Nous sommes de vieux amis, n'est-ce pas?

GRANDIER. C'est-à-dire qu'il y a déjà longtemps que vous me faites l'honneur d'avoir de l'amitié pour moi.

OLIVIER. Tu m'as quelquefois parlé de ta reconnaissance pour les petits services que j'ai eu le bonheur de te rendre.

GRANDIER. Dix fois je vous ai dit que le jour où vous me demanderiez ma vie, ma vie serait à vous.

OLIVIER. Eh bien! si tu crois me devoir quelque chose, Grandier, l'heure est venue de t'acquitter envers moi, et bien au delà.

GRANDIER. J'écoute.

OLIVIER. Grandier, tu tiens ma joie, mon bonheur, ma vie entre tes mains.

GRANDIER. Ordonnez, monsieur de Sourdis.

OLIVIER. Écoute, Grandier. J'aime. Tu sais ce que c'est d'aimer, toi aussi. Eh bien! j'aime Bianca comme tu aimes Ursule.

GRANDIER. Alors, vous l'aimez grandement et saintement, mon capitaine.

OLIVIER. Si l'on t'enlevait Ursule, que ferais-tu?

GRANDIER. Je tuerais celui qui me l'enlèverait.

OLIVIER. Oui, mais si tu ne pouvais pas le tuer? si celui qui te l'enlève était son frère?

GRANDIER. Son frère!

OLIVIER. Et si on te l'enlevait pour la donner à Dieu malgré elle?

GRANDIER. Est-ce donc pour la faire religieuse qu'on vous la prend?

OLIVIER. Oui.

GRANDIER. On la donne à Dieu malgré elle, et elle a une mère?

OLIVIER. Oh! c'est cette mère qui est sans pitié, sans entrailles. C'est cette mère qui la sacrifie à la fortune de son fils.

GRANDIER. Pourquoi ne vous adressez-vous point au cardinal, qui a de l'amitié pour vous, monsieur de Sourdis?

OLIVIER. Parce que les intérêts du cardinal passent avant ses amitiés, parce qu'il a acheté l'âme du frère en lui promettant que sa sœur serait religieuse, parce qu'il avait besoin d'un espion auprès du duc de Mantoue, et que Maurizio d'Egli Albizzi sera cet espion, et cela à la condition que l'on enterrera sa sœur vivante, sa sœur! qui, étant d'un autre lit que lui, possède toute la fortune.

GRANDIER. Et quand la conduit-on au couvent?

OLIVIER. Demain.

GRANDIER. Vous aime-t-elle, monsieur de Sourdis?

OLIVIER. Comme je l'aime, Urbain.

GRANDIER. De sorte qu'elle est décidée à fuir?

OLIVIER. Elle n'attend que le signal.

GRANDIER. Il faut l'enlever, alors.

OLIVIER. Oh! mon ami, tu m'aideras donc?

GRANDIER. Ne vous ai-je pas dit que ma vie était à vous? Après ma garde, disposez de moi, monsieur de Sourdis.

OLIVIER. Non, non, tu n'as pas besoin de quitter ton poste; au contraire.

GRANDIER. Comment cela?

OLIVIER. Elle est là, dans ce pavillon, enfermée dans sa chambre; mais j'ai la clef de

la jalousie, que j'ai fait faire d'après une empreinte en cire qu'elle m'a jetée.

GRANDIER, *devenant grave.* Alors dépêchez-vous de l'enlever avant l'*Ave Maria*, mon capitaine.

OLIVIER. Avant l'*Ave Maria*?

GRANDIER. Oui.

OLIVIER. Impossible! l'*Ave Maria* va sonner dans dix minutes.

GRANDIER. C'est qu'après l'*Ave Maria*, c'est plus impossible encore, monsieur de Sourdis.

OLIVIER. Je ne comprends pas, explique-toi.

GRANDIER. Il faut qu'elle descende par cette fenêtre, n'est-ce pas?

OLIVIER. Oui.

GRANDIER. Il faut qu'elle passe par cet escalier?

OLIVIER. Oui.

GRANDIER. Eh bien! mon capitaine, après le dernier coup de l'*Ave Maria*, nul ne peut sortir du château s'il n'est porteur d'un ordre ou d'un laissez-passer du cardinal, c'est la consigne.

OLIVIER. Mais, puisque c'est toi qui es de garde jusqu'à neuf heures...

GRANDIER, *tristement.* Oui, mon capitaine; et c'est justement parce que c'est moi qui suis de garde que vous ne passerez pas.

OLIVIER. Grandier?

GRANDIER. La consigne, mon capitaine.

OLIVIER. Grandier, ta mémoire est bien courte, et ton dévouement bien scrupuleux.

GRANDIER. Vous êtes officier, monsieur de Sourdis, et par conséquent vous savez ce que c'est qu'une consigne. Monsieur de Sourdis, pardonnez-moi.

OLIVIER. Eh bien, comme votre officier, je vous ordonne de me laisser passer, entendez-vous?

GRANDIER. Mon capitaine, je vous ai offert ma vie, tuez-moi; je ne donnerai pas l'alarme, je ne crierai pas qui vive? je ne me défendrai pas; tuez-moi, je vous le conseille, car, vivant, non, sur mon honneur, je ne vous laisserai point passer.

OLIVIER. O mon Dieu! mon Dieu! quand tout était prêt, quand je touche au bonheur, quand il est là! Grandier, au nom du ciel! Tiens, tiens, voici l'*Ave Maria* qui sonne.

GRANDIER. Prenez garde! on vient.

OLIVIER. Que faire, mon Dieu! que faire?

GRANDIER. C'est une femme; sa mère peut-être. Eloignez-vous.

OLIVIER, *se précipitant dans les degrés.* Oh! Grandier. Grandier! n'est-ce pas que tu te laisseras fléchir?

SCÈNE VIII.

URBAIN GRANDIER, LA FEMME VOILÉE. (*L'Ave Maria tinte lentement pendant toute cette scène. La femme voilée attend que Olivier de Sourdis se soit éloigné; puis elle s'approche de Grandier et lève son voile.*)

GRANDIER, *reculant.* Jeanne de Laubardemont!

JEANNE. Ah! tu m'as reconnue, Grandier? C'est de bon augure.

GRANDIER. Que voulez-vous de moi, madame? et que venez-vous faire en Italie?

JEANNE. Je veux te rappeler que tu m'as aimée, Grandier, et je viens te dire, moi, que je t'aime encore.

GRANDIER. Hélas! madame, cet amour dont vous parlez fut le premier rêve de ma jeunesse; ma jeunesse est envolée, et elle a emporté ses rêves avec elle.

JEANNE. Grandier, depuis que tu as quitté Bordeaux, et il y a cinq ans de cela, Grandier, je ne t'ai point perdu de vue, et j'ai été convaincue d'une chose.

GRANDIER. De laquelle?

JEANNE. C'est que tu étais ambitieux.

GRANDIER. C'est vrai.

JEANNE. C'est qu'à défaut de la noblesse que le ciel aveugle t'a refusée, tu voulais la science, tu voulais la richesse.

GRANDIER. C'est vrai.

JEANNE. C'est que le jour où tu as quitté la plume pour l'épée, tu as dit : Dans trois ans, je serai tué, ou je serai capitaine.

GRANDIER. C'est encore vrai.

JEANNE. Savant, tu l'es autant que homme qui soit au monde; riche, tu peux l'être; capitaine, dis un mot, et tu le seras.

GRANDIER. Je ne vous comprends pas, madame.

JEANNE. Alors, je te répéterai ce que je t'ai déjà dit : Grandier, je t'aime!... Eh bien! qu'y a-t-il donc dans ce mot qui t'épouvante? Ce n'est point la première fois que je te fais cet aveu, et je t'ai vu l'implorer à genoux.

GRANDIER. C'est vrai, madame; mais quand j'implorais cet aveu, j'étais presque un enfant. Que voulez-vous, quand on est jeune, on ignore ou l'on oublie. J'avais oublié que vous étiez riche, que vous étiez noble, que vous vous nommiez Jeanne de Laubardemont. Il ne m'a fallu qu'un mot pour me rappeler à la raison. Ce mot a éclairé mon esprit; j'ai compris mon néant comparé à vo-

tre grandeur, et je me suis fait justice en me retirant.

JEANNE. Eh bien, toute réparation ne t'est-elle pas accordée, Grandier? Tu as oublié, et je me souviens; tu t'éloignes, je te suis; tu ne m'aimes plus, moi, je t'aime encore. Oui, Grandier, comme tu le dis, je suis riche, je suis noble, je m'appelle Jeanne de Laubardemont... Grandier, veux-tu de moi pour ta femme? Je suis libre, j'ai l'autorisation de disposer de ma main, et voilà un brevet en blanc, signé du cardinal-duc, qui fait mon futur époux capitaine.

GRANDIER. C'est cent fois plus que je ne mérite, madame... Dieu est témoin que ma reconnaissance pour vous est profonde, mais je ne puis accepter.

JEANNE. Tu ne peux accepter?

GRANDIER. Il n'y a pas d'union possible sans un amour mutuel.

JEANNE. Oui, et je t'aime encore, et tu ne m'aimes plus.

GRANDIER. Ce n'est point ma faute, madame; quelque chose que je ne puis dire, quelque chose de terrible a passé entre nos deux amours et a tué le mien.

JEANNE. Ainsi, tu ne m'aimes plus, Grandier?

GRANDIER. Je ne puis du moins accepter l'honneur que vous me faites.

JEANNE. Tu ne m'aimes plus... Avoue-le franchement.

GRANDIER. Je ne vous haïrai jamais, voilà tout ce que je puis vous promettre.

JEANNE. Tu ne m'aimes plus... Dis donc que tu ne m'aimes plus.

GRANDIER. Je ne vous aime plus.

JEANNE, *montrant un papier à Grandier.* Laissez-moi passer, monsieur... Voici l'ordre du cardinal.

GRANDIER. Passez, madame.

JEANNE, *sur la seconde marche.* Grandier, je retourne en France; tu n'as rien à faire dire à Ursule de Sablé?

GRANDIER. Si fait... dites-lui que je suis son humble serviteur, madame, et qu'exilé, de près ou de loin, mon dernier soupir sera pour elle.

JEANNE, *disparaissant.* Oh! c'était donc vrai!... il l'aime! il l'aime! (*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

URBAIN, OLIVIER DE SOURDIS, *caché; puis* M. DE SCHOMBERG.

GRANDIER, *la regardant s'éloigner.* Pauvre femme!

M. DE SCHOMBERG, *au haut des degrés.* Grandier?

GRANDIER. Monsieur le maréchal...

M. DE SCHOMBERG. Son éminence le cardinal-duc désire vous parler.

GRANDIER. Je ne puis quitter ce poste, monseigneur, je suis de garde.

M. DE SCHOMBERG. Holà! quelqu'un qui prenne pour un instant la faction d'Urbain Grandier!.. Son éminence ne saurait attendre.

GRANDIER, *à demi-voix.* Monsieur de Sourdis, comprenez-vous?

OLIVIER. Oh! mon ami, merci! merci! (*Haut.*) Monsieur le maréchal, Urbain est libre, je ferai le reste de sa faction.

M. DE SCHOMBERG. Qui êtes-vous, monsieur?

OLIVIER. Olivier de Sourdis, capitaine au régiment de Poitou.

M. DE SCHOMBERG. Ah! oui!... Merci, monsieur de Sourdis... Venez, Grandier.

GRANDIER. Bonne chance, mon capitaine.

OLIVIER. Oh! le brave cœur! (*Grandier monte, salue M. de Schomberg et entre derrière lui chez le Cardinal.*)

SCÈNE X.

OLIVIER DE SOURDIS, *puis* BIANCA *derrière la jalousie, puis* NOGARET.

OLIVIER. Et maintenant, pas un instant à perdre. (*Allant au balcon.*) Bianca! Bianca!

BIANCA. Est-ce vous, Olivier?

OLIVIER. Oui, oui, c'est moi.

BIANCA. mon Dieu, le moment est-il venu?

OLIVIER. Non-seulement il est venu, mais encore nous n'avons pas un moment à perdre.

BIANCA. Vous savez que je suis enfermée?

OLIVIER. Faites descendre un ruban à travers les barreaux de votre jalousie.

BIANCA. Attendez.

OLIVIER. Au nom du ciel, hâtez-vous!

BIANCA. Voici le ruban.

OLIVIER, *attachant la clef au ruban.* Voici la clef.

BIANCA. Quelqu'un!

OLIVIER. Ne craignez rien, c'est un ami.

BIANCA. Je puis donc ouvrir?

OLIVIER. Oui. (*A Nogaret qui entre.*) As-tu l'échelle?

NOGARET, *jetant son manteau.* La voici.

OLIVIER, *jetant l'échelle à Bianca.* Fixez les attaches au balcon, Bianca, et songez que c'est votre vie, c'est-à-dire plus que ma vie, que vous allez risquer. (*Nogaret fixe l'é-

chelle au plancher, Bianca fixe l'autre extrémité au balcon, Olivier monte.)

BIANCA. Devant Dieu, c'est mon époux qui m'enlève, n'est-ce pas?

OLIVIER, *étendant la main.* Devant Dieu, c'est votre époux que vous suivez, Bianca. Venez! venez!

BIANCA. Me voici! *(Au moment où elle touche la terre, Grandier sort.)*

NOGARET. Quelqu'un!

OLIVIER. Emmène-la, Nogaret, emmène-la; moi, s'il le faut, je me fais tuer ici.

BIANCA. Olivier! Olivier! *(Nogaret l'entraîne.)*

SCENE XI.

OLIVIER DE SOURDIS, GRANDIER.

OLIVIER, *se jetant au-devant de Grandier.* On ne passe pas!

GRANDIER. Monsieur de Sourdis! monsieur de Sourdis! Je suis capitaine, j'ai cent mille livres pour lever une compagnie, six mois de liberté avant de rentrer sous les drapeaux. Oh! monsieur de Sourdis, soyez aussi heureux que moi! C'est tout ce que je souhaite. *(Il se précipite par les degrés.)*

SCÈNE XII.

OLIVIER DE SOURDIS, UN SERGENT, *et* DEUX HOMMES.

LE SERGENT. Monsieur notre capitaine, en faction à la place d'Urbain Grandier!

OLIVIER. Oui, monsieur. Son Eminence a fait appeler Urbain Grandier, et, de l'autorisation de M. de Schomberg, j'ai pris sa place un instant, comme vous voyez.

LA NOUVELLE SENTINELLE. Le mot d'ordre, mon capitaine?

OLIVIER. Paris et Piémont.

LA NOUVELLE SENTINELLE. La consigne?

OLIVIER. Ne laisser sortir personne sans un ordre ou un laissez-passer du cardinal-duc. Bonne garde, messieurs. *(Il s'élance à son tour dans l'escalier et disparaît, tandis que le sergent et le soldat continuent leur chemin et disparaissent sous l'arcade.)*

Deuxième Tableau.

LA MAISON NATALE DE GRANDIER AU VILLAGE DE ROVÈRE.

Chambre principale de cette maison.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ABBÉ GRILLAU, *seul, puis* GRANDIER.

GRILLAU. Je ne sais pas, mais il me semble que, pendant qu'ils sont allés sur la grande route au-devant de notre cher Urbain, il me semble que je me suis un peu endormi, moi. C'est étonnant, cela me fait toujours cet effet-là quand je lis mon bréviaire.

GRANDIER, *passant la tête par la fenêtre.* Il ne faut pas dire cela devant monseigneur l'évêque, père Grillau.

GRILLAU. Tiens! Grandier!.. C'est toi, mon enfant! c'est toi, mon Urbain!

GRANDIER, *entrant par la porte.* Oui, mon bon et cher instituteur, c'est moi, votre élève.

GRILLAU. Oh! mon élève... En voilà un élève qui en remontrerait un peu à son maître!

GRANDIER. Pas du côté du cœur au moins. Dites-moi, mon ami, rien de fâcheux n'est arrivé, que vous êtes seul ici?

GRILLAU. Eh! non, sois tranquille: est-ce que Dieu ne veille pas sur les braves gens?

GRANDIER. Alors ma mère et mon frère se portent bien?

GRILLAU. A merveille, et ils sont allés au-devant de toi.

GRANDIER. Ils sont allés, dites-vous? Mon mauvais sujet de Daniel est donc ici?

GRILLAU. Eh! certainement. Ta mère n'a pas eu plus tôt ta lettre, que, comme elle ne sait pas lire, la pauvre chère femme, elle est accourue chez moi pour que je la lui lusse, et je ne la lui ai pas plus tôt lue, qu'elle m'a fait écrire à ton frère d'accourir afin que la fête fût complète. Oh! il ne se l'est pas fait dire deux fois, et il est arrivé avant-hier, ton mauvais sujet de Daniel, comme tu dis.

GRANDIER. Si bien qu'ils sont allés au-devant de moi?

GRILLAU. Oui.

GRANDIER. Sur la grande route?

GRILLAU. Certainement.

GRANDIER. Ah! voilà, c'est ma faute.

GRILLAU. A toi?

GRANDIER. Oui, mon père, à moi; j'ai oublié de leur dire une chose, c'est qu'il y a des souvenirs de jeunesse, des mystères d'enfance qui s'étendent dans la vie bien au delà de l'enfance et de la jeunesse; quand on est né dans une grande ville comme Paris, on n'a pas de patrie, on a une rue, voilà tout; mais au village, c'est autre chose; Virgile l'a dit, mon père: *O fortunatos nimium!*

GRILLAU. Allons, voilà que tu vas parler latin; tu te souviens bien que je n'en savais que ce que je t'en ai appris, en sorte que ce que tu sais, je ne le sais plus.

GRANDIER. Vous avez raison, mon père.

GRILLAU. N'importe; que dit ce païen de Virgile? Voyons, explique-moi cela en français, mon enfant.

GRANDIER. Ce qu'il dit? Il dit: Trop heureux ceux qui sont nés dans les champs, s'ils connaissent leur bonheur... Moi, je suis né dans les champs, et je connais ce bonheur-là.

GRILLAU. Et tu te trouves heureux, alors?

GRANDIER. Oh! oui, bien heureux!

GRILLAU. Seulement, ce que tu m'as dit m'explique Virgile, mais ne me dit point pourquoi tu n'as pas rencontré ta mère?

GRANDIER. Pourquoi? écoutez bien: parce qu'en revenant, mon père, j'ai trouvé, aboutissant à la route, un sentier familier à mon enfance: il m'a semblé aussitôt que ma belle jeunesse, toute couronnée de fleurs, m'attendait à l'entrée de ce sentier et me faisait signe de la suivre. Alors, j'ai quitté le grand chemin, le chemin qui conduit aux villes, pour suivre cette haie d'aupépines et de sureaux qui conduit au cimetière: c'est là que dorment mon père et mon oncle, mes deux maîtres après vous; c'est bien le moins qu'on visite les morts avant les vivants, et qu'on les salue les premiers, puisqu'on les a quittés depuis plus longtemps.

GRILLAU. Cher Grandier! savant comme un mage, et avec cela, bon et pur comme un enfant!

GRANDIER. C'est que mon cœur n'a pas vieilli; il y a vingt-cinq ans que je jouais dans ce sentier, que je cueillais des fleurs au pied de la haie, que je cherchais sous l'herbe des insectes d'or et d'émeraude... Eh bien, pour moi, c'était hier; il n'y a pas une fleur que je ne reconnaisse, pas une touffe d'herbe que je ne sache par cœur, et ce que je vais vous dire va vous paraître étrange: non-seulement je reconnais tout cela, mais il me semble que tout cela me reconnaît, que tout cela a des yeux pour me voir, une voix pour me saluer, une âme pour m'accueillir; si bien que lorsque je suis passé, si je me retourne et que j'écoute, je vois l'herbe et la fleur se pencher l'une vers l'autre, et je les entends se dire dans la langue de l'herbe et des fleurs: Tu sais, ma sœur, c'est lui!

GRILLAU. Vois-tu, quand tu me dis de ces choses-là, Urbain, je regrette que tu ne sois pas curé, que tu ne sois pas moine, que tu ne sois pas prêtre enfin. Ah! les beaux sermons que tu aurais faits! et comme tu aurais bien parlé du bon Dieu!

GRANDIER. Oh! le bon Dieu n'a pas besoin de moi pour dire ses louanges, mon père. Quand il a fait le monde, il l'a empli de sa divinité, et tout parle de sa puissance dans la création, depuis le brin d'herbe qui sort de terre jusqu'au soleil qui le fait fleurir...

GRILLAU. Grandier, mon bon ami, quand je suis près de toi, je me fais bien l'effet d'être le brin de l'herbe et toi le soleil. J'aime Dieu comme je puis et toi comme tu sais.

GRANDIER. Et qui vous a dit, mon père, que l'humilité de votre cœur ne lui est pas plus agréable que l'orgueil de mon esprit? Vous enviez ma science; et bien! moi, Urbain le savant, comme vous m'appelez, moi, dès que je vous approche, dès que je m'appuie sur vous, je me repose et je me sens meilleur. Oh! cela est si vrai, mon ami, qu'au lieu de courir après ma mère, après mon frère, et vous savez si je les aime, cela est si vrai que je reste ici près de vous, car... je voudrais vous dire des choses que je n'ai pas dites aux plus savants, je voudrais vous faire une confession que je n'ai pas encore faite ni aux archevêques ni aux cardinaux.

GRILLAU. Une confession, à moi, Urbain?

GRANDIER. Oui, plus qu'une confession même, un cas de conscience.

GRILLAU. Urbain, parfois on disait, tant tu étais savant, on disait que tu étais sorcier. Aurais-tu vu le diable, par hasard?

GRANDIER. Non, je ne l'ai pas vu, mais peut-être lui ai-je donné prise sur moi. Un poëte anglais, que vous ne connaissez pas, mon père, dit que les âmes mélancoliques sont faciles à damner. Si j'étais sur la route de la damnation!

GRILLAU. Oh! oh! depuis ton voyage en Italie? Dam! on dit que les Italiennes sont bien belles.

GRANDIER. Je ne sais pas comment sont les Italiennes, mon père, car mon cœur était resté en France, et les yeux sans le cœur ne sont qu'un vain miroir qui peut refléter les objets, mais qui n'en garde pas le souvenir. Non, il y a plus longtemps que cela que je doute.

GRILLAU. Tu doutes, Urbain, tu doutes! Et de quoi donc doutes-tu?

GRANDIER. Oh! rassurez-vous... De moi-même.

GRILLAU. Et à quel propos ce doute t'a-t-il pris?

GRANDIER. A propos d'une puissance qui m'a été donnée.

GRILLAU. A toi?

GRANDIER. Mais une puissance telle, une puissance si grande, si étrange surtout, qu'elle ne peut venir que du ciel ou de l'enfer, de Dieu ou du démon!

GRILLAU. Explique-toi, mon enfant.

GRANDIER. Je vais raconter, mon père, ce

sera toute mon explication. Vous savez que mon frère a dix ans de moins que moi. Vous savez encore combien je l'aime; aussi, quand il était tout enfant et que je l'entendais pleurer, j'allais aussitôt à lui. Hélas! chez l'enfant comme chez l'homme, il y a toujours une souffrance au fond des larmes. Seulement, celui qui passe voit les larmes et ne s'inquiète pas de la souffrance : de sorte que si c'est un enfant qui pleure, on dit : Il est méchant. Si c'est un homme, on dit : Il est faible. Mais moi, qui savais le contraire, quand Daniel pleurait, j'allais à lui, et comme j'avais lu dans Platon un chapitre intitulé : *De la force de la volonté*, je lui prenais les mains et je le regardais fixement, avec la volonté absolue, constante, inflexible, que la douleur se calmât et que les larmes s'arrêtassent. Alors, tout ce que j'avais de facultés en moi enveloppait sa faiblesse dans leur puissance, et bientôt, en effet, comme par magie, je voyais la douleur se calmer et les larmes se tarir, puis le sourire jetait comme un doux rayon sur son visage, puis ses yeux se fermaient, puis venait le sommeil, un sommeil si doux, si charmant, si paisible, qu'il ne me semblait pas un sommeil humain. Un jour, enfin, ce sommeil me parut si plein d'ineffable béatitude, qu'il me sembla voir l'âme de l'enfant derrière ses lèvres entr'ouvertes. Alors je lui parlai comme on parle, non pas au sommeil, mais à l'extase. Mon père, il me répondit.

GRILLAU. Tout endormi qu'il était ?

GRANDIER. Oui, tout endormi; mais ce n'est point encore là qu'est la chose étrange, inouïe, miraculeuse : c'est que les obstacles matériels avaient disparu, et qu'à distance, à travers les murailles, il voyait en dormant.

GRILLAU. Grandier !

GRANDIER. Ecoutez jusqu'au bout. Je lui avais demandé, c'était la première question qui s'était offerte à mon esprit, je lui avais demandé où était notre mère. Alors, sans quitter sa place... sans se lever du fauteuil où il était assis : Attends, frère, je la cherche; puis, les yeux fermés toujours : Ah! continua-t-il, attends, je la vois; attends, elle cueille du buis au potager de l'étang, puis elle va le faire bénir à l'église. Tiens, ce n'est pas M. l'abbé Grillau qui le bénit; c'est le vicaire. Ah ! la voilà qui sort de l'église; elle s'arrête à causer avec mon oncle Claude... il lui donne une petite croix d'or... elle le quitte... elle vient .. Ouvre-lui la porte, frère ! Je cours à la porte : ma mère était sur le seuil. Elle avait été cueillir du bois au potager de l'étang; elle avait été le faire bénir à l'église; c'était le vicaire qui l'avait bénit et non pas vous. A cinquante pas d'ici, elle avait rencontré mon oncle Claude, et elle tenait dans sa main la petite croix d'or qu'il lui avait donnée et qu'elle porte encore à son cou.

GRILLAU. Tu es sûr de ce que tu dis là, Grandier ?

GRANDIER. Vingt fois j'ai renouvelé l'épreuve, et jamais il ne s'est trompé.

GRILLAU. Lui as-tu parlé de cela ?

GRANDIER. A Daniel ?.. Non. Vous seul, Dieu et moi savons cela.

GRILLAU. Maintenant, Urbain, ne serait-ce point ton frère et non point toi qui serait doué ? J'ai entendu raconter qu'il y avait des enfants et des vieillards qui avaient la double vue... Et j'explique cela : les enfants étant près du berceau et les vieillards près de la tombe, enfants et vieillards sont près de Dieu, qui est le commencement et la fin de toutes choses.

GRANDIER. Je dirais comme vous, mon père, si Daniel était le seul sur lequel j'eusse essayé mon pouvoir.

GRILLAU. Tu l'as essayé sur d'autres que sur lui ?

GRANDIER. Ecoutez, voilà où je crains bien d'être tombé dans une faute; voilà où je tremble de voir le doigt du mauvais esprit.

GRILLAU. Parle.

GRANDIER. Il y a six ans de cela, j'étais à Bordeaux... je sortais du collége... Je devins amoureux d'une jeune fille; son nom, je ne puis le dire... tout à l'heure vous comprendrez pourquoi... seulement elle était de noblesse. Malgré la différence de nos conditions, elle avait encouragé mon amour. Cependant, au milieu de nos heures heureuses quoique chastes, mon père, il passait parfois sur son front de subites tristesses qu'elle s'efforçait de me cacher, mais qui, malgré ses efforts, étaient aussi visibles pour moi que l'ombre de ces nuages qui courent sur les blés. Vingt fois je lui demandai ce qu'elle avait et pourquoi elle s'assombrissait ainsi tout à coup, mais toujours elle refusa de me répondre. Un matin, après l'avoir quittée la veille au soir et pressée de questions inutiles, un matin, je reçus une lettre d'elle dans laquelle elle me défendait de la revoir. Je lus et relus cette lettre, et avec l'instinct et peut-être l'orgueil d'un amant, je crus deviner à une certaine hésitation dans le style, à une espèce de tremblement dans l'écriture, je crus deviner que cette lettre lui avait été imposée, que cette lettre, écrite par elle, lui avait été dictée par un autre. Le soir même, je devais retourner chez elle, car peu de jours se passaient sans que nous nous vissions. Elle habitait une maison isolée près de la rivière. La

nuit venue, je me cachai parmi les aulnes et et les saules qui trempaient leurs branches dans l'eau. A dix heures, je vis entrer chez elle un homme qui n'en sortit qu'à minuit. Il me sembla que je n'avais jamais vu cet homme, qui d'ailleurs se cachait dans un grand manteau. La fenêtre de la chambre de celle que j'aimais donnait sur un jardin où bien souvent nous nous étions promenés ensemble. Je franchis le mur de ce jardin : la fenêtre était ouverte, mais les rideaux étaient tirés. Je montai le long du treillage et je parvins jusqu'au balcon. Elle était assise devant une table, la tête entre ses mains; au bruit que je fis en enjambant la balustrade, elle releva le front. J'allais être surpris escaladant une fenêtre comme un voleur... elle allait appeler, crier peut-être... J'étendis le bras vers elle, et, sans la toucher, sans prononcer une parole, par la seule puissance de la volonté jaillissant de tous mes pores, je l'arrêtai. Elle demeura le regard fixe, immobile comme une statue. Alors je reconnus ce sommeil étrange que j'avais déjà étudié chez mon frère... Mais au lieu d'être calme et doux comme celui de Daniel, son sommeil à elle était agité, haletant, presque convulsif. Je voulus savoir si elle parlerait aussi, et je l'interrogeai. D'abord elle s'obstina à se taire; mais à mon ordre, elle céda. Ah! pourquoi ne resta-t-elle point muette!.. ma conscience ne serait point chargée aujourd'hui de ce terrible secret!... Mon père, je ne m'étais pas trompé : la lettre que j'avais reçue avait été dictée; elle l'avait écrite malgré elle, obéissant à une puissance plus forte que la sienne. Cet homme que j'avais vu sortir de sa maison, c'était son amant... et cet amant... (*Baissant la voix.*) L'incestueux... c'était son père!

GRILLAU. Mon Dieu!

GRANDIER. Chut! l'ai-je dit?... Du moins je n'ai nommé personne, n'est-ce pas?

GRILLAU. Et tu ne l'as pas revue depuis ce temps?

GRANDIER. Je n'ai jamais cherché à la revoir du moins.

GRILLAU. Tu as raison, Grandier. Il y a là-dessous une œuvre inconnue. D'où vient-elle? je l'ignore comme toi. Avais-tu sur toi quelque objet bénit lorsque tu fis ces diverses expériences?

GRANDIER. A la dernière, j'avais à mon cou cette médaille sainte que ma mère me donna le tour de mon départ.

GRILLAU. Alors ce n'est pas le mauvais esprit qui est en toi, puisque cette médaille bénite eût été plus puissante que lui.

GRANDIER. Qu'est-ce donc alors?

GRILLAU. Ecoute, Grandier, tu veux toujours éclaircir tes doutes?

GRANDIER. Oh! oui, mon père, je le veux.

GRILLAU. Eh bien! essayons dès aujourd'hui, le plus tôt sera le meilleur. Je n'ai pas la prétention d'être un saint homme, mais je suis un honnête homme qui défie Satan, Belzébuth, Astaroth et toute l'immonde légion; tu feras devant moi l'essai de ce pouvoir sur ton frère; pendant ce temps, je dirai un acte de foi, et, s'il y a un diable quelconque au fond de tout ceci, si bien caché qu'il soit, il faudra qu'il montre le bout de l'oreille.

GRANDIER. Chut! j'entends du bruit.

SCENE II.

LES MÊMES, DANIEL, *à la fenêtre.*

DANIEL. Ma mère, ma mère, cela ne m'étonne point si nous ne voyions pas venir Grandier : il est ici.

GRANDIER. Daniel! cher enfant!

DANIEL, *accourant.* Bonjour, frère, bonjour! Oh! c'est moi qui l'ai embrassé le premier!

LA MÈRE DE GRANDIER. Que dis-tu donc? ici? Grandier ici? mais par où es-tu donc passé, mon enfant? Jésus mon Dieu! C'est vrai, le voilà. (*Se pendant à son cou.*) O mon Dieu, mon Dieu!

GRANDIER. Ma mère, ma bonne mère!

DANIEL. Je te le prête, tu me le rendras? Ah! c'était donc vous qui l'aviez accaparé, père Grillau! on vous en donnera des soldats du roi, pour les confisquer à votre profit. (*Ouvrant le bréviaire de l'abbé.*) *Te Deum laudamus.*

GRILLAU. Que fais-tu donc, mauvais sujet?

DANIEL. Tiens, il est de retour, je chante le *Te Deum.*

GRANDIER. Oui, de retour, et bien heureux, ma mère, car je ne vous ai pas tout dit dans ma lettre; voyez comme je suis égoïste, j'ai tardé huit jours à vous faire part de mon bonheur, je voulais vous l'apprendre moi-même.

LA MÈRE. Oh! tout ce que tu fais est bien fait; va, dis donc maintenant, puisque te voilà.

GRANDIER. Ma mère, je suis capitaine.

LA MÈRE. Tu y es donc parvenu? Et qui t'a fait capitaine, mon Dieu!

GRANDIER. Le cardinal.

DANIEL. Comment? tu es capitaine? capitaine comme M. de Sourdis? tu vas avoir des habits brodés comme les siens?

GRANDIER. J'ai cent mille livres pour lever une compagnie.

LA MÈRE. Et qui t'a donné ces cent mille livres?

GRANDIER. Le cardinal.

DANIEL. Vive le cardinal!

GRANDIER. Ce n'est pas le tout.

LA MÈRE. Comment? ce n'est pas le tout?

GRANDIER. Non, j'ai gardé le meilleur pour la fin, ma mère.

LA MÈRE. Dis donc vite, alors.

GRANDIER. Six mois de liberté, ma mère, six mois à passer près de vous!

LA MÈRE. Et qui te les as accordés?

GRANDIER. Le cardinal.

LA MÈRE. Saint homme!

DANIEL, *criant à tue tête*. Vive le cardinal! (*Chantant et faisant tourner le curé.*) Tra deri deri la la deri dera.

GRILLAU. Mais que fais-tu donc?

DANIEL. Tiens! quand je suis content, je danse : c'est ma manière de louer Dieu, à moi.

LA MÈRE, *regardant autour d'elle*. Ah! Grandier, mon enfant, comme tu vas trouver maintenant cette maison pauvre!

GRANDIER. Pauvre, ma mère! pauvre, la maison où vous avez donné l'exemple de toutes les vertus! Pauvre, la maison où vous avez été chaste épouse, bonne mère! pauvre, cette chapelle, cette église, ce temple, ma mère! Si tout cet or qu'on m'a donné était à moi, je ferais enchâsser d'or le seuil que votre pied béni touche tous les jours!

LA MÈRE. Au reste, tu vois, mon enfant, je l'ai rendue la plus belle possible, cette pauvre maison; voilà les fleurs que tu aimes; voilà ces belles étoffes que tu m'as envoyées d'Italie; j'ai voulu qu'elle aussi te sourît, puisqu'elle allait te revoir.

GRANDIER. Oui, voici bien mes fleurs, voici bien mes étoffes; mais il me semble qu'il manque une chose ici.

LA MÈRE. Oui, cette belle madone que tu m'as envoyée de Suze, où tu l'as copiée, disais-tu, pendant ta garnison. Tiens, la voici; que voulais-tu que je fisse de ce brocart d'or, sinon un voile pour elle? (*Elle découvre la madone.*)

GRANDIER. Ah!

DANIEL. Grandier, est-ce que tu ne trouves pas qu'elle ressemble un peu, beaucoup même, à la demoiselle de Sablé, ta madone de Suze?

GRANDIER. Chut! enfant, ne rions pas avec les choses saintes. — Ma mère, vous croyez que je vous ai tout dit, n'est-ce pas? Eh bien! non, il me reste à vous apprendre un dernier bonheur; mais avant tout, dites moi, comment se porte-t-elle?

LA MÈRE. Est-ce qu'on ne se porte pas toujours bien quand on est heureuse?

GRANDIER. Elle est donc heureuse?

LA MÈRE. Presque aussi heureuse que moi.

GRANDIER. Y a-t-il longtemps que vous ne l'avez vue?

LA MÈRE. Dimanche dernier, à la messe.

DANIEL. Et moi, hier matin, dans le parc.

GRANDIER. Est-elle toujours belle?

LA MÈRE. Comme les anges.

GRANDIER. Ma mère, elle m'aime, elle est libre, elle m'attend.

LA MÈRE. Elle est donc encore plus ma fille que tu n'es mon fils, car tu ne me dis cela cela qu'aujourd'hui, toi, et elle me l'a dit depuis un mois; mais je suis là, j'oublie que tu as fait une longue route, que tu as chaud, que tu as soif, faim peut-être, j'oublie que tu as envie de la revoir... Viens Daniel, viens m'aider.

GRANDIER, *répondant au regard du curé*. Non, ma mère, permettez, je le garde.

LA MÈRE. Mais embrasse-moi, donc au moins!

GRANDIER. Oh! oui, et jamais assez, ma mère! (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

DANIEL, GRANDIER, GRILLAU.

DANIEL. Oh! je sais bien pourquoi tu me gardes, va! Je sais bien de qui tu veux parler.

GRANDIER. Ah! tu sais cela, toi?

DANIEL. Tu veux me parler de la demoiselle de Sablé; tu me gardes parce que je t'ai raconté que je l'avais vue hier.

GRANDIER. Eh bien! oui; que t'a t-elle dit, cher enfant?

DANIEL. Elle m'a demandé de tes nouvelles, elle m'a dit que je te ressemblais, et elle m'a embrassé au front.

GRANDIER, *l'embrassant au même endroit*. C'est tout?

DANIEL. Puis, elle m'a montré ses fleurs, ses oiseaux, le château, le parc, et elle m'a dit : Tu sais que tout cela est à lui?

GRANDIER. Chère Ursule! Alors elle m'aime toujours.

DANIEL. Oh! cela, elle ne me l'a pas dit; non! mais je l'ai vu.

GRANDIER. Alors tu connais le parc?

DANIEL. Oui.

GRANDIER. Le château?

DANIEL. Oui.

GRANDIER. Les appartements?

DANIEL. Oui.

GRANDIER. Par conséquent, tu peux me dire où elle est en ce moment-ci.

DANIEL. Moi?

GRANDIER. Oui; ce qu'elle fait.

DANIEL. Comment veux-tu que je te dise cela?

GRANDIER. Ce à quoi elle pense, enfin.

DANIEL. Ah ça, mais, je ne suis pas sorcier! J'ai de bons yeux, c'est vrai, mais enfin, je ne puis voir d'ici à Sablé, moi...

GRANDIER. Ah! si je voulais bien...

DANIEL. Comment, si tu voulais, toi, je verrais, moi, à une lieue d'ici?

GRANDIER. Oui.

DANIEL. Oh!

GRANDIER. Et tu me dirais ce que fait Ursule.

DANIEL. Oh! oh!

GRANDIER. Et même ce qu'elle pense.

DANIEL. Allons donc! tu te moques de moi, frère.

GRANDIER. Non, donne-moi tes mains.

DANIEL. Les voilà.

GRANDIER. Regarde-moi.

DANIEL. Je te regarde.

GRANDIER. C'est bien.

DANIEL. O Grandier... je me rappelle; Grandier, c'est comme lorsque j'étais enfant, et que je pleurais, et que tu me consolais en m'endormant... Ah! (*Il ferme les yeux.*)

GRANDIER. Tenez, mon père, voilà qu'il dort.

GRILLAU. C'est, ma foi, vrai. (*La figure de l'enfant, d'animée et souriante qu'elle était, devient calme.*)

GRANDIER. Daniel?

DANIEL, *avec un autre accent que lorsqu'il était éveillé.* Frère?

GRANDIER. Devine ce que je veux.

DANIEL. Oui, puisque je lis dans ta pensée; tu veux que je te donne des nouvelles de la demoiselle de Sablé, n'est-ce pas?

GRANDIER. Oui; vois tu?

DANIEL. Ouvre-moi les yeux, frère?

GRANDIER. Attends. (*Il passe la main devant les yeux de l'enfant qui se fixent comme en extase.*)

DANIEL. Je vois.

GRANDIER. Regarde; vois-tu Ursule?

DANIEL. Non, pas encore, je la cherche.

GRANDIER. Crois-tu que tu la trouveras?

DANIEL. Certainement, je vais aller partout où j'ai été avec elle hier. Ah! me voilà dans le parc d'abord.

GRANDIER. Y est-elle?

DANIEL. Non, elle n'y est pas.

GRANDIER. Entre au château alors.

DANIEL. C'est ce que je fais, je monte le perron... Ah! mon Dieu!

GRANDIER. Quoi?

DANIEL. Mais on dirait qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire au château!

GRANDIER. Et que s'y passe-t-il? Voyons, regarde.

DANIEL. Les domestiques courent, ils pleurent, les cloches de la chapelle sonnent.

GRANDIER. Oh! Daniel, tu te trompes... regarde bien, écoute bien.

DANIEL. Oh! je ne me trompe pas.

GRANDIER. Mais Ursule, la vois-tu?

DANIEL. Non, non, je ne la vois pas.

GRANDIER. Ni dans le parc, ni au château... Mais où donc est-elle?

DANIEL. Attends, attends, je vais les suivre.

GRANDIER. Qui?

DANIEL. Les prêtres.

GRANDIER. Les prêtres!

DANIEL. Oui, les voilà qui entrent au château.

GRANDIER. Que viennent-ils y faire?

DANIEL. Attends! attends! il montent l'escalier; ils ouvrent une porte, c'est la porte de sa chambre. Ah! pauvre Urbain! je la vois, je la vois!

GRANDIER. Mon Dieu! mon Dieu! que lui arrive-t-il? que fait-elle?

DANIEL. Elle se soulève sur son lit, elle veut parler, elle retombe, elle se meurt... elle est morte.

GRANDIER, *s'élançant hors de la chambre.* Oh! Ursule! Ursule!

SCÈNE IV.

DANIEL, GRILLAU, LA MÈRE, *accourant.*

LA MÈRE. Qui appelle? qui crie?... j'ai entendu la voix d'Urbain... (*Apercevant Daniel renversé dans les bras de Grillau.*) Daniel! mon enfant, Daniel!

DANIEL, *se réveillant.* Qu'est-il donc arrivé?

GRILLAU. Emmenez cet enfant, emmenez-le, et je vous dirai tout.

Troisième Tableau.

Une chambre du château de Sablé. — Chambre mortuaire. — Ursule est couchée, pâle et immobile sur son lit; elle a la couronne des vierges, le crucifix sur la poitrine, les mains croisées sur le crucifix. Les prêtres, les enfants de chœur et les diacres entourent son lit. Les serviteurs de la maison sont

à genoux dans la chambre. — Le changement à vue se fait sur le chant du *De Profundis.*

SCÈNE PREMIÈRE.

LES PRÊTRES, LES SERVITEURS *priant.*

LE PRÊTRE.

J'ai du plus profond de l'abîme,
Les bras tordus par la douleur,
Crié vers le maître sublime :
Pitié pour nous, pitié, Seigneur !

Musique religieuse.

LE PRÊTRE, *reprenant.*

Pitié pour l'enfant éphémère
Dont l'œil si limpide et si doux,
Fermé sur le sein de sa mère,
N'a rien connu, pas même vous !

Pitié pour le vieillard qui doute,
Sous le fardeau des ans plié,
Et qui vers la fin de sa route,
Même vous a tout oublié!

Musique religieuse. Urbain Grandier paraît et se met à genoux parmi les serviteurs.

LE PRÊTRE, *reprenant après avoir vu Urbain.*

Pitié surtout au solitaire
Qui suit le sentier douloureux !
Le dernier qui reste sur terre,
Seigneur, est le plus malheureux !

Musique religieuse. Les prêtres jettent de l'eau bénite sur la morte et s'éloignent. Les serviteurs sortent les uns après les autres.

SCENE II.

URBAIN, *seul. Il s'approche du pied du lit.*

C'est pour vivre avec toi sur la terre, chaste enfant, vierge pure, que j'ai voulu conquérir les honneurs et les richesses de la terre, et voilà que, pressée de recevoir la couronne des anges, tu es allée m'attendre au ciel. C'est donc au ciel désormais que doivent tendre mes vœux, c'est au ciel que je vais te rejoindre. Adieu donc aux joies de la terre, adieu à tous les hochets du monde, adieu à tous les symboles de l'ambition ! Le royaume des cieux est au pauvre de corps, à l'humble d'esprit; le royaume des cieux est à celui qui prie et non qui combat, à celui qui se courbe et non à celui qui lutte. Donc loin de moi les panaches flottants (*il jette son feutre*), les armes éclatantes (*il jette son épée*), les signes du commandement (*il jette son écharpe*). Ursule, devant cet autel où vient de s'accomplir le mystérieux sacrifice de la mort, ton fiancé renonce, non pas à la vie, mais au monde. Dieu seul, qui donne la vie, peut disposer de la vie, et le seul suicide qui soit digne du chrétien, c'est le cloître. Ursule, à partir du moment où tu as exhalé ton dernier soupir, le capitaine Grandier a cessé d'exister pour faire place au moine Urbain. A lui donc la solitude, à lui la prière, à lui le cilice. Pardon, Daniel ! pardon, ma mère! Quelque chose de plus puissant que vous m'arrache à vous. (*La mère de Grandier et son frère sont restés appuyés l'un contre l'autre.*)

LA MÈRE. Mon enfant!

DANIEL. Grandier !

GRANDIER. Daniel ! ma mère ! adieu ! — (*S'arrachant de leurs bras et allant tomber aux pieds de la morte.*) A toi, Ursule, à toi, dans ce monde et dans l'autre !

LA MÈRE, *levant les bras au ciel.* Ainsi soit-il !

ACTE PREMIER.

Quatrième Tableau.

L'ÉGLISE DE LOUDUN.

SCENE PREMIERE.

MIGNON, MAURIZIO.

MIGNON. Dam ! vous comprenez, monsieur le comte, c'est une chose sérieuse qu'une prise de voile, la professe surtout étant étrangère, et l'on tient à être en règle.

MAURIZIO. Eh ! mon cher monsieur, vous y êtes, en règle! Voici votre dispense, voici la donation de six mille écus romains faite par la comtesse Albizzi a votre couvent, ou plutôt au couvent des Ursulines, dont vous êtes directeur. Enfin, voici pour vous la survivance à la cure de Saint-Pierre de Loudun, avec un bénéfice de trois mille livres pour vous faire prendre patience. Quant au reste, la chose est bien simple, mon Dieu ! Ma sœur, encore mineure, a été enlevée de la maison maternelle par un officier français qui, pendant que nous avions obtenu sa mise en retraite chez les Ursulines de Loudun, l'a abandonnée, et court l'Italie pour son plaisir.

D'ailleurs, il me semble que Bianca ne vous fait pas résistance, n'est-ce pas?

MIGNON. Non, monsieur le comte; depuis qu'elle sait que M. de Sourdis ne l'aime plus, elle va au contraire au devant de l'heure qu'elle semblait tant redouter auparavant.

MAURIZIO. Et dites-moi : les vœux une fois prononcés, ils sont en France, comme en Italie, indissolubles, n'est-ce pas?

MIGNON, Oui, monsieur le comte.

MAURIZIO. Oh! c'est que vous avez un diable de parlement!

MIGNON. Il ne connaît pas des affaires ecclésiastiques.

MAURIZIO. De sorte que quand même elle apprendrait, dame! il faut tout supposer, quand elle apprendrait que nous nous sommes trompés à l'égard de M. de Sourdis, et que M. de Sourdis l'aime toujours...

MIGNON. M. de Sourdis aime donc toujours votre sœur?

MAURIZIO. Eh! mon Dieu! qui vous dit cela? Je suppose, moi! — Comment voulez-vous que je sache en France ce qu'il fait là-bas en Italie? On m'écrit qu'il va se marier avec la plus riche héritière de Turin, je le crois, et vous devez le croire aussi, vous, jusqu'à ce que vous ayez preuve du contraire.

MIGNON. Je le crois aussi, monsieur le comte.

MAURIZIO. De sorte que lorsqu'elle apprendrait que nous nous sommes trompés, et que par conséquent nous l'avions trompée, une fois les vœux prononcés...

MIGNON. Il n'y a plus moyen de revenir dessus. Non, monsieur le comte, et il n'y a pas d'exemple.

MAURIZIO. Bien, merci, c'est assez. Elle ignore que je suis ici, n'est-ce pas?

MIGNON. Elle vous croit à Mantoue. Et comme hier encore nous lui avons remis une lettre de vous qui est censé venir d'Italie...

MAURIZIO. Bon, je suis là, derrière ce pilier; personne ne me connaît que vous, la supérieure et votre vicaire Barré; je ne paraîtrais que s'il était absolument besoin. Ah! voici qu'on ouvre. Oh! ne vous faites pas attendre, hein!

MIGNON, *se retirant.* Monsieur le comte peut être tranquille. Tous les ordres sont donnés et toutes les précautions sont prises pour qu'il n'y ait aucun retard. (*Ils s'éloigne.*)

SCENE II.

MAURIZIO, *puis* LE BAILLI, *puis* LA MÈRE DE GRANDIER.

MAURIZIO. Bien! Cet homme est un ambitieux subalterne qui fera tout pour donner une fille d'une granoe naissance au couvent qu'il dirige. Avec quel plaisir et quel orgueil il me faisait tout à l'heure l'énumération de ses pénitentes! Est-ce qu'il croit par hasard que j'aurais mis ma sœur dans un chapitre qui ne serait pas noble?

LE BAILLI, *s'approchant du comte.* Monsieur est étranger?

MAURIZIO. Oui, monsieur.

LE BAILLI. Monsieur vient pour la cérémonie?

MAURIZIO. Oui, monsieur.

LE BAILLI. Et en attendant, monsieur regarde notre église.

MAURIZIO. Oui, monsieur.

LE BAILLI. Oh! c'est une magnifique église! Comment la trouvez-vous?

MAURIZIO. Pas mal.

LE BAILLI. Comment, pas mal?

MAURIZIO. Sans doute, pour une petite ville.

LE BAILLI. Oh! oh! Loudun n'est pas précisément une petite ville, monsieur; d'ailleurs il y a un bailliage. C'est moi qui suis bailli.

MAURIZIO. Je suis votre serviteur, monsieur. (*Il s'éloigne.*)

LE BAILLI. C'est moi qui suis le vôtre. Je disais donc qu'il y a bailliage, abbaye, un couvent d'ursulines où nous comptons les noms les plus considérables de la province, une demoiselle de Fasili, cousine du cardinal-duc, deux dames de Barbenis, de la maison de Nogaret, une demoiselle de Barancé, une... (*S'apercevant qu'il parle seul.*) Eh bien! mais il est poli, ce monsieur! (*Allant à la mère d'Urbain, qui est agenouillée à une chaise.*) Ah! vous voilà, madame Grandier.

LA MÈRE DE GRANDIER. Oui, monsieur le bailli.

LE BAILLI. Est-ce que c'est Urbain qui fait le sermon?

LA MÈRE. Non, monsieur.

LE BAILLI. Tiens! et pourquoi cela, morbleu! C'est pourtant son affaire. Tiens, moi qui jure dans une église! mais comme c'est pour louer un saint, le bon Dieu me le pardonnera, car c'est un saint que votre fils, à ce que disent toutes nos femmes du moins.

DANIEL, *entrant.* Elles n'en disent pas autant de vous, monsieur le bailli.

LE BAILLI. De moi? que disent-elles donc de moi?

DANIEL. Oh! je vous le répéterais bien, mais je n'ose pas dans une église.

LE BAILLI. Avez-vous vu ce petit drôle!

DANIEL. Embrassez-moi, maman. (*La mère de Grandier l'embrasse.*)

LE BAILLI. Est-il vrai, madame Grandier, que votre fils ne vous a pas revue, ni vous ni son frère, depuis qu'il a prononcé ses vœux?

LA MÈRE. Vous savez, monsieur le bailli, que c'est un grand chagrin qui a déterminé Grandier à se faire prêtre. Les liens qui l'attachaient au monde n'ont pas été dénoués, ils ont été rompus, et s'il nous eût revus dans le cours de la première année, il eût craint, a-t-il dit, que notre vue ne fît monter ses douleurs au-dessus de sa résignation.

LE BAILLI. Et quand y aura-t-il un an qu'il aura fait profession?

LA MÈRE. Il y a un an juste aujourd'hui; aussi Daniel et moi nous espérons bien l'embrasser aujourd'hui.

DANIEL. Oh! sois tranquille, bonne mère, moi j'entrerai dans le couvent.. Je suis un homme, on ne fera pas attention à moi, et une fois qu'il m'aura embrassé, il faudra bien qu'il t'embrasse.

LA MÈRE. Je sais que je suis dans son cœur, comme il est dans le mien, et je prends patience, mon enfant.

LE BAILLI. Savez-vous qu'il n'a pas perdu son temps, votre fils!... Depuis un an qu'il est dans les ordres, le voilà supérieur de son couvent.

DANIEL. Tiens! il était bien capitaine de sa compagnie!... il me semble que l'un vaut bien l'autre... Mais tenez donc, monsieur le bailli.

LE BAILLI. Quoi?

DANIEL. Voilà madame la baillive qui ne peut pas se placer là-bas.

LE BAILLI. Oh! bah! bah! bah!

DANIEL. Non, parole d'honneur, je crois qu'elle a besoin de vous. Ah! si c'était Simonne la tailleuse, vous ne vous feriez pas prier.

LE BAILLI. Veux-tu te taire, petit drôle, veux-tu te taire? (*Il court à la baillive.*)

DANIEL, *s'approchant de sa mère.* Ma mère...

LA MÈRE. Enfant, tu m'empêches de prier.

DANIEL. C'est que je voulais vous dire... Savez-vous une chose?

LA MÈRE. Laquelle?

DANIEL. Monsieur de Sourdis est en France.

LA MÈRE. En France!... Mais on disait qu'il allait se marier en Italie.

DANIEL. Eh bien, non, il est en France! il est à Paris! Il ne va pas se marier. Il paraît qu'il aime toujours mademoiselle Bianca; que c'est après elle qu'il courait en Italie; qu'on a trompé la pauvre fille en lui disant que M. de Sourdis en aimait une autre; de sorte qu'elle va faire des vœux dont elle se repentira probablement toute sa vie.

LA MÈRE. Et qui t'a dit cela?

DANIEL. Ah! mon Dieu! un de mes camarades, pour lequel M. de Sourdis a toujours été bien bon; et comme monsieur de Sourdis ne se fiait à personne qu'à lui, d'abord parce qu'il pense que, comme c'est un enfant, on ne le surveillera point, il lui a envoyé une lettre, en le suppliant de faire passer cette lettre à mademoiselle Bianca, avant qu'elle ne prononce ses vœux.

LA MÈRE. Et a-t-il fait passer cette lettre, celui à qui monsieur de Sourdis l'a envoyée?

DANIEL. Non, pas encore.

LA MÈRE. Pourquoi?

DANIEL. Dam! maman, il craignait de faire mal, et comme vous êtes une sainte femme, et que vous ne pouvez donner que de bons conseils, il m'a prié de vous consulter.

LA MÈRE. Dis-lui de la remettre, mon enfant. S'il est vrai qu'on trompe cette jeune fille, s'il est vrai qu'on force sa vocation en lui faisant un mensonge, ce serait un crime de lui laisser ignorer que monsieur de Sourdis l'aime toujours.

DANIEL. C'est bien... maintenant il aura la conscience tranquille. (*Mouvement dans l'église; tous les assistants prennent place. L'orgue se fait entendre derrière le chœur; les religieux chantent le* Salve, regina. *Toutes les cloches sonnent.*)

SCENE III.

LES MÊMES, BIANCA, *la tête appuyée sur l'épaule d'une religieuse, soutenue par une autre, suivie de l'abbesse. Aux deux côtés de l'abbesse,* MIGNON *et* BARRÉ. *Suite de religieuses.*

LES ASSISTANTS, *montant sur les chaises.* Oh! la voilà! la voilà! — Tu sais, c'est une Italienne. — Oh! comme elle est pâle! — Dam! on dit qu'on la force, la pauvre fille! — Oh! si c'était moi, comme je dirais non! — Ça t'avancerait bien. — On ne peut pas vous forcer. —Non, non, non. — Mais puisque c'est son amant qui l'abandonne, au contraire, et que c'est pour cela qu'elle se fait religieuse. — Ah! pauvre enfant!

LE SUISSE. Silence!

DANIEL, *se glissant jusqu'à Bianca.* Prenez ce billet. (*Il le lui pose dans la main.*) Prenez donc. (*Bianca prend le billet machinalement et le garde dans sa main fermée. Les chants cessent, l'orgue cesse.*)

MIGNON. Allons, mon enfant, il faut dépouiller toutes ces pompes mondaines... Il faut qu'il ne reste rien sur vous, comme il ne reste rien en vous, de ce qui appartient au monde, et par conséquent au démon.

BIANCA, *tendant les mains pour qu'on ôte ses bracelets et ses dentelles; tendant son cou pour qu'on ôte son collier, sa tête pour qu'on ôte son voile.* Faites, mes sœurs. (*On ôte tous les ornements mondains de la professe, aux chants des religieuses et aux sons de l'orgue.*)

DANIEL, *s'approchant.* Lisez donc.

MIGNON. Comment vous nommez-vous, ma fille?

BIANCA. Bianca Albizzi.

MIGNON. Que demandez-vous?

BIANCA. Que l'Église me reçoive dans son sein.

DANIEL. Lisez donc.

MIGNON. Promettez-vous de dire la vérité?

BIANCA. Je le promets.

DANIEL. Mais lisez donc, c'est de lui.

MIGNON, *désignant Daniel.* Écartez cet enfant qui trouble la cérémonie.

BIANCA. De lui! (*Regardant le billet.*) Ce billet!... Son écriture!... Mon Dieu!...

MIGNON. Qu'avez-vous, ma fille?

BIANCA. Rien! je demande à me recueillir un instant. (*Elle vient au pied de la croix.*) Pardonne-moi, mon Dieu, si une pensée profane vient de rentrer dans mon cœur au moment de t'appartenir, mais une voix n'a-t-elle pas murmuré à mon oreille : C'est de lui?...

L'ABBESSE. On lui a remis un billet, ce me semble?...

MIGNON. Allez auprès d'elle, ma sœur, et priez-la...

L'ABBESSE. Je me nomme Jeanne de Laubardemont, je suis supérieure du couvent des Ursulines; je ne prie pas, j'ordonne ou je me tais.

MIGNON. Alors, j'y vais moi-même. (*Il s'approche de Bianca, qui a lu le billet de Sourdis; elle le regarde venir à elle.*)

MAURIZIO. Que se passe-t-il donc?

LA MÈRE DE GRANDIER. Est-ce qu'on lui a remis le billet, Daniel?

DANIEL. Oui, ma mère, on le lui a remis.

BIANCA, *à Mignon, en le regardant en face.* Mon père, vous êtes un homme de Dieu, et comme tel, vous ne sauriez mentir, n'est-ce pas? Tout ce que l'on m'a dit est bien vrai?

MIGNON. A quel propos me demandez-vous cela?

BIANCA. Il est vrai que monsieur de Sourdis m'a oubliée, n'est-ce pas?

MIGNON. Ma fille!

BIANCA. Qu'il est en Italie, n'est-ce pas?

MIGNON. Ma fille!

BIANCA. Et qu'il va se marier à Turin? Tout cela est bien vrai? car en face de Dieu, vous n'oseriez pas mentir; répétez-moi donc que tout cela est vrai.

MIGNON. Ma fille!

DEUX RELIGIEUSES, *revenant à Bianca.* On vous attend, ma sœur.

BIANCA. C'est bien, me voilà. Continuez votre interrogatoire, mon père, je suis prête à répondre.

MIGNON, *reprenant.* Bianca Albizzi, promettez-vous de dire toute la vérité?

BIANCA, *d'une voix presque menaçante.* Je le promets.

MIGNON. Est-ce de votre plein gré et de votre libre volonté que vous êtes ici?

BIANCA, *à voix haute.* Non. C'est parce que l'on m'a trompée. (*Mouvement dans l'assemblée.*)

VOIX CONFUSES. Elle a dit non! — Elle a dit non! — Elle a dit qu'on l'avait trompée.

LE BAILLI. Avez-vous entendu, madame la baillive?

LES FEMMES. Oui, elle a dit non. — On l'a trompée, pauvre jeune fille!

MIGNON. Faites faire silence. (*A Bianca, à demi-voix.*) Réfléchissez à ce que vous avez dit, mon enfant. (*Haut.*) Faites-vous vœu de pauvreté, d'obéissance et de célibat?

BIANCA, *d'une voix forte.* Non!

MIGNON. Ma fille, remettez-vous et écoutez-moi, vous ne m'avez pas entendu.

BIANCA. Si fait : vous me demandez si je promets à Dieu pauvreté, obéissance et célibat, je vous ai bien entendu, et je vous réponds : Non, non, non, je ne promets rien.

L'ABBESSE, *riant.* Bon! encore une âme qui se perd. (*Murmure, tumulte.*)

LES RELIGIEUSES. Ma sœur! ma sœur!

LES PRÊTRES. Ma fille!

BIANCA. Oui, c'est un grand scandale, je le sais, mais il retombera sur la tête de ceux qui m'ont trompée. J'en appelle à vous tous qui m'écoutez, à tous ceux qui ont aimé une seule fois dans leur vie. On m'a dit que l'homme que j'aimais ne m'aimait plus; on m'a dit qu'il avait quitté la France de peur de me revoir; on m'a dit qu'il était en Italie et qu'il allait épouser une autre femme; et ainsi peu à peu, douleur à douleur, désespoir à désespoir, on m'a prosternée aux pieds de Dieu; j'ai cru que j'avais tout perdu sur la terre, et j'ai demandé au ciel de me donner la prière... en place de l'amour. Mais on mentait, il m'aime toujours, il est en France. Il revient, il me dit de me conserver à lui, il me dit de ne pas faire de vœux, il me dit... (*On la force de se mettre à genoux, on veut lui jeter un voile sur la tête, elle se débarrasse du voile, ses cheveux tombent, une religieuse s'approche avec des ciseaux; elle se*

débat un instant en disant :) A moi ! à moi ! (*Puis elle s'échappe des mains de celles qui l'entourent et vient jusque sur le devant en criant :*) Non ! non ! non ! je ne veux pas qu'on me coupe les cheveux, je ne le veux pas ! Non ! non ! non ! je ne le veux pas ! (*Tumulte, grand bruit dans l'assistance.*)

SCENE IV.

LES MÊMES, SOURDIS, *hors de l'église.*

SOURDIS. Bianca ! Bianca !

BIANCA. C'est lui !... c'est sa voix !... laissez-moi passer !...

SOURDIS, *dans l'église* Bianca !... est-il temps encore ?... Oh ! je te disputerai à tout le monde, même à Dieu ! (*Il tire son épée.*)

MAURIZIO. L'épée au fourreau, monsieur, si vous ne voulez pas avoir le poing coupé pour avoir tiré l'épée dans une église !

SOURDIS. Maurizio ici !

BIANCA. Mon frère en France !

MAURIZIO. Je suis le frère de cette jeune fille, je représente toute sa famille, qui la voue à Dieu par ma voix, et voici un ordre du cardinal-duc qui enjoint d'achever la cérémonie nonobstant toute opposition. (*Aux soldats qui sont dans l'église.*) Faites votre devoir.

SOURDIS. Oh ! Nogaret, Baracé, à moi ! fût-ce de force, il faut que nous l'enlevions !

BIANCA, *allant embrasser la croix.* Mon Dieu ! mon Dieu ! je n'ai donc plus d'espoir qu'en vous !

SCENE V.

LES MÊMES, GRANDIER, *étendant la main au-dessus de Bianca.*

GRANDIER. Qui donc veut donner à Dieu une épouse malgré elle et malgré lui ?

TOUS, *reculant.* Urbain Grandier ! Urbain Grandier ! (*Tumulte.*)

BIANCA. Oh ! soyez mon appui, mon soutien, mon sauveur !

GRANDIER. Laissez passer monsieur de Sourdis. (*Les gardes hésitent.*)

MAURIZIO. Je parle au nom du cardinal-duc, prenez garde !

GRANDIER. Et moi je parle au nom de Dieu !... Laissez passer monsieur de Sourdis. (*Les rangs des soldats s'ouvrent.*)

SOURDIS. Grandier, mon ami !

GRANDIER, *remettant Bianca entre les mains de Sourdis.* Ma fille, vous eussiez fait une mauvaise religieuse, Dieu préfère que vous soyez une honnête femme. Allez !

L'ABBESSE, *regardant Grandier.* Cet homme est trop beau pour une créature terrestre. Il faut que ce soit un ange ou un démon.

Cinquième Tableau.

LA CELLULE DE GRANDIER.

Cellule de peintre, de savant, de musicien, aussi bien que cellule de moine. Le portrait de la Vierge que l'on a vu chez Urbain Grandier, et qui n'est autre que celui d'Ursule de Sablé. Un beau rayon de jour pénètre dans la cellule, à travers une fenêtre toute tapissée de fleurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

URBAIN GRANDIER, UN RELIGIEUX.

GRANDIER, *assis et remettant une lettre au moine.* Cette lettre, comme vous le voyez, mon frère, est pour monsieur d'Escoubleau de Sourdis, archevêque de Bordeaux. Je lui rends compte de ma conduite dans toute cette affaire ; je lui raconte dans les moindres détails ce qui vient de se passer au couvent des Ursulines. Je lui dis que cette prise forcée de voile était un sacrilége ; il est important que cette lettre arrive le plus tôt possible. Je pourrais être prévenu par quelque déclaration ennemie. Le messager ne s'arrêtera en route que le temps absolument nécessaire et descendra directement à l'archevêché. Allez, mon frère. (*Le religieux s'incline et sort.*)

SCENE II.

GRANDIER, *seul.*

Ma mère était là, Daniel y était aussi, mes bras se sont ouverts malgré moi pour les serrer sur mon cœur. Pauvre Grandier, que tu es faible encore !... O mon Dieu ! pourquoi mêlez-vous donc à l'amour que je leur porte le souvenir d'un autre amour ? Non, je ne les reverrai pas encore, je leur parlerais d'elle, et c'est bien assez d'en parler à vous, mon Dieu, qui en avez fait un ange et qui l'avez assise à vos côtés. Elle les a connus, elle les a aimés ; si je les revoyais, c'est comme si je la revoyais, elle. Oh ! non, je ne les reverrai pas, pas encore du moins.

SCÈNE III.

GRANDIER, LE RELIGIEUX, *puis* LE BAILLI.

LE RELIGIEUX Votre commission est faite, mon révérend père, et le messager va partir à l'instant même.

GRANDIER. Reveniez-vous pour me dire cela seulement ?

LE RELIGIEUX. Je revenais pour vous dire, mon révérend, que monsieur le bailli demande à vous parler.

GRANDIER. Le bailli ?

LE RELIGIEUX. Il a, dit-il, une communication importante à vous faire.

LE BAILLI, *de la coulisse.* Est-ce que je vous dérange, mon révérend ?

GRANDIER. Non pas.

LE BAILLI. C'est que, dans ce cas, je reviendrais un autre jour.

GRANDIER. Entrez, je vous prie, monsieur le bailli.

SCÈNE IV.

GRANDIER, LE BAILLI.

LE BAILLI. Ah ! me voilà dans le *sanctum sanctorum.* C'est ici que vous faites ces beaux sermons que vous nous débitez en chaire; c'est ici que vous composez cette belle musique qu'on nous chante au Salut; c'est ici enfin que vous peignez ces beaux tableaux que les étrangers qui visitent nos églises croient que nous faisons venir de Venise, de Florence ou de Rome.

GRANDIER. Monsieur le bailli, je n'ai pas quitté le monde seul, j'ai emmené avec moi dans la solitude un ami fidèle, un compagnon assidu : le travail.

LE BAILLI. Le fait est que vous avez le droit de le prêcher aux autres, vous. De ma chambre à coucher, je vois la fenêtre de votre cellule ; eh bien ! à quelque heure de la nuit que je m'éveille, si je regarde par ici, votre lampe brûle. Vous ne dormez donc pas, vous ?

GRANDIER. Je dors peu, du moins.

LE BAILLI. De sorte que vous vous occupez sans cesse ?

GRANDIER. Le temps est un serpent qui mord celui qui ne sait pas l'employer, et qui caresse celui qui sait le mettre à profit.

LE BAILLI. Et vous ne croyez pas ces occupations un peu profanes ?

GRANDIER. Non, monsieur le bailli, car je crois que le Seigneur est au fond de toute chose, et vous savez : qui croit, voit. Moi, je vois Dieu partout. Ce problème que je demande à la science, c'est Dieu. Cette mélodie que je cherche dans la musique, c'est Dieu. Ce beau idéal que je rêve dans la peinture, c'est Dieu. Tout ce qui est grand et beau vient de Dieu et retourne à Dieu. Mais vous avez, dites-vous, une communication importante à me faire, monsieur le bailli.

LE BAILLI. Ah ! d'abord je voudrais vous féliciter sur ce que vous avez fait aujourd'hui à l'église, à propos de cette pauvre fille que l'on voulait faire religieuse malgré elle.

GRANDIER. Vous ne me blâmez donc pas de lui être venu en aide ?

LE BAILLI. Oh ! non, bien au contraire, ni nos femmes non plus. Ah ! si vous pouviez écouter à toutes les portes, je suis sûr qu'il n'y a pas, à l'heure qu'il est, excepté peut-être au couvent des Ursulines, une seule commère dans tout Loudun qui ne chante vos louanges. Ah ! prenez garde ; si cela continue, je crois que vous en damnerez encore plus que vous n'en sauverez.

GRANDIER. Ainsi vous trouvez que j'ai fait ce que je devais faire ?

LE BAILLI. Oui, oui, oui, quoiqu'il y ait quelque danger à cela. Savez-vous que la chose pourrait bien mal tourner pour vous ?

GRANDIER. Ah ! ah ! Vous pensez que ma désobéissance ou plutôt même mon opposition aux ordres du cardinal...

LE BAILLI. Non, je ne m'effraie pas beaucoup des grands ennemis, je n'ai peur que des petits ; le cardinal a trop de choses à faire pour s'occuper de vous ; mais prenez garde à Mignon, le directeur de nos béguines, à qui vous enlevez une dot de six mille écus ; mais prenez garde à Barré, son vicaire ; ils ont du temps de reste, eux, et quand ils l'emploieraient à vous faire pièce, cela ne m'étonnerait point.

GRANDIER. Est-ce là la communication importante que vous aviez à me faire, monsieur le bailli ? En ce cas, je vous remercierais du plus profond de mon cœur de vous être dérangé à mon intention.

LE BAILLI. Non, ce n'était pas cela encore. Je viens, comme vous êtes non-seulement un saint homme, mais encore un savant docteur, monsieur Grandier, — je viens vous faire part de certains bruits qui commencent à courir par la ville, et vous demander si vous croyez à leur réalité.

GRANDIER. Ah ! vous voulez parler des apparitions qui ont lieu dans certaines parties du vieux château de Loudun ?

LE BAILLI. Oui. Et cela malgré le voisinage du couvent de nos Ursulines.

GRANDIER. Vous attachez de l'importance à tous ces commérages de vieille femme, monsieur le bailli ? vous êtes bien bon.

LE BAILLI. Eh ! eh ! des gens fort sensés et aucunement timides m'ont assuré, mon révérend, avoir, en passant le jour près d'une ouverture donnant sur les caveaux du couvent, entendu comme des gémissements, comme des plaintes, comme des prières ; tandis que d'autres, en passant la nuit près du cloître, m'ont dit avoir vu, — oh ! de leurs yeux vu, — de grandes formes blanches errantes sur les terrasses, et faisant avec leurs voiles des signes de menace aux curieux.

GRANDIER. Des signes de menace avec des voiles ne sont pas des signes bien dangereux, monsieur le bailli.

LE BAILLI. Alors, vous ne croyez pas aux apparitions?

DANIEL, *passant par la fenêtre et allant se cacher derrière le rideau.* Eh bien ! si tu n'y crois pas frère, je vais t'y faire croire, moi.

LE BAILLI. Il me semble pourtant que les livres saints... Ah ! vous n'y croyez pas ?

GRANDIER. Je ne dis point cela, monsieur le bailli. Je crois à tous les faits contenus dans l'ancien et le nouveau Testament, et même à quelques-uns de ceux qui sont rapportés dans les livres païens. Or, je vois dans la Bible que l'ombre de Samuel, évoquée par la pythonisse d'Endor, est apparue à Saül. Je vois dans l'Evangile que le Christ est apparu à Madeleine. Enfin, je vois dans Plutarque qu'à Sardes le spectre de César s'est fait visible pour Brutus et lui a annoncé que sa seconde apparition à Philippes serait sa défaite et sa mort. Je serais donc mal venu, moi pauvre soldat d'hier, pauvre moine d'aujourd'hui, de lutter contre de pareilles autorités, et je crois donc à ces apparitions : aux deux premières comme articles de foi, à la troisième comme fait historique. Mais je crois que pour troubler ainsi l'ordre ordinaire de la nature, je crois que pour que sortent du tombeau ceux que la mort y a une fois couchés, je crois qu'il faut à Dieu, c'est-à-dire à la suprême unité, au suprême pouvoir, à la suprême intelligence, je crois qu'il faut de puissants motifs. Or, ce motif était puissant à l'endroit de Saül, puisqu'il s'agissait de la vie et du bonheur d'un peuple, que l'ombre de Samuel venait disputer à la folie de son roi. Or, ce motif était puissant à l'égard de Madeleine, puisqu'il s'agissait, par l'organe d'une des saintes femmes qui avaient assisté à sa mort, de proclamer la résurrection du Christ. Or, ce motif était puissant vis-à-vis de Brutus, puisque c'était l'avis donné au meurtrier par la victime, que le meurtre politique est non-seulement infâme et odieux à l'égal des autres meurtres, mais encore inutile. Voilà les apparitions auxquelles je crois, monsieur le bailli, et cela parce qu'elles ont un grand but d'humanité, de foi ou de doctrine; mais aux apparitions qui ont pour but d'éloigner les curieux d'un soupirail, d'une carrière ou des ruines d'un vieux château, non ! à celles-là, je vous avoue que j'y crois peu ou plutôt pas du tout.

LE BAILLI. Mon cher Grandier, vous parlez comme un livre, et même je dirai qu'il y a bien des livres qui ne parlent pas comme vous. Mais si ces apparitions se confirment, comme c'est moi qui, en ma qualité de bailli, ai certaines responsabilités vis-à-vis de mes concitoyens, que faudra-t-il que je fasse ?

GRANDIER. Vous viendrez me trouver un soir, monsieur le bailli. Je détacherai de la muraille cette palme qui m'a été rapportée de Jérusalem et qui, lorsqu'elle tenait à sa tige, ombrageait le divin tombeau de notre Seigneur. Et ce rameau bénit à la main, j'irai moi-même, confiant dans la pureté de mon cœur et dans l'assistance de Dieu, m'assurer de la vérité.

LE BAILLI. Mon révérend, vous êtes un grand courage et un grand esprit. Il y a à la fois en vous du soldat et du moine.

GRANDIER. Il y a le chrétien, monsieur le bailli, et voilà tout.

LE BAILLI. Eh bien, c'est dit, je me tiens à l'affût des apparitions, je guette les revenants, et s'ils se montrent de nouveau, je viens vous chercher, et nous faisons l'expédition ensemble.

GRANDIER. C'est convenu, monsieur le bailli.

LE BAILLI. A vous revoir, mon père, à vous revoir.

SCÈNE V.

GRANDIER, DANIEL, *paraissant.*

DANIEL. Ah ! le voilà donc parti. Ce n'est point malheureux. Est-il bavard, ce bailli ?

GRANDIER. Daniel !

DANIEL. Oui, Daniel, Daniel, qui est obligé d'entrer par la fenêtre, parce que son frère lui ferme la porte, et je crois, Dieu me pardonne, après lui avoir fermé la porte, lui ferme les bras.

GRANDIER. Oh ! non, non ! Viens, mon enfant, viens ! (*Il lui tend les bras, Daniel s'y jette, Urbain le presse contre son cœur, puis fond en larmes, s'assied sur une chaise, tandis que Daniel reste debout, enveloppé dans ses bras.*)

DANIEL. Pauvre frère ! N'aurait-il pas mieux valu que ce fût ainsi depuis longtemps ? Aujourd'hui, peut-être, la blessure serait cicatrisée.

GRANDIER. Mon cher enfant, ce sera ainsi sans cesse, et la blessure saignera toujours. Seulement elle saigne en dedans, Daniel, et personne ne la voit saigner, que Dieu, qui m'a repris Ursule, et que toi, qui l'as connue.

DANIEL. Oh ! je disais bien à maman que c'était pour cela que tu ne voulais pas nous revoir.

GRANDIER. J'avais tort. Cela fait du bien de pleurer. Quand trop de larmes s'amassent sur le cœur, elles étouffent celui qui ne les répand pas. Oh ! n'est-ce pas, mon enfant, que Dieu ne peut m'en vouloir de la pleurer ?

DANIEL. Je la pleure bien, moi qu'elle n'aimait pas comme elle t'aimait, moi qu'elle

n'aimait que comme un enfant et comme un frère. Aussi tu t'es enfui, toi ; moi je suis resté.

GRANDIER. Voulais-tu, moi, qui venais de me donner tout entier à Dieu, que j'offrisse aux hommes le spectacle de ma douleur ? Oh! c'est un dernier sentiment d'orgueil qui m'a entraîné, et j'en suis bien puni; car je ne sais pas même où elle dort du dernier sommeil, car à travers les larmes que je verse sur sa mort, je ne puis pas même entrevoir son tombeau.

DANIEL. Elle est dans le cimetière de Sablé, frère, et l'on a planté sur son tombeau de grands arbres que l'on aperçoit de la fontaine de la route.

GRANDIER. Et son sépulcre, de quelle forme est-il? A-t-elle au moins les fleurs qu'elle aimait? C'étaient les roses blanches, le jasmin, les violettes. Qui prend soin de tout cela? qui veille sur la mort de celle qui veillait sur la vie de tous ?

DANIEL. Hélas ! je ne saurais te le dire non plus, frère. J'ai bien été, comme les autres, de l'église au cimetière ; mais, arrivé à la porte, en songeant qu'on allait l'enfermer dans un caveau sombre, ou la descendre dans une fosse humide ; en songeant que j'allais entendre crier les gonds rouillés d'une porte sépulcrale, ou retentir sur la bière cette première pelletée de terre qui sépare la vie de l'éternité, oh ! oh ! j'ai tant pleuré, frère, que ma mère m'a dit : N'allons pas plus loin, mon enfant, et qu'elle m'a emmené, car elle pleurait aussi fort que moi. Pauvre mère, va !...

GRANDIER. Et tu n'es jamais retourné seul ?

DANIEL. Au cimetière de Sablé ! Non, jamais, jamais !

GRANDIER. Oh ! il faut pourtant que je sache où elle repose, il faut que je connaisse son tombeau. Nous allons y aller ensemble, n'est-ce pas, mon cher Daniel !

DANIEL. Où cela ?

GRANDIER. Au cimetière de Sablé. (*Il lui prend les mains et le regarde.*)

DANIEL. Oh ! avec toi, j'irai partout où tu voudras, frère.

GRANDIER. Viens, alors.

DANIEL, *fermant les yeux*. Ah !

GRANDIER. Y sommes-nous?

DANIEL. Oui, attends. Je crois que nous voilà à la porte. Mais je ne vois pas bien. (*Grandier passe la main sur les yeux de l'enfant ; ses yeux s'ouvrent.*)

GRANDIER. Vois-tu mieux ?

DANIEL. Oui.

GRANDIER. Alors, conduis-moi.

DANIEL. Ah ! comme il est triste, le cimetière ! toutes les feuilles tombent des arbres comme des âmes qui s'envolent. Toutes les fleurs se fanent comme des vierges qui meurent.

GRANDIER. Ursule ! Ursule !

DANIEL. Prends garde, frère. On dit que de heurter la pierre d'un tombeau cela porte malheur. Prends garde, et suis ce petit sentier : c'est là-bas, vois-tu, à ces quatre cyprès. Pourquoi n'a-t-on pas mis d'autres arbres que les cyprès ? Jamais les oiseaux ne s'y reposent, dans les cyprès, et elle, elle aimait tant le chant des oiseaux !

GRANDIER. Ursule! Ursule!

DANIEL. Nous y voilà ! Tiens, c'est au delà de cette balustrade. Il y a quatre tombes dans le petit enclos. Ce n'est pas celle-ci; celle-ci c'est celle de sa mère. Ce n'est pas celle-ci non plus ; celle-ci, c'est celle de son frère, qui était du même âge que moi, tu sais ? et qu'on appelait Didier. Bonjour, Didier... Ah ! ah ! voici la sienne !

GRANDIER. Ursule ! Ursule !

DANIEL. C'est une grande dalle de marbre avec une croix sculptée. Attends, je vais lire l'inscription du tombeau : « Ici, ici gît très-haute et très-puissante demoiselle Ursule de Sablé, comtesse de Rovère. Elle était née au monde le 1er mai 1610, et elle est remontée à Dieu le 15 juin 1629. »

GRANDIER. Vierge sainte, priez pour moi.

DANIEL. Oh ! mon frère, oh ! que c'est étrange !

GRANDIER. Quoi donc ?

DANIEL. Je vois sous la pierre comme s'il n'y avait pas de pierre ; je vois dans le caveau comme s'il était éclairé.

GRANDIER. Eh bien ?

DANIEL. Eh bien ! il y a une bière, mais elle est vide.

GRANDIER. Que dis-tu ?

DANIEL. Je dis, je dis, je dis qu'il n'y a pas de cadavre dans le cercueil.

GRANDIER. Mon Dieu !

DANIEL, *cherchant*. Non ! non ! non !

GRANDIER. Mais ils l'ont donc enlevée pour la conduire dans une autre sépulture ?

DANIEL. Attends... Oui, je les vois. Il y a une femme et deux hommes. Ils prennent le cadavre... ils l'emportent...

GRANDIER. Où cela ?

DANIEL. Je les suis. Sois tranquille. On la met dans une voiture. La voiture part. Elle entre à Loudun. On la descend au couvent des Ursulines. C'est la nuit. La femme a une

clef de la grille. Elle ouvre. Elle indique les caveaux du couvent... Ah ! nous voilà encore au milieu des tombeaux! Elle dépose Ursule dans un caveau qui ferme avec une grille. Elle allume une lampe. Elle met près d'elle un pain et de l'eau. Elle sort. Attends! attends! Mon Dieu! Ursule se réveille. Il me semble... oui, je la vois... elle est à genoux... elle prie... elle n'est pas morte !

GRANDIER. Ursule n'est pas morte !

DANIEL. Mais non! puisque je te dis qu'elle prie! puisque je te dis que je la vois!

GRANDIER. Oh! tu es sûr? tu es sûr?

DANIEL. Je la vois !

GRANDIER. Et tu peux me conduire où elle est?

DANIEL. Oui, oui, certainement, si tu ne m'éveilles pas.

GRANDIER. Ah! viens! viens!

DANIEL. Suis-moi! (*Ils sortent.*)

ACTE DEUXIÈME.

Sixième Tableau.

Le caveau sépulcral du couvent des Ursulines, grand escalier par lequel on y descend. — Sur le devant, l'in pace isolé par une grille. — L'in pace est à la gauche du spectateur, une lampe l'éclaire d'un jour particulier.

SCÈNE PREMIÈRE.

URSULE, *dans le caveau, assise sur de la paille; devant elle,* JEANNE DE LAUBARDEMONT *appuyée à la porte de l'in pace.*

URSULE. Mais enfin, madame, aurez-vous pitié de moi un jour, et me direz-vous quel crime j'ai commis, pour vivre ici enchaînée dans un cachot au centre de la terre? et cela depuis combien de temps, je n'en sais rien, car j'ai cessé de compter les jours et les nuits, jours et nuits s'étant à la fin confondus pour moi dans une éternelle obscurité.

JEANNE. N'êtes-vous pas morte, et le séjour des morts n'est-il pas le tombeau ?

URSULE. Oh! les morts, les morts du moins dorment dans l'attente de la résurrection éternelle, tandis que ma délivrance à moi, c'est la mort! c'est la mort!

JEANNE. Pourquoi l'attendez-vous, cette mort que vous implorez? pourquoi n'allez-vous point au devant d'elle? N'avez-vous point là, à la portée de la main, ce qu'il vous faut pour vous débarrasser de la vie quand la vie vous sera à charge?

URSULE. Ce poison, n'est-ce pas? Pourquoi au lieu de ce narcotique qu'on m'a donné et qui m'a fait passer pour morte, pourquoi, dites, ne m'a-t-on pas donné tout de suite un poison qui m'eût tuée?

JEANNE. Parce que celle qui avait à se venger de vous, n'a pas voulu commettre un crime inutile. Pourquoi vous tuer, quand elle pouvait vous laisser vivre? n'êtes-vous pas morte en réalité, et croyez-vous, vous, qu'un vrai sépulcre soit plus profond et plus sourd que cette prison qui vous renferme?

URSULE. J'ai compris un seul mot de ce que vous venez de me dire: celle qui veut se venger de moi, c'est vous, n'est-ce pas, madame?

JEANNE. C'est moi, vous l'avez dit.

URSULE. Vous venger de moi! mais en quoi vous ai-je offensée? je ne vous avais jamais vue avant le jour où je me suis réveillée dans ce cachot, je ne vous connais pas, et aujourd'hui encore que vous me dites que vous vous vengez de moi, je ne sais pas même votre nom... Non, madame, je le répète, vous ne sauriez vous venger de moi, puisque jamais je ne vous ai fait de mal.

JEANNE. Tu ne m'as jamais fait de mal... Regarde-moi, je suis jeune encore, belle encore, riche et de haute naissance, nul ne me forçait à faire de vœux, et pourtant je porte cet habit, je suis supérieure d'un couvent, et une fois par jour, je me condamne à descendre au fond de ces caveaux pour t'apporter la lumière et la vie. Eh bien! ces vœux, cet habit, ce crime même que je commets en te séparant du monde, c'est toi qui es cause de tout.

URSULE. Si cela est ainsi, je vous demande pardon, et je prierai pour vous; mais, je vous le répète, je ne comprends pas.

JEANNE. Tu ne comprends pas! Ainsi, tu crois que le mal qu'une femme peut faire à une autre femme n'est que dans le poison qu'elle lui verse ou dans le coup de poignard dont elle la frappe? Il faut, pour te donner une idée du mal, que tu voies le breuvage qui empoisonne ou le fer qui tue! Et la jalousie qu'une rivale fait boire, et l'amour dédaigné avec lequel elle vous déchire le cœur, tu comptes cela pour rien... Tu ne m'as point fait de mal? et que m'importe que le mal ne vienne pas de toi, s'il me vient par toi?

URSULE. Ah! vous avez connu Urbain, vous l'avez aimé, je comprends tous. Si vous l'avez connu, madame, où est-il? que fait-il? qu'est-il devenu?

JEANNE, *fausse sortie.* Adieu, Ursule.

URSULE, *s'élançant.* Oh! madame, un moment encore, un mot encore.

JEANNE. Que t'importe où il est, ce qu'il fait, ce qu'il est devenu, puisque tu es séparée de lui pour toujours?

URSULE. C'est l'arrêt que vous avez prononcé, madame; mais il n'est pas encore ratifié par le Seigneur. Le Seigneur est bon, le Seigneur est miséricordieux; si profondément que vous m'ayez ensevelie, son regard descendra jusqu'à moi, ou ma prière montera jusqu'à lui... un jour il me délivrera.

JEANNE. T'a-t-il délivrée depuis deux ans?

URSULE. Peut-être suis-je condamnée à un temps d'épreuve, et n'ai-je point encore assez souffert.

JEANNE. Rêve toi-même aux événements qui peuvent te tirer d'ici, et dis-moi sur lequel tu peux compter, voyons...

URSULE. Tenez, approchez-vous, et voyez cette goutte d'eau qui tombe toutes les minutes de la voûte sur cette dalle, et cela avec une telle régularité qu'elle eût pu me servir à mesurer le temps; eh bien! elle est parvenue à percer cette pierre.

JEANNE. Il y a mille ans peut-être qu'elle tombe ainsi une fois toutes les minutes.

URSULE. Eh bien, que j'applique mon esprit à user ma chaîne; je suis jeune, j'avais dix-neuf ans quand j'ai été renfermée ici, et peut-être, ne fût-ce qu'avec mes larmes, je parviendrai à user comme cette goutte d'eau a fait de la pierre... et alors...

JEANNE. Et alors, tu trouveras cette grille fermée, cette porte fermée ; les useras-tu l'une et l'autre avec tes larmes, dis?

URSULE. Eh bien! lui aussi souffre, lui aussi me cherchera de son côté!...

JEANNE. D'abord, il te croit morte, et puis, te sût-il vivante, qui te dit qu'il t'aime encore?

URSULE. Puisque tu as fait des vœux, puisque tu as pris le voile, puisque tu descends dans ce cachot une fois par jour, tu vois bien qu'il n'a pas cessé de m'aimer.

JEANNE. Soit, suppose tout. Ursule, suppose que tes larmes usent ta chaîne, suppose que Grandier t'aime toujours, suppose que Grandier te cherche, suppose qu'il prenne à mon cou cette clef qui ne me quitte jamais, suppose que tu entendes son pas, suppose que tu entendes sa voix, suppose qu'il puisse apparaître tout à coup à travers ces grilles...

URSULE. Oh! alors ce jour-là me payera de toutes mes peines!

JEANNE. Ce jour-là sera le plus cruel et le plus désespéré de tes jours, car en le revoyant, Ursule, tu comprendras du premier coup d'œil que tu viens, en le revoyant, de le perdre pour jamais.

URSULE. Que voulez-vous dire?

JEANNE. Oui, Urbain pense toujours à toi, oui, Urbain t'aime toujours, il t'aime au delà de ce que tu as pu croire, de ce que tu as pu rêver, il t'aime tant, pauvre Urbain, il t'aime tant, qu'il s'est fait prêtre. (*Elle sort.*)

URSULE, *tombant.* Oh! mon Dieu! mon Dieu!

SCÈNE II.

URSULE, *seule.*

C'est moi qui vis, et c'est lui qui est mort! Pauvre Urbain! il m'aimait donc bien qu'il a renoncé à ce monde du moment où on lui a dit que je n'en étais plus?... Oh! le Seigneur m'est témoin, Urbain, que dans mes heures les plus désespérées et les plus mortelles, je n'ai pas douté un instant de ton amour, Urbain, tu étais là éternellement près de moi, et je te voyais, je t'écoutais et je me disais : Oh! il faut qu'il me croie morte, puisqu'il ne m'a pas encore retrouvée. Oh! si j'avais un moyen de lui faire savoir que je suis vivante, si j'avais un moyen de lui faire connaître où je suis! Mon Dieu, mon Dieu, conseillez-moi, inspirez-moi, mon Dieu! (*Grandier paraît au fond, pendant qu'Ursule prie. Tout à coup Ursule tressaille.*) Oh! qu'est-ce que ceci? je suis tellement habituée au silence de cette solitude, mon oreille connaît si bien tous les bruits de l'eau dans les profondeurs de ces rochers, du bruit du vent sous ces voûtes... ce n'est ni le murmure de l'eau, ni les plaintes du vent, c'est le pas de deux personnes.... deux personnes.. oui!.. Pourquoi donc deux personnes?... cette femme vient toujours seule, d'ailleurs elle sort d'ici, pourquoi y rentrerait-elle?.. Mon Dieu, pardonnez-moi, mais on dirait que c'est son pas à lui, on dirait que c'est son pas et celui de Daniel... Oh! mon cœur, ne bats pas si fort, tu m'empêches d'entendre.

SCÈNE III.

URSULE, *dans l'in pace,* GRANDIER *et* DANIEL, *de l'autre côté de la grille.*

DANIEL. Viens, mon frère, nous approchons.

GRANDIER. Nous approchons, dis-tu?

DANIEL. Oui, tiens, là (*Il montre du doigt.*)

URSULE. Oh! mon Dieu! mon Dieu!

GRANDIER. Mais il y a une grille qui nous empêche d'arriver jusqu'à elle.

URSULE. C'est sa voix! c'est sa voix!

DANIEL. Attends!

GRANDIER. Que fais-tu ?

DANIEL. Attends, te dis-je? (*Il touche les barreaux de la grille les uns après les autres.*) Secoue ce barreau, frère; il est rongé par la rouille, il cédera.

GRANDIER. Celui-ci?

DANIEL. Oui.

GRANDIER. Mon Dieu, donnez-moi la force.

URSULE. C'est lui ! c'est Urbain ! (*Elle essaie de briser sa chaîne.*) Urbain, c'est Ursule ! Urbain, à moi, à moi, je suis ici !

GRANDIER, *secouant le barreau.* Attends! attends ! me voilà ! (*Tous deux réussissent en même temps dans un violent effort. Ursule rompt sa chaîne et Grandier arrache le barreau, ils se précipitent en même temps et se trouvent d'un côté de la grille de l'in pace. Daniel s'assied immobile.*)

TOUS DEUX. Ursule !

URSULE. Grandier ! Ah! je savais bien qu'il me trouverait.

GRANDIER, *regardant sa robe.* Mon Dieu! mon Dieu ! en la revoyant j'avais tout oublié... Ursule, pardonnez-moi.

URSULE, *tombant à genoux.* Votre bénédiction, mon père !

GRANDIER. Oh ! oui, soyez bénie, ange du ciel qui pour moi avez souffert comme un martyr, soyez bénie, vous que Dieu me défend d'aimer comme une amante, mais me permet d'aimer comme une sœur.

URSULE. Hélas! hélas !

GRANDIER. Ursule, ma sœur, ayez pitié de moi, aidez à mon courage au lieu de l'affaiblir. Ursule, l'important est d'abord de vous faire sorti d'ici : où est la clef de cette grille?

URSULE. Cette femme qui me tient prisonnière : la porte éternellement à son cou, et vous ne parviendrez pas à la lui enlever.

GRANDIER. Peut-être. (*Appelant.*) Daniel !

DANIEL, *se levant et venant.* Me voilà !

URSULE. Mon Dieu, qu'a-t-il donc? je ne reconnais ni sa voix ni sa démarche ; on dirait qu'il est mort.

GRANDIER. Soyez sans inquiétude, Ursule. Daniel, cette femme qui était ici tout à l'heure, cette femme qui tient Ursule renfermée, est-ce la même que celle que tu as vue faisant ouvrir le tombeau ?

DANIEL. Oui, c'est la même.

GRANDIER. La connais-tu ?

DANIEL. Oui, je la connais.

GRANDIER. Comment sa nomme-t-elle?

DANIEL. Jeanne de Laubardemont!

GRANDIER. Je m'en doutais! La clef de cette grille la quitte-t-elle quelquefois ?

DANIEL. Jamais !

GRANDIER. Où la porte-t-elle ?

DANIEL. Ursule te l'a dit, à son cou.

GRANDIER. Y a-t-il un moyen de la lui enlever?

DANIEL. Celui auquel tu penses.

GRANDIER. Tu crois donc que je réussirai ?

DANIEL. Avec l'aide de Dieu, oui !

GRANDIER. Où la trouverai-je en ce moment?

DANIEL. Dans le cloître où elle donne une fête à ses religieuses.

GRANDIER Par où y pénétrerai-je ?

DANIEL. Ce chemin y conduit.

GRANDIER. Ursule, avant une demi-heure vous serez libre ou je serai mort.

URSULE. Seigneur, Seigneur, que se passe-t-il donc ? et ce que je vois de mes yeux est-il bien réel ?

DANIEL. Ne crains rien, ma sœur, Dieu est avec lui. (*Grandier repasse par l'ouverture et s'éloigne rapidement, en faisant signe à Ursule qu'il va revenir. Ursule le suit avidement des yeux, la tête passée à travers les barreaux de la grille.*)

Septième Tableau.

LE CLOITRE DU COUVENT DES URSULINES.

Le devant dans la lumière : à travers les arcades, l'herbe et les cyprès du jardin éclairés par la lune. A gauche, le cloître s'enfonce dans une profondeur infinie.

Au lever du rideau, deux religieuses vêtues de blanc, et couvertes d'un long voile, traversent la scène. Nogaret entre et aperçoit deux religieuses en costumes mondains. il fait signe à Baracé d'approcher, chacun d'eux prend le bras d'une religieuse.)

Jeanne de Laubardemont entre à son tour, les seigneurs se rangent à son approche ; elle s'assied sur un tombeau, alors on lui apporte une harpe d'une forme antique.

BALLET.

Le dernier pas est dansé par deux Espagnoles, c'est un boléro très-vif. Au moment où dans une figure de la danse, les lèvres des deux femmes se touchent, un changement de musique annonce l'apparition de Grandier. Tout le monde s'enfuit, Jeanne veut aussi s'éloigner, mais elle demeure comme attachée aux marches du tombeau. Urbain s'approche d'elle avec un geste impérieux; elle détache la clef de son cou, et Urbain s'éloigne lentement. Jeanne reste immobile.

ACTE TROISIEME.

Huitième Tableau.

LA CELLULE D'URBAIN GRANDIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

URBAIN, *entrant avec Ursule.* (*Ursule est cachée sous une robe de moine.*)

GRANDIER, *de la porte.* Entrez, Ursule. Daniel, va chercher ma mère, sans lui dire pour quelle raison et amène-la ici. Entrez, Ursule.

URSULE, *s'asseyant.* Oh ! je ne puis croire ni à votre présence, ni à ma liberté ; il me semble que tout ce qui vient de se passer est un doux et beau rêve qui va s'évanouir au réveil.

GRANDIER. Remerciez Dieu, Ursule, car votre délivrance est sinon un rêve, du moins un miracle ; c'est Dieu qui m'a révélé votre existence cachée au reste du monde, c'est Dieu qui m'a conduit à votre cachot, et j'espère encore que c'est Dieu qui me permet de vous ramener ici ! (*Il va à la Madone et tire les rideaux.*)

URSULE. Que faites-vous, Urbain ?

GRANDIER. Rien.

URSULE. Oui, vous avez raison ; c'est Dieu qui vous permet de me ramener ici, car ici comme là-bas, je serai morte pour tout le monde, mais vivante pour le ciel et pour vous.

GRANDIER. Prenez garde, Ursule, prenez garde de vous laisser reprendre à une espérance qui ne pourrait se réaliser.

URSULE. Laquelle ?

GRANDIER. Celle que je crois lire à travers vos paroles, celle que cet habit que vous venez de revêtir a fait naître, celle que votre entrée dans cette cellule a confirmée.

URSULE. Urbain, mon ami, à peine réunis, votre intention est-elle de nous séparer déjà ?

GRANDIER. Ursule, plus nous attendrons, plus la douleur sera grande.

URSULE. Mais croyez-vous donc que cette femme puisse me réclamer, me poursuivre ?

GRANDIER. Non, je ne le crois pas ; et selon toute probabilité elle gardera le silence, et sur ce qu'elle a fait, et sur ce que j'ai vu.

URSULE. Est-ce que vous ne pouvez pas me faire recevoir comme novice, Urbain ? est-ce que, cachée sous cette robe, je ne puis pas échapper aux regards de la communauté ?

GRANDIER. Tout cela est possible, Ursule ; oui, vous pouvez demeurer ici cachée à tous les yeux, et la solitude du cloître est si profonde que vous quitteriez la terre et retourneriez au ciel sans que la terre se doute que vous lui avez été un instant rendue.

URSULE. Eh bien ! alors ?

GRANDIER. Mais où n'atteint pas l'œil de l'homme, pénètre le regard de Dieu. Au fond de cette cellule, sous cette robe si bien que vous vous cachiez, Dieu vous verra, Ursule, et moi aussi.

URSULE. Eh bien ! que verra-t-il, Urbain ? deux êtres purs et aimants qui diront ses louanges dans la profonde reconnaissance de leur cœur ; qui fondront leurs âmes dans la même prière, prière éternelle que le premier aura commencée et que le second achèvera ; qui n'auront d'autre désir que celui de s'épurer l'un par l'autre, de laisser sur la terre tout ce qui appartient à la terre, et chaque instant verra croître une plume des ailes qui un jour devraient nous porter jusqu'à Dieu.

GRANDIER. Oui, Ursule, vous voyez cela ainsi, vous, parce que vous êtes un ange, parce que vos pieds ont à peine touché la fange de ce monde ; n'ayant jamais failli, vous vous croyez infaillible ; mais moi je vous aime au delà de ma volonté, au delà de ma puissance, je sens que mon âme se laisse brûler des flammes de mon corps, oh ! je vous le dis, il faut nous séparer.

URSULE. Urbain, Urbain, si vous exigez que je vous quitte après m'avoir perdue et retrouvée ainsi, c'est que vous ne m'aimez pas.

GRANDIER. Je ne vous aime pas, moi qui vous perds pour vous avoir trop aimée ! Oh ! mon Dieu, vous qui depuis deux ans entendez mes cris, voyez mes larmes, comptez mes gémissements... oh ! mon Dieu, mon Dieu, vous qui, je l'espère, me pardonnerez cet amour insensé, vous l'entendez, elle me dit que je ne l'aime pas !

URSULE, *se levant.* Eh bien, soit ! je me séparerai de toi, Urbain ; je quitterai ce couvent, mais j'habiterai la ville ; mais ne pouvant plus te parler, je te verrai et t'entendrai du moins, je t'entendrai quand à l'église tu parleras de charité, de religion, d'amour, d'une autre existence où les âmes de ceux

qui ont souffert et ont été séparés dans ce monde auront été réunies et heureuses. Je te verrai quand tu passeras portant l'aumône aux pauvres, la consolation aux malades, la prière aux mourants, et toujours tu m'apparaîtras comme je veux te voir désormais, c'est-à-dire comme un céleste intermédiaire entre les hommes et Dieu.

GRANDIER. Oui, tu me verras ainsi; mais moi qui n'ai ni ton cœur ni tes yeux, moi je te verrai comme une femme; dans cette église où je devrai être tout au Seigneur, je ne serai qu'à toi; si l'on m'appelle, comme tu dis, pour porter aux pauvres l'aumône, aux malades la consolation, aux mourants la prière, au lieu d'aller droit à mon but sacré, je me détournerai de mon chemin pour passer dans celui où tu seras; et quand j'arriverai, regrettant de te quitter, regardant en arrière, oubliant le Créateur pour sa créature, j'arriverai trop tard, le pauvre aura eu faim et froid, le malade aura souffert, et le mourant sera mort; et ce seront autant de voix qui m'accuseront devant le Seigneur, et ces voix seront si nombreuses qu'au jour du jugement, le Seigneur me séparera, moi coupable de tant de fautes, de toi qui n'auras jamais failli.

URSULE. Oh! mon Dieu! mon Dieu!

GRANDIER. Non, mon Ursule, non, ne tentons pas Dieu! Retourne à Sablé, dans ton château, près de ce charmant village de Rovère que ma mère et que mon frère habiteront. Tu connais ma cellule, moi je connais ton château; tu me verras au milieu de mes livres, de mes instruments de musique et de chimie, partageant mes heures entre la prière et le travail, et pensant à toi pendant que je travaille et pendant que je prie; je te verrai, toi, entre tes oiseaux et tes fleurs, tes oiseaux qui égaieront l'air, et tes fleurs qui le parfumeront; je te verrai triste et rêveuse, et je me dirai : Elle est triste, parce que je suis loin d'elle; elle rêve, parce qu'elle pense à moi; puis, vois-tu, Ursule, je suis le plus vieux et je dois mourir le premier; une fois mort, Dieu, qui te défendait ma cellule, te recommandera mon tombeau. Je demanderai à partager la sépulture de mes pères. On me reconduira à Rovère, ma mère ne sera plus, mon frère est un enfant, il courra le monde ou m'aura oublié, je n'aurai plus que toi, tu seras mon seul amour dans la mort comme tu l'auras été dans la vie. Moi mort, Ursule, nous serons déjà réunis à moitié; toi morte, nous serons réunis tout à fait.

URSULE. Qu'il soit donc selon ta volonté, et non selon la mienne, Urbain.

GRANDIER. Voici Daniel et ma mère qui entrent au couvent, Ursule. Je vais tout leur dire, ou plutôt tout dire à ma mère.

URSULE. Crois-tu donc que Daniel ne lui a point tout raconté déjà?

GRANDIER. Daniel ne sait rien, Ursule, Daniel ne peut donc rien raconter.

URSULE. Mais ne m'a-t-il pas vue, ne m'a-t-il pas entendue; n'est-ce pas lui enfin qui t'a conduit vers moi?

GRANDIER. Oui, mais il dormait quand il a fait cela, et à son réveil il a tout oublié.

URSULE. Je ne comprends pas.

GRANDIER. Entre dans ce cabinet, Ursule, les voilà qui s'approchent.

URSULE. Il me semble que si j'étais à ta place, ayant si peu de temps à nous, je ne voudrais pas me séparer de toi un instant.

GRANDIER. Seras-tu séparée de moi par cette tapisserie à travers laquelle tu pourras tout entendre, et je dirai presque tout voir?

URSULE, *faisant un geste pour lui jeter les bras au cou.* Oui, Grandier, oui, tu as raison d'exiger que je te quitte. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

DANIEL, GRANDIER.

DANIEL, *essoufflé.* Oh! me voilà!

GRANDIER. Et ma mère?

DANIEL. Pauvre femme! il ne faut pas lui en vouloir; elle vient avec ses jambes de cinquante ans, et moi je viens avec mes jambes de seize, et tiens, tu vois, elle n'est pas trop en retard. Pauvre mère, bonne mère, viens, viens! le voilà ton fils. (*Regardant autour de lui.*) Tiens, où est donc le petit moine?

SCENE III.

DANIEL, GRANDIER, LA MÈRE.

GRANDIER. Ma mère!

LA MÈRE. Grandier! Grandier! je ne t'en veux pas d'avoir été près de deux ans sans me voir, j'ai été jeune, j'ai aimé et je comprends.

GRANDIER. O sainte femme! qui commences par le pardon! Merci! oh! je vais donc pouvoir te rendre, je l'espère, un peu de ce bonheur que je t'avais ôté.

LA MÈRE. Que veux-tu dire?

GRANDIER. Daniel, veille à ce que l'on ne nous dérange pas.

DANIEL, *bas.* Frère, où est donc le petit moine qui était avec toi quand tu m'as réveillé, et qui m'a serré la main, il me semble, quand tu m'as dit d'aller chercher notre mère?

GRANDIER. Tu le reverras tout-à l'heure, va, enfant, va.

DANIEL. Est-ce que je serai bien longtemps de garde?

GRANDIER. Non, sois tranquille.

DANIEL. Bon! (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

GRANDIER, LA MÈRE, URSULE, *cachée.*

LA MÈRE. Te trouves-tu donc mieux ici que dans ta chambre de Rovère?

GRANDIER. Ma mère, je suis venu chercher ici deux choses qu'on ne trouve nulle part ailleurs : la solitude et le silence; dans le silence, Dieu parle au cœur de l'homme; dans la solitude, l'homme parle au cœur de Dieu.

LA MÈRE. Et tu as parlé à Dieu, et Dieu t'a répondu?

GRANDIER. Oui, ma mère!

LA MÈRE. Et que lui as-tu demandé?

GRANDIER. La paix pour moi, le bonheur pour vous.

LA MÈRE. Et il t'a accordé la paix?

GRANDIER. Il m'a accordé tout ce que je lui demandais, ma mère.

LA MÈRE. Merci à Dieu, alors, si tu es heureux, Grandier; qu'importe le reste?

GRANDIER. Je vous ai dit, ma mère, que Dieu m'avait accordé la paix pour moi, et j'espère qu'il m'a en même temps accordé le bonheur pour vous.

LA MÈRE, *secouant la tête.* J'avais deux enfants, Grandier!

GRANDIER. Eh bien! si au lieu d'un fils qu'il vous a pris, il vous rend une fille?

LA MÈRE. Hélas! j'avais une fille aussi... et... elle est morte!

GRANDIER. Ma mère, rappelez-vous cette sainte histoire de la fille de Jaïre, que vous m'avez si souvent racontée quand j'étais enfant. On la crut morte, n'est-ce pas? Son père lui-même, après l'avoir lavée avec des parfums, l'avait couchée dans le tombeau. Jésus passa, il vit les pleurs de ceux qui l'aimaient. Il la toucha du bout du doigt, et la fille de Jaïre étendit les bras vers son père, en disant : Tu m'as appelée, mon père, me voici.

LA MÈRE. Oui, mais il n'y avait que deux jours que la fille de Jaïre dormait dans sa tombe, et il y a deux ans que celle que nous pleurons est ensevelie dans la sienne.

GRANDIER. Ma mère, vous ne doutez pas de la toute-puissance de Dieu, n'est-ce pas?

LA MÈRE. Que veux-tu dire, Grandier? est-ce d'Ursule de Sablé que tu parles?

GRANDIER. Oui, ma mère.

LA MÈRE. Veux-tu dire que nous nous étions trompés, veux-tu dire qu'Ursule n'était pas morte?

GRANDIER. Oui, ma mère.

LA MÈRE. Oh! impossible! Ne l'as-tu pas vue sur son lit funèbre? n'ai-je pas suivi son cercueil jusqu'à la porte du cimetière? n'a-t-elle pas été ensevelie dans le caveau de ses aïeux?

GRANDIER. Oui, ma mère.

LA MÈRE. Eh bien! que dis-tu alors?

GRANDIER. Que Dieu est grand et qu'il a ressuscité la fille de Jaïre.

LA MÈRE. Ursule! Ursule!

SCÈNE V.

LES MÊMES, URSULE.

URSULE. Vous m'avez appelée, ma mère, et me voici!

LA MÈRE. La demoiselle de Sablé!

URSULE. Oh! je vous ai nommée ma mère!

LA MÈRE. Ma fille!

GRANDIER, *à genoux, les bras au ciel.* Mon Dieu, vous m'avez béni au delà de mes mérites.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DANIEL, *rentrant*

DANIEL. Mon frère! mon frère! des gardes, des exempts! on te cherche, on te demande.

GRANDIER. On me demande, on me cherche! et qui cela?

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MIGNON, GARDES.

MIGNON. Moi! Voilà le coupable, messieurs.

GRANDIER. Le coupable!

MIGNON. Faites votre devoir.

L'EXEMPT. Au nom du roi, je vous arrête!

LA MÈRE, DANIEL, URSULE. On l'arrête, lui! au nom du roi!

GRANDIER. Messieurs, vous le savez, j'appartiens à un ordre religieux, et ne relève que de la justice ecclésiastique.

MIGNON, *à l'Exempt.* Lisez votre mandat, monsieur.

L'EXEMPT, *lisant.* « Henry Louis Chataignier de la Roche Pezai, par la misération divine, évêque de Poitiers, vu les charges et informations rendues par l'archi-prêtre de Loudun, avons ordonné et ordonnons qu'Urbain Grandier, accusé de désobéissance et de sacrilége par l'opposition qu'il a faite à la prise de voile de Bianca Albizzi, soit amené et conduit aux prisons de la ville, par le premier appariteur, prêtre ou clerc tonsuré, et d'abondant par le premier sergent royal auquel donnons pouvoir de faire ce mandement nonobstant opposition ou appellation

quelconque. Donné à Dessai, le vingt-deuxième jour d'octobre 1632. Signé Henry Louis, évêque de Poitiers. »

GRANDIER. Il n'y a rien à dire, messieurs, et l'ordre est bien en règle.

L'EXEMPT. Vous n'y faites aucune opposition alors?

GRANDIER. Aucune.

URSULE. Mon Dieu!

LA MÈRE. Mon fils!

DANIEL. Mon frère!... (*Il se jette dans ses bras.*)

URSULE. Grandier!...

L'EXEMPT, *au greffier.* Asseyez-vous et écrivez.

GRANDIER. Rassurez-vous, ma mère; rassure-toi, Daniel.

L'EXEMPT. « Et le vingt-troisième jour d'octobre 1632, c'est-à-dire le jour suivant celui où le mandement a été rendu, nous, Louis Chauvet, sergent royal, nous nous sommes transporté en la cellule dudit Urbain Grandier, et avons procédé à son arrestation en présence de trois personnes qui se trouvaient dans sa cellule; la première de ces personnes étant... (*S'adressant à la mère de Grandier.*) Vos noms, prénoms et qualité, madame.

LA MÈRE. Marie Estève Grandier, sa mère, monsieur.

L'EXEMPT, *répétant.* Marie Estève Grandier, sa mère! La seconde... (*S'adressant à Daniel.*) Qui êtes-vous, et comment vous nommez-vous?

DANIEL. Daniel Grandier, son frère.

L'EXEMPT, *répétant.* Daniel Grandier, son frère; et la troisième. (*A Ursule.*) Approchez! (*Ursule reste immobile.*) Approchez donc!

GRANDIER. Dites hardiment qui vous êtes, Ursule! (*Il la fait passer.*)

TOUS, *répétant.* Ursule!

MIGNON. Une femme!

L'EXEMPT. Approchez, et nommez-vous.

URSULE. Je me nomme Ursule de Sablé, comtesse de Rovère : du temps où Urbain Grandier vivait au monde, j'étais la fiancée d'Urbain Grandier.

TOUS. Une femme!

MIGNON. Une femme! une femme sous l'habit d'un religieux, une femme cachée dans la cellule d'un moine... Consignez le fait, monsieur l'Exempt... dites, dites qu'au moment où vous êtes venu pour arrêter ce misérable, une femme était cachée dans sa cellule.

GRANDIER, *à Mignon.* Prenez garde, mon frère, vous vous laissez aller à la colère, et la colère est un des sept péchés mortels.

MIGNON, *à l'Exempt.* Écrivez! écrivez!

L'EXEMPT. Soyez tranquille, monsieur, toutes choses seront portées au procès-verbal.

URSULE. Mais, messieurs, je suis ici depuis une heure à peine; mais cet habit, je le porte depuis ce soir seulement.

LA MÈRE. Messieurs!

DANIEL. Messieurs!

MIGNON. Mais, attendez donc; je me rappelle être venu une fois dans cette cellule et avoir vu un portrait de la Vierge.... (*Regardant Ursule.*) Cette ressemblance... (*Tirant des rideaux.*) Profanation, sacrilége! ce païen a donné à la Vierge la ressemblance de sa maîtresse.

GRANDIER. Pourquoi pas, si la Vierge qui est aux côtés de Dieu, là-haut, n'est pas plus sainte et plus pure que la vierge qui est à mes côtés, ici bas?

MIGNON. Écrivez! écrivez! Mais que faites-vous donc? vous n'écrivez plus?

L'EXEMPT. Monsieur, j'ai été chargé d'arrêter le supérieur de ce couvent et non de l'interroger. Tout ce qui concerne l'arrestation est de mon ressort. J'ai fait mon office, le juge fera le sien. Emmenez l'accusé dans la prison de la ville, nous n'avons plus rien à faire ici.

GRANDIER. Ma mère! mon frère! (*Il les serre contre son cœur; mais à Ursule, qui lui tend les bras, il se contente de lui montrer le ciel.*) Je vous suis, messieurs. (*Il sort.*)

URSULE. Urbain!

LES MOINES, *s'écartant devant Ursule.* Une femme! une femme sous notre saint habit!

MIGNON. Dites un démon, mes frères. Ursule de Sablé, comtesse de Rovère, est morte et ensevelie depuis deux ans. (*Tous sortent.*)

Neuvième Tableau.

LA PRISON.

SCENE PREMIERE.

GRANDIER, *seul.*

En prison!... Peu importe ce qu'il adviendra de moi; mais elle, elle, qu'en ont-ils fait et à qui puis-je la recommander qui ait quelque pouvoir? Hélas! si moi absent elle allait retomber aux mains de son ennemie?... Ma mère, Daniel, une vieille femme et un enfant, voilà ses seuls protecteurs.

SCÈNE II.

GRANDIER, LE BAILLI, UN GEOLIER.

LE GEÔLIER. Par ici, monsieur le bailli, entrez.

GRANDIER, *joyeux.* Le bailli! c'est vous qui me l'envoyez, mon Dieu, vous qui êtes le véritable protecteur du pauvre et de l'opprimé, et que cependant j'oubliais.

LE GEÔLIER, *passant le premier.* Tenez, le voilà!

LE BAILLI. Laissez-moi avec lui, je veux l'interroger.

LE GEÔLIER. Ah bien, alors, vous allez avoir de la besogne... il paraît qu'il y en a long sur son compte.

GRANDIER, *qui a entendu.* M'interroger! Trouverai-je un adversaire là où je croyais trouver un ami? (*Le Geôlier sort.*) M'interroger! vous venez pour m'interroger, monsieur le bailli, dites-vous?

SCENE III.

LE BAILLI, GRANDIER.

LE BAILLI, *très-haut.* Oui, monsieur, et j'espère que vous voudrez bien me répondre (*bas à Grandier*), maintenant surtout que ce drôle est parti.

GRANDIER. Oh! je ne me trompais donc pas! c'est un ami qui vient à moi.

LE BAILLI, *lui tendant les deux mains.* Eh! oui, mon cher Grandier, c'est un ami; mais parlons bas, car, ainsi que le disait votre geôlier tout à l'heure, vous n'êtes pas ici pour peu de chose, à ce qu'il paraît.

GRANDIER. Je suis ici pour l'action que vous savez et que vous avez approuvée vous-même.

LE BAILLI. Quelle action?

GRANDIER. Pour mon opposition aux ordres de M. le cardinal de Richelieu dans cette prise de voile de la pauvre Bianca Albizzi.

LE BAILLI. Ta, ta, ta, ta, ta, il est bien question de la prise de voile de Bianca Albizzi en ce moment!

GRANDIER. Mais de quoi donc est-il question, alors?

LE BAILLI. De choses qui suffisent pour vous faire brûler dix fois, et moi une, mon cher Grandier, si l'on savait que je suis venu vous voir dans votre prison.

GRANDIER. Me faire brûler dix fois!... Mais vous êtes fou, bailli?... Et que les sont ces choses?

LE BAILLI. Eh bien, c'est que la moitié du couvent est possédée, c'est que vous avez mis le diable au corps de toutes ces saintes filles par un pacte que vous avez fait avec Satan... Mignon et son acolyte Barré en ont déjà interrogé deux ou trois... Qu'est-ce que je dis, interrogé? exorcisé, et les réponses ont été unanimes, à ce qu'il paraît; chacune a dit le nom du diable qu'elle avait dans le ventre et le nom du magicien qui l'y avait envoyé.

GRANDIER. Est-ce messire Guillaume Cerisay la Guérinière, bailli du Loudenois, qui me parle, ou est-ce un enfant encore tout émerveillé des contes bleus de sa nourrice?

LE BAILLI. Oui, c'est bien moi qui vous parle, et ce que je vous dis n'est point une folie, je vous le répète.

GRANDIER. Et ces diables, envoyés par moi dans les corps des religieuses, sait-on comment ils s'appellent, au moins?

LE BAILLI. Parbleu, la première chose qu'ils ont faite en prenant possession du domicile, c'est de se nommer. Celui de la sœur Louise des Anges s'appelle Béhérit; celui de la sœur Catherine de la Présentation Cerbère, et celui de sœur Elisabeth de la Croix, Astaroth.

GRANDIER. Ai-je affaire à un homme sérieux, ou cet homme me parle-t-il sérieusement?

LE BAILLI. Cet homme vous parle les larmes aux yeux et l'effroi dans le cœur, mon cher Grandier.

GRANDIER. Et ce magicien, cet enchanteur qui a fait le pacte, c'est moi?

LE BAILLI. Parbleu! qui voulez-vous donc que cela soit?

GRANDIER. Mais il y a trois siècles qu'on a rêvé de pareilles sottises.

LE BAILLI. Je vous demande pardon, mon cher ami, et le parlement d'Aix vient justement de brûler Gaufredi sur semblable accusation.

GRANDIER, *allant s'asseoir.* Allons donc, on me connaît, et l'on n'y croira pas.

LE BAILLI. Vous savez l'axiome latin : *credo quia absurdum*, je crois parce que c'est absurde. Je n'en connais pas de plus profond et surtout de plus vrai.

GRANDIER. Vous croyez, vous... vous?

LE BAILLI. Je ne vous dis pas je crois, je dis on croira.

GRANDIER. Que m'importe ce que disent les sots, que m'importe ce que croient les gens de mauvaise foi?

LE BAILLI. Ce sont les sots qui déposeront contre vous, ce sont les gens de mauvaise foi qui vous jugeront.

GRANDIER. Eh bien! soit!

LE BAILLI. Comment, soit?

GRANDIER. Oui, peu importe ce que Dieu a décidé de moi, messire Guillaume, et bienheureux sera le jour où, par quelque moyen que ce soit, sa volonté me tirera de ce monde... mais... (*Il soupire.*)

LE BAILLI. Mais quoi?

GRANDIER. Mais il y a dans tout ceci une femme, une jeune fille, un ange?

LE BAILLI. Ah! oui, la femme au tableau, la femme au capuchon, la morte, n'est-ce pas?

GRANDIER. Il y a Ursule de Sablé, monsieur, sur laquelle, au nom du ciel, au nom de votre femme, au nom de vos enfants, sur laquelle je vous supplie de veiller comme vous veilleriez sur une de vos filles.

LE BAILLI. Veiller sur elle?

GRANDIER. Oui.

LE BAILLI. Mais où voulez-vous que je la prenne?

GRANDIER. Où elle est, où on l'a conduite.

LE BAILLI. Qui le sait? puisqu'elle a disparu.

GRANDIER. Ursule a disparu?... Elle sera retombée entre les mains de cette femme!

LE BAILLI. Mon cher Grandier, pardonnez-moi, mais je crois que, eu égard à l'habit que vous portez, il y a beaucoup trop de femmes dans cette affaire.... Voilà d'abord la demoiselle de Sablé, que l'on croyait morte, et qui est vivante; voilà la sœur Elisabeth, voilà la sœur Catherine, voilà la sœur Louise, que l'on croyait de saintes filles, et qui ont quoi? le diable au corps, rien que cela.. Enfin, comme s'il n'y avait pas assez de femmes en jeu, voilà encore une autre femme, une femme inconnue qui vient prendre un rôle dans cette tragédie, car c'est une tragédie, je le soutiens, mon cher Grandier, et la preuve, la preuve, c'est que si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne plus vous occuper de telle ou telle femme, mais de songer à vous, de gagner le large et de vous mettre en sûreté.

GRANDIER. J'aurais envie de suivre votre conseil, bailli, que ce serait, il me semble, chose difficile. Les corridors sont trop bien gardés, et à moins que, vous sacrifiant pour moi, il ne vous plaise de prendre ma robe et de me donner vos habits...

LE BAILLI. Non pas, non, non... mon dévouement ne va pas jusque-là... Diable! on me brûlerait à votre place, et quoique frileux, mon amour pour le fagot s'arrête à une certaine distance du bûcher. Je veux bien vous sauver, mais je ne veux pas me perdre; je consens à me compromettre un peu, mais pas trop.

GRANDIER. Pour si peu que vous soyez venu, monsieur le bailli, je vous en suis reconnaissant, croyez-le bien.

LE BAILLI. Je ne sais si je suis venu pour peu ou beaucoup, mais je suis venu pour vous dire un secret que je crois connu de moi seul et qui peut être de quelque importance pour vous. Ecoutez bien! Mon grand-père était architecte du Loudenois; ce fut lui qui bâtit les prisons de la ville. La chose se passait au commencement du règne du roi Charles IX. On mettait force huguenots dans ces prisons, et c'était tout simple, puisque c'était pour cela qu'on les avait bâties; mais ce qui était moins simple, c'est qu'on ne les faisait pas toujours sortir par le même chemin qu'ils avaient pris pour y entrer.

GRANDIER. Oui, je comprends; certaines exécutions qui n'étaient point portées aux registres du tribunal, se faisaient dans les cachots.

LE BAILLI. Justement! il y avait donc, dans la plupart de ces prisons, des portes secrètes ignorées des prisonniers et par lesquelles entraient les exécuteurs.

GRANDIER. Ou les assassins.

LE BAILLI. Appelez-les comme vous voudrez, je ne vous contredirai point, Grandier; seulement écoutez bien ceci, car c'est l'important. Comme le sénéchal qui faisait bâtir le monument était un homme de précaution, et que l'histoire d'Enguerrand de Marigny qui fut pendu au gibet qu'il avait élevé lui était souvent revenue à la mémoire; il disait à mon père : Mon cher Cerisay, c'est nous qui emprisonnons les huguenots aujourd'hui, très-bien! mais la chance peut tourner, et que demain ce soit les huguenots qui nous emprisonnent à notre tour; arrangeons-nous donc dans ce cas pour que la porte inconnue qui sert d'entrée puisse en même temps servir de sortie. Or tout fut fait selon les désirs du bon sénéchal. La porte qui s'ouvre en dehors, s'ouvre en dedans. Le tout est de connaître le secret; donc, si vous préférez, comme je n'en doute pas, une bonne fuite à une mauvaise attente...

GRANDIER. Eh bien!

LE BAILLI. Eh bien, sondez les murs, mon cher ami, cherchez en haut, cherchez en bas, appuyez le doigt sur toutes les aspérités, ne vous lassez pas; il n'y a plus probablement que vous et moi au monde qui sachions le secret de ces portes. Mon père est mort en me le disant; et ma foi moi, en attendant que je fasse comme lui, je vous le dis à vous, qui en avez grand besoin, à ce que je crois...

GRANDIER. Et vous croyez que mon cachot possède une de ces portes?

LE BAILLI. Je ne vous en réponds pas,

parce que je ne réponds jamais de rien, mais il y a tout lieu de parier. Le sénéchal avait eu l'heureuse pensée, pour inspirer des idées pieuses aux prisonniers, de faire sculpter sur la muraille de chaque cachot, un des instruments qui ont joué un rôle dans la passion de Notre-Seigneur, tels que l'éponge, le fouet, les clous, la lance, les dés; vous êtes dans le cachot des dés, pourquoi n'aurait-il pas sa porte comme les autres ?

GRANDIER. Merci, bailli; mais fuir, ce serait donner gain de cause à mes persécuteurs. Je suis innocent, j'attendrai mon jugement avec tranquillité.

LE BAILLI. Mais s'ils vous condamnent !

GRANDIER. Ce sont les martyrs qui relèvent la foi.

LE BAILLI. C'est bien ! c'est bien ! soyez martyr si c'est votre vocation , mais il me semblait que vous aviez parlé d'une jeune fille.

GRANDIER. Oui, d'Ursule de Sablé.

LE BAILLI. Je ne vous demande pas son nom, je n'ai pas la moindre envie de la connaître, seulement vous avez dit qu'elle était retombée aux mains de certaine femme...

GRANDIER. Eh bien?

LE BAILLI. Eh bien, quand ça ne serait que pour la tirer de ces mains-là, moi, parole d'honneur, je chercherais le secret...

GRANDIER. Oh ! oui, vous avez raison, bailli, à l'instant même... (*Regardant autour de lui.*) Heureusement cette lampe...

LE BAILLI. Peste, laissez-moi donc sortir avant de trouver le secret, et surtout avant que d'en user. Si en revenant me chercher votre geôlier me trouvait seul, il pourrait bien, pour plus grande sûreté, me fourrer dans un autre cachot, et qui dit que celui-là aurait deux portes?

GRANDIER. Oui, cher bailli, allez !

LE BAILLI. Attendez donc, que diable! Tout à l'heure vous n'étiez pas assez pressé et maintenant voilà que vous l'êtes trop. Je ne veux pas faire les choses à demi. Qui dit que si vous parvenez à sortir d'ici, ce que Dieu veuille, qui dit que vous ne trouverez pas quelque résistance. Vous avez été soldat avant d'être moine, avez-vous quelque arme ?

GRANDIER. Aucune : l'arme de l'innocent, c'est son innocence.

LE BAILLI. Oui, c'est une arme défensive, tout au plus, et je crois que, vu la gravité de la circonstance, une arme offensive... tenez ! (*Regardant autour de lui.*) Prenez mon épée.

GRANDIER. Merci, merci, bailly. Mais s'il arrivait quelque malheur, et qu'on la reconnût...

LE BAILLI. Ce serait chose difficile. Je l'ai, pour la circonstance, tirée d'une armoire où elle était enfermée depuis plus de trente ans peut-être, ce qui ne l'empêche point d'être bien en garde et proprement affilée. En tous cas si vous avez l'occasion de vous en servir, ce qu'à Dieu ne plaise, comme deux précautions valent mieux qu'une, si après vous en être servi, vous passez auprès de la rivière, laissez-la tomber dans la rivière. Je ne tiens pas à ce que vous me la rendiez.

GRANDIER. Oh ! mon ami, mon seul ami !

LE BAILLI. Chut donc! et cachez-moi cette épée quelque part. Je garde la gaîne, vous comprenez, pour relever le manteau; en me voyant le fourreau au côté, on ne se doutera pas que la lame soit restée chez vous. Vous la cachez sous votre matelas; seulement, il faudra faire attention, quand le geôlier fera votre lit... Heureusement qu'il ne se donnera pas souvent cette peine. Adieu maintenant. (*Bas.*) Et que le Seigneur vous garde.

GRANDIER. Adieu ! adieu !

LE BAILLI. Dites-moi donc adieu de loin comme un homme de mauvaise humeur dit adieu. (*Il va à la porte et frappe.*) Holà, geôlier, holà !

LE GEOLIER, *au fond du corridor.* Attendez, monsieur le bailly, attendez.

GRANDIER. A propos, quel heure est-il ?

LE BAILLI. Oh ! dix heures au moins. Je doute qu'à présent personne vienne vous déranger; vous avez donc la nuit toute entière devant vous, et au mois d'octobre les nuits sont longues... Chut !

LE GEOLIER, *ouvrant la porte.* Me voilà, monsieur le bailli, me voilà ! (*Bas, regardant Grandier qui est assis sur son lit.*) Eh! bien, qu'en dites-vous ?

LE BAILLI. Hum ! hum !

LE GEOLIER. Comment! c'est si grave que cela ?

LE BAILLY. Hum !

LE GEOLIER. Ah ! diable ! (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

GRANDIER, *seul, suivant des yeux la porte qui se referme, et de l'oreille le bruit qui s'en va.*

Oui, oui, il a raison, le bailli. Sauvons Ursule d'abord. Oh ! quand je serai seul, quand je n'aurai plus à craindre que pour moi, je serais fort et nous verrons. Dieu ne veut pas que le chrétien attaque, mais il permet à l'homme de se défendre. Mais Ursule d'abord, Ursule avant tout; voyons pour la sauver il faut que ce cachot ait une porte secrète, et en supposant qu'il en ait une, elle est en pierre comme le reste, et une longue

recherche peut seule la faire découvrir. Ah! j'aurai patience, je chercherai tant que je la découvrirai. (*Ecoutant.*) Qu'est-ce que cela? un bruit de pas encore... on s'approche de mon cachot, on s'arrête à la porte, j'entends la clef tourner dans la serrure. (*Il souffle la lampe et cache son épée.*) Qui vient ici?

SCÈNE V.

GRANDIER, JEANNE DE LAUBARDEMONT, LE GEOLIER.

JEANNE. Vous avez lu cet ordre?

LE GEOLIER. Oui, madame.

JEANNE. Laissez-moi seule avec le prisonnier; seulement à mon premier cri, à mon premier appel, accourez; il se pourrait que j'eusse besoin de secours. Allez. (*Le Geôlier sort.*)

SCÈNE VI.

GRANDIER, JEANNE.

GRANDIER. Quelle est cette femme? (*S'approchant.*) Jeanne!

JEANNE. Oui, Jeanne de Laubardemont.

GRANDIER. Que venez-vous faire ici, madame?

JEANNE. Je viens te proposer un pacte, Grandier.

GRANDIER. Vous savez bien qu'il n'y a point de pacte possible entre vous et moi. Un pacte, c'est bon entre complices.

JEANNE. La paix alors. Nous sommes ennemis, et des ennemis font la paix.

GRANDIER. Avant qu'une paix fût possible entre nous, il faudrait me dire quelle est cette femme inconnue qui est venue enlever pendant la nuit, la morte vivante au tombeau de ses pères, pour l'enfermer dans le tombeau dont je l'ai tirée.

JEANNE. C'est moi!

GRANDIER. Il faudrait me dire enfin quelle est l'accusatrice qui, prévenant l'accusation que je pouvais porter, m'a fait arrêter ce matin sous prétexte de désobéissance aux ordres du cardinal de Richelieu.

JEANNE. C'est moi!

GRANDIER. Vous avouez donc?...

JEANNE. Pourquoi pas? Tu es seul, et à tes yeux je ne veux point me faire autre que je suis.

GRANDIER. Et quels sentiments peuvent être chez vous le mobile de pareilles actions, dites?

JEANNE. Deux sentiments opposés, et qui cependant ont une même source, l'amour, la haine. Je t'aime et je la hais.

GRANDIER. Prenez-y garde, madame; cette haine et cet amour sont deux mauvais conseillers.

JEANNE. Tu crois?

GRANDIER. Deux démons furieux qui vous mènent à l'abîme.

JEANNE. Explique-moi cela, Grandier. (*Elle s'assied.*)

GRANDIER. Oui, si longtemps que vous me teniez enfermé dans ce cachot, il en faudra bien venir un jour à un interrogatoire public.

JEANNE. Demain, tu seras interrogé publiquement dans l'église de Saint-Pierre.

GRANDIER. Alors, dites-moi, ne tremblez-vous pas que je parle?

JEANNE. Que diras-tu? voyons!

GRANDIER. Je dirai qu'au risque de l'empoisonner, vous avez fait prendre un narcotique à une femme; je dirai que vous l'avez enlevée à sa tombe, pour l'enfermer dans une prison pire que la tombe; je dirai, enfin que par un miracle de Dieu, je l'ai tirée de cette prison, où sans moi, elle allait mourir de froid, de misère et de désespoir; voilà ce que je dirai.

JEANNE. Et moi je répondrai, que comme tu es un homme du peuple, Grandier, et qu'Ursule de Sablé était une fille de noblesse, tu lui as donné, non pas un narcotique pour la faire dormir, mais un philtre pour te faire aimer. Je répondrai que pendant son sommeil, tu l'as fait passer pour morte, que tu l'as fait ensevelir dans un tombeau et que tu t'es enseveli dans un cloître; mais que tout était simulé, mort de la maîtresse, vœux de l'amant. Je répondrai que tu l'as tirée la nuit de sa tombe, pour la conduire dans ton couvent; que tu as fait de l'habit de religieux, un déguisement sacrilége, de la cellule du prieur, le boudoir d'un débauché, et j'ajouterai que la preuve de ce que je dis, c'est que l'exempt qui est venu pour t'arrêter comme coupable de résistance aux ordres du cardinal, a trouvé dans ta cellule, cachée sous la robe d'un moine, cette Ursule de Sablé que l'on croyait morte.

GRANDIER. Ah! mais vous oubliez que cette arme dont vous vous servez contre moi, je puis la retourner contre vous; vous oubliez ces nuits de fête et d'orgie auxquelles des bruits d'apparition servaient de sauve-garde; vous oubliez qu'hier je vous ai surprise, vous et vos religieuses, revêtues d'habits mondains; les filles du Seigneur donnaient dans un cloître, à la face des étoiles, un bal à d'élégants et mystérieux cavaliers; vous oubliez, enfin, qu'il ne vous

est resté de force et de mouvement que pour me remettre, sur mon ordre, cette précieuse clef qui ouvrait le cachot de votre prisonnière; car vous étiez restée immobile, changée en statue, en m'apercevant, moi, l'homme de Dieu, égaré au milieu de cette nocturnale infâme!

JEANNE. Que prouve ce que tu viens de dire, c'est que Grandier est un habile magicien? comme le disent les instruments d'alchimie et les livres de cabale trouvés dans sa cellule... C'est que Grandier a fait un pacte avec Satan, et que, grâce à ce pacte, les cœurs les plus saints lui appartiennent, les âmes les plus pures lui sont soumises; c'est qu'un jour, il s'est lassé de n'avoir qu'une maîtresse comme un roi, et qu'il lui a fallu tout un harem comme à un sultan. Tu le vois, Grandier, bien loin de nier, nous avouerons; seulement nos aveux seront des accusations mortelles à ta vie et à ton honneur.

GRANDIER. Alors, je prierai Dieu d'illuminer mon juge. Dieu, qui a déjà fait un miracle en ma faveur, ne m'abandonnera pas au milieu du chemin...

JEANNE. Cette fois encore, tu te trompes, Grandier. Dieu ne fera point un miracle en ta faveur. Dieu n'illuminera point ton juge, car ton juge, ton juge sera Jacques de Laubardemont.

GRANDIER. Ton père!

JEANNE. Mon père!

GRANDIER. Oh. s'il en est ainsi...

JEANNE. Eh bien!

GRANDIER. Prends garde!

JEANNE. A quoi?

GRANDIER. Je te dis de prendre garde, m'entends-tu bien? car Dieu pourrait bien m'avoir envoyé le juge pour que le juge fût jugé.

JEANNE, *se levant*. Tu es insensé, Grandier.

GRANDIER, *revenant à lui*. C'est vrai!

JEANNE. Ah! tu t'avoues vaincu?

GRANDIER. Oui!

JEANNE. Veux-tu la paix, Grandier?

GRANDIER. A quelles conditions?

JEANNE. Grandier, je t'aime!

GRANDIER. En revêtant cet habit, j'ai dit adieu à tous les amours!

JEANNE. Excepté à ton amour pour Ursule.

GRANDIER. Cet amour était en moi, et s'est transformé avec moi; la passion terrestre s'est faite amour divin; j'aime Ursule comme j'aime ma sœur, comme j'aime ma mère, comme j'aime la vierge sainte que j'ai adorée deux ans sous ses traits. Si Ursule est libre, si Ursule est en sûreté, que l'on mette un monde entre Ursule et moi, j'y consens; il n'y a pas d'espace pour les esprits, il n'y a pas de distance pour les âmes.

JEANNE. Une chose va t'étonner, Grandier, c'est que je te crois, car je tiens cet aveu de la bouche même d'Ursule. Ursule voulait demeurer près de toi, et c'est toi qui l'as éloignée; mais si tu l'as éloignée, si tu as eu cette puissance sur toi-même, c'est que tu l'aimais, n'est-ce pas, c'est que tu craignais de faillir, n'est-ce pas? Eh bien! moi que tu hais, moi près de qui tu seras sûr de demeurer fort, moi que tu refuses de prendre en amour, prends-moi en pitié. Ecoute, tout dépend, pour la femme surtout, du premier pas qu'elle fait dans la vie; si elle se trompe, l'erreur la pousse à l'infortune, l'infortune au désespoir, le désespoir au crime, le crime à l'impiété. Grandier, autrefois tu m'as vue malheureuse, plus tard tu m'as vue désespérée, aujourd'hui tu me vois criminelle... Demain, demain... Dieu sait ce que je serai demain... Grandier, retiens-moi avant que je n'arrive au sommet de la montagne horrible. Grandier, arrête-moi avant que je ne me précipite. Oui, je le reconnais, ta parole est sainte et vient de Dieu. Grandier, ne me refuse pas à moi, parce que je t'aime, ce que tu accorderais à la dernière femme qui viendrait au tribunal de la pénitence te demander ton appui. Vois, Grandier, vois, quel triomphe si tu ramènes à Dieu cette âme égarée, si de la criminelle endurcie tu fais une pécheresse repentante, si de la lionne orgueilleuse tu fais une brebis soumise. La paix, Grandier, la paix!

GRANDIER. Eh bien, oui, la paix mais à une condition, madame.

JEANNE. Laquelle?

GRANDIER. C'est que la même ville ne nous enfermera pas tous les deux, c'est que je quitterai Loudun ou que vous le quitterez.

JEANNE. Oh! non, non, non, Grandier. Grandier, je veux te voir, j'ai besoin de te voir, je ne puis pas vivre sans te voir!

GRANDIER. Oh! Jeanne! Jeanne! vous le voyez bien...

JEANNE. Quoi?

GRANDIER. Vous ne voulez pas que je vous sauve, vous voulez me perdre avec vous.

JEANNE. Eh bien! oui, l'enfer, mais avec toi, Grandier; tu as raison, ce n'est point la paix que je t'offre, c'est ton amour que je veux.

GRANDIER. J'ai fait un serment sur l'autel.

JEANNE. Tu me repousses? prends garde, Urbain, j'ai un otage, un otage chéri, adoré, Ursule est entre mes mains, prends garde; la première fois je lui ai pris sa liberté, la seconde...

GRANDIER. Oh! tu n'oserais toucher à sa vie, j'espère.

JEANNE. Pourquoi pas?

GRANDIER. A l'instant même, j'appelle et je t'accuse.

JEANNE. Qui donc a intérêt à ce qu'Ursule cesse de vivre? celui quelle peut accuser, ce me semble. D'abord, elle est en mon pouvoir. Tu ignores où elle est, je suis libre et tu es prisonnier. Ah! tu te tais! le démon te conseille sans doute. Eh bien! quand même tu me ferais ce suprême bonheur de m'étouffer ici de tes mains, moi qui n'ai plus rien à attendre sur la terre, où tu dédaignes mon amour, oh! tu n'y gagnerais rien pour toi, Grandier! tu n'y gagnerais rien pour elle, car j'ai tout prévu avant de descendre ici, et l'ordre est de tuer Ursule, si à minuit, ceux qui la tiennent prisonnière ne m'ont pas vue revenir. Maintenant espères-tu encore?... Menaces-tu encore? veux tu lutter encore... ne te gêne pas, appelle, Grandier, appelle!

GRANDIER. Jeanne, vous vous trompez, j'ai un moyen de sauver Ursule.

JEANNE. Toi!... toi!.. (*Elle rit.*)

GRANDIER. Oubliez-vous que Dieu a dit au méchant: Le mal que tu médites viendra t'accabler, et tes violences tomberont sur ta tête?

JEANNE. Tu prêches, Urbain, tu prêches?

GRANDIER. Oubliez-vous que Dieu a dit au juste: J'armerai ton corps d'un force mystérieuse, j'armerai ton esprit d'une puissance inconnue? Ceux que tu regarderas pâliront d'effroi, ceux que tu toucheras ramperont jusqu'à terre.

JEANNE. Grand Dieu!..

GRANDIER. Faites la guerre au méchant! a dit le Seigneur; frappez-le dans l'effusion du mépris et de la colère, avec une main étendue, avec un bras flexible et tout-puissant.

JEANNE, *criant.* A moi!.. moi!..

GRANDIER. Jeanne! dormez...

JEANNE. A... à... à... moi!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE GEOLIER, *ouvrant la porte.*

LE GEOLIER. Me voilà, madame, vous m'appelez?

GRANDIER. Renvoyez cet homme!

JEANNE. Non! non!

GRANDIER. Je le veux!

JEANNE, *obéissant malgré elle.* Laissez-nous!

LE GEOLIER, *refermant la porte.* Je m'étais trompé, à ce qu'il paraît.

SCÈNE VIII.

JEANNE, GRANDIER.

GRANDIER. Où est Ursule?

JEANNE. Je ne te le dirai pas.

GRANDIER. Dites où est Ursule. Je le veux!

JEANNE, *se débattant.* Oh! oh! oh!

GRANDIER. Dites!

JEANNE. Elle est dans le bois de l'île Bouchard, entre la chapelle des Buis et le carrefour des Ormes.

GRANDIER. Où l'attendent les assassins, à minuit?

JEANNE. Au rocher de Sainte-Maure.

GRANDIER. Bien! maintenant, il y a dans ce cachot une porte secrète; cherchez-la.

JEANNE. Non, non, non!

GRANDIER. Cherchez-la, et dites-moi où elle est: je le veux!

JEANNE *marchant à reculons.* A moi!... à moi!...

GRANDIER. Le secret! le secret! le secret!

JEANNE, *appuie le doigt sur le point noir qui fait le milieu du n° 5 des deux dés sculptés sur le mur, la porte s'ouvre.*

GRANDIER. Oh! la porte! la porte! (*Il court à son épée et dit à Jeanne.*) Et maintenant, asseyez-vous et attendez-moi. (*Jeanne obéit. Il sort précipitamment.*)

JEANNE, *grinçant des dents.* Ah!...

ACTE QUATRIEME.

Dixième Tableau.

LE BOIS DE L'ILE BOUCHARD.

Effet de neige.

SCÈNE PREMIÈRE.

GRANDIER, *entrant vivement.* Me voici au bois de l'île Bouchard, me voici au rocher de Sainte-Maure; je suis venu à travers la forêt sans suivre de route tracée. N'importe, voilà bien le carrefour des Ormes, là-bas, et je suis passé près de la chapelle du Buis; c'est bien ici qu'elle a dit qu'on l'attendait; il doit être minuit moins quelques minutes.. Onze heures et demie sonnaient à Richelieu, comme je franchissais la lisière du bois... Oh! si elle m'avait trompé ou si elle s'était trompée elle-même! si pendant que j'attends ici, Ursule... N'ai-je pas vu quelque chose se mouvoir là-bas entre les arbres?... Non, rien.

Par bonheur, cette nuit est claire comme un crépuscule... Oh! mon Dieu, merci de ces miracles que vous faites en ma faveur... Quel est ce bruit?... Je me trompais, c'est la plainte de quelque branche qui plie et se brise sous le poids de la neige... Oh! cette fois... non, c'est le vent... Si j'appelais, si j'appelais Ursule, peut-être entendrait-elle ma voix, et me répondrait-elle; oui, mais peut-être aussi, mes cris donneraient-ils l'éveil à ses assassins. Silence!... oh! oui, silence!... J'ai bien entendu, c'est le claquement d'un fouet, c'est le bruit des grelots, quelque coche qui court la poste... Il vient de ce côté... Oh! si c'était elle qu'on m'enlevât... Nous verrons bien!

SCÈNE II.

GRANDIER, LE POSTILLON, *à cheval*, MAURIZIO *et* BIANCA *dans la voiture.*

LE POSTILLON, *arrêtant les chevaux.* Oh! oooh!

MAURIZIO, *à la portière.* Qu'y a-t-il? et pourquoi t'arrêtes-tu?

LE POSTILLON. Dites donc, est-ce que vous ne voyez pas, là-bas?

MAURIZIO. Quoi?

LE POSTILLON. On dirait qu'il y a comme un homme, ou plutôt comme un fantôme au milieu du chemin.

MAURIZIO. Qu'importe? homme ou fantôme, avance.

LE POSTILLON. Je vous ai dit en sortant de la ville qu'il me semblait que nous étions suivis.

MAURIZIO. Si nous sommes suivis, raison de plus pour aller vite; avance, avance.

LE POSTILLON. C'est que mes chevaux ont peur.

MAURIZIO. C'est toi qui as peur, misérable, et non tes chevaux... Avance ou je te casse la tête d'un coup de pistolet.

LE POSTILLON. Allons, puisque vous le voulez. (*Il se remet en route.*)

GRANDIER. Arrête et descends.

LE POSTILLON. Eh! je vous le disais bien.

GRANDIER. Y a-t-il une femme dans cette voiture?

BIANCA. Oui! oui! oui!

MAURIZIO, *ouvrant la portière.* Qui es-tu? que me veux-tu?

GRANDIER. Je demande s'il y a une femme dans cette voiture?

BIANCA. Qui que vous soyez, à l'aide, au au secours! on m'emmène malgré moi; on m'entraîne de force, on me fait violence.

GRANDIER. Ce n'est point sa voix; mais qu'importe? c'est toujours une opprimée qui demande secours. Dieu ne m'aurait pas envoyé sur sa route s'il ne voulait pas que je la secourusse.

MAURIZIO, *l'épée à la main.* Qui es-tu? Que veux-tu? C'est la seconde fois que je te le demande.. Homme ou spectre réponds!

GRANDIER. Maurizio dei Albizzi.

MAURIZIO. Urbain Grandier!..... Je te croyais en prison, magicien.

GRANDIER. Non, non, je suis libre; libre pour empêcher tes mauvais desseins, et cependant...

MAURIZIO. Ah! Grandier, tu vas tout me payer en une seule fois.

BIANCA. Grandier!... C'est Grandier!.

MAURIZIO. En garde!

GRANDIER. Seigneur Maurizio, ce n'est pas à vous que j'en veux.

BIANCA. Grandier, mon protecteur, mon ami; vous qui m'avez déjà sauvée deux fois ne m'abandonnez pas, on m'enlève à mon fiancé. A moi, à moi!

GRANDIER. Seigneur Maurizio, c'est la volonté du Seigneur que ceux qui s'aiment soient unis. Rendez cette jeune fille à son époux et passez votre chemin.

MAURIZIO. Je t'ai déjà dit de te mettre en garde.

GRANDIER. Seigneur Maurizio, je ne suis plus un soldat querelleur, je suis un pauvre moine; ne me forcez pas de me servir contre vous d'une arme que je n'avais pas prise contre vous.

MAURIZIO. Ah! tu étais moins humble que cela dans l'église Saint-Pierre, misérable! en garde! une dernière fois, en garde. (*Il menace de son épée.*)

GRANDIER. Bianca! devant Dieu me prenez-vous pour votre protecteur?...

BIANCA. Oui! devant Dieu, oui! (*Elle tombe à genoux.*)

GRANDIER. Alors, priez pour cet homme il est mort! (*Les épées se croisent. Maurizio est blessé.*)

BIANCA. Grand Dieu!

GRANDIER. Oh! maintenant à Ursule.

BIANCA. Ne me quittez pas! (*Minuit sonne dans le lointain.*)

GRANDIER. Minuit!

URSULE, *en dehors.* A l'aide! au secours

GRANDIER. La voix, d'Ursule! Me voilà Ursule, me voilà!

VOIX DE SOURDIS, BARACÉ *et* NOGARET. Ah! misérables! ah! bandits! à mort! à mort! (*Cliquetis d'épées, coup de pistolet.*

GRANDIER. Ursule! Ursule! (*Les seigneurs poursuivent trois bandits qui fuient.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, URSULE, NOGARET, SOURDIS, BARACÉ.

URSULE. Urbain !.. C'est toi, libre, libre quand je te croyais prisonnier... O miracle !

SOURDIS, *en dehors*. Misérables !

GRANDIER. Par ici, monsieur de Sourdis, par ici !

URSULE. Il m'a sauvé, Urbain ; des hommes m'entraînaient du côté de ce rocher, où, disaient-ils, quelqu'un m'attendait ; ils allaient m'assassiner sans doute... (*Apercevant Bianca.*) Une femme !

GRANDIER, *à Olivier qui entre*. Monsieur de Sourdis, tandis que vous sauviez Ursule, je sauvais Bianca ; vous le voyez, nous sommes quittes.

SOURDIS. Mon ami !.. Oh ! quel est ce cadavre, Bianca ?

BIANCA. Hélas !

SOURDIS. Maurizio !

GRANDIER. Dieu m'a fait coupable, monsieur de Sourdis, pour que vous restiez innocent ; si vous aviez tué le frère, vous ne pouviez plus épouser la sœur.

SOURDIS. Grandier ! mon ami, que puis-je faire pour toi ?

GRANDIER. Je vous recommande Ursule, monsieur, qu'elle soit l'amie de Bianca !

SOURDIS. Oh ! sa sœur ! la mienne ! Sur ma vie, Grandier, sur ma vie !

URSULE. Mais vous, vous, Urbain, que devenez-vous ?

GRANDIER. Ursule, j'ai un compte à rendre aux hommes et à Dieu !

URSULE. Urbain ! Urbain !

GRANDIER. Adieu, Ursule ; nous ne nous reverrons plus maintenant que là-haut, et bien heureux sera le premier qui ira y attendre l'autre. (*Il sort, et en passant il jette l'épée dans la rivière.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, *moins* GRANDIER.

SOURDIS. Allons ! allons !

BIANCA, *montrant Maurizio*. Cet homme était mon frère, Olivier.

NOGARET. Ah ! il n'est que blessé !

SOURDIS. Partons ! partons ! il vous reprendrait encore !

SCÈNE V.

BARACÉ, NOGARET, MAURIZIO.

BARACÉ. Voilà qu'il revient à lui.

MAURIZIO. Ah !

NOGARET. Monsieur, disposez de nous.

BARACÉ. Nous sommes à vos ordres, monsieur.

MAURIZIO. Alors, rapportez-moi à la ville, et tâchez que je ne meure pas avant d'y arriver.

NOGARET. Oh ! oh ! vous avez donc quelque chose de bien pressé à y faire, à la ville ?

MAURIZIO. Oui, j'ai à me venger ! (*Ils l'emportent vers la voiture. — Le rideau tombe.*)

Onzième Tableau.

L'ÉGLISE SAINT-PIERRE.

L'église est convertie en tribunal. — Au fond, sur une estrade sont les juges ecclésiastiques. — A gauche du spectateur, est Grandier sur une estrade élevée de deux marches seulement. — Au fond et à droite, les assistants.

SCENE PREMIERE.

GRANDIER, MIGNON, LE BAILLI, LES EXORCISTES.

MIGNON. Faites retirer la sœur Louise des Anges, la sœur Catherine de la Présentation et la sœur Elisabeth de la Croix. La séance est suspendue pour donner quelque repos aux exorcistes.

LE BAILLI. Le fait est qu'ils doivent être fatigués, depuis cinq heures qu'ils jouent leur comédie.

LE PÈRE GRILLAU, *entrant*. Laissez-moi passer, laissez-moi passer ; c'est mon enfant, je vous dis.

GRANDIER, *aux juges ecclésiastiques*. Mes frères, vous m'avez reproché de ne pas avoir pris le confesseur que vous vouliez me donner ; je vous ai dit que j'en attendais un dans la piété et dans les lumières duquel j'avais toute confiance ; le saint homme que j'attendais, le voilà, mes frères, je vous adjure de le laisser venir jusqu'à moi.

LA FOULE. Oui, oui, c'est juste ; vous avez le droit de le condamner, mais vous n'avez pas le droit de lui refuser un confesseur.

MIGNON. C'est bien, nous lui accordons encore cela, nous voulons être indulgent jusqu'au bout.

GRANDIER, *souriant*. Merci, mon frère !

SCÈNE II.

LES MÊMES, GRILLAU, *dans les bras de Grandier.*

GRILLAU. Grandier, mon enfant. (*Pendant toute cette scène, chacun quitte sa place et cause comme cela se pratique quand

une audience est suspendue. Mignon est au milieu d'un groupe et gesticule. Les moines et les autres juges ecclésiastiques semblent faire tous leurs efforts pour prouver que Grandier est coupable.)

VOIX, *dans la foule.* C'est égal, ils n'ont pas voulu le confronter avec la supérieure.

UN ÉCOLIER. Dites donc, elle n'est pas forte en latin, la sœur Louise des Anges, elle a pris *quotiès* pour *quando.*

UN AUTRE. Oui, mais comme la sœur Catherine a bien dit : *Adoro Jesus-Christus!* hein, il paraît que le diable Easas a horreur de l'accusatif.

UN AUTRE. Ce n'est pas comme Mignon. (*Ils rient.*)

GRANDIER. Oh ! je savais bien que vous viendriez.

GRILLAU. J'ai reçu une lettre de Daniel, et je suis accouru.

GRANDIER. Où est-il, Daniel ?

GRILLAU. Je l'ai aperçu au milieu d'un groupe d'écoliers ; il m'avait l'air de mener quelque émeute en ta faveur.

GRANDIER. Pauvre enfant ! Et ma mère ?

GRILLAU. Je l'ai rencontrée en arrivant sur la route.

GRANDIER. Que fait-elle là ?..

GRILLAU. Elle attend M. de Laubardemont.

GRANDIER. Ma mère, une sainte femme comme elle, demander pour moi quelque chose à cet infâme !

GRILLAU. Eh ! mon Dieu, elle est mère, et pour son fils, elle prierait Satan.

GRANDIER. Oui, on m'avait en effet prévenu qu'il allait venir. Où était-il donc qu'il arrive si vite ?

GRILLAU. Il était à Tours, et il vient présider ton procès.

GRANDIER. Dites qu'il vient prononcer mon jugement, mon père.

GRILLAU. Oh ! que dis-tu là ?..

GRANDIER. Peut-être me trompé-je? Tant mieux pour lui.

GRILLAU. Tant mieux pour lui ?

GRANDIER. Ils ont tant fait souffrir le moine que le soldat est revenu. Qu'ils prennent garde, je règlerai mon esprit sur son esprit, et selon qu'il sera juste, lui, je serai miséricordieux, moi.

GRILLAU. Je ne te comprends pas, Grandier.

GRANDIER. Vous savez que parfois je parle pour moi seul et pour Dieu.

GRILLAU. Et Dieu te parle aussi à toi, mon fils, car ta mère m'a tout dit, et c'est Dieu seul qui a pu te révéler l'existence d'Ursule.

GRANDIER. Oui, pour la sauver une première fois, Dieu m'a parlé; mais pour la sauver une seconde fois, cette nuit... Mon père, priez pour votre fils, votre fils a du sang à ses mains.

GRILLAU, Hein? que dis-tu là ? (*Bruit dans la foule.*)

GRANDIER. Silence, mon père ; je crois qu'il se passe là-bas quelque chose d'extraordinaire.

UN HUISSIER, *annonçant.* Messire Jacques de Laubardemont, commissaire extraordinaire de Sa Majesté Louis XIII.

LA FOULE. Ah ! c'est lui, c'est Laubardemont, c'est le juge du roi ! Oui, et le bourreau du cardinal.

L'HUISSIER. Place à messire de Laubardemont, place.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LAUBARDEMONT.

LAUBARDEMONT. Salut, mes pères; bonjour, messieurs. Huissier, lisez la commission de Sa Majesté, afin que personne n'ignore de mon pouvoir.

LA FOULE En voilà un beau juge! c'est le père de la supérieure du couvent des Ursulines; bon, c'est la fille qui accuse et le père qui juge.

L'HUISSIER, *au pied de l'estrade.* Silence messieurs ! (*Lisant.*) « Le sieur Laubardemont, conseiller du roi en ses conseils d'état, se rendra immédiatement à Loudun pour informer diligemment contre Grandier sur tous les faits dont il a été ci-devant accusé et autres qui lui seront de nouveau mis à sus, touchant la possession des religieuses des Ursulines de Loudun et autres personnes que l'on dit être aussi possédées et tourmentées des démons par les maléfices dudit Grandier; décréter, faire et parfaire son procès sans avoir égard au renvoi qui pourrait être demandé par lui.

» En notre palais d'Amboise, ce 5 décembre 1633. *Signé* LOUIS. »

LAUBARDEMONT. Où est l'accusé ?

GRANDIER. Me voilà, messire. (*Les deux hommes se regardent.*)

LAUBARDEMONT. Vos noms?

GRANDIER. Urbain Grandier.

LAUBARDEMONT. Votre âge ?

GRANDIER. Trente-cinq ans.

LAUBARDEMONT. Votre qualité?

GRANDIER. Supérieur des Frères de la Merci de Loudun.

LAUBARDEMONT. Vous êtes accusé d'avoir par magie et sortiléges, et en vertu des pactes passés avec le démon, livré à l'ennemi du

genre humain la supérieure du couvent des Ursulines et plusieurs de ses religieuses.

GRANDIER. Je suis accusé de ce crime, c'est vrai ; mais avec l'aide de Dieu, j'espère triompher de l'accusation.

LAUBARDEMONT. Soit ; mais jusqu'à présent du moins, les apparences sont contre vous.

GRANDIER. Notre Seigneur a dit : Ne croyez pas aux apparences.

LAUBARDEMONT. Nous allons examiner les faits.

GRANDIER. Je suis prêt à les réfuter.

LAUBARDEMONT. Quatre pactes ont été trouvés chez les religieuses.

GRANDIER. Je nie qu'ils y soient de mon fait ou de ma participation.

MIGNON. C'est bien facile de nier.

LAUBARDEMONT. Les voici revêtus de votre signature et de celle de Satan.

GRANDIER. Je ne sais si la signature de Satan est vraie, mais je sais que ma signature est fausse.

MIGNON. Alors, vous nous accusez d'avoir voulu tromper monseigneur.

GRANDIER. Je n'accuse personne, je craindrais trop d'accuser injustement.

LAUBARDEMONT. Cependant les religieuses ont reconnu les pactes en vertu desquels elles sont possédées.

GRANDIER. C'est-à-dire qu'elles ont déclaré les reconnaître.

MIGNON. Alors elles ont menti.

GRANDIER. Dieu leur pardonne si c'est à mauvaise intention.

LAUBARDEMONT. D'où vient, si les religieuses ne sont pas réellement possédées, d'où vient qu'elles voient à distance, et que l'une d'elles, la sœur Louise des Anges, vous a vu de sa cellule, causant avec le bailli à l'hôtel de ville?

GRANDIER. Quel jour a-t-elle vu cela?

LAUBARDEMONT. Avant-hier, dit le procès-verbal.

MIGNON. Elle l'a vu comme je vous vois.

GRANDIER. Avant-hier !

MIGNON. Oui !

GRANDIER. C'est bien avant-hier que vous dites?

MIGNON. Sans doute !

GRANDIER. M. le bailli est là, qu'il réponde.

LE BAILLI. J'affirme sur l'honneur n'avoir vu Grandier avant-hier que dans sa cellule ; j'affirme sur l'honneur n'avoir pas mis le pied à l'hôtel de ville depuis huit jours. (*Murmures dans la foule.*)

L'HUISSIER. Silence, messieurs !

GRANDIER. D'ailleurs, je le répète, le droit de l'accusé, son premier droit, son droit le plus sacré, c'est d'être confronté avec son accusateur. Mon principal accusateur, c'est la supérieure des Ursulines ; je demande à être confronté avec Jeanne de Laubardemont.

LAUBARDEMONT. C'est bien, on la fera descendre dans ta prison.

GRANDIER. Non pas dans ma prison, car on falsifierait encore ce procès-verbal comme on a falsifié les autres. (*Murmures.*) Pas dans ma prison ; ici, dans cette église, en présence des hommes, en face de Dieu, et cela non pas ce soir, non pas demain, mais à l'instant même.

LAUBARDEMONT. Cela ne se peut pas (*Murmures.*)

GRANDIER. Pourquoi cela ne se peut-il pas?

VOIX. Oui, oui, il a raison ! la confrontation, la confrontation ! la supérieure, la supérieure !

LAUBARDEMONT. La supérieure est enfermée dans sa cellule avec deux saints hommes qui prient Dieu de la délivrer du démon que cet homme a mis en elle. (*Murmures... Ah !*)

GRANDIER, *à Grillau.* Mon père, quelque chose me dit que si j'appelais cette femme, fût-ce malgré elle, elle viendrait.

GRILLAU. Appelle, alors, appelle.

GRANDIER. Croyez-vous que j'aie ce droit?

GRILLAU. Oui !

GRANDIER. Que ce ne soit pas un péché que de forcer la volonté d'une créature humaine?

GRILLAU. Si c'est un péché, je le prends sur moi. Appelle, appelle !

GRANDIER. Messire Jacques de Laubardemont, vous refusez à moi, Urbain Grandier, accusé de magie et de sortilége par la supérieure des Ursulines de Loudun, de me confronter avec Jeanne de Laubardemont mon accusatrice !

LAUBARDEMONT. Je refuse de la déranger dans ses prières.

GRANDIER. Prenez garde, moi aussi je puis prier Dieu, et Dieu peut m'exaucer.

LAUBARDEMONT. Et que lui demanderas-tu, à Dieu ?

GRANDIER. Je lui demanderai d'amener ici Jeanne de Laubardemont, malgré les deux religieux qui l'assistent, malgré vous, malgré elle-même.

LAUBARDEMONT. Demande.

GRANDIER. Encore une fois, vous refusez?

LAUBARDEMONT. Je refuse !

GRANDIER. Au nom du Dieu vivant, qui

lit dans nos cœurs et qui juge nos intentions, Jeanne de Laubardemont, je t'adjure de quitter ta cellule et de venir renouveler en face de moi les accusations que tu as portées en mon absence; Dieu me donne le pouvoir d'ordonner en son nom. Viens, Jeanne, viens, viens, viens! (*Il reste le bras étendu; chacun se retourne et attend. — Murmure qui annonce Jeanne. —Mouvement.—On la voit paraître; elle marche d'un pas lent et solennel. — Rumeur parmi les assistans.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JEANNE.

JEANNE. Me voilà!

LAUBARDEMONT. Pourquoi viens-tu?

JEANNE. Une voix m'appelle à laquelle je suis forcée d'obéir.

LAUBARDEMONT. C'est celle de cet homme.

JEANNE. Tu m'as appelée, Grandier?

GRANDIER. Oui!

JEANNE. Que veux-tu de moi?

GRANDIER. Je veux que tu renouvelles en face de moi les accusations que tu as portées en arrière de moi.

JEANNE. Interrogez-moi, mon père, et je répondrai.

LAUBARDEMONT. Jeanne de Laubardemont; depuis combien de temps connais-tu cet homme?

JEANNE. Depuis qu'il est supérieur des frères de la Merci de Loudun.

LAUBARDEMONT. L'avais-tu vu jamais avant de le rencontrer dans cette ville?

JEANNE. Jamais!

LAUBARDEMONT. As-tu contre lui quelque sentiment d'amour ou de haine?

JEANNE. Aucun!

LAUBARDEMONT. Jeanne de Laubardemont, as-tu accusé Urbain Grandier d'avoir donné un philtre d'amour à Ursule de Sablé, comtesse de Rovère?

JEANNE. Oui!

LAUBARDEMONT. As-tu accusé Urbain Grandier de l'avoir fait passer pour morte et de l'avoir cachée dans sa cellule?

JEANNE. Oui!

LAUBARDEMONT. As-tu accusé Urbain Grandier d'avoir, par ses maléfices, chassé l'esprit saint du couvent et d'en avoir fait la demeure du démon, à ce point que les plus saintes filles, oubliant leurs devoirs, passaient les nuits en bals et en fêtes, au lieu de les passer en pénitence et en prières?

JEANNE. Oui!

LAUBARDEMONT. Vous le voyez, en présence comme en absence, elle accuse, et l'accusation est précise, il me semble.

GRANDIER. C'est bien. A mon tour d'interroger, maintenant.

LAUBARDEMONT. A ton tour d'interroger, dis-tu?

GRANDIER. Oui!

LAUBARDEMONT. Jeanne, je vous défends de répondre.

JEANNE. Oh! soyez tranquille, mon père!

GRANDIER. Avec l'aide de Dieu, tu me répondras, cependant.

JEANNE. Moi?

GRANDIER. Oui, toi!

JEANNE. Ah! plutôt que de te répondre... (*Elle essaie de fuir.*)

GRANDIER, *élevant son bras gauche.* Arrête!

JEANNE, *luttant.* Ah! ah! ah!

GRANDIER. Ecoutez tous, car cette fois vous allez entendre la vérité.

MIGNON. Vous voyez bien que cet homme a une puissance infernale!

GRANDIER. Vous avez déclaré ne me connaître que depuis un an, Jeanne, depuis combien de temps me connaissez-vous?

JEANNE. Depuis dix ans! (*Murmures.*)

GRANDIER. Vous avez dit m'avoir vu pour la première fois à Loudun, Jeanne, où m'avez-vous vu pour la première fois?

JEANNE. A Bordeaux. (*Murmures... Ah!*)

GRANDIER. Vous avez dit que vous ne m'aimez ni ne me haïssiez. Me haïssez-vous? ou m'aimez-vous?

JEANNE. Je vous aime! (*Murmures, rumeurs, étonnement.*)

LAUBARDEMONT. Que dis-tu là, Jeanne? que dis-tu?

GRANDIER. Oh! attendez, vous n'êtes pas au bout. Vous avez dit que j'avais fait prendre un philtre à Ursule de Sablé, comtesse de Rovère; qui a versé le philtre?

JEANNE. C'est moi!

GRANDIER. Vous avez dit que j'avais caché Ursule de Sablé dans ma cellule. Qui retenait Ursule de Sablé prisonnière dans l'*in pace* du couvent des Ursulines?

JEANNE. C'est moi! (*Murmures.*)

GRANDIER. Où vous ai-je trouvée, quand j'ai été vous demander la clef de la prison d'Ursule?

JEANNE. Au milieu d'une fête que les religieuses donnaient dans le cloître des Ursulines. (*Murmures.*)

GRANDIER. Avais-je connaissance de cette fête, des fêtes précédentes ou de celles qui devaient les suivre?

JEANNE. Vous les ignoriez toutes.

GRANDIER. Ai-je employé, pour vous re-

prendre cette clef, aucun moyen magique ou sacrilége ?

JEANNE. Aucun. Vous m'avez dit : Au nom du Seigneur-Dieu, rends-moi cette clef, et je vous l'ai rendue.

GRANDIER. Pourquoi teniez-vous Ursule emprisonnée ?

JEANNE. Parce qu'elle t'aimait et que tu l'aimais. (*Murmures.*)

GRANDIER. Quand avez-vous pris cette résolution, de la faire passer pour morte ?

JEANNE. Après mon voyage en Italie.

GRANDIER. Que veniez-vous faire en Italie?

JEANNE. Je venais t'offrir ma main, une oot de trois cent mille livres, et le grade de capitaine.

GRANDIER. Qu'ai-je répondu à cette offre ?

JEANNE. Tu l'as refusée.

GRANDIER. Pourquoi l'ai-je refusée?

JEANNE. Parce que tu ne m'aimais plus! (*Rumeurs.*)

GRANDIER. Jacques de Laubardemont, ce que tu viens d'entendre est l'exacte et sainte vérité. Ordonne que je rentre pur et justifié dans ma cellule, et tout sera oublié, comme cela doit se faire entre chrétiens.

LAUBARDEMONT. Que l'on reconduise l'accusé dans sa prison. (*Rumeurs.*)

GRANDIER. Prends garde, Laubardemont. Je t'offre la paix et tu choisis la guerre; je te propose l'oubli et tu prends la vengeance.

LAUBARDEMONT. Archers, vous avez entendu, obéissez ! (*Murmures.*)

GRANDIER. Un instant, j'ai encore quelques questions à faire à cette femme?

TOUS. Oui, oui, qu'il parle! Parle, Grandier, parle! nous te défendrons, s'il le faut.

GRANDIER. Jeanne, vous avez dit que j'avais refusé votre main, vos trois cent mille mille livres et le grade de capitaine parce que je ne vous aimais plus, dites maintenant pourquoi j'avais cessé de vous aimer.

JEANNE. Pourquoi ?... parce que... mon Dieu... mon Dieu... parce que...

GRANDIER. Parlez !

JEANNE. Parce qu'à Bordeaux, un soir, un soir que vous étiez caché parmi les saules de la rivière... vous avez vu...

GRILLAU, *bas.* Oh ! mon Dieu, serait-ce...

GRANDIER. Qu'ai-je vu, dites?

JEANNE. Oh! faut-il donc absolument que je parle?

GRANDIER. Oui, absolument, il le faut.

JEANNE. Parce que vous avez vu sortir un homme de chez moi.

GRANDIER. Qu'était pour vous cet homme?

JEANNE. C'était mon amant. (*Murmures.*)

GRANDIER. Cet homme vit-il toujours?

JEANNE. Il vit !

GRANDIER. A-t-il été puni comme il méritait de l'être ?

JEANNE. Il vit comblé d'honneurs et de dignités.

GRANDIER. Où est cet homme ?

JEANNE. Il est ici!

LAUBARDEMONT. Malheureux !

GRANDIER. Nommez-le!

JEANNE. Oh! non, non, je ne le nommerai pas... Non, tu ne peux pas exiger une pareille chose.

GRANDIER. Soit, ne le nommez pas, j'y consens, mais désignez-le du doigt, je le veux.

JEANNE *lève lentement son doigt à la hauteur de Laubardemont.* Le voilà !

LAUBARDEMONT. Misérable !

TOUS. Son père ! le juge ! Laubardemont!

GRANDIER. Maintenant, Jeanne, réveille-toi, souviens-toi de tout ce que tu viens de dire, et que ce souvenir soit ta punition.

JEANNE, *se réveillant et regardant autour d'elle.* Mon Dieu ! ah! (*Se rappelant ce qu'elle vient de dire.*) Infamie! (*Elle rabat son voile et s'enfuit.*)

LA FOULE, *s'écartant devant elle.* Va-t'en, maudite! va-t'en, incestueuse! va-t'en, sacrilége ! va-t'en !

LAUBARDEMONT. A moi, arcners ! (*Tumulte effroyable.*)

SCENE V.

LES MÊMES, *moins* JEANNE.

GRILLAU. Vous l'entendez, il est innocent! il est innocent !

LAUBARDEMONT. Il a menti !

GRILLAU. Il y a deux ans, qu'en confession il m'a dit à moi tout ce qu'il vient de dire; par mes cheveux blancs, il est innocent, je vous le jure.

LAUBARDEMONT. C'est le démon qui l'a inspiré. Il n'y a que le démon qui puisse forcer une fille d'accuser son père.

GRILLAU. Et moi, pauvre prêtre, moi je te dis c'est Dieu qui a voulu que le crime fût découvert là où était le crime, et que l'innocence fût reconnue là où était l'innocent.

TOUT LE PEUPLE, *s'élançant.* Il est innocent! il est innocent ! Plus de juge, plus de procès, plus de prison, liberté, liberté! (*On force les gardes.*)

LA MÈRE. Mon fils!

DANIEL. Mon frère!

TOUS. Grandier ! Grandier !

GRANDIER. Mes amis !

LAUBARDEMONT. Oh ! malédiction sur cet homme et sur toute sa famille !

MAURIZIO, *dans la coulisse.* Attends, Laubardemont, attends, je t'apporte du secours. (*On s'écarte et l'on voit un homme blessé qu'on apporte sur une civière.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MAURIZIO.

GRANDIER. Maurizio !

MAURIZIO. Oui, c'est moi, Urbain ; à mon tour de t'accuser, je t'accuse.

LE PEUPLE. Vous accusez ! vous ! vous !

GRANDIER. Ah ! je l'avais oublié.

LAUBARDEMONT. Qui que tu sois, tu es le bienvenu.

LA MÈRE. Quel est cet homme ?

GRANDIER. Oh ! ma mère ! ma mère !

MAURIZIO, *se soulevant.* Oui, j'accuse Urbain Grandier de magie, de sacrilége et d'homicide !

LAUBARDEMONT. Parle ! parle !

LA FOULE. De magie, de sacrilége et d'homicide !

MAURIZIO, *debout.* Oui, j'accuse Grandier de magie ; car chacun sait que pendant la nuit dernière, Grandier était enfermé dans la prison de la ville, et il est sorti de cette prison sans que les portes aient été ouvertes, sans que les geôliers l'en aient vu sortir.

TOUS. Oh ! oh !

MAURIZIO. Oui, j'accuse Grandier de sacrilége ; car, malgré le commandement du Seigneur, il s'est servi de l'épée sous ce costume saint qui proscrit l'épée.

TOUS. Oh !

MAURIZIO. Oui, j'accuse Grandier d'homicide, car il m'a frappé à mort ; et si vous en doutez ! (*ouvrant son pourpoint*) regardez la blessure. La reconnais-tu, meurtrier ? tiens, vois, vois, vois ! (*Il vient tomber aux pieds de Grandier.*)

TOUS. Oh !

GRILLAU. Mais réponds donc !

DANIEL. Mais dis donc que ce n'est point vrai, frère !

LA MÈRE. Mais démens donc cet homme.

MAURIZIO. On ne démens pas les morts, et je meurs.

GRILLAU. Messieurs, messieurs, cet homme ment comme les autres.

TOUS. Oui, oui, il ment !

GRANDIER. Cet homme dit la vérité, mes frères ; je me livre à la justice des hommes ; implorez pour moi la miséricorde de Dieu. Je m'abandonne à vous !...

LAUBARDEMONT. Reconduisez-le dans sa prison, et que cette fois on le garde à vue.

ACTE CINQUIEME.

Douzième Tableau.

LA PRISON DE GRANDIER.

Une grille au fond, au travers de laquelle on voit se promener la sentinelle, son mousquet sur l'épaule.

SCÈNE PREMIÈRE.

GRANDIER, GRILLAU, LE GREFFIER, GARDES *et* EXEMPTS.

LE GREFFIER, *lisant.* « Nous, juges ecclé-
» siastiques, réunis sous la présidence du
» sieur Laubardemont, conseiller es-conseil-
» d'état et privé du roi, commissaire extraor-
» dinaire nommé en cette occasion, avons
» déclaré et déclarons Urbain Grandier, su-
» périeur du couvent des frères de la Merci
» de Loudun, atteint et convaincu du crime
» de magie, maléfices et homicide, les deux
» premiers sur la personne des religieuses
» Ursulines de Loudun, et le dernier, sur la
» personne du comte Maurizio dei Albizzi ;
» pour réparation duquel avons condamné et
» condamnons ledit Grandier à faire amende
» honorable, nu-tête, la corde au col, devant
» la principale porte de l'église Saint-Pierre
» du Marché, et devant celle de Sainte-Ur-
» sule de cette ville, et là, à genoux, deman-
» der pardon à Dieu, au roi et à la justice. Et
» ce fait, être conduit dans la cour de l'Hô-
» tel de ville pour y être attaché à un po-
» teau, sur un bûcher, qui, à cet effet, sera
» dressé audit lieu, et y être son corps brûlé
» vif avec les pactes et caractères magiques
» restant au greffe. Prononcé en l'une des
» chambres de la prison de Loudun, audit
» Grandier, le 6 décembre 1634. » Vous avez entendu ?

GRANDIER. Oui.

LE GREFFIER. Vous plairait-il de signer votre arrêt, comme c'est l'usage ?

GRANDIER. En avouant le crime d'homicide, oui ; mais en repoussant ceux de magie et de sortilége.

LE GREFFIER, *lui présentant une plume.* Faites ainsi qu'il vous conviendra.

GRANDIER. Je reconnais être coupable d'homicide sur la personne du comte Maurizio dei Albizzi, ce dont je demande bien humblement pardon à Dieu ; mais je nie tous les autres crimes qui me sont imputés par ledit arrêt. Grandier. Voilà ce que vous desirez, monsieur.

LE GREFFIER. Demandez-vous quelque chose?

GRANDIER. Rien, et je remercie mes juges de m'avoir épargné la torture... (*A Grillau.*) Je vous retrouverai sur la route avec ma mère ?

GRILLAU. Ni l'un ni l'autre ne te manquera au dernier moment.

GRANDIER. Quant à Daniel...

GRILLAU. Eh bien?

GRANDIER. Tâchez de l'écarter... C'est un enfant, un pareil spectacle le tuerait.

GRILLAU. Hélas! depuis hier soir nous ne l'avons pas vu.

GRANDIER. Quelque part qu'il soit, Dieu est avec lui. (*Grillau sort. Se retournant.*) Pour quelle heure, messieurs?

LE GREFFIER. Pour ce matin à neuf heures.

GRANDIER. Merci... Allez, mon père, allez !... (*Il va s'asseoir sur le banc, le Greffier sort avec les Gardes et les Exempts, dont le dernier reçoit une bourse des mains de Daniel, qui s'est glissé derrière les soldats.*)

SCÈNE II.

GRANDIER, *assis sur le banc*, DANIEL, *derrière le pilier.*

DANIEL. Frère! frère!

GRANDIER. Ah! c'est toi, Daniel!

DANIEL. Chut!

GRANDIER. Comment es-tu entré?... (*Il l'enveloppe de son manteau et le fait passer devant lui.*) On m'a dit qu'on avait défendu ma prison à ma mère et à toi.

DANIEL. J'ai donné aux exempts tout ce que je possédais, ils ont fait semblant de ne pas me voir, et je me suis glissé entre eux.

GRANDIER. Pauvre enfant, sais-tu à quoi tu t'exposes?

DANIEL. Moi?

GRANDIER. N'as-tu pas entendu cet homme crier malédiction sur moi et sur toute ma famille?

DANIEL. Dieu me protégera, et puis d'ailleurs, à tout prix, il fallait que je te visse... On s'occupe de te sauver, Grandier.

GRANDIER. Qui cela?

DANIEL. Monsieur de Sourdis.

GRANDIER. Tu l'as vu?

DANIEL. Oui.

GRANDIER. Qu'est devenue Ursule? qu'est devenue Bianca?... Le seul malheur qui puisse m'arriver maintenant est d'ignorer leur sort et de mourir en l'ignorant.

DANIEL. Bianca a encore son habit de mariée, elle a épousé cette nuit monsieur de Sourdis; Ursule a déjà son habit de novice, car elle entre aux Carmélites ce soir.

GRANDIER. Alors, toutes deux prient pour moi; je suis tranquille, car la prière de deux anges m'aura précédé au ciel.

DANIEL. Maintenant, frère, parlons de toi.

GRANDIER. De moi?

DANIEL. Oui, en venant ici, j'ai traversé la cour de l'hôtel de ville.

GRANDIER. Eh bien?

DANIEL. Dans cette cour, j'ai vu un bûcher.

GRANDIER. C'est le mien.

DANIEL. Oh! j'ai passé bien vite; mais écoute, ce n'est pas ce danger là que je redoute le plus, puisque, je te l'ai dit, monsieur de Sourdis s'occupe de te sauver.

GRANDIER. Et quel autre danger puis-je donc courir?

DANIEL. Frère, il y avait à l'hôtel de ville monsieur de Laubardemont qui causait avec deux soldats; je l'ai vu sourire, je me suis défié; alors j'ai suivi ces soldats, je leur étais inconnu, ils n'ont pas pris garde à moi, j'ai donc pu entendre ce qu'ils disaient en rejoignant leurs camarades.

GRANDIER. Et que disaient-ils?

DANIEL. Ils disaient que monsieur de Laubardemont craignait le scandale d'un supplice public; ils parlaient de la déposition de la supérieure qui pouvait se renouveler, ils ajoutaient que monsieur de Laubardemont donnerait bien mille livres pour qu'un accident arrivât au condamné.

GRANDIER. Oui, je comprends.

DANIEL. Alors, un des soldats a dit : un accident... parbleu, c'est bien facile, la sentinelle qui garde Grandier n'a, en se promenant devant la grille du cachot, qu'à baisser son mousquet comme pour le désarmer, et alors, en le désarmant, le chien échappe et le coup part.. voilà un accident tout trouvé... (*Pendant qu'il parle, on voit la Sentinelle abaisser son mousquet à travers la grille.*) Oh! frère, cet homme qui a dit cela.... (*Daniel se jette au-devant de Grandier. Le coup part.*)

GRANDIER. Ah! pour qui ce coup de feu?

DANIEL. Pour Daniel, heureusement!.... embrasse-moi, frère... je meurs! (*Il meurt.*)

GRANDIER. Et moi qui les remerciais de m'avoir épargné la torture! (*Il le prend dans ses bras et l'emporte sur le banc.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, DE SOURDIS.

SOURDIS. Qu'y a-t-il? et qu'est-ce que ce coup ce feu ?

LA SENTINELLE. Un accident, mon officier; en désarmant mon mousquet, comme la mèche était allumée, le coup a parti.

SOURDIS. C'est moi qui commande l'escorte qui doit conduire le prisonnier au bûcher... ouvrez-moi. (*Le geôlier ouvre.*)

SCÈNE IV.

GRANDIER, SOURDIS

SOURDIS. Grandier!... Grandier!... Ah! le voilà... écoute, Grandier, c'est moi qui commande les hommes qui doivent t'escorter, ces hommes sont à moi; au coin de la place Sainte-Croix, dix chevaux tout sellés attendent, montés par huit cavaliers; les deux chevaux sans cavaliers sont pour toi et pour moi; en passant près de ces chevaux, nous sautons en selle, en quatre heures nous sommes à Poitiers, là, dix autres chevaux préparés par mes soins nous attendent; demain nous sommes à la Rochelle, dans trois jours en Espagne... Ah! c'est bien le moins que je fasse cela pour toi, pour toi qui m'as rendu Bianca, c'est-à-dire plus que ma vie, et qui meurs pour me l'avoir rendue... Mais qu'as-tu donc? tu ne réponds pas... Grandier... Grandier...

GRANDIER, *sanglottant*. Regardez... regardez!

SOURDIS. Daniel, tué!... tué par ce coup de feu!...

GRANDIER. Vous voyez bien que je ne puis me sauver, monsieur de Sourdis, car au lieu d'une, maintenant j'ai deux morts à expier.

Treizième Tableau.

LA COUR DE L'HOTEL DE VILLE.

Façade à balcon, côté cour, perron du même côté. — Échafaudages au fond. — Arcades par lesquelles on pénètre dans la cour, au milieu, le bûcher gardé par des soldats.

SCÈNE PREMIÈRE.

GRILLAU, LA MÈRE GRANDIER, FOULE.

GRILLAU. Et vous aurez le courage de l'attendre ici!

LA MÈRE. La Vierge n'a-t-elle pas suivi son divin fils jusqu'au pied de la croix? je m'appelle Marie comme elle, et mon fils est innocent comme le sien.

UNE FEMME. Dites donc, commères, vous ne savez pas, on dit que les religieuses se sont rétractées, et qu'elles n'ont fait tant de bruit que parce qu'elles étaient amoureuses de lui.

UN HOMME, *entrant*. Oh! c'est une infamie! c'est une indignité.

LES FEMMES. Quoi donc? quoi donc?

L'HOMME. Il lui en arrivera malheur.

LES FEMMES. A qui?

L'HOMME. A cet infâme Mignon.

UNE FEMME. Qu'a-t-il fait encore?

L'HOMME. Comme Grandier achevait de faire amende honorable à la porte de l'église de Sainte-Croix, Mignon lui a donné un crucifix d'argent à baiser.

LES FEMMES. Eh bien? eh bien?

L'HOMME. Grandier en a approché ses lèvres, mais à peine ses lèvres l'ont-elles touché qu'il a jeté un cri.

LES FEMMES. Bah!

L'HOMME. Voyez-vous? a dit Mignon, le démon qui est en lui ne peut supporter la présence de Notre-Seigneur.

LES FEMMES. Était-ce vrai?

L'HOMME. Attendez donc; alors Grandier a appelé M. de Sourdis et lui a parlé tout bas.

LES FEMMES. Que lui a-t-il dit?

L'HOMME. Je ne sais, mais M. de Sourdis a arraché le crucifix des mains de Mignon et l'a plongé dans le bénitier que tenait le sacristain; l'eau sainte s'est mise à bouillir; le crucifix sortait du feu et était brûlant comme un fer rouge.

LES FEMMES. Infamie, horreur

LA MÈRE. Remerciez Dieu avec moi, mes sœurs, c'est une éternité de bonheur que lui font ses bourreaux.

LES FEMMES. Sa mère!.. Oh! pauvre femme!

LA MÈRE. Est-il encore bien loin?

L'HOMME. Non, car voilà le bourreau.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LAUBARDEMONT, *suite.*

LAUBARDEMONT *traverse le théâtre au milieu des murmures de la foule, les enfants qui sont sur les échafaudages lui jettent des pierres. Il se retourne.* Prenez garde, bourgeois de Laudun; ce bûcher dressé pour un seul, pourrait bien servir à plusieurs! (*Il entre à l'hôtel de ville, nouvelles menaces, les gardes qui le suivent font un mouvement. — La foule recule.*)

CRIS *hors la cour*. Le voilà! le voilà!

SCENE III.

Les Mêmes, GRANDIER, DE SOURDIS, Gardes, Peuple, Moines, etc.

UNE FEMME *agenouillée*. Saint Martyr, tu prieras pour moi, n'est-ce pas?

UNE AUTRE. Votre main! mon père! votre main!

UNE AUTRE. Mon père, votre bénédiction.

UNE AUTRE. Laissez-moi couper un morceau de votre habit, c'est la robe d'un saint.

GRANDIER. Hélas! mes frères, hélas! mes amis, je ne suis qu'un pauvre pécheur comme vous...

LA MÈRE. Vous le voyez, ce n'est pas un condamné, c'est un triomphateur... Grandier!...

GRANDIER. Ma mère.

LA MÈRE. Viens, mon fils! viens, mon Grandier, viens!

GRANDIER. Oh! ma mère! ma mère!

LA MÈRE. Je serai forte, ne crains rien.

GRANDIER. Parce que vous ne connaissez pas tout votre malheur, ma mère.

LA MÈRE. Grandier, j'ai eu cette nuit une vision qui change ma douleur en joie, je t'ai vu assis à la droite du Seigneur, avec une auréole au front.

GRANDIER. M'y avez-vous vu seul, ma mère?

LA MÈRE. Non; chose étrange, Daniel était avec toi, et près de toi, et tous deux vous me disiez : Ne pleure pas, sainte femme, nous sommes bien heureux.

GRANDIER. Alors, ma mère, Dieu vous a dit ce que je n'osais vous dire.

LA MÈRE. Daniel doit te suivre?

GRANDIER. Daniel m'a précédé.

LA MÈRE. Il est mort!

GRANDIER. Ils l'ont tué!

LA MÈRE. Deux martyrs au lieu d'un, mon Dieu; je suis élue entre toutes les mères. (*L'huissier paraît au balcon, rumeurs dans la foule.*)

L'HUISSIER, *au balcon*. Silence! (*Lisant.*) « Arrêt qui condamne Urbain Grandier à la peine de mort, comme magicien, sacrilége et homicide. (*Jeanne entre.*)

VOIX DANS LA FOULE. Jeanne! Jeanne, la fille du juge, la supérieure des Ursulines, pieds nus en habit de pénitente.

SCENE IV.

Les Mêmes, JEANNE.

JEANNE. Oui, Jeanne, Jeanne pieds nus, en habit de pénitente.

LE GREFFIER, *lisant*. « Nous, juges ecclésiastiques, réunis sous la présidence de...

JEANNE. Silence! laissez-moi parler d'abord, et ensuite vous lirez votre arrêt si vous l'osez.

LA FOULE. Écoutons! écoutons!

JEANNE. Oui, oui, écoutez tous, et je voudrais que le monde entier fût ici pour m'entendre; c'est cet homme qui est condamné, mais c'est moi qui suis la coupable; c'est cet homme qui va mourir, mais c'est moi qui ai mérité la mort.

GRANDIER. Mon Dieu, que dit-elle?

LA MÈRE. Il est écrit qu'il ne manquera rien à ta gloire, ô mon fils!

JEANNE. Je t'aimais, et c'est cet amour qui m'a perdue; ma haine, c'était de l'amour... ma vengeance, c'était de l'amour; mon parjure, mon impiété, mon sacrilége, c'était encore de l'amour. Oh! noble esprit, cœur chaste, âme pure! (*Tombant à genoux.*) Pardonne-moi! pardonne moi!

GRANDIER. Pauvre créature, n'est-ce point pour une pécheresse comme toi qu'ont été dites ces paroles du Christ : Il te sera beaucoup remis, car tu as beaucoup aimé?

GRILLAU, *lui faisant signe que le bourreau attend*. Mon fils!

GRANDIER. Oui, il est temps, n'est-ce pas?

SOURDIS, *s'approchant*. Grandier, dis un mot, fais un signe, et tu es sauvé.

GRANDIER. Je vous recommande Ursule, monsieur de Sourdis.

LA MÈRE, *lui tendant les bras*. Mon fils!

JEANNE, *baisant le bas de sa robe*. Grandier!

GRANDIER. Ma mère, soyez bénie!... (*Il baise le crucifix que lui présente Grillau, puis il monte sur le bûcher.*) Jeanne, soyez pardonnée! (*Il étend ses deux bras qu'on attache aux deux branches du poteau.*)

LES DEUX FEMMES. Ah! (*Le bourreau met le feu au bûcher. La toile tombe.*)

FIN.

Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais

PAILLASSE

DRAME EN CINQ ACTES.

PAR MM. D'ENNERY ET MARC-FOURNIER.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 9 NOVEMBRE 1850.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
PAILLASSE, dit BELPHEGOR.	MM. Frédérick-Lemaitre.
Le duc de MONTBAZON	Matis.
Le chevalier de ROLLAC	Surville.
Le grand bailli de COURGEMONT	Raucourt.
Le vicomte HERCULE	Colbrun.
Le comte de CASTEL-BLANGY.	Jullian.
Le vidame d'ARPIGNOL	Castel.
Le commandeur de PUFFIÈRES.	Fresne.
BEAUMESNIL	Bondois.
DUPERRON	Bonnet.
GRELU	Alexandre.
JEAN JOSON.	Riché.
GRAIN-D'AMOUR	MM. Galabert.
UN MÉDECIN	Pépin.
UN GARÇON D'AUBERGE.	Aubry.
MADELEINE	Mmes Clarisse-Miroy.
HENRI, dit JACQUINET.	Fanny Kleine.
JEANNE	La petite Angélina.
NINI FLORA	Leroux.
Mlle DE VERMANDOIS	Devaux.
CATHERINE	Jeault.
FANNY	Blanche-Dupont.
ANASTASIE	Delestra.

Paysans, Paysannes, Soldats, Gendarmes, Musiciens, Invités, Masques, Chasseurs, etc., etc.

ACTE PREMIER.

Une place de village; à gauche, l'hôtellerie; à droite, un mur et des taillis ainsi que des arbres à fruit.

SCENE PREMIERE.

GRELU, JEAN JOSON, Paysans, Paysannes. (*Ils ont des fleurs à leurs chapeaux.*)

GRELU, *monté sur une chaise devant, son auberge.* Paysans et paysannes du hameau de Courgemont, commune de Landreci, arrondissement de Marbeuf... la loi vous autorise à vous divertir aujourd'hui 5 juin 1814, qui est la fête de Saint-Boniface, notre patron; conséquemment je vous invite à ne pas vous ménager sur la boisson, attendu que c'est moi, votre adjoint, qui la débite.

LES PAYSANS. Vive monsieur l'adjoint!

GRELU. Vous m'attendrissez, mes enfants. J'ai à vous communiquer une ordonnance de monsieur le sous-préfet, en date du 2 juin 1814. — Cette ordonnance porte « qu'on prendra un air joyeux, très-joyeux, et qu'on s'en ira, musique en tête, sur un air également des plus joyeux, à la rencontre de M. le grand bailli de Courgemont, qui rentre en France, après de longues années passées hors du royaume, et qui a bien voulu se détourner de sa route afin de visiter ses bien-aimés vassaux et vavassaux.

JEAN JOSON. Va, va, sot, et triple sot!

GRELU. Joson, je vous interdis la parole!

JOSON. Je ne dis rien!

GRELU. Si, que vous dites!...

JOSON. Mais, non, je vous dis....

GRELU, *lisant.* « Ses vavassaux, afin qu'ils » aient le bonheur de contempler un instant » leur seigneur légitime et de lui rendre les » hommages qui lui sont dus. »

JOSON. C'est entendu! monsieur Grelu.

UN PAYSAN. Le plus souvent! Je vas biner mon champ en attendant l'heure de la fête.

UN AUTRE. Moi, je vas sarcler mes épinards.

UN AUTRE. Moi, je vas rentrer mes vaches.

JOSON. Moi, je vas manger du veau.

GRELU. Mais écoutez-moi donc...

JOSON. Nous reviendrons au son de cloche pour la fête.

TOUS. Oui, oui, pour la fête!

JOSON. Ohé! venez donc!... Qui est-ce qui arrive là? sont-ils drôles! ah! mon Dieu, sont-ils drôles!

GRELU. C'est monsieur le grand bailli et sa suite... Allons! allons à leur rencontre! (*Tous les paysans se sauvent.*) Eh bien! ils me plantent là!... (*Aux garçons.*) Vite, vous autres, allez au devant des voyageurs... Ma foi, tant pis, je retourne à mes fourneaux. (*Tous sortent.*)

SCÈNE II.

DE BLANGY, DE COURGEMONT, LE VIDAME, Mlle DE VERMANDOIS, HERCULE DE MONTBAZON. *

DE COURGEMONT. Par ici, par ici, belle dame... j'ai aperçu tous mes bons paysans qui se précipitaient à notre rencontre.

Mlle VERMANDOIS. Mais je ne les vois plus, vos bons paysans!

DE BLANGY. Ils ont bien plutôt l'air de vous fuir, ce me semble...

LE VIDAME. De vous fuir... c'est ce que j'allais dire.

HERCULE, *remontant.* En effet... je crois...

Mlle DE VERMANDOIS, *le rappelant.* Ici, Hercule!

HERCULE, *revenant.* Oui, grand'tante!...

Mlle DE VERMANDOIS. Si c'est là l'accueil que vous font vos vassaux...

DE COURGEMONT. Nous avons vu cependant des préparatifs de fête, des fleurs, des guirlandes... Ces bonnes gens, pris d'abord au dépourvu, nous préparent sans doute une surprise, des rafraîchissements offerts par les plus jolies filles de l'endroit et les plus vertueuses, hé! hé! mon bailliage en était tout émaillé de jolies filles très-vertueuses.

HERCULE. Oh! il y a de jolies filles? (*Il remonte.*)

Mlle DE VARMANDOIS. Ici, Hercule!

HERCULE, *revenant.* Oui, grand'tante!

Mlle DE VERMANDOIS. Mauvais sujet! souvenez-vous que vos vingt et un ans ne s'accompliront que dans un mois, et que jusque-là je réponds à monsieur le duc de Montbazon de votre conduite.

HERCULE. Oui, grand'tante!

DE BLANGY. Eh bien, messieurs, nous voilà rentrés dans ce beau pays de France! Je suis curieux de savoir ce qu'en a fait M. de Bonaparte.

Mlle DE VERMANDOIS. Messieurs... est-ce que nous restons longtemps ici?

COURGEMONT. Du tout, nous allons à mon château.

Mlle DE VERMANDOIS. C'est qu'il fait une chaleur mortelle... Je me meurs de soif.

DE COURGEMONT. Que ne parliez-vous, mademoiselle? Holà! quelqu'un!

SCÈNE III.

LES MÊMES, GRELU, *puis* JOSON.

GRELU, *revenant en hôtellier.* Voilà! voilà!... (*Otant son bonnet.*) Ces messieurs m'ont fait l'honneur de m'appeler?

DE COURGEMONT. A la bonne heure! Vite, mon garçon, un verre d'eau sucrée pour mademoiselle.

GRELU, *sortant.* A la minute, monseigneur!

DE COURGEMONT. Vous voyez, voilà comme sont mes vassaux!... Eh! mais je suis ici sur mes terres .. et je puis vous offrir un fruit... (*Il va pour en cueillir.*) Justement j'en ai là de superbes... (*Il tire une branche qui pend au-dessus d'un mur.*)

JOSON, *paraissant au haut du mur.* Dites-donc, lâchez-vous ça?...

DE COURGEMONT. Comment, drôle, tu oserais...

JOSON. C'est à moi ce verger-là, c'est à moi ce fruit-là, et le premier qui y touche, tant pis pour lui!... je gaule ferme!

TOUS. L'insolent!

LE VIDAME, *tranquillement et prenant une prise.* Insolent, c'est le mot.

HERCULE, *allant à lui.* Vil manant!

JOSON, *le menaçant de sa fourche.* De quoi?

Mlle DE VERMANDOIS. Hercule, ici, Hercule!

HERCULE. Eh! grand'tante!...

DE BLANGY. Allons, allons, je les trouve fort amusants... vos vassaux, mon cher; je crois décidément que nous aurons du mal à déraciner en France ce qu'y a planté monsieur de Bonaparte.

DE COURGEMONT. Bah! ce paysan est un drôle... mais heureusement voilà l'eau sucrée de ce brave homme.

GRELU, *rentrant.* Voilà, voilà, madame!

Mlle DE VERMANDOIS. Mademoiselle, s'il vous plaît. . (*Elle prend le verre et le boit.*)

GRELU. Oui, mademoiselle.

Mlle DE VERMANDOIS, *rendant le verre.* C'est bien, allez... Merci, mon brave homme!

GRELU. Oh! il n'y a pas de quoi! c'est dix sous, voilà tout.

DE COURGEMONT. Comment! dix sous!...

TOUS. Dix sous!

DE COURGEMONT. Comment! je payerais sur mes terres?

GRELU. Vos terres!

DE COURGEMONT. Sans doute, et vous allez me conduire à mon château.

* Blangy, Hercule, M. de Vermandois, Courgemont, le Vidame. (Les indications sont prises à la gauche du spectateur.)

GRELU. Pardon, c'est sans doute alors à M. le grand-bailli que j'ai l'honneur...

DE COURGEMONT. C'est moi-même...

GRELU. Je vous ferai observer alors, feu monsieur le grand bailli...

DE COURGEMONT. Comment feu?

GRELU. Non, monsieur l'ex-grand bailli, je vous ferai observer que vous n'avez plus de terres ici...

DE COURGEMONT. Comment!... plus de terres! et mes fermes, et mon château?

GRELU. Les fermes appartiennent à monsieur le sous-préfet, et le château a été détruit. .

DE COURGEMONT. Mes fermes au sous-préfet! mon château détruit!

GRELU. Il n'en reste plus que le pigeonnier.

DE COURGEMONT. Un pigeonnier... j'ai pour tout domaine un pigeonnier...

JOSON, *qui est resté sur le mur.* Un pigeonnier qui est à moi, eh! là-bas!

DE COURGEMONT. A toi!...

JOSON. J'y élève mes lapins.

DE COURGEMONT. Mais c'est inouï.

Mlle DE VERMANDOIS. La France n'est plus reconnaissable aujourd'hui.

BLANGY, *riant.* C'est renversant!

LE VIDAME, *avec calme, prenant une prise.* Renversant, c'est mon opinion.

Mlle DE VERMANDOIS. Mais qu'allons-nous faire?

DE BLANGY. Je crois que le plus prudent serait d'entrer à l'hôtel.

GRELU. Il y en a un excellent... vous y trouverez un repas tout prêt...

HERCULE. Un repas... (*Il va vers l'hôtel.*)

Mlle DE VERMANDOIS. Ici, Hercule! (*Hercule revient.*) Où est l'hôtelier?

GRELU. C'est moi!

Mlle DE VERMANDOIS. Faites-nous préparer des chambres.

GRELU. Des chambres! c'est que je n'en ai que trois.

DE BLANGY. Eh bien! nous nous en contenterons.

GRELU. Mais c'est qu'elles sont prises.

Mlle DE VERMANDOIS. Prises toutes les trois?

GRELU. Par une dame arrivée ce matin.

Mlle DE VERMANDOIS. Alors je veux me mettre en route à l'instant.

DE COURGEMONT. Et moi qui ai laissé partir les chevaux qui nous ont amenés. Y a-t-il un relai ici, un maître de poste?

GRELU. Le maître de poste, c'est moi?

DE COURGEMONT. Encore vous!

JOSON, *sur le mur.* Et je suis le postillon, monsieur.

Mlle DE VERMANDOIS. Eh bien! faites atteler.

GRELU. Je ne peux pas.

DE BLANGY. Comment! vous ne pouvez pas?

JOSON. On ne peut pas, quoi!

DE BLANGY. Est-ce que vous n'avez plus de chevaux?

GRELU. J'en ai encore quatre.

Mlle DE VERMANDOIS. Eh bien?

GRELU. Mais ils sont retenus par la dame de ce matin.

TOUS. Encore!...

Mlle DE VERMANDOIS. Que cette dame en prenne deux et qu'elle me laisse les autres; vous partagerez.

GRELU. Impossible, on me les a payés.

JOSON. Avec le postillon.

Mlle DE VERMANDOIS. On vous y obligera... on s'adressera... à l'autorité; il y a bien une autorité ici.

GRELU. Il y a un maire, mademoiselle.

TOUS. Un maire!

GRELU. Un maire qui est absent, mais il y a son adjoint.

DE COURGEMONT. Comment dites-vous?

GRELU. Adjoint!

Mlle DE VERMANDOIS. Et où est-il cet adjoint? nous nous nommerons à lui et il vous forcera bien...

GRELU. L'adjoint, c'est moi.

TOUS. Lui!

Mlle DE VERMANDOIS. Encore lui!

JOSON, *sur son mur.* Et je suis le garde champêtre, c'est moi qui empoigne les voleux d'fruits.

Mlle DE VERMANDOIS. Que faire? que devenir?

GRELU. J'ai bien le salon commun à vous offrir...

Mlle DE VERMANDOIS. Le salon commun... fi donc!

GRELU. A moins que cette dame ne veuille vous céder... Tenez, justement la voici, arrangez-vous avec elle... Ah! tant pis, je retourne à mes fourneaux. (*Il rentre chez lui.*)

JOSON. Et moi je vas achever mon picotin. (*Il disparaît.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FLORA.

FLORA. N'est-ce pas de moi que l'on parlait?

DE BLANGY. La charmante personne !

HERCULE, *allant à elle.* La charmante pers...

Mlle DE VERMANDOIS. Ici, Hercule.

HERCULE, *revenant.* Oui, grand'tante.

FLORA, *riant à part.* Ils ont de bonnes figures *.

DE BLANGY. Pardon, madame, c'est en effet de vous que parlaient ces gentilshommes et mademoiselle de Vermandois.

FLORA, *à part.* J'y suis... des émigrés qui reviennent. (*Faisant une révérence.*) Mademoiselle...

Mlle DE VERMANDOIS, *la lui rendant.* Madame...

FLORA. Puis-je savoir ce qu'on disait de moi ?

Mlle DE VERMANDOIS. Mais... que vous vous êtes emparée, madame, de toutes les chambres de l'hôtel et de tous les chevaux de la poste.

FLORA. C'est vrai, ça m'emb... nuie les voisins, et puis j'aime à rouler vite.

DE COURGEMONT. Madame rentre sans doute ?

FLORA. Oui, je rentre à l'instant, j'étais sortie depuis une heure.

DE BLANGY. Pardon, ce n'est pas là ce que veut dire mon nob'e ami.

FLORA. Ah !

Mlle DE VERMANDOIS. Nous désirons savoir si madame, profitant de la chute du petit usurpateur...

FLORA. Vous dites...

Mlle DE VERMANDOIS. Du petit usurpateur ..

FLORA, *à part.* Ah ! c'est comme ça que tu traites le grand homme... Attends un peu !

Mlle DE VERMANDOIS. Nous désirions donc savoir si madame rentre en France et si elle est de qualité.

FLORA. Je crois bien. (*A part.*) Je suis pleine de qualités.

Mlle DE VERMANDOIS. Madame est comtesse ?

FLORA. Non, madame.

Mlle DE VERMANDOIS. Duchesse ?

FLORA. Non, madame.

Mlle DE VERMANDOIS. Princesse !!!

FLORA, *à part.* Princesse! On nous appelle souvent princesses, nous autres de l'opéra. (*Haut.*) Princesse? Oui, madame.

Mlle DE VERMANDOIS, *faisant la révérence.* Madame !...

TOUS, *de même.* Madame !...

FLORA, *comiquement.* Messieurs...

* Blangy, Flora, Mlle de Vermandois, Hercule, Courgemont, le Vidame.

Mlle DE VERMANDOIS. Elle est charmante, messieurs !

TOUS. Adorable !

HERCULE. Oh ! oui; ado... (*Il va à elle.*)

Mlle DE VERMANDOIS. Eh bien ! Hercule...

HERCULE, *revenant.* Oui, grand'tante. (*A part.*) Elle m'ennuie, grand'tante.

FLORA, *à part.* Il est tout drôle, ce petit bonhomme. (*Haut.*) Mais je ne vois pas encore à quel propos vous vous entreteniez de moi.

Mlle DE VERMANDOIS. Je voulais vous prier, madame, de me céder deux de vos chevaux, ou bien deux places dans votre chaise.

FLORA. Deux chevaux !... C'est que je ne peux guère voyager comme une femme de rien... Restent donc les deux places dans ma voiture...

Mlle DE VERMANDOIS. Pour le vicomte et pour moi...

HERCULE, *à part.* Oh ! elle ne m'ennuie plus, grand'tante.

Mlle DE VERMANDOIS. Et de peur qu'il ne vous reste quelque scrupule, comme il est bon de se connaître, je me nomme Athénaïs Rosalba de Vermandois, du chapitre noble de Beaumont-le-Duc.

FLORA. Eh bien ! l'affaire peut s'arranger.

HERCULE. Oh ! tant mieux !

TOUS. Ah !

Mlle DE VERMANDOIS. Vous consentiriez?

FLORA. A vous céder deux places?... Ma foi, oui... Mais de peur qu'il ne vous reste quelques scrupules, comme il est bon de se connaître, je me nomme Nini Flora, dite Camargo, danseuse de l'Académie, ci-devant impériale, de Musique.

TOUS. Une danseuse !...

FLORA, *riant.* Ah ! ah ! ah !

DE BLANGY. Une... une danseuse... Ah ! ah ! ah !...

Mlle DE VERMANDOIS. Oh !... l'horreur !... (*Elle rentre à l'hôtel.*) Suivez-moi, Hercule.

HERCULE *restant et s'approchant de Flora.* Comment ! c'est si joli que ça, une danseuse ?

Mlle DE VERMANDOIS, *revenant avec colère.* Eh bien !... eh bien ! Hercule...

HERCULE, *courant.* Oui, grand'tante. (*Il la suit.*)

Mlle DE VERMANDOIS. Venez, venez, messieurs.

TOUS. Une danseuse !... (*Ils sortent tous, excepté de Blangy.*)

FLORA. Voilà toute l'armée en déroute.

DE BLANGY. Parbleu ! mademoiselle, vous leur avez joué un assez joli tour.

FLORA. Je ne vous fais donc pas peur, à vous, monsieur ?

DE BLANGY. Moi, mademoiselle ! je n'ai jamais eu peur... pas même d'une jolie femme.

FLORA. Eh bien, vous êtes plus spirituel qu'eux... et si vous avez besoin de l'un de mes chevaux...

DE BLANGY. Mais je voyage à cheval, et j'en accepte un avec plaisir...

FLORA. Eh bien, monsieur... je suis enchantée de vous être agréable.

DE BLANGY. Mille grâces, mademoiselle. (*Il lui prend la main et la conduit jusqu'à la porte. — On entend un bruit de voiture et des cris de joie.*)

SCENE V.

DE BLANGY, GRELU.

GRELU, *sortant.* Qu'est-ce qu'il y a?

DE BLANGY. Quel est ce bruit ?

GRELU, *qui a remonté.* Eh ! c'est une voiture de baladins qui viennent pour la fête... Je vais les interroger.

DE BLANGY. Les interroger ?

GRELU. En ma qualité d'adjoint. C'est que, vous comprenez, dans ce moment, il pénètre par nos frontières des tas d'individus suspects, et qui nous sont recommandés. Tenez, j'en ai la liste : Lacour, Margrat, Lavarennes...

DE BLANGY. Lavarennes, qui a trahi tour à tour et l'armée républicaine et l'armée de Condé... condamné à mort, en 1794, pour avoir volé et assassiné le payeur de l'armée royaliste.

GRELU. Tout juste !

DE BLANGY. Celui-là, tâchez de le saisir. C'était, dans le temps, le plus adroit et le plus dangereux coquin... (*On entend de nouveaux cris. Tous les paysans entrent en scène.*)

SCÈNE VI.

GRELU, DE BLANGY, PAYSANS, BELPHÉGOR, MADELEINE, HENRI, LA PATITE FILLE, GRAIN-D'AMOUR, *et* TROIS MUSICIENS, *vêtus d'habits rouges.* (*Belphégor, sa famille et leur suite sont dans une vieille berline découverte qui entre, traînée par un vieux cheval blanc. — La voiture s'arrête au milieu du théâtre, Belphégor se lève et salue.*)

BELPHÉGOR, *debout.* Appelez le monde, monsieur Jacquinet. (*Henri donne deux ou trois coups de grosse caisse et de cymbales. Les autres jouent de la clarinette. — D'autres paysans arrivent en scène*). Messieurs et dames, villageois et villageoises, c'est avec la permission de monsieur le préfet, de monsieur le maire et de monsieur le garde champêtre... Saluez, monsieur Jacquinet !

HENRI, *donnant un coup de cymbales et criant d'une voix perçante.* Oui, bourgeois!

BELPHÉGOR. C'est avec la permission de ces respectables autorités, que nous aurons l'honneur d'exécuter devant vous nos inimitables travaux !... Travaux de grâce, d'élégance et d'adresse ; exercices merveilleux, qui ont fait l'admiration de toutes les cours étrangères... Saluez, monsieur Jacquinet!

HENRI, *même jeu.* Oui, bourgeois!

BELPHÉGOR. Exercices qui nous ont valu les suffrages de toutes les têtes couronnées... exercices, enfin, pour lesquels nous sommes appelés en ce moment devant l'empereur du Maroc. Mais ayant appris que c'est aujourd'hui la fête de ce village, nous avons négligé le Marocain pour les aimables habitants de la commune de Landreci... Saluez encore, monsieur Jacquinet!

HENRI. Oui, bourgeois!

BELPHÉGOR. Nous vous offrirons également des séances de ventriloquie, de nécromancie, de chiromancie, de cartomancie, autrement dit bonne aventure ! Nous annoncerons à toutes les jeunes filles l'année, le mois, la semaine, le jour, l'heure, la minute de leur prochain mariage ; aux jeunes gens le numéro qu'ils obtiendront à la conscription, et nous prédirons à messieurs les hommes mariés... tout ce qui concerne leur état. (*La musique recommence.*) Mais, me direz-vous, qui donc es-tu, toi qui te présentes ici avec tant d'orgueil ?... Qui je suis? je suis Paillasse! Paillasse de grand-père en petit-fils !... mon aïeul se nommait Belphégor Ier, il avalait canifs, couteaux, ciseaux et rasoirs! mon père absorbait épées, sabres et baïonnettes ! moi, Belphégor III, j'ingurgite des carabines et des tromblons... (*élevant Henri en l'air*) et Jacquinet, mon fils, consommera un jour bon nombre de... canons!!!

HENRI. Oui, papa!

GRAIN-D'AMOUR, *lisant une affiche.* Le spectacle commencera à deux heures par une grande représentation des jeux indiens et des douze travaux d'Hercule, de l'inimitable Belphégor, et il sera terminé par votre serviteur l'illustre veau marin, qui, après avoir parlé le chinois, l'arabe, le franc-comtois, le bernois, en un mot trente-quatre langues différentes, se fera un devoir d'avaler la sienne devant l'honorable société.

BELPHÉGOR. Roulez, roulez, la musique ! (*Musique générale ; les paysans applaudissent. Belphégor descend de voiture, il en fait descendre sa femme et ses enfants, et embrasse chacun d'eux en les mettant à terre.*) Grain-d'Amour !

GRAIN-D'AMOUR, *s'approchant.* Grand homme !

BELPHÉGOR. Faites dételer mon Mouton, et qu'on ait pour lui tous les égards qui lui sont dus.

GRAIN-D'AMOUR. Oui, grand homme ! (*Il fait signe à un garçon d'auberge qui l'aide à dételer le cheval.*)

BELPHÉGOR. Ayez-en bien soin, mon garçon, de mon pauvre Mouton !... c'est, après ma femme et mes petits enfants, ce que j'aime le mieux sur la terre.

DE BLANGY. Monsieur l'adjoint, ces braves gens n'ont rien de suspect?

GRELU. Qui sait? mon devoir est de les interroger. (*A Belphégor avec rudesse.*) Approchez !... vos papiers * !

BELPHÉGOR, *avec respect.* C'est à monsieur le préfet que j'ai l'honneur de parler?

GRELU, *radouci.* Pas tout à fait... je suis l'adjoint de...

BELPHÉGOR. L'adjoint de monsieur le préfet... Saluez, saluez toujours, monsieur Jacquinet.

HENRI. Oui, bourgeois.

GRELU, *flatté.* C'est bien !

BELPHÉGOR, *à la petite fille.* Et vous aussi, mademoiselle Lagrandeur.

LA PETITE FILLE, *saluant.* Oui, bourgeois.

GRELU. C'est très-bien... c'est très-bien .. ça me paraît de très-braves gens.

BELPHÉGOR. Ces renseignements doivent suffire à monsieur le sous-préfet.

GRELU. Je... oui... oui...

BELPHÉGOR. Alors je prierai monsieur le sous-préfet, en sa qualité d'adjoint du maire, de me délivrer un permis.

GRELU. Vous avez votre passe-port?

BELPHÉGOR. Oui, monsieur, le voilà.

GRELU. Attendez-moi, nous allons aller à la mairie.

MADELEINE. Pendant ce temps, Guillaume, je vais entrer à l'auberge pour y faire reposer les enfants.

BELPHÉGOR. C'est ça, Madeleine, repose les enfants, repose leur bonne mère, et n'oublie pas mon pauvre Mouton, qui a fait ses neuf lieues ce matin.

MADELEINE. Sois tranquille.

BELPHÉGOR. Au revoir, femme ! (*Madeleine et les enfants entrent à l'auberge.*)

DE BLANGY. Savez-vous, brave homme, qu'elle est très-jolie, votre femme?

BELPHÉGOR. Et bonne donc, monsieur... je dirais que c'est la joie de la maison (*riant*) si nous avions une maison, nous autres... Mais bah !... ça ne nous empêche pas d'être heureux.

DE BLANGY. Heureux !... vous êtes heureux !

BELPHÉGOR. Tous les jours !

DE BLANGY. Malgré la vie que vous menez?

BELPHÉGOR. A cause de la vie que nous menons, au contraire. Nous sommes quatre, ce qui fait que chacun de nous en a trois pour l'aimer ; quand il y en a un qui rit et qui chante, tout le monde chante et rit sans demander pourquoi... et sans ma toute petite qui est chétive et pâlotte, nous n'aurions jamais su ce que c'est qu'un instant de tristesse. (*Il embrasse la petite Jeanne qui vient lui apporter un verre de vin.*)

DE BLANGY. Mais la fatigue, les voyages...

BELPHÉGOR. Les voyages ! mais c'est là le fond de notre gaîté ! nous ressemblons à une nichée d'oiseaux, qui s'envolent dès que la bise ou l'ennui souffle quelque part... et comme nous choisissons pour nous y abattre la fête du saint patron de chaque village, partout où nous arrivons, nous ne trouvons jamais que des visages joyeux, et des habits de fête pour nous recevoir !... Le soir, quand la recette a été bonne, on soupe gaîment en remerciant le bon Dieu de ce qui est venu aujourd'hui, et quand la recette est mauvaise... on remercie le bon Dieu de celle qui viendra demain.

DE BLANGY, *riant.* Bravo ! vous êtes un grand philosophe !

BELPHÉGOR. Moi ! je suis un pauvre paillasse.

GRELU. Allons à la mairie.

BELPHÉGOR. Oui, monsieur le préfet, je suis à vous. (*Grelu et Belphégor sortent par le fond à droite.*)

SCÈNE VII.

HERCULE, DE BLANGY.

HERCULE, *arrivant du fond à gauche.* Allons, c'est décidé, nous ne partirons pas.

BLANGY. D'où venez-vous donc, vicomte?

HERCULE. Moi... je viens de la chasse.

DE BLANGY. De la chasse?

HERCULE. Je viens de la chasse aux chevaux ! grand'tante m'a envoyé courir toutes les fermes pour lui trouver de quoi continuer son voyage... mais je n'ai rien trouvé.

DE BLANGY. Eh bien ! moi j'ai été plus heureux que vous, grâce à mademoiselle... Bonne chance et au revoir.

HERCULE, *saluant.* Monsieur le comte ! (*De Blangy sort. Hercule l'accompagne jusqu'à sa sortie.*)

* Blangy, Grelu, Belphégor, Henri, Jeanne.

SCENE VIII.

FLORA, HERCULE.

FLORA, *sortant de l'hôtel.* Tiens !

HERCULE, *se retournant.* Tiens ! c'est la jolie danseuse !

FLORA. C'est le petit à l'air bête ! (*Hercule la salue et va pour rentrer à l'hôtel.*) Est-ce que je vous fais peur aussi à vous ?

HERCULE. Peur !... non, oui... non... c'est-à-dire... c'est grand'tante qui me fait peur... j'ai peur que...

FLORA. Que grand'tante ne vous voie me parler...

HERCULE, *troublé.* Oui, mademoiselle.

FLORA. Grand'tante est une bégueule.

HERCULE. Je crois qu'oui, mademoiselle.

FLORA. Qui vous mène comme un petit sot...

HERCULE. Je crois qu'oui, mademoiselle.

FLORA. Vous êtes pourtant un homme...

HERCULE. Je crois qu'... (*vivement*) oui, mademoiselle.

FLORA. Eh bien ! il faut l'envoyer promener grand'tante.

HERCULE, *avec candeur.* Je l'y enverrais avec plaisir, mademoiselle.

FLORA. Moi, d'abord, je veux la punir de la façon dont elle nous a traités, Napoléon et moi. Voulez-vous m'y aider ?

HERCULE. Je le veux bien... (*hésitant*) pas pour l'amour de Napoléon.

FLORA, *souriant.* Vraiment ?

HERCULE. J'avoue que je vous préfère à ce grand homme.

FLORA. Alors pour vous défaire de grand'-tante et me venger d'elle en même temps, il y a un moyen.

HERCULE. Lequel ?

FLORA. Enlevez-moi !

HERCULE, *doucement.* Comment ! vous enlever, quoi ! hein ? mais je n'ai pas de chevaux.

FLORA. Vous prendrez les miens.

HERCULE. Je n'ai pas de voiture.

FLORA. Vous prendrez la mienne.

HERCULE. Je n'ai pas de laquais.

FLORA. Eh bien, vous m'enlèverez avec mes chevaux, ma voiture et mes laquais.

HERCULE, *allant vers l'hôtel.* Je vais demander de l'argent à grand'tante.

FLORA. Comment !... Ici, Hercule ! mais vous êtes donc fou !

HERCULE. Pas encore tout à fait, mais je crois que ça viendra en route.

JOSON, *en postillon.* Madame est attelée.

HERCULE. Allons-nous-en ; oh ! allons-nous-en... allons-nous-en.

FLORA. Partons ! (*Hercule lui prend le bras.*)

Mlle DE VERMANDOIS, *dans l'hôtel.* Hercule ! où est-il donc ? Hercule !

HERCULE, *s'en allant avec Flora.* Oui, grand'tante.

Mlle DE VERMANDOIS, *à la fenêtre.* Hercule ! que vois-je ! Ici, Hercule !

HERCULE. Je ne peux pas, grand'tante... je suis en train d'enlever mademoiselle.

Mlle DE VERMANDOIS. Malheureux ! osez-vous bien...

HERCULE. Ah ! ma foi tant pis ! je vais venger Napoléon.

JOSON, *riant.* Allons ! c'est pour le coup qu'elle est attelée.

Mlle DE VERMANDOIS, *criant.* Ah ! (*Elle disparaît de la fenêtre, Hercule et Flora se sauvent par la gauche... On entend un grand bruit au fond. Madeleine est sortie pour voir ce qui se passe.*)

SCÈNE IX.

MADELEINE, DE BLANGY, LE CHEVALIER DE ROLLAC, BELPHÉGOR, GRELU, PAYSANS.

MADELEINE. Qu'y a-t-il donc ?... Tout ce monde ! on dirait une querelle ; et Guillaume, mon mari, au milieu de tous ces hommes... mon Dieu ! (*Poussant un cri.*) Ah ! (*Tout le monde entre.*)

GRELU, *aux paysans.* Allons ! allons ! pas de rassemblement où je vous fais tous empoigner par le garde champêtre. (*A Belphégor.*) Vous vous êtes bien conduit, et voilà votre permis, courageux Belphégor *.

LE CHEVALIER. Belphégor !

BELPHÉGOR. Merci, mon magistrat.

LE CHEVALIER. Belphégor, mais c'est lui que je cherche ! (*Il parle bas à Grelu.*)

MADELEINE. Guillaume, mais qu'est-il donc arrivé ?

BELPHÉGOR. Ma foi, ça n'a pas été long ; mais je ne me croyais pas aussi fort.

DE BLANGY. Mon Dieu ! madame, c'est votre mari qui vient de prendre bravement notre défense.

LE CHEVALIER. Le fait est qu'il nous est venu en aide fort à propos.

GUILLAUME. Tu ne sais pas, femme ; je suis fort comme un bœuf ; je viens de m'apercevoir de ça tout à l'heure.

MADELEINE. Mais, enfin ?...

DE BLANGY. Voici le fait (*Montrant le chevalier*) : Monsieur se querellait avec des paysans, ils étaient quatre contre lui seul, j'étais tombé sur les quatre à coups de cravache.

* Rollac, Grelu, Blangy, Belphégor, Madeleine.

BELPHÉGOR. Ce qui fait qu'à mon arrivée vous en aviez huit contre vous deux !... huit armés de bâtons et de fourches et qui parlaient de vous tuer!... vous un brave monsieur, qui veniez de me traiter avec bonté, de vous intéresser à nous... Ma foi, comme vous étiez tombé sur les quatre, je tombai résolument sur les huit... Mais figure-toi, Madeleine, que le plus drôle, c'est qu'à chaque coup que je donnais, ils tombaient comme des capucins de cartes!... Si bien qu'au bout de cinq minutes, mes huit hommes étaient assis par terre, qui me regardaient comme une merveille, un phénomène. Et le plus étonné de tous, c'était moi ; moi qui venais pour la première fois, à mon âge, de me découvrir une vigueur de taureau, une force de lion !... Dis donc, femme, mais je n'oserai plus te serrer dans mes bras à présent!...

MADELEINE. Mon bon Guillaume ! Mais tu n'es pas blessé?

BELPHÉGOR. C'est que je me croyais comme tout le monde, moi qui n'avais jamais eu de querelle avec personne... Ah ! mon Dieu ! et les enfants, je leur faisais peut-être mal quand, pour les assouplir, je ployais leurs pauvres petits membres. (*Tremblant.*) Et ma toute petite, c'est peut-être bien moi qui l'ai rendue si chétive, si malingre... Oh ! si je le croyais, Madeleine!

DE BLANGY, *à part.* Brave homme !

MADELEINE. Mais non, non, tu sais bien qu'en naissant elle était toute faible; tu sais bien qu'alors...

BELPHÉGOR. Alors... Oui, c'est vrai, je ne la prenais dans mes bras que pour approcher de mes lèvres sa jolie figure blanche... Ah ! c'est égal, je n'oserai plus toucher les enfants, j'aurai toujours peur de les casser.

MADELEINE. Sois tranquille, je réponds de toi.

BELPHÉGOR. Ah ça! j'ai mon permis, préparons la baraque. (*Belphégor et Madeleine se dirigent vers la charrette, ils descendent la grosse caisse et différents objets.*)

LE CHEVALIER. Il ne me reste plus qu'à remercier de son aide monsieur le comte de Castel Blangy.

DE BLANGY. Et à me dire, monsieur, à qui j'ai l'honneur de parler.

LE CHEVALIER. Je me nomme le chevalier de Rollac.

DE BLANGY. Le chevalier de Rollac!... N'arrivez-vous pas d'Amérique ?

LE CHEVALIER. En effet!

DE BLANGY. N'est-ce pas entre vos bras que mourut, en Allemagne, le marquis de Montbazon ?

LE CHEVALIER, *avec un peu d'embarras.* Oui, oui, entre mes bras... c'est vrai.

DE BLANGY. Mais je vous ai vu jadis, monsieur...

LE CHEVALIER, *avec un mouvement.* Comment! vous m'avez...

DE BLANGY. Vous étiez tout jeune alors, presque un enfant, quand vous arriviez à l'armée de Condé.

LE CHEVALIER. En vérité ?

DE BLANGY. Il y a plus de vingt ans de cela... J'avoue que je ne vous aurais jamais reconnu.

LE CHEVALIER. Cela se comprend... les années, et puis un si long séjour en Amérique...

DE BLANGY. Les Montbazon seront heureux de vous connaître, chevalier... je suis de la famille, beau-frère du marquis, et nous avons là dans cette auberge mademoiselle de Vermandois, sa tante, et le petit vicomte de Montbazon, son neveu.

LE CHEVALIER. Vous êtes, me dites-vous, parent des Montbazon ?

LE COMTE. Oui, monsieur.

LE CHEVALIER. Ah ! je suis heureux de vous rencontrer. Dites-moi, vous savez que ce pauvre marquis de Montbazon, mort dans mes bras, a laissé un enfant, une fille.

LE COMTE. Une fille, en effet, qui disparut tout enfant, pendant la révolution, et que depuis nous avons vainement cherchée.

LE CHEVALIER. Je crois avoir retrouvé ses traces.

LE COMTE. Il se pourrait !

LE CHEVALIER. Oui, monsieur. Où êtes-vous descendu?

LE COMTE. Ici, au Soleil-d'Or.

LE CHEVALIER. Eh bien ! allez m'attendre chez vous, j'irai vous y rejoindre dans un instant, et je vous dirai tout ce que je sais sur cet enfant J'ai une importante affaire à terminer ici. A bientôt, monsieur le comte, à bientôt.

LE COMTE. A bientôt, monsieur le chevalier. (*Il rentre à l'auberge.*)

LE CHEVALIER, *seul.* Allons, courage, Lavarennes, te voilà reçu, accepté sous le nom de Rollac. Le vrai Rollac est mort là-bas en Amérique, et la mer ne rendra pas son cadavre. Il était le dernier des Rollac, tous ses papiers de famille, tu les possèdes, et parmi eux tu as découvert un écrit qui peut faire ta fortune. Oui, oui, que je rende aux Montbazon cette fille que, grâce à cet écrit, j'ai retrouvée, moi ; et je n'ai plus rien

à redouter de la justice. Allons, sois adroit, et ton avenir est assuré.

SCÈNE X.

LE CHEVALIER, BELPHÉGOR.

LE CHEVALIER, *arrêtant Belphégor qui a quitté la voiture et qui va pour rentrer.* Dis donc, Paillasse, à nous deux, camarade.

BELPHÉGOR. Monsieur?..

LE CHEVALIER. Sais-tu bien qu'il y a longtemps que je te cherche !

BELPHÉGOR. Vous me cherchez, moi ?

LE CHEVALIER. Oui, toi, Guillaume, surnommé Belphégor, tu vois que je te connais bien.

BELPHÉGOR. Parbleu, il y en a cent mille en France qui me connaissent comme ça.

LE CHEVALIER. Oh ! je te connais, moi, mieux que personne, mieux que tu ne te connais toi-même.

BELPHÉGOR, *riant.* Ah bah ! Ah ça... est-ce que vous êtes de la grande malice ? est-ce que vous allez me tirer la bonne aventure ?

LE CHEVALIER. Pourquoi pas ? j'ai beaucoup voyagé et je sais lire dans le destin des hommes.

BELPHÉGOR. Ah ! je la trouve bonne.

LE CHEVALIER. Voulez-vous me donner votre main ?

BELPHÉGOR. Je vous la confie. Nous allons nous amuser. (*A part.*) C'est un muscadin loustic. (*Haut.*) Nous disons donc ? (*Tendant les mains.*) La droite ou la gauche?

LE CHEVALIER. Celle que tu voudras. Nous disons... que tu es marié il y a douze ans.

BELPHÉGOR. Pardieu ! quand on a un petit garçon de onze ans et qu'on n'est pas trop paresseux, il est bien présumable qu'il y a une douzaine d'années que...

LE CHEVALIER. Ce mariage te portera bonheur.

BELPHÉGOR. Il m'en a déjà procuré pas mal ; deux chérubins... deux fiers bonheurs. (*Riant.*) Après?

LE CHEVALIER. Cette femme, que vous avez épousée dans un village de la Bretagne, n'était pas la fille de l'humble journalier qui vous l'a donnée...

BELPHÉGOR, *sérieux.* C'est vrai.

LE CHEVALIER. Il vous a dit qu'un mystère enveloppait la naissance de sa fille adoptive.

BELPHÉGOR. Oui !...

LE CHEVALIER. Qu'un homme, d'un extérieur misérable, la lui avait confiée une nuit, et que cet homme qui devait revenir au bout de trois jours n'avait jamais reparu.

BELPHÉGOR. Oui !...

LE CHEVALIER. Voilà pour le passé; et maintenant, l'avenir.

BELPHÉGOR. Permettez... Mais c'est donc vrai que l'on peut prédire le destin ?

LE CHEVALIER. Vous le demandez, vous dont c'est le métier ?

BELPHÉGOR. Dame ! voilà quinze ans que je le fais, sans y croire, moi !

LE CHEVALIER. N'importe, écoutez : Madeleine sera pour vous la source d'une grande fortune, car Madeleine appartient à une illustre famille, noble comme les princes du sang, riche à millions, et que je vous ferai connaître...

BELPHÉGOR, *effaré.* Elle, Madeleine !... noble... noble à millions, riche comme les princes du sang! Et vous m'assurez...

LE CHEVALIER. Je vous jure que tout cela est vrai.

BELPHÉGOR. Riche ! elle, ma femme !... mes enfants seraient des petits millionnaires... Ah ! bah ! c'est impossible, vous voulez vous moquer de moi.

LE CHEVALIER. Tout cela est vrai.... bien vrai... Dans un instant je vous en apporterai la preuve... et pour que vous ne doutiez pas de ma parole, (*lui donnant sa bourse*) tenez, voilà des arrhes sur la fortune qui vous appartiendra... vingt-cinq louis; c'est un faible à-compte.

BELPHÉGOR. Vingt-cinq louis ! Non, il n'y a pas de prince qui veuille s'amuser à ce prix-là de la crédulité d'un pauvre homme !...

LE CHEVALIER. Attendez-moi ici ; dans un instant, vos derniers doutes seront dissipés. (*A part, en sortant.*) Allons, ma fortune commence !

BELPHÉGOR, *stupéfait.* Millionnaire ! Madeleine ! Henri... mes enfants... venez.... venez... mais venez donc !

SCÈNE XI.

BELPHÉGOR, MADELEINE, HENRI, LA PETITE JEANNE.

MADELEINE. Qu'as-tu donc, mon ami?

BELPHÉGOR. Ce que j'ai... ce que j'ai ! tends ton bonnet, petit. (*Versant l'or dans le bonnet d'Henri.*) Tiens, voilà ce que j'ai, et ce n'est qu'un petit morceau de ce que nous aurons *.

HENRI. Oh ! des petits sous jaunes.

MADELEINE. De l'or !

BELPHÉGOR, *avec joie.* Un peu d'or ! une misère !.... une misère pour toi, femme ! pour toi qui es la fille d'un comte, d'un duc, d'un prince ; est-ce que je sais?

MADELEINE. A moi une grande naissance, à moi une fortune !

* Madeleine, Belphégor, Henri.

BELPHÉGOR. Oui, oui, à toi tout cela!... Mais embrassez-la donc, enfants! Ah! cette pauvre Madeleine, je l'adorais trop, il fallait bien qu'elle fût plus que moi.

MADELEINE, *tremblante*. Guillaume, mon ami... mais... mais c'est donc bien vrai tout ce que tu me dis là?

BELPHÉGOR. Parbleu! est-ce que c'est pour rien que le bon Dieu t'avait faite si belle... Dans un instant, Madeleine, toutes les preuves seront entre nos mains.

MADELEINE. Riches! nous serons riches. (*Embrassant les enfants.*) Ah! mes enfants, mes pauvres enfants! le cœur ne me saignera donc plus à vous voir couverts de haillons et presque mendiants.

BELPHÉGOR. Qu'est-ce qu'elle dit!...

MADELEINE. Je ne dévorerai plus mes angoisses et mes larmes... je ne verrai plus torturer vos pauvres petits membres... je ne tremblerai plus pour vos jours... Oh! mes enfants!... mes enfants!... que je suis heureuse!

BELPHÉGOR. Madeleine! Madeleine! il y a dans ta joie quelque chose qui me fait mal... Mais tu souffrais donc, pauvre femme?

MADELEINE, *lui tendant la main*. Qu'importe, puisque j'ai pu te le cacher!

HENRI, *l'embrassant*. Ah! maman! maman!

BELPHÉGOR. Henri! c'est un ange que Dieu nous a donné là!

MADELEINE. Un ange! non, mon ami! car je puis te le dire, à présent que nous allons être riches, ma tendresse maternelle n'était pas seule à souffrir, je sentais en moi comme des instincts de coquetterie, des désirs de luxe, de fortune, de bien-être... mon sang se révoltait contre ma misère.

BELPHÉGOR. Et ton sang avait bien raison... C'était le sang de vos ancêtres, madame; mais tu ne rougissais pas de moi, n'est-ce pas?

MADELEINE. Guillaume! tu m'as consolée de tout ce que j'ai souffert.

BELPHÉGOR. Merci! Et maintenant, plus de souffrances, plus de larmes cachées; du bonheur! du bonheur pour toujours!

SCENE XII.

LES MÊMES, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER. Me voilà.

BELPHÉGOR. C'est lui; ce sont les preuves qu'il apporte.

MADELEINE, Voyons, voyons*!

LE CHEVALIER. Attendez, madame, et écoutez-moi : Le pauvre diable qui vous a élevée, Pierre Valin, enfin, vous a reçue des mains d'un inconnu... or, ce dernier, malgré les haillons dont il était couvert, était un noble dont la tête était mise à prix, et qui fuyait déguisé!...

MADELEINE. Mon père!

BELPHÉGOR. Après, monsieur?

LE CHEVALIER. Il fut forcé de rejoindre l'armée de Condé sans avoir pu vous réclamer, madame, parce que l'armée républicaine était venue se placer entre vous et lui ..

BELPHÉGOR. Et le nom de ce Monsieur?

MADELEINE. Oui, le nom de mon père?

LE CHEVALIER. Vous le saurez tout à l'heure. Quelques jours s'écoulèrent et on livra bataille... Le marquis, car il était marquis!

BELPHÉGOR, *montrant Henri*. C'est un petit marquis, ça... Allons, saute, marquis!

LE CHEVALIER. Le marquis était au premier rang, il tomba un des premiers... mais un ami se trouvait près de lui... le chevalier de Rollac... et ce chevalier, c'était moi!

MADELEINE. Vous, l'ami de mon père!

LE CHEVALIER. Il le reçut... c'est-à-dire... je le reçus dans mes bras, et le marquis, avant de mourir, put tracer ces quelques lignes. (*Dépliant un papier qu'il lit.*) « L'en-
» fant resté entre les mains de Pierre Valin,
» journalier à Chaumont, près Saint-Brieuc,
» lui a été confié par moi, et je déclare en
» mourant que cet enfant est ma fille! Je
» lègue au chevalier de Rollac le soin de la
» retrouver. Signé, marquis de... »

BELPHÉGOR. De?

LE CHEVALIER. Vous le saurez plus tard.

BELPHÉGOR, *s'agitant*. Oh! nous ne sommes pas pressés. (*Avec joie.*) Saperlotte. (*A Henri.*) Tenez-vous donc droit, marquis!

MADELEINE. Et ma mère, monsieur?

LE CHEVALIER. Le marquis l'avait perdue peu de jours après votre naissance.

BELPHÉGOR. Mais comment se fait-il que ce soit maintenant seulement...

LE CHEVALIER. Que ces recherches s'opèrent? c'est tout simple... De la famille de votre père, madame, il ne restait en ligne directe qu'un vieillard, votre aïeul... auprès de lui quelques collatéraux, une vieille sœur et, je crois, un petit-neveu. Tous, ils étaient en fuite, dans l'exil... tous, ils ignoraient en quelles mains le marquis avait laissé son enfant... Le chevalier de Rollac le savait seul, c'est-à-dire que je le savais seul; et le soir même de cette sanglante bataille, afin de sauver ma tête, je m'embarquai pour l'Amérique... là, j'eus un duel, je fus blessé presque mortellement par un nommé... Lavarennes!

* Henri, Belphégor, Rollac, Madeleine, Jeanne.

Et le secret de votre naissance serait enseveli avec moi, si...

BELPHÉGOR. Si vous n'aviez été rendu à la vie.

LE CHEVALIER. Oui, précisément... Enfin, après bien des traverses et des aventures j'ai pu revenir en France il y a un mois, et je bénis le hasard qui, après ce peu de temps de recherches, m'a permis de vous rencontrer. Maintenant, pensez-vous encore que je vous aie trompés?...

BELPHÉGOR. Oh! non, non, nous vous croyons...

LE CHEVALIE. En ce cas posons les bases de notre marché, arrêtons nos conditions.

BELPHÉGOR, *étonné.* Notre marché?

MADELEINE. Que signifie?...

BELPHÉGOR. Nos conditions! Ah je comprends, c'est-à-dire... pardon, monsieur, mais je ne saisis pas bien.

LE CHEVALIER. Il s'agit cependant d'une affaire bien simple. Ainsi que je vous l'ai dit, la famille de madame est riche, immensément riche... et l'une des premières de France en noblesse... Comment supposez-vous donc qu'elle puisse agir?

BELPHÉGOR. Moi, je ne suppose rien... Nous avons, dites-vous, un vieillard qui serait heureux de retrouver la fille de son fils... Nous avons après ça le mari qui ne sera pas moins heureux de la lui ramener... Conduisez-nous près de lui, monsieur, et s'il a le cœur d'un père, vous verrez que nous nous entendrons.

LE CHEVALIER. Près de lui... mais vous n'y songez pas.

MADELEINE. Comment?

BELPHÉGOR. Que voulez-vous dire?

LE CHEVALIER. Est-ce qu'il peut présenter dans le monde la femme du Paillasse Belphégor? les enfants du Paillasse Belphégor?

MADELEINE. Monsieur...

BELPHÉGOR. Femme! éloigne les enfants; ils n'ont pas encore appris à rougir de leur père. (*Madeleine les éloigne et revient.*)

MADELEINE. Oh! mon Dieu!

BELPHÉGOR. Voyons, monsieur, expliquez-vous clairement, et surtout expliquez-vous vite...

LE CHEVALIER. Eh bien, mon cher, voilà ce que je crois pouvoir vous offrir au nom de l'aïeul de madame... Comme il faut qu'aucune souillure ne tache le blason de cette illustre famille, madame... (*souriant*) qui ne peut pas rester madame Paillasse, sera présentée dans le monde comme la veuve de quelque noble gentilhomme mort à l'étranger.

MADELEINE, *avec force.* Veuve! moi!

BELPHÉGOR, *se contenant.* Continuez... continuez donc, monsieur...

LE CHEVALIER. Elle pourra, si son cœur l'exige, emmener l'un de ses enfants.

MADELEINE. L'un de mes enfants!

BELPHÉGOR. Continuez, continuez!

LE CHEVALIER. On assurera le sort de l'autre, et...

BELPHÉGOR, *froidement.* Et le mari? nous ne nous occupons pas du mari.

LE CHEVALIER. Quelles que soient vos prétentions, elles seront respectées; c'est vous-même, mon cher, qui fixerez la somme.

BELPHÉGOR, *éclatant.* La somme!.. il s'agit donc d'argent! Taisez-vous, taisez-vous, monsieur; ce n'est pas en plein jour et à la face de Dieu que l'on propose à un père de vendre sa femme et ses enfants.

LE CHEVALIER. Songeriez-vous à refuser?

BELPHÉGOR. Entends-tu, Madeleine, il demande si j'y songe!

LE CHEVALIER. Mais réfléchissez donc, la loi sera pour nous.

BELPHÉGOR. La loi réprouve votre marché.

LE CHEVALIER, *à part.* Ah! tu viens te jeter à travers mes projets!.. (*Haut.*) Votre volonté ne sera pas la seule que l'on consultera.

BELPHÉGOR. Mais, dis-lui donc la tienne, Madeleine!

MADELEINE. Monsieur, cette famille que je ne connais pas nous adoptera tous, ou elle n'adoptera personne de nous.

BELPHÉGOR. Bien! Oh! je ne doutais pas de toi, va...

LE CHEVALIER. Monsieur, un mariage comme le vôtre ne lie pas.

BELPHÉGOR. Qu'osez-vous dire?

LE CHEVALIER. Je dis qu'une famille a le droit de protester contre les liens contractés par une mineure sans le consentement de cette famille; je dis enfin que si vous n'acceptez pas la fortune qu'on vous offre, les magistrats sauront bien vous obliger à rendre une femme qui ne vous appartient pas. Nous nous reverrons bientôt, monsieur. (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, *moins* LE CHEVALIER.

BELPHÉGOR. Une femme qui ne m'appartient pas! Est-ce que c'est vrai, ça, Madeleine? est-ce que les lois peuvent nous séparer?

MADELEINE. Oh! n'aie pas peur, Guillaume... je ne consentirai jamais à te quitter.

BELPHÉGOR. Non, tu ne consentiras pas,

toi... Mais les magistrats... Mais les lois, comme il dit... ces lois dont il me menace, je ne les connais pas, moi, pauvre homme, et j'ai peur.

MADELEINE. Allons, rassure-toi, mon ami !

BELPHÉGOR. Que je me rassure...Tiens, dis-moi qu'ils vont venir, là, dix, vingt, me tuer devant toi, sous tes yeux, et je resterai calme... mais ils veulent vous emmener, vous emmener tous... toi! Henri et ma petite Jeanne! Oh! cette pensée-là me rend lâche ! J'ai peur, Madeleine, j'ai peur !

MADELEINE. Mais que veux-tu faire ?

BELPHÉGOR, *pleurant.* Ce que je veux ? je veux... je veux te garder... je veux te garder... je veux. (*Eclatant.*) Est-ce que je sais ce que je veux !.. je ne veux pas qu'on me vole ma famille.

MADELEINE. Eh bien, soyons calmes et cherchons, cherchons ensemble.

BELPHÉGOR. Il n'y a pas besoin de chercher, j'ai trouvé, moi; nous allons partir.

MADELEINE. Partir !

BELPHÉGOR. Tout de suite, à l'instant. (*Allant à l'hôtel et appelant.*) Grain-d'Amour !

GRAIN-D'AMOUR, *paraissant.* Patron ?

BELPHÉGOR. Mon cheval, vite, mon cheval !

GRAIN-D'AMOUR, *étonné.* Mais il fait comme moi, il mange. (*Guillaume fait un geste, Grain-d'Amour obéit.*)

BELPHÉGOR, *appelant.* Henri ! Jeanne !

HENRI. Nous voilà, père !

BELPHÉGOR. Nous partons, mes enfants, nous partons; ne perdons pas une minute... Allons, les costumes, la caisse, les tapis, tout, tout, dans la voiture. (*En disant cela il jette dans la voiture tout ce qu'on en avait descendu, la petite fille elle-même apporte un paquet, tandis que Henri et Grain-d'Amour attèlent la jument; Belphégor les aide.*) Mon pauvre Mouton, c'est toi qui dois nous sauver aujourd'hui. (*A Grain-d'Amour.*) Viens ici, toi... Les autres, les artistes sont là, n'est-ce pas ?

GRAIN-D'AMOUR. Oui, oui; mais qu'est-ce qu'y a ? qu'est-ce qu'y a?

BELPHÉGOR. Ils nous retarderaient, nous partons sans eux! seulement, je ne suis pas de ces directeurs qui congédient leur troupe en faisant faillite... Tiens, distribue-leur ceci, l'or de ce chevalier.

GRAIN-D'AMOUR. De l'or !

BELPHÉGOR. Va!.. (*Grain-d'Amour sort.*) A nous deux, mon garçon.

LE GARÇON. Voilà.

BELPHÉGOR, *amenant le garçon sur le devant.* Dis-moi, mon ami, il n'y a pas de chevaux à la poste?

LE GARÇON. Pas pour le moment.

BELPHÉGOR, *donnant le reste de la bourse.* Tiens, prends cela; c'est de la part d'un prince, tu entends, d'un grand prince, qui retient et paye tous les chevaux qui reviendront pendant trois jours, pendant trois jours? tu entends?

LE GARÇON. C'est dit:

BELPHÉGOR. Tiens, mon garçon, voilà pour toi. (*Il lui donne une pièce d'or.*)

LE GARÇON, *s'en allant.* Soyez tranquille, monsieur ; il viendrait cent chveaux, que pas un ne repartirait.

BELPHÉGOR. A présent, tous à vos places. (*Madeleine et les enfants montent en voiture.*) Trois jours... trois jours de gagnés et je connais le pays. (*Il monte dans la voiture et Grain-d'Amour derrière.*) Je sais tous les chemins de traverse. Partons... (*Debout tenant les rennes.*) Gardez votre fortune, monsieur le duc ; moi, j'emporte mon trésor ! !

ACTE DEUXIEME.

Une mansarde. Cheminée à gauche, au premier plan; au deuxième, porte latérale. Grande fenêtre dans le fond, porte d'entrée à droite et à gauche.

SCENE PREMIÈRE.

BELPHÉGOR, *seul, occupé à faire le ménage.*

Là ! voilà le ménage en ordre, ça sera autant de fait quand Madeleine se lèvera... (*Écoutant.*) Je crois que la petite pleure! Elle va réveiller sa mère... Non, elles dorment toutes les deux. Dors, pauvre femme, et tâche d'oublier les rêves qu'on t'a laissée entrevoir. Oh! depuis ce moment, c'est plus fort que moi, mais une fièvre d'inquiétude s'est emparée de ma pauvre tête. Il me semble que Madeleine a des regrets! j'étudie ses moindres paroles, j'épie ses moindres gestes... et je passe ainsi du soupçon à la colère... Oh ! ce gueux de chevalier m'a rendu bien malheureux !

SCÈNE II.

BELPHÉGOR, HENRI, GRAIN-D'AMOUR, *chargé de provisions.*

BELPHÉGOR. Ah ! te voilà, toi !... Où est Henri?

GRAIN-D'AMOUR. Il était avec moi sur la place, il remonte par l'autre escalier.

HENRI. Vivat! v'là le soleil, nous pourrons travailler sur la place, et nous aurons du monde, la recette sera bonne... Bonjour, papa.

BELPHÉGOR. Ne fais pas de bruit, ta mère dort. Il entre toujours comme un coup de vent, celui-là.

HENRI. C'te bonne mère! Je vas marcher en zéphir.

BELPHÉGOR. Les gens comme il faut dorment jusqu'à neuf heures, je veux qu'elle dorme jusqu'à neuf heures, moi! Tant pis! car enfin si elle voulait... mais elle ne veut pas, elle nous aime trop pour cela.

HENRI. Oh! bien sûr! Hier encore, cette bonne mère, elle nous prenait dans ses bras, nous deux Jeanne; elle nous baisait les mains, le front, les cheveux, et puis elle nous disait en pleurant: Non, jamais je ne vous quitterai!

BELPHÉGOR. Elle a dit cela! en pleurant!... Et tu restes là les bras ballants au lieu de te dépêcher à éplucher les légumes. Vite, allons, faisons la soupe. Allons, Grain-d'Amour, ratissons, ratissons, mon ami.

GRAIN-D'AMOUR. Soyez tranquille, la carotte ça me connaît, je ne vis que de ça. (*Il ratisse une carotte à l'envers.*)

BELPHÉGOR. Insensé! est-ce qu'on a jamais ratissé un légume de cette façon? Je vais te montrer comment ça se pratique. (*Il tire une carotte du paquet.*) La carotte doit se tirer en douceur... Tu la pinces adroitement entre le pouce et l'index, et tu imprimes au couteau ce mouvement délicat qui la dépouille sans la blesser.

GRAIN-D'AMOUR. Et cet homme-là n'est pas sous-préfet!

BELPHÉGOR. A présent mettons le couvert sans éclat et sans bruit.

HENRI. C'est ça. (*Grain-d'Amour prend les assiettes, il en laisse tomber une.*)

GRAIN-D'AMOUR. Fatalité!

BELPHÉGOR. Imbécile! j'avais dit sans éclat! (*Il lui donne un coup de pied au derrière. Grain-d'Amour laisse tomber les autres assiettes.*)

HENRI. Ah! c'étaient les dernières!

BELPHÉGOR. Ça fait qu'il n'en cassera plus. (*A Henri.*) Tiens, voilà ton maillot que j'ai raccroché comme j'ai pu, ménage-le bien!..Quand tu fais le double saut de carpe et que tu retombes au grand écart, tu plies trop le jarret, je te l'ai dit cent fois... Tu te ramasses, tu te ramasses; ça tend le maillot, et crac! v'là de l'ouvrage pour Madeleine.

HENRI. Oh! vois-tu, père, faut me pardonner ça, je me ratatine un peu parce que j'ai peur, mais ça passera. La raison me vient, et je me dis: C'est pour la bonne mère, c'est pour la chère petite sœur que tu travailles, Henri... Et rien que ça, c'est assez pour me dégourdir le jarret!

BELPHÉGOR. Viens que je t'embrasse, Henri! Madeleine t'a donné son cœur.

SCENE III.

LES MÊMES, CATHERINE.

CATHERINE, *surprenant Belphégor et Henri dans les bras l'un de l'autre.* C'est bien ça! voilà qui fait plaisir à voir!... Bonjour, voisin, bonjour.

BELPHÉGOR. Ah! c'est notre excellente voisine, cette chère madame Catherine, la seule personne peut-être du monde entier qui s'intéresse à nous.

CATHERINE. J'aime les bonnes gens, moi! Ah ça! et Madeleine?

BELPHÉGOR. Elle dort.

CATHERINE. Et pendant ce temps vous faites le ménage?

BELPHÉGOR. Oh! comme ça, pour me distraire, ça m'amuse, et ça ne l'amuse pas beaucoup, elle, de balayer, de nettoyer; elle a des mains si douces, si mignonnes... Avez-vous remarqué comme elle a de jolies mains, ma femme?

CATHERINE, *avec un sourire.* Ce bon monsieur Belphégor! Et la petite, comment va-t-elle ce matin?

BELPHÉGOR. Heu! heu! hélas! elle est comme sa mère, douce comme une brebis, mais c'est délicat, c'est blond, c'est pâle! enfin Dieu me les a donnés comme ça, la mère et l'enfant, et je les aime comme ça, moi!

GRAIN-D'AMOUR. Tiens, il n'y a pas de vin.

BELPHÉGOR. Comment! hier soir la bouteille était pleine!

GRAIN-D'AMOUR. Ah! dame! c'est que je l'ai cassée!

BELPHÉGOR. Je te casserai aussi, toi, quelque jour. (*Lui donnant de l'argent.*) Tiens, va. (*Grain-d'Amour sort. Il prête l'oreille. Allant à Henri.*) Henri, j'entends Madeleine qui trotte dans sa chambre, elle est levée... Allons, hop! va l'embrasser et savoir si elle n'a besoin de rien.

HENRI. Alors, tu surveilleras la marmite.

BELPHÉGOR. Oui, va vite, et prends ton maillot, tu t'habilleras pour être tout prêt à partir. (*Henri entre dans la chambre de Madeleine.*)

SCÈNE IV.

BELPHÉGOR, CATHERINE.

BELPHÉGOR. Celui-là, par exemple, c'est

une autre gamme. Un cœur d'or et des muscles d'acier, un homme, quoi! Quant à la petite, voyez-vous, elle se renforcera; ce qu'elle a maintenant c'est de la fatigue, pas autre chose. Quand on pense que nous avons traversé toute la France pour venir ici, à Angoulême, et que nous avons marché si vite, si vite!...

CATHERINE. Et qu'aviez-vous donc à être si pressés d'arriver?

BELPHÉGOR. Ce n'est pas d'arriver que j'avais hâte, mais de m'éloigner, de m'enfuir... (*Mouvement de Catherine.*) Oh! un instant, j'avais rien pris, rien volé; au contraire!...

CATHERINE. Comment au contraire?

BELPHÉGOR. Oui, on voulait m'enlever quelque chose, quelque chose à moi, qui m'appartient, que Dieu m'a donné, qu'il m'a donné en me disant: Tiens, pauvre Guillaume, tu es seul, misérable, et c'est à peine si tu as le droit de fouler sous tes pieds presque nus les cailloux des grandes routes. Eh bien, prends cela, ce sera ton trésor, ta consolation, ta vie... et ils voulaient... Oh! mais pardon, mame Catherine, ce sont des choses qui n'intéressent que moi.

CATHERINE. Comment donc, mon bon Guillaume! mais je vous aime, je vous estime, et si par hasard vous aviez besoin ici, à Angoulême, de quelque protection, dites-le-moi, je connais des personnes riches, des gens considérables.

BELPHÉGOR. Des grands seigneurs, des ducs, des chevaliers, n'est-ce pas? Non, je n'ai pas besoin de leur protection, moi! qu'ils restent chez eux et Guillaume chez lui... et les choses iront bien. Le bonheur, voyez-vous, c'est pas d'avoir des châteaux, des titres et de l'argent blanc à discrétion... le bonheur, c'est de s'aimer bien gentiment entre soi, l'homme, la femme, les petits... et de mordre ensemble dans le pain qu'on a gagné. (*Avec douceur.*) Vous devriez dire ça à ma femme, vous, comme ça, sans en avoir l'air; elle vous écoute quand vous lui parlez, et c'est toujours bon à dire aux femmes ces choses-là.

CATHERINE. Allons donc! craindriez-vous que Madeleine méprisât votre dénûment, votre pauvreté? c'est impossible... Quand on est bon comme vous, Belphégor, et qu'on aime comme vous aimez, une femme serait bien ingrate...

BELPHÉGOR. Ma femme est un ange du bon Dieu... ah! je le sais, et je suis bien tranquille.

CATHERINE. Eh! de quoi aurait-elle à se plaindre? que pourrait-elle désirer?

BELPHÉGOR. Rien! oh! rien, je l'espère; mais je ne veux pas qu'elle se trouve malheureuse. (*A part.*) Ah! mon Dieu! si elle allait avoir des regrets!

CATHERINE. Malheureuse... elle!... mais vous prenez pour vous tout le mal, vous faites tout ici, jusqu'à la soupe, et une fière soupe encore.

BELPHÉGOR. Croyez-vous qu'elle sera bonne?

CATHERINE. Je vous en réponds!

BELPHÉGOR. Après tout, les gens riches n'ont pas une autre manière que nous de faire la soupe, n'est-ce pas?

CATHERINE. Non, certainement.

BELPHÉGOR. Combien mangent-ils de fois par jour, les gens riches? trois ou quatre fois au moins?

CATHERINE. Dame! je crois que oui.

BELPHÉGOR. Eh bien, je veux que ma femme fasse aussi ses quatre repas! Elle adore l'oie rôtie, je veux qu'elle en mange tous les jours, et quatre fois par jour! Que diable! les gens riches ne peuvent pas manger de l'oie rôtie plus de quatre fois par jour.

SCÈNE V.

LES MÊMES, MADELEINE *et* HENRI.

CATHERINE. Bonjour, ma chère voisine; nous parlions de vous. (*Elle l'embrasse.*) Et la petite?

MADELEINE. J'ai réussi à l'endormir. (*A part.*) Je ne sais, mais... cette enfant... elle m'inquiète.

BELPHÉGOR. Et toi, ma bonne femme, astu dormi au moins?

MADELEINE. Moi, mon ami? (*A part.*) Oh! cachons-lui mes craintes.

BELPHÉGOR. Hein! qu'est-ce que c'est? nous avons nos beaux petits yeux fatigués! C'est la petite qui t'a encore empêchée de dormir, hein?... Pauvre enfant! pauvre Madeleine! (*Servant la soupe.*) Mangerez-vous une cuillerée de soupe avec nous, mame Catherine?

CATHERINE. Ma foi, je veux bien; ça fait qu'après je tiendrai compagnie à Madeleine pendant que vous irez travailler sur la place. (*On se met à manger.*)*

BELPHÉGOR. Eh bien, Madeleine, tu ne manges donc pas?

MADELEINE. Non, je ne me sens pas d'appétit ce matin.

BELPHÉGOR. Mange toujours, ça viendra en mangeant.

MADELEINE. Non, merci, mon ami. (*Elle essaye de goûter à la soupe, et s'arrête.*)

BELPHÉGOR. C'est que la soupe n'est peut-être pas comme tu l'aimes? je l'aurai trop salée ou pas assez salée, ou bien c'est c't abo-

* Belphégor, Catherine, Madeleine, *et un peu dans le fond*, Henri et Grain-d'Amour.

minable Grain-d'Amour qui l'aura laissée bouillir à la fumée.

GRAIN-D'AMOUR, *la bouche pleine et avalant très-vite plusieurs cuillerées.* A la fumée! Oui, elle sent la fumée; passez-moi vot' part, bourgeois.

BELPHÉGOR. J'y suis... ce sont les légumes; — les poireaux sont trop verts et les navets trop mûrs. Qui est-ce qui a fait le marché aujourd'hui?

HENRI. C'est moi, mon papa.

BELPHÉGOR. Eh bien! votre soupe est détestable, petit drôle.

HENRI. Mais non, papa...

BELPHÉGOR. Taisez-vous! voilà votre mère qui ne mange pas, à présent.

MADELEINE. Guillaume! mon bon, mon excellent Guillaume, la soupe n'a jamais été meilleure.

GRAIN-D'AMOUR. Fichtre, je crois bien!

MADELEINE. Mais je n'ai pas faim. (*A part.*) Pauvre petite Jeanne!

BELPHÉGOR. Alors c'est différent. Mais je n'ai plus faim non plus, moi... Allons, haut le pied, monsieur Grain-d'Amour!

GRAIN-D'AMOUR. Mais j'ai pas fini.

BELPHÉGOR. Attends, j' vas commencer. (*Grain-d'Amour se lève effrayé.*) Et vous, monsieur Henri, empoignez-moi la trompette.

HENRI. Oui, papa.

BELPHÉGOR. Et le tapis, ma chaise d'équilibre, mes sabres, mes étoupes, mes gobelets... Avez-vous le cerceau, Grain-d'Amour?

GRAIN-D'AMOUR. Oui, grand homme.

HENRI. Partons, papa.

BELPHÉGOR, *imitant le cri des bateleurs.* Ah! ah! mon fiston! c'est aujourd'hui que nous essayons le grand tour... Je prends la chaise... regardez ça, mame Catherine; Jacquinet se met dessus en équilibre, sur un pied, comme la renommée, je me pose le tout sur la tête, comme cela... et je fais ma petite quête pendant que le fiston joue du cornet-à-piston. Ah! ah! ah!

MADELEINE. Guillaume, tu me fais frémir.

BELPHÉGOR. Laisse donc! une fantaisie d'artiste.

GRAIN-D'AMOUR. Et c't homme-là n'est pas à la tête des affaires!

HENRI. Sois tranquille, bonne mère; de la place où nous allons on voit cette mansarde, et je la regarderai, ça me donnera de l'assurance.

MADELEINE. Cher enfant!

CATHERINE. Au revoir, monsieur Guillaume.

BELPHÉGOR, *bas.* Dites-lui que je l'aime, mame Catherine; dites-lui surtout que vous avez connu des duchesses, des comtesses, des baronnesses qui n'étaient pas plus heureuses qu'elle... ça fera bien... (*Voix de bateleur.*) Ah! venez! venez voir! les exercices de l'inimitable Belphégor et de monsieur Jacquinet. (*Voix naturelle.*) Y sommes-nous, petit?

HENRI, *criant comme au premier acte.* Oui, bourgeois.

BELPHÉGOR. Va donc, gamin!

MADELEINE. Adieu, mon ami; à tantôt.

SCÈNE VI.

MADELEINE, CATHERINE.

MADELEINE. Je suis bien aise que vous soyez restée, madame Catherine, j'ai à vous parler.

CATHERINE. Je vous suis toute dévouée, ma chère enfant.

MADELEINE. Voyez-vous, je n'ai pas voulu attrister mon mari en lui parlant de l'état de Jeanne, mais on ne m'ôtera pas de l'idée que ma petite fille est très-malade..... Oh! oui, très-malade.

CATHERINE. Dame! que voulez-vous faire à cela? C'est un malheur auquel il faut bien vous résigner.

MADELEINE. Me résigner! Comme vous dites cela! Me résigner! oh! non! Dieu me protégera. Dieu m'a déjà inspiré une bonne pensée. Ici, au premier étage de cette maison, il y a un monsieur très-riche qui se fait soigner par l'un des premiers médecins de la ville. Je veux faire monter ce médecin, et le consulter pour ma pauvre petite.

CATHERINE. Hélas! y songez-vous? il ne fait pas de visites à moins de dix francs.

MADELEINE. Dix francs, mon Dieu, dix francs!

CATHERINE. Dix francs! oui, ma chère, c'est pour cela que je vous dis de vous résigner. Quand on est pauvre comme vous, quand on est ainsi que vous attachée à un malheureux homme...

MADELEINE. Catherine, c'est mon mari, cet homme; et cette petite fille, que j'aime, c'est sa fille.

CATHERINE. Eh! je le sais, Madeleine! (*A part.*) Elle a raison cette femme. Mais n'oublions pas ce que j'ai promis de lui dire! (*Haut.*) Voyez-vous, Madeleine, c'est très-bien ce que vous dites là, mais ça n'empêche pas que les gens riches sont heureux, ils ont de beaux enfants, bien frais, bien roses, bien portant, à qui rien ne manque, et qui avec le temps font de belles grandes filles avec de riches dots, que l'on marie à de brillants cavaliers. Ah! ma chère, puisque vous avez bon cœur et que vous êtes une bonne mère, ça

ne ferait pas mal quand vous seriez un peu riche...

MADELEINE. Riche! riche! A quoi bon me dire tout cela, me faire du chagrin, me briser le cœur? vous savez bien...

CATHERINE. Je sais... je sais tout, Madeleine! Je sais que si vous le vouliez...

MADELEINE. Ciel! Guillaume vous a donc appris...

CATHERINE. Guillaume, non, il a gardé ses secrets; mais c'est un autre, un excellent homme, qui vous cherche, qui a suivi vos traces, qui vous a enfin trouvée et qui m'a parlé de vous.

MADELEINE. Mon Dieu!

CATHERINE. Un brave homme, qui ne vous poursuit ainsi que pour assurer votre bonheur, celui de vos enfants, de vos enfants que vous chérissez, Madeleine.

MADELEINE. Ainsi il nous a découverts! Oh! si mon pauvre mari savait...

CATHERINE. Madeleine, soyez raisonnable.. ce monsieur, il est ici près, chez moi, il va venir.

MADELEINE. Il va venir?

CATHERINE. Le voilà!

SCENE VII.

LES MÊMES, LE CHEVALIER DE ROLLAC.

LE CHEVALIER, *à Catherine.* Laissez-nous! (*A Madeleine.*) Oui, c'est moi, madame, qui viens saluer une seconde fois l'héritière d'un des plus grands noms de France! la fille du marquis de Montbazon.

MADELEINE. Vous! vous, ici, Monsieur! Oh! si Guillaume revenait!

LE CHEVALIER. Avant de suivre vos traces j'avais écrit à M. le duc, votre aïeul... La joie était rentrée dans son cœur, en apprenant que vous existiez, que je vous avais trouvée. Plus tard, il a fallu lui dire votre fuite, votre arrivée ici; mais en même temps, je prenais sur moi de l'assurer que tout espoir n'était pas perdu... il vous attend, madame!

MADELEINE. Non, non, je ne peux pas! je ne veux pas!

LE CHEVALIER. Par l'ordre du duc, un de ses plus proches parents, le comte de Castel-Blangy est arrivé ici en toute hâte pour vous accompagner, une voiture et des gens sont là à deux pas, toujours prêts, attendant un mot de vous... Songez-y, madame; une famille tout entière vous tend les bras; pour elle c'est un deuil qui cesse, une espérance perdue qu'un miracle fait renaître. Pour vous c'est la richesse, c'est le bonheur!

MADELEINE. Et Guillaume?

LE CHEVALIER. On assurera son sort.

MADELEINE. Oui, mais on le repousse, on l'exile, on veut qu'il parte, que je ne le revoie plus!

LE CHEVALIER. Vous l'oublierez!

MADELEINE. Oublier mon mari!

LE CHEVALIER. Votre mari... allons donc!

MADELEINE. Vous en doutez, il l'est devant la loi comme devant Dieu, il l'est par notre amour et par notre misère. Oui, je suis sa femme, car le prêtre m'a dit : Madeleine, jurez-vous de vivre avec cet homme dans la prospérité comme dans le malheur, dans la santé comme dans la souffrance, et de ne jamais l'abandonner, jurez-vous cela, Madeleine? J'ai répondu : je le jure? Vous voyez bien que Guillaume est mon mari.

LE CHEVALIER. Mais le marquis de Montbazon fut votre père, et vous appartenez à son nom, à sa mémoire, avant d'appartenir à ce honteux vagabond.

MADELEINE. Insulter le père de mes enfants, mais c'est m'insulter moi-même!

LE CHEVALIER. Pardon, madame; votre famille est prévenue, elle vous attend, elle vous appelle.

MADELEINE. Elle n'a pas besoin de moi, tandis que Guillaume...

LE CHEVALIER. Elle a besoin de vous, madame, pour que le vieux duc, de retour de l'exil, retrouve au moins la fille de son fils, et que ses derniers jours en soient un peu consolés... Et si elle a besoin de vous, cette famille, n'avez-vous pas besoin d'elle? n'avez-vous pas un cœur de mère, un cœur rempli d'anxiété et de tendresse pour vos enfants?

MADELEINE. Mon Dieu!

LE CHEVALIER. Oui, vos enfants que la misère pâlit, que le travail brise et qu'en arrachant à cet homme, vous arrachez peut-être à la mort.

MADELEINE. Ah! c'en est trop!... mes enfants!... Mon Dieu, soutenez-moi! (*On entend un bruit éloigné de tambour et de trompette. Elle court à la fenêtre et regarde sur la place.*) Les voilà! Guillaume! Henri! oh! ces horribles exercices! Guillaume, mais tu vas me tuer mon enfant! non, non, il se joue du péril, il l'a reçu dans ses bras, il lui sourit, il l'embrasse... tous deux lèvent les yeux vers moi, ils m'envoient des baisers... Ah! je vous aime, je vous aime! (*Se retournant vers le Chevalier.*) Retirez-vous, monsieur; vos paroles ont pu un instant faire chanceler mon cœur, mais le vertige a cessé. Je suis Madeleine, fille du pauvre journalier; Madeleine à qui Guillaume a donné du pain. Je ne suis pas la fille de ces ducs oublieux qui

ne se souviennent de moi que parce qu'il manque un nom à leur race et une goutte à leur sang... Allez !

LE CHEVALIER, *à part*. Sortir ! oui, mais pour revenir bientôt avec du renfort. (*Haut avec un profond salut.*) Mademoiselle de Montbazon, dans une heure, je reviendrai. (*A part.*) Allons chercher M. de Blangy.

SCÈNE VIII.

MADELEINE, *puis* BELPHÉGOR.*

MADELEINE. Oh ! oui, Dieu me comprend ! Dieu m'approuve, j'en suis sûre ! mais Jeanne, mais mon enfant... Elle dort, ce repos lui fera du bien, je l'espère... Ah ! si ce médecin... mais dix francs ! (*Elle compte quelques pièces de monnaie.*) Cinq, six, ah ! voilà encore vingt sous ! sept francs ! C'est toute notre fortune, et là-bas, chez eux, chez moi... Non, non, je n'y veux plus songer !

BELPHÉGOR, *à part, sans être vu de Madeleine*. Tiens... un homme qui vient de passer devant moi, là, dans l'ombre, et qui a détourné le visage ! C'est drôle, j'ai eu comme une sueur froide... Il m'a semblé que c'était.. Je me serai trompé sans doute... oui, certainement. (*Jetant violemment ses épées.*) Mais si c'était lui !

MADELEINE. Guillaume, tu m'as fait peur.

BELPHÉGOR. Ah ! je t'ai fait peur, et pourquoi ?

MADELEINE. Pourquoi ?... mais qu'as-tu donc ? tu as l'air tout bouleversé.

BELPHÉGOR. Je n'ai rien.

MADELEINE. La cueillette n'a peut-être pas été bonne ?

BELPHÉGOR. Si... très-bonne... j'ai trois livres dix sous. (*A part.*) Je me serai sans doute trompé.

MADELEINE. Et Henri, où est-il ?

BELPHÉGOR, *distrait*. Henri !... (*A part.*) Je crois que le chevalier est plus grand.

MADELEINE. Ah ça, Guillaume, me diras-tu ce que tu as ?

BELPHÉGOR. Il n'est venu personne pendant que je travaillais-là bas ?

MADELEINE, *avec embarras*. Non ! personne que Catherine avec qui j'ai parlé de ma petite Jeanne.

BELPHÉGOR, *à part*. Elle a l'air troublé, est-ce qu'elle me tromperait ?

MADELEINE, *à part*. Si je pouvais sans l'inquiéter compléter ma somme pour le médecin.

BELPHÉGOR. Allons, voilà qu'elle se parle bas à présent. (*Haut.*) A quoi songes-tu donc ?

* Madeleine, Belphégor.

MADELEINE. A quoi je songe ? Je songe que.. je voudrais avoir de l'argent.

BELPHÉGOR. De l'argent ! (*Avec amertume.*) Ah ! oui, beaucoup d'argent, tout l'argent qu'ils t'auraient donné, ces grands seigneurs.

MADELEINE. Guillaume, vous avez tort de me parler de cela.

BELPHÉGOR. Ah ! bon ! dites-moi vous à présent.

MADELEINE. Vous avez tort surtout de m'en parler maintenant.

BELPHÉGOR, *s'animant*. Ah ! est-ce qu'à présent vous en êtes aux regrets ?

MADELEINE. Moi... m'avez-vous jamais entendue me plaindre ?

BELPHÉGOR. Oh ! on ne se plaint pas tout haut, non, mais on gémit en dedans, on pleure... et puis d'ailleurs, est-ce que vous ne me l'avez pas dit là-bas : je sentais en moi des instincts de coquetterie, des désirs de luxe, de fortune, de bien-être. Mon sang se révoltait contre la misère ! Votre sang de duchesse, n'est-ce pas ?

MADELEINE. Ah ! vous m'insultez, Guillaume !

BELPHÉGOR. Imbécile, va ! pauvre homme, va ! qu'est-ce que tu peux faire, dis, pour qu'elle oublie sa naissance ? mais cherche donc ! cherche ! devine, invente, creuse-toi l'âme et l'esprit. Voyons, qu'est-ce que tu as trouvé pour que cette princesse-là soit heureuse ? As-tu de l'or, des palais, des voitures, des domestiques habillés en tambours-majors ? Non, tu n'as rien, tu n'es qu'un bateleur, un paillasse... tu ne peux, tu ne sais que l'aimer ! qu'est-ce ça lui fait que tu l'aimes ! tu vois bien que tu l'ennuies, qu'elle est là immobile sans te regarder, sans te parler !... Ah ! je devine bien ! tu veux me quitter, n'est-ce pas ? tu veux me fuir ? eh bien, pars, va-t'en, laisse-moi !

MADELEINE. Guillaume !

BELPHÉGOR. Ah ! tiens ! je te tuerai !

MADELEINE. *reculant épouvantée.* Mon Dieu !

BELPHÉGOR, *après un silence et comme revenant à lui.* Madeleine ! Madeleine ! qu'est-ce donc que je t'ai dit ? Oh ! pardon ! ne prends pas garde à tout cela, Madeleine, vois-tu, je suis fou, j'ai des lubies, des idées qui me tourmentent, que sais-je, moi ? un homme, un inconnu, moins que cela, une ombre passe dans mon chemin, et ça m'inquiète, ça me bouleverse ! que veux-tu ? Je t'en prie, Madeleine, regarde-moi. Écoute... oh ! je t'aime tant, ce n'est pas contre toi que je me fâche, c'est contre moi, parce que

je ne peux pas te rendre heureuse comme je le voudrais... Oh! si je pouvais, si je savais! mais non, j'ignore tout, je ne peux rien, et je me dis : cette femme qui est si jeune, si belle, eh bien, elle n'aurait qu'à passer ce seuil pour être marquise, pour être... je ne sais pas, moi!... C'est que vous feriez une belle marquise, oui dà?

MADELEINE, *souriant*. Tu trouves, mon bon Guillaume?

BELPHÉGOR. Elle a souri! Elle m'a dit mon bon Guillaume! Tu me pardonnes! tu me pardonnes, Madeleine.

MADELEINE. Oui! oui!

BELPHÉGOR. Oh! que tu es bonne! Mais, non, non, ne me pardonne pas encore, laisse-moi comme ça à tes pieds, tes mains dans les miennes, laisse-moi... laisse-moi te regarder!... Oh! dire qu'on peut tant s'aimer! si on nous voyait... (*Se levant.*) Ah! eh bien! après? l'amour ne coûte rien! c'est le bon Dieu qui le donne gratis, et les pauvres gens qui n'ont que ça, dame! ils s'en régalent... (*Bas.*) Allons, allons, ce n'était pas le chevalier du tout.

MADELEINE. A la bonne heure, voilà comme je t'aime.

BELPHÉGOR, *ravi*. Elle m'aime! — Dis donc, Madeleine...

MADELEINE. Hein?

BELPHÉGOR. Voyons! qu'est-ce que je pourrais bien faire pour que tu sois contente toute la journée?

MADELEINE. Pour que je sois bien contente?

BELPHÉGOR. Oui, et que tu me pardonnes tout à fait.

MADELEINE. Tout à fait?

BELPHÉGOR. Oui, parle, dis-moi ce que tu veux.

MADELEINE. Eh bien! donne-moi les trois francs que tu as gagnés ce matin. (*A part.*) Ça me fera mes dix francs!...

BELPHÉGOR, *souriant*. Hum! la coquette! c'est pour t'acheter un bonnet.

MADELEINE. Tu crois?

BELPHÉGOR. Avec des rubans, je gage, des floquets.

MADELEINE, *s'efforçant de rire*. Dame! on est marquise ou on ne l'est pas.

BELPHÉGOR, *l'embrassant*. C'est vrai! c'est vrai! oh! tiens! tu es trop gentille pour un homme seul... c'est-à-dire.... Eh! doucement. Allons, tends la main, vite! (*Il lui donne l'argent.*)

MADELEINE. Oh! merci, Guillaume, merci.

BELPHÉGOR. Eh bien! où vas-tu donc?

MADELEINE. Moi, je cours chercher mon bonnet (*A part.*) Je vais chercher le médecin.

SCENE IX.

BELPHÉGOR, *puis* CATHERINE.

BELPHÉGOR. C'est bien peu de chose un bonnet; elle a aussi une pauvre robe bien frippée, et un vilain petit châle de rien du tout... Oh! une idée... j'ai là dix francs dans le coin de mon mouchoir de poche que je conservais pour m'acheter un chapeau et une paire de bottes d'occasion... les miennes ont une fichue mine et ma coiffure se déforme joliment; mais bah! j'ai couru toute la ville et je n'ai encore rien trouvé à mon gré; décidément je ne me coifferai pas à Angoulême. Tous ces chapeliers ont des formes détestables, et quant aux bottes j'attendrai que je passe à Paris... au Palais-Royal, chez Sakowski... Ah! vous voilà, mame Catherine.

CATHERINE. Tiens... déjà rentré!

BELPHÉGOR. Je sors... si Madeleine revient avant moi, vous lui direz que je suis allé prendre Henri qui est resté sur la place et que nous sommes allés ensemble faire des courses en ville. Ah! à propos, dites-moi... combien que ça coûte un beau châle avec de belles couleurs?

CATHERINE. Un cachemire?

BELPHÉGOR. Oui, un cachemire.

CATHERINE. De l'Inde?

BELPHÉGOR. Oui, de l'Inde.

CATHERINE. Qu'est-ce que ça vous fait?

BELPHÉGOR. Dites toujours.

CATHERINE. Dame! ça peut bien aller aux environs de quinze cents francs.

BELPHÉGOR. Quinze francs!

CATHERINE. Mais du tout, quinze cents francs.

BELPHÉGOR. Quinze cents francs! quinze cents francs! ah! mon Dieu! Dites-moi, il n'y en a pas de moins cher? j'y voudrais mettre comme ça une dizaine de francs.

CATHERINE. Plaisantez-vous?... c'est à peine si pour ce prix-là vous aurez un châle de laine imprimée.

BELPHÉGOR. Un châle de laine imprimée, mais c'est très-joli un châle imprimé! et puis c'est toujours de mode. Que je suis bête! moi qui n'y pensais pas! Madeleine adore les châles de laine imprimée. Adieu, voisine. (*Revenant.*) Mame Catherine?

CATHERINE. Monsieur Guillaume?

BELPHÉGOR. Ma femme ne sait peut-être pas qu'il y a des châles de quinze cents francs, ne le lui dites pas, hein?... c'est inutile. Au revoir!...

SCÈNE X.

CATHERINE, *puis* MADELEINE, LE MÉDECIN.

CATHERINE, *seule*. C'est drôle, il me fait de la peine ce pauvre homme ! mais, bah ! c'est pour le bonheur de Madeleine, le chevalier de Rollac me l'a dit !.. Où est-elle donc, Madeleine? Tiens, elle est remontée, la voilà près de la petite avec le médecin ! elle l'amène ici.

MADELEINE. Eh bien, monsieur le docteur ?

LE DOCTEUR. Pauvre femme ! un taudis ! quelle misère ! il n'y a pas de ressource *.

MADELEINE. Vous ne me répondez pas.

LE DOCTEUR. Vous êtes la femme de ce bateleur qui fait des tours sur la place ?

MADELEINE. Oui, monsieur. Oh ! mais, pardon, monsieur le docteur, je puis.... permettez-moi de vous offrir. (*Elle lui tend sa monnaie*)

LE DOCTEUR. Gardez, gardez, mon enfant.

MADELEINE. Oh ! c'est que, voyez-vous, monsieur, je désire que vous vous intéressiez à ma petite fille, que vous ne l'abandonniez pas. Y a-t-il quelque remède à faire ? ditesmoi ?

LE DOCTEUR. Oh ! mon Dieu, non !

MADELEINE. Comment rien ! ah ! elle est perdue !

LE DOCTEUR. Je ne dis pas cela, mais...

MADELEINE. Grand Dieu ! achevez !

LE DOCTEUR. Quel âge a-t-elle?

MADELEINE. Elle aura sept ans, monsieur, à la Saint-Jean qui vient.

LE DOCTEUR. Un âge quelquefois dangereux.

MADELEINE. Oh ! vous me faites trembler !

LE DOCTEUR. Rassurez-vous, pauvre femme: la science juge, apprécie; mais c'est Dieu qui condamne ou qui sauve.

CATHERINE. Mais enfin, monsieur le docteur, que faudrait-il donc faire à cet enfant !

LE DOCTEUR. Hélas ! mes bonnes femmes, que voulez-vous que je vous réponde? Votre petite fille n'est peut-être pas faite pour l'existence que le sort lui impose... Il faudrait... mais il ne vous appartient pas de changer sa vie, elle est née dans la pauvreté, dans le besoin...

MADELEINE. Elle y est née et elle en mourra... ah ! je comprends !

LE DOCTEUR. Non, vous exagérez le sens de mes paroles.

CATHERINE. Mais cependant, monsieur le docteur, supposez que cette petite qui est ce que vous dites, c'est vrai, eût inspiré de l'intérêt à des personnes très à leur aise.

LE DOCTEUR. A quoi bon supposer cela ?

CATHERINE. N'importe, dites toujours, on ne sait pas !

LE DOCTEUR. Eh bien, cela ne suffirait pas encore.

MADELEINE. Mon Dieu !

LE DOCTEUR. Ce ne sont pas des protecteurs étrangers qu'il lui faudrait, c'est une mère qui, outre son cœur, eût encore la possibilité... mais nous n'en sommes pas là !

CATHERINE. Peut-être ! car enfin si elle l'avait, cette mère... si madame..

LE DOCTEUR. Que dites-vous ?

MADELEINE. Rien ! ne l'écoutez pas, monsieur !

CATHERINE. Si, elle l'a ! elle l'a, vous dis-je ! Parlez-nous, monsieur le docteur, comme si ce que je vous dis était vrai.

LE DOCTEUR. Quoi ! vous m'affirmez...

CATHERINE. Que cette petite appartient à des gens très-riches, de grands seigneurs, tout ce qu'il y a de plus illustre et de plus noble, et qui ne la laisseront pas mourir. Ainsi donnez-nous sans crainte votre ordonnance.

LE DOCTEUR. Mon ordonnance... mais elle est bien simple; c'est de se hâter, c'est de ne pas perdre une minute. Prévenez les parents qu'ils arrachent cette enfant à l'existence fatale que vous lui faites mener, qu'ils lui donnent l'air pur, l'espace, la liberté dans le bien-être, le repos dans l'opulence, que rien ne soit épargné, qu'on veille sur elle le jour, la nuit, qu'on suive pas à pas cette jeune vie qui chancelle. Oui, oui, puisque vous le pouvez, eh bien ! des soins de chaque heure, de chaque instant; une mère qui, s'il le faut, n'hésite pas à aller chercher pour sa fille la science à Paris, les eaux dans les Pyrénées, le soleil en Italie, et alors...

MADELEINE. Alors ?...

LE DOCTEUR. Alors peut-être que cet enfant vivra.

MADELEINE. Mon Dieu ! et autrement ?

LE DOCTEUR. Je la crois perdue. (*A Catherine.*) Mais vous m'avez dit que la famille de l'enfant est riche.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE CHEVALIER, BLANGY. *

LE CHEVALIER. Oui, monsieur, et l'enfant sera sauvé !

MADELEINE. Lui !

LE CHEVALIER. Vous n'avez plus le droit d'hésiter, madame, car ce n'est plus entre

* Madeleine, le Médecin, Catherine.

* Catherine, Madeleine, Rollac, Blangy, le Médecin.

la misère et la richesse, mais entre le salut et la perte de votre fille que vous avez à choisir !

CATHERINE. Voyons, ma bonne Madeleine, un peu de raison.

MADELEINE. Ah ! c'est horrible de placer ainsi une mère entre ses devoirs d'épouse et ses devoirs de mère ! entre la vie et la mort de son enfant ! entre la malédiction de son mari et la malédiction du ciel !

DE BLANGY. Songez-y, madame, tout ce qu'a prescrit monsieur le docteur, la science, les soins, le bien-être, tout cela attend là-bas la pauvre petite malade. Hâtons-nous de ranimer ce souffle qui va s'éteindre.

MADELEINE. Docteur, vous me jurez devant Dieu...

LE DOCTEUR. Je jure, madame, que j'ai dit la vérité et que vous seule... (*Catherine indique au chevalier la chambre où est l'enfant, il y entre et disparaît.*)

MADELEINE. O vous qui lisez dans mon âme, Seigneur ! Seigneur ! guidez moi, inspirez-moi.

BLANGY. Il n'est plus temps d'hésiter, madame, voyez...

MADELEINE. O ciel ! on emporte ma fille !

BLANGY. Oui, nous la sauverons, fût-ce malgré vous-même.

MADELEINE. Ma fille ! ah ! je ne la quitte pas ! je ne la quitte pas !

BLANGY. Alors, venez, venez, madame.

MADELEINE. Catherine, ah ! vous le verrez ; vous lui direz... Mon Dieu ! qu'est-ce que vous lui direz ?... que ce n'est pas pour longtemps... qu'il me pardonne... que je l'aime !... je l'aime toujours... Mais je ne pouvais ni laisser mourir, ni abandonner mon enfant ! (*Sortie générale.*)

SCÈNE XII.

BELPHÉGOR, HENRI, *puis* CATHERINE.

BELPHÉGOR, *un châle de laine rouge et bleu sur son bras.* Il n'y a personne ! tant mieux ; va-t-elle être heureuse, ma bonne Madeleine !

HENRI, *soufflant dans une trompette.* Et la petite Jeanne qui adore les mirlitons ! En v'là un, et un ménage, et une poupée, et un grand bonhomme de pain d'épice.

BELPHÉGOR. Ah ça, monsieur Henri, vous aviez donc des fonds secrets ?

HENRI. C'est que j'ai recommencé une petite quête pour la petite sœur quand t'as été parti.

BELPHÉGOR. Avons-nous fait des folies !

HENRI. Tout y a passé ; ah ! bah ! tant pis !...

BELPHÉGOR. Attends ! formons un bazar, étalons nos marchandises pour que ça ait de l'œil !... Hein ! quelle joie, quand elles vont voir tout ça... A présent, va les chercher... (*Catherine paraît.*)

HENRI. Ah ! Catherine ! je vas chercher maman ; vous allez voir !

CATHERINE, *à part.* Partie !

BELPHÉGOR. Venez donc ! venez donc ! qu'on vous fasse voir un peu si on a du goût, hein ? est-ce assez joli ? bleu et rouge avec du vert ! toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ! Cette bonne Madeleine va-t-elle être belle là-dedans ! elle aura l'air d'être habillée avec un morceau du paradis. C'est fichtre bien le moins ; c'est mon ange, à moi, que Madeleine !

CATHERINE, *à part.* Sa joie me fait mal !

HENRI, *reparaissant.* Père ?

BELPHÉGOR. Qu'est-ce qu'il y a ?

HENRI. Mon père ! la petite...

BELPHÉGOR. Eh bien ?

HENRI. La p'tite Jeanne n'est pas dans son berceau, on l'a emmenée !

BELPHÉGOR. Comment ?

HENRI. Et puis le bahut est ouvert..... tout en désordre, ça me fait peur !

BELPHÉGOR. Allons donc ! quel enfantillage. (*Il entre.*)

SCÈNE XIII.

CATHERINE, HENRI.

CATHERINE, *lui remettant une bourse.* Tiens, mon enfant, tu donneras ceci à ton père : tu lui diras que c'est de la part de Madeleine, qui a bien pleuré et qui m'a dit de t'embrasser pour elle.... Ah ! ma foi, je n'ai pas le courage de rester. Adieu, p'tit. (*Elle sort.*)

HENRI, *prêt à pleurer.* Mon Dieu ! mais que se passe-t-il donc ? Ah ! papa, papa ! (*Il court à lui, et s'arrête devant la pâleur de Belphégor.*)

SCENE XIV.

BELPHÉGOR, HENRI.

BELPHÉGOR *tient un chiffon de papier.* Est-ce que je dors ? est-ce que je deviens fou ? (*Il lit.*) Guillaume, adieu ! adieu ! pardonne-moi.*

HENRI. Papa !

BELPHÉGOR. Partie ! elle est partie, Henri, tu n'as plus de mère, tu n'as plus de sœur ! Madeleine nous a quittés, Madeleine nous laisse tout seuls, tout seuls, mon enfant, tout seuls.

HENRI. Mon père ! oh ! non ! non ! mon père ! quoi ! je ne la reverrai plus.

BELPHÉGOR. Ne pleure pas ! il fallait bien

* Henri, Belphégor.

s'y attendre. Elle est allée retrouver sa famille... nous n'étions pas de sa famille, nous! mais au moins il fallait me laisser la mienne! il fallait me laisser ma fille! Ah! Henri, mon enfant! embrasse-moi, je n'ai plus que toi au monde! Henri! ah! j'étouffe! (*Avec égarement.*) Ah! dis-moi donc, Henri, eh bien! tu ne sais pas, je... je meurs!

HENRI. Mon père! mon père! rouvre les yeux, parle-moi! Oh! maman, c'est affreux! vous avez tué mon père; oh! je vous déteste!

BELPHÉGOR. Mon enfant! ne maudissons personne. Henri... le soir est venu, c'est l'heure de prier Dieu, mon enfant... agenouille-toi et prions pour ta mère!

ACTE TROISIEME.

Un kiosque à colonnettes, au milieu d'un massif de verdure.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC, LE VIDAME, DE COURGEMONT, AMIS DU DUC, *tous en habit de chasse.*

LE DUC, *à un Valet.* Allez dire à monsieur le vicomte, mon petit-neveu, que je n'ai que quelques minutes à lui donner... Que diable! je l'ai déjà fait prévenir de mon arrivée, et je ne vois pas qu'il s'empresse d'accourir!

DE COURGEMONT. Monsieur le vicomte Hercule a choisi là une charmante retraite.

LE VIDAME. Charmante! c'est ce que j'allais dire.

LE DUC. Oui, aux portes de Bordeaux, mais un peu loin de mon château de Carignan. Je suis bien aise que la chasse nous ait conduits de ce côté. Je ne suis pas fâché de surprendre ce jeune homme au milieu de sa solitude, et de savoir un peu ce qu'il y fait.

DE COURGEMONT. Monsieur le duc penserait-il ..

LE DUC. Je pense .. je pense qu'il est jusqu'à présent le seul héritier, sinon de ma fortune, du moins de mon nom, et j'ai peur qu'il ne sache pas le porter!... Vive Dieu! messieurs, la noblesse de France doit aujourd'hui se piquer d'honneur, il faut qu'à force de luxe, de prodigalités, de folies même, elle fasse oublier, elle surpasse, s'il se peut, ces prétoriens de l'empire, qui venaient dissiper à Paris les trésors de l'Europe conquise; je veux surtout que quiconque a l'honneur de porter le nom de Montbazon, ce nom que je transmettrai pur et glorieux, sache vivre en grand seigneur et que l'orgueil de sa naissance compte parmi ses vertus!

DE COURGEMONT. Bravo! monsieur le duc, voilà qui est parler! c'est qu'en vérité ces croquants en redingote et en chapeau rond, ces fournisseurs, cet gazettiers, ces avocats parvenus, ces maçons enrichis avec les plâtras volés à nos donjons, s'imaginent, Dieu me pardonne, que nous sommes des momies, des revenants, des fantômes, ou des casse-noisettes envoyés d'Allemagne pour amuser les enfants! Palsembleu! nous leur ferons voir si nous vivons et si nous savons vivre.

SCENE II.

LES MÊMES, HERCULE.*

HERCULE. Mon oncle!

LE DUC. Eh bien, monsieur, l'on a bien de la peine à vous avoir.

HERCULE, *balbutiant.* Pardon, monsieur le duc, c'est que je...

LE DUC. C'est que vous...

HERCULE. Je... j'ai chez moi un professeur, et je...

LE DUC. Un professeur! quand je le disais.

HERCULE, *à part.* S'il savait que c'est Flora...

LE DUC. Un professeur de quoi?

HERCULE. De... de... un professeur de...

DE COURGEMONT. De philosophie, sans doute?

LE DUC. Est-ce que vous ne savez plus quelle science vous enseigne votre professeur?

HERCULE. Si fait, si fait, monsieur le duc, c'est un professeur de... de contrebasse.

LE DUC. De...

DE COURGEMONT. De contrebasse!

LE VIDAME. Contrebasse!

HERCULE, *à part.* Je crois que je n'ai pas bien choisi l'instrument.

LE DUC, *à part.* Est-ce qu'il commencerait à se former... (*Haut.*) Ah! c'est pour apprendre la contrebasse, que majeur depuis huit jours, et mettant à profit votre liberté, vous avez quitté Carignan et êtes venu vous cacher dans cette mystérieuse villa! Diable! (*A un des chasseurs qui l'accompagnent.*) Monsieur de Verneuil, veuillez, je vous prie

* Hercule, de Courgemont, le Duc, le Vidame.

monter dans l'appartement du vicomte, et dites à la personne qui s'y trouve que le vicomte l'attend ici.

HERCULE. Comment! monsieur le duc, vous voulez qu'elle... qu'il...

LE DUC. Je ne serais pas fâché de vous voir prendre une leçon de contrebasse devant moi!

HERCULE. Devant vous! leçon devant vous!

LE DUC. Sans doute.

LE VIDAME. Sans doute!

DE COURGEMONT. Sans doute!

HERCULE. Mais... mais c'est impossible!

DE COURGEMONT. Eh bien! qu'a-t il donc? Il va s'évanouir!

LE DUC. Impossible!... pourquoi? (*On entend une roulade dans la coulisse.*) Eh! tenez, j'entends votre professeur.

SCENE III.

LES MÊMES, FLORA.*

FLORA. Hercule me demande?

HERCULE. Ah! mon Dieu!

FLORA. Oh! du monde!

LE DUC. Approchez, mademoiselle... Approchez donc!

FLORA. Ah! mais je ne me trompe pas... des connaissances! Messieurs... (*Elle salue.*)

DE COURGEMONT. Tiens, c'est la danseuse.

LE VIDAME. Tiens, c'est vrai!

LE DUC. Ah! c'est là votre professeur?

HERCULE. De grâce, monsieur le duc...

LE VIDAME. De contrebasse!

LE DUC, *à de Courgemont.* J'aime mieux ça!

DE COURGEMONT. Eh! eh!

LE VIDAME. Eh! eh!

FLORA, *à elle-même.* Je parie qu'Hercule a fait quelque sottise!

HERCULE. Pardonnez-moi, mon oncle.

FLORA. Ciel! c'est l'oncle.

HERCULE. Mais je ne pouvais pas vous dire..

LE DUC. Que vous m'aviez trompé en prenant pour prétexte de votre retraite ici les projets d'étude les plus sérieux.

LE VIDAME. Sérieux! Oh!

LE DUC, *à Flora.* Approchez! approchez!

FLORA. Monsieur le duc désire me parler?

LE DUC. Elle n'est pas trop mal.

DE COURGEMONT. Très-agréable!

LE VIDAME. Agréable, c'est le mot.

LE DUC, *prenant Hector par l'oreille.* ** Savez-vous bien, mon drôle, que c'est un excellent choix que vous avez fait là!

HERCULE. Dame! mon oncle, quand on prend du...

* Hercule, Flora, le Duc, de Courgemont, le Vidame.

** Hercule, le Duc, Flora, etc.

LE DUC. Hein?

FLORA. Hercule!...

LE DUC. Voyons, mademoiselle, expliquons-nous. Vous avez eu l'honneur d'être distinguée par un Montbazon, mademoiselle! et vous comprenez, cet honneur oblige...

DE COURGEMONT. Certes!..

FLORA. A quoi? à ne pas ruiner le vicomte?.. Oh! soyez tranquille, monsieur le duc, les convenances, l'économie...

LE DUC. Hein?

HERCULE. Bien! très-bien!

LE DUC. Qu'est-ce qu'elle dit?.. de l'économie?.. Ah ça, nous sommes donc des traitants, des agioteurs, des paltoquets?

FLORA. Mais, monsieur...

LE DUC. De l'économie!...

DE COURGEMONT. De l'économie! ils nous ont aussi gâté nos danseuses!

LE DUC. Mademoiselle, je n'ai qu'un mot à vous dire: les Montbazon, à qui le roi a daigné rendre tous leurs biens, comptent seize cent mille livres de rente, et comprennent peu ce mot: économie. Si vous ne trouvez moyen de dépenser deux cent mille livres par an, vous n'êtes qu'une sotte et je vous casse aux gages.

FLORA. Ah! bah!

HERCULE. Juste ciel!

DE COURGEMONT. Bravo! monsieur le duc! (*A Flora.*) Voilà comme nous sommes, nous autres!

FLORA, Ah! vous le prenez sur ce ton-là! (*A part.*) Tiens, il faut que je m'amuse. (*Haut.*) Eh bien! moi aussi je n'ai qu'un mot à vous dire, monsieur le duc; j'ai croqué sous l'empire un gros fournisseur des armées, plusieurs fermiers des jeux; deux petits vice-rois et toutes les Républiques américaines dans la personne de leur ambassadeur. J'ai croqué tout cela, monsieur le duc, et j'ai encore bon appétit.

LE DUC. A la bonne heure! nous commençons à nous entendre, et d'abord, une fois à Paris, vous aurez équipage.

FLORA. Avec quatre alezans brûlés, quatre laquais par-derrière, un coureur par-devant, et nos armoiries aux portières.

LE DUC. Bien!

HERCULE. Comme elle va!

LE DUC. Elle va bien, monsieur!

HERCULE. Oui, grand-oncle.

LE DUC. Une loge à l'Opéra.

FLORA. Une aux Bouffes, une à la Comédie, et chaque soir à l'hôtel souper de vingt couverts en sortant du spectacle.

HERCULE. Mais, mon oncle,..

LE DUC. Elle va très-bien, monsieur!

HERCULE. Oui, grand-oncle.

LE DUC. Et quant à la toilette...

FLORA. Les dentelles d'Angleterre, les cachemires de l'Inde, les diamants de chez Halphen, les fleurs de chez Mariette, les chapeaux de chez Herbeau, les plus belles soieries de Lyon, et je veux que pour mes robes on brise le métier afin d'être la seule à porter mes étoffes ! Oh ! soyez sans crainte, monsieur le duc, j'éclipserai les princeses du sang, et je lutterai sans désavantage avec les demoiselles de l'Opéra.

HERCULE. Ah ! grand Dieu ! mon oncle !

LE DUC. Elle va superbement, monsieur !

HERCULE. Oui, grand-oncle !

LE VIDAME. Superbement !...

LE DUC. Touchez là, Mademoiselle, vous nous ferez honneur !

FLORA. J'en réponds ! et justement, je débute ce soir par une fête splendide.

LE DUC. Ah ! ah ! Bravo !

FLORA. Ces messieurs veulent-ils me permettre de leur faire les honneurs du parc et du jardin ?

DE COURGEMONT, *lui offrant la main.* Nous sommes aux ordres de la reine de ces lieux.

LE VIDAME. La reine... j'allais le dire... Madame... (*Il s'empare de l'autre main de Flora et ils sortent par le kiosque.*)

SCÈNE IV.

HERCULE, LE DUC, DE BLANGY.

LE DUC, *apercevant de Blangy.* Ah ! de Blangy ! — Hercule, demeurez.

HERCULE, *à part.* Il va me tirer les oreilles.

LE DUC. Eh bien, mon ami, eh bien ?

DE BLANGY. Madeleine de Montbazon est arrivée, je l'ai fait conduire à votre château de Carignan.

LE DUC. Pauvre enfant ! vous l'entendez, Hercule, il s'agit de Madeleine, de cette fille de mon fils, mort en Allemagne, de madeleine de Montbazon, ma petite-fille... Elle est votre cousine, Hercule.

HERCULE. Ah ! oui, cette demoiselle qui a eu deux enfants d'une espèce de... Ah ! ah ! c'est drôle...

LE DUC. Fort drôle, c'est possible ; mais vous ne vivez que de mes bienfaits, monsieur le vicomte ; vous êtes sans fortune, sans patrimoine, et vous devez souhaiter que ma bourse vous reste longtemps ouverte.

HERCULE. Je le souhaite vivement, mon oncle !

LE DUC. Eh bien ! si je dois continuer à vous témoigner de la bonté, de la tolérance, croyez-moi, aimez, respectez votre cousine, et oubliez ses malheurs pour ne vous souvenir que de son nom.

HERCULE. Oui, grand-oncle !

LE DUC. Ah ça ! et monsieur de Rollac ?

DE BLANGY. J'ai reçu de ses nouvelles à Chantillac, où l'état désespéré de l'enfant de Madeleine nous a forcés, comme vous savez, de nous arrêter si longtemps. Il n'avait pas encore quitté Angoulême, où il continuait d'épier, de surveiller Belphégor.

LE DUC. Au moins espère-t-il m'en débarrasser à tout jamais ?

DE BLANGY. Il fait ce qu'il faut pour cela ; il a éveillé sur ce malheureux les soupçons du préfet de la Gironde et de celui de la Charente. Grâce à cet éveil ainsi donné, notre homme sera désormais chassé de partout et ne pourra s'arrêter, ni travailler nulle part : Le chevalier compte ainsi que la misère forcera bientôt ce pauvre diable à accepter nos offres. Mais monsieur de Rollac, si j'en juge par sa dernière lettre, doit arriver aujourd'hui même.

LE DUC. Ah ! je suis bien désireux de le voir ; vous savez que son père fut mon meilleur ami.

DE BLANGY. Je le sais, mais je dois vous le dire, je crains que le long séjour du chevalier en Amérique ne nous l'ait un peu défiguré ; je le trouve commun, ses manières sont vulgaires.

LE DUC. En vérité ?

DE BLANGY. Heureusement que vous serez là pour lui rendre ce que les puritains d'outremer lui ont enlevé de noblesse et d'élégance.

LE DUC. Je n'oublie pas que je dois à monsieur de Rollac une reconnaissance éternelle.

DE BLANGY. Aussi pour prix de ses services, vous le savez, il ambitionne la main de Madeleine, et vous la demandera, sans doute, aussitôt que nous aurons fait casser le mariage...

LE DUC. Nous verrons ; j'ai écrit au roi, et j'attends son bon plaisir sur tout cela. Hercule, prevenez, je vous prie, messieurs les gentilshommes de ma suite. (*Hercule sort par la gauche ; à de Blangy.*) Le comte d'Artois est à Bordeaux, je le verrai demain matin, peut-être lui ferai-je une confidence entière... En attendant, mon cher comte, courez à Carignan, consoler ma pauvre petite-fille, prévenez-la que je l'embrasserai ce soir. Elle est heureuse, n'est-ce pas, de son changement de fortune ?

DE BLANGY. Elle est triste, mais résignée.

LE DUC. Elle oubliera !... Adieu, adieu, comte. (*De Blangy sort par la droite; aux gentilshommes qui reviennent par la gauche.*) Allons, messieurs, à cheval! (*A Flora.*) Ma chère enfant, venez me voir à Carignan, le matin. Je suis le caissier du vicomte... Au revoir, Hercule (*le prenant à l'écart*); songez que tout ceci est un secret de famille.

HERCULE. Oui, grand-oncle! (*A part.*) C'est égal, je l'aime mieux que grand'tante!

LE DUC. Partons, messieurs, partons. (*Ils sortent par la droite. Une fanfare de chasse se fait entendre.*)

SCENE V.

FLORA, HERCULE.

FLORA. Quel oncle! quel modèle d'oncle! Et un caissier! comme ça se trouve, nous qui donnons une fête ce soir à tout Bordeaux.

HERCULE. A propos, et nos invitations?

FLORA. Je les ai faites. J'ai invité les plus jolies femmes, elles vont venir, elles seront travesties, masquées, ainsi que les hommes; nous danserons sous les charmilles... Une fête florentine! Duperron, avec toute sa bande de démons, a promis de venir. Il y aura Beauménil, cet homme qui mystifierait le diable s'il s'en donnait la peine; enfin, tous les plaisants de bonne compagnie, tous les élégants, tout ce qu'il y a de riche, de jeune, de spirituel, j'ai tout pris, tout enlevé. Hein! allons-nous rire!

HERCULE. Rire! mais quand nous sommes venus ici, vous m'aviez dit que c'était pour ne voir personne, pour ne faire autre chose que nous aimer. (*S'émancipant.*) Oh! oui, je...

FLORA. Taisez-vous!

HERCULE. Oui, grand'tante.

FLORA. Hein?

HERCULE. Oui, chère amie!

FLORA. J'ai changé d'idée.

HERCULE. Nous ne nous aimerons plus?

FLORA. Si, toujours... mais autrement.

HERCULE. Autrement!... Ah! bien non! Ah! bien non!

FLORA. Taisez-vous! vous ne savez ce que vous dites... Il faut s'aimer modérément.

HERCULE. Ah! bast! grand-oncle ne veut pas que nous fassions d'économies.

FLORA, *riant.* Mais j'entends des cris de joie, ce sont nos invités. Allez prendre le joli costume qui vous attend.

HERCULE. Un costume!

FLORA. Oui, que je vous ai fait préparer... Dépêchez-vous.

HERCULE, *imitant le duc.* Mademoiselle, venez me voir le matin à Carignan... Je suis le caissier du... (*Flora le renvoie en riant.*)

SCÈNE VI.

FLORA, DUPERRON, *en arlequin;* BEAUMÉNIL, *en polichinelle*, FANNY, ANASTASIE, INVITÉS *masqués, travestis.* *

FLORA. Arrivez donc! je vous attendais avec une impatience.... Anastasie, Olympia, Fanny, Justine! Pas une ne manque à l'appel. Allons, c'est bien! je suis contente de vous.

ANASTASIE. Ta fête promet d'être charmante, ma chère.

FANNY. Tout cela est d'un goût, madame la vicomtesse...

FLORA. Plus vicomtesse, peut-être, que vous ne pensez, ma belle... Ah ça! et monsieur Duperron?

DUPERRON. Me voilà!

FLORA. En arlequin de cour!

DUPERRON. Oui, on m'a prédit que je serai grand diplomate un jour. Allons, arrive, Beauménil.

BEAUMÉNIL. Mesdames... (*Il salue comiquement.*)

TOUS, *riant.* Ah! il est charmant!

DUPERRON. Diable! mais ne riez pas trop; c'est un homme sérieux que Beauménil. Il est nommé d'hier au parquet de la Gironde; ce qui n'empêche pas qu'il s'est battu ce matin.

FLORA. Vraiment?

BEAUMÉNIL. Oui, j'ai fait une farce à un de mes amis qui l'a mal prise, il s'est fâché, nous nous sommes battus... et je l'ai tué... On appelle cela une mystification. C'est fort à la mode.

FLORA. Eh bien! mon cher, ne mystifiez personne ici, je vous prie.

ANASTASIE. Oh! si ce n'est pas lui, ma chère, ce sera quelque autre.

FANNY. C'est à ce point qu'on ne sait plus à quoi s'en tenir. Ils vous disent que vous êtes belle, charmante, qu'ils vous adorent... n'en croyez rien; ils vous mystifient.

FLORA. Mais ne perdons pas de temps... vite, un quadrile! (*Un mouvement se fait parmi les masques, et l'on entend de grands éclats de rire.*)

DUPERRON. Qu'est-ce qu'il y a? Bon! quelque farce, sans doute.

BEAUMÉNIL, *accourant du fond à droite.* Par exemple! je n'aurais pas inventé ce costume-là! Oh! la délicieuse tournure!

FLORA. Mais que signifie?...

DUPERRON. Qu'est-ce donc?

BEAUMÉNIL, *riant.* Ah! ah! Figurez-vous un masque bien plus drôle que tous les autres... il est en paillasse... en vrai paillasse

* Fanny, Duperron, Beauménil, Flora. Anastasie.

avec son pitre... et il s'est présenté à la porte en demandant l'aumône.

TOUS. Voyons ! voyons !

BEAUMÉNIL. Tenez, le voilà !

HERCULE, *habillé en Turc*. Entrez, vilain masque ; je me flatte que je suis plus joli que ça. (*Belphégor et Henri paraissent.*)

FLORA. Je ne le connais pas...

ANASTASIE. Ni moi.

DUPERRON. Ni moi ! Oh ! une idée ! si c'était quelque mystificateur ?... Tenons-nous bien !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BELPHÉGOR, HENRI (*Henri est couvert d'une houpelande par-dessus son habit de baladin*), HERCULE.

BELPHÉGOR. Oh ! pardon, messieurs et mesdames, je crois que je tombe mal... J'arrive au milieu d'une fête...

BEAUMÉNIL, *riant*. Parfait ! parfait ! Voulez-vous parier que c'est une farce ?... Je parie que c'est une farce !

HERCULE. Une vilaine farce... Est-il assez laid et assez frippé ! Pouah ! le vilain couple !

FLORA. Mais du tout !... Voyez donc le joli enfant.

DUPERRON. C'est le petit pitre.

BEAUMÉNIL. Arrive ici, petit pitre.

BELPHÉGOR. Vous riez ! allons, tant mieux ! Je passais... je me suis permis... Mais puisque vous riez, c'est bon signe. Vous ne nous chasserez peut-être pas.

BEAUMÉNIL. Il mystifie comme un ange ; c'est quelqu'un de très-fort ! quelqu'un de Paris, peut-être.

HERCULE. Où diable as-tu pris cet habit-là, Paillasse ? il n'est pas beau du tout.

BELPHÉGOR. C'est vrai ! il y a si longtemps que je le porte... La fatigue, les grands chemins... mais je tiens le petit Jacquinet aussi propre que je peux. Voyons, Jacquinet, salue ces messieurs et dames.

FLORA. Viens m'embrasser, mon enfant.

HERCULE, *riant*. Le pitre est effarouché.

DUPERRON, *bas à Flora*. Ayons l'air de nous prêter à la plaisanterie ; nous allons rire comme des fous... (*Haut.*) Ah ça ! d'où viens-tu, Paillasse ?

BELPHÉGOR. D'où je viens ?

BEAUMÉNIL. Oui, c'est cela ! raconte-nous un peu tes voyages, Paillasse.

BELPHÉGOR. Oh ! je viens de bien loin ! Nous sommes partis tous trois d'Angoulême, le petit, mon pauvre Mouton et moi. Nous allions aussi vite que nous pouvions ; on m'avait dit : — à Bordeaux ! c'est là qu'elle est, — et j'allais à Bordeaux. Mouton, c'était le nom de mon pauvre cheval, allongeait le pas, la pauvre bête, tant qu'elle pouvait ; mais le second jour, je vis bien que Mouton en prenait plus que son dû, alors je descendis et je me mis à lui dire comme ça, des choses que lui et moi nous savions bien, et je le menai par la bride en causant avec lui... Mais le soir à la couchée le maire nous fit des chicanes : il dit que nous étions des ci, des ça, que nous ne pouvions pas loger dans le village, et il nous renvoya. Nous marchâmes encore toute la nuit ; Jacquinet s'était endormi sur le cheval, et le cheval et moi nous allions devant nous en pleurant, lorsqu'au petit jour, mon pauvre Mouton, qui ne marchait plus qu'au pas, s'arrêta tout à coup. Il me regarda comme pour me dire : Tu vois bien que je n'en peux plus !... Mais l'enfant avait froid, et je le forçai d'avancer. Alors il pousse un gémissement, il s'affaisse, il tombe en appuyant sa pauvre vieille tête sur mon épaule ; je le regarde, je devine ; il mourait, il était mort. (*Tous rient aux éclats.*) Oui, mort !... Alors le petit et moi nous avons continué notre route à pied, et il est bien fatigué, le pauvre enfant.

HENRI, *bas*. Oh ! père, j'ai faim ! bien faim !

FLORA. Mais si tout cela était vrai, si cet homme...

BEAUMÉNIL. Y pensez-vous ?... se laisser prendre à une farce ! mais vous seriez la fable de tout Bordeaux ! Laissez-moi faire. (*A Belphégor.*) Mon cher, veux-tu que je te dise mon opinion ? Eh bien ! tu n'es pas drôle.

HERCULE. Oh ! non, il n'es pas drôle.

ANASTASIE. Il m'a presque fait pleurer.

DUPERRON. C'est vrai, il nous dit là des choses funèbres.

BELPHÉGOR. Oh ! pardon ! Messieurs, je m'oubliais, je ne demande pas mieux que de vous amuser ; car, voyez-vous, on ne me laisse plus travailler sur les places ; et il faut bien que j'entre comme ça dans les maisons que je trouve sur la route.

BEAUMÉNIL. Eh bien ! voyons, Paillasse, fais-nous rire, à présent.

FANNY. Oh ! oui, j'aime mieux cela.

HERCULE. Allons, allons, fais-nous rire, Paillasse ! *

BELPHÉGOR. Rire ! rire ! Et ce misérable Grain-d'Amour, qui m'a quitté en me volant mes ustensiles, mes gobelets... tout !... Allons, Henri, il faut que tu le remplaces, mon enfant.

HENRI. Mon père !

BELPHÉGOR. Courage ! c'est une occasion... il ne faut pas la perdre ; il y a au bout de cela un morceau de pain et quelque argent pour continuer notre route jusqu'à Bordeaux, en-

* Fanny, Duperron, Beauménil, Flora, Belphégor, Henri, Hercule.

core deux lieues!... Allons du courage! du courage!

HERCULE. Eh bien! commençons-nous? Et fais-nous rire surtout.

BELPHÉGOR, *à part.* Rire! avec la mort dans l'âme! (*Haut et de sa voix de bateleur.*) Voilà! voilà! Messieurs, ah! ah! ah! Allons! allons! monsieur Jacquinet, il s'agit de se livrer gentiment et indéfiniment au roulement et à tout le tremblement du boniment!!...

HENRI. Oui, bourgeois.

BELPHÉGOR. Allons! allons! petits et grands, vieux et moutards, beaux et vilains, allons! allons! accourez tous, pressez-vous, foulez-vous, battez-vous, cognez-vous, *errrreintez*-vous! Pardon! quelqu'un de la société serait-il assez obligeant pour me confier un chapeau?

TOUS. Moi! moi! moi!

BELPHÉGOR. Un seul! il ne m'en faut qu'un seul! oh! je sais bien... vous êtes tous nés coiffés! Présentement je prierai l'une des aimables dames de l'assemblée de me donner une rose... allons, une rose, Mesdames.

FANNY. Bah! tant pis! voici la mienne! (*On rit.*)

BELPHÉGOR. Merci, ma belle demoiselle, une rose sans épines... cela fait l'éloge de votre caractère.

HERCULE. Ah! je comprends, sans épines! Tiens, c'est piquant, très-piquant! (*On rit.*)

BELPHÉGOR. Maintenant, attention! vous allez assister au tour favori de l'inimitable Belphégor; vous allez voir le miracle des roses!

HENRI. Messieurs, mesdames, on va z'avoir l'honneur de vous faire voir le tour. Zing! zing! zing! boum! boum!

BELPHÉGOR. Jacquinet, mon ami, voulez-vous bien me faire un plaisir?

HENRI, *avec effort.* V'là le plaisir, mesdames! v'là le plaisir!

BELPHÉGOR. Voulez-vous me dire ce que vous avez mangé ce matin, pour être si gai que ça?

HENRI. Oh! ce matin j'avais une faim! une faim! Figurez-vous, bourgeois, que j'ai mangé... j'ai mangé... (*Il s'arrête.*)

BEAUMÉNIL. Allons, voyons, dis donc ce que tu as mangé?

BELPHÉGOR, *brusquement.* Qu'est-ce que ça vous fait?

HENRI. J'ai mangé... (*Il chancelle.*)

BELPHÉGOR, *bas à Henri.* Oh! pardon! pardon, mon enfant.

HENRI. Continuons, mon père.

HERCULE. Allons, allons, ils commencent à m'amuser.

BELPHÉGOR. Monsieur Jacquinet?

HENRI. Mon bourgeois!

BELPHÉGOR. Faites-moi l'honneur de me raconter votre histoire, et de me dire quand vous êtes né?

HENRI. Quand je suis né? (*De l'accent dont on récite une leçon.*) Je suis né à l'âge de six ans!

BELPHÉGOR. Comment, à l'âge de six ans?

HERCULE. Quelle bêtise! pour le coup, voilà une bêtise!

BELPHÉGOR. Vous l'entendez, monsieur Jacquinet, il n'est pas possible que vous soyez venu au monde à un âge aussi avancé.

HENRI. Si fait bourgeois, je suis né d'un père très-panné, j'étais l'aîné de mes puînés, et madame ma mère... ma... ma mère...

BELPHÉGOR, *avec douleur.* Sa mère!

HENRI, *sanglottant.* Ma mère! O maman! maman!

BELPHÉGOR. Henri, ne pense pas à elle... Henri, je... je... ta mère... (*Sa voix s'éteint.*)

FLORA. Mais ce sont de vraies larmes?

BELPHÉGOR. Des larmes! du tout! du tout! (*Henri chancelle et tombe épuisé dans les bras de son père.*) Ah!...

FLORA. Mon Dieu! Mais qu'a donc cet enfant?

BELPHÉGOR, *bas.* Cet enfant... (*Terrible de douleur.*) Il a faim, madame!

FLORA. Ciel! c'est donc vrai!... les malheureux! Messieurs... Non! non... Attendez, s'ils vous prenaient pour un pauvre, ils ne vous donneraient qu'une aumône ordinaire; mais ils vous croient des fous, des écervelés comme nous. Vous allez voir. (*Haut.*) Allons, messieurs, Paillasse a bien travaillé, soyez généreux pour Paillasse; c'est moi qui fais la quête.

BEAUMÉNIL. Vous voyez bien que c'est une plaisanterie.

DUPERRON. Bravo! jusqu'à la quête, rien n'y manque.

HERCULE, *à Belphégor.* Mon cher ch... marq... baron, enfin, mon cher, vous êtes charmant.

DUPERRON. Flora, voici ma bourse.

BEAUMÉNIL. Acceptez ces quelques louis.

BELPHÉGOR. De l'or! Ah! mon Dieu!

FLORA. Je les mystifie, c'est très à la mode! (*A Hercule.*) Eh bien! et vous?

HERCULE, *donnant une pièce d'or.* Voilà!

FLORA. Non, non, donnez tout.

HERCULE. Je veux bien, il m'a beaucoup fait rire; mais si je m'en mêlais, je serais aussi drôle que ça.

UN DOMESTIQUE. Monsieur le vicomte, il y a là un étranger, un voyageur qui demande à vous parler.

HERCULE. Eh bien! qu'il vienne! c'est cour plénière aujourd'hui.

LE DOMESTIQUE. Le voici.

BELPHÉGOR, *un peu remonté vers le fond.* Qu'ai-je vu! Rollac! lui! le chevalier!

FLORA. Eh bien! qu'avez-vous donc?

BELPHÉGOR. Oh! madame! cet homme! pour le voir, pour l'entendre sans en être vu... je donnerais ma vie.

FLORA. En vérité!

BELPHÉGOR. Oh! madame..... si j'osais vous demander...

FLORA. Un masque? un domino? rien de plus simple. Quant au pauvre enfant je m'en charge... soyez tranquille, il ne manquera de rien.

BELPHÉGOR. Oh! merci! merci, madame! (*Il prend le masque que lui offre Flora et disparaît quelques instants. Flora emmène Henri.*)

SCÈNE VIII.

HERCULE, ROLLAC, BEAUMÉNIL, DUPERRON. INVITÉS.

HERCULE, *redescendant accompagné de Rollac.* Mon oncle est venu, en effet, dans la journée, mais il n'a fait qu'une courte apparition; seulement, je ne saurais vous dire s'il est retourné à la ville, à son hôtel, ou s'il est allé à Carignan.*

BEAUMÉNIL. C'est monsieur de Montbazon que vous demandez, monsieur?

ROLLAC. Oui, monsieur; mais je ne veux pas plus longtemps interrompre vos plaisirs, et même je vous demande pardon de m'être présenté dans ce costume de voyage.

BEAUMÉNIL. Attendez donc! je le crois à Carignan... j'ai rencontré ses piqueurs qui se dirigeaient de ce côté. Je revenais moi-même de chez le préfet dont la maison de campagne...

ROLLAC. Je vous remercie, messieurs!

DUPERRON, *à Beauménil.* De chez le préfet?

BEAUMÉNIL. Oui, pour cette affaire relative à Lavarennes.

ROLLAC, *à part.* Lavarennes! (*Revenant.*) Pardon, messieurs, vous parlez, je crois, d'un nommé Lavarennes.

BEAUMÉNIL. Oui; on vient, par hasard, d'être mis sur les traces de ce misérable.

ROLLAC. Vraiment! ah! tant mieux! Vous dites donc?...

BEAUMÉNIL. Dame! je n'ai pas encore tous les détails; je sais seulement qu'il est en France et qu'il se fait appeler, je crois, le chevalier de Rollac.

ROLLAC. Ah! (*A part.*) Diable! mais je suis perdu!... (*Tous remontent excepté Rollac.*) Découvert! quand je touchais au port, quand je venais de rendre aux Montbazon cette riche héritière! quand peut-être j'allais entrer dans cette famille et m'abriter sous ce grand nom!... Allons, ne songeons plus qu'à échapper à la justice! (*Il va pour s'éloigner, Belphégor masqué et enveloppé d'un manteau, l'arrête.*)

* Duperron, Beauménil, Rollac.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FLORA, BELPHÉGOR.*

BELPHÉGOR, *lui saisissant le bras.* Un mot, je vous prie.

ROLLAC, *tressaillant.* Hein?

FLORA. Pardon, monsieur, c'est un masque qui se dit de vos amis.

ROLLAC. Vraiment! Eh bien! qu'as-tu à me dire, beau masque?

BELPHÉGOR. Je veux te parler sans témoins.

ROLLAC. Sans témoins! j'aime mieux cela! (*Haut.*) Diable! diable! tu as la poigne forte! Mais vous me faites mal, monsieur!

BELPHÉGOR. Vous m'avez fait bien plus de mal, vous!

ROLLAC. Vous me brisez le poignet.

BELPHÉGOR. Vous m'avez brisé le cœur!

ROLLAC. Moi!

BELPHÉGOR. Mademoiselle, monsieur et moi nous avons à nous parler sans témoins.

HERCULE, *à Flora.* Bon! il veut l'intriguer.

FLORA. Taisez-vous, Hercule!

HERCULE. Oui, chère amie!

FLORA. Allons, messieurs, on danse, là bas, sous les charmilles, et il manque du monde, des cavaliers.

HERCULE, *à Beauménil.* Ne nous éloignons pas, et tâchons d'écouter.

FLORA, *à part.* Qu'est-ce que tout cela veut dire?

SCÈNE X.

ROLLAC, BELPHÉGOR.

ROLLAC. Ah ça, me direz-vous qui vous êtes?

BELPHÉGOR, *se dépouillant.* Paillasse!

ROLLAC. Ciel!

BELPHÉGOR. Où est-elle?

ROLLAC. Qui donc?

BELPHÉGOR. Oh! pas de mensonge! Catherine m'a dit tout ce qu'elle savait; c'est vous qui êtes venu pendant mon absence, comme un lâche; vous l'avez fait conduire à Bordeaux, à Bordeaux, n'est-ce pas? Mais parlez donc! parlez donc!

ROLLAC. Écoute, Belphégor, les moments sont précieux... expliquons-nous vite, et une fois pour toutes... Tu veux crier, faire du scandale, tout ce bruit retombera sur toi, je t'en préviens!

* Flora, Rollac, Belphégor.

BELPHÉGOR. Je ne vous demande pas cela, je vous demande où elle est.

ROLLAC. Tu as pu voir déjà sur ta route des preuves de ma puissance... On te chasse de partout; bientôt tu seras poursuivi, traqué.

BELPHÉGOR. Où est-elle?

ROLLAC. Songez-y, Belphégor, un mot, un indice, un rien vous rend suspect aujourd'hui. Une dénonciation, pour peu qu'elle tombe de haut, vous jette un homme dans les cachots, vous le traîne devant les cours prévôtales qui vous jugent et vous fusillent entre deux couchers de soleil. Et si je veux, je peux te perdre.

BELPHÉGOR. Tu ne veux pas me dire où elle est?

ROLLAC. Où elle est? ta femme!... (*A part.*) Une idée! (*Haut.*) Mais tout ce que je t'ai dit n'était que fable, invention, roman; je t'ai trompé comme je l'ai trompée... Elle n'est pas plus fille d'un grand seigneur que je ne descends du roi de Siam! Elle me plaisait, je voulais parvenir jusqu'à elle, l'étourdir, la pousser à un coup de tête, je voulais l'enlever.

BELPHÉGOR. Ah! misérable! tu mens! (*Il le terrasse.*)

ROLLAC. A moi! au secours! à moi!

SCÈNE XI.

LES MÊMES. TOUT LE MONDE.

HERCULE. Tiens! il l'étrangle!

BELPHÉGOR, *s'emparant de son bâton qu'il brandit sans lâcher Rollac.* J'assomme le premier qui fait un pas!... (*Tout le monde recule effrayé.*) Tu as menti! Veux-tu dire que tu as menti!

ROLLAC. Oui! oui!

BELPHÉGOR. Où est-elle?

ROLLAC. Chez monsieur de Montbazon!

BELPHÉGOR. La preuve!... La preuve!...

ROLLAC, *sortant de sa poche un portefeuille.* Je l'ai là... mes lettres... ma correspondance.

BELPHÉGOR, *lui arrachant le portefeuille.* Donne! (*Il le lâche et s'éloigne.*)

ROLLAC, *à part.* Ah! tu me prends mon portefeuille... mes lettres!.. Elles te perdront!

BELPHÉGOR, *à Flora.* Mademoiselle, vous aurez pitié de l'enfant que je vous laisse; nous étions deux, je serai seul!

ROLLAC, *à part.* Je suis sauvé!

BELPHÉGOR. Et maintenant, place! J'ai fini mes exercices, messieurs, baissez le rideau et laissez passer Paillasse!!... (*Il bondit à travers la foule et disparaît.*)

ACTE QUATRIÈME.

Chez le duc de Montbazon. Salon richement décoré.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GRAND BAILLI DE COURGEMONT, *puis* CASTEL-BLANGY.

DE COURGEMONT, *à un domestique.* C'est bien! j'attendrai le retour de monsieur le duc, je serais très-honoré de lui présenter mes hommages. (*Le domestique sort.*) Il est en faveur, j'en ai profité pour le charger de ma requête, car voilà trois mois que je pétitionne. (*Apercevant Blangy.*) Ah! le comte de Blangy, un intrigant, celui-là. (*Allant à lui.*) Eh! ce cher monsieur de Blangy!

DE BLANGY.* Monsieur le grand bailli.

DE COURGEMONT. Vous me surprenez venant faire ma cour à votre noble cousin. Oh! non pas que je sois le moins du monde ambitieux, le ciel m'en préserve! je ne suis rien, je ne veux rien, je ne demande rien.

DE BLANGY, *à part.* L'hypocrite!

DE COURGEMONT. Et vous?

DE BLANGY. Moi! pas davantage! j'attends!

** Blangy, Courgemont.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE DUC*, LE VIDAME, LE COMMANDEUR. (*Le Duc, le Vidame et le Commandeur ont paru au fond pendant ces derniers mots, le Duc tient des dépêches à la main.*)

LE DUC. Quel désintéressement! c'est superbe, messieurs. Voici pourtant deux dépêches qui me semblent officielles et qui vous concernent.

DE BLANGY, *se précipitant sur les lettres.*** Ma nomination!

DE COURGEMONT, *même jeu.* Ma nomination! mais permettez...

DE BLANGY. Eh! monsieur! (*Ils lisent.*)

LE DUC, *au Vidame et au Commandeur.* Messieurs, le roi daigne me complimenter du bonheur que j'ai eu de retrouver ma petite-fille. (*Il s'assied à son bureau à gauche.*)

* Blangy, le Duc, Courgemont, le Vidame, le Commandeur.

** Blangy, Courgemont sur le devant, le Duc au bureau, le Vidame et le Commandeur.

LE COMMANDEUR *et* LE VIDAME. Ah! il serait vrai!

DE BLANGY, *désappointé*. Qu'ai-je vu ? substitut du procureur du roi.

DE COURGEMONT, *avec joie*. Commissaire extraordinaire du département de la Gironde! je suis commissaire extraordinaire! (*Se promenant avec importance.*) Je reçois vos compliments, messieurs.

DE BLANGY. Commissaire général, lui! tandis que moi! C'est impossible, le roi s'est trompé!

DE COURGEMONT. Le roi ne se trompe jamais, et sa majesté vous aurait fait ministre et moi simple petit substitut, que je dirais encore : le roi est infaillible.

DE BLANGY, *qui a regardé l'adresse de son enveloppe*. Mais permettez donc, permettez, ce n'est pas à moi que cette lettre est adressée.

DE COURGEMONT. Eh! peu m'importe, mon cher.

DE BLANGY. Est-ce bien pour vous celle-ci?

DE COURGEMONT. Si c'est pour moi! (*Lisant.*) A monsieur Castel-Blan... Castel-Blan..

DE BLANGY. Castel-Blangy, parbleu. Vous avez ma lettre et voici la vôtre.

DE COURGEMONT. Se peut-il!

DE BLANGY. Vous vous êtes jeté avec tant de précipitation...

DE COURGEMONT. Ainsi je ne serais plus qu'un simple substitut!

LE DUC. Ce pauvre Courgemont!

LE VIDAME. Quelle dégringolade!

DE COURGEMONT. C'est faux! c'est absurde! c'est impossible! Messieurs, on a égaré l'esprit du roi.

DE BLANGY. Monsieur de Courgemont, le roi ne se trompe jamais, et vous seriez nommé ministre et moi simple petit substitut que notre devoir serait de dire encore : le roi est infaillible!

DE COURGEMONT. Eh! monsieur! (*A part.*) L'insolent!

DE BLANGY, *trouvant un papier sous le même pli*. Mais voici des instructions. (*A Part.*) Ciel! Lavarennes sous le nom de Rollac!.....

LE DUC. Qu'est-ce donc ?

DE BLANGY. Rien! un devoir m'appelle à l'instant même à la préfecture. Permettez, mon cousin, que je prenne congé de vous.

LE DUC. Allez, allez, mon cher comte.

DE BLANGY, *à de Courgemont*. Monsieur le substitut, j'aurai besoin de vous, suivez-moi.

DE COURGEMONT, *avec un soubresaut*. Hein! vous dites?

DE BLANGY, *insistant avec politesse*. Veuillez me suivre.

DE COURGEMONT. C'est bien, monsieur, c'est bien. (*Saluant.*) Monsieur le duc! (*A part.*) Faites donc des restaurations! (*Haut.*) Passez, monsieur le commissaire extraordinaire de la Gironde. (*Ils sortent par le fond.*)

SCÈNE III.

LE DUC, LE VIDAME, LE COMMANDEUR. *

LE DUC. Oui, messieurs, le ministre m'écrit que le roi est dans les meilleures dispositions possibles à l'égard de cette chère enfant si miraculeusement retrouvée. Il lui rendra tous les biens de mon fils.

LE COMMANDEUR. Sans doute, dans l'intérêt de notre famille, monsieur le duc a cru devoir cacher à sa majesté la déplorable situation dans laquelle nous avons retrouvé mademoiselle de Montbazon.

LE VIDAME. Oh! bien déplorable en effet.

LE COMMANDEUR. Ainsi personne ne sait...

LE DUC. Personne excepté vous, monsieur de Blangy et le chevalier de Rollac que, du reste, je ne connais encore que par ses lettres. Il a mis une espèce de coquetterie à ne se présenter chez moi qu'après nous avoir entièrement débarrassé de cet homme et l'avoir fait embarquer pour l'Amérique.

LE COMMANDEUR. Ah! il a déployé dans tout ceci un zèle... un dévouement...

UN DOMESTIQUE, *annonçant*. Monsieur le chevalier de Rollac!

LE DUC. Ah! le voici; faites entrer. Alors c'est que l'autre est embarqué.

SCENE IV.

LES MÊMES, BELPHÉGOR, ** *en habit de cour, perruque poudrée, culotte blanche, épée en verrouil, toilette un peu ridicule.*

BELPHÉGOR. Palsembleu, messieurs, je vous salue.

LE DUC. Enfin, c'est vous, monsieur le chevalier!

BELPHÉGOR. Palsangué! oui, c'est moi. Monsieur, bien que nous ne nous soyons jamais vus, je gage que vous êtes le duc de Montbazon.

LE DUC. En effet.

BELPHÉGOR. Nous ne nous sommes jamais vus. (*A part.*) Je le sais par les lettres du chevalier.

LE VIDAME. Figure distinguée.

LE COMMANDEUR. Ça sent son gentilhomme d'une lieue.

BELPHÉGOR, *à part*. On m'examine! Pourvu que je voie Madeleine avant qu'on me reconnaisse. (*Il remonte la scène avec inquiétude.*)

LE DUC. Monsieur de Rollac... monsieur le chevalier!

* Le Commandeur, le Duc, le Vidame.

** Belphégor, le Duc, le Commandeur, le Vidame.

BELPHÉGOR. Hein ! Ah ! pardon... c'est que je cherchais des yeux quelqu'un..... vous savez... elle, la jeune dame...

LE DUC. ' on ! ma petite-fille?

BELPHÉGOR. Juste.

LE DUC. Plus tard ! Permettez que je vous présente deux des principaux membres de ma famille. D'abord monsieur le commandeur de Puffières...

BELPHÉGOR. Ah bah ! tiens, tiens, tiens... ah ! monsieur a commandé dans Peuffières !.. vertuchoux !

LE COMMANDEUR. Plaît-il ?

LE DUC. Vous êtes jovial, chevalier.

BELPHÉGOR. Oui, oui, je suis très-jovial; je me sens d'une gaieté folle ici... Oh ! nous nous amuserons beaucoup ici ensemble, messieurs...

LE DUC. Monsieur le vidame d'Arpignol, un parent de la branche de Touraine.

BELPHÉGOR, *saluant*.* Monsieur de la branche de Touraine...

LE VIDAME. Touchez là, chevalier...

BELPHÉGOR **. Comment donc ! (*A part.*) Si ça pouvait prendre un peu !

LE COMMANDEUR. Vous voilà tout à fait des nôtres.

BELPHÉGOR. Tout à fait. (*A part.*) Allons, il paraît que ça prend... (*Haut.*) Ah ça ! à présent que vous m'avez présenté monsieur de Tuffière et monsieur de Champignol...

LE VIDAME. D'Arpignol !

BELPHÉGOR. *** C'est ce que je dis. (*Au Duc.*) Est-ce que je ne vais pas voir ma... la... votre aimable petite-fille?

LE DUC. Quel empressement !

BELPHÉGOR. Ah ! voilà comme je suis... Allons la voir, hein?... un peu, tout de suite.

LE DUC. Tout de suite? Mais vous savez bien que c'est impossible.

BELPHÉGOR. Impossible !... pas possible.

LE DUC. Oui, puisqu'elle est là-bas...

BELPHÉGOR. Là bas !... où ça, là-bas?

LE DUC. Mais c'est vous-même qui avez conseillé à de Blangy de l'y faire conduire.

BELPHÉGOR. Ah ! c'est moi qui...

LE DUC. Et c'est une sage idée que vous avez euelà.

BELPHÉGOR. Oui, c'est une fameuse idée que j'ai eue là... Mais je la verrai toujours, la jeune dame !

LE DUC. Certainement, certainement.

LE VIDAME. Je crois que c'est un peu plus pour elle que pour nous que vous êtes ici.

BELPHÉGOR. Un peu, Grapignol... Vous êtes plein d'esprit... eh ! eh ! eh !

* Le Duc, Belphégor, le Commandeur, le Vidame.

** Le Duc, le Commandeur, Belphégor, le Vidame.

*** Le Duc, Belphégor.

LE VIDAME. D'Ar... d'Arpignol.

BELPHÉGOR. C'est ce que je dis.

LE DUC. Décidément vous êtes fort épris de ma petite-fille, et plus je vous regarde...

BELPHÉGOR, *à part.* Bon, voilà l'examen qui recommence... à présent.

LE DUC. Pardon... mais vous comprenez qu'avec les projets que vous formez...

BELPHÉGOR. Les projets... (*A part.*) Quels diables de projets pouvait avoir ce Rollac?

LE DUC, *un peu ironiquement.* Allons, je vois avec plaisir que vos voyages dans le nouveau monde ne vous ont pas trop fatigué.

BELPHÉGOR. Ils ne m'ont pas fatigué du tout. Ah ! voilà des voyages peu fatigants, par exemple...

LE VIDAME. La taille droite !

LE COMMANDEUR. La tête haute !

LE VIDAME. Le jarret bien tendu !

BELPHÉGOR, *se frappant le jarret.* Oh ! pour le jarret, c'est de l'acier; de plus une poigne de fer. (*S'oubliant.*) Je porte quinze cents à bras tendu, et j'enlève à la force des dents le plus lourd de la société. (*Revenant à lui.*) Oh ! (*Affectant de rire.*) Ce sont... des petites distractions de voyageur.

LE DUC. Ah ça, et lui, vous ne nous en parlez pas.

BELPHÉGOR. Lui! qui lui ?

LE DUC. Cet homme... ce bateleur, en sommes-nous tout à fait débarrassés ?

BELPHÉGOR. Heu ! heu !

LE DUC. Comment ? craindriez-vous...

BELPHÉGOR. Moi, je ne crains rien, absolument rien de lui. Tant que je serai ici je vous promets qu'il ne se présentera pas à votre porte.

LE DUC. Fort bien.

BELPHÉGOR. Mais ce Belphégor...

LE VIDAME, *riant.* Belphégor ! il s'appelle..

BELPHÉGOR, *riant.* Il s'appelle Belphégor; c'est très-drôle, n'est-ce-ce pas ? Eh! eh!

LE VIDAME. Très-drôle, très-drôle!

BELPHÉGOR. Je disais donc que ce Belphégor, nous n'en sommes pas entièrement délivrés; vous savez, ces gens-là, ces paillasses, c'est si leste, si souple, si agile; ils retombent toujours sur leurs pattes.

LE DUC. Oh ! mais nous saurons déjouer... (*Il remonte.*)

BELPHÉGOR. Parbleu ! nous sommes plus malins que lui... N'avait-il pas, le faquin, formé le projet de s'introduire ici sous un nom et sous des habits d'emprunt, pour s'informer de sa femme ! Oui, messieurs, oui, il prétendait vous fourrer tous dedans. Il se figurait qu'il pourrait, tout comme vous et moi, porter l'habit de gentilhomme, se camper fièrement sur la hanche... (*allant*

au Commandeur, qui est à gauche), avoir l'assurance et l'aplomb de monsieur... (*allant au Vidame, à droite*) prendre comme vous du tabac dans une boîte et s'en barbouiller le nez... (*il prend du tabac dans la tabatière du Vidame*), secouer ensuite son jabot de dentelle; pirouetter gracieusement sur ses talons, et jeter ainsi son chapeau sous le bras... Il comptait faire tout cela, et que vous n'y verriez que du feu, ce vil histrion... (*Frappant sur le ventre du Vidame.*) N'est-ce pas que c'est à crever de rire!...

LE VIDAME. A crever de rire...

LE DUC, *assis à son bureau, avec un sourire dédaigneux.* Je vois que votre séjour en Amérique vous a rendu quelque peu excentrique.

BELPHÉGOR. Moi!.... mais oui, oui.... (*Cherchant.*) Excent... oui... excentrique.

LE COMMANDEUR. Mais, si je ne me trompe, chevalier, vous étiez à Biberach.

BELPHÉGOR. A Biberach! moi... Biberach! fi donc!

LE DUC. Comment! mais n'avez-vous pas été présenté à sa majesté le soir de la bataille?

BELPHÉGOR. Ah... oui... oui...

LE COMMANDEUR. Racontez-nous donc cela!

BELPHÉGOR, *à part.* Ils veulent que je leur raconte la bataille. (*Haut, au Duc.*) Est-ce que vous tenez beaucoup à ce que je vous narre ces détails?

LE DUC. Non... ils me rappelleraient de trop cruels souvenirs. (*Il se met à écrire.*)

BELPHÉGOR. Ah! du moment qu'il n'y a que ces messieurs... (*Allant au Commandeur et au Vidame qu'il prend chacun sous le bras.*) Est-ce que vous y étiez à cette fameuse bataille de... de...

LE VIDAME. Biberach!

BELPHÉGOR. Oui, c'est ce que je veux dire.

LE COMMANDEUR. Non, nous n'y étions ni l'un...

LE VIDAME. Ni l'autre.

BELPHÉGOR, *à part.* Alors on peut aller. (*Haut.*) Ah! c'était une jolie bataille, où les balles tombaient comme la grêle, et où les soldats tombaient comme des mouches. Nous étions soixante mille hommes... on se range en bataille sur deux rangs en cerceau... en deux cerceaux .. et l'on fait avancer soixante mille bouches à feu....

LE COMMANDEUR. Comment! vous dites?

BELPHÉGOR. Qu'est-ce que j'ai dit?

LE VIDAME. Vous dites soixante mille bouches à feu.

BELPHÉGOR. Eh bien!

LE COMMANDEUR. Pour soixante mille hommes...

BELPHÉGOR. Eh bien! autant de bouches que d'hommes, c'est naturel.

LE VIDAME. Tiens, c'est ma foi vrai.

BELPHÉGOR. Le combat s'engage.... nous marchions sur l'ennemi, l'ennemi marche sur nous, nous plions, il plie; la cavalerie donne sur l'infanterie, l'infanterie donne sur l'artillerie; les soixante mille bouches résonnent, la fumée nous enveloppe, on ne voit plus rien du tout... et voilà comment nous avons remporté la victoire...

LE COMMANDEUR. La victoire! Mais je croyais que c'était une défaite.

BELPHÉGOR. Oui? Eh bien voilà comment nous avons remporté la défaite... Mais allons voir la jeune dame.

LE DUC, *se levant.* A l'instant. (*Il sonne.*)

BELPHÉGOR. Enfin!

LE DUC, *à un domestique qui paraît.* Conduisez d'abord M. de Rollac dans son appartement, et dites ensuite qu'on attèle. A bientôt, M. de Rollac.

BELPHÉGOR, *saluant.* Monsieur le duc. (*A part.*) Allons, ils ne m'ont pas fait flanquer à la porte, c'est toujours cela de gagné; que le bon Dieu fasse le reste. (*Il sort par le fond à droite.*)

SCÈNE V.

LE DUC, LE VIDAME, LE COMMANDEUR, Mlle DE VERMANDOIS, *puis* MADELEINE.

LE DUC. Monsieur de Castel-Blangy ne me trompait pas en m'annonçant un gentilhomme quelque peu roturier! Ce cher monsieur de Rollac a rapporté d'Amérique des manières incroyables, et surtout un ton!..

LE COMMANDEUR, *avec mépris.* Je ne comprends pas qu'on se gâte ainsi en voyage et qu'on en rapporte des idées...

LE VIDAME. C'est vrai; j'ai beaucoup voyagé, mais je n'ai jamais rapporté d'idées. (*Un domestique annonçant dans le fond à gauche.*) Mademoiselle de Vermandois!

LE DUC. Ma sœur! comment se fait-il? Et Madeleine, pourquoi l'avoir quittée? elle ne court, je l'espère, aucun danger!...

Mlle DE VERMANDOIS. Elle ne court que la poste.

LE DUC. Comment...

Mlle DE VERMANDOIS. Depuis hier, que vous la vîtes à Carignan, elle est dans une agitation... enfin, elle a voulu venir à toute

* Mlle de Vermandois, le Duc, le Commandeur, le Vidame.

force pour vous parler. En ce moment, elle établit ici son enfant.

LE DUC. Ah ! elle est ici !

Mlle DE VERMANDOIS. J'ai eu beau prier, supplier, ordonner... Je veux voir le duc, me répondait-elle, et cela d'un ton, d'un air, avec des manières. (*Avec dédain.*) Ah! messieurs, Dieu vous garde de ces parentés de rencontre qui se renouent dans une cariole de Bohémiens.

LE DUC Ma sœur, vous oubliez que cette malheureuse femme est la fille de mon fils.

Mlle DE VERMANDOIS.* Tenez, la voilà; approchez, approchez ma nièce, et portez haut la tête, ma mie, puisque enfin vous êtes une Montbazon.

MADELEINE, *au Duc*. Excusez-moi, mais je suis si gauche, si tremblante...

LE DUC. Ma fille! rassurez-vous; il n'y a ici qu'un père heureux de vous ouvrir les bras, une famille reconnaissante envers Dieu qui vous a rendue à sa tendresse... Ne tremblez pas ma fille... nous oublions tout, et nous vous aimons.

MADELEINE, *émue*. Vous m'aimez... oh! merci! merci, monsieur. (*Il l'embrasse.*)

LE DUC. Regardez-la, messieurs, ce sont tous les traits de son malheureux père, les traits de mon pauvre fils, mort loin de moi; après vingt ans d'exil, j'ai retrouvé tous mes fiefs, tous mes titres, toutes mes richesses... mais vous ne m'avez pas rendu, Seigneur, mon bien le plus précieux.... celui-là, mon cœur le regrettera toujours.

Mlle DE VERMANDOIS. Mon Dieu ! mon frère, vous pleurez là comme un petit bourgeois.

LE DUC. Eh ! mon Dieu ! ma sœur, les petits bourgeois n'ont pas le cœur autrement pétri que le nôtre.

Mlle DE VERMANDOIS. Oh ! oh ! monsieur le duc!

LE DUC. Et d'ailleurs, nous sommes ici entre gentilshommes.

MADELEINE. Vous comprenez donc, vous, monsieur le duc, que je regrette celui dont on m'a séparée.

Mlle DE VERMANDOIS. Mais vous l'avez quitté volontairement, ma nièce.

MADELEINE. Je l'ai quitté pour sauver mon enfant, madame.

Mlle DE VERMANDOIS. Soyez sans crainte, notre petite-nièce est tout à fait hors de danger.

MADELEINE. Mais lui, mon mari! c'est pour plaider sa cause auprès de monsieur le duc, que j'ai voulu venir ici.

LE DUC. Mais qui peut vous faire penser... ma fille...

MADELEINE. Écoutez, monsieur le duc, l'homme qui agissait en votre nom, le chevalier de Rollac, a outrepassé vos ordres, j'en suis certaine.

Mlle DE VERMANDOIS. Mais d'où savez-vous ?

MADELEINE. Une femme qui habitait, à Angoulême, notre pauvre maison, avait été gagnée par lui. J'ai pu, dès mon arrivée à Bordeaux, lui faire savoir de mes nouvelles et lui en demander sur ceux que j'aime et que je pleure. Eh bien, j'ai su par elle, qu'accablés de menaces et de persécutions, eux que j'ai laissés là-bas dans la misère, dans le désespoir, ils ont été forcés de fuir, de quitter Angoulême. — Ah ! monsieur le duc! vous avez pu ordonner qu'on me séparât d'eux; mais vous n'avez pas voulu qu'on leur infligeât d'autres tortures.

LE DUC. Non, ma fille, non, et je suis certain que l'on vous a trompée. (*Il remonte et sonne.*) Prévenez monsieur de Rollac que je l'attends.

MADELEINE. M. de Rollac ! le chevalier de Rollac est ici ?

LE DUC. Depuis une heure, et c'est de lui-même que vous allez apprendre...

Mlle DE VERMANDOIS. Nous allons donc le connaître, ce beau chevalier. Quel homme est-ce ?

LE DUC, *avec un peu d'embarras*. Vous allez en juger.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BELPHÉGOR.*

BELPHÉGOR. Monsieur le duc m'a fait appeler ?

MADELEINE, *à part*. Cette voix !

BELPHÉGOR. Nous allons retrouver la jeune... (*Il se retourne et aperçoit Madeleine.*) Ah!...

MADELEINE. Lui !

LE DUC. Mon Dieu ! chevalier ! quelle émotion !

Mlle DE VERMANDOIS. Effet de la métamorphose.

BELPHÉGOR. C'est qu'en effet je ne m'attendais pas...

MADELEINE, *à part*. Lui, ici, et sous ce costume !

LE DUC. Présentez donc vos hommages.

BELPHÉGOR, *s'approchant de Madeleine*. Plus belle encore qu'autrefois !

* Mlle de Vermandois, Madeleine, le Duc, le Commandeur, le Vidame.

* Le Commandeur, le Vidame, Mlle de Vermandois, le Duc, Belphégor et Madeleine.

Mlle DE VERMANDOIS. Oui, cette toilette-là vaut un peu mieux que les haillons dont la couvrait le saltimbanque. (*Mouvement de Belphégor.*) N'est-ce pas votre avis, monsieur le chevalier ?

BELPHÉGOR. Oui, oui, madame. Il y a bien loin de ces riches parures aux humbles vêtements que lui achetait avec tant de joie... ce... ce saltimbanque. (*A Madeleine.*) Recevez mon compliment, madame, vous êtes réellement belle ainsi.

MADELEINE. Monsieur... (*prête à se trahir*) Guillaume !

BELPHÉGOR, *l'interrompant vivement.* Appelez-moi chevalier, et souffrez, je vous en conjure... (*Il lui baise la main.*) Oh ! vous devez être bien heureuse, madame, au milieu de ces illustres parents, entourée de toute cette richesse, de tout ce luxe... Oh ! oui, vous devez être bien heureuse, et je comprends que vous n'ayez pas hésité entre cette noble famille et l'autre... la famille du batel ur.

MADELEINE. Il m'a fallu, pour m'y contraindre...

LE DUC. Veuillez dire à ma fille la mission dont je vous avais chargé auprès de ce... monsieur Belphégor... les offres que je lui avais faites et la façon dont il les a reçues.

BELPHÉGOR. Ah ! madame désire savoir... Au fait, ce sera fort divertissant. Eh bien, imaginez-vous que je lui ai proposé de l'argent, le drôle a refusé avec colère, et plus j'augmentais la somme, plus il s'emportait contre moi : C'est ma femme, c'est mon enfant qu'il me faut, disait-il. Vous savez, de grandes phrases ! Ces baladins, cela sait si bien jouer la comédie ! Et comme nous n'obtenions rien de bonne grâce, nous avons tenté de le jeter dans une voiture, et de le conduire à bord d'un bâtiment dont le capitaine nous était dévoué.

MADELEINE. Ah ! c'est horrible !

BELPHÉGOR. Depuis ce jour, nous ne nous sommes plus rencontrés qu'une fois, il a voulu savoir où était madame. Une lutte s'est alors engagée ; mais entre lui et moi cela ne pouvait pas être long (*avec un accent marqué*), et cela n'a pas été long. Mais parlons d'autre chose.

LE DUC, *avec intention.* Au contraire, monsieur, je suis bien aise que vous répétiez à ma fille ce que me disaient vos lettres; que depuis sa séparation d'avec elle, cet homme menait une vie scandaleuse, qu'il passait ses jours, ses nuits dans le désordre, dans la débauche.

BELPHÉGOR. Ah ! ah ! je vous ai écrit cela ! (*Frappant sur sa poche où sont les papiers de Rollac.*) C'est juste, je vous ai écrit cela. Eh bien, c'est ma foi vrai, il s'amuse beaucoup, le sacripan. Oui, oh ! je sais bien, madame, vous pourriez croire que cet abandon l'a brisé... que ses traits se sont amaigris, que ses yeux se sont éteints dans les larmes. Ah ! bien oui ! sa vie, depuis ce jour-là, n'a été qu'un long éclat de rire... Ces bohémiens ! est-ce que ça sait aimer une femme, est-ce que ça sait pleurer un enfant !

LE DUC. Vous ajoutiez qu'il ne quittait plus les tripots, les cabarets.

BELPHÉGOR, *avec amertume* Les cabarets ! Oui, oui, vous le savez bien, vous, madame; vous savez bien que le cabaret, c'était toute sa joie, tout son amour, toute sa vie ! Le cabaret ! Oui, il y allait après votre départ, comme il y allait avant. Et le vin lui donnait alors les idées les plus bizarres, les plus fantasques. Il se mettait à parcourir tous les quartiers, toutes les rues de la ville pour retrouver sa famille ! Il allait comme un fou, interrogeant du regard chaque maison, chaque fenêtre. Un jour, il avait vu flotter entre des rideaux de soie, une boucle de petits cheveux blonds. C'est elle! c'est ma petite Jeanne ! (*Se reprenant.*) Il paraît que sa fille s'appelle Jeanne. Et sans écouter ni suisse ni laquais, il franchit l'escalier, s'élance de salon en salon, et arrive jusqu'au petit ange effrayé qu'il prend dans ses bras, qu'il embrasse en pleurant (*riant à demi*), et il s'aperçoit alors que son cœur, ou plutôt ce qu'il appelle son cœur, s'est grossièrement trompé. En sorte que, parmi ceux qui l'avaient poursuivi, les uns le bâtonnaient comme un fou, et les autres le traînaient chez un commissaire pour le faire mettre en prison. On le prenait (*riant plus haut*), on le prenait pour un voleur. (*Riant tout à fait.*) Ah! ah! ah ! c'est très-singulier, c'est très-amusant, n'est ce pas, messieurs? Mais riez donc, (*brusquement*) riez donc aussi, madame !

MADELEINE, *se cachant la tête dans ses mains.* Oh ! mon Dieu !

BELPHÉGOR. Ah ça, voyons, puisque nous voilà en famille et que madame est là, si nous causions un peu de nos affaires. Qu'est-ce que vous comptez faire de madame? c'est un peu pour le savoir que je suis venu; ensuite, nous parlerons du mari.

LE DUC, *un peu rêveur.* Oui, du mari que je désire pour ma fille. Le roi est dans les meilleures dispositions.

BELPHÉGOR. Ah ! le roi... le roi de France ?

LE DUC. Je ne doute pas que sa majesté ne m'autorise à transmettre mon nom et mon titre de pair de France à l'époux qu'aura choisi ma fille.

BELPHÉGOR. Pair de France ! ah bah ! son

mari serait pair de France. (*Avec un éclat de joie.*) Sacrebleu! (*Il arpente la scène à grands pas.*)

Mlle DE VERMANDOIS. Ah ça, mais, il a de singulières façons ce monsieur-là.

LE COMMANDEUR. Eh! eh! il revient d'Amérique, c'est un libéral.

LE VIDAME, *indigné*. Un démagogue!

BELPHÉGOR. Mais alors, voilà ce bateleur, ce faquin de bateleur qui fait un fameux chemin.

LE DUC. Lui!

BELPHÉGOR. Bédame, son mari!

LE DUC *remonte à son bureau*. Est-ce qu'il l'a jamais été?

BELPHÉGOR. Mais un peu! j'aime à le croire!

Mlle DE VERMANDOIS, *suffoquée*. Son mari! j'espère bien que nous ferons casser ce mariage.

BELPHÉGOR, *avec force*. Hein! ah! vous ferez...

MADELIENE. Oh! c'est impossible, ne croyez pas cela.

Mlle DE VERMANDOIS. Pourquoi donc, ma nièce?

BELPHÉGOR. Oui, pourquoi donc, madame? Est-ce que votre nouvelle famille n'est pas toute-puissante? Mais certainement on cassera ce mariage. Votre mari n'aura été pour vous qu'un accident... et vos enfants... (*à Mlle de Vermandois, et lui parlant sous le nez*) seront des petits bâtards...

Mlle DE VERMANDOIS. Des bâtards!

LE COMMANDEUR. Il a une crudité d'expression.

LE VIDAME. Pouah!

LE DUC, *qui écrivait au bureau*. Monsieur de Rollac, voici une lettre que j'adresse au roi, en mon nom et au vôtre. Comme ami et comme exécuteur testamentaire de mon malheureux fils, vous m'obligerez en la signant.

BELPHÉGOR. Ah! nous écrivons au roi? Et qu'écrivons-nous à sa majesté?

LE DUC. Je lui demande comme grâce particulière, qu'elle veuille bien me permettre de faire saisir, embarquer et disparaître ce Belphégor, qu'ensuite la procédure en rupture du mariage ait lieu à huis clos, et que madame soit dûment autorisée à passer aux yeux du monde pour veuve d'un officier mort en Allemagne au service du roi. Veuillez signer, monsieur.

MADELEINE. Oh! mon Dieu!

BELPHÉGOR, *à Madeleine*. Ainsi vous voilà veuve, madame, et le voilà mort; Paillasse, il est mort, c'est fini... pauvre Paillasse! Allons, repose en paix, et que Dieu ait pitié de ton âme.

LE VIDAME, *riant*. Ah! ah! l'âme de Paillasse?

MADELEINE. Monsieur!

BELPHÉGOR. Il a raison, le vidame, l'âme de Paillasse! Est-ce que ça a une âme ces gens-là? Pas, é les vidames, les barons, les chevaliers, il n'y a plus d'âme!

LE DUC, *avec une fatigue visible*. Veuillez signer, monsieur de Rollac.

BELPHÉGOR, *prenant la plume*. Signer! c'est-à-dire demander l'exil... la mort d'un malheureux, la séparation de deux êtres que Dieu avait unis.. Savez-vous bien, messieurs, que pour des grands seigneurs, vous agissez là comme n'eut pas agi ce baladin? (*Il brise sa plume.*)

LE DUC. Monsieur! c'est au duc de Montbazon que vous parlez, et vous m'expliquerez sur l'heure...

MADELEINE. Mon Dieu!

BELPHÉGOR, *avec un rire frénétique*. Ah! ah! ah! ils n'ont rien compris, ni la rage qui m'étouffait, ni ce rire qui se noyait dans mes larmes, ils n'ont rien vu, rien deviné...

LE DUC. Qu'entends-je! mais vous êtes donc...

BELPHÉGOR, *arrachant sa perruque*. Eh bien, oui, oui, je suis Paillasse!

TOUS. Paillasse!

BELPHÉGOR. Oui, Belphégor le Paillasse, Belphégor le misérable, le butor, la brute; mais cette brute a une femme, cette brute a des petits, et je viens vous redemander tout cela, entendez-vous, voleurs! (*On fait un mouvement pour se jeter sur lui.*) Ah! prenez garde, messieurs; Paillasse fait rire sur la place publique, mais il pourrait bien faire pleurer ici.

LE DUC. Vous menacez, je crois.

BELPHÉGOR. Et quand cela serait!

MADELEINE. Guillaume, je t'en supplie, écoute-moi.

BELPHÉGOR. Je n'écoute rien, je suis ton mari, je suis ton maître. Vos lois, messieurs! au-dessus de vos lois, il y a Dieu qui m'a donné cette femme et je la garderai, ne vous déplaise. Madame, je vais vous emmener avec Jeanne, Jeanne que vous m'avez volée et qui est ma fille.

MADELEINE. Ta fille! Eh! malheureux! mais ta fille se mourait.

BELPHÉGOR. Grand Dieu!

MADELEINE. Elle se mourait, te dis-je!

BELPHÉGOR. Elle! non, ce n'est pas vrai, je

l'aurais su, je l'aurais vu, je l'aurais deviné.

MADELEINE. Deviné ! est-ce que vous devinez quelque chose, vous autres ? C'en était fait, te dis-je, plus de ressources qu'une seule. Le bien-être ! ah ! je serais allée le chercher au prix de ma vie, de mon âme, et j'emportai ma fille mourante, notre fille, Guillaume, notre fille, et maintenant, si tu l'oses, accuse-moi.

BELPHÉGOR. Madeleine, ai-je bien compris ? ai-je bien entendu ?... Ma fille !... Où est-elle, où est-elle ?

MADELEINE. Elle est ici.

BELPHÉGOR. Ici !... Oh ! laisse-moi la voir, l'embrasser.

MADELEINE. Viens ! viens !

UN DOMESTIQUE, *annonçant du fond.* M. le substitut du procureur du roi.

TOUS. Le substitut du procureur du roi !..

LE DUC. Que signifie ?...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, * DE COURGEMONT, AGENTS.

DE COURGEMONT. Cela signifie, monsieur

* Le Commandeur, le Vidame, Mlle de Vermandois, le Duc, Courgemont, Belphégor, Madeleine.

le duc, qu'un homme s'est introduit ici, chez vous, sous le faux nom de Rollac.

LE DUC. Comment ?

BELPHÉGOR. Que dit-il ?

MADELEINE. *avec effroi.* Guillaume !...

DE COURGEMONT. Et nous sommes judiciairement informés que cet homme, ce prétendu Rollac, n'est autre que Lavarennes.

TOUS. Lavarennes !...

DE COURGEMONT. Oui, Lavarennes, condamné jadis à mort comme traître et assassin...

LE DUC, *montrant Belphégor.* Lui ? lui Lavarennes ?

MADELEINE, *allant au duc.* C'est une erreur, un mensonge.

BELPHÉGOR, *avec force.* Qu'est-ce que j'ai de commun avec votre Lavarennes !...

DE COURGEMONT. Au nom du roi, je vous arrête.

BELPHÉGOR. Madeleine ! moi arrêté !...

MADELEINE. Grand Dieu !

BELPHÉGOR. Et ma fille, ma fille ! Mais je veux la voir, l'embrasser !...

MADELEINE, *voulant aller à Belphégor.* Guillaume !

LE DUC, *la retenant.* Silence ! par respect pour moi, et par pitié pour lui. (*On entraîne Belphégor, le rideau tombe.*)

ACTE CINQUIEME.

Une plate-forme de la citadelle de Blaye.

SCÈNE PREMIÈRE.

COURGEMONT, *puis* ROLLAC.

COURGEMONT, *aux gardiens qui passent dans le fond.* Prévenez M. le greffier de la Cour prévôtale qu'il attende ici, dans la citadelle, M. le second président et MM. les juges-commissaires. Ah ! à propos, ce grand escogriffe à barbe rousse que j'ai donné ordre de garder à vue !... Bon, le voici. (*A Rollac qui paraît.*) Approche.

ROLLAC, *il est affublé d'une perruque et de favoris roux. A part.* Allons, de l'aplomb.

COURGEMONT. Tu as été arrêté hier comme tu essayais de prendre passage sur un caboteur, qui allait faire voile pour la côte de Portugal. Tu avais un passe-port contestable, sans visa, d'un signalement équivoque ; on t'a conduit vers moi, et j'allais t'envoyer au dépôt, lorsque tu m'as dit un mot qui a piqué ma curiosité.

ROLLAC. Je vous ai dit que vous aviez peut-être tort de chagriner un homme qui vous avait été utile et qui pouvait vous l'être encore.

COURGEMONT. Oui, tu prétends être celui qui nous a fait parvenir une lettre le matin de l'arrestation de Lavarennes.

ROLLAC. C'est la vérité, et la preuve c'est que voici le contenu de la lettre : Je vous écrivais que Lavarennes, caché effectivement sous le nom de Rollac, ainsi que l'avis vous en avait été donné par la police de Paris, se présenterait ce matin-là chez le duc de Montbazon ; je vous prévenais de plus, qu'outre le nom de Rollac, le misérable avait longtemps porté ceux de Paillasse, de Guillaume et de Belphégor..

COURGEMONT. C'est parbleu vrai !...

ROLLAC. J'ai fait plus ensuite, je vous ai fait découvrir le taudis où le drôle avait

passé la nuit, la veille du jour où, sous le nom de Rollac, il se présentait chez le duc. Et non-seulement vous avez trouvé dans cette chambre les guenilles de baladin, qu'il avait quittées pour prendre le costume d'un homme du monde; mais encore, vous avez découvert, en fouillant sous ses matelas, des pièces précieuses.

COURGEMONT. Entre autres la missive, en date du quinze novembre dix-sept cent quatre-vingt quatorze, par laquelle on promettait dix mille livres à Lavarennes en échange du plan d'attaque de M. le prince de Condé; j'ai trouvé cela, moi!

ROLLAC, *à part*. Je crois bien, je l'y avais mis.

COURGEMONT. C'est un fait acquis au procès.

ROLLAC. Eh bien! monsieur le substitut, vous voyez que je vous ai été fort utile et que vous devez me laisser partir.

COURGEMONT. Au contraire! Tu m'as été trop utile pour que je ne te garde pas.

ROLLAC. Mais...

COURGEMONT. Pas de mais! Tu seras nourri, chauffé, logé, payé et... gardé à vue. Tu resteras à mon service particulier. Continue d'avoir de l'œil et du flair, et je te rendrai la liberté.

ROLLAC. Quand ça?

COURGEMONT. Quand je serai ministre! (*Il remonte.*)

ROLLAC, *à part*. Allons! c'est l'arrêt de Belphégor qu'il vient de prononcer.

COURGEMONT. Va-t'en, voilà le prisonnier qui sort pour aller subir son dernier interrogatoire. — Ecoute, je te donne ma confiance... mais je te mets sous la surveillance de la haute police... Va!

ROLLAC. Je me soumets, monsieur le substitut. (*A part.*) Du moins ce n'est pas dans ce château-fort qu'on me poursuivra.

COURGEMONT, *à Belphégor qui entre*. Condamné Lavarennes, messieurs de la Cour prévôtale ont bien voulu se transporter dans cette citadelle pour écouter vos réclamations, si vous en avez à faire, touchant le jugement rendu contre vous il y a vingt ans, et que vous allez subir aujourd'hui. (*Aux gardes.*) Conduisez le condamné dans la salle d'audience.

ROLLAC, *à part en sortant*. Allons! Lavarennes mort, on ne cherchera plus Lavarennes. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

COURGEMONT, BELPHÉGOR.

BELPHÉGOR. Pardon, monsieur le magistrat...

COURGEMONT. Ce n'est pas à moi de vous entendre.

BELPHÉGOR. Permettez, monsieur le substitut, on m'a arrêté, jeté dans un cachot, on parle de me fusiller; mais pourquoi, quel crime ai-je commis?

COURGEMONT. Vous osez me le demander? après les papiers, les lettres trouvés sur vous et chez vous. Vous êtes Lavarennes, c'est un fait acquis au procès.

BELPHÉGOR. Moi! Lavarennes! mais je vous dis, encore une fois, que je suis...

COURGEMONT, *avec ironie*. Le chevalier de Rollac, peut-être?

BELPHÉGOR. Eh! pas davantage.

COURGEMONT. Alors c'est donc Guillaume?

BELPHÉGOR. Oui, monsieur.

COURGEMONT. Belphégor?

BELPHÉGOR. Oui, monsieur.

COURGEMONT. Paillasse, enfin?

BELPHÉGOR. Oui, oui, oui!

COURGEMONT. Eh bien, Guillaume, Belphégor, Rollac, Lavarennes, Paillasse; c'est à dire vagabond, traître, voleur, assassin: — tu seras fusillé ce matin.

BELPHÉGOR. Oh! je sais bien, vous êtes convaincus; les juges... le roi, les ministres sont convaincus, et la France entière ne dormira tranquille que lorsqu'on aura fusillé Paillasse. Ce pauvre Paillasse inquiète énormément l'Europe. Ah! vous me feriez bien rire!... si je n'avais pour me briser le cœur le souvenir de ma femme et de mes enfants. — Ma femme! Madeleine! mais qu'on la fasse venir, et l'on saura la vérité.

SCÈNE III.

LES MÊMES, FLORA, UN GARDIEN. *

FLORA. Je veux parler à M. le substitut.

COURGEMONT. Hein! que me veut-on?

FLORA, *voyant Belphégor*. C'est lui!

COURGEMONT, *se méprenant*. Oui! c'est moi!

BELPHÉGOR. Mais, je ne me trompe pas... c'est...

DE COURGEMONT. Voyons, mademoiselle... Eh! mais, c'est la jolie danseuse Eh! eh! eh! Oh! j'oubliais.... (*D'un ton grave.*) Qu'avez-vous à me dire, mademoiselle?

FLORA. C'est une permission que je sollicite, appuyée d'une lettre que voici.

DE COURGEMONT. Une lettre? (*Il la prend.*)

FLORA. C'est du gouverneur... J'ai une amie qui le gouverne un peu, le gouverneur.

DE COURGEMONT. C'est bien, attendez.... (*Il essaie de lire.*)

* De Courgemont, Flora, Belphégor.

FLORA, *bas à Belphégor*. C'est moi. Vous me reconnaissez ?

BELPHÉGOR, *bas*. Oui, mademoiselle ; oui... et mon fils, mon Henri !

FLORA. Il va bien... c'est par lui que j'ai su vos malheurs.

DE COURGEMONT. Quelle écriture ! mon... mon... cher... substitut...

BELPHÉGOR. Est-ce que je ne pourrai pas l'embrasser ?

FLORA. Si fait ; tout à l'heure, vous le verrez...

DE COURGEMONT. Je sollicite auprès de vous...

BELPHÉGOR. C'est donc vous qui lui servez de mère?

FLORA. Mais je l'ai vue, sa mère.

BELPHÉGOR. Vous l'avez vue ?... Ciel !..

DE COURGEMONT. Hein ? (*Fermant la lettre.*) Ah ! j'y suis : on me demande pour vous l'autorisation de communiquer avec un prisonnier.

FLORA. C'est cela même, monsieur, et en galant chevalier....

DE COURGEMONT. En galant chevalier, je refuse.... les prisonniers ne causent avec personne.

FLORA. Je tiendrais pourtant à ce qu'il sût que la personne que j'ai vue va venir, ici, tout à l'heure.

BELPHÉGOR, *à part*. Elle va venir !

DE COURGEMONT. Impossible, il n'en saura rien.

FLORA. Qu'elle dira la vérité, qu'elle le justifiera.

DE COURGEMONT. Du tout.

BELPHÉGOR. Grand Dieu ! sauvé !

DE COURGEMONT. Hein !

BELPHÉGOR. Oh ! merci, merci, mademoiselle.

DE COURGEMONT. Comment ! Mais le prisonnier, c'était donc celui-là ?

FLORA. Justement, monsieur le substitut ; mais puisque vous me défendez que je lui parle, il ne saura pas un mot de ce que j'avais à lui dire. (*Elle fait la révérence et sort.*)

DE COURGEMONT. Je crois qu'elle s'est moquée de moi. (*Aux gardes.*) Allons, conduisez le prisonnier.

BELPHÉGOR. Elle viendra ! Je n'ai plus rien à craindre maintenant. (*Il traverse la scène et sort à gauche.*)

SCÈNE IV.

DE COURGEMONT, *puis* LE DUC ET DE BLANGY.

DE COURGEMONT. Oh ! mais on saura bientôt ce que vaut un substitut qui a été grand bailli avant 89. (*Se retournant et apercevant de Blangy.*) Hein ! ah ! c'est vous, monsieur le commissaire général ! (*Apercevant le duc.*) Monsieur le duc ! (*Il salue. — A part.*) Commissaire général, ça ! revenez donc de Coblentz ! (*Aux huissiers qui sont au fond.*) Allons, qu'on me précède auprès de la noble cour. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

DE BLANGY, LE DUC.

BLANGY. Monsieur le duc, nous sommes seuls, et les moments sont précieux... l'honneur de votre famille est mon honneur... Je comprends vos craintes, vos anxiétés, votre douleur... Je les partage ; mais je suis investi des pouvoirs de Sa Majesté, et comme tel, je vous dis : L'homme qui est là n'est pas Lavarennes.

LE DUC. Je le sais, mon cousin.

BLANGY. Lavarennes, c'est l'imposteur que j'ai vu, que j'ai accompagné, que j'ai quitté à Angoulême... C'est le misérable qui a rencontré M. de Rollac en Amérique, qui l'a tué, s'est emparé de ses papiers, et s'est enfin substitué à lui... Voilà la vérité... vérité que nous savons en haut lieu, et que nous ne pouvons pas étouffer plus longtemps.

LE DUC. Je savais tout cela... Je suis allé cette nuit me jeter aux pieds du prince... Je lui ai tout avoué... J'ai obtenu la grâce de cet homme... mais comme aussi j'ai le droit de veiller à mon honneur, Belphégor n'aura cette grâce qu'à la condition de partir, de disparaître de la France pour toujours.

BLANGY. Soit.. Mais empêcherez-vous que votre fille ne se déclare sa femme et ne dise tout ce qu'elle sait ?

LE DUC. Ma fille ? elle ne viendra pas.

BLANGY. Elle est venue, elle est ici...

LE DUC. Grand Dieu !...

BLANGY. Tenez, on monte l'escalier.... C'est elle.

LE DUC. Madeleine !

BLANGY. Je suis chargé par elle de demander à la cour qu'elle soit confrontée avec Belphégor.. Que dois-je faire, monsieur le duc ?...

LE DUC, *après un moment de réflexion.* Allez dire aux juges que ma fille est prête à paraître... (*Madeleine entre. Blangy s'incline et sort à gauche.*)

SCÈNE VI.

LE DUC, MADELEINE.

MADELEINE. Mon père !...

LE DUC. Qui vous amène ici?

MADELEINE. Un devoir sacré... Rien ne m'empêchera de l'accomplir.

LE DUC. Comment !...

MADELEINE. Je dirai la vérité...

LE DUC. Vous direz que depuis douze ans votre mari porte le nom de Belphégor? Cela prouvera-t-il qu'il y a vingt ans il ne s'appelait pas Lavarennes?

MADELEINE. Je dirai que j'ai vécu sous son toit, que j'ai partagé sa misère, et que s'il y a eu dans sa vie bien des privations, bien des mauvais jours, il n'y a jamais eu ni lâcheté, ni infamie ..

LE DUC. Ils répondront que ces douze années de Belphégor ne rachètent point le passé de Lavarennes... Écoutez, Madeleine, tout ce qui peut accuser, convaincre, accabler un homme est accumulé sur sa tête.,

MADELEINE. Mon Dieu !

LE DUC. Et c'est en cherchant à le sauver que vous le perdrez !

MADELEINE. Que dites-vous?

LE DUC. Je dis que mon honneur, c'est plus que ma vie, et que si vos aveux doivent flétrir cet honneur, ils perdront Belphégor, que je venais sauver !

MADELEINE. Le sauver, vous!

LE DUC. Oui, voici sa grâce.

MADELEINE. Sa grâce !

LE DUC. Oui, sa grâce dont je dispose, que je vous remettrai pour prix de votre silence, mais que je puis anéantir si, en disant que vous êtes la femme de Paillasse, vous flétrissez le nom des Montbazon.

MADELEINE. Qu'avez-vous dit? Le renier, lui, mon mari !

LE DUC. Vous le ferez par pitié pour vous, par pitié pour moi qui vous supplie d'épargner mes derniers jours, pour moi qui mourrais de cette honte. Vous le ferez enfin pour lui-même, car vous n'avez plus qu'à choisir entre cette grâce que je lui offre et le supplice qui l'attend !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, COURGEMONT, HUISSIERS, DEUX JUGES MILITAIRES DE LA COUR PRÉVOTALE, GARDIENS *et* SOLDATS.*

DE COURGEMONT. On nous prévient que M. de Montbazon s'est rendu aux désirs exprimés par le condamné Lavarennes.

LE DUC. Messieurs les juges de la cour prévôtale...

DE COURGEMONT. Sont réunis, et sous peu la séance va s'ouvrir.

* Courgemont, Madeleine, le Duc, Juges, Huissiers à une table au fond à gauche.

LE DUC. Fort bien... Voici ma fille, messieurs.

DE COURGEMONT. Alors, avant de saisir la cour, nous allons, au préalable, procéder à la confrontation.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BELPHÉGOR. *

DE COURGEMONT. Approchez, Lavarennes.

BELPHÉGOR, *apercevant Madeleine*. C'est toi ! Madeleine ! Ah ! Dieu soit loué!

DE COURGEMONT. Madame, vous plaît-il de répondre à mes questions ?

BELPHÉGOR. Oui, oui, elle va répondre, et bravement, vous allez voir !

DE COURGEMONT. Madame, daignez jeter les yeux sur cet homme.

MADELEINE. Oui... oui, monsieur.

DE COURGEMONT. Veuillez nous dire alors si vous le connaissez?

BELPHÉGOR. Parle... parle, Madeleine !

LE DUC, *bas à Madeleine*. Souvenez-vous que sa vie est dans vos mains.

MADELEINE, *avec effort*. Je... je ne le connais pas !

BELPHÉGOR. Que dit-elle ? Tu ne me connais pas?..

DE COURGEMONT, *donnant l'ordre qu'on fasse rentrer le condamné*. Gardes, faites votre devoir !

BELPHÉGOR, *se dégageant et arrivant d'un bond vers Madeleine*. Madeleine, est-ce que je rêve !... est ce que je suis fou ?... Madeleine, mais regarde-moi donc !

MADELEINE, *à part avec désespoir*. Mon Dieu ! prenez pitié de lui et de moi !...

DE COURGEMONT. Et cependant, cet homme ose prétendre, (*se tournant vers le duc*) ose prétendre, dis-je, que madame est sa femme, et la mère de ses deux enfants

BELPHÉGOR. Oui, deux enfants, deux enfants, qu'elle m'a donnés, pour ensuite m'en reprendre un... deux enfants dont elle est la mère... Mais parle donc ! parle donc !

DE COURGEMONT. Madame ! vous convient-il de répondre !

LE DUC. Madeleine !...

MADELEINE. Cet homme se trompe, je ne suis pas sa femme !

BELPHÉGOR. Je ne te demande plus si tu es ma femme, je te demande si tu es la mère de nos enfants?

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FLORA. HENRI.**

FLORA. Oui, répondez, madame, et venez

* Belphégor, Courgemont,

** Courgemont, Belphégor, Flora, Henri, Madeleine, le Duc.

dire à messieurs les juges si vous reconnaissez celui-là.

MADELEINE, *apercevant Henri.* Mon Dieu!

HENRI, *courant à elle.* Ma mère! ah! ma bonne mère! je te retrouve enfin! ah! que je t'embrasse!

MADELEINE. Monsieur! mais c'est mon fils, mon enfant. Oh! mon cœur se brise.

BELPHÉGOR. Mais regarde-le... mais parle donc!

MADELEINE, *voyant le Duc qui froisse le papier.* Ah!

HENRI. Ma mère, tu ne me dis rien! ma mère!

MADELEINE. Laissez-moi! vous vous trompez! je... je ne suis pas votre mère.

BELPHÉGOR. Oh!

HENRI. O mon père! que dit-elle?

BELPHÉGOR. Elle dit qu'après avoir renié son cœur, elle renie ses entrailles!... Viens, ne regarde plus cette femme!

HENRI, *s'agenouillant et prenant la main de Madeleine.* Est-ce vrai, ma mère, que je ne suis plus ton enfant?

MADELEINE. Mon Dieu!.... pitié! mes forces m'abandonnent. (*Geste du Duc.*) Non, non, j'ai dit la vérité.

BELPHÉGOR. Malheureuse! Eh bien! je n'attendrai pas qu'on me fusille; non, je veux que tu me voies mourir sous tes yeux. (*Il s'élance vers le parapet de la plateforme et va se précipiter du haut des remparts.*)

MADELEINE. Ah!

HENRI. Père!

MADELEINE. Guillaume! et tes.. et vos enfants, malheureux.

BELPHÉGOR. Dis-tu les miens ou les nôtres?

LE DUC. Madeleine!

MADELEINE. Ah! laissez-moi, laissez-moi! oui, oui, je suis sa femme.... et ses enfants sont les miens!!...

BELPHÉGOR. Ah! sois bénie, Madeleine, sois bénie!

MADELEINE, *allant au Duc.* Mon père! monsieur le Duc, oserez-vous maintenant déchirer cette grâce, et pour l'assassiner, viendra-t-on l'arracher de mes bras?

BELPHÉGOR. Eh bien! vous le voyez, monsieur le magistrat, elle est bien ma femme.

DE COURGEMONT. Nous avons pris acte; mais c'est à la cour à décider si vous devez être oui ou non fusillé.

MADELEINE. Ciel!

LE DUC. Arrêtez! monsieur le substitut, veuillez surseoir un moment, je désire rester seul avec cet homme; monsieur le commissaire général me comprendra. (*Tout le monde s'éloigne, Belphégor tend la main à Flora qui sort avec Madeleine.*)

SCÈNE X.

BELPHÉGOR, LE DUC.

LE DUC. Monsieur, bien que Madeleine vous ait proclamé son mari, aux yeux des juges vous êtes toujours Lavarennes, et votre mort sauverait l'honneur de ma maison.... cependant, vous vivrez.. voici votre grâce.

BELPHÉGOR. Je vivrai! allons, je vous remercie, monsieur le duc, de ne pas permettre qu'on assassine le mari de votre fille. (*Mouvement du Duc.*) Ah! prenez-en votre parti, monseigneur, c'est reconnu maintenant, elle est ma femme!

LE DUC, *avec colère.* Votre femme!

BELPHÉGOR. Oui, devant les juges, devant le monde entier.

LE DUC. Votre femme! Plutôt que de la voir publiquement unie à un homme qui mendie par les rues et à qui l'on jette un sou, j'aimerais mieux, je vous le jure, retourner en exil chercher la mort et l'oubli.

BELPHÉGOR, *s'emportant.* Eh! que m'importe à moi? Vous tenez à vos aïeux; moi, je tiens à ma femme et à mes enfants.

SCÈNE XI.

LE DUC, BELPHÉGOR, JEANNE, MADELEINE, HENRI.

MADELEINE, *s'élançant entre eux.* Guillaume! voici ta fille.

BELPHÉGOR. Ma fille! Jeanne!... Est-il possible que ce soit elle, et qu'elle soit si jolie que ça! Mon Dieu! (*Il s'agenouille auprès d'elle*)

LE DUC. Regardez-la, monsieur, et voyez... la santé, la vie sont revenues sur ce pauvre petit front.

BELPHÉGOR. Oh! oui, oui, c'est vrai! Ma pauvre petite Jeanne!

LE DUC. Auprès de moi, elle ne sera pas seulement belle, elle sera riche, elle sera heureuse.

BELPHÉGOR. Riche, heureuse!...

LE DUC. Elle sera ma fille, enfin... Eh bien, que ferez-vous, répondez?

MADELEINE. Monsieur le duc...

BELPHÉGOR. Tais-toi... Mes yeux s'ouvrent maintenant. Mes pauvres enfants, je vous aimais en égoïste, je veux vous aimer en père... (*Il se lève.*) Monsieur le duc, vous avez commencé le bonheur de notre fille... je

vous confie celui de notre fils; jurez-moi que vous ferez de ce garçon-là un homme entouré d'estime et de respect.

LE DUC. Je vous le jure.

BELPHÉGOR. Vous l'aimerez comme vous aimez ma... votre petite-fille.

LE DUC. Il sera mon fils, comme Jeanne est ma fille.

BELPHÉGOR. Je vous crois!... (*Prenant le Duc à part.*) Eh bien, maintenant, vous pouvez casser mon mariage... vous ne me reverrez plus... je m'en irai partout où vous voudrez, même à Cayenne... comme dit cette grâce... Je jure à mon tour de ne jamais revoir ma femme ni mes enfants. Souffrez que je les embrasse... pour la dernière fois! Adieu, Henri... adieu... pense quelquefois à moi lorsque tu seras heureux!... Adieu, Madeleine, pardonne-moi si je t'ai fait souffrir... Pardonne-moi, car je t'ai bien aimée!!! Madeleine (*bas*), c'est pour toujours!

MADELEINE, *avec force*. Non, tu ne partiras pas seul.

LE DUC. Comment! que signifie?...

MADELEINE. Cela signifie que l'avenir de mes enfants est assuré, car vous l'avez juré, mon père; et maintenant qu'ils peuvent vivre sans moi, c'est pour toi, Guillaume, que je vivrai.

LE DUC. Madeleine!... et ton père!

MADELEINE. Monsieur le duc, Dieu a dit: La femme quittera son père et sa mère pour suivre son mari.

HENRI, *courant à son père et entraînant sa sœur avec lui*. Oh! si tu pars, nous voulons partir avec toi. (*Belphégor se retrouve au milieu de sa femme et de ses enfants.*)

SCENE XII.

LES MÊMES, DE COURGEMONT, LES OFFICIERS, LES GARDES, ROLLAC.

DE COURGEMONT. Monsieur le duc, la cour vous attend.

LE DUC. C'est inutile, cet homme a sa grâce.

DE COURGEMONT. La grâce de Lavarennes!

ROLLAC. Hein! que dites-vous? Lavarennes a sa grâce... Alors, monsieur le substitut, vous allez me faire délivrer mon passeport pour le Portugal. (*Il se dépouille de ses faux favoris.*)

BELPHÉGOR. Que vois-je? Eh! c'est mon brigand de Rollac!...

ROLLAC. Eh non! je suis Lavarennes et je suis sauvé.

BELPHÉGOR, *donnant la grâce à de Courgemont*. Lisez donc, monsieur le substitut!

DE COURGEMONT, *qui a lu*. Sauvé de la fusillade, mais non pas de la déportation! Vous partez pour Cayenne.

ROLLAC. Maladroit!...

BELPHÉGOR. Ah! tu n'avais pas deviné cela, toi qui tires la bonne aventure et qui prédis si juste.

DE COURGEMONT. Qu'on l'emmène!.... Enfin, je tiens un coupable. (*Tout le monde sort.*)

SCENE XIII ET DERNIÈRE.

BELPHÉGOR, LES DEUX ENFANTS, MADELEINE, LE DUC.

LE DUC, *tombant accablé sur un banc à droite*. Seul!... je mourrai donc seul!...

BELPHÉGOR, *allant au duc*. Monsieur le duc, voulez-vous me dire votre nom de baptême?

LE DUC, *étonné*. Moi?... Je me nomme Georges.

BELPHÉGOR. Alors, c'est dans six mois votre fête?

LE DUC. Oui... mais comment?...

BELPHÉGOR. Oh! nous autres bohémiens, nous savons notre calendrier par cœur.

LE DUC. Eh bien!...

BELPHÉGOR. Eh bien, dans six mois, nous deux Madeleine, nous vous enverrons ces enfants-là, la fille et le garçon... Ce sera notre bouquet de fête... Vous les garderez, monseigneur, vous qui pouvez les élever dans la richesse, dans le bonheur... Vous les garderez pour toujours.

MADELEINE, *pleurant*. Mes enfants!...

HENRI. Mon père!

BELPHÉGOR, *au Duc*. Ah! vous le voyez bien, il faut que la mère et les enfants s'y habituent... Un peu de patience, et laissez encore unie pour quelque temps la famille du Paillasse. (*Le Duc embrasse les deux enfants. Belphégor tient Madeleine dans ses bras. Le rideau tombe.*)

FIN.

Paris.—Typographie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



LES INFIDÉLITÉS DE LISETTE,

DRAME-VAUDEVILLE EN CINQ ACTES,

Par MM. Brazier, F. de Villeneuve et Ch. de Livry,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITE, LE 29 DÉCEMBRE 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
CYPRIEN	M. Lhéric.	UN COMMIS aux gabelles.	M. Valmers.
JEAN LENOIR	M. Lebel.	UN CLERC de la Basoche.	M. Provost.
DURAND, bailli	M. Armand.	UN AUTRE CLERC	M. Laisné.
DUPRÉ, fermier-général.	M. Parent.	UN DOMESTIQUE	M. Darcourt j^{e}.
UN OFFICIER	M. Eugène.	LISETTE	Mlle Nongaret.
PROSPER	M. Pechena.	Clercs, Commis, Grisettes, Paysans et Paysannes.	
BERTRAND, paysan	M. Pradier.		

La scène se passe, au premier acte, dans un village de Bourgogne, vers l'an 1786. *Au second acte, à Paris, un an après. Au troisième, dans l'hôtel de Dupré, à Paris, en* 1788. *Au quatrième, en* 1793, *dans le même village qu'au premier acte. Au cinquième, vers la fin de l'année* 1815.

S'adresser pour la musique de cette pièce à M. Béancourt, chef d'orchestre du théâtre de la Gaîté.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une place de village. A droite, la maison de Jean Lenoir, marchand de vin; à gauche, celle du bailli; une table avec des bancs devant la maison de Jean Lenoir: dans le fond, une rivière.

SCENE PREMIERE.

BERTRAND, *quelques Paysans, puis* JEAN LENOIR.

(Au lever du rideau, Bertrand et les autres paysans sont assis autour d'une table et boivent.)

CHŒUR.

Air : *Nargue de la folie.* (Pré aux Clercs.)

Le plaisir nous rassemble;
Chantons tous aujourd'hui.
On doit fêter ensemble
La noce d'un ami.
Pour rendr' son sort prospère,
Trinquons en son honneur:
Et buvons à plein verre,
Le vin porte bonheur!

(*Tous élevant leurs verres en voyant entrer Jean Lenoir armé d'un broc, et portant le bouquet au côté:*)

A la santé de Jean Lenoir!

JEAN LENOIR.

Pour célébrer mon mariage,

V'là du vin qu'vous aim'rez, je gage;
Son bouquet doit mettre en gaîté
Tous ceux qui comm' vous, dans l'village,
C'matin vont boire à ma santé.

TOUS. A sa santé ! à sa santé !

Le plaisir nous rassemble, etc.

JEAN LENOIR. Ah ça ! vous autres, pendant la cérémonie, n'allez pas oublier les bouquets, les rubans, les violons, les pétards et les coups de fusils... J'ai de l'ambition, moi, et je veux que mon mariage fasse du bruit dans le pays.

BERTRAND. Il a raison !.... quand on épouse la nièce d'un bailli.. .

JEAN LENOIR. J'crois ben... sans compter que mon épouse va-t-être couronnée rosière à ce matin... et n'y a plus rien à dire sur la vertu d'une fille, une fois qu'elle a été visée et paraphée par toutes les autorités de l'endroit.

BERTRAND. Ça n'empêche pas que si Lisette n'avait été protégée par son oncle...

JEAN LENOIR. Monsieur Bertrand, vous êtes une mauvaise langue.. Lisette avait ses titres en règle, puisqu'elle est portée sur le registre de la paroisse comme ayant passé trente nuits près de la vieille Micheline, sa grand'mère, et comme lui ayant fait des infusions de fleurs de sureau et de la tisane de bourrache, d'après l'ordonnance du médecin, qui tenait à la faire suer, c'te pauvre femme.... bref, il l'a tant fait suer qu'elle en est morte !... Que voulez-vous ? c'est un malheur !.... mais Lisette ne s'est pas moins conduite comme une brave et digne fille.

TOUS. C'est vrai.... c'est vrai !

BERTRAND. Après tout, c'est pas une si belle affaire pour toi que ce mariage-là.... T'as un beau cabaret, bien achalandé, et elle n'a pour dot que ce qui revient à la rosière.

JEAN LENOIR. Je sais bien.... mais une fois son mari, je peux succéder à son oncle... devenir bailli...

BERTRAND. Oui, joliment.... tu ne sais seulement pas lire.

JEAN LENOIR. Ah ! par exemple, en v'là une bêtise.... Comme si on avait besoin de savoir lire pour être fonctionnaire.... une fois qu'on est nommé à la place, v'là l'essentiel ; après, si on a le tems, on va à l'école...... ou bien on dit qu'on a la vue basse... et si vos administrés se moquent de vous, on les fait coffrer donc.... Ca serait joli s'il n'y avait que les gens instruits qui aient le droit d'être quelque chose....... les ignorans ne seraient jamais rien..... ça ne peut pas marcher comme ça... il faut une justice pour tous.

BERTRAND. T'as raison... Les hommes doivent être égaux.... même quand ils ne le sont pas.

JEAN LENOIR. Certainement... excepté quand ils ont des protections, comme moi... car vous n'ignorez pas qu'on m'a assuré dernièrement que j'avais l'honneur d'être cousin, à la mode de Bretagne, avec M. Lenoir, le fameux lieutenant de police du royaume.

BERTRAND. Oui, mais tu n'en es pas sûr.

JEAN LENOIR. J' n'en suis pas sûr, c'est vrai... parce que je ne descends de la famille que du côté des femmes... ça n'empêche pas que quand on porte le nom d'un homme, on doit être son parent, surtout quand cet homme est grand seigneur et qu'on n'est que paysan. Mais, chut ! j'entends M. Durand et ma prétendue qui sortent de la maison du bailliage avec les notables et les jeunes filles... Attention, vous autres..

SCENE II.

Les Mêmes, DURAND, LISETTE, Notables et Jeunes Filles.

CHŒUR.

Air *de l'ouverture de Joconde.*

Tout le village
Vous rend hommage.
C'est la plus sage
Qui r'çoit la fleur.

LISETTE, *vêtue en blanc.*

Le sort le veut, je suis rosière,
D'plaisir je sens battre mon cœur,
De votre choix combien j' suis fière !
Pour ma vertu c'est trop d'honneur.

CHŒUR.

Tout le village, etc.

JEAN LENOIR, *aux paysans.* Hein ? est-elle jolie ma femme, sous la cornette de l'innocence ?

BERTRAND. Eh ! la cornette ne lui va pas mal... mais elle n'a pas l'air de t'aimer beaucoup.

JEAN LENOIR. Laisse donc.... devant les autorités, une rosière est forcée de dissimuler... mais une fois qu'elle sera couronnée, tu verras comme elle m'aimera.

DURAND, *aux paysans.* Ah ça ! mes amis, vous savez que c'est aujourd'hui le grand jour... Feu M. le comte de Bre-

vannes, notre honoré seigneur, a laissé, en mourant, un legs annuel de mille livres, payables sur les revenus du fief, pour servir de dot à la fille du village qui aurait donné les plus grandes preuves de vertu dans le courant de chaque année... après un mur examen, ma nièce Lisette, ici présente, a obtenu la préférence; en conséquence elle sera proclamée rosière ce matin même, sur cette place, et en présence de tout le village.

TOUS. Vive Lisette!

JEAN LENOIR. Et ensuite nous partirons pour l'église, où mademoiselle Lisette deviendra Mme Lenoir avec l'autorisation de M. le bailli et la bénédiction de M. le curé. (*A Lisette.*) Dites donc, mamzelle, quel bonheur!... tenez, il me semble déjà vous voir dans notre petit ménage.

AIR *de Mme Grégoire.*

Lorsqu'à mon comptoir,
Vous vous plac'rez pimpante et fière,
La foule, chaqu' soir,
Viendra voir la bell' cabar'tière;
Versé de votre main,
L'vin
Paraîtra divin;
N'vendriez-vous que d'la piquette,
En deux ans not' fortune s'rait faite,
Car chacun voudrait
Boire à vot' cabaret.

LISETTE.

Même air.

Moi, j'n'ai pas d'orgueil,
Et c'sort-là n'a rien qui me plaise.
Dans votre fauteuil
J's'rai moins à l'aise
Que sur un' chaise.
Un mari qu'ait d'l'honneur,
Et qu' j'aim', voilà l'bonheur.
Qu'import' qu'on habite un' chaumière?
L'tout c'est d'êtr' bonne femme et bonn' mère,
Mieux vaut l'homme qui plaît
Qu'un brillant cabaret.

LE BAILLI. Mais, voilà la matinée qui s'avance, il est tems de penser aux préparatifs de la cérémonie.... car mon ancien ami, le curé d'Auxerre, à qui j'ai écrit de venir officier à la cérémonie nuptiale, ne peut tarder à arriver... allez prévenir tout le monde.

JEAN LENOIR. C'est ça. (*Bas à Durand.*) Et vous, monsieur le bailli, pendant ce tems là, parlez à Lisette en ma faveur.

REPRISE DU CHŒUR.

Tout le village, etc.

SCENE III.

DURAND, LISETTE.

DURAND. Eh bien! mon enfant, comme te voilà pensive!... est-ce que tu n'es pas enchantée de voir tout le village rendre hommage à ta sagesse..... à ta vertu?..... c'est flatteur pour une jeune fille.

LISETTE. Oui, mon oncle, cependant je ne sais pourquoi.. cet honneur que tant de jeunes filles envieraient me cause presque du chagrin à moi... car je ne peux obtenir la dot et la couronne qu'à la condition.... d'épouser M. Jean Lenoir ... et j'aurais mieux aimé rester fille toute ma vie que d'être la femme d'un homme que je n'aime pas.

DURAND. Y penses-tu? le plus riche garçon du pays.

LISETTE. Est-ce que j'ai jamais pensé à être riche..... quand une fille est jeune et gentille, elle a toujours le tems de le devenir..... au lieu qu'une fois enchaînée à un mari, il ne lui est plus permis d'en aimer un autre.

DURAND. Oui-dà!..... mamzelle, est-ce que vous auriez commencé par là?

LISETTE. Oh! non, mon oncle, je n'aime personne..... seulement je sens que j'ai besoin d'aimer quelqu'un... Quand je suis seule, et que je consulte mon cœur..... j'ai presqu'envie de pleurer en pensant qu'il n'appartient encore à personne..... il me semble qu'il y a du vide autour de moi... et je ne serai tout-à-fait heureuse que quand ce cœur si vif et si tendre appartiendra à celui que je dois aimer toute ma vie..... car une fois que j'aimerai, ce sera pour la vie.

DURAND. Eh bien! que celui-là soit Jean Lenoir..... ou tout autre..... peu importe.

LISETTE. Au contraire, mon oncle, c'est très-important quand on est à mon âge... et je me rappelle encore la chanson que ma grand'maman Micheline me chantait toujours pendant sa longue maladie.

DURAND. Eh bien! que disait la chanson de ta grand'mère?

LISETTE. Ecoutez, mon oncle, c'est elle qui parle.

AIR : *En revenant de Bâle en Suisse.*

Cette couronne de rosière,
Comm' toi, je l'obtins autrefois,
Mais je m'souviens que ton grand-père
En s'cret m'courtisait d'puis six mois.
Profitez, fillettes,
De votre printems,

Les jours d'amourettes
Durent si peu de tems.

Même Air.

Il faut aimer qui sait nous plaire ;
Crois-en mes conseils, mon enfant,
C'est comm' ça qu'a fait ma grand'mère,
Ma p'tit' fill' peut en faire autant.
Profitez, fillettes, etc.

DURAND. Joli refrain, vraiment!.... ah! si j'avais su cela!

DURAND. Vous voyez bien que dans son tems elle a été rosière aussi, et pourtant elle aimait en secret grand-papa depuis six mois.

LISETTE. Taisez-vous, mademoiselle, elle n'en était que plus coupable... D'ailleurs, elle n'était pas comme vous orpheline et à la charge de son oncle..... Ainsi décidez-vous à être Mme Jean Lenoir aujourd'hui même, ou à perdre ma bienveillance et à sortir de ma maison.

LISETTE. O ciel! mon oncle..... et que deviendrais-je sans vous?

DURAND. C'est pour cela qu'il faut obéir, et vous apprêter à partir pour l'église aussitôt que la cérémonie du couronnement sera terminée.

LISETTE, *pleurant*. Epouser un homme qu'on déteste.... c'est pourtant bien désagréable!... (*A part.*) O ma bonne mère-grand! pourquoi n'êtes vous plus là.. vous auriez pitié de mes larmes, vous!

(Elle va s'asseoir en pleurant sur le banc qui est devant la maison de Durand.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CYPRIEN.

CYPRIEN. *Il est vêtu simplement; habit et culotte foncées, les cheveux coupés en jeune séminariste.* On m'a dit que c'était là la maison de M. le bailli, et que je le trouverais devant sa porte.... (*Apercevant Durand.*) Justement, voilà une tête à perruque... ça doit être ça. (*Il le salue.*) Monsieur Durand.

DURAND. C'est moi.

CYPRIEN. Enchanté de faire votre connaissance... Moi, je suis Cyprien... j'arrive par la patache.. vous me remettez, n'est-ce pas?

DURAND. Pas précisément.

CYPRIEN. Comment, vous ne reconnaissez pas le petit Cyprien d'Auxerre.... avec qui vous avez dîné chez M. le curé... c'est moi qui servais.

DURAND. Ah! vous avez servi?

CYPRIEN. Oui, je servais la messe quelquefois..... quand il la disait..... ce qui, par parenthèse, ne m'amusait pas trop... Mais que voulez-vous, ma tante qui est grosse marchande de toiles à Auxerre, et qui a jugé à propos de se faire dévote.... depuis qu'elle est vieille... a cru qu'elle calmerait comme ça l'ardeur de mes passions... car elle me répétait toujours que j'avais la tête ardente et les passions trop vives..... Alors, moi, je me suis laissé faire, d'autant plus qu'elle me donnait pour ça des tartines de confiture, et que j'ai toujours eu un faible pour les sucreries.

DURAND. J'en suis fort aise... mais vous n'arrivez pas par la patache tout exprès pour m'apprendre cette nouvelle?

CYPRIEN. Ah! c'est vrai... je ne pensais plus à la lettre que j'ai à vous remettre.

DURAND. Une lettre pour moi?

CYPRIEN. Oui, parce qu'il faut que vous sachiez que ce bon curé m'a pris en affection depuis quelque tems... il m'a appris le latin, le grec, le ... enfin, un tas de choses dont je me serais bien passé... Voilà donc que, ce matin, je m'apprêtais à partir pour Paris, où ma tante veut absolument me faire entrer comme novice dans le couvent des bénédictins... ce qui, entre nous, me semble absurde... car je ne suis pas plus fait pour être bénédictin que vous pour être grenadier du roi.... Bref, ma valise était prête, quand, il y a deux heures, M. le curé me fait venir au chevet de son lit, et me dit : Cyprien, » tu vas passer par le village de Brevannes » qui n'est qu'à trois lieues d'Auxerre.— » Oui, monsieur le curé. Remets pour moi » cette lettre au bailli de l'endroit. — Oui, » monsieur le curé. — Il y a une noce à » laquelle il t'invitera, sans doute.—Oui, » monsieur le curé. » A cette idée je l'ai embrassé, je suis monté sur-le-champ en patache avec le sacristain qui m'a conduit jusqu'à cette place, où je vous ai reconnu tout de suite à votre figure respectable et à votre belle perruque.

DURAND, *prenant la lettre.* Voyons donc ce qu'il m'écrit.... (*Après avoir lu.*) Que vois-je? il m'annonce qu'il est retenu dans son lit par la goutte, et qu'il ne pourra venir, ce matin, marier ma nièce.

LISETTE, *se levant.* Il ne viendra pas... quel bonheur!

CYPRIEN, *l'apercevant.* Oh! saperlotte!. la jolie demoiselle!

(Il la salue d'un air galant, Lisette répond à son salut sans oser se retourner.)

DURAND. Me voilà bien.... quand tout était prêt... quand on n'attendait plus que lui... Allons, la cérémonie sera retardée.

CYPRIEN. Comment, il n'y aura pas de noces?

LISETTE. Oh! tant mieux!

CYPRIEN. Tant pis, au contraire.

DURAND. Rassurez-vous... Il me reste encore une heure environ... c'est tout ce qu'il me faut pour aller chercher le curé du village voisin, et l'amener ici en carriole.

CYPRIEN. C'est ça, en carriole... et, s'il le faut, pour que le repas arrive plus vite, c'est moi qui servirai la messe.... vous verrez comme je ferai marcher ça!

DURAND, *à Lisette*. Toi, mon enfant, jusqu'à mon retour, tu tiendras compagnie à M. Cyprien.... tu causeras avec lui... tu le feras rafraîchir.

CYPRIEN. Ah! voilà une bonne idée; monsieur le bailli, vous êtes un bon enfant... Je l'aurais parié tout de suite, rien qu'en voyant votre figure vénérable et votre belle perruque.

DURAND, *à Cyprien*.

AIR : *Je reconnais ce militaire.*

Adieu, mon ami, je vous quitte,
Car j'ai bien peu de tems, je croi,
Mais au repas je vous invite.

CYPRIEN.

Oh! pour cela comptez sur moi.
(*A part.*)
Puisqu'on me voue au sacerdoce,
Il faut d'avance, en attendant,
Me rattraper à cette noce
De tous les jeûnes du couvent. (*bis*)

ENSEMBLE.

Monsieur le bailli, partez vite,
Car le tems vous presse, je croi,
Et sachez que quand on m'invite,
On peut toujours compter sur moi.

DURAND.

Adieu, mon ami, je vous quitte,
Car j'ai bien peu de tems, je croi,
Mais au repas je vous invite,
Et vous pourrez compter sur moi.

SCENE V.

LISETTE, CYPRIEN.

LISETTE, *qui pendant le couplet précédent est restée dans la maison, et en a rapporté un verre, une bouteille et une assiette de biscuits.* Tenez, monsieur, buvez... c'est du meilleur de mon oncle, et, puisque vous êtes si gourmand.... voilà aussi des biscuits.

CYPRIEN. Comment, mademoiselle, une pâtisserie si fine et une attention si délicate.... Ah! vous êtes trop aimable.... vous avez eu tort de vous donner tant de peine.

LISETTE. Et pourquoi, s'il vous plaît?

CYPRIEN. Parce que... si, en arrivant. je mourais de faim et de soif. . depuis un instant, mon appétit, ma soif, tout est déménagé.

LISETTE. Et depuis quel instant?

CYPRIEN. Depuis que je vous ai aperçue, mamzelle!

LISETTE. Vraiment?

CYPRIEN. Ca vous étonne... Si je n'avais pas été surpris... ébahi... en voyant cette jolie figure.... cette tournure si gentille... ce petit air si doux... ce regard si innocent et ce beau bouquet blanc qui vous va si bien, vous auriez été bien plus surprise, n'est-ce pas?

LISETTE. Comment, monsieur, vous avez vu tout ça?

CYPRIEN. Et bien autre chose encore..... sans avoir l'air devant votre oncle.. aussi, en lui parlant, je faisais semblant de ne penser à rien, mais ce n'est que vous que je regardais... je ne perdais pas un de vos gestes... j'avais l'air de rire... et cependant je me suis senti tout triste, tout ému, lorsque j'ai cru voir que vous essuyiez une larme!

LISETTE. Vraiment, monsieur Cyprien, vous avez remarqué que je pleurais?

CYPRIEN. Vous, pleurer, mamzelle, et pourquoi?... quand vous êtes à la veille d'être couronnée rosière et de vous marier!

LISETTE. Me marier! c'est justement pour ça!

CYPRIEN. Bah!.. vous n'aimez pas votre prétendu?

LISETTE. M. Jean Lenoir.... je le déteste.

CYPRIEN. Il serait vrai!

LISETTE. Tout-à-l'heure, en entendant lire la lettre que vous avez apportée, je me réjouissais... j'espérais que ce mariage allait manquer... ou du moins qu'il serait retardé... pas du tout... vous invitez mon oncle à le presser, vous vous réjouissez de le voir partir pour hâter le moment de la cérémonie!... Allez, vous êtes bien maladroit.

CYPRIEN. Ah! mon Dieu! c'est vrai.... mais il fallait donc me dire ça, mademoiselle... je serais parti avec lui en carriole.. je l'aurais fait verser en route... je me serais cassé un bras, une jambe, n'importe quoi... et à lui aussi.... pour vous être agréable... je suis capable de tout, voyez vous.

LISETTE. Merci, monsieur Cyprien.

CYPRIEN. Il n'y a pas de quoi, mamzelle... Comment, votre oncle veut vous sacrifier, lui qui a l'air d'un si brave homme, lui qui a une si belle perruque!

LISETTE. Dam! il n'est pas riche.... et depuis si long-tems qu'il me soutient...

CYPRIEN. Sommes-nous malheureux!.. car je n'ai guère plus de chance que vous, allez... Un jeune homme agréable et qui donnait des espérances, entrer au séminaire... faire pénitence toute sa vie, et maigre pendant le carême.... comme c'est régalant!

LISETTE. C'est juste.... mais, comme vous ètes drôlement coiffé donc?

CYPRIEN. Ah ça! oui, c'est ma tante qui voulait toujours me couper les cheveux elle-même, pour me donner l'air d'un enfant de chœur... en attendant mieux... Je trouvais ça ridicule; mais, que voulez-vous... une tante dont on sera héritier... il faut bien lui passer quelque chose.

LISETTE. Sans doute, on doit se soumettre aux volontés de ses parens.

CYPRIEN C'est-à-dire, quand ils ont des idées comme ça, je n'en vois pas la nécessité... car, enfin, les nôtres seront bien avancées, n'est-ce pas, quand vous serez malheureuse en ménage, et que moi, je me serai laissé pousser une barbe de capucin!

LISETTE. Que pouvons-nous y faire!

CYPRIEN. Ce que nous pouvons y faire... je ne sais pas... mais j'ai toujours entendu dire que quand deux personnes étaient trop malheureuses et qu'elles réunissaient leurs malheurs ensemble... ça finissait quelquefois par devenir un bonheur.

LISETTE. Vous croyez?

CYPRIEN. Oui, mamzelle; aussi, il me vient une idée... j'ai une proposition à vous faire... voulez-vous de moi pour mari?

LISETTE. Vous, mon mari?... y pensez-vous?.. vous me connaissez à peine.

CYPRIEN. Vous ne me connaissez pas davantage... mais ce sera bientôt fait.... il ne faut pas vous en rapporter à ma coiffure... qui me donne l'air d'un caffard... je ne le suis pas, grâce au ciel... j'ai quelques idées dans la tête, la parole sur la langue, et le cœur sur la main... franc comme l'or, gai comme un pinson, rond comme vous voyez... me voilà, je vous aime... voulez-vous de moi?

LISETTE, *troublée*. Comment, vous seriez assez bon pour m'aimer... moi, une pauvre orpheline, qui ne possède rien?

CYPRIEN. Tant mieux... j'ai cent écus que ma tante m'a donnés pour meubler ma cellule... ça nous suffira pour nous mettre en ménage... plus tard, j'hériterai d'elle, et tout sera pour vous.

LISETTE. Ah! monsieur Cyprien... un si bon cœur... un pareil désintéressement... Tenez, moi aussi, je crois que je vous aime, et je regrette de ne pas avoir de trésor à vous apporter en dot.

CYPRIEN. Alors, nous nous aimons tous les deux, c'est arrêté, c'est convenu... ainsi vous ne serez pas Mme Jean Lenoir, et moi, je ne serai pas capucin.

AIR :

Pour un devoir sacré
Mon ame n'est pas faite.
J'eusse été, ma Lisette,
Un très-mauvais curé.
J'aurais bientôt trahi ce que j'aurais juré.
Mais je serai, ma belle,
A nos sermens fidèle.

Toi, qui mis dans mon cœur,
L'instinct de la nature,
Pardon, mon Créateur,
D'aimer ta créature.

Mon cœur est fait, je croi,
Pour l'honneur et la guerre;
Je serai militaire,
Je servirai le roi,
Et de l'amour ainsi suivant toujours la loi
Je prendrai pour devise,
Mon pays et ma Lise

Toi qui mis dans mon cœur, etc

LISETTE. Mais, comment faire? mes bans qui sont publiés, mon mariage qui doit se célébrer ce matin, et mon oncle qui m'a menacé de me chasser de chez lui si je résistais à ses ordres.

CYPRIEN Raison de plus pour ne pas l'attendre... il faut partir... il faut nous sauver... avant qu'il ne nous chasse.

LISETTE. Mais où aller?

CYPRIEN. A Paris!... ce n'est que là qu'on est heureux! justement ma tante m'avait fait retenir une place sur le coche d'Auxerre, que je devais prendre là-bas, au bac... près de l'auberge du village... voilà le moment où il va passer... suivez-moi, et après-demain nous avertirons votre oncle de notre mariage en lui envoyant une lettre de faire part.

LISETTE. Eh bien! oui, pour vous, je quitte tout!... mes bonnes amies... ce pays qui m'a vu naître... les souvenirs de ma grand'mère qui m'aimait tant!... et je suis prête à partir, à vous suivre partout!

AIR : *Eh, vogue, ma nacelle*

Dans cet humble village,
J'devais passer mes jours,

Au fond du cœur, je gage,
J'y penserai toujours.
La fleur de l'innocence
D'vait parer mon corset,
Mais à c'te récompense
Je r'nonce sans regret.

(*Elle arrache le bouquet qu'elle porte à son corsage, le jette par terre et prend la main de Cyprien.*)

J'suis en votre puissance;
J'obéis aujourd'hui.
Partout, un' femm' je pense,
Doit suivre son mari } (*bis.*)
Partons, partons,
Je suivrai mon mari } (*bis.*)
J'suis en votre puissance, etc.

CYPRIEN.

Soyez en ma puissance,
Et partons aujourd'hui.
Partout un' femme, je pense,
Doit suivre son mari.
Partons, partons,
Je suis votre mari.

(*Il lui donne le bras; ils s'éloignent par la gauche.*)

SCENE VI.

JEAN LENOIR, BERTRAND, PAYSANS, PAYSANNES, *puis* BERTRAND.

(Bertrand les précède en jouant du violon.)

CHŒUR.

AIR : *Eh! gai, gai, gai, mon officier.*

Eh! gai! gai! gai! nous venons tous
Pour commencer la fête ;
A s'amuser qu'chacun s'apprête,
C'est ici l'rendez-vous.

DURAND, *accourant.* Me voilà!... me voilà... grâce au ciel, j'ai réussi... j'ai conduit le curé à l'église, où il veille aux préparatifs en nous attendant.

JEAN LENOIR. En ce cas, ne perdons pas de tems.

FINAL *de Béancourt.*

JEAN LENOIR.

Que la cérémonie enfin soit commencée.
A l'instant même il faut partir.
Mais où donc est ma fiancée? (*bis.*)

DURAND, *entrant chez lui.*

Attendez, je vais l'avertir. (*bis.*)

JEAN LENOIR.

Enfin (*bis*) la gentille Lisette
Va donc m'accorder sa main.
Ah! pour mon cœur c'est une fête, (*bis*)
Car mon bonheur bientôt sera certain.

DURAND, *sortant de chez lui d'un air effaré.*

Mais je ne puis trouver ma nièce! (*bis.*)
Mes amis, je n'y conçois rien.

JEAN LENOIR.

Allons, vite, que l'on s'empresse
De tous côtés cherchons-la bien. } (*bis.*)

TOUS.

Cherchons-la bien.

(*Appelant*)

Lisette!... Lisette!...

(Ici on aperçoit le coche d'eau qui descend, emportant Lisette et Cyprien.)

CYPRIEN. La voici..... la voici, n'en soyez pas inquiète, elle part avec moi.

JEAN LENOIR. Que vois-je? ma Lisette sur le coche avec un étranger!

CYPRIEN. Lisette ne veut pas de vous, c'est moi qu'elle aime... et je l'emmène à Paris pour l'épouser à Saint-Eustache... adieu, tout le monde.

JEAN LENOIR, *criant, se désespérant.* Au secours!... au rapt... au voleur...

(Tableau.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Une chambre modestement meublée.

SCÈNE PREMIÈRE.

CYPRIEN, LISETTE.

CYPRIEN, *finissant de ranger les meubles.* Voilà les chaises rangées.

LISETTE, *achevant de mettre le couvert.* Et le couvert est mis.

CYPRIEN. Maintenant les amis peuvent arriver quand ça leur fera plaisir. Je dis que notre société sera joliment composée; deux commis du palais marchand... deux clercs de la basoche et un employé des gabelles.

LISETTE. Deux lingères du charnier des Innocens, deux modistes de la place Cambrai, et une plumassière de la rue du Paon.

CYPRIEN. C'est huppé...; aussi, allons

nous nous en donner... Tiens, au fait, vivent la gaîté, la danse et les chansons!. Ah! à propos, as-tu pensé aux rafraîchissemens..... as-tu commandé le dindon hez le rôtisseur?

LISETTE. Sois tranquille, j'ai pensé à .out.

CYPRIEN. C'est que les amoureux ont bon appétit... et j'en sais quelque chose, moi... d'ailleurs, je n'en aurais pas, que les yeux de ma Lisette m'en donneraient tout de suite... Dis donc, j'ai voulu te faire une surprise; j'ai commandé, chez le pâtissier, mon cœur en biscuit de Savoie, avec ton chiffre en anis de Verdun. Je dévorerai ton chiffre et tu croqueras mon cœur.

LISETTE. Ah! c'est gentil de ta part.... Mais, prends garde... si nous y allons de ce train-là, nous verrons bientôt le fond du sac, comme on dit... Depuis un an. que nous sommes à Paris, nous avons fait de la dépense.

CYPRIEN. C'est vrai que des quatre mille cinq cent livres que ma tante m'a laissées dans son testament, il ne nous reste plus grand'chose... Pauvre brave femme, elle m'avait toujours dit qu'elle voulait mourir dans mes bras, et elle est morte dans ceux de son grand fauteuil... Je n'ai plus rien à espérer d'elle maintenant.

LISETTE. C'est pour ça qu'il faut de l'économie, parce que, depuis quelques jours, ça sonne creux.

CYPRIEN. Je sais bien... mais que veux-tu?

LISETTE. Qu'est-ce que nous ferons quand nous aurons trouvé le fond du sac?

CYPRIEN. Eh bien! je travaillerai donc. Je possède mes quatre règles sur le bout du doigt... j'ai une main superbe, et je suis censé avoir appris le latin... Ainsi, je ferai comme tant d'autres..... je montrerai ce que je sais... et même ce que je ne sais pas.

LISETTE. Et moi donc, je ne suis pas fille à rester les bras croisés; je sais coudre, tricoter, festonner... En avant l'aiguille, les ourlets, les surjets et les œillets.

CYPRIEN. C'est ça, et le soir, ma Lisette, le soir, rendez-vous général, à nous deux, dans l'appartement de garçon, rue de la Huchette, au-dessus de l'entresol... eh! allez donc...

(Il saute.)

LISETTE. Oui, et puis, plus tard...

CYPRIEN. Oh! plus tard, nous nous marierons. Tu seras ma petite femme, je serai ton petit mari... Nous aurons une petite fille ou un petit garçon... et allez donc.

LISETTE. Oh! oui, il faudra nous marier, et promptement, quand ce ne serait que pour mettre un terme aux poursuites de Jean Lenoir, qui a déjà voulu te faire arrêter comme ayant commis un enlèvement, un rapt... Dam! c'est qu'il en aurait le droit, avec l'aide de mon oncle Durand.

CYPRIEN. Je sais bien... et c'est encore pour ça, sans doute, que ce matin, en allant visiter les amis, j'ai vu un grand estaffier qui m'a suivi jusqu'à la porte.

LISETTE. Ah! mon Cyprien, si l'on allait me séparer de toi!... te mettre en prison... Oh! j'en mourrais d'abord.

CYPRIEN. Laisse donc, dans quelques mois tu seras majeure, et dès ce jour-là ma femme... Alors on n'aura plus le droit de te tourmenter, de te ravir à mon amour... toi, mon idole... mes amours... ma chérie... ma Lisette, pour qui je donnerais tout ce que je possède... si je possédais quelque chose... Qu'ils y viennent donc!

LISETTE. Tu as raison; tiens... ne pensons pas à des malheurs imaginaires... Le présent est heureux, jouissons du présent, et faisons serment de nous aimer toujours.

CYPRIEN. Quant à ça, je te le jure.

AIR *des Dragons de vertu.*

Mais, toi, Lisette, toi,
Si tendre, si jolie,
Dis-moi que pour la vie
Tu m'as donné ta foi.
Répète-moi sans cesse
Que l'or ni la grandeur
Ne sauraient de ton cœur
Altérer la tendresse.
Quand tu devrais mentir,
Ça fait toujours plaisir.

LISETTE.

Même air.

Et toi, mon Cyprien,
Répète à ta grisette
Que ton cœur, de Lisette
Sera l'unique bien.
Oui, dis-moi, dès l'aurore,
Que j'ai ton seul amour,
Dis-le-moi tout le jour,
Et puis le soir encore.
Quand tu devrais mentir,
Ça fait toujours plaisir.

(On entend chanter en dehors.)

CYPRIEN. Ah! voilà nos amis.

SCENE II.

Les Mêmes, COMMIS, CLERCS DE BASOCHE *et* GRISETTES.

(Ils sont suivis de deux garçons traiteurs qui portent des gâteaux et des bouteilles.)

CHŒUR.

Air : *Clic et clac, si va qui roule.*

De Lisette,
C'est la fête,
Chantons à nous étourdir,
Car c'est en perdant la tête
Que l'on trouve le plaisir.

UN COMMIS. Portez ça là-dedans.

CYPRIEN. Des gâteaux, des liqueurs.... voilà de l'amitié, ou je ne m'y connais pas.

UN COMMIS-MARCHAND. Moi, j'apporte du champagne, c'est le vin des dames.

LISETTE. Oui, mais ça étourdit.

CYPRIEN. Tant mieux!... ça rend gai : ce n'est pas tous les jours fête.

LISETTE. Oh! les jolis bouquets!

LE COMMIS. Cyprien, tu nous permets d'offrir...

CYPRIEN. Tiens! cet autre... offrez..... offrez...

Air : *Vivent les fillettes.*

A bas l'étiquette,
Ça ne mène à rien
Et fêtons Lisette,
Lisette veut bien.
A bas l'étiquette, etc.

LISETTE.

Air : *Le beau Lycas aimait Thémire.*

Oui, je permets que l'on m'embrasse,
Venez chacun à votre tour.

CYPRIEN.

Hein!... qu'en dites-vous?... quelle grâce!

LISETTE.

C'est que mon cœur est sans détour.

CYPRIEN.

Voyez combien Lisette est bonne,
Car elle n'excepte personne.

LISETTE.

Dam! un baiser c'est si commun,
Qu'on peut en donner à chacun,
Ça ne fait de mal à personne,
Et ça fait plaisir à quelqu'un.

CYPRIEN. Ah ça! qu'allons-nous faire en attendant le souper?

LE COMMIS. Si nous jouions aux jeux innocens, à la petite boîte d'amourette?

CYPRIEN. Non, il vaut mieux danser.

TOUS. Oui, dansons. En place!

CYPRIEN.

Air *de Marianne.*

Avant que l'on se mette à table,
Il faut danser, mes bons amis;
Jamais fête plus agréable,
Ne nous aura tous réunis.
Que la folie,
Ici rallie
Les gais lurons
Et les jolis tendrons;
Que chez Lisette,
Une goguette,
Soit le signal
Du plaisir et du bal!
Ayant toujours aimé les dames,
Je vous l'avoûrai sans façons,
J'aime les repas de garçons...
Qu'on fait avec les femmes.

LE COMMIS. Ah ça! messieurs, je dois vous prévenir qu'au lieu d'apporter un bouquet, j'ai fait une chanson pour la reine de la fête.

CYPRIEN. Oh! oh! une chanson d'un commis à la gabelle... ça ne doit pas manquer de sel.

TOUS, *riant.* Ah! ah! ah!

LE COMMIS. Comme l'air est difficile, je prierai l'ami Cyprien de chanter pour moi.

CYPRIEN, *prenant le papier.* Voyons... Tiens! c'est l'air de ma tenturlurette... tu sais bien, Lisette...

(Il chante.)

Turlurette,
Ma tenturlurette.

TOUS. Les couplets!... les couplets!...

CYPRIEN. M'y voilà... attention! et que chacun fasse chorus.

Air : *Ma tenturlurette.*

Ce matin, j'ai, tout de bon,
Invoqué mon Apollon,
Et fait une chansonnette
Turlurette!
Turlurette!
Pour fêter Lisette.

(*Tout le monde répète le refrain en chœur après chaque couplet.*)

LISETTE. Ah! c'est très-joli.

TOUS. Ah! c'est charmant.

CYPRIEN. Deuxième couplet.

Je voudrais chanter au mieux
Ton pied, ta main et tes yeux,
Et ta taille si bien faite,
Turlurette!
Turlurette!
Tu m'entends, Lisette.

LISETTE. C'est un peu leste.

CYPRIEN. Bah! bah!... Troisième et dernier couplet.

Si j'étais l'heureux amant
Que tu chéris tendrement,
Ce soir, tout seul, en cachette,
Turlurette !
Turlurette !
M'entends-tu Lisette ?

Ah ! par exemple... celui-là est un peu graveleux.... je crois que Lisette en a rougi.

LISETTE. C'est vrai aussi... vous me chantez des bêtises comme ça devant tout le monde... je ne m'y attendais pas.

TOUS. Ah ! elle a rougi... elle a rougi !..

CYPRIEN. En ce cas plus de chansons et dansons... Vous allez faire l'orchestre, vous autres. (*A ce moment un commis va pour inviter Lisette à danser.*) Non, je ne veux pas, je suis jaloux... elle ne dansera pas avec un cavalier...

LISETTE. Et moi, je ne veux pas que tu danses avec une dame.

LE COMMIS. Mais comment allez-vous faire?...

CYPRIEN. Vous allez voir, nous allons danser à nous deux une contre-danse à quatre. (*Cyprien et Lisette prennent chacun une chaise et dansent avec. Après la danse :*) Messieurs, ce ballet a été composé par un rempailleur de chaises de mes amis. (*A part.*) Voilà le moment d'aller chercher mon cœur chez le pâtissier, il doit être sorti du four. (*Haut.*) Mes amis, j'ai à sortir; ne vous mettez pas à table sans moi, je vous permets seulement de boire à la santé de Lisette.

(Il sort.)

SCENE III.

LES MÊMES, *excepté* CYPRIEN.

CHŒUR.

A bas l'étiquette, etc.

LISETTE.

Fi de la coquette
Qu'un mot doit froisser,
Vive la grisette
Qu'on peut embrasser!

TOUS.

bas l'étiquette, etc.

(On entend frapper à la porte en dehors.)

LISETTE, *courant à la porte qu'elle entr'ouvre.* Ah! mon Dieu!.. d'où vient ce bruit?.... Ciel!.... ce sont des soldats qui montent... A qui donc en veut-on?

LE COMMIS, *regardant aussi.* Un officier les accompagne.

LISETTE. Il demande Cyprien !.. Serions-nous poursuivis?.. Viendrait-on l'arrêter?. Que faire? que devenir?.. Mes amis, cessons de danser... entrez tous dans cette chambre.

AIR : *Vaudeville des Couturières.*

Paix, paix! ne dites rien,
Faites silence,
Il faut de la prudence!
Paix, paix, ne dites rien,
C'est le moyen
De sauver Cyprien.

Je tremble d'effroi!

L'OFFICIER, *en dehors.*

Ouvrez-nous bien vite,
C'est une visite
Et de par le roi!

LISETTE.

C'est au nom du roi!

ENSEMBLE.

Paix, paix, ne dites rien,
Faisons silence,
Il faut de la prudence!
Paix, paix, ne disons rien,
C'est le moyen
De sauver Cyprien.

(Ils entrent tous dans la chambre, excepté Lisette.)

SCENE IV.

LISETTE, *puis* L'OFFICIER.

L'OFFICIER, *en dehors et frappant à la porte.* Au nom du roi, ouvrez.

LISETTE. Ah ! mon Dieu ! je suis perdue !

L'OFFICIER, *frappant toujours.* Ouvrez donc!... ou je fais enfoncer la porte !

LISETTE, *allant ouvrir.* On y va !

L'OFFICIER, *entrant.* Allons donc, la belle, on a bien de la peine à pénétrer chez vous.

LISETTE, *balbutiant et baissant les yeux.* Monsieur, que voulez-vous?que demandez-vous?

L'OFFICIER, *jetant les yeux sur elle. A part.* Dieu ! la jolie fille ! (*Haut.*) Eh bien! comme vous voilà tremblante!..la vue d'un uniforme et d'épaulettes vous effraie donc bien... j'en connais beaucoup qui sont moins farouches... il est vrai qu'elles ont rarement d'aussi beaux yeux que vous...

LISETTE. Mais, monsieur, ces soldats qui vous suivent, ce bruit d'armes que j'ai entendu... tout cela n'est-il pas fait pour porter la frayeur dans l'ame d'une pauvre fille qui se trouvait seule chez elle le soir.

L'OFFICIER. Oui-dà ! .. vous étiez seule chez vous... à travailler peut-être... ou à lire un roman bien tendre.. bien passionné. Vraiment, je pourrais croire tout cela, si

les accords d'une contre-danse ne m'avaient assuré que vous vous trouviez tout-à-l'heure ici en joyeuse compagnie... et votre effroi, le désordre qui règne dans cette chambre qui ressemble plutôt à une salle de bal qu'à un atelier d'ouvrière... tout cela me prouve que je suis bien chez M. Cyprien, accusé d'avoir séduit et enlevé une certaine Lisette Durand... et sur laquelle vous pourrez, j'espère, me donner quelques renseignemens.

LISETTE. O ciel! monsieur l'officier, ne nous perdez pas... ce pauvre Cyprien, c'est l'amour qui lui a fait commettre cette faute... et moi je fus aussi coupable que lui.

L'OFFICIER. Ah! vous en convenez donc enfin... ma foi, charmante Lisette, maintenant que je vous connais, que j'ai vu votre jolie taille, vos yeux si éveillés, votre figure si piquante... je ne m'étonne plus du crime de votre séducteur... et loin de l'en blâmer, je regrette maintenant de ne pas l'avoir commis à sa place.

LISETTE. Vous êtes bien honnête, monsieur l'officier... mais que comptez-vous faire de ce pauvre Cyprien?

L'OFFICIER. Oh! mon Dieu! presque rien... le conduire d'abord devant M. le lieutenant de police... et ensuite en prison... d'où il ne sortira que pour être jugé d'après la rigueur des lois?

LISETTE. En prison!.. ah! monsieur, vous ne serez pas assez cruel pour séparer deux amans qui ont juré de ne jamais se quitter... je vous en supplie... grâce pour lui!...

AIR: *Puisque nous sommes au bal.* (Deuxième Année.)

Faites droit à ma requête,
Car ce pauvre Cyprien.
M'aime... qu'il en perd la tête;
Je suis son amour, son bien...
Que voulez vous donc qu'il fasse
S'il doit me quitter... grand dieux!
Ah! mettez-vous à sa place.

L'OFFICIER.

Je ne demande pas mieux.

LISETTE. Eh bien! puisque vous avez tant de bonne volonté, qui vous empêche de m'accorder la grâce que je vous demande?

L'OFFICIER. Oh! mon Dieu, rien que ma consigne... je suis officier du roi, et je dois me soumettre aux ordres qui m'ont été transmis.

LISETTE. Mais, en le laissant échapper, quel danger pouvez-vous courir?

L'OFFICIER. Aucun... si ce n'est d'aller en prison pour lui.

LISETTE. Hélas!.... comment donc le sauver?

L'OFFICIER. Cherchez bien... il est peut-être un moyen de me décider à me sacrifier à sa place.

LISETTE. Ah! dites-le-moi, monsieur, et s'il est en mon pouvoir...

L'OFFICIER. Cela ne dépend que de vous... ainsi, la belle, faisons un arrangement... mais, de la justice pour tous... Votre amant, pour prix du châtiment que la loi lui inflige, a reçu d'avance une récompense assez douce pour pouvoir tout braver... mais moi, qui peux courir les mêmes dangers que lui... dites-moi, Lisette, quelle récompense m'accorderez vous, si je me sacrifie?

LISETTE. Hélas! mon beau monsieur, je n'ai rien à vous offrir, je ne suis qu'une pauvre fille...

L'OFFICIER. Une pauvre fille n'a rien à offrir, bien... mais elle peut tout accorder.

LISETTE. Et que voulez-vous donc que je vous accorde?

L'OFFICIER. D'abord, la faveur de me laisser baiser cette jolie main.

LISETTE, *retirant sa main.* Ma main... y pensez-vous!... mais ce serait être infidèle à Cyprien... et moi, qui, tout-à-l'heure encore, viens de lui jurer...

L'OFFICIER. En ce cas, ne parlons plus d'arrangement... je vais donner l'ordre à mes soldats de cerner la maison... le signalement du coupable leur est connu, et...

(Il fait un mouvement.)

LISETTE. Arrêtez!.,. (*A part.*) Dieu! et Cyprien qui va revenir... si j'hésite, il est perdu?.. dans le fait, il n'y aurait pas grand mal.

L'OFFICIER. Prenez garde.... je vous préviens que les ordres que j'ai reçus sont sévères... une jeune fille enlevée avant l'âge de sa majorité!... le jour de son mariage... il y a double rapt... et puis, la morale.,. la société... que sais-je?... oh! je vous le répète, l'affaire est mauvaise.

AIR: *Amis, voici la riante semaine.*

Allons, Lisette, un peu de complaisance,
Nous sommes seuls, et ce doux entretien
Ne peut ici tirer à conséquence,
Car votre amant n'en saura jamais rien.
Donnez un peu cette main si charmante,
Que je la presse..

LISETTE.

Il paraît doux et bon...

(*Elle lui donne sa main.*)

Prenez, monsieur... ah! que je suis contente!
Mon Cyprien n'ira pas en prison.

L'OFFICIER.

Même air.

Mais, à présent, que j'ai ta main, Lisette,
Si tu voulais m'accorder un baiser;
Quand on est bonne et qu'on n'est pas coquette,
Cela ne peut jamais se refuser.
Auprès de vous c'est un bien qui me tente;
Allons, Lisette, obtenez son pardon...

LISETTE.

(*Il l'embrasse.*)

Prenez, monsieur,... ah! que je suis contente!
Mon Cyprien n'ira pas en prison.

SCENE V.

Les Mêmes, CYPRIEN.

CYPRIEN, *paraissant dans le fond.* Que vois-je! (*Il laisse tomber son cœur par terre.*) Coquette, perfide, scélérate! c'est donc ainsi que vous tenez vos sermens?

LISETTE. Écoute-moi donc, Cyprien...

CYPRIEN. Je n'écoute rien... c'est à ce beau monsieur-là que je veux parler.

L'OFFICIER. Là? là!... tout doux, monsieur l'amoureux, ne vous emportez pas pour un baiser.

CYPRIEN. Un baiser!... quand elle m'avait promis de n'en donner qu'à moi... de m'aimer toute la vie... ah! Lisette! Lisette!...

L'OFFICIER. Allons donc, mon ami... être égoïste à ce point... et vouloir garder pour vous seul une aussi jolie conquête... vous n'y pensez pas.

CYPRIEN, *marchant sur lui.* Monsieur, ma colère ne connaît plus de bornes... je vous provoque... je vous insulte... je vous outrage...

LISETTE, *voulant le retenir.* Cyprien, je t'en conjure...

L'OFFICIER. Laissez-le donc, sa colère me fait rire... ne voyez-vous pas que c'est un fou?

CYPRIEN. Ah!... je suis fou!... et vous, vous êtes un lâche.

L'OFFICIER, *mettant la main à la garde de son épée.* Ah! c'est trop fort!

CYPRIEN, *prenant une des épées qui se trouvent sur un meuble.* Ça sera bientôt fait?

L'OFFICIER *et* CYPRIEN.

AIR: *Ah! jamais autant de rage.* (Pré aux Clercs)

Ah! c'est par trop d'insolence,
Vous venez de m'outrager,
Et d'une pareille offense
Je saurai bien me venger.

LISETTE.

Quel tourment! quelle souffrance
Ils viennnent de s'outrager,
Et d'une pareille offense
Ils vont, hélas! se venger,

(Ils sortent tous les deux par le fond.)

LISETTE, *appelant.* Arrêtez!... Cyprien!... Cyprien!... au secours!

TOUT LE MONDE, *accourant.* Qu'y a-t-il?

LISETTE. Cyprien!... un duel... courez... courez donc...

(Deux hommes sortent.)

TOUS. Ah! mon Dieu!

LE COMMIS, *allant à la fenêtre.* Les voilà en bas!... ils se battent.

LISETTE, *courant à la croisée.* O ciel!... (*On entend le cliquetis des épées.*) Il se défend... à peine si l'on distingue..! ah! l'un des deux recule... Dieu!... il tombe!... il est blessé!... mort peut-être!... mon Cyprien...

(Elle s'évanouit et tombe sur une chaise auprès de la croisée. Tous ses amis l'entourent et lui donnent des soins. La toile tombe.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Un salon très-riche; fenêtre au fond, portes latérales.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, DUPRÉ.

(Lisette est assise et chante en s'accompagnant sur une harpe. Elle est en toilette élégante.)

DUPRÉ, *quand elle a fini de chanter, portant sa harpe dans le fond du théâtre.* Bravo! vous chantez comme un rossignol, et j'espère que vous serez bientôt citée comme une des premières virtuoses de la capitale. Ah! friponne, si vous vouliez ?

LISETTE. Vous savez bien que vous avez promis de ne plus me parler de cela.

DUPRÉ. Oui, parce que mademoiselle se donne les airs de soupirer, de pleurer, d'être amoureuse enfin... et de qui, je vous le demande... d'un homme de rien... du moins à en juger d'après ce que vous m'avez dit de lui lorsque je vous ai trouvée, il y a un an, seule, triste et pensive dans un petit appartement de ma maison de la rue de la Huchette.

LISETTE. C'était le lendemain du jour de ce duel fatal. Je venais d'apprendre qu'après avoir blessé son adversaire, celui que j'aimais avait disparu, en me soupçonnant, en m'accusant peut-être... et Dieu sait que si, pour la première fois, je lui fus infidèle, c'était pour le sauver.. Depuis cette époque, je ne l'ai pas revu.

DUPRÉ. Est-il donc si difficile de deviner que l'ingrat vous aura sacrifiée à un autre amour... et sans doute, maintenant, il se rit de votre tourment, tandis que moi qui vous adore, vous me traitez avec plus de rigueur que nos dames de Versailles ne traiteraient un caporal des Cent-Suisses. Si vous consentiez seulement à venir passer quelques jours à ma maison de campagne, près Marly...

LISETTE. Je ne consens à rien.

DUPRÉ, *à part.* Décidément elle est inflexible... Mais avec de la patience et un collier de diamans .. Justement, mon bijoutier demeure ici près. (*Haut.*) Au revoir, belle inhumaine; je vais faire une course dans le voisinage; je reviendrai ensuite déjeuner avec vous.

AIR : *Adieu, je vous fuis. bois charmant.*

De mes transports audacieux
Ne craignez rien, belle Lisette,
C'est à mes soins seuls que je veux
Devoir un jour votre conquête.
Conquête objet de tous mes vœux.
Ah! par une aimable alliance,
Puissions-nous, bientôt, tous les deux
Unir la robe et la finance!

(*Il sort.*)

SCENE II.

LISETTE, *seule.*

Un an sans le revoir, sans entendre parler de lui!... C'est être punie cruellement d'une faute que l'amour seul m'a fait commettre... Que pensait-il donc de cet amour, pour l'oublier aussi vite ?.. Mais je ne puis croire que mon souvenir soit sorti de sa pensée... Quant à moi, c'est à lui que toutes mes idées appartiennent.

AIR : *Je suis prisonnière.* (Pré aux Clercs.)

L'or et la richesse
Brillent à mes yeux,
Un peu de tendresse
Me charmait bien mieux.
Pour toujours la sienne
Dut m'appartenir.
Ah! calmons ma peine
Par le souvenir!

(*Elle s'assied et reste pensive.*)

SCENE III.

LISETTE, UN VALET.

LE VALET. Mademoiselle, il y a là un jeune homme qui demande à vous parler.

LISETTE. Un jeune homme!... Son nom ?

LE VALET. Il dit s'appeler M. Cyprien.

LISETTE, *à part.* Cyprien!... Oh! ciel! je pourrais encore le revoir... quand tous les jours je pleurais son absence. Ah! qu'il entre... qu'il entre !

SCENE IV.

LISETTE, CYPRIEN.

CYPRIEN, *entrant vivement.* Lisette!..... Lisette!... où est-elle?

LISETTE, *s'avançant vers lui les bras ouverts.* Cyprien!

CYPRIEN. Tu m'es enfin rendue .. après tant de recherches et de tourmens. (*Il va pour se jeter dans ses bras et s'arrête.*) Mais que vois-je? ce beau salon, ces meubles brillans... et cette robe, ces diamans... Ah! quelle idée!

AIR : *Eh! non, non, non.*

Quoi! Lisette, est-ce vous?
Vous en riche toilette!
Vous avec des bijoux,
Vous avec une aigrette!..
Eh! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette,
Eh! non, non. non,
Ne portez plus plus ce nom.

LISETTE. Eh quoi! tu vas encore me soupçonner, m'accuser, parce que tu me trouves parée et dans ce brillant salon?

CYPRIEN. Tout cela prouve-t-il en faveur de votre innocence? et croyez-vous en paraître plus belle à mes yeux?... Oh! non!

Même Air.

Si l'amour est un dieu,
C'est près d'une fillette;
Adieu, madame, adieu,
En duchesse on vous traite.
Eh! non, non, non, etc.

(*Il va pour sortir.*)

LISETTE, *le retenant.* Arrête! Cyprien, et avant de me fuir, consens à m'entendre.

CYPRIEN. Et que pourriez-vous me dire pour vous excuser?

LISETTE. Que, malgré ce luxe qui m'entoure, mon cœur t'est toujours resté fidèle; que je suis encore cette Lisette, amante dévouée, et prête à faire tous les sacrifices pour te prouver son dévouement et son amour.

CYPRIEN. Mais alors il faut donc que tu aies fait un héritage; car enfin, tous ces beaux meubles...

LISETTE. Ils ne sont pas à moi. Je suis ici chez une dame qui m'a recueillie dans ma détresse, qui m'a donné de l'éducation... des talens... Elle habite cet hôtel, avec son frère, riche fermier-général.

CYPRIEN. Comment? un financier!

LISETTE. Oh! rassure-toi; tu sais bien que Lisette n'eut jamais le cœur intéressé, et, malgré toutes les déclarations et les offres les plus brillantes, je suis toujours restée digne de toi. . Si j'étais coupable, aurais-je tant de plaisir à te revoir?.... Tiens, regarde, mes yeux te paraissent-ils moins tendres et moins sincères qu'autrefois?

CYPRIEN. Oh! non... te voilà bien telle que tu étais, et je te demande pardon de t'avoir soupçonnée... Mais c'est ta faute; si, dans le tems, je n'avais pas vu moi-même ce jeune officier.

LISETTE. Ah! Cyprien, devais-tu m'en punir aussi cruellement?... rester un an séparée de toi!

CYPRIEN. Parbleu! quand on en passe la moitié en prison!

LISETTE. En prison.

CYPRIEN. Figure-toi qu'après ce maudit duel, je fus arrêté par le guet et conduit à la Bastille comme un malfaiteur... pour avoir blessé un gentilhomme. J'y serais encore, si mon adversaire, une fois guéri de sa blessure, n'avait eu la générosité de me faire rendre la liberté.

LISETTE. Le bon jeune homme!

CYPRIEN. Doucement! ne vas-tu pas encore prendre feu pour lui?

LISETTE. Tais-toi, vilain jaloux... c'est dans ton intérêt.

CYPRIEN. Merci! En attendant, ne sers plus mes intérêts dans ce genre-là; car, pour m'éviter un désagrément, tu as éte cause d'un malheur que je me reproche tous les jours. et qui trouble même la joie que j'éprouve à te revoir.

LISETTE. Que veux-tu dire?

CYPRIEN. Je vais te conter ça... A peine fus-je sorti de prison, que je fis les démarches les plus actives pour te retrouver... je courus à notre ancien logement... mais on ne put m'apprendre ce que tu étais devenue.

LISETTE. J'avais laissé pourtant ma nouvelle adresse.

CYPRIEN C'est ce que m'a dit le portier: mais. la veille, il l'avait justement vendue avec d'autres paperasses à l'épicier du coin. Je cours chez l'épicier, je redemande la bienheureuse adresse... il en avait fait le matin même un cornet de cassonade pour un procureur du voisinage... Je cours chez le procureur... je le supplie de me céder son cornet, mais il me rit au nez... Désespéré, le cœur plein de ton image, et le gousset vide d'argent, j'allais... je ne sais où.. quand le maître-clerc, touché de mon chagrin, me questionne sur ma position, me prend en amitié et finit par me proposer de m'admettre dans son étude en qua-

lité de surnuméraire... ce que j'acceptai sur-le-champ. Ah! Lisette... voilà la source de mon malheur!... Pourquoi ai-je mis les pieds dans cette maudite maison?

LISETTE. Tu me fais trembler!

CYPRIEN. Un jour, j'étais chargé par le patron de porter une somme de six mille livres chez un client; je cheminais le long du quai de la Ferraille, mon sac sur l'épaule et pensant à toi, comme c'était mon habitude... quand, tout-à-coup, je me sens arrêté par le bras... je me retourne, et je reconnais, qui? Thomas Gorichon, tu sais, l'ancien commis aux gabelles.

LISETTE. Celui qui faisait de si drôles de couplets?

CYPRIEN. Justement... je lui demande de tes nouvelles en lui racontant mes aventures, et, tout en causant, nous entrons dans un café, où il m'offre de me rafraîchir... J'accepte... j'étais si content de trouver quelqu'un qui te connaissait et à qui je pouvais parler de toi tout à mon aise... Nous buvons un bol de punch, puis un second, puis un troisième... il me promettait de te rendre à mon amour... il m'assurait tant avoir entendu parler dela retraite que tu habitais.... que je me laissai faire, il me prend par le bras et m'emmène dans un salon où il y avait beaucoup de monde autour d'un tapis vert... Gorichon me parle toujours de toi... il me soutient que, pour te rejoindre, il me faut beaucoup d'argent, et m'engage à tenter la chance; je jette des poignées d'or sur la table, sans penser que cet or n'est pas à moi... enfin, je joue tout l'argent qui m'était confié.

LISETTE. Malheureux!...

CYPRIEN. Que veux-tu... je n'avais plus ma raison.

IR *de Lantara.*

Guidé par cet ami perfide,
J'obéissais à son ordre absolu;
Mais mon sac à peine était vide,
Que le traître avait disparu!
Et d'puis je ne l'ai pas revu.
Je r'vins alors de ma fatale ivresse,
Et je compris, trop tard pour mon malheur,
Qu'en voulant gagner la richesse,
Je venais de perdre l'honneur.

Tu penses bien qu'après cela, je n'ai plus osé retourner à l'étude.

LISETTE. Ah! Cyprien, qu'as-tu fait?

CYPRIEN. Une grande faute, sans doute, mais c'était pour toi... pour te revoir.... me pardonneras-tu?... Sois tranquille, au surplus, je travaillerai, je paierai tout, dussé-je passer les nuits, m'astreindre aux travaux les plus pénibles.... maintenant que je t'ai retrouvée.

AIR : *Lisette, ma Lisette.*

Plus de tristes pensées,
Plus d'amers souvenirs!
Mes pein's sont effacées
Par ce moment d'plaisir.
Pour bannir la tristesse,
Par un repas exquis,
J'veux fêter ma maîtresse...

(*Montrant une table servie que deux laquais viennent d'apporter.*)

Tiens, nous sommes servis!
Lisette, ma Lisette,
N'pensons qu'à nos beaux jours,
Ah! vive la grisette,
Je veux, Lisette,
Boire à nos amours!

(*Il prend une bouteille, remplit un verre et boit.*)

DUPRÉ, *en dehors.* Attendez mes ordres.

LISETTE. Ah! mon Dieu!..... voici M. Dupré qui rentre.

CYPRIEN, *se levant de table précipitamment.* M. Dupré!

LISETTE. Oui, le frère de ma protectrice.... ce riche fermier-général... autrefois il était procureur... mais voilà quelques mois qu'il a vendu sa charge.

CYPRIEN, *à part.* C'est bien cela... c'est mon homme!... où fuir? où me cacher?..

LISETTE. Eh bien! qu'as-tu donc?... est-ce encore la jalousie qui te ferait penser?...

CYPRIEN. Non, cette fois, ce n'est pas cela.... mais il est nécessaire qu'il ne m'aperçoive pas... n'as-tu pas ici un endroit où l'on puisse se cacher pendant quelques instans?

LISETTE. Non, mais à quoi bon?... maintenant que je t'ai retrouvé, je veux tout lui dire... tu n'as plus rien à craindre.

CYPRIEN. Ciel! le voilà... ne dis rien... ou je suis perdu!...

(Il se fourre sous la table et disparaît sous la nappe.)

SCENE V.

LISETTE, CYPRIEN, *sous la table*, DUPRÉ.

DUPRÉ, *entrant.*

AIR *à boire.*

A table! (*ter.*)
Vite, Lisette, asseyons-nous.
Je trouve un repas délectable
Auprès de vous.

Il offre la main à Lisette et la conduit jusqu'à la table où ils s'asseyent tous deux.)

LISETTE, *à part.* Je suis toute tremblante... ce que vient de me dire Cyprien...

DUPRÉ. Voyons, mon ange, que vous offrirai-je?

LISETTE. Ce que vous voudrez, monsieur, cela m'est égal.

DUPRÉ, *à part.* Elle ne s'attend pas à la surprise que je lui ménage. (*Tirant de sa poche un écrin, et le plaçant sur une assiette qu'il passe à Lisette.*) Belle Lisette! souffrez que je vous offre ce plat de mon métier.

LISETTE. Dieu! les beaux diamans!

DUPRÉ. Ils sont pour vous.... vous les acceptez, n'est-ce pas?

LISETTE, *regardant Cyprien qui lu tire par sa robe.* Au contraire, monsieur, je les refuse.

DUPRÉ. Par exemple! voilà un désintéressement fort extraordinaire.... il y a quelque chose là-dessous.

CYPRIEN, *à part.* Je crois bien qu'il y a quelque chose là-dessous... pourvu qu'il ne se doute pas que c'est moi.

DUPRÉ. C'est unique. . ces choses-là n'arrivent qu'à moi... il n'y a peut-être qu'une Lisette au monde capable de refuser des bijoux d'un si grand prix... et il faut que je la rencontre... où diable la fidélité va-t-elle se nicher?

CYPRIEN, *à part.* Où diable l'amour va-t-il attendrir le cœur d'un vieux procureur?

DUPRÉ. Voyons, belle Lisette, réfléchissez donc que... Eh bien! vous ne m'écoutez pas... vous avez l'air distrait, préoccupé...

LISETTE, *vivement.* Moi, monsieur, vous vous trompez.

DUPRÉ, *à part.* C'est singulier... ce trouble subit... Ah ça! pourquoi diable regarde-t-elle toujours sous la table? (*Il soulève un coin de la nappe.*) Qu'ai-je vu? Ah! j'étais joué!

LISETTE, *qui vient de remarquer son mouvement.* Que faites-vous?

DUPRÉ, *tâchant de se contenir.* Rien, mademoiselle... ne vous effrayez pas... (*A part.*) Allons, prenons notre parti en brave.

(Haut.)

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Je commettais en ce moment
Un oubli bien impardonnable,
Que je puis, fort heureusement,
Réparer sans sortir de table;
Pendant que je suis bien nourri,
Je laissais jeûner un convive...

(*Prenant un biscuit, le mettant sur une assiette et l'offrant à Cyprien.*)

Faisons comme le roi Henri...
« Il faut que tout le monde vive. »

LISETTE, *à part.* O ciel! il est découvert!...

DUPRÉ, *toujours dans la même position.* Allons, monsieur, prenez donc... c'est de bon cœur que je vous l'offre... (*Arrêtant Cyprien qui veut s'échapper par le côté opposé.*) Oh! je ne souffrirai pas que vous nous quittiez ainsi... Que vois-je! monsieur Cyprien! mon ancien clerc! Ah! drôle! non content de m'avoir volé mon argent, vous venez encore ici m'enlever celle que j'aime!...

LISETTE, *à part.* C'était lui!

CYPRIEN. Un instant... un instant! monsieur le procureur... cela demande une explication... Je vous ai emporté votre argent, c'est vrai... trompé, trahi par un misérable, j'ai succombé au piége qu'il m'a tendu et j'en deviens la première victime... mais que j'aie eu la volonté de vous le prendre, c'est ce que je nie... je vous dois six mille livres et tôt ou tard vous toucherez cette somme... mais quant au cœur de Lisette... vous n'aviez pas plus droit de me le prendre que moi de vous emporter votre argent, car c'est mon bien, ma vie! il est plus pour moi que tous vos trésors... et j'aimerais mieux mourir que de le perdre.

(Il presse Lisette sur son cœur.)

LISETTE. Vous l'entendez, monsieur... pardonnez à Cyprien, et Lisette, alors, pourra vous aimer, vous chérir comme un ami, comme un père... car c'est à vous qu'elle devra son bonheur.

DUPRÉ. Nenni, la belle... vos paroles ne me toucheront pas... et c'est désormais le lieutenant de police qui se chargera du sort de M. Cyprien. (*Allant à la porte du fond et appelant.*) Holà! Pierre! Jasmin! Landry! (*Quelques domestiques paraissent.*) Arrêtez ce vaurien sur-le-champ et enfermez-le dans ce cabinet jusqu'à ce que la justice vienne s'emparer de lui.

LISETTE. Grand Dieu!

CYPRIEN, *les menaçant.* N'approchez pas...

LES DOMESTIQUES, *le saisissant.*

AIR : *Sortez à l'instant, sortez.*

Obéissons à l'instant,
Entraînons-le promptement.
En prison. (*Bis.*)
Il faut mettre ce fripon!
Allons, ne résistez pas
A la rigueur de nos bras,
Rendez-vous. (*Bis.*)
Bien vite sous les verrous.

(*Ils le tiennent par le collet. il fait toujours résistance.*)

LISETTE, *à Dupré.*

Dans votre colère,
Soyez moins sévère...

DUPRÉ.

Non, jamais de pardon
Pour qui vole son patron !...

CYPRIEN.

Ah ! vraiment, j'enrage...
Pour moi quel outrage !
M'voir traité de voleur
Par un ancien procureur.

LES DOMESTIQUES *et* DUPRÉ.

Obéissons / Obéissez. } à l'instant, etc.

CYPRIEN.

Allons, j'vous suis à l'instant
Mais c'est un peu dur, vraiment,
D'être mis sans façon.
En prison,
Comme un fripon !
Doucement !... n'employez pas.
Tout' la vigueur de vos bras...
Volontiers, avec vous,
Je me rends sous les verrous.

(*Les domestiques poussent Cyprien dans la chambre qui est à droite et enferment la porte.*)

DUPRÉ, *en ôtant la clef.* Bon ! le voilà en lieu de sûreté... maintenant, je vais prévenir M. le lieutenant criminel et réclamer l'exécution de la loi.

LISETTE, *se jetant aux genoux de Dupré.* Monsieur, je tombe à vos genoux !.. Grâce pour Cyprien... il n'est pas coupable, il n'est que malheureux... vous l'avez entendu, il ne voulait pas vous soustraire cette somme... un jour il s'acquittera envers vous... et, moi-même... s'il le faut, je vous engage ma parole.

DUPRÉ. Vous aurez beau dire et beau faire, votre cher protégé recevra le juste châtiment qu'il mérite.

LISETTE. Et quel sera donc ce châtiment?

DUPRÉ. Ne le devinez-vous pas? vol domestique... abus de confiance... ce sont là de ces fautes qu'on va d'ordinaire expier dans quelque port de mer, destiné à servir d'asile aux vauriens de cette espèce.

LISETTE. Grand Dieu! une peine infamante !... un déshonneur éternel... et c'est moi qui serais la cause... Ah ! monsieur, prenez pitié de mon malheur... Ce luxe, ces brillans costumes dont vous m'avez entourée... ces bienfaits que j'ai reçus de la générosité de votre sœur, reprenez tout... mais ne perdez pas Cyprien.

DUPRÉ. Non, vous dis-je, je serai aussi inflexible pour lui que vous l'avez été pour moi...

(Il va pour sortir.)

LISETTE. Arrêtez, monsieur. (*A part.*) Il le faut, Cyprien ! Cyprien ! pourquoi le sort t'a-t-il conduit ici? (*Haut.*) Je vous ai compris, monsieur... Lisette n'a plus qu'un moyen de vous attendrir...

(Elle se met à table et écrit.)

DUPRÉ. Que va-t-elle faire?

LISETTE *écrivant, à part.*

AIR : *Soldat français.*

Dieu m'est témoin que, pour toi, cher amant,
Je brûlerai d'une flamme éternelle,
Et que mon cœur, fier de ce sentiment,
Serait heureux de te rester fidèle...
Mais le destin, pour mon malheur,
M'ordonne encore un sacrifice,
Et, puisqu'il veut, dans sa rigueur,
Qu'au prix du mien je sauve ton honneur,
Que sa volonté s'accomplisse !

(*Après avoir plié la lettre et mis l'adresse.*)

Chargez-vous de ce billet, monsieur.

DUPRÉ, *le prenant.* Que vois-je?... pour M. Cyprien !

LISETTE. Pour lui... mais, avant de le lui remettre, je vous prie d'en prendre lecture.

DUPRÉ, *l'ouvrant.* Qu'ai-je lu?... vous lui faites un éternel adieu !

LISETTE. Eh bien ! monsieur, sera-t-il libre?

DUPRÉ. Ah ! vous êtes un ange... et la liberté lui sera rendue à l'instant même. (*Appelant.*) Holà ! quelqu'un ! (*A un domestique qui paraît.*) Faites avancer mon carrosse avec mes quatre meilleurs chevaux d'attelage?

LE DOMESTIQUE. Oui, monsieur.

DUPRÉ, *bas au domestique.* Dès que nous serons éloignés, cette lettre à ce jeune homme.

(Le domestique sort.)

LISETTE *jetant un regard du côté où l'on a enfermé Cyprien.*

AIR : *Walse du duc de Reichstadt.*

Au destin il faut obéir,
Oui, je vais le fuir :
Cédons à la voix de mon cœur,
Sauvons lui l'honneur.

DUPRÉ.

Tous mes trésors et mes amours
A vous, pour toujours !

LISETTE.

Il faut encor par dévouement
Trahir mon serment.

(*L'orchestre fait entendre un tremolo jusqu'à la reprise de l'air.*)

LE DOMESTIQUE, *rentrant.* Le carrosse de monsieur est prêt à partir.

DUPRÉ, *à Lisette.* Ne perdons pas un instant.

ENSEMBLE.

LISETTE.

Au destin il faut obéir, etc.

DUPRÉ.

Au destin il faut obéir
Songez à le fuir,
Vous pouvez, en gagnant mon cœur,
Trouver le bonheur.

(*Lisette jette un dernier regard sur la porte du cabinet et disparaît avec Dupré. Pendant ce tems Cyprien a prononcé le nom de Lisette en secouant la porte qu'il cherche à enfoncer*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Le théâtre représente l'intérieur du cabaret de Jean Lenoir, entièrement ouvert sur une route; à droite, une alcove fermée par deux rideaux de serge verte; dans le fond et en dehors, on lit sur une muraille: *Jean Lerouge, marchand de vin.* On voit affiché dans l'intérieur: *Ici l'on s'honore du titre de citoyen et l'on fume*; et plus loin: *Liberté, égalité, fraternité.*

SCENE PREMIERE.

JEAN LENOIR, BERTRAND, LISETTE, PAYSANS *et* PAYSANNES.

(Ils portent le costume de 1793, avec des cocardes tricolores à leurs bonnets et des rubans pareils à leurs corsets.)

CHŒUR.

AIR *de la Carmagnole.*

Citoyennes et citoyens,
Amis, danseurs et musiciens,
Accourez sans façon,
On va dans la maison
Danser la carmagnole,
Au bruit du son (*bis*)
Du violon.

BERTRAND. Allons, c'est fini; citoyenne Lisette, te v'là madame la municipale.

TOUS. Vive la municipale!

BERTRAND, *s'approchant et ôtant son bonnet.* En ma qualité de votre garçon d'honneur, voulez-vous ben me permettre...

JEAN LENOIR. On se tutoie; Horatius Coclès, on se tutoie.

BERTRAND. T'as raison... (*A Lisette.*) Citoyenne, veux-tu permettre que je vous embrasse?

JEAN LENOIR. C'est ça, l'accolade républicaine... Heim! est-elle gentille comme ça, ma petite femme!... cette cocarde tricolore lui sied à ravir... (*A Lisette.*) Il me vient une idée; j'ai envie que, décadi prochain, tu fasses la déesse de la Raison. Vrai! tu serais délicieuse.

LISETTE. Oh! dispensez-moi de grâce...

JEAN LENOIR. Bah! bah! ta cousine Jeanne a déjà fait trois fois la Liberté, et je n'ai jamais vu de Liberté plus appétissante... seulement, comme on en prenait trop avec elle, je n'ai plus voulu de ça... C'est la femme du tonnelier qui l'a remplacée... une grand'maman, bien fraîche, bien joufflue... une Liberté superbe! qui pèse au moins deux cent cinquante... Ah! la tonnelière est une fameuse sans-culotte.

BERTRAND. A propos, citoyen Lenoir?

JEAN LENOIR. Qu'est-ce à dire... Je ne me nomme plus Lenoir, je me nomme à présent Lerouge, dit Spartacus.

BERTRAND. C'est vrai; j'avais oublié... Ah ça! pourquoi donc ne t'appelles-tu plus du nom de ton ancien parent?... car, autrefois, tu te vantais d'etre le cousin d'un certain M. Lenoir, lieutenant de police.

JEAN LENOIR, *indigné.* Qui ça? moi.... moi, parent d'un aristocrate qui faisait la police sous l'infâme tyran... Fi donc! j'aimerais mieux changer mon nom vingt fois de couleur... le rendre violet, cramoisi, gris-lapis ou raisin de Corinthe... Ainsi, souviens-toi de ça, Horatius Coclès, si tu ne veux pas que je te fasse incarcérer comme un agent de Pitt et Cobourg.

BERTRAND. Allons, allons, ne te fâche pas et occupe-toi plutôt de ta femme... Il me semble que, pour un jour de noces, v'là une mariée bien triste.

LISETTE. Moi! mon Dieu! non... je suis gaie.

JEAN LENOIR. A la bonne heure! car te voilà la femme d'une autorité, et c'est un peu flatteur... Maintenant il faut te rendre digne de porter le beau nom que je viens de te donner. (*Aux paysans.*) Ah ça! mes amis, je vas m'occuper avec ma petite femme des préparatifs du repas, et j'ose me flatter qu'il sera soigné. En attendant, allez rigaudonner sur la place... je vous appellerai quand la table sera mise, et demain... nous irons tous à l'église. Ah! ah! ça vous étonne, vous

autres!... Que voulez-vous... ma femme y tenait... et puis d'ailleurs...

AIR *connu*.

J'ons un curé patriote.
J'ons un curé citoyen,
Un curé vrai sans-culotte
Un curé qui n'fait qu'du bien.
Chaqu' citoyen trouve en lui
Son modèle et son appui,
Et nos cœurs sont à lui,
Oui, nos cœurs sont tous à lui.

TOUS.

Et nos cœurs, etc.

(*Ils sortent tous par le fond.*)

SCENE II.

JEAN LENOIR, LISETTE.

LISETTE. Maintenant que nous voilà seuls, monsieur, m'apprendrez-vous si vous avez rempli votre promesse?... J'ai consenti à vous épouser, à condition que vous sauveriez Cyprien.

JEAN LENOIR, *regardant avec précaution autour de lui.* Il est sauvé... Le concierge de la maison d'arrêt, qui m'est tout dévoué, le citoyen Caracalla, a dû lui ouvrir les portes de sa prison, pendant que nous étions à la municipalité. Avec de bonne jambes et l'uniforme de volontaire qu'on lui a mis sur le dos, il pourra facilement sortir du pays sans être reconnu.

LISETTE, *à part.* Que le ciel le conduise!

JEAN LENOIR. Sais-tu, citoyenne, que je risque gros pour t'obliger. Si on venait à découvrir toute cette manigance... (*Il se tâte le cou.*) Mais, c'est égal, il n'y a rien qu'on ne brave pour posséder l'objet de sa première passion... Est-ce heureux que tu soies revenue te fixer au pays depuis un an, et que je me soie trouvé encore disponible pour t'épouser?... Je sais bien que tu n'es pas prodigieusement folle de moi, mais ça viendra.

LISETTE, *soupirant.* Je l'espère, et cependant c'est vous qui aviez fait arrêter Cyprien.

JEAN LENOIR. Du tout! ce n'est pas moi; c'est le comité de salut public, dont je suis l'instrument passif et soumis, en ma qualité de municipal de ma commune. Il m'a expédié l'ordre de Paris, et j'ai obéi.. comme une machine... comme un automate... enfin comme doit le faire un brave et digne fonctionnaire... sous un gouvernement quelconque... Mais aussi, pourquoi ce diable de Cyprien a-t-il fait la bêtise d'offenser publiquement un représentant du peuple?... C'était bien la peine de quitter le pays pour ça!

LISETTE. Fatal voyage! S'il m'avait cru, il ne serait pas allé à Paris; mais il tenait à acquitter la dette sacrée qu'il avait contractée envers M. Dupré.. il avait travaillé avec tant de courage pour amasser ces six mille livres!

JEAN LENOIR. S'il avait été raisonnable, il ne serait pas revenu ici après l'imprudence qu'il avait commise.

LISETTE. Hélas! c'est pour moi; c'est pour me revoir... nous nous aimions tant! nous aurions pu être si heureux! Depuis un an le destin me l'avait rendu... Retirée dans ces lieux qui m'ont vu naître, loin des discordes civiles... près de l'objet de toutes mes affections, je me croyais enfin arrivée au terme de mes maux... et un seul jour a renversé toutes mes espérances, a détruit pour jamais tous mes rêves de bonheur... Ah! je suis bien à plaindre.

JEAN LENOIR, *s'essuyant les yeux.* Pauvre femme! elle me fend le cœur... Sois tranquille, ma petite Lisette, j'aurai bien soin de toi, je te rendrai bien heureuse! D'abord, tu me mèneras par le bout du nez... tu feras de moi tout ce que tu voudras... je t'obéirai aveuglément... comme au comité de salut public... oh! tu verras que je suis un bon mari.

LISETTE, *avec douceur.* Oui, Jean, oui, je sais que vous n'êtes pas méchant.

JEAN LENOIR. Méchant! au contraire... Vois-tu, en public, je fais la grosse voix, je crie bien fort... (*baissant la voix*) mais en secret je rends bien des petits services.

LISETTE. Oh! je n'oublierai jamais celui que vous venez de me rendre aujourd'hui... Sans vous, Cyprien était perdu.

JEAN LENOIR. Le fait est qu'une fois transféré à Paris, son affaire n'aurait pas été longue. Eh bien! vrai, ça me rend tout joyeux de l'avoir sauvé, ce pauvre garçon... Il me semble que cette bonne action-là doit porter bonheur à notre mariage... Mais ne parlons plus de ça: dans le tems où nous sommes, les murs ont des oreilles. (*Prenant Lisette par la main, et gaîment.*) Allons, ma petite femme, viens m'aider à mettre le couvert. (*Voyant Lisette qui reste immobile et pensive.*) Est-ce que ça t'ennuie? eh bien! ne te gêne pas... reste... je me charge de tout.. mais, laisse-moi, pour la peine, déposer sur ta belle main un baiser légitime... (*Il lui baise la main.*) Dieu! que c'est bon!.. (*A part.*) Allons, allons, elle s'y fera; le

repas va la mettre en gaîté... et ce soir...
(*Fredonnant.*)

Ton, ton, ton, ton, tontaine.

(*Il sort.*)

SCENE III.

LISETTE, *seule.*

Mariée!.... mariée à un autre!... oh! mon Dieu! Voilà le plus grand sacrifice que je pouvais lui faire!

AIR *d'Yelva.*

Ah! maintenant, en secret je déplore
Mon sort funeste et maudis cet hymen,
Mais par amour il me fallait encore
Trahir la foi promise à Cyprien.
C'est pour mon cœur une peine cruelle...
Je me souviens qu'en de plus heureux tems,
Je lui jurais d'être toujours fidèle...
Et c'est lui seul qui tient tous mes sermens.

(*Elle tombe accablée sur une chaise.*)

SCÈNE IV.

LISETTE, CYPRIEN, *vêtu en soldat de la république, et enveloppé dans un large manteau. Il paraît en dehors, sur le bord de la route, et s'avance avec précaution.*

CYPRIEN, *à part.* Non, je ne partirai pas sans la voir... et dût-il m'en coûter la vie, il faut absolument que je m'informe... (*Apercevant Lisette qui a le dos tourné.*) Justement, voilà quelqu'un...
(Il s'avance.)

LISETTE, *à part.* Pauvre Cyprien!... je ne te verrai donc plus!...
(Elle pleure.)

CYPRIEN, *à part.* Qu'entends-je!... cette voix... oui, c'est elle!... Lisette...

LISETTE, *se levant avec effroi.* Cyprien! encore dans ces lieux! Imprudent! n'es-tu pas prévenu du danger que tu cours?..

CYPRIEN. Et toi, as-tu pu penser que je m'éloignerais ainsi? non, tu me connais trop bien pour cela... Ecoute... je ne sais quelle main protectrice a veillé sur moi et m'a ouvert les portes de ma prison... mais, enfin, je suis libre.

LISETTE. Eh bien! pars... les momens sont précieux... tâche de gagner la frontière...

CYPRIEN. Oui, Lisette, oui, je partirai... mais avec toi.

LISETTE, *à part.* Grand Dieu!

CYPRIEN. Quittons notre pays... soyons proscrits... errans, qu'importe! si nous sommes ensemble... nous serons heureux partout!... et pour que rien ne puisse plus nous séparer, désormais... une fois là-bas, je t'épouserai...

LISETTE, *à part.* Quelle affreuse position!

CYPRIEN. Eh bien! tu ne me réponds pas... tu hésites... ah! Lisette.... Lisette!...

LISETTE. Mon Cyprien... si tu savais... mais, non... il vaut mieux que tu l'ignores... pars, je t'en conjure, fuis et ne m'interroge pas!...

CYPRIEN. Quelles étranges paroles!.. tu me fais trembler!... mais pourquoi ces habits de fêtes? pourquoi ce bouquet blanc qui brille à ton corset?... tu détournes les yeux... O ciel! si c'était... mais, non... c'est impossible!... Lisette n'a pu me trahir à ce point?... Lisette ne peut appartenir à un autre!....

LISETTE. Cyprien... pardonne... il le fallait pour te sauver!

CYPRIEN, *anéanti.* Il est donc vrai!... (*Avec fureur.*) Et c'est encore pour me sauver!... toujours ce mot! mais ne me croyais-tu pas assez de courage pour supporter les coups du sort les plus terribles... après tous ceux que j'ai déjà bravés! me croyais-tu donc assez lâche, pour ne pas affronter le danger le plus grand, afin de te conserver à mon amour? Souviens-toi de ce tems où tu m'aimais et où tu jurais de me chérir éternellement... Insensé!... je te croyais... et tu m'as toujours trahi!

LISETTE. Ingrat!... m'accabler de reproches... me déchirer le cœur, quand c'est pour toi que je me suis toujours sacrifiée!... était-ce donc là le prix que tu réservais à mon amour!

CYPRIEN. Ton amour! ton amour!... mais il m'a été plus fatal que ta haine!.. il m'a rendu le plus malheureux des hommes!.. Qui donc te forçait à devenir parjure, lors qu'entourés de nos voisins, de nos amis, nous vivions au sein des plaisirs, libres, heureux et insoucians, dans cette petite chambre, où pour la première fois un autre obtint de toi, presque sous mes yeux, un gage de ta perfidie; et maintenant je te revois la femme d'un autre, et ne te retrouve que pour te perdre à jamais.

LISETTE. Et si, aujourd'hui, je n'avais pas eu la force d'accomplir ce dernier sacrifice, bientôt ta tête serait tombée comme celle de tant d'autres!

CYPRIEN. Eh bien! j'aurais mieux aimé mourir!

LISETTE. Et moi, plus calme, et non

moins aimante, j'ai préféré renoncer pour jamais au bonheur, et te sauver la vie.

CYPRIEN. Et qui donc pouvait en disposer dans ce village?

LISETTE. Ton ancien rival, Jean Lenoir, qui, maintenant, est le premier magistrat de cette commune... Il risquait de se compromettre en te rendant libre, et le don de ma main a pu seul le décider a ne pas remplir les ordres qu'il avait reçus de Paris... mais on peut venir, et si quelqu'un te reconnaissait, t'apercevait... il ne dépendrait plus de mon mari de te sauver encore... éloigne-toi.

CYPRIEN. Ton mari!... non, je ne m'éloignerai pas sans qu'il sache que ton cœur ne lui appartient pas... qu'il ne peut lui appartenir.

AIR : *Époux imprudent, fils rebelle.*

Je lui dirai : Que son malheur vous touche !
Lisette, hélas ! maudit cette union,
Devant la loi, lorsque sa bouche
Disait oui, son cœur disait non.
Elle peut, comme illégitime,
Vouloir que ce nœud soit rompu...
Le parjure est une vertu,
Lorsque le serment fut un crime.

(*Ici l'on aperçoit Jean Lenoir en dehors portant avec Bertrand et quelques hommes une grande table servie.*)

JEAN LENOIR. Par ici, par ici, vous autres!

LISETTE. Le voilà!... éloigne-toi, te dis-je.. Ciel! il n'est plus tems! mon sacrifice serait-il donc inutile! songe que rien ne peut me séparer de lui désormais.

CYPRIEN. Eh bien! que m'importe, qu'on me prenne, qu'on me tue!... je le désire maintenant.

LISETTE, *le priant avec instance et tombant presque à ses genoux.* Cyprien, je t'en supplie, je t'en conjure, ne te montre pas à leurs regards... consens à te rendre à la dernière prière de Lisette... les voilà! cache-toi... cache-toi... ah! derrière ces rideaux... (*Elle le pousse dans l'alcove et tire les rideaux sur lui.*) Je respire!

SCÈNE V.

CYPRIEN *caché dans l'alcove*, LISETTE, JEAN LENOIR, BERTRAND, TOUTE LA NOCE.

CHŒUR.

AIR : *Gai, gai, gai.*

Gai, gai, marions-nous,
Comme ont fait nos pères
Et mères.
Gai, gai, marions-nous,
N'vivons pas comme des hibous

BERTRAND.

A nos pèr's ce jeu plaisait...
Lorsqu'Adam fit ce beau rêve,
Et qu'il se rapprocha d'Ève,
C'est que l'serpent lui disait :
Gai, gai, marions-nous, etc.

JEAN LENOIR.

Même air.

Chaqu' mariag' me paraît beau,
Mais, ici, je vous l'atteste,
Il en est un que j'déteste,
C'est l'mariag' du vin et d'l'eau.

CHŒUR.

Gai, gai, etc.

JEAN LENOIR, *qui vient de disposer la table.* Allons, allons, à table... et qu'on boive ferme!... je ferai incarcérer le premier qui n'aura pas soif.

TOUS. A table! à table!...

(Ils s'asseyent.)

BERTRAND. Saperlotte! v'là un fameux dindon! un gigot, un pâté..... et des fruits qui vous ont une mine....... comment donc que tu fais pour avoir de si belles prunes de Monsieur?

JEAN LENOIR. Hein!... qu'est-ce que j'entends-là?... si tu voulais bien dire des prunes de citoyen.

BERTRAND. C'est juste... depuis qu'on a débaptisé les hommes, les rues, les fruits et les légumes...

JEAN LENOIR. Silence, Horatius Coclès... nous ne sommes pas ici pour parler politique..... (*Tendant son verre.*) Verse-moi à boire, et fais-en autant à la citoyenne Spartacus.

BERTRAND. Ça lui fera peut-être revenir ses couleurs, car elle est fièrement pâle tout de même.

JEAN LENOIR. Ces diables de mariages, ça produit cet effet-là sur toutes les femmes... mais ça ne sera rien... demain elle n'y pensera plus...

(Cyprien entr'ouvre le rideau ; d'un geste Lisette le contient.)

AIR : *Je f'rai tant, tant, tant.*

T'souviens-tu qu'il y a six ans,
Ici notr' noce était prête ;
Je te dois, depuis ce tems,
Des intérêts, ma Lisette...
Je f'rai tant, tant, tant, tant, tant,
Que j'acquitterai ma dette,
Je f'rai tant, tant, tant, tant, tant,
Que d'moi tu seras content.

BERTRAND.

Même air.

Mais surtout n'oubliez pas
Que la France doit combattre ;
Nous avons besoin d'soldats,

Fait's en deux, puis trois, puis quatre ;
Fait's-en tant, tant, tant, tant, tant,
Que l'tambour venant à battre,
Fait's-en tant, tant, tant, tant, tant,
Qu'on en fasse un régiment.

CHŒUR.

Fait's-en, etc.

JEAN LENOIR. A propos de régiment, vous savez que les Prussiens sont entrés en Champagne?

TOUS. En Champagne!

JEAN LENOIR. C'est le maître d'école qui m'a appris cette nouvelle-là, et elle ne peut pas être fausse, car elle était hier annoncée tout au long dans le *Père Duchêne*.

LISETTE, *à part*. Ah! quelle idée... si je pouvais... essayons...

BERTRAND. Les Prussiens!... ah! c'est égal, j'espère bien qu'ils n'iront pas plus loin.

LISETTE. Sans doute, car tous les bons Français doivent se lever en masse pour aller les repousser.

JEAN LENOIR. Bravo!... v'là qu'est parlé, citoyenne.

LISETTE, *avec intention et jetant de tems en tems un regard vers l'alcove où est caché Cyprien*. Et s'il y avait ici quelqu'un qui hésitât à se rendre à la frontière, quand rien ne doit plus le retenir au pays natal... dût-il quitter tout ce qu'il aime, tout ce qui l'attache à la vie, je lui dirais : La voix du cœur doit se taire devant la voix de la patrie... partez, la France est sur le point d'être avilie... souillée par l'étranger, et si vous devez mourir, c'est seulement au milieu des camps et sur un champ de bataille que votre mort peut être honorable.

JEAN LENOIR. Diable, comme elle harangue bien, ma femme!... Vrai, j'irais de ce pas m'engager soldat, si je n'étais pas municipal.... Attends, attends, citoyenne, puisque tu es si bien disposée, j'ai justement un petit recueil de chansons patriotiques que j'ai acheté l'autre jour... il est sur la planche de mon alcove, et je vais....

(Il va pour se lever.)

LISETTE, *à part*. Oh! ciel! il est perdu!.. (*Arrêtant Lenoir.*) C'est inutile, je me rappelle les couplets qu'on chante au théâtre Feydeau dans le *Siége de Lille*, et je peux vous les répéter.

LENOIR, *se rasseyant*. A la bonne heure... Va pour les couplets du *Siége de Lille*!... Attention, vous autres.... et vous ferez chorus.

LISETTE.

AIR *du Siége de Lille.*

L'amour dans le cœur d'un Français,
L'amour fait le bonheur suprême;
Tous les matins sont pleins d'attraits
Auprès de la beauté qu'il aime.

(*Avec intention et jetant les yeux du côté de Cyprien.*)

Mais au premier son du tambour.
Il sacrifie
A sa patrie,
Son bien, sa vie et son amour.

(*Cyprien entr'ouvre le rideau et reprend le chœur avec tout le monde.*)

TOUS.

Mais au premier son du tambour, etc.

LISETTE.

A s'acquitter de son devoir
Un bon Français trouve des charmes;
De son amante au désespoir,
Il est fier d'essuyer les larmes.

(*Ici elle s'arrête et regarde encore du côté de Cyprien.*)

JEAN LENOIR. Eh bien! tu pleures?...

LISETTE, *vivement*. Moi!... non!...

Mais au premier son du tambour, etc.

(*Cyprien vient prendre la main de Lisette, sans être aperçu des autres paysans et part pour rejoindre les volontaires.*)

TOUS.

Mais au premier son du tambour, etc.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre représente la place du village que l'on a vue au premier acte. Sur la maison à droite, on voit deux plaques en cuivre sur lesquelles on lit : Notaire royal. Sur la maison, à gauche, on lit en très-grosses lettres : Jean Leblanc, marchand de vin.

SCENE PREMIÈRE.

PROSPER, *seul*, *sortant de l'étude*.

Ce 17 août 1815.. sont comparus par-devant nous. (*Il jette le contrat et la plume.*) Non, je ne copierai pas ce contrat de mariage... Voir celle que j'aime s'unir à un autre... quand je suis sûr de posséder son cœur... Oh! si cette bonne Mme Lisette n'était pas morte!... l'avons-nous pleurée!... elle

connaissait notre amour et l'encourageait, elle eût empêché ce mariage; mais par malheur voilà bientôt un an qu'elle n'est plus de ce monde. Pauvre Lisette!... l'a-t-on regrettée dans le pays!... encore si Mlle Lise, sa fille, qui est tout le portrait de sa mère, et qui a maintenant dix-huit ans, avait assez d'ascendant sur l'esprit de son père pour le décider à m'accorder sa main.... mais non, il ne veut rien entendre. Ah! voilà Mlle Lise!...

SCENE II.

PROSPER, LISE, *sortant du cabaret.*

LISE. Comment, monsieur Prosper, vous n'êtes pas à votre étude?

PROSPER. Je n'ai pas eu le courage d'y rester... Votre père est là, avec mon patron et M. Bertrand, votre futur beau-père... ils conviennent des conditions de votre contrat de mariage.... et, comme on voulait me forcer de le rédiger, j'ai mieux aimé sortir.

LISE. En épouser un autre que vous!.. moi qui vous aime tant! mon Dieu! qu'est-ce que je vais devenir?

PROSPER. Et moi donc, tenez, j'aimerais mieux me brûler la cervelle que de vous voir appartenir au fils de M. Bertrand.... C'est votre faute aussi, mamzelle, si vous aviez tenu ferme quand votre père vous a parlé de ce mariage.

LISE. Dites donc que c'est vous qui en êtes cause, car enfin, si vous n'étiez pas toujours à lui parler politique.... à lui vanter Napoléon, lui qui est si royaliste, depuis que les Bourbons sont revenus et qu'on l'a fait maire de sa commune.... Comment allons-nous faire maintenant que je n'ai plus là ma pauvre mère pour me protéger et me défendre?

PROSPER. Votre mère... oh! il me semble que je l'aurais bien aimée... on dit qu'elle vous ressemblait tant!...

LISE. Oui, tout le monde assure que je suis son portrait vivant et qu'on m'aurait prise pour elle quand elle avait mon âge... mais je l'ai toujours trouvée bien plus jolie que moi, et avec ça si bonne, si tendre! ça n'est pas elle qui m'aurait forcée d'épouser le fils de ce Bertrand... Mais voilà mon père qui sort de chez votre notaire... il ne faut pas que nous ayons l'air de causer ensemble.

(Elle fait semblant de ranger les verres qui sont sur la table; Prosper se retire un peu à l'écart.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, JEAN LENOIR *et* BERTRAND, *sortant de la maison du notaire.*

(Lenoir porte une large croix du lys à sa boutonnière et une cocarde blanche à son chapeau.)

LENOIR, *tenant un papier à la main et fredonnant.*

Vive Henri quatre, etc.

Ah! enfin voilà notre contrat bien en règle et demain nos enfans seront unis. (*Apercevant Lise.*) Eh bien! Lise, tu ne vas pas t'habiller pour la cérémonie?

LISE. Comment, mon père, c'est pour aujourd'hui!

LENOIR. Ton mariage à la mairie... et demain à l'église.

PROSPER. Qu'entends-je? (*S'approchant vivement.*) Parbleu, monsieur Leblanc, vous êtes bien pressé de faire le malheur de votre fille.

BERTRAND. Comment, comment, son malheur! en épousant mon fils Gogo?

LENOIR. Silence, Bertrand, ne compromettez pas ta dignité d'adjoint en répondant à ce jeune et impétueux sans-culotte.

PROSPER. Sans-culotte vous-même, entendez-vous?

LENOIR. Si vous dites un mot de plus, j'ajouterai terroriste... anarchiste... clubiste et bonapartiste.

PROSPER. Tenez... vous n'êtes qu'une girouette!

LENOIR. Hein!.... je crois que vous m'insultez... Oh! je vous en prie, pas de mots à double entente!... Grâce à Dieu, je suis connu pour un bon royaliste... j'ai des certificats qui prouvent que j'ai émigré... des certificats de civisme... non, je veux dire de royalisme!...

BERTRAND, *bas à Lenoir.* Prends garde, tu t'embrouilles...

LISE. Allons, mon père, ne vous fâchez pas... M. Prosper a voulu plaisanter. (*A Prosper.*) Et vous, taisez-vous, vilain taquin!... Quand je vous dis que c'est votre mauvais caractère qui sera cause de notre malheur.

BERTRAND. Allons, allons, assez causé... je n'en vais prévenir mon fils Gogo... Toi, va te préparer ainsi que la mariée.

LENOIR. C'est cela... rentrez, mademoiselle. (*Il lui prend le bras, et jette sur Pros-*

per un regard sur ieux.) Hum !... sans-culotte !.. (*A part.*) J'ai cassé ma bretelle.

(Il rentre avec Lise dans la maison.)

SCÈNE III.

PROSPER, *seul.*

Allons, voilà que mon mariage avec Mlle Lise est plus impossible que jamais !.. oh! ça ne sera pas, dussé-je me battre avec Gogo, avec M. Bertrand, avec M. Lenoir, avec tout le monde.. Me battre !.. quand je les tuerais tous, ça ne serait pas encore le bon moyen.. il faut en trouver un autre... voyons... cherchons...

(Il rentre à son étude et s'assied devant un bureau. On le voit à travers la fenêtre.)

SCÈNE IV.

PROSPER, *dans l'étude*, CYPRIEN, *en vieux militaire, chapeau à cornes, la croix d'honneur et une jambe de bois.*

CYPRIEN.

AIR : *Bon voyage, cher Dumollet.*

Viv' la guerre !
Joyeux troupier,
C'est un métier
Qu'aux autres je préfère !
Oui, la guerre
Est un beau métier,
Quand on en r'vient sans se faire estropier.
Vieux fantassin, je n'suis plus très-ingambe
Sur l'champ d'bataille autrefois j'allais mieux.
J'viens d'faire pourtant cinq lieues avec un'jambe
Si j'calcul' bien, c'est comm' dix avec deux.
Viv' la guerre, etc.

(*Il regarde autour de lui.*)

Ah ! me voilà donc dans le village que je n'ai pas revu depuis vingt-trois ans.. en entront, le cœur me battait presque comme le soir où j'en suis parti pour aller rosser les Prussiens... c'est que, dans ce tems-là, je laissais ici un bien que je n'aurais pas voulu perdre... même au prix de ma vie !

AIR : *Te souviens-tu, Marie.*

Il m'en souvient, Lisette,
Me fit beaucoup souffrir...
Et pourtant je regrette
Ses maux qui font plaisir.
Si j'ai bonne mémoire,
Je pleurais nuit et jour.
Mais soudain la victoire
Sut me plaire à son tour ;
Sans l'amour de la gloire,
Je serais mort d'amour.

Même air.

Quand je quittai Lisette,
J'arrivai dans les camps,
L'amitié fut parfaite
Avec les bons enfans.
Aimant à la folie,
Les lauriers, le tambour,
Maintenant je m'écrie
Et la nuit et le jour :
Amour de la patrie,
Et jamais d'autre amour.

Et cependant, malgré tous ces beaux projets-là, mon cœur est toujours resté fidèle à son chef de file... Le souvenir de Lisette me suivait partout ! c'était comme l'aigle de mon drapeau.. je ne le perdais jamais de vue... toujours prêt à mourir pour lui... Mais, si je m'oriente bien, ça doit être ici la place où logeait ce diable de Jean Lenoir, le cabaretier, et qui doit être maintenant l'heureux époux de... Hum ! ce nom-là fait mal à prononcer... voilà encore son cabaret... (*Il lit.*) « Jean Leblanc. » Ce n'est pas ça... diable ! il paraît qu'il a vendu son fonds... est-ce qu'ils auraient quitté le pays ?.. il faut que je m'en informe... mais je ne vois personne à qui demander... (*Apercevant Prosper à la fenêtre.*) Voilà un jeune homme... Eh ! dites donc, l'ami...

PROSPER. Plaît-il, monsieur ?...

CYPRIEN. Venez un peu ici... (*Prosper entre.*) Vous êtes de ce village... moi, voilà vingt-trois ans que j'en suis parti... et j'aurais quelques renseignemens à vous demander sur un certain Jean Lenoir.

PROSPER. Jean Lenoir... vous êtes devant sa porte.

AIR : *Tenez, moi, je suis sans malice.*

Son cabaret est sur la place,
On l'aperçoit lorsque l'on passe.

CYPRIEN, *à part.*

C'est toujours là... bon, j'ai l'espoir,
O Lisette, de te revoir.

PROSPER.

Mais en lui, depuis votre absence,
Vous trouv'rez du chang'ment, je pense.

CYPRIEN, *montrant le nom écrit sur le cabaret.*

Oui, d'après son nom l'on comprend
Qu'il a changé du noir au blanc.

PROSPER. Monsieur est militaire, à ce qu'il paraît ?

CYPRIEN. Oui, capitaine en retraite, pour cause d'une jambe de moins qui, après la bataille de Waterloo, a manqué à l'appel.... et je reviens dans ce village de Bourgogne où j'ai laissé quelques anciens amis, auprès desquels je veux manger le revenu de ma petite pension, et les deux cent cinquante francs de ma croix d'honneur.... Avec ça, on n'a pas de quoi rouler carrosse, mais on peut encore obliger de tems en tems quelque vieux soldat qui n'a pas de quoi fumer

sa pipe, ou boire un petit verre... il ne faut pas être égoïste.

PROSPER. Une pension et la croix !.... vous êtes bienheureux !

CYPRIEN, *frappant sur sa jambe.* Merci!.. si vous appelez cela un bonheur....

PROSPER. Oh ! c'est que moi, je n'ai plus qu'à me brûler la cervelle.... quand on voit celle qu'on adore et dont on est aimé, sur le point d'être mariée à un autre!...

CYPRIEN. Celle qu'on adore.... mariée à un autre! Oui, oui, je connais ça.... le fait est que c'est vexant, saperjeu !.... mais cependant, quand on ne peut pas l'empêcher.

PROSPER. Tout ça est possible, mais si on me refuse celle que j'aime.... plutôt que de la voir appartenir à un autre... je l'enlève.... je l'emmène loin d'ici... au diable.... je ne sais où.... je l'épouse de force ou de bonne volonté.... et ce sera de bonne volonté, parce que je la connais... elle fera tout ce que je voudrai !

CYPRIEN. Allons, du calme, conscrit, et avant de vous enflammer... donnez-moi es renseignemens dont j'ai besoin... parez-moi de M. Leblanc....

PROSPER. Il faut que vous sachiez d'abord que sa femme...

UNE VOIX, *chez le notaire.* Prosper! Prosper!...

PROSPER. Pardon, monsieur, mon patron m'appelle...

CYPRIEN. Que le diable l'emporte !.... (*Reconduisant Prosper.*) Allez, jeune homme, mais si vous avez un moment de libre, venez me retrouver, je vous montrerai la charge en douze tems, et morbleu ! avec ça et du cœur, on fait le tour de l'Europe.

SCENE V.

CYPRIEN, *seul.*

Il est gentil, ce petit blanc-bec, il me rappelle mon jeune tems.... quand j'étais amoureux de Lisette.... Je vais donc la revoir... sans doute elle est encore bonne et jolie... Cependant, elle doit être un peu chiffonnée... si j'en juge d'après moi... Il est vrai qu'elle n'a pas fait la guerre.... N'importe, belle ou laide, je sens que je donnerais encore ma vie pour elle.... Asseyons-nous en dehors de son cabaret... et demandons une bouteille de vin... cela me fournira l'occasion de prendre quelques renseignemens. Milz'yeux !... je sens mon cœur qui bat la générale... Allons, allons, du courage! (*Il s'assied devant une table et appelle.*) Holà! eh! garçon !... la fille!..

(Il frappe avec sa canne.)

SCÈNE VI.

CYPRIEN, LISE, *accourant.*

LISE. Voilà ! voilà !... on y va! qu'est-ce que demande monsieur le militaire?

CYPRIEN. Je demande... (*La regardant.*) O ciel !... en croirai-je mes yeux !...

LISE, *reculant.* Eh bien ! qu'est-ce qu'il a donc à me regarder comme ça?

CYPRIEN. Ces traits !... ce son de voix! cette tournure!... c'est elle !...

LISE. Certainement que c'est moi.

CYPRIEN. Oh ! non, non... c'est impossible !... Lisette ne peut être si jeune, si fraîche...

LISE. Lisette.... qui vous a dit mon nom ?

CYPRIEN. Son nom!... il ne manquait plus que ça pour compléter l'illusion.... Est-ce que je fais un songe ? est-ce que j'ai dormi pendant vingt-trois ans.

(*Avec feu.*)

AIR : *Lisette, dont l'empire.*

Voilà bien sa figure,
Voilà ses traits piquans,
Sa grâce et sa tournure,
Et ses yeux de vingt ans!
Ma foi! si c'est un rêve,
Qui me r'trac' le passé,
Que gaîment il s'achève,
Comme il a commencé!
Lisette, ma Lisette,
C'est toi
Que je revoi!
Pour qu'l'erreur soit complète
Ma p'tit' Lisette,
Vite embrasse-moi.

(*Il va pour l'embrasser.*)

LISETTE, *reculant.* Voulez-vous bien finir?

CYPRIEN.

Même air.

Eh quoi ! jeune fillette,
Un baiser te fait peur?
Tu n'es donc pas Lisette,
Adieu, ma douce erreur!
Pourtant v'là son image,
Moi, qui ris des amans,
J'sens mon cœur, à mon âge,
Qui bat comme à vingt ans.
Lisette, ma grisette,
Si c'est toi,
Que je r'voi,
N'attends pas, ma Lisette,
Que j'te répète,
Vite embrasse-moi.

LISE. Ah ça! qu'avez-vous donc à me

chanter tout ça !... je ne vous ai jamais vu, moi !

CYPRIEN. Il est donc vrai !... ce n'est pas elle !... mais vous m'expliquerez ce mystère, jeune fille... C'était bien ici, pourtant, que je devais retrouver Lisette Durand ...

LISE. Lisette Durand.... c'est le nom de ma mère.

CYPRIEN. De votre mère... la femme de Jean Lenoir ?

LISE. Aujourd'hui Jean Leblanc.

CYPRIEN. Et c'est bien ici qu'elle demeure ?

LISE. Oui, c'est bien ici qu'elle demeurait.... mais depuis un an...

CYPRIEN. Eh bien ! depuis un an ?...

LISE, *tristement.* Elle n'est plus avec nous... c'est là-bas, au bout du village... auprès de l'église... Vous savez... où il a une croix.

CYPRIEN. Quoi ! elle serait...

LISE. Morte !...

CYPRIEN. Morte !...

LISE. Nous l'avons bien pleurée... moi surtout !... Elle était si bonne !... elle m'aimait tant !... Aussi, tous les jours, je vais m'agenouiller devant son dernier asile, pour prier le ciel de lui donner là-haut un bonheur qu'elle n'a jamais pu trouver ici-bas... car, tant que ma pauvre mère a vécu, elle a conservé un chagrin secret... dont je ne puis encore comprendre le motif.

CYPRIEN, *à part.* Pauvre Lisette ! moi je le comprends.

AIR *de l'Angélus*

Je ne la verrai plus, hélas !
Adieu, ma dernière espérance !
Ah ! loin d'elle dans les combats,
J'aurais dû mourir pour la France !

(*Prenant la main de Lise.*)

Chaque soir, avec vous, je veux,
Sur sa tombe, en ami fidèle,
M'agenouiller... car c'est nous deux
Qui devons prier Dieu pour elle.

LISE, *troublée.* Vous l'avez donc aimée aussi, vous ?

CYPRIEN. Oh ! oui, morbleu ! Personne, je crois, ne l'a jamais tant aimée que moi.

LISE. Mais qui donc êtes-vous ?

CYPRIEN. Son meilleur ami ; car je lui dus autrefois la liberté, l'honneur et la vie.

LISE. Oh ! cela ne m'étonne pas ; elle était si obligeante, si généreuse !

CYPRIEN, *à part.* Oui... trop peut-être ! Mais, silence, Cyprien... sa mémoire doit rester pure, comme le fut son cœur !.. Et dire que jamais je ne pourrai la revoir !... qu'elle n'existe plus !

LISE, *s'approchant de lui avec intérêt.* Eh bien ! qu'avez-vous donc ? vous pleurez ?

CYPRIEN, *essuyant ses larmes.* Mais, non... je la reverrai... elle existe encore ; car la voilà telle qu'elle était à vingt ans, telle que je la vis autrefois, quand, par ordre de ma vieille tante, je traversais ce village pour aller me faire bénédictin.... (*Lise fait un mouvement.*) Oui, mon enfant, sans elle je serais curé ; je ferais des sermons, je chanterais matines, au lieu de chanter des refrains de soldats... Mais ne parlons plus de ça... Tout ce que je vous demande, à vous, jeune fille, c'est de m'accorder un peu de l'amitié que votre mère eut pour moi.

LISE. Oh ! je vous le promets ; car je ne sais... mais ce que vous m'avez dit sur ma mère... ces larmes que j'ai vu couler de vos yeux... tout ça a déjà fait naître dans mon cœur cette confiance, cette amitié que vous me demandez.

CYPRIEN. Merci ; ça me fait plaisir... parce que, maintenant, je n'ai plus que vous à aimer... Je me figurerai que c'est Lisette, et cette illusion-là me donnera quelques beaux jours de plus... Vous lui ressemblez tant !

LISE. C'est vrai que maman me répétait toujours que je lui ressemblais sous tous les rapports, et je crois qu'elle avait raison.

AIR : *Lise chantait dans la prairie.*

On me dit légère et coquette ;
C'est possibl', je l'suis un p'tit brin...
Mais j'prends souvent sur ma toilette,
Pour rendr' service à mon prochain.
J'pay' l'école à la p'tit Fanchette,
L'tabac du père Mathurin,
Et j'mèn' prom'ner la vieill' Babette.

CYPRIEN, *attendri.*

Voilà bien, voilà bien le cœur de Lisette.

LISE.

Même air.

J'aime quelqu'un... c'est êtr' coupable...
Mais pour moi l'amour est sacré.
Si l'on m'le refus', je suis capable
De l'épouser, bon gré, mal gré !
Que l'malheur menace sa tête,
On verra si je m'dévoûrai...
A mourir pour lui je suis prête.

CYPRIEN, *l'embrassant.*

Voilà bien (*bis*) l'amour de Lisette..

Vous aimez quelqu'un, dites-vous... Attendez donc... n'est-ce pas un petit jeune homme qui demeure là ?

LISE. Justement, monsieur ! Bon, aimable, brave, mauvaise tête... très-joli

garçon, et bonapartiste comme un enragé, ce qui fait que mon père, qui vient de se faire royaliste, il y un an, veut me donner à un autre que je déteste !

CYPRIEN. C'est ça même ; je connais l'histoire... Mais soyez tranquille et ayez confiance dans votre vieil ami.

LISE. J'entends du bruit ; c'est mon futur... On vient me chercher pour la signature du contrat.

CYPRIEN. En ce cas-là, entrez un moment avec moi chez le notaire.

LISE. Comment, monsieur, vous voulez ?...

CYPRIEN. Chut !... songez que je suis votre guidon, votre capitaine, et que vous devez m'obéir !

AIR : *Gai, musiciens.*

Vite, avec moi venez dans son étude,
Allons trouver vot' petit amoureux..
D'la confiance et plus d'inquiétude ;
J'espèr' bientôt vous unir tous les deux.

(*A part.*)

J'l'avais promis, ô ma pauvre Lisette !
Mais je n'ai pu te donner le bonheur.
Sur ton enfant j'acquitterai ma dette ..
Du haut des cieux tu verras qu'j'ai d'l'honneur.

ENSEMBLE.

Vite, avec moi, etc.

LISE.

Puisqu'il le faut, je vais dans son étude.
Avec plaisir rejoindr' mon amoureux.
D'puis qu'vous êt's là, j'ai moins d'inquiétude,
Ah ! puissiez-vous nous unir tous les deux !

(*Elle entre dans la maison du notaire avec Cyprien.*)

SCENE VII.

LENOIR, BERTRAND, GOGO, PAYSANS, PAYSANNES, *en toilette et avec des bouquets ; un peu après*, CYPRIEN.

(Plusieurs paysans s'approchent du cabaret et appellent.)

LES PAYSANS. Monsieur le maire !..... monsieur le maire !...

JEAN LENOIR, *entrant suivi de Bertrand.* Me voilà ! me voilà... ne vous impatientez pas... Voyons, tout le monde est-il là? (*Il passe les paysans en revue.*) Très-bien.

CYPRIEN, *à part en entrant.* Le voilà ! c'est drôle... il n'est pas changé... toujours aussi laid ! (*L'arrêtant au moment où il va pour entrer chez lui.*) Un instant, municipal !

JEAN LENOIR. Qu'appelez-vous municipal ?... Si vous vouliez bien dire M. le maire...

CYPRIEN. Eh bien ! donc, monsieur Jean Lenoir ?

JEAN LENOIR. Monsieur, je ne m'appelle pas Lenoir.

CYPRIEN. Alors, monsieur Lerouge....

JEAN LENOIR. Je ne m'appelle pas Lerouge, je me nomme Leblanc, je suis le maire Leblanc.

CYPRIEN. Lenoir, Lerouge, Leblanc... voilà de quoi faire un nom tricolore.

JEAN LENOIR. Tricolore ! mon cher monsieur, vous m'avez l'air d'un vieux grognard... d'un de ces enragés qui ont servi sous l'autre... Enfin, n'importe, je daigne vous écouter.

CYPRIEN. Tenez, voilà une lettre pour vous, lisez-la, et ensuite nous causerons.

JEAN LENOIR, *prenant la lettre.* Une lettre pour moi... Que vois-je?.. c'est l'écriture de ma fille.

(Lisant.)

« Mon cher papa, vous voulez me faire » épouser un homme que je n'aime pas, » un espèce d'imbécille, de nigaud... » Qu'est-ce à dire?

BERTRAND. Un nigaud... Gogo !

CYPRIEN. C'est écrit : continuez.

JEAN LENOIR, *lisant.* « Mon cœur ap- » partient à un autre qui mérite mon » amour... Il m'a proposé de m'enlever. »

TOUS. De l'enlever !

CYPRIEN. C'est encore écrit : continuez toujours.

JEAN LENOIR. « J'ai accepté, et je pars » à l'instant même avec M. Prosper. Vo- » tre fille respectueuse et soumise. » Qu'ai-je lu?.. Et vous croyez que je souffrirai... Vite, qu'on aille chercher le garde champêtre, les gendarmes, le procureur du roi, tout le bataclan, et qu'on poursuive les fugitifs sur toutes les routes... Moi, je vais ceindre mon écharpe, et je saurai prouver aujourd'hui que je suis père et maire !

(Pendant le chœur suivant il rentre et ressort un instant après.)

CHŒUR.

AIR *du Maçon.*

Ah ! grand Dieu ! pour le village
Quel terrible événement !
Le jour de son mariage
S'enfuir avec son amant !
Courons après la volage
Et ram'nons-la promptement.

(*Ils sortent.*)

SCENE VIII.

CYPRIEN, *puis* JEAN LENOIR.

CYPRIEN. C'est ça ; courez après la fugitive : vous serez bien malins si vous l'attrapez.

JEAN LENOIR, *sortant de la maison, revêtu d'une écharpe tricolore.* Voilà l'autorité en tenue légale... Maintenant nous allons voir... (*Il va pour sortir; Cyprien l'arrête par son écharpe.*) Ah! mon Dieu! quelle erreur!... dans mon trouble, dans ma précipitation... Courons vite cacher cet emblême séditieux.

CYPRIEN, *le retenant.* Ce n'est pas la peine : ça pourra vous servir plus tard.

JEAN LENOIR, *arrachant l'écharpe et la jetant dans la chambre.* Monsieur...

CYPRIEN. Allons, allons, remettez-vous; car voilà le moment que j'attendais pour causer avec vous tranquillement.

JEAN LENOIR. Causer! quand ma fille est en fuite!... quand...

(Il va pour sortir.)

CYPRIEN, *l'arrêtant.* C'est justement pour vous parler d'elle que je suis là... Voyons, Jean, la main sur la conscience, vous aimez votre fille, pas vrai?

JEAN LENOIR, *attendri.* Si je l'aime!... Oui, monsieur; et c'est surtout dans des momens comme ça qu'on sait...

CYPRIEN. Je vous crois; car il faudrait avoir un mauvais cœur pour ne pas aimer une fille comme la vôtre... et je sais que si vous avez été ambitieux et girouette, vous n'êtes pourtant pas un méchant homme.,. Aussi, je venais vous dire que je pourrais peut-être vous rendre votre fille...

JEAN LENOIR. Me rendre ma fille!... Ah! parlez; je vous ferai avoir tout ce que vous voudrez; une place, un débit de tabac... un bureau de papier timbré..

CYPRIEN. Merci! je ne tiens pas aux honneurs : tout ce que je vous demande, c'est une promesse.

JEAN LENOIR. Laquelle?

CYPRIEN. Celle de faire le bonheur de votre fille, en l'unissant à celui qu'elle aime.

JEAN LENOIR. Comment!... un séducteur!... un drôle qui se permet d'inspirer de l'amour à une jeune personne sans expérience... qui ose l'enlever de la maison paternelle!... ça ne s'est jamais vu.

CYPRIEN. Allons donc!... vous n'avez pas de mémoire. et tenez... je pourrais, à propos de ça, vous rappeler certaine aventure qui date, je crois, de l'année 1786...

JEAN LENOIR, *comme frappé d'un souvenir.* Hein! 1786.

CYPRIEN. Il y avait dans ce village une jeune fille, jolie, tendre et bonne..... comme Lise...

JEAN LENOIR, *attendri.* Oui, oui, je m'en souviens.

CYPRIEN. On voulait aussi la marier à un homme qu'elle n'aimait pas.

JEAN LENOIR, *étonné.* Comment pouvez-vous savoir ça?

CYPRIEN. Quand survint au village un jeune garçon, un peu simple, un peu naïf... qu'elle aima et qui fut préféré à l'autre... si bien qu'elle s'enfuit avec lui, le jour même de son mariage, et au moment où elle allait recevoir le prix de vertu.

JEAN LENOIR. Tout cela n'est que trop vrai ; mais, ce que vous ignorez sans doute, c'est que cet amant infortuné... cet homme respectable, abandonné pour un inconnu... pour un blanc-bec...

CYPRIEN. C'était vous!

JEAN LENOIR. Comment, vous savez encore...

CYPRIEN. Corbleu!.... j'en sais bien d'autres... puisque cet inconnu... ce blanc-bec...

JEAN LENOIR. Eh bien?

CYPRIEN. C'était moi!

JEAN LENOIR. *très-étonné.* Vous! pas possible! vous seriez ce petit jeune homme?

CYPRIEN. Devenu vieux grognard..... comme vous disiez tout-à-l'heure..... et votre fille a fait comme sa mère.

JEAN LENOIR. Oui, j'aurais dû prévoir... oui, la force du sang.

CYPRIEN. Vous auriez dû songer qu'à vingt ans il faut qu'une femme aime et qu'elle soit aimée.

JEAN LENOIR, *pleurant à chaudes larmes.* Vous avez raison... Tenez, je suis ce que j'ai toujours été...

CYPRIEN. Un ambitieux!

JEAN LENOIR, *pleurant toujours.* Un imbécille!

CYPRIEN. Un entêté!

JEAN LENOIR, *pleurant encore plus fort.* Un mauvais père!..... et pourtant j'aime ma fille... oui, je l'aime... et maintenant qu'elle me quitte, qu'elle m'abandonne... je sens que je lui pardonnerais, que je l'embrasserais... parce que tout ce qui est arrivé... c'est ma faute, voyez-vous... je m'en voudrai toujours!...

(Il sanglotte. En ce moment Lise et Propér entrent doucement en scène.)

AIR : *Eh! non, non, non.*

Elle a fui ma maison
Pour une autre retraite

CYPRIEN.

Puisqu'elle a son pardon
Maint'nant la paix est faite
Eh ! zon, zon, zon,
Vite embrassez Lisette
Eh ! zon, zon, zon,
Et mariez Lison.

Ma fille ! comment, c'est toi, tu n'étais donc pas partie ?

LISE. Je n'ai pas bougé de là.

JEAN LENOIR. Ah !.. je commence à comprendre, vous avez voulu rire à mes dépens... vous vous êtes moqué de moi...

CYPRIEN. Un peu...

JEAN LENOIR, *s'animant*. Et vous avez employé la ruse pour m'escamoter un consentement...

CYPRIEN, *fronçant le sourcil*. Eh bien ?

JEAN LENOIR. Que je me fais un vrai plaisir de ratifier..... Mais, j'entends toute la noce... vous allez voir si j'ai du caractère.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, BERTRAND, *suivi des paysans armés de faux, de fourches, etc.*

JEAN LENOIR. Assez... assez, je suis touché de votre zèle... mais les fugitifs sont retrouvés... Il n'y a rien de changé au contrat.

LISE. Que le nom du futur qui s'appellera Prosper au lieu de s'appeler Gogo.

BERTRAND. Par exemple !

JEAN LENOIR. Ne te fâche pas, mon ami Bertrand, je t'expliquerai tout... et puis, d'ailleurs, j'ai donné ma parole, et tu sais que quand j'ai pris un parti..... je ne change jamais.

CYPRIEN. Il est toujours le même... (*Prenant Lise par la main.*) Ah ça ! mon enfant, je vous recommande de bien aimer votre mari.

LISE. Soyez tranquille... je ne l'aime que trop.

CYPRIEN. Aimez-le assez... ça suffit... trop rend quelquefois infidèle...

LISE. Moi, infidèle !... jamais !

CYPRIEN, *à part*. Lisette m'en disait autant !... pauvre Prosper !

LISE *au public*.

AIR : *Lise chantait dans la prairie.*

Vous avez tous connu ma mère,
Partout on la chante aujourd'hui;
C'est Béranger qui fut son père,
Ce nom-là doit m'servir d'appui.
Par égard pour notre poëte
Ah ! daignez m'accueillir aussi!
En m'traitant comm'la chansonnette
Adoptez (*bis*) la fill'de Lisette.

FIN.

NOTA.

Les directeurs de province qui trouveraient la pièce trop embarassante en cinq actes, pourraient la jouer en *trois actes* seulement ; alors on passerait les deuxième et troisième actes en faisant les changemens suivans :

SCENE III.

(Du quatrième tableau.)

LISETTE, *seule*.

Mariée! Mariée à un autre!.. Oh! mon Dieu! voilà le plus grand sacrifice que je pouvais lui faire... mais tâchons d'oublier mes tourmens!

AIR *du Pré aux Clercs*.

J'ai vu la richesse
Briller à mes yeux,
Un peu de tendresse
Me charmait bien mieux.
Pour toujours la sienne
Dut m'appartenir,
Ah! charmons ma peine
Par le souvenir!

Puis à la scène quatrième, après les mots, *libres, heureux et insoucians*, Cyprien ajoute *dans notre mansarde*..

AIR : *Eh! non, non, non,*
Vous n'êtes plus Lisette.

Certain soir, en rentrant,
Je vis, de la chambrette,
Un officier galant
S'évader en cachette.
Eh! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette;
Eh! non, non, non.
Ne portez plus ce nom.

LISETTE. Ton sort, ta liberté étaient menacés ; tu allais être arraché à ma tendresse ; un baiser seul pouvait te préserver du danger et mériter ta grâce... et je ne cessais pas d'être pure... Ah! quelle femme à ma place eût refusé de l'obtenir à ce prix!

CYPRIEN. Mais plus tard, quand le hasard me fit vous retrouver chez M. Dupré, le riche fermier-général?

Même air.

Ah! c'était encor vous,
Vous, en riche toilette,
Vous avec des bijoux,
Vous avec une aigrette...
Eh! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette;
Eh! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

LISETTE. Ton honneur m'était si précieux! tu l'avais compromis par une imprudence, en jouant une somme de six mille francs, que M. Dupré t'avait confiée, quand il était procureur et que tu travaillais chez lui.

CYPRIEN, *avec chaleur*. Je la lui ai remboursée depuis...

LISETTE. Oh! je le sais...

CYPRIEN. Mais maintenant?

LISETTE. Maintenant... si je n'avais eu la force d'accomplir ce dernier sacrifice...

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ. RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

LA
GRACE DE DIEU,

DRAME EN CINQ ACTES,

(MÊLÉ DE CHANT)

DE MM. D'ENNERY ET GUSTAVE LEMOINE,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Gaîté, le 16 janvier 1841.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE COMMANDEUR DE BOISFLEURY	MM.	NEUVILLE.
LE MARQUIS DE SIVRY, sous le nom d'André (jeune 1er rôle).		SURVILLE.
LOUSTALOT, père de Marie		JOSEPH.
PIERROT		FRANCISQUE Je.
LE CURÉ		PRADIER.
JACQUOT		CHARLET.
LAROQUE, intendant du commandeur		FOURNEL.
CHARLOT		D'HARCOURT.
SAINT-JEAN, domestique du commandeur		FONBONNE.
MARIE	Mes	CLARISSE.
CHONCHON		LÉONTINE.
LA MARQUISE DE SIVRY		STÉPHANIE.
MADELEINE LOUSTALOT		CHÉZA.
UNE FEMME DE CHAMBRE		FANNY.
Mlle D'ELBÉE, personnage muet.		

NOTA.—La chanson que l'on chante au 3e acte est LA DOT D'AUVERGNE de Mlle Loïsa Puget (Album 1841). S'adresser, pour se procurer la musique, à M. Beancourt, chef d'orchestre du théâtre de la Gaîté, au Théâtre.

ACTE PREMIER.

L'intérieur d'un pauvre châlet. — Fond ouvert, par lequel on aperçoit un site pittoresque, dans les montagnes de la Savoie. A droite, près du fond, la porte d'une chambre.

SCÈNE I.

MADELEINE, PIERROT.

Au lever du rideau, Madeleine, assise dans un grand fauteuil de campagne, file près d'une table où se trouve une lampe allumée.—Pierrot entre du fond.

PIERROT.

Déjà à l'ouvrage, mère Loustalot?

MADELEINE.

Faut ben travailler, mon garçon.

PIERROT.

Faut pourtant pas vous tuer, non plus.

MADELEINE.

Oh! je ne crains pas la fatigue et les veilles, moi!... je suis forte!

PIERROT.

Ce n'est pas comme mamzelle Marie!... on ne

* Les indications sont prises de la gauche et de la droite de l'acteur. Le premier inscrit occupe la première place à droite.

dirait jamais qu'elle est de vous, celle-là!... elle a plutôt l'air d'une demoiselle de la ville, que d'une Savoyarde!...ous qu'all' est donc, à c' matin?

MADELEINE, bas.

Elle dort!... C'est jeune... ça a besoin de sommeil!... mais, moi, je travaille!... ça fait qu' comme ça, elle dort plus long-temps et que l'ouvrage n'en souffre pas.

PIERROT, attendri.

C'est-y ça une bonne mère!.. ça me rappelle la mienne!... La pauvre mère Pitou!

AIR : Du Garde-moulin. (LOÏSA PUGET.)

All' m'aimait, la pauvre chèr' femme!...
Tout autant... et p'tê'tre encor mieux!...
J'étais le bijou de son ame!
J'étais la prunell' de ses yeux!
N' te fatigu' pas, me disait-elle,
N' te fatigu' donc pas, mon garçon!...
D' son vivant, toujours avec zèle
J'ai ben pratiqué sa leçon...

(Pleurant.) Oh! oui... j' puis le dire... que j' lui obéissais, en bon fils!

A présent qu' all' n'est plus, pauvr' mère!
Son conseil, je l'ai respecté!...
Et je continue à rien faire,
Pour toujours fair' sa volonté.

Il paraîtrait donc que Mlle Marie ne partira pas aujourd'hui avec les autres, qui quittent le pays?...

MADELEINE, s'animant.

Partir... Marie!... mon enfant!... qu'est-ce qui a dit ça?... J'voudrais ben voir... par exemple, partir!... que d'autres aient ce courage-là... que d'autres se séparent de leurs enfans!... Moi, je garde le mien avec moi!...

PIERROT, vivement.

Et vous avez mon approbation, mère Loustalot!... Quoi qu'elle irait faire, dans ce grand Paris... je vous le demande?... Il en part de nos montagnes, pus qui n'en revient!... quand ils reviennent!...

MADELEINE.

Non, non, je ne me sépare pas comme ça de ma petite Marie! Dieu merci! son père et moi nous avons de bons bras! Eh ben! nous travaillerons pus fort donc! nous passerons les nuits, s'il le faut, comme je fais depuis un mois... Mais tant que nous aurons du pain, elle n'en manquera pas!... Elle n'aura pas besoin d'en aller mendier à Paris.

PIERROT, vivement.

Et vous avez de plus en plus mon approbation, mère Loustalot!... Tenez, moi, je ne suis qu'un pauvre chevrier... eh ben! vous me croirez si vous voulez, j'aime mieux manger du pain noir ici... que des épinards à Paris... On n'a rien, si vous voulez, mais on l'a!... et on en jouit au pays!

SCÈNE II.

MADELEINE, LOUSTALOT, PIERROT (1).

LOUSTALOT, arrivant de dehors; il est entré depuis un moment et il a posé son chapeau, au fond, sur un escabeau placé à sa gauche.

La belle avance!

PIERROT, se retournant.

Tiens! vous étiez là, père Loustalot!

LOUSTALOT, sombre pendant tout l'acte.

Mourir de misère là-bas, ou ici!... est-ce que ce n'est pas toujours la même chose?... A Paris, du moins, on a l'espoir de faire fortune! tandis qu'ici, la misère! toujours la misère!... les recors! les saisies! le diable!... c'est-à-dire, M. Laroque.

PIERROT.

Ah! oui, l'intendant de Mme la marquise! En v'là un, qui a une figure ingrate, pour exprimer l'amabilité!

MADELEINE.

Tu l'as donc vu, Antoine?

LOUSTALOT.

Je le quitte à présent.

MADELEINE, avec anxiété.

Eh bien! est-ce aujourd'hui qu'on adjuge notre fermage, ce petit morceau de bien, qui dépend du château de Sivry?

LOUSTALOT.

C'est aujourd'hui.

MADELEINE.

Eh!... as-tu espoir qu'on nous renouvelle?

LOUSTALOT.

Il n'y faut plus compter.

MADELEINE.

O mon Dieu!... (Elle travaille avec plus d'ardeur.)

LOUSTALOT, avec force.

Je l'ai supplié, comme je supplierais le bon Dieu!... il n'a rien voulu entendre.

PIERROT.

Le scélérat! le gueux! le sans-cœur! (Après un moment de réflexion.) C'est un vilain homme!

MADELEINE, à son mari.

Si tu avais été, au château, voir Mme la marquise, peut-être ben...

LOUSTALOT.

C'est inutile!... il y a trop de concurrens!... Jean Leblanc, Thomas Lavigne, Jacques Roussi!... et d'autres gros bonnets, qui ont de quoi!... qui peuvent donner caution, eux!... Ils l'emporteront!.. D'ailleurs ne sommes-nous pas en arrière d'un trimestre, avec M. Laroque?

MADELEINE.

Mais M. le curé avait promis qu'il lui parlerait pour nous.

(1) Loustalot et Pierrot ont un léger accent des montagnes. (*Note des auteurs.*)

LOUSTALOT.

Il parlera, et ça n'y fera rien... M. Laroque est décidé à vendre aujourd'hui notre chaumière.

MADELEINE, se levant et quittant son rouet.

Vendre cette chaumière, où nous nous sommes mariés!... où ma mère est morte! où notre fille Marie est née! Est-ce-t-y Dieu possible? Qu'allons-nous devenir, Antoine, qu'allons-nous devenir?

LOUSTALOT, avec résignation.

Ce qu'il plaira à Dieu!... et à M. Laroque!

MADELEINE.

Silence! c'est Marie!

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARIE, entrant d'une porte à droite et déposant un panier sur un buffet, placé au fond.

MARIE.

AIR : de l'Éclair.

Comme l'alouette,
Joyeuse au matin,
S'élance et répète
Son gentil refrain;
A peine éveillée,
Je chante d'abord,
Et sous la feuillée,
Moi, je chante encor!*

PIERROT.

Le rossignol, dans le bocage, ne file pas des sons comme ça... Ah! non!... non!

MARIE.

Bonjour, mon père!

LOUSTALOT, durement.

Bonjour! (Il la baise au front.)

MARIE.

Bonjour, Pierrot!

PIERROT, joyeux.

Bonjour, mam'zelle Marie. (A part.) Est-elle gentille, à c' matin! l'est-elle!...

MARIE.

Mère, avant de t'embrasser, il faut que je te gronde... Tu ne m'éveilles jamais, moi je dors ferme!... et je te laisse travailler toute seule, comme hier, comme aujourd'hui... ce n'est pas bien ça. (Elle l'embrasse.)

PIERROT.

A-t-elle un cœur!

LOUSTALOT.

Elle a raison; tu en fais une paresseuse, une fainéante, comme si elle avait des rentes!... comme si un jour elle devait être marquise ou duchesse... Et qui sait l'avenir que Dieu lui garde?

MARIE.

Oh! je ne lui demande rien, que de ne pas me séparer de mon père, de ma bonne mère (à part.) et d'André!...

MADELEINE.

Et il t'entendra, Marie, il t'entendra, chère enfant! (Elle l'embrasse.)

PIERROT, qui est remonté au fond.

Tiens!... qu'est-ce que je vois donc là-bas?... Mais je ne me trompe pas... c'est lui!...

MARIE.

Qui donc?

PIERROT.

M. Laroque!

LOUSTALOT.

Déjà!...

PIERROT.

Avec un beau seigneur, ma foi, que je ne connais pas... Ils viennent de ce côté.

LOUSTALOT.

Sans doute pour nous donner notre congé!... Eh bien! qu'ils viennent!... je suis préparé à tout.

MARIE, étonnée.

Notre congé!... (Voyant sa mère qui sanglotte.) Mère!... qu'y a-t-il donc?... et pourquoi pleures-tu?

MADELEINE.

Tu ne le sauras que trop tôt, pauvre enfant!... Mais prie Dieu tout bas; car à présent, Dieu est notre seul espoir!

(Laroque paraît au fond, s'arrête et semble faire signe au commandeur qu'il peut se présenter.)

SCÈNE IV.

MARIE, MADELEINE, LOUSTALOT, LE COMMANDEUR, LAROQUE, PIERROT.

(Marie range la table de côté, et porte le rouet et la lampe dans l'intérieur, à droite. — Tout le monde salue profondément.)

PIERROT, à part, regardant Laroque.

Et dire que je ne me donnerai pas le plaisir de casser sur les côtes de ce grand échalas-là un fagot de ses pareils!

LE COMMANDEUR, au fond.

Tu dis donc, Laroque, que cette délirante fillette, que nous avons rencontrée, est enfouie dans cette cabane?

LAROQUE, bas au commandeur.

Oui, monseigneur; le père et la mère sont devant vous! (Il se retire avec respect.)

LE COMMANDEUR, à part.

Ah! diable! .. soyons éloquent et majestueux... (Arrivant en scène.) Bonnes gens... hum!. bonnes gens!... Bonjour, bonnes gens.

LOUSTALOT, saluant.

Monseigneur!...

* Madeleine, Marie, Loustalot, Pierrot.

LE COMMANDEUR.

Quel est celui d'entre vous qui s'appelle Antoine Loustalot?

LOUSTALOT.

Moi, monseigneur!

LE COMMANDEUR.

Brave homme, n'avez-vous pas une fille, qui va quelquefois, légère et folâtre, porter à manger aux ouvriers de la forêt? (Ici Marie reparait.)

LOUSTALOT.

Oui, monseigneur... la voilà... Avance donc, Marie... qu'as-tu fait pour nous attirer si bonne compagnie!...

MARIE, tremblante.

Moi, mon père, je n'ai rien fait! (A part.) Est-ce qu'on aurait vu André!

LE COMMANDEUR.

Maître Antoine, ne rudoyez pas cette belle enfant! (Il s'approche et lui prend la main.)

MARIE, le reconnaissant.

Ah! mon Dieu!

LE COMMANDEUR.

Remettez-vous, charmante demoiselle; je ne viens pas faire pleurer les deux plus beaux yeux savoyards que j'aie rencontrés.

LOUSTALOT, rudement.

Sous votre respect, monseigneur, elle est Marie tout court, à votre service...-nous n'avons pas de demoiselle chez nous.

LAROQUE, gravement.

Si elle ne l'est pas, elle peut le devenir!...

LOUSTALOT.

Je vous demande ben des excuses, monsieur Laroque, mais...

LE COMMANDEUR, bas à Laroque.

Tu ne m'avais pas trompé, Laroque, quelle misère!...

LAROQUE, bas au commandeur.

Monseigneur, la petite est à vous! (Ils parlent bas entre eux.)

MADELEINE, se disputant avec son mari.

J'te dis que j'le veux!...

LOUSTALOT, bas à sa femme.

J'te dis que je n'le veux pas.

LE COMMANDEUR, s'apercevant du débat des deux époux.

Eh bien! bonnes gens, de quoi s'agit-il?

MADELEINE *.

Monseigneur, tenez, voici le fait .. Nous sommes les fermiers de La Mare aux biches! qui appartient à Mme la marquise!... la Mare aux biches! vous savez?. . du beau domaine d'Sivry!... et comme not' Marie est sa filleule!

LE COMMANDEUR.

De la Mare aux biches!...

MADELEINE, vivement.

Oui, monseigneur!... à preuve qu'elle l'a tenue sur les fonts...

* Madeleine, Loustalot Marie, le Commandeur.

LE COMMANDEUR.

La Mare aux biches?...

PIERROT, vivement.

Oui, monseigneur!

MADELEINE, ne pouvant plus se contenir.

Et pourtant, si c'est pas une horreur!... parce que nous sommes en arrière d'un trimestre...

PIERROT.

D'un malheureux trimestre!

MADELEINE.

On a tout saisi chez nous... jusqu'à notre lit!

PIERROT, appuyant.

Jusqu'à leur vache... monseigneur. . qu'on a séparée d'son enfant!

MADELEINE.

Et demain, si nous n'avons pas payé, demain, cette chaumière!... où Marie est née! sera vendue!... (Faisant explosion.) Et tout ça... et tout ça, parce que monseigneur Laroque nous en veut.

PIERROT, s'avançant.

Oui, oui, monseigneur, il leur en veut!

LE COMMANDEUR, avec une sévérité affectée.

Qu'est-ce que j'apprends là?... comment! monsieur Laroque!...

LAROQUE.

Mais, monseigneur, c'est vous-même qui...

LE COMMANDEUR, l'interrompant.

Taisez-vous!... vous êtes un sot!...

PIERROT.

Jarni! ce n'est pas son parrain! mais il l'a bien baptisé!

LE COMMANDEUR, à part

Cet animal-là ne comprend jamais rien. (Haut.) Rassurez-vous, bonnes gens! il ne vous sera fait aucun mal... Je venais même vous dire, de la part de ma sœur, qu'elle s'intéressait beaucoup. . mais beaucoup... à votre enfant...

MARIE, à part*.

Comment!... elle ne m'a jamais vue!...

MADELEINE, avec joie.

Tu entends, notre homme!

LE COMMANDEUR.

Et qu'il ne tiendra qu'à elle de faire une fortune!...

MARIE

Est-il possible!

LE COMMANDEUR

Quant à cette ferme...j'en parlerai à ma sœur... qui ignore certainement tous ces détails... et je ne doute pas qu'elle n'ait égard à ma recommandation et ne vous conserve ses bonnes graces.

PIERROT et MADELEINE.

Quel bonheur!

LE COMMANDEUR.

En considération de la belle Marie!

* Loustalot, Marie Madeleine. le Commandeur.

MADELEINE.

Eh bien! Marie, réponds donc à monseigneur, et remercie-le de toutes ses bontés!

(Marie fait la révérence.)

LE COMMANDEUR, à part, descendant à l'avant-scène.

Un peu gauche!.. ça ne demande qu'à être déniaisée... je m'en charge. (Haut, à Laroque.) Monsieur Laroque, j'entends que toute poursuite cesse, aujourd'hui même, ou je vous chasse.

LAROQUE, saluant.

Du moment que monseigneur s'intéresse...

(Il remonte la scène.)

PIERROT, criant dans les oreilles du commandeur qui lui tourne le dos.

Vive monseigneur!

LE COMMANDEUR recule à droite en se bouchant les oreilles.

Quel est ce braillard!

LAROQUE.

C'est Pierrot, monseigneur, un chevrier de la montagne.

LE COMMANDEUR.

Il a l'air bien effaré, ce Pierrot!... Suis-moi, au château, mon garçon.

PIERROT, à part.

Au château!... qu'est-ce qui veut donc faire de moi!... son sommelier... ça me va!... ça me va! (Il se frotte les mains.)

LE COMMANDEUR, d'un air de protection.

Adieu, bonnes gens, adieu... Soyez sans crainte... tout cela s'arrangera, tout cela s'arrangera

PIERROT, braillant, en agitant son chapeau.

Vive monseigneur!

(Le commandeur sort avec Laroque et Pierrot.)

CHOEUR.

AIR : De la Lucie.

Honneur! honneur à monseigneur!
Par sa bonne visite,
Ici, monsieur le commandeur
Suspend toute poursuite.

LE COMMANDEUR.

Oui, ce jour vous délivrera
D'une crainte inquiète,
Votre ferme vous restera.

PIERROT.

Et ma fortune est faite!...

LE CHOEUR.

Honneur, etc. (Sortie.)

SCÈNE V.

LOUSTALOT, MADELEINE, MARIE.

MADELEINE, folle de joie, embrassant sa fille.

Eh bien! qu'est-ce que je te disais, Antoine? qu'elle nous sauverait!... ma petite Marie!... elle a toujours été heureuse!... elle fera notre bonheur à tous!

LOUSTALOT.

Dieu t'entende, femme! et allons manger la soupe. (Il sort par le côté à droite.)

MADELEINE, suivant son mari.

Viens-tu, Marie?

MARIE, avec embarras.

Non, mère, je n'ai pas le temps... La journée est déjà trop avancée, faut que j'aille conduire mes chèvres, et je déjeunerai dans la montagne. (A part.) Avec André!

LOUSTALOT, de l'intérieur.

Femme!

MADELEINE.

Hé bien, comme tu voudras... Me voici, me voici... (Elle rentre.)

SCÈNE VI.

MARIE.

Pauvre André, il n'est pas grand seigneur, lui!... ah! que j'aimerais bien mieux lui devoir cette protection, qu'à ce vilain commandeur, qui m'a fait si peur, le jour que je l'ai rencontré... Mais André est comme moi!... il est pauvre!... il n'a, m'a-t-il dit, pour toute fortune, que son petit commerce de colporteur!... et de plus, il m'a bien défendu de parler de notre rencontre à personne, même à M. le curé!... même à ma mère!... il est obligé de se cacher pendant quelque temps, dans nos montagnes... c'est un secret qu'il ne peut révéler encore...

AIR du Savoyard (de Bérat).

Hélas! je n'avais jamais
Fait à ma mère un mensonge!
Et maintenant, quand j'y songe,
J'ai pour elle des secrets!...
Et, le soir, lorsque je prie
Auprès d'elle, pourquoi donc,
Dans mon cœur, pauvre Marie!
Retrouvé-je un autre nom?...
Ah! si je n'aimais naguère
Qu'elle en ce monde... aujourd'hui,
Ce qui n'est plus à ma mère,
Dans mon cœur, est donc à lui!...

A présent, il m'attend, j'en suis sûre... il va venir, comme toujours, me demander du lait de mes chèvres.. il s'asseoira près de moi... nous déjeunerons ensemble... et puis, nous causerons bien gentiment!... la journée alors passe si vite!... Comme il va me gronder! vite, vite, dépêchons-nous... (Elle va pour sortir par le fond; le curé se trouve devant elle. A part, avec crainte.) Ciel! monsieur le curé!...

SCÈNE VII.

LE CURÉ, MARIE.

LE CURÉ.

Où allez-vous, mon enfant?... (Silence.) Vous ne répondez pas, Marie; vous rougissez!... je vais vous le dire...

MARIE, avec effroi.

Oh! monsieur le curé!...

LE CURÉ, sévère.

Vous l'avez rencontré, un jour, dans la montagne...

MARIE, timide et les yeux baissés.

C'est vrai!

LE CURÉ.

Il vous a dit que vous étiez jolie!

MARIE, de même.

C'est vrai.

LE CURÉ.

Il est venu, aujourd'hui, ici...

MARIE, vivement.

Oh! pour ça, monsieur le curé...

LE CURÉ, sévèrement.

Marie!.. vous n'avez jamais fait un mensonge!... il est venu!... je le sais... il a parlé à vos parens... il leur a promis sa protection auprès de sa sœur, madame la marquise!

MARIE, à part.

Grand Dieu!... je croyais qu'il me parlait d'André! et c'est du commandeur!...

LE CURÉ.

Il a fait espérer que le bail de la ferme serait renouvelé... ce bail est déjà signé!

MARIE.

Il se pourrait! un pareil bonheur!

LE CURÉ.

Dites un malheur!

MARIE.

Mais, je ne comprends pas!...

LE CURÉ.

Marie, votre cœur est encore pur; vous êtes bonne, simple, sans expérience; vous ne connaissez pas le monde... les seigneurs de la cour... leurs présens sont toujours intéressés; s'ils obligent, c'est qu'ils pensent recevoir plus qu'ils ne donnent... celui-ci, par exemple, je l'ai pénétré; c'est à vous, mon enfant, c'est à votre innocence qu'il en veut!

MARIE.

O ciel!

LE CURÉ.

S'il oblige vos parens, c'est qu'en échange du morceau de pain qu'il leur donne, il veut la ruine et le déshonneur de leur unique enfant.

MARIE, vivement.

Oh! monsieur le curé, ne craignez pas que jamais...

LE CURÉ.

Je sais que Marie, dont je me suis plu à former le jeune cœur à toutes les vertus, n'oubliera jamais les conseils de son vieux curé et qu'elle saura résister à toutes les séductions... mais c'est là que vous attend cet homme habile et perfide; si vous lui résistez, il vous menacera de la ruine de vos parens; il leur retirera cette ferme, leur unique ressource!... il vous placera entre leur malheur et votre honte, et vous deviendrez alors sa victime, ou la cause involontaire de leur misère, et peut-être de leur mort!

MARIE.

Grand Dieu!

LE CURÉ.

Vous le voyez, ses mesures sont bien prises, et de tous les côtés le péril est le même, pour vous.

MARIE.

Mais alors, mon Dieu! que faut-il donc faire?

LE CURÉ, vivement, et plus bas.

Il faut fuir!

MARIE.

Fuir!

LE CURÉ, de même.

Aujourd'hui même!... Dans une heure, comme tous les ans, les enfans de nos montagnes partent du pays, et vont demander à Paris des secours et une existence, que leur refuse une terre pauvre et stérile. Eh bien! il faut profiter de ce départ.

MARIE.

Partir, mon Dieu! quitter ma mère!

LE CURÉ.

Il le faut, mon enfant, c'est le seul moyen de déjouer les calculs de cet homme. Dans ce pays, où tout fléchit devant lui, même les lois!... vous ne pourriez lui échapper... et moi-même, hélas! je serais trop faible pour vous défendre contre sa puissance! A Paris, votre obscurité vous protégera, et lui, ne vous voyant plus, vous oubliera.

MARIE, pleurant.

Je partirai, monsieur le curé; mais ma mère! ma mère!... grand Dieu!

LE CURÉ.

Ah! c'est de là que viendront tous les obstacles... (On entend, à l'intérieur, la voix de Madeleine qui dit: « Antoine, M. le curé est là. ») Allons, ma fille, j'entends vos parens, voici votre mère; c'est à elle, surtout, qu'il faut cacher votre chagrin. Préparez-vous à me seconder, même contre ses larmes!... Marie, me le promettez-vous?

MARIE, essuyant ses larmes.

Je vous le promets!

LE CURÉ.

Bien, mon enfant.

(Marie essuie vite ses larmes et s'efforce de sourire à son père.)

SCÈNE VIII.

MADELEINE, LE CURÉ, LOUSTALOT, MARIE.

MADELEINE, très joyeuse.

Eh bien ! monsieur le curé, Marie vous a dit !... notre chaumière ne sera pas vendue !... Ah ! le brave seigneur !... c'est le ciel qui l'a envoyé chez nous !... De plus, il nous a donné l'espoir que nous garderions notre ferme, et que, peut-être, notre bail serait renouvelé.

LE CURÉ.

Il aurait même pu vous le donner, Madeleine, car je suis certain qu'il l'avait sur lui, prêt et signé !... (Étonnement général.)

LOUSTALOT.

Signé !... Qu'est-ce que ça veut dire ?

LE CURÉ.

Cela veut dire, parens aveugles, que ces menaces, cette saisie, cette grace accordée avec tant de bonté, ces faveurs si vite promises, tout cela n'est qu'un infâme complot tramé par ces deux hommes, pour perdre votre enfant !...

MADELEINE, courant à son enfant.

Marie !... *

LOUSTALOT, vivement.

J'aurais dû m'en douter !

MADELEINE.

Mais, non, c'est impossible !... une pareille infamie !...

LE CURÉ.

Vous étonne, vous, pauvre mère ! mais elle n'est qu'un jeu pour de riches seigneurs !... une distraction pour amuser leurs loisirs !... Il en veut à votre fille, vous dis-je, et, je me trompe fort, ou bientôt il trouvera le moyen de se rapprocher d'elle, de l'éblouir de sa richesse, et...

LOUSTALOT, qui depuis un moment semble réfléchir, l'interrompant vivement.

Monsieur le curé a raison ; oui, oui, à présent, je me rappelle toutes ses cajoleries d'à ce matin ! Ce sort brillant, qu'il lui prédisait dans l'avenir, (Avec colère.) et ces *mademoiselle !* que j'ai encore sur le cœur !... Oui, oui, ils voulaient l'éblouir, la séduire ! les misérables !... parce que nous sommes de pauvres gens !

SCÈNE IX.

MADELEINE, MARIE, LE CURÉ, PIERROT, LOUSTALOT.

PIERROT, accourant tout essouflé.

Le voilà ! le voilà !... Je l'apporte, le bail de la Mare-aux-Biches, renouvelé pour six ans !... à la considération de mademoiselle Marie ; et moi, nommé garde-chasse ! toujours à la considération...

LOUSTALOT lui arrache le papier en passant devant lui.

Tais-toi, imbécile ! * (Il passe la lettre au curé.)

PIERROT, à part.

Imbécile ! en v'là un remerciement qui ne lui a pas coûté cher !... Ayons l'air d'avoir pas entendu.

MADELEINE, au curé.

Hé bien ! monsieur le curé ?

LE CURÉ.

Je n'avais que trop raison.

MARIE.

O Ciel !

MADELEINE, avec beaucoup d'anxiété.

Qu'y a-t-il donc dans ce papier ? **

LE CURÉ.

Votre bail, signé par Mme la marquise, et plus bas...

MADELEINE.

Plus bas ?

LE CURÉ.

Pour Marie, une place de jardinière au château.

LOUSTALOT, regardant sa femme.

Au château !...

(Madeleine regarde douloureusement sa fille, et la serre contre son cœur.)

PIERROT.

Au château ! quel bonheur ! Ça fait que nous serons ensemble ! et alors, père Loustalot, j'oserai p't-être...

LOUSTALOT, plus colère.

Te tairas-tu, animal !

PIERROT, à part.

Animal !... encore !... Ah ! ça, mais, qu'est-ce qu'il a donc ? Ayons toujours l'air d'avoir pas entendu.

(Le curé lui fait signe de se taire, et s'assied à gauche ; Pierrot, debout devant lui, paraît écouter ses explications ***)

LOUSTALOT, avec résolution et allant à sa femme.

Il faut tout refuser.

PIERROT, se retournant.

Hein ?

MADELEINE.

Mais, la misère ?

LOUSTALOT.

Hé bien ! nous irons en journée ; nous travaillerons chez les autres... J'ai encore assez de force pour nous nourrir tous les deux... quant à Marie...

MADELEINE, avec beaucoup d'anxiété.

Marie !...

* Madeleine, Marie le Curé, Loustalot.

* Madeleine, Marie, le Curé, Loustalot.

** Marie, Madeleine.

*** Marie, Madeleine, Loustalot, le Curé, Pierrot.

LOUSTALOT.

Marie partira !...

MADELEINE.

Partir !... grand Dieu !

LOUSTALOT.

Ma résolution est prise. (A sa femme.)

AIR : Époux imprudent.

Oui, dans mes mains, je tiens notre richesse ;
Mais songe donc à quel taux on la vend :
De notre fille, il ferait sa maîtresse,
Et nous paîrait, à prix d'argent,
Le déshonneur de notre enfant !
Je sens au front la rougeur qui me monte !
Qui ? moi ! manger un pareil pain !
Non, je veux bien mourir de faim,
Je ne veux pas vivre de honte !

(Il déchire le bail.)

MADELEINE.

Que fais-tu ?

LOUSTALOT.

Mon devoir !

MADELEINE.

Mais nous sommes perdus !

LOUSTALOT, avec force.

Et Marie est sauvée. *

MADELEINE, allant au curé qui, par son silence, semble approuver Loustalot.

Hé quoi ! monsieur le curé, vous ne dites rien !... vous aussi, vous voulez le départ de mon enfant ? Mais, si elle part, vous ne savez donc pas que j'en mourrai !

LE CURÉ, se levant, lui dit avec douceur :

Mère chrétienne, si vous pleurez, parce que la vertu vous sépare de votre fille, que feront donc les mères, à qui le vice enlève leurs enfans !... Un jour, Dieu vous la rendra ; et, d'ici-là, elle ne sera pas seule et sans appui à Paris ; cette lettre adressée par moi à un ami, à un vieil ami, lui donnera un protecteur, qui veillera sur elle et l'aidera de ses conseils.

MADELEINE, suffoquée par les larmes.

Non, non... ne me le demandez pas !... je ne le puis... Jamais !... jamais !...

MARIE, courant à elle.**

O ma mère, ne pleure pas ! je reviendrai.

MADELEINE.

Et toi aussi !... tu le veux... toi !... ingrate !... ingrate !... (Les larmes étouffent sa voix.)

MARIE.

Oh ! ne dis pas cela, mère ; ne m'ôte pas mon courage. (A part.) J'en ai tant besoin !

(On entend dans le lointain le chant de départ des Savoyards, qui se rapproche toujours ; ils descendent peu à peu, pendant que l'orchestre joue piano.)

LE CURÉ.

Voici le moment du départ.

* Marie, Loustalot, Madeleine.

** Loustalot, Marie, Madeleine.

MADELEINE, se levant.

Ah ! ils viennent m'enlever mon enfant !

LOUSTALOT, avec résolution.

Allons, Marie, embrasse ta mère !... Moi, je vais tout préparer... ça ne sera pas long...

(Il entre dans l'intérieur.)

MADELEINE, s'élançant sur ses pas.

Antoine !... Antoine !... entends-moi !... Oh ! malheureuse !... malheureuse mère !

(Elle rentre aussi, et Marie pleure, soutenue par le curé.)

MARIE, pleurant.

Je n'ai plus de courage !

LE CURÉ.

Marie, ce n'est pas ce que vous m'aviez promis.

MARIE.

Ah ! monsieur le curé, je n'avais pas vu pleurer ma mère !

SCÈNE X.

PIERROT, MARIE soutenue par LE CURÉ, JACQUOT, PETITS SAVOYARDS ET SAVOYARDES avec leurs PARENS, puis CHONCHON.

CHOEUR.

AIR des Trois Marteaux. (Monpou.)

Allons, enfans, au revoir !
Nous conservons l'espérance
Au pays de vous revoir,
Après notre / votre tour de France !
Bonne chance et bon espoir !
Enfans, au revoir !

(Pendant ce chœur, le Curé paraît donner à Marie ses derniers conseils, et lui remet une lettre qu'elle serre dans son sein.)

JACQUOT.

Nous voilà, monsieur le curé, tout prêts à nous mettre en voyage ; mais avant, nous avons voulu vous faire nos adieux !...

LE CURÉ.

Merci, mes amis ; mais j'ai un service à vous demander. (Il parle en indiquant Marie.) *

CHONCHON, accourant, avec une tartine de beurre.

Me v'là moi !... mais je ne pars pas... Non !... je reste au pays !... Je me marie !... J'en ai trouvé un, à la fin... Jean Leblanc !... Il n'est pas beau... il n'a qu'un œil ! mais bah ! c'est égal, c'est un mari !... Et je viens te prier (A Marie.) d'être ma fille d'honneur.

PIERROT, avec des sanglots.

Ah ! oui !!... la fille d'honneur !... elle s'en va !... Hi !... hi !...

CHONCHON, stupéfaite, à Marie.

Comment ! tu t'en vas !...

* Pierrot, Chonchon, Marie, le Curé, Pierrot

MARIE, pleurant.

Oui, Chonchon, il le faut... je le dois, tu sauras pourquoi !

CHONCHON, pleurant.

Ah! ben! ma noce va être belle!...

MARIE.

Vous consolerez ma mère, n'est-ce pas, mes bons amis ?

PIERROT, beuglant.

Certainement!... que je la consolerai!

CHONCHON, pleurant.

Oui, nous la consolerons! nous l'égayerons beaucoup, nous pleurerons ensemble.

MARIE.

Vous viendrez la voir souvent.

PIERROT, beuglant.

Tous les jours!... et putôt deux fois qu'une!...

CHONCHON.

Je viendrai prendre tous mes repas avec elle!

MARIE.

Demain, moi, je ne la verrai plus! je n'aurai plus ses douces caresses! ô mon Dieu! (Elle tombe dans les bras du curé.)

PIERROT.

Ah! ça fend le cœur! ça fend le cœur!...

CHONCHON, mangeant.

Ça fend le cœur! ça fend le cœur!...

ooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo

SCÈNE XI.

CHONCHON, PIERROT, MADELEINE, LOUSTALOT, MARIE, LE CURÉ, JACQUOT.

LOUSTALOT rentre avec un petit bâton d'une main et un paquet de l'autre, il soutient sa femme.

Allons, femme, un peu de courage, que diable! Je te reste, moi!... et je suis bien quelque chose aussi. Et puis, elle n'est pas abandonnée, cette enfant!... Nous recevrons de ses nouvelles par l'ami de M. le curé. (Il dépose sur le grand fauteuil Madeleine qui paraît anéantie.)

MARIE, l'apercevant, s'élance et vient se mettre à ses genoux.

Ma mère!*

JACQUOT, aux savoyards.

Allons, les amis, dites adieu à M. le curé, et partons! il faut être à Sallanches, à la première couchée.. et nous avons six bonnes lieues!... En route!...

REPRISE DU CHOEUR.

Allons, amis, au revoir! etc.

Tous les Savoyards sortent avec Jacquot. On les voit au fond, en dehors, dire adieu à leurs parens et s'éloigner par la montagne à droite. Quelques uns avec Jacquot restent à attendre Marie. La musique continue, en sourdine.)

* Chonchon, Pierrot, Madeleine, Loustalot.

LOUSTALOT, à Marie.

Allons, fille!... (Il lui fait signe d'embrasser sa mère.)

MARIE.

Ma mère, je vais partir!...

MADELEINE, se levant.

Oh! un instant! Antoine, par pitié! accordez-moi un instant!... on ne refuse pas une mère qui va perdre son enfant...

LOUSTALOT, attendri.

Eh bien! voyons, embrasse-la encore; je lui ferai la conduite. (Il fait signe à Jacquot de partir.

MARIE.

Ma mère, ne voulez-vous pas bénir votre Marie?

MADELEINE.

Oh! oui, oui! chère enfant! la bénédiction que me donna autrefois ma mère... elle m'a toujours préservée du danger!... la mienne t'en préservera, Marie!... A défaut de ma voix... que bientôt tu n'entendras plus!... emporte dans ton cœur ce chant, que ma mère me donna pour sauvegarde!... Ma fille, me dit-elle... (Madeleine étend ses mains sur la tête de Marie)

AIR : A la Grace de Dieu *. (L. Puget.)

Ici, commence ton voyage;
Si tu n'allais pas revenir!
Ta pauvre mère est sans courage,
Pour te quitter!... pour te bénir!...

(Ici, Madeleine, affaiblie par la douleur, s'assied; Marie tombe à ses pieds. Madeleine continue le couplet.)

Travaille bien... fais ta prière,
La prière donne du cœur.

(Peu à peu la voix de Madeleine est éteinte par les larmes.)

Et quelquefois pense à ta mère!...
Cela te portera bonheur!...
Va, mon enfant... adieu!...
A la grâce de Dieu!
Adieu!... à la...

(Mais ici la voix lui manque et elle s'évanouit.)

MARIE.

Ma mère! ma mère!...

LOUSTALOT, courant à elle.

Ma pauvre femme!

LE CURÉ, vivement à Marie qu'il a séparée de sa mère.

Mon enfant, il faut lui épargner des adieux déchirans! (Chonchon et Pierrot sont remontés au fond et ont passé à gauche.)

LOUSTALOT, attendri et essuyant une larme.

Monsieur le curé ne la quittez pas... (Le curé revient à Madeleine évanouie.) Allons, Marie, du courage!... viens, mon enfant, viens!... et, comme a dit ta mère: (Avec force.) à présent, à la grace de Dieu!...

* Cet air doit être parlé, plutôt que chanté.

CHONCHON.

Adieu, Marie. *

MARIE, pleurant.

Adieu, Chonchon, adieu Pierrot!... mon Dieu! onsolez ma mère! ma mère!... (Elle court e dernière fois à sa mère qu'elle embrasse, puis le sort avec son père, qui l'entraîne.)

* Madeleine, évanouie; le Curé, près d'elle; Loustalot, emmenant Marie, Chonchon, Pierrot.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, hors Loustalot et sa fille.

MADELEINE, revenant à elle.

Marie! Marie! où est-elle?... (Elle regarde autour d'elle, puis se lève et traverse la scène avec égarement, en disant:) Ah! ils m'ont enlevé mon enfant!

(Mais en ce moment, on entend la voix de Marie qui répète, dans le lointain, le refrain de la *Grace de Dieu*. Madeleine, soutenue par Chonchon et Pierrot, écoute avidement. — Le rideau tombe.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une mansarde. — La porte d'entrée au fond. A gauche de cette porte, un lit à baldaquin garni de ses rideaux. Sur le côté, au deuxième plan, la porte d'un cabinet. A droite de la porte d'entrée, une cheminée garnie. Du même côté, au deuxième plan, une croisée donnant sur la rue. Près de la fenêtre, une image de la Vierge, et, devant, un petit guéridon, une vielle à la muraille, etc., etc.

SCÈNE I.

CHONCHON, MARIE.

(Au lever du rideau, Marie et Chonchon sont toutes deux occupées à dîner devant une table, placée au milieu du théâtre.)

AIR du Diable en vacances.

ENSEMBLE.

Quel repas
Plein d'appas,
Près d'une amie
Chérie!
Ah! quels doux souvenirs
De nos premiers plaisirs!
En parlant du pays,
L'heure vole et j'oublie
Que je suis à Paris,
Loin de nos monts chéris!

MARIE.

Et moi, qui te croyais si tranquille, si heureuse au pays et mariée à Jean Leblanc!

CHONCHON.

Quand, depuis trois mois, je me trouvais à Paris, si près de toi!

MARIE.

Mais comment cela s'est-il fait?

CHONCHON, la bouche pleine.

Une suite fantastique d'aventures, ma chère: des voyages! des événemens! des émotions, ah! des émotions surtout!... Et toi, pauvre amie, que faisais-tu pendant tout ce temps-là?... tu végétais!... (Se reprenant.) Mais parlons de moi, parlons de moi... D'abord, tu as joliment bien fait de ne pas aller au château! ah! tu l'as échappé belle!

MARIE.

Comment! le commandeur?

CHONCHON.

Un vrai monstre, ma chère; un vieux Satan!... sans dents...

MARIE.

M. le curé l'avait bien pénétré!

CHONCHON.

Ah! comme il m'a entortillée, le vieux renard! (Avec colère.) Quand j'y pense!... (Froidement.) Donne-moi du flan!... La première fois qu'il me vit, il ne me regarda seulement pas!... je le trouvais laid... très laid!... mais c'est égal, j'étais vexée!... la seconde fois, il passa encore et se contenta de dire à son grand galonné: Conduisez cette jeune fille à l'office, et qu'on la fasse déjeuner!... un déjeuner, c'était me prendre par mon faible, tu sais... Tiens, tu ne manges pas du tout, pourquoi ça?... Mais parlons de moi, parlons de moi... La troisième fois qu'il vint au jardin, je me dis: V'là un seigneur qui n'est pas aussi laid que je l'aurais cru d'abord... ses manières, ses dorures, un tas de fla fla... tout ça m'éblouit. Mais v'là qu'un jour, au lieu de m'envoyer à l'office... Redonne-moi du flan...

MARIE, la servant.

Eh bien?...

CHONCHON.

Il m'invita à souper... Qu'on est simple, quand on est ingénue!... Je soupai, je m'endormis... et le lendemain, je me réveillai en chaise de poste, une fameuse berline!... et qui roulait!.. ah! on est mieux là d'dans qu'en charrette!... (Douloureusement.) Et une fois à Paris, le monstre me plaça dans un magasin de modes!... ous qu'il m'a laissée en plan, sous un nom supposé!

MARIE.

Comment, tu as changé de nom?

CHONCHON.

Ah! un beau nom, ma chère, bien distingué! mam'zelle Pagode!

MARIE, riant.

Pagode?... Pagode?

(Elle ôte le couvert pendant la première partie de l'air.)

CHONCHON, froidement.

Confectionne pour Paris, et envoie dans les départemens.

Air des Complimens de Normandie. (L. Puget.)

Mon nom est mam'zelle Pagode,
Je fais les modes en grand,
Et mon commerce est vraiment
Conséquent!
Mes chapeaux sont à la mode!
Mes bonnets sont ravissans,
Mes nœuds galans
Sont vraiment délirans!
Ma maison est à la mode,
Chez tous les gens comme il faut;
Mon nom est mam'zelle Pagode,
Mon enseigne: *au Vieux Magot!*...
Moi, je travaille,
Vaille que vaille,
Pour tous les saints du paradis!
Mais les richesses,
Mais les altesses,
Ont bien leur prix!
J'aime les marquis!
Oui, marquise ou duchesse,
Chez moi, chacun à son tour;
Je coiff' la noblesse,
Je coiff' la ville, je coiff' la cour!

REPRISE.

Mon nom est mam'zelle Pagode, etc.

(Toutes deux reportent la table sous la croisée.)

Mam'zelle Pagode! à l'enseigne du *Vieux magot!* c'est le nom que m'a donné le mien!... et rien avec... le vieux pingre!... mais si jamais je le rencontre!... (On entend, sur le carré, Pierrot chanter un refrain.) Qu'est-ce que j'entends! je connais cette voix-là... si c'était lui! ..

MARIE.

Qui donc?

CHONCHON.

Mais oui, c'est Pierrot!

MARIE.

Pierrot, ici!...

PIERROT, entrant.

Et oui, c'est moi! Bonjour Chonchon... salut, mam'zelle Marie, la compagnie.

SCÈNE II.

MARIE, PIERROT, CHONCHON

ENSEMBLE.

Air de la Bohémienne. (Etienne Thénard.)

Quel plaisir! quelle ivresse!
Quel doux moment! quel jour heureux!
Dans mes bras je vous presse!
Ah! je vois combler tous mes vœux!

PIERROT.

Pour vous trouver, Dieu! qu' j'ai couru!
J'ai ben cru
M'être perdu!
Mais enfin nous v'là réunis
Trois amis,
Du pays,
Trois bons amis!

MARIE.

Comment, mon pauvre Pierrot! tu as quitté le pays!

PIERROT, se débarrassant de sa vielle et de son chapeau, qu'il pose sur une chaise, à côté de la porte d'entrée.

Qu' voulez-vous?... je ne pouvais plus y rester... vous n'y étiez plus! Dieu de Dieu! la bonne air qu'on respire ici... c'est pas comme ça dans nos montagnes!... Ah! dam!... c'est que tout es' bien changé, là-bas... d'puis votre départ!

MARIE.

Quoi donc? est-ce que mon père serait malade? et ma mère, ma bonne mère? oh! donne-moi vite de ses nouvelles, Pierrot.

PIERROT.

Y se portent tous comme des charmes, ainsi que M. le curé!... et y m'ont chargé d' vous bien bénir pour eux... attendez que je vous bénisse... (Il étend ses mains.) Mais les autres! ah! ils devenaient furieusement embêtans, ils ne disaient plus rien... tout le village était gai comme mon bonnet... on ne s'amusait plus... on ne riait plus... jusqu'au violonneux qui nous f'sait danser, l' dimanche, eh bien! y jouait faux... enfin j' m'hébêtais, quoi! Quand j'ai vu ça, j'ai vendu un quartier de terre, que j'avais hérité de mon oncle Pierre; j'ai acheté une vielle et je les ai plantés là, pour venir vous voir; et aujourd'hui, je suis un virtose ambêlant dans les rues de la capitale!

MARIE.

Mais comment as-tu fait, pour me trouver?

PIERROT.

Ah dam! j'ai eu de la peine... enfin, des pays m'ont dit que vous viviez seule... dans cette petite maison... et qu'on vous appelait la *Perle*, dans tout le quartier, rapport à votre sagesse et à vos talens!... mais c'est donc vrai, tout ce qu'on dit, que vous en avez, de la réputation?

MARIE.

Mais oui, mon bon Pierrot, je suis à la mode!

CHONCHON.

C'est comme moi!... je suis dans les modes!...

MARIE.

J'ai gagné, depuis six mois, assez pour acheter tout ce petit mobilier que tu vois!

PIERROT.

Et pour envoyer un peu d'argent à votre bonne mère, ce que vous ne dites pas.

MARIE.

Ah! ça n'est pas venu tout de suite!... En arrivant, je n'avais qu'un appui, un espoir!... le vieil ami de M. le curé; il était mort!... Je me suis donc trouvée seule... toute seule, dans ce grand Paris!...

AIR : J'en ferons tant, tant, tant.

En arrivant à Paris,
D'abord, j'eus bien de la peine!
Ces chants de notre pays,
On les écoutait à peine.
Mais j'les chantai tant,
Tant, tant, tant,
Qu'on en parla chez la reine!
Mais j'les chantai tant,
Tant, tant, tant,
Que le roi mêm' fut content!

(Tous trois reprennent en chœur.)

PIERROT.

Mais nous v'là deux à présent,
Nous en chant'rons par douzaine!
Moi d'abord j'ai le talent
De chanter à perdre haleine!...
Nous en chant'rons tant,
Tant, tant, tant,
Qu'ça f'ra plaisir à la reine!
Nous en chant'rons tant,
Tant, tant, tant,
Que le roi mêm' en sera content!

MARIE.

Ma mère me l'avait bien dit : Sois sage, travaille, et Dieu ne t'abandonnera pas; et il ne m'a pas abandonnée, comme vous voyez!...

PIERROT.

Mam'zelle Marie, vous êtes une brave et honnête fille, et je l'écrirai au pays!...

MARIE, vivement.

Ah! c'est vrai; tu sais écrire, toi!... mais moi aussi, Pierrot, bientôt je vais...

CHONCHON et PIERROT.

Quoi donc?

MARIE, à part.

Imprudente! (Haut.) Je vais... je vais apprendre!...

PIERROT.

En attendant, c'est moi que je serai votre crivain?.. Comme ça, c'est ici que vous habiez?...

MARIE.

Toute seule.

PIERROT.

Comment! vous ne recevez personne?.

MARIE, hésitant, et les yeux baissés.

Non... personne!

PIERROT, avec joie.

Ah! c'est gentil ça.

CHONCHON, étourdiment.

Pas trop!... je pourrais pas vivre comme ça moi! en hiver, y fait trop froid!...

PIERROT.

Pour lors, je suis le seul, l'unique de mon sexe, avec Chonchon... qui entre ici?... comme c'est flatteur!... Hé ben, ce que vous me dites-là, mam'zelle Marie, me fait diantrement plaisir; car, tout à l'heure, j'ai rencontré au premier, dans l'escalier...

MARIE, avec effroi.

Qui donc?

PIERROT.

Un grand escogriffe en livrée... qui m'a parlé de la Perle... de marquis!...

MARIE, à part.

Je respire!... ce n'était pas lui!...

PIERROT.

Et ça m'avait tout chiffonné le cœur.

MARIE, à part.

Mais, j'y pense!... s'il allait venir... (En ce moment on entend frapper trois coups dans les mains au dehors.) C'est lui!

PIERROT.

Tiens! qué que c'est que ça?

CHONCHON, à part.

Je connais ça!... je connais ce genre-là!. c'est pour nous dire de filer!

MARIE, à part.

Que faire? (On recommence.)

PIERROT.

On dirait d'un signal!...

CHONCHON.

Qui m'avertit de rentrer au magasin!

PIERROT.

Ah! bah!

MARIE, à part.

Que dit-elle?

CHONCHON, d'un ton impératif, à Pierrot

Et vous allez me reconduire!

PIERROT.

Moi!

CHONCHON.

Et vous porterez mon carton!

PIERROT.

Eh bien! et ma vielle?...

CHONCHON.

En sautoir!... Adieu, Marie, au revoir. (Tout bas.) J'te débarrasse!... à charge de revanche!

PIERROT.

Salut ben, mademoiselle Marie! je reviendrai, oh! je reviendrai. (Il reprend sa vielle.)

CHONCHON.

Et moi aussi, je reviendrai... déjeuner.

ENSEMBLE.

AIR : Mire dans mes yeux.

CHONCHON et PIERROT.

Adieu donc, il faut partir;
Au revoir ma chère;
Près de toi bientôt j'espère
Pouvoir revenir.
Bientôt, oui bientôt j'espère
Pouvoir ici revenir!

MARIE.

Près de moi bientôt j'espère
Vous voir tous deux revenir.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

MARIE.

Que voulait donc dire Chonchon!... soupçonnerait-elle!... Oh! non, c'est impossible! Je fais donc mal, puisque je me cache de mes amis!... puisque je crains de leur avouer... Pourtant, André est si bon, si doux! et puis, demeurant sur le même carré que moi, pouvais-je refuser de le recevoir?.. lui que j'avais connu, il y a six mois, dans nos montagnes! lui à qui je n'avais pas seulement dit adieu, en partant. Ah! c'était bien mal!.. et puis, cette rencontre miraculeuse, à deux cents lieues de notre pays... juste au milieu de l'escalier... dans la même maison!... sur le même carré!... n'était-ce pas une permission du ciel de le revoir?.. un protecteur qu'il m'envoyait?.. oh! oui, André est mon ami! mon guide! mon protecteur!... et quelque chose me dit là, que je ne fais pas mal, en le recevant... Mais il doit attendre... avertissons-le qu'il peut venir... donnons-lui le signal, comme autrefois, dans la montagne!... *

AIR : Du Ranz des vaches. (Meyerbeer.)

Déjà vient le soir,
Je vais te revoir (*bis*.)
Et ma voix fidèle,
Cher André, t'appelle!
Entends l'air si doux
De notre rendez-vous!...
C'est la voix, la voix, la voix, la voix de Marie,
Qui t'appelle, comme au hameau!

(Elle écoute. — André répète la phrase, au dehors.)

Que ta voix chérie
Réponde plus tôt!

* Dans les villes où l'on voudra supprimer ce morceau, après ces mots: *Avertissons-le qu'il peut venir*, l'actrice frappera trois coups dans ses mains, et André paraîtra. (*Note des auteurs.*)

ANDRÉ, au dehors.

A ta voix chérie
J'accours aussitôt!...

MARIE.

Plus tôt, plus tôt!...

ANDRÉ.

Plus tôt, plus tôt.

(André paraît sur le seuil de la porte pour chanter l'ensemble *Ah! ah! ah!* avec elle.)

SCÈNE IV.

ANDRÉ, MARIE.

ANDRÉ.

Quel bonheur!. . Je craignais que vous n'y fussiez pas.

MARIE.

Le dimanche, toujours! les autres jours, c'est différent... je travaille pour gagner ma vie. Celui-là est consacré à Dieu, et puis...

ANDRÉ.

A qui?

MARIE, baissant les yeux.

A ma mère!

ANDRÉ.

Et moi, Marie, et moi?

MARIE.

Vous! vous êtes mon ami, mon maître! celui qui m'instruit, moi, pauvre Savoyarde, si simple, si ignorante!...

ANDRÉ.

Et c'est cette heureuse ignorance, Marie, c'est cette ravissante candeur qui me charme en vous.

MARIE.

Oh! non, je me connais bien, je ne sais rien... rien du tout!... Et voilà ce qui me chagrine... ce qui me désole... malgré vos bonnes leçons, je ne fais pas de progrès.

ANDRÉ.

Ah! dam! une leçon par semaine, c'est si peu!

MARIE.

Oh! mais quand je suis seule, je repasse dans ma tête tout ce que vous m'avez dit...

ANDRÉ, avec joie.

Vrai?

MARIE, vivement.

Sur la leçon... car nous commençons toujours par causer beaucoup d'une foule de choses inutiles, monsieur.

ANDRÉ.

Au contraire, chère Marie, parlons de...

MARIE.

De la leçon, volontiers.

AIR de la Pupille (de Labarre).

De la patience!
Et j'ai l'espérance
Que mon ignorance
Bientôt cessera;

Oui, sans plus attendre,
Moi, je veux apprendre
Et pouvoir comprendre
Ce qu'on m'écrira.

Eh bien ! monsieur, dans quoi donc lirons-nous?

ANDRÉ.

Dans ce papier que je tiens devant vous.

MARIE.

Dans ce papier!... Ah! que c'est amusant!
Je pourrai lire une lettre à présent!

ENSEMBLE.

MARIE.

Quoi! je pourrai lire
Ce qu'on va m'écrire!
Vraiment, je m'admire!
Ah! que c'est flatteur!...
Je ne saurais dire
Ce que je désire;
Mais mon cœur soupire
Après ce bonheur.

ANDRÉ, à part.

Oui, le ciel m'inspire!...
Elle pourra lire
Le brûlant délire
Qui remplit mon cœur.
Ah! comment lui dire
Que je ne soupire,
Que je ne respire
Qu'après son bonheur!...

MARIE.

Voyons, monsieur, (Ils vont s'asseoir tous deux au milieu du théâtre.) commençons, et soyez très sévère!

ANDRÉ, gravement.

Très sévère!

MARIE.

Pourquoi riez-vous?... c'est très sérieux! lisons. (Épelant.) « C'est bien malgré moi que mon cœur se déclare. » (Parlé.) Est-ce ça?

ANDRÉ.

Parfaitement!

MARIE.

« Mais... depuis... que... je vous connais... »

ANDRÉ.

Très bien!

MARIE.

« Depuis le jour... où je vous ai (Épelant.) r-e-n, ren, rencontrée dans la montagne... » (Parlé.) Hein! comme je lis couramment! (Elle saute de joie sur sa chaise, et bat des mains.)

ANDRÉ.

Comme un ange!

MARIE, lisant.

« Votre image adorée... » (Parlé, avec étonnement.) Pourquoi donc votre main tremble-t-elle ainsi?...

ANDRÉ, tremblant.

Mais... je ne sais...

MARIE.

Tenez donc mieux ce papier! (Lisant.) « Votre image adorée ne me quitte plus!... je m'endors!... je (Épelant.) m, apostrophe e, accent aigu sur l'é, m'é... veille... je respire avec elle!...» (Parlé.) Tiens, c'est gentil, ça!... A qui donc est-ce adressé?...

ANDRÉ, vivement.

Continuez, continuez, et vous le saurez bientôt.

MARIE, lisant.

« Car c'est vous, Marie!... » (Parlé.) Ah! mon Dieu! (Elle se lève et elle écoute.)

ANDRÉ.

Qu'avez-vous?

MARIE, écoutant et indiquant la porte.

Écoutez!... l'on monte l'escalier...

ANDRÉ, à part.

Au diable l'importun!

MARIE.

Si c'était Pierrot!

ANDRÉ.

Pierrot!... qu'est-ce que c'est que ça?

MARIE, avec beaucoup d'embarras.

C'est Pierrot! c'est un pays!... qui ne sait pas... à qui je n'ai pas dit... Oh! qu'il ne vous voie pas!... cachez-vous, cachez-vous!...

ANDRÉ.

Mais où donc?

MARIE, elle montre à gauche un cabinet.

Là... dans ce cabinet...

ANDRÉ, à part.

Allons! cédons la place à M. Pierrot!...

(Il entre dans le cabinet à gauche qui se referme.)

MARIE, parlant au cabinet.

Un moment... un seul, mon ami!... je vais le renvoyer bien vite... (Elle court ouvrir la porte du fond, et pousse un petit cri.) Ah!... ce n'est pas Pierrot!...

SCÈNE V.

MARIE, LA MARQUISE, puis LE COMMANDEUR, ANDRÉ, caché dans le cabinet.

LA MARQUISE.

Est-ce vous, mademoiselle, que l'on nomme la Perle?

MARIE, très timide.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

La petite joueuse de vielle du boulevard du Temple?

MARIE.

Oui, madame.

LA MARQUISE, à part.

C'est elle!

MARIE.

Qu'y a-t-il pour votre service, madame?

LA MARQUISE, froidement.

Vous allez le savoir.

(Elle va à la porte, parle à son valet qui s'éloigne, et revient avec le commandeur; il reste sur le carré, et la marquise lui donne de nouveaux ordres, pendant les premiers mots du commandeur.)

MARIE.

Quel air hautain!... quel ton glacial! que me eut donc cette grande dame?

LE COMMANDEUR.

La peste soit des petites gens, qui vont nicher sous les toits! D'honneur, je suis tout disloqué!... (Apercevant Marie.) Mais je ne me trompe pas!...

MARIE, à part.

Le commandeur!

LA MARQUISE, rentrant en scène.

Qu'y a-t-il donc?

LE COMMANDEUR.

C'est elle! (A part.) Oh! comme elle est embellie!

LA MARQUISE.

Connaîtriez-vous mademoiselle?

LE COMMANDEUR, à part.

Qu'allais-je faire? (Haut.) C'est-à-dire je la connais... sans la connaître... Vous la connaissez aussi, marquise; eh! pardieu! c'est la fille d'un de vos fermiers de Savoie!... la petite Loustalot... c'est une Loustalot!

(Il offre une chaise à la marquise.)

LA MARQUISE, s'asseyant.

Est-il vrai, petite, que nous vous connaissions déjà?

MARIE.

Oui, madame, si, comme je le crois, j'ai l'honneur de recevoir madame la marquise de Sivry.

LA MARQUISE, à part.

Cela confirme mes soupçons. Et, dites-moi, pourquoi êtes-vous venue seule à Paris?

LE COMMANDEUR.

Ah! oui... pourquoi?... car je ne serais pas fâché de savoir...

MARIE, sans l'écouter, et répondant à la marquise.

Nous autres pauvres enfans de la montagne, nous avons tous le même motif pour quitter le pays... la misère!...

LE COMMANDEUR, à part.

Elle n'a pas l'air de me reconnaître! c'est fort adroit!

LA MARQUISE.

Mais, si j'ai bonne mémoire, cette ferme dont parle mon frère, et que j'ai accordée à sa prière, devait suffire pour occuper et nourrir toute votre famille; il y a donc quelque autre raison?

MARIE.

C'est vrai, madame; et je vais vous la dire (Regardant le commandeur.), car je ne sais pas mentir...

LE COMMANDEUR, à part.

Oh! la petite niaise! est-ce qu'elle irait dire à ma sœur?... Mais ce serait fort maladroit!

MARIE.

M. le curé m'avertit un jour qu'un grand danger me menaçait!...

LE COMMANDEUR, à part.

Ah! c'est le curé! c'est bon à savoir!

MARIE.

Que la personne était puissante... (Regardant le commandeur.) et qu'il me fallait partir sur-le-champ, pour éviter ses poursuites.

LA MARQUISE, se levant.

J'entends. Et quelle était cette personne?

LE COMMANDEUR, à part.

Que va-t-elle dire? Je suis sur de la braise ardente!...

MARIE, avec dignité, et sans regarder le commandeur.

J'ai oublié son nom!

LE COMMANDEUR, à part.

Oh! la petite rusée!... Très bien! très bien!

(Il lui fait signe qu'il approuve son silence.)

LA MARQUISE.

Mais alors, depuis que vous êtes à Paris, qui donc a pourvu à vos besoins? (Et en disant cela, elle montre le mobilier.)

MARIE, simplement.

Dieu, madame.

LA MARQUISE, souriant.

Dieu?

MARIE, avec fierté.

Et mon travail.

LA MARQUISE.

Quoi! cette vielle?...

MARIE.

Suffit pour me donner du pain.

LA MARQUISE, à part.

Ses réponses m'étonnent; m'aurait-on trompée, ou bien, cette candeur ne serait-elle qu'un masque, pour détourner habilement mes soupçons?

LE COMMANDEUR, avec légèreté.

Marquise, il me vient une idée!... idée bizarre, mais spirituelle!... Demain, vous avez nombreuse compagnie?

LA MARQUISE, observant Marie et avec intention.

Oui... pour la présentation de Mlle d'Elbée, qui doit épouser mon fils, le marquis Arthur de Sivry. (Marie écoute avec indifférence.)

LA MARQUISE, à part.

Pas la moindre émotion!

LE COMMANDEUR.

Eh bien! la *Perle* est à la mode, dans tous les salons de la place Royale; il faudra l'avoir après le dîner, avant d'aller au bal de la cour: ce sera un délicieux divertissement pour ces dames! (Passant près de Marie, bas.*) et un grand bonheur pour

* Marie, le Commandeur, la Marquise

mon cœur, ah ! (Haut.) Qu'en dites-vous, marquise ?

LA MARQUISE, avec une joie marquée.

Je dis, commandeur, que l'idée est excellente !

LE COMMANDEUR, à part.

Et sert merveilleusement mes petits projets séducteurs.

LA MARQUISE, à part.

Oui... de cette manière, je saurai bien découvrir la vérité. (Haut, à Marie.) Eh bien ! mademoiselle, consentez-vous à nous donner, demain, un échantillon de vos talens et de votre gentillesse ?

MARIE.

Je suis entièrement aux ordres de madame la marquise.

LA MARQUISE.

Fort bien.

(En ce moment, André, trop impatient, ouvre la porte ; mais à la vue de la marquise, il la referme vivement, en disant : « Qu'ai-je vu ?... » Le bruit fait retourner la marquise.)

LA MARQUISE.

Hein ?

MARIE, à part.

O ciel !

LE COMMANDEUR.

Quoi ?

LA MARQUISE, à part.

S'il était là. (Haut.) Mais, voyez donc, commandeur, tout cela est petit, mais d'une propreté ! d'un goût ! d'une élégance !...

LE COMMANDEUR, à part.

Quelque clerc de procureur qui se ruine pour elle !

LA MARQUISE, se dirigeant vers le cabinet.

Et ici, encore une chambre, je crois...

LE COMMANDEUR.

Le boudoir, sans doute !

LA MARQUISE.

Voyons !

MARIE, s'élançant, et passant devant le commandeur.

Madame !

LA MARQUISE, qui a déjà ouvert vivement la porte du cabinet, à part.

Personne !... je me trompais.

(Le commandeur entre un instant dans l'intérieur en fredonnant : *C'est ici que Rose respire !...*)

MARIE, à part.

Ah ! mon Dieu ! que j'ai eu peur !... (Appuyant.) Il sera parti par les toits.

LA MARQUISE.

Vous aviez tort de craindre, mademoiselle ; tout ce que je vois ici m'enchante, et je vous en fais mon compliment.

LE COMMANDEUR, rentrant.

Je vous en fais mon compliment.

AIR : Pantalon de la figurante.

LA MARQUISE, LE COMMANDEUR.

Allons, partons. Adieu, petite ;
Demain, ici, l'on vous prendra
A la fête où l'on / je vous invite,
Ma / Sa voiture vous conduira.

LE COMMANDEUR, bas.

On n'a pas plus d'esprit que vous !
Ne craignez rien, je sais me taire ;
Ma devise : Amour et mystère !...
Soyez exacte au rendez-vous.

MARIE.

Adieu, madame, à l'heure dite,
Demain, chez vous, l'on m'entendra ;
(A part.)
Mais à la fête où l'on m'invite,
Un ami m'accompagnera.

LE COMMANDEUR, rentrant.

Amour et mystère !...

SCÈNE VI.

MARIE.

Mon Dieu ! que j'ai eu peur, quand ils ont ouvert cette porte !... C'est bien heureux qu'il ait eu le temps de s'échapper. Oui, j'irai chez vous, madame la marquise ; mais je n'irai pas seule... oh ! non, et Pierrot m'accompagnera : car vous êtes la sœur de l'homme qui a séduit Chonchon ! de l'homme qui en voulait à la pauvre Marie !... Mais aujourd'hui, je ne le crains plus, car j'ai des protecteurs puissans, auxquels je saurais bien m'adresser, s'il le fallait... Tiens ! la voisine d'en face qui est couchée, il est donc tard ! Couchons-nous aussi, car demain il faut que je sois levée de bonne heure. (Elle se déshabille.) En voilà du nouveau ! Pierrot et Chonchon à Paris ! ça m'a fait plaisir de les revoir ! Pauvre Chonchon !... M. le curé a eu bien raison de me faire partir ! Voilà ce que c'est que d'aller au château, et d'écouter les cajoleries des beaux messieurs de la cour ; ils ne cherchent qu'à vous tromper ! et puis après, les regrets ! la honte !... Aie !... je me suis piquée... Ce n'est pas André qui tromperait une pauvre fille !... Oh ! non, il est trop bon pour ça ! il a trop d'honneur !... Quel dommage qu'on soit venu nous interrompre !... j'aurais lu la fin de la lettre, et d'après le commencement, ça devait être bien gentil !... Si je pouvais me la rappeler... (Elle cherche.) « Votre image adorée !... » Oui, il y avait ça. (Cherchant.) « Je m'éveille !... je m'endors !... » (Dix heures sonnent à l'horloge voisine.) Ah ! mon Dieu ! déjà dix heures à Saint-Sulpice ! et je ne dors pas encore... comme le temps passe !... Je ne serai jamais prête demain... Faisons vite ma prière.

(Elle se met à genoux devant l'image.)

AIR du Fil de la Vierge.

Puisqu'hélas, à présent, je ne puis, bonne mère,
Jamais te voir !

C'est à toi que je veux adresser ma prière,
Matin et soir!
Oh! si loin du pays, sans secours, sans défense,
Si loin de toi!
Comme au jour du berceau, ma douce Providence,
Protége moi!

A présent, éteignons ma lumière (Elle éteint son bougeoir et se dirige vers son lit.) Il ne fait pas chaud, ce soir.

(La porte du cabinet s'ouvre doucement et André paraît, il traverse la scène avec précaution.)

SCÈNE VI.

ANDRÉ, MARIE.

MARIE, près de son lit.

Eh bien! on dirait que j'ai entendu du bruit... (Silence.) Qui est là?

ANDRÉ, au milieu du théâtre.

C'est moi, André!

MARIE, se cachant dans les rideaux, comme s'il y avait de la lumière.

Comment, monsieur, vous êtes encore là!

ANDRÉ.

Ce n'est pas ma faute!... au risque de me casser le cou, j'ai voulu regagner ma chambre, par les toits! ..

MARIE.

Oui, et c'est une grande imprudence!..

ANDRÉ, vivement.

Pour ne pas vous compromettre!... mais l'on m'a aperçu... l'on m'a pris pour un voleur... et en ce moment, l'on me poursuit...

MARIE.

O ciel!

ANDRÉ, vivement.

Oh! Marie, chère Marie, cachez-moi, ou je suis perdu!

MARIE.

Mais... c'est que...

ANDRÉ.

Grand Dieu! je crois les entendre, Marie!

MARIE, se retirant dans un coin de la chambre, près de la porte du cabinet.

Eh bien!... voyons, restez, monsieur, restez un moment, puisqu'il le faut...

ANDRÉ, s'avançant de son côté.

Oh! Marie! que vous êtes bonne!...

MARIE, avec effroi.

Eh bien!... eh bien!... où allez-vous donc?

ANDRÉ.

Mais, près de vous.

MARIE, vivement.

Du tout... du tout... restez par là!... ne bougez pas, et allez-vous-en!

ANDRÉ, souriant.

C'est assez difficile!

MARIE, avançant un peu.

M'entendez-vous?

ANDRÉ.

Oui, Marie... C'est que... dans l'ombre... La porte doit être de ce côté... (En feignant de se diriger vers le cabinet, il approche de Marie et lui prend la main.) Ah! je la tiens!...

MARIE, jetant un cri.

Mais non, c'est moi!...

ANDRÉ.

Chère Marie!

MARIE, toute tremblante et pouvant à peine parler.

Vous m'avez fait une peur!... Eh bien! et ces hommes!... et ce danger!...

ANDRÉ, se rapprochant d'elle, avec amour et à voix basse.

Ce danger, je l'oublie en ce moment... auprès de toi, Marie!... auprès de toi si jolie!... de toi que j'aime tant!... de toi que je voudrais fuir, et dont l'image adorée me poursuit partout... je m'endors! je m'éveille! je respire avec elle!...

MARIE.

Grand Dieu! la lettre...

ANDRÉ.

Elle était pour toi, Marie!

MARIE.

Pour moi!

ANDRÉ.

Oui, pour toi, à qui je n'osais dire ce matin le secret de mon cœur; pour toi, à qui j'écrivais: je t'aime!... Marie, je t'aime comme un fou! comme un insensé!... je t'aime tant, que je préfère vivre ici, avec toi... près de toi... pauvre et obscur, à toutes les grandeurs, à tous les honneurs, que le monde pourrait m'offrir!...

MARIE, tremblante, avec bonheur.

Oh! mon Dieu! vous l'entendez!

ANDRÉ.

Et que ce Dieu me punisse à l'instant, si je mens.

MARIE.

Oh! non, cette voix si douce, cette voix si tendre, ne voudrait pas me tromper.

ANDRÉ.

Oh! je le jure ici... à tes genoux; à toi! à toi, pour la vie! .. (Il la serre dans ses bras.)

MARIE, se débattant faiblement.

Laissez-moi! André!

ANDRÉ.

Que je te laisse!... toi, si belle!... toi, mon bonheur!... ma vie!...

MARIE, d'une voix éteinte.

Oh! laissez-moi... laissez-moi ..

(En ce moment on entend sous la fenêtre une vielle* qui joue le refrain de la *Grace de Dieu*. Marie se dégage avec force des bras d'André.)

* Cette vielle doit être faite par deux violons, avec les sourdines, placés dans la coulisse. On ne peut s'en dispenser sans nuire à la pièce

(*Note des auteurs.*)

MARIE.

Ah!... ah!... écoutez!... entendez-vous cet air?... c'est la voix de ma mère!... de ma mère qui me crie : Marie, tu veux donc me faire mourir!... (Se tournant vers lui.) Oh! vous ne le voudrez pas, André, vous ne voudrez pas sa mort!... la mienne!... vous aurez pitié de moi!... de mes larmes!... de mon désespoir! (Elle tombe à ses genoux les mains jointes, en proie à la plus violente douleur.)

ANDRÉ, ému de son désespoir.

Grand Dieu! quelle douleur!

MARIE.

Oh! partez... partez à l'instant!... respectez-moi, si vous m'aimez!... et à mon tour, je vous aimerai bien!... et je vous bénirai toute ma vie!

ANDRÉ.

Marie!... (Silence.) Voyez si je vous aime!.. adieu! adieu!

(Il s'éloigne par le fond.)

MARIE, dans l'exaltation de la reconnaissance.

Oh! cher, cher André!...

(Elle ferme sa porte et la verrouille. En ce moment, une voix l'appelle en dehors; Marie court à la croisée.)

PIERROT, dans la rue, criant.

C'est moi, mam'zelle Marie, c'est moi, Pierrot!... qui voulais vous donner un petit bonsoir, avant de rentrer.

MARIE.

Bonsoir, mon bon Pierrot, bonsoir! (Elle ferme sa croisée, puis tombant à genoux au milieu du théâtre, elle s'écrie :) Et toi, ma mère, merci! merci! car tu m'as sauvée!

ACTE TROISIÈME.

Salon très élégant chez la marquise de Sivry. — Porte d'entrée au fond. — A gauche de l'acteur, près la porte, une croisée. — A l'avant-scène, une porte. — A droite, une porte au premier plan, et une seconde au quatrième. — Des consoles, de riches fauteuils; un grand canapé à droite, près l'avant-scène.

SCÈNE I.

LE COMMANDEUR, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Je vous le répète, mon frère, les d'Elbée sont d'une haute et ancienne noblesse; leur crédit à Versailles est au moins égal au nôtre; Mlle d'Elbée est unique héritière des biens de cette noble race, et la maison qui ressortira de l'union de nos deux familles sera une des plus puissantes de la cour de France.

LE COMMANDEUR.

C'est possible, ma sœur; mais je ne songe pas encore à me marier... il faut que jeunesse se passe...

LA MARQUISE.

Et qui vous parle de vous? Mais c'est du marquis, de mon fils, qu'il s'agit.

LE COMMANDEUR.

Mon neveu! oh! alors c'est bien différent, et j'approuve...

LA MARQUISE.

J'ai préparé pour ce soir une réunion, à laquelle assistera la famille d'Elbée, et les deux jeunes gens seront présentés l'un à l'autre.

LE COMMANDEUR.

Oui; et c'est pour cette présentation que vous avez fait venir cette jolie petite Marie?...

LA MARQUISE.

Qui? Marie de Verpignan?... si rieuse! si aimable! si enjouée!..

LE COMMANDEUR.

Non; je vous parle de cette petite montagnarde, la Perle de Savoie!...

LA MARQUISE.

Mais, en vérité, vous ne rêvez qu'à cette petite Savoyarde!... Elle fait tourner ici toutes les têtes*. (A part.) Mais ce soir tous mes soupçons seront éclaircis: je saurai épier leurs mouvemens, leurs regards; et si l'on ne m'a pas trompée!... s'il est vrai que mon fils!... ah! malheur à elle!...

LE COMMANDEUR.

Et tenez, voici notre jeune fiancé lui-même mon beau neveu.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ARTHUR, entrant du fond.

(Les portes, laissées ouvertes, se referment sur lui.)

LE MARQUIS.

Madame, on vient de me dire que vous me demandiez, et je m'empresse de me rendre à vos ordres.

LA MARQUISE.

Oui, mon fils; nous avons à causer d'affaires très graves, très sérieuses! et j'avais hâte de vous entretenir.

* La marquise, le commandeur.

LE COMMANDEUR.

Et moi, je vais profiter de cet entretien, pour m'éclipser et aller tout disposer.

(Il va pour sortir.)

LA MARQUISE.

Commandeur * !

LE COMMANDEUR, revenant.

Hé !... marquise !

LA MARQUISE.

Vous pouvez rester : votre parenté vous y autorise **.

LE COMMANDEUR.

Mais...

LA MARQUISE.

Approchez-moi un fauteuil.

LE COMMANDEUR, plaçant un siége au milieu de la scène.

Un fauteuil?...

LA MARQUISE.

Oui... Asseyez-vous.

LE COMMANDEUR, à part.

Merci ! je vais bien me divertir !

(Ils s'asseyent. ***)

LA MARQUISE.

Vous savez que si je vous ai écrit, mon fils, de quitter notre terre de Savoie, si je vous ai autorisé à venir à Paris, c'est que notre intention était de vous marier, et que nous avions enfin trouvé un parti digne de s'allier au beau nom de Sivry.

LE MARQUIS.

Madame, je vous remercie mille fois de vos bontés; mais, je vous le déclare humblement, ce mariage est impossible !

LA MARQUISE.

Impossible !

LE COMMANDEUR.

Il a dit : impossible !...

LE MARQUIS.

Quelle que soit celle que vous me destiniez, je sens qu'à présent je ne pourrai jamais l'aimer !

LA MARQUISE.

Et pourquoi?... Vous ne la connaissez pas encore.

LE MARQUIS, avec embarras.

C'est que... j'en aime une autre !...

LA MARQUISE, à part.

C'était donc vrai !

LE COMMANDEUR.

Ah ! c'est une raison, ma sœur !

LA MARQUISE.

Y pensez-vous, commandeur?...

LE COMMANDEUR.

C'est juste !... ce n'est pas une raison, mon neveu !

* Le marquise, le commandeur, le marquis.

** Le commandeur, la marquise, le marquis.

*** Le commandeur sur le canapé, la marquise sur un fauteuil, le marquis debout.

LE MARQUIS.

Croyez-le bien, madame, dans toute autre circonstance, mon respect et surtout ma tendresse vous assurent une soumission aveugle : mais aujourd'hui...

LA MARQUISE.

Aujourd'hui?...

LE MARQUIS.

Aujourd'hui, il y va du bonheur de toute ma vie, et, je vous le dis à regret, ma résolution est inébranlable.

LA MARQUISE.

Eh bien ! puisque votre volonté se refuse à nous faire des concessions, mon fils, c'est donc à nous de modifier la nôtre ; et puisque c'est un mariage d'amour que vous rêvez, faites-nous connaître l'objet de cette passion romanesque.

LE MARQUIS.

Madame !...

LA MARQUISE.

Nommez-la sans crainte ! et fût-elle d'une naissance moins illustre que celle de la jeune duchesse d'Elbée, ses domaines fussent-ils moins vastes que les nôtres, j'ai comme vous un cœur tendre, où le bonheur de mon fils parle plus haut que l'ambition... que l'orgueil !... et je vous promets de donner mon consentement à un mariage honorable, qui comblerait tous vos vœux.

LE COMMANDEUR.

Ma sœur, vous êtes éloquente ! vous m'avez ému !... Allons, mon ami, nomme !... nomme la jeune marquise...

LE MARQUIS.

Ce n'est pas une marquise !...

LE COMMANDEUR.

Ah ! elle n'est que comtesse !... Eh bien ! nomme la jeune comtesse !... Eh?... Rien ! C'est donc une baronne?... Non ! Mais qu'est-ce donc alors ? car encore il faut bien qu'elle soit quelque chose, ma future nièce !...

LA MARQUISE.

Vous avez raison, commandeur; car je ne pense pas que notre fils, le marquis Arthur de Sivry, s'abaisse jamais jusqu'à la fille d'un bourgeois !... d'un vilain !

LE MARQUIS, avec une fermeté respectueuse.

Quelle que soit sa condition, je sens que je n'aimerai jamais qu'elle !

LE COMMANDEUR.

Hé, hé, j'ai connu plus d'une petite vilaine qui n'était pas laide du tout.

LA MARQUISE, se levant.

C'est assez. (Le commandeur remet le fauteuil en place.) Une passion qu'on ne saurait avouer sans honte à sa mère, un amour dont on rougit, n'ont rien qui m'alarme !... les Sivry sont d'un sang qui ne s'avilit jamais !

LE COMMANDEUR.

Ma sœur, vous étiez née pour être ... d'Etat?

LA MARQUISE, avec froideur et dignité.

Marquis, vous connaissez le motif de la réunion que nous avons ce soir, avant le bal de la cour; je compte sur vous. Votre main jusqu'à mon appartement.

CHOEUR.

Air de Richelieu.

LA MARQUISE.

Il se soumet,
Et me promet
De nous revoir;
J'ai bon espoir!
Car je saurai,
Je surprendrai
Tous ses secrets,
Tous ses projets.

LE MARQUIS.

Je me soumets,
Et je promets
De vous revoir
Avant ce soir;
Mais je tairai,
Je cacherai
Tous mes secrets,
Tous mes projets.

LE COMMANDEUR.

Il se soumet,
Et lui promet
De la revoir
Avant ce soir.
Que je rirai,
M'amuserai!
J'ai mon projet,
C'est mon secret!

(Le marquis donne la main à sa mère et tous deux sortent par la seconde porte à droite de l'acteur.)

SCÈNE III.

LE COMMANDEUR, seul.

Enfin me voici libre!... et tout marche au gré de mes désirs; la petite sera bientôt ici... tout le monde partira poûr le bal de la cour, et alors, alors... ah! coquin! heureux coquin.... je vous devine!... vous connaissez l'art de séduire et de plaire, scélérat!

Air: C'est moi qu'on appelle Le Noir. (Monpou.)

C'est moi qu'on appelait jadis
Le petit roué de la régence!
Sous Fronsac, le gentil marquis,
J'avais quinze ans, lorsque je fis
Mes premières armes en France!...
Que nous avons ri! que de bons tours, lorsque j'y pense,
Aux frais de l'innocence!
Que nous avons ri de ces bons maris
De Paris!

DEUXIÈME COUPLET.

Et cette Pagode-Chonchon,
Cette Pagode si cruelle,
Qui, méchante comme un démon,
Me faisait perdre la raison,
Menaçant toujours ma prunelle!...
J'ai su triompher du mauvais ton de cette belle,
Et de son poing rebelle,
(Souriant.) Et j'eus mon pardon,
Aidé du petit Cupidon!...

Du petit Cupidon et du gros Bacchus!... sous la forme de deux bouteilles de champagne!... Et vous espérez, petit séducteur que vous êtes, qu'il en sera de même, aujourd'hui, de la petite Marie! Allons!... avouez-le... avouez-le donc, fripon... Eh bien! oui, palsambleu! oui, je l'espère... (On entend dans la coulisse la voix d'une femme de chambre dire: Vous voulez parler à madame la marquise?) Mais qui vient là?.. une voix féminine!... Serait-ce déjà?... Oh! oui, mon cœur l'a reconnue; c'est elle!... c'est Marie! (Il remonte vers le fond, les portes s'ouvrent.) Pagode!

SCÈNE IV.

CHONCHON, LE COMMANDEUR.

CHONCHON, laissant rouler son carton à terre.

Ah!... je vous retrouve donc enfin, horreur d'homme que vous êtes!

LE COMMANDEUR.

Je t'en supplie, ma chère Pagode..

CHONCHON, avec colère.

D'abord, je ne m'appelle pas Pagode!... je m'appelle Chonchon.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! oui, oui!... mais, au nom du ciel! par de bruit ici, pas d'esclandre!...

(Il court fermer les portes.)

CHONCHON.

Ah! monsieur a peur de se compromettre! monsieur craint pour son honneur!... Et moi donc, monsieur! et mon innocence que je vous avais confiée! qu'en avez-vous fait de mon innocence, monsieur? rendez-la-moi, mon innocence!... hi! hi! hi! (Elle pleure.)

LE COMMANDEUR.

C'est vrai, je suis un monstre, ma bonne Chonchon.

CHONCHON, plus rageuse.

Je ne m'appelle pas Chonchon!... je m'appelle Pagode!

LE COMMANDEUR.

Eh bien! ma chère Pagode, je te jure que tu es...

CHONCHON.

Je ne veux pas qu'on me dise *tu*.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! je vous affirme que...

CHONCHON.

Et moi, je vous affirme que chaque fois que je vous rencontrerai, je vous arracherai un œil.. ah!...

LE COMMANDEUR.

Un œil!... eh bien! je serai gentil à la troisième rencontre!.. Renoncez, je vous prie, renoncez à ce funeste projet.

CHONCHON.

Je n'y renoncerai, qu'à une condition.

LE COMMANDEUR.

Et laquelle?

CHONCHON.

C'est que vous tiendrez vos promesses: vous m'avez juré de me faire une existence de reine.

LE COMMANDEUR.

Ai-je dit de reine?

CHONCHON, vivement.

De reine! vous l'avez dit.

LE COMMANDEUR.

A l'Opéra, alors?

CHONCHON.

A l'Opéra! au Congo! peu m'importe! pourvu e je sois reine!

LE COMMANDEUR.

Ah! mais c'est bien différent, et j'y consens grand cœur!

CHONCHON.

rai?

LE COMMANDEUR, à part.

Pourquoi pas? Francœur me rendra ce service, et, une fois dans la circulation, j'en suis débarrassé!... (Haut.) Pagode, dans huit jours, vous serez encataloguée.

CHONCHON.

Cataloguée, je ne sais pas ce que c'est; mais c'est égal. Ah! quel bonheur!

AIR de l'Andalouse.

A l'Opéra je serai reine!
En satin j'aurai des souliers!
Du vermeil! de la porcelaine!
Des laquais à tête africaine,
(Avec fierté au commandeur.)
Et des commandeurs à mes pieds!
Des tapis en pur cachemire,
Des miroirs ousque je me mire;
Sans que personne y trouve à dire,
Tout mon content je pourrai rire,
Batifoler et cætera!
Ah! quel bonheur que celui-là!
(Avec force.)
A l'Opéra, etc.

(Avec volubilité.)

Et puis, comme je vais m'alimenter! Le matin, je m'éveille, il est huit heures!... Je sonne... on sait ce que ça veut dire, et l'on m'apporte trois côtelettes... je les mange et je me rendors! A onze heures, je me lève, je resonne... on sait ce que ça veut dire, et l'on m'apporte mon déjeuner!... C'est mon meilleur repas! ça me conduit jusqu'à trois heures, où je prends un léger goûter... un rien!... quelque chose! une tranche de jambon avec un verre de madère!... ça me soutient jusqu'à six heures, l'heure de mon dîner!... C'est encore mon meilleur repas!... Je resonne, on sait ce que cela veut dire, et l'on me sert (Très-vite) un potage au macaroni, trois perdreaux, un petit poulet, deux bécasses, du fricandeau, un peu de fromage et des œufs à la coque! .. Je les adore!.. à la coque! mais tout frais pondus... Et comme c'est pas mal copieux, j'attends jusqu'à onze heures, où je sors de l'Opéra!... Je resonne...

LE COMMANDEUR.

On sait ce que cela veut dire... Et le lendemain ça recommence de même, à moins que la nuit...

CHONCHON.

Un mal d'estomac! ou une fringale!.. Mais j'ai toujours un pâté près de mon oreiller...

LE COMMANDEUR, à part.

En voilà une femme de précautions! (Haut.) Enfin, vous aurez tout ce que vous voudrez.

CHONCHON, vivement.

Tout; je n'en demande pas davantage.

UNE FEMME DE CHAMBRE, entrant de droite, dernier plan.

Mme la marquise attend mademoiselle.

(Elle prend le carton et rentre chez la marquise.)

CHONCHON.

Je m'y transporte! (Allant au commandeur, plus bas.) Vous, souvenez-vous de votre promesse; sinon!... vous savez ce que je vous ai promis aussi... (Haut et très aimable.) Votre servante, monsieur le commandeur, j'ai bien l'honneur de vous présenter mes devoirs.

(Elle salue et entre chez la marquise.)

LE COMMANDEUR, très gracieux.

Adieu, petite, adieu! .. Je la connais... c'est qu'elle le ferait comme elle le dit; elle est terrible, cette femme-là. (Soupirant.) Allons, me voilà engagé de nouveau. Toujours des folies!... Je me ruine pour les beautés!... Mais voici la noble société qui arrive.

SCENE VI.

LE COMMANDEUR, SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR, Mlle D'ELBÉE et SA FAMILLE.

CHOEUR DU DOMINO.

Accourons! accourons, noble compagnie!
Réveillant dans nos cœurs le plus vif désir,
Ce jour promet du plaisir.
Amis, hâtons-nous d'accourir! (*bis.*)
Ce jour promet du plaisir. (*bis.*)

LE COMMANDEUR, à part.

Dieu d'amour, je te remercie!
Je te remercie,

O mon bon génie !
Quand l'hymen aura fait sa cour,
Joli dieu d'amour,
Ce sera ton tour !

REPRISE DU CHOEUR.

Accourons, etc.

SCÈNE VII.

Les Mêmes, LA MARQUISE DE SIVRY,* entrant et saluant sur la reprise du chœur.

LA MARQUISE, allant à M[lle] d'Elbée.

Déjà arrivée, chère fille ! (Elle la baise au front et, la prenant par la main, elle dit :) Commandeur, je vous présente M[lle] Laure-Anastasie d'Elbée, votre future nièce. (M[lle] d'Elbée fait la révérence.) Mademoiselle d'Elbée, je vous présente mon frère le commandeur.

LE COMMANDEUR, avec emphase.

Hercule-Achille Hector-César de Boisfleuri.

(Il salue lestement.)

LA MARQUISE, au commandeur.

Qu'en dites-vous?...

LE COMMANDEUR, bas à la marquise.

Elle produira sur mon neveu un effet irrésistible !

LA MARQUISE.

J'y compte !

(Bruit de voiture.— Un domestique sort sur un signe du commandeur.)

LE COMMANDEUR, à part.

Une voiture ! c'est elle. (Haut.) Eh bien ! mesdames, vous savez que la marquise nous a ménagé, ce soir, une petite surprise !... un divertissement délicieux !

UN SEIGNEUR.

Mais qu'est-ce donc, commandeur?

LE COMMANDEUR, à la fenêtre.

Vous avez entendu le carrosse de la marquise, qui vient d'entrer dans la cour de l'hôtel; il nous amène la joueuse de vielle à la mode... la Perle de Savoie !...

TOUS.

La Perle de Savoie !...

LE MÊME SEIGNEUR.

Ah ! c'est charmant.

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, MARIE, avec sa vielle, PIERROT, avec un triangle.

(A la vue de cette brillante réunion, ils se serrent l'un contre l'autre, et, n'osant entrer, s'arrêtent à la porte du fond.)

* Un Seigneur, le duc d'Elbée, M[lle] d'Elbée, la Marquise, le Commandeur, Seigneurs et Dames ; les domestiques et les femmes de chambre au fond.

MARIE, au fond, pendant que les dames parlent entre elles.

Oh ! que c'est beau ici !

PIERROT.

J' suis tout ébaubi, moi... (Bas à Marie.) Mam'zelle Marie, sur quoi donc que nous marchons là ?... On dirait d'un grand châle, qu'on a étendu sous nos pieds...

MARIE, bas.

Chut !... Ce sont des tapis.

PIERROT, bas.

Des tapis !... et moi qu'a des clous !... Si j'ôtais mes escarpins ?

LA MARQUISE, en se retournant, voit que Pierrot et Marie n'osent approcher et restent au fond.

Approchez, petite, approchez.

(Elle s'assied sur le canapé avec M[lle] d'Elbée, et fait signe aux domestiques, qui disposent des fauteuils en demi-cercle.)

PIERROT.

Nous v'là, madame...(Bas à Marie.) M[me] la quoi?

MARIE, bas.

La Marquise.

PIERROT, avec aplomb.

Nous v'là, madame la marquequise !

(Les domestiques ferment les portes du fond.)

LE COMMANDEUR.

Mais pourquoi donc, jeune biche des montagnes, vous êtes-vous fait accompagner de ceci?... (Il montre Pierrot.)

PIERROT, furieux.

Hein?... qui ça ceci? (A Marie.) Mais j' le connais c' vieux-là.

MARIE, avec douceur.

Mais tais-toi donc !... (Haut.) C'est pour chanter ensemble une ronde du pays, monseigneur.

PIERROT.

Oui... une ronde du pays !... vous savez ben...

LE COMMANDEUR.

J'entends, j'entends ! tu es là pour la faire ressortir... tu sers d'ombre au tableau.

PIERROT.

Je sers d'oncle à quoi?... Qu'est-ce qu'il a dit?

LE COMMANDEUR, à part.

Savoyard !..va, je trouverai bien moyen de t'éloigner. (Haut.) Allons, commençons, commençons.

LA MARQUISE.

Oui, commencez.

(Les dames sont assises, ainsi que le commandeur; les seigneurs se tiennent debout près des dames.)

MARIE.

Nous allons chanter *la Dot de Savoie*. (1)

TOUS.

Ah ! voyons !... voyons !...

(Tout le monde s'asseoit.)

PIERROT, à Marie.

Y êtes-vous?... Je me lance !...

(1) Cette chanson est *la Dot d'Auvergne*, de M[lle] Puget, et la musique pour piano se trouve chez M. Meissonnier, dont elle est la propriété. (*Note de l'Edit.-libraire.*)

MARIE et PIERROT.

AIR de la Dot d'Auvergne. (Mlle Loïsa Puget, album 1841.)

Pour dot ma femme a cinq sous,
Moi quatre, pas davantage!
Pour monter notre ménage,
Hélas! comment ferons-nous?

MARIE. PIERROT, tristement.

Cinq sous! — Cinq sous!...
Pour monter notre ménage,
Femme, comment ferons-nous?

MARIE, le prenant par la main.

Eh! bien, nous achèterons
Un petit pot pour soupière;
Avec la même cuillère,
Tous les deux nous mangerons.

ENSEMBLE.

Avec la même cuillère,
Tous les deux nous mangerons.
Pour dot, etc.

(*Parlé.*) Voyons, dis, femme, toi qu'a de l'esprit.

DEUXIÈME COUPLET.

MARIE.

Eh! bien, nous vendrons de l'eau,
Que l'on trouve à la rivière;
Toi devant, et moi derrière,
Nous pousserons le tonneau.

ENSEMBLE.

Toi devant, et moi derrière,
Nous pousserons le tonneau.

PIERROT.

(*Parlé.*) Tiens, c'est vrai, tu as raison, ma petite femme.

Pour dot, etc.

TROISIÈME COUPLET

MARIE.

Si Dieu nous donn' des enfans,
Quand nous n'aurions que des filles,
Pourvu qu'elles soient gentilles,
Nous leur dirons à vingt ans...

PIERROT.

(*Parlé.*) Mais qu'est-ce que nous leur dirons, femme?

MARIE, gravement.

Mes enfans, voilà cinq sous
Pour monter votre ménage;
Avec ça, quand on est sage,
Toujours on trouve un époux.

ENSEMBLE.

Cinq sous! cinq sous,
Pour monter votre ménage.

Les filles. *Le père.*

Cinq sous! — Cinq sous!

PIERROT, faisant le geste de donner un coup de pied.

Allez chercher un époux!

(A la fin de la ronde, tout le monde applaudit, en félicitant les deux petits Savoyards, qui saluent à la ronde.*)

LE COMMANDEUR.

Charmante! adorable! J'en perds la tête, ma parole d'honneur...

(Il va pour la complimenter et manque d'embrasser Pierrot, qui se trouve devant lui.)

PIERROT.

Une tête comme celle-là, il ne perd pas grand chose...

LE COMMANDEUR, à part.

Voici le moment d'éloigner ce butor. (Il parle bas à un domestique qui porte un plateau.) Tu m'entends?

LE DOMESTIQUE, bas.

Oui, monseigneur.

LE COMMANDEUR, haut, montrant Pierrot.

Saint-Jean... que l'on conduise ce brave garçon à l'office.

PIERROT.

Moi, quitter mamzelle Marie... Non pas! non pas!

MARIE.

Non, non! ne me quitte pas, Pierrot.

LE COMMANDEUR.

Mais ce n'est que pour un moment, le temps de te rafraîchir.

PIERROT.

Ah! me rafraîchir! Oh! c'est différent! c'est pas de refus, car j'ai le gosier sec comme un caillou!... J'y vas vite et je reviens de même. (Marie lui donne sa vielle.)

LE COMMANDEUR.

Va, mon garçon, va, (Bas au domestique qui repasse.) Et surtout qu'il ne revienne pas!*

LA MARQUISE, à part, avec colère.

Et Arthur! Arthur qui n'arrive pas! (Haut à Marie.) Eh bien! petite, seriez-vous déjà fatiguée? Nous ne nous lassons pas de vous entendre.

LE COMMANDEUR.

Et cette jolie voix nous ferait bien plus plaisir encore, sans les coassemens de ce lourdeau de Pierrot, je crois.

MARIE, faisant la révérence.

Je vais faire tous mes efforts pour contenter madame la marquise... et la compagnie.

TOUS.

Ah! brava! brava! (Profond silence! on se dispose à écouter de nouveau.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE MARQUIS, LAQUAIS, annonçant du fond.

Monsieur le marquis Arthur de Sivry.

MARIE, l'apercevant.

Grand Dieu! qu'ai-je vu!...

LE MARQUIS, à part.

Ciel!... Marie!

* Mlle d'Elbée, la Marquise, Marie, Pierrot, le Commandeur.

* Marie, la Marquise, le Commandeur, Mlle d'Elbée, le duc d'Elbée.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! commencez donc, petite!

MARIE.

Mais, je ne puis... je ne sais... j'ai oublié...

LA MARQUISE.

Cette petite a raison. (Prenant son fils par la main.) Il faut que nous présentions à Mlle d'Elbée, (Appuyant.) notre fils le marquis Arthur de Sivry!.. (Elle regarde Marie; à part.) C'était lui!... (Le marquis, présenté par sa mère, salue Mlle d'Elbée que lui présente le commandeur.)

MARIE, à part.

Lui! .. André!... un marquis! Mais je me trompe donc!...

LA MARQUISE.

A présent, commencez, mademoiselle.

MARIE, essayant de chanter et regardant toujours le marquis.

Déjà vient le soir,
Je vais te revoir..

(Mais à peine a-t-elle fait entendre les deux premiers vers, que la voix lui manque; des larmes roulent dans ses yeux, qui restent fixés sur le marquis; enfin, ne pouvant plus maîtriser son émotion, elle s'avance vers lui et s'écrie :)

Mais, c'est lui!... c'est bien lui!... André... André... ne me reconnaissez-vous donc pas?...

TOUS.

André!... (Étonnement général.)

MARIE.

Oh! dites-moi que je m'abuse! que c'est un rêve!...

LE MARQUIS, bas.

Marie!.. chère Marie!

MARIE.

Oh! c'est lui!... (Elle tombe évanouie sur le canapé.)

MORCEAU D'ENSEMBLE.

FINAL DE FRA-DIAVOLO.

LE COMMANDEUR.

Quel est cet étrange mystère?
Qui fait naître ici son effroi?
D'où vient cette douleur amère?
Sa raison s'égare, je croi.

LE MARQUIS, à part.

Ah! cachons ce triste mystère:
Je sens redoubler mon effroi;
Mais devant eux puis-je me taire,
Quand mourante, ici, je la voi!

LA MARQUISE, le regardant.

Je connais enfin ce mystère,
Je comprends d'où vient son effroi?
Mais qu'il craigne ici ma colère,
Ou qu'il choisisse entre elle ou moi.

LE MARQUIS.

Ciel! Marie!

LA MARQUISE.

Arrêtez, songez à votre mère!
Ou pour elle, marquis, redoutez ma colère!

LE MARQUIS.

La quitter!... sort fatal!

LE COMMANDEUR, à part.

Arthur! lui! mon rival!
Que ne puis-je, en ce jour,
Me venger à mon tour!

UN LAQUAIS, entrant.

Le carrosse de madame la marquise!...

LA MARQUISE, au commandeur.

Mon frère, je suis forcé de vous quitter; restez près d'elle, et faites-lui sentir toute la folie de sa conduite.

LE COMMANDEUR, à part.

Bravo! (Haut.) Comptez sur moi, ma sœur. (La marquise se rapproche de M. et de Mlle d'Elbée.)

LE MARQUIS, bas.

Mon oncle, sauvez-la!

LE COMMANDEUR.

Compte sur moi, mon garçon.

LA MARQUISE.

Monsieur le marquis, votre main. (A la société.) Mesdames, on nous attend à la cour.

(Sortie générale par le fond.)

REPRISE DU CHOEUR, pendant que la marquise sort.

Quel est cet étrange mystère, etc.

SCÈNE X.

LE COMMANDEUR, MARIE, évanouie, DEUX FEMMES DE CHAMBRE, accourues, derrière le canapé, et donnant des soins à Marie.

LE COMMANDEUR, aux deux femmes.

Elle va revenir à elle, laissez-nous. (Les deux femmes de chambre rentrent chez la marquise.) Comme elle est jolie ainsi!. . Que son front est pur!... Quels yeux assassins, quoique clos! Pour la rappeler à la vie, je crois qu'un baiser ferait plus d'effet que l'éther ou l'eau de mélisse... Oui, un doux baiser!... comme l'Amour et Psyché! Voilà Psyché, je suis l'Amour et... (Au moment où il va l'embrasser, Chonchon sort du cabinet placé au premier plan, derrière le canapé, s'avance et reçoit le baiser.)

CHONCHON.

Ah! je vous y prends!...

LE COMMANDEUR.

Pagode!... C'est le diable?

CHONCHON.

Non, c'est moi!...

MARIE, revenant à elle.

Où suis-je?...

CHONCHON.

Près de moi, Chonchon, qui vient de te sauver d'un fier danger. Je me suis joliment dévouée pour toi, va!... (Elle s'essuie la joue.)

MARIE.

Chonchon, c'est toi; toi, ici!...

CHONCHON.

Oui, j'étais restée à l'office, où un laquais fort

honnête m'avait offert de prendre quelque chose de n'importe quoi, lorsque j'ai entendu dire que Marie, la Perle de Savoie, se trouvait mal!...

MARIE.

Oh! emmène-moi loin d'ici, partons!*

LE COMMANDEUR, vivement.

Vous ne le pouvez pas, charmante Marie, sans entendre mon neveu, qui tient à se justifier auprès de vous.

MARIE.

Se justifier!... Oh! oui, j'ai besoin de l'entendre.

LE COMMANDEUR.

Oui, et en attendant, il vous supplie de prendre part...

CHONCHON.

De prendre part à quoi?...**

LE COMMANDEUR.

Au souper, qui devrait être déjà servi.

CHONCHON.

Un souper!... Tu ne peux pas t'en aller dans l'état ou tu es!... Je ne le souffrirai pas; c'est convenu, je soupe!...

LE COMMANDEUR, avec colère.

Mais ce n'est pas à vous qu'il veut parler, ma chère!...

CHONCHON.

Eh bien! je n'ai pas besoin qu'il me parle!... il cause avec elle et je soupe!... il s'explique et je soupe!... il se justifie et je soupe!... Je soupe toujours.

LE COMMANDEUR, à part.

C'est ça, pourvu quelle soupe, elle .. Mais ça ne fait pas mon compte!

CHONCHON.

Et vous, allez activer le service. (Vivement.) Eh bien! m'avez vous entendue?

LE COMMANDEUR, gracieusement.

Toujours à vos ordres. (A part.) Tu crois me tenir, ma belle? mais je suis plus fin que toi!

(Il sort par la première porte, à gauche.)

SCÈNE XI.

CHONCHON, MARIE, puis PIERROT.

CHONCHON, à Marie.

Tiens! n'est-ce pas que j'ai bien fait d'accepter? abord, j'ai une faim atroce! (A part.) Et puis, je suis pas fâchée de surveiller mon vieux grigou!

Pierrot arrive par la fenêtre et saute lourdement dans le salon.)

MARIE ET CHONCHON, effrayées.

Ah!

PIERROT, bas.

Chut! c'est rien!.. c'est moi!...

MARIE.

Pierrot!

PIERROT, avec mystère.

Oui, et que nous sommes ici dans une caverne de brigands!

MARIE.

Grand Dieu!

PIERROT.

Des bandits!

CHONCHON.

Tu es fou!

PIERROT, même jeu.

J'ai découvert que tous ces seigneurs-là n'étaient que des scélérats! tous ces barons sont des gueux! tous ces marquis sont des coupe-gorges!... on a voulu m'assassiner!

CHONCHON.

Pourquoi faire?

PIERROT, même jeu.

Voilà ce que je n'ai pas trouvé. Ils ont commencé par me faire boire de très bon vin... ça n'était pas naturel... Après, ils m'ont fait manger des choses... que ça n'était ni du lard ni du jambon; ça n'était pas naturel encore! J'ai voulu m'en aller, ils m'ont retenu; je me suis révolté, ils m'ont enfermé!... Alors j'ai entendu que l'on parlait d'une jeune fille!... d'enlèvement!... de griser!...

CHONCHON.

Griser!... je sais ce que ça veut dire: c'est toi, Marie.

MARIE.

Quelle horreur!

PIERROT.

Moi, j'ai pensé aussi que ça avait rapport à Mlle Marie... pour lors, je me suis élancé comme un lion, à travers une lucarne!... Je me suis bien écorché un peu... j'ai bien un peu déchiré ma culotte... quelque part... mais enfin je suis parvenu sur une terrasse... j'ai toujours couru, et me v'là!

CHONCHON.

Le scélérat!... il veut nous surprendre! je connais ça!... Je parie que nous sommes cernés, enfermés, emprisonnés!...

PIERROT.

Emprisonnés! Ah! mais, j'tape dur

CHONCHON.

C'est inutile! il aura donné le mot à ses laquais; il faut ruser...

PIERROT.

Oui, c'est ça, rusons!

CHONCHON, cherchant.

Toi, Pierrot, tu vas te mettre...

PIERROT.

Je vas me mettre?... Quelqu'un! (Il se cache derrière elles.)

(En ce moment, deux valets entrent du premier plan à gauche, portant une table servie et quatre couverts; ils la posent à gauche et sortent du même côté.)

* Chonchon, Marie, le Commandeur.

** Marie, Chonchon, le Commandeur.

CHONCHON, les apercevant, bas à Pierrot.

Sous la table.

PIERROT, caché derrière Marie et Chonchon, jusqu'à ce que les valets soient sortis.

Sous la table!... comme Médor! C'est égal, ça me va!

MARIE, à Pierrot, qui se met sous la table.

Et puis, sitôt que je frapperai, mon bon Pierrot, tu paraîtras!

PIERROT.

Ça me va encore!

CHONCHON.

Toi, Marie, lorsque le vieux scélérat te versera à boire, tu passeras adroitement ton verre à Pierrot.

PIERROT.

Ça me va toujours!... passez-moi le vôtre aussi, Chonchon... je suis solide!... un homme!...

CHONCHON.

Oh! moi, c'est différent!... c'est du champagne... j'y suis faite!... Je l'entends; à ton poste, Pierrot!... vite!

SCÈNE XII.

Les Mêmes, LE COMMANDEUR *.

MARIE, à part.

Je tremble!

CHONCHON, à part.

Je ne te perds pas de vue, scélérat!...

LE COMMANDEUR.

Enfin, nous allons être servis, mes petits amours.

CHONCHON, regardant le souper.

Comment donc! un perdreau truffé!... deux bécassines!... Ah! commandeur! voilà des attentions!... (Les domestiques apportent du champagne frappé.) Et du champagne! (Avec intention.) Ah! je connais le champagne! il y a celui d'*aï!*... celui de *sellery*...

(Les domestiques sortent par le fond, après avoir disposé quatre fauteuils autour de la table.)

LE COMMANDEUR, à part.

Ce champagne-là, ma gaillarde, tu ne le connais pas encore et il m'aura bientôt débarrassé de toi! (Haut, à Marie.) Eh bien! charmante Marie, ce joli visage a-t-il repris ses couleurs? Hé! hé! je vois la rose s'épanouir sur le lys!...

MARIE.

Mais lui, André?... (Se reprenant.) Je veux dire M. le marquis Arthur de Sivry... je ne le vois pas!

LE COMMANDEUR.

Voici son couvert; sa mère le retient sans doute; mais il sera ici dans une minute, cher ange!

CHONCHON, les séparant.

Assez causé... A table! ça rafroidit.

Marie, le commandeur, Chonchon, Pierrot caché.

LE COMMANDEUR, amenant Marie qu'il fait asseoir sur le premier fauteuil.

Ravissante Chonchon!

CHONCHON, le faisant rudement passer devant elle, et asseoir au bout et en face de Marie.

Non, pas là-bas!... mais ici .. entre vous deux. (Très aimable.) C'est pour être plus près de vous.

LE COMMANDEUR, vexé *.

Ah! charmante! (A part.) Comme c'est aimable, un tête-à-tête à trois!

PIERROT, relevant la nappe.

A quatre!... vieux singe doré!

LE COMMANDEUR, à part, prenant une bouteille.

Heureusement que bientôt...

CHONCHON.

Eh bien! à quoi rêvez-vous? versez donc!...

LE COMMANDEUR.

Air du Père Trinquefort.

(A Marie.)

A vous d'abord, ma charmante déesse!

(A Chonchon.)

A vous, Pagode, ô ma belle tigresse!

(Chonchon boit, et Marie passe son verre à Pierrot qui boit.)

MARIE.

Mais lui, monsieur?

LE COMMANDEUR.

Vous y pensez sans cesse :
Il va venir!

CHONCHON, buvant.

Quel vin délicieux!

LE COMMANDEUR.

Pour boire à vos beaux yeux,
Souffrez, cher objet que j'adore!...
(Il verse.)

CHONCHON, prenant son verre.

Je ne demand' pas mieux!
(Elle boit.)

MARIE, à part, regardant la porte.

Hélas! il ne vient pas encore!...

(On lui verse; elle passe de nouveau son verre à Pierrot.)

CHONCHON.

Mais à peine... en ai-je goûté,
Tout tourn'... tout tourn'... à mon côté!...
(Elle s'endort.)

(Parlé, rêvant.) Monstre!... scélérat...

MARIE, avec effroi.

Mais voyez donc!... elle s'endort!...

LE COMMANDEUR, froidement.

C'est qu'il est tard!... Un verre encor!
(A part.)
Diable! la petite a, ma foi!
La tête forte, je le voi.
Allons, mignonne, allons, encore un verre!
(Il verse.)
Accordez-moi cette faveur dernière.
(A part.)
Trois, c'est assez!... En reste-t-il encor?...
(Il regarde la bouteille. Elle donne à Pierrot.)

MARIE, montrant Chonchon.

Mais voyez donc! grand Dieu! mais elle dort!

* Marie, Chonchon, le commandeur.

LE COMMANDEUR.

Mais tant mieux, tant mieux!
Nous causerons fort bien, sans elle!
Avec vous, ma belle,
On aime mieux
N'être que deux! (*bis.*)

(A la reprise, le commandeur se lève, va s'assurer des portes du fond, et revient à la droite de Marie.)

MARIE, levée et tremblante.

Monsieur... je crois... qu'il est plus sage de me retirer.

LE COMMANDEUR.

Alors, vous me permettrez de vous reconduire; ai justement mon carrosse à la porte?

MARIE.

C'est inutile, je ne partirai pas avec vous.

LE COMMANDEUR.

Mais vous ne partirez pas seule, à une pareille heure!

MARIE.

Peut-être!... Mais je vous repète, monsieur, que ce ne sera pas avec vous!

LE COMMANDEUR.

Pardon, mais mon neveu m'a chargé de vous reconduire... et je dois, je veux remplir ma mission jusqu'au bout, fût-ce malgré vous-même!

MARIE, effrayée.

Malgré moi-même!... (Frappant sur la table.)

LE COMMANDEUR, voulant la prendre.

Allons, charmante Marie, permettez...

MARIE.

Arrêtez, monsieur! épargnez-moi vos outrages!... et sachez que j'ai ici un défenseur. (Appelant.) Pierrot! (Elle frappe de nouveau.)

LE COMMANDEUR, à part, avec effroi.

Pierrot!... Qu'est-ce que ça veut dire?... un homme ici!...

MARIE.

Oui, monsieur, un homme!... (Elle frappe encore.) Un homme qui saura me défendre, s'il le faut, au péril de sa vie! Pierrot! Pierrot!... mais viens donc!...

(Elle relève la nappe; on voit Pierrot endormi, qui ronfle.)

LE COMMANDEUR, riant et venant le regarder.

Ah! je comprends, c'est lui qui aura tout bu *!... Ah!.. ah!.. c'est délirant!...

MARIE.

C'est infâme, monsieur!

LE COMMANDEUR.

Allons, belle Marie, toute résistance est inutile .. (Il sonne.)

MARIE.

N'avancez pas!... (Deux laquais entrent.)

LE COMMANDEUR.

Faites ce que je vous ai dit! A l'hôtel, faquins!... ét au galop!...

(Les valets entraînent Marie qui appelle Pierrot et Chonchon à son secours. — Chonchon éternue, en rêvant.)

Final du Domino.

Plus tard je saurai lui plaire,
Et j'ai des moyens plus doux,
Qui pourront enfin, j'espère,
Désarmer ce grand courroux.

CHOEUR.

Plus tard il saura lui plaire, etc.

* Marie, Pierrot sous la table, le commandeur.

ACTE QUATRIÈME.

A droite de l'acteur, la porte qui conduit dans les appartemens; à gauche, la porte d'entrée; au fond, face au public, une grande croisée donnant sur la rue. Entre la croisée et la porte de droite, une porte secrète. Au dessus de cette porte, le portrait d'Arthur en uniforme. Du même côté, à l'avant-scène, une riche toilette. Fauteuils, etc.

SCÈNE I.

LE COMMANDEUR, UN VALET.

LE COMMANDEUR, à un valet, lui donnant une bourse.

Tiens, voici de l'or pour payer ton silence, et je t'en promets autant, si nous réussissons; tu m'as bien entendu?

LE VALET.

Oui, monsieur le commandeur.

LE COMMANDEUR.

Ce soir, à neuf heures, tu te trouveras à la petite porte du jardin, avec deux hommes... tu auras éloigné tout le monde, et cette clé m'ouvrira le chemin de ce petit corridor!

(Il montre la clé.)

LE VALET.

Vos ordres seront exécutés. (Il sort à gauche.)

LE COMMANDEUR.

Et je pourrai enfin prendre ma revanche!... Ah! mon cher petit neveu! vous venez vous jeter à travers mes historiettes amoureuses! Ah! vous mettez des bâtons dans les roues de mon carrosse, au moment où j'enlève l'objet de ma passion... Ah! tu te trouves à point sur ma route, pour arrêter mes chevaux, pour te faire le noble protec-

teur de l'innocence, la faire descendre de ma voiture !... Et quand tu l'as délivrée, tu la confisques à ton profit et tu l'enfermes dans ta petite maison !... Mais je suis de la régence, moi, et je te le prouverai !.. De plus, je suis bon oncle aussi.... voilà pourquoi je m'introduis ici, comme Jupiter chez feu Danaé... en pluie d'or !... Voilà pourquoi je viendrai ce soir te débarrasser de cette petite ! car, puisque tu te maries, en bon époux, tu ne saurais la garder plus long-temps.

LE VALET, à la porte de gauche.

Monsieur le commandeur, j'entends la voix de mon maître; s'il vous voyait ici, je serais perdu ! et vous aussi !... Sauvez-vous bien vite !

LE COMMANDEUR.

Comment ! faquin !... que je me sauve !... moi !... un commandeur !... que je me sauve !...

LE VALET.

Il a juré de vous jeter par les fenêtres, si jamais il vous trouvait ici.

LE COMMANDEUR.

Ah diable ! nous sommes au deuxième étage... Je file... (Avec dignité.) Mais je ne me sauve pas, drôle... je ne me sauve jamais... Je sors !... (Pause.) un peu vite... voilà tout. (On entend la voix du marquis.) Oh !... (Il sort par la porte secrète, puis se retournant.) A neuf heures !...

LE VALET.

A neuf heures. (Il ferme la porte, vient regarder à celle d'entrée si Arthur arrive, puis regarde à travers la croisée du fond.) Oh ! comme il court !... Il est déjà bien loin, ma foi !

SCÈNE II.

LE MARQUIS, suivi d'un autre VALET portant un coffret.

LE MARQUIS, donnant son chapeau au premier valet, qui le pose sur un fauteuil.

Placez ici ce coffret. (Le deuxième valet traverse la scène et pose le coffret sur la toilette.) Laissez-moi. (Les deux valets sortent à gauche.) Comment vais-je l'aborder aujourd'hui ?... que lui dirai-je ?... Combien il m'a fallu employer de ruses et de mensonges, pour la faire consentir à demeurer dans cet hôtel... qu'elle ignore même être le mien... dans cet hôtel, où je l'ai transportée, après avoir fait échouer la coupable tentative du commandeur... A force de prières et de larmes, j'ai pu faire oublier ce déguisement d'autrefois, j'ai pu fléchir son courroux; mais sa vertu est demeurée la même !... et cette résistance n'a fait qu'irriter mon amour. Ces maîtres que je lui ai donnés pour former son esprit, il a fallu, pour qu'elle les acceptât, lui laisser croire qu'ils étaient envoyés par ma mère !... par ma mère, qui ne voulait consentir à notre mariage, que lorsqu'elle serait en état d'être présentée à notre noble famille !... Pauvre Marie ! qui ne sait pas que la marquise a découvert la retraite où, depuis trois mois, je la dérobe à tous les regards ! pauvre Marie ! qui ne sait pas que je vais la quitter, pour la trahir !.. et qu'aujourd'hui, si je ne me sacrifie, si je ne consens à cet odieux hymen, on l'arrachera de mes bras, et qu'une lettre de cachet !... Marie à Saint-Lazare ! oh !.. plutôt mon malheur ! .. plutôt ma mort !...

SCÈNE III.

MARIE, LE MARQUIS, pensif.

MARIE, entrant de l'appartement de droite et avec joie.

Arthur !

LE MARQUIS, tressaillant.

Marie !

MARIE.

Oh ! comme il y a long-temps que je ne vous ai vu... Mais vous voilà enfin. Oh ! parlez-moi de notre espoir... de votre mère... quand la verrai-je ?

LE MARQUIS, avec embarras.

Ma mère !...

MARIE.

Vous lui avez dit, n'est-ce pas ? les progrès que je fais chaque jour; vous lui avez dit avec quelle ardeur j'étudie, depuis trois mois, dans ces livres qui me viennent d'elle ! avec quel empressement je cherche à me rendre digne de paraître dans ce monde brillant, où elle vit, et où elle doit un jour me nommer sa fille !

LE MARQUIS.

Oui, Marie, je lui ai parlé du courage qui vous anime, de votre amour si touchant et si noble... de cette grace naïve, et surtout des progrès de votre esprit que j'admire.

MARIE.

Et votre mère ?... qu'a-t-elle dit ?

LE MARQUIS, baissant la voix et allant à la toilette.

Voici... des... des parures qu'elle vous envoie.

MARIE, triste.

Des parures... toujours ! Mais ne la verrai-je pas bientôt, elle ? et la mienne ? la mienne, monsieur ?

LE MARQUIS.

Encore un peu de courage et de patience.

MARIE, suppliant Arthur qui se détourne.

AIR : Mon pays ! (L. Puget.)

Vous n'avez pas voulu que j'écrive à ma mère.
Sans nouvelles, trois mois ! comme elle a dû souffrir !
Oh ! pitié, cher Arthur, pour sa douleur amère !
Attendre plus long-temps, pour elle, c'est mourir !
Souvent, pâle et flétrie,
Elle est dans mon sommeil !...
Mais l'image chérie
Disparaît au réveil !...
Ecoutez ma prière,

Je la vois en pleurs, toutes les nuits ;
Que j'écrive à ma mère,
Qui m'attend et me pleure au pays !
Que j'écrive à ma mère, qui me pleure au pays !
Qui me pleure au pays !

LE MARQUIS, avec embarras.

Plus tard... bientôt, chère Marie. La marquise a exigé le plus profond mystère, jusqu'à l'accomplissement de notre mariage... Que personne ne soupçonne donc votre présence dans cet hôtel, je vous en conjure... il y va de notre bonheur !... Il faut... aujourd'hui surtout, éviter de paraître à ce balcon, d'ouvrir cette fenêtre...

MARIE, avec amour.

Quoi ! vous voulez !...

LE MARQUIS.

Oui ; je sais que le commandeur... furieux de voir ses projets déjoués, vous fait chercher secrètement... et s'il découvrait !

MARIE.

J'obéirai, mon ami... Je resterai enfermée ici, pensant à vous !... et contemplant votre portrait !... Que me faut-il de plus ?... vous !... toujours vous !... n'est-ce pas le bonheur ?

LE MARQUIS.

Chère Marie !

MARIE.

Toutes vos volontés ne sont-elles pas des ordres pour moi ? Ah ! il en est une cependant, contre laquelle je me révolte.

LE MARQUIS.

Et laquelle ?

MARIE.

Vous faites renvoyer les malheureux, qui se présentent, et moi, je voudrais pouvoir les secourir tous ! ceux de mon pays surtout...

LE MARQUIS.

Mais....

MARIE.

Oh ! ne craignez pas qu'ils me reconnaissent ! Mon amour et vos conseils ont trop changé mes manières, mon langage... Qui reconnaîtrait jamais, sous ces brillans habits, la pauvre fille de Savoie ?... Et si quelquefois, en présence d'un enfant de nos montagnes, une larme tombe de mes yeux, en même temps qu'une aumône tombera de ma main... pour lui, ce ne sera qu'une larme de pitié, et pour mon cœur seul un souvenir de bonheur.

LE MARQUIS, avec amour.

Eh bien ! soit, j'y consens ; je n'ai pas le courage de vous refuser le seul plaisir que vous ayez dans cette solitude !... celui de faire le bien...

MARIE.

Oh ! que vous êtes bon !

LE MARQUIS, avec embarras.

Chère Marie, adieu ! à bientôt !...

(Il va reprendre son chapeau sur un fauteuil, au fond, à gauche.*)

* Le Marquis, Marie.

AIR des deux Reines.

MARIE.

Vous partez à l'instant ;
Mais mon cœur vous attend.

LE MARQUIS,

Adieu, souvenez-vous
(Montrant la croisée.)
Que mon cœur est jaloux !

MARIE.

Ne craignez rien, je ne l'oublirai pas !
Tout mon bonheur, monsieur, est de vous plaire ;
Je resterai bien enfermée, hélas !...

LE MARQUIS, à part.

Cachons-lui ce triste mystère !...

REPRISE ENSEMBLE.

Vous partez, etc.

SCÈNE IV.

MARIE, puis CHONCHON.

MARIE.

Cher Arthur, comme je l'aime !... Oh ! chaque jour davantage !... mais je ne le lui dis pas ; car je serais faible alors, pour résister à ses douces paroles !... Oh ! ma mère ! ma mère ! pour le fuir, j'ai eu bien souvent recours à ce précieux talisman, que tu m'as donné !... Mais quel est ce bruit ?

(On entend un grand bruit au dehors, et Chonchon paraît à la porte d'entrée, suivie de deux domestiques, auxquels elle donne deux soufflets dans la coulisse.)

CHONCHON.

Tenez, voilà qui vous fera souvenir de mon nom !... Je m'appelle Ophélia, premier sujet du ballet de l'Opéra, et j'entre partout, entendez-vous ?

MARIE, courant à elle.

Chonchon !

CHONCHON.

Marie ! (Elles s'embrassent.)

MARIE.

Que je suis heureuse de te revoir !

CHONCHON.

Et moi, donc !... Ne voulaient-ils pas m'empêcher d'arriver jusqu'à toi ! (Aux valets.) Eh bien ! est-ce que vous attendez que je vous complète à chacun la paire ? (Les valets se sauvent.) Ah ! comme tes gens sont mal éduqués, ma chère... (Elle cherche.) Comment t'appelles-tu à présent ?

MARIE.

A présent ?... mais comme toujours !... Marie ! tu le sais bien.

CHONCHON.

Toujours Marie !... Oh ! que c'est villageois et monotone ! Moi, je me nomme Ophélia !... c'est

plus sonnant, et nous autres, à l'Opéra, nous aimons ce qui sonne.

MARIE.

Mais, en effet, comme te voilà changée!...

CHONCHON, très vite.

Oh! ce n'est rien que ce que tu vois... J'ai des appartemens, des boudoirs, des salons, des antichambres; j'ai quatre laquais, trois caméristes, un petit nègre et deux épagneuls...

MARIE, riant.

En vérité!

CHONCHON.

Et je ne reçois que des gens de très comme il faut!... Le matin, je collationne avec des chevaliers, je déjeune avec des barons, je goûte avec des comtes, je dîne avec des marquis... et je soupe...

MARIE.

Tu soupes?...

CHONCHON.

Et je soupe toute seule, mademoiselle.

MARIE, naïvement.

Tu es heureuse, tant mieux!... Mais pour que ta fortune ait été si rapide à l'Opéra, il fallait que tu eusses de bien grandes dispositions pour la danse.

CHONCHON.

Pour la danse?... Oui, oui, j'avais toutes sortes de dispositions: c'est du moins ce que me disait un jeune hidalgo espagnol... avec qui j'ai eu quelques relations... diplomatiques, et qui m'a appris l'Espagnol.

MARIE.

Tu parles l'Espagnol?

CHONCHON, avec volubilité.

Et un peu d'anglais, que m'a enseigné un autre jeune seigneur de ce pays, avec qui j'eusse aussi quelques relations... toujours diplomatiques... je comprends tout si facilement, moi, je suis organisée comme une vielle!... Quant au français, je compris qu'il ne fallait plus que je parlasse comme autrefois... c'était bon dans nos montagnes!... Il me fallait un maître; je le chercha, je le trouva, je l'arrêta, et maintenant, je parle... comme tu vois...

MARIE, avec bonté.

Quel que soit ton langage, ma bonne Chonchon, j'aurai toujours du plaisir à t'entendre.

CHONCHON.

Tu n'es pas dégoûtée!.. A l'Opéra, on me trouve très spirituelle... tout le monde se met à rire, dès que j'ouvre la bouche.

MARIE.

Je te crois.

CHONCHON.

Ah ça, et toi... et toi? Sais-tu que te voilà logée comme la reine! De belles toilettes! une maison élégante!... Ah! le petit marquis se ruine pour toi! c'est bien, c'est très bien!...

MARIE.

Le marquis!... mais je n'ai rien qui me vienne de lui... c'est de sa mère que je tiens tout cela... De sa mère qui consentira bientôt, peut-être, à me nommer sa fille.

CHONCHON, riant à gorge déployée.

Ah! ah! ah! sa mère!... sa mère!... ah! qu'elle est amusante! Ah ça, voyons, ma petite Marie, soyons franches, et, pour commencer, je vais te dire comment j'ai découvert ta demeure...

MARIE, naïvement.

En t'adressant à la marquise, ou à son fils.

CHONCHON.

Allons donc! la marquise?... nous ne nous voyons pas!... elle est de trop petite noblesse!... et puis, elle m'aurait mise à la porte... Quant au fils, il avait disparu de l'Opéra, en même temps que la jolie Perle de Savoie avait disparu de sa petite chambre, au cinquième étage!... Je m'adressa donc à un jeune commis de M. de Sartines, à qui j'ordonna de ne pas se présenter chez moi, sans qu'il me procurât une liste générale des petites maisons de ces messieurs...

MARIE.

Grand Dieu!... que veux-tu dire?...

CHONCHON.

Le petit commis me l'apporta... Je posa tout de suite le doigt sur celle du marquis de Sivry... je m'écria: C'est là qu'est mon amie!... Je déjeuna!... je m'habilla... et me voilà!

MARIE.

Mais tu te trompes, Chonchon.

CHONCHON, la reprenant.

Ophélia!...

MARIE, très agitée.

Je te jure que le marquis... Oh! mon Dieu!... est-ce qu'il m'aurait abusée à ce point?...

CHONCHON, à part.

Ah ça, mais, est-ce qu'elle serait de bonne foi?

MARIE, allant à sa toilette.

Oh! je veux éclaircir ce mystère; je veux lui écrire à l'instant... à l'instant même.

CHONCHON.

Soit, écris-lui; pendant ce temps-là, je vais visiter ton appartement... Ah! et puis, tu me feras servir quelque chose... l'émotion, la joie de te revoir... ça m'a beaucoup creusée... j'ai l'estomac dans les jarrets. (Elle entre à droite.)

SCÈNE V.

MARIE, puis LOUSTALOT.

MARIE, se mettant à écrire.

Oh! oui, il faut qu'il vienne, qu'il se justifie à l'instant... ou je quitte cette maison.

UN DOMESTIQUE, arrivant de gauche.

Mademoiselle!

MARIE.

Que me veut-on ?

LE DOMESTIQUE.

M. le marquis a ordonné de laisser entrer les pauvres gens qui se présenteraient.

MARIE.

Un malheureux !... Tenez, donnez-lui ceci... (Elle fouille dans sa bourse.)

LE DOMESTIQUE.

Pardon, mademoiselle, mais comme j'ai cru reconnaître que celui-là était de la Savoie...

MARIE, lui donnant la bourse.

De la Savoie !... tenez... donnez-lui tout, alors.

LE DOMESTIQUE.

Oh ! ce n'est pas l'aumône qu'il demande, il désire parler à M. le marquis, pour lui demander, m'a-t-il dit, des renseignemens... sur une personne... une jeune fille, qu'il cherche depuis long-temps.

MARIE, vivement.

Pierrot !... ce doit être lui !... qu'il entre !... qu'il entre vite. (Le domestique sort.) Mon bon Pierrot !... oui, c'est lui que je chargerai de ma lettre... c'est lui qui m'aidera, s'il le faut, à fuir cette maison, si Arthur... On vient... je l'entends... (Elle va s'élancer vers la porte, et se trouve en face de son père, qui se présente le chapeau à la main et la tête humblement courbée. A part, d'une voix étouffée.) Ciel ! mon... mon père... (Elle tombe dans un fauteuil.) Oh ! après ce que je viens d'apprendre, je n'oserai jamais ! jamais lui dire !...

LOUSTALOT, très bas.

Excusez un pauvre vieillard, ma belle dame... mais, un domestique qui a eu pitié de mes larmes, m'a dit, chez Mme la marquise, que c'était ici que je trouverais son fils... et je vous demande bien pardon de vous déranger.

MARIE, à part et vivement émue.

Mon père !... Oh ! comme il semble accablé !... comme il a dû souffrir, mon Dieu !... La misère, peut-être...

LOUSTALOT.

Vous êtes sa femme, sans doute ?... Vous le prierez pour moi, n'est-ce pas ? et Dieu vous bénira !...

MARIE, timidement.

Et... que venez-vous donc lui demander ?

LOUSTALOT.

Sa protection... son aide pour découvrir ma fille, car, moi, je suis seul à Paris... seul et bien pauvre...

MARIE.

Pauvre !... Oh !... (Elle lui tend sa bourse.) Tenez.. prenez...

LOUSTALOT.

Oui, de l'argent !... car il en faut pour vivre à Paris... et j'y suis depuis si long-temps pour retrouver mon enfant... (S'essuyant les yeux avec son mouchoir.) Ma petite Marie !... dont nous n'avons pas reçu de nouvelles, depuis trois mois !.. Oui, oui, pour ça, j'accepterai une aumône !... (Il lui baise la main.) Car, savez-vous ce qu'on dit au pays, madame ?... (S'animant.) On dit qu'elle est déshonorée, la maîtresse d'un grand seigneur...

MARIE, à part.

Oh ciel !

LOUSTALOT, s'animant.

Et il faut que je la reconduise au pays toujours vertueuse, voyez-vous, comme je suis bien sûr qu'elle n'a pas cessé de l'être ; je veux la ramener avec ses pauvres habits de nos montagnes !...

MARIE, regardant sa toilette.

Oh !... oh !... mon Dieu !...

LOUSTALOT.

Pour prouver que l'argent quelle nous envoyait... ce n'était pas le fruit de sa honte...

MARIE, vivement.

Oh ! non... non..

LOUSTALOT.

Pour prouver que nous pouvions recevoir, sans roug'r, cet argent... qui a servi à soigner sa vieille mère !... malade !...

MARIE, à part.

Malade !

LOUSTALOT.

Il faut que je la ramène enfin, pour qu'elle la console, la pauvre femme !... s'il en est encore temps !... ou pour qu'elle pleure sur sa tombe, si nous venions trop tard !... (Il pleure.)

MARIE, s'oubliant.

Grand Dieu !...

LOUSTALOT.

Car, depuis huit jours, elle se meurt, ma bonne dame !... elle se meurt !...

MARIE, jetant un cri

Elle se meurt... ma mère !...

LOUSTALOT, relevant la tête.

Oh ! ciel... cette voix !.. ces traits !...

MARIE, à genoux.

Oui, c'est moi, mon père... c'est Marie !... c'est votre enfant que vous cherchez...

LOUSTALOT, dont la colère s'accroît.

Marie ! dans cette maison !... Marie couverte de bijoux !... Marie ! (Silence.) Ce n'est pas vrai !... vous mentez ! vous n'êtes pas Marie !... vous n'êtes pas ma fille !...

MARIE.

Mon père, écoutez-moi, je ne suis pas coupable...

LOUSTALOT, d'une voix tonnante.

Vous mentez, vous dis-je !... Celle que je viens chercher dans Paris est un enfant bien pauvre !.. mais brave et honnête !... Vous n'êtes pas m fille !... ma fille ne peut pas se trouver dans l'hôtel d'un marquis... ma fille ne peut pas avoir de valets et un carrosse... ma fille ne peut pas faire l'aumône à son père !... (Il jette la bourse avec horreur.)

MARIE.

Oh! pardon!... pardon!... mais je suis toujours...

LOUSTALOT.

Vous!... Je vais vous dire ce que vous êtes!... vous... vous n'êtes que la maîtresse d'un grand seigneur! vous, vous aurez tué votre mère... car lorsqu'elle me verra revenir seul, lorsqu'elle me redemandera son enfant, et que je lui dirai: Marie! elle est morte!... elle en mourra, entendez-vous!... elle en mourra...

MARIE.

Mon père!

LOUSTALOT.

Non, non, vous n'êtes pas ma fille!... Ma fille!... je n'en ai plus!

(Il la repousse et sort précipitamment.)

SCÈNE VI.

MARIE, CHONCHON.

CHONCHON, accourant.

Quel bruit, qu'est-ce qu'il y a donc par ici?

MARIE.

C'est mon père!... mon père que j'ai vu... qui me croit coupable!... qui m'a reniée! qui m'a maudite...

CHONCHON.

Eh bien! tout s'arrangera, si ce que tu dis est vrai... si le marquis doit t'épouser...

MARIE, sans l'écouter.

Ma mère! ma mère mourante!...

CHONCHON.

Car il te l'a juré, n'est-ce pas?

MARIE.

Oh! dans ce moment, je ne sais plus!... je ne comprends plus... je ne me souviens plus... Oh! ma tête, ma tête... (Elle s'assied à sa toilette.)

CHONCHON.

Attends... j'ai en bas mon briska; je vais courir après le père Loustalot... lui faire comprendre!..

(On entend la voix de Pierrot dans la coulisse.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, PIERROT.

PIERROT.

Marie... mam'zelle Marie!... Oh! il faut que je la voie... que je lui parle tout de suite.

CHONCHON.

Ah! te voilà... quel bonheur! Je te laisse avec elle... essaie de la calmer, Pierrot... moi, je vais tâcher de rejoindre son père et de le ramener. Je n'ai rien pris depuis trois grands quarts d'heure, mais les amis d'abord, les estomacs après!...

(Elle sort.)

PIERROT.

Mam'zelle Marie... il faut quitter cet hôtel... il faut me suivre.

MARIE, assise dans l'attitude d'un profond désespoir.

Jamais!... mon père m'a trouvée dans cette maison, il me croit coupable; mais Arthur a juré de m'épouser, et je ne sortirai d'ici, que pour aller à l'église, et lorsque je serai sa femme mon père me croira et je serai justifiée.

PIERROT, avec force.

Mais s'il vous trompait ce marquis?...

MARIE, froidement.

Me tromper, lui!... lui, Arthur!... c'est impossible!

PIERROT.

Écoutez donc: aujourd'hui, à midi... on devait célébrer un mariage... retardé je ne sais pourquoi .. mais c'étaient des grands seigneurs, et ceux-là on les attend partout... même à l'église.

MARIE, même jeu.

Eh bien?

PIERROT.

Eh bien! ce mariage, qui devait avoir lieu ce matin, on le bénit, ce soir, à la paroisse Saint-Laurent.

MARIE, même jeu.

Après?

PIERROT.

Cette paroisse est celle où nous sommes!... que l'on voit d'ici... et en ouvrant cette fenêtre...

MARIE, faisant un bond et commençant à comprendre.

Cette fenêtre! .. (Elle se lève.) Oh! je me souviens!... il m'a défendu de m'y montrer... (On entend le son des cloches *.) Et ces cloches?...

PIERROT.

Ces cloches, Marie! sont celles qui annoncent le mariage de M[lle] d'Elbée avec le marquis Arthur de Sivry!...

MARIE.

Arthur!... Arthur!... Non, non, c'est impossible!... (Elle court à la fenêtre qu'elle ouvre.) Des voitures!... Que de monde!... A la lueur des torches, je distingue... oui... des fleurs!... partout des fleurs!... Oh! la mariée!... et puis, un jeune homme qui lui donne la main!... il tourne la tête!... il regarde de ce côté!... Ah!...

(Marie pousse un cri terrible et se retire de la fenêtre avec horreur; à partir de ce moment, elle regarde le public d'un œil fixe et hagard.)

PIERROT.

Eh bien! mam'zelle Marie, qu'est-ce que je vous disais?... cet Arthur...

MARIE.

Arthur!... (Elle promène autour d'elle des yeux

* Pierrot, Marie.

égarés; puis, apercevant le portrait, elle s'avance de ce côté *.) Il ne m'a pas quittée!... (Montrant le portrait.) Tenez!... le voilà!...

PIERROT.

Que dit-elle?... Comme elle me regarde!... Grand Dieu!... est-ce que sa raison?... Du bruit!... (Il court à la fenêtre du fond.) Ciel! qu'ai-je vu? Le long des murs du jardin, trois hommes qui parlent bas! Oh! quelque nouvelle tentative!... quelque projet infâme! (Pendant ce temps, Marie est revenue s'asseoir à droite.) Marie, ils vont venir! entendez-vous, Marie... ils vont venir!... (Il ferme la croisée.)

MARIE.

Oui, il va venir me chercher, pour me présenter à sa mère!...

PIERROT.

Oh! sa raison s'égare!... Marie, au nom du ciel, fuyons!...

MARIE, souriant.

Ah! le beau bal!... (Elle salue.) Mais lui, Arthur, pourquoi n'est-il pas là? Seule ici, j'ai peur!... (Avec une grande joie.)

AIR nouveau. (de Mlle Puget.)

Enfin, c'est lui!... rien qu'à sa vue,
D'amour mon ame est tout émue!
Pourquoi, monsieur, venir si tard?...
Je mourais de votre retard!...
Quelle est cette femme si belle?...
Que je suis pâle en face d'elle!
Elle sourit d'un air moqueur,
Et son regard brise mon cœur!...

(Parlé.) Ciel!... il lui prend la main!... il lui parle bas!... (S'avançant.) Arthur! mais c'est moi!... Que dit-il?... demain!...

Demain, demain, je serai morte!
Loin de ces lieux que l'on m'emporte!...

* Marie, Pierrot.

(Pierrot s'avance.)

Jamais! je veux rester ici,
Toujours auprès de lui!

(Elle tombe sur un fauteuil près et à droite de la croisée.)

PIERROT.

Grand Dieu! je crois les entendre!... la voix du commandeur!... Grand Dieu! s'ils allaient profiter de son égarement! et nul moyen de l'arracher de ces lieux!... Marie!... Marie!...

MARIE, machinalement, chante le refrain de *la Grace de Dieu*.

Tra, la, tra, la, la, la, etc.

PIERROT.

Ah!... c'est une inspiration du ciel!... Oui, oui, essayons! (Il sort précipitamment.)

MARIE, au portrait.

Oh! toi! toujours avec toi!... n'est-ce pas, Arthur!... (A ce moment, on entend la vielle qui joue dehors, le refrain de *la Grace de Dieu*; Marie écoute en souriant, se lève, puis avec transport, comme l'air s'éloigne, elle fait un pas, pour le suivre.) Oh!... ne t'éloigne pas... ne t'éloigne pas!... avec moi!... avec lui!... oh! reste!... reste!... (A ce moment, on entend de nouveau les cloches, et la vielle s'éloigne toujours.) Ces cloches!... ah! je me souviens!... c'est l'agonie de ma mère! ma mère se meurt!... (Au portrait.) Arthur!... Arthur!... ma mère se meurt!... ma mère m'attend!... (Elle sort précipitamment.)

SCÈNE VIII.

LE COMMANDEUR entre mystérieusement par la porte secrète.

Cette fois, ma petite, tu ne m'échapperas pas!

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente un vaste hangar rustique, garni de tables, de bancs et d'escabeaux. Il est ouvert entièrement au fond et laisse voir la vallée de Chamounix. — Une colline à deux révolutions vient de la gauche à la droite et de droite à gauche. — Au premier plan, à gauche, la porte de la maison intérieure.

SCÈNE I.

JACQUOT, CHARLOT, LE CURÉ, FANCHETTE, LOUSTALOT, assis sur le devant de la scène, LES MONTAGNARDS, assis autour des tables.

CHOEUR.

AIR : L'air est sans nuage. (Deux Reines)

Voici le village,
Ah! pour nous quel plaisir
D'un long voyage
Qu'il est doux de revenir!

LE CURÉ, debout au milieu du théâtre.

Eh bien! mes enfans... Dieu a béni vos efforts... Vous voilà de retour au pays.

TOUS.

Oui, monsieur le curé.

JACQUOT.

dit que notre bon curé

était pas loin du village, chez les Loustalot... nous nous sommes arrêtés, pour lui donner notre premier bonjour, et boire notre notre premier coup, à sa santé.

TOUS.

A votre santé, monsieur le curé.

LE CURÉ.

Merci, mes enfans. Chacun de vous rapporte de quoi acheter un petit quartier de terre, qu'il cultivera lui-même... Combien as-tu amassé, Jacquot?

JACQUOT, se levant.

Cent écus tout ronds.

LE CURÉ.

Tant que ça?

JACQUOT.

C'est que je n'étais pas bête, da!... monsieur le curé... je savais demander adroitement... A Paris, moi, je les appelais mon colonel, et si ça ne les touchait pas, je disais: mon commandant, mon général, mon maréchal... Oh! ça ne me coûtait rien. Il y en a un que je connaissais bien, il m'a donné cinq francs, parce que je l'appelais mon prince!

LE CURÉ.

Est-ce qu'il ne l'était pas?

JACQUOT.

Lui! c'était un négociant en chandelle... un fabricant de mélasse, un gros épicier!

LE CURÉ, riant.

Flatteur!... Et toi, Fanchette?

FANCHETTE.

Je n'ai que cent trente francs... Je me suis trompée, j'ai pris un mauvais état..

LE CURÉ.

Lequel?...

JACQUOT.

Pardine!... elle pleurait toujours; à Paris, on ne donne jamais à ceux qui ont l'air d'en avoir bien besoin.

LE CURÉ.

Et toi, Charlot?

CHARLOT, assis à droite.

Quatre cents francs, monsieur le curé.

LE CURÉ.

Quatre cents francs! en si peu de temps!... car tu es parti un des derniers...

JACQUOT.

Oh! c'est qu'il avait un fier gagne-pain!...

LE CURÉ.

Et quoi donc?

JACQUOT.

Un petit lapin blanc et un tambour de basque... Le petit lapin frappait pour l'un, frappait pour l'autre, pour tout le monde enfin... et en France, ceux-là y réussissent toujours. (Tous rient.) Ah! ah! ah!

LE CURÉ.

Je suis heureux de votre bonheur, mes amis... Que n'êtes-vous tous près de moi!... tous!... (Allant à Loustalot.) Et notre enfant, notre pauvre Marie?... vous avez dit à votre femme qu'elle reviendrait bientôt?...

LOUSTALOT, se levant, lui dit d'un air sombre.

Elle ne reviendra jamais, monsieur le curé.

LE CURÉ.

Que dites-vous?

LOUSTALOT.

J'ai voulu donner un peu d'espérance à la pauvre vieille; car je l'aurais tuée, en lui disant la vérité.

LE CURÉ.

Comment!...

LOUSTALOT.

Je l'aurais tuée, si je lui avais dit: Nous n'avons plus d'enfant. Marie est une fille perdue! déshonorée!

LE CURÉ.

Marie!...

LOUSTALOT.

Silence! Madeleine!

(Il va au devant d'elle. Tous les Savoyards se lèvent.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, MADELEINE, arrivant de la chambre à gauche.

LOUSTALOT, soutenant et amenant Madeleine.

Comment! Madeleine, tu t'es levée! quelle imprudence!...

MADELEINE.

Oui, ce matin, en m'éveillant, je me suis senti de la force et du courage... J'avais calculé, dans la nuit, que les enfans revenaient au pays aujourd'hui, et je me suis dit: c'est comme ça que reviendra bientôt ma petite Marie... Je ne la verrai pas encore... mais du moins, je toucherai la main de ceux qui auront touché la sienne... Je ne la verrai pas... mais ils me parleront d'elle.

LE CURÉ, à part.

Oh! pauvre mère!... pauvre mère!

LOUSTALOT, à part, essuyant une larme.

Et pourtant elle ne sait pas, comme moi, notre malheur.

MADELEINE, faisant un signe à Jacquot, qui s'approche. *

Jacquot, tu l'as vue quelquefois, n'est-ce pas?

JACQUOT.

Qui ça?

MADELEINE.

Ma petite Marie?

JACQUOT.

Marie... moi? (Loustalot lui fait un signe. — Avec embarras.) Oui!... non!...

* Le Curé, Jacquot, Madeleine, Loustalot, Fanchette.

LOUSTALOT, à part.

Imbécile ! (Haut et vivement.) Tu sais bien, femme, que Marie n'habitait pas avec ceux du pays... Elle avait sa petite chambre, à part...

MADELEINE.

Oui, oui, je sais ; c'était pour ne pas avoir sous les yeux de mauvais exemples.

LOUSTALOT, à part.

Ça lui a joliment réussi !

MADELEINE, allant à Fanchette. *

Fanchette !... et toi... tu l'as rencontrée souvent ?

FANCHETTE, regardant le curé et Loustalot.

Moi... très souvent, mère.

MADELEINE.

Ah !... Et était-elle contente ?... heureuse ?...

FANCHETTE.

Oui, elle était contente, quand elle pouvait envoyer quéque chose au pays... Elle était bien heureuse, quand elle gagnait assez pour pouvoir se dire : V'là encore une bonne petite somme ; ça me rapproche de ma pauvre mère.

MADELEINE, essuyant ses larmes.

Elle disait ça !... (Embrassant Fanchette.) Tu es une bonne fille, Fanchette... Je t'aime !... Tu viendras me voir souvent, n'est-ce pas ?

FANCHETTE.

Souvent, mère Madeleine...

LE CURÉ, à qui Loustalot fait des signes.

Allons... allons... il faut rentrer, Madeleine.

LOUSTALOT.

Oui, rentre, femme... tu dois avoir besoin de repos !

MADELEINE.

Allons, je le veux bien, je le veux bien... J'ai eu des nouvelles de mon enfant.

(Le curé, Loustalot et Madeleine rentrent dans la maison à gauche.)

JACQUOT.

Et nous, enfans... (Il remonte au fond, comme pour partir, et aperçoit le Commandeur et Chonchon, qui arrivent du fond à gauche.) Tiens, qu'est-ce qui nous arrive donc là ? Un beau monsieur avec une belle dame. (A part.) Ils vont compléter nos petits boursicots.

(Tous les Savoyards se découvrent.)

SCÈNE III.

FANCHETTE, LE COMMANDEUR, CHONCHON, en costume très riche, JACQUOT, LES SAVOYARDS.

TOUS.

Salut, mon beau seigneur !

FANCHETTE.

Vot' servante, mon aimable seigneur !

* Jacquot, le Curé, Loustalot, Madeleine, Fanchette.

LE COMMANDEUR.

C'est bien, c'est bien. (A Fanchette, en lui passant la main sous le menton.) La charmante petite Savoyarde !

CHONCHON, sévèrement.

Hercule !... (Aux Savoyards.) Bonjour, bonjour, Savoyards.

JACQUOT, son bonnet à la main.

Serviteur, madame la baronne.

CHONCHON.

Hein ?... baronne !.. Il a dit : baronne ! il a de l'esprit ce garçon !... Votre bourse, commandeur ! Eh bien ?...

LE COMMANDEUR, vivement.

Ma bourse ?... voilà !

CHONCHON, donnant à Jacquot.

Tiens, mon garçon, voilà pour boire à ma santé.

JACQUOT.

Merci bien, madame la marquise.

CHONCHON.

Marquise ! il me prend pour une marquise !... en conscience... tiens, tiens, encore ceci. (Elle lui donne une deuxième fois.)

LE COMMANDEUR.

Mais, ma chère...

CHONCHON.

Silence ! Hercule !

JACQUOT.

Le bon Dieu vous bénira, madame la duchesse.

CHONCHON.

Duchesse !... ah ! pour cette fois, mon pauvre garçon, c'est le fond de la bourse !... il n'y a plus rien !

JACQUOT, bas à Chonchon, en riant.

C'est égal, merci tout de même, (Appuyant.) mam'zelle Chonchon...

CHONCHON.

Hein !... (Elle reste stupéfaite.)

LE COMMANDEUR.

Qu'est-ce qu'il a dit ?

CHONCHON.

Rien ! (Prenant son parti et riant.) Eh bien ! c'est drôle !... c'est drôle !... je m'en tiens à mon dire... ce garçon a de l'esprit !

JACQUOT, qui a remonté la scène.

Allons, en route, les amis, on nous attend chez nous, et nous avons encore plus d'un bon quart de lieue, avant d'arriver au village.

REPRISE DU CHOEUR.

Voici le village, etc., etc.

(Ils sortent. Le commandeur court aprè [illegible] lutinant.)

SCENE IV.

CHONCHON, LE COMMANDEUR.

CHONCHON, l'apercevant.

Hercule! (Le commandeur revient en scène.) Enfin, nous voilà dans mes montagnes!... ça n'a pas été sans peine que je vous y ramena.

LE COMMANDEUR.

Menai, ma chère, on dit *ramenai*.

CHONCHON.

Ramena est plus élégant!

LE COMMANDEUR, à part.

Elle ne pourra jamais désapprendre son charabiat!

CHONCHON.

Je voulais donc revoir mes montagnes, boire du lait, comme autrefois... J'espérais retrouver ici ma bonne Marie... que j'ai assez cherchée par corps et par cris dans tout Paris... d'abord, j'étais t'allée...

LE COMMANDEUR.

Z'allée!... z'allée, ma chère; j'étais allée.

CHONCHON.

Soit: ça m'est égal; j'étais donc *z'allée*...

LE COMMANDEUR.

Mais du tout... *callée* alors!... si vous mettez *donc*, ça fait: *callée*.

CHONCHON.

Comment?... j'étais callée!... mais ça n'a pas le sens commun! vous ne me ferez jamais dire: j'étais callée!

LE COMMANDEUR.

Au fait, dites comme vous voudrez, dites comme vous voudrez.

CHONCHON.

Certainement. (A part.) Et d'ailleurs je le soupçonne de ne pas bien posséder sa langue. (Haut.) Enfin... j'ai donc fait toutes les recherches inimaginables; il n'y a pas jusqu'au petit marquis, sur qui je n'ai jamais pu poser le doigt... j'exigea z'alors...

LE COMMANDEUR, à part, en riant.

Oh! z'alors!...

CHONCHON, après l'avoir regardé fièrement.

Que vous me conduisassiez en Savoie... Nous y sommes!... et maintenant faites-moi le plaisir de retourner dans mon château... j'ai à parler aux Loustalot...

LE COMMANDEUR, à part.

En voilà une qui décolore mes belles années... elle me fera vieillir avant l'âge...

CHONCHON, se retournant.

Eh bien!... Hercule! m'avez-vous entendue?...

LE COMMANDEUR, en saluant avec respect.

J'y vole, Orphélia! (A part.) Je vole sur les traces de la petite Savoyarde de tout à l'heure.

(Il sort par le fond, à droite.)

CHONCHON, entrant chez Loustalot.

Le cœur me bat, en pensant que je vais avoir des nouvelles de ma bonne Marie.

SCÈNE V.

MARIE, PIERROT.

(La scène reste vide un instant,—puis Pierrot paraît à gauche, en haut de la montagne, qu'il descend tristement jusqu'à la seconde révolution; arrivé là, il s'arrête, regarde du côté où il a paru, si Marie le suit, et exprime par sa pantomime qu'elle s'est encore arrêtée; alors il prend sa vielle et joue l'air de la *Grace de Dieu*. Marie paraît; elle marche d'un pas chancelant, la tête courbée, et suivant toujours l'air, elle traverse ainsi la montagne. Quand Marie est arrivée sur le devant du théâtre, près du banc, à droite, Pierrot cesse de jouer, et Marie tombe accablée sur le banc.)

PIERROT, s'asseyant à gauche.

Et voilà comment nous avons fait deux cents lieues!.. Tous les matins, quand il fallait nous remettre en route, quand il fallait la décider à me suivre, elle dont les yeux étaient toujours tournés vers Paris, je lui faisais entendre ce qu'elle appelle, dans sa folie, la voix de sa mère... ça lui rendait de la force et du courage... Les voyageurs donnaient de temps en temps un morceau de pain à la pauvre folle... Chaque jour ramenait un nouveau voyage et de nouvelles fatigues.. chaque jour je me disais: Courage! courage! mon pauvre Pierre, y a un bon Dieu, là haut, qui te regarde... y a une pauvre mère, là bas, qui t'attend!... Sa mère! (Avec désespoir.) elle est là!... oh! mon Dieu, mon Dieu! comment lui apprendre?...

MARIE, machinalement.

Je m'endors!... je m'éveille!... je respire avec elle!...

PIERROT.

Que dit-elle?... Marie!... ma bonne Marie!

MARIE.

Qui m'appelle?

PIERROT.

C'est moi, Pierrot... votre ami!...

SCENE VI.

LES MÊMES, LOUSTALOT, CHONCHON.

LOUSTALOT, reconduisant Chonchon.

Oui, laissons lui du moins, à elle, un espoir que je n'ai plus... (En se retournant, il aperçoit Pierrot.) Ciel!... qu'ai-je vu... Pierre ici!... et puis...

CHONCHON, courant à Marie.

Marie! Marie! c'est elle!... quel bonheur!..

(Elle veut l'embrasser, Marie l'éloigne doucement.) Mais c'est moi, moi ton amie, Chonchon... (Silence de Marie.)

LOUSTALOT.

Oh! mon Dieu... ces yeux hagards, ce visage pâle et flétri...

PIERROT.

Vous ne vous trompez pas, père Loustalot, c'est une pauvre folle que je vous ramène...

LOUSTALOT et CHONCHON.

Folle!...

LOUSTALOT, à part.

Ah! c'est le châtiment de sa faute... Folle! pour avoir été coupable!...

PIERROT, avec force.

Coupable!... qu'est-ce qu'a dit ça?... Coupable! ce n'est pas vrai!... entendez-vous, ce n'est pas vrai!

LOUSTALOT.

Que dis-tu?

PIERROT, de même.

Que si Marie avait été déshonorée, y ne manque pas à Paris d'hospices et de lieux de refuge, et que je n'aurais pas fait deux cents lieues, avec elle, pour ramener à sa mère une fille perdue!... entendez-vous, père Loustalot?... Vous avez calomnié votre enfant!... Oh! c'est mal, ça, père Loustalot, c'est bien mal! (Il pleure.)

LOUSTALOT, avec joie.

Il se pourrait, Marie, ma fille... serait toujours pure!... toujours digne de nous!... Mais alors, explique-moi...

PIERROT, rudement.

Des soins, d'abord... car il lui en faut, et plus tard, vous saurez tout. (Il passe à elle.)

LOUSTALOT.

Et sa mère... grand Dieu! Sa mère!... si elle la retrouve dans ce cruel état!...*

CHONCHON.

Attendez!... ne quittez pas Marie; moi, je vais préparer la pauvre vieille... Je lui dirai... que c'est un égarement d'un moment; que ça lui reviendra bientôt... je lui dirai... Soyez tranquille!... M. le curé est encore là, nous y mettrons de l'adresse, des ménagemens... Marie!... ma pauvre Marie!... Ah! je donnerais mon château et trois commandeurs, pour la voir revenir à elle. (Elle entre à gauche.)

SCÈNE VII.

PIERROT, MARIE, LOUSTALOT.

LOUSTALOT.

Pierrot... si j'essayais de lui parler?

PIERROT.

Non, attendez... moi, d'abord. Marie!

* Pierrot, Marie, Chonchon, Loustalot.

MARIE.

Marie!...

PIERROT.

C'est moi... Pierrot!... Vous savez bien, Pierrot?

MARIE.

Pierrot!... Ah! partir!... encore marcher!... (Elle se lève et retombe assise.) Oh! c'est que je souffre bien!...

LOUSTALOT.

Ma pauvre enfant!...

PIERROT.

Mais non!... Marie, mais non, nous n'avons plus besoin de marcher... nous sommes arrivés.

MARIE.

Arrivés?

PIERROT.

Oui, tenez, regardez... c'est le pays!... Vous savez bien... le pays?

MARIE, regardant autour d'elle, se lève et remonte jusqu'au fond.

Le pays!... ah! oui, oui... le pays!... Ah! qu'on est bien ici!...

LOUSTALOT.

Quel espoir!

MARIE.

Le pays!... la chaumière... alors... il faut partir... aller là-bas... à Paris.

LOUSTALOT.

Encore!

MARIE.

Oui, je vais me mettre en voyage... Adieu!... adieu... (Elle fait quelques pas et s'arrête.) Mais... il me faut... il me faut quelque chose, qui me protége... pour que je ne le croie pas, lui... quand il me dira : Je t'aime!... Pour que je le repousse, quand il sera à mes pieds. (On joue l'air : *A la grace de Dieu.*) Ce talisman!... ce talisman... de ma mère!... (Avec joie.) Oui... oui.. c'est ça... (Se mettant à genoux; elle chante lorsque l'air est à moitié.)

Travaille bien, fais ta prière,
La prière donne du cœur;
Et quelquefois pense à...
(Elle cherche.)
Pense... pense...

(Elle s'arrête et baisse la tête; désespoir de Pierrot et de Loustalot.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MADELEINE, LE CURÉ, CHONCHON.

(Ils ont paru sur le seuil de la porte, pendant le couplet. On fait de vains efforts pour retenir la pauvre vieille; mais Madeleine s'avance tremblante vers Marie, à genoux, étend les mains sur la tête de son enfant, et continue le couplet.)

... pense à ta mère,

Cela te portera bonheur, etc., etc.

(Cette voix semble frapper Marie, qui se relève peu à peu, regarde sa mère, veut parler, ne peut que pousser des cris, étouffés par les sanglots, en lui tendant les bras!... et finit par s'écrier :)

Ma mère!... Oh! ma mère!...

(Elle tombe presque évanouie sur son sein.)

PIERROT, CHONCHON, LOUSTALOT.

Sauvée!... sauvée!... *

MADELEINE, folle de joie.

Ah! elle m'a reconnue, moi!... Vous ne savez pas, vous autres, vous ne savez pas ce que peut une mère sur son enfant.

(Marie revient à elle, tout le monde l'entoure.)

LE CURÉ.

Attendez!...

PIERROT.

Elle rouvre les yeux!...

MARIE.

Ma mère!... vivante!... vivante!... toi!... (Cherchant à se rappeler.) Mais c'était donc un rêve? (Le curé fait signe à Madeleine.)

TOUS.

Oui, oui... Marie, c'était un rêve!!

MARIE, rencontrant le visage de son père.

Ah! mon père!... mon père, aussi... (Souriant, avec un souvenir d'épouvante.) Oh! comme tu étais terrible, dans ce rêve affreux!

LOUSTALOT, à part.

O mon Dieu! merci! mon enfant ne me repousse pas!

MARIE.

Et Pierrot!... et M. le curé!... Vous voilà tous!... Et... et lui... Arth... (Avec effroi.) Non! pas Arthur!... André!... André!

TOUS.

André!...

MARIE.

Je le reverrai!... je le reverrai aussi, n'est-ce pas, quand j'irai dans la montagne?

TOUS.

Que dit-elle?

LE MARQUIS, en dehors.

Marie!... chère Marie!

MARIE.

Cette voix! Laissez-moi... c'est lui!... c'est lui, vous dis-je. Je vais le revoir... André!...

* Loustalot, Marie, Madeleine, le Curé, Pierrot.

LOUSTALOT.

Ah! tout est perdu!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE COMMANDEUR, LE MARQUIS, LES SAVOYARDS.

LE COMMANDEUR, entrant du fond à gauche.

Par ici... par ici.

LE MARQUIS.

Marie... Marie!...

MARIE, s'élançant à sa voix.

André!.. (Puis, en voyant son brillant habit, elle recule et dit avec désespoir :) Arthur!... Oh! ce n'était pas un rêve!... (Elle se cache le visage dans le sein de sa mère.)

LE MARQUIS.

Oui, Marie! c'est Arthur... mais Arthur toujours libre!... toujours à toi! et à toi pour la vie!.. Cet odieux hymen, il ne s'est pas accompli!... Du pied de l'autel, j'ai entendu ton cri déchirant; j'ai tout rompu, et maintenant que Dieu a rappelé ma mère, maintenant que je te retrouve enfin, oh! pardonne-moi tes souffrances, tes larmes... et sois ma femme, Marie, ma femme devant Dieu!

TOUS.

Sa femme!

MARIE.

Arthur!... Arthur, c'est bien lui!... et moi, sa femme!... Oh! que je suis heureuse, mon Dieu! que je suis heureuse!... (Elle tombe dans les bras d'Arthur.)

LE COMMANDEUR.

Mais qu'est-ce que tout ça veut dire?

CHONCHON.

Ça veut dire, que la vertu est toujours récompensée!... Elle épouse celui qu'elle aime!

LE COMMANDEUR, d'un ton solennel

Chonchon, je ne vous épouserai jamais.

CHOEUR.

AIR : Le vin, le jeu. (Robert-le-Diable.)

Puisqu'au pays Marie est revenue,
Plus de chagrin, amis, plus de douleur!
A la raison, c'est Dieu qui l'a rendue!
C'est Dieu, c'est Dieu, qui la rend au bonheur.

FIN DE LA GRACE DE DIEU.

Imprimerie de Boulé et Ce, rue Coq-Heron, 3.

LE TEMPLE DE SALOMON

DRAME EN CINQ ACTES ET A GRAND SPECTACLE,

PAR MM. ANICET-BOURGEOIS ET DENNERY,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Gaîté, le 8 septembre 1846.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

Personnages.	*Acteurs.*
SALOMON (1er rôle)	MM. DESHAYES.
MIZAEL (jeune premier)	ALBERT.
MANASSÈS (3e rôle)	ST-MAR.
AZARIAS (père noble)	FLEURET.
RUBEN	EUGÈNE.
NATHAN	AMÉLINE.
ABDEL	PRADIER.
ABNER	ÉDOUARD.
PORPHYROS, courtisan	ROZIER.
UN OFFICIER	BRIAND.
UN MOISSONNEUR	FONBONNE.
REBECCA (jeune 1er rôle)	Mmes ABIT.
SUZANNE (jeune première)	DARMONT.
LA REINE DE SABA (grande coquette)	MÉLANIE.
AZAEL	YAMINI.
DINA	WAGNER.
UNE JEUNE FILLE DE LA TRIBU DE BENJAMIN	SARAH FÉLIX.
UNE FEMME DE LA CARAVANE	LAGRANGE.
UN LÉVITE	COURTOIS.
DEBORA	WEIS.

La scène est à Jérusalem et dans les environs.

ACTE PREMIER.

PREMIER TABLEAU. — La Fontaine de Siloé.

Un site pittoresque au bord du Jourdain. — Dans la perspective, Jérusalem. — A droite, le Liban. — Sur le devant de la scène, au premier plan, à gauche, une fontaine au devant de laquelle est un vaste bassin.

SCÈNE I.

SUZANNE, REBECCA, DEBORA, JEUNES FILLES DE LA TRIBU.

(Au lever du rideau, des femmes de la tribu de Benjamin sont occupées à puiser de l'eau dans le bassin de la fontaine; elles sortent et rentrent de divers côtés. — Rebecca et Suzanne sont assises à côté l'une de l'autre, à l'avant-scène à droite; elles ont près d'elles leurs cruches. Elles se lèvent toutes deux et vont à leur tour prendre de l'eau.)

SUZANNE.

Rebecca... aujourd'hui comme hier... comme toujours depuis un mois... te voilà pâle et triste. Rebecca, ma sœur... quel douloureux secret me caches-tu donc?... Orphelines toutes deux, toutes deux filles adoptives de la tribu de Benjamin, nous avons eu jusqu'à présent mêmes joies et mêmes peines... nous devons avoir même destinée.

REBECCA, à part.

Oh! non!... Dieu ne le voudra pas... (Haut.) Laisse-moi, Suzanne, ne m'interroge pas... Je n'ai pas de chagrins... je n'ai pas de secrets.

DEBORA, allant au fond, regarde à droite.

Voici nos frères de la tribu... Pauvres gens!... le soleil les brûle depuis ce matin.

SUZANNE.

Cette heure est celle du repos pour les mois-

sonneurs... ils viennent ici chercher un peu d'ombrage... Hâtons-nous, mes sœurs, offrons à leurs lèvres desséchées l'eau si fraîche et si limpide de la fontaine de Siloé.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MOISSONNEURS, puis AZARIAS.

(Les jeunes filles remplissent de nouveau leurs cruches. Pendant ce temps, les moissonneurs arrivent et se rangent à droite. Plusieurs s'asseoient. Ils jettent leurs faucilles et paraissent accablés par la fatigue et la chaleur. — Les jeunes filles traversent la scène et leur donnent à boire. Rebecca a comme les autres empli sa cruche. Elle veut offrir à boire aux moissonneurs, mais elle ne peut soulever le vase et reste appuyée près du bassin de la fontaine.)

SUZANNE, effrayée.

Rebecca... ma sœur... qu'as-tu donc?

REBECCA.

Moi?... rien...

(Elle rassemble ses forces et va marcher, lorsqu'elle est arrêtée par l'arrivée d'Azarias, venant de la gauche et suivi d'un serviteur, qui porte une cassette.)

REBECCA.

Azarias!

SUZANNE.

Le père de Mizaël.

UN MOISSONNEUR.

Salut à toi, sage Azarias, digne chef de la tribu de Benjamin.

AZARIAS.

Je m'étonne de ne pas voir au milieu de vous mon fils, Mizaël.

UN MOISSONNEUR.

Mizaël a voulu guider ceux d'entre nous que tu as désignés pour aller abattre les cèdres du Liban, qui, transportés ensuite à Jérusalem, doivent servir à la construction du temple magnifique que notre roi Salomon élève à l'Éternel.

AZARIAS.

Mizaël est parti avant le jour et devrait être ici.

UN MOISSONNEUR.

Veux-tu que nous allions presser son retour?

AZARIAS.

Non, mes amis... le labeur de cette journée sera pour vous assez pénible. Il faut que toutes vos gerbes soient rentrées avant la nuit... mais durant l'heure où le soleil embrase la plaine de ses plus chauds rayons, allez sous ma tente réparer vos forces. Par mes soins, un repas vous y a été préparé... Allez, mes amis, j'irai bientôt vous rejoindre.

(Les moissonneurs s'inclinent et sortent. Les femmes de la tribu vont pour les suivre; d'un geste, Azarias les arrête.)

AZARIAS.

Demeurez toutes... je le veux.

SUZANNE.

Vois donc comme son regard et son accent sont tout à coup devenus sévères.

AZARIAS.

Si j'ai tout à l'heure éloigné ces hommes de la tribu, qui sont ou vos fiancés ou vos frères, c'est que je n'ai pas voulu les forcer à rougir de leurs sœurs ou de leurs fiancées. C'est que j'ai dû savoir d'abord... si j'avais une imprudente à sauver ou une coupable à punir.

TOUTES.

Une coupable!

AZARIAS.

Notre tribu est pauvre, et le luxe des villes n'était jamais entré sous nos tentes. Pourtant, ce matin, et sous un amas de pierres que le hasard m'a fait renverser, j'ai trouvé ce coffre d'ébène.

REBECCA, à part.

O mon Dieu!

AZARIAS.

Et dans ce coffre, un bracelet d'or et un collier de perles.

TOUTES.

Un bracelet!... un collier!...

AZARIAS.

Nul parmi nous n'est assez riche pour faire un pareil présent soit à sa fille, soit à sa sœur. Ce présent, caché d'ailleurs avec tant de soin, n'a pu être fait à l'une de vous que par un étranger. Il y a donc eu, je le répète, imprudence, ou faute... Filles de Benjamin, à qui appartiennent ce bracelet... ce collier?

(A un geste d'Azarias, le serviteur passe devant toutes les jeunes filles en montrant le coffret ouvert et en commençant par la ligne à droite. Arrivé à l'avant-scène, il traverse le théâtre et va droit à Rebecca, qui est en tête de la ligne à gauche, puis à Suzanne, et remonte ainsi jusqu'au fond. — Chaque jeune fille a fait, en regardant les bijoux, un geste négatif.)

REBECCA, à part, regardant les bijoux.

Ah!...

AZARIAS.

Vous vous taisez... Il y a donc parmi vous une coupable?... Mais la honte la retient peut-être. Elle n'ose devant ses compagnes faire l'aveu que je lui demande... Eh bien, qu'elle vienne seule sous ma tente. Si, arrivée sur le bord de l'abîme, elle peut encore être sauvée, elle trouvera en moi un protecteur, un guide. Si elle a succombé, avec la prière d'un vieillard, son repentir montera peut-être jusqu'à Dieu... Mais, si elle garde un lâche et obstiné silence, si elle laisse jusqu'à demain répandre sur ses sœurs une honte qui doit tout entière peser sur elle, alors, plus de pitié, alors pour elle l'anathème et l'exil... Au-

jourd'hui j'aurai l'indulgence d'un père, demain je ne serai plus qu'un juge.

(Azarias sort suivi de son serviteur. Toutes les jeunes filles font quelques pas pour l'accompagner, puis, réunies toutes à droite, elles restent consternées.)

SCÈNE III.

REBECCA, SUZANNE, JEUNES FILLES.

SUZANNE, à ses compagnes.

Comme vous voilà toutes consternées... Oh ! rassurez-vous. Le sage Azarias avait raison, la crainte a seule arrêté l'aveu qu'il demandait... Mais ce soir, j'en suis sûre, il saura tout, et si une faute a été commise, elle a dû être involontaire et sans doute déjà expiée par bien des larmes.

REBECCA, à part.

Oh ! qu'elles ne me voient par pleurer...

(Elle s'est dirigée vivement vers la fontaine, puis tout à coup, elle recule et jette un cri d'effroi. — Elle vient d'apercevoir un étranger, en costume de voyageur, courbé et appuyé sur un bâton. Il est entré en scène par la gauche, au premier plan, en avant de la fontaine.)

L'ÉTRANGER.

N'ayez pas peur de moi, jeunes filles... je suis un pauvre voyageur égaré... Je suis vieux... épuisé de lassitude et de soif... Un peu d'eau, par pitié... je ne vous demande qu'un peu d'eau.

(Il s'assied sur une pierre, près de la fontaine.)

REBECCA, à part.

C'est bien lui...

SUZANNE.

Un voyageur... il faut le secourir.

(Elle va prendre sa cruche sur le bord de la fontaine. Les jeunes filles font par curiosité un mouvement pour approcher du voyageur.)

REBECCA, les retenant, et presque avec délire.

N'approchez pas... Fuyez plutôt, mes sœurs, fuyez... car cet homme est maudit !

(Les jeunes filles, effrayées, sortent avec Rebecca par le fond à gauche. Suzanne s'approche du voyageur, lui donne à boire, en soutenant sa cruche à la hauteur de sa bouche.)

SCÈNE IV.

L'ÉTRANGER, SUZANNE.

L'ÉTRANGER.

Merci, jeune fille, merci... (A part.) C'est la plus belle.

SUZANNE, inquiète.

Seule !.., elles m'ont laissée seule... Que signifie ?...

L'ÉTRANGER, se levant.

Je me sens revivre; comment pourrai-je te témoigner ma reconnaissance ?

SUZANNE.

Votre reconnaissance... elle appartient à Dieu.

L'ÉTRANGER.

Sans doute. Mais tu as été bonne et bienfaisante, je suis pauvre aujourd'hui, pourtant j'ai conservé quelques restes de ma fortune passée. Laisse-moi parer de ce bracelet la douce main qui m'a secouru.

SUZANNE.

Gardez ce bracelet... Un pareil présent ne nous peut être offert que par notre fiancé.

L'ÉTRANGER, à part.

Allons, celle-ci n'est pas coquette. (Haut.) Ton fiancé... Es-tu donc déjà promise à quelque pasteur de ta tribu ?

SUZANNE.

Promise ! moi... Suzanne est orpheline, élevée par la charité d'Azarias, elle n'aura rien à apporter à son époux. Elle n'a pas de fiancé.

L'ÉTRANGER.

Et Suzanne ne désire, n'espère rien ?

SUZANNE, soupirant.

Rien.

L'ÉTRANGER.

Ce soupir qui s'échappe me dit, au contraire, que ton cœur renferme un secret.

SUZANNE, vivement.

Que nul ne saura.

L'ÉTRANGER, souriant.

Je le sais déjà.

SUZANNE.

Vous !

L'ÉTRANGER.

Le secret d'une jeune fille n'est-il donc pas toujours un secret d'amour ?

SUZANNE.

Oh ! taisez-vous. Celui que j'aime ne saura jamais qu'il est aimé, et son nom ne sortira pas de mes lèvres.

L'ÉTRANGER.

Je devine... il est riche, n'est-ce pas ? Mais qu'importe, s'il t'aime?

SUZANNE.

M'aimer ! lui... c'est impossible.

L'ÉTRANGER.

Veux-tu le savoir ?

SUZANNE.

Que dites-vous ?

L'ÉTRANGER.

Veux-tu lire dans son cœur, comme j'ai lu dans le tien ?... Veux-tu connaître enfin ce que l'avenir te réserve... Je te le dirai, car pour moi l'avenir est sans voiles.

SUZANNE.

Dieu seul fait des prodiges... Est-ce que vous me proposez d'accomplir un prodige ?

L'ÉTRANGER.

Dieu a donné la science à l'homme... Il lui

permet, parfois, de découvrir dans les astres des secrets inconnus à la terre... Je vais interroger les cieux pour toi... Je saurai si ton amant doit un jour être ton époux... (Mouvement de Suzanne.) Oui, je le saurai... et tantôt, au coucher du soleil, je serai là... aux bords de cette fontaine... Tu viendras m'y trouver.

SUZANNE, avec effroi.

Oh! non, jamais!

L'ÉTRANGER.

A tantôt, Suzanne... (Il s'éloigne. Lorsqu'il est au fond.) Elle viendra.

(Il sort par le premier plan à droite.)

SUZANNE, seule.

Je ne reverrai pas ce vieillard... Pourquoi chercher à connaître l'avenir?... L'avenir pour Suzanne, n'est-ce pas la douleur... la misère... et l'abandon!...

SCÈNE V.

RUBEN, SUZANNE, DEUX HOMMES, au fond.

RUBEN, entrant vivement par le troisième plan à droite.

Azarias!... où est le chef Azarias?

SUZANNE, surprise.

Ruben!

RUBEN.

Réponds-moi, Suzanne... où est Azarias?

SUZANNE.

Sous sa tente... ou descendu dans la plaine pour diriger le travail des moissonneurs.

RUBEN.

Malheureux père!

(Il fait un signe; les deux hommes sortent à droite, pour aller au devant de Mizaël.)

SUZANNE.

Malheureux père! lui! Azarias, si justement fier de Mizaël... Ruben, pourquoi redoutais-tu la présence d'Azarias?... Mizaël n'est-il pas avec vous?... (Ruben se détourne.) Ah! il est arrivé malheur à Mizaël!... Tu peux me le dire, à moi... qui ne lui suis rien... Par pitié, Ruben, réponds-moi, où est Mizaël?...

RUBEN.

Le voilà.

(En ce moment, les deux serviteurs rentrent précédant Mizaël, porté sur un brancard par plusieurs ouvriers; on le dépose au milieu de la scène, au fond; il arrive de la droite.)

SUZANNE.

Ah! il est mort!...

(Elle court se jeter à ses pieds.)

RUBEN.

Non... mais, renversé par la chute d'un cèdre, il s'est évanoui, et tous nos soins n'ont pu le ranimer.

SUZANNE.

Mizaël!... cher Mizaël!... comme il est pâle et comme ses mains sont froides!

RUBEN.

Attends... Je crois avoir senti cette fois les battemens de son cœur.

SUZANNE.

O Seigneur! je ne suis qu'une pauvre fille... Seigneur, prenez ma vie en échange de la sienne.

RUBEN.

Il vient de serrer ma main.

MIZAEL, se soulevant.

Mon père!... mon père!...

RUBEN.

Il demande Azarias.

SUZANNE, passant devant Mizaël.

Courez, mes amis, courez l'avertir... Moi, je resterai près de Mizaël... Je prierai... je mourrai s'il meurt.

RUBEN.

Suzanne a raison... Les soins d'une femme feront plus que les nôtres peut-être... Cherchons Azarias, moi, sous sa tente, vous, dans la plaine... Hâtons-nous!... hâtons-nous!

(Ils sortent vivement par la gauche.)

SCÈNE VI.

SUZANNE, MIZAEL.

SUZANNE, penchée sur Mizaël.

Il respire plus librement... Oh! il vivra, mon Dieu! n'est-ce pas... il vivra?...

MIZAEL, d'une voix faible.

Suzanne!

SUZANNE.

Mon nom!... Je ne me trompe pas, c'est mon nom qu'il a prononcé.

MIZAEL, ouvrant les yeux.

Suzanne!... (Il se soulève.) Où suis-je?... (A Suzanne.) Qui es-tu?

SUZANNE.

Votre servante, Mizaël, qui tremblait et qui priait pour vous.

MIZAEL.

Suzanne!... c'était toi!... Que s'est-il donc passé?... Attends... je me souviens... Oui, tout à l'heure, dans la forêt... un choc affreux... J'ai cru mourir...

SUZANNE.

Ah! Dieu ne l'a pas voulu.

MIZAEL.

Et tu priais pour moi, pauvre fille... car tu songeais à la douleur de mon père, qui n'a que moi d'enfans; de mon père, qui seul au monde aurait pleuré Mizaël.

SUZANNE.

Seul, dites-vous?... Oh! oui, car Suzanne aussi serait morte.

MIZAEL, se levant.

Mon Dieu!... serait-il possible!... Suzanne, pourquoi détournes-tu tes yeux?... pourquoi ta main veut-elle s'échapper de la mienne?... Suzanne, je suis bien faible encore... je ne sais si la vie revient en moi, ou si la mort arrive... J'avais renfermé là un secret que je ne veux pas emporter dans la tombe... Suzanne, les paroles d'un mourant sont toujours chastes et pures... écoute-moi donc sans rougir, comme si ma voix descendait du ciel... Suzanne, je t'aime!...

SUZANNE.

Aimée de Mizaël... moi!...

MIZAEL, se levant.

Oui, toi, qui ne voulais pas me survivre, qui m'as tout avoué par un mot... toi qui renfermais dans ton cœur même secret et même amour.

SUZANNE.

Oh! revenez à vous, Mizaël... Votre tendresse ne peut être que celle d'un frère... Suzanne n'est qu'une pauvre orpheline élevée par pitié, et qui saura reconnaître les bienfaits d'Azarias. Elle aura le courage de dire au fils de son maître: Mizaël, étouffez un amour insensé, impossible... oubliez Suzanne, qui n'avait jamais rêvé l'instant de bonheur que vous lui avez donné... Suzanne gardera ce bonheur dans le fond de son âme, comme on y garde la crainte du Seigneur ou le souvenir d'une mère.

MIZAEL.

Écoute, Suzanne, quand je croyais ton cœur insensible et glacé, j'hésitais à obéir à mon père, je me refusais à former des nœuds sacriléges, puisque j'aurais apporté à ma fiancée un cœur plein de ton image... Mais aujourd'hui que je sais que tu m'aimes, je jure, et Mizaël n'a jamais manqué à son serment, je jure de te consacrer la vie que Dieu m'a rendue, je jure de n'être jamais qu'à toi... On vient, c'est mon père, amené par Ruben. Laisse-moi seul avec lui, Suzanne.

SUZANNE.

Ah! ton père va te maudire.

MIZAEL.

Demain, il bénira sa fille.

(Il conduit Suzanne, qui sort à gauche, en avant de la fontaine.—Azarias arrive du fond à gauche, précédé de Ruben et suivi de quelques serviteurs.)

SCÈNE VII.

RUBEN, MIZAEL, AZARIAS, SERVITEURS, au fond.

AZARIAS.

Mizaël!.., mon enfant!...

MIZAEL.

Pardonnez-moi, mon père, l'inquiétude que je vous ai causée. Le danger n'était qu'apparent... Voyez.,. avec la vie, la force est déjà revenue.

AZARIAS.

Tous les frères de la tribu, prévenus aussi par Ruben et mes autres serviteurs, vont quitter la plaine, comme moi, tout à l'heure, ils tremblaient pour toi... et avec moi, ils rendront grâce à l'Éternel.

MIZAEL.

Mon père, avant qu'ils arrivent... je voudrais... J'ai à vous parler, mon père, à vous... seul.

(Azarias d'un geste renvoie ses serviteurs, qui emportent le brancard.)

AZARIAS.

Parle, mon fils, je t'écoute.

MIZAEL.

Mon père, pour resserrer encore les liens d'amitié qui vous unissent à Siméon, le riche pasteur de la tribu de Nephtali, vous aviez pensé à me donner sa fille pour épouse. Siméon avait approuvé ce projet... Hier encore vous en pressiez l'accomplissement... Hier, j'hésitais... aujourd'hui, je n'hésite plus.

AZARIAS.

Tu acceptes?

MIZAEL.

Je refuse... Oh! ne maudissez pas votre fils, sans l'avoir entendu... Vous savez si pour lui votre volonté fut toujours sainte et sacrée. Mais vous n'ordonnerez pas ce mariage, car ce mariage serait un mensonge, une trahison... Je ne puis être l'époux de la fille de Siméon... j'aime une autre femme.

AZARIAS.

Tu aimes?... qui donc?...

MIZAEL.

Une jeune fille de notre tribu.

AZARIAS.

Rebecca n'est-ce pas?... Rebecca, dont j'ai souvent surpris les regards qu'elle attachait sur toi... Rebecca, qui prend pour de l'amour ce qui n'est peut-être que de l'ambition... Rebecca, dont la tristesse et la pâleur disaient assez le dépit et la jalousie?...

MIZAEL.

Non, mon père, ce n'est pas elle que j'aime.

AZARIAS.

Qui donc alors?... n'oses-tu pas la nommer?...

MIZAEL.

Oh! vous dire son nom, c'est vous dire, au contraire, d'un seul mot, que c'est un ange de candeur et de vertu... Son nom?... mais l'excuse de mon amour est tout entière dans le nom de Suzanne.

AZARIAS.

Suzanne!... une orpheline, élevée par charité... une fille, qui plus adroite que Rebecca peut-être..

MIZAEL.

Ne doutez pas de Suzanne, qui cachait son amour comme un crime, et qui ne s'est trahi

que par un cri de désespoir, alors qu'elle me croyait mourant.

AZARIAS, après un silence.

Mizaël... la raison et l'honneur me défendent de songer maintenant à voir se réaliser un projet qui était le plus cher de mes vœux... Tu iras toi-même rendre à Siméon la parole qu'il m'avait donnée... Pour ménager tes forces à peine revenues, tu mettras trois jours à faire ce voyage... Pendant ton absence, je verrai... j'interrogerai Suzanne... Mais je ne promets rien, car il faut que la fiancée soit sainte et pure comme était ta mère... Tu vas partir, en laissant ignorer à tout le monde, à Suzanne surtout, la rupture de ton mariage avec la fille de Siméon... Je le veux...

MIZAEL.

J'obéirai, mon père.

AZARIAS.

Voici tes frères qui viennent à toi... Les filles de la tribu qui ont fini leur journée de travail regagnent nos tentes... Tu vas leur faire tes adieux... mais n'oublie pas ce que tu m'a promis.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, RUBEN, MOISSONNEURS, REBECCA, SUZANNE, DEBORA, FILLES DE LA TRIBU.

(Toutes les filles à gauche, tous les moissonneurs à droite.)

AZARIAS, prenant le milieu de la scène.

Rassurez-vous, mes amis, Dieu n'a pas voulu m'enlever mon dernier enfant; Mizaël a même retrouvé assez de forces pour se rendre, à l'aide de Job, dans la tribu de Nephtali.

SUZANNE, avec inquiétude.

La tribu de Nephtali!

REBECCA, bas, à Suzanne.

Il va retrouver sa belle fiancée, la fille de Siméon le riche.

SUZANNE, à part.

Que votre volonté soit faite, Seigneur.

AZARIAS.

Il nous reviendra dans trois jours... Job ne le quitte pas. Maintenant, donnez-moi le sel et la verveine destinés au sacrifice du départ. Apportez-moi le trépied sacré, et que le Seigneur daigne accorder à vos prières et aux miennes un heureux voyage et un prompt retour à mon fils bien-aimé.

(On apporte le trépied contenant le feu sacré. On le place au milieu du théâtre. Azarias se met devant. Deux enfans présentent la verveine et le sel. Pendant ce temps, le chœur chante.)

CHOEUR.

AIR de M. Beaucourt.

Pour notre frère, ici, reçois ce sacrifice;
Tous nos vœux, lorsqu'il part, vont suivre Mizaël,
Pour lui nous t'implorons, grand Dieu, sois-nous propice.
Et daigne écouter la prière d'Israël.

(Pendant le chœur, Job a donné à Mizaël son burnous et son bâton de voyage. On emporte le trépied. — Mizaël traverse la scène et va à Suzanne.)

MIZAEL.

Adieu, Suzanne.

SUZANNE.

Adieu, Mizaël...

REBECCA.

Des pleurs dans les yeux de Suzanne... L'aimerait-elle?

REPRISE DU CHOEUR.

Pour notre frère, ici, etc.

(Pendant cette reprise, Azarias prend la main de Mizaël et sort avec lui. — Rebecca, les jeunes filles, Job et les moissonneurs les accompagnent et disparaissent. — La nuit est tout à fait venue.)

SCÈNE IX.

SUZANNE, puis L'ÉTRANGER et DEUX ESCLAVES.

SUZANNE, seule.

Cher Mizaël, nous ne nous reverrons plus... Tu vas devenir l'époux d'une autre femme, mais je ne me sens pas la force de te voir la ramener dans notre tribu... Non, je ne rentrerai plus sous ces tentes qu'on va parer pour l'heureuse et riche fiancée... Mais, où irai-je?... Qui me prendra en pitié maintenant?

L'ÉTRANGER, arrivant du fond, à droite.

Moi!

SUZANNE.

Vous!... Vous ici?...

L'ÉTRANGER.

Ne t'avais-je pas promis de revenir au coucher du soleil? Je puis maintenant réaliser tous tes désirs.

SUZANNE.

Oh! je n'en forme qu'un... mourir.

L'ÉTRANGER.

Mourir, toi!... si jeune et si belle!

SUZANNE.

Cette pensée est sacrilége... mais le Seigneur, qui me voit si malheureuse, me pardonnera. J'implore à présent cette science que tantôt j'avais repoussée... Vieillard, fais-moi oublier... fais-moi mourir!

L'ÉTRANGER.

Tu le veux!... (Montrant un flacon.) L'oubli de toutes choses est là.

SUZANNE.

Donne!

(Suzanne prend le flacon et le porte à sa bouche, puis bientôt elle chancelle. L'étranger la soutient, la guide et la fait doucement asseoir sur une pierre placée près du bassin de la fontaine et sur laquelle il s'est assis lui-même, à la première scène. Suzanne est bientôt tombée dans un sommeil léthargique.)

L'ÉTRANGER, allant au fond, appelle à voix basse.

Abner!... à moi!

ABNER et DEUX ESCLAVES NOIRS.

Nous voici, maître...

(Sur un geste de l'étranger, les deux esclaves, guidés par Abner, s'emparent de Suzanne et l'emportent à droite.)

L'ÉTRANGER, sortant.

Elle est à moi!

SCÈNE X.

REBECCA, venant de la gauche, au premier plan.

Suzanne n'est pas rentrée... Elle est donc revenue seule à la fontaine de Siloë. S'est-elle laissée prendre au piége? (Apercevant à terre le voile tombé de la tête de Suzanne.) Ah! ce voile... c'est le sien!... Elle aussi, perdue... perdue comme moi!

DEUXIÈME TABLEAU. — Une Nuit de Salomon.

Une riche salle du palais. — On entre par les côtés de gauche et de droite. — Au quatrième plan, le théâtre est fermé par une riche boiserie sculptée et rehaussée en or. — Cette boiserie, haute seulement de huit pieds, laisse voir derrière les riches colonnades de la salle du festin.

SCÈNE I.

DINA, MANASSÈS.

(Dina vient de gauche; Manassès entre de la droite.)

MANASSÈS.

Toi, ici, Dina?... à cette heure?... Quelle imprudence!

DINA, gaîment.

La nuit approche, et, pendant la nuit, cette salle n'est-elle pas à nous?

MANASSÈS.

Le roi...

DINA.

A quitté son palais vers le milieu du jour pour aller presser les travaux de ce temple magnifique qu'il élève, moins à Dieu qu'à son propre orgueil... Mais la nuit va nous rendre ce prince... (Souriant.) l'exemple de l'Orient, ce sage que la puissante reine de Saba elle-même a voulu connaître.

MANASSÈS.

Comment s'est passée la dernière fête?

DINA.

Assez tristement; et si tu n'appelles pas à ton aide de nouveaux artifices, le grand-prêtre Nathan reprendra bientôt sur l'esprit de Salomon l'empire que tu lui disputes.

MANASSÈS.

Il y a deux ans, je pouvais douter et craindre... Alors, Salomon était, en effet, ce qu'on le croit aujourd'hui; la prière et l'étude de la sainte loi occupaient seules sa vie, la sagesse et Nathan semblaient élever autour du jeune prince une barrière insurmontable... et pourtant l'abîme qui me séparait du roi n'est-il pas franchi? Moi, simple marchand d'esclaves en Égypte, ne suis-je pas aujourd'hui intendant du palais de Salomon? Demain je serai son ministre, peut-être, et pour arriver à ce degré de richesse et de puissance, je n'ai eu besoin que de deux auxiliaires: le plaisir et l'amour. Chaque matin, le roi montre à tous un visage modeste et calme comme autrefois; mais ce visage n'est plus aujourd'hui qu'un masque qu'il rejette avec joie, quand la nuit a éloigné Nathan et ses lévites... Alors Salomon, se sachant bien seul, bien en sûreté, nous appelle à lui. Le roi disparaît, l'homme jeune, ardent, se réveille, ses passions nous le livrent enfin, et mon pouvoir commence; je règne à mon tour dans cette salle si grave et si sévère en apparence, mais qui, comme son maître, porte un masque aussi, et dont chaque pierre s'animant, se transformant à ma voix, laisse échapper le plaisir qu'elle renferme et qu'elle cache... Mais le roi rentre au palais... Fille de Memphis, l'heure du festin n'a pas encore sonné... ce n'est pas encore ici ta place.

(Du geste, il congédie Dina, qui le salue et sort à gauche; du côté opposé entrent le roi, la reine de Saba. — Courtisans et gardes.)

SCÈNE II.

MANASSÈS, SALOMON, LA REINE DE SABA, L'ENVOYÉ DU ROI DE TYR, SEIGNEURS.

(Les seigneurs précèdent le roi. Tous se rangent à gauche. — L'envoyé de Tyr, un officier de la reine entrent les derniers, et vont se placer également à gauche. — Toute cette entrée se fait de la droite.)

SALOMON.

Reine, ce ne sera pas une des moindres merveilles de notre temps, que de vous avoir vue quitter vos lointains États pour venir visiter le roi d'Israël. Je veux que la journée de demain, la dernière que vous m'accordez, reste à jamais gravée dans le souvenir de mon peuple. Les préparatifs de la fête que j'ai ordonnée seront terminés cette nuit, et demain, au lever du soleil, vous assisterez à la consécration du nouveau temple que j'élève à la gloire du Très-Haut.

MANASSÈS.

Seigneur, le chef de ton armée d'Arabie et l'en-

voyé d'Hiram, roi de Tyr, viennent prendre congé de toi.

SALOMON.

Reportez au roi de Tyr ce traité qui le fait désormais mon allié... Que l'armée d'Arabie se mette en marche, que mes ordres soient fidèlement exécutés, et la victoire est assurée... (Aux courtisans.) Salut à tous! Manassès, donne des ordres pour que les envoyés d'Hiram reçoivent, avant leur départ, des présens dignes de moi ; ils assisteront aussi demain à l'inauguration du nouveau temple... Et maintenant qu'on se retire.

(Tout le monde s'incline. — On sort à droite.)

SCÈNE III.

SALOMON, LA REINE.

LA REINE.

Seigneur, je vous quitte demain, et je vous dois rendre grâce de votre splendide hospitalité.

SALOMON.

Saurai-je, avant votre départ, quelles impressions, quels souvenirs vous emporterez du peuple et du roi d'Israël?

LA REINE.

Prince, voulez-vous de la franchise ou de la flatterie?... De la franchise, n'est-ce pas? Eh bien ! je suis venue à vous parce qu'on me disait: Salomon est le plus puissant, le plus riche, le plus grand roi de la terre. Je voulus voir si je devais, en effet, rendre hommage à plus riche et plus puissant que moi. Je vous ai vu, je me suis inclinée devant votre sagesse, j'ai admiré les grandes choses que avez faites... mais, en face de vos édifices immenses, au milieu de vos formidables armées, entourée sans cesse de prêtres et de lévites, vous l'avouerai-je ?... j'ai senti bientôt l'admiration faire place à la fatigue, à la satiété... à l'ennui. (Souriant.) Je vous ai annoncé de la franchise, et nous nous devons bien entre nous la vérité, qu'on ne nous dit jamais.

SALOMON, souriant à son tour.

Néant des vanités humaines !... Toute ma grandeur, toute ma puissance tombent et s'évanouissent devant un seul mot : l'ennui.

LA REINE.

N'oubliez pas, seulement, que ce mot sort de la bouche d'une femme. Dans mon pays, l'idole qu'on encense la première, c'est le plaisir. Ce dieu qui vous est inconnu, je le vois, n'a que des prêtresses, et chacun de ses temples est parfumé de fleurs, inondé de lumières, peuplé de femmes jeunes et belles. C'est dans le plus brillant de ces temples que je vous recevrai, roi d'Israël, si jamais vous franchissez la distance qui sépare nos deux empires. Alors vous serez entouré, non plus de prêtres à l'aspect triste et austère, mais de jeunes seigneurs couronnés de roses et portant des coupes d'or. Vous entendrez, non plus la voix monotone de vos lévites répétant d'éternelles louanges, mais la voix fraîche et vibrante des jeunes filles qui chantent les douces joies de la terre et font rêver les joies du ciel... Alors, roi d'Israël, toute votre puissance s'inclinera devant la mienne, votre Dieu sera vaincu par le mien.

SALOMON.

Ainsi donc, le plaisir banal , le plaisir connu de tous, permis à tous, voilà l'idole qu'on encense sous votre ciel de feu... Mais le plaisir vrai, celui qui vous prend au cœur et vous enivre, c'est le plaisir qui s'entoure de mystère, qui le jour porte un masque qu'il rejette la nuit, plaisir que la contrainte rend plus vif encore et auquel rien ne résiste, lorsqu'il brise enfin les entraves que la prudence lui impose:

LA REINE.

Qu'entends-je ?

SALOMON.

Vous ne connaissez qu'à demi Salomon , madame, et avant qu'il s'avoue vaincu, permettez-lui le combat. Ce défi que vous lui portez dans un avenir lointain, il l'accepte, mais pour aujourd'hui... pour ce soir même. Lui aussi se fatigue parfois des devoirs de la royauté... alors il se retire dans l'enceinte la plus secrète de son palais, il appelle à lui ce dieu que vous adorez et qui lui obéit comme un esclave; alors, commence une de ces fêtes que vous me promettez, reine, et que moi je vais vous donner.

LA REINE.

Une fête ! où donc ?

SALOMON.

Ici.

LA REINE.

Dans cette salle si sombre et si sévère?

SALOMON.

Je vous l'ai dit, le plaisir est mon esclave, et, pour pénétrer ici de toutes parts, il n'attend qu'un ordre... A moi, Dina, à moi! (Dina vient de la gauche.) Donne le signal, et que la fête commence à l'instant, je le veux.

(Dina s'approche d'une colonne à sa droite et pousse un ressort. Aussitôt des buffets richement garnis se présentent à tous les plans. La cloison du fond s'ouvre et laisse voir une magnifique galerie. Une table avec un service tout en or est placée au milieu. Toutes les dames de la cour sont à table. Les seigneurs debout derrière les dames. De nombreux esclaves versent à boire.)

LA REINE.

Tout ce que je vois tient du prodige. Je crois rêver.

SALOMON.

Gloire à Manassès, qui a créé ces merveilles!

Aux convives.) Allons, mes amis, le roi n'est pas ici, il ne doit pas savoir demain ce qui se passera cette nuit... Vous oublierez aussi l'honneur qu'a bien voulu me faire cette noble étrangère. Pour elle, la première place au festin, la première coupe remplie et le premier chant de Porphyros.

(Salomon offre la main à la reine, et va prendre place à table. — Salomon au bout à droite, la reine au bout à gauche.)

CHOEUR.

AIR de la Reine de Chypre.

Au royal festin,
Quand déjà le vin
A pleins bords s'écoule,
Comme un flot qui roule,
Amis, sans retard,
Gaîment prenons part.
Trop tôt la sagesse
Pourra revenir;
Que chacun s'empresse,
Et que nul ne laisse
Naître un seul désir
Que pour l'accomplir.

PORPHYROS.

PREMIER COUPLET.

Soleil, astre sévère,
Tu fuis,
Nous laissant le mystère
Des nuits.
Quand un festin commence
Le soir,
Du bonheur j'ai d'avance
L'espoir.
Allons! belles captives,
Dansez!
Et vous, joyeux convives,
Versez
Au maître de l'empire
Du vin.
L'ivresse est un délire
Divin.
Au royal festin, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

Quand le plaisir se montre,
Il faut
Voler à sa rencontre
Bientôt.
C'est lui seul qui sait plaire,
Charmer,
Et lui seul sait se faire
Aimer.
Oui, chacun doit le suivre
Soudain;
Nul n'est certain de vivre
Demain.
Amour, bonheur, tout passe
Si bien,
Qu'il ne reste plus trace
De rien.

(Les almées exécutent des danses et forment des groupes. — Pas de deux, etc. — Fête.)

SALOMON, après la danse.

Du vin!...

TOUT LE MONDE.

Du vin!... (Les esclaves versent.)

(Des sons harmonieux se font entendre. Tout le monde se tait et écoute. — Manassès arrive, s'approche de Salomon, lui parle bas et lui montre du geste une porte secrète. Salomon laisse échapper un mouvement de joie qu'il réprime aussitôt.)

LA REINE.

Que signifie cela?...

MANASSÈS, s'approchant.

Madame, le roi veut être seul et m'ordonne de vous reconduire jusqu'à votre appartement.

LA REINE.

On avait dit vrai, Manassès... Salomon est le plus puissant, le plus riche et le plus grand roi de la terre.

(Elle sort. Manassès revient vivement, touche un ressort près de la table. Aussitôt toutes les lumières s'éteignent et l'obscurité est totale. — Une porte secrète s'ouvre à droite, deux esclaves noirs amènent Suzanne cachée entièrement par un long voile. Manassès la montre à Salomon. — Tableau.)

ACTE DEUXIÈME.

PREMIER TABLEAU. — L'Anathème.

L'intérieur de la demeure de Suzanne. — A gauche, dans l'angle, un rideau fermant la partie de la tente occupée par Rebecca. — A droite, en face, un rideau fermant la partie de la tente occupée par Suzanne. — Au fond, un grand rideau fermant l'entrée principale de la tente. — A droite, au premier plan, une sortie.

SCÈNE I.

REBECCA, seule.

(Au lever du rideau, Rebecca sort de sa tente et écoute.)

J'avais cru entendre!... je m'étais trompée. (Elle va soulever le rideau de la partie de la tente occupée par Suzanne.) Suzanne n'est pas sous sa tente!... Suzanne n'est pas rentrée cette nuit!... plus de doute!... Les premiers rayons du jour éclairent déjà la montagne... c'en est fait... Suzanne ne pourra plus reparaître dans la tribu... car tout à l'heure sa honte sera publique. D'où vient donc que, lorsque je devrais la plaindre, elle, si modeste, si candide... j'éprouve une secrète joie en songeant à sa perte?... Oh! c'est que le malheur rend envieux et méchant... Comme elle, bientôt je devrai fuir... éviter les regards... il me faudra cacher mes douleurs et mes larmes... Rentrons... Je n'ose plus même appeler le som-

meil... car, ainsi que la réalité, mes rêves m'épouvantent.

(Elle rentre à gauche. — Au même instant, Abner passe la tête entre les deux rideaux du fond ; voyant qu'il n'y a personne, il entre.)

SCÈNE II.

ABNER, un Esclave.

ABNER.

Tout dort encore dans la tribu de Benjamin, et nul ne s'est aperçu de l'absence de Suzanne... Tout va bien... on vient de l'apporter dans sa tente...(Il montre la partie de droite.) j'ai placé prés d'elle de riches et mystérieux présens... Maintenant, partons... car c'est dans quelques heures que doit commencer l'inauguration du temple. (L'esclave entre vivement du fond, et indique que l'on vient.) Quelqu'un ?... (L'esclave fait un geste affirmatif.) et qui se dirige de ce côté ?... (Nouvelle affirmation.) A tout prix, il faut sortir d'ici sans être aperçu...(A l'esclave, lui indiquant la sortie à droite.) Arrache un des piquets de cette tente! (L'esclave obéit, arrache un piquet et lève la toile de la tente à droite.) La main sur ton poignard!... et que nul ne puisse nous voir... que nul surtout ne puisse dire nous avoir vus!

(Abner et l'esclave sortent par l'ouverture indiquée à droite. — Au même instant, le rideau du fond est soulevé par un serviteur d'Azarias, qui livre ainsi passage à Azarias lui-même.)

SCÈNE III.

AZARIAS, le Serviteur, puis REBECCA.

AZARIAS, désignant la tente de Rebecca.

Entre là... et appelle doucement Rebecca... (Le serviteur entre dans la tente, à gauche, puis reparait et annonce du geste que Rebecca le suit.) Maintenant, laisse-nous, et veille à ce que personne n'approche assez de cette tente pour entendre mes paroles... Va.

(Le serviteur s'incline et sort au moment où Rebecca parait, plus pâle encore et cachant mal son trouble.)

REBECCA, à part.

C'est Azarias qui me demande... Azarias, le chef et le juge suprême de Benjamin... Que me veut-il ? (Elle descend en scène.)

AZARIAS.

Rebecca... ta pâleur... ce trouble que tu maîtrises à peine... me disent assez que tu as deviné le motif qui m'amène... Hier, je te soupçonnais... Mais... ta sombre douleur avait une autre cause que la crainte ou le remords... La jalousie seule...

REBECCA.

La jalousie?...

AZARIAS.

Tu as aimé Mizaël... tu l'aimes encore, peut-être... Le temps et l'absence triompheront de cet amour que tu as renfermé dans ton cœur, sans pouvoir encore l'y étouffer.

REBECCA.

L'absence, avez-vous dit ?...

AZARIAS.

Oui... pour quelque temps, tu quitteras la tribu... Je veux t'épargner le spectacle du triomphe d'une rivale... Je ne veux pas que le bonheur de Mizaël soit payé au prix de tes larmes.

REBECCA.

Oui, je le sais... Mizaël se marie... il épouse la fille de Siméon le riche.

AZARIAS.

Non. Mizaël aussi cachait un secret, Mizaël aussi aimait et renfermait son amour...

REBECCA.

Il aimait... lui... Mizaël!...

AZARIAS.

Une de tes compagnes.

REBECCA.

Son nom?

AZARIAS.

Que t'importe ce nom?

REBECCA.

Ah! par grâce, son nom ?

AZARIAS.

Suzanne.

REBECCA.

Suzanne!...

AZARIAS.

Elle est pauvre et sans famille, mais je suis riche et je serai son père.

REBECCA.

Suzanne aimée de Mizaël... Suzanne fiancée de Mizaël... cela ne se peut pas...

AZARIAS.

Pourquoi?

REBECCA.

Parce quelle en est indigne.

AZARIAS.

Malheureuse! la jalousie te transporte et t'égare.

REBECCA.

Vous me soupçonniez tout à l'heure, moi, j'accuse à présent.

AZARIAS.

Tu accuses Suzanne?

REBECCA.

Où la croyez-vous, cette chaste et modeste fiancée ?... Ici, n'est-ce pas?... endormie d'un sommeil calme et pur comme elle. Dans votre cœur, vous la nommez déjà votre fille... heureux père?... Mais Suzanne n'est pas sous sa tente, maître, Suzanne a quitté secrètement la tribu.

cette nuit, et si vous doutez encore, tenez... regardez.

(Elle se porte vivement vers la tente de Suzanne, à droite, soulève le rideau. On aperçoit Suzanne dormant paisiblement, et près d'elle la cassette déposée par Abner.)

REBECCA, reculant, et avec terreur.

Ah!... Suzanne!

AZARIAS.

Et j'avais pitié de toi... de toi qui calomnies et déshonores.

REBECCA, à part.

Elle!... ici.

AZARIAS.

Dans trois jours, Suzanne sera l'épouse de Mizaël... et dans trois jours tu quitteras la tribu.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IV.

REBECCA, restée comme atterée.

Suzanne, l'épouse de Mizaël... Suzanne... Ah! mais je ne suis pas folle... Non, tout à l'heure je suis venue... j'étais à cette même place... et tout à l'heure, cette couche était vide... (Elle s'est approchée de Suzanne et a de nouveau soulevé le rideau qui la cache. Elle aperçoit la cassette.) Ah! cette cassette... (Elle la prend et l'ouvre.) Ces bijoux... à elle aussi!.. Ah! je le savais bien, moi.

SUZANNE, encore endormie.

Oh! pitié... grâce... mon Dieu, ne m'abandonnez pas... Mizaël... Mizaël... défends-moi... (Elle se débat, se lève à demi, regarde autour d'elle.) Ah!... quel affreux rêve!

REBECCA, à demi-cachée par le rideau qu'elle tient dans sa main.

Un rêve!... Oh! non pas.

SUZANNE, s'éveillant tout à fait.

Oui... je rêvais... car je suis sous ma tente... Et cependant ma tête est pleine d'idées confuses... j'ai peur de me souvenir.

REBECCA, à part.

Et je veux que tu te souviennes, moi.

(Rebecca se montre. — Suzanne tressaille en voyant Rebecca si près d'elle.)

SUZANNE.

Rebecca!

REBECCA.

Tu as dormi bien long-temps, Suzanne.

SUZANNE.

Pourquoi me regardes-tu ainsi?

REBECCA.

Qui donc a laissé sur ta pauvre natte cette cassette remplie de précieux bijoux?

SUZANNE, regardant.

Ces bijoux près de moi... Je ne comprends pas... je ne sais pas...

REBECCA, lui prenant la main et l'amenant en scène.

Tu ne sais pas... Écoute, Suzanne, veux-tu que je te dise ton rêve de cette nuit? Hier, tu n'avais pas suivi tes compagnes... tu étais restée au bord de la fontaine de Siloë.

SUZANNE.

La fontaine de Siloë?

REBECCA.

C'est cela, n'est-ce pas?... Là, tu as retrouvé le voyageur... tu as prêté l'oreille à son doux et perfide langage... il t'a proposé de déchirer pour toi les voiles de l'avenir... et tu as voulu lire dans le ciel.

SUZANNE.

Non. J'ai voulu mourir... et mon sang s'est tout à coup glacé dans mes veines... je ne voyais plus, je n'entendais plus... je ne me sentais plus vivre.

REBECCA.

Pourtant, ce n'était que le sommeil qui s'était emparé de toi... sommeil léthargique; puis, quand ce sommeil n'appesantit plus tes paupières, tes yeux, en se rouvrant, cherchèrent en vain la lumière des cieux... La nuit du tombeau semblait t'envelopper...

SUZANNE.

Oui... ce n'était donc pas un rêve?

REBECCA.

On t'avait transportée dans un riche palais, où tu aurais voulu trouver la mort...

SUZANNE.

Oh! tais-toi, Rebecca... tais-toi!

REBECCA, avec amertume.

D'où vient ton trouble, Suzanne? Je ne fais là que raconter ton rêve... Avec le jour, les rêves se dissipent et s'effacent; tu avais déjà presque oublié le tien... Allons, remets-toi, Suzanne, orgueil et modèle des filles de Benjamin... Relève ce front si pur où va se poser la blanche couronne de fiancée... Pare-toi de ces riches bracelets... Couvre-toi de ces étincelantes pierreries... Fais-toi bien belle, ma sœur, Azarias va venir.

SUZANNE.

Azarias!

REBECCA.

Tout à l'heure il t'appellera sa fille... tout à l'heure il va t'unir à Mizaël... Qu'importe que tu sois orpheline et pauvre, Mizaël t'aime, et Azarias voulait à Mizaël une épouse sainte et pure, comme était sa mère...

SUZANNE, traversant avec effroi.

Moi! l'épouse de Mizaël!... moi!... Oh! jamais!... jamais.

(Bruit de trompettes en dehors.)

SUZANNE, effrayée.

Ce bruit?...

REBECCA.

Annonce qu'une cérémonie sainte va s'accomplir.

SUZANNE.

Oh! Rebecca... sauve-moi... cache-moi...

(Second appel de trompettes. — Le rideau du fond de la tente s'ouvre dans toute sa largeur, et l'on aperçoit le camp de la tribu. — Un autel a été dressé. Sur cet autel brûle le feu du sacrifice. — A gauche et à droite des lévites. — Au milieu, Azarias. — Toute la tribu, hommes et femmes, entre dans la tente, les hommes à droite, les femmes à gauche. — Puis viennent quatre jeunes filles portant un voile qu'elles viennent offrir à Suzanne. — Pendant qu'elles arrivent lentement en scène, le chœur chante) :

CHOEUR.

Musique nouvelle de M. Halevy.

Dieu tout-puissant, dans ce jour solennel,
Nous invoquons ton pouvoir tutélaire ;
Du haut des cieux, que ton soleil éclaire,
Jette sur nous un regard paternel.
Dieu, etc.

UNE JEUNE FILLE.

Pour toi, modeste fiancée,
Ce voile, ouvrage de nos mains ;
Pour toi, la prière adressée
A Dieu, qui seul fait nos destins ;
A toi ces fleurs de la montagne ;
A toi nos vœux.
Que Dieu donne à notre compagne
Des jours heureux.

Enfant chéri de la famille,
Le ciel lui devait le bonheur.
De la tribu c'était la fille,
De Benjamin... c'était l'honneur.

LE CHOEUR reprend.

A toi ces fleurs de la montagne, etc.

SUZANNE.

O mon Dieu ! mon Dieu !...

(Les jeunes filles rejoignent leurs compagnes.)

AZARIAS.

Un de mes serviteurs est parti pour annoncer à Mizaël que je lui accorde celle qu'il aime et pour presser son retour. (Suzanne , vivement oppressée, tombe aux genoux d'Azarias et laisse éclater ses sanglots.) Ce n'est pas à mes genoux, Suzanne, c'est sur mon cœur qu'est à présent ta place.

SUZANNE.

Ah ! ne m'accablez pas de votre bonté , mon père; je ne suis pas digne d'être votre fille.

AZARIAS.

Que dit-elle?

SUZANNE.

Ah ! je suis bien malheureuse !... Pour Mizaël, je donnerais mon sang, mon âme... Ma première pensée d'amour fut à lui , mon dernier soupir sera pour lui... Et pourtant jamais ce voile d'épouse ne touchera mon front.. jamais votre main ne s'étendra vers moi pour me bénir... Cette main que je baigne de mes larmes... cette main va me chasser.

AZARIAS et LE CHOEUR.

Te chasser !

SUZANNE.

Oui, les lois de Benjamin ordonnent à la fille perdue de quitter ses parens, ses amis... de dire un éternel adieu au sol qui l'a vue naître, à l'air qu'enfant elle a respiré... Eh bien ! chassez-moi, car j'aime Mizaël et je ne puis plus être à lui... chassez-moi, mon père, car j'aime Mizaël, et je suis déshonorée !...

AZARIAS et LE CHOEUR.

Déshonorée !...

UN VIEILLARD.

Anathème sur elle !... Qu'elle parte !...

TOUS.

Oui... qu'elle parte !

AZARIAS.

Puissent tes aveux et ton repentir apaiser le courroux du Seigneur... Mais il ne faut pas que tu sois pour tes sœurs un exemple de désordre et de scandale... Suzanne, mon cœur voudrait t'absoudre que ma voix devrait te condamner... Suzanne, sois à jamais bannie de notre tribu ; nul de nous ne peut à présent te donner ni le pain ni l'asile.

TOUS, s'avançant.

Anathème !... anathème !

AZARIAS, les arrêtant du geste, à Suzanne.

Suzanne... je prierai pour toi comme on prie pour un enfant qu'on chérissait et qu'on a vu mourir.

(Pendant ces mots, tous les hommes ont remonté et sont sortis de la tente, formant une ligne oblique de la gauche à la droite. Azarias relève Suzanne, qui est à ses pieds. — Pendant ce jeu de scène, Rebecca, est restée près de la rampe.)

REBECCA, à part.

Je puis partir maintenant... je ne verrai pas le triomphe de ma rivale.

(Suzanne, en quittant les genoux d'Azarias, s'est vainement adressée aux femmes de la tribu. En suivant cette ligne, elle est arrivée à l'entrée de la tente. Les femmes se sont détournées. Les hommes répondent par un dernier cri : — Anathème! en désignant la route que Suzanne doit suivre. — Anéantie, elle reste presque mourante, appuyée sur un des piquets de la tente.)

DEUXIÈME TABLEAU. — La Destruction du Temple.

Le théâtre représente la grande place de Jérusalem. — Au fond, la façade du temple, dont les portes sont encore fermées. — Au fond aussi, mais sur la gauche, une rue escarpée et passant derrière le temple. — A l'avant-scène, à droite, un riche trône que des ouvriers terminent.

SCÈNE I.

(Au lever du rideau, le son des instrumens se fait entendre. — Les ouvriers quittent leur travail et sortent à droite. — Bientôt la tête du cortége paraît, descendant la rue à gauche. — Le cortége passe devant le public, remonte à droite, et, après plusieurs évolutions et développemens, chaque groupe prend la place qui lui est désignée. — Ce cortége se compose : 1° d'un peloton de Cafres; 2° des gardes de Salomon; 3° des seigneurs et courtisans; 4° des Amazones ; 5° des douze tribus, représentées chacune par un homme qui porte l'étendard sur lequel est inscrit le nom de la tribu. — Puis vient un second peloton de Cafres qui précède Salomon, donnant la main à la reine; tous deux vont s'asseoir sur le trône, pendant qu'on chante le chœur suivant) :

CHOEUR.

AIR nouveau. (Musique de M. Biancourt.)

Du roi, la gloire souveraine
Brille dans toute sa splendeur,
Ici, lorsqu'une illustre reine
Vient rendre hommage à sa grandeur,
Que chacun vante sa puissance,
Heureux de vivre sous ses lois.
Célébrons la magnificence
Et le nom du plus grand des rois!

TOUS.

Gloire à Salomon !

SALOMON, debout.

Salut aux tribus d'Israël... Pourquoi ne vois-je pas flotter ici la douzième bannière?... Où sont les fils de Benjamin?

RUBEN, se présentant.

Nous voici!

SALOMON.

Pourquoi ces habits de deuil ?...

RUBEN.

Seigneur, le deuil est sur nous, comme il est en nous.

SALOMON.

Que veux-tu dire ?

RUBEN.

Une main invisible s'est appesantie sur notre tribu; chaque jour l'honneur de nos filles et de nos femmes est menacé. Lorsque l'une d'elle disparaît, enlevée par un pouvoir terrible plus fort que leur résistance, plus vigilant que notre tendresse, elle ne nous est rendue que flétrie et déshonorée!

LES TRIBUS.

Vengeance!

RUBEN, aux tribus.

La vengeance est impossible, fréres; car les coupables s'abritant dans l'ombre, demeurent invisibles, insaisissables.

SALOMON, avec effort.

Si je ne puis punir des coupables inconnus, je pourrai du moins consoler leurs victimes. Ne courbe donc plus ton front, noble tribu de Benjamin, ce n'est pas pour toi qu'est la honte... (A tous.) En attendant l'heure de la consécration du temple, peuple, célébre par tes danses et par tes jeux la présence de la royale étrangére.

(Le roi, la reine et Manassès s'asseoient. — Fête. — Combat aux javelots entre les Amazones. — Groupes. — Combat général au sabre et au bouclier entre les Amazones et les guerriers. — Danse armée. — Combat de quatre. — Finale.)

SALOMON, se levant.

Reine, l'heure est venue, et le grand-prêtre nous attend.

(Il offre la main à la reine, descend du trône et tous deux se dirigent vers le temple. — Au moment où ils vont monter la première marche, les portes du temple s'ouvrent violemment et Nathan paraît. Les portes se referment derrière lui. — Salomon et la reine reculent.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, NATHAN.

NATHAN, du haut des marches.

Roi! le temple que tu veux inaugurer n'est pas agréable à Dieu. Il a rejeté les premiers sacrifices... Un crime a été commis dans Israël et n'a pas été puni... Jusqu'à ce que justice ait été faite, ne franchis pas le seuil de ce temple... N'y fais pas pénétrer surtout cette reine idolâtre. Roi d'Israël, la foudre gronde et menace... (On entend le tonnerre.) Humilie-toi et demande grâce au Seigneur.

SALOMON.

Insolent ministre! une parole de plus serait ton arrêt de mort. Comme la foudre, ma colère frappe et tue. Prosterne-toi, esclave, et fais place à ton maître.

(Nathan a descendu les marches du temple et s'est rangé à gauche. Salomon s'avance résolument vers le temple. — Au moment où il va monter, la foudre éclate. Tout le temple s'écroule avec fracas; la flamme est partout, et sur les débris fumans, apparaît l'ange Azaël tenant à la main une épée flamboyante.)

L'ANGE.

Tu avais fait de ce temple, non pas un monument de piété, mais une œuvre d'orgueil et d'hypocrisie, regarde, Salomon, et repens-toi. (Tableau.)

ACTE TROISIÈME.

PREMIER TABLEAU. — Le Désert.

Au premier plan, à droite, un rocher d'où s'échappe de l'eau. — A gauche, au deuxième plan, un palmier autour duquel a été jetée une toile formant un abri. — Aux quatrième et cinquième plans, des amas de sable; au delà, le désert. — Au lever du rideau, les premiers rayons du soleil dorent les sables et les rochers supérieurs; mais les premiers plans sont encore dans la demi-teinte. — Une caravane a fait halte pour passer la nuit près de la source.— Cette caravane, dont on ne voit qu'une partie, s'étend hors de la vue du spectateur, à droite et à gauche.— Les hommes et les femmes, couchés dans leurs burnous, sont encore endormis; mais une voix éloignée crie : Le soleil ! Aussitôt ce mot est répété sur toute la ligne et s'étend au loin à droite.

SCÈNE I.

ABDEL, ARABES DES DEUX SEXES, puis SUZANNE.

ABDEL, se levant.

Le soleil !

TOUS, se levant.

Le soleil !

ABDEL.

Les sources de Moloch, où la caravane fera sa dernière halte, sont encore éloignées; la marche sera longue et pénible; le repos de cette nuit nous a rendu nos forces; que la prière ranime notre courage !

CHOEUR.

AIR de Félicien David.

Salut à toi, que la gloire couronne,
Qui voles sur l'aile des vents !
Dieu, que la lumière environne,
Reçois nos vœux et notre encens !

(Vers la fin du chœur, une jeune fille, aux vêtemens délabrés, paraît au fond. Elle avance doucement et vient s'agenouiller au milieu des Arabes. — La prière terminée, tout le monde se lève; la jeune fille reste à genoux, et semble ne pas s'apercevoir que tous les regards sont fixés sur elle.)

ABDEL.

Quelle est cette jeune fille ?

UNE FEMME ARABE.

Une pauvre voyageuse isolée qui aura voulu se joindre à nous pour traverser cette partie du désert, si dangereuse lorsque, dans sa fureur, le simoun soulève et déplace les sables mouvans.

ABDEL, à Suzanne.

Pourquoi restes-tu ainsi prosternée?... Relève-toi, je te permets de suivre notre caravane...

LA FEMME ARABE.

Elle ne paraît pas t'entendre... Vois donc comme elle est pâle et faible... (A Suzanne.) Femme, vas-tu donc aussi dans le pays de Galead ?... Réponds-moi !...

SUZANNE, se parlant à elle-même.

Oh ! comme hier le soleil était brûlant !... ma tête était en feu... je ne pouvais plus me souvenir... Oh ! j'ai bien souffert... Mais je me souviens à présent... Les trompettes saintes ont sonné, l'encens fume sur l'autel et mes sœurs viennent à moi... Écoutez leurs voix si douces et leur chant plus doux encore.

ABDEL.

C'est une pauvre folle perdue dans le désert.

TOUS.

Une folle!

(On fait un mouvement pour s'approcher de Suzanne.)

LA FEMME ARABE, retenant la foule.

Son malheur doit nous la rendre plus sacrée encore !

ABDEL.

Insulter à la folie est pour nous un sacrilége... L'étrangère n'a rien à craindre. (Sons de trompe dans l'éloignement.) Voilà le signal du départ. Quelle nous suive... Sa place sera réservée sous nos tentes, et nos filles seront ses sœurs.

LA FEMME ARABE, s'approchant de Suzanne.

Nous allons partir, pauvre femme.

SUZANNE.

Partir ! oh non! Je ne veux pas partir, moi... (Elle ramasse un poignard resté sur le sable.) On m'a donnée à Mizaël, on ne me séparera plus de lui!

LA FEMME ARABE.

Que faire ?

ABDEL.

La laisser libre. Dieu n'abandonne jamais les malheureux qu'il a privés de la raison ; sa main s'étendra vers elle. Abandonnons-lui cette tente et ne tardons plus. Il nous faudra faire un long détour pour éviter la mer de sable... Suivez bien exactement les guides. Malheur à qui s'écarterait pendant la première heure de marche ! C'est un abîme immense, c'est la mort qu'il trouverait sur ses pas... En marche!

TOUS, répétant.

En marche !...

(On entend ce cri répété sur toute la ligne. — La caravane se met en marche, et chacun, en s'éloignant, donne un signe d'intérêt à Suzanne. — La caravane sort à droite.)

SCÈNE II.

SUZANNE, assise sur une pierre, à gauche.

Ils vont au devant de lui... Ils me le ramèneront tout à l'heure!... Où suis-je?... (Elle se lève.) A la fontaine de Siloë! oui; l'étranger va venir... Non, ce n'est pas lui, c'est Azarias... Azarias qui m'appelle sa fille. Mais non... la main qui allait me bénir me repousse... on m'exile! .. et toutes les voix crient anathème sur la fiancée infâme!... Anathème!... anathème!...

(Elle sort, en donnant les marques du plus grand effroi, par le fond, à gauche. — Mizaël, Ruben, Job entrent au premier plan à droite, derrière la source.)

SCÈNE III.

JOB, MIZAEL, RUBEN.

(Ils entrent, Job en tête et marchant avec précaution. — Ils cherchent dans le sable le chemin tracé par la caravane.)

MIZAEL.

Qui t'arrête, Ruben? Pourquoi ne continuons-nous pas notre route?

RUBEN.

Maître, les sables mouvans ont recouvert le sentier suivi par moi hier, et ce sentier nous abrégeait la distance.

MIZAEL, à Ruben.

Depuis que tu nous a rejoints et que tu m'as transmis les paroles de mon père, tu as compris mon impatience. A tout prix, je veux être ce soir sous les tentes de Benjamin.

JOB, à Ruben.

Tu as souvent suivi les caravanes. Viens-nous donc en aide... Voilà bien une route tracée, mais qui ne nous conduirait chez Azarias que demain, et, tu l'as entendu, Mizaël veut être ce soir près de Suzanne.

RUBEN.

Pour venir à votre rencontre et presser votre retour, j'avais pris ce sentier que tu cherches; mais le simoun, qui grondait sourdement, a chassé cette nuit des torrens de sable devant lui, et je ne puis plus trouver la faible trace que j'avais laissée après moi.

MIZAEL.

Le soleil ne suffit-il pas pour nous guider?

RUBEN.

Oh! maître, si tu marchais à l'aventure, tu ferais à peine dix pas sans rencontrer les sables mouvans: tu serais englouti, perdu.

MIZAEL.

Que faire?

RUBEN.

Suivre cette route.

MIZAEL.

Mais n'arriver que demain... inquiéter mon père, désespérer Suzanne...

RUBEN.

Sous ce rocher, abrité par ce lambeau de tente, tu pourras prendre quelques instans de repos et nous attendre.

MIZAEL.

Quel est ton espoir?

RUBEN.

Avec Job, nous allons examiner le terrain. Nous retrouverons peut-être des jalons placés par les guides qui, tout à l'heure, précédaient la caravane.

MIZAEL.

Allez donc à la recherche de ce sentier... et, sur toutes choses, ne vous exposez pas.

(Ruben et Job sortent par le fond, à gauche.)

SCÈNE IV.

MIZAEL, seul.

« Quand j'ai quitté la tribu, me disait Ruben, » hier, on chantait l'hymme de tes fiançailles... » Oh! je savais bien que l'amour candide et vrai de Suzanne triompherait de la résistance de mon père. Chère Suzanne, plus rien entre nous maintenant que cette distance, que je saurai bien franchir... Demain, et pour toujours, le pontife réunira les deux noms de Suzanne et de Mizaël. (La voix de Suzanne se fait entendre au loin. Elle répète le refrain de l'hymne des fiançailles, chantée au deuxième acte.) Oh! c'est un rêve... une illusion... ce n'est pas la voix de Suzanne que je viens d'entendre... non... (Le ciel commence à se charger de nuages rougeâtres.) Cette voix, que je croyais reconnaître, cette voix de Suzanne n'est que dans mon cœur... (On entend le bruit du vent.) Comme ce vent qui s'élève est âpre et brûlant, l'horizon se couvre de nuages enflammés... c'est le simoun qui gronde et qui s'avance, et Ruben, Ruben qui ne revient pas... Ah! tâchons de le rejoindre. (Il monte au fond. Il est arrêté par la voix de Ruben, qui, dans un très grand éloignement, crie: Mizaël... Mizaël.) C'est lui qui m'appelle, il implore mon secours, peut-être...... Ah! courons... mais de quel côté? Je ne vois plus... je ne sais plus... (Criant.) Ruben! me voilà... je vais à toi, mais pour me guider... appelle encore: Mizaël!... Mizaël!...

SUZANNE, en dehors.

Mizaël!... Mizaël!...

MIZAEL.

Mon nom!... Ah! cette fois je ne suis pas en délire... La voix partait de ce côté... (Il indique à gauche.) et c'est bien la voix de Suzanne... (Appelant.) Suzanne!... Suzanne!...

SUZANNE, arrivant en courant et tombant dans les bras de Mizaël.

Mizaël!...

SCÈNE V.

SUZANNE, MIZAEL.

SUZANNE.

Mizaël !... toi !... Ah ! je savais bien que tu viendrais...

MIZAEL.

Suzanne ! .. toi ici... dans cette affreuse solitude et dans ce désordre ?... Pourquoi as-tu quitté mon pére et notre tribu ?

SUZANNE.

Moi ?... Je suis sortie de ma demeure pour aller à ta rencontre... Mais je l'ai bien parée pour le recevoir, mon Mizaël, mon bien-aimé ; n'y veux-tu pas rentrer avec moi ?

MIZAEL, s'apercevant de son délire.

Oh ! mon Dieu !

SUZANNE.

Viens... viens donc...

(Elle va s'asseoir sur une pierre à gauche. — Mizaël la suit et se met à genoux près d'elle.)

MIZAEL.

Suzanne !... pauvre Suzanne !... le malheur avait usé ton énergie, et tu t'es trouvée sans force pour le bonheur... Dans son égarement, elle aura fui la tribu pendant la nuit ; mais Dieu l'a guidée de ce côté, pour qu'elle y rencontrât Mizaël.

SUZANNE.

Pourquoi as-tu des larmes dans les yeux ?... Vois, je ne pleure plus, moi... Tout à l'heure les saints lévites viendront nous prendre, et c'est au pied de l'autel que tu me donneras l'anneau consacré... Écoute... (L'orchestre joue en sourdine le chœur qui précède les stances dans le tableau de la tente.) la cérémonie commence... A genoux, mon fiancé, à genoux, et prions Dieu de me faire cesser de vivre, le jour où tu cesseras de m'aimer.

(Elle se lève, prend la main de Mizaël, l'amène au milieu du théâtre, puis s'agenouille comme si elle était au temple.)

MIZAEL.

Je subirai la cruelle épreuve que tu m'imposes, Seigneur ; et toi, ma Suzanne, comme je t'aimais orpheline et pauvre, je t'aimerai folle et martyre... et pour gage de ma foi, reçois, ô ma fiancée, cet anneau qui nous unit à jamais et sur terre et dans le ciel.

SUZANNE.

Oui... ton anneau !... Mais j'en ai déjà un... et c'est toi, n'est-ce pas, qui me l'as donné ?...

MIZAEL.

Moi !

SUZANNE.

Oui, c'est toi !... (Puis, comme se souvenant tout à coup.) Ah ! je me souviens...

(Elle passe devant Mizaël.)

MIZAEL.

Suzanne !

SUZANNE.

Maudis-moi... chasse-moi... comme ils m'ont maudite... chassée...

MIZAEL.

Que dis-tu ?

SUZANNE.

Pour Suzanne, l'anathéme... le désert... la mort...

MIZAEL.

Encore cet affreux délire...

SUZANNE.

Du délire !... Si tu me vois désespérée, c'est que la raison m'est revenue... Cet anneau, Mizaël, c'est la trace de ma flétrissure.

MIZAEL.

De ta flétrissure !

SUZANNE.

Oui... ta fiancée, Mizaël... n'est plus digne de toi.

MIZAEL.

Déshonorée !...toi ! oh !...L'auteur de ta honte, nomme-le-moi ?

SUZANNE.

Hélas !... je ne le connais pas. Tiens, prends cet anneau... prends aussi ce poignard... qu'il me frappe d'abord... puis après qu'il me venge... Tu hésites ? A défaut de ton bras, Dieu m'ôtera cette vie, qui n'est plus qu'un opprobre... Mizaël !... Je ne t'entends plus, mon frére... pardonne-moi... venge-moi...

(Elle tombe sans connaissance aux pieds de Mizaël, au milieu de la scène.)

MIZAEL, hors de lui.

Suzanne !... Oh ! elle n'est qu'évanouie... De l'eau... de l'eau... Ah ! une source... (Il y court, l'eau de la fontaine ne coule plus.) Malheur !... ce vent qui dévore tout sur son passage, l'a tarie déjà. (A ce moment, le vent brise un arbre qui est à gauche et auquel était attaché le débris de tente. Des nuages de poussière et de sable, envahissent tout le fond de la scène, Mizaël revient à Suzanne.) Le simoun !... le simoun !... Ce sable brûle et meurtrit son visage... (Il la touche.) Oh ! elle est morte... morte !... Suzanne !... Ah ! que ce sable brûlant nous ensevelisse tous les deux !... Mourir !... mais le dernier cri de Suzanne fut un cri de vengeance... Suzanne veut que je vive jusqu'au jour où j'aurai trouvé, puni l'infâme... Oui... Cet anneau... ce poignard... (Se levant.) Seigneur, faites de moi l'instrument de votre justice... et toi, Suzanne, ange du ciel à présent... Guide mon bras et soutiens mon courage... (Il est enveloppé par les nuages de sable, et disparaît. On l'entend crier :) Adieu, Suzanne, adieu !

SCÈNE VI.

SUZANNE, puis AZAEL.

(A peine Mizaël a-t-il disparu, que l'ouragan s'apaise. Les nuages se dispersent et on aperçoit bientôt un escalier céleste dont le pied est près de Suzanne et dont les dernières marches se perdent dans l'immensité de l'air.— Sur chacun des degrés, deux petits anges prient et des parfums brûlent devanteux. — A la dernière marche visible, l'ange Azaël paraît. Il descend lentement l'escalier céleste, arrive jusqu'à l'avant-dernière marche sur laquelle il s'arrête.)

AZAEL.

Suzanne! Dieu ne veut pas que tu meures, car une autre existence est à présent liée à la tienne. Lève-toi donc, pauvre femme, toutes tes douleurs, toutes tes larmes te seront comptées par le Dieu d'Israël.

(Suzanne semble revenir peu à peu à la vie. Elle se soulève à demi et jette à Azaël un regard de reconnaissance.)

ACTE QUATRIÈME.

PREMIER TABLEAU. — Le Repentir.

A droite, au fond, un pavillon oblique élevé de quelques marches et fermé par une riche portière. — Près du pavillon, sur un tertre élevé, un massif de fleurs.

SCÈNE I.

DINA, puis MANASSÈS.

(Au lever du rideau, différens groupes de femmes sont formés sur des bancs de gazon. — Un groupe à droite, un à gauche, un troisième au fond, face au public.)

DINA, venant de droite.

Du haut de la terrasse, je viens d'apercevoir Manassès. Parti avec Salomon depuis un mois, il revient avec lui sans doute, et ne le précède que de quelques instans. (Toutes se lèvent.)

MANASSÈS, entrant de droite.

Jeunes filles, dans une heure vous reverrez votre maître; vous le reverrez heureux, car il ramène avec lui Zoraïm, ce fils qu'il croyait perdu.

DINA.

Le Dieu d'Israël a-t-il donc pardonné?

MANASSÈS.

En vain Salomon avait ordonné qu'un second temple plus grand et plus riche fût élevé sur les ruines du premier, la colère du Seigneur ne s'était point apaisée. Les fils du roi, si nombreux et si beaux, atteints d'un mal inconnu, tombèrent autour de lui. Enfin, il y a un mois, Zoraïm, son dernier enfant, son fils bien-aimé, fut frappé à son tour. Salomon avait entendu parler de la science merveilleuse d'un pauvre médecin arabe; il partit, traversa le désert, et alla trouver ce médecin, qui a sauvé Zoraïm...

TOUTES LES FEMMES.

Zoraïm!

MANASSÈS.

Oui, c'est un enfant plein de force et d'avenir que Salomon ramène avec lui.

DINA.

Grâces soient donc rendues à ce savant médecin! Pourquoi as-tu précédé le roi?...

(Les femmes s'éloignent et se promènent au fond. Manassès vient sur le devant de la scène.)

MANASSÈS.

Ma précipitation a failli me coûter cher, et, sans le dévoûment d'un jeune Israélite, mon coursier, qui m'avait renversé et me traînait après lui, n'aurait ramené à Jérusalem qu'un cadavre sanglant et méconnaissable; j'ai pris à peine le temps de remercier l'intrépide voyageur qui m'est venu en aide. Je voulais m'assurer qu'Abner avait exécuté l'ordre que je lui avais donné, le jour de mon départ. Il a dû me soustraire enfin à une incessante poursuite, à une continuelle menace.

DINA.

Qui donc osait s'attaquer à toi?...

MANASSÈS.

Rebecca, une de ces Israélites enlevées par moi. Audacieuse et résolue, elle avait osé me demander compte du passé... Elle m'avait menacé de la justice du roi. Pour éviter un éclat, dangereux peut-être, j'ai désigné cette femme à mon fidèle Abner, et Rebecca a sans doute payé de sa vie son insolente menace... (S'adressant à toutes.) Le roi doit toucher aux portes du palais, et c'est par de joyeuses fanfares que nous apprendrons son retour... Suivez-moi...

(Au moment où toutes les jeunes filles font un mouvement pour se porter au devant de Salomon, un son funèbre les arrête; la portière du pavillon s'ouvre et Salomon paraît en haut des marches. Il est pâle et sombre. Il descend lentement et s'arrête au milieu de la scène. Ses principaux officiers le suivent.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, SOLOMON, SUITE.

TOUTES, aussitôt qu'elles l'aperçoivent.

Le roi !...

DINA.

Quelle pâleur !

SALOMON.

Vous attendiez, n'est-ce pas, un prince orgueilleux et impie... Salomon avait défié le Seigneur... et le Seigneur l'a frappé dans son fils...

TOUTES.

Zoraïm !...

SALOMON.

Condamné par Dieu, ne pouvait être sauvé par un homme.

MANASSÈS.

Quoi !... Zoraïm !...

SALOMON.

Zoraïm est mort...

TOUS.

Mort !...

(Sur un signe de Salomon, les femmes s'éloignent par la gauche; les hommes, du même côté, mais deux plans plus haut. Cette sortie se fait en silence, et chacun semble consterné.)

SCÈNE III.

SALOMON, seul.

Il est mort !... lui aussi... comme les autres !... Zoraïm... mon fils !... mort... lui, si candide et si bon !... Seigneur... Seigneur... es-tu donc impitoyable... Seul, je fus coupable et impie, seul, j'ai affronté ta foudre... mon Dieu !... Me voici à genoux devant toi... tu viens de me ravir le dernier de mes enfans. . en brisant mon âme... tu as brisé mon orgueil... Seigneur, tu es inflexible, mais tu es juste... tue-moi, et rends la vie à Zoraïm... Seigneur, fais à la fois un exemple et un prodige.

(Salomon est plongé dans la plus profonde méditation. — Le bosquet de fleurs placé près de la porte du pavillon s'agite, se sépare, et l'ange Azaël paraît.)

SCÈNE IV.

SALOMON, AZAEL.

AZAEL, du milieu des fleurs.

Roi ! Dieu t'a entendu... Il m'envoie vers toi; retiens bien mes paroles. Si le Seigneur t'a frappé sans relâche, c'est qu'il veut que tu répares la plus odieuse de tes fautes. Parmi les jeunes filles que tu as perdues, il en était une, innocente et pure entre toutes... Cette jeune fille, de la tribu de Benjamin, est devenue mère, et son enfant est le tien.

SALOMON.

Le mien !...

AZAEL.

Que la jeune fille devienne reine de Judée, et que son enfant soit publiquement reconnu par toi pour ton successeur au trône... Dieu le veut.

(Azaël s'élance dans les airs, traverse la scène et disparaît à gauche.)

SALOMON.

Ta volonté sera faite, Seigneur, et tu me donneras, pour t'obéir, la force et le courage... (Appelant.) A moi !... à moi !

SCÈNE V.

MANASSÈS, SALOMON.

SALOMON, l'apercevant.

Manassès !... Mon Dieu !... c'est vous qui m'envoyez cet homme. (Haut.) Approche. Toi seul, tu peux m'aider à remplir la tâche qui vient de m'être imposée.

MANASSÈS.

Parlez, je suis prêt à obéir.

SALOMON.

Je ne doute plus, Manassès ; ma fermeté, mon courage étaient impies. Aujourd'hui, tout à l'heure, l'ange de Dieu m'est apparu et m'a dit : « L'une des jeunes filles d'Israël, amenée dans » ton palais, est devenue mère, et son enfant est » le tien. Que cette jeune fille de la tribu de Ben- » jamin soit reine de Judée, que son fils soit ton » successeur au trône... » Manassès, que toutes tes pensées, que tous tes efforts tendent à retrouver et à reconnaître à des signes certains cette mère et cet enfant, et si tu me les ramènes, je te ferai le plus riche et le plus puissant de mon royaume.

MANASSÈS.

Ah ! seigneur, tant de bontés !...

SALOMON.

Ne perds pas un instant... Afin de faciliter tes recherches... afin que tu aies un prétexte pour pénétrer dans toutes les misérables demeures, puise dans mon trésor ; tu distribueras des aumônes en mon nom... Ce n'est que parmi les pauvres, hélas ! qu'il faut chercher le fils et la femme de Salomon.

MANASSÈS.

Tout ce que la volonté la plus persévérante, tout ce que le zèle le plus infatigable peuvent accomplir, votre serviteur le fera.

SALOMON.

A demain donc, Manassès, et que le Seigneur te conduise.

(Il sort par les premiers plans, à gauche.)

SCENE VI.

MANASSÈS, puis ABNER.

MANASSÈS, seul.

Demain, je serai plus que jamais maître de ce palais, et ma faveur ne sera plus éphémère, comme ces plaisirs qui s'effacent aux premiers rayons du jour... Je devrai mon crédit, ma puissance à une pauvre fille faite par moi reine de Judée, à son enfant, orphelin élevé par ma main jusqu'au trône de Salomon... Rebecca... Mais je me souviens... cet ordre que j'ai donné... Ah! il faut courir... arrêter le bras d'Abner, s'il en est temps encore...

ABNER, entrant précipitamment.

Maître! la femme israélite, après s'être cachée pendant tout un mois, vient tout à l'heure encore d'échapper au coup que je lui destinais.

MANASSÈS.

Elle existe!

ABNER.

Elle vient d'entrer dans ces jardins.

MANASSÈS, avec joie.

Vivante et près de moi!...

ABNER.

Sois sans crainte, maître; elle ne pourra plus m'échapper... Tiens, regarde... (Il montre à sa droite.) cette femme dont la figure est à demi cachée par un voile... C'est Rebecca... Je vais...

MANASSÈS, l'arrêtant.

Arrête, Abner... veille au dehors et laisse-moi seul avec elle.

(Abner sort. — Rebecca arrive précipitamment de la gauche.)

SCENE VII.

REBECCA, MANASSÈS.

REBECCA, à elle-même.

Non, je ne me suis pas trompée... cet homme qui pénétrait furtivement dans ces jardins, c'était Manassès... et cet homme...

MANASSÈS, s'approchant.

Est près de toi, Rebecca.

REBECCA.

Te voilà donc enfin!... Oh! cette fois, tu ne m'échapperas pas.

MANASSÈS.

Point de cris, point de reproches, Rebecca... Un mot seulement... Ton enfant vit-il encore?...

REBECCA.

Oui, j'ai dû quitter ma tribu et cacher mon fils comme une honte... Mais à présent, tu me tueras, Manassès, ou tu me diras quel est son père!...

MANASSÈS.

Où est cet enfant?

REBECCA.

Dans un pauvre village distant de quelques heures de cette ville.

MANASSÈS.

Bien.

REBECCA.

Pour n'avoir pas tenté de me fuir encore.. pour être, au contraire, venu à moi... tu avais un but... Quel est-il?...

MANASSÈS.

Ta perte ou ta fortune. Le secret que tu voulais surprendre, que tu brûles de savoir, ce secret, je vais te le dire.

REBECCA.

Ah! je le paierais de mon sang!...

MANASSÈS.

Écoute-moi bien, Rebecca... Si je te fais riche, heureuse, puissante... te souviendras-tu de Manassès?

REBECCA.

Oh! je partagerai avec toi richesse, bonheur et puissance.

MANASSÈS.

Je te crois, Rebecca... d'ailleurs, le jour où tu manquerais à ton serment...

REBECCA.

Pas de vaines menaces... Achève. Le père de mon enfant est donc, comme me l'ont dit mes rêves, un grand seigneur?

MANASSÈS.

Quels qu'aient été tes rêves, la réalité va les surpasser encore; quoi qu'ait pu souhaiter ton ambition, Rebecca, elle n'a jamais pu s'élever aussi haut.

REBECCA.

Oh! tu veux me rendre folle de joie et d'orgueil. Le père que tu vas rendre à mon fils...

MANASSÈS.

C'est le roi!

REBECCA.

Le roi!...

MANASSÈS.

Chut!... Tu te souviens, toi, du passé... de ces esclaves nubiens, de ces riches bijoux...

REBECCA.

Et de ce palais somptueux?... oui. Le roi!... Mais comment me présenter à lui?... Me croira-t-il lorsque je lui dirai que je suis la mère de son fils?

MANASSÈS.

Il t'attend.

REBECCA.

Lui?... le roi?...

MANASSÈS.

Dieu lui a commandé de faire chercher une pauvre jeune fille de la tribu de Benjamin. Salomon devra faire asseoir cette pauvre fille sur le trône de Judée et reconnaître son fils pour son successeur. Salomon s'est soumis à la divine sen-

tence et il m'a chargé de retrouver et de lui amener cette femme et cet enfant. Demain, je te présenterai au roi, demain, tu seras reine!

REBECCA.

Reine!... Oh! mais, connais-tu seul ce secret? Es-tu seul chargé de retrouver la jeune femme?

MANASSÈS.

Et pourquoi?

REBECCA.

C'est qu'une autre femme, née dans la même tribu, a les mêmes droits que moi.

MANASSÈS.

Suzanne?

REBECCA.

Oui .. Suzanne, perdue comme moi, Suzanne, qui est mère aussi, Suzanne, qui, douce et résignée, a mis son espoir dans ce Dieu qui l'a prise en pitié et qui lui réservait peut-être cette brillante destinée que tu m'offres.

MANASSÈS.

Suzanne a quitté sa tribu, nul ne connait la retraite qu'elle s'est choisie.

REBECCA.

On assure qu'elle se cache aux environs de Jérusalem.

MANASSÈS.

Si près de nous?... Tu as raison, elle pourrait s'opposer à l'accomplissement de notre projet.

REBECCA.

Après avoir fait briller un pareil avenir à mes yeux, tu ne me rejetteras pas dans mon obscure misère... Oh! si j'étais Manassès...

MANASSÈS.

Que ferais-tu?

REBECCA.

Je ne sais... mais, comme la haine, l'ambition est implacable... Si, comme toi, j'étais placé par la fatalité entre deux femmes ayant toutes deux le même droit... mais, si l'une de ces deux femmes me promettait la richesse et la puissance, alors je n'hésiterais plus...Cette femme se présenterait seule devant Salomon... cette femme seule pourrait lui dire: « Roi, vous voyez devant vous » ceux que vous avez fait chercher... Roi, voilà » votre femme! voilà votre fils! »

MANASSÈS.

Eh bien! va donc chercher ton enfant, et reviens demain au palais!... Tu y seras seule de la tribu de Benjamin.

REBECCA.

Seule!...

MANASSÈS, à part.

Cette nuit, j'aurai retrouvé Suzanne.

REBECCA.

A demain, Manassès!

MANASSÈS.

A demain, reine d'Israël!

(Manassès sort à droite, Rebecca à gauche.)

DEUXIÈME TABLEAU. — Les deux Mères.

L'intérieur d'une cabane pauvrement meublée. — Cette cabane est coupée en deux parties: celle de droite est la plus grande. — Une porte au fond ouvre sur la campagne. — Près de cette porte une grande fenêtre fermée seulement par quelques planches mal jointes. — A gauche de cette chambre, un pilier; derrière ce pilier, un berceau recouvert d'un burnous. — A droite, et près de la cloison séparant les deux chambres, un lit grossier; au delà, la porte conduisant dans la petite chambre à droite. — Dans celle-ci, une natte jetée au fond et une table sur laquelle est posée une lampe allumée.

SCÈNE I.

MIZAEL, JÉZABEL.

(Au lever du rideau, Jézabel, assise dans la cabane, tresse un panier de joncs. — Un homme vient s'appuyer sur la fenêtre du fond, comme si la fatigue l'accablait.)

MIZAEL.

Me voici au rendez-vous!

JÉZABEL.

Quel est ce jeune homme?... et que veut-il?...

(Elle se lève et va à la fenêtre.)

MIZAEL.

Femme, un étranger doit me venir trouver au coucher du soleil devant cette porte de la ville. La chaleur est accablante... mes forces sont épuisées... veux-tu me donner un abri sous ce toit?

JÉZABEL, à part.

Pauvre garçon, comme il est pâle! (Haut.) Entrez dans cette cabane, vous pourrez vous y asseoir et vous y reposer.

(Elle va ouvrir la porte, et Mizaël entre, en marchant péniblement.)

MIZAEL.

Soyez bénie pour votre généreuse hospitalité!

JÉZABEL, le faisant asseoir.

Cette cabane n'est pas à moi; elle appartient à une jeune femme qui l'habite avec son enfant. La pauvre mère travaille jour et nuit pour que rien ne manque à son fils... et je veille sur cet enfant pendant qu'elle va porter à la ville les manteaux de laine qu'elle brode pour les seigneurs de la cour. Mais elle est aussi charitable que vertueuse, et j'ai pu vous offrir, en son nom, un asile et du repos... Qui êtes-vous?

MIZAEL.

Je suis un pasteur de la tribu de Benjamin... Aujourd'hui même, et sur le bord du Jourdain, j'ai sauvé la vie à un étranger qu'entraînait un cheval fougueux. Je m'éloignais en remerciant le

eigneur d'avoir, pour un instant, ranimé mes forces éteintes par une longue et douloureuse maladie; l'étranger m'a rappelé : « Je suis, m'a-t-il » dit, un des officiers du roi Salomon ; j'ai hâte » d'arriver à Jérusalem; mais je veux reconnaître » le service que tu viens de me rendre. Trouve-» toi ce soir au pied des remparts, devant la porte » des Prophètes... et tu me diras alors comment » je pourrai m'acquitter avec toi. »

JÉZABEL.

Qu'allez-vous demander à ce seigneur ?... une riche récompense, n'est-ce pas?...

MIZAEL.

Non, ce n'est pas de l'or que j'attends de cet étranger.

JÉZABEL.

Que pourra-t-il faire pour vous?

MIZAEL.

M'aider à obtenir ce que je venais chercher à Jérusalem... justice et vengeance!... (A part.) Puisque tu m'as laissé vivre, Seigneur, c'est pour le châtiment du coupable... et, cette œuvre accomplie, tu me réuniras à celle que j'aime et que je pleure encore!...

(Mizaël a mis la tête dans ses mains, comme pour cacher ses larmes, et n'a pas vu Suzanne qui entre.)

SCÈNE II.

Les Mêmes, SUZANNE.

JÉZABEL.

Ah! vous voilà!

SUZANNE.

Un étranger!...

MIZAEL, se retournant et se levant.

Suzanne!...

SUZANNE.

Mizaël!

MIZAEL.

Vivante!... oh! c'est impossible!

SUZANNE, allant à lui.

Dieu a fait un miracle!

JÉZABEL.

Tu connais cet étranger?

SUZANNE.

C'est un frère de ma tribu.

JÉZABEL.

Je te laisse avec lui. Mes enfans doivent être de retour, je vais m'occuper de leur repas du soir... A demain, Suzanne!...

SUZANNE.

A demain, et merci!...

(Jézabel sort. — Suzanne va au berceau, dépose un baiser sur le front de son fils endormi, puis laisse retomber le burnous, et regarde Mizaël toujours accablé.)

SCÈNE III.

MIZAEL, SUZANNE.

MIZAEL.

Toi, Suzanne!... tu m'es rendue!...

SUZANNE.

Oui, Mizaël, et, je te l'ai dit, par un prodige... Dans le désert, au milieu des sables brûlans que soulevait le simoun en furie, je sentais la mort arriver à mon cœur. Tout à coup, une harmonie céleste se fit entendre... puis une angélique voix m'appela et dit : « Tu vivras, Suzanne, car tu es » mère!... » A ces mots, avec une nouvelle existence, une âme nouvelle m'était aussi donnée... J'ouvris les yeux... j'étais seule... autour de moi toujours le désert, et la nuit était venue... Quelle route devais-je prendre? quel allait être mon guide?... A cet instant, une étoile brillante scintilla dans l'azur du ciel ; comme une flamme merveilleuse guida jadis Moïse et les Hébreux... cette étoile semblait me tracer le chemin... je la suivis... Elle s'arrêta au dessus de cette pauvre cabane, dont la porte était ouverte... La cabane était abandonnée... Je m'y reposai, et personne n'est venu depuis me disputer ce modeste asile, où la bonté céleste me réservait deux joies, deux bonheurs: c'est ici que Dieu devait me rendre Mizaël... car c'est ici que Dieu m'a donné mon fils!...

MIZAEL.

C'est ici que Dieu veut sans doute que son œuvre s'achève, puisqu'il m'y a conduit!... Quand je te quittai, éperdu, désespéré, je tombai au milieu d'Arabes qui me retinrent esclave dans l'espoir d'une riche rançon... Des mois entiers s'écoulèrent... je revis enfin notre tribu... Une seule pensée m'avait fait vivre... l'espoir de la vengeance!... A peine de retour, j'ai quitté de nouveau la tente d'Azarias... et portant au doigt cet anneau, à la ceinture ce poignard, seuls indices que tu m'avais légués, je venais à Jérusalem pour y chercher, y découvrir les traces du traître qui t'avait perdue... quand le hasard m'a fait entrer dans cette cabane...

SUZANNE.

Tu renonceras à ce projet de vengeance, Mizaël.

MIZAEL.

Y renoncer!... que dis-tu, Suzanne?...

SUZANNE.

Quand on est heureux, on pardonne aisément... Entre mon fils et mon frère, me peut-il rester encore la force de haïr?... (Pendant cette scène, la nuit arrive. — On entend frapper à la porte.) Qui peut venir à cette heure?... (Elle ouvre.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MANASSÈS, suivi D'ABNER.

MANASSÈS, sur le seuil de la porte, à Abner.

Abner, reste devant la porte des Prophètes, et préviens-moi aussitôt que tu apercevras le jeune homme que je t'ai signalé.

MIZAEL, à part.

C'est lui!... il m'a tenu parole... (S'avançant.) Seigneur, je suis au rendez-vous.

MANASSÈS.

Je n'aurais pas dû me faire attendre... mais il m'a fallu pénétrer dans toutes les pauvres demeures afin de distribuer les aumônes du roi mon maître... c'est pour remplir cette mission que j'étais entré dans cette misérable cabane...

SUZANNE, à part.

C'est étrange...

MANASSÈS.

Mais je ne t'avais pas oublié... et ce que pourra pour toi Manassès, il le fera.

SUZANNE, à part.

Manassès!

MIZAEL.

Je te disais bien, Suzanne, que la main de Dieu m'avait conduit ici...

MANASSÈS, à part.

Suzanne!

MIZAEL.

Je ne renoncerai pas à ma vengeance, car voilà justement celui qui doit m'aider à l'obtenir.

MANASSÈS, à part.

C'est bien elle!...

SUZANNE.

Cet homme!...

MIZAEL.

Sera mon protecteur, le tien...

SUZANNE.

Lui!... lui...

MANASSÈS, à part.

Béni soit le hasard qui me la livre...

MIZAEL, à Suzanne.

Pourquoi ce trouble, cet effroi?...

SUZANNE.

Mais cet homme, Mizaël, cet homme est celui que tu cherches, celui qui m'a tendu un piége infâme, celui enfin qui m'a trahie!...

MIZAEL.

Lui... Suzanne, ne te trompes-tu pas?

SUZANNE.

Ce nom de Manassès est bien celui qu'il portait, celui que j'ai entendu prononcer par mes ravisseurs.

MIZAEL, à Manassès.

Vous l'entendez, elle vous accuse?... Que répondez-vous?... Mais parlez donc!...

MANASSÈS.

Je ne sais ce que dit cette femme... je ne la connais pas.

SUZANNE.

Ah!...

MIZAEL.

Prenez garde!... cette femme fut ma fiancée... elle est ma sœur aujourd'hui... J'ai juré de punir son séducteur, dussé-je, pour le frapper, l'aller chercher jusque sur les marches du trône...

MANASSÈS.

Cette femme est folle!...

SUZANNE.

Folle! ah! mon Dieu!

MIZAEL.

Dites plutôt que vous êtes un infâme, car vous soutenez mal son regard... car le mensonge n'a jamais souillé ses lèvres... (A Suzanne.) Tu me demandais grâce pour cet homme... tu lui pardonnais... et le misérable l'outrage encore!...

(Il fait un mouvement vers Manassès.)

SUZANNE, le retenant.

Mizaël... laisse à Dieu le soin de notre vengeance...

MANASSÈS.

Insensés... que pourriez-vous contre moi?...

MIZAEL.

Tu l'apprendras demain au palais de ton maître... car, demain, j'irai avec cette femme et son enfant me jeter aux pieds du roi... demain, j'irai demander pour elle justice et réparation!

MANASSÈS, à part.

Demain!... la nuit me reste encore...

MIZAEL.

Et maintenant, sors de cette demeure, si tu ne veux pas que je t'en chasse!...

SUZANNE, retenant Mizaël.

Mizaël!... mon frère!...

MANASSÈS, s'inclinant, à Suzanne et à Mizaël.

A demain donc, au palais de Salomon.

MIZAEL.

Tu nous y verras tous trois!...

MANASSÈS, à part.

Peut-être. (Regardant autour de lui. — Il sort.)

SCÈNE V.

SUZANNE, MIZAEL.

MIZAEL.

Suzanne, encore des larmes?... Mais ne pleure plus; le moment de la réhabilitation est enfin venu pour toi.

SUZANNE.

Ah! pourquoi n'ai-je pas été plus maîtresse de mon effroi, de mon indignation à l'aspect de cet homme? Il doit être puissant!... Tu vas affronter sa colère, t'exposer à sa vengeance, Mizaël!.. Je t'ai coûté déjà trop de sacrifices et de larmes, je ne veux pas de ce nouveau dévoûment.

MIZAEL.

Et moi, je veux que tu puisses relever la tête... je veux effacer l'opprobre dont ils t'ont souillée; je vais prévenir tous ceux de ma tribu qui sont à Jérusalem. Ils se joindront à nous. Ils sauront tout ce que tu as souffert... Demain, ils proclameront sainte et martyre la pauvre fille qu'ils ont maudite et chassée...

SUZANNE.

Mon ami, je ne veux pas de ce bruit, de cet éclat... Que le ciel me garde mon enfant et Mizaël... je ne lui demande rien de plus.

MIZAEL.

Rien, Suzanne?... pas même un nom pour ton enfant!...

SUZANNE.

Mon enfant!

MIZAEL, prenant son manteau.

Allons, ton cœur m'a compris. Demain, aux premiers rayons du jour, je viendrai frapper à la porte. A demain, Suzanne, à demain!

SUZANNE.

A demain, mon frère!... (Mizaël sort.)

SCÈNE VI.

SUZANNE, seule.

Un nom pour mon enfant, a-t-il dit?... Oui, c'est mon devoir d'aller le réclamer... Mais ce devoir m'épouvante... Qu'irai-je demander au roi?... de rechercher, de découvrir l'auteur de ma honte!... Et, quand il l'aura trouvé, d'unir ma vie à la sienne!... Pourrai-je l'aimer, cet homme, qui doit être infâme!... Dois-je désirer pour mon fils ce nom dont il aura sans doute à rougir?... Oh! mieux vaut pour lui, pour moi, l'obscurité et l'oubli!... Quand Mizaël reviendra, je refuserai de le suivre, je briserai cet anneau fatal, seul indice qui me reste, et qu'on a mis à mon doigt dans cette horrible nuit! (La nuit est tout à fait venue et le tonnerre gronde.) Comme l'orage gronde!... (Elle s'approche du berceau de son enfant.) Cher enfant, ce bruit va l'effrayer peut-être... Non... son sommeil est profond et calme... (On entend frapper à la porte.) On a frappé... serait-ce encore cet homme? (Allant à la porte.) Qui est là?

REBECCA, en dehors.

Une pauvre femme qui vous demande asile pour elle et pour son enfant...

SUZANNE, ouvrant.

Une femme!... un enfant!... Oh! qu'ils entrent!... qu'ils entrent bien vite!...

SCÈNE VII.

SUZANNE, REBECCA.

(Rebecca a la figure couverte par le capuchon de son burnous. Elle tient son enfant sous son burnous.)

REBECCA.

Merci de votre hospitalité, surtout si vous voulez bien me l'accorder jusqu'au jour; car, retenue hors de la ville plus long-temps que je ne le pensais, j'ai trouvé, au retour, les portes fermées. Et ce n'est que demain qu'il me sera possible de rentrer à Jérusalem.

SUZANNE.

Ma maison sera la vôtre aussi long-temps que vous le voudrez.

REBECCA.

Oh! il faut que je parte demain. (A part.) C'est demain que Manassès m'attend.

SUZANNE.

Asseyez-vous et ôtez ce manteau tout chargé de l'humidité de la nuit... Je vais allumer ma lampe.

(Elle sort un instant à droite, tandis que Rebecca a rejeté le capuchon de son burnous, sous lequel elle tient toujours son enfant. — Suzanne rentre, une lampe à la main. — Les deux femmes s'arrêtent étonnées en face l'une de l'autre.)

REBECCA.

Suzanne!

SUZANNE.

Rebecca!...

REBECCA.

Toi!... toi, ici!

SUZANNE.

Ton sort, je le vois, n'a pas été plus heureux que le mien!... Comme moi, tu es mère, et comme moi, il t'a fallu quitter notre tribu.

REBECCA.

Parlons de toi d'abord... Tu habites cette cabane, seule avec ton fils?...

SUZANNE.

Seule... oui... Cependant je n'ai pas été abandonnée de tout le monde... il m'est resté un ami fidèle, un frère!...

REBECCA.

Qui donc?

SUZANNE.

Mizaël.

REBECCA.

Lui!... (A part.) J'aurais dû le deviner...

SUZANNE.

Dans son noble dévoûment, il a résolu, même au risque de sa vie, de retrouver mon ravisseur, et de rendre un père à mon enfant.

REBECCA.

Tâche impossible et à laquelle il renoncera bientôt.

SUZANNE.

Mizaël a un indice.

REBECCA.

Comment?

SUZANNE.

Et, demain, il me conduira au palais du roi.

REBECCA.

Au palais du roi !

SUZANNE.

Je présenterai mon enfant à Salomon, je lui dirai tout, et la volonté de Dieu sera faite.

REBECCA, à part.

Oh! Manassés, Manassés... où es-tu?... (Haut.) Crois-moi, attends encore avant de tenter une pareille démarche... J'ai maintenant de puissans amis... dans deux jours je les aurai vus... et, moi aussi, je te guiderai dans tes recherches...

SUZANNE.

Toi!... Eh bien! demain, tu m'aideras à obtenir de Mizaël de différer... de deux jours.

REBECCA.

Oui, c'est cela... de deux jours... (A part.) Demain, Manassés saura tout.

SUZANNE, prenant son enfant dans le berceau.

Mais ton enfant doit être fatigué... Prenez pour vous deux cette chambre, qui est la mienne et celle de mon fils.

REBECCA.

Mais toi?

SUZANNE.

Pour cette nuit, nous nous contenterons, Éliacin et moi, d'une natte jetée dans la chambre voisine. Repose en paix, ma sœur... et que Dieu protége nos deux enfans... Ils sont fréres par le malheur.

REBECCA, à part.

Fréres!...

SUZANNE.

Il est tard... A demain, Rebecca...

REBECCA.

Adieu, Suzanne.

SUZANNE.

A demain.

REBECCA.

Adieu, Suzanne.

(Suzanne sort avec son fils, qu'elle a pris dans son berceau.—Elle entre dans la petite chambre à droite, se couche sur la natte, après avoir placé son enfant auprès d'elle. — Elle s'endort.)

SCÈNE VIII.

REBECCA, allant vers le berceau à gauche et y plaçant son fils.

Est-ce le hasard qui m'a conduite ici... est-ce lui qui a voulu me faire entendre ces paroles sorties de la bouche de Suzanne... «Nos deux enfans sont fréres... » Mais, de ces deux fréres, un seul doit être reconnu par Salomon... de ces deux fréres, un seul doit régner... (Etendant l'enfant dans le berceau.) Demain, enfant, tu échangeras ce misérable berceau contre une couche royale... (Elle pousse le berceau derrière le pilier qui se trouve à la droite, et de manière à le cacher aux yeux du public. —Allant gagner le lit, et s'y plaçant.) Demain, je ne reposerai plus dans une humble chaumiére, mais dans un somptueux palais!... Demain, Manassés connaitra la demeure de Suzanne...

(Sa voix s'est affaiblie peu à peu. Elle dort. — En ce moment, on voit paraitre une ombre derrière la fenêtre du fond; un léger bruit se fait entendre, la fenêtre s'ouvre lentement et Manassès parait, puis il entre dans la chambre.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MANASSÈS.

MANASSÈS.

C'est bien ici... D'abord, éteignons cette lampe... (Il l'éteint.) Il n'y avait plus de temps à perdre... et je n'ai voulu confier qu'à moi l'œuvre que je viens accomplir... (Dans ce moment, la lune se voile.) Ici, le lit de Suzanne... et là... là... celui de son enfant... (S'approchant du berceau.) J'aimerais mieux frapper un homme... (Il s'appuie contre le pilier qui cache le berceau, vers lequel il semble porter la main droite—Un coup de tonnerre.) Fils de Rebecca, tu seras roi de Judée!...

REBECCA, se débattant, en proie à un songe terrible.

Non... arrête... Mon enf... mon enfant!... (Poussant un cri.) Ah!... (Se dressant sur son séant.) Dieu soit loué!... ce n'était qu'un rêve.

MANASSÈS.

Suzanne s'est éveillée...

(Il se dirige vers la fenêtre.)

REBECCA.

Mais un rêve affreux!... on étouffait mon enfant! Oh! il faut que je le voie, que je l'embrasse!... (Elle se lève.)

MANASSÈS, à part.

Elle se lève!

REBECCA.

Entendre l'agonie de son enfant... c'est horrible!... Suzanne, on ne tuera pas le tien... Non, je ne dirai rien à Manassés.

MANASSÈS, s'arrêtant et heurtant un meuble.

Mon nom!... Elle m'a donc vu!...

REBECCA.

Quelqu'un... il y a quelqu'un ici...

MANASSÈS, allant à elle, le poignard à la main.

Tais-toi! malheureuse.

(La lune se découvre tout à coup.)

REBECCA.

Manassés!

MANASSÈS.

Rebecca!... Comment es-tu ici?...

REBECCA.

Et toi... qu'y venais-tu faire?

MANASSÈS.

Assurer le trône à ton fils...

REBECCA.

A mon fils... Mais tu as donc frappé l'autre?...

MANASSÈS, troublé.

Ton fils est roi! te dis-je.

REBECCA, avec épouvante.

Oh! tu as eu l'affreux courage d'assassiner un enfant dans les bras de sa mère!...

MANASSÈS.

Le jour va paraître... Viens... fuyons...

REBECCA.

Pauvre Suzanne!

(Elle se dirige vers le berceau pour prendre son enfant.)

MANASSÈS, avec effroi.

N'approche pas de ce berceau!

REBECCA.

Pourquoi?

MANASSÈS.

Veux-tu donc t'assurer qu'il n'y a plus là qu'un cadavre?

REBECCA.

Qu'as-tu dit?

MANASSÈS.

Là était l'enfant de Suzanne.

REBECCA.

Ah! mon Dieu!... Tu as frappé l'enfant qui était dans ce berceau?

MANASSÈS.

Sans doute.

REBECCA.

Ah!... c'est le mien!

MANASSÈS.

Le sien!

REBECCA.

Mort!... il est mort!... (Tombant à genoux près du berceau.) O mon Dieu! votre colère s'est appesantie sur moi!... Vous avez voulu que le crime retombât sur la femme coupable!

MANASSÈS.

Tais-toi, tais-toi! Rebecca.

REBECCA.

Mon pauvre enfant!... C'est moi... moi, qui l'ai tué!...

(Elle tombe à demi évanouie au pied du berceau.)

MANASSÈS.

Que faire? amener Suzanne près du roi... Non, elle me perdrait... Et cependant il faut un fils à Salomon... Si j'osais... oui. (Allant à la porte de la chambre de Suzanne.) Elle dort... Rebecca, je vais te rendre un fils... et te donner une couronne!...

(Il s'approche du lit de Suzanne, prend l'enfant de celle-ci, puis rentre avec cet enfant sous son manteau.)

MANASSÈS, bas, à Rebecca.

Rebecca, voici le jour... Viens, partons.

REBECCA.

Ou suis-je?... que s'est-il donc passé?... Ah! c'est toi, Manassès, tu viens me chercher?

MANASSÈS.

Quel égarement... si je pouvais...

REBECCA.

Eh bien! viens... Je suis prête.

MANASSÈS, à part.

Oh! tout est sauvé.

REBECCA.

Mais... mon enfant?...

MANASSÈS.

Nous allons le présenter au roi.

REBECCA.

Qu'entends-je?

MANASSÈS.

Sois courageuse et forte, Rebecca, et ton fils régnera.

REBECCA.

Mon fils!... Il existe donc!

MANASSÈS.

Sans doute, il est là sous mon manteau, et je ne te le rendrai maintenant qu'au palais de Salomon.

(Il sort.)

REBECCA, le suivant.

Il existe!... Oh! merci, mon Dieu! merci!... C'était toujours mon rêve!...

ACTE CINQUIÈME.

PREMIER TABLEAU. — Le Jugement de Salomon.

Une des salles du palais. — A droite, au premier plan, à gauche, au premier plan, sorties. — Au fond, un trône élevé de plusieurs marches.

SCÈNE I.

SALOMON, MANASSÈS, REBECCA, SEIGNEURS et COURTISANS, au fond, à gauche.

SALOMON, au milieu de la scène.

Vous le voyez tous, mes amis, après m'avoir cruellement éprouvé, la Providence m'a pris enfin en pitié... Manassès tu seras le premier de mon empire, toi, qui m'as fait retrouver ce fils que la bonté divine me gardait comme une consolation suprême. Rebecca, je paierai, tout à la fois, les chagrins que je t'ai causés et le bonheur que tu

m'apportes... Fille de Benjamin, ne cache plus ta honte. Pauvre mère, tu ne cacheras plus ton enfant!... Dans une heure, devant Dieu, tu seras ma femme! devant mon peuple, ton fils sera roi! Pourquoi tes yeux sont-ils encore remplis de larmes, et que cherches-tu?

REBECCA.

Mon enfant! seigneur, mon enfant! que je n'ai pas vu, depuis que Manassès m'a conduite dans ce palais!

MANASSÈS.

J'ai dû le remettre d'abord aux mains de nos lévites, et c'est par le grand-prêtre Nathan, c'est dans le temple, devant tous, qu'il doit être présenté au roi.

REBECCA.

Je veux aller au temple.

MANASSÈS.

Vous oubliez, madame, que le moment n'est pas encore venu où vous pourrez en franchir le seuil.

SALOMON.

Je comprends ton impatience, Rebecca; car je n'ai pu, moi, commander à la mienne... J'ai voulu voir, embrasser ce fils inespéré que la miséricorde céleste me rendait... Seul, et sans bruit, j'ai pénétré dans l'appartement où il reposait... et quand, à son réveil, il a tourné les yeux vers moi, quand il a souri sous mes baisers, il m'a semblé que, par un nouveau prodige, les ombres de mes enfans entouraient et soulevaient son berceau. J'ai cru entendre la voix de Zoraïm qui me disait: « Aime-le, père, aime-le de tout l'amour que tu partageais entre nous; aime-le, car c'est le protégé du Seigneur, c'est l'ange du pardon... » Rebecca, c'est par la cérémonie de ton couronnement et par la présentation de ton fils aux tribus d'Israël, que j'inaugurerai ce nouveau temple, qui n'est plus cette fois l'œuvre de l'orgueil, mais un témoignage de repentir et de reconnaissance. Tandis que, dans la salle du conseil, je donnerai mes derniers ordres, mes femmes vont te parer, Rebecca, puis nous irons ensemble embrasser notre fils et rendre grâce à Dieu!

(Il sort à gauche et rentre dans l'intérieur. — Toute sa suite l'accompagne.)

SCÈNE II.

MANASSÈS, REBECCA.

(Après la sortie de Salomon et un moment d'hésitation, Rebecca va pour sortir.)

MANASSÈS, l'arrêtant.

Où vas-tu?

REBECCA.

Au temple. Oh! tu tenteras vainement de me retenir, je veux revoir mon fils!

MANASSÈS.

Qu'as-tu donc fait de ton calme et de ta résolution?

REBECCA.

Je ne me reconnais plus moi-même... par instans je me crois folle, une seule pensée m'assiége et m'occupe, c'est le souvenir de mon rêve.

MANASSÈS, avec calme.

Me serais-je trompé, Rebecca?... N'aurais-tu donc qu'une de ces âmes vulgaires, incapables de supporter ni une grande joie ni une grande douleur?... Pauvre fille, deshonorée, chassée de la tribu, te voilà tout à coup transportée dans un riche palais, tu vois ta place marquée sur le trône du plus puissant roi de la terre... Et quand tu devrais élever ta pensée à la hauteur de ta position nouvelle, position inespérée, miraculeuse... tu t'occupes d'un rêve... d'un enfant. Je te croyais ambitieuse, Rebecca!..

REBECCA.

Je suis mère!...

MANASSÈS.

Tu ne l'es plus, tu es reine.

REBECCA.

Je ne te comprends pas.

MANASSÈS.

Appelle donc à toi cette force et cette énergie qui ne t'ont point abandonnée dans l'infortune, et qui ne peuvent te faire défaut, quand tu vas toucher au but... Souviens-toi, mais pour l'oublier ensuite à jamais, souviens-toi de la cabane, de la porte des Prophètes... Souviens-toi surtout de ce que tu m'as dit hier: « Si j'étais Manassès, un seul enfant pourrait être présenté au roi demain... » Aujourd'hui, un seul enfant reste à Salomon, et celui-là régnera, car l'autre est mort.

REBECCA.

Oui, j'ai prononcé ces affreuses paroles... j'ai proféré cet horrible sacrilége! Mais Dieu m'en a punie en m'envoyant ce songe infernal, dans lequel tu m'es apparu plongeant ton poignard dans un berceau où tu croyais frapper le fils de Suzanne, et dans ce berceau, moi, j'avais placé mon enfant...

MANASSÈS.

Et si, profitant d'un moment où tu étais atteinte de vertige, je t'avais présenté comme un rêve ce qui était la réalité?

REBECCA.

Oh! c'est impossible... tu n'as pas tué mon enfant!

MANASSÈS.

Ton fils a été victime de ton ambition et de la fatale erreur du bras que tu avais armé toi-même.

REBECCA.

Exécrable assassin! Et je t'écoute encore... et je n'ai pas appelé sur ta tête la colère du roi et la hache du bourreau!...

MANASSÈS.

Tu peux me dénoncer, me perdre. Mais crois-tu que Salomon te fera grâce, à toi, bonne et tendre mère, qui m'as dit: « Prends l'enfant de Suzanne et tue-le? »

REBECCA.

Mon Dieu, vous m'avez entendue et vous m'avez maudite... Mais c'est le fils de Suzanne qui régnera... Oh ! non... non... jamais, je dirai tout... Et cet enfant qui a pris la place du mien, cet enfant sera chassé du palais.

MANASSÈS.

Oui... on l'en chassera aujourd'hui, mais il y rentrera demain avec sa mère. Tu auras assuré toi-même le triomphe de ta rivale...

DINA, entrant, et venant de l'intérieur; elle est accompagnée de dames de la cour.

Tout est disposé dans l'appartement de la fiancée de notre maître. Les esclaves ont préparé leurs plus riches parures, et le trésorier du palais tient prêt déjà le brillant diadème que Salomon doit poser sur le font de son heureuse compagne.

MANASSÈS, bas, à Rebecca.

Toutes ces richesses... tous ces honneurs seront-ils donc pour Suzanne?

REBECCA, bas.

Pour elle?

MANASSÈS, bas.

On t'attend.

REBECCA, bas.

Mais à la vue de cet enfant, qui me rappellera le mien, je ne pourrai retenir mes larmes...

MANASSÈS.

On vient, c'est le roi, il sera ton époux ou ton juge... Entre la couronne ou la mort, choisis !...

(Il remonte.)

REBECCA, à part, et passant à gauche.

O mon fils! si je consens à vivre et à régner, c'est pour assurer le châtiment de ton assassin... (Aux dames.) Conduisez-moi.

(Elle entre dans l'intérieur.)

SCÈNE III.

SALOMON, MANASSÈS.

MANASSÈS, redescendant et indiquant Rebecca qui sort.

Plus ambitieuse que mère... Je l'avais bien jugée... Elle est maintenant tout entière à ma discrétion, et Suzanne n'a plus de droits à faire valoir... (Allant à Salomon, qui arrive à pas lents par le fond à gauche.) Eh bien, seigneur, votre esprit doit être plus calme, à présent qu'un fils vous est rendu, qui remplacera dans votre cœur les êtres chéris que la mort vous avait enlevés.

SALOMON.

Oui, je l'aimerai, je l'aime déjà, cet enfant qui continuera la race de David... Mais, te l'avouerai-je? c'est à regret et seulement pour obéir à la volonté divine que je vais m'unir à sa mère.

MANASSÈS.

Que dites-vous ?

SALOMON.

Après une vie d'erreur et d'impiété, mon âme, purifiée par le repentir, appelait une douce compagne qui eût aimé dans Salomon l'époux et non le roi.

MANASSÈS.

Mais Rebecca ?...

SALOMON.

Rebecca n'est pas la femme que, depuis la vision miraculeuse, mon imagination avait rêvée. Là, tout à l'heure, il n'y avait que de la dureté dans ses regards... Tout en elle, enfin, ne respire que l'ambition et l'orgueil.

(En ce moment, on entend un grand bruit aux portes du palais.)

CRIS, au dehors.

Le roi ! nous voulons voir le roi !

SALOMON.

Quel est ce bruit ?... et que se passe-t-il donc ?

UN OFFICIER, entrant.

Seigneur, une pauvre femme en larmes s'est présentée au palais, entourée des principaux de sa tribu... Cette jeune femme demande justice.

ABNER, qui est entré avec d'autres seigneurs, s'approche de Manassès, et lui dit bas.

Cette femme, c'est Suzanne.

MANASSÈS, bas.

Suzanne !

ABNER, bas.

Et Mizaël l'accompagne.

SALOMON.

Qu'on introduise ici cette femme.

MANASSÈS.

Vous oubliez, seigneur, la célébration de votre mariage.

SALOMON, avec une légère impatience.

Mon mariage...

MANASSÈS.

Vous oubliez cet enfant bien-aimé que vous allez présenter au peuple.

SALOMON.

Avant des cérémonies et des fêtes, je dois la justice à ce peuple... Que cette femme soit amenée à l'instant, je le veux. (L'officier sort.)

MANASSÈS, vivement, à Abner.

Mais qu'elle entre seule du moins... sur ta vie, entends-tu, qu'elle entre seule. (Abner sort.) Courons maintenant prévenir Rebecca... Le danger qui renaît lui rendra sa force et son courage. (Haut.) Seigneur, je vais faire retarder la cérémonie dont l'heure était venue.

SALOMON.

Oui, va.

MANASSÈS, à part.

Suzanne ne peut rien sans Mizaël, et Mizaël n'entrera pas vivant ici. (Il entre dans l'intérieur.)

SCÈNE IV.

SUZANNE, UN OFFICIER, SALOMON, SEIGNEURS et COURTISANS, au fond, à gauche.

SUZANNE, qu'on ne voit pas encore.

Le roi?... où est le roi?... (Elle paraît.)

SALOMON.

Que veux-tu ?

SUZANNE, tombant aux pieds de Salomon.

Seigneur!... seigneur!... ayez pitié de moi!...

SALOMON.

Parle sans crainte... Que viens-tu me demander?

SUZANNE.

Mon enfant! seigneur, qu'on m'a pris!

SALOMON.

Ton enfant!

SUZANNE.

Oui. . une pauvre petite créature... toute ma joie... tout mon bonheur sur cette terre.

SALOMON.

Qui s'est rendu coupable de ce vol?

SUZANNE.

Une femme à qui j'avais tendu la main, parce qu'elle avait été presque ma sœur autrefois... une femme à qui j'avais donné l'hospitalité, parce qu'elle était malheureuse, abandonnée et mère comme moi... Eh bien! seigneur, cette femme m'a volé mon enfant, ne me laissant à sa place que le corps inanimé de son propre fils!...

TOUS.

Ah!

SALOMON.

Si ce que tu dis est vrai, je punirai cruellement l'auteur d'un pareil crime.

SUZANNE.

Ah! ce n'est pas son châtiment, c'est mon enfant que je demande.

UN OFFICIER, annonçant.

La reine!

SALOMON.

Dis-moi le nom de cette femme, dis-moi le nom de sa tribu.

SUZANNE.

Elle est, comme moi, de la tribu de Benjamin, cette femme...

SCÈNE V.

LES MÊMES, REBECCA, magnifiquement parée et suivie de TOUTES LES FEMMES DE LA COUR.

SUZANNE, apercevant Rebecca.

Ah!...

SALOMON.

Qu'as-tu donc?

SUZANNE.

C'est elle!... c'est bien elle!...

SALOMON.

Que dis-tu?

SUZANNE.

Cette infâme!...

SALOMON.

Eh bien!

SUZANNE.

La voilà!... c'est elle!

SALOMON.

Rebecca?... Ah! mais tu es en délire, pauvre mère! ton désespoir t'égare... Tu ne connais pas cette femme... ce n'est pas elle qui t'a pris ton enfant.

REBECCA.

Son enfant!

SUZANNE.

Je ne la connais pas!... elle, Rebecca!... Mais, interrogez-la, seigneur, et si elle osait me méconnaitre, moi, confrontez-la avec les anciens de la tribu qui sont assemblés au seuil de ce palais.

REBECCA, à part.

Oh! mon courage, ne m'abandonne pas. (Haut.) Oui, je suis Rebecca, de la tribu de Benjamin, et cette femme a été ma compagne d'enfance. Hier, appelée par Manassés, qui devait me présenter à vous, seigneur, je suis arrivée trop tard pour entrer à Jérusalem; j'ai frappé à la première porte qui s'est offerte à moi, et j'ai demandé l'hospitalité pour la nuit. Le hasard seul m'avait conduite chez Suzanne, dont j'ignorais alors la destinée. Après avoir passé la nuit chez elle, avec mon enfant, je suis partie aux premiers rayons du jour. Voilà la vérité, je l'atteste.

SUZANNE.

Et j'atteste, moi, que, profitant de mon sommeil, tu m'as volé mon fils, mon trésor, ma vie... J'atteste encore que le pauvre enfant qu'on a trouvé froid et glacé dans ma chambre était bien celui qu'hier tu portais dans tes bras.

REBECCA.

Suzanne! tu as fait appel à mes souvenirs, et je me souviens... Faut-il, pour me justifier, que je dise tout ce que je soupçonne?...

SUZANNE.

Ce que tu soupçonnes!...

SALOMON.

Parlez! parlez!

REBECCA.

Le jour où ta faute fut connue, le jour où tu fus chassée de notre tribu, ne devais-tu pas épouser celui que tu aimais?

SUZANNE.

Oui.

REBECCA.

Depuis ton départ, l'amour insensé de Mizaël ne s'est pas éteint. Malgré les prières et les larmes de son père, il a tout quitté pour te suivre... Quand il t'a retrouvée, un seul obstacle se pla-

çait entre vous deux... ton fils... Et si tu as brisé cet obstacle, n'as-tu pas frémi, Suzanne, à la pensée de m'imputer ton crime.

SUZANNE.

Mon Dieu ! cette femme a été mère, et la pensée lui est venue qu'on pouvait tuer son enfant!

REBECCA.

On a trouvé chez toi un enfant mort... et, pour le défendre, tu as dit : « Ce n'est pas le mien... » Et, pour te justifier, tu veux prendre celui d'un autre.

SUZANNE.

Je ne croyais pas qu'on pût inventer pour moi une nouvelle douleur. Mais à la plus impitoyable marâtre, le ciel, après un semblable forfait, enverrait le remords, et voyez, seigneur : mes yeux sont remplis de larmes, le désespoir est dans ma voix, dans mon cœur; mais je n'ai pas de remords, mais je lève sans effroi vers vous ces mains qui ne se sont pas souillées d'un meurtre... Oh ! pourquoi me défendre, le crime qu'elle m'impute n'est pas possible... Une mère meurt pour son enfant, mais le tuer... Oh ! jamais, jamais !...

SALOMON.

Cette voix... ces accens... Suzanne, quelqu'un peut-il reconnaître votre fils?

SUZANNE.

Oui. Mizaël qui l'a vu hier, Mizaël qui, entre mille, dirait : Le voilà.

SALOMON.

Et ce Mizaël, où est-il?

SUZANNE.

Sur les marches du palais.

SALOMON.

Qu'on fasse venir Mizaël à l'instant.

REBECCA.

Tout est perdu. (Un officier sort.)

MANASSÈS, qui depuis quelques instans s'est mêlé à la foule des seigneurs, bas, à Rebecca.

Mizaël ne viendra pas.

REBECCA, à part.

Ah !

SALOMON, à Rebecca.

Vous soumettez-vous à cette épreuve ?

REBECCA.

La sagesse divine vous éclaire... Que Mizaël juge et décide entre nous.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ABNER, puis MIZAEL et UNE FOULE DE PEUPLE.

SALOMON.

Eh bien ! ce Mizaël ?...

ABNER.

Maître ! du haut du grand escalier, j'ai trois fois appelé le pasteur Mizaël, et, dans la foule qui couvre les degrés, nulle voix n'a répondu à cet appel.

SUZANNE.

Ciel !

REBECCA, à part.

Je respire !

SUZANNE.

Mais il était avec moi, frémissant d'impatience et de colère, quand les gardes le repoussaient et l'empêchaient de me suivre.

CRIS, au dehors.

Vengeance ! vengeance !

SALOMON.

Pourquoi ces cris ?

UN OFFICIER, entrant.

Seigneur, le peuple a forcé l'entrée du palais.

SALOMON.

Quelle audace !

(Une foule se précipite au fond du théâtre en criant : Vengeance ! puis s'arrête à la vue de Salomon. — Mizaël blessé, entre, soutenu par plusieurs personnes.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MIZAEL, PEUPLE.

MIZAEL.

Seigneur, vous avez fait appeler Mizaël ; me voilà.

SUZANNE, courant à lui.

Blessé !

MIZAEL.

Assassiné au milieu de mes frères, qui ont vainement cherché le meurtrier ; mais tu avais besoin de Mizaël, Suzanne, et Dieu ne pouvait pas me laisser mourir.

SUZANNE.

Ton sang coule...

SALOMON.

Et ses forces s'éteignent...

MIZAEL.

Mon courage y suppléera... Mais hâtez-vous, hâtez-vous !

SALOMON.

Reconnais-tu cette femme ?

MIZAEL.

Oui, Rebecca.

SALOMON.

Et celle-ci ?

MIZAEL.

Suzanne.

SALOMON.

Pourrais-tu reconnaître aussi l'enfant de Suzanne ?

MIZAEL.

Oui.

SUZANNE.

Et tu confondras l'imposture ?

SALOMON.

Eh bien ! je vais te mettre en présence de cet enfant.

MIZAËL.

Oui, c'est cela... je... je... Mon Dieu ! vous ne voulez donc pas que je vienne en aide à la pauvre mère... l'heure de votre justice n'est pas encore arrivée.

SUZANNE.

Que dis-tu ?

MIZAEL.

Suzanne !... Suzanne !... Je t'entends, mais je ne te vois plus... je lutte en vain, la mort arrive... le sang... le sang m'étouffe... Ah ! de l'air... de l'air... (Il meurt.)

SUZANNE.

Mort !... Mizaël... mon frère...

(En ce moment, on apporte l'enfant, et on enlève le corps de Mizaël.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, excepté MIZAEL, DEUX JEUNES LÉVITES apportant l'enfant, qu'ils placent devant le trône.

SALOMON.

Voici l'enfant que vous réclamez l'une et l'autre. Que chacune, à son tour, jure devant Dieu que cet enfant est à elle. Ce n'est plus au roi, c'est au Seigneur que vous allez mentir.

SUZANNE.

Ah ! je jure que c'est bien là mon fils.

REBECCA.

Je jure devant Dieu que cet enfant est à moi.

SALOMON.

Gardes, approchez. (Mouvement des gardes.) De ce moment, l'une de ces deux femmes est parjure et sacrilége, l'une de ces deux femmes a mérité la mort.

SUZANNE.

Oh ! ne me tuez pas avant que je l'aie embrassé une fois... une dernière fois.

REBECCA.

Inventez des épreuves, seigneur, je suis prête.

SALOMON.

Nulle de vous ne trouvera donc des accens qui puissent me convaincre... Vous avez résisté à votre roi, résistez à Dieu dont vous avez blasphémé le saint nom... Eh bien ! c'est ce Dieu qui me dicte la sentence... Que le sang versé retombe sur vos têtes... Gardes, frappez cet enfant, et vous, femmes impitoyables, partagez-vous son cadavre ! (Mouvement du soldat.)

SUZANNE, se jetant sur le berceau.

Arrêtez !... j'ai menti, j'ai menti !...

TOUS.

Que dit-elle ?...

SUZANNE.

Donnez-le à cette femme, mais qu'il vive.. tuez-moi, mais qu'il vive !...

SALOMON.

Relève-toi, pauvre mère, et emporte cet enfant... car, je le jure, il est à toi.

SUZANNE.

Oh ! mon enfant !... mon enfant !...

SALOMON.

Je ferai justice, Rebecca.

REBECCA.

Justice pour tous, n'est-ce pas?... (Désignant Manassès.) Faites donc arrêter cet homme alors...

SALOMON.

Manassès !...

REBECCA.

Oui, Manassès, qui a volé l'enfant de Suzanne, après avoir assassiné le mien.

SALOMON.

Que dis-tu ?...

MANASSÈS.

Seigneur, écoutez-moi... Cette femme...

REBECCA.

Ah ! ne te hâte pas de m'accuser... Oui, comme lui, seigneur, j'ai été barbare, impitoyable.. Après avoir perdu mon fils, j'aurais voulu voir toutes les mères en larmes... j'aurais mieux aimé voir cet enfant mort, que dans les bras de Suzanne, oui, de Suzanne, qui a été, comme moi, perdue par cet homme... Seigneur, embrassez votre fils...

SALOMON.

Mon fils !...

REBECCA.

Moi !... je vais retrouver le mien. (Elle se frappe.

SUZANNE, jetant un cri.

Ah !...

SALOMON.

Que Dieu juge à présent cette femme... Pour Manassès, la mort.

(On emmène Manassès. Un groupe de seigneurs passe en avant du corps de Rebecca, et le dérobe à la vue du public.)

SALOMON, continuant.

Pour toi, Suzanne... la puissance, la couronne...

SUZANNE.

Je ne demandais au ciel qu'un père pour mon enfant.

SALOMON.

C'est par toi que doit être désarmée la colère céleste... Seigneur, ta volonté est accomplie... Acceptes-tu maintenant ce temple que je t'ai élevé ?

DEUXIEME TABLEAU. — Le Temple de Salomon.

Le théâtre change et représente le Temple de Salomon dans toute sa splendeur; l'ange Azaël plane au dessus du tabernacle, et toutes les tribus sont prosternées.

AZAEL.

Roi d'Israël, ton repentir a touché le Seigneur... regarde...

(Une flamme céleste éclaire tout à coup le temple, et le nom de JEHOVAH brille en lettres de feu au dessus du tabernacle.)

FIN DU TEMPLE DE SALOMON

NOTA. — S'adresser, pour la musique de ce drame, à M. BÉANCOURT, chef d'orchestre; pour la mise en scène, à M. VAREZ, régisseur général; pour la plantation des décorations, à M. FLORENTIN, machiniste en chef du théâtre de la Gaîté; pour les costumes, à M. ALFRED ALBERT, au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Paris. — Imprimerie de BOULÉ, rue Coq-Héron, 3.



ACTE II, SCÈNE [illegible].

NEWGATE,

OU

LES VOLEURS DE LONDRES,

DRAME EN QUATRE ACTES,

par M. T. Sauvage,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 20 NOVEMBRE 1829.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LE CHEVALIER WILFRID.	M. Bocage.
WALTON, sous le nom d'HOWART.	M. Camiade.
LA COMTESSE DE KILBRIN. . . .	Mme Cheza.
LUCY DE KILBRIN, nièce de la Comtesse.	Mlle Olivier.
AUBREY, négociant.	M. Joseph.
JAMES, valet de la Comtesse. . . .	M. Leménil.
BULLDOG, geôlier de la prison de Newgate.	M. Mercier.
MARLOW, voleur.	M. Parent.
LE DOCTEUR, médecin de Newgate.	M. Sallerin.
MURDOCK, notaire.	M. Lequien.
UN CONSTABLE de Dublin.	M. Théodore.
UN CONSTABLE de Londres.	M. Charles.
UN BRIGADIER de dragons. . . , .	M. Darcour.

Personnages muets.

Un capitaine de dragons. Dick, guichetier. Deux autres guichetiers. Jeunes gens de Dublin. Valets de la Comtesse. Dragons. Foster, Sheepfort, Macduff, Grog, Robinson, Hubert, Shafton, voleurs. Six commis drapiers. Une mercière. Une jeune couturière. Un danseur. Un épicier. Un allumeur de réverbères, bossu, boiteux. Bob, jockey. Garçon de taverne. Ouvriers du port. Six watchmen. Bourgeois de Londres.

ACTE PREMIER

Au château de Kilbrin, à deux lieues de Dublin. — 1799.

Un salon. Au fond, des fenêtres dont les rideaux sont fermés. Une table de jeu est au milieu. Les bougies qui éclairent la pièce doivent être presque consumées. Du punch brûle sur une console. Deux portes de chaque côté, une au fond. Au delà du salon, un parc anglais.

SCÈNE PREMIÈRE.

WILFRID, WALTON, AUBREY, JAMES, Plusieurs Officiers irlandais et Jeunes Gens de Dublin.

Wilfrid est assis près de la table de jeu, des cartes à la main. Aubrey et Walton se lèvent. Quelques jeunes gens prennent leurs chapeaux, et se disposent à partir, d'autres comptent le gain sur le tapis.

WILFRID.

Que diable! messieurs, un moment encore!

Les portes de Dublin ne sont pas ouvertes : vous avez le temps de rentrer en ville.

JAMES, *ouvrant les rideaux.*

Monsieur le chevalier, il fait grand jour.

WILFRID.

Qui t'a dit d'ouvrir, butor?

AUBREY, *regardant à sa montre.*

Il est cinq heures et demie; je manquerai le paquebot d'Holyhead.

WILFRID.

Il s'agit bien du paquebot d'Holyhead! Vous n'avez pas de quoi payer votre place, monsieur le commis-voyageur; ces messieurs y ont mis bon ordre. (*Aubrey regarde dans son portefeuille.*) Mais, que vois-je! Vous n'êtes pas si mal dans vos affaires. Que de billets de banque! Oh! pour le coup vous allez en mettre quelques uns sur le tapis.

Les joueurs entourent Aubrey.

AUBREY.

Halte-là! messieurs, ceci n'en est pas.

WILFRID.

Et vous n'aviez plus d'argent, monsieur Aubrey?

AUBREY.

Celui-là n'est pas à moi. Il appartient à la maison de Manchester pour laquelle je voyage.

WILFRID.

Qu'est-ce que cela fait?

AUBREY.

Hein? Risquer son argent au jeu est d'un fou: je le suis, je l'ai été, tant pis pour moi; j'en prends gaîment mon parti. Risquer l'argent des autres est d'un malhonnête homme; et, Dieu merci, messieurs, personne n'a le droit d'ajouter ce prénom à ceux que je tiens de mon parrain.

WILFRID.

Eh bien, ne vous fâchez pas; on plaisante. Après tout, ces fonds vous ont été remis pour les faire valoir; et si vous gagnez...

AUBREY.

Songez donc, monsieur Wilfrid, qu'il y va de ma réputation. Quel gain pourrait couvrir mon enjeu? la partie ne serait pas égale.

WALTON.

Au moins un verre de punch?

AUBREY.

A la bonne heure : il y a moins de danger; j'accepte. Sur toute autre route que celle de l'honneur, peu importe de ne pas marcher droit.

James présente le punch; on boit, et les joueurs se disposent à partir.

WILFRID.

Eh bien, messieurs, vous partez décidément?

WALTON.

Eh! laisse-les; depuis minuit que tu es au jeu...

WILFRID.

Adieu donc, messieurs, adieu. (*A Walton.*) Howard, mon cher, sois assez bon pour reconduire nos amis par le jardin, et leur indiquer le chemin qui passe derrière le village. (*Walton sort avec les jeunes gens. — Aubrey prend son chapeau. A part.*) Le commis-voyageur aussi!... Ah! un moment, j'ai besoin de lui. (*A Aubrey.*) Vous restez avec nous?

AUBREY.

Bien obligé, monsieur le chevalier; je dois être à Dublin ce soir; et quand j'y devrais aller à pied...

WILFRID.

A pied! je ne le souffrirai pas: je vous ferai conduire par mon groom. Vous devez avoir besoin de quelques instans de repos; d'ailleurs, je vous le dis en confidence, vous ferez peut-être quelques affaires avec nos dames.

AUBREY.

Si je savais!... C'est que j'ai des broderies, des tulles de Manchester magnifiques, plus beaux que ceux de Lyon, plus fins que des dentelles de Flandre.

WILFRID.

Vous restez, c'est convenu. James, conduis monsieur à la chambre verte. (*A Aubrey.*) Vous y trouverez un lit de repos; dormez deux ou trois heures; nous nous reverrons à déjeuner. Je vais réparer un peu le désordre de ma toilette; car nos dames sont matinales. James, je te recommande monsieur.

Il entre dans sa chambre.

SCÈNE II.

AUBREY, JAMES.

JAMES.

Je suis à vous, monsieur; permettez seulement que je range un peu ce salon. C'est fait dans un moment.

AUBREY, *s'asseyant.*

A ton aise, mon ami.

JAMES, *apercevant quelques guinées sur la table.*

Tiens, qu'est-ce que c'est donc que ça? des guinées!

Il les met dans sa poche.

AUBREY.

Que fais-tu donc?

JAMES.

Je range.

AUBREY.

Tu as de l'ordre, à ce que je vois. Il est fort aimable, ce chevalier Wilfrid.

JAMES, *en rangeant les chaises, et d'un air insouciant.*

Oui, oui.

AUBREY.

On découvre en lui, sans peine, un homme de fort bon ton.

JAMES.

Monsieur ne le connaît donc pas?

AUBREY.

Mon Dieu, non, nous nous sommes trouvés

ensemble dans un café, à Dublin; il m'a engagé à venir dîner à son château de Kilbrin : moi qui ne refuse jamais une partie de plaisir, j'ai accepté.

JAMES.

Et il vous a dit : mon château?

AUBREY.

Est-ce qu'il ne serait pas à lui?

JAMES.

Si fait, à peu près.

AUBREY.

Puisque mademoiselle de Kilbrin est sa sœur...

JAMES.

Oui, à peu près aussi.

AUBREY.

Comment? Mais en effet, je trouvais étonnant qu'il ne portât pas le même nom que sa sœur.

JAMES.

Ce n'est pas étonnant, puisque sa mère à lui ne portait pas le même nom que son père.

AUBREY.

Ah! j'entends! le côté droit et le côté gauche... Mais comment l'a-t-on reçu ici?

JAMES.

Tiens! reçu! Est-ce qu'on a reçu les dragons anglais dans nos pauvres villages d'Irlande, quand ils sont venus s'y loger, soi-disant pour les protéger? Cela ne les a pas empêchés de boire notre bière et de coucher dans nos lits. Que pouvaient faire deux femmes dans un château? M. Wilfrid et son cher ami M. Howart sont venus les distraire, les protéger; car ce sont des héros.

AUBREY.

Diable! qu'ont-ils donc fait?

JAMES.

Ils ont sauvé miss Lucy et sa vieille tante, la comtesse de Kilbrin, de ce qu'elles appellent une émeute populaire. Depuis ce temps, M. Wilfrid commande dans le château, et M. Howart est l'ami du frère, l'amoureux de la nièce, et le cavalier de la tante; de sorte qu'il mène de front le grave whist, la promenade sentimentale et le punch. (*Il boit un verre de punch qui reste.*) A votre santé, monsieur Aubrey.

AUBREY.

Et qu'est donc ce monsieur Howart?

JAMES.

Les uns s'imaginent, et milady, qui voit partout des nobles, croit que c'est un seigneur déguisé, persécuté comme partisan des Stuarts, ennemi de l'Union, et revenu en cachette pour ressaisir quelques titres; d'autres prétendent que M. Howart n'est autre qu'un certain Walton, fils d'un artisan des environs de Londres.

AUBREY.

Et toi, qu'est-ce que tu en dis?

JAMES.

Moi?... (*On entend une musique de cavalerie.*) Qu'est-ce que c'est que ça?

SCÈNE III.

LES MÊMES, WILFRID, *sortant de sa chambre;* WALTON, *arrivant par le fond.*

WILFRID.

Quel tintamarre! Toujours des troubles dans ce coquin de pays!

WALTON, *à part.*

Je suis perdu!

AUBREY.

Des troubles! Est-ce que l'insurrection recommence? sont-ce les révoltés? les White-Boys? Et mes tulles! monsieur le chevalier, où faut-il cacher mes tulles?

WILFRID.

Vos tulles? Ah! ah! ah! il est plaisant le commis-voyageur, avec sa figure bouleversée!

AUBREY.

Tiens! figure bouleversée! et monsieur Howart donc?

WILFRID, *à Walton.*

Qu'est-ce donc?

WALTON.

Le 11e de dragons. (*Bas, à Wilfrid.*) Mon régiment.

Aubrey et James vont regarder par une fenêtre.

WILFRID, *bas.*

Diable!

WALTON, *bas.*

Je puis être reconnu, pris, fusillé sur-le-champ.

WILFRID, *bas.*

Qui te soupçonnerait ici?

WALTON.

J'ai vu le capitaine qui m'a fait condamner comme déserteur.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN CAPITAINE DE DRAGONS; *il s'arrête en dehors à la porte. — James lui parle.*

JAMES, *à Wilfrid.*

Un capitaine du 11e de dragons se présente avec un ordre de logement pour l'état-major du régiment.

WALTON, *à part.*

Je ne pourrai leur échapper.

WILFRID, *bas.*

Sois donc tranquille. (*Haut, allant vers le capitaine.*) Ma tante est très-flattée, monsieur le capitaine, de l'honneur qu'on lui fait en logeant l'état-major dans son château; mais, vous le voyez, les bienséances s'y opposent; ces dames sont seules; nous ne sommes ici qu'en visite : nous partons dans un moment. Au reste, vous n'y perdrez rien; ma tante m'autorise à vous dire que vous serez logés et traités à ses frais. Son intention est de ne rien épargner pour vous em-

pêcher de regretter un séjour plus digne de vous. Sans doute, c'est à M. l'Alderman que nous devions le bonheur de vous posséder ; nous lui rendons sa politesse : vous trouverez chez lui bon accueil, bon gîte et bonne chère ; car c'est a la fois le premier magistrat et le meilleur aubergiste du canton. James, faites conduire monsieur.

James fait sortir le Capitaine et rentre.

SCÈNE V.

LES MÊMES, *excepté* LE CAPITAINE.

AUBREY.

Vous en voila débarrassé, et lestement.

WILFRID, *à Walton.*

Ah ça! les événemens se préparent, les circonstances nous pressent ; tu as besoin d'une forte tête pour diriger tes affaires ; repose-toi sur moi : tu comprends. Monsieur Aubrey, défaites vos paquets, choisissez deux voiles de tulle, de vingt-cinq à trente guinées chaque, et quelques jolies broderies. Vous ne comprenez pas, c'est égal.

Il pousse Aubrey jusque dans sa chambre.

SCÈNE VI.

WILFRID, WALTON, JAMES.

WILFRID, *à James.*

A ton tour, maintenant, maraud!

JAMES, *d'un ton maussade.*

Me voici. (*A part.*) Maraud!

WILFRID, *écrivant à une table.*

Je crois que tu as de l'humeur ?

JAMES.

Je n'ai pas l'habitude d'endurer des injures d'autres que mes maîtres.

WILFRID.

Ne le suis-je pas, ton maître?

JAMES.

Je n'ai jamais servi que des gens de qualité. (*A part.*) Un bâtard !

WILFRID.

Insolent ! je sais d'où vient ton mécontentement. Avant mon arrivée au château, tout était ici au pillage, et monsieur James était, dit-on, le plus âpre à la curée.

JAMES.

Après votre départ, il sera difficile d'en faire autant ; vous n'y laisserez rien.

WILFRID.

Sais-tu bien que si je faisais examiner de près ta conduite, je pourrais bien te procurer un logement à la prison de Newgate?

JAMES.

J'irais donc y préparer le votre, car au train dont vous allez, vous ne serez pas long-temps...

WILFRID.

Allons, paix! A deux heures, la berline attelée, deux chevaux sellés. Toi, prends la petite jument, et galope jusqu'à Dublin ; remets cette lettre à M. Murdock, notaire dans Sackville-Street.

Il la lui donne.

JAMES.

Galope ! galope! Si l'on part, j'ai aussi des paquets a faire.

WILFRID.

Allons, décampe ; et si monsieur Murdock n'est pas ici dans une heure, je te chasse !

JAMES.

Suffit. (*A part.*) Je te chasse! hum ! Il n'y a rien de plus insolent avec les domestiques que les gens qui n'ont pas l'habitude d'en avoir.

Il sort.

SCÈNE VII.

WILFRID, WALTON.

WALTON.

Ah ça, me diras-tu bientôt où tu veux en venir, et quel est le but des ordres singuliers que je viens d'entendre?

WILFRID.

Le but? ton mariage. Et, grâce au ciel, les événemens s'arrangent le plus heureusement du monde.

WALTON.

Voilà, par exemple, ce que je ne comprends pas.

WILFRID.

Je le crois bien, parbleu! toi qui regardes toujours droit devant toi, tu ne vois que la grand route ; mais il est des chemins de traverse a l'usage de ceux qui battent le pays de l'intrigue.

WALTON.

Et la tante consentira a me donner sa nièce?

WILFRID.

Elle est déjà toute disposée.

WALTON.

Et si l'on m'arrête?

WILFRID.

Les ordres ne seront sans doute pas donnés avant demain ; dans quelques heures tu seras uni à Lucy ; ce soir nous aurons passé la mer.

WALTON.

Quel talisman doit opérer tous ces prodiges? Est-ce la lampe merveilleuse, ou l'anneau de Salomon ?

WILFRID.

Plus simple que cela, monsieur le railleur ; un mot, un nom...

WALTON.

Quoi! ce projet que tu avais imaginé? me donner le nom du marquis de Clancare!

WILFRID.

C'est cela.

WALTON.

Allons, tu es fou.

WILFRID.

C'est toi qui es fou, avec tes scrupules. Des scrupules! crois-moi, défais-toi de ce bagage incommode, si tu veux parvenir.

WALTON.

Mais enfin, ce moyen serait-il donc le seul pour obtenir la main de Lucy? Penses-tu que mon amour pour ta sœur, et les sentimens que, j'ose le dire, elle a pour moi, ne parviendraient pas à toucher ta tante?

WILFRID.

Oui, va ingénument déclarer à la comtesse de Kilbrin que monsieur Walton, fils d'un pauvre artisan de Londres, fait à la fille du noble baron, son frère, l'honneur de solliciter sa main... Et je veux être perdu de réputation, si dans une demi-heure on ne t'a pas mis à la porte du château.

WALTON.

Mais considère un peu la ruse que tu me proposes, et les conséquences qu'elle entraîne.

WILFRID.

Eh bien, la ruse, la voici; elle est bien innocente: changer de nom. Qu'est-ce qu'un nom, quand il n'appartient à personne? un assemblage de syllabes insignifiantes, une propriété nationale. Si je te disais: Sois un Oxford, un Essex, un Mansfield, un grand homme, ce serait une folie; mais non, je te fais marquis de Clancare, voilà tout; le grand nom dans les fastes de la monarchie! le dernier rejeton de cette famille, connue à peine dans un coin de l'Irlande, est mort en France; le peu de biens qu'il possédait est changé de nature; il n'en reste qu'une liasse de papiers et de titres que j'enrageais d'avoir sauvée des flammes, sans prévoir qu'un jour elle me serait aussi utile. Le château de Clancare est entièrement brûlé, à l'exception d'une tourelle qui sert de colombier au percepteur du canton. Qu'est-ce que tu voles en ramassant ce nom? rien; ou tout au plus, s'il t'arrivait d'aller à Clancare, le salut d'un vieux paysan qui se souviendrait de son seigneur.

WALTON.

Eh bien, ce salut me ferait rougir.

WILFRID.

Et pour prix de ta ruse, tu épouses une femme charmante, dont la dot est considérable.

WALTON.

Il s'agit bien de la dot!

WILFRID.

Tu acquiers une vieille tante qui va t'adorer, et te laisser son héritage.

WALTON.

Que m'importe?

WILFRID.

Ce n'est pas là ce que tu ambitionnes, je le sais: enfin, une dernière considération, à l'exception de Lucy, la famille de Kilbrin n'a pas d'héritiers.

WALTON.

Mais toi?

WILFRID.

Moi!... Ah! oui, sans doute, si nous avions vécu en Turquie, si mon père avait pu épouser deux femmes, je serais héritier de la baronnie; mais comme dans les royaumes unis de la Grande-Bretagne, tu le sais, la polygamie... je n'ai rien à prétendre. Dans mon intérêt donc, puisque tu m'en parles, il est important que le mari de ma sœur me veuille du bien, car je dépends entièrement d'elle et de lui; c'est pour cela que je t'ai distingué au premier coup d'œil; je me suis dit: Nous avons servi ensemble; Walton se souviendra de son ami; il n'oubliera pas que, surpris sans congé dans sa famille, poursuivi comme déserteur, coupable aux yeux de la loi, il doit à l'asile que, sous le nom de Howart, il a trouvé dans ce château, la sûreté de sa personne, et le bonheur d'avoir su gagner le cœur de Lucy. Walton, songe à l'état de ma fortune: j'ai dissipé le peu que j'avais, il ne tient qu'à toi de réparer les désordres de ma jeunesse; me refuseras-tu ton appui?

WALTON.

Ce motif est le seul qui me ferait balancer encore...

WILFRID.

Eh bien, il n'est plus question d'hésiter: la comtesse sait tout.

WALTON.

Quoi! tout! Tu lui as dit que j'étais déserteur?

WILFRID.

Non. Mais depuis huit jours tu es pour elle le marquis de Clancare, Jacobite rentré, et par conséquent en péril; par conséquent une victime intéressante, dont elle se fait un devoir de réparer la noble infortune.

WALTON.

Tu as osé sans mon consentement...

WILFRID.

Faire ton bonheur: voyez le grand crime! Mais voici la Comtesse elle-même; elle va te confirmer ce que j'avance.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LA COMTESSE, LUCY.

WILFRID.

Venez, madame, venez rassurer mon ami; il est si timide, si modeste, qu'il n'ose croire à mes paroles; je ne puis lui persuader que vous exaucez ses vœux, que l'aimable Lucy est à lui.

WALTON.

Lucy est à moi!

LA COMTESSE.

Un moment, messieurs, un moment.

WILFRID.

Hein!

LA COMTESSE.

Vous ne m'aviez pas tout dit, Wilfrid.

WILFRID.

Comment, madame la comtesse?

LA COMTESSE.

J'ai fait prendre des informations...

WALTON, *bas à Wilfrid.*

Eh bien, ta ruse...

WILFRID, *bas à Walton.*

Attends donc. (*A la Comtesse.*) Et vous avez appris...

LA COMTESSE.

Que la famille de Clancare était beaucoup plus connue que je ne pensais.

WILFRID.

Ah! ah! (*A part.*) Peut-être plus que je ne voulais.

LA COMTESSE.

On m'assurait d'abord que le dernier marquis de Clancare était mort sans enfant.

WILFRID, *riant.*

Ah! c'est plaisant... (*A Walton.*) Dis donc, ton père qui est mort sans enfant.

WALTON, *bas à Wilfrid.*

Oui, applaudis-toi.

LA COMTESSE.

Mais d'autres personnes m'ont dit qu'il était possible...

WILFRID.

Comment, possible!... Ah! j'y suis! (*A Walton.*) C'est ta campagne d'Amérique. (*A la Comtesse.*) Je vais vous expliquer cela, madame la comtesse. (*A Walton.*) Écoute ton histoire. (*A la Comtesse.*) Le jeune Leslie de Clancare, je le dis devant lui, a eu des torts. (*A Walton.*) Tu as eu des torts. (*A la Comtesse.*) Une tête de vingt ans, un cœur ardent, les idées nouvelles, le prestige de la gloire, le nom de Washington... Il s'embarqua, se couvrit de lauriers; mais son père, inflexible sur les principes, le déshérita, et ne voulut jamais qu'on prononçât en sa présence le nom de son fils. Voilà ce qui a pu faire dire.... Mais vous le voyez aujourd'hui désabusé de ces illusions, et absous de ses erreurs par la bénédiction d'un père dont il a fermé les yeux. (*A Walton.*) Ton mouchoir donc!...

LUCY.

Pauvre jeune homme!

WILFRID.

Ah! oui, ma sœur, c'est là le seul héritage qu'il ait pu recueillir.

LA COMTESSE.

Nous réparerons ces injustices du sort. Dans ces temps malheureux, c'est un devoir pour nous autres de nous prêter un mutuel appui; d'ailleurs je connais votre amour pour ma nièce; je sais qu'elle n'y est pas insensible: plus franche que vous, marquis, elle m'a ouvert son cœur. Je m'abstiendrai des reproches que mérite votre dissimulation avec nous; votre position fait passer par-dessus bien des convenances, et, malgré la rigueur de l'étiquette, je crois devoir céder à la nécessité, et me décider sur-le-champ. Je consens à votre union avec ma nièce.

Elle lui présente la main de Lucy.

WALTON.

Vous consentez!...

WILFRID.

Prends donc, marquis, prends donc cette main... Bien, couvre-la de baisers... Eh bien, tu n'as rien à dire à ta fiancée? Qu'est devenu ton esprit?

LA COMTESSE.

Voulez-vous qu'il s'abandonne à des transports bourgeois? Quel bon ton! quelle grâce dans ce désordre, dans ce silence!

WALTON.

Madame... Lucy... Je ne mérite pas...

WILFRID.

Laisse donc là ton mérite, et parlons raison.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, AUBREY, *s'avançant avec embarras.*

WILFRID.

Entrez, monsieur Aubrey, entrez, vous n'êtes pas de trop; nous avons besoin d'un témoin. Monsieur Aubrey, homme discret, honnête, nous en servira.

AUBREY.

Pour un duel?

WILFRID.

Non. Pour un mariage.

AUBREY.

Très-volontiers, messieurs. (*A part.*) Un mariage! il faudra des tulles et des broderies.

LA COMTESSE.

Est-ce que monsieur serait aussi une des nobles victimes?...

AUBREY.

Non, madame, je n'ai pas cet honneur; je suis tout bonnement Josias Aubrey, commis-voyageur de Manchester.

WILFRID.

Le notaire va venir; je lui ai remis les titres; le contrat sera tout dressé, (*à la Comtesse*) comme nous en étions convenus; il n'y manque que les noms et la dot.

WALTON, *à Wilfrid, bas.*

Wilfrid!

WILFRID.

Oui, la dot. Dame, mon cher, c'est une humiliation qu'il faut subir; mademoiselle subit bien celle de s'unir à plus noble qu'elle. Vous comprenez sans peine que, mariés ce matin, il faut avoir quitté l'Irlande ce soir même. La nécessité de mettre des valets dans la confidence nous expose, lui surtout, aux plus grands dangers. L'état-major d'un régiment anglais est logé dans le village. Bref, le mariage célébré, nous nous séparons...

LUCY.

Comment?

WILFRID.

Pour trois ou quatre heures seulement. Le régisseur des propriétés belges de madame la comtesse a reçu des ordres; il l'attend à sa terre, près

d'Oudenarde. Madame de Kilbrin et madame la marquise de Clancare vont s'embarquer directement à Cork : des dames n'ont rien à craindre dans une capitale. Toi, qui as tout à redouter, tu prends avec moi par les chemins de traverse, et tu rejoins ces dames. En attendant, nous allons déjeuner ; et M. Aubrey nous montrera ses riches et légers tissus.

LA COMTESSE.

C'est juste ; il nous faut un voile. Wilfrid pense à tout. (*A part.*) Jeune homme charmant ! c'est dommage qu'il ne soit qu'à demi noble.

WILFRID.

Et sans doute, je pense à tout. (*Montrant Aubrey.*) J'ai fait venir monsieur au château précisément pour cela. (*A part.*) Et pour lui gagner quelques guinées.

WALTON, *bas à Lucy.*

Mademoiselle, il faut absolument que je vous parle.

LUCY, *bas.*

A moi ?

WALTON, *bas.*

Mais... seule. Daignez m'accorder cet entretien.

LUCY, *bas.*

Attendez-moi, je reviens.

WILFRID, *pendant qu'Aubrey s'éloigne avec la Comtesse, et Walton avec Lucy, à part.*

J'en suis venu à bout : j'avais bien raison de compter sur les préjugés de la tante et sur la faiblesse du cher ami. Lui donner les biens de ma famille, c'est à coup sûr rentrer dans ma propriété. (*Il court après Walton, qui donne la main à Lucy, et dit en les séparant.*) Ah ! tu n'es pas encore marié !

SCÈNE X.

WALTON, *seul.*

Elle est à moi ! on me la donne ! respirons. Me voilà donc marquis de Clancare : il n'y a plus moyen de m'en dédire. Quel homme ! que d'aisance dans sa fourberie ! je suis encore tout étourdi de tant d'audace. Mais Lucy qui se montre si confiante ! puis-je devoir sa main à une intrigue... innocente, dans le fond ?... Non, il faut détruire son erreur. Elle m'aime... oh ! oui, j'en suis sûr : l'amour la rendra indulgente.

SCÈNE XI.

LUCY, WALTON.

LUCY.

Me voici.

WALTON, *à part.*

Lucy ! je n'ai plus le courage de parler.

LUCY.

J'ai laissé ma tante et mon frère choisissant parmi les marchandises de ce monsieur. Il y a de bien jolies choses ! des voiles si riches ! des robes de si bon goût ! mais je vous avais promis de revenir.

WALTON.

Combien je suis reconnaissant, mademoiselle !

LUCY.

Autrefois, dans mon couvent, j'ai vu celles de nos compagnes qui allaient se marier, sembler moins s'occuper de l'époux qu'on leur destinait que des plaisirs que devait leur offrir le monde, que du rang qu'elles tiendraient à la cour. On attendait les présens de noce pour apprécier le bonheur futur de la fiancée ; et l'on jugeait des vertus d'un mari sur la beauté de la corbeille. Aujourd'hui, je le sens bien, ce n'est pas dans ces futiles bagatelles qu'il faut placer sa félicité.

WALTON.

Que je suis heureux de trouver en vous de pareils sentimens ! car, il faut bien vous le dire, ces jouissances du luxe, dont vous parlez, cette satisfaction de la vanité, ce rang dans le monde, il faut y renoncer.

LUCY.

Ah ! je le sais ! et ces brillantes illusions ne m'ont jamais pu séduire. Vivre auprès d'un époux qu'on aime, s'occuper uniquement de son bonheur, partager ses plaisirs, adoucir ses chagrins, tel a toujours été le rêve de mon imagination.

WALTON.

Et le pauvre, l'obscur Howart a pu toucher une âme si bonne, si généreuse !

LUCY.

Oui, je l'avoue à présent ; je fus sensible à vos soins : je voyais naître votre amour comme on reçoit un bien que l'on désire. Je voulais ne pas vous aimer ; et malgré moi je nourrissais un sentiment que me défendait la raison.

WALTON.

Ainsi, quelle qu'eût été la condition où le sort m'eût placé, Lucy de Kilbrin eût consenti à m'accorder sa main ?

LUCY.

Oh ! non ; si vous n'aviez pas été ce que vous êtes...

WALTON.

Lucy, que dites-vous ?

LUCY.

Sans adopter les préjugés de ma tante, je les respecte, je m'y conforme : ce sont de légères taches qui n'atteignent pas son cœur. Elle est si bonne pour moi ! Elle aurait ordonné notre séparation, sa voix eût été celle de la nécessité, du devoir... j'aurais obéi.

WALTON.

O Lucy ! combien cette noble façon de penser m'humilie et me déchire ! Non, je n'aurai pas moins de force que vous. Il est encore temps de m'arrêter sur la pente fatale où l'on m'entraîne.

LUCY.

Grand Dieu ! Qu'avez-vous ? Parlez.

WALTON.

Oui, je parlerai ; vous saurez tout.

LUCY.

Vous m'effrayez!

WALTON, *à genoux.*

Pardon, miss, pardon : vous voyez à vos genoux...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, WILFRID, *puis* LA COMTESSE, AUBREY, MURDOCK.

WILFRID.

L'amant le plus épris, le plus passionné. Oh! pour cela, je suis sa caution.

WALTON, *se relevant.*

Wilfrid!

WILFRID.

Bravo, mon cher! (*A part.*) Il allait faire quelque sottise, j'ai bien fait d'arriver.

LUCY, *à part.*

Quel mystère! que voulait-il dire?

WILFRID, *à la Comtesse qui entre avec Aubrey.— Celui-ci porte des cartons, et les dépose sur un fauteuil.*

Quand je vous disais, milady, que nous allions trouver nos amans ensemble, interrompre quelque doux entretien! (*Au Notaire, qui entre par le fond, précédé d'un valet.*) Monsieur Murdock, je vous présente le marquis de Clancare.

WALTON, *bas à Wilfrid.*

Wilfrid, je ne puis; je vais tout découvrir.

WILFRID, *bas à Walton.*

Garde-t'en bien, ou je te perds pour toujours. (*Haut.*) Tu n'aimes pas que l'on prononce ce nom; c'est très bien partout ailleurs; mais ici il n'y a point de danger. Il faut bien que monsieur Murdock te connaisse. (*Au Notaire.*) Vous avez sans doute examiné les titres et papiers que je vous ai fait remettre?

MURDOCK.

Oui, monsieur; le parti me paraît fort convenable : la noblesse...

LA COMTESSE.

Permettez, mon cher monsieur, que je sois seule juge dans cette matière.

AUBREY, *à part.*

C'est un article qu'elle paraît fort bien connaître.

LA COMTESSE.

Alexandre-François de Clancare, son aïeul, qui servait en France, dans la légion Irlandaise, avait bouche en cour, et montait dans les carrosses du roi. Vous voyez que c'est une famille de qualité.

AUBREY.

Première qualité.

WILFRID.

C'est lui, je pense, qui fut tué à la bataille de Fontenoy, de Rosbach, ou de Malplaquet?

LA COMTESSE.

Fontenoy, mon cher : mon père était major sous lui.

WILFRID.

Vous avez une mémoire excellente, madame, et je m'en rapporte totalement à vous. Maintenant, procédons à la signature, pour passer promptement à la cérémonie.

AUBREY.

Voilà ce qui s'appelle être expéditif et rond en affaires. J'aime cela, moi.

On s'assied. Le notaire à la table, Walton, Wilfrid, la Comtesse, Lucy, Aubrey.

LUCY, *à part.*

Je ne sais quel affreux pressentiment...

WALTON, *bas à Wilfrid.*

Je ne pourrai jamais...

WILFRID, *à Walton, bas.*

Songes-y bien : une femme que tu aimes, ou déserteur. Je te livre.

WALTON, *bas.*

Misérable!

MURDOCK.

Les noms du futur?

Walton reste absorbé.

WILFRID, *debout, passant au Notaire.*

Allons, tes noms, marquis? Il est tout à son bonheur. Les noms? vous les avez dans les actes : Leslie-César.

Il vient s'asseoir.

LUCY, *à part.*

Oh! non, c'est impossible! il ne signerait pas.

MURDOCK, *lisant le contrat.*

« Par-devant nous, John Murdock et son confrère, notaires à la résidence de Dublin, soussignés,

» Sont comparus :

» Lord Leslie-César, marquis de Clancare, et lady Lucy-Marie de Kilbrin, fille mineure, autorisée à l'effet des présentes, par sa tante et tutrice, madame Séraphine-Gertrude de Dunnore, veuve du feu comte de Kilbrin;

» Lesquels, avant la célébration du mariage, ont stimulé les clauses suivantes :

» Art. 1er. Ledit marquis de Clancare déclare qu'il ne possède rien pour le moment, mais qu'il a l'espoir de rentrer dans de nombreuses propriétés et créances, évaluées à la somme de 25,000 livres sterling. »

WALTON, *à part.*

Quelle folie!

WILFRID, *à la Comtesse.*

Le parti n'est pas mauvais!

MURDOCK, *continuant.*

« Art. 2. Mademoiselle de Kilbrin déclare apporter dans la communauté une somme de 15,000 livres, qui constitue sa dot, laquelle somme le futur reconnaît avoir reçue en signant le présent acte. (*Il dépose le portefeuille sur la table.*) Dont acte fait et passé le 3 avril 1799. »

WALTON, *se levant.*

Permettez, monsieur le notaire...

WILFRID, *l'interrompant.*

Le reste est inutile, n'est-ce pas? Tout a été

fait par les soins de madame la comtesse et les miens; les futurs s'en rapportent parfaitement à nous; veuillez donc, mon cher monsieur, conclure, et nous faire signer. Le temps nous presse.

Tout le monde se lève.

MURDOCK.

Comme vous voudrez. Mylord de Clancare, si vous voulez signer?

WALTON, *à part.*

Signer!

WILFRID, *bas à Walton.*

Décide-toi : déserteur ou marquis.

WALTON, *bas.*

La perdre ou la posséder!... Eh bien! à toi la honte et le crime.

LA COMTESSE.

Pauvre jeune homme, comme il est ému!

WILFRID.

Le trouble du bonheur. (*A part.*) Le poltron!

AUBREY.

Ne dirait-on pas qu'il va faire une mauvaise action?

Walton laisse échapper la plume; Wilfrid le regarde; il la reprend.

WILFRID.

Ainsi est faite notre pauvre espèce humaine, elle n'a qu'une expression pour les sentimens les plus opposés : l'émotion du plaisir, la crainte du danger, la colère, l'amour, font trembler et pâlir; après cela, piquez-vous donc d'être physionomiste! (*A part.*) Il a signé!

LUCY, *à part.*

Il a signé, mes craintes étaient un outrage.

WILFRID.

A vous, mon aimable sœur. (*Wilfrid et Walton conduisent Lucy à la table; lorsque Lucy a signé, Wilfrid revient à la Comtesse.*) Ma respectable tante...

LA COMTESSE.

De tout mon cœur. (*Elle signe, et revient vers sa nièce.*) Que je suis contente de t'avoir donné un protecteur, ma Lucy! bientôt peut-être tu aurais été seule.

LUCY.

Ah! ma tante, vous resterez long-temps avec nous.

WILFRID.

Monsieur Aubrey veut-il nous faire l'honneur de signer?

AUBREY.

Comment donc! c'est à moi tout l'honneur.

Wilfrid signe aussi, après Aubrey.

MURDOCK.

Voici maintenant dans ce portefeuille les 15,000 livres, dot de mademoiselle, en billets.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, JAMES.

JAMES, *de la porte du fond.*

Tout est disposé pour la cérémonie; on n'attend plus que les ordres de madame.

WILFRID.

A merveille! (*Achevant de compter les billets avec Murdock.*) Dix, douze, quinze mille. Le compte y est, monsieur Murdock. (*Il met le portefeuille dans sa poche.*) Mon cher beau-frère, en marche : la mariée et moi, je lui tiens lieu de père; le futur avec la tante; les deux témoins derrière. Superbe! le grand chambellan d'une petite cour d'Allemagne n'entend pas mieux l'étiquette. James, les deux battans pour ma tante.

Ils sortent.

SCÈNE XIV.

JAMES, *seul.*

Il paraît que ça prend. Est-il heureux celui-là! car on ne m'ôtera pas de l'esprit que c'est vraiment ce Walton avec qui j'ai joué autrefois sur les bords de la Tamise. Moi non plus, je ne serai pas toujours un pauvre diable; j'ai fait, Dieu merci, quelques économies avec monsieur le baron de Kilbrin; ces gens de qualité, c'était généreux : ça n'avait pas d'ordre; ça laissait toujours traîner quelque chose; et moi, qui aime à ranger, je ramassais. (*Voyant les cartons laissés par Aubrey.*) Qu'est-ce que c'est que ça?... Ah! ah! des dentelles magnifiques, ma foi! Que d'argent dans un petit volume! Comme c'est portatif! C'est à ce marchand... Est-il négligent encore celui-là!... Tout le monde va partir, je suis libre... (*Il met des dentelles dans toutes ses poches.*) Ça lui donnera de l'ordre.

Il va sortir.

SCÈNE XV.

JAMES, UN CONSTABLE, UN BRIGADIER, SIX DRAGONS.

JAMES.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça? un constable! des dragons!

LE CONSTABLE.

Un homme à cette porte. (*A James.*) Où va-t-on de ce salon?

JAMES, *tremblant.*

Par ici, dans la chambre de madame de Kilbrin; par là, dans la chambre verte, occupée par monsieur Aubrey, commis-voyageur.

LE CONSTABLE.

Et de ce côté?

JAMES.

La galerie, et ensuite la chapelle.

A mesure qu'il nomme et désigne une pièce de l'appartement, sur un geste du Constable, un dragon va s'y poster.

LE CONSTABLE, *aux autres Dragons.*

Vous, entrez dans cette chambre, et tenez-vous tous prêts à paraître au premier ordre.

Les dragons sortent.

JAMES, *à part.*

Pour qui tous ces préparatifs? Est-ce pour monsieur Wilfrid? pour le marquis, ou pour...

LE CONSTABLE.

Toi, pas le moindre geste, le moindre signe qui puisse avertir de notre présence.

JAMES.

Soyez bien tranquille, monsieur le constable, je ne dirai rien; si vous voulez même, de peur que mon trouble n'annonce quelque chose d'extraordinaire...

Il va pour sortir.

LE CONSTABLE.

Non; reste, et pense que je suis là.

Le Constable se retire vers le fond.

JAMES.

Je crains bien que ma leçon au commis-voyageur ne me coûte cher.

Il veut remettre les dentelles. Le Constable, qui est resté au fond, le regarde avec attention.

SCÈNE XVI.

JAMES, WALTON, AUBREY, MURDOCK, LE CONSTABLE.

WALTON, *se jetant sur un fauteuil.*

Elle est partie! et je n'ai pas eu la force de la désabuser.

AUBREY.

Très-jolie cérémonie! Mon voile faisait un effet délicieux.

MURDOCK, *à Walton.*

Allons, monsieur, supportez avec courage cette courte séparation; elle était nécessaire pour votre sûreté commune.

WALTON.

Ah! monsieur, ce n'est pas seulement son départ qui m'afflige.

JAMES, *à part.*

Est-ce que la visite serait pour lui?

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LE CONSTABLE, LES DRAGONS, DOMESTIQUES.

LE BRIGADIER, *au Constable, au fond.*

On ne s'était pas trompé... c'est bien ça. (*Il fait avancer les Dragons. — Le Brigadier frappant sur l'épaule de Walton.*) Bonjour, Walton!

WALTON.

O ciel!

TOUS.

Walton!

JAMES.

Quand je le disais!

LE BRIGADIER.

Eh oui! Walton, dit Sans-Gêne au régiment... Tu dois me reconnaître: Turner, ton ancien camarade au 11e dragons?

WALTON.

Oui, sans doute, je te reconnais.

LE BRIGADIER.

A la bonne heure! ce qui ne m'empêchera pas de te faire arrêter comme déserteur.

Le Constable se présente, et le touche de sa baguette.

WALTON.

Voilà ce que je redoutais.

MURDOCK.

Walton! Walton! Ah çà! permettez, monsieur le constable. C'est non seulement un déserteur, mais encore un faussaire; ce contrat de mariage, signé du nom de Clancare... Faux en écriture authentique et publique.

WALTON.

Malheureux! qu'ai-je fait!

AUBREY.

Voilà qui se complique!

MURDOCK.

Et le portefeuille! les 15,000 livres sterling?

WALTON.

Vous savez bien que vous les avez remis à Wilfrid; c'est lui qui a tout fait, tout conduit.

LE CONSTABLE.

N'est-ce pas un jeune homme brun?... Il s'est enfui dès qu'il nous a vus nous diriger par ici. Je n'avais pas d'ordres contre lui.

MURDOCK.

Et il est parti!

AUBREY.

Et mon voile! qui me le paiera?

Il va vers son carton de dentelles.

MURDOCK.

Monsieur le constable, vite à cheval! que l'on courre après Wilfrid.

LE CONSTABLE.

Nous allons commencer par conduire son camarade à Dublin.

AUBREY.

Ah! mon Dieu! je suis volé! ruiné! Mes dentelles! Monsieur le constable, arrêtez tout le monde; elles étaient ici.

LE CONSTABLE, *saisissant James.*

Nous allons commencer par cet honnête garçon.

JAMES, *se jetant à genoux.*

Grâce! grâce! je rendrai tout.

AUBREY.

Donne, mon garçon, donne.

LE CONSTABLE.

Un moment, s'il vous plaît. (*A James.*) Garde tout, mon ami: nous t'avons trouvé nanti, il faut que tu restes tel. (*A Aubrey.*) Vos effets vous seront rendus après avoir passé par le greffe, s'il y a lieu. Messieurs, si vous voulez nous suivre à Dublin, vous ferez tout de suite vos dépositions.

WALTON.

Ah! Lucy, combien je suis heureux que tu ne sois pas témoin de mon avilissement! Puisses-tu l'ignorer toujours!

AUBREY.

Mes dentelles pillées!... Une dot volée!... Un faussaire!... Un déserteur!... Mais c'est une caverne de brigands, ce château! sortons-en bien vite.

LE CONSTABLE, *aux dragons.*

Allons, camarades, en route.

AUBREY, *ramassant son carton, et courant après lui.*

Monsieur le constable, j'ai avec moi des marchandises précieuses, des valeurs considérables : je me mets sous la protection des lois, du ciel et des dragons.

Les dragons se sont emparés de James et de Walton. Le Constable étend vers eux sa baguette, et ordonne de les emmener. Aubrey va se ranger auprès de lui. Tous vont partir. Tableau.

ACTE DEUXIÈME.

La prison de Newgate à Londres. Un an après le premier acte.

Une salle voûtée en briques. Des bancs de bois de chaque côté. Au fond, un perron, conduisant à une porte garnie d'un guichet. Lorsque la porte ou le guichet s'ouvre, on voit en dehors un guichetier. Une porte à droite; elle conduit à l'infirmerie. Une autre à gauche, conduisant à la chambre de Bulldog et à l'atelier. Une corde pour sonner la cloche.

SCÈNE PREMIÈRE.

BULLDOG, WALTON, WILFRID, JAMES, MARLOW, SHAFTON, FOSTER, MACDUFF, SHEEPFORT, ROBINSON, GROG, HUBERT, PRISONNIERS.

Onze heures sonnent. Bulldog est au pied du perron, sa liste à la main. Dick, en haut de l'escalier, répète les noms à mesure que Bulldog les appelle. Sept à huit prisonniers sont déjà entrés, et se poussent les uns sur les autres. Sur l'extrémité du banc à droite, une grande redingote bleue, un chapeau, une canne, des gants.

BULLDOG.

Pensionnaires de Newgate, je continue l'appel. Respect et silence devant moi, Bulldog, guichetier en chef de cette prison. (*Il appelle.*) Foster!

FOSTER.

Présent!

Il entre et se rue sur les précédens.

BULLDOG.

Macduff!

MACDUFF.

Présent!

BULLDOG.

Marlow!

MARLOW, *entrant.*

Présent!

On rit à la vue de Marlow, qui va saluer Bulldog d'une façon grotesque.

BULLDOG.

Silence, voleurs! on ne s'entend plus; je ne sais plus à quelle lettre j'en suis resté.

MARLOW.

Le v'là emberlificoté dans son alphabet; il y perd la coloquinte.

On rit plus fort.

BULLDOG.

Silence, canaille!

MARLOW, *soulevant son bonnet.*

Pardon, l'ancien; quand on revient de la fatigue, on a un moment de récréation.

BULLDOG.

Après l'appel. Allons, silence! ou je lâche mes chiens. Silence! (*Il continue.*) Grog!

GROG.

Présent!

BULLDOG.

Pourquoi ne viens-tu pas à ta lettre?

MARLOW.

Il ne sait pas lire.

BULLOG, *continuant.*

Wilfrid!

WILFRID, *entre sans ôter son bonnet.*

Présent!

BULLDOG, *jetant par terre le foulard qui le coiffe.*

Depuis huit jours que t'est ici, tu n'as pas encore appris la politesse, vaurien?

MARLOW.

Il a peur des coups d'air, le chevalier.

BULLDOG.

Qu'il prenne garde aux coups de bâton. (*Continuant.*) Robinson! (*Robinson entre; il a une figure hideuse et une longue barbe.*) Pourquoi ne t'es-tu pas fait raser, toi?

MARLOW.

Il n'a pas de quoi payer le râcleur.

BULLDOG.

Tais-toi, l'avocat. Qu'il fasse comme les autres, qu'il travaille.

MARLOW.

Il n'sait pas de métier.

BULLDOG.

Qu'il balaie l'appartement, il aura des honoraires. (*Continuant.*) James!

JAMES.

Présent!

Il passe en ricanant devant Bulldog.

BULLDOG.

Dis donc, roquet, si tu voulais bien ne pas me rire au nez en passant! La première fois que ça t'arrivera, je te ferai coucher avec la cravate.

JAMES.

Économie de toilette! je me lèverai tout colleté.

BULLDOG.

Hubert!

Hubert passe.

MARLOW.

Ce n'est pas son tour; ça s'écrit par un H.

BULLDOG.

T'auras l'écume du pot dans ta soupe, toi, pour t'apprendre à raisonner. (*Il appelle.*) Schafton! (*Il passe.*) Sheepfort! (*Il passe.*) Et Walton!

Walton entre d'un air consterné.

TOUS, *se rangeant.*

Salut au marquis!

BULLDOG.

C'est tout : v'là le pensionnat rentré. Dick, ferme la cage, que les serins ne s'envolent pas. (*On entend au dehors un bruit de verroux.*) C'est bien, mes agneaux, je suis content de vous; la récréation commence. Je vais voir si le consommé est prêt. Soyez bien sages, mes petits amours, songez que vous n'avez pas de bourrelets; prenez garde de vous pousser contre les meubles. S'il n'y a pas d'égratignures, on aura le bœuf avec du persil, et les quatre mendians au dessert : autrement, pas de sucre dans le café, et je ne bassine pas les lits.

Il sort.

SCÈNE II.

LES MÊMES, *excepté* BULLDOG.

JAMES.

Il n'est pas Job, le vieux!

MARLOW.

Bah! laisse donc, blanc-bec! on s'aperçoit bien que tu n'as encore flairé qu'un gigot. Fallait voir celui de Bridgewel, ou le capitaine du vaisseau de transport à Botany-Bay.

JAMES.

Tu as donc voyagé, toi?

MARLOW.

Oui, j'ai fauché plus d'un pré, et plus d'une fois le lord-juge a suspendu pour moi l'*habeas corpus*.

WALTON, *à part.*

O Dieu! où m'a conduit un moment de faiblesse!

MARLOW.

Tiens! qu'est-ce qu'il a donc le marquis? il fait la moue comme s'il souffrait. Dis donc, Court-à-l'eau, verse à boire à mylord; il trouve la soupe trop chaude.

JAMES.

Faut avouer que ça démoralise jolîment, d'être enfermé dix heures par jour!

MARLOW.

C'est bien autre chose à Botany-Bay : il n'y a pas tant d'agrément qu'à Newgate. C'est une chaleur! ah! une chaleur!... et puis, quand on dit : j'ai soif, il vous arrive une limonade de coups de fouet. Aussi j'ai résilié le bail dans ce coquin de logement, et, sans donner congé, j'ai décampé de belle. C'est dommage qu'on m'ait pincé, je commençais à ramasser du quibus; mais, chut! voilà le docteur qui sort de l'infirmerie. Camarades, en avant les douleurs!

Tous, excepté Walton, prennent différentes postures de malades.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE DOCTEUR.

Un concert de lamentations commence.

LE DOCTEUR, *sans faire attention à leurs plaintes, prend sa redingote, et fouille dans les poches.*

On n'a touché à rien?

JAMES.

Pour qui donc nous prenez-vous?

MARLOW.

Depuis le temps que vous déposez vos effets ici, en allant à l'infirmerie, est-ce qu'on vous à jamais rien chippé?

LE DOCTEUR.

Non, non; c'est vrai; ne te fâche pas. (*A James, qui tousse très-fort.*) Tu es enrhumé aujourd'hui?

JAMES.

Ah! je deviens poitrinaire.

LE DOCTEUR.

On t'enverra aux colonies, l'air du midi te convient. (*A Wilfrid.*) Et toi, qu'as-tu donc à te tortiller de la sorte?

WILFRID.

Aïe! des crampes d'estomac!

LE DOCTEUR.

La diète.

MARLOW.

Oh! mes reins, mon rhumatisme!

LE DOCTEUR.

Une friction de nerf de bœuf. (*Allant à Walton, qui est resté dans un coin.*) Et toi, qui ne dis rien, serais-tu vraiment malade?

WALTON.

Non.

LE DOCTEUR, *avec intérêt.*

Tu as l'air souffrant. Veux-tu un billet d'hôpital?

WALTON.

Non; il n'y a qu'un remède à mes maux.

LE DOCTEUR.

La liberté, n'est-ce pas? Celui-là, il n'est pas en mon pouvoir de te le procurer. Pauvre diable! c'est peut-être le moins coupable; c'est le seul repentant. Allons, réjouissez-vous, il arrive ce ma-

tin un visiteur à la prison, vous aurez pour boire. Adieu!

Il va frapper à la porte du fond. Le guichet s'ouvre. Dick regarde, ouvre la porte, et le docteur sort.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, *excepté* LE DOCTEUR.

MARLOW.

Un visiteur! Quelque bon niais encore! A l'ouvrage!

WALTON.

Encore un nouveau témoin de ma honte,

MARLOW, *lui frappant sur l'épaule.*

Marquis, veux-tu que je t'apprenne...?

WILFRID, *à Marlow.*

Laisse-le donc tranquille.

MARLOW.

Ah çà! mylord, est-ce que tu vas toujours défendre ce sournois-là? Sais-tu que ça commence à me chiffonner le jabot?

JAMES, *s'avançant sur Wilfrid.*

C'est vrai aussi, mêle-toi de ce qui te regarde.

WILFRID.

Insolent! tu oublies à qui tu parles.

JAMES, *déclamant.*

Mylord, à vos vertus nous rendons tous hommage!

WILFRID.

Effronté valet!

TOUS, *riant aux éclats.*

Ah! valet!

MARLOW.

Réponds-lui donc, la Dentelle.

JAMES.

Pas si bête, il me mettrait à la porte. (*Rire général.*) Allons, allons, tes airs de maître, c'est une mauvaise habitude dont il faut t' défaire. Le verdict du jury nous a mis d' niveau; et le jockey James, et le maître Wilfrid, quand ils se trouvent à Newgate, ne sont, au fait, que deux voleurs, deux condamnés, deux camarades...

SCÈNE V.

LES MÊMES, BULLDOG, *suivi de valets portant des gamelles.*

BULLDOG.

Il paraît que l'on s'amuse ici en attendant le potage. Vous faites autant de bruit qu'au rout du lord-maire. Allons, mesdemoiselles, en rang. (*Ils se rangent quatre par quatre. — Les valets distribuent les gamelles.*) Répondez par oui et par non.. Voleurs, chacun est-il a sa place?

TOUS.

Oui!

BULLDOG.

A-t-on la soupe?

TOUS.

Oui!

BULLDOG.

A-t-on la viande?

TOUS.

Oui!

BULLDOG.

Le bouillon est-il bon?

TOUS.

Non!

BULLDOG.

C'est égal. Veut-on du rhum?

TOUS.

Oui!

BULLDOG.

Eh bien! nous allons voir... Je vais vous amener une visite.

WALTON.

Pourquoi donc nous montrer à des étrangers, nous forcer à rougir encore?

BULLDOG.

Et l'argent que ça rapporte, tu comptes ça pour rien? Cache-toi, si tu ne veux pas être vu. Si l'on reçoit le bourgeois avec les convenances ordinaires, on sera content de moi. Je vous recommande le bon ton, la propreté, un maintien modeste, les yeux baissés et les pieds en dehors.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, AUBREY, *conduit par un guichetier.*

BULLDOG, *à Aubrey, qui se tient sur la porte.*

Entrez, monsieur, n'ayez pas peur.

Les prisonniers, sans quitter leurs places, se retournent pour regarder Aubrey.

AUBREY, *à part.*

Quelles horribles figures!... Nouvellement arrivé à Londres, j'ai voulu voir ce que cette ville renferme d'intéressant... je me repens presque de ma curiosité.

WALTON, *à part.*

Dieu! que vois-je? Le témoin de mon mariage Aubrey! où me cacher? S'il allait me reconnaître!

Il enfonce son bonnet sur ses yeux et se retire dans un coin.

WILFRID.

Eh! je ne me trompe pas, c'est monsieur Aubrey.

AUBREY.

Comment! je suis connu ici?

WILFRID.

Touchez là, mon cher! Est-ce que vous ne vous rappelez pas...

AUBREY, *reculant.*

Non, en vérité... Pourtant... cette figure...

WILFRID.

L'année dernière, vous savez bien, au château de Kilbrin.

AUBREY.

O grand Dieu! le chevalier Wilfrid!

WILFRID.

Enchanté de vous revoir, et tout à votre ser-

vice; faites comme chez vous, ne vous gênez pas... Voulez-vous déjeuner avec nous?

AUBREY.

Mais comment se fait-il?...

BULLDOG.

Ah! si vous lui demandez son histoire, il n'en finira pas : fausses signatures, dot escamotée, fausses clefs, vol chez un banquier, voilà son affaire, c'est tout simple. Tenez, en voilà un meilleur... Marlow!

MARLOW.

On y va!

BULLDOG.

Un fameux espiègle! il s'est déjà évadé trois fois ; c'est ce qu'on appelle un cheval de retour.

AUBREY.

Malheureux Wilfrid!

BULLDOG.

Laissez donc là votre Wilfrid... Regardez-moi un peu cette mine. (*Il lui montre Robinson à demi couché.*) Allons, houp! debout, l'homme des bois! Vous voyez bien ça, c'est un gentleman de grand chemin ; ça ne parle jamais plus que vous ne voyez. C'est pourtant ce malin-là qui a arrêté une diligence à lui tout seul. (*A un autre qui tient encore son écuelle.*) Et toi, Sheepfort, tu n'as pas encore fini ta soupe?... Voyez, monsieur, comme on les nourrit! quelle couleur ça vous a, ce bouillon! comme c'est appétissant! Vous plairait-il d'en goûter? il est tout-à-fait comfortable.

AUBREY.

Merci, mon brave homme!... O ciel! voilà encore une figure que je connais.

JAMES, *se levant.*

Tulles de Manchester, première qualité.

AUBREY.

James! pauvre garçon; va, le plus grand malheur de ma vie c'est d'avoir été forcé de déposer contre toi.

JAMES.

Oh! je sais bien, vous avez pleuré; et moi donc...

Il fait semblant de pleurer, et tout-à-coup éclate de rire.

AUBREY.

Quelle horrible dépravation! Envoyez donc un homme en prison pour un pareil délit!

BULLDOG.

Eh bien! où voulez-vous qu'on l'envoie?

AUBREY.

Voilà un pauvre diable corrompu pour la vie; il n'est peut-être coupable que d'avoir suivi l'exemple de son maître.

BULLDOG.

Son maître! ah! laissez faire, il lui en remontrera bientôt.

AUBREY.

Que de victimes pour un seul forfait! Et ce malheureux Walton, qu'est-il devenu?

JAMES *et* BULLDOG.

Walton, il est...

WILFRID.

Taisez-vous! taisez-vous! (*James, Bulldog et les prisonniers s'éloignent un peu d'Aubrey, et le laissent isolé avec Wilfrid sur l'avant-scène.*) Monsieur Aubrey, savez-vous des nouvelles de lady Kilbrin?

AUBREY.

Elle est morte, accablée de chagrins.

WILFRID.

Et Lucy?

AUBREY.

Je ne sais où elle s'est retirée, mais je la crois à Londres.

Walton, derrière eux, prête une oreille attentive

WILFRID.

A-t-elle quelques ressources?

AUBREY.

On assure que les biens de sa tante ont été confisqués, et qu'il ne lui reste rien.

WALTON, *à part.*

Infortunée Lucy!

JAMES.

Voilà le jobard qui s'attendrit... le nuage sur les yeux! les gouttes de pluie! c'est le bon vent (*A Aubrey, d'un air piteux.*) Mon gentleman, n'oubliez pas les prisonniers ; on boira à votre santé.

AUBREY, *à Bulldog.*

Est-ce qu'on peut?...

BULLDOG.

Oui, ça leur procure quelques douceurs.

AUBREY.

Dam, mes enfans, je ne suis pas riche; je ne suis encore que commis-voyageur ; il faut aller doucement pour réussir honnêtement... (*A part.*) Allons, que je suis bête! voilà que je les humilie.

BULLDOG.

Oh! n'y a pas de danger.

AUBREY, *aux prisonniers qui se pressent autour de lui.*

Tenez, tenez... (*A part.*) Il faut réparer cela. (*Haut.*) Je suis fâché de n'avoir pas davantage.

Il leur distribue de l'argent.

BULLDOG, *à part.*

Ça me reviendra.

WILFRID, *à Aubrey.*

Monsieur Aubrey, je vous recommande ma pauvre sœur.

AUBREY, *attendri.*

Soyez tranquille, je ferai mon possible... Allons, du courage. (*A part.*) Sortons, sortons; ces gens-là me font pitié... Je crois en vérité... (*Il essuie une larme. — Haut.*) Monsieur le guichetier, reconduisez-moi...

LES PRISONNIERS, *l'entourant.*

Vivent les bons commis-voyageurs!

AUBREY.

C'est bien, c'est bien... guichetier...

Bulldog et Aubrey sortent.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, *excepté* BULLDOG *et* AUBREY.

Éclat de rire général. Wilfrid est encore ému, mais il regarde James, et rit comme lui.

MARLOW.

Est-il solide, le John Bull ?

JAMES.

Il y aura une fière averse sur son visage.

MARLOW.

Oui; mais rien pour la sécher, voyez-vous ?

Il fait voir le mouchoir d'Aubrey, qu'il a escamoté. Tous se rassemblent autour de Marlow et de James.

JAMES.

Il manquera l'heure du dîner : il m'a prêté sa montre.

Il fait voir la montre qu'il lui a enlevée.

MARLOW, *remarquant la chaîne.*

Il a une belle chaîne tout de même, le coucou.

JAMES, *à Wilfrid.*

Ça te fait honte, ça, chevalier; si tu n'avais pas fait le langoureux, tu l'avais belle.

WILFRID.

Que veux-tu, la Dentelle, il faut se consoler. (*Il tire de sa poche la tabatière d'or d'Aubrey.*) Qui est-ce qui en use ?

Tous les prisonniers se mettent à rire.

WALTON, *à part.*

Scélérats !

On entend tirer les verroux.

MARLOW.

Ah ! v'là le négociant; il va nous mettre tout cela au creuset; un moment, ne faisons pas tout voir. En avant la tabatière.

Il prend la tabatière, et l'on cache le reste.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BULLDOG.

MARLOW.

Tiens, sir Bulldog, voilà de quoi payer la goutte.

BULLDOG.

Quoi ! tu te défais de tes bijoux, toi ?

MARLOW.

Il faut bien faire quelques sacrifices pour s'arroser le gosier; mais il nous faut du chenu aujourd'hui. Je paie pour tout le monde. Du Porto, du Madère...

BULLDOG.

C'est bon; allez m'attendre à l'atelier.

Bulldog et les prisonniers sortent.

SCÈNE IX.

WILFRID, WALTON.

WILFRID.

Dis donc, ce pauvre Aubrey, avec sa probité, son honneur, il n'est encore que commis.

WALTON.

Oui, mais il jouit de l'estime, de la considération...

WILFRID.

On fait une jolie figure avec ça, quand on n'a pas un shelling; va demander à nos fashionables.

WALTON.

La vue de cet homme, ses discours, m'ont mis au désespoir.

WILFRID.

Il m'a fait de la peine ! Je ne suis pourtant pas fâché d'avoir retrouvé un ancien ami. Ici, la société est très-mêlée; on se rouille, on perd les belles manières, et si l'on n'avait de temps en temps quelques visites, on finirait par prendre un mauvais ton, par n'être plus présentable dans un club décent ou admissible au Wauxhall.

WALTON.

Et c'est là tout ce qu'a produit sur toi le souvenir de ton existence passée? Tant de malheurs dont tu es cause, la mort de ta tante, le déshonneur de ta sœur, laissée en proie au chagrin et à la misère, mon supplice et ma douleur, tout cela te trouve sans regret et sans pitié ? Dupe que j'étais de croire que son amitié pour moi le faisait agir, qu'il voulait assurer le bonheur de Lucy en servant notre amour ! l'égoïste ne songeait qu'à satisfaire sa cupidité. L'amitié, l'amour sont des sentimens trop généreux pour être connus d'un cœur flétri par les vices les plus bas.

WILFRID.

De quoi te plains-tu? Tu es à Newgate, c'est vrai; mais j'y suis aussi.

WALTON.

Tu es à ta place, misérable! Tes habitudes infâmes devaient t'amener sur ces bancs; mais moi ! moi, jusque alors honnête, sans tes funestes conseils, je serais libre, tranquille, heureux...

WILFRID.

Libre, tranquille, heureux! Laisse donc ! Qu'est-ce que le monde pour un pauvre diable sans fortune et sans nom ? une véritable galère. Obligé de travailler sans relâche, exposé au mépris du premier fat titré ou enrichi, foulé aux pieds, avili, il doit encore dévorer en silence son humiliation !... Dieu me damne! à Newgate, du moins, il n'y a pas d'objet de comparaison.

WALTON.

Oui, tel est le langage de tes pareils : ambitieux sans talens, avides sans courage, ils calomnient le monde pour excuser leurs fautes envers lui. Mais je te connais, à présent, je sais apprécier tes mensonges. Va, le bonheur est pour toutes les conditions. Dans la nôtre, la modération, le travail, une probité persévérante, tôt ou tard le procurent. Moi aussi, j'y avais droit ! Dans un temps qui a renversé tant de préjugés, je pouvais à force de vertus conquérir un rang et des richesses; je pouvais même espérer de mériter Lucy... ton souffle empoisonné a tout détruit; j'ai préféré la tromper lâchement.

WILFRID.

Ah! si tu vas faire du Shakspeare, je n'en suis plus, moi; le tragique n'est pas mon genre.

SCÈNE X.

Les Mêmes, JAMES.

JAMES.

Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc là, vous autres?

WILFRID.

C'est Walton qui se désole.

JAMES.

Tiens, je le croyais tout-à-fait affranchi.

WILFRID.

Je conçois qu'il souffre d'avoir laissé à l'abandon une pauvre petite femme; moi-même, qui suis plus philosophe, si je m'écoutais, j'aurais des remords.

JAMES.

Toi, des remords! le plus souvent!

WILFRID.

Dans ta classe, avec ton éducation, tu ne peux pas concevoir...

JAMES.

C't' olibrius! dans ma classe! avec mon éducation! J'ai volé, j'en conviens, mais je n'ai pas perdu ma sœur et mon ami; et si je l'avais fait, vois-tu, je n'aurais ni paix ni trève que je n'aie réparé mes torts, et je ne dirais pas que j'ai des remords, en me tenant les bras croisés comme une idole dans sa niche.

WILFRID.

Enfermé comme lui, en quoi puis-je lui être utile?

WALTON, *pleurant.*

Pauvre Lucy, elle me maudit, m'accuse de tous ses maux, et je ne puis la secourir!

JAMES, *à demi-voix, et toute la scène de même.*

Écoute, Walton, quoi qu'en dise Wilfrid, j'ai un bon cœur aussi. Écoute : tu ne peux pas plus long-temps manger le pain du roi Georges; le chagrin t'a pris, la prison n'a plus de charmes, tu te périrais, il faut t'évader.

WALTON.

Déjà, depuis long-temps, j'y songeais.

WILFRID.

Quel est celui d'entre nous qui ne s'en occupe pas? L'évasion est le rêve de toutes nos nuits, la pensée de tous nos instans. Les détenus les plus résolus, les plus endurcis, en apparence, sont quelquefois ceux qui rongent leur frein avec le moins de patience.

JAMES.

Aussi, chacun de nous a son plan, ses projets, ses préparatifs, qui n'attendent que l'occasion. Voyons, entendons-nous, exposons nos idées, réunissons ce que nous avons pu méditer en particulier, et faisons-en un tout qui soit utile à un ami.

WILFRID.

Voici un plan que j'avais arrangé... pour moi; mais je lui en fais le sacrifice, pourvu qu'il ne me garde pas rancune.

WALTON.

Va, quoi qu'il arrive, je te pardonne.

WILFRID.

Vous avez remarqué comme moi qu'en allant à l'infirmerie le docteur dépose ici sa redingote, sa canne et son chapeau.

JAMES.

J'y suis; pas mal! mais il faudrait déguiser sa coloquinte à ces rhinocéros de guichetiers.

WILFRID.

Sans doute; j'ai une perruque grise et des favoris faux.

JAMES.

Très-bien! il est plus petit, je lui donnerai des bottes.

WALTON.

Mais le docteur ne vient que le matin, et tout le monde est rassemblé lorsqu'il passe dans cette salle.

JAMES.

Il faut le faire venir dans le milieu du jour.

WILFRID.

Aujourd'hui, c'est facile; une querelle entre nous, on y est habitué, une bataille...

JAMES.

Il tombe; on sait que je boxe mieux, et puis... Chut! on vient!

WILFRID.

Suffit! A notre affaire.

Ils se serrent tous trois la main.

SCÈNE XI.

Les Mêmes, BULLDOG, MARLOW, tous les Prisonniers.

BULLDOG.

Honorables gentlemen, voici les combustibles.

MARLOW.

Bravo! père Bulldog!

On distribue des verres et des bouteilles.

BULLDOG.

Ah! ça, mes enfans, vous voyez que je suis complaisant, j'espère que vous ne m'en ferez pas repentir; vous serez sobres et modérés.

JAMES.

C'te question! Est-ce que nous ne le sommes pas toujours?

WILFRID.

Vous allez trinquer avec nous, monsieur Bulldog. Un toast à M. Bulldog!

TOUS.

Un toast à M. Bulldog.

BULLDOG.

Volontiers, volontiers! je ne suis pas fier, moi, je bois avec tout le monde, pourvu qu'on paie.

MARLOW, *trinquant.*

Monsieur Bulldog, j'ai bien l'honneur...

BULLDOG.

Merci, fripon!

WILFRID.

A votre santé, monsieur Bulldog!

BULLDOG.

A la tienne, aimable escroc! (*A James.*) Et toi, petit filou?

JAMES.

A la vôtre, papa! (*Bas à Walton.*) Ne perds pas de temps, fais tes affaires pendant qu'il est occupé; nous commencerons quand tu voudras.

Walton se retire vers le fond. Les autres prisonniers le masquent.

BULLDOG.

Convenez, mes gentlemen, qu'on se fait dans le monde des idées bien fausses sur l'établissement royal de Newgate : ce n'est pas aussi terrible qu'on le pense; vrai, il gagne à être connu. Vous vivez ici sans soucis du lendemain, sans embarras d'affaires, sans tracas de famille, ni femmes, ni petits enfans; logés, chauffés, nourris aux dépens de la nation britannique. S'il se présente quelque riffiard, je me fais un plaisir de vous l'amener, ça vous procure de la pécune et vous rend la vie douce; aussi je suis sûr que quand son temps sera fini, chacun de vous me regrettera et se dépêchera de travailler pour revenir. (*Il rit bêtement.*) Hé! hé! hé!

WILFRID.

Il est jovial, le père Bulldog! Faites tourner la bouteille, que je boive un verre de Porto avec lui.

BULLDOG.

Je suis en train de rire aujourd'hui, et pour vous le prouver, je vais vous chanter la ronde des plaisirs de Newgate. Allons, attention : chorus général avec les entrechats et les ailes de pigeon.

RONDE.

Y a pus d' plaisir que d' peine,
La briquedondaine,
A s' voir mis sous l' scellé,
La briquedondé!

TOUS LES PRISONNIERS EN DANSANT.

Y a pus d' plaisir, etc.

On danse sur chaque refrain.

BULLDOG.

Accourez à Newgate,
Pour donner à vos maux
Du r'pos;
On n'y porte pas d' manchette,
Mais on y fait jabots.

CHOEUR.

Y a pus d' plaisir, etc.

BULLDOG.

On vous donn' d' la bonn' soupe,
Et des bons z'haricots
Tout chauds;
Vot' viande on vous la coupe,
D' peur d'user vos couteaux.

CHOEUR.

Y a pus d' plaisir, etc.

BULLDOG.

V'nez voir leux bell's ouvrages
De paille et de cocos,
Badauds;
C' qu'y a d' mieux dans l's'étalages,
C'est qu'il n' paient pas d'impôts.

CHOEUR.

Y a pus d' plaisir, etc.

BULLDOG.

Ainsi qu' ces vins qu'on vante,
Et qu'on tient rassemblés
Sous clés,
Pour qu'aucun d' vous n' s'évente,
On vous a tous fic'lés.

CHOEUR.

Y a pus d' plaisir que d' peine, etc.

JAMES, *à Walton.*

Tu es prêt? j' vas commencer. Attention, Wilfrid. (*Haut.*) Allons, encore une tournée.

BULLDOG.

Tu en veux encore, cadet?

JAMES.

J'en veux toujours.

BULLDOG.

Paie, et je suis à tes ordres.

JAMES.

Je n'ai pas le sou.

BULLDOG.

Ni jaune ni blanc? Donne des nippes.

JAMES.

Avec ce que nous avons donné, il y avait de quoi boire pendant quinze jours. D'ailleurs, qu'il montre le budget, et s'il y a le compte, on votera un bill d'indemnité.

BULLDOG.

Voyez-vous ça?

WILFRID.

Qu'est-ce qu'il veut donc dire celui-là? Puisque M. Bulldog n'a donné qu' ça, c'est qu'il n'y avait pas pour plus.

JAMES.

Ou qu'il a mis le reste dans sa poche, quoi!

BULLDOG.

Est-il insolent, ce petit drôle-là!

QUELQUES PRISONNIERS.

Écoutez! écoutez!

WILFRID.

Laissez-le dire, monsieur Bulldog, tout le monde connaît votre probité. Moi, qui suis aussi délicat qu'un autre, j'en répondrais.

JAMES.

Le beau répondant, que M. le Chevalier! un escroc!

D'AUTRES PRISONNIERS.

A l'ordre! à l'ordre!

BULLDOG.

Je te rappelle à l'ordre, James.

WILFRID.

Veux-tu te taire, méchant voleur!

JAMES.

Pourquoi que tu prends son parti? parce qu'il a l' pouvoir et qu'il te passe des douceurs.

LES PREMIERS.

Bravo! bravo!

WILFRID.

Pourquoi que tu l'accuses?

JAMES.

Parce qu'il nous vole, et que je vois clair. Et il n'y a pas de verre de rhum ou de tranches de roastbeef qui puisse me séduire.

BULLDOG.

Sois tranquille, tu iras demain au cachot.

JAMES.

Le cachot n' répond pas aux bonnes raisons. Eh bien! je me plaindrai au lord commissaire.

WILFRID.

Et moi, je dirai que tu mens.

JAMES.

Ah! je mens! ah! je mens! Attends, attends, nous allons voir si tu lui diras demain, au commissaire.

Il ôte sa veste et se met en posture pour boxer.

BULLDOG.

Gentlemen, il est défendu de boxer. (*Aux autres.*) Séparez-les donc, séparez-les donc!

MARLOW.

C'est leur affaire, faut les laisser. Les paris sont ouverts. Dix shellings pour James!

SHEEPFORT.

Dix pour Wilfrid!

Ils boxent. Wilfrid tombe.

JAMES.

As-tu ton compte?

WILFRID.

Ah! je suis blessé! ah! que je souffre!

BULLDOG.

Ce pauvre garçon! (*A James.*) Tu me le paieras, toi.

WILFRID.

J'ai la jambe cassée, je ne puis me relever. Ah! de grâce, le docteur!

BULLDOG.

Ça ne sera rien, va, je te ferai soigner. Mettez-le dans l'atelier. (*On l'emporte.*) Petit vaurien! (*Allant au guichet du fond.*) Dick! qu'on cherche le Docteur, il est sans doute chez lui.

WALTON, *à James.*

Diable! ce n'est pas mon compte; fais sortir Bulldog.

JAMES.

Au fait, je suis fâché maintenant d'avoir blessé ce pauvre chevalier... Eh mais, j'y pense, le Docteur n'est pas chez lui, je l'ai vu passer; il est peut-être chez le commissaire ou à l'infirmerie.

BULLDOG.

Je vais le chercher moi-même... Je vais voir d'abord à l'infirmerie.

Il sort par la droite.

JAMES.

Eh bien, qu'en dis-tu?

WALTON.

Très-bien jusqu'ici, pourvu que le Docteur vienne promptement.

JAMES.

Ah! le voici.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE DOCTEUR; *il entre par le fond.*

LE DOCTEUR.

Eh bien! eh bien! qu'est-ce qu'il y a encore de nouveau? une bataille! une blessure!

JAMES.

Oui, monsieur le Docteur, c'est ce pauvre diable de Wilfrid.

LE DOCTEUR.

Malheureux! n'avez-vous donc pas assez des maux que vous endurez ici, sans vous mutiler de vos propres mains?

WALTON.

Un moment d'humeur... Il a, je crois, la jambe cassée... Il est dans cette chambre.

LE DOCTEUR.

Il y a fracture! diable! c'est grave... J'y cours. (*Il se dirige vers la chambre, dépose sa redingote, ses gants, sa canne et son chapeau.*) Maintenant, je pourrais opérer toute la prison.

Il entre.

SCÈNE XIII.

JAMES, WALTON.

JAMES.

Vite la perruque, les favoris...

Tout ce dialogue est coupé par l'action nécessaire au travestissement de Walton.

WALTON.

Je n'oublierai jamais ce service... La redingote.

JAMES.

Nous verrons ça... Quelque jour j'irai peut-être te le rappeler... Les gants... la canne... le chapeau.

WALTON.

Tu peux compter...

JAMES.

C'est bon, pas tant de discours... Très-bien... Un peu voûté... méconnaissable... Marche... parfait!... Tu es sauvé!

WALTON.

Adieu!

Ils s'embrassent.

JAMES.

File vite au large... par les petites rues... Une fois dans Londres... perdu dans la foule...

Walton va sortir.

SCÈNE XIV.

WALTON *déguisé*, JAMES, BULLDOG.

BULLDOG.

Ah! c'est vous, monsieur le Docteur!

WALTON, *à part.*

Bulldog!

JAMES.

Tiens ferme !

BULLDOG.

Je viens de vous chercher à l'infirmerie. C'est Wilfrid qui est blessé.

JAMES, *passant entre Bulldog et Walton, de manière à cacher ce dernier.*

Bah!... une foulure, un rien...

BULLDOG.

Il avait l'air si souffrant.

WALTON, *se dirigeant vers la porte.*

Soyez moins prompt à me déranger.

BULLDOG.

Dites donc, monsieur le Docteur...

Walton frappe avec sa canne à la porte. Le guichet s'ouvre. Dick regarde, puis ouvre la porte. Walton sort.

SCÈNE XV.

JAMES, BULLDOG.

James saute de joie, en voyant la porte se refermer sur Walton.

BULLDOG.

Je ne le reconnais plus, le Docteur.

JAMES, *à part.*

Je crois bien.

BULLDOG.

Ce n'est plus le même.

JAMES.

C'est vrai.

BULLDOG.

Comme les hommes changent! Lui, si bon, si obligeant! Mais c'est qu'il n'a pas eu seulement le temps d'ôter et de remettre sa redingote.

JAMES, *à part.*

Oh ! pour ça, si fait.

BULLDOG, *à James.*

Au reste, t'es bien heureux, chenapan, que le pauvre Wilfrid ne soit pas plus malade; car ton dos aurait payé la casse. (*Il va pour sortir.*) Je vas le voir, ce brave garçon.

JAMES, *à part.*

C'est trop tôt. (*Haut, et se jetant à genoux devant Bulldog.*) Ah! mon bon monsieur Bulldog...

BULLDOG.

Eh bien ! qu'est-ce qui te prend ?

JAMES, *à part.*

Hardi la blague. (*Haut.*) Mon bon monsieur Bulldog, pardonnez-moi les injures que je vous ai dites, et ma dispute avec Wilfrid.

BULLDOG.

J' te pardonnerai quand t'auras été puni.

JAMES.

Eh bien ! punissez-moi; mais dites-moi que vous ne m'en voulez plus.

BULLDOG.

Si, je t'en veux, parce que t'as attaqué ma probité, et que ça, c'est sacré... Mais veux-tu bien me lâcher, ou je joue du nerf de bœuf.

JAMES.

Je me laisserai plutôt assommer que de vous voir partir... sur votre colère.

BULLDOG.

Qu'est-ce qu'il a donc, ce sapajou-là, avec ses jérémiades ? (*On entend un grand bruit et des éclats de rire dans l'atelier.*) Eh bien ! qu'est-ce que c'est que ce bruit-là ? (*On rit encore.*) On rit là-dedans.

JAMES.

La mèche est éventée, il n'y a plus besoin de frime.

Il se relève.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LE DOCTEUR, MARLOW, WILFRID, LES PRISONNIERS.

LE DOCTEUR.

Au diable, vaurien ! je m'en plaindrai au lord commissaire.

BULLDOG, *voyant le Docteur.*

Ah ! mon Dieu !

LE DOCTEUR.

Et vous, qui m'envoyez chercher...

BULLDOG, *le regardant en face.*

C'est le Docteur !

LE DOCTEUR.

Oui, c'est moi.

BULLDOG.

Vous étiez là ?

LE DOCTEUR.

Oui, puisque vous m'avez fait venir.

Il cherche sa redingote

BULLDOG.

Ah çà ! qui donc ai-je vu ?

LE DOCTEUR.

Ma redingote !

BULLDOG.

C'est ça !

LE DOCTEUR.

Quoi ?

BULLDOG.

Je l'ai vue sortir.

LE DOCTEUR.

Ma redingote ?

BULLDOG.

Et votre chapeau, votre canne.

TOUS LES PRISONNIERS.

Ah ! ah ! ah !

WILFRID, *s'avançant.*

Il est parti ?

JAMES.

Et il est loin, s'il court toujours.

LE DOCTEUR.

Qui ? qui donc ?

JAMES.

Votre redingote et celui qui est dedans.

BULLDOG.

Ah ! imbécile ! moi qui lui ai parlé... Miséra-

ble! je suis perdu! (*Il sonne la cloche. — Roulement de tambours au dehors, et qui se répète.*) Mais qui? qui donc? Rangez-vous... Eh! c'est ce sournois de Walton.

JAMES.

Eh! oui, c'est lui; il n'a pas voulu moisir, il s'est donné de l'air, quoi!

TOUS LES PRISONNIERS.

Huzza! huzza!

BULLDOG.

Et toi, sois tranquille; je ne te dis que ça... Heureusement qu'il n'a pas beaucoup d'avance; il n'ira pas loin.

LE DOCTEUR.

Puisse ma redingote le sauver, et je ne la regretterai pas.

Les prisonniers poussent des cris de joie, sautent et jettent leurs bonnets en l'air. Les guichetiers, qui sont entrés au son de la cloche, les menacent avec des bâtons.

ACTE TROISIÈME.

A Londres, quartier en vue de Pall-Mall. Trois ans et demi après l'acte précédent.

L'arrière-boutique d'un marchand de draps-tailleur. — Au fond, une porte vitrée, avec des rideaux de mousseline; au-delà la boutique. — A droite et à gauche, des portes. — En scène, à droite, une pile de pièces de drap. — A gauche, un bureau avec des cartons et des livres de commerce. — Une pièce de drap sur un rouleau, pour être vérifiée. — Des habits sur des porte-manteaux. — Des ballots.

SCÈNE PREMIÈRE.

WALTON, LUCY, Commis.

Les commis plient des draps, ou font des paquets dans des mouchoirs de soie. — Lucy est assise près du bureau, et travaille à l'aiguille.

WALTON, *aux Commis.*

Georges, vous passerez dans la Cité, chez M. Hoby; vous prendrez deux pièces de drap bleu. Tomy, vous avez les habits de M. Arthur? Vous, les uniformes de ce jeune lieutenant aux gardes. Voilà vos occupations et vos courses pour la fin de la journée; tâchez d'être exacts et diligens.

Les commis sortent.

SCÈNE II.

WALTON, LUCY.

BALLADE.

Musique de M. Guénée.

LUCY *en travaillant chante.*

Le watchman est un homme utile,
Du danger sa voix nous instruit;
Il se promène par la ville,
En répétant pendant la nuit
Toutes les heures:
Dormez en paix
Dans vos demeures,
Bourgeois anglais,
Le bon watchman ne dort jamais.

WALTON, *rangeant des papiers.*

Que chantes-tu donc là?

LUCY.

Une ballade, qui depuis quelque temps court les rues de Londres; les paroles en sont bien simples, mais l'air me plaît beaucoup.

WALTON.

Écris ces six pièces sur le livre d'entrée; voici la facture... Tu les porteras ensuite au compte de Scott et Mossef de Liverpool.

LUCY, *écrivant sur le livre.*

Encore de nouveaux achats, mon ami?

WALTON.

Il le faut bien; je ne puis suffire aux commandes.

LUCY, *se levant.*

Combien tu dois t'applaudir de ton succès! c'est à ta probité, ton activité, ton intelligence, que tu le dois.

WALTON.

Il fallait bien réussir; il s'agissait d'assurer l'existence d'une femme que j'avais indignement trompée.

LUCY.

Mon ami, as-tu donc oublié nos conventions? Quand tu vins me retrouver à Londres, essuyer mes larmes; quand tu me dis que tu avais échappé, par une année d'exil, à une condamnation, hélas! trop rigoureuse pour une faute que l'amour t'avait fait commettre, tu me promis de ne plus jamais parler de ces funestes événemens.

WALTON.

N'en plus parler, soit! mais m'en souvenir toujours!... toujours pour admirer ta résignation dans notre affreuse position. Toi, élevée dans le luxe, négligeant ces arts d'agrément qui te charmaient, pour te donner aux soins journaliers du ménage: apprenant cette sévère économie, source de toute prospérité; m'aidant de tes conseils, partageant mes travaux; et tu n'avais à expier d'autre faute que celle de m'avoir aimé!

LUCY.

Encore! Mon amour n'explique-t-il pas tous mes sacrifices? Mais pourquoi te complaire dans ces

idées affligeantes, quand tout se réunit pour te les faire oublier?... Chaque jour tes opérations s'étendent, ton crédit s'accroît; tu jouis de l'estime et de la confiance générales.

WALTON.

Oui, sans doute... (*A part.*) Mais si l'on savait!...

SCÈNE III.

Les Mêmes, AUBREY.

AUBREY, *du fond.*

Bonjour, mes amis!

WALTON.

Bonjour, monsieur Aubrey.

LUCY.

Venez à mon secours, monsieur.

AUBREY.

Est-ce qu'il y aurait de la brouille dans le ménage?

LUCY.

Oh! non: quand on s'aime bien, on est toujours d'accord.

AUBREY.

Le commerce ne va-t-il pas?

WALTON.

Chaque jour notre clientelle augmente.

AUBREY.

Eh bien! qu'est-ce donc qui vous tourmente?

WALTON.

Le souvenir d'une faute...

AUBREY, *gravement.*

Mon ami, vous la rappeler pour vous encourager à persévérer dans la bonne voie, pour être plus indulgent envers les autres, et plus sévère envers vous-même, c'est bien... mais vous en faire un sujet de chagrin perpétuel, c'est une faiblesse... Allez dans le monde, et demandez: « Qui de vous n'a pas éprouvé une tentation fatale? n'a pas chancelé sur la route de l'honneur?» S'ils sont vrais, presque tous avoueront qu'un jour, un instant, sans un événement, sans la voix d'un ami, ils auraient succombé!... Loin de vous affliger d'être tombé, réjouissez-vous d'avoir eu la force de remonter si haut! Quels torts n'effacerait pas une conduite aussi honorable que la vôtre depuis trois ans?

WALTON.

Ah! monsieur, c'est à vous que je dois d'avoir pu sortir de l'abîme où j'étais.

AUBREY.

Ma foi, quand je vous ai retrouvé à Londres, sans ressources, réduit au désespoir, avec cette pauvre petite femme, qui aimait mieux partager votre misère que d'implorer la pitié de ses orgueilleux parens, j'ai été touché de votre sort! Que diable! je vous aimais tous deux, moi; j'avais été témoin de votre mariage, et quoiqu'il m'en eût coûté quelques dentelles, ce souvenir-là vivait dans mon cœur... Vous aviez été faible plutôt que coupable; d'ailleurs, plus heureux que les misérables qui vous avaient entraîné, vous aviez échappé au châtiment que je leur ai vu subir sans honte et sans repentir... Tout était encore réparable, et j'aurais refusé de vous servir, de vous sauver quand je le pouvais! j'aurais été un méchant.

LUCY.

Et vous l'avez fait avez tant de noblesse!

AUBREY.

Le beau mérite! Les choses se sont arrangées tout naturellement: un de mes amis, Français d'origine, mais d'une famille expatriée depuis la révocation de l'édit de Nantes, venait de mourir entre mes bras; il n'avait point de parens; ses papiers étaient à ma disposition, je vous les ai donnés; et le proscrit Walton est devenu le négociant Jacquemin.

WALTON.

Vous ne parlez pas de l'argent que vous m'avez prêté sans aucune garantie.

AUBREY, *avec un peu d'impatience.*

Ne fallait-il pas que vous pussiez vivre? Un fonds de marchand tailleur se trouvait à vendre... Achetez ça, vous ai-je dit. Vous ne savez pas l'état? vous aurez de bons ouvriers... Voici douze cents livres sterling... Vous avez suivi mes conseils, accepté mon argent, et aujourd'hui vous prospérez. J'ai cru à votre probité, moi! vous voyez bien que je n'ai pas eu tort, puisqu'au bout de trois ans vous m'avez remboursé ma somme, intérêt et capital, jusqu'au dernier shelling; car c'est aujourd'hui la dernière échéance, n'est-ce pas?

LUCY.

Oui, monsieur Aubrey.

AUBREY.

Ça ne vous gêne pas?

WALTON.

Votre argent est tout prêt.

AUBREY.

Tant mieux! tant mieux! l'ordre est la première vertu d'un négociant; c'est la sauve-garde de la probité!... Mais c'est assez parler d'affaires... Je vous dirai une nouvelle: j'ai acheté une maison de campagne.

LUCY.

Ah!

AUBREY.

Dame! je suis riche; vous m'avez porté bonheur, tout m'a réussi; je m'arrondis tous les jours. Je veux que vous veniez demain dîner à Richmond, pour voir mon acquisition... C'est dit, mistress Jacquemin?

LUCY.

Volontiers.

AUBREY.

Moi, je pars ce soir, après mes affaires, pour préparer votre réception.

WALTON.

Des apprêts pour nous! J'espère que vous ne ferez pas de cérémonie.

AUBREY.

Pour vous! je vous aime bien trop pour cela. acquemin! mon argent, que j'aille à la Bourse.

WALTON.

Cent livres sterling. Voilà votre somme: quatre-vingts livres en billets, le reste en argent.

AUBREY.

Je ne prends que les billets; je viendrai chercher le reste ce soir, en partant. Sans adieu... Au revoir, mistress.

Il sort.

SCÈNE IV.

WALTON, LUCY.

LUCY.

Eh bien! mon ami, les consolations franches de cet honnête homme ont-elles ramené le calme dans ton âme?

WALTON.

Oui, chère Lucy; je ne veux plus m'occuper que du soin de te rendre heureuse.

LUCY.

Cesse de t'inquiéter, sois content, et je n'ai plus rien à désirer.

WALTON.

Bientôt peut-être je pourrai bannir tout souci; je ne demande au ciel que deux années encore de succès... Alors, maître d'une petite fortune...

LUCY, *vivement.*

Nous quitterons Londres! nous irons vivre dans quelque comté éloigné.

WALTON.

Nous jouirons du fruit de notre travail.

LUCY.

Nous oublierons sans regrets un monde qui ne pardonne pas.

WALTON.

Nous serons nous-mêmes oubliés... cet espoir me rend tout mon courage... Oui, je ne t'attristerai plus de mes chagrins... Le but se rapproche chaque jour, et j'ose espérer que nous l'atteindrons!... Adieu, Lucy; je vais dans la Cité, chez mes marchands, voir des étoffes nouvelles.

LUCY.

Tu reviendras bientôt?

WALTON, *l'embrassant.*

Oui, bientôt.

Il sort.

SCÈNE V.

LUCY, *seule.*

Il sort, et me laisse plus tourmentée encore de son absence... Aussitôt qu'il s'éloigne, l'idée des dangers auxquels il est exposé vient m'assaillir... Je le vois reconnu... poursuivi... livré... Il croit toujours que je n'ai pas appris sa condamnation... J'ai dû lui laisser cette erreur. Pourquoi augmenter ses chagrins? il se trouverait humilié devant moi. Jamais il ne saura que j'ai pénétré ce mystère.

SCÈNE VI.

LUCY, WALTON.

Il entre précipitamment.

LUCY.

Te voilà! Que t'est-il arrivé?

WALTON.

Rien; j'avais oublié de prendre quelque chose... des échantillons.

LUCY.

Aurais-tu quelques craintes?

WALTON.

Aucune. Va au comptoir.

LUCY.

Le commis y est.

WALTON, *vivement.*

Va, te dis-je... Il peut venir du monde... va.

LUCY, *étonnée.*

Oui, mon ami. (*A part.*) Quel trouble! quelle agitation!

Elle sort. Walton va vivement fermer la porte du fond, tirer les verroux. Il ouvre ensuite la porte à droite.

SCÈNE VII.

WALTON, JAMES, WILFRID.

Tous deux ont un aspect effrayant.

WALTON.

Entrez.

WILFRID.

C'est ici?

JAMES.

Elle n'est pas mal, ta cassine

WILFRID.

Oui, c'est gentil. Je suis fâché seulement que tu te sois fait marchand. Mademoiselle Lucy de Kilbrin n'était pas faite pour un boutiquier.

JAMES.

C'te bêtise! Si le boutiquier a des espèces, ça ne vaut-il pas mieux qu'un chevalier comme toi, gueux et voleur maladroit?

WILFRID, *d'un ton de maître.*

James!

JAMES.

Allons, tais-toi; le maître de la maison veut parler.

WALTON.

Que me voulez-vous? qui vous amène ici?

JAMES.

C'est juste, faut lui dire... Parle, Wilfrid.

WILFRID.

Nous avons suivi ton exemple, mon cher beau-frère, nous avons rompu notre ban. Bref, nous sommes libres; mais sans argent et sans domi-

cile; il serait difficile d'en trouver sur notre physique. Par bonheur, en battant le pavé, nous sommes passés dans Pall-Mall, nous t'avons aperçu dans cette boutique, nous avons appris que tu en étais le bourgeois, et ça nous a fait plaisir, parce que nous savons bien que tu n'abandonneras pas des amis dans la débine.

JAMES.

Voilà!

WALTON.

Pourquoi êtes-vous venus jusqu'ici? Il fallait envoyer; j'aurais été vous trouver.

JAMES.

Où?... dans la rue? c'était là notre hôtel; nous sommes bien mieux ici.

Il s'assied.

WALTON.

Je tremble qu'on ne vous ait vus entrer.

WILFRID.

Au fait, il nous faut de l'argent; tu en as, donnes-en.

WALTON.

Je suis prêt à faire pour vous tout ce que je pourrai... mais mes moyens sont bornés... Vous n'espérez pas sans doute rester chez moi dans l'oisiveté?

JAMES.

Oh! non; nous allons nous orienter, et puis nous nous mettrons à la besogne.

WALTON.

Est-ce donc pour cela que vous avez brisé vos fers, et vous inspirent-ils si peu de craintes que vous cherchiez sitôt à les reprendre? Croyez-moi, faites-vous oublier, en vous livrant à quelque travail honnête qui assure votre existence.

JAMES.

Pas mal, le sermon, pas mal! mais, vois-tu, comme dit c' t' autre, nous avons plus besoin d'argent que d'avis.

WILFRID.

Et puis tu nous parles d'un état, d'un métier, ça ne nous convient pas, ça. Toi, à la bonne heure, tu as été élevé pour le travail; mais moi...

JAMES.

C'est juste, ça dépend des habitudes. Moi, qui étais laquais, je ne sais rien faire; et lui, qui était mon maître, il n'en sait pas plus.

WALTON.

Songez-y, l'on doit être sur vos traces. Si vous recommencez votre honteux métier, vous serez bientôt découverts; et moi-même, moi, qui, depuis trois ans, ai su échapper à toutes les recherches, vous me perdez avec vous, vous ruinez cet établissement qui me met à même de vous être utile.

JAMES.

Eh bien! tu viendras voler avec nous.

WALTON, *à part.*

Les misérables! (*Haut.*) J'espère que, réfléchissant mieux à vos intérêts, vous changerez d'avis. Dans tous les cas, je ne puis vous garder ici.

WILFRID.

Comment! tu nous refuses?

WALTON.

Écoutez-moi : voici quarante shellings...

JAMES, *les prenant.*

Ce n'est pas trop.

WALTON.

Je vais vous donner des vêtemens.

WILFRID.

Ça ne fera pas mal; notre négligé n'est pas trop décent. On nous prendrait difficilement pour des dandys.

WALTON.

Enfin, je vais vous louer une chambre garnie dans le voisinage.

WILFRID.

A la bonne heure! voilà parler, ça!

WALTON.

J'irai vous voir, m'informer de vos besoins; mais j'exige que vous vous absteniez de paraître ici.

WILFRID.

Eh bien! c'est dit; on s'en abstiendra.

JAMES.

Oui, l'on s'en abstiendra, puisque ça déplaît à mylord.

WILFRID, *qui regarde au fond.*

Eh! mais... Regarde donc, Walton.

WALTON.

Ne prononce jamais ce nom; on m'appelle Jacquemin.

WILFRID.

Walton ou Jacquemin, regarde.

WALTON.

Ciel! un constable! Malheureux! vous m'avez perdu!

JAMES.

Diable! ce serait vexant de retourner si vite en cage.

WALTON.

Rentrez dans cette chambre, elle donne sur l'allée. Si vous entendez, à la conversation, qu'il y ait le moindre danger, fuyez... Ah! prenez ces habits, ils serviront à vous déguiser. (*Ils entrent dans la chambre.*) Pour moi, j'aime mieux être pris ici que de me sauver en pareille compagnie On frappe, ouvrons.

SCÈNE VIII.

WALTON, LUCY, UN CONSTABLE.

LUCY.

Mon ami, c'est un constable.

WALTON.

Que veut-il?

LE CONSTABLE.

Monsieur Jacquemin, c'est une sommation du shérif...

WALTON.

Pour moi?

LE CONSTABLE.

Oui, monsieur Jacquemin; vous êtes juré le mois prochain aux assises de Westminster.

WALTON, *à part.*

Juré, moi! (*Haut.*) Je vous remercie.

LE CONSTABLE.

Vous allez me signer le reçu. (*Tandis que Walton signe.*) On dit que les assises seront bien intéressantes! Il y a de fameux criminels, des voleurs, des condamnés évadés... Et puis, ce qui est le plus drôle, le guichetier de Newgate, monsieur Bulldog...

LUCY.

Et pourquoi donc?

LE CONSTABLE.

Un brave homme, dans le fond; mais, au fait, c'est juste : depuis quatre ans, voilà trois prisonniers qu'il laisse échapper.

WALTON, *à part.*

Le malheureux!

LE CONSTABLE.

D'abord, le nommé Walton... (*Walton regarde sa femme, qui baisse les yeux.*) On n'avait rien dit; mais il y a un mois, James et Wilfrid, deux autres coquins de la même bande, c'était trop fort! Aussi, vous allez le juger. (*Prenant le reçu signé par Walton.*) Merci, monsieur Jacquemin. Votre serviteur, ainsi qu'à mistress.

Il sort.

SCÈNE IX.

WALTON, LUCY.

WALTON.

Moi, juré!... Lucy, tu l'as entendu?

LUCY.

Mon ami, calme-toi.

WALTON.

Il faut que tu connaisses enfin le fatal secret qui m'oppresse; il faut que tu saches...

LUCY.

Silence, mon ami, silence!

WALTON.

Tu vas me maudire, me détester...

LUCY.

Je t'en supplie!...

WALTON.

Si tu l'ordonnes, je te fuirai; mais je n'aurai pas à me reprocher de te tromper plus long-temps. (*Il se jette à ses pieds.*) Chère Lucy!...

LUCY, *lui mettant la main sur la bouche.*

Tais-toi! tais-toi! je sais tout, oui, tout! et ta Lucie t'aime toujours; tes fautes ou tes malheurs n'ont jamais altéré sa tendresse.

WALTON.

Tu avais appris?...

LUCY.

Avant que tu ne vinsses me rejoindre à Londres.

WALTON.

Et tu n'as pas repoussé l'homme flétri?.

LUCY.

Je t'aimais, le ciel avait béni notre union, j'étais ton épouse! partager ton sort quel qu'il fût était mon devoir et mon bonheur.

WALTON.

Tant de générosité m'accable! Me suivre sans reproches, sans murmurer, moi qui t'avais entraînée dans l'abîme! Et aujourd'hui que vas-tu devenir? car ces maux auxquels nous croyons avoir échappé, ils ne sont pas finis. Ces efforts pour effacer ma conduite passée ne me seront pas comptés. Ce repos que j'ambitionnais m'est refusé; je vais voir de nouveau mon existence menacée partout et toujours jusqu'à ce que j'aie repris ces fers honteux que j'ai brisés avec tant de joie.

LUCY.

Ah! mon ami, est-il possible que de si grands malheurs nous attendent?

WALTON.

Et pourtant je veux être honnête homme, je le veux du fond de mon cœur. Depuis trois ans, toutes les actions, toutes les pensées de ma vie sont là pour l'attester, et je ne le puis, je ne le pourrai jamais!

LUCY.

Mais non; tu t'exagères le danger.

WALTON.

Écoute. Mon secret ne m'appartient plus.

LUCY.

Serais-tu découvert?

WALTON.

J'ai entendu retentir à mon oreille cette langue horrible des prisons que je m'étais efforcé d'oublier. J'ai revu des compagnons de mon supplice, ceux à qui nous devons déjà tous nos malheurs.

LUCY.

Wilfrid?

WALTON.

Et son valet James... ils sont ici... échappés de Newgate... En échange des fers qu'ils y ont laissés, ils ont rapporté tous les vices dont on se fait gloire dans ce hideux séjour. Maintenant, ma liberté, ma fortune, mon crédit, l'estime du monde, tout ce que j'ai amassé avec tant d'efforts, leur appartient : je suis à eux corps et biens. Si je les vois, ils m'entraînent dans leur ruine; si je les fuis, ils me trahissent.

LUCY.

Peut-être, mon ami, trouveras-tu moyen de les éloigner... Ils n'ont, sans doute, pas été vus... Je leur parlerai, moi.

WALTON.

T'exposer à leurs regards effrontés, peut-être à leurs outrages! Non, je ne le souffrirai pas.

LUCY.

Wilfrid est mon frère.

WALTON.

Est-il donc encore quelque nom, quelque sentiment sacré pour lui?

LUCY.

Ma voix, je l'espère, aura plus d'empire que la

tienne. Laisse-moi tenter cette démarche... (*Walton paraît résister*) je t'en prie !

WALTON, *après un moment d'hésitation.*

Eh bien! donc, vois-les. Ils sont là.

LUCY, *avec effroi.*

Dans cette chambre?

WALTON.

J'ai promis de louer un logement pour eux; je vais ici près, dans la rue voisine. Pendant ce temps, tâche de leur persuader de quitter Londres; s'ils y consentent, aucun sacrifice ne me coûtera.

LUCY.

Sois tranquille; j'emploierai tout, larmes, prières...

WALTON.

Puisses-tu réussir!

Il sort.

SCÈNE X.

LUCY, *seule.*

Hélas! je veux lui donner un espoir que je n'ai pas moi-même. Wilfrid sera sourd à mes prières, s'il trouve le moindre intérêt dans sa résistance. N'importe, voyons-les... Ils sont là... Me trouver seule avec ces êtres dégradés, leur parler sans mépris, leur cacher mon effroi... le pourrai-je? Il faut sauver mon mari. Voyons... (*Elle ouvre la porte de la chambre.*) Eh bien! personne!... non, personne!... Que sont-ils devenus? (*Elle referme la porte.*) Je respire! je suis soulagée d'un poids énorme.

SCÈNE XI.

LUCY, WALTON.

WALTON.

J'ai trouvé ce qu'il me fallait dans la maison garnie à côté. Grâce à la considération dont je jouis, on n'a fait aucune difficulté. Mais recommander de pareilles gens! à quoi ne suis-je pas exposé?

LUCY.

Console-toi, ils sont partis.

WALTON.

Partis!

LUCY.

Oui; lorsque j'ai ouvert la chambre, ils n'y étaient plus.

WALTON.

Tu ne les as pas vus?

LUCY.

Non.

WALTON.

Que veut dire cette prompte retraite?

LUCY.

Peut-être la vue de ce constable les a-t-elle mis en fuite.

WALTON.

Maintenant, je crains presque autant leur absence que leur présence.

La porte s'ouvre.

SCÈNE XII.

WALTON, LUCY, WILFRID, JAMES.

James et Wilfrid ont endossé les vêtemens que leur a donnés Walton à la scène VII. Wilfrid porte une très-longue redingote, James un habit de chasse très-court

JAMES.

Entre, chevalier; n'y a pas de danger.

WALTON.

Les voici!

LUCY, *se serrant près de Walton.*

Ah! je tremble!

WILFRID.

Eh! nous sommes en famille, c'est miss Kilbrin, si je ne me trompe. Dieu me damne! je suis charmé de vous revoir, mon aimable amie. (*Il lui baise la main.*) D'honneur, vous êtes encore embellie; le petit chapeau vous sied à ravir; c'est pourtant dommage d'ensevelir tant d'attraits dans un comptoir de Pall-Mall. Vous étiez faite pour orner un palais, ou tout au moins un hôtel. Au reste, je voulais vous donner un marquis, moi; ce n'est pas ma faute si ce pauvre Walton n'est qu'un industriel.

WALTON, *à part.*

L'infâme! comme il se rit de nos douleurs!

WILFRID.

Quant à moi, vous devez me trouver un peu changé, pas vrai? Que voulez-vous! les chagrins, les soucis, les travaux...

JAMES.

Forcés!...

WILFRID.

J'étais comme le Maure de Venise :

Versant des larmes plus que les palmiers d'Asie
De leurs flancs parfumés ne versent d'ambroisie!

Parole d'honneur!

JAMES.

Allons, allons, laisse là ton bagoût d'homme comme il faut, ça jure avec ton visage. Occupons-nous de choses plus substantielles. (*A Lucy.*) La petite mère!

LUCY, *se reculant.*

Monsieur...

JAMES.

Vous m'avez l'air d'une bonne femme de ménage; il doit y avoir quelque chose dans votre garde-manger; allez nous chercher ça... parce que depuis hier soir nous n'avons rien pris.

WILFRID, *ricanant.*

Oh! rien pris!

JAMES.

Tais-toi, mauvais plaisant! C'est dit, pas vrai, mon ange? vous allez nous chercher ça. Un beef,

steach, un pudding, et quelques pots d'ale ou de porter, la moindre chose; et pour vous payer de votre peine, avec la permission du bourgeois, je vais vous embrasser.

LUCY, *jette un cri.*

Ah!

WALTON, *arrêtant James.*

James!

JAMES.

Eh bien! quoi? Vous avez l'air bien dédaigneux, parce que nous sortons de prison... N'y a pas d'affront... faut pas tant faire la mijaurée; vot' mari est logé à la même enseigne.

Lucy sort par la porte à gauche.

SCÈNE XIII.

WALTON, JAMES, WILFRID.

WILFRID.

Maintenant parlons sérieusement.

James et Wilfrid vident leurs poches sur le bureau, et tirent deux montres avec des chaînes et de l'argenterie.

JAMES.

Vingt guinées tout ça! c'est pas cher.

WALTON, *avec effroi.*

D'où viennent ces bijoux? cette argenterie?

JAMES.

D' chez le voisin.

WILFRID.

Tu nous avais plantés là; nous nous ennuyions; nous sommes montés dans la maison à l'hasard; au deuxième, la clef était sur la porte...

JAMES.

Et voilà!

WALTON.

Dans cette maison?

JAMES.

Vingt guinées les deux coucous, les chaînes et l'argenterie.

WALTON.

Malheureux! ce que je craignais est donc arrivé! me voilà perdu, perdu à jamais.

WILFRID.

D tout! tu ne comprends pas la chose: c'est tout-à-fait dans ton intérêt que nous avons agi; tu ne paraissais pas te soucier beaucoup de notre connaissance, et, s'il faut te l'avouer, j'ai été un peu choqué de ton accueil, après le service que nous t'avons rendu... Mais passons... au moyen de ces vingt guinées, nous te débarrassons de nous, nous quittons Londres, nous allons à Liverpool; nous nous embarquons, et vogue la galère.

JAMES.

Oui; nous exercerons sur le continent.

WALTON.

Mais pourquoi voler? Si vous m'aviez communiqué ce projet, je vous aurais donné cette somme dans quelques jours.

WILFRID.

Fi donc! je suis trop délicat pour accepter... Allons, vingt guinées.

WALTON.

Mais je ne les ai pas à présent. L'argent que j'ai doit être employé à solder un billet.

WILFRID.

Fais attendre les autres.

WALTON.

Je ne puis.

JAMES.

Va fondre la cloche.

WALTON.

Moi, vendre ces objets!

WILFRID.

Et si l'on veut savoir... tu leur battras un quart. Au reste, ce n'est pas notre affaire; vingt guinées à l'instant, ou nous t'envoyons des chalands de la police.

WALTON.

Vous iriez me dénoncer?

JAMES.

Pourquoi pas? nous ne risquons rien.

WILFRID.

Tu entends ce que parler veut dire. Allons, vite, et qu'il n'en soit plus question.

WALTON *va à son bureau, serre les bijoux, et donne l'argent.*

Voilà vingt guinées... je suis recéleur!... Je rendrai ces objet; mais par quels moyens, sans me compromettre?

Il revient à James, qui compte l'argent.

JAMES.

Le compte y est.

WILFRID.

Veux-tu un reçu?

WALTON.

Vous partirez, vous me le promettez?

WILFRID.

Après le dîner, nous verrons ça. Tiens, justement ta femme vient nous annoncer qu'il est prêt.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LUCY.

LUCY, *leur indiquant la chambre à gauche.*

Si vous voulez entrer, vous trouverez ce que vous avez demandé.

JAMES, *en entrant, à Walton.*

Ah çà! pas d'indiscrétion, surtout; ne va pas jaser.

WILFRID, *de même.*

Nous sommes là, nous t'entendrons; songes y. (*A Lucy.*) Mille remerciemens de votre aimable attention.

Ils entrent.

SCÈNE XV.

LUCY, WALTON.

LUCY.

Eh bien! espères-tu les décider à partir?

WALTON.

Oui, j'en ai obtenu la promesse.

LUCY.

Tu dois être plus tranquille... Monsieur Aubrey est dans la boutique; je vais le faire entrer.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, AUBREY.

AUBREY.

Toujours occupé, toujours à ses affaires! je suis sûr que vous venez encore d'en terminer quelque bonne... hein?... Ah! pardon, c'est peut-être un secret...

WALTON.

Non, mon ami; excusez si je parais préoccupé.

AUBREY.

Si j'excuse!... On n'a pas toujours le temps de rire, dans le commerce... Ah çà! pour vous débarrasser de moi, donnez-moi mon appoint, et je m'en vais.

LUCY, *allant au bureau.*

Il est dans ce tiroir.

WALTON, *retirant vivement la clef.*

Non!

LUCY, *étonnée.*

Comment!

WALTON.

Monsieur Aubrey, vous ne m'en voudrez pas; j'ai été obligé d'en disposer.

AUBREY.

Vous en vouloir! ma foi, non... Quelque acquisition au comptant? une bonne occasion? vous avez bien fait de la saisir.

LUCY.

Qu'est-ce donc?

WALTON.

Tu le sauras.

AUBREY.

Je suis contrarié seulement de n'avoir pas été prévenu; comptant là-dessus, je n'ai pas pris assez d'argent, il faut que je retourne chez moi, que j'envoie chercher mon caissier...

WALTON.

Combien je suis fâché de vous causer ce dérangement!

AUBREY.

Ah! il n'est pas grand... Et, tenez, en y réfléchissant bien, ce n'est pas un mal... Ma maison est seule; on peut savoir que j'ai reçu un remboursement considérable, qu'il est dans ma caisse; ce n'est pas prudent... Maintenant je ne partirai que tard, sur les dix heures... Adieu, mes amis... Je compte toujours sur vous pour demain.

LUCY.

Adieu, monsieur Aubrey.

AUBREY, *en sortant, bas à Lucy.*

Qu'est-ce qu'il a donc aujourd'hui?

LUCY.

Vous le savez, toujours ces souvenirs...

AUBREY.

Demain, nous le distrairons... Venez de bonne heure.

Il sort; Lucy le reconduit.

SCÈNE XVII.

WALTON, JAMES, WILFRID.

Ils sortent aussitôt après le départ d'Aubrey. La nuit a commencé à la fin de la scène précédente.

JAMES.

C'est-il heureux que nous soyons entrés là!

WILFRID.

C'est un coup du ciel!

WALTON.

Voilà la nuit, êtes-vous décidés à partir?

WILFRID.

Du tout; nous ne partons plus.

WALTON.

Mais vous m'aviez promis...

JAMES.

Oui, nous t'avions promis; mais il retourne d'une autre couleur, et notre jeu est changé.

WILFRID.

Il est riche, le bourgeois qui sort d'ici?

WALTON.

Mais oui... monsieur Aubrey...

WILFRID.

Tiens, c'est Aubrey? Comme ça se rencontre! une ancienne connaissance.

JAMES.

Une pratique!... (*A Walton.*) Tu connais sa maison?

WALTON, *les regardant.*

Mais... je ne sais...

WILFRID.

Allons, tu la connais; tu vas nous y conduire.

WALTON.

O ciel! je crains de vous comprendre.

JAMES.

C'est ça... Nous voulons visiter sa caisse.

WALTON.

Et vous comptez sur moi?

WILFRID.

Sur mon âme, tu devrais nous remercier de t'avoir admis en tiers.

WALTON.

Ne l'espérez pas; jamais, non jamais!

WILFRID.

Ne te prononce donc pas comme ça.

WALTON.

Mon bienfaiteur, mon ami...

JAMES.

N'y a pas d'amis... en affaires comme en affaires.

WILFRID.

Penses-y bien : nous avons besoin de toi pour réussir; nous sommes bien armés, bien décidés à ne rien ménager; moi surtout, pour ne pas man-

quer une occasion qui peut me mettre à même de me retirer des affaires, et de vivre suivant mon rang et ma naissance.

WALTON.

Je vous en supplie, renoncez à ce dessein; tout ce que j'ai, tout ce que je possède au monde est à vous, prenez.

WILFRID.

Laisse donc; belle drogue! des marchandises, des effets...

JAMES.

Tandis que là-bas, de l'argent...

WILFRID.

De l'or, des billets pour quelques cent mille livres... Tu n'es pas raisonnable.

WALTON.

Mais il vous sera impossible...

JAMES.

Nous avons des outils.

WALTON.

Wilfrid, oublies-tu que c'est à toi que je dois tous mes malheurs? veux-tu y mettre le comble, achever de me rendre infâme?... Je ne puis vous donner d'argent à présent; mais voulez-vous des billets? je vais m'engager pour telle somme que vous voudrez : mille... quinze cents guinées... c'est tout mon avoir... mais renoncez à ce crime.

WILFRID.

James, qu'en dis-tu?

WALTON, *à genoux.*

Ah! James, je te le demande à genoux.

JAMES, *après un moment de silence.*

Non; tu ne peux nous donner assez; et puis des billets... ce n'est pas sûr... tu n'as qu'à faire banqueroute; je n'aime pas les opérations hasardeuses... Non, marchons...

WALTON, *se relevant.*

Je ne vous conduirai pas.

WILFRID.

Eh bien! c'est un homme que tout Londres doit connaître, cet Aubrey; le premier venu nous indiquera sa demeure. (*Ils font quelques pas vers la porte, Walton court vers eux comme pour les retenir; Wilfrid le ramène en scène.*) Mais prends-y garde, un mot de nous, et tu es perdu. (*Montrant le bureau.*) Là sont des objets volés... Déjà condamné, évadé, recéleur, récidive!...

WALTON.

Ah! ma tête s'égare! Ma femme, ma pauvre Lucy!

WILFRID.

Du courage, de la résolution; et tu reviendras à ton ménage, à tes affaires, tranquille, riche, considéré.

JAMES.

Partons!

Il vont l'entraîner, Lucy paraît.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, LUCY.

LUCY.

Où allez-vous?

JAMES, *à Walton.*

Silence! (*Haut.*) Il nous conduit à la chambre qu'il a louée pour nous.

LUCY.

Ah!

WILFRID.

Bonsoir, belle dame!

LUCY.

Et tu sors sans me dire adieu?

JAMES.

Dis-lui donc adieu, à cette pauvre petite femme; embrasse-la. (*Bas.*) Pas un mot!

WALTON, *embrassant Lucy, bas.*

Un vol! Suis-nous. (*Haut.*) Adieu!

JAMES.

Allons, as-tu fini? Tu auras le temps ce soir. Adieu!

Ils l'entraînent par la chambre à droite.

LUCY *reste un moment stupéfaite en les regardant sortir. — Peu à peu elle revient à elle.*

L'ai-je bien compris?... O ciel! un vol!... Ah! quelle horreur!

Elle tombe évanouie sur un fauteuil.

ACTE QUATRIEME.

Un carrefour dans le quartier de Cheapside, à Londres. — Au fond, les murs d'un jardin s'avançant en angle tronqué; ils se prolongent à droite et à gauche, de manière à laisser voir une grande étendue des rues qu'ils bordent. — Vers le milieu du mur de droite, une grande porte cochère. — Le long du mur de gauche, un banc de pierre. — Au travers des arbres qui s'élèvent de l'intérieur, on aperçoit une belle maison. — Sur l'angle tronqué, qui fait face au public, des affiches de spectacles. Elles portent : *Roméo, Macbeth, Hamlet, Othello, le Roi Léar.* — Aux deux premiers plans, à gauche, une taverne portant cette inscription : *Taverne des Bons Enfans.* C'est un pavillon élevé de quelques marches, et qui s'avance en saillie sur la rue. — Une fenêtre au rez-de-chaussée de niveau avec la porte d'entrée, mais en face du public. — Sous cette fenêtre, un soupirail. — Au premier étage, large fenêtre en face du public ; une autre, en retour, au-dessus de la porte d'entrée. — Aux autres plans, maisons bourgeoises, qui bordent la rue du côté opposé au mur. — A droite, une boutique de mercière ; une montre, dans laquelle on doit voir des objets de mode ; puis la porte d'entrée. — A côté, une porte d'allée. — Au premier étage, trois fenêtres. — Plus loin, une rue qui vient aboutir à celle formée par le coin du mur de droite. — Ensuite la boutique d'un épicier, sa montre et ses attributs, des tonneaux, des caisses, etc. — Au-dessus, des fenêtres. — Cette maison doit se trouver vis-à-vis de la porte cochère. — Des bornes supportant des réverbères sont de distance en distance dans les rues. — Il doit s'en trouver une près de la mercière. — Il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARLOW, UN WATCHMAN.

Marlow est couché à terre, la tête appuyée sur son mannequin, sous la fenêtre de la taverne. Il dort.

UN WATCHMAN *paraît au bout de la rue de droite et crie :*

Il est huit heures!

Le Watchmann continue sa ronde et disparaît. Le cri se répète au loin.

MARLOW, *s'éveillant.*

Maudits watchmen!... Quel beau rêve je faisais! J'étais pourtant propriétaire de cette maison... assis sur un bon sofa, devant moi un souper délicieux. Ah! et au lieu de ça... Maudits watchmen! La hotte, le crochet, le pavé! Qu'a-t-il fait plus que moi, ce monsieur Aubrey, pour avoir ce que je rêve? Il a marché, marché, marché... et puis il a vendu, il a acheté, c'est-à-dire qu'il a volé tout doucement, bien peu à la fois ; tandis que moi, hardi coureur, hardi spéculateur... Ah! baste! arrive qui plante! j'aurai mon tour. Courage, Marlow! un mot seulement à la caisse du voisin, et puis, voile au vent! En attendant, voilà la journée des autres qui finit, et la mienne qui commence. Comme il est tranquille, ce quartier de Cheapside! Voilà les ouvriers des chantiers et du port qui vont souper à la taverne. (*Des ouvriers traversent la rue pour se rendre à la taverne.*) Ces malins-là vont me gêner dans mon opération. Je ferai peut-être bien, pendant qu'ils vont bouffarder, de pousser une reconnaissance jusqu'à Saint-Paul, ou au pont de Southwarck... Non, toute réflexion faite, il vaut mieux rester là. On ouvre la grande porte. Le cabriolet de monsieur Aubrey s'avance. (*On voit la porte cochère s'ouvrir. — La tête du cheval paraît dans la rue. — Le jockey s'accupe d'ajuster le harnais.*) Il va partir, observons et ne bougeons pas. Qui est-ce qui vient encore? Ah! c'est la petite couturière de là-haut. (*Une jeune fille entre chez la mercière, et en sort, peu après, pour passer dans l'allée.*) Pourvu que son particulier vienne de bonne heure; qu'il n'aille pas faire comme hier, arriver après minuit. (*L'allumeur paraît et allume les réverbères.*) Bonsoir, compère; paies-tu le gin aujourd'hui? Eh bien! t'es bien fier, Bec-à-Mèches! Depuis le gaz, tu n' crains plus que les taches d'huile gâtent ton beau frac. Est-il moulé, ce coco-là! dirait-on pas l'Apollon du Réverbère? C'est dommage qu'il ait le torse dans la jambe. (*L'allumeur s'éloigne.*) Dis donc, hé! tu ne peux plus faire d'économies pour ta salade. Ne me parlez pas de ces lumignons : ça n'est que d'hier, et ça méprise la hotte. On ne sait donc pas d'où ça vient, un chiffon, et où ça va? on ne sait donc pas ce que c'est qu'un chiffonnier? A présent que tout le monde s'affiche, un coup d' crochet déchire une réputation. Et la littérature donc, les spectacles!... A propos, je n'ai pas fait ma recette aujourd'hui. (*Il s'approche des affiches.*) Pas de représentation à bénéfice... C'est dommage, j'aime ça, moi, des affiches d'une longueur... C'est de la marchandise avantageuse. (*Il déchire.*) Eh! allez donc, allez-y donc tous ensemble, comme dit la chanson du chiffonnier.

RONDE.

AIR : *Quand Margoton va seulette.*

PREMIER COUPLET.

J'ai solid'ment d' la pratique;
J'ai pour fournisseurs
D' grands auteurs,
Le romantiqu', le classique
S'embrass'nt dans ma boutique;
On n'y voit qu'ouvrag's nouveaux
En lambeaux.....

Des journaux, des romans, des mémoires, des vaudevilles, des comédies, des mélodrames, des épîtres, des discours de réception à l'académie...

Y a là d' quoi fair', je m'en pique,

Un fort joli fonds
De chiffons.

DEUXIÈME COUPLET.

Mais par un s'cret tout magique
On r'nouvell' tout ça;
Et voilà
Plus d'un ouvrag' magnifique,
Sorti de ma boutique,
Que l' public applaudira
Et lira :

C'est Macbeth, c'est Hamlet, Othello, Roméo rajeunis, raccourcis, rafraîchis, reblanchis...

Tous ces chefs-d'œuvr', je m'en pique,
Étaient dans mon fonds
De chiffons.

SCÈNE II.

MARLOW, WALTON, WILFRID, JAMES.

Ceux-ci s'arrêtent quelque temps au fond, et considèrent la maison d'Aubrey.

WILFRID, *à Walton.*

Queen's-Street, dans Cheapside! ce doit être cette maison, n'est-ce pas?

WALTON.

Oui.

WILFRID.

Comme c'est mesquin, pour un homme aussi riche! Ces bourgeois ont peu de goût! et puis ça craint la dépense. Vivent nous autres, jeunes seigneurs, pour nous faire honneur de notre fortune, quand nous en avons.

MARLOW, *à part.*

Voilà trois lurons qui m'ont l'air bien observateur. Est-ce qu'ils voudraient m'enlever le morceau de la bouche? Attention, Marlow, défends ton écuelle.

WALTON, *à part, pendant que Wilfrid et James examinent la maison d'Aubrey.*

Malheureux! où suis-je entraîné? Quelle sera l'issue de cette entreprise? Si Lucy ne m'avait pas suivi? si elle ne pouvait me rejoindre? Que faire? Aubrey n'est pas encore sorti, voilà son cabriolet. Peut-être un avis secret... Mais par quel moyen?... Ils ont les yeux sur moi... Je ne serai pas libre un moment. (*Apercevant Marlow.*) Dieu! si cet homme pouvait me servir! s'il pouvait me comprendre!

MARLOW, *à part.*

Voilà une figure que j'ai vue quelque part.

WALTON, *à part.*

Il me regarde, il m'examine! O ciel! ces traits... Fatale imagination, quand cesseras-tu de me poursuivre de ces horribles souvenirs? La clarté de ce réverbère m'est odieuse... Je voudrais parler à ce malheureux, mais dans l'ombre.

MARLOW, *à part*

On dirait que cet individu veut me parler... Demi-tour, je n'aime pas les reconnaissances.

Il s'écarte, et fait semblant de travailler au coin de la orne.

WILFRID, *à Walton.*

Eh bien! beau-frère, qu'est-ce que tu rumines donc là?

WALTON.

Je regardais l'enseigne de cette taverne; c'est là que nous allons souper?

WILFRID.

Oui, c'est convenu, c'est toi qui régales. Et bien! rien de plus facile que l'escalade. James vient de faire le plan d'attaque, il est admirable!

JAMES, *s'avançant.*

Il paraît que le rifflard va partir. Dans une heure ou deux nous pourrons nous présenter à sa caisse.

MARLOW, *à part.*

Hein? il y a des ouvriers ici. Garde à nous!

WILFRID.

N'as-tu pas dit dans deux heures? Pourquoi pas plus tôt?

JAMES.

Imbécile! ne faut-il pas attendre que tout le quartier soit endormi?

WALTON, *à part.*

Deux heures! Tâchons de prolonger encore. (*Haut.*) Nous ferons bien d'attendre plus longtemps.

JAMES, *apercevant Marlow.*

Dites donc, les amis, voyez-vous ce sournois-là, dans l'ombre, près du mercier?

WILFRID.

Laisse-le; c'est un chiffonnier.

JAMES.

Chiffonnier tant que tu voudras; je parie qu'il a un œil dans la poche.

Marlow fredonne son refrain.

WALTON.

James a raison; il faut nous débarrasser de cet homme; laissez-moi l'éloigner.

Il va pour rejoindre Marlow.

JAMES, *l'arrêtant.*

Halte-là, marquis, pense à ton souper, va faire mettre la table. (*Bas à Wilfrid.*) Suis-le, ne le perds pas de vue: qu'il ne parle à personne, qu'en ta présence. (*A Walton.*) Je me charge d'embêter le camarade, moi, et de le faire décamper sans trompette.

Walton entre à la taverne, Wilfrid le suit.

SCÈNE III.

JAMES, MARLOW.

JAMES.

Dis donc, Traîne-la-Hotte, il paraît que la borne est plantureuse?

MARLOW.

Ce n'est pas étonnant, entre un épicier et un mercier.

JAMES.

Voilà l'heure de fermer les magasins. Est-ce que tu ne vas pas bientôt détaler?

MARLOW.

Qu'appelles-tu détaler? c'est l'heure de mon négoce.

JAMES.

En effet, les affaires n'iraient pas dans le jour avec un devant de boutique comme le tien.

MARLOW.

Est-ce que tu veux m'insulter?

JAMES.

Je n'aime pas les chiffonniers.

MARLOW.

Ni moi les voleurs.

JAMES.

Si j'étais lord-maire de Londres, je ferais numéroter les chiffonniers.

MARLOW.

Et moi les voleurs.

JAMES, *s'avançant sur lui.*

Hein!

MARLOW, *de même, et lui présentant sa lanterne.*

Hein!

JAMES, *le reconnaissant.*

Marlow.

MARLOW.

La Dentelle!

JAMES.

Toi à Londres?

Ils descendent la scène, et parlent plus bas.

MARLOW.

C'est ma place, et non la tienne; j'ai fini mon temps, moi.

JAMES.

Est-ce que tu travailles pour le recommencer?

MARLOW.

Oui; et tes camarades, c'est-y des ouvriers?

JAMES.

Certes, et des amis : Wilfrid, Walton.

MARLOW.

Bah! le chevalier! Est-ce que tu lui as donné le truque?

JAMES.

Un peu. Quant à l'autre, c'est un capon. Nous le tenons pour l'enfoncer dans l'ouvrage, sans quoi il irait jaser. Mais toi, qu'est-ce que tu fais par ici?

MARLOW.

J'ai affaire à la caisse du bonhomme Aubrey.

JAMES.

Nous aussi. Veux-tu être des nôtres? Quand il y en a pour trois, il y en a pour quatre.

MARLOW.

Je ne dis pas non; faut voir... Qui est-ce qui paie à souper?

JAMES.

Le marquis.

MARLOW.

A-t-il du jaune?

JAMES.

Je t'en réponds. Il nous a lâché ce matin vingt guinées.

MARLOW.

Oui-dà! j'en suis. Avec lui ce soir, contre lui demain, n'est-ce pas?

JAMES.

C'est juste. Viens, que je te présente à la société. Les voici justement.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, WILFRID, WALTON, *sur la porte de la taverne.*

WILFRID.

Allons donc, La Dentelle, on t'attend.

JAMES.

Écoutez, écoutez! (*Ils s'approchent.*) Les amis sont des amis : voilà Marlow.

WALTON *et* WILFRID.

Marlow!

MARLOW.

Présent!

Il leur secoue la main.

WALTON, *à part.*

Quel supplice! Et ma femme qui n'arrive pas!

JAMES.

Il est des nôtres : il doit connaître la maison; il est aussi négociant dans le quartier.

WILFRID.

Bravo! bravo!

La mercière paraît un instant à sa porte, regarde les voleurs, puis ferme son magasin en plaçant des volets. Quelques instans après, l'épicier range ses caisses, ses tonneaux, et ferme aussi sa boutique.

MARLOW.

Écoutez : ne vous montrez pas dans la rue comme ça. Voilà la mercière qui ferme et qui nous regarde. Rentrez : je vous conseille d'attendre que l'épicier ait fermé aussi. Je vais rester à épier le départ d'Aubrey. Ce ne sera pas long. Vite, vite, à la gamelle! Je vous rejoins dans l'instant.

Il les pousse dans la taverne, et reste en fredonnant son refrain.

SCÈNE V.

AUBREY, LUCY, *couverte d'un plaid brun, chapeau de feutre, voile vert,* MARLOW, *sur le devant, puis* WALTON, WILFRID *et* JAMES, *dans la taverne, autour d'une table.*

AUBREY, *dans l'intérieur, appelant.*

Bob!

LUCY, *arrivant par le fond à gauche.*

J'ai tâché de les suivre de loin, mais je les ai perdus de vue. Où suis-je? dans Cheapside; voici la maison de monsieur Aubrey. Quelle affreuse idée! Si c'était chez lui... Ils étaient là quand il a parlé d'un remboursement... de son départ... Plus de doute... Où sont-ils maintenant? (*Les

voleurs se montrent à la fenêtre.) Ah! ce sont eux! Sous ce déguisement Walton me reconnaîtra-t-il? Avant d'agir, je voudrais pourtant savoir quel est son dessein. Comment lui apprendre que je suis là?... Ah! cette ballade que je chantais tantôt.

AUBREY, *sur la porte de sa maison, à son jockey.*

Que vous êtes étourdi! vous avez oublié le panier d'argenterie; vous savez bien que j'ai demain du monde à Richmond.

LUCY.

Monsieur Aubrey! je vais lui parler.

Elle fait quelques pas vers lui.

AUBREY.

Allez, je garderai le cabriolet.

MARLOW, *s'avançant.*

Not' maître, voulez-vous que je tienne le cheval?

AUBREY.

Volontiers.

LUCY, *s'arrêtant.*

Mais si cet homme était du complot? Et Walton, comment l'arracher de leurs mains? Essayons de les avertir tous les deux.

Elle va se placer près de la porte du mercier, et, son voile baissé, chante.

BALLADE DU IIIe ACTE.

DEUXIÈME COUPLET.

Éteignez le feu, les lumières,
L'incendie est un grand fléau;
Il détruit des villes entières;
C'est un effroyable tableau.
Il est dix heures!
Dormez en paix
Dans vos demeures,
Marchands anglais;
Le bon watchman ne dort jamais.

AUBREY, *s'approchant.*

Diable! voilà une artiste qui commence un peu tard sa recette! Au fait, il y a du monde à la taverne, les ouvriers sont généreux le samedi.

WALTON, *mettant la tête en dehors.*

C'est elle! (*En dedans.*) Garçon, de quoi écrire?

LUCY.

Il m'a reconnue!

JAMES.

Qu'est-ce que tu veux faire?

WALTON.

La carte.

WILFRID.

Il a raison; à lui l'honneur, puisque c'est lui qui paie, et fais bien les choses. Un dîner d'éligible!

Ritournelle du troisième couplet.

JAMES.

Paix donc, bavard, écoute la musique.

WILFRID.

Ah! la musique! je l'aime à la fureur! je suis un dilettante.

Ils se tiennent tous deux à la fenêtre; pendant ce temps on voit Walton qui écrit. Aubrey s'est rapproché de Lucy, et fouille dans sa bourse pour lui donner une pièce de monnaie. En chantant le troisième couplet, Lucy cherche, par quelques signes, à attirer son attention sur la fenêtre.

TROISIÈME COUPLET.

LUCY, *mystérieusement.*

Vois dans cette taverne sombre
Ces voleurs qui guettent ton or;
Ils sont armés, ils sont en nombre,
N'abandonne pas ton trésor.....
Plus haut.
Bientôt onze heures!
Dormez en paix
Dans vos demeures,
Banquiers anglais;
Le bon watchman ne dort jamais.

AUBREY, *à part.*

Que signifie?... (*Il s'approche de la taverne, et aperçoit les deux voleurs qui se retirent à l'instant.*) Quelles figures atroces! La chanteuse a raison, prenons garde! Il y a quelque projet ici; ne nous éloignons pas: un tour dans le quartier, et rentrons par l'autre rue. (*Son domestique revient.*) Allons, en route, il est plus de dix heures.

Tous deux se dirigent vers la porte cochère. On voit s'éloigner le cabriolet, et Marlow rentre.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, *excepté* AUBREY.

MARLOW, *apercevant Lucy.*

Il est parti!... Qu'est-ce que cette femme?... (*Lucy va commencer un autre couplet. — Marlow l'interrompt.*) Vous vous enrhumez, ma petite mère, et pour rien. Vous voyez bien que personne ne vous écoute.

LUCY, *montrant la taverne.*

On m'a entendu là.

MARLOW.

Eh bien! alors...

Il lui fait signe de partir.

LUCY.

On ne m'a encore rien donné, et j'attends...

MARLOW, *se dirigeant vers la taverne.*

Voyons, qu'on lui donne, et qu'elle se taise.

Il entre.

JAMES, *dans le cabinet; à Walton, qui chiffonne un papier et le met dans sa poche.*

Qu'est-ce que tu fais donc là?

WALTON.

J'ai embrouillé mon compte; je recommence.

LUCY.

M. Aubrey s'éloigne, et cependant il avait paru me comprendre! J'aurais peut-être dû lui parler; mais sous leurs yeux... Ah! dans le trouble où je suis, je ne sais plus ce que je dois faire.

MARLOW, *entrant dans le cabinet au premier.*

Aubrey est parti. Dites-moi, il y a là une femme qui gazouille, ça me chiffonne.

JAMES.

Est-ce que tu ne la connais pas?

MARLOW.

Je ne l'ai jamais vue dans le quartier. Faut se méfier de ça.

WILFRID, *se levant*

Attends, je vais la chasser.

WALTON.

Allons donc, un galant chevalier comme toi! Je vais lui donner la pièce, c'est le plus sûr moyen.

WILFRID.

Est-il calé, ce gaillard-là!

JAMES.

Ne lui donne pas trop, elle soupçonnerait...

WALTON.

Une demi-couronne; tiens, un demi-shelling pour avoir chanté, et deux pour qu'elle s'en aille. (*Lucy s'est approchée.*) Attends, il faut mettre cela dans du papier. (*Il enveloppe rapidement les pièces dans le papier qu'il vient de mettre dans sa poche, et le jette à Lucy.*) Tenez, la belle, et décampez vite; nous n'aimons pas la musique.

Lucy saisit le papier, s'approche vivement du réverbère, pendant que les autres personnages sont attentifs à l'explication que Walton semble donner au garçon, en lui remettant la note du souper.

LUCY, *après avoir lu.*

Je puis le sauver!

Elle sort en courant.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, *excepté* LUCY.

Pendant cette scène, les ouvriers, qui étaient entrés pour souper sortent, et se retirent de différens côtés. On voit quelques bourgeois rentrant chez eux.

WALTON, *la tête à la fenêtre.*

Elle est partie! Puisse-t-elle arriver à temps!

MARLOW, *aux autres.*

Ah çà! puisque nous voilà associés, il faut nous entendre, et nous partager les rôles. Vous croyez, vous autres, que, pour avoir les jaunets, il n'y a qu'à se baisser et en prendre. On voit bien que vous ne connaissez pas les lieux.

JAMES.

Tiens, l'enfonceur! ne dirait-on pas qu'il connaît la maison comme sa hotte!

MARLOW.

Mieux que toi, criquet! Un déluré comme moi, est-ce que tu crois que ça ne fait pas jaser les gens d'un logis?

JAMES.

Et le général Walton, pour qui le prends-tu? lui qui fait des affaires ici, lui qui, toutes les semaines, vient dîner chez Aubrey?

MARLOW.

Ah! c'est différent. (*A Walton.*) Pardon, mon capitaine.

WALTON.

D'abord, la caisse est en lieu bien caché.

WILFRID.

Tu nous y conduiras.

WALTON.

Il y a sans doute un secret à cette caisse?

WILFRID, *montrant un outil.*

Voilà de quoi le faire danser.

MARLOW, *en tirant un autre de sa poche.*

Et voilà pour jouer du violon.

JAMES, *levant son verre.*

Un toast au succès, camarades!

WILFRID, *de même.*

A l'union des bons enfans!

MARLOW, *trinquant avec Walton.*

A notre général!

WALTON.

Mais ce n'est pas tout: et le chien de garde qui va aboyer!

WILFRID.

C'est vrai, il y a un chiffonnier.

MARLOW.

Oui; mais quand il y a un chiffonnier, il y a une boulette.

WALTON.

Et la cuisinière?

JAMES.

Comment! Il y a une cuisinière!

MARLOW.

Oui! et une fameuse langue, encore.

JAMES, *montrant un pistolet.*

Eh bien! pour la cuisinière nous avons le pied de cochon.

WALTON.

Quoi, malheureux! tu voudrais?...

JAMES.

Lui faire peur seulement.

MARLOW.

Est-ce qu'il est truffé?

WILFRID.

Oui; mais on ne le servira pas; nous ne faisons pas le crime.

Un petit jeune homme traverse le carrefour, et vient frapper trois coups à la porte de l'allée du mercier.

WALTON.

Quel est ce bruit?

MARLOW, *regardant.*

Je sais ce que c'est: c'est un petit jeune homme de l'Opéra. Diable! déjà le spectacle fini! il est tard.

La couturière, en camisole de nuit et coiffée d'un madras, paraît à la fenêtre; elle jette une clef au jeune homme, qui laisse en entrant l'allée entr'ouverte.

JAMES.

En ce cas, il est prudent de sortir d'ici; ne nous laissons pas renvoyer par une patrouille de watchmen, parce que ça donnerait des soupçons.

WILFRID.

Allons, beau-frère, voilà le moment. Il coûte cher, le souper, n'est-ce pas?

WALTON.

Oh! oui, bien cher! Garçon!

WILFRID.

Bon Dieu, quel soupir! console-toi ; va, demain nous te régalerons à notre tour.

Un garçon vient, Walton le paie. Tous se lèvent. Pendant qu'ils s'apprêtent à descendre, quelques ouvriers qui étaient encore dans la taverne en sortent, et après s'être dit adieu se dispersent. Walton, Wilfrid, James et Marlow entrent en scène. Les trois voleurs remontent le théâtre, et observent les rues voisines. Le garçon ferme les fenêtres de la taverne.

WALTON, *à part.*

L'heure avance, et personne encore!... Si j'étais pris en flagrant délit avec de pareilles gens, moi, déjà condamné, échappé! quel moyen de faire entendre mes intentions? Aux yeux de mes juges, je ne serais qu'un criminel hypocrite; aux yeux du monde, qu'un vil dénonciateur! O Lucy! Lucy! es-tu parvenue à te faire entendre? croit-on à tes paroles? Si j'osais fuir?

JAMES, *lui frappant sur l'épaule.*

Général! c'est toi qui monteras le premier à l'assaut. Marlow et moi exécuterons sous tes ordres; Wilfrid fera le guet en dehors.

WILFRID.

Tout est tranquille dans les environs.

MARLOW, *regardant les maisons du haut en bas.*

Les lumières sont éteintes dans le voisinage; tout le monde dort... excepté peut-être la petite voisine de là-haut... mais elle ne s'occupe guère de ce qui se passe au-dehors.

WALTON, *qui est allé regarder au fond avec inquiétude.*

Nous sommes perdus! Une patrouille!

MARLOW, *allant au fond.*

Deux patrouilles!... Vite entrons dans l'allée de la mercière; le petit jeune homme ne la ferme jamais entièrement.

Ils se jettent tous dans l'allée.

SCÈNE VIII.

DEUX PATROUILLES DE WATCHMEN.

Elles débouchent par deux côtés opposés; elles vont se reconnaître en silence.

UN WATCHMAN *crie :*

Il est minuit!

Les patrouilles font le tour du théâtre, observent et écoutent avec soin le long des maisons.

SCÈNE IX.

WALTON, WILFRID, JAMES, MARLOW.

Ils sortent de l'allée avec précaution.

WALTON, *à part.*

Voici l'instant fatal! plus à délibérer... et personne; ô Dieu! personne!

JAMES, *courant au fond, et revenant.*

Ils s'éloignent, nous sommes sauvés!

MARLOW.

Il y avait deux patrouilles; nous n'en avons pas d'autres à craindre d'ici à un heure au moins. Vite à l'ouvrage!

WILFRID.

Allons, général, à l'assaut.

WALTON.

C'est trop fort aussi! c'est déjà bien assez qu'on m'amène ici malgré moi... Monte si tu veux, je ne suis pas prêt.

JAMES.

Malédiction! tu abuses de la situation où nous sommes.

WALTON.

Vous avez bien abusé de la mienne.

MARLOW.

Qu'est-ce que vous faites donc? le temps passe... Allons, puisqu'il ne veut pas monter le premier, qu'il me suive.

Il grimpe le long du mur, et s'assied sur le chaperon.

JAMES, *prenant Walton au collet.*

En avant! marche!

WALTON.

Après toi!

JAMES.

Tu veux décamper?

WILFRID.

Oui, qu'il l'essaie; je suis là, moi!

JAMES.

Eh bien! nous allons voir. Chevalier, changeons de rôle; tiens, voici les ustensiles, monte à ma place, et je réponds que ce coquin-là te suivra.

Wilfrid grimpe après le mur.

JAMES, *menaçant Walton d'un pistolet.*

A nous deux maintenant.

WALTON.

Allons!

Ils marchent lentement.

MARLOW, *sur le mur.*

Y êtes-vous?

JAMES.

Oui, tout est en marche.

MARLOW.

Le saut périlleux!

Il saute dans le jardin.

WILFRID, *sur le mur.*

Tu ne t'es pas fait de mal?

MARLOW, *en dedans.*

Non! il n'y a pas de danger.

WILFRID, *sautant aussi.*

Au petit bonheur!

WALTON, *près du mur.*

O Lucy!

JAMES.

Allons, saute, marquis!

Au même moment plusieurs coups de feu se font entendre dans le jardin. — Wilfrid et Marlow poussent un cri. — Les crecelles des Watchmen donnent l'alarme au loin.

WALTON.

Je suis sauvé!

JAMES.

Nous sommes perdus! (*Walton s'enfuit dans l'allée du mercier. — James va sortir à droite, des Watchmen lui barrent le passage; il court à gauche, d'autres se présentent.*) Je suis pris! (*il jette son pistolet dans un soupirail*) sans armes, du moins.

SCÈNE X.

JAMES, WALTON, AUBREY, WILFRID, MARLOW, LUCY, UN CONSTABLE, WATCHMEN, HABITANS DU QUARTIER, DOMESTIQUES.

Des Watchmen débouchent de toutes les rues, et arrêtent James. — Marlow tente de s'échapper par-dessus le mur de gauche; aussitôt deux Watchmen lui saisissent la jambe, et le tiennent en respect avec leurs pistolets. — Dans le même instant la porte cochère s'ouvre, Aubrey et Lucy en sortent. — Toutes les fenêtres, toutes les issues des rues sont garnies des habitans du quartier et de peuple.

LUCY, *précédant Aubrey.*

Venez, monsieur, venez; il doit être ici. (*Walton sort de l'allée, et se jette dans ses bras.*) Ah! mon ami!

WALTON.

Lucy! Ah! monsieur Aubrey!...

AUBREY, *lui serrant la main.*

Vous sauvez ma fortune, ma vie peut-être.

Des Watchmen, précédés d'un Constable, amènent Wilfrid blessé et garrotté.

MARLOW, *sur le mur, à Wilfrid, en le voyant passer.*

Tu as gobé la pilule, toi!

WILFRID.

Ce pauvre Marquis, c'est pourtant moi qui l'ai amené là.

LE CONSTABLE, *à Aubrey.*

Tous les renseignemens étaient exacts.

WILFRID, *fait un mouvement en avant, et aperçoit le groupe que forment Aubrey, Walton et Lucy.*

Tiens! il n'est pas de la fête? eh bien! tant mieux... quoique je soupçonne...

AUBREY, *à Walton.*

Voici mon portefeuille... partez, quittez l'Angleterre... je me charge du reste.

WALTON.

Oui, nous partirons... Mais l'honneur, sauvez-moi l'honneur!

WILFRID.

S'il n'y avait que ça de compromis chez nous, nous serions tranquilles; mais c'est notre va-tout.

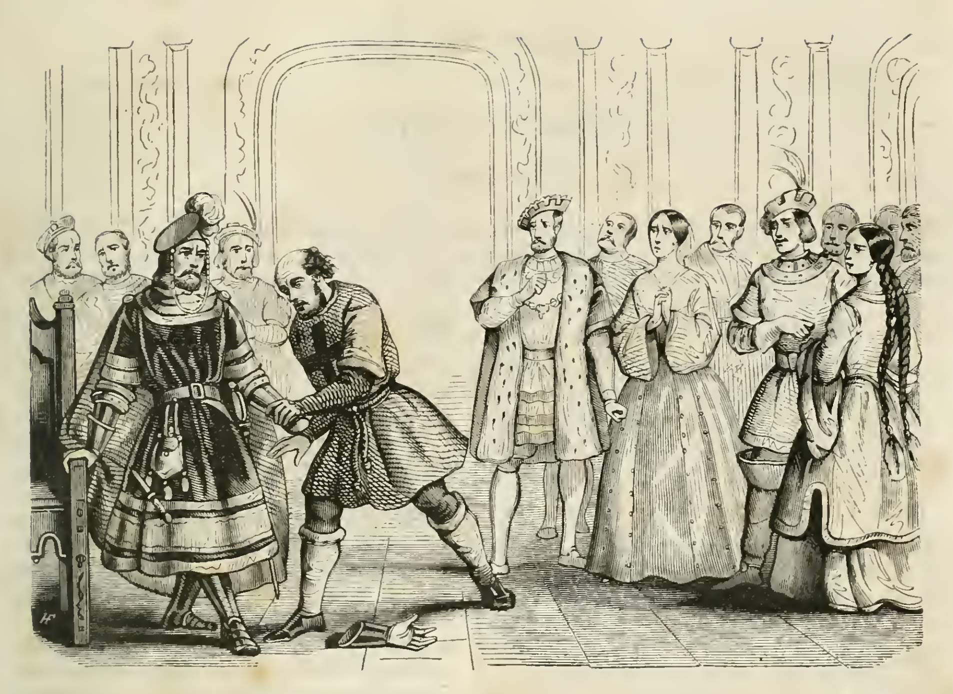
On se met en devoir de les emmener.

LUCY, *jette un regard sur Wilfrid, puis se retournant avec effroi et douleur vers son mari.*

Ah! c'est mon frère!...

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE V, SCÈNE IX.

LA SOEUR DU MULETIER,

DRAME EN CINQ ACTES DONT UN PROLOGUE,

PAR M. JOSEPH BOUCHARDY,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAÎTÉ, LE 11 OCTOBRE 1845.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
JACQUES III D'ÉCOSSE......	M. SAINT-MAR.	RALPH.................	M. AMELINE.
HENRY-JACQUES IV.........	M. SURVILLE.	CATHERINE PATRICK........	Mme ABIT.
LE COMTE ROBERT.........	M. DELAISTRE.	HENRIETTE................	Mme DARMONT.
THOMAS PATRICK....	M. DESHAYES.	BETTY...............	Mlle COURTOIS.
CHARLES..................	M. GOUGET.	PREMIER ENSEVELISSEUR.	
DICKSON..................	M. EUGÈNE.	DEUXIÈME ENSEVELISSEUR.	

ENSEVELISSEURS, SOEURS CATHOLIQUES D'IRLANDE, GARDES.

La scène se passe aux environs d'Edimbourg au Prologue. Au 1er Acte, à Durham, à huit lieues d'Edimbourg, dix-huit ans après le Prologue. Et aux 3 derniers Actes, à Edimbourg.

Pour les costumes, s'adresser à M. ALFRED ALBERT (théâtre de la Porte-Saint-Martin). — Pour la mise en scène, à M. VAREZ, régisseur général du Théâtre de la Gaîté.

NOTA. La droite et la gauche sont toujours celles du spectateur.

ACTE PREMIER.

PROLOGUE.

Intérieur d'une habitation simple au rez-de-chaussée, dans la campagne, à deux lieues d'Édimbourg. Grande porte au fond et une fenêtre au fond à gauche, donnant sur la campagne; porte latérale à droite, donnant dans une chambre; porte latérale à gauche, donnant au dehors. Table à droite, siéges, un banc de bois devant la fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, Henry sort lentement de la chambre à droite; il a un costume très-sévère de bourgeois, une escarcelle en peau de daim noircie, une épée; il regarde avec attention dans la chambre dont il vient de sortir.

HENRY, *regardant dans la chambre.*

Oui, elle dort maintenant... son sommeil, qui commence à devenir calme, se prolongera sans doute assez avant dans la matinée pour qu'elle ne soit pas surprise de mon absence à son réveil. (*Il ferme la porte avec précaution.*) Tant mieux, je ne serai pas obligé de lui confier encore ce secret qui lui causerait autant de surprise et de terreur qu'à moi-même... Me séparer de Catherine, ma sœur de lait, ma compagne d'enfance, ma femme, la mère de ma fille!... oh! non, jamais... Un mot à Thomas, le frère de Catherine... (*s'asseyant et écrivant*) son frère et le mien... Depuis huit jours déjà il devrait être de retour. Il est sans doute sur la route d'Édimbourg, et peut-être tout près de la ville. (*Se levant et pliant la lettre.*) J'emploierai s'il le faut plusieurs messagers pour le faire chercher... Je suis brisé de fatigue; heureusement, je trouverai encore à quelques pas d'ici le secours qui m'attendait hier; et dans une heure je serai à Édimbourg. (*Il s'affuble de son manteau.*) Allons, destinée qui m'entraîne, si tu dois me trahir, épargne au moins ceux que j'aime.

Il sort par le fond. Catherine fait un pas dans la chambre, on le voit passer devant la fenêtre. Catherine s'en approche, l'ouvre avec précaution.

SCÈNE II.

CATHERINE, *seule.*

Il prend encore le chemin de la ville; mais qui donc l'appelle ou l'attend à cette heure?... Oh! je saurai le découvrir!... tandis qu'il me croit endormie, je veux marcher inaperçue dans le sentier d'où je pourrai le voir, le suivre et découvrir enfin son secret... Hâtons-nous, et ne perdons pas sa trace!

Elle sort par la gauche. On entend heurter à la porte du fond.

SCÈNE III.

THOMAS, *en dehors.*

C'est moi... Thomas... (*Il paraît à la fenêtre, tenant un enfant dans ses bras.*) Un peu en retard, comme d'habitude... mais... personne!... ah! ils dorment encore... cependant, il fait grand jour. (*A son enfant.*) Attends, mon garçon, je vas d'abord te poser là... (*Il le passe par la fenêtre et le met sur le banc.*) La porte est fermée, (*enjambant la fenêtre*) et nous pouvons bien nous permettre d'entrer ici par la fenêtre, car nous sommes tous deux de la famille. (*A son enfant qui dort.*) Comment, John, vous dormez ainsi, au retour du voyage! cela se passera, mon garçon, et dans une quinzaine d'années, quand vous reviendrez, après une absence, au foyer de la tante Catherine et de la cousine Henriette, qui aura seize ans, alors, vous aurez l'œil plus ouvert, le cœur moins calme, et... jusque-là, pauvre enfant... dors heureux, dors longtemps... mais prends garde de t'endormir du sommeil de ta pauvre mère, qui, peu de jours après ta naissance, a fermé ses beaux yeux pour ne plus se réveiller!... pauvre femme!... (*S'essuyant les yeux.*) Allons... je m'étais promis de n'y plus penser. (*S'approchant de la porte de la chambre, et prêtant l'oreille.*) Personne ne bouge... est-ce qu'ils seraient sortis? (*Il pousse la porte et regarde dans la chambre.*) Comment! tous deux déjà partis... et Catherine a laissé sa fille seule... (*Il entre dans la chambre.*) Non, son berceau est vide... (*rentrant en scène*) cela commence à m'inquiéter... il faut que je questionne aux environs... (*S'arrêtant, après avoir ouvert la porte du fond.*) Et John?... précisément il y a là un berceau qui l'attend... je ne serai pas long.

Il prend son fils endormi et entre dans la chambre. Catherine entre par la porte de gauche, elle est pâle et défaite.

CATHERINE. Et j'ai été forcé de le regarder s'éloigner sans pouvoir le suivre!

SCÈNE IV.

THOMAS, CATHERINE.

THOMAS. Catherine!

CATHERINE*. Mon frère ici!

THOMAS. Je viens de coucher John, et j'allais, inquiet... Mais qu'as-tu donc, sœur? ta pâleur m'épouvante... qu'est-il donc arrivé?

CATHERINE. Un malheur, frère!

THOMAS, *avec terreur.* Quoi! ce berceau vide?

CATHERINE, *vivement.* Non, ma fille existe.

THOMAS. Dieu soit loué!... où est-elle?

CATHERINE. A la ville.

THOMAS. La crainte que j'ai eu d'apprendre un si grand malheur me rend fort contre tous ceux que tu pourras me dire... Parle, sœur.

CATHERINE. Thomas, j'ai perdu la confiance et l'affection de Henry.

THOMAS. Que me dis-tu là?

CATHERINE. Depuis quelques jours, il agit toujours sous l'influence d'une fièvre qu'il cherche à me cacher en vain... il s'entoure de mystère, écrit secrètement, sort au milieu de la nuit...

THOMAS. Et votre fille?

CATHERINE. Sous le prétexte qu'elle était exposée à un air trop vif, dans cette maison que lui-même a choisie dans la campagne, il l'a emportée à la ville pour la confier à de savants médecins, et m'a empêchée de la suivre.

THOMAS. Et tu ne sais où il va quand il sort?

CATHERINE. Ce matin, ne pouvant plus rester dans cette incertitude, je l'ai suivi secrètement, et je l'ai vu s'arrêter au milieu de la route, monter sur un cheval qui l'attendait et qui bientôt l'emporta vers la ville.

THOMAS. Tu sais bien, toi, qui as vu comme moi l'enfance de Henry, ton frère de lait, que tous nos souvenirs d'alors nous autorisent à le croire fils naturel d'un noble; peut-être a-t-il appris maintenant...

CATHERINE, *l'interrompant.* Ne serait-ce pas une joie qu'il s'empresserait de nous faire partager?

THOMAS. C'est vrai. Mais enfin tout cela révèle qu'une secrète pensée l'absorbe, mais ne prouve pas une trahison, car tu n'as rien découvert?

CATHERINE. Cette nuit, pendant qu'il dormait, j'ai fouillé dans son escarcelle, et j'en ai retiré cette boîte qu'il me cachait.

Elle montre une petite boîte sculptée.

THOMAS. Que contient-elle?

CATHERINE. Oh! si j'avais pu l'ouvrir! Mais elle est fermée par une invisible serrure.

THOMAS. Que peut-elle contenir?

CATHERINE. Un gage d'amour!

THOMAS. Non pas, ce serait infâme.

CATHERINE. Cela est, j'en suis sûre.

THOMAS. Non, sœur; et cette boîte secrète (*il passe à la table et cherche à l'ouvrir avec son poignard*) je l'ouvrirai, moi.... dussé-je la briser... Ne serait-ce que pour détruire le soupçon qui te déchire le cœur, et qui offense ton époux. (*La boîte s'ouvre; il la referme précipitamment.*) Grand Dieu!

CATHERINE. Qu'est-ce donc?

THOMAS, *à part.* Qu'ai-je fait?

CATHERINE, *voulant prendre la boîte.* Donne!

THOMAS, *l'arrêtant.* Écoute, avant que tu n'ouvres cette boîte.... reçois ici le serment que te fait ton frère, de punir si tu l'ordonnes, de consoler s'il le peut, de se taire s'il le faut, et de pardonner si tu le veux.

CATHERINE. Merci, frère. (*Elle passe à la table, ouvre la boîte, en sort un médaillon.*) Un médaillon!... (*après l'avoir examiné*) des cheveux!.... (*prenant une lettre.*) une lettre!... (*Elle l'ouvre.*) Henriette!... le même nom que notre fille!

THOMAS. Henry... est coupable... à quoi bon t'en convaincre encore par la lecture de cette lettre?

CATHERINE. Laisse-moi... (*Lisant.*) « Ta » longue absence, ami, me force à t'écrire et » à te parler encore de ma souffrance... Je ne » t'accuse pas, puisque le mariage était im- » possible entre nous... » (*Parlant.*) Impossible entre eux!

THOMAS. Sans doute à cause de leur religion, puisque la loi défend ou annule tout mariage contracté entre protestants et catholiques.

CATHERINE. C'est sans doute cela. (*Elle continue.*) « Et tu viendras, n'est-ce pas, » m'apporter un nouveau courage, à moi qui » dois vivre pour notre enfant... » (*A Thomas.*) Pour notre enfant! (*Elle lit.*) « Qui » commence à murmurer déjà le nom » de Henry... dans ses prières! »

THOMAS. Que dis-tu, Catherine?

CATHERINE, *laissant tomber la lettre de ses mains et tombant assise, avec déchirement.* Dieu vengeur, suis-je assez malheureuse!

THOMAS, *qui vient de ramasser la lettre, lisant avec agitation.* « A moi qui dois » vivre pour notre enfant... qui commence à » murmurer déjà le nom de Henry dans ses » prières; à toi mon âme et ma pensée. » Henriette. » — Ainsi, Henry nous a toujours trompés! Quand après la mort de sa mère, il vint désolé pleurer dans nos bras, son affection n'était qu'un piége, et quand, il y a deux ans, il te conduisait à l'autel... il commettait sans peur cette double infamie, de désoler sa maîtresse et trahir son épouse... N'ordonnes-tu pas à ton frère de punir?

CATHERINE. Attends... je l'aime trop pour le croire si coupable.

THOMAS. Je ne puis te blâmer... car je doute encore.

CATHERINE. Si nous étions dans l'erreur...

THOMAS. Mais cette lettre!...

* Catherine, Thomas.

CATHERINE. En le questionnant...

THOMAS, *l'interrompant.* Non... s'il a toujours menti, il mentirait encore... mais il faut cependant bien s'assurer. Il doit me croire à cette heure loin d'ici ; j'irai jusqu'à la ville, où je saurai le joindre, l'épier, et je reviendrai te trouver à la fin du jour... Mais j'y songe... la présence de John ici... révèlerait mon arrivée.

CATHERINE. Pauvre enfant... les tourments me le faisaient oublier... Ne pouvant le laisser ici, où vas-tu le conduire?

THOMAS. Tu te chargeras de le porter toi-même à l'hôtellerie des Muletiers, où, tu le sais, on aura bien soin de lui... moi je vais partir. (*Il ouvre la porte et s'arrête.*) Mais quels sont ces hommes?

CATHERINE, *regardant par la fenêtre.* Ce sont des tondeurs de laine, qui sont déjà venus hier demander si tu étais de retour; ils veulent, disent-ils, te confier un important chargement...

THOMAS. Recevons-les, Catherine, et... pas un mot, pas une larme.

CATHERINE. Sois tranquille ; nos chagrins ne seront connus que de nous seuls.

SCÈNE V.

LES MÊMES, JACQUES, ROBERT, DICKSON, *en Tondeurs de laine.*

CATHERINE, *aux Tondeurs.* Entrez, mes maîtres... vous n'attendrez pas en vain aujourd'hui le muletier, mon frère.

JACQUES, *à Patrick.* Et nous sommes heureux de le saluer, enfin...

THOMAS. C'est cordialement que le muletier Patrick vous rend votre salut, et qu'il souhaite vous servir.

ROBERT. Vous avez chariot solide et mulets au pied sûr ?

THOMAS. J'ai trois mulets normands, et un chariot dont les essieux sont en fer de Birmingham.

ROBERT. Où peut-on voir l'attelage?

THOMAS. A l'hôtellerie des Muletiers, et Catherine, ma sœur, qui doit y porter mon petit John qui dort là, peut vous y conduire à l'instant, si vous le voulez ainsi.

JACQUES. Le temps de nous reposer, et nous l'y suivrons.

THOMAS. Asseyez-vous, mes maîtres, et dites-moi ce que je puis faire pour vous.

Ils s'asseyent.

ROBERT. Vous chargerez-vous d'emporter à Londres six ballots de laine filée ?

THOMAS. Volontiers.

ROBERT. Et vous partez?

THOMAS. Le jour de Saint-Florent.

ROBERT. Dans huitaine ?

THOMAS. Dans huitaine... Vous êtes marchands de laine, mes maîtres?

ROBERT. Oui; combien de jours vous faudra-t-il pour arriver à Londres?

THOMAS. C'est ce que je ne puis vous dire. Je ferai de mon mieux ; mais par le temps qui court, tantôt les routes sont coupées par les nobles qui s'attaquent ou les vassaux qui se révoltent, les villes sont fermées aux pillards qui les assiégent... En revenant cette dernière fois, j'ai été forcé d'abattre des arbres pour faire ma route à travers bois. Aussi, vous le voyez, je porte aussi bien que le fouet du muletier, la hache du bûcheron ; mais soyez sans inquiétude: avec prudence et patience, le muletier Patrick finit toujours par arriver.

JACQUES. Quand donc l'Écosse ne sera-t-elle plus la proie de ces guerres désastreuses?

THOMAS. Quand donc? quand sera revenu au trône notre roi Jacques III... Et nous pourrions espérer le revoir bientôt, si nous ajoutions foi à tout ce qu'on dit en Angleterre.

JACQUES. Que dit-on ?

THOMAS. Ce que les Anglais racontent... a plutôt l'air d'un roman qui commence, que d'un événement qui se prépare.

JACQUES. Et que disent-ils donc ?

THOMAS. Ils disent que Jacques III, prisonnier du roi d'Angleterre depuis sept ans, allait mourir succombant sous le poids de sa longue captivité, lorsque le roi Henry VIII vint le trouver à la Tour de Londres : ils disent qu'alors la confiance s'étant établie entre eux, notre roi Jacques, malade, confia au roi d'Angleterre qu'il avait un fils secret d'une dame écossaise, fille d'honneur de sa mère, et que le roi Henry, trouvant dans ce fils, jusqu'alors ignoré, le moyen d'allier sa famille à la couronne d'Ecosse, offrit à Jacques III sa liberté, à condition qu'il reconnaîtrait ce fils, l'appellerait à sa succession, et le marierait la même année à la plus jeune de ses filles; l'on dit que peu de jours après, Jacques III, consolé, fit un serment au roi d'Angleterre, sortit de la Tour, et prit la route d'Ecosse.

ROBERT. Voilà ce que disent les Anglais; mais en Ecosse, l'on continue l'histoire ou plutôt le roman... et l'on dit que notre roi s'est trouvé cruellement désappointé à son arrivée en Ecosse.

THOMAS. Pourquoi ?

ROBERT. Parce que seulement alors, il a appris un grand malheur.

JACQUES. Ou plutôt un grand crime !

THOMAS. Lequel ?

JACQUES. Lorsque le roi fut fait prisonnier, il y a sept ans, il découvrit bientôt qu'il avait été livré par un traître qui devait recevoir des espions ennemis le prix de sa trahi-

son à la forteresse de Northon. Et comme il rencontra la mère de son enfant, qui s'était mise sur son chemin pour le voir une fois encore, il la chargea de faire ses efforts pour découvrir ce traître, dont il espérait pouvoir se venger un jour.

THOMAS. Et la dame y parvint-elle?

JACQUES. Fort imprudemment, car le roi Jacques, sitôt sa délivrance, a eu la douleur d'apprendre ici, que depuis sept ans déjà, elle a été tuée chez elle.

THOMAS. Et par qui donc?

JACQUES. Sans nul doute par l'infâme dont elle savait la trahison.

CATHERINE. Et l'enfant... le fils du roi?

JACQUES. A dû vivre au hasard, ignorant de sa destinée; si bien que le roi cherche à la fois et son fils et le meurtrier de celle qui le lui avait donné.

THOMAS. Dieu fasse qu'il puisse bientôt retrouver l'un et l'autre...

ROBERT, *se levant.* Oui, car alors nous aurions notre ancien roi, nos anciennes lois... et nos anciennes routes, n'est-ce pas, muletier?

THOMAS. Oui, maître... et si vous le voulez bien, Catherine va vous accompagner à l'hôtellerie; vous verrez mon attelage, et demain nous passerons marché.

JACQUES, *se levant.* C'est dit.

THOMAS. Le temps seulement de prendre mon petit John.

JACQUES. Faites.

THOMAS. Ce ne sera pas long... Viens, Catherine.

Il entre à droite avec Catherine.

JACQUES. Nous avons bien fait, capitaine Robert, de prendre ces habits qui nous ont permis de causer incognito avec ce Patrick qui sera le conseil de sa sœur; c'est un hardi et loyal compagnon qui aime son pays et son roi, et je veux sans retard me confier à Catherine.

ROBERT. C'est là le danger de l'entreprise; nous ne savons ce que Catherine peut avoir de courage et d'ambition.

JACQUES. Elle doit nous accompagner, je la ferai causer en chemin, et... Silence, la voici.

Catherine tient le petit John par la main.

CATHERINE, *bas, à Thomas.* Ce soir, tu seras de retour?

THOMAS, *de même.* Oui, et peut-être pourrai-je alors te consoler.

CATHERINE. Dieu t'entende!

THOMAS, *aux Tondeurs.* Quand vous voudrez, mes maîtres?

JACQUES. En route... (*A Dickson qui est resté assis.*) Allons, Dickson.

DICKSON, *se levant.* Me voilà, maître.

JACQUES. Toujours comme autrefois, paresseux... venez.

CATHERINE, *à Thomas.* A ce soir.

THOMAS, *qui vient d'embrasser son fils.* A ce soir.

Catherine emmène John et sort par le fond avec les trois Tondeurs.

SCÈNE VI.

THOMAS, *seul.*

La consoler... je ne l'espère pas, mon Dieu!... le crime de Henry n'est pas douteux, mais encore faut-il que j'en aie d'autres preuves... Allons, et soyons prudent.

Il monte la scène pour sortir.

SCÈNE VII.

THOMAS, HENRY.

HENRY, *entrant par la gauche.* Thomas de retour!

THOMAS, *se retournant.* Henry! (*A part.*) Malédiction!

HENRY. As-tu vu mes messagers?

THOMAS. Non... Qu'avaient-ils donc à me dire?

HENRY. Où est Catherine?

THOMAS. Elle est allée porter mon petit John à l'hôtellerie.

HENRY. Pourquoi ne l'a-t-elle pas gardé ici? je l'embrasserais de bon cœur, mon petit neveu.

THOMAS. Parce que...

HENRY. Parce que?

THOMAS. Parce que je voulais te cacher mon arrivée, te suivre et t'épier avant d'avoir avec toi l'explication qu'il me faut à cette heure, puisque nous nous sommes rencontrés.

HENRY, *surpris.* Une explication?

THOMAS. Henry, nous avons découvert ton mensonge et ta trahison.

HENRY, *à part.* Que veut-il dire?

THOMAS. Fouille dans ton escarcelle et regarde s'il n'y manque pas une boîte secrète.

HENRY, *inquiet.* Comment! cette boîte?...

THOMAS. Cette boîte accusatrice... je viens de la briser devant Catherine!

HENRY. Et vous y avez trouvé?...

THOMAS. La lettre de ta maîtresse!

HENRY. Oh! mon Dieu!

THOMAS. Nous y avons trouvé la lettre dans laquelle elle te parle de votre enfant... et Catherine...

HENRY. Assez, Thomas!... Vous avez trouvé dans cette boîte la lettre de ma maîtresse... mais si, moins troublé par votre concevable terreur, vous aviez lu une inscription gravée dans le coffret, vous eussiez compris qu'il y a quinze ans que cette lettre fut écrite...

THOMAS. Quinze ans?...

HENRY. Vous eussiez alors compris que l'enfant dont on parle dans la lettre n'est autre que moi dans mon enfance...

THOMAS. Toi?

HENRY. Vous eussiez compris que l'amant était mon père...

THOMAS. Ton père?...

HENRY. Et que la femme qui écrivit cette lettre était ma mère...

THOMAS. C'était ta mère!... et nous t'accusions...

HENRY. Vous m'accusiez d'une infamie...

THOMAS. Nous pardonneras-tu, frère?...

HENRY. Vous êtes déjà pardonnés... mais ne doutez jamais de Henry.

THOMAS. Oh! laisse-moi courir trouver Catherine...

HENRY. Non, pas encore. Écoute, Thomas, ce qu'à mon tour je vais te confier... Cette boîte, qui a causé votre erreur, m'a fait connaître ma famille, qui, noble et puissante, a déjà maudit mon mariage avec Catherine et la naissance de ma fille; déjà, tu le vois, j'ai prudemment enlevé de ma maison notre fille, que j'ai cachée sous bonne garde; il faut que cette nuit même Catherine en sorte aussi, et c'est pour cela qu'ayant besoin de ton secours, j'envoyais des messagers à ta rencontre.

THOMAS. Que faut-il faire?

HENRY. Que cette nuit vous partiez, Catherine, John et toi, pour Édimbourg; que vous disant mari et femme, vous alliez loger dans le petit faubourg, où je ne tarderai pas à vous joindre avec ma fille...

THOMAS. Cela sera fait.

HENRY. Seulement alors, tu raconteras tout à Catherine, en lui disant bien que quoi qu'il puisse arriver, elle partagera la fortune de Henry... de Henry qui fait ici le serment de ne jamais souffrir entre lui et ceux qu'il aime ni distance ni séparation...

THOMAS, *entendant du bruit, après avoir entr'ouvert la porte du fond.* Mais voici Catherine!

HENRY. Évitons-la, suis-moi... toute explication maintenant pourrait causer peut-être une imprudence.

THOMAS. Je dois venir la revoir à la fin du jour.

HENRY. Alors seulement, tu la décideras à partir... Suis-moi.

Ils sortent par la gauche.

SCÈNE VIII.

CATHERINE, *puis* JACQUES III.

CATHERINE *entre par le fond avec inquiétude.* Après m'avoir fait mille questions en allant à l'hôtellerie, l'un de ces hommes paraissait me suivre, tout à l'heure... il me semble suspect... je suis seule ici, si je m'enfermais! (*Elle se retourne et aperçoit un Tondeur debout à la porte.*) Encore lui!...

JACQUES, *se découvrant.* Catherine Patrick, femme de Henry le rhéteur au collége d'Édimbourg, le roi Jacques III d'Écosse vous demande une heure d'hospitalité.

CATHERINE. Le roi!... Merci au hasard qui permet qu'un hôte si noble vienne honorer ma demeure!

JACQUES. Ce n'est pas le hasard qui m'a conduit chez vous, Catherine; c'est le soin de mon intérêt et de celui de mes états, car vous pouvez beaucoup sur le destin de l'Écosse...

CATHERINE. Moi?

JACQUES. Catherine, vous êtes la femme de Henry, que le roi Jacques vient d'appeler des noms de Jacques-Henry Ramsay, en le reconnaissant pour son fils.

CATHERINE. Henry!... fils du roi d'Écosse!

JACQUES. Il y a trois jours, moi, son père, guidé par de faibles indices, je l'ai trouvé dans l'ignorance de sa destinée; le lendemain je lui ai fait remettre une boîte qui contenait la révélation de sa naissance et de ma secrète liaison avec la dame Ramsay.

CATHERINE, *prenant la boîte.* Quoi... cette boîte?...

JACQUES, *l'examinant.* Est celle que j'ai fait remettre à mon fils... et la lettre me fut écrite par sa mère.

CATHERINE. La mère de Henry! Justice de Dieu, pardonne-moi mes soupçons!

JACQUES. Qu'avez-vous donc?

CATHERINE. Rien. Continuez, mon prince.

Ici le deuxième Tondeur paraît au dehors, s'appuie sur la fenêtre et écoute attentivement.

JACQUES. En révélant à Henry le secret de sa naissance, on lui fit connaître les conditions du roi d'Angleterre, qui veut que l'héritier du trône d'Écosse soit l'époux de sa fille. Mais Henry déclara qu'il ne se séparerait jamais de celle qu'il avait choisie pour compagne, ignorant de sa fortune à venir; si bien que Jacques III, qui sent qu'il remet le pied sur un trône qui chancelle, vient désolé, près de vous, vous demander si, courageuse et sage, vous ne l'aiderez pas à convaincre Henry que vous devez annuler une union dont le maintien amènerait sur vous, sur votre fille, sur Henry, sur toute l'Écosse enfin, d'horribles calamités, que rien ne pourrait plus tard compenser ou combattre.

CATHERINE, *réfléchissant.* Henry est ce fils du roi Jacques...

JACQUES. Henry est appelé à régner sur l'Écosse sous le nom de Jacques IV, à moins que la guerre qu'il ose braver ne change toute sa royale destinée.

CATHERINE. Et votre fils Henry a refusé de rompre notre hymen et de célébrer ses fiançailles avec la princesse d'Angleterre?

JACQUES. Oui, Henry se perd par générosité pour vous... Par générosité pour lui, ne le sauverez-vous pas?

CATHERINE. Sire, ma vie entière appartient à Henry, qui peut en disposer; mais s'il n'ordonne pas, je n'entreprendrai rien, moi qui me suis faite pour lui l'obéissance amoureuse et dévouée... Je ne reconnais à personne la force de juger ses actes; ce qu'il fait est bien fait... et comme je craindrais de commettre un sacrilége en le comparant à Dieu, je me suis persuadée qu'il est un de ses élus, marchant où Dieu l'envoie, connaissant seul les secrets de sa puissance, et je ne puis rien, moi, que m'attacher à ses pas, en serrant sur mon cœur sa main, qu'il m'a donnée.

JACQUES. Et si, trompé une heure seulement par sa raison égarée, il marche à la mort sur un champ de bataille, ne l'arrêterez-vous pas?

CATHERINE. J'irai mourir avec lui sur un champ de bataille.

JACQUES. Et si, plus malheureux encore, il doit aller mourir lentement dans de sombres prisons...

CATHERINE. J'irai mourir avec lui dans de sombres prisons. Et maintenant, sire... vous voyez en moi la sujette tremblante, prête à se courber sous la colère de son roi, et qui lui demande le droit de se retirer, pour ne pas l'outrager encore, en persistant dans un aveugle devoir, immuable comme son cœur.

Elle s'incline et rentre à droite.

SCÈNE IX.

JACQUES, *seul.*

Mon Dieu, Seigneur... vous m'avez donc seulement fait entrevoir un espoir insensé?

SCÈNE X.

JACQUES, ROBERT.

ROBERT, *qui a quitté la fenêtre et qui vient d'entrer en scène, s'approchant du Roi.* Eh bien, sire... qu'avez-vous résolu?

JACQUES. Cette femme résiste.

ROBERT. Je le sais; j'étais là, je l'ai entendu...

JACQUES. Alors... tu sais tout mon malheur.

ROBERT. Oui, c'est malheureux d'en venir à de telles extrémités; les prières, les supplications ont été vaines... Il faut donc avoir maintenant la force d'employer la violence.

JACQUES. Que veux-tu dire?

ROBERT. Je veux dire que le veuvage de votre fils pourra seul nous sauver.

JACQUES. Le veuvage!... tu me conseillerais donc de faire tuer cette femme?

ROBERT. Sire, Wallace et Robert Bruce, vos ancêtres de glorieuse mémoire, habiles à sauver le pays et à briser les obstacles, n'ont pu conserver le trône et la puissance qu'en sacrifiant quelques-uns de leurs sujets pour le salut des autres. Vous avez été plus lent et plus généreux que les rois vos ancêtres, mais vous devez être autant qu'eux, mon prince, habile et fort. Je sens combien il est douloureux pour moi de vous donner ce terrible conseil, mais je dois en avoir le courage, et je le fais, quoi qu'il m'en coûte.

JACQUES. Bruce et Wallace usaient de sanglantes ressources dans une époque sanglante, et le meurtre aujourd'hui n'assure plus la puissance. (*Ici Catherine, qui vient de sortir de la chambre, s'arrête surprise et écoute.*) Vous me conseillez de frapper cette femme innocente... mais épouse de mon fils... n'est-elle donc pas ma fille?... Quoi!... lorsque après sept ans d'emprisonnement, je reviens dans mon pays... lorsque Dieu permet que je sente sur mon front l'air pur de ses montagnes, que j'entende ses chansons oubliées, que je puisse saluer les croix de pierre qui bordent ses chemins... vous voulez que j'y rentre tenant le crime d'une main et la couronne de l'autre... jamais!... Le pays souffrirait des fautes de son maître, qui ne saurait plus le consoler, car un roi bénit mal son peuple avec des mains ensanglantées!

ROBERT. Que fera donc Votre Majesté?

JACQUES. Je retournerai d'abord me mettre à la disposition du roi d'Angleterre, puisque je ne puis remplir les conditions qui devaient assurer ma liberté.

ROBERT. Et s'il rouvre votre prison?

JACQUES. Je subirai mon sort!

ROBERT. Et si la captivité vous tue?

JACQUES, *avec dévotion.* La volonté de Dieu sera faite!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CATHERINE.

CATHERINE, *s'approchant entre eux deux.* Dieu veut, mon roi, que vous soyez sauvé!

JACQUES. Catherine!

ROBERT, *à part.* Elle écoutait!...

CATHERINE. Tout à l'heure, mon prince, vous vous êtes adressé au cœur de l'épouse, cœur noyé dans un abandon qui a tué sa pensée intime, car il ne bat que des battements d'un autre. Mais depuis, vous avez parlé au cœur de la fille, de la fille qui a toute

sa force et son filial amour, vous avez repoussé de terribles conseils, vous vous êtes condamné pour épargner la femme de votre fils, vous m'avez appelé votre fille, et je veux mériter ce nom, moi, que le roi Jacques III vient de faire de sa royale famille; et je vous sauverai, mon père!

JACQUES. Me sauver!

CATHERINE. J'annulerai mon mariage!

JACQUES. Toi, Catherine!

CATHERINE. Quand les pères se résignent à mourir pour détourner le poignard qui menace les enfants... les enfants doivent au moins parer le coup qui mettrait dans le tombeau les pères qui les ont sauvés... Pour détruire mon mariage, j'irai sans retard abjurer ma religion. Baptisée par les pères d'Irlande, mon union avec Henry sera nulle par la force des lois, car je serai devenue catholique!

JACQUES. Tu feras cela?

CATHERINE. Non pas demain, mais à cette heure... et je vais partir... Vous direz à Henry la cause de mon départ et de mon dévouement... Vous songerez à ma fille... à ma fille, dont je vais m'éloigner!...

JACQUES. Ta fille sera la joie de ma vieillesse! et nous lui apprendrons comment Dieu a donné à sa mère le pouvoir de disposer d'un trône!

CATHERINE. Et vous apprendrez aussi à votre fils, que je ne dois plus revoir, un secret que, depuis sept ans, je n'ai jamais voulu lui confier, car je craignais qu'il se perdît en cherchant à venger sa mère, près de laquelle j'étais seule quand elle expira.

JACQUES. Toi, Catherine!... et que t'a-t-elle dit?

CATHERINE. Que celui qui venait de la frapper était un simple capitaine écossais, qu'une trahison venait d'anoblir et d'enrichir.

ROBERT, *à part, avec épouvante.* Que dit-elle?

CATHERINE. Et vous pourrez le trouver, sire?

JACQUES. Oui, Catherine. De tous mes capitaines d'alors... celui-là seul peut avoir maintenant un titre de noblesse... Oui, depuis sept ans, il n'y a pas eu de guerre... aucun combat n'a pu anoblir un capitaine écossais... celui qui est noble aujourd'hui ne peut l'être que par le crime!... son titre me livrera l'infâme!... Quoi!... mon trône... ma vengeance en un jour!... Seigneur, mon Dieu! vous m'avez fait oublier déjà mes sept années de captivité!...

CATHERINE. Maintenant, le jour s'achève; il faut que je me hâte de partir avant de revoir Henri ou mon frère... il ne faut pas que j'aie le temps de songer à ma fille... mon Henriette!... le courage pourrait m'abandonner, et je ne veux pas que le courage m'abandonne... Adieu!

JACQUES. Je veux t'accompagner, Catherine, et te dire quelques mots encore. Viens! (*A Robert.*) Vous voyez, capitaine, que j'ai bien fait d'épargner cette femme et de mettre en Dieu ma confiance. Attendez-moi, je vais revenir, et nous nous rendrons à Edimbourg, où maintenant je dois trouver ma couronne et ma vengeance, et vous m'aiderez à chercher l'assassin, que je frapperai du châtiment des traîtres!... Viens, ma fille!

CATHERINE. Venez, mon père!

Ils sortent par le fond.

SCÈNE XII.

ROBERT *seul.*

Oui, roi ressuscité... roi vengeur... je vais t'accompagner à Edimbourg; compte sur moi. Mais cette Catherine vient de me perdre par sa confidence. Sang Dieu!... je ne joue pas de bonheur... Voyons, rappelons-nous et récapitulons, afin de voir ma position et mes ressources... du sang-froid; toutes mes idées se confondent ensemble... voyons. J'ai pour une forte somme livré jadis le roi Jacques aux espions discrets de l'Angleterre. Je venais à peine d'acheter un comté... que la maîtresse du roi me laisse deviner ses soupçons dangereux; épouvanté, j'appelle à mon aide Dickson, l'ancien scribe du roi; grâce à lui, je parvins à m'introduire près de la dame sans méfiance, et m'arrange de manière à n'avoir plus à la craindre; dès lors, je vis tranquille dans mon opulence, lorsqu'au bout de sept ans le roi prisonnier, qui allait mourir, fait son pacte avec Henry VIII, en obtient sa liberté; j'en suis heureusement instruit un des premiers; je me jette aussitôt sur son passage, je le trouve à la frontière je lui cache prudemment ma fortune, et, comme un de ses officiers fidèles, je lui offre mes services, je partage ses travaux, ses fatigues, afin de connaître et d'entraver ses projets. Enfin, je veux empêcher toute alliance avec l'Angleterre et surtout le retour du roi Jacques IV au trône d'Ecosse, quand la femme se dévoue, trace le chemin elle-même et me désigne, pour ainsi dire, au roi, comme l'infâme et le meurtrier. Voilà bien où j'en suis, et je frémis en songeant que le roi Jacques doit être maintenant le but de toutes mes pensées... Oui, c'en est fait de moi, s'il rentre à Edimbourg... Sur une seule question, il apprendra que le capitaine qu'il cherche est aujourd'hui le comte Robert, et je serai perdu!... Voyons, je suis bien seul ici, l'enfant du muletier est à l'hôtellerie, le muletier est à la ville, Catherine se hâte vers l'Irlande... Henry a de l'occupation à Edimbourg, il fait nuit... oui, c'est bien ici

mon champ de bataille... et le roi va venir m'y joindre.. l'imprudent!... A l'aide de son ancien scribe, j'accuserais facilement Catherine de sa mort... et je la perdrais à son tour; mais tuer le roi!... Après tout, il prépare ma sentence... je suis condamné, s'il vit encore demain... Grâce à l'habit qu'il porte, il n'est ici pour tout le monde qu'un tondeur de laine; l'occasion sera peut-être la seule... Ralph et Dickson sont près d'ici... appelons-les d'abord. (*Il ouvre la petite porte, et souffle dans son cor; on lui répond.*) Ils m'ont répondu.., ils vont venir... oui, si j'hesite, je me perds, car la défense serait impossible, si je laissais à l'ennemi le temps de s'armer.

SCÈNE XIII.

DICKSON, ROBERT, RALPH.

RALPH, DICKSON, *entrant.* Vous nous appelez, monseigneur?

ROBERT. Oui, et d'abord toi, Ralph, réponds moi.

RALPH. Que voulez-vous, maître?

ROBERT. Quand je t'ai pris à mon service en t'allouant deux marcs d'or par année, tu m'as dit que la nuit comme en plein jour, tu savais attaquer un homme et le tuer sur la place.

RALPH. Je l'ai prouvé au service d'autres maîtres.

ROBERT. Il faut le prouver au mien.

RALPH. Quand vous voudrez.

ROBERT. Tout à l'heure, un homme va revenir vers cette maison, je ne veux pas qu'il y rentre... Tu le reconnaîtras facilement, c'est notre troisième compagnon, vêtu comme nous en tondeur de laine; tu l'attaqueras, et le tueras tout près d'ici.

RALPH. Cela sera fait.

ROBERT. Va donc.

Ralph sort.

SCÈNE XIV.

ROBERT, DICKSON.

DICKSON. Quoi! maître, c'est le roi que vous voulez faire tuer ainsi?

ROBERT. Oui, pour éviter qu'il puisse nous faire tuer demain par le bourreau, car il sait tout.

DICKSON. Qui l'a donc instruit...

ROBERT. Catherine, qui a entendu les dernières paroles de la dame Ramsay.

DICKSON. Catherine!...

ROBERT. Oui... Tu m'aideras à la perdre, après la mort du roi... plus fort et plus dangereux qu'elle; si Ralph ne pouvait l'atteindre, s'il allait échouer, tiens, Dickson, prends ce poignard, et va te joindre à lui.

DICKSON. Non... monseigneur. Ancien scribe du roi Jacques, vous le savez, je suis habile avec ma plume, mais je n'ai jamais su manier une arme.

ROBERT. Mais, malheureux, si je suis pris, tu le seras comme mon complice.

DICKSON. Rappelez-vous bien, maître, que je ne suis coupable que d'avoir écrit, en contrefaisant l'écriture du roi, une fausse lettre qui vous a permis d'approcher de la dame Ramsay, que vous avez tuée sans mon aide.

ROBERT. Mais l'on pend les faussaires.

DICKSON. Je sais que ma plume peut me valoir la corde, mais je ne saurai jamais la mériter avec l'épée.

ROBERT. Et cette écriture du roi que tu as su contrefaire... tu peux l'imiter encore?

DICKSON. Parfaitement...

ROBERT. As-tu ce qu'il faut pour écrire?

DICKSON. Toujours; la plume et le parchemin sont mes armes à moi.

ROBERT. A la lueur de la lune, écris donc ce que je vais te dire.

DICKSON, *près de la fenêtre, après avoir pris une plume dans son escarcelle.* Je suis prêt!...

ROBERT, *dictant.* « Mon fils, j'ai eu l'imprudence de confier à la femme Catherine les vœux que je formais pour la rupture de votre mariage. En voulant éveiller sa générosité, je n'ai fait qu'exciter son ambition, car elle m'y a reconnu comme l'invincible obstacle... Je meurs tué par des assassins qu'elle a dirigée contre moi...

Il regarde l'écriture.

DICKSON. Vous voyez! j'écris d'une main tremblante.

ROBERT. C'est bien, ajoute : « Venge-moi, toi, mon fils que je n'ai revu qu'un jour. » Et maintenant signe... (*Prenant l'écrit signé.*) C'est bien cela : cette écriture contrefaite qui a trompé jadis la maîtresse du roi, trompera facilement son fils et ses amis... Et si Catherine compromise n'a pas recours à la fuite, toute révélation de cette femme, accusée par le roi Jacques, sera facile à combattre...

DICKSON. A merveille.

JACQUES, *en dehors.* Au secours!... au meurtre!...

ROBERT. Ralph est aux prises avec le roi.

JACQUES, *d'une voix plus étouffée.* Au secours!...

ROBERT. La voix du roi s'affaiblit.

LA VOIX DE PATRICK, *en dehors.* Tenez ferme, et je viens à votre aide.

ROBERT. Un homme va défendre le roi! si Ralph succombait....

DICKSON. Sa défaite serait la nôtre.

ROBERT, *prenant son poignard.* Allons, Robert, mets ton masque et va secourir ton valet.

Il sort précipitamment.

DICKSON. Quant à toi, Dickson.... sache au moins feindre de vouloir accompagner ton seigneur. Mais je n'entends plus de bruit : tu seras utile au moins pour panser les blessés...

Il sort par le fond. Thomas par la gauche paraît soutenant Jacques qui se traîne et tombe assis sur le banc près de la fenêtre. Thomas est armé d'une hache.

SCÈNE XV.

JACQUES, THOMAS.

THOMAS. Les infâmes! courage, courage, et nous pourrons poursuivre vos assassins; je les reconnaîtrai, moi...

JACQUES. Tu les reconnaîtras?

THOMAS. Oui, car j'ai marqué le second venu d'une blessure qui ne s'effacera jamais... Mais tâchons d'abord d'étancher le sang de votre blessure.

JACQUES. Elle est mortelle!

THOMAS. Mortelle!

JACQUES. Ecoute.... Tu diras à mon fils qu'un comte d'Edimbourg... Oh! mon Dieu!

THOMAS. Mais où est votre fils?

JACQUES, *se levant et cherchant à marcher.* Mon fils... oh! délire... je meurs... le sang... c'est près du cœur... que... (*Il tombe soutenu par Thomas.*) Et mourir quand... la vie recommençait.

THOMAS. Il se meurt!... et personne... Catherine!... absente!... Henry... ne doit plus rentrer dans cette maison... A qui demander secours? (*Il fait un effort pour le soulever.*) Il est mort!... Ils l'ont tué... Mais quel intérêt avaient donc ces misérables à frapper cet homme?... Ils voulaient le voler sans doute... Les infâmes! si je les suivais, peut-être qu'à la trace du sang que doit perdre celui que j'ai blessé... Mais il fait nuit. (*On jette par la fenêtre une pierre entourée d'un papier qui tombe dans la chambre.*) Qu'est-ce cela? (*Il ramasse et développe.*) Une lettre? A qui s'adresse-t-elle? (*Il va la lire près de la fenêtre.*) « Thomas Patrick. » A moi... (*Il lit.*) « Un noble et puissant personnage » prendra dignement soin de ton fils qu'il » vient de faire enlever de l'hôtellerie des » Muletiers, et voilà ce qu'il t'ordonne : demain, au lever du soleil, tu partiras comme » marin volontaire sur un bâtiment qui met » à la voile pour les Indes. Si tu fais un pas » vers la ville, si tu dis un seul mot de ce que » tu as vu, appris ou découvert, ton fils sera » égorgé sur l'heure. Sauve ou condamne ton » fils John... Choisis et sans retard. » Mon John, mon fils entre les mains de ces infâmes! (*Il va pour sortir furieux... il s'arrête.*) Mais si je veux le défendre, ils vont le tuer... Et toi, vil assassin, que ma hache a mutilé, je saurai bien te reconnaître... Mais, si je te cherches, tu égorgeras mon fils... Oh! mon Dieu!... Conseillez-moi... Seigneur! donnez-moi la force et la raison... car ma tête s'égare dans la douleur... (*Tombant avec déchirement.*) Oh! mon enfant... Seigneur!... gardez-moi... mon enfant!

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente les ruines d'une abbaye ruinée qui semble avoir été établie pour servir de lazarets pour les pestiférés. Le lieu de la scène est une ancienne cour de l'abbaye, dont les portes ont été détruites. On y arrive par le fond. Grandes arcades à jour donnant sur la campagne; dans le fond, la mer. A droite, grande porte donnant dans l'abbaye; çà et là, d'énormes pierres tombées ou oubliées couvertes de mousse et de lierre.

SCÈNE PREMIÈRE.

DICKSON, RALPH.

Au lever du rideau, Ralph est couché sur une pierre à droite. Au premier plan, il porte le costume des Ensevelisseurs. Dickson, assez richement vêtu, entre par le fond.

DICKSON, *entre sans voir Ralph.* Oui, voici bien l'ancienne abbaye de Durham, que l'on a transformée, ainsi que les couvents, en asile de secours pour les pestiférés... Comme tout change! ce pays avec ses ruines sur le bord de la mer, était, il y a peu de jours encore, le rendez-vous des amants et des curieux. Tout à coup une maladie contagieuse se déclare à Edimbourg. On publie aussitôt une ordonnance qui oblige à conduire ici tout malade atteint de la peste. L'abbaye et les couvents déserts s'emplissent... le chant des oiseaux est remplacé par le son de la cloche des morts... on fait un cimetière d'un pré couvert de fleurs, et au lieu de trouver ici des visages heureux et gais... on y trouve... (*apercevant Ralph qui se lève, après un mouvement de peur*) des ensevelisseurs.

RALPH, *s'approchant.* Mais, n'est-ce pas Dickson?

DICKSON. Il me connaît... (*L'examinant.*) Eh! c'est Ralph devenu ensevelisseur.

RALPH. Tu le vois.

DICKSON, *à part*. Il en a assez tué jadis... il est juste qu'il en enterre maintenant.

RALPH. J'espère que ce n'est pas la maladie qui t'amène ici?

DICKSON. Non, je crains de l'y gagner.

RALPH. Dieu t'en préserve... quoiqu'elle ait perdu presque toute son intensité.

DICKSON. Vraiment?

RALPH. Oui, depuis quatre jours, peu de malades y sont morts. Et que viens-tu donc y faire?

DICKSON. Je précède le duc Robert, qui doit assister ici à la messe pour le salut des malades et le repos des morts.

RALPH. Le duc Robert ne craint donc pas la contagion?

DICKSON. Toujours audacieux et téméraire, il se conforme à ses obligations... et pourtant, depuis qu'il a reçu cette blessure, il y a dix-huit ans, alors qu'il alla prendre ta défense, l'orage, la nuit, l'épouvantent quelquefois.... et j'ai souffert souvent en restant auprès de lui, dont les fréquents souvenirs m'ont empêché d'oublier le tondeur de laine et la Catherine Patrick, dont j'ai toujours devant les yeux le visage énergique... et fatal... Cette femme m'apparaît bien souvent dans mes rêves.

RALPH. Moi, je n'ai rien oublié, mais je n'en souffre plus.

DICKSON. Et qu'as-tu fait pour cela?

RALPH. Comme après avoir survécu à toutes mes blessures, Dieu permit que je fusse aussi sauvé de la peste, j'ai changé de conduite, et je me suis repenti... Faites comme moi.

DICKSON. Nous ne le pouvons pas, nous autres, qui avons la puissance et voulons la fortune; nous n'avons ni le temps de prier, ni le droit d'être sincère; ainsi le premier ministre qui va venir ici prier pour le salut des malades, souhaitera bien ardemment dans le fond de son cœur la mort d'une jeune fille que la maladie a fait conduire ici...

RALPH. Et pourquoi?

DICKSON. Parce qu'elle est aimée de Charles... (*à voix basse*) l'enfant du muletier.

RALPH, *bas*. Celui que nous enlevâmes de l'hôtellerie?

DICKSON. Oui.

RALPH. Pourquoi le ministre a-t-il donc reconnu publiquement ce jeune homme pour son fils?

DICKSON. Parce que depuis dix ans que le commerce fleurit chez nous, tous les trésors de l'Ecosse sont passés dans les mains des marchands, et le premier ministre ruiné lui a donné son nom, afin de pouvoir le marier à la fille d'un de nos plus riches négociants.

RALPH. Et refaire ainsi sa fortune.

DICKSON. Naturellement, et cet amour de Charles dérange tous ses projets.

RALPH. Je comprends; et vous n'avez pas encore la preuve de la mort du muletier?

DICKSON. Pas plus que celle de la mort de Catherine, qui n'a été exécutée que par contumace... mais depuis dix-huit ans!

RALPH, *apercevant quatre Sœurs qui traversent la scène, et se dirigent vers l'entrée du lazaret*. Découvre-toi, Dickson; voici des sœurs d'Irlande.

RALPH. Que Dieu soit avec vous, mes sœurs...

CATHERINE, *qui est une des sœurs*. Dieu vous préserve et vous console, mes frères.

Las sœurs entrent dans le lazaret.

DICKSON. Quelles sont cesfemmes?

RALPH. Ce sont de pieuses femmes, qui, sous le nom de sœurs d'Irlande, se sont dévouées pour soigner leurs frères d'Ecosse, et dont le zèle nous a été d'un bien grand secours.

DICKSON. Ce sont peut-être comme toi, Ralph, des créatures repentantes.

RALPH. Peut-être.

DICKSON. Adieu; je vais voir si j'apercevrai sur la route la voiture de mon maître.

On voit paraître au fond la foule d'Ensevelisseurs qui semblent animés.

DICKSON. Les tristes compagnons!

RALPH. Ils viennent de brûler les habits des infortunés que la peste a fait mourir... Dieu te garde, Dickson, de passer par leurs mains... Ton habit doré leur ferait envie.

DICKSON, *effrayé*. Peut-on gagner la route sans passer auprès d'eux?

RALPH. Oui, par-ici.

DICKSON, *se sauvant à gauche*. J'aime autant ce chemin-là; bonne chance.

RALPH. Merci.

Il va s'asseoir sur la pierre au premier plan, à droite.

SCÈNE II.

RALPH, LES ENSEVELISSEURS.

1er ENSEVELISSEUR. Au lieu de vous disputer ainsi, jouez aux cartes, pour savoir à qui doit appartenir cette bague; vous ne savez lequel a raison.... appelez la chance pour juger.

2e ENSEVELISSEUR *au* 3e. Au premier quinze. Consens-tu?

3e ENSEVELISSEUR. C'est dit... Où sont les cartes?

1er ENSEVELISSEUR. En voici, et tâchez de gagner tous les deux.

Ils se mettent à jouer sur une pierre à gauche au premier plan.

2e ENSEVELISSEUR. Commençons.

Ils se mettent à jouer; les autres Ensevelisseurs les entourent en examinant le jeu.

SCÈNE III.

LES MÊMES, PATRICK.

PATRICK. Les voilà réunis, je veux lier conversation avec eux... et apprendre ce que je devrai faire pour devenir enseveliseur. Oui, il faut que je trouve le moyen d'examiner d'abord dans les lazarets ceux qui peuvent y mourir : les vivants m'attendront ailleurs.

Il s'approche des joueurs et regarde.

2e ENSEVELISSEUR. *Il abat son jeu.* Cinq points; un de plus, j'avais gagné.

PATRICK. Et c'est celui qui te manque qui te feras perdre...

2e ENSEVELISSEUR, *le regardant.* Parie donc contre moi.

PATRICK. Tiens, je risque cette pièce de monnaie.

2e ENSEVELISSEUR. Voici la mienne.

3e ENSEVELISSEUR, *jouant.* Un valet rouge.

2e ENSEVELISSEUR, *retournant une carte.* Barré... J'ai gagné... A moi la bague et l'argent!...

Il va se lever.

PATRICK, *l'arrêtant et prenant la place du perdant.* Voyons, à mon tour.

2e ENSEVELISSEUR. Volontiers... Quel jeu joues-tu ?

PATRICK. Le trèfle et la lance.

2e ENSEVELISSEUR. C'était le jeu de nos grands-pères.

PATRICK. Quel jeu jouez-vous donc?

2e ENSEVELISSEUR. La royale ou le croisé.

PATRICK. Je ne sais pas ces jeux-là.

2e ENSEVELISSEUR. D'où viens-tu donc?

PATRICK. De bien loin.

RALPH, *qui est assis seul à droite au premier plan.* Je ne sais, moi, que le trèfle et la lance, seul jeu que l'on jouait dans l'interrègne, avant l'avénement de Jacques IV, et je te le jouerai, moi, si tu le veux.

PATRICK. Je le veux bien. (*Il se lève, va s'assoir au premier plan avec Ralph.*) Et nous aurons souvent, camarade, l'occasion de le jouer ensemble si je deviens, ainsi que je le désire, enseveliseur comme toi.

RALPH. Il faut pour ça des protections... en as-tu ?

PATRICK. Je n'en ai pas. Je ne suis ici que depuis deux jours... et ne peux-tu m'indiquer un moyen pour entrer dans le lazaret ?...

RALPH. Il te faudrait une permission signée des médecins du roi, mais elles sont bien rares.

PATRICK. Et, dis-moi, les nobles que la peste frappe sont amenés aussi dans ces lazarets ?

RALPH. Assurément, pour leur salut comme pour celui de la ville; le roi lui-même serait contraint d'y venir s'il était malade; à preuve, deux comtes d'Edimbourg y ont été amenés hier.

PATRICK, *à part.* On m'a dit vrai.

Cloche.

RALPH. La cloche! A un autre jour notre partie de cartes; cette cloche nous appelle au couvent... Allons... compagnons. (*Tous les Enseveliseurs se lèvent.*) Mettons-nous en route, on a besoin de nous là-bas; venez.

Ils sortent par le fond.

SCÈNE IV.

PATRICK, *seul.*

Je ne pourrai pas entrer comme enseveliseur dans ces lazarets, et pourtant il faut que je trouve le moyen d'y pénétrer ; oui, toutes les questions que j'ai faites hier m'ont appris que depuis mon départ, seulement deux comtes d'Edimbourg sont morts, le vieux comte d'Aston et le jeune comte de Sussex; l'un était trop vieux, l'autre trop jeune; celui que je cherche existe encore, et je le trouverai, car les comtes d'Edimbourg sont au nombre de douze ; je suis certain que celui que j'ai blessé était comte, que sa blessure n'a pu s'effacer, et j'irai les examiner les uns après les autres; mais s'il est un des deux qui ont été apportés ici hier, demain il peut y mourir... et je ne pourrais rien demander à sa tombe... Comment ferai-je pour pénétrer... si je pouvais m'emparer de l'habit d'un enseveliseur... que faire, mon Dieu !...

Il s'assied à droite et réfléchit.

SCÈNE V.

CHARLES, PATRICK.

CHARLES. Me voici maintenant aux portes de l'abbaye de Durham... et je m'arrête... j'ai cette permission que j'ai obtenue avec tant de peine... et j'hésite à m'en servir... c'est qu'Henriette m'a fait jurer par le Christ que je ne tenterais pas de la voir, là où je ne puis que me perdre...

PATRICK, *l'examinant.* Quel est ce jeune homme?

Il se lève.

CHARLES. Oh! je ne puis vivre dans le doute affreux de sa vie ou de sa mort... Elle verra tout mon amour dans mon imprudence... Entrons.

Il se dirige vers l'abbaye.

PATRICK. On n'entre pas là, jeune homme.

CHARLES, *s'arrêtant près de la porte et lui montrant son parchemin.* On y entre avec une permission.

PATRICK. Une permission !... pardon !... un mot, de grâce...

CHARLES, *se rapprochant de lui.* Que me veux-tu?

PATRICK. Une permission, m'avez-vous dit... elle ne peut pas servir pour deux?...

CHARLES. Non... pourquoi?

PATRICK. Parce que pour traverser les lazarets... je donnerais la moitié de ma vie... Oh! si vous vouliez... pour cette permission... mon dévouement, mon sang... Vous qui avez pu l'obtenir, vous en aurez une autre... et puis, vous êtes trop jeune pour ne pas craindre la mort que vous pourriez rencontrer.

CHARLES. Je le sais... mais toi?...

PATRICK. Oh! je dois braver la mort, moi, pour entrer dans ces murs.

CHARLES. Qui veux-tu donc chercher?

PATRICK. Un homme.

CHARLES. Ton frère, ton ami?

PATRICK. Non pas, mon ennemi.

CHARLES. Que lui veux-tu si la peste te venge?

PATRICK. Je crains qu'elle ne le tue.

CHARLES. Pourquoi?

PATRICK. Parce que je veux qu'il vive pour me rendre ce qu'il m'a volé.

CHARLES. Que t'a-t-il volé?

PATRICK. Mon fils... mon seul espoir.

CHARLES. Ton fils!... quand donc?

PATRICK. Il y a près de vingt ans.

CHARLES. Que ne l'as-tu réclamé plus tôt?

PATRICK. Je reviens d'un long exil.

CHARLES. Et celui qui t'a volé ton enfant est ici?

PATRICK. Je l'espère!...

CHARLES. Et tu le reconnaîtrais?

PATRICK. J'en suis sûr...

CHARLES. Et si je te donnais cette permission, que ferais-tu pour moi?

PATRICK. Tout, hors un crime.

CHARLES. Ecoute, ce n'est pas la haine qui m'a guidé, moi, c'est l'inquiétude et l'amour, et quand j'ai vu partir celle que j'aime pour ce pays de douleur, elle m'a fait généreusement jurer sur Dieu que je ne m'approcherais pas d'elle dans ces dangereux asiles. Mais huit jours se sont écoulés, huit jours et huit nuits sans sommeil, et ne pouvant plus vivre, j'allais manquer à ma parole, quand tu m'as rencontré: prends donc cette permission, œuvre de ma faiblesse.

PATRICK. Donnez, et que me commandez-vous?

CHARLES. De savoir pour moi si elle souffre, espère, ou meurt... et quand tu viendras me le dire, je te remercierai dans mon ivresse, ou dans mon désespoir, et nous serons quittes, car tu m'auras intruit et rendu fidèle à mon serment.

PATRICK. Son nom?

CHARLES. Henriette.

PATRICK. Celui de son père?

CHARLES. Elle l'ignore.

PATRICK. Son âge?

CHARLES. Dix-huit ans.

PATRICK. Où vous reverrai-je?

CHARLES. Ici; mais dis-moi, si tu allais mourir pour être entré là...

PATRICK. S'il en advenait ainsi, vous n'auriez pas de reproches à vous faire, car je vous le jure, par la ruse ou la violence, j'y serais allé mourir pour mon compte... A bientôt...

CHARLES. A bientôt...

Patrick entre dans l'abbaye.

SCÈNE VI.

CHARLES *seul.*

Je vais donc avoir des nouvelles de Henriette! Faites, Seigneur, que cet homme m'apporte bientôt la vie ou l'espérance.

Il s'assied sur le premier plan à gauche.

SCÈNE VII.

LE MÊME, ROBERT, DICKSON.

ROBERT, *examinant le lieu de la scene et reculant avec effroi.* Et pourquoi donc me conduis-tu si près de ces asiles de mort?...

DICKSON. Parce que j'ai vu de mes yeux Charles se diriger de ce côté, et je voudrais vous en convaincre.

ROBERT. Je t'ai dit qu'il était venu me saluer à mon départ d'Edimbourg...

DICKSON, *descendant la scène et cherchant des yeux.* Depuis ce temps, il a pu faire le voyage. (*Le désignant.*) Tenez, milord.

Robert va lentement à Charles et lui frappe sur l'épaule.

CHARLES, *se levant.* Mon père!...

ROBERT, *descendant la scène.* Je vous trouve ici, coupable d'avoir quitté le service de sa Majesté pour l'amour de cette fille... que je vous avais défendu de revoir, pour votre honneur et ma dignité...

CHARLES. Milord!...

ROBERT. Oui, monsieur, pour votre honneur... je le sais, moi qui ai voulu voir, avant de vous séparer d'elle, si cette femme solitaire cachait un cœur pur dans sa mystérieuse existence. Elle vous a dit, n'est-ce pas, qu'elle devait son opulence à un protecteur généreux et assidu; elle a joué le rôle intéressant de la femme étrangement jetée dans la vie... Eh bien, moi j'ai découvert et l'histoire et l'énigme. Mes espions, Dickson, et moi, avons vu ce protecteur qui se masque, entrer souvent chez elle... non pas en plein jour, mais la nuit, mais à l'heure discrète et sombre... Un tuteur généreux qui veut que sa pupille soit à la fois heureuse et honorée, choisit-il, dites-moi, pour s'approcher d'elle l'heure du sommeil ou du plaisir... Ce n'est pas un

protecteur utile, mais un amant discret qui l'enrichit et la protége.

CHARLES. Milord !

ROBERT. Mais il arrive qu'un amant a quelquefois aussi sa générosité. Il arrive qu'après avoir deshonoré une jeune fille, il lui permet de chercher un époux à l'aide du mensonge qu'il protége... il arrive que la jeune fille belle et parée se met à son balcon.... attend le passage d'un gracieux cavalier... qui, séduit par son aspect rêveur, s'approche d'elle, écoute le récit mensonger de sa mystérieuse existence et se laisse conduire, amoureux et trompé, jusqu'au pied de l'autel, où s'accomplit le mariage. Ce fait se passe maintenant à Edimbourg; nous savons le nom de la jeune fille qui se mit à son balcon; elle se nomme Henriette; vous n'ignorez pas le nom du cavalier qui passa sous la fenêtre, et nous saurons bientôt, je l'espère, celui de l'amant qui s'efface et rit sous son manteau, de sa belle aventure.

CHARLES. Milord, si je devais être ainsi victime, je ne pourrais jamais assez vous rendre grâce... mais j'espère encore...

ROBERT. Que je suis dans l'erreur?... Je ne me révolte pas contre votre incrédulité, mais je me réserve le droit de vous convaincre et de vous consoler. Retournez donc à l'instant au palais d'Edimbourg; tel est mon désir, tel est mon ordre, que je vous transmets sans colère.

CHARLES. Je partirai, milord.

ROBERT. Allez... et n'oubliez pas que votre père vous prépare un mariage digne de vous et de lui. (*A Dickson en lui tendant la main droite.*) Ote-moi ce gantelet, Dickson. (*Dickson lui ote le gantelet.*) Allez, et votre juge qui vous pardonne, vous permet de lui baiser la main.

Il lui donne sa main à baiser.

CHARLES, *se retirant après lui avoir baisé la main.* Dieu vous garde, milord.

SCÈNE VIII.

ROBERT, DICKSON.

ROBERT, *suivant Charles des yeux, dit du geste à Dickson de lui remettre son gantelet.* Il part... mais il aime encore, et cet amour pourra nuire à mes combinaisons... si cette jeune fille a perdu la vie... et cela peut être... nous n'aurons plus à nous en occuper... tandis qu'après l'office divin, je haranguerai les fidèles; tu reviendras ici... tu questionneras; je veux savoir avant mon départ le sort de cette jeune femme; et maintenant viens, la messe va commencer et le premier ministre ne doit pas se faire attendre.

Ils sortent.

SCÈNE IX.

CHARLES *seul; puis* PATRICK.

CHARLES, *rentrant par la gauche et les suivant des yeux.* Ils s'éloignent, et je n'ai pas la force de partir, moi, mon père, car vous venez de me mettre au cœur une hydre qui le dévore. Elle! Henriette... parjure... infâme! mais non, il s'est trompé... et pourtant!

PATRICK, *qui vient de sortir du lazaret, allant à Charles.* Glorifiez-vous, jeune homme, elle est sauvée.

CHARLES. Sauvée!

PATRICK. Et si bien guérie qu'elle va quitter le lazaret pour retourner à Edimbourg.

CHARLES. Et tu es bien sur que tu ne t'es pas trompé?

PATRICK. Non; c'était bien elle, dix-huit ans, belle, du nom d'Henriette... je lui ai parlé, c'est elle qui m'a joyeusement annoncé son départ, et elle m'a demandé si j'étais envoyé par un homme masqué, qui doit venir la joindre.

CHARLES. Un homme masqué, mort et sang!...

PATRICK. Qu'avez-vous donc?

CHARLES. Cet homme masqué c'est mon rival. Tu dis qu'elle est sauvée... pourquoi n'est-elle par morte!

PATRICK. Vous n'en seriez pas plus heureux, car vous l'aimez.

CHARLES. Et si elle m'a trahi!

PATRICK. Il la vaudrait alors mieux morte, vous avez raison; mais elle est trop belle pour être perfide.

CHARLES. N'est-ce pas?

PATRICK. Oui; allons, jeune homme, courage... moi je n'ai pas trouvé celui qui m'a volé mon fils, et je vais continuer mes recherches dans les couvents voisins... Bonne chance à vos amours.

Il sort rapidement par le fond.

SCÈNE X.

CHARLES *seul.*

Oh! peut-être ce protecteur, cet homme qui se masque n'a-t-il que d'affectueuses inquiétudes!... mais s'il en était autrement... que je souffre!... Henriette doit partir bientôt... il faut que la suive, que je tâche de découvrir. (*Regardant dans le lazaret.*) Mais je ne puis attendre... Qui vient?... une sœur.. d'Irlande! si je lui parlais... une jeune fille est avec elle... c'est Henriette!... Oh! mon Dieu!... je tremble... Seigneur, est-ce un ange envolé qui descend du ciel, ou le démon séduisant et menteur qui échappe à ta justice?

SCÈNE XI.

CHARLES, CATHERINE, HENRIETTE.

HENRIETTE. Laissez moi seule maintenant, bonne sœur... je sens l'air de la délivrance... il n'y a plus de solitude... merci, j'attendrai seule.

CATHERINE. Vous allez partir, mon enfant, et songez qu'une fois séparées, nous ne nous reverrons plus.

HENRIETTE. Oh! si jamais vous traversez Edimbourg...

CATHERINE, *vivement*. Je n'irai jamais à Edimbourg.

HENRIETTE. Connaissez-vous la ville?

CATHERINE. Je l'ai vue autrefois...

HENRIETTE. Et vous ne la regrettez pas... moi... si j'avais des ailes... Mais je vous fatigue par mes impatiences...

CATHERINE. Je les comprends, mon enfant; celui qui doit venir vous joindre est d'une heure en retard... mais vous n'êtes pas encore d'âge à regretter le temps perdu, car vous avez, m'avez-vous dit, dix-neuf ans.

HENRIETTE. Je ne les aurai que le prochain mois.

CATHERINE. Le prochain mois... et vous vous nommez Henriette?...

HENRIETTE. Oui.

CATHERINE. Et l'on ne vous a jamais dit le nom de votre mère?

HENRIETTE. Jamais...

CATHERINE. Et vous vous appelez Henriette?

HENRIETTE. Bonne sœur, vous me l'avez demandé tous les jours.

CATHERINE. C'est que, voyez-vous, ce nom appartenait à une jeune fille... de votre âge... Ce nom, si vous saviez...

HENRIETTE. Quoi donc?... vous paraissez souffrir...

CATHERINE. Oui... parce qu'une espérance... mais non, je... me suis trompée... ce n'est pas une espérance... non, ce n'est qu'un souvenir.

HENRIETTE. Souvenir douloureux?

CATHERINE. Oui, et... que je veux chasser... Voyons... enfant... parlons de vous... d'Edimbourg... de celui qui doit venir vous chercher.

HENRIETTE, *avec impatience*. Il tarde bien!

Elle monte la scène.

CATHERINE, *à part*. Je ne puis la laisser seule ici.

HENRIETTE. Ma sœur!

CATHERINE. Eh bien?

HENRIETTE. C'est lui, je l'aperçois.

CATHERINE. Celui qui va vous emmener?

HENRIETTE. Oui... mais pourquoi pleurez-vous?

CATHERINE. Parce que je souffre en me séparant de vous.

HENRIETTE. Je vous assure, bonne sœur, que nous devons nous revoir.

CATHERINE. Je ne sais pourquoi je l'espère... Adieu.

HENRIETTE. Adieu, ma sœur.

Catherine, après l'avoir embrassée, rentre dans l'abbaye.

HENRIETTE, *regardant à droite*. Le voici mon bienfaiteur!...

Elle court se jeter dans les bras d'un étranger masqué, vêtu d'un grand manteau.

SCÈNE XII.

CHARLES, HENRIETTE, L'HOMME MASQUÉ.

L'ÉTRANGER, *la serrant dans ses bras*. Henriette!

CHARLES, *s'avançant, à part*. L'homme masqué...

L'ÉTRANGER. Tu m'as reconnu malgré mon masque?

HENRIETTE. Ne suis-je pas habituée à vous reconnaître ainsi?

L'ÉTRANGER. Tu m'es rendue... C'est que j'ai tant prié Dieu.... c'est que j'ai passé toutes mes nuits à lui demander ton retour et la fin de tes douleurs.

HENRIETTE. Et c'est à moi que le ciel a donné la récompense, puisque je puis vous aimer encore...

CHARLES. Que dit-elle?

L'ÉTRANGER, *ôtant son masque*. Laisse-moi embrasser ton front, que la souffrance passée vient d'embellir encore.

HENRIETTE, *l'embrassant*. Toujours trop bon.

CHARLES. Malheur!...

Il s'avance.

HENRIETTE. Et quand partons-nous?

L'ÉTRANGER. Quand tu voudras.

HENRIETTE. De suite.

L'ÉTRANGER. Que je remette ce masque.

CHARLES, *lui arrêtant le bras comme il va se masquer*. Vous l'aurez remis trop tard. (*Reculant effrayé.*) Grand Dieu!

L'ÉTRANGER. Ne me nomme pas!

HENRIETTE. Charles!

L'ÉTRANGER. Vous m'avez outragé, monsieur! (*A Henriette.*) Eloignez-vous, Henriette.

HENRIETTE, *hésitant*. Mais mon... ami...

L'ÉTRANGER. Allez!... je vous appellerai... il le faut, Henriette... je le veux!

HENRIETTE. J'obéis... (*A part.*) Charles ici!

Elle se retourne près de la porte et entre à l'abbaye sur un geste impératif de son protecteur.

SCÈNE XIII.

JACQUES IV, CHARLES.

CHARLES, *s'agenouillant.* Sire, j'attends mon châtiment!

JACQUES. Relevez-vous monsieur, et répondez-moi!... (*Charles se relève.*) Quel sentiment vous a donc fait insulter non pas un roi, mais un homme?

CHARLES. Celui qu'il serait inutile de vouloir vous cacher, la jalousie.

JACQUES. La jalousie!...

CHARLES. Mantenant, sire, condamnez!... Tous les coups des hommes ne seront rien auprès de celui dont le malheur m'a frappé! Cette femme, cause de l'injure que je vous ai faite, je l'aimais plus que la vie... plus que la gloire... et c'est la déception, mon roi, qui m'a rendu coupable; mais vous êtes vengé, car j'ai reçu le coup mortel, en voyant se ternir tout à coup sous la honte et sous l'odieux mensonge l'idole blanche et radieuse que j'avais divinisée.

JACQUES, *après un mouvement.* Ainsi tu aimais Henriette?

CHARLES. Oui, pauvre fou!

JACQUES. Mais Henriette t'aime-t-elle?

CHARLES. Elle!... plus fausse encore que belle!... pleurait de ma tristesse ou s'effollait de ma joie!...

JACQUES. Qu'espérais-tu donc?

CHARLES. La faire ma femme un jour...

JACQUES. Et qui te l'a donc révélée coupable?

CHARLES. Tout! maintenant que le bandeau se déchire, sa vie, son opulence, son mystère...

JACQUES. Mais si tu étais dans l'erreur?

CHARLES. Sire... j'ai mérité votre colère, ne parlons plus de Henriette... punissez... je crains votre pardon...

JACQUES. Mais, enfant, tu te trompes.

CHARLES. Je ne me trompe pas, sire... je sais ce qu'Henriette est pour vous.

JACQUES. Elle est ma protégée!

CHARLES. Puis, autre chose encore.

JACQUES. Quoi donc?

CHARLES. Vous êtes le roi.

JACQUES. Qu'importe; dis...

CHARLES. Jamais!...

JACQUES. Je le veux!... qu'est-elle?

CHARLES. Votre maîtresse, sire!

JACQUES. Tu mens!... elle est ma fille!

CHARLES. Henriette?...

JACQUES. Silence!

CHARLES. Henriette est pure!... oh! sire.. (*Tombant à genoux.*) Pardon... pitié!...

JACQUES, *le relevant.* Et si je m'entoure de tant de mystère, c'est que sa naissance se rapporte à une époque qui me défend de l'avouer... Et tu ne sais pas qui fut sa mère?....

CHARLES. Je le devine, sire... et je sais que Henriette n'est pas responsable du crime de Catherine Patrick.

JACQUES, *avec douleur.* Catherine!... (*Lui tendant la main.*) Tu as un noble cœur, ami... L'âge vient pour Henriette où l'âme souffre alors qu'on l'isole; je dois lui trouver pour époux un jeune homme discret, hardi, généreux, digne d'elle, et peut-être pourras-tu le devenir un jour.

CHARLES. Sire... tout mon sang coulerait pour sécher une de ses larmes.

JACQUES. Maintenant, retourne au palais; je ne veux pas que tu la revoies ici, tu pourrais commettre quelque imprudence.

CHARLES. Oui, sire... car la joie me donne le délire. Je pars!

Il va du côté du lazaret.

JACQUES, *l'arrêtant.* Ce n'est pas là le chemin... par ici!...

CHARLES. Oui... mais...

JACQUES, *le conduisant.* Quoi?

CHARLES. Soyez béni!

JACQUES. Je serai béni.

CHARLES. Si vous saviez...

JACQUES, *le poussant.* Je sais tout... va-t'en!

CHARLES. Dieu vous protége!

Il sort par le fond.

JACQUES. Merci...

Il le suit des yeux.

SCÈNE XIV.

JACQUES, *seul, le suivant des yeux.*

Il part enfin... il se trompe de route... non... Pourquoi court-il?... il s'arrête... il repart... il n'arrivera pas jusqu'à Edimbourg sans se perdre en chemin, et dire que le regardant souvent je l'avais rêvé pour l'époux d'Henriette... et ils se sont trouvés, aimés... C'est une belle chose que l'ardente jeunesse et que le secret de la Providence. Maintenant, comment faire appeler Henriette!... comment la faire chercher dans ce lazaret... Oh! la voici!

SCÈNE XV.

JACQUES, HENRIETTE.

Henriette entre et regarde autour d'elle.

JACQUES, *remarquant son inquiétude.* Non, il n'est plus ici... il vient de partir... et il m'a prié de te dire qu'il s'éloignait heureux.

HENRIETTE. Heureux!

JACQUES. Oui, nous nous sommes entendus;

je le connais depuis longtemps... figure-toi qu'il était jaloux.

HENRIETTE. Jaloux!

JACQUES. Oui, tu ne sais pas que Charles t'aime d'amour.

HENRIETTE, *naïvement*. Si... je le sais...

JACQUES. C'est que pendant ta maladie, tu aurais pu l'oublier.

HENRIETTE. Je ne l'ai pas oublié un seul instant.

JACQUES. Vraiment! mais toi, l'aimes-tu?

HENRIETTE. Si vous le connaissez, vous devez le comprendre.

JACQUES. Moi... je ne suis pas une jeune fille, mais toi...

HENRIETTE. Moi... je suis une jeune fille.

JACQUES. Et qui l'aime?

HENRIETTE. De toute mon âme.

JACQUES. Alors, je puis t'appprendre une bonne nouvelle.

HENRIETTE. Au sujet de Charles?

JACQUES. Oui.

HENRIETTE, *vivement*. Oh! dites, hâtez-vous! qu'est ce donc?

JACQUES. Attends... calmons-nous... tout à l'heure... je ne puis te le dire ici.

HENRIETTE, *regardant au fond*. Mais nous sommes seuls.

JACQUES, *à part*. Soyons prudent, j'ai peur d'avoir fait un fou; évitons maintenant de faire une folle. (*Haut.*) Cette nouvelle, mon enfant, je ne pourrai te la dire, que lorsque nous serons arrivés à Edimbourg.

HENRIETTE, *vivement*. Partons.

JACQUES, *remettant son masque*. Nous allons partir.

HENRIETTE. La route sera bien longue.

JACQUES. Nous ferons doubler l'attelage.

HENRIETTE. Et nous irons plus vite... un jour comme celui-ci l'on peut bien, pour une fois, mettre quatre mules à son carrosse.

JACQUES. On en mettra quatre. (*A part.*) Elle a raison, mon Dieu, l'on ne ressuscite pas tous les jours.

HENRIETTE, *près de la sortie à gauche*. Eh bien! venez-vous?

JACQUES. Me voici... pardon... je viens. (*En sortant.*) Il ne faut pas vouloir respirer, quand on doit contenter les amoureux... Me voici, mon enfant..

Il sort à gauche avec Henriette.

SCÈNE XVI.

CATHERINE, *seule*.

Elle sort de l'abbaye et les suit des yeux.

Elle part avec ce protecteur... elle dont la vue me causait tant d'émotions étranges et célestes... Oh! mon Dieu, pourquoi m'avez-vous mis au cœur tant d'espoir et de souvenirs insensés... Non, elle n'est pas ma fille... je ne dois pas l'espérer... mais elle se nomme Henriette, elle a dix-neuf ans. Et j'étais si heureuse de la voir... il me semble que mon existence m'a quittée depuis qu'elle est partie... mais elle ne va pas loin. Il n'y a que huit lieues d'ici à Edimbourg. Edimbourg!... quand le sort m'a désignée pour venir en Ecosse. Je me suis mise en route, en me jurant que je ne m'approcherais jamais d'Edimbourg, et maintenant il faut que j'y aille; je ne peux plus vivre ici, non, il faut que je puisse passer pendant la nuit sous les fenêtres du roi d'Écosse... il faut surtout... que je revoie cette jeune fille... en marchant toute la nuit, demain au jour je serai à la ville; mais comment y trouverai-je la demeure d'Henriette? Elle réfléchit.

SCÈNE XVII.

CATHERINE, DICKSON.

DICKSON *entre par le fond*. Une sœur d'Irlande : acquittons-nous de cette commission que m'a donnée le duc Robert en l'interrogeant sur le sort de cette jeune fille (*Haut.*) Dites-moi, ma sœur.

CATHERINE. Que voulez-vous?

DICKSON. Savoir si vous pouvez m'instruire sur le sort d'une jeune fille du nom d'Henriette.

CATHERINE. Elle est guérie... partie...

DICKSON, *à part*. Diable!

CATHERINE. Vous la connaissez?

DICKSON, *regardant Catherine*. Je la connais... grand Dieu!

CATHERINE. Alors vous pourrez me dire quelle partie d'Edimbourg elle habite.

DICKSON, *à part*. C'est bien elle.

CATHERINE. Dites!...

DICKSON, *haut*. Le faubourg nord de la ville.

CATHERINE. Le faubourg nord de la ville... merci... merci.

Elle sort précipitamment par la gauche.

SCÈNE XVIII.

DICKSON, *puis* ROBERT.

DICKSON, *après l'avoir suivie du regard*. Catherine!.... Catherine Patrick.... ici! Oh! ce n'est pas elle, ce n'est qu'une ressemblance... Comment serait-elle parmi les sœurs d'Irlande?... Mais j'y songe: quand elle quitta l'Écosse... c'était pour se rendre en Irlande... pour se vouer au catholicisme. Oh!.. c'est bien elle... j'en crois ce tremblement qui m'agite et ce frisson qui me glace.

ROBERT, *paraissant au fond*. Eh bien, Dickson?

DICKSON. C'est vous, maître.

ROBERT. Cette jeune femme?

DICKSON. Est guérie; mais il s'agit bien d'autre chose...

ROBERT. Comme tu trembles! (*S'éloignant.*) Est-ce que la peste...

DICKSON. Non, milord.. mais je viens de voir.

ROBERT. Qui donc?

DICKSON. Catherine Patrick.

ROBERT. Tu mens?...

DICKSON. Non, milord... Catherine a survécu; Catherine, que nous n'avons jamais trouvée, s'était réfugiée dans un cloître, et vient de rentrer ici comme sœur d'Irlande.

ROBERT.. Catherine... vivante... Catherine en Ecosse... Catherine si près d'Edimbourg!

DICKSON. Oui, milord.

ROBERT. Heureusement qu'elle est pour l'heure enfermée dans ces lazarets.

DICKSON. Elle n'y est plus, milord... Elle vient de partir pour Edimbourg.

ROBERT. Malheur!.. A Edimbourg elle pourrait s'approcher du roi.

DICKSON. Oui... pendant notre absence...

ROBERT. Il faut que nous arrivions à la ville avant elle...

DICKSON. Sa sentence est formelle, milord.

ROBERT. Son exécution publique pourrait être dangereuse.

DICKSON. Mais d'un mot elle pourrait nous perdre.

ROBERT. Et ce mot, elle ne pourra le dire, car elle vient faible et sans secours tomber entre nos mains puissantes... Et dans ces temps de peste, Dickson, on ramasse les morts sans les compter... Viens... suis-moi.

Ils sortent rapidement par le fond.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une chambre de l'intérieur de la maison habitée par Henriette. Cette chambre précède un vestibule qui conduit dehors à droite, et que l'on voit à travers les découpures de la muraille du fond, qui est une boiserie pleine jusqu'à hauteur d'appui et découpée par des ouvertures à jour. Au fond, à gauche, une porte ouvrant sur le vestibule; porte latérale à droite; fenêtre latérale à gauche. Siéges, tables à gauche et à droite; sur celle de gauche, plateau, verres et carafe.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATHERINE, HENRIETTE, BETTY.

Au lever du rideau, Henriette, très-élégamment habillée, achève sa toilette, aidée de Betty. Catherine assise achève de faire une couronne de fleurs.

HENRIETTE, *à Betty*. C'est bien, Betty...

BETTY. Ce n'est pas fini.

HENRIETTE. Tu es longue.

BETTY. Un peu de patience et j'aurai noué le dernier ruban.

HENRIETTE. Et-ce fait?...

BETTY. C'est fait.

HENRIETTE. Maintenant, mes bijoux?

BETTY, *prenant un collier*. Je vais donc enfin vous voir parée de ce collier.

HENRIETTE, *le regardant*. Il est bien beau, n'est-ce pas?

BETTY. Je n'ai jamais vu son pareil.

HENRIETTE. C'est vrai... dépêche-toi...

Betty lui met le collier et va prendre les bracelets.

BETTY. Et puis ces beaux bracelets.

HENRIETTE, *à Catherine, tandis que Betty lui met ses bracelets*. Eh bien! bonne sœur... vous ne travaillez plus.

CATHERINE, *qui l'a contemplée tout le temps*. Je vous regardais... mon enfant! mais je n'ai plus qu'une fleur à lier. (*Elle lie la fleur.*) Et la couronne sera faite.

HENRIETTE. Et quand la couronne sera mise sur ma tête, ma toilette sera achevée.

CATHERINE. Venez donc, j'ai fini...

HENRIETTE, *s'agenouillant devant elle*. Un peu de côté... Vous savez, bonne sœur. (*A Catherine qui la regarde*) Eh bien!...

CATHERINE, *avec amour*. Qu'elle est belle!...

Elle lui met la couronne sur la tête.

HENRIETTE, *se levant, et arrangeant les plis de sa robe*. Maintenant... je suis prête; me trouvez-vous bien comme cela?

CATHERINE. Oui, je vous trouve très-bien.

HENRIETTE, *à Betty*. Et toi, Betty?

BETTY. Moi... je passerais la journée entière à vous admirer.

HENRIETTE. Ah! je dois être belle au moins de tout le bonheur que je ressens; aussi, vous le voyez, j'ai choisi ma plus belle parure. J'ai voulu mettre des bracelets, des colliers et des fleurs... Avant ma maladie, je vivais heureuse, mais sans sentir la beauté de tout ce qui existe; maintenant j'aime le jour qui éclaire, les fleurs qui parfument, l'or qui brille. Et quand ce matin, comme d'habitude, au départ de mon protecteur, j'ai vu se lever le soleil sur la ville endormie... j'ai pleuré d'extase, car pour la première fois j'admirais toute la grandeur de Dieu dans la beauté de la nature.

BETTY, *à Henriette*. Mademoiselle a-t-elle encore besoin de mes services?

HENRIETTE. Non, Betty... tu peux te retirer... seulement ce soir ma sœur doit me

quitter; jusque-là, tu le vois, je ne serai pas seule.

BETTY. A ce soir, mademoiselle.

HENRIETTE. A ce soir, Betty.

Betty sort.

CATHERINE, *avec inquiétude.* Votre protecteur, mon enfant, doit donc bientôt revenir?

HENRIETTE. Plus aujourd'hui...

CATHERINE, *rassurée.* Et pour qui donc cette parure?

HENRIETTE. Pour lui... pour Charles... Et je pourrai le recevoir sans arrière-pensée... car mon protecteur m'a dit... jugez de mon bonheur, Je crains, bonne sœur, qu'un chagrin imprévu ne survienne, car il me semble que toutes les joies du monde m'appartiennent aujourd'hui.

CATHERINE. Et que vous a-t-il dit?

HENRIETTE. C'est juste, j'oubliais... Il m'a dit que Charles et moi serions mariés un jour.

CATHERINE. Et Charles est digne de votre amour?

HENRIETTE. Charles est le plus noble et le plus généreux des hommes. Je puis faire son éloge avec assurance, je ne suis pas seule à l'admirer; mon protecteur m'a promis que dans deux mois... serez-vous encore à Edimbourg dans deux mois?

CATHERINE. Non... mon enfant... non... je n'y serai plus quand vous vous marierez.

HENRIETTE. Peut-être; vous disiez hier que vous n'y reviendriez jamais, et vous y êtes aujourd'hui.

CATHERINE. Oui, je n'ai pu résister au bonheur d'y revenir pour un jour. Et quand je passais dans la rue, quand vous êtes accourue m'ouvrir votre porte et vous jeter dans mes bras, j'ai bien remercié l'ange qui m'avait conseillée... Mais ce soir il m'ordonnera de partir... Et l'on ne vous a jamais rien raconté de votre mère?

HENRIETTE. Rien. J'ai vainement questionné... il me semble que je suis venue au monde dans cette belle et vaste maison que j'habite à Edimbourg, et je n'y ai vu que mon protecteur généreux, mais discret, sévère, et une vieille et digne femme qui a pris soin de ma jeunesse, et que la peste a fait mourir. J'attends maintenant que mon protecteur me donne une nouvelle campagne... Dites-moi, bonne sœur, si vous vouliez?...

CATHERINE. Quoi, mon enfant?

HENRIETTE. Remplacer auprès de moi celle qui m'a servi de mère...

CATHERINE, *après une hésitation.* Je ne le puis, mon enfant. Et dites-moi... mais je suis bien indiscrète.

HENRIETTE. Parlez.

CATHERINE. Votre bienfaiteur ne vous a jamais dit la cause du mystère dont il s'entoure?...

HENRIETTE. Quand je l'ai questionné il m'a toujours répondu : De tout cela, Henriette, je puis seulement, vous révéler qu'il y a bien des années, j'ai promis à votre père que je vous secourrais, et que je vous aimerais comme si vous étiez ma propre fille.

CATHERINE. Je vois qu'il a bien tenu sa promesse.

HENRIETTE. Aussi je l'aime comme s'il était mon père. (*On frappe à la porte au fond.*) On frappe... c'est Charles... (*Elle court ouvrir. Reculant.*) Ce n'est pas lui.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ROBERT.

ROBERT, *à part, remarquant Catherine.* Elle est ici. (*A Henriette.*) Permettez vous, madame, au duc Robert d'entrer chez vous?

HENRIETTE. Le duc Robert!... Que ma demeure lui soit souvent ouverte.

ROBERT. Merci... (*A part et entrant.*) Cette jeune fille est bien belle... (*A Henriette.*) Ce n'est pas à vous, belle dame... et je le regrette... que ma visite s'adresse en ce moment; mais à la sœur d'Irlande, qui est votre hôte à cette heure.

CATHERINE, *se levant, à part.* A moi... Que me veut-il?...

HENRIETTE. Je vais me retirer, milord.

ROBERT. Non, restez, je vous en prie; je désire que vous soyez témoin de notre entretien.

CATHERINE, *à part.* Est-ce qu'on m'aurait reconnue?

ROBERT. Plus que tout autre, j'en suis certain, vous approuverez l'objet de ma démarche. L'Ecosse reconnaissante a fait frapper une médaille qu'elle veut offrir en signe de gratitude à chacune des sœurs d'Irlande qui se sont dévouées pour elle. J'ai appris qu'une d'elles, venue à Edimbourg, était entrée ici, et j'y viens pour m'acquitter envers elle, moi que le roi Jacques IV a chargé de distribuer cette juste récompense... (*A Catherine.*) Recevez donc, ma sœur, cette médaille que le pays reconnaissant vous a destinée.

Il lui donne une médaille.

HENRIETTE. Elle l'a bien méritée... milord.

CATHERINE, *prenant la médaille.* Milord!.. je remercie l'Ecosse trop indulgente qui veut bien appeler zèle et courage ce qui n'a été que l'accomplissement du devoir, et cette médaille aura pour moi d'autant plus de prix, qu'elle porte l'effigie du roi Jacques IV, et le nom du pays qui me la donne.

HENRIETTE. Bienheureux, milord, celui qui, comme vous, monté au fait de la

puissance, peut récompenser, absoudre et soulager.

ROBERT. Heureux!.... avez-vous dit.... Gardez, jeune femme, cette douce opinion des hommes et des choses!... Heureux... moi l'écho de toutes les douleurs!... le juge de tous les crimes... Moi, que suis obligé de me faire aujourd'hui, pour le repos de l'Ecosse, le secret agent de l'exécution d'une femme condamnée..

HENRIETTE. Une femme?...

ROBERT. Hélas! oui, le glaive de la justice que je suis souvent forcé de porter dans l'ombre, doit la frapper sans bruit...

HENRIETTE. Et pourquoi cela, milord?

ROBERT. Pourquoi?..... je vais vous l'expliquer; mais pour que vous puissez me comprendre, il faut que je vous dise d'abord des choses passées... (*A Henriette.*) Que peut-être vous, jeune fille, vous n'avez jamais sues... (*A Catherine.*) Que peut-être, vous, ma sœur, vous avez oubliées!

HENRIETTE. Asseyez-vous, milord... nous vous écoutons.

ROBERT, *assis.* Avant d'être notre roi d'Ecosse, Jacques IV, sous le nom de Henry, avait épousé une fille du peuple du nom de Catherine Patrick... (*Catherine fait un mouvement.*) Quand la royale naissance de Jacques lui fut révélée... Catherine, sa femme, qui voulait le suivre au trône, fit assassiner son père, Jacques III, qui heureusement put l'accuser en mourant par une lettre qu'il écrivit à son fils... Mais Catherine, aussi prudente qu'infâme, avait pris la fuite.. Cependant les lords s'assemblèrent, et les preuves étant irrécusables, ils condamnèrent à mort cette Catherine qui fut exécutée par contumace. Dix-huit ans s'écoulèrent depuis lors, tout était oublié, lorsqu'on vint m'apprendre que cette Catherine, qui a eu l'audace de rentrer en Ecosse, est maintenant à Edimbourg... de sorte que moi le premier ministre je suis forcé d'ordonner aujourd'hui son arrestation et de préparer son exécution publique. (*A Catherine.*) Qu'avez-vous donc, ma sœur?

CATHERINE. Je tremble pour cette femme.

LE CHANCELIER, *continuant.* Or, maintenant que le pays est épuisé par les suites d'une peste qui le désole encore, maintenant que chacun, pleurant un des siens, cherche dans la paix et la prière une espérance nécessaire... faut-il, dites-moi, dresser un échafaud, y traîner une femme parricide, épouvanter les rues par son affreux cortége? maintenant que notre roi, souffrant, inquiet, cherche la santé dans le calme et le repos, faut-il lui rappeler tout à coup l'horrible assassinat de son père? Faut-il verser devant lui le sang de la femme qui a jadis partagé sa couche et sa maison?... Non!... voilà ce que je veux éviter pour mon pays et pour mon roi. Mais pourtant je ne peux sauver Catherine sans me rendre coupable d'un crime de lèse-nation... Or, dans cette position difficile j'ai assemblé secrètement le conseil; il a été décidé que Catherine mourrait, sans que le pays en puisser ressortir ni secousse ni terreur... Et voilà ce que j'ai résolu... je veux m'approcher d'elle et lui dire : Ton échafaud s'apprête, et je viens, quand sonne l'heure de ton supplice, te sauver de l'horreur de l'exécution... Je t'apporte un poison qui endort et fait mourir... quand tu l'auras bu, nous dirons que la peste a signalé ta dernière heure... et tu auras la sépulture à côté de tes frères... Alors il faudra que j'aie le courage de lui verser le poison, et de faire à moi seul la terrible justice...

HENRIETTE. C'est horrible... oh! mon Dieu!

ROBERT. Croyez-vous, jeune fille, que l'on puisse appeler le duc Robert bien heureux... et le condamnerez vous pour son criminel et douloureux courage?

HENRIETTE. Je vous plains, milord...

ROBERT, *à Catherine.* Et vous, ma sœur...

Catherine ne peut répondre.

ROBERT, *à Henriette.* Maintenant, madame, il me reste quelques mots confidentiels à dire à la sœur d'Irlande. Permettez-vous que je sois un instant seul avec elle?

HENRIETTE. Je me retire, milord.

Robert la reconduit à droite.

SCENE III.

CATHERINE, ROBERT.

CATHERINE, *à part.* Où veut-il en venir?

ROBERT *s'approche de la table, prend un verre et y verse le poison.* Allons, Catherine Patrick... voici un breuvage qui endort et donne lentement la mort... Nous dirons, quand tu l'auras bu, que la peste a signalé ta dernière heure...

CATHERINE. Milord... je suis innocente.

ROBERT. Ta sentence est écrite.

CATHERINE. Milord... je sais que je ne puis plus appeler de nouveaux juges.

ROBERT. Et que dois-tu faire?

CATHERINE. Mourir.

ROBERT, *désignant le verre.* Et je t'apporte une mort calme et facile.

CATHERINE. Milord... je ne vous demande qu'un jour...

ROBERT. C'est impossible...

CATHERINE. Je me jette à vos pieds... Ce jour seulement.

ROBERT. C'est un piége, tu veux m'échapper.

CATHERINE. Comment le pourrais-je, milord? je ne veux qu'un jour, et ce breuvage c'est la souffrance instantanée.

ROBERT, *la conduisant à la fenêtre.* Il t'effraye... Mais ne vois-tu pas d'ici les sbires qui attendent mon ordre pour te traîner au supplice?

CATHERINE, *reculant avec horreur.* Mon Dieu!... je sais que vous pouvez disposer de ma vie... mais j'en appelle à votre générosité.

ROBERT. Ma générosité.... Tu m'en as déjà fait repentir... et d'ailleurs je ne pourrais te sauver... le conseil attend la preuve de ta mort. Choisis!... décide!... Comment veux-tu mourir?

CATHERINE. Milord... rien qu'une heure!

ROBERT. Allons, puisque tu le veux, d'autres se chargeront de la juste vengeance! Je vais crier d'ici que tu respires encore.

CATHERINE. Arrêtez, milord!

ROBERT. Bois donc!

CATHERINE, *après un grand effort, prend le verre et le repose sur la table.* Je ne le puis.

ROBERT. Le ciel m'est témoin que j'ai fait de vains efforts... que les sbires viennent donc t'arracher de ces lieux; que la foule épouvantée t'accompagne; que ton sang coule... ta mort sera plus sûre et mon cœur plus à l'aise... Tu le veux?...

Il pousse la fenêtre.

CATHERINE, *avec épouvante.* Arrêtez!

ROBERT, *furieux.* Ma patience est à bout.

CATHERINE, *reposant le verre après avoir bu.* J'ai bu!

ROBERT *referme la fenêtre. Catherine chancelante s'assied.* Toute tentative de salut ne ferait que prolonger ta torture, car, tu le sais, cette maison est cernée. Et quand j'y enverrai les ensevelisseurs qui accompagnent les trépassés, le bourreau sera sous cette fenêtre avec ses cordes et son épée. Le ciel a voulu, Catherine, que le châtiment du crime s'accomplît dans le silence, et tu auras la sépulture à côté de tes frères... Adieu!... Songe à ton âme!

Il sort.

SCÈNE IV.

CATHERINE, HENRIETTE.

CATHERINE. Vous m'avez donc abandonnée, mon Dieu! vous qui savez mon innocence?

HENRIETTE, *rentrant.* Il vient de partir... (*A Catherine.*) Dites-moi, ma sœur, me pardonnerez-vous si je suis coupable d'une faute?

CATHERINE. De laquelle, mon enfant?

HENRIETTE. La curiosité... Oui, ma sœur... je suis bien curieuse de savoir ce que le duc a pu vous dire quand vous êtes restés seuls ensemble.

CATHERINE. Ce qu'il m'a dit?

HENRIETTE. Oui.

CATHERINE. Des choses, mon enfant, que je ne puis vous redire.

HENRIETTE. Vous m'effrayez... Vous pleurez! Oh! ma sœur, vous avez donc oublié que ce jour doit être le plus beau de ma vie... Demain, ma sœur, nous songerons à nos peines... mais aujourd'hui...

CHARLES, *ouvrant la porte du fond.* Henriette!...

HENRIETTE. Charles!... vous voilà donc enfin!

CHARLES. Oui, et Dieu veuille que j'arrive à temps. Le duc mon père est venu ici, n'est-ce pas?

HENRIETTE. Il vient d'en sortir...

CHARLES. Et tandis qu'il y était, vous n'avez reçu de ses mains ni joyaux ni breuvage?

HENRIETTE. Non... Pourquoi?

CHARLES. Mon père a juré qu'il nous désunirait... et il s'est peut-être déjà mis à l'œuvre pour y réussir d'une façon infernale et certaine.

HENRIETTE. Laquelle?

CHARLES. Hier soir, de retour d'Edimbourg, j'allais entrer dans la chambre de mon père, lorsque je l'entendis prononcer ces mots: Puisqu'elle est sortie vivante des lazarets.... il faut que la mort la frappe dans cette ville.

HENRIETTE. Que dites-vous?

CHARLES. Epouvanté, je m'arrêtai prêtant une oreille attentive... On prononça le nom d'Henriette... On parla de cette maison... de poisons subtils... de mort secrète... puis mon père et Dickson sortirent ensemble... Il me sembla qu'ils allaient commettre un crime sur ma fiancée... et comme je ne pouvais les devancer ici... je courus chez un savant médecin qui comprit mes terreurs, et...

HENRIETTE. Soyez rassuré, noble ami, le poison du duc Robert est destiné à garantir de l'exécution publique une femme qui est maintenant à Edimbourg, et qui a fait assassiner jadis le père de notre roi Jacques.

CHARLES. Catherine Patrick?

HENRIETTE. Oui, c'est bien là son nom.

CHARLES. Catherine!... (*A part.*) Sa mère. (*Haut.*) Et le duc veut que cette femme meure par le poison?

HENRIETTE. Il nous l'a dit tout à l'heure.

CHARLES. Catherine!.. Mais il faut empêcher cette épouvantable justice.... Si vous saviez!...

HENRIETTE. Quoi donc?

CHARLES. Quand la tombe peut s'ouvrir, Henriette, il n'est plus de secret.

HENRIETTE. Eh bien?

CHARLES. Catherine est votre mère!...

HENRIETTE. Ma mère!...

CATHERINE, *à part.* C'est ma fille!...

CHARLES, *à Henriette.* M'ordonnez-vous maintenant de tenter son salut?

HENRIETTE. Allez!...

CATHERINE. Restez... il est trop tard... je viens de boire le poison du duc Robert!...

CHARLES. C'est elle!

HENRIETTE. Ma mère!...

Elle court se jeter dans ses bras.

CATHERINE. Oui, ta mère! et la preuve de son innocence est dans la bonté de Dieu, qui permet qu'elle puisse t'embrasser en entrant dans la tombe!

HENRIETTE, *précipitamment.* Mais vous ne mourrez pas, ma mère! Charles peut vous sauver.

CHARLES, *lui donnant le contre-poison.* Dieu soit loué!

CATHERINE, *le repoussant.* N'entendez-vous pas les dernières paroles du duc Robert: « Tout contre-poison ne ferait que prolonger la torture. Cette maison est cernée... Catherine... et quand j'y enverrai les ensevelisseurs, qui accompagnent les trépassés, le bourreau sera sous cette fenêtre, avec ses cordes et son épée!... » Non, ne cherchez pas à sauver celle qui veut s'éteindre... en vous bénissant tous les deux...

HENRIETTE. Mais, ma mère, vous n'avez plus le droit de mourir, vous qui venez de me dire, Henriette, je suis ta mère... Prenez!

CATHERINE. Veux-tu donc que je sois traînée par les cheveux et meurtrie dans les rues, maintenant que je t'ai nommée ma fille!... Non... non... Dans ta chambre... j'ai vu l'image du Christ... Viens! c'est là que... je dois mourir!

Elle se dirige vers la droite.

HENRIETTE, *à part.* Oh! je ne la laisserai pas mourir!

CATHERINE. Mais dans tes bras!... Viens... que je te recommande à ce Dieu... qui me rappelle à lui...

Elle entre, soutenue par Henriette, dans la chambre à droite.

SCÈNE V.

CHARLES, *seul; puis* HENRIETTE.

CHARLES. Et l'on ne peut tenter de lui sauver la vie sans lui donner la mort!... Mais il existe quelqu'un qui vengera cette femme! Et sur qui?... Toute cette histoire est enveloppée dans de sanglantes ténèbres... les lois... n'admettent pas de nouveaux jugements pour les contumaces... mais les hommes peuvent écouter une justification... ils ne le veulent pas... ils l'ont cherchée dans l'ombre. Ils la tuent par humanité... Et pourtant ce n'est pas elle qui a fait tuer le père du roi... Oh! terrible et profond mystère... qui fait que l'innocente expire à cette heure dans les bras de son enfant!... (*Apercevant Henriette, qui paraît égarée.*) Henriette!... Morte, n'est-ce pas?

HENRIETTE. Non!... je l'ai sauvée!... je l'ai perdue!... je n'ai pas eu le courage de laisser mourir ma mère!

CHARLES. Qu'avez-vous fait?

HENRIETTE. A peine venait-elle de s'agenouiller, qu'une affreuse contraction s'empara de tout son être... Ses bras se tordaient, ses yeux se voilaient, et moi, je n'ai pu voir sans perdre la raison la souffrance de ma mère! J'ai profité de son évanouissement convulsif pour lui faire boire le contre-poison. Aussitôt son visage a repris son calme, une faiblesse a remplacé son délire... Elle m'a laissé la guider jusqu'au lit où elle s'est étendue... maintenant elle respire en dormant, et moi... je suis accouru près de vous, heureuse, épouvantée, folle, éperdue, car j'ai peur de ce que j'ai fait!

CHARLES. Si nous pouvions l'emporter, la cacher... la faire fuir...

HENRIETTE. Mais comment?

CHARLES. Cherchons!...

VOIX DANS LA COULISSE.

Divin créateur
Qui dans sa colère
Juge le pécheur,
Entend sa prière.

CHARLES. Les ensevelisseurs!

HENRIETTE. Déjà!

CHARLES, *regardant par la fenêtre.* Et sous cette fenêtre... des sbires qui veillent...

Les Ensevelisseurs paraissent.

RALPH. Où repose la trépassée?

CHARLES. Dans cette chambre... Mais attendez, mes maîtres... avant de toucher son linceul, donnez le temps à sa fille... de s'agenouiller près d'elle et de dire sa prière... (*A Henriette.*) Allez, Henriette, et pendant ce temps... je tenterai...

HENRIETTE. Quoi donc?

CHARLES. Vous le saurez si je réussis.

RALPH. Conduisez-nous, madame.

Henriette chancelante les précède avec inquiétude.

SCÈNE VI.

CHARLES, PATRICK.

CHARLES. Il faut que je gagne un de ces

hommes, dussé-je engager ma vie! (*Arrêtant le dernier qui passe.*) Dites-moi, maître?...

L'ENSEVELISSEUR. Que me voulez-vous?... Mais je vous reconnais, jeune homme!

CHARLES. Vous me connaissez?

PATRICK. Je vous ai vu aux portes des lazarets. Je voulais devenir ensevelisseur et je le suis maintenant.

CHARLES. Toi!... C'est le ciel qui t'envoie!

PATRICK. Pourquoi?

CHARLES. Parce que j'ai grand besoin de ton secours.

PATRICK. Vous le savez, mon dévouement vous est acquis.

CHARLES. Il faut m'aider à sauver la mère de Henriette... tu sais... de ma fiancée!

PATRICK. La sauver!... Et comment le pourrai-je?

CHARLES. Voici. Elle passe pour morte dans cette chambre... il faut l'emporter au cimetière, la réveiller secrètement et la cacher.

PATRICK. Mais cela serait presque tenter Dieu. Et pourquoi voulez-vous faire croire à sa mort?

CHARLES. Pour l'arracher au bourreau!

PATRICK. Je vous ai promis de faire tout hors le crime... et c'est un crime que de mentir pour sauver les coupables, je ne le puis!

Il fait un pas pour sortir.

CHARLES, *l'arrêtant.* Elle est innocente!

PATRICK. Que ne le prouve-t-elle?

CHARLES. Il est trop tard!

PATRICK. Pourquoi?

CHARLES. Parce qu'elle a été exécutée par contumace et que le bourreau ne lui laisserait ni le temps de la justification ni celui de la prière...

PATRICK. De quoi donc est-elle accusée?

CHARLES. D'avoir fait assassiner, il y a dix-huit ans, le roi Jacques III, alors qu'il se cachait sous l'habit de tondeur de laine, aux environs d'Edimbourg.

PATRICK. Comment!... ce tondeur de laine que l'on tua il y a dix-huit ans, à deux lieues d'Edimbourg, était le roi Jacques?

CHARLES. Oui.

PATRICK. Celui qui mourut dans la maison de Catherine Patrick?

CHARLES. Oui... Pourquoi?

PATRICK. Parce que c'est dans mes bras qu'il a rendu le dernier soupir... parce que c'est à ce crime que se rattache toute mon histoire.

CHARLES. A toi?...

PATRICK. Et qui accuse-t-on de la mort du roi?

CHARLES. La malheureuse Catherine Patrick!

PATRICK. Catherine Patrick!

CHARLES. Tu l'as connue?

PATRICK. Si je l'ai connue!...

CHARLES. Et tu ne la crois pas coupable?

PATRICK. Elle... coupable?... Et c'est Catherine que l'on ose accuser?... Mais c'est un rêve... n'est-ce pas?

CHARLES. Non... ce n'est pas un rêve!... c'est elle que le bourreau réclame!... c'est elle qu'il faut sauver!

PATRICK. Mais où est-elle?... Oh! ce ne peut être Catherine!

CHARLES. Viens donc... et tu vas la reconnaître!...

PATRICK. Par où donc?

CHARLES. Par ici!

Ils entrent à droite.

SCÈNE VII.

ROBERT, DICKSON, *puis* HENRIETTE, PATRICK *et* CHARLES.

ROBERT, *entrant par le fond avec Dickson; il paraît inquiet.* Est-ce que le poison que tu m'as donné serait infidèle ou tardif... (*Apercevant Henriette qui entre.*) Henriette!

HENRIETTE. Charles m'a dit de m'éloigner et d'espérer...

ROBERT, *s'approchant d'Henriette.* Pardon, madame...

HENRIETTE, *avec épouvante.* Le duc!

ROBERT. Je viens de voir, en passant devant la maison, les ensevelisseurs et les apprêts mortuaires, et j'y suis entré le cœur navré, car l'on m'a dit que, frappée de la peste, la bonne sœur d'Irlande venait d'y mourir...

HENRIETTE. C'est vrai... milord.

ROBERT. Et l'on a plus aucun espoir?

HENRIETTE. La mort n'en permet plus...

On aperçoit les Ensevelisseurs qui sont sont sortis de la chambre par une porte qui donne dans le vestibule et qui le traversent lentement emportant à bras le cercueil que cache la boiserie pleine.

ROBERT, *avec joie.* Les voici!... (*A Dickson.*) Maintenant, Dickson, viens, et nous pourrons dire au roi d'Ecosse comment j'ai fait exécuter la sentence de Catherine.

Ils sortent par la porte du fond à gauche.

HENRIETTE. Ma mère!... Ils l'emportent vivante dans le cercueil!... Ma mère!... Mais elle étouffera sous la terre de la tombe... Non... je ne puis la laisser emporter ainsi... Arrêtez!...

PATRICK, *partant précipitamment de la chambre de droite.* Silence, enfant!... Je la sauverai!

HENRIETTE. Vous?...

PATRICK. Silence!

CHARLES, *paraissant sur le seuil de la porte de la chambre.* Silence!

Henriette reste immobile et l'on entend le chœur des Ensevelisseurs pendant que le rideau tombe.

ACTE QUATRIÈME.

Un vestibule qui précède la chapelle du cimetière. A droite, sur un pan coupé, l'entrée de la chapelle; dans le fond praticable, des arbres du cimetière; un banc à droite et un à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

RALPH, ENSEVELISSEURS.

Au lever du rideau, Ralph et deux Ensevelisseurs sont en scène.

RALPH, *désignant à gauche.* Inclinez-vous, camarades, voici le duc Robert qui, accompagné de seigneurs, vient assister aux funérailles de la sœur d'Irlande que nous venons de déposer dans cette chapelle.

Le Duc causant avec Dickson, traverse la scène; il est accompagné par des Seigneurs et suivi de Pages. Ils entrent dans la chapelle; Ralph vient s'asseoir à gauche.

1er ENSEVELISSEUR *au* 2e. Eh bien, camarade, as-tu pris un parti?

2e ENSEVELISSEUR. Et toi?

1er ENSEVELISSEUR. Moi, j'irai me remettre au labour dans les campagnes de Perth.

2e ENSEVELISSEUR. Moi, je reprendrai du service dans les troupes franches, puisque l'on nous supprime,

1er ENSEVELISSEUR. L'épidémie a cessé ses ravages avec autant de rapidité qu'elle les avait commencés. Il y a huit jours seulement, malgré toutes les précautions que l'on prenait pour emmener les malades aux lazarets de Durham, nous comptions un grand nombre de morts chaque jour à Edimbourg, et tu le vois aujourd'hui... seulement trois cercueils.

2e ENSEVELISSEUR, *regardant dans la chapelle.* Oui, ceux de deux pauvres soldats, et celui de la sœur d'Irlande, décoré de ce ruban et de cette médaille.

1er ENSEVELISSEUR. La pauvre femme a succombé à son dévouement, comme elle venait d'en recevoir cette récompense.

RALPH. Aussi le duc Robert, qui prie maintenant pour elle dans cette chapelle avec quelques seigneurs et les pages de sa maison, a-t-il défendu qu'elle fût confondue avec les autres infortunées victimes, et a-t-il ordonné qu'elle sera portée par nous vers les caveaux réservés où il veut lui désigner une place.

2e ENSEVELISSEUR. C'est justice.

SCÈNE II.

LES MÊMES, DICKSON.

DICKSON, *sortant de la chapelle et désignant Ralph.* C'est bien, Ralph.

RALPH, *l'apercevant, à part.* Dickson!...

1er ENSEVELISSEUR. Mais voyez, la bénédiction est finie, deux cercueils sont emportés déjà... venez...

Il entre avec le deuxième Ensevelisseur dans la chapelle.

RALPH, *qui est resté le dernier.* Tu me cherches, Dickson?

DICKSON. Oui... le duc Robert m'a chargé de te joindre afin de savoir de toi si tu as appris quelque chose de nouveau.

RALPH. Non, je sais qu'un des ensevelisseurs a tâché de me gagner, pour que je l'aidasse à soustraire le cercueil de la sœur d'Irlande, ce à quoi j'aurais probablement consenti, si toi et le duc, en me faisant venir des lazarets de Durham, ne m'aviez confié que cette femme était Catherine Patrick...

DICKSON. Et pourquoi supposes-tu que cet homme est le muletier?...

RALPH. Parce qu'en me suppliant de l'aider, il m'a dit que la sœur d'Irlande était sa proche parente.

DICKSON. Tu ne sais pas s'il s'est confié à d'autres qu'à toi?

RALPH. Je le présume; j'ai refusé, il a dû tenter auprès des autres.

DICKSON. Que peut-il donc espérer?

RALPH. Que sais-je!... Enfin j'ai cru prudent de vous prévenir de ce qui se passait.

DICKSON. Le duc Robert t'en récompensera, et tu le vois, son assiduité à accompagner Catherine en terre empêchera ce mystérieux ensevelisseur d'effectuer toute folle tentative. Le duc a écrit hier au roi pour lui apprendre comment il a d'abord découvert, et ensuite généreusement fait mourir Catherine la contumace... Tout semblait fini, et le danger renaît plus grand que jamais, si cet homme est le Thomas Patrick à qui le roi Jacques expirant a dû nommer le capitaine Robert.

RALPH. C'est ce qu'il faut découvrir au plus tôt.

DICKSON. Pourrais-tu, malgré son costume, le désigner au duc Robert?

RALPH. Oui, car je connais son allure, je l'ai sans cesse examiné... (*Regardant dans la chapelle.*) Et peut-être vais-je pouvoir te l'indiquer; mais la chapelle est déserte, le cortége est sorti par la porte de la galerie; le voici qui

s'avance. Viens, Dickson; par ce chemin nous pourrons le rejoindre.

On voit passer au 4[me] plan, le convoi de Catherine suivi du Duc, de Seigneurs et de Pages. Henriette effarée sort de la chapelle; Charles l'accompagne.

SCÈNE III.

CHARLES, HENRIETTE.

CHARLES. Au nom du ciel, Henriette, rappelez votre raison et modérez ce désespoir qui m'épouvante.

HENRIETTE. Et le puis-je, mon Dieu... quand tout est perdu sans ressource. N'ai-je par su jusqu'ici modérer ma douleur, venir secrètement dans cette chapelle, comptant toujours sur le dévouement du frère de ma mère, qui nous avait dit : Je la sauverai?

CHARLES. Et la présence du duc a paralysé tous ses efforts, car il n'a pas quitté un instant le cercueil de Catherine.

HENRIETTE. Et maintenant il l'enferme dans la tombe.

CHARLES. Et personne encore de la part du roi!

HENRIETTE. Que voulez-vous dire?

CHARLES. Lorsque j'ai appris au palais que le duc voulait accompagner Catherine à sa dernière demeure, lorsqu'il m'a ordonné de partir avec lui, j'ai écrit à la hâte au roi une lettre ainsi conçue : Sire, Catherine Patrick doit être ensevelie vivante dans le cimetière de l'Est... Sire, un ordre de vous qui suspende aussitôt les funérailles de votre femme, qui est innocente du meurtre de votre père... Et comme je partais, j'ai chargé un de ses pages de la lui remettre aussitôt... j'espérais que cet ordre viendrait interrompre nos prières à la chapelle... mais rien encore...

HENRIETTE. Et l'on va sceller la pierre qui rendrait nos efforts impuissants.

CHARLES. Cela ne sera pas, Henriette... Je vais dans cette cruelle extrémité, moi, repousser les ensevelisseurs en criant qu'elle est vivante.

HENRIETTE. Il le faut, Charles.

CHARLES. Et je dirai que je le fais au nom du roi... Hâtons nous... Mais qui vient de ce côté... Grand Dieu!... c'est elle.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CATHERINE, *soutenue par* PATRICK.

HENRIETTE, *apercevant Catherine.* Ma mère!...

CATHERINE, *lui tendant les bras.* Henriette!...

HENRIETTE, *se jetant dans ses bras.* Sauvée!...

PATRICK, *à Charles.* J'avais dit que je la sauvrais, moi...

HENRIETTE. Ma mère, venez... reposez-vous... (*Catherine s'assied.*) Mon Dieu, qui me l'avez rendue... conservez-la?

CATHERINE, *assise.* Ne tremblez pas... je suis sauvée. Tant d'espoir me soutenait, que mon cœur battait avec force dans le cercueil... avant qu'on le fermât sur moi, j'avais embrassé ma fille... je venais d'entrevoir mon frère... et j'attendais patiemment ma délivrance.

CHARLES. Mais comment se fait-il que le duc...

PATRICK. Le duc croit ensevelir Catherine.

HENRIETTE. Mais quel prodige?

PATRICK. Quand je vis entrer le duc Robert dans la chapelle, un éclair subit traversa mon cerveau... Il avait à peine franchi le seuil... et salué l'autel, que déjà j'avais deviné ses projets, transporté sur le cercueil voisin le ruban et la médaille qui seuls désignaient celui de Catherine... Et Robert abusé s'agenouillait attentif derrière le cercueil que je venais de décorer ainsi. Sitôt la bénédiction achevée, aidé d'un ensevelisseur qui m'était dévoué, j'emportai le cercueil ignoré de ma sœur. Nous l'entrâmes dans les premières broussailles que nous trouvâmes. Bientôt Catherine me tendait les bras en rendant grâce à Dieu... et je la tenais serrée contre mon cœur, lorsque nous entrevîmes à travers les arbres le cortége qui croyait suivre la sœur d'Irlande; et quand il fut passé, j'entraînai Catherine de ce côté, car j'espérais l'y amener dans les bras de sa fille.

HENRIETTE. De sa fille qui vous doit aussi la vie, car elle n'aurait pu survivre à sa mère.

PATRICK. Et maintenant... pour achever notre œuvre, il faut réussir à sortir d'ici... Pauvre sœur... pourras-tu marcher en t'appuyant sur nous?

CATHERINE, *se levant.* Oui, je serai forte... puisque le ciel fait pour nous un miracle.

PATRICK. Mais si tu est rencontrée...

CHARLES, *désignant la droite.* Par ce chemin... il y a des sentiers déserts...

PATRICK. Nous ne les connaissons pas...

CHARLES. Je vais les explorer d'abord, vous tracer un passage, et je reviendrai pour vous servir de guide.

PATRICK. C'est cela... allez! (*Charles sort par la gauche. A Catherine.*) Et demain, sœur, tandis que tu recevras de ta fille, de notre belle Henriette... les soins qui devront achever de te rendre à la vie... ton frère Patrick

prouvera que tu es innocente du crime dont on a osé t'accuser.

CATHERINE. Tu le prouveras?

PATRICK. Oui, sœur... Thomas, qui revient après dix-huit ans d'esclavage... apporte une preuve qui ne l'a jamais quitté; il pourra désigner le coupable, qui existe encore, et comme le ciel t'a rendu ta fille... peut-être lui rendra-t-il son fils...

CATHERINE. John?...

PATRICK. Que je cherche... Mais ne parlons pas de cela, Catherine... ta tête, maintenant fatiguée, apprendra plus tard toutes nos espérances et toutes nos craintes...

HENRIETTE. L'on marche de ce côté... c'est Charles, peut-être...

PATRICK, *allant voir au fond.* Trois hommes semblent venir ici... oui, ils se dirigent de ce côté, il faut les éviter, Catherine.

CATHERINE, *se levant.* Comment?...

PATRICK. Allez vous agenouiller dans quelque coin de cette chapelle... hâtez-vous.

Catherine et Henriette entrent dans la chapelle. Trois hommes affublés de manteaux et masqués paraissent au fond et entrent en scène.

SCÈNE V.

PATRICK, LES TROIS HOMMES MASQUÉS.

PATRICK, *à part.* Ces trois hommes sont masqués... que veulent-ils?... (*S'adressant à eux.*) Que cherchez-vous, mes maîtres?

UN HOMME MASQUÉ *. Nous cherchons le père d'un enfant que, il y a dix-huit ans, par l'ordre de puissants seigneurs, nous avons enlevé de l'hôtellerie des Muletiers.

PATRICK. Vous?

L'HOMME MASQUÉ, *à part.* C'est bien lui. (*Haut.*) Écoute, Thomas Patrick, ceux qui nous avaient chargés de ce rapt mettaient à ton salut la condition de ton silence et de ton départ. Tu as été silencieux, tu es parti... ils ont tenu leur parole comme tu tenais la tienne. Aujourd'hui ton fils, âgé de vingt-deux ans, est sur le chemin d'un brillant avenir...

PATRICK. Mon fils!... il existe?

L'HOMME MASQUÉ. Il est encore à cette heure sous la puissance de ceux qui suivent tes pas depuis deux jours, et qui nous envoient te dire comme par le passé : Si tu dis un seul mot de ce que tu as vu, appris ou découvert, ton fils sera égorgé sur l'heure.

PATRICK, *avec fureur.* Misérables assassins!...

L'HOMME MASQUÉ, *avec calme.* Nous ne sommes que les sicaires de ceux qui tueront ton fils... si tu te révoltes contre nous.

PATRICK. Oh! malheur!...

L'HOMME MASQUÉ. Et voici ce que nos maîtres l'ordonnent : Une voiture est près d'ici, tu nous suivras, tu y monteras avec nous, et nous te conduirons en lieu sûr... Si tu refuses, tu verras avant la fin du jour la foule se presser sur le bord du fleuve, autour du cadavre d'un beau jeune homme assassiné...

PATRICK. Mon Dieu!...

L'HOMME MASQUÉ. Sauve ou condamne ton fils... Décide...

PATRICK. Mais qui me prouve que mon fils n'est pas mort... lui qui est tombé entre les mains d'infâmes assassins...

L'HOMME MASQUÉ. Ceux-là qui étaient intéressés à le laisser vivre n'ont-ils pas dû le conserver comme otage?

PATRICK, *à part.* C'est vrai... (*Haut.*) Mais qui me dit que mon fils ne saura pas se défendre?

L'HOMME MASQUÉ. Il succombera comme a succombé ta sœur Catherine.

PATRICK. *à part.* Catherine... si c'était un piége...

L'HOMME MASQUÉ. Eh bien?...

PATRICK. Je vous brave... je reste.

L'HOMME MASQUÉ. Adieu; tu auras brisé la glorieuse carrière de ton fils, tu auras fait tuer le plus loyal des jeunes hommes...

PATRICK. Je ne suis pas certain que mon fils existe...

L'HOMME MASQUÉ. Tu te repentiras d'en avoir douté quand tu le verras mort sur ton chemin. Adieu.

PATRICK. Mon fils... attendez... (*A part.*) Un père ne peut accepter ce terrible défi... Si je résiste, je puis faire tuer mon fils... Catherine aussi, peut-être... car les espions qui s'attachent à mes pas la découvriraient, sans aucun doute... (*Aux hommes masqués.*) Où me conduisez-vous?

L'HOMME MASQUÉ. Tu le sauras.

PATRICK. Mais enfin?

L'HOMME MASQUÉ. Hâtons-nous, car les tueurs pourraient mal interpréter notre absence.

PATRICK. Venez donc.

L'HOMME MASQUÉ, *lui indiquant le chemin.* Passe devant moi.

PATRICK. Mon Dieu! pardonne au père son doute et son espoir, et veille sur Catherine!... Marchons!

Deux sicaires sortent les premiers, puis Patrick, puis l'homme masqué.

SCÈNE VI.

CATHERINE, HENRIETTE.

Elles sortent de la chapelle et regardent avec précaution du côté où est sorti Patrick.

CATHERINE. Il s'est résigné.

HENRIETTE. Il les a suivis.

* Dickson est l'homme masqué.

CATHERINE. Mais nous parviendrons peut-être à l'arracher de leurs mains, ma fille, car celle qu'ils croient morte les a entendus, les misérables. Mais que pourrons-nous, pauvres femmes!

HENRIETTE. Instruire de tout cela le roi votre époux, mon père.

CATHERINE. Le roi me croit encore coupable.

HENRIETTE. Nous lui dirons que Patrick a les preuves de votre innocence, et qu'il faut qu'il délivre Patrick.

CATHERINE. Oui, Charles, ton fiancé peut s'approcher du roi...

HENRIETTE. Et vous savez si Charles nous est dévoué... (*Montant la scène.*) Mais il ne vient pas...

CATHERINE. Peut-être a-t-il rencontré Patrick...

HENRIETTE. Ma mère...

CATHERINE. Eh bien?

HENRIETTE. Charles vient, mais il n'est pas seul, quelqu'un l'accompagne... c'est mon protecteur. Ils seront deux, ma mère, pour défendre Patrick.

CHARLES, *en dehors.* Venez...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CHARLES, JACQUES IV.

CHARLES. Nous allons sans doute les trouver dans cette chapelle... mais, voyez, les voici.

CATHERINE, *reconnaissant Henry.* Henry!

JACQUES. Catherine!...

HENRIETTE. Le roi!

JACQUES, *à Henriette.* Oui, le roi, ton père... Henriette...

HENRIETTE. Vous?

CHARLES. Vous avais-je trompé, sire?

JACQUES. Non! (*A part.*) Catherine...

CHARLES, *à Henriette.* Éloignons-nous, Henriette, laissons les seuls ensemble...

Ils entrent tous les deux dans la chapelle.

SCÈNE VIII.

JACQUES, CATHERINE.

JACQUES. Catherine, que je retrouve ici...

CATHERINE, *d'une voix tremblante.* Catherine, qu'une injuste sentence avait conduite à la mort, et que Dieu vient de sauver pour qu'elle pût se justifier.

JACQUES. Dieu vient aider bien tard à sa justification.

CATHERINE. Oui... elle a longtemps souffert, celle que vous avez laissé condamner...

JACQUES. En vertu de la lettre de mon père, qui l'accusait.

CATHERINE. Votre père... cette lettre était fausse!

JACQUES. Que ne l'avez-vous prouvé... que n'avez-vous réclamé?

CATHERINE. Je ne le pouvais pas... et Catherine, que les assassins accusaient, devait succomber, puisque personne ne prenait sa défense...

JACQUES. Je l'ai défendue, moi; moi qui la proclamais innocente malgré ses juges et qui la faisais chercher encore le jour où se prononçait sa sentence.

CATHERINE. Catherine, qui avait quitté l'Écosse pour accomplir un pieux devoir, n'a su qu'on l'avait accusée qu'en apprenant sa condamnation.

JACQUES. Qu'a-t-elle fait alors?

CATHERINE. Elle n'a pas cru, d'abord... puis enfin, par trois fois, elle a écrit au roi d'Écosse.

JACQUES. Je n'ai reçu aucune de ses lettres.

CATHERINE. Les vrais coupables ont donc eu le pouvoir de les intercepter... et Catherine a attendu pendant une année entière sans sommeil un seul mot d'espoir ou de consolation, mais il n'en est pas venu... Et vous avez cru Catherine coupable...

JACQUES. J'ai douté...

CATHERINE. Et qui vous avait donc mis au cœur ce doute épouvantable?

JACQUES. L'absence, la fuite et le silence de Catherine.

CATHERINE. J'avais écrit...

JACQUES. Que ne veniez-vous?

CATHERINE. La mort ne m'attendait-elle pas à la frontière?

JACQUES. C'est vrai. Mais Thomas, votre frère?

CATHERINE. Mon frère... après avoir subi dix-huit ans d'esclavage, hier encore il ignorait et l'accusation et le malheur de Catherine.

JACQUES. Il ignorait... et où est-il donc maintenant?

CATHERINE. Au pouvoir des assassins de votre père...

JACQUES. Que dites-vous?

CATHERINE. Oui, sire; et le ciel, qui vous a conduit ici, veut que vous délivriez Patrick pour savoir l'innocence de Catherine... car Thomas en apporte les preuves...

JACQUES. Et vous pourrez me conduire?

CATHERINE. Oui. Mais, pour me donner la force de vous guider, dites donc au moins à la pauvre Catherine que vous ne croyez plus qu'elle a trempé ses mains dans le sang de votre père!...

JACQUES. Moi, Catherine... sache donc ici que je ne l'ai jamais cru dans le fond de mon âme!...

CATHERINE. Mon Dieu!

JACQUES. Et quand une lettre du comte Robert m'a appris que, conseillé par plusieurs de mes hauts seigneurs, il avait secrètement empoisonné Catherine pour lui éviter les horreurs du supplice, je devins la proie d'un sombre désespoir, et d'une fièvre épouvantable qui m'aurait tué, peut-être, si Charles n'était venu me révéler ta miraculeuse délivrance!...

CATHERINE. Vous, sire?...

JACQUES. Tu veux que je t'avoue mes terribles combats? Eh bien! oui, Catherine, je gardais dans mon cœur une secrète espérance qui sans cesse s'éteignait devant la fatale évidence... et renaissait toujours comme l'espoir au cœur d'un naufragé...

CATHERINE. Que dit-il?

JACQUES. Et si j'ai jadis refusé de m'allier à la princesse d'Angleterre, si j'ai fait la guerre pour rester libre... c'est que malgré moi le souvenir de Catherine remplissait mon cœur d'amour, de haine, de doute et de terreur... Et ce combat, que je me livrais depuis si longtemps, durait encore, terrible et douloureux, quand je t'ai revue tout à l'heure. Et maintenant que j'ai entendu ta voix suppliante, l'heure est venue pour moi de me délivrer enfin de cette lutte, où mes secrets efforts se brisaient contre l'impossible... et de te dire, Catherine, que je te crois innocente.

CATHERINE. Merci, mon Dieu!

JACQUES. Oui, remercie Dieu, Catherine, qui permet que je puisse te le dire en te tendant les bras...

CATHERINE, *se jetant dans ses bras.* Henry!...

JACQUES. Pauvre innocente victime, que ferai-je pour te venger?

CATHERINE, *pleurant.* Il faut d'abord sauver mon frère...

JACQUES. Oui... et plus tard nous punirons le coupable, s'il existe encore.

CATHERINE. Il existe, puisqu'il vient de s'emparer de mon frère pour le contraindre au silence.

JACQUES. Et comment cela?

CATHERINE. Tout à l'heure, ici, trois hommes masqués sont venus forcer mon frère à les suivre, en le menaçant de faire tuer son fils que depuis dix-huit ans ils ont eu en leur pouvoir, s'il n'obéissait pas; et pour le salut de son fils et pour le mien sans doute aussi, mon frère s'est résigné.

JACQUES. Quoi! depuis dix-huit ans on a brisé, mutilé ceux que j'aimais, on m'a séparé d'eux...

CATHERINE. En mettant entre nous le doute et la malédiction.

JACQUES. Oh! je vous vengerai tous en me vengeant moi-même.

CATHERINE. Oh! ne dites pas encore le mot vengeance; si les coupables vous entendaient... ils tueraient aussitôt et Patrick et son fils.

JACQUES. Tu as raison, nous serons encore forcés de nous taire... et de les chercher dans l'ombre...

CATHERINE. Il faut qu'ils ignorent mon salut.

JACQUES. Oui, car ce sont eux qui ont sans doute conseillé à Robert l'empoisonnement de Catherine, et Robert, l'ancien ami de mon père, a cru devoir l'accomplir avec son inexorable justice; mais nous le convaincrons que trompé par les coupables, il frappait l'innocente, et Robert indigné se hâtera de nous guider sur les pas de ceux qui croyaient trouver leur salut dans la mort de Catherine et le silence de son frère.

CATHERINE, *indiquant au dehors.* Mais voyez donc, sire.

JACQUES, *regardant.* Mais... c'est lui... le duc Robert... encore ici... je vais l'attendre et causer avec lui sans le prévenir encore... Laisse-moi...

CATHERINE. Henry... cet homme semble être mon ennemi...

JACQUES. Il l'était, Catherine, et le plus impitoyable de tous, quand il te croyait parricide; mais il te sera dévoué quand il saura ton innocence.. Va, rapproche-toi de notre fille, et tout à l'heure à la nuit nous sortirons inaperçus de ce cimetière.

CATHERINE, *allant vers la chapelle.* Sire... justice... et surtout prudence!

JACQUES. Ceux que je veux sauver ne doivent-ils pas composer la famille du roi d'Écosse, isolé dans son royaume... Force et confiance, amie, ne pleure plus...

CATHERINE. Oh! ne me reproche pas ces pleurs, Henry, ce ne sont plus ceux du regret et de la douleur... et voilà dix-huit ans que j'attendais que le ciel me permît une de ces larmes qui ravissent et qui consolent.

Elle entre avec le Roi dans la chapelle.

SCÈNE IX.

ROBERT, *puis* JACQUES.

ROBERT. C'est dans cette chapelle que je dois attendre Dickson... la résignation de Patrick m'étonne encore... Oui, il faut que nous fassions causer les ensevelisseurs pour savoir s'il ne leur a rien raconté... (*Il fait un pas vers la chapelle.* Dickson m'attend peut-être déjà... Quelqu'un... le roi!

JACQUES, *rentrant.* Vous ne vous attendiez pas, milord, à me trouver ici...

ROBERT. Non, sire... mais je n'en suis pas surpris... La douleur devait vous conduire secrètement là où vous devez à la fois pleurer

l'ancienne compagne perdue, et maudire celle que l'ambition a rendue parricide.

JACQUES. Vous vous êtes trop hâté de punir, Robert; elle était innocente.

ROBERT. Sire...

JACQUES. Et vous avez été vous-même le jouet de l'assassin de mon père.

ROBERT. Je ne vous comprends pas.

JACQUES. Vous me comprendrez quand vous saurez ce qu'on vient de m'apprendre.

ROBERT. Quoi donc, sire?

JACQUES. Catherine avait un frère...

ROBERT. Ah!... ah!... elle avait un frère?

JACQUES. Oui... et ce frère sait tout.

ROBERT. Où est-il donc, sire?

JACQUES. Vous m'aiderez à le chercher.

ROBERT. Quand?

JACQUES. Demain.

ROBERT. Que ne vient-il vous trouver?

JACQUES. Il est entre les mains du meurtrier, qui, masqué, vient de l'arrêter ici.

ROBERT. Quand donc?

JACQUES. Tout à l'heure.

ROBERT. Mais ce frère se serait défendu, et...

JACQUES. On le menaçait de tuer son fils, s'il résistait...

ROBERT *à part.* Qui lui a dit tout cela?

JACQUES. Vous voyez bien que l'assassin est vivant et près de nous...

ROBERT. Oui, sire...

JACQUES. Et vous comprenez avec quelle prudence et quelle contrainte nous devons le chercher...

ROBERT. Oui, car s'il soupçonnait qu'on est sur sa trace...

JACQUES. Il tuerait Patrick, pour empêcher sa révélation...

ROBERT. Cela serait à craindre... Mais êtes-vous sûr de la loyauté de la personne qui vous a raconté cet incroyable événement?

JACQUES. Si j'en suis sûr!... vous allez en juger vous-même... Attendez-moi, duc Robert, et nous rentrerons avec elle au palais d'Edimbourg.

ROBERT. Je vous attends, sire.

Jacques entre dans la chapelle.

SCÈNE X.

ROBERT, *seul, puis* DICKSON.

ROBERT. Est-ce que le démon de l'enfer joue contre moi dans cette horrible partie... Cette lutte acharnée tue mon courage... mon cœur s'arête par intervalle... ma tête épouvantée... cherche en vain... à comprendre... à prévoir.. Est-ce que la force me trahirait au fort de la tempête?

DICKSON, *entrant.* Vous m'attendiez déjà, milord?

ROBERT. Qui vient?... C'est toi, Dickson?

DICKSON. Milord... cet ensevelisseur était bien Patrick, et maintenant il est emprisonné.

ROBERT, *avec frayeur.* On t'a peut-être suivi, Dickson?...

DICKSON. Je ne le crois pas; mais qu'avez-vous?

ROBERT. Le roi sait que Catherine était innocente, et que le meurtrier de son père est à Edimbourg.

DICKSON. De qui l'a-t-il appris?

ROBERT. De quelqu'un qui vous a vu masqués, vous emparer de Patrick!

DICKSON. Malheur... Qui vous a dit cela?

ROBERT. Le roi.

DICKSON. Vous l'avez vu?

ROBERT. Oui... et il est maintenant dans cette chapelle.

DICKSON. Nous sommes perdus.

ROBERT. Non, Patrick est en notre pouvoir; Catherine n'est plus, et j'ai la confiance du roi.

DICKSON. Que ferez-vous?

ROBERT. Je n'en sais rien encore... Va m'attendre au palais... et cette nuit... On vient... Laisse-moi...

DICKSON. Oui, milord.

Il sort rapidement.

ROBERT. Ah! je vais donc savoir qui a pu espionner!

SCÈNE XI.

ROBERT, JACQUES, CATHERINE, CHARLES, HENRIETTE.

ROBERT *remonte vers la chapelle; il rencontre Catherine qui en sort avec le Roi.* Grand Dieu!

JACQUES. Douterez-vous maintenant de la sincérité de celle que Dieu n'a pas voulu laisser mourir innocente... Et le roi vous permet, duc Robert, d'offrir le bras à Catherine réhabilitée. (*A Charles.*) Charles, précédez-nous. (*A Henriette.*) Viens, ma fille...

ROBERT, *considérant Catherine.* Vivante!

JACQUES, *à Robert.* Eh bien, duc Robert?

Robert regarde Catherine avec épouvante, s'en approche avec horreur... hésite, se décide... et le rideau tombe comme il vient de lui donner la main.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente une salle du palais d'Édimbourg. Porte au fond donnant sur un vestibule, portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

DICKSON, *seul, après avoir ouvert la porte du fond, et examiné au dehors.*

Tout est calme, les sentinelles n'ont pas plus de méfiance qu'à l'ordinaire; cette nuit ressemble aux autres... en apparence, et l'on n'y saurait deviner les émotions et les inquiétudes qui agitent à cette heure ceux qui veillent dans ce palais. Catherine Patrick y est avec sa fille, Charles vient de sortir dans une agitation active comme sa jeunesse, et le roi, qui prend encore conseil du duc Robert, ne sait pas qu'il se confie à son ennemi qui dissimule toute sa terreur... Mais le duc tarde bien à revenir... le temps passe, Patrick emprisonné respire encore... et moi, complice, je frémis d'épouvante... et pourtant je sais bien que le duc a la puissance, qu'il ne peut se sauver sans me sauver avec lui, et il saura se garantir... (*Musique. Il voit entrer Robert.*) Mais, le voici... Vous avez bien tardé, milord duc...

SCÈNE II.

ROBERT, DICKSON.

ROBERT. Oui, je viens seulement enfin de parvenir à quitter le roi.

DICKSON. Quelles sont ses espérances?

ROBERT. Il vient d'envoyer à tous les comtes et hauts dignitaires l'ordre de se rendre ici, ce matin même. Il veut réhabiliter en leur présence Catherine Patrick.

DICKSON. Il n'a pas de preuve matérielle de son innocence...

ROBERT. Il regarde l'arrestation de son frère comme une preuve de l'existence des coupables, et il veut se servir d'abord de cette révélation en faveur de Catherine. Mais nous n'avons rien à craindre... Que nous importe la réhabilitation de cette femme? Je veux être, moi, le premier à la proclamer innocente... Patrick est le seul danger pour nous, Patrick auquel le roi mourant a sans doute nommé Robert.

DICKSON. Aussi faut-il que Patrick ne s'approche jamais du roi!...

ROBERT. Il serait déjà mort, si le roi ne m'avait toute cette nuit gardé près de lui, mais il me reste assez de temps pour nous délivrer du seul accusateur qui pourrait nous perdre. La prison qui le garde est bien secrète... et quand les nobles s'assembleront dans ce palais, le corps de Patrick sera déjà dans la rivière.

DICKSON. Vous n'avez pas de temps à perdre, milord.

ROBERT. Dans une heure, Patrick aura cessé de vivre.

DICKSON. Bien, milord, et avez-vous songé que le roi va maintenant, pour trouver le coupable, fouiller dans la vie passée de tous les anciens nobles?

ROBERT. Oui, et avant demain j'aurai jeté un soupçon dans l'âme du roi.

DICKSON. Et sur qui donc, milord?

ROBERT. Sur le comte Douglas, qui vient de mourir et dont on apprête les funérailles.

DICKSON. Le comte Douglas?...

ROBERT. Était, tu le sais, un grand ennemi du roi Jacques III.

DICKSON. Oui...

ROBERT. Mort hier, il ne pourra pas se défendre; je dirigerai d'abord sur lui tous les soupçons du roi, et cela nous donnera du temps... Je pars... toi, veille toujours...

DICKSON. Comptez sur moi.

ROBERT. Charles n'est pas de retour?

DICKSON. Non, milord... Où est il donc allé?...

ROBERT. Sans doute, par ordre du roi, préparer la réunion de ses nobles. Et Ralph?...

DICKSON. Sera silencieux.

ROBERT. Où est-il?

DICKSON. Occupé aux funérailles du comte Douglas... Mais on vient...

ROBERT. Si c'était le roi?...

DICKSON, *qui a ouvert la porte.* C'est Charles...

CHARLES. Mon père...

SCÈNE III.

LES MÊMES, CHARLES, *puis* PATRICK.

ROBERT. D'où venez-vous donc, mon fils?

CHARLES. D'où je viens, milord, vous allez le savoir. (*Désignant Patrick qui paraît.*) Je viens de délivrer cet homme, mon père...

ROBERT. Délivré!

DICKSON. Patrick!

CHARLES. Soyez sans inquiétude, Patrick, vous êtes ici dans la chambre du premier ministre, et ici vos ennemis ne peuvent rien.

ROBERT, *à Patrick.* Ses ennemis... où donc vous avaient-ils conduit?

CHARLES. Dans les prisons de la prévôté.

PATRICK. Oui, dans un cachot sombre, où je craignais de rester éternellement...

CHARLES. Et moi, mon père, muni d'un ordre que m'a donné le roi, et qui devait me faire ouvrir toutes les portes, j'ai visité, d'abord en vain, toutes les prisons de la citadelle et de la chancellerie, et enfin j'ai trouvé Patrick dans celle de la prévôté.

ROBERT. Avez-vous pu découvrir en même temps qui l'y avait fait violemment enfermer?

CHARLES. Je ne me suis jusqu'alors occupé que de sa délivrance.

ROBERT. Et vous avez bien fait, mon fils...

CHARLES. Maintenant je vais, pour accomplir les ordres du roi, lui apprendre l'heureuse issue de ma tentative.

PATRICK. Allez, jeune homme.

Charles sort par le fond.

SCÈNE IV.

ROBERT, DICKSON, PATRICK.

DICKSON, *bas à Robert.* Le roi va faire appeler Patrick.

ROBERT, *à Patrick.* Je veux aller moi-même prévenir aussi le roi de votre présence, Patrick... Son premier ministre doit lui apprendre en personne une si heureuse nouvelle.

PATRICK. Qu'il soit fait ainsi, milord...

DICKSON, *bas à Robert.* Qu'espérez-vous?

ROBERT, *de même.* Gagner du temps... et empêcher leur rencontre.

Il sort à gauche.

SCÈNE V.

DICKSON, PATRICK.

DICKSON. Le duc Robert va prévenir le roi, et vous allez bientôt le voir.

PATRICK. Oui, je vais me trouver en face de Henry... devenu roi d'Ecosse.

DICKSON, *à part.* Pas encore, j'espère...

PATRICK. Et je tremble en y songeant... Je sais bien que notre entrevue va finir tous les maux de ma sœur... Et quoique je touche au comble de mes vœux... je ne puis maîtriser mon émotion...

DICKSON. Qui se dissipera bientôt...

PATRICK. Oh! vous ne pouvez pas la comprendre... vous ne savez pas qu'autrefois le roi Jacques IV était mon compagnon fidèle: que nous habitions sous le même toit; prenions nos repas à la même table... (*Ici Henry, qui vient d'entrer par le fond, s'arrête et écoute.*) Que le soir, Henry et moi, nous nous endormions en causant à demi-voix, nos enfants sur nos genoux; que nous n'avions à nous deux qu'une bourse, qu'un dévouement, qu'une espérance; et que tous les jours chacun de nous disait à l'autre en lui tendant la main: Dieu te garde, frère!

JACQUES, *qui s'est approché de lui, lui tendant la main:* Dieu te garde, frère!...

PATRICK. Henry!.. (*Se contenant.*) Le roi!..

SCÈNE VI.

JACQUES, PATRICK, DICKSON.

JACQUES. Ne me nomme donc pas le roi, quand Henry te tend la main. (*Patrick, ému, n'ose lui prendre la main. A Dickson.*) Laisse-nous, Dickson.

DICKSON *s'incline en sortant.* Allons prévenir le duc de ce qui se passe.

Il sort.

JACQUES. Te voilà donc, Patrick, toi dont j'ai tant maudit l'absence.

PATRICK. Moi aussi... je maudissais loin d'ici...

JACQUES. Et tu as oublié ton frère...

PATRICK. Moi?...

JACQUES. Toi, qui ne m'appelles plus Henry.

PATRICK. Je n'ose plus vous donner ce nom... mon roi.

JACQUES. Et pourquoi donc?... Que faut-il que je fasse pour te rappeler les anciens jours? Je ne puis arracher les dorures qui couvrent ces murailles et reconstruire la cabane; je ne puis que te tendre la main comme alors, pour te prouver que mon cœur n'est pas changé...

PATRICK, *lui prenant la main.* Henry!

JACQUES, *le serrant dans ses bras.* Mon frère!

PATRICK. Les souvenirs d'autrefois viennent de chasser toutes mes terreurs.

JACQUES. Laisse-moi donc te regarder, pauvre ami qui a souffert...

PATRICD. Oui... mais je n'ai jamais désespéré.

JACQUES. Et tu nous apportes, frère, la preuve de l'innocence de Catherine?

PATRICK. La preuve positive...

SCÈNE VII.

JACQUES, ROBERT, PATRICK.

ROBERT, *entrant par la gauche.* Ensemble!

PATRICK. Qui vient?...

JACQUES. Le duc.... Approchez, milord; vous n'êtes pas de trop ici; car Patrick nous apporte la preuve de l'innocence de sa sœur.

ROBERT. La preuve!... Et laquelle?

PATRICK. Vous allez le savoir. Tu te souviens de notre dernière entrevue, Henry?

JACQUES. Oui...

PATRICK. Eh bien, une heure après, comme je rentrais dans ta demeure, j'entendis des cris dans le sentier; je courus et je vis que l'on y tuait un homme... Je volai à son secours; un second assassin survint... Armé de ma hache, je le mis bientôt hors de combat... Je fis entrer dans ta maison le pauvre tondeur de laine, que je ne savais pas être le roi, et qui expira aussitôt dans mes bras.

JACQUES, *à Robert.* Vous entendez, duc Robert...

ROBERT. Oui, sire.

PATRICK. Furieux, je me disposais à poursuivre son assassin, lorsque par la fenêtre on me jeta une lettre (*la prenant dans sa ceinture*) que j'ai précieusement conservée toujours... Tiens, Henry, lis, et tu verras que l'assassin s'y accuse.

ROBERT, *à part.* La lettre de Dickson.

JACQUES, *après l'avoir lu.* Les infâmes!... Mais, en effet, ils s'accusent eux-mêmes... Voyez donc, duc Robert.

ROBERT, *parcourant la lettre.* Et le roi mourant... ne vous a pas nommé...

PATRICK. Son assassin... Hélas! non... il n'a pas même pu me nommer son fils?

ROBERT, *à part.* Je suis sauvé!

JACQUES. Et cette lettre prouve au moins que Catherine n'a pas été parricide.

ROBERT, *glorieux.* Oui, sire... et c'est là le plus pressé... L'assassin, nous le découvrirons, et j'espère avoir trouvé la trace.

PATRICK. De celui qui m'a volé mon fils...

ROBERT. Peut-être... je ne puis rien affirmer...

JACQUES. Et qui soupçonnez-vous?

ROBERT. Sire, en fouillant dans mes souvenirs, je me rappelle que le comte de Douglas, celui qui vient de mourir, était, il y a vingt ans, l'ennemi juré de votre père, car il avait de folles prétentions au trône...

JACQUES. Le comte de Douglas... en effet... mais, mort hier, il n'aurait pu ordonner l'arrestation de Patrick.

ROBERT. Et ses complices...

JACQUES. C'est vrai... mais avez-vous bien réfléchi, duc Robert...

ROBERT. Ce matin, Dickson a vu trois hommes masqués entrer dans son château...

PATRICK. Trois hommes masqués... et le comte est mort, lui qui peut-être avait le secret de mon enfant... Oh! n'importe... mort ou vivant je saurai, moi, s'il était l'assassin... je porte toujours l'habit des ensevelisseurs, et je connais le château des comtes Douglas.

JACQUES. Que veux tu faire?

PATRICK. Ne publiez aucun de vos soupçons... et avant une heure, je vous dirai, moi, si le comte a tué le roi Jacques, et s'il m'a volé mon enfant, je vous le jure...

Il sort précipitamment par le fond.

JACQUES. Il se hâte, au palais du comte Douglas.

ROBERT, *à part.* Que peut il espérer?

HENRIETTE, *entrant par la droite avec Catherine.* Voici le roi, ma mère...

JACQUES, *les apercevant.* Henriette... Catherine...

CATHERINE, *regardant autour d'elle.* Et mon frère!... dont Charles nous a annoncé la délivrance...

JACQUES. Il vient de nous quitter pour éclaircir des soupçons qui peut-être vont le conduire à la découverte de son fils.

HENRIETTE. Et si ses ennemis le poursuivent encore?

JACQUES. Le ciel, mon enfant, doit guider celui qui vient de me donner une preuve écrite de l'innocence de ta mère.

CATHERINE. Une preuve écrite...

JACQUES, *lui donnant la lettre...* Tenez lisez... (*A Robert, pendant qu'elles lisent.*) Et cette lettre me permettra de publier dans mon royaume une vérité dont ma conviction seule n'aurait pu le convaincre.

CATHERINE, *après avoir lu.* Et l'on m'accusait de faire tuer le roi Jacques, tandis que me séparant de ma fille au berceau, je me dévouais pour la gloire de mon époux et le salut de son père...

HENRIETTE. Pauvre mère...

JACQUES. Pauvre victime, tu vas recevoir enfin les bénédictions que l'on doit aux martyrs.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CHARLES, *puis* LES NOBLES.

CHARLES, *entrant par le fond.* Sire, vos nobles se rendent à votre appel.

JACQUES. Entrez, milords et comtes. (*Les Nobles entrent.*) Le roi vous réunit aujourd'hui pour vous annoncer une justice tardive, mais éclatante... Demain, le duc Robert mon ministre publiera à la chambre de justice la preuve de l'innocence de l'infortunée Catherine Patrick... la femme de votre roi et la mère de votre future souveraine; et votre roi, qui proclame Catherine innocente, vous prie, milords, de suivre son exemple en vous inclinant devant elle. (*Tout le monde s'incline.*) Et pour que l'Europe entière apprenne par un fait la juste vérité... je veux fiancer devant vous Charles, fils du duc Robert, mon ministre, à la fille du roi d'Ecosse et de Catherine Patrick... réhabilitée.

CHARLES. Sire...

CATHERINE. Ils m'ont sauvée tous deux, milords et comtes, et le ciel les avait à l'avance entraînés l'un vers l'autre.

ROBERT, *s'avançant.* Quoi, mon roi! tant d'honneur...

JACQUES. Vous fait aujourd'hui, milord, le premier dignitaire de mes états vous qui devenez père de l'héritier du trône.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, PATRICK.

PATRIK, *entrant.* Sire...

JACQUES. Patrick...

CATHERINE. Mon frère ?...

JACQUES. Que sais-tu ?

PATRICK. Le comte de Douglas n'a pas tué votre père... et j'ai retrouvé mon fils...

CATHERINE. Ton fils?

PATRICK. Est ici... Le roi d'Ecosse l'a fiancé à sa fille Henriette...

JACQUES. Charles!...

CHARLES. Moi !... votre fils !...

PATRICK. Oui, toi... l'enfant du muletier...

ROBERT, *vivement.* Mais qui a osé publier ce mensonge?...

PATRICK. Un des trois hommes masqués, que j'ai reconnu parmi les ensevelisseurs au château de Douglas... Pour sa révélation, je lui ai promis sa grâce, et Ralph, qui était perdu sans son aveu, m'a tout raconté.

ROBERT, *vivement.* Ralph !... il a menti...

PATRICK, *de même.* Nous allons le savoir, milord... car je ne vous ai pas tout dit, sire. Je ne vous ai pas dit qu'après la lecture de la lettre qui me fut jetée dans votre maison, toute la nuit je restai près du cadavre de votre père, attendant vainement votre retour et celui de Catherine, et qu'enfin, je partis espérant revenir bientôt en secret... Je n'ai pu rentrer en Ecosse qu'après dix-huit ans d'esclavage et de douleur... mais j'y revenais avec l'espoir de connaître le voleur et l'assassin, car avant mon départ, j'avais trouvé dans le sentier, près d'une place ensanglantée, une main que ma hache avait coupée dans la bataille... et à cette main, il y avait une bague de comte,.. Or, milord duc Robert, si Ralph a menti, vous pouvez le prouver d'un seul geste en ôtant vos gantelets, et montrant vos deux mains.

ROBERT. Malheur !...

Les Nobles s'approchent de Robert et l'examinent.

JACQUES. Eh bien, duc...

PATRICK, *lui arrachant son gantelet.* Mais, obéissez donc !... Voyez !... (*Tout le monde recule avec terreur, jetant le gantelet au pied de Robert.*) Celui qui t'avait nommé Charles, mon fils... était un assassin.

CHARLES, *se jetant dans les bras de Patrick.* Mon père !...

Robert chancelant tombe dans un fauteuil.

JACQUES. Milords... vous vous unirez tous à ma vengeance.

Les Nobles entourent Robert avec un geste affirmatif.

PATRICK. Roi Jacques quatrième d'Ecosse, Dieu vous livre à la fois l'assassin de votre père et celui de votre mère...

JACQUES. C'était Robert !...

CATHERINE. Henry Ramsay... que l'Ecosse a nommé roi, Dieu t'a gardé toute ta famille.

FIN.

Imprimerie de v° Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais



TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS LE QUARANTIÈME VOLUME.



ACTE IV, SCÈNE VIII.

ÉDITH,

OU

LA VEUVE DE SOUTHAMPTON,

DRAME EN QUATRE ACTES,

Par MM ANTONY-BÉRAUD ET ALPHONSE BROT.

MUSIQUE DE M. BÉANCOUR.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS SUR LE THÉATRE DE LA GAIETÉ LE 31 OCTOBRE 1840.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
DAVID BUTTLER.	M. SAINT-MAR.	DANIEL, étudiant.	M. MORAND.
GEORGES BUTTLER.	M. SURVILLE.	EDWARD, étudiant.	M. EUGÈNE.
CHRISTIAN.	M. JOSEPH.	CONSTABLES.	M. FONRONNE.
LORD DUDLEY.	M. AMY.		M. COSTE.
LE COMTE DE CARLISLE.	M. BRÉSIL.	UN SOLDAT.	M. LAISNE.
TOB HARPER.	M. DESHAYES.	ÉDITH.	Mme GAUTHIER.
DOMINUS NICHOLSON.	M. NEUVILLE.	CLARY.	Mme AMY.
DICKSON.	M. FOURNEL.	ÉTUDIANS, CONSTABLES, APPRENTIS, SEIGNEURS, DAMES	
LE SHÉRIFF.	M. PRADIER.	DE LA COUR, PAGES, SOLDATS, PEUPLE, etc	

ACTE PREMIER.

(PROLOGUE.)

Le théâtre représente la chambre principale de la ferme de David Buttler, fermier de lord Williams, comte de Carlisle Ameublement simple et rustique, mais indiquant l'aisance; çà et là, instrumens aratoires. Au fond, à droite du spectateur, une alcôve fermée par des rideaux. Portes latérales; au fond, la porte d'entrée donnant sur une cour, jardin. Au loin, vaste paysage.

SCÈNE PREMIÈRE.

DICKSON, GARÇONS DE FERME, *puis* DOMINUS NICHOLSON.

Au lever du rideau, les paysans achèvent de prendre leur repas du matin. Dickson, assis sur un escabeau, tient en main un énorme morceau de pain et de fromage. Dominus entre précipitamment.

DOMINUS.

Allons, paresseux, n'avez-vous pas bientôt fini

de déjeuner? C'est l'heure de retourner aux champs. Grâce à Dieu, depuis la dernière victoire de Cromwell, l'Angleterre respire enfin, et l'on n'a pas à craindre, comme il y a quelques mois à peine, de recevoir un coup de mousquet de la part d'un noble cavalier en conduisant la charrue.

DICKSON, *lui bourrant un coup dans les côtes en feignant de manger; à part.*

Chien de visage à deux faces!

DOMINUS.

Aïe!... Si tu prenais garde à tes coudes et à mes côtes, Dickson? Et que disais-tu?

DICKSON.

Moi? rien!... Je pensais seulement que lorsque Charles, notre souverain, était dans ces environs, près Exeter, entouré de sa brave noblesse; lorsque lord Williams Edgerton, comte de Carlisle, armait pour sa cause tous ses vassaux, et que notre brave patron David Buttler nous conduisait, moi vingtième, à Worcester, où nous devions, si le diable ne s'en était pas mêlé, échigner à tout jamais les élus des saints que Lucifer confonde...

DOMINUS, *regardant de tous côtés avec crainte.*

Veux-tu bien te taire?

DICKSON.

Je pensais qu'il y avait ici un neveu de notre patron, un savant de première classe, un futur recteur qui parlait un tout autre langage; il disait que l'Angleterre avait lâchement abandonné le roi martyr.

DOMINUS.

Paix! te dis-je...

DICKSON.

Il disait que tout vrai fils de la vieille Angleterre devait se faire assommer pour la cause de Charles Stuart, maintenant en fuite (*levant son chapeau*) et dont Dieu conserve les jours. Vive Charles II!

TOUS.

Vive Charles II!

DOMINUS.

Les malheureux nous feront pendre.

DICKSON.

Il disait...

DOMINUS.

Il disait... il disait... et moi, je vous dis ce que la sagesse et le soin de votre conservation devraient vous inspirer à tous dans la circonstance où nous sommes... et même à mon cousin David; Respect aux puissances!... hommage au sabre victorieux! Est-ce à moi pauvre diable à avoir une opinion *quand même?* Ai-je l'air d'un Samson à lutter contre les Philistins, quand même je trouverais ici sous ma main vingt mâchoires... Suffit; non, mon premier devoir est de ne pas aller compromettre par un enthousiasme hors de saison le bon David Buttler, la digne Edith ma cousine, ces excellens parens à qui je dois le peu que je sais. Hélas! ils sont bien assez compromis, et je dois tout faire pour assurer leur repos! Ce n'est pas en hurlant, vive Charles II, et à bas Cromwell, que nous pourrons changer la face des choses, et rétorquer les trente mille argumens armés de mousquets, que le protecteur est toujours prêt à vous jeter à la tête; ainsi donc, ami de la paix par caractère et par raison, je dis... (*prenant malgré lui le ton d'un prédicateur*) mes frères, que nous devons avoir sans cesse présens au cœur et à la pensée ces mots du prophète: *De viris sanguineis salva me!* Ce qui veut dire: laissez Charles II de côté, et chantez, s'il le faut, les vertus du protecteur, tant qu'il sera debout, car... (*On entend une cloche.*) Car, voici décidément l'heure de retourner au travail.

DICKSON, *s'animant.*

Oui, c'est l'heure d'aller au travail; mais je le dirai toujours, maudite soit la parole qui nous enseignerait à respecter et à aimer les meurtriers de nos frères, ceux qui ont tué ton père à toi, James; ton fils unique à toi, John Tiller; mon frère à moi, mon pauvre Caleb! maudite soit la main qui s'armerait pour les lâches oppresseurs du comte de Carlisle, de sa famille, de ses vassaux; maudit soit le travail qui viendrait gorger des biens de la terre les ennemis de la vraie et bonne religion de nos pères!...

DOMINUS.

Sous ce rapport, bien; mais pour tout le reste, vos paroles, Dickson, sont d'un insensé.

DICKSON, *d'une voix forte.*

Et moi, je vous dis qu'un véritable Anglais doit parler ainsi.

LES PAYSANS.

Oui, oui, Dickson a raison.

DOMINUS, *criant.*

C'est un fou, il déraisonne. (*Murmures, bruit.*) Silence, vous dis-je, encore une fois, silence!

David Buttler ouvre le rideau de l'alcôve et paraît; son visage est triste et sévère.

SCÈNE II.

LES MÊMES, BUTTLER.

DAVID.

Pourquoi ces cris, ces vociférations? Pouvez-vous si peu respecter la douleur d'une mère?

Le rideau est resté entr'ouvert, et l'on aperçoit dans l'alcôve Édith.

DICKSON.

La pauvre petite ne va donc pas mieux, maître?

DAVID.

Plus d'espoir! Dieu me l'a donnée, il me la reprend, que son saint nom soit béni. (*Silence.*) Hélas! malheureux père! Mais c'est ici un temps de luttes et d'épreuves... Séchons nos larmes, et n'oublions pas quel est mon devoir. (*Allant au-devant d'Edith qui paraît.*) Appuie-toi sur mon bras, femme, et repose-toi un moment là; tant de nuits passées auprès de ta fille ont dû te fatiguer.

ÉDITH, *à mi-voix.*

Ma pauvre fille!

Édith s'assied sur le siége que lui présente Dickson. Les paysans s'éloignent en silence.

DAVID, *à Dominus.*

Dominus, tiens-toi prêt à m'accompagner à Southampton, chez le juge de paix du canton.

ÉDITH.

David, ne t'éloigne pas, de grâce! songe que je suis seule, ma Jenny est malade, mon Georges est absent..,. et j'en rends grâce au ciel; confié par nous à Wilkins, notre parent, il échappera peut-être à la terrible maladie de sa sœur.

DAVID.

Sois tranquille, ma bonne Edith, je ne ferai qu'une courte absence.

DOMINUS.

Songez, mon bon cousin, que c'est sur vous seul que repose l'espoir de votre femme, le mien, celui enfin de tous les braves gens qui vous aiment; et hélas! tant de dangers nous entourent!

DAVID.

Poltron!... Tu viendras avec moi chez le juge de paix, te dis-je. (*A Edith.*) Une heure d'absence tout au plus. Ce sont des affaires de famille. (*A Dominus.*) Il s'agit de tes intérêts.

ÉDITH.

Des affaires de famille!

DOMINUS, *avec feu.*

De mes intérêts!

DAVID.

Oui... le protecteur, cet ange que le ciel n'a prêté, je l'espère, qu'un moment à l'Angleterre pour assurer le règne des saints, a jugé à propos de récompenser ceux des damnés têtes rondes qu'on a surnommés ses côtes de fer avec les biens de ses pauvres sujets; et depuis huit jours une ordonnance de Cromwell a donné ta petite ferme de Southampton à...

DOMINUS, *vivement.*

A qui?... Quel est le mécréant assez abandonné du ciel pour consentir à se parer des dépouilles de l'orphelin?

DAVID.

Un homme qui tient peu à l'opinion qu'il te donnera de lui! un homme qui me hait, femme, depuis le jour où tu m'acceptas pour mari et depuis le jour surtout...

ÉDITH.

Christian! oh! ne prononce plus ce non!

DAVID.

Oui, Christian! l'ancien collègue de son roi... c'est-à-dire de son illustre patron Cromwell, fabricant d'ale et de bière comme lui, et dont le caractère fougueux, ardent, fanatique, résiste à Cromwell lui-même, qui n'oserait lui confier un commandement, et qui, jusqu'à ce jour, l'a relégué dans le grade obscur de brigadier, avec la surveillance de ce canton; mais qui en revanche le comble des biens de ce monde, ce que l'avide Christian préfère sans doute aux grades dans l'armée.

DOMINUS.

Me dépouiller de ma ferme! odieux Cromwell! exécrable Christian!

DICKSON, *riant.*

Ah! ah! vous pensez donc maintenant un peu moins de bien de mylord protecteur et des élus de la cinquième monarchie?

DOMINUS, *imitant le rire de Dickson.*

Hi! hi! hi! nigaud! je voudrais bien qu'il t'arrivât à toi, stupide prolétaire...

DAVID.

Allons, cousin, un peu de philosophie! tout espoir n'est pas perdu; prépare-toi à me suivre.

DOMINUS.

Mon manteau, mon chapeau à prendre... Dans un instant je suis à vous. (*A part, en sortant.*) Ah! malheureux! j'en serai bientôt réduit à apprendre à lire aux petits enfans!

Il sort.

SCÈNE III.

ÉDITH, DICKSON, DAVID.

DAVID.

Dickson, tu vas te rendre au château de Milnwood sur-le-champ. Mylord, qui afin de se soustraire à ses ennemis a fait courir depuis trois jours le bruit de sa fuite, y a dû laisser des ordres pour moi... Va, et reviens promptement... Je t'attends!

DICKSON.

A moins de malheur imprévu, je serai bientôt de retour.

Il sort.

SCÈNE IV.

ÉDITH, DAVID.

ÉDITH.

Eh quoi! ce n'est pas assez d'aller braver à Southampton la rage de nos ennemis, il faut encore que tu luttes ouvertement contre Cromwell?

DAVID.

Eh quoi! voudrais-tu, femme, que j'abandonnasse notre bienfaiteur?

ÉDITH.

Mais s'il s'agissait de ta vie! si je te disais que tes courses sans but en apparence ont éveillé les soupçons, et que chacun de tes pas est épié, observé?

DAVID.

Eh bien! je te répondrais que, quelque danger qu'il y ait, David Buttler ne manquera jamais à l'appel du comte de Carlisle.

ÉDITH.

Mais en voulant lui être utile, tu peux compromettre sa sûreté, sa vie.

DAVID.

Lorsque la nuit dernière nous nous sommes séparés, il m'a dit: A demain! et s'il m'a dit à demain, c'est qu'il court quelque danger, ou qu'il attend de moi quelque service; et s'il court un danger, je veux, je dois être là, afin de le sauver

ou de mourir à ses côtés... Embrasse-moi, femme, et à bientôt.

Il va pour sortir.

ÉDITH.

Je ne veux pas que tu t'en ailles.

DAVID, *sévèrement.*

Édith, oubliez-vous donc ce que lord Edgerton comte de Carlisle a fait un jour pour nous?... je vais vous le rappeler, moi qui me souviens... (*Édith s'assied.*) Il y a cinq ans de cela, Édith, un homme marié depuis peu se promenait avec sa jeune femme à une demi-lieue de cette ferme; tout-à-coup la femme recula et poussa un cri; elle venait d'apercevoir, à quelques pas, riant et l'injuriant, un misérable qui, rejeté par elle dans son amour, l'avait déjà une fois poursuivie de ses outrages. (*Édith lève les yeux au ciel.*) Furieux, le mari s'élança sur lui et le frappa; le coup fut terrible : d'abord on le crut mortel. Cependant, accusé de meurtre et de guet-apens, l'époux fut obligé de fuir, d'abandonner sa femme qu'il aimait plus que la vie... A quelques mois de là, un tribunal le condamna à mort par contumace. Voilà ce qui advint à cet homme; et maintenant, voici ce que fit le comte de Carlisle, qui connaissait cet homme. Il était à Londres lorsqu'il fut instruit de cette triste nouvelle; il courut à Southampton, obtint par son influence que le premier jugement serait cassé, alla trouver ensuite le malheureux qui n'attendait plus rien des hommes, et lui dit : Je te sauverai, suis-moi. L'autre eut confiance dans ce que lui disait le comte, il revint à Southampton et se constitua prisonnier. Un second jugement eut lieu; le comte de Carlisle s'assit à côté de lui, sur le banc des accusés, et le défendit... Oui, lui, pair d'Angleterre, se fit avocat pour défendre un paysan ; il lui avait promis de le sauver, et il lui tint parole, il le sauva! Vous devez vous en souvenir, Édith?

ÉDITH.

Oui, je m'en souviens.

DAVID.

Vous devez vous souvenir que la femme de cet homme en se jetant à ses genoux, dit au comte de Carlisle : « Mylord, nous vous devons plus que la vie, nous vous devons l'honneur ; soyez béni.»

ÉDITH.

Je m'en souviens, David.

DAVID.

Le comte de Carlisle releva la femme, tendit la main à l'homme, et leur dit : « J'ai des biens à gérer, des fermes à faire valoir, vous êtes pauvres, demeurez près de moi. »

ÉDITH.

Alors je tombai de nouveau à ses genoux, je les embrassai, et je lui répondis : Mylord, ma vie même ne pourrait m'acquitter envers vous... Oh ! je m'en souviens, David, je m'en souviens.

DAVID.

C'est bien, femme, c'est bien !... Et maintenant, un dernier souvenir... Ce lâche que je croyais avoir tué, c'est Christian !... et Christian, à dater du jour de l'acquittement, est devenu le plus mortel ennemi du comte de Carlisle, comme il l'était de David Buttler... Et à présent, femme, donne-moi mon fusil.

ÉDITH, *avec énergie.*

Tiens... Mais tu n'attends pas Dickson?

DOMINUS, *rentrant, couvert d'un manteau, d'un vaste chapeau et portant un énorme gourdin.*

Me voilà, cousin, prêt à aller reprendre ma ferme.

DAVID, *à Édith.*

Dickson tarde trop... son retard me surprend... Mais l'heure me presse... je repasserai par le château. Allons, embrasse-moi, et surtout ne sois pas inquiète.

ÉDITH, *l'accompagnant.*

A bientôt, n'est-ce pas?

DAVID.

Oui, à bientôt. (*A Dominus.*) Allons, en route.

Ils sortent. Édith demeure seule.

SCÈNE V.

ÉDITH.

Pourvu, mon Dieu, qu'il ne rencontre pas cet homme dont le nom seul me glace d'épouvante! mais c'est vainement que j'ai tenté de le retenir! Quelle destinée m'avez-vous faite, Dieu puissant? Mon mari, ma fille, mon Georges, à chaque instant il me faut craindre de les perdre tous trois ! Mon Georges est-il encore à l'abri de tout danger?... Oh ! oui ! sans cela Wilkins nous eût prévenus... Mais ma Jenny, oh! devez-vous me la prendre, mon Dieu? n'aurez-vous pas pitié de mes larmes, de mon désespoir?

Elle se dirige vers l'alcôve, Dickson ouvre la porte et accourt.

SCÈNE VI.

ÉDITH, DICKSON.

DICKSON.

Ah! mistriss Édith!

ÉDITH.

Qu'as-tu?

DICKSON.

Tout est perdu!

ÉDITH.

Comment?... parlez, parlez!

DICKSON.

Si maître Buttler est parti pour Southampton, il est bien sûr de n'y trouver aucun soldat; car tous en ce moment parcourent nos campagnes, commandés par le brigadier Christian.

ÉDITH.

Christian!

DICKSON.

Ils ont fait irruption dans le château du comte de Carlisle et le saccagent, sous prétexte de s'em-

parer de mylord qui, je le crois... (*il baisse la voix*) est définitivement en fuite... J'espérais du moins sauver sa petite Clary, mais elle a disparu depuis ce matin, et l'on ne sait ce qu'elle est devenue.

ÉDITH.

Pauvre enfant!... Ah! que ne me l'a-t-il confiée à moi!

DICKSON.

Si maître David apprend cela, dans sa colère il est capable de provoquer Christian... Mais comment le lui cacher?

En ce moment une porte de gauche placée au second plan s'ouvre; un homme dont les vêtemens sont en désordre paraît.

ÉDITH, *se retournant au bruit de l'apparition, et effrayée.*

Ah! (*Le reconnaissant.*) Vous, mylord!

DICKSON, *à demi-voix.*

Le comte!

LE COMTE, *reconnaissant Édith.*

Vous, mistriss!... Oh! pas un mot.

SCÈNE VII.

ÉDITH, LE COMTE, DICKSON.

ÉDITH, *à part.*

Comme il est pâle!

LE COMTE, *écoutant contre la porte.*

Je ne les entends plus... ils ont perdu ma trace sans doute. (*A Édith.*) Mais suis-je en sûreté ici?

DICKSON.

Je veille au dehors, monsieur le comte, soyez tranquille.

Il va se poster contre la porte, et pendant toute cette scène il y demeure.

ÉDITH.

Mylord, ils vous ont donc découvert?

LE COMTE.

Oui, dans la retraite où j'étais caché.

ÉDITH.

Poursuivi?

LE COMTE.

Oui, mais je suis parvenu à leur échapper.

ÉDITH.

Blessé!

LE COMTE.

Pas dangereusement; enfin, j'ai pu arriver jusqu'ici, je suis entré au hasard, et Dieu a permis que ce fût chez un ami.

ÉDITH.

Oui, mylord, chez un ami.

DICKSON, *accourant.*

Des soldats! des soldats!

LE COMTE.

Je suis perdu!

ÉDITH.

Pas encore, monsieur le comte... Tenez, là, là, près du berceau de ma pauvre enfant.... ils respecteront la douleur d'une mère.

Elle le fait entrer dans l'alcôve, puis referme le rideau.

DICKSON, *qui est retourné contre la porte et qui revient.*

Ils se dirigent de ce côté.

ÉDITH.

Silence, et assieds-toi contre cette table.

Dickson va contre la table et range plusieurs objets; Édith s'assied, prend son panier à ouvrage et fait semblant de coudre; Christian et ses Soldats ouvrent brusquement la porte, entrent cavalièrement; ils s'avancent vers Édith, dont le maintien est calme.

SCÈNE VIII.

ÉDITH, DICKSON, CHRISTIAN, TROIS SOLDATS.

CHRISTIAN.

Allons, vous achèverez votre ouvrage plus tard. Debout, et qu'on nous serve à boire et à manger, car nous mourons de faim, de soif et de fatigue... on serait harassé à moins, depuis une heure que nous parcourons dans tous les sens l'impur repaire de Milnwood sans pouvoir traquer le loup et les louveteaux qui s'y cachent.

ÉDITH, *à part.*

Grand Dieu!

DICKSON, *à part.*

Les scélérats!

CHRISTIAN.

Mais, à propos, qu'ai-je appris?... votre mari a osé, dit-on, crier contre le don d'un terrain que m'a fait le protecteur pour récompenser mes services à la bonne cause, et, à ce qu'on a ajouté, il a l'intention de le revendiquer... Si je savais que ce fût vrai... A-t-il donc oublié que déjà autrefois ma haine justement armée contre lui et contre vous-même?...

UN SOLDAT.

A table d'abord, brigadier, vous vous expliquerez après.

ÉDITH, *à part.*

Je tremble. (*Haut.*) Ne croyez pas cela, on vous aura trompé sans doute.

CHRISTIAN.

Je l'espère pour lui. (*Il frappe avec colère sur la table avec son sabre.*) Mais où est-il? dites-lui que je veux lui parler.

ÉDITH.

Il est absent. Mais, je vous en supplie, ne parlez pas si haut: près d'ici est ma fille bien malade.

LE SOLDAT.

C'est bien! donnez-nous à boire et à manger.

CHRISTIAN.

Et promptement, car nous sommes pressés de continuer nos recherches. (*A Dickson.*) Et toi, drôle, approche-nous ces siéges.

DICKSON, *à part, regardant Christian de travers.*

Drôle!

ÉDITH, *le poussant, lui fait signe de se taire; il approche des siéges de mauvaise grâce; tous se sont assis.*

Vous êtes servis.

LE SOLDAT, *tendant son verre à Dickson.*

Allons, mon jeune échanson, verse-nous à boire.

Dickson lui arrache le verre et le jette par terre.

ÉDITH, *effrayée.*

Dickson !

Les Soldats font un mouvement de colère.

CHRISTIAN, *assis.*

Arrêtez !... l'insulte d'un valet de basse-cour peut-elle nous atteindre? (*A Édith.*) Est-ce là tout ce que vous avez à nous donner?

ÉDITH.

Je n'ai rien autre chose.

CHRISTIAN, *se levant.*

C'est ce que nous allons voir.

LE SOLDAT.

Et gare aux provisions, si nous mettons la main dessus! (*Ils ouvrent tout.*) Rien!

CHRISTIAN.

Ici peut-être...

Il se dirige vers l'alcôve.

ÉDITH, *à part.*

C'en est fait du comte! (*Courant à Christian, et se plaçant entre lui et l'alcôve.*) N'entrez pas! n'entrez pas! là est mon enfant mourant!

CHRISTIAN, *rudement, entr'ouvrant rapidement le rideau.*

Un berceau d'enfant!

ÉDITH.

Vous ne voulez pas tuer ma fille!

Christian et les Soldats reculent. Édith s'appuie défaillante contre l'alcôve.

CHRISTIAN.

Nous perdons notre temps ici, vous le voyez bien, camarades... un coup de cette mauvaise bière seulement, et en chasse au lord de Carlisle! le caporal Tob Harper, qui nous a rejoints ces jours derniers seulement, est à sa poursuite, mais il ne connaît pas assez ces cantons.

Il jette son gobelet après avoir bu.

LE SOLDAT.

Allons!

CHRISTIAN, *s'approchant d'Édith.*

Sans adieu, mistriss; et dites bien à votre mari que la colère du Seigneur est levée contre lui, et qu'il fasse attention à ses moindres paroles. En route... partons.

LES SOLDATS.

En route.

Ils jettent leurs verres et renversent leurs siéges, puis ils vont pour sortir, David entre suivi de Dominus.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DAVID, DOMINUS.

DAVID, *s'arrêtant sur le seuil de la porte.*

Christian !

DOMINUS, *qui s'est avancé bravement jusqu'au milieu de la chambre, faisant un bond en arrière en apercevant les soldats.*

Ah! bon Dieu! qu'ai-je vu!

CHRISTIAN, *aux soldats.*

Justement le voici; la commission sera plus tôt faite.

ÉDITH, *courant à David.*

Au nom du ciel, contiens-toi.

DAVID, *regardant autour de lui.*

Que signifie ce désordre? que s'est-il donc passé en mon absence? qu'êtes-vous venus chercher dans ma ferme?

CHRISTIAN.

Et depuis quand es-tu chargé de nous interroger?

ÉDITH, *à David.*

Je t'en conjure...

DOMINUS, *à part.*

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

DAVID, *à Christian.*

Depuis que je n'ose plus sortir de chez moi sans craindre de trouver à mon retour ma femme épouvantée et pleurant et ma maison dévalisée... Comment! ce n'est pas assez d'avoir mis au pillage le château de Milnwood, traqué comme une bête fauve le comte de Carlisle et son enfant; il faut encore qu'après ce glorieux exploit, vous veniez menacer et piller la demeure de pauvres gens! mais, je vous le déclare, tant que je vivrai vous ne toucherez en ma présence ni à un cheveu du comte de Carlisle, ni à un meuble de ma maison.

CHRISTIAN.

Ah! c'est sur ce ton que tu le prends! Eh bien! au nom de son altesse mylord protecteur, je t'arrête.

Il s'avance avec ses Soldats, et leur fait signe de s'emparer de David.

ÉDITH, *poussant un cri.*

Ah!

DOMINUS.

Mon cousin!...

DAVID, *les repoussant avec force.*

Et moi, je vous brave. (*Allant vers la porte, et faisant signe en dehors*). A moi, enfans, à moi!

Les Paysans entrent en foule, armés de faux, de bâtons, ils poussent des cris et vont se jeter sur les Soldats.

LES PAYSANS.

A bas les têtes rondes!

DAVID.

Arrêtez, mes amis : en vous appelant, j'ai voulu seulement leur montrer que je pouvais opposer la violence à la violence; et maintenant... (*A Christian.*) Sortez de chez moi, je vous l'ordonne.

ÉDITH, *à David.*

Mais tu te perds.

DOMINUS, *effrayé.*

Une bataille!... est-ce que je rêve?

CHRISTIAN, *bas à ses soldats.*

La lutte serait inégale; nous prendrons notre revanche une autre fois.

DAVID.

Sortez.

CHRISTIAN, *furieux, le menaçant du poing.*

Oui, nous nous reverrons, et plus tôt que tu ne crois.

Ils sortent. Les Paysans les menacent.

SCÈNE X.

LES MÊMES, PAYSANS.

ÉDITH.

Malheureux! qu'as-tu fait?

DAVID, *aux Paysans.*

Merci, mes enfans, de votre prompt secours; je n'en attendais pas moins de vous; merci à tous... maintenant vous pouvez retourner à vos occupations.

DICKSON.

Et si vous avez besoin de quelques bons bras, maître, vous savez que ceux-ci sont toujours à votre disposition.

DAVID, *leur serrant la main.*

C'est bien, mes enfans, c'est bien. (*Ils sortent.*) Dominus, va exécuter les ordres que je t'ai donnés.

SCÈNE XI.

DAVID, ÉDITH, *puis* LE COMTE DE CARLISLE.

DAVID, *revenant vers sa femme et la faisant asseoir.*

Toi, femme, écoute mes paroles, et montre-toi ce que tu fus toujours, résignée à la volonté de Dieu.

ÉDITH, *effrayée.*

Que vas-tu m'apprendre encore?...

DAVID.

Édith, nous ne pouvons plus long-temps nous abuser; nos partisans sont vaincus et détruits, la cause royale est perdue; entouré de périls comme nous le sommes, je puis d'un moment à l'autre succomber dans les derniers efforts d'une lutte inégale; ma haine n'assouvira pas, j'en suis sûr, la haine de nos ennemis, et le poignard de l'implacable Christian sera toujours levé contre tous ceux qui porteront le nom de Buttler... or, femme, je veux si je meurs..

ÉDITH.

Que parles-tu de mourir?

DAVID.

Si je meurs, je veux, dans l'intérêt de ta sûreté et de celle de nos enfans, que tu quittes ce nom fatal pour prendre celui de ton père, le nom de Wilson, qu'autrefois j'unis au mien avec tant de joie et d'amour... puis, j'exige que tu abandonnes ce pays.

ÉDITH.

Quels affreux pressentimens!

DAVID.

Oh! tout cela n'arrivera pas sans doute, mais cela peut arriver, et du moins ce sera pour moi une consolation en mourant de savoir que ma femme et mes enfans seront à l'abri des ressentimens de mes ennemis. Oh! ce serment, fais-le-moi!

ÉDITH.

Tu me brises le cœur.

DAVID.

Édith, au nom du ciel!...

ÉDITH.

Puis-je refuser?

DAVID, *lui serrant la main.*

Oh! merci, femme!... Et de ce pas je vais tenter un dernier effort pour tâcher de rejoindre le comte de Carlisle.

LE COMTE, *paraissant.*

C'est inutile.

DAVID.

Vous, mylord! mais comment...

LE COMTE, *bas.*

Il faut que je te parle à toi seul.

DAVID, *se rapprochant d'Édith.*

Femme, ce que mylord veut me dire ne peut être entendu que de moi.

ÉDITH.

Je te laisse, et retourne près de ma fille.

Il reconduit sa femme jusqu'à l'alcôve.

SCÈNE XII.

LE COMTE, DAVID.

DAVID.

Mylord, j'ai bien tremblé pour vos jours; mais comment êtes-vous ici?

LE COMTE.

Ta femme t'expliquera tout.

DAVID.

Mais où est votre Clary?

LE COMTE.

C'est d'elle que je veux te parler! Ecoute: ma tête est mise à prix; échapperai-je à mes ennemis? je l'ignore. Où serai-je demain, où serai-je ce soir? Dieu seul le sait! Obligé de fuir loin de mon pays, me cachant le jour, marchant la nuit, manquant de tout, je n'entrevois pour moi dans l'avenir qu'une vie misérable, errante et persécutée; je ne puis, tu le comprends, emmener avec moi cette enfant; je ne le dois pas; car en supposant même que je parvienne à me soustraire à mes ennemis, elle est trop faible et surtout trop jeune pour partager mes dangers, et sa pauvre mère est morte en lui donnant le jour. Si le comte de Dudley et son jeune fils, mes amis, mes parens, n'étaient eux-mêmes poursuivis, j'irais la mettre entre leurs mains; mais, tu le sais, leurs jours sont menacés; et je n'ai que toi, David, à qui je puisse la confier: dis, voudras-tu t'en charger?

DAVID.

Je n'aurais osé vous le demander, mylord, mais je vous remercie d'avoir songé à moi.

LE COMTE.

Ainsi donc, tu consentirais à la garder près de toi, à lui servir de père?

DAVID.

Si j'y consens!... dites que je le veux, mylord!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ÉDITH.

ÉDITH, *dans la coulisse.*

Morte! ma fille morte!

DAVID.

Morte!

LE COMTE.

Qui?

DAVID, *lui prenant la main et pleurant.*

Notre Jenny, mylord.

ÉDITH, *sanglotant et entrant toute défaillante.*

David, David... viens... Ma pauvre enfant, morte!

David et le Comte se pressent autour d'elle.

DAVID, *la ramenant sur la scène.*

Allons, femme, un dernier effort de courage, tu en as eu tant jusqu'à ce jour!

Le Comte a approché un siége, Édith s'est laissée tomber dessus; le Comte est à sa gauche, David à sa droite.

ÉDITH.

Oh! mon enfant! mon enfant!

LE COMTE.

Pauvre femme! (*A David.*) David, je vous rends votre promesse; abattue par un tel désespoir, l'âme d'une mère pourrait-elle compâtir à des malheurs qui lui sont étrangers?... non, il serait injuste de l'exiger, et je dois...

DAVID.

Que dites-vous, mylord? dans quelles circonstances David Buttler a-t-il manqué à son serment? quelle infortune pourrait nous le faire oublier quand il s'agit du comte de Carlisle?... Et mon Édith elle-même... n'est-ce pas, femme, que tu te souviendras jusqu'à ton dernier jour des bienfaits de mylord?

ÉDITH.

Peux-tu le demander, David? ne t'ai-je pas dit que le sacrifice même de ma vie pouvait à peine m'acquitter envers lui?...

DAVID.

Oui, voilà ce qu'elle a dit, mylord. (*A Édith.*) Eh bien! aujourd'hui le comte te demande plus encore; il demande pour son enfant, dont les jours sont menacés, un amour et des soins maternels, à toi qui pleures sur l'enfant que ces soins maternels et cet amour n'ont pu conserver à la vie.

LE COMTE.

Et maintenant, pauvre mère, il partage vos douleurs, et il s'accuserait s'il exigeait de votre reconnaissance...

ÉDITH.

Arrêtez, mylord... ce qui se passe ici est une volonté du ciel... Oui, Dieu, je le sens, a voulu qu'entre ma Jenny qui n'est plus et mon David que menacent nos ennemis de grands devoirs soient encore imposés à l'épouse et à la mère et la rattachent à la vie... (*Allant à l'alcôve et s'agenouillant à quelques pas de la porte.*) Mon enfant! ma Jenny, n'est-ce pas que tu m'approuves de vouer un cœur de mère à celle qui t'aurait aimée comme une sœur?

DAVID.

Entends-nous, mon enfant, toi que Dieu vient de placer au nombre de ses anges, et que cet appel monte jusqu'à toi! Bénis le serment que nous faisons d'aimer et de protéger Clary Edgerton comme si elle était Jenny Buttler elle-même.

Édith se lève.

LE COMTE.

O mes amis! que Dieu récompense votre sacrifice. Ce n'est pas le comte de Carlisle, c'est votre compagnon d'armes, c'est votre frère, bonne Édith, qui l'accepte comme le gage d'une éternelle amitié. Oui, que ma fille soit la vôtre aux yeux de tous, car la vengeance de Cromwell retomberait peut-être sur elle, s'il venait à apprendre qu'elle me doit le jour.

ÉDITH.

Je serai sa mère, monsieur le comte, jusqu'à ce que vous me la redemandiez.

LE COMTE.

Si j'échappe à la mort, vous viendrez me rejoindre là où j'aurai trouvé un refuge, et vous ne me quitterez plus; jusque là, aimez-la bien, c'est ma vie toute entière que je vous confie.

ÉDITH.

Je tâcherai de l'aimer, mylord, comme j'aimais ma Jenny.

LE COMTE, *tirant de son sein divers papiers.*

Et dans le cas où je mourrais sans l'avoir revue, et où plus tard le fils de Charles I[er] monterait sur le trône de ses pères, dans le cas où votre David courrait quelques nouveaux dangers, c'est à vous, Édith, que je confie l'acte de naissance de mon enfant; vous iriez trouver le nouveau roi et le lui remettriez.

ÉDITH, *prenant le papier que lui remet le Comte.*

Ce papier ne me quittera jamais, mylord.

LE COMTE.

A présent, David, il faut que tu te rendes sur-le-champ à la cabane de Schmit; c'est là qu'est cachée ma fille.

DAVID.

A présent, mylord, il faut pourvoir à votre sûreté.

Des cris se font entendre.

LE COMTE.

D'où viennent ces cris?

Vive fusillade. Dominus entre rapidement.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, DOMINUS.

DOMINUS, *entrant, tremblant des pieds à la tête.*

Ah! ah! ah! vous avez entendu?

ÉDITH *et* LE COMTE.

Que se passe-t-il donc?

DOMINUS.

Des horreurs! Nos amis ont voulu défendre Milnwood, et moi, mylord, je marchais avec eux

mais les soldats de Cromwell ont fait un feu d'enfer, la fusillade m'a complètement aveuglé, et je n'ai eu que le temps de me sauver, pour vous prévenir que le château est pris, que des côtes de fer, ayant à leur tête mon scélérat de Christian, se dirigent de ce côté, et que c'est à peine si vous pourrez leur échapper.

ÉDITH.

Et mon fils?...

DOMINUS.

Toujours chez Wilkins, et je me hâte de l'y rejoindre. (*David court écouter au fond.*) Ah! je crains bien d'être obligé de crier avant peu : Vive Cromwell!

Après avoir cherché inutilement à fuir, il traverse la scène en courant, et se cache dans l'alcôve.

LE COMTE.

Que faire?

ÉDITH.

Il faut vous cacher, mylord.

DAVID.

Mylord, il faut fuir.

CHRISTIAN, *au dehors*

Au nom de la république, ouvrez!

ÉDITH.

Eux! déjà!

DAVID, *au Comte.*

Je connais plusieurs issues secrètes. (*A Edith.*) Femme, empêche qu'ils entrent; deux minutes seulement, et le comte est sauvé.

ÉDITH.

Sois tranquille, ils n'entreront pas.

Elle ferme les verroux.

DAVID, *entraînant le Comte vers une porte à gauche.*

Par ici...

LE COMTE, *regardant.*

Cerné!

CHRISTIAN, *au dehors.*

Ouvrez, ou nous mettons le feu à votre ferme.

DAVID, *indiquant une croisée à droite.*

Par cette fenêtre.

LE COMTE, *après l'avoir entr'ouverte.*

Des soldats!

DAVID.

Mais par où donc fuir? (*Ouvrant une porte latérale à droite.*) Ah! par là, par là! ne craignez rien, je garde cette porte. (*Il suit des yeux le Comte, puis revenant à sa femme avec joie.*) Sauvé!

ÉDITH.

Merci, mon Dieu!

LE COMTE, *rentrant.*

La fuite est impossible.

DAVID, *prenant son fusil et l'offrant au Comte.*

Alors, nous n'avons plus qu'à mourir en soldats.

Il s'arme d'une hache.

LE COMTE, *repoussant l'arme.*

Non, mais en martyrs!

Il croise froidement les bras; au même instant, la porte est enfoncée et tombe. Des soldats paraissent à la porte, d'autres entrent par la croisée, Christian à leur tête.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, CHRISTIAN, SOLDATS.

CHRISTIAN, *resté debout sur l'appui de la fenêtre.*

Ah! les voici tous deux!

DAVID, *menaçant et terrible, au milieu de la scène.*

Viens donc, Christian! viens, si tu l'oses!

CHRISTIAN, *le couchant en joue.*

Soldats, pas de quartier! tuons-les comme des chiens!

Il fait feu et tue Buttler; le Soldat qui occupe la porte d'entrée tue le Comte d'un autre coup de feu; ils tombent tous deux.

ÉDITH, *se précipitant entre son mari et le Comte.*

Grâce! grâce! arrêtez!... (*Sur le corps de son mari.*) Mort! mort! O mon Dieu! prenez pitié de la pauvre veuve!

ACTE DEUXIEME.

Le théâtre représente une salle basse ou parloir de la maison qu'habite la famille Buttler; cette salle ouvre au fond sur un vestibule. Aux parties latérales sont des portes conduisant aux divers appartemens. A l'avant-scène, à droite, une table chargée de livres et de papiers; du même côté, sur un chevalet, un tableau noir ou grande ardoise encadrée. Des fleurets, des gants, des masques d'assaut sont suspendus au fond, près de la porte.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGES, TOB HARPER, ÉTUDIANS, APPRENTIS DE LA CITÉ.

Au lever du rideau, tableau animé; quelques jeunes gens font des armes entre eux. Tob Harper donne une leçon d'armes à un Étudiant; de l'autre côté de la scène, Georges et ses autres camarades sont debout autour d'une table chargée de pots d'ale; ils trinquent ensemble. Georges achève de leur adresser une allocution.

GEORGES, *continuant de s'adresser aux Étudians et Apprentis.*

Et maintenant, amis, nous jurons que les braves étudians du Temple, et leurs dignes compagnons les apprentis de la Cité, resteront à jamais unis par les liens de la fraternité, et que, tout en respectant les lois, ils se prêteront assistance et secours mutuel contre toute injuste attaque.

TOUS.

Nous le jurons!

GEORGES.

Et à présent, vivent la vieille Angleterre et S. M. Charles II!

TOUS.

Vivat!

DANIEL.

Amis, un autre toast, qui, j'en suis certain, sera porté avec enthousiasme!... Au bon fils, au bon frère, au digne ami! à celui qui, par son noble caractère, son dévouement, sa loyauté et ses talens, a mérité d'être nommé le premier parmi nous! à notre brave et jeune chef!

TOUS.

Vivat!

EDWARD.

Que ce toast lui soit offert comme un témoignage de l'estime et de l'affection que nous lui portons; que ce cri de nos cœurs lui soit garant du serment que nous lui faisons de nouveau, celui d'être prêts en tout temps, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune... à lui obéir, à lui dont les bras et la bourse n'ont jamais été fermés à aucun de nous!

DANIEL.

A Georges Wilson, enfin, l'honneur du Temple et de la Cité!

TOUS.

A Georges Wilson!

Georges leur serre la main à tous.

TOB, *à part.*

Le capitaine Thompson et nos amis avaient raison : sans lui nous ne pouvons rien, avec lui tous les étudians et tous les apprentis de la Cité.

GEORGES, *ému.*

Amis, je n'ai qu'un mot à vous répondre; entre nous, c'est à la vie, à la mort!

Acclamations nouvelles; on trinque.

TOB.

Cette scène fraternelle est fort touchante sans doute, et je m'y joins de tout cœur; mais vous le savez, mes jeunes maîtres, mes instans sont comptés; voyons! Georges veut-il faire assaut avec quelqu'un?

LES ÉTUDIANS.

Moi! moi!

GEORGES.

Volontiers! (*A un Étudiant.*) A toi, Daniel.

Georges et Daniel se mettent en garde; après un instant d'assaut, Georges fait sauter l'épée de la main de l'Étudiant.

GEORGES, *à l'Étudiant.*

Tu n'es pas de force! (*A l'Apprenti.*) A toi, Edward. (*L'assaut recommence; l'Apprenti est désarmé rapidement par Georges.*) Tu es encore moins de force avec moi que Daniel.

Tous les jeunes gens applaudissent.

TOB.

Bien!... très-bien!...

GEORGES, *abaissant son épée.*

Et me crois-tu maintenant capable de lutter contre qui que ce soit?

TOB.

Contre Brambilla-le-Romain, et contre le terrible Claverhouse lui-même.

GEORGES, *à lui-même.*

Bonne sœur, on ne t'outragera pas impunément.

En ce moment, Dominus et Clary entrent par la porte latérale de droite.

SCÈNE II.

LES MÊMES, DOMINUS, CLARY.

A l'aspect de Clary, tous les jeunes gens s'inclinent; Dominus tient à la main un crayon et des papiers.

CLARY, *faisant un signe d'amitié à Georges, qui va à elle.*

Bonjour, frère!

DOMINUS.

Salut à vous tous, mes jeunes amis.

TOB.

Au diable ce vieux bavard!

GEORGES.

Petite sœur, nous faisons un tapage qui ne te plaît guère, je pense...

CLARY.

Que veux-tu, Georges, si cela fait partie de la leçon?

DOMINUS, *à l'extrême droite.*

La leçon!... la leçon!... Tout ce que maître Tob dit est plein d'esprit et d'agrément; il n'y a qu'un petit inconvénient, c'est qu'il le crie à vous fendre la tête.

TOB, *à l'extrême gauche.*

Oh! il m'est arrivé plus d'une fois de fendre des têtes sans crier... Nous en ferons l'essai si vous voulez, seigneur Dominus?

DOMINUS, *à part.*

Méchant batteur de fer!... (*Haut.*) Votre leçon est finie, je pense.

TOB.

Oui, la leçon générale; mais il y en a une que je ne puis donner à M. Georges qu'en particulier. (*A part.*) Et pour cause.

L'ÉTUDIANT.

Nous te laissons, Georges; adieu!

GEORGES, *à tous.*

Au revoir, mes amis.

EDWARD.

Rappelle-toi, Georges, que tu as autant d'amis dévoués qu'il y a de cœurs francs et sincères dans la Cité et dans le Temple.

Ils sortent tous; Georges les accompagne au fond. Il redescend la scène.

SCÈNE III.

GEORGES, TOB HARPER, DOMINUS, CLARY.

GEORGES, *à Tob Harper.*

Voyons!... à la leçon particulière! (*A Dominus et à Clary.*) Petite sœur, et vous, Dominus, un peu de patience.

TOB, *à part.*

Je voudrais pourtant bien renvoyer la petite

sœur et maître Dominus, j'ai besoin d'être seul avec Georges. (*Haut.*) Reposons-nous un moment... vous devez être fatigué.

DOMINUS, *assis contre la table; Clary s'occupe à broder.*

Tout ce que je demande, c'est que vous fassiez un peu moins de bruit que de coutume. (*A Clary, d'un air satisfait.*) Je voulais voir ce que nous rapporterait la ferme que m'a volée autrefois ce scélérat de Christian (*à ce nom Tob Harper fait un mouvement*), qui sous Cromwell était l'élu des saints, ce qu'aujourd'hui nous nommons tout bonnement un brigand, si S. M. Charles II, qui vient de rentrer dans son royaume, jugeait à propos de me la faire rendre, avec les intérêts des intérêts, comme me l'ont donné à espérer le duc d'Albermale et cet excellent lord Dudley...

Au nom de Dudley, Georges, qui est assis à gauche près de Tob, se relève vivement; Tob, qui l'examinait, sourit à l'effet que le nom de Dudley a produit sur Georges.

TOB, *à part, examinant Georges.*

Je ne m'étais pas trompé dans mes conjectures.

GEORGES, *à lui-même.*

Dudley!

CLARY, *allant à Georges.*

Qu'est-ce? qu'as-tu donc, frère?

GEORGES, *passant la main sur son front, et repoussant doucement Clary.*

Rien... rien...

TOB, *à part.*

Comme il regimbe à ce nom!... Avec une telle haine dans le cœur, nous pourrons le mener loin.

GEORGES, *à Tob Harper.*

Allons, maître, je suis à vous...

TOB.

Allons!

CLARY, *retournant à sa place en soupirant.*

Ah! maman a bien raison de détester tous ces vilains jeux-là.

Georges et Tob reprennent leurs fleurets; pendant ce temps Dominus dit à Clary.

DOMINUS.

Voyons donc, pour nous amuser un moment, petite cousine, ce que tous ces chiffres-là nous donneraient au juste... (*il se place devant son tableau*) voyons un peu ça... hum... hum... 150 livres et 80 font... zéro... je pose zéro... 5 et 8 font...

Il calcule à voix basse. Georges et Tob, après avoir fait les saluts d'usage, tombent en garde en frappant du pied.

DOMINUS, *se bouchant les oreilles.*

Trois fois 9 font 37...

CLARY, *cousant.*

Vingt-sept, mon cousin.

DOMINUS.

Je pose zéro... et je retiens zéro... Je ne sais plus ce que je dis... maudit celui qui inventa les fleurets et les maîtres d'armes!

TOB.

Ne blasphémez pas, maître Dominus!

DOMINUS.

Et vous, ménagez un peu le parquet de notre salle... (*A part.*) Manant

TOB.

C'est bon! (*A Georges.*) En garde!... A propos d'escrime (*le ramenant sur le devant de la scène à gauche*), vous saurez que l'un de nos maîtres les plus savans dans ce bel art, le capitaine Thompson, l'un des martyrs de la bonne vieille cause, vient d'arriver secrètement à Londres. Voulez-vous que je vous le présente?

GEORGES, *mécontent.*

Eh! quoi! moi recevoir ici, chez ma mère, un ennemi du roi!

TOB, *vivement, bas à Georges.*

C'est tout simplement pour faire des armes avec vous; c'est la main la plus meurtrière d'Angleterre, plus redoutable que Rochester, Sommerville, ou ce beau favori de Charles II, celui qui dit-on, aimerait assez à faire sa maîtresse de la plus jolie fille de la Cité.

GEORGES.

Qu'oses-tu dire, misérable?

TOB.

Le séduisant lord Dudley.

GEORGES, *furieux.*

Dudley!

DOMINUS *et* CLARY.

Qu'est-ce donc encore?

TOB, *à part.*

Bon, le voilà comme je veux.

GEORGES, *à Clary, qui s'est approchée.*

Retire-toi, Clary!

TOB, *à Dominus.*

Arrière, maître Dominus! (*A Georges.*) C'est à Thompson que je dois la botte secrète que je viens de vous montrer, et au moyen de laquelle vous êtes certain de tuer l'homme que vous haïssez le plus au monde.

CLARY.

Le tuer! qui donc?

GEORGES, *à Tob, avec chaleur.*

En garde! en garde! hâte-toi!

TOB.

Attention...

D'après l'indication de Tob, Georges lui porte un coup si furieux, qu'il le désarme et le renverse

CLARY, *effrayée.*

Ah!

DOMINUS.

Il est tué! il n'y a pas grand mal... mais...

TOB, *se relevant.*

Merci de votre oraison funèbre, maître Dominus; je me porte assez bien encore pour vous couper les deux oreilles si vous voulez en tâter.

DOMINUS.

Mauvais plaisant!

Il pare comme il peut les coups légers que lui porte Tob.

TOB, *à Georges.*

Pour vous, vous n'avez plus besoin de mes leçons, vous voilà passé maître... (*souriant*) mais vous n'auriez pas dû frapper si fort.

GEORGES, *sombre, et à voix basse.*

J'ai cru qu'il... (*Tob lui prend le bras comme pour lui dire de se taire*) qu'un ennemi était devant moi...

Il s'assied, Dominus et Clary vont à lui.

DOMINUS, *lui prenant son fleuret.*

Donnez-moi cette arme terrible ; et puissiez-vous, cousin, suspendant le fleuret à la muraille, ne jamais le déranger de sa place.

CLARY, *essuyant le front de Georges, qui la repousse doucement.*

Voyez quel vilain jeu ! le voilà tout en nage.

TOB, *à part.*

Décidément on ne veut pas nous laisser seuls ! (*Allant à Dominus, qui a placé le fleuret sur son épaule en le tenant par le bouton de la lame, et qui a passé à gauche sur le devant de la scène pour l'accrocher, et à demi-voix.*) Dites-moi donc, vous avez parlé bien légèrement tout-à-l'heure, mon gaillard.

DOMINUS, *scandalisé.*

Mon gaillard !

TOB.

Si je vous disais de parer celle-là.

Il lui pousse une botte.

DOMINUS, *parant avec la main.*

Allons donc ! allons donc ! rengalnez vos mauvaises lardoires.

TOB

Lardoires !... Ventre et sang !... A vous celle-ci ! parez celle-là !

DOMINUS, *courant autour de la table, à gauche, pour échapper.*

Ah çà ! mais, c'est un guet-apens !

TOB.

Sublime spectacle !... jamais adversaire ne fut plus léger... comme il saute !

DOMINUS, *essayant en vain de parer.*

Au secours ! au secours ! au meurtre !

GEORGES, *revenant à lui.*

Pourquoi ce bruit?... qu'avez-vous?

DOMINUS, *exaspéré et jetant son fleuret à terre.*

J'ai que ça n'est plus tenable... ce méchant soudard est Satan en personne. Libre à vous, Georges, de fréquenter de pareils sacripans; mais vous ne me reverrez près de vous que lorsqu'il en sera bien loin.

CLARY.

Cousin, mon cousin !..

DOMINUS.

Non, je ne veux rien entendre !

Il entre dans la chambre à droite.

CLARY, *à Georges.*

Je vais tout faire pour l'apaiser ; mais M. Harper a eu tort.

Elle suit Dominus.

SCÈNE IV.

GEORGES, TOB.

GEORGES, *qui a ramassé le fleuret et est allé le replacer.*

Vous entendez, Harper, ma sœur vous donne tort.

TOB.

J'avais à vous parler seul ; Dominus nous aurait gênés, et j'ai employé ce moyen comme un autre.

GEORGES.

Vous avez à me parler?

TOB.

Oui ; les momens sont précieux, et je vais aller droit au but... Vous avez des chagrins, mon jeune maître.

GEORGES, *se redressant.*

Moi?...

TOB.

Vous !... vous voudriez en vain le nier.

GEORGES.

Maître Harper... je...

TOB.

Oh ! de grâce, laissez-moi m'expliquer... Au nombre des jeunes gens qui lui font le plus d'honneur, Londres en cite un surtout qui s'est attiré l'estime, l'amitié et l'admiration de tous; il y a quelques mois, un pauvre vieux soldat, poursuivi pour son opinion, avait été forcé de chercher un refuge dans une grande cité ; ce refuge il le trouva, mais il manquait de pain ; en vain il avait frappé à la porte des riches, lorsqu'un hasard heureux rapprocha le vétéran du jeune homme, et le jeune homme lui donna du pain. Le cœur profondément pénétré, le vieux soldat ne formait plus qu'un vœu, celui de prouver sa reconnaissance à son bienfaiteur, lorsqu'il s'aperçut qu'au milieu des talens que possédait son jeune ami, un seul lui manquait, un seul, dans lequel le vieux soldat était passé maître... Quoi ! le plus brave des enfans de Londres exposé par impéritie à l'audace impunie du premier gentillâtre qui eut voulu l'insulter !... Non, non ! et Tob Harper enseigna son art à Georges Wilson, et Georges Wilson en peu de temps a égalé et surpassé son maître.

GEORGES, *lui pressant la main.*

Et Georges Wilson n'oubliera jamais un tel service.

TOB.

Eh bien ! comprenez-vous maintenant quelle joie profonde j'ai dû ressentir lorsque je m'aperçus que vous nourrissiez contre un noble une haine trop légitime?

GEORGES.

Moi ? mais je ne hais personne.

TOB.

Vous !... je n'aurais qu'un seul nom à prononcer pour voir jaillir de vos yeux des éclairs de fureur, et ce nom serait... Dudley ! (*Mouvement de Georges.*) Eh bien ! n'avais-je pas deviné? et pourquoi donc ne pas avouer son ressentiment quand l'insolent ose former contre la vertu et l'innocence...

GEORGES.

Tais-toi, te dis-je !

TOB, *à mi-voix.*

Bien... bien, nous nous entendons ; et à présent, jugez si je dois bénir le ciel de vous avoir donné autant de force et de science que vous aviez de courage et de haine.

GEORGES, *s'animant.*

Oh ! oui, n'est-ce pas? à présent je suis l'égal de Buckingham, de Claverhouse et de cet homme; il faudra qu'il réponde à mon défi... et bientôt.

TOB.

Pauvre jeune homme que vous êtes, comment pouvez-vous supposer que le noble gentilhomme descendrait jusqu'au roturier... et se présenterait devant lui en lui disant : Moi, Henri, comte de Dudley, marquis de Southampton, j'accepte ton défi, Georges Wilson?... c'était le rêve d'un insensé!

GEORGES.

Quoi! tu penses que ce lord se refuserait à mon appel?... Hélas! en effet, je dois craindre...

TOB.

Mais ce rêve se changera en réalité, si vous le voulez... Écoutez; il est à Londres une troupe de braves cœurs, laissant à part toutes les nuances d'opinions, mais unis tous par la même volonté, celle d'écraser cette noblesse corrompue qui n'a rapporté de chez l'étranger que des vices. Le capitaine Thompson est à leur tête; eh bien! vous et vos amis, unissez-vous à nous, Georges Wilson; et alors, qui nous empêcherait d'avoir un nouveau Worcester, un nouveau Nottingham? et qui vous empêcherait, vous, au matin de la bataille, de retrouver ce duel qu'on vous refuse aujourd'hui, et, vous avançant entre les deux camps, de crier d'une voix forte et terrible: Moi, Georges Wilson, enfant du peuple, je te défie en champ clos, toi, Henri, comte de Dudley, marquis de Southampton et pair d'Angleterre?

GEORGES, *dont l'œil a étincelé un instant, et qui revient à lui.*

Mais songes-tu que ce que tu demandes, c'est la guerre civile?

TOB, *embarrassé.*

C'est la guerre du bien public.

GEORGES.

Mais, tout accoutumés que vous soyez à ces guerres sanglantes, vous ne tremblez donc pas à l'idée d'allumer l'incendie aux quatre coins de ce royaume?

TOB.

Quand le devoir l'ordonne?

GEORGES, *avec force.*

Ce que tu appelles devoir, je l'appelle crime, moi! je puis haïr un noble qui m'outrage, mais dois-je rendre l'Angleterre responsable de ma haine? Va, Tob Harper, tes conseils je les repousse... je repousse l'opprobre qui suit la trahison... Allez, sortez, et si vous voulez que j'oublie, commencez par oublier vous-même.

TOB.

Pardonnez mon erreur... ma seule affection pour vous m'a entraîné.

GEORGES, *froidement, lui faisant signe de sortir.*

C'est bien.

TOB, *à part, sur le devant de la scène, à droite.*

Quoi! échouer ainsi!... quoi qu'il en dise, la partie n'est pas encore perdue... je veille sur lui.

Il sort.

SCÈNE V.

GEORGES, *seul.*

Oser me tenir à moi, fils de royaliste et royaliste moi-même, un tel langage! Mais comment a-t-il pu s'apercevoir de ma haine pour Dudley? Aurait-il deviné ce que je n'ose m'avouer?... Connaîtrait-il les projets du comte sur ma sœur?... Si cependant ses projets n'avaient rien de honteux!... oh! cette pensée devrait me remplir de joie, d'orgueil, et pourtant...

Il tombe accablé sur une chaise. Clary paraît.

SCÈNE VI.

CLARY, GEORGES.

CLARY, *à part.*

Parti enfin!... (*Haut.*) Georges...

GEORGES, *à part.*

Ma sœur! seul avec elle!... Oh! non, non!

Il fait un pas vers sa chambre.

CLARY, *l'arrêtant.*

Eh bien! où vas-tu donc?

GEORGES, *froidement.*

Quelques travaux me réclament... Je... je...

CLARY.

Oui, monsieur, voilà de vos défaites ordinaires: vous avez toujours de grandes occupations quand vous êtes seul avec moi: si ma mère savait comme vous me traitez depuis quelque temps, elle vous gronderait bien fort.

GEORGES.

Clary, Clary, assez, je vous prie.

CLARY.

Vous... à moi!... Ah! je vois bien que je t'ai causé du chagrin... oh! mais sans que je le veuille, sois-en bien sûr.

GEORGES.

Clary, je ne t'en veux pas... (*La regardant avec tristesse.*) Mais que veux-tu? depuis que j'ai appris à me connaître un peu moi-même, c'est moi que je hais. Ah! je ne suis point fait pour rendre heureux ce qui m'entoure, et le monde n'est pas fait pour moi. Prêtre! ce mot qui m'est échappé hier devant ma mère, eh bien! ce mot, te l'avouerai-je, Clary? ce mot a été quelquefois ma pensée.

CLARY.

Mon bon Georges, tu as dit une fois cela devant maman, et tu l'as beaucoup affligée.

GEORGES.

Et toi, Clary?

CLARY.

Moi, je ne sais... ce mot me fait mal aussi!... Mais si cela devait te rendre heureux... (*Après un silence.*) Pourtant, si une femme un jour...

GEORGES.

Vous m'avez rendu trop difficile!... Quelle femme peut égaler en bonté, en grandeur d'âme,

ma mère? quelle jeune fille de Londres, de l'Angleterre, du monde entier, te surpasse en beauté, en grâce, en douceur?

CLARY, *l'interrompant.*

Tais-toi. Oh! vois-tu, quand tu es si bon, si indulgent pour ta Clary, tu la rends trop vaine. Oui, quand tu m'adresses un éloge, quand je te vois content de moi, quand je te vois sourire... eh bien! (*plus bas*) l'on m'offrirait une couronne de princesse, que je ne serais pas plus heureuse.

GEORGES, *l'attirant doucement contre lui.*

Clary! ma Clary!...

CLARY.

Mon frère!...

GEORGES, *à part.*

Mon frère!... oh! ce nom que je maudis!... Mais pourquoi donc sa voix élève-t-elle un tel orage dans mon cœur? ce que j'éprouve près d'elle est tout à la fois un enivrement et un supplice.

Il rejette avec force la main de Clary qu'il n'avait pas quittée.

CLARY, *poussant un léger cri.*

Oh! mon frère!... Qu'a-t-il? le voilà qui retombe dans ses sombres pensées!... (*Se rapprochant de lui.*) Quel est donc le secret que tu nous caches? (*avec douceur*) ta première confidente autrefois était ta sœur.

GEORGES, *la repoussant.*

Clary, laisse-moi!

CLARY, *se rapprochant.*

Oh! mon ami, mon frère, verse comme autrefois tes chagrins dans mon cœur, dans ce cœur qui est tout à toi.

GEORGES.

Qu'oses-tu dire? mais sais-tu que dans ces paroles il y a le ciel et l'enfer?...

CLARY, *lui prenant la main.*

Mais Georges...

GEORGES, *se dégageant.*

Non, non, laissez-moi.

CLARY, *courant après lui.*

Une dernière parole.

GEORGES, *s'élançant dehors.*

Non, je ne veux rien entendre.

Il ouvre la porte de gauche, rentre précipitamment dans sa chambre. Clary est immobile; au même instant entre par la droite Édith.

SCÈNE VII.

ÉDITH, CLARY.

CLARY.

Je ne l'ai jamais vu ainsi.

ÉDITH, *s'approchant.*

Qu'as-tu donc?

CLARY.

C'est que Georges...

ÉDITH.

Que t'a-t-il fait encore?

CLARY.

Maman, tu as pu remarquer comme Georges est sombre depuis quelque temps... moi, j'ai redoublé pour lui de soins et de tendresse, il n'y répondait qu'à peine jusqu'à présent mais aujourd'hui, lorsque, inquiète, je lui en ai demandé la cause... oh! j'en pleure encore!...

ÉDITH.

Qu'est-ce donc? achève! (*A part.*) Hélas! pauvre Georges!

CLARY.

Il m'a traitée comme une étrangère d'abord; puis son regard s'est adouci; il se repentait sans doute d'avoir été si méchant avec moi... quand tout-à-coup il me repoussa avec force et s'enfuit, me laissant toute en larmes.

ÉDITH, *à part.*

Il est temps! il est temps! (*Souriant péniblement. A Clary.*) N'est-ce que cela, mon enfant?

CLARY.

Ce n'est point assez peut-être!

ÉDITH.

Sans approuver tout-à-fait Georges, ma fille, je ne puis cependant le blâmer.

CLARY.

Comment?

ÉDITH.

Écoute, Clary. Dans trois mois tu auras seize ans, et à seize ans une jeune fille ne peut plus se conduire avec son frère comme aux jours de l'enfance.

CLARY.

Mais entre frère et sœur...

ÉDITH.

Oui, entre frère et sœur même il est des familiarités que repoussent les convenances.

CLARY.

Ainsi, il ne m'est pas permis maintenant d'aimer mon frère autant que je l'aimais autrefois!

ÉDITH.

Ma chère enfant, ce n'est pas ta mère qui te dira d'aimer moins ton frère; mais, je te l'ai dit, la réserve exigée par le monde...

CLARY.

Et le monde a des tyrannies auxquelles on ne doit pas se soumettre.

ÉDITH.

Mais Georges s'y soumet bien; car tu vois qu'il ne te traite plus en petite fille. (*La regardant et lui prenant la main.*) Je te chagrine en te parlant ainsi.

CLARY, *timidement.*

Maman!

ÉDITH.

Allons, miss, effacez la trace de ces larmes; je ne veux pas qu'un chagrin d'enfant altère ces traits si doux, car un événement heureux se prépare pour notre famille.

CLARY.

Qu'est donc cet événement, ma mère?

ÉDITH.

Tu le connaîtras plus tard.

CLARY.

Eh bien! là, maman, te voilà comme Georges, et maintenant tout est mystère autour de la pauvre Clary.

ÉDITH, *souriant.*

Mais vous, Clary, n'avez-vous rien de caché pour votre mère

CLARY.

Moi?

ÉDITH.

Oui, toi? et penses-tu que je ne l'ai point deviné?

CLARY.

Je ne te comprends pas.

ÉDITH.

Écoute, et réponds-moi sans détour. N'aimes-tu pas, et n'es-tu pas aimée de quelqu'un?

CLARY, *émue.*

De quelqu'un!

ÉDITH.

Pouquoi t'en défendre, mon enfant? je ne te reproche que de m'en avoir fait un mystère, car je ne puis condamner ce choix... riche, noble, puissant... lord Dudley...

CLARY.

Lord Dudley!... En effet, maman, il m'a parlé! Mais moi je te jure...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DOMINUS, *accourant.*

DOMINUS, *entrant.*

Cousine, cousine....

ÉDITH, *à Dominus.*

Qu'avez-vous donc?

DOMINUS.

Bonne nouvelle! je reprendrai ma ferme. Tenez... (*Il montre un journal à Édith.*) On annonce d'Oxford que le capitaine Christian...

ÉDITH, *lui prenant le journal.*

Christian!... Qu'ai-je lu! Oh! non, non, je me serai trompée.

DOMINUS.

C'est comme moi; tout-à-l'heure je croyais avoir des éblouissemens.

ÉDITH, *après avoir lu.*

Soyez béni, mon Dieu!... Dominus, Clary, je crois que j'en mourrai de joie!

CLARY.

Mais qu'est-ce donc?

ÉDITH.

Oui, cette nouvelle... Mais Georges, pourquoi n'est-il pas ici? je veux le voir, je veux qu'il vienne.

CLARY.

Georges est dans sa chambre, ma mère.

ÉDITH.

Dominus, mon ami, allez... frappez!... Mais si cette nouvelle était fausse!...

DOMINUS, *s'arrêtant.*

Fausse! la gazette peut mentir quelquefois... mais se tromper, jamais!

DOMINUS, *au dehors, frappe à briser les portes.*

Ouvrez, Georges, ouvrez.

SCÈNE IX.

ÉDITH, CLARY, DOMINUS, GEORGES.

ÉDITH, *ouvrant à Georges.*

Georges, mon fils, viens, viens!

GEORGES.

Qu'avez-vous, ma mère?

ÉDITH.

En effet, ma joie doit te surprendre, tu ne peux te l'expliquer. Sache donc qu'il existait un secret que je t'aurais caché toujours sans l'événement qui me permet de te le confier enfin.

GEORGES.

Quel secret, ma mère?

ÉDITH.

Écoute. Le nom que tu portes n'est pas celui de ton père...

GEORGES.

Que dites-vous?

ÉDITH.

C'est celui de mon père à moi. Mon mari s'appelait David Buttler.

CLARY *et* GEORGES.

Buttler!...

GEORGES.

Attendez, ma mère. Dans mon enfance un vieux soldat du roi, oh! je m'en souviens, prononça ce nom devant moi; il le citait comme celui d'un des plus glorieux martyrs de la cause royale. Et nous sommes ses enfans?

ÉDITH.

Oui, mon fils.

GEORGES.

Et pourquoi avez-vous quitté son nom?

ÉDITH.

Cela se rattache à un événement terrible, épouvantable.

GEORGES.

Parlez, oh! parlez!

ÉDITH.

Tu m'as demandé souvent, tu dois te le rappeler, comment était mort ton père?

GEORGES.

Oui.

ÉDITH.

Et tu as dû remarquer que, chaque fois que tu me le demandais, je détournais la tête et ne répondais point à tes questions?

GEORGES.

Oui, ma mère!

ÉDITH, *à Georges.*

Tu dois te le rappeler aussi, satisfaite d'abord de te voir accueillir Harper malheureux, j'éprouvai bientôt une vive répugnance lorsque tu t'obstinas à prendre des leçons d'armes; tu sais quels tendres reproches je t'ai faits et combien j'étais épouvantée.

GEORGES.

Oui, ma mère!

ÉDITH.

Et tout cela n'a donc éveillé en toi aucun soupçon?

GEORGES

Aucun... jusqu'à présent; mais... (*la regardant fixement*) où voulez-vous en venir?

ÉDITH.

Il y a quinze ans, c'était près de Southampton,

des soldats de Cromwell venaient de se rendre maîtres de notre ferme après une longue et vigoureuse résistance; tout-à-coup, Wilkins, notre parent, à qui nous t'avions confié, accourt près de moi, te tenant dans ses bras! il me trouve agenouillée devant deux cadavres; je te pris par la main et je te fis mettre à genoux aussi devant ces deux cadavres; l'un était le comte de Carlisle, l'autre ton père!..

GEORGES.

Oui, ma mère, je me le rappelle; et je me rappelle aussi que moi, pauvre enfant, je vous demandai en pleurant qui avait tué mon père, et vous dites qu'il avait succombé en combattant.

ÉDITH.

Et je te mentais... ton père venait d'être assassiné.

CLARY.

Ah!...

GEORGES.

Assassiné, dites-vous?

ÉDITH.

Oui, assassiné avec le comte de Carlisle qu'il voulait sauver.

CLARY.

Le comte de Carlisle, notre bienfaiteur?

ÉDITH.

Oui, notre bienfaiteur! Un mois après, j'avais quitté secrètement Southampton avec Dominus, ma Clary et toi, afin d'échapper aux poursuites du meurtrier de ton père; ce fut alors que je vins à Londres, et que, fidèle à la promesse solennelle que j'avais faite à David, j'échangeai le nom de Buttler contre celui de Wilson.

GEORGES.

Mais cet homme qui a tué mon père, savez-vous son nom?

ÉDITH.

Il s'appelle Christian.

GEORGES.

Christian!... Oh! c'est bien, ma mère, soyez tranquille, je tuerai cet homme.

ÉDITH.

Le tuer, dis-tu?

CLARY.

Il m'épouvante.

ÉDITH.

Comment! tu ne comprends pas que si je t'ai révélé cet horrible secret, et appris le nom de cet homme, c'est que je pouvais le faire sans exposer tes jours! tu ne comprends donc pas que c'est parce qu'il est mort?

GEORGES.

Mort!

ÉDITH.

Tiens, lis!...

GEORGES, *lisant.*

« Le complot formé à Plimouth a échoué; les » républicains ont été mis en fuite; parmi les morts » on cite le colonel Johnson et le capitaine...(*à voix* » *basse.*) Christian. » (*Rendant le journal à sa mère.*) Ainsi, mon père ne sera pas vengé!... Oh! pourquoi ne m'avoir pas appris ce terrible secret, ma mère?

ÉDITH.

Parce que depuis quinze ans il m'a fallu dévorer en silence mon désespoir! parce que depuis quinze ans la crainte de te perdre me poursuivait sans relâche... et que, maintenant, je pourrai au moins pleurer quand tu me parleras de ton père, sans que j'aie à redouter d'être séparée de toi!

GEORGES.

Mais ce n'était pas aujourd'hui qu'il fallait me dévoiler ce secret... Oh! mon pauvre père, mort! mort sans vengeance!

ÉDITH.

Tu vois bien que j'ai eu raison de me taire; sans cette précaution, aujourd'hui peut-être n'aurais-je plus de fils... (*Prenant la main de Georges.*) Allons, mon Georges, du courage, j'en ai eu tant autrefois!

GEORGES, *sourdement.*

Mon pauvre père!

ÉDITH.

Allez, mes enfans; va, mon Georges, laisse-moi seule avec Nicholson, il faut que je lui parle en particulier, un instant; et d'ailleurs des soins importans vont bientôt m'appeler au dehors. Ta main, mon fils. (*Lui serrant la main.*) Aime toujours Clary comme un bon frère. (*Prenant la main de Clary.*) Et toi, ma Clary... (*appuyant sur les mots*) aime Georges comme le doit une bonne sœur... A bientôt, mes enfans...

CLARY.

Surtout ne sois pas long-temps dehors.

ÉDITH.

Non, ma fille.

GEORGES.

Mort sans vengeance!

Clary rentre; Georges fait un mouvement comme pour la suivre, et tout-à-coup il s'en éloigne; l'un disparaît à droite, l'autre à gauche.

SCÈNE X.

DOMINUS, ÉDITH.

Dominus a remonté la scène derrière Clary et Georges.

ÉDITH, *sur le devant de la scène.*

Mes craintes n'étaient que trop fondées; cette sombre humeur de Georges... ce trouble... ces combats qu'il doit se livrer à lui-même, oh! il est temps d'y mettre un terme.

DOMINUS, *revenant.*

Bon Georges!... il aurait vengé son père.

ÉDITH.

Dominus?

DOMINUS.

Cousine?

ÉDITH.

De ce pas je vais chez mylord Clarendon, qui a dû remettre au roi les preuves de la naissance de Clary, afin de connaître la réponse de sa majesté. Veuillez, pendant mon absence, écrire à mylord Dudley, qui depuis huit jours semble nous avoir

négligés un peu. Je prie sa seigneurie de vouloir bien se rendre aujourd'hui même chez moi.

DOMINUS.

Cousine, soyez sans inquiétude, je vais lui écrire à l'instant.

ÉDITH.

Et vous ferez porter la lettre à son hôtel sur-le-champ.

DOMINUS.

Oui, cousine, comptez sur moi.

Édith sort.

SCÈNE XI.

DOMINUS, *seul.*

Il s'assied devant une table, prend un canif, une plume et se met à tailler sa plume.

Voyez-vous!... je n'ai guère l'habitude d'écrire à des mylords... d'autant plus que ces jeunes seigneurs sont moqueurs en diable. (*Il prend du papier et essaie sa plume.*) Allons, bon, voilà ma plume qui crache... (*Il s'arrête un instant, quitte sa plume et se met à réfléchir.*) Quand je pense à la mort de ce coquin de Christian, je ne me possède pas de joie. (*Il reprend sa plume et la taille.*) Voyons, voyons un peu, petite commère, si vous marcherez cette fois. (*Donnant un coup de canif à sa plume.*) Un petit coup de canif encore, et vous irez ensuite toute seule... Bien... maintenant, écrivons. (*Il écrit.*) « A mylord comte de Dudley. Mistriss Édith présente » ses respects à mylord comte. » (*Parlant tout en écrivant.*) Ah ! si sa majesté se décidait enfin à me rendre justice ! gueux de Christian ! (*A voix plus haute, comme s'il reprenait la lettre.*) « Je » l'attends avec impatience... patience. » (*Parlant.*) Il n'y a plus d'encre dans ma plume. (*Il la trempe dans la poudrière. Continuant, voulant écrire.*) « Patience... pa... pa... » (*Parlant.*) Eh bien ! voilà la plume qui ne marque plus!... Ah ! que je suis bête, je l'ai fourrée dans la poudrière. (*Il prend de l'encre et écrit.*) « Que my- » lord ait la bonté de venir me voir, ou j'irai » moi-même... » (*S'arrêtant un moment et réfléchissant d'un air distrait, puis écrivant tout en parlant.*) Infâme brigand!... m'avoir gardé si long-temps ma ferme!... le scélérat ! (*A voix plus haute.*) «Ou j'irai le trouver avec ma fille Clary... » Il s'agit des plus chers intérêts. » (*Parlant.*) Et ce coquin qui m'avait emporté les miens ! Ah! voyons, relisons un peu ma lettre. (*Lisant.*) « Mistriss Édith présente ses respects à mylord » comte.... Bien ! Ah ! si sa majesté.... gueux de » Christian !...» (*Parlant.*) Qu'est-ce que c'est que ça? (*Lisant.*) « Je l'attends avec impatience, » qu'il ait la bonté de venir, etc., etc... Bien... » ou qu'il vienne lui-même... et je lui dirai : Tu » es un brigand...» (*Parlant.*) Mais pas du tout !... ni moi ni ma cousine ne lui dirons ça, à ce cher lord ! c'est cet exécrable voleur de Christian qui me brouille toutes les idées... tout mort qu'il est, il me fera perdre la tête... (*Après avoir écrit.* Ah ! cette fois j'ai le sens commun... envoyer une lettre pareille, c'eût été le fait d'une oie... (*Il signe.*) Dominus Nicholson.

SCÈNE XII.

DOMINUS, DUDLEY.

DUDLEY, *au fond, à la cantonade.*

C'est bon... j'attendrai que mistriss soit de retour.

DOMINUS, *se retournant.*

Cette voix!... lord Dudley !

Il se lève et déchire sa lettre.

DUDLEY.

Maître Dominus!...

DOMINUS, *s'inclinant très-respectueusement.*

Moi-même, mylord ; et votre présence ici sera d'autant plus agréable à mistriss, que ce matin elle se plaignait de ne pas vous voir.

DUDLEY.

En vérité ?

DOMINUS.

Elle m'avait chargé de vous écrire pour vous prier de vouloir bien vous rendre dans sa maison, et j'étais en train d'improviser une lettre quand...

DUDLEY, *avec joie.*

Mistriss m'avait fait demander?

DOMINUS.

Comme j'ai l'honneur de le répéter à votre grâce, mylord. Ma cousine est sortie; mais je vais ordonner qu'aussitôt son retour on la prévienne de votre arrivée, puis ensuite achever quelques calculs... Vous m'excuserez, mylord...

DUDLEY.

A votre aise, maître Dominus, à votre aise...

DOMINUS, *sortant.*

Trois fois neuf font trente-sept... trente-sept... vingt-sept... voyons quel est mon dernier dividende... (*il se rapproche du tableau et regarde* cinq cent quatre-vingt-douze...

Il s'éloigne en parlant.

SCÈNE XIII.

DUDLEY, *seul; puis* GEORGES.

DUDLEY.

Mistriss Édith s'est enfin décidée à me faire demander ! que va-t-elle me répondre?... ce rêve si doux que je commençais, l'interrompra-t-elle? ou bien consentira-t-elle à exaucer le plus ardent de mes vœux?... ah!... je suis impatient de la voir... de voir miss Clary... (*Apercevant Georges qui entre.*) Son frère !

GEORGES, *sortant de sa chambre.*

Lord Dudley !

DUDLEY.

Monsieur Georges, je vous salue...

GEORGES.

Mylord...

DUDLEY.

Permettez-moi, monsieur de me féliciter de

cette heureuse rencontre : il y a quelque temps que je ne vous avais vu, et, pardonnez-moi cette supposition, j'avais cru un moment que vous évitiez ma présence.

GEORGES.

Moi, mylord? les relations qui peuvent exister entre nous...

DUDLEY.

Seront bientôt, je l'espère, aussi sincères que durables.

GEORGES.

Et quel heureux hasard amène donc ici sa seigneurie?

DUDLEY.

Ce n'est pas un hasard, monsieur; j'étais venu pour présenter mes hommages à madame votre mère.

GEORGES.

Et à miss Clary sans doute aussi, n'est-ce pas?

DUDLEY.

Et à miss Clary... et au moment où je m'accusais de négliger un peu votre excellente mère, mistriss Édith chargeait votre cousin Dominus de m'écrire pour m'engager à me rendre aujourd'hui même ici.

GEORGES.

Ma mère vous engageait, dites-vous?...

DUDLEY.

Oui, monsieur Georges.

GEORGES.

Et peut-on savoir quel motif?...

DUDLEY.

Je ne vous cacherai pas que je crois le deviner. J aime votre sœur, et je l'ai demandée à votre mère.

GEORGES, *pâle.*

Quoi, mylord? (*Souriant amèrement.*) Mais, mylord, vous n'avez donc pas songé à la distance qui vous sépare?

DUDLEY.

Miss Clary serait l'orgueil d'un trône.

GEORGES.

Et vous avez, dites-vous, demandé positivement sa main?

DUDLEY.

Mais oui, sans doute. (*A part.*) Quel ton étrange!

GEORGES, *ironiquement.*

Et moi, mylord, vous avez donc compté mon consentement pour rien... que vous ne m'ayez pas même consulté?

DUDLEY.

Mais, monsieur...

GEORGES.

En effet, que suis-je dans cette maison, moi, Georges Wilson?... mais je ne suis que le frère de Clary, et un étranger, un homme, parce qu'il est noble, pourra demander et obtenir la main de ma sœur sans mon aveu? Eh bien! monsieur, cet homme, du consentement duquel on se passe, ce frère de Clary vous répondra que ce que sa mère a fait, il peut et il veut le défaire.

DUDLEY.

Ce langage que je ne puis comprendre...

GEORGES.

Est cependant fort clair. Je suis un homme du peuple, monsieur, et je ne veux pas de votre alliance.

DUDLEY.

Il est donc vrai, Georges, vous me haïssez... et j'en ignore le motif... moi, qui ne voudrais que votre amitié.

GEORGES.

Toute amitié est impossible entre nous, monsieur : vous aimez Clary et vous demandez sa main? Moi, frère aîné de Clary, je vous répète que jamais Clary ne sera votre femme; non, jamais!

DUDLEY.

Mais revenez donc à vous! c'est de la démence.

GEORGES.

De la démence! non, monsieur. Je suis ici chez moi, et je ne veux recevoir que les gens que j'aime, et vous l'avez dit, monsieur, je ne vous aime pas.

DUDLEY, *à part.*

Être outragé à ce point... (*Haut.*) Tout autre que vous...

GEORGES.

Ah! bien, mylord, nous nous comprenons, et je m'y attendais; et maintenant... plus qu'un mot, et je suis à vos ordres.

DUDLEY, *à part.*

Une provocation. (*Haut.*) Et moi, monsieur, je ne veux, je ne dois pas vous comprendre...

GEORGES.

Comment?...

DUDLEY.

Cet entretien ne s'est que trop prolongé; brisons là, monsieur.

GEORGES.

Ainsi, vous ne consentiriez pas à mesurer votre épée de gentilhomme contre celle de l'homme du peuple?

DUDLEY.

Monsieur...

GEORGES.

Vous ne m'estimez pas assez pour cela... n'est-il pas vrai?...

DUDLEY.

Monsieur, je ne me bats que contre les ennemis de mon roi.

GEORGES.

Mais si je vous insultais, mylord...

DUDLEY, *avec un mouvement de colère.*

Si vous m'insultiez...

GEORGES.

Oui.

DUDLEY, *froidement.*

Je vous l'ai dit, monsieur, le frère de Clary est à l'abri de ma colère. Vous répondrez de votre conduite à votre mère et à vous-même; car j'espère bientôt vous forcer au repentir.

Il sort.

GEORGES, *seul.*

Il s'éloigne, il méprise mon ressentiment. Ah! Tob Harper avait bien raison.

SCÈNE XIV.

GEORGES, CLARY, ÉDITH.

CLARY, *accourant par la porte latérale de droite.*
Mon frère... qu'as-tu? que s'est-il donc passé?

GEORGES.
Ne m'interroge pas.

ÉDITH, *au dehors.*
Lord Dudley!... il est là...

Elle entre par la porte de gauche.

GEORGES.
Ma mère!

ÉDITH, *entrant.*
Enfin tout va se décider! (*Haut.*) Lord Dudley!... il est venu... où donc est-il?

GEORGES, *avec force.*
Je l'ai chassé de cette demeure, ma mère...

ÉDITH.
Chassé! dis-tu?

GEORGES.
Il a osé venir ici sans ma permission.

ÉDITH.
Malheureux! mais c'est moi qui l'y avais appelé! car il s'agit du bonheur de ma vie, de ma Clary... et moi, j'accourais pleine de joie et d'espoir; car j'ai vu enfin lord Clarendon; mais, sans mylord Dudley, mes demandes en faveur de Clary n'auront réussi qu'à demi.

CLARY.
O ciel! que signifie?...

GEORGES, *l'interrompant.*
Mais quel secret me cachez-vous donc, ma mère?... Vous vous taisez? Ah! je vous le déclare, je ne veux pas que le sort de Clary, quel qu'il puisse être, dépende d'un bienfait de mylord Dudley; non, je ne le veux pas! comme frère, et comme chef de la famille, usant de mon autorité, j'ordonne à ma sœur...

ÉDITH, *emportée malgré elle.*
Eh! que parles-tu de chef de famille et d'autorité? Clary n'est pas ta sœur.

CLARY.
O ciel!

GEORGES, *vivement.*
Qu'entends-je! Clary n'est pas ma sœur!... et qui donc est-elle?

ÉDITH.
Tu ne le sauras que devant le comte de Dudley! (*A Clary.*) Vous, miss, rentrez dans votre appartement...

Clary sort.

SCÈNE XV.

ÉDITH, GEORGES.

GEORGES.
Dudley, avez-vous dit?... Ma mère, il ne s'agit point de cet homme; mais dites-moi si Clary n'est pas ma sœur... (*Plus bas.*) Elle peut donc être ma femme!

ÉDITH.
Silence, malheureux!

GEORGES.
Mais cet amour maintenant, je puis l'avouer sans crime... Eh bien! oui, j'aime Clary.

ÉDITH.
Ce fol amour, tu dois l'oublier; cet espoir insensé, tu dois y renoncer pour jamais.

GEORGES.
Et qui donc l'ordonne?

ÉDITH.
Moi!... lord Clarendon!... Dudley!

GEORGES.
Dudley!

ÉDITH.
Oui, Dudley surtout, de qui dépend le sort de Clary.

GEORGES.
Assez! je vous en supplie; ne parlez pas ainsi, ma mère; une telle pensée me rendrait criminel.

ÉDITH, *d'un ton imposant.*
Georges, respectez les arrêts du ciel et les ordres de votre mère; le ciel rejette vos vœux, et votre mère vous le déclare... Clary ne peut vous appartenir; bientôt elle sera séparée de vous, et tant que je vivrai vous ne pourrez arriver jusqu'à elle.

GEORGES.
Ma mère...

ÉDITH.
Demeurez, mon fils.

Elle sort.

SCÈNE XVI.

GEORGES, *seul; puis* TOB HARPER.

GEORGES.
Quoi! Clary! ma Clary!... perdue pour moi... et arrachée par Dudley!... Oh! désespoir!... Mais comment me venger, puisqu'il refuse de se mesurer avec moi?... Oh! n'importe... à tout prix, il me faut Clary... à tout prix, Dudley, il me faut ta mort.

TOB, *qui est entré pendant que Georges parlait.*
Tu n'as qu'à la vouloir!

GEORGES, *se retournant.*
Ah! toi!... enfer, merci!... Et maintenant tremble, mylord Dudley, et sois maudit dans ce monde et dans l'autre; car c'est toi qui m'auras jeté dans le crime. (*A Tob Harper.*) Va, cours, vole!... tes compagnons... je suis à eux... Ce Thompson!... qu'il vienne... Va, va, je l'attends!

ACTE TROISIÈME.

Une terrasse, jardin dominant les quartiers riverains de la Cité de Londres; à gauche du public, un corps de logis; au quatrième plan, règne une balustrade qui termine la terrasse au fond; cette balustrade est séparée au milieu; elle conduit à d'autres parties du jardin et à une autre issue extérieure. Bancs à droite et à gauche. A l'extrême fond, vue de la ville de Londres.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLARY, DOMINUS; *puis* GEORGES.

Georges paraît, et voyant Clary avec Dominus, se met à l'écart pour les écouter. Clary est entrée, appuyée sur le bras de Dominus.

DOMINUS.

Appuyez-vous sur moi, miss Clary. Votre mère... car vous lui conserverez toujours ce nom, n'est-ce pas?...

CLARY.

Oh! toujours!

DOMINUS.

De même que je serai toujours votre petit cousin... (*Clary fait un signe affirmatif en souriant*) et Georges, votre frère... votre bon frère...

CLARY, *troublée, et s'asseyant sur un banc.*

Hélas!

GEORGES, *à part.*

Elle s'est troublée à mon nom.

CLARY.

Vous parliez de ma mère?

DOMINUS.

Je disais donc que votre mère est sortie, mon enfant; c'est moi qui ai dû veiller sur vous. J'ai bien compris que la révélation qu'elle vous a faite ce matin vous frapperait au cœur... et quoique le mystère de votre naissance me fût depuis long-temps connu, les paroles de ma cousine m'ont produit à moi-même un tel effet, que...

CLARY, *se levant vivement.*

Ma naissance? oh! parlez..... elle est obscure, n'est-ce pas?

GEORGES, *prêt à s'élancer vers Dominus, s'arrêtant.*

Que va-t-il dire?

DOMINUS, *avec embarras.*

Georges et vous, mon enfant, vous avez la manie des interrogatoires... et cela gêne furieusement celui qui ne veut ni ne doit vous répondre.

CLARY, *se rasseyant.*

Hélas! que vais-je devenir? J'avais une famille dont j'étais si orgueilleuse!

DOMINUS, *d'un air modeste.*

Ah! le fait est que les Nicholson et les Buttler... Mais, pardon, cousine; je vous vois assez calme, le temps est superbe: cette terrasse est l'endroit le plus agréable de notre demeure, et si cela ne vous contrarie pas trop...

CLARY.

Vous avez à sortir, mon cousin; vous le pouvez sans nul danger.

DOMINUS.

Eh bien! sans cérémonie je profiterai de la permission, car je vous dirai en confidence...

GEORGES, *à part.*

Maudit bavard!

DOMINUS.

Que je vais de ce pas chez mylord d'Albermale.

CLARY, *souriant.*

Ah!

DOMINUS.

Oui... et ensuite j'ai un rendez-vous chez mylord comte de Dudley.

CLARY, *avec un tout autre accent.*

Ah!

GEORGES, *à part.*

Toujours ce nom!

DOMINUS.

Ces deux puissans seigneurs ont pensé que le roi devait une récompense à ma fidélité, et ils ont demandé pour moi une place de... Mais vous saurez cela plus tard: n'en dites rien à Georges, je veux lui ménager la surprise. Vous voyez si j'ai intérêt à arriver à l'heure convenue... Adieu, mon enfant. Si je rencontre Georges sur mon chemin, je lui dirai de vous rejoindre.

CLARY.

Oh! non... non!

DOMINUS.

Adieu... adieu...

Il s'éloigne rapidement, et descend l'escalier du fond.

SCÈNE II.

CLARY, GEORGES.

CLARY, *un moment seule, à l'avant scène.*

Il s'éloigne! (*Vivement.*) Mais qu'ai-je donc? Oui, maintenant la pensée de me trouver seule avec Georges me glace de crainte... Pourquoi?... Aurais-je cessé de l'aimer depuis qu'il n'est plus mon frère? (*Elle s'assied, Georges s'approche, Clary l'aperçoit.*) Georges!

Elle se lève et fait un mouvement de sortie.

GEORGES, *l'arrêtant.*

Est-ce moi, Clary, qui vous fais partir? si ma présence vous gêne, vous déplaît, Clary...

CLARY.

Georges, vous ne le croyez pas?

GEORGES.

C'est qu'il m'a semblé que vous ne me receviez pas comme toutes les autres fois.

CLARY.

Maintenant d'autres devoirs nous sont imposés.

GEORGES.

D'autres devoirs!... lesquels?... vous ordonnent-ils de me fuir?

CLARY.

Est-ce à moi, pauvre orpheline, d'opposer une folle résistance à celle dont les bienfaits...

GEORGES.

Eh! que n'ajoutez-vous aussi à lord Dudley, à cet homme qui s'établit l'arbitre de votre destinée, à ce noble seigneur?

CLARY.

Oh! mon Dieu, était-ce donc là ce que je devais attendre de lui?... au lieu de consolations et de regrets, des soupçons outrageans et d'amers reproches... Oh! ma mère, ma mère, vous aviez donc raison, quand je vous suppliais de ne pas nous séparer, de m'ordonner d'éviter sa présence.

GEORGES.

Que dis-tu, Clary?

CLARY.

Adieu!

GEORGES.

Non, pas avant que tu ne m'aies pardonné... seras-tu inflexible?... (*Il lui prend la main.*) Oh! cette main, laisse-la trembler dans la mienne; ne détourne plus tes regards des miens.

CLARY.

Laissez-moi!

GEORGES.

Oh! mais, dis-moi, apprends-moi donc vite que, depuis que tu sais que je ne suis pas ton frère, ton affection pour moi est restée toujours la même, qu'elle n'a pas diminué un seul instant... Réponds, réponds!

CLARY, *à part.*

Je me sens mourir.

GEORGES.

Ne l'avais-tu donc pas deviné, ce secret doux et fatal, depuis le jour où ma bouche a prononcé pour la première fois ce mot: Ma sœur! jusqu'à celui où, libre enfin de t'aimer, je pus t'appeler d'un nom plus tendre? Mais ma vie, cher ange, n'est qu'un long récit d'amour. Quand, tout enfant, je ne pouvais rester un seul moment séparé de toi, c'était déjà de l'amour, ma Clary... plus tard, quand je repoussais tes caresses innocentes, c'était encore de l'amour; lorsqu'enfin, me voyant triste, sombre, rêveur, tu accourais près de moi, et qu'au lieu de te répondre, je m'enfuyais sans prononcer un mot, c'était toujours de l'amour, toujours, ma Clary, toujours

CLARY.

Oh! tais-toi, tais-toi!... Ma mère!

En ce moment paraissent Édith et Dudley sur la terrasse.

GEORGES, *apercevant Dudley, avec une fureur amère et concentrée.*

Et Dudley!

DUDLEY, *à Édith.*

Me voici, mistriss, fidèle à votre second appel.

ÉDITH.

Et je vous en suis d'autant plus reconnaissante, mylord, qu'après ce que mon fils a osé hier...

GEORGES, *à part.*

Toujours cet homme!

CLARY, *bas à Georges.*

Contiens-toi, je t'en supplie.

DUDLEY, *interrompant Édith.*

Je l'ai oublié, madame.

Georges fait un mouvement comme pour rentrer dans la maison.

ÉDITH, *à demi-voix.*

Demeurez, mon fils.

GEORGES.

Eh quoi! ma mère?...

ÉDITH, *au Comte.*

Mylord, veuillez prendre un siége... et vous, Georges... et vous aussi, Clary... (*Georges regarde sa mère avec surprise; elle lui montre le siége du regard, il s'assied; Clary se place à côté de lui; Dudley s'est assis depuis long-temps; Édith s'assied au milieu d'eux; tous deux gardent le silence et attendent.*) Maintenant, prêtez-moi une oreille attentive; car ce que j'ai à vous dire vous intéresse également, vous, monsieur le comte; vous, mon fils; vous, Clary. (*Se retournant vers Dudley.*) Mylord, les vœux que j'avais formés depuis long-temps sont exaucés enfin, les orages qui ont pendant douze ans bouleversé le royaume se sont calmés; à la guerre civile a succédé la paix intérieure, Charles II nous a été rendu après un long et douloureux exil!... Tant qu'a grondé autour de moi la tourmente révolutionnaire, renversant et frappant sans pitié tout ce qui portait un nom glorieux et illustre, j'ai dû garder le silence et étouffer un légitime espoir; puis, lorsque j'ai vu chacun remonter au rang où l'avait placé sa naissance, mon espoir s'est réveillé, et c'est alors que j'ai songé à l'avenir de la jeune fille qui est devant vous, mylord.

Elle lui montre Clary.

DUDLEY, *surpris.*

Mais, madame... je...

CLARY, *troublée.*

Moi, ma mère...

GEORGES, *à part.*

Que veut-elle dire?

ÉDITH.

Vous ne me comprenez pas, mylord; en effet, vous ne pouvez encore me comprendre; un seul mot vous expliquera... Clary n'est pas ma fille... (*mouvement de surprise du Comte*) mais il me fallait réunir toutes les preuves de sa naissance; je les ai réunies toutes, mylord, et le duc de Clarendon, lord chancelier d'Angleterre, qui les a examinées, en a reconnu la validité; et maintenant, monsieur le comte, pour que miss Clary remonte au rang d'où jamais elle n'eût dû descendre, il ne faut plus que l'assentiment et l'appui d'un noble seigneur.

DUDLEY.

Eh bien! madame...

GEORGES, *atterré.*

Est-ce un rêve, mon Dieu?

CLARY, *à part.*

Qu'ai-je entendu?

ÉDITH.

Oui, mylord, son assentiment et son appui; car ce noble seigneur retient à son insu entre ses mains la fortune de Clary.

DUDLEY.

Et quel est cet homme, madame?

ÉDITH, *se levant.*

Mylord, en rentrant en Angleterre avec Charles II, vous avez hérité des biens de lord Williams Edgerton, comte de Carlisle?

DUDLEY.

Oui, madame, mais je suis l'unique héritier existant de lord Edgerton.

ÉDITH.

Non, mylord.

DUDLEY.

Mais lors de la mort de Charles Ier, il ne restait plus de toute la famille du comte qu'une enfant et lord Dudley, mon infortuné père.

ÉDITH.

Oui, mylord.

DUDLEY.

Et cette enfant, cette jeune fille mourut pendant le pillage et l'incendie du château de Milnwood, qu'habitait le comte.

ÉDITH.

Non, mylord, elle ne mourut point pendant le pillage et l'incendie du château, car de pauvres gens l'avaient reçue des mains du comte, recueillie dans leur maison, et conservée parmi eux; elle a vécu et grandi près de celle que jusqu'à ce jour elle croyait être sa mère; car, reconnue par vous pour la fille de lord Carlisle, elle reprend enfin sa place et le rang qu'ont occupé ses aïeux; et cette jeune fille, cette enfant échappée par miracle à la mort, elle est devant vous, monsieur le comte, la voici.

DUDLEY.

Miss Clary.

ÉDITH.

Oui, miss Clary, maintenant lady Edgerton, comtesse de Carlisle. (*Lui remettant des papiers.*) Voyez!

GEORGES.

Elle!

CLARY, *stupéfaite.*

Moi, ma mère?

ÉDITH.

Mylord, j'aurais peut-être retardé ce récit, mais les circonstances sont graves, on parle de nouveaux troubles, et j'ai senti la nécessité de donner un protecteur à ma fille.

GEORGES, *à part.*

Ah! perdue, perdue pour moi!

CLARY.

Oh! ma mère, ma mère!

ÉDITH.

Mon enfant chérie!

GEORGES, *à voix basse.*

Ah! par pitié...

ÉDITH, *bas à Georges.*

Insensé, étouffez à tout jamais un fol espoir; l'honneur l'exige et votre mère l'ordonne.

GEORGES, *à part.*

Elle aussi... elle! ma mère!

ÉDITH.

Mylady Clary Edgerton, comtesse de Carlisle, vous vous montrerez digne du rang où vous êtes appelée; en quittant votre famille adoptive, vous n'emporterez dans la sphère brillante qui vous attend que de généreux souvenirs, et vos amis perdront avec moins de regret une fille et une sœur, s'ils redonnent en vous une digne épouse et une digne mère à la haute noblesse d'Angleterre.

DUDLEY, *qui pendant ce temps a examiné les papiers.*

Mistriss, avant l'importante communication que vous venez de me faire, je vous avais ouvert mon cœur... et à moins que mylady ne me donne l'ordre de renoncer à l'espoir que j'avais osé former, je n'y renoncerai qu'avec la vie. Quant à ces papiers, je les garde, et bientôt vous entendrez parler de lord Dudley.

Il reconduit Édith et Clary jusqu'au pavillon et sort.

SCÈNE III.

GEORGES, *seul.*

Elle, comtesse de Carlisle! oh! cette pensée me rend fou de désespoir!... Eh bien! Clary, Dudley, puisqu'il m'est défendu de m'élever jusqu'à vous, je vous forcerai tous deux à descendre jusqu'à moi!

SCÈNE IV.

GEORGES, MORRICE, *ensuite* TOB HARPER.

MORRICE, *entrant, à mi-voix.*

Tob Harper!

GEORGES.

Eh bien! qui l'arrête?

TOB, *désignant quelqu'un qui reste en dehors.*

Il est là.

GEORGES.

Qu'il vienne, qu'il vienne!

TOB, *remontant la scène, à la cantonnade.*

Par ici, capitaine.

Thompson paraît.

SCÈNE V.

GEORGES, TOB HARPER, THOMPSON.

Thompson, sombre et les bras croisés, paraît.

TOB, *allant à Georges et les présentant l'un à l'autre.*

Maître Georges Wilson, le capitaine Max Thompson... Capitaine, son honneur Georges Wilson.

GEORGES.

Capitaine, soyez le bien venu! (*Thomson s'in-*

cline.) Tob Harper m'a parlé de vous, de vos desseins, de vos espérances... et ces espérances et ces desseins, je les adopte, je les partage... mon bras, mon épée sont à vous. Et maintenant le lieu, l'heure et le signal du combat?

THOMPSON.

Voilà comme j'aime qu'on parle. A peine arrivé à Londres, où je dois, jusqu'au moment d'agir, me tenir caché, afin d'éviter les recherches de la police, votre nom est le premier que j'aie entendu citer ; c'était vous surtout que mes vœux appelaient dans mes rangs... car, fort de votre secours et de celui de vos jeunes amis du Temple de l'Alsace et de la Cité, que votre prudence comprimait autrefois et que votre exemple doit entraîner aujourd'hui, nous voilà prêts de nouveau à rendre témoignage et à combattre dans une forte et large entreprise. Malheur à Rochester, à Buckingham, à Dudley, à tous ces courtisans nourris de la misère du peuple! malheur à ce roi débauché, à ce Stuart, à ce vendeur de Dunkerque, qui ne mérite pas même l'échafaud de son père!

TOB, *bas à Thompson.*

Silence!

GEORGES, *avec impatience.*

Eh bien, capitaine!

THOMPSON.

Car la lutte qui se prépare va réunir de nouveau tous les bons Anglais, et avec eux tous les vieux soldats de Cromwell. Laissé pour mort sur le champ de bataille de Plymouth et sauvé par miracle... moi et plusieurs d'entre nous, nous sommes allés de comté en comté, frappant du glaive les traîtres et les infidèles, et sollicitant contre tous ces fils de Barrabas les épées et les sermens de nos frères. Beaucoup ont entendu notre voix; ils attendent.

TOB.

Dans l'est Lambert est prêt à combattre; dans le nord Desborough va sortir de sa profonde retraite; Bletson, Symnel, les deux Lewis, sir Geffroy Tuiston sont à nous; avec Londres, Georges Wilson et la Cité, la victoire.

THOMPSON.

Mais vous, maître, êtes-vous sûr de vos camarades? beaucoup d'entre eux, dit-on, blâment hautement le Stuart et sa cour, mais se lèveront tous à votre voix comme un seul homme; car sans eux nous ne pourrions répondre du succès.

GEORGES.

Je leur dirai mon affront, je leur dirai quelle vengeance il me faut; ils m'aiment, et ma vengeance et mon affront seront les leurs.

THOMPSON.

Et maintenant, Georges Wilson, tu fais serment d'être des nôtres?

GEORGES.

Oui... dussé-je après un jour de victoire monter sur l'échafaud de Sidney...

THOMPSON.

Et ce serment, tu y resteras fidèle?

GEORGES.

Oui.

THOMPSON, *désignant à Georges un parchemin que Tob tire de son sein.*

Eh bien, alors, tu vois cette liste; d'honorables noms y sont inscrits: joins-y le tien.

GEORGES.

Donne. (*A part.*) O ma mère! ô Clary!

THOMPSON.

Balances-tu?

GEORGES, *avec impétuosité.*

Non, non...

Il signe, et remet le parchemin à Tob.

THOMPSON.

Combien de temps vous faut-il pour réunir et décider vos compagnons?

GEORGES.

Dans un instant je serai près d'eux, et demain soir tous seront prêts à marcher

THOMPSON.

Eh bien! à demain donc!

GEORGES.

Où?

TOB.

A la nuit tombante, à la taverne du Globe.

GEORGES.

Bien, j'y serai.

THOMPSON.

A présent, ta main, frère!

GEORGES, *lui tend la main, il ressent comme une commotion; à part.*

Qu'est-ce donc que j'éprouve? cette main...

THOMPSON, *à part.*

Étrange émotion!

GÉORGES, *tenant toujours la main de Tompson, et rapprochant sa figure de la sienne.*

Mais, capitaine, il me semble pourtant ne vous avoir jamais vu.

THOMPSON.

C'est singulier... mais j'allais vous adresser les mêmes paroles.

TOB, *étonné.*

En effet, où vous seriez-vous donc rencontrés?

THOMPSON.

C'est vrai.

GEORGES.

Oui, je me serai trompé. (*Se retirant.*) Mais je vous laisse... Au revoir, capitaine... à demain soir, à la taverne du Globe.

THOMPSON.

Convenu.

TOB.

A la taverne du Globe.

Georges entre précipitamment dans le corps de logis à gauche.

SCÈNE VI.

TOB, THOMPSON, *puis* ÉDITH, DOMINUS.

THOMPSON.

Harper, ou je me trompe fort, ou ce jeune homme n'agit que par passion, et non par conviction.

TOB.

Il agit par désespoir d'amour.

THOMPSON.

Ah! je suis bien aise de l'apprendre; je n'avais pas, malgré ses sermens, grande confiance en lui: raison de plus pour avoir l'œil sur sa conduite. (*Après un silence.*) Mais il ne nous a pas dit de l'attendre... je n'aime pas à me trouver ainsi en plein air.

TOB, *avec intention.*

Tu as raison... on ne sait pas d'abord qui l'on peut rencontrer. On vient.

THOMPSON.

C'est bien. (*Lui prenant le bras.*) Partons!

Tous deux remontent la scène. Édith, au même instant, sort du corps de logis à droite, et aperçoit Thompson, tandis que Dominus entre en scène par le premier plan à gauche. Tous deux aperçoivent Thompson. Édith seule le reconnaît d'abord.

ÉDITH, *poussant un cri étouffé de terreur.*

Ah!

CHRISTIAN, *à Tob.*

Quelle est cette femme?

TOB.

La mère du jeune homme.

CHRISTIAN.

Sa mère... Partons!

Ils sortent par le fond.

SCÈNE VII.

DOMINUS, ÉDITH.

DOMINUS, *reconnaissant à son tour Christian, au moment de sa sortie.*

Dieux!

ÉDITH.

Est-ce une vision? Christian! l'assassin de mon mari!

DOMINUS.

Le voleur de ma ferme! (*S'appuyant tout tremblant contre une chaise.*) Je n'ai plus de jambes.

ÉDITH.

Christian ici! Christian vivant! le bruit de sa mort était donc faux! Oh! dis-moi, dis-moi, Nicholson, est-ce bien lui que j'ai vu? ne me suis-je pas trompée?

DOMINUS.

Cousine, une telle supposition a beaucoup de charmes sans doute; mais vos yeux n'ont-ils pas confirmé le témoignage des miens?

ÉDITH.

Tu as raison!... Et comment n'aurais-je pas reconnu à l'instant même ces traits que d'horribles malheurs et des scènes sanglantes ont gravés dans ma mémoire?... Oui, Nicholson, c'est lui... c'est bien lui!... Mais pourquoi ici? (*Avec effroi.*) Une voix secrète me crie qu'il n'y est venu que pour la perte de mon fils!... Ah! comment... comment sauver Georges?...

DOMINUS, *après un silence.*

Attendez, cousine, attendez. Il y a un mois, Christian avait encore les armes à la main; or, en livrant à l'autorité l'assassin de David Buttler et du comte de Carlisle, on sauve Georges et l'on débarrasse le pays d'un traître.

ÉDITH.

Oh! c'est le ciel qui t'inspire!... Oui, mais va, va... hâte-toi.

Il sort.

SCÈNE VIII.

ÉDITH, *seule.*

Qu'est venu faire cet homme ici? mais Georges sait peut-être... Il aura laissé échapper des menaces contre le meurtrier de son père, et l'infâme est accouru sans doute pour se battre avec lui ou pour l'assassiner. Cependant si Georges ne l'avait pas encore vu, irais-je le désigner à sa haine? mais en voulant sauver mon fils, je les armerais l'un contre l'autre! Que dis-je? et si déjà il n'était plus temps!... si à mon insu... (*En ce moment Georges sort par la porte du logis à gauche, Édith l'apercevant.*) Ah! c'est lui!... (*Courant à lui et le serrant avec délire dans ses bras.*) Mon Georges, mon unique enfant, viens près de ta mère; dis-lui qu'aucun danger ne te menace.

SCÈNE IX.

ÉDITH, GEORGES.

GEORGES, *armé.*

Ma mère, vous le savez bien, Georges n'a d'autres ennemis que ceux qui ont condamné sa vie au malheur éternel... et ceux-là, je ne les redoute pas, je les hais. (*Cherchant à se dégager des bras d'Édith.*) Mais laissez-moi, un devoir impérieux m'appelle hors de cette maison.

ÉDITH, *le regarde fixement.*

Tu veux sortir! Où vas-tu?

GEORGES.

Laissez-moi partir, ma mère.

ÉDITH.

Encore une fois, où vas-tu? je veux le savoir?

GEORGES.

Vous ne le saurez pas.

ÉDITH.

C'est donc un bien terrible secret? Mais crois-tu qu'un fils puisse cacher quelque chose à sa mère? comme elle répond de son enfant à Dieu, Dieu lui accorde de lire dans le cœur de son enfant pour le consoler ou le sauver de lui-même. (*Regardant Georges en face.*) Tu sors pour assouvir une sanglante haine.

GEORGES.

Eh bien! ne me retenez pas, car vous devez savoir aussi que j'ai l'enfer dans le cœur.

ÉDITH.

Au nom du ciel, mon fils, renonce à ces projets funestes.

GEORGES.

Y renoncer, moi?

ÉDITH.

Ton père, qui est un saint dans le ciel, de là-haut te montre ta mère inconsolable qui pleure en te disant : Mon fils, je n'ai plus que toi pour appui; ta mort me laisserait seule en ce monde, et l'époux qui n'est plus s'unit à la pauvre veuve pour t'ordonner de vivre.

GEORGES.

Mon père? que parlez-vous de mon père? je n'ai plus à lui donner que des regrets et d'inutiles larmes. Laissez-moi.

ÉDITH, *l'arrêtant.*

Ah! c'est en vain qu'en ce moment tu chercherais à cacher l'agitation de ton âme sous un calme apparent... en vain que tu tenterais de me tromper!... Là, tout-à-l'heure, était un homme au bras terrible, impitoyable, qui t'a mis une épée dans la main en te disant : Lève-toi, et suis-moi!

GEORGES.

Un homme!... Vous l'avez vu? Eh bien, oui, comme vous l'avez deviné, il m'a dit : Lève-toi! et je me suis levé!.,. Suis-moi! et je vais le suivre.

ÉDITH.

Malheureux! suivre cet homme!... suivre ce monstre!

GEORGES.

Que dites-vous, ma mère? cet homme, c'est mon ami!

ÉDITH.

Ton ami!... lui!... Christian!

GEORGES, *reculant épouvanté.*

Qu'avez-vous dit? Ah! vous me glacez d'effroi! quoi! Thompson!

ÉDITH.

Thompson... Va donc lui jeter à la face le nom de Buttler, et il te répondra par l'effroyable nom de Christian.

GEORGES, *portant la main à son épée.*

Christian!

ÉDITH.

Oui, Christian, dont la main fume encore du sang de mon David... et maintenant, dis, veux-tu rejoindre le meurtrier de ton père?

GEORGES.

Plus que jamais, ma mère, car il faut que je le tue!

ÉDITH.

Non, tu n'iras pas.

Georges veut s'élancer, elle s'attache à lui pour l'empêcher de sortir; en ce moment, grand bruit venant du dehors; tous deux s'arrêtent et se regardent.

SCÈNE X.

LES MÊMES, *puis* DOMINUS, *puis* CLARY.

DOMINUS, *accourant et à voix basse.*

Cousine, j'ai exécuté vos ordres, et maintenant le grand shériff a les noms et signalemens de Christian et de ce mauvais batteur de Toh Harper, mêlé dans tous leurs complots. (*Bruit au fond; Dominus redescendant rapidement la scène, et à voix haute.*) Mais toute la cour du roi semble s'être donné rendez-vous ici.

CLARY, *entrant.*

Qu'est-ce donc? pourquoi tout ce monde?

DICKSON *et* MORRICE, *accourant.*

Les voici! les voici!

Tout le cortége entre; Georges, en apercevant Dudley, tombe accablé sur un banc. Dudley entre, précédé d'Écuyers, de Valets; des Pages portent sur un riche coussin une couronne de comtesse.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DUDLEY, VALETS, ÉCUYERS, PAGES, OFFICIERS, etc.

DUDLEY, *à Édith.*

Mistress, je vous ai dit en vous quittant qu'avant peu vous sauriez ce que vous deviez attendre du comte de Dudley, voici ma réponse. (*S'approchant de Clary et s'inclinant.*) Mylady Clary Edgerton, comtesse de Carlisle, marquise d'Harfort, au nom du roi, je viens vous restituer vos biens et vous remettre les insignes dus à votre rang et à votre naissance illustre; daignez les recevoir au nom de sa majesté. (*A Dominus.*) Et vous, maître Nicholson, je vous annonce que le roi vous nomme sous-ordonnateur des cérémonies de la cour; vous ne pouviez entrer plus dignement en fonctions.

DOMINUS.

Sa majesté a daigné... Ah! mylord! ah! cousine!... c'est le plus beau jour de ma vie.

Sur un signe du Comte, un Page apporte sur un carreau la couronne de comtesse.

DUDLEY, *à Édith.*

Mistress, reçus de vos mains, ces insignes auront plus de prix aux yeux de mylady.

ÉDITH, *prenant tristement la couronne de comtesse, s'avance lentement vers Clary, qui s'incline, puis regardant à la dérobée Georges, elle dit.*

Mon pauvre enfant!

DOMINUS, *regardant Clary qu'on pare.*

Doit-elle être heureuse?

Édith met la couronne sur la tête de Clary.

GEORGES, *écrasé.*

Oh! Seigneur, Seigneur!...

DUDLEY, *à Clary, quand tout est fini.*

Et maintenant, mylady, daignerez-vous accepter ma main jusqu'à cette litière? le roi vous attend à Withe-Hall.

CLARY, *tombant dans les bras d'Édith.*

Oh! ma mère!

ÉDITH, *à mi-voix.*

Du courage, mon enfant. (*Haut.*) Allez, noble comtesse, où votre rang nouveau vous réclame. (*A mi-voix.*) Plus tard, si tu ne nous a pas oubliés, tu reviendras essuyer les larmes qu'aura fait verser ton absence.

CLARY, *serrant avec expression la main d'Édith.*

Oh! oui, je reviendrai. (*Puis elle se tourne vers lord Dudley, lui tend la main, et d'une voix résignée lui dit :*) Je suis à vos ordres.

Pendant cette dernière partie de scène, des hommes vêtus de noir se sont mêlés aux Pages, Valets, Officiers; lorsque Clary va monter pour sortir, un homme s'avance lentement et avec gravité.

LE SHÉRIFF, *d'une voix solennelle.*

Écoutez tous. Moi, grand shériff de la ville et cité e Londres, au nom de sa majesté Charles II, j'anonce à tous que, sur la dénonciation circonstanée de citoyens fidèles, le nommé Tob Harper, du omté de Lincolns (*mouvement de tous*), et Chrisan, dit le capitaine Thompson, ayant été désignés ux poursuites des magistrats (*mouvement de joie e la part d'Édith et de Dominus, mouvement 'e stupeur de Georges*), Tob Harper ayant seul été rrêté et conduit à Newgate, moi, grand shériff, 'ai saisi sur la personne de Tob Harper la liste es conjurés. (*Mouvement nouveau de Georges.*) coutez : J'accuse du crime de félonie et de haute rahison les signataires de cette liste (*la figure l'Édith rayonne*), et j'appréhende au corps comme oupable, (*il frappe sur l'épaule Georges de son bâton d'ivoire*) toi, Georges Wilson.

Georges se retourne, regarde le Shériff, et ne prononce pas un mot; Édith pousse un cri déchirant.

ÉDITH.

Lui! mon fils!

CLARY.

Georges!

DOMINUS, *à part.*

Qu'avons-nous fait?

ÉDITH, *à part.*

Malheureuse! c'est moi qui ai livré mon fils.

GEORGES, *qui s'est levé.*

Du courage, ma mère! (*Il prend la main d'Édith.*) Et vous aussi, Clary. (*Il lui serre la main: allant à Dudley, qui est demeuré immobile d'étonnement, il lui dit :*) C'est maintenant, mylord, que votre triomphe est complet.

DUDLEY, *d'une voix pénétrée.*

Ah! monsieur...

Georges rejoint les hommes du Shériff, en jetant un dernier regard sur Édith et sur Clary; Édith accablée est tombée sur une chaise.

CLARY, *se jetant aux genoux de Dudley.*

Ah! mylord, sauvez-le... et ma main est à vous!

Mouvement de Dudley. Les Gardes emmènent Georges. La toile tombe.

ACTE QUATRIEME.

Le théâtre représente une salle gothique, salle de bibliothèque dépendante de l'appartement de Georges. Au fond, la porte d'entrée. A gauche du public, dans l'angle, une croisée. A droite, également dans l'angle, la porte de l'appartement d'Édith. A gauche, au premier plan, une sortie; à droite, un corps de bibliothèque dans lequel est pratiquée une issue secrète.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉDITH, DOMINUS, DICKSON.

Au lever du rideau, Édith est assise auprès d'une table placée à gauche; Dickson est derrière son fauteuil. Dominus, ayant à son côté une rapière d'une prodigieuse longueur, affublé d'un gorgerin et d'un casque sans visière, est monté sur une échelle près de la bibliothèque où il arrange des livres.

DICKSON.

Oui, mistress, j'ai vu M. Georges, son courage et sa résignation ne l'ont pas abandonné un seul instant, et il m'a recommandé de vous supplier d'être courageuse et résignée.

DOMINUS.

Nous le serons.

ÉDITH.

Cher et malheureux enfant! et dire, mon Dieu! que depuis un mois qu'il est à la Tour, moi, retenue ici par une fièvre ardente, je n'ai pu une seule fois approcher son front de mes lèvres!

DICKSON, *à mi-voix.*

Puis, il m'a chargé de vous apprendre...

DOMINUS, *descendant avec peine l'échelle, à cause de sa rapière qui l'embarrasse.*

Attends un instant; d'ici je n'entends pas un mot. (*Arrivant au bas de l'échelle et manquant de tomber.*) Maudite rapière! sans mon adresse j'étais par terre, va!... elle me fera tuer... (*Arrivé près de Dickson.*) Maintenant, continue...

DICKSON, *continuant.*

De vous apprendre qu'une main inconnue, mais sans doute puissante, lui fait parvenir chaque jour des consolations et l'espoir d'une liberté prochaine.

ÉDITH.

Est-il vrai?

DOMINUS.

Bone Deus! per ercole! la liberté! Nous passerons tous en Hollande.

DICKSON.

Mais on lui recommande le plus profond silence, car la moindre imprudence compromettrait tout.

ÉDITH.

Oh! je sais quelle est la main qui le protége... Bonne Clary!

DICKSON.

Je ne crois pas, mistress, car tous les billets qui sont parvenus à M. Georges sont d'une main étrangère.

ÉDITH, *les yeux au ciel.*

Quel que soit celui qui protége et console mon enfant, répands sur lui, mon Dieu, tes bénédictions!... vous, Nicholson, avez-vous aussi quelque favorable nouvelle?

DOMINUS.

Hélas! cousine, aucune. On n'est pas rassuré à Londres. On a ordonné à tous les citoyens de prendre les armes; et moi-même, cousine, on m'a forcé de m'attacher cette longue rapière, qui restera, je l'espère, bien paisiblement dans son fourreau.

DICKSON, *d'un air assuré.*

Et cette mesure générale a contenu tous les mécontens.

DOMINUS.

Et mécontenté tous les gens paisibles.

DICKSON.

Christian n'a pu fuir de Londres.

DOMINUS.

Mais il a échappé jusqu'ici à toutes les recherches, et l'on prétend même qu'il s'engage à prêter son appui aux jeunes gens du Temple et de la Cité pour délivrer Georges, à condition qu'ils se réuniront ensuite aux coquins qu'ils commandent.

DICKSON.

Et l'on vous a dit cela?

ÉDITH.

Et cela n'est pas, et cela ne sera pas! et moi, moi-même, sa mère, je ne voudrais pas de son salut au prix du déshonneur! Et quand doit-on décider du sort de mon fils?

DOMINUS.

C'est aujourd'hui, cousine, qu'il comparaît devant ses juges.

ÉDITH.

Aujourd'hui! et moi je suis ici!... et ils m'ont défendu de le voir!... Oh! que ne puis-je en ce moment aller m'asseoir près de lui sur le banc des accusés! je leur crierais à tous : Mais c'est à moi que vous devez la découverte des coupables... Juges, souffrirez-vous qu'une mère vous ait livré son fils? car c'est une mère et son enfant que vous avez là devant vous... ne tuez pas mon enfant!

DOMINUS, *essuyant ses larmes.*

Cousine! chère cousine!...

ÉDITH.

Et Clary... depuis que je suis séparée de mon fils, chaque jour se dérobant à de fatigans hommages et à d'importunes grandeurs, elle accourait ici pour me consoler... mais aujourd'hui où, plus que jamais, sa main devrait sécher mes larmes, hélas! m'a-t-elle abandonnée?

DICKSON.

Oh! vous ne le pensez pas.

ÉDITH.

Alors, pourquoi n'est-elle pas ici?

DICKSON.

Pourquoi? Eh bien! c'est parce qu'elle est allée chez le roi.

ÉDITH.

Clary chez le roi?... mais elle a donc quelque espoir?

DICKSON.

En doutez-vous?

DOMINUS.

Hélas! les charges accablantes qui pèsent sur Georges...

ÉDITH, *avec impétuosité.*

Mais il y a donc encore contre lui quelque chose que je ne connais pas?

DOMINUS.

Eh bien! oui! je vais tout vous dire. Ce misérable Tob Harper, dans l'espoir de sauver sa tête, a tout rejeté sur Georges; à l'entendre, lorsque les conjurés repentans voulaient renoncer à leurs projets, Georges les aurait entraînés malgré eux... cette délation a produit sur l'esprit des magistrats le plus funeste effet.

DICKSON.

Mais ils hésitent encore, et la preuve, c'est qu'ils ont voulu que Georges comparût le dernier devant eux.

ÉDITH.

Ah! mon fils est perdu!

DICKSON.

Non, mistress; espérez en son protecteur invisible... et surtout en miss Clary.

DOMINUS, *à part.*

Fol espoir, j'en ai peur.

DICKSON.

Charles II pourra-t-il refuser une grâce demandée par la fille du comte de Carlisle?

ÉDITH.

Le Seigneur t'entende, Dickson!

En ce moment, on entend au dehors la voix de Clary.

CLARY, *au dehors.*

Ma mère! ma mère!

ÉDITH.

C'est elle! c'est ma fille!

DOMINUS.

A-t-elle réussi?

Dickson court au fond et ouvre.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CLARY.

Clary, pâle et agitée se précipite en scène.

CLARY.

Ma mère!

ÉDITH.

Mon enfant! (*Elles tombent dans les bras l'une de l'autre et demeurent un moment enlacées; Édith tient toujours Clary dans ses bras, l'œil ardemment fixé sur elle, et s'éloigne d'elle du haut du corps seulement pour mieux l'examiner.*) Eh bien, mon enfant! (*Terrifiée.*) Que tu es pâle! (*Souriant avec amertume.*) Oh! je devine tout, je devais m'y attendre.

CLARY, *détournant la tête.*

Ma mère!

ÉDITH, *l'interrompant.*

Oh! non, non, ne parle pas! si un malheur nouveau m'accable, si toute espérance est enfin perdue, ne m'apprends rien encore!... tu vois bien que ce serait me tuer.

CLARY.

Oh! par pitié pour nous deux, ma mère, arme-toi de courage... il faut que tu saches...

ÉDITH, *l'interrompant.*

Mais je sais tout, te dis-je, cruelle enfant! je sais tout! Est-ce que, depuis quinze ans que tu ne m'as pas quittée un seul moment, je n'ai pas appris à lire sur ton visage, dans tes regards, dans ta voix... à deviner tes plus secrètes pensées?... Tiens, vois!... tu es allée chez le roi, seule, forte de tes droits de noble comtesse, de fille adoptive des Buttler... du souvenir du comte David... forte de ton amour...

CLARY, *troublée.*

Oh! ma mère!

ÉDITH.

Forte enfin, ma Clary, du danger qui le menace, tu as osé pénétrer jusqu'au pied du trône, tu t'es jetée aux genoux de Charles. Ce roi pour qui ton père et celui de mon fils sont morts, a préféré aux bénédictions d'une mère, aux tiennes, les cruels et lâches conseils de ses compagnons de débauche; et pour faire oublier son indigne faiblesse à son peuple et au parlement, il va leur jeter la tête de mon enfant...

CLARY, *les yeux baignés de larmes, tombant dans les bras d'Édith.*

Oh! ma mère!

Moment de situation. Sur l'un des côtés de la scène sont Clary et Édith, Édith assise et Clary à ses pieds, l'entourant de ses bras et la tête penchée sur les genoux de sa mère adoptive; de l'autre côté, Dominus et Dickson, sur un plan plus haut, témoignent leur douleur.

DOMINUS, *effrayé.*

Mistress... ma cousine, que dites-vous?... parler ainsi du roi?...

DICKSON, *à Dominus.*

Ah! le même coup qui frappera Georges les frappera aussi toutes deux.

DOMINUS, *à Dickson.*

Tu es bien sûr que personne, excepté nous, n'a pu l'entendre?

DICKSON.

Et quand Charles lui-même...

DOMINUS, *bas, vivement.*

Veux-tu bien te taire!

On entend à l'extrême lointain le tocsin, puis des clameurs et des voix confuses.

ÉDITH.

Quels sons lugubres!

DOMINUS.

C'est le tocsin de la Tour de Londres!...

DICKSON.

Le signal des exécutions à mort.

Clary et Édith frémissent.

ÉDITH.

Ah! j'entends leurs clameurs.

DICKSON.

Attendez, mistress, je cours m'informer.

Il sort en courant.

DOMINUS.

Je vais aussi vous rapporter des nouvelles... mais au nom de votre salut commun, cousine, et vous, mylady comtesse, de la prudence; à cet égard, je vous réponds de la mienne.

Il sort. Clary s'élance à la fenêtre.

SCÈNE III.

CLARY, ÉDITH.

ÉDITH, *essayant de se lever et retombant sur son siége.*

Ces cris confus semblent partir de l'autre côté de la Tamise.

CLARY, *à la fenêtre.*

Que vois-je? de nombreux soldats réunis au pied de la Tour de Londres.

ÉDITH, *la rejoignant.*

Un prisonnier sans doute qu'on y amène.

CLARY.

Attends... oui, la porte s'ouvre... une foule immense inonde les avenues et se penche pour mieux regarder... Non, ce ne sont pas des prisonniers qu'on conduit à la Tour, mais des prisonniers enchaînés qu'on en fait sortir, ma mère!

ÉDITH.

Qu'on en fait sortir, dis-tu?

CLARY.

Mais qu'ont-ils donc à se presser ainsi les uns sur les autres? Ah!... des malheureux qu'on attache à la claie.

ÉDITH, *à la fenêtre et regardant.*

Un épais brouillard pèse sur mes paupières!... Clary, toi dont les yeux ne se sont pas usés comme les miens durant l'obscurité des nuits, dans le désespoir et les larmes, réponds, réponds-moi... Georges est-il parmi eux?

CLARY, *comptant.*

Un, deux, trois, quatre... Je ne reconnais jusqu'à présent ni sa taille, ni sa démarche... Un cinquième!...

ÉDITH.

Qu'as-tu?

Elle se penche pour tâcher mieux voir, Clary la repousse.

CLARY.

Restez là... restez là, ma mère... Un vaste manteau l'entoure.

ÉDITH.

Bleu?

CLARY, *sourdement.*

Bleu; son chapeau rabattu sur les yeux...

ÉDITH.

Est surmonté de deux plumes noires?

CLARY, *qu'on entend à peine.*

De deux plumes noires...

ÉDITH, *à demi-voix.*

Je me sens défaillir.

CLARY.

Le bourreau a jeté bas le chapeau du condamné... (*Poussant un cri de joie.*) Ah!... ce n'est pas lui, ce n'est pas Georges!...

ÉDITH, *joignant les mains et tombant à genoux.*

O mon Dieu! soyez béni! Mais j'étais folle de me désespérer ainsi! Lord Dudley n'a-t-il pas pris

pitié des larmes d'une mère? il est grand et généreux, et pour te mériter rien ne doit lui sembler impossible.

Elle presse Clary dans ses bras.

CLARY, *la voix mouillée de larmes.*

Lord Dudley sauvera Georges, ma mère... et moi... et moi...

Elle ne peut achever et tombe sur le sein d'Édith.

ÉDITH, *lui prodiguant les plus tendres caresses.*

Ah! oui, je comprends toute l'étendue de ta douleur et j'admire ton courage.

CLARY, *sanglottant.*

Georges!... Georges!

Du bruit se fait entendre, Dominus et Dickson accourent.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DICKSON, DOMINUS.

DOMINUS, *accourant.*

Cousine...

DICKSON.

Mistress!...

DOMINUS, *l'interrompant.*

J'étais sorti, comme vous le savez, afin de m'informer de la cause du tumulte, et j'accours avec Dickson pour vous l'apprendre.

ÉDITH.

Je sais... je sais...

DOMINUS.

Quoi!... vous savez...

CLARY.

Oui, achevez!

DOMINUS, *respirant à peine.*

J'étouffe!

DICKSON.

Tout-à-coup nous avons entendu de nouvelles clameurs.

DOMINUS, *reprenant.*

Puis j'ai aperçu de nouveaux groupes; je me suis approché, et j'ai vu, suivi d'aldermen et de constables, le grand shériff du comté.

DICKSON.

Et tenez! le voilà qui se dirige de ce côté.

ÉDITH.

Et que vient-il faire?

CLARY, *à part.*

Est-ce un malheur qui nous menace, mon Dieu! (*Rejoignant Edith.*) Venez, ma mère; ne restons pas ici, au milieu de ces vociférations qui me glacent d'effroi; venez!

ÉDITH.

Non, laisse-moi, je veux demeurer.

CLARY.

Ma mère, je t'en supplie.

ÉDITH, *qui est allée contre la fenêtre.*

Le shériff s'arrête devant cette maison; il est entré! Ah! je comprends, mon fils est condamné, et, selon l'usage, on vient...

CLARY, *l'interrompant.*

Ma mère, au nom du ciel...

ÉDITH.

Je ne partirai pas, te dis-je.

CLARY, *à Edith.*

Oh! je t'en supplie. (*Le shériff et sa suite paraissent au fond. Clary s'écrie à part.*) Il est trop tard.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE SHÉRIFF, ALDERMEN, CONSTABLES, TROMPETTES, SOLDATS, PEUPLE, ETC.; *puis* GEORGES.

Les portes s'ouvrent, le grand Shériff et ses assesseurs entrent en scène, précédés de la foule et suivis de Gardes. Pendant ce grand mouvement du fond, Édith a dit à part, à l'avant-scène, à elle-même:

ÉDITH.

Mon Dieu, donne-moi du courage!

LE SHÉRIFF, *s'avançant au milieu de la scène, lit d'une voix solennelle l'arrêt suivant:*

« Au nom de sa majesté Charles II du nom,
» roi d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, au nom
» du parlement impérial, faisons savoir à tous ici
» présens, que, par arrêt de la chambre étoilée, en
» date de ce jour, Georges Buttler, dit Georges
» Wilson, reconnu coupable de complots contre la
» personne du roi et le salut de l'Etat, est, confor-
» mément aux lois de ce royaume, condamné à la
» peine des félons et des traîtres. »

Édith et Clary tombent dans les bras l'une de l'autre, en laissant un moment éclater leur désespoir; Dominus et Dickson s'empressent autour d'elles.

UN HUISSIER.

Silence!

LE SHÉRIFF.

« En conséquence, Georges Buttler sera conduit
» à Tyburn pour y subir sa peine; ses biens
» seront confisqués, sa maison démolie et rasée. »

DOMINUS, *faisant un pas.*

Mais permettez donc...

LE SHÉRIFF.

« Et sa famille bannie à jamais des trois
» royaumes. »

En ce moment la porte perdue de la bibliothèque s'entr'ouvre; Georges paraît, et à l'aspect de tout ce monde, il referme vivement la porte; mais sa mère l'a vu, elle pousse un cri en regardant fixement la porte; puis elle tombe évanouie dans les bras de Clary.

CLARY, *lui prodiguant ses soins.*

O ciel! ma mère!

DOMINUS.

Cousine!...

Le Shériff qui attribue naturellement l'évanouissement d'Édith aux terribles détails de l'arrêt, a continué sa lecture.

LE SHÉRIFF.

« Il sera traîné sur la claie jusqu'au lieu de
» l'exécution pour y mourir de la main du bour-
» reau, et que Dieu ait pitié de son âme. Le pré-
» sent arrêt recevra son exécution dans les vingt-

» quatre heures. » (*A ses assesseurs.*) Notre triste devoir est rempli, messieurs!... partons.

Un Officier entre précipitamment une lettre à la main.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN OFFICIER.

L'OFFICIER, *remettant au shériff un papier.*

De la part du grand chancelier.

LE SHÉRIFF, *après avoir lu.*

Le prisonnier vient de s'échapper de la Tour!

Étonnement de tous.

CLARY.

Georges libre!... entendez-vous, ma mère!

Édith ne lui répond qu'en plaçant son doigt sur sa bouche.

LE SHÉRIFF, *très-vivement à tous ceux qui l'entourent.*

Messieurs, il faut sans aucun retard nous mettre en quête du fugitif. Capitaine Burnett, faites cerner la rue par vos soldats. (*Le capitaine sort. A deux constables.*) Vous, Adams et Simmons, fouillez cette maison.

Les Constables indiqués sortent par différentes portes.

ÉDITH, *à part, suivant de l'œil avec inquiétude la sortie des constables.*

O mon Dieu! s'ils allaient le découvrir!

LE SHÉRIFF, *à d'autres officiers.*

Il paraît, monsieur, qu'on craint quelque mouvement dans la Cité en faveur de Georges Buttler: courez auprès de lord Dudley, et dites-lui de nous envoyer un renfort de soldats; mais avant, vous allez prendre vingt hommes avec vous, et vous emparer du Temple de l'Alsace et de Black-Friars. Allez, monsieur, allez!

L'Officier sort. Les Constables qui sont entrés dans l'appartement en ressortent.

UN CONSTABLE.

Nous n'avons rien découvert.

LE SHÉRIFF, *au constable.*

Rien?

DEUXIÈME CONSTABLE.

Rien.

ÉDITH.

Merci, mon Dieu!

LE SHÉRIFF.

Allons, messieurs, suivez-moi! (*S'arrêtant et revenant sur ses pas.*) Vous tous, souvenez-vous que toute personne qui tente d'arracher à la juste action des lois tout criminel de lèse-majesté doit encourir les mêmes peines que lui: ne l'oubliez pas... Venez, messieurs, venez!

La foule des Officiers de justice, Constables, etc., etc., s'écoule lentement sur les pas du Shériff; à mesure qu'elle s'éloigne et sort, Édith et les autres personnages s'emparent de la scène; la suite du Shériff s'éloigne peu à peu.

ÉDITH, *à mi-voix.*

Il est sauvé

CLARY, DOMINUS, DICKSON.

Sauvé! qui?

ÉDITH.

Lui! mon enfant! il est là.. là. (*Transport de tous. Clary va jeter un cri, Édith lui met les mains sur les lèvres en s'écriant.*) Silence... oh! par pitié, silence! ou il est perdu! (*A Clary.*) Clary, suis le shériff, veille sur ses pas... Vous, mon cousin, épiez les mouvemens des soldats, et au moindre danger accourez ici me prévenir... Toi, Dickson, prends la barque qui est amarrée au bas de l'escalier qui donne sur la Tamise: tu le conduiras toi-même cette nuit à l'un des bricks hollandais qui vont mettre à la voile.

CLARY.

Cette nuit!

ÉDITH.

A l'instant même, s'il est possible.

CLARY.

Oh! mais alors, je ne sors pas d'ici avant de le revoir...

ÉDITH.

Pour que le shériff le surprenne ici et le conduise à l'échafaud?

CLARY.

Oh! que je le voie une dernière fois!... il faut...

ÉDITH.

D'abord le sauver!... Va, ma fille. (*Aux autres.*) Et vous, songez que le sort de Georges et celui de sa mère est entre vos mains.

En prononçant ces mots, Édith les pousse vers le fond du théâtre. Clary et Dominus sortent par le fond, Dickson par la droite.

SCÈNE VII.

ÉDITH, GEORGES.

Pendant ce dernier mouvement du fond, l'on voit la porte secrète de la bibliothèque se rouvrir, Georges paraît.

GEORGES.

Ma mère!

ÉDITH.

Mon fils!

GEORGES.

Libre! je suis libre, ma mère! Oh! béni soit cet homme qui est venu dans mon cachot et qui m'a dit: Suivez-moi. Alors, ma mère, une porte s'est ouverte devant moi, un cri m'est échappé... un cri de joie, ma mère, car au-dessus de ma tête, je vois le ciel, à mes pieds la Tamise, et devant moi la liberté.

ÉDITH.

Mais cet homme...

GEORGES.

Il avait disparu.

ÉDITH.

Eh bien! c'est moi qui maintenant veillerai à ton salut, et au moment où je te parle, tout est préparé pour ta fuite.

GEORGES.

Mais vouloir me sauver serait vous entraîner dans ma perte, et je n'y consentirai pas.

ÉDITH, *surprise.*

Que dis-tu?

GEORGES.

Un mois s'est écoulé depuis que vous m'avez révélé un secret terrible.

ÉDITH.

Malheureux!

GEORGES.

Une seule pensée a rempli mon âme; cette pensée, elle m'a suivi devant mes juges, elle a grandi dans l'obscurité des cachots; c'est elle qui tout-à-l'heure m'a conduit ici, elle qui maintenant m'ordonne de ne pas fuir, et cette pensée, c'est l'espoir de venger mon père!

ÉDITH.

Oh! laisse la vengeance à Dieu et ton salut à ta mère... Georges, je t'en supplie, ne repousse pas mes prières... Tu viens de m'être rendu par un miracle!... Oh! ne sacrifie pas cette existence qui m'est si chère, fuis... (*Un geste de Georges indique qu'il refuse.*) Mais si tu me résistes à moi, résisteras-tu à Clary qui te supplie de vivre?

GEORGES.

Clary!... Mais non, elle est perdue pour moi!

ÉDITH.

Ainsi donc, toi, âme noble, tu irais croiser le fer avec ce misérable tout souillé de crimes et d'opprobre?

GEORGES.

Et que m'importe? je ne suis ici que le vengeur du sang, et je ne vois dans Christian, moi, que l'assassin de mon père!

ÉDITH.

Mais songes-tu, insensé, que rester ici plus longtemps, c'est risquer ta vie sans profit pour ta vengeance! (*Grand bruit au dehors.*) Oh! pour la dernière fois, écoute-moi, fuis!

SCÈNE VIII.

ÉDITH, GEORGES, CHRISTIAN.

La porte secrète de la bibliothèque s'ouvre tout-à-coup; paraît un homme, c'est Christian.

CHRISTIAN.

Asile! asile!

ÉDITH, *se retournant.*

Christian!

GEORGES, *saisissant la main de sa mère et se plaçant devant elle.*

Ah!

CHRISTIAN, *levant les yeux et apercevant Georges debout et immobile devant lui, les bras croisés.*

Toi, Georges Wilson!... Ah! je suis sauvé!

GEORGES.

Et que venez-vous chercher ici?

CHRISTIAN.

Un refuge... Je traversais la cité, rêvant aux moyens d'assurer ta délivrance aujourd'hui même, et oubliant le danger que je courais, lorsque deux hommes, passant à mes côtés, me reconnurent et prononcèrent mon nom; alors, un cri s'éleva autour de moi; je n'eus que le temps de fuir, afin de me soustraire à la rage du peuple... Haletant, éperdu, épuisé de fatigue, j'allais tomber entre ses mains, lorsque tout-à-coup, en entrant dans cette rue, une pensée me frappa, je me souvins d'un passage secret qui conduisait dans cette maison et que tu m'avais montré; je le pris à tout hasard, et, grâce à toi, je suis hors de danger.

GEORGES.

Un cri de mépris et d'indignation, as-tu dit, s'est élevé contre toi dans la cité, Christian? et ici s'élève contre toi un cri de haine et de mort!

CHRISTIAN.

Que veux-tu dire?

GEORGES.

Sais-tu où tu es?

CHRISTIAN, *étonné.*

Que signifie?...

GEORGES, *montrant Édith, qui s'est lentement avancée entre eux par derrière.*

Sais-tu quelle est cette femme?

CHRISTIAN.

Non.

GEORGES, *se dressant devant lui.*

C'est la veuve de David Buttler... Et moi, devines-tu qui je suis?

CHRISTIAN.

Parle... achève.

ÉDITH, *se dressant devant eux.*

C'est le fils de David Buttler. (*Mouvement de Georges.*) Eh bien! me reconnais-tu maintenant?

CHRISTIAN, *reculant.*

Édith! oui, oui. (*Voulant fuir.*) Laissez-moi, laissez-moi!

GEORGES.

Tu ne partiras pas, misérable, car il me faut ta vie.

ÉDITH

Mon fils! Georges...

CHRISTIAN.

Mais c'est un guet-apens, une trahison!

GEORGES.

Que parles-tu de guet-apens, toi qui, il y a quinze ans, entras deux fois dans la maison de mon père, qui la première fois insultas ma mère épouvantée, et qui n'y revins une seconde fois que pour assassiner mon père?

ÉDITH.

Et que parle-t-il de trahison, l'infâme! lui, le complice d'Harper... d'Harper, qui de moitié avec lui, t'avait accusé de tout le complot!

GEORGES.

Ah! bien, ma mère, c'est son arrêt de mort que tu as prononcé... et maintenant, Christian, à nous deux!

ÉDITH, *voulant l'arrêter.*

Non, non, Georges...

CHRISTIAN, *à Georges.*

Arrière! laisse-moi!

GEORGES, *tirant son épée et la levant sur Christian.*

Mais prends donc ton épée, lâche!

Il ouvre la porte secrète.

CHRISTIAN, *courant a la porte.*

Eh bien! puisque tu le veux, viens donc, viens donc!

ÉDITH, *poussant un cri.*

Mon fils! mon fils!

Tous deux s'élancent par la porte secrète; Georges referme la porte avant que sa mère puisse s'opposer à son départ.

SCÈNE IX.

ÉDITH, *seule un instant, puis* CLARY, DOMINUS *et* DICKSON.

ÉDITH, *frappant contre la porte à coups redoublés.*

Mon enfant! ô désespoir!... Mon Dieu, sauvez-le, sauvez-le!

CLARY, *accourant à ses cris.*

Qu'avez-vous, ma mère?

ÉDITH.

Christian, Georges!... tous deux aux mains!

CLARY.

Prenez pitié de nous, Seigneur!

DOMINUS, *tout effaré.*

Vite! vite! qu'il se sauve... le shériff! le shériff!

ÉDITH, *effrayée.*

Le shériff!

DICKSON, *entrant.*

Mistress, la barque est prête.

DOMINUS.

Eh! ne vois-tu pas qu'il est trop tard?

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE SHÉRIFF, ALDERMEN, *puis* GEORGES.

LE SHÉRIFF, *entrant, aux aldermen.*

Messieurs, nous avons été trompés, le condamné Georges Buttler qui s'est échappé de la Tour est ici, et Christian aussi; tous deux y ont cherché un refuge. Fouillez de nouveau cette maison.

GEORGES, *paraissant.*

C'est inutile; voici Georges Buttler, monsieur le shériff. (*Jetant son épée aux pieds de sa mère.*) Mon père est vengé, ma mère!

LE SHÉRIFF.

Emparez-vous de lui!

ÉDITH.

Non, non, grâce! grâce!

On va s'emparer de Georges.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DUDLEY.

DUDLEY, *paraissant.*

Arrêtez, messieurs! (*Montrant un parchemin.*) Cet ordre du roi faisait grâce de la vie à celui qui livrerait mort ou vivant le plus dangereux ennemi du roi et de la monarchie, le capitaine Christian. (*Au Shériff.*) Voyez, monsieur. (*A Georges.*) Georges Buttler, la liberté vous est rendue, car, en tuant le meurtrier de votre père, vous avez fait tomber sous votre épée le plus implacable ennemi du roi.

LE SHÉRIFF, *après lecture du parchemin, à Georges.*

Monsieur, vous êtes libre.

GEORGES, *à Dudley.*

Ah! mylord!... (*A Édith.*) Et maintenant, adieu, ma mère, je puis sans honte quitter l'Angleterre.

ÉDITH, *lui serrant la main.*

Mais non pas sans moi, mon fils.

Tous deux font un mouvement pour sortir.

DUDLEY, *s'approchant de Clary, accablée, et à demi-voix.*

J'ai rempli vos vœux, mylady.

CLARY.

Mylord...

DUDLEY, *plaçant la main de Clary dans celle de Georges.*

Et c'est à vous, Georges, que je la donne.

GEORGES.

A moi? (*A Édith.*) A moi, ma mère!... (*Au Comte.*) Ah! mylord, pour tant de générosité, ma vie...

DUDLEY, *lui tendant la main.*

Non... votre amitié.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE V, SCÈNE XIV.

JEAN-BAPTISTE,

OU

UN COEUR D'OR,

DRAME EN CINQ ACTES, MÊLÉ DE CHANTS,

PAR

MM. F. DE VILLENEUVE, MICHEL MASSON et FRÉDÉRIC THOMAS,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAÎTÉ, LE 28 MARS 1846.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LE VICOMTE D'ORVILLIERS....	MM. SURVILLE.
LE BARON DE MARANS.......	ROSIER.
LE CHEVALIER D'ENTRAGUES..	EUGÈNE.
DUMONT, maître faïencier et porcelainier....................	DUBOURJAL.
MATHIEU LIBOIS, cousin de Dumont, son chef d'atelier........	SERRES.
JEAN-BAPTISTE, apprenti de Dumont....................	FRANCISQUE.
GRINCHEUX, bossu, second apprenti......................	LESUEUR.
UN SYNDIC	ÉDOUARD.
PICARD.....................	BRIANT.
UN OUVRIER......	FONBONNE.
CATHERINE, fille de Dumont....	Mmes DARMONT
MADELAINE, femme de M. Libois.	MÉLANIE.

OFFICIERS, OUVRIERS, FEMMES D'OUVRIERS, BOURGEOIS, ETC.

L'action se passe à Saint-Germain pendant les quatre premiers actes, et à Marly au cinquième.

EPOQUE : 1780.

Les indications de droite et de gauche sont prises de la salle. Les personnages sont inscrits en tête de chaque scène dans l'ordre qu'ils occupent ; le premier inscrit tient la première place à gauche. Tout changement de position dans le cours d'une scène est indiqué par un renvoi au bas de la page.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur de la boutique du maître Dumont. A droite, la devanture vitrée de la boutique et la porte donnant sur la rue; au fond, un petit bureau entouré d'un grillage; à côté du bureau, sur la gauche, une sorte d'arrière-pièce avec un petit escalier montant à une soupente. A gauche, deux portes; celle du 1er plan conduit chez Catherine, la porte du 3me plan conduit aux ateliers de la fabrique.

SCÈNE PREMIÈRE.

GRINCHEUX, OUVRIERS, *puis* MATHIEU LIBOIS.

Au lever du rideau, les Ouvriers et Grincheux entrent par la porte de la rue.

CHOEUR.

AIR de M. Béancourt.

D' nos travaux reprenons le cours.
A pareille heure, tous les jours,
Adieu, l' sommeil! viv' l'atelier!
Voilà le r'frain de l'ouvrier!

MATHIEU LIBOIS *, *entrant à la fin du chœur.* Eh ben, camarades, où allons-nous comme ça?

GRINCHEUX. Pardine, où donc que vont les ouvriers quand six heures sonnent?..... C'est pas à Longchamp, ben sûr... on va s'embêter, comme tous les matins, à la fabrique, quoi!

LIBOIS. A la fabrique, je m'y oppose!... (*Mouvement des Ouvriers.*) Oui, moi, Mathieu Libois, votre chef d'atelier, et de plus cousin germain de Christophe Dumont, le patron de la barraque ici présente, je vous donne campos à tous, en réjouissance de la solennité de ce jour...

GRINCHEUX. En v'la une bonne, de farce!... Ah ça, et la faïence?

LIBOIS. La faïence attendra; au lieu d'en faire, nous en casserons... car il s'agit de mettre les petits plats dans les grands. C'est aujourd'hui que nous recevons compagnon notre ami Jean-Baptiste, le plus ancien apprenti du père Dumont, ce respectable cancre qui s'intitule notre maître, sous prétexte que nous sommes ses ouvriers; par ainsi, camarades, les travaux sont supendus indéfiniment; c'est fête immobile pour toute la fabrique.

GRINCHEUX. Mettre les petits pots dans les grands et casser la faïence, j'en suis... mais fêter le compagnonnage de Jean-Baptiste, bernique!... j'en joue pas...

LIBOIS. Eh! dis donc, clampin, ne mérite-t-il pas qu'on se réjouisse de sa sortie d'apprentissage, un garçon qui est doux comme un agneau... dévoué comme un caniche... courageux comme un cheval?...

GRINCHEUX. Qu'y soit cheval ou caniche, ce n'est pas là la question... Les deux apprentis de maître Dumont avaient également le droit de concourir au compagnonnage, et de présenter leur chef-d'œuvre... j'ai fait le mien comme lui... un pot de toute beauté... et vous l'avez repoussé... c'est une injustice...

LIBOIS. Une injustice!

GRINCHEUX. Oui, une injustice; mon pot avait deux anses et le sien n'en avait qu'une, on me devait la préférence.

LIBOIS. En v'là des preuves! Allons, tais-toi, bobosse, ou nous t'aplatissons... Est-ce que tu devrais être jaloux de Jean-Baptiste? lui qui est ton ancien... car v'à plus de cinq ans qu'il végète ici... heureux comme le poisson dans la poêle à frire. En a-t-il enduré celui-là, avec mon brutal de cousin et sa bégueule de fille!... une mijaurée qui fait ses embarras... comme si elle était sortie du mollet de Jupiter. Qu'est-ce qu'elle est donc tant, je vous l' demande? ne travaille-t-elle pas comme nous?... pas dans la même partie, c'est vrai, mais si elle est la plus habile couturière de Saint-Germain en Laye, nous en sommes les plus habiles faïenciers... en Laye.

GRINCHEUX. Ah ça. mais où donc est-il, votre protégé... votre chéri de Jean-Baptiste? on ne l'a pas encore vu de ce matin.

LIBOIS, *désignant l'escalier de la soupente.* Tiens, regarde par là... voilà son chenil, au pauvre garçon... il use de son émancipation... il jouit de son premier jour de travail libre... il dort...

GRINCHEUX. Grand saint lâche, va!... toutes les faveurs sont pour lui maintenant.

LIBOIS, *aux Ouvriers.* En attendant qu'il se réveille, je propose de faire quelque chose pour lui.

LES OUVRIERS. Quoi donc?

LIBOIS. D'aller au cabaret goûter le vin à son intention; ça y est-il?

LES OUVRIERS. Ça y est!

GRINCHEUX. Oui, allez vous y frotter, et puis si vos femmes viennent à savoir ça...

UN OUVRIER. Oh! saperlotte! c'est vrai: au fait, dites donc, si nos femmes viennent à savoir ça...

LIBOIS. Plaît-il? t'en es encore là, toi? Folichon... faut te corriger, mon garçon; ça te donnerait la coqueluche... avance ici, et écoute... je vas te définir les priviléges de la

* Ouvriers, Libois, Grincheux

femme, une fois pour toutes. (*Il prend l'ouvrier par le bras, tous les autres s'approchent.*) Primo, d'abord, et d'un, elle a le droit de tremper la soupe à son homme... secondo, de raccommoder les chaussettes de la communauté... tiertio, de mettre sa langue dans sa poche... Si elle mésuse de ses libertés... remarque bien la manœuvre... vous placez le premier manche à balai venu entre l'index et le pouce.... une, deux.... et la paix est rendue au ménage... C'est ainsi que j'ai dressé mon épouse: aussi, maintenant elle marche au doigt et à l'œil. Je vous engage à en faire autant, car un homme doit toujours tenir son rang dans la société.

AIR: *Les Pêcheurs de toutes nos rades.*

Avec moi, jamais d' résistance,
Il faut s' soumettre et sans délai,
Ou j'ai recours à l'assistance
D' la trique ou du manche à balai;
C'est l' moyen, vous pouvez m'en croire,
L' plus sûr pour se faire obéir,
Car la femme est comme la poire,
Faut la taper pour l'adoucir.

CHOEUR.

Oui, la femme est comme la poire,
Faut la taper pour l'adoucir.

GRINCHEUX. A la bonne heure! en voilà un crâne de mari!

LIBOIS. Assez causé, bombé; en route pour le cabaret de la rue au Pain... Si nos femmes veulent s'y opposer, tremblement du bon Dieu! y en aura-t-il de ces évolutions!

SCÈNE II.

LES MÊMES, MADELAINE, *qui est entrée sur les dernières paroles de Libois, le saisit par l'oreille et le ramène sur le devant de la scène.*

MADELAINE *. Toi, tu vas d'abord commencer par évolutionner du côté de la fabrique...

TOUS. Madame Libois!

GRINCHEUX. Fameux! elle arrive à propos! va y avoir des taloches..

Il se frotte les mains.

LIBOIS. Pristi! la bourgeoise! v'là des bêtises! lâche donc mon oreille, Minette; c'est les lapins qu'on prend par là...

GRINCHEUX. Prenez garde, mame Libois, vous allez estropier votre mari, si vous tirez si fort.

MADELAINE. Si je l'estropie, il se raccommodera. (*A Libois.*) Qu'est-ce que tu fais ici, fainéant? où vas-tu, mange tout?

* Ouvriers, Libois, Madelaine, Grincheux, d'autres Ouvriers.

LIBOIS, *d'un ton doucereux.* A l'atelier, Minette; nous y allions quand tu es arrivée.

MADELAINE. Voilà pourquoi tu prenais le chemin du cabaret, ivrogne.

Elle le frappe.

GRINCHEUX, *aux Ouvriers.* Dieu me pardonne, v'là le crâne qui reçoit une pile.

Il se frotte les mains.

MADELAINE. Chenapan! tu sais bien que je t'avais défendu d'en regarder seulement la porte, du cabaret.

TOUS LES OUVRIERS. Ah! mame Libois!

LIBOIS. De quoi?... C'est-à-dire que c'est moi qui me le suis interdit.... parce que.... j'en ai le droit... et que... ah! faudrait pas... (*Aux Ouvriers.*) Voyez-vous comme elle devient souple...

GRINCHEUX. Oui, pas mal... vous en avez encore l'oreille toute rouge...

MADELAINE, *aux Ouvriers.* Si ça convient à vos femmes que vous alliez boire au lieu de travailler... ça les regarde; mais moi, j'entends et je prétends que mon homme ne bouge pas de son ouvrage... La cuisson te réclame, par ainsi, va te mettre au four...

LIBOIS. Certainement que je suis libre de travailler depuis le matin jusqu'au soir... si ça me fait plaisir... c'est pas une femme ni personne qui m'en empêchera...

MADELAINE. Là-dessus, je te donne carte blanche...

LIBOIS, *bas aux Ouvriers.* Hein? quand je vous le disais... Elle me cède toujours... Il suffit de savoir s'y prendre...

Les Ouvriers rient.

GRINCHEUX. Eh bien! elle est gentille votre manière! Gageons que vous n'osez pas suivre les camarades au Soleil d'Or.

LIBOIS. Bah! et si je veux...

MADELAINE, *le menaçant.* Qué qu' tu dis?...

LIBOIS. Rien... Je dis: Et si j' veux ne pas aller au Soleil d'Or... est-ce que je n'en suis pas le maître?... Ah! c'est que j'ai une volonté, moi... c'est que j'ai du caractère, moi, et on ne me fait pas tourner comme un toton, moi... J'ai dans l'idée de rester près de mon épouse.... et j'y reste.... V'la comme je suis!...

GRINCHEUX. C'est clair, il est comme ça, le père Libois, lui, il ne change jamais de manière de voir.

Les Ouvriers rient.

LIBOIS. Eh ben! après?... Je suis libre d'en changer si ça me fait plaisir... Y trouverais-tu quelque chose à redire? Allez au cabaret, vils esclaves... moi, je vas à ma besogne... (*Bas aux Ouvriers.*) Vous ferez verser un verre de plus.

UN OUVRIER. Vous viendrez donc?

LIBOIS. Si ça me plaît... (*A part.*) Et si c'est possible...

CHOEUR D'OUVRIERS.

AIR *de Fra Diavolo.*

Il a beau faire du tapage,
Il n'est pas plus méchant que nous,
Et je vois bien qu' dans son ménage
Il n'est libre que de filer doux.

Les Ouvriers sortent par le fond; Libois va pour s'esquiver, Madelaine se retourne.

MADELAINE. Eh bien! où vas-tu donc, Libois?

LIBOIS. Où nous sommes convenus, Minette, à l'atelier.

MADELAINE, *faisant pirouetter son mari.* * Et depuis quand la fabrique est-elle par là?

LIBOIS. Ah! tiens, c'est vrai... je me trompais de porte... Ce que c'est que d'être gaucher... (*A part.*) Satanée femme, va!

MADELAINE. Allons, marche devant, fainéant... marche devant, que je te voie entrer. Moi, faut que je monte chez la cousine Catherine, qui m'a priée hier soir de venir chercher une robe pour la porter chez sa pratique, madame de Sorgues. Encore une autre bégueule celle-là... Mais elle en a le droit, elle est marquise...

Pendant ce qui précède, Libois, qui avait feint d'entrer à la fabrique, est revenu au fond, attiré par Grincheux.

LIBOIS, *bas à Grincheux.* Dès qu'elle aura le dos tourné, je décampe par la petite cour.

MADELAINE, *à Libois***. Eh bien! te v'la encore ici! Allons, file, paresseux. (*A Grincheux.*) Et toi, trotte, clampin.

Libois entre dans la fabrique; Madelaine entre au 1er plan, à droite, chez Catherine; Grincheux sort par la porte de la rue.

SCÈNE III.

JEAN-BAPTISTE *seul, descendant de sa soupente.*

Eh bien! qu'est-ce qui se passe? on ne peut donc pas dormir ici?... Tiens! il fait jour... il paraît que le soleil a été plus matinal que moi aujourd'hui; ça doit lui sembler drôle, lui qui n'en a pas l'habitude. Mais ça ne m'étonne pas... j'ai passé la nuit à écrire au bourgeois. La v'là ma lettre; pourvu que j'aie le cœur de la lui donner. Dépêchons-nous; il s'agit d'ouvrir et de ranger la boutique... (*Il ouvre les contrevents et se met à ranger. Ramassant un petit ruban.*) Qu'est-ce que c'est que ça? Ah! je sais... le nœud de son bonnet... (*Il le porte à ses lèvres.*) Je serrerai ça avec mes autres trouvailles dans mon petit trésor... Voilà de ces bonnes aubaines que je n'aurai plus... Ça reviendra à l'autre apprenti. Et ils disent tous que c'est avantageux de monter en grade... Mais je méprise les grandeurs, moi... Au fait, si j'avais de l'ambition, je parviendrais... je ferais vite mon chemin... grâce à la protection de mon frère de lait... le jeune vicomte d'Orvilliers... Dame! c'est que tous les compagnons faïenciers n'ont pas de protecteur comme celui-là sous la main... Un grand seigneur qui n'a rien oublié de nos souvenirs et de notre amitié d'enfance... car j'ai su qu'il avait passé dans notre pays et qu'il s'était informé de moi... J'aurais bien voulu le revoir... ce bon frère... il me croit établi, parvenu... Il se s'attend guère, quand il m'ouvrira ses bras, à presser sur son brillant uniforme ma veste d'apprenti... (*Bruit de musique militaire au dehors.*) Qu'est-ce que c'est que ça?... (*Il va regarder la porte de la rue.*) Le régiment des chevau-légers... juste celui de monsieur le vicomte... Un officier descend de cheval... il cherche... il s'informe... on lui indique cette maison... Plus de doute, c'est lui!... Oh! c'est drôle l'effet que j'éprouve... on dirait que j'ai peur... que je tremble... Allons donc, un frère de lait!

SCÈNE IV.

JEAN-BAPTISTE, D'ORVILLIERS.

D'ORVILLIERS. Monsieur Christophe Dumont, maître faïencier, s'il vous plaît?

JEAN-BAPTISTE, *balbutiant.* C'est... c'est moi, monsieur.

LE VICOMTE. Vous! allons donc!... Maître Dumont est un vieux bonhomme... et vous avez à peine... Mais, attendez... oui, ces traits... plus de doute! Jean-Baptiste, c'est toi!

JEAN-BAPTISTE. Monsieur le vicomte...

LE VICOMTE, *lui serrant la main.* Oh! appelle-moi ton frère, morbleu! ou je remonte à cheval sans te dire ce qui m'amène.

JEAN-BAPTISTE. Par exemple! nous quitter tout de suite!... Il y a si longtemps que nous ne nous sommes revus!... Ma pauvre mère vivait encore... dire que je n'ai pas pu l'assister à ses derniers moments!... J'ai bien demandé un congé à monsieur Dumont... mais il m'a répondu que je lui devais tout mon temps... et j'ai eu la douleur de laisser mourir la pauvre femme sans qu'elle eût là son fils pour lui fermer les yeux!...

LE VICOMTE, *légèrement.* Oui, c'est triste... mais nous n'avons pas le temps de nous attendrir: le régiment ne fait que traverser la

* Libois, Madelaine, Grincheux au fond.

** Libois, Madelaine, Grincheux.

ville; j'ai vu la digne femme la veille de sa mort... je lui ai promis de ne pas t'oublier... Jusqu'à présent je n'ai pas eu l'occasion de tenir ma promesse; mais en passant par ici, je me la suis rappelée, et je viens savoir ce que je puis faire pour toi.

JEAN-BAPTISTE. Ma foi, le plaisir de vous revoir, voilà tout ce que je demandais... Au reste, je ne désire rien.

LE VICOMTE. Tu es bien heureux. Ah ça, tu vas m'expliquer comment il se fait que tu sois resté si longtemps à Saint-Germain?

JEAN-BAPTISTE. Que voulez-vous, l'habitude...

LE VICOMTE. L'habitude... Je ne comprends pas qu'on y tienne... Moi, je ne rêve que le changement. Nous n'avons pas plus tôt passé quinze jours dans une ville de garnison, que l'ennui me gagne... Toujours les mêmes visages, toujours les mêmes maîtresses... C'est insipide, mon cher.

JEAN-BAPTISTE. Oh! ça dépend.

LE VICOMTE. D'autant plus que, d'après les renseignements que j'ai pris ce matin, tu n'es pas trop bien traité chez maître Dumont, toujours mal logé.. souvent mal nourri; du matin au soir asservi aux travaux les plus rudes... aux traitements les plus grossiers...

JEAN-BAPTISTE. Tout ça est assez vrai.

LE VICOMTE. Et tu ne te révoltes pas... tu ne quittes pas une maison où l'on récompense si mal tes services?...

JEAN-BAPTISTE. Moi, quitter cette maison, monsieur le vicomte? cela me serait aussi impossible que de ne plus vous aimer.... Qu'importe si je trouve bon de me lever le premier et de me coucher après tout le monde, d'avoir des engelures l'hiver et trop chaud l'été?... tout ça dépend des goûts... J'aime mieux dix sous par jour et un morceau de pain noir ici... qu'un petit écu par heure chez un autre et de la brioche à tous mes repas.

LE VICOMTE. Peste! quel feu! quel enthousiasme!..... Tiens, Jean-Baptiste, je m'y connais, il y a de l'amour sous jeu.

JEAN-BAPTISTE. Vous croyez?... Entre nous, ça se pourrait bien.

LE VICOMTE. A la bonne heure! Mordieu! il paraît que nous faisons nos fredaines... Je me disais aussi, pour que mon frère de lait soit si fidèle à Saint-Germain, il faut que le gaillard y ait quelque intrigue... Voyons... conte-moi ça franchement, combien de femmes aimes-tu?

JEAN-BAPTISTE. Combien? ah! par exemple! mais une seule, c'est bien assez.

LE VICOMTE. Pour toi, c'est juste... tu n'es pas ambitieux.

JEAN-BAPTISTE. Au contraire, puisqu'il s'agit de la fille de maître Dumont.

LE VICOMTE. Ah! ça n'est pas mal... Et naturellement tu lui as fait l'aveu de ton amour... elle t'adore; vous êtes au mieux.

JEAN-BAPTISTE. Un moment. C'est peut-être comme ça que ça se mène chez les chevau-légers; mais on ne va pas si vite dans la faïence... Bref! mamzelle Catherine ignore que je l'aime.

LE VICOMTE. Comment! elle n'en sait rien! Pour le coup, tu es trop naïf... Au moins elle se doute de quelque chose... tu lui as donné à entendre...

JEAN-BAPTISTE. Jamais... je m'en suis bien gardé... C'est alors qu'elle se serait moquée de moi, qu'elle m'aurait humilié.

LE VICOMTE. Humilié?.... Ah ça, c'est donc une bégueule?... Quel diable de choix as-tu fait là, mon pauvre garçon!

JEAN-BAPTISTE. Je ne l'ai pas choisie, ça m'est venu tout de suite.... il y a cinq ans.... un jour que j'apportais des fruits au marché de Saint-Germain, je passai dans cette rue... Mamselle Catherine était là, sur sa chaise, occupée à coudre... Je la vis, et ma vocation pour l'état de faïencier m'arriva subitement... je l'aimai à première vue, et dès le lendemain je vins m'offrir à son père comme apprenti.

LE VICOMTE. Pauvre garçon!

JEAN-BAPTISTE. Oh! ne me plaignez pas... j'ai eu de bons moments... Les dimanches quand je la suivais à la messe, ou à la promenade sur la terrasse du château, à trois pas derrière elle... je pouvais admirer tout à mon aise sa taille gracieuse, sa démarche élégante, et quand le cordon de sa chaussure se détachait... j'avais le droit de me mettre à genoux devant elle et de presser sous ma main un pied si mignon qu'il ferait envie à toutes vos duchesses..... Et le dévidoir, donc!...

LE VICOMTE. Plaît-il? Qu'est-ce que c'est que le dévidoir?

JEAN-BAPTISTE. C'est moi... quand elle vient s'asseoir là, et qu'elle me dit: « Aidez-moi à dévider mon fil. » — Je suis à deux pas d'elle, toujours à genoux... les mains tendues, mes yeux sur ses yeux... je tâche de prolonger la séance en embrouillant tout... exprès... Elle me gronde... ça me fait plaisir... d'abord ça la retarde... et puis, elle est si jolie!... même quand elle se fâche.. mais, par malheur l'impatience la prend, et, d'un coup de ciseaux, elle tranche la difficulté, si bien que l'écheveau finit toujours trop vite... Mais qu'importe!... Sa main a touché ma main, je n'y vois plus clair... j'ai la fièvre... j'étouffe... mais je suis heureux... Oh! oui, mon frère, je suis bien heureux!...

LE VICOMTE. Tu appelles cela être heureux... tu n'es pas difficile... Ah! morbleu!

si c'était moi... il y a longtemps que cette fière beauté se serait humanisée.

Air *de la Villageoise somnambule.*

Toujours se taire est un mauvais système,
Près d'une belle on s'en sert rarement.
Il faut bien mieux lui dire : Je vous aime,
Puis en dragon, l'attaquer bravement ;
C'est le refrain de notre régiment.

Aussi, mon cher, tu fais le contraire de ce qu'il faudrait faire... une femme est toujours flattée de la passion qu'elle inspire... Crois-moi : quand elle pleure, il faut rire ; quand elle se défend, la vaincre... Plus la victoire est difficile, plus elle est éclatante. Enfin, loin de battre en retraite devant une inhumaine, on doit s'écrier, comme un jour de bataille : En avant !

JEAN-BAPTISTE. Tout cela est bien facile à dire... cependant...

LE VICOMTE. Tu m'as entendu !... Je te renie pour mon frère, si tu ne te déclares pas... Mais il faut que je te quitte, car mon régiment est loin déjà... mais en nous séparant, il ne sera pas dit que j'aurai manqué à la promesse que j'ai faite à ta mère de venir à ton secours.

JEAN-BAPTISTE. Je vous l'ai dit, je n'ai besoin de rien... mes bras vont me suffire... et comme aujourd'hui je dois être reçu compagnon...

LE VICOMTE. Raison de plus, je veux aussi fêter ton nouveau grade... Voilà ma bourse, c'est toute ma fortune pour le moment... Je ne sais pas à combien elle se monte... N'importe, nous allons partager.

JEAN-BAPTISTE. Mais non, je ne veux pas.

LE VICOMTE. Entre frères... cela se fait... Tiens, justement... dix louis... cinq pour toi, cinq pour moi.

JEAN-BAPTISTE. Comment ! vous priver ainsi...

LE VICOMTE. Bah !... ce soir le jeu ou les usuriers auront centuplé la somme... et maintenant bonne chance.

Air *du Tapage.* (Loïsa Puget.)

Allons, du courage, (*ter.*)
Sans trembler à ta belle offre ton hommage.
Sur elle bientôt tu dois retrouver l'avantage.
En amour, les heureux
Sont audacieux.
Aussi, du courage, (*ter.*)
Et tu dois être heureux !

JEAN-BAPTISTE.

J'aurai du courage,
Et je vais, sans trembler, offrir mon hommage.
Grâce à vous, je dois sur elle obtenir l'avantage ;
Car je veux,
S'lon vos vœux,
Être audacieux !
J'aurai du courage, (*ter.*)
Et je vais être heureux !

Le Vicomte sort par le fond, Jean-Baptiste le reconduit.

SCÈNE V.

JEAN-BAPTISTE, *seul.*

Oh ! que oui, j'en aurai à présent du courage, et que je parlerai !... Au fait, mon frère avait raison... toujours trembler devant une jeune fille... paraître trop empressé de lui plaire, ça fait du tort... ça lui ôte le plaisir d'être aimée... Aussi, à présent je n'aurai seulement pas l'air de prendre garde à elle... ni à tout ce qu'elle dira... ni à tout ce qu'elle fera... et pour commencer, plus d'attentions, plus de petits soins... ah ! bien oui !.... j'aimerais mieux... (*En disant cela, il place une chaise à droite.*) C'est là qu'elle s'assied ordinairement. Et si elle me demande quelque chose, plus souvent, que je le lui donnerai... je la ferai attendre pendant deux heures. (*Plaçant un tabouret près de la chiase.*) Voilà son tabouret qu'elle m'a bien recommandé de mettre sous ses pieds... Parce qu'il faut qu'un homme soit homme... Ah ! ah ! je me souviendrai de la leçon que j'ai reçue... Quant au père Dumont... celui-là qu'il dise ce qu'il voudra à présent, je vas être compagnon, je m'en moque pas mal !...

Il a pris un plumeau à épousseter, et va se mettre en devoir de nettoyer la boutique, quand il se heurte contre Dumont, qui entre.

SCÈNE VI.

DUMONT, JEAN-BAPTISTE.

DUMONT. Fais donc attention, animal !

JEAN-BAPTISTE, *à part.* Le bourgeois !

DUMONT. Comment, propre à rien !... la boutique n'est pas encore rangée !...

JEAN-BAPTISTE. J' vas vous dire, monsieur Dumont... c'est que je causais avec une personne...

DUMONT. Avec quelque ouvrier de la fabrique, je gage, pour qu'on me vole mon temps, n'est-ce pas ?

JEAN-BAPTISTE. Mais non, bourgeois, celui-là n'est pas de la maison.

DUMONT. Alors, c'est un intrus... tu introduis des inconnus chez moi, des vauriens comme toi, peut-être ?

JEAN-BAPTISTE. Par exemple, un vaurien ! lui, mon frère de lait !

DUMONT. Si tu as des amis, qu'ils viennent te voir à l'heure des repas, ça ne me coûtera

rien au moins... As-tu porté les factures hier au soir?

JEAN-BAPTISTE. Oui, bourgeois.

DUMONT. Et tu as reçu?...

JEAN-BAPTISTE. Un peu d'argent, et beaucoup de sottises... tout ça pour votre compte... Vous trouverez le total dans le comptoir.

DUMONT. Je vais voir ça, imbécile!...

Il entre dans le petit bureau qui est au fond, et s'occupe à compter.

JEAN-BAPTISTE, *à part.* En voilà un qui n'est guère caressant. Ah! s'il n'était pas le père de sa fille!... Dieu! la voilà!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CATHERINE.

CATHERINE, *entrant en chantant.*

AIR *de Follette.* (De Thys.)

Tra la la la la la la la la,
Demandez, je suis là,
Tra la la la la la la la la,
Pour plaire à qui me voudra.

Par mon adresse, je brille,
Chacun vante mon aiguille.
J'entends admirer mes ourlets,
Trouver mes corsages bien faits,
Car ils cachent tant de secrets!
Mais j' suis couturière,
Par état, j' dois m' taire
Sur plus d'un mystère;
Avant tout, faut faire
Sa petite affaire,
C'est là mon gagu' pain.
Quelqu'fois j' suis flatteuse,
Même un peu menteuse,
Près d'une vaniteuse,
Ça la rend heureuse,
Surtout généreuse;
Et je r'prends mon r'frain:

Tra la la, etc.

Après le couplet, elle vient s'asseoir à la place que Jean-Baptiste lui a préparée.

JEAN-BAPTISTE, *à part.* Est-elle jolie!... si elle voulait être aimable, il ne tiendrait qu'à elle pourtant...

CATHERINE. Comme c'est mal arrangé! mon tabouret est à une lieue.

JEAN-BAPTISTE, *s'empressant.* Pardon... c'est vrai... j'avais mal calculé la distance.

CATHERINE. Vous êtes un maladroit, mon pauvre garçon... (*Pendant qu'il approche le tabouret.*) Eh bien! vous me marchez sur le pied à présent?

JEAN-BAPTISTE. Non, mam'selle, c'est ma main, sans le vouloir.

CATHERINE. Au moins on prend garde à ce qu'on fait.

JEAN-BAPTISTE. Là, juste comme son père! Ayez donc du courage après ça!

CATHERINE, *qui, en se plaçant, a laissé tomber son mouchoir.* Jean-Baptiste, ramassez mon mouchoir.

JEAN-BAPTISTE. Tout de suite, mam'selle, le voilà.

Il le lui donne.

CATHERINE, *fièrement.* Qu'est-ce que ça veut dire?... Vous me pressez la main.

JEAN-BAPTISTE. Moi?... vous croyez... C'est bien sans y faire attention.

DUMONT, *frappant sur le comptoir.* Gredin!

CATHERINE, *effrayée.* Hein?... Ah! vous êtes là, mon père... vous m'avez fait une peur!...

DUMONT. Bonjour, mon enfant, bonjour.

CATHERINE. A qui en avez-vous donc?...

DUMONT. A ce gueux de Jean-Baptiste.

JEAN-BAPTISTE. A moi? (*A part.*) Est-ce qu'il aurait compris?...

DUMONT, *sortant du bureau.** Oui, à toi, qui reçois de la mauvaise monnaie... Tiens, regarde cette pièce de vingt-quatre sous... elle est fausse... Mais je n'y perdrai rien... je te retiendrai ça sur ta première journée de compagnon.

JEAN-BAPTISTE. Ah! ce n'est que ça?... Retenez-en le double, si vous voulez, bourgeois, mais ne vous fâchez pas pour si peu.

DUMONT. Pour qui travailles-tu là, Catherine?

CATHERINE. Pour moi, mon père, afin d'être bien belle à la fête aux Loges, le mois prochain.

JEAN-BAPTISTE. Elle n'a besoin de rien pour ça.

Il époussette les chaises.

DUMONT. Et cette robe à ta pratique, la marquise de Sorgues?

CATHERINE. Madelaine est allée la porter.

DUMONT. Tu lui as recommandé de se faire payer, surtout... Tu sais bien que c'est moi qui ai avancé la somme nécessaire à l'achat de l'étoffe, et je n'entends pas qu'on me fasse attendre pour le remboursement, d'autant qu'il va en falloir de cet argent pour ton trousseau.

CATHERINE. Mon trousseau?

JEAN-BAPTISTE, *se rapprochant.* Quoi donc, un trousseau?

DUMONT. Est-ce que ça te regarde?... Veux-tu bien te mêler de tes affaires?...

JEAN-BAPTISTE. C'est vrai... excusez...

Il continue à épousseter.

DUMONT. J'ai arrangé cela avec la tante, la lingère du charnier des Innocents... un parti superbe... le fils d'un procureur... On

* Catherine, Dumont, Jean-Baptiste.

ne demande pas de dot... ça te convient... je te marie...

JEAN-BAPTISTE, *laissant tomber la chaise.* Dieu!...

DUMONT. Eh bien! qu'est-ce qu'il fait?... Voilà qu'il massacre mon mobilier à présent... Mais ce scélérat-là veut donc me ruiner!...

CATHERINE. Vous voulez me marier sans me demander...

DUMONT. Ton consentement, peut-être... Du tout... ça ne regarde que les grands parents... mon père et ma mère ne m'ont prévenu que la veille, et toi, je te donne un mois pour te préparer; j'espère que je te fais la bonne mesure.

CATHERINE, *à part.* En un mois il se passe tant de choses!

JEAN-BAPTISTE, *à part.* Allons, allons, plus que jamais il faut que je parle...

SCÈNE VIII.

CATHERINE, DUMONT, GRINCHEUX, JEAN-BAPTISTE.

GRINCHEUX, *arrivant de la rue.* Pardon, si je vous dérange, bourgeois; c'était pour vous dire que, selon votre intention, je viens de porter la grande échelle du voisin Béhuchet dans la petite cour.

CATHERINE. Tiens, que voulez vous donc en faire?

DUMONT. M'assurer de quelque chose... Est-ce que vous n'avez rien entendu cette nuit du côté des toits?

TOUS DEUX. Cette nuit?

CATHERINE. Mais non, mon père!...

JEAN-BAPTISTE.* Rien du tout, bourgeois!

GRINCHEUX. C'est drôle! pourtant il est tombé des ardoises dans la cour.

CATHERINE. Vous croyez! Ah! c'est le vent, peut-être.

JEAN-BAPTISTE, *appuyant.* Oui, oui, ça doit être le vent... il en a fait un terrible cette nuit.

DUMONT. Comment peux-tu le savoir... puisque tu n'as rien entendu?

JEAN-BAPTISTE. Je me le suis laissé dire.

DUMONT. Ah! tu te l'es laissé dire... Eh bien! tu vas venir avec moi, pour que nous examinions ensemble le dégât, parce que j'ai dans l'idée...

JEAN-BAPTISTE. Suffit... je vous suis, patron... (*A part.*) J'aime autant ça; ça me donnera le temps de penser à ma déclaration et aux conseils de mon frère...

DUMONT, *qui a réfléchi.* Ou plutôt non... j'irai avec Grincheux; il est plus malin que toi, et pourra peut-être m'aider à découvrir... ce que je veux savoir. (*A part.*) Je finirai peut-être par connaître le voleur...

Il sort par la droite, suivi de Grincheux.

SCÈNE IX.

CATHERINE, JEAN-BAPTISTE.

JEAN-BAPTISTE, *à part.* Il me laisse seul avec mademoiselle Catherine... Ah bah!... au fait, au petit bonheur!...

CATHERINE, *à elle-même.* Il est bien avisé mon père, avec ses idées de mariage... le fils d'un procureur... fi donc!

JEAN-BAPTISTE, *à part.* C'est le moment... allons... (*Il fait un pas en avant et s'arrête.*) Non, je n'ose pas. (*Il se donne un coup de poing.*) Poltron, va!... Au fait, j'aurai plus de courage quand je serai compagnon...C'est ça... je reviendrai plus tard.

Il fait un mouvement pour sortir.

CATHERINE, *qui pendant ce temps a pris un écheveau de fil dans la table.* Jean-Baptiste!

JEAN-BAPTISTE, *avec empressement.* Mam'zelle?...

CATHERINE. Mettez-vous là... à genoux.

JEAN-BAPTISTE. A vos genoux, je ne demande pas mieux... (*Naïvement.*) Pourquoi faire?

CATHERINE. Pour m'aider à dévider cet écheveau.

JEAN-BAPTISTE, *se mettant à genoux sur le tabouret de pieds.* Avec bien du plaisir!...

CATHERINE. Que cela vous plaise ou non, je ne vous demande pas votre avis là-dessus; vous êtes encore à notre service, comme disait mon père... tendez les bras...

JEAN-BAPTISTE. Oh! toujours, et quand j'aurai été reçu ouvrier... j'espère bien que dans ces moments-là, vous m'appellerez tout de même.

CATHERINE. Du tout, je ne vous appellerai pas.

JEAN-BAPTISTE. Comment! jamais?...

CATHERINE, *d'un ton hautain.* Certainement, j'ai le droit d'exiger un service de l'apprenti de mon père; mais je n'en reçois pas des ouvriers de la fabrique.

JEAN-BAPTISTE, *découragé, à part.* Quel malheur! je ne serai plus dévidoir.

Il laisse tomber ses bras.

CATHERINE. Mais tenez donc mieux mon fil. (*Elle lui prend les mains et les remet en attitude. S'apercevant qu'il a la main gauche enveloppée d'une petite bande noire.*) Hein? qu'est-ce que c'est que ça? vous vous êtes blessé?

JEAN-BAPTISTE. Oh! ce n'est rien... je

* Catherine, Dumont, Jean-Baptiste, Grincheux.

souffre beaucoup, par exemple... mais c'est égal... ça serait à recommencer...

CATHERINE. A recommencer quoi? comment vous êtes-vous fait cela? quand cela vous est-il arrivé?

JEAN-BAPTISTE. C'est cette nuit.

CATHERINE, *étonnée.* Cette nuit?...

JEAN-BAPTISTE. Non, je veux dire hier au soir en travaillant.

CATHERINE. Cela ne m'étonne pas; vous êtes si maladroit!

JEAN-BAPTISTE. Dame! mam'zelle, on a quelquefois des distractions.

CATHERINE. Des distractions? mais il n'y a que les gens d'esprit qui en aient.

JEAN-BAPTISTE. Ce n'est pas une raison, car vous n'en avez jamais, vous... tandis que moi, ô Dieu!... je n'ai plus que ça à présent.

CATHERINE. Je serais curieuse de savoir à quoi il peut penser.

JEAN-BAPTISTE. A quoi!... (*A part.*) Elle m'interroge... tant pire, je vais me déclarer... (*Haut.*) Je pense à quelqu'un... à quelqu'un que j'aime, mam'zelle.

CATHERINE. Vous aimez, vous?... (*Riant.*) Ah! ah! ah! mon pauvre garçon, je gage que vous perdez votre temps.

JEAN-BAPTISTE. J'en ai peur!

CATHERINE. Cela doit être...d'ailleurs, qui pouvez-vous aimer?... quelque servante bien commune, qui a les mains toutes rouges, des pieds à faire trembler... je la vois d'ici...

JEAN-BAPTISTE, *s'animant.* Par exemple! de grands pieds!... elle!... des mains rouges! elle!...

CATHERINE. Vous embrouillez mon écheveau... Serait-elle jolie, par hasard?

JEAN-BAPTISTE. Jolie! ce n'est pas assez dire... elle est charmante.

CATHERINE.

AIR *de la Syrène.*

Et quel est son nom?
Javotte ou Manon?
Son air?... bien pataud,
Bien lourd, bien nigaud?

JEAN-BAPTISTE.

Non, mam'zelle, elle a tout pour plaire.

CATHERINE.

Mais son esprit, son caractère?

JEAN-BAPTISTE.

Dame!... on la trouve... un peu sévère,
On prétend même qu'elle est fière!

CATHERINE.

Quoi! de la fierté?

JEAN-BAPTISTE, *vivement.*

Mais tant de bonté!...

CATHERINE.

L' portrait est flatté.

JEAN-BAPTISTE.

C'est la vérité.

ENSEMBLE.

CATHERINE.

Vous avez beau dire,
J' n'y crois pas vraiment,
Et tout bas j' vais rire
De votre sentiment.

JEAN-BAPTISTE.

C' n'est pas trop en dire,
Bien certainement,
Ses traits, son sourire,
Tout m' semble charmant.

CATHERINE.

C'est donc un bijou
Qui vient du Pérou?

JEAN-BAPTISTE.

Oh! rien à mes yeux
N'est plus précieux;
Et si jamais d'un cœur fidèle
Elle a besoin, me v'là, mam'zelle.
Qu'un danger la m'nace et m'appelle,
J' s'rai trop heureux d' mourir pour elle.

CATHERINE.

Dieu! quel beau mouv'ment!
D'où vous vient, vraiment,
Un tel dévouement?

JEAN-BAPTISTE.

Ça vient en aimant.

ENSEMBLE.

CATHERINE.

Vous avez beau dire,
J' n'y crois pas, vraiment!
Et tout bas j' vais rire
D' votre sentiment,
Quel amour précoce
Vous ressentez là!
Au jour de la noce
J' voudrais êtr' déjà.

JEAN-BAPTISTE.

C' n'est pas trop en dire,
Bien certainement,
Ses traits, son sourire,
Tout m' semble charmant;
Cet amour précoce
Dat' de loin déjà!
Mais l' jour de la noce
Peut-être viendra.

CATHERINE, *désignant le tabouret de pieds.* Asseyez-vous là! Voyons, contez-moi vos amours; cela m'amusera.

JEAN-BAPTISTE. Oui, mam'zelle, je vais essayer...

CATHERINE. En récompense je vous dirai les miennes.

JEAN-BAPTISTE, *avec découragement.* Vos amours?... vous aimez quelqu'un, vous, mam'zelle?

CATHERINE. Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant? vous aimez bien, vous! Allons, parlez, je vous écoute.

JEAN-BAPTISTE, *à part.* A quoi bon, à présent, puisqu'elle aime?

CATHERINE. Eh bien! vous vous taisez? faut-il que ce soit moi qui commence?

JEAN BAPTISTE. Oh! oui, commencez... il me sera bien plus facile d'écouter que de parler moi-même.

CATHERINE. C'est bien pour vous encourager...

JEAN-BAPTISTE, *à part*. Elle croit que c'est encourageant. (*Haut.*) Vous dites donc, mam'zelle, qu'il y a quelqu'un...

CATHERINE. Oui, Jean-Baptiste... un beau jeune homme plein de délicatesse et d'amour, que j'aime de toute mon âme.

JEAN-BAPTISTE. Et depuis quand le connaissez-vous?

CATHERINE. Moi! je ne le connais pas... j'ignore son rang, sa fortune et même son nom.

JEAN-BAPTISTE. Comment, vous vous laissez faire la cour par un inconnu?

CATHERINE, *se levant avec fierté*. La cour? Vous êtes bien hardi de penser cela et de me le dire... jamais il ne m'a parlé, je ne l'ai jamais vu... qu'en rêve.

JEAN-BAPTISTE. Bah!... c'est une chimère... il n'existe pas, peut-être?

CATHERINE. Oh! si fait; tous les jours à mon réveil, j'ai la preuve qu'il pense à moi.

JEAN-BAPTISTE. Comment cela?

CATHERINE. Chaque matin, en me levant, je trouve dans la petite pièce, près de ma chambre à coucher... un bouquet de ces jolies petites roses pompons que j'aime tant, et que, j'en suis bien sûre, on n'a pu apporter là qu'en passant sur les toits.

JEAN-BAPTISTE. En vérité!

CATHERINE. C'est à ma fête, l'année dernière, que cela a commencé, et depuis un an, en toute saison, même au cœur de l'hiver, par le froid le plus rigoureux, toujours un nouveau bouquet attend là mon réveil.

JEAN-BAPTISTE. Et vous ne vous doutez pas de qui cela peut venir?

CATHERINE. Non, pas le moins du monde; mais il est bien courageux, mon mystérieux donneur de bouquets, car pour arriver à ma fenêtre, il risque sa vie... le chemin est si étroit!...savez-vous qu'il peut se tuer?

JEAN-BAPTISTE. Bah! je ne le plains pas... c'est si bon d'exposer sa vie pour celle qu'on aime!... et puis il y a une providence, mam'zelle; qui protégerait-elle, si ce n'est les amoureux? Et jamais vous n'avez eu la curiosité de voir votre inconnu?

CATHERINE. Oh! si fait! .. la nuit dernière j'ai même veillé pour l'attendre... j'étais sans lumière... je guettais; enfin il arriva... alors la peur me prit... je rentrai bien vite dans ma chambre... mais le bruit de ma porte l'avait sans doute effrayé aussi, car en ce moment j'entendis un léger cri de douleur qui me glaça d'effroi!... il me sembla que ce pauvre jeune homme venait de perdre l'équilibre... En effet, plusieurs ardoises du toit allèrent se briser sur le pavé de la cour... je crus que c'en était fait de lui... je m'élançai vers la fenêtre; j'allais appeler à son secours, quand je l'aperçus gagnant une mansarde voisine... il s'y glissa et disparut... moi, plus morte que vive, je tombai à genoux pour remercier Dieu.

JEAN-BAPTISTE. Que vous êtes bonne!... je vous dis qu'il ne pouvait pas lui arriver de mal.

CATHERINE. Mais si, puisqu'il s'est blessé!...

JEAN-BAPTISTE. Comment le savez-vous?...

CATHERINE. Sur la faveur blanche qui liait les roses j'ai vu une goutte de sang... Oh! c'est depuis ce moment-là surtout que son idée ne me quitte pas.

AIR : *The banks of allan water.*

En lui seul j'ai confiance ;
A lui nuit et jour je pense.
Lui, voilà mon espérance !
Car il vient du ciel.
Bien qu' son amour soit étrange,
Il a le mien en échange,
Et j' l'appelle : Mon bon ange,
L'ange Gabriel !

Même air.

Penser à lui me fait sourire.
Quelquefois aussi je soupire,
Et j'éprouve, sans rien dire,
Un trouble cruel.
Mais, le soir, dans le mystère,
J' rêve au bonheur de lui plaire,
Et je mêle à ma prière
L'ange Gabriel.

JEAN-BAPTISTE, *enthousiasmé*. Ah! c'est bien, cela, mam'zelle; l'ange Gabriel doit être content de vous... vous faites bien de l'aimer.

CATHERINE, *fièrement*. Je n'ai pas besoin de votre approbation pour cela... (*Allant se rasseoir.*) Maintenant, parlez, je vous écoute.

JEAN-BAPTISTE. Oui, je parlerai, car je m'en sens la force à présent... Sachez donc, mamzelle Catherine...

SCÈNE X.

LES MÊMES, MADELAINE.

MADELAINE, *elle tient une robe enveloppée dans un mouchoir de soie.* Pimbêche de marquise, va!... si jamais je retourne chez elle... *

* Catherine, Madelaine, Jean-Baptiste.

JEAN-BAPTISTE, *à part.* Que le diable emporte mame Libois! elle vient me déranger... juste au moment où j'étais lancé.

CATHERINE. Qu'y a-t-il donc, cousine?

MADELAINE. Il y a que je vous rapporte la robe; votre pratique n'en veut pas.

CATHERINE. Est-il possible!...

MADELAINE. C'est comme je vous le dis... aussi je l'ai joliment habillée, moi, toute marquise qu'elle est.

CATHERINE. Et pour quelle raison madame de Sorgues refuse-t-elle cette robe?...

MADELAINE. Sous prétexte qu'elle ne peut pas entrer dedans.

CATHERINE. Pourtant, ce matin encore je l'ai essayée... elle me va si bien!

MADELAINE. C'est pour ça qu'elle lui va si mal!

CATHERINE. Elle m'avait affirmé que nous avions absolument la même taille, c'est pourquoi elle m'avait priée de couper cette robe sur un de mes patrons. Mon Dieu, que dira mon père?... lui qui m'avait avancé l'argent pour l'étoffe et les fournitures... il va s'emporter, m'accabler de reproches.

MADELAINE. C'est vrai, il est si grigou qu'il aimerait mieux se laisser arracher toutes les dents que de perdre un liard!

On entend la voix de Dumont.

CATHERINE. Dieu! voilà mon père... il est capable de me battre.

JEAN-BAPTISTE. Vous battre!... pour une robe manquée?... Au fait, ça serait possible... (*A lui-même, se frappant le front.*) Eh bien, non, il ne la battra pas!...

Il sort en courant, et disparaît dans la rue.

SCÈNE XI.

CATHERINE, MADELAINE, DUMONT.

DUMONT, *sortant de la fabrique et courant après Jean-Baptiste.* Jean-Baptiste... Jean-Baptiste... où court-il ce gueux-là?... il se sauve quand j'arrive...

MADELAINE, *bas à Catherine.* Cachez la robe.

CATHERINE *se mettant devant la chaise pour dissimuler le paquet qui est dessus.* Mon Dieu! il va s'apercevoir que je tremble!...

DUMONT, *à lui-même, revenant.* * Grincheux est monté sur le toit; s'il découvre quelque chose, il viendra me le dire. Ah! c'est vous, madame Libois... vous prierez votre mari de me prêter sa canardière, et qu'elle soit chargée... j'en aurai besoin ce soir.

MADELAINE. Est-ce que vous voulez chasser les pierrots, cette nuit?

DUMONT. Oui, il s'agit de chasser... mais sur un plus gros gibier que je vise.

CATHERINE, *à part.* Je devine... Pauvre ange Gabriel!...

DUMONT. Ah ça, vous avez été chez la pratique, n'est-ce pas?

MADELAINE. J'en sors.

DUMONT. Elle a payé, j'espère.

CATHERINE, *à part.* Que lui répondre?

DUMONT. Voyons, donnez l'argent.

CATHERINE. L'argent, mon père? c'est que...

DUMONT. C'est que quoi?... Madelaine aurait-elle eu la sottise de lui laisser la robe sans en recevoir le prix?

MADELAINE. Ah! bien oui... je sais trop bien comme vous êtes *tire-liard* pour m'aviser de ça.

DUMONT. Alors vous avez été payée... Si vous n'avez plus l'argent, c'est Catherine qui l'a reçu... Donnez...

Il tend les deux mains.

CATHERINE *tremblante, mais sans bouger de place.* Je vas vous dire, mon père!...

DUMONT. Qu'est-ce? Pourquoi restes-tu plantée devant cette chaise? Il y a une robe de faite et fournie... elle doit être payée... je veux savoir où est l'argent... On me cache quelque chose... encore une fois, avanceras-tu...

Il tire sa fille par le bras, et démasque la robe.

CATHERINE. * Je suis perdue!

DUMONT. Hein?... qu'est-ce que c'est que ça?

MADELAINE, *lui reprenant le paquet des mains.* Eh bien! c'est... c'est la robe de la marquise... qui est manquée et dont elle ne veut pas... V'là; à présent, criez si vous voulez, ça n'empêchera pas qu'il faut en fournir une autre... ou renoncer à être payé.

DUMONT. Et l'on pense que je consentirai à perdre, par ta maladresse, l'argent que tu es venue m'arracher, malheureuse! Dans ma colère... je ne sais qui me retient. **

Il lève la main sur sa fille.

SCÈNE XII.

MADELAINE, DUMONT, JEAN-BAPTISTE, CATHERINE.

JEAN-BAPTISTE *s'interposant entre Dumont et Catherine.* Un instant... ne touchez pas, monsieur Dumont... je m'y oppose... ou plutôt je vous le défends.

DUMONT, *furieux*, Toi, misérable?

JEAN-BAPTISTE. Oh! battez-moi tant que vous voudrez... c'est dans l'ordre... je suis votre apprenti... j'en ai l'habitude et vous

* Catherine, Dumont, Madelaine.

* Dumont, Madelaine, Catherine.

** Madelaine, Dumont, Catherine.

aussi... Mais elle, c'est votre enfant... vous avez le droit de l'aimer, de lui pardonner... mais pas autre chose...

CATHERINE, *à part.* Il prend ma défense!...

JEAN-BAPTISTE. D'ailleurs, la marquise n'entend pas que mam'zelle Catherine soit victime d'une erreur de mesure dont elle n'est pas la cause.

CATHERINE. Comment!...

JEAN-BAPTISTE. Ce qui la rendait furieuse, c'est qu'elle avait peur qu'il n'y eût plus d'étoffe pareille chez le marchand... par bonheur, il en restait un dernier coupon... elle vous l'envoie, et le v'là. (*Il tire la pièce d'étoffe de dessous sa veste.*) La pratique donne l'autre à mam'zelle Catherine; c'est tout bénéfice (*A part.*) Merci, mon frère, v'là ton argent bien placé. *

CATHERINE, *bas à Jean-Baptiste.* Jean-Baptiste! A qui dois-je ce service?

JEAN-BAPTISTE, *de même à Catherine.* Qui sait, mam'zelle, peut-être bien à votre bon ange Gabriel.

CATHERINE, *à elle-même.* Que dit-il? **

DUMONT, *à lui-même.* Du moment que la robe lui reste. (*On entend la ritournelle de l'air suivant.*) Eh bien! qu'est-ce qui arrive encore?... toute la fabrique avec des fleurs et des rubans... est-ce qu'ils deviennent fous ces gueux-là?

MADELEINE. Fous... au contraire... ils se préparent à recevoir le nouveau compagnon.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LIBOIS ET LES OUVRIERS ***.

Ils arrivent processionnellement. L'un d'eux porte le livre du compagnonnage; un autre porte un long nœud de rubans sur un coussin.

CHOEUR.

AIR : *O Dieu des flibustiers!*

Patron des faïenciers,
Nous r'cevons un fidèle
Dans l'art de la vaisselle,
Le premier des métiers.

LIBOIS.

Puisque celui qu'on aime
S'ra compagnon c' matin,
Oui, voilà mon système:
En avant le festin,
Arrosons son baptême
Avec un broc de vin.

REPRISE DU CHOEUR.

Patron, etc.

DUMONT. C'est trop tôt... il n'est pas l'heure.

LIBOIS. Excusez, bourgeois... si l'heure n'a pas encore sonné à l'horloge, il y a longtemps qu'elle carillonne dans nos estomacs... c'est pourquoi nous venons présider à la réception de Jean-Baptiste, afin de nous mettre plus tôt à table.

DUMONT. A table ici?

CATHERINE. Mais oui, mon père, c'est convenu.

MADELAINE. Ça vous fait une occasion de dîner avec nous... vous qui ne nous invitez jamais... quoique parents...

DUMONT. C'est bon... je me rappelle fort bien que j'ai invité Mathieu Libois...

LIBOIS. A votre noce, il y a vingt ans... même que ce n'était pas vous qui payiez... mais aujourd'hui, c'est différent, vous fournissez le vin, c'est l'usage... et, sacrebleu, l'usage... je suis à cheval dessus.

DUMONT. Oui, quand il s'agit du tonneau.

LIBOIS. Juste, vous avez dit le mot: un tonneau tout entier... je l'ai commandé, et si ça ne suffit pas, on en commandera un second.

MADELAINE. D'ailleurs, les compagnons fournissent les comestibles... mon mari une oie.

LIBOIS. Fumichon, un pâté; Grincheux, un melon; enfin chacun son emblème... le couvert est dressé à côté... Voyez, hein! quel spectacle attendrissant!

DUMONT. On sait que vous aimez mieux ça que l'ouvrage, tas de fainéants.

LIBOIS. L'ouvrage... on va la faire... Avance ici, Jean-Baptiste, demande, ta demande il y sera répondu... Attention.

Il monte sur une chaise.

JEAN-BAPTISTE, *se plaçant au milieu des Ouvriers.* Bon apprenti j'ai été... bon compagnon je veux être.

LIBOIS, *lisant dans le livre.* Bon compagnon tu seras si tu sais ton métier... le sais-tu?

JEAN-BAPTISTE. Je le sais, et je veux l'exercer pour la gloire de mon maître et l'honneur de saint Jean, notre patron.

TOUS. Bon!...

LIBOIS. Connais-tu les statuts du métier?

JEAN-BAPTISTE. Je les connais, je les respecte, et je les soutiendrai.

LIBOIS. Tu vas le jurer... mais auparavant, le règlement veut que le bourgeois te lise l'article 19. A vous, bourgeois...

DUMONT, *prenant le livre que lui présente Libois.* Je n'ai pas mes lunettes... c'est égal, je sais ça par cœur.

« Tout apprenti ou compagnon qui aurait manqué à la loyauté, ou celui qui aurait perfidement séduit la fille ou la femme de son maître, sera déchu de son droit à la maîtrise et chassé honteusement de la ville. »

JEAN-BAPTISTE, *levant la main et regardant Catherine.* Oh! je peux bien jurer ça.

* Madelaine, Dumont, Catherine, Jean-Baptiste.

** Catherine, Madelaine, Dumont, Jean-Baptiste.

*** Catherine, Madelaine, Dumont, Libois, Jean-Baptiste, Ouvriers.

LIBOIS. Un moment..... Comment le compagnon doit-il regarder ses camarades?

JEAN-BAPTISTE. Comme ses frères.

LIBOIS. Et la fabrique où il a été élevé?

JEAN-BAPTISTE. Comme sa nourrice.

LIBOIS. Bien, garçon... Au nom de la corporation des faïenciers, je te donne l'accolade fraternelle.

Reprise du chœur, pendant laquelle Jean-Baptiste donne l'accolade à Libois et à Dumont; il va aussi pour embrasser Catherine, mais Dumont lui barre le passage *.

Patron des faïenciers,
Nous r'cevons un fidèle
Dans l'art de la vaisselle,
Le premier des métiers.

LIBOIS, *après l'avoir embrassé comme les autres.* Ah ça, maintenant, garçon, il s'agit de ta pièce d'écriture pour les syndics.

JEAN-BAPTISTE, *à part.* Ah! mon Dieu!... (*Haut, et feignant de chercher dans ses poches.*) Je ne sais plus où elle est.

DUMONT. C'est bien, nous verrons cela plus tard.

LIBOIS, *voyant un papier qui passe de la poche de Jean-Baptiste.* Ta pièce d'écriture... mais la v'là... (*Il la tire.*) Tiens... c'est une lettre pour le patron... fichtre... elle est de taille.

DUMONT. Une lettre pour moi... à propos de quoi? Allons, voyons... lis toi-même... puisque je n'ai pas mes lunettes.

LIBOIS. Dépêchons, la corporation a soif.

JEAN-BAPTISTE. M'y voilà... (*A part.*) Au fait, après ce que m'a dit mam'zelle Catherine... je ne risque rien... (*Haut, lisant.*) « La présente, mon cher et honoré maître, » est pour vous remercier du mal que j'ai eu » chez vous depuis cinq ans.

DUMONT. Très-bien; mais ça n'était pas la peine d'user une si grande feuille de papier pour me dire ça.

JEAN-BAPTISTE, *continuant.* Je vous vé- » nère comme si vous m'aviez créé et mis » au monde; je voudrais avoir le droit de » vous dire que je vous chéris comme un » père pour de vrai... c'est pourquoi je vous » supplie de m'accorder le cœur et la main » de mademoiselle votre demoiselle, pour » quand et lorsque vous voudrez.

TOUS. La main de mam'zelle Catherine!

DUMONT. Qu'est-ce à dire?

CATHERINE, *se récriant.* Par exemple, voilà qui est d'une hardiesse...

JEAN-BAPTISTE, *lisant.* J'ai le temps d'at- » tendre, pourvu que ça ne soit pas jamais; » vu que j'en mourrai bientôt. Je la rendrai » heureuse et moi aussi; et je signe avec » frayeur, votre apprenti pour la vie, Jean- » Baptiste Vaugrain »

DUMONT. Je n'en reviens pas. C'est lui qui ose écrire cela, et à moi!

LIBOIS. Et pourquoi donc pas? Jean-Baptiste est le meilleur ouvrier de la fabrique...

DUMONT. A toi la main de ma fille!... jamais... d'abord elle ne t'aime pas...

JEAN-BAPTISTE. Oh! qui est-ce qui sait?...

CATHERINE, *scandalisée.* Plaît-il, monsieur?

DUMONT. Vois-tu le gueux?... il voudrait donner à entendre qu'il a des droits sur toi, pour ternir ta réputation... (*Murmure parmi les Ouvriers.*) Qu'avez-vous à dire, vous?... ne suis-je pas le maître de parler comme je veux ici?

LIBOIS. Vous êtes le maître, c'est juste... mais rudoyer ce brave garçon-là parce qu'il vous demande la main de votre fille, en tout bien tout honneur... c'est une injustice...

LES OUVRIERS. Oui... oui...

DUMONT. Taisez-vous.

LIBOIS. Et quant à moi... si j'étais de vous...

DUMONT. Eh bien! qu'est-ce que tu ferais?

LIBOIS. Ce que je ferais?... v'là ce que je ferais et pas autre chose, parceque les ouvriers sont des faïenciers et les faïenciers sont des ouvriers...

MADELAINE, *le prenant par le bras et le faisant pirouetter.** Tu parles comme une bête, toi... laisse moi arranger ça... faut le prendre par la douceur.

LIBOIS. Oui, arrange ça.

MADELAINE, *passant devant son mari et s'adressant à Dumont.* Voyons, bourgeois, à nous deux... et parlons raison...

DUMONT. Tout ça ne vous regarde pas... mêlez-vous de vos affaires... femme Libois.

MADELAINE. Oh! vous pourriez bien dire cousine, il me semble, ça ne vous écorcherait pas la langue. Car nous sommes parents... et entre parents on se vaut bien, entendez-vous?

DUMONT, *impatienté.* Encore une fois, laissez-moi tranquille.

MADELAINE. Eh ben, oui, on vous laissera... mais vous n'avez pas toujours dit ça... et si autrefois on avait voulu de vous, vous n'étiez pas si fier... car vous avez joliment tourné autour de moi... c'est au vu et au su de tout Saint-Germain, qui pourrait le dire...

LIBOIS. Eh bien! si c'est comme ça qu'elle croit arranger les affaires.. (*Bas à Madelaine en la tirant par la robe.*) Mais tais-toi donc!

MADELAINE. Tais-toi toi-même... j'en ai trop gros sur le cœur... faut que ça parte et

* Catherine, Madelaine, Dumont, Jean-Baptiste, Libois, Ouvriers.

* Catherine, Dumont, Madelaine, Libois, Jean-Baptiste.

que je fasse une pinte de bon sang... il faut qu'on sache qu'il a été trop heureux autrefois de me trouver pour lui prêter mes gros sous et lui tremper sa soupe... sans compter que plus d'une fois je lui ai raccommodé ses guenilles... Niez-le donc, hein?... non, mais osez donc m'en donner le démenti...

DUMONT, *éclatant*. Ma patience est à bout... vous tairez-vous enfin?...

MADELAINE. Oui, je me tais... parce que maintenant me voilà soulagée et que je n'ai plus rien à vous dire.

JEAN-BAPTISTE. Il est bien temps quand vous m'avez perdu... Ah! mame Libois!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, GRINCHEUX.*

GRINCHEUX, *accourant*. Bourgeois! bourgeois!

DUMONT, *allant à lui*. Qu'est-ce que tu me veux?

GRINCHEUX, *avec mystère*. Je descends du toit et j'ai trouvé...

DUMONT. Quoi donc?

GRINCHEUX. Tenez, regardez.

Il entr'ouvre sa veste, et laisse voir à Dumont un objet qu'il cache aux autres.

DUMONT. Ah! je m'en doutais! c'était lui! (*A Jean-Baptiste.*) Tu as le front de me demander ma fille, toi!... (*Aux Ouvriers.*) Vous osez le soutenir, vous autres! lui, un espion, un mouchard, un voleur!

TOUS. Un voleur!... Ah!

GRINCHEUX, *à part*. Fameux! ça marche..**

DUMONT. Oui... voilà plusieurs nuits que quelqu'un rôde sur les toits de ma maison et que je le guette pour lui envoyer un coup de fusil... (*A Jean-Baptiste.*) Aie donc le front de me dire que ce n'était pas toi... Tiens, voilà ton bonnet que Grincheux vient de trouver dans la gouttière.

Il le tire de la veste de Grincheux et le jette à terre.

* Catherine, Madelaine, Dumont, Grincheux, Libois, Jean-Baptiste.

** Catherine, Madelaine, Dumont, Libois, Jean-Baptiste, Grincheux.

GRINCHEUX. C'est la vérité... (*Levant la main.*) J'en témoigne.

JEAN-BAPTISTE. Eh bien, puisque vous le savez... c'est vrai, bourgeois... je ne le nie pas, mais...

CATHERINE, *à part, émue et le contemplant*. C'était lui!

DUMONT. Qu'allais-tu faire là à une pareille heure?

JEAN-BAPTISTE. Oh! pour ça, on ne le saura jamais; tout ce que je peux vous jurer, c'est que ce n'était pas pour commettre une mauvaise action...

DUMONT. En attendant il refuse de s'expliquer... vous l'entendez. Sors d'ici... sors... comme un brigand que tu es...

Nouveaux murmures parmi les Ouvriers.

LIBOIS, *bas aux Ouvriers*. Dame! écoutez donc, au fait... on ne sait pas, quelquefois...

MADELAINE. Veux-tu ne pas le soupçonner, toi!

LIBOIS. Moi, le soupçonner... jamais... le premier qui ose... (*A Grincheux.*) Est-ce que tu le soupçonnes, toi?

Il pousse Grincheux.

DUMONT. Qu'on me laisse... il n'y aura de fête ici pour personne, car Jean-Baptiste ne fait plus partie des ouvriers de la fabrique; il ne remettra jamais les pieds chez moi...

Musique à l'orchestre.

JEAN-BAPTISTE, *essuyant ses yeux qu'il tourne du côté de Catherine*. M'en aller pour toujours! quand la reverrai-je maintenant?

CATHERINE, *émue*, Pauvre Jean-Baptiste, comme il m'aimait!

DUMONT, *à Jean-Baptiste*. Je te chasse! (*Aux Ouvriers.*) Et vous, à la fabrique.

CHOEUR.

AIR *de l'Escadron volant de la Reine.*

Il faut qu'il obéisse,
Qu'il sorte d'ici.
Mais le chasser ainsi,
C'est manquer de pitié pour lui;
Quoi! par tant d'injustice
Payer tant d'amour!
Ah! puisse le sort, un jour,
Venger Jean-Baptiste à son tour!

ACTE DEUXIÈME.

Un carrefour de la forêt de Saint-Germain. A gauche du spectateur, l'entrée d'une allée d'arbres conduisant à un cabaret avec cette enseigne : *Au cabaret de la fête des Loges*. A côté de cette entrée, une table.

SCENE PREMIERE.

D'ORVILLIERS, DE MARANS, D'ENTRAGUES ET UN AUTRE OFFICIER DES CHEVAU-LÉGERS DE LA REINE.

Ils sont à table*.

* De Marans, d'Entragues, l'Officier, d'Orvilliers.

CHOEUR.

AIR : *Nous chanterons*. (De Lautz.)

Vive l'amour! guerre à l'hymen!
Près de Rose ou de Lise,
C'est notre devise,
Jusqu'à demain,

Le verre en main,
Répétons ce refrain :
Amis, guerre à l'hymen !

D'ORVILLIERS. Eh bien ! messieurs, nous y voilà à cette fête des Loges... Vive Dieu ! la collation m'a mis en verve... je me promets une joyeuse soirée.

DE MARANS. Les chevau-légers de la reine se font toujours de ces promesses-là, et ce qu'il y a de bon, c'est qu'ils se tiennent parole.

D'ORVILLIERS. Oui, mieux qu'à leurs créanciers et à leurs maîtresses.

D'ENTRAGUES, *malicieusement.* Oh ! quand ils en ont.

D'ORVILLIERS. Des créanciers ?... Pardieu, messieurs, si quelqu'un en manque parmi vous, je puis lui en céder... il m'en restera toujours assez.

D'ENTRAGUES. Tu parlais aussi de maîtresses. Et toi, qui devais, disait-on, mettre en combustion tous les cœurs de Versailles, il paraît que tu n'as pas à te féliciter de ton coup d'essai ?

DE MARANS. En vérité... tu aurais subi un échec dans tes amours ?

D'ENTRAGUES. Dites donc une déroute complète.

D'ORVILLIERS. Eh bien ! oui, messieurs, je l'avoue, moi qui m'étais flatté de vous surpasser tous en fait de conquêtes amoureuses, j'ai échoué... Que voulez-vous ?... les plus illustres vainqueurs ne sont pas toujours heureux :

« Alexandre et César ont perdu des batailles. »

D'ENTRAGUES. Pas douze le même jour.

DE MARANS. Bah !... tant que cela à la fois !

D'ORVILLIERS. Ni plus, ni moins... Il n'y a que les riches qui puissent se ruiner... voici le fait : Je poursuivais de mes hommages une charmante petite femme... sans préjudice de onze autres qui paraissaient me vouloir beaucoup de bien... ça n'allait pas mal non plus avec la douzième... œillades, agaceries, encouragements... on m'en donnait ! on m'en donnait ! que c'était à ne plus douter de rien... Bref, on m'accorda un rendez-vous.

DE MARANS. Et ta belle n'y vint pas ?

D'ORVILLIERS. Pardon, elle y vint; mais accompagnée de ses onze rivales, si bien que du même coup je les ai toutes perdues. Voilà le tour infernal que ma joué madame la marquise de Sorgues.

Il se lève.

TOUS, *se levant.* * Madame de Sorgues ?

D'ENTRAGUES. C'est ta faute, tu vas justement t'adresser à une vertu.

D'ORVILLERS. Mais laissons là cette franche coquette... Nous sommes venus à la fête des Loges pour oublier les grandes dames de Versailles, et prendre notre part de la joie populaire... Vive la foule !... on se trouve toujours près de quelqu'un... souvent c'est près de quelqu'une, et les grisettes de Paris sont pardieu d'aimables voisines.

D'ENTRAGUES, *d'un ton goguenard.* Oui, parlez-moi des grisettes... il n'y a que ça de bon au monde !

DE MARANS. Peste ! comme tu te popularises, chevalier !... Toi qui ne parlais jamais que de duchesses !

D'ENTRAGUES. Ça me change.

D'ORVILLIERS. Voyez-vous, ce fat !...

DE MARANS. Fat... je ne dis pas non... mais il est encore plus discret.. car jamais d'Entragues ne nous a nommé sa maîtresse.

D'ORVILLIERS. C'est qu'il la cherche encore... autrement il en aurait parlé. Les chevau-légers de la reine ont l'habitude de se confier ces choses-là.

D'ENTRAGUES. Pourtant, messieurs, vous me permettrez de continuer à me taire... j'ai pour maxime que les étourdis ne font jamais ce qu'ils disent et que les sages ne disent jamais ce qu'ils font... (*Un domestique paraît.*) Pardon, c'est mon laquais qui vient prendre mes ordres... j'ai à lui parler; vous permettez...

Il va au Laquais, et tout en lui parlant bas, il disparaît avec lui par le 2me plan, à gauche.

SCÈNE II.

DE MARANS, D'ORVILLIERS, L'OFFICIER.

D'ORVILLIERS. Il est assez impertinent notre camarade d'Entragues; une bonne leçon ne lui serait pas inutile.

DE MARANS. On pourra la lui donner... d'autant mieux que l'occasion est excellente, messieurs.

D'ORVILLIERS. Que veux-tu dire ?...

DE MARANS. Que j'ai fait une découverte.

D'ORVILLIERS. Bah !... qu'est-ce donc ?

DE MARANS. Je sais le motif qui l'amène à Saint-Germain. Apprenez qu'il y a un rendez-vous, ce soir même.

D'ORVILLIERS. Avec une femme ?

DE MARANS. Avec... la marquise de Sorgues !

D'ORVILLIERS. Celle qui m'a si indignement joué ?

DE MARANS. Elle en a joué bien d'autres; la fausse prude !... tels que tu nous vois, nous sommes aussi ses victimes... nous avons tous servi d'enseigne à la vertu... qu'elle n'a pas.

D'ORVILLIERS, *s'animant.* Ah ! elle a un amant... et ce n'est ni vous ni moi... Cela

* De Marans, d'Orvilliers, d'Entragues, l'Officier.

crie vengeance. Serons-nous donc les dupes d'un sournois et d'une coquette? Non, mordieu, et ce soir, je le jure, d'Entragues n'ira pas à son rendez-vous.

TOUS. Non, non.

D'ORVILLIERS. Mieux que ça, j'irai à sa place, pour avoir l'honneur de vous venger tous.

DE MARANS. Ce serait un bon tour!

D'ORVILLIERS. Mais avant, es-tu bien sûr que cette fière marquise vienne compromettre sa dignité dans une fête populaire?

DE MARANS. Elle y viendra, j'en ai la preuve (*montrant une lettre*) par ce billet adressé à d'Entragues, et que le hasard a fait tomber entre mes mains... écoutez tous. (*Il déploie la lettre.*) « A ce soir, mon cher » Hector; je me trouverai vers cinq heures » dans la forêt de Saint-Germain, près du » cabaret de la Fête des Loges.

D'ORVILLIERS. C'est bien ici.

DE MARANS, *continuant.* » Pour n'éveiller » aucun soupçon, je me joindrai à la foule. » Vous me reconnaîtrez à mon costume dont » voici le signalement : Petit bonnet à la » paysanne; robe gorge de pigeon, relevée » des deux côtés par des nœuds roses; fichu » de dentelles; tablier vert. Soyez prudent, » je serai exacte, et nous rirons bien cette fois » encore aux dépens de vos pauvres amis, » les chevau-légers de la reine. »

D'ORVILLIERS. C'en est trop!... Ah! belle marquise, vous voulez encore rire à nos dépens... Eh bien, puisque vous nous jetez le gant... c'est moi qui le ramasse... entre nous guerre à mort!

DE MARANS. On vient... ce sont des gens qui se rendent à la fête... parlons plus bas.

SCÈNE III.

LES MÊMES, *groupés à droite sur le devant de la scène.* BOURGEOIS, GRISETTES, PAYSANS, *arrivant de droite à gauche; des marchands ambulants sont venus s'établir sur la scène.*

CHOEUR.

AIR *de la Reine d'un jour.*

Que la journée est belle!
La danse nous appelle;
Chaque couple fidèle
Répond à ce signal.
Sous cet épais feuillage,
Vite que l'on s'engage,
Le plaisir et l'ombrage
Nous invitent au bal!

La musique continue piano pendant ce qui suit. Une Grisette costumée suivant les détails de la lettre passe à travers les groupes et semble chercher quelqu'un.

D'ORVILLIERS, *bas à ses amis.* Messieurs, messieurs, voyez donc cette grisette.

Ils se groupent pour la regarder.

DE MARANS. Bonnet à la paysanne, tablier vert.

D'ORVILLIERS. Nœuds roses... robe gorge de pigeon.

TOUS. C'est elle.

La Grisette disparaît.

D'ORVILLIERS, *regardant vers la gauche.* Silence... voilà d'Entragues qui revient par ici.

DE MARANS. Il faut à tout prix nous débarrasser de lui... laissez-moi faire, je m'en charge...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, D'ENTRAGUES.

D'ENTRAGUES, *paraissant, et à lui-même.* Pierre m'a signalé le carrosse de la marquise... elle doit être à la fête sous le costume convenu... si je pouvais me débarrasser de ces bons amis qui me gênent...

DE MARANS, *allant à lui.* * Eh! arrive donc, d'Entragues, je viens de perdre au lansquenet un dîner que je donne au cabaret de la Fête des Loges... vin d'Arbois... du Champagne... Oh! je ferai bien les choses... tu seras des nôtres?...

D'ENTRAGUES. Bien volontiers!.. (*A part.*) Ils vont se mettre à boire... je ne les crains plus...

DE MARANS, *bas aux autres.* Dans un quart d'heure il dormira sous la table... Allons, messieurs, qui m'aime me suive!

De Marans, d'Entragues, les Officiers entrent dans le cabaret en lutinant les Grisettes; la foule des promeneurs se disperse.

REPRISE DU CHOEUR.

Que la journée est belle! etc.

SCÈNE V.

D'ORVILLIERS, *puis* JEAN-BAPTISTE.

D'ORVILLIERS, *qui a laissé entrer les autres et est resté sur le seuil de la porte.* (*A lui-même.*) Avant de suivre les autres... veillons à ce que la marquise ne s'éloigne pas... elle s'est dirigée de ce côté, je crois... maintenant, en prenant bien mes mesures... (*Il se dispose à sortir et se heurte à Jean-Baptiste, qui entre la tête baissée et marchant à grands pas.*) Sacrebleu! faites donc attention!...

JEAN-BAPTISTE, *sans regarder d'Orvilliers.* Je vous ai offensé... tant mieux! je ne vous

* D'Entragues, de Marans, d'Orvilliers, l'Officier.

en demande pas pardon... battons-nous... tuez-moi... ça me rendra service.

D'ORVILLIERS. Insol... (*S'arrêtant et regardant Jean-Baptiste.*) Comment! c'est toi, Jean-Baptiste?

JEAN-BAPTISTE. Mon frère de lait! je ne m'attendais guère à la rencontre.

D'ORVILLIERS. Pardieu, mon cher! il est heureux qu'un autre ne me soit pas tombé sous la main... je l'aurais fait repentir de sa maladresse.

JEAN-BAPTISTE. Et moi, je regrette de ne pas être tombé sous la main d'un autre... car ça me faisait une bonne occasion pour m'attirer le malheur que je cherche.

D'ORVILLIERS. Qu'as-tu donc?.. ta mine est toute bouleversée, mon pauvre garçon!...

JEAN-BAPTISTE. Ne faites pas attention... je suis content... très-content... de vous voir encore une fois... comme ça doit être la dernière.

D'ORVILLIERS. Ah ça, voyons... regarde-moi donc un peu, Jean-Baptiste... De quel air sombre tu me dis tout cela!... est-ce que ce sont encore tes amours qui te troublent l'esprit?

JEAN-BAPTISTE. Dites mon amour, monsieur le vicomte... quand on en a un comme celui-là dans la tête, il n'y a pas de place pour d'autres...

D'ORVILLERS. Je gage que tu n'as pas suivi mes conseils... que tu ne t'es pas encore déclaré.

JEAN-BAPTISTE. Si fait... le jour même... à son père, et il m'a mis à la porte.

D'ORVILLIERS. Le nigaud!... il aime la fille et il va le dire au père... Au surplus, est-ce qu'un grand garçon comme toi, plein de force et d'avenir, perdrait courage?

JEAN-BAPTISTE. Du courage! oh! non, j'en aurai, juste autant qu'il en faut pour mourir.

D'ORVILLIERS. Mourir pour une femme!... Mais ça ne se fait plus, mon cher...

JEAN-BAPTISTE. Puisqu'on va la marier à un autre; je l'ai appris hier... aussitôt j'ai demandé un dernier rendez-vous à mam'zelle Catherine... et voilà pourquoi vous me voyez ici.

D'ORVILLIERS. Un rendez-vous!... et te l'a-t-elle accordé?

JEAN-BAPTISTE. Je n'en sais rien encore, puisque ce n'est que ce matin que je suis arrivé de Paris, et que je lui ai fait parvenir une petite lettre... J'attendrai sa réponse ici... sans oser y compter... Si je n'en recevais pas... eh bien! le pont du Pecq n'est pas loin... l'eau coulera aussi bien ce soir que ce matin... et bonsoir.

D'ORVILLIERS. Et moi, mordieu, je te le défends au nom de ta vieille mère qui fut notre nourrice... je te défends d'avoir de ces idées-là, entends-tu? Si tu veux absolument oublier la perfide, la fuir... eh bien, engage-toi, fais-toi soldat... au moins si tu es tué, ce sera dans les règles.

JEAN-BAPTISTE. Soldat!... merci, je n'ai pas la taille... j'aime mieux en finir tout de suite; d'ailleurs, pourquoi aller chercher le feu si loin, quand l'eau est si près? (*Regardant vers la droite.*) Mon Dieu! je ne me trompe pas, c'est le père Dumont qui vient de ce côté... Je ne veux pas qu'il me rencontre avant que je n'aie revu mam'zelle Catherine.

D'ORVILLIERS. Eh bien, entre ici... le meilleur remède contre l'eau, c'est le vin, et tu en boiras avec moi, mordieu!

JEAN-BAPTISTE. Soit... (*A part.*) Pendant ce temps-là elle viendra peut-être.

D'ORVILLIERS.

AIR: *Le beau Lycas aimait Thémise.*

Oui, trinquons une fois encore
Au nom de la sainte amitié.
Que le chagrin qui te dévore
Par ce moyen soit oublié.
Mais si ta peine est pourtant trop amère,
Si tu ne veux écouter ma prière,
A ton projet tu reviendras,
Et l'eau ne te manquera pas.
Alors compte sur la rivière;
Ami, bien sûr... en pareil cas...
Car c'est le seul dans la misère
Qui nous tende toujours ses bras.

Il emmène dans le cabaret Jean-Baptiste, qui n'y entre qu'après avoir jeté un coup d'œil du côté où il a aperçu Dumont.

SCÈNE VI.

DUMONT, LIBOIS, GRINCHEUX.

DUMONT, *en entrant par la droite.* Maudit enfant! elle me fera damner...

LIBOIS, *un panier au bras.* Bravo! voilà une salle à manger qui me chausse... je l'adopte pour toute notre bande...

GRINCHEUX, *portant aussi un melon et une galette.* Halte... front... Pristi! un dîner sur l'herbe... à l'ombre de ces grands chênes... c'est ça qui sera chouette!... je vas-t'y me faire une bosse!

LIBOIS. Ça fait que tu en auras deux... Monsieur Grincheux... tu veux donc ressembler à polichinelle?...

GRINCHEUX. Mon Dieu, vous ne seriez peut-être pas fâché d'en avoir trois... vous seriez de force à les remplir...

LIBOIS. A table, je ne dis pas... et pour commencer, déploie ici le drapeau de la boustifaille. (*Il étend une serviette sur le gazon.*) Qu'en dites-vous, père Dumont?...

DUMONT. Allez au diable!...

LIBOIS, *pendant que Grincheux met le couvert.* Sans reproche, cousin, voilà trois fois que vous nous envoyez au même endroit... ça devient monotone... C'est fête... prenez donc une figure de circonstance... on se change aujourd'hui... je me suis fait beau... faites-vous aimable...

DUMONT. J'ai de l'humeur, ça ne regarde personne; d'ailleurs, ce n'est pas à toi que j'en veux; c'est à ma fille... cette sotte de Catherine, qui s'est obstinée à rester à la maison.

GRINCHEUX, *allant et venant.* Le fait est que ce n'est pas naturel... y a une anguille sous roche... bien sûr, y a une anguille...

LIBOIS. Dame! cette enfant, si ça l'ennuie de s'amuser... Vous savez que depuis quelque temps elle n'est pas trop folâtre, la petite cousine... elle geint assez.

DUMONT. Cela va finir, je vas la marier... et puisqu'elle a refusé le fils du procureur, j'ai arrangé une rencontre pour aujourd'hui. entre cette mijaurée et Nicolas Bernard, le riche marchand de bestiaux...

GRINCHEUX. Ah! oui, un gros parti, celui-là.

LIBOIS. On peut même dire un gras parti... à cause de sa marchandise!... En voilà un homme qui a bien la figure de son état... quand on le regarde, on se dit tout de suite : Ce particulier-là doit vendre quelque chose aux charcutiers!...

DUMONT, *à lui-même.* Quelle sotte figure je vais faire devant mon futur gendre!... Que dira-t-il en ne voyant pas Catherine à cette fête?

LIBOIS. Je le devine : comme c'est un homme d'esprit, le marchand de... n'importe quoi... il dira : Tiens! je ne vois pas Catherine... c'est peut-être parce qu'elle n'est pas venue... Il est très-futé, le gaillard.

GRINCHEUX, *regardant à droite.* Tiens! qu'est-ce qui vient donc là-bas?

LIBOIS.* Eh! mais, au fait... Regardez donc cousin, là, au bout d' vot' nez... Qu'est-ce qu'on aperçoit, donnant le bras à mon épouse?

DUMONT. Catherine!... à la bonne heure, je lui sais gré de son obéissance, mais elle m'expliquera la cause de ce caprice.

LIBOIS, *criant.*** Oh! oh! eh! par ici, les autres... par ici.

SCÈNE VII.

LES MÊMES; OUVRIERS DE LA FABRIQUE AVEC LEURS FEMMES, *puis* MADELAINE, CATHERINE.

CHOEUR.

Air : *Au travail de chaque matin.* (Le Planteur.)
Dans la forêt de Saint-Germain

Le plaisir nous invite,
Nous accourons vite (*bis.*)
Au bruit d'un gai refrain.

LIBOIS, *qui a été au devant de Catherine et de Madelaine.** Arrivez donc, cousine; c'est ici qu'est le rendez-vous.

DUMONT. C'est bien heureux que vous vous soyez décidée à venir.

CATHERINE. Je me suis trouvée mieux, mon père.

DUMONT. Encore une nouvelle lubie!...

LIBOIS. En v'là assez, Dumont; toute l'année vous êtes le maître, mais aujourd'hui je suis le chef... élu à l'unanimité et d'une voix... qui est la mienne... à preuve que j'ai mis le couvert à cet endroit, parce qu'il me plaît... Si le liquide manque, on est à la portée du cabaret... Enfants, voilà notre salle à manger... ceux qui n'ont pas de serviettes sont invités à s'en passer... il est défendu de s'asseoir sur les chaises et de renverser la table.

MADELAINE. Fait-il son embarras parce que je le veux bien!

DUMONT. Et ce Bernard, qui n'arrive pas! Je vais au-devant de lui.

*Il sort.***

CATHERINE, *à part.* Mon Dieu! comment faire pour être seule!...

MADELAINE. Nous voilà au complet. Ces jeunesses, qui sont venues en patache, ont besoin de se dégourdir les jambes.

LIBOIS. Bien, mais on commencera par manger.

MADELAINE. On commencera par danser, et pour mettre les danseurs en train, toi, tu vas nous chanter quelque chose... tu m'entends?

GRINCHEUX, *se glissant entre eux.* Eh bien! se met-on à table?

LIBOIS, *criant.* Du tout... Veux-tu bien te tenir tranquille, Grincheux, et laisser là les comestibles?... (*Il le fait pirouetter.*) J'ai dit qu'on danserait d'abord... à preuve, c'est que je vas chanter... j'en ai le droit... c'est moi qui commande...

TOUT LE MONDE. Oui, oui, une ronde!...

LIBOIS. Mais avant, des verres et des bouteilles, c'est indispensable pour le refrain.

Pendant que les Ouvriers vont chercher les verres et les bouteilles, Madelaine s'approche de Catherine, qui est pensive.

MADELAINE, *bas à Catherine.* Qu'avez-vous donc, petite cousine?

* Libois, Dumont, Grincheux.

** Dumont, Libois, Grincheux.

* Gens de la fête, Dumont, Mathieu Libois, Catherine, Madelaine, Grincheux.

** Mathieu Libois, Madelaine, Catherine, Grincheux.

CATHERINE. Si vous saviez... il va venir...

MADELAINE. Qui? votre futur?

CATHERINE. Il s'agit bien de Bernard!... c'est de Jean-Baptiste que je parle...

MADELAINE. Bah!

CATHERINE, *lui glissant un billet.* Silence!... lisez...

GRINCHEUX, *qui vient de les écouter, dit à part.* Quiens... elles ont parlé de Jean-Baptiste... qu'est-ce qu'elles ont encore à se dire sur son compte, les deux cousines?

LIBOIS, *aux autres.* Vous y êtes, vous autres; attention... et le r'frain en chœur. (*Criant.*) Ronde du faïencier.*

On l'entoure.

AIR *nouveau de M. Béancourt.*

PREMIER COUPLET.

Lève-toi, souffle ta chandelle,
Faïencier, voici l' point du jour;
Va r'prendre ta pâte et ta pelle,
Et gaîment fais chauffer ton four.
Mais comm' la soif donn' la pépie,
Et qu'on peut en mourir souvent,
Afin d'éviter l'incendie,
L' faïencier s'arrose en buvant.
Il s' humecte, il se désaltère,
Car on dit qu' ça fait vivre vieux;
Et tous les pots qu'il a su faire,
Il sait les vider encor mieux!
Glou glou glou glou glou glou glou glou,
Chant' comme un s'rin, bois comme un trou,
C'est pour ça qu' Dieu t' fit un gosier,
Voilà les profits du métier.

REFRAIN.

Glou glou, etc.

On danse sur le refrain qu'on reprend en chœur.

LIBOIS. Suite et continuation de la même.

DEUXIÈME COUPLET.

Quand on a fini, l'on r'commence,
A la pâte on remet la main;
On en pétrit de c'te faïence,
A fair' manger le genre humain.
Mais l' soir arrive; adieu, l'ouvrage!
C'est l'heur' d'éteindre l' feu du four;
Vite on accourt dans son ménage
Rallumer le feu de l'amour.
Vive l' plaisir après la peine!
Pour agir en bons compagnons,
Comm' les assiettes, c'est par douzaine
Que nous comptons les p'tits poupons.
Et glou glou glou, etc.

REPRISE EN CHŒUR.

Et glou glou glou, etc.

On danse sur le refrain.

MADELAINE, *bas à Catherine.* C'est ici qu'il vous donne rendez-vous?

* Grincheux, Libois, Madeleine, Catherine et, derrière eux, les Gens de la fête.

CATHERINE. Oui; mais quel obstacle!... tout se monde...

MADELAINE.* Bon... c'est Libois qui est l'ordonnateur en chef, laissez-moi faire. (*Apercevant Grincheux, qui est venu se placer près d'elle pour écouter.*) Qu'est-ce que tu fais là?

GRINCHEUX. Rien... je ramassais une épingle.

MADELAINE. Veux-tu te sauver, toi? (*Bas à Catherine.*) Bobosse nous écoutait... méfiez-vous... (*A Libois.*) Ah ça! maintenant que tu as fini, décampons.

GRINCHEUX. Comment, décamper? entendez-vous ce qu'elle dit, père Libois?

LIBOIS. Laisse donc, elle veut dire campons-nous là... C'est moi qui ai choisi cette place, donc je m'y plante... je veux y fleurir...

MADELAINE. Voyez-vous ça!... est-ce que nous sommes des biches, pour qu'on nous fasse broutter en plein air... Encore s'il y avait une tente...

LIBOIS. C'est possible... mais il n'y en a pas... d'ailleurs, comme j'ai très bien réglé ça... je tiens à mes idées.

MADELAINE. Une tente... il y en a une là-bas!...

LIBOIS. Nous étouffer sous une toile d'emballage... fi donc!

GRINCHEUX. Oui, oui, nous restons ici!...

MADELAINE, *bas à Libois.* Tu me le payeras.

Elle le pince.

LIBOIS. Tu ne veux pas?

MADELAINE. Non, je ne veux pas.

LIBOIS, *se retournant vivement vers Grincheux, qui ne parle pas.* Qu'est-ce que tu dis, toi?

GRINCHEUX. Que nous voulons rester là.

LIBOIS. Et si je ne le veux pas... suis-je vot' chef de file ou non?... je réponds des coups de soleil et des rhumes de cerveau... j'ai déjà mis le couvert... maintenant je veux vous mettre à couvert... (*A Grincheux.*) Prends vite les deux coins de la nappe, moi les deux autres, et en route...

Tous deux mettent dans la nappe les préparatifs du dîner pendant ce qui suit.

CATHERINE. Que vous êtes bonne!

MADELAINE. Mais non, ça va tout seul, il est dressé à ça.

LIBOIS, *à Grincheux.* Ça y est-il? en ce cas nous emportons le veau... qui l'aime le suive!... arche!

REPRISE DU CHOEUR.

Glou glou glou glou glou glou glou glou,
Chant' comme un s'rin, bois comme un trou,
C'est pour ça qu' Dieu t' fit un gosier,
Voilà les profits du métier.

Sortie générale.

* Grincheux, Madelaine, Catherine, Libois, Gens de la fête.

SCÈNE VIII.

JEAN-BAPTISTE, UN GARÇON.

JEAN-BAPTISTE, *sortant du cabaret.* Je l'ai vue... c'est elle!... Ah! ce n'est pas pour moi qu'elle vient sans doute; puisqu'elle s'en va, j'aurais mieux fait d'exécuter tout de suite mon projet, je serais déjà bien loin... Mais en se tuant, il ne faut faire de sottise à personne... on doit se retirer honnêtement de la circulation... et ce riche faïencier de Caudebec, qui m'a fait de si belles propositions, et qui m'attend... faut lui écrire que je refuse... pour cause de... santé... (*Il appelle.*) Garçon!

UN GARÇON, *paraissant.* Que faut-il vous servir?

JEAN-BAPTISTE. Une plume, de l'encre et du papier.

Le Garçon sort et revient aussitôt après avec les objets demandés.

JEAN-BAPTISTE. Oui, écrivons, ça fera plaisir à quelqu'un d'avoir la place... elle est bonne... Eh bien, qu'est-ce que je fais?... ce n'est pas à elle que je dois écrire, et je mets là mam'zelle Catherine. (*Il froisse le papier et le jette, puis reprend une autre feuille.*) Et mon frère, le vicomte, qui se flattait de me guérir... il ne m'a seulement pas grisé!

Il écrit.

SCÈNE IX.

JEAN-BAPTISTE, CATHERINE.

CATHERINE, *à elle-même.* Je n'y tenais plus... je les ai quittés... (*Apercevant Jean-Baptiste.*) Ah! le voici... il écrit... à qui donc?... voyons!...

Elle s'avance près de Jean-Baptiste.

JEAN-BAPTISTE, *écrivant; à lui-même.* « Avec lequel j'ai l'honneur d'être pour la vie... » ça ne sera pas long... (*Il soupire, porte la main à son front, et quand il relève la tête, il aperçoit près de lui Catherine.*) Catherine!... vous!... est-il possible!... vous êtes venue!...

CATHERINE. Sans doute; votre billet était si pressant!

JEAN-BAPTISTE. C'est vrai... mais je n'espérais pas... C'est égal... c'est bien... oh! oui, c'est bien!...

CATHERINE. Nous avons peu de temps à nous parler, Jean-Baptiste; voyons, dites-moi bien vite pourquoi vous avez tant désiré me voir.

JEAN-BAPTISTE, *la contemplant.* Pour vous voir, mam'zelle!... (*A part.*) Mon Dieu! que je l'aime donc!

CATHERINE, *à part.* Oh! comme il a l'air malheureux!... (*Haut.*) Mais est-ce là tout ce que vous aviez à me dire?

JEAN-BAPTISTE. Non... bien sûr... mais si vous croyez que c'est facile de vous parler... quand vous êtes là... n'importe... je tâcherai...

CATHERINE. Oui, reprenez courage... et si vous avez une demande à m'adresser... eh bien, je vous écoute.

JEAN-BAPTISTE. Non, mam'zelle, non, c'est une restitution que je viens vous faire... Vous allez vous marier, Catherine... moi je pars... et quand on s'en va, il ne faut rien emporter de ce qui ne nous appartient pas.

CATHERINE. En vérité, je ne vous comprends pas, Jean-Baptiste.

JEAN-BAPTISTE. C'est vrai, vous ne pouvez pas savoir... c'est que, voyez-vous, mam'zelle, il s'agit d'un vol...

CATHERINE. D'un vol?

JEAN-BAPTISTE. Mon Dieu, oui; un jour, que vous étiez endormie, je vous contemplais à genoux... dans ce moment, je n'avais plus à craindre ce regard sévère et ce sourire dédaigneux qui m'intimidaient tant. La tentation me prit... vos magnifiques cheveux étaient dénoués, j'en dérobai une boucle que je jurai de garder jusqu'à mon dernier jour. Il est arrivé, mam'zelle, et je viens vous rendre ce que vous ne m'aviez pas donné.

CATHERINE, *prenant la petite boite qu'il lui présente, et souriant.* Comment! mon pauvre Jean-Baptiste, voilà ce qui alarmait si fort votre conscience?

JEAN-BAPTISTE. Vous riez, c'est juste, vous ne pouvez pas savoir le prix que j'attachais à ce trésor.

CATHERINE. Mais quand je suis arrivée, vous écriviez une lettre, il me semble?

JEAN-BAPTISTE, *tristement.* Ah! une lettre... c'est vrai...

CATHERINE. Serait-il indiscret de vous demander à qui elle était adressée?

JEAN-BAPTISTE. Non, mam'zelle; c'est à un fabricant de Caudebec, qui avait entendu parler de moi, et m'a offert la place de chef d'atelier chez lui... un bel emploi, allez, des appointements superbes.

CATHERINE. Et vous répondez?

JEAN-BAPTISTE. Que je refuse!

CATHERINE. Voyons, montrez-moi cette lettre.

JEAN-BAPTISTE, *la lui donnant.* Ça le contrariera peut-être... mais comme j'ai pris un autre parti...

CATHERINE, *après avoir jeté les yeux sur la lettre.* Ah! c'est là ce que vous écriviez?

Elle déchire la lettre.

JEAN-BAPTISTE. Que faites vous?

CATHERINE, *reprenant peu à peu le ton impérieux du premier acte.* Votre réponse

n'a pas le sens commun... elle ne me convient pas, et il faut en faire une autre.

JEAN-BAPTISTE. Mais, mam'zelle Catherine....

CATHERINE. Je vous dit qu'il en faut une autre... mettez-vous là bien vite, et écrivez ce que je vais vous dicter.

JEAN-BAPTISTE, *s'asseyant.* Puisque vous le voulez, j'y suis.

CATHERINE, *dictant.* « Monsieur, j'accepte avec reconnaissance l'emploi que vous m'offrez. »

JEAN-BAPTISTE, *se récriant.* Oh! par exemple, ça est impossible... j'aimerais mieux...

CATHERINE. Je ne vous demande pas de faire ce qui vous plaît... mais ce que je vous commande.

JEAN-BAPTISTE, *à part.* La voilà juste comme au temps de mon apprentissage...

CATHERINE. Est-ce écrit?... A présent ajoutez... (*Dictant.*) « Ma lettre ne me précédera que de fort peu de temps; j'arriverai à Caudebec... »

JEAN-BAPTISTE, *toujours à lui-même.* C'est-à-dire que j'y passerai peut-être, à Caudebec, puisque c'te ville est sur le bord de la Seine.

CATHERINE. Mais écrivez donc... (*Il la regarde.*) Je le veux!... (*Il se remet à écrire, elle continue à dicter.*) « J'arriverai à Caudebec par le coche, que je prendrai ce soir même à son passage au Pecq... » (*Parlant.*) A présent, signez.

JEAN-BAPTISTE, *se levant.* Non, mam'zelle, n'y comptez pas!... Signer ça!... Une signature, c'est un engagement et comme je ne peux pas m'engager à vivre... je ne signerai pas c'te lettre. *

CATHERINE, *reprenant le papier et d'un air ému et piqué.* Au fait, vous avez peut-être raison, Jean-Baptiste. Pourquoi donc feriez-vous ce que je désire?... A présent que vous n'ête plus l'apprenti de mon père... vous ne me devez plus ni obéissance ni affection. J'étais bien bonne, vraiment, de compter sur la votre.

JEAN-BAPTISTE. Oh! ne dites pas de ces choses là, mam'zelle.

CATHERINE. Cela m'apprendra, moi la fille d'unmaître... à m'intéresser à quelqu'un qui ne sait pas répondre à mes bonnes intentions.

JEAN-BAPTISTE. Vousaviez des intentions... et vous ne me le dites pas, Catherine?

CATHERINE. C'est cela, il faudrait tout dire à monsieur... J'ai du chagrin... souvent je pleure, et il ne s'en est jamais douté, je parie.

JEAN-BAPTISTE. Il serait possible, Catherine?

* Catherine, Jean-Baptiste.

CATHERINE, *continuant.* J'avais refusé de venir à cette fête... et j'y suis parce qu'il m'a écrit... Il ne comprend pas encore cela.

JEAN-BAPTISTE. Oh! j'ai plutôt peur de me tromper!...

CATHERINE. Il n'y a pas une jeune fille à Saint-Germain qui ai plus de robes que moi... eh bien! non, les fêtes, les dimanches, c'est toujours la même que je mets.... tout le monde le remarque, lui seul n'y fait pas attention... il faudrait lui dire aussi que je ne la préfère à toutes les autres, cette robe, que parce que c'est lui, Jean-Baptiste, qui me l'a donnée...

JEAN-BAPTISTE, *transporté.* Oh! mam'-zelle!... ce que j'entends là... je ne rêve pas... c'est bien sûr!...

CATHERINE. Enfin, monsieur veut mourir... quand même je devrais ne pas lui survivre; voilà trois mois que je souffre... voilà une heure que je lui parle... et il n'a pas encore compris que je l'aime!...

JEAN-BAPTISTE. Vous m'aimez... grand Dieu!... Voulez-vous donc me rendre fou?... Oh! mam'zelle, pitié pour ma pauvre tête!... tant de bonheur à la fois... moi qui n'en ai pas l'habitude!... mon cœur se brise... l'air me manque... j'étouffe!... Ah! c'est égal... c'est égal... je vous en remercie à genoux.

Il tombe à ses genoux.

CATHERINE. Eh bien, maintenant refusez vous encore de signer?

JEAN-BAPTISTE, *prenant le papier et signant avec de grands jambages.* Moi, refuser de signer? vous allez voir... Tenez, j'espère que ça se voit de loin... on n'a pas besoin de lunettes pour lire ça...

CATHERINE. Et vous allez partir à l'instant?...

JEAN-BAPTISTE. Pour Rouen... pour Pékin... pour Pantin... pour n'importe... rien que pour vous obéir... j'irais au bout du monde...

CATHERINE. Et là-bas... vous penserez souvent à Catherine, qui jure ici devant Dieu d'attendre fidèlement votre retour...

JEAN-BAPTISTE. Penser à vous souvent!... Oh! c'est toujours qu'il faut dire... vingt fois par minute... cent fois par seconde...

CATHERINE. Vous passerez tout une année loin de moi... sans me revoir, sans m'écrire...

JEAN-BAPTISTE. Un an... c'est bien dur... mais j'aurais bien donné ma vie pour être aimé de vous... J'attendrai, mam'zelle...

CATHERINE. D'ici là, moi j'aurais fléchi mon père... et quand vous serez de retour ici... il vous dira: Tiens, Jean-Baptiste, ma fille est à toi.

AIR : *Renoncer à Paris.* (Maîtresse de langues.)

JEAN-BAPTISTE.

C'est dit, je partirai,
Mais ici je r'viendrai;
C'est alors que c' pays
S'ra pour moi l' paradis !

CATHERINE.

Pour avoir du courage,
Pour êtr' moins malheureux,
Tenez, r'prenez ce gage...

JEAN-BAPTISTE.

La boucle de vos cheveux !

Il la prend et l'embrasse.

Votre cœur me pardonne,
O Catherine ! merci !

CATHERINE.

Cette fois, je la donne
A mon futur mari.

JEAN-BAPTISTE.

Sur mon cœur j' vas, mam'zelle,
La garder constamment.

CATHERINE.

Un an, soyez fidèle.

JEAN-BAPTISTE.

Je vous en fais le serment,
C'est long... mais sur la terre
Faut bien, pauvre mortel,
Attendr' sa vie entière
Avant d'aller au ciel !

ENSEMBLE.

Attendr' sa vie entière
Avant d'aller au ciel!
C'est dit je partirai, / vous partirez,
Mais ici je r'viendrai, / vous r'viendrez,
C'est alors que c' pays
S'ra pour nous l' paradis !

CATHERINE. Maintenant, allez bien vite faire vos dispositions... de départ... dans un instant je m'échapperai encore... je reviendrai ici pour vous dire un dernier adieu...

JEAN-BAPTISTE. J'y compte... car en vous quittant j'ai besoin de trouver pour un an de courage.

Rires dans le cabaret.

SCÈNE X.

LES MÊMES, GRINCHEUX *ensuite*, D'ORVILLIERS, DE MARANS, ET LES OFFICIERS.

CATHERINE. On vient... à bientôt... et n'oubliez pas que je vous aime !

Elle tend la main à Jean-Baptiste, qui l'embrasse avec transport.

GRINCHEUX, *qui traverse le fond et disparaît.* Eh bien, c'est bon à savoir.

Catherine se sauve par le fond, à gauche.

JEAN-BAPTISTE, *la regardant sortir.* Oh! je veux la voir encore !

Il la suit un moment. Il remonte vers le fond, et regarde avec émotion dans la direction que Catherine a prise en le quittant. La nuit vient peu à peu pendant cette scène.

D'ORVILLIERS, *sortant du cabaret avec les Officiers, un peu étourdi par le vin.*

AIR connu.

Eh ! lon lon la landerirette !
Eh ! lon lon la landerira !
La comtesse de... silence,
Avait un amant, dit-on,
Qui possédait sa constance,
C'était... tout le bataillon...

TOUS.

Eh ! lon lon la landerirette.
Eh ! lon lon la landerira !

D'ORVILLIERS.* Ah! corbleu !... le tour est bon !... ce n'est pas sur la table qu'il dort, notre camarade d'Entragues... c'est dessous.

DE MARANS. Prends garde, d'Orvilliers, tu festonnes ta marche.

D'ORVILLIERS. Vous croyez... ah ! bah!... si les jambes fléchissent, la tête n'en vaut que mieux.

DE MARANS. La tête !... songe qu'il ne faut pas la perdre... Voici l'heure du rendez-vous avec la marquise.

D'ORVILLIERS. Une marquise ! qu'est-ce que c'est que ça pour moi ?... j'en immolerais trois cents!... cinq cents !... mille!...

DE MARANS. Oui, mais c'est de celle-là que tu as à nous venger, ne l'oublie pas.

D'ORVILLIERS. Vous rirez demain... je vous en réponds... mais partez... car il ne faut pas effaroucher la soi-disant grisette... envoyez-moi mes gens... que ma voiture soit prête... et donne l'ordre à mon concierge, pour me recevoir dans ma petite maison de Marly.

DE MARANS. C'est entendu !...

De Marans et les Officiers sortent par le 2me plan, à droite.

SCÈNE XI.

JEAN-BAPTISTE, D'ORVILLIERS.

JEAN-BAPTISTE, *regardant.* Non, je ne la vois plus plus... Allons retenir ma place.

D'ORVILLIERS. Hein ?... qui est là ?... C'est toi, Jean-Baptiste?

JEAN-BAPTISTE. Monsieur le vicomte.... Ah ! j'ai une grande nouvelle à vous apprendre.

* De Marans, d'Orvilliers, l'Officier.

D'ORVILLIERS. Toujours désolé, mon pauvre garçon?

JEAN-BAPTISTE. Désolé... allons donc .. Est-ce qu'il y a du chagrin dans ce monde?... Vous croyez au malheur, vous... c'est fini il n'en existe plus.

D'ORVILLIERS. Le désespoir l'a rendu fou.

JEAN-BAPTISTE. Oui, je suis fou de joie... (*Se jetant dans ses bras.*) Permettez-moi de vous embrasser... je suis si heureux que j'embrasserais le premier venu... mais j'aime mieux que ça soit vous.

D'ORVILLIERS. Tu ne veux donc plus te tuer ?

JEAN-BAPTISTE. Me tuer ?... je le voudrais que je ne le pourrais pas... Me tuer?... mais je me sens immortel, au contraire... Tenez, nous nous battrions, vous avec votre épée, moi avec rien du tout, que c'est vous qui seriez blessé ; tout me réussit à présent...

D'ORVILLIERS. Enfin, tu vas m'expliquer....

JEAN-BAPTISTE. Oui, mais rien qu'à vous... parce qu'il ne faut pas qu'on sache... Tiens voilà qu'il pleut.

D'ORVILLIERS. Tant mieux, cela mettra un peu d'eau dans mon vin... Tu dis donc ?...

JEAN-BAPTISTE. Attendez, j'ai peur qu'on ne nous écoute, et c'est un grand secret. (*Il se retourne; on voit passer au fond la marquise de Sorgues en costume de grisette comme à la scène troisième.*) Dieu !... Catherine !... elle guette pour savoir si je lui obéis sans doute ; et moi qui ne suis pas encore parti !

D'ORVILLIERS, *tendant l'oreille.* Eh bien !... cette confidence ?...

JEAN-BAPTISTE. Je vous la ferai... l'année prochaine... je vas retenir ma place au coche... c'est-à-dire dans le paradis.

Il sort en courant par le fond, à droite. La Marquise, qui s'était tenue aux aguets derrière un arbre, disparaît.

SCÈNE XII.

D'ORVILLIERS, *puis* CATHERINE, *ensuite* VALETS.

D'ORVILLIERS. Décidément la tête n'y est plus... mais la pluie continue à tomber; cela pourrait bien empêcher madame la marquise de venir au rendez-vous... elle m'échapperait... (*Il remonte vers le fond.*) Non, elle ne m'échappera pas, la voici... je reconnais le costume, c'est bien elle... à moi, mes gens...

Il disparaît un moment.

CATHERINE, *paraissant par le troisième plan à gauche.* J'ai pu revenir ici, pour lui dire encore un adieu... Je viens de résister à mon père... tout est rompu... C'est maintenant que je puis dire à Jean-Baptiste : Dans un an je serai ta femme.

D'ORVILLIERS, *arrivant avec des valets couverts de manteaux; il leur désigne Catherine.* Emparez-vous d'elle... qu'elle ne vous voie pas... empêchez-la de crier.

On entend gronder au loin le tonnerre.

CATHERINE. Mais l'orage redouble... Jean-Baptiste ne revient pas, cherchons un abri.

Elle s'avance. Les Valets l'entourent, l'enveloppent de leurs manteaux et l'enlèvent.

D'ORVILLIERS. Emportez-la dans mon carrosse et, de là, à ma maison de Marly !

Catherine est enlevée ; tout le monde sort ; la pluie redouble, l'orage éclate.

SCÈNE XIII.

DUMONT, LIBOIS, MADELAINE, GENS DE LA FÊTE.

Ils entrent en désordre comme les gens d'une fête surpris par l'orage; les hommes ont leurs chapeaux couverts, d'autres portent des parapluies ; les femmes ont leurs jupes relevées sur la tête. Musique.

DUMONT, *accourant.* Catherine !... Catherine !... où est elle?...

MADELAINE, *le jupon sur la tête.* Venez, cousine, nous partons !...

GRINCHEUX, *à un bourgeois qui a un parapluie et un large chapeau.* L'ami, vous avez un parapluie, je prends votre chapeau... il faut que tout le monde soit à couvert.

Il prend le parapluie et se sauve.

LIBOIS, *entrant.* Qui a un jupon à me prêter ?

UN ENFANT, *à sa mère.* Je veux qu'on me porte moi, là !...

LIBOIS. Il a raison ce petit... viens... je te porterai, moi... (*Il l'enlève et le met sur sa tête.*) Tiens, ça me fait un parapluie.

Désordre général. Des voitures passent au fond. — Le rideau tombe.

ACTE TROISIÈME.

Une salle basse ouvrant au fond sur une cour. Au 1er plan, à gauche, une cheminée dans laquelle il y a une marmite au feu ; plus loin, une porte. Au 1er plan, à droite, une autre petite porte ; du même côté, il y a un miroir accroché au mur.

SCÈNE PREMIÈRE.

GRINCHEUX, *seul.*

Au lever du rideau, Grincheux ouvre la porte, et regarde à l'intérieur.

Tiens! personne chez Mathieu Libois... c'est pourtant bien sa femme qui vient de rentrer ; mais oùsqu'elle a été?... avec qui qu'elle est?... bon... elle aura sans doute passé par la petite cour... alors elle doit être par là.

Il désigne la porte à gauche.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Gn'y a du mystère apparemment...
Il est urgent que j' m'en assure...
J' m'en vas prendre un renseignement
Par le petit trou de la serrure.
J'ai l'oreill' fine et j'ai de bons yeux...
A m'en bien servir je m'attache...
Ce n'est pas que j' soi' curieux,
Mais j' tiens à savoir ce qu'on m' cache,
Je n' tiens à savoir que c' qu'on m' cache.

Il met l'œil à la serrure, la porte s'ouvre brusquement; Grincheux pousse un cri et se frotte le nez.

Oye!

SCÈNE II.

MADELAINE, GRINCHEUX.

MADELAINE. Hein? qui est là?... c'est toi, Grincheux... je t'ai fait mal? tant pis!... ça t'apprendra à reluquer aux portes.

GRINCHEUX. Ah!... si on peut dire... je venais savoir comment se porte votre chat... il a avalé une arête hier au soir et ça m'imquiétait.

MADELAINE, *goûtant et salant son bouillon.* Voyez-vous monsieur sensible!... tu voudrais m'en faire accroire...

GRINCHEUX. Et par occasion savoir des nouvelles de mam'zelle Catherine, dont on n'a pas entendu parler depuis huit mois...

MADELAINE. Huit mois?... il n'y en a pas cinq.

GRINCHEUX. Possible... mais ça ne fait pas le compte pourtant... tenez, le jour de la fête aux Loges, où il fit ce grand orage, si bien qu'on ne savait plus où se fourrer et que tout le monde se perdait... même que mam'zelle ne s'est plus retrouvée... que le lendemain... il y a eu un an hier.

MADELAINE, *se mettant à tailler la soupe.** Qu'est-ce que ça prouve?

GRINCHEUX. Un moment... la fille du bourgeois revint assez malingre... sans doute par suite de cette gueuse d'orage... c'était tous les jours des évanouissements... des attaques de nerfs et autres... que le médecin n'y pouvait rien comprendre... ça dura comme ça jusqu'aux châtaignes... ce qui fait juste quatre mois...donc, qui de douze paye quatre... il reste...

MADELAINE, *allant à la cheminée.*** Il reste ce qu'il veut... Tu vas me faire le plaisir de décamper, bavard... retourne à la fabrique, v'là l'heure du déjeuner... tu porteras la soupe à mon homme. (*A part.*) Ça fait que Libois ne viendra pas nous interrompre. (*Haut.*) En même temps tu diras au père Dumont de venir ici, j'ai à lui parler... tout de suite.

GRINCHEUX. C'est peut-être à cause de la lettre que vous avez reçue hier... de Caudebec...

MADELAINE, *à part.* Il a encore vu ça, le damné bossu!

GRINCHEUX. A propos de Caudebec... c'est là qu'il est notre ami Jean-Baptiste... il se porte bien, Jean-Baptiste?

MADELAINE. Est-ce que j'en sais quelque chose?

GRINCHEUX, *furetant de tout côté.* Excusez... je croyais... (*A part.*) Bien sûr... la lettre est de lui... mais oùsqu'elle l'a fourrée? (*Apercevant un papier derrière le miroir à droite.*) Tiens! derrière ce miroir... si c'é-c'était... juste... c'est elle! (*Il prend la lettre qu'il fourre vivement dans sa poche.*) Confisqué!

MADELAINE, *se retournant.* Eh bien! qu'est-ce que tu fais là?

GRINCHEUX. Rien, je regardais voir si je n'avais pas quelque chose dans l'œil.

MADELAINE. C'est bon, va te mirer ailleurs... Libois attend... porte-lui bien vite sa soupe.

Elle lui donne l'écuelle. Libois entre sur ces derniers mots.

* Grincheux, Madelaine.

** Madelaine, Grincheux.

SCÈNE III.

MADELAINE, MATHIEU LIBOIS, GRINCHEUX.

LIBOIS, *prenant l'écuelle des mains de sa femme.* C'est inutile... je la mangerai ici... tête à tête avec mon épouse.

MADELAINE, *à part.* Quel guignon ! moi qui voulais justement l'empêcher de venir! (*Haut.*) Ce n'était pas la peine de te déranger...

LIBOIS, *d'un air concentré.* Ça m'arrange de me déranger... d'autant plus que nous avons un entretien un peu lugubre à avoir ensemble.

GRINCHEUX, *à part.* * Bon ! il y aura du grabuge...

Il s'assied près de la cheminée, et se tient les mains sur les genoux dans l'attitude de quelqu'un qui se prépare à écouter.

MADELAINE, *à elle-même.* Qu'est-ce qu'il veut dire, celui-là? (*Apercevant Grincheux.*) Comment... tu es encore là... toi?... veux-tu te sauver !

LIBOIS. Oui, va-t'en, Grincheux, je désire être seul à seul dans le sein de mon ménage.

GRINCHEUX. C'est juste... je file. (*A part.*) J'vas toujours lire la lettre, et s'il y a quelque chose de louche, j'en dirai deux mots au bourgeois.

Il sort en courant.

SCÈNE IV.

MADELAINE, MATHIEU LIBOIS.

MADELAINE, *à part.* Il s'agit de me débarrasser bien vite de mon mari. (*Haut.*) Voyons, mange ta soupe, mon homme, elle n'est pas trop chaude.

LIBOIS. Je la cultiverai tout à l'heure. (*Se croisant les bras.*) Avant tout vous allez me dire, madame Libois, ici présente, pourquoi vous vous êtes permis de vous lever ce matin dès le potron minette.

MADELAINE, *à part.* Nous y voilà. (*Haut et imitant la pose de son mari.*) C'est qu'apparemment je n'avais pas envie de dormir.

LIBOIS. Très-bien !... je m'attendais à la réponse... Tu diras encore que je t'empêche de dormir sous le prétexte que je ronfle comme le serpent de la paroisse ; ce que je nie, vu que je ne me suis jamais entendu ronfler... D'ailleurs, cette nuit, j'avais les yeux ouverts ; or, voilà ce qui s'est passé... Vers les trois heures je me réveille... ce qui n'est pas défendu, surtout quand on ne dort pas... il me prend l'idée de te serrer la main, et je me trouve nez à nez avec la muraille... je me lève aussitôt, sans prendre le temps de m'habiller ; seulement, par pudeur, je mets ma casquette et je cours à la fenêtre... qu'est-ce que je vois au milieu de la cour?... la carriole au père Chapuis, et ma femme qui monte dedans... tu fouettes l'âne audit père Chapuis, et te voilà partie au grand trot.

MADELAINE. Eh bien ! après?

LIBOIS. C'est justement ce que je demande... après? D'abord, de quel droit vous permettez-vous de quitter le lit nuptial sans mon autorisation?

MADELAINE. Parce que j'avais affaire dehors... parce que ça m'a convenu... es-tu content?

LIBOIS. Très-peu... attendu qu'un mari a le droit...

MADELAINE. Certainement.... je le reconnais.

AIR : *Vaudeville de l'Homme vert.*

Manger lorsque sa soupe est faite,
Voilà l' premier droit d'un époux.

LIBOIS.

Ce n'est pas tout...

MADELAINE.

La tienne est prête,
Tais-toi, mon homme; elle est aux choux.

LIBOIS.

J' la mang'rai, car j'aim' cet herbage
Avec beaucoup d' légum's dessus;
Mais, saperdié, dans mon ménage,
Tu n' me f'ras rien avaler d' plus.

Depuis quelque temps je ne suis entouré que de mystères... tu ne veux pas me répondre quand je t'interroge... le père Dumont grogne du matin au soir... et sa fille donc... sait-on ce qu'elle est devenue ?

MADELAINE. Je t'ai déjà dit qu'elle était à Paris chez sa tante Jourdain, la lingère du charnier des Innocents.

LIBOIS. Voyez-vous ça?... Elle a bon dos la lingère !... Grincheux y a passé, pas plus tard qu'hier, chez la tante Jourdain... Eh bien! v'là un an qu'elle n'a entendu parler de Catherine... (*Se mettant à table.*) Vois-tu, Madelaine, tout ça c'est comme ton bouillon... ça n'est pas clair.

MADELAINE, *regardant vers la droite.* (*A part.*) Dieu ! v'là le cousin Dumont, faut que Libois s'en aille. (*A son mari.*) Eh bien qu'est-ce que tu vas faire?

LIBOIS. Je vas manger ma soupe..... v'là une heure que tu me le dis.

Il porte la cuillère à sa bouche.

MADELAINE, *lui retenant la main.* Arrête, malheureux!... elle est trop chaude!

LIBOIS. Pas du tout... elle est très-bonne à présent.

MADELAINE, *prenant l'écuelle.* Non, je ne

* Grincheux, Madelaine, Libois.

souffrirai pas que mon homme s'incendie... Tiens, va au cabaret, rejoindre les compagnons qui déjeunent... ça lui donnera le temps de refroidir.

LIBOIS, *s'animant.* Au fait... pourquoi donc que je la mangerais si elle est trop chaude!... je ne le veux pas, moi!... Il y aurait là le diable et son train, que je ne changerais pas d'idée... je vas au cabaret... Madelaine, faites refroidir la soupe, votre seigneur et maître vous l'ordonne!

Il sort d'un air imposant.

SCENE V.

MADELAINE, *puis* DUMONT, *ensuite* CATHERINE.

MADELAINE, *un moment seule.* Le v'là parti... il était temps... car personne ne doit savoir ce que j'ai à dire au père Dumont.... pas même mon mari... Pauvre Catherine!

DUMONT, *entrant brusquement.* * Vous m'avez fait demander... me voici... voyons, de quoi s'agit-il?

MADELAINE. Mais, vous devez bien le deviner... il s'agit d'elle... de votre fille.

DUMONT. Plaît-il?... C'est là ce que vous avez à me dire... il était inutile de me déranger... bonjour.

Il va pour sortir.

MADELAINE, *le retenant.* Vous êtes pressé... ça se peut... mais moi je ne le suis pas, et puisque je vous tiens, vous m'entendrez.

DUMONT. Allons, soit! puisqu'il n'y a que ce moyen de me débarrasser de vous.

MADELAINE. Vous saurez donc que ce matin, je me suis rendue à la petite maison qu'elle habite à une lieue d'ici... je l'ai vue.

DUMONT. C'est possible... mais moi je ne veux pas la revoir... qu'elle reste où elle est... qu'elle s'y cache... et que je n'entende plus parler d'elle. Elle m'a déjà coûté assez cher... sans compter les chagrins... aussi c'est fini, je ne donne plus un sou... elle n'a qu'à travailler..... qu'à en gagner pour elle..... et pour l'autre...

MADELAINE. Eh gardez vos écus!... ce n'est pas à eux qu'on en veut... c'est à votre cœur... Catherine ne manque de rien, grâce à Dieu... mais elle n'est pas heureuse... elle souffre!

DUMONT. Elle n'a que ce qu'elle mérite.

MADELAINE. Savoir!... D'ailleurs, tout ça ce n'est pas des raisons... on n'abandonne pas ainsi une pauvre fille... aussi je n'ai pas pu y tenir... et quand je l'ai vue ce matin si faible, si affligée... ça a été plus fort que moi... je lui ai sauté au cou... je l'ai embrassée... je lui ai même dit que vous me permettriez de la ramener ici.

DUMONT. Par exemple!... la ramener!... Je vous le défends, entendez-vous?

MADELAINE. Parfaitement.... mais j'avais prévu ça, aussi je n'ai pas attendu votre permission.

En ce moment Catherine sort de la chambre à gauche et écoute avec anxiété.

DUMONT. Hein?... qu'osez-vous dire, Madelaine?

MADELAINE. Je dis que Catherine est ici; et puisque je lui ai ouvert ma porte, moi, qui ne suis que sa cousine, c'est bien le moins que vous, son père, vous lui ouvriez vos bras.

DUMONT. Moi... jamais!

Il fait un mouvement pour sortir et se trouve devant Catherine.

CATHERINE. Mon père!...

DUMONT. Vous ici?... vous avez le front de paraître devant moi!... Malheureuse!...

Il lève la main sur elle.

MADELAINE, *l'arrêtant.** Eh bien!... eh bien!... qu'est-ce que vous allez faire? c'est votre enfant!...

Dumont, retenu par Madelaine, se laisse tomber sur une chaise.

CATHERINE, *s'agenouillant.*

AIR *de Mademoiselle de Mérange.*

Bien que mon retour soit coupable,
Ne me chassez pas de ces lieux.
Là-bas, l'isolement m'accable;
J'aime mieux souffrir sous vos yeux.
Du désespoir, dans ma misère,
Votre présence me défend...
Ah! je le sens bien à présent,
Même irrité, le cœur d'un père
Fait la force de son enfant!

MADELAINE. Voyons, cousin, est-ce que ça ne vous touche pas de la voir là, pâle et tremblante, à vos genoux?... Dites-lui quelque chose... regardez-la... (*Tournant malgré lui Dumont vers sa fille.*) Mais, saperlotte, regardez-la donc!

DUMONT, *à Madeleine.* Laissez-moi tranquille! (*A Catherine.*) Quant à vous, mademoiselle, puisque vous n'avez pas craint de revenir, c'est donc que vous êtes enfin décidée à m'avouer ce que vous me cachez depuis si longtemps?

CATHERINE, *se relevant.* Mon père, quand vous m'avez ordonné de partir, je vous ai dit...

DUMONT, *l'interrompant.* Oui, des fables... des histoires... je n'y crois pas!** (*Se levant.*) Ce que je vous demande, c'est un nom...

* Dumont, Madelaine.

* Catherine, Madelaine, Dumont.

** Catherine, Dumont, Madelaine.

rien qu'un nom : celui du père de votre enfant?

CATHERINE. Si votre pardon n'est qu'à ce prix, je ne l'obtiendrai jamais, car ce nom, il m'est impossible de vous le dire.

MADELAINE. Dame! si elle ne le peut pas!

DUMONT.* Il faudra pourtant bien que je le sache, moi!

SCÈNE VI.

CATHERINE, MADELAINE, DUMONT, GRINCHEUX.

GRINCHEUX. Bourgeois! bourgeois! (*Apercevant Catherine.*) Tiens! v'là mam'zelle Catherine revenue!... Ça va bien, mam'zelle Catherine?

DUMONT. C'est bon... ça ne te regarde pas... Que me veux-tu?

GRINCHEUX, *bas à Dumont en l'attirant à droite.* J'ai des nouvelles... des fameuses!

DUMONT. Quelles nouvelles?

GRINCHEUX. De lui... Il est ici... en cachette.

DUMONT. Qui ça?

GRINCHEUX. Jean-Baptiste.

DUMONT. Jean-Baptiste!

GRINCHEUX. Chut... il vient d'arriver... je l'ai vu!

DUMONT, *presque à haute voix.* Lui!

GRINCHEUX, *mystérieusement.* Motus, bourgeois... j'ai trouvé une lettre qui vous mettra au courant... venez, venez.

DUMONT, *s'oubliant.* Oh! s'il était vrai...

GRINCHEUX, *haut.* C'est comme je vous le dis, il y a une pratique qui vous attend; elle est très-pressée.

DUMONT. En ce cas, marche devant.

GRINCHEUX. Je vas toujours vous annoncer à la pratique.

Il sort.

MADELAINE. C'est ça; et vous, père Dumont, vous allez emmener Catherine... Il est temps de la réintégrer à la maison.

CATHERINE.** Quoi, mon père, vous consentez...

DUMONT. Non, restez... Je vous défends de me suivre.

Il sort.

SCENE VII.

MADELAINE, CATHERINE.

CATHERINE. Pourquoi m'avez-vous ramenée ici?

MADELAINE. Dame! je ne m'imaginais pas que votre père serait aussi coriace... Bah! quand il sera fatigué de se mettre en colère, il faudra bien qu il s'apaise.

CATHERINE. Non... je n'espère plus rien. (*On frappe à petits coups à la porte du premier plan à droite.*) Ecoutez! on a frappé.

MADELAINE, *allant à la porte.* Qui est là?

JEAN-BAPTISTE, *en dehors.* C'est moi, madame Libois.

CATHERINE, *reculant effrayée.** Jean-Baptiste!

MADELAINE. Ce pauvre garçon! lui, qui est absent depuis un an, et qui ne sait rien encore... Ah! mon Dieu, oui, c'est lui-même... je l'avais oublié... sa lettre que j'ai reçue hier m'annonçait qu'il arriverait en cachette... par le jardin.

CATHERINE. Lui... dans un pareil moment!

JEAN-BAPTISTE, *frappant en dehors.* Dites donc, je suis toujours là... vous m'oubliez!

MADELAINE. En conscience, je ne peux pas le laisser à la porte... je vas lui ouvrir.

CATHERINE. Attendez... quand je ne serai plus là... Je n'aurais pas la force de supporter ses regards.

Elle rentre.

MADELAINE, *répondant à Jean-Baptiste, qui frappe de nouveau.* Un instant... on y va!... (*A elle-même.*) Pauvre garçon... il arrive bien!... Mon Dieu, qu'est-ce que je vas lui dire?

Elle ouvre.

SCÈNE VIII.

MADELAINE, JEAN-BAPTISTE.

JEAN-BAPTISTE. M'y voici donc!... Dieu! que ça fait de bien de se retrouver!

MADELAINE. C'est vrai... mais nous ne t'attendions pas sitôt.

JEAN-BAPTISTE. Pas sitôt!... je suis en retard d'un jour, madame Libois... ça n'est pas de ma faute, allez! on ne voulait pas me laisser partir là-bas... on m'offrait des avantages superbes... mais, bah! il se serait agi de me couronner roi de Caudebec, à condition de ne plus revenir à Saint-Germain et de ne pas revoir Catherine, que j'aurai refusé...

MADELAINE. Dame! pourtant, si on avait voulu faire ton bonheur?

JEAN-BAPTISTE. Ah ben, oui!

AIR *du Bonhomme dimanche.* (Loïsa Puget.)

Sur la terre est-il un bonheur
S'il ne vient pas d' ma Catherine?
Sans elle à rien je n'ai de cœur,
Tout m' semble peine et douleur;
Quand j' suis triste et rêveur,
C'est qu'elle est loin, ça s' devine.
Mais j' la r'trouv'... la voilà!

* Catherine, Madelaine, Dumont.
** Madelaine, Catherine, Dumont.

* Catherine, Madelaine.

Tout d' suit' le bonheur est là.
Près des bell's j'avais d' la chance...
Là-bas, plus d'un jour,
Ell's m'ont offert l'opulence,
Et mêm' leur amour.
Ell's m' répétaient : Prends tout ça,
Nigaud, ne sois pas rebelle
Au bonheur lorsqu'il t'appelle...
Mais Cath'rin' n'était pas là.
Bien vit', je les repoussais,
Et je leur répétais :
Sur la terre est-il un bonheur
S'il ne vient pas, etc.

MADELAINE, *à part.* Comment faire pour lui avouer... avec une confiance comme celle-là?

JEAN-BAPTISTE. Ah ça... causons de nos petites affaires... J'ai voulu vous voir en cachette, afin de savoir où nous en sommes... Catherine a parlé à son père, n'est-ce pas?

MADELAINE, *embarrassée.* Sans doute, mon garçon, sans doute.

JEAN-BAPTISTE. J'espère qu'il ne songe plus à la marier à un autre.

MADELAINE. Pour ça, je peux t'en répondre; mais tu arrives au moment où on ne s'y attend pas.

JEAN-BAPTISTE. Puisque je vous ait écrit?

MADELAINE. C'est encore vrai... mais supposons que je n'aie pas pu voir Catherine depuis que j'ai reçu ta lettre... donc, il faut que tu attendes sa réponse... jusqu'à ce soir... ou demain... pas dans la ville par exemple... on n'aurait qu'à te voir.

LIBOIS, *paraissant au fond.* Eh! oui, c'est lui, Jean-Baptiste! Ohé! les amis, arrivez.

MADELAINE. Mon mari! v'là la mèche éventée.

JEAN-BAPTISTE. Les camarades! je ne peux pas me sauver devant eux.

SCÈNE IX.

MADELAINE, JEAN-BAPTISTE, LIBOIS, OUVRIERS, *puis* DUMONT.

CHOEUR D'OUVRIERS.

AIR : *Allons, enfants de la Basse-Bretagne.*

Oui, le voilà notre ancien camarade;
Auprès de nous il est donc de retour;
A sa santé, tantôt, buvons rasade,
On n'peut trop bien fêter un si beau jour!

JEAN-BAPTISTE, *aux compagnons qui l'entourent.* Merci, merci. Vous ne m'avez pas oublié... merci!... je voudrais tous vous presser sur mon cœur... Dire qu'on a tant d'amis et qu'on n'a que deux bras pour les embrasser!... C'est-il doux... c'est-il bon d'être reçu comme ça!

LIBOIS. N'est-ce pas?... ça donnerait envie de s'en aller... Moi, si j'étais sûr d'avoir un pareil accueil en revenant... je m'exilerais... j'irais passer vingt-quatre heures à Argenteuil ou à Poissy... (*A Jean-Baptiste.*) Ah ça, te voilà revenu pour tout à fait, j'espère?

JEAN-BAPTISTE. A perpétuité!

MADELAINE. Mais quel est le bavard qui vous a annoncé l'arrivée de Jean-Baptiste?

LIBOIS. Parbleu! celui qui voit tout... notre ami Grincheux.

MADELAINE, *à part.* Encore cet animal-là!

LIBOIS. Il en parlait avec le bourgeois... Galuchet l'a entendu, et nous sommes venus nous assurer de la chose!

JEAN-BAPTISTE. Puisque le père Dumont sait que je suis ici, la politesse veut que j'aille lui faire ma visite.

DUMONT, *paraissant sur ces mots.* * Tu me la feras ici, ta visite.

JEAN-BAPTISTE. Avec plaisir, patron, d'autant plus que j'ai un entretien à vous demander.

DUMONT. Ah!... tu veux me parler... Eh bien, moi aussi j'ai quelque chose à te dire (*à voix basse*), mais en particulier... sans témoins!

JEAN-BAPTISTE, *à part.* Bon... à cause du mariage... Catherine a parlé!... il ne veut pas me faire languir.

DUMONT, *aux Ouvriers.* Allons... retournez à la fabrique, vous autres... qu'on nous laisse seuls tous les deux.

MADELAINE, *à part, regardant Dumont.* Qu'est-ce qu'il peut avoir à lui dire?... Je vas toujours prévenir Catherine.

Elle entre dans la chambre, à gauche.

LIBOIS, *aux compagnons.* Camarades... en avant... arche!

REPRISE DU CHOEUR.

Les ouvriers sortent poussés dehors par Dumont.

SCÈNE X.

DUMONT, JEAN-BAPTISTE.

JEAN-BAPTISTE, *à lui-même.* Le v'là l'instant désiré.

DUMONT, *revenant et saisissant Jean-Baptiste à la gorge.* Gueux!... brigand!... assassin!...

JEAN-BAPTISTE. Hein! plaît-il? Qu'est-ce qui vous prend?... que me voulez-vous?

DUMONT. Je veux ta vie!... je veux ton sang!... oui, ton sang... à toi, misérable... qui m'as volé.

* Madelaine, Dumont, Jean-Baptiste, Libois.

JEAN-BAPTISTE. Ah! mais un instant... apprenez que Jean-Baptiste n'a jamais volé d'argent à personne.

DUMONT. Crois-tu donc qu'on n'ait d'entrailles que pour son argent?... Ce que tu m'as volé, infâme! c'est mon honneur!

JEAN-BAPTISTE. Votre honneur? je ne vous comprends pas.

DUMONT. Oh! tu ne peux plus m'abuser... tu vas me confesser ton crime.

JEAN-BAPTISTE. Mon crime?

DUMONT. Nieras-tu qu'il y a un an tu sois venu à la fête aux Loges?

JEAN-BAPTISTE. Oui, j'y suis venu... j'en conviens.

DUMONT. Nieras-tu que tu y as rencontré Catherine, et que tu lui as donné un rendez-vous?

JEAN-BAPTISTE. Il le fallait bien, puisque je ne pouvais la voir en votre présence.

DUMONT. Nieras-tu enfin qu'aujourd'hui même tu sois revenu secrètement à Saint-Germain? Ce n'est pas moi que tu espérais rencontrer... mais elle qui t'attend, n'est-ce pas?

JEAN-BAPTISTE, *avec bonhomie.* Eh bien, au fait.... quand ça serait.... y aurait-il si grand mal? au point où nous en sommes...

DUMONT. Et tu crois que je ne te tuerai pas comme j'ai manqué de la tuer... elle!... elle et son enfant?

JEAN-BAPTISTE, *comme étourdi.* Son... son enfant... à elle?... Catherine!...

DUMONT. Oui, son enfant... et le tien, scélérat!

JEAN-BAPTISTE, *machinalement.* Le mien! le mien!...

Il reste atterré.

DUMONT, *sans l'écouter.* Mais non... ce n'est pas moi qui t'infligerai le châtiment que tu mérites... c'est une autre, une autre qu'on paye pour cela... la justice... Il y a des lois pour punir l'apprenti qui séduit la fille de son maître... je les invoquerai contre toi... Jean-Baptiste! je vais porter ma plainte au lieutenant criminel! tu seras flétri!... oui, tu seras flétri!

Il sort comme un fou.

SCÈNE XI.

JEAN-BAPTISTE, *seul, comme s'il sortait d'un rêve.*

Eh bien... quoi?... qu'est-ce qu'il a dit?... suis-je bien éveillé?... Voyons... voyons... est-ce bien lui qui était là? Est-ce à moi qu'il parlait?... Oh! non... je rêve... bien sûr, je rêve encore... et pourtant... je suis à Saint-Germain... C'est le père Dumont que j'ai vu là... Tout à l'heure... oui; mais avant lui... j'ai vu Madelaine aussi... et Madelaine ne m'a rien dit... Il faut qu'il soit en démence, cet homme... il m'accuse, moi!... il ose dire que sa fille... elle si pure, si vertueuse... Catherine... ma Catherine à moi! qui m'a juré... Je disais bien... il est fou le malheureux, il est fou! et il a supposé que je pourrais croire... Mais Catherine elle-même viendrait là me me confirmer ces paroles, que je ne la croirais pas; je lui dirais: Vous mentez, Catherine... c'est impossible!

SCÈNE XII.

CATHERINE, JEAN-BAPTISTE.

CATHERINE. Et pourtant cela est, Jean-Baptiste!

JEAN-BAPTISTE. Vous... vous ici?

CATHERINE. Oui, j'étais là, me cachant à tous les yeux.

JEAN-BAPTISTE. Vous vous cachiez, Catherine?

CATHERINE. J'avais entendu votre voix...

JEAN-BAPTISTE. Et vous fuyez parce que j'arrive!

CATHERINE. Je sentais bien ce qu'il m'en coûterait à rougir devant vous.

JEAN-BAPTISTE. Rougir... mais mon Dieu! pourquoi?

CATHERINE. Faut-il donc vous répéter ce que vous a dit mon père?

JEAN-BAPTISTE. Non... taisez-vous... vous savez bien que je ne veux pas vous croire.

CATHERINE. Votre conviction n'empêchera pas que l'affreuse vérité n'existe.

JEAN-BAPTISTE. Cependant, j'ai de la mémoire, moi... si vous avez tout oublié, Catherine.

CATHERINE. Oh! non, je n'ai rien oublié.

JEAN-BAPTISTE. Il y a un an, vous m'avez dit: Attends, espère, je t'aime.

CATHERINE. Je ne vous trompais pas, mon ami...

JEAN-BAPTISTE. Parbleu! j'en étais sûr... A quoi bon me tromper, moi?... vous aviez si bien le droit de refuser ce rendez-vous!

CATHERINE. Ah! pourquoi y suis-je venue!

JEAN-BAPTISTE. Oui, je comprends, vous le regrettez, à présent qu'un autre amour....

CATHERINE. Un autre... détrompez-vous, je puis vous le dire, maintenant que je n'ai plus rien à espérer... personne ne vous a fait tort dans mon cœur.

JEAN-BAPTISTE. Mais alors, j'avais raison de le dire... vous êtes toujours...

CATHERINE, *l'interrompant.* Je ne suis plus qu'une pauvre mère!

JEAN-BAPTISTE, *accablé.* Ah!... vous l'aimez donc bien, cet homme?

CATHERINE. Cet homme, Jean-Baptiste! comment l'aimerais-je ?... je ne le connais pas!

JEAN-BAPTISTE. Est-il possible !... Tenez, Catherine... je ne suis qu'un pauvre ouvrier, moi... tout simple... sans esprit... je n'ai pas l'intelligence qu'il faudrait pour comprendre... mais je souffre; car je vous vois malheureuse, et je ne puis encore vous croire coupable... parlez... Parlez... ayez pitié de moi !

CATHERINE. Eh bien, oui... à vous... à vous seul je dirai tout. Jugez de mon malheur... Dans la forêt, à cette même place où je vous avais quitté, je revenais encore une fois pour vous dire un dernier adieu, quand des hommes se jettent sur moi et m'emportent presque morte de frayeur dans un équipage qui s'élance au galop.

JEAN-BAPTISTE. O mon Dieu !

CATHERINE. L'orage grondait, la nuit était venue... Après une longue course, qui, peut-être, avait pour but de me tromper sur le lieu et sur la distance, la voiture s'arrête devant une maison isolée où l'on m'entraîne malgré mes prières, malgré mes larmes.

JEAN-BAPTISTE. Et je n'étais pas là pour me faire tuer en vous défendant !

CATHERINE. J'invoquais votre nom : vous ne pouviez m'entendre. Je fus conduite dans un riche salon, que je reconnaîtrais bien si la Providence voulait m'y ramener... Je la vois encore cette porte qui se referma sur moi, et contre laquelle j'épuisai vainement mes forces... Nulle part je ne voyais d'issue... il en était une pourtant qui tout à coup s'ouvrit devant moi... j'allais m'y précipiter, un jeune homme parut au seuil de ce passage.

JEAN-BAPTISTE. Lui! un grand seigneur, n'est-ce pas ?...

CATHERINE. Oui... Je reculai épouvantée...

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

A mon aspect, il s'écria :
« Tu m'appartiens, beauté si fière. »
Un voile couvrit ma paupière.
Un frisson mortel me glaça,
Je tombai... Dieu m'abandonna!
Je me revis plus tard, seule et tremblante,
Au lieu fatal de nos adieux si doux ;
J'implorai la mort à genoux,
Car dans mon cœur, si j'étais innocente,
Je n'étais plus digne de vous!

JEAN-BAPTISTE, *tombant sur un siége.* Ah! mon Dieu ! il est donc vrai !

Il se cache la tête dans ses mains.

CATHERINE. Eh bien! vous le voyez, Jean-Baptiste... vous-même qui m'aimiez tant... vous n'avez plus pour moi que de la pitié... Et vous avez raison, car je ne suis plus à présent qu'un objet de honte et de mépris !

JEAN-BAPTISTE, *se levant.* Vous, Catherine !... excusez ce moment de faiblesse... dont je n'ai pas été maître... Je vous en demande pardon... si je croyais à votre honte, est-ce que je vous prendrais les mains? est-ce que je pleurerais avec vous ?...

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

La honte, ell' n'est que pour le crime ;
Si l'on d'vait vous en effrayer,
Autant vaudrait dire que la victime
Est complic' de son meurtrier.

CATHERINE.

Une tache que rien n'efface
Pour toujours me flétrit, hélas!

JEAN-BAPTISTE.

Non... sur l'acier le souffle impur qui passe
Peut l'obscurcir, mais ne le ternit pas,
Il passe et ne le ternit pas.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MADELAINE, *puis* MATHIEU LIBOIS.

Grand bruit au dehors.

MADELAINE, *accourant.* Miséricorde!... Qu'est-ce qui se passe dans la rue ?

CATHERINE. Qu'avez-vous donc vu, Madelaine ?

MADELAINE. Rien... mais j'ai entendu des cris... le tumulte de la foule... il y a un malheur... pour sûr, il y a un malheur!

LIBOIS, *arrivant par le fond.* Je vous en réponds, qu'il y a un... on peut dire un grand... Qu'est-ce qui se serait attendu à ça ?... ce pauvre père Dumont!

JEAN-BAPTISTE. Le bourgeois?

CATHERINE. Mon père?

LIBOIS. Tout à l'heure, il sort de la fabrique comme un furieux... oùs qu'il allait? je n'en sais rien... C'est égal... je cours après lui... J'allais l'atteindre, quand tout à coup, au détour d'une rue, débouche une voiture... Je lui crie : « Arrêtez! » il ne m'entend pas, s'élance plus fort, et il est renversé sur le pavé !

CATHERINE. Ciel! il est blessé !

JEAN-BAPTISTE. Courons !

LIBOIS. Ne bougez pas... c'est inutile, voilà qu'on l'amène ici.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, DUMONT, OUVRIERS, *l'apportant: on place Dumont dans un fauteuil.* *

CATHERINE, *se précipitant vers son père.* Mon père, mon pauvre père!

DUMONT, *d'une voix affaiblie.* Oui, ton père... le voilà blessé... et pour toi, malheureuse... car si je n avais pas eu à te venger aujourd'hui... tu n'aurais pas à te reprocher d'avoir causé ma mort... Mais tu en seras punie... car il me reste encore assez de force pour te maudire.....

Il lève les mains sur sa fille, qui tombe à genoux avec épouvante.

* Madelaine, Catherine, Dumont, Jean-Baptiste, Libois.

JEAN-BAPTISTE *vivement.* * Arrêtez, maître Dumont, ne maudissez pas votre fille, elle n'est qu'une innocente victime!

DUMONT, *à Jean-Baptiste.* Qu'oses-tu dire, toi?

JEAN-BAPTISTE, *à genoux aussi près du fauteuil.* Je dis que je vous demande pardon... Le coupable, c'est moi; et je ne venais ici que pour réparer mes torts.

CATHERINE, *bas.* Que faites-vous, Jean-Baptiste?

JEAN-BAPTISTE. Je sauve votre honneur, Catherine... Je donne un père à votre enfant!

Tableau. — Le rideau tombe.

* Madelaine, Catherine, Jean-Baptiste, Dumont, Libois.

ACTE QUATRIÈME.

Une pièce au 1er étage de la maison de Dumont. Porte au fond. A gauche, une fenêtre. A droite, une autre porte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LIBOIS, *seul.*

Il sort de la chambre, à droite, et parle à Madelaine qu'on ne voit pas.

C'est entendu, mon épouse; pendant que tu pomponnes la mariée, je vas chercher les témoins, et donner un coup d'œil au festin... (*Ecoutant à la porte.*) Qu'est-ce que tu dis, Madeleine?... Grincheux?... sois donc tranquille... bien sûr que je n'irai pas le trouver... même si je le rencontre, plutôt que d'avoir l'air de le voir, je lui marcherai sur les mains... (*Il se dirige vers le fond.*) Ah! bien, oui, Grincheux... un cancannier pareil, plus souvent que je lui parlerai!... jamais!

Il va pour sortir, Grincheux paraît.

SCÈNE II.

GRINCHEUX, LIBOIS.

GRINCHEUX. Tiens! vous v'là, père Libois!

LIBOIS. Laisse-moi tranquille, j'ai affaire... Qu'est qu' tu viens chercher ici? est-ce que tu aurais la prétention de te faire inviter à la noce?

GRINCHEUX. Moi? par exemple!... Si on m'avait prié de venir, peut-être bien que j'aurais refusé.

LIBOIS. Voyez-vous ça! n'aurait-il pas fallu prendre des gants et un carrosse pour aller chercher monsieur?

GRINCHEUX. Ça ne m'aurait pas encore décidé... je ne fraye qu'avec mes pareils.

LIBOIS. Ils sont coquets, tes pareils!... c'est les dromadaires du jardin des Plantes! Ne dirait-on pas qu'il aurait peur de se déformer le torse!... Au surplus, tu n'as que faire ici... on ne veut pas de toi... je suis pressé... laisse-moi passer et marche devant.

GRINCHEUX. Je devine... vous allez chercher les témoins?

LIBOIS. Comme tu dis, monsieur bombé.

GRINCHEUX. Ainsi, il va se faire, ce mariage! et vous trouvez ça gentil, vous?

LIBOIS. Je le trouve charmant... deux tourtereaux qui s'idolent!

GRINCHEUX. Ils se connaissent si bien!

LIBOIS. Une fille très-cossue!

GRINCHEUX. C'est vrai qu'elle apporte pas mal en ménage, sans compter les écus.

LIBOIS. Un garçon qui a du cœur à l'ouvrage!

GRINCHEUX. On peut même dire qu'il en a trop!

LIBOIS. D'accord... il a été un peu vite... mais il répare sa promptitude... Aussi quel fricot il va y avoir! Dieu de Dieu, le superbe fricot!... Pour te clore le bec, je t'en ferai goûter, Grincheux... je te garderai une tête de lapin dans du papier... Ah! oui, c'est une belle noce!

GRINCHEUX. Possible .. mais il y en a qui préjendent qu'elle aurait dû se faire en cachette, et ailleurs qu'à Saint-Germain surtout.

LIBOIS. Pourquoi donc ça? le vin y est bon!

GRINCHEUX. Et la mémoire n'y est pas mau-

vaise non plus... On se souvient que si le père Dumont est mort, c'est par contrariété de se voir un petit-fils qu'il n'attendait pas ; donc les premiers auteurs de l'accident, c'est Catherine et Jean-Baptiste... Ah !

LIBOIS. Vas-tu finir, Grincheux !

GRINCHEUX. C'est pas moi qui parle, c'est tout le monde. Et si vous croyez que vous n'avez pas aussi votre paquet...

LIBOIS. On jase sur mon compte ?

GRINCHEUX. Non, on se gêne !... on dit : C'est un bon enfant, Mathieu Libois... c'est une honnête femme, Madelaine...

LIBOIS. Oh ! si on ne dit que ça...

GRINCHEUX. Mais ils n'ont pas de nez...

LIBOIS, *se récriant.* Pas de nez !

GRINCHEUX. Ils ne sentent pas le mauvais vernis que ça leur donne de se mêler d'un pareil mariage... une fille qui a manqué à son devoir... un garçon qui a osé séduire la fille du bourgeois, ce qui nous est défendu par ordonnance de police...

LIBOIS. Encore une fois, en v'là assez, Grincheux !... On est là, bien tranquille, à aller chercher les témoins, pendant qu'on a sa femme qui habille la mariée, et tu viens vous flanquer des idées qui chiffonnent... Tiens, va-t'en, ou j'entame ton melon.

GRINCHEUX.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Touchez-y donc, j' vous en défie.

LIBOIS.

Tais-toi... tu vas être aplati.

GRINCHEUX.

J'entends v'nir vot' femme... j' lui crie :
Que vous n'êt's pas encor parti...

LIBOIS.

Boboss', renfonc' ton émiuence,
Gare à toi, si j' deviens brutal...
Quoiqu' tu n' doiv's pas aller au bal,
Tu vas toujours avoir ta danse.

Tu m'as entendu... suffit... v'là mon épouse... je m'évapore.

GRINCHEUX. Je vas avec vous.

LIBOIS. Oui... tâche de me suivre.

Il sort en courant.

GRINCHEUX. Il a beau courir... je le rattraperai... je m'accroche à lui... en avant les cancans, les propos, les batailles! il y aura du grabuge... il y en aura !...

Il sort.

SCÈNE III.

MADELAINE, CATHERINE.

MADELAINE, *sortant de la chambre.* Bah ! il n'y a personne !... je croyais bien avoir entendu la voix de mon homme... c'est donc les oreilles qui me tintaient. (*A Catherine qui paraît.*) Eh bien ! vous v'là ici, cousine! rentrez donc dans votre chambre, je n'ai pas fini de vous habiller.

CATHERINE, *tristement.* Oh ! nous avons le temps, Madelaine.

MADELAINE. Le temps... pas trop... et comme vous me dites ça!... Mais prenez donc un air plus gai... Fallait me voir le jour de mes noces... les violons n'étaient pas encore arrivés, que je dansais déjà.

CATHERINE. Vous ! quelle différence ! vous ne quittiez pas des vêtements de deuil pour prendre vos habits de mariée.

MADELAINE. C'est vrai... ce pauvre cousin Dumont, il a été bien injuste, bien entêté, bien brutal... N'importe, c'était votre père, votre devoir était de le pleurer... mais ce devoir, vous l'avez bien rempli, on peut le dire... il y a un terme à tout, Catherine... votre deuil est fini depuis longtemps, et vous n'avez plus de raisons pour retarder ce mariage.

CATHERINE. C'est vrai, mais plus j'y pense, et plus j'hésite à accepter le sacrifice trop grand peut-être qu'il s'est imposé pour moi; mais son dévouement n'est pas plus fort que mon amour.

MADELAINE. Et vous avez raison... Réparer les torts d'un autre... en voilà un cœur d'homme comme on n'en trouverait pas deux. Bien sûr que le bon Dieu s'est reposé après avoir fait celui-là... c'est son chef-d'œuvre.

JEAN-BAPTISTE, *paraissant au fond.* Peut-on entrer ?

CATHERINE, C'est lui...

SCÈNE IV.

MADELAINE, JEAN-BAPTISTE, CATHERINE.

JEAN-BAPTISTE, *en marié.* Bonjour, tout le monde et la compagnie.

MADELAINE, *lui sautant au cou.* Comme le v'là bichonné !... Est-il gentil, ce matin !

JEAN-BAPTISTE. Prenez donc garde... vous me défrisez. (*A Catherine.*) Eh bien, Catherine... eh bien, ma petite femme, c'est pour aujourd'hui et puis pour toujours.

CATHERINE. Comment, mon ami... vous voilà déjà prêt?

MADELAINE. Je crois bien ; à cinq heures du matin il était adonisé comme vous le voyez là... j'ai eu toutes les peines du monde à l'empêcher de venir ici... Il se croyait en retard...

JEAN-BAPTISTE. Le fait est qu'aujourd'hui le soleil n'en finissait pas de se lever... pour sûr il était indisposé. Heureusement que j'a-

vais de la besogne... d'abord ma félicité à faire clouer au-dessus de la porte... tenez, voyez d'ici...

Il désigne la fenêtre.

CATHERINE. Votre enseigne, mon ami ?

JEAN-BAPTISTE. La nôtre, Catherine. « Jean-Baptiste Vaugrain, gendre et successeur de maître Dumont. » Oh ! c'est écrit.

MADELAINE. Et en lettres d'or.

JEAN-BAPTISTE. Ça valait bien ça... Ensuite, comme il me restait une bonne heure, je suis allé jusqu'au village des Carrières embrasser quelqu'un qui ne figurera pas en personne à notre noce... mais qui en est tout de même, et un des premiers.

CATHERINE. Il a été voir mon fils! (*Lui tendant la main.*) Jean-Baptiste, vous êtes le meilleur des hommes... vous n'aurez jamais autant de bonheur que vous en méritez...

MADELAINE. Oh ! non.

Elle entre dans la chambre à gauche.

JEAN-BAPTISTE. Oh ! si... puisque Catherine consent à m'épouser...

CATHERINE. De grâce, Jean-Baptiste, réfléchissez à l'avenir... et pendant qu'il en est temps encore, renoncez à ce mariage...

AIR *du Bon Curé.* (De Paul Henrion.)

Le dévouement vous aveugle peut-être,
Vous vous montrez trop généreux.
Un jour, hélas ! les regrets pourraient naître ;
Combien vous seriez malheureux !
Rien m'effac'ra la honte originaire,
Seul héritag' de mon fils en naissant,
Et l'on n' peut plus aimer la mère
Lorsque l'on doit rougir de son enfant!

JEAN-BAPTISTE. M'ôter le droit de vous protéger, vous et votre enfant... oh! ne l'espérez pas.

Même air.

Si le malheur, quand il reçut la vie,
Sur cette terr' vint avec lui,
C' pauvr' innoncent faut-il qu'on l' sacrifie,
Et qu' sur son chemin il reste sans appui?
Pour qu'il ignore à jamais le mystère
Qui dut le flétrir en naissant,
Et qu' sans rougir il embrasse sa mère,
Dieu me l'envoie, il doit être mon enfant!

CATHERINE. Non, la raison ne peut rien contre un cœur comme le vôtre.

MADELAINE, *reparaissant.* * Allons, assez causé.. et ne pensons plus qu'à la noce... Justement, v'là mon mari qui monte... et vous n'êtes pas prête.

JEAN-BAPTISTE. Sans doute, il nous amène les témoins; tant mieux, nous aurons une fière société. Sans compter le vicomte d'Orvilliers, mon frère de lait, que j'ai invité et qui viendra.

MADELAINE. En attendant, voilà les autres.

JEAN-BAPTISTE. Faut les recevoir. (*Allant à la porte.*) Entrez, les amis. (*A Madelaine.*) Madame Libois, offrez des chaises.

* Jean-Baptiste, Madelaine, Catherine.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LIBOIS.

LIBOIS. * N'offrez rien du tout, il est inutile de déranger le mobilier.

JEAN-BAPTISTE. Eh bien, vous êtes seul?

LIBOIS. Tout seul.

JEAN-BAPTISTE. Qu'est-ce que ça veut dire?

LIBOIS. Ça veut dire que tout le monde refuse de vous servir de témoin ; voilà !

JEAN-BAPTISTE. Est-il possible ?

CATHERINE. Vous l'entendez, Jean-Baptiste, notre malheur recommence!

JEAN-BAPTISTE. Eh bien, si les voisins nous manquent de parole, nous avons les compagnons de la fabrique... je suis sûr de ceux-là.

LIBOIS. Pour l'ouvrage... oui... mais pour la cérémonie, bernique! ce satané Grincheux les a tous effarouchés.

MADELAINE. Là ! toujours Grincheux !

LIBOIS. Eh bien, oui, il mène la bande, et les ouvriers ont juré de vous laisser marier tout seuls, à cause du père Dumont, qu'ils ne pouvaient pas souffrir, mais qu'ils regrettent aujourd'hui parce qu'il est mort, et ça retombe sur vous.

CATHERINE. Oh! c'est affreux !

MADELAINE. C'est une atrocité!

JEAN-BAPTISTE, *allant vers Catherine.* ** Laissons-les dire et moquons-nous-en... Ne nous reste-t-il pas des amis fidèles... d'abord Mathieu Libois?

LIBOIS. Oui, tu peux toujours compter sur moi... à la vie à la mort... excepté pour aujourd'hui.

JEAN-BAPTISTE. Plaît-il?

MADELAINE. Qu'est-ce qu'il dit cet imbécile-là ?

LIBOIS, *à Jean-Baptiste.* Faut pas m'en vouloir, garçon... les compagnons ont juré, et comme j'étais là, naturellement j'ai juré avec eux.

MADELAINE, *à son mari.* Et tu te figures que je souffrirai une infamie pareille.... moi, Madelaine!... moi la bourgeoise!... Tu vas mettre ce bouquet à ta boutonnière et tu donneras le bras à la mariée.

Elle lui attache le bouquet.

LIBOIS. Pas possible... j'ai juré...

* Jean-Baptiste, Libois, Madelaine, Catherine.

** Libois, Madelaine, Jean-Baptiste, Catherine.

MADELAINE. Sans ma permission... ça ne compte pas.

LIBOIS. Mais les compagnons?

MADELAINE. Tu n'es pas marié avec eux, ils n'ont pas le droit de te faire la loi.

LIBOIS. Un honnête homme n'a que sa parole.

MADELAINE. Celle de la femme... j'ai donné la mienne et dans le ménage c'est le mari qui répond.

JEAN-BAPTISTE, *à Catherine, qu'il essayait d'encourager tout bas pendant ce qui précède.* Eh! oui... si les amis nous manquent, il y a des pauvres à l'église.

MADELAINE. Allons, allons, ne parlons plus de ça, et en route.

AIR *du 2me quadrille du Puits d'amour.*

Tu vas conduire la mariée.
Et vite, offre-lui donc ta main;
Jusqu'à l'église elle t'est confiée;
Allons accomplir cet hymen.

LIBOIS.

C'est dit... marchons jusqu'à l'église.

A part.

Un' fois dehors, bon gré mal gré,
Ma résolution est bien prise...
Je n' sais pas trop ce que j' ferai...

ENSEMBLE.

Il faut conduire la mariée;
Que chacun se donne la main;
Puisqu'elle nous est confiée,
Allons accomplir cet hymen.

Tous les quatre se mettent en marche; on entend au dehors une grande rumeur.

CATHERINE. Ecoutez!... ce tumulte!... c'est dans notre cour!

JEAN-BAPTISTE. * Attendez..... je vais voir.

Il s'avance vers la fenêtre; une grêle de pierres lancées du dehors brise les vitres et pénètre dans la chambre.

CATHERINE, *reculant épouvantée.* Des pierres, mon Dieu, des pierres!

JEAN-BAPTISTE. Qu'est-ce que ça veut dire?...

MADELAINE. * Je vas leur parler à ces canailles-là.

LIBOIS, *la retenant.* Veux-tu bien rester tranquille!

JEAN-BAPTISTE. Oui... c'est moi que ça regarde.

Il ouvre la porte du fond, et se trouve en présence de plusieurs Ouvriers.

* Jean-Baptiste, Madelaine, Libois, Catherine.
** Madelaine, Libois, Jean-Baptiste, Catherine.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, OUVRIERS *paraissant au fond, ensuite* GRINCHEUX.

UN OUVRIER. * On ne passe pas.

CHOEUR.

AIR de M. Béancourt.

Et la justice et la morale
Arment nos bras,
Guident nos pas.
Ce mariage est un scandale,
Pour l'accomplir vous n' pass'rez pas.

JEAN-BAPTISTE. Et pourquoi vous opposez-vous à mon bonheur?... ne suis-je donc plus votre ami... votre camarade... que vous aimiez comme un frère, et qui vous le rendait si bien?

UN OUVRIER. Ce n'est pas tant à toi que nous en voulons... mais...

CATHERINE. C'est à moi... n'est-ce pas? et pourtant quel mal vous ai-je fait?... Vous n'avez pas de raison de me haïr!

L'OUVRIER. C'est possible, mam'zelle... mais Mathieu Libois vous dira lui-même... car il est avec nous Mathieu Libois.

LIBOIS. Oh! oui, toujours.

MADELAINE. Hein?

LIBOIS. Non... jamais... (*A part.*) Je ne sais plus de quel côté je suis.

JEAN-BAPTISTE. Allons, camarades... un bon mouvement... on a voulu vous monter la tête... laissez de côté les méchants et accompagnez-nous à la paroisse.

GRINCHEUX, *paraissant à la fenêtre.* Je m'y oppose, et les camarades qui sont en bas, aussi.

JEAN-BAPTISTE, *courant vers lui.* Malheureux!

GRINCHEUX. Il menace! allons prévenir les syndics.

Il disparaît.

VOIX *en* DEHORS. Oui, les syndics!

REPRISE DU CHOEUR.

LES OUVRIERS.

Et la justice et la morale
Arment nos bras,
Guident nos pas.
Ce mariage est un scandale,
Pour l'accomplir vous n' pass'rez pas.

Les Ouvriers sortent.

SCÈNE VII.

MATHIEU LIBOIS, MADELAINE, JEAN-BAPTISTE, CATHERINE.

LIBOIS, *regardant autour de lui.* V'là du beau! v'là du propre.

* Libois, Madelaine, Ouvriers, Jean-Baptiste, Catherine.

CATHERINE, *à Jean-Baptiste.* Eh bien, mon ami, quand je vous disais, ne m'épousez pas... j'avais un pressentiment du malheur qui nous arrive... Je rentre pour quitter cette parure de fête que je n'aurais pas dû mettre...

Elle fait un pas vers la chambre.

JEAN-BAPTISTE, *comme pour la retenir.* Catherine!

CATHERINE. Vous le voyez bien, il faut céder à la fatalité qui nous poursuit.

Elle rentre dans la chambre à gauche.

MADELAINE, *à son mari.* Voilà où ils en voulaient venir tes compagnons... et tu as eu le cœur de jurer avec eux!

LIBOIS. Oui... j'ai fait une sottise... je vais la réparer. (*Il ramasse une pierre.*) Le premier que j'attrape!

MADELAINE. Que vas-tu faire?

LIBOIS. Non... ça ne serait pas brave... mieux que ça... j'entrevois Grincheux, je vas le redresser.

MADELAINE. Quel enragé!

JEAN-BAPTISTE. Descendez vite, Madelaine.

MADELAINE. Oh! oui... quatre à quatre!... C'est ça, je savais bien que mon mari était un brave homme.

Elle sort précipitamment par le fond.

SCÈNE VIII.

JEAN-BAPTISTE *seul.*

Quelle journée! mon Dieu! quelle journée! Moi qui m'étais levé si joyeux ce matin!... Oh! j'avais trop de bonheur... ça ne pouvait pas durer... Mon pauvre habit de noces, il faut donc te quitter... Et Catherine... si je pouvais la venger... Mais sur qui?

AIR : *J'aime Agnès et j'ai su lui plaire.*

Ce grand seigneur si j' pouvais le connaître!
Mais où l' trouver? Et quand j' pens' qu'aujourd'hui
Il rit, il s'amuse peut-être,
Quand on souffre à cause de lui!...
Mais que l' bon Dieu l'amène donc ici!...
De sa grandeur que not' bourreau descende...
Car il est temps d'expier le forfait;
Pour son châtiment, je n' demande
Que d' lui montrer tout le mal qu'il a fait.

SCÈNE IX.

JEAN-BAPTISTE, D'ORVILLIERS.

D'ORVILLIERS. Bonjour, Jean-Baptiste; salut, heureux futur...

JEAN-BAPTISTE. Mon frère de lait... je l'avais oublié...

D'ORVILLIERS. Ah ça, je t'apporte mon cadeau de noce; mais il me sera impossible de rester.

JEAN-BAPTISTE. Ah! vous ne restez pas?

D'ORVILLIERS. Non; mais crois bien qu'il ne fallait rien moins que la grave circonstance de ce jour pour que je ne fusse pas tout à toi... mais tu me vois aujourd'hui entre deux mariages... le tien, auquel je suis désolé de manquer, et un autre, où ma présence est tout à fait indispensable... le mien.

JEAN-BAPTISTE. Comment! vous allez vous marier?

D'ORVILLIERS. Dans deux heures... à ma maison de Marly... Vois donc la sympathie... deux frères qui font leurs noces le même jour... cela doit me porter bonheur, et à toi aussi.

JEAN-BAPTISTE. Faut l'espérer... Mais je n'en reviens pas... vous qui disiez tant de mal du mariage...

D'ORVILLIERS. C'est que je n'avais pas encore rencontré celle qui devait me réconcilier avec ce qu'il y a de bon... de pur et de sacré dans ce monde... Ma belle Henriette d'Entragues!... juge à quel point je l'aime... pour être digne de la posséder, j'ai rompu avec mes liaisons d'autrefois, j'ai répudié mes erreurs de jeunesse; enfin, je ne rougis pas de l'avouer, l'amour vrai m'a ramené à la vertu, je suis un sage maintenant.

JEAN-BAPTISTE. Eh bien, je vous en félicite; vous avez bien fait d'en arriver là... parce que, dans votre rang... on va souvent si loin, si loin, qu'au bout de ce que vous appelez vos folies de jeunesse il y a tant de malheur pour les autres, qu'il doit y avoir des remords pour le coupable... oui, des remords, ça ne peut pas être autrement, puisqu'il peut y avoir un crime.

D'ORVILLIERS. Un crime?... tu prends les choses bien au tragique... il s'agit d'aventures galantes... parfois un peu audacieuses, d'accord, mais voilà tout.

JEAN-BAPTISTE. Voilà tout? vous le croyez... parce que vous autres... vous ne vous informez pas... parce que vous oubliez...

D'ORVILLIERS. Et quoi donc, s'il vous plaît?

JEAN-BAPTISTE. Je ne parle pas pour vous, monsieur le vicomte... mais les autres... les grands seigneurs, vos pareils... pour gagner un pari... pour satisfaire un caprice... ils enlèvent une fille innocente et pure... qu'ils ne connaissaient pas, qu'ils n'ont pas même séduite... puis ils la renvoient flétrie... et voilà une maison ruinée... un père qui meurt de désespoir... un enfant qui ne demandait pas à naître, et que l'on condamne à l'infamie comme sa mère... Enfin, si un honnête homme, qui a foi dans la pureté de la victime, se présente pour réparer le crime du

scélérat qui se cache... eh bien, on ne le lui permettra pas... la ville toute entière se révoltera contre lui... on le maudira, on lui jettera des pierres!

D'ORVILLIERS. Pareil malheur est-il donc arrivé à quelqu'un qui t'intéresse?

JEAN-BAPTISTE. Moi... je ne dis pas ça... mais c'est dans les choses possibles... ça s'est vu même...

D'ORVILLIERS. Bon! tu supposes... eh bien, je te conseille de faire de la morale... cela te va bien... après ce que tu as fait toi-même... je sais tout, mon gaillard.

JEAN-BAPTISTE. Que voulez-vous dire?

D'ORVILLIERS. On m'a parlé d'un enfant, monsieur le séducteur... d'un enfant à vous.

JEAN-BAPTISTE, *avec effort.* Oui... c'est vrai... à moi!

D'ORVILLIERS. Et tu as l'audace de nous reprocher nos folles équipées... Il est vrai que je t'ai donné le conseil de te faire aimer... mais tu l'as trop bien suivi, à ce que je vois... Allons, allons, Jean-Baptiste, ne t'avise plus de prêcher les autres, et, conviens-en, tu as encore été plus mauvais sujet que moi.

JEAN-BAPTISTE*. Oh! silence, je vous en prie... J'entends Catherine... elle vient ici.

D'ORVILLIERS. Ta future... Tu vas me présenter.

SCÈNE X.

D'ORVILLIERS, JEAN-BAPTISTE; CATHERINE, *sortant de la chambre; puis* MADELEINE.

CATHERINE, *sans voir d'Orvilliers.* Mon ami... Ah! pardon, vous n'êtes pas seul.

Elle reste les yeux baissés.

JEAN-BAPTISTE. N'ayez pas peur, Catherine... c'est un ami.

D'ORVILLIERS. Mieux que cela : c'est un frère.

CATHERINE, *à elle-même.* Cette voix!

D'ORVILLIERS, *s'approchant d'elle.* Madame... permettez. (*A lui-même.*) Ciel...

CATHERINE, *à part.*

AIR : *Fragment du duc d'Olonne.*

Oh! grand Dieu! c'est bien lui!

JEAN-BAPTISTE.

Qu'avez-vous, Catherine?

CATHERINE, *d'une voix étouffée.*

Qui, moi?... mais je n'ai rien...

A part.

Ah! je me sens mourir!

MADELAINE, *rentrant.*

Mon homme, avec les autres, a filé, j'imagine...

Apercevant Catherine qui est tombée sur un siége.

Eh! mais, qu'a-t-elle donc?

* D'Orvilliers, Jean-Baptiste.

JEAN-BAPTISTE.

Il faut la secourir!
Car... je n' sais pas ce qui l'oppresse...
Mais tout à l'heure, une faiblesse...
De son cœur s'empara.
Chez vous conduisez-la.

MADELAINE, *près de Catherine.*

D'où vous vient c'te faiblesse?
Ces traits tout boul'versés?... et puis, cette pâleur?...

D'ORVILLERS, *à part.*

Ah! grand Dieu! qu'ai-je fait?... Je comprends leur [malheur!

JEAN-BAPTISTE, *à Madelaine.*

Allez donc vite!... elle souffre, je pense...

MADELAINE, *la regardant, à part.*

La pauvre enfant!

CATHERINE, *bas à Madelaine et se relevant.*

Éloignez-moi d'ici;
A part.
Car je ne peux supporter sa présence.
Haut.
Madelaine, aidez-moi...

MADELAINE, *à part.*

Qu'a-t-ell' donc aujourd'hui?

CATHERINE, *à part, levant les yeux sur d'Orvilliers.*

Ah! malgré moi, tout mon corps a frémi...
Car c'est lui! c'est bien lui!...

JEAN-BAPTISTE. Lui!

ENSEMBLE.

Quelle douleur nouvelle
Vient donc causer en elle
Cette pâleur mortelle?
Elle semble souffrir.
Le jour du mariage,
Pourquoi sur son visage
Voir un sombre nuage
Remplacer le plaisir?

Elle rentre avec Madelaine.

SCÈNE XI.

D'ORVILLIERS, JEAN-BAPTISE.

Moment de silence, pendant lequel d'Orvilliers semble atterré. Jean-Baptiste, qui a suivi des yeux Catherine, lève un regard désolé sur le Vicomte.

JEAN-BAPTISTE. Vous venez de la voir, ma future, monsieur le vicomte.

D'ORVILLIERS. Quoi!... c'est elle?...

JEAN-BAPTISTE. C'est elle. A présent, je n'ai plus besoin de prendre des détours pour vous parler de notre malheur... A présent, vous savez bien que tout ce que je vous ai dit est vrai... vous le savez mieux que personne.

D'ORVILLIERS. Mon ami...

JEAN-BAPTISTE. La fille de ce pauvre homme mort de désespoir... c'est Catherine... la mère de ce malheureux enfant, à qui je voulais donner mon nom... c'est Catherine... celle que j'ai toujours tant aimée,

que j'aime encore, et pour qui je ne peux rien, pas même la vengeance.

D'ORVILLIERS. Et pourquoi?

JEAN-BAPTISTE. Pourquoi? Oh! Dieu sait que je ne demandais qu'à le connaître... l'auteur de tous nos maux... Je me disais: Que son nom me soit révélé, j'irai à lui; si grand seigneur qu'il puisse être... je lui dirai: Tu vas réparer ton crime... et s'il refuse, je le tuerai... Mais vous... vous, monsieur le vicomte... je ne peux pas vous tuer... Je ne peux rien contre vous: ma mère vous a nourri... elle vous a nommé son fils, et tout à l'heure encore je vous appelais mon frère.

D'ORVILLIERS. Oh! je le suis toujours.

JEAN-BAPTISTE. Oui... c'est cette fraternité qui nous laisse sans défense, sans espoir... J'ai beau me dire: Ma mère... la nôtre, monsieur le vicomte, nous regarde de là-haut, et doit vous envoyer une bonne pensée... Vous en aimez une autre, vous allez vous marier... Ah! pourquoi êtes-vous venu, puisque vous ne pouvez rien pour nous..... puisque je n'ai pas le droit de vous dire: Soyez malheureux à votre tour... mais faites votre devoir.

D'ORVILLIERS. Mon devoir?... En effet, tu as le droit de me l'imposer maintenant... toi, qui, pour réparer une faute... ou plutôt un crime... que j'avais commis sans le savoir... je te le jure... allais me remplacer ici. Oh! cette fois la fatalité nous a tous poursuivis... et pour la première fois de ma vie, j'éprouve un repentir... un remords même!... Compte sur moi, Jean-Baptiste, dans un quart d'heure tu auras de mes nouvelles... et peut-être me rendras-tu bientôt cette amitié qui nous unissait au début de la vie... Compte sur moi, te dis-je...

Il s'éloigne et se rencontre en sortant avec Libois qui entre.

SCÈNE XII.

LIBOIS, JEAN-BAPTISTE.

LIBOIS. Pardon... excuse... Ah! c'est le frère de lait... (*A Jean-Baptiste, qui ne l'écoute pas.*) Je viens de converser avec Grincheux... Il n'est pas bossu du tout... je l'ai redressé radicalement et sans frais, ce qui s'appelle soigné en ami. Mais il ne s'agit pas de ça... V'là bien autre chose..... les compagnons ont été chercher les syndics... Ils viennent...

JEAN-BAPTISTE. Et qu'est-ce que ça me fait?

LIBOIS. C'est qu'ils ne paraissent pas avoir de bonnes intentions; prends garde, ça se gâte.

JEAN-BAPTISTE. Que peuvent-ils me faire de plus?

SCÈNE XIII.

SYNDICS, MATHIEU LIBOIS, JEAN-BAPTISTE, *puis* CATHERINE et MADELAINE, *ensuite* UN VALET.

LE PREMIER SYNDIC. Te chasser de la ville comme tu le mérites... toi et ta complice!

JEAN-BAPTISTE. Chassée... elle!

CATHERINE, *paraissant.* Qu'entends-je?

Grand bruit au dehors.

MADELAINE. Miséricorde! qu'est-ce que c'est que ça?

LE PREMIER SYNDIC. C'est ton enseigne qui tombe, Jean-Baptiste... Ton mépris pour les lois qui nous régissent nous a contraints à cette rigueur. L'article 19 de nos statuts déclare indigne de la maîtrise l'apprenti qui a séduit la fille de son maître.

CATHERINE, *vivement.* Ce n'est pas...

JEAN-BAPTISTE, *lui fermant la bouche.* Silence, Catherine, au nom de votre enfant, silence!

LE PREMIER SYNDIC, *parlant de la fenêtre au dehors.* Et maintenant, selon l'usage, brisez l'enseigne sous les yeux du coupable.

Bruit de l'enseigne que l'on brise aux acclamations de la foule.

MADELAINE. Ah! si j'étais un homme!

LIBOIS. Eh bien, quoi? tu ne serais pas la mère de mes enfants.

UN VALET, *entrant.* A monsieur Jean-Baptiste.

Il lui donne un billet et sort. Jean-Baptiste parcourt des yeux le billet. Tous les Ouvriers et le peuple entrent et garnissent la scène.

LE PREMIER SYNDIC. Au nom de notre corporation, j'ordonne à Jean-Baptiste de sortir à l'instant de la ville royale de Saint-Germain.

CATHERINE. Oh! c'est trop de malheur.

JEAN-BAPTISTE. Oui, mettez le feu à la maison, détruisez tout... Chassez-nous comme des coupables... Vous regretterez un jour le mal que vous nous faites.

CATHERINE. Où aller, mon Dieu?

JEAN-BAPTISTE. Venez, venez sans crainte, Catherine, nous avons un asile...

CHOEUR.

AIR *de Robert le Diable.*

Point de grâce!
Qu'on les chasse (*bis.*)
Aujourd'hui!
Point d'asile
Dans la ville,
Faut qu'ils sortent d'ici.

Jean-Baptiste et Catherine, après avoir embrassé Madelaine et Libois, sortent au milieu des imprécations et des menaces de tous les Ouvriers.

* Libois, Syndics, Jean-Baptiste; Madelaine, Catherine.

ACTE CINQUIÈME.

Un riche salon à pans coupés. Porte au fond, ouvrant sur un parc. Fenêtres à droite et à gauche, qui laissent également voir le parc. Portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

DE MARANS, OFFICIERS, *puis* PICARD.

DE MARANS, *entrant avec les Officiers.* Eh! non, morbleu, je n'en crois rien... le mariage de notre ami d'Orvilliers rompu?... c'est impossible... ce matin encore il nous a donné rendez-vous ici, à sa maison de Marly, où les noces doivent avoir lieu... et je quitte à l'instant d'Entragues, le frère de notre belle fiancé... Au surplus, il est facile de s'assurer du fait.

Il sonne.

PICARD *paraît.* Ces messieurs désirent quelque chose?

DE MARANS. Annonce-nous à ton maître, nous voulons lui parler.

PICARD. Ce serait difficile, monsieur le vicomte n'est pas ici...

DE MARANS. C'est étrange... Aurais-tu reçu quelque contre-ordre à propos de la cérémonie?...

PICARD. Au contraire, monsieur... il vient d'arriver une estafette de la part de mon maître pour que nous pressions les préparatifs... le mariage ne peut tarder... Et tenez, voici mademoiselle d'Entragues et sa famille qui arrivent.

DE MARANS. Quand je le disais!

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA NOCE, *puis* D'ORVILLIERS.

En ce moment, on voit passer, au fond, dans le parc, de droite à gauche, M[lle] d'Entragues avec sa famille et ses invités. Picard est sorti comme pour indiquer le chemin au cortége. Les Officiers, groupés à droite, près de la porte du fond, s'inclinent devant la mariée, qui les salue en passant. Un panneau de la boiserie s'ouvre au 1[er] plan, à droite, d'Orvilliers paraît.

D'ORVILLIERS, *à lui-même.* Trop tard, mon Dieu! je reviens trop tard pour prévenir leur arrivée.

DE MARANS, *aux Officiers.* Suivons, messieurs, suivons.

D'ORVILLIERS, *bas à de Marans.* Reste.

DE MARANS, *bas, étonné.* Bah! te voilà.

D'ORVILLIERS. Silence!

Il se tient à l'écart, tandis que les Officiers suivent le cortége qui disparaît.

SCÈNE III.

DE MARANS, D'ORVILLIERS.

DE MARANS. Qu'est-ce que cela signifie?... te voilà de retour et tu laisses tes amis recevoir ta fiancée?

D'ORVILLIERS. O mon ami! je suis bien malheureux! mon avenir est perdu, mon existence est vouée à la douleur, à tous les supplices.

DE MARANS. Comment! ton amour pour Henriette d'Entragues serait-il passé comme tant d'autres?... est-ce que tu ne l'aimes plus, d'Orvilliers?...

D'ORVILLIERS. Moi... cesser de l'aimer! aujourd'hui plus que jamais elle m'est chère... dans cet amour, dans cette union, j'avais placé toutes mes espérances... et il faut y renoncer!...

DE MARANS. Renoncer? tu es fou... la preuve qu'on ne te refuse pas, c'est qu'elle est ici avec sa famille.

D'ORVILLIERS. Plût au ciel qu'elle me refusât! je ne serais pas condamné à lui dire : Henriette, tout est fini entre nous, je ne peux pas, je ne veux pas vous épouser.

DE MARANS. Il est donc vrai... tu oserais rompre... Quels que soient tes motifs, un tel éclat n'aura pas lieu... la raison, ton amour, le devoir te le défendent.

D'ORVILLIERS. Ah! si je n'écoutais que mon amour, j'oublierais les larmes, le désespoir des autres; mais toi aussi tu me parles de devoir... Eh bien! c'est pour lui que je me sacrifie, c'est à lui que je vais obéir.

DE MARANS. Le diable m'emporte si je te comprends!... Encore une fois, pourquoi n'épouses tu pas celle que tu aimes?

D'ORVILLIERS. Pourquoi!... parce qu'il faut qu'aujourd'hui même je sois le mari d'une autre.

DE MARANS. D'une autre?

D'ORVILLIERS.

AIR : *Je n'ai pas vu ces bosquets de lauriers.*

Tu t'en souviens, dans nos folles amours,

Quand nous n'avions ni scrupule ni honte...
Nous nous disions : Ça passe, allons toujours...
Ces jours passés, mon ami, Dieu les compte...
Non, rien, hélas! rien ne reste impuni,
Tout est pesé dans la juste balance.

Apercevant dans le parc Jean-Baptiste qui vient avec Catherine.*

Tiens... de là-bas vois-tu venir ici?

DE MARANS.

C'est Jean-Baptiste, ton ami.

D'ORVILLIERS.

C'est mon châtiment qui commence!
Suis-moi, tu sauras le reste!

Il entraîne de Marans à droite.

SCÈNE IV.

JEAN-BAPTISTE, CATHERINE, *arrivant par le fond.*

JEAN-BAPTISTE. Entrez, Catherine... entrez... vous voilà dans l'asile où je devais vous conduire... vous y serez en sûreté, j'espère.

Il la fait asseoir à droite.

CATHERINE. Mais, Madeleine... où donc est-elle?... elle ne nous a pas suivis...

JEAN-BAPTISTE. Elle est restée là-bas à l'entrée, avec Mathieu Libois; je vais les prévenir...

Il va vers la porte.

CATHERINE, *qui a jeté les yeux autour d'elle.* O ciel!... où suis-je!... où m'avez-vous amenée... Jean-Baptiste?...

JEAN-BAPTISTE, *revenant.* Qu'avez-vous donc?...

CATHERINE, *dans le plus grand trouble.* Ce salon... ce parc... je les reconnais... voilà la porte qui s'est refermée sur moi... voici le panneau qui s'est ouvert... Jean-Baptiste fuyons... fuyons, je vous en supplie... le lieu de mon déshonneur ne peut être celui de mon refuge...

JEAN-BAPTISTE. Vous resterez, Catherine, il le faut.

CATHERINE. Mais, pour me parler ainsi, c'est donc que vous doutez de la certitude de mes souvenirs... Croyez-moi, mon ami, nous sommes ici chez l'auteur de tous nos maux.

JEAN-BAPTISTE. Vous êtes chez celui que je nommais mon frère... vous êtes chez votre époux, Catherine.

CATHERINE. Que dites vous?

JEAN-BAPTISTE. La vérité... car le coupable se repent, et c'est pour réparer sa aute qu'il m'a ordonné lui-même de vous amener ici... Voici sa lettre.

Il la lui montre.

* D'Orvilliers, de Marans.

CATHERINE. Moi... je serais sa femme!

JEAN-BAPTISTE. C'est moi qui ai décidé ce mariage... ne vous en effrayez pas... vous serez heureuse; car si le vicomte a eu des torts, c'est la faute de ce monde dans lequel il a vécu; mais son cœur n'y était pour rien... je le connais au fond, c'est un honnête homme... ce qu'il fait aujourd'hui le prouve bien... aussi, au nom de cette amitié dont vous m'avez donné tant de preuves, il faut me promettre de ne pas le repousser.

CATHERINE. Ce que vous me demandez est au-dessus de mes forces.

JEAN-BAPTISTE. Si, Catherine, vous aurez le courage de l'accomplir cette union qui va donner à votre fils un nom plus noble, plus beau que le mien... le nom de son père... C'est un adieu éternel qu'il faut nous dire... Après ce qui s'est passé aujourd'hui à Saint-Germain, entre le vicomte et moi, vous ne pouvez plus hésiter... Je ne suis qu'un pauvre ouvrier qui ne peut plus rien pour vous... avec lui la fortune, la considération; avec moi, la pauvreté, la honte...

CATHERINE, *vivement.* Eh bien, je choisis la pauvreté... je choisis la honte...

JEAN-BAPTISTE. Choisir!... Catherine, vous n'en avez pas le droit... et votre enfant...

CATHERINE. Ecoutez-moi, Jean-Baptiste: autrefois, quand je paraissais fière, orgueilleuse, insensible, j'aimais cependant... j'aimais un être que je croyais inconnu, mais dont l'amour s'était révélé à moi par tant de délicatesse que, malgré ma volonté même, mon cœur lui appartenait déjà; et plus tard, quand je vous ai vu si généreux dans mon malheur... si dévoué dans mon infortune, cet amour est devenu un culte, de la vénération, de l'idolâtrie!

JEAN-BAPTISTE. Oh! ne me dites pas cela, Catherine, oubliez qui je suis... souvenez-vous que vous allez être vicomtesse d'Orvilliers.

CATHERINE. Ne me donnez pas ce titre, il ne m'appartiendra jamais... Vous me menacez de la honte avec vous; mais il n'y a pas de honte à aimer le plus généreux des hommes; il n'y pas de honte à consacrer sa vie à celui qui s'est dévoué pour nous.

AIR *du Gondolier.*

Et puis que m'importe le blâme,
Et le monde et l'honneur?
Je n'entends que mon cœur.
D'un autre, ah! puis-je être la femme?
C'est trahir mon époux,
Car je suis toute à vous.

Ici, d'Orvilliers paraît au fond.

Que le déshonneur m'accompagne,
Je le subirai sans regrets,

Si, moi, ta sœur et ta compagne,
Je puis ne te quitter jamais.
Pour moi
Tu donnais tout sans cesse;
Ta tendresse
Est ma loi,
Je donne tout pour toi !

JEAN-BAPTISTE. Non, Catherine, je ne veux pas, je ne peux accepter...

CATHERINE. Oh ! mon Dieu !... il me repousse...

D'ORVILLIERS, *à part.* La force m'a manquée pour parler... j'ai écrit.

JEAN-BAPTISTE, *apercevant d'Orvilliers.* Ah ! vous !

D'ORVILLIERS, *à voix basse.* Silence... j'ai tout entendu... laisse-moi seul avec elle.

JEAN-BAPTISTE. Et vous tiendrez votre promesse ?

D'ORVILLIERS. Je l'ai juré par notre mère, laisse-nous, mon ami.

JEAN-BAPTISTE. Adieu, monsieur le vicomte.

D'ORVILLIERS, *lui prenant la main.* Adieu... non pas... au revoir, frère.

Jean-Baptiste sort.

SCÈNE V.

D'ORVILLIERS, CATHERINE.

D'ORVILLIERS, *s'approchant de Catherine.* Mademoiselle...

CATHERINE, *avec épouvante.* Grand Dieu ! c'est vous, monsieur !

D'ORVILLIERS. Ecoutez-moi... par pitié... écoutez-moi.

CATHERINE. Moi... vous écouter... je n'ai rien à entendre de vous, et je m'étonne que vous osiez reparaître devant moi.

D'ORVILLIERS. Je sais ce que vous pourriez me dire, mais ne m'adressez aucun reproche... ceux que vous me feriez n'égaleraient pas mes remords.

CATHERINE. Je n'exige rien, monsieur, ni regrets de votre faute, ni réparation... la seule grâce que j'implore de vous, c'est de m'épargner la douleur de vous voir...

Elle fait un mouvement pour sortir.

D'ORVILLIERS, *la retenant.* Arrêtez, mademoiselle, et ne me repoussez pas quand je viens à vos genoux vous demander votre main.

CATHERINE. Ce mariage... je le refuse, monsieur.

D'ORVILLIERS. Et cependant, il faut qu'il s'accomplisse pour que mon fils ait un nom, pour que vous soyez honorée, pour que mon frère ait une réputation sans tache.

CATHERINE. Moi... unie à vous... jamais?

D'ORVILLIERS. Ah ! laissez-moi tout vous dire... Cette union n'existera que pour le monde, c'est une barrière que j'oppose au mépris qui ne devait pas vous atteindre, et non pas votre existence que j'enchaîne à la mienne... en devenant ma femme, vous ne cesserez pas d'être libre... aux yeux de tous, vous serez la vicomtesse d'Orvilliers... mais pour moi, une étrangère digne de mon respect, envers qui je répare un crime involontaire, par le sacrifice du bonheur de ma vie.

CATHERINE. Monsieur...

D'ORVILLIERS. Je vous en conjure, laissez bénir ce mariage... laissez-moi assurer votre sort... celui de votre enfant... du mien, madame... et, je vous le promets sur l'honneur, à l'instant même je vous quitterai, et vous ne me reverrez plus; mais du moins le vœu de mon frère sera accompli, et peut-être alors retrouverai-je un peu de cette estime que j'ai cessé de mériter.

Tumulte en dehors.

CATHERINE. Mais, quel est ce bruit ?

D'ORVILLIERS, *à part.* Je devine... c'est l'effet de ma lettre à mademoiselle d'Entragues. (*Haut.*) Ne vous alarmez pas, ceci n'est affligeant que pour moi... je vous ai dit que je vous sacrifiais mon bonheur... en voici la preuve.

En ce moment, on voit passer au fond la famille et les invités de M[lle] d'Entragues donnant les signes de la plus violente agitation.

SCÈNE VI.

D'ORVILLIERS, CATHERINE, DE MARANS, D'ENTRAGUES, OFFICIERS.

DE MARANS. Ecoutez-moi, monsieur d'Entragues.

D'ENTRAGUES. Non... je n'écoute rien... c'est d'Orvilliers qu'il me faut... où est-il ?... Il se cache !

D'ORVILLIERS. Vous vous trompez... me voici.

D'ENTRAGUES. Ah ! enfin...

DE MARANS. Du calme, morbleu, du calme.

D'ENTRAGUES. Je vous croyais assez d'audace, monsieur le vicomte, pour insulter les gens en face... et non par lettre, comme si vous aviez peur. Vous deviez bien penser, monsieur, que vous ne m'échapperiez pas.

D'ORVILLIERS. Je n'attendais que le départ de votre famille pour aller vous chercher moi-même.

D'ENTRAGUES. Faire ce sanglant outrage à un nom comme le nôtre... et pour qui, je vous le demande ! (*Désignant Catherine.*) Pour mademoiselle sans doute... pour une fille de rien.

D'ORVILLIERS.* Arrêtez, monsieur, et chapeau bas... N'oubliez pas que vous êtes devant madame la vicomtesse d'Orvilliers...

CATHERINE, *à part.* Suis-je assez humiliée!

D'ENTRAGUES. Elle, votre femme!... Et vous disiez hier encore que vous aimiez ma sœur.

D'ORVILLIERS, *avec effort.* Eh bien, non... je ne l'aime pas... je ne l'ai jamais aimée.

D'ENTRAGUES. Ah! c'en est trop... et cette dernière insulte...

DE MARANS, *se mettant entre eux.* En gentilshommes, messieurs, en gentilshommes!

D'ORVILLIERS, *avec calme.* De Marans a raison... Un mot d'explication suffira pour rétablir la bonne harmonie entre nous... N'est-ce pas votre avis, chevalier d'Entragues?

D'ENTRAGUES. Je suis à vous, monsieur.

Ils se dirigent par le fond, et repoussent pour sortir Madelaine et Libois qui allaient entrer.

SCÈNE VII.

CATHERINE, MADELAINE, LIBOIS.

LIBOIS, *aux Officiers.* Faites donc attention; parce que vous avez des habits galonnés, c'est pas une raison pour bousculer mon épouse. Ah! mais, je la défends, mon épouse.

CATHERINE. Ah! vous voilà, mes amis... Et Jean-Baptiste... où est-il?

MADELEINE. Nous venons justement vous parler de lui... Votre refus d'épouser le vicomte le désole.

LIBOIS. Il y a de quoi... car c'est aussi son déshonneur à lui que vous voulez.

CATHERINE. Moi... ah! vous ne le croyez pas...

LIBOIS. N'importe... le bacchanal d'aujourd'hui recommencera partout où il voudra s'établir... Tant qu'on le croira réfractaire à l'art. 19, il ne pourra travailler nulle part... il sera méprisé des compagnons, chassé par les maîtres... V'là son avenir.

MADELAINE. N'en doutez pas... si vous refusez encore, Jean-Baptiste a la tête montée, il est capable de tout.

CATHERINE. Il se pourrait!... Oh! alors, je n'ai plus le droit d'hésiter.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PICARD, *accourant.*

PICARD, *à Catherine.* Madame, madame, venez vite... on vous demande.

CATHERINE. Jean-Baptiste, n'est-ce pas?

PICARD. Oui, venez... venez.

* L'Officier, de Marans, d'Entragues, d'Orvilliers, Catherine.

CATHERINE. O ciel! un malheur, peut-être... je cours.

Elle sort précipitamment avec Picard.

SCÈNE IX.

MADELAINE, MATHIEU LIBOIS.

MADELAINE. Eh bien, tu restes-là, planté sur tes jambes?

LIBOIS. Non, au fait, tu as raison.

Il s'assied.

MADELAINE. Allons, le voilà assis... Comment? tu entends parler d'un malheur, et tu ne bouges pas? Moi, je n'y tiens plus; ce pauvre garçon... il faut que je sache... Ah! le voilà!

SCÈNE X.

LSS MÊMES, JEAN-BAPTISTE.*

LIBOIS. J'étais bien sûr que nous le reverrions.

JEAN-BAPTISTE. Eh bien, oui, mes amis, c'est moi qui a pu vous faire croire...

MADELAINE. Dame! on a tant de souleurs ici... tout à l'heure, encore, on vient de venir chercher Catherine d'un air effaré.

JEAN-BAPTISTE. C'était pour le mariage; j'ai vu M. d'Orvillers entrer dans la chapelle... A l'heure qu'il est tout doit être fini... J'ai rempli mon devoir... je suis heureux... bien heureux!

Il pleure.

MADELAINE, *pleurant aussi.* Oui... va... je conçois ça...

LIBOIS. Eh bien! v'là que tu pleures aussi...

MADELAINE, *éclatant.* Il y a assez longtemps que je me retiens, faut que ça parte...

LIBOIS. Bah! faut avoir de la force... du caractère... c'est bête de pleurer... (*Il sanglotte. A Jean-Baptiste.*) Quant à ton bonheur, je m'en charge, Jean-Baptiste... il n'y a pas qu'une femme dans le monde, je t'en trouverai une autre... tiens, la sœur à Grincheux.

MADELAINE. Veux-tu te taire?..

Bruit de cloches au dehors.

JEAN-BAPTISTE. Tenez! entendez-vous! c'est la cérémonie qui s'achève... Catherine est mariée... et moi, je vais partir...

AIR *de Teniers.*

Je vais partir... mais j' pass'rai par Carrière,
Une dernièr' fois j'embrass'rai c' pauvre enfant....
Je veux lui dir' : J' t'avais promis un père,

* Libois, Jean-Baptiste, Madelaine.

L'honneur, un nom: j'ai bien t'nu mon serment.
Ta mère et toi, vous n'êtes plus à plaindre;
Puisse le sort vous sourire à mon gré !
Mais si l' malheur doit encor vous atteindre,
Compte sur moi, je reviendrai. (*bis.*)

A Madelaine et à Libois.

Adieu! encore une fois, adieu!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DE MARANS.*

DE MARANS. Restez, Jean-Baptiste ; votre frère vous l'ordonne.

JEAN-BAPTISTE. Lui... il veut...

DE MARANS. Il veut vous voir avant de mourir.

JEAN-BAPTISTE. O ciel... mourir!... monsieur d'Orvilliers !...

DE MARANS. Tout à l'heure, provoqué en duel par le chevalier d'Entragues, il ne s'est pas même défendu.

JEAN-BAPTISTE. Mais tout n'est pas désespéré peut-être, et je cours...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, D'ORVILLIERS, *soutenu par ses amis*, CATHERINE.

D'ORVILLIERS. Que personne ne bouge... les secours seraient inutiles... (*Montrant Catherine.*) Messieurs, je vous présente madame la vicomtesse d'Orvilliers.

On l'assied sur un sofa.*

JEAN-BAPTISTE. Mon frère... comme il est pâle !...

D'ORVILLIERS. Comme un homme qui n'a plus que quelques instants à vivre. (*A Catherine.*) Eloignez-vous, madame, ce spectacle vous fait mal.

CATHERINE. Je suis votre femme, monsieur; mon devoir est de rester près de vous.

JEAN-BAPTISTE. Ah! il doit y avoir un moyen de vous sauver.

D'ORVILLIERS. Aucun... je vous l'ait dit... (*A Catherine et à Jean-Baptiste.*) Je n'aurai pas été longtemps un obstacle à votre bonheur. (*Tendant un papier.*) Cet acte assure mon héritage à madame d'Orvilliers... Ta main, Jean-Baptiste... la vôtre, Catherine... Le chevalier d'Entragues a cru venger sa sœur... elle l'était déjà... car je l'aimais. (*A Jean-Baptiste.*) Mon frère, je te confie ma veuve... tu seras le père de mon enfant.

CATHERINE, *tombant à genoux*. Mon Dieu! pardonnez-lui.

JEAN-BAPTISTE. Pauvre frère... je le disais bien : c'était un honnête homme.

* Libois, de Marans, Jean-Baptiste, Madelaine.

* Jean-Baptiste, d'Orvillers, Catherine, de Marans, Madelaine, Libois, Amis *au fond*.

FIN.

Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS LE QUARANTE-UNIÈME VOLUME.



ACTE II, 8e TABLEAU, SCÈNE PREMIÈRE.

LES

SEPT CHATEAUX DU DIABLE,

FÉERIE EN TROIS ACTES ET DIX-HUIT TABLEAUX,

PRÉCÉDÉE DU

BOUDOIR DE SATAN,

PROLOGUE EN UN ACTE,

PAR MM. DENNERY ET CLAIRVILLE,

Musique de M. Béancourt.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 9 AOUT 1844

DISTRIBUTION.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
SATAN...............	MM. SERRES.	L'ORGUEIL	Mmes MÉLANIE.
RIC-A-RAC............	CHARLET.	L'AVARICE........ ...	FANNY.
CANUCHE..............	FRANCISQUE Je.	LA LUXURE............	COURTOIS.
RAYMOND..	GOUGET.	L'ENVIE...............	PAULINE.
GRENOUILLET.....	AMELINE.	LA GOURMANDISE......	LAGRANGE.
SATHANIEL........ ...	Mmes GAUTHIER.	LA COLÈRE............	STÉPHANIE.
AZÉLIE....	FRENEIX.	LA PARESSE...........	CLARA.
RÉGAILLETTE.........	LÉONTINE.	MÈRE URSULE	CHÉZA.

DIABLES, DIABLESSES, SEIGNEURS, EUNUQUES, PAGES, MARMITONS, APOTHICAIRES, ODALISQUES.



PROLOGUE.

Premier Tableau.

Le Boudoir de Satan.

SCÈNE PREMIÈRE.

SATAN, RIC-A-RAC, *son barbier.*

SATAN, *achevant de se faire coiffer.* Ah çà! perruquier du diable, cette coiffure avance-t-elle?

RIC-A-RAC. Encore un petit coup de démêloir, et votre seigneurie sera charmante.

SATAN. Fais-moi ma raie, surtout... Je tiens beaucoup à ma raie... Aïe, aïe, aïe, tu me tires les cheveux.

RIC-A-RAC. Ecoutez donc, seigneur; quand la queue du diable est emmêlée...

SATAN. Ce n'est pas une raison pour tirer le diable par la queue.

RIC-A-RAC. Un peu de patience, donc!

SATAN. Assez de coiffure... mon journal... il doit être arrivé, mais ce vieux scélérat de Cerbère, mon chien de portier, le lit toujours avant moi...

RIC-A-RAC. Votre journal? à quoi bon, quand vous avez auprès de vous votre gazette...

SATAN. Eh bien! parle-moi de la terre; qu'y fait-on?...

RIC-A-RAC. Ça ne marche pas trop mal. Voici le relevé diabolique de la semaine: (*lisant une liste*) 8,000 guet-apens, 53,875 vols, 342,517 conversations criminelles et demi...

SATAN. Comment et demi...

RIC-A-RAC. Oui, la dernière ayant été interrompue par le retour maladroit d'un époux qui montait sa garde...

SATAN. C'est égal, tu me trompes... Le damné ne donne presque pas. Mes chaudières restent vides... mes broches ne tournent plus, c'est moi seul que l'on fait tourner; tiens, par exemple:

AIR: *Vaudeville de Madame Favard.*

Deux damnés, venus de la terre,
De par mon ordre, hier au soir,
Devaient bouillir dans la même chaudière;
Mais lorsque je vins pour les voir
Ils avaient su, pour se tirer d'affaire,
De leur local tourner le robinet,
Et, dans le fond de la chaudière,
Ils faisaient un cent de piquet.

Et ce n'est pas tout... Vois, vois ce que m'annonce le Moniteur de l'enfer: des âmes sauvées, des maris heureux, des femmes fidèles. On a couronné trois cents rosières dans un seul jour.

RIC-A-RAC. Des rosières, ça ne prouve rien; et les transactions, et les protections, et les capitulations; je connais cent jeunes filles qui se sont damnées pour être couronnées rosières.

SATAN. Tu auras beau dire, l'espèce humaine s'améliore! partout des actes d'humanité, de dévouement, des noyés que l'on sauve...

RIC-A-RAC. Moyennant une prime de vingt-cinq francs.

SATAN. Des écoles que l'on ouvre.

RIC-A-RAC. Autant de lecteurs pour les mauvais livres.

SATAN. Le gaz qui éclaire...

RIC-A-RAC. Qui éclaire les filous.

SATAN. Des omnibus à stalles...

RIC-A-RAC. Où l'on ne peut se hasarder sans l'étude des circonférences.

SATAN. C'est égal, il est évident pour moi que le siècle marche au progrès..... si je n'y prends garde, la vertu redescendra sur la terre. Je veux à l'instant même m'assurer de la fidélité des émissaires que j'emploie. (*Il saisit une petite sonnette qui se trouve sur la table, il l'agite; on entend le bruit d'une grosse cloche. Appelant.*) Astaroth?

SCÈNE II.

LES MÊMES, ASTAROTH.

ASTAROTH, *paraissant.* Maître!

SATAN. Mon lorgnon!

ASTAROTH. Oui, maître!

Il sort.

SATAN. Voilà trois mois que Sathaniel est parti pour la Bretagne, avec mission de pervertir les habitants du petit village de Pornic. Je lui ai recommandé de les faire pécher le plus possible, et de pêcher avec eux, pour les encourager, et depuis ce temps, pas une âme ne nous est arrivée de cet endroit. Voyons un peu ce qui s'y passe, et comment mon grand diable Sathaniel remplit sa mission. (*On lui apporte son lorgnon.*) Pornic, ça doit être de ce côté...

Il dirige ses regards vers le fond, qui s'ouvre et laisse voir un site de la Bretagne, la mer au fond.

Deuxième Tableau.

On aperçoit un navire battu par la tempête; Azélie et Régaillette sont à genoux et prient, tandis que Sathaniel, qui est assis sur une pointe de rocher, est en train de pêcher à la ligne.

SCÈNE III.

SATAN.

Que vois-je ? des jeunes filles qui prient, et Sathaniel qui pêche à la ligne.

RIC-A-RAC. C'est une manière de ne pas manquer à sa promesse... Il a promis de pécher... il pêche !...

SATAN. Silence... écoutons ce que disent ces jeunes filles...

AZÉLIE.

AIR : *Une chanson bretonne.*

Vois-tu, loin du rivage,
Notre père en danger,
Hélas ! contre l'orage
Qui peut le protéger !
Grand Dieu ! de ce naufrage
Préservez le marin,
Et pour vous rendre hommage,
Nous mettant en chemin,
Pour un pèlerinage
Nous partirons demain;
Dès demain.

ENSEMBLE.

Pour un pèlerinage,
Nous partirons demain;
Dès demain.

SATAN. Un pèlerinage... et Sathaniel pêche toujours.

RIC-A-RAC. Il paraît même que ça mord... le voilà qui prend une limande..... non, c'est un merlan, un beau merlan, ma foi...

SATAN. Silence! (*Le fond se referme, le décor reprend son premier aspect.*) Damnation ! malédiction ! Voilà donc comme je suis servi... j'envoie ce coquin de Sathaniel récolter des âmes pour la chaudière de l'enfer, et il passe son temps à cueillir des fritures pour sa poêle... mais j'y mettrai bon ordre. (*Il agite la petite sonnette, le même son de cloche se fait entendre.*) A moi ! démons et diablesses ! divinités souterraines, à moi ! monstres, lutins et farfadets; à moi, puissances infernales ! à moi toute la boutique !

SCÈNE IV.

SATAN, RIC-A-RAC, TOUT L'ENFER

CHOEUR.

AIR : *Mariage du tambour.*

La cloche d'alarme
Vient de retentir;
Toujours ce vacarme
Nous fait accourir !
Quand Satan appelle
Nous obéissons,
Compte sur le zèle
De tes noirs démons !
La cloche d'alarme, etc.

SATAN. Diables, diablesses et diablotins, un de vos frères, monsieur Sathaniel, ce grand rien du tout de Sathaniel, que j'avais envoyé en mission secrète auprès des habitants de la terre, vient de se comporter d'une manière indécente !

TOUS. Qu'a-t-il fait?

SATAN. Ce qu'il a fait, le scélérat... je vous le dirai plus tard... Commençons par le juger.

TOUS. Oui, oui... jugeons-le.

SATAN. En votre âme et conscience, que pensez-vous qu'il mérite?

RIC-A-RAC. La chaudière...

TOUS. Oui, oui, oui, oui, la chaudière!

SATAN. C'est entrer complétement dans mes intentions, Ric-à-Rac.

RIC-A-RAC. Maître...

SATAN. Tu as été chirurgien sur terre ?

RIC-A-RAC. Oui, maître, de mon vivant j'étais barbier, chirurgien, pédicure.

SATAN. Je te fais aujourd'hui l'exécuteur de mes hautes œuvres.

RIC-A-RAC. Et justement j'ai fait repasser mon rasoir. (*Il tire un grand rasoir.*) Lui et moi nous avons le fil.

SATAN. Que Sathaniel paraisse.

On entend un grand bruit souterrain, une trappe s'ouvre Sathaniel paraît.

SCÈNE V.

LES MÊMES, SATHANIEL.

CHOEUR.

AIR *de Robert le Diable.*

Il fut traître
A son maître,
Il fut traître à l'Enfer;
C'est justice
Qu'il périsse
Par le feu, par le fer.

SATAN.

Leurs cris, leurs anathèmes,
Me dictent ton sort;
Car tes frères eux-mêmes
Demandent ta mort

TOUS.

Nous voulons sa mort.

SATAN, *parlé.* Qu'on lui coupe la tête.

LE BARBIER.

Autrefois en boutique
Je rasais bien, mais
C'est la première pratique
Que j'ras' de si près.

SATAN. Obéis!

Ric-à-Rac lui coupe la tête.

REPRISE.

Il fut traître
A son maître, etc.

SATAN. Eh bien! ce n'est pas encore fait?

RIC-A-RAC. Pardon, c'est qu'il avait la tête dure... C'est égal, voici la tête demandée.

Au moment où Ric-à-Rac présente la tête à Satan, la tête prend un corps et s'en va.

SATAN. Qu'on lui coupe les bras.

RIC-A-RAC. Ah! je suis très-fort sur cette opération; j'ai coupé le bras d'un fils en Allemagne, le bras d'un père en Italie, et j'ai coupé un bras de mère dans la Manche.

SATAN. En finiras-tu, bavard?

RIC-A-RAC. Je dépose les bras à vos pieds.

Les bras prennent à leur tour un corps et des jambes et s'en vont.

RIC-A-RAC. Ah! diable!

SATAN. Qu'est-ce donc?

RIC-A-RAC. La tête qui prend du corps!... Ah! ma foi oui; voilà les bras sur leurs jambes.

SATAN. Allons, allons, continue, poltron!

RIC-A-RAC. Poltron!... on ne m'a appelé poltron qu'une seule fois dans ma vie... et le lendemain!...

SATAN. Le lendemain... qu'as-tu fait?

RIC-A-RAC. J'ai fait une forte maladie... (*Tout l'enfer se met à rire.*) J'ai eu la jaunisse.

SATAN. Maintenant, coupe-lui les jambes.

RIC-A-RAC. Je ne coupe plus rien.

SATHANIEL. Ce serait inutile.

A ce moment sortent du tronçon une nouvelle tête et de nouveaux bras, tout le costume se transforme, et le diable Sathaniel devient un petit génie.

SATAN. Sathaniel sous les traits d'un bon génie!

SATHANIEL. Tu m'as fait couper les bras et la tête, tout ce que j'avais de mauvais..... maintenant je ne t'appartiens plus.

SATAN. Et que prétends-tu faire?

SATHANIEL. Protéger les mortels que tu persécutes.

SATAN. Et quelle puissance crois-tu opposer à la mienne?

SATHANIEL. Celle du ciel qui m'aidera.

SATAN. Téméraire!... qu'on le saisisse!

Les démons font un pas, Sathaniel lève sa baguette, tous les diables restent en tableau.

RIC-A-RAC. Ah! fichtre! je ne puis plus remuer ni pied ni patte.

SATHANIEL, *à Satan.* Tu le vois, contre moi leurs efforts seraient vains.

SATAN. Ah! du moins je me vengerai sur ces deux jeunes filles, sur ces deux Bretonnes qui ont promis au ciel un saint pèlerinage; je leur causerai toutes sortes de désagréments!...

SATHANIEL. Ce saint pèlerinage s'accomplira.

SATAN. Le voyage est bien long.

SATHANIEL. L'amour filial est bien fort.

SATAN. Je les attendrai sur la route.

SATHANIEL. J'y serai pour les défendre.

SATAN. Je leur ferai traverser les sept châteaux du Diable.

SATHANIEL. Les sept châteaux du Diable!

SATAN. Oui, les châteaux dont j'ai confié la garde à mon intéressante famille, aux sept Péchés capitaux; grâce à eux, j'entourai ces jeunes filles des tentations les plus vives; elles y succomberont, et leur âme m'appartiendra.

SATHANIEL. Peut-être.

Il fait un geste; les diables se relèvent.

SATAN. A moi, mes enfants!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX, *représentés par sept femmes.*

La Paresse est vêtue en sultane et paraît en bâillant; l'Envie est vêtue de noir couronnée de serpents; l'Orgueil, couvert d'un manteau royal, le front ceint d'une couronne, marche avec hauteur, et regarde avec mépris; l'Avarice, portant une robe d'or et d'argent, est couverte d'un manteau de serge en lambeaux, et porte une cassette sous son bras; la Colère, vêtue de rouge, porte un cimeterre, et porte la coiffure d'une furie; l'Amour porte un costume excessivement gracieux, enfin la Gourmandise, coiffée d'un pâté, paraît chargée de comestibles.

CHOEUR.

Notre puissance est infinie;
Noirs démons, esprits infernaux,
Il faut que tout l'enfer s'écrie:
Gloire aux sept péchés capitaux.

L'ORGUEIL.

AIR *de M. Béancourt.*

Honneur au maître de la terre,
Tremblez, car voici la Colère;
L'Avarice et son coffre fort,
L'Amour, ce dieu que l'on courtise,
L'Envie, enfin la Gourmandise,
Et la Paresse qui s'endort;
Mais cependant, je le proteste;
C'est à moi seul qu'on fait accueil,
Car des péchés le plus funeste,
Le plus terrible, c'est l'orgueil.

REPRISE.

Notre / Votre puissance est infinie, etc.

RIC-A-RAC, *regardant les Péchés.* C'est qu'ils sont charmants... et l'on dit sur terre : laid comme un péché mortel.

SATAN. Imbécile, si le péché était laid, les hommes ne se laisseraient pas si souvent tenter par lui.

RIC-A-RAC. C'est juste, au fait.

SATAN. Viens ici, Violentine!

LA COLÈRE. Oui, père.

Elle repousse Ric-à-Rac qui est sur son chemin.

RIC-A-RAC. Dites donc, madame la Colère!...

LA COLÈRE. Tu raisonnes.

RIC-A-RAC. Ah! mais...

Elle lui donne un soufflet.

LA COLÈRE. Encore?...

Elle tire son poignard.

RIC-A-RAC. Merci... j'ai mon compte...

SATAN. Tu seras un de mes plus puissants auxiliaires... (*A la Luxure.*) Et toi aussi, ma fille chérie...

LA LUXURE. Malheur aux âmes trop aimantes; je t'ai déjà gagné bien des damnés!...

SATAN. C'est vrai.

Ric-à-Rac prend la baguette de Sathaniel.

LA GOURMANDISE. Moi, j'ai captivé par l'estomac ceux que ma sœur n'avait pas su prendre par le cœur.

L'ORGUEIL. Et moi, j'attaque à la fois l'esprit, le cœur et les yeux!... J'éblouis, je fascine les mortels... l'Orgueil peut bien perdre les hommes..... il a perdu Satan lui-même.

SATAN. C'est encore vrai. Oui, mes bons petits chérubins, vous êtes tous adorables... (*A part.*) J'ai fait là de bien jolis enfants! Écoutez, mes petits amours!... deux jeunes filles vont partir du village de Pornic pour accomplir un pèlerinage, il faut vous trouver partout sur leur passage, et les conduire tour à tour dans chacun des châteaux que j'ai confiés à votre garde; là vous les entourerez de séductions, vous flatterez leurs goûts et leurs penchants afin qu'elles n'arrivent que coupables à l'ermitage de Bon-Secours.

SATHANIEL. Mais dans chacun de ces châteaux vous n'aurez que deux heures pour les séduire; si, ce temps écoulé, l'une d'elles est demeurée pure, si elle échappe à la tentation, les portes lui seront ouvertes; et l'autre, eût-elle succombé, sortira du château délivrée par la vertu de sa sœur.

SATAN. Soit; mais si leur séjour se prolonge au delà de deux heures, si elles succombent, enfin... elles seront à moi.

TOUS. Oui; adopté, adopté!

SATAN. Partons pour la Bretagne.

TOUS. En Bretagne!... en Bretagne!...

RIC-A-RAC, *bas à Satan.* Maître, je viens de lui chipper sa baguette; si nous profitions de cela pour l'empêcher de sortir d'ici.

SATAN. C'est une idée. A moi, tout mon enfer!... qu'on s'empare de cet audacieux, et qu'il ne sorte plus d'ici. La chaudière!...

SATHANIEL. Déjà de la trahison.

CHOEUR.

Démons redoutables,
Grossissons nos rangs,
Soyons intraitables
Pour ces deux enfants:
Que l'univers tremble,
Sur terre et sur mer,
Vont combattre ensemble
Le ciel et l'enfer.

Pendant ce chœur les démons se sont emparés de Sathaniel et le jettent dans la chaudière; l'on voit, à travers la chaudière qui rougit, Sathaniel s'agiter. Au même moment une détonation se fait entendre; la chaudière se change en une machine ailée; Sathaniel s'élève dans les airs, et dit : Vois si je puis te braver, et juge de la puissance que le ciel m'accorde...

Les démons poussent des cris, les sept Péchés et Satan restent consternés.

FIN DU PROLOGUE.

ACTE PREMIER.

Premier Tableau.

Les Pèlerins.

Le théâtre représente l'intérieur d'une cabane de pêcheur dont le fond est ouvert et laisse voir une vue de Bretagne. A l'avant-scène, côté cour, une table rustique; près de la table, un dressoir; à gauche et à droite, portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAYMOND ET CANUCHE, *entrant en causant.*

RAYMOND. Ah ça, devines-tu, Canuche, pour quel motif la vieille Ursule nous a fait dire de venir tous les deux ici ?

CANUCHE. Ma foi, non, je ne le devine pas... je ne le devine pas du tout; mais je m'en doute.

RAYMOND. Parle donc, alors....

CANUCHE. Voilà!... nous sommes amoureux tous les deux, toi de la jolie Azélie, et moi de la superbe Régaillette, sa sœur...

RAYMOND. Je le sais bien, mais après...

CANUCHE. Revoilà!...Le père de ces deux charmantes filles a mis hier à la voile, il est parti pour un long voyage; j'ai eu l'idée, au moment de la séparation, de lui demander la main de sa fille d'une manière délicate...

RAYMOND. Ah bah!

CANUCHE. Père Maurice, que je lui ai dit, quand on part pour longtemps, il se peut que ça soit pour toujours... je viens donc vous prier de m'accorder Régaillette en mariage avant votre départ... vu que si vous trépassiez en route, vous ne pourriez pas me la donner à votre retour...

RAYMOND. Et il a écouté un pareil langage?

CANUCHE. Parfaitement... et j'ai ma réponse...

RAYMOND. Est-elle favorable?...

CANUCHE. Très-favorable... il m'a dit: Mon garçon, je te donnerai ma fille quand tu seras moins pauvre...

RAYMOND. Ah! bah!

CANUCHE. Quand tu seras moins bête!

RAYMOND. Ah bah!

CANUCHE. Et quand tu seras moins laid...

RAYMOND. Infortuné Canuche!... que vas-tu faire alors?

CANUCHE. Moi... j'attends...

RAYMOND. Tu attends quoi?

CANUCHE. J'attends qu'il ne revienne pas de son voyage, pour avoir une autre réponse de sa fille.

RAYMOND. C'est-à-dire, malheureux, que tu souhaites la mort du père Maurice.

CANUCHE. Mais du tout, du tout!... Souhaiter sa mort, jamais... je désire qu'il soit avalé par quelque gros poisson... voilà tout... mais on vit très-bien dans ces animaux-là, témoin monsieur Jonas qui habita longtemps dans le ventre de la baleine... seulement, faut avoir soin d'entrer d'une seule bouchée, parce que les coups de dents de baleine, c'est réputé très-malsain...

RAYMOND. Silence, voici la mère Ursule...

CANUCHE. Pauvre vieille, en voilà une dont les coups de dents ne sont pas redoutables.

SCÈNE II.

LES MÊMES, URSULE.

URSULE, *sortant de la porte côté cour.* Bonjour, mes enfants... bonjour... j'ai à vous parler de mes deux petites nièces.

RAYMOND. D'Azélie...

CANUCHE. De Régaillette...

URSULE. Ecoutez-moi : vous savez que mon frère, obligé de s'embarquer hier, fut bientôt en danger de périr...

RAYMOND. En effet, nous étions sur la plage...

URSULE. Mes deux nièces, en proie à la terreur, au désespoir, firent vœu, si leur père échappait au danger, d'accomplir, à pied, un saint pèlerinage à l'ermitage de Bon-Secours...

RAYMOND. L'ermitage de Bon-Secours!

URSULE. L'orage était si terrible, qu'elles ne songeaient pas à ce qu'elles promettaient.

CANUCHE. Ah! oui, il faisait un fameux vent!... Dieu de Dieu, quel vent!... c'était un temps bien bon pour les moulins... à vent, mais pas propice pour les navires après.

URSULE. Jugez de mes craintes, si ces deux enfants persistent, malgré les dangers et la fatigue, à accomplir un si long voyage.

AIR *du Piége.*

Dites-leur bien que Dieu n'exige pas
Des sacrifices si pénibles,
Que mille écueils vont partout sur leurs pas
Rendre les chemins impossibles.

AZÉLIE, *qui pendant le couplet est entrée avec Régaillette.*

Tous ces écueils peuvent être évités,
Pour nous en préserver, j'espère
Que nous aurons à nos côtés
Celui qui sauva notre père.

SCÈNE III.

LES MÊMES, AZÉLIE, RÉGAILLETTE.

URSULE. Vous l'entendez ..

RAYMOND. Se peut-il, Azélie... vous voulez partir... nous quitter ainsi!

CANUCHE. Et Régaillette, est-ce que Régaillette se serait déjà mise en voyage? (*On entend la ritournelle de l'air suivant.*) Non, non; je l'aperçois dans sa simplicité.

RÉGAILLETTE.

AIR :

C'est un devoir.
Régaillette, ce soir,
Partira pour un pays lointain,
Ma sœur et moi, nous donnant la main,
Saintement nous ferons le chemin;
Oui! bravant le danger,
Je vais voyager
Sans craindre nulle embûche.
Adieu filets, poissons,
Chiens, chats et dindons,
Adieu, mon p'tit Canuche.
C'est un devoir.

CANUCHE. Et quoi! vous aussi, mademoiselle Régaillette, pouvez-vous comme ça vous éloigner de votre petit Canuche... du Canuche qui vous aime?

RÉGAILLETTE. Dame! j'ai juré... et une honnête fille n'a que sa parole.

CANUCHE. Alors, je ne suis pas une honnête fille, moi, car des paroles comme ça...

RÉGAILLETTE. Est-ce que vous y manqueriez par hasard?

CANUCHE. Par hasard?... jamais... par habitude... toujours; d'ailleurs ça vous était si facile de promettre autre chose... Tenez, moi par exemple... une fois que j'avais une forte indigestion, j'ai fait vœu, si j'en réchappais, de faire six repas tous les jours... j'en ai réchappé... et je fais religieusement mes six repas. ..

RAYMOND. Mais songez, Azélie, que cet engagement vous l'avez pris dans un moment où l'effroi, le délire, vous empêchaient d'envisager tous les obstacles, tous les périls d'un semblable voyage.

AZÉLIE. Et maintenant que le ciel nous a exaucées, vous voulez que nous oublions notre serment... Non, Raymond, non, c'est impossible.

RAYMOND. Eh bien, si rien ne peut vous retenir, partez donc... mais je vous accompagnerai.

CANUCHE. Moi de même; c'est une bonne idée. Je veux aussi pèleriner un peu, moi... ça me comptera pour mes péchés futurs.

RÉGAILLETTE. Tiens, au fait, ça sera bien plus amusant, c'est dit : nous irons tous les quatre.

AZÉLIE. Y penses-tu, ma sœur? est-ce en faisant d'un saint pèlerinage une partie de plaisir, que tu crois être fidèle à ton serment? Non, ma sœur; nous partirons, mais nous partirons seules.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SATAN, LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX EN PÈLERINS.

CHOEUR *arrivant du fond, côté cour.*

AIR *nouveau de M. Béancourt.*

Du courage
En voyage;
Au village
Nous attend
Un bon gîte
Qui bien vite
Nous abrite
Saintement.

RÉGAILLETTE. Tiens, qu'est-ce que c'est que ces gens-là? Qui êtes-vous, s'il vous plaît?

SATAN. Nous sommes de pauvres diables... des pèlerins.

URSULE. Que désirez-vous?

SATAN. Une pierre pour reposer un instant notre tête.

CANUCHE. Des pierres! mais je vous ferai observer, pèlerin, qu'il y en a bien plus sur la route que dans les maisons.

L'ENVIE. Un peu d'eau pour étancher notre soif.

CANUCHE. De l'eau... L'étang étant en face, vous pouvez vous étancher dans l'étang.

URSULE. Entrez, et soyez les bienvenus. Puissent tous ceux que mes pauvres nièces vont rencontrer sur leur route, les recevoir aussi bien que je vous reçois!

SATAN. Ces deux jeunes filles vont partir.

URSULE. Hélas! oui, comme vous un vœu cruel...

RAYMOND, *à Satan.* De grâce, aidez-nous à les détourner de ce projet; dites-leur que Dieu ne saurait exiger qu'elles s'éloignent de leurs parents... de leurs amis.

CANUCHE. Dites à Régaillette que sa place est auprès de Canuche, que Canuche ne peut vivre sans Régaillette; que si Régaillette part, Canuche est capable d'en mourir, et que si Canuche meurt, il ne s'en consolera jamais.

SATAN. Je ne demande pas mieux.

CANUCHE. Que je meure?

SATAN. Non, que de leur donner de sages et bons conseils.

CANUCHE. A la bonne heure... Allez, parlez, digne pèlerin.

SATAN. Oui, mes filles, souvenez-vous du serment que vous avez fait.

CANUCHE. Plaît-il?

SATAN. Rien ne peut vous en affranchir.

CANUCHE. Mais qu'est-ce qu'il dit donc?

SATAN. Et s'il vous faut un exemple pour raffermir votre foi, regardez, moi, qui viens de bien plus loin qu'on ne pense...

CANUCHE. Et tu ferais bien d'y retourner.

SATAN. Je suis vieux, faible, mais rien ne saurait m'empêcher d'accomplir la tâche que je me suis imposée.

AZÉLIE. Ni moi!

RÉGAILLETTE. Ni moi non plus.

SATAN, *à Canuche*. Eh bien, êtes-vous content, mon jeune ami?

CANUCHE, *exaspéré*. Content?... il demande si je suis content!... Vieux pèlerin, je vous souhaite une mort prompte, mais très-douloureuse... voilà comme je suis content.

SATAN. C'est très-bien, très-bien... mais le temps passe, et nous sommes encore loin de l'ermitage de Bon-Secours.

URSULE. L'ermitage de Bon-Secours! mais c'est aussi le but du voyage de mes nièces, et si vous permettez qu'elles vous accompagnent... Le temps de passer le costume qu'elles ont apprêté.... Suivez-moi, saint homme, vous vous rafraîchirez en attendant.

SATAN, *à part*. Elles sont à nous.

CANUCHE. Comment! c'est donc bien décidé?... il faut nous séparer.

RÉGAILLETTE. Hélas, oui, nous allons partir.

CANUCHE. Rien qu'à cette idée-là, voyez-vous, mes jambes s'amollissent, mes yeux s'éblouissent, et je sens le nez qui me picotte... Ah! je vas pleurer, c'est sûr.

RÉGAILLETTE, *pleurant*. Voyons... pas de bêtises, Canuche; v'là que ça me picotte aussi, moi, là!

RAYMOND. Adieu donc, Azélie.

AZÉLIE. Au revoir, et bon courage.

AIR : *C'est Fernand qu'on préfère*. (Diable à Paris.)

Nul danger n'est à craindre,
Nul ne peut nous atteindre.
Ah! cessez de nous plaindre,
Vous pourrez nous revoir.
Dieu, qui punit le sacrilége,
Nous a dicté notre devoir,
C'est en ce Dieu qui nous protége
Que je mets mon espoir.

ENSEMBLE.

RÉGAILLETTE *et* AZÉLIE.

Ah! cessez, etc.

SATAN, LES PÉCHÉS, URSULE, RAYMOND *et* CANUCHE.

Nul danger n'est à craindre,
Nul ne peut les atteindre.
Ah! cessons / cessez de nous / vous plaindre.
Nous pourrons / Vous pourrez les revoir.

Ils entrent tous, guidés par Ursule, dans la chambre, côté jardin.

SCÈNE V.

CANUCHE, RAYMOND.

RAYMOND. Azélie, ne plus la voir, trembler pour ses jours... Ah! Canuche, je suis bien malheureux!

CANUCHE. Et moi donc! j'en ferai une maladie de peau, c'est sûr... sans compter que ce vieux ne m'inspire aucune confiance, il regardait Régaillette en louchant... c'est louche.

AIR :

Elle partira donc,
Sourde à notre prière.

CANUCHE.

Ah! permets-moi de faire
Une invocation.
J'ai confiance en toi.

Avec emphase.

Dieu qui daigne m'entendre,
Qui pourra nous les rendre?

Le dressoir tourne sur lui-même et apporte Sathaniel assis dans un fauteuil.

SATHANIEL.

C'est moi *(bis.)*

SCÈNE VI.

LES MÊMES, SATHANIEL, *en pèlerin*.

RAYMOND. Encore un pèlerin!

CANUCHE. Par où diable est-il entré?

SATHANIEL. Vous imploriez la Providence, quels sont vos chagrins?

CANUCHE. Nos deux amoureuses qui vont partir.

SATHANIEL. Vos amoureuses?

CANUCHE. Deux pèlerines superbes.

SATHANIEL. Il faut les suivre en pèlerin.

RAYMOND. Au fait, elles ne nous reconnaîtront pas.

CANUCHE. Mais où trouver les vêtements de la chose?

SATHANIEL, *montrant une toute petite boîte qu'il tient à la main.* Dans cette boîte !

CANUCHE. Des robes de pèlerins dans cette boîte? allons donc!

SATHANIEL, *déposant la boîte sur la table rustique.* Vous allez voir.

RAYMOND.

AIR : *Adieu, je vous fais, bois charmant.*

Dans cette boîte deux habits.

SATHANIEL.

Si vous voulez bien le permettre.

CANUCHE.

Quoi ! deux habits...

SATHANIEL.

J'en aurais dix,

Que je pourrais bien les y mettre,

Tirant une robe de pèlerin.

Tenez, voyez...

RAYMOND.

Mais en effet,

SATHANIEL, *tirant une autre robe et la donnant à Canuche.*

A vous cette seconde robe,

CANUCHE.

Dans cette boîte il a donc fait

Tenir toute une garde-robe.

SATHANIEL. Ah ! les bâtons que j'oubliais.

CANUCHE. Comment? les bâtons aussi!

Il tire deux grands bâtons de la boîte.

CANUCHE. Ah ! par exemple, voilà une petite valise bien commode en voyage.

RAYMOND. Mais il nous manque des chapeaux.

SATHANIEL. Je puis en fabriquer.

CANUCHE. Tiens, c'est un chapelier.

SATHANIEL *prend le chapeau qu'il a sur la tête et le présente à Canuche, mais il lui en reste un autre* Prenez !

CANUCHE. Couvrez-vous donc, je vous en prie.

SATHANIEL. Prenez, vous dis-je!

CANUCHE. Ah bah ! il vous en est poussé un autre.

SATHANIEL, *à Raymond.* A vous celui-là.

RAYMOND Mais vous-même ?

SATHANIEL. J'ai toujours le mien.

CANUCHE. Il fait des petits; je demande l'adresse du fournisseur.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, SATAN ET LES SEPT PÉCHÉS, *en pèlerins*, URSULE, AZÉLIE ET RÉGAILLETTE, *sortant de la maison.*

URSULE. Que vois-je? encore des pèlerins!

RÉGAILLETTE. Mais il en pleut donc aujourd'hui...

SATHANIEL. Nous sommes entrés pour nous reposer un instant.

SATAN, *à part.* Sathaniel ! quel est son projet?

AZÉLIE. Mais je ne vois plus Raymond.

RÉGAILLETTE. Et Canuche?

CANUCHE, *se trahissant.* Plaît-il?

Mouvement de Raymond.

AZÉLIE. Ils n'ont pas eu le courage d'assister à notre départ.

URSULE. Adieu, mes enfants; le ciel veillera sur vous.

SATAN. Et moi aussi.

SATHANIEL. Et moi aussi.

CANUCHE. Et moi aussi.

SATAN, *bas.* Il emmène les deux amants, tant mieux, j'aurai quatre âmes au lieu de deux.

AZÉLIE. Surtout, ma sœur, n'oublions pas nos rameaux.

SATAN. Qu'est-ce que c'est que ces rameaux-là ?

AZÉLIE. Deux précieux talismans.

AIR :

Quand ces rameaux seront
Placés à nos corsages,
Tant que nous seront sages
Ils nous protégeront;
Mais quand d'un amoureux
Fille comble les vœux,
Quand elle a par faiblesse
Outragé la sagesse,
Ce talisman chéri
Perd sa vertu suprême,
Et le rameau flétri
Se fane à l'instant même.

SATAN, *à la Luxure.* Ceci te regarde.

LA LUXURE. Sois sans crainte, ils m'appartiendront.

AZÉLIE, *prenant le rameau.* Je jure qu'il ne me quittera jamais.

On entend un bruit de cloches.

SATHANIEL. C'est la cloche du village, partons pour l'ermitage de Bon-Secours.

SATAN, *bas.* Au premier château du diable... au château de l'Envie.

CHOEUR *pendant que tous les Pèlerins se mettent en marche.*

AIR : *du Domino noir.*

Pour ce pèlerinage
Mettons-nous en voyage,
Partons, plus de retard !
C'est l'heure du départ.
Pour ce pèlerinage, etc.

Ils forment un petit cortége et sortent par le fond côté jardin. Canuche, resté le dernier, bénit en sortant la mère Ursule, et se met à courir après les Pèlerins.

Deuxième Tableau.

L'Envie.

Le théâtre représente un riche salon dont les murs sont garnis d'objets antiques et curieux. Plusieurs tableaux; une table sur laquelle se trouvent des écrins et des coffrets à bijoux. Porte à droite et à gauche. Au milieu, une trappe mouvante dans la ferme du fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

RIC-A-RAC, L'ENVIE.

RIC-A-RAC, *avec un très-long nez.* Oui, madame l'Envie, c'est moi. Vous voyez comme je suis défiguré..... c'est ce maudit Sathaniel qui m'en a fait cadeau. (*Il montre son nez.*) Je lui avais dérobé son talisman, et pour se venger... Mais à quoi songez-vous donc?

L'ENVIE. Au devoir que Satan m'impose. Il s'est transformé en antiquaire... Il espère que les deux jeunes Bretonnes, qui vont arriver, seront éblouies, fascinées par l'aspect de ces curiosités, mais moi, j'en doute. Je crains qu'Azélie et Régaillette, habituées à s'aimer depuis leur enfance, ne résistent à mon pouvoir.

RIC-A-RAC. Résister au pouvoir de l'Envie?..... allons donc..... De mon vivant..... quand j'étais coiffeur, j'enviais jusqu'à la femme de mon bourgeois..... une femme borgne et bossue....... Voilà bien ce qui prouve...

L'ENVIE. Du bruit! Ce sont elles, ne nous montrons pas encore.

Ils sortent tous deux par la porte à gauche du souffleur.

SCÈNE II.

AZÉLIE, RAYMOND, RÉGAILLETTE, CANUCHE.

RÉGAILLETTE, *passant la tête à la porte à droite.* Tiens!... personne.

Elle entre.

CANUCHE, *entrant.* Ah! quel drôle d'appartement!... que de curiosités! des portraits!... ah! les beaux portraits!... sont-ils laids, tous ces gaillards-là!

RAYMOND, *entrant, à Azélie.* Entrons toujours!

AZÉLIE. Entrer dans un château que nous ne connaissons pas?

RÉGAILLETTE. Justement c'est pour faire connaissance.

RAYMOND. D'ailleurs, que pouvez-vous craindre avec nous?

RÉGAILLETTE. Vois-tu, ma sœur, qu'ils ont bien fait de nous accompagner.

CANUCHE. Sans compter que ça vous aura été utile, car enfin, il y a cent lieues de chez vous à l'ermitage de Bon-Secours, nous v'là quatre pour les faire. Cent lieues à quatre, ça ne fait plus que vingt-cinq lieues chacun.

RAYMOND. Et puis déjà, les autres pèlerins nous ont abondonnés.

On entend la voix de Satan.

AZÉLIE. C'est vrai... mais qui vient là?...

SCÈNE III.

LES MÊMES, SATAN.

SATAN, *en vieil antiquaire, une canne à la main.* Que vois-je?... des voyageurs chez moi?

RAYMOND. Monseigneur est le maître de ce chateau?

SATAN. De ce château, célèbre surtout par les curiosités qu'il renferme. J'ai des antiquités de tous les temps, des chefs-d'œuvre de tous genres, et je puis vous montrer...

RÉGAILLETTE, *à elle-même.* Qu'est-ce qu'il veut donc nous montrer, ce monsieur?

SATAN. Au reste, jetez un regard sur ce qui vous entoure.

AIR: (*Musique de M. Béancourt.*)

Antiquaire savant,
Je voyage souvent,
Pour avoir sous la main
Tous les trésors du genre humain.
Partout j'ai su glaner une relique,
Car rien n'échappe à mon tact érudit;
Et mon costume est un musée antique,
Qu'on voit s'ouvrir quand j'ouvre mon habit.
Vous voyez le gilet
Que Louis quinze portait,
Le pourpoint d'Henri trois,
Le gantelet du beau Dunois.
Gens ignorants, trop vulgaires profanes,
Avec respect contemplez ce beau jonc,
Car il a vu la bataille de Cannes,
Bref! c'est un jonc qui me vient de Dijon.
Ce cothurne romain
Est celui que Tarquin,
Chez Lucrèce, sans bruit,
Voulut déposer à minuit.
Du juif errant vous voyez une botte,
Botte qui fit le tour de l'univers;
De Dagobert j'ai sur moi la culotte,
Celle qu'un jour il a mise à l'envers;

Cette visière, qui
Semble vulgaire ici,
Naguère ornait le chef
Du célèbre Pepin le Bref;
De Vespasien, grand lecteur de gazettes,
J'ai conservé plusieurs antiquités,
Et sur mon nez vous voyez les lunettes
Qu'il inventa pour ses commodités.
Antiquaire savant, etc., etc.

RÉGAILLETTE. Je ne détesterais pas d'avoir toutes ces choses-là sous la main.

CANUCHE. Ça me ganterait assez aussi.

SATAN, *allant à la table.* Tenez... voyez cette bague du roi Salomon (*il la prend dans l'écrin*); a elle le pouvoir d'embellir tout ce qu'elle touche.

RÉGAILLETTE. Vraiment!... Ah! monsieur, touchez donc un peu Canuche.

CANUCHE. Du tout, je tiens à rester ce que je suis.

RAYMOND. Pour ma part, je ne crois pas aux vertus magiques de ce merveilleux bijou.

SATAN. Tu ne crois pas? eh bien! regarde.

Il touche avec sa bague Azélie qui se trouve près de lui, à sa droite. Le costume d'Azélie tombe et se trouve remplacé par un riche vêtement.

RAYMOND. Ah! vous êtes délicieuse ainsi.

Tous les personnages passent à gauche.

CANUCHE. Ah! voilà une jeune fille bien ficelée!

SATAN, *bas à Régaillette, placée à sa gauche.* Est-ce que vous n'enviez pas un peu la belle parure de votre sœur?

RÉGAILLETTE. Moi! par exemple!... Je suis enchantée de la voir si jolie.

SATAN, *à lui-même.* Eh quoi! ni envieuse... ni jalouse!...

Une momie, placée sur la ferme et presqu'au milieu, s'ouvre et laisse voir l'Envie.

L'ENVIE, *à Régaillette.* Vois pourtant quelle différence entre elle et toi!

Elle referme la momie.

RÉGAILLETTE, *surprise.* Hein! qu'est-ce qui m'a parlé?... Tiens! il n'y a personne.

L'ENVIE, *reparaissant.* Vois comme on l'entoure, c'est à peine si on te regarde.

RÉGAILLETTE. Au fait, c'est vrai, on me néglige un peu.

L'ENVIE. A elle les compliments..... les hommages!...

RÉGAILLETTE. Et à moi, rien du tout.

L'ENVIE. Tu as l'air de sa servante.

RÉGAILLETTE, *à elle-même.* C'est vrai, que j'ai l'air... Mon Dieu! qu'est-ce que j'éprouve donc?... c'est drôle! ces pensées-là ne m'étaient pas encore venues.

L'ENVIE, *à Satan qui s'est approché.* Emmène les jeunes gens... il faut laisser les deux sœurs ensemble.

SATAN. Je comprends... (*L'Envie disparaît.*) Eh bien! messieurs, ceci n'est rien en comparaison des merveilles qui sont en ma puissance, et tenez, pendant que ces demoiselles se reposent des fatigues du voyage, ne refusez pas de me suivre, vous ne retrouveriez pas de longtemps l'occasion que vous perdriez aujourd'hui... je vous ramènerai bientôt.

Il emmène Raymond et Canuche. Sortie à gauche.

SCÈNE IV.

AZÉLIE, RÉGAILLETTE.

AZÉLIE, *à Régaillette qui boude.* Eh bien! ma sœur!... est-ce que tu serais fâchée?

RÉGAILLETTE, *se contraignant.* Moi!... fâchée!... pourquoi donc?... parce que tu as de beaux habits qui te rendent toute fière!.. ça m'est bien égal!

AZÉLIE. Mes habits me rendent fière, dis-tu?... ah! c'est mal, Régaillette... c'est bien mal...

Elle pleure.

RÉGAILLETTE.

AIR : *Ce que j'éprouve en te voyant*, etc.

Eh quoi! je t'afflige .. déjà;
Mais cette toilette est si belle!
Que ne suis-je mise comme elle!
Eh! mais, j'y pense... c'est cela;
Cette bague, elle est encor là!
C'est une bonne couturière,
Qui ne commet jamais d'erreur.
N'hésitons plus; il est juste, d'ailleurs,
De charger la même ouvrière
De la toilette des deux sœurs;
Oui, c'est la même couturière
Qui doit habiller les deux sœurs.

C'est dit, et le roi Salomon va se charger de mes atours.

Elle va à la table, et prend la bague dans l'écrin.

L'ENVIE, *paraissant.* A merveille.

AZÉLIE. Que fais-tu, Régaillette?

RÉGAILLETTE, *qui a emporté la bague et qui est venue se placer à gauche.* Je me commande une robe neuve.

Elle frotte ses vêtements avec la bague.

L'ENVIE. Sois donc satisfaite.

Elle disparaît. Les vêtements de Régaillette tombent et sont remplacés par une robe sur laquelle sont imprimés des lézards, des grenouilles, des araignées, etc.

RÉGAILLETTE, *jetant un cri.* Ah!... juste ciel!

AZÉLIE. Ma sœur!

ENSEMBLE.

RÉGAILLETTE.

AIR *de la Savonnette.*

Ah! c'est épouvantable!
J'en perdrai la raison!
C'est un tour exécrable
Du grand roi Salomon!

AZÉLIE.

Ma sœur, sois raisonnable ;
De cette trahison
Ne rends pas responsable
Le grand roi Salomon.

AZÉLIE.

Ma sœur, de grâce, écoute encore.

RÉGAILLETTE.

Laisse-moi...

AZÉLIE.

Ma sœur...

RÉGAILLETTE.

Laisse-moi!
Je te déteste, je t'abhorre,
Je ne veux plus voyager avec toi.

(Reprise de l'ensemble, etc.) Elles sortent en se disputant.

SCÈNE V.

RIC-A-RAC, CANUCHE.

RIC-A-RAC, *en dehors.* Voulez-vous me laisser tranquille... (*Entrant.*) A-t-on vu ce jeune bête ..qui est envieux de mes charmes... et savez-vous ce qu'il m'envie surtout... c'est mon nez... il admire mon nez... il veut me prendre mon nez...

CANUCHE, *entrant.* Ah! vous revoilà, monsieur, laissez-moi le contempler, laissez-moi l'admirer... je vous en conjure...

RIC-A-RAC. Encore!... Ah ça, jeune homme, est-ce que ça ne va pas finir?

CANUCHE, *regardant le nez de Ric-à-Rac.* Mais qu'est-ce que c'est donc que ça... qu'est-ce que c'est donc que ça?

RIC-A-RAC. Comment!..... qu'est-ce que c'est?

CANUCHE.

AIR *du Baiser au porteur.*

Oui, c'est en vain qu'ici je l'examine,
Quel est le nom de cet objet charmant?

RIC-A-RAC.

Son nom, monsieur, aisément se devine;
Chaque mortel, d'ordinaire en naissant,
Reçoit du ciel un pareil ornement.

CANUCHE.

Mais sur le vôtre il se peut qu'on se trompe;
Car il paraît, à mon œil étonné,
Un peu trop court pour une trompe,
Mais beaucoup trop long pour un né.

RIC-A-RAC. Ah! c'est trop fort!... c'est un nez, monsieur, un simple nez.

CANUCHE. Fort bien. Mais pardonnez cette question d'un voyageur... Fait-il partie de ce cabinet de curiosités?

RIC-A-RAC. Mon nez n'appartient à aucun cabinet, il ne fait partie que de moi, monsieur.

CANUCHE. Ah! je voudrais bien savoir alors où l'on en trouve de pareils; si ce n'était pas trop loin, j'en ferais le voyage. Oui, monsieur, oui, nouveau Christophe Colomb, j'irais à la recherche d'un nouveau nez.

RIC-A-RAC. Vous le trouvez donc bien admirable?

CANUCHE. Entre nous, j'en suis envieux.

RIC-A-RAC. Il se pourrait!

CANUCHE. Ah! ne le perdez pas, monsieur, ne l'oubliez nulle part... car si je le trouvais, avertissements, proclamations, récompenses honnêtes, rien ne pourrait me forcer à vous le restituer. Une fois que je le tiendrais, je le cacherais... n'importe où.

RIC-A-RAC. Comment!... vous en voudriez un pareil?

CANUCHE. Si je le voudrais!... mais je suis le seul au monde aussi pauvrement né... Eh! tenez, voyez, voyez ces portraits!... (*Les nez de tous les portraits s'allongent.*) Oh! les beaux nez..... seigneur, les beaux nez...

RIC-A-RAC. Décidément vous en voulez un semblable?

CANUCHE. Je l'implore à genoux.

RIC-A-RAC. Soyez donc satisfait. (*Il donne un coup de pied au derrière de Canuche et se sauve à gauche. Le nez de Canuche s'allonge.*) Vous êtes exaucé, bonsoir.

CANUCHE, *seul.* Ah! merci!... merci!... vite un miroir!... (*Il prend un miroir sur la table et jette un cri.*) Ah! monsieur..... monsieur... mais j'en ai trop!... ô ciel! je suis trompé!... (*Bruit.*) Dieu! Régaillette! que va-t-elle dire?

SCÈNE VI.

AZÉLIE, RÉGAILLETTE, RAYMOND, CANUCHE, *ensuite* SATHANIEL.

ENSEMBLE.

AIR : *des Poletais. (Ça viedra.)*

C'est affreux!
Odieux!
Scandaleux!
De courroux mon âme
S'enflamme!
C'est affreux!
Odieux!
Scandaleux!

LES HOMMES.

Jamais fut-on plus malheureux!

RÉGAILLETTE.

Ah! mon désespoir est affreux!

AZÉLIE.

De grâce, écoutez-moi.

RAYMOND.

Je ne sais pourquoi,
Mais encore ému
De ce que j'ai vu,
Tout brille à mes yeux;
Je suis envieux
De ce château merveilleux.

CANUCHE.

Que vois-je?

RÉGAILLETTE.
Ciel ! quel nez !
CANUCHE.
Vous me surprenez.
RÉGAILLETTE !
Vrai ! vous m'étonnez !
RAYMOND.
Là, tant de trésors !
AZÉLIE.
Calmez ce transports,
Canuche... ma sœur !
TOUS.
Ah ! l'envie est dans mon cœur !
REPRISE.
C'est affreux, etc.

SATHANIEL, *arrivant de droite.* Qu'entends-je ? Et que se passe-t-il donc ?

AZÉLIE. Ah ! venez à mon secours. Le délire s'est emparé de tous les esprits.

SATHANIEL. Malheureux ! déjà vous subissez l'influence de cet horrible séjour. L'Envie s'est emparée de vos cœurs.

CANUCHE. L'Envie, cet horrible péché.

AIR : *Et comme elle, à la soixantaine.*

L'envie a d'étranges mystères :
J'ai vu des soldats envieux ;
Envieux, j'ai vu des notaires ;
J'ai vu des auteurs envieux ;
Envieux, je le suis moi-même !
Tous les hommes sont envieux ;
Bref, le croirait-on ? j'ai vu même
Jusques à des tailleurs en vieux !

AZÉLIE. Où sommes-nous donc ?

SATHANIEL. Azélie ! vous que le péché n'a pu souiller, touchez les murs de ce château.

Troisième Tableau.

Azélie s'approche de la ferme, en touche les murs; un développement a lieu, et on voit une grotte infernale au-dessus de laquelle on lit ces mots : *Château de l'Envie.* Une flamme verte éclaire tout l'intérieur de cette grotte.

RÉGAILLETTE. Château de l'Envie ! (*Se retenant d'éternuer.*) Ah ! ciel ! mais alors je suis perdue, voilà que j'en ai une envie...

CANUCHE. Et moi aussi.

RÉGAILLETTE. Une envie d'é... d'éternuer.

CANUCHE. Et moi aussi.

RÉGAILLETTE. Ah ! je succombe à mon envie !...

Elle éternue.

AZÉLIE. Partons.

CANUCHE. Oui, partons, que je ne succombe pas à la mienne.

SATHANIEL. De ce côté, venez...

Conduits par Sathaniel, ils se présentent à la porte de droite : des flammes bouchent le passage ; ils courent à la porte de gauche, même jeu ; ils reviennent à l'avant-scène. Alors Sathaniel va pousser un ressort au fond ; une porte secrète s'ouvre, et un meuble élégant placé devant se développe et forme un escalier.

ENSEMBLE.

Ah ! quelle perfidie !
C'est l'œuvre de Satan.
Du château de l'Envie
Fuyons à l'instant ;
Ah ! que tout l'enfer tremble.
Par vous/moi préservés,
Nous fuyons ensemble ;
Nous sommes sauvés !

Quatrième Tableau.

L'Orgueil.

Le théâtre représente un palais riche ; à droite un trône ; au-dessus du trône, deux portraits représentant un schah de Perse, l'autre une princesse ; ces portraits doivent être disposés pour une transformation (Robert Macaire et madame Pipelet.)

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau entrent des domestiques et pages, puis l'Orgueil.

L'ORGUEIL, *seul.*

Les serpents de l'Envie n'ont pu blesser ces deux jeunes filles, mais elles n'échapperont pas au poison de l'Orgueil... Ah ! mes toutes belles, nous verrons si vous sortirez pures de ce château, où les enivrements de toute espèce vont se glisser dans vos cœurs.

RÉCITATIF.

De son pouvoir l'Orgueil est un maître jaloux ;
Ici, devant l'Orgueil, valets, prosternez-vous.

AIR : *(musique de M. Beancourt.)*

L'Orgueil est roi suprême,
Chacun lui fait accueil ;
Le plus humble lui-même,
Sans le savoir, cède à l'Orgueil.
Lorsque Diogène apostrophe
Un conquérant victorieux,
Sous les haillons du philosophe
Se cache un vieillard orgueilleux ;
Quand la rosière de village
De l'amour évite l'écueil,
Bien souvent elle reste sage
Moins par vertu que par orgueil.
L'Orgueil est roi, etc.
Mortels ! mon pouvoir vous menace ;
Vous appartenez à l'Orgueil ;

Au berceau l'Orgueil vous enlace,
Pour ne vous quitter qu'au cercueil.
J'ai combattu les divines phalanges,
Du ciel j'ai chassé Lucifer,
Et j'ai précipité les anges
Dans les gouffres de l'Enfer.
L'Orgueil est roi suprême, etc.

SCÈNE II.

LES MÊMES, SATAN, RÉGAILLETTE.

RÉGAILLETTE. Vous disiez donc, seigneur...

SATAN. Que vous descendiez d'une très-haute famille, d'une maison fort élevée.

RÉGAILLETTE. Laissez donc, notre chaumière n'avait qu'un étage.

SATAN. Je parle de votre origine ; sans vous en douter, vous êtes fille de la duchesse Herminie Cunégonde de Porticolis, dont voici le noble portrait. Madame votre mère vous avait fait élever secrètement, elle avait laissé ignorer votre naissance à son mari pour des raisons de ménage.

L'ORGUEIL. Mais votre légitimité est enfin reconnue.

RÉGAILLETTE. Ah! ah! on a reconnu ma *légimité.*

SATAN. Et vous rentrez dans vos biens... dans vos titres... et dans vos fiefs de duchesse.

RÉGAILLETTE. Bon!... alors, je suis une duchesse *fieffée!*

L'ORGUEIL. Vous pouvez commander en ces lieux ; tous ces pages, tous ces serviteurs sont les vôtres.

RÉGAILLETTE. Bah! vraiment!... (*désignant le plus gros*) ce gros doré-là, aussi?

SATAN. Tous vous appartiennent.

RÉGAILLETTE. Très-bien... Ici, domestique.

UN DOMESTIQUE, *s'avançant.* Madame la duchesse...

RÉGAILLETTE. Non, pas vous... le gros doré qui reluit comme un soleil. Approchez un fauteuil, gros doré... (*le domestique obéit*) plus près... plus près que ça... gros doré. (*Elle s'assied.*) A présent, sortez, domestique!

SATAN. Madame la duchesse désire être seule.

RÉGAILLETTE. Oui, j'ai besoin de rêvasser.

Tout le monde sort.

SCÈNE III.

RÉGAILLETTE, *seule.*

J'ai voulu être seule pour m'assurer que tout ça n'était pas un rêve... Ah ça, voyons voyons... dors je ou ne dors-je pas?... vite une épreuve. (*Elle se mord le doigt.*) Aie, aie... non, tout est vrai, tout est bien vrai, je ne l'aurais pas cru, si mon doigt ne m'avait pas cuit... Duchesse, je suis duchesse! (*Se regardant dans un miroir entouré de plumes qu'elle tient à la main.*) Sans compter que je ne suis pas trop mal.

Elle s'assied dans le fauteuil et semble rêver.

SCÈNE IV.

RÉGAILLETTE, CANUCHE.

CANUCHE, *dans le fond sans être aperçu de Régaillette.* Va, que m'a dit notre conducteur, c'est dans ce château qu'on a conduit Régaillette.

RÉGAILLETTE, *sans se déranger.* Qui va là?

CANUCHE. Tiens, je n'avais pas vu... pardon, c'est que...

RÉGAILLETTE, *jetant à peine un regard sur lui.* Qui êtes-vous, bonhomme?

CANUCHE. Je ne suis point un bonhomme, je suis Canuche... Canuche de Saint-Malo.

RÉGAILLETTE. Canuche... qu'est-ce que c'est que ça, Canuche?

CANUCHE. Canuche... c'est Canuche.... Ah! ciel de Dieu!... ah! Dieu du ciel! mais je ne me trompe pas, sous ce panache, dans cette robe... Régaillette, ma Régaillette.

RÉGAILLETTE. Hein?... à qui donc parle ce manant.

CANUCHE. Manant!

RÉGAILLETTE. Est-ce que vous êtes ivre, mon cher?

CANUCHE. Ivre, Son cher!

RÉGAILLETTE, *lorgnant Canuche.* Il est fort laid, ce garçon.

CANUCHE. Fort laid... elle me reconnaît, Régaillette!

RÉGAILLETTE. Je ne m'appelle pas Régaillette.

CANUCHE. Mademoiselle.

RÉGAILLETTE. Je ne suis pas une demoiselle.

CANUCHE. Madame.

RÉGAILLETTE. Je ne suis pas une dame.

CANUCHE. Belle veuve.

RÉGAILLETTE. Je suis belle, mais je ne suis pas veuve.

CANUCHE Qu'est-ce que vous êtes donc?

RÉGAILLETTE. Je suis la duchesse Herminie Cunégonde de Porticolis.

CANUCHE. De Torticolis!

RÉGAILLETTE. De Porticolis!

CANUCHE. Toi, Régaillette... toi, duchesse de Torticolis.

RÉGAILLETTE. Toi... il me tutoye... tu me tutoyes, toi.

CANUCHE. Régaillette !

RÉGAILLETTE, *sonnant.* Holà, mes gens !

SCÈNE V.

LES MÊMES, SATAN, L'ORGUEIL, PLUSIEURS VALETS.

CHOEUR.

AIR : *Mettons-nous vite à table.*

RÉGAILLETTE.

Accourez à l'instant, je l'ordonne;
Non, jamais ma fierté ne pardonne !
A venger *(bis)* ma personne,
Mes valets *(bis)*,
Soyez prêts.

LES VALETS.

Nous venons, nous venons quand on sonne ;
La duchesse en ces lieux nous ordonne.
A venger *(bis)* sa personne
Ses valets *(bis)*
Sont tous prêts.

CANUCHE.

Régaillette, autrefois toi si bonne,
Quand il prie, à Canuche pardonne !
A frapper *(bis)* ma personne.
Tes valets *(bis)*
Sont tous prêts.

RÉGAILLETTE. Qu'on jette cet homme à la porte; il a osé *me tutayère.*

Elle sort.

SATAN. *La tutayère !* en ce cas, qu'on lui donne cent coups de bâton sous la plante.... des reins.

CANUCHE. Cent coups de bâton... vous me donnez cent coups de bâton... Ah ! malheureux Canuche !

SATAN, *aux valets.* Sortez tous.

Les valets sortent.

SCÈNE VI.

SATAN, CANUCHE, L'ORGUEIL.

SATAN. Canuche ? vous avez dit Canuche ? Quel est ce nom, s'il vous plaît ?

CANUCHE. Ce nom, mais c'est le mien.

L'ORGUEIL. Eh quoi ! vous seriez...

CANUCHE. Je suis Canuche.

SATAN. Elevé en Bretagne par un pêcheur.

CANUCHE. Par papa François Canuche.

L'ORGUEIL. Erreur, vous n'êtes pas son fils !

CANUCHE. Je ne suis pas le fils de papa ; en êtes-vous bien sûr ?

SATAN. Nous en sommes on ne peut plus sûrs ?

CANUCHE. Je ne suis pas le fils de papa !... Oh ! maman, maman !

SATAN, *bas.* Vous n'êtes pas son fils non plus.

CANUCHE. Je ne suis même pas le fils de maman... c'est impossible.

L'ORGUEIL. Vous êtes le fils du grand schah de Perse, dont vous voyez le portrait au-dessus du trône.

CANUCHE. Je serais un petit schah !... Ah ! chien !

L'ORGUEIL. Un jour, votre illustre père fit naufrage sur les côtes de Bretagne, le vaisseau faisait eau de toute part. Heureusement, le ciel sauva vos jours, les vents vous portèrent vers la côte de Bretagne ; vous fûtes recueilli par le père Canuche et élevé comme son fils.

CANUCHE. Je suis un enfant de schah !... Régaillette ne me refusera plus, toute duchesse qu'elle est.

L'ORGUEIL. Epouser une duchesse, y pensez-vous... ce qu'il vous faut, c'est une princesse.

SATAN. C'est une reine !

CANUCHE. C'est une impératrice. Une duchesse, allons donc, ce serait une mésalliance, je me *mésalliancerais.*

L'ORGUEIL. Prince, vous ne pouvez rester couvert de ces misérables habits ; on va vous revêtir de ceux qui conviennent à votre rang.

SATAN. C'est juste.

AIR :

Il faut, lorsqu'on est puissant,
Que par le luxe on s'affiche ;
Votre garde-robe est riche,
Et vous en serez content.

REPRISE.

Il faut, lorsqu'on est puissant, etc.

Canuche sort avec les valets.

SCÈNE VII.

SATAN, L'ORGUEIL, *ensuite* RAYMOND, AZÉLIE.

L'ORGUEIL. Allons, allons, en voilà déjà deux qui ne m'échapperont pas...

SATAN. Oui, mais Azélie, Raymond... ceux-là seront peut-être moins faciles à séduire... mais ils tardent bien...

Musique.

L'ORGUEIL. Ce bruit... ce sont eux.

SATAN. Courage, nous sommes en bon chemin.

AZÉLIE, *entrant par le fond.* O mon Dieu ! où sommes-nous ? et ma pauvre sœur !

RAYMOND. Azélie, calmez-vous, nous la retrouverons.

L'ORGUEIL. Qui se permet d'entrer ici sous des costumes aussi grossiers ?

AZÉLIE. Pardon, mais je viens...

SATAN. Sachez qu'on ne pénètre en ces lieux que couvert de nobles insignes, de riches vêtements.

RAYMOND. Et que pouvez-vous exiger de deux malheureux voyageurs?...

AZÉLIE. Comment voulez-vous que nous obéissions à cet ordre?

L'ORGUEIL.

AIR : *dans la Reine des Blanchisseuses.*

Dis un seul mot, et je te donne
Bien plus d'appas.

AZÉLIE.

Je n'en veux pas.

SATAN, *à Raymond.*

Un beau royaume, une couronne,
Un sceptre aussi.

RAYMOND.

Merci, merci.

L'ORGUEIL.

Ton cœur, dis-moi ce qu'il ambitionne.

SATAN.

Parlez, eh bien?

AZÉLIE *et* RAYMOND.

Je ne veux rien,
Car vouloir charmer et séduire,
Vouloir changer en un clin d'œil
Sa chaumière contre un empire,
C'est de l'orgueil. *(bis.)*

L'ORGUEIL. Ah! si tu savais tout le bonheur qu'on éprouve en ces lieux enchantés, tu voudrais y demeurer sans cesse.

SATAN. Crois-moi, pauvre enfant, renonce à un voyage semé d'écueils; ici, les hommes, les fleurs, les éléments eux-mêmes t'obéiront comme à la Divinité; fais un vœu, et quel qu'il soit, je te promets de l'exécuter.

AZÉLIE. Conduisez-moi donc près de ma sœur, aidez-moi à l'arracher de ce château.

L'ORGUEIL. Tu le veux!... (*A part.*) Oui, ses regards seront éblouis par l'aspect de tant de richesses... (*Haut.*) Paraissez, fils du grand schah de Perse; paraissez, duchesse de Porticolis.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CANUCHE, RÉGAILLETTE.

Le cortége de Canuche n'est composé que de femmes qui le portent sur un palanquin ; le cortége de Régaillette, au contraire, n'est composé que d'hommes qui la portent de même ; ces deux cortéges doivent être éblouissants de richesse.

AIR *de l'Ours et le Pacha.*

CHOEUR.

Près d'elle qu'on s'empresse
Par un accord touchant;
Rendons à sa noblesse
Un hommage éclatant.

RÉGAILLETTE *et* CANUCHE.

Déjà, je m'accoutume
A tout éclabousser;
Dans ce brillant costume
J' voudrais me voir passer.

REPRISE.

Près d'elle qu'on s'empresse, etc.

AZÉLIE. Régaillette, ma sœur.

RÉGAILLETTE. Que veut cette petite?

RAYMOND. Canuche, est-ce toi?

CANUCHE. Toi!... qui est-ce qui se permet de me parler?

RÉGAILLETTE. Ah! c'est vous, prince.

CANUCHE. Bonjour, duchesse, bonjour.

RÉGAILLETTE. Grand schah, j'ai réfléchi, j'accepte votre main.

CANUCHE. La main d'un schah, vous n'êtes pas dégoûtée. Non, tenez, franchement, vous n'êtes pas de race assez noble, vous êtes de trop basse extraction auprès de moi; vous êtes une vilaine, et en vous épousant, je dérogerais... je m'encanaillerais.

RÉGAILLETTE. Prince, vous êtes un polisson.

CANUCHE. Allons, duchesse, pas de mots à double entente, et venez vous asseoir auprès de moi sur mon trône.

RÉGAILLETTE. Sur notre trône.

AZÉLIE, *avec désespoir.* O mon Dieu! tout cela n'est-il pas un songe?

L'ORGUEIL. Non, c'est la réalité; l'Orgueil a changé leur cœur, ils te méprisent, ils te méconnaissent. Eh bien, dis un mot, tu seras plus riche et plus noble qu'eux. (*Il fait un signe, trois valets se présentent portant, le premier une couronne, le second un sceptre, le troisième un manteau royal.*) Dis un mot, et cette couronne orne ton front, ce sceptre est à toi, ce manteau royal t'appartient.

AZÉLIE.

AIR *des trois Couleurs.*

Que dites-vous? ah! je vous en supplie,
Laissez la pourpre à ces deux orgueilleux!
Voulez-vous donc que la pauvre Azélie
Devienne ingrate, insensible comme eux?
La vanité mène à l'ingratitude;
Tous nos devoirs sont par elle oubliés.
Gage d'orgueil, gage de servitude,
Je vous méprise, et je vous foule aux pieds.

L'ORGUEIL. Téméraire!

AZÉLIE. Suivez-moi, Raymond, sortons d'ici.

SATAN. Du tout, qu'on ferme les portes.

RAYMOND. Misérables! Ah! nous saurons nous ouvrir un passage.

SATAN. Je ne crois pas.

SATHANIEL, *paraissant par une trappe du dessous.* C'est ce que nous allons voir.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, SATAN, SATHANIEL.

SATAN. Sathaniel! toujours lui.

SATHANIEL. J'attendais pour paraître une nouvelle trahison, et maintenant que tu m'as donné, l'exemple, tombez riches vêtements, misérables talismans de l'orgueil, tombez!

A ce moment, tous les hommes du cortége de Régaillette perdent leurs culottes, ainsi que Canuche; et toutes les femmes, ainsi que Régaillette, se trouvent en jupons. Tout le monde se sauve en criant.

CANUCHE. Ah! ciel de Dieu, monsieur, dans quel état me voici. ah! je donnerais tous mes états pour sortir de cet état.

SATAN. Sathaniel tu ne triomphes pas encore.

SATHANIEL. Mais je suis en bon chemin.

Satan disparaît.

RÉGAILLETTE. Qu'est devenu mon superbe trône, où sont mes magnifiques habits, mes ayeux, et papa et maman?..

Ici les portraits changent. Le shah de Perse devient un Robert Macaire, et la princesse se change en Borgnesse.

CANUCHE. Et ma cour... où est ma cour.

SATHANIEL. Tout cela n'était qu'un rêve, enfant de votre imagination et de l'orgueil... L'orgueil qui vous fit aujourd'hui renier vos amis, votre famille, de même qu'autrefois, égarant l'esprit de nos pères, il leur fit renier Dieu, et s'il vous faut un exemple terrible, regardez.

Cinquième Tableau.

La Tour de Babel.

A mesure que Sathaniel parle, l'obscurité à remplacé la lumière; le premier décor a disparu, et s'est trouvé remplacé par la tour de Babel.

SATHANIEL. Voyez là-bas ces mortels orgueilleux qui veulent escalader le ciel, qui veulent aller combattre leur créateur; ce monument qu'ils élèvent, c'est le chef-d'œuvre de l'orgueil, c'est la tour de Babel!!!...

UN BABYLONNIEN, *aux ouvriers qui travaillent sur la tour.* Montez, montez toujours.

A ce moment la foudre éclate, la tour s'écroule; on aperçoit la ville de Babylone en feu. Le rideau baisse.

ACTE DEUXIÈME.

Sixième Tableau.

La Paresse.

Le théâtre représente d'un côté un paysage couvert de neige, et de l'autre l'intérieur d'une cabane.

SCENE PREMIÈRE.

LA PARESSE, *ensuite* CANUCHE.

LA PARESSE, *vêtue en jeune paysanne.* Augmentons encore la flamme de ce foyer... plus il fera chaud dans ce pavillon, moins on aura le courage d'en sortir... J'ai chargé de pavots l'air qu'on respire ici... et si nos jeunes gens viennent frapper à cette porte, ils seront bientôt au pouvoir de la Paresse.

Canuche entre le visage tout rouge. Il est tout couvert de neige.

CANUCHE. Brr..... brr.... en voilà un de temps... foi de Canuche, on ne mettrait pas un caniche dehors... Pourvu que ce pavillon soit habité... (*Frappant à la porte de la chaumière.*) Cordon, s'il vous plaît!

LA PARESSE. Qui est là?

CANUCHE. Ouvrez, ouvrez vite, jeune homme; vous ne pouvez me laisser à la porte, ayant le nez gelé comme je l'ai...

LA PARESSE, *allant ouvrir.* Voilà!..... voilà!... entrez!... (*Il entre.*) Ah, mon Dieu! comme vous voilà fait, mon pauvre monsieur!

CANUCHE, *sans la regarder.* Hélas! je ne suis plus un monsieur, jeune homme, je suis un glaçon, un simple glaçon... Je donnerais dix ans de votre existence, jeune homme, (*se retournant*) non, jeune femme, pour un fagot, pour une chaufferette, un gueux, n'importe quoi.

LA PARESSE. Mais tenez... approchez-vous de cette cheminée.

CANUCHE. O Dieu! que c'est donc bon de se chauffer, mon nez surtout... (*Mettant sa figure dans le feu.*) Tiens, chauffe-toi, mon nez... chauffe-toi, mon vieux... Ah! le voilà qui se ranime, il reprend connaissance. (*Eternuant.*) Ahtzi! Dieu te bénisse, mon nez. Voilà mon nez qui se dégèle.

LA PARESSE. Je vais être obligée de vous laisser seul un instant, voici l'heure où je

dois aller dans la forêt, faire mes provisions de bois.

CANUCHE. Allez à vos affaires... du moment que c'est pour nous rapporter du bois... je serais désolé de vous retenir.

La Paresse sort de la cabane, et ferme la porte sur elle.

LA PARESSE. Et d'un...

CANUCHE. Oh ! le joli petit lit ! si je me reposais un instant. (*Il se couche.*) Tiens, il est très-doux... ce lit... il est d'un doux... d'un doux... Ah ! qu'il est donc d'un doux...

Il ferme les yeux.

SCÈNE II.

CANUCHE, *dans la chaumière*, SATHANIEL, AZÉLIE, RÉGAILLETTE, RAYMOND, *en dehors.*

SATHANIEL. Courage, nous approchons.

RÉGAILLETTE. En voilà un de pèlerinage! si seulement nous savions où nous en sommes.

RAYMOND. Les habitants de ce pavillon nous l'apprendront sans doute.

RÉGAILLETTE. Et ce galopin du Canuche, comme il vient au-devant de nous.

Sathaniel frappe à la porte de la chaumière.

CANUCHE, *ouvrant de grands yeux.* Je crois qu'on a frappé un peu... (*Sathaniel frappe plus fort.*) Oui, ma foi, on a frappé...

Il referme les yeux.

SATHANIEL, *frappant de nouveau.* Ouvrez, ouvrez de grâce...

CANUCHE. Hein, qui va là?

RAYMOND. C'est la voix de Canuche !

RÉGAILLETTE, *répondant.* Mais c'est nous... nous... Régaillette, Azélie, Raymond.

CANUCHE, *sans se déranger.* Ah ! bon... bon !... je connais !

RÉGAILLETTE. Mais ouvrez... dépêchez-vous donc !

CANUCHE. Poussez la porte.

SATHANIEL. Elle est fermée !

CANUCHE, *sans se déranger.* Ah !

RAYMOND. Ouvre donc, nous mourons de froid dehors.

CANUCHE. Tiens, c'est drôle... il fait si bon dedans... Ah ! le bon feu... le bon feu...

RAYMOND. Canuche ! est-ce que tu n'entends pas?

CANUCHE. Tournez la bobinette... la chevillette cherra.

RÉGAILLETTE. Mais, monstre que vous êtes, il n'y a pas plus de chevillette que de bobinette... Ouvrez, ou je vous arrache les yeux.

CANUCHE. Ah ! mes amis... mes pauvres amis... je plains votre malheureux sort... mais je ne peux pas vous ouvrir.

RÉGAILLETTE. Vous ne pouvez pas... et qu'est-ce qui vous en empêche?...

RAYMOND, *regardant par la serrure.* Mais, Dieu me pardonne, il est couché !

CANUCHE. Justement... et je suis si bien... si bien... que je ne peux pas me déranger.

SATHANIEL, *à part.* Je devine... un piége de la Paresse... mais nous sommes à deux de jeu, ma mie...

Il lève son bâton ; le lit sur lequel est Canuche se change en banc de pierre, et le banc de pierre sur lequel est Régaillette se change en lit ; de plus, la chaumière tourne et change de place ; Sathaniel, Azélie, Régaillette, Raymond se trouvent dedans, tandis que Canuche est dehors couché sur le banc.

RAIMOND *et* AZÉLIE. O ciel ! par quel miracle ?

CANUCHE, *se croyant toujours dans son lit et dormant.* Ah ! que je suis donc bien... que je suis donc bien...

RÉGAILLETTE. Que vois-je ?... un lit... du feu...

AZÉLIE. Mais comment sommes-nous entrés ici?

SATHANIEL. C'est moi qui viens de vous ouvrir la porte.

CANUCHE, *frissonnant en dormant.* Brrrou... brou... il y a des courants d'air.

RAYMOND, *allant s'asseoir.* Ah ! je succombe à la fatigue.

RÉGAILLETTE. Et moi, je succombe au sommeil.

CANUCHE. Mais il vient des vents coulis... dans cette chambre... j'ai froid... que j'ai froid ! (*Se réveillant.*) Mon lit me paraît moins mou... et il me semble... (*Se levant sur son séant.*) Eh bien... Eh bien... quoi donc ?..... et mon pavillon..... et mon lit... et mon feu... Ah ! mais je regrelotte... (*Allant frapper à la porte.*) Ouvrez... ouvrez, au nom du ciel !

SATHANIEL. Qui est là ?

CANUCHE. Moi, Canuche!

RÉGAILLETTE. Ah ! bon... bon... je connais...

CANUCHE. Ouvrez, dépêchez-vous !

SATHANIEL. Poussez la porte.

CANUCHE. Elle est fermée... ouvrez donc, je meurs de froid.

RÉGAILLETTE. Ah ! le bon feu... ah ! le bon feu...

CANUCHE. Régaillette !... ma petite Régaillette !

RÉGAILLETTE. Tournez la bobinette, la chevillette cherra. D'ailleurs, je suis trop bien pour me déranger.

Elle s'endort sur le lit.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA PARESSE.

LA PARESSE, *entrant du côté où se trouve*

Canuche. Que vois-je? mon pavillon changé de place... ce jeune homme délivré...

CANUCHE. Mamzelle Azélie!

AZÉLIE, *allant pour ouvrir.* Ah! j'ai pitié de ce malheureux!

SATHANIEL, *l'arrêtant.* Pas de pitié pour les mauvais cœurs.

LA PARESSE. Sathaniel!... Ah! je devine tout.

CANUCHE, *allant s'asseoir sur le banc.* Mais j'ai l'onglée... mais je ne me sens plus rien de rien...

LA PARESSE. Voilà pour te réchauffer...

Le banc de pierre reprend sa première forme, et la chaumière revient à sa place, seulement l'autre ne change pas, de sorte qu'il se trouve deux chaumières.

CANUCHE. Mon lit... mon feu... ah! je me redorlote, redorlotons-nous... bon Dieu.

Canuche se couche et s'endort.

AZÉLIE. Que vois-je?... ma sœur... Raymond!

SATHANIEL. Ils ont déjà succombé au sommeil.

AZÉLIE. Et moi-même, je ne sais... l'air qu'on respire dans ce pavillon...

SATHANIEL. Prenez-y garde... si nous nous arrêtons plus de deux heures ici, la nuit nous surprendra dans les montagnes.

AZÉLIE. Oh! je ne dormirai pas.

SATHANIEL. Pauvre enfant, toujours seule à lutter.

LA PARESSE, *qui est entrée dans la chaumière où se trouvent Sathaniel et Azélie.* Du monde chez moi.

AZÉLIE. Une paysanne.

SATHANIEL, *à part.* La Paresse!

AZÉLIE. Nous étions fatigués, nous avions froid, ce pavillon était ouvert...

LA PARESSE. Et vous avez bien fait d'y entrer... seulement, vous avez eu tort de ne pas vous reposer plus convenablement.

SATHANIEL. Quel est son projet?

LA PARESSE, *montrant Raymond qui s'est endormi.* Voyez donc ce pauvre garçon qui dort sur cet escabeau... Oh! là, l'ami...

RAYMOND, *s'éveillant.* Qui m'appelle?... que me veut-on?

LA PARESSE. Vous donner un lit plus convenable... A deux pas d'ici est la demeure d'un seigneur châtelain qui m'a ordonné de vous offrir l'hospitalité... venez, venez, vous serez là plus à l'aise qu'ici.

AZÉLIE. Mais nous ne devons nous arrêter que quelques instants; il faut qu'avant la nuit, nous ayons atteint le prochain village.

LA PARESSE. Je me charge de vous y conduire à temps; suivez-moi, mes amis... Je réponds de tout.

SATHANIEL, *à part.* Et moi, je veille sur eux...

SATHANIEL *à Azélie.*

AIR : *Voyageuses.*

Pauvre voyageuse,
Restez vertueuse;
Vous serez heureuse
Une fois là-bas.
Pendant le voyage,
Si gronde l'orage,
Que votre courage
Ne faiblisse pas.

Aux deux sœurs.

Toujours, pauvres filles,
Jeunes et gentilles,
Pensez au bon Dieu!
Adieu *(ter).* au revoir, adieu.

Azélie, Raymond et la Paresse sortent en répétant : Adieu, etc.

SCÈNE IV.

SATHANIEL, *seul en scène*, RÉGAILLETTE *et* CANUCHE, *couchés.*

Ils dorment de chaque côté du théâtre.

SATHANIEL. Allons... la lutte est engagée, et si nous restons ici plus de deux heures, Satan triomphe, ces pauvres jeunes filles sont perdues... et moi, je retourne en enfer... De par tous les diables, il m'en sera pas ainsi... Canuche d'un côté... Régaillette de l'autre... ils ne dormiront pas longtemps, troublons un peu leur doux sommeil...

Deux petits diablotins grimpent sur les deux lits, et armés de demoiselles de paveurs, ils frappent sur l'estomac de Canuche et de Régaillette.

CANUCHE, *ouvrant le yeux.* Hein?.... qu'est-ce que ça?... mais qu'est-ce qu'il fait donc, ce monsieur?

RÉGAILLETTE, *de même.* Oh! là là... oh! là là... oh! là là!

CANUCHE. Mais, monsieur... on ne pave pas ici... ceci n'est pas la voie publique!...

Les deux diablotins disparaissent.

CANUCHE, *se levant à moitié.* Tiens, mais je dormais donc?...

RÉGAILLETTE, *de même.* Ah! j'avais le cauchemar... je rêvais de vous, Canuche.

CANUCHE. Et moi, de vous, ma Régaillette.

RÉGAILLETTE. Que nous sommes heureux d'avoir rencontré ces deux pavillons!

CANUCHE. Et ces excellents lits donc... mon bon petit oreiller... comme je suis bien là-dessus. Ma tête se repose moelleusement, comme c'est doux... hum! hum! hum! *(Il enfonce plusieurs fois sa tête dans l'oreiller, mais à la troisième, Sathaniel a fait un signe, et à la place de l'oreiller, c'est un fagot qui reçoit la tête de Canuche.)* Oh! qu'est-ce que c'est que ça... comment! un fagot... *(Le jetant sous le lit.)* Je le croyais mieux rembourré, mon oreiller.

RÉGAILLETTE. Ah! mes paupières s'appesantissent de nouveau.

CANUCHE. Je sens mes yeux qui se referment.

SATHANIEL. Attendez, je vais les rouvrir, moi.

RÉGAILLETTE. Pourvu que mon feu ne s'éteigne pas... je crains de me refroidir.

CANUCHE. J'aurais dû jeter mon fagot dans la cheminée. j'ai peur d'avoir froid en dormant.

SATHANIEL. Je suis là pour vous réchauffer. Soyez donc heureux tout à fait.

Il fait un signe; les deux lits sur lesquels sont Régaillette et Canuche se changent en brasiers ardents. Sathaniel sort.

RÉGAILLETTE. Ah! qu'il fait chaud.

CANUCHE. Oui, bien chaud, bien chaud... Régaillette, finissez... vous me chatouillez... Régaillette!

RÉGAILLETTE. J'éprouve le besoin de me retourner.

Elle se retourne.

CANUCHE, *de même*. J'ai trop chaud de ce côté là.

RÉGAILLETTE. Mais j'ai trop chaud aussi de ce côté-ci.

Elle se retourne.

CANUCHE, *se retournant*. Ah ça, mais, je cuis des deux côtés.

RÉGAILLETTE, *se levant*. Mais je suis sur le gril.

CANUCHE, *se levant*. Mais je rôtis comme une alouette.

RÉGAILLETTE *et* CANUCHE, *se sauvant*. Ah! ciel, que vois-je?... au feu!... de l'eau, au feu...

Ils sortent en courant. Le théâtre change.

Septième Tableau.

L'Avarice. — LE CORRIDOR.

Le théâtre représente un corridor formé de plusieurs portes au premier plan : une à droite, une au milieu et une à gauche. Au-dessus de celle du milieu on lit : *Temple de la Fortune.* Dans le milieu de ladite porte, une tête de lion, dont la gueule doit s'ouvrir. Au-dessus de la porte à droite, deux cornes d'abondance dans lesquelles il y a des bourses d'or. (Les indications droite et gauche sont prises du public)

SCÈNE PREMIÈRE.

RAYMOND, AZÉLIE.

AZÉLIE. Venez, venez... fuyons de ce côté.

RAYMOND. Mais nous sommes seuls, et Régaillette et Canuche?

AZÉLIE. La fatigue aura triomphé de leur courage... il faut les arracher au sommeil.

RAYMOND. Rentrer dans ce château maudit, où l'esprit s'engourdit, où l'énergie, la force et la volonté vous trahissent sans cesse.

AZÉLIE. Nous ne pouvons cependant les abandonner.

RAYMOND. Soit donc, puisque vous le voulez!

LA VOIX DE CANUCHE, *dans la coulisse*. Au secours!... au secours!...

RÉGAILLETTE, *dans la coulisse*. Au feu!... au feu!...

RAYMOND. Qu'entends-je?

AZÉLIE. La voix de ma sœur et celle de Canuche.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CANUCHE, RÉGAILLETTE.

CANUCHE, *apercevant Azélie et Raymond*. Ah! c'est vous!... flambé-je... ou brûlé-je!...

RÉGAILLETTE. Et moi... brûlé-je?... ou *flamberge?*

AZÉLIE. Que signifie?

RAYMOND. Que veut dire ce langage?

CANUCHE. Répondez, d'abord... brûlé-je encore?

RÉGAILLETTE. *Flamberge* encore?

RAYMOND. Mais, au nom du ciel, êtes-vous fous?

CANUCHE. Fous, je ne sais pas; mais grillés, j'en réponds.

AZÉLIE. Grillés!

CANUCHE. Oui, grillés... on nous a mis sur le gril comme de simples harengs.

RÉGAILLETTE.

AIR *de Calpigi.*

Grand Dieu, les drôles d'aventures!

CANUCHE.

Sur mon lit, dans mes couvertures,
Je m'enveloppais comme il faut,
Car je voulais avoir bien chaud...

RÉGAILLETTE.

L'excès en tout est un defaut.
En un gril notre lit se change,
Et nous allions, c'est bien étrange!
Expirer, c'est désespérant!
Par le supplice du hareng. *(bis).*

CANUCHE. Oh! là, là!... je dois être cuit à point... je ferai d'excellents biftecks...

j'ai les pieds grillés, les entre-côtes rôties, et la cervelle frite.

AZÉLIE. Pourquoi ne pas être plus raisonnables? pourquoi toujours vous séparer de nous?

CANUCHE. Au fait, elle a raison, Régaillette; pourquoi ne pas être plus raisonnable; pourquoi toujours vous séparer de nous?

RÉGAILLETTE. Ce n'est pas moi, c'est Canuche, qui est un curieux et un fainéant, et qui se laisse tenter par tout ce qu'il voit.

CANUCHE. Ah! si l'on peut dire... Régaillette, vous me faites de la peine... vous m'en faites beaucoup, même... pour vous... Mais écoutez-moi, il me vient une idée.

RÉGAILLETTE. Pas possible.

CANUCHE. Vous allez voir... Nous sommes à peu près à moi ié chemin de l'ermitage?

RAYMOND. Sans doute; et si l'on ne s'était pas arrêté à chaque instant, nous aurions déjà atteint le but de notre voyage.

CANUCHE. Eh bien! faisons comme si nous l'avions atteint, et retournons à Pornic. La moitié pour aller, la moitié pour revenir, nous aurons fait le voyage tout entier.

RÉGAILLETTE. Il a raison, retournons à Pornic... nous avons assez pèleriné comme ça.

AZÉLIE. Y penses-tu, ma sœur? et notre promesse?

CANUCHE. Puisque nous avons mis le temps nécessaire à la chose, nous dirons: c'est fait, et on nous croira.

AZÉLIE. Mentir aux hommes... mentir à Dieu.

AIR:

Oubliez-vous, quand la foudre grondait,
Quand les éclairs brillaient sur notre tête,
Tout présageait une affreuse tempête,
Lorsque du port mon père s'éloignait,
Ma sœur et moi sur le rivage,
Les mains vers Dieu, dans ce cruel moment,
D'accomplir un pèlerinage
Nous avons fait le serment!
Partons, partons, c'est le ciel qui l'ordonne!
Croyez-vous donc qu'au parjure il pardonne?
Malheur, malheur à qui se fait un jeu
Du serment solennel qu'il a fait à son Dieu!

CANUCHE, *après le couplet.* Ah! que c'est bien dit... que c'est bien dit... (*Chantant.*) Malheur à celui qui veut retourner à Pornic!

RÉGAILLETTE. Plus souvent que je voudrais... c'est bien fini, je ne m'arrête plus nulle part.

CANUCHE. Ni moi non plus; que pour manger, boire, dormir, me reposer, etc.

AZÉLIE. Croyez-moi, ne tardons plus, remettons-nous en chemin.

AIR: *Profitons.* (De M. Béancourt.)

Profitons
De cet instant, partons
Avant peu nous aurons
Terminé le voyage.
Maintenant
Un père nous attend;
Cela doit en partant
Doubler notre courage.

REPRISE.

Profitons, etc., etc.

Raymond et Azélie sortent.

SCENE III.

RÉGAILLETTE, CANUCHE.

RÉGAILLETTE, *s'arrêtant, au fond.* Ah! regarde donc, Canuche.

CANUCHE. Quoi?

RÉGAILLETTE. Regarde donc!

CANUCHE. Qu'est-ce que tu veux que je regarde?

RÉGAILLETTE. Là-haut!...

CANUCHE, *regardant dans la salle.* Là-haut?

RÉGAILLETTE. Non... là... au-dessus de cette porte.

CANUCHE. Ah! oui...

RÉGAILLETTE. Il a quelque chose d'écrit.

CANUCHE. Parbleu! je le vois bien... allons-nous-en.

RÉGAILLETTE. Un moment. Lis donc!

CANUCHE. Lisez vous-même.

RÉGAILLETTE. C'te bêtise!... si je lis; bien sûr, je lirai moi-même.

CANUCHE. Y êtes-vous?

RÉGAILLETTE. T... e... m...

CANUCHE. Ce sera long, si vous allez comme ça.

RÉGAILLETTE. Laisse-moi donc..... j'y étais... T... e... m... tem.

CANUCHE, *continuant.* P... l... e... ple, temple.

RÉGAILLETTE. C'est ce que j'allais dire... temple.

CANUCHE. A mon tour. (*Lisant vite.*) Temple de la Fortune.

RÉGAILLETTE. Comment forlune... c'est un t... tune.

CANUCHE. Eh bien? temple de la Fortune. C'est vrai, la fortune prend le t.

RÉGAILLETTE. Qu'est-ce que ça peut être que ce temple-là?

CANUCHE. C'est là dedans qu'il doit y en avoir et des piles... et des tas...

AZÉLIE, *en dehors.* Régaillette, viens donc.

RÉGAILLETTE. J'y vas, ma sœur; j'y vas. (*A Canuche.*) Azélie m'appelle; viens. (*Au moment de sortir, elle s'arrête.*) Canuche! v'là quelque chose qui remue?

CANUCHE, *effrayé.* Quelque chose qui remue! où donc?

RÉGAILLETTE. Par là... baisse la tête... et lève les yeux... tu vas voir... au-dessus de la porte... des cornes qui descendent sur ta tête.

CANUCHE. Des cornes!...

Les deux cornes d'abondance se baissent, et les bourses tombent sur Canuche.

RÉGAILLETTE, *ouvrant les bourses.* Que vois-je!... de l'or?...

Elle met le tout dans son tablier.

CANUCHE. Que de richesses.

RÉGAILLETTE. Il y en a peut-être encore?

CANUCHE. Voyons cela.

RÉGAILLETTE, *l'arrêtant.* Attendez, j'y vais moi-même.

Elle va pour chercher d'autres bourses; elle pousse la porte qui recule; une autre porte vient tomber devant Régaillette qui disparaît.

CANUCHE. Eh bien! Régaillette. Ah ça! mais ça ne se fait pas; je demande qu'on me rende ma fiancée. Régaillette! Régaillette! (*A ce moment, sur la porte à gauche, paraît l'inscription sur laquelle on lit :* Entrée du trésor, deuxième porte à droite.) Que je prenne la seconde porte à main droite; mais Régaillette a pris la porte à main gauche; après ça, il y a peut-être le côté des hommes et le côté des femmes... je vais prendre celle du milieu. (*La tête désignée ouvre une grande bouche, et montre de grosses dents. Canuche se recule.*) Pardon, monsieur; je n'avais pas le dessein de vous offenser; croyez que j'ai bien l'honneur... (*A ce moment une bourse d'or paraît à l'entrée de la bouche.*) Ah! encore une bourse!... Il me présente une bourse! Ma foi, tant pis, je me risque. (*Il va pour prendre la bourse, la bouche se referme. Ric-à-Rac sort de la porte de gauche, et lui donne un grand coup de pied dans le derrière; la porte fait bascule, Canuche disparaît en criant.*) Ah! vous me mordez!... monsieur, vous me mordez!...

Huitième Tableau.

LE CAVEAU.

Un caveau, plusieurs tonneaux, deux fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE.

CANUCHE, RÉGAILLETTE.

Ils entrent tous deux à reculons, et viennent, sans se voir, jusqu'au milieu du théâtre.

RÉGAILLETTE. Ah! mon Dieu! mon Dieu! où suis-je?...

CANUCHE. O ciel! où me trouvé-je?... Tiens! Régaillette!...

RÉGAILLETTE. Tiens, voilà Canuche!

CANUCHE. Eh bien, chère amie, nous voilà à la cave?

RÉGAILLETTE. Oui, c'est frais; je ne vois que des grands tonneaux.

CANUCHE. Comme c'est joliment cerclé... mazette, ce doit être du fameux vin.

A ce moment paraissent sur les quatre tonneaux quatre inscriptions: 1re inscription, *Or*; 2me idem, *Billets de banque*; 3me idem, *Perles fines*; 4me idem, *Pierres précieuses*.

RÉGAILLETTE. Que parles-tu de vin; vois donc? (*Elle lit.*) Or...

CANUCHE, *de même.* Pierres précieuses.

RÉGAILLETTE, *de même.* Billets de banquettes.

CANUCHE. Perles fines... Bigre, mais s'il y avait moyen, je prendrais bien un canon de ce vin-là.

RÉGAILLETTE. Un canon! fi! l'horreur!...

CANUCHE. Deux, trois canons... j'avouerai même que quatre canons ne me feraient pas peur.

Les quatre tonneaux qui se trouvent aux quatre coins se transforment en canons, et font feu sur lui; Canuche est couvert d'or, de billets de banque, de perles et de pierreries.

RÉGAILLETTE. Au secours!... Ah! là là!

CANUCHE. Mais ce n'est pas ça; il y a erreur; j'ai demandé des canons, mais des plus rafraîchissants que ça... je ne peux pas rafraîchir ma bouche en feu avec des bouches à feu.

RÉGAILLETTE. Que de richesses!

CANUCHE. Oui, je suis riche, très-riche, trop riche... ma fortune m'embarrasse; je dois avoir l'air d'une boutique de joaillier.

RÉGAILLETTE, *apercevant un cadran au bas du costume.* Il est midi. Canuche, je propose de nous en aller.

CANUCHE. J'y consens... allons-nous-en. (*Ils vont pour sortir, et s'arrêtent devant les deux fauteuils.*) Tiens, qu'est-ce que c'est que ça?

RÉGAILLETTE. Un vieux fauteuil!

CANUCHE. Un deuxième *idem*.

Au même moment un énorme rat traverse la scène, et s'arrête au milieu du théâtre. Canuche prend un outil, s'avance vers lui, et le coupe en deux. Sur la partie du côté de la queue on lit: *Ces fauteuils contiennent un trésor*; sur l'autre côté: *Pressez un clou, il est à vous.* Chaque partie du rat s'en va.

RÉGAILLETTE. Quelle découverte! quelle heureuse découverte!

CANUCHE. Comment! il ne s'agit que de toucher un clou pour toucher de l'argent?... mais je touche... je touche à mort.

AIR: *Ah! que les plaisirs.*

Ah! que les plaisirs sont doux,
Quand ce sont les clous
Qui vous les promettent!
Cherchons, cherchons bien partout,
Pour venir à bout
De trouver ce clou.

RÉGAILLETTE.

Dieux!
Que les clous sont nombreux!

Pour choisir entre eux
Mes deux mains s'arrêtent...
Allons;
D'abord commençons
Par toucher déjà
Ce joli clou-là !

Régaillette et Canuche s'assoient dans chacun des fauteuils, et pressent un des clous de leur fauteuil. Devant celui de Régaillette une grille monte; elle se trouve enfermée.

RÉGAILLETTE. Ah! bon, me voilà en cage.

CANUCHE, *qui a touché un clou, se trouve dans un bocal de cornichons.* Régaillette, au secours! je suis à la sauce piquante; je prends un bain de vinaigre en compagnie de ces petits cornichons.

RÉGAILLETTE. Canuche dans un bocal de cornichons!... c'est égal, j'y mettrai de l'obstination; je tiens un clou..... (*La grille s'en va.*) Ah! me voilà sortie de ma cage; maintenant cherchons un autre clou... attends un peu. Ah! j'y suis. (*Elle pousse un clou, le fauteuil se change en une fontaine qui jette de l'eau.*) Eh bien! qu'est-ce qui se permet donc de me laver la tête?... Je cherche un trésor, et je ne trouve que de l'eau claire; je prends un bain de pieds.

CANUCHE, *dans le bocal.* Mais cet appartement me déplaît beaucoup; je demande à m'en aller; je donne congé. Attendez, je tiens un clou... mais celui-là fait partie de ma sauce... c'est un clou de girofle... Ah! j'en tiens un autre. (*Le bocal disparaît.*) Je suis libre!...

RÉGAILLETTE. Mais puisque vous êtes libre, venez donc me délivrer.

CANUCHE. Attendez donc un peu que je cherche un autre clou... je le tiens.

Le fauteuil se change en une presse.

RÉGAILLETTE. Pressez-vous donc un peu.

CANUCHE. Que je me presse... que je me presse... elle est charmante... mais je suis beaucoup trop pressé. Ah! cette presse m'oppresse... elle prend avec moi des libertés fâcheuses; je maudis la liberté de la presse.

RÉGAILLETTE. Je tiens un clou; c'est le quatrième.

La fontaine disparaît.

CANUCHE. Vous êtes bien heureuse; je voudrais bien tenir le cinquième. Ah! oui, je voudrais être à cinq clous.

La presse disparaît.

RÉGAILLETTE. Maintenant, voyons si nous pourrions trouver le trésor. (*Le fauteuil dans lequel était Régaillette se change en une caisse. On voit des piles d'or et d'argent, et des sacs.*) Oh! que d'or, que d'or! (*Dans le fauteuil où était Canuche, il en sort un petit coffre.*) Dans quoi mettre tout ça?...

CANUCHE, *prenant le petit coffre.* Dans ce petit coffre... oh! que d'or... que d'or... Le fait est que nous devons avoir plus de soixante francs chacun. (*Il prend le coffre, qu'ils ont empli, et va pour sortir. La porte se rétrécit.*) Allons, bon; voilà la porte qui est trop étroite, à présent. Mais c'est très mal bâti; on ne fait pas de portes pareilles; ma cassette est trop large.

RÉGAILLETTE. Eh bien, mettez-la en long.

CANUCHE. Sur ma tête... c'est une idée! (*Il va pour sortir; mais quand il se trouve sur le seuil, la porte s'élargit tout à coup, en même temps qu'elle s'affaisse.*) La voilà trop basse, à présent... trop basse, et beaucoup trop large; mais on ne peut donc plus s'en aller d'ici?

UNE VOIX. On ne sort de ces lieux qu'avec le trésor entier, ou les mains tout à fait vides.

CANUCHE. Ah! mais s'il ne faut que ça, repuisons, repuisons beaucoup.

Il va placer le petit coffre sur un banc, au fond du théâtre; le coffre grandit tout à coup. Dans le fauteuil où était le bocal de cornichons, paraît un coffre sur lequel est écrit: *Trésor*. Ils puisent dans ce coffre deux ou trois fois.

RÉGAILLETTE. Canuche, je sens quelque chose de gros et de doux.

Elle tire un petit ourson qui se met à gambader; Canuche va pour puiser aussi dans le même coffre, et en tire un ourson blanc. Pendant ce temps, le coffre que Canuche a placé sur le banc grandit et s'ouvre; on voit une soirée d'ours; ils jouent aux cartes. Les ours sortent de la boîte, et viennent inviter Régaillette et Canuche à danser.

RÉGAILLETTE. Qu'est-ce qu'il me veut donc, ce monsieur? (*L'ours blanc lui fait signe qu'il l'invite à danser.*) Comment! il veut me faire danser? Merci, monsieur, je ne danse jamais.

L'ours noir fait des agaceries à Canuche.

CANUCHE. Dites donc, Régaillette, voilà la grande ourse qui prend des familiarités avec moi. Non, je ne danse pas non plus, madame; je vous remercie infiniment.

LES DEUX OURS, *avec colère.* Hum!... hum!... hum!...

CANUCHE. Les voilà qui se fâchent; ne les irritons pas... Dansez un peu, Régaillette. Moi je vais faire polker la grande ourse.

RÉGAILLETTE. Monsieur!...

POLKA.

A la fin de la polka l'on vient se placer en tableau; l'orchestre joue l'air: *Où peut-on être mieux*, etc., etc. L'ours blanc qui tenait Régaillette l'embrasse.

CANUCHE. Il s'est permis de vous embrasser... Monsieur, vous êtes un animal... (*A part.*) Au fait, l'ours n'est pas autre chose. (*L'ours le toise avec colère et lui présente sa carte.*) Il me donne sa carte... Lisons!... Martin l'ours... fabricant de graisse d'ours... demeurant rue aux Ours... (*Parlant.*) Il m'attendra *toujourse.*

Les ours s'emparent de nouveau de Régaillette et de Canuche, et tous sortent en polkant.

Neuvième Tableau.

La Luxure.

Le théâtre représente un petit salon gothique.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA LUXURE, AZÉLIE, *endormie*, RIC-A-RAC.

RIC-A-RAC. Eh bien! madame, avez-vous réussi?

LA LUXURE. Regarde, elle dort, et j'ai profité de son sommeil pour la faire revêtir de ce gracieux costume.

RIC-A-RAC. Il fallait me dire cela, je me serais proposé comme femme de chambre; car vous savez que monseigneur Satan n'espère qu'en vous; vous êtes le plus dangereux de tous les péchés, car vous êtes le plus graci ux et le plus aimable, j'en sais quelque chose.

LA LUXURE. J'espère que sa confiance ne sera pas trompée.

RIC-A-RAC. Qu'allez-vous faire?

LA LUXURE. Placer quelqu'un auprès d'elle pour attaquer son cœur.

RIC-A-RAC. Si vous me chargiez de cet emploi!

LA LUXURE. Toi!

RIC-A-RAC. Si vous me laissiez seul avec elle?

LA LUXURE. Ça ne la tenterait pas beaucoup.

RIC-A-RAC. Vous croyez? vous avez tort.

LA LUXURE. J'ai mieux que cela.

RIC-A-RAC. J'en doute.

LA LUXURE. Fais-moi venir son amoureux.

RIC-A-RAC. Le petit Raymond, un paysan; mauvaise idée.

LA LUXURE. Fais-le venir de suite, te dis-je, nous ferons deux pécheurs à la fois.

RIC-A-RAC. Pauvre petite! on te prive de moi, on ne sait pas ce que tu perds!

Il sort.

SCÈNE II.

LA LUXURE, *seule.*

En attendant, dépêchons-lui les songes les plus gracieux, les plus propres à émouvoir ses sens, et qu'il ne soit pas dit que cette orgueilleuse enfant aura résisté à mon pouvoir.

AIR : *Change-moi.*

Songes gracieux,
Songes heureux,
Quand je vous prie
Réunissez-vous,
Songes si doux,
Et d'Azélie
Emparez-vous.

AZÉLIE, *rêvant.*

C'est ma noce aujourd'hui,
Notre hymen est béni,
Raymond est mon mari,
Je suis à lui.
Comme il est amoureux!
Comme il paraît heureux!
Mais j'ai peur, ses grands yeux
Ont trop de feux.

LA LUXURE.

Songes gracieux, etc.

SCÈNE III.

LES MÊMES, RAYMOND.

LA LUXURE, *apercevant Raymond.* Raymond! il ne pouvait arriver plus à propos.

RAYMOND. Que vois-je?... une femme seule et endormie... Azélie!... Qu'elle est séduisante ainsi!

AZÉLIE, *rêvant.* Raymond!...

RAYMOND. Elle pense à moi!... Ah! que de grâces, que d'attraits... jamais je ne l'ai vue si jolie... et si j'osais.. Oh! mais, profiter de son sommeil..... si elle allait se fâcher... se fâcher pour un baiser... et puis, ne l'ai-je pas entendue... elle m'aime... elle m'appelle... elle me désire... ma foi, je n'y tiens plus.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

D'ailleurs, j'en suis sûr, elle m'aime,
Approchons-nous bien doucement,
Et puis, embrassons-la de même.

(*Il l'embrasse.*)

AZÉLIE, *se réveillant.*

Ah! c'est affreux!

LA LUXURE.

Ah! c'est charmant!

RAYMOND.

Quoi, mon bonheur n'était qu'un doux mensonge.

AZÉLIE.

Votre bonheur!

RAYMOND.

De grâce, un seul baiser.

AZÉLIE.

Retirez-vous!

RAYMOND.
Pourquoi me refuser
Ce que vous m'accordiez en songe ?

AZÉLIE. Monsieur, laissez-moi, monsieur, je ne dois plus vous entendre.

RAYMOND. Eh bien ! oui, je vous laisserai... mais au moins qu'en partant, j'emporte une preuve..... un gage de votre amour.

AZÉLIE. Un gage de mon amour !

RAYMOND. Tenez, ce joli bouquet qui brille à votre côté, et que je désire depuis si longtemps.

AZÉLIE. Oh ! non, c'est un talisman, j'ai juré de ne jamais m'en séparer.

RAYMOND. Songez que c'est presque un époux qui vous le demande. (*Se jetant à ses genoux.*) Azélie, au nom de l'amour le plus tendre, le plus dévoué.

AZÉLIE. Raymond, de grâce...

RAYMOND. Ce bouquet qui ne me quittera plus, ce bouquet qui me dira sans cesse que tu m'aimes autant que je t'adore... Azélie, mon Azélie ..

AZÉLIE. Ah ! Raymond !... Raymond !

RAYMOND. Je t'en prie, je t'en conjure.

AZÉLIE. Eh bien !

Au moment où elle va céder, un petit tableau placé dans le fond change de sujet, s'anime, et représente en petit le naufrage que l'on a vu au premier tableau ; la barque est ballottée par les flots et la foudre éclate.

AZELIE.

AIR *nouveau de M. Béancourt.*

Juste ciel ! regardez...

RAYMOND,
Qu'avez-vous Azélie ?

AZÉLIE.
Ah ! laissez-moi me souvenir...
Oui, c'est cela... voyez la mer est en furie ;
Mon père est là qui va mourir.
D'une sagesse austère
Quand son salut dépend,
Vous voulez me soustraire
Ce chaste talisman.

RAYMOND.
C'est un fiancé qui l'implore.

AZÉLIE, *jetant son bouquet.*
Et c'est à Dieu que je le rends.

LA LUXURE.
O rage ! elle m'échappe encore !

RAYMOND.
Du moins je vous suivrai.

AZÉLIE.
Raymond, je le défends.

ENSEMBLE.

RAYMOND.
A votre voix chérie
Je n'obéirai pas,
Malgré vous, Azélie,
Je m'attache à vos pas.

AZÉLIE.
De la triste Azélie
Pourquoi suivre les pas ?
L'amitié vous supplie ;
Ne la trahissez pas.

LA LUXURE.
Redoute ma furie,
Vainement tu combats,
Tremble, faible Azélie,
Tu n'échapperas pas.

Azélie sort suivie de Raymond, la Luxure du côte opposé.

Dixième Tableau.

LES MURS DU HAREM.

On voit passer une patrouille de nains ; tous ont de très-grosses têtes ; le chef place les factionnaires sous les murs.

SCÈNE PREMIÈRE.

RIC-A-RAC, *sortant du harem*, CANUCHE.

RIC-A-RAC. Sentinelles, veillez aux portes de ce harem sur les houris du grand Alli-Mourat-Bourrique.

CANUCHE. Bourrique... ah ! le sultan se nomme Bourrique.

RIC-A-RAC. Depuis hier le sérail renferme deux jeunes filles, Azélie et Régaillette ; vous en répondez sur vos grosses têtes.

CANUCHE. Régaillette dans ce sérail !

Il va pour entrer.

RIC-A-RAC, *gardant le porte.* On ne passe pas.

CANUCHE. Ah bah ! je dois passer, moi !... (*Appelant.*) Régaillette !... Monsieur Bourrique !... mon cher monsieur Bourrique.

RIC-A-RAC. Je vous dis qu'on ne passe pas.

CANUCHE. Pardon, monsieur, mais je suis...

RIC-A-RAC. On ne passe pas.

CANUCHE. Permettez-moi de vous faire observer...

RIC-A-RAC, *tirant son sabre.*. On ne passe pas.

CANUCHE, *reculant.* On ne passe pas... on ne passe pas... ça passe la permission... J'ai des droits...

RIC-A-RAC. J'en doute... à moins que vous ne soyez ami du sultan.

CANUCHE. Son ami? ma foi non..... je ne le connais pas plus... que le Grand Turc.

RIC-A-RAC. Alors, vous ne pourriez pénétrer dans le sérail qu'en qualité de ce que je suis moi-même...

CANUCHE. Et peut on savoir ce que vous êtes? (*Ric-à-Rac lui parle bas.*) Merci... j'aime mieux rester dehors.

RIC-A-RAC. Votre serviteur, alors...

Il rentre.

SCÈNE II.

LES DEUX NAINS, CANUCHE.

CANUCHE. Que faire?... Que devenir?... Si je pouvais les séduire à prix d'or...

Les deux nains se mettent à jouer aux cartes. Canuche profite de ce qu'ils sont occupés pour se faufiler dans le harem. Les deux nains se disputent, puis se battent. L'un des deux tue son adversaire; puis il pleure de désespoir. La patrouille revient; à la vue de la sentinelle morte, elle arrête le meurtrier et l'entraîne. Alors le nain qui a été tué se relève et se sauve. Le chef revient avec deux nains portant un brancard, et tous trois s'élancent à la poursuite du mort.

Onzième Tableau.

LES JARDINS.

Le théâtre représente les jardins du château de la Luxure, Au fond un lac, des grottes, bosquets, charmilles, un kiosque. Au lever du rideau les odalisques sont toutes couchées nonchalamment.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHOEUR.

ODALISQUES.

AIR *nouveau de M. Béancourt.*

De ses divines flammes
L'amour brûle nos âmes;
Dieu créa pour les femmes
Ce séjour
De l'amour.

UNE ODALISQUE.

L'onde en murmurant nous caresse,
Porte le trouble dans nos cœurs;
Ces lieux ont pour toute richesse
Des femmes et des fleurs.

REPRISE.

De ses divines flammes, etc.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CANUCHE.

CANUCHE, *dans la coulisse.* Oh! que c'est beau, que c'est donc beau!

LA LUXURE. L'un de ces jeunes gens, secondez-moi.

CANUCHE, *entrant.* Depuis que je suis dans ce séjour, ma tête brûle, mon cœur bat, j'éprouve des impressions difficiles à décrire; mais je veux être fidèle à Régaillette et je ne resterai pas ici plus longtemps. (*Les Odalisques se sont approchées et l'entourent.*) Que vois-je?...

CHOEUR.

Habitant de la terre,
Reste en ce riant séjour,
Et reconnais Cythère
Le royaume de l'amour.

CANUCHE.

Des séraphins j'entends la voix;
Que de femmes à la fois!
Ah! puis-je quand je les vois
Faire un choix?
A Régaillette, en vérité,
Maintenant je suis tenté
De faire infidélité.

TOUTES LES FEMMES, *tournant autour de lui.*

Un homme, venir en ces lieux,
N'est-ce pas un présent des cieux;
Voyez-le donc, qu'il est petit,
Qu'il est mignon, qu'il est gentil.

REPRISE.

Habitant de la terre, etc.

CANUCHE. Je n'y tiens plus, célestes souris... je ne suis pas un musulman, mais un de vos amis les plus tendres... car tous vos amis ne sont pas des Turcs... Permettez que je dépose à vos jolis petits genoux l'hommage d'un cœur pur qui n'a jamais encore battu pour personne. (*A part.*) O Régaillette! je blasphème comme un polisson.

L'ENVIE, *en odalisque.* Eh quoi! vous n'avez jamais aimé?

CANUCHE. Jamais, au triple grand jamais. Beautés divines, entourez-moi, enlacez-moi, couvrez-moi de parfums et d'huile de roses, enivrez-moi d'amour et de voluptés. (*Les Odalisques l'entourent.*) Ah! sapristi, sapristi! ah! sapristi! sapristi!

SCÈNE III.

LES MÊMES, RÉGAILLETTE.

RÉGAILLETTE, *lui donnant un soufflet.* Tiens!

Toutes les Odalisques se sauvent.

CANUCHE. Fichtre... Odalisque, vous n'avez pas la main légère.

RÉGAILLETTE. On t'en donnera des Odalisques.

CANUCHE. Régaillette!

RÉGAILLETTE. Galopin!

CANUCHE. Régaillette, ma petite Régaillette!

RÉGAILLETTE. Ah! il vous faut des parfums, des voluptés et de l'huile.

CANUCHE. Mais non, mais non, je vous jure... Oh! mon amante...

RÉGAILLETTE. Moi, votre amante, monstre, quand vous en courtisez d'autres...

CANUCHE. Je croyais que c'était vous...

RÉGAILLETTE. Vous preniez ces douze femmes pour moi?

CANUCHE. A vrai dire, c'était pour moi que je voulais les prendre, mais comme nous ne faisons qu'un, ce que je prends pour moi, c'est comme si je le prenais pour vous.

RÉGAILLETTE, *émue.* Ah! je ne sais pas vous garder rancune!... faible femme que je suis.

CANUCHE. Alors dis-moi que tu me rends ta tendresse... dis-moi que j'ai ton cœur.

RÉGAILLETTE. Allez, vous l'avez!

CANUCHE. Que j'aille...

RÉGAILLETTE. Je te dis que tu l'as!

CANUCHE. Joins-y donc ce bouquet, ce gage précieux d'amour, que je garderai toute ta vie... et une bonne partie de la mienne.

RÉGAILLETTE. Ce bouquet? mais je ne le puis, je ne le puis.

CANUCHE. Oh! si, tu le puis, tu le puis... donne-le-moi, si tu ne veux pas que j'expire.

RÉGAILLETTE. Vous êtes trop pressant.

CANUCHE. C'est que je suis pressé... Régaillette, au nom de l'amour...

RÉGAILLETTE. Oh! vous me rendez tout émue.

CANUCHE. Ravissante Régaillette!

RÉGAILLETTE. Trop séduisant Canuche.

CANUCHE, *voulant prendre le bouquet.* Cueillerai-je... où ne cueillerai-je point?

RÉGAILLETTE. Non.

CANUCHE. Si.

RÉGAILLETTE. Non!...

CANUCHE. Si!...

Il enlève le bouquet.

RÉGAILLETTE. Quelqu'un!... Ah! malheureuse! qu'ai-je fait?

Elle sort.

CANUCHE. Ah! je triomphe; Canuche ne connaît plus d'obstacles.

Il sort.

SCÈNE IV.

SATAN, *en grand costume de pacha,* RIC-A-RAC, AZÉLIE, RÉGAILLETTE, RAYMOND, CANUCHE, LA LUXURE, EUNUQUES, ODALISQUES.

CHOEUR.

AIR *nouveau de M. Béancourt.*

Chantons le roi des enfers,
Célébrons sa toute-puissance,
Par la terreur, par la souffrance,
Il règne sur l'univers.

RÉGAILLETTE. Seigneur Bourrique, je demande à me reposer; je me sens très-fatiguée, seigneur Bourrique.

SATAN. Vous allez être obéie... et vous, Odalisques et esclaves, tâchez par vos jeux et vos danses de plaire à ces deux étrangères.

BALLET.

Après le ballet Raymond se trouve aux genoux d'Azélie et Canuche à ceux de Régaillette.

SATAN. Mais que vois-je? deux hommes dans mon harem!

RIC-A-RAC. Ah! grand saint Mahomet, c'est fichtre vrai...

SATAN. Que l'on s'empare de ces deux audacieux, et qu'on leur inflige le supplice du pal...

RÉGAILLETTE. Empaler Canuche!

CANUCHE. Ah! mon ami, j'ai entendu parler de cet exercice... On va nous faire asseoir sur des paratonnerres... c'est horriblement malsain.

RAYMOND. Essayons du moins de nous soustraire par la force...

CANUCHE. Oui, par la force de nos jarrets.

SATAN. Qu'on les arrête!

Raymond et Canuche se trouvent vêtus en femmes.

CANUCHE. Dieu! j'ai changé de sexe!...

RIC-A-RAC. Maître, ces deux hommes ont disparu.

CANUCHE. Des hommes!... Il y aurait des hommes parmi nous... fi l'horreur!

RAYMOND. Tais-toi donc, tu vas nous trahir.

CANUCHE. Ah! que tu es laid, mon ami; c'est toi qui nous feras reconnaître.

SATAN. Mais je ne connais pas ces deux étrangères.... (*Indiquant Raymond.*) Je garde celle-ci près de moi.

RAYMOND. Moi, seigneur!

SATAN. Je le veux!... Quant à l'autre, Ric-à-Rac, tu lui serviras de cavalier, vous allez exécuter ensemble la petite danse de corde inventée dans mes états.

CANUCHE. On va me faire danser sur la corde, je ne veux pas.

RIC-A-RAC. Laissez faire... laissez faire.

On apporte une corde et une lance.

CANUCHE. Ah! ah! voilà le balancier... (*Deux esclaves lui saisissent les mains.*) Mais quoi donc... permettez!...

RIC-A-RAC. Laissez faire... laissez faire.

Il lui plonge dans l'estomac la lance qui ressort par son dos.

CANUCHE. Mais ce n'est pas ainsi que ça se met... le balancier ne s'est jamais tenu comme ça.

RIC-A-RAC. Laissez faire... Laissez faire...

CANUCHE. Encore, mais il est insupportable avec son laissez faire.

Ric-à-Rac retire la lance, et entre la corde dans l'estomac de Canuche, tandis qu'un esclave la fait sortir par le dos.

CANUCHE. Ah! mais, connu, connu... c'est la danse des marionnettes... avec un fifre et des bas... et un tambourin.... Il faut être deux.

RIC-A-RAC. Je suis l'autre. (*On fait à Ric-à-Rac ce qu'on a fait à Canuche, et on tend la corde.*) Voilà!

CANUCHE. A la bonne heure... maintenant que je sais ce que c'est, ça ne m'inquiète plus... Y êtes-vous?

RIC-A-RAC. J'y suis!

Ils se mettent à danser.

SATAN. Je suis très-satisfait, et ces deux étrangères...

UN ESCLAVE, *accourant.* Maître! maître! Sathaniel vient de conduire les deux jeunes filles dans le kiosque, il veut les arracher de ces lieux.

SATAN. A merveille!... qu'on s'empare de ces deux hommes. Ce kiosque est soumis à mes enchantements, et puisqu'elles y sont entrées, elles n'en sortiront plus.

SATHANIEL. Tu te trompes, Satan, regarde; que ces hommes soient libres.

Douzième Tableau.

Métamorphose du kiosque en gondole élégante qui emmène les deux jeunes filles. En ce moment une colombe sort du lac et porte au ciel le bouquet d'Azélie.

SCÈNE PREMIÈRE.

SATHANIEL, AZÉLIE, SATAN.

SATHANIEL. Azélie!... Dieu reprend le bouquet que tu as su conserver; tu le retrouveras à l'ermitage de Bon-Secours.

SATAN. Malédiction! elles m'échapperont encore...

ACTE TROISIÈME.

Treizième Tableau.

La Colère.

Le théâtre représente un salon gothique, fenêtre à droite et à gauche, une au milieu, porte du fond jardin, les fenêtres doivent être disposées de manière à changer.

SCÈNE PREMIÈRE.

SATAN, LA COLÈRE, *puis* AZÉLIE.

SATAN. Insensible à l'amour, à l'orgueil!... Cette jeune fille a bravé toutes les épreuves, aucun péché n'a pu la vaincre!...

LA COLÈRE. Elle n'échappera pas à la colère.

AZÉLIE, *en dehors.* Oui, ma sœur, oui, je vais vous attendre dans cette galerie.

SATAN. La voilà!

LA COLÈRE. Tenons-nous à l'écart.

SCÈNE II.

LES MÊMES, AZÉLIE.

AZÉLIE, *entrant.* Enfin, nous touchons au but de notre voyage, et le Dieu de miséricorde, qui sans doute a sauvé notre père, nous donnera de la force jusqu'au bout de notre route.

SATAN. Peut-être.

AZÉLIE, *apercevant une tapisserie sur un fauteuil.* Oh! la jolie tapisserie... Si pendant que je suis seule.... Oui... le travail éloigne les mauvaises pensées... travaillons...

LA COLÈRE. L'impatience conduit à la colère... tu vas voir. A moi la plus perfide de mes mouches!...

A ce moment une petite mouche vient voltiger autour d'Azélie qui cherchait à enfiler son aiguille.

AZÉLIE.

AIR: *Cependant je doute encore.*

Mais qu'est-ce donc qui me touche,
Et qui cause mon émoi?
C'est une petite mouche
Qui voltige autour de moi.
Vite, enfilons mon aiguille.
A la mouche qui la pique.
Ah! nous allons nous brouiller!
Petite mouche gentille,
Va rejoindre ta famille;
Oh! laisse-moi travailler.

DEUXIÈME COUPLET.

Encore! elle recommence.
Attrapant la mouche.
Ah! je te tiens, et tu mourras...
L'immoler à ma vengeance,
Elle ne se défend pas...
D'un meurtre une jeune fille
Ne doit jamais se souiller!
Petite mouche gentille,
Va rejoindre ta famille,
Et laisse-moi travailler.

SATAN. Eh bien! tu vois...

LA COLÈRE. Patience, elle y viendra.

AZÉLIE. Dire que cette petite mouche a failli me mettre en colère... La colère!... ah! ce sentiment affreux, je ne l'ai éprouvé qu'une fois dans ma vie... et ce n'était pas sans raison; ce jour-là, mon futur, monsieur Raymond, avait osé me prendre un baiser.

LA COLÈRE. Un baiser!

SATAN. Ah! je la tiens donc enfin. (*Lui prenant la taille.*) Et ce baiser de votre futur eut le pouvoir de vous irriter.

AZÉLIE. Oh! c'est bien naturel, je l'aimais, lui!

SATAN, *lui prenant la taille.* Est-il donc le seul aimable?... le seul qui puisse vous plaire?...

AZÉLIE, *se dégageant.* Monseigneur, finissez!

SATAN. Non, je t'embrasserai.

AIR:

Un baiser!

AZÉLIE.

Au secours!

SATAN.

Je le veux!

AZÉLIE.

C'est infâme!

SATAN.

Je l'aurai!

AZÉLIE.

Laissez-moi!

SATAN.

Je te tiens!

AZÉLIE.

Au secours!

ENSEMBLE.

AZÉLIE.	SATAN.
Pitié pour une femme!	Pour toi, l'amour m'enflamme!
Au secours, au secours!	Je t'aimerai toujours!

AZÉLIE.

Laissez-moi, téméraire!

SATAN.

Cette rougeur, ces cris!
Est-ce de la colère?

AZÉLIE.

Oh! non, c'est du mépris!

SATAN.

Un baiser!

AZÉLIE.

Au secours, etc.

Elle sort.

SCÈNE III.

SATAN, RAYMOND.

RAYMOND, *paraissant, une épée à la main.* Misérable!... (*Se précipitant sur lui.*) Infâme!...

SATAN. Mal porté, mon camarade.

Raymond a poursuivi Satan, et le fait rompre jusqu'au fond du théâtre; Satan disparaît en riant: *ah!...* A peine Satan a-t-il disparu qu'il reparaît du dessous, et croise l'épée avec Raymond, qui le tue; mais au même instant Satan reparaît encore, l'épée à la main.

RAYMOND. Encore! Suis-je le jouet d'un songe?

Raymond triomphe encore. Mais à peine Satan est-il tombé, qu'il reparaît toujours au milieu du théâtre, et toujours de même.

RAYMOND. C'est donc l'enfer qui me poursuit.

Il veut de nouveau combattre Satan, qui disparaît en riant.

RAYMOND, *seul.*

AIR: *C'était Renaud de Montauban.*

Rage et fureur! seul, je suis seul ici!
Où sont-ils donc ceux que je crus abattre?
Pourquoi vous cachez-vous ainsi?
Lâches démons, n'osez-vous me combattre?
Malins esprits, suppôts de Lucifer,
Je ne crains plus votre lâche cohorte!
Si vous voulez m'en indiquer la porte,
J'irai vous chercher dans l'Enfer!

Il tombe accablé sur le fauteuil.

SCÈNE IV.

RÉGAILLETTE, CANUCHE, RAYMOND.

CANUCHE. Bigre, fichtre, nom d'un petit bonhomme.

RÉGAILLETTE. Ah ! Dieu, c'est à se donner des coups de poing sur la tête, et si l'on ne craignait...

CANUCHE. Pas de danger : avec une tête dure comme la vôtre, on pourrait se jeter par la fenêtre sans inconvénient.

RÉGAILLETTE. Monsieur Canuche !

CANUCHE. Ce n'est pas pour vous dire une chose pénible, mais vous êtes entêtée comme six mules.

RÉGAILLETTE. Vous dites...

CANUCHE. Je dis six mules.

RÉGAILLETTE. Ne pas vouloir convenir que le petit pâtre qui nous a indiqué le chemin de ce château était borgne.

CANUCHE. Louche !... il était louche !

RÉGAILLETTE. Borgne, vous dis-je !

CANUCHE. Louche, vous réponds-je !

RÉGAILLETTE, *regardant à droite.* Tenez, c'est comme si vous disiez que cette fenêtre n'est pas placée à main droite.

CANUCHE, *regarde à droite, la fenêtre a disparu, elle se trouve à gauche.* Cette fenêtre ?... mais certainement, cette fenêtre est à gauche.

La fenêtre revient à droite.

RÉGAILLETTE. A droite.

CANUCHE. A gauche.

RÉGAILLETTE. Ah ! quelle mauvaise foi !

CANUCHE. Ah ! quel entêtement !... Ah ! très-bien, voilà qui va nous mettre d'accord; et toi, Raymond, réponds-moi : de quel côté se trouve la fenêtre ?

RÉGAILLETTE. Est-ce à droite ?

CANUCHE. Est-ce à gauche ?

Les deux fenêtres ont disparu, et la fenêtre est venue se placer au milieu.

RAYMOND. Ni à droite ni à gauche, la fenêtre est au milieu.

CANUCHE. Bah ! mais du tout, je la vois très-bien à gauche.

RÉGAILLETTE. Je réponds qu'elle est à droite.

RAYMOND. Je vous assure qu'elle est au milieu.

A ce moment chaque personne regarde le côté qu'elle a désigné ; les trois fenêtres sont à leur place.

CANUCHE. Et vous voulez me soutenir qu'elle est là ?

RAYMOND. Vous prétendez qu'elle se trouve ici ?

RÉGAILLETTE. Vous voulez me faire gober qu'elle est de ce côté ?

Chacun se retourne vers l'endroit que l'autre a désigné; les trois fenêtres ont disparu.

CANUCHE. Vous êtes une entêtée.

RÉGAILLETTE. Et vous, un taquin.

RAYMOND. Allez au diable !

CANUCHE. Une femme affreuse !

RÉGAILLETTE. Un menteur, que j'abomine.

CANUCHE. Que je déteste !

RÉGAILLETTE. Pristi !... crristi !... saprristi !

CANUCHE. Ah ! fichtre !... ah ! chien !... nom d'un petit bonhomme ! et ne pouvoir briser cette faible femme comme une vieille assiette.

RAYMOND. Mes amis, au lieu de nous quereller, ne ferions-nous pas mieux de chercher Azélie, et de sortir de ce maudit château ?

CANUCHE, *désignant une petite porte qu'on voit au fond.* Ah ! justement, cette petite porte noire que j'aperçois là-bas, doit conduire à l'office.

RÉGAILLETTE, *regardant.* Où prend-il une porte noire ?

CANUCHE. Comment ! cette porte n'est pas noire ?

RÉGAILLETTE. Elle est blanche.

CANUCHE. Ah ! c'est trop fort ; Raymond, on demande la couleur de cette porte noire, là-bas au fond.

RAYMOND, *se retournant.* Eh bien ! elle est rouge.

CANUCHE. Rouge, la porte noire ?

RÉGAILLETTE. Noire, la porte blanche ?

RAYMOND. Blanche, la porte rouge.

ENSEMBLE.

AIR :

Je suis en colère,
Et ça se conçoit :
Chacun voit l' contraire
De c' que l' autre voit !

Ici Ric-à-Rac paraît au fond, et se réjouit de la dispute.

CANUCHE.

Noir !

RÉGAILLETTE.

Comme il s'obstine !
Blanche !

RAYMOND.

Rouge !

CANUCHE.

Que d'erreurs !
On veut, j'imagine,
Me fair' voir des couleurs !

REPRISE.

Je suis en colère, etc.

Régaillette donne un soufflet à Canuche; Ric-à-Rac qui s'est approché reçoit le soufflet que Canuche rendait à Régaillette. Déluge de soufflets; Ric-à-Rac et Raymond sortent.

CANUCHE, *seul.* Oh ! les lâches. Raymond, je te retire ma tendresse. Régaillette, vous m'en rendrez raison.

Il sort.

Quatorzième Tableau.

La Gourmandise. — LE PAYS DE COCAGNE.

Décoration de fantaisie avec la statue de Gargantna. Cette statue domine tout le théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

RIC-A-RAC, GRASSOUILLET, *en gros cuisinier*, ARMÉE DE MARMITONS.

Au lever du rideau, la scène est vide; la ritournelle de l'air suivant se fait entendre; entrée des marmitons conduits par Ric-à-Rac.

CHOEUR.

AIR *de M. Béancourt.*

Que tout rôtisse,
Que tout roussisse;
Dépêchons-nous, et chaud, chaud, ventrebleu!
Pour que l'office
Se regarnisse,
Devant la broche entretenons le feu.

RIC-A-RAC.

Pour l' marmiton la charmante journée!
Sur ce beau sol, dans ces riants états,
C'est Carnaval pendant toute l'année,
Car les veaux même ont tous l'air de bœufs gras.

REPRISE.

Que tout rôtisse, etc.

RIC-A-RAC. Grassouillet! je suis content de vous et de vos hommes. Comme témoignage de ma satisfaction, je vous octroie ma main à baiser.

LE CHEF. J'aimerais mieux autre chose.

RIC-A-RAC. Vous êtes une oie, Grassouillet; retournez à votre cuisine et soyez prêt à nous servir.

LE CHEF. Attention! marmitons et gâte-sauces, aux fourneaux!

TOUS. Aux fourneaux!... aux fourneaux!

REPRISE.

Que tout rôtisse, etc.

Ils sortent.

SCÈNE II.

RIC-A-RAC, LE MARMITON.

RIC-A-RAC. Ça marche, ça marche, Satan sera content. Les Bretonnes mordront à la gourmandise ou elles diront pourquoi.

SCÈNE III.

LES MÊMES, RÉGAILLETTE.

RÉGAILLETTE, *entrant en chantant.*

AIR :

Ah! quel pays, *(ter.)*
Que l' pays de Cocagne!
La faim me gagne,
En songeant que je suis
Dans ce pays
Exquis.

PREMIER COUPLET.

Ici les
Palais
Sont faits
En fromage d'Italie;
Il pleut du boudin;
Et c'est ici qu'on peut enfin,
Vu que tous les murs
Sont construits en pâtisserie,
Pendant les temps durs
S'engraisser en léchant les murs.
Ah! quel pays, etc,

DEUXIÈME COUPLET.

Peuple marmiton,
Ton, ton,
N'admet pas d'étiquette;
Mais, peuple glouton,
Je l'avouerai, j'aime ton ton;
A chaque maison,
Il pend au cordon
D' la sonnette
Un pied de cochon,
Qu'on mange en tirant le cordon.
Ah! quel pays, etc.

RIC-A-RAC. Charmante étrangère, je vois avec plaisir que vous êtes satisfaite de votre séjour au pays de Cocagne.

RÉGAILLETTE. Adorable, incomparable, monsieur; seulement je me meurs de faim, car c'est effrayant, plus je mange et plus je me sens d'appétit.

RIC-A-RAC. Effet du climat, l'air du pays de Cocagne est très-digestif.

RÉGAILLETTE. C'est donc ça que j'ai des tiraillements.

RIC-A-RAC. Vous allez êtes servie.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CANUCHE.

CANUCHE, *entrant.* Régaillette! Régaillette!

RÉGAILLETTE. Ah! c'est Canuche! comme il est rouge!

RIC-A-RAC. En effet, monsieur a le teint un peu animé.

CANUCHE. Je contiens trois voies d'eau!... deux fois plus qu'un pot à beurre.

RÉGAILLETTE. Trois voies d'eau !

CANUCHE. Et quelle eau ! que l'eau de ce pays !.. J'ai voulu me désaltérer à une source. Je buvais... je buvais toujours... c'était du vin de Champagne.

RÉGAILLETTE. Du vin de Champagne !

CANUCHE. Mon Dieu, oui, voilà ce que c'est que l'eau du pays..

RÉGAILLETTE. Du champagne !... Je ne m'étonne plus s'il est si rouge... ça vient de ce qu'il est gris.

CANUCHE. Régaillette, vous confondez les couleurs... (*A la statue de Gargantua.*) Ah ! pardon, monsieur, je ne vous voyais pas.

RÉGAILLETTE. Allons, bon, voilà maintenant qu'il dit bonjour à une statue.

RIC-A-RAC. La statue du célèbre Gargantua.

CANUCHE. Tiens, c'est vrai, c'est une statue... Ah ! la belle statue, quel pied !..... dire que je pourrais impunément lui marcher sur le pied, même en lui supposant des cors. (*Canuche monte sur le pied de la statue, le pied se lève et porte Canuche à hauteur de la main de Gargantua.*) Eh bien !... eh bien !... où allons-nous donc ?... tiens, il paraît qu'il avait des inquiétudes dans les jambes..... Oh ! la belle main..... qu'est-ce qu'il tient donc là ?... Ah ! ce sont des croquignoles... si je lui mangeais dans la main, c'est peut-être un peu familier, mais, ma foi, tant pis, je vais lui manger dans la main. (*Canuche monte dans la main de Gargantua qui porte sa main à sa bouche, et avale Canuche. Pendant le trajet.*) Eh bien ! encore !... au secours ! oh ! là ! là ! là !...

RÉGAILLETTE. Canuche avalé ! au secours ! à la garde ! à l'assassin !

SCÈNE V.

LES MÊMES, GRASSOUILLET, MARMITONS.

RÉGAILLETTE. Je veux mon Canuche, rendez-moi mon Canuche.

RIC-A-RAC. Rassurez-vous, il vous sera rendu. Cette statue digère très-vite !

RÉGAILLETTE, *à Grassouillet.* Mais dites donc, gros ventru, il paraît que vous vous soignez joliment à la cuisine.

GRASSOUILLET. Je goûte un peu de tout.

RÉGAILLETTE. Je serais curieuse de savoir ce qu'il a goûté ce matin, ce gaillard-là...

RIC-A-RAC. Rien de plus facile, nous allons le savoir.

Il lui ouvre le ventre.

RÉGAILLETTE. Diable, mais ça doit vous incommoder, monsieur ?

RIC-A-RAC. Non, il en a l'habitude.

RÉGAILLETTE. Mais vous aller l'indisposer.

RIC-A-RAC. Du tout, du tout.

RÉGAILLETTE. N'importe, c'est indiscret.

RIC-A-RAC. (*Le ventre est ouvert.*) Voilà !

RÉGAILLETTE. Oh ! le gourmand ! s'en était-il fourré ! un pâté de foie gras, un jambon, des saucissons, un rognon, un dindon, et pas d'indigestion, c'est à rendre glouton.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CANUCHE, SATHANIEL, *en marmiton.*

CANUCHE. Oh ! hé ! les autres, Régaillette !

RÉGAILLETTE. Canuche !...

CANUCHE. Oui... c'est moi... Je suis entré par le haut et je suis ressorti...

RIC-A-RAC, *mystérieusement.* Parle bas.

CANUCHE. Justement, par le bas. Ah ! mais, fichtre, il se nourrit fort bien, ce monument. J'ai mangé dans son intérieur une anguille à la tartare.

SATHANIEL, *au Marmiton.* Malheureux ! vous avez mangé, dites-vous ?

CANUCHE. Une anguille délicieuse !

SATHANIEL. Mais Gargantua ne se nourrit que de serpents.

CANUCHE. De serpents !..... Ah ! mon Dieu !... Qu'est-ce que j'éprouve... C'est mon dernier jour ; qu'est-ce que j'éprouve... Une révolution, une émeute !...

On le fait asseoir ; son ventre se gonfle.

RÉGAILLETTE. Au secours... au secours...

SATHANIEL, *en médecin.* Cela ne sera rien, laissez-moi faire. Ouvrez la bouche, jeune homme. Bon, je vois ce que c'est, ne bougez pas, je vais vous extraire ce qui vous gêne. (*Le serpent.*) Voilà ce qui vous gênait.

CANUCHE. Ah ! je me sens beaucoup mieux. Ce serpent m'a creusé. Il faut que je dévore n'importe quoi.

SATHANIEL. Y pensez-vous ? Il faut d'abord vous rafraîchir, et pour cela vous devez avoir recours à la médecine.

A ce moment tous les marmitons se changent en apothicaires, armés de seringues. Course générale.

Quinzième Tableau.

LE CHATEAU DE LA GOURMANDISE.

Une cuisine garnie de tous ses ustensiles.

SCÈNE PREMIÈRE.

SATAN, *en cuisinier*, LA GOURMANDISE.

SATAN. Fie-toi à moi, ma fille... je veux te seconder... je me fais cuisinier pour tout un jour... et tu verras que la cuisine du diable n'est pas une trop mauvaise cuisine.

LA GOURMANDISE. Au moins, prends garde qu'ils ne se doutent...

SATAN. Ah bah!... sous cette coiffure, cette veste et cet air de bonhomie, impossible qu'ils reconnaissent le roi de l'enfer.

LA GOURMANDISE. Mais tes moyens de séduction ?

SATAN. La science de Carême, l'érudition de Vatel, et cette atmosphère truffée que le vent chasse vers leurs estomacs à jeun.

LA GOURMANDISE. Comment! tu croirais au pouvoir...

SATAN. Au pouvoir des truffes et du champagne!... si j'y crois?... Mais c'est l'aimant de l'estomac... la boussole de la conscience... le gouvernail de la machine humaine.

AIR : *Ronde des deux Maîtresses.*

C'est le champagne,
Vin de Cocagne,
Philtre enchanteur créé par Lucifer.
Videz nos tonnes,
Que nos Bretonnes
Boivent ce vin, chef-d'œuvre de l'enfer.
C'est un poison dont le goût électrise,
C'est un démon qu'on avale gaîment,
C'est le nectar qui de la gourmandise
Est aujourd'hui le premier talisman.
Vin des grisettes,
Vin des lorettes,
L'amour lui doit ses plus chères faveurs ;
Quand ce vin mousse
La vie est douce ,
Et le péché peut s'emparer des cœurs.
C'est le secret de beaucoup de faiblesses ,
C'est le fléau des malheureux époux ;
Serments d'amour, baisers, tendres caresses ,
Ce n'est pas cher : quatre francs dix sous.
Prodige étrange ,
Par lui tout change ,
A la laideur il donne des appas ,
De la science
A l'ignorance ,
Et de l'esprit à ceux qui n'en ont pas.
S'il le voulait, par sa toute-puissance ,
Ce vin joyeux , évitant plus d'un choc ,
Dans un banquet réunirait la France ,
Abd-el-Kader et le roi de Maroc !..
C'est le champagne,
Vin de Cocagne,
Philtre infernal créé par Lucifer.
Videz nos tonnes,
Que nos Bretonnes
Boivent ce vin, chef-d'œuvre de l'enfer.

LA GOURMANDISE. Je te laisse les recevoir; tu feras entrer les deux jeunes filles dans le jardin. (*Elle indique la droite.*) Quant à cet imbécile qui les accompagne, je te l'abandonne ; cherche à le retenir afin qu'il ne me dérange pas...

SATAN. J'en fais mon affaire.

SCÈNE II.

SATAN, CANUCHE.

CANUCHE, *entrant.* Enfin je leur ai échappé; mais cette course m'a creusé l'estomac; je me sens un appétit... Une cuisine! ça ne m'étonne pas... depuis un quart d'heure, je sens la friture, la gibelotte et les épinards!... c'est leur parfum qui m'a indiqué mon chemin. (*Flairant.*) J'ai laissé la friture à gauche; j'ai pris la première gibelotte à droite; j'ai suivi tout droit les épinards... je suis en plein épinards. (*Apercevant Satan.*) Ah!... (*A Satan.*) Monsieur est le maître de l'endroit?

SATAN. Si vous voulez bien le permettre.

CANUCHE. Je vous le permets, monsieur; je vous le permets.

SATAN. Vous m'aiderez à faire la cuisine?

CANUCHE. Moi!... permettez...

SATAN. Il ne nous manquera rien... la viande, les épices, le pain, le vin; nous avons même l'eau... céans.

CANUCHE. Ah! vous avez fait venir l'O... céan, la plaine liquide.

SATAN. Non, l'eau céans, l'eau à boire, l'eau...

CANUCHE. Vous écrivez comme ça ; moi j'écris l, o, lo.

SATAN. Nous n'aurons pas de discussion pour ça.

CANUCHE. Fort bien; mais je vais vous dire... je n'ai jamais su que la manger, la cuisine; mais pour ce qui est de la faire, c'est une autre affaire.

SATAN. Qu'à cela ne tienne... que l'on mette le couvert.

Ici la table côté cour, paraît.

RIC-A-RAC. Vous allez être servi.

La table disparaît et revient de l'autre côté.

CANUCHE. Eh bien! la table qui se promène.

RIC-A-RAC. Encore un tour de ce gueux de Sathaniel.

SATAN. Toujours lui.

CANUCHE. Je trouve qu'on me fait bien courir après mon dîner.

Ici la deuxième table disparaît, elle reparaît au milieu du théâtre.

SATAN. Ric-à-Rac, je te confie ce gaillard-là. Je vais rejoindre ses compagnes.

Il sort.

SCÈNE III.

LES MÊMES, *moins* SATAN, *puis* RÉGAILLETTE.

UN MARMITON. Je vais avoir l'honneur de vous verser.

Il verse à Canuche.

CANUCHE. Oh! le joli petit vin... le joli petit vin!

Le marmiton verse à Ric-à-Rac.

RIC-A-RAC, *pendant qu'on lui verse.* Madame, vous me faites beaucoup d'honneur.

Pendant qu'on verse à Ric-à-Rac le verre de Canuche se vide.

RÉGAILLETTE, *se tournant vers Canuche, et voyant son verre vide.* Canuche, c'est malhonnête ce que vous avez fait là.

CANUCHE. Est-ce que je vous aurais marché sur le pied?

RÉGAILLETTE. En bonne compagnie, on ne boit pas les uns sans les autres.

CANUCHE. Je n'ai pas bu.

RÉGAILLETTE. Il n'a pas bu, et son verre est vide.

CANUCHE. Pour le coup, c'est trop fort! versez-moi, je vous prie.

Le verres se vide et s'emplissent à volonté.

SCÈNE IV.

RÉGAILLETTE, CANUCHE, RIC-A-RAC.

RÉGAILLETTE. Ma foi, puisqu'il n'y a pas moyen de boire ici, mangeons.

CANUCHE. Vous n'auriez rien de délicat à m'offrir?

RIC-A-RAC. Si vous voulez goûter des confitures?

Il ouvre une armoire où sont rangés des pots de confitures.

CANUCHE. Certainement, j'en veux goûter, et beaucoup. (*Lisant.*) Confitures d'abricots, confitures de cerises, confitures de prunes... certes, je n'étais pas venu ici pour des prunes; mais puisqu'il y en a... Et ce grand pot là-bas dans le coin?

RIC-A-RAC. Ce sont des confitures de coings.

CANUCHE. Ah! l'on a mis les coings dans le coin.

RÉGAILLETTE. Canuche, prenez donc un pot; je voudrais bien en goûter.

Pendant ce temps les pots de confitures se sont changés en pots de nuit.

CANUCHE. Ah! grand Dieu! décidément je n'y goûterai pas. (*Il ferme l'armoire.*) J'aime mieux essayer de cette bouteille. (*Il prend une bouteille sur la table.*) Et pour éviter les niches, je vais m'asseoir par terre. Régaillette, passez-moi le tire-bouchon.

RÉGAILLETTE. Voilà.

CANUCHE *débouche la bouteille. A mesure qu'il tire, le bouchon grandit.* Oh! le beau bouchon... oh! le grand bouchon... oh! mais il est trop grand, ce bouchon... Comment! encore. (*Il monte avec le bouchon, qui rentre dans la bouteille. Canuche retombe sur le derrière.*) Oh! mais je n'en peux plus... j'ai besoin de me rafraîchir. (*Il veut boire à la bouteille, il en sort un chapelet de chandelles allumées.*) Mais ce n'est pas une bouteille, c'est un chandelier. (*Une fusée sort de la bouteille.*) Ah ça, c'est un vin un peu trop chaud; j'en veux d'autre... je veux absolument boire. De l'eau!... de l'eau!... (*Il monte sur la table, qui se change en un puits.*) Au secours!... au secours!...

Les puits rentrent sous terre en emportant Canuche.

Seizième Tableau.

La Grotte.

Le théâtre représente une grotte.

SCÈNE PREMIÈRE.

AZÉLIE, *seule.*

Non, je ne vous attendrai pas, j'irai seule. O mon père! j'accomplirai jusqu'au bout mon saint pèlerinage.... Quelqu'un, fuyons vite.

Elle sort.

SCÈNE II.

SATAN, *seul.*

Vaincu par une jeune fille... Déjà les quatre voyageurs se dirigent de ce côté. Dans un instant, ils graviront cette montagne qui doit les conduire au terme de leur voyage, mais ils doivent traverser cette grotte, et je ne les laisserai pas passer sans tenter un dernier effort. A moi, mes enfants! à moi, tous mes sujets.

SCÈNE III.

SATAN, LES PÉCHÉS, DÉMONS, RIC-A-RAC.

CHOEUR.

Quand Satan appelle,
Nous obéissons;
Compte sur le zèle
De tes noirs démons.

SATAN. Vous le voyez, vos efforts ont été inutiles. Cette jeune fille a triomphé de vous tous, et si nous ne savons pas la retenir ici, bientôt quand elle entrera à l'ermitage, un coup de beffroi sera le signal de notre retour en enfer. Mais jusqu'à ce moment terrible, je déchaînerai sur ses pas toutes les furies infernales, tous les fléaux terrestres. Etes-vous prêts à me seconder.

TOUS. Oui, oui.

RIC-A-RAC. Et si Sathaniel, si les anges les protégent.

LA COLÈRE. La guerre alors!

TOUS. La guerre!

SATAN. Chut... les voici.

RIC-A-RAC. Eloignons-nous!

Ils sortent tous.

SCÈNE IV.

SATHANIEL, RÉGAILLETTE, CANUCHE, RAYMOND.

SATHANIEL. De ce côté, suivez-moi.

RAYMOND. Où nous conduisez-vous?

SATHANIEL. Au terme de votre voyage, qu'Azélie est déjà près d'atteindre; mais Satan, qui n'a pu triompher par la ruse, voudra triompher par la violence.

CANUCHE. Ah! si le diable s'en mêle...

SATHANIEL. Et que peut l'enfer contre la vertu d'Azélie, c'est elle qui vous a sauvés. Mais le temps presse, nous avons encore cette montagne à gravir, et tout l'enfer nous guette au passage.

RÉGAILLETTE. Sauvons-nous, Canuche, nous avons le diable à nos trousses.

SCÈNE V.

LES MÊMES, SATAN, RIC-A-RAC, LES PÉCHÉS, DÉMONS.

SATAN. Arrêtez!

SATHANIEL. Que veux-tu?

SATAN. Ces trois jeunes gens ont succombé; ils doivent m'appartenir.

SATHANIEL. Oublies-tu nos conventions, oublies-tu qu'ils doivent être sauvés par la vertu d'Azélie.

SATAN. Azélie, elle-même, n'arrivera pas à l'ermitage; ils sont à moi, te dis-je? Enfants, emparez-vous d'eux.

Sathaniel sort.

AIR *chanté à la fin du prologue.*

CHOEUR.

Démons redoutables
Grossissons nos rangs,
Soyons intraitables
Pour ces deux enfants;
Que l'univers tremble,
Sur terre et sur mer
Vont combattre ensemble,
Le ciel et l'enfer.

REPRISE.

Démons redoutables, etc.

On entend le beffroi.

TOUS. Damnation!...

Satan et Ric-à-Rac s'engloutissent. Un rideau de nuages monte. La scène reste vide; on entend le chœur.

Dix-septième Tableau.

CHOEUR.

Viens dans le ciel qui s'ouvre à ta prière,
C'est la vertu que nous récompensons ;
Un ange sur la terre,
A vaincu les démons.

Le rideau de nuages s'enlève, l'on voit l'ermitage de Bon-Secours.

SATHANIEL. Azélie, tout ce qui vient de se passer ne doit plus être qu'un rêve. (*Lui remettant le rameau.*) Reçois le gage de la vertu. Va rejoindre ton père au village de Pornic, c'est à toi que je dois mon salut. Je vais aller marquer ta place dans le ciel.

REPRISE DU CHOEUR.

Viens dans le ciel qui s'ouvre à ta prière, etc.

FIN.

S'adresser pour la musique à M. Béancourt, chef d'orchestre du théâtre de la Gaîté

Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE III, SCÈNE VIII.

LE CANAL SAINT-MARTIN,

DRAME EN CINQ ACTES ET SEPT TABLEAUX,

PAR MM. DUPEUTY ET CORMON,

REPRÉSENTÉ A PARIS, POUR LA PREMIÈRE FOIS, AU THÉATRE DE LA GAÎTÉ, LE SAMEDI 12 JUILLET 1845

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LAROCHE, marchand de bois	MM. JOSEPH. / ST-MAR.	COTTERET, ouvrier de chantier	AMELINE.
GUILLAUME, garçon de chantier	DELAISTRE.	CABOT	LESIEUR.
MARTIAL	SURVILLE.	UN COMMISSAIRE	EDOUARD.
BARBILLON	FRANCISQUE JEUNE.	PIQUEVINAIGRE	DARCOURT.
ARMAND, commis de chantier.	GOUGET.	LOUCHON	MONET.
GALOU, ouvrier de chantier.	CHARLET.	CLARISSE	Mmes SARA FÉLIX.
MATHIEU, ouvrier de chantr.	PRADIER.	MADAME GERVAIS	CHÉZA.
		BOULOTTE	COURTOIS.

Ouvriers, Invités, Gardes municipaux, Soldats, Femmes d'ouvriers, Grisettes, etc.

L'action se passe à Paris, à Belleville et à la Villette.

NOTA. Les indications sont prises à la droite de l'acteur.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le *Chantier du Grenadier.* Une entrée au fond donnant sur le canal ; à droite, au premier plan, le bureau, et au troisième plan, une rue du chantier. Devant le bureau, au-dessous de la fenêtre, une niche à chien. A gauche, au premier plan, la maison, avec un escalier donnant sur le rez-de-chaussée; à côté de l'escalier est la caisse. Au troisième plan, une rue du chantier; des perches en croix soutenant des planches praticables pour monter aux piles de bois; accessoires d'un chantier.

SCÈNE PREMIÈRE.

GALOU, MATHIEU, ARMAND, CLARISSE, Mme GERVAIS, OUVRIERS.

Au lever du rideau Clarisse et Mme Gervais sont assises auprès de la porte de la maison. Clarisse brode; Mme Gervais tricotte ; Armand dirige les travaux, donne des ordres. Des ouvriers chargés de grosses bûches viennent du fond et montent sur les piles de bois. D'autres vont chercher leur charge sur le port; d'autres enfin sont occupés à mesurer du bois.

ARMAND, *aux ouvriers.* Allons, mes amis, dépêchez-vous de rentrer le bois qui est sur le port.

MATHIEU. Soyez tranquille, monsieur Armand, nous chauffons l'article.

Ils montent sur le bois.

COTTERET, *il passe au fond.* Ça sera fait en un clin d'œil!

GALOU, *à part et assis.* Oui, tâche que j' me foule la rate.

ARMAND. Eh bien, mademoiselle Clarisse, êtes-vous contente ? trouvez-vous que les travaux marchent bien?

CLARISSE. Oh! il n'y a rien à dire... et à voir l'activité qui règne dans le chantier, on ne croirait pas que mon père est absent depuis plus d'un mois.

GALOU, *venant se reposer et s'éventant avec son chapeau.* S'il pouvait être absent à perpétuité, c'est pas moi que j' m'en plaindrais.

MATHIEU. Tais-toi, donc Galou; tu n' vois donc pas qu' tu parles devant mamselle!

GALOU, *il se lève**. Oh! mamselle!... c'est une aut' chanson... on l'idole à cause qu'elle traite pas les ouvriers comme des esclaves... mais avec monsieur Laroche c'est pas un chantier... c'est une galère!

CLARISSE. Allons, silence, Galou; je ne puis permettre qu'on parle ainsi de mon père!...

Mme GERVAIS. C'est votre faute... vous êtes trop bonne avec ces gens-là... et surtout avec leur contre-maître monsieur Guillaume.

GALOU. Encore quéqu' chose de beau qu' monsieur Guillaume... au moins monsieur Laroche il a le droit d' bougonner... c'est l' bourgeois, c'est lui qu'a les noyaux... Mais vot' Guillaume...

* Mathieu, Galou, Armand, Clarisse, Mme Gervais.

CLARISSE. Vous lui devez obéissance, c'est votre contre-maître.

GALOU. Un contre-maître? c'est un ouvrier comme nous... et enrageant d'obéir à son semblable.

CLARISSE, *sévèrement.* Allez à votre ouvrage*. .. (*A Mme Gervais.*) Guillaume est un brave homme, actif, dévoué...

ARMAND. Le plus bel éloge que l'on puisse faire de lui c'est que monsieur Laroche l'occupe depuis quinze ans!

Mme GERVAIS. Si c'était moi, je ne l'aurais pas gardé quinze jours... il est colère, violent!... il a des querelles avec tous les ouvriers.

CLARISSE. Avec ceux qui ne font pas leur devoir.

Mme GERVAIS. Il manque aux égards que l'on doit à certaines personnes!...

CLARISSE. Allons, vous êtes un peu sévère pour lui, ma bonne madame Gervais.

Mme GERVAIS. Et vous un peu trop indulgente.

MATHIEU, *revenant du fond.* Monsieur Armand, le charretier attend sa facture pour partir.

CLARISSE, *se levant.* C'est bien je vais la faire. Vous avez vos notes, monsieur Armand? **

ARMAND. Oui, mademoiselle, et je vais vous dicter, si vous le voulez bien.

Clarisse va dans le petit bureau et se met à écrire. Armand, appuyé sur la planche extérieure, dicte bas à Clarisse.

Mme GERVAIS, *les observant et à part.* Encore un qui se croit tout permis et qu'il faudrait remettre un peu à sa place. S'il croit que c'est pour lui que le papa amasse une dot...

ARMAND, *à part, pendant que Clarisse écrit.* Comme elle est jolie!... oh!... si j'osais lui dire combien je l'aime!... mais non, attendons encore... aujourd'hui peut-être ma position changera, et alors...

CLARISSE. Total deux cent vingt francs!

ARMAND. C'est cela !***

GALOU, *descendant de dessus une pile de bois avec deux autres ouvriers.* Eh! Ma-

* Armand, Clarisse, Mme Gervais.

** Clarisse dans le bureau, Armand, Mme Gervais.

*** Clarisse, Armand, Mathieu, Galou, Cotteret Mme Gervais.

thieu !... viens-tu boire un canon avec nous?

COTTERET. C'est Galou qui m'a engagé à le régaler.

MATHIEU. Encore !... tu quittes donc l'ouvrage à tout moment?... si Guillaume te voit, tu ne risques rien.

GALOU. Bah ! il ne nous verra pas, ton Guillaume.

MATHIEU. Oui, tâche; il est là qui travaille sur le port...

GALOU. Et puis après?... Par une chaleur pareille on n'est donc pas libre d'arroser le jardin?

MATHIEU. Va... va... je te retiens pas.

GALOU. Merci de la permission, bêtât !... Venez donc, vous autres !

Ils remontent jusqu'au fond.

COTTERET. Nous trinquerons sans lui, v'là tout.

ARMAND. Tenez, Mathieu, remettez la facture au charretier.

MATHIEU. Oui, monsieur Armand.

Bruit à la porte du chantier. C'est Guillaume qui arrête Galou et les deux autres ouvriers.

MATHIEU, *il remonte.* Bon !... j'étais sûr qu'ils se feraient moucher !

SCÈNE II.

LES MÊMES, GUILLAUME*.

GUILLAUME, *ramenant Galou et les deux ouvriers. Les autres viennent écouter.* J' te dis, Galou, que tu n' sortiras pas !... ni toi, ni d'autres !... ou ben alors, tournez les talons, et au plaisir de n' plus vous revoir !...

COTTERET. C'est lui qui nous a entraînés !

GALOU. Mais cependant...

GUILLAUME. Silence! qu'est-ce qui m'a fichu un feignant comme ça... qui passe au cabaret la moitié de son temps ! nous n' voulons pas d'ivrognes dans l' chantier, entends-tu?

GALOU. Eh ben, moi j' veux pas t'être à l'attache comme un chien !... ça n' me botte pas!

GUILLAUME. Si on te rognait dix sous sur ta journée, rirais-tu, toi?

GALOU. Tiens... ça s'rait injuste!

GUILLAUME. Eh! ben.. c'est donc juste de rogner c' qu'on doit de travail au bourgeois?

GALOU. V'la-t-y pas?... pour un pauv' canon...

GUILLAUME, *se moquant de lui.* Un canon !... puisque tu les aimes tant les canons... fallait entrer dans l'artillerie.

Il descend à l'avant-scène.

LES OUVRIERS, *se moquant de Galou.* Ah! ah! ah !... l'artilleur ! l' canonnier!

GUILLAUME, *sévèrement.* Allons, à l'ouvrage, et plus vite que ça.

MATHIEU, *aux ouvriers.* Eh ben, il a raison; pourquoi qu'il y en aurait un qui gagnerait son argent à rien faire pendant que les autres s'échinent ?

Ils remontent.

GUILLAUME, *à part.* Boire !... toujours boire !... Tous ces hommes-là n' pensent qu'au vin !... Ah ! s'ils savaient les malheurs qu'il peut causer ! (*Haut et remontant.*) Eh ben, voyons !

Galou se hâte d'aller à son ouvrage; les autres ouvriers travaillent, Guillaume remonte avec eux.

ARMAND, *qui est venu, à Clarisse et à Mme Gervais.* Comme il les tient !... pas un ne bougera.

CLARISSE. Et cependant ils l'aiment tous.

ARMAND. Excepté ce mauvais garnement de Galou*.

GUILLAUME, *revenant du fond.* Monsieur Armand, il n'y a plus rien sur le port... tout est rentré.

ARMAND. Déjà !... c'est affaire à vous, Guillaume.

CLARISSE, *avec intérêt.* Aussi voyez !... le voilà tout en nage.

ARMAND. C'est bien sans doute de donner l'exemple aux autres... mais il ne faut pas se tuer.

Mme GERVAIS, *à part.* Ne vont-ils pas le plaindre !

CLARISSE, *elle se lève.* Allons, Guillaume, reposez-vous un peu**...

GUILLAUME. Merci, mamselle, merci de la bonne intention... vous aussi, monsieur Armand... Une petite parole d'amitié de temps à autre c'est souverain pour délasser un homme, et me v'là prêt à travailler comme si j'avais rien fait d' la journée.

Clarisse va se rasseoir auprès de Mme Gervais, et reprend son ouvrage.

CLARISSE. Monsieur Armand?.... Est-ce qu'il n'y a pas de lettres de mon père aujourd'hui?

ARMAND. Non, mademoiselle, et cependant le jour approche où nous aurons le bonheur de revoir monsieur Laroche !***

GUILLAUME, *bas, à Armand.* Vous êtes donc ben pressé que l' patron revienne, monsieur Armand!

ARMAND, *bas, en regardant du côté de Clarisse.* Oui... j'ai des projets à lui confier... peut-être une demande à lui adresser.

GUILLAUME, *à l'oreille.* Bien !... bien !... compris !... on n'a pas les yeux dans sa po-

* Armand, Guillaume, Galou, Mathieu, Cotteret, Clarisse, Mme Gervais.

* Guillaume, Armand, Clarisse, Mme Gervais.

** Armand, Guillaume, Clarisse, Mme Gervais.

*** Guillaume, Armand, Clarisse, Mme Gervais.

che... Eh ben, vrai, vous n'avez pas mauvais goût! Après ça elle pourrait plus mal tomber aussi.

ARMAND. Guillaume, pas un mot!

GUILLAUME. Tiens!... c'te bêtise!... momus!

MATHIEU, *au fond*. Monsieur Armand... on demande à voir du flotté.

ARMAND, *remontant*. Venez m'aider, Guillaume.

GUILLAUME. Voilà! (*A part et regardant Clarisse.*) Oui... oui... ça ferait un beau petit ménage... Dam... s'ils s' conviennent... pourquoi pas?... serait-y heureux c' coquin-là!

ARMAND, *au fond*. Guillaume?

GUILLAUME. Voilà! voilà!

Armand entre avec l'acheteur sous la voûte de droite; Guillaume les suit. Les ouvriers ont disparu peu à peu pendant la scène précédente.

SCÈNE III.

CLARISSE, Mme GERVAIS.

Mme GERVAIS. C'est la première fois que monsieur Laroche sera revenu sans nous prévenir.

CLARISSE. Ses achats de bois l'auront retenu en Bourgogne plus longtemps qu'il ne l'avait prévu.

Mme GERVAIS. En vérité, vous parlez de son retour avec une indifférence!... Et cependant monsieur Laroche vous aime beaucoup; ce serait mal de ne pas répondre à l'attachement qu'il vous porte.

CLARISSE. Oh! Dieu m'est témoin que je n'ai pas même cette pensée! Mon père, je le sais, n'a pas un caractère expansif; jamais il ne lui échappe un mot d'affection, une de ces douces paroles qui rendent si heureux celui à qui elles sont adressées! mais ce n'est pas une raison pour que je l'aime moins!

Mme GERVAIS. Eh bien, franchement, à la place de monsieur Laroche je douterais quelquefois de votre tendresse...

CLARISSE, *elle se lève*. Et pourquoi cela, je vous prie?

Mme GERVAIS. Ou du moins je serais jaloux de l'amitié extraordinaire que vous témoignez à... un certain individu...

CLARISSE. A Guillaume, peut-être?

Mme GERVAIS. Précisément; je ne comprends pas la préférence que vous avez pour ce Guillaume... vous oubliez trop souvent ce que vous êtes et ce qu'il est.

CLARISSE. Oui, j'en conviens, j'oublie volontiers ses manières rudes, son manque d'éducation, toute cette enveloppe grossière qui vous choque, pour ne me souvenir que de son bon cœur! Je me rappelle qu'il m'a vue quand j'étais encore toute petite. Alors il passait toutes ses heures de repos à me porter dans ses bras, à me faire jouer; il était le confident de tous mes plaisirs, de tous mes chagrins d'enfant. Lorsque j'avais commis une faute, c'était lui qui prenait ma défense, qui obtenait mon pardon... et que de fois je l'ai entendu qui disait à mon père : Mais embrassez-la donc!... Et je devais à Guillaume un baiser que, sans lui, je n'aurais peut-être pas reçu!

Mme GERVAIS. C'est très-bien sans doute, mais ce n'est pas une raison...

CLARISSE. Ah! vous croyez que cette amitié qui date de l'enfance n'est pas suffisante pour justifier celle d'un âge plus avancé?... Eh bien, écoutez encore! Il y a trois ans... oh! vous n'étiez pas ici... une maladie affreuse menaçait mes jours... Je l'ai su depuis, les médecins désespéraient de me sauver! Savez-vous qui passait les jours et les nuits auprès de moi?... c'était Guillaume!... oui, Guillaume, qui écartait tout le monde, qui épiait tous mes mouvements, devinait tous mes caprices, qui, la montre à la main, faisait exécuter à la garde les ordonnances du docteur; Guillaume, qui disait à mon père : Allez, monsieur Laroche, allez à vos affaires, moi je suis là... je veille!... Et mon père restait des jours entiers sans me voir... Et lui, Guillaume, il ne quittait pas le chevet de mon lit... Souvent il détournait la tête pour me cacher ses larmes... mais je l'entendais pleurer, moi, et ses pleurs me faisaient du bien... car elles coulaient pour moi, car, au moins, je me sentais aimée par quelqu'un!

Mme GERVAIS. Tiens... tiens!... ce brave Guillaume! c'est très-bien de sa part...

CLARISSE. Et un mois après, quand le médecin annonça ma convalescence: « Monsieur, lui dit froidement mon père, vous avez fait là une cure admirable! » Mais lui, Guillaume, il sautait de joie, il baisait les mains du docteur, il criait à tout le monde : Elle est sauvée!... Puis le soir il vint, à la tête de tous les ouvriers, m'apporter des fleurs superbes!... ma chambre en était remplie... Oh! ce jour-là j'étais bien heureuse.

Mme GERVAIS. Oh! cet estimable Guillaume... je n'aurais jamais cru ça de lui!...

CLARISSE. Maintenant, madame Gervais, vous comprenez, je l'espère, pourquoi j'autorise cette familiarité qui pourrait paraître déplacée aux yeux des indifférents, mais qui aux miens est la preuve d'une amitié sincère, d'un dévouement sans bornes!

Mme GERVAIS. Oui... oui... c'est très-naturel... (*A part.*) Mais je gagerais que monsieur Laroche n'est pas content de ça!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GUILLAUME.

GUILLAUME, *entrant.* Allons, allons, l'heure du dîner est venue; je vais sonner la cloche, il y a ici des estomacs qui n'aiment pas à attendre!

CLARISSE. Moi je vais mettre la caisse en ordre pour l'échéance de demain.

Guillaume sonne la cloche, Clarisse et Mme Gervais rentrent dans la maison par la porte; en ce moment tous les ouvriers arrivent avec leur pain sous le bras; au même instant on voit venir, du fond, des femmes et des enfants qui apportent le dîner de leurs maris ou de leurs pères. Parmi les enfants on en distingue un plus petit que les autres; il a un pantalon garance dont les jambes ont été coupées pour sa taille, une bretelle en lisière par dessus sa chemise et un bonnet de police: c'est Bahu, le fils de Galou.

SCÈNE V.

GUILLAUME, MATHIEU, GALOU, AGATHE, LOUISON, FEMMES, ENFANTS, OUVRIERS, *puis* BAHU.

Différents groupes se forment, et les ouvriers commencent aussitôt à manger*.

GALOU. Ont-ils de la chance ces oiseaux-là qu'on leur apporte la béquée!

COTTERET. Eh ben... et toi?... je n' vois pas venir ton fricot.

GALOU. Ma légale m'aura oublié!

MATHIEU. Que non... mais elle aura envoyé ton moutard, et il flâne...

GUILLAUME. T'impatiente pas Galou, le v'là ton rejeton**.

BAHU, *accourant.* Bonjour, pa!

TOUS. Ah! c' gamin!

GALOU. Messieurs et dames, je vous présente le général Tom Pouce.

BAHU. J' veux pas qu'on m'appelle Tom Pouce... J' suis-t'un homme et j' m'appelle Bahu.

GUILLAUME. Eh ben, voyons, monsieur Bahu, est-on sage?

BAHU. Tiens, c'te bêtise!

Guillaume sort.

GALOU***. Viens ici, drôle, et mangez proprement... (*Bahu met ses mains dans le fricot. Guillaume disparaît par la droite.*) Voyons, les tourtereaux... qui qui payera un litre pour arroser les légumes?

LES OUVRIERS. C'est pas moi; ni moi!...

COTTERET. Faut toujours payer avec lui.

MATHIEU. T'en as donc pas assez?

GALOU. J'en ai jamais assez!... (*A Bahu.*) Où que tu vas donc, toi?

BAHU. Je vas porter ça à Médor, le chien du chantier.

GALOU. Médor, il n'a plus besoin de rien; il a claqué il y a deux jours.

LOUISON. Comment! c'te pauv' bête est morte...

MATHIEU. Oui, il a attrapé une boulette.

GALOU Je propose de faire un tour aux Barreaux-Verts*.

LOUISON, *avec colère.* N'entraînez pas nos hommes au cabaret.

AGATHE. Oui, n' dérangez pas mon oncle.

GALOU. Excusez!..... l'émeute en jupons ... Vous r'fusez un coup de piqueton!

BAHU. Moi j'en veux bien du piqueton!...

MATHIEU. Veux-tu te taire, moutard!

GALOU. Tenez!... vous n'êtes que des canards!... c'est vrai, ils se laissent mener à la lisière!... des hommes qui a de la barbe! ça fait monter!

COTTERET. Tu sais ben comme Guillaume nous a saboulés tout à l'heure.

GALOU. Guillaume!..... ça m'est bien égal!... Et si on s'entendait un peu...

MATHIEU. Eh ben, après?

GALOU. J' voudrais pas qu'il fasse son sultan comme ça, et quand j'aurais envie de canonner, j' canonnerais!

MATHIEU. Pendant l'ouvrage?...

GALOU. Pendant l'ouvrage! parce que c'est un caffard vot' Guillaume, voilà!

MATHIEU. Lui!... c'est un brave homme!

GALOU, *se levant.* Ah! qu' t'es serin!... si tu savais sur lui c' que j' sais....

MATHIEU. Quoi donc?...

GALOU. Lui qui fait son moral... j' l'ai connu dans les temps jadis... il y a vingt ans... et j' voudrais pas avoir sur la conscience... des choses comme il en a...

MATHIEU. Tiens, Galou... quand on accuse un homme faut parler clairement... mais tu n'oserais pas....

GALOU. Moi j'oserais pas!... J'y dirais à lui!...

MATHIEU. Eh ben, dis-y donc... le v'là!

GUILLAUME**, *s'avançant. Il tient à la main un gros morceau de pain et de fromage; il mange tranquillement.* Qu'est-ce qu'il y a?

GALOU. C'est rien... on jasait de choses et d'autres.

MATHIEU. Ah! tu cannes à présent.

GUILLAUME. Gageons que j' devine..... c'est Galou qui faisait jouer sa langue comme toujours... et sur les absents.

MATHIEU. Dam... y a de ça...

* Mathieu, Guillaume, Galou, Cotteret.

** Mathieu, Bahu, Galou, Cotteret.

*** Mathieu, Agathe, Cotteret, Louison, Galou assis, Bahu.

* Mathieu, Galou, Cotteret, Bahu.

** Mathieu, Guillaume, Galou, Cotteret, Loison, Agathe.

GALOU, *à part*. Est-y bête c' Mathieu !

GUILLAUME. Tu m'en veux d' t'avoir empêché d'aller au cabaret et d'y entraîner Picard, Jacques, des hommes qui n'ont pas comme toi la soif éternelle.

AGATHE. Et vous avez bien fait, monsieur Guillaume.

LOUISON. Vous avez bien fait, monsieur Guillaume !

MATHIEU. Tiens, Galou, faut en avoir le cœur net; t'as t'attaqué Guillaume, faut qu'il puisse se défendre !

GUILLAUME. Tu m'as attaqué?... sur quoi, voyons?

GALOU. Eh! ben, quoi!... j' parlais de jadis .. des farces... (*A part.*) Est-y bête c' Mathieu !

MATHIEU. Il allait nous conter une histoire de vous d'il y a vingt ans !

GUILLAUME. Vingt ans! ah! c'est juste!... il la connaît lui !... ah ! tu rappelles ces souvenirs-là! Eh ben... va ton train... j' t'empêche pas... Parle donc, vipère !...

GALOU. Guillaume, j' t'assure...

GUILLAUME. Ah! ça te gêne; attends un peu... j' vas parler pour toi. Approchez, vous autres !

MATHIEU. Après ça, Guillaume, si c'est un secret à vous...

GUILLAUME, *avec une colère concentrée**. Oui... c'était un secret!... mais maintenant que cet homme a jeté le soupçon dans votre cœur... il faut bien le dire ce secret!... et vous verrez alors si j'ai raison quand j' vous dit : N' buvez pas!.. restez dans vos ménages, n'allez pas vous griser avec un tas de chenapans qui vous perdraient !

GALOU, *allant s'asseoir, à part*. C'est embêtant les compliments; ça m' fait rougir.

GUILLAUME. Il y a vingt ans, j'étais comme vous v'là presque tous... j'avais femme et et enfant... une belle petite fille de dix-huit mois!... C'était le moment où l'on creusait l' canal, et j' travaillais comme terrassier à raison de quarante sous par jour... Ma femme avait un peu d'ouvrage de son côté... Nous aurions pu être heureux... mais j'avais un défaut... un vice qui nous a perdus! J' pouvais pas résister à un verre de vin, et c'pendant l' vin me faisait mal... il me rendait furieux! Un soir, je rencontre des camarades, des pas grand choses comme j'en connais... (*Il regarde du côté de Galou, qui ôte sa casquette.*) On m'offre de payer une tournée... d'abord j' voulais pas... mais l' diable me pousse, j'accepte, et nous entrons au cabaret les meilleurs amis du monde... c'est toujours comme ça... au bout de dix minutes c'était une dispute, une batterie... pour un rien... une bêtise... mais on avait bu... le sang m' brûlait les veines... j'avais la tête perdue... et justement c'était à moi qu'on en voulait l' plus... J'avais beau leur crier : Allez vous-en !... laissez-moi !... laissez-moi!... rien n'y faisait. Enfin un d'eux, l' plus acharné, s'avance, me frappe à la tête!. . moi... je saisis un couteau et je l'étends mort à mes pieds!

TOUS, *avec effroi en reculant**. Ah!...

Guillaume est en proie à une violente agitation; il vient s'asseoir à droite sur un tas de bois. Il cache sa tête dans ses mains.

GALOU, *se levant*. Hein!... quand j' vous disais...

MATHIEU. Possible!... mais puisque tu savais ça, fallait pas en parler; c'est mal!

GUILLAUME. Non... non .. il a bien fait si ça peut vous servir de leçon... et vous guérir des mauvaises connaissances. Les miennes m'ont conduit à subir une condamnation de cinq ans et à perdre c' que j'avais d' plus cher au monde.

MATHIEU, *avec intérêt*. Comment! ta pauv' femme...

GUILLAUME. Morte à Saint-Louis pendant qu'on me jugeait.

AGATHE. Et vot' petite fille?

GUILLAUME, *se levant*. Ma fille!... ma fille!... (*Il s'arrête, puis se laisse retomber.*) Je n'en ai plus!... je n'ai plus d'enfant .. Je suis seul... seul!...

Il remonte avec les ouvriers et les femmes. On tourne le dos à Galou.

MATHIEU. Quel malheur !

AGATHE. Elle est morte aussi!

GUILLAUME, *à part, après un temps et avec un sourire*. Morte pour tous, mais pas pour moi!...

CLARISSE, *dans l'intérieur*. Guillaume!

GUILLAUME, *vivement***. Cette voix!..... (*Aux ouvriers.*) Mathieu, mes amis... pas un mot devant... devant manselle Clarisse... elle aurait peut-être peur de moi... elle ne voudrait plus me voir!...

MATHIEU. Soyez tranquille, je réponds de nous... et de lui!

Il désigne Galou.

TOUS. Oui... oui...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CLARISSE *et successivement* ARMAND, Mme GERVAIS***.

CLARISSE. Guillaume, à quoi pensez-vous donc?... L'heure du travail est arrivée.

GUILLAUME. Ah! mon Dieu, c'est vrai!...

* Mathieu, Guillaume, Cotteret, Galou.

*Guillaume, Mathieu, Agathe, Louison, Galou, Cotteret.

** Mathieu, Guillaume, Cotteret, Galou.

*** Guillaume, Clarisse, Mme Gervais, les ouvriers au fond.

Pardon, mamselle... j' m'étais oublié... Allons!... vite à l'ouvrage.

GALOU. Ah! l'ouvrage, c'est sciant!

GUILLAUME. Et vous autres... en route!

Il renvoie les femmes et les enfants; les ouvriers retournent à leurs travaux et disparaissent dans le chantier; d'autres vont sur le port; d'autres montent sur les piles de bois. Pendant ce temps Armand a pris sa casquette, une sacoche et un grand portefeuille. Mme Gervais est venue reprendre son ouvrage.

SCÈNE VII.

ARMAND, CLARISSE, Mme GERVAIS, GUILLAUME, *au fond.*

CLARISSE. Monsieur Armand, avez-vous pris les traites acquittées?

ARMAND. Oui, mademoiselle ; dix mille francs à recevoir chez monsieur Duval de la Villette.

CLARISSE. Avec dix mille francs que nous avons en caisse cela complétera l'échéance de demain, qui est très-forte.

ARMAND. Ah! voici le tableau des prix courants que vous m'avez demandé.

CLARISSE. Très-bien!... c'est pour monsieur Martial! il doit venir le prendre aujourd'hui.

GUILLAUME*. Monsieur Martial, un grand à bottes vernies et à gants serins... qui est toujours fourré dans les chantiers depuis quéqu' temps?... Qu'est-c' qu'il vient donc faire ici, c't' être-là?...

CLARISSE. Lui!... mais il est à la tête d'une vaste entreprise pour laquelle il aura de grandes acquisitions de bois à faire, et j'espère bien qu'il nous donnera sa pratique.

ARMAND. C'est un homme charmant et qui paraît avoir une grande connaissance des affaires.

Mme GERVAIS. Et puis il est si aimable... si élégant, si spirituel...

GUILLAUME. C'est possible!... mais j' le sens pas, moi!

Mme GERVAIS. Quel malheur pour lui!

CLARISSE. Je vais visiter le chantier pour savoir si nous sommes en mesure de lui fournir ce dont il a besoin.

ARMAND. Moi je pars pour revenir avant la nuit... (*A part.*) Et pour tâcher d'être ici quand monsieur Martial viendra, car il faut absolument que je lui parle.

CLARISSE. Surtout, monsieur Armand, ne vous attardez pas; la nuit vient de bonne heure et les bords du canal sont si déserts.

ARMAND. Soyez tranquille, mademoiselle; je ne voudrais pas vous donner un moment d'inquiétudes.

Mme GERVAIS, *les séparant.* C'est bon..... c'est bon, jeune homme, pas tant de phrases!... allez donc à votre affaire!

Armand sort par le fond, Clarisse va dans le chantier.

SCÈNE VIII.

Mme GERVAIS, GUILLAUME.

GUILLAUME, *regardant sortir Armand.* Voilà un gentil garçon!... à la bonne heure! se donne-t-il un mal!... Il fait tout, la vente, la recette... oh!... je suis ben sûr qu'il fera son chemin dans la maison.

Mme GERVAIS. Il le ferait bien mieux encore s'il ne pensait qu'à remplir ses devoirs.

GUILLAUME. Comment?

Mme GERVAIS. A mériter la confiance du bourgeois.

GUILLAUME. Qu'est-ce que vous avez donc, vous, la mère Tantpire, pour être acharnée après ce jeune homme?

Mme GERVAIS. J'ai... j'ai... Ça me regarde.

GUILLAUME. Est-ce qu'il ne travaille pas bien?

Mme GERVAIS. Ça se peut!

GUILLAUME. Trouvez donc un commis qui prenne les intérêts du patron comme il le fait? J'en défie!

Mme GERVAIS. C'est possible!

GUILLAUME. Eh ben! alors, pourquoi que vous marronnez toujours?

Mme GERVAIS. Parce que monsieur Armand oublie qu'il n'est rien, qu'il n'a rien, et que mamselle Clarisse Laroche n'est pas faite pour lui!

GUILLAUME. Bah! bah!... Si monsieur Armand n'a rien, il peut avoir... Il est jeune, il a du courage comme quatre... il fera sa fortune.

Mme GERVAIS. Oui, mais il y a des gens qui ont la leur toute faite, et monsieur Laroche choisira ceux-là de préférence!

GUILLAUME. Si on les aime pas?

Mme GERVAIS. Faudra bien qu'on les aime quand il aura parlé.

GUILLAUME. Allons donc! il n'voudrait pas forcer l'inclination de la jeune bourgeoise.

Mme GERVAIS, *s'animant.* Elle n'a d'inclination pour personne, entendez-vous?

GUILLAUME, *froidement.* Savoir!

Mme GERVAIS. D'ailleurs, est-ce que ça vous regarde?

GUILLAUME. Peut-être!

Mme GERVAIS. Vous verrez que monsieur Laroche donnera sa fille à un misérable commis, pour plaire à monsieur Guillaume!

GUILLAUME. Je ne répondrais pas que non!

GUILLAUME, *furieuse.* Guillaume!... Je vous impose silence!...

* Armand, Clarisse, Guillaume, Mme Gervais.

GUILLAUME. Vous seriez bien attrapée si on vous en faisait autant.

Mme GERVAIS, *à part*. Malhonnête !

GUILLAUME, *à part*. Pécore * !

Mme GERVAIS. Mais il n'a qu'à se bien tenir, monsieur Armand... vot' beau protégé!... Je sais des gens qui lui couperont l'herbe sous le pied !

GUILLAUME, *se montant à son tour*. Ça ne n' sera pas vot' monsieur Martial, toujours ?

Mme GERVAIS, *froidement*. Savoir !

GUILLAUME. C'est pas à un homme qu'on n' connaît ni d'Ève ni d'Adam, qui vient on n' sait où, qu' monsieur Laroche ira marier mamselle Clarisse.

Mme GERVAIS. Peut-être !

GUILLAUME. C'est donc pour ça qu'il vient ici ?

Mme GERVAIS. Je ne répondrais pas que non !

GUILLAUME. Et vous le protégez ?

Mme GERVAIS. Moi ?

GUILLAUME. Oh! pardié!... j'y vois encore clair sans bésicles... vous y faites un tas de mamours!... Eh ben... il n'a qu'à se bien tenir aussi celui-là !

Mme GERVAIS. Qu'est-ce que vous ferez?

GUILLAUME. Je n'en sais rien... mais sa boule me fait loucher!... Il m'a déjà semblé qu'il roucoulait auprès de mamselle... Que j' l'y pince !

Mme GERVAIS. Comme il vous craint !

GUILLAUME. Et retenez bien ça ! Jamais, jamais, il ne l'épousera !

Mme GERVAIS. On vous demandera votre avis!

GUILLAUME. Si on n' me le demande pas... je le donnerai.

Mme GERVAIS. Mais vous n'êtes rien ici.., rien qu'un garçon de chantier que l'on peut mettre à la porte dès qu'il devient insolent !

GUILLAUME. Moi me chasser !.... Qu'on s'en avise !

Mme GERVAIS. C'est ça... toujours de la colère... de la violence !... Prenez garde ! .. monsieur Laroche arrive... je lui ferai mon rapport !

GUILLAUME. Je m'en bats l'œil de vot' rapport... je ferai le mien aussi de rapport...

Mme GERVAIS, *à part*. Est-il manant ce vieux homme !

GUILLAUME, *à part*. Est-elle bête !... c'te vieille armoire !

Mme GERVAIS Ah ! j'entends un cabriolet qui s'arrête à la porte !... C'est sans doute celui de monsieur Martial.

MARTIAL, *en dehors*. Tu m'as entendu, John ?

Mme GERVAIS. C'est sa voix !

MARTIAL. Va, et reviens me prendre ici.

* Guillaume, Mme Gervais.

Mme GERVAIS. J'espère, Guillaume, que vous n'allez pas nous compromettre ?

GUILLAUME. J'ai pas d'ordre à prendre de vous ; laissez-moi tranquille !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MARTIAL, *tenue simple, mais élégante* *.

MARTIAL. Eh ! cette chère madame Gervais ! toujours fraîche, toujours le sourire sur les lèvres... Parole d'honneur, on vous donnerait vingt-cinq ans.

Mme GERVAIS, *saluant*. Monsieur !... (*A part.*) Quel homme bien né !

MARTIAL. Mais je n'aperçois pas mademoiselle Laroche ?

GUILLAUME, *brusquement*. Elle est occupée.

MARTIAL, *à part*. Toujours ce Guillaume!

Mme GERVAIS, *d'un air aimable*. Oui, monsieur, elle est occupée ; mais quand elle saura que c'est vous...

Elle va pour sortir.

GUILLAUME, *la retenant par le bras*. Inutile de la déranger... Si c'est pour le chantier, je suis-là, moi ; monsieur n'a qu'à parler.

MARTIAL. Je ne veux avoir affaire qu'à la maîtresse de la maison.

GUILLAUME, *à part*. C'est différent !

Mme GERVAIS. Attrape, vilain ours !

GUILLAUME, *à part, en remontant*. Je te perds pas de vue, méchant muscadin !

Mme GERVAIS. Mais donnez-vous la peine de vous asseoir ; je vais prévenir mademoiselle.

SCÈNE X.

GUILLAUME, MARTIAL.

MARTIAL, *croyant Guillaume parti*. Seul, dans le chantier !... Le moment que je guette depuis si longtemps serait-il arrivé ? (*Il voit Guillaume qui vient s'asseoir à l'avant-scène.*) Encore cet homme ! (*Haut.*) Je n'ai pas besoin de vous, l'ami ; vous pouvez retourner à votre ouvrage.

GUILLAUME. Je me repose.

MARTIAL. Ah ! très-bien ! (*A part.*) Que le diable l'emporte !

GUILLAUME, *d'un ton goguenard*. Et puis, c'est pas honnête de laisser les gens seuls... Je veux vous tenir compagnie.

MARTIAL. Savez-vous qu'il ne faudrait pas beaucoup d'ouvriers comme vous pour chasser d'ici toutes les pratiques ?

GUILLAUME. Quand on n'est pas content, on va autre part.

* Guillaume, Martial, Mme Gervais.

MARTIAL. Monsieur Guillaume!

GUILLAUME. Et puis y a pratiques et pratiques .. Y en a qui viennent pour acheter... d'autres .. on n' sait pas trop pourquoi...

MARTIAL, *à part.* Est-ce qu'il soupçonnerait?...

GUILLAUME. On voit un père absent.... une jeunesse toute seule avec une vieille.... et dam..., c'est attrayant!... Mais y a ici un chien de garde qui a des dents...

MARTIAL, *à part.* Que veut-il dire?

GUILLAUME. Et gare aux mollets des amoureux... s'ils en ont!

MARTIAL, *à part.* Ah! je comprends... il ne sait rien! (*Haut.*) Gardez vos réflexions et vos conseils pour d'autres que moi... Je ne suis pas venu pour causer avec vous, l'ami.

GUILLAUME. Je ne suis pas votre ami, d'abord!

MARTIAL. Eh bien, ami ou ennemi, laissez-moi; éloignez-vous, butor!

GUILLAUME, *le menaçant.* Butor!... Ah! ne répétez pas c'mot-là, morbleu!... ou sinon!...

MARTIAL, *reculant d'un pas et portant la main à sa poitrine.* Hein!... Qu'est-ce que c'est?...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CLARISSE, Mme GERVAIS *.

CLARISSE, *accourant.* Eh bien!... Guillaume!... Eh bien, qu'y a-t-il donc?

Guillaume se recule d'un air honteux.

MARTIAL. Ne vous effrayez pas, mademoiselle; j'ai seulement le malheur de déplaire à monsieur Guillaume.

GUILLAUME. Oh! tant qu'à ça, oui!

Mme GERVAIS. C'est intolérable!

CLARISSE. Vous voulez donc que je me fâche tout à fait avec vous, Guillaume?.... Vous ne m'aimez donc plus?

GUILLAUME. Moi!... oh!... si!... si!... toujours.

CLARISSE. Eh bien, à l'avenir prenez garde à vos paroles!... Allons, retournez à votre ouvrage.

GUILLAUME. J'obéis, mamselle...

Mme GERVAIS. C'est heureux!

GUILLAUME. Oui, j'obéis... mais à vous... à vous seule... (*Il remonte, à part, en menaçant Martial du geste.*) Je te repigerai, va!

SCÈNE XII.

CLARISSE, MARTIAL, Mme GERVAIS.

CLARISSE. Soyez assez bon pour l'excuser, monsieur; c'est un si brave homme... Il faut lui passer bien des choses.

MARTIAL. Comme à tous les gens de sa classe.

CLARISSE. Je n'osais plus compter sur votre visite pour aujourd'hui.

MARTIAL. C'est qu'en vérité, mademoiselle, je ne suis pas maître de mon temps... Les devoirs du monde, les affaires... je n'ai pas une minute à moi... Et puis ce canal Saint-Martin est à l'autre bout de la terre, surtout pour nous autres gens de finance, qui ne vivons que dans un certain quartier. Pour moi, Paris n'existe qu'à la Bourse, à l'Opéra ou au Bois!

CLARISSE. Quand vous venez ici, monsieur, c'est un voyage!

MARTIAL. Dont la fatigue et l'ennui disparaissent en vous voyant, mademoiselle.

Mme GERVAIS, *à part.* Est-il galant!.... Pour sûr, il a des intentions!... ce serait un beau parti!

Elle plie son ouvrage.

MARTIAL. Mais permettez-moi de vous rappeler que vous avez une vente à me faire, une vente considérable... Soyez un peu accommodante, et vous voilà certaine d'obtenir la préférence.

CLARISSE. J'espère que de son côté l'acheteur ne se montrera pas trop exigeant.

MARTIAL. Oh! détrompez-vous... Je débattrai vivement mes intérêts.... et pour ne pas être influencé, je ne vous regarderai pas.

Mme GERVAIS, *à part, en reprenant sa corbeille à ouvrage.* Ah! que cet être-là est dangereux!

Elle rentre dans la maison sa corbeille et sa chaise.

CLARISSE. Voici le tableau des prix courants que vous m'aviez demandé. Permettez seulement que je corrige deux ou trois erreurs.

MARTIAL*. Comment donc... très-bien, mademoiselle! (*Clarisse va à son bureau et écrit en tournant le dos à Martial. Il jette un regard autour de lui.*) Personne! je n'ai peut-être qu'une minute à moi... Allons, de l'audace! (*Il tire une clef de sa poche; il s'approche vivement, mais avec précaution de la maison; il jette un coup d'œil dans l'intérieur; puis il essaie la clef dans la serrure.*) Maudite clef! elle ne va pas!... Ah! si, elle ouvre!

Il remet la clé dans sa poche, puis il reprend le milieu de la scène; au même moment Armand paraît au fond; il revient avec une sacoche pleine d'écus.

* Guillaume, Clarisse, Martial, Mme Gervais.

* Clarisse dans le bureau, Martial.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ARMAND*.

MARTIAL, *à part.* Il était temps!

ARMAND. Ah! monsieur, je suis votre serviteur.

MARTIAL. Bonjour, mon jeune ami!

CLARISSE, *quittant son bureau.* Déjà de retour!

ARMAND. Oui, mademoiselle; j'étais pressé de rentrer...

MARTIAL, *frappant sur la sacoche.* Je le crois, avec une charge comme celle-là.

ARMAND. J'ai vu l'instant où l'on me comptait les 10,000 francs en écus; heureusement on m'en a donné 7,000 en billets de banque.

CLARISSE. Voici la clef de la caisse; allez vite vous débarrasser.

Armand entre dans la maison.

MARTIAL**. Il doit y avoir une mouvement de fonds considérable dans un commerce comme le vôtre?

CLARISSE. Oh! oui, monsieur; demain matin, par exemple, nous avons 20,000 fr. à payer.

MARTIAL. 20,000 francs!... Et jamais une minute de retard?

MARTIAL. Je crois que mon père mourrait de chagrin si un effet qui porte sa signature n'était pas payé à présentation.

MARTIAL. Tout ce que j'apprends sur monsieur Laroche augmente le désir que j'éprouvais déjà de faire sa connaissance, et d'entrer avec lui en relation d'affaires. La première sera sans doute conclue en son absence.

CLARISSE. Je le désire beaucoup.

MARTIAL. Et moi de même, mademoiselle! Vous permettez que je jette un coup d'œil***?

Il prend le tableau et l'examine

ARMAND, *rentrant suivi de madame Gervais, qui vient accrocher une lanterne à la porte de la maison. La nuit commence et vient graduellement.* Mademoiselle, voici la clef de la caisse. (*Bas*) Eh bien, monsieur Martial a-t-il fait sa commande?

CLARISSE. Pas encore, mais je crois que nous nous entendrons.

ARMAND. Ah! tant mieux! (*A part.*) Maintenant, si, grâce à la promesse qu'il m'a faite, mes espérances pouvaient se réaliser, je serais le plus heureux des hommes!

MARTIAL, *à Clarisse.* Mademoiselle, tous ces prix me paraissent fort raisonnables... Je les examinerai ce soir plus attentivement, et demain nous pourrons terminer.

* Clarisse, Armand, Martial.

** Clarisse, Martial.

*** Martial, Clarisse, Armand.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, JOHN, Mme GERVAIS *.

Mme GERVAIS, *à John, qui entre par la grande porte du fond.* Que demandez-vous, mon ami?

JOHN. Jé démandais lé maître à moi... mister Martial.

MARTIAL. Ah! c'est John.

JOHN, *avançant.* Yes, mylord.

MARTIAL. C'est mon groom... un brave garçon que j'ai ramené de mon dernier voyage à Londres. Je crois que j'en ferai quelque chose... il est très-intelligent.

JOHN, *riant.* Yes, yes... Jé n'étais pas une trop grosse bête.

MARTIAL. As-tu fait ma commission?

JOHN. Yes, mylord; les amis de vous ils avaient dit à moi que ils attendaient vous cette soir à le Maison d'Or pour une petite souper ensemblement.

MARTIAL. Ah! très-bien!** (*Bas à Armand.*) Ceci vous concerne aussi, mon cher Armand.

ARMAND, *avec joie.* Vraiment!

MARTIAL. Trouvez-vous ce soir, à dix heures, à la Maison d'Or... vous me demanderez, et je vous prouverai à quel point je m'intéresse à vous!

ARMAND. Ah! monsieur!... que de reconnaissance!

MARTIAL. Ne parlons pas de ça! (*Haut.*) John, faites avancer ma voiture.

JOHN. Yes, mylord. (*Bas.*) As-tu essayé la clef!

MARTIAL, *le poussant et bas.* Tais-toi donc, animal! (*Haut, en saluant Clarisse.*) A demain, ma belle demoiselle!

CLARISSE. A demain, monsieur, et n'oubliez pas, je vous en prie, que vous avez promis de me donner la préférence.

MARTIAL. Au revoir, monsieur Armand! Adieu, ma bonne madame Gervais!

Mme Gervais lui fait une profonde révérence. Il sort.

Mme GERVAIS. Quel gentil cavalier!... comme on reconnaît tout de suite l'homme du grand monde!

En ce moment on entend un grand bruit de voix sur le port, Guillaume et les ouvriers accourent pour voir ce que c'est.

CLARISSE. Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'il y a donc sur le port?

ARMAND. Encore quelque accident!

GUILLAUME. Vous effrayez pas... c'est l' petit Barbillon... il aura tiré quéqu'un du canal... c'est son métier.

* Armand, John, Martial, Clarisse, Mme Gervais.

** Armand, Martial, John, Clarisse, Mme Gervais.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, *moins* MARTIAL *et* GABOT, BARBILLON, OUVRIERS, ENFANTS*.

Barbillon entre suivi par des ouvriers et des enfants. Il tient sa blouse et sa cravate sous son bras, il remet ses bretelles; ses cheveux sont mouillés, on voit qu'il sort de l'eau.

LES ENFANTS. Bravo, Barbillon! bravo, l'sauveur!

BARBILLON. Taisez-vous donc, tas de moucherons!

GUILLAUME. Qu'est-ce qu'il y a donc?

BARBILLON. Y a que j' suis comme un crin à cause que c'est une injustice qu'on m' fait.

GUILLAUME. Qui?

BARBILLON. L'inspecteur du canal... une vieille cassure!... En v'là un qui peut tomber à l'eau, c'est pas moi qui s' mouillera la cheville pour le repêcher!... Va donc, vieille pomme ridée... Tiens, v'là pour toi!

CLARISSE. Il est donc arrivé un malheur?

BARBILLON. Voilà la chose... Je flânochais le long du canal, les mains dans mon paletot (*il montre sa blouse*) comme un argent de change qui se promène à la bourse en attendant les pigeons. V'là qu'au dé our du faubourg du Temple, j' guigne un caporal qui sortait de chez le manezingue... un joli caporal qui avait son nez... oh! mais un nez... quéqu' chose de bien. Il faisait des festons, des zig-zags... J'me dis : Toi, si tu longes le canal, tu prendras un bain de santé... et ça fera vingt-cinq francs pour son sauveur.

GUILLAUME. Après donc?

BARBILLON. J'emboîte le pas du troupier. Il enfile le quai Valmy... Bon! que je m dis: lâchons nos bretelles!... il marche... il marche... la grande air lui tape sur la coloquinte... ça l'émeut de plus en plus; je retire ma pelure! Le héros s'approche du bord; il éprouve le désir de se mirer dans l'eau douce à l'instar du beau Narcisque... c'est là que je guettais mon fantassin! Au premier mouvement de tête il en pique une d'autor... et il disparaît sous les flots...

CLARISSE. Ah! mon Dieu!

BARBILLON. Plus de caporal; plus rien qu'un grand rond sur le canal avec un petit glouglou dans l'milieu en signe que la cruche *s'emplisait*.

CLARISSE. Le malheureux s'est noyé!

BARBILLON. Minute... j'étais là, moi Barbillon, dit le Sauveur... En deux temps je suis à l'eau, je plonge, j'empoigne le pantalon garance par le bas des reins... et j' le ramène triomphant à la surface des ondes!

CLARISSE. Il était sauvé!...

BARBILLON Fallait encore atteindre l' bord, et je travaillais ferme des pieds et des mains, quand un chien... ô polissonne de chance!... un intrigant de chien vient saisir mon pioupiou par une jambe, se met à tirer avec moi de toutes ses forces, et nous abordons ensemble sur la terre ferme. C'était le chien de mon pochard!

CLARISSE. Oh! la pauvre bête!..

BARBILLON. Une affreuse bête!... un quadrupède sans principes... un filou qui fait de la concurrence et qui tue le commerce...

GUILLAUME Qué mal qu'il t'a fait?

BARBILLON. Oh! qué mal!. . j'aime assez vot' mot!... qué mal!... il est cause que quand j'ai réclamé à l inspecteur mon certificat de vingt-cinq francs, il n'a voulu m'en reconnaître que douze francs cinquante, sous *prétesse* que le terre-neuve avait partagé ma gloire! C'est une injustice... j'en rappelle!

MATHIEU. Tu regagneras ça sur les promeneurs.

CLARISSE. Comment, les promeneurs?

BARBILLON. V'là ce que c'est : quand il se trouve des amateurs qui ont de la monnaie de trop, je les invite à la jeter dans le canal, et je plonge pour la ravoir.

GUILLAUME. V'là-t-il un métier de paresseux!...

BARBILLON. Ah! vous croyez que c'est pas fatigant!... l'été ça rafraîchit... mais quand il gèle comme c' t'hiver... ça n'réchauffe pas.

GUILLAUME. Tu ferais ben mieux d' travailler, gamin.

CLARISSE. On vous occuperait dans le chantier.

BARBILLON. C'est que j'ai pas d' vocation pour la bûche... et puis l' père Laroche, sans vous offenser, n'est pas commode... Tiens, à propos de monsieur Laroche, bonne nouvelle que je vous apporte! C'est fini de rire, je viens de le voir...

CLARISSE. Mon père?

GUILLAUME *et* LES OUVRIERS. Le bourgeois!

Ils entrent dans le chantier

ARMAND. Il arrive!... (*A part.*) Ah! quel bonheur!

BARBILLON. Oui, mes enfants... j'ai poussé tantôt jusqu'à la gare... et j'ai vu vot' patron sur son bateau *le Saint-Nicolas*. Qué crâne bateau!

CLARISSE. Lui avez-vous parlé?

BARBILLON. Au bateau?

GUILLAUME. Non, bêtâ... à M. Laroche.

BARBILLON. Ah! voui!... même qu'il m'a donné une calotte en me disant : Tu diras à Guillaume que je serai demain à midi devant le chantier, et que, si tout le monde n'est pas à son poste, on aura affaire à moi!

* Mathieu, Galou, Barbillon, Guillaume, Clarisse, Armand, Mme Gervais.

GALOU. As-tu vu monsieur pas commode?.. adieu l'plaisir!... c'est le lendemain de la noce!

CLARISSE, *à part, avec tristesse.* Jamais rien pour moi... jamais un souvenir d'amitié!...

Les ouvriers remontent.

GUILLAUME. Allez vous reposer, enfants; demain il y aura de la besogne sur le port.

MATHIEU. Et le bourgeois n' rit pas!

BARBILLON. Moi, je vas faire ma promenade nocturne sur le canal, et si je rattrape mes douze francs cinquante, je paye le blanc.

GALOU. Petit, t'as mon estime.

BARBILLON *et* LES OUVRIERS. Salut, mamselle; adieu, Guillaume.

Les ouvriers sortent, ainsi que Barbillon. Armand entre dans la maison par le petit escalier. Guillaume allume son falot et souffle la lanterne.

CLARISSE. Il est tard... rentrons, madame Gervais... Tiens, monsieur Armand est déja monté dans sa chambre!

Mme GERVAIS. Il est si dormeur!

GUILLAUME. Dites donc qu'il est éreinté, ce garçon.

CLARISSE. Bonsoir, Guillaume!

GUILLAUME. Bonsoir, mamselle! bonne nuit!

Clarisse rentre, Mme Gervais la suit; on l'entend fermer la porte en dedans. Un moment après on voit de la lumière dans une chambre du premier étage.

SCÈNE XVI.

GUILLAUME, *puis* ARMAND.

GUILLAUME. Fermons la porte charretière, et puis ensuite j'irai faire ma ronde dans le chantier.

ARMAND. *Il a mis une redingote et un chapeau.* Guillaume?

GUILLAUME. Tiens!... je vous croyais couché!...

ARMAND, *en confidence.* Il faut que je sorte!

GUILLAUME. A pareille heure!... vous si rangé, si tranquille d'habitude... Ah! monsieur Armand!... Est-ce que vous me feriez le chagrin de quitter la bonne route?

ARMAND. Non... non... rassurez-vous, Guillaume; je sors pour une affaire bien importante, et qui décidera peut-être du bonheur de toute ma vie!... Demain vous saurez tout, si je réussis! (*On entend sonner l'heure au loin.*) Neuf heures!... j'ai juste le temps d'aller à mon rendez-vous. Guillaume, donnez-moi la clef, pour que je puisse rentrer.

GUILLAUME. Surtout, prenez garde de n' pas r'venir trop tard... C'maudit quartier n' me rassure que tout juste.

ARMAND. Restez, Guillaume... je fermerai la porte en sortant... Adieu!

GUILLAUME. Bonne chance, monsieur Armand!

Armand sort et ferme la porte du chantier.

SCÈNE XVII.

GUILLAUME *seul, regardant Armand qui s'éloigne.*

J'ai confiance en ce garçon, moi! c'est honnête, c'est incapable d'une mauvaise action. Je suis sûr qu'elle sera heureuse avec lui... Elle est là... dans sa chambre... Quel plaisir pour moi quand elle me regarde... quand elle me parle!... Mais demain, monsieur Laroche arrive.... adieu tout mon bonheur!.. Oh! c'est pas que je sois jaloux... il ne la gâte pas assez pour ça... Allons, que Dieu veille sur elle!...

Il commence sa ronde en regardant avec son falot dans tous les coins, puis il remonte et disparaît dans le chantier. En ce moment on voit une tête paraître à l'avant-scène au-dessus du mur du chantier; c'est celle de John, qui a quitté les habits de groom pour prendre une blouse et une casquette. Il regarde dans le chantier.

SCÈNE XVIII.

LE LOUCHON, LE CABOT, *puis ensuite* PIQUEVINAIGRE.

LE CABOT. Personne... ils sont tous rentrés!... les autres doivent être cachés par là... (*Il fait entendre un léger sifflement.*) Maintenant, oh! la glissade!

Pendant qu'il enjambe le mur et qu'il descend dans le chantier à l'aide du treillage, Piquevinaigre escalade le mur du fond et le Louchon descend de dessus la grande pile de bois.

LE CABOT, *à Piquevinaigre.* Nous y v'là! en dehors, on risque toujours d'être ramassé.

PIQUEVINAIGRE. Et le vieux?

LE CABOT. Guillaume?... mais, dam... il est rentré dans sa *turne.*

LE LOUCHON. Et l'petit commis?

LE CABOT. Il a coupé dans le pont. Martial l'attend à la Maison d'Or pour béquiller pendant que nous sommes ici... Je l'ai vu partir.

PIQUEVINAIGRE, *qui a regardé du côté de la maison.* Point de flamme nulle part!

LE CABOT. Ils sont tous dans le pieu... c'est bon... Le premier sommeil est le plus fort; seulement, laissons bien ronfler l'animal.

PIQUEVINAIGRE. Tu dis donc que Martial répond de la clef?

LE CABOT. Puisqu'il est venu tantôt pour l'essayer. En v'là un qui est habile pour trouver les bons endroits et éclairer la route! aussi, il est bien nommé, l'Allumeur!

LE LOUCHON. C'est comme toi! j'ai jamais vu s changer comme ce gueux-là!

LE CABOT. C'est peut-être pour ça qu'on m'appelle le cabot.

PIQUEVINAIGRE. Chut!

LE CABOT. Quoi donc?

PIQUEVINAIGRE. Du monde, là-bas

LE CABOT. Ah! nom d'un... sous le bois, les amours, sous le bois... et vivement... Et moi, dans la niche du chien, à qui j'ai donné congé par boulettes!...

Ils rampent et se cachent sous le bois; en ce moment on voit revenir Guillaume avec son falot. Le Cabot fait un signe pour recommander le silence à ses camarades. Le rideau baisse.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente le canal Saint-Martin, vue prise de la passerelle à la place de la Bastille. A droite, le canal avec l'écluse sur laquelle est posée la passerelle. Au fond, l'on découvre le panorama qui représente la colonne de juillet, l'éléphant, etc., etc. A gauche, au premier plan, la porte de l'entrée principale du chantier du Grenadier. Au deuxième plan, la maison du marchand de vin Gidard. Sur les bords du canal sont des marchandises déchargées.

SCÈNE PREMIÈRE.

GALOU, MATHIEU, COTTERET, GUILLAUME, OUVRIERS.

Au lever du rideau on voit des blanchisseuses qui viennent laver leur linge; Guillaume sonne la cloche, à l'entrée du chantier dont il vient d'ouvrir la porte. Les ouvriers arrivent de différents côtés.

MATHIEU. Vous ne direz pas qu'on est en retard, à c' matin, père Guillaume. (*Il montre le soleil qui se lève.*) Six heures au cadran du bon Dieu.

GALOU, *il arrive en courant et se frottant les yeux.* Le soleil avance!... c'est une patraque.

GUILLAUME. C'est toi qui retardes... tu retardes toujours.

GALOU, *bas à Mathieu.* Il m'en veut d'hier... il mousse.

GUILLAUME. Allons, entrez au chantier : faut déblayer la grand'rue, et faire de la place au chargement qui nous arrive.

Il va au fond et regarde avec inquiétude s'il ne voit venir personne.

GALOU. Il n'y a pas besoin de s' fendre en quatre pour ça! en une demi-heure, le tour sera fait.

MATHIEU, *ôtant sa veste.* Oui, mais une fois *le Saint-Nicolas* sur le port, c'est là qu'il faudra se trémousser les jarrets... C'est que le monsieur vous a un drôle de ventre et qui vous en mange un peu de la marchandise.

GALOU. Qué qu'ça me fait? J' m'émeus de rien moi.

GUILLAUME, *revenant.* Ah ça, voyons, est-ce pour aujourd'hui?

GALOU. On y va, mon Dieu, on y va!... Dirait-on pas qu'il va nous avaler?

TOUS. Qu'est-ce qu'il a donc?

MATHIEU. Comme il fait ses gros yeux!

GALOU. Il aura mis son bas gauche à sa jambe droite, voilà!

Tous les ouvriers entrent dans le chantier.

SCÈNE II.

GUILLAUME *seul. Il marche avec agitation.*

Six heures passées! et M. Armand n'est pas rentré de la nuit!... Voilà une conduite... Est-ce qu'il m'aurait monté le coup, avec ses histoires d'affaires... de projets?.. Est-ce qu'il aurait des intrigues? Ah! nom d'un nom!... si je le savais!... c'est qu'il s'agit d'elle, de son bonheur, et je ne plaisanterais pas!... Ah! il faut que je sache, que je m'informe... (*Il va pour sortir et aperçoit Armand qui entre.*) Ah! le v'là!...

SCENE III.

GUILLAUME, ARMAND, *venant du fond à gauche.*

ARMAND, *à la cantonnade.* Merci, je suis à ma porte!... (*En scène.*) Ah! c'est vous, Guillaume?

GUILLAUME. Oui, c'est moi qui attends, qui me mange les sens... D'où venez-vous? qu'avez-vous fait?... Est-ce qu'on vous a attaqué?

ARMAND. Pas du tout!

GUILLAUME. Vous n'avez rien de cassé, rien de foulé?... Tant pis! j'aurais mieux aimé cela!

ARMAND. Je vous ai mis dans l'inquiétude, n'est-ce pas?

GUILLAUME. Vous vous êtes conduit... c'est une indignité!

ARMAND. Voyons... il ne faut pas m'en vouloir.

GUILLAUME. Si! je vous en veux de m'avoir causé une sonleur pareille.

ARMAND. Brave homme! excellent ami! Comment jamais reconnaître l'intérêt que vous me portez?

GUILLAUME. Pas de phrases... pas de boniment! Je m' laisse pas entortiller, moi; allons au fait!

ARMAND. Vous savez, Guillaume, que mademoiselle Laroche m'est plus chère que la vie.

GUILLAUME. Oui... oui, vous me l'avez dit... je le croyais... hier... mais c' matin...

ARMAND. Monsieur Laroche est riche, je n'ai rien que des espérances éloignées, et jamais le pauvre commis n'aurait pu combler la distance que la fortune établit entre nous.

GUILLAUME. Après, après?

ARMAND. Par bonheur, un homme s'est trouvé qui m'a pris depuis quelque temps en amitié, un homme qui est à la tête d'une vaste entreprise industrielle... Hier soir, il m'a fait trouver avec le banquier, les bailleurs de fonds de la compagnie qu'il organise, et j'ai la promesse d'un emploi honorable, d'une part dans les bénéfices qui peut me rapporter jusqu'à quinze, peut-être vingt mille francs par an...

GUILLAUME. Eh ben!... oui, v'là une bonne chose... ça m' fait plaisir... mais enfin... l'affaire convenue, fallait r'venir... on revient... pourquoi n'êtes-vous pas revenu?

ARMAND, *souriant.* Dieu! que vous êtes soupçonneux, Guillaume!...

GUILLAUME. Oui... oui... c'est vrai!... parce que je vous aime... vous... et puis elle aussi.

ARMAND. Eh bien, le repas s'est prolongé jusqu'au jour... Mon protecteur m'a forcé de monter dans sa voiture, et il vient de me reconduire jusqu'ici en me renouvelant les témoignages du plus vif intérêt!

GUILLAUME, *vivement.* Assez ..assez, monsieur Armand, j' vous crois! Mais sans être trop curieux, pourrait-on savoir le nom de c't'ami si généreux?

ARMAND. Parbleu, vous le connaissez déjà!... c'est monsieur Martial.

GUILLAUME. Encore cet homme-là!

ARMAND. Que voulez-vous dire?

GUILLAUME. Rien... rien... mais lorsqu'un particulier ne me revient pas, il y a comme un avertissement d'en haut!... Méfiez-vous. monsieur Armand, méfiez-vous.

ARMAND. Auriez-vous à dire quelque chose contre lui?

GUILLAUME. Pourquoi qu'il vient au changer si souvent?

ARMAND. Mais pour affaires.

GUILLAUME. Vous n'avez donc pas remarqué qu'il tourne toujours autour de mademoiselle Clarisse?

ARMAND, *vivement.* Vous croyez, Guillaume, vous croyez que j'aurais en lui un rival?... (*Changeant de ton.*) Mais non, non, c'est impossible... S'il voulait me disputer la main de Clarisse, pourquoi m'ouvrirait-il la carrière de la fortune?

GUILLAUME. Ça, c'est juste, c'est vrai... ça ne m'était pas venu à l'idée!

ARMAND. Vous reviendrez tout à fait de vos préventions, et dès que M. Laroche sera ici, je lui ferai part de mes projets, de mes espérances... Vous m'aiderez, Guillaume, vous m'aiderez, n'est-ce pas?

GUILLAUME. Ah! ça, de tout mon cœur, par exemple... Mais rentrez vite... le bourgeois n'est pas commode, il arrive tantôt; et même pour une bonne affaire, faut pas qu'on sache que vous avez quitté votre poste.

ARMAND. Je monte vite changer de tenue et je redescends au bureau... Adieu, Guillaume. Oh! que je suis heureux!

Il lui serre la main et rentre dans le chantier.

GUILLAUME. Prenez garde que personne vous voie, surtout cette vieille curieuse de madame Gervais.

SCÈNE IV.

GUILLAUME, *puis* BARBILLON *sur la passerelle.*

GUILLAUME. C'est drôle, malgré tout c'qu'il m'dit, j'aimerais mieux que ça soit un autre qui lui ait rendu ce service-là. (*Regardant dans le chantier.*) V'là monsieur Armand rentré à son bureau... bon!... personne ne saura rien de l'escapade du jeune homme! A présent qu'il a un avenir, c'est bien le diable si le patron fait des difficultés! Elle aura un bon mari, elle sera heureuse, et moi, il ne me restera plus rien à désirer...

BARBILLON, *qui a paru sur la passerelle pendant ces derniers mots.* Eh! papa Guillaume?

GUILLAUME. Ah! c'est toi, moutard?

BARBILLON. Bonjour; ça va bien? moi de même, je vous remercie...

GUILLAUME. Qu'est-ce que tu fais donc là-haut?

BARBILLON. En passant, j' guigne une victime, histoire de faire un plongeon à son intention et de la rendre à la société... Mais je suis comme ma sœur Anne, je ne vois rien venir.

Il descend rapidement.

GUILLAUME. J'te dis qu't'as choisi là un fichu métier, mon garçon!

BARBILLON. Ah! dam... s'il y a du béné-

fice, il y a aussi du chômage... ça dépend des jours et des saisons... Le dimanche et le lundi, c'est les pochards que le pied leur glisse, et qui mettent de l'eau dans leur vin; l'hiver, c'est le patineur de la haute qui fait son trou dans la glace... Au printemps, c'est la semaine des amours, des jeunesses charmantes qui se périssent pour des hommes... Hein! dites donc, un homme, quéqu'chose de rare!... Mais d'puis hier, j'ai rien vu, rien que la patrouille qui ne se mouille qu'à l'intérieur. C'est qu'on en fait un peu de ces patrouilles depuis quelque temps.

GUILLAUME. Oui, oui, la police veille.

BARBILLON. Et elle n'a pas son œil dans sa poche, la police... Bientôt on pourra se promener le long du canal à minuit comme à midi.

GUILLAUME. Les voleurs commencent à avoir peu d'agrément.

BARBILLON. Même que pour l'instant on guette une fameuse bande...

GUILLAUME. Ah bah! vraiment!

BARBILLON. Des gueux qui vous dégrafent une porte comme j'anéantis un canon.

GUILLAUME. Les brigands! j'donnerais ben quequ'chose pour qu'il m'en tombât un sous la main.

BARBILLON. Ah ça, mais, en parlant de canon... et les autres, est-ce qu'ils ont oublié que je régale?*(*Appelant à la porte du chantier.*) Oh! hé! les gouapeurs, oh! eh!...

GUILLAUME. Laisse-les donc, gamin, ils travaillent ces hommes, ils ne viendront pas.

BARBILLON. Qu'un peu! les v'là qui accourent comme des sauterelles.

SCÈNE V.

LES MÊMES, MATHIEU, GALOU, OUVRIERS, COTTERET. **

TOUS. Ah! v'là Barbillon!

BARBILLON. J'ai promis le blanc, j'viens payer le blanc.

TOUS. Vive Barbillon!

MATHIEU. Ne grognez pas, Guillaume, nous avons fini...

GALOU. Et en attendant *le Saint-Nicolas* avec le père Rabat-joie... on peut bien accepter un politesse.

GUILLAUME. C'est pas défendu, et je suis bon diable, quand la besogne ne presse pas.

GALOU. C'est encore hureux! ***

BARBILLON, *la casquette à la main.* Papa Guillaume, je me flatte que vous nous ferez celui d'entrer un quart d'heure chez le notaire Giffard (*il montre le cabaret*) et de gobelotter avec les amis.

GUILLAUME. Merci, galopin, je ne bois jamais de vin.

BARBILLON. Oh! c't'idée, un fort homme comme vous... ça devrait avoir le bec ferré à glace.

GUILLAUME. Je ne bois que de l'eau.

GALOU. De la lance! excusez...

BARBILLON. Ah ça, mais, vous voulez donc vider le canal... foi de Barbillon, vous n'êtes qu'une ablette.

GUILLAUME. Chacun son genre...

BARBILLON. Eh ben, c'est dommage, vrai, c'est dommage... je vous ménageais une petite surprise...

TOUS. Quoi donc?

BARBILLON. J'ai fait une chanson.

TOUS. Toi *!

BARBILLON. Oui, moi... v'là l'explication de la charade... en flânant le soir, j'emboîte le pas avec les troubadours populaires de l'Orphéon... ça m'a donné des idées, et je suis accouché d'une cantate.

Les blanchisseuses se réunissent aux ouvriers.

TOUS. La cantate, la cantate!

BARBILLON. Attention..... (*Se posant.*) Le canal Saint Martin, paroles et musique de ma physionomie.

AIR *nouveau de M. Paul Henrion.*

Gais enfants du canal, répétez mon refrain;
De Pantin à Paris, de Paris à Pantin,
Vive, vive à jamais le canal St-Martin!
Pour le joyeux gamin,
L'honnête citadin,
Vive, vive à jamais le canal Saint-Martin!

PREMIER COUPLET.

Mariniers, blanchisseuses,
Debardeurs, charbonniers,
Ses écluses nombreuses
Font vivre cent metiers;
Mieux que sur la rivière
On y gagne son pain,
C'est son eau salutaire
Qui nous fait boir' du vin...

(*S'interrompant.*) Chaud là les chœurs!

A la fin de chaque reprise on danse.

REPRISE EN CHOEUR.

Gais enfants du canal, répetez mon refrain.
Gais enfants du canal, répétons son refrain, etc.

BARBILLON.

SECOND COUPLET.

Le pêcheur à la ligne
Espère et ne prend rien,
Le bourgeois d'un air digne
Y vient baigner son chien;
Car malgre les affiches,
Depuis la fondation,
C'est d' messieurs les caniches
L'écol' de natation...

REPRISE EN CHOEUR.

Gais enfans du canal, etc.

* Guillaume, Barbillon.
** Guillaume, Mathieu, Barbillon, Galou, Cotteret.
*** Guillaume, Barbillon, Mathieu, Galou, Cotteret.
* Guillaume, Mathieu, Barbillon, Galou, Cotteret.

Pendant cette dernière reprise, on voit Martial traverser le canal de manière à ce qu'il soit en scène à la fin du chœur et au moment où Clarisse sort du chantier.

BARBILLON, *sans la voir.* Troisième couplet!

MATHIEU. Chut! la bourgeoise!

Ils remontent un peu à gauche.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MARTIAL, CLARISSE, *puis le Garçon de recette de la banque* *.

CLARISSE. Eh bien, Guillaume, et *le Saint-Nicolas*?

GUILLAUME. A six heures, il a passé la visite des gabelous, à la gare de Bercy, et à c't'heure, il doit être à la première écluse, au grenier d'abondance.

MARTIAL, *se montrant.* Alors, nous ne l'attendrons pas longtemps!

CLARISSE. Quoi! vous ici, monsieur...... déjà dans notre quartier?

MARTIAL. Quand on veut combattre la concurrence, il faut savoir se lever de bonne heure.

GUILLAUME, *à part.* Il paraît que décidément il veut acheter.

MARTIAL. Si nous nous entendons, j'aurai traité avec M. Laroche avant que d'autres soient seulement instruits de sont arrivée. (*A part.*) Ils sont tous tranquilles, même Guillaume, c'est bien!

LE GARÇON DE LA BANQUE, *qui est entré de la droite pendant ces mots.* Salut, mamselle Laroche et la compagnie.

CLARISSE. Vous venez chercher des écus, monsieur Joseph?

JOSEPH. Oui, mamselle.

CLARISSE. Entrez à la caisse; monsieur Armand doit y être descendu.

Joseph entre dans le chantier.

CLARISSE. Eh bien... mes amis, il me semble que vous chantiez quand je suis arrivée **.

BARBILLON. Oui, mamselle, la ronde du canal; mais devant vous, devant monsieur, je n'oserai jamais.

CLARISSE. Pourquoi donc?

MARTIAL. Chante, petit, chante.

BARBILLON. Pour lors, troisième et dernier couplet... Chut!...

A mi-voix.

Mais voici la nuit sombre.
Sur les bords du canal
Je vois glisser une ombre,
J'entends comme un signal;
Au ciel pas une étoile!
Bourgeois, rentrez chez vous,
La lune a mis son voile,
C'est l'heure des filous.

Il saisit le bras de Martial, qui fait un mouvement involontaire.

TOUS, *à voix basse.*

Redoutez, redoutez, honnête citadin,
De Pantin à Paris, de Paris à Pantin,
Redoutez à minuit le canal Saint-Martin.
De minuit au matin,
Honnête citadin,
Redoutez, redoutez le canal Saint-Martin.

A la fin de l'ensemble, on entend crier dans la coulisse : Mademoiselle Clarisse, mademoiselle Clarisse! *Mouvement général.*

GUILLAUME. C'est la voix de monsieur Armand!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ARMAND; *il arrive pâle e défait, et tellement troublé qu'il peut à peine parler* *.

ARMAND. Ah! venez, venez, mademoiselle! un malheur, un crime affreux! nous sommes volés!

TOUS. Volés!

ARMAND. Oui, la serrure de la caisse a été forcée, le coffre-fort a disparu.

CLARISSE. Grand Dieu!

GUILLAUME. Volés!..... quand?..... cette nuit, je parie?

ARMAND. Eh! que sais-je?... je viens de m'en apercevoir en voulant payer la banque.

CLARISSE. Ah! c'est affreux!... mon père nous tuera **.

Elle s'élance dans le chantier.

GUILLAUME. Mais il faut voir... s'assurer... Oh! mes pressentiments d'hier... je sentais un malheur ***.

Il entre aussi.

MATHIEU. Voler!.... dans un chantier!... avec tant de monde dans la maison...

BARBILLON. Ça doit être les filous que l'on guette.

GALOU. Faudrait qu'on les pende tous!

Les Ouvriers parlent vivement entre eux au fond.

MARTIAL, *jouant la surprise et le chagrin.* Ah! mon pauvre ami! Mais il n'y a donc plus de sûreté dans Paris!

ARMAND. Plus de vingt mille francs! un argent sur lequel je devais veiller..... dont je répondais presque!...

MATHIEU, *qui est descendu avec les ou-*

* Guillaume, Clarisse, Martial, au fond; Mathieu, Galou, Cotterel, Ouvriers.

** Guillaume, Clarisse, Barbillon, Martial derrière les Ouvriers.

* Guillaume, Clarisse, Armand, Martial, Ouvriers.

** Guillaume, Armand, Martial, Barbillon, les Ouvriers au fond.

*** Mathieu, Barbillon, Armand, Martial, Ouvriers.

vriers à droite. Et le patron ?... Qu'est-ce qu'il va dire ?

GALOU. C'est lui qui fera un nase !

MARTIAL. Vingt mille francs ! croyez que je prends une part..... bien grande au malheur qui vous frappe... mais il y a peut-être des traces, des indices qui pourraient faire découvrir les coupables... Allez donc, mon ami, allez donc...

MATHIEU. C'est vrai, au fait, venez, monsieur Armand, venez *.

Il entraîne Armand, et sort avec lui.

GALOU, *aux autres ouvriers.* Oui !... faut voir comment le coup a été fait..... faut fouiller le chantier... si les gueux y sont... faudra les jeter au canal.

BARBILLON. Et moi, je ne les repêche pas.

GALOU. Venez... venez !

Ils entrent tous dans dans le chantier.

Pendant ce temps, on voit Cabot vêtu en groom traverser la passerelle et s'approcher de Martial avec précaution.

SCÈNE VIII.

CABOT, MARTIAL, *dans le fond, au milieu d'un groupe.*

MARTIAL, *à lui-même.* Pourvu que les maladroits n'aient rien oublié sur le terrain... une casquette, un outil... la moindre chose pourrait nous trahir.

CABOT, *bas à Martial.* Eh ! l'allumeur !

MARTIAL, *vivement.* Que diable viens-tu faire ici, toi ?

CABOT. T'annoncer une trouvaille.

MARTIAL. Quoi ?

CABOT. Un portefeuille caché dans le double fond du coffre-fort.

MARTIAL. Avec des billets de banque ?

CABOT. Non, des papiers de famille.

MARTIAL. Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ?

CABOT. Dam ! tu verras ça toi-même...

MARTIAL. On vient, tais-toi.

CABOT, *à haute voix.* Yes, mylord, je attendais vos.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GUILLAUME, GALOU, MATHIEU, OUVRIERS, *et successivement* CLARISSE, ARMAND, LE GARÇON DE LA BANQUE, Mme GERVAIS **.

GUILLAUME. Ah ! les canailles, les infâmes gredins !

CABOT, *à part.* Comme il parle du monde ! c'est bon.

* Barbillon, Galou, Cotteret, Ouvriers.

** Cabot, Martial, Guillaume, Mathieu, Galou, Cotteret, Ouvriers.

GALOU. Pas une seule trace... pas seulement une bûche de dérangée !

GUILLAUME. Oh ! ils avaient bien pris leurs mesures.

CABOT, *à part.* Eux pas bêtes.

GUILLAUME. Rien... absolument rien qui puisse nous mettre sur la voie...

MARTIAL, *à part.* Je respire !

GUILLAUME. Mais comment donc auront-ils fait pour s'introduire dans la maison ? Pour forcer une porte sans réveiller personne..... sans que le moindre bruit ait pu donner l'alarme ?

CABOT, *à Martial.* Aurait peut-être fallu chanter la Marseillaise, pour plaire à Môsieu.

MARTIAL, *bas.* Mais, tais-toi donc, animal !

Mme GERVAIS, *entrant, se place entre Guillaume et Mathieu.* Quel malheur, mon bon Dieu ! quel malheur ! (*A Guillaume, après avoir salué Martial.*) Mais où était donc votre monsieur Armand pour n'avoir rien entendu ?

GUILLAUME. Ça ne vous regarde pas.

Mme GERVAIS. Nous verrons, nous verrons si ça ne me regarde pas *.

CLARISSE, *entrant avec Armand et le Garçon de la banque.* Monsieur Joseph, donnez-moi votre bordereau... j'irai moi-même à la banque. (*Le Garçon salue et sort.*) Et vous, monsieur Armand, au lieu de vous affliger, secondez-moi dans cette circonstance difficile.

ARMAND. Ah ! mademoiselle, s'il suffisait de donner ma vie **...

Tous les Ouvriers remontent la scène.

MARTIAL. Avant tout, mademoiselle, il faut faire votre déclaration.

CABOT, *à part.* A-t-il un aplomb !

GUILLAUME. Oui, qu'il faut y aller et tout de suite... peut-être que l'on pourra découvrir les gueusards !

CABOT, *à part.* Nous découvrir, des pommes !

CLARISSE. Avant tout, monsieur, il faut nous mettre en mesure de payer... Il ne faut pas que la signature de la maison reste un jour en souffrance... Monsieur Armand, rentrez au bureau ; s'il se présente d'autres effets, prenez les adresses... moi, je cours chez le banquier de mon père : il a des fonds à lui, et j'espère que nous parerons à tout..... (*A Martial.*) Pardon, monsieur, mais le temps presse... (*bas.*) Du courage, monsieur Armand... la colère de mon père sera terrible, mais nous serons deux pour l'affronter.

GUILLAUME. Nous s'rons trois, mamz'elle, nous s'rons trois !...

* Cabot, Martial, Guillaume, Mme Gervais, Mathieu, Galou, au fond, Clarisse, le Garçon de banque, Armand.

** Cabot, Martial, Guillaume, Clarisse, Armand, Mme Gervais.

CLARISSE, *elle lui tend la main.* Venez, madame, Gervais, venez.

Elles sortent.

SCÈNE X.

LES MÊMES, *moins* CLARISSE *et* Mme GERVAIS*.

GUILLAUME, *voyant sortir Clarisse.* Hein! quelle femme! vous a-t-elle une tête et un cœur!

GALOU, *qui s'est rapproché avec les autres ouvriers sur le devant de la scène.* Après tout... le patron a de la douille, il peut perdre... si nous reparlions du blanc, hein?... les émotions, ça m'altère.

BARBILLON. Tu ne vois donc pas le chagrin de ce pauvre monsieur Armand?

GALOU. Raison de plus pour prendre un doigt de consolation... à son intention!... Venez donc**!...

Il entraîne les Ouvriers, et ils entrent dans le cabaret à pas de loup.

ARMAND. Que faire maintenant? que devenir?

MARTIAL. C'est désolant!

GUILLAUME. J' voulais pas vous laisser sortir, moi! j' voulais pas vous donner la clef!... Si vous aviez été là, de vot' chambre, au-dessus de la caisse, vous auriez pu entendre, donner l'éveil!...

ARMAND. Oui, je me serais fait tuer peut-être, mais ce vol n'aurait pas été commis! C'est ma fatale absence qui a tout fait!...

GUILLAUME. Qui vous perd, qui ruine votre avenir!

MARTIAL. Combien je regrette de vous avoir entraîné, retenu!

GUILLAUME, *frappé d'une idée.* Eh ben, non! tout n'est pas désespéré!

ARMAND *et* MARTIAL. Comment?

GUILLAUME. Il vient de m' pousser une idée flambante***!

ARMAND. Laquelle, Guillaume? parlez vite!

GUILLAUME. Monsieur Martial!... vous êtes pour quéqu' chose dans tout cela, vous!

MARTIAL. Hein?

Cabot fait aussi un mouvement.

GUILLAUME. C'était pour un bien, je le sais; mais pas moins c'est vous qui avez entraîné l' jeune homme. Eh bien, si c'est vrai qu' vous soyiez son ami, faut l' tirer de ce mauvais pas.

MARTIAL. Moi!

* Cabot, au fond, Guillaume, Mathieu, Martial, Armand.

** Cabot, Martial, Armand, Guillaume.

*** Cabot, Martial, Guillaume, Armand.

GUILLAUME. Écoutez, monsieur Martial... Hier j'ai été brutal, butor même avec vous... je vous en demande excuse.

MARTIAL. Je ne pense plus à cela, mon brave homme!

GUILLAUME. Pour lors je m' risque, et je vous dirai sans phrases: Monsieur Martial, voilà un garçon perdu, chassé... Ah! c'est tout comme, j' connais le patron... ben heureux encore s'il ne l'accuse pas!

ARMAND. Qui? moi?... Oh! ce serait affreux!

GUILLAUME. Vous avez promis à monsieur Armand une bonne place avec de beaux bénéfices... eh ben, faut la lui donner tout de suite, et avec ce qu'il gagnera, il remboursera ce qu'il a fait perdre au père Laroche! C'est ça une idée!

MARTIAL. Sans doute, ce serait un moyen... et je me trouverais heureux de rendre service à monsieur Armand dans une si pénible circonstance; mais je suis forcé de vous le dire, cette place que j'avais cru pouvoir vous promettre...

ARMAND. Eh bien?

MARTIAL. Je viens d'apprendre, en vous quittant, que notre principal actionnaire en avait disposé pour son fils.

ARMAND. Grand Dieu! tout à la fois!

GUILLAUME, *froidement.* J'aurais parié qu' ça finirait comme ça... (*Vivement.*) Eh ben, c'est un petit malheur! la place est promise, il s'en passera, il gardera la sienne ici; elle en vaut bien d'autres... mais ça dépend de vous. Allons, monsieur Martial, un gaillard qui a des voitures, des domestiques et des gants serins, n' doit pas être embarrassé pour trouver quequ's billets d' mille...

ARMAND. Guillaume!

GUILLAUME. Avancez-lui la somme, il vous la rendra aussi vrai que Dieu est bon! Monsieur Laroche ne saura rien, et tout sera arrangé!

CABOT, *à part.* Plus souvent! Les billets pris au bureau, on n'en rend pas la valeur!

GUILLAUME. Ça y est-il?

MARTIAL. Je suis désolé... tous mes fonds sont engagés.

GUILLAUME. Mais cependant*...

ARMAND. Assez, Guillaume, assez! votre bon cœur m'a exposé à un refus pénible, mais qui ne me décourage pas! J'ai d'autres amis!

GUILLAUME, *avec chaleur.* Oui, vous en avez d'autres! des bons! des vrais!

ARMAND. Ils consentiront, je l'espère, à me prêter leur appui! Mais mon devoir en ce moment est de rester ici, d'attendre le retour de monsieur Laroche, de m'exposer à sa colère, à ses justes reproches! Ce devoir, je saurai

* Cabot, Martial, Armand, Guillaume.

le remplir avec résignation! Adieu, monsieur; j'ai cru un instant à votre amitié...

GUILLAUME. Pas moi!

ARMAND. Je sais à présent le cas que j'en dois faire!

Il rentre dans le chantier.

SCÈNE XI.

CABOT, MARTIAL, GUILLAUME, BARBILLON, *sortant du cabaret avec* MATHIEU.

GUILLAUME, *suivant Armand jusqu'à la porte* Bravo! bis! voilà qui est parlé!

MARTIAL, *à part.* Bon voyage.

GUILLAUME, *s'adressant à Martial.* Oui, il en aura des amis... pas des faiseurs d'esbrouffe, pas des blagueurs!

MARTIAL. Monsieur Guillaume, faites attention à vos paroles!

GUILLAUME. De quoi! mes paroles? J' dis ce que je pense, et j' crains personne!

MARTIAL. S'il fallait prêter de l'argent à tous ceux qui se laissent voler...

CABOT. Goddem!

MARTIAL. On aurait fort à faire!

GUILLAUME. C'est bon, on vous d' mande plus rien! Mais si je les tenais ceux qui l'ont volé...

MARTIAL. Ils ne sont peut-être pas bien loin!

CABOT, *effrayé, à part.* Qu'est-ce qu'il dit donc?

MARTIAL. Il y a tant de monde dans un chantier, tant de peuple, tant d'ouvriers!

GUILLAUME. T'attaques les ouvriers!... Les ouvriers travaillent, et ne volent pas!... Les filous, c'est des feignants, des libertins, tous ceux qui veulent avoir sans gagner!... Oh! y en a des bien mis*!...

MATHIEU, *qui s'est approché pendant ce qui précède avec Barbillon.* Venez donc, père Guillaume, venez donc avec nous.

BARBILLON. Au lieu de vous faire du mauvais sang.

GUILLAUME. As-tu vu c't' oiseau-là qui voudrait faire accroire... Oh! mais j'y clôrai l' bec, moi!

MATHIEU *et* BARBILLON. Laissez-le donc!

GUILLAUME. A cause qu'on a des bourgerons et qu'il a un habit!... Mais c'est à nous, c'te toile-là... et t'as peut-être pas payé ta queue de morue!

Martial fait un mouvement, Cabot le retient.

MATHIEU. V'nez donc! les amis vous demandent!

GUILLAUME. Oui, emmenez-moi; si je restais, j'aurais des raisons avec c'te canaille-là!

Il est entraîné dans le cabaret par Mathieu et Barbillon.

BARBILLON, *entrant.* Garçon, un gobelet pour un dame.

* Cabot, Martial, Barbillon, Guillaume, Mathieu.

SCÈNE XII.

CABOT, MARTIAL.

MARTIAL, *menaçant Guillaume.* Ah! mon gaillard! tu n'as qu'à te bien tenir!

CABOT. Est-ce que tu vas rester là?

MARTIAL. Crois-tu que ce Guillaume me fasse peur? Il y a de mauvaises notes sur lui, et il n'osera pas bouger.

CABOT. C'est égal... mon avis serait de nous la briser.

MARTIAL. Pour donner l'éveil, imbécile!

CABOT. C'est vrai, au fait! Mais qué toupet! venir juste au moment où on s'aperçoit de la plaisanterie!

MARTIAL. C'est là le truc! (*Froidement.*) Voyons ce portefeuille!

CABOT, *le lui remettant.* Dis donc, s'il y a une affaire là dedans, est-ce que nous ne pourrions pas manger la grenouille à nous deux sans en parler aux autres?

MARTIAL. Cabot, vous me faites de la peine. Il ne suffit pas d'être voleur; il faut être honnête!

CABOT. Blagueur, va! T'oses pas, v'là tout. J' vas faire le guet.

Il remonte un peu au fond.

MARTIAL, *examinant les papiers.* Une belle prise qu'ils ont faite là! des actes de naissance, un passe-port, des titres de propriétés! (*Changeant de ton.*) Que vois-je? « Laroche, armateur, embarqué à bord du brick *le Rôdeur*, en destination du Havre et venant des Antilles. » (*Feuilletant vivement les papiers.*) L'année? l'année? « 1827! » Grand Dieu!... Oh! mais c'est impossible! Et partout cependant le nom de Laroche, de ce Laroche que j'ai vu mourir sur la côte de Guinée!... Est-ce que les morts reviendraient? Il y a là-dessous un mystère, et dans un mystère, pour un homme habile, il y a toujours quelque chose à gagner! Pour moi seul, bien entendu*!

CABOT, *revenant.* Eh ben, l'allumeur! y a-t-il mèche?

MARTIAL. Fumés! Mon pauvre Cabot, ces papiers ne sont bons qu'à faire des cigarettes!

Il les met dans sa poche. En ce moment, on entend un grand bruit dans le cabaret.

CABOT, *effrayé.* Qu'est-ce que c'est que ça?

MARTIAL. Laisse donc! Tu trembles toujours, toi!

* Martial, Cabot.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, BARBILLON, *puis* GALOU, MATHIEU, LES OUVRIERS, GUILLAUME, *au fond.*

BARBILLON, *sortant du cabaret, et dans le plus grand trouble.* Ne lui donnez plus à boire! Venez, venez! laissez-le.

GALOU. Oui, ne l'ostinez pas... il est féroce quand il a un verre de vin.

GUILLAUME, *entrant en bousculant les ouvriers.* Mais laissez-moi donc passer!

MARTIAL, *à Cabot.* Encore ce Guillaume! ça finira mal pour lui!

GUILLAUME. J' vous dis qu'il nous a traités de filous, et que j' veux lui donner son compte.

GALOU. T' auras raison.

CABOT, *à Martial.* Filons, filons... v'là mon opinion politique*!

MARTIAL. N'aie pas peur!

GUILLAUME. Voyez-vous, le v'là encore à rôder par ici... à cause qu'il en tient pour mamselle Clarisse... qu'il a voulu débaucher le jeune homme pour que l' patron le chasse.

MARTIAL. Moi?

GUILLAUME. Mais tu ne réussiras pas... parce qu'auparavant je saurai combien que ça pèse un lion!

Il retrousse ses manches.

GALOU. Y aura du tabac!

MARTIAL. A la fin, je perds patience! Qu'est-ce que vous me voulez?

GUILLAUME. Je veux t'apprendre la politesse et t'ôter l'envie de reparaître au chantier.

GALOU. Il veut vous payer une salade, quoi!

CABOT. Venez, venez, mylord.... laissez là cette grosse pocharde**.

GUILLAUME, *s'élançant sur Cabot.* Toi, tu vas te taire, méchant rosbiff, où je te prends pour taper sur l'autre.

Cabot se pose pour boxer. Guillaume lui donne une poussée qui le renverse. Cabot se relève et va rejoindre Martial.

LES OUVRIERS, *voulant s'approcher.* Mais non... non... c'est des bêtises, faut pas les laisser faire ***.

GALOU. Laissez-le donc taper, si c'est son idée.

MARTIAL. Prenez garde, Guillaume... Ne vous exposez pas à une seconde condamnation!

GUILLAUME *s'élançant sur lui.* Misérable!

LES OUVRIERS, *le retenant.* Guillaume!

GUILLAUME. Lui! aussi!... il me reproche une faute qui m'a fait pleurer toutes les larmes de mon corps! J'ai pardonné à Galou... mais à lui!... Laissez-moi!... J' veux le jeter dans le canal.

Il se débat.

MARTIAL. Retenez-le! je suis armé!

GUILLAUME, *aux ouvriers qui le retiennent.* Ah! vous êtes tous des lâches!... *

On le force à s'asseoir sur un tas de pierres. Des Gardes municipaux ont paru au fond pendant les derniers mots de Guillaume.

UN GARDE MUNICIPAL, *s'avançant.* Qu'est-ce que c'est?... qu'est-ce qu'il y a? une dispute, des menaces?...

BARBILLON. C'est rien, monsieur le sergent, c'est rien... c'est un vieux qui a son jeune homme.

LE GARDE. Ah! c'est Guillaume!...... qu'il se tienne tranquille... ou sinon...

BARBILLON. Oui, monsieur le sergent.... je réponds de lui, moi!...

Il reconduit le Garde avec les autres Ouvriers.

MARTIAL, *bas à Cabot en lui montrant Guillaume.* Cabot... voilà un homme que je te recommande.

CABOT. Sois tranquille; il me payera son coup de poing.

Martial et Cabot sortent par le premier plan à droite.

SCÈNE XIV.

GUILLAUME, MATHIEU, BARBILLON, OUVRIERS, GALOU**.

BARBILLON, *aux Ouvriers.* C'est-y godiche de se mettre dans des états pareils pour deux ou trois méchants verres!...

MATHIEU. Il nous l'avait ben dit hier, que l' vin lui faisait c't effet-là...

GALOU, *montrant les Gardes qui sont encore au fond.* Un peu plus on le logeait à l'œil!

GUILLAUME, *à lui-même.* Non... non... plus de vin... Jamais! il me rend furieux!... (*Se levant avec colère.*) Qui donc qui m'a fait boire?

GALOU, *poussant Mathieu.* Dis-y que c'est toi.

Mathieu le repousse.

GUILLAUME, *passant la main sur son front.* Ah!... c'est mal!.... d'exposer un homme... Si j'avais pas bu... il y a vingt ans je n'aurais pas frappé un ami!... (*Avec dés-*

* Barbillon, Mathieu, Guillaume, Galou, Ouvriers, Cotterel, Martial, Cabot.

** Cabot, Martial, Galou, Barbillon, Mathieu, Guillaume.

*** Mathieu, Martial, Barbillon, Galou, Guillaume, Cabot

* Cabot, Martial, le Garde, Barbillon, Mathieu, Guillaume.

** Galou, Mathieu, Barbillon, Ouvriers, Guillaume.

espoir.) Je n'aurais pas été condamné. (*Retombant sur son banc.*) Je n'aurais pas perdu ma femme et ma fille.

Il pleure.

BARBILLON, *qui est monté sur la passerelle.* Voilà *le Saint-Nicolas !*

Tous les Ouvriers remontent.

MATHIEU, *courant à Guillaume.* Guillaume... père Guillaume, voilà le patron.

GUILLAUME, *se levant.* Monsieur Laroche !

MATHIEU. Oui, le bateau est sur le canal.

GUILLAUME, *cherchant à se remettre.* Allons, allons, c'est bien!... chacun à son poste, attention !

GALOU. C'est fini de rire... v'là le père Croquemitaine qui arrive.

GUILLAUME, *à part.* Ah ! pourvu qu'il ne s'aperçoive de rien... c'est qu'il me chasserait !

BARBILLON. Le voilà !... le voilà qui sort de la voûte.

On entend au dehors le cri des mariniers : *Oh ! oh !...*

SCÈNE XV.

LES MÊMES, CLARISSE, Mme GERVAIS *.

CLARISSE, *arrivant toute essoufflée.* Guillaume !... Guillaume!

GUILLAUME, *s'avançant.* Voilà, mamselle.

CLARISSE. Savez-vous si l'on est encore venu en mon absence?

GUILLAUME. Non... non... je ne crois pas... Mais comme vous v'là essoufflée!...

CLARISSE. C'est que j'ai couru... il fallait avoir l'argent... Et Dieu merci, je l'ai!... tout sera payé avant midi. C'est là l'essentiel... Mais, je vous en prie, Guillaume, recommandez bien aux ouvriers de ne rien dire devant mon père sur le malheur de cette nuit!

GUILLAUME. Soyez tranquille, mamselle.

Clarisse rentre dans le chantier.

Mme GERVAIS, *la suivant.* Ça n'empêchera pas monsieur Armand d'être bien arrangé !

Elle rentre aussi.

GUILLAUME. Allons, allons! débarrassez le port !... retirez-vous !

SCÈNE XVI.

GUILLAUME, MATHIEU, GALOU, BARBILLON, OUVRIERS, PASSANTS, ENFANTS; *puis* LAROCHE; *puis* CLARISSE; ARMAND, Mme GERVAIS**.

Les passants s'éloignent; les gardiens de l'écluse tournent la mécanique. Barbillon et les gamins sont sur la passerelle. Le bateau s'avance lentement. Laroche est sur le tillac, il dirige le bateau avec un croc.

TOUS. Le voilà ! le voilà !

BARBILLON. Hein ! quelle coquille de noix! On ferait le tour du monde là-dedans!

CLARISSE, *entrant et parlant bas à Armand.* Vous avez les adresses, l'argent; dès que vous aurez salué mon père, courez payer ces billets. Je me charge ensuite de tout.

ARMAND. Ah! mademoiselle, que vous êtes bonne !

CLARISSE. Mais surtout ne tremblez pas comme ça... mon père se douterait de quelque chose... et le premier mouvement serait terrible.

ARMAND. Je saurai commander à mon émotion.

GALOU. Regardez donc le patron qui gouverne lui-même le bateau. C't'air gracieux qu'il vous a !

LAROCHE, *prenant un câble et criant.* Attention, là-bas... Attention au câble.

GUILLAUME, *s'apprêtant à le recevoir.* Envoyez !...

Il le saisit et l'attache à un poteau.

LAROCHE. Serrez... serrez, mille tonnerres !...

GALOU. Bon, v'là qu'il commence à chanter !...

LAROCHE. La planche !... Allons donc!

MATHIEU. Vite la planche.

Il court la chercher dans le chantier.

LAROCHE. Il n'y a donc personne là-bas ?... Eh ! Guillaume?... Mathieu?...

GUILLAUME, *criant.* La planche!

MATHIEU *et un autre ouvrier apportant une grande planche.* Gare-là, gare !...

Ils placent un bout de la planche sur le bateau.

LAROCHE, *s'élançant sur la planche.* Il faut donc tout vous dire, maintenant !

Il descend sur le port.

LES OUVRIERS, *ôtant leurs chapeaux.* Salut, monsieur Laroche!.. ça va bien, monsieur Laroche? *

LAROCHE, *brusquement.* Bien... très-bien !

CLARISSE, *s'approchant.* Bonjour, mon père.

LAROCHE, *sans la regarder.* Bonjour... bonjour !

GUILLAUME, *à part.* Il ne l'embrasse seulement pas !

LAROCHE, *à Guillaume.* Approche ici, toi. (*Guillaume s'avance.*) A-t-on fait de la place dans le chantier?

GUILLAUME. Tout est prêt... On pourra commencer dès demain à débarrasser le bateau.

* Mme Gervais, Clarisse, Guillaume.

** Guillaume, Mathieu, Galou, Larroche, Barbillon, Clarisse, Armand, Mme Gervais.

* Guillaume, Laroche, Clarisse, Armand, Mme Gervaïs, les Ouvriers, qui commencent à débarrasser le bateau.

LAROCHE. Demain! aujourd'hui, à l'instant! Faut-il donc payer ces gaillards-là à rien faire?

GUILLAUME. C'est que je croyais....

LAROCHE. Assez!... monte sur le bateau et qu'on se dépêche. *

Il remonte un peu avec Guillaume.

GALOU, *à part*. Est-il caressant!... Amour, va!...

MATHIEU. Et dire que c'est la probité, l'honneur en personne!... Ah! dam... faut ça pour qu'on lui passe d'être si sévère!

LAROCHE, *revenant*. Eh bien!... voyons... allez-vous rester là... le nez en l'air? (*Les ouvriers vont vite à leurs postes. Laroche regarde du côté de Clarisse et d'Armand.*) Allons... approchez.**

Clarisse vient à sa gauche, Mme Gervais à sa droite. Armand s'approche.

Mme GERVAIS. Et votre chère santé me paraît toujours florissante?

LAROCHE. Parfaite!... Pourquoi n'est-on pas venu au devant de moi?

CLARISSE. Nous ne vous attendions pas si tôt.

Mme GERVAIS. Quand il saura...

Clarisse la pousse.

LAROCHE. A-t-on bien travaillé pendant mon absence?

CLARISSE. Oui, mon père.

LAROCHE. Et la vente?

CLARISSE. A été très-bonne.***

LAROCHE, *à Armand*. Et vous, monsieur? j'espère que vous vous serez montré digne de ma confiance...

Mme GERVAIS, *à part*. Oui... joliment!

Clarisse lui fait un signe.

LAROCHE. Et que vous me rendrez bon compte de la procuration que je vous avais donnée. Ah!... j'éplucherai votre conduite, je vous en préviens!

ARMAND, *à part*. Oh! mon Dieu! que dira-t-il?

CLARISSE, *à part*. Malgré moi, je tremble!

LAROCHE. Allons, rentrez au chantier!

CLARISSE. Mon père, vous ne venez pas vous reposer un moment?

LAROCHE. Je ne suis pas fatigué. Je reste pour activer les travaux, pour faire marcher ces paresseux-là!

Il remonte****.

CLARISSE, *à Armand*. Profitez de l'occasion... sortez par la petite porte... et surtout ayez bon espoir... C'est moi qui plaiderai votre cause!

Armand rentre dans le chantier avec Clarisse. En ce moment Martial arrive par la gauche.

* Mathieu, Galou, Guillaume, Laroche, Clarisse, Armand, Mme Gervais.

** Mme Gervais, Laroche, Clarisse, Armand.

*** Mme Gervais, Clarisse, Laroche, Armand.

**** Laroche, Clarisse, Armand, Mme Gervais, au fond.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, *moins* ARMAND *et* CLARISSE, MARTIAL. *

MARTIAL, *à part*. *Le Saint-Nicolas* est arrivé... Il me tarde de voir ce Laroche... C'est lui sans doute qui donne des ordres à ses ouvriers. Approchons. (*Il fait un mouvement pour avancer. En ce moment Laroche se retourne.*) Grand Dieu!... ces traits... ce regard!... Ah! quelle rencontre! **

CLARISSE, *rentrant et apercevant Martial*. Ah! c'est vous, monsieur?

MARTIAL, *se remettant*. Oui, mademoiselle; je viens saluer M. Laroche.

CLARISSE, *à Laroche qui s'avance*. Mon père, je vous présente monsieur Martial, une de nos nouvelles pratiques.

Martial salue.

LAROCHE, *saluant*. Monsieur...

MARTIAL, *à part*. Il ne me reconnaît pas!... me tromperais-je?

CLARISSE. Monsieur est disposé à traiter avec vous, et peut-être du chargement entier de votre bateau.

LAROCHE. Si monsieur veut prendre la peine de passer demain au chantier, nous nous entendrons.

MARTIAL. Je l'espère. (*Un peu plus bas, pendant que Clarisse va parler à madame Gervais et remonte avec elle pour regarder le bateau.*) Mais demain, ce serait bien tard!

LAROCHE. Aujourd'hui même, si vous le désirez!

MARTIAL, *plus bas encore*. Ce soir, il faut que je vous parle, à vous seul... (*Laroche le regarde avec surprise.*) Et sans que personne puisse savoir que nous nous sommes vus.

LAROCHE. Ce soir... que signifie?...

MARTIAL. Vous choisirez vous-même l'heure et le lieu!

LAROCHE. Ah ça, mais, monsieur...

MARTIAL, *avec fermeté*. Il le faut, monsieur Laroche! (*Bas.*) Je l'exige, Pierre Bénard!

LAROCHE. O ciel!...

MARTIAL, *à part*. C'est lui!

LAROCHE, *le regardant avec effroi*. Qui donc êtes-vous?

MARTIAL. Vous le saurez!... A quelle heure le rendez-vous?

LAROCHE. A dix heures!

MARTIAL. Le lieu?

LAROCHE, *après un moment d'hésitation*. Dans ma cabine! à bord du *Saint-Nicolas!*

MARTIAL. J'y serai!

Martial et Laroche se saluent sans se quitter des yeux.

* Martial, Laroche, Ouvriers.

** Martial, Laroche, Clarisse, Mme Gervais.

ACTE TROISIEME.

Le Saint-Nicolas. — Le théâtre représente la cabine du bateau le *Saint-Nicolas.* A droite, une table et deux tabourets en bois. Une trappe équipée. Au fond, une fenêtre, œil-de-bœuf. Une petite armoire dans le fond. A gauche, au premier plan, une porte conduisant dans l'intérieur du bateau. Un peu plus loin, une porte par laquelle on vient du dehors avec quelques marches et une rampe. Un petit cartel au fond, à côté de la fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAROCHE, *seul; il entre par la porte de gauche; il tient une lanterne à la main et il parle à la cantonnade.*

On ne quittera le bateau qu'à neuf heures, pas avant! je veux que l'entrepont soit débarrassé ce soir. (*Il referme la porte.*) C'est à dix heures seulement que ce M. Martial doit venir me trouver sur mon bateau, et à dix heures je serai seul ici. (*Il pose sa lumière sur la table, puis il s'assied auprès.*) Pierre Bénard!... je croyais que personne en Europe ne connaissait ce nom! Et voilà qu'après vingt ans, un étranger, un homme que je n'ai jamais vu, vient tout à coup le faire retentir à mes oreilles! — Comment a-t-il pu l'apprendre?... et pourquoi, le connaissant, invoque-t-il un pareil souvenir pour exiger de moi une entrevue secrète? — Je m'y perds! — Après tout j'ai peut-être tort de m'alarmer ainsi; ma réputation est trop bien établie sur les bords de ce canal pour que j'aie rien à craindre. D'ailleurs, s'il le faut, je prouverai facilement à ce Martial qu'il a été trompé par quelque ressemblance singulière et que Laroche le négociant n'a pas le moindre rapport avec Pierre Bénard! — (*Avec force et crainte.*) Et cependant, les yeux de cet homme attachés sur les miens m'ont dit qu'il existe entre lui et moi un lien caché, inexplicable. Je voudrais l'avoir revu! (*Il tire sa montre.*) J'ai plus d'une heure encore à attendre! Une heure!... Je suis heureux de ce délai. Je ne sais quelle crainte vague s'empare tout à coup de mon esprit. Il me semble qu'un danger sérieux me menace! — Si j'étais obligé de quitter Paris à la hâte!... — Je dois être prêt à tout événement... Il faut dix minutes pour courir chez mon banquier, et je veux savoir au juste ce qu'il possède à moi de fonds disponibles.

Il prend son chapeau et se dispose à sortir. On entend un bruit de voix à la porte de droite.

GUILLAUME, *en dehors.* Je te dis que tu n'entreras pas!

GALOU. Mais puisque j'ai à lui parler!

LAROCHE, *ouvrant la porte.* Qu'est-ce que c'est? pourquoi tout ce bruit?

SCÈNE II.

LAROCHE, GUILLAUME, *puis* GALOU, MATHIEU, OUVRIERS.

GUILLAUME, *entrant et retirant vivement la porte après lui.* Pardon, monsieur Laroche; c'est Galou qui veut à toute force venir vous déranger; moi j' sais qu' vous n'aimez pas ça.

LAROCHE. Galou?... où est-il?... que veut-il?... voyons, qu'il entre.

GUILLAUME. Ah! si c'est vot' idée!... pour lors... (*Il ouvre la porte.*) Entre! *

GALOU, *entrant, sa casquette à la main.* Excusez, monsieur Laroche... (*Se retournant.*) Entre aussi, Mathieu.

MATHIEU, *entrant.* Fâché d' vous importuner, monsieur Laroche... (*Se retournant.*) Entrez aussi, vous autres.

Quelques ouvriers entrent timidement et se tiennent au fond, pendant que les autres restent à la porte.

LAROCHE, *à Guillaume.* Qu'est-ce que ça signifie?

GUILLAUME. Dam... qu'ils s'expliquent!

LAROCHE, *aux Ouvriers.* Pourquoi quittez-vous l'ouvrage sans permission? J'ai dit qu'on ne s'en irait qu'à neuf heures!

GALOU. Il les est... bourgeois, il les est.

LAROCHE, *regardant l'heure.* C'est juste. Alors vous pouvez partir si s'est ça que vous voulez.

GALOU. Oui, bourgeois, d'abord et d'une ça ne peut pas nuire, vu que la journée a été rude et que les fumerons demandent grâce.

LAROCHE. Ah! c'est un pour-boire qu'il vous faut, n'est-ce pas?

GALOU. Dam... (*A part aux autres.*) Oh! c' t' idée qui lui prend! prenons toujours.

LAROCHE. Tenez! vous partagerez ça.

GALOU, *prenant l'argent.* Une voiture à quatre roues!... Excuso!

LAROCHE. Maintenant tournez-moi les talons.

GALOU. C'est que...

LAROCHE. Quoi?... vous n'êtes pas contents?

GALOU. Oh! si!... Mais c'est que...

LAROCHE. Parle donc!...

* Guillaume, Laroche, Galou, Mathieu, Ouvriers.

GALOU. Voilà l'histoire... Chaque année les marchands du canal donnent une fête à l'île d'Amour... et il s'trouve, bourgeois, que c'est d'main vot' tour!

LAROCHE. Oui, c'est une sotte coutume, mais enfin je m'y conformerai. Il faut bien faire comme tout le monde.

GALOU. Si c'était un effet de vot' part de nous dire si nous serons du festin de Balthazar... nous les ouvriers ?

LAROCHE. Sans doute, puisque c'est l'usage.

GALOU. Pour lors, bourgeois, ça s'rait un deuxième effet de vot' part d' nous avancer une quinzaine ; l'histoire d'e nous donner un coup d' torchon et d' faire honneur au monde.

LAROCHE. Une quinzaine d'avance!... ça t'est facile à dire à toi!... Je n'aime pas les avances, ça engendre la paresse.

MATHIEU, *bas*. Il va pas vouloir.

LAROCHE. Mais enfin, pour cette fois, j'y consens.

LES OUVRIERS, *avec joie*. Ah!...

LAROCHE. Mais j'aurai l'œil sur vous! Et le premier qui ne travaillera pas ferme aura affaire à moi!

Il va prendre de l'argent dans une armoire.

MATHIEU, *bas à Galou*. Tu ne risques rien, toi.

GALOU. Moi! j' m'éreinte... à preuve aujourd'hui.

MATHIEU. T'as rien fait!

GALOU. J'ai rien fait?... j'ai culotté trois pipes.

LAROCHE. Tiens, Guillaume, tu feras le compte de chacun; mais seulement demain matin, quand on aura fini de débarrasser le bateau. Tu me rendras le reste.

Il lui donne des rouleaux.

GALOU. Que ça de saucisses!

LAROCHE. Maintenant reprenez vos vestes et allez vous-en ! que dans cinq minutes il n'y ait plus personne sur le bateau. — Toi, Guillaume, tu m'attendras.

Il monte l'escalier.

LES OUVRIERS, *le suivant*. Merci bien, monsieur Laroche.

GALOU. Patron, je vous trouve très-gracieux, ma parole d'honneur.

LAROCHE, *se retournant*. Ah ça, voyons... allez-vous partir?

LES OUVRIERS. Voilà... voilà!

Ils sortent par la droite en se bousculant, pendant que Laroche sort par l'escalier.

SCÈNE III.

GUILLAUME, *seul*, *suivant les Ouvriers jusqu'à la porte*.

Vous avez entendu M. Laroche?... Dépêchez-vous d' filer... et éteignez les lanternes! (*A lui-même.*) Pourquoi donc qu'il sort si tard?... — C'est drôle? .. Il fait des avances, il donne des pour-boire!... pour sûr il n'est pas dans son assiette ordinaire. — Lui qui est toujours si pressé, quand il arrive, de tout voir, de tout vérifier... c' te fois-ci il n'a rien demandé. Après ça, c'est un bonheur... au moins on pourra l'amener tout doucement à la chose... Pauv's enfants .. ils attendaient l' départ des ouvriers... j' suis sûr qu'ils sont dans des transes... sans compter qu' moi-même... j'e suis pas rassuré!... (*Prêtant l'oreille.*) Bon... v'là les ouvriers qui partent. (*A la porte.*) A demain de bonne heure.

GALOU, *dans le bateau en s'éloignant*. Adieu, père Guillaume.

Chantant.

Gais enfants du canal, répétez mon refrain :
De Paris à Pantin,
Vive à jamais le canal Saint-Martin!

BARBILLON, *qui pendant ces derniers mots a poussé la fenêtre du fond et qui passe sa tête, achevant l'air.*

Pour le joyeux gamin,
L'honnête citadin,
Vive à jamais le canal Saint-Martin!

SCÈNE IV.

BARBILLON, GUILLAUME.

GUILLAUME. Comment!... c'est encore toi?... tu es donc dans l'eau, méchant poisson?

BARBILLON. Que non!... j'ai sauté sur un train qui est amarré le long du bateau, et à l'aide d'un pas de Zéphyr j'ai pu coller mon œil contre la fenêtre. Le cordon, s'il vous plaît?

GUILLAUME. Le cordon?... Est-ce que tu te flattes d'entrer ici, toi?

BARBILLON. Dam... faut bien! l' satané train a marché... j' peux plus atteindre le bord. (*Criant d'un air effrayé.*) La main, vite, ou j' glisse sous l' bateau.

GUILLAUME, *courant à lui*. Que le diable soit du moutard! va!

Il l'aide à escalader.

BARBILLON. Merci, père Guillaume; c'est qu'une fois sous l' bateau, le plus fort nageur aurait ben vite tourné d' l'œil! — C'est égal.. maintenant que m'y v'là, j'aurais ben pu m'en retourner comme j'étais venu.

GUILLAUME. Tu m'as donc fait aller?

BARBILLON. Rien qu'un peu... vous fâchez pas!... c'était une manie que j'avais d'puis longtemps d'entrer ici.

GUILLAUME. Oui, mais si monsieur Laroche t'attrape... tu n' risques rien!...

BARBILLON. Le père Sournois?... je l'ai vu filer du côté d' la Bastille.

GUILLAUME. Eh ben, file à son tour et vivement!

BARBILLON. Minute donc!... j'ai des choses à vous dire qu'il faut que vous sachiez pour vous garer des pierres!

GUILLAUME. Quoi donc?

BARBILLON. Maginez-vous que c' moderne de M. Martial a été faire sa déposition contre vous chez l' commissaire.

GUILLAUME. Gredin!

BARBILLON. En sorte que vous v'là noté!... Vous v'là noté, mon bon homme.

GUILLAUME. Eh ben, après?...

BARBILLON. Après? les magistrats ont le défaut de n' pas aimer le tapage. — Prenez garde de pas faire du chagrin à ceux qui ont de l'attachement pour vous... à mamselle Clarisse, à M. Armand... et même au p'tit Barbillon! car j' vous aime bien aussi, moi, allez!

GUILLAUME. Merci, garçon, merci de l'avertissement. Tu es un brave enfant du faubourg, et si tu pouvais seulement quitter ton état...

BARBILLON. J' peux pas, père, Guillaume; je suis flâneur... loupeur... faut que j' voie jout, que j' me fourre partout... Exemple!... t'avais jamais pénétré dans la cabine à M. Laroche... Eh ben, je m'en périssais d'envie.

Il regarde de tous côtés.

GUILLAUME. Que' qu' y a donc d' si curieux?

BARBILLON, *à voix basse.* Ah! dam... c'est qu'on en dit long sur son bachot... et j' voulais savoir s'il était fait comme les autres.

GUILLAUME. Quoi?... qu'est c' qu'on dit?

BARBILLON. C'est des vieux du canal qui m'ont conté qu' dans les temps le père Laroche avait gagné tout d'un coup des mille et des cents!... et qu'on le soupçonnait d'avoir fait une queue de longueur aux gabelous.

GUILLAUME. Comment!... la contrebande!

BARBILLON. Oui, mon vieux, du temps qu'il naviguait de la Flandre à Paris.

GUILLAUME. Allons donc!... ça s'rait connu.

BARBILLON. Vous concevez qu'il ne l'a pas fait mettre dans les journaux.

GUILLAUME. C'est des bêtises!... des menteries!

BARBILLON. V'là justement c' que j' m'ai dit. Mais pourquoi qu'on soutient qu'on lui voyait embarquer des barils, des marchandises en secret, et qu'une fois qu'on v'nait pour les pincer... st!... envolés!...

GUILLAUME. Des jalouseries, pas autre chose!... Et t'es t'assez simple pour donner dans ces godans-là!

BARBILLON. Moi?... jamais?

GUILLAUME. Eh ben... prends garde à c' que tu diras, petit!... faut souvent qu'un mot, et v'là un honnête homme qui passe pour un coquin!

BARBILLON. Incapable, père Guillaume; oh! Dieu! (*A part.*) C'est égal, j'ai dans l'idée qu'il doit y avoir par ici des bonnes cachettes.

GUILLAUME. Silence!... j'entends marcher par là... c'est le patron qui sera rentré par l'avant pour faire sa ronde dans le bateau.

BARBILLON, *allant à la fenêtre.* Si c'est lui, je sors sans contremarque.

GUILLAUME, *à la porte.* Non! c'est mamselle Clarisse.

BARBILLON. Ah! j'aime mieux ça.

GUILLAUME. Entrez, mamzelle, entrez, il n'y est pas.

SCÈNE V.

Les Mêmes, CLARISSE, ARMAND*.

CLARISSE. Comment! mon père est sorti?

GUILLAUME. Il ne va pas tarder.

CLARISSE. Nous ne voulions pas entrer chez lui sans savoir s'il était seul, et je pensais vous trouver dans le bateau, Guillaume.

GUILLAUME. En sortant, M. Laroche m'a dit de l'attendre ici.

CLARISSE. Eh bien, nous l'attendrons également, car il ne faut pas que la nuit se passe sans qu'il connaisse la vérité.

BARBILLON. J' voudrais pas être à leur place, j'ai l' taf... rien qu' d'y penser. Je vas faire le guet?

Il va sur l'escalier.

GUILLAUME. J'ai pas besoin d' vous dire, mamselle, de n' pas vous effrayer du premier mouvement.

CLARISSE. Soyez tranquille, Guillaume, j'aurai du sang-froid, du courage!

ARMAND. Ah! mademoiselle quelle tâche vous vous êtes imposée!... Et pour moi qui suis seul coupable! de grâce, ne persistez pas dans votre projet. — Laissez-moi m'exposer seul à la colère de M. Laroche.

GUILLAUME, *vivement.* Non... non... vous gâteriez tout; elle seule a la chance de l'apprivoiser un peu.

CLARISSE. Mon père est juste; il ne vous rendra pas responsable d'un vol que vous ne pouviez prévoir... et en supposant même que votre absence en ait été la cause... je suis sûre qu'il vous excusera, et moi je serai doublement heureuse de ce pardon si j'ai pu contribuer à l'obtenir.

BARBILLON, *sur l'escalier.* V'là le bourgeois. Je l'entends sur le bateau; il parle avec mame Gervaîs.

GUILLAUME. J'suis pourtant pas capon; eh ben... j'ai peur!

* Barbillon, Guillaume, Clarisse, Armand.

BARBILLON. Adieu, mamselle... bonne chance!.. je m'esbigne, crainte des éclaboussures! Vous dérangez pas... (*Escaladant la fenêtre.*) J'connais l'escalier!

Il disparaît.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LAROCHE, Mme GERVAIS *.

LAROCHE, *en dehors et avec colère.* Pourquoi ne sont-ils pas à la maison? pourquoi venir dans le bateau? (*Il entre et descend rapidement l'escalier.*) Ah!... vous voilà!... je vous trouve enfin!... Que venez-vous faire ici?... m'apprendre tout ce que je sais... ce que vous auriez dû me dire!... Vous tremblez tous! et vous avez raison! vingt mille francs! des titres, des papiers de famille... des papiers de la plus haute importance soustraits dans ma maison, dans ma caisse!... à côté de vous quatre! — Misérables que vous êtes!

CLARISSE, *bas à Mme Gervais.* Mais qui donc a pu l'instruire?...

Mme GERVAIS, *de même.* Il vient de chez son banquier, qui lui a tout dit.

LAROCHE, *à Armand.* A nous deux, monsieur!

CLARISSE. Mon père, avant tout je dois vous dire...

LAROCHE. Silence!... ce n'est pas à vous que je parle.

CLARISSE. Mais, mon père...

LAROCHE. Silence, vous dis-je!

GUILLAUME, *bas à Clarisse.* Ne l'irritez pas... Attendez.

LAROCHE. Vous n'étiez pas à la maison quand le vol a été commis.

ARMAND. *hésitant.* Monsieur... je...

LAROCHE. Ne mentez pas!.. je sais que vous avez passé la nuit dehors; Mme Gervais vous a vu rentrer à six heures du matin.

GUILLAUME, *à part.* Maudite langue de femme!

ARMAND. J'avais cru pouvoir m'absenter... une affaire de la plus haute importance pour moi...

LAROCHE. On n'a pas d'affaires... quand on représente un chef absent... quand on a sa confiance, sa procuration... On ne sort pas la veille d'un payement aussi considérable!

ARMAND. En effet, monsieur, j'ai eu le plus grand tort, je l'avoue... mais...

LAROCHE. Vous deviez veiller nuit et jour, me protéger, me défendre contre l'audace de ces malfaiteurs. C'était votre devoir, un devoir sacré, vous y avez manqué... et je devrais!.... (*Clarisse se place vivement entre Laroche et Armand*.*) Tenez, ne m'exaspérez pas davantage par votre présence!... sortez! sortez d'ici et n'y rentrez jamais!... Je vous chasse!

Armand va pour remonter, Clarisse le retient.

GUILLAUME, *vivement.* Oh!... monsieur Laroche!

LAROCHE. Tais-toi!

CLARISSE. Mon père, vous m'avez dit souvent que vous me destiniez une riche dot; eh bien, je ne me marierai jamais... Je serai heureuse de passer ma vie près de vous à travailler... à vous rendre l'existence moins pénible... Gardez tout cet argent, gardez-le... en retour, je ne vous demande qu'un peu d'indulgence!

ARMAND. Assez, mademoiselle, assez!

LAROCHE. Je le chasse, vous dis-je; et au lieu de prier pour lui, vous feriez mieux de prier pour vous!... Allons, sortez!

CLARISSE. Mon père, je vous en conjure!

LAROCHE, *la repoussant.* Je ne veux rien entendre ni de vous ni de personne!.... Laissez-moi!

Armand et Mme Gervais sortent les premiers. Clarisse les suit en pleurant; sur l'escalier elle se retourne.

CLARISSE. Mon père!

LAROCHE. Mais sortez donc!

GUILLAUME, *à part.* Pauvre enfant!... comme il la tarabuste!

Clarisse sort, Laroche s'assied, le coude appuyé sur la table et en proie à la plus violente colère. Guillaume est resté au fond.

SCÈNE VII.

GUILLAUME, LAROCHE.

LAROCHE, *à lui-même.* Ce vol de mes papiers... ce nom de Béoard... cette entrevue mystérieuse que l'on m'a demandée!... oh! il y a dans tout ceci un secret fatal.

GUILLAUME, *à part, et très-agité.* Non... non... j' peux plus y tenir... faut que ça change... ou ben alors...

LAROCHE, *se retournant.* Qu'est-ce que tu fais là, toi? Va-t'en!

GUILLAUME, *s'avançant, et froidement.* J'ai à vous parler, monsieur Laroche.

LAROCHE. Je n'ai pas le temps... Demain!

GUILLAUME. Tout de suite!

LAROCHE, *se levant.* Mais tu ne vois donc pas que je suis furieux?... tu n'as donc pas peur de m'irriter encore?

GUILLAUME. J'suis pas une vieille femme ou une jeune fille pour trembler d'vant vous.

LAROCHE, *s'avançant sur lui.* Hein?... qu'est-ce que c'est? (*Guillaume le regarde avec calme, et Laroche reprend avec plus de douceur.*) Voyons, parle... qu'est-ce que tu as à me dire?

* Mme Gervais, Clarisse, Guillaume, Laroche, Armand.

* Laroche, Guillaume, Clarisse, Armand, Mme Gervais.

GUILLAUME, *avec force*. Que vous ne tenez pas vos promesses, monsieur Laroche, et que j'viens vous les rappeler...

LAROCHE. Comment! tu oserais?

GUILLAUME, *l'interrompant*. Il y a vingt ans, je venais d'être condamné et j'allais être transféré à Melun... Vous me fîtes demander au greffe... vous teniez par la main une belle petite fille de deux ans... la mienne!... Une pauvre créature qui allait être abandonnée à la charité publique. « Tu ne me connais pas, m'avez-vous dit, j'arrive d'Amérique, j'ai perdu dans la traversée une fille de l'âge de celle-ci.... Donne-la moi, je l'élèverai... elle portera mon nom... Soins, tendresse, bonheur, rien ne lui manquera... et plus tard, elle héritera de toute ma fortune!... Je n'y mets qu'une condition, c'est qu'elle ne saura jamais qu'elle est la fille de Guillaume le meurtrier! »

LAROCHE. Eh bien! oui, ce sont mes paroles... parbleu!... Je ne les ai pas oubliées!

GUILLAUME. J'avais le cœur brisé... la tête perdue... Une tache éternelle pesait sur ma vie... et pour en épargner la honte à ma fille, je consentis à tout ce que vous exigiez; et au moment où l'on m'entraînait pour partir avec mes compagnons d'infortune, vous, monsieur Laroche, vous emportiez dans vos bras mon enfant, mon seul bien sur la terre.

Il pleure.

LAROCHE. Mais il me semble que ce que j'avais promis, je l'ai fait!... Clarisse, n'a-t-elle pas reçu une bonne éducation?

GUILLAUME. C'est vrai!

LAROCHE. Son avenir n'est-il pas assuré?

GUILLAUME, *ému*. Oh!... oui... oui... de c'côté-là, j'ai pas à me plaindre... au contraire... vous vous êtes conduit dignement...

LAROCHE. Tandis que toi, qu'as-tu fait à ta sortie de prison? Au lieu de t'expatrier comme tu l'avais promis, juré... on te voyait rôder sans cesse autour de la maison... Tu venais pleurer pour que je te prenne dans mon chantier!

GUILLAUME. C'était plus fort que moi; mon sang, ma vie étaient ici.

LAROCHE. J'aurais été dans mon droit en te refusant... Eh bien, je t'ai donné une place chez moi, près d'elle!

GUILLAUME. Oui, oui... c'est encore vrai; et je ne l'oublie pas... et j' vous regarde comme mon bienfaiteur...Mais aussi, j' crois pas que vous ayez à vous plaindre de moi... J'travaille tant que j'peux dans vos intérêts... et jamais rien d'vant elle et qui puisse laisser croire... Oh! ça, jamais!...

LAROCHE. Eh bien, alors, qu'est-ce qui te manque?... qu'est-ce que tu réclames?

GUILLAUME. Rien... rien pour moi... c'est pour elle... Faudrait pas vous fâcher... si je vous dis ça... mais enfin...

LAROCHE, *impatienté*. Enfin?...

GUILLAUME. Je trouve que vous êtes bien sévère avec elle... Vous la brusquez!

LAROCHE. Oh! pas plus elle que d'autres.

GUILLAUME. Ah ben.... les autres... les autres... tant pire pour eux... mais elle!... elle!... jamais un petit mot d'amitié... jamais un baiser!... Dam... ça lui manque, à c't'enfant... ça lui manque..,

LAROCHE. C'est possible... chacun son caractère.

GUILLAUME. Tenez, tout à l'heure... elle vous suppliait bien gentiment pour M. Armand*...

LAROCHE. Oh! quant à lui!...

GUILLAUME. Dam! lui... vous le chassez, c'est dur, c'est injuste...

LAROCHE. Guillaume!...

GUILLAUME. C'est vot' idée... bien!... mais elle... fallait l'écouter.

LAROCHE. J'avais mes raisons pour ne pas le faire... Madame Gervais m'a dit que cet Armand avait l'audace d'aimer Clarisse.

GUILLAUME, *à part*. Ah! la satanée vieillarde!... (*Haut.*) Eh ben!... quand ça s'rait!...

LAROCHE. Comment!... un drôle qui n'a rien et qui me laisse voler!...

GUILLAUME. Oh! si ce n'est que ça!...

LAROCHE. Assez, Guillaume, assez!...

GUILLAUME. Oui, monsieur Laroche... plus qu'un mot; j' crois que la petite a aussi un faible pour le jeune homme.

LAROCHE. Elle! Clarisse!... c'est impossible... ça n'est pas!

GUILLAUME. J'crois qu'si... j'crois qu'si...

LAROCHE. Eh bien tant pis pour elle... car elle ne l'épousera jamais!...

GUILLAUME. Oh!... vous dites ça, mais je suis sûr...

LAROCHE. De quoi te mêles-tu, toi?... tu n'as rien à dire... tu n'es rien ici!...

GUILLAUME. Comment!... même quand il s'agit du bonheur de ma f...

LAROCHE. Elle n'est plus ta fille.

GUILLAUME, *se fâchant*. Cependant monsieur Laroche...

LAROCHE. Pas un mot de plus, ou sinon... (*Il regarde au petit cartel.*) Dix heures... et l'autre qui va venir... et ce Guillaume qui est encore là!... (*Haut, d'un ton moins brusque.*) Allons, voyons, va-t'en... J'ai des comptes à mettre en ordre... laisse-moi**... Quant à ton... monsieur Armand... eh bien... nous en reparlerons... je verrai!...

GUILLAUME, *à part*. Bon, le v'là qui s'radoucit!... Maintenant, si la petite pouvait le

* Guillaume, Laroche.

** Laroche, Guillaume.

voir tout irait bien!... (*Haut.*) A demain, monsieur Laroche.

LAROCHE. Adieu!... adieu! (*Guillaume sort.*) Enfin!... j'avais peur que l'autre n'arrivât!

MARTIAL, *passant sa tête à la porte de droite.* Je suis là!

SCÈNE VIII.

LAROCHE, MARTIAL.

LAROCHE. C'est lui!

MARTIAL, *s'approchant et à voix basse.* J'avais entendu jaser... et je m'étais caché par là... en attendant... Personne ne m'a vu entrer.

Il remonte doucement l'escalier pour regarder sur le bateau.

LAROCHE, *à part.* Pourquoi tout ce mystère?... heureusement je suis sur mes gardes!

MARTIAL, *il regarde par la porte par où est sorti Guillaume.* Il passe sur la planche... le voilà sur le quai... dans le chantier... c'est bien.

Il redescend.

LAROCHE. Vous êtes seul?

MARTIAL. Seul; d'ailleurs vous pouvez visiter le bateau.

LAROCHE. Oh! je ne crains rien*!

Il prend la lanterne et regarde par la porte de gauche, par où est entré Martial.

MARTIAL. En attendant il s'assure du fait! (*Laroche ferme la porte et met un verrou.*) Ah! cette fenêtre... du quai on pourrait nous voir ensemble, et il est essentiel que notre entrevue soit ignorée de tout le monde.

LAROCHE. Fermez la fenêtre!

MARTIAL. Personne ni de près ni de loin...

Il ferme la fenêtre.

LAROCHE, *à part.* J'ai beau rappeler mes souvenirs, cette figure, cette voix me sont inconnues!

MARTIAL, *revenant vers Laroche et avec familiarité.* Bonjour, Pierre Bénard.

LAROCHE. Monsieur... je me nomme Laroche, pas autrement; ce nom de Pierre Bénard n'a jamais été le mien!

MARTIAL, *le regardant attentivement.* Si je me trompe en vous le donnant, je vous ferai mes excuses et tout sera dit entre nous. Mais je ne me trompe pas, Pierre Bénard!

LAROCHE, *avec colère.* Monsieur, si vous prononcez encore ce nom, je vous mets à la porte de chez moi!

MARTIAL. Quatre mots vous en ôteront l'envie.

*Martial, Laroche.

LAROCHE. Voyons donc ces mots magiques; mais que ce soient les derniers.

MARTIAL. Le brick *le Rôdeur?*

LAROCHE, *à part.* Il me connaît!

MARTIAL. Eh bien?...

LAROCHE, *un peu déconcerté.* Eh bien! que savez-vous du brick *le Rôdeur!*

MARTIAL. J'ai entendu dire que c'était un joli bâtiment, fin voilier... fréquentant il y a une vingtaine d'années les côtes d'Afrique, d'où il ramenait secrètement dans les îles une sorte de marchandise très-prohibée... c'était autrement dit un négrier. Est-ce vrai?

LAROCHE. Il peut y avoir plusieurs bâtiments qui portent le même nom... et si vous ne savez pas autre chose...

MARTIAL. Oh! je sais encore qu'au mois de juin 1827, *le Rôdeur*, alors en rade à la Guadeloupe, fut loué à son capitaine Pierre Bénard par un colon monsieur Laroche, lequel venait en France, avec sa fille, enfant de deux ans à peu près, pour recueillir un riche héritage. Est-ce vrai? hein*?

LAROCHE. *passant et le regardant fixement.* Monsieur, il y a une heure j'ai appris chez mon banquier qu'un vol avait été commis dans ma maison, qui me privait de mes papiers de famille, de plus d'une somme de vingt mille francs. J'ai écrit aussitôt au procureur du roi pour le prier d'ordonner d'actives recherches pour découvrir le voleur... c'est inutile! le voleur, c'est vous!

MARTIAL. Je ne vois pas grand inconvénient à l'avouer.

LAROCHE. Vous avez lu tout ce que vous venez de me dire dans mes papiers.

MARTIAL. C'est vrai.

LAROCHE. Mais s'il y est parlé de Laroche et de Pierre Bénard, rien ne dit que ces deux noms doivent s'appliquer à la même personne.

MARTIAL. Oh! j'en sais plus long que les papiers n'en disent. Je sais tout ce qui se passa pendant la traversée du *Rôdeur.*

LAROCHE. C'est impossible!... personne ne peut le savoir!

MARTIAL. Si je vous prouvais le contraire? si je vous disais qu'après vingt jours de marche le temps devint épouvantable, et qu'un matin au point du jour la position du bâtiment fut considérée comme perdue, car on courait en plein sur le banc de Terre-Neuve!

LAROCHE, *avec inquiétude.* Après, voyons, après?...

MARTIAL. Ah! il paraît que je suis bien instruit et que la curiosité vous gagne... (*Laroche témoigne son impatience, Martial continue.*) Tout à coup on signale une barque à la mer à quelques brasses du navire... on regarde... elle était montée par le

* Laroche, Martial.

colon, sa fille et le capitaine Bénard. Tous trois avaient quitté le bord avant le jour; tous trois, au risque d'être engloutis, fuyaient vers une pointe de terre que l'on voyait à peu de distance. Au même instant, *le Rôdeur* se fendait sur un rocher et disparaissait dans la mer avec tout son équipage. — Un seul homme, un mousse, presque un enfant, eut le bonheur de saisir un débris de planche, et, poussé par une mer affreuse, il toucha le rivage en même temps que la barque du capitaine et à cent pas d'elle! Là... un spectacle horrible s'offrit à ses yeux... la petite fille s'était noyée... le colon tombait mort frappé de deux coups de poignard, et les flots servaient de tombeau aux deux victimes!... Le colon... c'était Laroche!... son assassin c'était toi, Pierre Bénard!...

LAROCHE. Plus bas, malheureux, plus bas!

MARTIAL. Et le témoin de la scène, tremblant de froid, mourant de peur, blotti derrière un rocher...

LAROCHE C'était toi!... le petit Gaspard!

MARTIAL. Aujourd'hui le beau Martial!... Tu baisses, mon vieux; la mémoire est longue à te revenir!

LAROCHE. Ainsi donc... tu es parvenu à te sauver?

MARTIAL. Est-ce que ça te gêne?

LAROCHE. Et tu es revenu en France?

MARTIAL. Moi, je te croyais retourné aux Iles!

LAROCHE. Et tu viens me rappeler tout cela sans crainte dans mon bateau.

MARTIAL. Sans crainte, oui; mais sans précaution, non... Regarde.

Il montre deux pistolets.

LAROCHE. Ah! c'est différent! voilà de la prudence. Tu veux de l'argent, n'est-ce pas?

MARTIAL. Dam... oui.

LAROCHE. Beaucoup?

MARTIAL. Pas mal.

LAROCHE. Les vingt mille francs t'ont mis en appétit. Et mes papiers?

MARTIAL. Oh! je n'y tiens pas... les voilà! (*Il les cherche dans sa poche et les rend.*) Il me serait si facile de raconter tout ce que je sais!

LAROCHE. Alors, il ne reste plus qu'à nous entendre sur la somme que tu demandes?... Eh bien, soit!... assieds-toi là, Gaspard.

MARTIAL. Pardon.... Martial, s'il vous plaît, monsieur Laroche.

LAROCHE. Ah! oui... j'oubliais!... Chacun de nous a besoin de l'autre, monsieur Martial! Nous avons tout à perdre en nous lâchant, soyons amis!

Il lui donne une poignée de main.

MARTIAL. Ça va!

LAROCHE. Et pour sceller nos conventions, trinquons.

MARTIAL. Volontiers.

LAROCHE, *prenant une bouteille et deux verres dans une armoire.* Du vieux rhum!... (*Il verse.*) Tu m'en diras des nouvelles!

Il présente un verre à Martial; ils trinquent.

MARTIAL, *avant de boire.* Après toi!

LAROCHE, *souriant.* Ah! oui... tu as peur! C'est juste!

Il boit.

MARTIAL. A la bonne heure! (*Il boit aussi, puis il rend son verre à Laroche.*) Maintenant, parlons affaires!

LAROCHE. Chut!

MARTIAL. Quoi donc?

LAROCHE, *allant à la fenêtre.* On marche sur le quai.

MARTIAL. Qu'importe!

LAROCHE. C'est pour toi!

CRIS EN DEHORS. Qui vive! Patrouille!... Avancez au mot de ralliement!

MARTIAL. Ce sont deux patrouilles qui se rencontrent.

LAROCHE. Les voilà qui s'éloignent!

MARTIAL. C'est bon!.... Avant qu'il en passe d'autres, j'aurai quitté ton bateau.

LAROCHE, *s'assied à la table.* Maintenant, assieds-toi là et dis-moi ton chiffre.

MARTIAL. Oh! nous verrons.. Je te dirai ça au juste.. quand je saurai ce que tu possèdes...

LAROCHE. Mais enfin... tu as une idée... un chiffre?..

MARTIAL. Tu es pressé de le connaître... et de te débarrasser de moi, n'est-ce pas?

LAROCHE. Franchement, oui!... Cela sera prudent pour tous deux.

MARTIAL. Oh! sois tranquille, ton secret ne sera jamais trahi par moi.

LAROCHE. J'en suis convaincu!

MARTIAL. Ainsi donc, tu ne lésineras pas?

LAROCHE. Je ne recule devant rien quand il s'agit de ma sûreté personnelle!... Voyons, Martial, viens donc t'asseoir là, et expliquons-nous... un peu plus, un peu moins... demande... L'instant est venu d'en finir avec cette affaire.

MARTIAL, *s'assied.* Tu as raison, finissons: mais avant, un dernier coup à ta santé.

LAROCHE, *lui versant.* Non, pas... Je veux que le dernier soit à la tienne.

MARTIAL. Soit!... tu es trop bon!... (*Ils trinquent et boivent. Laroche va s'asseoir à l'extrême droite. Martial se rapprochant de lui pour s'asseoir.*) Maintenant, je suis tout à toi!

LAROCHE. Enfin!

Il a touché vivement un ressort caché dans l'un des pieds de la table. Le plancher manque sous les pieds de Martial, et il disparaît sous le bateau en poussant un cri. A ce cri en répond un autre! c'est Clarisse, qui a paru sur l'escalier au moment où Laroche touchait le ressort. Elle a vu le crime; elle cherche à se tenir à la rampe; mais elle tombe évanouie au pied de l'escalier.

SCÈNE IX.

LAROCHE, CLARISSE.

LAROCHE, *se retournant et courant à elle.* Clarisse!.... oh! malheur!.... elle a tout vu!... Quant à lui... je ne le crains plus... il est dans le canal, sous le bateau!... c'est la mort!... Mais elle! elle!... si elle allait parler!... Faut-il donc la tuer aussi?...

CLARISSE*, *revenant à elle.* Mon père!... mon père!... (*Elle voit Laroche, elle se relève et recule avec effroi.*) Ah! laissez-moi. Grâce!... grâce!...

LAROCHE. Tais-toi, malheureuse!... Tais-toi!... J'entends du bruit, des pas sur le bateau!... Veux-tu perdre ton père?

CLARISSE. Mon père! ah!...

LAROCHE, *la menaçant.* Tais-toi, te dis-je, ou sinon?...

Guillaume paraît sur l'escalier.

SCÈNE X.

LES MÊMES, GUILLAUME **.

LAROCHE, *vivement, mais en affectant le calme.* Que viens-tu faire ici, Guillaume? qui t'amène?

GUILLAUME, *inquiet.* C'est que... je savais qu'mamselle était venue vous trouver... j'voulais pas lui laisser traverser le quai toute seule... (*Bas.*) Et puis j'avais cru entendre... comme un cri...

LAROCHE. Oui... en descendant... Clarisse s'est heurtée.

GUILLAUME. Vraiment?

LAROCHE. Mais ce n'est rien, et je sais le moyen de la guérir!... C'est de faire tout ce qu'elle voudra... de céder à tous ses désirs....

GUILLAUME. Comment! il se pourrait?... Vous consentiriez?...

LAROCHE, *le reconduisant, et bas.* Allons, va, mon bon Guillaume!... Tout à l'heure, je la reconduirai moi-même à la maison, et désormais tu ne me reprocheras plus de manquer de douceur, de tendresse avec elle!

GUILLAUME, *avec émotion.* Oh! je vous bénirai, monsieur Laroche... je vous bénirai!...

LAROCHE. Bonsoir, Guillaume!

GUILLAUME, *sur l'escalier.* Bonsoir, monsieur Laroche!

Le rideau baisse.

* Clarisse, Laroche.

** Clarisse, Laroche, Guillaume.

ACTE QUATRIÈME.

Premier Tableau.

L'Ile-d'Amour. — Le théâtre représente le jardin de l'Ile-d'Amour, à Belleville.

SCÈNE PREMIÈRE.

MATHIEU, AGATHE, LOUISON, BOULOTTE, COTTERET, OUVRIERS, OUVRIÈRES, *endimanchés.*

Au lever du rideau Mathieu et quelques-uns des personnages sont attablés, boivent, jouent aux cartes; d'autres jouent au tonneau; d'autres se promènent. Une escarpolette est placée un peu au fond, et Cotteret, aidé d'un autre garçon, balancent Boulotte.

AGATHE. Dieu! que c'est gentil l'Ile-d'Amour!

MATHIEU. Pas vrai, ma nièce, que le patron fait crânement les choses quand il s'y met?

AGATHE. Oui, ça me raccommode un peu avec sa figure de mauvaise humeur.

MATHIEU. Nous avons joliment bien fait d'arriver avant lui et les autorités... les gros bonnets.

AGATHE. Quand ils seront ici, on n'osera peut-être plus s'amuser autant, c'est vrai.

BOULOTTE, *criant.* Assez, assez... je vas tomber!

On l'aide à descendre.

AGATHE. Ah! v'là Boulotte qui crie... elle a toujours peur, celle-là!

BOULOTTE, *venant en scène.* Monsieur Cotteret, vous ne me balancerez plus... vous allez trop fort*!

COTTERET. C'est c' qui en fait le charme!

BOULOTTE. Oui, mais j'ai manqué montrer mes mollets, et ça pourrait me faire du tort pour m'établir.

COTTERET. Oh! au contraire, mamselle, au contraire.

BOULOTTE. Taisez-vous donc, imbécile!

COTTERET. Pour lors, je propose une partie de quilles!

AGATHE. Monsieur Cotteret, vos jambes en seront-elles**?

COTTERET, *vexé.* Oh! que c'est petit! que c'est mince!

MATHIEU. Ah ça! mais... et Guillaume et Galou, où donc qu'ils sont?

* Mathieu, Agathe, Boulotte, Cotteret.

** Mathieu, Agathe, Cotteret, Boulotte.

AGATHE. Guillaume arrivera avec monsieur et mademoiselle Laroche.

BOULOTTE. Tant qu'à Galou, c'est pas *un veuve* comme vous, père Mathieu, sa femme le tient peut-être *en chatte privée.*

SCÈNE II.

LES MÊMES, GALOU, BAHU*.

Ils sont tous les deux endimanchés de la façon la plus grotesque ; Galou porte une guitarre en sautoir.

GALOU *et* BAHU, *entrant.* Garçon !... garçon !...

GALOU. Ah ça ! il y a donc éclipse de garçon !... Messieurs, mes dames et mesdemoiselles, plus ou moins, nous avons celui de vous très-humbler, moi z'et mon fils ! Salue donc, môme ! faut être poli et distingué ici ! genre Chaussée-d'Antin ! (*Criant.*) Garçon !

BAHU, *criant aussi de toutes ses forces.* Garçon !...

GALOU, *apercevant le Garçon.* Ah ! pardon, jeune homme.... Un verre de mêlé, sans vous commander.

BAHU. Rien qu'un verre ! Et moi, pa !

GALOU. Toi, on te servira un verre de vin de canard.

Bahu grogne.

BAHU. Du canard ! *Connu, connu.*

MATHIEU. Pourquoi qu' t'es pas venu plus tôt, monsieur de la flânerie ?

GALOU. C'est c' petit gueux-là qu'en est cause. Il n'en finissait pas d' faire sa raie.

BAHU, *passant à Boulotte.* Tiens ! y a des dames !

GALOU. Mouche-toi, galopin ! et proprement !

BAHU. Oui, pa.

Il se mouche avec sa manche.

GALOU. Sa mère l'élève joliment bien, allez !

MATHIEU, *montrant la guitare.* Tiens ! ta ta apporté ta guimbarde ?

GALOU. Bédam... si on veut s' régaler d'une petite *serinade* au dessert... je f'rai l'accompagnement. (*Il donne un accord.*) La malheureuse est rouillée, j' vas la graisser**.

Il boit son petit verre.

BOULOTTE. Oh ! voui, faudra chanter... j' suis folle de la musique !... même qu'il y a un piston du petit Lazari qui voulait me montrer la clarinette.

AGATHE. Ah ben, moi, j'aime mieux la danse.. la polka... la mazourque.

BAHU. Oh ! voui, la mazour*cha*... connu !

* Mathieu, Galou, Bahu, Agathe, Boulotte, Cotteret.

** Mathieu, Bahu, Laroche, Galou, Boulotte, Agathe, Cotteret.

MATHIEU. Mes enfants, voilà le patron.

GALOU. Monsieur Laroche !... Eh ben, il est gentil, c't' homme... il régale... il y va d' son beurre... j' propose de l' bien recevoir.

MATHIEU. Tiens, ça va sans dire.

Les ouvriers se lèvent, quittent leurs jeux, ôtent leurs chapeaux. Bahu monte sur une table.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LAROCHE.

TOUS. Vive monsieur Laroche !

BAHU, *après les autres.* Vive monsieur Laroche et sa famille !

LAROCHE, *brusquement.* Eh ben ! s'amuse-t-on ici ? s'en donne-t-on bien pour mon argent ?

GALOU, *poussant Mathieu.* Réponds-y, réponds-y.

LAROCHE. Hein ? on se tait, quand je parle ! Est-ce que vous êtes sourds et muets ?

MATHIEU, *poussé par Galou.* Non, bourgeois, non... au contraire.

LAROCHE. Puisque j'ai tant fait que de donner cette fête, je veux que l'on se divertisse, que l'on s'amuse... Le premier qui ne s'amuse pas je le mets à la porte !

GALOU. Soyez paisible, bourgeois ; on rira, on chiffonnera ses collerettes, on déchirera ses chapeaux, ça sera gai comme tout.

LAROCHE. A la bonne heure !

MATHIEU. Est-ce que mamzelle Clarisse ne sera pas des nôtres ?

LAROCHE. Ma fille ? elle a été souffrante, mais ça ne sera rien, et j'espère qu'elle pourra venir.

LES OUVRIERS. Ah ! tant mieux !

LAROCHE. Mais Guillaume ! où est-il ? je ne le vois pas... est-ce qu'il ne serait pas encore arrivé ?

MATHIEU. Dam, nous ne l'avons pas vu !

LAROCHE. Ces gens là n'en finissent pas, quand on les charge d'une commission ! Dès qu'il arrivera je veux lui parler.. Dites-lui que je l'attends, que je m'impatiente !

TOUS. Oui, bourgeois.

LAROCHE. Allez !

GALOU, *à Mathieu.* Allez... où ?

LAROCHE. Mais allez donc !... Est-ce que vous voulez rester là à me regarder comme une merveille ? Continuez vos jeux, promenez-vous !

GALOU. Ah ! oui, oui, il nous envoie... à l'ours ! compris ! (*Haut.*) Mesdemoiselles, je régale d'une promenade sur la pièce d'eau. Y a pas de risque, les canards ont pied.

TOUS. Oui.. bravo ! ça y est !

GALOU. Pour lors, mes petites colombes, offrez vos ailes aux tourtereaux.

BAHU. Pa, j'en veux aussi une de colombe!

Il veut prendre le bras d'une femme; il va de l'une à l'autre, mais elles le repoussent en riant et en l'appelant gamin. Alors il sort le dernier en faisant la roue.

SCÈNE IV.

LAROCHE, *seul. Pendant la sortie des Ouvriers il est venu s'asseoir à droite.*

Clarisse viendra-t-elle? Depuis hier il m'a été impossible de lui parler... elle n'a pas cessé de se trouver mal, de pleurer, d'avoir des attaques de nerfs! Et puis madame Gervais qui ne la quittait pas... Ce maudit Guillaume qui ne la perd pas des yeux un seul instant .. Oh! il faudra qu'il parte! je ne serai pas tranquille jusque-là. Cet homme est violent, un mot pourrait un jour lui échapper, et une fois Clarisse instruite du secret de sa naissance, le lien qui l'attache à moi serait rompu. Oui, oui, je me débarrasserai de Guillaume!... Mais songeons d'abord au plus pressé... songeons à Clarisse. Il faut que je la force à maîtriser ce trouble, cette émotion dont aucun étranger n'a pu s'apercevoir encore, heureusement! mais qui pourraient donner l'éveil et me perdre! Il faut enfin que je m'assure de son silence en légitimant à ses yeux ce qu'elle regarde comme un crime, en faisant valoir ce titre de père qui fait seul ma sauvegarde! (*Se levant avec agitation.*) Mais pour cela j'ai besoin de voir Guillaume... de savoir s'il a pu exécuter mes ordres... Ah! voici Clarisse!

SCÈNE V.

CLARISSE, Mme GERVAIS, LAROCHE.

Clarisse est très-pâle et s'appuie sur le bras de Mme Gervais.

Mme GERVAIS. Allons, ma chère demoiselle, un peu de courage, le grand air achèvera de dissiper votre mal *.

CLARISSE, *apercevant Laroche.* Ah!

Elle quitte le bras de Mme Gervais et elle s'éloigne involontairement.

LAROCHE, *allant à elle.* Eh bien, Clarisse, il me semble que vous allez mieux?

Mme GERVAIS. Oh! oui, certainement, et j'ai bien engagé mademoiselle à venir se distraire ici.

LAROCHE. Laissez-nous.

Mme GERVAIS. D'abord quand on est jeune il n'y a rien de souverain comme une fête, le bruit, la danse, pour se guérir.

LAROCHE. Laissez-nous.

Mme GERVAIS. Ensuite monsieur désirait que mademoiselle vînt, et tout ce que monsieur désire...

LAROCHE, *s'emportant.* Ah! je désire que vous vous taisiez et que vous nous laissiez seuls!

Mme GERVAIS, *vexée.* Ah! c'est différent!

CLARISSE, *à part.* Seule avec lui! Oh! je tremble!

Mme GERVAIS. La fille pleure et ne me dit rien... le père me renvoie quand j'allais savoir quelque chose, et on appelle ça être dame de confiance!

LAROCHE. Eh bien, madame Gervais!

Mme GERVAIS. Voilà, monsieur, voilà. (*A part.*) Je suis sûre que c'est ce petit Armand qui est la cause de tout!

Elle s'éloigne par le fond.

SCÈNE VI.

CLARISSE, LAROCHE.

LAROCHE. Clarisse, depuis hier vous avez été hors d'état de m'entendre; je n'ai donc pas insisté, je vous ai laissée seule.

CLARISSE. Et je vous en remercie... J'avais besoin de me recueillir, de demander à Dieu force et courage... j'avais besoin de pleurer!

LAROCHE. Maintenant que vous êtes plus calme, une explication devient indispensable entre nous. Cette nuit...

CLARISSE. Oh! non, non, je vous en supplie, ne me reparlez jamais de ce que j'ai vu cette nuit.

LAROCHE, *lui saisissant la main.* Clarisse! vous oubliez que nous sommes entourés de gens qui peuvent s'étonner de votre pâleur, de votre agitation... Soyez donc maîtresse de vous!

CLARISSE. Ah! pourquoi m'avez-vous ordonné de venir à cette fête?

LAROCHE. La prudence le commandait! Il faut que l'on vous voie auprès de votre père, calme, heureuse, prenant part à la joie de nos amis.

CLARISSE. Heureuse!... oh! il n'y a plus de bonheur possible pour moi!... mais, du moins, je m'efforcerai de vous obéir, et, puisque votre sûreté l'exige, j'assisterai à cette fête, sans que personne puisse deviner sur mes traits la douleur qui me tue!

LAROCHE. C'est bien, Clarisse; mais ce n'est pas assez pour moi que vous gardiez un secret fatal : il me faut plus encore.

CLARISSE, *avec effroi.* Mon Dieu!... que voulez-vous donc?

LAROCHE. Je veux me justifier!

CLARISSE. Vous, monsieur!

LAROCHE. Dites votre père, Clarisse, car, je le sens, ce titre seul peut me protéger!

CLARISSE. Vous justifier!... (*Avec abandon.*) Eh bien! oui, oui, vous avez raison! Il

* Clarisse, Laroche, Mme Gervais.

est si cruel de savoir ce que je sais, et d'accuser son père... Cette pensée-là est horrible, voyez-vous ! elle me rendrait folle .. Et peut-être qu'un jour, oui, malgré moi, la vérité sortirait de ma bouche !

LAROCHE. Malheureuse !

CLARISSE. Oh ! ce serait affreux, je le sens bien !.. mais puis-je répondre de la fièvre, du délire... depuis cette nuit, je n'ai plus la tête à moi !

LAROCHE, *à part.* C'est là ce que je redoute et ce qu'il faut empêcher !

CLARISSE, *avec anxiété.* C'est moi maintenant qui vous en conjure... parlez... je vous écoute : il doit être si facile, quand on est innocent, de le prouver à sa fille !

LAROCHE, *à voix basse et rapidement, après avoir jeté un coup d'œil autour de lui.* Ecoute-moi donc !... Ce Martial que tu m'avais présenté toi-même hier matin, et que je n'avais pas reconnu d'abord, était mon ennemi le plus implacable !

CLARISSE. O ciel !

LAROCHE. Des événements antérieurs à ta naissance, et que je ne puis expliquer, l'attachaient à moi par des liens que je croyais rompus pour jamais. Il est venu me les rappeler insolemment, me menacer dans ma réputation, dans mon existence, compromettre la mémoire de ta mère !...

CLARISSE. Ma mère ! ah ! c'est la première fois que vous me parlez d'elle.

LAROCHE. Il est venu me disputer une fortune acquise au prix de mes sueurs et de mes veilles... une fortune destinée à te rendre heureuse...

CLARISSE. Oh ! il fallait la perdre cent fois ! plutôt que de...

LAROCHE. Commettre un crime!... j'achève ta pensée, n'est-ce pas ?... Mais si, profitant de la solitude... de la nuit... cet homme s'était porté à des violences... si j'avais dû défendre à la fois nos richesses et ma vie ?

CLARISSE. O mon Dieu !

LAROCHE. Que veux-tu, Clarisse, dans ces moments suprêmes, on ne réfléchit pas... Un moyen de vengeance et de salut se présente, on s'en empare !... et le crime est commis avant même que l'on ait pu en concevoir la pensée ! Voilà ce qui s'est passé... Maintenant il suffit d'un mot... d'un soupçon, pour que l'échafaud se dresse devant moi !

CLARISSE, *se cachant la tête dans ses mains.* Horreur !

LAROCHE. Ce soupçon, Clarisse, vous seule pouvez le faire naître si vous manquez de force et de prudence.

CLARISSE. Oh ! je me tairai, je vous le jure... Et la mort m'aura frappée avant que je prononce une parole qui accuse mon père !

LAROCHE. C'est bien, ma fille, je reçois ton serment ! *

Il remonte un peu.

CLARISSE, *à part.* O mon Dieu ! j'en appelle à votre miséricorde ! puis-je ne pas croire mon père quand il se justifie ? Pardonnez-lui, mon Dieu, pardonnez-lui son crime, s'il est vrai qu'il ne l'ait commis que pour se défendre et garder la mémoire de ma mère !

LAROCHE, *revenant à elle.* Allons, allons, plus de larmes, de tristesse... le souvenir de cette nuit fatale s'effacera, et tu pourras m'aimer encore !

CLARISSE. Que voulez-vous dire ?

LAROCHE. Tu vas le savoir, car voici Guillaume.

CLARISSE. Monsieur Armand !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, GUILLAUME, ARMAND.

LAROCHE. Enfin te voilà !... tu as mis le temps à faire ma commission... tu t'es donc amusé en route ?

GUILLAUME. Excusez, il y paraît... j'suis trempé comme une soupe !

LAROCHE. Alors, c'est monsieur qui s'est fait prier pour venir ?

ARMAND. Non, monsieur ; mais hier au soir, en sortant de votre maison, je m'étais retiré chez un ami, et ce matin j'avais déjà quitté cet asile lorsque Guillaume y est venu.

GUILLAUME. Même qu'il a fallu trotter pour rattraper l'oiseau... Et il était temps !... le jeune homme avait déjà une jambe sur le marche-pied de la diligence... mais je me suis cramponné à l'autre, et quand une fois j'tiens le morceau, j'suis comme les bouledogues, je ne lâche pas !

LAROCHE. Ainsi vous alliez quitter Paris dès ce matin, pour quelle raison ?...

ARMAND. Ma mère possède dans la Bretagne un bien dont le revenu suffit à ses besoins ; il doit me revenir un jour, et je vais le vendre pour rétablir dans votre caisse la somme que mon imprudence peut avoir contribué à vous faire perdre.

CLARISSE, *vivement.* Et votre mère, monsieur Armand, votre mère ?

ARMAND. Oh! mademoiselle, je travaillerai, et ma mère ne manquera de rien. Mais elle n'hésitera pas à se dépouiller de tout ce qu'elle a pour épargner à notre nom la honte d'un soupçon.

LAROCHE. Qui vous dit que je vous aie soupçonné?

* Laroche, Clarisse.

** Guillaume, Armand, Laroche, Clarisse.

ARMAND. Monsieur, je l'ai compris à la sévérité de vos reproches... J'ai dû accepter ce nouveau malheur sans me plaindre, mais ma résolution a été prise aussitôt !

LAROCHE. Et moi aussi j'ai pris la mienne, et je ne veux plus entendre parler ni de ce vol ni de votre argent. Vous garderez votre place dans le chantier.

CLARISSE. O ciel !

GUILLAUME. Eh ben ! à la bonne heure... parlez-moi de ça !... v'là de la justice ! ça vous portera bonheur ça, monsieur Laroche ! à vous aussi, mamselle Clarisse, car c'est vous, vous seule qui avez pu le calmer !...*

ARMAND. Monsieur, tant de bonté me pénètre de reconnaissance pour vous... et pour mademoiselle, qui n'a pas craint hier de prendre ma défense devant vous, et dans l'instant où votre colère était le plus à redouter.

GUILLAUME. Ah ! dam... personne n'aurait osé s'y faire mordre !

LAROCHE. Maintenant, si vous tenez encore à partir, je ne vous retiens plus... Allez auprès de votre mère... allez lui demander, non pas un argent dont je n'ai que faire, mais son consentement à votre mariage...

ARMAND. A mon mariage ?...

LAROCHE. Avec Clarisse !

CLARISSE. Grand Dieu !...

GUILLAUME. Ah ! nom d'un petit bonhomme !... **

ARMAND. Monsieur... est-il possible !... tant de bonheur !...

GUILLAUME, *pleurant de joie.* Mille millions de tonnerres !... c'que vous faites là, monsieur Laroche... oh ! c'est bien !... Et j'ai pu vous reprocher d'être dur, d'être sévère, méchant !... Je vous en voulais... animal que je suis... quand vous faites pour eux... pour elle... quand... Ah ! tenez, j'en pleure comme un enfant...

CLARISSE, *lui tendant la main.* Mon bon Guillaume !...

GUILLAUME, *lui baisant la main avec transport.* Ah ! c'est bon... c'est comme du velours... il semble que je bois une taupette de sirop ! ***

Il va serrer la main à Armand.

LAROCHE, *bas à Clarisse.* Eh bien ! Clarisse ?

CLARISSE, *les larmes aux yeux.* Ah ! monsieur... mon père... je ne me pardonnerai jamais d'avoir pu douter...

LAROCHE. Tais-toi... tais-toi !... tu es heureuse... je n'en demande pas davantage **** ! (*A part.*) Maintenant je réponds de son silence !

ARMAND. Mais pardon... il faut que je vous quitte !

LAROCHE. Vous ne restez pas à la fête ?

ARMAND. Oh ! monsieur, ce serait un jour de retard... Et cependant si mademoiselle Clarisse l'exige...

CLARISSE. Non, partez !...

LAROCHE. Eh bien donc... embrassez-la... je vous le permets...

GUILLAUME. Oui... nous vous le... (*Laroche le regarde, et il ajoute bas :*) Ravalé ! ravalé !...

* Armand, Laroche, Clarisse, Guillaume.
** Armand, Laroche, Guillaume, Clarisse.
*** Armand, Guillaume, Laroche, Clarisse.
**** Guillaume, Armand, Clarisse, Laroche.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES*, Mme GERVAIS.

Mme GERVAIS, *voyant Armand qui baise la main de Clarisse.* Ah ! qu'est-ce que je vois ?

GUILLAUME. C'est monsieur Armand, la vieille, monsieur Armand qui revient... qui repart... qui...

LAROCHE. Silence !... que tout ceci reste secret jusqu'à son retour !

Mme GERVAIS. Encore un secret...

GUILLAUME. Oui, maman... seulement vot' beau Martial... v'là c'qu'on lui fait... Ah ! je suis content !... (*Il jette sa casquette en l'air.*) J' pèse pas une once.

LAROCHE *à Armand.* Allons, adieu... adieu...

CLARISSE. A bientôt !...

ARMAND. Oh ! oui... oui... à bientôt !

Il serre la main à Guillaume, et sort vivement par la droite pendant que les Invités arrivent par le fond. Laroche prend la main de Clarisse et salue tout le monde. Les Ouvriers occupent le fond du théâtre.

SCÈNE IX.

LAROCHE**, CLARISSE, GUILLAUME, Mme GERVAIS, INVITÉS, GALOU, BAHU, MATHIEU, COTTERET, AGATHE, BOULOTTE, OUVRIERS, *puis* BARBILLON.

UN INVITÉ. Monsieur Laroche, votre fête est charmante.

UNE DAME. Une autre lui succédera bientôt, je pense, celle du mariage de mademoiselle Clarisse ; jeune, belle, riche, les partis ne doivent pas manquer.

LAROCHE. Oui, nous y songerons... Mais quel est donc ce monsieur ? (*Il a aperçu*

* Guillaume, Mme Gervais, Armand, Clarisse, Laroche.
** Agathe, Invités, Clarisse, Mathieu, Laroche, Guillaume, Cotteret.

Barbillon qui entre en saluant tout le monde, et qui a fait toilette.) Eh! je ne me trompe pas... c'est le petit Barbillon *.

GUILLAUME ET LES OUVRIERS. Barbillon?

BARBILLON, *à part.* C'est le cas d'être distingué et comme il faut! (*Haut.*) J'espère que vous ne m'en voudrez pas, monsieur Laroche, d'avoir eu l'toupet de venir... trinuer avec les amis sans être invité à la chose... Mais dam... c'est comme qui dirait tous gens du canal... et j'en suis aussi du canal.

LAROCHE. C'est bien... c'est bien, mon garçon... parbleu! tu n'es pas de trop.

GALOU. Mazette, t'es un peu cossu, toi!

BARBILLON. Non... c'est qu'il est mal tout de suite le petit Barbillon... faut le jeter... Que ça d' cambrure... et l' cabriolet sur le coin d l'oreille!...

GALOU. Où donc qu' t'as eu c' paletot-là?

BARBILLON. Genre mouscatchini... dernière mode... treize francs soixante-quinze au Temple! Ah! dam... j'ai eu la chance depuis deux jours... hier... mon caporal... et c'te nuit...

GUILLAUME. T'as encore sauvé quéqu'un...

BARBILLON. C'est-à-dire sauvé... Tenez, monsieur Laroche. c'était tout auprès d'chez vous, à deux pas d'vot bateau...

LAROCHE, *effrayé.* Hein? comment! que veux-tu dire?... Qu'est-ce qui est arrivé?

BARBILLON. Un pauvre diable qui flottait sur le bassin.

PREMIER INVITÉ. Encore un malheur!

DEUXIÈME INVITÉ. Un crime, peut-être?

BARBILLON. Ça, ça ne me regarde pas... Mon affaire, à moi, c'était d' pousser mon homme jusque devant le poste et d' le retirer du potage... c'est c'que j'ai fait...

LAROCHE. Et à temps sans doute... pour le sauver?...

BARBILLON. C'était fini d' rire!

LAROCHE. Oh! c'est dommage!... (*A part.*) Je respire!

BARBILLON, *à part à Galou.* S'ils savaient que c'est une connaissance... une pratique...

GALOU. Ah bah!

BARBILLON, Chut! c'est pas la peine d'attrister la fête.

Guillaume sort.

LAROCHE. Eh bien! mes amis, voyons donc, est-ce que l'on ne danse pas? **

Il sort avec Clarisse.

TOUS. Oui, la danse! l'orchestre, l'orchestre!

GALOU, *tapant sur sa guitare.* L'orchestre!.. le v'là en attendant!

* Agathe, Clarisse, Laroche, Barbillon, Guillaume, Galou, Mathieu.

** Mathieu, Agathe, Barbillon, Galou, Bahu, Boulotte, Invités, Cotteret.

BARBILLON. Ah! fameux!.. A nous deux, Galou.

GALOU, *à Bahu.* Viens ici, Blaireau, donne ton la! (*Bahu crie de toutes ses forces.*) A-t-il de l oreille c' gueux-là!

BARBILLON. A toi, Galou. Et vous autres, invitez vos amoureuses!

Les dames vont s'asseoir sur les côtés du théâtre.

BARBILLON.

Air nouveau de Paul Henrion.

L'Ile-d'Amour,
C'est un amour d'île!
L' vrai séjour
Du gai troubadour.
Flâneurs du faubourg,
Flâneurs de la ville,
V'nez à l'Il'-d'Amour, } *bis.*
Houp là. houp là,
C'est un chouett' séjour!
Houp là! houp là! houp là!
Lala la rifla, fla fla (4 *fois*).
Pour y débarquer le dimanche,
L' simple omnibus vous suffit,
N'y a pas besoin d' passer la Manche, } *bis.*
Pas mêm' la manch' de son habit!

ENSEMBLE.

L'île d'Amour, etc.

Sur la ritournelle, tous les Ouvriers dansent un pas de contredanse, Barbillon avec Boulotte, Galou avec Agathe, Cotteret avec Louison.

GALOU.

L'Il'-d'Amour n'a que des futailles
Pour tout' fortifications;
J' défi' qu'on m' montre des murailles } *bis.*
Où l'on trouve autant de canons!

ENSEMBLE.

L'Ile-d'Amour, etc.

Sur la ritournelle, on danse un pas de polka.

BARBILLON.

Ici n' craignez pas les naufrages;
A la côt' si l'on est jeté,
On n'y trouve pas de sauvages; } *bis.*
D'mandez plutôt à la beauté.

Ils embrassent tous leurs danseuses.

ENSEMBLE.

L'Ile-d'Amour, etc.

Cette fois on danse un pas de mazourque, et lorsque l'air finit, tous les danseurs se posent dans des attitudes différentes. A la fin de la danse Laroche rentre avec Clarisse.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LAROCHE, CLARISSE, *puis* MARTIAL *.

LAROCHE, *à Barbillon.* Bravo! bravo!... Très-bien, mon petit Barbillon...

MARTIAL **. Bravo! Mon cher monsieur Laroche, votre fête est charmante...

* Invités, Mathieu, Boulotte, Barbillon, Laroche, Clarisse, Invités.

** Guillaume, Mathieu, Martial, Boulotte, Barbillon, Laroche, Clarisse, Invités.

LAROCHE, *apercevant Martial.* Martial!...

CLARISSE, *à part.* Grand Dieu!

BARBILLON, *l'apercevant.* Ah!.. c'est un revenant * !...

TOUS, *ils remontent la scène.* Comment, un revenant?

GUILLAUME. Il faut qu'il se fourre partout cet être-là.

BARBILLON. C'est lui que j'ai retiré de l'eau... lui que je croyais mort!

TOUS. Mort!

MARTIAL. Oui, messieurs; sans ce brave garçon je n'aurais pas le plaisir de me trouver parmi vous, car j'ai été noyé la nuit dernière!

TOUS. Noyé!

Laroche passe la main sur son front comme un homme atterré.

CLARISSE, *à part.* Ah! je tremble!

MARTIAL. Oui, messieurs, noyé... ou du moins peu s'en est fallu... Un misérable coquin m'a jeté à l'eau.

TOUS. Ah! mon Dieu! c'est effrayant!

MARTIAL. J'espère donc, mon cher monsieur Laroche, que vous m'excuserez, ainsi que mademoiselle, si je me présente le dernier à votre fete. Ah! un peu plus, j'étais privé tout à fait de ce plaisir.

LAROCHE, *s'efforçant de parler.* Certainement... nous sommes...

MARTIAL. Vous êtes enchantés, je n'en doute pas... Je sais tout le bien que vous me voulez... Franchement, il m'est aussi fort agréable de vous revoir, et je dois cet agrément-là à l'honnête Barbillon; le gaillard, en me laissant au poste, ne comptait pas me revoir si bien portant.

BARBILLON. Oh! ma foi non... par exemple!.. Ah ça, dites donc, puisque vous voici vivant, c'est dix francs de plus que vous me redevez...

MARTIAL, *tirant vingt francs de sa poche.* Comment donc! mais certainement; tiens, en voilà vingt.

Il lui donne vingt francs.

BOULOTTE, *venant à Barbillon.* Dites donc, nous les mangerons.

BARBILLON. Ah! fi donc... nous les boirons... Garçon, deux petits verres.

Il sort avec Boulotte et une Invitée.

MARTIAL. Mais, je vous en prie, que ma présence ne dérange rien et n'interrompe pas davantage vos plaisirs **.

On remonte en causant de cet incident.

GALOU, *bas à Guillaume.* Dis donc... toi, qui l'avais menacé de le fiche à l'eau... paraît que d'autres y avaient pensé aussi.

Galou remonte avec Guillaume. Clarisse est remontée aussi avec des dames. Martial et Laroche restent seuls sur l'avant-scène.

MARTIAL, *bas à Laroche.* Il faut convenir que tu es un fier gredin!... et que je me suis laissé enfoncer comme un jobard!

LAROCHE. Si tu veux me perdre, parle, hâte-toi!

MARTIAL. Cela ne me rapporterait rien; tandis qu'à présent nous allons traiter de puissance à puissance... Ah! par exemple, je n'irai plus causer d'affaires dans ton bateau.

LAROCHE. Ainsi tu te tairas?

MARTIAL. A une condition.

LAROCHE. Laquelle!

MARTIAL. Deux cent mille francs et la main de ta fille.

LAROCHE. Clarisse... ta femme!...jamais!...

MARTIAL. Tu réfléchiras!

LAROCHE. Jamais, te dis-je!

MARTIAL. Songe que d'un mot je te livre à la justice!

Il remonte et cause avec des dames *.

LAROCHE, *à part.* Oh! malheur!... Je suis en sa puissance!

CLARISSE, *s'approchant avec crainte.* Mon père... je frémis du danger qui vous menace.

LAROCHE. Rassure-toi, tout va bien!

CLARISSE. Ah! Dieu soit loué **!

En ce moment une contredanse commence; on entend un grand bruit au fond. La voix de Guillaume domine toutes les autres.

LAROCHE. Eh bien! pourquoi tout ce bruit?

SCÈNE XI.

LES MÊMES, GUILLAUME, CABOT, LE COMMISSAIRE, DEUX AGENTS.

GUILLAUME, *venant du fond et tenant Cabot par le collet.* C'est une infamie!... c'est épouvantable!...

CABOT, *se débattant.* Lâchez donc moi if you please!

GUILLAUME, *le secouant.* Avance, que je te dis, Anglais de malheur... Il faut que ton maître s'explique devant tout le monde et devant monsieur Laroche, qu'il démente à l'instant ce que tu viens de dire, ou sinon...

LAROCHE. Qu'y a-t-il, Guillaume ***?

LE COMMISSAIRE, *s'avançant.* Calmez-vous, Guillaume.

* Guillaume, Barbillon, Martial, Galou, Laroche, Clarisse, Mme Gervais.

** Guillaume, Galou, Martial, Laroche, Clarisse, Mme Gervais.

* Mme Gervais, Clarisse, Laroche, Martial, Galou, Mathieu, Invités

** Mme Gervais, Clarisse, Laroche, Martial, Guillaume, Cabot.

*** Mme Gervais, Clarisse, Martial, Laroche, le Commissaire, Gardes, Guillaume, Cabot.

TOUS. Le commissaire !

GUILLAUME. Et cependant je peux pas supporter...

LE COMMISSAIRE. Silence ! vous dis-je, et lâchez cet homme.

GUILLAUME, *le repoussant.* Oh ! tu ne m'échapperas pas pour ça, sois tranquille.

LAROCHE, *inquiet.* Monsieur, puis-je savoir le motif qui vous amène et ce qui a donné lieu à cette querelle?

LE COMMISSAIRE. Il faut que je parle immédiatement à monsieur.

Il désigne Martial *.

MARTIAL, *troublé.* A moi ?...

LE COMMISSAIRE. Monsieur, hier, en revenant à vous, vos premières paroles ont appris aux personnes présentes que vous connaissiez l'auteur du guet-apens dont vous avez failli être victime.

CLARISSE, *à part.* O mon Dieu !

LAROCHE, *bas.* Du calme !

LE COMMISSAIRE. Je me suis transporté à votre domicile, où je n'ai trouvé que ce jeune Anglais...

CABOT. Yes... John... Petibull !..

LE COMMISSAIRE. Pressé de questions, il m'a répondu qu'il vous avait entendu prononcer le nom de l'homme qui vous a précipité dans le canal.

CLARISSE, *à part.* Oh !... je me sens mourir !

MARTIAL, *à part.* Imbécile de Cabot!

LAROCHE, *bas à Martial.* Sauve-moi, je consens à tout !

MARTIAL, *de même.* La dot... la main de Clarisse...

LAROCHE, *de même.* Tout ce que tu voudras.

MARTIAL, *bas à part.* Avant tout il faut nier! (*Haut.*) En vérité, monsieur, j'hésite devant une accusation aussi grave... J'aime mieux oublier... pardonner...

LE COMMISSAIRE. Vous chercheriez en vain à sauver le coupable... John me l'a nommé d'après vous.

CLARISSE, *à Laroche.* O ciel !...

GUILLAUME C'est un infâme menteur !

MARTIAL. John a pu confondre... entendre mal.

CABOT. No... no... j'étais bien certaine...

LE COMMISSAIRE. Mais, monsieur, hier, vous avez vous-même déposé entre mes mains une plainte contre un homme qui vous avait insulté, menacé...

MARTIAL, *à part.* Guillaume !

LE COMMISSAIRE. Cet homme a été rencontré par la patrouille cette cette nuit, sur le quai, quelques instants avant le crime.

GUILLAUME. C'est vrai, mon Dieu, c'est vrai !

LE COMMISSAIRE. Enfin, c'est lui que vous avez désigné à votre domestique.

LAROCHE, *à part.* Je suis sauvé!

TOUS. Comment !... Guillaume !...

CLARISSE, *s'oubliant.* Oh ! c'est impossible !... il n'a pas dit cela...

LAROCHE, *la retenant.* Clarisse !...

LE COMMISSAIRE, *à Martial.* Eh bien ! monsieur, hésitez-vous encore ?

MARTIAL. Je puis regretter que John n'ait pas gardé le silence... mais enfin, puisqu'il a parlé...

TOUS. Eh bien ?...

MARTIAL. Il m'est impossible de le démentir !

CLARISSE, *bas.* Ah! mon père, le laisserez-vous emmener ?

LAROCHE, *bas.* Clarisse, songe à ton serment !

GUILLAUME. Misérable, tu répondras devant Dieu de ce mensonge !

L'on entraîne Guillaume. Pendant que tous remontent, Martial passe à Cabot.

MARTIAL, *bas à Cabot.* Tu as joué un coup de maître !

CABOT. Quand je te disais qu'il me payerait son coup de poing !

* Mme Gervais, Clarisse, Invités, Laroche, Martial, le Commissaire, Gardes, Guillaume, Cabot.

* Mme Gervais, Clarisse, Laroche, le Commissaire, Guillaume, Martial, Cabot.

Deuxième Tableau.

Un petit salon chez Laroche. Deux portes latérales, celle de droite au premier plan, celle de gauche au troisième. A droite, une fenêtre donnant sur la rue. Celle de gauche donne sur le chantier, et fait face au public.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLARISSE, *seule.*

Au lever du rideau, elle est à la fenêtre, et jette un dernier regard au dehors, puis elle la referme lentement.

Personne... (*elle s'assied*) et déjà il est tard! J'avais pourtant compté sur ce jeune garçon; je le croyais bon, attaché à Guillaume. Par son adresse, j'espérais avoir souvent des nouvelles du pauvre prisonnier... il m'a trompée, et depuis trois jours je l'attends en vain... Comme les autres, sans doute, il le croit coupable et il l'abandonne!... (*Elle se lève.*) Et mon père! depuis l'arrestation de Guillaume,

je n'ai pu le voir, lui parler un seul instant... Il s'enferme chez lui des journées entières, ou bien il sort avec ce Martial, dont la vue seule me glace et m'épouvante... Mon Dieu, faudra-t-il donc que l'innocent perde à jamais la liberté, la v e peut-être!...

Elle met sa tête dans ses mains et pleure.

SCÈNE II.

BARBILLON, CLARISSE.

BARBILLON, *entr'ouvrant la porte et passant sa tête.* Peut-on entrer, mamselle Clarisse?

CLARISSE, *vivement.* C'est lui!

BARBILLON. Soi-même, en personne.

CLARISSE. Je ne vous attendais plus!

BARBILLON. Il est vrai que j'ai un peu tardé à venir, mais je vas me *justicier.*

CLARISSE. Un mot, un seul... Avez-vous vu Guillaume?

BARBILLON. Oui, mamselle... Comme j'ai j'ai une protection dans l'établissement, on m'a honoré d'une permission, et j'ai vu le vieil ami, je l'ai pressé dans mes bras, le vieil ami.

CLARISSE. Et moi qui vous accusais déjà!

BARBILLON. Quand je lui ai dit que je venais de votre part, il m'a sauté au col, et il m'a embrassé à m'étouffer!.. (*Avec émotion.*) Ça m'a fait un plaisir...

CLARISSE. Et que pense-t-on de son procès?... car on ne me dit rien... je ne sais rien, moi!

BARBILLON. Ah! dam... je mettrais ma main au feu qu'il est innocent; mais je ne suis pas son juge, moi!

CLARISSE. Quoi! vous pensez qu'on pourrait le condamner?... mais ce serait affreux!

BARBILLON. Aussi il faut épargner ce malheur aux braves gens qui rendent la justice... il ne faut pas que Guillaume soit jugé, et pour ça faire, j'ai monté un coup.

CLARISSE. Vous!

BARBILLON. Moi! Barbillon!... (*Bas et avec mystère.*) Il y a, dans la prison, une connaissance à moi... pas un voleur, au moins... c'est un garçon qui était comme moi sur le canal... Il avait imaginé une industrie... ce loustic-là, c'était d'avoir des amis qu'il sauvait censément de la plaine liquide, et ils partageaient ensuite la récompense... Des inspecteurs l'ont pincé, et on lui a offert un appartement gratis.

CLARISSE. Mais je ne vois pas quel rapport...

BARBILLON. Attendez, attendez... Ce garçon-là, c'est un vrai rat, un pur muiot qui creuserait un puits artésien avec ses griffes... de sorte que, pas plus tard que ce soir, il a trouvé un procédé souterrain pour s'évader de la prison!

CLARISSE. Ah! je commence à comprendre.

BARBILLON. Petit, que je lui ai dit, je connais ton plan; eh bien! il y a pas mal de sonnettes pour toi, si tu veux emmener Guillaume et lui faire respirer la grande air.

CLARISSE. Et cet homme a consenti?

BARBILLON. Sans se faire prier.

CLARISSE. Quel bonheur!

BARBILLON. Oui, mais c'est Guillaume qu'il fallait décider, et c'était pas facile!

CLARISSE. Pourquoi?

BARBILLON. Voilà pourquoi: Des autres, qu'il me disait, ça m'est égal, qu'ils m'accusent, qu'ils me condamnent, j'ai ma conscience pour moi... Mais si je me sauve, mamselle Clarisse me croira coupable, et je reste!

CLARISSE. Mais il fallait lui répéter ce que je vous ai dit, que ce crime, je suis sûre, n'est pas le sien, que j'en ferais serment devant Dieu!

BARBILLON. C'est ce que j'ai fait, moi pas bête!

CLARISSE. Ah! c'est bien! c'est bien!...

BARBILLON. Pour lors, si vous l'aviez vu ce pauvre brave homme, il pleurait, il sanglotait, il sautait de joie... tout ça en même temps.... Enfin, bref, il consent, et ce soir, sur le coup de neuf heures, je les attends pour les conduire dans un endroit où l'on sera bien malin si on les retrouve.

CLARISSE. Ne perdez pas un instant, courez, courez vite tout préparer...

BARBILLON. Je prends mes jambes à mon cou.* (*S'arrêtant et revenant.*) Mais j'y pense... j'oublie le principal, moi... et l'argent?

CLARISSE. L'argent!

BARBILLON. Dam! des services pareils, ça ne se paye pas avec des noyaux de cerises... et... dam!

CLARISSE. Ce soir... je m'y engage... je donnerai tout ce qu'il faudra.

BARBILLON. Alors, maintenant à la garde de Dieu! Quand neuf heures sonneront à Saint-Ambroise, si vous entendez sous vos fenêtres ma voix, mon refrain... c'est qu'il sera sauvé!... Si, au contraire, vous n'entendez rien...

CLARISSE. Eh bien?

BARBILLON. C'est qu'alors le coup aura manqué.

CLARISSE. Vous me faites frémir!

BARBILLON. Rassurez-vous, mamselle; le bon Dieu est juste... D'ailleurs, j'ai fait un vœu... Si ça réussit, je vous promets de ne

* Clarisse, Barbillon.

plus être un flâneur, un feignant... je travaillerai, je gagnerai honnêtement ma vie... car, voyez-vous, dès ce moment-là, il me semble que je serai devenu un homme... Adieu, mamselle Clarisse, adieu.

Il sort en courant.

SCÈNE III.

CLARISSE, *puis* LAROCHE.

CLARISSE. Brave garçon! ah! son dévouement est bien au dessus du mien, car il ne doit rien à Guillaume, lui!... Mais il faut que je voie mon père à l'instant même... dût-il me repousser, j'attendrai à cette porte, jusqu'à ce qu'il consente à m'écouter*... (*Elle se dirige vers le cabinet de Laroche. En ce moment celui-ci entre silencieux et pensif.*) Le voilà! Comme il est pâle! comme il paraît inquiet! Mon Dieu! la nouvelle que je vais lui annoncer le rendra peut-être plus calme!

LAROCHE, *l'apercevant.* Ah! c'est vous, Clarisse.

CLARISSE. Oui, mon père... et j'ai besoin que vous m'entendiez un moment.

LAROCHE. Cette entrevue, je la désirais aussi, car j'ai à vous dire des choses les plus graves. Mais parlez, d'abord... je vous écoute.

CLARISSE. Mon père... il s'agit de Guillaume.

LAROCHE. Guillaume! j'allais aussi prononcer son nom.

CLARISSE. Ah! je crois vous deviner! Cette accusation portée contre lui, il n'était pas en votre pouvoir de la démentir... mais vous seriez heureux, n'est-ce pas, s'il pouvait fuir... loin de la France?

LAROCHE. Expliquez-vous.

CLARISSE. Dans son malheur, Guillaume a trouvé des amis, le ciel a béni leurs efforts, et aujourd'hui, moyennant une somme d'argent que j'ai promise en votre nom, Guillaume pourra s'évader **

LAROCHE, *allant s'asseoir.* C'est une bonne pensée que vous avez eue là, Clarisse, et aucun sacrifice ne m'eût coûté pour vous seconder... Mais ce sacrifice de ma part, ce dévouement de la vôtre sont maintenant inutiles!

CLARISSE. Je ne vous comprends pas.

LAROCHE. Demain... aujourd'hui peut-être, l'innocence de Guillaume sera reconnue.

CLARISSE, *avec joie.* O mon Dieu! je vous remercie.

LAROCHE, *avec un sourire forcé.* Oui, remerciez le ciel : demain Guillaume sera libre; mais moi, votre père, j'aurai pris sa place!

CLARISSE. Mais c'est impossible... Qui donc pourrait vous trahir?

LAROCHE. Martial!

CLARISSE. Lui!... lui qui pour ne pas vous perdre a nommé Guillaume!

LAROCHE. Vous connaissez le faux témoignage, mais vous ignorez les conditions qu'il y met.

CLARISSE. Il vous demande de l'or? Eh bien, il faut lui en donner!

LAROCHE. Ce n'est pas de l'or seulement qu'il demande?

CLARISSE. Qu'est-ce donc, grand Dieu?

LAROCHE. Il veut que vous lui donniez votre main.

CLARISSE. Moi, la femme de cet homme! oh!

LAROCHE. Son silence est à ce prix!

CLARISSE. Mais il a outragé ma mère... il a voulu attenter à vos jours... il a perdu Guillaume?... Mais enfin, monsieur, ma main est promise et mon cœur est donné!

LAROCHE, *froidement.* Je sais tout cela... Aussi je ne vous demande rien, je suis résigné; et nous nous voyons aujourd'hui pour la dernière fois.

CLARISSE. Mais n'est-il donc aucun moyen de le forcer au silence?

LAROCHE. Ce qu'il a dit, il le fera... Ce qu'il veut, il faut que je le veuille... Et comme vous ne pouvez pas être sa femme, il me conduira à l'échafaud!

CLARISSE. Oh! ne me parlez pas ainsi, je vous en supplie... donnez-moi quelques jours pour prier, pour me préparer à cette idée affreuse...

LAROCHE. Ce qu'il exige... il l'exige aujourd'hui même.

CLARISSE. Aujourd'hui! (*A elle-même.*) O mon Dieu! je vous implore.. inspirez-moi.

LAROCHE. Il veut que le contrat soit signé à neuf heures!

CLARISSE, *à elle-même.* Neuf heures! l'heure à laquelle Guillaume peut être libre!

LAROCHE, *à part.* Elle hésite... tout n'est pas désespéré!

CLARISSE. *à part.* Oh! vous m'avez entendue, mon Dieu! vous m'avez dicté ma conduite, et je vous obéirai!... A l'un je dois la vie, à l'autre toute ma tendresse... Eh bien! ils vivront... car, pour prix de mon dévouement, vous aurez pitié de la pauvre Clarisse!

LAROCHE, *qui s'est levé.* Ma fille, je n'ai plus rien à vous dire : vous allez quitter cette maison, car l'heure fatale approche, et il ne faut pas que vous soyez témoin de mon arrestation...

Il se dispose à sortir.

* Clarisse, Laroche.

** Laroche, Clarisse.

CLARISSE, *avec fermeté.* Je reste, mon père.

LAROCHE, *s'arrêtant.* Qu'entends-je?

CLARISSE. Écoutez-moi... Guillaume a élevé mon enfance, je lui dois les jours les plus heureux de ma vie : je ne sais quel sentiment inconnu m'attache à lui et me dit qu'il espère en moi...

LAROCHE. Eh bien?

CLARISSE. Eh bien! ce soir, avant la signature du contrat, je saurai s'il est sauvé ou perdu à jamais... S'il est perdu, ne me demandez rien, n'exigez rien de moi... ce serait au-dessus de mes forces... je ne pourrais donner ma main à celui qui aurait livré l'innocent au supplice... une voix secrète me dit que ce serait un affreux sacrilége!

LAROCHE. Mais s'il est sauvé?

CLARISSE. S'il est sauvé... (*avec effort*) tout ce que vous voulez, tout ce que cet homme exige... je m'y soumettrai!...

LAROCHE. Quoi! vous consentiriez?...

CLARISSE. Oui.

LAROCHE. Aujourd'hui?

CLARISSE. Aujourd'hui.

MARTIAL, *en dehors.* Je vous dis que monsieur Laroche m'attend.

CLARISSE, *troublée.* C'est sa voix!

LAROCHE. Du calme... en sa présence.

CLARISSE. Le voir... maintenant!... oh! non! non! pas avant neuf heures!... D'ici là je désire... je veux être seule!... (*A part, en rentrant chez elle.*) O mon Dieu! mon Dieu! ne m'abandonnez pas!...

LAROCHE, *à lui-même.* Allons, mon salut dépend de celui de Guillaume!

SCÈNE IV.

MARTIAL, LAROCHE.

MARTIAL, *entrant.* Eh bien! quelle nouvelle?

LAROCHE. Tu n'es pas en retard!

MARTIAL. J'aime l'exactitude... Tu m'avais demandé quelques jours pour préparer ta charmante fille... l'heure est arrivée... et moi aussi!

LAROCHE. Je vais envoyer chercher le notaire! mais un dernier mot seulement : tu te rappelles nos conventions, si le mariage a lieu...

MARTIAL. La dot touchée, je ne dois plus te revoir : un galant homme n'a que sa parole.

LAROCHE. Pour échapper à ton infernale influence, je me saigne, je me dépouille!...

MARTIAL. Tu fais fort bien les choses.

LAROCHE. Mais de nouvelles exigences de ta part seraient pour moi la ruine... Entre la misère et la mort, mon choix serait bientôt fait!

MARTIAL. Quoi! tu aurais la faiblesse de....

LAROCHE. Oui... mais avant, je te tuerais!

MARTIAL. Encore... Tu en serais bien capable!

LAROCHE. A bientôt!

Il rentre.

MARTIAL. A bientôt, cher beau-père!

SCÈNE V.

MARTIAL *seul, puis* Mme GERVAIS.

MARTIAL. S'il croit que je vais m'amuser à cultiver sa connaissance! Non, non. Une fois riche, je passe à l'étranger, j'achète une terre, et j'y finis doucement mes jours au milieu de mes bons paysans... mes précautions sont déjà prises pour mon départ... Quant aux coquins, mes associés, comme ils ne se doutent de rien, je leur brûle à tous la politesse!*

Mme GERVAIS, *entrant.* Monsieur, recevez mon compliment... je veux être la première à vous féliciter... je sais que monsieur vient de faire demander son notaire.

MARTIAL. Oui, ma bonne madame Gervais, nous signons ce soir.

Mme GERVAIS. Ah! quel bonheur!... Et comme ça va remettre à sa place monsieur Armand... Mais pardon... le trouble, la joie... j'oubliais... il y a là quelqu'un qui vous demande : c'est un Allemand.

MARTIAL. Un Allemand!.. Ah! j'y suis... sans doute le garçon du carrossier auquel j'ai commandé ma voiture de voyage.

Mme GERVAIS. Une voiture! Dieu! que mademoiselle sera heureuse... J'irai dedans... (*A la porte du fond.*) Entrez, entrez, mon garçon... Moi, je vais tout préparer.

Elle sort au moment où Cabot entre.

SCÈNE VI.

CABOT, MARTIAL.

Cabot a un gros ventre, le nez bourgeonné, et une tête tellement changée que Martial ne le reconnaît pas.

MARTIAL, *s'étendant dans un fauteuil.* Qui êtes-vous, mon ami? que me voulez-vous?

CABOT. Je être de Strasbourique, je me appelle Crompir.

MARTIAL. C'est un joli nom... Et vous venez de la part de...

CABOT. Ia, meinher, je fiendre de le part à moi.

* Mme Gervais, Martial.

MARTIAL, *à lui-même.* Je me suis trompé. Quelle est donc cette tête carrée-là ?

CABOT. J'afre entendi tire que meinher avre renfoyé sa tomestique.

MARTIAL. Eh bien ?

CABOT. Eh pien, je m'âvre tit : Meinher avre pesoin d'une falet de chambre; moi j'avre pesoin d'une pourgeois, et j'avre fenu... foilà !

MARTIAL. J'âvre, j'âvre !... on vous a donné de faux renseignements... je n'ai besoin de personne... D'ailleurs je ne veux plus d'étrangers à mon service... monsieur John m'en a dégoûté... un drôle qui m'espionnait, qui me volait !...

CABOT, *de sa voix naturelle.* Qui t'espionnait, oui; mais qui te volait, pas possible, l'Allumeur ! *

MARTIAL, *se levant.* Cabot !

CABOT. Yes, mylord.

MARTIAL. Imprudent ! quand j'avais si bien détourné les soupçons ! Si on te voyait, si on te reconnaissait...

CABOT. Défendu ! Tu ne m'as pas reconnu avec ton binocle, toi !

MARTIAL. C'est vrai, au fait. (*Riant.*) Satané filou, va !

CABOT. A la bonne heure ! v'là un mot d'amitié.

MARTIAL. Mais, voyons, que me veux-tu ?

CABOT. Ecoute donc, les amours ; depuis huit jours qu'on ne t'a vu, on était inquiet de ta petite santé !

MARTIAL. Vous êtes tous des imbéciles !

CABOT. Merci. Il ne te faut rien pour ça ?

MARTIAL. Est-ce que ce n'est pas mon plan d'habitude de faire le mort pendant des semaines, des mois entiers, pour mûrir les affaires ?

CABOT. Bah ! est-ce que t'aurais encore un nouvel enfant en sevrage ?

MARTIAL. Encore aujourd'hui, et l'on pourra plumer l'oie sans la faire crier... Mais file, file vite, il ne faut pas qu'on me voie avec des têtes comme la tienne !

CABOT. Tu ne me trouves donc pas joli ?

MARTIAL, *à part.* Il me semble que j'entends quelqu'un.

CABOT. Où nous retrouverons-nous ?

MARTIAL. Demain, au petit jour... au chemin de ronde... mais plus bas...

CABOT. On sera au rendez-vous... loin des jaloux.

Il va pour sortir, madame Gervais entre, il s'arrête.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, Mme GERVAIS **.

Mme GERVAIS, *apportant des lumières.* Monsieur Martial... le notaire vient d'entrer chez monsieur Laroche *.

CABOT, *bas.* Tu travailles avec les notaires, toi !

MARTIAL. Tais-toi donc !... (*Haut.*) Je n'ai besoin de personne, je vous le répète.

Mme GERVAIS, *préparant la table au milieu du théâtre.* Ah ! il veut entrer à votre service ?

CABOT, *qui est remonté au fond.* Ia, ia, montame, et j'apprendre à vous à faire le joucroute.

MARTIAL, *bas.* Mais file donc, animal... elle va te reconnaître aux lumières !

CABOT. Ia, ia, meinher... (*En sortant.*) J'ai idée qu'il veut nous flouer.

Mme GERVAIS. Maintenant, prévenons mademoiselle.

Elle sort.

SCÈNE VIII.

Mme GERVAIS, CLARISSE, MARTIAL, *un moment seul, puis* LAROCHE, LE NOTAIRE.

MARTIAL. Enfin, il est parti !

Laroche entre par la droite avec le Notaire; Clarisse par la gauche avec Mme Gervais.

Mme GERVAIS, *à Clarisse.* Vous m'aviez tout caché, Clarisse... mais j'étais bien sûre que vous l'épouseriez...

LAROCHE, *au Notaire, pendant que Clarisse échange avec Martial un salut glacial.* Prenez place, monsieur, et remplissez les blancs. (*Bas à Clarisse.*) L'heure va bientôt sonner, ma fille... songez que ma vie est entre vos mains !

CLARISSE, *bas et avec fermeté.* Si cette heure est celle de la liberté de Guillaume, je tiendrai ma promesse...

Martial descend à la gauche du Notaire.

LAROCHE, *au Notaire.* Vous savez que je donne à... mon gendre, deux cent mille francs...

MARTIAL. C'est vous qui l'avez voulu, beau-père !

LAROCHE, *continuant.* Qui lui seront comptés demain, à ma maison de la Villette, après la célébration du mariage !

Le Notaire écrit. Laroche ne quitte pas Clarisse des yeux.

LE NOTAIRE. Tout est prêt !

LAROCHE. Allons, ma fille !

LE NOTAIRE, *présentant la plume à Clarisse.* Mademoiselle...

Neuf heures sonnent.

CLARISSE, *prêtant l'oreille.* Neuf heures !...

* Martial, Cabot.
** Martial, Mme Gervais, Cabot.

* Martial, Cabot, Mme Gervais.
** Mme Gervais, Clarisse, Laroche, Martial, le Notaire.

MARTIAL. Qu'a-t-elle donc?

CLARISSE, *écoutant toujours.* Rien... rien... il est perdu!...

Elle va à la fenêtre, qu'elle ouvre.

MARTIAL, *bas à Laroche.* Elle hésite... Pierre Bénard! prends garde...

Les traits de Laroche expriment la plus vive anxiété. En ce moment, on entend au dehors la voix de Barbillon.

Gais enfants du canal, répétez mon refrain, etc.

CLARISSE, *jetant un cri.* Ah! il est sauvé!

MARTIAL, *étonné.* Sauvé! qui?

LAROCHE. Eh bien, Clarisse?...

CLARISSE, *avec effort.* Je signe, je signe, mon père... (*Après avoir signé.*) Sauvés tous deux! Et moi, demain je serai libre, car je serai morte!...

Elle tombe sur une chaise comme anéantie.

MARTIAL, *à part et signant.* A moi les deux cent mille francs!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CABOT *.

CABOT, *entr'ouvrant la fenêtre du balcon où il est tapi.* Part à nous autres, meinher!

Martial se dispose à signer, Clarisse se soutient à peine.

La toile baisse.

* Mme Gervais, Clarisse, Laroche, le Notaire, Martial, Cabot.

ACTE CINQUIÈME.

Premier Tableau.

Le chemin de ronde, près de la barrière de la Villette; à droite, un banc fait avec des pierres de taille, qui sont en œuvre; à gauche, plusieurs pierres de taille.

SCÈNE PREMIÈRE.

CABOT, PIQUEVINAIGRE, LE LOUCHON.

Au lever du rideau, il fait nuit complète. Les voleurs arrivent à pas de loup et se cherchent dans l'obscurité en étendant les mains.

CABOT, *chantonnant à demi-voix.*

Quand on attend sa belle,
Que ma tante est cruelle!

PIQUEVINAIGRE, *au Louchon.* Ça doit être Cabot qui gazouille.

CABOT, *prêtant l'oreille.* J'entends craquer des philosophes... c'est le Louchon. (*S'approchant.*) A qui le pas léger?

LE LOUCHON. A qui la voix chérie?

CABOT. France!... oiseaux de nuit!

TOUS. Présents!*

Ils se joignent et se réunissent sur le devant de la scène.

PIQUEVINAIGRE. Nous v'là au rendez-vous; heure militaire.

LE LOUCHON. Et l'allumeur?... je ne le vois pas.

CABOT. Il se fait attendre... c'est grand genre... mais il viendra.

PIQUEVINAIGRE. En es-tu sûr?

CABOT. Pardieu!... puisqu'il doit nous donner une affaire**.

Ils vont s'asseoir.

LE LOUCHON. C'est donc que'qu' chose de crâne?

CABOT. Que'qu' chose de rupin; sans ça est-ce que je vous aurais dit de faire les grands préparatifs?

* Le Louchon, Cabot, Piquevinaigre.

** Piquevinaigre, Cabot, le Louchon.

PIQUEVINAIGRE. Alors pourquoi que tu nous dis pas le fin mot.., monsieur du mystère?

CABOT. C'était pas la peine de se presser... d'ailleurs j'ai su ça pas plus tard qu'hier au soir, mes enfants... L'allumeur est une canaille qui veut nous faire voir le tour.

TOUS. Ah! bah!

CABOT. Maintenant je peux vous narrer la chose. Ecoutez!...

LE LOUCHON, *prêtant l'oreille.* Chut!... on marche par là.

PIQUEVINAIGRE. C'est peut-être lui *!

CABOT. Non... y a un tas... c'est une ronde, esbignons-nous en douceur.

Ils se sauvent par la droite. Au même instant la ronde de nuit entre par la gauche en marchant avec précaution, écoutant et cherchant à distinguer les objets. Puis, après avoir regardé partout, les soldats continuent leur chemin et disparaissent. Pendant qu'ils s'éloignent, Barbillon arrive, écoute, puis il se retourne et fait un signe de la main. Guillaume paraît alors, et tous deux s'avancent sur le devant de la scène.

SCÈNE II.

BARBILLON, GUILLAUME.

BARBILLON. Suivez-moi, papa Guillaume; la patrouille est devant et je connais le chemin.

GUILLAUME. Oui, conduis-moi, mon garçon, car j' suis encore si étonné de m' trouver libre, que la tête m'en tourne!...

BARBILLON. Tout à l'heure nous sortirons

* Piquevinaigre, le Louchon, Cabot.

de Paris avec les marchands qui vont faire leur petit commerce à la fête de la Villette, et une fois dehors vous savez le reste, vive la Charte!

GUILLAUME. Oui, j' sais qu' monsieur Laroche fait c' qu'il peut... Il a donné des ordres à Martin, qui est un brave marinier et qui me cachera de son mieux dans son bateau.

BARBILLON. A cinq heures vous démarez du port, et dans huit jours vous v'là en Flandre!

GUILLAUME. Oh! j'espère ben n'y pas rester. L' diable n'est pas toujours acharné après les honnêtes gens... et un jour ou l'autre je reviendrai prendre ma place dans le chantier... près de tous ceux que j'aime, près d'elle enfin!...

BARBILLON. Mamselle Clarisse!... oh! elle n'est pas ingrate, et si vous l'aimez elle vous le rend bien.

GUILLAUME. C'est que tu ne sais pas... tu n' peux pas savoir tout c' qui m'attache à elle... aussi je n' partirai pas sans la revoir.

BARBILLON. Ah ben... en v'là une idée!... Mais, père Guillaume, ça serait vous exposer...

GUILLAUME. J' l'ai mis dans ma tête, faut que ça soie... J' peux descendre la garde, moi!... et plutôt que d' partir sans l'embrasser, j'aimerais mieux retourner tout de suite en prison.

BARBILLON. Comment faire?... avec ça un jour de mariage...

GUILLAUME. Hein!... tu dis?... Un jour de mariage...

BARBILLON, *à part.* Oh! maladroit!

GUILLAUME. Clarisse se marie?...

BARBILLON, *embarrassé.* Oui... oui... je le crois .. c'est la vieille bonne... c'est-à-dire la vieille méchante qui m'a dit ça hier au soir.

GUILLAUME. Ah! doit-elle être heureuse! Et lui donc!.. ce brave M. Armand!

BARBILLON. Monsieur... Armand?

GUILLAUME. Oui, oui, ils s'aimaient tous les deux, et depuis longtemps peut-être, bien que sans moi M. Laroche n'aurait pas consenti ..

BARBILLON, *à part.* Pauv' cher homme! s'il savait...

GUILLAUME. Mais il a tenu sa promesse... c'est bien... c'te pensée-là me console, me rassure et je partirai tranquille, pourvu que je voie Clarisse un moment, une minute... Mais autrement, j' bouge pas de place!

BARBILLON, *à part.* Vieux entêté va! (*Haut.*) Eh ben... on cherchera, on fera son possible. Mais en attendant, continuons notre chemin et gagnons la Villette!

Ils font quelques pas pour sortir.

CRI, *en dehors.* Qui vive?

BARBILLON. Ah! nom d'une pipe!... v'là la patrouille qui revient; refilons par ici.

Ils vont pour sortir du côté opposé; mais la patrouille s'élance et les arrête. Le jour commence à poindre.

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN CAPORAL, SOLDATS*.

LE CAPORAL. Halte-là! qui êtes vous? que faites-vous ici?

BARBILLON, *le regardant.* Dam... mon caporal... nous... nous... ah!...

LE CAPORAL. Suivez-nous au poste!

GUILLAUME, *bas.* Je suis perdu.

BARBILLON, *de même.* Que non! laissez faire!... (*Haut.*) Au poste!... J' veux bien... j'y aurai peut-être des nouvelles du caporal que j'ai sauvé hier.

LE CAPORAL. Hein!... comment!... ça serait vous qui...

BARBILLON. Oui, caporal... c'est moi qui vous a retiré de la limonade.

LE CAPORAL. Vraiment! ah! dam... dans la nuit... J' vous remettais pas... Dites donc... en vous remerciant...

BARBILLON. Y a pas de quoi...**

LE CAPORAL. Mais qu'est-ce que c'est que cet homme-là?

BARBILLON. Ça c'est pas un homme, c'est un Auvergnat, un gaillard un peu solide; et comme il y a fête sur le bassin de la Villette, je l'ai pris de supplément.

LE CAPORAL. Ah ben... pour lors... c'est différent... allez vot' train...***

BARBILLON. Bonsoir, caporal...

LE CAPORAL. Au plaisir!... (*A ses soldats.*) Marche!

Il s'éloigne par la gauche.

BARBILLON, *à Guillaume.* Marche!

MARTIAL, *se montrant derrière une grosse pierre au fond.* Marche!

SCÈNE IV.

MARTIAL, *seul; puis* CABOT, PIQUEVINAIGRE, LE LOUCHON****.

Martial est vêtu d'un bourgeron, et il a sur la tête une mauvaise casquette.

MARTIAL. J'ai cru qu'ils ne me laisseraient jamais arriver au rendez-vous! Malgré l'obscurité, je crois avoir reconnu Guillaume. Le gaillard aura donc pu s'échapper?... que m'importe?... Il a trop affaire de son côté pour me nuire... et dans quelques heures je ne craindrai plus ni lui... ni personne! Mais

* Le Chef, la Garde, Barbillon, Guillaume.

** Barbillon, le Chef, Guillaume.

*** Barbillon, Guillaume, le Chef, Soldats.

**** Martial, Cabot, Piquevinaigre, le Louchon.

voilà le jour qui vient... Ah !... pourquoi cette patrouille n'a-t-elle pas ramassé mes nobles amis?... (*Les voleurs paraissent de différents côtés en regardant derrière eux.*) Cela m'aurait rendu un grand service!... Mais les drôles ont le nez trop fin!... (*Les voyant.*) Allons... du sang-froid... songeons à les bien entortiller.

CABOT, *bas à Piquevinaigre.* Laisse-moi lui parler... Je vas le coller sous bande. (*S'approchant et fredonnant.*) Je vous attends dans l'ombre de la nuit*...

MARTIAL. Tais ton bec, sansonnet... ou gare la cage! Songe que la police devient de jour en jour plus insupportable... Bientôt il n'y aura plus moyen de rien faire...

LE LOUCHON. C'est embêtant!

MARTIAL. Aussi je crois que nous ferons aussi bien de liquider notre société.

CABOT. Tu crois qu'il faut nous séparer?

MARTIAL. Le plus tôt sera le meilleur.

CABOT. Dam... en partageant la masse.

MARTIAL. Comment, la masse!... Est-ce que chacun n'a pas eu sa part?

CABOT. Jusqu'à présent oui; mais tu oublies quelque chose.

MARTIAL. Quoi donc?

CABOT. Les deux cent mille balles que tu vas toucher aujourd'hui!

TOUS. Ah! ah!

MARTIAL, *à part.* Ils savent tout!... (*Cherchant à se donner de l'aplomb.*) Messieurs, cette somme est la dot de mon épouse, et je ne puis en disposer.

CABOT. Et nous, nous te disons qu'il nous faut notre part.

LES VOLEURS. Oui, certainement qu'il nous la faut.

MARTIAL. C'est une affaire à moi seul, et je la garde.

CABOT. Ah! c'est comme ça... tu l'avoues. Bien, le canal n'est pas loin... Allons, haut, chacun un bras, chacun une jambe.

MARTIAL, *à part.* Diable! mais, c'est que Barbillon n'est pas là.

CABOT. A l'eau avec une pierre au cou ..

MARTIAL, *avec beaucoup de sang-froid, pendant qu'ils le tiennent.* Imbéciles... vous en serez bien plus riches quand vous m'aurez noyé.

CABOT. Alors, tu promets donc...

MARTIAL. Lâchez-moi, vous aurez votre part...

Ils le lâchent.

CABOT. Nous voulons une garantie.

MARTIAL. Je vous donne ma parole d'honneur.*

* Le Louchon, Martial, Cabot, Piquevinaigre.

CABOT. J'aime mieux autre chose.

MARTIAL. Eh bien, puisque ce gueux-là s'est caché dans quelque coin pour écouter...

CABOT. Ia, meinher.

MARTIAL. Il doit savoir que c'est aujourd'hui.

CABOT. Ce matin.

MARTIAL. A la Villette.

CABOT. Que l'aimable douille doit t'être comptée.

MARTIAL. Eh bien, je vous invite tous à la noce.

CABOT. Nous allions te le demander.

MARTIAL. Bah!

CABOT. Oui, c'était notre plan... nous boirons, nous mangerons, nous trinquerons avec le beau-père, et nous ne te quitterons que lorsque tu auras aboulé la monnaie.

On lâche Martial.

MARTIAL. Allons, vous pensez à tout.

CABOT. Mais tu n' vas pas t' marier attiffé comme ça?

MARTIAL. Je vais changer d'uniforme!* (*Il ôte son bourgeron, qu'il jette dans les pierres, ainsi que sa casquette, puis il se débarrasse de mauvais chaussons de lisière sous lesquels sont des souliers vernis; puis il passe la main dans sa coiffure, tire un claque de son habit; en outre, il se débarrasse d'affreux gants de peau de lapin sous lesquels sont des gants glacés.*) Quand on a l'avantage d'être fiancé, il faut être présentable.

CABOT. Et quand on est invité, il faut faire honneur aux dames.

Ils changent tous trois leurs costumes lestement, et paraissent en habits bourgeois.

MARTIAL. Allons, vous êtes aussi malins que moi, et je renonce à vous mettre dedans.

TOUS. Vive Martial!

MARTIAL. Chut!... Voyons, ces deux messieurs seront mes amis de collége; quant à ce vénérable patriarche, j'en fais mon parrain.

CABOT, *déguisé en vieux.* Oui, je suis aéronaute; j'ai découvert le moyen de m'élever dans les airs; je compte sur mon dernier vol pour prendre ma retraite.

MARTIAL. Parfait! A dix heures, soyez exacts, messieurs et amis.

CABOT. Sois tranquille, j'ai fait une bréguet qui va très-bien**...

MARTIAL, *saluant avec élégance.* Messieurs, j'ai bien l'honneur.

CABOT, *de même.* Comment donc, monsieur! c'est vous, au contraire.

MARTIAL, *à part.* Ils croient me tenir, mais ils n'ont pas pensé à tout.

Ils se séparent. Le théâtre change.

* Le Louchon, Piquevinaigre, Martial, Cabot.

** Martial, Cabot, le Louchon, Piquevinaigre.

Deuxième Tableau.

La fête de la Villette. Le bassin avec les bateaux pavoisés. La barrière Saint-Martin. A droite, l'entrée de la maison de Laroche. Une porte d'entrée grillée.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARCHANDS ET PROMENEURS, *puis* BARBILLON.

Au lever du rideau, le théâtre représente une fête animée. Des Marchands ont établi leurs boutiques dans le fond. Des Saltimbanques font leurs exercices. On se promène, on achète, on joue. Un Paysan et un Conscrit viennent pour essayer leurs forces en frappant sur une machine faite exprès. Le Conscrit se baisse, le Paysan lui frappe involontairement sur la tête et lui enfonce son shako. Une querelle s'engage, la Garde arrive. On disperse la foule, et le devant de la scène reste vide.

BARBILLON, *sortant de la maison pendant que la foule s'éloigne.* Je crois que la chose est arrangée... c'est pas sans peine... car il fallait parler à la mariée... à elle seule... mais enfin la v'là prévenue... Pendant que les invités de la noce arrivent par la grande porte et que l'papa Laroche les reçoit dans le salon, mamselle Clarisse va se glisser dans le jardin, et elle verra Guillaume; mais elle ne lui dira rien de son mariage avec ce Martial... elle lui laissera son erreur. C'est drôle! faut qu'il y ait là-dessous des histoires, des secrets... mais mon affaire, à moi, c'est de faire sortir Guillaume de son bateau et de l'amener ici sans danger... Voyons s'il n'y a personne de connaissance... Non, personne... le bateau est à deux pas... l'instant est favorable... Filons!

Il se mêle dans la foule. En ce moment Armand arrive par la gauche. Il est en tenue de voyage.

SCÈNE II.

ARMAND, *seul.*

J'ose à peine approcher; je ne sais quel funeste pressentiment m'agite en venant ici. A peine descendu de voiture, je cours à la maison de monsieur Laroche... je la trouve fermée... le chantier aussi... qu'est-ce que cela signifie?... serait-il arrivé un malheur pendant mon absence?... Allons, il faut m'en assurer... (*Il va auprès de la grille et s'arrête au moment de sonner.*) Ah! mon Dieu! que de monde dans le jardin!... mais il y a donc une réunion!... une fête!... C'est singulier... je n'ose plus entrer... Si du moins, je pouvais apercevoir madame Gervais... ou Guillaume, et m'informer de ce qui se passe...

SCÈNE III.

GUILLAUME, BARBILLON, ARMAND.

BARBILLON. Renfoncez donc vot'chapeau, père chose, et relevez vot'collet.

GUILLAUME. Va toujours, sois tranquille.

BARBILLON. Heureusement nous v'là à la porte, et personne n'a pu vous reconnaître.

ARMAND, *les apercevant.* Ah! voici Barbillon... et Guillaume *.

GUILLAUME. Monsieur Armand!

BARBILLON. Allons, bon!... v'là l'autre à c't'heure!

ARMAND. Mon brave Guillaume... que je suis heureux de vous rencontrer!

GUILLAUME. Et moi donc, monsieur Armand!

BARBILLON. Taisez-vous donc, taisez-vous donc!

GUILLAUME. Ça m'aurait fait mal de n'pas vous serrer la main un jour comme celui-ci.

BARBILLON. Ils vont bien arranger les affaires à eux deux.

GUILLAUME. Mais comment qui s'fait que vous n'soyez pas par là... que vous n'soyez pas habillé?

ARMAND. Mais je descends de diligence.

GUILLAUME. Comment?

BARBILLON, *voulant l'entraîner.* Venez donc, père Guillaume, venez donc!

ARMAND. J'ai pu revenir plus promptement que je ne l'espérais, et j'ai hâte de revoir monsieur Laroche et sa fille... de leur faire part du bonheur qui m'arrive... J'ai presque une fortune à offrir à celle que j'aime.

GUILLAUME. Bien!... bien!... j'y suis.... on avait tout préparé pour l'instant de vot' retour.

ARMAND. Je ne vous comprends pas, Guillaume, et ce monde que j'ai vu dans le jardin...

GUILLAUME. Eh bien! quoi?... Est-ce que vous auriez voulu vous marier en cachette?

ARMAND. Oh!... c'est impossible, Guillaume; vous vous trompez... J'arrive avec nos papiers, avec le consentement de ma mère, et il est impossible qu'en mon absence...

GUILLAUME, *à Barbillon.* Mais qu'est-ce que tu m'as donc dit, toi**?

BARBILLON. Ah! je suis gêné dans mes escarpins.

* Barbillon, Guillaume, Armand.

** Guillaume, Barbillon, Armand.

GUILLAUME. Tu m'as dit que Clarisse se mariait ce matin ?

ARMAND. O ciel !

GUILLAUME. Qu'on se rendait pour la cérémonie à la maison de la Villette. Réponds, réponds...

BARBILLON. Oui.. oui... c'est vrai...

ARMAND. Clarisse se marie !...

GUILLAUME, *secouant Barbillon.* Mais si ce n'est pas avec lui.... avec qui donc?.... Parle à l'instant...je le veux...

BARBILLON. Eh ben! puisqu'il faut vous le dire... c'est... avec...

LES PROMENEURS. V'là la noce?... v'là la noce!

BARBILLON. Bon... v'là le bouquet.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, *et successivement* INVITÉS, GALOU, MATHIEU, OUVRIERS, CABOT, LES VOLEURS, LAROCHE, CLARISSE, MARTIAL*.

GUILLAUME, *apercevant Martial qui entre en donnant la main à Clarisse.* Que vois-je! Martial!

ARMAND. C'est lui qu'elle épouse...

GUILLAUME. Oh! jamais! jamais** !

BARBILLON, *voulant le retenir.* Guillaume!... qu'allez-vous faire?

GUILLAUME, *le repoussant et écartant la foule.* Arrêtez !... arrêtez !...

TOUS. Guillaume!

CLARISSE, *quittant la main de Martial.* Guillaume!... Armand ! ô mon Dieu!...

LAROCHE. Guillaume?... vous n'avez rien à faire ici .. allez vous-en... retirez-vous... songez au danger qui vous menace.

GUILLAUME. Ah! ça m'est égal... qu'on me reprenne, qu'on me conduise en prison!... mais ce mariage n'aura pas lieu!

TOUS. Que dit-il?

LAROCHE, *bas.* Guillaume!... songez à vos promesses.

GUILLAUME. Je ne me souviens de rien, monsieur Laroche!... vous nous avez trompés tous les trois... lui... elle... moi!... Vous avez voulu la forcer, la pauvre enfant, à épouser cet homme... celui qui m'a accusé!... c'est une infamie!

LAROCHE, *à Martial.* S'il parle, nous sommes perdus!

MARTIAL. Allons, place! on nous attend! Venez, mademoiselle, venez!

GUILLAUME, *hors de lui.* Misérable*!.... ne la touche pas!.... Ne prends pas sa main!... Je te le défends, moi, son père!

CLARISSE. Mon père!

TOUS. Son père!... lui!... Guillaume!

Clarisse s'est jetée dans les bras de Guillaume en poussant un cri de joie.

LAROCHE. Plus de salut possible**.

GUILLAUME, *pressant Clarisse sur son cœur.* Oui, Clarisse, ton père, qui a gardé le silence pendant vingt ans pour assurer ton bonheur, ton avenir... pour ne pas te faire partager la honte qui pesait sur lui... Ton père, qui reprend ses droits au péril de sa vie, et qui vient t'arracher à des infâmes!... Ah!... ne tremble plus, ma fille!... je suis là pour te sauver, pour te défendre, et Dieu m'en donnera la force!

MARTIAL, *bas à Laroche.* Comment! ce n'était pas ta fille!... et tu me trompais encore? Décidément tu es trop malin pour moi.

CABOT, *qui a remonté pendant ce temps, revenant vers Martial avec effroi.* Alerte!... alerte!... la garde arrive!

En ce moment le Commissaire paraît avec la Garde.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE COMMISSAIRE, LA GARDE***.

LE COMMISSAIRE. Guillaume!... je vous arrête!

GUILLAUME. Me voilà, monsieur, prêt à vous suivre****...

CLARISSE. Non... non... vous ne l'emmènerez pas!... c'est mon père, monsieur, mon père, entendez-vous?... Et je puis parler maintenant... je puis crier à tous : Il est innocent du crime dont on l'accuse!... je le sais bien, moi qui l'ai vu commettre.

LE COMMISSAIRE. Parlez, mademoiselle, parlez!...

CLARISSE. Oui, monsieur, je dirai la vérité!... je dirai que le coupable c'est.... (*Elle s'arrête.*) Oh! je ne puis... la voix, la force me manquent pour accuser... (*Se relevant avec énergie et à Laroche.*) Mais vous... vous, monsieur, dites donc que mon père n'est pas coupable!

LAROCHE. Oui!.... oui!.... c'est vrai!.... Guillaume est innocent!...

TOUS. Innocent!...

LE COMMISSAIRE. Mais la preuve de ce que vous dites, monsieur?

* Barbillon, Guillaume, Invités, Clarisse, Mathieu, Martial, Galou, Laroche, Cotteret, Cabot.

** Armand, Guillaume, Barbillon, Laroche, Martial, Clarisse.

* Cabot, Martial, Voleurs, Laroche, Guillaume, Barbillon, Clarisse, Invités.

** Cabot, Laroche, Martial, Barbillon, Guillaume, Clarisse.

*** Laroche, Martial, Cabot, le Commissaire, Guillaume, Clarisse, Invités, Barbillon.

**** Laroche, Martial, Cabot, le Commissaire, Clarisse, Guillaume, Barbillon.

LAROCHE. La preuve*... je vais vous la donner !

Il entre dans la maison.

MARTIAL, *bas à Cabot.* Est-ce qu'il voudrait nous jouer quelque tour de sa façon?

CABOT, *de même.* Je ne suis pas dans mon assiette** !

Coup de pistolet. Le Commissaire se précipite dans la maison, suivi de deux Soldats. Les autres empêchent la foule d'avancer.

MARTIAL, *à Cabot.* Tu vas voir qu'il nous vole nos deux cent mille francs !

CABOT, *de même.* Quelle indélicatesse!

Le Commissaire rentre ***.

TOUS. Eh bien ?...

LE COMISSAIRE. Le coupable s'est fait justice.

ARMAND. Monsieur Laroche est mort en avouant son crime.

MARTIAL, *au Commissaire.* Je vois, monsieur, que nous n'avons plus qu'à nous retirer.

LE COMMISSAIRE. Un moment, messieurs... (*Haut.*) Que l'on exécute mes ordres.

Aussitôt quatre individus s'élancent et se saisissent de Cabot, le Louchon et Piquevinaigre.

CABOT. Hein! comment? qu'est-ce que cela signifie?

LE COMMISSAIRE. Cela signifie, monsieur Cabot, que je vous arrête, vous et ces messieurs, par ordre du procureur du roi.

CABOT, *ôtant sa perruque.* Arrêtés!... qui donc nous avait dénoncés?

LE COMMISSAIRE. Monsieur Martial, dit l'Allumeur.

CABOT. Ah! le gueux !

MARTIAL. Je suis pincé. Et qui donc m'avait dénoncé, moi?

LE COMMISSAIRE. Vos complices.

MARTIAL. Ah ! les gredins !

GUILLAUME. Quand je disais que je ne le sentais pas !

GALOU. Emballez pour la souricière!... les loups se mangent entre eux !

BARBILLON. Mes amis ! v'là le cas ou jamais de chanter mon refrain !

TOUS.

Gais enfants du canal, répétons ce refrain :
De Pantin à Paris, de Paris à Pantin,
Vive, vive à jamais le canal Saint-Martin !
Pour le joyeux gamin,
L'honnête citadin,
Vive à jamais le canal Saint-Martin !

On emmène les Voleurs. On monte sur les bancs, sur les tables pour les voir passer. Guillaume, Clarisse et Armand forment un groupe à gauche. Galou, Barbillon, Mathieu et les Ouvriers à droite. Les autres au fond.

* Cabot, Martial, le Commissaire, Laroche, Clarisse, Guillaume, Barbillon.

** Guillaume, Clarisse, le Commissaire, Armand, dans la maison, Martial, Cabot.

*** Guillaume, Clarisse, le Commissaire, Armand, Barbillon, Martial, Cabot.

FIN.

Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis 46, au Marais.



ACTE II, 2e TAB, SCÈNE V.

STELLA,

DRAME EN CINQ ACTES ET SIX TABLEAUX,

PAR M. ANICET-BOURGEOIS,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 21 NOVEMBRE 1843.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
FRÉDÉRIC II, roi de Prusse (père noble)	M. Joseph.
ERNEST DE FRIDBERD (1er rôle, jeune)	M. Surville.
LE COLONEL D'OSBORN (1er rôle)	M. Saint-Marc.
THÉODORE (jeune amoureux)	M. Goujet.
GUSTAVE (3me amoureux)	M. Rosier.
ULRICH BURL (1er comique)	M. Serres.
JOBIN (2me comique)	M. Francisque.
M. DE MITTAU (grande utilité)	M. Édouard.
HERMANN (rôle de convenance, jeune)	M. Eugène.
FRITZ (financier)	M. Charlet.
M. DE STRAUNITZ, premier page (travestie)	Mlle H. Gautier.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
GUILLAUME, officier	M. Gustave.
CLAKMANN	M. Ameline.
*PREMIER OFFICIER	M. Marcel.
*DEUXIÈME OFFICIER	M. Laisné.
*DEUXIÈME PAGE	Mlle Fanny.
*UN SOLDAT	M. Désiré.
*UN JARDINIER	M. Dharcourt.
*UN DOMESTIQUE	M. Fonbonne.
MARIE (1er rôle)	Mme Gauthier.
STELLA (jeune première)	Mme E. Sauvage.
Mme DE RICCA (mère noble)	Mme Mélanie.
Mme MULLER (2me mère noble)	Mme Stéphanie.
CHRISTINE (soubrette)	Mlle Léontine.
GERTRUDE (caractère)	Mme Chéza.

Officiers, Pages, Gardes, Paysans.

La scène se passe : au prologue, à Berlin, chez le Roi ; au premier acte, au château de Ricca en Poméranie, quinze ans après le prologue ; au premier tableau du deuxième acte, dans une masure aux environs de la forteresse du Mont-des-Géants à la frontière de Silésie ; au deuxième tableau du deuxième acte, et aux troisième et quatrième actes, à la forteresse.

Note pour la province. Tous les rôles marqués de ce signe * peuvent se doubler ou être supprimés au moyen de faciles modifications.



PROLOGUE.

Le palais du roi Frederic, à Berlin. Un salon au rez-de-chaussée, ouvrant sur le parc. A droite, au deuxième plan, une cheminée avec du feu ; au troisième, une porte ; à gauche, au deuxième, l'entrée des appartements du Roi ; au troisième, une croisée ouverte ; au milieu, au fond, grande porte donnant sur le parc ; près de la cheminée, une table couverte d'un riche tapis, plume et encre ; à gauche, à l'avant-scène, un canapé placé en face du public *.

SCÈNE PREMIÈRE.

PREMIER PAGE, GUSTAVE.

Au lever du rideau, on entend un bourdonnement de voix au dehors. Le Page, penché sur la fenêtre latérale, semble prendre part à ce qui se passe. Gustave Verner entre par le fond, aperçoit et reconnaît le Page, s'approche de lui et lui, prenant l'oreille, lui dit en grossissant sa voix :

GUSTAVE. Que faites-vous donc là, monsieur de Straunitz ?

PREMIER PAGE, *avec effroi.* Pardon, monsieur le gouverneur... Je... je... (*Il tourne tête vers Gustave, le reconnaît, et part d'un éclat de rire.*) Ha ! ha ! ha !

GUSTAVE, *avec une gravité comique.* De qui riez-vous, monsieur ?

PREMIER PAGE. De moi, parbleu ! J'ai vraiment cru entendre la grosse voix de notre gouverneur.

GUSTAVE. J'ai donc bien réussi à la contrefaire ?

PREMIER PAGE. Comme un ex-page, mon lieutenant.

GUSTAVE, *le regardant en face.* Vous dites ?...

PREMIER PAGE. Je dis mon lieu... (*Remarquant sa ceinture.*) Ah ! pardon !... pardon, mon capitaine... comment ! déjà ! deux grades en trois ans !

GUSTAVE. On avance vite en temps de guerre.

PREMIER PAGE. Oui, quand le courage vous pousse...

GUSTAVE. Et que le canon fait des vides au-dessus de nous. Mais pourquoi restais-tu là, penché sur cette fenêtre ?

PREMIER PAGE. Eh ! mon Dieu ! je regardais passer le corps mutilé de ce pauvre Mulgrave qu'on transporte à l'hôpital.

GUSTAVE. Mulgrave !

PREMIER PAGE. Oui... le Bavarois... qui sortit il y a trois ans des pages, et fut nommé officier en même tems que vous. Le malheureux vient de se tuer.

GUSTAVE. Lui ! Mulgrave ! un ancien camarade !

PREMIER PAGE. Il n'avait plus que ce moyen d'éviter l'échafaud peut-être.

GUSTAVE. Quelle faute, quel crime avait-il donc commis ?

PREMIER PAGE. Comment ! vous êtes arrivé de Stettin, hier soir, avec le roi, et vous ne savez rien ! moi qui comptais que vous alliez tout m'apprendre !

GUSTAVE. Tu ne sais donc rien non plus ?

PREMIER PAGE. Pas grand'chose... depuis deux jours on parle ici d'un crime de haute trahison... On dit que des papiers de la plus grande importance ont été saisis sur un déserteur de la compagnie de Mulgrave au moment où il gagnait la frontière. Ce pauvre diable, ramené à Berlin, a été écroué hier provisoirement à la geôle du château, et ce matin, d'après les aveux de ce soldat sans doute, Mulgrave a été arrêté... A peine enfermé avec son complice, le lieutenant, pour couper court au procès qu'on allait lui faire, a tiré de sa poche un pistolet qu'il y avait caché et s'est brûlé la cervelle.

GUSTAVE. C'est là une bien triste fin, et que nous étions loin de prévoir, lorsqu'en sortant des pages Mulgrave, Fridberg et moi, nous nous séparâmes en nous assurant pour la vie bonne et franche amitié.

PREMIER PAGE. Vous savez que M. de Fridberg, votre inséparable d'autrefois, est aujourd'hui secrétaire de la chancellerie.

GUSTAVE. Il doit être à Berlin ?

PREMIER PAGE. Non, depuis deux mois il est auprès du grand chancelier, qu'un accès de goutte retient à la campagne... Néanmoins, vous verrez bientôt votre ami... car le roi, en arrivant hier soir, a demandé plusieurs fois M. de Fridberg... et deux courriers sont partis pour presser son retour ici .. (*Remontant la scène.*) Je ne me trompe pas... c'est lui qui traverse la grande avenue.... Je vous laisse... Adieu, monsieur Verner.

GUSTAVE *. Au revoir... (*A part.*) Heureux temps !... Que ne suis-je encore page !

* Gustave, premier Page.

* On entend par *droite* et *gauche* la droite et la gauche du Souffleur : il en est de même pour les personnages, le premier nommé est à gauche du Souffleur.

PREMIER PAGE, *à part.* Ah! quand donc serai-je capitaine?

Le Page entre à droite, Ernest de Fridberg entre par le fond, venant de la gauche.

SCÈNE II.

GUSTAVE, ERNEST.

GUSTAVE, *allant à lui.* Ernest!

ERNEST, *le reconnaissant.* Gustave!

GUSTAVE, *le tenant embrassé.* C'est cela!... comme à l'université... comme dans les pages... toujours amis!...

ERNEST. Toujours frères!

GUSTAVE. Oh! que cela me fait de bien, de sentir ta main dans la mienne!... séparés pendant trois ans!...

ERNEST. Trois siècles...

GUSTAVE. Qui ont été utilement employés par toi... premier secrétaire de la chancellerie à vingt-quatre ans!... c'est superbe!... Encore une absence de quelques années, et je te retrouverai ministre. (*Riant.*) Alors, votre excellence daignera me protéger.

ERNEST, *de même.* Monsieur le capitaine se passe fort bien de protecteurs.

GUSTAVE. Oui, pourvu qu'on se batte. Un moment j'ai cru que nous allions tourner à la paix; mais il paraît qu'il se trame quelque chose, et qu'avant peu notre bien-aimé sire...

ERNEST, *souriant.* C'est possible.

GUSTAVE. Ah! tu sais donc la grande affaire?

ERNEST, *avec une gravité plaisante.* Je ne sais rien.

GUSTAVE. C'est juste... un diplomate! Pardon de mon indiscrétion. Mais ce que tu peux me dire, c'est ce que tu espères... ce que tu attends?

ERNEST. Eh! mon ami, nous rêvons tous le bonheur; celui-ci sous une forme, celui-là sous une autre... Pour toi le bonheur, c'est le tumulte des camps, le bruit du canon; puis à la fin de chaque campagne, un grade de plus... Pour moi, le comble de la félicité serait d'être...

GUSTAVE. Grand chancelier.

ERNEST. Mieux que cela!... être uni à celle que j'aime... voilà l'espoir et le but de ma vie.

GUSTAVE. Comment! tu étais amoureux à ce degré-là, et dans tes lettres tu ne m'en as jamais écrit un mot?...

ERNEST. Cet amour était un secret qu'il fallait cacher à tout le monde. Tu as connu le général baron de Rittersdorf?

GUSTAVE. Le gouverneur de la forteresse du Mont-des-Géants!... oui, le bourru le moins bienfaisant de toute la Prusse... qui vient de mourir, heureusement pour ses ennemis et ses amis.

ERNEST. Gustave!.... c'est sa fille que j'aime.

GUSTAVE. La fille de M. de Rittersdorf?...

ERNEST. Un ange, mon ami... un ange de beauté, de douceur.

GUSTAVE. Belle et douce... je vois avec plaisir qu'elle ne ressemble pas du tout à son brutal de père.

ERNEST. Gustave... le général n'est plus.

GUSTAVE. Je puis d'autant mieux lui dire toutes ses vérités... Je crois me souvenir que ton père lui-même, quoique ami d'enfance de M. Rittersdorf, s'était à la fin lassé de son insupportable caractère.

ERNEST. Il y a quelques années ils se brouillèrent en effet. Défense me fut faite de rentrer jamais dans la maison de M. de Rittersdorf. maison où j'avais été élevé avec Marie. Pour revoir celle que j'aimais depuis mes premières années, je bravai les ordres de mon père, la fureur de M. de Rittersdorf. Mon amour grandit avec les obstacles... d'enfantin qu'il avait été d'abord, il devint sérieux, profond, irrésistible. Le général s'absentait souvent... et la bonne Gertrude, la gouvernante de Marie, qui nous appelait l'un et l'autre ses enfants, la bonne Gertrude protégeait notre innocent amour... C'était toujours en sa présence que je voyais Marie... mais la pauvre femme tomba malade.

GUSTAVE. Je devine... tu vins plus souvent encore... et l'innocent amour, livré à lui-même... s'émancipa peut-être?...

ERNEST. Le général avait, à cette époque, écrit à sa fille qu'il projetait pour elle un mariage... Marie me montra la lettre de son père... elle pleurait... moi, désespéré, furieux, je demandais au ciel de rendre ce mariage impossible... que te dirai-je, ami?... un moment la raison nous abandonna tous deux... quand je revins à moi... Marie était perdue!... C'est à cette époque que le général fut appelé sur les frontières de la Bohême et de la Silésie, au commandement de la forteresse du Mont-des-Géants. J'étais moi-même enchaîné ici par mon service... Marie demeura donc seule à la campagne, seule avec Gertrude, à laquelle elle avait tout avoué. Elle m'écrivait souvent, et dans ses lettres jamais un reproche, jamais une plainte... Au dernier voyage que M. de Rittersdorf fit à Berlin, je revis Marie; je lui annonçai que j'étais résolu de tout révéler à son père... C'est alors que cette douce victime me supplia de me taire, d'attendre, par pitié, non plus seulement pour elle... mais pour notre enfant. J'appris alors tout ce que Marie avait souffert, tout ce qu'elle m'avait pardonné.

GUSTAVE. Tu avais raison : c'est un ange que cette jeune fille.

ERNEST. Je compris qu'elle espérait que mon zèle, mon travail, et plus encore mon amour, me mériteraient enfin une de ces positions élevées qui donnent droit à tout, et devant laquelle la haine de M. de Rittersdorf s'éteindrait... De ce moment, jour et nuit, je fus à l'œuvre... et voilà par quel miracle tu me trouves, à vingt-quatre ans, premier secrétaire de la chancellerie.

GUSTAVE. La mort de M. de Rittersdorf te rend la tâche plus facile... le deuil de mademoiselle Marie touche à son terme, et bientôt tu pourras avouer à ton tuteur...

ERNEST. Sais-tu quel est le tuteur de Marie?

GUSTAVE. Non... c'est...

ERNEST. Le roi!...

GUSTAVE. Je comprends qu'un tel aveu soit difficile à faire à un homme comme Frédéric.

ERNEST. J'ose tout espérer cependant; je puis te le dire, à toi. La mauvaise santé du ministre m'a laissé, depuis deux mois, chargé de toutes les affaires de la chancellerie. Je crois savoir que le roi a été fort content de mon travail; hier il a lui-même envoyé un exprès au chancelier pour qu'il eût à me laisser revenir à Berlin, où ma présence était nécessaire.

GUSTAVE. Il veut te récompenser... et pour gratification tu lui demanderas, toi, la main de celle que tu aimes... As-tu vu mademoiselle Marie?... t'es-tu concerté avec elle?...

ERNEST. Marie est à son château; elle a obtenu de sa majesté la permission d'y passer tout le temps de son deuil ; Rittersdorf est à trente lieues de Berlin, et, depuis six mois, mon service ne m'a pas laissé deux heures de liberté. J'espère trouver une lettre d'elle chez moi... il me reste, je le vois, assez de temps encore avant l'audience de sa majesté.

GUSTAVE. Va, mon ami... aussi bien... (*montrant des Officiers qui entrent*) tu me laisseras en nombreuse compagnie...

Ils se serrent la main. Pendant la fin de cette scène, le salon s'est rempli d'Officiers venant par le jardin Ernest sort par le fond et tourne à gauche.

SCÈNE III.

GUSTAVE, GUILLAUME, OFFICIERS DE DIVERS RÉGIMENTS, *puis* LE COLONEL D'OSBORN.

Pendant cette scène, un Homme, portant l'uniforme de colonel, entre, et, s'appuyant sur la cheminée, se tient ainsi à l'écart, écoutant en silence ce qui se dit dans le salon.

GUILLAUME, *allant à Gustave.* Salut Monsieur Gustave Verner.

GUSTAVE, *lui serrant la main.* Guillaume...

GUILLAUME. Messieurs, je vous présente un ancien camarade, arrivé hier de Poméranie. Eh bien, capitaine, quoi de nouveau là-bas?

GUSTAVE. Mais pas grand' chose ; tout s'y est passé comme c'est l'ordinaire : l'armée suédoise faisait mine de nous montrer les dents; mais notre roi est arrivé, et, ma foi! quand l'ennemi a vu le vieux Fritz, il nous a tourné les talons. Le roi, n'ayant plus rien à faire là, est reparti ; et comme il ramenait avec lui mon général, le comte Rhor, je me suis trouvé du voyage.

Ici le Colonel entre.

GUILLAUME. Le général Rhor a-t-il donc le désir ou l'espoir d'être appelé à recueillir l'héritage du favori du roi... du vieux baron de Rittersdorf?

DEUXIÈME OFFICIER. En effet, la place de gouverneur du Mont-des-Géants est encore vacante.

GUSTAVE. La citadelle du Mont-des-Géants est, vous le savez, messieurs, tout à fait transformée en prison d'état : c'est la Bastille prussienne ; et, pour en accepter le commandement, il faut s'être fait à l'avance un cœur de geôlier.

GUILLAUME. Aussi, notre roi, qui se connaît en hommes, ne choisira pas un noble et brave officier comme M. de Rhor pour en faire un général porte-clefs.

GUSTAVE. Pour être gouverneur du Mont-des-Géants il faut avoir ce qu'avait M. de Rittersdorf, un cœur de bourreau sous l'uniforme de soldat.

GUILLAUME. Prenez garde! si le futur gouverneur vous entendait...

GUSTAVE. Désigne-t-on quelqu'un?

DEUXIÈME PAGE, *sortant de chez le roi.* Monsieur le colonel d'Osborn!

LE COLONEL. C'est moi.

Mouvement.

DEUXIÈME PAGE, *saluant.* Sa majesté vous attend, colonel.

Le Colonel passe au milieu des jeunes Officiers, qui instinctivement s'éloignent de lui, et entre chez le Roi, le Page le suit.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MOINS LE COLONEL.

GUILLAUME. M. d'Osborn était là... taciturne et silencieux comme toujours... nous ne l'avions pas aperçu...

GUSTAVE. Qu'est-ce que M. d'Osborn?

GUILLAUME. Un parent éloigné, un ami intime du baron de Rittersdorf; c'est à lui.

disait-on hier, que le roi destine le commandement de la forteresse du Mont-des-Géants.

GUSTAVE. Je regrette ce que j'ai dit ; car M. d'Osborn peut ne pas ressembler au portrait que j'ai tracé tout à l'heure.

GUILLAUME. Ce portrait est au contraire frappant de ressemblance ; mais à l'avenir, soyez prudent. Donnez-moi votre bras, et parlons comme on parle à la cour... tout bas...

Le premier Page arrive par le fond, venant de droite; il précède et introduit Marie et Gertrude.

SCENE V.

LES MÊMES, MARIE, GERTRUDE, *introduites par* LE PREMIER PAGE

PREMIER PAGE, *à Marie.* Veuillez attendre ici, mademoiselle, je vais prévenir le roi de votre arrivée.

A l'aspect de Marie, tous les Officiers se sont arrêtés et la regardent.

MARIE, *intimidée.* Que de monde !

GERTRUDE, *indiquant le canapé.* Plaçons-nous là, mon enfant, nous éviterons ainsi tous ces regards curieux qui vous embarrassent.

Les deux Dames s'asseyent. Le Page après les avoir quittées se dirige vers les appartements du Roi.

GUSTAVE. La charmante personne !... (*Il arrête le Page, et lui dit à demi-voix.*) Monsieur de Straunitz !... connaissez-vous la jolie solliciteuse que vous venez d'introduire ?

PREMIER PAGE. Certainement... c'est mademoiselle de Rittersdorf.

GUSTAVE, *vivement.* La fille du vieux général?

PREMIER PAGE. Elle-même..

GUSTAVE, *à part.* Heureux Ernest ! (*Au Page.*) Que vient-elle faire ici ?

PREMIER PAGE. Le roi l'a fait demander... (*Plus bas.*) En sa qualité de tuteur, il veut la marier.

GUSTAVE. Vous croyez ?

PREMIER PAGE. J'en suis sûr. Sa majesté vient de donner l'ordre d'ouvrir et de préparer la chapelle du château.

Il entre chez le Roi.

GUSTAVE, *à part.* Plus de doute !... le futur est Ernest de Fridberg... Mandés tous deux par un ordre exprès du roi... un mariage improvisé... tout cela est parfaitement dans les habitudes de Frédéric.

Il s'approche lentement des deux Dames, que par discrétion les autres personnages ne regardent plus.

GERTRUDE. Qu'avez-vous, Marie?... Pourquoi cette émotion ?...

MARIE. Je ne sais.... mais de tristes pressentiments m'agitent... pourquoi ce désir du roi de me voir quitter dès à présent mon deuil?... Pourquoi cet ordre de me présenter aujourd'hui même à son audience?..... que peut me vouloir le roi?...

GUSTAVE, *à demi-voix.* Je crois pouvoir l'apprendre à mademoiselle Marie de Rittersdorf.

MARIE, *se retournant avec effroi.* Monsieur...

GUSTAVE. Un mot va vous rassurer, mademoiselle..... je suis l'ami d'enfance d'Ernest de Fridberg.

MARIE. Ernest !...

GUSTAVE, *plus bas.* Je sais... que vous l'aimez... il est digne de cet amour... de cet amour qui est toute sa vie... à cette même place, tout à l'heure, il me parlait de vous.

MARIE. Il est ici !...

GUSTAVE. Oui... mandé comme vous par le roi... et, je l'espère, pour le même motif...

MARIE. Comment ?

GUSTAVE. Vous ne devinez pas?

GERTRUDE. Expliquez-vous, monsieur.

GUSTAVE. Le roi s'intéresse à l'avenir d'Ernest, il veut assurer celui de sa pupille, et sa majesté, expéditive, comme toujours, a trouvé le moyen de faire deux bonheurs à la fois.

MARIE. Qu'entends-je?

GERTRUDE. Que dites-vous?

GUSTAVE. Je dis que tout se prépare dans la chapelle royale pour la célébration d'un mariage qui aura lieu avant une heure peut-être. (*Souriant.*) A moins que mademoiselle ne refuse obstinément.

On bat aux champs. La galerie se remplit de Soldats, qui présentent les armes ; le colonel d'Osborn, les Officiers, les Pages, précèdent le Roi, qui sort de ses appartements suivi d'un brillant état-major.

DEUXIÈME PAGE, *annonçant.* Le roi !

Gustave s'éloigne de Marie et va se joindre au groupe d'Officiers.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE ROI, D'OSBORN, OFFICIERS, PAGES *.

Le Roi entre vivement aux cris de *Vive le Roi !*

LE ROI. Messieurs, nos fatigues vont recommencer. Six ans passés d'une guerre pleine de désastres et de gloire nous donnaient des droits au repos. Le destin et la trahison en décident autrement.

TOUS. La trahison !

LE ROI. La trahison étrangère, secondée

* Gertrude, Marie, Gustave, le Roi, de Mittau, d'Osborn, toute la suite faisant cercle, les Gardes au fond.

peut-être par quelque indigne enfant de la Prusse. L'avenir vous en apprendra davantage; qu'il vous suffise de savoir qu'aujourd'hui l'Europe nous menace de nouveau d'une coalition générale. Eh bien, messieurs, nous nous souviendrons des glorieuses journées de Prague et de Rosbach. Seuls nous avons fait face à tous nos ennemis, seuls nous saurons encore leur résister. J'arrive de Stettin, notre armée de Poméranie est pleine d'ardeur et de patriotisme. Aujourd'hui je pars pour la Silésie, avant trois jours je serai devant Schweidnitz; c'est dans ses murs seulement que je dicterai la paix qu'on nous refuse aujourd'hui, la paix qui me permettra de travailler de nouveau au bonheur de mon peuple, après avoir combattu pour sa gloire et son indépendance.

TOUS. Vive le roi!

LE ROI. Monsieur de Hertzberg, vous publierez aujourd'hui même l'état des grades et décorations accordés à ceux qui se sont distingués dans la dernière campagne. Tous les services seront récompensés, comme toutes les fautes seront punies. (*A un autre, allant à la table et écrivant debout.*) Monsieur de Miltau, rendez-vous sur-le-champ chez le chef de la police, il vous remettra sur cet ordre (*il le lui remet*) les papiers saisis sur le déserteur Ulrich Burl... (*A d'Osborn.*) Je veux, avant mon départ, régler moi-même cette affaire. (*Monsieur de Miltau sort. S'adressant à tous.*) Monsieur de Fridberg a-t-il paru au palais?

Moment de silence.

GUSTAVE, *s'avançant.* Il était ici, il n'y a qu'un moment, attendant le bon plaisir du roi.

LE ROI, *apercevant Marie, qui est à sa droite.* Ah! mademoiselle de Rittersdorf..... (*Marie avance timidement.*) Il y a bien longtemps que vous n'avez paru à la cour.

MARIE. Sire... la mort de mon père...

LE ROI. Vous a fait prolonger votre séjour à Rittersdorf... c'était convenable... Si, par mon ordre, vous avez quitté vôtre deuil avant le temps, vous allez rendre un plus profond hommage à la mémoire de votre père en obéissant à l'une de ses dernières volontés. Par son testament, il m'a supplié de vous choisir un époux. ... et aujourd'hui même vous serez unie à un gentilhomme qui m'a demandé votre main.

GERTRUDE, *bas, à Marie.* Vous entendez, ce jeune officier nous avait dit vrai...

MARIE. Je ne vois pas Ernest.

LE ROI J'ai compté sur votre consentement.

MARIE. J'obéirai, sire.

LE ROI. C'est bien. Monsieur d'Osborn, approchez.... Mademoiselle de Rittersdorf, voici votre mari. En outre, et selon le désir de votre père mourant, j'ai nommé le colonel d'Osborn général et gouverneur de la forteresse du Mont-des-Géants.

MARIE, *à part.* O mon Dieu!

GERTRUDE, *à part.* Pauvre enfant!

D'OSBORN, *s'avançant.* Puis-je espérer, mademoiselle...

LE ROI. Vous lui ferez votre cour quand vous serez son mari. Aussitôt après la cérémonie, vous partez avec madame d'Osborn pour votre gouvernement; jusque-là j'ai besoin de vous, vous le savez, suivez-moi.... vous aussi, messieurs.

Le Roi et toute sa suite sortent par le fond, à droite; les Gardes rentrent à gauche.

SCÈNE VII.

MARIE, GERTRUDE.

MARIE, *tombant assise.* Je suis perdue!

GERTRUDE. Marie..... mon enfant..... ne vous abandonnez pas ainsi au désespoir.... ce mariage ne se fera pas... il est impossible qu'il se fasse...

MARIE. N'as-tu pas entendu le roi? ne connais-tu pas l'inflexibilité de son caractère? ne sais-tu pas qu'il ne souffre jamais de résistance?...

GERTRUDE. Il fallait lui dire la vérité.... il fallait...

MARIE. Avouer ma honte devant tout ce monde.... accuser Ernest...

GERTRUDE. Monsieur de Fridberg lui-même n'aurait pas hésité à braver la colère de Frédéric... j'y songe, il doit être au palais, ce jeune officier l'a vu, lui a parlé ici tout à l'heure.

MARIE. Oui, tu as raison, ma bonne Gertrude, à tout prix il faut voir Ernest.... Mais où est-il? à qui le demander?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ERNEST.

ERNEST*. On ne m'avait pas trompé. Marie, c'est toi; et vous aussi, ma chère Gertrude; c'est le ciel même qui vous envoie à Berlin au moment où la faveur du roi va m'élever sans doute jusqu'à ma bien-aimée. Mais qu'as-tu donc, Marie? tu souffres, tu pleures?

GERTRUDE. Oh! monsieur de Fridberg, si vous saviez...

* Gertrude, Ernest, Marie.

ERNEST. Quel nouveau coup nous menace encore? Oh! parlez, parlez!

MARIE. Ernest, je n'ai plus de courage, plus de force... le roi... qui est aujourd'hui le maître et l'arbitre de mon sort..... le roi m'a fait appeler. J'espérais..... pauvre folle, qu'il avait deviné notre amour... qu'il voulait notre bonheur..... le roi m'a annoncé qu'obéissant au dernier vœu de mon père, il avait disposé de ma main.... et lorsque déjà mes yeux et mon cœur vous cherchaient, il m'a mise en face d'un autre et m'a dit : Voilà votre mari.

ERNEST. Grand Dieu!

MARIE. Je suis restée tremblante et muette d'effroi... et pourtant c'est aujourd'hui, tout à l'heure que ce mariage doit être célébré... C'est pour ce mariage qu'on pare la chapelle... Oh! sauve-moi, Ernest, sauve-moi! tu sais que je ne puis pas être à un autre, tu sais qu'il faut que je sois ta femme ou que je meure.

ERNEST. Oh! rassure-toi.... la toute-puissance de Frédéric cédera devant notre amour. Je lui dirai que tu m'appartiens, que ton père lui-même n'aurait pu te jeter aux bras d'un autre. Je trouverai des accents pour le toucher; je le supplierai au nom de notre Stella, de notre enfant, lien sacré, que nul pouvoir humain ne peut briser. Je n'attendrai pas que le roi me fasse appeler..... je cours me jeter à ses genoux, il m'entendra, il aura pitié de nous, Marie.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GUSTAVE, *venant du fond à droite.*

GUSTAVE, *arrêtant Ernest.* Où vas-tu?

ERNEST. Trouver le roi... lui dire...

GUSTAVE. Le roi! Ne sais-tu pas déjà qu'il vient de donner l'ordre de t'arrêter, que tu es accusé de haute trahison?

ERNEST. Que dis-tu?

MARIE. Lui, Ernest?

GUSTAVE. Tout à l'heure, le roi était dans la grande galerie, je le suivais, ainsi que tous les officiers du palais, lorsque monsieur de Mittau s'approche de sa majesté, remet entre ses mains un papier que Frédéric froisse aussitôt avec fureur. « Plus de doute, s'écrie-t-il devant tous, c'est lui, c'est Fridberg qui m'a trahi... qu'on s'empare de ce misérable... » Tandis qu'on allait te chercher à la chancellerie, moi, qui te savais dans ce salon, je suis accouru pour te prévenir.

ERNEST. Accusé... de trahison... moi!

Les Gardes garnissent l'extérieur.

GUSTAVE, *au fond.* Le roi sort de la grande galerie, tu n'as plus qu'un moment. Viens! évite sa colère.

MARIE *et* GERTRUDE. Partez!

ERNEST. Non, Marie, non, je ne fuirai pas devant une lâche calomnie.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE ROI, *suivi d'*OFFICIERS, GUILLAUME, GUSTAVE, PAGES, OFFICIERS *.

LE ROI. *entrant le premier et s'arrêtant à la vue d'Ernest.* Le voilà!

GUILLAUME. Qu'ordonne votre majesté?

LE ROI. Faites retirer ces dames.... et attendez.

Marie et Gertrude sur un geste de Guillaume remontent la scène; de son côté Ernest suit ce mouvement; il se rencontre avec Marie.

ERNEST, *bas, à Marie et à Gertrude.* Ne craignez rien pour moi.

GERTRUDE. Obéissons, mon enfant.

Sur une seconde invitation de Guillaume, Marie, Gertrude et Gustave entrent dans les appartements à droite. Les Officiers de la suite du Roi se retirent au fond. Le Roi s'assied près de la table. Ernest est resté debout, à la droite du Roi.

SCÈNE XI.

ERNEST, LE ROI, *assis, tous les Officiers et les Pages au fond, les Gardes à l'extérieur.*

ERNEST. Sire! appelé à Berlin par votre majesté, j'attendais la faveur d'être admis devant elle... quand, tout à l'heure, un ami m'est venu dire : On te soupçonne... on t'accuse... mais il n'a pu m'apprendre de quelle forfaiture on me supposait coupable.

LE ROI. Je vous l'apprendrai, moi... Connaissez-vous cette lettre?

Il la lui présente.

ERNEST. Je la reconnais, sire; c'est une lettre écrite de Saint-Pétersbourg à monsieur le grand chancelier par l'ambassadeur de votre majesté près la cour de Russie.

LE ROI. Vous l'avez lue?

ERNEST. Monsieur le grand chancelier étant malade, le premier j'ai dû ouvrir cette lettre et en prendre connaissance.

LE ROI. Lisez-la de nouveau, à haute voix.

ERNEST, *lisant.* « Monsieur le grand chancelier, une conspiration a été ourdie dans » l'ombre contre le czar Pierre III. Elle n'é» clate que dans huit jours, mais je ne pour-

* Ernest, Gustave, le Roi, Guillaume, Marie, Gertrude.

» rai rien pour la prévenir. Je vous donne » avis que le premier acte d'autorité de l'im- » pératrice Catherine II sera de rappeler le » corps auxiliaire russe qui, sous les ordres » du général Czernicheff, seconde notre ar- » mée devant Schweidnitz. Prévenez le roi, » pour que la place soit poussée et prise » avant la défection des Russes. Si l'Autriche » était seulement avertie du secours inespéré » qui va lui arriver, le maréchal Daum réus- » sirait certainement à faire lever le siége, et » la prise de Schweidnitz c'est le succès de » la campagne. »

LE ROI. Vous aviez compris, monsieur, l'importance de cette lettre?

ERNEST. Et j'en ai fait immédiatement adresser copie à votre majesté.

LE ROI. Et l'original, que vous tenez en vos mains, qu'en aviez-vous fait?

ERNEST. Il a été déposé par moi-même dans les archives du royaume confiées à ma garde... et je ne puis comprendre encore...

LE ROI. Vous mentez!...

ERNEST. Sire...

LE ROI, *se levant vivement.* Vous mentez, monsieur. Vous connaissez le lieutenant Mulgrave?

ERNEST. C'est mon ami, mon camarade d'enfance.

LE ROI. Et votre complice.

ERNEST. Mon complice!

LE ROI. C'est à lui que vous avez remis cette dépêche, que l'impératrice Marie-Thérèse devait sans doute vous payer bien cher.

ERNEST. Oh! sire!

LE ROI. On a saisi cette lettre sur le soldat qui avait été chargé de cette abominable mission... Oserez-vous nier encore?

ERNEST. Sire! je suis le jouet d'une infâme machination... mais par la mémoire de mon père mort à votre service... par tout ce que j'ai de plus cher au monde.... je vous jure que je suis innocent.

LE ROI. C'est à présent devant vos juges que vous aurez à vous disculper... Les clefs de votre bureau, monsieur, vous les avez sur vous?

ERNEST. Les voici.

LE ROI, *appelant.* Monsieur de Mittau, (*monsieur de Mittau approche*) prenez ces clefs, et en présence de monsieur de Fridberg, examinez tous les papiers que vous trouverez chez lui, emparez-vous de toute correspondance particulière, quelque étrangère qu'elle vous semble devoir être au procès: vous remettrez ces papiers à monsieur le général d'Osborn, que j'ai chargé de l'instruction de cette affaire.

Il traverse la scène avec agitation *.

ERNEST *. Sire! sur mon âme et sur Dieu, je n'ai pas déshonoré le nom que je porte; sur mon âme et sur Dieu, je n'ai démérité ni de mon roi ni de mon pays. Je disputerai à mes juges non pas ma vie, mais mon honneur, noble héritage que m'avait transmis mon père, proclamé par vous le plus honnête homme de votre royaume; le coup terrible qui me frappe à présent n'est pas le seul qui m'ait été porté; il en est un autre que votre majesté détournera de mon cœur... sire...

M. de Mittau a détaché quatre Gardes de la haie formée extérieurement. Ils sont près à marcher.

LE ROI. Monsieur de Mittau vous attend, monsieur, et nous n'avons plus rien à nous dire.

ERNEST. Vous ne refuserez pas de m'entendre.

LE ROI. A votre retour peut-être. (*A M. de Mittau.*) Allez, monsieur.

ERNEST. Oh! Marie! Marie!

Il sort entre les quatre Gardes et avec M. de Mittau, par le fond, à gauche. M. d'Osborn entre quelque secondes après, par la droite.

SCÈNE XII.

LE ROI, *puis* D'OSBORN, OFFICIERS.

LE ROI. Le fils de mon vieux Fridberg... déloyal et traître... cette preuve est sans réplique.... il n'a su que répondre. (*A d'Osborn.*) Eh bien, ce soldat...

D'OSBORN, *des papiers à la main.* Va m'être amené, sire.

LE ROI. J'ai ordonné qu'on vous apporte tous les papiers qui seront trouvés chez monsieur de Fridberg..... J'attendrai votre rapport pour agir contre ce jeune homme, que j'aimais et que je voudrais pouvoir estimer encore. Vous examinerez toute cette affaire avant l'heure fixée pour la célébration de votre mariage.

Il rentre dans les appartements à gauche, suivi de ses Officiers et précédé de ses Pages.

SCÈNE XIII.

D'OSBORN, *puis* ULRICH.

D'OSBORN. Mon mariage! dernière ancre de salut! port inespéré qui s'offre à moi quand l'orage grondait menaçant et terrible... encore une heure d'attente. Ah! que cette aiguille marche avec lenteur!

Quatre Soldats amènent Ulrich, de la droite.

DEUXIÈME OFFICIER, *qui commande le détachement.* Général, voici le déserteur Ulrich Burl.

ULRICH, *au milieu des soldats.* Qui dit

* Le Roi, Ernest.

déserteur dit fusillé ! Eh bien, j'aime mieux qu'on dise de moi le fusillé Burl que Burl le soldat.... ça vous étonne, vous autres.... mais je m'ennuyais infiniment dans votre compagnie.

Sur un signe d'Osborn, l'Officier et les Soldats se retirent au fond.

D'OSBORN. Ulrich Burl.

ULRICH, *saluant*. Présent, mon général.

D'OSBORN. Approche et réponds.

Il s'assied sur le canapé.

ULRICH, *avançant*. Me voilà et j'attends, mon général.

D'OSBORN. Tu as déserté.

ULRICH. Oui, mon général.

D'OSBORN. Pourquoi ?

ULRICH. Par goût, mon général.

D'OSBORN. Tu voudrais en vain me tromper. Tu étais le complice du lieutenant Mulgrave et du baron de Fridberg. C'est à l'instigation de l'un ou de l'autre que tu as quitté ton drapeau..... peut-être de tous deux.

ULRICH. Faites excuse, mon général, celui qui est cause de tout, ça n'est ni mon lieutenant, que je respecte, ni monsieur de Fridberg, que je n'ai jamais connu; c'est un grand escogriffe nommé Clakmann, c'est celui-là qui m'a instigué.

D'OSBORN. Ce Clakmann serait-il aussi du complot?

ULRICH. C'est lui qui a tout fait à lui tout seul.

D'OSBORN, *feuilletant les papiers qu'il tient*. Ce nom ne figure pourtant sur aucun de ces procès-verbaux. Où et comment as-tu connu cet homme?

ULRICH. Où? au cabaret. Comment? en buvant du vin du Rhin. Oh! le gueux de vin! imaginez-vous, mon général, de la pure eau-de-vie, c'était comme qui dirait une flamme qui vous grillait le gosier..... et qui vous retournait la cervelle aussi. A la deuxième bouteille je n'y voyais plus qu'un peu, j'entendais encore moins et je ne comprenais plus du tout; alors mon escogriffe fait apporter du papier, je crois que c'est pour faire le menu, car il ne m'avait encore rien donné à manger, le Judas! il griffonne quatre mots et me dit de signer, je fais une croix, qui est tout ce que je sais de l'écriture, et puis je tombe le nez dessus la table. Quand je m'éveillai, j'étais dessous.

D'OSBORN. Cet homme était donc?...

ULRICH. Un raccoleur, mon général. Il m'annonce, en riant, que j'étais soldat du roi; je ne voulais pas le croire; pour me faire entrer la chose dans la tête on me donne la shlague tout de suite..... il n'y avait plus à en douter, j'étais soldat. De désespoir, j'en devins comme enragé, je sautai sur mon raccoleur.... je l'étranglais, mon général.... malheureusement on me dérangea. Je n'étais que depuis un mois au régiment, que je n'avais plus que deux idées fixes, déserter d'abord, puis finir d'étrangler Clakmann. Par un temps de brouillard je sors du cantonnement; je n'étais pas à dix portées de fusil des lignes, qu'un gendarme m'arrête. Pour courir plus vite j'avais jeté mes armes, pas moyen de résister. Arrivé au corps, je regarde celui qui m'avait remis dans la nasse, c'était mon Clakmann, de raccoleur il s'était fait gendarme. Cette fois-là, comme j'avais les mains liées, je ne pus que le mordre; mais je l'aurais dévoré, si on ne m'avait encore dérangé. Vous voyez, mon général, que ce Clakmann était ma perdition en culotte de peau.

D'OSBORN. Abrége !

ULRICH. Il y a trois jours, le lieutenant Mulgrave, qui connaissait mon opinion sur l'état militaire, car je ne la cachais pas, me fit venir et me dit : Je puis te donner un congé pour aller à Lubben, ville frontière; arrivé là, tu n'auras plus que quelques pas à faire pour sortir de Prusse; je ne ferai tort au roi que d'un mauvais soldat, et en reconnaissance de la liberté que je te donnerai, tu n'hésiteras pas, toi, à me rendre un service. Il n'y avait pas moyen de refuser; j'allais enfin avoir le bonheur de déserter tranquillement, les mains dans les poches.

D'OSBORN. Et quel service te demanda le lieutenant ?

ULRICH. Il me remit un papier cacheté. Arrivé à Lubben, il fallait le soir même aller de l'autre côté de la frontière, et à un endroit qui m'avait été désigné, je devais trouver un homme qui m'aurait dit : « Marie-Thérèse et Mulgrave. » A cet homme j'aurais donné le papier cacheté, et là-dessus j'avais cinquante florins pour le port et toute l'Autriche pour me promener.

D'OSBORN. Nous y voilà.

ULRICH. Je n'étais pas au rendez-vous depuis cinq minutes, qu'un poignet que je crois reconnaître me saisit et m'enlève.... Je regarde... et je reconnais mon Clakmann qui de gendarme s'était fait douanier. Cette fois je résolus d'en finir avec lui. Une petite rivière était à deux pas, j'y roule avec mon Clakmann ; je le tenais la tête dans l'eau, il buvait comme une éponge, lorsque ses camarades arrivèrent. Je fus arrêté, fouillé, garroté et ramené, toujours par mon Clakmann. Si je dois être pendu, je suis sûr que c'est lui qui tiendra la corde.

D'OSBORN. Quand monsieur Mulgrave te remit ce papier, savais-tu ce qu'il contenait?

ULRICH. Non, mon général.

D'OSBORN. N'as-tu pas cherché à le savoir ?

ULRICH. Tout ce qui est écrit est sacré pour moi... je ne sais pas lire.

D'OSBORN. Avec Mulgrave n'as-tu jamais vu monsieur de Fridberg ?

ULRICH. Je ne connais pas monsieur de Fridberg !

D'OSBORN. Monsieur Mulgrave n'a-t-il jamais prononcé ce nom devant toi.

ULRICH. Jamais. Mon lieutenant ne m'a parlé que d'une personne, d'un ami qu'il ne m'a pas nommé, mais dans l'intérêt duquel il m'a chargé d'une dernière commission. Voilà la chose : quand on nous eut confrontés et enfermés ensemble, il me dit : « Mon pauvre Ulrich, dans ma déposition j'ai fait de mon mieux pour toi; quant à moi, je sais un moyen d'éviter le sort qui m'attend; mais avant tout je dois, je veux justifier un ancien camarade dont j'ai indignement trahi la confiance, et dont la tête innocente pourrait bien payer ma faute. Je vais te donner une lettre qui contiendra le récit exact des faits, et qui mettra mon ami à l'abri de tout danger ; tu seras interrogé ce matin sans doute, et tu remettras ma lettre à l'officier devant lequel tu seras amené. » Là-dessus il se mit à écrire ; comme la lettre était longue, je m'endormis. Je rêvais que je brûlais Clakmann à petit feu dans un four, quand un grand bruit m'éveilla : le lieutenant avait fini sa lettre et venait de se faire sauter la cervelle.

D'OSBORN. Cette lettre ?

ULRICH. La voilà, mon général.

D'OSBORN. Tu n'as pas autre chose à dire ?

ULRICH. Rien autre, mon général, sinon que si la fusillade doit s'ensuivre, j'attendrai là-haut mon Clakmann pour lui faire rendre la pareille, si toutefois dans l'autre monde on connaît la charge en douze temps.

Sur un signe de d'Osborn, le deuxième Officier et les quatre Gardes emmènent Burl.

SCÈNE XIV.

D'OSBORN, *seul.*

Cette lettre va me donner la clef de tout ce mystère, et justifier, sans doute, le jeune Ernest. (*Lisant.*) Oui, c'est cela. Mulgrave avait dérobé la dépêche, à l'insu du secrétaire de la chancellerie, le jour même où celui-ci venait d'en adresser copie au roi. Mulgrave, en échange de cette trahison, devait recevoir un grade et un titre à la cour de Vienne. A l'appui de cette déclaration, il invoque le témoignage du général bavarois Wolf de Rœderer. Monsieur de Fridberg est innocent. Aucune autre charge ne s'élevant contre ce jeune homme, cette lettre suffira pour amener un complet acquittement, qui, je l'avais compris, était dans le désir du roi.

SCÈNE XV.

D'ORBORN, M. DE MITTAU.

MITTAU, *entrant par le fond et venant de gauche.* Général, je n'ai rien trouvé chez monsieur de Fridberg qui se rattachât à l'affaire que vous devez examiner. Dans un tiroir secret que monsieur Ernest refusait d'abord d'ouvrir était un paquet de lettres particulières; le prévenu m'avait supplié de ne pas m'emparer de ces lettres, tout à fait étrangères, disait-il, à la politique. Je lui ai répondu que les ordres du roi étaient précis.

Il remet les lettres et entre chez le Roi.

SCÈNE XVI.

D'OSBORN, *s'asseyant à la table.*

Avant de rédiger le rapport qu'attend sa majesté, examinons cette correspondance que monsieur de Fridberg n'a livrée qu'avec tant de peine... correspondance amoureuse sans doute... c'est cela... C'est cela... un portrait de femme... Que vois-je !... je ne me trompe pas... ces traits sont bien ceux de mademoiselle de Rittersdorf ! (*Lisant.*) « Ces » lettres prouvent que Marie de Rittersdorf ne » peut plus appartenir qu'à celui qui fut son » amant... » Son amant !... (*Il se lève.*) Oh ! le roi ignorait tout... il ne m'aurait pas jeté à la face cette sanglante injure... Ce mariage serait une honte... Courons... Que vais-je faire? Ce mariage n'est-il pas ma dernière ressource ?... S'il est publiquement rompu... mes créanciers, qui attendent la dot de ma fiancée, ces hommes impitoyables, désespérés de voir cette proie leur échapper, exécuteront la menace qu'ils m'ont faite. Par eux le roi saura que le jeu, la débauche ont dévoré l'héritage de mon père. Il saura que, dans un moment de délire, j'ai vendu mon honneur pour un peu d'or... Ces billets maudits, qu'au prix de mon sang je voudrais racheter aujourd'hui, ces billets seront mis sous les yeux de Frédéric, et alors ! Oh ! mieux vaut encore cette lâcheté !... Ce portrait, je ne l'ai pas vu !... cette correspondance, elle n'existe pas... (*il prend les lettres et les brûle au feu de la cheminée*) elle n'a jamais existé pour moi !... A mes yeux, mademoiselle de Rittersdorf est innocente et pure... et j'en-

ferme en mon âme toute la honte de ce mariage!... Mais que dis-je?... ce mariage... le roi lui-même va le rompre... A monsieur de Fridberg innocent il ne pourra refuser la main de celle qu'il aime... et dans ce rapport je vais déclarer moi-même... Si pourtant cette lettre du lieutenant Mulgrave ne m'était pas parvenue, tout accuserait monsieur de Fridberg. (*Après un long silence.*) Allons! il le faut!... (*Il s'assied et écrit.*) « Sire, après » avoir examiné tous les papiers saisis chez » monsieur de Fridberg, nous n'y avons rien » trouvé, il est vrai, qui vienne ajouter à la » preuve accablante qui le condamne; mais » nous n'avons rien découvert non plus qui » doive en atténuer l'effet. »

Il continue d'écrire, pendant que Marie entre, amenée par Gertrude; elles sortent des appartements de droite.

SCÈNE XVII.

D'OSBORN *écrivant*, MARIE *et* GERTRUDE.

GERTRUDE, *bas.* Voilà monsieur d'Osborn... il est officier, il doit être homme d'honneur...

MARIE. O mon Dieu! aurai-je assez de force?

GERTRUDE. Dieu vous en donnera, mon enfant!... Je suis là!... songez qu'il ne vous reste que quelques minutes.

Elle rentre.

MARIE. Allons, je n'ai plus d'espoir qu'en la loyauté de cet homme.

D'OSBORN, *apercevant Marie.* Mademoiselle de Rittersdorf!

MARIE, *se soutenant à peine.* Oui, monsieur... je venais... je voulais...

Elle chancelle.

D'OSBORN, *allant à elle.* Vous pâlissez, mademoiselle!...

MARIE. Je me sens mourir!

Elle tombe dans un fauteuil.

D'OSBORN, *courant à une sonnette.* Je vais appeler du secours!

MARIE, *se levant avec effort.* Par pitié, monsieur, n'appelez pas... il faut que je vous parle... à vous... seul.

D'OSBORN. Je suis prêt à vous entendre... mais remettez-vous d'abord.

Il veut la ramener au fauteuil, mais Marie se laisse glisser à genoux.

MARIE. Non... c'est à genoux que je vous parlerai.

D'OSBORN. A genoux! devant l'homme qui dans quelques minutes sera votre époux!

MARIE. Mon époux!!... oh! vous n'avez donc pas vu la rougeur qui couvre mon front? vous n'avez donc pas compris qu'entre vous et moi, monsieur, il y a une barrière insurmontable... il y a une faute?

D'OSBORN. Que dites-vous?

MARIE. Cet aveu... je l'aurais dû faire au roi; mais ce matin, et devant tout ce monde, le courage m'a manqué!... Si Dieu m'avait donné un frère, ce frère m'aurait prise en pitié, il aurait été demander à Frédéric grâce pour sa sœur coupable, grâce aussi pour l'homme qu'elle ne peut accuser; car elle l'aime... Ce frère aurait été pour moi un bon ange, un sauveur. (*Retombant à genoux.*) Oh! soyez ce frère, monsieur, sauvez-moi!

D'OSBORN. Relevez-vous, mademoiselle; retenez, s'il se peut, vos larmes, et prêtez-moi, je vous prie, toute votre attention... (*A mi-voix.*) L'incomplet aveu que vous venez de me faire était inutile, je savais tout.

MARIE. Vous saviez...

D'OSBORN. Les droits qu'a sur vous monsieur de Fridberg...

MARIE. Vous saviez cela, monsieur, et vous consentiez...

D'OSBORN. Je consentais à un déshonneur caché pour me soustraire à une honte publique... Je consentais, parce que si je ne suis pas votre époux aujourd'hui... je suis perdu demain. Rang, crédit, considération, tout m'est enlevé.

MARIE. Mais, monsieur...

D'OSBORN. Oh! d'avance je me suis dit ce que vous voulez me faire comprendre... mais (*plus bas encore*) qu'est-ce après tout que ce mariage? un heureux hasard qui met notre mutuel honneur à l'abri... Ce mariage n'est véritablement pour nous qu'une formalité... Nous sommes et nous resterons étrangers l'un à l'autre... Le passé nous sépare à jamais dans l'avenir. Un frère vous aurait sauvée, disiez-vous tout à l'heure; eh bien, avec le titre d'époux, c'est un frère que vous trouverez en moi.

MARIE. Vous oubliez, monsieur, qu'il est un homme auquel j'ai juré d'appartenir, un homme auquel je suis unie devant Dieu.

D'OSBORN. Cet homme est accusé, coupable... condamné d'avance.

MARIE. C'est impossible.

D'OSBORN. Cet homme enfin mourra, si je le veux... et je le voudrai, si vous résistez aux ordres du roi.

MARIE. Oh!... vous n'avez pas dit qu'Ernest mourrait?

D'OSBORN. J'ai dit cela... et j'ajoute que vous seule vous pouvez encore le sauver.

MARIE. Moi!

D'OSBORN. Vous savez de quel crime on l'accuse?... Lisez cette lettre du lieutenant Mulgrave.

MARIE, *qui a lu.* Je disais bien qu'il était innocent mon Ernest: en voilà la preuve.

D'OSBORN, *reprenant la lettre.* Mais cette

preuve est la seule qu'il puisse invoquer, cette preuve est entre mes mains... et... (*il s'approche de la cheminée*) il me suffit d'un geste et d'une seconde pour que cette preuve disparaisse.

MARIE. Vous savez Ernest innocent, et vous le laisseriez condamner?

D'OSBORN. Consentez, et j'envoie cette lettre au roi; refusez... je la livre aux flammes... et c'est vous, vous, qui aurez perdu monsieur de Fridberg.

MARIE. Mais ce que vous me proposez est horrible, infâme!

D'OSBORN. Voulez-vous qu'Ernest de Fridberg vive?... voulez-vous qu'il meure?

MARIE, *vivement*. Oh! sauvez-le, monsieur, sauvez-le... Mais cette preuve...

D'OSBORN, *lui donnant la lettre*. La voici, comtesse d'Osborn... vous allez... vous-même la porter au roi.

MARIE, *un moment interdite et regardant le papier avec une sorte d'effroi*. Moi-même?... au roi?

D'OSBORN, *à part*. Elle hésite!... j'en étais sûr!...

MARIE. Mais j'y songe, mon Dieu! aller moi-même implorer la grâce d'Ernest!... Si le roi devinait...

D'OSBORN, *jouant la terreur*. Ah! vous avez raison, madame!... pour votre honneur, pour le mien... nul ne doit soupçonner ce secret.

Il reprend la lettre, la cache furtivement dans sa ceinture, puis il s'approche de la table et y prend un pli sous lequel il renferme son rapport. M. de Mittau sort de chez le Roi.

DE MITTAU, *au Colonel*. On n'attend plus que les futurs époux. C'est à moi que sa majesté a réservé l'honneur de conduire la fiancée à l'autel.

D'OSBORN, *s'approchant, le pli à la main*. Monsieur de Mittau, dans quelques instants j'aurai reçu les serments de mademoiselle de Rittersdorf, et vous irez l'annoncer au roi. Veuillez en même temps remettre à sa majesté cette pièce importante; elle décide du sort de monsieur de Fridberg.

DE MITTAU, *prenant la lettre*. Elle sera sous les yeux du roi aussitôt la cérémonie et avant le départ de sa majesté... Mademoiselle...

Il indique à Marie que des Officiers, des Dames et des Pages viennent d'entrer, puis il remonte un instant vers eux.

GERTRUDE, *qui est sortie de l'appartement et s'est approchée de Marie*. Eh bien?

MARIE, *avec égarement*. Ernest est sauvé!

D'OSBORN, *à part, près de la cheminée, et montrant monsieur de Mittau*. C'est l'arrêt de mort de mon rival qu'il emporte.

Il jette au feu le papier qu'il tenait caché dans sa ceinture.

GERTRUDE, *bas à Marie*. Mais ce mariage?

MARIE, *de même*. Ce mariage me tuera!... Toi, Gertrude, veille sur l'orpheline... sois la mère de Stella!

De Mittau lui présente la main, qu'elle accepte, tandis que d'Osborn reçoit les félicitations de tout le monde.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un jardin. A gauche, un petit bâtiment auquel on monte par deux marches et avançant sur la scène; au rez-de-chaussée, une persienne faisant face au public; sous cette croisée, un banc de pierre; la porte de ce bâtiment sur le côté. A droite, au deuxième plan, un petit pavillon avec croisée et balcon; du même côté à l'avant-scène, un banc de jardin. Au fond, le parc.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRITZ, JARDINIERS.

FRITZ, *aux jardiniers*. Ne faites rien de ce côté du parc; vous jaseriez, vous chanteriez, et cela troublerait M. Théodore de Ricca, notre jeune maître, qui travaille depuis ce matin dans ce petit pavillon qui lui sert de cabinet d'étude.

UN JARDINIER. Ça suffit, monsieur Fritz.

FRITZ. Parle donc plus bas, animal! ou plutôt va-t'en. Et vous autres... suivez-le.

Les Jardiniers sortent par la droite, sur la pointe du pied.

FRITZ. Voilà un garçon studieux que M. Théodore; et Madame qui me disait encore hier: « Mon fils ne travaille plus... il a je ne sais quelle idée en tête qui le préoccupe. » J'ai répondu de M. Théodore; je suis sûr qu'à cette heure il est couché sur ses livres, et tout entouré de ses cartes de géographie; aussi, comme je ne veux pas qu'il se tue, ce digne jeune homme, je vas causer avec lui pour le distraire un peu. (*Allant à la porte du pavillon.*) Tiens! il a retiré la clef du pavillon pour ne pas être dérangé... décidément, il va se faire mal.

A ce moment, Théodore vient du fond, à droite, et sans voir Fritz, qui est à la porte du pavillon, il s'approche de la persienne du petit bâtiment et place un bouquet sur le banc qui est au-dessous.

SCÈNE II.

THÉODORE, FRITZ.

FRITZ. Ah! si madame le voyait comme ça... je... (*En se retournant il aperçoit Théodore plaçant son bouquet sous la fenêtre.*) Ah! bah!

THÉODORE. Fritz!

FRITZ. M. Théodore! moi qui le croyais là-dedans!... Qu'est-ce que vous faites donc là, monsieur Théodore?... si c'est ainsi que vous travaillez depuis cinq heures que vous êtes levé...

THÉODORE. Je t'assure, Fritz, que je n'ai pris absolument que le temps de courir au parterre pour cueillir ces fleurs, les premières qui me soient tombées sous la main.

FRITZ, *regardant le bouquet.* Ah! diable! vous avez eu la main heureuse. De la bruyère blanche cueillie ici? je voudrais bien savoir comment vous vous y êtes pris; moi qui connais mon parterre sur le bout du doigt, je n'en ai jamais pu découvrir... dans cette saison, s'entend.

THÉODORE. Tiens, Fritz, je vais te dire la vérité... vraie. La bruyère est la fleur favorite de Stella; comme tu le disais, il n'y a pas de bruyère ici, dans cette saison; il a donc fallu courir à Dermann pour en trouver.

FRITZ. Faire deux lieues pour des folies pareilles! voilà une jolie conduite... et vos mathématiques?

THÉODORE. Oh! je te promets de réparer le temps que j'ai perdu.

FRITZ. A la bonne heure!

THÉODORE. Et à compter de demain...

FRITZ. Comment, de demain?...

THÉODORE. La journée est si avancée!

FRITZ. Il n'est pas neuf heures.

THÉODORE. De plus, j'ai promis à Stella, à Stella, que tu aimes tant, de l'accompagner à la ferme d'Anspach, où elle doit se rendre ce matin avec Mme Muller.

FRITZ. Ah! nous y voilà! décidément madame la comtesse avait raison; vous n'avez plus qu'une idée dans la tête, et cette idée c'est Mlle Stella. Que cette petite coure et se promène, rien de mieux; elle n'a pas à devenir feld-maréchal. Mais vous, monsieur, c'est différent; aussi n'irez-vous pas à la ferme: si vous tenez absolument à faire de l'exercice, eh bien, je vous offre ma compagnie pour aller voir rentrer les derniers foins.

THÉODORE. Merci!

FRITZ. Vous préférez donc rester dans ce pavillon, et y travailler?

THÉODORE. Oui, franchement, j'aime mieux le pavillon. (*A part.*) J'y resterai cinq minutes. (*Haut.*) J'espère que je suis raisonnable. (*Lui donnant la clef.*) Ouvre-moi la porte.

FRITZ. Tout de suite, monsieur Théodore: tout de suite.

Il va ouvrir.

THÉODORE, *qui a été ouvrir la porte du petit bâtiment.* Stella et sa mère se disposent à partir; je les rejoindrai à moitié chemin.

FRITZ, *qui a ouvert.* Quand vous voudrez, monsieur Théodore.

THÉODORE. Je me sens en verve; ne viens pas me déranger avant cinq heures... tu entends. (*Il entre en riant*) Pauvre Fritz!

FRITZ, *à lui-même.* Rira bien qui rira le dernier. (*Il ferme la porte à double tour.*) J'enferme l'oiseau dans sa cage; et il y restera, comme il l'a dit, jusqu'à cinq heures.

SCÈNE III.

Mme MULLER, STELLA, FRITZ.

Mme MULLER. Non, ma chère Stella, non; je ne t'emmènerai pas à la ferme.

STELLA. Mais, maman, pourquoi me refuser aujourd'hui ce que tu m'avais accordé hier?

Mme MULLER. Parce qu'il n'est pas raisonnable qu'une grande fille comme toi passe ainsi la journée à ne rien faire.

FRITZ, *qui a fermé le pavillon et descendu la scène.* Bien dit, madame Muller; v'là ce que j'appelle parler raison.

STELLA. Ah! de quoi te mêles-tu?

FRITZ. Oh! c'est que je sais ce que c'est que d'éduquer des enfants. Voyez M. Théodore, c'est mon élève, et j'en fais ce que je veux...

STELLA. Vraiment!

FRITZ. A preuve, c'est que tout à l'heure il voulait aussi, lui, courir les champs... aller jouer à la ferme...

STELLA. Eh bien!...

FRITZ. Un mot a suffi; et maintenant il est là qui travaille... qui bûche... sur ses mathématiques.

Mme MULLER. Tu vois, Stella.

Ici Théodore paraît à la fenêtre.

STELLA. Oui, maman, oui... je vois.

Théodore et Stella se font des signes.

FRITZ. Et il ne bougera pas de là, oui dà. (*A part à madame Muller, en lui montrant la clef.*) Il y a de bonnes raisons pour ça.

STELLA. Eh bien, maman, comme je ne veux pas que M. Fritz dise que je suis moins raisonnable que Théodore, je resterai, et vous irez seule à la ferme.

FRITZ. A la bonne heure.

Mme MULLER. C'est bien, Stella, te voilà raisonnable; aussi je te promets de revenir au plus vite.

STELLA. Et moi, maman, je ne bougerai pas d'ici.

Mme MULLER. Embrasse-moi... tu ne m'en veux plus?

STELLA. Au contraire.

Mme MULLER. Tu m'aimes toujours?

STELLA. Plus encore.

FRITZ, *à madame Muller, en sortant.* Voyez-vous, mame Muller, avec de l'adresse, on fait des enfants tout ce que l'on veut.

Ils sortent à droite.

SCENE IV.

STELLA, THÉODORE, *à la fenêtre.*

Stella lui fait signe de ne pas se montrer avant que Mme Muller soit éloignée.

THÉODORE, *à la fenêtre.* Enfin les voilà partis.

STELLA. C'est comme ça que vous travaillez vos mathématiques, monsieur? je vous en fais mon compliment.

THÉODORE. Il fallait bien promettre quelque chose pour me débarrasser de Fritz. Je descends, et nous allons finir le joli roman que nous avons commencé hier.

Il quitte le balcon.

STELLA. Oui, c'est cela. (*Allant chercher un volume qu'elle a caché sous le banc de pierre dans une corbeille à ouvrage, et s'asseyant.*) Nous en étions à la page 109.

Elle feuillette le livre. Ici on entend Théodore secouant la porte du pavillon.

THÉODORE, *en dedans.* Maudite porte!

STELLA, *se levant.* Eh bien! pourquoi ne viens-tu pas?

THÉODORE. Oh! c'est une indignité!

STELLA, *se levant.* Qu'as-tu donc?

THÉODORE. Ce vieux traître de Fritz a mis les deux tours... impossible de sortir!

STELLA. Pauvre Théodore, il n'aurait pas pu nous rejoindre. Comme c'est heureux que maman ait refusé de m'emmener!

THÉODORE, *reparaissant à la fenêtre.* Enfermé comme un enfant! Moi, Théodore de Ricca, qui vais être sous-lieutenant, enfermé ici quand tu es là... oh!

STELLA. Oh! c'est affreux..... te mettre sous clef à ton âge. (*Riant.*) Ha! ha! ha! ha!

THÉODORE. Tu ris.

STELLA. Du tout.... je te plains... je me désole avec toi. (*Eclatant.*) Ha! ha! ha!

THÉODORE. Encore!

STELLA. C'est que tu fais une figure si drôle sur ce balcon! Ha! ha! ha!

THÉODORE. Stella!

STELLA. Ne te fâche pas, je vais m'asseoir là et lire notre roman.

THÉODORE. Sans moi!

STELLA, *allant s'asseoir.* Viens alors.

THÉODORE. Mais puisque je suis enfermé.

STELLA. A ta place, moi, je serais déjà descendue.

THÉODORE. Comment?

STELLA. Je ne sais pas... mais pour rien au monde je ne resterais là perché comme un perroquet sur son bâton.

THÉODORE. Puisque tu le prends sur ce ton là, je vais...

STELLA. Quoi faire?

THÉODORE. Pardieu! sauter.

STELLA. Il se tuerait..... Théodore!..... rentre vite... j'entends Fritz.

THÉODORE. Oh! le vieux drôle va me payer le tour qu'il m'a joué.

STELLA. Rentre vite. (*Théodore rentre, Fritz traverse la scène un peu vivement.*) Où allez-vous donc si vite, monsieur Fritz?

FRITZ. Ah! c'est que pour tailler le grand espalier, avant que les grosses gelées arrivent, j'ai besoin de mon échelle.

Il disparaît.

STELLA, *à part.* Une échelle!... Si j'essayais... (*A Théodore qui a reparu.*) Laisse-moi faire et ne me perds pas de vue.

Rentre Fritz portant une longue échelle.

FRITZ. Eh bien, petite, voulez-vous venir avec moi? vous me regarderez, cela vous amusera.

STELLA *. Vous êtes bien bon, mais maman m'a défendu de bouger d'ici, et je ne désobéis jamais à maman; par exemple si vous étiez gentil vous resteriez un peu avec moi.

FRITZ. Non... non... mes garçons m'attendent là-bas.

STELLA, *s'appuyant sur son épaule.* Vous prendrez bien le temps de me donner des nouvelles de Tonio, votre fils. Est-il toujours aussi espiègle? demande-t-il toujours à grandir? le pauvre garçon à son dernier voyage était désolé d'être plus petit que moi.

FRITZ. Oh! plus petit...

STELLA. Oui... oui, plus petit! nous nous sommes mesurés là le long de ce mur. (*Elle indique le pavillon.*) Tenez, voilà la marque que Théodore a faite.

FRITZ. Allons donc!

STELLA, *se mettant le long du mur presqu'au dessous de la fenêtre.* Voyez plutôt.

FRITZ, *s'approchant.* Oh! monsieur Théodore a triché pour vous; mais si je mesurais moi-même, je suis sûr que Tonio l'emporterait, et de beaucoup.

* Fritz. Stell[a]

STELLA. Je parie que non.

FRITZ. Pardieu, nous allons voir.

Il appuie son échelle sur le balcon de la croisée.

STELLA. Tout de suite, si vous voulez.

Théodore, qui a reparu sur le balcon, aperçoit l'échelle et s'apprête à descendre. Stella, pour occuper Fritz, remue, ou se lève sur les pointes.

FRITZ. Oui, mais ne parlons pas si haut; monsieur Théodore pourrait nous entendre, et ça lui donnerait des distractions. Ne bougez pas.

STELLA, *regardant en l'air.* Immobile!

FRITZ. Vous avez remué la tête.

STELLA. Regardez bien la marque.

FRITZ. Je ne la distingue pas.

STELLA. Là?... au-dessus de ma tête. Voyez-vous?

Pendant que Stella appelle l'attention de Fritz, Théodore descend.

FRITZ. Je ne vois rien du tout..... mais avec ma serpette je vais vous prouver...

Il marque sur le mur.

STELLA, *élevant la voix.* Est-ce fait?

FRITZ, *marquant.* Oui.

THÉODORE, *sautant à terre.* Oui.

Il entre dans la coulisse au-dessus du pavillon.

FRITZ, *se retournant.* Hein?

STELLA, *vivement, quittant la place.* Ah! c'est affreux!

FRITZ. Quoi donc?

STELLA. Je suis plus grande que ça.

FRITZ. L'avantage est à Tonio, j'en étais sûr... Pourtant je dois avouer qu'il faut y regarder de près; mais j'ai un œil de lynx, comme on dit, rien ne m'échappe.

THÉODORE, *allongeant la tête.* Excepté moi.

STELLA, *qui se dispose à s'asseoir et à reprendre son livre.* Adieu, monsieur Fritz.

FRITZ. Comment, adieu?... vous ne voulez donc plus causer?

STELLA. Vos garçons vous attendent.

FRITZ, *reprenant son échelle.* Allons, sans rancune, petite. Madame va descendre au verger, et il faut qu'elle me trouve à la besogne... Sans rancune.

Il emporte son échelle et sort à gauche, derrière le petit bâtiment. Théodore, qui est caché à droite, au-dessus du pavillon, reparaît.

SCÈNE V.

STELLA, THÉODORE.

STELLA, *au fond.* Victoire! il est parti!... Eh bien, que dis-tu de mon expédient?

THÉODORE. Je dis que je suis enchanté qu'on nous ait l'un et l'autre empêchés d'aller à Anspach.

STELLA. Pourquoi?

THÉODORE. Parce qu'à la ferme nous aurions été trois, et qu'ici nous ne sommes que deux.

STELLA. Théodore, sais-tu pour quel motif on nous a refusé à tous deux d'aller à la ferme?

THÉODORE. Je le devine. On craint que je ne pense trop à toi.

STELLA. Par exemple! Je pense bien à toi toute la journée..... n'avons-nous pas été élevés ensemble? ne suis-je pas ta sœur? n'est-tu pas mon frère?

THÉODORE. Non pas tout à fait. Quand nous étions enfants, je t'appelais ma petite femme, tu m'appelais ton petit mari. A mon retour de l'université, pourquoi as-tu renoncé à cette douce habitude d'autrefois?

STELLA. Tu étais si grand... j'ai eu peur que tu te moques de moi.

THÉODORE. Mais tu dois être rassurée... tu sais maintenant que pour toi mon cœur est toujours le même. Stella, veux-tu être encore ma petite femme?

STELLA. Vois donc... est-ce qu'à présent je peux t'appeler mon petit mari? Non, nous ne sommes plus d'âge à jouer..... toi surtout... qui es si savant... à ce que dit Fritz.

THÉODORE. Oh! ce que j'ai appris, ma Stella, c'est que ma tendresse pour toi n'était pas un jeu, comme tu le supposes..... à l'université je n'avais, comme ici, qu'une pensée... toi, toujours toi.

STELLA. Sais-tu que c'est bien gentil ce que tu me dis-là?

THÉODORE. J'ai appris encore que cette tendresse n'était pas seulement de l'amitié... Non... tous mes camarades me l'ont dit... c'est de l'amour....

STELLA. De l'amour!...

THÉODORE. Aimer d'amour, Stella, c'est...

STELLA. Taisez-vous, monsieur : puisqu'on n'envoie pas les filles à l'université, c'est qu'elles ne doivent pas savoir ce qu'on y apprend aux garçons.

THÉODORE. Pourtant...

STELLA. Pour moi, je t'aime tout simplement d'amitié. Ce qui me console de ton départ, c'est l'espoir de ton retour. Je sens que je n'aimerai jamais personne autant que toi, et que je mourrais de chagrin si tu ne m'aimais plus.

THÉODORE. Mais, Stella, c'est de l'amour cela.

STELLA. Vraiment! Eh bien, j'ai appris ça toute seule. Voyez donc à quoi sert l'université.

THÉODORE. Il est bien clair, bien prouvé que nous sommes amoureux l'un de l'autre, et quand on est amoureux... on se marie. Dès aujourd'hui j'avoue tout à ma mère,

' Stella, Fritz.

elle approuve mon choix, fait la demande de ta main à madame Muller, et dans huit jours tu seras ma femme.

STELLA. Et alors nous ferons tout ce que nous voudrons; nous ne serons plus forcés de nous cacher pour lire ensemble les livres que tu prends dans la bibliothèque de madame la comtesse et qui nous intéressent tant. Théodore, pendant que nous sommes seuls, veux-tu reprendre la lecture que Fritz a interrompue hier?

THÉODORE. Je veux tout ce que tu désires.

STELLA. Et moi, je désire tout ce que tu veux. Quel charmant petit ménage nous allons faire!... Monsieur mon mari, mettez-vous là, près de moi.

Ils s'asseyent sur le banc de pierre sous la persienne.

THÉODORE*. Me voilà. Fritz ne viendra me déranger qu'à cinq heures, nous aurons le temps de finir le volume.

STELLA, *prend son livre. Elle lit.* Page 109... C'est cela. « Cette lettre tant désirée » arrriva enfin. Elle apprenait à Ursule que » son père, blessé grièvement, était mourant » à l'hôpital militaire... Ursule pleura d'a- » bord... puis elle songea que Maurice » allait succomber, peut-être faute de soins, » et que dans son abandon, il appelait sa » fille. Ursule résolut d'aller à l'hôpital » d'Inspruck; mais comment pourrait-elle » entreprendre un si long voyage, seule, » sans guide, sans appui? Dieu l'inspira! » elle aperçut au mur de la chaumière l'uni- » forme de son frère de lait, jeune soldat, » mort en congé. Elle quitta ses vêtements » de femme, se couvrit de cet uniforme.... » puis se recommandant à sa sainte pa- » tronne... elle partit. » (*Parlant.*) Oh! c'était bien cela. (*Continuant.*) « L'hiver était » rigoureux cette année, la misère était » grande; la pauvre voyageuse avait deux » cents lieues à parcourir. » (*Parlant.*) Deux cents lieues!! (*Elle lit.*) « Le peu » d'argent qu'elle avait emporté lui fut » volé dans une auberge, et il lui fallut im- » plorer la charité publique. Vingt fois elle » faillit succomber. Enfin elle tomba un soir » sur la route, presque morte de froid et de » faim... mais ce soir-là elle était aux portes d'Inspruck. » (*Parlant.*) Vois-tu, Théodore, c'est Dieu qui l'avait soutenue jusque-là.

THÉODORE, *se rapprochant.* C'est très-intéressant; continue.

Pendant la lecture de ces dernières lignes, Mme Muller est entrée par la droite, Fritz et Mme de Ricca par la gauche.

* Stella, Théodore.

SCÈNE VI.

Mme RICCA, FRITZ, STELLA, THÉODORE, Mme MULLER.

FRITZ, *venant de la gauche, et conduisant madame de Ricca au pavillon.* Venez, madame, venez; voila la clef, entrez tout doucement dans le pavillon, et vous verrez.

Mme MULLER, *venant de la droite et se dirigeant vers le bâtiment.* Je n'en puis plus... mais ma petite Stella ne sera pas restée seule trop longtemps. (*Apercevant Stella et Théodore.*) Stella et Théodore! *

FRITZ. Ensemble!

Mme RICCA. Toujours!

THÉODORE, *se levant.* La comtesse!

STELLA. Maman!

FRITZ. Ah ça, par où est-il passé? la porte est fermée et la clef était dans ma poche!

Mme MULLER. Comment se fait-il, Stella?

STELLA. Maman, je t'assure que si nous nous sommes retrouvés, il n'y a pas de notre faute. Fritz avait enfermé Théodore, et moi, je voulais t'accompagner. Si je suis restée, c'est que tu l'as voulu, et si Théodore est sorti du pavillon, c'est que Fritz l'a bien voulu aussi.

FRITZ. Moi!

STELLA. Sans doute. Pour descendre de ce balcon il fallait à Théodore une échelle, et c'est vous, Fritz, vous qui l'avez apportée et posée là... vous-même.

FRITZ. C'est vrai. Ah! la petite masque!! Madame la comtesse, je vous conseillais toujours l'indulgence, mais je reconnais à présent que j'avais tort; je renonce à garder monsieur Théodore, et je vous engage à le renvoyer dès demain, dès ce soir, à l'école militaire de Berlin.

THÉODORE. Et moi, je déclare à madame la comtesse, avec tout le respect que je lui dois, que je ne veux plus aller à aucune école, que toute mon ambition est d'épouser Stella, et que je me crois assez savant pour être son mari.

TOUS. Son mari!

Mme RICCA. Théodore, si votre père eût vécu, il vous aurait fait monter en voiture et envoyé immédiatement à Berlin. Je serai plus indulgente.

FRITZ. Oui. On ne vous fera partir que demain.

Mme RICCA. Retournez au château; je vous rejoindrai tout à l'heure; quelques minutes de solitude et de réflexion vous feront comprendre toute l'extravagance de votre projet de mariage. Je vous croyais presque un

* Théodore Stella. Mme Muller, Mme de Ricca, Fritz.

homme, Théodore, et vous n'êtes encore qu'un enfant.

THÉODORE. Non, madame, j'ai dix-neuf ans... dans quelques années je serai majeur, je serai mon maître, et j'épouserai Stella malgré vous, malgré madame Muller, malgré le grand Frédéric lui-même. Jusque-là je ne ferai rien... qu'aimer Stella et vous faire enrager tous.

STELLA. Théodore!!

Mme DE RICCA. Vous oubliez, monsieur, que vous parlez à votre mère. Je vous ordonne de suivre Fritz et de rentrer au château. (*Théodore s'incline en silence.*) Vous, madame Muller, renvoyez cette enfant, il faut que je vous parle.

THÉODORE *s'approche de Stella et lui dit à voix basse.* On va comploter quelque chose contre nous. Tâche de savoir...

Il remonte la scène.

STELLA. Sois tranquille.

FRITZ. Monsieur, je vous attends.

THÉODORE, *en s'en allant, à Fritz.* Vas-tu encore m'enfermer? Tu sais que ça ne m'embarrasse pas beaucoup.

FRITZ. Dire que j'ai nourri cet enfant-là du lait de ma femme.... Allons, monsieur, marchez devant et suivez-moi.

Ils sortent à gauche. Stella rentre dans le bâtiment.

SCÈNE VII.

Mme MULLER, Mme DE RICCA.

Mme DE RICCA. Madame Muller, je ne vous adresserai aucun reproche. Cet amour enfantin que nous avons l'une et l'autre si imprudemment laissé grandir s'éteindra, je l'espère. Théodore, tout au bruit des armes, à l'éclat des fêtes de la cour, aura bientôt oublié celle qu'il veut aujourd'hui nommer comtesse de Ricca. Puisse l'absence et vos bons conseils effacer du cœur de Stella des espérances qui, vous le comprenez, seraient insensées! Dès demain Théodore quittera ce château.

STELLA, *ouvrant avec précaution la persienne du petit bâtiment.* Demain!

Mme DE RICCA. Nous éviterons qu'à l'avenir nos enfants puissent se rencontrer. Stella d'ailleurs est presque d'âge à se marier. Un époux serait pour elle à présent la meilleure égide... J'ai déjà songé à lui en donner un.

STELLA, *à part.* Voilà un abominable complot.

Mme DE RICCA. Tonio, le fils de mon vieux Fritz, a vingt ans; c'est un bon et honnête garçon, il a été élevé avec Stella. En les unissant je me chorgerai de leur avenir. Madame Muller, j'ai compté sur vous pour la conclusion de ce mariage.

STELLA. Épouser Tonio... par exemple!

Mme MULLER. Ce mariage en effet doit vous paraître convenable. Tonio pourrait épouser la fille de l'intendant Muller... mais Tonio ne peut être le mari de Stella.

Mme DE RICCA. Je ne vous comprends pas.

Mme MULLER. Je n'ai pas le droit de disposer de la main de cette enfant.

Mme DE RICCA. Comment?

Mme MULLER. Stella n'est pas ma fille, madame.

STELLA. Que dit-elle, mon Dieu!

Elle referme doucement la persienne.

Mme DE RICCA. Qu'entends-je!

Mme MULLER. Si j'ai gardé le silence même avec vous, madame, c'est que ma tendresse est tout ce que possède Stella, c'est que si elle savait que je ne suis pas sa mère, elle se croirait moins aimée... et maintenant surtout la pauvre enfant a besoin de ne pas douter de mon attachement. Il y a quinze ans, lorsque feu M. le comte de Ricca, votre époux, vint habiter cette terre au fond de la Poméranie, il emmena avec lui Muller, dont il connaissait le zèle et le dévouement; je me disposais à venir rejoindre mon mari, quand je reçus la nouvelle que ma sœur aînée, Gertrude Buclos, était dangereusement malade à Rittersdorf, et désirait me voir une dernière fois. Je courus à Rittersdorf... Mais j'arrivai trop tard, la pauvre Gertrude n'était plus. On me remit une lettre qu'elle avait écrite sur son lit de mort.

Mme DE RICCA. Cette lettre...

Mme MULLER. Je l'ai conservée, madame; la voici. Stella n'en devait connaître le contenu qu'après que Dieu m'aurait rappelée à lui. Lisez, madame, lisez.

Mme DE RICCA, *lisant.* « Ma bonne sœur, » le temps me manque pour achever la sainte » tâche qui m'avait été donnée; sois la mère » adoptive d'un pauvre enfant qui n'avait » plus que moi sur terre. Tu trouveras ma » petite Stella au village d'Offembach, où elle » a été secrètement élevée; d'après mes instructions, la bonne paysanne qui l'a nourrie te la remettra. Stella est la fille de » M. Ernest de Fridberg. » (*Parlant.*) De Fridberg!.. (*Continuant.*) « Ce noble et digne » jeune homme a été condamné à une prison » perpétuelle..... » (*Parlant.*) Condamné!! (*Continuant.*) « Et devant Dieu je jure qu'il » était innocent. Si cette innocence ne doit » jamais être reconnue, si M. de Fridberg » doit vivre et mourir à la citadelle du Mont-des-Géants, ne révèle pas à Stella l'existence de cet infortuné. Stella ne doit jamais

» connaître non plus celle qui lui a donné » le jour, car à toi, à toi-même je n'ose dire » le nom de sa mère. »

Mme MULLER. A mon arrivée je confiai tout à mon mari, qui me dit en embrassant Stella: Dieu nous a pris autrefois notre unique enfant, remercions-le de sa bonté qui nous en donne un autre... Et à tout le monde ici Muller présenta notre fille, qu'enfin, disait-il, je lui avais amenée.

Mme DE RICCA. De Fridberg! Je me souviens d'avoir entendu prononcer ce nom à Berlin. Et savez-vous si ce malheureux existe encore?

Mme MULLER. Oui, madame; lors de son dernier voyage en Silésie, Muller a su qu'il languissait toujours dans les cachots de la citadelle.

Mme DE RICCA. La confidence que vous venez de me faire ajoute, s'il se peut, à l'estime que je vous portais: elle me rend plus chère aussi cette pauvre Stella. Le mariage que j'avais projeté est impossible... je le comprends, et plus que jamais je suis décidée à faire partir Théodore. Je vais donner les ordres nécessaires. Quant à Stella... je vous promets de m'intéresser à elle... Je veux lui assurer une existence calme et heureuse. En la protégeant avec vous contre un amour sans espoir, je vous aiderai dans la tâche que vous avez jusqu'à ce jour si saintement remplie.

Elle sort, Mme Muller la reconduit, puis elle se dirige vers le bâtiment.

SCÈNE VIII.

STELLA, Mme MULLER.

Mme MULLER, *après avoir reconduit madame de Ricca, est allée s'asseoir pensive sur le banc de jardin placé à droite.* J'ai dû faire cet aveu à madame la comtesse; elle a l'âme noble et généreuse, elle aura compris la position de cette pauvre enfant; elle a promis de m'aider à faire le bonheur de Stella, de ma fille chérie.

STELLA, *qui est sortie lentement et s'est approchée de madame Muller sans en être vue.* Stella n'est pas votre fille? vous n'êtes pas ma mère?

Mme MULLER, *se retournant.* Que dis-tu?

STELLA, *indiquant la persienne.* J'étais là... J'ai tout entendu.

Mme MULLER. Mais, Stella... mon enfant...

TSELLA, *cherchant à maîtriser son émotion.* Vous m'avez trompée, madame.

Mme MULLER. Trompée! moi dont les soins... l'amour... (*Avec reproche.*) Ah! Stella!

STELLA, *tombant à genoux et éclatant en sanglots.* Oh! pardon! pardon!... Je ne suis pas ingrate!... Oui, vous êtes bonne... Oui, vous avez pris bien soin de la pauvre orpheline!... Vous ne m'avez pas donné la vie, mais vous me l'avez conservée. Oh! pardonnez-moi, madame, pardonne-moi, ma mère, si je ne puis t'exprimer ma reconnaissance que par mes larmes... Si tu savais tout ce que ton récit ma fait éprouver... Je me suis sentie transportée dans un autre monde... Mes joies, mes rêves de jeune fille se sont évanouis tout à coup. En t'écoutant, je voyais ma mère morte... elle est morte, car une mère n'abandonne pas son enfant; je voyais mon père enchaîné... Mon père... il languit depuis de longues années au fond d'un noir cachot... Et mon cœur ne me disait rien. J'étais insouciante et rieuse, et mon père innocent, car il est innocent. Mon père souffrait toutes les tortures, quand j'étais heureuse et réchauffée sur ton sein ..Il pleurait.. lui! Il avait froid... A présent je respire un air pur, le soleil m'éclaire et m'anime... et lui... mon père... est plongé dans une nuit éternelle. Honneur, repos, liberté, on lui a tout ravi, tout, jusqu'aux caresses de sa fille. Ah! pourquoi m'avoir caché ce secret... Pourquoi ne m'avoir pas dit: Stella, prie pour le pauvre prisonnier? la prière d'un enfant monte jusqu'à Dieu, et Dieu aurait eu pitié de mon père.

Mme MULLER. En te disant la vérité, j'aurais inutilement attristé ta vie. Oh! si M. de Fridberg avait laissé un fils, à ce fils devenu homme j'aurais dit: Ton père est prisonnier, ton père est innocent... Travaille à sa délivrance, et que le ciel te soit en aide. Mais toi, faible jeune fille, que pouvais-tu?

STELLA. Je pouvais courir à sa prison, supplier les geôliers... leur donner ma vie pour celle de mon père. Je pouvais aller à Berlin, me jeter aux genoux du roi, demander, obtenir la réhabilitation de l'innocent; et si le roi avait été implacable, s'il avait dit de mon père: Qu'il souffre et qu'il meure... eh bien! je pouvais souffrir et mourir avec lui.

Mme MULLER. Stella... ma fille... ton exaltation m'épouvante. Quelqu'un vient... C'est Fritz.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FRITZ, *un paquet sous le bras, venant de la gauche.*

FRITZ. Ah! madame Muller, quelle vilaine engeance que les enfants! et comme c'est difficile d'en venir à bout! On a pleuré ici, et on est en pleine révolte là-bas.

Mme MULLER. M. Théodore...

FRITZ. Refuse de partir... Mais il ne s'en mettra pas moins en route demain au point du jour... sous bonne escorte... C'est moi qui serai l'escorte... je ne le perdrai pas des yeux... Croiriez-vous que ce petit drôle nous a menacés de déserter son régiment et de revenir ici enlever Stella?... Oh! mais rassurez-vous, madame Muller, nous avons mis bon ordre à tout ça; et si mon gaillard revient, il ne trouvera plus personne...

Mme MULLER. Comment?

FRITZ. Madame a écrit à la supérieure de l'abbaye de Valberg, et m'a dit en me remettant la lettre: Demain je conduirai Stella au couvent!

Mme MULLER. Au couvent!

STELLA. Demain!

Mme MULLER, *bas, à Stella.* Me séparer de toi!...

STELLA, *bas.* Madame la comtesse sait à présent que je ne suis pas votre fille.

FRITZ. Madame va payer votre dot... dans deux ans vous serez religieuse... C'est un joli état... Rien à faire... Et dans vos vieux jours vous serez peut-être sœur tourière... C'est une retraite... J'aurais aimé ça, si j'avais été demoiselle.

Mme MULLER, *bas à Stella.* Sois tranquille, mon enfant, je verrai la comtesse... et...

STELLA, *à part.* Prisonnière aussi... comme lui...

FRITZ. A propos, madame Muller, j'ai un petit service à vous demander... Les hardes de M. Théodore sont là, et il faut que je fasse entrer tout dans sa petite malle de voyage... Seriez-vous assez aimable pour venir m'aider?

Mme MULLER, *hésitant et regardant Stella.* C'est que...

STELLA. Allez, ma mère, allez.

Mme MULLER, *bas.* Ne te préoccupe pas de ce projet... Tant que je vivrai... tu ne me quitteras pas...

FRITZ, *qui a été ouvrir la porte du pavillon, revenant sur ses pas.* Nous aurons du mal, voyez-vous, car je voudrais fourrer aussi ce paquet dans la caisse. Ce sont des habits tout neufs que j'ai fait faire à Tonio avec des vieux à moi. Comme nous devons passer à Ulbrun, où mon gars est en apprentissage, ça m'épargnera les frais de port, outre que ça me donnera l'occasion de l'embrasser. Croyez-vous que ça tiendra?

Mme MULLER. Nous ferons notre possible. Venez, venez vite.

SCÈNE X.

STELLA, *seule.*

STELLA. A l'abbaye de Valberg!... Oui, une cellule et une tombe... voilà tout ce qu'il faut à la pauvre orpheline... Prosternée jour et nuit au pied des autels, j'implorerai pour mon père la miséricorde divine!... Mon père!... ne lui dois-je donc que des prières et des larmes?... N'ai-je pas une autre mission à remplir?... Est-ce sans dessein que la Providence a voulu que j'apprisse la vérité à présent que je suis grande et forte?... Ce n'est pas au couvent qu'est ma place... c'est à Berlin, aux pieds du roi... c'est dans le cachot de mon père!... Madame Muller m'accompagnera... me guidera... Ne me disait-elle pas tout à l'heure que je ne pourrais rien?... Elle me croira folle... pour me retenir ici, elle cédera au désir de la comtesse... Et demain, peut-être, demain les portes d'un couvent se refermeront sur moi!... Non... je ne dirai rien à madame Muller... Je partirai.. seule... (*Apercevant son livre.*) Seule... comme la pauvre Ursule... Comme elle, je braverai les fatigues, le froid, la misère... A travers mille dangers, mille souffrances, elle est arrivée à Inspruck... J'arriverai jusqu'à mon père; car j'aurai, comme elle, pour guide et pour appui, la bonté du ciel!... Comment voyager seule... à pied... sous ce costume?... Je serai suivie, reconnue... ramenée ici... Ursule a pu se cacher sous l'uniforme de son frère... mais moi... Ah!... je me souviens... les vêtements que Fritz envoie à Tonio... ces vêtements, il les emportera demain... demain... Il faudrait partir cette nuit... eh bien! je partirai!..

La nuit vient.

SCÈNE XI.

Mme MULLER, STELLA.

Mme MULLER, *sortant du pavillon.* Voilà qui est fait... Tu es encore là, ma fille?... L'air du soir est bien frais... Il faut rentrer, mon enfant.

STELLA, *à part.* Si je ne devais plus la revoir... elle, si bonne!

Mme MULLER. Viens-tu?

Sans lui répondre, Stella lui prend la main et la lui baise.

Mme MULLER. Que fais-tu?

Elle lui tend les bras.

STELLA *s'y précipite et l'embrasse avec effusion, et ne peut dire que ces mots en sanglotant.* Maman... maman!...

Mme MULLER. Je te devine... Tu as peur qu'on ne nous sépare... Mais c'est impossible...

STELLA. Si pourtant cela devait arriver... s'il fallait te quitter... Oh! dis-moi bien, ma bonne mère, que tu me pardonnes les chagrins que j'ai pu te causer... Dis-moi bien que tu ne douteras jamais de ma tendresse, de ma reconnaissance...

Mme MULLER. Douter de toi... jamais... Allons, ne pleure pas ainsi... mon enfant... Tu as besoin de repos, et la nuit est venue.

STELLA. Maman... priez pour moi cette nuit .. Demandez à Dieu qu'il donne à votre enfant l'appui dont elle a besoin... Pour que je sois forte et courageuse, bénissez-moi, maman... bénissez-moi...

Elle tombe à genoux.

Mme MULLER, *la relevant.* Oh! oui... Je te bénis, car je devine ce que tu souffres... Allons, viens... Demain, nous irons prier ensemble pour le pauvre prisonnier.

Elle rentre dans le petit bâtiment.

STELLA. Demain... (*A part.*) Elle priera pour nous deux.

Elle suit Mme Muller. Nuit complète.

SCÈNE XII.

FRITZ, *sortant du pavillon et tenant une lanterne à la main.*

FRITZ. Grâce à madame Muller, la malle est faite. Voilà la nuit close, allons fermer la petite grille du parc, j'en donnerai la clef à madame Muller, car je serai parti demain avant l'arrivée de nos ouvriers... Oh! oh! il fera froid cette nuit.

Il sort par le fond à droite.

SCÈNE XIII.

STELLA, *puis* FRITZ.

A peine Fritz est-il sorti, que Stella sort doucement du petit bâtiment.

STELLA. Madame Muller est rentrée dans sa chambre et me croit dans la mienne... Allons...

Elle traverse le théâtre, se dirige vers le pavillon et y entre. Fritz paraît au fond.

FRITZ. Voilà la grille fermée... Diable, madame Muller est peut-être couchée... Je voudrais pourtant lui expliquer... (*Il va au petit bâtiment, ouvre la porte et tousse.*) Hum! hum!.. Si elle a le sommeil dur... la petite m'entendra... Les jeunes filles, ça ne dort jamais que d'une oreille...

Mme MULLER, *dans le petit bâtiment.* Stella... Es-tu donc sortie de ta chambre... Je viens d'entendre ouvrir une porte...

FRITZ. Pardon, madame Muller, c'est moi... Fritz... Je viens vous apporter la clef de la petite grille du parc... Madame la comtesse veut que nous nous mettions en route au point du jour... Je ne serai donc pas là pour ouvrir aux ouvriers, mais j'ai compté sur vous pour me remplacer... Ne vous dérangez pas, je vais mettre la clef là, sur votre petite table, et allumer ma lanterne. (*Il allume la lanterne à une veilleuse qu'il est censé trouver sur la petite table.*) Bonne nuit, madame Muller.

Mme MULLER. Bon voyage, monsieur Fritz.

FRITZ, *sortant du bâtiment.* Merci. Bon!... voilà la pluie qui tombe à présent... et j'ai tout le parc à traverser pour gagner mon logis... Tiens... je n'ai que quelques heures à dormir, et je serai aussi bien dans le grand fauteuil de M. Théodore que dans mon lit... Ma foi, j'aime mieux ça... et je vais gagner ma chambre à coucher.

Il entre vivement dans le pavillon et referme la porte. Après quelques instants, on voit reparaître Stella sur le balcon, en costume de petit paysan; elle détache sans mot dire l'écharpe de laine qui entoure sa taille, en attache un bout au balcon et se laisse glisser; une fois à terre, elle va au petit bâtiment et revient avec la clef. Elle envoie un dernier baiser du côté de Mme Muller.

STELLA. A présent, mon père, te sauver ou mourir!

Elle sort vivement par le fond.

ACTE DEUXIEME.

Premier Tableau.

Les trois premiers plans représentent une masure abandonnée, ruinée, et dont le toit est à moitié enlevé ; cette masure, sans porte ni fenêtres, est toute ouverte au fond et laisse voir un site presque sauvage. Un pont de bois est jeté sur un torrent. Partout de la neige, de la glace. Au delà du pont et dans un horizon brumeux, on distingue les tours de la citadelle. Dans l'intérieur, à gauche, une cheminée délabrée; près de la cheminée, une mauvaise table et un escabeau.

SCÈNE PREMIÈRE.

BURL, DEUX PAYSANS, DEUX SOLDATS.

Au lever du rideau, les Paysans font du feu dans la cheminée délabrée.

BURL, *assis devant le feu.* Quel chien de temps!... c'est un véritable hiver de Sibérie! (*Au Soldat.*) Il y aura encore quelque nez gelé cette nuit.

LE SOLDAT, *assis sur le bout de la table et coupant un pain noir dont il mange.* Ce pauvre Karl a été trouvé perclus, ce matin, dans sa guérite.

BURL. Quel métier que celui de soldat!... parlez-moi du mien, à la bonne heure, rien à faire ; j'étais né pour ce métier-là!

LE SOLDAT. Comment monsieur le gouverneur, qui est si dur, si exigeant pour tous ses domestiques, a-t-il tant d'indulgence pour vous?

BURL. Il aime ma société... c'est uniquement pour lui tenir compagnie qu'il y a quinze ans il m'a pris à son service, après m'avoir fait sortir du guêpier où m'avait fourré ce gueux de Clakmann... A cette époque il m'a prévenu que je ne le quitterais plus, que je le suivrais partout...

LE SOLDAT, *riant.* Et comme depuis quinze ans, dit-on, monsieur le gouverneur n'est pas sorti trois fois de la citadelle...

BURL. J'y suis toujours resté; mais ça va changer. ... Madame d'Osborn, qui était condamnée aussi au régime de la citadelle à perpétuité, n'a pu s'y faire; encore jeune et délicate, l'air lui manquait là-dedans, et je crois qu'elle aurait fini par aller respirer au Paradis, si le médecin n'avait déclaré la chose à monsieur d'Osborn... Après la consultation, il a été décidé qu'on ferait tous les jours une promenade de deux heures.

LE SOLDAT. Faire promener une malade d'un temps pareil!

BURL. C'est vrai que, pour une première sortie, on aurait pu désirer mieux. Aussi, mon maître, qui est devenu tout à coup un agneau pour sa femme, a-t-il ordonné de préparer ici un bon feu et quelques cordiaux, pour que madame d'Osborn pût faire halte et se réconforter un peu, en revenant à la citadelle. (*Se levant.*) A-t-on couru prévenir la femme de chambre de madame la comtesse?

LE SOLDAT. Oui; mademoiselle Christine va apporter ici tout ce qu'il...

JOBIN, *arrivant du fond à droite.* Christine! qui est-ce qui parle de Christine?

SCENE II.

LES MÊMES, JOBIN, *avec un manchon, un bonnet et des bottes fourrées*.*

BURL. Eh! voilà monsieur Jobin... l'amoureux!

JOBIN, *grelottant.* Oh! oui! amoureux!... mais parfaitement transi... En apprenant que vous étiez sorti de la forteresse, j'ai couru pour vous joindre, et dans mon empressement je n'ai pas pris le temps de me couvrir...

Il va se chauffer.

BURL. Vous êtes frileux, à ce que je vois.

JOBIN. Songez donc, mon cher, que je suis Français, méridional... natif de Toulon... pays des olives et des galériens. (*Au Soldat.*) Mettez une bûche, mon ami... (*A Burl.*) Vous disiez donc que Christine...

BURL. Sera ici dans dix minutes.

JOBIN. Dix minutes!... ô Prussien! je vous embrasserais... si je n'avais pas l'onglée.

BURL. Décidément, vous l'aimez donc bien cette petite Christine?...

JOBIN. Si je l'aime!... Mettez encore une bûche, s'il vous plaît!... Mais j'en suis fou, furieux, imbécile... Pour elle, j'oublie mon pays, mon soleil, ma gloire... car, tel que vous me voyez, je suis un homme célèbre... A Paris, j'étais éventailliste breveté de la marquise de Pompadour... Un beau matin, il me prend envie de voyager... je vais droit à Berlin, où le roi Frédéric faisait, disait-on, un accueil distingué à toutes les grandes répu

* Soldats, Jobin, Burl, Paysans.

tations..: exemple : monsieur de Voltaire... Je n'avais encore gagné qu'un rhume, dont je cherchais à me défaire, lorsqu'en toussant je regardai par hasard la fille de mon hôtelier... je m'en coiffai; malheureusement, Christine s'était engagée déjà au service de madame la comtesse d'Osborn, qu'elle vint bientôt rejoindre dans cette forteresse. Aussitôt, je quittai Berlin et j'accourus m'établir au petit village qui est au bas de la citadelle. A tout prix, je voulais revoir Christine... Le hasard me fit vous rencontrer, Prussien; j'appris que vous étiez le domestique intime de monsieur d'Osborn, et je vous promis cinquante florins si, sur un prétexte quelconque, vous me faisiez entrer dans cet affreux nid de vautours où Christine doit maigrir en m'attendant.

Il vient en scène.

BURL. Vous introduire dans la citadelle... impossible!... le gouverneur ne plaisante pas avec la consigne... Il est défendu sous les peines les plus sévères de laisser pénétrer qui que ce soit dans notre maison de plaisance.

JOBIN. Ah ça, c'est donc vrai ce qu'on dit dans le village?

BURL. Que dit-on?

JOBIN, *à mi-voix*. Qu'il y a là-bas, dans le plus profond des cachots, un prisonnier d'état que personne n'a jamais vu, et dont il est même dangereux de parler. Un geôlier est attaché, dit-on, spécialement à ce criminel.

BURL. C'est vrai... j'y songe... si vous voulez un emploi... la place de ce geôlier va être vacante?

JOBIN. Ah!... il monte en grade!

BURL. Il va être pendu.

JOBIN. Pendu!

BURL. On a surpris un projet d'évasion. Le pauvre diable a tout avoué, et ce soir, comme je le disais tout à l'heure, la place sera vacante.

JOBIN. Merci... j'en aimerais mieux une autre.

LE SOLDAT. Voici mamselle Christine.

JOBIN. Christine!... Cachez-moi un peu pour que je la surprenne.

Il se cache entre la cheminée où brille un grand feu, et Burl.

SCÈNE III.

LES MÊMES, CHRISTINE.

Elle apporte un manteau de fourrure et un panier dans lequel est un flacon renfermant un cordial et un verre.

CHRISTINE. Voilà ce qu'on a demandé pour madame... J'espère que je n'ai pas perdu de temps...

Le Soldat la débarrasse et porte ces divers objets près de la cheminée.

JOBIN. Oh! elle a le nez rouge... ça la rend encore plus jolie...

CHRISTINE. Je croyais trouver madame ici... Oh!... comme ça sent le brûlé?

BURL. C'est vrai... qui est-ce qui se rôtit?

JOBIN, *s'éloignant de la cheminée**. Ah! c'est moi... c'est mon manchon.

CHRISTINE. Que vois-je!... M. Jobin!...

JOBIN. Oui, Jobin... plus amoureux... plus enflammé que jamais... (*A Burl.*) Dites donc, suis-je éteint?

BURL. Oui, oui... je vous laisse ensemble. (*A demi-voix.*) Ça vaut bien un à-compte sur les cinquante florins promis... nous causerons de ça à la première entrevue. (*Haut.*) Allons, vous autres... tout est prêt ici... venez avec moi au devant de M. le gouverneur.

Ils sortent tous à droite.

SCÈNE IV.

CHRISTINE, JOBIN.

CHRISTINE. Monsieur Jobin!... si près de moi!...

JOBIN. Ça vous étonne?... O Christine! vous n'avez donc pas lu mes lettres?

CHRISTINE. Vos lettres... vous m'avez écrit?

JOBIN. Trente-trois fois depuis la semaine dernière... ce gros Prussien qui était là tout à l'heure s'était chargé de...

CHRISTINE. Il aura craint de se compromettre. Si vous voyiez la terreur que M. d'Osborn inspire à ceux qui l'entourent!

JOBIN. Burl m'a pourtant promis de me faire avoir un emploi dans la citadelle.

CHRISTINE. Il s'est moqué de vous... heureusement; car vous ne savez pas ce que c'est que de vivre là-dedans.

JOBIN. Je sais que je serais auprès de vous, et ça me suffit.

CHRISTINE. Pauvre garçon... il n'y a que les Français pour aimer comme ça!...

JOBIN. Aussi je suis décidé, maintenant, à accepter la place que M. Burl me proposait tout à l'heure.

CHRISTINE. Quelle place?

JOBIN. Celle d'un monsieur qu'on doit pendre dans la soirée.

CHRISTINE. Remplacer un geôlier... vous!

JOBIN. Je me présenterai d'abord comme surnuméraire... et je ne demanderai que vous pour appointements.

* Burl, Jobin, Christine.

CHRISTINE. Mais cette place est promise... donnée.

JOBIN. Déjà!...

CHRISTINE. Le geôlier en chef a reçu dernièrement une lettre de sa famille. Dans cette lettre on lui annonçait que son neveu et filleul, qu'il n'avait pas vu depuis son baptême, était si vicieux, si méchant, qu'on ne savait qu'en faire; que, de plus, ce petit garnement était devenu muet par suite d'accident... Méchant et muet, c'était là un excellent fond de geôlier... aussi le petit misérable a-t-il été proposé à M. d'Osborn, qui l'a accepté pour faire un service spécial dans la grande tour où sont enfermés les prisonniers d'état, et on attend ce muet aujourd'hui ou demain.

JOBIN. Eh bien, Christine, puisque je ne puis pas entrer dans ce maudit château, sortez-en; venez avec moi à Paris, rue Quincampoix... Une fois arrivés, nous nous mettrons à l'ouvrage tout de suite... nous ferons des éventails pour tout le monde... et quelques petits Jobins pour nous.

CHRISTINE. Merci, monsieur Jobin; vous êtes bien gentil, mais ça ne se peut pas. Depuis trois mois que je suis au service de Mme d'Osborn, je n'ai pu la voir si bonne, si malheureuse, sans l'aimer; et je lui ai promis de ne la quitter jamais.

JOBIN. Jamais... c'est bien long... n'importe, j'attendrai.

CHRISTINE. J'entends du bruit. (*Indiquant la droite.*) C'est M. d'Osborn... qu'il ne vous voie pas avec moi... partez vite.

JOBIN. Si je m'en vas, c'est uniquement pour vous obéir; mais, Christine, je vous reverrai... demain... ce soir... On aura beau fermer les portes, je passerai dessus, dessous, ou au travers.

Il sort par la gauche. Aussitôt la sortie de Jobin, Christine va à la cheminée. Burll, qui entre par la droite, avec les deux Soldats, aide Christine à placer la table près du feu. On approche également l'escabeau, que Christine couvre avec le manteau qu'elle a apporté. Paraît alors M. d'Osborn, donnant le bras à Marie, qui marche lentement et paraît souffrante. Les Paysans suivent et restent au fond. Marie vient s'asseoir près de la table. Christine a pris dans son panier le verre et le flacon, elle emplit le verre et le donne à M. d'Osborn, qui le présente à Marie.

SCÈNE V.

CHRISTINE, MARIE, D'OSBORN, BURL, SOLDATS ET VALETS.

D'OSBORN. Placez-vous là, Marie; ce feu et ce cordial vous ranimeront.

MARIE. Pourquoi nous arrêter ici?...

D'OSBORN. Parce que nous avons encore près d'une heure de marche pour arriver à la forteresse, et que vos forces pourraient vous trahir. (*Sur un signe de d'Osborn, tout le monde se retire. Burl et Christine sortent à gauche avec les paysans. Les deux soldats à droite. Marie, assise, reste immobile, et semble éviter les regards de d'Osborn; celui-ci lui a présenté le cordial, mais Marie a repoussé la main de d'Osborn; celui-ci debout, et avec une douceur affectée:*) Marie, pourquoi ne prenez-vous pas ce cordial? avez-vous oublié déjà les recommandations expresses du docteur? voulez-vous donc ne plus lutter contre cette langueur qui vous tue et qui me désespère?

MARIE. Oh! monsieur, faites-moi grâce de cette sollicitude exagérée qui a succédé tout à coup à la haine... à la brutalité... Pourquoi ces hypocrites soins? craignez-vous donc qu'à son lit de mort votre victime vous maudisse et vous démasque?

D'OSBORN. Que vous êtes injuste, Marie! ne savez-vous pas bien que sous cette haine apparente se cachait une profonde douleur?

MARIE. Encore cet odieux mensonge! de l'amour... dans ce cœur bas et impitoyable, qui a pu concevoir la trahison la plus lâche, le crime le plus abominable...

D'OSBORN. Marie... sans doute j'ai été cruel, impitoyable... mais vos dédains, vos mépris avaient ulcéré mon cœur.

MARIE. Méritez-vous donc autre chose que haine et mépris, vous qui avez menti indignement à la foi jurée... Si vous aviez tenu votre serment; si, par vous, M. de Fridberg avait été publiquement justifié, j'aurais pu tout oublier; j'aurais pu devenir pour vous une sœur... Mais vous avez été déloyal et infâme!... M. de Fridberg mort, vous avez brûlé l'unique preuve de son innocence pour qu'il fût impossible de réhabiliter sa mémoire... puis, pour mieux vous assurer l'impunité, vous m'avez entraînée ici, moi, seul témoin de votre crime, et vous m'y avez enterrée vivante. Toute faible, toute expirante que je sois, vous craignez encore qu'un dernier souffle m'échappe et vous accuse. Rassurez-vous; encore quelques jours, et vous pourrez dormir en paix entre deux tombeaux.

D'OSBORN. Non, cette affreuse prophétie ne s'accomplira pas... j'effacerai les traces d'un passé funeste... Marie... Dieu pardonne... ne pardonnerez-vous donc pas?...

MARIE. Dieu!... savez-vous quels rêves sa miséricorde daigne parfois m'envoyer... (*Elle se lève.*) Quand la fatigue ou l'épuisement de mes forces amène enfin le sommeil sur mes paupières... presque toujours Ernest m'appa-

raît... non pas couché dans son cercueil... mais enchaîné dans le fond d'un noir cachot. Je le vois luttant contre ses bourreaux... et sa voix me crie : « Marie, Marie, espère, Dieu nous voit. »

D'OSBORN, *à part.* Que dit-elle ?

MARIE. Si ce rêve était un avertissement ; si vous m'aviez trompé... si Ernest n'était pas mort...

D'OSBORN. Plût au ciel !

MARIE. Si ce que vous m'avez dit est vrai, si M. de Fridberg n'est plus, que pouvez-vous craindre de moi ?... pourquoi me retenir ici prisonnière ?... pourquoi m'interdire toute correspondance ?...

D'OSBORN. J'avais tort, Marie... mais, d'ici à quelques jours, je vous rendrai cette liberté après laquelle vous soupirez... si vous le voulez même, vous pourrez faire un voyage à Berlin, à Rittersdorf..

MARIE, *avec joie.* A Rittersdorf ?... ai-je bien entendu ?... est-ce bien vous qui me parlez ainsi ?... Je reverrais Rittersdorf.. Gertrude... (*A part.*) Ma fille... peut-être...

D'OSBORN. A tout cela, Marie, je ne mettrai qu'une condition.

MARIE. Quelle est elle ?

Ici la neige commence à tomber.

CHRISTINE, *venant de gauche.* Pardon, madame... mais Burl et tout le monde là-bas voudraient vous voir rentrer... le temps menace... le vent s'élève... et la neige commence à tomber...

Burll, les Paysans et les Soldats rentrent en scène.

D'OSBORN. Nous allons nous remettre en route... enveloppez bien votre maîtresse. (*Christine prend le manteau fourré et le place sur les épaules de Marie.*) Nous presserons le pas pour arriver au château avant que la tempête éclate. (*A part.*) Elle consentira.

Le cortége se remet en marche, on sort par la gauche. A peine les personnages se sont-ils éloignés que la neige tombe et que le vent souffle avec violence. Au milieu de l'ouragan, on voit passer sur le pont, Stella, toujours sous les habits de Tonio, mais déchirés, couverts de neige ; elle se traîne avec peine jusqu'à la masure.

SCÈNE VI.

STELLA, *appuyée à l'entrée.*

Je ne puis aller plus loin... faudra-t-il donc mourir ici... j'ai si froid... si faim... m'abandonnerez-vous , mon Dieu !..... (*Apercevant le feu.*) du feu... Du feu !... (*Elle court à la cheminée. Arrivée là elle voit sur la table du pain oublié par les soldats.*) Du pain ! Merci, Seigneur, merci !... (*Elle tombe à genoux, puis se relève et mange avidement.*) Arriverai-je enfin jusqu'à toi, mon père... Encore un jour de marche, m'a-t-on dit hier, et vous serez au pied de la citadelle... j'ai marché toute la nuit... tout le jour... et mes yeux n'ont rien découvert à l'horizon... je suis encore bien loin peut-être... je n'ai rencontré personne. Cette masure , quoique ruinée, doit être habitée... attendons... quels que soient ceux qui vont venir, ils auront pitié de moi... ils me donneront un abri pour cette nuit... ils m'indiqueront mon chemin... et demain, au point du jour, je me remettrai en marche... Dieu qui m'a secourue encore cette fois me viendra en aide... il me donnera la force, puisqu'il m'a donné le courage.

Elle est assise près de la table, elle mange. Pendant les derniers mots de Stella, un jeune Paysan couvert d'un manteau et portant un bâton, descend le sentier, puis s'arrête à la vue de la masure. Ses vêtements sont pauvres et sales , de longs cheveux rouges, crépus, couvrent son front bas et déprimé ; ses traits sont ceux d'un idiot, son regard est louche et méchant.

SCÈNE VII.

STELLA , HERMANN.

Stella tient à la main le flacon où est renfermé le cordial. Elle n'a pas entendu venir Hermann, celui-ci, qui avait déjà franchi le seuil, aperçoit Stella , et s'éloigne avec la terreur d'un mendiant qu'on chasse d'ordinaire. Mais il s'arrête pour mieux examiner celui qui l'a effrayé ; reconnaissant qu'il a affaire à plus faible que lui, il reprend courage, s'approche de Stella, et voyant dans sa main un flacon, qu'il suppose rempli d'eau-de-vie, il le lui arrache.

STELLA, *poussant un cri.* Ah !.. *Elle se lève effrayée*.* (*Hermann prend sa place et porte vivement le flacon à sa bouche. Regardant Hermann.*) Quel est cet homme ?... le maître de cette masure, peut-être... Oui... c'est cela, j'ai eu tort de m'effrayer... (*Elle se rapproche, puis s'arrête encore.*) Quel affreux regard... (*Timidement.*) Habitez-vous cette chaumière ? ou n'êtes-vous , comme moi, qu'un pauvre voyageur ? (*Hermann la regarde sans répondre.*) Si cette chaumière est à vous, consentez-vous à m'y laisser reposer cette nuit ?... (*Hermann rit d'un rire sauvage. Stella est effrayée.*) Pourquoi ne me répondez-vous pas ? (*Hermann se lève et cherche à lui faire comprendre qu'il est muet.*) Muet !... (*Elle se rapproche.*) Oh ! le malheureux ! (*Hermann lui raconte qu'il s'est battu , que son adversaire lui a coupé*

* Hermann, Stella.

la langue et que lui l'a tué.) Horreur! (*Hermann rit de la terreur de Stella.*) Vous voyagez aussi... vous devez connaître le pays? (*Hermann fait signe qu'il le connait.*) Suis-je encore loin de la forteresse du Mont-des-Géants? y pourrai-je arriver demain? (***Hermann** prenant Stella, lui montre les tours de la forteresse que l'horizon, moins chargé de nuages, laisse apercevoir.*) Là?... c'est là?... si près de moi!... O mon père!.. mon père!... (***Hermann** lui fait signe que c'est à la citadelle qu'il doit se rendre.*) Vous aussi, vous allez à la citadelle. Oh! sans doute vous avez là quelque parent qui souffre, et que vous allez voir et consoler?... (***Hermann** rit encore, et dit qu'il va à la forteresse pour être geôlier*) Vous allez là pour être geôlier!... (***Hermann** paraît fier de cet emploi; il fouille dans le sac de toile qu'il porte, en tire une lettre qu'il montre à Stella, puis il ôte ce sac et le pose sur la table.*) *Stella prend la lettre et lit.*) » Envoyez-moi mon filleul... ses mauvaises qualités lui ont fait obtenir d'avance la faveur de M. le gouverneur, et la première place vacante sera pour lui. Comme il doit être changé, laissez-lui cette lettre, qu'il me présentera en arrivant. « (***Hermann** reprend la lettre qu'il va remettre dans son sac.*) Je savais bien que la Providence veillerait sur moi... ce guide que je lui demandais, le voilà... car devant vous les portes de cette citadelle inabordable pour tous vont s'ouvrir.... et vous me laisserez vous suivre, entrer avec vous.. vous direz que je suis votre parent, votre ami. (*Refus d'Hermann.*) Oh! vous ne me refuserez pas... quand vous saurez que j'ai fait seule, à pied, plus de cent lieues pour voir mon père... entendez-vous... mon père, qui est là prisonnier depuis quinze ans... Mon pauvre père, il a été condamné injustement... mais jeté, sans avoir été entendu, dans un noir cachot; il n'a pu donner de son innocence des preuves qui existent peut-être, et que j'irai chercher, moi, fussent-elles au bout du monde... Il faut, avant tout, que je parvienne jusqu'à lui... aidez-moi seulement à pénétrer dans la citadelle... une fois là... je trouverai des prières et des larmes pour toucher les gardiens de mon père... Dieu m'inspirera, car il ne voudra pas laisser inachevée l'œuvre que j'ai commencée. (*Hermann refuse.*) Oh! je vous supplie, au nom de l'humanité .. au nom de votre mère... (***Hermann** lui répond qu'elle est morte.*) Eh bien, moi aussi, j'ai perdu ma mère... moi aussi, je suis seule au monde... voyez, je suis à vos genoux... n'aurez-vous pas pitié de moi!... (*Hermann rit en voyant Stella pleurer à ses genoux, puis tout à coup ses traits changent d'expression, il montre à Stella une croix d'or qu'elle porte au cou et qu'il vient d'apercevoir.*) Cette croix... c'est le seul bien que ma mère m'ait laissé... depuis mon enfance cette croix ne m'a pas quittée... le froid, la misère, la faim, j'ai tout supporté plutôt que de la vendre... je vous la donnerai si vous me faites entrer dans la citadelle .. (*Hermann hésite d'abord, puis il paraît concevoir un projet; il tend la main à Stella en signe de consentement*) Vous consentez?... Eh bien, partons. (*Hermann lui répond qu'elle est fatiguée.*) La fatigue... je ne la sens plus... venez. (*Hermann l'arrête encore en lui montrant que la nuit vient.*) Attendre!... attendre encore... mais demain, au point du jour, nous partirons, n'est-ce pas?... (*Hermann, joyeux, ramène Stella à sa place; il ranime le feu, puis l'engage à dormir.*) Dormir? (*Hermann insiste : il lui faudra des forces pour le lendemain.*) Et vous? (*Hermann prend son manteau qu'il jette à terre dans un coin à l'autre extrémité du théâtre et se jette dessus, en feignant bientôt de s'endormir.*) Il a raison... j'aurai besoin de forces pour demain. (*S'agenouillant devant le petit escabeau, et baisant sa croix d'or.*) Dernier souvenir de ma pauvre mère... je ne prierai plus avec toi... que deviendrai-je quand tu ne seras plus sur mon cœur? O mon saint talisman, pour cette nuit encore protége-moi! (*Elle porte sa croix à ses lèvres, prie à voix basse, puis laisse tomber sa tête sur l'escabeau et s'endort; à ce moment Hermann se lève doucement, s'approche de Stella, et s'assure qu'elle est endormie. Il veut lui prendre sa croix, mais elle est attachée à son cou par une chaîne de cheveux... Comment faire?... à la lueur du feu qui brille toujours, il aperçoit un couteau sur la table, il le prend et s'apprête à couper le cordon. A ce moment l'ouragan devient très-fort, le vent souffle; éclairs, tonnerre; un coup de vent plus violent que les autres fait battre avec violence le volet d'une fenêtre; au bruit, Stella s'éveille, elle voit Hermann, debout devant elle et un couteau à la main. Stella jette un* cri, Hermann résolu à tout avance la main pour saisir la croix.*) Misérable!... tu me trompais... tu voulais m'assassiner. (*Hermann veut la croix.*) Mon Dieu! secourez-moi!

Elle veut fuir, Hermann la poursuit; elle se dirige par la droite, vers le pont, Hermann gravit les rochers de gauche et arrive également sur le pont pour barrer le passage à Stella, elle l'aperçoit et cherche à fuir, Hermann va la saisir, mais la foudre tombe, brise le pont, Hermann tombe dans le torrent. Stella épouvantée, vient tomber à genoux à l'entrée de la cabane.

* Stella, Hermann.

Second Tableau.

La chambre occupée par Ernest dans la citadelle. On voit la muraille humide et nue. A gauche, dans un pan coupé, une fenêtre étroite, fermée par d'épais barreaux, et à laquelle on arrive en montant trois marches. A droite aussi, dans un pan coupé, la porte d'entrée, garnie de larges bandes de fer. Au fond, entre la fenêtre et la porte, une demi-alcôve et un lit; au fond de l'alcôve, une tapisserie cache le mur; près de cette alcôve, une chaîne de fer pend à la muraille. Près de la fenêtre, à gauche du spectateur, à l'avant-scène, un bahut: près du bahut, un siége en bois. A droite, en face du bahut, une cheminée; près de la cheminée, un vieux fauteuil; tout cet intérieur est sombre et froid.

SCENE PREMIERE.

Au lever du rideau, le lit est tiré hors de l'alcôve, la tapisserie est soulevée et derrière cette tapisserie on aperçoit une porte en fer perdue dans la muraille. Ernest à genoux travaille à démonter et à scier les gonds de cette porte; une petite lampe qui l'éclairait est près de s'éteindre; mais à travers la croisée, les premiers rayons du jour viennent éclairer l'intérieur de la prison.

ERNEST DE FRIBERG.

ERNEST, *s'arrêtant.* Déjà le jour! l'heure de la première ronde va sonner..... il faut quitter le travail... et surtout ne pas laisser de traces. (*Il replace avec soin la tapisserie, pousse le lit dans l'alcôve, puis dans la paillasse de son lit cache la lime et ses autres instruments; il s'arrête tout à coup.*) N'ai-je pas entendu... oui... on vient ici. (*Il éteint sa lampe, se jette sur son lit tout habillé, puis écoute.*) Je me trompais... c'est le pas de la sentinelle. (*Il se lève, le jour est tout à fait venu. Ernest va à la fenêtre.*) Le soleil est levé, de ses premiers rayons il éclaire la toiture du donjon... mais il ne descend jamais jusqu'à ces affreux barreaux, que baigne l'eau froide et bourbeuse du fossé. (*Il prend dans la cheminée un charbon et fait une marque dans l'embrasure de la fenêtre.*) Encore un jour à vivre, à souffrir ici... et ce jour complétera la seizième année de ma captivité! Seize années... les plus belles de la vie... seize années dans ce cachot, dans cette tombe d'où nulle plainte ne peut sortir, où nulle voix amie n'arrive. Et pourtant, Seigneur, je n'ai jamais désespéré... innocent et victime d'une calomnie infâme, j'ai cru au jour de la justice, de la réhabilitation. douter de l'avenir n'eût-ce pas été douter de vous, mon Dieu? J'ai supporté en chrétien l'épreuve que vous m'aviez imposée, et votre divin regard s'est un jour abaissé sur le pauvre prisonnier; pour instrument votre miséricorde a daigné prendre l'homme que mes ennemis avaient choisi pour en faire mon geôlier. Un soir cet homme écouta la prière que je vous adressais, puis, se penchant vers moi me dit à voix basse: Courage et discrétion, dans quelques jours votre martyre finira, dans quelques jours vous serez libre. Libre!... je reverrais Marie! et mon enfant... Marie! Stella, anges de consolation... bonheur de mes rêves... qu'êtes-vous devenues?... Marie, tu n'as pu me croire coupable... tu as conservé saintement mon souvenir, et sur notre fille tu as concentré tout notre amour.... Oh! les revoir, mon Dieu! les revoir... et la mort me trouvera calme et résigné. (*On entend sonner une cloche éloignée.*) Sept heures!... Firbach devrait être descendu depuis longtemps... hier aussi je l'ai vainement attendu toute la journée... aurait-on découvert notre projet d'évasion?.... non.... on serait déjà venu m'arracher les outils que Firbach m'a procurés. Il est malade plutôt... et pour ne pas révéler mon existence qu'on, cache à tout le monde ici, on n'ose confier à aucun autre le soin de m'apporter la misérable nourriture qu'on me jette...... ils me laisseront mourir ainsi peut-être...... Mourir! oh! il me reste assez de force pour renverser le dernier obstacle qui s'oppose encore à ma fuite. A défaut de Firbach, mon courage et ma prudence me guideront... Oui, demain... mes ennemis m'auront tué, ou j'aurai retrouvé les deux premiers biens, les deux trésors que Dieu donne aux hommes: le soleil et la liberté... On descend l'escalier... on marche dans le corridor... et ces pas ne sont point ceux de Firbach.

Il va s'asseoir près du bahut.

SCENE II.

ERNEST, D'OSBORN, BURL.

BURL. Diable! il fait froid ici.

D'OSBORN, *s'arrêtant sur le seuil de la porte.* Silence!

ERNEST. Quels sont ces hommes?

BURL. Il a bien mauvaise mine, le prisonnier mystérieux...

D'OSBORN, *à part, regardant autour de lui.* Il a pu vivre ici seize ans!...

ERNEST. Qui êtes-vous?.... que voulez-vous de moi?

D'OSBORN. Je suis le comte d'Osborn, gouverneur de cette citadelle.

ERNEST. D'Osborn... oui... je me souviens... (*Se levant.*) c'est vous que j'ai aperçu

la nuit de mon arrivée ici... et depuis ce temps j'ai vainement demandé à vous voir, à vous écrire...

D'OSBORN. Les ordres que j'avais reçus étaient tellement sévères, tellement précis, qu'il ne m'était possible d'apporter aucun adoucissement à votre situation ; dès lors toute entrevue, toute correspondance était inutile. Burl, examinez bien tout ici *.

BURL. La visite ne sera ni longue ni difficile.

Burl fait la visite du cachot, examine le conduit de la cheminée, sonde les murailles et secoue les barreaux.

D'OSBORN. Vous allez changer de gardien, monsieur.

ERNEST. Firbach...

D'OSBORN. Attaché particulièrement à votre personne, séparé de tous les autres habitants de la citadelle, Firbach ne devait sortir d'ici qu'avec vous si le roi vous daignait faire grâce, ou derrière votre cercueil si Dieu vous rappelait. La patience lui a manqué, il a voulu en finir avec cette captivité à laquelle il s'était autrefois et volontairement condamné ; de plus, il a songé à mettre à profit son projet d'évasion et vous a proposé de fuir avec lui, certain que vous payeriez sa trahison plus chèrement que je ne payais, moi, sa fidélité.

ERNEST. Firbach est innocent !

D'OSBORN. Surpris au milieu de ses préparatifs, Firbach a tout avoué.

ERNEST. Oh ! monsieur, ne rendez que moi responsable de ce projet d'évasion, que seul j'avais conçu. Ordonnez qu'on me charge de chaînes, faites-moi descendre plus avant encore dans les entrailles de la terre, mais n'empoisonnez pas de remords les derniers jours qui me restent à vivre, ne faites pas rejaillir sur moi le sang du malheureux que j'ai perdu : s'il vous faut ma vie pour racheter la sienne, dites un mot, et là, sous vos yeux, je me briserai le front contre ces murailles... Pour moi je n'aurais jamais demandé ni grâce ni pitié, mais pour Firbach, monsieur, je vous prie, je vous prie à genoux...

D'OSBORN. Gardez vos prières, monsieur, pour le repos de l'âme du condamné ; c'est aujourd'hui que doit s'exécuter son arrêt !

ERNEST. Aujourd'hui ?...

D'OSBORN. A deux heures.

ERNEST. Oh ! c'est horrible ! la mort ne viendra-t-elle donc pas aussi pour moi !

Il tombe sur le vieux fauteuil près de la cheminée.

D'OSBORN, *à Burl.* Eh bien !

BURL. Pas le plus petit trou..... tous les barreaux sont à leur place. (*A mi-voix.*) Firbach comptait prendre le grand escalier du donjon.

D'OSBORN, *à part.* Mais le haut de cet escalier gardé par un poste. Ce Firbach avait-il donc des intelligences dans la garnison ? Oh ! je le verrai encore une fois, et je saurai bien lui arracher la vérité tout entière. (*A Burl.*) Va maintenant.

BURL. Oui, gouverneur. (*A part.*) Décidément, c'est ici que je voudrais voir Clakmann.

Il sort.

D'OSBORN. Ne vous en prenez qu'à vous, monsieur de Fridberg, du surcroît de précautions que je vais ordonner. Toutes les serrures vont être changées, les postes doublés ; il ne vous sera plus donné de feu ni de lumière, votre nouveau geôlier sera surveillé tout autant que vous-même. Son idiotisme presque sauvage ne comprendra d'ailleurs ni vos plaintes ni vos supplications. Enfin, s'il peut vous entendre il ne pourra pas vous répondre, car il est mute.

SCENE III.

LES MÊMES, STELLA, *avec le manteau et le bonnet d'Hermann.*

BURL, *entrant le premier.* Ne descends donc pas si vite, tu vas te casser le cou.

Stella paraît, Burl la fait passer devant lui ; à la vue du prisonnier, Stella fait un mouvement qu'elle réprime aussitôt.

D'OSBORN*. Approche, voilà le prisonnier sur lequel tu devras veiller jour et nuit. Tu as reçu déjà toutes mes instructions, songe que la plus légère infraction est ici punie comme un crime. A la moindre alerte (*allant à la chaîne de fer*) tu tirerais cet anneau, la cloche d'alarme retentirait et on viendrait à ton aide. (*A Fridberg.***) Vous ne serez plus seul une minute, monsieur ; ce garçon ne quittera plus votre chambre, des factionnaires vont être placés jusque sur les marches de cet escalier. Vous voyez que toute tentative nouvelle serait folle. Vous me reverrez encore une fois aujourd'hui à deux heures.

Il sort avec Burl, on entend les verroux se fermer sur eux.

SCENE IV.

STELLA, ERNEST.

Ernest est resté sourd et insensible à tout ce que lui a di d'Osborn, il n'a pas quitté la position qu'il avait prise les derniers mots seulement l'ont frappé.

ERNEST. Aujourd'hui à deux heures ! (*Stella, qui s'était assise sur les marches placées devant la croisée, écoute au fond pour s'assurer que d'Osborn et Burl s'éloignent, puis elle*

* Burl, d'Osborn, Ernest.

* D'Osborn, Stella, Burl, Ernest.

** Stella, d'Osborn, Burl, Ernest.

revient et regarde Ernest, elle semble comprendre en un instant tout ce qu'il a dû souffrir. Il se lève.) Oui, ce moment sera celui du supplice de Firbach... De Firbach que je tuerai, moi, par la main du bourreau.. (*Traversant la scène.*) Non, barbares, je ne vous donnerai pas le spectacle de mon désespoir... Au lieu d'un cadavre vous en aurez deux à mettre aux pieds de Frédéric. La mort, c'est aussi la liberté, et je puis mourir... Mourir par un suicide... par un sacrilége... O mon Dieu! l'épreuve que vous m'envoyez est au-dessus de mes forces... Mon Dieu, préservez-moi du blasphème et du désespoir!

Il tombe accablé sur la chaise! placée près du bahut; Stella s'approche de lui, s'agenouille et dit d'une voix douce.

STELLA. Oui, mon Dieu, donnez-lui le courage de la résignation!

ERNEST, *la regardant avec surprise.* Qui es-tu donc, toi, qui pries pour moi?

STELLA, *plus bas.* Votre nouveau gardien.

ERNEST. Toi, dont le cœur devait être sourd à la pitié, dont la bouche était muette, me disait-on? Ce gouverneur me trompait donc encore?

STELLA. Non... il me croit muet... C'est moi qui l'ai trompé.

ERNEST. Pourquoi?

STELLA. Pour vous sauver.

ERNEST. Me sauver! Mais qui a pu t'inspirer un semblable dessein?

STELLA. Mon cœur.

ERNEST. Tu ne me connaissais pas? Qui t'envoie?

STELLA. Personne.

ERNEST. D'où viens-tu?

STELLA. De bien loin.

ERNEST. Et qui t'a fait pénétrer dans cette forteresse?

STELLA. Un miracle.

ERNEST, *se levant.* Cher enfant, qui que tu sois, je te bénis... et je t'aime; mais je ne te laisserai pas pousser plus loin ta périlleuse entreprise, je ne laisserai pas se dresser de nouveau pour toi l'échafaud de Firbach, tu renonceras à ton généreux dessein.

STELLA. Jamais.

ERNEST. N'as-tu pas entendu cet homme tout à l'heure? il te condamnerait comme il a condamné Firbach, il te tuerait comme il va le tuer.

STELLA. Je vous dis que je suis venue ici pour vous sauver ou mourir.

ERNEST. Si ce n'est pas Dieu qui t'a choisi parmi ses anges, c'est une femme qui t'envoie... Et cette femme, c'est Marie de Ritersdorf.

STELLA. J'entends prononcer ce nom pour la première fois, j'ignorais même le vôtre il y a deux mois... Je vivais heureuse et calme au fond de la Poméranie, quand tout à coup la sainte mission que je devais accomplir me fut révélée. Pour toute famille je n'avais qu'une digne femme qui m'appelait sa fille. Cette femme m'apprit un jour qu'elle n'était pas ma mère, qu'elle avait adopté la pauvre Stella.

ERNEST. Stella!.. Stella!..

STELLA. Ce nom...

ERNEST. Tu ne sais pas quel souvenir il réveille. Ce nom est celui qui revient sans cesse à ma pensée, sur mes lèvres; tu le trouveras gravé mille fois sur ces tristes murailles. Stella... c'est mon enfant, ma fille, entends-tu bien? C'est le secret de ma résignation, de mon courage. C'est l'espoir de ma captivité. Dieu, qui m'a fait père, ne peut me laisser mourir sans que j'aie vu mon enfant, ne fût-ce qu'une fois, pour tout ce que j'ai souffert; Dieu me donnera l'ineffable bonheur d'embrasser, de bénir ma fille. Oh! je crois à ce bonheur, j'espère cette joie, car Dieu est juste et bon.

STELLA, *tombant à genoux.* Oui, Dieu est juste et bon, remerciez-le, mon père, et bénissez votre enfant.

ERNEST. Oh! regarde-moi, parle-moi, car ma raison s'en va. Tu te nommes Stella, c'est un jeu du hasard, de la Providence... Mais tu n'as pas dit... je n'ai pas entendu... j'étais fou... et pourtant tu pleures, tu m'embrasses.

STELLA. Mon père!

ERNEST. Ma fille! ma fille! (*il l'embrasse.*) Quelle autre aurait pu se dévouer ainsi?... Ma fille! oh! laisse-moi te regarder, laisse-moi baiser ton front, tes mains... Oh! oui, te voilà bien telle que je te voyais dans mes rêves. Oh! non, tu es plus belle encore! Qu'as-tu, grand Dieu! tu pâlis... tu chancelles.

STELLA. Rassurez-vous... je ne souffre pas... Mais tant d'émotions... je suis si heureuse!

ERNEST, *la faisant asseoir près du bahut.* Place-toi là, mon enfant, tes mains sont glacées, et je n'ai que mes baisers et mes larmes... En agitant cette cloche on viendrait.

STELLA, *le retenant.* Qu'allez-vous faire?

ERNEST. Appeler du secours.

STELLA. Oh! vous nous perdriez tous deux. Pour tout le monde ici, je suis Hermann le muet, Hermann l'idiot. Oh! rassurez-vous, (*se levant*) je suis courageuse et forte. Si vous m'avez vue faible devant le bonheur, le danger me rendra toute mon énergie.

ERNEST. Dévouement sublime !

STELLA. Qu'ai-je donc fait que toute autre n'eût tenté à ma place? En m'apprenant le secret de ma naissance, on me dit : Ton père existe, il languit depuis seize ans dans une prison d'état ; il était innocent, et on l'a jeté dans un cachot sans l'entendre. Je me suis souvenue alors d'une pauvre jeune fille qui, sans appui, sans argent, sans ressources, avait fait à pied deux cents lieues pour venir au secours de son père. Comme elle, j'ai mis ma confiance en Dieu, et je suis arrivée. Elle a arraché son père à la mort; moi, je briserai vos chaînes.

ERNEST. Oui, Dieu achèvera son œuvre, nous sortirons tous deux de cet enfer, et pour récompenser ton admirable courage, je te donnerai plus que mon amour, plus que ma bénédiction... Enfant, mon cœur me le dit, je te rendrai ta mère !

STELLA. Ma mère!

ERNEST. Oui, ta mère, à laquelle on t'a enlevée sans doute, ta mère qui nous pleure et nous aime. Demain, Stella, demain nous serons libres. Depuis trois mois je travaillais jour et nuit à me frayer une route. J'avais appris par Firbach qu'au fond de cette alcôve, derrière un mur épais, devait se trouver une porte en fer; cette porte ouvrait autrefois sur un escalier dérobé conduisant à une partie du château habitée seulement par des femmes. De ce côté, la surveillance est presque nulle, car tout le monde ignore que cette communication existe entre les cachots et les étages supérieurs. A l'aide d'instruments que m'avait fournis Firbach, je suis parvenu à détruire la muraille qui défendait la porte. Chaque soir Firbach emportait avec lui quelque pierre réduite en poudre, enfin la porte de fer fut découverte ; tiens, la voilà. (*Tout en parlant il a retiré le lit, la tapisserie, et montre la porte.*) Cette tapisserie, qu'on n'a pas songé à soulever, recouvre et cache l'ouverture que j'ai pratiquée. (*Il tire du matelas quelques outils.*) Avec ces outils, tout faibles qu'ils étaient, j'ai renversé cette épaisse muraille. Avec cette lime j'ai coupé les gonds de cette porte. Encore quelques heures de travail et cette porte tombera à son tour. Firbach devait me guider au sortir de cette chambre. (*Il remet les outils sous les matelas.*) Arrivés sur le parapet, une corde faite avec la toile de mes draps et la laine de mes matelas devait nous aider à descendre dans les fossés ; une fois là, disait-il, nous étions sauvés.

STELLA. Et cette corde ?

ERNEST, *avançant le bahut et tirant la corde cachée derrière.* La voilà !

STELLA. Ecoutez.

On entend un roulement de tambour.

ERNEST. Pourquoi ce bruit ?

STELLA. Il est deux heures peut-être.

ERNEST. Deux heures... et Firbach...

STELLA. Silence! on vient ! Du courage, mon père; cette épreuve sera la dernière.

ERNEST. Si on venait nous séparer. Oh ! que je t'embrasse encore une fois.

Stella se jette dans les bras de son père, puis s'en éloigne brusquement et reprend aussitôt sa physionomie et l'attitude qu'elle avait en arrivant. Elle se place près de la cheminée.

SCENE V.

LES MÊMES, D'OSBORN, BURL, DEUX SOLDATS *qui restent en dehors**.

D'OSBORN. Au nom du roi, monsieur, remettez-moi les instruments que le traître Firbach vous avait fournis, et qui devaient assurer votre évasion.

ERNEST, *assis près du bahut.* Grand Dieu !

Stella reste immobile.

D'OSBORN. Toute hésitation, tout refus serait inutile. Firbach, à la vue de l'échafaud, a voulu racheter sa vie... il a déclaré vous avoir remis, il y a trois jours... des outils que vous avez cachés ici.

ERNEST, *à part.* Trois jours!...

D'OSBORN. Vous refusez de me les livrer? (*A Burl et aux autres.*) Il me les faut!. renversez, brisez tout.

BURL. Cette fois-ci j'y regarderai de plus près.

Burl et un Soldat tirent le lit et vont mettre la tapisserie à découvert, lorsque Stella, qui craint qu'on ne découvre la porte cachée par la tapisserie, s'élance, repousse le Soldat, passe entre le mur et le lit, jette la couverture et le matelas, fouille dans la paillasse.

BURL. Peste ! quelle ardeur il met à chercher. (*Stella découvre et montre à tous les yeux les outils. Burl s'en empare.*) Ma foi, il a senti la cachette.

ERNEST. *à part.* Qu'a-t-elle fait?

D'OSBORN. Firbach avait dit vrai; mais son aveu tardif ne le sauvera pas.

Il monte deux marches et fait un signe à travers les barreaux, on entend un second roulement de tambour.

ERNEST. Quel ordre avez-vous donné? et qu'annonce ce bruit?

D'OSBORN. Ce bruit m'apprend que justice est faite.

ERNEST. Firbach !...

BURL, *faisant le signe d'être pendu.* Est en route pour l'éternité. (*A Stella, qui a frémi.*) Tiens, petit. (*Allant à la croisée.*) Regarde un peu là-haut, sur le parapet, voilà

* Ernest, d'Osborn, Burll, Stella.

le chemin qu'on te fera prendre à la première occasion.

Stella s'éloigne de Burl.

D'OSBORN, *lui indiquant la fenêtre.* Approche, et regarde.

Stella hésite.

ERNEST, *à d'Osborn.* Oh! c'est trop de cruauté!...

Stella, devinant le mouvement d'Ernest, l'arrête d'un regard, puis rassemblant tout son courage, elle monte deux marches avec assurance et regarde*.

BURL, *le regardant dans les yeux.* Il n'a pas bronché, ça fera un geôlier modèle. (*Traversant la scène, et allant parler aux deux soldats restés à la porte.*) Il a regardé partir Firbach comme j'aurais regardé filer Clakmann.

D'OSBORN. Bien que vous n'ayez pas eu le temps encore de vous servir de ces instruments, ce cachot n'est plus assez profond, assez obscur. Demain on vous fera descendre plus avant encore dans les souterrains. (*A Stella.*) Quant à toi, songe à Firbach, et souviens-toi de ce que tu as vu.

Il sort avec Burl et les Soldats.

* Burl, Stella, d'Osborn, Ernest.

SCENE VI.

A peine la porte est-elle refermée que Stella, restée jusqu'à ce moment près de la fenêtre, chancelle.

ERNEST, STELLA.

ERNEST, *courant à elle.* Malheureuse enfant! éloigne-toi de cet affreux spectacle. Oh! que tu as dû souffrir! Comment ne t'es-tu pas trahie?

STELLA. Je songeais à vous, et je priais pour lui.

ERNEST. Infortuné! en me perdant, il n'a pu sauver sa vie. Ces instruments que tu as livrés...

STELLA. Un seul vous était indispensable, mon père; j'ai livré tous les autres pour leur dérober celui-là.

Elle tire une lime de la manche de son habit.

ERNEST. Cette lime?

STELLA, *avec exaltation.* Au travail, mon père!

ENSEMBLE. Au travail!

Ils retirent le lit, soulèvent la tapisserie et à genoux tous deux scient les gonds de la porte.

ACTE TROISIÈME.

Une salle faisant partie du logement du gouverneur Style gothique, meuble sévère. Au fond, porte conduisant au grand escalier; à gauche, porte conduisant dans l'appartement de Mme d'Osborn ; à droite, porte conduisant dans les appartements; ces trois portes sont garnies de verroux. Au fond, dans l'angle à gauche, grande croisée à balcon. A droite, au premier plan, petite porte perdue dans la boiserie; près cette petite porte, un grand canapé placé en face du public. A gauche, à l'avant-scène, une table, plumes, encre, papier, sonnette.

SCENE PREMIERE.

MARIE, *seule, assise sur le canapé.*

Toujours ce ciel sombre et froid, toujours cet horizon triste et désert!... Quand donc quitterai je cette demeure où j'ai tant souffert, où j'ai tant pleuré? D'Osborn tiendrat-il sa promesse... reverrai-je Berlin? Berlin, où je pourrai prononcer le nom de Fridberg... où la main d'un ami me montrera sa tombe! De Rittersdorf, où d'Osborn a promis de me conduire, pourrai-je, en trompant sa surveillance, courir à Ossenbach? c'est là que Gertrude avait caché ma fille... ma Stella, qui se croit oubliée, orpheline... car pour ne pas l'exposer à la haine de d'Osborn, j'ai dû me condamner au plus absolu silence. Tous mes serviteurs étaient vendus à cet homme... Christine seule a paru prendre pitié de moi... mais son dévouement est-il sincère.

SCÈNE II.

MARIE, CHRISTINE.

CHRISTINE, *entrant vivement par le fond.* Victoire, madame, victoire, nous partons dans trois jours.

MARIE. Trois jours!

CHRISTINE. Oui, madame, nous allons dire adieu aux ponts-levis, aux herses, aux contrescarpes... nous allons respirer le grand air. Pour ma part, j'étouffais dans ce château comme dans une armoire.

MARIE. Comment savez-vous?

CHRISTINE. Je viens d'entendre le docteur dire à monsieur d'Osborn, en le quittant: L'air natal peut seul sauver la comtesse; conduisez-la à Rittersdorf, et je vous réponds d'elle. Là-dessus, monsieur votre mari a dit: Elle partira dans trois jours. Une fois sorties d'ici, et pour n'y plus revenir, j'espère, nous retrouverons à Rittersdorf, vous, la santé, le calme; moi, la gaieté. On m'appelait autrefois l'alouette du pays, mais l'alouette ne chante pas en cage... et je crois que j'aurais fini par devenir muette ici.

MARIE. Avez-vous donc habité Rittersdorf?

CHRISTINE. Non, madame, j'avais là un vieil oncle que j'allais voir souvent. Je suis née au petit village d'Ossenbach.

MARIE. D'Ossenbach?

CHRISTINE. A deux lieues de Rittersdorf.

MARIE. Dites-moi... à quelle époque avez-vous quitté ce village?

CHRISTINE. Tiens, vous connaissez mon pays? c'est grand comme la main, mais c'est gentil à mettre sous verre.

MARIE. Répondez-moi.

CHRISTINE. Je suis partie pour Berlin avec mon père, il y a bien douze ans. J'étais encore petite fille, mais déjà rondelette; aussi, le dimanche, les garçons commençaient à me regarder... je ne savais pas encore pourquoi; mais c'est égal, ça me faisait déjà plaisir.

MARIE. Avez-vous connu là une bonne, une excellente femme, nommée Gertrude Buklau?

CHRISTINE. Je crois me rappeler que bien longtemps avant mon départ d'Ossenbach il y avait une dame Gertrude qui habitait toute seule une petite maison à volets verts, où personne n'entrait jamais.

MARIE. Oh! souvenez-vous bien, cette femme ne devait pas être seule.

CHRISTINE. Vous avez raison... elle avait avec elle une nourrice... un enfant.

MARIE. Une petite fille...

CHRISTINE. Oui, et qu'on appelait...

MARIE. Stella.

CHRISTINE. Stella... oui, c'est bien ce nom-là... et la petite fille était jolie.

MARIE. Tu l'as vue?

CHRISTINE. Je l'ai même embrassée.

MARIE. Tu l'as embrassée, toi! Oh! ma bonne Christine, (*elle l'embrasse*) si tu savais le bien que tu me fais.

CHRISTINE. Mon Dieu, madame, vous voilà toute en larmes.

MARIE. Oh! parle-moi de Gertrude, de cette enfant, surtout.

D'OSBORN, *entrant par le fond et parlant à la cantonade.* Burl!

MARIE. D'Osborn.

D'OSBORN. Quand le notaire que j'ai fait appeler se présentera, tu viendras m'avertir.

MARIE, *à Christine.* Plus un mot... mais

quand je serai seule tu reviendras... tu reviendras *.

D'Osborn entre et du geste renvoie Christine; celle-ci va sortir, d'Osborn la retient.

D'OSBORN. Christine, vous êtes une servante fidèle, dévouée à votre maîtresse... je m'en souviendrai.

CHRISTINE, *s'éloignant, et à part*. Décidément, il n'est plus reconnaissable; c'est égal, il doit y avoir de bien longues griffes sous ses grosses pattes de velours.

Elle sort par le fond. Marie va s'asseoir près de la table.

SCÈNE III.

MARIE, D'OSBORN.

D'OSBORN. Marie, ainsi que je vous l'avais promis, dans quelques jours vous quitterez la forteresse... Une voiture, des chevaux sont commandés, et Burl a reçu l'ordre de vous conduire à Rittersdorf... Je ne pourrai vous accompagner. (*Mouvement de Marie. Après un silence.*) L'électeur de Bavière vient de mourir sans laisser d'héritier direct; Joseph II se prépare à envahir ses états, mais Frédéric n'a pu consentir à laisser s'accroître la puissance de l'Autriche, et la guerre est déclarée. Malgré ses soixante-six ans, le roi veut se montrer encore à ses vieux soldats, il vient d'établir son quartier général en Silésie, et mon devoir m'appelle auprès de lui. J'espère obtenir le commandement d'un de ses corps d'armée. La guerre sera, dit-on, poussée avec vigueur, et la mort m'attend peut-être sur le premier champ de bataille. (*Nouveau silence. Marie n'a point regardé d'Osborn.*) Avant de me séparer de vous, pour toujours, sans doute, j'ai dû prendre quelques dispositions qui ont besoin d'être approuvées par vous. Le contrat qui nous unit et dont toutes les clauses furent dictées par le roi lui-même, laisse à chacun de nous la libre disposition de ses biens. Pour détruire l'effet de ce contrat, pour vous pouvoir laisser tout ce que je possède, j'ai fait dresser un acte qui vous assure, après moi, ma fortune tout entière.

MARIE, *froidement*. Vous n'avez pu croire que j'accepterais...

D'OSBORN, *vivement*. Oh! j'avais deviné que vous ne voudriez rien me devoir... aussi, pour triompher de votre dédaigneux refus, j'ai fait faire un acte de donation mutuelle. (*Ici Marie regarde d'Osborn.*) Cette convention qui nous donne à chacun les mêmes droits vous dispense de toute gratitude, de toute reconnaissance.

MARIE. A la bonne heure; je commence à vous comprendre.

* Marie, d'Osborn, Christine.

D'OSBORN, *vivement*. Et vous n'hésiterez plus à mettre votre signature sur ce parchemin, qui, vous le voyez, porte déjà la mienne.

MARIE, *le regardant en face*. Je suis donc bien près de mourir?

D'OSBORN. Que dites-vous?

MARIE, *se levant*. Je dis que vous avez mal attaché votre masque et qu'il vient de tomber. Je ne signerai pas cet acte.

Elle passe devant d'Osborn et gagne la droite *.

D'OSBORN, *se contenant*. Songez-y, madame, après l'indigne soupçon que vous avez pu concevoir, refuser votre signature serait un insupportable outrage.

MARIE. Je ne signerai pas.

D'OSBORN, *se contenant à peine*. Marie, ne comprenez-vous donc pas tout ce que votre persistance aurait de pénible, de blessant pour moi?

MARIE. Ne composez plus votre voix et votre visage, monsieur, ne contenez plus le dépit furieux qui vous déchire le cœur. Ne savons-nous pas bien l'un et l'autre que vous me détestez autant que je vous hais. Vous avez appris par votre médecin que ma lente agonie approchait de son terme, alors vous vous êtes souvenu que ma mort vous enlevait cette fortune, que vous aviez payée de votre honneur et du salut de votre âme. Pour ressaisir cette fortune qui vous échappait, vous avez joué une misérable comédie dont le dénoûment, vous le voyez, ne sera pour vous qu'une honte de plus.

D'OSBORN. Prenez garde, si vous croyez m'avoir deviné, vous devez savoir, alors, qu'il vous faudra m'obéir. Vous me connaissez, Marie, et vous vous souvenez d'Ernest de Fridberg.

MARIE. C'est parce que je vois sans cesse le cadavre d'Ernest entre nous deux, c'est parce que je vous connais que je vous méprise et que je vous brave.

D'OSBORN. Prenez cette plume et signez.

MARIE. Jamais!

D'OSBORN, *lui prenant la main et l'attirant violemment vers la table*. Signez, vous dis-je!

MARIE. Misérable! porter la main sur une femme, cette lâcheté vous manquait encore.

D'OSBORN, *avec force*. Cette main signera, ou je la briserai.

MARIE. Assassin! vous me tuerez, mais je ne déshériterai pas mon enfant!

D'OSBORN, *reculant*. Qu'entends-je?

MARIE. Est-ce que je vivrais encore si je n'étais pas mère?

Elle tombe sur le fauteuil. Christine paraît au fond.

* D'Osborn, Marie.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CHRISTINE.

CHRISTINE. Pardon... le notaire est en bas, et... Oh! mon Dieu! comme madame est pâle. (*Elle court à Marie.*) Elle se trouve mal.

D'OSBORN. Oui, une crise subite... secourez-la. (*Regardant Marie.*) Imprudente! tu payeras cher l'aveu qui vient de s'échapper de tes lèvres. Plus que jamais maintenant il me faut cette signature... à tout prix... je l'aurai.

Il sort par le fond.

CHRISTINE. Eh ben... il s'en va.... il me laisse là toute seule... impossible de quitter cette pauvre dame pour aller chercher du secours.

MARIE, *avec égarement.* Oh! défendez-moi, défendez-moi!

CHRISTINE. Elle parle, ça va mieux.

MARIE, *avec égarement et traversant la scène.* Il n'est plus là, fuyons.

CHRISTINE, *la retenant.* Madame....

MARIE. Oh! tu ne me trahiras pas... tu me laisseras partir...

CHRISTINE. Où voulez-vous donc aller?

MARIE. A Ossenbach, près de ma fille, car Stella, cet enfant... c'est le mien.

CHRISTINE. Le vôtre!

MARIE, *revenant à elle.* Malheureuse! qu'ai-je dit!... Ah! j'étais folle! Christine... oublie ce que tu viens d'entendre. Par l'âme de ta mère... jure-moi de ne répéter à personne ce secret que j'ai tenu caché seize ans. Ne dis pas à d'Osborn que ma fille est à Ossenbach, il irait la tuer.

CHRISTINE. Quelle horreur!

MARIE. Tout à l'heure, il a voulu me contraindre à signer la ruine de mon enfant.... Je résistais, tiens, regarde... (*Elle montre son bras meurtri.*) Oh! mais je n'ai pas signé, je n'ai pas signé!

CHRISTINE. Oh! le monstre!

MARIE. Et ne pouvoir franchir ce cercle de murailles dans lequel il me tient enfermée! ne pouvoir m'aller jeter aux pieds de Frédéric... Il me protégerait, il défendrait ma fille, lui!...

CHRISTINE. On dit que le roi est à son quartier-général de Terchen, à six lieues d'ici... écrivez-lui.

MARIE. Qui osera se charger de ma lettre?

CHRISTINE. Moi!

MARIE. Toi, Christine?

CHRISTINE. Oui, ma bonne maîtresse, ayez confiance en Christine, ne pleurez plus, Allez écrire au roi, et ne vous inquiétez pas du reste.

MARIE. Comment sortiras-tu d'ici?

CHRISTINE. Rien de plus facile. Je me ferai renvoyer.

MARIE. Aujourd'hui?

CHRISTINE. Tout à l'heure, hâtez-vous.

MARIE. Quel moyen emploieras-tu?

CHRISTINE. J'en aurai trouvé dix quand vous reviendrez, allez, allez vite.

Marie rentre par la porte à gauche.

SCÈNE V.

CHRISTINE, *seule.*

Pour cette pauvre dame à présent j'irais au bout du monde, et Terchen n'est qu'à six lieues. Une fois hors d'ici je prends mes jambes à mon cou, et ce soir j'arrive au quartier-général; les grenadiers ne me font pas peur, je m'adresse au plus grand, je lui demande : Sa Majesté le Roi, s'il vous plaît. Plus les grenadiers sont grands. plus ils doivent être aimables; celui-là me prend sous le bras et me mène au vieux Frédéric. Je fais la révérence, je deviens rouge et je donne ma lettre. Après l'avoir lue, le roi monte à cheval, sa cavalerie me prend en croupe, nous arrivons ici, et nous faisons pendre le gouverneur. Ça ne peut pas finir autrement... Mais je dois commencer par me faire chasser, et pour en arriver là, il me faudrait... (*Jobin entre par la porte à droite.*) Ah! monsieur Jobin!

SCÈNE VI.

CHRISTINE, JOBIN, *entrant par la porte à droite; il porte sur son épaule plusieurs bûches attachées avec une corde; il tient à la main une petite hache.*

JOBIN, *laissant tomber les bûches et la hachette.* Christine! je savais bien que je la trouverais.

CHRISTINE. Vous dans la citadelle... Comment y êtes-vous entré?

JOBIN. Par la grande porte. Quand j'ai vu que mon gros Prussien se moquait de moi, je me suis dit : Je me passerai de lui. Hier j'ai gagné, enjôlé, suborné un honnête homme de peine qui, employé ici tous les samedis à fendre le bois, a consenti à me louer pour un jour sa hachette vingt écus. Après bien des *si*, des *mais*, je suis entré. Ce n'était pas tout, il fallait vous trouver sans rien demander à personne, sans prononcer même votre nom. Pour ça, j'ai fait une distribution générale de combustible, j'en ai mis partout. Hélas! à chaque feu que j'allu-

mais, je pensais à vous, je vous cherchais du cœur... Enfin vous voilà, je vous tiens, et je ne vous quitte plus.

CHRISTINE. Comment?

JOBIN. Je ne sors plus d'ici... qu'avec vous.

CHRISTINE, *le regardant, puis comme frappée d'une idée subite.* Oh! la bonne idée!

JOBIN. Oui, je crois qu'elle n'est pas mauvaise.

CHRISTINE. Voilà ce qu'il me fallait.

JOBIN. Oui... je crois encore que je ne vous serai pas superflu, Christine.

CHRISTINE. Vous arrivez juste pour me rendre un grand service.

JOBIN. Très-bien! En quoi?

CHRISTINE. Vous allez d'abord vous cacher.

JOBIN. Très-bien; pourquoi?

CHRISTINE. Je tiens à vous avoir là tout près de moi.

JOBIN. Oui, sous la main, ça me va, où est votre chambre?

CHRISTINE. Ma chambre...

JOBIN. Pour que je m'y insère.

CHRISTINE. Non, vous seriez trop loin.

JOBIN. Trop loin, mais où veut-elle donc me mettre?

CHRISTINE, *allant ouvrir la porte perdue dans la boiserie.* Entrez là.

JOBIN. Tout de suite. (*Il s'arrête tout à coup.*) Ah! dites donc, c'est bien noir là-dedans, et ça sent le renfermé en diable.

CHRISTINE. Personne ne va dans ce cabinet, c'est pour ça que vous y serez mieux que partout ailleurs.

JOBIN. Vous croyez? Il doit y avoir des souris là-dedans.

CHRISTINE. Qu'importe, entrez, entrez vite.

JOBIN. Je vous obéis, Christine, mais je vous préviens que j'ai horreur de ces animaux-là.

CHRISTINE, *le poussant et fermant la porte.* Entrez donc!

SCÈNE VII.

MARIE, CHRISTINE.

MARIE, *sortant de gauche, une lettre à la main.* Voici ma lettre, songe que c'est plus que ma vie que je vais confier à ton dévouement, à ta fidélité. Si cette lettre tombait entre les mains d'Osborn....

CHRISTINE. Oh! je l'avalerais plutôt. (*Elle la met dans son corset.*) Elle ne sortira de là que pour passer entre les mains du Roi... et elle sera rendue à son adresse... ce soir.

MARIE. Ce soir?... tu as donc trouvé le moyen....

CHRISTINE. De sortir d'ici, oui madame.

MARIE. Et ce moyen!

CHRISTINE, *montrant la porte.* Il est là... sous clef... j'attends pour m'en servir, que monsieur le gouverneur soit à portée de voir et d'entendre.

MARIE. Es-tu bien sûre...

CHRISTINE. Je vous réponds de tout. On monte le grand escalier, c'est monsieur d'Osborn.

MARIE. D'Osborn! oh! prends garde.

CHRISTINE. C'est le moment d'employer mon moyen.

MARIE. Quel est-il?

CHRISTINE, *ouvrant la porte et ramenant Jobin.* Le voilà.

* Jobin, Christine.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JOBIN.

Jobin est pâle, tremblant, tout en désordre.

MARIE. Quel est cet homme?

CHRISTINE. Cet homme, madame, c'est... Ah! mon Dieu! comme il est jaune! qu'est-ce qui vous est donc arrivé là dedans?

JOBIN. Ne faites pas attention..... mais je vous avais prévenue, j'ai horreur des souris... et il y en a un million dans cette chambre noire.

CHRISTINE. Allons donc!

JOBIN. Tout à l'heure je les entendais travailler sous mes pieds, et il me semblait que le plancher allait s'enfoncer.

Ici, on voit d'Osborn paraître dans le fond.

CHRISTINE. Taisez-vous! voulez-vous donc que devant madame j'aie honte de mon amoureux?

JOBIN, *bas.* Chut! il ne faut pas qu'on sache ça ici.

CHRISTINE, *élevant la voix.* Oui, dame, ce pauvre garçon a trompé tout monde pour s'introduire dans la citadelle.

JOBIN. Chut!

CHRISTINE. Je vous réponds de lui, madame, il vous sera dévoué autant que je puis l'être, et tout à l'heure il m'a juré de se faire tuer pour vous, s'il le fallait.

D'OSBORN, *au fond.* Qu'entends-je?

JOBIN. Moi! je n'ai pas dit un mot de....

CHRISTINE. Et la preuve, c'est que je lui ai promis un baiser pour sa récompense.

JOBIN. Mais...

CHRISTINE. Embrassez-moi, et taisez-vous.

JOBIN, *l'embrassant.* Hum! cette femme-là m'aime trop.

* Marie, Jobin, Christine.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, D'OSBORN.

D'OSBORN, *arrivant en scène.* Je ne me trompais pas ce matin, Christine, vous êtes une servante fidèle et dont le dévouement mérite une récompense.

Il va sonner *.

JOBIN. Qu'est-ce que c'est que celui-là?

CHRISTINE, *bas.* C'est le gouverneur.

JOBIN. Pour Dieu! n'allez pas encore m'embrasser devant lui.

Burl arrive par la porte à droite, suivi de deux Soldats.

JOBIN, *voyant entrer Burl.* Mon gros Prussien!... il va me reconnaître.

D'Osborn parle bas à Burl.

MARIE, *bas à Christine.* Je t'ai devinée... mais ne crains-tu pas...

D'OSBORN, *à Marie.* Rentrez dans votre appartement, madame... Je le veux.

CHRISTINE, *avec intention.* Je vous suis, madame.

D'OSBORN. Demeurez. (*A demi-voix en reconduisant Marie.*) Marie, vous me reverrez ce soir.

Marie rentre à gauche en regardant toujours Christine.

JOBIN, *à part.* C'est drôle... j'ai donné ce matin vingt écus pour entrer ici, je crois que j'en donnerais cent pour m'en aller.

Après que Marie est rentrée.

D'OSBORN, *à Burl.* Tu as reçu mes ordres, qu'ils soient exécutés à l'instant même.

Il sort par le fond.

SCÈNE X.

BURL, CHRISTINE, JOBIN **.

JOBIN, *bas à Christine.* Qu'est-ce qu'on va nous faire, hein?

CHRISTINE, *bas.* Nous mettre à la porte.

JOBIN. Tous les deux! que le ciel vous entende!

BURL, *se mettant entre les deux.* Prenez mon bras, mademoiselle Christine, nous allons gagner le pont-levis au pas accéléré.

CHRISTINE, *à part.* J'ai réussi! (*Haut.*) Comment! on me chasse, mais c'est une horreur, une indignité!

JOBIN. Au contraire, c'est très-aimable, c'est charmant. Tenez, Prussien, je suis si content, que je vous fais cadeau des trente-trois lettres que vous m'avez prises..... c'est un souvenir que je vous laisse... adieu.

BURL. Mais vous ne partez pas, vous.

JOBIN. Comment, je ne pars pas?

* D'Osborn, Marie, Christine, Jobin.

** Christine, Burl, Jobin, les deux Soldats.

BURL. Du tout. On renvoie mademoiselle, mais on vous garde.

Il le livre aux Soldats.

JOBIN. Allons donc!...

BURL, *montrant les deux soldats.* Ces hommes vont vous conduire à la chambre d'arrêts, où vous resterez jusqu'à plus ample informé.

JOBIN. Mais c'est une horreur, une indignité!... Je demande que Christine soit mise aux arrêts avec moi.

BURL. Impossible. Christine devrait être déjà loin... en route!

CHRISTINE, *s'éloignant avec Burl.* Pauvre garçon! Consolez-vous, monsieur Jobin, vous me reverrez bientôt.

JOBIN, *entre les deux soldats.* Le diable nous en veut, Christine, nous ne nous rejoindrons jamais; quand vous êtes dedans, je suis dehors... vous voilà dehors, et on me met dedans.

Les Soldats entraînent Jobin par la porte à droite; lorsqu'ils sont sortis, Burl vient offrir son bras à Christine, tous deux sortent par le fond. A peine les personnages se sont-ils éloignés qu'on entend un bruit sourd dans le cabinet, puis comme une partie de plancher s'écroulant. Enfin la porte perdue dans le boiserie s'ouvre doucement, et Stella passe la tête.

SCÈNE XI.

STELLA, ERNEST.

STELLA. Personne!

ERNEST, *paraissant.* Nous voilà parvenus sans doute à la partie du château que Firbach appelait le logement des femmes.... ce doit être là le balcon qui donne sur le fossé...

STELLA, *allant à la fenêtre.* Oui.

ERNEST. C'est à ce balcon que nous devions attacher notre corde; une fois dans le fossé, nous aurions atteint le bastion de l'ouest, où se trouvait une brèche assez mal réparée, par laquelle nous aurions pu gagner la campagne. Comme Firbach me l'avait annoncé, cette partie du fossé est à sec.

STELLA. Cette heure doit être celle du repas, je ne vois, je n'entends personne. La nuit n'est pas encore venue, mais le brouillard est tellement épais que nous pourrons descendre dans le fossé sans être aperçus des factionnaires.

ERNEST. Chère enfant, mon courage défaille à la vue du danger que tu vas courir... si la force allait te manquer..... si tes mains ensanglantées déjà ne pouvaient pas te soutenir.

STELLA. Ne craignez rien, vous dis-je... Dieu n'est-il pas avec nous?... préparez tout

je vais m'assurer que nous ne pouvons être surpris.

Elle sort par le fond.

SCÈNE XII.

ERNEST, *puis* MARIE.

ERNEST. Mon Dieu! qui m'avez envoyé cet ange, vous veillerez sur lui... Comme Stella, je mets tout mon espoir en vous, seigneur! (*Il rentre dans le cabinet et en sort bientôt avec la corde qu'il va attacher au balcon; tout à coup il s'arrête*) N'ai je pas entendu?... oui... quelqu'un vient de ce côté.... évitons les regards. (*Il va rentrer dans le cabinet.*) Et Stella.... et ma fille.... il faut qu'elle me retrouve ici.... Oh! si près de la délivrance, je ne reprendrai pas volontairement mes chaînes. Malheur à celui qui se placera sur mon passage! comme tout obstacle, je le renverserai. (*Apercevant la hachette que Jobin a laissé tomber.*) Cette arme..... oh! je ne redescendrai pas vivant dans mon cachot.

Il se retire au fond.

MARIE, *sortant de sa chambre et gagnant la droite.* Christine arrivera-t-elle à temps*?

ERNEST. Une femme!

MARIE, *effrayée à la vue d'Ernest armé.* Ah! du secours!...

ERNEST, *la saisissant et la renversant sur le canapé.* Silence, malheureuse!

Marie, la tête renversée en arrière, laisse voir son visage. Ernest, jette sa hache, regarde Marie et recule de surprise.

MARIE, *le regardant à son tour et se relevant.* Oh!

ERNEST. Marie!

MARIE. Ernest! (*Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.*) Mais d'où viens-tu? sors-tu de la tombe?

ERNEST. Oui!.... car c'est une tombe que ce cachot, où, depuis seize années, je gémis vivant!...

MARIE. Ici!... depuis seize ans!... ô mes pressentiments... ô mes rêves!...

ERNEST. Mais toi?...

MARIE. Depuis seize années aussi, voilà ma prison.

ERNEST. Comment?

MARIE. L'homme à qui le roi m'a donnée, c'est le comte d'Osborn!

ERNEST. Mon geôlier!

MARIE. Et qui t'a fait libre?

ERNEST. Un ange venu du ciel, un enfant... le nôtre, Marie!...

MARIE. Stella! elle vit?

* Ernest, Marie.

ERNEST. Oui, mais la mort qui plane sur ma tête est à présent suspendue sur la sienne, une minute de retard peut nous perdre tous deux.

MARIE. Oh! fuyez alors.

ERNEST. Cette route, quelque périlleuse qu'elle soit, est la seule qui nous reste. Stella veille de ce côté (*il montre le fond*); mais par ici ne peut-on venir nous surprendre?

Il indique l'appartement de Marie.

MARIE. Au fond de cet appartement une porte conduit chez d'Osborn. Je cours fermer, barricader cette porte, puis je reviendrai. Je la verrai, n'est-ce pas... oh! je ne veux pas mourir sans l'avoir embrassée.

Elle rentre dans sa chambre. Au même instant, Stella paraît au fond.

SCÈNE XIII.

ERNEST, STELLA.

STELLA. Mon père, hâtez-vous, j'ai reconnu la voix du gouverneur, celle de Burl... ils sont tous deux à l'étage inférieur, et d'un instant à l'autre ils seront ici.

Elle met le verrou à la porte du fond et va fermer aussi au verrou la porte de Marie.

ERNEST, *qui a fermé le verrou de la porte de droite.* Que fais-tu?

STELLA. J'assure notre fuite.

ERNEST. Et sa pauvre mère!... (*Haut*) Mais...

STELLA. D'Osborn est là, vous dis-je, et l'échafaud de Firbach est encore dressé.

ERNEST. L'échafaud... (*A part.*) Oh! pardonne-moi, Marie, mais mon premier devoir est de sauver ton enfant. (*Haut.*) Je n'hésite plus, va.... ah! (*A part.*) Si cette corde allait manquer! (*Haut.*) A moi d'abord, à moi; mon Dieu! protégez-nous.

Il descend par la croisée.

STELLA, *penchée à la fenêtre et regardant Ernest descendre.* Prenez bien garde, mon père. Oh! comme cette corde balance... S'il allait se blesser contre cette muraille... si ce brouillard se dissipait tout à coup..... Oh! le courage et la force m'abandonnent!

D'OSBORN, *en dehors.* Pourquoi cette porte est-elle fermée?

STELLA. Le gouverneur!

D'OSBORN. Ouvrez-moi, Marie, ouvrez-moi.

STELLA. Le temps va-t-il donc lui manquer? (*Au balcon.*) Courage, mon père, courage!

D'OSBORN. Burl, renverse, brise cette porte.

STELLA. Cette porte va céder.... comment

gagner du temps?... Ah! ce moyen seul me reste.

Elle ferme la croisée du balcon, ajoute au désordre de ses vêtements, ramasse la corde qui entourait le bois apporté par Jobin, et va ouvrir.

SCÈNE XIV.

STELLA, D'OSBORN, BURL.

D'OSBORN. Que vois-je?

BURL. Le petit muet!

D'OSBORN. Comment es-tu ici? (*Stella raconte alors que pendant son sommeil le prisonnier lui a lié les mains, l'a bâillonné; que s'éveillant au moment où il fuyait, elle a pu se débarrasser de ses liens et se mettre à sa poursuite, mais qu'arrivée dans ce salon elle a perdu sa trace.*) Ah! malheur à toi si tu m'as trahi! Quel chemin a-t-il pris?

Stella, qui cherche toujours à les éloigner de la fenêtre les amène vers le cabinet, ils vont y entrer lorsque Marie frappe violemment à la porte de gauche.

BURL, *allant ouvrir.* On avait donc mis tous les verrous?

Il ouvre. Marie paraît.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE. D'Osborn!... Ernest est perdu!

D'OSBORN, *courant à elle.* Ernest!... vous l'avez donc vu... il est donc ici?

A ce moment, un coup de feu se fait entendre.

MARIE. Ah!

Elle tombe à genoux. Stella fait un mouvement vers la croisée, puis s'arrête.

BURL. Le coup est parti de ce côté. (*Il ouvre la fenêtre*) Une corde!... et le prisonnier est au bout... il a fait plus de la moitié du chemin. La sentinelle l'a manqué.

D'OSBORN. Il ne m'échappera pas ainsi.

Apercevant la hachette, il la ramasse, court au balcon et coupe la corde.

STELLA, *courant à lui et tombant à ses pieds évanouie.* Ah! mon père..... ils l'ont tué!

MARIE. Son père!... ah!

Elle va courir à Stella, mais d'Osborn se place vivement entre elles deux et retient Marie. Tableau.

* Marie, d'Osborn, Stella, Burl au fond.

ACTE QUATRIEME.

Une salle basse ouverte sur le jardin de la forteresse. On doit apercevoir au milieu du jardin une chapelle dont les vitraux sont éclairés. Il fait nuit et la lune éclaire le paysage. Au premier plan, à gauche, porte conduisant chez Marie. Au troisième plan, un escalier avec rampe, cet escalier descend dans le dessous et est censé conduire à la chapelle qui se voit extérieurement. Au troisième plan, à droite, porte conduisaut au logement de Burl. Au premier plan, grand escalier conduisant à l'extérieur ; cette salle est fermée au fond par un vitrage au milieu duquel se trouve une porte croisée à deux battants. A l'avant-scène, à gauche, une table couverte d'un tapis, encre, plume, papier.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'OSBORN, UN INCONNU.

Au lever du rideau, il fait nuit; l'Inconnu est appuyé sur un des battants ouverts de la porte croisée au fond, et semble attendre.

UN DOMESTIQUE *descend le grand escalier et dit à l'inconnu.* Voici monsieur le gouverneur.

Le Domestique entre chez Marie.

D'OSBORN, *à l'inconnu.* Qui êtes-vous? qu'avez-vous de si pressant, de si mystérieux à m'apprendre?

L'INCONNU *salue, tire de son sein une lettre qu'il remet à d'Osborn.* De la part de M. de Mittau.

D'OSBORN, *vivement.* Donnez. (*Il ouvre la lettre et lit. Pendant que d'Osborn décachète la lettre, le domestique sort de chez Marie; il porte une lampe allumée qu'il pose sur la table et se retire. La scène est éclairée.*) « Mon cher d'Osborn, le roi » vient d'ordonner la révision du procès de » M. de Fridberg. Ce qui semble avoir pro- » voqué cette décision, c'est une lettre adres- » sée à Frédéric par Mme d'Osborn, (*Mouvement*) et remise entre les mains de » sa majesté, hier au soir, par une jeune » fille se disant au service de votre femme. » — Par Christine!... (*Continuant.*) « L'é- » motion, la colère que le roi n'a pu cacher, » n'ont fait présumer que cette lettre ren- » fermait contre vous quelque grave accu- » sation. Devant moi, Frédéric a donné l'or- » dre qu'un officier partît au point du jour » pour se rendre à la forteresse, chargé de » pleins pouvoirs. Ma vieille amitié a dû vous » annoncer l'orage près de fondre sur vous. » Tenez-vous donc sur vos gardes. L'homme » que je charge de cette lettre est un ex-raco- » leur; il a fait depuis tous les métiers; » pour un peu d'or sa conscience sera tout à » vous. » — A quelle heure as-tu quitté le quartier-général?

L'INCONNU. A sept heures.

D'OSBORN. Il en est neuf à peine. (*A part.*) L'envoyé de Frédéric n'arrivera que demain matin. (*Regardant la chapelle.*) Demain... il me reste assez de temps encore... (*A l'inconnu.*) M. de Mittau me répond de ton zèle, de ta discrétion... j'aurai peut-être l'occasion de les mettre à l'épreuve... L'officier dont on m'annonce la venue ne doit se mettre en route qu'au point du jour ; mais Frédéric pourrait avancer l'heure du départ de cet officier, et dans ce cas j'aurais absolument besoin d'être prévenu. Tu sais quel chemin il doit prendre?

L'INCONNU. Les neiges n'en ont laissé qu'un seul praticable.

D'OSBORN. Remonte à cheval, et va te mettre en observation à la Croix de Saint-Michel... de ce point tu découvriras toute la plaine, et si tu apercevais au loin l'escorte de l'envoyé, tu accourrais me prévenir... Tiens, pour te désennuyer, là-bas tu compteras les florins qui sont dans cette bourse. Va.

L'Inconnu salue, prend la bourse, sort par le fond et ferme les portes vitrées ; peu après, Burl entre par la droite de la galerie.

SCENE II.

D'OSBORN, BURL.

D'OSBORN, *à lui-même, et un moment seul.* Marie avait osé... Christine était d'intelligence avec elle... mais je déjouerai facilement ce complot... Marie m'y aidera elle-même, car le hasard a mis entre mes mains une arme à laquelle elle ne pourra résister. (*A Burl, qui sort de chez lui.*) As-tu fait ce que j'avais ordonné?

BURL. Exactement. J'ai enfermé dans ma chambre, isolée, comme vous le savez, de toutes les autres... le petit... ou plutôt la petite, qu'il a fallu y porter tout évanouie, et que depuis hier personne n'a vue. J'avais laissé à côté d'elle un uniforme de son sexe... et tout à l'heure je l'ai trouvée sur pied en tenue complète... La pauvre fille était tout en larmes, car elle avait vu confectionner sous ses fenêtres le cercueil que vous avez commandé pour feu le prisonnier, qui, en tombant dans le fossé, a eu l'adresse de se tuer sur le coup... Elle s'est jetée à mes genoux, et m'a supplié de la conduire près du corps de son père. Je lui ai répondu que le

pauvre diable avait été, après son accident, déposé dans la petite chapelle abandonnée qui est là-bas, et dont vous seul aviez la clef. Là-dessus elle a demandé à vous voir.

Bruit à gauche.

D'OSBORN. Qui vient ici ?

BURL. Madame la comtesse.

D'OSBORN. Sortie de son appartement malgré ma défense... Laisse-nous, Burl... et attends dans la galerie les nouvelles instructions que j'aurai sans doute à te donner.

Burl monte l'escalier à droite et sort.

SCENE III.

MARIE, D'OSBORN.

MARIE. Enfin... vous voilà...

D'OSBORN. J'avais ordonné...

MARIE. Qu'on me retînt prisonnière dans ma chambre... mais vos valets ont été moins impitoyables que vous ; ils ont fait passage à la pauvre mère qui voulait vous redemander son enfant...

D'OSBORN. Je me disposais, madame, à passer chez vous...

MARIE. Vous aviez alors un nouveau malheur à m'apprendre... Avez-vous donc assassiné Stella comme vous avez assassiné son père?...

D'OSBORN. M. de Fridberg s'est tué en voulant s'évader... Quant à sa fille... elle existe.

MARIE. Ne me trompez-vous pas?

D'OSBORN. Vous allez la voir.

MARIE. Oh !... si vous me rendez ma fille... je vous pardonnerai mes tortures et mes larmes... Je prierai Dieu de vous pardonner le meurtre d'Ernest..... Mais qu'attendez-vous?

D'OSBORN. Une promesse de vous, madame.

MARIE. Ah ! parlez, monsieur, parlez !...

D'OSBORN. Stella ignore encore que vous êtes sa mère. J'exige que vous ne lui disiez rien qui puisse le lui faire soupçonner...

MARIE. Qu'entends-je?..... mais songez donc que l'espérance de la voir, de la nommer ma fille, m'a seule fait vivre depuis seize ans... ce que vous demandez est au-dessus des forces d'une mère.

D'OSBORN. A cette condition seule, pourtant, vous la verrez.

MARIE. Eh bien, je vous obéirai, monsieur, je vous obéirai.

D'OSBORN. Vous me jurez de ne vous trahir ni par un mot ni par un geste?

MARIE. Je vous le jure.

D'OSBORN, *appelant Burl d'un geste.* Amène ici la jeune fille remise à ta garde.. (*Burl entre dans sa chambre. A Marie.*) J'ai besoin que vous ne doutiez pas de l'existence de Stella. Après votre entrevue, qui ne sera que de quelques instants, vous saurez à quel prix votre fille peut vous être rendue. N'oubliez pas votre promesse.

Burl sort de sa chambre amenant Stella.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BURL, STELLA.

BURL, *au fond, bas, à Stella.* Courage, petite... et adressez-vous à la comtesse..... vous aurez plus de chance...

Stella s'avance, Burl sort par le grand escalier.

STELLA, *courant à Marie* *. Madame, je suis la fille du pauvre prisonnier qu'on a tué sous vos yeux... ayez pitié de moi. Obtenez qu'il me soit permis de prier auprès du cadavre de mon père...

Suffoquée par ses sanglots, elle tombe à genoux devant Marie.

MARIE *est restée comme en extase devant Stella.—Elle la regarde avec une émotion toujours croissante.—Enfin, au moment où Stella se jette à ses pieds, Marie, hors d'elle-même, la relève avec amour.*) Mon enfant!... (*Un geste de d'Osborn arrête la parole sur ses lèvres. — Après un moment de silence, elle continue.*) Je joindrai mes instances aux vôtres... et j'espère obtenir...

D'OSBORN. Dans une heure cette jeune fille sera conduite par Burl dans la chapelle où sont déposés les restes de monsieur de Fridberg.

STELLA, *à Marie.* Je pourrai le voir une fois... une dernière fois... Oh ! soyez bénie, madame... vous qui ne m'avez pas repoussée !...

D'OSBORN, *à Stella.* Venez, maintenant.

MARIE, *la retenant.* Oh ! pas encore, monsieur, pas encore !...

STELLA. Vous me regardez avec bonté, madame !... vous pleurez !... Oh ! vous êtes mère, n'est-ce pas ?...

MARIE, *se contenant à peine.* Mère !.... oui..... Dieu m'avait faite heureuse entre toutes les femmes..... et on m'a pris mon trésor... ma fille... Oh ! laisse-moi te regarder... laisse-moi la contempler en toi... (*Après un silence.*) Pauvre orpheline !... tu as vu périr le père que tu voulais sauver... et tu n'as jamais connu celle qui t'a donné la vie..... tu l'as pleurée, n'est-ce pas..... comme... j'ai pleuré mon enfant... oh ! ne désespère pas, Dieu nous soumet parfois à de cruelles épreuves, mais sa miséricorde est immense, infinie... Prions-le, mon enfant, prions-le... pour qu'il nous rende, à moi, ma fille... à toi, ta mère.

* Marie, Stella, d'Osborn.

STELLA, *regardant Marie.* Ma mère...

D'OSBORN, *lui prenant la main et la conduisant vers la porte.* Rentrez dans cette chambre; Burl viendra vous y chercher.

Stella, les yeux toujours fixés sur Marie, semble hésiter.

MARIE. Courage et résignation..... allez, mon enfant, allez...

Stella baise la main que lui tend Marie, celle-ci veut l'embrasser, mais un regard de d'Osborn l'arrête. Stella entre dans la chambre, d'Osborn referme la porte sur elle.

SCENE V.

MARIE, D'OSBORN.

MARIE, *la regardant sortir.* N'avoir pu l'embrasser!... oh! je ne croyais pas qu'on pût inventer pour moi un nouveau supplice!...

D'OSBORN, *revenant à Marie.* Marie..... vous avez vu votre fille... il dépend de vous de lui pouvoir dès demain révéler le secret de sa naissance; il dépend de vous de ne la plus quitter.

MARIE. L'ai-je bien entendu... ma Stella resterait auprès de moi!...

D'OSBORN. Dès demain, vous dis-je... et pour toujours.

MARIE. Pour toujours!... oh! quelle que soit la condition que vous mettiez à ce bienfait, j'y souscris d'avance... parlez... parlez... ou plutôt donnez-moi cet acte, je vais le signer à l'instant... Ma fortune, mon sang, ma vie, pour un baiser de ma fille...

D'OSBORN. Ce n'est pas cette signature qu'il me faut à présent.

MARIE. Je ne vous comprends plus.

D'OSBORN. Hier, vous avez écrit au roi... (*Mouvement de Marie.*) Christine s'est acquittée fidèlement du message que vous lui aviez confié... et demain un officier de Frédéric doit se présenter ici pour vérifier les faits dénoncés dans votre lettre. (*Avec force.*) Demain, Marie, vous déclarerez cette lettre fausse, mensongère..... vous attesterez que Christine, chassée d'ici, a voulu se venger par une infâme calomnie.

MARIE. Accuser Christine!

D'OSBORN. Vous déclarerez, sous la foi du serment, s'il le faut, n'avoir jamais eu connaissance de cette lettre ni des faits qu'elle révèle.

MARIE. Mais ce serait mentir à Dieu!!

D'OSBORN, *avec un sourire amer.* Vous ferez cela... car je vous ai maintenant à ma merci, je ne crains plus de votre part ni lutte ni résistance... Hier, vous avez pu me braver encore, je ne tenais en mes mains que votre vie... Aujourd'hui j'ai votre fille.

MARIE. Ma fille!

D'OSBORN. Me comprenez-vous, maintenant?

MARIE. Assassiner un enfant!... c'est impossible!

D'OSBORN. Cet enfant n'est-il pas celui de Fridberg? ai-je fait grâce à Fridberg?

MARIE, *avec égarement.* Non... vous seriez implacable pour elle, comme vous l'avez été pour lui... vous la frapperiez jusque dans les bras de sa mère... Oh! vous avez dit vrai, je ne résisterai plus..... je ne lutterai plus... j'accuserai Christine... Christine qui s'est dévouée pour moi!... Je repousserai la justice royale que j'avais invoquée... Mensonge, blasphème, sacrilége..... ordonnez-moi tout, monsieur!... je suis prête...

D'OSBORN. L'otage qui est là me répond de votre obéissance, et je vous mettrai sans crainte en présence de l'officier que j'attends... à son arrivée, je vous ferai prévenir... jusque-là, rentrez dans votre appartement.

MARIE. Et Stella... ma fille?...

D'OSBORN. Vous ne la verrez qu'après le départ de l'envoyé du roi.

Il reconduit Marie, qui rentre dans sa chambre.

SCENE VI.

D'OSBORN, *puis* BURL.

D'OSBORN. Vienne à présent l'inquisiteur dont on me menace, je le placerai entre la mère de Stella et la tombe de Fridberg. (*Avec un sourire.*) L'une et l'autre seront muettes. (*Il sonne. Au valet qui paraît en haut de l'escalier.*) Ulrich Burl! qu'il vienne à l'instant. (*Le valet sort.*) Celui-là aussi m'appartient corps et âme.

BURL, *du haut de l'escalier.* Présent, gouverneur.

D'OSBORN. Approche.

BURL, *descendant.* Il s'agit de la petite?

D'OSBORN. Non... c'est de toi qu'il s'agit.

BURL. De moi?

D'OSBORN. Tu sais ce que j'ai fait pour toi il y a seize ans.

BURL. Oui, excellence; vous m'avez sauvé du feu de peloton à la simple condition que je ne parlerais jamais à personne de la lettre du lieutenant Mulgrave.

D'OSBORN. A cette époque, je t'ai fait quitter Berlin et conduire dans cette citadelle. A ma sollicitation on avait consenti à étouffer cette affaire, qui s'était arrêtée au jugement qui te condamnait par contumace à être fusillé.

BURL. Il était temps d'arrêter la chose.

D'OSBORN. Eh bien, mon pauvre Burl, toute cette affaire, que je croyais oubliée, a été mise dernièrement sous les yeux de sa majesté.

BURL. Hein ?

D'OSBORN. Je viens de recevoir l'ordre de te livrer à un commissaire du roi qui doit arriver demain et faire exécuter la sentence prononcée contre toi...

BURL. Demain !... et vous dites qu'on a mis les paperasses sous les yeux du roi !... Je vois d'où vient le coup ; de douanier qu'il était, ce gredin de Clakmann se sera fait espion et m'aura dénoncé !... Demain !... miséricorde !... Est-ce qu'on ne pourrait pas obtenir une petite remise à quinze ans ?

D'OSBORN. Je ne vois plus qu'un seul moyen de te sauver.

BURL. Je choisis celui-là !

D'OSBORN. Je te signerai, cette nuit même, un passe-port à l'aide duquel tu pourras, sous un nom supposé, traverser la frontière, qui n'est qu'à trois lieues d'ici.

BURL. Trois enjambées.

D'OSBORN. De plus, je te donnerai dix frédérics d'or...

BURL. Dix frédérics.

D'OSBORN. Tu partiras...

BURL. Tout de suite...

D'OSBORN. Quand tu m'auras rendu le dernier service que je vais te demander.

BURL. Oh ! vous pouvez être sûr d'être servi promptement. Ce n'est pas le moment de flâner ici.

D'OSBORN. Le cercueil destiné au prisonnier...

BURL. A été déposé sur les marches de la chapelle, dont vous avez gardé la clef. Quand vous le voudrez, on y pourra coucher le pauvre diable.

D'OSBORN. C'est là précisément le service que j'attends de toi.

BURL. Ah ! bah !

D'OSBORN. A minuit, quand tout le monde reposera, je te donnerai la clef de cette chapelle, éloignée, comme tu le sais, des postes et des factionnaires... Tu trouveras le prisonnier dans l'état où je l'ai laissé...

BURL. Mort...

D'OSBORN, *baissant la voix.* Endormi !

BURL. Hein ?

D'OSBORN. Ce soir, quand, seul, je suis descendu dans la chapelle où on l'avait transporté, je l'ai vu luttant contre le long évanouissement occasionné par sa chute, et qui avait eu pour nous tous les apparences du trépas. Après avoir prononcé quelques mots sans suite, il est retombé dans un sommeil léthargique où tu le trouveras encore plongé.

BURL. Voilà un miracle !

D'OSBORN. Tu entreras dans la chapelle... On ne pourra ni te voir ni l'entendre, lui... d'ailleurs, quelques minutes te suffiront... une fois le cadavre placé dans le cercueil....

BURL. Le cadavre !

D'OSBORN. Tu viendras me remettre la clef, et tu recevras en échange le passe-port et l'argent que je t'ai promis. (*Mouvement de Burl.*) Qu'as-tu donc ?

BURL. Rien... c'est un froid qui m'a passé partout...

D'OSBORN. Hésiterais-tu ?

BURL. Étouffer un homme !... dans une chapelle encore !

D'OSBORN, *à mi-voix.* Tu préfères donc aller demain sur la plate-forme ?

BURL. La plate-forme !

D'OSBORN. Tu comprends que je ne peux pas te laisser vivre, toi qui sais mon secret... Tu comprends qu'il faut m'obéir aujourd'hui, ou être fusillé demain.

BURL. C'est juste !... je demande à réfléchir. (*A part.*) Si je refuse, un autre prendra ma place à la chapelle, et personne ne voudra la prendre sur la plate-forme. Le prisonnier n'y gagnera rien, et j'y perdrai tout.

D'OSBORN. Eh bien ?

BURL. J'accepte... mais, donnant donnant, je veux avoir tout de suite le passe-port promis.

D'OSBORN. Comment ?

BURL. Après le vilain coup que j'aurai fait, je ne veux pas rester une heure ici... je ne me défie pas de votre délicatesse ; mais je veux tenir le passe-port.

D'OSBORN, *allant se placer pour écrire.* Soit.

BURL. Quant à vos écus, je n'en veux pas.

D'OSBORN *se met à écrire, puis s'arrête. Après un moment de réflexion, à part.* Il a hésité ce soir... il pourrait se repentir demain.

Il continue à écrire.

BURL, *à lui-même.* Si je n'avais pas été racolé par ce gueux de Clakmann, tout ça ne me serait pas arrivé... Oh ! scélérat !... s'il s'agissait de t'étrangler, toi !...

D'OSBORN, *se levant et lui donnant un papier.* Voilà ce que tu m'as demandé... tu viendras prendre la clef de la chapelle... ici, à minuit...

Il monte l'escalier.

SCENE VII.

BURL, *seul.*

A minuit... Oh ! si d'ici là je pouvais... pas moyen... Une fois la retraite battue, personne ne peut traverser le pont-levis sans un ordre exprès du gouverneur... et ce pa-

pier ne me servirait à rien ici... Ma liberté est donc là-dedans... Elle me coûte cher, mais c'est toujours la liberté... Oh ! je donnerais toutes les bouteilles de schnick que j'ai vidées... pour pouvoir déchiffrer ce qu'il y a sur ce carré de papier... ça me donnerait du cœur pour la vilaine besogne que j'ai à faire... Si cet imbécile de Jubin était encore ici !...

Ici, on voit s'ouvrir la porte de la chambre de Burl.

SCÈNE VIII.

BURL, STELLA.

STELLA. Burl... oui, c'était bien sa voix... (*Courant à lui.*) Avec quelle impatience je vous attendais !...

BURL. Vous m'attendiez ?...

STELLA. C'est vous qui devez me conduire à la chapelle...

BURL. A la chapelle !... Ça ne se peut pas, petite, ça ne se peut pas.

STELLA. Que craignez-vous de moi?... que puis-je à présent pour mon pauvre père?.... rien que prier, pleurer et mourir.

BURL. Ne me parlez pas... ne me regardez pas comme ça... vous me feriez fusiller...

STELLA. Fusiller !...

BURL. Pas plus tard que demain matin... Ah ! c'est à présent que j'aurais besoin de me donner du cœur... c'est à présent que je voudrais pouvoir lire ce damné papier.

STELLA. Si vous le voulez, je vous dirai ce qu'il renferme...

BURL. Vous?... oh ! non !... ce serait mal de ma part... Ça n'est pas à vous de me redonner de la force pour aller... Oh ! non, non...

STELLA. Je vous lirai cette lettre, Burl... (*elle la lui prend*) et vous me conduirez à la chapelle... je n'y resterai qu'un instant...

BURL. Eh bien, puisque vous tenez la lettre... lisez... lisez vite !...

STELLA, *lisant.* « Au capitaine comman- » dant le poste, frontière de Schwitz. »

BURL. Oui... c'est par là que je dois passer.

STELLA, *lisant.* « Je vous envoie le dé- » serteur Burl.

BURL. Hein !...

STELLA. « Condamné à mort par contu- » mace; l'identité reconnue, faites exécuter » l'arrêt sur-le-champ. *Signé* : D'OSBORN. »

BURL, *pâle, hors de lui.* J'ai mal entendu... redis-moi la dernière phrase...

STELLA. « Faites exécuter l'arrêt sur-le-champ. »

BURL, *saisissant Stella par les deux mains.* Regarde-moi en face ; tu ne me trompes pas !... Il y a bien ça?...

STELLA. Je vous le jure !

BURL, *éclatant.* Brigand de gouverneur ! tu veux faire de moi un assassin, et pour récompense, tu m'envoies à la fusillade !... Jour de Dieu, ça ne se passera pas comme ça... Sais-tu, petite, pourquoi ce double scélérat refusait de te laisser voir le corps de ton père !... c'est parce que le prisonnier ne s'est pas tué !...

STELLA. Ah !... mon père...

BURL. N'est pas mort.

STELLA, *saisissant à son tour Burl de ses deux mains.* Burl... oh ! regardez-moi à votre tour... et dites-moi que vous ne me trompez pas...

BURL. Je te le jure !

STELLA. Vivant... mon père... Oh! merci, mon Dieu, merci !...

BURL. Ne te réjouis pas encore, petite... D'Osborn et moi nous savons seuls la vérité. Demain, d'Osborn veut montrer un cadavre à tout le monde... et c'est moi qu'il avait chargé d'assassiner le prisonnier.

STELLA. Oh ! vous ne ferez pas cela, Burl !

BURL. Non, mille tonnerres !... Mais, voyons, petite, il faut bien nous entendre... et jouer au plus fin... c'est à minuit que le gouverneur doit me donner la clef de la chapelle... D'ici là, nous pouvons être tranquilles... et j'aurai le temps de préparer notre fuite... Vois-tu, j'ai réfléchi à une chose : si en sauvant le prisonnier je peux me sauver moi-même... ça n'en vaudra que mieux... En attendant tu vas rentrer.

STELLA. Rentrer !... non, non !

BURL. Où veux-tu donc aller ?

STELLA. Veiller près de la chapelle... Si d'Osborn avançait l'heure...

BURL. C'est juste... il est capable de tout... Viens, petite, par là aussi tu peux aller à la chapelle, je t'y rejoindrai à minuit.

STELLA. A minuit !

BURL. Gouverneur de l'enfer !... Tu voulais me faire enterrer un vivant ! nous allons ressusciter les morts !...

Ils sortent à droite par la chambre de Burl. A peine Burl et Stella sont-ils partis que d'Osborn descend l'escalier, suivi de l'Inconnu.

SCENE IX.

D'OSBORN, L'INCONNU.

D'OSBORN, *avec agitation.* Ainsi, c'est

bien l'escorte de l'officier du Roi que tu as aperçue ?

L'INCONNU. C'est bien elle.

D'OSBORN. On a voulu me surprendre... Combien de temps nous reste-t-il encore?

L'INCONNU. Je n'ai sur l'escorte que bien peu d'avance.

D'OSBORN. Hâte-toi donc alors... c'est dans cette chapelle qu'est renfermé l'homme dont je te parlais tout à l'heure... (*Il indique la chapelle qu'on voit au fond.*) En voici la clef... quand tout sera fini, tu me l'apprendras aussitôt en éteignant cette lumière... va... pas de bruit... et pas de sang.

L'Inconnu sort par la descente placée au troisième plan à gauche.

SCENE X.

D'OSBORN *seul*, *puis* UN OFFICIER.

D'OSBORN. Le bras de cet homme sera plus ferme et plus sûr... Burl avait trop hésité! (*Bruit en dehors.*) Quel est ce bruit ?... serait-ce déjà l'envoyé du Roi ?...

UN OFFICIER, *sur l'escalier*. Monsieur le gouverneur... un détachement commandé par un officier supérieur de sa majesté vient d'entrer dans la citadelle; cet officier annonce avoir à vous remettre des ordres de la plus grande importance.

D'OSBORN, *à part*. Il faut gagner du temps... (*Haut.*) Conduisez l'officier et ses hommes dans le bâtiment neuf, préparez un logement convenable pour le chef du détachement. Je ne le recevrai que demain. (*L'officier rentre.*) Je ne serais pas assez maître de moi... (*Regardant la chapelle.*) Cette lumière brille toujours... Oh! maudit soit le lâche scrupule qui m'a retenu... J'aurais dû... Qu'est-ce encore ?...

L'OFFICIER, *rentrant*. Excusez-moi, monsieur le gouverneur... Mais l'officier insiste et veut être admis à l'instant même... il est là...

D'OSBORN. Dites-lui que je ne le recevrai que demain... qu'il attende...

LE ROI, *paraissant en haut de l'escalier*. J'attendrai, monsieur.

D'OSBORN. Le Roi!...

Frédéric, appuyé sur sa canne, a laissé tomber le manteau militaire qui le couvrait. Près de Frédéric, un peu en arrière, Christine, puis des Officiers de l'escorte, et des Soldats.

SCÈNE XI.

D'OSBORN, FRÉDÉRIC, CHRISTINE, OFFICIERS, *puis* BURL.

CHRISTINE. Oui, nous attendrons.

LE ROI. Silence.

CHRISTINE. Oui, mon roi.

D'OSBORN. Sire, pardonnez ma surprise. je ne pouvais espérer un aussi grand honneur!

LE ROI. Trêve de paroles. Vous devez penser, monsieur, qu'il m'a fallu un motif bien puissant pour faire six lieues à franc étrier, au milieu de la nuit... Où est Mme d'Osborn?...

D'OSBORN. Dans son appartement, sire... et je vais lui annoncer...

LE ROI. Demeurez. (*A un officier.*) Lieutenant, faites-vous conduire par cette jeune fille à l'appartement de Mme la comtesse, et priez-la de se rendre ici... ne la quittez pas...

CHRISTINE. Venez, mon officier... je connais les êtres...

Elle entre avec l'Officier dans l'appartement de Mme d'Osborn. Pendant ce jeu de scène, d'Osborn n'a pas quitté des yeux la lumière, qui brille toujours dans la chapelle.

D'OSBORN, *à part*. Toujours cette lumière!... cet homme m'aurait-il trahi?...

LE ROI. Monsieur d'Osborn, je suis venu pour rendre justice à tous... Faites amener ici, à l'instant, M. Ernest de Fridberg...

Ici, la lumière de la chapelle s'éteint.

D'OSBORN, *respirant*. Ah! enfin!... (*Haut, et avec plus de calme.*) Sire, je regrette amèrement de ne pouvoir me rendre au désir de votre majesté..... M. de Fridberg n'existe plus.

BURL, *ouvrant les portes vitrées du fond, et paraissant tout à coup*. Sire... le gouverneur a menti!... le prisonnier n'est pas mort.

D'OSBORN. Votre majesté, en descendant à la chapelle, pourra se convaincre elle-même...

BURL. Ne vous dérangez pas, majesté, ça n'en vaut pas la peine... celui que vous verriez couché là-bas est tout simplement une ancienne connaissance à moi, le racoleur Clakmann... qui d'espion s'était fait assassin... je l'avais reconnu, le gueux, au moment où il se glissait du côté de la chapelle. J'y suis entré avec lui... et, pour en finir une bonne fois, je l'ai étranglé comme un lapin, sauf votre respect, majesté.

LE ROI. Et M. de Fridberg ?

BURL. Le voilà !

SCÈNE XII.

LE ROI, D'OSBORN, BURL, ERNEST, STELLA.

On aperçoit au fond, et derrière les Officiers qui lui font place, Ernest, pâle, défait, et appuyé sur Stella.

FRIDBERG, *se traînant jusqu'au roi.* Sire, la réhabilitation, ou la mort !

LE ROI. M. de Fridberg, je vous proclame innocent du crime qu'on vous avait imputé ; le général bavarois Wolf de Rœderer, qui avait autrefois traité cette affaire avec le lieutenant Mulgrave, est aujourd'hui ambassadeur à ma cour... il m'a remis des lettres de Mulgrave qui vous justifient pleinement.

FRIDBERG. Oh ! ma fille... ma fille...

LE ROI, *à d'Osborn.* Quant à vous, monsieur, vous paraîtrez dès demain devant un conseil de guerre, et sur Dieu ! je ne commuerai pas votre peine !... Que cet homme soit conduit et gardé à vue dans son appartement.

BURL. Oh ! s'il pouvait prendre ma place sur la plate-forme !

Un Officier et des Soldats emmènent d'Osborn par l'escalier.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, *hors* D'OSBORN ; *puis* MARIE, CHRISTINE*.

MARIE, *dans la coulisse.* Le roi !... le roi ici ! (*Elle entre. Apercevant Fridberg.*) Fridberg vivant... vivant !...

LE ROI. Et justifié, madame.

FRIDBERG. Stella, ma fille... je t'avais promis de te rendre ta mère... la voilà !

Stella se jette dans les bras de sa mère.

BURL, *bas au Roi et la main à son bonnet.* Pardon, sire !... un simple renseignement... serai-je toujours fusillé ?

LE ROI. Fusillé !... pourquoi ?

BURL. J'ai déserté, majesté !

LE ROI. C'est mal... très-mal... mais, sans toi (*regardant Fridberg.*) mon erreur était irréparable... je te fais grâce !...

BURL. Vive le roi !.... J'en étais sûr !... avec Clakmann mon guignon devait finir !...

Marie, épuisée par tant d'émotions, est tombée sur un fauteuil. Christine est derrière elle, Stella est à ses genoux, et Fridberg s'incline devant le Roi, qui lui tend encore la main. Tableau.

* Christine, Burl, Marie, Frédéric, Ernest, Stella.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,



LA NOUVELLE HÉLOISE,

DRAME EN TROIS ACTES.

Par MM. Ch. Desnoyer et Labie,

Représenté pour la première fois, sur le théâtre de la Gaîté, le 17 janvier 1837.

(**DIRECTION BERNARD-LÉON**.)

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
M. DE WOLMAR (48 ans), capitaine de marine	M. JOSEPH.
M. D'ORBE, son ami (52 ans)	M. CHÉRI.
SAINT-PREUX (25 ans)	M. MAILLARD.
JULIE, pupille de d'Orbe (19 ans)	Mme MEYNIER.
CLAIRE, sa cousine, mariée à d'Orbe (18 ans)	Mlle ROUGEMONT.
LA MÈRE CHAILLOT, nourrice des deux jeunes filles (60 ans)	Mme CHÉZA.
UN VALET DE D'ORBE	M. THIÉBAUT.
ANTOINE, matelot au service de Wolmar	M. LAISNÉ.
DES PAYSANS ET DES PAYSANNES SUISSES.	
MATELOTS ET OFFICIERS DE MARINE.	

Le premier et le troisième acte se passent en Suisse, le deuxième à Marseille. L'action dure à peu près trois années de 1756 à 1759.

ACTE PREMIER.

LE PREMIER BAISER.

Le théâtre représente un jardin fermé par une grille, et, à l'extérieur, des montagnes praticables; au fond, un paysage suisse.

SCENE PREMIERE.

D'ORBE, LA MÈRE CHAILLOT.

(Au lever du rideau, la mère Chaillot, assise à la gauche du public, tient un livre à la main; d'Orbe est à droite et relit une lettre.)

LA MÈRE CHAILLOT, *lisant avec emphase.*

» Et l'écho répétait : Héloïse! Héloïse! »

D'ORBE. Mère Chaillot, si cela vous était égal de lire tout bas... vous me donnez des distractions. (*Se parlant à lui-même, et regardant sa lettre.*) Ce cher Wolmar, il arrive aujourd'hui.

LA MÈRE CHAILLOT. Quel style, bon Dieu! à la bonne heure, voilà comme on doit aimer.

(*Lisant.*)

« Oubliez vos malheurs, et j'oublîrai les miens ;

L'administration du théâtre de la Gaîté fait afficher ce drame sous le double titre de *Julie et Saint-Preux, ou la Nouvelle Héloïse.*

» Que l'amour seul préside à tous nos entretiens,
» Que vos lettres, sans art et sans gêne tracées
» Soient pleines de tendresse et non pas de pensées,
» Livrez-vous sans contrainte à toute votre ardeur,
» Laissez confusément s'exprimer votre cœur. »

D'ORBE. Mère Chaillot, vous me fendez la tête.

LA MÈRE CHAILLOT, *lisant toujours.*

« Héloïse! Héloïse! une lettre rassemble
» Tout ce qu'on se dirait si l'on était ensemble.
» Héloïse! Héloïse!... »

D'ORBE. Que le diable emporte Héloïse! Quel bouquin lisez-vous donc là, mère Chaillot?

LA MÈRE CHAILLOT. Ce n'est pas un bouquin, monsieur d'Orbe, ce sont les lettres et épîtres amoureuses d'Héloïse et Abeilard, un chef-d'œuvre, entendez-vous!

D'ORBE. Oui, un chef-d'œuvre de folie, un roman enfin; en avez-vous dévoré, de ces infernales brochures, pleines de sentimens exaltés, de belles phrases, et de bêtises de toute espèce!

LA MÈRE CHAILLOT. De choses admirables que vous ne comprenez pas.

D'ORBE. Dieu merci! et je ne m'en porte pas plus mal; si ma femme n'était pas plus lettrée que moi tout irait mieux ici.

LA MÈRE CHAILLOT. Que voulez-vous dire?

D'ORBE. Vous me comprenez assez; je ne suis pas un être idéal et romanesque, moi, j'aime ma femme tout bourgeoisement, et, grâce à vos sataniques lectures, elle et sa cousine, que vous avez nourries et élevées à votre manière... Claire et Julie, enfin, rêvent un mari galant et courtois, comme les chevaliers de la table ronde et les preux de Charlemagne... or il y a déception d'un côté, et jalousie de l'autre.

LA MÈRE CHAILLOT. Si vous êtes fou, est-ce ma faute?

D'ORBE. Oui, c'est votre faute, et celle de vos stupides productions anglaises et allemandes... aussi, les romans, je les ai en horreur, je les exècre... c'est pour en avoir trop lu que ma femme devient chaque jour plus folle, plus inconséquente; je ne sais plus ce qu'elle fait, à quoi elle pense, où elle va. Enfin, voyons, où est-elle, maintenant, je vous le demande?

LA MÈRE CHAILLOT. Je n'en sais rien; depuis long-temps je ne la conduis plus à la lisière.

D'ORBE. Je gage qu'elle se promène avec ce beau professeur, ce maître de dessin qui, grâce à vous, s'est introduit ici... cet homme qui n'a pour tout nom que celui que vous lui avez donné, un nom bien romanesque, bien ridicule, ce M. Saint-Preux enfin, qui, sous prétexte de donner des leçons à Julie, vient ici faire les yeux doux à Claire, à ma femme... Pensez-vous donc que je sois aveugle?

LA MÈRE CHAILLOT. C'est ce qui pourrait vous arriver de plus heureux... du moins vous ne verriez pas tout de travers.

D'ORBE. Je me trompe, n'est-ce pas?

LA MÈRE CHAILLOT. Sans doute; Claire et Julie sont allées se promener sur ces montagnes, (*elle les désigne*) admirer la belle nature .. elles sont seules, je vous l'atteste.

D'ORBE. Deux femmes... c'est prudent.

LA MÈRE CHAILLOT. Avez-vous peur qu'on ne les enlève?

D'ORBE. Enlever, enlever, n'y a-t-il donc que ce danger à craindre? Dernièrement, on n'a pas enlevé ce voyageur qui a roulé dans cet abîme, là-bas, (*il montre au fond les montagnes*) et dont on n'a pas seulement retrouvé le cadavre... une fois tombé là-dedans, je défie bien qu'on vous en retire...Tenez, rien que d'y penser... Dieu! que les femmes sont imprudentes!

LA MÈRE CHAILLOT. Vous ne dites pas tout; si vous êtes si ému, la jalousie y est bien pour quelque chose.

D'ORBE. La jalousie!

LA MÈRE CHAILLOT. Je vous connais; mais alors, vous feriez bien d'attacher Claire, de l'enchaîner à vos côtés; au moins vous seriez tranquille.

D'ORBE. Eh! je le ferai si je le veux... Que diable! vous me feriez rentrer dans mon caractère... vous savez que je suis naturellement despote.

LA MÈRE CHAILLOT. Abusez de vos droits envers votre femme, les lois sont pour vous, je n'ai rien à dire... mais sa cousine, mais Julie est assez malheureuse d'avoir perdu ses parens et sa fortune, et parce que vous êtes son tuteur, vous n'avez pas le droit de la tyranniser.

D'ORBE. Tyranniser!

LA MÈRE CHAILLOT. Sans doute, en la mariant à un homme qui a plus de deux fois son âge, à ce M. de Wolmar, que je déteste sans l'avoir jamais vu.

D'ORBE. Wolmar est plein d'honneur et de loyauté; il a rendu d'éminens services aux parens de Julie; en épousant leur fille, il lui donne une position dans le monde; elle aura la fortune, enfin, elle sera heureuse.

LA MÈRE CHAILLOT. Le premier bonheur, c'est d'aimer son mari... or une jeune fille ne peut pas aimer un vieillard.

D'ORBE. Chaillot...

LA MÈRE CHAILLOT. Je ne dis pas ça pour vous... votre femme vous aime, et

elle a raison ; car au fond vous êtes un brave homme, vous avez d'excellentes qualités pour votre âge... enfin, vous mériteriez d'être jeune.

D'ORBE. Que diable!... je n'ai pas soixante ans ; je suis loin de les avoir.

LA MÈRE CHAILLOT. Hum! vous n'en valez guère mieux.

D'ORBE. Tenez, mère Chaillot, vous êtes une bonne femme

LA MÈRE CHAILLOT. Eh bien ! nous nous rendons justice : je vous ai dit que vous étiez un brave homme.

D'ORBE. Brave homme, brave homme! Chaillot, vous abusez étrangement de la position que vous avez ici.

LA MÈRE CHAILLOT Comment, comment, position... je ne vous coûte rien, je pense. Je puis, Dieu merci! vivre ailleurs que chez vous... j'ai trois cents bonnes livres de rente qui ne doivent rien à personne.

D'ORBE. Je le sais; mais...

LA MÈRE CHAILLOT. Mais... il n'y a pas de mais... si je reste, c'est pour Claire et Julie que j'ai vues naître, et que j'aime comme si j'étais leur mère; elles me le rendent au surplus, et voilà ce qui vous dépite.

D'ORBE. Je ne suis pas jaloux de vous.

LA MÈRE CHAILLOT. Bah! vous l'êtes de tout le monde... ça se conçoit, à votre âge, on sait ce qu'on vaut, on redoute les comparaisons... Les vieux, d'abord, c'est toujours comme ça.

D'ORBE. Les vieux!... Mère Chaillot, vous êtes une insolente.

LA MÈRE CHAILLOT. Je suis franche, et voilà tout; je n'ai jamais aimé les vieux, et je les aime dix fois moins encore, depuis que je suis vieille. Notre société n'a pas le sens commun... Les jeunes gens sont faits pour s'aimer et pour se marier ensemble ; unir une jeune fille à un vieillard, c'est contre nature... la constance devient un martyre, la fidélité impossible.

D'ORBE. Chaillot...

LA MÈRE CHAILLOT. Oh! mon franc-parler vous fait mal, je le sais; mais patience! je ne vous fatiguerai pas long-temps... je jette des paroles en l'air, vous n'en ferez pas moins à votre tête, votre vieil ami épousera Julie.

D'ORBE. Je l'espère bien.

LA MÈRE CHAILLOT. Oui ; eh bien! le jour où il mettra le pied ici, j'en sortirai, moi.

D'ORBE. Eh! mon Dieu! vous êtes libre.

LA MÈRE CHAILLOT. J'embrasserai mes chères enfans, et je leur dirai de me pardonner si je les ai laissées vivre, car il eût mieux valu les étouffer au berceau, que de les jeter à vingt ans dans les bras de deux vieillards.

D'ORBE. Oh! je suis d'une colère... Vous tairez-vous, madame Chaillot, vous tairez-vous?

LA MÈRE CHAILLOT. Jamais, jamais, jamais! vous aurez beau faire, vous ne m'empêcherez pas de vous dire...

CLAIRE, *dans la coulisse.* Par ici, mes amis, par ici.

D'ORBE. Ah! la voix de ma femme... enfin, c'est heureux.

(Entrée de Claire suivie de quelques villageois.)

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, CLAIRE, VILLAGEOIS.

CLAIRE. Très-heureux, je t'assure, je n'y comptais guère. Bonjour, mon mari, bonjour.

(Elle va pour l'embrasser)

D'ORBE. C'est bien, c'est bien... il ne s'agit pas de cela... plus tard.

CLAIRE. Je n'ai pas le temps de t'écouter; d'abord, laisse-moi t'embrasser... je le veux, je le veux... moi aussi, je suis despote, quand je m'en mêle. (*Elle lui saute au cou, et l'embrasse.*) De l'autre côté... ça te fait peut-être de la peine... hypocrite.

D'ORBE, *à part.* Je ne peux pas me mettre en colère contre elle, c'est impossible.

CLAIRE. Pauvre ami, tu as manqué de me perdre, vois-tu... et c'eût été un grand malheur... pour toi.

D'ORBE. Te perdre!.. Hein?.. qu'est-ce que tu dis donc? te perdre!

LA MÈRE CHAILLOT. Est-il possible, madame?

D'ORBE. Mais quel est ce bruit? que veulent tous ces gens? Ah! mon Dieu! Julie évanouie, blessée!

LA MÈRE CHAILLOT. Julie!.. ma pauvre enfant!

CLAIRE. Mais rassurez-vous... vous voyez bien que je suis tranquille... cette fois, nous en sommes quittes pour la peur.

(Saint-Preux entre en scène portant dans ses bras Julie évanouie; on la dépose sur un banc du jardin, et tous les personnages en scène s'empressent autour d'elle.)

SCENE III.

Les Mêmes, JULIE, SAINT-PREUX.

JULIE. Mes amis, je vous remercie.

D'ORBE. Ah ça! m'expliqueras-tu ce qui vous est arrivé?

LA MÈRE CHAILLOT. C'est vrai, je pleure sans savoir pourquoi.

D'ORBE. Claire, me feras-tu l'honneur de me répondre?

CLAIRE. Certainement... tu demandes avec tant de grâce... Chaillot, tu sais ces belles marguerites qui croissent sur nos montagnes, et que tu nous as appris à consulter.

D'ORBE. Belle science, ma foi!

CLAIRE. Je voulais en cueillir une pour savoir si quelqu'un... m'aimait... un peu, ou beaucoup..

D'ORBE. Quelqu'un...

CLAIRE. Eh bien! oui, toi, gros jaloux! La fleur était sur le bord du chemin...

D'ORBE. Ciel! à deux pas de cet abîme!

CLAIRE. Mais rassure-toi donc, et laisse-moi parler. J'approche, le pied me glisse, je crie au secours... Julie arrive, me saisit par la main... mais, trop faible pour me retenir, j'allais l'entraîner dans ma chute..

JULIE, *montrant Saint-Preux*. Lorsque monsieur, qui, par hasard, se trouvait près de nous...

D'ORBE. Par hasard?

CLAIRE. Sans doute. Eh bien! monsieur le philosophe, il ne faut pas rougir pour cela... vous êtes notre sauveur, et nous en sommes très-reconnaissantes, n'est-il pas vrai, ma cousine?

JULIE. Oh! oui... bien reconnaissante.

SAINT-PREUX. Madame, je suis assez heureux du service que je viens de vous rendre.

CLAIRE. Et vous croyez que je n'en parlerai pas par respect pour votre modestie. Julie en fera ce qu'elle voudra, mais pour moi, je dirai à tout le pays que c'est vous qui nous avez sauvé la vie.

LA MÈRE CHAILLOT. Bon jeune homme, je voudrais pouvoir l'embrasser.

(Tout le monde s'empresse autour de Saint-Preux.)

D'ORBE, *à part*. Comme il regarde ma femme! (*Haut, et s'adressant aux paysans*) Suivez-moi, mes amis... venez, que je vous témoigne à tous ma reconnaissance, pour l'intérêt que vous avez pris au danger de ma pupille. Venez-vous avec nous, monsieur le professeur?

SAINT-PREUX, *à d'Orbe*. Monsieur, je suis à vos ordres.

LA MÈRE CHAILLOT. Donnez-moi le bras, jeune homme... je veux boire à la santé de notre libérateur.

JULIE. Bonne Chaillot!

(Saint-Preux salue les deux femmes, et regarde Julie expressivement.)

CLAIRE. Au revoir, monsieur Saint-Preux.. au revoir!

D'ORBE, *à part*. Il la regarde toujours. (*Haut.*) Venez donc, mon cher ami, venez donc. (*Bas à sa femme.*) Tu vois bien, Claire, que je ne suis pas jaloux.

(Sortie générale.)

SCENE IV.

CLAIRE, JULIE.

CLAIRE. Oui, je vois... Pauvre d'Orbe! il prétend qu'il n'est pas jaloux?.. et pourquoi l'est-il, je vous le demande? Ah! les maris ont de singulières idées.

JULIE. Mais tu ne fais rien pour éloigner de tels soupçons. Au contraire, tu te plais à les exciter... (*Souriant.*) Claire, tu es un peu coquette.

CLAIRE. Tu crois?... mais non. Cependant, écoute : il est de ces petites confidences que l'on peut se faire entre femmes.

JULIE. Eh bien?

CLAIRE. Eh bien! franchement, j'ai eu peur un instant... pas pour moi, mais pour mon mari... je l'aime tant, vois-tu! je l'aime trop, et ça me chagrinerait de lui faire de la peine.

JULIE. Oh! depuis long-temps, j'ai deviné le danger que tu courrais.

CLAIRE. Aussi, indirectement, tu m'as donné de bons conseils (*avec intention*) dont j'ai profité. Maintenant, j'ai pour M. Saint-Preux beaucoup d'estime, d'amitié, de reconnaissance, mais voilà tout, oh! voilà tout. J'ai fait d'ailleurs une remarque qui, seule, eût suffi pour me guérir...

JULIE. Que veux-tu dire?

CLAIRE. L'amour-propre nous aveugle quelquefois au point de nous faire prendre pour nous-mêmes ce qui s'adresse à d'autres.

JULIE. Je ne te comprends pas.

CLAIRE. Dis plutôt que tu ne veux pas me comprendre. Lorsqu'il est près de toi, M. Saint-Preux ne parle pas toujours beaux-arts et peinture...

JULIE. Il est vrai. N'admires-tu pas, ainsi que moi, combien ses phrases deviennent éloquentes, lorsqu'il traite des sentimens de l'ame.. et s'il parle de l'amour de cet amour si pur, si vrai, ses yeux ont

une expression que rien au monde ne peut rendre.

CLAIRE. Sans doute ; alors, tu l'écoutes, tu le regardes... et tu ne songes guère au vieil ami de M. d'Orbe, à M. de Wolmar enfin, que l'on te destine pour mari.

JULIE. Oh ! mais c'est que je ne consentirai jamais à ce mariage... et dis-moi franchement, cousine, puis-je jurer un amour éternel à cet homme que je connais à peine, à ce vieillard que je ne pourrai jamais aimer ?

CLAIRE. Écoute, Julie : j'ai dix-huit ans, et tu en as dix-neuf ; je ris presque toujours, et toi presque jamais ; pourtant il y a dans cette petite tête beaucoup plus de sagesse, plus de raison que dans la tienne. D'abord je suis mariée, et, à ce titre, je dois te donner de bons conseils.. Partons d'un principe. Pour etre heureuse en ménage, ma pauvre Julie, il faut d'abord aimer son mari... c'est presque nécessaire : car si on n'aime pas son mari, tôt ou tard on finit par en aimer un autre... aussi, je ne crois pas aux mariages de convenance.

JULIE. Cependant tu en as contracté un.

CLAIRE. Oui, et je ne me repens pas ; j'avoue même que je suis heureuse, très-heureuse. Que veux-tu ? c'est que M. d'Orbe fait une exception avec les autres maris de cinquante ans ; mais ça n'en est pas moins une union contre nature, un bonheur qui se rencontre une fois sur mille. Pour former un lien qui doit durer toute la vie, il faut une certaine conformité d'âges, d'humeurs, de caractère... donc, tu as dix-huit ans, ton mari doit en avoir vingt-cinq.

JULIE, *vivement*. C'est l'âge de Saint-Preux...

CLAIRE. Eh bien ! oui... tu es bonne, tendre, dévouée... ton mari doit être...

JULIE. Brave et courageux comme lui, qui vient de nous sauver en exposant ses jours.

CLAIRE. Certainement ; mais tu es orpheline, tu dépends de M d'Orbe, de lui seul... et jamais il ne souffrira que tu fasses une mésalliance.

JULIE. Nous ne connaissons pas les parens de Saint-Preux.

CLAIRE. Ce qui ne prouve pas qu'ils soient nobles comme les tiens.

JULIE. Mais alors je ne dois pas songer, je ne songe pas à toutes ces folies... pourquoi donc m'en parles-tu ?

CLAIRE. Eh ! que sais-je ? Je tremble pour toi, cousine ; ce mariage avec M. de Wolmar m'épouvante, et je voudrais de bon cœur que ce M. Saint-Preux...

JULIE. Eh bien ! tu voudrais...

CLAIRE. Silence, le voici !

JULIE, *bas*. Ciel ! il nous a entendues peut-être.

CLAIRE. Non, rassure-toi ; d'ailleurs, il ne nous en voudrait pas.

SCENE V.

LES MÊMES, SAINT-PREUX, *paraissant d'abord au fond du théâtre.*

SAINT-PREUX, *à lui-même*. Est-on plus malheureux ! recevoir un pareil outrage !

CLAIRE. Qu'avez-vous, monsieur le philosophe ?

SAINT-PREUX. Ah ! mesdames, pardon.

JULIE. Eh bien ! monsieur ?

SAINT-PREUX. Je quitte M. d'Orbe : il m'a appris, mademoiselle, qu'aujourd'hui même on attendait M. de Wolmar, celui qui doit être votre époux.

JULIE. Telle est la volonté de mon tuteur.

SAINT-PREUX. M. d'Orbe m'a dit encore, avec beaucoup de politesse, que mes leçons étaient désormais inutiles, et je vais partir.

JULIE. Partir !

SAINT-PREUX. Oui, mademoiselle.... Aussi bien je souffrirais trop si je demeurais davantage.

CLAIRE. Oui, pour ma cousine, les soins du ménage vont réclamer les instans que l'on consacrait aux beaux-arts. Une femme doit songer au bonheur de son mari, et cela donne de l'occupation. Mais vous avez sans doute d'autres élèves que Julie ?

SAINT-PREUX. Aucun autre.

CLAIRE. Il vous reste des parens, des amis ?..

SAINT-PREUX. J'avais un ami, sir Édouard... il est retourné en Angleterre... et jamais, peut-être, je ne le reverrai.

JULIE. Mais, vos parens...

SAINT-PREUX. Mon père n'était plus lorsque je vins au monde, et ma naissance causa la mort de ma mère.

JULIE. Dites-nous vos chagrins, nous en adoucirons l'amertume...

SAINT-PREUX. Vous les connaissez presque tous... Ma mère était pauvre et ne me laissa rien, pas même un nom. Les caresses de mon enfance, je les prodiguai à des indifférens qui les recevaient par pitié... Cependant un inconnu veillait à mes besoins ; ma pension était payée dans les meilleurs colléges ; je devins savant, je méritai des prix... personne n'était là pour applaudir à mes triomphes, je

n'avais pas une mère à qui je pusse offrir mes couronnes ; la main qui me jetait l'aumône resta toujours cachée pour moi..... Un étranger, mon seul ami, sir Edouard connaissait tout ce mystère; mais il avait juré de ne pas le révéler... et je n'ai pu lui arracher le nom de mon bienfaiteur.... A la fin mon orgueil se révolta... je quittai l'Angleterre, je traversai la France ; puis, attiré en Suisse par la renommée de vos sites enchanteurs, je m'y suis établi il y a un an... Il y a un an que je suis près de vous, Julie, que je vous admire, que je v...

CLAIRE, *l'interrompant vivement.* Oui, monsieur, vous avez eu pour ma cousine et moi beaucoup d'affection et de dévouement... et pourtant il faut nous séparer.

JULIE. Et sans doute nous ne devons jamais nous revoir.

SAINT-PREUX. Jamais! J'ar[illegible]roire, pauvre insensé, que le sort était las de me poursuivre... je rèvais le bonheur... il n'est pas fait pour moi, et je m'éveille plus malheureux que jamais. Je pars, et ten'est pas assez encore... à mes tourmens, à mon désespoir, on ajoute l'insulte et le mépris... Oui, M. d'Orbe... ah ! devais-je m'y attendre!

CLAIRE. M. d'Orbe!

SAINT-PREUX. Ce bonheur que je viens d'avoir en vous arrachant à la mort, ce bonheur, il me l'envie, il ne veut pas qu'il me reste ; car il vient de me proposer de l'or pour me le racheter.

JULIE *et* CLAIRE. De l'or!..

SAINT-PREUX. J'ai refusé... mais ne suis-je pas déjà trop misérable qu'on ait osé me l'offrir!

JULIE. Ah ! monsieur, grâce, grâce pour mon tuteur.

CLAIRE. Il n'a pas compris ce qu'il faisait : c'est un excellent homme; mais souvent il n'a pas le sens commun. Ah! monsieur d'Orbe, vous, si bon, si généreux au fond de l'ame, vous avez pu méconnaître à ce point... Julie, c'est à nous de réparer ses torts.

SAINT-PREUX *et* JULIE. Comment?

CLAIRE. De quoi se mèle-t-il? est-ce que cela le regarde? c'est nous que vous avez obligées, c'est nous qui vous devons de la reconnaissance, c'est nous qui devons payer votre courage, votre générosité.

SAINT-PREUX. Payer! encore...

JULIE. Que veux-tu dire?

CLAIRE. Sois tranquille, et fais comme moi... Oui, monsieur, nous vous paierons... (*bas à Julie*) en monnaie de femme. (*A Saint-Preux.*) Embrassez-moi.

SAINT-PREUX. Ah! madame!

(Il l'embrasse.)

CLAIRE, *à part.* Ma foi, le proverbe a raison, qui paie ses dettes s'enrichit... (*Haut.*) A ton tour, cousine.

SAINT-PREUX, *avec joie.* Julie...

JULIE. Claire, mais c'est une folie...

CLAIRE. Va donc, va donc! Eh bien! monsieur le philosophe, ne pouvez-vous faire un pas? (*Saint-Preux embrasse Julie.*) Maintenant, nous sommes quittes, j'espère?...

SAINT-PREUX. Non... car je vous dois le plus grand bonheur que j'aie goûté de ma vie... oui, ce départ qui m'est imposé, votre prochain mariage, et cet outrage que j'ai reçu de M. d'Orbe, et ce baiser surtout, ce baiser vient de m'apprendre tout ce qui se passait dans mon ame... Julie, chère Julie... je vous... oui, je t'aime, je t'aime!

(Il tombe à ses genoux.)

CLAIRE. Ah! mon Dieu! eh bien! que faites-vous donc?

JULIE. Relevez-vous... ah ! monsieur... Saint-Preux, je vous en prie, relevez-vous.

SAINT-PREUX. Le souvenir de cet instant va me suivre dans mon exil ; mais vous, dites-moi que vous penserez quelquefois au pauvre Saint-Preux?

JULIE. Eh bien... eh bien! oui, quelquefois... toujours... mais relevez-vous donc.

LA MÈRE CHAILLOT, *dans la coulisse.* Claire ! Julie ! mes enfans ! mes enfans !

CLAIRE, *à part.* Maudit baiser... ah! j'ai eu tort! j'ai eu tort!

SCENE VI.

Les Mêmes, LA MÈRE CHAILLOT.

LA MÈRE CHAILLOT. Julie, Claire, mes bonnes filles, embrassez-moi bien vite, car je m'en vas.

JULIE. Que dites-vous?

CLAIRE. Vous nous abandonnez?

LA MÈRE CHAILLOT. Il le faut bien... il va se passer ici des choses que je ne puis approuver, que je ne veux pas voir.

CLAIRE. Qu'est-ce donc?

LA MÈRE CHAILLOT. Le domestique de M. de Wolmar est là, il cause avec ton mari ; dans un instant son maître sera dans ce château...

JULIE. Déjà!

SAINT-PREUX. Ah! sans le connaître, que je le hais, cet homme?

LA MÈRE CHAILLOT. Ma chère Julie, il eût été si doux pour moi de te savoir bien

mariée... à un jeune homme... par exemple... à monsieur... non, non, pas à lui... il ne faut plus avoir de ces pensées-là... Mais dire que tu vas être sacrifiée...

SAINT-PREUX. Eh! n'est-il aucun moyen pour empêcher ce mariage?

JULIE. Bonne cousine, donne-nous un conseil...

CLAIRE. Eh! que voulez-vous que je vous dise... d'Orbe est entêté comme...

LA MÈRE CHAILLOT. Et certes il ne le sera pas plus que nous... Ah! ah! ce n'est pas moi qu'on marierait ainsi contre mon gré... Voyons, il ne s'agit pas de pleurer, il faut du courage, et si tu veux m'en croire, Julie, tu refuseras tout net le méchant parti qu'on te propose. Un *Non* est aussi facile à prononcer que le *Oui* qu'on te demande... et quand il s'agit du bonheur de toute la vie... ça mérite qu'on y regarde à deux fois.

SAINT-PREUX, *s'adressant à Julie.* Julie!

JULIE, *à Claire.* Claire...

CLAIRE. Eh bien! essayons... justement j'entends mon mari.

LA MÈRE CHAILLOT. C'est ça, un refus bien formel que j'appuierai de toutes mes forces... Le voici, tenons-nous bien.

SCENE VII.

Les Mêmes, D'ORBE.

D'ORBE. Que se passe-t-il donc ici?... tout le monde en larmes, quand je viens annoncer une bonne nouvelle...

CLAIRE. Et c'est ta bonne nouvelle qui nous désole.

D'ORBE. Qu'est-ce à dire... madame d'Orbe?

LA MÈRE CHAILLOT. Oh! vous ne nous empêcherez pas de parler, monsieur le despote!

D'ORBE. Silence, Chaillot; je devine, tout ceci est le fruit de vos bons conseils...

LA MÈRE CHAILLOT. Je m'en vante!

D'ORBE. Oui, mais moi, je m'en fatigue à la fin... je suis le maître ici...

LA MÈRE CHAILLOT. Cependant...

D'ORBE. Sortez!

JULIE. Monsieur, ne daignerez-vous pas m'entendre?..

D'ORBE. Vous, Julie, c'est différent, je venais pour causer avec vous, avec ma femme... mais cet entretien ne veut pas de témoins... Vous m'avez entendu, madame Chaillot...

LA MÈRE CHAILLOT. C'est bon... on se retire... (*A part, à Julie et à Claire.*) Du courage, mes enfans, ne cédez pas... ne cédez pas

(Elle s'éloigne.)

SAINT-PREUX. Julie, soyez heureuse! adieu!

(Il salue profondément tout le monde.)

D'ORBE. Monsieur... j'ai l'honneur... (*A part.*) Pauvre garçon, il perd son écolière... j'en suis fâché... mais enfin il aimait trop à regarder ma femme.

(Saint-Preux sort.)

SCÈNE VIII.

D'ORBE, CLAIRE, JULIE.

D'ORBE. Julie... mais qu'avez-vous, mon enfant? vous pleurez?

CLAIRE. Oui, viens nous cajoler maintenant, après la scène que tu nous as faite...

D'ORBE. Aussi pourquoi m'exaspère-t-on?

CLAIRE. Tu sais combien nous aimons la bonne Chaillot, et tu l'as chassée.

D'ORBE. Je ne la chasse pas; c'est elle qui veut s'en aller, et franchement ça m'oblige...

CLAIRE. Tu as la manie de vouloir tout faire sans consulter personne, et tu ne fais que des so...

D'ORBE. Des sottises, n'est-ce pas?

CLAIRE. Je ne puis t'empêcher d'achever ma pensée.

D'ORBE. Allons, voyons, ma petite femme, si j'ai des torts, j'en conviendrai.. mais expliquons-nous tout doucement, là, en amis... Vous savez bien que je n'ai qu'un désir, votre bonheur; que pour l'assurer je suis capable de tout... vous ne doutez pas de la bonté de mon cœur...

JULIE. Oh! non, monsieur, vous avez pris soin de ma jeunesse, vous avez remplacé les parens que j'ai perdus... mais l'amitié la plus vraie peut se tromper une fois...

D'ORBE. Que voulez-vous dire?

CLAIRE. Vois-tu, d'Orbe, tout ce que tu imagines te semble parfait; mais toutes les jeunes filles ne sont pas aussi folles que moi, qui me suis mariée sans réflexion... et sans savoir pourquoi.

D'ORBE. Tu n'as pas eu sujet de t'en repentir, je pense...

CLAIRE. Non; cependant...

D'ORBE. Cependant...

CLAIRE. Rien... la question n'est pas là; il s'agit de Julie et de ton protégé.

D'ORBE. M. de Wolmar?

CLAIRE. Oui; tu n'auras pas manqué de lui écrire qu'on l'attendait avec impatience! que d'avance il était adoré!

D'ORBE. Sans doute.

CLAIRE. Eh bien! tu as mal agi... tu as oublié ce qu'il fallait faire d'abord...

D'ORBE. Quoi donc?

CLAIRE. Demander à Julie ce qu'elle pensait... ce qu'elle voulait... son consentement enfin... Allons, Julie... parle franchement, et que cela finisse.

D'ORBE. Oh! mon Dieu! je n'ose plus vous interroger, Julie... vous ne refuserez pas mon ami intime... l'ami de toute votre famille.

JULIE. Monsieur, cette union ferait mon malheur... je ne désire qu'une chose, rester près de vous, près de ma cousine.... je ne veux pas me marier.

CLAIRE. Comprends-tu?.. elle ne veut pas...

D'ORBE. Mais il fallait parler plus tôt; je viens d'annoncer ce mariage; refuser maintenant est impossible, ce serait faire à Wolmar une insulte qu'il ne mérite pas... ce serait mal reconnaître le bien dont il a comblé vos parens. Votre père, Julie, s'était ruiné dans de malheureuses opérations de finances; il avait compromis son honneur en prenant des engagemens qu'il ne pouvait tenir; son nom même allait être flétri... et c'est lui, c'est Wolmar qui a préservé votre famille de l'infamie.

JULIE. En effet, et j'ai pu l'oublier!

D'ORBE. Pardon, mon enfant, pardon, si je te le rappelle... mais ta mère, ta pauvre mère est morte, Julie, en me redisant une parole que tu n'as pas entendue, toi... car tu venais de t'évanouir dans les bras de ta cousine... Mais toi, madame d'Orbe, répète-lui donc quel fut le dernier vœu de sa mère... moi, je ne peux pas dire ces choses-là... ça me fait mal... ça m'attaque les nerfs.

JULIE. Parle, qu'a-t-elle dit?

CLAIRE. Je ne sais... à quoi bon...

JULIE. Oh! je t'en supplie, parle!

CLAIRE. Eh bien! « Je lègue mon en- » fant, a dit ta mère, à celui qui a sauvé » l'honneur de notre maison. »

D'ORBE, *pleurant.* C'est cela, c'est bien cela, continue.

CLAIRE. « Si je suis chère à Julie, si » mon souvenir ne s'efface pas de sa mé- » moire... »

D'ORBE. Continue.

CLAIRE. « Un jour, elle s'appellera... »

D'ORBE. Continue, continue.

CLAIRE. « Elle s'appellera Mme de Wol- » mar... Je le veux, ma fille... je t'en con- » jure. » Un instant après, ma pauvre tante...

(Ici les sanglots lui coupent la parole; elle tombe en pleurant dans les bras de Julie, qui pleure comme elle.)

JULIE. O ma mère! si tu vivais encore, j'irais me jeter à tes genoux, tu aurais pitié de ta fille... Mais tu n'es plus, ta volonté dernière est un ordre sacré pour moi. Monsieur d'Orbe, je serai la femme de M. de Wolmar. J'obéirai, ma mère, j'obéirai.

D'ORBE. Ma chère Julie, vous êtes un ange!

CLAIRE. Pauvre cousine...

SCENE IX.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *entrant.* M. le comte de Wolmar arrive à l'instant même; il demande à vous être présenté.

D'ORBE. Ah! je vais au-devant de lui.

JULIE. Monsieur... je reviens dans un instant... je ne puis encore... il ne doit pas voir mes larmes.

D'ORBE. C'est trop juste... Claire, ne la quitte pas... et ramène-la le plus tôt possible.

(Claire et Julie sortent.)

SCENE X.

D'ORBE, *seul, puis un instant après* WOLMAR.

D'ORBE. Ah! moi aussi... il s'agit d'essuyer ces sottes larmes... de l'émotion... de la tristesse... allons donc!.... tout cela n'est plus de circonstance... maintenant... (*Il fait deux pas pour aller au-devant de Wolmar.*) Ah! le voilà enfin... C'est toi, monsieur le capitaine

WOLMAR. Mon cher d'Orbe... mon vieil ami.

D'ORBE. Ce n'est pas souvent qu'on a le plaisir de te voir...

WOLMAR. Que veux-tu? il me faut une autorisation royale pour quitter mon bord... Du reste, je te félicite, tu me reçois comme un marin, tu me fais faire quarantaine là-bas...

D'ORBE. Ah! certes, on n'entre pas d'emblée chez un homme marié...

WOLMAR. Tu es donc toujours jaloux?

D'ORBE. Ma femme est toujours jolie...

WOLMAR. Je compte pourtant bien l'embrasser.

D'ORBE. Si tu l'embrasseras! mieux que ça... c'est elle qui t'embrassera.

WOLMAR. Oh!

D'ORBE. Je le veux; et tu verras comme on m'obéit... J'abuse de mes droits, mon cher, je suis despote!

WOLMAR. Prends garde... ce n'est pas le moyen de te faire aimer...

D'ORBE. Bah ! bah ! du côté de la barbe est la toute-puissance... or la toute puissance va rarement sans un peu de despotisme... Il faut ça, vois-tu, dans un gouvernement... un ménage bien organisé... Moi, ne pas être aimé !... on m'adore, on m'idolâtre ! j'ai du du bonheur par-dessus... l'imagination ; aussi chaque jour il me semble rajeunir d'une année.

WOLMAR. Tu finiras par tomber en enfance.

D'ORBE. Mais, au contraire, ma raison grandit d'une manière effrayante... Maintenant, je connais à fond le cœur des femmes ; je t'expliquerai mes théories avec la manière de s'en servir, ce qui te sera fort utile dans ton ménage.

WOLMAR. Je vois que tu songes encore à me marier...

D'ORBE. Je vais te présenter ma femme...

WOLMAR. Écoute, d'Orbe, tu m'as fait de Julie un portrait si flatteur, que je n'ai pu me défendre d'un premier moment d'enthousiasme... Depuis, j'ai fait de sages réflexions... et, dans l'intérêt de mon bonheur, et de celui de ta pupille, je dois renoncer à cette union,

D'ORBE. Allons, bon !... ils ont juré de me rendre malade !

WOLMAR. Je connais mes bonnes et mauvaises qualités ; je suis un ami franc et sincère... quand je puis rendre un service, je le fais avec plaisir... mais en amour je suis et serai toujours un triste personnage.... J'ignore le secret de ces petits soins, de ces prévenances, de ces attentions que les femmes réclament...

D'ORBE. Cela vient tout seul.

WOLMAR. Non, ma vie doit finir ainsi qu'elle a commencé... La terre n'est pas mon élément ; il me faut une mer calme ou furieuse, avec ses tempêtes et son beau ciel ; enfin la vie grande et poétique du marin... Mes matelots, voilà mes enfans ; mon vaisseau, ma patrie ; les dangers, mon existence de tous les jours... l'honneur, ma récompense !

D'ORBE. Bah ! à ton âge on a besoin de repos ; tu te feras d'autres habitudes.... L'aspect d'une jolie femme est préférable à celui d'une tempête. Je sais bien qu'avec elle on a encore quelques bourrasques par-ci par là... mais on n'en meurt pas, on n'en meurt jamais... Tu seras, comme moi, cajolé, dorlotté ; cela vaut bien le roulis de la mer... Pour remplacer tes matelots, tu auras de gentils petits enfans qui sauteront sur tes genoux, qui t'appelleront papa...

WOLMAR. Ah ! tu es père?

D'ORBE. Pas encore ; mais ça viendra... tu leur donneras des bonbons, tu leur feras faire l'exercice ; plus tard, ils seront marins comme leur père...

WOLMAR. Tais-toi, tais-toi, tu me ferais faire une folie.

D'ORBE. Voilà, voilà de quoi remplacer tes matelots, ton vaisseau, est-ce que je sais, moi? Et quant à ton honneur, ma foi, cher ami, ça regarde ta femme.

WOLMAR. Voilà ce qui me fait trembler.... Si cette réputation d'honnête homme, qui me fut acquise pour toute une vie irréprochable, se trouvait compromise un jour... par la légèreté d'une femme, j'en mourrais sans doute, mais après avoir tué la femme qui m'aurait déshonoré...

D'ORBE. Ah ! tu es jaloux... c'est bien ! c'est très-bien, Wolmar.... je comprends ça... moi, je suis horriblement jaloux, et si jamais j'étais trahi... Eh bien !.. le bonhomme peut encore se servir d'une épée... je me battrais... je tuerais mon rival.... je tuerais ma femme... je tuerais tout le monde... voilà comme je suis, moi.

WOLMAR. Eh bien, te voilà de mon avis.

D'ORBE. Du tout, du tout, nous sommes absurdes tous les deux, nous rêvons des malheurs qui n'arriveront jamais. Julie est une femme exceptionnelle, un colosse de vertu ! je répondrais d'elle plus encore que de ma femme, pour laquelle, cependant, je professe une estime...

WOLMAR. Mais Julie est bien jeune...

D'ORBE. Raison de plus, tu la façonneras à ta manière ; tu lui apprendras à t'aimer... ce que j'ai fait avec Mme d'Orbe... Enfin j'ai parlé en ton nom à Julie... elle a accepté.

WOLMAR. Ah ! elle a accepté?

D'ORBE. Avec enthousiasme... C'est une affaire convenue, il n'y a plus à revenir là-dessus...

WOLMAR. Agis donc comme tu l'entendras, et puisse ton amitié ne s'être pas abusée.

D'ORBE. Plus tard, tu me remercieras...

SCENE XI.

LES MÊMES, CLAIRE, JULIE, SAINT-PREUX, LA MÈRE CHAILLOT.

D'ORBE. Tiens, voici ta femme.

WOLMAR, *montrant Claire*. Ah ! celle-ci... la première?

D'ORBE. Du tout, du tout, l'autre... la première, c'est Mme d'Orbe ; qu'en dis-tu ?

WOLMAR. Elle est fort jolie ! je te félicite...

D'ORBE. N'est-ce pas, elle est bien, elle est très-bien, ma femme? et Julie?...

WOLMAR. Tu avais raison, elle est charmante! quel air de candeur !

D'ORBE. Je te dis que c'est un ange !.. mais elles disent adieu à la mère Chaillot, une bonne vieille qui les a nourries toutes deux... C'est du sentimental, du larmoyant, ne nous en mêlons pas...

WOLMAR. Quel est ce jeune homme qui les accompagne?

D'ORBE. Ça, ce n'est rien.... un artiste qui nous a donné quelques leçons de dessin. Je le congédie... il s'en va avec la mère Chaillot. (*Chaillot et Saint-Preux commencent à gravir la colline au fond du théâtre. Il va prendre les deux femmes par la main, et continue.*) Claire, voici l'ami que j'attendais, M. de Wolmar... Julie, c'est un mari que je vous présente...

WOLMAR. Mademoiselle, puis-je me prévaloir de ce titre?

CLAIRE, *à Julie.* Du courage, cousine.

JULIE. Oui, monsieur... Tel fut le dernier vœu de ma mère... j'obéirai.

D'ORBE. C'est bien, mon enfant, c'est bien, tu fais ton devoir et tu seras heureuse.

(Il la fait passer auprès de Wolmar, qui s'incline et lui baise la main.)

JULIE, *bas à Claire.* Heureuse !... et lui !

(Elle montre Saint-Preux, qui les salue du haut de la montagne.)

CLAIRE. Lui! il t'oubliera... ces messieurs finissent toujours par nous oublier.

D'ORBE. Allons, donne la main à ta femme, moi à la mienne, et rentrons. (*A part.*) Enfin, j'ai réussi ! plus d'étranger dans la maison ; nous sommes sûrs de faire tous bon ménage.

(Saint-Preux et Chaillot se retournent une dernière fois au moment de disparaître. Les quatre autres personnages rentrent dans la maison à la gauche du public.)

ACTE DEUXIÈME.

UNE LETTRE.

Un salon.

SCENE PREMIERE.

D'ORBE, CLAIRE.

D'ORBE, *entrant avec Claire et continuant une conversation.* Je vous dis, madame, que cela n'est pas naturel.

CLAIRE. Je vous dis, monsieur, que vous avez tort de ne pas vous fier à votre femme, que vous devez la croire dans toutes les occasions.

D'ORBE. La croire !

CLAIRE. Et que si elle n'était pas beaucoup meilleure que vous, si elle ne vous aimait pas cent fois plus que vous ne méritez, elle pourrait vous faire repentir de votre jalousie.

D'ORBE. Mais je ne vous demande qu'une chose : qu'est-ce que c'est que cette correspondance mystérieuse que vous lisez sans cesse avec votre cousine?

CLAIRE. Ce que c'est? voilà justement, monsieur, ce que vous ne saurez pas.

D'ORBE. Pourquoi ?

CLAIRE. Parce que je ne puis vous l'apprendre ; je ne le dois pas.

D'ORBE. Mais enfin, pourquoi ?

CLAIRE, *à part.* Que lui répondre? livrer un secret qui n'est pas le mien!.. impossible !

D'ORBE. Plaît-il? je n'entends pas...

CLAIRE. Monsieur, vous êtes d'une curiosité, d'une exigence insupportables, et il est de mon devoir de ne pas me soumettre en esclave à tous vos caprices...

D'ORBE. Oh ! c'est trop fort... Madame, au nom de toute l'autorité que j'ai sur vous, je vous ordonne...

CLAIRE. Je vous ordonne ! ah ! vous ne m'avez pas habituée à ce mot-là, monsieur.

D'ORBE. Eh bien... eh bien, je ne t'ordonne pas... Est-ce que j'ai dit cela? est-ce que j'ai pu le dire?... Je suis despote, c'est vrai... mais tu sais bien que je suis incapable de t'ordonner quelque chose ; mais... mais je te supplie au nom de toute la tendresse que j'ai pour toi, Claire, de ne pas me faire souffrir davantage.

CLAIRE. A la bonne heure. Je vous aime mieux quand vous parlez ainsi... Tenez, je souffre autant que vous, vous le voyez bien ; vous me faites de la peine avec votre jalousie... aussi, quoiqu'elle n'ait pas le sens commun, je vous pardonne ; il faut bien passer quelque chose à son mari, et si je pouvais répondre à vos questions, ce serait déjà fait.

D'ORBE. Ainsi, vous refusez encore !

CLAIRE. Il le faut... Oh ! ne m'en parlez plus, monsieur, c'est une résolution irrévocable....Ecoute, monsieur d'Orbe, tu sais bien que je n'aime pas trop à garder

le silence, et si je me tais, c'est que j'ai des raisons, des raisons majeures pour me taire.

D'ORBE. Allons, je te crois... Comme tu disais, il faut se fier à sa femme.

CLAIRE. Toujours.

D'ORBE, *à part.* Toujours. C'est égal, je voudrais bien savoir qui diable a pu lui écrire.

SCENE II.

Les Mêmes, WOLMAR, UN MATELOT.

WOLMAR, *entrant et parlant au matelot qui le suit.* Antoine, vous m'avez entendu?

D'ORBE. Ah! Wolmar...

(Il marche vers lui.)

WOLMAR, *lui serrant la main.* Bonjour, mon ami, bonjour. Déjà levée, madame! c'est admirable.

(Il la salue d'un air distrait et préoccupé, puis se retourne vers le matelot.)

CLAIRE. Que voulez-vous, monsieur le comte, je conserve en France les bonnes habitudes de nos montagnes; mais vous semblez bien agité?

D'ORBE. En effet... j'allais te le dire... tu as la physionomie toute renversée... tu ne tiens pas en place... qu'as-tu donc?

WOLMAR. Tu le sauras. Il faut bien enfin, mes bons amis, que je vous confie mes chagrins.

D'ORBE, *à part.* Ah! mon Dieu! est-ce qu'il serait jaloux comme moi, par hasard?

CLAIRE, *à part.* Soupçonnerait-il?.. Je tremble.

D'ORBE, *à Wolmar.* Eh bien?

WOLMAR. Pardon... je suis à toi... Antoine, courez à l'hôtel du gouverneur, j'attends toujours une dépêche de Versailles, et peut-être... Allez. (*Fausse sortie d'Antoine. Wolmar le rappelle.*) Ah! c'est à neuf heures, n'est-ce pas? que le navire *le Comte de Provence* doit mettre à la voile?

LE MATELOT. Oui, capitaine.

WOLMAR. Et le premier signal du départ?

LE MATELOT. Trois coups de canon.

WOLMAR. C'est bien, allez, ne perdez pas un instant.

(Le matelot s'éloigne.)

SCENE III.

WOLMAR, D'ORBE, CLAIRE.

D'ORBE. Que signifie? tu m'effraies... Que t'importe le départ de ce navire?

CLAIRE. Y a-t-il donc parmi ceux qu'il emmène une personne qui vous soit chère.

WOLMAR. Madame, et toi, mon vieux camarade... il n'est plus temps de vous le cacher... C'est moi, peut-être, c'est moi qui vais partir.

D'ORBE. Toi!

CLAIRE. Est-il possible? vous nous quitteriez, monsieur le comte!

D'ORBE. Mais nous ne pouvons plus nous passer de toi.

CLAIRE. Non, sans doute; nous avons abandonné pour vous, et avec vous, nos belles vallées de la Suisse; nous sommes venus à Marseille habiter cette maison, d'où vous voyez le port, d'où vous entendez le bruit des vagues et les cris des matelots... c'est un souvenir de votre premier état... Nous vous avons accordé tout cela sans hésiter, et lorsqu'ici tout le monde s'est habitué à vous aimer, lorsque votre société nous est devenue indispensable, vous voulez...

D'ORBE. Je le répète, cela ne se peut pas.

WOLMAR. Oui, c'est ce que je me suis dit pendant long-temps... cela ne se peut pas... Mais nous autres militaires, nous autres marins, surtout, ne sommes-nous pas des esclaves, forcés d'obéir sans murmure, lorsqu'on nous appelle au nom du roi, au nom du pays? Eh bien! tu as entendu parler de cette expédition qui se prépare pour les Indes, sous la conduite de M. de Lalli... j'en fais partie... le roi le veut; depuis six semaines j'ai reçu l'ordre de m'embarquer, aujourd'hui même, sur le brick *le Comte de Provence.*

CLAIRE. Depuis six semaines! et vous ne nous l'avez pas dit? ah! c'est mal!...

D'ORBE. Reprendre du service! à ton âge?

WOLMAR. Ce n'est rien que mon âge... Quarante-huit ans... j'ai de la force encore... une tête assez jeune pour diriger un combat naval, une voix assez sonore pour commander la manœuvre, et du sang assez chaud, pour qu'il bouillonne dans mes veines à l'aspect du pavillon ennemi... mais il faut que je vous ouvre ici toute mon ame... Vous vous rappelez, mes amis, toi surtout, d'Orbe, combien j'aimais encore, il y a un an, cette profession de marin, cette existence aventureuse, qui te semblait, à toi, si redoutable!... Tu me parlais de ta pupille, de Julie, et moi je repoussais l'idée d'unir le vieux soldat à cette jeune fille, et je ne rêvais qu'une chose, retourner aux combats, à ces dangers de tous les instans que je regardais

comme inséparables de ma vie... Je cédai pourtant... Je fis tout ce que tu voulus, et Julie devint ma femme... Ah! mon ami, tu avais raison... c'est un ange!.. je l'aime, je l'aime avec toute la passion d'un jeune homme... Oui, par elle je ne suis plus le même; par elle je suis heureux d'un bonheur que je ne soupçonnais pas jusqu'à ce jour; elle a changé tout mon caractère, pour ne laisser là qu'une pensée, un désir, un espoir, celui de vivre auprès d'elle, toujours auprès d'elle!...

D'ORBE. J'en étais sûr!

CLAIRE. C'est une bonne, une excellente pensée que celle-là, monsieur le comte, et vous la réaliserez. Cet ordre de départ ne peut être irrévocable.

WOLMAR. Ah! plaise au ciel... Jugez de mon supplice, lorsque je reçus cette preuve de confiance dont m'honore le monarque... ce qui naguère encore m'aurait comblé de joie faisait mon désespoir.... J'écrivis au ministre, à sa majesté ellemême. Je demandais instamment ma retraite; j'alléguais mes longs services... mes blessures... je crus qu'on m'accorderait sans peine cette demande, à moi, qui pendant trente ans n'avais jamais importuné la cour de mes prières... Je cachais à mes amis, à Julie, la cause de mon trouble, de mes chagrins, et j'attendais toujours une réponse favorable... On me l'a promise... mais elle ne vient pas encore! Rien! rien! dans trois quarts d'heure le brick met à la voile... Julie! peut-être il faudra me séparer d'elle... après un an de mariage, un an de bonheur!.. ma belle Julie! la quitter... et qui sait! pour toujours... O mon Dieu! mon Dieu! jamais l'ancien capitaine de marine ne s'était senti aussi faible! Plaignez-moi, mes amis, plaignez-moi! Ah! c'est une chose affreuse que l'incertitude!

(Il tombe désespéré sur un fauteuil.)

D'ORBE. Mon pauvre ami!

CLAIRE. Oh! reprenez courage... Hier, à notre soirée, je ne comprenais pas, moi, ce que voulait me dire M. le gouverneur, mais il m'a bien assuré, je me le rappelle... que la réponse de la cour serait telle que vous le désiriez, que le roi avait témoigné hautement à Versailles la volonté de vous prouver combien il vous aime... Vous nous resterez, monsieur le comte, vous nous resterez...

WOLMAR. Est-il vrai? on vous a dit cela, madame? ah! vous me rendez la vie!

CLAIRE. Contenez-vous, c'est elle, c'est Julie!

WOLMAR. Demeurez avec elle, madame. Viens, d'Orbe, suis-moi, je t'expliquerai quelles seraient mes intentions si j'étais forcé de partir

D'ORBE. Allons, me voilà. Tous les deux nous sommes très-heureux dans notre ménage... tous les deux nous avons perdu la tête.

(Ils sortent par le fond; Julie entre par une porte latérale.)

SCÈNE IV.

JULIE, CLAIRE.

CLAIRE. Comme je m'étais trompée sur les motifs de sa douleur! il n'est pas jaloux, lui! et pourtant... Ah! Julie! Julie! c'est aujourd'hui, surtout, que je dois te prouver mon amitié.

(Julie, qui est entrée depuis un instant, a suivi des yeux son mari et d'Orbe qui s'éloignent. Quand elle ne les voit plus elle, se rapproche de sa cousine.)

JULIE. Claire... M. de Wolmar s'éloigne à mon approche... et depuis six semaines il est toujours ainsi; toujours il semble fuir ma présence.

CLAIRE. Depuis six semaines?... (*à part*) ah! je comprends... cet ordre de départ...

JULIE. Je ne sais quel sombre chagrin se lit sur son visage; je l'interroge, il évite de me répondre... parfois même sa tristesse, son impatience, que je ne puis comprendre, vont jusqu'à la brusquerie, à la colère... Puis, un instant après, il est à mes genoux, me demande grâce, me jure que cette colère ne s'adressait pas à moi, qu'il est malheureux! bien malheureux! Claire, que se passe-t-il donc en lui? qu'éprouve-t-il? Peut-être il aura remarqué ma froideur, ou surpris mes larmes lorsque je les versais dans le sein d'une amie; peut-être même nous a-t-il vues lorsque je lisais avec toi une de ces lettres...

CLAIRE. Non... non, il ne soupçonne rien, Julie... M. de Wolmar est le plus noble des hommes, et, lorsque son cœur appartient tout entier à sa femme, il croit à un amour semblable, à un dévouement aussi absolu de la part de Julie...

JULIE. Oh! je dois... je veux être digne de tant de confiance... mais alors, pourquoi souffre-t-il?

CLAIRE, *avec embarras*. Des affaires qui seront, je l'espère, heureusement terminées avant une heure, et qu'il te confiera sans doute dès qu'elles cesseront de l'inquiéter.

JULIE. Tu me fais peur, cousine.

CLAIRE. Rassure-toi...Changeons d'entretien... je vais te surprendre, ma bonne

amie ; moi si folle, si légère, si étourdie, je vais te parler raison ; je serai sévère, méchante, peut-être... mais il le faut.

JULIE. Je t'écoute.

CLAIRE. Depuis trois mois, ton ancien professeur de dessin, M. Saint-Preux, habite Marseille ; sa fenêtre est en face de la tienne... et la tienne ne se ferme pas toujours lorsqu'il te regarde, et tu as eu l'imprudence de recevoir ses lettres, de lui répondre...

JULIE. Que veux-tu, Claire ? Il voulait mourir ; et lorsque son messager m'apportait une de ses lettres, de loin je le voyais, lui, une arme appuyée sur sa poitrine... et, malgré moi, je lisais, je répondais, pour lui sauver la vie.

CLAIRE. Oui, je conçois... j'ai eu de ces frayeurs-là tout comme une autre, ma bonne amie : j'ai eu le malheur de connaître beaucoup de ces héros de roman, qui vous aiment jusqu'à la fureur, qui vous adorent jusqu'au suicide... Mon mariage avec un autre devait être le signal de leur trépas... je le croyais ; pourtant j'ai eu la cruauté d'épouser M. d'Orbe, et ils sont tous aujourd'hui fort bien portans ; quelques-uns même sont mariés à leur tour, et font d'excellens pères de famille.

JULIE. Oui, mais Saint-Preux... Saint-Preux ne ressemble pas...

CLAIRE. Oh ! sans doute, celui que nous aimons ne ressemble jamais à tous les autres. Vois-tu, cousine, il vient un temps où ces grandes passions ne nous paraissent que vaines et ridicules.

JULIE. Ridicules !

CLAIRE. Oh! ne te fâche pas, et entends-moi. Tu m'as trop écoutée, Julie, lorsque autrefois je te donnais des conseils qui flattaient ta folie, lorsque, la tête toute pleine encore de ces romans que nous avions lus ensemble sous la surveillance de cette pauvre Chaillot, je te disais : Saint-Preux a été créé pour Julie, comme Julie pour Saint-Preux... c'est une volonté supérieure, une prédestination que tous nos efforts ne pourront vaincre... et je vous rapprochai l'un et l'autre..... et je t'encourageais à donner un baiser à ton libérateur. Naguère encore j'ai eu la faiblesse bien plus grande d'être ta confidente, de lire cette correspondance de Saint-Preux et de pleurer avec toi en la lisant... Pauvres femmes que nous sommes, nous aimons tant à pleurer !.. J'ai eu tort, Julie, très-grand tort, et je suis effrayée aujourd'hui de tout le mal que j'ai laissé faire.... je le réparerai... Plus de folles illusions, plus de rêves. nous avons, l'une et l'autre, une belle existence encore à parcourir : celle d'épouse et de mère, il faut en remplir tous les devoirs non seulement aux yeux du monde, mais à nos propres yeux... Julie, tu dois oublier Saint-Preux à tout jamais.

JULIE. L'oublier !.. lui ! ah ! cousine... crois-tu donc que j'aie attendu tes reproches ? crois-tu qu'elles n'aient pas retenti souvent au fond de mon ame ces paroles sévères que tu m'adresses, et que je n'aie pas la conviction de ces nobles devoirs : épouse et mère ?... crois-tu enfin que je n'aie pas pour mon mari toute la reconnaissance, toute l'admiration qu'il mérite? Eh bien ! malgré moi, malgré la voix de ma conscience, l'image de Saint-Preux est là, toujours là, toujours devant mes yeux ! Ah! que n'ai-je pas fait pour la bannir !.. mais en vain !.. j'ai prié le ciel, je me suis adressée à l'ombre de ma mère, de ma mère que j'aimais tant, et qui a voulu à son dernier soupir que je fusse la femme de M. de Wolmar... Eh bien ! ni le ciel, ni ma mère, ne m'ont donné la force d'oublier, et lorsque j'étais à genoux pour leur demander appui et protection... ah ! plains-moi, Claire, plains-moi, même dans cet instant, je ne voyais que Saint-Preux, je ne pensais qu'à Saint-Preux.

CLAIRE. Tais-toi ! tais-toi, malheureuse... si tu étais entendue par d'autres que moi...

JULIE. Grand Dieu !

CLAIRE. Et comment oublieras-tu, dis-moi, si tu prends plaisir toi-même à conserver, à entretenir cette funeste pensée; si tu souffres qu'il demeure près de toi, lui, qu'il t'écrive?.... Il faut, il faut ne plus recevoir ses lettres, il faut le supplier, lui ordonner de partir.

JULIE. Lui ordonner?...

CLAIRE. Je m'en charge... je le verrai, et, s'il t'aime réellement, comme il le dit, il me comprendra, j'en suis sûre, il s'éloignera... pour toujours !

JULIE. Pour toujours...

CLAIRE. Sans te consulter, au risque même de te déplaire... j'ai commencé à te servir. Tu m'avais confié sa correspondance... elle est anéantie.

JULIE. Que dis-tu?

CLAIRE. Je l'ai brûlée... je le devais.

JULIE. Oui, oui, je te remercie, ma bonne cousine... moi, je n'en aurais pas eu le courage.

CLAIRE. Mais il faut être franche avec moi, Julie... il ne te reste pas entre les mains une dernière lettre ?... Tu ne réponds rien! ce matin son messager n'est pas

arrivé jusqu'à toi, et ne t'a pas remis...? Cousine, donne, donne-moi cette lettre; elle doit avoir le sort de toutes les autres

JULIE, *tirant lentement la lettre de son sein.* Ainsi, de ce fatal amour il ne restera aucune trace, aucun souvenir.

CLAIRE De quoi te plains-tu? à l'instant même, ne demandais-tu pas de pouvoir l'oublier?. Donne donc.

(Elle prend la lettre et s'approche de la cheminée pour la jeter dans le feu.)

JULIE. Ah! pas devant moi... pas devant moi, Claire... cette lettre... la dernière... c'était un trésor pour la pauvre Julie... tu veux, tu dois l'anéantir... attends du moins, attends que je ne sois plus là... Adieu, adieu, Claire... mon amie... je suis fière aujourd'hui de suivre tes conseils... mais je suis bien malheureuse.

(Elle sort en pleurant par une porte latérale.)

SCENE V.

CLAIRE, *seule*; *puis* D'ORBE.

CLAIRE. Allons! je pleure comme elle... mais c'est égal, je suis contente de moi!.. j'ai eu le courage de la désespérer; de lui briser le cœur... j'ai fait mon devoir... j'assure son bonheur à venir, son repos, celui de son mari, et puis aussi celui du mien... (*D'Orbe paraît au fond du théâtre.*) car si je le tourmente quelquefois, je l'aime au fond, et je veux qu'il soit heureux.

D'ORBE, *à lui-même.* Ma femme!

CLAIRE. Allons, cette lettre... (*Elle l'ouvre, et la parcourt machinalement.*) Quel dommage de jeter dans le feu un papier où l'on a écrit de si belles phrases.

D'ORBE, *à lui-même.* Elle rêve? elle rêve beaucoup trop depuis quelque temps.

CLAIRE. C'est joli! une lettre d'amour, c'est très-joli!.. (*Soupirant.*) Ah! je conçois qu'on s'y laisse prendre.

D'ORBE, *à part.* Elle soupire! elle se parle à elle-même. Approchons. j'entendrai peut-être quelque chose.

CLAIRE, *relisant la lettre.* « Je vous ai » revue, je vous ai revue plus belle, plus » séduisante que jamais.

D'ORBE. Plaît-il...

CLAIRE, *lisant.* Oh! comme j'étais ému » lorsque mes yeux ont rencontré les vôtres; » tous les tourmens de l'absence étaient ef» facés... car j'ai deviné que vous m'aimiez » encore...

D'ORBE, *s'élançant et saisissant la lettre.* Ah!... vous l'aimez encore, madame!

CLAIRE. Mon mari!

D'ORBE. Enfin, j'en suis sûr. Mes pressentimens ne m'avaient pas trompé.

CLAIRE. Monsieur, au nom du ciel...

D'ORBE. Et j'avais tort d'être jaloux?... Mais de qui donc? de qui? je veux le savoir. (*Relisant la lettre avec colère.*) « Car j'ai de» viné que vous m'aimiez encore, que si les » lois humaines nous ont désunis... nos » deux âmes sont à jamais inséparables. » Mais c'est le nom... c'est le nom que je cherche... quatre pages et pas de signature!...

CLAIRE. Monsieur, vous êtes dans l'erreur, je vous assure... croyez...

D'ORBE, *lisant encore.* « De ma fenêtre » j'attends avec impatience l'instant où » doit s'ouvrir la vôtre. SAINT-PREUX. » Ah! Saint-Preux!.. Il est à Marseille! il vous a suivie! il vous écrit... car c'est à vous, madame, c'est bien à vous que cette lettre est adressée.

CLAIRE. Monsieur d'Orbe, j'ai pitié du trouble où je vous vois, bientôt je vous ferai comprendre.

D'ORBE. Répondez-moi, madame..... vous voyez bien qu'il n'est plus possible de me tromper maintenant. C'est à vous que cette lettre est adressée?

(Wolmar est entré pendant cette dernière phrase.)

SCENE VI.

LES MÊMES, WOLMAR.

CLAIRE. Eh bien!.. (*Apercevant Wolmar...* Ciel! M. de Wolmar... (*Avec effort en s'adressant à son mari.*) Oui, monsieur, c'est à moi!

D'ORBE. A vous!.... Ah! madame..... Claire, c'est affreux! c'est...

(En marchant vers elle, il se trouve face à face avec Wolmar.)

WOLMAR. Qu'as-tu donc?

D'ORBE. Ce que j'ai!... rien... (*Éclatant en sanglots*) Non, non, je n'ai rien...

(Il tombe anéanti sur une chaise.)

CLAIRE, *à part.* Pauvre d'Orbe!.. je trouverai un instant pour lui dire la vérité; allons tout confier à Julie!

(Elle sort par le fond.)

SCENE VII.

D'ORBE, WOLMAR.

WOLMAR. Ami, tu m'effraies!.. tu souffres!..

D'ORBE. Du tout, du tout, je ne souffre pas... je suis heureux, au contraire, je suis très-heureux... Est-ce que j'ai l'air de souffrir!.. (*A part.*) Ah! j'en mourrai! j'en mourrai!

WOLMAR. Mais je dois insister, d'Orbe;

à moi, à moi le plus ancien, le plus cher de tes amis, tu dois une part de tes chagrins... moi, ce matin, ne t'ai-je pas confié toutes mes peines?.. Eh bien, parle, parle donc. (*D'Orbe, sans écouter son ami, a pris vivement un papier et s'est mis à écrire.*) Que fais-tu?

D'ORBE, *après avoir écrit, se lève, appelle avec colère.*) Quelqu'un! quelqu'un! ne viendra-t-on pas quand j'appelle? (*Un laquais entre.*) Tiens! cherche, dans la maison qui fait face à celle-ci... demande M. Saint-Preux... et remets-lui ce billet sur-le-champ...

(Sortie du domestique.)

WOLMAR. Ce Saint-Preux! quel est-il donc? et que lui écris-tu? Allons... mais calme-toi.... cette tristesse, cette colère, ont quelque chose d'incroyable.. Je dois...

D'ORBE. Tu dois... tu dois me laisser tranquille, si tu es mon ami... Mais c'est une tyrannie que ton amitié!.. Est-ce que je n'ai pas le droit d'être triste, colère, de pleurer, si ça m'amuse?.. Va-t'en, va-t'en, je veux être seul... laisse-moi. Non, non, reste... Je suis bien malheureux!.. Tiens! lis! lis!

WOLMAR, *après avoir parcouru la lettre, et lui serrant la main.* Je devine maintenant ce que tu viens d'écrire à ce M. Saint-Preux.

D'ORBE. Je veux me battre, moi, je veux me battre... Tu sais ce que je t'ai dit il y a un an. Le bonhomme.... le bonhomme porte une épée au côté... il veut s'en servir... Cher ami, tu seras mon témoin!

WOLMAR. Ton second... et que ne puis-je prendre ta place, d'Orbe, pour donner à ce misérable la leçon qu'il mérite!

D'ORBE. Je n'ai plus que ce plaisir-là à espérer sur la terre. Oh! je la lui donnerai, moi... il m'a rendu trop malheureux... Il a brisé toute ma vie... et je retrouverai de la vigueur et de l'adresse pour me venger.

WOLMAR. Silence!.. on vient!

D'ORBE. Lui, sans doute... non, ma femme!... Elle ose reparaître en ma présence!.. ah! je veux encore l'accabler de reproches, lui dire...

WOLMAR. D'Orbe, elle n'a été sans doute que légère, imprudente... et fût-elle même coupable... à tes yeux, moi, je ne dois pas le savoir... je n'assisterai pas à cet entretien.

D'ORBE. Tu as raison, je ne veux pas, malgré tout, qu'elle rougisse devant toi... Entre là... dans un instant, je vais te rejoindre.

Wolmar entre dans le cabinet, Claire paraît au fond du théâtre.)

SCENE VIII.

D'ORBE, CLAIRE.

D'ORBE. La voilà!.. ah! je sens que ma fureur... Madame... Je ne peux plus parler... j'étouffe... elle s'approche de moi... quelle audace!

CLAIRE, *à elle-même.* Il est seul! M. de Wolmar vient d'entrer dans son cabinet... et je puis lui dire tout bas, bien bas... (*Elle se trouve auprès de lui, regarde encore de tous les côtés dans le salon, pour s'assurer que personne ne les écoute, puis enfin lui dit tout-à-fait à l'oreille;*) Mon ami, ta jalousie est injuste comme toujours... Je te le jure, je ne suis point coupable; je t'aime, et je n'aime que toi... Je ne puis m'expliquer davantage; mais, une fois encore, pour notre bonheur à tous, crois-en ma parole, et défie-toi des apparences.

D'ORBE. Les apparences!.. quand j'ai surpris dans vos mains cette lettre...

CLAIRE. Silence!.. on pourrait nous entendre...

(Elle montre le cabinet où vient d'entrer M. de Wolmar.)

D'ORBE. Comment?

CLAIRE, *mettant mystérieusement le doigt sur sa bouche.* Tais-toi! tais-toi!

(Elle sort lentement par le fond. D'Orbe la regarde sortir d'un air stupéfait.)

SCENE IX.

D'ORBE, *puis* JULIE.

D'ORBE, *répétant machinalement les paroles et les gestes de sa femme.* « Crois-en ma » parole, et défie-toi des apparences... on » pourrait nous entendre... Tais-toi! tais-» toi!.. » Qu'est-ce que cela signifie?

JULIE, *paraissant au fond du théâtre, et s'approchant de M. d'Orbe avec vivacité.* Ah! monsieur... monsieur, je vous trouve enfin... enfin, je puis tomber à vos pieds, et vous demander grâce.

D'ORBE. Grâce... pourquoi?.. à mes genoux!.. Julie, mais relevez-vous donc.

JULIE. Oui, grâce, à vous qui avez élevé mon enfance, vous qui m'aimez comme un père, et qui souffrez tant aujourd'hui, qui souffrez à cause de moi, pour moi.

D'ORBE. Pour vous! mais, mon enfant, je ne puis comprendre...

JULIE. Oh! je dirai tout, quand je devrais mourir de honte à vos pieds, je dirai tout... Cette lettre, que vous avez surprise entre les mains de ma cousine, et qui vous a rendu si malheureux, cette lettre, ce n'est pas à elle qu'elle fut écrite, c'est à moi! à moi!

D'ORBE, *tournant avec effroi ses yeux du côté du cabinet.* Grand Dieu ! plus bas ! plus bas !

JULIE. C'est moi, malheureuse, moi, dont un funeste amour avait égaré la raison, et c'est elle, c'est Claire qui m'a rappelée à moi-même... c'est elle qui n'a pas craint de vous affliger, de s'avouer coupable, pour sauver mon honneur aux yeux de mon époux ; mais moi, même un instant, un seul, je ne puis accepter ce généreux sacrifice...

D'ORBE, *dont la frayeur a augmenté sensiblement, et qui a vainement cherché à se faire comprendre de Julie.* Julie... Julie... je ne vous crois pas... je ne dois pas vous croire.

JULIE. Oh ! je vous le jure, monsieur, j'ai dit la vérité... cette lettre était pour moi...

SCENE X.

LES MÊMES, WOLMAR, *puis* CLAIRE.

(Il rentre pâle comme la mort, et tenant à la main la lettre, que d'Orbe lui a laissée.)

WOLMAR. Il est vrai, d'Orbe.... pour elle !

(Julie pousse un grand cri et tombe évanouie. Claire rentre et vient secourir sa cousine.)

CLAIRE. Grand Dieu ! Julie !... M. de Wolmar !.. que s'est-il donc passé ?

(Elle donne des secours à Julie, la soulève et la fait asseoir.)

WOLMAR, *à d'Orbe.* Tiens, regarde... cette lettre... tu ne l'as pas lue tout entière... « Non, désormais Saint-Preux ne consentira plus à vivre loin de Julie. »

D'ORBE. Mon ami, mon cher Wolmar, peut-être...

WOLMAR. C'est bien... Épargne-toi des paroles inutiles... J'avais le mauvais esprit de t'en adresser tout-à-l'heure... et tu les repoussais comme je les repousse à présent... J'étais fou, et tu avais raison... Vois, grâce aux soins de ta femme, Julie revient à elle... Laisse-nous seuls ensemble.

D'ORBE. Mais...

WOLMAR. Mais .. je le veux...

CLAIRE. Monsieur de Wolmar, s'il m'est permis d'élever la voix pour défendre... pour justifier mon amie...

WOLMAR. Je vous comprends, madame... vous tremblez de nous laisser en présence... Pourtant, est-ce de la colère que vous lisez sur mon visage ?.. De grâce, n'insistez pas... Il y a des souffrances qui ne veulent pas de témoins ; il y a des momens dans la vie où l'on ne peut rien entendre, rien... pas même les consolations de l'amitié.

(Il va s'asseoir du côté opposé où Julie est assise. Elle est pâle, immobile, et paraît insensible à tout ce qui se passe autour d'elle. D'Orbe et sa femme tiennent un instant le milieu du théâtre.)

CLAIRE. C'est ta faute, monsieur d'Orbe ! si tu n'avais pas été jaloux !..

D'ORBE. C'est vrai ; aussi cela ne m'arrivera plus... je le jure.

CLAIRE. Il est bien temps !

D'ORBE. C'est vrai... Pauvre Wolmar !

CLAIRE. Pauvre Julie !

(Ils sortent lentement, en regardant les deux autres personnages.)

SCENE XI.

WOLMAR, JULIE.

WOLMAR. *Moment de silence. Julie est toujours immobile et n'ose lever les yeux sur son mari. Celui-ci la regarde, puis reprenant la lettre qu'il froisse dans ses mains avec désespoir, lit encore une fois la phrase suivante :* « Non, » désormais Saint-Preux ne consentira » plus à vivre loin de Julie. » (*Il se lève, s'approche de sa femme et lui dit :*) Madame, répondez-moi... (*Julie tressaille et lève la tête, puis la laisse retomber avec effroi.*) Cet homme ?.. je le sais, je l'ai lu... vous l'aimiez à l'époque de notre mariage... pourquoi donc m'avez-vous épousé, madame ?

JULIE. C'était la dernière volonté de ma mère.

WOLMAR. Ah ! votre mère... oui, je me le rappelle... Elle voulait notre bonheur à tous les deux ! notre bonheur ! pauvre femme !

JULIE. Vous l'aviez généreusement secourue dans un jour de détresse, et moi, j'accomplissais le devoir de la reconnaissance.

WOLMAR. Un devoir ! un sacrifice !.. c'est en victime que vous marchiez à l'autel, et vous appeliez cela, madame, être reconnaissante ! Pour prix d'un service rendu à votre mère, vous arrachiez le vieux soldat aux affections de toute sa vie, et vous ne lui donniez, vous, qu'une affection trompeuse et mensongère ! Pour prix d'un service rendu à votre mère, mon existence, à moi, vous l'avez à jamais détruite ; vous avez condamné ma vieillesse au désespoir et à la honte.

JULIE, *se levant.* Non, monsieur, non, je puis encore relever la tête avec fierté... Non, ce coupable amour qui me torturait l'ame a été combattu sans cesse... le souvenir de mon époux, le sentiment de mes devoirs, ne m'ont jamais abandonnée.

WOLMAR. Vos devoirs ! encore ce mot... et il vous écrivait, cet homme... et cette

lettre, d'autres l'avaient précédée, et vous-même, madame, vous lui aviez écrit?

JULIE. Oui... je lui disais de renoncer à moi, je lui disais que son amour était un outrage; je lui disais enfin que je voulais enfin être toujours digne de porter votre nom, et que jamais M. de Wolmar n'aurait à rougir de sa femme.

WOLMAR. Non, il n'a pas à rougir, en effet; mais pour lui, mais pour vous-même, le bonheur est désormais impossible... et cependant je n'ai pas le droit, madame, de vous adresser des reproches, car vous me l'avez dit, vous n'avez pas trahi vos devoirs... Oui, Julie m'a trompé, moi, en me laissant croire que son cœur était libre... Qu'importe? fille dévouée et obéissante, elle devait s'immoler avant tout à la reconnaissance de sa mère; elle m'a trompé, elle a fait le malheur de ma vie; qu'importe? elle n'a pas trahi ses devoirs. Madame de Wolmar a revu celui qu'elle aimait avant son mariage, ses regards ont rencontré les siens, et elle a compris qu'elle l'aimait encore; elle a reçu ses lettres, elle a osé lui répondre; mais elle n'a pas trahi ses devoirs! elle n'a pas une pensée qui ne soit à lui, pour lui; mais, comme elle ne se jette pas dans les bras du séducteur, comme elle ne fuit pas avec lui loin de son époux, comme elle dit à Saint-Preux: Renonce à moi, je veux être une femme honorable, je veux, le cœur brûlé d'amour pour Saint-Preux, faire admirer mon dévouement à M. de Wolmar... Julie est admirable en effet!.. Julie est un modèle de sagesse, car elle n'a pas trahi ses devoirs!

JULIE. Monsieur... ah! par pitié!

WOLMAR. Toujours! toujours... elle est victime auprès de moi! toujours, elle est malheureuse d'être ma femme!.. ah! Julie! Julie!.. c'était ton amour que je voulais, et non pas le sacrifice de ta vie... car, vois-tu, moi, je ne suis pas homme à me réjouir de ta vertu lorsque tu ne m'aimeras pas, à être heureux lorsque tu souffriras, toi!.. Le mari assez égoïste, assez barbare, pour goûter ce bonheur, tu le trouveras dans les livres peut-être, dans ces romans qui ont trop exalté ta jeune tête... mais moi, moi, je ne suis pas un héros de roman, Julie... je suis homme, et j'ai au fond de l'ame toutes les passions humaines... moi, je t'... eh bien, eh bien! oui, je t'aime, je t'aime encore... et tu ne peux m'aimer, Julie... et je vivrai désormais, je mourrai misérable, parce que j'ai donné toute mon existence en échange d'un cœur qui appartient à un autre. Non, Julie, non, tu n'as pas été franche avec moi: madame de Wolmar, vous avez trahi vos devoirs!

JULIE. Ah! monsieur, monsieur... accablez-moi plutôt de mépris et de colère... mais votre douleur, mais vos larmes... ah! c'est trop de souffrances pour moi, et mon cœur ne pourrait y suffire... Cette douleur, je l'apaiserai... ces larmes, ma tendresse les effacera... Oui, en vous contemplant sans cesse, vous, si grand, si généreux.. vous, si digne de tout mon amour, pourrais-je avoir une pensée qui vous soit étrangère?.. je vous aimerai, Wolmar, je vous aimerai comme vous voulez que je vous aime... et vous serez heureux encore, heureux près de votre Julie!.. (*Wolmar a paru écouter sa femme avec plaisir; puis, tout-à-coup, il redevient sombre et triste comme auparavant.*) Eh bien! vous ne m'écoutez plus, et déjà le chagrin, la colère, ont reparu sur votre visage.

WOLMAR. Heureux!.. tant qu'il vivra, lui! tant que je saurai qu'un homme au monde a pu se glorifier de m'avoir volé votre amour? jamais, jamais, madame!

JULIE. Ah! mon Dieu! mon Dieu! secourez-moi, donnez-moi des paroles qui puissent calmer cette sombre tristesse, et faire entrer la conviction dans son ame.

SAINT-PREUX, *au dehors*. Laissez-moi! j'entrerai, j'entrerai, vous dis-je.

JULIE. Ah! cette voix...

WOLMAR. Eh bien! celle de Saint-Preux, peut-être... oui, c'est lui... votre frayeur me le dénonce... Il est bien audacieux de se présenter dans cette maison!.. mais qu'il vienne, qu'il vienne... ou plutôt je cours à sa rencontre.

JULIE. Monsieur, monsieur, qu'allez-vous faire?

WOLMAR. Ah! vous tremblez pour lui, madame... c'est l'arrêt de sa mort.

(Il marche vers le fond. Sa femme tombe à ses genoux et s'attache à lui pour l'empêcher de sortir. Il la repousse; ici, la porte s'ouvre; on voit sur le seuil Saint-Preux retenu par d'Orbe et sa femme.)

SCENE XII.

LES MÊMES, SAINT-PREUX, D'ORBE, CLAIRE.

SAINT-PREUX. Laissez-moi... il faut que je parle à M. de Wolmar.

WOLMAR. Il a raison, d'Orbe, cet homme est à moi... il m'appartient... de quel droit ose-t-on m'en séparer?

D'ORBE, *à Saint-Preux*. Monsieur, c'est moi seul que vous devez chercher ici...

c'est moi qui vous ai écrit que vous étiez un lâche et un infâme.

(Pendant ce dialogue des trois hommes, prononcé très-vite et très-chaudement, les deux femmes ont voulu parler et contenir leurs maris... mais ceux-ci leur prennent fortement la main et les empêchent de faire aucun mouvement.)

SAINT-PREUX. Monsieur, je n'oublie rien, rien; votre injure est là, poignante sur ma poitrine... elle me déchire, elle me brûle... et pourtant, je ne viens pas pour vous en demander compte, pour répondre au cartel insultant que vous m'avez adressé... Non, d'abord, je vous le répète, ici, et devant tous... (*Il traverse le théâtre, et va se placer devant Wolmar.*) Il faut que je parle à M. le comte de Wolmar.

(Mouvement général. Effroi des deux femmes qui sont encore contenues par un geste des deux maris.)

WOLMAR. Eh! que me voulez-vous donc, monsieur? qu'avez-vous à me dire?.. Désormais, entre nous, toute explication est inutile.

SAINT-PREUX. Non, monsieur, vous m'entendrez.

WOLMAR. Eh bien! sortons.

SAINT-PREUX. Je reste.

WOLMAR. Je vous ordonne de me suivre.

SAINT-PREUX. Je reste.

WOLMAR. Misérable! (*Il lève la main sur lui. Les deux femmes poussent un cri, Wolmar s'arrête au moment de frapper; Saint-Preux garde le silence, et ne fait aucun geste pour répondre à celui de Wolmar, mais sa physionomie doit exprimer la plus violente contrainte. Moment de silence.*) Retirez-vous, madame!

D'ORBE. Claire, va-t'en.

(Mouvement d'hésitation de la part des deux femmes.)

SAINT-PREUX. Non, messieurs, la présence de ces dames est nécessaire pour l'entretien que je veux avoir avec vous.

(Moment de silence et d'étonnement de la part des quatre autres personnages.)

D'ORBE, *à Claire.* Décidément, je l'ai bien jugé... c'est un lâche.

CLAIRE. Je m'y perds.

WOLMAR, *avec effort sur lui-même; il dit à Saint-Preux.* Parlez donc, monsieur, je vous écoute.

JULIE, *à part.* Ah! je meurs de frayeur!

SAINT-PREUX. Vous avez levé la main sur moi, monsieur... et ce n'est pas le premier outrage que j'aie reçu dans cette journée... eh bien! j'ai supporté celui-là, comme j'avais dévoré l'autre; il me reste encore assez de patience, assez de force pour vous dire en présence de ces témoins: Monsieur Wolmar, je ne me battrai pas avec vous.

WOLMAR, *se tournant vers sa femme.* Je suis tranquille maintenant... vous ne pouvez plus aimer cet homme-là.

(Il s'assied et tourne le dos à Saint-Preux.)

JULIE, *à elle-même, en regardant Saint-Preux avec anxiété.* Mais du moins, je ne puis non plus le mépriser, oh! c'est impossible.

D'ORBE, *à Claire.* Tu vois bien que c'est un lâche.

CLAIRE. Un lâche! je l'ai vu braver la mort pour nous sauver toutes les deux.

(A l'exemple de Wolmar, d'Orbe s'est assis en tournant le dos à Saint-Preux qui reste debout et isolé entre les deux couples au milieu du théâtre. Les deux femmes sont debout également, chacune près du fauteuil de son mari, et attendent ce que Saint-Preux va dire.)

SAINT-PREUX, *se tournant vers Julie.* Je vous ai dit, il y a long-temps, madame... (*Wolmar relève la tête avec colère, lorsque le jeune homme s'adresse à sa femme. Celui-ci s'arrête un instant, puis reprend, en parlant toujours à Julie, d'une voix très-respectueuse.*) Je vous ai dit que j'étais orphelin, que ma pauvre mère était morte peu de temps après ma naissance. Un homme que je n'avais pas vu jusqu'à ce jour, dont j'ignorais même le nom, a pris soin de mon enfance... de loin, il a veillé sur toute ma vie... et maintenant, depuis un instant seulement, je sais quel est cet homme, je viens de l'apprendre par la voix d'un ami, de sir Edouard...

WOLMAR, *qui a changé peu à peu de figure, et malgré lui a rapproché son fauteuil de Saint-Preux.* Sir Edouard!

SAINT-PREUX. Il est de retour après un long voyage... et par lui je sais que cet homme généreux, à qui je dois tout, et que parfois j'osais accuser dans mon délire, dans mon ingratitude... oui, que je maudissais pour ses bontés mêmes, qui venaient m'accabler sans faire cesser le mystère de mon existence... eh bien, je sais que c'est le seul parent qui me reste au monde... le frère chéri de ma mère, celui qui l'a consolée, soutenue jusqu'à son dernier soupir, et qui a voué à son enfant orphelin toute l'affection qu'il avait eue pour elle... Je sais qu'il est là, devant moi; je sais que c'est vous, M. le comte de Wolmar.

LES TROIS AUTRES PERSONNAGES. Wolmar!

(Les deux hommes se sont levés, et chacun s'est rapproché de Saint-Preux.)

SAINT-PREUX, *continuant avec chaleur.* Ce n'est pas tout... Sir Edouard avait mission de me rejoindre, de me deviner sous le nom supposé qui me cachait même à ses regards, de découvrir ma retraite, et de me rapprocher de mon bienfaiteur... oui. M. de Wolmar me tendait les bras,

il voulait que je portasse son nom, son nom illustré par tous ses ancêtres, et plus glorieux encore par les actions de toute sa vie... et moi, misérable, à l'instant même où il me faisait cet honneur, où il voulait m'aimer comme son enfant... je n'avais qu'une pensée au fond de l'ame, celle de troubler son repos, son bonheur... (*S'adressant à d'Orbe.*) Ah! vous aviez raison, monsieur, j'étais un lâche et un infâme... Aussi, je ne suis pas venu dans cette maison pour vous sommer de rétracter ces paroles, mais pour tomber à ses genoux, mais pour lui dire: Grâce! pardonnez-moi, monsieur, pardonnez-moi, ou plutôt, accablez-moi encore de votre colère, frappez, châtiez-moi comme un père a le droit de châtier un fils indigne de son amour, et, dût votre ami me renouveler tous ses outrages, je ne me battrai pas... non, mon père, je ne me battrai pas avec vous!...

(Il est aux genoux de M. de Wolmar. Celui-ci lui tend vivement la main.)

WOLMAR. Relève-toi, Charles de Wolmar... relève-toi... tu es un brave jeune homme, et personne, lorsque je te presse dans mes bras, ne t'accusera d'avoir manqué à l'honneur... N'est-ce pas, d'Orbe?

D'ORBE. Non, personne... Monsieur, je vous demande grâce à mon tour...

SAINT-PREUX. Ah! merci!... merci!... c'est la vie que vous venez de me rendre l'un et l'autre.

WOLMAR. Oui, c'est lui! c'est Charles! c'est lui que j'ai tenu enfant sur mes genoux, qui me souriait, qui m'appelait déjà du nom de père... Ma sœur... je te reconnais, je te retrouve dans ton fils... ma pauvre sœur, victime d'un amour malheureux, et moi-même.... (*regardant avec chagrin sa femme et Saint-Preux*) et tout autour de moi me retrace l'image de tes douleurs.

JULIE. Monsieur!.. vous êtes triste encore, lorsque vous voyez heureux tous ceux qui vous environnent.

SAINT-PREUX. Mon bienfaiteur, mon père, je serai digne de vous.

(Wolmar serre avec expression les mains de Julie et de Saint-Preux.)

(Antoine rentre au fond et remet à M. de Wolmar un paquet cacheté.)

SCENE XIII.

LES MÊMES, ANTOINE.

ANTOINE. Capitaine, le message que vous attendiez de Versailles.

WOLMAR. Ah! le message! malheureux! je l'avais oublié. Je tremble.

JULIE. Qu'est-ce donc?

CLAIRE. Ah! lisez, lisez, monsieur.

D'ORBE. Oui, tu vois bien que nous mourons tous d'impatience.

WOLMAR, *lisant, après avoir décacheté et jeté l'enveloppe.* « Monsieur le comte, sa » majesté a pensé qu'elle devait en effet une » récompense éclatante à vos bons et » loyaux services; j'ai l'honneur de vous » annoncer, en son nom, que vous êtes » élevé au grade de chef d'escadre... Nos » jeunes marins vous attendent, et ce » n'est pas lorsqu'ils ont besoin de chefs » habiles et intrépides que M. de Wol» mar doit penser à la retraite. » Ainsi, plus d'espérance, il faut partir!

TOUS, *avec une inflexion différente.* Partir!..

(On entend un coup de canon.)

WOLMAR. Ah! déjà! déjà le signal!

JULIE. Grand Dieu! mais je ne puis croire encore... nous séparer!

D'ORBE. Mon ami!

SAINT-PREUX. Mon père!...

WOLMAR Oui, nous séparer... et dans quel moment!... O ciel!.. Julie... Julie... et toi, Charles!...

JULIE. Ah! monsieur, jusqu'à votre retour je fuirai le monde, je m'ensevelirai dans la plus sombre retraite... un cloître.

WOLMAR. Un cloître! vous, Julie!

(Deuxième coup de canon.)

SAINT-PREUX. Non, madame, non, restez auprès de vos amis; mais moi... moi, je dois partir avec mon bienfaiteur.

WOLMAR. Que dis-tu, Charles?

SAINT-PREUX. Oui, monsieur de Wolmar... puisque désormais j'ai le droit de porter un nom glorieux comme le vôtre... par grâce, laissez-moi, laissez-moi justifier cet honneur .. laissez-moi vous prouver ma reconnaissance et réparer les torts de ma jeunesse inactive! Vous m'avez appelé votre fils! et je ne suis rien! rien!... Ah! partons, partons ensemble... faites-moi donner un habit de matelot, et près de vous, toujours près de vous, je serai là pour me placer entre vous et le danger, et Dieu veuille que je meure frappé d'une balle destinée à votre poitrine!

WOLMAR. Ah! mon ami! mon fils! (*Il l'embrasse; les trois autres personnages pleurent et s'empressent autour d'eux. Troisième coup de canon. Des officiers de marine et des matelots paraissent au fond du théâtre et semblent attendre le chef d'escadre. Wolmar se jette dans les bras de Julie.*) Julie... mon vieil ami... madame... oh! mais

ne pleurez donc pas ainsi... vous m'ôteriez mon courage et je ne dois pas trembler devant eux.

JULIE, *avec énergie*, *à Saint-Preux*. Monsieur... Charles de Wolmar, vous tiendrez vos promesses! auprès de lui! toujours auprès de lui! vous me répondez de sa vie!

SAINT-PREUX. Je le jure!

JULIE. Avec lui, vous allez marcher à la gloire.

SAINT-PREUX, *bas*. Non, madame, à la mort! adieu.

TOUS. Adieu!

ACTE TROISIÈME.

LA VEUVE.

Décor du premier acte. Le jardin, la grille, les montagnes, etc.

SCENE PREMIERE.

SAINT-PREUX, JULIE.

(Au lever du rideau, Julie est devant un chevalet, et semble peindre un portrait. Saint-Preux est debout auprès d'elle, suivant de l'œil son travail, comme pour la guider et lui donner des conseils. Julie est en deuil; Saint-Preux en uniforme de lieutenant de marine, avec un crêpe à la poignée de son épée.)

JULIE. Enfin le voilà terminé.... ai-je bien profité de vos conseils, monsieur... et mon cœur m'a-t-il bien inspiré lorsque je traçais cette image? êtes-vous content de votre élève?

SAINT-PREUX. Oui, Julie... c'est lui! c'est M. de Wolmar... ses traits étaient bien présens à votre mémoire.

JULIE. En le regardant, parfois il pourra nous arriver de croire qu'il existe encore, et qu'il nous voit, nous entend... Oh! c'est une douce erreur que celle-là!

SAINT-PREUX. Mon bon oncle!.. Je t'ai perdu, et je vis encore!.. mon général!... ah! c'était moi qui devais tomber à ta place. (*Il s'éloigne du portrait ainsi que Julie.*) Mais vainement, Julie, j'avais tenu ma parole en me plaçant sans cesse devant lui, au plus fort de la mêlée. Je voyais périr, à mes côtés, mes plus braves camarades, et je restais debout. Un jour, un seul... je fus blessé, ce fut alors... ah! malgré moi cette funeste époque est toujours présente à ma mémoire.

JULIE. Et malgré moi je trouve aussi je ne sais quel plaisir à m'en rappeler toutes les circonstances, à vous les entendre raconter, Saint-Preux.

SAINT-PREUX. Nos armes avaient cessé d'être victorieuses; la trahison ouvrait aux Anglais les portes de Pondichéry. Nous combattions encore, mais sans espoir. Je fus blessé, blessé à ne pouvoir plus tenir mon sabre pour défendre mon général. Je tombai, et par son ordre à lui je fus emporté, presque mourant, dans son hôtel... Quand je revins à moi, le matelot qui veillait à mes côtés pleurait... Je l'entends encore me dire que nous étions vaincus, que le drapeau anglais avait remplacé le nôtre, et qu'on nous accordait une heure pour sortir de la ville. Je prononce le nom de M. de Wolmar... le vieux soldat ne me répond que par de nouvelles larmes; alors je m'élance, malgré lui, hors de l'hôtel, je me traîne jusqu'au champ de bataille... Là, des soldats anglais se disputaient les dépouilles de nos camarades, de nos chefs, et dans leurs mains, je vois, je reconnais l'uniforme de mon général, son épée, son portefeuille que ces misérables parcouraient d'un œil avide... Désespéré, j'arrache l'appareil qui couvrait ma blessure, et, présentant aux Anglais ma poitrine découverte, j'appelle, par mes cris, une mort prompte et certaine... Eh bien! le ciel voulut encore une fois tromper mon espérance; car, après un long évanouissement, je rouvris les yeux à bord d'un navire qui ramenait en France les tristes débris de notre armée; le nom de mon oncle était inscrit parmi les morts, sur les contrôles de la marine; et moi, j'avais survécu même à notre défaite, même au trépas de celui dont je vous avais promis de préserver la vie.

JULIE. Dans cette maison, ses amis l'attendaient avec moi... mais nous ne devions pas le revoir.

(Claire entre doucement pendant cette dernière phrase, et vient se placer entre les deux jeunes gens. Ce mouvement est inaperçu de Julie et de Saint-Preux; celle-ci a les yeux baissés, le jeune homme lui parle d'un ton mélancolique et sans la regarder.)

SCENE II.

LES MÊMES, CLAIRE.

SAINT-PREUX. Je revins seul, misérable, honteux de moi-même, et je n'éprouvais plus qu'un sentiment de tristesse, à l'aspect de ce beau pays, de cette vallée de Clarens que j'avais tant aimée, Julie, par-

ce que je vous y avais vue pour la première fois.

CLAIRE, *se mêlant à la conversation, et la continuant sur le même ton de mélancolie.* Puis dix-huit mois se passèrent, et peu à peu...

(Mouvement de surprise des deux jeunes gens à l'aspect de Claire.)

JULIE. Claire!

SAINT-PREUX. Madame!...

CLAIRE. Peu à peu, Julie et Saint-Preux, tout en causant de leurs souvenirs, de leurs chagrins, tout en pleurant ensemble, comprirent qu'il y avait encore dans leurs ames place pour un autre sentiment que la douleur.

JULIE. Ah! tais-toi! tais-toi!

CLAIRE. Et te voilà, cousine, te voilà, comme autrefois, écolière soumise et attentive, souvent plus occupée d'amour que de peinture, et bientôt tu seras sa femme. Tu as voulu, par respect, par vénération pour le souvenir de M. de Wolmar, garder ces habits de deuil jusqu'au jour de la signature du contrat. Il est venu. Ton professeur va devenir ton mari, et moi, ma pauvre Julie, malgré tous mes regrets sur le passé, je serai joyeuse aujourd'hui : aujourd'hui, je veux croire à l'avenir.

JULIE. L'avenir!... ah! puissent tes vœux pour moi se réaliser, cousine!

CLAIRE. N'es-tu pas aimée de lui comme autrefois?

SAINT-PREUX. Oh! cent fois davantage!

CLAIRE. Et tu es triste encore!... et tous les deux, en face l'un de l'autre, vous osez à peine vous regarder, vous n'avez des yeux que pour ce portrait... Tenez, vous voilà l'un et l'autre absolument comme M. d'Orbe, mon pauvre mari. Il a la tête si faible! En apprenant la mort de son ancien ami, vous savez qu'il a eu comme un accès de délire... eh bien! depuis un mois, depuis qu'il est question de ce mariage, tous ses chagrins se sont renouvelés... et j'ai peur que sa folie ne le reprenne. Le voilà... vite jetons un voile sur ce tableau... (*Saint-Preux recouvre le tableau*) et laissez-moi seule avec lui. Je vais tâcher de le distraire de son idée fixe.

JULIE. Venez, Saint-Preux... conduisez-moi chez ces pauvres paysans dont vous m'avez hier signalé l'infortune.

SAINT-PREUX. Oui, Julie... secourir des malheureux, n'est-ce pas encore rendre hommage à sa mémoire?

(Ici, entrée de d'Orbe; ce personnage n'est plus du tout le même qu'à l'acte précédent; sa physionomie exprime une tristesse profonde. Ses mouvemens sont plus lents ainsi que sa démarche; sa parole doit être aussi moins forte et moins articulée. Enfin il doit paraître beaucoup vieilli, mais plus encore par les chagrins que par les années. Il entre d'un air pensif, sans voir les trois autres personnages. Julie et Saint-Preux le regardent avec inquiétude.)

CLAIRE, *à demi-voix.* Allez, je ne tarderai pas à vous rejoindre... Allez.

(Ils sortent. D'Orbe se retourne et aperçoit sa femme.)

SCENE III.

CLAIRE, D'ORBE.

D'ORBE. Ah! c'est toi, Claire. (*Il lui tend la main. Puis, montrant l'endroit par où les deux jeunes gens viennent de sortir.* Où vont-ils?

CLAIRE. Chez le fermier Simon, tu sais?..

D'ORBE. Ah! oui, ce pauvre diable dont la maison a été incendiée... c'est bien! c'est très-bien! et ce soir, n'est-ce pas la signature?..

CLAIRE. Sans doute... n'as-tu pas consenti?

D'ORBE. Je crois bien : je n'avais pas le droit de m'y opposer... et quand je l'aurais eu, je n'aurais pas osé troubler plus longtemps le bonheur de ces deux jeunes gens; mais...

CLAIRE. Mais?..

D'ORBE. C'est plus fort que moi, ça m'afflige, ça me désespère... mon ami! mon pauvre Wolmar! il me semble que ma vie a fini avec la sienne. Adieu toute ma gaîté, tout mon ancien caractère... je ne suis plus le même... je n'ai plus là qu'une pensée, une seule, lui! lui! toujours lui! chaque instant, chaque objet me le rappelle. Si je cherche à me distraire par la lecture, si pour cela je m'enferme dans ma bibliothèque, mes mains rencontrent d'abord les livres que nous lisions ensemble de préférence; je descends dans ce jardin, et je vois ce portrait.

CLAIRE. Ah! ce portrait...

(Elle s'approche doucement du tableau, et le couvre d'un voile.)

D'ORBE. Enfin tout conspire pour augmenter mon trouble et mon incertitude. L'autre jour, j'essayais de parcourir un journal, de m'informer enfin, moi, insensible à tout depuis si long-temps, de ce qui se passe autour de moi... eh bien! Claire, croirais-tu que je suis tombé sur cette phrase?...

CLAIRE. Laquelle? parle donc, parle vite...

D'ORBE. « On assure qu'un grand nombre des officiers supérieurs de M. de » Lalli qu'on avait crus morts, lors de la » prise de Pondichéry, viennent de rentrer

» dans leur pays, sortis après dix-huit » mois des prisons d'Angleterre. »

CLAIRE. Ah! mon Dieu!

D'ORBE. Je l'ai lu, je l'ai lu... et juge maintenant si je peux tranquillement songer au mariage qui se prépare.

CLAIRE. Mais, hélas! notre malheureux ami ne peut être au nombre des prisonniers... sa mort est trop certaine. Les détails positifs que nous a donnés M. Saint-Preux, cet acte de décès délivré par le ministère de la marine...

D'ORBE. Oui, c'est vrai, il est mort! bien mort! mon pauvre Wolmar !... et tu vas encore me traiter de fou, de visionnaire; mais enfin tu ne triompheras pas de mes frayeurs, de ma faiblesse, de ma folie; non, tu ne m'empêcheras pas de voir, d'entendre partout et sans cesse, le jour quand je pense, la nuit quand je rêve, mon camarade d'enfance qui vient me reprocher le mariage de sa veuve avec son fils adoptif, qui vient me dire : D'Orbe, tu n'as rien essayé pour y mettre obstacle; d'Orbe, c'est ton ouvrage! j'ai beau faire... j'ai beau vouloir chasser cette idée.... elle reste là, elle ne s'en va pas! elle me brûle, elle me brise la tête! et je suis sûr, oui, je suis sûr, quand ils vont être mariés, que je verrai encore l'ombre de mon ami se placer entre eux pour me redire : C'est ton ouvrage! c'est ton ouvrage!

CLAIRE. Ah! d'Orbe, reviens à toi... le souvenir de celui qui n'est plus doit-il anéantir toute affection pour ceux qui lui survivent ?.. l'ombre de Wolmar peut-elle exiger de toi que tu nous fasses tant de peine? Songe donc un peu à moi, à ta femme, qui ne mérite pas non plus que tu l'oublies... entends-tu, d'Orbe?

D'ORBE. Oui, c'est vrai... je vois bien que je te chagrine... aussi, je fais tous mes efforts pour me donner une occupation, une distraction quelconque.

CLAIRE. En cherchant bien ensemble, nous trouverions...

D'ORBE. Jamais.... Te l'avouerai-je, Claire! j'en suis venu à regretter l'époque où j'étais inquiet, tourmenté à cause de toi... oui, je voudrais à tout prix retrouver mes misères de ce temps-là, ma jalousie enfin, quoiqu'elle m'ait tant fait souffrir... ça me ferait du mal encore, ce serait toujours une folie; mais je l'aimerais mieux que l'autre... au moins; l'accès a une fin, cela passe, et l'on est heureux!

CLAIRE, *souriant*. Sans doute, avec une querelle, et puis un raccommodement.... Ah! vous voudriez, monsieur que ce temps-là fût revenu.

D'ORBE. Je voudrais... je voudrais l'impossible. Quand ce chagrin-là m'est devenu indispensable pour me distraire, je ne peux plus l'éprouver... je ne peux pas être jaloux; je ne peux pas douter de toi, madame d'Orbe, même une minute, même une seconde, je ne peux pas...

CLAIRE. Vraiment?

D'ORBE. Bonne Claire!.. avec ton air frivole, tu es un ange pour ton vieux mari. Plus je suis devenu triste, morose, insupportable, plus tu es bonne, aimable, assidue, patiente auprès de moi... aussi, dans les momens où je suis plus tranquille, je m'en veux bien, Claire, de tous les ennuis que je te donne.

CLAIRE. Savez-vous, monsieur, que vous m'inspirez là une singulière idée?

D'ORBE. Quoi donc?

CLAIRE. Cette image funeste dont vous êtes poursuivi, vous l'oublieriez donc si vous pouviez encore être jaloux de moi?

D'ORBE. Tu ris, méchante!

CLAIRE. En vérité, vous me donneriez envie d'être coquette.

D'ORBE. Je t'en défie.

CLAIRE. Oui, pour vous guérir de vos tourmens, je saurais vous en créer un autre; je donnerais à mes yeux une expression de perfidie qui vous épouvanterait... je vous connais, monsieur, vous n'y résisteriez pas...

D'ORBE. Ah! ah! ah!

CLAIRE. Allons, vous riez à votre tour... tant mieux! c'est ce que je voulais.

D'ORBE. Oui, je ris... grâce à toi, je suis... presque heureux... et c'est, depuis dix-huit mois, peut-être mon premier instant de bonheur.

(Un domestique est entré, apportant sur un plateau du thé, qu'il pose sur une petite table de jardin placée à la droite du public, devant un banc de pierre. Claire conduit doucement son mari de ce côté, le fait asseoir, et lui verse le thé. On entend au-dehors le roulement d'une voiture.)

CLAIRE, *remontant la scène*. Ah! une chaise de poste qui s'arrête au bas de la côte... Qui sait? il y a peut-être là-dedans un bel inconnu, un chevalier mystérieux, envoyé par le ciel pour me charmer, pour me séduire... et pour vous rendre jaloux.

D'ORBE, *prenant sa tasse de thé*. Je te le dis encore, je t'en défie.

CLAIRE. Vous êtes bien heureux que je sois obligée de rejoindre mes amis.

D'ORBE. Déjà!

CLAIRE. Il le faut. (*Lui versant une seconde tasse de thé.*) Mais tu ne seras plus triste!

D'ORBE. Non.

CLAIRE. Et ce soir, à la signature du contrat, tu feras bon visage à tout le monde.

D'ORBE. Oui, je tâcherai.

CLAIRE. A la bonne heure... Restez-là, restez... je le veux !

(Elle sort.)

SCENE IV.

D'ORBE, *puis un instant après*, WOLMAR.

D'ORBE. Charmante ! charmante ! elle a raison ! je chasserai toutes ces maudites idées qui m'ont fait tant de mal; je n'y tiendrais pas, je deviendrais fou; je tâcherai de ne plus penser qu'à ma femme. Elle est bien loin... je ne la vois plus... et par là... quel est cet homme qui me regarde, qui me fait signe... Ah! ce voyageur dont elle m'a parlé tout-à-l'heure... Eh bien, qu'a-t-il donc à me considérer ainsi! il me tend la main comme s'il me connaissait; quant à moi, je ne crois pas... Ciel! encore ma vision qui me reprend... Non, ça ne se peut pas, ce n'est pas lui... ce n'est pas vous, n'est-ce pas? mais dis-moi donc que ce n'est pas toi ?

(Un homme en redingote de voyage est entré à la droite du public; il approche de d'Orbe et lui tend la main. C'est Wolmar.)

WOLMAR. D'Orbe !

D'ORBE, *se laissant prendre la main, et regardant avec défiance.* Wolmar! (*Il hésite toujours, le touche, le regarde encore, puis s'écrie.*) Mais je ne suis pas fou, mon Dieu ! j'ai bien toute ma raison... c'est lui, c'est lui !

(Il se jette dans ses bras, puis, l'amène jusque sur le devant du théâtre, et le considère toujours avec attendrissement.)

WOLMAR. Oui, c'est moi, d'Orbe, le prisonnier des Anglais, à qui l'on a ouvert enfin les portes de son cachot.

D'ORBE. Wolmar... on t'a cru mort, nous t'avons tous pleuré.

WOMAR. Mort! en effet, les cruels! ils ont intercepté toute correspondance; mais tu sauras tout plus tard, je te dirai tout ce que j'ai souffert. Ah! maintenant, le passé n'est plus rien, puisque je suis libre, libre pour te revoir, ami, pour embrasser tous ceux que j'aime... Julie, Julie! où est-elle ?

D'ORBE. Sortie avec... avec ma femme.

WOLMAR. Sortie!.. ô mon Dieu! et lui, après toi, le plus cher de mes amis, lui, Saint-Preux, ou plutôt Charles, le fils de ma sœur, et je puis le dire avec orgueil, le plus brave de mes officiers?

D'ORBE. Il donne le bras à ces dames.. Il s'agit d'une bonne action... c'est une habitude que tu nous as donnée à tous.

WOLMAR. Eh bien ! conduis-moi, je veux les voir à l'instant, à l'instant même.

D'ORBE, *à part.* Diable! si on pouvait les prévenir, ce serait plus sûr.

WOLMAR. Tu hésites?

D'ORBE. Non pas, non pas... pourtant.. (*A part.*) Et ces paysans, ce notaire, qui doivent venir pour la fête, pour le contrat...

WOLMAR. D'Orbe, tu n'as plus l'air aussi joyeux de mon retour que tu l'étais il y a un instant.

D'ORBE. Ah ! peux-tu le penser ? mais vois-tu, la surprise, l'émotion... tu conçois..? Il en sera de même pour eux... ces pauvres jeunes gens... et si tu faisais bien, j'irais seul à leur rencontre, je te les amènerais, et...

WOLMAR, *l'interrompant vivement, après l'avoir regardé comme pour chercher à lire dans ses yeux.* Ecoute, le trouble où je te vois a réveillé dans mon ame des terreurs que j'éprouvais malgré moi lorsque j'étais prisonnier... puis, je les avais bannies en recouvrant la liberté; je les croyais surtout effacées pour jamais, depuis que je t'ai embrassé... d'Orbe, me serais-je trompé? réponds-moi... Suis-je revenu ici pour y subir une destinée plus horrible encore que ma captivité?

D'ORBE. Wolmar, je ne te comprends pas, je ne sais ce que tu veux dire.

WOLMAR, *après un temps de réflexion.* Je les attendrai, je triompherai de mon impatience... aussi bien, il est heureux peut-être que je sois un instant seul avec toi.

D'ORBE. Mais...

WOLMAR. Laisse-moi parler; il le faut. Ici, vous avez tous pleuré ma perte; mais la vengeance des Anglais, en épargnant une partie de nos soldats et de nos officiers, a été implacable pour nous, les chefs de cette déplorable expédition... ce n'était pas notre mort qu'on voulait, c'était notre souffrance... elle a été affreuse... j'allais être tué par des maraudeurs qui m'avaient dépouillé de mon uniforme... l'amiral anglais me reconnut pour le chef d'escadre qui lui avait été si souvent redoutable, et je fus emmené, jeté dans les fers... et là, toute communication avec ma patrie, avec mes amis, me fut interdite... Ah ! c'était là, d'Orbe, c'était là ma plus grande misère, la seule pour laquelle j'ai toujours manqué de courage... j'étais mort pour toi, je le savais, mort pour Julie, et pour lui! tu me comprends, n'est-ce pas? Pour lui ! je me disais, Charles est au-

près d'elle! il la voit tous les jours, et son amour ne lui semble plus un crime... Je suis mort! elle est veuve! et pleurant alors de désespoir et de rage, parfois j'étais tenté de me déchirer la poitrine, ou de me briser la tête contre les barreaux de ma prison!

D'ORBE. Wolmar!.. tu m'effraies...

WOLMAR. Eh bien! ce supplice du doute, de l'incertitude, ami, tu viens de me le rendre..... il est là comme dans mon cachot, il détruit presque tout le plaisir que j'éprouve à te revoir... Au nom du ciel, d'Orbe, réponds-moi... ne prolonge pas cette agonie... réponds; je le veux... ils s'aiment, ils se parlent d'amour n'est-il pas vrai?

D'ORBE, *avec effroi, et s'empressant de répondre*. Jamais! jamais!.. ils n'y pensent pas le moins du monde... au contraire.

WOLMAR. Tu ne me trompes pas?

D'ORBE. Du tout... (*A part*). Je ne sais plus ce que je dis...

WOLMAR. Mais pourquoi donc, s'il en est ainsi, si mon retour était un bonheur pour eux, pourquoi donc ne m'as-tu pas déjà conduit dans les bras de mes enfans! (*Regardant au-dehors.*) Ah!.. là bas... mes yeux ne m'ont pas abusé... les voilà... je les reconnais!

D'ORBE. Avec ma femme!

WOLMAR. Elle les quitte, et tous les deux se dirigent de ce côté! O mon cœur... est-ce de joie, est-ce de terreur qu'il doit battre ainsi?

D'ORBE. Wolmar... je t'en conjure... laisse-moi d'abord leur annoncer ton retour.

WOLMAR, *l'entraînant derrière une charmille*. Non, non, tais-toi, pas un mot, pas un geste! Là, j'ai senti se ranimer toutes mes tortures..... il faut qu'elles finissent; il faut que je sache si mes soupçons sont injustes... D'Orbe, dussé-je tomber mort en les écoutant, je veux, je veux les entendre.

D'ORBE, *à part, en se laissant entraîner*. Ah! s'ils pouvaient oublier tous les deux de se parler d'amour!

SCENE V.

D'ORBE, WOLMAR, JULIE, SAINT-PREUX.

(Pendant cette fin de scène, Julie et Saint-Preux sont entrés lentement et semblent continuer une conversation.)

SAINT-PREUX. Julie! le ciel, qui nous avait si long-temps séparés, veut donc enfin nous réunir. Dans peu d'instans, vous serez ma femme.

WOLMAR. Sa femme! D'Orbe, tu m'as trompé!

D'ORBE, *à part*. Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

SAINT-PREUX. Et pourtant, lorsque l'heure approche où nous devons signer ensemble cet acte qui nous unit à jamais l'un à l'autre...

D'ORBE, *bas à son ami*. Le contrat n'est pas encore signé

WOLMAR. Mais ils m'ont oublié!.. mais ils s'aiment!

JULIE. Saint-Preux, je vous comprends: dans ce moment, sans doute, votre cœur éprouve ce qui se passe dans le mien... l'heure approche, et après l'avoir tant désirée, nous voudrions la voir reculer encore.

SAINT-PREUX. Et nous tremblons comme si la seule pensée de ce mariage était un crime.

D'ORBE. Hein! crois-tu qu'on t'oublie?

JULIE, *à Saint-Preux*. Venez, mon ami.

(Elle lui prend la main, et le conduit devant le tableau, qu'elle découvre.)

WOLMAR. Que fait-elle? (*Julie s'agenouille devant le portrait, et Saint-Preux en fait autant.*) A genoux, l'un et l'autre?

D'ORBE. Oui, devant toi! c'est ton portrait... l'ouvrage de Julie.

WOLMAR. Mon portrait! son ouvrage!

D'ORBE. Et vois comme il est ressemblant! vois comme on t'oublie!

(Ils se sont avancés doucement, et Wolmar considère avec attendrissement son portrait, devant lequel sont toujours prosternés les deux jeunes gens. Ils se lèvent, et les deux vieillards, se reculant, sont de nouveau masqués par les arbres.)

JULIE, *debout, mais toujours devant le portrait*. Wolmar, que ton ombre s'apaise et ne maudisse pas ceux pour qui tu as été si bon pendant ta vie... Si leur amour t'offense, tu es bien vengé; désormais nous ne pouvons être heureux: tu es perdu pour nous, et trop de souvenirs, de regrets sont là pour glacer notre joie, pour détruire à jamais notre bonheur.

WOLMAR, *d'une voix étouffée par les sanglots*. Julie... Ah! mon ami, tu l'entends.

D'ORBE, *pleurant aussi*. Décidément, elle t'oublie, cette femme-là.

SAINT-PREUX. Mon père... pardonne-moi de n'avoir pu te sacrifier mes jours... c'était mon vœu, mon espoir, et, seul, tu as été frappé... Mais, au moment de contracter ce mariage, une frayeur, un remords invincible m'a ramené à tes pieds... comme autrefois, comme ce jour où tu me tendis les bras en m'appelant Charles de Wolmar... Comme alors, mon père, pardonne-moi: si de là-haut tu lis dans mon

ame, tu que, maintenant encore, je vouderait donner ma vie pour racheter la tienne. Adieu, mon père.

JULIE. Adieu!

WOLMAR, *faisant deux ou trois pas vers l'endroit par où les jeunes gens s'éloignent.* Non, non, pas adieu... Julie... Charles... Ah ! la voix me manque.

(Sa voix est altérée, affaiblie par l'émotion, et les deux jeunes gens n'ont pu l'entendre.)

D'ORBE, *pleurant.* A moi aussi.

WOLMAR. Et je n'ai pas la force...

D'ORBE, *de même.* Ni moi non plus.

(Tous deux tombent comme épuisés sur le banc. Pendant ce temps Saint-Preux et Julie ont continué de se retirer lentement. Ils disparaissent.)

SCENE VI.

WOLMAR, D'ORBE.

(Les deux amis se tiennent par la main, et gardent un instant le silence.)

WOLMAR. Ah ! cet instant vient d'effacer pour toujours jusqu'au souvenir de mes malheurs.

D'ORBE. Oh ! les braves jeunes gens ! les braves jeunes gens ! (*A part.*) Je les aurais soufflés qu'ils n'auraient pas dit autre chose.

WOLMAR, *avec joie.* Et maintenant, mon ami, mon cher d'Orbe... maintenant je suis de ton avis... je suis heureux... oh ! bien heureux de les avoir revus ; mais tu avais raison, il vaut mieux peut-être que je ne me sois d'abord pas présenté à eux.

D'ORBE. N'est-ce pas ? Au moins, tu es sûr d'avoir lu dans leurs cœurs et de les avoir bien jugés.

WOLMAR. Je ne veux pas, je ne dois pas même avoir l'air de connaître ce projet de mariage... je dois leur épargner cet embarras, cette position pénible où ils devraient être en ma présence... ami, charge-toi d'abord de les prévenir, de les préparer... moi, je les ai revus, je puis attendre encore... Oh ! pas longtemps, bientôt, bientôt..... je reviens là, auprès de toi, auprès d'eux, pour vous embrasser tous.

D'ORBE. Eh bien ! je vais les appeler et leur dire..... mais, pendant ce temps, où iras-tu, Wolmar? que vas-tu faire ?

WOLMAR. Et ! que sais-je? j'ai de quoi occuper ma pensée... je suis heureux... Ah ! c'est une joie folle, indicible, incroyable!.. c'est le bonheur de deux âges à la fois, celui d'un amant qui retrouve sa maîtresse, celui d'un père qui retrouve ses enfans... A bientôt, d'Orbe.

D'ORBE. Oui, à bientôt.

(Wolmar sort par le fond.)

SCENE VII.

D'ORBE, *seul, puis* CLAIRE.

Il est heureux! je le crois bien... ah! c'est pour le coup que ma femme dira qu je suis fou... que je perds la tête... on la perdrait à moins... (*Appelant.*) Claire ! (*il marche vers le pavillon, et appelle encore*) ma femme!.. Julie!.. monsieur Charles ! venez, venez donc... mais arrivez donc, ma chère amie!

CLAIRE, *entrant en riant.* Qu'est-ce que c'est, monsieur? autant que je puis le voir, vous avez repris enfin toute votre gaîté.

D'ORBE. Oh!oui, toute ma gaîté... Eh bien, Claire, je l'ai vu, ton bel inconnu, cet être mystérieux que le ciel nous envoyait, disais-tu, pour exciter ma jalousie.

CLAIRE. Eh bien ?

D'ORBE. Je l'ai vu, j'ai causé avec lui, je l'ai reconnu, je l'ai embrassé... nous sommes les meilleurs amis du monde.

CLAIRE. Comment? que dites-vous ?

D'ORBE. Cet inconnu, c'est lui... lui-même... c'est mon ami, mon cher Wolmar !

CLAIRE. Wolmar!

SAINT-PREUX *et* JULIE, *qui viennent d'entrer, ont entendu le dernier mot, et répètent avec Claire.* Wolmar!

SCENE VIII.

LES MÊMES, JULIE, SAINT-PREUX.

CLAIRE, *s'écriant.* Ah! mon pauvre d'Orbe... plaignez-moi, mes amis, je l'avais prévu, sa raison est égarée...

(Tout le monde s'empresse autour du vieillard.)

D'ORBE. Là! qu'est-ce que je disais? . n'est-ce pas que j'ai l'air d'un fou? ça ne m'étonne pas... et pourtant, c'est vrai ! c'est bien vrai!.. (*Prenant les mains de Saint-Preux et de Julie.*) Mes enfans! mes pauvres enfans, du courage! on ne signera pas le contrat... c'est impossible... Wolmar existe... je l'ai revu...

CLAIRE, *à ses amis.* Vous voyez si je m'abusais ; un accès de délire... oh! que je suis malheureuse!

JULIE. Mon tuteur, revenez à vous.

SAINT-PREUX. Monsieur d'Orbe, voyez la tristesse de votre femme, la nôtre... rappelez-vous que votre ami, que mon oncle est tombé glorieusement sur un champ de bataille...

D'ORBE. Oui, de bataille... on a cru cela... on s'est trompé... Moi, moi seul, je connais la vérité... mais ne me plaignez donc pas... ne me regardez pas avec cet air de pitié. Je vous dis que je l'ai vu ici,

ici même... Claire, ce voyageur... c'était lui, bien lui. Wolmar, sorti des prisons d'Angleterre après une affreuse captivité...

JULIE. Ah! s'il était possible!

SAINT-PREUX. Mon oncle...

CLAIRE. Monsieur de de Wolmar!

D'ORBE. Il existe, il existe, je vous le jure... et vous-même, vous ne tarderez pas à le revoir.... Claire, toi qui me connais bien, vois la joie qui brille dans mes yeux, vois quelle différence il y a entre le d'Orbe de ce matin, accablé, anéanti par la douleur, et celui d'à présent, heureux, ranimé, rajeuni par le retour de son vieux camarade... Claire, mais dis-leur donc de me croire, dis-leur donc que je ne suis pas fou.

CLAIRE. Non! mes amis... non, il n'était pas ainsi, lorsque je craignais pour sa raison... il dit vrai sans doute, et M. de Wolmar existe.

SAINT-PREUX *et* JULIE. Il existe!

SAINT-PREUX. Où est-il? ah! qu'il me tarde de le voir!

JULIE. De tomber à ses genoux!

SAINT-PREUX. Mais répondez donc, monsieur d'Orbe... ah! ne nous faites pas attendre davantage... où est-il?

D'ORBE. Patience! patience! il va venir! et vous tomberez, non pas à ses genoux, mais dans ses bras.. Il veut vous surprendre, c'est à vous de lui rendre la pareille. Qu'il trouve tout disposé pour le recevoir. Une fête...

JULIE. Oui, une fête, celle du retour.

SAINT-PREUX. Elle remplacera celle qui devait se célébrer aujourd'hui, et du moins Julie, le bonheur de cette soirée sera exempt de trouble et de remords.

CLAIRE. C'est bien, mes amis, c'est bien... que vos projets, que vos rêves soient pour toujours oubliés.

LES DEUX JEUNES GENS. Pour toujours.

D'ORBE, *qui a remonté la scène, appelant.* Joseph!.. Pierre! Dubois!.. enlevez ce tableau... portez-le dans le grand salon... Ah! ce voile funèbre... ce crèpe il n'est plus de saison... qu'il disparaisse... Des fleurs, des fleurs partout... et puis, il faut courir à l'instant... non, j'irai moi-même prévenir le notaire... tout le village, que le motif de notre réunion est changé, qu'il ne s'agit plus d'une noce, mais d'un retour. Toi, madame d'Orbe, donne tes ordres pour la fête. Monsieur Charles, attendez ici. à ma place, recevez votre oncle; et vous, Julie, changez de toilette: vous n'êtes plus veuve. Ah! décidément, je suis fou... mais c'est de joie... de bonheur!.. Au revoir, au revoir, mes enfans.

CLAIRE, *aux domestiques.* Suivez-moi.

(Elle rentre avec eux dans le pavillon; d'Orbe sort par le fond.)

SCENE IX.

JULIE, SAINT-PREUX.

SAINT-PREUX. Il existe!.. ô mon Dieu! tu le sais, ma première, ma seule pensée à cette nouvelle a été de te rendre grâce.

JULIE. Et moi, je sens enfin que ma conscience est calme... et ne m'adresse plus de reproches. Auprès de vous, monsieur Charles, désormais, je ne tremblerai plus; désormais, vous serez un frère pour moi...

SAINT-PREUX. Et vous, Julie, une sœur pour Saint-Preux. Une sœur! oui... ce nom est le seul que j'aie maintenant le droit de vous donner.

JULIE, Ah! c'est un bonheur plus grand peut-être que celui dont notre folie avait rêvé l'espérance.

SAINT-PREUX. Oui, nous serons heureux.

JULIE. Bien heureux!.. et déjà, je crois...

(Julie a dit ces mots presqu'en pleurant, elle se trouve auprès du bosquet où étaient assis les deux vieillards peu d'instans auparavant; elle tombe sur le banc, comme épuisée par son émotion. Saint-Preux se rapproche, et, debout auprès d'elle, continue d'un air mélancolique.)

SAINT-PREUX. Julie, ma sœur... cette affection, cette tendresse si pure... oh! sans doute, c'est encore pour nous, pour moi du moins, madame, un sort digne d'envie; et bientôt, je l'espère... (*Il semble se contenir un instant, puis enfin il achève sa phrase en fondant en larmes.*) Ah! Julie! Julie, jamais je ne pourrai vous aimer comme une sœur.

JULIE. Saint Preux... monsieur, que dites-vous?

SAINT-PREUX. Oui, madame, oui, il n'y a qu'un instant encore, auprès de ce portrait, au moment même de vous nommer ma femme, et le cœur tout plein de cette fatale passion que jamais, non, jamais je ne saurai vaincre, je pouvais du moins lui imposer silence, la contenir là, au fond de mon ame... Mes yeux se détournaient des vôtres, et je n'aurais pas osé vous dire: je t'aime!.. car il m'aurait semblé que je vous parlais d'amour auprès d'un cercueil.

(Pendant cette dernière phrase, Wolmar a reparu au fond du théâtre. Il entre, et sur le seuil de la grille il aperçoit Julie et Saint-Preux.)

SCENE X.

LES MÊMES, WOLMAR.

WOLMAR. Ah! mes enfans, les voilà!...

(Il se dirige de leur côté avec joie, marchant doucement, et comme disposé à venir se placer entre eux. Saint-Preux continue.)

SAINT-PREUX. Et maintenant... maintenant que ce mot est devenu pour moi ce qu'il était il y a deux ans, un crime... eh bien ! il est là, malgré moi, sans cesse sur mes lèvres, prêt à s'échapper, Julie... oui, je t'aime, je t'aime !

(Une violente colère se peint sur la figure de Wolmar... Il ouvre sa redingote qui recouvre un vieil uniforme d'officier de marine, porte frénétiquement la main à son poignard, et le tire du fourreau. Ce mouvement, exécuté très-vite, n'interrompt pas le dialogue des deux jeunes gens, qui devient au contraire, dès ce moment, plus vif et plus animé.)

JULIE. Ah ! par grâce, monsieur Charles !...

SAINT-PREUX. Et je suis heureux et misérable tout à la fois, en apprenant qu'il existe, lui, heureux de son retour, et misérable de ta perte ; bien heureux de pouvoir embrasser mon général, de lui rendre chaste et pure, pour prix de tant de bienfaits, celle qui doit embellir sa vieillesse... mais misérable, oh ! mille fois misérable de n'avoir pas assez de courage pour aimer cette femme comme une sœur.

JULIE. Monsieur... monsieur... n'aurez-vous donc aucune pitié de la pauvre Julie?.. voulez-vous qu'il voie, à son retour, cette rougeur qui couvre mon visage, ces larmes que je ne puis plus contraindre?.. voulez-vous enfin que je tombe morte à ses pieds lorsqu'il va nous revoir?..

(Elle tombe sur le banc, et la tête de Wolmar domine la sienne. Saint-Preux toujours debout près du bosquet ne peut le voir. Moment de silence, Wolmar, au dernier mot de Julie, a remis le poignard dans sa ceinture. Il prend des tablettes, et s'appuyant sur le piédestal d'une statue, écrit quelques lignes au crayon, s'interrompant de temps à autre pour entendre les mots les plus expressifs que vont se dire les deux jeunes gens pendant la fin de la scène. De ce moment, le langage de Saint-Preux est plus posé, plus lent, et prend une sorte de solennité.)

SAINT-PREUX. Pardon, pardon, madame... ce langage, vous ne l'entendrez plus à l'avenir... ce chagrin que j'éprouve, personne ne le verra, ne le saura désormais... Pour lui, pour M. de Wolmar, je me condamnerai à une agonie de tous les jours, de tous les instans... je saurai me faire un visage riant, paraître calme et indifférent auprès de Julie... enfin tout le monde, et lui surtout, en jetant sur moi le coup-d'œil le plus pénétrant, le plus soupçonneux, pourra croire à mon bonheur, à ma joie, lorsque j'éprouverai là toutes les tortures de l'enfer. Lui, du moins, il sera heureux !

WOLMAR. Heureux !

(Il continue d'écrire.)

SAINT-PREUX. Et vous aussi, madame !

JULIE. Moi !.... ah ! pouvez-vous le croire?... mon sort sera le vôtre, monsieur, et votre courage ne sera pas au-dessus du mien. Ma vie ! depuis long-temps, n'en ai-je pas fait le sacrifice, Charles? Tous les deux, ne sommes-nous pas enchaînés à lui par la meme reconnaissance? Monsieur Charles, nous devons souffrir, nous ; mais à lui, nous lui devons le bonheur. (*Musique joyeuse dans le lointain. Wolmar semble avoir fini sa lettre. Il arrache de son calpin le feuillet sur lequel il vient d'écrire, et sort précipitamment.*) Tenez, entendez-vous?... ce sont nos amis, ils viennent avec M. d'Orbe... pour célébrer avec nous le retour de M. de Wolmar.

(Les deux jeunes gens gagnent le milieu du théâtre.)

SAINT-PREUX. Oui, une fête... et je vais y paraître... Oh ! ma joie sera sincère une fois encore !... car il va me presser dans ses bras.

JULIE. Adieu, monsieur Charles ; c'est la dernière fois que Julie vous aura laissé lire dans son ame, c'est la dernière fois que nous pleurons ensemble.

SAINT-PREUX. Oui, la dernière...

(Ils sortent l'un à gauche, et l'autre à droite. La musique de fête continue en sourdine. Wolmar reparaît au fond à l'extérieur. Il est suivi d'un paysan à qui il remet le papier qu'il vient d'écrire, et il lui montre du doigt le côté où la musique se fait entendre comme pour lui indiquer de remettre son billet à d'Orbe.)

WOLMAR. A lui... entendez-vous ? à M. d'Orbe, à lui seul !.. Allez.

(Sortie du paysan.)

SCENE XI.

WOLMAR, *seul. Il est toujours sur le seuil et regarde au loin.*

Mon pauvre d'Orbe ! tout-à-l'heure, avec toi, je me livrais à la joie, aux plus folles espérances... et maintenant tout est détruit, renversé pour toujours... Adieu, mon rêve, mes illusions, adieu ! Misérable vieillard ! ah ! pour toi, maintenant le ciel est sombre, la liberté n'a plus de charmes ; maintenant je regrette l'absence, l'exil ; je regrette jusqu'aux horreurs de mon cachot, et je maudis le ciel qui ne m'a pas laissé mourir sur un champ de bataille... (*Descendant la scène et regardant du côté du pavillon où loge Julie.*) Julie ! Julie ! elle aimera Saint-Preux toute sa vie !.. et près de toi elle s'efforcera pour paraître gaie, heureuse !.. Ne l'as-tu pas entendu, Wolmar? sa vie est un sacrifice qu'elle t'a fait? elle est enchaînée à toi par la reconnaissance... Encore et toujours ces misérables mots, qui nous ont réunis l'un et l'autre ! la reconnaissance ! un sacrifice ! le devoir ! Saint-Preux et

Julie... Chacun de vous va remplir son devoir !.. et moi aussi, moi aussi, je remplirai le mien...

(Il sort en courant avec une sorte de délire, s'élance sur la montagne et la gravit d'un air désespéré. La musique est tout-à-fait rapprochée. Entrée joyeuse des paysans, qui ont tous des bouquets au côté; à leur tête est d'Orbe, et ils viennent se grouper autour de lui sur le devant de la scène. Pendant ce temps, Wolmar disparaît au sommet de la montagne.)

SCENE XII.

D'ORBE, les Paysans.

D'ORBE. C'est bien, c'est bien, mes enfans... je suis content de vous... mais pas de bruit, silence ! entrez là, dispersez-vous dans toutes les allées du parc, et reparaissez ensemble de toutes parts, quand je vais vous appeler... venez vous presser à ses côtés, lui présenter vos bouquets, et crier avec moi : Vive M. de Wolmar ! notre ami, notre bienfaiteur à tous !.. allez, allez... (*A lui-même.*) Est-il revenu ? les a-t-il embrassés déjà? ah ! ce jour est le plus beau de ma vie ! (*Les paysans sont sortis doucement par toutes les coulisses. Un seul est resté après les autres ; c'est celui à qui Wolmar a remis le billet : il s'approche de d'Orbe, lui présente le papier, le laisse dans ses mains, et va rejoindre les autres. D'Orbe regarde le papier avec surprise.*) Quoi donc ? ah ça ! mais je ne me trompe pas..... c'est de sa main..... pourquoi diable m'écrire... lorsque tout-à-l'heure..? « Mon ami, je m'abusais ! ils s'aiment » toujours... je le sais, j'en ai la preuve.. » et ma présence serait le désespoir pour » tous les deux... D'Orbe, ils ne me » reverront pas. » (*A lui-même.*) Plaît-il ? que signifie..? (*Reprenant sa lecture.*) « Tu leur diras que je veux qu'ils soient » heureux, que leur ami, leur père, a » béni leur union... » Mais je ne puis... je n'ose comprendre... « Toi, d'Orbe, re- » garde maintenant au sommet de la » montagne, et tu verras, toi seul, tu » verras le pauvre Wolmar te tendre la » main pour te dire un éternel adieu !.. » (*S'écriant.*) Ciel ! en effet.... là-haut, auprès de cet abîme... Arrête, malheureux, arrête.. au secours ! au secours... ah !

(Il pousse un grand cri et tombe renversé la face contre terre aux pieds de la montagne.)

SCÈNE XIII.

D'ORBE, CLAIRE, JULIE, SAINT-PREUX, Domestiques et Paysans.

(On rentre de toutes part. On court à d'Orbe, on le relève, on le ramène sur le devant de la scène, effroi de tous les personnages.)

CLAIRE. D'Orbe, mon ami !..

JULIE. Monsieur... qu'avez-vous ?

SAINT-PREUX. Que s'est-il donc passé ?

CLAIRE. Tu as crié au secours, et personne n'était auprès de toi, et nul danger.... allons, regarde-moi, reconnais-moi, je suis ta femme.

JULIE. Et vous êtes entouré de tous vos amis.

D'ORBE. Mes amis !.. oui; mais il manque le plus dévoué, le plus cher de tous.

TOUS. M. de Wolmar... eh bien!...

D'ORBE. Eh bien ?...

(Il prend Claire par la main, l'emmène dans un coin du théâtre et lui remet la lettre en la masquant à tous les autres personnages, qui suivent des yeux avec intérêt.)

CLAIRE. Grand Dieu ! (*Elle tourne avec effroi ses regards vers l'abîme ; puis, après un instant de silence, elle cache la lettre dans son sein, et dit à d'Orbe en lui serrant la main en pleurant.*) Ami... ayons la force de leur taire cet horrible secret, cette grande infortune, qui est déosrmais irréparable.

D'ORBE. Oui, Claire... je te comprends... que nous servira-t-il de leur faire partager notre douleur ?.. (*Se rapprochant de Saint-Preux et Julie.*) Mes amis, Claire ne s'était pas abusée... tantôt j'étais en délire.

SAINT-PREUX *et* JULIE. Comment?

D'ORBE. En proie à cette affreuse vision qui ne cesse de me poursuivre, je vous ai annoncé un bonheur que nous ne devions pas avoir... M. de Wolmar a trop réellement cessé de vivre. (*Mouvement général. D'Orbe continue en pleurant.*) Désormais, vous pouvez être unis l'un à l'autre...mais, au nom du ciel, une grâce encore pour moi, pauvre insensé, qui ne tarderai pas à le rejoindre : attendez, attendez que je ne sois plus là.. (*Claire et les deux jeunes gens lui serrent les mains avec douleur et amitié, comme pour le supplier d'éloigner cette pensée. Il reprend toujours avec la même émotion.*) Et puis aujourd'hui, au lieu de fête.. une prière ! une prière pour celui qui n'est plus !!!

(Il tombe à genoux, et tous les personnages en scène suivent son exemple.)

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



ACTE IV, SCÈNE X.

LORD SURREY,

DRAME EN CINQ ACTES,

Par MM. Eugène Fillion et L. Jousserandot.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 17 MAI 1838.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
HENRI HOWARD, comte de Surrey	M. A. LAFERRIÈRE.	LE LIEUTENANT de la Tour de Londres	M. PRADIER.
ÉDOUARD CLINTON, comte de Lincoln	M. DELAISTRE.	LE CONSTABLE	M. FONBONNE.
TOM WOOD	M. MONTIGNY.	UN CAPITAINE des archers.	M. THIÉBAULT.
HENRI FITZROY, duc de Richmond	M. DANGLADE.	UN SEIGNEUR	M. ADRIEN.
CORNÉLIUS AGRIPPA	M. VICTOR.	UN HÉRAUT	M. ADOLPHE.
JEAN D'OXFORD	M. H. REY.	GÉRALDINE, fille du comte Gerald	Mlle A. ALPHONSE.
RALPH SCOTT	M. ÉDOUARD.	SEIGNEURS, PEUPLE, GARDES.	

Londres, de 1536 à 1537.

ACTE PREMIER.

LA TAVERNE DE LA REINE ANNE.

Le théâtre représente une place de Londres. A gauche, dans le renfoncement, une petite porte de la Tour de Londres, au-dessus flotte un drapeau noir : une sentinelle se promène. A droite, une taverne avec cette enseigne : A LA TAVERNE DE LA REINE ANNE. Table, chaises. Au fond, sur la droite, une grande porte où l'on arrive par de larges escaliers.

SCÈNE PREMIÈRE

JEAN D'OXFORD, SEIGNEURS, *puis* RICHMOND.

Au lever du rideau, un homme dont le corps est enveloppé dans un large manteau, entre mystérieusement : c'est l'espion : il examine de tous les côtés du théâtre, s'approche de la taverne pour en lire l'enseigne, et dès qu'il entend pour la seconde fois la proclamation, dès qu'il voit les seigneurs sortir de la taverne, il s'enfuit.

De suite au lever du rideau, la voix du constable dans le lointain :

« Jugement et exécution d'Anne de Boulen,

» accusée et convaincue du crime d'adultère. »

Une seconde fois bien plus près. Entre la première et la seconde proclamation, Jean d'Oxford et les seigneurs sortent de la taverne, ils écoutent ; murmures dans la coulisse.

JEAN D'OXFORD, *s'avançant.*

Infamie!... si belle, si bonne et si pure!...

RICHMOND, *entrant vivement.*

Oui, vous avez dit vrai, mylords, c'est une juste indignation... Infamie! mille fois infamie sur celui qui accuse et sur ceux qui condamnent. Quelle effroyable partie se joue sous nos yeux! hier, ce sont des têtes de nobles seigneurs pour enjeu, c'est Henri Norris, premier gentilhomme, c'est Weston, c'est Breaton, aujourd'hui c'est une tête plus illustre encore ; et toujours le bourreau pour partner. Mylords, mylords, si les mers qui nous entourent sont bien houleuses, et si leurs tempêtes épouvantent nos matelots, Henri VIII, qui nous gouverne, avec un siége d'inquisiteur pour trône et une hache pour sceptre, doit épouvanter les nobles et le peuple, les plus dignes et les plus braves; car tout est en souffrance; et pour combler la mesure, Anne de Boulen, la cousine de lord Howard, comte de Surrey ; la vôtre à vous, Jean d'Oxford ; ma parente à moi, Henri Fitzroy, duc de Richmond; Anne de Boulen... la vertu d'une sainte, la pureté d'un ange, la beauté d'une vierge, est traitreusement décapitée dans la tour de Londres, pour un prétendu crime d'adultère. Oh ! cela passe toute croyance!... Rien n'est donc plus réspectable en ce royaume, ni loi, ni vertu, ni noblesse; rien n'est donc plus fort en cette cité, ni la lame de nos épées, ni les bras des bourgeois! Assez, mylords, assez de ces sanglantes saturnales ! Qu'Henri VIII fasse tout à son aise le bel esprit avec François I[er], le fin politique avec Charles-Quint, le théologien pour ou contre Luther, peu nous importe; mais ne lui permettons pas de faire le tigre comme Néron ! Il y a trop d'écussons brisés déjà et trop de billots debout.

JEAN D'OXFORD.

Duc, en ce triste jour toutes les plaintes sont stériles, toutes les imprécations dangereuses.

RICHMOND.

Non, laissez-moi maudire, laissez-moi pleurer! n'est-ce donc point une honte de savoir que la Tour de Londres se tend de deuil, qu'on y répète des chants de mort, qu'on y tranche une innocente tête? quand Westminster est brillant et illuminé, quand on y chante des hymnes d'allégresse; quand, le même jour, Anne de Boulen se couche sur les planches du cercueil, et Jeanne Seymour est assise sur le damas du trône.

UNE VOIX *en dedans et en haut de la Tour, lentement.*

Sir lieutenant, il est trois heures.

RICHMOND, *remontant.*

Trois heures! Prions, mylords, l'infortunée va mourir.

JEAN D'OXFORD.

A genoux! (*Ils s'agenouillent, un glas funèbre sonne ; ils se relèvent. A Richmond.*) Vous avez promis à chacun de nous un lambeau du mouchoir dont on a couvert ses yeux au moment du supplice.

RICHMOND.

Et vous l'aurez, mylord, si, comme je l'espère, le bourreau se souvient de sa parole. (*On entend dans le lointain les cris de Vive la reine! vive Jeanne Seymour! Remontant la scène.*) Écoutez, mylords, les courtisans d'Anne de Boulen saluent le passage de Jeanne Seymour, qui va recevoir l'anneau royal, à Westminster, leurs *vivat* sont payés à prix d'or.

JEAN D'OXFORD.

Et les courtisans sont trop vils pour refuser le salaire.

La petite porte de la Tour s'ouvre, un homme en sort, il cache quelque chose sous son pourpoint, et se dirige vers la droite avec la préoccupation d'un homme qui cherche.

SCENE II

LES MÊMES, LE BOURREAU.

RICHMOND, *aux seigneurs.*

Le bourreau... retirez-vous... (*Ils entrent dans la taverne.*) Je vous attendais, maître!

LE BOURREAU.

J'allais vous chercher, mylord...

RICHMOND.

Le mouchoir?

LE BOURREAU.

Les deux cents guinées?

RICHMOND.

Les voici!...

LE BOURREAU.

Voilà le mouchoir...

RICHMOND.

Est-ce bien le sien ?

LE BOURREAU.

Il est marqué aux armes d'Angleterre, voyez? ..

RICHMOND.

Donnez... vous savez qui je suis?... vous serez discret?...

LE BOURREAU.

Pour la même raison, j'allais vous prier de l'être...

RICHMOND.

C'est juste; par quelle porte sortira le convoi ?

LE BOURREAU.

Par celle qui donne sur cette rue.

RICHMOND.

Dites-vous vrai ? et quand ?

LE BOURREAU.

Dans cinq minutes... le peuple se presse à la principale entrée de la Tour, attendant le cercueil: il attendra long-temps.

RICHMOND.

C'est tout ce que je veux de vous, allez...

LE BOURREAU.

Le ciel vous garde! je cours prier Dieu de m'absoudre.

Il sort par la droite.

SCENE III.

RICHMOND, JEAN D'OXFORD, LES SEIGNEURS.

RICHMOND.

Oui, et si dans son infinie clémence il veut pardonner, ce sera plutôt à toi, à toi qui peux croire le châtiment mérité, qu'au tyran cruel, qu'aux lâches complaisans qui t'ordonnent de frapper... Venez, mylords.

JEAN D'OXFORD.

A-t-il tenu parole?

RICHMOND, *déployant le mouchoir.*

Regardez, voilà la seule dépouille de cette malheureuse reine, notre amie, notre parente chérie, digne de toutes les joies et de toutes les félicités de ce monde, tuée à dix-huit ans, flétrie aux yeux de toute l'Angleterre, dont elle était le plus pur et le plus gracieux ornement.

JEAN D'OXFORD.

Où passera le cortége funèbre?

RICHMOND.

Sur la place voisine. (*Il indique à sa droite.*) Car ils ne veulent même pas qu'on puisse pleurer sur sa tombe...

Faisant plusieurs parts du mouchoir avec son poignard.

JEAN D'OXFORD

Nous pourrons l'escorter sans danger.

RICHMOND.

Mylords, avant de nous partager cette sainte relique, rappelons-nous qu'elle appartenait à une fervente réformiste, rappelons-nous surtout qu'il nous faut prendre son trépas pour exemple, et pour pensée sa vengeance.

TOUS.

Nous le jurons!...

Tom Wood entre à gauche.

RICHMOND.

Jean d'Oxford, voici votre part; la vôtre, Exeter; la vôtre, Northumberland, et la mienne.

TOM, *s'avançant.*

Vous en oubliez une, mylord...

RICHMOND.

Comment! qui es-tu?

TOM.

Vous ne m'avez donc pas bien regardé, que vous me demandez: qui es-tu?... un brave et loyal Anglais, un homme du peuple, Tom Wood, le boucher de Tyburn.

JEAN D'OXFORD.

Celui qu'on nomme l'Hercule de la Cité?

TOM, *fièrement.*

Vous pouvez dire du royaume.

RICHMOND.

Tom Wood, qui, le jour du couronnement, à Westminster, fendit la foule et se précipita aux genoux d'Anne de Boulen, en criant: Soyez heureuse... soyez bénie?

TOM.

Lui-même.

RICHMOND.

Qui suivait sa voiture dans la rue, et sa barque sur la Tamise?

TOM.

Lui-même.

JEAN D'OXFORD.

Tu l'aimais donc avec bien du dévouement?

TOM.

Comme un homme du peuple aime son bienfaiteur.

RICHMOND.

Prends donc aussi ta part.

TOM, *avec attendrissement.*

Merci, mylord, merci.

Marche funèbre en sourdine.

JEAN D'OXFORD, *regardant à droite.*

On ouvre la porte de la Tour...

RICHMOND, *regardant.*

C'est le convoi...

TOM, *avec rage.*

Il est donc bien vrai qu'ils l'ont assassinée!..

JEAN D'OXFORD.

Un seul pasteur l'accompagne.

TOM.

Son ame n'en a pas besoin pour aller au ciel.

RICHMOND.

Non, puisque c'est celle d'un ange!... (*A Tom au moment où il sort.*) Et ne pouvoir vous suivre.... mais vos prières suffiront; j'attends le jeune comte de Surrey à la taverne de la reine Anne, j'y attendrai ensuite le boucher Tom Wood.

TOM.

Moi?

RICHMOND

Voulez-vous y venir?

TOM.

Puisque vous le désirez, mylord...

RICHMOND.

Beaucoup.

TOM

J'y viendrai

Ils sortent tous.

SCÈNE IV.

RICHMOND, *seul.*

Accomplissez ce pieux devoir, c'est beau à vous! O pauvre patrie! si tous ceux qui envient ta feinte indépendance, vivaient dans ton sein, s'ils parcouraient tes places où les bûchers du supplice sont toujours en flammes, les potences toujours dressées, ô mon pays! ils te prendraient en pitié comme je t'y prends moi-même! Mais, au milieu des atteintes de cette fièvre de mauvaises passions, un seul peut-être est demeuré fidèle à son nom et à son génie. O comte de Surrey! O Henri Howard, enfant de dix-huit ans, si grand et si beau de cœur et d'esprit, toi que la noble Anne de Boulen appelait l'aigle de l'Angleterre, que tu es heureux! ta patrie te nomme son plus gracieux, son plus brillant poëte, et son plus brave gentil-

homme; travaille toujours pour sa gloire et pour son bonheur; mais redoute quand le roi t'embrasse au front en t'appelant son favori : ton protecteur est ombrageux, il renverse qui tend à s'élever... redoute surtout qu'il ne se souvienne un jour que tu es resté catholique, et que, dans un caprice de réforme, ta religion n'abatte ta tête.

SCÈNE V

SURREY, RICHMOND.

SURREY, *vivement et avec expansion.*

Henri! cher duc! cher Henri! c'est en ce moment que tu peux dire que je suis heureux! oh! oui, bien heureux! mais une seule fleur manque à la couronne de bonheur dont mon front est paré, une seule émotion à mon cœur ta présence dans le cortége du couronnement, près du trône, près de moi.

RICHMOND.

Ma place est à la Tour de Londres, et non dans les splendeurs d'une fête... Mais passons... c'est la cause de ce bonheur égal à l'ivresse que je veux connaître. Oh! parle, Henri, j'aime tant à te savoir joyeux, surtout quand je suis triste! cela me console.

SURREY.

Mon ami, un amour comme le sien, c'est la brûlante extase du cœur, c'est la vie du ciel! Mon Richmond, le roi sait que j'aime Géraldine, la noble fille de son fidèle duc Gérald, et il est content de cet amour, et tout-à-l'heure dans le palais de Whitt-Hall, en pleine salle du trône, en présence de tous ceux qui m'aiment, en face de tous ceux qui m'envient... devant les noms les plus élevés et les plus fameux de Strafford, de Cantorbéry, le roi m'a appelé, et me présentant à la nouvelle reine : Voici, lui dit-il, le plus illustre poëte de mon règne, et de tous mes gentilshommes celui qui m'est le plus cher. Notre confiance en son cœur et en son épée est grande et bien placée; bientôt, je l'espère, nous saurons le lui prouver. Embrasse-moi, comte de Surrey, je te décore de l'ordre de la Jarretière. Tous ont applaudi... Clinton seul a croisé les bras. Sur Dieu! j'en suis content : je le remercie de m'avoir épargné son hypocrite approbation... et elle, Richmond, ma Géraldine, doucement penchée sur la duchesse de Suffolk, j'ai cru surprendre une larme qui tremblait à ses beaux cils! Oh! n'est-ce pas, n'est-ce pas, ami, que je suis bien heureux?

RICHMOND.

Comme tu mérites de l'être.

Sur cette réplique, l'espion traverse le fond du théâtre, avec une prudence mystérieuse, et dès qu'il aperçoit lord Surrey en entretien avec lord Richmond, il s'avance sans bruit, et va se blottir, écoutant dans le renfoncement de la petite porte de la Tour : il est presque entièrement caché aux yeux du spectateur.

SURREY.

Et pourtant, je te le jure, Richmond, par la sainte amitié qui m'unit à toi; si je suis reconnaissant envers le roi Henri VIII des brillantes faveurs et de l'affection qu'il me prodigue, des titres dont il me décore; ce n'est pas, non, crois-moi, parce que titres et faveurs me permettent de marcher l'égal des premiers du royaume et de faire résonner aussi haut que tous les autres lords mes éperons de chevalier sur les dalles du palais de Saint-James; non, mon ami, ce n'est point une pensée de vanité qui me domine, c'est une pensée de vengeance... Rappelle-toi, Richmond, ce jour à jamais fatal où le palais de Norfolk se remplit des soldats du roi; où mon père, si vaillant, si grand cœur, si riche de vertus, si dévoué à sa patrie, fut arraché à nos larmes et aux caresses de ma mère, et jeté sur la terre d'exil parce qu'il avait noblement refusé de trahir ses sermens de chrétien et de se faire apostat; rappelle-toi qu'il est mort... flétri comme un rebelle et un traître aux yeux de son pays! et quand je viens à songer que tous ces tristes événemens qui m'ont brisé le cœur se sont accomplis par les persécutions et les calomnies d'un misérable courtisan, la honte de l'Angleterre, qui a fait de ma mère une veuve et de moi un orphelin! Oh! je poursuivrai dans Clinton une vengeance insatiable sans relâche; nous sommes dans cette cour comme deux élémens contraires qui se combattront sans cesse; haine pour haine, douleur pour douleur! Et si je me brise contre lui, Richmond, ma chute sera noble, mon devoir sera rempli.

RICHMOND.

Oui, et pour t'aider dans cette noble tâche, ne te sers jamais de la feinte amitié de tous ces courtisans qui encensent le plus haut placé, et frappent du talon la colonne qui l'élève, appuie-toi toujours sur mon affection et mon dévouement qui ne s'altéreront jamais. Henri, je ne veux pas t'alarmer, seulement te rendre prudent, mais, sache-le bien, ton esprit qui domine, tes titres qui éblouissent, ne te vaudront que des bravos hypocrites et de traîtreuses affections.

SURREY, *avec énergie.*

Par le sang de mon père! s'ils m'attaquent avec la langue, j'ai ma tête et ma plume pour leur répondre; et s'ils m'attaquent avec la main, j'ai mon bras et mon épée.

Pendant ces derniers mots, l'espion sort brusquement de l'endroit où il était caché, et s'enfuit sans précaution par la droite.

RICHMOND, *se retournant.*

On nous écoutait.

SURREY.

Que dis-tu? c'est impossible.

RICHMOND.

Un homme était caché sous la porte de la Tour. (*Remontant la scène.*) Tiens, regarde-le!

SURREY.

Oui, il fuit en toute hâte.

RICHMOND.

Pourvu qu'il n'ait pas entendu nos imprudentes paroles!

SURREY.

Eh bien! nous en répondrons devant tous.

RICHMOND.

C'est un espion de Clinton, sans doute.

SURREY.

Après tout, que nous importe?

RICHMOND.

Je te l'avais bien dit, l'envie ne menace pas en face, elle espionne, elle rampe.

SURREY.

Alors je la foule aux pieds! et l'envie de qui donc, à bien prendre? l'envie de Clinton, comte de Lincoln, qui voudrait échanger les fleurons flétris de sa couronne contre les perles de comte de celle de Fitz-Gérald; Clinton, qui aime Géraldine, et qui la veut pour épouse... mais c'est une dérision!

RICHMOND.

Henri VIII l'admet dans ses conseils intimes, il est le plus souple complaisant de ses plaisirs secrets.

SURREY.

Mais ce Clinton est entre les mains de Henri VIII un de ces instrumens qu'on casse d'un mot quand ils ne sont plus utiles. Mon père lui avait enlevé le commandement de la guerre d'Écosse, parce que mon père était un loyal et valeureux gentilhomme digne de ce commandement, et que Clinton est un mauvais soldat; je lui enlève le cœur d'une femme que son ambition tente à posséder, et il me hait; tant mieux! mais après lui, le plus vil de tous, je n'en vois pas d'autres.

RICHMOND.

Henri VIII peut-être.

SURREY.

Mais que dis-tu là, Richmond? le roi qui deux fois m'a rapproché de lui par ses alliances, car Jeanne Seymour est aussi ma parente par ma mère, le roi qui me traite comme un fils, le roi qui m'embrassait tout-à-l'heure!

RICHMOND.

Il y a un mois, il embrassait Anne de Boulen.

SURREY, *avec tristesse.*

Oui, tu as raison, et Anne de Boulen a descendu les marches de Whitt-Hall pour monter celles de la Tour de Londres. (*Se découvrant avec tristesse.*) Chrétien, je prie pour elle; poëte, je célébrerai sa mort; Anglais, je la plains.

Il va s'asseoir à droite, surpris par une mélancolique rêverie.

RICHMOND, *vivement avec une feinte gaieté.*

Eh! quoi, mon pauvre Henri, mes noires prédictions ont altéré ta gaîté! le jour qui se lève est si sombre, ami, qu'on a toujours peur du lendemain; mais non, rêve toujours une victorieuse destinée, ton étoile luira long-temps pour le bonheur de ta fiancée et la gloire de l'Angleterre.

SURREY, *toujours avec mélancolie, levant les yeux avec contemplation.*

Celle de la reine morte lui était plus utile que la mienne, puisqu'elle reflétait ensemble et sa gloire et son bonheur... elle s'est pourtant bien vite obscurcie!

RICHMOND, *avec une feinte gaîté.*

Ton imagination est une folle qui te livre la guerre; soutiens-la, et écris ce soir l'annonce de notre visite au fantastique Cornélius Agrippa, qui seul a les secrets de l'avenir, et nous aurons l'honneur d'aller consulter le mystérieux savant, le médecin de l'empereur Charles IV; voyons, acceptes-tu le combat? d'elle ou de toi, nous verrons qui sera vainqueur.

SURREY, *souriant.*

Tu as raison, je suis un fou sans confiance en moi, sans force dans mon cœur... Eh bien, oui, j'y consens, demain, demain chez Cornélius Agrippa nous ferons de la nécromancie.

SCENE VI.

RICHMOND, TOM WOOD, SURREY.

TOM VOOD, *entrant rapidement, à Richmond.*

Je suis à vos ordres, mylord.

RICHMOND, *l'apercevant.*

Et Tom Vood, le boucher, sera le porteur de ta lettre au magicien.

SURREY.

Tom Vood de Tyburn?

TOM WOOD, *se découvrant.*

Moi même, lord Henri Surrey.

SURREY.

Eh! comment me connais-tu?

TOM.

Eh! mylord, qui donc parmi les artisans des faubourgs et chez les bourgeois de la Cité ne salue pas lord Surrey quand il passe auprès de lui? Courbés sous notre travail ou dans nos joyeuses orgies, nous chantons ses ballades; lord Surrey, notre jeune et brillant poëte, mais c'est l'ennemi des grands qui veulent opprimer les petits; c'est notre ami à nous.

SURREY.

Et j'en suis fier, Tom Wood.

TOM.

Et puis, vous ne savez pas, mylord, que nous marchons au même but, vous et moi, et que nous l'atteindrons bientôt, je l'espère; car la même pensée de haine, la même ardeur de vengeance nous anime contre le même homme.

SURREY.

Comment? tu hais aussi Clinton! oh! dis-moi, je te prie, les motifs de cette haine.

TOM, *après un silence.*

A vous deux, je le puis, parce que vous, lord Richmond, je vous ai souvent rencontré dans les tavernes, et que vous m'avez fait un présent plus précieux qu'une bourse de mille guinées, et je suis pauvre pourtant; parce que vous, lord Howard, vous avez composé de beaux vers qui m'ont consolé aux temps les plus durs de mes misères, car vous y plaignez ceux qui souffrent; parce que vous avez flétri, avec vos belles satires, les vices de la cour et de son maître, leurs débordemens et leurs crimes.

SURREY.

Je les déteste tant, tous ces insolens valets!

RICHMOND.

Par prudence, tais-toi, Tom Wood.

TOM.

Oui, mylord, oui, car je sais comme vous que si Henri VIII soupçonnait une seule de ces satyres, demain le plus sombre cachot de la Tour ne serait pas encore assez sombre pour le comte de Surrey. Je sais qu'une redoutable accusation de rébellion et d'insulte à la majesté royale l'atteindrait à l'instant, et une accusation lancée par Henri VIII équivaut à un arrêt de mort, n'est-ce pas? Ne craignez rien, mylord, tous les hommes de Temple-Barr savent par cœur vos poëmes et les gardent dans leur mémoire comme un précieux trésor, sans les répéter à personne, et ils disent avec fierté que si vous êtes un seigneur de cour, vous êtes un gentilhomme de cœur, ce qui est rare en nos temps.

SURREY.

Tu connais bien nos lords.

TOM.

Oui, de riches épées, et pas de bras pour les soutenir; des pourpoints brodés d'or et pas d'honneur dessous... voilà vos lords!

RICHMOND.

Tu es sévère.

TOM.

Je suis juste... Écoutez, vous vous rappelez, mylords, les troubles de Londres et des comtés, à cause de Catherine d'Aragon la catholique, qui refusa le divorce et s'en alla mourir dans un coin de royaume, sans bonheur, sans couronne et sans amis; eh bien! pendant ces séditions, où le sang de tant de braves Anglais coula au nom du pape et de Luther, mon père était dans l'Herfordshire, chez un riche fermier qui nous fournissait du bétail; je connaissais son humeur religieuse, son zèle pour la réforme, et son absense m'inquiétait; j'allais partir pour le rejoindre, c'était mon devoir, n'est-ce pas?... lorsqu'il entra dans mon abattoir avec une jeune fille toute pâle et exténuée de fatigue. « Fils, me dit-il, vois cette enfant, c'est Jeanne Resseil, la fille unique de Peters Resseil le fermier, qui m'a reçu chez lui; ses parens ont été brûlés au nom de la croix romaine, leurs fermes incendiées, leurs bestiaux égorgés; elle est au monde sans un denier pour vivre, sans un toit pour coucher; notre pain sera le sien, fils, notre maison la sienne; me promets-tu de veiller sur elle, de la protéger quand je serai mort? » — Sur mon honneur, père! » Et Jeanne Reisseil devint notre fille adoptive. Comme si l'oiveté corrompt le cœur, je m'inquiétai de la placer; ce ne fut pas long: lady Rocheford, la belle-sœur d'Anne de Boulen, à qui je la présentai, l'attacha à son service... elle était heureuse, la pauvre orpheline... et moi, en la voyant si jolie, si bonne et si douce, je l'aimai. Un soir... mon Dieu, mylords, qu'il se passe de sales choses sous les lambris dorés! je rentrais songeant à en faire ma femme : Tom Wood! Tom Wood! entendis-je crier à ma porte, à mon secours!... j'ouvris, c'était elle! en larmes, en sanglots... « Mon ami, mon frère, il m'a déshonorée!... » (*Avec rage.*) Qui donc, malheureuse? criai-je à me briser la poitrine. « Lord Clinton. »

SURREY.

Lord Clinton, le persécuteur de mon père!

TOM.

Oui! et le séducteur de ma fiancée! Ah! mylords, dès cet instant ce ne fut plus un désir de vengeance qui fit battre mon cœur, ce fut une fièvre qui alluma mon sang! Oh! le misérable! comment lui faire expier toutes les tortures dont il m'a rendu victime? Que vous dirais-je de plus? un mois après, et malgré les touchantes consolations de la reine, malgré mes soins et mon dévouement, Jeanne ne comptait plus pour moi sur cette terre : Jeanne était folle!

Il va s'asseoir.

RICHMOND.

Folle! oh! l'infortunée!

SURREY.

Quelle infâme séduction!

TOM, *pleurant.*

Oui, folle, et je ne pouvais plus rien pour elle moi, et face à face avec la misère et les souvenirs déchirans d'un amour violemment brisé, je pleurais comme un enfant, je maudissais Dieu, et j'ai eu des instans de désespoir, des instans où j'appelais la mort à mon secours! oh! j'ai bien souffert! Elle était dans la maison de sa parente, elle était pure, elle était du peuple, il n'a rien respecté de tout cela, l'infâme! de tout cela si sacré pourtant; puis Jeanne mourut, emportant avec elle mon serment de la venger, et ce serment, mylords, je le tiendrai, je vous le jure!

Il se lève.

RICHMOND.

La reine, si compatissante pour tous les malheureux, ne t'a pas abandonné, au moins?

TOM.

Oh! non! or et consolations, elle m'a tout prodigué; et maintenant que vous savez cette funeste histoire, (*à Richmond*) mes larmes pour l'infortunée reine sont-elles sincères? (*A Surrey.*) Ma haine et mon mépris pour ce Clinton sont-ils mérités, dites, au fond de l'ame, le croyez-vous?

SURREY.

Oh! mes amis, ne vous semble-t-il pas, à vous comme à moi, que ce Clinton parait nous avoir associés tous les deux dans une même pensée, pour nous soumettre aux mêmes douleurs? Eh bien! Tom, associons-nous aussi, pour le soumettre à la même vengeance; c'est un pacte bien saint que nous formons, et nous aurons le courage d'y être fidèles, n'est-ce pas? et dès ce jour, tu peux dire à tes amis que leur nombre est grossi, si tu veux accepter une place dans le cœur de Henri Howard, comte de Surrey.

RICHMOND.

Et dans celui de Henri Fitz-Roy, duc de Richmond.

TOM.

Avec reconnaissance, mylords, avec reconnaissance,

SURREY.

Ta main, Tom Wood.

RICHMOND.

Ta main!

TOM.

Et vous, mylords, à compter de cette heure, vous pouvez croire au dévouement de l'homme du peuple comme vous croyez à Dieu.

SCENE VII.

RICHMOND, TOM WOOD, SURREY, JEAN D'OXFORD, LES SEIGNEURS.

JEAN D'OXFORD, *entrant par la droite avec les seigneurs.*

Une nouvelle proclamation court par la ville, ne l'avez-vous pas entendue?

SURREY.

Quelle est-elle?

JEAN D'OXFORD

Les armes et les armoiries d'Anne de Boulen doivent être enlevées du fronton de tous les palais, son nom effacé, son portrait arraché des enseignes des maisons et brisé sur place. Aux maîtres qui refusent, les cachots de Tyburn et l'accusation de rébellion. Après le meurtre, la proscription.

RICHMOND.

C'est inique. Et qui publie un tel ordre?

JEAN D'OXFORD.

Vous ne devinez pas? c'est facile pourtant valet inquisiteur de sa majesté.

SURREY.

Édouard Clinton, je parie.

JEAN D'OXFORD.

Lui-même.

SURREY.

A lui seul revenait une telle mission.

TOM.

Et qui osera la faire exécuter?

JEAN D'OXFORD.

Clinton et le constable, ils ont déjà commencé.

RICHMOND.

Voici Clinton et ses alguazils.

JEAN D'OXFORD

Ils viennent arracher cette enseigne.

Montrant celle de la taverne de la reine Anne.

SURREY, *s'avançant près de la taverne.*

Oh! je les en défie!

RICHMOND.

Imprudent! que veux-tu faire?

TOM.

Mylords, laissez-moi lui répondre seul; rentrez dans la taverne; ne vous exposez pas à être reconnus.

SURREY.

Et pourquoi donc?

TOM.

Parce que ma tête porte un bonnet de laine et chacune des vôtres une couronne de lord, que la mienne ne vaut rien et que les vôtres sont précieuses.

SURREY.

On touche plus impunément à la tête d'un homme du peuple qu'à celle d'un lord d'Angleterre, car l'un n'a rien pour le protéger, et l'autre porte un blason pour la faire respecter et une épée pour la défendre. Retirez-vous!

Les lords se placent sous la tente; Surrey tout-à-fait en avant sur le théâtre; Richmond ensuite; les autres au fond; Tom un peu en arrière. L'espion paraît le premier; il indique lord Surrey à lord Clinton; celui-ci le congédie d'un geste impératif et s'avance vivement.

SCENE VIII.

LES MÊMES, ÉDOUARD, CLINTON, LE CONSTABLE, QUATRE GARDES.

CLINTON, *à part.*

L'espion a dit vrai... il est ici. (*A Surrey.*) J'avais deviné juste en pensant que s'il y avait sédition aujourd'hui dans les rues de Londres, le comte de Surrey, l'ami le plus zélé de la reine Anne serait au nombre des séditieux.

SURREY.

Et moi, j'avais bien deviné aussi en pensant que si on commettait des actes méprisables et déshonorans, le comte de Clinton, l'ennemi le plus odieux de la reine Anne serait seul chargé de leur exécution.

CLINTON.

En m'insultant vous outragez la loi.

SURREY, *se découvrant.*

Je respecte la loi, mais non un représentant tel que vous.

CLINTON.

Vous m'insultez, mylord!

SURREY.

Vous? oh! c'est impossible!

CLINTON.

Soumission aux ordres du roi. Constable, faites abattre cette enseigne.

Le constable et deux gardes s'avancent.

SURREY.

Le nom qu'elle porte ne nuit à personne; vous ne la toucherez pas.

CLINTON.

Obéissez, messire, obéissez.

Les gardes s'avancent de nouveau.

TOM.

Pour le salut de votre corps, ne l'osez pas; car vous savez tous qu'à défaut de massue, Tom Wood abat un taureau avec son poing. Arrière!...

RICHMOND, *se plaçant entre les gardes et Tom.*

Pas de rébellion inutile; pas de résistance coupable à la loi. Lord Édouard Clinton, je vous jure sur mon honneur de gentilhomme qu'avant une heure cette enseigne aura disparu de votre main ou de la mienne, peu importe.

SURREY.

Non, Richmond, laisse-le faire. Allons, mylord, montez sur cette table, après la tête, le nom,

foulez tout aux pieds. Renversez cette enseigne, c'est noble à vous!

CLINTON.

Oui, je la renverserai.

Clinton s'avance avec colère auprès de l'enseigne et la soufflète du plat de son épée.

SURREY.

Place! place à lord Clinton, qui s'est fait valet du constable!

CLINTON.

Oui, place, place à lord Clinton! (*A Surrey.*) Outrage-moi bien, Surrey, moi... j'attends la vengeance, et, Dieu aidant, elle viendra.

Il sort avec les gardes au milieu des huées du peuple.

ACTE DEUXIÈME.

CORNÉLIUS AGRIPPA.

Le laboratoire de Cornélius Agrippa, petit, richement orné, semé d'une grande quantité d'instrumens de chimie. A gauche, un vaste fauteuil auprès d'une table sur laquelle sont beaucoup de livres; un grand vase suspendu dans lequel brûle de l'encens; un autre sur trois pieds dans lequel brûle de l'esprit-de-vin. Porte au fond sur un corridor sombre; portes latérales.

SCENE PREMIERE.

CORNÉLIUS AGRIPPA, *seul, assis; près de lui une longue baguette; à sa main un billet qu'il lit.*

« Vous que la science renomme
» Comme un interprète divin,
» Magicien ou bien astronome,
» Philosophe ou bien médecin,
» Préparez une prophétie,
» Où d'heureux jours me soient comptés,
» Où l'amour et la poésie
» Restent mes anges adorés.
» N'allez pas ternir, ô mon père,
» La splendeur de mes rêves d'or;
» Si l'heure au réveil est sincère,
» Oh! laissez-moi dormir encor. »

H. S.

(*Réfléchissant.*) Henri Surrey! oh! quand j'aurais le pouvoir de scruter les mystères infinis de l'avenir, ce qui n'appartient qu'à Dieu, oh! enfant bien aimé du génie, que pourrais-je te révéler de plus brillant et de plus splendide que ta destinée présente? Tu ceins une triple et glorieuse couronne, celle du poète, celle du soldat, celle du comte, et tu es aimé d'une des plus nobles filles de l'Angleterre. Mais si tu devais tomber un jour du faîte où tu domines, est-ce à moi qu'il faudrait demander sous quel coup, par quelle main, sur quel champ de bataille, ou sur quel billot tu seras renversé, à moi pauvre médecin? J'ai les oppressés en pitié et les oppresseurs en mépris; pour ceux-là surtout Cornélius Agrippa reste le magicien redoutable; mais quand un Clinton ou tout autre de son espèce et de sa corruption veulent tenter les mystères de ma prétendue science, révélée par Dieu, je me plais à leur mettre dans l'ame ou une mensongère espérance ou une pâle frayeur. Mais pour le duc Gérald, je ne suis qu'un médecin dévoué comme le prêtre à l'autel; (*on frappe*) pour Géraldine et pour Surrey, qui l'aime, un consolateur, un père.

SCENE II.

CORNÉLIUS, SURREY

SURREY, *entrant, à Cornélius avec tendresse.*

Mon ami!

CORNÉLIUS, *lui tendant la main.*

Henri, mon enfant!

SURREY.

Serai-je heureux? serai-je heureux longtemps?

CORNÉLIUS.

Prends pour règle ces deux mots: justice honneur! et tu le seras toujours.

SURREY.

Le duc de Norfolk, mon père, a gravé cette sainte devise sur la lame de son épée; et vous le savez, il lui est resté fidèle, car son épée est la plus pure de l'Angleterre.

CORNÉLIUS.

Tu as hérité de cette épée, et nul peut-être n'héritera de ton génie; ton père était une des gloires de sa patrie, et tu es la gloire la plus enivrante de ton père. Eh quoi! tu viens me demander à moi de te prédire des jours heureux? mais cette prédiction est écrite au camp du drap d'or. Quand François I[er] disait à Henri VIII: Mon cousin, je vous envie un aussi beau génie et

un aussi beau courage; et François Ier te désignait du doigt. Elle est écrite sur le sol de l'Italie, quand Florence, en chantant tes ballades, en récitant tes sonnets, disait à l'Angleterre : Nous avons eu Pétrarque, nous avons Arioste; mais vous, vous avez Surrey. Elle est écrite encore sur les champs de bataille de l'Écosse, quand le duc de Norfolk s'écriait : Voilà mon bien, mon fils! voilà bien mon sang! dans ton passé est inscrit ton avenir, enfant... Quelle autre prédiction veux-tu maintenant?

SURREY.

Pas d'autre, père, pas d'autre, ami. Vous avez raison; celles-là doivent suffire à ma fierté et calmer les troubles de ma confiance alarmée.

CORNÉLIUS, *avec douceur.*

Eh! de quoi?

SURREY.

Oh! l'imagination est une fée qui m'enchante ou me désespère; elle colore d'une merveilleuse façon ou rembrunit de sombres couleurs toutes les phases saillantes de mon existence de poète et de soldat. Tenez, mon père! hier, dans cette imposante basilique de Westminster... au milieu des pompes du couronnement... de ces hymnes de divine harmonie... de ces flots d'encens qui m'embaumaient, ma prière catholique montait vers Dieu plus fervente que celle du prélat. La poésie avait pour moi des mots nouveaux, des inspirations inconnues; elle versait tous ses trésors dans mon ame... oh! j'étais heureux, j'étais ravi, j'étais au ciel!...

CORNÉLIUS.

Enfant.... tout d'amour et de poésie.

SURREY.

Oui, la poésie, l'amour, voilà mes croyances... voilà mon culte saint; pas un battement de mon cœur qui ne soit pour elles; pas une pensée impure qui ait souillé ces sœurs chéries... elles m'enlacent de leurs bras, me caressent, m'enivrent des plus suaves et des plus délicieuses émotions; et si un jour en face du danger le triomphe manque à mon courage, elles du moins, oh! mon père, elles ne me trahiront jamais!

CORNÉLIUS.

Qu'elles soient bénies toutes deux... mon enfant, puisque l'une t'a fait illustre et que l'autre te fait bienheureux.

SURREY.

L'amour de Géraldine, l'amitié de Henri VIII ont enfanté autour de moi l'envie et la haine; mais le duc Gérald n'a qu'une affection, sa fille, qu'un désir, son bonheur, et ce bonheur est pour elle dans le titre de mon épouse.

Plusieurs coups à la porte du fond.

CORNÉLIUS.

On frappe...

SURREY.

Eh bien! je suis en bonne compagnie, allez ouvrir.

CORNÉLIUS.

Non, pas avant que tu ne sois entré dans mon oratoire.

SURREY.

Et pourquoi?

CORNÉLIUS.

C'est lord Clinton peut-être, et je voudrais éviter à vos regards de se rencontrer ici.

SURREY.

Oui, vous avez raison.

On frappe encore.

CORNÉLIUS, *remontant la scène.*

A-t-il donc subi quelques disgrâces hier, qu'il vient me consulter aujourd'hui?

SURREY, *remontant la scène.*

Prédisez-lui que Geraldine le déteste.

CORNÉLIUS, *souriant.*

Et ce sera peut-être la première vérité annoncée par un magicien.

Surrey entre dans l'oratoire.

SCENE III.

GÉRALDINE, CORNÉLIUS.

GÉRALDINE, *se précipitant avec frayeur et égarement.*

C'est moi, mon père!...

CORNÉLIUS.

Vous, Géraldine!

GÉRALDINE.

J'aurais tout bravé, la vue de la foule, le scandale public, tout, pour venir pleurer et vous dire: Mon ami, je suis bien malheureuse!...

CORNÉLIUS.

Et par qui, douce enfant, et pourquoi?

GÉRALDINE.

Ce Clinton est un infâme!

CORNÉLIUS.

Comment?

GÉRALDINE.

Il a dénoncé Surrey...

CORNÉLIUS.

Dénoncé! Oh! malheur, malheur à lui!...

GÉRALDINE.

Il faut que je voie Surrey, il le faut... oh! cette inquiétude est affreuse! Mon père, faites-le chercher dans Londres entier: j'espérais le trouver ici; mais dites-moi? quelque triste chose qui se prépare, il m'aimera toujours, n'est-ce pas, et pas de force ne nous séparera?

CORNÉLIUS, *allant vivement à la porte de l'oratoire et l'ouvrant.*

Viens donc lui répéter que tu l'aimeras toujours!

GÉRALDINE, *avec transport.*

Ah! Henri chez vous!... ah! c'est une joie du ciel!...

SCENE IV.

Les Mêmes, SURREY.

SURREY.

Oh ! c'est une joie des anges, puisque c'est la tienne.

GÉRALDINE.

Il y a des bonheurs inespérés... Merci, mon Dieu, merci !...

CORNÉLIUS, *passant entre eux et leur prenant à chacun la main.*

Mes enfans, c'est le hasard ou Dieu peut-être qui a marqué cette heure de réunion, elle vous appartient, je vous la laisse, et ma vieillesse n'aura pas à rougir d'avoir protégé votre amour.

SURREY *et* GÉRALDINE, *avec tendresse.*

Mon père !...

Cornélius embrasse Géraldine au front et sort par la droite.

SCENE V.

GÉRALDINE, SURREY.

SURREY.

Pourquoi cette pâleur? pourquoi ces larmes?

GÉRALDINE.

Tu ne sais donc pas ce qui s'est passé ?

SURREY.

Eh bien !

GÉRALDINE.

Tu as été trahi...

SURREY.

Trahi !

GÉRALDINE.

Mon père est venu à moi tout-à-l'heure, il m'a regardé avec courroux... Géraldine, lord Surrey est un mauvais Anglais, a-t-il murmuré sourdement.

SURREY, *avec rage.*

Ton père a dit cela ? Oh! mon Dieu, pardonnez-lui, puisque c'est son père...

GÉRALDINE.

Hier, dans une taverne, il a insulté, il a laissé violer sous ses yeux l'autorité sainte de la loi... Qu'il y prenne garde, je ne joindrai pas mes armoiries aux siennes, si l'accusation portée contre lui le trouve coupable.

SURREY.

Une accusation portée contre moi !... et par qui ?

GÉRALDINE.

Par lord Clinton...

SURREY, *éclatant.*

Toujours Clinton ! toujours ce serpent qui me pique ! c'est une fatalité !... oh ! malheur ! malheur !...

GÉRALDINE.

Espérons, Henri, puisque tu es innocent...

SURREY.

Oui, je le suis ; et tu le crois, toi, mon ange.

GÉRALDINE.

Oh ! oui..

SURREY.

Mais à ton père, cette vertu rigide et inflexible qu'un soupçon de déloyauté épouvante, il faudra des preuves...

GÉRALDINE.

Et ta parole, Henri, ta parole de gentilhomme?

SURREY.

La croira-t-il ?

GÉRALDINE.

Et sa tendresse pour moi... oh ! elle est bien vive et ne s'est jamais démentie.

SURREY.

Eh bien ! oui, tu l'adjureras par mon serment et par son amour pour sa fille... une fille a des accens qui vibrent dans l'ame de son père... Oh ! il te croira, car, vois-tu, te perdre, c'est mourir.

GÉRALDINE.

Henri, le dévouement est la plus belle vertu des femmes, c'est la vérité de l'amour, et toi, mon ami, tu es digne de tous les dévouemens... Eh bien ! si mon père aveuglé m'ordonnait de renoncer à toi... oh ! je te le jure par l'Évangile, ta Géraldine braverait pour t'appartenir la volonté de son père, et la cour et ses mépris, et la religion et ses anathèmes, tous les malheurs et toutes les hontes ; dis, si je te crois innocent, me crois-tu sincère ?

SURREY.

Je crois que ton âme est trop belle et trop sainte pour le monde des hommes.

GÉRALDINE.

Notre amour n'est pas un de ceux qu'une cause frivole à fait naître et qu'un prétexte futile peut délier.

SURREY.

Non, le soleil de Florence l'a réchauffé de sa brûlante haleine, il a inspiré mes vers, il a décoré mon front de la couronne des poètes, il a donné à mon courage la victoire dans les tournois, dont tu étais la reine ; il a tout réuni autour de moi, gloire, célébrité et fortune. Tu es mon ange gardien, mon génie tutélaire.

GÉRALDINE.

Être ton amante, Henri, est le plus glorieux de tous mes titres ; devenir ton épouse, le plus brillant espoir de ma vie.

SURREY.

Qui se réalisera bientôt, je l'espère. Le duc est à Whitt-Hall sans doute, je vais m'y rendre, et devant le roi, devant Richmond, devant Jean d'Oxford, qui étaient à la taverne avec moi, je démentirai Clinton, et lui offrirai le combat en champ clos, en témoignage de ma parole.

GÉRALDINE.

Oh ! mon ami...

SURREY.

Pas de crainte, ma Géraldine, j'aurai, pour me soutenir, ton amour et mon droit, et pour triompher, mon courage.

GÉRALDINE.

Moi. Henri, je vais attendre dans l'oratoire de notre ami et prier pour toi.

SURREY.

Va, ma fiancée chérie, et la bénédiction de ton père suivra de près ma vengeance. (*Il la conduit dans l'oratoire, en ferme la porte, redescend prendre sa toque.*) Oui, oui, je me rends à White-Hall : si le roi est juste, il me pardonnera, et je saurai bien contraindre Clinton à m'accorder réparation.

RICHMOND, *dehors, frappant avec précipitation.*

Maître Cornélius, ouvrez, ouvrez de suite.

SURREY.

C'est la voix de Richmond.

Il ouvre.

SCENE VI.

LES MÊMES, RICHMOND, LES LORDS.

RICHMOND.

Ah! c'est toi enfin, nous t'avons cherché à Saint-James, à White-Hall et dans les tavernes de la Cité, pour t'annoncer une action infâme, la dénonciation de Clinton.

SURREY.

Je sais tout, mes amis.

RICHMOND.

Comment! et par qui?

SURREY.

Par miss Gérald, la femme que Clinton persécute de son amour, comme il me poursuit de sa haine, et qui le méprise autant que nous le méprisons nous-mêmes.

RICHMOND.

Est-ce donc un jeu que notre liberté, et sera-t-elle long-temps à la merci d'un pareil homme?

SURREY.

Oh! Clinton! Clinton! le moment est venu où la lutte va s'engager, acharnée entre nous deux... Ce n'est donc pas assez pour toi d'avoir fait mourir mon père sur la terre d'exil, tu viendras encore m'enlever ma fiancée et me bannir peut-être de ma patrie! oh! ma vengeance contre toi est légitime et sainte, et je m'y dévoue tout entier.

SCENE VII.

LES MÊMES, CLINTON.

Il s'arrête au fond.

RICHMOND, *et tous les autres lords, avec surprise.*

Clinton!

CLINTON, *à part.*

Surrey! toujours ce favori sur mes pas!

SURREY, *se contenant à peine, à part.*

Clinton! (*Haut.*) Soyez le bien venu, mylord; j'allais au-devant de vous.

CLINTON.

Veniez-vous au-devant de moi avec la prétention de me donner une leçon de nécromancie? je vous préviens, comte, que je n'ai pas grande foi en votre savoir.

SURREY.

Édouard Clinton, il est inutile d'appeler le magicien; s'il est vraiment savant et vraiment prophète, je sais ce qu'il doit vous révéler, et je me charge de vous l'apprendre.

CLINTON.

Il est très-fâcheux pour votre santé si chère à tous qu'on ne vous surprenne jamais dans un instant naturel : ou bien vous raillez (le sarcasme vous sied à ravir), j'en conviens, ou bien vous élevez une voix irritée; prenez garde, lord Howard, prenez garde!

SURREY.

Pas d'ironie, mylord, elle sied mal au délateur.

CLINTON.

Ne vous excitez pas trop, lord Howard, c'est pernicieux; demandez à Butts, le médecin du roi.

SURREY.

Vous m'avez accusé d'outrage à la loi, et vous avez signé l'accusation.

CLINTON.

Si le roi la rejetait, sa clémence serait une faute.

SURREY.

Dites plutôt, l'accusation est un mensonge, et le nom de l'accusateur celui d'un lâche.

CLINTON.

C'est un combat que vous provoquez, mylord?

SURREY.

A outrance, à mort!

CLINTON.

Votre courroux est poétique.

SURREY.

Quand ma poésie voudra flétrir un vil serviteur, un abject courtisan, elle saura où prendre son modèle.

CLINTON.

Mauvais Anglais, qui oublie l'Angleterre pour un duel!

SURREY.

Elle me remerciera, car ma patrie est comme la France; elle n'aime pas les lâches.

RICHMOND, *à demi-voix.*

Tu te perds!

CLINTON.

Lord Howard, votre père, ce vaillant homme d'épée, vous a bien appris la bravade et la forfanterie.

SURREY.

Il m'a appris aussi que Clinton est un homme sans foi et sans honneur.

CLINTON.

Le duc de Norfolk jugeait lord Clinton comme l'Angleterre le jugeait lui-même.

SURREY.

Oh! l'infâme! vous l'entendez, mylord, il insulte mon père, dont il a sali la mémoire, dont il a creusé la tombe; il le flétrit encore, et devant son fils! O misérable favori! entre nous, vois-tu,

c'est une haine implacable, dévorante... entre nous deux, il faut du sang... Tiens, voilà mon gant, oseras-tu le ramasser?

CLINTON, *ironiquement.*

Sur Dieu, vous êtes fou?

SURREY.

Et vous, vous êtes infâme.

RICHMOND, *à Surrey.*

Surrey, Surrey...

SURREY.

Mais où a-t-il donc volé cette couronne de comte à neuf fleurons d'or? c'est une tache à celle d'Angleterre. Il refuse, n'est-ce pas?... mais à insulte publique vengeance publique... Le roi son souverain, qu'on dit rival de François I[er] en vaillance, l'archevêque de Cantorbery, son oncle, lord Gérald, comte de Keldar, dont il mendie les titres; tous ces lords aux blasons si nobles sauront à quelle dégradante flétrissure je l'ai soumis, ils en rougiront tous, et pour eux et pour lui, et ils te chasseront en disant que tu n'es pas leur fils, que tu n'es pas de leur sang, que tu es un bâtard, et que tu n'as pas le droit de porter un aussi noble insigne sur un cœur aussi lâche.

Il lui arrache son collier.

RICHMOND, *cherchant à calmer Clinton, qui ne se contient plus.*

Ah! mylord, de grâce, pardonnez son action insensée.

CLINTON. *froidement.*

Fils de Norfolk, regarde bien ce collier : le bruit qu'il a fait en tombant aura, je le jure, un écho sinistre dans toute l'Angleterre.

RICHMOND, *à Surrey.*

Malheureux !

SURREY.

Je méprise ces menaces.

RICHMOND.

Crains le courroux du roi.

SURREY.

Le roi serait honteux d'un tel favori... Adieu, valeureux lord; ne restez pas debout, le poids de votre épée vous fatigue... Sortons, mylords, sortons...

Ils sortent par le fond.

SCENE VIII.

CLINTON, *seul, ramassant son collier avec une colère concentrée.*

Va, insensé, l'outrage que tu as fait tomber sur moi te coûtera plus de larmes qu'à moi de déshonneur. Ah! cette guerre acharnée me lasse... comment la finir? avec le poignard... où trouver un bras assez dévoué pour frapper une telle victime, quand les voleurs de Newgate et les assassins de grandes routes chantent ses ballades et se découvrent avec respect en prononçant son nom? Ce combat serait insensé, il a mille chances contre moi : je nierai tout, insulte et provocation... Un moyen plus lent est plus sûr : le duc de Norfolk, son père, nuisait à ma puissance, toutes le faveurs à la cour étaient pour lui et s'éloignaient de moi; j'ai voulu sa chute pour m'élever à sa place, et je l'ai obtenu en épouvantant les scrupules religieux de Henri VIII; je suis parvenu à le convaincre qu'un favori catholique allait mal à un roi réformiste, que le duc de Norfolk était l'ami des évêques fidèles à la cour de Rome et l'ennemi des Luthériens, qu'il fallait s'en défaire; le roi m'a compris, et l'exil a frappé Norfolk : à même cause même effet.... Oui, Surrey sera exilé, ou comme hérétique, ou comme insulteur du premier lord du royaume, et pendant son bannissement je préparerai une autre vengeance, la dernière. Oh! oui, bientôt la Tour de Londres finira ce que l'exil aura commencé.

Il va lentement vers le timbre placé sur la table de droite, et frappe trois coups.

SCENE IX.

CLINTON, CORNÉLIUS.

CORNÉLIUS, *humblement.*

Je suis à vos ordres, mylord, et m'incline humblement devant votre seigneurie. (*A part.*) Sont-ils partis?

CLINTON, *avec insolence.*

Sommes-nous bien seuls dans cette succursale de l'enfer?

CORNÉLIUS.

Comme nous le serons un jour dans la tombe

CLINTON, *jetant une bourse sur la table.*

Voilà vingt-cinq guinées... si tu devines l'inquiétude qui m'obsède, le tourment qui m'assiége et le remède utile à leur guérison, tu auras le double.

CORNÉLIUS.

Mon zèle est plus grand que ma science, pourtant j'essaierai. (*Lui désignant un fauteuil.*) Asseyez-vous dans ce fauteuil, mylord, la main droite sur ce livre; c'est celui de Picatrix, l'enchanteur du treizième siècle, la lumière de l'Arabie; tournez votre visage vers ce miroir. (*Il touche un panneau avec sa baguette; aussitôt un miroir long et peu large, caché sous le panneau, tourne sur son pivot et se trouve en face du fauteuil sur lequel Clinton est assis. A part.*) Pauvre fou!

CLINTON.

Tu as prédit de glorieuses destinées au connétable de Bourbon, et le connétable de Bourbon a été traître à son pays. Prends garde d'être un devin aussi malencontreux pour moi que pour lui. Parle.

CORNÉLIUS, *regardant dans le miroir.*

Picatrix, mon maître, inspire-moi! Je vois une tache noire, bien noire, marquée de rouge au milieu.

CLINTON, *avec épouvante.*

Eh bien! explique ces signes!

CORNÉLIUS.

Un outrage est tombé sur vous, c'est la tache noire; il faut, pour la laver, des épées qui brillent au soleil, il faut du sang, c'est la marque rouge.

CLINTON.

Tu ne dis que trop vrai. O mon Dieu! il m'effraie.

CORNÉLIUS, *à part.*

Surrey l'a provoqué. (*Haut.*) Faut-il continuer?

CLINTON, *tremblant, à part.*

Aurai-je assez de force pour l'entendre! (*Haut.*) Oui, oui, continue.

CORNÉLIUS.

Je vois deux vautours, le premier a l'œil en feu, il plane au-dessus du second, il va l'assaillir; mais celui-ci cache sa tête sous son aile en poussant un cri sourd, puis s'envole avec épouvante.

CLINTON.

Et où va-t-il se cacher?

CORNÉLIUS, *à part.*

Il a refusé le combat. (*Haut.*) Dans l'aire d'un aigle.

CLINTON.

Et l'aigle le reçoit-il dans son aire?

CORNÉLIUS.

Je ne distingue plus rien... une nuée obscure, chargée d'orage et sillonnée de rares éclairs, a passé devant le rocher où est bâti le nid d'aigle. Attendez, la nuée s'éclaircit, un rayon de soleil la traverse.

CLINTON.

Que distingues-tu maintenant?

CORNÉLIUS.

Un billot! et à côté un homme vêtu de rouge, une hache à la main.

Cornélius touche le miroir avec sa baguette, et aussitôt il tourne de nouveau sur son pivot et disparaît.

CLINTON, *se levant avec effroi.*

Et pour quelle tête ce billot et cette hache?

CORNÉLIUS.

Votre honneur sait comme moi que les billots ne se dressent que pour les grands seigneurs, et la potence pour le peuple.

CLINTON.

Bien, Cornélius, bien! ton savoir est surhumain! Va, je te le jure, si ta prédiction s'accomplit au gré de mes désirs, je couvrirai ton miroir avec de l'or, je te donnerai le diamant de ma jarretière et la plus brillante perle de ma couronne de comte. Adieu, maître Cornélius, j'ai besoin de penser à votre prophétie pour assurer ma vengeance.

CORNÉLIUS, *l'arrêtant.*

Il pourrait rencontrer Surrey. (*A part.*) Par ici. (*Haut.*) Vous le savez, mylord, cet escalier donne sur une rue déserte, par ici! par ici!

CLINTON.

Oh! oui, par ce chemin j'arriverai plus vite aux pieds du trône.

Il sort à droite.

SCENE X.

CORNÉLIUS, *seul.*

Oh! ta vengeance t'échappera, je l'espère, ou la nature serait sans ordre et Dieu sans justice. Le plus brave et le plus généreux sacrifié au plus vil! c'est impossible.

SCENE XI.

CORNÉLIUS, SURREY.

SURREY.

Il est parti?

CORNÉLIUS.

Oui, et j'ai deviné ta provocation et son refus de se battre avec toi.

SURREY.

Comment!

CORNÉLIUS, *riant.*

Par la magie.

SURREY.

Il n'a pas vu Géraldine, au moins?

CORNÉLIUS.

Non.

SURREY.

Ah! tant mieux! (*Allant à la porte de l'oratoire et appelant :*) Géraldine! ma Géraldine!

GÉRALDINE, *entrant avec crainte.*

Eh bien! mon ami, et mon père?

SURREY.

Ton père m'a donné la main et il m'aime.

GÉRALDINE.

Que je suis heureuse! et le roi?

SURREY.

Le roi m'a pardonné et m'a remis cet ordre.

GÉRALDINE.

Quel ordre, mon Dieu?

SURREY.

L'ambassadeur de France emporte avec lui une déclaration de guerre.

GÉRALDINE.

Et tu pars, n'est-ce pas? et tu vas me quitter! que vais-je devenir, mon Dieu!

CORNÉLIUS.

Tu oublies donc que je te reste, enfant?

SURREY.

C'est pour l'Angleterre que je vais tirer mon épée... si mon cœur est à toi, mon sang est à elle. De tous les sacrifices, Géraldine, le plus noble est celui qu'on sait faire à sa patrie.

CORNÉLIUS.

Noble nature! sois fière, ma fille!

SURREY, *à Cornélius.*

Mon père, Richmond et Tom vont venir; c'est à vous et à eux que je la confierai, car vous m'aimez tous trois avec dévouement; le sage, le lord et l'homme du peuple formeront une trinité pour te protéger et dans le palais du roi et dans les carrefours de Londres, un bon génie veillera sur ma Géraldine.

SCENE XII.

LES MÊMES, RICHMOND, TOM WOOD.

SURREY.

Venez, mes amis, le mot adieu est triste, je dois vous le dire pourtant, je ne croyais pas vous quitter si tôt.

RICHMOND *et* TOM.

Nous quitter!

SURREY.

Oui, le roi m'a nommé au commandement de la guerre de France, et demain je pars d'Angleterre, lui laissant plus de regrets que je n'emporte d'espérances. Amis, voyez cet enfant; après ma mère, c'est mon unique trésor sur la terre... oh! promettez-moi de veiller sur elle. Toi, Richmond, me le jures-tu?

RICHMOND.

Comme de t'aimer toujours... ne suis-je pas ton frère?

SURREY.

Et vous, mon père?

CORNÉLIUS

N'est-elle pas chérie dans le cœur du vieillard?

TOM.

Et si vous avez besoin d'un bras pour vous soutenir, songez, mylord, que le boucher de Tyburn a dévoué ses jours et ses nuits à vous servir. Miss Gérald, acceptez-vous ma protection?

GÉRALDINE.

Oui, Tom Wood.

SURREY, *à Tom.*

Ce soir, à Temple-Bar, bois à ma santé et à ma victoire.

TOM.

De grand cœur, mylord.

SURREY.

Les vœux du peuple portent bonheur.

RICHMOND.

Mon frère, embrasse-moi.

SURREY.

Adieu, mon père! adieu, vous tous, les seuls êtres de mon affection! (*Étendant la main sur la tête de Géraldine.*) Et maintenant, Clinton, ose venir me la disputer!

Il fait un mouvement pour sortir.

SCENE XIII.

LES MÊMES, LE CAPITAINE DES GARDES, GARDES.

LE CAPITAINE.

De par le roi et le lord chancelier!

CORNÉLIUS.

Que voulez-vous?

LE CAPITAINE.

Pour mylord Henri Surrey, au nom du roi!

Silence; il présente à Surrey un parchemin.

GÉRALDINE, *à Cornélius, à demi-voix.*

O mon Dieu! je tremble.

RICHMOND, *à mi-voix, à Tom.*

Surrey a insulté Clinton, et Clinton se venge.

TOM.

Le misérable!

SURREY, *qui a ouvert le parchemin, avec explosion.*

Quelle infâme trahison!

TOUS.

Qu'y a-t-il donc?

SURREY.

Un arrêt d'exil!

TOUS.

L'exil!

GÉRALDINE.

Pour toi?

SURREY.

Oh! c'est une honte, écoutez: « Le roi, fortement indigné de l'outrage fait publiquement au » comte Édouard Clinton, condamne lord Henri » Surrey à l'exil, et lui donne pour prison la forteresse de l'Aigle, sur les côtes de la France. »

GÉRALDINE.

Oh! jamais cet arrêt ne s'exécutera, mon père le fera rétracter.

TOM.

Vengeance, mylord, vengeance!

SURREY *froidement.*

Non, respect et soumission à la volonté du roi! (*Au capitaine des gardes.*) Voici mon épée.

RICHMOND.

Nous te suivrons, Surrey.

SURREY.

Non, car elle a besoin de votre amitié pour la consoler. Adieu, ma Géraldine, espérance et courage! adieu, mon père! (*A Tom, en lui tendant la main.*) Nous nous reverrons, Tom.

TOM.

Oui, mylord, nous nous reverrons... (*à part*) à la forteresse de l'Aigle.

SURREY.

Marchons, marchons!

Surrey fait un mouvement pour sortir; Géraldine court à lui, se jette dans ses bras; tous l'entourent.

ACTE TROISIEME.

LORD SURREY.

Une salle vaste et splendide du château de Westminster. Au fond règne une large galerie praticable. Trois grandes portes cintrées. Deux portes latérales sur le premier plan, une fenêtre sur le deuxième à droite. Balcon praticable.

SCENE PREMIERE.

TOM, *seul.*

On entend dans la coulisse le bruit d'un festin : *A sa majesté Henri VIII! Longue vie à sa majesté Henri VIII!* Cliquetis de verres, rires et agitation.

Oh! oui... riez... riez, mylords, ris surtout, Clinton, car aujourd'hui tu portes haut la tête, et nul n'est là pour imprimer sur ton front le sceau de l'infamie. Gloire à toi, noble champion de Henri VIII! qui remets au bourreau le soin de venger tes outrages. Oh! mes efforts ont échoué! il m'a fallu quitter la citadelle de l'Aigle sans avoir rien fait pour la délivrance de lord Surrey. Tous les gardes sont vendus à l'or de Clinton, et la tombe rendrait plutôt ses morts que ce cachot son prisonnier. Le duc de Richmond, les amis de lord Surrey seront-ils plus heureux que moi?... Dieu le veuille; mais je n'ose le croire... Il sera donc jugé. N'importe; quoi qu'il arrive c'est maintenant à nous deux, persécuteur de lord Surrey. Guerre à mort entre le noble seigneur et le boucher de Tyburn qui s'est fait ton espion pour surveiller tous tes pas. Sir Edouard Clinton, vous êtes lord d'Angleterre; mais Tom Wood est chef de corporation; tenez-vous bon, mylord, tenez-vous bon!

SCÈNE II.

TOM, CLINTON, LORDS.

Les trois portes s'ouvrent, au moment où Clinton paraît, Tom Wood sort; ils s'avancent tous sur la scène.

UN LORD, *à Clinton.*

Par saint Georges, mylord, c'est une fête de prince, et Westminster avait perdu le souvenir d'une semblable magnificence.

CLINTON.

Je ne pouvais faire moins, mylords, pour vos seigneuries. Le gouverneur de Westminster croirait manquer à son royal maître s'il faisait dans ces murs un moins splendide accueil aux plus illustres et aux plus fidèles sujets de l'Angleterre. Du reste, la trêve ne sera pas longue à vos graves préoccupations; les plus chers intérêts du royaume vous réclameront dans quelques heures, et vous pourrez, si vous le voulez, passer de la salle du banquet à vos siéges de juges. Les évêques luthériens envoyés à la citadelle de l'Aigle pour déterminer lord Surrey à embrasser la réforme ont rencontré chez le prisonnier une opposition invincible. Sa majesté a signé aujourd'hui même l'acte de sa mise en accusation. Le comte de Surrey sera amené cette nuit de sa forteresse de l'Aigle à Londres.. et demain, mylords, l'Angleterre vous demandera justice d'un hérétique. Le roi compte qu'elle ne vous la demandera pas en vain.

Les lords s'inclinent.

PLUSIEURS VOIX, *au fond.*

Lady Clinton... lady Clinton!

SCENE III.

LES MÊMES, GÉRALDINE.

CLINTON, *remontant la scène.*

Comment?... lady Clinton à Westminster?

GÉRALDINE, *traversant avec résolution et un peu d'égarement les rangs des lords, à lord Clinton.*

Oui, mylord... lady Clinton qui vient s'excuser si elle ose se présenter à une fête où elle n'est pas invitée.

CLINTON.

Vous aviez semblé désirer, mylady, rester seule au palais de Lincoln, et vous savez, n'est-ce pas, que chacun de vos désirs est un ordre pour moi?

GÉRALDINE.

Ah! oui... je vous entends, et je vous en rends grâce... mais à cette heure, mylord, c'est un devoir sacré qui m'amène au milieu de vos plaisirs. Leurs seigneuries pardonneront... mais il faut à l'instant même que je vous parle, à vous seul.

CLINTON.

Vrai, mylady?...Pardon, mylords. (*Ils sortent.*) Ceci est une énigme... je ne vous comprends pas...

Les lords s'éloignent.

GÉRALDINE.

Pas de raillerie. Dans votre bouche la raillerie, c'est l'outrage, et vous n'avez pas le droit de m'outrager.

CLINTON, *sévèrement.*

Mylady!

GÉRALDINE.

Ah! vous ne me comprenez pas... Eh bien! écoutez, et si cette lettre de Jean d'Oxford n'est pas un mensonge, vous êtes le plus misérable des hommes. (*Mouvement de Clinton.*) Écoutez donc. (*Elle lit.*) « Mylady, au mépris des plus saintes pro- » messes et cédant aux cruels avis de lord Clin- » ton et des évêques luthériens, le roi a signé l'or- » dre de mise en accusation du comte de Surrey. » Ses ennemis veulent le perdre, ils le disent hau- » tement. Demain douze lords vendus aux sanglans » caprices de Henri VIII se réuniront pour juger » Surrey. Hâtez-vous donc, mylady, d'exiger de » lord Clinton le prix de votre sacrifice. De vous » seule dépend maintenant le salut de Henri! »

CLINTON, *à part.*

Elle sait tout!

GÉRALDINE, *lui présentant un parchemin plié.*

Édouard Clinton, voici un acte qui porte signature royale, et dans lequel, prenant Dieu à témoin de la vérité de vos paroles, vous vous engagez, vous et le roi, lui sur sa couronne, vous sur votre honneur de gentilhomme, entendez-vous, mylord, sur votre honneur de gentilhomme, à faire cesser l'exil de Henri Surrey et à déchirer l'accusation capitale d'hérésie et de trahison portée contre lui si je vous donne ma main et mes titres. J'ai consenti à m'appeler lady Clinton, comtesse de Lincoln, et je viens, mylord, réclamer l'exécution de votre promesse, et, forte de votre serment, exiger la liberté de lord Surrey.

CLINTON.

Votre dévouement est sublime, mylady, et le fils du duc de Norfolk doit en être bien fier.

GÉRALDINE.

C'est un dévouement sublime en effet, mylord, que celui d'une femme quand elle veut sauver la tête d'un innocent. Reprenez donc cet acte solennellement juré devant vos témoins et les miens, et ordonnez que le comte de Surrey sorte de la citadelle de l'Aigle pour remonter à son siége de lord, et j'aurai pour vous, mon époux et mon maître, soumission, respect et reconnaissance éternels.

CLINTON.

Le roi aurait pardonné au comte de Surrey, et sa haine contre moi parce que j'ai fait exiler son père, et ses satires contre la religion et ses ministres... tout enfin... si le comte avait consenti à embrasser la réforme. Henri VIII ne veut pas d'un seigneur catholique à sa cour. L'hérésie est un crime, Surrey sera jugé : c'est le bon plaisir du roi.

GÉRALDINE.

La fidélité à une croyance est une vertu, mylord... Pas d'excuses... je vous adjure... Le roi ne veut que ce que vous voulez, et c'est une lâcheté de manquer à un serment, et c'est une honte de remplir ici l'office de geôlier.

CLINTON.

Mais si le roi l'ordonne...?

GÉRALDINE.

Mais si votre honneur vous le défend....?

CLINTON.

Oh! avant tout, ma vengeance! Je fus heureux, mylady... oh! oui, je fus bien heureux le jour où votre amour s'humilia devant ma puissance. Notre union enlevait à Surrey et sa dernière et sa plus chère espérance, elle le séparait à jamais d'une femme pour laquelle il aurait tout sacrifié. Ce mariage était mon triomphe sur cette race orgueilleuse des Howards : il était nécessaire à mon ambition. Vous êtes aujourd'hui lady Clinton, vous resterez lady Clinton ; Surrey sera jugé demain, et dans quelques jours la hache du bourreau aura fait son devoir.

GÉRALDINE.

Mais j'ai la parole du roi.

CLINTON.

Ah! je vous conseille, mylady, d'en appeler au roi. (*Lui présentant les papiers saisis chez Surrey.* Le comte de Surrey, n'est-ce pas, est un poète digne d'envie, et nul assurément n'eût chanté dans des sonnets plus tendres la noble dame de ses pensées; mais je déplore vraiment qu'au lieu de célébrer l'amour et la beauté, la muse du comte de Surrey se soit venue heurter jusqu'aux pieds du trône.

GÉRALDINE.

Jusqu'aux pieds du trône, dites-vous?

CLINTON

Tenez, ces papiers sont ceux qui ont été saisis chez Surrey pendant son emprisonnement à la citadelle de l'Aigle... Et dites vous-même quelle expiation peut racheter ces sanglantes satires contre la royale personne de notre souverain... Ah! vous m'avez insulté, comte de Surrey, et, comme si ce n'était pas assez de ma colère, vous jetez aussi votre défi à un puissant monarque. Ah! vous n'êtes pas prudent... mais au moins, bravo! vous prenez haut vos ennemis.

GÉRALDINE.

Ah! grâce, grâce, mylord!

CLINTON.

Vous le voyez, mylady, ce n'est plus moi qu'il faut prier désormais pour votre amant; mais si Henri VIII pardonnait... oh! je ne pardonnerais pas, moi... j'ai juré sa perte, il mourra.

GÉRALDINE.

Oh! mylord, laissez-vous fléchir par mes larmes. Eh bien! écoutez : j'étouffe en mon cœur tout amour pour Surrey, et je m'abandonne à vous corps et ame! Mais sauvez-le, Clinton, et sauvez aussi l'Angleterre d'un reproche d'assassinat qui couvrirait d'opprobre et le roi qui l'ordonnerait, et vous qui lui prêteriez votre bras. Mais que voulez-vous que je fasse?... Dites, oh! dites! Je quitterai l'Angleterre, je ne reverrai plus Surrey; j'irai en France, dans une de ces saintes demeures de la Bretagne... j'y demanderai une cellule et je prierai là... nuit et jour... à genoux sur la

pierre froide... Parlez, que voulez-vous que je fasse? mon Dieu! qu'exigez-vous, mylord?...mais sauvez-le, sauvez-le!

Elle s'agenouille.

CLINTON.

Mylady, assez!... Les douze lords du royaume choisis par le roi siégeront avec moi à la chambre aux Étoiles. Le procès du comte de Surrey va commencer, et demain, avant la nuit, je vous ferai connaître notre jugement.

GÉRALDINE.

Eh bien, si votre roi peut tolérer un pareil crime; si les amis de Surrey sont assez lâches pour le laisser commettre; quand tout espoir de le sauver sera perdu pour moi; quand son sang vous aura taché, j'invoquerai la loi du divorce: elle me protégera, et du moins la noble fille du duc Gérald, la fiancée de lord Surrey, cessera de se nommer lady Clinton... Lady Clinton! mais c'est un opprobre! mais la dernière femme de Londres rougirait de s'appeler lady Clinton! Adieu, comte de Lincoln, nous ne nous reverrons plus que devant le tribunal qui cassera une union que je déteste... autant que je vous méprise!

Elle sort vivement à droite.

SCENE IV.

CLINTON, *seul.*

Non, non, Géraldine, c'est à un autre rendez-vous que je te convie. Dans huit jours, sur la place de la Tour, en face d'un échafaud, je veux qu'il te voie encore à sa dernière heure; la mort lui paraîtra plus affeuse, et son courage le trahira peut-être. Tom Wood? Tom Wood?

SCENE V.

CLINTON, TOM, *du fond.*

TOM, *en entrant.*

Qu'ordonnez-vous, mylord? Me voici.

CLINTON.

Ecoute, Tom Wood, tu étais malheureux et je t'ai soustrait à la misère; tu manquais de pain et je t'en ai donné; tu m'as loyalement servi, c'est bien; mais, à compter de cet instant, un dévouement plus absolu me sera nécessaire; car, cette nuit même, une forteresse royale deviendra la prison du comte de Surrey.

TOM.

Que dites-vous? (*A part.*) Oh! mon Dieu! il est perdu!

CLINTON.

Mais cette forteresse avec ses donjons et ses hautes murailles n'aura pas de portes si solidement fermées qu'elles puissent garder un tel prisonnier. Pour l'arracher à la condamnation qui le menace, on complotera à la cité, on intriguera à la cour; le capitaine des gardes est son ami d'enfance, les gardes me sont suspects. Eh bien! il faut que u épies tous les gestes, que tu interroges tous les regards, que tu veilles minute par minute autour du comte de Surrey. Me le promets-tu, dis? Me le promets-tu?

TOM.

Vous serez obéi, mylord. (*A part.*) Et le duc de Richmond n'a pas pu le sauver?

CLINTON.

Rappelle-toi le gage de ta fidélité.

TOM.

Oui, je sais, mylord, que d'un mot vous pouvez faire abattre ma tête.

CLINTON.

C'est bien, Tom Wood, je compte sur toi; et si tu es un serviteur fidèle, toi aussi, compte sur moi.

SCENE VI.

LES MÊMES, LE CAPITAINE DES ARCHERS *à la forteresse de l'Aigle;* ARCHERS, *arrivant en désordre par le fond.*

LE CAPITAINE.

Mylord, je débarque à l'instant, et j'accours vous annoncer une pénible nouvelle : l'avant-dernière nuit, le comte de Surrey, dont la garde m'était confiée, s'est évadé de la citadelle de l'Aigle.

CLINTON, *avec rage.*

Surrey évadé!... malheur, malheur à vous!

TOM, *avec transport.*

Il est sauvé!

CLINTON.

Surrey évadé!... Mais qui donc, malheureux! qui donc a facilité sa fuite? Il ne peut pas échapper à ma vengeance; il faut qu'il se retrouve; il fau qu'il vienne rendre compte à ses juges de ce nouvel outrage à la majesté des lois d'Angleterre. (*Au capitaine.*) Venez, messire... courons à la chambre des lords, et si avant vingt-quatre heures le comte de Surrey n'est pas sur le siége des accusés... ce siége ne restera pas vide, car vous y serez assis à sa place. Tom Wood, tous mes titres, mes richesses à qui me ramènera lord Surrey. Va, va, fouille Londres entier, toutes les côtes d'Angleterre, et demain, s'il n'est pas retrouvé, nous partons ensemble pour la France. Vous, messire, venez.

Il sort dans un grand désordre avec les gardes.

SCENE VII.

TOM, *seul.*

Libre! libre! il est sauvé!... oh! tous les trésors de l'Angleterre ne valent pas pour moi cette nouvelle... il est sauvé!... (*Se jetant à genoux.*) Merci, Dieu de Surrey... merci! car tu as épargné à ton enfant la mort dont on allait le frapper pour avoir été fidèle à ton culte. Merci, oh! merci! et pour lady Géraldine, et pour moi qui le chéris de toute mon ame. Où est-il maintenant? oh! je

le rejoindrai... je veux le revoir, je veux qu'il croie bien que dans tout le royaume nul cœur plus dévoué ne bat pour son bonheur. Oui, je le retrouverai... s'il est dans l'île, j'irai de comté en comté... s'il est en France, j'irai de ville en ville, je le demanderai à tout le monde, et on le connaîtra, car le nom de lord Surrey est un nom illustré, puisque c'est un nom populaire. Il n'a plus besoin de l'espion de Clinton, et demain l'espion quittera Londres; mais, avant d'en sortir, je dois tenir le serment juré sur le linceul de ma fiancée. Sois heureuse, Jeanne, et prie pour lord Surrey. Avant deux jours, Clinton sera devant Dieu implorant le pardon de ses crimes.

Demi-nuit.

UNE VOIX, *au dehors.*

Au large, au large!

TOM, *courant à la fenêtre.*

Quel est ce cri?... c'est la sentinelle qui signale une barque qui tentait d'aborder aux pieds des remparts. (*Regardant avec attention.*) La barque s'éloigne... ah!... elle fait un détour... bien... elle se rapproche... la sentinelle ne l'a pas vue... un homme en descend... il s'avance de ce côté... mais il n'est pas seul... on parle... grand Dieu! c'est la voix du duc de Richmond! il monte ici... à ce balcon... (*Richmond paraît.*) Mais qui donc est avec vous?... oh! qui donc?...

RICHMOND, *avec transport.*

C'est lui!

SCENE VIII.

TOM, SURREY, RICHMOND, *en costume de batelier de la Tamise.*

SURREY, *se jetant dans les bras de Tom.*

Tom Wood!

TOM.

Lord Surrey!

SURREY.

Oh! c'est Dieu qui nous réunit.

RICHMOND.

Oh! nous avons donc encore un ami dans ces murs!

TOM, *à Richmond.*

Bien, mylord, vous l'avez sauvé!... merci, oh! merci!

RICHMOND.

Il le fallait, ou mourir.

SURREY.

Avec de tels amis on défie toutes les haines.

TOM.

Mais, mylord, votre évasion est connue, dans une heure elle sera le bruit de Londres entier, et lord Clinton commande ici.

SURREY.

Oh! laisse là Clinton et ses vengeances, Henri VIII et son tribunal, et parlons de notre réunion bienheureuse et inespérée, de ma Géraldine pour laquelle j'ai tout bravé, pour laquelle je braverais tout encore... oh! si tu savais, Tom Wood, quel fut mon bonheur lorsque après cinq mois d'une pénible attente Richmond pénétra enfin dans la citadelle de l'Aigle!

TOM.

Et par quel moyen?

SURREY.

Sous la robe d'un moine de l'ordre de Saint-François. Soucieux et le front courbé sous de tristes souvenirs, je me promenais un soir sur les remparts; au loin, en mer, je distinguai un vaisseau portant pavillon anglais... et je disais plaintivement : O ma belle Angleterre, je rêve encore pour toi des jours libres et des destins glorieux. La retraite était battue... j'allais rentrer dans la citadelle, lorsqu'un moine s'agenouilla devant moi, me demandant une aumône.... c'était Richmond!... à sa vue, je faillis me trahir... quelques minutes après, nous étions seuls dans la sombre salle qu'ils m'avaient donnée pour prison. Oh! je ne maudissais plus, j'avais la joie au cœur... mon ami était dans mes bras... il venait me sauver!

TOM, *à Richmond.*

Oh! que j'aurais envié votre place! (*A Surrey.*) Continuez, mylord, continuez.

SURREY.

Il portait ce costume sous sa robe; nous soulevâmes une dalle de ma prison; le costume fut caché sous la dalle; et, comme la nuit tombait, on nous sépara... à deux heures du matin tout était silence et ténèbres autour de moi... seulement, d'instant en instant j'entendais les vagues qui battaient doucement les murailles de la citadelle et semblaient m'apporter le mot si doux au cœur du prisonnier : Délivrance! délivrance! Tout-à-coup la porte s'ouvre, une main gantée de fer saisit la mienne... me conduit à travers mille détours; enfin j'arrive sur la plate-forme; une sentinelle veut crier alerte; elle est poignardée sans prononcer un seul mot... Le garde qui me guidait m'indiqua une corde solidement fixée à un anneau; je m'y suspendis... je glissai rapidement jusqu'au bas du rempart, où mes pieds touchèrent le fond d'une barque... j'étais libre!... Au point du jour, Richmond et moi, nous entrions dans les eaux de la Tamise... oh! comme je respirais avec délices l'air de ma vieille patrie... je pleurais... et je m'écriais avec ivresse : Vogue, heureuse barque, vogue, le bonheur est où tu vas. Enfin! enfin! j'ai salué les côtes de l'Angleterre... je suis au milieu de vous... plus de douleurs... plus d'exil... je vais la revoir... la serrer dans mes bras... Sois bénie, liberté... sois bénie!

Il tombe à genoux.

TOM.

Votre fuite est un miracle.

RICHMOND.

Tous les dangers ne sont pas encore évités, tous tes ennemis t'entourent.

TOM.

Mylord... oh! songez à votre salut!

SURREY.

Oui, mes amis, oui, la revoir et partir, voilà ce que je demande : qu'elle sache que pour elle j'ai brisé leurs chaînes. Je sais qu'elle est ici ; je veux la voir. Tom, toi qui es libre, fais-la venir... ami... et le comte de Surrey n'acquittera jamais sa dette de reconnaissance envers toi.

TOM.

J'y vais, mylord, j'y vais; mais par amour pour elle, par amitié pour nous, soyez prudent, je vous en prie, soyez prudent.

Il sort à gauche.

SURREY.

Oui, mon ami, mais va, va...

SCENE IX

RICHMOND, SURREY.

RICHMOND.

Je vais quitter ce déguisement; et moi je rentre dans Londres tout écouter, tout surveiller; puis à minuit je viendrai, sous les murs du château, attendre l'heure du départ.

SURREY.

Bien, bien, à minuit. Le voilà dans la barque... la sentinelle ne l'a pas vu.

SCENE X.

SURREY, GÉRALDINE, TOM WOOD.

TOM, *amenant Géraldine.*

Lui-même, mylady, lui-même. (*A Surrey.*) Mylord...

SURREY, *courant à elle.*

Géraldine!... ô bonheur!

GÉRALDINE.

Mon Henri!... toi, libre!... je te revois donc encore; mais, mon Dieu... si nous étions surpris... je tremble...

TOM.

Aucun danger, mylady, je veillerai aux abords de cette salle.

Il sort au fond.

SCENE XI.

SURREY, GÉRALDINE.

SURREY.

C'est donc toi enfin, et bien toi!

GÉRALDINE.

Oh! Henri, mon ange gardien! mon Henri bien-aimé!

SURREY.

Toujours adorée! perdue par moi, par moi tu seras sauvée!

GÉRALDINE.

Ne le suis-je pas déjà, puisque je suis dans tes bras?

SURREY.

Géraldine retrouvée! Géraldine!... oh! laisse-moi, que je me ravisse à te voir... à te parler... et que je te console... Mon Dieu! que tu as dû souffrir!

GÉRALDINE.

Mais j'ai déjà tout oublié. La femme se plie à toutes les souffrances, dévore toutes les douleurs pour l'être de son amour; et sous un baiser tout chagrin s'efface, et sous une caresse tout bonheur renaît.

SURREY.

Ton amour est un culte auquel tu t'es vouée tout entière. Je sais ton généreux sacrifice, ange martyr, et je te pardonne. Richmond m'a raconté le parjure infâme de Clinton. Comme il t'a indignement trompée, ce courtisan menteur! il s'est joué de toi, de toi, pauvre femme, qui t'es livrée sans défiance, comme font tous les nobles cœurs!

GÉRALDINE.

Et pourtant il m'avait juré, sur l'Évangile, de te sauver!... il m'avait placée entre la hache du bourreau et un mot de ma bouche... je n'ai pensé qu'à ton salut... Qu'il vive! qu'il vive! me suis-je écriée, disposez de moi, je vous appartiens; et s'ils te condamnent, Henri, je ne te survivrai pas!

SURREY.

Va, je saurai bien te soustraire à l'opprobre de cette union. Crois-moi, ce serait profaner la sainteté de l'autel que d'en faire un instrument de crime. Tu es donc libre devant Dieu, et si tu m'aimes un seul parti te reste... extrême... désespéré, mais un seul.

GÉRALDINE.

Et lequel? lequel?

SURREY.

Fuyons ensemble; le bonheur est partout où l'on s'aime.

GÉRALDINE.

Oh! tu sais, Henri, si je serais fière de partager avec toi le pain de l'exil; mais, mon Dieu! il n'est donc plus de salut pour toi que dans la fuite?

SURREY.

Pas d'autre, ma bien-aimée, pas d'autre... fuir... toujours fuir comme un assassin ou un bandit, voilà ma destinée. De plus longues illusions nous seraient fatales... chaque minute perdue est irréparable. Fuyons ensemble; Richmond nous attendra à minuit sur la Tamise, au bas des remparts. Tout est prudemment calculé. Tous les jours heureux ne sont pas dans notre passé; l'avenir nous en garde encore, et l'Écosse ou la France auront bien assez d'hospitalité pour accueillir deux proscrits.

GÉRALDINE.

Où m'entraînes-tu, mon Dieu!

SURREY.

A minuit, Géraldine, à minuit... réunis toute ton énergie : d'abord la liberté... et après elle... le bonheur!

GÉRALDINE.

Mais toi... où te cacher... jusqu'à l'heure de la fuite ?

SURREY.

Dans la tour Saint-Georges, qui est au fond de cette galerie ; elle est déserte... Adieu, bon courage !

Il remonte la scène.

GÉRALDINE.

Tu y seras en sûreté, car personne ne soupçonne ta présence dans ce château.

SURREY.

Non, personne... personne.

SCENE XII.

LES MÊMES, CLINTON.

CLINTON, *paraissant.*

Excepté moi pourtant.

GÉRALDINE, *avec terreur.*

Lui!... oh! sauve-moi!...

CLINTON.

Mal joué, mylord, vous avez perdu la partie.

GÉRALDINE.

Oh! quelle honte!

Elle se cache le visage pour dérober ses larmes.

SURREY.

Clinton, tu es le plus vil de tous les hommes; par tes basses calomnies tu as attiré sur ma tête le courroux de Henri VIII; par toi... mon écusson sera brisé, mes titres anéantis; mais, mylord, le bourreau n'a pas encore appesanti sa main sur mon épaule; je suis gentilhomme et pair d'Angleterre; je suis ton égal à toi, lord Clinton; mon amour pour cette femme qui t'appartient est un outrage ; pour un tel outrage il faut deux épées; voici la mienne... hors du fourreau la tienne!... Allons, lord Clinton, allons, duc et pair du royaume, venge-toi!... ton titre d'époux, je l'ai avili, ta couronne ducale, je l'ai déflorée!... allons, venge-toi, venge-toi donc!...

GÉRALDINE.

Grâce! grâce!

CLINTON.

Allons donc, mylady, le tuer ici, oh! ce ne serait pas me venger assez... la mort regarde le bourreau, et ce serait mal à moi de lui enlever une aussi précieuse tête!

SURREY.

Ah! tu ne vois entre nous que la distance d'une tombe, n'est-ce pas?... Eh bien, moi, j'en vois une autre, et celle-là est trop grande pour que tu puisses jamais la franchir... Cette distance, Clinton... c'est une vie de travail en face d'une vie de fainéantise ; c'est une vie d'honneur et de probité en face d'une vie de honte et de crime; c'est une vie de bravoure et de fidélité en face d'une vie de lâcheté et de trahison... c'est une vie d'homme libre enfin en face d'une vie d'esclave... Oh! j'ai honte de vous avoir offert réparation... le contact de votre épée salie par vos lâchetés pourrait flétrir la pureté de la mienne, et plutôt la briser que de l'avilir à ce point.

Il brise son épée et en jette les morceaux aux pieds de Clinton.

CLINTON.

Lord Howard, fils de Norfolk, je te convie sous deux jours à l'échafaud de Tyburn. (*Allant au fond et appelant.*) Ici, les gardes du château... ici, mes archers, venez tous! venez tous!

GÉRALDINE.

Ah! grâce, grâce, comte de Lincoln.

SCENE XIII.

LES ARCHERS, LES LORDS *entrent de toutes parts avec précipitation.*

SURREY.

Venger son honneur en ouvrant mon cachot... oh! c'est digne de son courage!

CLINTON.

Saisissez-vous de la personne du comte de Surrey... il est prisonnier d'état.

GÉRALDINE.

Oh! il est innocent, écoutez-le.

CLINTON.

Moi seul commande ici, obéissez! obéissez!

SURREY.

Et je n'ai plus d'épée!

Ils s'avancent pour saisir Surrey.

SCENE XIV.

LES MÊMES, RICHMOND.

RICHMOND, *entrant du fond et avec calme.*

Arrêtez! Et qui donc oserait le toucher ici?

Mouvement de surprise très-marqué.

SURREY, *avec joie.*

Richmond!

RICHMOND, *toujours avec calme.*

Avez-vous donc oublié que celui qui a mis le pied dans Westminster est un homme sacré pour tous, car Westminster est lieu d'asile.

GÉRALDINE, *tombant à genoux.*

Merci, mon Dieu!

SURREY.

Sauvé! je suis sauvé!... (*À Clinton.*) Mal joué, mylord, j'ai gagné la partie.

ACTE QUATRIÈME.

LA TOUR DE LONDRES.

Une salle sombre de la Tour de Londres. Deux portes latérales. Celle de gauche conduit à la prison où est enfermé Surrey ; celle de droite au dehors. Deux fenêtres au fond, devant lesquelles règne une galerie où se promène une sentinelle. Siéges, tables, etc.

SCENE PREMIERE.

LE BOURREAU, UN OFFICIER, DES SENTINELLES *qui se promènent sur la galerie.*

L'OFFICIER, *aux sentinelles.*

C'est dans cette salle que le noble accusé entendra la lecture de sa sentence. Qu'on veille avec soin à tous les abords.

UNE SENTINELLE.

Le mot d'ordre ?

L'OFFICIER.

Windsor et justice.

Le garde répète à plusieurs autres : Windsor et justice ; l'officier sort.

LE BOURREAU, *seul, appuyé près de la fenêtre de gauche, elle est ouverte,*

Marche, marche, heure fatale, tu m'avertis d'aiguiser ma hache et d'apprêter mon bras. (*Tirant un parchemin de son pourpoint.*) L'ordre qui m'amène de Calais est écrit et signé de la main de Clinton ; il m'appelle son loyal serviteur : oh ! quand un Clinton écrit à un bourreau et le flatte, il n'y a pas de grâce à espérer pour le condamné.

SCENE II.

LE BOURREAU, *puis* CLINTON.

LA SENTINELLE.

Qui va là ?

CLINTON, *en dehors.*

De par le lord chancelier...

LA SENTINELLE.

Passez...

LE BOURREAU.

Qui peut entrer si matin à la Tour ? ah ! le condamné est catholique, c'est peut-être son confesseur... non, je me suis trompé.

CLINTON, *entrant enveloppé avec soin dans un large manteau.*

Déjà levé, maître ?

LE BOURREAU.

Je ne me suis pas couché...

CLINTON.

Et pourquoi ?

LE BOURREAU.

Par jalousie, j'enviais le sommeil paisible de mon prisonnier.

CLINTON, *à part.*

Oh ! Surrey, ne rêve pas ta grâce, car tu es bien véritablement perdu. (*Haut.*) Depuis notre dernière rencontre, Ralph-Scott, vous avez bien vieilli ?

LE BOURREAU, *l'examinant avec soin.*

Notre dernière rencontre, où donc cela ? et quand ?

CLINTON.

Sur l'esplanade de la tour où nous sommes, le 20 mai 1536, à trois heures du soir.

LE BOURREAU.

Oh ! je me rappelle, et ce souvenir-là, mêlé à tant de semblables, a ridé mon front et blanchi mes cheveux.

CLINTON.

Quel est donc votre âge ?

LE BOURREAU.

Soixante-deux ans.

CLINTON.

Dites-moi, Ralph-Scott, en quelle année fûtes-vous mandé de Calais pour l'exécution du duc de Buckingham, connétable du royaume ?

LE BOURREAU, *à part.*

Il y a un noble sous ce manteau. (*Haut.*) Le 17 mai 1521, à seize ans d'ici.

CLINTON.

Et combien l'homme qui vint chez vous, avant le soleil, avec mystère, tout le corps caché sous un large manteau comme celui-ci vous offrit-il pour vous faire regagner Calais et donner le coup de hache à votre place ?

LE BOURREAU, *avec hésitation.*

Mais... comment ? (*Clinton se débarrassant de son manteau.*) Lord Clinton !

CLINTON.

Oui, lord Clinton, qui ne veut ni détours, ni mensonges... je sais toutes les sombres menées de cette sanglante histoire... excepté le prix du marché, quel était-il ?

LE BOURREAU.

De cent guinées.

CLINTON.

Ce n'était donc pas une haine comme la mienne, Ralph-Scott ; car moi, je vous en donne trois cents, et les voilà. Et je frapperai lord Surrey : on vous répute adroit, eh bien ! je vous le jure, mon épée tracera un sillon plus rapide que le vôtre, et sa tête roulera mieux sous mon bras qui se venge que sous le vôtre qui tremble.

LE BOURREAU, *s'inclinant.*

Que dit votre honneur ?

CLINTON.

Je dis, Ralph-Scott, que j'ai plus de haine dans le cœur que toi de remords, et que je veux ta place aujourd'hui; oh! ce qui me désespère, c'est qu'il y aura moins de douleurs dans sa mort qu'il n'y a eu de tortures dans ma vie.

LE BOURREAU.

Et le secret?

CLINTON.

L'ennemi de Buckingham te l'a-t-il gardé?

LE BOURREAU.

Religieusement.

CLINTON.

Je le garderai comme lui; seulement, quand la prière de Surrey sera achevée, à la dernière minute de sa vie, je lui dirai mon nom... mais si bas... que son confesseur même ne pourra l'entendre.

LE BOURREAU.

Aucun danger pour moi?

CLINTON.

Aucun. en cas d'accusation, ce blanc-seing, signé du roi, t'assure l'impunité, tu le rempliras de ta grâce.

Il lui remet le blanc-seing.

LE BOURREAU.

Bien.

Il indique la porte à droite.

CLINTON.

Maintenant, ton costume et ta hache.

LE BOURREAU.

L'un et l'autre sont dans cette salle.

CLINTON.

Dis-moi, quand l'exécution d'un grand du royaume a lieu sur la place publique, les lois d'Angleterre accordent au bourreau, n'est-ce pas, la faveur de masquer son visage.

LE BOURREAU.

Oui, mylord, et cette loi est un bienfait, car elle épargne à mon front la honte de rougir devant le peuple.

CLINTON.

C'est bien... à quelle heure l'exécution?

LE BOURREAU.

A sept heures.

CLINTON.

A sept heures je serai ici, sois prêt à partir.

LE BOURREAU.

Ne vous faites pas attendre...

CLINTON.

Sois tranquille, je suis plus impatient que toi.

Il sort à droite.

SCÈNE III.

LE BOURREAU, *seul.*

Il va à la table et prend la bourse.

Je ne suis donc pas si misérable et si à plaindre, puisque les grands seigneurs achètent à prix d'or l'honneur [de] me remplacer.

SCENE IV.

LE BOURREAU, LE LIEUTENANT-CRIMINEL, DES GARDES, TOM WOOD, *portant leur costume et marchant à leur tête.*

LE LIEUTENANT, *au bourreau.*

C'est à vous que le lord chancelier a confié la garde du comte de Surrey?

LE BOURREAU.

Oui, messire.

LE LIEUTENANT

Selon le texte de la loi, la sentence doit être lue sans délai à l'accusé. Ordonnez donc qu'il soit conduit ici.

Le Bourreau s'incline et sort à gauche avec les gardes.

TOM, *à part.*

Comme le doute touche à l'espérance!... mais non, les lords du parlement sont trop complaisans pour refuser une tête au roi... Ah! le voici...

SCENE V.

LES MÊMES, SURREY, PLUSIEURS GUICHETIERS *derrière lui.*

SURREY.

Tom, ici...

TOM

C'est ma place, mylord...

SURREY.

Toujours dévoué, merci, mon ami, merci... (*Au lieutenant.*) Quand vous voudrez, messire, je vous écoute.

LE LIEUTENANT, *lisant un parchemin.*

« Les douze lords, tous tes égaux, siégeant à
» la chambre aux Étoiles, par ordre de Henri VIII,
» roi d'Angleterre, souverain de quatre mers,
» chef suprême de la religion réformée, ont rendu
» l'arrêt qui suit, que le lord chancelier a scellé
» du grand sceau: Toi, Henri Howard, comte de
» Surrey, duc de Norfolk, lord et pair d'Angle-
» terre, convaincu des crimes d'hérésie et de
» haute trahison pour avoir, dans tes œuvres, in-
» sulté à la majesté royale et avoir écartelé ton
» écusson des armes d'Édouard-le-Confesseur,
» proscrites par statut royal du 13 mars 1521,
» tu auras ton écusson brisé, et la tête tranchée
» de la main du bourreau de Calais, sur la place
» du marché de Londres, en punition de ces deux
» crimes. »

SURREY.

O ma mère, ma mère!

LE LIEUTENANT.

A la clémence du roi pour te pardonner, à la miséricorde de Dieu pour t'absoudre, aie recours, et bientôt... j'ai dit...

TOM, *à part.*

Ils n'ont pas eu pitié de sa jeunesse!

LE LIEUTENANT.

Avez-vous quelques demandes à adresser?

SURREY.

Je désire que vous remettiez vous-même cette

lettre à la vénérable duchesse de Norfolk, ma mère... (*le lieutenant fait un mouvement d'hésitation et d'interrogation*) ce sont mes derniers adieux!... je la confie à votre loyauté.

Il lui remet la lettre.

LE LIEUTENANT.

Avant de m'acquitter de ce douloureux message, mylord, mon devoir exige que cette lettre soit placée sous les yeux du lord gouverneur de la Tour.

SURREY.

A tout autre qu'à lord Clinton je permettrais de pénétrer les secrets de mon cœur, mais à lui, (*il reprend la lettre*) Oh! à lui, je ne lui en reconnais pas le droit, donnez-moi cette lettre.

Il la déchire.

LE LIEUTENANT.

Quoi, mylord?

SURREY, *avec calme.*

Qu'attendez-vous, messire? je n'ai plus rien à demander.

Il leur fait signe de sortir; ils sortent tous à droite.

TOM, *avec une grande émotion.*

Malheureuse victime!...

SCENE VI.

SURREY, TOM WOOD.

Surrey va s'asseoir à gauche; aussitôt que tout le monde est sorti, Tom se précipite à ses pieds.

TOM.

Grâce, mylord, grâce pour un malheureux qui vous a laissé sacrifier et qui n'a pas tué votre assassin!

SURREY.

Debout, Tom, quand le genou ploie, c'est qu'on est coupable, et mon amitié t'absout.

Tom se relève.

TOM.

Ah! pourquoi dans cette nuit fatale où vous avez quitté les murs de Westminster, m'a-t-il été impossible de fuir avec vous? J'étais dans la tour de Saint-Georges attendant avec une cruelle impatience l'heure de notre bienheureuse réunion. Elle sonne, je descends à la porte, elle était fermée, et je me serais plutôt brisé contre elle que de l'ébranler. Oh! que j'ai maudit! Un instant après, j'ai entendu le bruit de votre rame frappant l'eau, et puis les cris des gardes de Clinton, quand ils ont atteint votre barque à peu de distance du rivage. Et leur joie, les misérables, changeait mon désespoir en une rage insensée. Enfin le moment est venu, et je n'ai pas pu vous sauver.

SURREY.

Je te crois, Tom Wood, car je connais ton cœur.

TOM.

Mais tout n'est pas perdu encore. Les hommes de Temple-Barr savent briser les échafauds... vos amis sont au milieu d'eux prêchant votre délivrance.

SURREY.

Ma délivrance est au ciel!

TOM, *à part.*

Lady Géraldine et le duc de Richmond m'attendent sur la place de la Tour, je dois au moins faire qu'il les revoie. Votre main, mylord.

SURREY.

Dans mes bras; adieu, Tom, pour toujours!

TOM.

Pas encore, mylord; espérez, espérez!

Il sort.

SCENE VII.

SURREY, *seul.*

Encore quelques instans, et ma tête roulera sur l'échafaud où sont tombés les Buckingham, les Thomas Moore et tant d'autres nobles victimes qu'Henri VIII a sacrifiées à sa jalousie ou à la haine de ses courtisans. Pourquoi ma vie est-elle si courte? je sens là pourtant que j'étais destiné à de grandes choses... Oui, oui, j'aurais appelé à mon aide le génie des peuples et l'inspiration du ciel, j'aurais étouffé toutes ces petites passions qui cherchent à écraser le talent prêt à s'élever, et, envisageant ma tâche avec calme, j'aurais dit à cette société que j'aurais domptée : Marche! marche!... Regrets sans écho! dans quelques heures.... la mort!.... mais la mort! c'est le ciel.... mourir, c'est continuer sa route en dépassant la terre. Oui, oui, d'autres poursuivront ma tâche inachevée... dans leurs mains la face du monde changera : pouvoirs, mœurs, lois, coutumes, tout sera brisé, abattu, nivelé, et quand le terrain sera purgé de tous ces débris, alors le poète dira à la société : Relève-toi jeune et forte et refais-toi. Telle est l'œuvre du génie, telle est l'œuvre de l'avenir. (*Richmond entre à gauche, Surrey court à lui.*) Richmond!

SCENE VIII.

SURREY, RICHMOND.

SURREY.

Mon ami, j'avais compté sur toi; mais comment es-tu parvenu jusqu'à moi?

RICHMOND.

Tom Wood m'a fait ouvrir les portes. Oh! tu ne mourras pas, Henri! et si tout le pouvoir de tes amis a été impuissant devant la corruption de tes juges, s'ils ont dû souffrir ta condamnation, leur courage a toujours veillé sur ta tête. Écoute : depuis trois nuits, au fond des tavernes de la Cité, malgré les espions de tes ennemis, tous ceux qui t'aiment travaillent à empêcher le crime de ton exécution! et voilà ce qu'ils ont décidé : arrivé en face du Temple-Bar, qui est devenu la chaire où nous avons prêché ton innocence, arrête-toi, et d'une voix élevée, jette au peuple les premiers vers de ton chant de guerre composé dans la plaine de Flodden, quand tu déracinas la bannière écossaise pour y planter l'oriflamme d'Angleterre.

SURREY.

Glorieux souvenir, frémissant encore à ma mémoire! mais ne t'abuse pas, Richmond, n'abuse

pas les autres; la lutte avec mes meurtriers serait insensée; au lieu d'une mort, il y aurait mille morts, au lieu d'un supplice, mille supplices.

RICHMOND.

Oh! ne parle pas de nous, rien de redoutable nous menace. On tue un homme cruellement, lâchement, comme ils veulent le tuer, on comble sa fosse, le lendemain tout est dit, c'est bien... mais le peuple est avec nous! acceptes-en l'augure, cet hymne qui t'a fait vainqueur te fera libre. A ce signal, les hallebardes, des lansquenets seront brisées, le bourreau tombera sous le poignard de Tom Wood; alors, protégé par tes amis qui t'entoureront comme un mur d'airain, tu traverseras la place du marché. Au bas du quai du pont de Londres, près de la première arche, tu monteras dans un bateau au fond duquel seront couchés deux hommes qui se lèveront aux mots: *Surrey et délivrance*, et moi, dans peu d'heures je serai à ta poursuite et dans peu de jours nous toucherons les côtes de France qui t'ont reçu vainqueur et t'accueilleront proscrit.

SURREY.

Que me proposes-tu, Richmond? et demain cet échafaud élevé pour moi, renversé par vous, se dressera par moi et pour vous, n'est-ce pas? Mais ce serait une folie criminelle d'acheter aussi chèrement mon existence! Eh quoi! assis tranquille et sans danger sur le pont du vaisseau qui m'emportera libre en France, je serais condamné à voir le ciel de Londres rougi comme une fournaise à la flamme des bûchers allumés pour mes libérateurs? Pour un bourreau assassiné, il y en aura dix qui assassineront! les rues seront pleines de monde pour voir la mort d'un homme, demain elles seraient pleines de victimes qu'aurait faites cet homme : des fils sans père, des femmes sans époux me crieraient vengeance! et les flots de la mer m'apporteraient leurs malédictions, et Géraldine tomberait sous le poignard de Clinton, et Tom Wood serait torturé... et je saurais tout cela, moi... et je ne pourrais rien pour vous, mes généreux amis... vous qui voulez tant pour moi!... non, non, je suis un gentilhomme qui sait mourir, et non un homme sans cœur qui laisse égorger ses amis pour avoir sa liberté!

RICHMOND.

Je n'essaierai pas de lutter plus long-temps avec toi; il est une voix plus éloquente qui trouvera peut-être un écho dans ton cœur.

SURREY.

Que veux-tu dire?

RICHMOND, *ouvrant vivement la porte latérale à gauche.*

Venez mylady.

Géraldine entre.

SCENE IX.

LES MÊMES, GÉRALDINE.

SURREY.

Géraldine!

RICHMOND.

Il a tout refusé à mes prières.

GÉRALDINE

Laissez-nous.

RICHMOND.

Je vous comprends, mylady, je veille au dehors.

Il sort.

SCENE X.

GÉRALDINE, SURREY.

SURREY.

Malheureuse! mais tu veux donc te perdre, dis? Mais s'il te savait ici, il viendrait t'y tuer!

GÉRALDINE.

Ah! que me font à moi sa colère et sa vengeance, à cet homme? Je ne le crains plus.

SURREY.

Dieu puissant, donne à mon ame assez de courage pour lui résister.

GÉRALDINE.

N'implore pas Dieu, ce serait en vain, car il m'écoutera mieux que toi. Ma mission est divine, c'est lui qui m'ordonne de venir te dire : Henri, tiens tes sermens.

SURREY.

Mes sermens!

GÉRALDINE.

Oui, tu m'as juré dévouement éternel! N'as-tu pas encore compris que, toi mort, je mourrais aussi? Allons, ne songe pas qu'aux dangers de tes amis, ils sont braves et résolus, pense aussi un instant, une minute à l'amour profond, immense de cette pauvre femme qui te crie avec toute l'énergie de son désespoir : Surrey, mon Henri, consens à donner le signal! Oh! je t'adjure! accepte la vie, mon ami! je t'apporte la vie!

SURREY.

Non, pour la dernière fois, en face d'une éternité de douleurs, je te résisterais.

GÉRALDINE.

Eh bien! si tu dénies le dévouement de tes amis, l'amour de ton amante, rappelle-toi donc, fils ingrat, rappelle-toi que tu as une mère!

SURREY.

Ma mère! Oh! taisez-vous, mylady, par pitié, taisez-vous, craignez de réveiller en moi cette pensée! j'ai une mère qui ne vit que par moi, que pour moi... mais ne sais-tu donc pas que ma lutte continuelle, incessante, c'est de la tuer cette pensée de désolation... J'ai une mère, une mère qui m'adore. Oh! oui, tu as compris mon cœur un fils ne creuse pas la tombe de sa mère, il se dévoue à sa vieillesse, il se sacrifie pour elle : c'est un devoir saint et sacré.

GÉRALDINE.

C'est le tien.

SURREY.

Quel songe horrible, et dans quelques heures le réveil, dans quelques instans le voile noir sur ma tête, le tranchant du glaive tourné vers mon visage.

GÉRALDINE.

Désespoir... désespoir !

SURREY.

Et que leur ai-je fait? J'ai servi mon roi comme j'ai servi mon Dieu ! j'ai été fidèle à tous mes sermens, et ils vont me déshonorer à la face de mon pays ! les cruels! Pourquoi m'ont-ils élevé si haut pour me tuer ensuite aussi lâchement? C'est affreux, vois-tu, de mourir quand on est aimé comme je le suis, mourir à dix-neuf ans, riche de gloire et d'avenir! Et pourtant ce n'est pas la mort elle-même qui m'épouvante, oh! non; mais c'est de voir autour de soi, au-dessus de soi, dans les rues, aux fenêtres, partout, une populace immense, insatiable, qui s'agite, se presse, se heurte dans tous les sens : C'est lui! le voilà! qu'il est jeune! et puis on n'entend plus qu'un silence qui fait deviner celui du tombeau. Et on marche, on marche si lentement! mais on arrive si vite ! Ah ! déjà ! déjà ! l'échafaud ! On y monte... ici le confesseur, là, cet homme aux mains rouges... On s'agenouille, on prie, et puis... et puis... Ah ! c'est affreux ! c'est affreux !

Il tombe sur un fauteuil en poussant un cri déchirant.

GÉRALDINE, *à genoux près du siége de Henri et sanglotant.*

Miséricorde! miséricorde!...

SURREY.

Et quand je viens à penser qu'il existe un homme si puissant parmi tous, devant lequel tous les regards s'abaissent, toutes les volontés sont brisées, un homme qui, de son caprice, a pouvoir de jouer avec la vie de tout un peuple, un homme qui m'a fait marcher un des premiers après lui, qui m'a nommé son enfant et qu'il peut tout cet homme, car il puet m'accorder ma grâce... Oh! oui, oui... approche de ta table d'or, Henri VIII, reunis les cinq lettres de ton nom, ne creuse pas deux tombes à la fois, celle du fils et celle de la mère, car je ne t'ai rien fait, moi, tu ne peux m'en vouloir... Henri... Henri... pitié ! pitié! (*Revenant à lui.*) Mais je suis en démence, mon Dieu, car j'oublie que le cœur de Henri VIII n'a jamais su pardonner, même à un innocent!

GÉRALDINE.

Henri... au nom de ta mère, de ta conscience, laisse-toi fléchir... grâce, grâce pour elle... grâce pour toi !

SURREY, *après un silence.*

Plus de lutte, elle affaiblit mon courage, et plus le temps marche, plus j'ai besoin de le conserver. (*Tirant de son pourpoint un collier d'or.*) Tiens, prends ce collier, c'est un glorieux insigne: c'est celui que mon père suspendit sur ma poitrine le jour de ma victoire de Flodden ; que ma mère le garde comme une sainte relique en mémoire de son fils, qu'elle le porte toujours et qu'elle prie pour moi ; et maintenant, adieu, adieu!

GERALDINE.

Déjà ! oh! déjà ! Henri, oh ! Henri !...

Elle se traîne à ses pieds.

SURREY.

Oh! là, sur mon cœur. (*L'embrassant.*) A toi ce dernier élan de mon ame, à ma mère ma dernière pensée!... Adieu ! adieu !

Il sort vivement.

SCENE XI.

GERALDINE, *puis* RICHMOND.

GÉRALDINE.

Henri! oh! pourquoi donc la douleur ne tue-t-elle pas?

RICHMOND, *entrant.*

Eh bien! mylady, et sa réponse ?

GERALDINE.

Un refus cruel... oh! Richmond, il est perdu! il est perdu !

RICHMOND.

Mylady, êtes-vous forte encore? résolue, prête à tenter un effort désespéré?

GERALDINE.

Prête à tout pour le sauver...

RICHMOND.

Eh bien! c'est aujourd'hui la fête royale de Saint-Georges ; avant une heure la cour et le roi vont se rendre à l'hôtel du lord-maire pour la célébrer.

GERALDINE.

Ah! je vous comprends, aux pieds du roi, mylord, aux pieds du roi.

Ils sortent.

SCENE XII.

Aussitôt que Richmond et Géraldine sont sortis, sept heures sonnent.

UNE VOIX, *dans la chambre de Surrey.*

Lord Howard, comte de Surrey, il est sept heures!

La porte du fond à droite s'ouvre, et l'on voit le cortége du supplice paraître rangé dans l'ordre suivant : d'abord quatre gardes ; puis le lieutenant-criminel, ensuite deux porte-bannières, derrière eux le porte-écusson de Surrey, enfin quatre moines tenant chacun un cierge de cire jaune, quatre autres gardes ; Surrey paraît à la porte à droite, revêtu d'une grande robe mi-partie blanche et rouge, avec une croix noire sur la poitrine ; son confesseur l'accompagne. La toile tomb.

ACTE CINQUIÈME.

LORD SURREY.

Le théâtre représente une longue rue de Londres. Au fond la grande porte de la Tour de Londres au-dessus de laquelle est écrit : TOUR DE LONDRES. A droite, un escalier semi-circulaire conduisant à l'hôtel du lord maire de la cité. A gauche, sur le premier plan, la taverne de Temple-Bar. Le théâtre est à demi-éclairé.

SCENE PREMIERE.

Au lever du rideau, un garde se promène devant la Tour ; on pose les factionnaires pendant que Richmond parle.

RICHMOND, *descendant vivement l'escalier de droite.*

Enfin, malgré la foule, j'ai pu faire pénétrer Géraldine dans l'hôtel du lord maire, et tout-à-l'heure elle se traînera aux pieds du roi, suppliante et désolée. Oh! la puissante chose que l'éloquence de la douleur! Mon Dieu! si Henri VIII pouvait se rappeler un instant que la clémence est une vertu divine, peut-être accorderait-il la grâce de Surrey aux supplications de Géraldine... un cœur qui aime a des élans qu'il ne saurait dominer. Elle a noblement agi, l'infortunée jeune femme, en écoutant l'inspiration du sien.

Pendant ces quelques lignes, des gardes sortis de la Tour ont été postés à tous les abords de la rue ; Tom-Wood entre à droite.

SCENE II.

RICHMOND, TOM.

RICHMOND.

C'est toi, Tom Wood ?

TOM.

Ah! oui, mylord.

RICHMOND.

Je savais bien que tu serais le premier au rendez-vous.

TOM.

Pas assez tôt au gré de mon impatience, mais nous n'avons pas de temps à perdre en vaines paroles, car on pourrait me surprendre, et je tiens à ma tête... du moins pour quelques heures encore, après, peu m'importe. Eh bien! vous avez vu lord Surrey? il a consenti à donner le signal?

RICHMOND.

Il a refusé.

TOM.

Refusé! Par saint Georges je frémis à cette pensée... refusé! mais personne ne pourra le donner à sa place. Tous les regards seront fixés sur lui, chacun attendra les premières paroles de sa ballade, et s'il se tait... enfer! mais s'il se tait, il est perdu! Ah! Clinton! Clinton! il n'y aura pas que son sang, je te le jure, qui rougira les pavés de la cité.

RICHMOND.

Une espérance me reste encore.

TOM.

Et laquelle, mylord, laquelle?

RICHMOND.

Géraldine est, à cette heure, aux genoux de Henri VIII implorant la grâce de Surrey.

TOM.

Le tigre devenir agneau! allons donc, c'est impossible : Luther se ferait plutôt pape. Pas d'espoir de ce côté, non ; car tous, grands et petits, nous avons appris à connaître le cœur de Henri VIII. Trouver nos amis, les avertir de frapper sans attendre le signal, c'est impossible. Et rien, non, rien, pas un moyen pour le sauver, c'est à damner son ame. (*On entend les cloches de Saint-Paul qui sonnent à grandes volées.*) Tenez, entendez, mylord, les courtisans et leur maître sortent de l'église de Saint-Paul pour se rendre au banquet de Saint-Georges.

RICHMOND.

Tom Wood, séparons-nous. Espérance et courage, voilà notre devise.

TOM, *reprenant sa faction.*

Oui, mylord, et le reste à la garde à Dieu.

Le peuple est répandu dans toute la rue, toutes les fenêtres sont garnies de monde, partout de l'agitation ; la porte de la Tour s'ouvre ; le peuple se groupe, les gardes le repoussent.

RICHMOND.

Les voici! déjà! oh! l'attente, l'attente, dont chaque seconde se traîne avec une cruelle lenteur! Oh! faut-il donc à ce roi si peu de temps pour punir et si long-temps pour pardonner?

SCENE III.

LES MÊMES, PEUPLE, LE CORTÉGE.

VOIX DANS LE PEUPLE.

Le voilà! le voilà!

UN HÉRAUT D'ARMES.

Place à la justice du roi!

UN AUTRE.

Lord Surrey, songez à votre ame.

UN AUTRE.

Peuple, priez pour lui.

SURREY, *regardant de tous côtés avec une tristesse inquiète.*

Elle n'est pas là, elle m'abandonne à mon heure suprême! O mon Dieu! à quelles terribles expiations m'avez-vous donc destiné avant de me réunir à vous? elle n'est pas là!

RICHMOND.

Mylord Surrey!

SURREY.

Richmond!

RICHMOND, *vivement.*

Lady Géraldine est en ce moment à l'hôtel du lord maire, implorant ta grâce.

SURREY.

Elle est aux genoux de Henri VIII, dis-tu? Stérile dévouement! mais je n'espère plus qu'un seul pardon, celui de Dieu.

RICHMOND.

Oh! pour elle, pour ta mère, consens à faire entendre le signal, les poignards du peuple sont prêts.

SURREY.

Et les palmes du martyre aussi... jamais, jamais!

TOM.

Son sang-froid m'épouvante.

LE LIEUTENANT-CRIMINEL.

Mylord, en exécution de la loi suprême, votre dégradation doit avoir lieu sur cette place, en face de tous et par la main du bourreau.

Clinton fait un mouvement pour s'avancer près de Surrey.

SURREY, *le repoussant.*

Le bourreau de Henri VIII peut avoir le droit de me tuer, mais non celui de me déshonorer. (*Il arrache son collier.*) Il ne me touchera pas.

LE LIEUTENANT-CRIMINEL.

Henri Surrey, au nom de la loi, je te déclare déchu de tes titres et de tes dignités, tu n'es plus lord et pair d'Angleterre.

SURREY, *avec dignité.*

Non, je ne suis plus lord et pair d'Angleterre, mais je suis toujours noble, car la vraie noblesse est dans le cœur... et vous tous qui m'entendez à cette dernière minute de ma vie, retenez bien mes paroles, elles sont solennelles et sacrées. De par la toute-puissance de celui qui jugera mes juges et moi, la main étendue sur le saint Évangile, (*son confesseur lui présente un livre ouvert, une partie du peuple s'agenouille*) par les mânes de mon père, je jure que mon cœur a toujours été pur de trahison et de déloyauté, je meurs plein de foi dans mon innocence et plein de miséricorde pour celui qui a dressé mon échafaud. Dites à lord Clinton que je prierai Dieu de lui pardonner ses persécutions et son crime.

Le peuple se relève.

TOM, *à part.*

Quel noble courage!

SURREY.

Richmond, mon frère, adieu! Ah! songe bien au bonheur de ma mère et de ma Géraldine.

RICHMOND.

Ah! le bonheur est un exilé que ni elles ni moi ne reverront jamais!

Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.

SURREY, *se retournant et jetant son collier au milieu du peuple.*

Peuple de Londres, recevez ce collier, et que celui qui le ramassera vienne s'agenouiller chaque mois sur ma tombe, les prières du peuple sont agréables à Dieu! Et maintenant accourez tous, et venez voir comment sait mourir le premier gentilhomme catholique de la cour d'Angleterre.

On lui jette un voile noir sur la tête. Le cortége reprend sa marche.

LE HÉRAUT.

Place à la justice du roi!

UN HÉRAUT.

Surrey, songe à ton ame!

UN AUTRE.

Peuple, priez pour lui!

Ils sortent à gauche suivis d'une partie du peuple, les gardes contiennent le reste.

SCENE IV.

RICHMOND, TOM *en faction.*

TOM, *qui a examiné Clinton quand il a passé devant lui, comme frappé d'une idée subite.*

Non, non, c'est impossible! (*Après un instant.*) Oh! c'est une horrible pensée; mais elle est digne de lui! Le bourreau de Calais est petit, et celui qui est sous le masque n'a ni sa taille, ni sa démarche.

RICHMOND.

Quelle affreuse résolution!

TOM, *avec explosion.*

Non, ce ne peut être le bourreau de Calais.

Il sort en courant à gauche.

RICHMOND.

Géraldine, ils vont le tuer! Oh! ma vie! ma vie... pour que tu viennes à temps. (*Regardant dans la coulisse.*) Oh! mon Dieu! mon Dieu! déjà il monte sur l'échafaud!

SCENE V.

RICHMOND, GÉRALDINE.

Les cloches de Saint-Paul sonnent à grandes volées.

GÉRALDINE, *dans la coulisse.*

Arrêtez, au nom du roi, arrêtez, j'ai sa grâce. (*Entrant.*) Richmond, j'ai obtenu sa grâce! courez, courez!

RICHMOND, *saisissant le parchemin.*

Donnez, donnez! (*Au moment où il descend l'escalier on entend un glas funèbre, s'arrêtant avec terreur.*) Trop tard! tout est fini!

GÉRALDINE.

Ah!

Elle pousse un cri déchirant et tombe à la renverse sur l'escalier. Cris très-forts et très-prolongés dans la coulisse.

RICHMOND, *la soutenant.*

O mon Dieu! prends pitié de l'Angleterre!

Tout le peuple se précipite en désordre sur le théâtre, tumulte est au comble.

SCENE VI.

LES MÊMES, TOM, CLINTON, PEUPLE; *puis* LE LIEUTENANT-CRIMINEL *et* GARDES.

TOM, *entraînant Clinton qui est masqué.*

Place! (*Au peuple.*) Vous me reconnaissez malgré ces habits, n'est-ce pas? vous voyez, je suis Tom Wood, le boucher de Tyburn! Eh bien! savez-vous quel est celui-là? C'est un lord, un pair d'Angleterre; c'est le séducteur de Jeanne Russell et l'assassin de lord Henri Surrey; c'est (*lui arrachant son masque*) Clinton!

TOUS.

Lord Clinton!

TOM.

Oui, c'est lord Clinton, comte de Lincoln, qui pourrait se vanter à la cour de Henri VIII d'avoir fait l'office de valet du bourreau. Allons, allons, mylord, je suis pressé; vous n'avez ni le temps de demander au ciel le pardon de vos crimes : ce serait trop long, ni celui de faire votre prière; il ne l'écouterait pas. Mylord, tu t'es fait bourreau pour assassiner, moi, je me fais bourreau pour punir.

Il le frappe de son poignard; les gardes contiennent le peuple qui veut entourer Tom Wood.

LE LIEUTENANT-CRIMINEL, *les écartant tous et touchant Tom de sa baguette.*

Respect à la justice, cet homme appartient à la loi!

LE SAC A MALICES

GRANDE FÉERIE EN TROIS ACTES ET VINGT-CINQ TABLEAUX,

PAR M. HENRI MEYER,

Musique de M. FESSY, Décorations de MM. CAMBON, THIERRY et WAGNER, Costumes dessinés par M. LUCKOW, Machines et Transformations de M. BULOT, Ballets et Divertissements de M. ADRIEN.

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE-NATIONAL (ANCIEN CIRQUE), LE 14 SEPTEMBRE 1850.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
SIDI HASSAN..........	MM. JULIEN MARY
FARIBOUSSOUL	LEBEL.
LE VIEUX GÉNIE.......	WILLIAM.
LE DERVICHE..........	GRANDJEAN.
LUMIGNON XII.........	THÉOL.
LE SULTAN	BREMOND.
ACBAR...............	MAXIME.
LE CADI..............	EDOUARD.
Ier ESTAFIER	LÉCOLLE.
IIe ESTAFIER..........	BRICHARD.
SEIGNEURS............	TISSIER. / COCHET.
LE MAGICIEN / GIRANDOLE	AMELINE.
CANDELABRE..........	NOEL.
BOUCHE D'OR / DJAN-DJIN-DJIN	AMÉDÉE.
SANS-SOUCI / SOPORATO	AUGUSTE PARADE.
LE ROI NÈGRE / BÉCHAMELLE	LAINÉ.
UN VIEILLARD.........	DARCOURT.
GÉANTES	ACHILLE. / MONNET.
AMINA................	MMes ADRIENNE.
FARUCKNAZ / ASTRALE	JEANNE.
CAMARZAMOUR........	LÉONTINE FOLLET.
LE PETIT GÉNIE.......	CAROLINA LÉPORATI
LA REINE JACASSE.....	ANNET.
SIMPLETTE, sa fille.....	OLIVIER ROBERT.
GUILLERETTE.........	DÉSIRÉE.
LA SULTANE......... / SERVANTE D'AUBERGE	JOSÉPHINE.
COLOMBE / BOUGEOIR	ALEXANDRINE.
DAME DE LA COUR....	MARIA.
MÉNAGÈRES...........	ELISE. / SUZANNE. / ANNA.
LE GRAND KHAN.......	LA PETITE DENISE.

ACTE PREMIER.

Premier Tableau.

UN CARAVANSÉRAIL.

De tous côtés, des boutiques de marchands. — Des étoffes déployées, des bijoux, etc. Les acheteurs vont et viennent d'une boutique à une autre. Des jeunes gens offrent des cadeaux à des jeunes filles. Beaucoup de mouvement sur la scène.

SCENE PREMIERE.

CHOEUR.

AIR *nouveau de M. Fessy.*

Achetez / Achetons à juste prix
Les étoffes les plus belles;
Du brocart, et des tapis,
Et de riches bagatelles;
Des bijoux nouveaux ou vieux,
Des parures de sultanes
Et des parfums précieux
Venus par les caravanes.

Une file de derviches passe : tout le monde s'agenouille : les derviches donnent la bénédiction.

Bénissez-nous, vénérables derviches;
Dans ce marché quand vous portez vos pas;
Que les vendeurs soudain deviennent riches,
Que les chalands ne s'appauvrissent pas.

Dès que les derviches sont passés, tout le monde se relève, et la vente recommence.

Achetez à juste prix, etc.

UN MARCHAND, *à deux passants.* Holà, jeunes étrangers, arrêtez-vous dans ce caravansérail.

UN AUTRE. C'est ici la foire de Bassora... la fête des jeunes filles; achetez, seigneurs, achetez quelques cadeaux pour les bien-aimées de vos cœurs.

UN DES ÉTRANGERS, *à une jeune fille qui est avec sa mère.* Jeune fille, acceptez ce collier d'émeraudes.

LA JEUNE FILLE. Votre nom, seigneur?

L'ÉTRANGER. Aboulcassar, fils de Massour, médecin de Samarcande.

LA JEUNE FILLE. J'accepte, seigneur. (*Il prend le bras de la jeune fille et se promène avec elle.*)

LE SECOND ÉTRANGER, *à une autre jeune fille.* Et vous, soleil de beauté, prendrez-vous de ma main une robe de brocart?

LA DEUXIÈME JEUNE FILLE. Qui êtes-vous, seigneur?

LE SECOND ÉTRANGER. Bedreddin, deuxième fils d'Abdallah, officier du sultan du Caire.

LA MÈRE. Ma fille est honorée de vos hommages, seigneur. (*L'étranger offre le bras à la jeune fille.*)

SCÈNE II.

Entre AMINA, *avec sa vieille grand'mère* FARUCKNAZ, *qu'elle conduit.*

AMINA, *regardant de tous côtés.* Il n'est pas là... je ne le vois pas.

FARUCKNAZ. Prends donc garde, chère Amina, ne me fais pas marcher si vite...

AMINA. Ah! grand'mère... il y a de si belles choses dans ces boutiques... ah! si vous pouviez voir comme moi!...

FARUCKNAZ. Oh! mon enfant, je sais que tu n'es pas curieuse; tu n'es pas coquette non plus... veux-tu que je te dise, mon enfant, tu cherches quelqu'un ici.

AMINA. Quelqu'un?

FARUCKNAZ. Ton ami d'enfance, le jeune Sidi Hassan, qui depuis quelque temps nous néglige beaucoup.

AMINA. Il est vrai, grand'mère; n'avons-nous pas sujet d'être inquiètes de lui?

FARUCKNAZ. Oui, oui, je suis inquiète... de son bon cœur et de ses sentiments... Un jour... tu n'étais pas encore née... il y a de ça vingt ans... j'étais occupée à filer du chanvre dans notre petite cabane près de Bassora, lorsque en revenant de la prière, ta pauvre mère trouva près de la mosquée un enfant qui tendait vers elle ses petites mains tremblantes; émue de pitié, elle prit l'enfant, et comme elle n'en avait pas elle-même, elle pensa que Dieu le lui avait envoyé; il grandit à côté de toi comme un frère... jamais on n'a pu découvrir sa famille... à quoi bon? puisqu'il en avait une... Tout alla bien tant que sa bienfaitrice vécut; mais depuis que Dieu l'a rappelée à lui, depuis trois ans, le caractère du jeune Hassan est bien changé; il est devenu rêveur, inquiet... Si tu avais un peu de cœur, tu ne devrais plus t'occuper de lui.

AMINA. Eh! le puis-je? Vous et lui, ma bonne grand'mère, voilà tout ce qui me reste au monde.

AIR : *Du bon Curé (de Paul Henrion).*

Mon existence tout entière
Est bornée à des souvenirs;
Le jour qui m'enleva ma mère
M'a ravi bonheur et plaisirs;
Si mon cœur est resté fidèle,
S'il regrette encore un ami,
C'est qu'avec lui je parlais d'elle,
Comme je vous parle de lui.

SCÈNE III.

LES MÊMES, *puis* HASSAN. *Bruit au dehors, éclats de rire.*

AMINA. Qu'est-ce que cela?... des clameurs, des huées!... qui donc poursuit-on ainsi?

HASSAN, *s'élançant sur le théâtre, entouré d'hommes, de femmes et d'enfants.* Que me voulez-vous? pourquoi m'insultez-vous?

AMINA. C'est lui! Hassan!

CHOEUR.

AIR : *Ah! le bel oiseau, maman.*

Voyez ce bel amoureux
Qui ne peut nommer son père!
Il est assez téméraire
Pour nous/leur adresser ses vœux.

(*Les huées et les cris recommencent.*)

HASSAN. Finirez-vous?

FARUCKNAZ, *s'avançant.* Mon Dieu, qu'y a-t-il donc?

AKBAR. Il ose se mêler à nous et courtiser les jeunes filles; lui... un bâtard! un enfant perdu, un aventurier!

TOUS. A bas l'aventurier!

HASSAN, *s'emparant d'une barre de fer dans une boutique.* Le premier de vous qui m'insulte encore!... je l'étends mort à mes pieds!

AMINA, *s'élançant vers lui.* Hassan!

AKBAR. Ces femmes te connaissent? sont-elles au moins de ta famille?

HASSAN. Non, vous le disiez bien, je n'ai pas de famille; je suis seul, sans amis, sans parents.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FARIBOUSSOUL.

FARIBOUSSOUL. Sans parents, petit frère? eh bien, et moi?

AKBAR. Qu'est-ce que c'est que celui-là?

FARIBOUSSOUL. Fariboussoul, son frère de lait; je m'en vante.

AKBAR. Son frère de lait? belle parenté!

FARIBOUSSOUL. Ah! bien sûr que ce n'est pas une preuve de haute origine; mais c'est au moins une preuve de bonne nourriture. Tenez, (*se montrant*) quand on a des frères de lait taillés comme ça, on peut dire qu'on est d'une fière poussée!

AKBAR. Vraiment!

FARIBOUSSOUL. Après ça, dame, le régime de notre nourrice nous a profité différemment; il a le génie, lui... moi j'ai des muscles; à lui la tête, à moi les poings.

AKBAR, *s'avançant vers lui*. Eh! qu'en veux-tu faire de tes poings?

FARIBOUSSOUL, *reculant*. Rien... rien du tout, aimables jeunes gens... (*A part.*) Ah! si j'avais seulement autant de courage que de force!

AKBAR. Aurais-tu l'intention de nous chercher querelle?

FARIBOUSSOUL. Qu'Allah m'en préserve! Je suis venu à la fête pour dépenser ma pêche.

AKBAR. Ta pêche?

FARIBOUSSOUL. Chut! une bourse de cinquante sequins, rien que ça, que j'ai amorcée en guise de poisson. Je n'en ai rien dit à ma femme, et je suis parti sans elle pour prendre un peu de bon temps; et pour commencer, voilà que je vous trouve en train de tourmenter ce pauvre garçon!

HASSAN. Eh! laisse-les, Fariboussoul; qu'on me donne seulement un cimeterre, et j'aurai raison de toute cette cohue.

AKBAR. Un cimeterre! allons donc! est-ce que tu as le droit de porter ça?

HASSAN, *avec rage*. Non, c'est vrai!... mais du moins j'aurai justice de vos outrages!...

AKBAR. Justice!... ah! ah! ah! (*Tout le monde rit.*)

FARIBOUSSOUL. Tiens, voilà justement le cadi qui passe. Attendez, attendez, vous allez voir. (*Le cadi passe dans le fond avec des officiers de justice.*)

FARIBOUSSOUL. Seigneur cadi, un petit moment, s'il vous plaît; je réclame votre justice pour mon camarade, pour mon frère de lait, dont je ressens les injures.

LE CADI. Qu'il parle lui-même! (*A Hassan.*) Avance! qui es-tu?

HASSAN. Sidi-Hassan!

LE CADI. Après?

HASSAN. Voilà tout!

LE CADI. Et le nom de ton père?

AKBAR. Et justement il n'en a pas, c'est un bâtard!

LE CADI. Un bâtard!

AKBAR. Eh! oui, seigneur cadi. (*Le cadi passe et s'éloigne.*)

FARIBOUSSOUL, *suivant le cadi*. Comment! comment! Eh bien! la justice?

LE CADI, *se retournant*. La justice?... Pour m'avoir dérangé mal à propos, tu auras cinquante coups de bâton sur la plante des pieds.

FARIBOUSSOUL. Holà! (*Le cadi sort.*)

CHOEUR DE MISSOLONGHI

La bonne Justice!
Honneur au Cadi!
Pour ce bon office
Tu seras puni!

Akbar et les autres hommes du peuple sortent après le cadi.

FARIBOUSSOUL, *à deux estafiers restés en arrière et tenant des bâtons*. Cinquante coups de bâton! Moi qui ai les pieds si sensibles!... Ne touchez pas, ne touchez pas... vous pourriez me chatouiller... Voyons, arrangeons-nous... Je rachète ma peau, combien vous faut-il?

PREMIER ESTAFIER. C'est un prix fait, un sequin par coup de bâton.

FARIBOUSSOUL. Cinquante sequins!... (*A part.*) Tout ce que j'ai dans ma bourse... Vous ne pourriez pas vous contenter de moitié!

PREMIER ESTAFIER. Ah! si fait!

FARIBOUSSOUL. A la bonne heure! voilà des gens accommodants. Tenez, voilà 25 sequins. (*Il les lui remet.*)

PREMIER ESTAFIER. Grand merci, seigneur. (*Il salue et sort.*)

FARIBOUSSOUL, *comptant son argent*. Il me reste donc 25... (*Voyant l'autre estafier qui brandit son bâton à côté de lui.*) Hein? à qui en a-t-il, celui-là?

DEUXIÈME ESTAFIER, *tendant la main*. Et moi?

FARIBOUSSOUL. Comment ça?

DEUXIÈME ESTAFIER. Oui, pour les vingt-cinq coups de bâton...

FARIBOUSSOUL. Un moment... j'ai payé...

DEUXIÈME ESTAFIER. A mon camarade. oui, très-bien... Qui de 50 paye 25... reste... sur la plante des pieds...

FARIBOUSSOUL. Hein !... comment !... par Allah !

DEUXIÈME ESTAFIER. Si tu aimes mieux les vingt-cinq coups de...

FARIBOUSSOUL. Non, non. Tiens, chien maudit. (*Il lui donne l'argent.*)

DEUXIÈME ESTAFIER. Merci, seigneur... (*Il sort en saluant.*)

FARIBOUSSOUL. Me voilà à sec... moi qui comptais me divertir... (*A Hassan qui s'est assis tout accablé sur un banc.*) Eh bien ! mon pauvre garçon !

HASSAN. Ah ! Fariboussoul !

AIR *nouveau de M. Fessy.*

Rejeté de la terre entière,
Voilà donc mon sort désormais !
Et l'abandon et la misère
Sont mon partage à tout jamais.
Ah ! mieux vaut mourir, je le jure,
Que de vivre ainsi sans honneur!
Cinquante ans d'une vie obscure
Valent-ils un jour de bonheur?

FARUCKNAZ, *s'approchant de lui.* Pourquoi, mon jeune ami, as-tu négligé mes conseils ? pourquoi vas-tu courir le monde, puisque le monde te repousse?

FARIBOUSSOUL. Dame ! c'est tout simple ! il est curieux comme moi... c'est dans le sang .. c'est-à-dire dans le lait... Aussi je suis venu en cachette à la fête pendant que ma femme dormait... Oh ! si elle savait que je suis ici !...

SCÈNE V.

LES MÊMES, CAMARZAMOUR.

CAMARZAMOUR, *frappant sur l'épaule de Fariboussoul.* Qu'est-ce que vous faites là ?

FARIBOUSSOUL. Oh ! c'est elle !

CAMARZAMOUR. Ah ! c'est comme ça que vous vous dérobez en tapinois ! délaisser la couche conjugale sans un seul baiser d'adieu!

FARIBOUSSOUL. J'ai voulu respecter votre sommeil !

CAMARZAMOUR. C'est bien, je ne vous en veux pas, mon cher Fariboussoul ; au contraire, mon bon petit mari !... (*Elle le câline.*)

FARIBOUSSOUL. A la bonne heure !... (*A part.*) Elle ne le prend pas souvent sur ce ton-là !

CAMARZAMOUR. Venir à la foire de Bassora, où abondent les plus belles marchandises pour ménager quelque jolie surprise à votre petite femme, c'est bien, ça, c'est très-bien !

FARIBOUSSOUL. Hein ?

CAMARZAMOUR. Où est le cadeau que vous m'avez acheté? Est-ce une bague de turquoise ou une mousseline à fleurs d'or ?

FARIBOUSSOUL. Excusez !

CAMARZAMOUR. Montrez vite, mon bon ami, je meurs d'impatience.

FARIBOUSSOUL. Vous le montrer ? ça ne sera pas long.

CAMARZAMOUR. Eh bien ! rien dans les mains?

FARIBOUSSOUL, Ni dans les poches.

CAMARZAMOUR. Et que sont donc devenus, mon amour, les cinquante sequins que je vous ai vu prendre dans le tiroir ?

FARIBOUSSOUL. Oh ! (*A part.*) Elle ne dormait que d'un œil.

CAMARZAMOUR. Vous vous taisez... Ah ! le monstre ! il les aura dépensés pour quelque autre belle... Peut-être même aura-t-il acheté quelque esclave blanche, noire ou jaune... Ah ! si je le savais ! (*Elle le menace de ses ongles.*)

FARIBOUSSOUL. Eh! non, ma bonne... Farucknaz, que voici, te dira comment les choses se sont passées.

CAMARZAMOUR. Ah ! vous êtes là, voisine !

FARUCKNAZ. Ma chère voisine, ce pauvre garçon a été victime de son zèle à défendre son frère de lait.

CAMARZAMOUR. Hassan ? tiens, qu'est-ce qu'il fait là ?

FARIBOUSSOUL. J'ai voulu plaider sa cause auprès du cadi, et le cadi m'a condamné à cinquante coups de bâton sur la plante des pieds.

CAMARZAMOUR C'est bien fait ; de quoi vous mêliez-vous ?

FARIBOUSSOUL. Et alors les gens de justice ayant estimé ma peau cinquante sequins...

CAMARZAMOUR. C'est bien cher !

FARIBOUSSOUL. Vous trouvez ?

CAMARZAMOUR. Moi qui vous connais !... lâche que vous êtes, vous avez tout payé plutôt que de souffrir un peu par amour pour moi !...

FARIBOUSSOUL. Vous en parlez bien à votre aise.

CAMARZAMOUR, *montrant Hassan.* Ça vous apprendra du reste à fréquenter des gens comme ceux-là !

FARUCKNAZ. Voisine !

AMINA. De grâce !

FARIBOUSSOUL. Camarzamour !

CAMARZAMOUR. Eh! on ne sait ni d'où ils viennent, ni qui ils sont.

FARIBOUSSOUL. Ah! ma chère amie, halte-là...

CAMARZAMOUR. Tu dis...

FARIBOUSSOUL. Je dis : Halte-là, ou nous nous fâcherons ; tant qu'il ne s'agit que de moi, je vous laisse crier, gronder, tempêter toute la journée, mais si vous l'attaquez, lui...

CAMARZAMOUR, *lui donnant un soufflet.* Voilà pour t'apprendre à me manquer de respect.

FARIBOUSSOUL. Mais chere amie...

CAMARZAMOUR. Assez, taisez-vous, et donnez-moi le bras.

FARIBOUSSOUL. Puisque vous reconnaissez vos torts, je vous pardonne.

CAMARZAMOUR. Je veux me promener au milieu des boutiques... Par Mahomet! si je n'ai que le plaisir de la vue, au moins procurez-le-moi, puisque c'est votre seul cadeau. (*Elle lui prend le bras.*)

FARIBOUSSOUL. Adieu, Hassan.

CAMARZAMOUR. Allons, marchez devant et vivement. (*Elle l'entraîne.*)

SCENE VI.

HASSAN, FARUCKNAZ, AMINA.

HASSAN. Encore cette insulte!

FARUCKNAZ. N'y songez plus, Hassan ; revenez avec nous, vous vivrez comme autrefois, dans la retraite, entouré de nos soins et de notre amitié. Après le travail, vous vous asseoirez à notre table, et le soir Amina vous chantera sur le luth les plus beaux chants qu'elle a appris de sa mère.

AMINA. Et je vous rappellerai le temps où elle vous les chantait elle-même.

AIR : *Enfant que la brise enbaumée* (de Labarre).

Enfant que le sort me confie,
Grandis sous mon toit maternel ;
Et que mon amour sur la vie
Appelle les bienfaits du ciel.

HASSAN.

Je m'en souviens, c'était là sa prière!

AMINA.

Pour tous les deux, de l'accent le plus doux,
Elle invoquait un esprit tutélaire,
Quand nous étions le soir à ses genoux.

ENSEMBLE.

AMINA ET FARUCKNAZ.

Enfant que le sort me confie. etc.

HASSAN.

O ma bienfaitrice chérie,
C'était là ton vœu maternel,
Lorsque ton amour sur ma vie
Appelait les bienfaits du ciel.

HASSAN.

Ah! vous avez reveillé dans mon âme,
Comme un écho de mon ancien bonheur ;
J'irai demain de celte noble femme
Dire avec vous le chant plein de douceur

(*Reprise de l'ensemble. — Amina et Farucknaz sortent.*)

SCENE VII.

HASSAN, LE DERVICHE.

HASSAN. M'ont-ils assez outragé! ai-je recueilli assez d'humiliations! Oui, Farucknaz dit vrai, le monde n'est pas fait pour moi.

LE DERVICHE, *qui s'est approché.* Hassan!

HASSAN. Qui m'appelle?... vous, mon père! (*Il se prosterne.*)

LE DERVICHE. Hassan! ton âme est plus grande que ta destinée; tu te plains d'être méconnu par les hommes, veux-tu qu'ils expient leurs outrages, veux-tu les voir à tes pieds ?

HASSAN. Moi!

LE DERVICHE. Tu n'as pas de nom, pas de rang ; veux-tu obtenir un nom et un rang?

HASSAN. Oh ! c'est ma seule envie... mais ces trésors inestimables, qui me les donnerait?

LE DERVICHE. Moi... le derviche Bennazar!

HASSAN. Quand?

LE DERVICHE. Avant ce soir, peut-être.

HASSAN. Où donc?

LE DERVICHE. Dans ma demeure solitaire, au bas de la vallée ; y viendras-tu ?

HASSAN. Oui... après la prière.

LE DERVICHE, *mystérieusement.* Non, avant.

HASSAN. Soit.

LE DERVICHE. Je t'attendrai. (*Il sort.*)

FARIBOUSSOUL, *rentrant.* J'ai laissé ma femme avec deux vieilles qui lui prédisent l'avenir. Respirons un peu pour le présent. Ah! te voilà, mon pauvre Hassan. Eh bien! tu as un air tout singulier.

HASSAN, *hors de lui.* Ah! si tu savais... mais non, c'est impossible.

FARIBOUSSOUL. Quoi donc?

HASSAN. Le derviche! Ah! mon ami... mon frère... si je devenais heureux, tu le deviendrais aussi ..

FARIBOUSSOUL. Mais enfin, qu'est-ce donc?

HASSAN. Le bonheur... la fortune m'attendent peut-être...

FARIBOUSSOUL. Où?

HASSAN. Chez le derviche Bennazar... Viens avec moi.

FARIBOUSSOUL. Mais ma femme qui m'attend... Ah bah ! elle s'en retournera seule... Je me sauve avec toi ! (*Ils sortent.*)

Deuxième Tableau.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un site champêtre. Au fond, un berceau d'arbustes et de vignes, devant lequel est une petite table et une chaise.

LE DERVICHE, *seul, assis devant la petite table.*

Le soleil commence à descendre sur l'horizon ; je n'ai plus qu'une heure, et il ne vient pas !... O puissant Salomon !... depuis mille ans que tu me retiens captif au fond d'une grotte obscure, tu me permets d'en sortir un seul jour dans l'année pour séduire les téméraires qui seraient tentés de combattre et de vaincre mon enchantement : celui-ci viendra-t-il? lui devrai-je enfin ma délivrance?... C'est lui... il n'est pas seul, — quelles sont ses idées? Ecoutons. (*Il se retire au fond.*)

SCENE II.

HASSAN, FARIBOUSSOUL, LE DERVICHE.

HASSAN. Voyons... arriveras-tu ?

FARIBOUSSOUL, *entrant tout doucement.* Tu n'as donc pas peur?

HASSAN. Et de quoi?

FARIBOUSSOUL. Dame !... de tout.... c'est plus sûr.. (*Regardant autour de lui.*) Tiens, tiens, mais, c'est assez gentil ici... Il n'a pas mal choisi son nid, le vieux hibou !.... c'est égal, vivre comme ça, dans la solitude, ce n'est pas amusant... O Dieu ! si j'étais toujours tout seul vis-à-vis de moi-même, c'est moi qui trouverais ma société ennuyeuse !...

HASSAN. Tu t'y ferais.

FARIBOUSSOUL. Avec un autre, c'est possible ; mais pas avec moi... Après ça, je n'aurais pas ma femme : ça serait toujours ça de gagné... Mais enfin, qu'est-ce qu'il te veut donc, ce vieux mangeur de racines?

HASSAN. Que sais-je?... et que m'importe?.. Humilié, désespéré, dégoûté de la vie... qu'est-ce que je risque?... quoi que l'on me propose, j'accepterai tout; je suis résolu à tout.

LE DERVICHE, *à part.* Le moment est venu. (*Haut.*) Je te salue, mon cher fils, sois le bien-venu dans ma demeure.

HASSAN, *s'inclinant.* Mon père...

LE DERVICHE. Et toi aussi, Fariboussoul,

FARIBOUSSOUL, *à part.* Tiens, il sait mon nom.

LE DERVICHE, *à Hassan.* Tu as bien fait, Sidi-Hassan, d'amener ici ton frère de lait; c'est un cœur simple et honnête, dont le dévouement pour toi n'a pas d'autres limites que sa poltronnerie naturelle.

FARIBOUSSOUL, *à part.* Décidément, il me connaît.

HASSAN. Saint et mystérieux personnage, vous savez quelles idées m'agitent...

LE DERVICHE. Oui, je le sais... Ah ! c'est une belle chose que d'être jeune, alerte, plein d'imagination et d'ardeur ! alors, rien ne vous arrête... rien ne vous coûte... alors la volonté franchit tous les obstacles... alors, vouloir, c'est pouvoir.

FARIBOUSSOUL, *à part.* Il en parle à son aise, le vieux.

LE DERVICHE, *à Fariboussoul.* Incrédule!

FARIBOUSSOUL. Plaît-il?

LE DERVICHE. Pourquoi le grand Mahomet ne réaliserait-il pas les beaux rêves que tu as faits la nuit dernière ?

FARIBOUSSOUL. Hein ? quoi? vous savez?

LE DERVICHE. Tu t'es bien gardé de parler à ta femme de ces charmantes houris qui t'ont bercé pendant ton sommeil.

FARIBOUSSOUL. Oh !. . (*A part.*) Comment diable a-t-il su ça ? à moins d'être dans mon oreiller...

LE DERVICHE. Cela tient aux connaissances surnaturelles que j'ai acquises dans mes longs voyages. Le passé, le présent et l'avenir n'ont pas de secrets pour moi.

HASSAN. Allons, vous vous moquez, saint homme ;... et si je mettais cette prétendue science à l'épreuve...

LE DERVICHE. Tu le peux; mais d'abord, mes chers fils, la promenade que vous venez de faire doit vous avoir donné de l'appétit.

FARIBOUSSOUL, *à part.* Comme il devine!... Je reconnais là sa science secrète.

LE DERVICHE. Allons, sans façon, voulez-vous partager mon ordinaire ?

FARIBOUSSOUL. Merci; on sait ce que c'est que votre ordinaire : pour me bourrer le ventre de ronces et d'épines, j'aime autant rester à jeun.

LE DERVICHE. Tu as déjà fait trois repas.

FARIBOUSSOUL. C'est, ma foi, vrai...

LE DERVICHE. Ton ami sera moins difficile que toi.

HASSAN. Soit; j'accepte. Conduis-nous.

LE DERVICHE. C'est ici que je vais vous faire servir.

FARIBOUSSOUL, *à part.* Il a donc une cuisinière, ce farceur de Derviche... C'est égal, si elle lui ressemble, elle doit fricasser de bien vilains morceaux.

LE DERVICHE. Asseyons-nous là.

HASSAN. Il n'y a qu'une chaise.

LE DERVICHE. Es-tu aveugle? (*La chaise se développe et en forme trois.*)

FARIBOUSSOUL. Tiens, tiens... le mobilier qui fait des petits!...

HASSAN. Mais cette table est trop étroite. (*La table se développe.*)

FARIBOUSSOUL. Ah!... s'il y a des rallonges... (*Le Derviche et Hassan s'asseyent.*) Qu'est-ce que je disais... des croûtes de pain noir et des racines.... Comme c'est régalant.

LE DERVICHE. Regarde... (*Au-dessus de leurs têtes, paraît une oie à la broche.*)

HASSAN. Quel prodige!

FARIBOUSSOUL. Oh! quelle odeur!..... la belle volaille!.... Dès qu'il y a une bête... . j'en suis. (*Il décroche l'oie et se met aussi à table. D'autres mets, un pâté, un faisan, paraissent sur la table.*)

FARIBOUSSOUL. Vivent les repas de Derviche!... J'ai envie de me mettre au régime cellulaire!... Reste à goûter le vin... Où est la cave, s'il vous plaît?

LE DERVICHE. Là haut.

FARIBOUSSOUL. Hein? (*Des grappes de raisin s'abaissent et versent du vin dans les verres en se pressant elle-même.*)

FARIBOUSSOUL. A la bonne heure, ça épargne les frais de vendange... (*Il boit.*) Et ce qu'il y a de drôle, c'est que c'est du vieux.

ENSEMBLE.

AIR *du Barbier de Séville.*

Miracle insigne!
De cette vigne
A nos yeux
Sort du vin vieux!

HASSAN. Ah! tout ce que je vois me confond!... quelle mystérieuse puissance!

LE DERVICHE, *à Hassan.* Me croiras-tu, maintenant?

HASSAN. Oui, je rends hommage à ta science, et en même temps, je te somme de tenir ta promesse; tu as dit que tu me vengerais des affronts des hommes en me donnant un rang et une famille... Parle, — qui suis-je?

LE DERVICHE. Tu n'es rien... mais tu peux être tout.

HASSAN. Explique-toi.

LE DERVICHE. As-tu du courage?

HASSAN. Pourquoi en manquerais-je? est-ce que je tiens à la vie?

FAURIBOUSSOUL. Voilà... on tient à la vie ou on n'y tient pas... affaire d'amour-propre. Moi, j'ai le malheur de m'y cramponner.

HASSAN. Eh bien, quel moyen m'offres-tu?

LE DERVICHE. Un talisman... caché au centre de la terre... dans une grotte, à trois cent mille pieds au-dessous du sol.

FARIBOUSSOUL. Quelle cave!

HASSAN. Eh bien, conduis-moi.

LE DERVICHE. Attends... ce talisman est gardé par un être surnaturel, un monstre effrayant qu'il faut combattre et vaincre.

HASSAN. Je le combattrai; je le vaincrai.

LE DERVICHE. D'autres ont parlé comme toi, puis ils ont reculé... à l'instant même, ils ont été changés en pierres noires... tu les verras autour du monstre... de là sortiront des voix pour t'arrêter... il faut braver tous ces enchantements... l'oseras-tu?

HASSAN. Je l'oserai.

FARIBOUSSOUL. Et moi, je ne l'oserai pas.

LE DERVICHE. Ne crains rien, Fariboussoul, ces dangers n'existent que pour le téméraire qui veut ravir le talisman.

HASSAN. C'est trop de retard, montre-moi le chemin.

LE DERVICHE. Regarde!

(*La table et les chaises disparaissent dans le berceau qui s'ouvre pour laisser voir l'entrée d'une caverne.*)

HASSAN. Eh bien, descendons...

FARIBOUSSOUL. Hum!... ça doit être frais par-là... j'ai peur de m'enrhumer...

LE DERVICHE. Viens si tu veux; mais prends garde; si l'on manque une seule marche, on dégringole jusqu'au fond, et tu sais qu'il y en a trois cent cinquante mille.

HASSAN. Qu'Allah me protége! (*Il entre dans la grotte avec le Derviche.*)

FARIBOUSSOUL. C'est ça... passez les premiers... (*Il se présente à l'entrée.*) Ah! que c'est noir! Éclairez donc votre escalier au moins. (*Il sort une flamme. Il recule.*) Ah! c'est trop... je n'en demande pas tant... Allons, au petit bonheur. (*Il entre dans la caverne et trébuche sur la première marche. On l'entend dégringoler en criant au secours, pendant tout le changement.*)

Troisième Tableau.

Un souterrain obscur dont on voit au fond l'escalier qui se perd dans les frises. — Çà et là, une douzaine de grandes pierres noires. — Au milieu, un grand bloc de granit rouge. — Au changement, on

entend encore le bruit de la chute de Fariboussoul. On le voit paraître au haut de l'escalier, d'où il dégringole en tournant sur lui-même jusqu'en bas.

FARIBOUSSOUL, *par terre.* Ouf!

(*Des éclats de rire partent des pierres noires.*)

Ah! ah! ah! ah!

FARIBOUSSOUL, *se frottant les reins.* Hein? d'où ça vient-il donc?

VOIX SORTANT DES PIERRES. Casse-cou!
— Jolie culbute!
— Patatras!
— Frotte, frotte!

FARIBOUSSOUL. Tiens, tiens!... voyez-vous ces vilaines pierres noires qui se moquent de moi!... c'est donc drôle de voir un homme s'abîmer ainsi?

LES VOIX. Drôle, drôle, vilain drôle!

FAIBOUSSOUL. C'est vous qui êtes des drôlesses, entendez-vous! Aïe! aïe! Je suis moulu... Ai-je roulé!.. ça a bien duré trois heures...

LES PIERRES. Roule, roule, roule, Fariboussoul, roule, roule.

FARIBOUSSOUL. Ah! vos plaisanteries sont de bien mauvais goût... Ouf!... trois cent mille tours sur moi-même!... quand j'ai vu que j'en avais pour longtemps, je me suis pelotonné en boule, et j'ai passé comme un tourbillon entre mon frère de lait et le vieux Derviche, qui n'ont pas pu me retenir... (*Regardant autour de lui.*) C'est donc ici?... Ma foi, ce n'était pas la peine de faire un voyage de si longue haleine... reposons-nous.

LES PIERRES. Non, non, non, non.

FARIBOUSSOUL. Mais si, mais si.

LES PIERRES. Il se reposera. Il ne se reposera pas.

FARIBOUSSOUL. Ah! mécréantes! je ne me reposerai pas!... nous allons voir... (*Il se couche sur une pierre qui fait la bascule.*) Holà! holà!... lâchez-moi donc. (*La pierre se retourne.*) Ouf! quel cauchemar!

LES PIERRES. Ah! ah! ah! ah!

FARIBOUSSOUL. Ah ça, est-ce qu'ils vont me laisser longtemps tout seul!... non... les voici. (*Le Derviche et Hassan descendent l'escalier.*)

LE DERVICHE. Nous sommes arrivés.

HASSAN, *courant à Fariboussoul.* Ah! c'est toi, mon ami?

FARIBOUSSOUL. Je vous ai distancés; j'ai le prix de la course.

LE DERVICHE. Sidi-Hassan, c'est dans cette caverne que tu dois évoquer l'esprit possesseur du talisman; il en est temps encore, tu peux retourner sur tes pas...

FARIBOUSSOUL. C'est ça, retournons.

HASSAN. Moi! reculer, pour être encore un objet de raillerie? Jamais.

LE DERVICHE. Eh bien donc, à l'œuvre!

FARIBOUSSOUL. Holà!... voilà mon sang qui tourne en gelée...

LE DERVICHE, *à Hassan.* Prends cette épée et frappe sur ce bloc de granit.

HASSAN, *frappant sur le bloc.* Monstres de l'enfer, je vous défie. (*Bruit de tam-tam.*)

LES PIERRES.

CHOEUR (*de Robert-le-Diable*).

Mortel téméraire
Que l'on doit punir,
Retourne en arrière,
Ou tu vas périr.

HASSAN. Vos voix ne m'épouvanteront pas.

FARIBOUSSOUL. Cœur de pierre! Ce n'est pas à toi que je parle, c'est à ce chœur de vieilles pierres.

HASSAN *frappe un second coup sur le bloc.* Génie! à moi! (*Bruit de tam-tam. Au même instant des hiboux, des chauves-souris, des lions, des ours et un crocodile paraissent avec des yeux flamboyants et tournent en cercle autour de Hassan.*)

FARIBOUSSOUL, *tombant la face contre terre.* Ah!...

HASSAN. Je vous brave!... (*Il frappe un troisième coup. Bruit de tam-tam. — Un monstre gigantesque sort du milieu du granit rouge. Hassan le frappe de son épée; l'épée se brise; alors Hassan s'élance sur le monstre, le saisit à la gorge et le terrasse.*)

LE DERVICHE. Ton intrépidité l'a vaincu, et je suis délivré!

(*Tous les animaux disparaissent. A la place du monstre est un génie ailé, à genoux.*)

FARIBOUSSOUL, *relevant la tête.* Est-ce fait?

LE GÉNIE, *à Hassan.* Maître, je suis ton esclave.

FARIBOUSSOUL, *se relevant.* Notre esclave?.. nous avons un esclave... (*Au Génie.*) Ah! ah! mon gaillard, te voilà à nos genoux!... (*Voyant le Génie faire un mouvement.*) C'est bien, restes-y. (*Il se recule vivement.*)

LE GÉNIE, *à Hassan.* Qu'ordonnes-tu, maître?

HASSAN. Je veux le talisman.

LE GÉNIE. Le voici. (*Il lui présente un sac et disparaît.*)

HASSAN, *qui a pris le sac.* Qu'est-ce donc?

FARIBOUSSOUL, *s'approchant.* Un sac!...

montre donc... eh mais, c'est un jeu de loto... et un vieux encore!... le beau cadeau, C'est amusant! J'y joue tous les soirs avec ma femme pour m'endormir...

HASSAN, *au Derviche*. Peux-tu m'expliquer?...

LE DERVICHE. Chacun des numéros contenus dans ce sac est un talisman... le chiffre qu'il représente est celui des semaines que tu perdras en formant un souhait.

FARIBOUSSOUL. Comment! s'il voulait par exemple devenir aussi beau que moi, et qu'il tirât pour ça le n° 3...

LE DERVICHE. Il dépenserait trois semaines de sa vie.

FARIBOUSSOUL. Ce serait bien peu pour un si grand avantage. C'est-à-dire qu'il jouerait à qui perd gagne.

HASSAN. Que m'importent après tout quelques jours de plus ou de moins!...

LE DERVICHE. Ne t'y trompe pas : en additionnant ces quatre-vingt-dix numéros, tu trouveras quatre mille cent trente-cinq semaines; c'est quatre-vingt-deux ans que tu tiens là dans ta main.

FARIBOUSSOUL. C'est un beau denier... Economise, mon cher, économise des semaines pour tes vieux jours.

HASSAN. Oh! je brûle de faire l'expérience de mes talismans...

LE DERVICHE. Tu le peux.

FARIBOUSSOUL. Allons, remue bien le fond du sac.

LE DERVICHE. Que désires-tu?

HAISAN. Je veux connaître mon père.

FARIBOUSSOUL. Tire !..

HASSAN. Vingt-deux ! (*Le n° 22 se dessine en traits de feu sur le mur.*)

FARIBOUSSOUL. Les deux cocotes !

LE DERVICHE. Tu va être exaucé. (*Changement.*)

Quatrième Tableau.

Le fond de la grotte s'ouvre et laisse voir un riche paysage au fond duquel est un palais en perspective, qui s'approche peu à peu.

LE DERVICHE. Le manoir de tes pères dans le royaume de Cachemire. Tu es le fils d'un puissant prince; mais un magicien africain a fait périr ton père et s'est emparé de ses états. Tu venais de naître; ta mère est devenue son esclave.

HASSAN. Ah! ne puis-je au moins les venger, reconquérir mes états?

LE DERVICHE. Ce palais est enchanté! le magicien t'en défendrait l'approche. Regarde, et écoute ce qui s'y passait il y a vingt ans.

Cinquième Tableau.

Le palais se sépare et laisse voir l'intérieur d'un salon magnifique. Un sultan, richement vêtu, est auprès d'une dame en grande parure.

LE DERVICHE, *à Hassan en lui montrant le sultan*. Ton père.

LE SULTAN, *au fond, à la dame*. Chère Zobéide, sultane de mon âme, lors de ma première expédition, je laissai dans ce palais Morgane ma première épouse, qui eut l'indignité de me préférer un esclave noir; à mon retour, je les fis étrangler tous les deux. Lorsque je partis pour la seconde fois, j'abandonnai mes états à ma deuxième femme Adine dont l'avarice, les violences et les cruautés soulevèrent contre elle tout mon royaume; je ne pus en reprendre possession qu'en livrant aux muets l'auteur de tant de maux. Maintenant, chère Zobéide, je te confie la garde de mon palais, de mes trésors et de mon peuple; tout est à toi, tout, excepté cette petite fiole que tu conserveras intacte jusqu'à mon retour.

ZOIBÉIDE. Je vous le jure, monseigneur.

LE SULTAN. Adieu, défie-toi surtout du magicien africain, mon éternel ennemi. Viens m'accompagner jusqu'au berceau de notre enfant. (*Le sultan et la dame sortent.*)

LE DEVICHE, *à Hassan*. Cet enfant, c'est toi; tu as entendu les recommandations de ton père et la promesse de la sultane. Vois maintenant comme elles ont été exécutées. (*Un vieillard entre, soutenu par quelques esclaves.*)

UN ESCLAVE. Par ici, bon vieillard, asseyez-vous; ma maîtresse est charitable; elle voudra vous secourir.

ZOBÉIDE, *entrant*. Pauvre vieillard, on vous a trouvé à la porte de mon palais, mourant de faim et de fatigue. (*On apporte une table.*) Reprenez des forces, et bénissez le nom d'Allah !

LE VIEILLARD. Je bénis le vôtre, belle Zobéide, et je veux vous prouver ma reconnaissance; heureusement le ciel m'en a donné les moyens... la science que j'ai acquise m'a appris que tu possèdes un secret dont tu ignores la puissance; un secret d'éternelle jeunesse et d'éternelle beauté.

ZOBÉIDE. Que dis-tu?

LE VIEILLARD. Dans la fiole que ton époux t'a laissée en partant est un élixir dont la vertu est telle qu'une seule goutte de cette précieuse liqueur arrête le cours des années et prévient les ravages du temps. Ton époux a

refusé de t'apprendre le pouvoir de cet élixir, il t'a défendu d'y toucher.

ZOBÉIDE. Oui, pourquoi ?

LE VIEILLARD. Parce qu'il sait que tu aurais à tes pieds les plus grands trésors de l'univers, et pour cela, je te le répète, une goutte de cet élixir suffit.

ZOBÉIDE. Oui, je veux être éternellement jeune et belle. Merci, vieillard. (*Elle boit, coup de tam-tam.*)

LE VIEILLARD, *se redressant et changeant de costume.* Et, moi je te dis aussi merci, femme, merci ! tu m'as livré mon ennemi, ses états et sa puissance.

ZOBÉIDE. Qu'entends-je ?

LE VIEILLARD. Je suis le magicien africain qui ai voué à ton époux, à toi, à tous les siens une haine mortelle. Deux femmes ont déjà failli ; la troisième faute d'une femme devait être le signal de mon triomphe. Vous m'appartenez tous ; mourez donc !

ZOBÉIDE, *tombant à genoux.* Ah !...

UN GÉNIE, *sortant de terre.* Abufar, tu es vainqueur ; mais Allah suspend encore le châtiment. Ce palais et le royaume entier resteront enchantés, jusqu'au jour où un descendant du puissant sultan de Cachemire réparera les maux causés par des femmes indignes du trône, et ramènera dans ce palais une femme parfaite ; jusque-là, silence et néant. (*Il fait un signe ; le magicien et la femme restent immobiles. Le palais se referme, puis diminue et s'éloigne : on le revoit en perspective comme auparavant, et enfin le fond de la grotte reparaît.*)

Sixième Tableau.

HASSAN, *qui était tombé à genoux pendant l'apparition.* Ma mère !

LE DERVICHE. Tu as entendu l'oracle. Pour rompre l'enchantement, il faut trouver une femme parfaite.

FARIBOUSSOUL. je ne t'offrirai pas la mienne...

HASSAN. Ah ! je la chercherai... je la découvrirai.

AIR *du Serment.*

LE DERVICHE.

Va donc chercher cette merveille
Qui se dérobe à tant de gens ;
Cette trouvaille sans pareille
Sera due à tes talismans.

FARIBOUSSOUL.

Il s'agit seulement, cher frère,
D'attraper un bon numéro.
Dans le sac je vois ton affaire,
Ce serait un quine au loto.

ENSEMBLE.

(*Ils remontent l'escalier.*)

Septième Tableau.

L'INTÉRIEUR D'UNE CABANE.

Quelques chaises, un lit.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMINA *conduisant* FARUCKNAZ.

AMINA, *elle a un livre fermé à la main.* Doucement, bonne mère, doucement ; vous êtes fatiguée de notre petite promenade, reposez-vous.

FARUCKNAZ. Eh bien, mon enfant, qu'est-ce que je te disais ? Hassan n'est pas venu ; j'en étais sûre.

AMINA. Ah ! grand'mère, il n'est pas encore tard. Tenez, mettez-vous là... (*Elle lui avance un fauteuil.*)

FARUCKNAZ. Quel est donc ce livre que tu lisais tout à l'heure ?

AMINA. C'est ce beau livre de contes que vous m'avez donné.

FARUCKNAZ. Ah ! ah ! tu lisais le Chercheur de trésors.

AMINA. Oh ! non, grand'mère, quelque chose de bien plus extraordinaire ? le conte de la femme parfaite.

FARUCKNAZ. Ce n'est pas un conte, c'est un récit véridique.

AMINA. Mais ce n'est pas possible... (*Montrant le livre.*) Est-ce qu'on peut réunir toutes les qualités qui sont là ?

FARUCKNAZ. Eh ! eh ! peut-être.

AMINA.

AIR *de la Petite Bergère.*

Avoir en partage
Un joli visage
Et mille attraits
Jeunes et frais
Sans en tirer avantage.
De son entourage
Mériter l'hommage
Par des talents, par des vertus
De soi-même inconnus,
Et rappeler, par sa grâce ingénue et discrète,
Le doux parfum émané de l'humble violette.
Quoi, ma mère, c'est là
Une image complète
De la femme parfaite ?
Son portrait le voilà.
Ah ah ah ah ah ah ah !
Ah !
Ah !
Où trouver tout cela ?

(*On cogne à la porte.*)

AMINA. Qu'est-ce que c'est ?.. (*Elle court ouvrir.*)

SCÈNE II.

Les Mêmes, CAMARZAMOUR.

CAMARZAMOUR. Ah! voisines, dites-moi, l'avez-vous vu? Est-il venu ici? Avez-vous de ses nouvelles?

AMINA. Plaît-il? De qui parlez-vous?

CAMARZAMOUR. De qui? D'un vaurien, d'un brigand, d'un scélérat, d'un monstre... Vous voyez bien que c'est de mon mari.

AMINA. Ah! mon Dieu! qu'a-t-il donc fait?

CAMARZAMOUR. Est-ce que je sais ce qu'il a fait, puisqu'il y a vingt-quatre heures que je ne l'ai vu?

AMINA. Est-il possible?...

CAMARZAMOUR. Tout autant; le vagabond! Alors je me suis dit: Je vas trouver les voisines; si elles n'ont pas vu mon bandit, elles sauront peut-être quelque chose de son frère de lait, qui ne l'a pas quitté.

AMINA. Hassan! Ah! grand'mère, entendez-vous?... Hassan! on ne sait pas ce qu'il est devenu! Si quelque accident... Et vous restez là, voisine, vous ne courez pas, vous ne cherchez pas!

CAMARZAMOUR. Eh! je ne fais que ça depuis ce matin.

AMINA, *voyant entrer Hassan.* Ah! le voilà!

SCÈNE III.

Les Mêmes, HASSAN.

HASSAN. Bonjour, petite sœur, bonjour, bonne mère; je viens vous faire mes adieux. Si vous saviez ce qui m'arrive... quelle aventure! Moi qui me désespérais! moi qui maudissais le sort!... Je retrouverai un nom, un rang, des richesses... et mieux encore, un royaume!...

TOUS. Un royaume!

FARUCKNAZ, *riant.* Ha! ha! ha!

HASSAN. Vous riez, grand'mère?

FARUCKNAZ. Notre Hassan est ambitieux. De pêcheur il veut devenir prince... C'est bien, mon garçon; dis-nous seulement à quelles conditions...

HASSAN. A une seule... c'est que je saurai découvrir un trésor, une rareté, une merveille.

FARUCKNAZ. Et cette merveille, c'est...

HASSAN. Une femme parfaite.

AMINA. Tiens! comme dans le livre de ma grand'mère...

HASSAN. Et vous me voyez prêt à la chercher à travers tous les pays du monde, connus ou inconnus.

FARUCKNAZ. Mais, mon garçon, pourquoi donc vas-tu courir si loin? Pourquoi ne commences-tu pas par regarder autour de toi?

CAMARZAMOUR. C'est vrai, ça... Il y en a peut-être qui vous crèvent les yeux.

HASSAN. Allons donc, bonne mère, vous vous moquez; vous voulez que je trouve ça dans ce pays-ci?

CAMARZAMOUR. Malhonnête!... elles sont toutes accomplies... Entendez-vous!

HASSAN. Vous croyez!

CAMARZAMOUR. Surtout celles qui sont mariées. Demandez plutôt à Fariboussoul. Mais, à propos, où est-il, le brigand? Qu'en avez-vous fait?

HASSAN. Il m'a quitté tout à l'heure... il est tout joyeux aussi... Je crois qu'il m'attend.

CAMARZAMOUR. Hein?... Est-ce qu'il voudrait aussi aller à la découverte?

SCÈNE IV.

Les Mêmes, FARIBOUSSOUL, *un petit paquet sous le bras.*

FARIBOUSSOUL, *entrant mystérieusement et en se frottant les mains.* Me voilà, frère, me voilà... Ma femme n'était pas à la maison. Quelle chance! J'ai pris mes meilleures nippes; j'en ai fait un petit paquet, et pendant qu'elle n'est pas là... je vais...

CAMARZAMOUR, *lui appliquant un soufflet.* Elle y est... et ça aussi.

FARIBOUSSOUL. Ma femme! (*Il laisse tomber le paquet.*) Je l'aurais reconnue sans la voir.

CAMARZAMOUR. Ah! vous allez aussi chercher une femme parfaite... Comme si vous n'aviez pas ce qu'il vous faut!

FARIBOUSSOUL. Chère amie, c'est une erreur!... J'allais seulement lui faire la conduite... un bout de chemin... Ne vous inquiétez pas de la dépense... c'est lui qui paye... Il est en fonds pour ça.

FARUCKNAZ, *à Hassan.* Au fait, voilà une heure que tu nous parles de voyager par tout l'univers... Quels moyens as-tu donc à ta disposition?

HASSAN. Des talismans.

TOUS. Des talismans!

FARIBOUSSOUL. Rien que ça... et c'est bien simple... Il ne s'agit que de connaître ses numéros.

AMINA. Mais ce n'est pas possible.

HASSAN. Vous en doutez? Tenez, voilà le sac qui les renferme... Je veux être vêtu comme un seigneur. (*Il tire un numéro.*)

33. (*Il se trouve richement vêtu, et le n° 33 se dessine en traits de feu sur le mur du fond.*)

FARIBOUSSOUL. 33, les deux bossus! Je me ferai habiller à cette enseigne-là.

AMINA, *regardant Hassan.* Est-il possible? Est-ce bien lui?

HASSAN. Tu vois, petite sœur... Eh bien! veux-tu aussi quelque jolie parure, toi qui n'as rien eu à la fête, et vous grand'mère, et vous aussi, voisine?

CAMARZAMOUR. Ah! oui, voyons...

FARUCKNAZ. Un moment... c'est peut-être bien cher, ces habillements-là...

FARIBOUSSOUL. On ne vous demande rien, la vieille.

FARUCKNAZ. J'ai lu jadis un vieux conte où il était question de talismans semblables. Chaque numéro représentait des semaines entières, et celui qui formait un souhait dépensait ainsi une partie de sa vie... Est-ce là ce qui t'arrive, Hassan?

HASSAN. Il est vrai.

AMINA. Ciel!

HASSAN. Mais qu'importe! mon trésor est assez riche pour que je n'aie pas besoin de le ménager, et je veux, avant de partir... (*Il porte la main au sac et prend un numéro.*)

AMINA, *vivement.* Non!... Sacrifier pour nous, pour moi une partie de votre existence...

Air *de Teniers.*

Ah! fût-ce un jour, une heure, une minute!
Ce serait trop!... Je comprends la valeur
De ces présents que chacun se dispute!
Ils coûteraient trop cher à votre sœur!...
Oui, de cette offre aisément acceptée
J'aurais bien plus de honte que d'orgueil;
Et la toilette à ce prix achetée
Ne serait plus qu'une robe de deuil.

HASSAN. Allons! (*Il laisse retomber le numéro dans le sac.*)

CAMARZAMOUR, *à part.* C'est dommage!... (*Haut, à Fariboussoul.*) Ainsi, grand sans-cœur que vous êtes, vous vouliez voyager aux dépens des jours de votre ami!

FARIBOUSSOUL. Moi? Pas du tout, ma chère. En fait de talismans, quand il y en a pour un, il y en a pour deux. N'est-ce pas, Hassan?

CAMARZAMOUR. Taisez-vous, et au lieu de chercher une femme, prenez-moi vos filets, et allez pêcher autre chose.

FARIBOUSSOUL. Mais...

CAMARZAMOUR. Vous raisonnez, je crois? Marchons, et plus vite que ça.

FARIBOUSSOUL. Très-bien!

Air : *Ah! si ma dame me voyait.*

Ah! si j'avais un numéro!

CAMARZAMOUR.

Plaît-il? Qu'en voudriez-vous faire?
Poursuivre, comme votre frère,
Cet objet si rare et si beau?

FARIBOUSSOUL.

Non, ce n'est pas ce qu'il me faut.
Moi! chercher avec tant de peine
Des femmes! (*A part*) Je voudrais plutôt
Me débarrasser de la mienne...
Ah! si j'avais un numéro!...
Si j'avais un bon numéro!

Adieu, Hassan!...

HASSAN. Cher Fariboussoul!

CAMARZAMOUR. C'est bon, donnez-moi votre bras... Ah! je vous apprendrai ce que c'est qu'une femme parfaite... Je ne vous lâche plus. (*Elle entraîne Fariboussoul.*)

SCENE V.

FARUCKNAZ, AMINA, HASSAN. (*Pendant la fin de la scène précédente, Farucknaz s'est couchée sur le lit.*)

HASSAN. Allons, petite sœur, il faut que je te quitte.

AMINA. Grand'mère s'est endormie..... N'attendrez-vous pas qu'elle se réveille?

HASSAN. Ah! je ne puis... je brûle d'impatience.

Air *de Paul Henrion* (dans *les Sept Billets*).

HASSAN, AMINA.

Elle dort, elle dort,
Il faut partir en silence;
En gardant l'espérance
De la retrouver encor.

PREMIER COUPLET.

HASSAN.

Un jour dans ta chaumière.
Je reviendrai.

AMINA.

Près de notre grand'mère
Je t'attendrai.

HASSAN.

Heureux de ma conquête
Qui me suivra.
Cette femme parfaite
C'est

FARUCKNAZ, *couchée.*

Amina.

(*Tous deux s'arrêtent avec surprise et se regardent.*)

AMINA. C'est un rêve?

REPRISE.

Elle dort, elle dort,
Etc., etc.

DEUXIÈME COUPLET.

HASSAN.

Alors dans ton ménage
Je te verrai.

AMINA.
Non, point de mariage,
Je l'ai juré;
A celle qui m'adore
Toujours pensant,
Que puis-je aimer encore ?
FARUCKNAZ, *couchée.*
Hassan, Hassan.

AMINA. Toujours son rêve !

REPRISE.
Elle dort, elle dort,
Etc., etc.

HASSAN. Adieu, adieu ! (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

AMINA, FARUCKNAZ, *endormie.*

AMINA. Parti !... parti pour toujours peut-être ! Ah ! je ne sais ce que j'éprouve... il me semble que mon cœur s'en va avec lui... Si je ne devais plus le revoir ! Ah ! cette idée est affreuse... Si je dois vivre longtemps ainsi... J'aime mieux mourir...

AIR *de Mazaniello.*
Que dis-je? et cette pauvre mère,
Qui tout bas murmurait mon nom;
Seule et plaintive sur la terre
Ne trouverait que l'abandon !
Pardon, ô ma mère, pardon!
Ah ! lorsque ce fatal voyage
Me remplit de trouble et d'effroi,
Pour moi j'ai manqué de courage,
Mais du moins j'en aurai pour toi.
Oui, si j'ai manqué de courage,
Je veux en retrouver pour toi.

(*Farucknaz se métamorphose en une jeune femme richement vêtue. Le lit sur lequel elle est étendue devient un sofa magnifique.*)

AMINA. Que vois-je ?

Huitième Tableau.

En même temps la cabane devient une mosquée céleste.

AMINA, *prosternée.* Où suis-je donc? Et ma bonne grand'mère.

FARUCKNAZ. Amina, depuis cinq ans ta grand'mère n'existe plus; elle est parmi les bienheureux, d'où elle te bénit... J'ai pris sa place pour veiller sur toi; car j'ai présidé à ta naissance, et je te protége. J'ai lu dans ton cœur... tu aimes l'ingrat qui te méconnaît et qui t'abandonne. Malheureusement ma puissance est bornée... Vois cette bague, tu n'auras qu'à la mettre à ton doigt pour le suivre partout en demeurant invisible. Le jour où tu la rejettereras loin de toi, tu n'auras qu'à former un souhait, un seul, et ce souhait sera accompli. Veux-tu tout de suite en faire cet usage ? Veux-tu rappeler Hassan auprès de toi ? Tu le peux en jetant cet anneau.

AMINA. Non ; je ne désire rien qui contrarie sa volonté ; c'est son cœur que je voudrais.

LA FÉE. Et s'il le donne à un autre ?

AMINA. Eh bien ! qu'il soit heureux, ce sera là mon bonheur.

LA FÉE. Tu veux donc le suivre ? Prends garde, tu t'apprêtes bien des tourments.

AMINA. Du moins, je le verrai.

LA FÉE. Viens donc. (*Le sofa se transforme en un char; deux petits génies sortent d'un meuble et s'y attèlent. Amina monte dans le char.*)

Neuvième Tableau.

Au bord de la mer. Des rochers à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAMARZAMOUR, *amenant* FARIBOUSSOUL, *qui porte ses filets et un panier.*

CAMARZAMOUR. Venez, venez, beau coureur d'aventures... Installez-vous ici... c'est le meilleur endroit pour la pêche.. Ça vous rafraîchira le sang... Souvenez-vous qu'il me faut du beau poisson pour le dîner, et de l'argent pour la maison ; ainsi soyez adroit, très-adroit, je vous le conseille ; ou sinon... (*Elle fait un geste de menace.*)

FARIBOUSSOUL. C'est entendu, chère amie.

CAMARZAMOUR. A la bonne heure ; je vais aux provisions... là, à côté, et je reviendrai prendre votre coup de filet ; tâchez qu'il soit copieux, cher ami... et, pour la peine, on vous embrassera, on vous câlinera, on vous dorlotera... et vous verrez, petit ingrat, que vous avez la perle des femmes. Adieu, mon bijou.

FARIBOUSSOUL. Adieu, ma colombe.

CAMARZAMOUR. Bonjour, mon petit chat.

FARIBOUSSOUL. Bonjour, mouton. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

FARIBOUSSOUL, *seul.*

Mouton !... c'est panthère que je devrais dire, lionne, tigresse !... Mais il faut filer doux... Ah ! pauvre Fariboussoul, tu étais né pour être célibataire... ou plutôt, non, pacha, avec une quinzaine de femmes... parce qu'alors on fait le triage ; et sur quinze, on peut en trouver une bonne. (*Il a préparé ses filets.*) Allons, dépêchons-nous de jeter mon filet... (*Il monte sur le rocher à droite,*

qui s'avance au-dessus de la mer.) C'est qu'elle l'a dit, la femme : suivant ce que la marée m'enverra, je serai souffleté ou cajolé. Allah ! protége les joues de ton serviteur. (*Il rejette son filet.*) Ah ! cette fois, je sens quelque chose... c'est un beau poisson, ma foi, oui ! A la bonne heure... Quel régal je vais faire, et quelles caresses je recevrai ! (*Il amène un gros poisson, qui se débat, s'échappe du filet et lui donne un grand coup de queue sur la joue.*) Holà, là ! (*Il se frotte la joue.*) Voyez-vous cet insolent qui prend des libertés !... On souffre ça de sa femme, mais d'un misérable ovipare ! Tu me rendras raison... avec une bonne friture... (*Il rejette son filet.*) Oh !... oh ! voilà une bonne prise... comme c'est lourd ! (*Faisant des efforts.*) C'est quelque veau marin... ça se vendra cher... Ah ! mais... ah ! mais... ça ne vient pas... Au contraire, ça tire... C'est lui qui me pêche... Aïe ! aïe ! (*Il a le corps suspendu entre le rocher et la mer. Alors il se cramponne à une pointe de roc et finit par retirer son filet.*) Ouf ! voilà que ça arrive... Tiens... tiens ! qu'est-ce que c'est que ça... voilà un poisson qui a une drôle de forme. (*Il tire son filet en scène.*) Mais non, ce n'est pas un poisson. (*Il retire un grand coffre.*) Un coffre... un vieux coffre scellé et cacheté... c'est peut-être un trésor... Vite, avant que ma femme revienne, dépêchons. (*Il prend une pierre et brise le cachet. Le couvercle du coffret saute en l'air avec une terrible détonation.*)

FARIBOUSSOUL, *tombant à la renverse.* Ah !...

SCENE III.

FARIBOUSSOUL, UN VIEUX GÉNIE. (*Il sort du coffre un vieux et vilain Génie avec une longue queue.*)

LE GÉNIE.

Ouf !... (*Il se secoue et se détire les membres.*) Ah ! que c'est bon de mettre le nez à l'air et de se dégourdir les jambes !

FARIBOUSSOUL, *levant un peu la tête.* Qu'est-ce que c'est que ça ?

LE GÉNIE, *faisant des gambades à droite et à gauche.* Tra, de ri, de ra, la, la.

FARIBOUSSOUL, *à part.* Voilà, par ma foi, un vilain animal.. Où diable ai-je été pêcher ça ?

LE GÉNIE, *continuant à se dégourdir les jambes.* Tra, de ri, de ra, la, la... (*Il donne des coups de pied à Fariboussoul.*)

FARIBOUSSOUL. Holà !... eh !... vous qui gigotez, il y a quelqu'un là-dessous

LE GÉNIE. J'ai mis le pied sur quelque chose ?

FARIBOUSSOUL, *se relevant.* Sur un homme... rien que ça... On prend garde.

LE GÉNIE. Ah ! ah ! c'est donc toi qui as ouvert le coffre ?

FARIBOUSSOUL. C'est moi-même, pour vous servir. Est-ce qu'il y a longtemps que vous étiez là-dedans ?

LE GÉNIE. Trois mille ans.

FARIBOUSSOUL. Peste ! quelle séance ! vous devez avoir des crampes.

LE GÉNIE. Je suis le génie Merluchodassikarcassourafastar.

FARIBOUSSOUL. Hein ?

LE GÉNIE. Merluchodassikarcassourafastar.

FARIBOUSSOUL. En voilà un nom ! Quel ruban de queue !... Aussi long que la sienne.

LE GÉNIE. Le grand Salomon, à qui j'avais osé faire la guerre comme chef des esprits révoltés, m'a enfermé dans ce coffre, sur lequel il a appliqué son grand sceau pour me reconnaître, et qu'il a ensuite jeté à la mer.

FARIBOUSSOUL. Où j'ai eu le bonheur de vous pêcher... comme un simple hareng... Sort bizarre ! Ah ça, vous deviez bien vous ennuyer, d'être comme ça sous les scellés... A quoi avez-vous passé votre temps ?

LE GÉNIE. A maudire les hommes, que j'avais voulu proteger contre leur tyran et le mien... et qui m'ont lâchement abandonné à sa vengeance... aussi ai-je bien juré tous les jours, pendant trois mille ans, que si jamais j'étais décoffré, je sacrifierais à ma juste colère le premier homme que je rencontrerais.

FARIBOUSSOUL, *reculant.* Hein ?

LE GÉNIE. Et que celui-là périrait à l'instant de ma main...

FARIBOUSSOL. Qu'est-ce que vous dites donc là ?... mais le premier, c'est...

LE GÉNIE. C'est toi... Allons... (*Prenant un cimeterre dans le coffre.*) Es-tu prêt, misérable ?

FARIBOUSSOL. Comment ! comment ! mais pas du tout.

LE GÉNIE. Ton sort est fixé, drôle ! prétendrais-tu t'y soustraire ?

FARIBOUSSOUL. Certainement que je le prétends.

LE GÉNIE. Et mon serment !

FARIBOUSSOUL. Je me moque pas mal de votre serment... En voilà une ingratitude monstrueuse ! Comment, je vous tire de votre boîte où vous étiez à moisir jusqu'à la fin des siècles, et, au lieu de me sauter au col pour me remercier, vous m'agonisez de sottises, et vous voulez m'égorger !

LE GÉNIE. Je l'ai juré, tu y passeras.

FARIBOUSSOUL. Le vieil enragé!

LE GÉNIE, *repassant son cimeterre sur le rocher.* Allons, fais ta prière, et dépêchons.

FARIBOUSSOUL, *tombant à genoux.* Ah! seigneur Merluchon, seigneur Karcassou... enfin je ne sais pas... seigneur esprit!... je suis un pauvre homme qui ne vous ai fait que du bien... J'aime la vie, mon doux seigneur, j'ai une femme charmante qui m'adore, un délicieux ménage, et une douzaine d'amours de petits enfants presque aussi gentils que leur père... Laissez-vous apitoyer...

LE GÉNIE. Ta prière me touche.

FARIBOUSSOUL, *se relevant.* Ah! respectable génie!

LE GÉNIE, *lui tendant la main.* Oui, tu m'as attendri, et pour te le prouver, je consens à exaucer le dernier vœu que tu feras avant de mourir.

FARIBOUSSOL. Hein? avant de mourir?... encore?

LE GÉNIE. Oui, mon cher ami.

FARIBOUSSOL. Il y tient!

LE GÉNIE. Voyons, parle; fais-tu un vœu?

FARIBOUSSOUL. Eh bien, oui, j'en fais un.

LE GÉNIE. Lequel?

FARIBOUSSOUL. C'est de vivre.

LE GÉNIE, *levant son cimeterre.* Ah! te moques-tu de moi?

FARIBOUSSOUL. Non, seigneur Génie, non!... Baissez votre tranchelard, au nom du ciel, baissez votre tranchelard.

LE GÉNIE. Alors, qu'est-ce que tu veux?

FARIBOUSSOUL. Oh!... une idée! excusez-moi... puisque je ne puis pas éviter mon sort... je voudrais au moins, avant de fermer les yeux, satisfaire une petite curiosité.

LE GÉNIE. Laquelle?

FARIBOUSSOUL. Eh bien, vous qui êtes si bel homme, c'est-à-dire si bel esprit, vous ne me ferez jamais croire que vous ayiez pu tenir là-dedans.

LE GÉNIE. Comment! est-ce que tu ne l'as pas vu?

FARIBOUSSOUL. Non, je ne l'ai pas vu, puisque votre couvercle a sauté si fort que je suis tombé à la renverse.

LE GÉNIE. C'est en respirant que je l'ai fait partir; tu vois donc bien que j'étais dans ce coffre... un peu ratatiné, par exemple.

FARIBOUSSOUL. Quoi! tout ça, les jambes, la tête et... (*montrant la queue*) ce magnifique ornement...

LE GÉNIE. N'est-ce pas que c'est beau?

FARIBOUSSOUL. Superbe!

LE GÉNIE. Et commode!... C'est avec ça que je me transporte en un instant partout où je veux.

FARIBOUSSOUL. Et ça tenait aussi dedans?

LE GÉNIE. Oui, en trompette.

FARIBOUSSOUL. Ah! je voudrais bien voir ça!... Génie, tu m'as demandé un vœu... Voilà mon vœu... je mourrai content quand j'aurai vu ça.

LE GÉNIE. C'est aisé... tu vas être satisfait... tiens. (*Il entre dans le coffre.*)

FARIBOUSSOUL. Oui, mais la tête qui passe...

LE GÉNIE. On la renfonce .. Tiens, es-tu content?

FARIBOUSSOUL. Oui... (*Il referme le couvercle et tape dessus de toutes ses forces.*) Pan! pan! ah! Génie, mon ami, pour un esprit, tu n'en as guère.

LE GÉNIE, *dans le coffre.* Aie! aie!

FARIBOUSSOUL. Crie, tempête à présent, ça m'est bien égal... Ah! gredin, tu veux tuer les gens qui te donnent de l'air...

LE GÉNIE. Grâce! grâce!

FARIBOUSSOUL. Pas si bête... tu y es cette fois, restes-y.

LE GÉNIE, *cognant au coffre.* Eh! faites attention!... mille tonnerres... J'ai quelque chose dehors.

FARIBOUSSOUL, *voyant la queue du génie qui passe.* C'est ma foi, vrai... Comment diable était-il donc placé? moi, j'ai cru que c'était sa tête... Ah bah!... (*Il prend le cimeterre, et coupe la queue.*) Ça le gênerait. (*Le génie frappe avec force.*) Oui... cogne, cogne!... ne voilà-t-il pas quelque chose de beau pour faire tant de tapage! Je t'ai dit que c'était superbe, parce que j'avais peur de toi... mais le fait est que c'est ignoble.... Fi, le vilain morceau! (*Il jette la queue contre le rocher, un petit génie paraît.*) Hein? qu'est-ce que c'est que ça?

LE PETIT GÉNIE. Je suis un génie.

FARIBOUSSOUL. Toi, un génie, avec cette taille-là!... allons donc! Je ne reconnais les génies que lorsqu'ils ont cinq pieds six pouces... Est-ce que tu crois m'effrayer, par hasard, comme ton camarade au coffre? mais je suis le plus fort cette fois-ci, et je peux te donner le fouet, mon petit bonhomme.

LE PETIT GÉNIE. Fais tout ce que tu voudras, puisque tu es mon maître.

FARIBOUSSOUL. Ton maître?

LE PETIT GÉNIE. Je suis l'esclave du talisman que tu tiens là.

FARIBOUSSOUL. Un talisman! c'est un talisman, ça?

LE PETIT GÉNIE. J'attends tes ordres.

FARIBOUSSOUL. Quoi ! si je te demandais... quelque chose... Oh! mais quelque chose de curieux, d'admirable, d'extraordinaire...

LE GÉNIE. Tu l'obtiendrais... essaye...

FARIBOUSSOUL. Tu te moques de moi.

LE GÉNIE. Non.

FARIBOUSSOUL. Je te dis que si.

LE GÉNIE. Je te dis que non.

FARIBOUSSOUL. Parole d'honneur?

LE GÉNIE. Parole d'honneur.

FARIBOUSSOUL. Eh bien! je veux te mettre à une rude épreuve, je veux une omelette au lard.

LE GÉNIE. Voilà. (*Il lui présente une assiette.*)

FARIBOUSSOUL. C'en est une! quel fumet!... (*La goûtant.*) Et quel goût! ô délices des délices!... Génie, je suis à toi!

LE GÉNIE. C'est moi qui suis à toi.

FARIBOUSSOUL. Non, c'est moi... enfin, nous sommes à nous deux... Est-ce que tu pourrais, ô toi qui me fais l'effet du roi des génies, est-ce que tu pourrais me rendre un service encore plus précieux, si c'est possible?

LE GÉNIE. Lequel?

FARIBOUSSOUL. Celui de me débarrasser de ma femme.

LE GÉNIE. Non; je n'ai pas de pouvoir sur les autres.

FARIBOUSSOUL. Ah! voilà le malheur.

LE GÉNIE. Mais je puis te mettre à l'abri de ses poursuites.

FARIBOUSSOUL. Ah bien, ça revient au même, du moment qu'elle ne sera pas avec moi.

LE GÉNIE. Viens dans un endroit, où tu trouveras réunis tous les moyens de départ, passés, présents et futurs.

FARIBOUSSOUL. Ça me va; mais d'abord, donne-moi de quoi me changer.

LE PETIT GÉNIE. Sois satisfait. (*Le costume de Fariboussoul disparaît, et il se trouve vêtu d'un justaucorps jaune sur lequel sont peints des crapauds et des grenouilles.*)

FARIBOUSSOUL. Qu'est-ce que c'est que ça? des crapauds, des grenouilles, j'en ai plein le dos. J'aime mieux autre chose.

LE PETIT GÉNIE. Soit. (*Fariboussoul se trouve revêtu d'un costume de pêcheur pailleté.*)

FARIBOUSSOUL. A la bonne heure; j'ai l'air d'un pêcheur de bonne maison.

CAMARZAMOUR, *en dehors.* Fariboussoul! mon petit mari!...

FARIBOUSSOUL. La voilà, je l'entends!

LE PETIT GÉNIE. Viens avec moi, au plus pressé. (*Il frappe du pied, la terre s'ouvre, ils disparaissent.*)

SCÈNE IV.

CAMARZAMOUR, LE GÉNIE, *dans le coffre.*

CAMARZAMOUR. Eh! bien, cher ami, la pêche a-t-elle été heureuse? Est-ce une anguille, un marsouin ou un homard... ô Dieu! le homard!... Eh bien, où est-il donc?

LE GÉNIE, *dans le coffre.* Au secours!

CAMARZAMOUR. Cette voix glapissante... ce n'est pas la sienne...

LE GÉNIE, *d'un ton plaintif.* Qui que vous soyez, âme charitable, prenez pitié d'un malheureux...

CAMARZAMOUR. Un mendiant!.... Passez votre chemin, mon brave homme.

LE GÉNIE. Mais non, mais non...

CAMARZAMOUR. On dirait que ça sort de ce coffre.

LE GÉNIE. Porte, s'il vous plaît.

CAMARZAMOUR. Plaît-il?

LE GÉNIE. Je vous récompenserai, je ferai votre fortune.

CAMARZAMOUR. Ma fortune!... ouvrons. (*Elle ouvre le coffre.*)

LE GÉNIE, *sortant et courant autour du théâtre.* Où est-il? où est-il?

CAMARZAMOUR. Qui donc?

LE GÉNIE. Le scélérat qui m'a enlevé...

CAMARZAMOUR. Quoi donc?

LE GÉNIE. Ce que j'ai de plus cher au monde... (*Se tournant.*) Mais je le retrouverai... je le reconnaîtrai...

CAMARZAMOUR. Qui donc?

LE GÉNIE. Un gros laid.

CAMARZAMOUR. Serait-ce mon mari?

LE GÉNIE. Tenez, je le vois là-bas qui s'enfuit avec l'objet sous son bras.

CAMARZAMOUR. C'est lui.

LE GÉNIE. Qui!

CAMARZAMOUR. Mon mari?

LE GÉNIE. Je le tuerai.

CAMARZAMOUR. Tuer mon mari!...

LE GÉNIE. Ça ne sera pas long.

CAMARZAMOUR. Je m'y oppose.

LE GÉNIE, *courant.* Au voleur!

CAMARZAMOUR, *courant après lui.* A l'assassin!

Dixième Tableau.

Au fond, la pleine mer. — A la moitié de la hauteur du théâtre, un pont qui le traverse et qui représente le viaduc d'un chemin de fer, avec cantonnier, poteau numéroté, télégraphe électrique. etc. — En bas, une route, avec une borne numérotée. — Au changement, des vaisseaux sur la mer ; bruit de locomotive au lointain ; bruit de fouets et de grelots au lointain.

LE DERVICHE, HASSAN.

HASSAN, *accourant.* Libre enfin ! libre de voyager, d'aller, de courir ! Voir, c'est avoir, comme dit le proverbe, et l'univers est à moi !

LE DERVICHE. Je te cherchais, mon fils ; choisis ta route.

AIR NOUVEAU *de M. Fessy.*

Hâtez-vous tous de partir,
Par eau, par air ou par terre ;
On vous permet de choisir
Le moyen qui peut vous plaire.

(*Un bateau à vapeur passe au fond.*)

Du feu voyez la vapeur.
Fendre les ondes amères ;
Les deux éléments contraires
Sont devenus frère et sœur.

(*On voit passer une diligence encombrée de paquets et de voyageurs de toute sorte.*)

Voici dans la diligence
Tout un monde renfermé,
Qu'on n'avait pas vu, je pense,
Depuis l'arche de Noë.

(*Un convoi passe sur le viaduc.*)

Ce monstre qui ous transporte
Semble échappé de l'enfer ;
Prenez le chemin de fer,
Et le diable vous emporte.

(*Montrant le télégraphe électrique.*)

Après la poste classique
Qui s'en va cahin-caha,
Voici la poste électrique :
Elle a le fil, celle-là !

(*Un nègre avec une hotte.*)

Voici le noir dans sa hotte
Portant le blanc dos à dos ;

(*Un célérипède.*)

Et ce monsieur dont la botte
Se démène sans repos.

(*Une chaise à porteurs.*)

Voici la chaise historique,

(*Un palanquin*)

Le moelleux palanquin,

(*Un chameau,*)

Le dromadaire d'Afrique,

(*Un pèlerin à pied.*)

Le bâton de pèlerin.

(*Un ballon s'élève.*)

Je voudrais voir, ô Fortune !
Mille ballons réunis
Pour emporter dans la Lune
Les fous de tous les pays.

(*Un âne.*)

Voici l'âne pacifique,

(*Un cheval au galop.*)

Le gentleman casse-cou,

(*Un coucou cheminant très-lentement.*)

Le lapin économique
Dans le modeste coucou.
On annonce avec emphase
Le grand navire Petin ;
Je préfère le Pégase
Du système Poitevin.

(*Un cavalier sur un âne est enlevé par un ballon.*)

Par eau, par air ou par terre
Hâtez-vous tous de partir ;
On vous permet de choisir
Le moyen qui peut vous plaire.

ACTE DEUXIÈME.

Onzième Tableau.

La salle d'un palais resplendissant de lumières. — Au fond, un trône élevé sur une estrade. — De tous côtés, des lustres, des candélabres. des girandoles, des lanternes, etc.

SCENE PREMIERE.

(*Au lever du rideau des hommes du peuple se répandent de différents côtés.*)

CHOEUR *de Paul Henrion.*

Le pays des lumières
A des fêtes princières ;
La cour d'un tel Etat
Ne peut manquer d'éclat.

CANDÉLABRE, *officier du palais.*

Habitants du pays des *lumières*, vous le plus *éclairé* de tous les peuples, c'est ici que la cérémonie doit avoir lieu. Vous allez bientôt voir paraître votre éclatant souverain, le sultan *Lumignon XII.* (*A Bougeoir qui entre.*) Où allez-vous, jeune *Bougeoir*, avec cet air effaré !

BOUGEOIR. Excusez, seigneur *Candélabre*, j'ai la vue basse, je ne distinguais pas votre *lueur sérénissime*. Je cherche partout le grand-visir, le seigneur *Quinquet*.

CANDÉLABRE. Je crois qu'il *fume* dans ce moment-ci, c'est assez son habitude... Que lui voulez-vous ?

BOUGEOIR. Je venais l'avertir que le petit *Fanal* nous a signalé l'arrivée de plusieurs étrangers.

CANDÉLABRE. Des étrangers !

BOUGEOIR. En voici déjà un !

SCÈNE II.

LES MÊMES, AMINA, *en costume de page.*

CANDÉLABRE. Approchez, jeune *aveugle*...

AMINA. Aveugle...

CANDÉLABRE. C'est ainsi que dans le pays des *lumières*, nous appelons les étrangers. Vous êtes dans l'empire de la Perfection, divisé en trois royaumes dont le plus *illustre* est celui-ci. Vous parlez au seigneur *Candélabre*, grand-maître des cérémonies.

AMINA. Je viens, *resplendissant* citoyen, de la part d'un jeune prince, déposer nos hommages aux pieds de Sa Majesté.

CANDÉLABRE. Vous voulez dire de *sa clarté* le sultan Lumignon XII.

AMINA. Précisément. N'a-t-il pas une fille ?

CANDÉLABRE. La princesse *Astrale*, dont les *brillantes* qualités *rayonnent* par tout l'univers. Mais vous ne pourrez lui parler qu'après la cérémonie... Tenez, voici le cortége...

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE CORTÉGE.

CANDÉLABRE. Voyez d'abord les gardes-*veilleuses* qui se *consument* d'ardeur nuit et jour pour le service de leur prince. Voici les *lanternes* qui dirigent la marche en *éclaireurs;* les petits *bougeoirs*, symboles touchants d'une fidélité *aveugle*. Ceux-ci sont les *rats-de-cave*, grands partisans du droit de visite. Attention ! saluez le sultan *Lumignon XII*, ce prince populaire, porté par quatre syndics de la corporation des *épiciers;* le voilà suivi de ses grands dignitaires : le prince *Girandole*, un des plus beaux ornements de la cour ; *Godet*, *liquidateur* des finances, qui a toujours du *trop-plein* dans ses caisses; *Lanterne-Sourde*, grand juge du royaume ; *Grand-Bec*, conseiller discret ; *Esprit-de-vin*, subtil diplomate... il *devine* tout. Admirez les filles d'honneur de la printesse : les demoiselles *Cire-vierge*, dont l'éclat est aussi pur que l'*étoile;* les jeunes *Carcelles*, ses sœurs, de petits *modèles* qui ne bronchent pas ; puis la princesse *Astrale* elle-même qui est *montée*... au plus haut degré de sa splendeur ; enfin ces jeunes *Feux-Follets*, ce sont de ces petits sauteurs dont la flatterie égare trop souvent les princes; les Lampes *Giorno* qui *éclairent* la marche de la princesse. (*Tous les personnages ont défilé dans l'ordre indiqué. Le sultan Lumignon, porté sur une espèce de pavois, a pris place sur son trône, et tous les dignitaires se sont rangés autour de lui.*)

CANDÉLABRE. Silence ! sa clarté va parler.

LUMIGNON. Mes bien-aimés sujets, votre sultan *Lumignon XII* ne se montre à vous que dans des jours de réjouissance... *il brûle d'amour* pour son peuple, et ne demande qu'à *répandre* ses bienfaits. La mémoire de mon prédécesseur, *feu Lumignon XI*, *eteint* prématurément, est restée en *bonne odeur*, auprès de vous. C'était un prince *fumeux*, (*se reprenant*) c'est-à-dire fameux, que j'ai souvent *éclipsé*, malgré son *illustration*. Mais aujourd'hui, les *veilles* m'ont épuisé; je sens que je *baisse* considérablement... et que mes facultés *s'obscurcissent* de plus en plus...

AIR : *Ma Tante Urlurette.*

Quand je redouble d'ardeur
Pour faire votre bonheur,
Savez-vous qui m'en empêche?
Gny'a plus *mèche!*
Gny'a plus mèche,
Hélas ! gny'a plus mèche.

Renouvelant chaque jour
Mon ministère et ma cour,
J'ai beau changer de *bobèche,*
Gny'a plus *mèche !*
Gny'a plus mèche.
Chez moi gny'a plus mèche.

CANDÉLABRE. Hélas ! magnanime souverain, nous nous en sommes aperçus à la dernière fête, vous paraissiez bien *bas*.

LUMIGNON. Oui, mes amis, je le *sens*, il est temps que je *file*.

TOUS. Oh ! là ! là ! (*Ils se détournent.*)

ASTRALE. Ah ! mon papa, quelle extrémité fâcheuse !

LUMIGNON. Ma chère *Astrale*, toi qui à peine âgée de *trois lustres*, étais déjà un prodige de *lumière*, j'abdique aujourd'hui en ta faveur ; puisse ta carrière avoir autant d'*éclat* que celle de ton père.

ASTRALE. Mieux que ça, papa.

LUMIGNON. Approche, ma fille, et viens me succéder dans les formes consacrées par nos lois. (*Astrale monte les degrés du trône,*

s'approche de Lumignon, l'embrasse, et souffle sur lui, il s'éteint. A ce moment la nuit se fait. Tout à coup une éclatante lumière entoure le trône.)

CANDÉLABRE. Vive la reine Astrale!

CHOEUR *de Lucrezia Borgia.*

Vive, vive la reine Astrale,
Dont la clarté n'a pas d'égale!
Vive, vive la reine Astrale
Qui commence à briller pour nous!

ASTRALE, *au peuple.*

Pour la fête, autour de la salle,
En ifs, en cordons, rangez-vous.

CHOEUR.

Vive, vive la reine Astrale!
Etc., etc.

(On a emporté le sultan Lumignon.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, *excepté* LUMIGNON, *puis* HASSAN.

ASTRALE, *debout sur l'estrade.* Où sont ces petits étrangers qui, dit-on, sont venus à tâtons jusque dans notre empire?

CANDÉLABRE. En voici déjà un. (*A Amina.*) On vous permet de vous approcher, là... on vous permet de vous prosterner... là... bien! A présent, on vous permet de faire votre compliment.

AMINA, *à genoux sur les marches.* Je viens, *étincelante* princesse, demander à votre *splendeur* quelques minutes d'audience pour mon jeune maître, le prince Sidi-Hassan.

ASTRALE. Un prince des pays ténébreux! Je suis curieuse de le voir.

CANDÉLABRE. Qu'il entre!

AMINA, *à part.* Le cœur me bat. Du courage! (*Hassan entre les yeux couverts d'un bandeau, Candélabre le lui ôte.*)

HASSAN. Noble princesse...

ASTRALE, *assise sur le trône.* Silence! et regarde-moi si tu l'oses.

HASSAN. Je l'ose.

ASTRALE. Eh bien?

HASSAN. Eh bien! je vous trouve charmante!

ASTRALE. Voilà tout?

HASSAN Comment, voilà tout?

ASTRALE. Tu n'es pas ébloui, confondu, anéanti!

HASSAN. Moi! pourquoi donc?

CANDÉLABRE. Téméraire! devant les rayons de la perfection, tombe tout de suite en admiration, en adoration, en stupéfaction et en pâmoison.

HASSAN. Soit, belle princesse; cet hommage est facile pour qui aspire à votre main.

ASTRALE, *se levant.* Ma main! à lui!... (*Riant.*) Ah! ah! ah!

TOUTE LA COUR. Ah! ah! ah!

HASSAN, *se relevant.* Princesse!...

ASTRALE. Ah! il est charmant, le prince obscur.

HASSAN. Obscur!

ASTRALE, *descendant du trône.* Est-ce que dans ton pays tu es le seul de ton espèce?

HASSAN. Plaît-il?

ASTRALE. Que n'épouses-tu l'une de tes semblables, une ténébreuse comme toi?

HASSAN, *à part.* En voilà une bégueule! par exemple!

ASTRALE.

L'oiseau qui fuit le jour, l'hôte des lieux funèbres,
Qui vole pesamment au milieu des ténèbres,
Atteindra-t-il jamais, par un essor pareil,
L'aigle, reine des cieux, qui fixe le soleil?

HASSAN. Dieu me pardonne! elle parle en vers!

CANDÉLABRE. Avant de prétendre à épouser la reine Astrale, souveraine du pays des sciences transcendentales...

GIRANDOLE. Des idées phénoménales.

CANDÉLABRE. Et des vérités gouvernementales...

ASTRALE. Voyons, qu'est-ce que tu sais?

CANDÉLABRE. Oui, qu'est-ce que tu sais?

GIRANDOLE. Qu'est-ce qu'il sait?

ASTRALE. Histoire, algèbre, géographie, chimie, poésie, anatomie, industrie, astronomie, agronomie, géométrie, ethnographie, uranographie... (*Elle perd haleine.*)

CANDÉLABRE. Physique.

GIRANDOLE. Métaphysique.

ASTRALE. Politique.

CANDÉLABRE. Botanique.

GIRANDOLE. Optique.

ASTRALE. Nautique.

CANDÉLABRE. Acoustique.

GIRANDOLE. Numismatique.

ASTRALE. Linguistique, dialectique, panthéistique, esthétique, mathématique, mécanique et dynamique.

HASSAN. Quelle kyrielle! Vous voulez donc me faire subir un examen? Princesse! ma première science est de savoir aimer!

ASTRALE. Aimer! comment aimes-tu?

HASSAN. Eh! mais... comme on aime!

ASTRALE. Nous distinguons plusieurs genres d'amour: l'amour terrestre dont nous faisons peu de cas...

HASSAN. Permettez! je crois que vous avez tort.

ASTRALE. Tais-toi.

CANDÉLABRE. Tais-toi !

GIRANDOLE. Tais-toi !

ASTRALE. Nous n'acceptons ici qu'un amour épuré comme les étoiles.

HASSAN. Cependant...

ASTRALE. Assez.

CANDÉLABRE. Assez.

GIRANDOLE. Assez.

ASTRALE. Nous consentons à te faire subir les trois épreuves pour être admis sur la liste des prétendants.

HASSAN. Des épreuves ! Laquelle ?

ALTRALE. La première est de trois ans... elle consiste à purifier tes idées au sujet de l'amour, et à te rendre incapable de toute espèce de pensée immodeste... comme, par exemple, mon cousin Girandole qui a subi cette épreuve avec succès.

CANDÉLABRE. Il l'a subie avec succès!

GIRANDOLE. Je l'ai subie avec succès.

HASSAN. Je vous en fais mon compliment. Après?

ASTRALE. La seconde consiste à orner ton esprit de toutes les sciences dont je viens de te faire la nomenclature.

HASSAN. Ah ! mon Dieu ! mais il me faudrait bien vingt ans pour cela.

ASTRALE. Mon cousin Girandole en a employé trente, et il ne se plaint pas.

CANDÉLABRE. Il ne se plaint pas.

GIRANDOLE. Je ne me plains pas. (*Il salue.*)

HASSAN, *à part*. Le cousin Girandole me fait l'effet d'un fier cuistre.

ASTRALE. Quant à la troisième épreuve, elle consiste à imaginer la plus belle découverte qui puisse illustrer notre règne.

HASSAN. Une découverte?

ASTRALE. Mon cousin Girandole possède une chaleur artificielle qui fait pousser des melons en plein hiver.

GIRANDOLE. Je fais pousser des melons en plein hiver.

HASSAN. Vous avez bien mérité de prendre le nom de votre produit. (*Girandole salue. A la reine.*) Ainsi, vous dédaignez mes hommages?...

ASTRALE. Tu te flattes.

HASSAN. Comment, je me flatte ?

ASTRALE.

AIR *du Puits d'Amour.*

C'est prendre ici trop d'avantages;
Renonce à ce dernier espoir,
Car pour dédaigner tes hommages
Il faudrait les apercevoir.
La nuit m'importune et me lasse;
Mon cœur, aussi bien que mes yeux,
Se tourne toujours vers la place
D'où partent des traits lumineux.
(*Se tournant vers Girandole.*)
Oui, je me tourne vers la face
D'où partent des traits lumineux.

HASSAN. Prenez garde, belle princesse, cet orgueil peut recevoir sa punition.

ASTRALE. Qu'ose-t-il dire !

HASSAN.

Même air.

Sois un prodige, une merveille ;
De l'esprit rassemble les dons ;
Sois une beauté sans pareille,
Et couronne-toi de rayons!
L'orgueil est toujours une faute ;
Souviens-toi que pour le bonheur
La perfection la plus haute
Ne vaut pas un élan du cœur.
La perfection la plus haute
Vaut-elle un battement du cœur?

ASTRALE. Tu m'insultes ?

GIRANDOLE. Il l'insulte!

ASTRALE. L'audacieux ! à moi, gardes !...

CANDÉLABRE. Gardes, à elle.

GIRANDOLE. Gardes, à nous. (*Candélabre fait un signe, le théâtre se remplit de monde.*)

ASTRALE, *remontant sur son trône*. Que ce téméraire soit condamné au supplice des ténèbres perpétuelles.

AMINA. Qu'entends-je?

GIRANDOLE, *à Hassan, en tirant son épée.* Malheureux ! tu oses !...

HASSAN. Prince Girandole, ne m'approchez pas... ou je vous éteins...

GIRANDOLE. A moi, mes amis !...

HASSAN. Ah! tu m'attaques... (*Il souffle sur Girandole qui s'éteint et tombe.*)

ASTRALE. Mon cousin !... ah ! vengez-le, vengez-moi.

TOUS. Vengeance ! (*Ils se précipitent sur Hassan.*)

HASSAN. Arrêtez !... A moi, mon page... (*Amina lui présente le sac.*) Princesse altière et dédaigneuse... je ne crains ni toi ni les tiens... Mais avant de quitter ton île, je veux te punir dans ton orgueil. Tu as cru que jamais une lumière plus puissante n'éclipserait la tienne ; détrompe-toi, le progrès ne s'arrête jamais... l'astre nouveau se lève. (*Il tire un numéro dans le sac.*) Il vient; descends du trône, et fais place à ton maître. (*Aussitôt le gaz électrique paraît ; toutes les autres lumières s'éteignent. Astrale, humiliée, se cache le visage; toute la cour fait éperdue. Le gaz électrique rayonne, portant sur son front le numéro 66, tiré par Hassan.*)

Douzième Tableau.

Une salle du palais du royaume des Ménagères : c'est une espèce de grenier élégant. Des bahuts, des coffres, des armoires pleines de linge ou de provisions, des bouteilles et des pots de confitures rangés, des rouets avec des quenouilles, des balais, des plumeaux, des tables garnies, etc.; au fond, à droite, une table, un grand fauteuil, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GÉNIE, *habillé en homme de ménage, veste à fleurs, tablier, etc.*

LE GÉNIE. J'ai aperçu le scélérat... il vient d'arriver dans le pays des Ménagères, un des royaumes du grand empire de la Perfection ; et c'est pour lui en faire les honneurs que j'ai pris la figure et le costume du majordome de ce palais. Il faudra bien que par ruse ou par force je rattrape ce qu'il m'a enlevé, le scélérat.

AIR : *Rendez-moi ma patrie.*

J'ai perdu ma... puissance ;
Incomplet et disjoint,
Comme un panier sans anse,
Ou comme un *i* sans point.
C'est peu de ma figure ;
Ah ! pour mieux m'embellir,
Rendez-moi ma tournure
Ou laissez-moi mourir.

Voici quelqu'un ; attention. (*Il se retire à l'écart.*)

SCENE II.

HASSAN, FARIBOUSSOUL, *portant la queue du Génie sous son bras;* LE GÉNIE.

HASSAN. Ah! te voilà enfin, mon pauvre Fariboussoul! Sais-tu que je t'ai cru perdu.

FARIBOUSSOUL. Je t'ai rattrapé un peu tard.

HASSAN. Nous sommes dans un pays dont les habitants sont d'une simplicité... des mœurs de l'âge d'or... une bonne femme de reine, à ce qu'il paraît... je lui ai demandé une audience... et tiens... (*Apercevant le génie.*) Voici quelqu'un de sa part.

LE GÉNIE. Salut, nobles seigneurs. (*A part, en voyant Fariboussoul.*) Voilà mon filou!... (*Haut.*) Sa Majesté est encore occupée à recevoir les comptes de sa nièce, qui était de semaine hier, et elle donne ses instructions à sa fille, qui est de semaine aujourd'hui.

HASSAN. Voilà des jeunes personnes bien élevées!... ce n'est pas comme ces bas-bleus...

LE GÉNIE. Des bas-bleus ! fi donc ! celles-ci raccommodent leurs bas blancs.

FARIBOUSSOUL, *montrant un paquet que le génie a sous son bras.* Qu'est-ce que vous portez là ?

LE GÉNIE. Ce sont des robes de chambre que je vous apporte de la part de la reine.

FARIBOUSSOUL. Tiens ! on se met à son aise ici ?

LE GÉNIE. Pas d'étiquette.

HASSAN. Je vous remercie.

FARIBOUSSOUL. Quant à moi, ce n'est pas de refus... ça me reposera des accidents de mon voyage.

LE GÉNIE, *lui passant la robe de chambre.* Permettez-moi de vous aider... (*Voulant lui retirer la queue que Fariboussoul tient sous son bras.*) Donnez-moi donc ce qui a l'air de vous gêner. (*Fariboussoul met la queue sous l'autre bras pour passer une manche.*) A présent, passez-moi celle-ci. (*Il lui présente l'autre manche. Même jeu. Fariboussoul met la queue sous l'autre bras, puis il met la queue entre ses dents.*)

LE GÉNIE, *à part.* Le scélérat!... il me mord.

FARIBOUSSOUL. Eh ! mais, on est très-bien là-dedans.

LE GÉNIE. Ça vous va on ne peut pas mieux... quel air dégagé!... marchez donc un peu pour voir... (*Fariboussoul, pour se donner des allures aisées, dépose la queue sur le fauteuil; le Génie s'élance pour s'en emparer; mais le petit Génie sort du meuble, et s'assied dessus.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE PETIT GÉNIE.

FARIBOUSSOUL. Tiens, te voilà, petit; je ne t'ai pas appelé; mais c'est égal; tu me tiendras lieu de suite... tu porteras ma queue.

LE PETIT GÉNIE, *lui présentant la queue.* La voilà.

LE GRAND GÉNIE. Maudit petit démon ! (*Le petit Génie lui fait des pieds de nez et disparaît, le grand Génie le poursuit.*)

HASSAN. Quel singulier salon de réception!

FARIBOUSSOUL. Ça a l'air d'être la lingerie.

HASSAN. Mais on vient. Nous allons savoir ce que cela veut dire.

SCENE IV.

LES MÊMES, DAMES DE LA COUR, *les unes tricotant, les autres faisant de la tapisserie ou des ouvrages à l'aiguille, puis la* REINE JACASSE *et* SIMPLETTE.

CHOEUR.

AIR *de la Poudre-Coton* (de Paul Henrion).

Toujours de nouveaux travaux ;
Pour nous jamais de repos ;
S'occuper soir et matin,
Et sans relâche et sans fin ;

Faire œuvre de ses dix doigts
C'est la première des lois ;
Et dans ce pays, les jours
Pour tant de soins sont trop courts.

HASSAN, *regardant toutes les femmes qui travaillent, pendant toute cette scène.* Quelle activité !

UNE DAME. Madame la reine !

JACASSE, *entrant.* Restez, restez, mesdames, pas d'étiquette, mais du travail. Allons, allons; alerte, alerte!... (*A Hassan et Fariboussoul, avec volubilité.*) Soyez les bienvenus, jeunes seigneurs ; pardon de vous recevoir dans la lingerie; dans l'Ile des Ménagères, c'est la salle d'honneur du palais. Vous êtes fatigués ? bien ; reposez-vous; ne vous gênez pas ; faites comme chez vous; vous a-t-on indiqué vos appartements? vous a-t-on donné tout ce qu'il vous faut? (*Aux dames.*) Ont-ils de bons lits, du linge, des vêtements, un bon feu et une bassinoire?

HASSAN. Quoi! Votre Majesté daigne descendre à ces détails?

LA REINE. La reine Jacasse s'occupe de tout. (*Aux femmes.*) Allons, allons; alerte, alerte! (*A Hassan.*) En attendant le dîner, peut-on vous offrir quelque chose ?

HASSAN. Merci.

FARIBOUSSOUL. Je prendrais bien un bouillon... une entrecôte.

LA REINE, *à Hassan.* Je vous présente ma fille, la princesse Simplette... Saluez, ma fille..

SIMPLETTE. Oui, maman. (*Elle fait la révérence.*)

HASSAN, *à part.* Charmante personne!... (*Haut.*) Ah ! Majesté, cet accueil cordial, ce sans-façon, tout m'enchante... et si vous saviez ce qui m'amène ici !

LA REINE. On le devine, jeune homme, on le devine; j'ai eu des nouvelles de mes parentes de l'île des Lumières... des mijaurées! Mais je n'ai pas le temps de vous écouter... le temps!... ô Dieu! on n'en perd jamais ici... on ne perd rien, on ménage tout, on économise tout.

FARIBOUSSOUL, *à part.* Excepté les paroles.

LA REINE, *aux femmes.* Allons, allons ! alerte, alerte! (*A Hassan.*) Il faut que je fasse l'inspection de mon royaume ; tous les matins, c'est la règle... la lingerie, la buanderie, la corderie, la laiterie, la magnanerie, le lavoir, le séchoir, le pressoir, l'abreuvoir, l'abattoir, le four, la basse-cour...

FARIBOUSSOUL. Enfin, tous les cent tours.

HASSAN. Permettez.

FARIBOUSSOUL. Chez les ménagères, il doit y avoir une excellente cuisine. Je vais voir le chef.

LA REINE, *à Hassan.* Pendant ce temps-là, ma fille vous tiendra compagnie... (*Aux femmes.*) Allons, allons! alerte, alerte!

REPRISE DU CHOEUR.

Toujours de nouveaux travaux, etc.

(*La reine Jacasse sort.*)

SCÈNE V.

HASSAN, SIMPLETTE, *les Dames assises et travaillant.*

HASSAN, *à part.* Après tout, ce sont d'excellentes gens !... Quelle différence, avec ces simagrées de là-bas! C'est qu'elle est très-gentille, la petite princesse Simplette. (*Il prend un siége.*) Princesse...

SIMPLETTE, *qui s'est installée devant la table.* Vous restez là, seigneur ?

HASSAN. Est-ce que je vous gêne?

SIMPLETTE. Mon Dieu, non; nous ne faisons pas attention à vous.

HASSAN, *à part, en souriant.* Elle est naïve. (*Haut.*) Je dois d'abord vous déclarer, princesse, que j'ai quitté mon pays pour chercher une femme dont la perfection...

SIMPLETTE, *devant sa table.* Sept et six font treize, et quatre font dix-sept.

HASSAN. Vous écrivez?

SIMPLETTE. Oui... c'est pressé... c'est le jour de la blanchisseuse.

HASSAN. Ah! ce sont les comptes de la...

SIMPLETTE. Je suis de semaine... vous comprenez... Maman dit qu'il ne faut rien remettre au lendemain... Dix-sept et huit font vingt-cinq.

HASSAN, *à part.* C'est de l'esprit d'ordre.

SIMPLETTE. Et deux font vingt-sept, et quatre font trente-un ; je pose un et retiens trois. Trois et quatre font sept...

HASSAN, *à part.* Je ne peux cependant pas écouter ça jusqu'à demain. (*Haut.*) Princesse, pardon; un mot.

SIMPLETTE. Là! vous me faites tromper. Voilà qu'il faut que je recommence, à présent!... Six et sept font treize, et quatre... comme c'est agréable!... et quatre font dix-sept.

HASSAN, *se rapprochant.* De grâce ! Vous referez votre compte tout à l'heure; mais laissez-moi vous dire combien je vous trouve jolie !

SIMPLETTE, *le regardant en riant niaisement.* Eh ! eh ! eh !

HASSAN. Cela vous fait rire ?

SIMPLETTE. Ce sont des compliments, ça? et maman dit que c'est bête comme tout.

HASSAN, *se levant.* Hein?

UNE DAME. Oh! oui, c'est bien bête!

UNE AUTRE. La reine le dit.

HASSAN. Par exemple!

SIMPLETTE. C'est ce qu'on appelle en conter, n'est-ce pas, mesdames?... Ah! ah! vous m'en contez!...

HASSAN, *à part*. Elle est gentille; mais on voit bien qu'elle n'arrive pas de l'île des Lumières... (*Haut.*) Rassurez-vous, princesse; je venais avec l'intention de vous épouser.

SIMPLETTE, *se levant*. M'épouser! vrai? Ah! c'est autre chose, ça; c'est gentil!

HASSAN. Ah! vous savez...

SIMPLETTE. Je sais tout.

HASSAN. Ah!...

SIMPLETTE. Très-bien! très-bien! Vous m'épousez, vous m'emmenez avec vous, vous me mettez à la tête de votre royaume;... car un royaume, c'est un ménage; et dans un bon ménage, ce sont les femmes qui mènent tout.

HASSAN. Plaît-il?

SIMPLETTE. C'est dans l'ordre; n'est-ce pas, mesdames?

LES DAMES. Oui, certainement!

SIMPLETTE. Maman dit que les hommes ne sont bons à rien.

HASSAN. Hein!

SIMPLETTE. A rien de bon.

UNE DAME. La reine le dit.

TOUTES. Et la reine a raison.

UNE DAME. Vous avez le fil, princesse?

HASSAN. Permettez...

SIMPLETTE. D'abord, c'est moi qui tiendrai la bourse. Oh! n'ayez pas peur; j'aurai l'œil à tout. Si mes sujets ne travaillent pas, à l'amende; s'ils ne sont pas économes, à l'amende; s'ils s'amusent, à l'amende! Mademoiselle Saphira, vous qui ne faites rien, à l'amende!

LA DAME. Mais, princesse, nous causions.

SIMPLETTE. Mais, mademoiselle, on cause et on travaille en même temps. Ce sont là nos impôts, et ça ne rapporte pas mal.

HASSAN. Fort bien! Mais, avant tout, princesse, ce qu'il y a de plus doux en ménage, n'est-ce pas l'amour?... L'amour! ce sentiment qui charme l'existence...

UNE DAME. Princesse, où sont donc les patrons de corsets?

SIMPLETTE. Vous savez bien, dans l'armoire à gauche; avec les jupons.

LA DAME. Je ne les ai pas trouvés.

SIMPLETTE. Vous cherchez si bien... Vous disiez, seigneur?.. (*A la dame.*) C'est défaut d'ordre : à l'amende!... Vous disiez, seigneur...

HASSAN. Je disais que l'amour, ce sentiment qui charme l'existence...

SIMPLETTE. A propos, mademoiselle Roxane, vous ne surveillez donc pas Béchamelle.

HASSAN. Béchamelle?

SIMPLETTE. C'est le chef .. Le rôti n'était pas mangeable, hier; il était tout brûlé!

TOUTES. C'est vrai! c'est vrai!

SIMPLETTE. A l'amende! Vous disiez, seigneur...

HASSAN. Je disais... je disais... que l'amour...

UNE DAME. Et cette tarte à la crême!

SAPHIRA. Qui avait un goût de poivre!

SIMPLETTE. Est-ce qu'il aurait eu l'idée de mettre du poivre?

UNE DAME. Il en est bien capable. Il ne sait pas faire un entremets sucré.

SIMPLETTE. Montrez-lui donc, mademoiselle. Tenez, c'est bien facile : vous battez vos œufs, vous versez votre crême, vous battez encore, vous saupoudrez de sucre, vous battez toujours, et avec un peu de vanille, oh!... c'est à se lècher les doigts.

TOUTES. C'est délicieux! parfait! ah!

SIMPLETTE. Vous disiez, seigneur...

HASSAN. Je disais... Ma foi, je ne sais plus ce que je disais : impossible de suivre une conversation.

SIMPLETTE. Ah! peut-on dire cela? Le soir, à la veillée, c'est toujours moi qui parle.

AIR *de la Fée aux Roses* (duo du 2e acte).

Je répands les nouvelles
Parmi ces demoiselles;
On m'écoute, il faut voir,
Comme un journal du soir.
C'est moi qui leur raconte
Que souvent, dans son compte,
Le sommelier malin
Met de l'eau pour du vin.
Je sais conter, oui dà,
De ces histoires-là.
C'est moi qui sais, oui dà!
Raconter de ces histoires-là.

HASSAN, *à part*. Ah ça, mais c'est une petite commère.

SIMPLETTE.

DEUXIÈME COUPLET.

Je dis que l'intendante
Que l'on croyait savante,
Pour compter jusqu'à vingt
Va chercher son voisin;
Et que la trésorière,
Coquette et dépensière,
Se refait jeune encor
Aux dépens du trésor.
Je sais conter, oui dà,
De ces histoires-là.

C'est moi qui sais, oui dà !
Raconter de ces histoires-là.

HASSAN, *à part.* Eh bien, c'est gentil : niaise et bavarde !... Quel pays est cela ? Allons, la reine Jacasse, à présent !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA REINE JACASSE.

LA REINE. Eh bien, jeune prince, vous avez parlé à ma fille... Eh bien, ma fille, tu as parlé au jeune prince? Vous vous entendez. C'est bien ! c'est très bien, très-bien, très-bien ! Alerte ! alerte !

HASSAN, *à part.* Comme elle y va! (*Haut.*) Mais...

LA REINE. Hein?... que de vertus foncières !... A présent, venez ; je vais vous montrer sa dot... Une batterie de cuisine toute neuve...

HASSAN. Mais...

LA REINE. Oh! je m'empare de votre bras... C'est qu'ici, voyez-vous, les hommes nous obéissent. Vous allez voir le trousseau : Cent mille armoires pleines; trente mille paires de draps ; soixante mille douzaines de chemises !... Quarante-huit mille tabliers ; cinquante mille paires de bas... et une robe neuve !

HASSAN. Mais...

SIMPLETTE. Je me suis ourlé onze cents jupons!

HASSAN. Et pas de culottes ?... C'est étonnant!

LA REINE. Venez, venez! Alerte, alerte!

ENSEMBLE.

AIR *des Vieilles, dans la Poule aux OEufs d'or.*

Pour bien juger nos merveilles,
Nos merveilles
Sans pareilles,
Du travail
En détail
Il faut voir tout l'attirail.
Les nippes des ménagères
Ne sont pas choses légères.
Leurs vertus, leur beauté,
Tout est fort en qualité.
(*Elles sortent.*)

HASSAN. Tout à l'heure, tout à l'heure. Ah ! je n'en puis plus ! Quelles bavardes ! quelles sottes commères ! Ah ! quittons vite ce royaume du *Pot-au-Feu.* Fariboussoul ! Fariboussoul ! où est-il à présent? en extase devant quelques casseroles?

LE VIEUX GÉNIE, *rentrant.* Il va venir... attendons le moment favorable... Où me cacher?... ah! sous cette table... (*Il se cache sous la table.*)

HASSAN, *à Fariboussoul qui entre.* Ah ! mon ami, viens vite; allons trouver mon page et prendre un numéro.

FARIBOUSSOUL. Pourquoi donc ?

HASSAN. Pour partir.

FARIBOUSSOUL. Comment ! partir ? Je suis très-bien ici, j'ai trouvé une adorable princesse en camisolle, l'aimable Fricotine, à qui j'ai promis un cadeau en échange de ses souflés et de ses salmis. (*Il tape avec la queue, le petit Génie paraît.*) Arrive ici.

LE PETIT GÉNIE. Est-ce heureux que tu m'aies appelé! Prends garde, on veut te ravir ce talisman.

FARIBOUSSOUL. Qui donc?

LE PETIT GÉNIE. Mon ancien maître. Il est là. (*Montrant la table.*)

FARIBOUSSOUL. Ah ! c'est comme ça ! attends-moi, Hassan. (*Il donne un coup sur la table, qui se change en une niche dans laquelle se trouve un énorme chien. Le Génie est attaché à la même chaîne. Fariboussoul se sauve avec Hassan.*)

Treizième Tableau.

L'ILE DE LA SINCÉRITÉ.

Un palais ouvert sur des jardins.

SCÈNE PREMIERE.

FRANCOEUR, SANS-DÈTOUR, *puis* LE ROI BOUCHE-D'OR, *puis* LE VIEUX GÉNIE.

SANS-DÉTOUR. Holà, seigneur Francœur !

FRANCOEUR, *s'inclinant.* Seigneur Sans-Détour ?...

SANS-DÉTOUR. Le roi Bouche-d'Or désire savoir des nouvelles de son hôte... (*acclamations au dehors*); mais le voici lui-même.

BOUCHE-D'OR, *à la cantonade.* Oui, mes amis, mes bons amis, les finances sont dans l'état le plus prospère !... le commerce est prodigieusement florissant !... l'univers nous contemple avec admiration ! heureux peuple chez qui l'âge d'or est en permanence ! et qu'est-ce qu'on te demande pour ça ? quelques centimes de plus... ce n'est pas la peine d'en parler. (*Vivats et acclamations en dehors.*)

BOUCHE-D'OR. Bonjour, Francœur... Eh bien, cet étranger qui est arrivé hier soir dans l'île de la Sincérité?

FRANCOEUR. Sire, le voici qui se rend auprès de vous ? (*Le vieux Génie entre.*)

BOUCHE-D'OR. Qu'on fasse prévenir mes deux filles, les princesses Candide et Colombe. Eh bien, noble étranger, êtes-vous satisfait de l'accueil qu'on vous a fait ?

LE GÉNIE. Je sais l'apprécier, illustre monarque.

BOUCHE-D'OR. Vous êtes, m'avez-vous dit, un puissant prince...

LE GÉNIE. Si je vous l'ai dit, prenez que c'est vrai... mais, hélas ! un drôle, un brigand fieffé m'a dépouillé de ma... de mes trésors, et bien plus, il a eu l'indignité de me mettre à la chaî... de me jeter dans les chaînes... heureusement quelqu'un m'a tiré de ma niche... c'est-à-dire de mon cachot... et je cours après le scélérat qui m'a volé la plus belle partie de... des joyaux de la couronne.

BOUCHE-D'OR. Et vous espérez le rattraper ?..

LE GÉNIE. Je l'attends au passage pour ressaisir ce qu'il m'a arraché.

BOUCHE-D'OR. Prince, vous avez des droits à mon hospitalité; que dis-je ! à mon estime; que dis-je ! à mon affection... Vous me plaisez, prince, là, sans compliment... ; le roi Bouche-d'Or a le cœur sur les lèvres.

LE GÉNIE. Comme moi, sur la main. (*Il tend la main à Bouche-d'Or.*)

BOUCHE-D'OR. Votre air de noblesse m'a frappé.

LE GÉNIE. Votre cordialité m'a enthousiasmé.

BOUCHE-D'OR. C'est pourquoi, seigneur, d'après votre demande qui m'honore, je vous accorde la main d'une de mes filles...

LE GÉNIE. Plaît-il ?

BOUCHE-D'OR. A votre choix.

LE GÉNIE, *à part.* Ah ça, mais il se trompe, je ne lui ai rien demandé.

BOUCHE-D'OR. Justement les voici.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CANDIDE, COLOMBE.

BOUCHE-D'OR. Examinez-les l'une après l'autre. Voici Candide, trésor de pureté et d'innocence.

CANDIDE, *baissant les yeux.* Seigneur...

BOUCHE-D'OR. Et voici la petite Colombe, autre trésor de douceur et de sensibilité.

COLOMBE. Seigneur...

LE GÉNIE. Permettez...

BOUCHE-D'OR. Je comprends, je comprends... vous voulez d'abord faire connaissance... eh bien, promenez-vous ensemble dans mes vastes jardins... vous êtes chez vous... allez... et touchez là, mon gendre.

LE GÉNIE, *à part.* Il paraît que j'ai demandé... (*A Camarzamour.*) Venez, aimables princesses. (*Tous sortent excepté le roi.*)

SCÈNE III.

LE ROI BOUCHE-D'OR *seul, puis* FRANCOEUR, HASSAN, FARIBOUSSOUL, *et* AMINA *en* PAGE.

BOUCHE-D'OR, *se frottant les mains. Voyant Francœur qui entre.* Eh bien, qu'est-ce que c'est encore?

FRANCOEUR. Sire, deux étrangers, avec une suite nombreuse, viennent de débarquer sur la plage.

BOUCHE-D'OR Deux autres?... à merveille! qu'ils entrent.

BOUCHE-D'OR, *à Hassan, qui entre avec Fariboussoul et le page.* Salut, jeune prince, soyez le bienvenu dans le royaume de la Sincérité...

HASSAN. Seigneur...

BOUCHE-D'OR. Oui, jeune homme, vous avez des droits à mon hospitalité... que dis-je ! à mon estime... que dis-je ! à mon affection. Vous me plaisez, prince, là, sans compliment; le roi Bouche-d'Or a le cœur sur les lèvres.

HASSAN. Ah! seigneur !...

BOUCHE-D'OR. C'est pourquoi, d'après votre demande qui m'honore, je vous accorde la main d'une de mes filles... Qu'on fasse revenir les princesses.

HASSAN. Comment ?...

FARIBOUSSOUL. Voilà un prince modèle, il accorde avant qu'on lui demande.

BOUCHE-D'OR, *montrant Fariboussoul.* Le seigneur de bonne mine qui vous accompagne est sans doute...

HASSAN. Mon frère...

FARIBOUSSOUL. Oui, son frère de...

BOUCHE-D'OR. Un prince aussi !... Enchanté de faire sa connaissance. Couvrez-vous donc, mon gendre. (*A part.*) Ah ça, mais ça fait trois gendres pour deux filles.. Ah bah! au petit bonheur!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CANDIDE *et* COLOMBE.

BOUCHE-D'OR, *allant les prendre par la main.* Prince, j'ai l'honneur de vous présenter mes filles. Voici Candide, trésor de pureté et d'innocence, et voici Colombe, autre trésor de douceur et de sensibilité.

HASSAN. Quel air timide et modeste !... et vous voulez que je fasse un choix ?... Mais toutes les deux, vous êtes si séduisantes, princesses, que la préférence pour l'une serait une injustice pour l'autre.

CANDIDE. Ah ! seigneur, n'ayez pas cette crainte... et choisissez ma sœur.

COLOMBE. Ne l'écoutez pas, seigneur, elle mérite bien mieux vos hommages.

CANDIDE. Ah ! seigneur, elle essaye de mentir, mais sa bouche n'y est pas habituée.

COLOMBE. Ou plutôt c'est sa modestie qui l'empêche d'avouer sa supériorité.

HASSAN. Quel combat de générosité!

FARIBOUSSOUL. Ça durerait bien comme ça jusqu'à demain.

BOUCHE-D'OR. Assez, assez, filles trop chéries, épargnez la sensibilité paternelle.

HASSAN, *à Candide.* Ainsi, princesse, si ce n'était pas vous que je préférais...

CANDIDE. Je serais heureuse en pensant au bonheur de ma sœur.

HASSAN. Cette parole me décide. Princesse Candide, c'est à vous que j'offre mon cœur et mon trône.

CANDIDE. Ah ! prince !

BOUCHE-D'OR. Touchez là, mon gendre...

HASSAN. Qu'on m'apporte les plus riches présents. (*Des esclaves apportent des cassettes et des écrins sur des coussins de velours.*)

HASSAN, *à Candide.* Eh bien princesse, n'êtes-vous pas tentée de regarder ces parures ?

CANDIDE. Hélas! prince, à quoi bon tant de magnificence? On vous aime pour vous-même et non pour votre rang. Ne pensez-vous pas comme moi, et m'aimeriez-vous mieux si j'étais revêtue de ces riches étoffes ?

BOUCHE-D'OR. Je ne lui fais pas dire.

HASSAN. Oh! non, non, toujours ainsi... (*Au roi.*) Elle est ravissante.

FARIBOUSSOUL. Délirante!

BOUCHE-D'OR. Cela tient à l'éducation que je leur ai donnée. Je viens de rendre un décret pour bannir le luxe de mes états ; si bien que mon grand ordre du Mouton-Blanc, qui autrefois était enrichi de diamants, n'est plus aujourd'hui qu'un simple morceau de fer; j'ai l'honneur de vous en offrir deux exemplaires.

FARIBOUSSOUL, *à part.* Il aurait bien dû nous le donner avant son décret.

HASSAN, *prenant Amina à part.* Eh bien, Zélim, nous voilà au bout de notre voyage. Cette jeune princesse Candide est belle, gracieuse, aucun défaut ; elle est parfaite.

AMINA. Oui, parfaite, si à tant de vertus elle joint encore...

HASSAN. Quoi donc?

AMINA. La sincérité.

HASSAN. La sincérité? (*Riant.*) Eh ! justement, c'est ici son royaume.

AMINA. Ah ! maître, prenez garde.

HASSAN. Au fait, je veux me convaincre. Laisse-moi.

BOUCHE-D'OR. Prince, je ne veux pas différer le bonheur de mon peuple. Qu'il apprenne aujourd'hui cette illustre alliance.

HASSAN. Attendez ; il manque à nos fiançailles un important préliminaire. Dans le royaume de Cachemire, les fiancés, pour gage de leurs promesses, ont l'habitude d'échanger un toast à leur bonheur futur.

BOUCHE-D'OR. Les coutumes paternelles, c'est sacré... c'est touchant, cela m'émeut... Que l'on m'apporte du xérès.

HASSAN, *à part.* Maintenant, l'épreuve.

AIR *de la Treille de Sincérité.*

Suivant une vieille légende,
La Treille de Sincérité
Possède un charme qui commande
La franchise et la vérité.
C'est la source de vérité.
Je veux qu'en goûtant ce breuvage,
Sans le vouloir, sans le savoir,
Chacun trahisse en son langage
Et sa pensée et son espoir.
Que ce vin soit pour leur usage
Un talisman de vérité,
Et vienne la sincérité,
La Treille de Sincérité.

(*Il tire le n° 88 qui paraît au fond.*)

Permettez-moi de vous servir moi-même.. A notre bonheur ! à vous, d'abord. Eh bien, chère Candide, ai-je réussi à vous plaire ?

CANDIDE, *disant la vérité après avoir bu.* Oui et non.

BOUCHE-D'OR. Hein?

HASSAN. Comment?

BOUCHE-D'OR. Elle a dit oui.

HASSAN. Et non.

BOUCHE-D'OR. Non, non.

HASSAN. Si fait, non.

BOUCHE-D'OR. Eh bien non... Nous sommes d'accord.

HASSAN. Expliquez-vous, princesse.

BOUCHE-D'OR. Oui, explique-toi, chère petite.

CANDIDE. Vous êtes assez bien, c'est vrai ; mais je dois vous déclarer que mon cœur n'a pour vous que de l'antipathie.

HASSAN. Plaît il ?

BOUCHE-D'OR. De la sympathie, vous l'entendez.

HASSAN. J'ai entendu de l'antipathie.

BOUCHE-D'OR. C'est un lapsus linguæ... Qu'est-ce qu'elle a donc !

HASSAN. Quel est donc le sentiment qui vous porte à m'épouser ?

CANDIDE. L'ambition et la crainte de rester vieille fille. Il faut que j'épouse un prince.

BOUCHE-D'OR. Hum ! hum ! veux-tu te taire ?

CANDIDE. Laissez-moi donc parler, mon père ; voyez-vous, mon père ne voudrait jamais me marier à mon petit cousin Youssouff. C'est lui seul que j'aime et que j'aimerai toujours.

HASSAN. Eh bien, c'est gentil.

BOUCHE-D'OR. Oui, c'est gentil... elle plaisante... Voyez-vous... C'est très-drôle !... Ah ! ah !

HASSAN. Et cela ne vous empêche pas de m'épouser ?

BOUCHE-D'OR. Oh ! non, parceque, comme vous ne savez rien, vous me laisserez voir mon cousin en toute liberté.

HASSAN. J'en apprends de belles.

BOUCHE-D'OR. La plaisanterie continue... Ah ! ah ! buvons à votre santé !

HASSAN, *à part.* La treille de sincérité. (*Haut.*) Ainsi, vous pensez que je ne dois pas m'inquiéter ?

BOUCHE-D'OR, *disant la vérité après avoir bu.* La petite vous a dit la vérité, et quant à moi, je dis... je dis qu'il était temps... j'étais à sec... je n'avais plus le sou dans mes coffres, et vos richesses vont joliment me remettre à flot.

HASSAN. Ah !

CANDIDE, *à part.* Eh bien ! qu'est-ce qu'il dit là, mon père ?

BOUCHE-D'OR. Je ne suis guère qu'un roi de contrebande ; le fait est que je commande ici à un ramassis de flibustiers et de vauriens... Ah ! ah ! ah !

HASSAN. Juste ciel !

CANDIDE, *à son père.* Y pensez-vous ? prenez donc garde.

HASSAN. Ainsi, je suis venu à propos ?

BOUCHE-D'OR. Oh ! bien à propos. Vous avez donné dedans tout de suite, on ne peut pas mieux... Ah ! ah ! ah !

CANDIDE. Mon père, mais vous dites des sottises.

BOUCHE-D'OR. Qu'est-ce que c'est que ça ! vous osez me manquer de respect ? Vous devriez être trop heureuse, petite sournoise ! quel mari ! c'est de l'or en barre.

HASSAN. Oh ! assez... assez de vérités ! J'aime encore mieux leurs mensonges !

BOUCHE-D'OR, *revenant à lui.* Nous vous avons fait voir, seigneur, le fond de nos cœurs. Vous savez de quels sentiments nous sommes pénétrés pour vous.

HASSAN. Oui, je le sais, je les apprécie... Allez donner vos soins aux préparatifs du mariage.

BOUCHE-D'OR. Tout de suite... Venez avec moi.

HASSAN. Mais...

BOUCHE-D'OR. Oh ! il le faut, on ne vous a pas encore vu... Donnez la main à la princesse. Venez, cher prince ; ne sommes-nous pas en famille ?

HASSAN. Où suis-je tombé ? Ah ! Zélim ! Zélim ! tu n'avais que trop raison !

SCÈNE V.

LE GÉNIE, FARIBOUSSOUL.

FARIBOUSSOUL. Hassan ! Hassan !

LE GÉNIE, *le suivant.* Je m'attache à vous, seigneur, je ne vous quitte pas.

FARIBOUSSOUL. C'est trop de persévérance, homme vénérable !

LE GÉNIE. Ah ! seigneur, une vive sympathie nous attire l'un vers l'autre ! Ne vous en apercevez-vous pas ?

FARIBOUSSOUL. Oh ! faiblement.

LE GÉNIE. Si fait, nous devons être amis... Soyons amis.

FARIBOUSSOUL. Alors, donnez-moi une preuve de votre amitié.

LE GÉNIE. Laquelle ?

FARIBOUSSOUL. Conduisez-moi à la salle à manger, je la cherche depuis une heure. (*Apercevant le flacon sur la table.*) Eh mais, en attendant, voici de quoi prendre patience... Voulez-vous me faire l'honneur de vous rafraîchir avec moi ?

LE GÉNIE, *s'asseyant.* Bien volontiers. (*A part.*) Si je pouvais le griser ! pendant ce temps-là, je...

FARIBOUSSOUL, *assis.* Ainsi donc, seigneur, vous êtes aussi un grand monarque ?

LE GÉNIE. A votre santé ! (*Il boit.*)

FARIBOUSSOUL. A la recherche de l'audacieux qui vous a dérobé vos trésors !

LE GÉNIE, *disant la vérité.* Oui, je poursuis un drôle, un coquin, un filou qui m'a volé ma plus magnifique parure. (*Affectueusement.*) Mais tu vas me la rendre, scélérat.

FARIBOUSSOUL. Hein ?

LE GÉNIE, *lui faisant des mamours.* Triple brigand ! c'est après toi que je cours sous toutes sortes de déguisements, mais je te tiens, infâme gueux que tu es, il faudra bien que tu restitues.

FARIBOUSSOUL. Comment, vieux cafard, c'est encore toi ?

LE GÉNIE, *à part.* Oh ! il m'a deviné !

FARIBOUSSOUL. Ah ! tu cours toujours après l'objet en question ?

LE GÉNIE. Eh bien, oui, là, guerre ouverte, je l'aurai.

FARIBOUSSOUL. Tu ne l'auras pas. (*Le Genie tire la queue d'un côté et Fariboussoul de l'autre.*)

Air : *Tu n'auras pas, petit polisson.*

Tu n'auras pas l'objet précieux,
L'objet que j'aime
Plus que moi-même ;
Tu n'auras pas l'objet précieux,
L'objet qui charme et mon cœur et mes yeux.

(*La queue se partage en deux ; chacun en a un morceau à la main.*)

LE GÉNIE. J'en ai la moitié!

FARIBOUSSOUL, *frappant avec la moitié qui lui reste.* A moi !

LE PETIT GÉNIE. Me voilà, maître.

LE VIEUX GÉNIE. A moi !

LE PETIT GÉNIE. Me voilà, maître.

FARIBOUSSOUL. Je t'ordonne... (*Le petit Génie va vers Fariboussoul.*)

LE GRAND GÉNIE. Je te commande... (*Le petit Génie va vers le grand Génie.*)

FARIBOUSSOUL. Viens ici.

LE GRAND GÉNIE. Viens là. (*Même jeu.*)

LE PETIT GÉNIE. Mais à qui faut-il que j'obéisse ?

FARIBOUSSOUL. A moi.

LE GRAND GÉNIE. A moi. (*Même jeu.*)

FARIBOUSSOUL. Vite un cheval ! (*La moitié d'un cheval paraît, côté de la tête.*) Hein ? qu'est-ce que tu veux que je fasse de ça ? — L'autre moitié ! (*Une autre moitié de cheval paraît, toujours côté de la tête.*) Comment, deux têtes ?

LE GRAND GÉNIE. Je veux un cheval. (*L'autre moitié d'un cheval paraît, côté de la queue.*) L'autre moitié ! (*Un autre moitié de cheval paraît, toujours du côté de la queue.*) Il n'y a pas de raison pour que ça finisse...

LE PETIT GÉNIE. Eh ! puisque tu n'as que la moitié du talisman.

LE GRAND GÉNIE. C'est vrai... la moitié postérieure.

FARIBOUSSOUL. Eh bien, à nous deux, maudit sorcier; donne-moi de ce que tu as, je te donnerai ce que j'ai.

LE GRAND GÉNIE. C'est ça... troquons. (*Chacun des deux prend une tête et une queue, et monte sur le cheval qui se sépare en deux. Fariboussoul et le génie tombent par terre.*)

Quatorzième Tableau.

L'ILE DU REPENTIR.

Des jardins, avec des saules pleureurs et un mausolée.

SCÈNE PREMIÈRE.

FARIBOUSSOUL, HASSAN.

FARIBOUSSOUL. Ah ça, où diable sommes-nous maintenant ? voici qui a l'air bien lugubre

HASSAN. Nous allons le savoir ; j'ai envoyé mon page à la découverte. Eh bien, mon ami, que dis-tu de notre voyage ?

FARIBOUSSOUL. Jusqu'ici, je n'en serais pas mécontent sans ce maudit Génie qui m'a revolé la moitié de mon talisman... Depuis ce temps-là, mes souhaits ne réussissent plus qu'à moitié; si je veux des asperges, je n'en ai que le blanc; des artichauts, je n'en ai que le vert. Je ne peux plus me procurer que des demi-portions et des demi-bouteilles.. Dis donc, Hassan, sais-tu qu'avec toutes ces moitiés-là, il y aurait des souhaits bien embarrassants.

HASSAN. Lesquels?

FARIBOUSSOUL. Si je voulais comme toi avoir une femme... je ne sais pas trop ce que le ciel m'enverrait... Heureusement je n'ai pas besoin de talisman pour plaire au beau sexe... ma mine suffit... conquête sur conquête, mon pauvre ami...

HASSAN. Ah ! si tu cherchais comme moi, la perfection !..

FARIBOUSSOUL. Je conviens que tu as du malheur : une begueule, une niaise et une hypocrite. Qu'est-ce que nous allons trouver maintenant ?

HASSAN. Ah ! voici mon page.

SCÈNE II.

Les Mêmes AMINA.

HASSAN. Eh bien, Zélim ?

AMINA. Ah ! maître, nous sommes dans un singulier pays.

FARIBOUSSOUL. Lequel ?

AMINA. C'est une espèce de lieu de refuge nommé l'île du Repentir ; attiré par des soupirs et des sanglots dans ce qu'on appelle la vallée des Larmes, je viens de voir les principaux habitants, ils se promènent sous des ombrages solitaires, sous des saules pleureurs; là, ils pleurent leurs fautes passées, leur existence follement dissipée, et tenez, ce mausolé, ils l'ont élevé *à la vanité des plaisirs fugitifs.*

HASSAN, *lisant l'inscription.* C'est, ma foi, vrai... ces gens-là doivent être des sages.

AMINA. Ils se nourrissent de leur douleur.

FARIBOUSSOL. C'est peu restaurant.

HASSAN. Quel est leur âge ?

AMINA. Ils touchent à la vieillesse... En me voyant si jeune, ils m'ont pris en pitié... Ah ! se sont-ils écrié, pauvre enfant, profite au moins de notre expérience... ah ! si jeunesse savait !..

FARIBOUSSOUL. Et ils se sont remis à pleurer ?

AMINA. Toujours.

FARIBOUSSOUL. Voilà un pays récréatif !

HASSAN. C'est égal, j'ai bonne idée de ces pénitents-là, et quoique je n'aie rien à faire ici, je ne serais pas fâché de les voir en passant.

AMINA. Tenez, les voici.

SCÈNE III.

LES MÊMES, SANS-SOUCI, GUILLERETTE, *habitants et habitantes du pays, tous vieux; ils ont des pleureuses à leurs vêtements; les femmes ont des coiffures en repentirs; ils tiennent tous des mouchoirs démesurément grands.*

CHOEUR.

Quel désespoir !
Livrer sa vie
A la folie !
Quel désespoir !
Gémissons du matin au soir.

FARIBOUSSOUL. Quelle procession!

SANS-SOUCI, *d'un ton lamentable.* Salut, nobles étrangers: je suis enchanté, bien enchanté de vous recevoir.

FARIBOUSSOUL. Il n'en a pas l'air, le vieux pleurard.

SANS-SOUCI. Permettez-moi de vous faire les honneurs de l'île du Repentir. Je m'appelle *Sans-Souci.*

FARIBOUSSOUL. Sans-Souci !

SANS-SOUCI. Et cette respectable dame qui m'accompagne, c'est ma sœur Guillerette.

FARIBOUSSOUL. Guillerette. (*Voulant rire.*) Eh ! eh ! eh !..

GUILLERETTE, *poussant un gémissement.* Ah ! (*Fariboussoul s'arrête tout court.*)

SANS-SOUCI. Tel que vous me voyez, je regnais autrefois sur un assez joli empire... mais, hélas !.. j'étais si prodigue, ah ! si panier percé !.. ah !.. tranchons le mot.. si folichon !..

FARIBOUSSOUL. Vous, mon brave homme? Allons, allons, vous n'êtes pas bien conservé.

SANS-SOUCI. C'est comme je vous dis... Le trésor se vidait à mesure qu'il se remplissait...

FARIBOUSSOUL. Ça s'est vu.

SANS-SOUCI. Alors, pour le remplir, à mesure qu'il se vidait... je mettais des petits impôts sur mon peuple; il se gendarmait, ce pauvre peuple; et moi, je disais : Gendarme... gendarme-toi tant que tu voudras... enfin, un beau jour, il se fâcha sérieusement; c'est alors que je suis venu ensevelir mes regrets dans cette contrée reculée où ma sœur et moi nous nous consolons, en pleurant dans les bras l'un de l'autre... (*Le frère et la sœur s'embrassent.*) Ah !..

FARIBOUSSOUL. C'est très-touchant !... prêtez-moi donc votre mouchoir... (*Il s'essuie les yeux.*)

SANS-SOUCI, *à Hassan.* Je n'ose vous prier, jeune homme, de rester ici pour vous repentir avec nous.

HASSAN. Seigneur, je suis un prince errant ; je vole à la recherche d'une épouse accomplie, et je ne pense qu'il y ait ici de jeune fille à marier.

GUILLERETTE. Hélas, non !.. (*Montrant les femmes qui sont toutes vieilles.*) Toutes ces beautés ont été mûries par l'expérience.

FARIBOUSSOUL, *les regardant.* Et dire que c'étaient des pécheresses !.. qu'est-ce qui croirait ça à les voir?

GUILLERETTE. Ah ! si c'était à recommencer ! sachant ce que nous savons !...

UNE FEMME. Je ne danserais plus !

UNE AUTRE. Je ne jouerais plus !

UNE AUTRE. Je n'aimerais que mon mari.

UN VIEILLARD. Je ne ferais plus de dettes criardes.

UN AUTRE. Je ne me battrais plus.

UN AUTRE. Et moi, j'irais-t-à l'école.

TOUS, *en chœur gémissant.* Ah !

SANS-SOUCI. Mais pardon, prince, le plaisir de vous voir m'a fait oublier mes regrets cuisants... il faut que je les reprenne où je les ai laissés... c'est un vœu...

HASSAN. Je le respecte.

REPRISE DU CHOEUR.

Quel désespoir !
Livrer sa vie
A la folie !
Quel désespoir !
Gémissons du matin au soir.

(*Tout le monde sort excepté Hassan et Guillerette.*)

SCÈNE IV.

HASSAN, GUILLERETTE.

HASSAN. Un seul mot, princesse; c'est peut-être le ciel qui vous a placée sur ma route pour m'éclairer par quelques sages conseils.

GUILLERETTE. Comment?

HASSAN. C'est la première fois que je trouve réunies la modestie, la sincérité, la grâce, et cette haute raison que j'ai toujours rêvée dans une femme.

GUILLERETTE. Hélas! prince, vous vous moquez ; souffrez que je me retire.

HASSAN. Non, non, restez ; vous avez bien mérité de retrouver la jeunesse et la beauté ; je veux vous les rendre.

GUILLERETTE. C'est impossible.

HASSAN. Rien ne m'est impossible. (*A

Guillerette.) Princesse, je souhaite que ce mausolée devienne la fontaine de Jouvence. (*Tirant un numéro.*) 20, l'âge du bonheur!

Quinzième Tableau.

Le mausolée se change en une fontaine sur laquelle est le n° 20 en lettres de feu. Une cascade s'en échappe.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUILLERETTE. Que vois-je?

HASSAN. Vite, princesse, vite, passez sous cette eau régénératrice. (*Guillerette passe sous le jet d'eau, et redevient jeune et vêtue de blanc.*)

GUILLERETTE. Ah!... est-ce moi? est-ce bien moi? (*Elle se regarde dans la fontaine.*) Oh! oui... oui... Ah! quel bonheur!

GUILLERETTE, *courant au fond.* Tous, venez, venez, venez tous, venez tous.. Ah! quelle joie!...

SCÈNE II.

SANS-SOUCI, FARIBOUSSOUL, *et tous les autres arrivant.*

SANS-SOUCI. Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce qu'il y a? On rit ici!... Quelle gaieté intempestive!...

GUILLERETTE. Me reconnaissez-vous?

SANS-SOUCI. Quelle est cette jeune folle?...

GUILLERETTE. C'est moi, votre sœur, votre propre sœur...

SANS-SOUCI. Ma sœur?

GUILLERETTE. Rajeunie! rajeunie! j'ai vingt ans; l'âge de cette nymphe qui répand autour d'elle la jeunesse et la beauté... Ah! prince! que de reconnaissance!

SANS-SOUCI. Quoi! c'est lui qui a fait ce rodige? Ah! prince!

TOUS LES AUTRES. Ah! prince!

SANS-SOUCI. Rajeunissez-moi.

TOUS. Moi, moi, moi!...

HASSAN. Eh bien, oui, soyez tous heureux; passez sous cette fontaine.

TOUS. Ah! (*Ils se précipitent et passent. Sans-Souci, qui était gros et lourd, redevient un jeune homme maigre et agile. Les vieillards et les vieilles femmes redeviennent tous jeunes.*)

CHOEUR.

AIR *du Pré aux Clercs.*

C'est moi, c'est moi, faites-moi place.
De rajeunir, ah! quelle est mon ardeur!
A mon tour, il faut que je passe,
Voici la source du bonheur.

UN HOMME.

Dépêchez-vous, dépêchez-vous,
Il n'en restera plus pour nous.
Ah! quel malheur, quel sort affreux
Si nous allions demeurer vieux!

UNE FEMME. Je suis belle!

UN AUTRE. Comme le cœur me bat!

SANS-SOUCI. Allons, mes amis, plus de vallée de larmes! à bas les saules pleureurs! à bas les mausolées! réjouissons-nous... Venez, prince, venez... Vive la jeunesse!...

TOUS. Vive la jeunesse!

REPRISE DU CHOEUR.

Nous avons la jeunesse,
Nous avons la beauté,
Et vive la tendresse,
La joie et la santé!

(*Ils sortent tous en sautant et en dansant.*)

LE VIEUX GÉNIE. Qu'est-ce que j'apprends? il paraît qu'on rajeunit ici... Quelle bonne occasion!... La fontaine coule encore... Un peu d'eau pour un, s'il vous plaît. (*Il passe sous la fontaine qui s'arrête.*) Oh! mais ce n'est pas ça; je ne suis rajeuni que d'un côté... (*Il est jeune à droite et vieux à gauche.*) C'est très-gênant. A l'aide!... au secours! Donnez-moi une jeunesse, ou rendez-moi ma vieillesse tout entière. (*Il sort en courant et boitant.*)

Seizième Tableau.

Le théâtre représente un vieux salon sombre et enfumé. De vieux portraits de famille en pied sont suspendus aux murs. Sur une grande et vieille cheminée une vieille horloge à coucou et deux magots de la Chine. — Une grande fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUILLERETTE, *entrant très-agitée,* HASSAN *la suit.*

GUILLERETTE. Ah! je suis indignée!

HASSAN. Qu'avez-vous donc, princesse?

GUILLERETTE. Tenez, il faut que je vous le dise, je suis furieuse contre vous.

HASSAN. Contre moi?

GUILLERETTE. Eh! sans doute!... Où avez-vous eu l'idée de rajeunir tous ces gens-là... des égoïstes, des ingrats, des fous!... Voilà déjà qu'ils ont repris tous leurs anciens défauts. Croyez bien que je suis désolée de vous faire des reproches; mais, en vérité, il semble que tout se réunisse contre moi... J'ai mal aux nerfs, tout me contrarie, tout m'agace, et j'ai envie de pleurer.

HASSAN. Eh quoi! princesse, au lieu d'être heureuse et gaie...

GUILLERETTE. Gaie, ici, dans ce palais qui a l'air d'une prison !..

AIR :

De noirs lambris, des murailles obscures,
De vieux meubles, de vieux miroirs
Accoutumés à de vieilles figures,
Qui devant moi reviendront tous les soirs.
Ah ! c'est vraiment à périr de tristesse.
Vos premiers dons deviennent superflus ;
Ah ! reprenez la beauté, la jeunesse
Et ce cœur qui bat de tendresse.
Si vous n'ajoutez rien de plus,
Tous vos bienfaits seront perdus.
Si vous n'ajoutez rien de plus
Vos premiers bienfaits sont perdus.

HASSAN. Allons, soyez satisfaite, princesse, et que tout rajeunisse avec vous ! (*Il tire le n° 9.*)

Dix-septième Tableau.

Le salon change et devient brillant ; les portraits sont rajeunis, et les meubles redeviennent neufs.

SCENE PREMIERE.

GUILLERETTE. A la bonne heure ! Ah ! cher prince ! que de richesses !

HASSAN. Tout cela est à vous.

LA PRINCESSE. A moi ! quel bonheur !... (*Voyant entrer Sans-Souci.*) Ah ! mon frère !

SCÈNE II.

LES MÊMES, SANS-SOUCI, LE VIEUX GÉNIE.

SANS-SOUCI, *un peu gris, s'appuyant sur le Génie qu'il voit du côté droit, jeune.* En voilà une bombance !... Balthazar n'était que de la Saint-Jean... Ah ! ah ! cher ami, je ne sais pas votre nom .. mais vous me plaisez, jeune homme... vous êtes un joyeux convive... (*Le Génie est passé de l'autre côté. Sans-Souci le voyant du côté vieux.*) Pas vous, mon vieux ; pas vous... Pouah ! il sent le moisi, celui-là.

LE GÉNIE, *à part.* Dire que pour achever ma réparation, il ne me faudrait qu'un numéro !.. Un numéro pair, par exemple.....

GUILLERETTE, *à Sans-Souci.* Ah ! mon frère, venez donc remercier notre généreux bienfaiteur.

SANS-SOUCI. Je sors de le fêter... Tout le restant de ma cave y a passé... Quels vins !... Ce n'est pas pour me vanter... mais je porte mieux cela qu'autrefois... (*Trébuchant.*) Je le porte mieux que...

LE GÉNIE, *le soutenant du côté droit.* Que vous.

SANS-SOUCI. Merci, jeune homme... C'est qu'à présent que je suis jeune, je me sens une ardeur... C'est comme une fièvre... je ne tiens pas en place... (*Il trébuche.*)

LE GÉNIE, *le soutenant du côté gauche.* C'est vrai.

SANS-SOUCI. Merci, mon vieux.

LA PRINCESSE. Ah ! mon frère, est-ce ainsi que vous êtes corrigé de vos anciens vices... la gastronomie, l'ivrognerie...

SANS-SOUCI, *au Génie.* Tiens, tiens, Guillerette qui fait de la morale !

GUILLERETTE. N'oublions pas, mon frère, que nous devons donner un bon exemple à nos sujets, à notre cour... car nous allons remonter notre cour.

SANS-SOUCI. C'est ça ! et d'une façon...

GUILLERETTE. Princière !...

SANS-SOUCI. Splendide, magnifique... Table ouverte quatre fois par jour.

GUILLERETTE. Des fêtes éblouissantes.

SANS-SOUCI. Des galas !...

VIEUX GÉNIE. Et un numéro.

GUILLERETTE. En l'honneur de ce généreux prince... Et pour cela, je ne ménagerai rien... Vous m'achèterez des esclaves de toutes les couleurs...

SANS-SOUCI. Des noirs, des blancs, des jaunes, des rouges... et des gris. (*Frappant sur l'épaule du Génie côté gauche.*)

GUILLERETTE. Il me faut des chevaux.

SANS-SOUCI, *frappant sur le Génie.* Des mulets.

GUILLERETTE. Des palanquins.

SANS-SOUCI, *même jeu.* Des éléphants.

GUILLERETTE. Des haquenées.

SANS-SOUCI, *même jeu.* Et un chameau !

LE VIEUX GÉNIE. Et un simple numéro.

GUILLERETTE. Puisez, puisez dans les trésors de Hassan.

SANS-SOUCI. Ah ça, dites donc, petite sœur, vous qui me reprochez mes petits défauts, il me semble que vous recommencez pas mal.

GUILLERETTE. Vous vous trompez, mon frère ; ce n'est pas pour moi que je dépense, c'est pour lui... Et d'abord, je veux donner un bal comme on n'en a jamais vu... la fête de la jeunesse... J'aurai des toilettes à éclipser tout le monde.

SANS-SOUCI. Prenez garde ; votre cousine Astrale est capable d'y venir avec ses diamants, qui sont du feu !

GUILLERETTE. Ses diamants, je les éteindrai ! Vous entendez, prince, il me faut des pierreries qui soient des soleils.

HASSAN. Vraiment ?

LA PRINCESSE. Oh ! mais tout de suite, n'est-ce pas ? Je brûle de les voir.

HASSAN. Princesse !

GUILLERETTE. Vous hésitez...

SANS-SOUCI. Il hésite.

GUILLERETTE. Qu'est-ce que cela vous coûte ?

HASSAN. Ce que cela me coûte ? Si je vous le disais...

GUILLERETTE. Oh ! n'importe ! Je le veux, je le désire.

HASSAN. Eh bien... je ne le puis.

GUILLERETTE *et* SANS-SOUCI. Qu'entends-je !...

HASSAN. Après un peu de réflexion, vous comprendrez mon refus... De mon côté, princesse, je vous excuse...

GUILLERETTE. Comment?

HASSAN. Vous êtes si jeune!... (*Il salue et sort.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, *excepté* HASSAN.

GUILLERETTE. Un refus! après ce que j'ai fait pour lui!... Quelle ingratitude!

SANS-SOUCI. C'est-à-dire que c'est le dernier degré de l'ingratitude.

GUILLERETTE. Non, je ne peux pas le croire... Les hommes aiment souvent à se faire prier... Je le reverrai... et il faudra bien qu'il cède... Je vous attends à la fête. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

SANS-SOUCI, LE GÉNIE.

SANS-SOUCI. C'est un vrai mécréant que ce prince-là!... Oh ! si je pouvais connaître ses secrets.

LE GÉNIE, *mystérieusement.* Chut!... on les connaît.

SANS-SOUCI. Plaît-il, jeune homme?

LE GÉNIE. On peut même vous les révéler, moyennant une récompense honnête...

SANS-SOUCI. Bah ! voyons.

LE GÉNIE. Savez-vous jouer au loto?

SANS-SOUCI. Non; qu'est-ce que ça?

LE GÉNIE. Des numéros, qui sont autant de talismans.

SANS-SOUCI. Vrai? Où porte-t-il ça?

LE GÉNIE. Dans un sac..

SANS-SOUCI. Sur lui?

LE GÉNIE. A sa ceinture....

SANS-SOUCI. Oh! quelle idée ! Si je m'en emparais!...

LE GÉNIE. Vous m'en donneriez un... pour me rafraîchir de ce côté-ci.

SANS-SOUCI, *marchant à grands pas.* Après tout, si ma sœur l'épouse, ses biens reviennent à la famille..

LE GÉNIE, *le suivant.* Vous m'en donnerez un...

SANS-SOUCI. Pour le dédommager, eh bien ! on lui fera une pension viagère.

LE GÉNIE, *même jeu.* Vous m'en donnerez un.

SANS-SOUCI. Oui... c'est cela... Avec quelques hommes bien déterminés... et dût-on venir aux coups...

LE GÉNIE, *se plaçant devant lui.* Vous m'en donnerez un.

SANS-SOUCI. Eh ! le voilà. (*Il lui allonge un coup de pied.*)

LE GÉNIE, *se frottant.* Aïe ! si je l'avais encore.... ça m'aurait garanti. (*Sans-Souci s'en va ; le Génie le suit en criant : Vous m'en donnerez un.*)

Dix-huitième Tableau.

Des jardins magnifiques; au fond, un grand bassin. — A droite, des tables splendidement servies. — A gauche, des tables de jeu. — Un trône.

SANS-SOUCI, *entrant.* Vingt mille sequins sur ce coup de dé. — Perdu !— Ma foi, tous mes trésors sont épuisés. Il s'agit de les remplacer. (*Appelant.*) Abdallah !

ABDALLAH. Prince?

SANS-SOUCI, *bas.* Nos hommes sont-ils prêts?

ABDALLAH. Oui, prince; mais votre sœur...

SANS-SOUCI. Elle est furieuse, et consent à tout. Mais silence ! c'est elle. (*Les dames entrent. Hassan arrive donnant la main à Guillerette. Zélim s'approche de Hassan.*)

CHOEUR.

Vive le jeu, vive la table!
De tous les biens sachons jouir.
Que la jeunesse rend aimable
Chaque plaisir qui vient s'offrir!

(*Hassan arrive donnant la main à Guillerette.*)

ZELIM, *bas.* Maître, il faut que je vous parle.

HASSAN, *descendant.* Qu'y a-t-il?

ZELIM. Un complot est formé pour vous ravir vos talismans.

HASSAN. Un complot!... qui oserait?...

ZELIM. Le prince... la princessé elle-même.

HASSAN. Elle aussi !...

ZELIM. Prenez garde!

HASSAN. Sois tranquille, j'ai mon projet.

GUILLERETTE. Que la fête commence!

BALLET.

SANS-SOUCI, *entrant avec des gardes.* Qu'on s'empare du prince. (*Sans-Souci, Abdallah et quelques hommes s'avancent vers Hassan.*)

HASSAN. Ah! ah!... il y a donc trahison. Mais vous ne me tenez pas encore. (*Hassan tire un numéro, et son fauteuil, se développant en ballon, l'enlève dans les airs.*)

FARIBOUSSOUL, *accourant.* Eh bien, et moi?

SANS-SOUCI. Que celui-ci réponde pour l'autre!

FARIBOUSSOUL. Et dire que je n'ai que la moitié de mon talisman!... Au petit bonheur!

SANS-SOUCI. Qu'on le jette dans le bassin! (*On dirige des jets d'artifice sur Fariboussoul. Il plonge dans le bassin, puis reparaît en haut du jet d'eau, et se sert de la moitié de la queue en guise de pompe pour arroser et éteindre l'artifice.*)

ACTE TROISIÈME.

Dix-neuvième Tableau.

UNE FORÊT VIERGE.

SCENE PREMIERE.

LE PETIT GÉNIE, *puis* FARIBOUSSOUL.

LE PETIT GÉNIE, *à Fariboussoul.* Eh bien, maître, arrivez donc.

FARIBOUSSOUL. Colimaçon, mon petit bonhomme, ça ne peut pas durer comme ça.

LE PETIT GÉNIE. De quoi vous plaignez-vous?

FARIBOUSSOUL. Comment! de quoi je me plains! Je ne puis rien avoir de complet; en sortant de chez ces pleurards qui sont changés en follichons, je demande un bateau pour rejoindre mon frère de lait... ah! bien oui! tu ne m'en procures que la moitié... j'avais de l'eau jusqu'à la ceinture... j'ai pris un bain de siége pendant quinze ou vingt lieues... en voilà un voyage malsain!

LE PETIT GÉNIE. Allons, calmez-vous, et séchez-vous.

FARIBOUSSOUL. Ah çà, où sommes-nous ici?

LE PETIT GÉNIE. Dans une île inconnue... dans une forêt vierge.

FARIBOUSSOUL. Tiens, tiens, tiens, une forêt vierge!... dis donc, petit, tout ce qu'on y rencontre est-il du même acabit?

LE PETIT GÉNIE. Polisson!

FARIBOUSSOUL, *reculant.* Hein?... je te trouve bien irrespectueux, mon gaillard. Ah çà, es-tu mon serviteur, oui ou non?

LE PETIT GÉNIE. Je ne demande qu'à l'être tout à fait, car je ne peux pas souffrir mon ancien maître, ce vieil imbécile qui m'a laissé rouiller pendant trois mille ans au fond de la mer. Mais il faut bien que je lui obéisse comme à toi, jusqu'à ce que tu lui aies repris l'autre moitié du talisman... (*S'interrompant et tressaillant.*) Allons, bon!

FARIBOUSSOUL. Qu'est-ce qu'il y a donc?

LE PETIT GÉNIE. C'est l'autre qui m'appelle.

FARIBOUSSOUL. Qui?

LE PETIT GÉNIE. Eh bien, le vieux génie, ton ennemi.

FARIBOUSSOUL. Il est ici?

LE PETIT GÉNIE. Il vient de débarquer à la pointe de l'île... (*Riant.*) Ah! ah! ah!

FARIBOUSSOUL. De quoi ris-tu donc?

LE PETIT GÉNIE. Du souhait qu'il forme dans ce moment-ci. Il veut que son côté gauche soit du même âge que son côté droit... attends, attends... oh! comme il tape! j'y vais... toi, reste là; au revoir! (*Il sort en courant.*)

SCÈNE II.

FARIBOUSSOUL, *seul, courant après lui et l'appelant.*

Eh!... Colimaçon!... Ah çà, il me laisse tout seul dans ce pays peu frayé .. (*Des singes ont paru sur les arbres, cueillent des noix de cocos et les jettent à la tête de Fariboussoul.*) Holà... oh!... qu'est-ce donc qui s'amuse à jouer aux boules avec moi?... (*Levant la tête et apercevant les singes.*) Ah! messieurs, j'ai bien l'honneur de vous saluer .. vous prenez le frais là-haut?... (*A un singe qui descend.*) Restez donc, je vous en prie, ne vous dérangez pas. (*Le Singe vient lui faire une grimace.*) Joli!... joli!... tout à fait joli!... (*Le Singe lui prend son bonnet et se coiffe; un autre lui tire sa veste; un autre son pantalon.*) Holà!... eh!... vous allez me déshabiller... lâchez donc, lâchez donc. (*Des femmes sauvages arrivent et frappent des mains. Les Singes se sauvent.*) Ah! mesdames, vous arrivez à propos... un peu plus, et j'allais me montrer dans le simple appareil... mais je vois que le vôtre n'est pas moins simple... il paraît que le négligé est de mode ici... (*D'autres femmes arrivent; toutes l'entourent en poussant des cris inarticulés.*) Charmant! charmant!...

c'est la langue du pays... elles ont seulement un peu d'accent. (*Un sauvage arrive; il a un anneau passé dans le nez, et donne des ordres; puis il fait des contorsions en regardant Fariboussoul.*) Très-gracieux! très-gracieux! (*A part.*) J'aime mieux les singes. (*On apporte du feu.*) Ah! qu'est-ce que c'est que ça?... on va faire la cuisine?... ça me va, j'en suis. (*On fait rougir un morceau de fer.*) Tiens, elles font rougir leur broche... où donc est le canard, l'oie, enfin la bête qu'elles vont embrocher? (*On lui fait signe que c'est lui.*) Moi?... ah! quelle plaisanterie!... (*Elles montrent son nez.*) Qu'est-ce qu'elles ont donc après mon nez?... Ah!... c'est clair... elles veulent du tabac... (*Il offre une prise, elles la rejettent. Le Sauvage lui présente le morceau de fer rougi et un anneau.*) Hein? comment! il veut me passer un anneau dans le nez?... merci... je ne porte pas de boucles d'oreilles. (*D'autres femmes arrivent avec un pinceau et de la couleur.*) Tiens, qu'est-ce que c'est que ça?... quelque fricot du pays... ça ne m'a pas l'air bien ragoûtant... (*On lui barbouille la joue de rouge et de vert.*) Ah!... Dieu me pardonne, je suis tatoué... (*Les femmes répètent: tatoué! tatoué! et dansent autour de lui, en poussant des cris de joie. Arrivée du roi des Sauvages dans une voiture faite de branchages, traînée et poussée par des Singes. Il va s'asseoir sur un banc à droite. Les femmes lui présentent Fariboussoul, qui lui fait des révérences et s'assied près de lui. Ballet. Fariboussoul, à la fin du ballet, se mêle à la danse des femmes sauvages, qui lui bandent les yeux.*) Ah! nous jouons à colin-maillard!... La première que j'attrape, je l'embrasse... (*Tout à coup, les femmes disparaissent, des Singes prennent leur place, et Fariboussoul, voulant en embrasser une, embrasse un Singe.*) Oh! qu'est-ce que c'est que ça?... (*Les Singes le lutinent et le forcent à danser avec eux.*)

Vingtième Tableau.

UNE SALLE D'AUBERGE.

Une commode.

SCÈNE PREMIÈRE.

FARIBOUSSOUL, LE PETIT GÉNIE, LA SERVANTE D'AUBERGE.

LA SERVANTE. Entrez, honorables étrangers. (*Elle sort.*)

FARIBOUSSOUL. Ah çà, Colimaçon, décidément je suis très-mécontent de toi. Comment! je te demande un château et je me trouve dans une méchante auberge.

LE PETIT GÉNIE. Puisque tu n'as que la moitié du talisman!... Qu'est-ce que tu dirais donc si tu étais à la place du vieux génie, mon ancien maître?

FARIBOUSSOUL. Que lui est-il arrivé?

LE PETIT GÉNIE. Il voulait redevenir pareil des deux côtés; alors je l'ai rendu vieux à droite comme à gauche. Il est furieux... et tiens, l'entends-tu?

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE VIEUX GÉNIE.

LE VIEUX GÉNIE. Ah! c'est affreux! c'est indigne! (*Au petit Génie.*) Ah! te voilà, mon petit drôle! et avec mon ennemi, encore!

FARIBOUSSOUL. Ah çà, est-ce que tu me poursuivras éternellement?

LE VIEUX GÉNIE. Jusqu'à la mort de l'un de nous.

LE PETIT GÉNIE. Allons, allons, je veux vous réconcilier.

LE VIEUX GÉNIE. Jamais!

LE PETIT GÉNIE. Je vous propose un moyen.

FARIBOUSSOUL. Lequel?

LE PETIT GÉNIE, *au vieux Génie.* Avec votre moitié, vous ne pouvez rien ni l'un ni l'autre.

LE VIEUX GÉNIE. C'est vrai.

LE PETIT GÉNIE. Eh bien, cède ta moitié à Fariboussoul.

LE VIEUX GÉNIE. Moi?... il est joli, ton moyen!

LE PETIT GÉNIE. A moins que Fariboussoul ne te cède la sienne.

LE VIEUX GÉNIE. Ah! j'aime mieux ça.

FARIBOUSSOUL. Mais non, mais non.

LE PETIT GÉNIE. Vous ne me comprenez pas. Vous aurez le talisman tout entier, chacun à votre tour.

FARIBOUSSOUL. Oui, de deux jours l'un.

LE VIEUX GÉNIE. Je retiens le premier.

FARIBOUSSOUL. C'est moi.

LE VIEUX GÉNIE. C'est moi,

LE PETIT GÉNIE. Nous allons tirer au doigt mouillé. (*Il les fait tirer.*)

FARIBOUSSOUL. J'ai gagné! je prends le lundi.

LE VIEUX GÉNIE. Moi le mardi. C'est aujourd'hui.

FARIBOUSSOUL. Moi le mercredi.

LE PETIT GÉNIE. Et ainsi de suite.

LE VIEUX GÉNIE. Mais le dimanche?

LE PETIT GÉNIE. Le dimanche? J'aurai congé. Ainsi, c'est convenu, vous m'appellerez chacun à votre tour.

LE VIEUX GÉNIE. C'est bon ; va te coucher, nous allons en faire autant.

LE PETIT GÉNIE. Bonne nuit, messeigneurs. (*Il sort.*)

SCENE III.

FARIBOUSSOUL, LE VIEUX GÉNIE.

LE VIEUX GÉNIE. Bonne nuit, c'est bon à dire. (*Il regarde autour de lui.*) En fait de lit, je ne vois qu'une commode, et ça ne l'est guère pour se coucher.

FARIBOUSSOUL. Mais puisque tu as le talisman...

LE VIEUX GÉNIE. Tiens, c'est vrai !... (*Il frappe avec la queue, la commode se change en un tout petit lit.*)

FARIBOUSSOUL. Qu'est-ce que c'est que ça?... un lit de poupée?... tape donc. (*Le vieux Génie frappe, le lit s'allonge.*) A la bonne heure, couchons-nous. (*Ils se couchent.*)

FARIBOUSSOUL. On est très-bien ici. — Je vais me dépêcher de dormir pour rattraper mon jour de talisman. (*Le lit se rapetisse, et tous les deux viennent se heurter l'un contre l'autre.*)

FARIBOUSSOUL. Eh bien ! Qu'est-ce que tu fais ?

LE VIEUX GÉNIE. Tiens-toi donc tranquille.

FARIBOUSSOUL. Vous me poussez, cher ami.

LE VIEUX GÉNIE. C'est vous qui me jetez dans la ruelle...

FARIBOUSSOUL. C'est vous.

LE VIEUX GÉNIE. C'est vous...

FARIBOUSSOUL. Ah ! (*Ils tombent tous les deux par terre, le lit redevient grand.*)

LE VIEUX GÉNIE. C'est qu'aussi notre lit est si court !

FARIBOUSSOUL. Comment si court ! mais non... regardez... il y a de la place.

LE VIEUX GÉNIE. Ah ça, j'ai donc rêvé ?

FARIBOUSSOUL. Apparemment..... quel mauvais coucheur...

LE VIEUX GÉNIE. C'est que j'ai des inquiétudes.

FARIBOUSSOUL. Des inquiétudes ?

LE GÉNIE. Oui... Avant de me coucher, je veux savoir si l'on est en sûreté dans cette auberge... et s'il n'y a pas de voleurs... c'est pourquoi je vais visiter... les réduits les plus secrets.

FARIBOUSSOUL. Compris... Va à tes petites affaires, je ne te retiens pas. Ainsi... Ah ça, dis donc, n'emporte pas le talisman...

LE VIEUX GÉNIE. Soupçonner l'amitié ! Ah !... pour te prouver, en revanche, ma confiance, ma confiance absolue, je te laisse l'objet. je te le confie pour quelques instants... là... (*Il le lui donne.*)

FARIBOUSSOUL. Ah ! cher ami ! c'est un beau trait.

LE VIEUX GÉNIE. Voilà comme je suis. (*Il sort, et ferme la porte à double tour.*)

FARIBOUSSOUL. Il m'enferme à double tour !... En voilà une confiance !... attendons qu'il soit endormi... et alors, moi et le trésor, nous décamp rons si loin qu'il lui faudra de bonnes jambes pour nous rattraper. (*Il se recouche.*) Commençons par éteindre la bougie... cette veilleuse suffira. (*Le lit se dédouble et monte.*)

LE VIEUX GÉNIE, *rentrant.* Il m'est venu une idée!... Pendant que le sommeil clora les paupières de ce cher ami, j'aurai le temps de filer d'ici avec le précieux talisman... C'est mon bien, après tout, et je ne vois pas pourquoi je prendrais un associé... il doit être couché. (*Regardant dans le lit d'en bas.*) Tiens, il n'est pas là... où est-il donc?...... Ah ! mon Dieu !... serait-il décampé?... Je l'avais pourtant bien enfermé. (*Appelant.*) Fariboussoul ! Fariboussoul.

FARIBOUSSOUL, *en haut.* Eh bien, quoi ?

LE VIEUX GÉNIE. Tiens ! eh bien, où es-tu donc ?

FARIBOUSSOUL. Je suis couché !

LE VIEUX GÉNIE. Couché ?... où donc ?

FARIBOUSSOUL. Dans le lit.

LE VIEUX GÉNIE, *regardant le lit, en bas.* Farceur !... ne joue donc pas à cache-cache.

FARIBOUSSOUL. Je te dis que je suis couché. Je t'attends.

LE VIEUX GÉNIE. Que c'est joli !... Je vois bien que tu n'y es pas, puisque m'y voilà. (*Il se met dans le lit en bas.*)

FARIBOUSSOUL, *en haut.* Où es-tu donc ?

LE VIEUX GÉNIE. Dans le lit.

FARIBOUSSOUL. C'est un peu fort !...

LE VIEUX GÉNIE. Mais viens donc me trouver. (*Le lit de Fariboussoul descend sur le Génie et l'écrase. Le Génie pousse un profond gémissement.*)

FARIBOUSSOUL. Qu'est-ce que j'entends?... qu'est-ce que c'est que ça... Holà... de la lumière !... (*La servante rentre avec une lumière.*)

LA SERVANTE. Qu'y a-t-il, seigneur ?... Ah ! qu'est-ce que je vois...

FARIBOUSSOUL. Ah !... le malheureux !... comme il est aplati !... (*Il retire le Génie tout plat.*) Voilà sa dépouille !... quel dommage ?... C'était un bien brave homme...,

quoiqu'il fût bien insupportable... et un fameux génie, quoiqu'il fût bien bête... Honneur à sa mémoire!.. et conservons son souvenir. (*Il le plie et le met dans sa poche, essuie une larme avec son mouchoir, et remet le mouchoir par-dessus la dépouille du Génie.*) Allons, j'ai le talisman à moi tout seul, ça me console.

Vingt-unième Tableau.

Un site agreste, à l'entrée d'une ville de Tartarie.

SCÈNE PREMIÈRE.

DJANN-DJINN-DJINN, *seul.*

(*Il se promène à grands pas en poussant d'énormes soupirs.*) Ah!... (*Il se promène, puis s'arrête.*) Ah! malheureux Djann-djinn-djinn! que vas-tu devenir. (*Il recommence à se promener, puis il s'arrête.*) Que vas-tu devenir, malheureux Djann-djinn-djinn? (*Même jeu.*) Quand le khan, levant le camp, va revenir dans son royaume, que répondrai-je à ses foudroyantes questions? Ces Tartares sont si rageurs! surtout mon khan... aussi je crois que je ferai bien de m'en aller... (*Regardant au dehors.*) Eh! mais, qu'est-ce que c'est que ces gens-là qui viennent vers moi sans se faire annoncer?

SCÈNE II.

DJANN-DJINN-DJINN, FARIBOUSSOUL, LE PETIT GÉNIE.

DJANN-DJINN-DJINN. Téméraires! osez-vous mettre le pied dans les domaines du grand khan, sans la permission du sublime Djann-Djinn-Djinn, qui commande en son absence?

LE PETIT GÉNIE. Eh quoi! mon frère est absent?

DJANN-DJINN-DJINN. Votre frère, dites-vous? Eh quoi! ce grand khan, c'est votre frère?

LE PETIT GÉNIE. Puisque je suis le sien.

DJANN-DJINN-DJINN. Au fait, c'est une raison.

FARIBOUSSOUL. Comment, mon petit bonhomme, toi qui me sers de groom, de portier, de commissionnaire, et de saute-ruisseau, tu as des parents dans les khans?

LE PETIT GÉNIE. Je brûle d'embrasser ce cher frère que je n'ai pas vu depuis ma plus tendre enfance.

DJANN-DJINN-DJINN, *à part.* Heureuse diversion! Si sa présence pouvait adoucir le farouche Brisocrochenapan!

FARIBOUSSOUL, *au Petit Génie.* Nous sommes donc dans ton pays?

LE PETIT GÉNIE. C'est ici que le Vieux Génie ayant vaincu notre père, m'a condamné à être esclave de ton talisman.

FARIBOUSSOUL. Et moi je te promets, mon petit kankannet, qu'aussitôt que tu m'auras fait trouver une femme comme il nous la faut, je te donnerai un congé illimité.

DJANN-DJINN-DJINN. Une femme... qu'entends-je? O noble frère de mon maître, et toi, gros étranger, parlez, comment l'aimez-vous?

FARIBOUSSOUL. Comment l'aimez-vous? Il y a un jeu comme ça... je l'aime grande, bien constituée; enfin, une belle femme, une forte femme.

DJANN-DJINN-DJINN. Juste! j'en ai là, en magasin, un assortiment complet, première qualité... Tout ce qu'il y a de plus solide en tissu!

FARIBOUSSOUL. Vraiment!

DJANN-DJINN-DJINN. Vous en jugerez.

FARIBOUSSOUL. Et comment vous êtes-vous procuré ces merveilles?

DJANN-DJINN-DJINN. Comment?... hélas! tel que vous me voyez, je suis un homme d'un puissant génie... d'un génie exubérant... (*Montrant son front.*) et protubérant. au point que je me mettrais à genoux devant moi-même, si je ne craignais pas de me fatiguer...

FARIBOUSSOUL. La position serait difficile... mais enfin, crâne étonnant que vous êtes, qu'est-ce que vous avez donc fait de si mirobolant?

DJANN-DJINN-DJINN. J'ai tiré de là.... (*Montrant son front.*) une foule d'inventions plus magnifiques et plus électriques, les unes que les autres... l'art de voler..

FARIBOUSSOUL. Vous avez inventé l'art de voler?...

DJANN-DJINN-DJINN. De voler dans les airs...

FARIBOUSSOUL. Ah! bon... je disais aussi... il y a longtemps qu'on nous fait voir ça...... Ah ça, pour en revenir au beau sexe que vous m'avez annoncé... (*On entend des trompettes.*) Chut! écoute...

FARIBOUSSOUL. Ce sont des fanfares...

DJUIN. C'est lui qui revient... c'est le Khan...

LE PETIT GÉNIE. Mon frère!...

DJIN-DJIN. Ah! je me trouve mal... (*Il tombe dans les bras du Petit Génie.*) Soutenez-moi...

LE PETIT GÉNIE. Aïe, aïe... à l'aide!...

FOURIBOUSSOUL, *venant soutenir Djin-Djin.* Qu'est-ce qu'il a donc?

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE KHAN *et sa suite* (*Marche de Lodoïska. Après un peloton d'infanterie, le Khan arrive à cheval, à la tête d'une douzaine de cavaliers, et défile sur le théâtre. Ils sont tous petits et montés sur de petits chevaux.*)

LE KHAN. Que vois-je ? n'est-ce pas une illusion ?

LE PETIT GÉNIE. Mon frère !

LE KHAN. Mon frère !... (*Il descend de cheval et se précipite dans les bras du Petit Génie.*)

DUO.

AIR : *Amour sacré de la patrie.*

Jour fortuné, jour d'allégresse !
Et pour ma/sa gloire et pour son cœur !
Il rend un frère à ma tendresse,
A mon pays un grand vainqueur.

LE KHAN. Heureux retour qui me comble de joie !...

DJINN-DJINN, *à part.* S'il pouvait m'oublier !

LE PETIT GÉNIE. Cher frère !

LE KHAN. Quel est ce jeune homme qui t'accompagne ?

LE PETIT GÉNIE. Mon nouveau maître, le seigneur Fariboussoul, qui cherche une femme pour son ami, sans négliger ses petites affaires.

FARIBOUSSOUL. Ah ! khan !... quels cancans !

LE KHAN, *à Fariboussoul.* Salut, noble étranger... mais d'abord laisse-moi demander des nouvelles de mon empire.

DJINN-DJINN. Aïe, aïe !...

LE KHAN. Approche, Djan-Djin-Djin.

DJINN-DJINN. Seigneur...

LE KHAN. Approche !... Qu'est-ce que je t'ai confié en partant ?...

DJINN-DJINN. En partant, seigneur, vous avez emmené tous les Tartares mâles... et vous m'avez laissé les jeunes filles... les enfants... l'espoir de la patrie...

LE KHAN. Où sont elles ? je veux les voir.

DJINN-DJINN. Ah ! seigneur !...

LE KHAN. Quoi ?...

DJIN-DJIN. Hélas !

LE PETIT GÉNIE. Veux-tu bien t'expliquer ?

DJINN-DJINN. Voici le fait. seigneur Khan ! vous savez que je suis un homme d'un puissant génie. J'avais étudié le fameux four des Égyptiens, combiné avec les serres chaudes des horticulteurs modernes, et en y ajoutant un rayon solaire de quatre cents degrés, j'étais parvenu à activer la croissance des hommes, à l'instar de celle des poulets et du chou colossal...

LE KHAN. Eh bien ?

DJINN-DJINN. Eh bien ! une fois dans cette atmosphère brûlante, nos jeunes filles...

LE KHAN, *tirant son cimeterre.* Misérable !... tu les as laissées étouffer ?

LE PETIT GÉNIE. Du calme, frère.

DJINN-DJINN. Non... elles respirent.. mais cette chaleur intense, je l'avais si bien poussée, qu'elle a fait pousser...

LE KHAN. Achève.

DJINN-DJINN, *se jetant à genoux.* Grâce ! seigneur Khan, grâce !...

LE KHAN, *levant son cimeterre.* Veux-tu parler, ou je te fends en quatre.

LE PETIT GÉNIE, *s'élançant.* Mon frère, prends garde, tu vas faire un malheur.

LE PETIT GÉNIE. Nous voulons les voir à l'instant.

DJINN-DJINN. Les voici. (*Une douzaine de géantes paraissent.*)

TOUS. Ah !

LE GÉNIE. Que vois-je ? ce sont là vos petites filles ?

CHOEUR.

AIR : *Je reconnais ce militaire.*

Est-il possible qu'à leur âge,
Des enfants laissés au berceau
Et qu'on avait mis en sevrage,
Aient maintenant vingt pieds de haut ?

LE KHAN. J'ai peine à les reconnaître.

LA GÉANTE. Grand Khan, c'est moi ta petite cousine.

LE KHAN. C'est ma petite cousine... quel accent flatteur ! Djinn-Djinn, je te pardonne.

LE PETIT GÉNIE. Aimables personnes, vous êtes au milieu de vos parents, de vos amis... soyez sans crainte, et permettez-leur de vous embrasser.

FARIBOUSSOUL. Mais comment allez-vous faire ?

LE KHAN. Comment ?... eh parbleu !... militairement... à l'assaut.

LE PETIT GÉNIE. A l'assaut !

DJINN-DJINN, *qui est sorti, revenant.* Ah ! grand prince, quel malheur ! quel accident...

LE KHAN. Qu'est-ce encore ?...

DJINN-DJINN. Vous savez bien cet enfant, votre neveu, le seul individu mâle que vous aviez laissé ici ?

LE KHAN. Le petit Coco ? eh bien ?

DJINN-DJINN. Eh bien, il s'était glissé à mon insu dans le laboratoire où j'avais mis ces demoiselles.

LE KHAN. Quelle imprudence !

DJINN-DJINN. Heureusement, je suis arrivé à temps pour l'enfermer dans une soupente;

mais, hélas! quand j'ai délivré ces demoiselles, il s'est échappé, et maintenant, il veut s'emparer de l'île.

LE PETIT GÉNIE. L'audacieux! Prenons la campagne; à cheval, mes braves, à cheval. (*Défilé.*)

Vingt-deuxième Tableau.

L'ILE DU MAGNÉTISME.

Un jardin d'un aspect un peu fantastique, des arbres grêles et minces, des rochers découpés en aiguilles. — Des bancs, des siéges de jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Au changement, plusieurs personnes entrent de différents côtés, par groupes de deux, de trois, ou isolément. Ils marchent plus ou moins gravement; leurs mouvements sont réglés comme ceux des automates; leur regard est fixe et immobile. Tous sont occupés; deux domestiques époussettent et nettoient les bancs et les chaises. Des femmes se promènent en travaillant à l'aiguille, des jardiniers arrosent les fleurs et ratissent les allées. Des hommes s'asseyent et écrivent; d'autres jouent aux cartes, toujours sans parler, sans faire d'autres gestes que ceux qui sont indispensables, et même sans se regarder mutuellement.*)

SCÈNE II.

FARIBOUSSOUL *et* HASSAN.

HASSAN. Ma foi, je n'ai aucune idée du pays où nous sommes, ni de ses habitants. Interroge-donc un peu ces gens-là.

FARIBOUSSOUL, *à deux passants.* Seigneurs, un moment, je vous prie; serait-ce un effet de votre bonté de me donner quelques renseignements? (*Les deux hommes continuent leur chemin sans le regarder.*) Ils ne sont guère complaisants dans ce pays-ci. (*A une femme qui passe en travaillant.*) Belle dame, je voudrais bien savoir... (*La femme continue son chemin.*) Merci... bouche close! en voilà des femmes bizarres! elles ne parlent pas. (*A une danseuse.*) Madame aime la danse? madame fait des battements? jolie jambe? joli pied? (*Elle lui donne un coup de pied. A un joueur de cartes.*) Ah! ah! vous avez de l'atout... vous avez beau jeu... vous devez être de bonne humeur... eh! eh! en ce cas, vous allez me dire... (*Le joueur continue de jouer, et lui rase le nez avec ses cartes.*) Ah ça, mais c'est très-malhonnête; est-ce qu'on reçoit les étrangers comme ça?

HASSAN. En effet, l'accueil est singulier... qui de vous, s'il vous plaît, voudra bien nous répondre un seul mot? Comment!... personne!...

FARIBOUSSOUL. En voilà une contrée mal élevée. J'aimais mieux les sauvages!... Au moins, on trouvait des singes à qui parler... A propos de singes (*montrant un jardinier*), je m'en prends à celui-ci... Eh l'ami! tu as entendu nos questions; veux-tu bien me répondre tout de suite? si tu es muet, dis-le. (*Il crie très-haut et le menace.*) Drôle, mamant, butor, il ne bouge pas... C'est qu'il a peur... Ah! tu as peur!... eh bien alors (*il retrousse ses manches*) nous allons voir...

HASSAN. Fariboussoul!..

FARIBOUSSOUL. Non, non... je veux lui casser la mâchoire, pour lui délier la langue... attends, Attends...

SCÈNE III.

LES MÊMES, SOPORATO.

SOPORATO. Chut!... silence au nom du ciel!

FARIBOUSSOUL. Qu'est-ce que c'est?

SOPORATO. Chut! vous dis-je, chut!..

FARIBOUSSOUL. En voilà un qui parle, et c'est pour nous faire taire?

SOPORATO. Chut! encore une fois, vous allez les réveiller.

FARIBOUSSOUL. Qui donc?

SOPORATO. Mes sujets...

HASSAN. Vos sujets!

FARIBOUSSOUL. Ils dorment?

SOPORATO. Du sommeil Magnétique.

FARIBOUSSOUL. Hein? qu'est-ce que vous me dites là? nous sommes ici...

SOPORATO. Dans l'île du magnétisme dont je suis le gouverneur.

FARIBOUSSOUL, *les considérant.* Ah! ils dorment... est-ce que c'est votre conversation qui les a mis dans cet état-là?

SOPORATO. Non, jeune homme, c'est mon fluide magnétique; j'en suis pourvu d'une dose si abondante, qu'à vrai dire, mon corps n'est que fluide.

FARIBOUSSOUL. C'est donc ça qu'on voit le jour au travers?

SOPORATO. Je m'appelle le prince Soporato.

HASSAN. Ainsi, tous ces gens que nous voyons?..

SOPORATO. Sont autant de somnambules qui accomplissent en dormant toutes les fonctions de la vie.

FARIBOUSSOUL. C'est ça des marmotes en

vie… mais ça ne doit pas les amuser beaucoup.

SOPORATO. Si fait, ils n'ont pas le moindre souci… logés par moi, éclairés, blanchis…

HASSAN. Est-ce que vous ne les réveillez jamais?

SOPORATO. Si fait, tous les trois mois.

FARIBOUSSOUL. J'entends… à l'époque du terme….

HASSAN. Ainsi ils vous obéissent?

SOPORATO. Au doigt et à l'œil. (*Jetant du fluide.*) Flic, flac !.. ça économise des sergents de ville.

FARIBOUSSOUL. Quoi ! ces gens-là font tout ce que vous voulez ?

SOPORATO. En doutez-vous, jeune homme? voulez-vous que j'exerce ma puissance sur le règne végétal, minéral ou animal?

FARIBOUSSOUL. Ah ! vous régnez sur les trois règnes; tout ça est bel et bon… des végétaux, des minéraux, ça ne boit ni ne mange; mais nous autres, les animaux, comment nous nourrissez-vous?

SOPORATO. Rien de plus aisé, ils n'ont pas besoin de manger.

FARIBOUSSOUL. En voilà une bonne, par exemple !.. eh ! de quoi donc vivent-ils ?

SOPORATO. De mon fluide.

FARIBOUSSOUL. Votre fluide? ça ressemble furieusement à l'air du temps; c'est peu substantiel, mon brave homme; il n'y a pas gras.

SOPORATO. C'est pourtant cela qui leur profite; je mange pour eux.

FARIBOUSSOUL. Et ça les arrange ?

SOPORATO. Parfaitement.

FARIBOUSSOUL. Ah bien, moi qui vous parle, j'aimerais mieux manger pour vous que de vous voir manger pour moi.

SOPORATO. Cela dépend des goûts.

FARIBOUSSOUL. Justement, c'est à cause du mien, (*On entend une cloche.*)

HASSAN. Qu'est-ce que cela ?

SOPORATO. C'est l'heure du repas; si vous voulez y assister, jeune étranger, je vous en farai les honneurs. (*On apporte une grande table, tous les somnambules viennent s'y asseoir.*)

FARIBOUSSOUL. Mais dites donc, il n'y a rien sur la table.

SOPORATO. C'est inutile, en voici une autre bien servie, ça me suffit… (*On apporte devant Soporato une petite table chargée de mets.*)

FARIBOUSSOUL. A vous? très-bien… mais à eux?

SOPORATO. C'est la même chose, vous allez voir ; veuillez prendre place à côté d'eux.

FARIBOUSSOUL. Non, pardon, j'aime mieux être à la petite table… traitez-moi sans façon… nous serons gênés, ça m'est égal. (*Soporato mange et boit en envoyant du fluide aux somnambules qui gonflent à vue d'œil. Il avale une douzaine de bouteilles, cinq ou six pains et des mets en proportion.*) Il a le ver solitaire, ce ga.illad-là !

SOPORATO, *envoyant du fluide.* Voyez comme ils profitent de mon ordinaire!..

FARIBOUSSOUL. Quels abdomens ! c'est égal; ça doit être un peu creux… mais voyez donc ce gros là-bas ! comme il fait la grimace!. (*S'approchant du somnambule.*) Qu'est-ce qu'il a donc ?

SOPORATO. Oh ! quelle distraction !… je lui ait envoyé du fluide d'haricots, et il ne peut pas les souffrir…

FARIBOUSSOUL. Du fluide d'haricots. (*Il s'éloigne vivement du somnambule.*)

SOPORATO, *se levant de table.* Là, les voilà bien restaurés !

FARIBOUSSOUL. Vous appelez ça les nourrir… j'aime mieux votre régime.

SOPORATO, *montrant les somnambules qui se frottent l'abdomen.* Sont-ils contents! sont-ils contents !.. tenez, ils éprouvent le besoin de manifester leur joie… c'est le moments de vous donner un petit concert.

FARIBOUSSOUL, *inquiet.* Un concert, en plein vent?

SOPORATO. Oui, ils vont chanter.

FARIBOUSSOUL. Ah ! ils chantent !.. tiens, tiens !.. quand je chante en dormant, moi, je ronfle… qu'est-ce qu'ils vont chanter? quelque chose de circonstance? *Do do l'enfant do…*

SOPORATO. Fi donc !.. c'est moi qui dirige… et qui leur donne plus ou moins de voix.. Attention..écoutez-moi ça : flic, flac!..

CHOEUR.

AIR : *Du Songe d'une Nuit d'été.*

Nous vivons en songe,
Par un doux mensonge ;
A dormir toujours
Nous passons nos jours ;
Sans aucune atteinte
De peine ou de crainte,
Le bonheur vraiment
Nous vient en dormant.

(*Soporato fait faire des forté et des piano, suivant qu'il jette plus ou moins de fluide.*)

HASSAN. Je suis enchanté de tout ce que je vois, de tout ce que j'entends. Ainsi,

toutes ces femmes dont la beauté me charme, auraient aussi les perfections morales?

SOPORATO. Sans doute.

HASSAN. Ah! c'est une de ces femmes qu'il me faut. Réveillez-les, réveillez-les, que je puisse leur rendre hommage.

SOPORATO. Il suffit, soyez satisfait. (*Il fait des passes magnétiques. Les femmes se réveillent et se détirent.*)

FARIBOUSSOUL. Eh bien, Louloute, avons-nous bien dormi? Comme elles se raniment! comme leurs yeux brillent!...

PREMIÈRE FEMME, *parlant très-vivement.* Qu'est-ce que c'est?

DEUXIÈME FEMME. Qu'est-ce qu'il y a?

TROISIÈME FEMME. Que nous veut-on?

PREMIÈRE FEMME. Tiens, ces deux hommes!...

DEUXIÈME FEMME. Deux étrangers.

TROISIÈME FEMME. Les connaissez-vous, ma chère?

QUATRIÈME FEMME. Non, et vous?

TROISIÈME FEMME. Ni moi.

DEUXIÈME FEMME. Ni moi.

PREMIÈRE FEMME. Ni moi.

TOUTES. Ni moi, ni moi.

FARIBOUSSOUL, *se bouchant les oreilles.* Chut!... Parlons chacune à notre tour.

HASSAN. Belles indigènes, je viens faire un choix parmi vous.

TOUTES. Un choix.

HASSAN. Je veux épouser la plus aimable.

TOUTES. Moi, moi, moi.

HASSAN. La plus modeste.

TOUTES. Moi, moi, moi.

HASSAN. La plus douce.

TOUTES, *avec animation.* Moi, moi, moi.

HASSAN. Un instant, un instant. (*A la deuxième femme.*) Vous me paraissez charmante.

PREMIÈRE FEMME. Elle! charmante! Ne vous y fiez pas.

DEUXIÈME FEMME. Et pourquoi ça?

PREMIÈRE FEMME. Elle est légère, coquette, orgueilleuse.

DEUXIÈME FEMME. Par exemple, ce sont vos défauts que vous me donnez là...

TROISIÈME FEMME, *à la deuxième.* Ce sont les vôtres.

QUATRIÈME FEMME *à la troisième.* Et les vôtres aussi.

HASSAN. De grâce...

TOUTES LES QUATRE. Elle ment! elle ment! elle ment!

FARIBOUSSOUL. Ah! celle-ci est bien gentille. (*Il veut l'embrasser. La voisine lui donnant un soufflet.*) Tiens, ça te donnera des yeux.

FARIBOUSSOUL. Oh! elle me rappelle ma femme.

TOUTES. C'est bien fait!

HASSAN. Mais c'est à n'y pas tenir.

CHOEUR.

TOUTES LES FEMMES *entourant Hassan et Fariboussoul.*

De cet arrêt j'en appelle.
C'est moi qui suis la plus belle;
Oui, c'est moi
Oui, c'est moi
Qui doit recevoir a foi.
Aucune n'a pour lui plaire
Un plus joli caractère;
Ma douceur
Mon bon cœur
Lui promettent le bonheur.

(*Elle se disputent.*)

HASSAN.

O Dieu! quel changement étrange!

FARIBOUSSOUL.

Le naturel n'a pas l'air bon,
En dormant, chacune est un ange;
Réveillez-la, c'est un démon!
Chères amours,
Dormez toujours!

SOPORATO, *allant de l'une à l'autre.*

Que faire, hélas?
Quel embarras!

HASSAN, *à Soporato.*

Employez vite en ce moment
Vos moyens de gouvernement.

REPRISE DU CHOEUR.

Hassan et Fariboussoul se sauvent. Les femmes les poursuivent. Soporato poursuit les femmes en leur jetant du fluide.

Vingt-troisième Tableau.

La cabane du premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAMARZAMOUR, AMINA.

CAMARZAMOUR. Enfin, vous vlà donc, ma chère voisine! depuis cinq ans que je ne vous ai vue!... Vous revenez tout juste pour la fête... C'est aujourd'hui que le grand-visir va choisir une femme parmi les jeunes filles de Bassora... Ah ça, c'est donc vrai que vous avez fait un pèlerinage à la Mecque?

AMINA. Oui.

CAMARZAMOUR. Avec votre vieille grand'-mère... c'te pauvre chère femme! je suis sûr qu'elle aura été prier pour son ingrat... Quant au mien, le scélérat! il n'y a pas de danger que je prie pour lui... Dire que le

vagabond m'a plantée là sans un seul sequin!... et que, pour soutenir mon rang, j'ai été obligée de prendre des enfants en sevrage!

AMINA. Et s'il revenait?

CAMARZAMOUR. S'il revenait!... jour de Dieu! qu'il ne s'en avise pas! (*Changeant de ton.*) Est-ce que, par hasard, chère voisine, vous auriez de ses nouvelles?

AMINA. On a vu, aux portes de Bassora, deux voyageurs, harassés de fatigue, qui ressemblent trait pour trait à mon frère Hassan et à son ami.

CAMARZAMOUR. Ah! juste Dieu! quel événement!... lui! le revoir! un mari!... après tant d'années!... Ah! ça vous surprend, ça vous suffoque... ça vous... Je cours à la maison... pour le recevoir... Vous comprenez, voisine, il faut qu'il soit reçu... qu'il soit bien reçu... et je m'en charge... Ah! le brigand! (*Elle sort.*)

SCENE II.

La porte à droite s'ouvre, FARUCKNAZ *paraît en costume de fée.* AMINA, *puis* HASSAN.

FARUCKNAZ. Eh bien, chère Amina, toi qui ne t'es pas lassée de le suivre... toutes les folies dont tu as été le témoin ont-elles guéri ton pauvre cœur?

AMINA. Ah! ma bonne mère! car je vous appellerai toujours ainsi... Sais-je moi-même ce que j'éprouve?

FARUCKNAZ. Du courage, mon enfant, de la fermeté.

AMINA. Oui, j'en aurai... (*Regardant au fond.*) Ah! ma mère! c'est lui, le voilà!...

FARUCKNAZ. Comme tu es troublée!... (*Etendant sa baguette.*) Sois invisible à ses yeux.

HASSAN, *entrant; il porte son costume du premier acte.* C'est ici! (*L'orchestre joue en sourdine l'air du trio du premier acte; elle dort, elle dort.*) Que de souvenirs!

AMINA, *bas à Faruknaz.* Comme il est pâle et abattu!

HASSAN. Elles ne sont pas là! Ah! tant mieux! Que leur dirai-je? Est-ce donc ainsi que je devais revenir dans cette chaumière? (*Il s'assied accablé.*) Moi qui suis parti avec tant d'espérances, tant de trésors, qu'est-ce que je rapporte au fond de ce sac? un seul talisman.... un seul.... le n° 1.... une semaine d'existence... oui, voilà tout ce qui me reste... Ah! c'est encore trop... Qu'ai-je besoin de la vie... Dépensons ce talisman comme les autres, si follement dissipés... Mais non, ce souhait que j'ai encore à faire, ce souhait unique, je le formerai pour elles! pour leur bonheur... Oui, si je meurs sans les avoir revues, que ma mort du moins soit un bienfait pour elles... c'est cela... (*Il va pour tirer le dernier numéro.*)

AMINA, *à Farucknaz.* Ah!

FARUCHNAZ. Chut! (*Elle étend sa baguette. Hassan reste immobile et comme endormi.*)

AMINA, *s'approchant de lui.* Pauvre Hassan!

FARUCKNAZ. Oui, regarde-le, Amina, voilà l'homme qui t'a délaissée pour courir après des perfections imaginaires... Voilà celui que tu as suivi sous l'habit d'un page, et qui ne t'a même pas reconnue à ton dévouement! allant chercher bien loin ce qui était près de lui; sa carrière va finir, et la tienne commence; une carrière brillante, si tu le veux.

AMINA. Que dites-vous?

FARUCKNAZ. Ecoute.

UN CRIEUR, *en dehors.* « On fait savoir » aux habitants de Bassora que le grand-visir Giafar donnera sa main, ses dignités et » ses immenses richesses à celle des jeunes » filles de Bassora qui lui rapportera la bague constellée, précieux joyau qui brillait » autrefois dans le trésor des Barmécides. »

FARUCHNAZ. Tu l'entends... cette bague que le grand-visir rachèterait au prix de son illustre alliance....

AMINA. Ah! je m'en souviens... Vous me l'avez donnée.

FARUCHNAZ. La voilà... c'est toi qui la possédes.

AMINA. Ah! ma mère, est-il vrai qu'avec cette bague je puisse accomplir un dernier souhait?

FARUCHNAZ. Oui, tu le peux; mais réfléchis bien, mon enfant; en la gardant, tu deviens sultane.

AMINA. Et en la rejetant, je le sauve.

FARUCKNAZ. Que dis-tu?

AIR : *De la Part du diable.*

Dois-je donc en ce jour
De la reconnaissance
Invoquer la puissance,
Pour gagner son amour?
Pour nous il allait sans retour,
Donner jusqu'à son dernier jour;
Je veux en récompense
Lui donner ma vie à mon tour.
Ce dernier vœu qu'il s'accomplisse
Et son bonheur sera le mien.
Je fais pour lui ce sacrifice, (*elle jette la bague.*)
Mais surtout qu'il n'en sache rien,
Ah! ah! ah! ah! ah! son bonheur est le mien.
(*Elles sortent.*)

HASSAN, *se réveillant.* Amina! Amina! où

est-elle ?... Disparue ! Etait-ce donc un rêve ?

FARIBOUSSOUL, *entrant.* (*Il a son costume du premier acte.*) Ah ! te voilà, frère ? je n'ai pas osé rentrer chez moi.

HASSAN. Rentrer, dis-tu ? c'est donc vrai ? Nous avons donc voyagé, couru le monde ?

FARIBOUSSOUL. En voilà une question ! moi qui ai rapporté quinze courbatures pour le moins !

HASSAN. Ainsi, ce n'était pas un rêve ! Mais tout à l'heure... et tiens, cette bourse qui était vide, la voilà remplie maintenant... remplie de jours, et par qui ? Par elle !

FARIBOUSSOUL. Comment ! par elle ? (*Amina chante en dehors.*)

HASSAN. Entends-tu ! Amina ! Amina ! (*Il sort.*)

SCENE IV.

FARIBOUSSOUL, *puis* CAMARZAMOUR.

FARIBOUSSOUL. Il est toqué... c'est l'effet des voyages... Il croyait avoir rêvé... Eh mais, un instant, ça me donne une fière idée !.. Oui, c'est ça. J'arriverai ce soir en cattimini au foyer conjugal. (*Camarzamour paraît au fond.*) Je surprendrai ma chère épouse, et sans faire semblant de rien, je lui dirai...

CAMARZAMOUR. Qu'est-ce que tu lui diras, brigand ?

FARIBOUSSOUL. Ah ! chère amie, vous m'avez fait une peur !

CAMARZAMOUR. Il est encore engraissé, le scélérat ! Enfin vous voilà donc, après cinq ans d'absence !

FARIBOUSSOUL. Cinq ans ! Comment, cinq ans ? tu as rêvé ça, chère amie.

CAMARZAMOUR. J'ai rêvé ?

FARIBOUSSOUL. Tu veux dire cinq heures.

CAMARZAMOUR. En voilà, un effronté ! Comment ! vous ne m'avez pas abandonnée pendant cinq ans ?

FARIBOUSSOUL. Moi, t'abandonner ! fi donc !... je suis sorti ce matin pour aller à la pêche.

CAMARZAMOUR. Ah ! à la pêche.

FARIBOUSSOUL. Et la preuve, c'est que je t'ai rapporté quelque chose que tu aimes bien... là, dans mon filet, ce homard... (*Il retire un homard rouge.*)

CAMARZAMOUR. Ça ?

FARIBOUSSOUL. Je viens de le pêcher à ton intention.

CAMARZAMOUR. Mais il est cuit.

FARIBOUSSOUL. Cuit ?... C'est ma foi vrai ! Ah ! il fait si chaud !

CAMARZAMOUR. Ainsi, vous dites que j'ai rêvé.

FARIBOUSSOUL. Tu as eu le cauchemar.

CAMARZAMOUR. C'est bien possible, mon petit mari.

FARIBOUSSOUL, *à part.* Comme elle donne là-dedans !... Que les femmes sont crédules !

CAMARZAMOUR. Embrasse-moi, mon petit Fariboussoul.

FARIBOUSSOUL. A la bonne heure. (*Il l'embrasse.*)

CAMARZAMOUR. Embrasse donc aussi tes enfants.

FARIBOUSSOUL, *reculant.* Hein ? mes enfants ? Quels enfants ?

CAMARZAMOUR. Eh bien ! ceux-ci que j'ai fait venir. (*Entrent trois petits enfants.*)

FARIBOUSSOUL. Par exemple ! d'où ça sort-il, ça ?

CAMARZAMOUR. Tu ne les reconnais pas ?

FARIBOUSSOUL. Les reconnaître !... C'est un peu fort... Approchez, madame ; quel âge a cet enfant-là ?

CAMARZAMOUR. Quatre ans.

FARIBOUSSOUL. Voyez-vous ça !... Et celui-ci ?

CAMARZAMOUR. Trois ans !

FARIBOUSSOUL. Et il y a cinq ans que je vous ai quittée !

CAMARZAMOUR. Ah ! tu l'avoues, double traître...

FARIBOUSSOUL. Oh ! je me suis coupé...

CAMARZAMOUR, *le souffletant.* Tiens, tiens ! Et tu oses encore me soupçonner, imbécile ? Ce sont des enfants que j'ai pris en sevrage.

FARIBOUSSOUL, *à genoux.* Ah ! ma petite femme, bats-moi, je l'ai bien mérité : j'ai été faire l'école buissonnière à tous les coins du monde ; mais aussi je te rapporte...

CAMARZAMOUR. Quoi donc ?

FARIBOUSSOUL. Un superbe trophée. (*Il étend la peau du Génie sur un sofa.*)

CAMARZAMOUR. Ah ! que c'est laid !

FARIBOUSSOUL. C'est la dépouille d'un ennemi terrible que j'ai vaincu en bataille rangée... J'ai exterminé toute une armée dont il était le chef.

LE GÉNIE, *se ranimant.* Menteur !

FARIBOUSSOUL. Hein ?

LE GÉNIE. Imposteur, hâbleur !

CAMARZAMOUR. Qu'est-ce que c'est que ça ?

LE GÉNIE. Ah ! tu m'as combattu, ah ! tu m'as vaincu... Attends, attends, gros homicide... Je vais te dénoncer au sultan, et tu seras pendu, pendu, pendu...

FARIBOUSSOUL. Au secours !

CAMARZAMOUR. Les voisins ! à l'aide !... (*Trois ou quatre voisins se présentent.*)

FARIBOUSSOUL. Ne le laissez pas sortir.

UN VOISIN. Tu ne passeras pas.

LE GÉNIE. Je passerai.

LE VOISIN, *se mettant devant la porte.* Tu ne passeras pas, à moins que ça ne soit à travers mon corps.

LE GÉNIE. Eh bien ! soit ! (*Il passe à travers le corps de l'homme.*)

Vingt-quatrième Tableau.

L'extérieur d'un château moresque.

SCENE PREMIERE.

FARUCKNAZ, AMINA, HASSAN.

FARUCKNAZ. Eh bien, Hassan, voilà l'entrée du château de tes pères ; les portes ne doivent s'ouvrir que devant une femme accomplie. Pauvre Hassan! pareil à cet insensé de la fable qui courait après la fortune, tu as cherché bien loin la perfection...

HASSAN. Et elle m'attendait ici !

FARUCKNAZ. Les destins vont prononcer, si ton amie d'enfance est bien celle qu'ils ont désignée, les sept portes d'airain qui défendent ce palais céderont à son approche, et l'enchantement cessera. Si au contraire, elle était repoussée, tu ne devrais plus la revoir.

HASSAN. Ah ! qu'Allah nous en préserve!

FARUCKNAZ. Espère en lui!

HASSAN. Amina!

FARUCKNAZ. Demeure et attends. (*Elles se présentent à la porte. Coup de tamtam, la porte s'ouvre, elles entrent.*)

SCÈNE II.

HASSAN, FARIBOUSSOUL *entrant.*

FARIBOUSSOUL. Ah ! frère !..

HASSAN. Silence !... la première porte est franchie, compte avec moi. (*Deuxième coup de tamtam.*) Deux !

FARIBOUSSOUL. Deux !... nous recommençons donc à jouer au loto? (*Coup de tamtam.*)

HASSAN. Trois !

FARIBOUSSOUL. Quatre !

HASSAN. Non... trois. (*Coup de tamtam.*) Quatre !

FARIBOUSSOUL. Eh bien, oui, je disais bien, quatre ! ça fait cinq.

HASSAN. Tais-toi donc. (*Coup de tamtam.*) Cinq.

FARIBOUSSOUL. Ah! bien, je n'y suis plus. (*Coup de tamtam*).

HASSAN. Six!...

FARIBOUSSOUL. Sept !

HASSAN. Non, pas encore ..(*Coup de tamtam.*) Sept !

FARIBOUSSOUL. Huit, neuf, je tiens mon pied de bœuf... c'est un autre jeu.

HASSAN. Oh ! Fariboussoul ! elle est à moi ! je suis prince !... viens, viens, j'ai la femme accomplie !

Vingt-cinquième Tableau.

Un magnifique palais aérien, des anges sont rangés autour d'une gloire où Hassan et Amina sont unis sous la protection de la Fée. Une boule lumineuse s'avance sur le devant du théâtre.

COEUR DE FAUST.

Ah! quel bonheur, quelle sainte allégresse !
Par les destins il voit combler ses vœux.
Elle a reçu le prix de sa tendresse
Et ce thymen est béni dans les cieux.

FIN.

Paris. — Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais

